

Deuxième année - 1912



ÆSCULAPE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Médecine; — Sciences, Lettres, Arts
* dans leurs rapports avec la Médecine *



TABLE
DES MATIÈRES

1912

111.522



P. E. COLLIN DEL. SCULC.

TABLE DES MATIÈRES 1912

Art et les aliénés (Réflexions sur P.), par le Dr H.-M. FAY	200	Margues du diable (Les), par JEAN LORÉDAN	127
Art médical en Chine (L.), par le Dr JULES REGNAULT	70	Médecine populaire en Syrie et en Palestine (La), par le Dr EMILE ARAB	49
Asklépios, son caractère et ses cures, d'après les récentes découvertes, par le Dr FÉLIX REGNAULT	85	Médecins militaires et l'épaulote (Les), par le Dr G. RAVARIT	265
Autour de mon auto-opération, par le Dr JULES REGNAULT	193	Moustres d'autrefois, par le Dr HENRY BOUQUET	155
Baron Percy, chirurgien en chef des armées impériales (Le), par le Dr BONNETTE	274	Musée de la vaccine du Plessis-les-Tours, par le Dr EDMOND CHAUMIER, 106, 137	132
Bazar des drogues : Une mosquée pour aveugles (Le), par le Dr LUCIEN LIBERT	118	Musée médico-historique de l'Université de Lyon, par le Dr A. MOLLIERE	117
Bête du Gévaudan (La), par P. Puech	9	Mystère égypte (Un), par ROGER DE CIZANOVE	8
Biberons antiques, par le Dr JEAN LACAPLAIN	222	Mysticisme d'un anatomiste du XVIII ^e siècle : Jean Summerdam et Antoine Bourignon, par le Dr HENRI BOUQUET	171
Cagots à Figélie (Les), par le Dr H.-M. FAY	29	Nicolas Flamel, alchimiste, par J. Desormonts	58
Cent-cinquantième de l'école nationale vétérinaire de Lyon, par F. MAILLON	280	Notes médicales sur Léonard, par le Dr HENRY VERDIER	103
Cimetière turcs (Paysages et cités d'Orient), par le Dr LIBERT	73	Nouveautés néropsychiques, par le Dr GUSTAVE GELEY	103
Comment fonctionne un laboratoire de police, par le Dr EDMOND LOCARD	254	Œuvre singulière de Rodolphe Bressia (L'), par ROBERT DE MONTESQUIOU	34
Comment on empoisonnait au XVI ^e siècle, par Louis Courtaud	188	Par monts et villes d'Orient, par LAURENT TAILHADE	192
Comment se fixent les vers parasites à la paroi de l'intestin, par le Dr G. GARIN	108	Parayages et cités d'Alsace (Notes latéro-médicales), par le Dr LUCIEN LIBERT	36
Criminels peints par eux-mêmes (Les), par le Dr HENRY BOUQUET	81	Paysages lunaires, par LUCIEN RUDAUX	262
Devriches tourneurs et barleurs (Les), par le Dr LUCIEN LIBERT	169	Pensionnaires de Saint-Lazare dans le passé (Chevalier des Grioux, André Chénier), par le Dr PAUL LAFFONT	228
Dessins de M ^{me} Jeanne Burlet, par CAMILLE MAUCLAIR	270	Philanthropie grecque (Spéculades et misères hospitalières), par le Dr LUCIEN LIBERT	225
Dessins mystiques de M ^{me} Marie Egoroff	77	Poète de l'opium : Charles Baudelaire (Le), par le Dr ROGER DUFOUY	95
Dessins irragiques et mystérieux (Catherine de Médicis), par le Dr CABANÈS	1	Portrait de Jean-Jacques Rousseau (Autour d'un), par LOUIS GIMBAUD	55
Drogues d'origine animale (De quelques), par le sieur POMET	100	Présentation de deux statues grecques et d'une gravure ancienne, par le Dr M. BRUNON	79
Duel au point de vue chirurgical (Le), par LOUIS DARTIGUES	246	Pseudo-nommi africain et gastronomique : repas de famille, par GEORGES FOURSTET	151
Enfance et la jeunesse de Laënce (L.), par le Dr HENRY BOUQUET	115	Realisme pathologique dans nos églises gothiques (Le), par le Dr FÉLIX REGNAULT	53
Étudiantes (Les), par M ^{me} P.-C. MELON	62	Restes de Descartes (Les), par le Dr Verneau	241
Formation des envies et des monstres (Comment nos pères expliquaient la), par le Dr LOUIS GRASSET	68	Restif de la Bretonne, fétichiste, par le Dr J. AVALON	89
Formation de l'empoisonnement (Le), par ALBERT GUYET	182	Saints, guérisseurs de la folie (Les), par P. SAINTYVES	208
François Dohérain, peintre, sculpteur, graveur et médecin, par le Dr PAUL RABIER-LAICHE	5	Saint Mathurin, guérisseur de la folie, par P. SAINTYVES	259
Frère Côme (Un grand chirurgien au XVIII ^e siècle), par le Dr HENRY BOUQUET	124	Salon des Médecins (Troisième), par le Dr ALBI, LÉPASTRE	93
Gynécocratie (La), par le Prof. EDMOND PERRIER	18	Séméiote : le sarcoptage des pleurésies (L.), par le Dr LUCIEN LIBERT	166
Hôpital des Cigognes, à Brouse (L.), par LUCIEN LIBERT	142	Scopis de Roumanie (Notes médico-religieuses sur les), par le Dr RICHARD MILLANT	132
Hôpital pour bêtes (Un), par L. DESORMONTS	185	Sonnets diétyques : Le homard, par CHARLES MONSIELET ; Le homard à la Coppée, par le Dr GEORGES CAUSSET	234
Hôpitaux de Constantinople, par le Dr LUCIEN LIBERT	285	Squelette dans l'art (Le), par le Dr PRUGNIEZ	231
Ideal de beauté dans l'école florentine (L'), par le Dr FÉLIX REGNAULT	152	Talismans (La thérapeutique des), par le Dr MATIGNON	140
Internes d'autrefois (Les), par les Drs H. GOUGIROT et M. DOGNY	45	Toubib (Le), par le Dr A. EFAULARD	176
Jeune la Folle, par le Dr CABANÈS	145	Utilité des études classiques pour la carrière médicale (L.), par le Dr LAIGNE-LAVASTINE	21
Jouhaud, émailleur (Le Docteur), par le Dr GEORGES PAUTET	130	Valeur thérapeutique de la musique (La), par le Dr LÉON DEMONCHY	42
Libilité scientifique du Professeur Grasset	110	Velus dans la peinture et la céramique (Les), par les Drs LE DOUBLÉ et HOUSSAY	178
Lait desséché (Le), par le Prof. CH. PORCHER	178	Velus dans la science et dans l'histoire (Les), par les Drs LE DOUBLÉ et HOUSSAY	158
Lamarck et le Muséum d'histoire naturelle, par LOUIS DE NESSAC	64	Velus dans la sculpture et la gravure (Les), par les Drs LE DOUBLÉ et HOUSSAY	212
Lumière inconnue (La), par TONY D'ULMES	250	Vertus médicinales des gemmes (Les), par le Dr GEORGES VITOUX	87
Macabre dans l'art (Le), par le Dr JULES GIERAT	265		
Maladies de nos ancêtres à l'âge de la pierre (Les), par le Dr PAUL RAYMOND	121		
Marcus Modius Asiaticus (Notre confrère), par le Dr PAUL RAYMOND	272		

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

ARAB (Émile)	49	EGOROFF (Marie)	77	LÉPASTRE (Alph.)	93	PRUGNIEZ	234
AVALON (J.)	89	EFAULARD (A.)	176	LIBERT (Lucien), 36, 73, 118, 142, 155, 166, 169, 225, 285	100	POMET	100
BONNETTE	274	FAY (H.-M.)	29, 300	LOCARD (Edmond)	254	PORCHER (Ch.)	178
BOUQUET (Henry), 81, 115, 124, 155, 171	193	FOURSTET (Georges)	151	LORÉDAN (Jean)	127	RABIER-LAICHE	5
BRUNON (M.)	79	GARIN (Ch.)	108	MAGNON (F.)	280	RAVARIT (G.)	265
CABANÈS	1	GAYET (Albert)	182	MATIGNON	140	RAYMOND (Paul)	121, 272
CAMUSÉY (Georges)	233	GELEY (Gustave)	103	MAUCLAIR (Camille)	170	REGNAULT (Félix)	53, 85, 152
CANTATRE (Louis)	68	GOUROET (H.)	45	MILLANT (Richard)	232	REGNAULT (Jules)	70, 193
CHAUMIER (Edmond)	106, 138	GRASSET	110	MOLLIERE (A.)	112	RUDAUX (Lucien)	262
COURTAUD (Louis)	188	GUAIARD (Jules)	265	MONSIELET (Charles)	233	SAINTYVES (P.)	208, 259
DARTIGUES (Louis)	246	GUIMBAUD (Louis)	55	MONTESQUIOU (Robert de)	34	TAILHADE (Laurent)	192
DOGNY	45	HOUSSAY (François)	158, 212, 217	MELON (P.-C.)	62	TONY D'ULMES	250
DEMONCHY (Léon)	42	LAIGNE-LAVASTINE	21, 25	NESSAC (Louis de)	64	VERDIER (Henry)	103
DESORMONTS (L.)	58, 185	LECAPLAIN (Jean)	222	PAUTET (Georges)	130	VERNEAU	241
DUFUY (Roger)	97	LE DOUBLÉ	158, 212, 217	PERRIER (Edmond)	18	VITOUX (Georges)	87

NOS DEUX MODES D'ABONNEMENT

De nombreuses lettres nous sont parvenues de France et de l'Étranger au sujet de nos Primes de Remboursement et du Prix de l'Abonnement. D'une part, certains abonnés ont craint de ne pouvoir bénéficier de la prime lors du renouvellement; d'autre part, certains lecteurs, possédant déjà la plupart des primes fertes, nous ont demandé un prix d'abonnement spécial.

Nous avons créé, pour donner satisfaction à tous les désirs :

- 1° Des abonnements sans primes à 12 fr. (Étranger 15 fr.)
- 2° Des abonnements avec primes à 20 fr. (Étranger 25 fr.)

1° Abonnement sans Primes : 12 fr. (Étranger 15 fr.)

Envoyer un mandat de 12 francs (Étranger 15 fr.) à M. Rouzaud, 41, rue des Ecoles, Paris. (Depuis le 31 décembre, les abonnements ne peuvent plus porter sur l'année 1911. (Le prix des 12 numéros de 1911 est de 25 francs, sans prime.)

2° Abonnement avec Primes : 20 fr. (Étranger 25 fr.)

L'envoi d'un mandat de 20 fr. (Étranger 25 fr.) à M. Rouzaud, éditeur d'Éscalape, 41, rue des Ecoles, Paris, donne droit à un abonnement d'un an et à l'une des primes suivantes, dont la valeur égale celle de l'abonnement et que nous adressons franco. (Designier deux primes pour le cas où l'une d'elles serait épuisée.)

Instruments de chirurgie, médecine, laboratoire.

1° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Mathieu.

2° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

(Nota.) — Le « Bon » sera adressé à l'abonné dès la ception du mandat d'abonnement.

Eaux Minérales (France et médecins seulement).

3° Eau de Pouges, Source Alice (une caisse de 50 bouteilles).

4° Eau de Vals, Source La Reine (une caisse de 50 bouteilles).

Instruments médicaux.

5° Seringue du Dr Barbilleny, modèle Vigier, stérilisable, spéciale pour huile grise à 40 o/o, avec boîte métal et aiguille en platine irridée de 5 centimètres; accompagnée de 2 seringues de 1 centimètre cube cristal genre Liér (valeur de l'ensemble 21 fr.).

6° Seringue de 20 centimètres cubes (pour sérum de Roux, etc.) avec tube-raccord caoutchouc, deux aiguilles et boîte métal (valeur 21 fr.).

Livres.

7° *L'Art et la Médecine*, par Paul Richer, membre de l'Académie de médecine; ouvrage de grand luxe, 562 pages, 350 illustrations (valeur 30 fr.).

8° *L'Assiette au Beurre*, un beau volume album contenant une cinquantaine de numéros différents, illustrés par nos meilleurs humoristes Willette, Abel Faivre, Guillaume, Steinen, Roublille, Mirandé, Ricardo Florès, etc. (valeur 25 fr.).

9° *Œuvres de Rabelais*, 4 vol., édition des Bibliophiles, reliure d'amateur, tête dorée (valeur 24 fr.). (Les œuvres de notre vieux et savoureux confrère s'imposent à toute bibliothèque médicale.)

10° *Les Diptères et les Maladies dans l'Art*, par le Professeur Charcot et Paul Richer ouvrage de grand luxe, nombreuses illustrations (valeur 20 fr.).

11° *Œuvres d'Alfred de Musset*, édition de la collection artistique Jouaust, 7 volumes (*Premières Poésies, Poésies Nouvelles, Comédies et Proverbes* (2 vol.), *Contes, Nouvelles, etc., Confession d'un Enfant du Siècle*) (valeur 21 fr.).

12° *Quatre volumes à choisir parmi les 6 volumes suivants de Georges Cain*, à 5 fr. l'un, largement illustrés: *Côtes de Paris, Promenades dans Paris, Nouvelles Promenades dans Paris, A travers Paris, Pierres de Paris, Environs de Paris*. (Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.)

13° *Le Cabinet secret de l'Histoire*, par le Dr Cabanès; 4 vol. illustrés, à 5 fr. l'un (valeur 20 fr.).

14° *L'Éducation artistique* par l'Image et l'Anecdote, par Paul Bayard, inspecteur des musées; vol. de grand luxe, 600 pages, 400 illustrations (valeur 30 fr.).

15° *Œuvres complètes de Shakespeare*, traduction publiée il y a 2 ans par la Maison Flammarion, 8 beaux volumes illustrés, à 3 fr. 50 (valeur 28 fr.).

16° *Le Nix au théâtre* (depuis *Antiquité jusqu'à nos jours*), par les Dr Wikowski et Nass (valeur 20 fr.).

17° *Vingt francs de lierres* à choisir dans la liste suivante: *Mœurs intimes du Passé*, par Cabanès (3 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Les Morts mystérieuses de l'Histoire*, par

Cabanès (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Les Indiscrétions de l'Histoire*, par Cabanès (6 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Pauvres Docteurs*, par le Dr Lucien Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — *Monique l'Égérie*, par L. Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — *Curiosités Médico-artistiques*, 11 L. Nass (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Théâtre de Molière*, pub. par Jouaust, avec la préface de 160 toute bibliophile médicale doit posséder l'œuvre de Molière (8 vol. à 3 fr. l'un); — *Les Mystères de Dieux (Vénus)*, par Pierre Piobh (6 fr.); — *Ingres* (d'après une correspondance inédite), par Boyer d'Agen (valeur 25 fr.); — *Les Confessions de J.-J. Rousseau*, édition des Bibliophiles (3 vol. à 3 fr. l'un); — *Marat inconnu*, par le Dr Cabanès (1 vol. à 3 fr. 50); *Balzac ignoré*, par le Dr Cabanès (1 vol. à 3 fr. 50); *Le Marce pittoresque*, par J. du Tallon (1 vol. de luxe, largement illustré à 10 fr.); *Lettre à mon Moulin*, par A. Daudet (1 vol. de luxe, abondamment illustré, à 10 fr.). Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.

V. — Abonnements. (Les personnes abonnées directement à l'une des Revues ci-dessous ne peuvent choisir comme prime.

18° *La Grande Revue*, bi-mensuelle, abonnement d'un an (valeur 20 fr. pour la France; 25 fr. pour l'Étranger).

19° *La Revue* (directeur: Jean Finot), bi-mensuelle, abonnement d'un an (valeur 24 fr. pour la France 30 fr. pour l'Étranger).

20° *L'Art Décoratif*, bi-mensuelle (Revue de l'Art ancien et de la Vie artistique moderne), abonnement d'un an (valeur 20 fr. pour la France; 24 fr. pour l'Étranger).

IODONE ROBIN BROMONE ROBIN

OU
(PEPTONATE D'IODE)

CONTRE :

**ARTÉRIO-SCLÉROSE, ASTHME
SYPHILIS, RHUMATISMES**

Iode organique assimilable, donne des résultats surprenants.
Ne donne aucune réaction bave avec l'empois d'amidon, ce qui prouve qu'il n'y a pas d'iode en liberté.

DOSE : Depuis 5 gouttes jusqu'à 120 gouttes par jour.
20 gouttes correspondent comme effet à 4 grammes d'Iodure de Potassium.

EN Gros : 13, RUE DE POISSY, PARIS. — DÉTAIL : Principales Pharmacies.

(PEPTONATE DE BROME)

Le Bromone, combinaison de Brome et de Peptone, entièrement assimilable, remplace avec avantage les Bromures, sans craindre les conséquences du Bromisme.

Contre :

**MALADIES NERVEUSES, FATIGUE CÉRÉBRALE
NEURASTHÉNIE, IRRITABILITÉ NERVEUSE
DES FEMMES ET DES JEUNES FILLES
TROUBLES NÉVROPATHIQUES CHEZ LES ENFANTS**

DOSE : 40 à 100 gouttes par jour. — 40 gouttes correspondent comme effet thérapeutique à 1 gr. de Bromure de Potassium.

VENTE EN Gros : 13, RUE DE POISSY, PARIS. DÉTAIL : Principales Pharmacies.

Depuis le 31 décembre, le prix de la collection des 12 numéros de l'année 1911 est porté à 25 francs, sans prime.

AU LECTEUR

ABONNEMENTS ET RÉABONNEMENTS. — Que tous ceux qui ont eu plaisir à lire *Æsculape* nous envoient dès maintenant leur ordre d'abonnement ou de réabonnement pour 1912. La carte-lettre ci-incluse le leur permet: qu'ils la confient aujourd'hui même à la poste. *Æsculape*, fier de son succès de 1911, aura à cœur de faire mieux encore en 1912 et de justifier la confiance des amis innombrables qui ont eu foi en son étoile.

QUELQUES MOTS POUR TROIS ORDRES DE LECTEURS: LE MÉDECIN, LA FEMME DU MÉDECIN, LE CLIENT. — *L'Esprit médical* est par principe libéral; il répugne à toutes les émasculations: toute question touchant directement ou indirectement le domaine des sciences médicales sera susceptible d'être traitée dans nos colonnes, et cela avec toute la largeur d'idées et la libre franchise qu'ont goûtées jusqu'ici les esprits cultivés qui nous lisent.

La Femme du médecin est notre meilleure alliée: qu'elle trouve ici nos remerciements pour son prosélytisme agissant; — qu'elle nous soit indulgente pour certains de nos articles que le cadre même de notre Revue a sa destination spéciale nous impose de traiter. Nous lui savons l'âme bienveillante.

Enfin, nul médecin n'ignore avec quelle prédilection le Client lit *Æsculape* dans le salon d'attente. Chacun de nos numéros est tiré à 10,000, 12,000, voire 15,000 exemplaires. Plus de 100 lecteurs profanes, au cours du mois, le prennent en mains. C'est dire que chaque numéro de notre Revue est lu par plus d'un million de personnes. Aucune Revue

au monde ne peut justifier d'une pareille diffusion. — Nous devons à ces lecteurs non préparés quelque ménagement: dorénavant, les numéros traitant de questions trop délicates seront signalés par la mention: « Ce numéro s'adresse exclusivement au médecin. » Tous autres numéros pourront demeurer en permanence sur la table du salon.

POUR NOS ANNONCEURS. — Nos lecteurs ont parfaitement compris que le luxe, la richesse d'illustrations, le prix infime d'abonnement d'*Æsculape* ne sont possibles que grâce à l'appui éclairé des grandes firmes pharmaceutiques qui sont venues, qui viennent, qui viendront à nous. Nous leur demandons en retour de retenir leurs noms, de lire leurs annonces, de prescrire leurs produits. La liste des maisons qui ont à cœur de soutenir notre œuvre s'allonge à chaque numéro, nous la tiendrons à jour, la voici, présentement:

Antidol, *Lactol* du D^r Boucard, *Narcyol* Grémy et *Pillules Debouzy*, *Tricalcine*, *Uraseptine* Rogier.
Déplatoire Hospitalier, *Enfants Arrêtés d'Éaubonne*, *Hémolyt* du D^r Roussel, *Lumière* (Produits), *Musclosine* Byla, *Tannurgy*.
Banda élastique Ixla, *Tablettes de Carlsbad*, *Farines maltées Jammel*.
Art Décoratif, *Bony* (Produits), *Coaltar saponiné Le Beuf*, *Dalose* (Produits), *Lentol* Couturier, *Naline* (Produits), *Ow-Léichline Billon*, *Pongues* (Eaux de), *Robin* (Produits), *Sel de Hant*, *Sirop du D^r Bousquet*, *Sirop Gélécane*, *Sirop Henry Mure*, *Société générale*, *Thaolaxine*, *Vals* (Eaux de), *Vigier* (Produits).
Double-Lotion d'Abel Giband, *Enghien* (Eaux d'), *Hunyadi Janos*, *Intrait de Marron d'Inde*, *Solution Pantanberge*, *Veronidine Butason*, *Vichy* (Eaux de).
Cogit (Microscopes), *Emulsion Marchais*, *Grains de santé du D^r Franck*, *Quatplasma Langloberl*, *Royal* (Bains de), *Thyrodose*.

Enfin nous attirons l'attention du lecteur sur les rubriques suivantes: Maisons de Santé, Fabricants d'Instruments, Thérapeutique par les agents physiques, Eaux minérales, Stations thermales, Stations climatiques.

PHARMACIE CHARLARD-VIGIER, Ph^{en} de 1^{re} cl. et R. HUERRE, Ph^{en} de 1^{re} cl., Docteur ès sciences, 12, BOULEVARD BONNE-NOUVELLE, PARIS

SAVONS ANTISEPTIQUES VIGIER HYGIÉNIQUES ET MÉDICAMENTEUX

Savon doux ou pur, S. hygiénique, S. surgras au Beurre de cacao, S. à la glycérine (pour le visage, la poitrine, le bain, etc.).
 Savon Panama, S. Panama et Goudron, S. Naphthol soufré, S. Goudron et Naphthol (pour les soins de la chevelure, de la barbe, pellicules, séborrhée, alopecie, maladies cutanées).
 Savon Sublimé, S. Phéniqué, S. Boriqué, S. Créoline, S. Eucalyptus, S. Eucalyptol, S. Rosérone, S. Salicylé, S. Salol, S. au Solvélol, S. Thymol (accouchements, antisept.)

rougeole, scarlatine, variole, etc.), S. intime (à base de Sublimé).

Savon à l'Ichthyol (acné, rougeurs), S. Panama et Ichthyol, S. Sulfureux, S. à l'huile de Cade, S. Goudron, S. Borisé, S. Pétrôle, S. Goudron boriqué.
 Savon iodé à 5/0 d'iode. — S. Mercuriel, 33 0/0 de mercure. — S. au Tannoforme (contre les sucrés). — S. au B. du Pérou et Pétrôle (contre gale, parasites). — S. à l'Oxyde de Zinc. (Éczémas). — S. à la Formaldéhyde (antiseptique), etc.

SAVON DENTIFRIGE VIGIER, le meilleur dentifrice antiseptique

Pour l'entretien des dents, des genèves, des muqueuses. — Il prévient les accidents buccaux chez les syphilitiques

Priz de la boîte de porcelaine: 3 francs

Emplâtres et Épithèmes caoutchoutés VIGIER à tous médicaments

Antiseptiques, inaltérables, très adhésifs, très souples, remplaçant pour le traitement des maladies de la peau les anciens Emplâtres et les Pomades.
 Épithèmes Oxyde de Zinc — Rouge de Viole — Vigo — Boriqué — Salicylé — Belladone — Gigue — Calomel — Mercuriel phéniqué, etc.

Sparadrac caoutchouté simple stérilisé, très adhésif, remplaçant l'ancien Sparadrac Diachylum.

EAU MINÉRALE NATURELLE

ST-LÉGER POUQUES ALICE

Alcaline, Lithinée, Ferrugineuse, Reconstituante
 La plus agréable des Eaux Minérales
 C'est le REMÈDE le plus puissant contre les

DYSPEPSIES, GASTRALGIES

C'est la véritable Eau de régime
 des Faibles des Constipés et des Neurasthéniques

La Source ALICE de POUQUES est la seule Eau minérale médicamenteuse ordonnée dans le traitement de la Tuberculose par la Récalcification

CARABANA

PURGATIVE. DÉPURATIVE. ANTISEPTIQUE

La seule qui, outre l'effet purgatif immédiat, exerce une action curative sur les organes malades

Récalcification de l'Organisme

Traitement de la Tuberculose pulmonaire, osseuse, rénale, périostite, Tuberculose, Scrophuleuse, Rachitisme, Pré-tuberculose.



À base de Sels calciques rendus assimilables
 Se vend en Poudre et en Comprimés
 Échantillons et littérature gratuits
 Laboratoire des Produits Solentia: 42, rue Blanche, Paris

LE PROFESSEUR NICOLAS
ET LES TROUBLES DE LA FACULTÉ

Tous nos lecteurs connaissent par le menu les troubles provoqués à la Faculté par les étudiants en médecine en protestation contre la manière d'enseigner du professeur Nicolas.

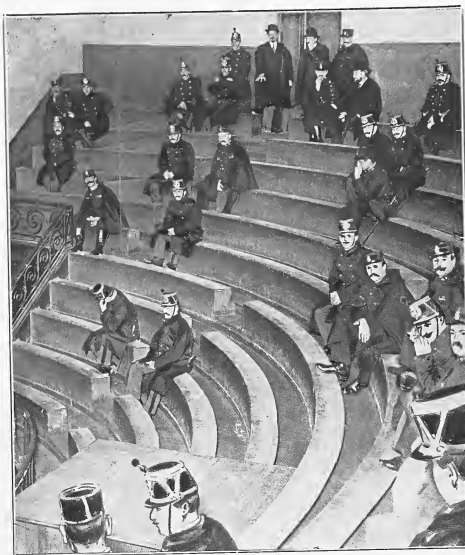
La modalité de ces manifestations dépassa la benignité des chaputs ordinaires. A vrai dire, un courant de réprobation contre les procédés parfois grossiers ou brutaux dont on usa vis-à-vis de M. Nicolas se manifesta bientôt. Le Maître nancéen recut de nombreux cotés des marques de sympathie qui l'honorèrent. Les membres de la Faculté de Médecine de Nancy et les étudiants en médecine de cette même Faculté l'assurèrent de leur estime en ces heures pénibles.

En réalité, ni la personnalité du professeur Nicolas, ni sa valeur scientifique ne sont en cause. Il s'agit là d'une rébellion contre des méthodes d'enseignement moins bien adaptées, semble-t-il, aux besoins des futurs médecins que ne l'étaient les méthodes imposées à grand peine par le regretté professeur Farabeuf. Il semble bien que l'enseignement de l'ancien Maître, si remarquable à tous égards, a été désorganisé; les esprits les moins prévenus en conviennent.

Faut-il ajouter à ces causes de mécontentement des machinations moins avouables de concurrents évincés par la nomination de M. Nicolas à la chaire d'anatomie? Nous ne le pensons pas.

Nous avons voulu mettre sous les yeux de nos lecteurs tous les éléments du problème sans négliger le côté pittoresque de la question que traduisent les illustrations semées au hasard de ces colonnes.

Lors du grand meeting du 15 décembre, à l'Hôtel des Sociétés Savantes, les étu-



Les agents étudiants au cours du Professeur Nicolas

dants précisaient leurs griefs et les firent exposer ultérieurement au professeur Landouzy, doyen de la Faculté, et au ministre de l'Instruction publique, M. Steeg. On peut les ranger sous trois chefs:

Médecine de préparation des cadavres. — Mode d'enseignement du Professeur Nicolas. — Suppression du chef des travaux pratiques.

Nous reproduisons ci-dessous les passages caractéristiques de deux lettres. L'une de M. Rieffel, ancien chef des travaux anatomiques, l'autre de M. Robineau, chirurgien des hôpitaux, publiées par *Le Temps* (3 et 4 janvier 1912), où sont exposés commentés ces griefs.

1. Lettre de M. Rieffel.

... Je crois avoir quelque qualité pour donner mon avis, puisque après Farabeuf et Poirier, prématurément disparus, j'ai eu le grand honneur, comme chef des travaux, de diriger, de 1868 à 1908, l'Ecole pratique d'anatomie de Paris.

1^{re} Question du chef des travaux anatomiques. — Jusqu'en 1908, cette école a été dirigée sous l'autorité du doyen par un chef des travaux nommé au concours pour une période de neuf années. Cet emploi fut supprimé par décret du 16 juillet 1908, et à partir de ce jour, c'est le professeur d'anatomie qui est « chargé de l'administration de l'Ecole, de la direction de l'enseignement (théorique et pratique), du personnel du service et des collections d'anatomie » (art. 1^{er}). Le professeur remplit donc deux fonctions, qui jusqu'alors avaient été distinctes. Vous demandez, monsieur, si c'est un bien ou un mal. Je n'hésite pas à répondre que c'est un mal et qu'une réforme aussi radicale a été opérée sans qu'on y ait mûrement réfléchi. L'Ecole pratique a été organisée par Farabeuf, qui n'avait réussi à en porter le fonctionnement à un degré de perfection extrême qu'au prix d'un labeur et de luites extraordinaires, de remaniements incessants et profonds, d'études appuyées sur une expérience de vingt ans. Ne serez-vous pas,

E. COGIT & C^{IE}

CONSTRUCTIONS INSTRUMENTALES POUR LES SCIENCES

16, boulevard, St-Germain
PARISFournitures Générales
pour Bactériologie et Micrographie.Dépôt pour la France
des
MICROSCOPES
et des JUMELLES
à PRISMES

E. LEITZ

TELEPHONE 812-20

Tridigestine
DALLOZDyspepsies & Gastrites
Gastro-Entérites
Hypopépsie & Gastralgies
etc.Une à deux cuillerées à café
avant ou après chaque repas

Bande Élastique "IXIA"

Dispositif de Fixation Breveté S. G. D. G.

Cette Bande tissu caoutchouté est d'une très grande douceur, d'une très grande élasticité, se lave parfaitement et son tissu ajouré permet la perspiration couragée.

On blanchit la Bande IXIA à l'eau froide et savon blanc, on la rince ensuite à l'eau froide et on la fait sécher à l'air. (Ne pas faire sécher au feu ni au soleil).

Spéciale
pour
Varices

Avec la Bande IXIA on obtient à son gré une compression lente progressive et, par son dispositif de fixation qui supprime les épingles de sûreté, on évite de détériorer le caoutchouc tout en maintenant la bande plus solidement.

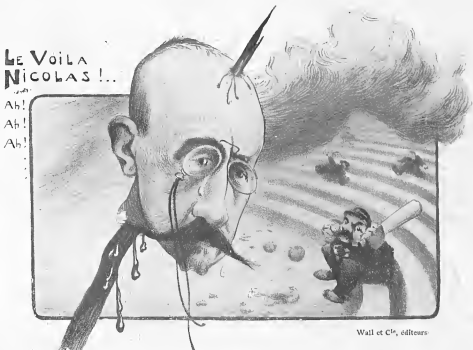
La Bande :
Longueur 3 mètres
6 fr. 50
Port et remboursement en plus

CHEZ LES PHARMACIENS, BANDAGISTES, HERBORISTES, etc., etc.
Vente en gros :

A. DEFFINS, 40, Rue du Faubourg-Poissonnière, Paris (Téléphone : 232-37)

VERITABLES
GRAINS DE SANTÉ
PURGATIFS DOCTEUR FRANCK DÉPURATIFS
1^{re} 50 la Boîte de 50 Grains
Nécie dans chaque boîte, En Vente toutes Pharmacies.
Le Remède des CONSTIPATIONS

surpris d'apprendre qu'on n'aît même pas consulté sur l'opportunité de la suppression du chef des travaux ce maître incontesté de l'anatomie pratique et utile? Il s'en est contenté de plaines si intimes. Il avait cependant, je le sais, d'excellentes raisons à faire valoir. Il aurait pu expliquer (ainsi qu'il l'a exposé dans des pièces conservées aux archives de la faculté) pourquoi il avait (et avant lui Sappey) refusé ce cumul qu'on lui avait offert de professeur et de chef des travaux, alors que personne n'eût été, plus que lui, en mesure de remplir ce double emploi. C'est que le professeur d'anatomie a la responsabilité de son enseignement magistral, si difficile à assurer et à bien faire, puisqu'il s'adresse à des tout jeunes élèves, qu'il doit habituer à observer et à penser. C'est qu'il a aussi le souci et la préoccupation de ses recherches originales et de ses publications personnelles, puisque à lui incombe surtout la tâche de faire progresser la science anatomique; c'est qu'il a ensuite le devoir de diriger son laboratoire particulier et enfin l'obligation de siéger au conseil de la faculté et aux différentes commissions, ainsi que de participer, de une heure à trois heures, aux services des examens. N'est-ce pas là une besogne suffisante pour l'activité d'un seul homme et peut-il, par surcroît, comme dirige le personnel enseignant, surveiller et littératurer les élèves, faire acte de présence dans les pavillons tous les jours, de une heure à quatre heures, présence obligatoire, à laquelle le législateur attachait une grande importance, puisqu'il avait spécifié que le chef des travaux, s'il est agrégé, était dispensé de droit du service des examens. Il n'aurait pas passé par la maison pour se faire une idée de la somme de travail exigée du chef des travaux, s'il venait consciencieusement



L'Expiation!
La plus récente production artistique inspirée par les événements de la Faculté de Médecine. Signé Chantoux. Exposée à la devanture de la grande Librairie Médicale Maloine.

accomplir son devoir, sans compter qu'il doit lui-même, pendant le semestre d'hiver, professer un cours d'anatomie.
Comment se fait-il qu'une organisation jugée supérieure en haut lieu, en 1897 (alors que d'aucuns avaient proposé de la modifier), soit devenue dix ans plus tard à tel point mauvaise qu'on ait estimé nécessaire de la bousculer de fond en comble, de supprimer

le chef des travaux nommé au concours et d'ajouter au personnel de l'Ecole deux assistants et deux préparateurs techniques qui ne sauraient avoir ni autorité ni responsabilité, puisqu'ils sont désignés à la faveur, sur la proposition du professeur, et peuvent être changés d'une année à l'autre, s'ils ont cessé de plaire? Tout cela est pour moi un mystère.

... A Paris, un tel mode de recrutement n'est pas possible et donnerait lieu à des critiques trop faciles à justifier. Pour se faire respecter et obéir des étudiants, dont le chiffre, pendant la pleine activité des pavillons, atteint au minimum 750 à 800, pour commander à un personnel enseignant nombreux, très instruit, nommé au concours comprenant 15 aides d'anatomie titulaires (sans compter les bénévoles) et 3 professeurs, ces derniers tous internes de quatrième année ou déjà docteurs très compétents dans les questions d'anatomie, formant la pépinière d'où sortent les agrégés et les chirurgiens de demain, pour toutes ces raisons, il saute aux yeux que si l'on veut en toute sincérité ne sauvegarder que l'intérêt général, le chef des travaux, pour avoir réellement l'autorité et le prestige d'un chef, doit, lui aussi, être désigné par un concours sérieux et probant et qu'il soit aussi reconnu par tous comme le plus capable d'occuper ce poste élevé, mais ingrat et difficile.

2° Question de l'injection des cadavres... La réponse est bien simple, et tout homme rompu aux choses techniques d'anatomie humaine sait que la glycérine phéniquée constitue la meilleure substance pour conserver les cadavres. Les sujets se conservent pour ainsi dire indéfiniment, les tissus gardant leur coloration et leur souplesse; ils se momifient sans se putréfier; leur manquement n'offre ni inconvénient, ni danger, et pendant dix ans, je n'ai observé aucune pigmentation séricieuse parmi mes inenvenimés élèves.

Le seul inconvénient de la glycérine phéniquée, c'est sa cherté, et j'ai établi, dans une lettre adressée à M. le doyen, à la date du 27 février 1905, que la dépense pour un sujet injecté avec ce mélange était de 6 fr. 98; je crois qu'actuellement il faudrait élever ce prix à 11 francs (mais non à 20, comme on l'a prétendu). C'est, dit-on, dans un but de réaliser une économie que le formol a

MÉTHARSOL

(Méthylarsinate de Soude)
AMPOULES..... 0,05 de Métharsol par ampoule.
GOUTTES..... 0,02 de Métharsol par 20 gouttes.
PILULES..... 0,02 de Métharsol par pilule.

SYPHILIS
FIÈVRES
PALUDES ENNES
CACHEXIE
ANÉMIE

MÉTHARFER

(Méthylarsinate de Fer)
Action érythropoïétique du méthylarsinate unie au pouvoir hémoglobine du fer.
AMPOULES... 0,05 de Métharfer par ampoule.
GOUTTES..... 0,02 de Métharfer par 20 gouttes.
PILULES..... 0,02 de Métharfer par pilule.

CHLORO-
ANÉMIE
LEUCÉMIE
CACHEXIE

GAIARSOL

(Méthylarsinate de Gaïnacol)
AMPOULES..... 0,05 de Gaïarsol par ampoule.
GOUTTES..... 0,05 de Gaïarsol par 20 gouttes.

TUBERCULOSE
AFFECTIIONS
des VOIES
RESPIRATOIRES

GASTROZYMASE

(Succ GASTRIQUE naturel)
Action digestive immédiate.
Action antiseptique - Action excito-sécrétoire.
De un à 4 Comprimés au milieu du repas.

HYPOPEPSIE
HYPOCHLORURIE

LABORATOIRES
BOUY

3^{me} Rue de Dunkerque,
PARIS.

AFFECTIONS BRONCHO-PULMONAIRES
Grippe, Scarlatine, Rachitisme

SOLUTION PAUTAUBERGE

La MIEUX TOLÉRÉE DES PRÉPARATIONS CRÉOSOTÉES

Par l'action antiseptique qu'elle exerce à la fois sur les voies digestives et pulmonaires et par les éléments minéraux qu'elle fournit à chaque système osseux et à la cellule, la SOLUTION PAUTAUBERGE est le médicament de choix de la bronchite chronique et de la tuberculose, et le remède le mieux indiqué pour obtenir la reconstitution physiologique dans les maladies paratuberculeuses.

L. PAUTAUBERGE, Courbevoie-Paris et toutes Pharmacies

☞ ☞ ☞ **Intrait de Marron d'Inde**

(Varices et Hémorroïdes)

Littérature et Échantillons: Intraits Dausse
4, Rue Aubriot, PARIS



Control Photos

Le Professeur Nicolas dans son laboratoire

été introduit à l'École pratique, et il est certain que l'injection d'un cadavre avec cette substance est assez bon marché; elle est de 4 fr. 50 à 5 francs. Mais après mes expériences j'ai interdit l'usage du formol

pour la conservation des cadavres et cela pour de multiples raisons, dont voici les principales:

1° Sur les sujets injectés au formol, l'épiderme se souève rapidement, les muscles deviennent durs et cassants, les extrémités se couvrent de moisissures et de croûtes blanchâtres.

2° Les sujets se conservent pendant un temps très limité, et comme il arrive avec toutes les injections contenant une très forte proportion d'eau, celle-ci s'accumule aux parois des vaisseaux et se putréfie très vite;

3° Pour parer à cette décomposition rapide, il faut de toute nécessité qu'après chaque séance de dissection les sujets soient largement badigeonnés à la glycérine phéniquée. Or, pour cette opération qui impose aux garçons de pavillon un surcroît de besogne, je ne crois pas exagérer en avançant qu'elle entraîne une dépense quotidienne de glycérine de 40 à 50 francs. L'économie réalisée par l'injection au formol est donc plus apparente que réelle;

4° Tous ces inconvénients disparaissent devant celui-ci, qui est majeur et capital; c'est que les cadavres formolés sont assez dangereux à manier; les piqûres ne sont pas inoffensives; les élèves ont quelquefois de l'irritation de la conjonctive et des toux qu'on appelle respiratoires; ils souffrent souvent de diarrhée, et plus fréquemment encore, ils se plaignent d'une céphalalgie grave. Qu'en se dise, et toute considération mercantile ne doit-elle pas s'effacer devant la sécurité et la

santé des jeunes gens qui nous sont confiés?..

2° Lettre de M. Robiniaux.

... Peu importe qu'il y ait des adversaires ou des partisans de M. Nicolas, émettant sur son compte des opinions diverses; il faut seulement rechercher si l'enseignement de l'anatomie est donné aux étudiants d'une manière profitable. A ce point de vue, je n'ai actuellement et ce qu'étaient il y a dix ou quinze ans.

L'enseignement de l'anatomie date à proprement parler de Farabeuf, qui fut un professeur exceptionnel et consacra sa vie à la cause de l'enseignement. Par lui, l'École pratique acquiesce à être édifiée, et subdivisée en huit pavillons, chacun étant dirigé par un professeur et leur aides d'anatomie; le chef des travaux pratiques était chargé de la surveillance générale.

Les cours ou leçons de chaque instructeur observant un programme méthodique qui permettait à l'étudiant de passer en revue toute l'anatomie en deux ans.

Farabeuf faisait appel au bon vouloir de tous; lui-même se multipliait pour donner ses cours attrayants, et l'amphithéâtre de la Faculté était trop petit pour contenir ses auditeurs venus en foule consacrer son succès. Les résultats étaient bons, car parmi les élèves sortis de l'École de Farabeuf, je vous citerai les noms de Segond, Nélaton, Jalaquier, Pierre Delbet, Broca, Hartmann, Sébillan, et j'en passe. Tous vous diraient, comme Farabeuf, que les connaissances anatomiques sont la base de toute la science médicale.

Depuis que le professeur Nicolas occupe la chaire, je voyons-nous? Le chef des travaux disparaît; les leçons « professeurs supprimées; la durée de l'ostéologie si réduite qu'on ne l'apprend plus; les élèves anciens et nouveaux sont mêlés aux mêmes tables; on manque de sujets, car les injections conservatrices ont été modifiées et ne s'opposent plus à une décomposition rapide;

alors il faut mettre huit élèves au lieu de cinq sur le même cadavre. L'étudiant, livré à lui-même, mal secondé dans ses moyens d'étude, en vient à penser que l'anatomie ne sert à rien; le cours professeur ne peut que le confirmer dans cette idée, les questions traitées appartenant au domaine de l'embryologie ou de l'anatomie microscopique.

Il est vrai que plusieurs désont été rapportés, mais le mal était fait, et le remède partiel en arrière n'a pu éviter la désorganisation progressive de l'École pratique. Les étudiants ne savent pas leur anatomie; au concours de l'hiermat des hôpitaux, en octobre dernier, « l'articulation tibio-tarsienne », question de grosse anatomie, a été traitée correctement que par trente ou quarante candidats sur quatre cents environ. Demandez l'opinion du jury et copiez les notes. Or, nos inconnus de demain seront nos médecins dans quatre ans!

N'étant pas attaché à la Faculté, je ne connais ni le professeur Nicolas que par ses travaux; ce sont ceux d'un homme d'une haute valeur scientifique, et qui le rangent parmi les vrais savants. On peut être à la fois un homme de science remarquable et un mauvais pédagogue.

Depuis quatre ans, les étudiants se plaignent de ne pouvoir apprendre l'anatomie, et les professeurs disent qu'ils n'ont plus les moyens de l'enseigner; le découragement gagne les uns et les autres. Que reste-t-il de la belle œuvre de Farabeuf?

Le professeur Nicolas a répondu en ces termes, dans le Temps du 4 janvier, aux objections de MM. Rieffel et Robiniaux:

Question du chef des travaux d'anatomie. — Jusqu'en 1908, l'enseignement de l'anatomie à la Faculté de médecine de Paris était coupé en deux parties absolument indépendantes: d'un côté l'enseignement théorique assuré par le professeur; de l'autre, l'enseignement pratique dirigé par un chef de travaux. Cet enseignement pratique est beaucoup plus important que l'autre, c'est

HUNYADI JÁNOS
dite EAU de JANOS
Eau Purgative Naturelle

EFFET PROMPT. SÛR ET DOUX
Pour éviter toutes substitutions
prière à MM. les Docteurs
de bien spécifier sur leurs
ordonnances la MARQUE
HUNYADI JÁNOS
A. Andreas SAXLEHNER Budapest

**Voir nos
deux Modes
d'Abonnement**

FARINES MALTÉES JAMMET
de la Société d'Alimentation diététique pour le régime des MALADES, CONVALESCENTS, VIEILLARDS et l'ALIMENTATION DES ENFANTS

FARINES TRÈS LÉGÈRES
RIZINE
CRÈME DE RIZ MALTÉE
ARISTOSE
A BASE DE BLÉ ET D'AVOÏNE MALTÉS
CÉRÉALINE
ARROW-ROOT, BLÉ, ORGE, MAÏS
ORGÉOSE
CRÈME D'ORGE MALTÉE

FARINES LÉGÈRES
GRAMENOSE
AVOÏNE, BLÉ, MAÏS, ORGE
BLÉOSE
CRÈME DE BLÉ TOTAL MALTÉE
AVENOSE
FARINE D'AVOÏNE MALTÉE
LENTILOSE
FARINE DE LENTILLES MALTÉE

CACAO GRANVILLE, Cacao à l'Avenose, à l'Orgéose, etc...
MALT GRANVILLE - MALTS TORRIFIÉS - MATE SANTA-ROSA
CÉRÉALES spécialement préparées pour **DÉCOCTIONS**

USINE et LABORATOIRES à LEVALLOIS-PERRET -
BROCHURES et ÉCHANTILLONS SUR DEMANDE

Dépôt général: M^{on} JAMMET, Rue de Miromesnil, 47, Paris

QUATAPLASME PANSEMENT ASEPTIQUE COMPLET INSTANTANÉ
DU DOCTEUR LANGLEBERT
PHELGASIBIË, Antrax, Abcès, Phlegmons, Gergures des Sein, Phlegmes, Dermite, Erysipèle, Eczéma, Impétigo, AFFECTIONS OCULAIRES: Conjunctivites, Kératites. DANS TOUTES LES PHARMACIES et 10 Rue Pierre-Ducrest, PARIS



— ... Mais, j'ai demandé un Médecin !
— Pardon, j'ai suivi les cours de M. le Professeur Nicolas.

Dessin d'Abel Faivre (Figaro, 14 déc. 1911)

LA TOUX

Dans toutes les
AFFECTIONS PULMONAIRES

est IMMÉDIATEMENT CALMÉE par le

SIROP DU D^R BOUSQUET

A LA DIONINE-MERCK

Chaque cuillerée à bouche renferme :

0 gr. 01 DIONINE-MERCK.

Il gouttes BROMOFORME chimiquement pur.

VI gouttes Alcoolat. de racine d'aconit.

Ce Sirop constitue, sous une forme agréable, la meilleure médication à opposer aux Affections des Voies respiratoires accompagnées de toux opiniâtre, d'épuisement nerveux et d'insomnie, etc.

Dose quotidienne pour les adultes : 4 à 8 cuillerées à potage

PATE DU DOCTEUR BOUSQUET

A LA DIONINE-MERCK

D'un goût très agréable, calme rapidement l'irritation pharyngée et laryngée du début des rhumes, rend de grands services à tous ceux qui font usage répété de la parole.

Dans toutes Pharmacies et Drogueries de France et de l'Étranger

DÉPÔT GÉNÉRAL :

Pharmacie du Docteur BOUSQUET, 140, Faubourg Saint-Honoré, Paris

Maladies du Cerveau
EPILEPSIE — HYSTÉRIE — NÉVROSES
Traitées depuis 40 ANS avec succès par les

SIROPS HENRY MURE

1^{er} Au Bromure de Potassium. 2^o Polybromuré (potassien, sodien, ammoniac).
3^e Au Bromure de Sodium. 4^e Au Bromure de Strontium (excepté de barite).

Vigoureusement dosées, 2 grammes de sel chimiquement pur par cuillerée à potage et 24 centigr. par cuillerée à café de sirop d'écrotes d'orange amères irréprochables.

Établies avec des soins et des éléments susceptibles de satisfaire le praticien le plus difficile, ces préparations permettent de comparer expérimentalement dans des conditions identiques, la valeur thérapeutique des divers bromures seuls ou associés. — FLACON : 5 fr. — MAISON HENRY MURE, A. GAZAGNE, 114, rue d'Alsace, Pont-Saint-Espirit (Gard).

SOLUTIONS HENRY MURE

Biphosphate de Chaux arsénisé — Chlorhydr-Phosphate de Chaux arsénisé
Chlorhydr-Phosphate de Chaux crocosé et arsénisé (LITRE : 5 FR.; DEMI-LITRE : 3 FRANCS)

PHthisIE (1^{re} et 2^e périodes) — RACHITISME
ENGORGEMENTS GANGLIONNAIRES ET DES ARTICULATIONS
MALADIES DES OS ET DE LA PEAU
CACHEXIES SCROFULEUSES ET PALUDENNES
ÉPUISEMENT NERVEUX — INAPPÉTENCE — DIABÈTE

Le Biphosphate et le Chlorhydr-Phosphate arsénisé H. Mure produisent des effets remarquables chez les phthisiques atteints de dyspepsie et dans la chlorose. Sous leur influence, la toux et l'oppression diminuent, l'appétit augmente les forces reviennent.

LITRE : 4 FR.; DEMI-LITRE : 2 FR. 50

AVANTAGES PRINCIPAUX

sur les Solutions similaires

1^{er} Emploi d'un Phosphate monovalent cristallisé, d'une pureté absolue, permettant un dosage rigoureux, difficile à réaliser avec les phosphates mixtures du commerce, qui doivent être extrême-ment soignées à un excès d'acide sulfureux toujours nuisible à l'assimilation.

2^o Indéfectibilité absolue obtenue par un procédé de stérilisation — sans alcool — parfaite.

3^o Administration facile par cuillerées dans un peu d'eau tiède ou sucrée au milieu des repas.

4^o Traitement phosphaté le plus sûr et le moins coûteux dans les affections chroniques. (Chaque cuillerée à bouche contient : 1 gramme de Sel, 1 milligramme d'arséniate de Soude et 10 centi-cuillerées de Crocosé de Hêtre pur).

NOTE. — Dans les cas où l'arséniate de Soude et la crocosé ne seraient pas indiqués, MM. les Docteurs pourraient prescrire les mêmes solutions H. MURE non arsénisées. LITRE : 3 FR.

Dépôt général : PH^{ie} H. MURE, à PONT-SAINT-ESPIRIT (Gard)
A. GAZAGNE, Gendre et Successeur

paît de la façon la plus complète à l'influence du professeur, et chacun sait qu'une hostilité irréductible entre professeur et chef des travaux compliquait habituellement la situation. Pour tous les esprits sensés et impartiaux, cet état de choses était déplorable; il était, de plus, anormal, puisque de tous les enseignements, seul celui de l'anatomie persistait à être ainsi tronqué. Dans toutes les autres chaires, sans aucune exception, le professeur avait la direction, avec la responsabilité, de la totalité de l'enseignement. La faculté elle-même avait d'ailleurs compris les inconvénients d'une situation aussi illogique, puisqu'à deux reprises différentes, en 1902 et en 1907, elle avait émis le vœu que la direction des travaux pratiques d'anatomie fût confiée au professeur. En 1908 seulement, l'unité de l'enseignement de l'anatomie fut enfin réalisée et la direction intégrale de celui-ci placée entre les mains du professeur. On supprima le chef des travaux, mais comme de toute évidence le professeur devait être secondé et être par des personnes sur lesquelles il pût compter, on lui donna deux collaborateurs qui furent désignés sous le nom d'assistants afin de bien marquer que leur action était subordonnée à l'impulsion du professeur. Les deux assistants actuels sont des agrégés en exercice; ils se sont partagé la besogne et ont chacun sous leur autorité quatre pavillons de dissection avec des fonctions identiques à celles qu'aurait un chef des travaux. Cette organisation ne réalise-t-elle pas, pour tout esprit non prévenu, un perfectionnement notable à tous égards: Qu'on ne vienne pas dire que ces assistants manquent de compétence. Ce sont, je viens de le dire, des agrégés d'anatomie en exercice nommés par un concours qui vaut bien celui de chef des travaux, bien que le jury n'en soit composé que d'anatomistes.

Question de l'injection des cadavres. — Il est faux de prétendre que les injections au formol conservent mal les sujets. Le formol est universellement employé aujourd'hui et considéré comme le moyen le plus efficace,



Les étudiants en Médecine après avoir escaladé les portes de l'école pratique, consultent le Professeur Nicolas

Central Photos

le plus puissant que nous possédions. Si le formol a certains inconvénients, les autres procédés en ont aussi qui ne sont pas moindres.

L'enseignement de l'anatomie est-il donné d'une manière profitable? (lettre de M. le Dr Robineau). — Les professeurs et les aides d'anatomie doivent exclusivement s'occuper d'enseignement pratique. Ils n'ont pas à faire dans les pavillons d'enseignement théorique, ce est pourquoi les leçons (si profitables, il est vrai, à ceux qui les faisaient) ont été remplacées par des démonstrations sur pièces.

Il est faux de prétendre que les cadavres sont décomposés.

Il est faux de dire que les élèves sont si mal le même sujet. En réalité ils sont et ont toujours été cinq.

Si vraiment l'étudiant est « trop livré à lui-même, mal secondé dans ses moyens d'étude », etc., ce ne peut être que par la faute de ceux qui doivent directement l'aider, le renseigner, au cours de sa dissection, c'est-à-dire par celle des professeurs et des aides d'anatomie.

Il est faux de dire que les questions utilisées au cours professoral « appartiennent au domaine de l'embryologie et de l'anatomie microscopique ».

Tous ceux qui savent comment se préparer les concours de l'externat et de l'internat trouveront ridicule l'accusation qui rend l'enseignement de l'anatomie responsable de l'ignorance des candidats. A qui fera-t-on croire que ceux-ci s'instruisent aux côtés de la Faculté? Le professeur d'anatomie en enseignement pratique pour elle-même, selon l'esprit moderne, et comme on l'enseigne dans toutes les Universités du monde. Puisqu'on parle de pédagogie, il pense que c'est une erreur déplorable de prétendre expliquer à des étudiants qui ne savent pas un mot de l'anatomie les applications de cette science qu'ils ignorent, à la médecine et à la chirurgie qu'ils connaissent encore moins. Avant de faire de la science appliquée on doit faire de la science pure et cour.

Sérothérapie des Anémies



Comprimés et Ampoules de SÉRUM HÉMOPOÏÏTIQUE FRAIS (de Cheval)

Échantillon et Littérature : L. PREUD'HOMME, Pharmacien de 1^{re} Classe

15, Rue Gaillon, PARIS -- Téléphone : 316-22

LOURDES ET LES MIRACLES

Il y a deux partis irréductibles. Pourquoi, disent les uns, fermer les yeux devant l'évidence? Les miracles de Lourdes sont éclatants. Faites-nous voir ailleurs des plaies guéries instantanément? Les autres répondent, non sans quelque dédain : On guérit des hystériques à Lourdes comme à la Salpêtrière, et on en profite pour faire du bruit et exploiter la crédulité des bonnes âmes. D'ailleurs, la constatation du miracle est impossible: il est une dérogation aux lois de la nature et nous ignorons ces lois.

Pour les uns et pour les autres, la question est jugée.

Le docteur A. Grillière, dans *La Revue*, voudrait démontrer que l'étude des guérisons de Lourdes serait intéressante.

Sans doute, dit-il, il est à peu près impossible de constater le miracle; mais, dit-il, il y a des guérisons qu'on ne voit pas à Lourdes; mais des plaies et des lésions tuberculeuses paraissent y guérir avec une rapidité qui donne à leur procédé de cicatrisation ce qui est commun et la médecine aurait intérêt à l'étudier pour en généraliser l'emploi.

Il y a, à Lourdes, un bureau des constatations. C'est un petit local tout à fait dépourvu d'outillage médical que dirige, depuis vingt ans, le docteur Boissarie,

... un vi-thard à la voix grave et forte, aux gos yeux bleus très vifs derrière de lourdes paupières. Il reçoit avec une amabilité extrême les médecins qui passent, mais quel qu'un se vi-lle au bureau de lui un congé, même en insistant autant que le permet la politesse? Pousse à bout, il s'épate : « J'ai mis six ans à étudier les miracles de Lourdes; faites comme moi et dans

six ans votre opinion sera faite. » En l'entendant me redire cette phrase, je pensais : la question est donc bien obscure pour qu'elle demande six ans d'études à des docteurs intelligents comme lui? Combien de médecins pourront consacrer un temps aussi long à cet examen? Que penseraient les autres?

Après de nous s'assied le jeune docteur Sablé qui sert d'aide au docteur Boissarie. Il n'est là que de passage, remplaçant l'interne, qu'envoie tous les ans, en août et en septembre, l'Institut catholique de Lille. C'est trop peu; il ne suffira pas de deux ou trois médecins quand on voudra contrôler ce qui se passe ici.

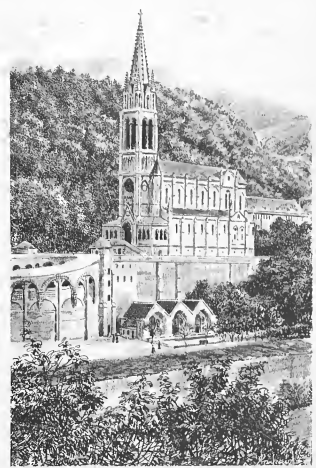
Voici maintenant un exemple de la façon dont se produit le miracle :

Au dehors, il passe une procession conduite par plusieurs évêques, puis ont lieu les invocations à la Vierge. De la salle nous entendons les clamers : « Sainte Vierge, o guérissez nos malades! » Tout à coup il se fait un grand bruit de voix confuses. Les habitués se précipitent aux portes pour que nous ne soyons pas envahis; ils ont compris qu'il s'est fait un miracle. Ils auraient pu dire deux, deux je ne Brei nées, de co munes voisines, paralysés toutes deux, se sont soulevées l'une après l'autre. La pron ére court souriante, la seconde s'est redressée, puis est retombée. Le docteur Sablé m'appelle et me dit que ce s'nt des hystériques qu'il a vues le matin à l'hôpital. Celle qui est couchée souffre d'émotion. Sa respi-ati n'en e et profonde gonfle sa poitrine. Tout à coup elle se lève, fait deux ou trois pas et vient retomber dans un fauteuil. Il me semble qu'avec un peu d'autorité, de volonté, on la remettrait d'ap omb; nul n'essaie; M. Boissarie très froid, assis à sa table, dit : « Qu'on les emmène; nous les verrons demain », et on emporte l'une que l'autre suit. La foule est belle à voir : toutes les figures rayonnent de bonheur.

Encore un miracle. C'est une analyse, sourde-muette, à l'air effaré. M. Sablé lui crie dans les oreilles pour savoir si elle a recouvré l'usage de l'ouïe, comme celui des jambes; il n'en est rien, le miracle est incomplet. M. Boissarie la remet au lendemain.

Mais voici un cas intéressant, il est vrai qu'il remonte à l'année dernière. Il vient d'entrer une paysanne vendéenne. M. Boissarie la reconnaît aussitôt, la fait asseoir à côté de lui et nous raconte son histoire. Elle était aveugle et plusieurs oculistes auraient constaté une atrophie du nerf optique; ils l'ont d'ailleurs certifiée. La vision est revenue soudain, mais l'atrophie persistait et sa disparition n'aurait été complète qu'au bout d'un mois environ. Voilà un de ces cas qui font réfléchir un médecin et qu'on voudrait indéniable. Il y aurait un grand intérêt à avoir des recherches de cette nature avant la guérison, puis à ses diverses périodes de réco-stitution, certifiées exactes par des méd. cins d'opinions différentes et restant au dossier de la malade pour être comparées à celles de guérisons analogues.

Or, les constatations visant l'état antérieur des malades et la nature de



La Basilique de Lourdes

CŒUR ARTERIO-SCLÉROSE
Avec ses bains :
ROUAT
CARBO-GAZÉUX
GUÉRIT
TROUBLES CARDIO-VASCULAIRES

VO-LÉCITHINE
RECONSTITUANT par EXCELLENCE
BILLON

NEURASTHÉNIE, PHOSPHATURIE
ANÉMIE CÉRÉBRALE
SURMENAGE, CONVALESCENCE, ETC.

Vente en gros :

LES ÉTABLISSEMENTS POULENC FRÈRES
FABRIQUE DE PRODUITS CHIMIQUES - PARIS -

TUBERCULOSES
Bronchites, Catarrhes, Gripes
ÉMULSION MARCHAIS
Phospho-Protéique
Omnipotent pour l'APPÉTIT
et CICATRISER les lésions.
dans lait, bonillon. Bien tolérée - Par l'adolescent.



INDICATIONS : DRAGÉES à 0 gr. 50 centigr. — Dose : 6 par jour, en 3 fois, un peu avant les repas (Enfants : 2 à 4 dragées)
GRANULÉ à 0 gr. 10 centigr. par cuillerée à café — Dose : 3 cuillerées à café par jour. (Enfants : 1 à 2 cuillerées à café.)
AMPOULES à 0 gr. 50 centigr. par centimètre cube. — Dose : 1 injection intramusculaire tous les deux jours.

Arthritisme, Goutte
Rhumatisme
Gravelle, Diabète

VICHY-CÉLESTINS

Bouteilles
et
Demi-Bouteilles

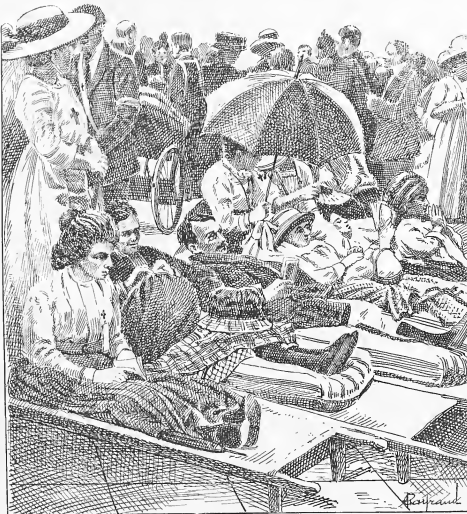
leur mal sont uniquement basées sur les certifications médicales qu'ils apportent. Il n'y a, à Lourdes, aucun contrôle, pas un instrument:

Je demande au docteur Sabié comment sont les muscles voisins des articulations malades aussitôt après les guérisons; il me répond qu'il les a toujours trouvés atrophiés. Les plaies se ferment très rapidement, mais il n'a vu qu'une seule cicatrisation presque instantanée, pendant un bain dans la piscine, celle de fistules tuberculeuses (Delahaye, 1909), dont les bords se sont soudés, mais pour se rouvrir le lendemain. Les guérisons ébauchées ou passagères sont très nombreuses: on les néglige complètement. A mon avis, c'est par elles qu'il faudra commencer quand on voudra procéder méthodiquement. Les tuberculeux guérissent en grand nombre, pas instantanément, mais la guérison se finit en quelques jours. Il n'a pas vu de disparition de plaie sans cicatrice.

Le collaborateur de *La Revue*, avec une parfaite loyauté, adopte ces observations que son enquête a d'ailleurs confirmées. Oui, beaucoup de plaies se ferment rapidement à Lourdes. Oui, il y a à Lourdes, beaucoup de tuberculeux guéris, en particulier des poitrinaires. Mais où est, là-dedans, le miracle?

Le miracle serait, par définition, une dérogation à une loi indiscutable. Or, la guérison lente des plaies, par exemple, est un fait, et non une loi. Rien n'interdit de penser qu'on puisse arriver un jour à les cicatriser rapidement.

MM. Alexis Carrel et Montrose T. Barrows, de Rockefeller Institute, cultivent des tissus vivants dans le plasma sanguin, en dehors de l'organisme. Leur but est de découvrir les lois de la cicatrisation. « Aujourd'hui, disent-ils, ces lois sont complètement ignorées; leur connaissance permettrait d'obtenir, par exemple, en quelques heures, la guérison d'une plaie cutanée et en quelques jours la guérison d'une fracture. » Malgré



Un pèlerinage à Lourdes: Les malades, allongés sur leurs brancards, devant les piscines

les conditions défavorables dans lesquelles se trouvent les guérisons, voilà tout. Le miracle serait, par exemple, que ressuscité un mort authentique, qu'une jambe amputée repoussât. Qu'est-ce qu'il en coûte de plus, à l'auteur des prétendus miracles, de les faire écolants et décisifs?

Il n'en reste pas moins que l'étude rigoureuse des guérisons obtenues à Lourdes serait très intéressante pour la science.

Une solution s'impose donc, conclut le collaborateur de *La Revue*, et, en la proposant, l'espère être agréable au Dr Boissarie. Ce n'est pas par sa faute, dit-on, que l'état actuel existe.

Il me paraît nécessaire que, sous sa présidence, des médecins prudents, d'une compétence indiscutée, en nombre suffisant, nommés, les uns par l'Institut catholique, les autres par les facultés de l'Etat, viennent s'installer à Lourdes en août et en septembre avec tous les moyens d'investigation actuels. Ils examineraient deux à deux les malades à l'hôpital, ils en prendraient l'observation accompagnée d'preuves photographiques et radiographiques, si c'est utile. Ils les peseraient, ils se rendraient compte de l'état de leurs réflexes, de leurs muscles, ils feraient l'analyse de leurs crachats et des examens microscopiques de leurs tumeurs. Ils s'occuperaient particulièrement des guérisons incomplètes ou suivies de rechutes et agiraient en un mot, comme si, dans le service d'un de nos maîtres, ils venaient contrôler l'effet d'un nouveau procédé thérapeutique, mais avec beaucoup plus de sévérité.

Alors, au bout de quelques années, on pourra songer à tirer des conclusions. Il ne sera plus permis de se contenter d'affirmer ou de nier.

ANTISEPTIQUE URINAIRE
PAR EXCELLENCE

ARTHRITISME
DIATHÈSE URIQUE

URASEPTINE
ROGIER

DISSOUT, EXPULSE L'ACIDE URIQUE

Granulé entièrement soluble dans l'eau; 0,60 centigr. de matière active par cuillerée à café. — DOSE: 2 à 6 cuillerées à café par jour

Échantillons et Littérature: HENRY ROGIER, Pharmacien, Ane. Int. des Hôpitaux de Paris, 3 et 5, boul. de Courcelles, PARIS

LES HUMANITÉS ET LES SCIENCES

Notre distingué collaborateur, le professeur agrégé Laignel-Lavastine, public, dans ce numéro, d'*Æsculape*, la première partie d'une intéressante étude sur la question.

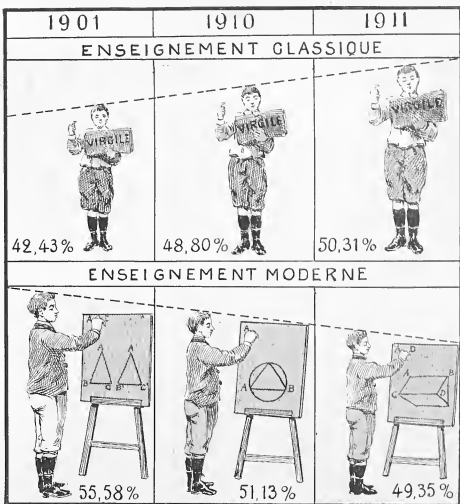
M. Poincaré, professeur à la Sorbonne, membre de l'Académie des Sciences et de l'Académie française, dans une brochure qu'il intitule *Les Sciences et les Humanités*, proclame que la culture littéraire, le contact des lettres antiques et l'étude du latin sont particulièrement utiles aux savants.

La réforme de 1902, dit *Le Temps*, aagné sur les humanités pour faire la part plus large à l'éducation scientifique. En réalité, elle apporte dans l'enseignement secondaire un esprit d'utilitarisme primaire. C'est le contraire qu'il faut, dit aujourd'hui l'illustre mathématicien, pour préparer des hommes de science. Il ne lui échappe pas qu'il se rencontre d'heureuses exceptions. Il n'ignore même pas que certains savants se flattent aujourd'hui d'avoir passé à côté de l'éducation classique. « Depuis quelque temps, écrit-il, il y a des hommes qui veulent volontiers dans leurs origines premières je ne sais quel titre de gloire démodée et comme une lointaine promesse de députation. » Mais dans le fait, les savants qui ont fait des humanités et étudié le latin s'enrichissent; la plupart des autres le regrettent. Le grand bienfait des études classiques, c'est l'analyse, l'esprit de finesse, le sens de l'idéal.

Qui était plus désigné que M. Henri Poincaré pour marquer l'importance de l'analyse verbale dans le raisonnement mathématique que la moindre naïveté peut vicier? Dans la vie ordinaire, dit-il, nous sommes malhabiles à l'enfant et au bœuf. Nous comprenons en bloc; nous voyons en bloc; dans le laminer délicat de la démonstration mathématique, les phrases en bloc ne passent pas. Et l'on voit les incapables exercices que sont, pour la préparation de l'esprit scientifique, la version latine et le thème latin. Oui, le thème latin assis,

n'en déplaie à nos pédagogues modernes. Et qui ne dise pas qu'une version de langue vivante donne les mêmes résultats. Un inspecteur général de langues vivantes, M. Hovelacq, écrit naguère, du point de vue technique, des pages solides, décisives et sans réplique: « On trouver des modèles d'ordonnance et de construction qui valent l'ordonnance et la construction d'une phrase latine... Ce genre de bêtisiers construits ses œuvres littéraires comme ses œuvres de pierre, ses viaducs, ses thermes, ses routes. Démontrer une phrase latine, analyser la liaison de ses membres, la coordination de ses parties, comprendre sa structure, c'est apprendre à penser avec ordre, clarté et force... Quelle est la langue moderne qui puisse fournir de pareils modèles de composition et servir à une pareille discipline de l'esprit? »

M. Poincaré prouve aussi que non seulement la faculté d'analyse, mais l'esprit de finesse (qui ne s'oppose pas, selon lui, à l'esprit géométrique) profitent singulièrement des études classiques. Mais surtout ce qu'il faut lire et méditer, c'est la façon dont ce savant entend la science et les rapports des humanités à la science. Ces pages apporteront des aux hommes d'idéal, qu'on écarterait des maximes de l'arrivisme et qu'on associerait des besoins de la société moderne, un puissant réconfort. Car elles se terminent sur une distinction profitable entre la science et la cuisine de la science, entre l'utilitarisme et la conscience scientifique: « C'est au contact des lettres antiques que nous apprenons le mieux à nous détourner de ce qui n'a qu'un intérêt contingent et particulier, à ne nous intéresser qu'à ce qui est général, à aspirer toujours à quelque idéal... Cet esprit c'est celui qui souffrait jadis sur la Grèce et qui y laissait naître les poètes et les penseurs. Il reste dans notre enseignement classique je ne sais quoi de la vieille âme grecque, je ne sais quoi qui nous fait toujours regarder en haut. Et cela est plus précieux pour faire un savant que la lecture d'un bien des volumes de géométrie... »



Les deux séries de schémas ci-dessus montrent que malgré la crise présente les humanités résistent avec succès à toutes les tentatives dirigées contre elle.

La Revue Universitaire écrivait récemment que cette année encore! on constate dans plusieurs lycées de Paris une sérieuse augmentation de la section A (avec latin) et une sensible diminution de la section B (sans latin).

GRANULES DALLOZ

GLYCERO

Neurasthénie, Rachitisme, Tuberculose, Anémie, Diarrhées, Colères, Lymphatisme, etc.

HÉMOGLOBINE

Anémie, Colères, Lymphatisme, etc.

TRIDIGESTINE

Diarrhées, Gastro-entérites, etc.

ANTALGOI

Névralgies, Migraines, Sciatalgies, Goutte, Rhumatismes, Gravelle, etc.

Maladies de l'Estomac, etc.

MALADIES INFECTIEUSES, PNEUMONIES, GRIPPE, ANGINES, RHUMATISMES, SEPTICÉMIES, TYPHOÏDE, ENTÉRITES PÉRITONITES, SALPYNGITE, CYSTITES, MÉNINGITES, TUBERCULOSE, PALUDISME, etc.

"ANTOL" COUTURIEUX

Rhodium colloïdal électrique

Procédé LANCIEU (Académie des Sciences, 27 Novembre 1911).

en Ampoules injectables de 3 c. c. et Capsules pour l'usage interne.

DOSES : INJECTIONS sous-cutanée, intra-musculaire ou intra-veineuse : 1 à 3 c. c.

CAPSULES : 2 à 6 par jour.

TRÈS ACTIF

INDOLORE

TRÈS STABLE

DIRECTEMENT INJECTABLE

Échantillons et Notices : Laboratoires COUTURIEUX, 57, Avenue d'Antin, PARIS

Bas d'accoutumance.

Ni de contre-indication.

EXPÉDIE FRANCO contre mandat postal de 4^{fr}50

Sommeil Bienfaisant

AUX NEURASTÉNIQUES - NERVEUX - SURMENÉS - etc.

Veronidia Buisson

à la dose de 1 à 2 cuillerées à potage le soir au coucher.

Inoffensif
Gout agréable

20, 8^e du MONTMARTRE et toutes pharmacies.

TANNURGYL

du Docteur LE TANNEUR (de Paris)

ANOREXIE - TROUBLES DIGESTIFS - ADYNAMIE

Le TANNURGYL, sel organique de Vanadium et de Manganèse, introduit en thérapeutique en 1904, est un stimulant de la fonction hépatique dans sa totalité :

- 1^{re} Augmentation de la puissance de combustion des toxines alimentaires, d'où réalisation de l'antisepticité intestinale par un mode physiologique;
- 2^e Evacuation de bile plus régulière;
- 3^e Oxydation complète des résidus vitaux, formation d'urée au lieu d'acide urique.

Cette antisepticité intestinale se retrouve depuis les **nourrissons**, où le TANNURGYL donne des résultats merveilleux et inespérés dans la diarrhée verte et chez les nourrissons tardifs. Chez les **enfants** pendant la croissance,

lorsqu'ils sont sujets aux embarras gastriques à répétition, l'emploi de ce médicament les délivre de ces petites crises qui, souvent répétées, entravent leur développement.

Enfin, chez les **adultes**, le TANNURGYL rend d'immenses services toutes les fois que l'auto-intoxication et, particulièrement, l'insuffisance hépatique sont en cause. Egalement utile chez les ralentis (nutrition) qui n'arrivent pas au stade ultime des oxydations et un excès d'acide urique soit dans le sang, soit dans les urines. Ces affections ne sont que le résumé des divers travaux et de la masse considérable des observations cliniques adressées au docteur Le Tanneur par les médecins des hôpitaux de Paris ou professeurs de nos principales Facultés et Ecoles de France qui, au nombre de

près de 150, ont étudié et employé le TANNURGYL, du docteur Le Tanneur.

Toutes les analyses d'urine ont démontré :

- 1^o La disparition constante des urines, de l'indican, scatol, urobiline, pigments biliaires, acétone, etc.
- 2^o Augmentation de l'urée, 10 à 20 o/o.
- 3^o Diminution de l'acide urique, retour au taux normal.

POSOLOGIE : Adultes, 15 à 20 gouttes par jour dans un peu d'eau à chacun des deux repas; — Enfants, 2 gouttes par jour et par année d'âge; — Nourrissons, 2 à 5 gouttes par jour dans eau ou lait. — *Echantillons sur demande :* TANNURGYL DU D^r LE TANNEUR, Laboratoire, 8, rue de Parme, PARIS.

HISTOGENOL Naline

Médication arsénio-phosphorée organique à base de Nœclarrhine, réticulaire, combatte tous les symptômes sans leurs inconvénients de la médication arséniale et phosphorée organique.

HISTOGENOL NALINE est indiqué dans tous les cas où l'organisme débilité, par une cause quelconque, réclame une médication réparatrice et dynamisante (nécessaire) dans tous les cas où il faut relever l'état général, améliorer la composition du sang, ramener les tissus, combattre la sténocardie et ramener à la normale les réactions introrganiques. **PUISSANT STIMULANT PHAGOCYTAIRE**

TUBERCULOSES, BRONCHITES, LYMPHATISME, SCROFULE, ANÉMIE NEURASTHÉNIE, ASTHME, DIABÈTE, AFFECTIONS CUTANÉES FAIBLESSE GÉNÉRALE, CONVALESCENCES DIFFICILES, etc.

FORMES : ELIXIR — EXALATION — CAPSULES — AMPOULES
 (Elixir : 1 cuillère à café par jour. Capsules : 2 capsules par jour. Ampoules : 1 ampoule par jour.)
EXIGER sur toutes les boîtes et flacons la Signature de Garantie : A. NALINE
 Littérature et Echant^{ns} : S^r et A. NALINE, 11^o Ville-neuve-la-Garenne, p^r St-Denis (Gers)

Traitement de la **SYPHILIS** sous toutes ses formes

HECTINE

PILULES (0.10 d'Hectine par pilule). Une à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.
GOUTTES (Par pilule : Hectine 0.10; Protocollène Hy. 0.05; Eau Q. S. 0.04) — Durée de traitement : Une à deux pilules par jour.
AMPOULES A (0.10 d'Hectine par ampoule). — **INJECTIONS INDOLORES** pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES B (0.30 d'Hectine par ampoule). — **INJECTIONS INDOLORES**

HECTARGYRE

(Combinaison d'Hectine et de Mercure)

Le plus actif le mieux toléré des sels mercuriels.
PILULES (Par pilule : Hectine 0.10; Protocollène Hy. 0.05; Eau Q. S. 0.04) — Durée de traitement : Une à deux pilules par jour.
GOUTTES (Par 20 gouttes : Hectine 0.10; Hg. 0.01) — Une ampoule par jour.
AMPOULES A (Par ampoule : Hectine 0.30; Hg. 0.03) — Une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES B (Par ampoule : Hectine 0.30; Hg. 0.03) — Une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.
INJECTIONS INDOLORES
 Laboratoires LA HECTINE, 15, rue du Chemin-Vert, à Ville-neuve-la-Garenne (Gers).

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Pour assainir la bouche, raffermir les gencives, fortifier les cheveux, pour les ablutions journalières, pour le lavage des nourrissons, etc., etc., il est recommandé de faire usage du

Coaltar Saponiné Le Beuf

qui possède les propriétés DÉTERSIVES et ANTISEPTIQUES INDISPENSABLES aux produits destinés à ces usages, qualités qui lui ont valu son admission dans les HOPITAUX DE PARIS.

Le Coaltar Le Beuf est en effet très efficace en particulier dans les cas d'angines couenneuses, anthrax, gangrènes, herpès, lencorrhées, pityriasis, otites infectieuses, suppurations, etc., mais dans ces circonstances c'est au MÉDECIN qu'il appartient de prescrire ce produit et de régler son mode d'emploi.

Le Coaltar Saponiné Le Beuf étant un liquide qui n'est ni caustique ni vénéneux, peut être laissé entre toutes les mains.

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des imitations que son succès a fait naître

DESTINS TRAGIQUES ET MYSTÉRIEUX (1)

Par le Dr CABANÈS

II. — CATHERINE DE MÉDICIS

TOUTE l'histoire de Catherine de Médicis, par ceux qui s'en tiennent aux informations des recueils biographiques, est contenue dans deux affirmations et deux dates.

1533. — La France, en cette année funeste, dut à l'Italie cette reine non moins célèbre par son astucieuse politique que par ses crimes.

1589. — Les remords causèrent à Catherine une fièvre violente dont elle mourut, emportant avec elle la juste exécution dont les peuples.

Telle est l'opinion généralement acceptée, tel le jugement porté sur une reine, dont les passions politiques et religieuses ont déformé les traits et dont la physiologie véritable commence à peine à se dégager des brumes de la légende.

Des historiens soucieux d'impartialité, des érudits de probe conscience, s'ils ne sont arrivés à la réhabilitation complète de l'épouse et de la mère des Valois, se sont efforcés à nous donner une appréciation plus équilibrée de ses actes. Restant à distance égale de l'apologie et du pamphlet, nous voudrions, à notre tour, nous inspirant des travaux antérieurs et y ajoutant notre impression propre (2), tenter de silhouetter cette attirante, équivoque et mystérieuse personnalité.

**

Il n'est pas superflu pour le psychologue d'étudier le problème des origines; on ne saurait oublier que Catherine est une Italienne, une Florentine, de cette famille des Médicis dont sa personne sympathique décele les tares originelles.

Le 13 avril 1519, à sept heures de la matinée, la duchesse d'Urbain mettait au monde, dans le palais de la Via Larga, bâti à Florence, par Cosme l'Ancien, une petite fille dont la frêle constitution n'annonçait pas une durable existence.

Cinq jours après la naissance de son enfant, la mère donnait de l'inquiétude à son entourage. Les matrones, murmurant, par leur maladresse, par leur défaut de soins et de propreté, avaient déterminé ces accès soudains de fièvre, qui déconcertèrent la science de l'époque. Le laconisme des bulletins de santé à son éloquence. Le 22, les symptômes s'accroissent; le 25, la malade est oppressée; le 26, on l'administre; le 28, elle est morte. Fièvre purulente, éclampsie? Les renseignements sont trop vagues pour autoriser une ferme conclusion.

Une semaine plus tard, c'était le tour du père. Dans le palais vide des Médicis, il ne reste qu'un berceau, qui contient la fragile créature, dont on doutait si elle vivrait ou retournerait au néant. Qui, désormais, tiendra lieu de mère à

cette orpheline de vingt-deux jours, qui n'a pour parents proches qu'un célibataire arrivé à l'âge où l'on s'émote peut-être, mais où on ne se contraint plus; et un grand-mère, artiste et rêveuse, qui ne s'annonce guère de complexion maternelle?

L'enfant n'a pas cinq mois, par manque de surveillance, elle contracte une entérite, qui la met à l'extrémité. « Credo che a quest'ora la sia morta! »



Anonymous. — Portrait présumé de Catherine de Médicis, en 1555 (Bibl. Nat.)

mande au pape un des familiers du palais. Mais les plus chétifs ont des ressources de vitalité insoupçonnées. Catherine devait surmonter la crise, et vivre pour accomplir son destin.

La fillette tient, heureusement, plus de sa mère, cette Madeleine de La Tour d'Auvergne, qui a toute la vigueur de sa race, que de son père, le dolent « Monseigneur le duc », qui ne devait pas atteindre la quarantaine.

Dès sa prime jeunesse, elle a une grâce naturelle, une séduction irrésistible. Tous ceux qui l'approchent ne peuvent se défendre du charme qui rayonne de sa petite personne. D'un naturel vif, primesautier, d'un esprit gracieux, elle est, avec cela, d'une distinction, d'un sérieux bien supérieurs à son âge. Elle a déjà l'habitude de la méditation, de l'observation et aussi de la dissimulation.

Le physique est plutôt ingrat. L'œil est bien celui de sa race, un peu gros; les sourcils nettement arqués; le nez un peu fort; la lèvre supérieure finement tracée; la lèvre inférieure épaisse.

A onze ans, on la dit « grande, belle et en bon point... d'aspect agréable, blanche de peau, la figure pleine, sans aucun fard, mais trop délicate encore pour être mariée ».

Afin de parfaire son éducation, on l'enferme au couvent. Ce sont ses années heureuses, celles dont, toute la vie, elle conservera le souvenir, bien qu'un incident tragique ait mis sa vertu et ses jours en sérieux péril.

Une sorte émeute gronde dans la rue, la horde révolutionnaire vient assiéger les portes du couvent; les hurlements de la foule arrivent aux oreilles de l'enfant, dont l'innocence ne s'émeut guère de cette scène de sauvagerie.

Cependant, on délibère sur son sort: un exalté propose de la faire entrer *in bordello publico*, « afin d'ôter toute possibilité au pape de la marier à des princes ou des seigneurs étrangers ».

Un autre, plus expéditif, demande qu'on l'attache, nue, sur les murs de Florence, entre deux créneaux et qu'on l'absomme, dans cette indécente posture, aux coups d'arquebuse des assiégeants.

Rendue à la liberté, elle s'empresse de retourner auprès des religieuses qui, par leur sollicitude empressée s'emploieront à dissiper le cauchemar de cette horrible vision.

Catherine vient d'atteindre sa quatorzième année, quand on parle de l'unir au second fils du roi de France, le tout jeune duc d'Orléans, qui n'a que vingt jours de plus que sa fiancée.

Trait de mœurs qui mérite d'être relevé: le pape Clément VII, l'oncle de l'épouse, de même que son beau-père, François I^{er}, unis par une curiosité pareille, tiennent à acquérir la certitude que l'union a été consommée.

Le festin terminé, relate un témoin oculaire (1), le pape s'est retiré. Le roi s'est aussi retiré en habit de masque. La reine, avec toutes les demoiselles d'honneur, a accompagné la sérénissime duchesse en sa chambre... C'est ainsi qu'ils ont dormi ensemble la nuit dernière et qu'il a été consommé le mariage.

Le matin, Sa Sainteté est allée les visiter au lit de bonne heure et les a trouvés tous deux très dispos. Notre Seigneur (le Pape) est aussi joyeux que l'ai jamais vu, ainsi que le roi et toute la Cour.

Le roi-chevalier aurait, dit-on, poussé plus loin que le pontife, sa coupable indiscrétion. Quand on eut fini de danser et que chacun fut retourné dans ses appartements, l'ambassadeur de Milan nous en instruit (2), le père du futur Henri II voulut

(1) Relation anonyme des cérémonies du mariage de Catherine de Médicis avec le duc d'Orléans (futur Henri II); Marseille, 29 oct. 1533 (Reumont) *Les Jeunes de Catherine de Médicis*.

(2) Dépêche de Don Antonio Sacco au Président de Milan, traduction Léon Mariet, dans l'ouvrage, récemment paru, de M. Eug. Debrance sur *Catherine de Médicis, ses astrologues et ses magiciens-envoûteurs*, dans son donnie sur les pratiques occultes de la Reine, notamment, de précises non moins que précieuses indications (Paris, Mercure de France, 1911).

(1) V. dans *Æsculape* (oct. 1911), le destin d'Isabeau de Bavière.

(2) Nous avons déjà eu à nous occuper de Catherine de Médicis dans nos publications antérieures (*Le Cabinet secret de l'Histoire*, 1^{re} série; *Les Morts mystérieuses de l'Histoire*, t. 1; *Poisons et Sortilèges*, etc.). Mais la présente étude ne fait nullement double emploi avec nos précédents travaux; elle en est complètement distincte.

mettre lui-même au lit les époux ; d'aucuns disent qu'il s'en voulait voir joindre et que chacun d'eux fut vaillant à la joute ».

Les anecdotes, auxquelles il ne faut pas accorder toujours créance, assurent que le pape attendait patiemment les preuves physiologiques de la conception : de guerre lasse, il quitta Marseille, disant, en manière d'adieu, à sa nièce, ces paroles dont le sens devait rester lettre-morte à son inexpérience : « *A figlia d'inganno non manca mai la figliola-lausa* : à fille d'esprit, jamais la postérité ne manque. » (1)

Au Musée de Versailles, un portrait dû au pinceau d'un artiste égypte, représenterait Catherine âgée de dix-huit à vingt ans. Sur cette peinture, qui a sa réplique à Chantilly, dans un crayon délicieux de facture, on retrouve les lèvres gourmandes, le menton fuyant, la chair d'une adorable blancheur dont la jeune fille tirait sa séduction et son charme.

Coquette, des dames de la Cour nulle pourtant ne l'est moins : elle porte déjà ces crépules de cheveux aux temps, qu'elle conserve ra jusqu'à un âge avancé. Et cependant elle s'efforce de plaire à son beau-père d'abord, dont elle prise haut l'estime, demandant à s'enrôler dans la *Petite Bande*, à suivre les chasses du roi, s'y faisant remarquer, entre toutes, par son endurance et sa gaieté.

Pour son mari, elle est la compagne de bonne humeur consensuelle, dévouée et soumise. Ce n'est pas l'amante, elle ne sait être que l'amie. La conduite du roi, ses privautés avec la duchesse de Valentinois, n'allérait en rien l'affection que Catherine lui portait. « La reine, écrit un ambassadeur, aimait son époux au delà de tout ce qu'on peut imaginer. » Elle n'était occupée qu'à prévenir ses moindres désirs, à lui éviter toute fatigue, à le garder de tout ce qui pouvait lui être pénible. Le roi lui témoignait, de son côté, une amitié sincère ; il lui faisait seulement grief de ne point lui donner l'héritier qui devait perpétuer sa race, alors qu'une dame piémontaise, sœur d'un écuyer du dauphin, l'avait perdu d'une fillette, qu'on élevait à la Cour, sous les yeux même de la reine.

Catherine n'était pas la dernière à se désoler de son infécondité. En vain a-t-elle consulté les médecins, en vain supplie-t-elle l'archidiacre de lui indiquer un régime. Après la Faculté, est venu le tour des médicastres ; serciers et matrones, breuvages magiques et secrets de commères, elle se déclare prête à tout, pour se tirer de peine.

Les diplomates, qui sont aux aguets, en font le thème de leurs dépêches. L'envoyé du doge in-

forme son maître que « la sérénissime dauphine est d'une bonne complexion, sauf en ce qui regarde les qualités physiques propres à en faire une femme à enfants (*sic*) ». Non seulement elle n'en a point encore ; mais on appréhende qu'elle en puisse jamais avoir, « bien qu'elle ne manque point d'avaler toutes les médecines capables d'aider la génération », d'où l'ambassadeur conclut qu'« elle court de grands risques d'augmenter son infirmité, plutôt que d'y porter remède ».

L'entourage de la reine connaît son désir ardent de maternité ; c'est à qui s'emploiera à lui indiquer des formules. Au comédiate de Montmorency, qui vient de lui faire connaître une recette, elle le sait comment exprimer sa gratitude : « Je ne vous remercierai point de ce que vous m'avez envoyé, lui

Ces tête-à-tête auraient amené entre les deux acteurs, une intimité d'autant plus grande, que l'esprit même du sujet la comportait et que la pièce était dans la note licencieuse de l'époque.

Le beau chevalier s'identifia si bien avec l'oureux personnage dont il était chargé d'exprimer la passion ; il se montra si naturel dans ses brûlantes déclarations, si pressant dans ses instances, que, sous l'innocent prétexte de l'art, Catherine voulut paraître aussi bonne comédienne que lui. Elle joua avec un talent si vrai, que l'animation dramatique du gentilhomme se manifesta bientôt par des transports réels, et l'Italienne n'essaya pas même de les réprimer, car ils n'étaient pas moins conformes à ses propres désirs, qu'à habilement prêtés par le nature du personnage que le capitaine incarnait.

Le reste se devine : l'heureux de Vendôme fut comblé d'honneurs ; il était devenu le favori de la princesse.

Le *vertu*, qui était la couleur du vider de Chartrés, fut dès lors adopté par Catherine de Médicis, qui ne l'abandonna qu'à son veuvage (1).

Cela se passait au commencement de 1543 ; quelques mois plus tard, Catherine donnait à son époux un fils, le futur François II.

On a fait et même conté, aux circonstances près, par Albert de Gondi, qu'on a rendu responsable des naissances successives des princes Louis (1549), Charles (1550) et Henri (1551). N'a-t-on pas, aussi, donné à entendre que Catherine aurait eu une liaison avec le premier cardinal de Lorraine ; « comme nièce de deux papes », ont insinué de lourds ironistes.

écrit-elle, car s'il plaît à Dieu qu'il me serve, je ne tendrai ce bienfait, qui est le plus grand qui se serait à venir, que de vous. » (1).

On a laissé entendre, et nous devons en parler parce que le bruit en court et avec quelque persistance, que Catherine aurait eu des faiblesses pour certains gentilshommes de la Cour ; on a publié des notes, articulés des faits.

Parmi les officiers que le plaisir appelait à la Cour, François de Vendôme, vidame de Chartres, était réputé un des plus brillants. Ce chevalier, doué d'un joli physique, ne manquait point d'esprit. Ces dames de la *Petite Bande* en raffolaient. Catherine l'avait, entre tous, distingué pour ses façons de grand seigneur.

Un jour qu'il s'agissait, au palais des Tournelles, d'organiser une de ces comédies que Catherine avait mises en vogue et dans lesquelles chacun ambitionnait de jouer un rôle, le vidame fut désigné pour être le principal acteur ; il devait avoir pour partenaire la reine en personne. Il fut donc appelé dans les appartements privés, afin de répéter avec celle-ci le rôle qui lui avait été réservé

Ame sans tendresse, Catherine ne nous apparaît point sous le jour où nous la veu montr. Sans doute, avait-elle introduit chez nous les neveux qui, au delà des monts, étaient monnaie courante. On lui a reproché, non sans motif, tel banquet qu'il fit scandale, comme celui de Chenonceaux, la curiosité dissolue dont elle se rendit coupable quand elle voulut vérifier, sur le cadavre de Soubert, fait le jour de la Saint-Barthélemy, comment était fait un homme impuissant ; mais, avant de la juger, remplaçons-la, de grâce, dans son cadre.

Ce monde où l'intérêt personnel et l'intrigue tiennent tant de place, est en même temps un monde dont le plaisir est l'objectif unique. Tout est prétexte à fêtes : bals, mascarades, chasses, parades et bergeries. Les femmes occupent le premier rang, tiennent la tête dans cette sarabande folle.

Au temps du roi François, on s'en était tenu à la galanterie, et personne ne se fit trouver pour



G. Vasari. — Fiançailles de Catherine de Médicis et de Henri de France. (Palazzo Vecchio, Florence.)

(1) Cf. notre *Cabinet secret de l'Histoire*, chapitre : La stérilité de Catherine de Médicis.

(1) *Correspondance de Catherine de Médicis*, éd. H. de la Ferrière, t. I, 6, n.

(1) *Histoire de Catherine de Médicis*, par Destigny (Caen).

protestent contre les « fleuretages », ce mot si galamment français. Il en était pour ne pas se contenter de viande aussi creuse, mais on les connaissait et on les désignait.

Les progrès de l'immoralité s'accroissent sous le règne de Henri II et plus encore sous celui de ses successeurs. C'est à Henri III qu'un ambassadeur étranger osa dire de ne pas craindre la peste, « parce que la Cour est une plus forte peste, sur laquelle l'autre ne peut mordre ».

Les danses dehors d'élégance, de raffinement de politesse, les murs sont des plus grossières, sous la Renaissance. On conte qu'un des plaisirs du roi Henri II était de mener les filles de la reine voir le rut des cerfs dans la forêt de Fontainebleau. Le duc d'Anjou possédait une coupe à figures érotiques, dans laquelle il trouvait plaisant de donner à boire aux dames et aux demoiselles, ce qui ne laissait pas de les amuser fort.

Les livres obscènes circulaient librement ; on les vendait à la foire Saint-Germain et le roi en achetait pour s'en livrer.

Sous Henri III, si l'on croit l'Estoile, la ballardise était publiquement et notoirement pratiquée entre les dames qui le tenaient pour vertu et le roi forçait un de ses gentilshommes à épouser une femme qu'il avait engrossée. Catherine suivait son général, elle était son temps.

Qu'elle ait dépravé ses fils, pour enlever à leurs mains déblés les mes du pouvoir, rien n'autorise à lui prêter aussi diaboliques machinations. Comment les étitiles empêchées de choisir leurs maîtresses dans la coupe voluptueuse des filles d'honneur, alors que tous les seigneurs leur en donnaient l'exemple ?

Avait-elle à abrégier la vie de ces enfants chétifs tout le destin éternel marqué ?

« Alléurs (1), nous avons fait justice de ces impunités ; faut-il encore en exposer l'argument ?

Le premier garçon, espéré comme le Messie, est d'apparence, un bel enfant ; mais des yeux exercés ne s'y trompent pas. Fernel trouve à ce gros joufflu des boursofflures inquiétantes. Ce strameux, dont le nez ne se purge pas, ne lui dit rien qui vaille ; et il pronostic se vérifie à la lettre. François II succombe, non au poison, mais à une otite supprimée, qui s'est propagée aux méninges et à l'encéphale.

« On pensa ce que l'on voudra, écrit un historien, d'ordinaire sage et judicieux, de la mort du roi Charles, arrivée quatre mois après le départ du duc d'Anjou pour la Pologne ; et, comme pour mieux faire entendre ce que le sous-entendu déguise mal, il ajoute que « véritablement, il faut avouer que cette princesse étoit trop savante dans la destination de cet Etat et de sa famille ».

La calomnie à la vie dure ; que n'a-t-on pas inventé sur les derniers moments de Charles IX et sur les causes de sa mort !

Bassompierre rapporte, dans ses *Mémoires*, qu'il voyait représenté au jeune Louis XIII, qui sonna du cor, que cet exercice lui desséchait les pommons et le ferait périr prématurément, comme Charles IX : « Bon, bon, répond le roi, sachez que Charles IX est mort que pour avoir dîné chez Gondi (la créature de Catherine), immédiatement après une querelle qu'il eut avec sa mère. »

donna issue à une grande quantité de pus qui, envahissant la trachée, a produit l'asphyxie.

Le vrai est que tous les enfants d'Henri II et de Catherine étaient voués à une mort précoce.

Expiait-ils, ces innocents, des fautes ancestrales, et, dès leur naissance, étaient-ils marqués de la tache originelle ?

La mère de Catherine, nous l'avons dit, était morte en couches ; son père n'avait survécu que quelques jours à sa femme ; tous deux victimes assurément les chroniqueurs, de la malicieuse honteuse que Laurent avait contractée à Paris » (1).

Comme information, c'est maigre, et de pareilles allégations demanderaient à être étayées.

On a voulu expliquer la stérilité de Catherine, par l'avarosité de Henri II ; mais des preuves du « mal honteux », on est à les attendre. A voir la descendance, on serait pris de doute, mais on ne saurait aller au delà d'une présomption.

Mettons à part Elisabeth, l'aînée des filles, née robuste, mais qui sera « Valois authentique, romanesque, aventureuse, gâtée de névrose ».

Claude, la future duchesse de Lorraine, comme sa grand-mère, Claude de France, est rachitique, coxalgique et passe sa vie dans une armature.

Louis, duc d'Orléans, qui vient ensuite, meurt, à vingt et un mois, de la rougeole, « et surtout d'athrèpe ».

Charles-Maximilien, qui paraît si vivace, deviendra le maniaque

impulsif Charles IX, miné par la bacillose. Edouard-Alexandre, c'est Henri III, la « synthèse morbide et exaspérée d'atavismes ruinés » ; celui-là indéfiniment avarié et que le poignard de Clément a préservé de la déchéance finale.

Marguerite, qui lui succède, est la belle fille, la reine Margot, et c'est tout dire.

Au physique, le portrait de sa mère jeune, son profil fuyant, ses yeux, sa bouche, son corps même ; mais comme on la sent « déséquilibrée, emportée de passions, tournée à des fougues, à des enthousiasmes, à des bontés qui, dans cette Cour, semblaient plutôt des faiblesses que des vertus » (2). Encore faut-il, pour compléter la lignée, citer Hercule, le pire de tous par ses perversions monstrueuses, qu'à peine justifiant ses tares congénitales, Hercule, exécrant, la figure bourgeoisée, deviendra François, duc d'Anjou, puis d'Alençon, mais toujours restera Médicis, tellement que « Catherine aura l'illusion de retrouver en lui quelque Lorenzo, l'Atride florentin » dont la chronique narre avec épouvante la longue suite de crimes.

Après ces grossesses successives, Catherine, épuisée, ne réussira à mettre au monde que les deux « bessonnes », Jeanne et Victoire, si chétives que, l'une avant de naître, l'autre dans le trajet



On dit que la Reine Catherine avoit beaucoup de commerce avec les Sorciers et Magiciens qui lui faisoient voir dans un Miroir enchanté ceux qui regneront en France au dernier Heu, et d'abord Henry Vansutte Louis XIII. apres Louis XIII. Ce enfin un troupe de Jénites qui devoient abolir la Monarchie a gouverner eux memes. ce Miroir se voit encore aujourd'hui dans le Palais du Roy. de l'Escuriale Tome IV

Catherine de Medicis se faisant dévoiler l'avenir. (D'après une estampe de la Bibl. Nat.)

Comparez les relations des témoins oculaires, et vous aboutirez à de tout autre conclusions.

Jean Michel, ambassadeur de Venise, mande à son maître :

Le roi est faible, il aura grand besoin de se ménager sur tous les exercices du corps qu'il aime beaucoup, tels que la paume, le manège, les armes ; ce sont exercices de prince, mais trop violents pour lui. Chaque fois que le roi se fatigue, il a besoin de grand repos, car il a peu d'haléine et la respiration difficile.

Le 22 avril 1574 — Charles IX succombait le 30 mai suivant — l'ambassadeur de Toscane écrit :

Depuis le départ du roi de Pologne, le roi est souffrant ; il a très mauvaise mine ; on nous a dit en bon lieu qu'il ne saurait vivre longtemps, il s'est trop fatigué à la chasse.

Le 1^{er} mai, « il est survenu une crise ; on a cru le roi mort ». Le 12, « LL.MM. ont pris le deuil, excepté le roi qui garde le lit. » Le 21, « il a beaucoup de fièvre... Le roi ne vivra pas vieux (1) ».

Cette fièvre lente, continue, s'accompagnant de fréquentes hémoptysies, dicte le diagnostic, que nous avons, à une autre place, longuement discuté, et que nous nous contentons ici de formuler : Charles IX a succombé à une broncho-pneumonie tuberculeuse, du poumon gauche. Une vomique

(1) Cf. Nos Morts mystérieuses de l'Histoire, nouvelle édition, deux séries.

(1) Vie de Catherine de Medicis, esquisse historique, traduit de l'italien d'Eugène Alberi, de Florence, par M^{lle} S. (Sala). Paris, H.-L. Delloye, 1841.

(1) Alberi, 4.
(2) H. Bouchot, Catherine de Medicis.

de Fontainebleau à Amboise, s'envoleront « dans un soufle d'air ».

On peut encore discuter sur la politique, sur la reine, sur la femme, mais la mère commande le respect et l'admiration. Veut-on un exemple représentatif du sentiment maternel, au XVI^e siècle, c'est Catherine de Médicis dont on fait choix (1).

Qu'elle ait été une épouse attachée à ses devoirs, en dépit des libelles, nous en gardons la conviction. Elle n'a de cesse qu'elle sache son mari en bonne santé, et à l'abri des périls. « Tout ce que je désire en ce monde, écrit-elle dans une lettre privée, c'est d'« être en sa bonne grâce ». *Je l'aimais tant, dira-t-elle après la mort de l'époux qu'elle a entouré d'une affection constante, que j'avais toujours peur. Trouvez une expression plus éloquent de l'amour conjugal.*

Amait-elle moins le sang de son sang ? D'Aubigné l'accuse d'avoir corrompu systématiquement ses fils, afin de s'assurer le pouvoir; de Thou affirme qu'elle entretint les princes dans la mollesse, « pour satisfaire son ambition particulière ».

La vérité, c'est son aveu spontané, le cri de son cœur, si on lui signale, chez les petits êtres issus de sa chair, le plus léger malaise.

Certes, Henri II est le meilleur des pères; à la moindre alerte, il fait partir le médecin, avec ordre de lui donner des nouvelles de l'enfant malade, heure par heure; suivant les saisons, il prescrit le changement de climat, d'habitation, choisit lui-même les lieux les plus sains, les logis les plus aérés. Il tombe aux détails les plus humbles: « J'ai entendu bien amplement, écrit-il au précepteur, des nouvelles de mon fils, qui ne veut plus aller en femme, dont je lui sais bon gré, étant bien à raison qu'il ait des chausses à cul (se), puisqu'il en demande. »

Mais cette tendresse paternelle est dépassée par la sollicitude maternelle.

Elle passe par des trances continuelles. Elle redoute, pour ces prédestinés, l'humidité qui engendre les méchants rhumes. Sont-ils installés à l'Isle-Adam, dans le château, après s'être renseignée, elle est d'opinion qu'ils seraient mieux logés au pavillon qu'un château, « pour ce qu'il est près de l'eau ».

Les nourrices occupent une large place dans ses préoccupations. Telles peuvent avoir un lait excellent, qui ont un caractère déplorable. Qu'on ne s'arrête pas aux menaces de départ, aux tentatives de chantage! Si la santé de l'enfant en souffre, qu'on n'hésite pas, on change sa nourrice. Celle du petit Charles IX a beau prétendre à toutes les qualités, le nourrisson dépérit, preuve que son lait n'est pas bon.

Quand la chose est décidée, c'est à qui proposera à la reine ses bons offices; jusqu'à la maîtresse en titre, tout le monde prend soin.

En toute circonstance, Diane se montre attentive à plaire au roi et, connaissant la tendresse du père pour ses enfants, elle fait parade d'une inquiétude qui, après tout, pouvait être sincère.

Vous m'avez mandé, écrit la favorite à M^{me} d'Humières, que Madame Claude s'est trouvée mal, cette nuit, de sa toux, dont nous sommes tous marri; toutefois est une maladie qui n'est pas dangereuse, vu que Madame sa seigneurie a en a de ce dite façon. La reine vous en écrit son avis...

Et la reine écrit, de sa main, qu'on donne à « Madame Claude » de la panade, plus saine que la bouillie, qui est fort indigeste.

Elle s'enquiert, un autre jour, comment son fils d'Angoulême se trouve de dents; elle veut savoir si Charles-Maximilien a toujours ses boutons au visage; comment François, dauphin, se nourrit.

Elle recommande au nouveau gouverneur du duc d'Alençon, Jean Saint-Sulpice, de bien veiller

sur la santé de son pupille. A peine le précepteur est-il entré en fonctions, que l'enfant est atteint de petite vérole. Saint-Sulpice reçoit l'ordre de « ne bouger ni jour ni nuit d'auprès du malade ». Il veillera que l'enfant « ne prenne l'air de long-temps »; on le changera de lit et de chambre; on le mettra dans celle de sa mère qui, toujours prévoyante, envoie « un baume pour empêcher les taches de son visage ».

Plus tard, c'est d'une déviation de la taille que l'on craint de le voir atteint. Il faut le montrer au « baillieu », au rebouteur, « lequel trouve heureusement la disposition de son corps aussi belle et aussi droite que l'on sauroit désirer et déclare qu'il n'y a apparence de devoir rien craindre ».



Catherine de Médicis (d'après un portrait du temps)

Vous pouvez croire, Madame, écrit le gouverneur du prince à la reine-mère, que, si j'eusse eu le moindre soupçon, je vous en eusse donné avis, et ajoutera davantage, qu'il n'est point possible de voir complexion ni taille de prince de son âge plus forte ni plus robuste que la sienne (2).

Au demeurant, Catherine de Médicis n'a ni trêve ni répit et toute absorbée qu'elle soit par les devoirs de sa charge, elle trouve le temps, si l'un des enfants a un bobo, d'accourir à son chevet.

Comment ne serait-elle pas tourmentée, la malheureuse mère, quand les astrologues sont là pour empoisonner sa vie, en lui faisant de sinistres prédictions. Les lui a-t-on assez reprochés ses fréquentations avec les magiciens et les dévins!

Alors qu'elle n'était que dauphine de France, désirant connaître la destinée de son époux, elle priait Luc Gaucric de consulter les astres et Gaucric prophétisait: « que le dauphin parviendrait certainement au pouvoir royal, que son avènement au trône serait marqué par un événement sensationnel, et qu'un autre duc mettrait fin à son règne, en même temps qu'à sa vie ».

Gaucric serait allé jusqu'à préciser le genre de blessure dont mourra Henri II au cours de sa dernière rencontre, et ses déclarations furent, dit-on,

imprimées à Venise, dès 1552, soit sept années avant le fameux tournoi où le roi devait trouver la mort. Il était recommandé au monarque « d'éviter tout combat singulier en champ clos, notamment aux environs de la quarante et unième année; parce qu'à cette époque de sa vie, il était menacé d'une blessure à la tête, qui pouvait entraîner rapidement la cécité ou la mort ».

Mais on se moqua de la prédiction, ne pouvant imaginer qu'en raison de sa condition, Henri pût être exposé à combattre en champ clos. Cependant, la prédiction de Gaucric obsédait tellement Catherine qu'elle faisait appel aux savants les plus éminents, pour conjurer le danger, si faire se pouvait. Fréquemment, la reine consultait Michel de Nostrodame, le fameux Nostradamus. Après Nos tradamus, Comes Ruggieri, Florentin comme elle, aura sa confiance, dont elle gardera une par pour Oger Ferrier, un médecin natif de Toulouse, pour Simeoni et autres liseurs de grimoires.

Au mois d'août 1555, Nostradamus s'était rendu au château de Blois, sur l'ordre d'Henri II, pour y dresser « l'horoscope des enfants d' France ». En cette résidence historique, sur la vieille tour dite du Foix, Catherine avait fait élever un petit édifice, avec ces deux mots latins, gravés sur la porte d'entrée: *Uranti sacrum*. Cette dédicace à la déesse de l'astre, nomme indigne assez à quel usage cette construction était destinée (3).

Au assure qu'au château de Chaumont-sur-Loire, Catherine s'était réservé une pièce, pour s'y livrer à des expériences d'occultisme: c'est là qu'elle aurait vu défilé, dans un miroir magique, ses enfants avec les attributs de la royauté. Le merveilleux, c'est que la prédiction s'accomplissait à la lettre. Comment, après cela, la reine n'aurait-elle pas ajouté foi à qui lui dévolait l'avenir avec tant d'assurance?

Que n'a-t-on dit encore? Qu'elle portait sur elle un talisman, qu'elle tenait de Jean Ferrier qui avait reçu d'elle de grands bienfaits. Notre savant ancêtre aurait présenté cette médaille à la reine, sous forme d'étrennes, parce qu'il eût aimé les images symboliques et que, dans la plupart des fêtes qu'elle donnait à la Cour, elle eût fait distribuer des médailles de cette sorte (4).

Au voulu voir, sur une des faces, Diane en Poitiers sous la forme de Vénus, en état de complète nudité; d'autres y ont reconnu Catherine elle-même (5). Sans nous attarder au conjecturer, voyons-y seulement la preuve de l'esprit créde et le superstitieux de la reine.

N'en témoignons pas trop de surprise. Comme Catherine, Charles-Quint et Henri IV ont cru à la divination.

A cette époque tourmentée, les événements les plus insignifiants sont annoncés par des présages. L'astrologie est plus que jamais en faveur et bien des princes attachent des astrologues à leur maison. Si, parfois, ils feignent de dédaigner les prophéties, ils en ont l'esprit travaillé, quoi qu'ils s'en défendent.

L'Eglise condamne ces manœuvres sacrilèges, mais ses plus hauts dignitaires ne sont pas flegmatiques de les pratiquer. Si Catherine réserve ses faveurs à Ruggieri et à Nostradamus, le pape Paul III reçoit Luc Gaucric à sa table.

Que la légende donne à Catherine de Médicis un cortège de nécromans et d'empririques; qu'elle continue à l'accabler de forfaits qui, pour la plupart, ne lui sont pas imputables; que ceux qu'inspirent le fanatisme religieux ou l'intérêt politique la chargent de crimes dont une critique impartiale l'a

(1) *Les sentiments moraux au XVI^e siècle*, par Albert Desjardins, chap. VII. Paris, 1887.

(2) *Guerres de religion dans le sud-ouest de la France*, par Edmond Cabé, Paris, Champion, 1906, in-4.

(3) Cf. C. Piton, *Le quartier des Halles*.

(4) *Magasin Pittoresque*, 1863, p. 64.

(5) *Le talisman de Catherine de Médicis trouvé à Laval*, par Tancrède Abraham Laval, 1885.

depuis longtemps absoute, Catherine de Médicis n'en est pas moins, aux yeux de l'historien impartial, une des grandes figures du xvi^e siècle. Si elle poussa la passion du pouvoir jusqu'à l'idolâtrie, elle eut toujours pour objectif la grandeur, la primauté du pays que le destin l'avait appelée à gouverner.

Sans aller jusqu'à dire que le grand siècle, par la France, est le siècle des Valois (1), il serait injuste

d'oublier que Catherine fit restaurer le Louvre, élever le petit palais des Tuileries (1) et l'hôtel de la Reine, pour lui servir de résidences à côté du Louvre ; qu'elle fit de grandes dépenses à Cheneceaux (2) et à Saint-Denis, enrichit la bibliothèque

royale (1), se montra toute sa vie amateur éclairé des beaux-arts et des belles-lettres.

Qu'on mette en balance ses qualités et ses vices ; que, surtout, on ne la détache pas de l'ambiance, et l'on conviendra, si l'on veut être équitable, que dans la galerie de nos roines, son génie politique et sa haute sagesse la rendent digne d'occuper une des toutes premières places.

(1) Archives de l'art français, t. VII (art. de M. de Montaiglon).

(2) Inventaire des meubles, bijoux et livres estant à Cheneceaux, etc. Paris, Techener, 1856.

(1) Cf. Notice sur la Bibliothèque de Catherine de Médicis, par M. Le Roux de Lincy. Paris, Techener, 1859.

FRANÇOIS DEHÉRAIN

PEINTRE, SCULPTEUR, GRAVEUR... ET MÉDECIN

Par le D^r PAUL RABIER-LABICHE

Durant l'année 1911, Esculape étudia, dans leur œuvre artistique, le D^r P.-E. Colin, l'éminent graveur sur bois dont chacun connaît l'art puissant, et le D^r Ch. Villandré, qui s'affirme chaque jour par la séduction de ses tons et de ses lignes (1). La plume colorée de notre ami Paul Rabier-Labiche nous rappelle aujourd'hui l'odyssée et l'œuvre de François Dehérain. Ce transfuge de la médecine s'est révélé en ces dernières années comme un artiste singulièrement doué. D'une psychologie pénétrante, d'une science technique déjà parfaite, Dehérain s'impose désormais, dans les divers modes d'expression artistique, comme un maître véritable. Il est certain que le médecin se trouve particulièrement qualifié pour goûter son œuvre, car nul artiste de ce temps n'a su traduire avec plus de vérité que Dehérain l'anatomie expressive d'un visage, les sentiments que trahissent telles contractions musculaires précises de la face, les états d'âme que reflètent ces fidèles miroirs que sont les yeux, — prolongements extrêmes, enseigne l'embryologie, poussés par l'axe cérébro-spinal vers le monde extérieur.

C'EST tout là-haut, à Montmartre, au pied du Sacré-Cœur et du Moulin de la Galette, ces deux extrêmes qui se jouxtent comme il arrive si souvent, qu'il m'a fallu aller l'interviewer. Or, tout en escaladant la rue Lepic, sous un cuisant soleil de juin, je m'y revis enfant, quelque quarante ans en arrière, avant la guerre, alors qu'elle s'appelait la rue de l'Empereur et que notre confrère Clémenteau, dont j'étais alors l'administré, était maire de Montmartre.

Montmartre ! nom inséparable de celui de Paris, prénom de Paris, prononcé sous toutes les latitudes, nombril du monde, disait Salis ; il faut l'avoir connu comme moi avant 1870, en être natif, pour savoir quel charme il avait alors avec sa butte que des raidillons sillonnaient, auxquels aboutissaient l'échelle de Jacob. Il faut avoir vécu et galopé sur cette butte, en ce temps-là paisible colline de province avec de vrais arbres, de la bonne herbe odorante et d'authentiques vaches à quatre pattes qui la paissaient.

Il faut avoir empli tout au long des heures et des jours de son enfance, ses yeux du grand gouffre de Paris vu de la Tour Malakoff, avoir été s'abreuver à la Fontaine du But, avoir exploré ses carrières, avoir jeté à cache-cache dans son petit

cimetière ou derrière les contreforts de la rue Saint-Vincent, avoir maraudé dans les parcs et les jardins qui la couvraient alors, il faut s'être bourré de la galette chaude de Debray au re-

frain de la scie « du pied qui remue », il faut avoir processionné dans son calvaire, il faut enfin l'avoir aussi connue aux jours sombres de la guerre et de la Commune, hériquée de canons gardés par des marins bretons puis par des fédérés, pour comprendre combien ce petit Janicule peut être cher à ceux qui y sont nés.

Certes, tout Parisien aime le quartier, la rue où il a vu le jour, mais Montmartre c'était plus et c'était mieux, c'était le village dans la grande ville, c'était le terroir à vec des vignes. Être de Montmartre, de la Butte, c'était être deux fois Parisien. Aussi l'aimait-on de l'amour du provincial pour son clocher. Et maintenant encore elle a beau, la pauvre vieille butte, être démantelée, truquée, envahie par la horde des étrangers, des snobs et des filles, on a beau y parler plus la langue d'oc et l'argot que le français, elle a beau être couverte d'une éruption malsaine de cabarets et de boîtes interlopes, elle a beau être devenue une Babel où règne également la confusion des sexes et des langues, qui y est né l'aime et retrouve toujours un coin qui l'émeut, tout comme chez une vieille maîtresse on retrouve, malgré les rides et les fards, un coin de corps qui fait se souvenir.

Plein de cessations j'arrivai chez notre confrère Dehérain.



DEHÉRAIN

40-1902

F. Dehérain. — L'Homme au bonnet de Louvre (Graveur)

(1) Une visite au D^r P.-E. Colin, gravé, par le D^r P. Rabier-Labiche (fév. 1911) et Ch. Villandré, peintre et chirurgien, par le D^r Amélie (sept. 1911). — Dans notre numéro d'avril 1911, sont reproduites deux belles œuvres de Dehérain, un paysage et un portrait.

Lui-même vint m'ouvrir, la palette à la main. Grand, distingué, la figure fine et avancée, les yeux francs il m'accueillit très cordialement et



F. Déhérain. — Étude de Provençale (Peinture)

nous voilà causant côte à côte sur un canapé dans un coin de son atelier.

Je suis ici, comme chez notre confrère P.-E. Colin, chez un évadé devenu un professionnel. Guidés par cette vibrante lumière de juin, mes yeux s'égayent de la symphonie des couleurs délicates des tableaux, des tons passés des étoffes, de la patine sombre des bahuts et des bronzes, du gris vert des glaises ébauchées, du noir et blanc des gravures. Sur les chevalets, voici une jolie étude de femme nue et un beau portrait d'homme. Là, sur cette stèle, c'est, en train, une ravissante tête d'enfant, le fils de l'artiste. Un peu plus loin, c'est la presse du graveur avec, à côté, la table de l'aquafortiste, ses planches de cuivre et ses acides.

De ci de là, des cartons entr'ouverts laissent apercevoir les eaux-fortes, les pointes sèches. Dans un coin s'érige un beau projet décoratif de lanterne destinée à la céramique. Aux murs enfin, de lumineux paysages de Provence, des natures mortes, des portraits, des silhouettes, un vieux cabot, une midinette. Tout cela marquant les étapes brûlées par Déhérain pour arriver au couronnement mérité de l'effort, à la consécration. C'est encore, dans un autre coin, le piano qui berce et repose aux moments de la fièvre de la conception. C'est devant nous la table surchargée de revues, semée des feuilles éparées d'un article d'esthétique. Bref, s'offrent à mes yeux toutes les nobles cordes du grand luth de l'art qu'à tour de rôle notre confrère se plaît à faire vibrer.

Mais je suis venu justement pour m'informer comment il est arrivé si vite à cette luxuriance florissante. Aussi bien, puisque nous sommes entre médecins, je lui demande la permission de procéder comme pour la rédaction d'une observation et je m'enquiers en conséquence de son ascendance.

* *

Sa grand-mère paternelle était un peintre de talent; quant à son père, le regretté et savant membre de l'Institut, le distingué agronome, lui-même faillit le devenir, mais la science l'emporta et cela n'est pas aussi contradictoire qu'on serait tenté de le penser, comme nous le démontrera son fils.

A seize ans, Déhérain débute au laboratoire de bactériologie du Muséum, et comme passe-temps il portraiture tous les membres de sa

famille. Puis c'est l'entrée à la Faculté de Médecine et la préparation des concours, l'externat, l'internat (1902-1905). Entre temps il manifeste des vellétés d'option pour l'art, mais son père s'y oppose, non avec l'entêtement irraisonné de tant de parents, mais avec cette conviction intime que si son fils est vraiment l'artiste né et voué, il le sera un jour malgré tout. Pour prendre patience, notre confrère, déjà épris d'indépendance et répugnant à la besogne anonyme et imposée, se livre à des travaux personnels de laboratoire et démontre successivement que la réaction de l'urohématine, imputée à tort aux néphrites chroniques, se retrouve dans toutes les polyuries et qu'en l'espèce il s'agit seulement du pigment normal dilué.

De même, le premier, il attribue à l'inégalité pupillaire constatée dans la pleurésie, une origine nerveuse par compression ganglionnaire. Il démontre également les rapports qui lient la tachycardie à l'oligurie dans les maladies infectieuses. Il est regrettable qu'il n'ait pas publié



F. Déhérain. — Portrait d'un vieil Artiste (Brouze)

les travaux qu'il avait accumulés pour sa thèse, relatifs à l'immunité naturelle d'origine intestinale. Chose curieuse en effet, il est, croyons-nous, le seul avec Littré à partager cette particularité d'avoir été interne et de n'être pas docteur.

A ce moment, il hésite encore entre le laboratoire et l'atelier; cependant, comprenant qu'il lui faut choisir entre l'indépendance totale et une servitude à temps, entre être lui par lui-même, ou l'être derrière un chef, entre creuser son sillon personnel ou emboîter le pas d'un autre, connaissant par expérience l'incertitude des concours, les compromissions nécessaires, les injustices fatales, comparant d'autre part la liberté de travail, de conscience, de personnalité que lui offrirait l'art, il n'hésite plus, et termine son internat dans un service de tout repos, à Saint-Louis, où il verra défilier et croquera à son aise les haideurs et les misères humaines. C'est alors qu'il commence sa belle série de pointes sèches et d'eaux-fortes. Admirateur passionné de Dürer, d'Holbein et de

Goya, il s'achemine vers le beau en commençant par les déchéances et les tristesses.

* *

Voilà certes un mode d'éducation artistique qui ne saurait convenir à un talent d'amatour, mais bien seulement à un artiste élu. Il n'a qu'un souci déjà, nous révéler le caractère, l'individualité des miséreux et des égrognats qui passent devant lui. A ce jeu, ses sensations se multipliant, il éprouve le besoin de la pluralité des moyens de traduction et s'en prend à la peinture et à la sculpture. Pour lui, l'art est tout d'universalité et on ne doit pas se spécialiser, c'est un aveu de faiblesse, d'impuissance, on doit pouvoir traduire selon tous les modes. On peut de cette façon exprimer les sujets les plus opposés en employant les moyens adéquats. C'est ainsi que si l'on veut exprimer le caractère on aura plutôt recours au bronze et à l'eau-forte, et que si l'on veut seulement réjouir l'œil, on s'en prendra au paysage et à la décoration. De même, me dit-il, que les sciences s'engendrent ou sont sœurs, de même des arts sont frères et fils d'une même mère : la Beauté. Au reste, Sciences et Arts ne constituent pas, comme on le croit trop volontiers, une antinomie, ne s'excluent pas, ils vont au contraire par des voies parallèles et très voisines, vers un même but : la Vérité. L'artiste ne doit donc avoir qu'un objectif, tendre sans cesse vers une vérité plus parfaite, qui est le seul moyen de progresser. Si bien que, selon lui, la connaissance chaque jour plus approfondie de la Nature correspond aux découvertes successives de la science, et c'est l'émotion qui doit indiquer à chaque artiste le spectacle qu'il est en état d'âme de reproduire. Personnellement sa dominante, c'est la pitié, la tendresse, car il estime qu'une œuvre d'art ne doit pas être un acte, un cri d'orgueil, mais tout au contraire un humble hommage rendu à la Nature.

Pour tout dire, il veut que l'art soit une manifestation d'idéal dans la vérité, qu'il soit une organisation de vérités, seul vrai moyen de toujours progresser. Son rêve, c'est d'arriver à synthétiser, à grouper les beautés de la nature éparées. Quant à l'originalité, à quo bon la chercher? étant donnée la variété de la



F. Déhérain. — Étude de Vieillard (Brouze)

nature humaine elle existe toujours pourvu que l'on n'ait pas subi d'influences ou d'emprise. Pour produire de belles œuvres, il suffit donc, à son avis, de sensibilité, de tendresse, de compréhension et d'amour de la nature. Ainsi notre art français est surtout fait d'émotion, de finesse et d'esprit.

Et pour justifier ses aphorismes d'esthétique, Dehérain me montre d'abord ses premières grandes eaux-fortes très poussées, à la manière de Rembrandt, et ainsi j'admire successivement une tête de vieux paysan madré à l'œil malicieux, une poissante étude de physiologie : *L'Homme au bonnet de loutre*, qui rappelle un peu, par son aspect tacturne, notre Louis XI, un profil de *Cocher de fiacre*, gavroche du foute; c'est encore le *Calvaire*, curieux coin de paysage de la Butte, dont il a bien rendu la tristesse pittoresque.

Ces belles qualités de vérité puissante, apitoyée et tendre, nous les retrouvons dans sa sculpture. C'est ainsi que sa recherche constante du vrai lui a montré l'importance, dans l'expression, de l'abaissement d'une paupière et de l'inclinaison d'un cou. Et tout cela, s'il l'a compris plus vite et s'y est appliqué mieux qu'un autre, c'est, il ne faut pas l'oublier, qu'il fut d'abord médecin et comme tel éduqué à procéder par analyse, à regarder en psychologue, à voir le moral caché derrière le physique. Voyons plutôt ses bronzes; ne sont-ils pas saisissants d'humanité et de vérité? Ce *Vieux Cabot* nous crie-t-il assez sa satisfaction outrée et enfantine de M'as-tu vu? Et cette épave humaine, son décharnement, et cette tête trop lourde de pensées, qui s'incline, nous peignent-ils assez la misère physique et la détresse morale? Et encore cette fine tête indulgente et spirituelle de vieille dame est-elle assez le type de la grande bourgeoisie française!

Dans sa peinture, notre confrère a apporté, bien entendu, ses mêmes qualités de finesse, d'émotion et de délicatesse. Ses coins de Provence et en particulier Les Baux, où il réside une partie de l'année, en témoignent surabondamment. C'est qu'aussi il a eu soin de nous peindre le Midi qu'il sentait et non le Midi contumier aux tons heurtés, mais bien une Provence de printemps, lumineuse, enveloppée, tendre, harmonieuse. S'en prend-il au portrait? C'est toujours la même recherche de sincérité. Il commence par prendre possession de

son modèle par l'œil, puis par l'esprit il s'assimile son état d'âme; il ne lui reste plus qu'à traduire ses impressions avec la sensibilité et la finesse qui lui sont propres.

« Devant tout modèle, me dit-il, je fais d'abord un premier diagnostic physiognomonique, puis progressivement, en causant et le confessant, j'en fais la psychologie, alors je m'efforce de traduire son âme dans ses yeux, car c'est par ces deux petites fenêtres ouvertes sur notre moi intérieur que nous nous trahissons toujours. »

A ce souci de faire vrai, Dehérain ajoute, lorsqu'il s'en prend à la décoration, celui de la recherche de la symphonie des clartés et des couleurs; il les marie de façon à flatter l'œil, ainsi de cette jeune femme qu'il me montre, couchée demi-nue dans une sortie de bal, à grandes roses, et qui est bien une fleur parmi les fleurs. Dans cette composition toute de tendresse, dans cette luminosité, aucune ombre, la lumière elle-même lui suffira à exprimer le

quelle débauchée d'ébauches cubiques et autres ne nous a-t-il pas été en effet donné d'assister dans ces derniers temps!

Voilà, exposées brièvement, les exquis impressions que j'ai emportées de cette visite et, rapportés peut-être infidèlement, *traduttore traditore*, les aperçus sur la philosophie de l'art de ce bel et très sympathique artiste que'est Dehérain. Charmé par ce que je venais de voir et intéressé par ce que je venais d'entendre, j'ai gagné cette belle plate-forme d'où l'on domine le grand Paris, gouffre et cime de toutes choses, et tout en m'absorbant dans sa contemplation, je songeais combien était juste et morale la conception élevée que Dehérain se fait de l'artiste. Je me rappelais à ce propos quel noble rôle lui attribue lui aussi le grand poète Harancourt, lorsqu'il dit : « Tâcher à comprendre et restituer les harmonies du monde, c'est-à-dire imiter le créateur dans la limite de nos forces, telle est la sublime mission de l'artiste... la fin à poursuivre n'est point la reproduction des objets, mais la restitution de leur harmonie. Rien n'existe sinon par l'harmonie. La peinture est celle des couleurs et la sculpture celle des lignes. Percevoir l'harmonie, c'est être artiste, tout est là ! » Quant aux relations possibles de l'art avec la science, la seule évocation du nom de l'immortel Léonard de Vinci, dont il a fallu le vol de la *Joconde* pour le rappeler un instant au souvenir des foules, suffit à me convaincre.

Quel plus probant et plus merveilleux exemple de la possibilité, de la fécondité de cette association du savant et de l'artiste? En science il a tout connu, tout embrassé : l'anatomie, la physiologie, la mécanique, la physique, l'astronomie et la géologie. Il ignore l'antinomie, son imagination et sa réflexion s'équilibrent, celle-ci freinant et fixant celle-là. La science l'éduque et il réalise par l'art. Berthelot du reste, après Leibnitz, n'a-t-il pas affirmé dans son *Discours de réception à l'Académie française* que les scientifiques de génie furent des imaginatifs. Aussi l'art de Vinci est-il, selon la formule de Dehérain, fait de vérité, d'émotion et de tendresse. Dans ma descente de la Butte je croisais au hasard quelques rapins à l'air un peu bien satisfait, ce qui me fit songer à l'affirmation de Cornille sur laquelle je conclurai : « Le propre du véritable artiste n'est point de se complaire dans l'admiration de ce qu'il fit, mais bien de le comparer humblement à ce qu'il avait voulu faire. »



F. Dehérain
Pointe sèche pour le Catalogue
de la Salon des Médécins



F. Dehérain. — *Le Vieux Cabot*
(Bronze)

relief grâce à la recherche minutieuse des proportions et à la distribution des empâtements et des froitis.

« Pour conclure enfin, me dit-il, toute œuvre doit être conçue dans l'émotion, c'est la condition absolue, primordiale de tout art, après quoi commence le travail de réalisation matérielle qui exige de l'artiste des qualités qui sont certainement d'ordre scientifique. Prenez Corot, son génie tiendra par exemple à la perception qu'il a eue que le bord d'un arbre est atténué dans ses valeurs par l'inondation lumineuse qui l'entoure, d'où la nécessité de glaces enveloppantes (science), d'empâtement du ciel à ce contact. En un mot, il y a en l'espèce toute une alchimie trop ignorée, méprisée de nos jours, cela parce que la tradition est détruite, tradition sans laquelle des œuvres qui ne vont être que la spontanéité ne peuvent être que des ébauches incomplètes. » Or, à



F. Dehérain. — *Les Baux de Provence*
(Peinture)

UN MYSTÈRE EXPLIQUÉ

par ROGER DE CAZANOVE

Nous avons reçu de M. Roger de Cazanove une lettre fort intéressante et les deux photographies que nos lecteurs trouveront reproduites ci-dessous. M. de Cazanove, en nous révélant l'existence à Londres, à l'heure actuelle, d'un tableau qui se trouve être une réponse voulue à l'œuvre dite mystérieuse d'Henri Ault, figurée dans le numéro de mai 1911 d'Æsculape, nous donne la solution d'une énigme qui passionna à l'époque nombre de nos lecteurs. La reproduction dans nos colonnes de L'Ombre de la Croix (The Shadow of the Cross) nous valut en effet, durant plusieurs semaines, une longue correspondance. « Les chimistes et les savants d'outre-mer, écrivions-nous d'après l'A. B. C., ont analysé la peinture, la toile et même jusqu'aux clous du tableau sans aucun résultat... Ils soupçonnaient la présence du radium ou du phosphore dans la composition de la couleur, mais l'analyse n'a rien révélé. » L'auteur de l'article concluait à un miracle du XX^e siècle : « Ceux qui sont venus pour railler sont retournés chez eux priant Dieu. »

Avec le même souci d'impartialité qui nous fit reproduire ces lignes, sans commentaires, nous accueillons aujourd'hui bien volontiers les documents qui nous sont adressés et qui montrent que le mystère peut s'expliquer par des causes naturelles.

Monsieur le Directeur,

Le cinquième numéro d'Æsculape (mai 1911) contenait un article, tiré de l'A.B.C. de Madrid, au sujet du tableau mystérieux : L'Ombre de la Croix, œuvre de Henri Ault exposée à Londres à la Galerie Doré de New Bond Street.

Ce tableau, vu en pleine lumière, représentait le Sauveur; dans l'obscurité, un grand

reflet lumineux entourait la figure du Christ derrière laquelle se détachait l'ombre d'une grande croix.

Il était dit que, non seulement l'artiste canadien ne pouvait fournir aucune explication de ce phénomène, mais que tous ses efforts pour reproduire un tableau semblable avaient misérablement échoué; que cette peinture avait été examinée par des savants experts, par des chimistes, par des peintres, par 4.000.000 de visiteurs et que personne n'avait pu expliquer scientifiquement les causes de cette extraordinaire particularité.

Or, au moment où paraissait votre numéro, un autre tableau mystérieux faisait son apparition à Londres. Les galeries Dudley, Piccadilly, exposaient une œuvre de M. Wm. Marriott : La lumière de la Vérité (6 pieds sur 4 pieds) en y ajoutant ce sous-titre : Réponse et explication de la peinture mystérieuse. Ce nouveau tableau, vu en plein jour, représentait un personnage quelconque, les bras croisés — le Globe du 10 mai 1911 décrit ce personnage : « an Egyptian clad in robes » — ; mais, si le tableau est placé dans l'obscurité, la figure classique de Satan apparaît, le poing gauche sur la hanche, se détachant sur un fond lumineux de flammes et de fumée. Ce fond n'est uniforme ni en couleur ni en intensité et présente au contraire une gamme fort variée de teintes diverses. M. Marriott déclare que non seulement il a trouvé le procédé de H. Ault, mais qu'il peut varier à l'infini ses « peintures mystérieuses » ; il ne révèle pas son secret.

Cette affaire présente un a-côté intéressant. M. Wm. Marriott, 84, Bushwood Road, Kew, London S. W. n'est pas un peintre; c'est un *psychic expert, investigator, lecturer and entertainer*, consacrant son temps à des recherches psychiques, anti-mystiques et anti-occultistes. Si les particularités de L'Ombre de la Croix n'avaient pas été attribuées par certaines personnes à des causes extra-naturelles ou surnaturelles, nous n'aurions sans doute jamais vu La lumière de la Vérité.

Les recherches de M. Wm. Marriott sur le tableau de Henri Ault ne lui ont pas fait oublier son but principal : démasquer les médiums. Les expériences du Julia's Bureau, des sœurs Bangs, d'Eusapia Paladino, de Carancini, de Charles Bailey, de Mrs Foster Turner, ont été reproduites par lui par des moyens purement naturels. M. Marriott se dit prêt à

étudier toute manifestation spirite et à payer cent livres sterling au médium qui aura opéré à sa satisfaction dans des conditions qui rendront toute fraude impossible. Après avoir publié un livre : *Derrière le voile — comment opèrent les médiums et de nombreux articles anti-spirites*, il complète sa campagne par des conférences, des discussions et surtout des démonstrations publiques. Peut-être même le verrons-nous en France, s'il en trouve l'occasion.



Le Tableau de M. Wm. Marriott
vu en plein jour



Le Tableau de M. Wm. Marriott
vu dans l'obscurité



Figure du Monstre qui, en 1764, désola le Gévaudan

* Cette bête est de la taille d'un jeune taureau; elle attaque de préférence les femmes et les enfants, elle boit leur sang, leur coupe la tête et l'emporte. Il est promis 9.400 livres à qui tuerait cet animal ». (Bibl. Nat., Cabinet des Estampes)

LA BÊTE DU GÉVAUDAN

(Fin)

Par le Docteur P. PUECH

Professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier

Dans la première partie du présent article (V. Æsculape, décembre 1911), M. le Professeur Puech nous a dit la terreur des paysans du Gévaudan en présence des méfaits imputés à la Bête, les procédés ingénieux ou nuls pour la capturer ou l'empoisonner (femmes artificielles, éponges imbibées de poison, machines infernales), les battues organisées par les indigènes ou les dragons du roi, et enfin la mort de la Bête sous les coups de Jean Chastel. Dans les lignes qui suivent, l'auteur envisage en psychologie et en médecine le rôle que joua ici la suggestion sur des imaginations surchauffées. Il s'agit d'une manifestation typique de cette variété de délire qui s'empare parfois des collectivités et qu'on décrit sous le nom de folie des foules.

QUE cet animal de légende ait été vu, il y a cent cinquante ans, par les habitants de la haute Lozère, cela n'est point pour surprendre le psychologue et le médecin. Ils n'ignorent pas ce que peuvent les imaginations surexcitées, ils savent le rôle de la suggestion et connaissent bien cette espèce de délire qui peut s'emparer des collectivités, que l'on décrit sous le nom de folie des foules. — L'histoire nous en fournit de nombreux exemples.

Il avait frappé les cerveaux aux approches de l'an mil.

Plus près de nous, Taine a admirablement décrit cette anxiété sourde, cette crainte vague qui, aux premiers temps de la Révolution, se répand dans les villes et dans les campagnes et se traduit à certains moments par des explosions de folie collective : comme à Angoulême, où brusquement toute une population s'assemble en armes pour lutter contre 15.000 prétendus bandits que l'on croit découvrir dans le tourbillon de poussière soulevé par le courrier se rendant à Bordeaux; comme dans plusieurs villages, à dix lieues aux environs, où le même fait se produit; comme en Auvergne, où il suffit du récit d'une fille ayant rencontré deux hommes étrangers au pays, pour que des pa-

roisses entières se sauvent la nuit dans les bois, abandonnant leurs maisons, emportant leurs meubles, foulant aux pieds et abimant leurs propres moissons.

C'est d'un pareil délire que furent atteints, en 1764, les habitants de l'Auvergne et du Gévaudan.

Sa genèse est, au demeurant, facile à reconstituer : une bergère de Langogne rentre un jour affolée, racontant qu'elle a été attaquée par un animal inconnu. A cela on n'attache pas d'abord grande importance. Mais peu après, de ci, de là, dans les bois, dans les champs, sous le hangar de fermes isolées on trouve les corps de femmes et d'enfants atrocement mutilés. Trop souvent, certes, au cours des longs et froids hivers qui règnent sur le Plateau Central, la population a été victime de loups rendus féroces par la faim. Mais jamais, au grand jamais, de mémoire d'anciens, on n'avait vu pareille hécatombe.

Là-dessus les imaginations travaillent et s'exaltent. Devant la porte de l'église le dimanche à la sortie de la messe, sur le Foiral où l'on vient vendre et acheter des bestiaux, aux veillées du soir autour de l'âtre tandis que la neige tombe à gros flocons, on se raconte ces morts qui se multiplient tous les jours, on en

commente les circonstances étranges, on cherche des explications. Et alors revient dans les mémoires le récit de la bergère de Langogne. Non, ce n'est pas la peur qui lui avait troublé la tête, comme on l'avait cru tout d'abord; elle avait bien vu, la pauvre fille, lorsqu'elle racontait qu'elle avait été assaillie par une bête inconnue. Seul, un être absolument à part, seul, un monstre pouvait commettre d'aussi nombreux et d'aussi horribles méfaits. — Et voilà l'idée qui pénètre dans le cerveau simpliste et crédule de l'habitant du Gévaudan, et qu'aucun raisonnement n'en pourra déloger; la peur fera le reste.

Désormais, comme ce Jean-Pierre Pourcher, de Julliangs, homme courageux à l'ordinaire cependant, qui, après avoir aperçu le monstre par l'étroite fenêtre de son hangar, à la nuit tombante, raconte avoir été pris d'une « espèce de frayeur », et reste convaincu qu'à moins d'un miracle tous les habitants du Gévaudan sont destinés à être mangés; comme le père du petit Jean Chateaufeu, de Grèzes, à qui l'animal se montre le lendemain du jour où son fils a été déchiré et pendant qu'il le pleure : désormais, tout le monde est prêt à voir la Bête et à la reconnaître. — On la verra et on la reconnaitra dans l'animal traqué, fuyant

éperdu sous la futaie d'un bois. On la verra et on la reconnaîtra quand dans la nuit tombée se profilera la silhouette et brilleront les yeux d'un loup rôdant, autour de la ferme ou du village, en quête d'une proie. On la verra et on la reconnaîtra quand, à la pâle clarté de la lune, se projettera sur la blancheur de la neige l'ombre démesurément agrandie d'un inoffensif quadrupède, veau, âne, chèvre, échappé de son écurie. On la verra et on la reconnaîtra dans la figure du vagabond ou du voisin, avançant la tête dans l'encadrement de la fenêtre pour jeter un indiscret coup d'œil, pour envoyer un bonsoir amical au retour des champs, pour faire la grosse voix et joindre ses gronderies à celles de la mère irritée contre ses enfants.

Chacun rapporte sur la Bête un détail recueilli au cours de ces rapides et terrifiantes visions. Ainsi, peu à peu, le monstre prend forme ; et, finalement, de pièces et de morceaux, il se trouve constitué comme on l'a vu plus haut : avec sa tête énorme rappelant celle d'un cochon, ses oreilles courtes et droites, sa gueule toujours béante, son poil rougâtre, son poitrail blanc et large, sa queue longue et fournie, ses sabots comme ceux d'un cheval, sa taille d'un âne ou d'un veau.

Et c'est sous cette forme que de Marvejols à Saugues et de Langogne au Malzieu, les habitants, suggestionnés et terrorisés par une série de morts vraiment effrayantes, ont vu cette fameuse Bête du Gévaudan, cet animal fantôme, produit de l'imagination surexcitée par la peur.

**

Mais il y a les faits, faits réels et indéniables qui ont donné naissance à la légende.

Il y a ces gens attaqués, comme le petit André Portefaix et ses six camarades, comme Marie-Jeanne Vallet, comme Guillaume et Jean-Baptiste Bergougnoux, et bien d'autres.

Il y a ces blessés rentrant au village : mordu aux joues et au bras, comme la fillette de Fontan ; la peau du crâne et la poitrine lacérées, comme le jeune homme du Pouget ; l'oreille et le bout du nez emportés, comme la jeune fille de la paroisse de Saint-Just ; le cuir chevelu détaché, comme Catherine Boyer, de la paroisse de Lastic, toutes les deux soignées à l'hôpital de Saint-Flour.

Il y a ces rencontres et ces corps-à-corps, comme celui de Pierre Blanc.

Il y a, enfin, ces nombreux cadavres ramassés sur tout le territoire de la Margeride, ces restes pieusement ensevelis dans les humbles cimetières du Gévaudan.

Ces faits, voici le moment venu de les expliquer et de les interpréter.

Des exploits imputés à la Bête il faut faire plusieurs parts : ils sont loin, en effet, d'avoir tous même origine et même auteur.

1° Dans un premier groupe doivent entrer les attaques et les blessures par un animal, ainsi que les rares victimes dont les cadavres ont été véritablement dévorés en tout ou en partie. Ce sont, tous là, méfaits qu'il est parfaitement légitime d'attribuer à des loups enragés ou simplement talonnés par la faim. La chose n'était point rare à l'époque dans le Massif

saient le chef et l'aîné de la bande, l'animal tourne, la gueule ouverte, puis s'élançant saisit un des garçons à la gorge et cherche à l'emporter ; mais attaqué hardiment par Portefaix, il l'abandonne après lui avoir arraché la joue. Au cours d'une seconde attaque, après avoir renversé l'une des fillettes d'un coup de son museau, il prend par le bras un autre petit garçon, Jean Veyrier, et l'entraîne. De nouveau, tandis que ses compagnons piquent la Bête avec leur bâton, cherchant à lui crever les yeux ou à lui couper la langue, l'héroïque André Portefaix se jette contre elle et cogne à grands coups sur le groin du monstre, qui recule, se secoue et s'enfuit en lâchant sa proie. — Ainsi ferait un loup aussi vigoureusement harcelé.

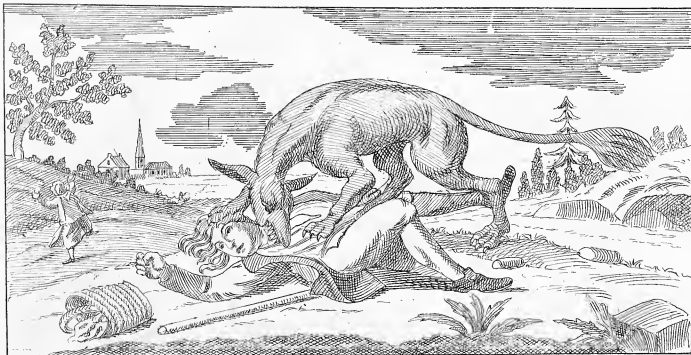
Si l'exploit d'André Portefaix eut le plus grand retentissement et valut à son auteur d'être élevé aux frais de l'Etat chez les Frères de Montpellier, d'où, après de brillantes études, il entra comme officier dans le corps royal de l'artillerie coloniale, il ne fut pas le seul.

Attaqué en se rendant à Bronssous, Marie-Jeanne Vallet, de Paulhac, fille forte et hardie, ne fit pas moins bonne contenance : elle parvint à mettre l'animal en fuite, après lui avoir porté de toute sa force, dans la poitrine, un coup de la battonnette, dont elle était armée. — Jean Teyssède, âgé de seize ans, de la paroisse de Pinols, en Auvergne, sauva, après avoir été blessé lui-même, un domestique de son père, garçonnet de onze à treize ans, que l'animal tenait par le cou et était en train d'emporter : en raison de l'obscurité, il ne put pas bien en distinguer les détails ; il lui parut seulement fait comme un chien et de la grosseur d'un loup. Près des deux villages de Hontès-Haut et de Hontès-Bas, dans la Margeride, le jeune Couret, âgé de treize ans, se précipitant, avec sa battonnette au bout d'un bâton, défendit, de même, son petit camarade Vidal Tourneix, qui sans son prompt secours, aurait été infailliblement dévoré.

Naturellement quand ces enfants, attaqués par des loups, racontent, de retour au village, la terrible lutte d'où ils sortent tout frémissants, ils sont unanimes à déclarer que c'est la Bête, la « vraie Bête » qui les a assaillis.

2° A la Bête, on a attribué encore certains actes qui ne sont que le fait de plaisants, de mauvais farceurs, de ces gens toujours prêts à exploiter ce besoin de mystérieux, qui sommeille dans bien des âmes, et particulièrement dans les âmes faibles.

On en trouve toujours, même au milieu des



La Bête du Gévaudan (1764)

Estampe allemande des couleurs (Bibl. Nat. Cabinet des Estampes)

Central, où les loups vivaient nombreux, où, comme on l'a vu plus haut, en moins de deux ans 152 de ces animaux furent tués au cours des battues organisées contre la Bête.

Ainsi, d'ailleurs, en jugea-t-on lors de sa première apparition.

Mais quand, devant la multiplicité des morts, les esprits frappés d'épouvante, se furent butés à l'idée d'un animal extraordinaire, l'on rapporta à ce monstre ce qui n'était que l'œuvre de vulgaires loups. Le jeune garçon du Pouget, rentrant au village, la peau du crâne déchirée, et si ému qu'il resta quelque temps « comme imbécile », ne douta point qu'il avait eu affaire à la Bête. — De même, cette femme de la paroisse de Chauchailles, blessée à la lèvre inférieure et au visage, en voulant sauver un de ses moutons, saisit par un loup. — Et pas davantage, le petit André Portefaix, de Chanailles, ainsi que les quatre garçonnetts et les deux fillettes qui l'accompagnaient lorsqu'ils furent attaqués le 12 janvier 1765. Il faut lire le récit de leur aventure, en se reportant à leur état d'âme.

Tous les sept quittent le village si hantés de l'idée de la Bête, si convaincus qu'ils la verront, qu'ils s'étaient armés par précaution de bâtons à extrémité desquels ils avaient fiché des lames de couteaux. Ils étaient dans le montagne quand tout à coup une des petites filles pousse un cri et annonce que la Bête est là. Autour du groupe des enfants réunis par Portefaix, qui son courage et ses douze ans fai-

circonstances les plus tragiques. Et parmi les chasseurs accourus d'un peu partout quelques-uns songeaient bien plus à passer gaiement leur temps qu'à battre le pays par le froid et par la neige. C'est à leur propos que M. de Morangies écrivait, en date du 3 mai 1765 : « Le sort de notre malheureux pays se décide au Malzieu par ces aventuriers au milieu des pots et des verres, et de concert avec tous les crapuleux de cette folle cité. »

Ils avaient beau jeu dans la région du Gévaudan où les paysans, très isolés dans leurs montagnes et fort incultes, croyaient, il n'y a pas longtemps encore, aux jeteurs de sorts, aux sorciers, aux revenants et aux loups-garous. Il n'était guère de filles, de femmes, d'hommes même regagnant au soir le hameau ou la ferme isolés, alors que le mystère de l'ombre et la solitude mettaient un peu d'angoisse au cœur, qui n'aient rencontré, à l'orée d'un bois ou au carrefour d'un chemin, quelque grand fantôme blanc dont le linceul élevé par un bâton au-dessus de la tête cachait un loustic de village, un pâtre ou un vagabond en quête d'une bonne farce ou d'un mauvais coup.

Au moment où tout le Gévaudan vivait dans la terreur de la Bête, la situation était plus particulièrement favorable à ces exploitateurs de la faiblesse humaine. Se dresser contre le mur d'une maison, passer la tête dans la fenêtre en poussant des grognements, tandis que le troupeau tremblant des bonnes femmes réunies autour du foyer se raconte les méfaits du monstre ou que la mère en menace ses enfants, constituait un moyen facile « de faire peur », dont ils usèrent avec largesse.

Quelques-uns, plus fertiles en expédients, durent trouver mieux que ces procédés enfantins. Affublés de la peau d'un animal, bouef ou veau, au poil roux et au poil blanc, ils se montrèrent de loin dans la position d'un chien savant assis sur son arrière-train, exécutant des grâces un peu lourdes, ce qui devait faire attribuer à la Bête ces façons étranges, ces « singeries », ces « gâtetés » qu'on lui reconnaissait dans ses bons jours.

C'est certainement un de ces ingénieux lurons qu'avait approché le paysan qui avait entendu rire et parler la Bête. — C'est encore l'un d'eux qui sauta sur le dos de cet homme de Marcellac occupé à faucher du regain au clair de lune et lui occasionna une telle frayeur, que lorsqu'il fut rentré chez lui il demeura évanouï pendant deux heures — et ces connaissances et sans parole ». — Et c'est aussi avec l'un d'eux, surpris inopinément, que Pierre Blanc engagea cette étrange lutte qui ne dura pas moins de trois heures et pendant laquelle, quand ils

étaient essouffés, lui et la pseudo-bête se reposaient un peu pour recommencer ensuite de plus belle : comme un être humain, d'ailleurs, la Bête se plantait sur ses pattes de derrière pour mieux allonger des coups de griffes et ainsi Pierre Blanc put se rendre compte qu'elle « paraissait toute boutonée sous le ventre ». L'aventure arrivée à la fille Fournier, de Saint-Privat-du-Fau, n'est pas moins instructive. Cette fille étant allée puiser de l'eau à la fontaine située au fond du village, était à peine

encore des indemnités étaient accordées aux personnes qu'elle avait attaquées et blessées.

Pour obtenir ces gratifications, quelques paysans n'hésitèrent pas à jouer le rôle de victimes du terrible et mystérieux animal. C'est ainsi que M. de Saint-Florentin dut, pour le bon exemple, faire mettre en prison, pendant quelques jours, un nommé Géraud, mêlé du domaine de Boulan, qui, trois semaines avant, s'était présenté à M. de Tournemire avec plusieurs blessures reçues, racontait-il, au cours d'une lutte soutenue contre la Bête. Son récit ayant paru louche, M. de Tournemire fit une enquête et découvrit la supercherie du paysan, lequel « était hyvrogne, et en cette année, ajoute le procès-verbal, les vins du Limousin sont fumeux ».

Pour un de ces simulateurs démasqués, combien d'autres dont les fraudes méconnues sont venues augmenter le nombre des méfaits mis sur le compte de la Bête du Gévaudan ?



La Bête du Gévaudan
(Réplique de l'estampe allemande donnée dans le n° d'Ésculape de décembre 1911)

courbée sur le réservoir qu'elle se sentit pressée sur les épaules et dans l'impossibilité de se redresser. Comme elle venait de voir, suivant le même chemin, un certain Jean Martin, ancien militaire, qui avait servi aux armées pendant onze ans, elle ne douta pas que ce fut lui l'auteur de cette mauvaise plaisanterie, et l'interpella : « Que voulez-vous, Martin? Vous me ferez casser ma cruche et tomber dans l'eau ». Jusque-là rien que de très banal. Mais voici qu'amenités par les appels réunis de Martin et de la fille Fournier, tous les habitants du village accourent et ont encore le temps d'apercevoir au loin, sur l'autre versant de la vallée, la Bête qui traversait les prés de la Sogne, au levant de Péclergue. — Ce qui s'était passé, on le devine, sans que j'y insiste : comme le pickpocket qui, pour donner le change, crie « Au voleur ». Jean Martin, se voyant découvert, se mit à crier de toutes ses forces « A la Bête » ; en même temps qu'il lui lançait, sans l'atteindre naturellement, un madrier, dont il était porteur. Il n'en fallait pas tant pour convaincre la fille Fournier la première, et, après elle, les paysans rassemblés que c'était bien là encore un méfait du mystérieux animal. Quelque malheureux chien, fuyant ce vacarme, prêta corps à leur illusion.

En même temps que de mauvais plaisants, il y eut des simulateurs. Non seulement une prime de 9.400 livres — somme considérable pour l'époque — avait été promise par le roi à l'heureux chasseur qui abattrait la Bête, mais

des disloqués, dont la découverte était bien faite pour frapper d'épouvante les habitants du Gévaudan. — Dans ces morts terrifiantes, je n'hésite pas, pour ma part, à voir l'intervention d'un être humain.

La chronique a eu — trop souvent, hélas ! — à enregistrer les sinistres exploits de ces fous meurtriers, bien étudiés, de nos jours, par les psychiatres et les médecins légistes. Il est, notamment, une catégorie d'individus, connus sous le nom de *sadiques*, qui ne vivent génitalement qu'en associant le plaisir vénérien à des actes de cruauté ou de violence. Si certains de ces perversifs se satisfont simplement en imagination par l'évocation ou la création soit mentales, soit contées, écrites ou peintes de scènes de cruautés, si quelques-uns se bornent à des violences réelles, mais légères, beaucoup ont besoin de l'effusion du sang : ce sont les *sanguinaires* (P. Ball), capables des forfaits les plus horribles, tels qu'assassinats avec égorgements, éviscération, étrépage, dépeçage, ablation des organes génitaux ; ce sont encore les *vampires* qui augmentent leur plaisir en suçant le sang des plaies qu'ils ont faites ou en dévorant les chairs de leurs victimes (D' Ch. Féré). — Les noms de quelques-uns de ces criminels monstrueux sont restés tristement célèbres ; l'histoire nous a transmis celui de Gilles de Laval, le fameux maréchal de Rais ; nous avons tous présents à l'esprit ceux de Jack l'Éventreur et de Vacher.

A un sadique écopant il faut rapporter le

plus grand nombre de ces morts qui, de 1764 à 1767, désolèrent le Gévaudan.

Qu'on veuille bien tout d'abord remarquer qu'il n'y eut point d'enquête médico-légale et, partant, qu'aucun cadavre n'a été l'objet d'un examen approfondi. Les restes de la victime sont raménés dans son domicile et mis au suaire. Puis, comme cela eut lieu pour cette jeune fille de douze ans, du hameau de Pepinot, parents, amis, hommes, femmes, enfants, accourus des villages voisins, défilent devant eux, soulevant le voile qui les recouvre pour les regarder une dernière fois, mêlant leurs cris et leurs pleurs à ceux du père et de la mère ; et, après cette scène de désolation, le corps est conduit à sa dernière demeure sans qu'une personne compétente ait été appelée à donner son avis sur la nature et l'origine des lésions dont il était porteur. — L'attribution à un animal des blessures et des mutilations constatées sur les cadavres ne repose donc sur aucun fondement sérieux.

Si les preuves médico-légales manquent aussi à la thèse que je soutiens, il existe, par ailleurs, plusieurs arguments qui plaident en sa faveur.

a) Chemin faisant, nous avons signalé combien il était rare que la Bête du Gévaudan dévorât le cadavre de ses victimes. — On conviendra que voilà un fait bien insolite, en complet désaccord avec les habitudes des carnassiers, même les plus féroces, qui ne tuent pas pour tuer et ne s'attaquent à l'homme que poussés par la faim ou par la nécessité de se défendre.

b) Nous avons vu aussi que les victimes de la Bête furent à peu près exclusivement des femmes, des garçonnets et des fillettes. — Ce sont là précisément les victimes ordinaires des crimes sadiques. Un animal, mû par de tels instincts de carnage, n'eût point opéré pareille sélection.

c) Plus encore méritent considération certaines constatations auxquelles ceux qui les firent alors ne semblent pas avoir attaché d'importance et qui, pour nous, ont, au contraire, une grande valeur.

Quand on découvrit, à la Clause, le cadavre de Gabrielle Péliissier, revêtu de son vêtement de première communicante, on vit qu'elle avait la tête coupée.

La fillette de quatorze ans, du hameau de Mianlante, paroisse du Malzieu, trouvée morte le 8 février 1765, avait également la tête tranchée. — Dans ces deux cas, la section des cous était si nette que ceux qui nous dépeignent la Bête du Gévaudan lui donnent des dents tranchantes et coupantes « comme des rasoirs ».

Le petit berger de Paulhac, ramassé le 18 avril 1765 avec les joues et les yeux arrachés, les genoux disloqués, était saigné « comme l'aurait fait un boucher ».

Agnès Mourgues, âgée de douze ans, avait, nous

raconte le chanoine Ollier, curé de Lorcières, qui présida à ses obsèques, la tête coupée, le devant « des mamelles » mangé, quelques « ouvertures au bas-ventre », et ses vêtements étaient tellement mis en pièces qu'elle semblait comme si elle venait de naître.

Le cadavre de Delphine Courtiol, femme d'Étienne Gervais, de Saint-Juéry, tuée dans son jardin où elle était allée cueillir des herbes, présentait, outre des lacerations au visage, « une ouverture aux mamelles ».

A une fille de vingt ans, trouvée dans une prairie, aux environs de Saint-Alban, le monstre

De nos jours, sur de pareils indices, un juge d'instruction, tant soit peu avisé, conclurait au crime et ne manquerait pas de commettre un médecin expert pour lui en apporter la démonstration.

**

Que si l'on accepte les explications que je propose, la plupart des particularités un peu déconcertantes relevées dans l'histoire de la mystérieuse Bête du Gévaudan s'expliquent facilement.

Nous comprenons dès lors :

Pourquoi, quand une battue s'organisait dans une région, cet étrange animal, admirablement informé, transportait dans une autre le lieu de ses exploits.

Pourquoi les nombreux appâts empoisonnés : chiens, juments, agneaux, vaches, mous de bœuf, éponges enduites de graisse douce, semés dans tous les coins et tous les passages avec une telle abondance que l'air en était empuanti, n'eurent pour effet que la mort de quelques louveteaux, mais furent absolument dédaignés par la Bête.

Pourquoi pendant ces trois années qui remplirent de deuil le Gévaudan, il n'y eut pas plus de ravages parmi les troupeaux que pendant les années précédentes. Le curé de Lorcières, s'efforçant de différencier d'avec un loup la « vrai Bête », avait déjà, à l'époque, noté que la « Bête ne s'est jamais approchée des parcs aux brebis ».

Nous comprenons pourquoi dans le même jour, presque au même moment, on a pu constater sa présence dans des endroits très distants les uns des autres. Les méfaits simultanés de la Bête s'expliquent par la diversité de leurs auteurs.

On a vu qu'à un moment des accidents semblables s'étaient produits aux environs de Soissons, on crut que la Bête ravageait à la fois l'Auvergne et la Picardie. — Il n'est point téméraire de penser que le sadique sanguinaire qui, de 1764 à 1767, terrorisa le Gévaudan a eu des imitateurs : le grand retentissement que ces morts horribles eurent dans la France entière et jusque dans les pays étrangers était bien fait pour contagionner les esprits impressionnables et pousser dans la voie du meurtre quelques-uns de ces anormaux, de ces déséquilibrés, qui n'attendent qu'une influence occasionnelle.

Qu'était la Bête du Gévaudan ?

À cette question posée en tête de notre étude, nous croyons pouvoir maintenant répondre.

La Bête du Gévaudan n'a jamais existé.

A un animal on a rapporté ce qui était l'œuvre : 1° de loups ; 2° de mystificateurs ; 3° et surtout d'un fou sadique.



LA BÊTE DU GÉVAUDAN (fac-simile d'une estampe de 1764)

« avait bu tout son sang » et « arraché les entrailles ».

« De même, il suce tout le sang » et « arrache le cœur » à deux filles de Ventuéjols, et à une fille de Servillanges, paroisse de Venteuges ; cette dernière avait, de plus, la tête coupée.

Je pourrais encore allonger cette horrible nomenclature. Telle quelle, elle me paraît amplement suffisante pour établir l'analogie entre les forfaits attribués à la pseudo-Bête du Gévaudan et ceux commis par les dégénérés sadiques, sanguinaires ou vampires. En la lisant, on évoque les égorgements de garçonnets et de fillettes opérés derrière les sombres murailles de Machedoul et de Tiffauges par les complices de Gilles de Rais, ainsi que les atroces mutilations des malheureuses tuées dans les bouges de Witcheapel par Jack l'Éventreur.

d) En faveur du crime humain, j'invoquerai un dernier ordre de faits. — Le 22 janvier 1765, près de Chabanolles, aux limites de l'Auvergne et du Gévaudan, on ramassa la tête décapitée de Jeanne Tanavelle ; le tronc, auquel les mamelles manquaient complètement, fut découvert le lendemain « enfoui dans un champ » à deux cents pas plus loin. — Les restes de la femme du nommé Chabannes furent également trouvés « enterrés ». — Et l'on soupçonna qu'il en fut de même pour une jeune fille de Lorcières disparue un jour sans qu'on ait jamais pu savoir ce qu'elle était devenue.

Ce souci de cacher les traces de ses forfaits n'appartient qu'à un être humain : il dut venir un moment à l'esprit du fou monstrueux dont le Gévaudan fut la proie, qui l'abandonna bientôt, quand il se sentit assuré de l'impunité.

NOTES MÉDICALES SUR LÉONARD DE VINCI

par le Docteur HENRY VERDIER

LÉONARD DE VINCI est à l'ordre du jour : depuis l'antique guerre qui, pour la belle

Hélène, mit aux prises l'Europe avec l'Asie sous les remparts sacrés d'Ilion, aucun rapt de femme n'avait, autant que celui de sa *Joconde*, passionné les humains. Sa bruyante popularité d'aujourd'hui n'a pourtant rien ajouté à sa gloire : il est de ceux dont l'actualité est éternelle, et tant qu'il y aura au monde des savants, des artistes et des penseurs, le grand peintre florentin sera étudié, aimé et peut-être compris.

Il ne se contenta pas en effet d'être l'Artiste, il fut aussi le Savant.

Le Savant

Son génie universel. — Je n'ai pas la prétention d'étudier en quelques lignes l'œuvre scientifique de Léonard : un gros volume ne suffirait pas. Mais ce qu'il faut bien savoir, c'est que la science moderne ne remonte pas seulement à Bacon et à Descartes comme on nous l'enseignait au lycée : le Vinci fut réellement le précurseur de la méthode scientifique. Presque aussi nettement que Claude Bernard dans son *Introduction à la médecine expérimentale*, il érigea en principe que le point de départ de la science doit être l'expérience :

L'expérience ne trompe jamais, dit-il, ce sont nos jugements seuls qui nous trompent... Oh l'on crie, il n'y a pas vraie science, parce que la vérité a une seule conclusion qui, publiée, détruit le litige pour jamais ; et si le débat renait c'est qu'il s'agit d'une science menteuse et confuse. La vraie science est celle que l'expérience

fait pénétrer par les sens, imposant silence à la langue des disputeurs. Elle ne nourrit pas de songes ses investigateurs, mais tous jours des premiers principes vrais et connus elle s'avance progressivement avec des conséquences vraies jusqu'à la fin. C'est ce que nous voyons dans les sciences mathématiques...

Grande est l'erreur de ceux qui ont fait de Léonard un moyenâgeux alchimiste attaché à la recherche de la pierre philosophale, une sorte de Mage préoccupé du Grand Œuvre : nul ne s'est élevé plus que lui contre les fausses sciences de son temps : la scholastique, la nécromancie et l'alchimie ; s'il a étudié les sciences occultes c'est plutôt comme physicien et parce qu'il pressentait que de l'alchimie, malgré bien de ridicules erreurs et de sottises investigations, naîtrait plus tard une nouvelle science, la chimie. Et puis à notre époque où tant de grands esprits se sont occupés de spiritisme, faut-il s'étonner qu'il se soit intéressé à cet ordre de faits que M. Grasset appelle provisoirement préscientifiques ?

Le Vinci était en effet d'une curiosité sans bornes et son avidité de connaître était extrême. Lisez ses manuscrits, ces fameux manuscrits qui par bien des côtés rappellent ceux des *Pensées*, de Pascal, et où, de son écriture mystérieuse, il jetait, sans ordre et au caprice de leur succession, ses idées, ses expériences, ses géniales intuitions : vous verrez qu'il n'est pas une science où il n'ait multiplié ses fécondes recherches, où il n'ait, par ses découvertes si longtemps ignorées, devancé de plusieurs siècles les savants de l'époque moderne.

La précision des mathématiques séduisait son esprit ; par suite de leurs travaux communs, son fidèle ami Fra Luca Pacciolo et lui étaient considérés comme les meilleurs mathématiciens de l'époque.

Passionné pour la mécanique à cause de sa portée pratique, il étudia le principe du levier, les lois de l'équilibre et de la chute des corps, du mouvement uniforme et accéléré, de la composition des forces, retrouvant Archimède dans les lois de l'équilibre et des mouvements des fluides, de la transmission des pressions des vases communicants, etc.

En optique, il donna la théorie des couleurs complémentaires, de la chambre noire et entrevit la possibilité de construire des lentilles grossissantes pour observer les astres, donnant ainsi le principe du télescope.

Ne pressentait-il pas la théorie de la combustion de Lavoisier lorsqu'il disait que *l'air nourrit la flamme qui le décompose* ?

Devançant Galilée de cent ans, il comprend que la terre est un astre qui tourne et se demande si la Lune ne serait pas une autre terre avec ses montagnes et ses océans !



Léonard de Vinci. — Étude

Fondateur en quelque sorte de la géologie, il donna la première classification des divers terrains ; il acquit la conviction que le monde est vieux de centaines de mille ans, déclarant que les alluvions du Pô en particulier, pouvaient bien remonter à plus de 200.000 ans.

Le soin méticuleux qu'il mettait à peindre les fleurs et les plantes témoigne de ses connaissances en botanique : il savait compter le nombre d'années d'un arbre par les cercles concentriques du tronc et il découvrit le premier les lois de la phylloxère.

Constructeur habile, il créa de nombreuses machines (machines à scier le bois, le marbre, à tisser) ; il utilisa, bien avant Papin, la force de la vapeur dans son architectonner (canon à vapeur), et bien avant les frères Montgolfier, la force ascensionnelle de l'air chaud dans les petits ballons qu'il fit partir à Rome et à Milan pour amuser le peuple en même temps qu'il faisait des démonstrations du parachute.

Dans sa fameuse lettre à Ludovic le More, il se flatte d'être un habile ingénieur militaire ; à ce titre, il s'attacha à ce prince, puis à César Borgia ; outre ses dessins d'armes et de chars de guerre, il a laissé des plans de villes fortifiées, d'attaques et de défenses de places qui font penser à Vauban ; ingénieur hydrographe, il fit creuser en Italie des canaux avec bateaux dragueurs et systèmes d'écluses, et en France, quelques jours avant sa mort, à Amboise, il étudiait un projet de canaux pour la Solagne !



Cliche Albin Michel

Statue de Léonard de Vinci



Léonard de Vinci. — Dessins anatomiques avec notes en écriture « au miroir »

Ce grand savant, véritable encyclopédie vivante, et dont la philosophie annonce celle de Leibnitz, cet autre génie universel, était doublé d'un poète distingué. Il a laissé des fables fort élégantes et de très jolies poésies; les pages où il décrit le Déluge témoignent d'une puissance d'imagination telle que, seuls, le Dante ou Shakespeare eussent été capables de nous donner le même frisson d'effroi et d'admiration. Sa sensibilité était exquise et il fait songer à Musset dans cette pensée : « Les larmes viennent du cœur et non pas du cerveau. »

Léonard et les médecins. — Ce qui dans le savant nous intéresse le plus particulièrement, nous autres médecins, c'est que Léonard fut un anatomiste et un physiologiste remarquables.

Mais avant d'étudier ses connaissances médicales, examinons ses idées sur la médecine.

On discute encore aujourd'hui pour savoir si elle est un art ou une science. Léonard, qui n'admettait que les sciences capables d'une précision mathématique, pensait, sans nul doute, que la médecine est un art et il la définissait ainsi : « Si la maladie est la discordance des éléments infusés dans le corps, la médecine est la remise en état de ces mêmes éléments. »

Bien minime était sa confiance en les médecins de son temps; il les considère comme des alchimistes ou des charlatans et déclare que « qui prend un médecin, suit un mauvais conseil ». N'avait-il pas raison de préférer s'en tenir aux préceptes de sa hygiène personnelle : « ne pas manger sans appétit, ne faire usage que d'aliments bien cuits et simplement préparés, et bien mâcher ». Ainsi donc, crainte de médecins, observation des règles d'une bonne hygiène, telle est sa sagesse en médecine : recette

excellente — pour son temps ! — et qui lui a d'ailleurs fort bien réussi, puisqu'il est parvenu à un âge assez avancé malgré l'activité intense de toute sa vie.

Aujourd'hui, le Vinci serait-il moins sceptique sur les médecins? Je le crois. En tous cas, qu'il ait ou non désiré la publication de ses manuscrits, c'est indirectement à un médecin que nous devons de connaître son œuvre. Voici l'histoire que rapporte M. F. Helme :

M. Ravaisson Mollien, souffrant d'une névralgie, s'en alla certain jour voir le professeur Charcot, son collègue de l'Institut. Dans le salon d'attente se trouvait un journal de médecine, qui précisément reproduisait une clinique du maître neurologue sur l'écriture en miroir (1). Le malade y jette les yeux distraitement, mais arrive à la reproduction d'un type d'écriture légèrre, un éclair lui traverse la cervelle. Cette écriture, mais il la connaît, c'est celle de Léonard ! La secousse est tellement forte que du coup la névralgie s'en-voie. Le visiteur court au Louvre, place une page du manuscrit devant une glace, qui, ô joie ! lui renvoie nettement les mots tracés à rebours et qui depuis quatre cents ans se dérobaient aux investigations de la postérité.

L'anatomiste. — Dans l'histoire des anatomistes de la Renaissance, Léonard est sûrement le premier en date. Avant lui, l'anatomie n'existait presque pas; les Universités se contentaient alors de l'anatomie des auteurs grecs mal traduits, à laquelle les Arabes avaient ajouté quelques découvertes et aussi de nombreuses erreurs. Au moyen âge, on sait que nul n'osait disséquer et qu'il fallait beaucoup de courage à Mordino di Luzzi (? 1326) pour étudier trois cadavres.

Malgré les préjugés de l'époque qui lui valurent jusqu'à un blâme d'un esprit aussi éclairé que Léon X, le Vinci voulut apprendre par lui-même, et, fermant tous les livres, faisant abstraction de toutes les connaissances anatomiques antérieures, il se mit résolument à ce travail pénible qu'est la dissection. Il raconta les nuits entières qu'il passait auprès des cadavres, poursuivant sans relâche les recherches que la rapide décomposition des tissus lui imposait de hâter; nuits de travail fiévreux et passionné où, seul, sans guide, il arrivait à réussir cette chose délicate et difficile qu'est une belle préparation anatomique, n'ayant d'autre récompense que le plaisir de dessiner ce qu'il voyait, de composer devant nature ces belles planches où nous pouvons admirer sa parfaite connaissance des muscles, son habileté à séparer nerfs, vaisseaux et tendons. Il faut voir, par exemple, avec quel soin il a isolé les divers faisceaux de chacun des muscles deltoïde, biceps, pectoraux et sterno-cleido-mastoldien!

En vrai savant, il aimait à comparer ses

(1) Les manuscrits de Léonard ont ceci de particulier qu'ils sont écrits de droite à gauche au lieu de gauche à droite. Ce procédé observé dans certaines maladies nerveuses a été désigné par les médecins qui l'ont étudié, Charcot entre autres, sous le nom d'écriture légèrre, ou en miroir. Il suffit en effet de placer en face d'une glace les caractères placés à l'envers pour les voir reflétés dans leur vrai sens. On peut ainsi les lire le plus facilement du monde.

On a dit que Léonard voulait de cette façon se garder des envieux ou des indiscrets et éviter des poursuites possibles. On pourrait aussi se demander si ce n'était point là une manifestation lointaine des troubles qui devaient le frapper plus tard. Le Vinci, grand nerveux comme tous les êtres supérieurs, mourut en effet paralysé et très diminué cérébralement.

dissections pour se faire une idée plus exacte des divers organes; aussi, lorsque le cardinal d'Aragon vint lui rendre visite en son atelier — j'allais dire en son laboratoire — il put se vanter — chose énorme à cette époque — d'avoir disséqué plus de trente cadavres!

Il fut d'ailleurs le maître de Marc Antonio della Torre dont il illustra un traité d'anatomie.

Hunter qui, sous Georges III, avait eu l'occasion de voir, à Londres, les manuscrits de Léonard, s'étonnait de l'exactitude et de la vérité de ses dessins, et de nos jours, dans son livre de *L'anatomie des maîtres*, Mathias Duval a pleinement rendu hommage à sa science.

Le physiologiste. — Mais Léonard a surtout aimé la physiologie. Sa haute intelligence était naturellement sollicitée par cette science difficile, la plus passionnante de toutes peut-être, et dont l'exactitude se rapproche de celle des sciences physiques et mathématiques.

Ce qui l'intéressait dans l'étude des organes, c'était moins leur morphologie que leur fonction, c'était moins leur anatomie que leur rôle physiologique; lorsque, par exemple, il veut enseigner le bras, il nous le montre en action, en des attitudes et mouvements variés; pour lui, un bras vu sous différentes faces, c'est un bras vu dans plusieurs mouvements différents; aussi croirais-je volontiers que s'il a bien connu la forme des muscles, c'est surtout parce qu'il en avait parfaitement compris l'« action ». Pour Michel-Ange, pur anatomiste, ce qui importe le plus, c'est la science du muscle; pour Léonard, physiologiste avant tout, c'est la science du mouvement; nous surprenons ici la différence de leur art et aussi peut-être le secret de leur inimitié. Tandis que le sculpteur du *Moisé* saura provoquer en « musclant » une admirable impression de force et de majesté alors que ses imitateurs ne pourront faire que des écorchés roides et difformes, le peintre de la *Joconde* excellera à nous donner une intensité



Léonard de Vinci. — Dessins à la plume (Bibl. Ambrosienne, Milan)

sensation de vie par la parfaite adaptation du geste à la pensée.

Grâce à l'étude de la physiologie, dit M. Séailles, le Vinci eut au plus haut point la puissance de créer, de donner la vie. Si vous voulez savoir tout ce que l'exécution savante de l'impeccable *currier* cache de verve et d'émotion, regardez ses croquis : Résumé en quelques traits, le corps est une machine agissante, d'un ressort extraordinaire. Les croquis des chevaux et des soldats combattant, pour la bataille d'Anghiari, font, des hommes et des bêtes, des armes vivantes, chargées de passion et de fureur. Quand les bras, au-dessus des épaules, se lèvent pour frapper, la tête, la poitrine, les reins, les jambes, tout frappe, tout l'être est lancé dans un même élan au même but. Chaque fois que, dans les manuscrits, d'une indication sommaire il dessine des hommes en action... il ne laisse, pour ainsi dire, du corps que l'esprit qui l'anime, de la forme que le mouvement qui la transfigure.

La physiologie ne l'intéressait pas seulement au point de vue artistique, elle l'intéressait en elle-même; la lecture de ses manuscrits nous le prouve.

Bien avant Harvey, Léonard de Vinci a parlé de la circulation du sang, mais sans toutefois réussir à en expliquer le mécanisme : « Le sang qui retourne lorsque le cœur se rouvre n'est-il pas le même qui ferme les portes du cœur? » Le sang, selon lui, « circule » par l'action de la chaleur vitale.

La fonction du cœur lui est restée obscure; c'est vrai, mais songez que la connaissance en est toute récente et qu'il n'avait pas les moyens d'expérimentation d'un Ludwig ou d'un de Cyon. Pourtant l'anatomie du cœur, la direction de ses fibres musculaires, les vaisseaux qui en partent ou y aboutissent lui étaient bien connus et ses dessins sur les valves ont émerveillé l'anatomiste anglais Knox, qui a déclaré que de tels dessins du cœur, surtout ceux des valves semi-lunaires de l'aorte prouvent que Léonard en devait certainement connaître la fonction.



Cliché Abbé Michel
Léonard de Vinci. — Portrait d'un Condottiere de César Borgia
(École des Beaux-Arts)

Dans le domaine du système nerveux, le Vinci nota que dans le cerveau, un centre sensoriel est d'autant plus développé que le sens auquel il correspond à une fonction plus marquée, que par exemple chez le lion qui possède un puissant odorat, les centres olfactifs occupent une grande partie de l'encéphale, alors que chez l'homme ils sont « minces et allongés ».

Il a parfaitement vu le rôle autonome de la moelle et que les mouvements réflexes se produisent en dehors de la volonté :

Comment il se fait que les nerfs agissent parfois par eux-mêmes, sans commandement de la volonté; ceci est bien évident chez les paralytiques, comme chez les sujets engourdis, chez lesquels nous voyons les membres se mouvoir sans l'intervention de la volonté, laquelle volenté ne pourra même arrêter les mouvements de ces membres; de même chez ceux qui ont le mal caduc, et de même dans les segments de corps comme dans la queue détachée des lézards.

Ses études sur l'œil sont les plus considérables de son temps.

Les médecins de l'époque croyaient que l'œil envoie des rayons visuels aux objets qu'il regarde. Il leur démontra que le contraire est la vérité : les images des objets viennent se former dans l'œil qui reçoit leurs rayons lumineux. Quant au mode de la formation des images, il l'explique par le mécanisme de la chambre noire :

L'œil est une chambre obscure dans le fond de laquelle les images se forment renversées, et le cristallin (?) serait chargé de les redresser par son rôle de lentille. Il sait très bien que la fonction de la pupille est de régler l'entrée de la lumière et que l'idée du relief est due à la vision binoculaire.

Si grande était sa curiosité des faits physiologiques, qu'il allait assister aux exécutions capitales à Milan, pour observer les phénomènes nerveux de l'agonie des pendus, pour surprendre une survie possible de la pensée dans la tête des décapités.

Devancier de Marey dans l'étude de la marche, il précéda aussi Lillenthal et Richet dans l'étude du vol des oiseaux. Il est le père de l'aviation : il inventa une machine volante et émit une théorie du vol que les recherches modernes n'ont fait que développer ou approfondir.

Jusque dans ses caricatures, Léonard s'est occupé de physiologie. Il y semble avoir prévu les expériences de Duchenne, de Boulogne. Plusieurs siècles avant lui il a compris que si un même sentiment provoque toujours la même expression du visage par la contraction d'un ou plusieurs muscles bien déterminés, réciproquement la contraction de ces mêmes muscles doit donner tout de suite à l'observateur l'impression du sentiment qui leur correspond. Et tandis que Duchenne est arrivé à connaître les muscles de l'expression à l'aide de la pile électrique, Léonard y est parvenu par la caricature, en exagérant tel trait, en forçant telle grimace, en grossissant telle déformation musculaire du visage. Il s'est même intéressé au laid, lui qui devait réaliser l'idéal de la beauté humaine. Il a



E. B. A.

Léonard de Vinci. — Tête de femme monstrueuse coiffée d'un héminin
(Dessin d'après nature exécuté pendant que Léonard était au service de César Borgia)

dessiné des têtes de crétins, d'idiots, de goitreux — comme il a dû en voir et comme il en existe encore dans la vallée du Pô, et certaines régions des Alpes — et aussi toute une série d'êtres difformes.

L'Artiste

On est parfois surpris du plaisir que l'on éprouve à étudier les travaux scientifiques de Léonard : c'est que sa science n'a rien d'austère, elle se pare de toutes les séductions du génie de l'artiste; constamment dans son œuvre la science ramène à l'art et l'art à la science. Le savant et l'artiste sont inséparables.

L'artiste universel. — Le Vinci réalise le prototype de l'artiste universel et complet : il excella dans toutes les formes de l'art.

Sculpteur, il fut le rival de Michel-Ange et sa statue équestre de François Sforza (détruite) passa pour le chef-d'œuvre de la statuaire de son temps.

Architecte, sa réputation égalait à Florence et à Milan celle du puissant Bramante. On ne connaît pas les monuments qu'il construisit, mais les plans géniaux qu'il a laissés prouvent la hardiesse de ses conceptions architecturales.

Musicien adoré de la cour de Milan, non seulement il composait les ballets et dirigeait les concerts, mais il inventait des instruments de musique, un nouveau mode de notation musicale et découvrait les principales lois de l'acoustique. Dentelles, orfèvrerie, céramique, etc., aucun art même mineur ne lui fut étranger.

Nul n'ignore qu'en peinture il fut en même temps le premier peintre de son époque et l'infatigable chercheur de procédés nouveaux. Il suffit pour s'en convaincre de lire son *Traité*



Léonard de Vinci. — *Sainte Anne* (Louvres)
(Détail du tableau : *La Vierge, l'Enfant Jésus
et Sainte Anne*)

de la Peinture aujourd'hui classique. N'ayant reçu aucune instruction sérieuse, il s'était formé lui-même par ses lectures et ses réflexions, d'où l'originalité fantaisiste de son œuvre (1) et son indépendance vis-à-vis des anciens qu'il aimait et de ses prédécesseurs les primitifs italiens du quatorzième qu'il connaissait parfaitement, sans vouloir être leur imitateur. C'est ainsi que dans son siècle de coloristes, il se révèle à nous comme le premier maître du clair-obscur avant Velasquez et Rembrandt.

La théorie des rapports de l'âme et du corps. — Par son tempérament d'artiste aussi bien que par ses théories, Léonard est avant tout un intellectuel.

Pour lui « l'âme est l'auteur du corps » ; la forme du corps n'a pas d'existence propre, elle n'est que celle de l'âme et varie comme elle ; les formes des corps sont différentes parce que différentes sont les âmes. Les mouvements physiques sont ce que nous pouvons voir des mouvements de l'esprit, et les gestes, les attitudes ne sont que l'extériorisation de nos pensées. « Le corps est un esprit momentanément » (Leibnitz), « il n'est pas la prison de l'âme, il en est le simulacre fidèle » (d'Annunzio).

Léonard était lui-même la vivante preuve de sa théorie : jamais plus belle âme n'habita plus beau corps : Sa haute taille, sa force vraiment athlétique, sa souplesse de cavalier, la distinc-

tion naturelle de sa démarche et de ses gestes, la prestigieuse élégance de sa personne, sa bonté, sa générosité, toutes ces qualités physiques et morales le faisaient aimer et rechercher : François I^{er} ne pouvait se passer de sa compagnie, de sa brillante et spirituelle conversation. L'ardeur de l'intelligence qui brillait en ses yeux profonds, la beauté souveraine de son visage avaient frappé ses contemporains : on l'appelait « le divin Léonard ».

Et puisque, selon Léonard, la vraie fin de l'homme est la pensée, qui seule peut nous affranchir de la décevante recherche du plaisir et « des joies grossières qui empêchent de connaître la vraie lumière », la seule chose qui l'intéresse, lui, peintre, c'est la pensée :

Réalisme, idéalisme sont des mots d'école ou de guerre qui ne marquent que la partialité des incomplets. La vérité matérielle n'est pour le Vinci qu'un moyen de donner plus de relief à la vérité morale... La pensée est la grande réalité humaine. Dans la nature selon lui l'âme crée le corps qui la manifeste aussi ; dans l'art, la forme ne doit être que l'image de l'esprit (Séailles).

Nous saisissons là le pourquoi des recherches anatomo-physiologiques de Léonard sur le mouvement, sur le geste et la mimique : l'artiste avait besoin des recherches du savant pour pouvoir, suivant son expression, « montrer ce que le personnage a dans l'âme ».

Là est également le secret de cette vie intense qu'il a donnée à toutes ses œuvres : d'un même coup d'œil nous percevons, en même temps que leur visage et leur corps, l'âme et la psychologie de ses personnages.

Aussi le médecin ne doit-il pas s'étonner qu'un exalté ait pu concevoir la plus ardente passion pour l'une de ses Madones ; au lendemain de la disparition de la *Joconde*, les journaux ont raconté toutes les folies inspirées par les êtres que créa le génie de Léonard : supplantes lettres d'amour à la *Joconde*, extatiques contemplations devant les *Sainte Anne*, conversations passionnées avec le *Bacchus*. A notre époque où les demi-fous sont si nombreux, cela n'a rien de bien surprenant et je crois volontiers que la belle recluse du Louvre a été ravie — et non volée — par quelque névrosé plus habile et plus exalté que ses autres adulateurs.

son type esthétique : l'androgynie. — La beauté humaine est la plus parfaite. Et puisque l'homme est parfait, il doit exister une âme idéale et cette âme doit avoir, d'après la théorie de Léonard, une forme physique idéale. C'est cette forme qu'il a voulu réaliser en créant son androgynie, cette synthèse de la beauté plastique et morale.

Rien n'égale la perfection de ce type esthétique résultant de la fusion en un seul du corps de la vierge et de l'adolescent. « Cette hésitation sur le sexe irrite et scandalise les esprits rudimentaires ; ils l'abominent comme un départ de vice, alors qu'elle vaut au contraire pour l'immatérialité qui en résulte » (Péladan). Certains de ces esprits se sont élevés en particulier contre le Vinci parce qu'il y a dans son œuvre une prédilection marquée pour ce qu'on appelle l'hermaphrodite et aussi parce que nous ne lui connaissons aucun amour.

Certes nous ne savons pas quelle femme il aima ni s'il l'aima jamais ; dans ses manuscrits, on il a si longuement parlé de lui-même, il ne

cite aucun nom de femme. Pareil en cela à quelques grands hommes comme les Alexandre et les César qu'aucune femme n'a pu arrêter un moment dans leur essor splendide vers le but qu'ils fixaient, le grand Vinci que Michelet appelait « le Faust italien », « ignorant toute faiblesse du cœur, semble n'avoir vécu que pour l'art et la science. Aucune Marguerite ne se pencha sur son front impérieux pour le distraire ou le consoler » (Muntz).

A cause de sa prédilection pour l'androgynie faut-il l'accuser des pires choses, des vices les plus honteux (1) ? Taine lui-même semble avoir prêté l'oreille à ces dires.

Quelquefois, dit-il dans son *Voyage en Italie*, parmi de jeunes athlètes fiers comme des dieux grecs, on trouve un bel adolescent ambigu, au corps de femme svelte et tordu avec une coquetterie voluptueuse, pareil aux androgynes de l'époque impériale et qui semble, comme eux, annoncer un art plus avancé, moins sain, presque maladif, tellement avide de perfection et insatiable de bonheur qu'il ne se contente pas de mettre la force dans l'homme et la délicatesse dans la femme, mais que, confondant les deux sexes, il se perd dans les rêveries et les recherches des âges de décadence et d'immortalité... On va loin quand on pousse à bout cette recherche de sensations exquisites et profondes.

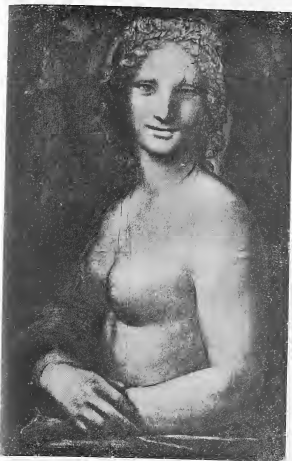
Mais il n'est pas besoin de défendre Léonard contre la déformante admiration des invertis qui se réclament de l'esthétique et contre la prudence de ceux qui ont cru trouver dans ses œuvres des images de sensualité. Son génie est au-dessus de tout cela. Il y a tant d'idéale beauté dans cet androgynie, que le médecin lui-même ne songe plus à y rechercher les caractères.

(1) Léonard vivait au temps de la brillante corruption des Ludovic le More et des César Borgia ; des jaloux l'accusèrent de relations avec son maître Verrocchio, et un second fois, ainsi que trois Florentins, avec Jacopo Salviatello. Il fut toujours reconnu innocent par le tribunal avant son départ pour la France, on fit aussi courir le bruit qu'il avait eu sa conduite avec son élève le jeune Sallustiano qui adorait et dont il payait toutes les fantaisies. Mais il boue que les envieux voulaient lui jeter ne l'atteignant pas et retomber sur eux et nous n'avons pas à nous arrêter aux considérations des tristes pervers qui, dans le sordide de la *Joconde*, ne voient que le sourire de Sodome.



Léonard de Vinci. — *Bacchus* (Louvres)

(1) Me reportant à un article récent d'*Escalape* (juillet 1911), sur les cubistes du Salon des Indépendants, j'oserais dire ici que Léonard est le père du « cubisme » : Je ne puis, dit-il, m'empêcher de mentionner parmi ces préceptes un nouveau moyen d'études qui, bien qu'il puisse sembler médiocre et ridicule est néanmoins d'une grande utilité pour élever l'esprit à des inventions variées : Et quand tu regardes un mur sillonné de crevases et dont les pierres juxtaposées paraissent, si tu as à composer quelque scène, tu peux y découvrir l'image de divers paysages ornés de montagnes, de Heaves, de rochers, d'arbres, de larges vallées et de collines ; ou encore tu peux y voir des batailles, des figures en action, des visages et des costumes étranges, une infinie variété d'objets que tu peux ramener à des formes distinctes et bien dessinées. Et toutes ces choses apparaissent sur ces murs, comme dans le son d'une cloche tu crois entendre le nom ou le mot que tu imagines.



Léonard de Vinci. — Etude préparatoire pour la " Joconde " (Musa de Chantilly)

l'hermaphrodite. Écoutez le verbe passionné de G. d'Annunzio qui trouve en ce type

une créature spéciale dont les lignes visibles enferment le plus haut mystère de la Vie, le mystère de la Beauté mêlée dans une chair mortelle. La voilà bien l'image accomplie de l'Idée dont les peuples terrestres eurent depuis les origines la confuse intuition et que les poètes invoquent sans trêve dans les poèmes, dans les symphonies, dans les toiles et dans les argiles. Tout ce qu'elle est éloquent. Ses lignes parlent un langage qui paraît semblable à un dieu l'homme capable d'en comprendre la vérité éternelle, et ses moindres mouvements produisent aux contours de son corps une musique infinie comme celle des dieux nocturnes.

Cette conception esthétique de l'androgynie nous la retrouvons dans les plus hautes manifestations de l'Art et de la Pensée. Les Grecs l'avaient déjà imaginée dans l'Orphée des poètes et des sculpteurs, avec le « Symposium » de Platon ; déformé en « une variante pour la concupiscence » par les Romains trop gressiers pour le comprendre (*Corydon ardebat formosum Alexin*), au moyen âge et chez les Primitifs il reparaît dans toute sa pureté et avec la conception de l'ange, cet être idéal sans sexe et sans passions, intelligence devenue visible : au XIX^e siècle ne l'admirons-nous pas encore chez les Préraphaélites anglais, dans l'œuvre de Moreau, et aussi dans la radieuse beauté du *Génie de la Danse* de Carpeaux ? L'androgynie revient constamment dans les œuvres du Vinci.

Léonard s'était révélé par l'ange du *Baptême* de Verrocchio. Il avait alors vingt ans et on sait qu'il écrasa tellement de sa supériorité son maître Verrocchio que celui-ci voulut abandonner son œuvre. La grâce de cet ange par lequel débute le peintre fait prévoir le charme incomparable du *Saint Jean-Baptiste* qui terminera la carrière de Léonard.

L'admirable buste que possède le musée de South-Kensington, à Londres, représente un adolescent qui aurait les cheveux et la finesse des traits d'une femme.

Le *Bacchus*, du Louvre, est d'une séduisante beauté avec le modelé si souple de son corps, son attitude presque féline et son visage velouté qui s'éclaire de toute la malice des yeux et du sourire.

Nous retrouvons le même charme dans les anges de ses tableaux religieux (*Vierge aux Balances*, *Vierge aux Rochers*).

Très nombreux sont les dessins où il étudie le visage et le cou de son androgynie. Les musées de Brera, d'Oxford, de Windsor, de Weimar en possèdent d'admirables ; au Louvre il y en a plusieurs, dont l'un est merveilleux.

On a dit que tous les personnages du Vinci, hommes et femmes, se ressemblent : c'est un peu vrai ; il y a un type léonardesque du visage, qui procède du visage de l'androgynie et que le peintre traitait presque toujours de la même manière. On pourrait l'analyser ainsi : délicieux ovale d'un visage où le front, le dos du nez, le menton et les pommettes sont toujours très éclairés ; délicate finesse d'un nez légèrement abaissé et dont la ligne va s'épanouir de chaque côté de la racine dans la gracieuse courbure d'une arcade sourcilière où paraissent à peine les sourcils et qui par sa longueur semble souligner des yeux profonds et effilés en amande vers le dehors ; pommettes saillantes qu'accrocent encore l'indéfinissable sourire de lèvres très fines qui restent fermées comme pour taire la pensée qui veille derrière le front découvert.

A ses madones elles-mêmes il a donné quelque chose de l'androgynie ; il y a, par exemple, dans le visage de *Sainte Anne* un charme étrange contre lequel on ne peut se défendre : on croirait entrevoir une âme à demi masculine dans cette physionomie où se lit un scepticisme bienveillant en même temps que la joie de vivre et de penser.

Contrairement à la tradition, l'artiste n'a point ni barbe ni moustaches au Christ dans la *Cène* : il pensait que nulle physionomie ne pouvait mieux que celle de sa conception, convenir à la douleur du Messie trahi par l'un des siens.

Son amour pour les formes ambiguës se retrouve dans l'étude du musée de Chantilly dite « Etude préparatoire pour la *Joconde* » et qui est un type de transition parfait entre la *Joconde* et le *Bacchus* ; un médecin pourrait y



Léonard de Vinci. — *Saint Jean-Baptiste* (Louvre)



Léonard de Vinci. — *La Joconde*

voir un de ces sortes d'hermaphrodites que désignent les noms barbares de gynécômaste ou d'androgynode.

Même dans la *Joconde*, si l'on examinait bien la disposition des ombres qui semblent amincir le bas du visage plutôt rond, on pourrait découvrir le vrai type léonardesque.

Mais il semble que l'on ait tout dit sur la *Joconde*. Pourtant, si à propos d'elle, je devais risquer quelques mots, je dirais que Léonard n'a pas voulu faire le simple portrait de *Monna Lisa* : en un seul tableau il a voulu réunir les multiples portraits des différentes faces de l'esprit de son modèle et de ses multiples états d'âme.

Je fais plusieurs dessins de la même tête, dit-il lui-même, les uns très tendus, les autres ironiques, ici pleins de langueur et là tout à fait vifs ; et d'après ces versions du même texte, empruntant d'ici là une nuance, je compose un visage tellement énigmatique que chacun y voit ce qu'il veut, sans cependant se tromper tout à fait sur ce que j'y ai mis, puisque ma volonté était de tramer l'impression avec les fils les plus variés.

Cette figure, ou plutôt cette âme complexe où chacun peut voir son âme et qu'il a placée dans un paysage d'une fantaisie délicate où palpite l'âme des choses, il la laisse inachevée parce qu'il avait cru ne pouvoir, même après quatre ans d'études, en pénétrer parfaitement le mystère intérieur ; et l'effet prodigieux de cette œuvre aux détails si scrupuleusement observés, où dans le dessin de la forme il n'y a rien de l'impression des sentiments qu'elle nous inspire « ne vient-il pas du contraste de l'infini de l'âme avec la précision des signes qui la font visible ? »

Néanmoins au portrait de la *Joconde*, je préfère de beaucoup cette merveille de l'esprit humain : le *Saint Jean-Baptiste* que, Dieu merci ! nous possédons encore.

En traversant au Louvre la longue galerie du bord de l'eau, n'avez-vous jamais été arrêté par l'étrange apparition d'un être demi-nu qui surgit de l'ombre et vous appelle à lui ? Si douce est la lumière de son visage, si pressante l'in-

visitation de son geste, que vous vous approchez. Quelques minutes vous restez à le considérer, à essayer de deviner son âme; puis lorsque vous allez poursuivre votre chemin, au moment où vous lui jetez un dernier regard en pensant : « Je te connais, beau masque », vous voyez soudain son visage s'éclairer d'un sourire malicieux et sceptique qui semble vous répondre « Peut-être ! » ; et cette fois vous partez surpris, troublé même de n'avoir pu résoudre l'énigme.

C'est que le *Saint Jean-Baptiste* est une œuvre d'un symbolisme profond : personne ne se douterait, si Léonard n'avait pris soin de nous le dire lui-même, que cet être « très savant » suivant l'expression de Baudelaire, représente saint Jean-Baptiste, le mangeur de sauterelles, dont la voix clamait dans le désert. Et pourtant nous avons bien là devant les yeux l'âme et le corps d'un précurseur... non pas seulement l'âme du précurseur de la sublime folie de la croix, mais encore et surtout l'âme du précurseur des temps modernes : la Renaissance.

Nulle image ne pouvait mieux que la forme ambiguë de l'androgynie nous faire comprendre l'âme complexe de cette époque splendide qui émerge des ténèbres du moyen âge, comme le saint Jean-Baptiste de la pénombre mystérieuse du tableau.

Inclinant vers nous son lumineux visage si jeune, si originalement beau, et mêlant une sorte d'ironie cruelle à l'attirante tendresse de son sourire et à la coquetterie de son attitude, ce saint Jean dont les grands yeux étonnés et curieux regardent avec surprise, et qui, d'un geste incomparablement gracieux nous montre la voie qu'il a trouvée, n'est-il pas l'image de cette séduisante Renaissance avec tout son juvénile enthousiasme, toute son ardeur de connaître et toute sa foi rayonnante en l'avenir ? Ce précurseur n'est-il pas le visible esprit du siècle de Léon X et de François I^{er}, siècle si profondément troublé et qui cependant toucha par ses artistes aux plus hauts sommets de l'idéal et qui, par les découvertes de ses chercheurs, annonça la Science moderne.

Si vous songez que le *Saint Jean-Baptiste* est une des dernières productions de Léonard peut-être le dernier rêve de sa vieillesse, et que d'autre part nul mieux que le Vinci ne réunit en lui toutes les connaissances et toutes les aspirations de son époque, vous serez tenté de voir en ce tableau le symbole du génie de Léonard lui-même.

Oui, Léonard de Vinci est le précurseur.

Il est le génie sublime qui se dresse au seuil des temps modernes comme pour éclairer l'humanité à la lumière de la Beauté qu'il créa, comme pour la guider dans la voie que sa science découvrit. S'il revenait au monde, il serait peut-être le seul à ne pas s'étonner de nos progrès qu'il avait prévus et en partie annoncés, il serait heureux de voir que la distance diminue qui nous sépare de la réalisation du rêve qu'il fit de donner à l'homme par la Science l'empire de l'univers et d'affranchir des entraves de la matière, la pensée humaine élevée par l'Art.

Docteur HENRY VERDIER.

LA GYNÉCOCRATIE

Par le Professeur EDMOND PERRIER

de l'Académie des Sciences, Directeur du Muséum d'Histoire Naturelle



Catherine de Médicis.
Femme d'Henri II.

Catherine

Il est de langue courante de qualifier le sexe masculin de sexe fort et, par une conséquence naturelle, si la plus élémentaire galanterie nous oblige à accorder que le sexe féminin est, par rapport à nous, le beau sexe, il n'en demeure pas moins le sexe faible.

A la vérité, beaucoup de femmes se sont acquises une retentissante célébrité par des actes d'une rare énergie : Déborah pour avoir libéré le peuple hébreu et régné sur lui

en souveraine; Jaël pour avoir cloué au parquet la tête de son hôte, le général vaincu Sisara; Dalila pour avoir privé Samson tout à la fois de sa luxurieuse chevelure et de sa force, au cours d'un galant entretien; Judith pour avoir jugulé Holopherne, au préalable endormi dans ses bras; Charlotte Corday, de plus sévère compagne, pour avoir débarrassé la Révolution de Marat; mais ces héroïnes sont restées

célèbres justement parce que, dans des circonstances exceptionnelles, elles avaient tragiquement dépassé et de beaucoup la moyenne de ce dont les femmes sont habituellement capables. Leurs exploits isolés n'ont pas changé grand chose à l'opinion de leurs contemporains sur les femmes, en général, et la loi salique n'a pas été supprimée chez nous, parce que la grande Catherine de Russie, la reine Elisabeth d'Angleterre, Marie-Thérèse d'Autriche, Catherine et Marie de Médicis, Marie Stuart ou de nos jours la reine Victoria ont gouverné des royaumes avec énergie ou sagesse. On n'a même pas imaginé pour elles l'épithète de *surfemmes* pour faire pendant à celle de *sur-*

hommes que réclament ceux qui considèrent comme des préjugés du vieux temps toutes les règles modératrices destinées à contenir les passions des hommes et à maintenir parmi eux une paix relative.

Sans dénier absolument à ces conductrices de peuples une valeur exceptionnelle, on a regardé autour d'elles et on a transféré le rôle principal aux collaborateurs qu'elles avaient su choisir et dont quelques-unes s'assuraient



Marie de Médicis.
2^e Femme d'Henri II.

Mary

(La Maison Bonis nous a obligeamment prêtés les clichés des illustrations de cet article.)

le dévouement par des moyens auxquels le sexe opposé au leur se fait gloire de n'apporter qu'une résistance modérée. Même quand elles disposent de l'autorité souveraine, les reines gardent d'ailleurs un cœur dont elles furent plus d'une fois victimes: Didon demeura inconsolée du départ d'Énée et Cléopâtre mourut de l'abandon d'Antoine, tout comme meurent dans nos faubourgs les petites ouvrières délaissées. C'est en réalité par l'esprit, le charme et la tendresse, bien plus que par les violences d'une âpre volonté faite seulement pour la rudesse des hommes, que les femmes ont établi leur domination, dans les sociétés où elles ont exercé une réelle influence.

Elles étaient en Grèce les divines conservatrices de la beauté plastique, de l'eurythmie des mouvements, les subtiles inspiratrices de l'art et de la poésie, les reines délicates des tournois de l'esprit; c'est auprès d'elles que venaient s'affiner les esprits masculins en quête d'idées nobles et généreuses, comme au moyen âge, leur regard et leurs louanges enflammaient le courage des chevaliers dans les tournois. Et celles à qui les soucis de la vie ne laissaient pas le temps de cultiver leur esprit et leur beauté étaient, à la maison, les collaboratrices écoutées du chef de famille, les créatrices du bien-être, les éducatrices, humbles sans doute, mais toujours respectées et aimées, par lesquelles l'esprit humain s'est graduellement élevé jusqu'à ces horizons de généreuse solidarité vers lesquels s'orientent actuellement, d'un vol encore assez maladroit, toutes nos aspirations.

•••

La femme a longtemps lâchement accepté cette situation; mais il semble que de nos jours elle soit mécontente du rôle de discrète, quoiqu'influente conseillère, par lequel elle a presque toujours immobilisé sa besogne matricielle, par lequel, même quand elle se résignait à être l'esclave, elle trouvait moyen de dominer. Elle veut paraître ce qu'elle a toujours été si réellement, que le même mot qui exprime le don qu'elle a fait d'elle-même, exprime aussi sa domination sur celui auquel elle s'est donnée. Elle veut affirmer ostensiblement, légalement, son indépendance, sinon son autorité, elle cherche à enfler sa jolie voix qui module si bien les chansons d'amour, à l'accoutumer aux brefs accents du commandement, tel un rossignol qui essaierait d'imiter le cri strident

de l'épervier, et nous laisse entrevoir, pour l'avenir, un Etat où les femmes assumeraient cette lourde charge du gouvernement dont les hommes s'acquittent, à la vérité, assez mal; après la démocratie, nous aurions la gynécocratie; et l'on nous dit que c'est l'évolution naturelle de l'humanité.

Naturelle! Ce serait donc que la nature aurait

tence indépendante des sujettes des Pharaons (1): « De toutes ces constatations il ressort, dit-il, que la femme égyptienne vivait sur le pied d'égalité avec son mari, et que même à une certaine époque la place usurpée par les femmes d'une mentalité médiocre fut si grande que les hommes durent en souffrir et qu'apparemment, le niveau moral de la société en fut comme rabaisé et la marche de la civilisation comme entravée. » Cela veut dire sans doute qu'à cette époque les femmes, détournées de leur mission par les préoccupations terre-à-terre auxquelles les hommes sont condamnés, avaient cessé de s'affiner et avaient laissé leurs faibles maris revenir à la grossièreté des premiers âges.

L'expérience faite, il y a quelques milliers d'années, de la suprématie des femmes, ne semble donc pas avoir donné de bien bons résultats et voici, d'autre part, ce que nous apprennent les animaux, qui sont bons à consulter, même quand on n'est pas fabuliste.

Chez aucun des animaux de bas étage, pour ainsi dire, auxquels Lamarck avait infligé la dénomination d'Invertébrés, on n'a perçoiu une tendance quelconque du sexe masculin à la domination. Si les mâles sont souvent les égaux des femelles, dès qu'une inégalité apparaît, elle est au profit de celle-ci, et le mâle ne présente quelque supériorité que lorsqu'il s'agit de caractères ornementaux correspondant aux colifichets dont les femmes élégantes aiment à se parer et par le dédain absolu desquels les princesses de lettres ou de sciences affirment si hautement leur foi en elles-mêmes.

Déjà certains animaux microscopiques se présentent à nous sous deux formes: l'une infiniment plus grêle que le plus fin cheveu, l'autre relativement dodue et planteuse; les individus de chaque sorte doivent se fusionner respectivement avec ceux de l'autre pour assurer la reproduction.

On est convenu d'appeler mâle, l'individu grêle; l'autre est femelle. Ces deux formes sont justement celles sous lesquelles se présentent les éléments reproducteurs non seulement chez tous les animaux, mais aussi chez les Algues, les Champignons, les Fougères, les Lycopodes, les Prêles. On peut donc dire que toujours l'élément mâle est caractérisé par son extrême petitesse, sa mobilité, l'absence dans son corps



Portrait de la Reine Victoria d'Angleterre (d'après Winterhalter)

peu à peu progressé en donnant au sexe féminin une prédominance croissante? Hélas! si les lois de l'évolution naturelle s'appliquent à l'espèce humaine, si les lois scientifiques doivent désormais prendre la place qu'avaient autrefois, dans nos codes, les lois philosophiques ou religieuses, la gynécocratie serait condamnée d'avance et il faudrait se résoudre à accepter la conclusion que, dans son beau livre, *La Femme dans la légende, dans la réalité et dans l'art*, M. Shalck de la Faverie déduit de l'exis-

(1) P. 204. Bong et C^e, éditeurs, 57, rue de Vaugirard.



Sur cette figure sont représentés les corps gracieux de deux Mantes religieuses : tout à droite une coque ovifère, et, à la partie inférieure, *Deroplatys desicata*, dont l'extrémité supérieure du corps seule est visible.

de toute substance pouvant servir d'aliment, tandis que l'élément femelle est plus gros, immobile et porte avec lui une quantité souvent énorme de réserves alimentaires qui seront utilisées par l'embryon pour son développement. Or, tout au moins chez les organismes inférieurs, ces éléments sont en général portés par des individus différents, qu'ils caractérisent, et que l'on considère comme sexués.

Les mâles demeurent plus petits que les femelles, prennent moins de nourriture, vivent moins longtemps; en revanche ils sont plus actifs, pourvus souvent d'un luxe exceptionnel d'ornements et d'organes des sens plus développés. Les mâles de certains Vers anélés marins, les Autolytes, les Myrianiides, les Néréides, etc., sont à ce point de vue tellement différents des femelles que très longtemps on a cru qu'ils n'étaient pas de la même espèce; les mâles ont des yeux plus gros, des appendices tactiles plus développés, et leurs pieds sont munis d'innombrables petites rames chatoyantes, infiniment plus réduites chez les femelles.

Dans des trous des roches calcaires qu'elles creusent elles-mêmes vient d'autres vers, les Bonellies, dépourvues de tout moyen de locomotion. Ces animaux ont la forme et la grosseur d'une noix; leur corps se prolonge en avant en une sorte de trompe grêle, très longue, très mobile et divisée en deux lobes en forme de corne à leur extrémité libre; ils sont de couleur vert foncé; de la Bonellie on ne voit d'ordinaire que cette trompe et ces deux lobes; aussi les marins lui ont-ils donné le soubriquet de *Cornes Vertes*. On n'a longtemps connu de ces Bonellies que les femelles, qui paraissent loger constamment, dans l'intérieur de leur oviducte, des parasites presque microscopiques que l'on classait parmi les Infusoires ciliés. Ces infimes parasites sont en réalité les mâles de la Bonellie, mâles nains, hétérogés bénévolement.

On trouve aussi des mâles minuscules fort différents des femelles et réduits quelquefois au point d'être dépourvus d'appareil digestif, chez les Rotifères, chez de petits Crustacés parasites de Poissons, les Chondra-

canthiids, chez des espèces de Cloportes, les Bopyres, qui se logent sous la carapace des Crevettes qu'ils soulèvent latéralement en forme de bosse; les mâles des Chondracanthes et des Bopyres sont cramponnés au tégument des femelles et ne sont guère plus volumineux par rapport à elles, qu'un pou relativement à nous.

Alors que les femelles de Moustiques sucent le sang des animaux vivants, les mâles, pourvus d'antennes et de mâchoires plumueuses, ne prennent aucune nourriture ou ne se nourrissent que du nectar des fleurs. Cette incapacité à se nourrir est une déchéance pour ainsi dire naturelle; elle est chez les Moustiques poussée à l'extrême, mais elle est générale chez les mâles des Insectes et se traduit chez eux par la brièveté de leur vie qui ne dépasse guère leur unique jour de noces.

Beaucoup de femelles s'emploient du reste volontiers à l'abrèger; dans le monde des Scorpions et des Araignées, l'épouse s'offre seule le

repas nuptial et la pièce de résistance n'est autre chose que l'époux lui-même dévoré tout vivant. Cette désobligeante coutume matrimoniale se retrouve assez fréquemment dans le monde des Insectes. La Mante religieuse, le Préga-Dion des paysans du Midi, ou Prie-Dieu, est un gracieux insecte que son costume vert ou feuille morte dissimule parfaitement sur les arbustes où elle guette sa proie. Sa petite tête mobile, triangulaire, à la façon d'un chapeau de marquis, sa taille longue, mince, souple comme celle d'une svelte jeune fille, ses ailes repliées sur le dos qui simulent une robe à paniers, lui donnent un curieux petit air Louis XV; son corps gracieux se balance sur quatre pattes longues et fines; mais son corselet est muni de grands bras, robustes, puissants, armés de fortes épines, redoutables pincées dont l'animal dissimule les usages meurtriers en prenant les attitudes d'innocente nonne en prière qui lui ont valu son surnom. Ces airs de sainte N'y-Touche dissimulent une férocité inouïe; les Mantes femelles se marient cinq ou six fois et à chaque fois consomment leur mari; il arrive même parfois que le repas commence au cours de la cérémonie du mariage.

Les Abeilles sont moins voraces, mais non moins cruelles; à l'approche de l'hiver elles procèdent à un massacre général des mâles, devenus des bouches inutiles. Nos aimables féministes ne pousseront jamais aussi loin le mépris du sexe masculin.

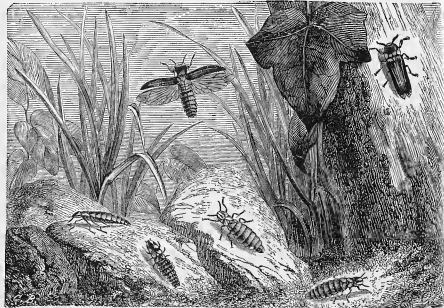
Ces malheureux mâles sont toujours, d'ailleurs, les premières victimes de la mauvaise fortune. Les circonstances ont souvent placé des animaux dans des condi-

tions d'existence difficiles. Il en est qui, au lieu de conserver leur liberté d'action se sont fixés comme des plantes au objet sous-marins et dont l'alimentation, livrée au hasard des courants, est devenue incertaine, d'autres ont émigré de la mer dans les eaux douces plus avares de nourriture.

Dans ces différents cas, les femelles, aptes à se bien nourrir et à mettre en réserve dans leurs tissus, sous forme de sucre ou de graisse, les aliments en excès, ont résisté; les mâles ont disparu. On en retrouve parfois encore de rares représentants, indolents et dégénérés. Les femelles ont été touchées elles aussi, mais leur déchéance a eu simplement pour résultat d'en faire momentanément des mâles; mâles quand elles sont dans la période d'achèvement de leur croissance, elles ne reprennent leur sexe primitif que lorsqu'elles ont atteint tout leur développement, elles suppléent ainsi les mâles défailants. Mais cette suppléance même n'est pas indispensable; chez certaines espèces d'insectes, les mâles sont tellement rares, que c'est comme s'ils n'existaient pas du tout; ils n'ont plus aucun rôle à jouer et disparaissent tout à fait dans des espèces voisines.

Voilà bien des arguments en faveur de la prédominance du sexe féminin. Mais... il y a un mal. Cette prédominance n'existe que dans le menu peuple du Règne animal. Dès que l'organisme a acquis une grande puissance, le sexe masculin, actif, dédier, prodigue de sa force a pris par cela même le dessus; le sexe féminin, chargé par la nature de ses fonctions physiologiques d'assurer par sa procréance et ses soins incessants, l'avenir de jeunes individus, s'est peu à peu orienté, à mesure que le Règne animal s'élevait vers l'humanité, dans la direction de la charité et de la bonté; il s'est donné pour mission, en dehors de ce rôle, de créer la beauté et d'emplit le monde de ses manifestations, d'y faire apparaître toutes les joies qui peuvent résulter des subtiles combinaisons de l'harmonie de mouvements et du chatolement des couleurs.

C'est à vous, mesdames, que nous de vous tout ce que le monde contient de reposant, travaillez à l'embellir et laissez à vos malheureux compagnons le souci des luttes et la douleur des blessures que vous seules savez calmer



Vers luisants mâle et femelle (après Blanchard, *Métamorphose des Insectes*, Alcan édité)

Pavis de Chavannes. — *Le Bois Sacré* (Palais des Beaux-Arts, Lyon)

Photo Braun

L'UTILITÉ DES ÉTUDES CLASSIQUES POUR LA CARRIÈRE MÉDICALE (1)

Par le Docteur LAIGNEL-LAVASTINE

Professeur agrégé de la Faculté de Médecine, Médecin des Hôpitaux de Paris

J'vous remercie vivement du grand honneur que vous me faites en m'invitant à parler aujourd'hui devant vous.

J'en éprouve un double plaisir, mais aussi une double crainte. Double plaisir de cœur et d'esprit, car c'est le souvenir d'antan, l'esprit de corps de l'internat, la solidarité de la jeunesse qui brillent dans ma mémoire et c'est la joie de penser tout haut comme avec soi-même dans une atmosphère intellectuelle où l'on aime respirer, qui me met à l'aise avec vous. Mais, ai-je dit, double crainte aussi, car sur l'objet de notre entretien tout a été dit, hier encore, et surtout mieux exposé que je ne pourrai le faire. Je me vois donc réduit à vous entretenir du sujet que vous m'avez donné, tout cordialement et simplement, comme à la salle de garde.

Ce sujet, le voici : *l'utilité des études classiques pour la carrière médicale*. Avant de vous faire une revue générale, je définis d'abord les termes : *classique, médical et utilité*. Est *classique* qui appartient à l'antiquité grecque ou latine et la culture classique, vraie maieutique de l'idéal, fournit à l'âme une solide armature pour la vie. Le but des études classiques me paraît être de faire comprendre, aimer et supporter la vie. L'esprit classique a pour méthode de descendre par l'analyse du fait brut à l'élément caractéristique et de remonter par synthèse à l'idée générale. La *médecine*, disait Barthez, est la science de l'homme. C'est, pour M. Debove, la science qui a pour but la conservation de l'homme et de son espèce (2).

Le médecin n'est pas, fait remarquer Grasset (3), un monsieur qui échange des ordonnances contre des honoraires. Le médecin est un homme qui étudie et doit con-

naître la vie humaine dans tous les détails de son évolution, à l'état de santé et à l'état de maladie. Car nul ne peut réparer l'horloge détraquée, s'il n'en connaît à fond le mécanisme intact dans son fonctionnement normal. Et le médecin doit connaître l'homme vivant dans son unité totale, formée de l'union, souvent inextricable, du moral et du physique.

classique facilite la mission sociale du médecin.

Cette utilité des études classiques, pour la médecine comme pour les autres professions libérales, était autrefois l'évidence même. Gargantua n'écrivait-il pas à Pantagruel (1) :

« Maintenant toutes disciplines sont restituées, les langues instaurées, Grecque, sans laquelle c'est honte que une personne se die sçavant, Hebraïque, Caldaïque, Latine... J'en tens et veulx que tu aprenes les langues parfaitement ; premièrement la Grecque, comme le veult Quintilien, secondement la Latine... et que tu formes ton sille, quand à la Grecque, à l'imitation de Platon, quand à la Latine, à Cicéron. Pais songneusement revisite les livres des médecins grecs, arabes et latins... et par fréquentes anatomies acquiers toy parfaite connoissance de l'autre monde, qui est l'homme... »

Mais parce que, selon le sage Salomon, sagesse n'entre point en ame malivole, et science sans conscience n'est que ruine de l'âme, il te convient servir, aymer et craindre Dieu.

Or, à notre époque, un fait capital frappe l'observateur, c'est le contraste entre l'importance sociale croissante du médecin et la tendance des dirigeants à ouvrir la médecine à des groupes d'étudiants de moins en moins sélectionnés.

De cette tendance, qu'on retrouve dans tous les domaines, est sortie la réforme de 1902 de l'enseignement secondaire, et le malaise actuel.

Nous avons donc à voir ensemble :

A. *Comment il se fait que l'utilité des études classiques pour la carrière médicale est discutée aujourd'hui.*

B. *Comment on peut soutenir, malgré des objections de principe et de fait, l'utilité des études classiques pour la carrière médicale.*

C. *Et en conclusion, comment pour le mieux être de la société, des malades et des médecins, on conçoit plutôt la nécessité que la suppression des études classiques pour la carrière médicale.*



Docteur LAIGNEL-LAVASTINE

Enfin *l'utilité*, vous la distinguez facilement du simple avantage ou de la nécessité. En m'efforçant de démontrer cette utilité, je ne veux pas dire qu'il n'y a pas possibilité d'être bon médecin en dehors des études classiques. Ce serait erroné. Je désire seulement mettre en évidence comment la culture

(1) Conférence faite à la Société de l'Internat des hôpitaux de Paris le jeudi 30 novembre 1911.

(2) *Tribune médicale*, 27 novembre 1909.

(3) Grasset. *Idees médicales*, 1910, p. 344.

(1) Rabelais, livre II, *Pantagruel*, chap. VIII, éd. Jonaux, p. 260.

A. Comment il se fait que l'utilité des études classiques pour la carrière médicale est discutée aujourd'hui

Cette discussion s'impose dans tous les milieux, puisque depuis la réforme de l'enseignement secondaire de 1902 on peut exercer la médecine en France sans avoir jamais fait de latin. Les bacheliers section D (sciences-langues vivantes) entrent à la Faculté de médecine, comme leurs camarades des sections A, B, C (latin-grec, latin-langues, latin-sciences) et comme depuis 1910, leurs vieux camarades atardés des anciens baccalauréats de l'enseignement spécial, recrépi un instant sous le nom de moderne. De plus, pour la troisième année du second cycle, les élèves ont le droit d'opter entre les cours de la classe de philosophie et ceux de la classe de mathématiques, de telle sorte qu'ils peuvent aboutir à la médecine sans savoir ni psychologie, ni histoire de la philosophie.

L'étude pathogénique de cette situation montre immédiatement que la crise médicale n'est qu'un cas particulier d'une crise générale. Nous verrons d'abord les causes inhérentes à l'évolution générale de la France, et ensuite les causes inhérentes à l'évolution particulière de la médecine.

I. CAUSES INHÉRENTES

A L'ÉVOLUTION GÉNÉRALE

Ce sujet n'étant pas de ma compétence médicale, je ne ferai qu'énumérer les principales de ces causes multiples, en les classant en économiques, sociales, religieuses, politiques, psychologiques et pédagogiques.

1) *Causes économiques.* — Citerais-je l'industrialisme qui par sa spécialisation enlève à l'ouvrier le goût du travail et par la multiplicité de ses produits augmente les occasions d'achat et partant les désirs; et à côté de l'industrialisme, la facilité des transports qui, par la rapidité des voyages, accroît les échanges et le prix du temps et diminue les loisirs?

2) *Causes sociales.* — Les grandes villes et les journaux, avec leurs mirages d'ascensions individuelles étonnantes, occasionnent les déracinements de campagnards et de provinciaux, le manque d'échape sur les degrés de la pyramide sociale, et l'afflux croissant vers les professions dites libérales, d'autant plus mal rémunérées qu'elles sont plus encombrées.

3) *Causes religieuses.* — La diminution de l'emprise sur les âmes des religions positives, l'affaiblissement de la vie intérieure et de l'analyse mentale, multiplient les désirs rapides et matériels.

4) *Causes politiques.* — Le suffrage universel tel qu'on le pratique, donnant la force au nombre, tend à l'amincissement des élites par définition peu nombreuses et la démocratie, livrant à chacun toutes les possibilités de jouissance et de pouvoir, déchanse les appétits de certains vers les situations sociales, qui semblent les plus enviables, sans souci des mérites nécessaires pour les bien remplir.

Comme le fait remarquer Grasset, ce mouvement s'explique en partie par une fausse conception de l'égalité qui découle de Rousseau.

Dans sa Réponse au roi de Pologne, J.-J. Rousseau n'affirmait-il pas que « la première source du mal est l'inégalité; de l'inégalité sont venues les richesses, des richesses sont nées le luxe et l'oisiveté, du luxe sont venus les beaux-arts et, de l'oisiveté, les sciences? » Mais il y a ici confusion entre l'inégalité sociale et l'inégalité biologique.

La première est parfaitement combattue par la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen.

« ? La loi doit être la même pour tous, soit qu'elle protège, soit qu'elle punisse. Tous les citoyens, étant égaux à ses yeux, sont également admissibles à toutes dignités, places et emplois publics, selon leur capacité et sans autre distinction que celle de leurs vertus et de leurs talents.

La seconde est un fait qu'on ne saurait nier.

La nature, disait Schopenhauer, est ce qu'il y a de plus aristocratique au monde.

5) *Causes psychologiques.* — C'est à des causes psychologiques que j'aurais pu ramener toutes les précédentes, car elles n'en sont en somme que des effets différenciés. Trois causes, plus particulières, me semblent importantes :

1° L'activité humaine étant limitée et la superposition des progrès matériels dérivant pour beaucoup



Portrait de Rabelais

« J'entens et veulx que tu aprenes les langues parlement : premièrement la Grece; comme le veult Oultra, secondement la Latine... et que tu formes ton stile, quand à la Grece; à l'imitation de Platon, quand à la Latine à Cicéron. »

(Pantagruel, chap. VIII.)

de leurs succès éclatants, le corps de plus en plus l'emporte sur l'esprit.

2° La cherté du temps, la pratique des sports, la brièveté de la vie, la préoccupation de l'atteinte immédiate du but désiré font que hannetons et hannetonnettes (1) ne savent plus l'instant qui passe, battent des ailes partout sans se poser nulle part et trouvent dans la mort leur premier loisir. C'est là l'*Occidentalité*, avec sa variété paroxystique, le *parisienisme*, que j'aurais mauvaise grâce à décrire davantage et qu'amendement, sinon guérissent quelques semaines passées en Orient dans la communion des deux infinis du désert et du ciel.

3° La troisième cause psychologique du malaise actuel est ce que M. Grasset appelle l'*antisophobie*.

Cette affection (2) (*aversion*, *inégal*, et *phobie*), peut provenir d'une fausse notion de l'égalité et de l'inégalité sociales. Elle est caractérisée par : l'amour exagéré et la recherche constante d'une inégalité absolue et irréalisable; la peur malade de tout ce qui a l'apparence d'une inégalité et d'une supériorité; et la hantise de l'oppression et de la persécution par des supériorités injustes ou illégitimes. Elle se manifeste par la tendance, l'aspiration et l'effort vers l'égalisation par en bas, le règne des médiocrités et des incomptences.

A. Fouillée a très bien décrit l'antisophobie dans son article de la *Revue des Deux Mondes* sur « les erreurs sociologiques et morales des démocrates ».

Le faux égalitarisme, le nivellement, l'indifférenciation, l'anonymat sont l'idéal de la plupart des réformateurs qui prétendent parler et agir au nom des principes démocratiques. Égalité des sanctions pour tous les individus; examens spéciaux et parement professionnels à l'entrée des carrières où l'on viendrait se présenter des quatre coins de l'horizon et où les examinateurs ne s'inquiéteraient de constater qu'une chose: avez-vous les connaissances techniques individuellement utiles au médecin s'il s'agit de médecine, à l'ingénieur s'il s'agit de ponts et chaussées et de tabacs, à l'avocat s'il s'agit du barreau... « Si un homme connaît bien son métier, que voulez-vous de plus? » s'écriait à la Chambre un ancien ministre de l'Instruction publique.

Ce nivellement est contraire à la loi de la division du travail et à la loi de solidarité sociale.

A tout vouloir égaliser, à admettre tous à tous les emplois sans demander pour les emplois supérieurs des conditions supérieures de culture générale, on aboutit à tout

(1) Georges Lecomte.

(2) Grasset. *Idées médicales*, 1910, p. 78.

rabaisser, à compromettre à la fois toutes les fonctions de la vie collective.

Il existe sous le régime démocratique, comme sous les autres, des fonctions, ou, pour mieux dire, des missions sociales qui, n'étant point des métiers à l'usage des individus, devant se recruter dans l'élite intellectuelle, parce que, en dehors, elles ne sauraient vivre.

Le jour où la médecine ne sortirait plus d'une élite intellectuelle, nous n'aurons que des artisans en thérapeutique et en chirurgie. Les médicaments basés sur l'éducation est la condition même d'une haute instruction. Si la démocratie laisse envahir successivement toutes les professions libérales par les utilitaires, ce prétendu égalitarisme aura pour conséquence la supériorité de succès assurée aux moins dignes et aux moins scrupuleux, c'est-à-dire l'oppression des meilleurs par les pires... La médecine sera livrée sans défense aux charlatans; la pharmacie, aux vendeurs de spécialités lucratives et de médicaments falsifiés. L'esprit de corps des médecins, comme celui des avocats, — esprit jugé indigne d'une démocratie, parce qu'il entretient je ne sais quelles traditions surannées d'aristocratie, je ne suis plus les prétentions exorbitantes à former une élite, — s'évanouira au profit d'un autre genre d'esprit, qui sera tout simplement l'âme mercantile.

6) *Causes pédagogiques.* — L'accroissement des connaissances sans augmentation corrélatrice de la capacité de l'esprit aboutit à la nécessité du choix. Quel en sera le critérium?

Et c'est là qu'apparaît la cause pédagogique, dont souffrent les carrières qui comportent un idéal désintéressé. L'esprit des primaires, qui ne voit que l'utilité immédiate, s'occupe moins de forger l'âme en général que de la préparer par des notions encyclopédiques à l'enseignement technique professionnel. De tout un peu pour tous (1), puis l'enseignement technique spécial à chaque profession, tel me paraît être dans sa brutalité dégageé d'euphémismes le but pédagogique de beaucoup des dirigeants actuels.

II. — CAUSES INHÉRENTES À L'ÉVOLUTION PARTICULIÈRE DE LA MÉDECINE

Les mêmes causes ont agi dans la province médicale, et de plus j'en vois quelques autres, particulières, scientifiques, sociales et psychologiques.

1) *Causes scientifiques.* — La plus grande complexité de la biologie et des sciences connexes, dont les applications peuvent préserver ou rendre la santé, explique les spécialisations, si elle n'excuse pas leur précoce. L'esprit pratique ne sent-il pas qu'il est souvent plus facile de se faire remarquer par quelque recherche exceptionnelle que par la bonne culture traditionnelle du fonds commun?

2) *Causes sociales.* — Ces causes, propres aux médecins, sont doubles. Elles touchent leurs rapports entre eux et avec l'extérieur. A. A l'égard de la médecine, il a lutter contre un triple courant de démocratisation — vie plus dure, besoins plus grands, salaires moindres, — de fonctionnarisation — par la commune, le département et l'Etat, — et de socialisation — de multiples organismes philanthropiques naissant et prospérant grâce à la bonne volonté des médecins « taillables et corvéables à merci ». (L. Landouzy.)

Entre eux, les médecins souffrent de la concurrence accrue par le cosmopolitisme, l'accès des étrangers et des femmes et les charlatans. Les malades vont à l'étranger et des médecins étrangers viennent en France; mais la réciproque ne profite qu'à quelques noms connus. Les étrangers doivent être filtrés par des équivalences; mais en présence-t-on toujours exactement le poids? Les femmes ont moins de besoins et travaillent plus. Les charlatans, usant des derniers progrès de la publicité, sont plus prospères que jamais, grâce à la confusion des pouvoirs et au culte de l'insouciance.

3) *Causes psychologiques.* — Une accusation les résume: le déplacement de l'idéal.

On chuchote — le médecin qui avait conscience, sinon d'un sacerdoce — le mot aujourd'hui pourrait faire sourire — du moins de sa mission sociale,

(1) Montaigne, raillant, disait déjà: « Un peu de chaque chose et rien du tout, à la française! »

n'aurait-il plus quelquefois que l'esprit commercial? Si le fait est vrai, il est exceptionnel. Heureusement! car la commercialisation ruinerait la médecine digne de ce nom.

Au lieu des relations si cordiales et souvent si intimes de client à médecin, ce ne serait plus de part et d'autre qu'une guerre de tarif et de libelles, comme « défends ta peau contre ton médecin ».

Là est le nœud de la question. Le médecin, pressé de gagner pour vivre, désireux à bon droit de

der la question professionnelle médicale, de l'utilité des études classiques pour la carrière médicale.

I. — UTILITÉ DES ÉTUDES CLASSIQUES POUR LA FORMATION DE L'ESPRIT EN GÉNÉRAL

C'est là un sujet très vaste, à la fois très actuel et très vieux, et aujourd'hui plus que débattu, rebattu.

Pour mieux saisir du dehors le problème universitaire, voyons les faits, avant d'analyser les idées.

« Les conséquences n'ont pas tardé à se produire. L'une d'elles, et non la moindre, est l'affaiblissement de notre langue atteinte dans sa racine... »

M. Richepin, président de la *Ligue pour la culture française*, estime que « le seul traitement à suivre pour reconstituer une âme unique à la France est le traitement par les humanités ».

M. Denys Cochin et la *Ligue française pour la défense des droits de l'hellénisme* savent défendre « la brillante Athènes, couronnée de violettes »



Ingres. — *Apothéose d'Homère*

Cliché de l'Éducation Artistique

bien-être matériel, soucieux d'égalité, sera-t-il contraint d'être commerçant, ou conservera-t-il intangible sa mission sociale de garder et de rendre la santé?

Pour protéger cet idéal désintéressé voyons l'utilité des études classiques.

B. — Comment on peut aujourd'hui soutenir, malgré des objections de principe et de fait, l'utilité des études classiques pour la carrière médicale.

La question de l'utilité des études classiques pour la carrière médicale n'est qu'une partie d'un problème plus large très débattu à l'heure actuelle, l'utilité des humanités pour la formation de l'esprit en général. Je vous rappellerai donc les grands points de la question universitaire, du rôle de l'humanisme dans la formation psychique, avant d'abor-

a) *Les faits.* — Ces faits, que politiciens, sociologues, littérateurs, savants, linguistes, philologues, médecins, avocats, poètes, hommes du monde et pédagogues interprètent à l'envi peuvent, comme les évolutions du chœur antique, être ramenés à la strophe, l'antistrophe et l'épode.

1° *Strophe.* — La strophe, c'est la marche menée contre le latin et le grec par les politiciens et certains pédagogues de 1902 à 1911.

2° *Antistrophe.* — L'antistrophe, c'est la défense de l'humanisme reprise à nouveau par Jules Lemaitre, Anatole France, Giard, Henri Poincaré, Richepin, Faguet, Doumic, Le Chatelier, etc., etc. Je ne finirais pas.

M. Doumic proteste au nom de la *Société des gens de lettres*.

« Le but des programmes de l'enseignement secondaire élaborés en 1902 fut de substituer l'étude des sciences à la culture générale en vue des nécessités de la lutte économique... »

immortel exemple de santé physique, de force morale et d'équilibre intellectuel dans la beauté harmonieuse et simple.

Et Anatole France, président de la *Ligue des Amis du latin*, fondée par Eugène Montfort, dit carrément : « Lorsqu'on n'apprendra plus le latin, le français périra. »

3° *Épode.* — L'épode, c'est l'attitude des maîtres de l'heure.

Au Sénat, M. Ribot, qui pourtant soutient qu'il ne faut plus réduire l'enseignement secondaire aux humanités et qu'il faut que cet enseignement soit de plus en plus compliqué. M. Ribot avoue que « chaque professeur, suivant l'ordre auquel il appartient, se considère comme ayant un domaine qui n'a pas de frontière commune avec les domaines voisins ». C'est l'aveu de l'erreur commise, la suppression du professeur principal, la suppression de l'éducateur, comme disait Jules Simon.

M. Ribot sait que dans les lycées les enfants

ont jusqu'à six classes d'une heure chacune par jour et en passant par six professeurs, et il admet qu'« un lycéen n'est pas une faculté, mais un endroit où les enfants sont confiés à des maîtres qui doivent les former et il n'y a pas de formation s'il n'y a pas d'action continue et concertée de tous les professeurs ».

Même langage chez M. Steeg. Il faut alléger, il faut condonner (1). Mais, ajoute-t-il : « Je dirai volontiers que la culture littéraire n'est pas la culture générale. Elle est à sa manière une culture spéciale, une culture particulière ».

Faisant de l'humanisme une spécialité, M. Steeg se sent désormais libre de le louer. « Nous trouvons, disait-il au lycée Henri IV en juillet dernier, nous trouvons chez les auteurs latins une foule d'idées générales, de lieux communs si l'on veut, mais de lieux communs qui résument l'expérience et la sagesse humaines »; et « n'est-il pas vrai que la pensée grecque, plus ancienne que la latine, est cependant plus proche de nous ? »

« Distants par le vocabulaire, l'esprit français, le génie hellénique restent unis par mille affinités : la grâce, le mesure, la raison, amour de la liberté et de l'harmonie. » Et pour finir : « Nous ne songeons pas, vous l'entendez bien, à distribuer à tous un enseignement, qui n'est pas fait pour tous. Mais nous entendons que nos institutions universitaires soient telles qu'elles sollicitent les meilleurs à s'élever sans cesse dans la hiérarchie du savoir. Ainsi se constituera une élite sans autre signe distinctif que la qualité de l'intelligence, l'énergie du caractère, la délicatesse de la sensibilité. »

On ne saurait mieux dire.

b) *Les idées.* — Les objections faites aux études classiques sont d'inégale valeur.

Je les rangerai sous six chefs, et en m'efforçant de les réfuter je donnerai les arguments développés en faveur de l'humanisme.

Ces objections sont :

- 1° *l'inituitivité du grec et du latin;*
- 2° *la supériorité des langues vivantes sur les langues mortes;*
- 3° *le manque d'attitude pratique de l'enseignement secondaire classique;*
- 4° *son anachronisme;*
- 5° *son caractère réactionnaire;*
- 6° *la surcharge de ses programmes,* et j'ajoutai la critique de la manière de 1902.

1° *l'inituitivité du grec et du latin.* — Les adversaires du grec et du latin donnent les arguments suivants :

1. M. Combes (2) reproche à l'étude du latin de constituer un travail qui ne porte que sur les mots. « Cette gymnastique est plus propre, dit-il, à fatiguer le cerveau qu'à développer l'intelligence. Le développement de l'intelligence ne peut se faire et ne se fait que par l'idée. »

Mais l'idée peut-elle s'exprimer sans les mots ? et justement l'étude du latin détourne des mots creux.

2. En second lieu, fait remarquer M. Combes, « les chefs-d'œuvre de notre littérature ne cèdent nullement, quant à la forme, aux chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome... et si de la forme nous passons au fond, ils l'emportent sans conteste possible, quant à l'idée et au sentiment, sur les grands écrivains de l'antiquité ». Mais il ne s'agit pas de recommencer la querelle des anciens et des modernes. La supériorité, dans ce cas particulier, des langues classiques sur le français est qu'il faut les traduire, et, comme le remarque Henri Poincaré (3), « le modeste écolier qui fait une simple version n'a-t-il pas déjà à chaque instant, en présence de deux sens grammaticalement possibles, à

choisir entre les deux et à deviner quel est le bon ? » Que de bécasses, écrit-il, bien des hommes illustres n'auraient-ils pas évitées s'ils avaient su critiquer les témoignages et en peser la valeur !

3. Mais, réplique-t-on, et c'est le troisième argument, la version allemande ou anglaise à la même valeur éducative que la latine ou la grecque.

« C'est ce que réfute M. Alfred Croiset avec toute sa compétence. « Dès que vous placez un enfant de dix ans en face d'une phrase latine qui a un sujet, un verbe et un attribut, il faut qu'il comprenne que ce vertèbre extérieur de la flexion finale manifeste des rapports d'idées qu'il apercevrait sous d'autres apparences dans la phrase française et qu'il modifie la construction des mots. Il lui faut, pour arriver à traduire sa petite phrase latine, un notable effort d'analyse et un précieux exercice de logique. » Et pour marquer la supériorité du latin sur le français, l'allemand ou l'anglais, il ajoute : « Prenez une phrase latine et ce qui se présente en français sous la forme abstraite, se présente, au contraire, sous la forme concrète. » En un mot, le latin est la langue qui répond exactement aux besoins intellectuels de l'enfance (1).

4. Dans la *Phalange*, M. Lanson, développant le manifeste des *Amis du français et de la culture moderne*, rompt des lances contre les « chevaliers du latin » et s'attache surtout à montrer que le latin n'est plus nécessaire à la culture française. Certes, il est des génies et des talents qui se sont épanoués sans latin, ni grec ; certes, les études classiques font des déclassés et sont chez la plupart rapidement oubliées. Mais ce ne sont pas des raisons pour nier qu'elles forment mieux l'esprit que les langues vivantes, parce que, plus anciennes, elles expriment des idées plus simples — les anciens sont plus jeunes que nous — mieux saisis par les enfants et qu'il est plus facile « de bien enseigner le latin à de jeunes enfants que de leur bien enseigner le français ». (Croiset.)

De plus, le grec et le latin sont les ancêtres directs du français. Sur 26.000 mots du vocabulaire français, 6.000 dérivent directement du latin. Peut-il y avoir meilleure éducation du biologiste que cette étude d'embryologie sémantique ? Comme le faisait remarquer Giard, « l'analyse linguistique révèle bientôt à une intelligence avertie des lois de structure et d'évolution des formes du langage, tout à fait comparables à celles qu'on peut déduire de l'observation des êtres vivants ».

5. Plus particulièrement, on peut, dit-on, faire un excellent médecin, même si l'on est un piètre humaniste et la plupart d'entre nous n'ont jamais su lire Sophocle et ne seraient plus capables de traduire Cicéron.

Mais c'est toujours la même confusion entre la ration d'accroissement et la ration d'entretien. Le dessin de l'enfant, qui ne sera pas peintre, est-il inutile et ne fait-on, jeune, de la gymnastique que pour être acrobate ?

L'exercice classique m'apparaît comme le meilleur assouplissement de l'esprit en formation, et on ne peut lui demander plus que favoriser un harmonieux développement. Le reste n'est qu'un heureux surcroît.

2° *La supériorité des langues vivantes sur les langues mortes.* — Dans la vie courante il est plus utile de parler les langues vivantes que les langues mortes. C'est l'évidence même (2). On en tire cet argument que, dans l'enseignement, les uns doivent remplacer les autres.

En aucune façon, car pour en tirer toute la valeur éducative, il faudrait enseigner les langues vivantes comme le grec et le latin, et nous avons vu qu'elles leur sont inférieures au point de vue scolaire par leur plus grande complexité d'idées ; et, si d'autre

part, on les fait apprendre, à la manière récente dite *méthode directe*, en les vivant, sans les disséquer longuement, on arrivera peut-être mieux que par la méthode pédagogique ancienne à les parler, mais leur étude aura été tout à fait nulle pour la formation de l'esprit.

3° *Le manque d'attitude pratique de l'enseignement secondaire classique.* — C'est le reproche capital des utilitaires et des premiers, qui rêvent de spécialisation hâtive taillant le citoyen à sa fonction sociale sans permettre à l'homme libre de se développer.

C'est, au contraire, le meilleur argument pour ceux qui pensent que l'individu humain doit d'abord être un homme avec une intelligence, un cœur, un caractère et une volonté, avant d'être un professionnel. Si les humanités ne sont plus presque toute la connaissance comme au seizième et au dix-septième siècles, le progrès matériel ne doit pas faire négliger la formation de l'âme, dont la virilité est plus que jamais nécessaire.

4° *Son anachronisme.* — Le retour est impossible aux humanités intégrales, aux longues disciplines grecs-latines mal aérées d'autrefois. Il y faut ajouter tout le récent.

Certainement, il n'est pas question de rétablir dans son intégrité l'enseignement de Port-Royal, par exemple. Mais de l'ancien humanisme est à conserver l'esprit, qui voyait dans les lettres gréco-latines l'introduction à la pratique de la vie.

D'autre part, le but de l'enseignement secondaire n'est pas de gaver les enfants de notre science moderne, mais de rendre l'esprit capable d'en goûter les vues générales et d'en acquiescer plus tard les techniques particulières, dont il aura besoin dans sa profession. L'enseignement secondaire doit apprendre à savoir apprendre.

5° *Son caractère réactionnaire.* — Le caractère soi-disant réactionnaire, clérical et bourgeois de l'enseignement secondaire est un de ces arguments de polémiste à court qu'on pourrait négliger.

La modicité de prix des lycées de l'État et le grand nombre des bourses en facilitent l'entrée. Et de ce que le latin serve au catholicisme, ce n'est pas une raison pour qualifier de clérical l'étude de l'antiquité païenne, toute rationaliste au contraire, et peu soucieuse des sentiments religieux.

6° *La surcharge de ses programmes.* — Cette surcharge n'est malheureusement que trop réelle : mais la faute en est à la réforme de 1902 et non l'enseignement secondaire classique.

Il ne doit pas être une encyclopédie, mais un école de raisonnement, de caractère et de goût. Il faut forger un instrument et non remplir un sac, surtout l'emplit à crever. Heureusement que l'oubli, le bienfaisant oubli, — pour ne rien dire de la paresse — vient dégager les cerveaux des amateurs indigestes !

À l'enseignement de 1902 a dispersé, disséminé, toisé, circulaire et encyclopédique » (Fagnieu), il faut substituer un humanisme aéré, donnant aux jeunes gens un style simple, clair, sincère et précis, reflète leur intelligence apte à comprendre et critique pour bien savoir, prévoir et user.

En terminant, je ferai remarquer qu'au lieu d'accuser le latin et le grec de faire tout le mal ou de le louer de faire tout le bien, il n'est que juste de critiquer la fâcheuse réforme de 1902.

C'est la manière qu'il faut modifier encore plus que les matières. La vraie méthode est de ne pas faire apprendre hâtivement et tout à la fois, surtout à l'âge de la croissance physique et intellectuelle. On affaiblit le cerveau en voulant le forcer.

La place importante que la société moderne réclame pour les sciences n'est pas nécessairement la première dans la suite de l'éducation.

(A suivre).

(1) Fagnieu, *Rev. des Deux-Mondes*, 25 août 1911. L'enseignement secondaire au Sénat.

(2) *Le Temps*, 31 juillet 1911.

(3) Henri Poincaré, *les Sciences et les humanités*. Fayard, 1911, p. 29.

(1) *Le Temps*, 17 août 1911.

(2) Et pourtant quels services rendrait aux savants le latin, langue scientifique universelle !

TRICALCINE

A BASE DE SELS CALCIQUES RENDUS ASSIMILABLES

RECALCIFICATION DE L'ORGANISME

**TUBERCULOSE**PULMONAIRE, OSSEUSE,
RÉNALE, PÉRITONITE
TUBERCULEUSERACHITISME, SCROFULOSE, DIABÈTE,
CARIE DENTAIRE**TRICALCINE**

A BASE DE SELS CALCIQUES RENDUS ASSIMILABLES

RECALCIFICATION DE L'ORGANISME



La Recalcification

(Méthode du Docteur FERRIER)

ne peut être assurée de façon

**CERTAINEMENT
& PRATIQUE**

QUE PAR LA

TRICALCINE

en Poudre et en Comprimés

(Dose : 1 cuillère mesure poudre ou 1 comprimé à chacun des 3 repas)

ATTESTATIONS

Monsieur,
Votre TRICALCINE nous donne des résultats vraiment très satisfaisants dans le service.

Nous vous remercions très reconnaissamment de nous en envoyer quelques échantillons de réserve.

Signé : Dr S. A. à l'Hôtel-Dieu, Paris.

Monsieur le Directeur,

J'ai le plaisir de vous annoncer qu'à la suite des excellents résultats obtenus chez plusieurs malades par l'usage de la TRICALCINE, je n'ai pu résister à en recommander l'emploi, non seulement aux "dentifrices", mais encore à quelques collègues pour leur clientèle.

De plus, je vous prie, Monsieur le Directeur, de bien vouloir m'envoyer, le plus tôt possible, deux flacons de TRICALCINE, pour mon usage personnel.

Veillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma parfaite considération.

Signé : Dr ROZIER

Monsieur,
Dans le Rachitisme, les consolidations lentes des fractures, comme aussi dans les fractures au cours d'une grossesse, dans la période de dentition, Certaines tuberculoses. Dans ces divers cas, j'ai recommandé avec succès la "TRICALCINE", et je continuerai à la faire parce qu'elle me donne de bons résultats. Je serais heureux de pouvoir procurer certains malades qui en auraient besoin sans avoir les moyens d'en user.

Veillez agréer, honoré Confrère, avec mes remerciements, l'expression de mes bons sentiments.

Signé : Dr ROGISTER à Chaineux (Liège, Belgique).

Monsieur,

J'ai été très heureux de constater les bons résultats produits par vos comprimés de TRICALCINE et je vous serais très reconnaissant si vous pourriez m'en faire expédier une boîte en pré médical contre remboursement.

Veillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Signé : Dr GAND Vincennes.

Monsieur,
Depuis quelque temps, nous employons dans notre Sanatorium votre "TRICALCINE" avec le meilleur succès.

Je suis, d'ailleurs, tellement content de son emploi, que je vous serais très reconnaissant si vous pourriez m'en envoyer quelques flacons pour mon usage personnel.

Remerciements et salutations.

Signé : FELICE LO HIANCO

Méd. Assistant au Sanatorium de Montana (Suisse).

Échantillons gratuits sur demande

LABORATOIRE DES PRODUITS SCIENTIA, 42, Rue Blanche, PARIS

**TRICALCINE**

A BASE DE SELS CALCIQUES RENDUS ASSIMILABLES

RECALCIFICATION DE L'ORGANISME

TRICALCINE

A BASE DE SELS CALCIQUES RENDUS ASSIMILABLES

RECALCIFICATION DE L'ORGANISME

LES THÉÂTRES OU ALLER -- LES PIÈCES A VOIR

OPÉRA. — MM. Messager et Broussan ont déjà établi le programme des galas du mois de mai: deux représentations de *Tristan et Isolde*, dirigées par M. Arthur Nikisch, avec M. Franc dans le rôle de *Tristan*. Deux représentations des *Maîtres Chanteurs*, dirigés globalement par M. Hans Richter. Un cycle de la *Tétralogie*, dirigé par M. Weingartner.

D'autre part, M. Caruso viendra chanter des ouvrages qu'il n'a jamais interprétés en Europe et M. Challaupin paraîtra dans le *Méphistofele*, de Boito.

OPÉRA-COMIQUE. — Toujours aimable et vivace, toujours tendre et passionnée cette *Manon* du Maître Massenet! Combien délicieuse à entendre, lorsqu'elle est interprétée par M^{lle} Geneviève Vix! Vraiment, cette charmante artiste est l'incarnation même de l'héroïne de l'abbé Prévost — au théâtre bien entendu! — Le cher et bon public de l'Opéra-Comique a fait un accueil chaleureux à tous les interprètes.

THÉÂTRE-FRANÇAIS. — Ce n'est plus M. de Féraudy, mais M. Bernard qui doit interpréter le principal rôle de *Boubouroche*, M. Silvain ayant définitivement renoncé, comme nous l'avons dit, à jouer le chef-peuvre de Cocturline.

Il reprendra également M. Lepic, de *Poil de carotte*. L'excellent artiste étudie aussi, depuis quelques jours, *Blanchette*, la belle pièce de M. Brieux.

ODÉON. — Au théâtre de l'Odéon les représentations de *David Copperfield* sont de plus en plus brillantes.

Tous les excellents interprètes de la création, Vilbert, aimant au possible, et la petite Maria Godard en tête, continuent à mettre

en valeur le comique et l'émotion intense de la pièce si originale de M. Max Maurey.

PORTE-SAINT-MARTIN. — La *Fiancée*, la belle et forte pièce de M. Henry Kistemæckers continue à faire salle comble et à provoquer l'enthousiasme du public, conquis par la puissance des situations et l'émotion intense qui se dégage d'un drame de saine humanité, pouvant être entendu et applaudi par tout le monde.

SARAH-BERNHARDT. — M^{lle} Sarah Bernhardt continue à répéter tout tranquillement *Elisabeth reine d'Angleterre* qui ne passera que lorsque le succès de *Lucrèce Borgia* sera épuisé, c'est-à-dire à une époque très lointaine.

CHATELET. — Voici les recettes réalisées au Châtelet pendant les fêtes du jour de l'an avec la *La Course aux Dollars*:
Dimanche 31 décembre 1911: matinée, 17,094 francs; soirée, 14,951 francs.

Lundi 1^{er} janvier 1912: matinée, 16,735 fr.; soirée, 13,900 francs.
Mardi 2 janvier: matinée, 16,302 francs; soirée, 10,689 francs.

Mercredi 3 janvier: matinée, 13,837 francs; soirée, 9,750 francs.

Jeudi 4 janvier: matinée, 17,146 francs; soirée, 7,861 francs.

Soit 138,045 francs en cinq jours!

THÉÂTRE ANTOINE. — Le succès de l'*Éternel mari* augmente à chaque représentation. Et l'on peut se rendre compte, par la qualité diverse des spectateurs autant que par leur nombre, que l'œuvre de MM. Alfred Savoir et Nozière passionne tous les publics. L'antériorité du premier acte, la fraîcheur du deuxième, avec ses ris et ses jeux, l'intensité

dramatique du troisième et enfin l'humanité si poignante du quatrième, constituent un spectacle attachant et curieux, dont l'intérêt ne cesse de se renouveler.

RENAISSANCE. — La *Petite Chocolatière* a retrouvé auprès du public parisien le même enthousiasme qu'autrefois. Les excrécités de Benjamin et les ahurissements de ce pauvre Paul Normand amusent toujours. C'est un spectacle rêvé pour tous ceux qui, après avoir déjeuné en famille, veulent passer agréablement ces après-midi de fêtes.

ATHÈNES. — *L'Amour en Cage* est le type le plus parfait de la pièce écrite exprès pour les soirs joyeux. De la gaieté, du rire, des décors ravissants, des costumes exquis, un dialogue vif et léger jusqu'à l'audace, des tableaux un peu libertins, et, pour finir, une pointe de sentiment, pas trop, juste ce qu'il faut pour s'en aller gentiment ému après avoir ri toute la soirée.

VAUDEVILLE. — Les *Sauterelles*, la vigoureuse satire dramatique de M. Emile Fabre, est applaudie tous les soirs au Vaudeville.

Un monde spécial de spectateurs pour qui les questions coloniales sont extrêmement passionnantes, y manifeste à chaque représentation son enthousiasme.

GRAND-GUIGNOL. — Nulle pièce n'est plus impressionnante que *l'Homme qui a vu le Diable*, le drame fantastique de M. Gaston Leroux, dont les péripéties provoquent d'abord l'inquiétude, puis l'angoisse, enfin la terreur la plus vive et la plus inexplicable. L'autre drame, *l'Alouette sanglante*, de M. Ch. Garin, met en scène des Chinois d'une barbarie effroyablement raffinée.

VARIÉTÉS. — Les *Favorites* ont de plus en plus la faveur du public.

Au plaisir d'entendre l'une des comédies les plus spirituelles et les plus fines de l'auteur déjà tant de fois applaudi au théâtre des Variétés s'ajoute encore l'attrait d'une mise en scène d'un luxe inouï, de toilettes pour lesquelles les plus grands maîtres ont fait de véritables prodiges.

GYMNASE. — L'action de la pièce de M. Henry Bernstein, *Le Mortel*, dont les répétitions ont commencé au Gymnase, sous la direction de M. Lucien Guitry, se passe dans un milieu d'une supériorité mondanité. Le premier acte se déroulera dans un décor très riche. Au fond, on apercevra la mer immensément bleue, la mer de la Côte d'Émeraude.

Au second acte, on sera transporté dans un intérieur, un salon luxueux et riche.

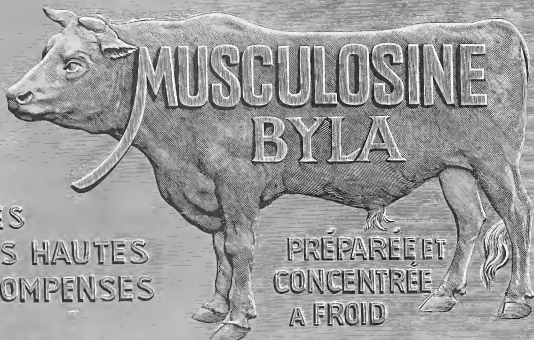
RÉJANE. — C'est devant des salles comblées, où l'éclat de la société parisienne et de la colonie étrangère se donne rendez-vous, que la *Reine Sans-Gêne*, de Rip et Bouquet, se joue tous les soirs avec un succès prodigieux.

M^{lle} Réjane, M^{lle} Marnac, Louise Bignon, Fontenay, M^{lle} Lamy, Grossmith, Balé, Praf, Prévoux, Blanche, etc., sont accueillis dans toutes leurs scènes par des braves inintermittants.

THÉÂTRE DES ARTS. — Les *Domino*, le *Chagrin* dans le *Palais de Han*, ces deux pièces constituent le plus joli spectacle et le plus artistique qui soit. L'exquise musique de Cooperin, les décors, les costumes, les masques de Maxime Dehomas et de René Piot, la perfection de l'interprétation, le charme des danses, voient tous les éléments d'un succès mérité.

TRAITEMENT DE L'ANÉMIE, NEURASTHÉNIE, TUBERCULOSE
SUC INALTERABLE DE VIANDE DE BOEUF GRÉGE
ASSOCIÉ AUX DIASTASES, OXYDANTES DU PLASMA SANGUIN DE BOEUF

Le Flacon
entier
8 Francs



Le Demi
Flacon
4 Fr 50

LES
PLUS HAUTES
RÉCOMPENSES

MUSCULOSINE
BIALLA
PRÉPARÉE ET
CONCENTRÉE
À FROID

DOSE MOYENNE
4 Cuillerées à
bouche par jour
pour adultes,
4 Cuillerées à
dessert pour les
enfants

ABSENCE TOTALE DE TOUS GERMES NOCIFS

LES ÉTABLISSEMENTS BYLAJEUNE GENTILLY-Paris

L'ARGENT QUI RAPORTE

Rubrique entièrement indépendante de l'Administration d'ÉCARTAPE, sous la direction de J.-H. CHARMEY

Une nouvelle année est l'une des rares occasions de la vie où l'on se souhaite quelque chose d'agréable. Permettez-moi de vous souhaiter, non beaucoup de bonheur (car ce n'est pas de mon ressort), mais plutôt beaucoup d'excellents placements et une augmentation sérieuse de vos revenus. J.-H. CHARMEY, 3, rue Jacquemont, Paris.

L'utilité du spécialiste.

Mon dernier article m'a valu un courrier volumineux de la part de lecteurs qui m'ont demandé des conseils extrêmement variés. Bien que les questions posées soient essentiellement différentes, elles ont toutes un point commun qui les rattache : toutes montrent l'utilité d'un spécialiste compétent et indépendant.

Et ceci n'est pas pour étonner. En regardant autour de vous, vous voyez des spécialistes partout.

C'est quel effet quand on achète quelque chose on qu'on fait une affaire, on ne s'en rapporte pas d'habitude au fournisseur ou au vendeur ; on met un mot on n'achète pas les yeux fermés.

Si l'on s'y connaît, on discute soi-même, on tâche d'obtenir un rabais, et l'on achète en connaissance de cause.

Si l'on ne s'y connaît pas, l'on a recours au spécialiste, à l'architecte pour faire construire une maison, à l'ingénieur-conseil pour une installation d'usine, à l'avocat pour des difficultés contentieuses. On s'enfonce soi-même de sages précautions.

Il n'y a rien, quand on s'occupe de placement d'argent, tout est renversé, on se croirait dans un monde nouveau ! Le capitaliste qui prenait un architecte pour l'aider à placer son argent dans l'achat ou la construction d'une maison, ne prend plus personne pour le conseiller dans l'achat d'un titre. Ou plutôt je me trompe, ce capitaliste à un conseiller ; et c'est ici où cela devient cocasse, car le conseiller n'est autre, le plus souvent, que la banque qui a

des titres à placer. Elle ne se fera pas faute naturellement de placer son papier à celui qui vient la consulter bénévolement ; et ceci est bien humain. On ne peut pas exiger d'une banque qu'elle recommande d'autres titres de préférence à ceux qu'elle émet.

Le capitaliste en arrive ainsi à prendre son fournisseur comme conseiller habituel de ses opérations de placement.

Mais, me direz-vous, cela n'offre peut-être pas grand inconvénient.

À ceci, je répondrai par le mot d'un grand journal financier au sujet d'une banque non moins grande, qui résume bien le point de vue développé :

« Il vaut mieux être actionnaire de la banque qu'être son client. »

« *A fortiori*, si vous n'êtes pas actionnaire... »

J.-H. CHARMEY.

LES ÉVÉNEMENTS DU MOIS

Le diagnostic en matière de placement est toujours difficile faute de renseignements ; pour y remédier, vous trouverez toujours ici des informations.

Les affaires extérieures vont assez bien et c'est suffisant pour la Bourse d'une part, et le développement des affaires d'autre part.

Mais l'argent est toujours cher. Le taux des reports a été très élevé, alors que l'on s'attendait plutôt à une baisse du loyer de l'argent. Le fait que le taux officiel de l'escompte dans les principaux pays n'a pas varié depuis septembre, bien qu'il soit au-dessus de la normale, montre que la situa-

tion commande encore certains ménagements.

Le *Chemins de fer de l'Est* vient de voir approuver par la Chambre, la convention de la dette contractée envers celui-ci. L'Est aura désormais la même liberté que possède la Compagnie du Nord pour la distribution de ses dividendes. La Bourse a accueilli cet événement par une hausse.

De même, la *Banque de France* en a fini avec la Chambre qui vient de prouver son privilège. Le contraire eût été fort regrettable.

Dyle et Bacalan montre des bénéfices en recul considérable : 179,165 francs, contre 103,000 francs précédemment.

Finances turques : Les recettes provenant des revenus concédés en garantie des dettes de la Turquie, se sont élevées pour les huit premiers mois de 1911 à 3.345.000 livres turques, contre 3.111.000 pour le même période de l'année précédente.

Les *Chemins Andalous*, dont les recettes augmentent régulièrement cette année, présentent une plus-value de 415.000 pesetas pour l'exercice qui va se terminer.

Le *Crédit Mobilier*, dont les bénéfices pour 1910-1911 ont été de 6.655.000 francs, distribue pour cet exercice un dividende de 35 francs comme précédemment.

Le *Nord-Sud* distribuera peut-être un dividende de 3 o/o : c'est du moins le bruit que font courir les optimistes.

Le *Crestrol* vient d'élever son dividende à 80 francs, contre 75 francs pour les trois exercices précédents.

Affaires nouvelles.

La *Compagnie Basco-Lorraine de Traction, d'Éclairage et de Force*, ayant son exploitation en Espagne, et constituée sous le régime des lois canadiennes, lance un emprunt obligataire en France et en Belgique.

Le *Crédit Financier Argentin* et la *Caisse Hypothécaire Canadienne* augmentent également leur capital-obligations. Les actions du *Casino de Trouville* ont été introduites sur le marché en Banque, dans le courant du mois.

La *Société Générale Immobilière de Sao Paulo* continue toujours le placement de ses obligations.

On fait beaucoup de publicité pour le lancement de l'action l'*Arsenic*.

L'OSÈLE Jo.

CORRESPONDANCE DE NOS LECTEURS

A. Z., Versailles. — Ne vendez pas en ce moment votre première valeur, vous retrouverez sous peu un meilleur cours. Par contre, le moment paraît bon pour vous défaire des deux titres russes que vous possédez.

R. 35, Saint-Paul. — Une valeur sûre est toujours spéculative pour le public, c'est à vous de voir si vous avez suffisamment d'estomac pour courir les chances d'une loterie.

A. B. A., — Je vous avec plaisir que vous avez suivi mon conseil, et que l'opération s'est heureusement terminée pour vous. J.-H. CHARMEY, 3, rue Jacquemont, Paris.

INSUFFISANCES THYROIDIENNE ET OVARIENNE
Troubles de la Ménopause et de l'Équilibre
Puberté.

THYROPOSE

Myxoedème OBÉSITÉ
Arthritisme, Rachitisme, Maladies de la Peau

Exclusivité garantie

Dépot : Laboratoire du Docteur FRAYSSE,
430, rue d'Aboukir, Paris et toutes Pharmacies.

REVUE INTERNATIONALE

ILLUSTRÉE

UN PEU DE TOUT

Revue de grand luxe, la plus belle et la moins chère

Abonnement d'essai de 3 mois. France : 2 fr. — Étranger : 3 fr.
Abonnement annuel. France : 12 fr. — Étranger : 18 fr.
162, Rue de Rivoli — PARIS

DOUBLE-LOTION D'ABEL GIBAND

ARRÊTE LA CHUTE DES CHEVEUX
PROVOQUE LA REPOUSSE

Culbille vulgaire, Pelade, Séborrhée grasse, Pityriasis (Pellicules)

Basé sur les travaux de l'École de l'Hôpital Saint-Louis, elle comprend 2 flacons, 2 lectures : L'UNE, antiparassitaire et excitante de la vitalité du cuir chevelu n'est autre que la lotion dite « excitante des Maîtres de Broca et de Saint-Louis » rendue « modulaire » par suppression de son odeur désagréable.

L'AUTRE, stimule l'activité de l'appareil pilo-sébacé et la vascularisation capillaire, c'est la lotion d'arrêt de la chute des cheveux et rapide. La repousse est assurée : pour peu qu'il persiste un vestige de baldé, placez :

Traitement complet (les 2 flacons) franco : 16 fr., au détail : 20 fr., par public (Étranger 20 fr. et 25 fr.).

Vente directe, pour Paris seulement : Pharmacie Vial, 20, rue de Châteaudun. — Les commandes de province et de l'étranger doivent être adressées à M. Giband, Pharmacien de 1^{re} classe, directeur du Laboratoire de préparation, à Sens (Yonne).

Voir page I nos deux Modes d'Abonnement

Rhumes, Laryngites,
Bronchites, Affections
Rhumatismales
Maladies de la Peau

EIGHEN-LES-FRANÇOIS

Eaux les plus sulfureuses de France

Traitement à domicile par 1/4, 1/2 et Bouteilles entières

LE D^r SUN-YAT-SEN, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE CHINOISE

Le plus vieux des empires, sans transition, vient d'adopter la forme la plus moderne de gouvernement.

Il suffit donc, aujourd'hui, d'une poignée de jeunes hommes pour renverser l'ordre des choses et galvaniser, par leur seule ardeur, les énergies de tout un peuple.

Parmi eux, la personnalité du D^r Sun-Yat-Sen se détache en plein relief. Né vers 1866, orphelin de bonne heure, il fut élevé, à Canton, dans le culte de la patrie, au milieu d'un foyer d'insurrection, par son oncle, un général qui prit part à la révolte des « Taiping ».

Sun-Yat-Sen dut s'exiler. Il vint à Londres où il fit ses études de médecine sans cesser pour cela de prendre part à la propagande des idées républicaines.

Sa tête fut mise à prix en 1896; en octobre de la même année, le ministre de Chine le fit appréhender au moment où il traversait Portland Place, et enfermer à la légation; Sun-Yat-Sen ne dut son salut qu'à un domestique de la légation qui prévint son ami, le D^r Cantlic; la police anglaise constata sans peine la violation du droit des gens dont Sun-Yat-Sen avait été la victime, et lord Salisbury fit auprès de la légation de Chine des représentations énergiques qui furent aussitôt suivies d'effet.

Le gouvernement chinois mit une seconde fois sa tête à prix et majora la prime de 1.250.000 francs. Sun-Yat-Sen n'en continua pas moins à combattre la monarchie mandchoue sans se soucier le moins du monde de sa sécurité personnelle.

En 1901, à Hong-Kong, des Mandchous croyant gagner la prime assassinèrent un de ses amis, nommé Yung-Kou-Ouan.



Le Docteur Sun-Yat-Sen, Président de la République chinoise, photographié à son passage à Paris

Après l'échec du mouvement boxer, en 1901, il quitta à nouveau la Chine où il était un instant rentré et visita les États-Unis. M. Ellis Barker qui le rencontra dernièrement à Victoria, dans la Colombie britannique, constata qu'il ne prenait aucune précaution et se promenait la nuit seul et sans armes. Sun-Yat-Sen lui déclara que son existence était désormais sans importance étant donné le progrès réalisé par les idées républicaines.

Il s'embarqua à Marseille le 25 novembre dernier, en compagnie du général anglais Homer Lea auquel les républicains confiaient la réorganisation de l'armée chinoise.

Sun-Yat-Sen est chrétien; c'est en même temps un collectiviste qui se réclame de Marx, d'Engels et de Henry George; son programme comporte la nationalisation du sol.

L'annonce des révolutionnaires russes, en effet, les révolutionnaires chinois ne sont point des mystiques. Ils ne sont pas en révolte contre la société. Ce sont simplement des bourgeois patriotes et libéraux, rompus aux affaires, et dont l'idéal n'annihile pas le sens pratique; industriels, commerçants, ingénieurs, les théoriciens extrémistes leur répugneraient.

La dernière lettre que Sun-Yat-Sen a écrite à ses amis de France en quittant Marseille pour la Chine, montre bien l'esprit ardent et pratique du leader républicain chinois.

Mes chers amis,

Il faut que vous soyez convaincus que notre devoir impérieux consiste à atteindre quatre buts,

- Renverser la dynastie mandchoue.
- Établir la République.
- Opérer la socialisation économique à l'aide des réformes agraires.
- Faire participer la Chine à la paix universelle.

INSTITUTION DES ENFANTS ARRIÉRÉS

Maison spéciale d'Education et de Traitement

EAUBONNE (Seine-et-Oise)

Directeurs : MM. A. LANGLOIS ³⁰, ancien Professeur de l'Université; Docteur M. de CHABERT, ancien Interne des Hôpitaux de Lille.

Établissement absolument spécial, fondé en 1847, répondant à toutes les exigences que réclament l'éducation et le traitement des anomalies intellectuels à tous les degrés :

- 1^o Dirigé à la fois par un éducateur et un médecin, dont la collaboration est constante, il est **médico-pédagogique**;
- 2^o Son organisation est **familiale**;
- 3^o Il ne s'adresse qu'à un **sexe (garçons)**;
- 4^o Il possède un nombre suffisant de **pensionnaires (une centaine)**

ce qui lui permet de donner à chacun d'eux le milieu le plus favorable à son développement ;

5^o Il a été construit entièrement en vue de sa destination dans un magnifique domaine de 10 hectares complètement clos, planté d'arbres séculaires, dominant la vallée de Montmorency et à proximité de la forêt.

Très grand confort. Bâtimens très spacieux permettant le classement rationnel des élèves; salles de jeux, salle de gymnastique avec appareils suédois. Installation hydrothérapeutique complète. Lumière électrique. Chauffage central, etc.

ALBUM PHOTOGRAPHIQUE ET NOTICE SUR DEMANDE

Stations d'Erment-Eaubonne à 1/4 d'heure de Paris (gare du Nord), et à 1/2 heure (gare Saint-Lazare)
Plusieurs trains par heure (150 trains par jour)

MM. les Directeurs reçoivent tous les jours, de 1 heure à 4 heures, excepté le dimanche et le Jeudi.

Téléphone : EAUBONNE, 23

Ce devoir est lourd pour vos jeunes épaules, mais pénétrez-vous de cette idée que nous n'accomplirons pas la révolution par un simple caprice. Elle sera une œuvre de longue haleine, et vous devez avoir la volonté bien ferme de ne vous laisser décourager par aucune difficulté.

Ne regardez pas en arrière; les insuccès passés ne doivent pas vous faire douter du succès présent.

Il nous faut de l'audace et nous dire que, même si nous ne réussissons pas aujourd'hui, nous aurons jeté la semence dont les générations prochaines recueilleront la récolte.

Nous devons maintenant déployer tous nos efforts. Si les circonstances nous favorisent, marchons avec hardiesse et rappelons-nous que, si elles nous sont contraires, nous si nous nous ne sommes pas reculer.

Si tous nos amis parviennent, la dynastie tatarie sera détruite et l'empire chinois renversé.

Dites bien à vos camarades qu'ils doivent avoir qu'une idée, qu'un espoir.

Adieu, ou plutôt au revoir. Je vous donne rendez-vous en Chine.

SUN-YAT-SEN.

Lors de son passage à Paris, Sun-Yat-Sen alla s'assurer du zèle de ses amis parisiens. Un collaborateur du *Temps*, qui vécut dans son intimité, en fait ce portrait :

Sous un de ces vestons, de coupe américaine, qui font les épaules extraordinairement carrées et augmentent la largeur du buste, debout à côté de son représentant quasi-officiel à Paris, M. Tchang, sans autre que quelques coups courts, bien entaillés, comme un jeune chinois qui se resspecte, Sun-Yat-Sen m'apparut de taille moyenne, mais énergique, trapu, singulièrement jeune pour ses cinquante ans, et de traits beaucoup plus « européens » que la plupart des Chinois. Il s'exprimait dans un anglais très correct, sans une ombre d'accent. Ce pur Chinois du sud, né dans la province de Canton, si les traits de sa face n'eussent

trahi son origine, on l'eût pris, à l'entendre, pour un Yankee de New-York ou de Chicago. Il me semble maintenant que cette impression, si forte qu'elle en était déconcertante, venait de la complète absence chez lui des gestes et des formules de la politesse chinoise. Et cela était si différent de ce que j'avais vu, au cours de mes vagabondages passés sur la vaste terre...

L'expression avait quelque chose de net, presque même d'austère. La seule manifestation extérieure qui fit encore sentir l'Extrême-Orient quand on posait une question à Sun-Yat-Sen était un sourire des yeux affable, déférent, délicieux, qui faisait entendre un assez long silence. Mais la réponse venait ensuite, claire, apparemment franche, dépourvue de toute circonlocution et de tout ornement. Il semblait ne rien cacher, ni sa complète entente avec les sociétés secrètes chinoises qui comptent, dit-il, plus de dix millions d'adhésifs, ni l'intention bien arrêtée de son parti de chasser la dynastie mandchoue, de constituer une république fédérative, d'instaurer même un socialisme mitigé assez semblable à celui de l'Américain Georges.

Et voici qu'à peine arrivé sur la terre chinoise, notre confrère devient le chef reconnu d'un empire de 400 millions d'hommes! Et Nankin, qui l'accueille en Chine républicaine!

Attendons-nous à une marche vertigineuse du progrès social, économique, militaire et scientifique en Chine. « Nous sommes plus âgés que vous de deux mille ans! » disait Sun-Yat-Sen au collaborateur du *Temps*.

A PROPOS DE LA MISSION DU DOCTEUR LEGENDRE

Comme épilogue à l'article paru dans notre numéro de décembre, nous publions volontiers, d'après le *Figaro*, une lettre du

docteur Legendre à sa femme, dans laquelle est racontée l'agression dont le lieutenant Dessirier et lui-même ont été victimes au Yunnan :

Le 35, à une heure du soir, à un kilomètre du marché fortifié de Hoang-Choui-Tang, nous étions attaqués par une bande de 200 à 250 Chinois, armés de fusils ou de sabres.

Nous avons essuyé plus de cinquante coups de feu sans une seule atteinte, mais nous avons été blessés grièvement par des coups de sabre à la tête et aux mains. Dessirier a eu la main droite mutilée et deux plaies à la tête, mais peu étendues, car il a été protégé par un turban. Quant à moi, j'ai reçu au sommet du crâne un violent coup de sabre qui a entamé les os de la voûte et causé une hémorragie abondante; il eût été mortel, si je ne l'avais en partie paré en saisissant de la main gauche la lame qui s'abaissait. L'index a été sectionné jusqu'à l'os et le pouce profondément taillé. Ces deux doigts sont depuis presque insensibles. Un coup de sabre destiné à me trancher le cou, n'a entamé que le col de ma veste, ayant glissé sur mes épaules dans une brusque effacement du corps. Un autre coup a tranché mon étau à cigarettes dans la poche-carnier.

Le convoi ayant été enlevé et ne possédant plus que les vêtements portés au moment de l'attaque, il a été impossible de nous penser convenablement. Les quelques chiffons mal-proprement donnés par les habitants ont été si insuffisants que j'ai dû passer ma tête recro mon mouchoir sale simplement trempé dans l'eau bouillante. Notre dénuement était abominable; toutes les complications étaient à craindre surtout avec des blessures à la tête. Heureusement la fièvre a disparu au bout de deux jours, nous laissant un peu affaiblis.

Comment avons-nous échappé aux forcenés qui nous ont attaqués à coups de sabre? Je ne vois qu'une explication: nous bêtes de bit affolés par les coups de feu et rebroussant chemin sont venues détourner l'attention des assaillants (quatre m'avaient attaqué à la fois) et provoquer chez eux le besoin immédiat du pillage. J'ai appris que des caisses

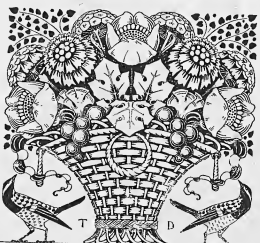


Central Photos
L'un des dieux qui bordent la route des Héros à Nankin, capitale de la Chine républicaine

L'ART DÉCORATIF

REVUE DE L'ART ANCIEN & DE LA VIE ARTISTIQUE MODERNE

DIRECTEUR : FERNAND ROCHES



ADMINISTRATION & REDACTION
4, RUE LE GOFF, PARIS (V)
TELEPHONE 205-02

L'ART DÉCORATIF est la plus vivante, la plus complète et la mieux illustrée des revues d'art françaises.

Envoi franco de numéros spécimens

ABONNEMENTS : 20 fr. par an (Voir Nos Primes, p. 1)

SEL de HUNT

Alcalin Type

Spécialement adapté à la Thérapieutique Gastrique
Dyspepsies, Gastralgies
Action sûre, Absorption agréable, Innocuité absolue

C'est grâce au Sel de Hunt que la Médication alcaline est devenue vraiment la Clé de voûte de la Thérapieutique Gastrique par sa forme de Sel friable. Il est un admirablement adapté à tous les besoins de cette Thérapieutique. Il remplace avec un avantage marqué tous les Alcalins simples ou composés. La Clinique montre qu'il ne peut être remplacé par aucun.

LABORATOIRE ALPH. BRUNOT, 16, rue de Boulainvilliers, Paris

Comœdia Illustrée

Revue Parisienne,
Théâtrale,
Littéraire,
Artistique.

Paraissant le 1^{er} et le 15
de chaque mois

Directeur : M. de BRUNOFF, 32, rue Louis-le-Grand, PARIS

Le Numéro : 50 centimes. — Abonnement : 12 francs par an.



Central Photo

Un des dixes qui bordent la route des bédouins à Naukin, capitale de la Chine républicaine

avaient été éventrés sur la route même. Nous avons ainsi gagné du terrain et réussi à atteindre Hoang-Chou-Tang épuisés, perdant du sang en abondance. Nos huit «diabls» d'escorte avec nos domestiques avaient été les premiers à fuir dans ce village. Un seul était resté avec nous: un Annamite. Il a lutté comme nous, mais moins vigoureux, a succombé. Il a été haché à coups de sabre, puis odieusement mutilé et dépoillé de tout vêtement. C'est le sort qui nous était réservé, et pire encore, si nous avions été plus vivants.

A Hoang-Chou-Tang, j'ai obligé le «pao tchen» à fermer les portes et j'ai rendu responsable de nos existences. Réfugiés dans la cour d'une misérable auberge, nous avons été réclamés plusieurs jours de suite par les rebelles qui voulaient à tout prix nous achever. Heureusement, l'entendite de ma cour certains propos sur ce qui se tramait et mon expérience de la Chine m'a permis de prendre le deuxième sort certaines précautions qui nous ont sauvé la vie. Cependant, à la fin, si nous n'avions pas été livrés, c'est grâce à une famille Chang, très influente et disposant de plusieurs centaines d'hommes armés.

Cette famille résista à toutes les menaces, a refusé de nous livrer, même au moment si critique où le chef de la rébellion, Tchong-lung-Tang, maître du pays, assiégeait la capitale, Ning-Yuan-Fou. Craignant une surprise dans l'auberge de Hoang-Chou-Tang, la famille Tchong nous enleva une nuit (31 octobre), pour nous installer en sa propre demeure, au village de Oua-Lao. Cette maison défendue par deux «tiao yang» (blockhaus) nous permettait de résister longtemps. Nous y sommes restés jusqu'au 8 novembre. Les rebelles ayant été battus (4 novembre) à Lou-Chan et le chef capturé, les régulars sont venus nous chercher le lendemain.

Nous avons été renus à Ning-Yuan par l'excellent P. Bourgain qui s'est dévoué tout pour nous, nous permettant de nous débarrasser de nos vêtements souillés de sang et surtout de notre linge rempli de vermine ramassée dans les couvertures de la

misérable auberge où nous sommes restés six longs jours dans la position de condamnés à mort.

Le Dr Legendre ajoute que tous ses bagages ont été pillés et que ses documents ont été perdus.

ERRATUM

Dans notre article du mois dernier sur l'Esperanto s'est glissée une petite erreur. C'est 1, avenue de Sceaux, à Versailles qu'est édité l'Esperanto-Manuel, de Chavet-Warrier, et son prix n'est que de 1 franc.

UN PRECURSEUR EN PARASITOLOGIE

Pierre-André Latreille était connu se contentant comme entomologiste. Ses contemporains lui avaient décerné le titre pompeux de Prince de la Science des Insectes, et avait inscrit ce titre sur le monument funéraire que la Société entomologique de France a érigé à son fondateur, au cimetière du Père-Lachaise, tombeau qu'elle a restauré en 1906.

L'historien de Latreille, M. Louis de Nussac, trouve aujourd'hui qu'il a été un précurseur dans l'enseignement de la parasitologie, soixante ans avant que cet enseignement ait reçu son nom officiel. Et c'est la revue spéciale, les *Archives de Parasitologie*, qui insère l'article où le savant est présenté à point de vue tout nouveau.

L'entomologiste a professé ce cours, en 1814, à l'école vétérinaire d'Alfort, dans des conditions bien en rapport avec la trame monumentée de toute son existence, depuis sa naissance.

Il était l'enfant naturel du général Baron

d'Espagnac, qui fut chef d'état-major de Maurice de Saxe à la bataille de Fontenoy, puis gouverneur des Invalides. Femme d'un officier en général... sa mère fut surprise par les douleurs de l'enfantement, dans la banlieue de Brive, patrie de son amant; elle se réfugia sous un pont orné d'une treille, dit la légende, et donna naissance à l'enfant qui fut aussitôt emporté par le médecin accouru pour délivrer la mère, placé en nourrice dans une campagne reculée du Bas-Limousin, Saint-Cernin de Larche (Corrèze).

Baptisé, à des prétextes de Pierre-André son nom de Latreille, souvenir de la treille natale, il n'en fut reconnu légalement qu'en 1814, alors qu'il avait déjà illustré depuis vingt ans, toujours dans les plus singulières circonstances... même traçiques.

Pour lui assurer un avenir, son père l'avait mis dans les ordres, mais qu'il eût la vocation, qu'il survécût la Révolution, qui l'envoya comme prêtre proscri par les pontons à Bordeaux. Il aurait certainement pas échappé à la fatalité, sans le trouvaient d'un insecte rare, sorti du plancher de sa prison, et apparemment conséquemment. *Acrobis* signifiant à la fois *mort* et *le savant* le fit parvenir au naturaliste Bory de Saint-Vincent, lequel arracha son sort le malheureux déporté dans le bateau qui le menait à la noyade. Toute sa vie, sa santé débile se ressentit de ces douloureuses épreuves.

Représenté à Brive, il fut encore beaucoup de peine à se faire rayer de la liste des émigrés où il avait été porté par erreur; et cependant, sur ces entrefaites, il publia *Le Précis des caractères génériques des insectes* (1795) qui devait révolutionner l'entomologie en fondant la classification s-

THERAPEUTIQUE PAR LES AGENTS PHYSIQUES

Hydrothérapie - Mécanothérapie - Electrothérapie - Massage - Rééducation
Rayons X - Radium - Air chaud - Lumière

ÉTABLISSEMENT
HYDROTHERAPIQUE
d'Auteuil

12, rue Boleau - Paris (XVI^e)

DOCTEUR J. OBEKTHUR, DIRECTEUR

Le plus MODERNE au point de vue du confort et de l'hygiène, le plus COMPLET au point de vue de l'installation physiothérapique

Maladies nerveuses. Affections chroniques de la nutrition (légers altérations vives suivant les cas et non exclusifs). Morphomanie.

ELECTROTHERAPIE, BAINS DE LUMIÈRE ÉLECTRIQUE, SYSTÈME BELLER et ROBINET, HYDROTHERAPIE sous toutes ses formes

ALLARD, Licencié des sciences physiques, 23, rue Blanche. Tél. 130-59.

CAPMAS, Saint-Philippe-du-Roule, 7; Rééducation, Massage; 2 & 4. Tél. 519-57.

DESMOULINS, Ancien interne des Hôpitaux de Paris, boulevard des Filles-du-Calvaire, 5; Électricité; Radiographie. Tél. 1020-23.

LANEL (Ch.-E.), rue Pierre-Chartron, 47
Électricité médicale; Gynécologie.

NOIRÉ (H.), Médecin-adjoint au Laboratoire Municipal, Hôpital Saint-Louis; Paradis, 2; Électricité.

PERRIER, Air chaud, Traitement de l'obésité, 69, boulevard Malesherbes. Tél. 536-49.

THERMES URBAINS (Champs-Élysées), 15, rue Chateaubriand, et 2, rue Lavoisier. Tél. 570-15.

Médecin-directeur-administrateur: D. Derecq.

Neurasibérie; Morphinomanie; Convalescences; Régimes.

Hydrothérapie; Mécanothérapie; Electrothérapie; Air chaud; Radium et produits radioactifs.

Buvette d'eaux minérales naturelles, froides ou réchauffées en étuves sèches à la température des Sources. (Abonnements pour la buvette.)

FABRICANTS D'INSTRUMENTS DE CHIRURGIE,
DE PRÉCISION, APPAREILS ORTHOPÉDIQUES

A. CLAVIERIE, 234, faub. Saint-Martin, Paris.

Le nouveau «MAYLOT CLARANS», ceinture idéale pour affections lombaires, Obésité chez l'homme et chez la femme.

COGIT (E.) et C^{ie}, boul. St-Michel, 36, Paris; Tél. 612-20.

Constructeur d'Instruments et Appareils pour les Sciences.

Fournitures générales pour Bactériologie et Micrographie.

Dépôt pour la France des Microscopes et des Jumelles à prismes E. Leitz.

COLLIN (anc. maître CHARRIERE), rue de Fabricant d'Instruments de Chirurgie, Physiologie, Anthropologie, Orthopédie, Prothèse, Bandages et Ceintures, Coutellerie fine.

Seul fournisseur titulaire de la Faculté de Médecine de Paris. Fournisseur des Hôpitaux et de l'Institut Pasteur.

Correspondants: Buenos-Ayres (Lutz et Schulz); Madrid (Ange Basabe); Copenhague (Camillus Nyro); Rio-de-Janeiro (Fernandes Malme et C^{ie}); La Havane (Jorge Fortun); Barcelone (José Calvo); Moscou (Machin et C^{ie}); Budapest (Garay, Samu et Tarsa).

KRAUSS (E.), 16, 18, 20, rue de Naples, Paris; Tél. 548-51.

Optique et Mécanique de précision. Les Centrifugeuses Krauss, nouveaux modèles, sont indispensables pour les analyses de sang, lait, pus, urines, crachats, matières grasses, etc. — A Main (1 et 2 vitesses); à Eau; Électriques (courant continu, courant alternatif).

Microscopes. Demander la Brochure spéciale gratuite.

LUER(F.) et Docteur W. WULFING-LUER(F.), boul. Saint-Germain, 104, Paris. Tél. 813-30

Fabrique d'instruments de Chirurgie et d'appareils de Médecine.

TROIS GRANDS PRIX. Catalogue sur demande: 1^o Spécial pour l'oto-laryngologie (1901); 2^o Spécial pour l'oto-rhino-laryngologie, l'aspiro-bronchoscopie (1911); 3^o pour la Chirurgie générale (1904).

RADIQUET DE MASSIOT, constructeur d'instruments pour les Sciences.

Fournisseurs des Hôpitaux et des Ministères de la Guerre et de la Marine; 11 et 15, boulevard des Filles-du-Calvaire.

HAUTE-FRÉQUENCE, Électricité Médicale. Tous cabinets de docteurs, hôpitaux, dispensaires, cliniques.

Appareils à distribution fonctionnant sur tous courants.

Publire Electrothérapie de Dr Guillemin.

Réducteurs du potentiel; Transformateurs statiques; Appareils faradiques et galvanostatiques.

Reconnaissements, Devis et Catalogue sur demande.

THERMOTHÉRAPIE, appareils de Dr Miramon de la Roquette, pour la pratique médicale courante.

Air chaud; Lumière. Helmreich, constructeur, fournisseur des hôpitaux à Nancy.

WICKHAM, Ancien externe des Hôpitaux de Paris, Hors concours. Membre du Jury, 15, rue de la Banque, Paris; Tél. 270-55.

FABRICATION DE BANDAGES HERNIAIRES. Appareils à pièces interchangeables, légers, confortables, d'une robustesse et d'une sécurité absolues. Le principe mécanique qui préside à leur construction leur donne une supériorité incontestable. Contention parfaite, souvent guérison.

Revue Spirite

42, rue Saint-Jacques, Paris
Abonnements: 10 fr. par an

Sommaire du Numéro de Décembre

Le Dramé de la vie (suite), GERARD. — Étude Physiologique (suite et fin), Prof. MORTONIK. — Pieters et sources, Chant d'hiver, Prof. C. MORTONIK. Réponse au «Fratricide», SERRAS. — Aimez-vous les uns les autres, BARROD. — Simple retonnerie à M. Valabréque. — Réponse, CHARLES RICOT. — Lettre ouverte de M. Pharasius à MM. Aguil et Chevrolat. — La Sociologie, GUYOT. — La Grande Enigme. — Prédications, Général H.-F. F. — Évolution des Sciences psychiques, M. J. — Nos dernières recherches théoriques sur l'âme humaine, POÉSIES.

*J'ai essayé d'acquiescer à quel
n'avait pu me léguer, un nom
et de la gloire, tout le honneur
De la carrière militaire lui fut
accusé, et j'ai obtenu, dans cette
de Jacques, tout le titre académique
que je pouvais ambitionner d'un non
sif d'opéra, valade-gabel, pieux exemple
De moi, et que votre nom paffe à la
postérité, tout d'autre appétit, ceux
que voyez avec plaisir et bien plus précieux
pour l'humanité!*

Latreille

Autographe de Latreille au sujet de son père naturel, le général baron d'Espagne

la méthode naturelle. Mais l'impression de ce livre, par les presses brivistes, qui est la fortune scientifique de son auteur, ne peut être assurée qu'avec le secours pécuniaire de sa famille qui ne pouvait avouer son origine adultérine. Il vivait d'ailleurs en servant de précepteur à l'un de ses neveux.

Appelé par Lamacr comme employé

auxiliaire pour ranger les collections du Muséum, obligé longtemps de travailler pour des libraires afin de compléter des appointements dérisoires, Latreille était enfin deviné, au bout d'un certain nombre d'années, l'aide naturaliste de ce professeur, quand ses relations amicales avec Guillaume Olivier, qui enseignait la zoologie, à Alfort, mais qui tomba malade, lui firent

accepter la suppléance de la chaire à l'École vétérinaire.

On était en 1814 et les élèves, entre deux leçons, allaient faire le coup de feu au cours de Charenton contre les alliés envahisseurs. C'est au milieu des alarmes de l'invasion que le suppléant fut titularisé par suite de la mort d'Olivier, avec qui il avait dû marchander ses cahiers de cours, tellement les temps étaient alors durs. M. de Nussac publia les curieux traités passés entre les deux amis que *Les Archives de Parasitologie* reproduisent en autographes hors texte.

Après quelques mois de professeur, Latreille fut obligé de démissionner, car on voulait lui imposer la résidence à l'École. Il habitait déjà le Jardin des Plantes où il suppléait Lamacr devenant aveugle, mais les malheurs de l'investissement de Paris l'y affaïmaient; pour subsister, il vendait à vil prix ses livres précieux, acceptait la charité d'un simple condonier. Nommé à l'Académie des Sciences, en remplacement de Pavyer, il n'avait pas de quoi se payer un habit!

Dans ces tribulations et ces infortunes, les malheurs savant fut cependant assez inspiré par son génie scientifique pour enseigner Alfort l'effet des parasites de l'organisme des animaux et des hommes, pour expliquer la biologie des vers intestinaux. Comme l'a dit M. Railliet,



Le buste de Latreille, au Père-Lachaise

MAISONS DE SANTÉ - INSTITUTS MÉDICAUX - CLINIQUES

MAISON DE RÉGIME DU
D^r CAUTRU,
Villa Borghèse, 20, boulev. Victor-Hugo.

MAISON DU D^r DEFAUT, 50, avenue du Roule (près la porte Maillot).
Tél. 508-30.
Médecine et chirurgie.

VILLA PENTHIÈVRE, à SCEAUX
(Seine). Tél. 12.

Maison de Santé et de Convalescence.
— Désignée comme experte au Tribunal civil de la Seine. Traitement des Affections mentales et nerveuses; traitement de la Neurasthénie, de la Morphomanie, etc. Hydrothérapie complète; électrothérapie. Médecin assistant: D^r Levert; Médecin-directeur: D^r H. Reddon.

— Chemin de fer: Paris-Sceaux (toutes les 45 minutes); Tramways: Champ-de-Mars-Sceaux-Château.

SANATORIUM DE BOULOGNE-SUR-SEINE, 145, route de Versailles. Tél. 604-41.

Maladies nerveuses et Intoxications (Traitement de la morphomanie).
D^r Paul Sollier et M^{lle} le D^r Alice Sollier.
Hydrothérapie, électrothérapie, Mécanothérapie, Psychiatrie.

ACCOUCHEMENTS (Maison d^r)
D^r Hartigh, à Migneaux-Polisy (Seine-et-Oise), informe ses confrères qu'il a transféré sa maison de santé en maison d'accouchements et de convalescence de 1^{er} ordre.

Il prend des pensionnaires à toute époque de la grossesse.

Confort, hygiène, bon air, grand jardin, prés forêt et en pleine campagne.
Renseignements sur demande.

INSTITUT MÉDICAL DES AGENTS PHYSIQUES, 23, rue Blanche. Tél. 130-59.

MAISON DE SANTÉ DU D^r GOUJON, 88, 90, 92, rue Picpus. Paris. Tél. 91-86.
Affections nerveuses et Maladies mentales.
Directeur: D^r Hugonin.

VILLA MOLIÈRE, Maisons Médico-chirurgicales d'Auteuil, 57, 61, 63, 65, boulevard Montmorency, Paris. Tél. 696-52.
Médecine, Chirurgie, Accouchements, Convalescence.
Ouvert tous les médecins et chirurgiens. Aliénés et contagieux non admis.

ENFANTS ARRIÉRÉS (Institution des), à Eaubonne (Seine-et-Oise). Tél. 23.
Maison spéciale d'Éducation et de Traitement.

Directeurs: MM. A. Langlois, ancien professeur de l'Université, et M. de Chabert, ancien interne des Hôpitaux de Lille.
Établissement absolument spécial, fondé en 1847, répondant à toutes les exigences que réclament l'éducation et le traitement des anormaux intellectuels à tous les degrés:

1^o Dirigé à la fois par un éducateur et un médecin dont la collaboration est constante, il est *médical et pédagogique*;
2^o Son organisation est *familiale*;
3^o Il ne s'adresse qu'à un *sex* (garçons);
4^o Il possède un *nombre suffisant* de pensionnaires (une centaine), ce qui lui permet de donner à chacun d'eux le milieu le plus favorable à son développement;

5^o Il a été construit entièrement en vue de sa destination dans un magnifique domaine de 10 hectares complètement clos, planté d'arbres séculaires, dominant la vallée de Montmorency et à proximité de la forêt.

MAISON DE SANTÉ DU D^r MEURIOT, fondée par le Dr Blanche, 17, rue Berton. Paris (16^e). Tél. 698-99.
Affections mentales et nerveuses.

CHATEAU DE FONTENAY-SOUS-BOIS (Seine), 23, rue Saint-Germain (Maison de Santé Rivet-Brière de Roismont). Tél. 18.

Établissement médical pour le traitement des affections nerveuses, des intoxications (des convulsions) (château) et des psychoses (pavillons).

Hydrothérapie, électrothérapie, radiographie.
Part. de 25,000 mètres; altitude 106 mètres. Médecin-directeur: D^r G. Duhamel; médecin-adjoint: D^r Médicis.
Les parents des malades et les visiteurs sont reçus tous les jours de 1 heure à 5 heures.

MAISON DE SANTÉ DE PICPUS, 8 et 10, rue de Picpus, et 138, boulevard Diderot, Paris. Tél. 939-83.

Médecin-dir.: D^r Pottinger; Méd.-adj. Dr Salin. Adultes: 1^o Établissement spécial (*maladies mentales et nerveuses*); 2^o Établissement hydrothérapie du Pavillon Charcot (pensionnaires et externes).

Pension et traité à partir de 10 francs.

SANATORIUM DE PSYCHOTHÉRAPIE, Château de Buttes, 12, avenue de Ceinture, à Créteil (Seine).

Direction médicale: D^r Berillon, 4, rue Castellane, Paris. — Tél. 224-01.
Direction administrative: M. Quinque, au Château des Buttes, Créteil. — Tél. 40.

Adultes: *Neurasthénie, psychasthénie, alcoolisme*. Paris, à partir de 300 fr. p. mois.
Enfants: *Arriérés, instables, nerveux*. Prix, à partir de 150 fr. par mois.

MAISON DE SANTÉ ET DE CONVALESCENCE DE SAINT-MANDÉ, 15, rue Jeanne-d'Arc, à Saint-Mandé (Seine). Tél. 934-03.

Directeurs: D^r Hercoet et Marfaing.
Affections nerveuses et Morphomanie (aliénés non admis): Cures de régime, isolement, sevrage; — Hydrothérapie, électrothérapie, psychothérapie.
Site charmant, au bord du bois de Vincennes, à la porte de Paris. Prix très modérés.

INSTITUT MÉDICO-PÉDAGOGIQUE pour le traitement et l'éducation des ENFANTS ANORMAUX des DEUX SEXES; 22, rue Saint-Aubin, à Vitry, près Paris. Tél. 539-76.

Fondé par Bourneville, en 1892.
Médecin-chef: D^r Paul-Boncour, ancien interne des Hôpitaux de Paris et de l'Asile-École de Bicêtre. Directeur pédagogique: Joseph Boyer, ancien instituteur de l'Asile-École de Bicêtre.

L'Institut médico-pédagogique est destiné à donner l'éducation physique, intellectuelle et morale aux enfants anormaux.
Le *recueil*: 1^o les enfants qui ont besoin de *méthodes individuelles*; 2^o les enfants intelligents mais affectés de *tics, vices de la parole, infirmités, déficiences morales*; 3^o les enfants à *compréhension lente et fatigue rapide*; 4^o les enfants *instables, arriérés, faibles d'esprit* à tous les degrés; 5^o les enfants atteints d'*affections nerveuses*.

Envoie la Notice illustrée sur demande.
MAISON DE SANTÉ DE SAINT-VINCENT DE PAUL, 138-144, route de Vienne, Lyon.

Maladies mentales et nerveuses (dames).
Médecin-directeur: D^r Carrier.
Vaste parc; villas, pavillons séparés.

fort inattendue, à la curieuse histoire du Prince de l'Entomologie, après avoir consacré à ses débuts un premier volume (1).

Ses collègues d'Algérie ont pour Latreille le plus grande estime, comme pour le reste ceux du Muséum; mais les professeurs de cet établissement ne purent que sur le tard, à la mort de Lamarck (1829), le faire nommer parmi eux, et ce ne fut, hélas! que pour quelques années seulement, car il mourut en 1853. Il avait, à sa nomination si tardive, dit ce mot mélancolique: « On me donne du pain, quand je n'ai plus de dents. » La postérité, toutefois, n'a cessé de confirmer ces titres de glorieux. Sa ville natale, Brive, lui a érigé un monument, à l'instigation de M. Louis de Nussac, et la Société entomologique de France, comme les zoologistes de tous les pays, célèbre à chaque occasion sa mémoire.

Les Archives de Parasitologie offrent maintenant une nouvelle matière pour reconnaître les divers éclats de son génie scientifique.

UN SPECTACLE D'HORREUR AUX FÊTES DU MOULOU, CHEZ LES BRABER

Ce n'est point ici le lieu de dire l'énergie, l'endurance, la valeur scientifique du marquis de Segonzac. Les derniers événements marocains ont mis en vedette l'une des figures les plus belles parmi celles des

(1) Les Débuts d'un savant naturaliste, « le Prince de l'Entomologie », Pierre-André Latreille, à Brive (1767-1798). — Paris, Steinheil, 1906.

conquistadors pacifiques que la France a lancés si généreusement sur la terre d'Afrique.

Son dernier livre, *Au cœur de l'Atlas*,

le livre qu'il en rapporta, *Voyages au Maroc*, et le mérite de l'explorateur.

Dans son œuvre hautement impressionnante et objective, M. de Segonzac ne dit pas

l'absence de tout ce qui constitue la vie même du civilisé fut sans doute une rude épreuve. Passant par l'humble serviteur du chérif, en compagnie duquel il voyageait, il ne recevait les plats à contrecœur qu'après que ses compagnons y avaient plongé leurs mains, et, selon la coutume, laissés égarer leur barbe. Lorsqu'il descendit au coustail de Fez, le soir de son retour, la tête rasée ceinte de la corde en poil de chèvre, la barbe broussailleuse, vêtu de la courte *hendjer* des montagnards, pieds et jambes nus, aucun Rifain ne l'eût reconnu, aucun Français ne l'eût reconnu pour un compatriote.

Nous reproduisons ci-dessous, à l'intention de nos lecteurs, la description d'une scène de frénésie chez les Aïssaoua, à l'occasion des fêtes du Moulou. Pareil spectacle a été décrit parfois dans un but purément littéraire, mais nulle description ne saurait atteindre en couleur celle que voici:

Pendant que les cavaliers faisaient parler la poudre, deux bandes d'Aïssaoua sont venues, avec bannières et reïta, donner une séance au chérif. Ce sont des foga (adhifs) du Tefleli qui vont à Meknès prier sur la tombe de Si Mhammed ben Aïssa, fondateur de leur ordre. Les nègres sont en majorité, il y a quelques femmes; on ne montre une petite fille qui n'a pas huit ans.

Tous ces pauvres détraqués, épileptiques, convulsionnaires, nous ont paru le répugnant spectacle de leurs hystéries mystiques. On a dû doubler la garde du camp, tant il n'est personne qui n'ait assisté à affreux exercices qui tiennent de la jonglerie et du prodige. Ceux-là n'ont pas l'ouïllage de leurs frères d'Algérie et ils ne brûlent pas de parfums forts dans des



Lévy Durrmer. — Les Aveugles de Tanger. Clébi du *Journal du Nord*

est présent à toutes les mémoires. Antérieurement, au prix de mille dangers, l'auteur avait parcouru le Rif et le Maroc septentrional. M. Etienne, chef du parti colonial français, apprécie en ces termes

un mot des dangers qu'il a courus ou des misères qu'il a endurées. Mais ceux qui savent les conditions qu'impose le voyage sous un déguisement musulman, dans ces parages, les imagineront sans peine. Plus encore que le péril de tous les instants,

TRAITEMENT DE

l'Arthritisme et de la Dyspepsie par l'Eau de



Un Verre le matin à jeun

Un Verre une heure avant le Déjeuner

Un Verre une heure avant le Dîner

Le reste de la bouteille consommé aux Repas

Toutes Pharmacies ou s'adresser à M. CHAMPETIER, à Vals-les-Bains (Ardèche)

REVUE INTERNATIONALE de MÉDECINE et de CHIRURGIE

Publiée sous la direction de MM. : Paraisant le 10 et le 25 de chaque mois
 BALZER, Membre de l'Académie de Médecine, Médecin de l'Hôpital Saint-Louis.
 BAZY, Chirurgien de l'Hôpital Broca.
 CHIFFARD, Membre de l'Académie de Médecine, Médecin de l'Hôpital Cochin.
 J. COURNOT, Professeur à la Faculté de Médecine, Médecin des Hôpitaux de Lyon.
 DEBIL, Chirurgien agrégé à la Faculté de Médecine des Hôpitaux de Bordeaux.
 FABRE, Coordonneur des Hôpitaux, Professeur de Clinique obstétricale à la Faculté de Médecine de Lyon.
 GADCHER, Professeur à la Faculté de Médecine de l'Hôpital Saint-Louis.
 GAUSSEI, Professeur agrégé à la Faculté de Médecine, Médecin de l'Hôpital-Sanatorium de Montpellier.
 GILBERT, Membre de l'Académie de Médecine, Professeur à la Faculté de Médecine de l'Hôpital Broca.
 GIVOT, Professeur agrégé à la Faculté de Médecine, Chirurgien des Hôpitaux de Bordeaux.
 HATTELI, Professeur à la Faculté de Médecine de l'Académie de médecine.
 LABOULEY, Professeur agrégé, Chirurgien des Hôpitaux de Lyon.
 LANDE, Professeur à la Faculté de Médecine, Médecin des Hôpitaux de Bordeaux.
 LAURENS, Professeur agrégé, Médecin de l'Hôpital Lariboisière.
 LEGUÉ, Professeur agrégé, Chirurgien de l'Hôpital Lariboisière.
 VILLEMIN, Chirurgien à l'Hôpital Broca.
 WALTER, Professeur agrégé, Chirurgien de l'Hôpital de la Pitié.
 Administration et Publicité : A. ROUZAUD, 41, rue des Ecoles, PARIS. — Télégrammes : 830.03
 Rédacteur en chef : R. MILLON. — Secrétaires de la Rédaction : Ch. ESMONET et R. JONGIS
 Prix de l'abonnement annuel : France et Colonies : 10 fr.; Étrangers : 8 fr.; Étrangers : 12 fr.; Étudiants : 6 fr.;
 le Service GRATUIT de DEUX MOIS sera fait à tous les Docteurs ou Étudiants qui en feront la demande.

LE PROGRÈS MÉDICAL

RÉDACTEUR EN CHEF : Maurice LOEPER, Professeur agrégé, Médecin des Hôpitaux
 DIRECTION SCIENTIFIQUE :

BOURGEOIS, Oto-Rhino-Laryngologiste des Hôpitaux.
 CHROLAS, Chirurgien des Hôpitaux.
 CLERCQ, Médecin des Hôpitaux.
 JEANNIN, Professeur agrégé, Accoucheur des Hôpitaux.
 LENDRANT, Professeur agrégé, Chirurgien des Hôpitaux.
 OPPENHEIM, Médecin de la Maison départementale de Nanterre.
 PAUL-BOUCOUR (G.), Médecin de l'Anniel, Méd.-Péd.-Poullaud, Ophthalmologiste des Hôpitaux.
 FLANDRO (F.), Médecin des Hôpitaux.

ADMINISTRATION : Aimé ROUZAUD
 ABONNEMENTS : France et Colonies : 10 francs Pour les Étudiants : 5 fr. — Union postale 12 fr.
 Prime gratuite à nos abonnés :
 MEDICIS — Belle édition des Érudits et des Praticiens (Grand-in-8° de 1200 pages.
 Galien et Brequet, non plus qu'après le prix d'achat de 3 fr. Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois.
 41, RUE DES ECOLES PARIS (5^e) — Téléphone : 830.03

Le Progrès Médical comprend chaque semaine : Un ou deux articles originaux ou revue générale. Une clinique médicale ou chirurgicale. Un article de médecine pratique. Un bulletin d'actualité. Une consultation médicale avec formules. Un répertoire raisonné des travaux récents. Les comptes rendus des Sociétés savantes. Les actes de la Faculté et les nouvelles officielles, etc. etc.

Un Service GRATUIT de DEUX MOIS sera fait à tous les Docteurs ou Étudiants qui en feront la demande.

casolettes; ils n'avaient ni clous ni verre cassé; ils n'ont ni poignards ni lances, mais ils sont autrement farieux et plus dangereux pour les spectateurs.

Ils sautent côte à côte, à pieds joints, avec une singulière flexion des genoux, un balancement de tête affolant et cette répétition caractéristique du nom d'Allah, pendant que le tara et la relia font rage. Les moqadems les ont formés sur deux rangs, dos à dos. De loin en loin la musique s'arrête et les danses inconscientes continuent mécaniquement, et comme malgré eux, leurs démons et leurs invocations.

Ils se croient métamorphosés en bêtes: leurs mugissements et lancent des coups de griffe dans le vide; d'autres bondissent à quatre pattes; un nègre qui se croit transformé en chameau brouille glougloument de sa bouche sanglante, des cactus épineux; un autre se croit panthère et se jette sur une spectatrice; un autre encore a ramassé un bloc de bois et s'en est frappé si furieusement le ventre et la tête qu'on a peine à le ramener. Sans cesse il se produit des crises d'épilepsie ou d'hystérie, des convulsions folles. Les moqadems se précipitent, emportent la victime ou terrassent le farouche.

Ce spectacle horrible est accompagné d'une ritournelle étourdissante, tétrebrante, martelée de coups de tara toujours plus rapides, plus trépidants, qui donne le vertige.

Cette musique exerce un effet d'hypnose sur les foyers. Un de nos serviteurs, un grand nègre d'une trentaine d'années, est Aïssouf. Dès qu'il entend la relia, il devient fou, il accourt sous ma tente et supplie qu'on lui bache les oreilles, qu'on l'enlève aussitôt sous les couvertures, qu'on le retienne.

À la fin d'un instant il se relève, les yeux démesurément ouverts, sous l'empire d'une véritable fascination hypnotique, boucalle ce qui l'entoure, met ses vêtements, court se joindre aux adeptes et eux jusqu'à ce qu'il tombe. Car il faut, disent les Aïssouf, que le khous (membre de la confrérie) ne passe par tomber de délice ou de fatigue,



Clément Rivin des Français
Le margarin de Segonzac, dont nous reproduisons ici la description des flots du Moudoud

sans quoi il porterait le lendemain la peine de ses pieuses fureurs. C'est pourquoi les séances se prolongent parfois indéfiniment autour d'un unique acteur plus résistant que ses frères.

Le comble de l'horreur fut le repas des

fauves. Moutly Ali leur fit donner un mouton vivant. Un moqaddem l'égorgea et bondit en arrière.

Ce fut alors une raée insensée de tous ces malheureux sur cette bête panateline. En un clin d'œil elle fut déchirée, écarriée, des débris d'entrailles volèrent, chacun moût à pleines dents dans ces chairs fumantes, traîna à poignées des lambeaux de viande; la petite fille lapait les flaque de sang, une femme arracha un œil et le mangea.

Une demi-heure plus tard, les foyers, barbouillés de sang, avaient repris leur danse, coude à coude, sur deux rangs qui se retournaient le dos; chacun brandissait un débris de mouton, un os saignant ou un morceau de peau et, par instant, le mordait encore rageusement.

LA BAGUE FATALE

La reine d'Espagne vient d'avoir un geste courageux qui impressionne vivement les populations. Elle a repris dans le coffre royal une bague réputée pour porter malheur à tous ceux qui l'ont passée à leur doigt.

C'est Alphonse XII qui, au moment de son premier mariage avec la princesse Mercédès, fille du duc de Montpensier, offrit entre autres présents à la jeune souveraine cette bague, espèce de souvenir intime donné pour ainsi dire en dehors de la vie officielle.

La reine ne quitta pas ce bijou, et ne tarda pas à mourir. Alphonse XII remit alors la bague à sa grand-mère, la reine Christine.

Peu de temps après, celle-ci mourut à son tour et le bijou échut à l'infante del Pilar, sœur du souverain. L'infante mourut quelques jours plus tard.

Pour la troisième fois, la bague revint au roi, qui la donna alors à l'infante Christine, sœur de la reine Mercédès et

second fille du duc de Montpensier. Trois mois après, l'infante était morte.

Enfin, le roi se fit remettre une troisième fois l'anneau si tristement fameux et voulut le porter.

Il ne survécut pas longtemps. C'est cette bague que la jeune reine d'Espagne ne craint pas de porter. Espérons que son geste mettra fin à la funeste série.

LE SPORT ET L'AMOUR

« Le développement actuel de la vie sportive est-il de nature à provoquer une crise de l'amour? »

Telle est, on le sait, la question d'un intérêt si immédiat que le *Gil Blas* a posé à certaines personnalités du monde des lettres et des sports.

Les deux réponses qui suivent nous ont semblés les plus caractéristiques.

M. HENRI CHERVET, dont le dernier livre *Escarmouches pour la Tradition*, précise le caractère d'écrivain joliment combattif, est l'auteur de la première :

L'amour, en ce qu'il est un des plus certains parmi les instincts qui s'imposent à l'activité de l'espèce humaine — et des autres — n'a rien à craindre, semble-t-il, d'aucune concurrence.

Mais distinguons un peu, je vous prie, ce qu'entendez-vous par ce mot divin: l'Amour? Et quelle région de la carte du Tendre croyez-vous que le goût et la pratique du sport puissent morceler fâcheusement? A vrai dire, je ne pense pas que son empire s'en trouve réduit jamais.

Le sport achève, suivant la vieille formule latine, à nous faire des esprits sains dans des corps sains. Il est l'ennemi des débilités, des puerilités et des perversités malades.

Le goût du sport nous a débarrassés de ces amours « esthètes » qui fleurissent, il y a quelques années, sous toits alangés de chlorose, parfumés d'écber et d'opium. Parlez-

ERNEST FLAMMARION, EDITEUR
26, Rue Racine, Paris

Histoire de France complète par l'Image

Par ARMAND DAYOT, Inspecteur Général des Beaux-Arts

- Le Moyen Age**
 - La Gaule romaine. Les Invasions
 - Le Règne féodal. La Royauté
 - D'après d'anciens documents.
 - 15 fascicules in-4° oblong.
 - Prix de l'ouvrage complet. Broché. 10 fr.
 - En reliure amateur spéciale. 15 fr.
- La Renaissance en France**
 - De Charles VIII à Louis XIII
 - D'après les documents du temps
 - 20 fascicules in-4° oblong.
 - Prix de l'ouvrage complet. Broché. 15 fr.
 - En reliure amateur spéciale. 20 fr.
- Louis XIV**
 - 600 illustrations d'après les documents de l'époque.
 - 20 fascicules in-4° oblong.
 - Prix de l'ouvrage en un volume. Br. 15 fr.
 - En reliure amateur spéciale. 20 fr.
- De la Régence à la Révolution**
 - Journalées révolutionnaires
 - La Vie Française au XVIII^e siècle
 - Ouvrage ill. d'après les documents de l'époque.
 - 22 fascicules grand in-8° oblong.
 - Prix de l'ouvrage en un volume. Br. 15 fr.
 - En reliure amateur spéciale. 20 fr.
- La Révolution française**
 - Constituante. Législative. Convention. Directoire
 - Environ 1000 planches d'après les documents du temps. — 31 fascicules grand in-4° oblong.
 - Prix de l'ouvrage en un volume. Br. 20 fr.
 - Relié amateur, maroquin, plaque or. 25 fr.
- Napoléon**
 - Illustré d'après des peintures, sculptures, gravures, objets, etc., du temps.
 - 22 fascicules in-4° oblong.
 - Prix de l'ouvrage en un volume. Br. 15 fr.
 - En reliure amateur spéciale. 20 fr.
- La Restauration (Louis XVIII - Charles X)**
 - 554 figures d'après l'image du temps.
 - 15 fascicules grand in-4° oblong.
 - Prix de l'ouvrage complet. Broché. 10 fr.
 - En reliure amateur spéciale. 15 fr.
- Le Second Empire (1830-1870)**
 - Environ 1000 gravures d'après les documents de l'époque.
 - 22 fascicules grand in-4° oblong.
 - Prix de l'ouvrage en un volume. Br. 15 fr.
 - Reliure amateur, plaque. 20 fr.
- L'Invasion. Le Siège. La Commune**
 - Suite au Second Empire
 - Environ 1000 gravures d'après les documents du temps.
 - 23 fascicules grand in-4° oblong.
 - Prix de l'ouvrage en un volume. Br. 15 fr.
 - Reliure amateur, plaque. 20 fr.

HISTOIRE CONTEMPORAINE PAR L'IMAGE

Ouvrage illustré d'après les documents du temps. — 23 fascicules grand in-4° oblong (1789-1872)
Prix de l'ouvrage en un volume. Broché. 15 fr. — Reliure amateur, plaque. 20 fr.

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

moi d'un bel assaut d'épée, d'une vigoureuse partie de foot-ball, après quoi vous me direz s'il vous récré d'arrêter vos regards sur une créature exsangue, anémisée et plate. L'homme de sport dans l'objet qui le charme apprécie la belle ordonnance d'un corps harmonieux et d'une âme normale.

La pratique du sport n'influe pas seulement sur notre idéal amoureux. Il y a lieu d'espérer qu'elle contribuera, en fait, à améliorer un peu, à la longue, notre malheureuse race humaine ; et les hommes et les femmes, vivant plus hygiéniquement, bûts plus athlétiquement, seront sans doute plus aptes à l'amour et à la procréation.

Santé morale, santé physique, le sport nous acquiert tout cela. Décidément, l'amour — le vrai — n'a qu'à gagner.

M. LOUIS PAYEN/le jeune auteur de plusieurs tragédies représentées à Béziers qui va voir représenter les *Esclaves*, et à Nîmes, où tout récemment encore on acclamait *La Victoire* et *Sisira*, est un fervent de la beauté païenne, sœur de l'Amour. Il ne s'inquiète donc point de voir la vie sportive rendre aux adolescents la vigueur et l'harmonie des formes :

Mon cher confrère,

Je ne crois pas que le développement de la vie sportive puisse amener une crise de l'amour. J'aimerais au contraire la voir s'intensifier encore et reprendre dans l'éducation de la jeunesse la belle place qu'elle occupait dans la Grèce antique. Les gymnases et les palestres surpassaient, vous le savez, en beauté et en grandeur tous les autres édifices ; dans l'éphébie, le corycèe, l'apodytère, le xyste, les jeunes gens développaient harmonieusement leur corps, tandis que les rhéteurs et les philosophes instruaient leur esprit et que les artistes cherchaient auprès d'eux l'inspiration féconde.

Nulle race antique ne fut plus belle que la grecque, ne vova un culte aussi fervent à la

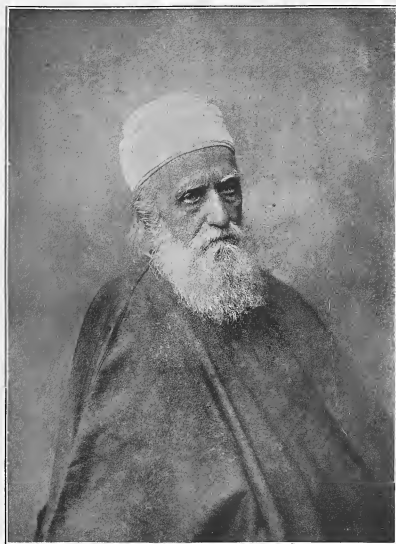
beauté des formes humaines et ne donna mieux à l'amour toute sa saine signification. L'amour, chez les Grecs, reste pur et noble parce qu'il naît dans la clarté et qu'il devient, suivant le libre vœu de la nature, l'union de deux êtres qui se sont sculptés à l'image des dieux.

Plus tard, lorsque le christianisme aura fait regarder le corps humain comme un instrument de perdition, quand les jeux physiques seront abandonnés, l'amour aura quelque chose de louché, de douteux, deviendra au moyen âge le fruit défendu, le péché, et abrètera sous son aile attristée toutes les gaillardises, les petites et les grosses saletés, les rêves déréglés d'imagination surchauffées.

Il ne peut donc que me plaire de voir la jeunesse actuelle revenir à la tradition antique et rendre ainsi peu à peu à l'amour plus de franchise et plus de beauté.

UNE RELIGION D'AMOUR :
LE BÉHAÏSME

Le passage du prophète persan Abd-ou-Baha en Europe a produit une impression si forte que nous sommes tout naturellement conduits à lui consacrer quelques lignes. Le médecin ne peut en effet demeurer étranger au retour présent qui se fait sentir à l'idéalisme. Les phénomènes de psychologie religieuse ont un intérêt capital pour qui sait y attarder son esprit. Chacun de nos lecteurs connaît notre libéralisme d'opinions. Les lignes qui suivent sont d'ordre purement documentaire. Les idées pour lesquelles le beau vieillard persan a entrepris son long voyage par le monde ne sont pas celles du fondateur d'une simple secte nouvelle, mais d'un véritable et important embryon de Religion Universelle. Ses aspirations sont non seulement des plus élevées, mais aussi susceptibles d'une réalisation pratique et immédiate.



Cliché du *Times*

Le prophète persan Abd-ou-Baha, fondateur du Baháisme, Religion universelle basée sur l'Amour

LE SOU MÉDICAL

Ligue de protection et de Défense professionnelle

Nous croyons devoir attirer l'attention des lecteurs d'*Æsculape*, à l'heure où de toutes parts le corps médical est en butte aux poursuites, risques professionnels, revendications arbitraires de toutes sortes, sur le *Sou Médical*. Tout médecin doit en faire partie.

Le Sou Médical, ligue de protection et de défense professionnelles fondée en 1897, est

destiné à couvrir ses adhérents contre tous les risques professionnels et prend en outre la part la plus active à la défense générale des intérêts médicaux, ce proposant de traduire par des actes les prédictions du *Concours Médical*.

Pour la protection individuelle de ses membres, il est intervenu dans plus de 10.000 affaires : procès devant toutes les juridictions (y compris la Cour de Cassation, le Conseil d'Etat et le Tribunal des Conflits), litiges, revendications, arbitrages, consultations, etc. Pour les luttes d'intérêt général, il marche d'accord avec le *Concours*, l'U-

nion des Syndicats, l'Association Générale des Médecins de France, etc.

Récemment, il a été créé une caisse de garantie destinée à garantir ses membres en outre des frais du procès jusqu'à concurrence de 2.000 francs contre les dommages-intérêts qui pourraient leur être intentés en raison des faits cliniques et thérapeutiques accomplis dans l'exercice de leur profession, et dès maintenant, cette caisse est dotée de ressources suffisantes pour lui permettre d'envoisier tous les aliés.

Faut-il ajouter que tous les aliés possibles sont donnés, toutes les démarches sont

faites en vue de rendre des services extra-professionnels ?

Pour être membre du Sou Médical, il faut être membre d'un Syndicat ou d'une Association Médicale ou bien être présent par deux ou trois frères déjà membres du Sou Médical.

La cotisation annuelle est de 20 francs comprise la participation à la caisse de garantie.

Les membres ne sont admis qu'après envoi de leur adhésion et paiement de la cotisation. Envoyer adhésions et demandes de renseignements aux *Concours Médical*, 132, faubourg Saint-Denis, Paris.

AFFECTIONS du FOIE, CONSTIPATIONS OPINIÂTRES, EMBARRAS GASTRIQUE, PLETHORE

Véritables

Tablettes Carlsbad

A BASE DE SELS NATURELS DE CARLSBAD

Remède unique, Spécifique idéal de la Constipation ne produisant jamais l'accoutumance et convenant à tous les âges

Mode d'emploi

Dose Laxative. — 1 à 2 Tablettes à n'importe quel moment de la journée.
Dose Purgative. — 2 à 3 Tablettes le matin à jeun avec un bol de thé.
Pour les Enfants, la 1/2 dose.

La Boîte 1 fr. 60

N.-B. — *Bien croquer*
la Tablette

Laboratoire de Pharmacologie CH. FUCHS, 63, Rue Darnémont, PARIS

Lauréat Ancien Interne des Hôpitaux et Membre de la Société Chimique

Dépôtaires en Gros : PIOT et C^o, 117, Rue Vieille-du-Temple, PARIS

depuis la disparition du douzième *Iman*, M. Revel dans le *Théopha*, c'est-à-dire douzième envoyé de Dieu sur terre, en 1844, les Persans appartenant au rite *Chite* désolaient de n'avoir plus parmi eux de représentant divin. Toutefois, en 1844, un homme s'annonça comme étant *Iman* et prit le nom de *Bab*. Le nombre de ses disciples ne tarda pas à augmenter, mais sa parole d'amour fut au début comotée au point qu'il fut emprisonné et mis à mort. Sa doctrine lui survécut et, notamment, dans la personne de Baha-oul-Lah, qui prit bientôt une influence considérable sur ses coreligionnaires. En 1869, il fut exilé dans l'enceinte d'une forteresse de Saint-Jean-d'Acree. C'est là que le mouvement se développa et s'étendit dans le monde entier. Baha-oul-Lah mourut en 1892 et ce fut son fils, Abd-oul-Baha qui lui succéda, celui même que nous entendimes à Paris, en novembre dernier.

C'est une belle physionomie de patriarche, cœur pur, à la parole réfléchi et imagé. Abd-oul-Baha est aussi un simple et nous entendons par là qu'il est loin de s'imposer comme un maître tout-puissant; il ne se contente ni pour un sage ni pour l'unique médiateur entre Dieu et les hommes, il appelle chacun avec une bonhomie cordiale à se débarrasser de ses doctrines et à vivre en fraternité.

Baha-oul-Lah, c'est-à-dire la fraternité des races et des religions; la guerre doit être abolie, un conseil international et permanent doit régler les différends entre les nations. Tout homme doit travailler. Toute œuvre durable dans le but de servir est un acte de dévotion envers le Créateur.

Les pratiques ascétiques et la vie d'extase sont interdites; l'occasion de travailler doit être fournie à tous. Les pratiques ascétiques et la vie d'extase sont interdites; l'occasion de travailler doit être fournie à tous. Les pratiques ascétiques et la vie d'extase sont interdites; l'occasion de travailler doit être fournie à tous.

La monogamie est de rigueur. L'éducation égale pour tous — garçons et filles — est de rigueur comme étant un devoir religieux; les aînés doivent instruire les jeunes.

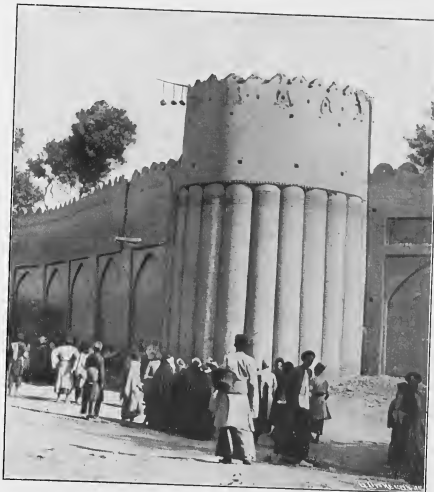
Égalité de droits pour l'homme et la femme.

Abd-oul-Baha reçut dans tous les milieux libéraux (scientifiques ou religieux) un accueil sympathique. Les *Théopha*, en particulier, virent dans la doctrine qu'il défend les principes essentiels de leur propre doctrine.

Déjà à Londres, l'archevêque Wilberforce, chapelain du Parlement, le distingué neveu du cardinal Manning, avait, au grand scandale des orthodoxes, invité Abd-oul-Baha Abba à monter les degrés de la chaire de saint John à Westminster; et déjà, parait-il, les universités et les municipalités des principales villes des États-Unis se sont jointes aux fabriques des églises pour lui demander de leur faire l'honneur d'une visite.

À Paris, chez des protestants libéraux, on put voir côte à côte et entendre deux hommes comme le pasteur Wagner et ce Persan qui a passé soixante ans de sa vie en prison ou en exil pour sa foi. Après avoir salué respectueusement l'hôte qu'il recevait, le pasteur Wagner lut et commenta avec une rare élévation le passage de la prière sacerdotale: « Afin que tous soient un... » puis il donna la parole à Abd-oul-Baha.

En d'harmonieuses phrases qu'un interprète traduisait au fur et à mesure, ce dernier dit alors le danger des dogmes surannés et des pratiques rituelles. Ceux-ci font perdre de vue le but et la signification de la religion qui est d'unir tous les hommes dans la recherche de la vérité, et l'unité fondamentale de toutes les religions qui ne doivent jamais se trouver en contradiction avec la science, mais bien avec l'ignorance; il exhorta les hommes à cesser les querelles et les luttes fratricides pour tâcher de résoudre les problèmes



Cliché Revue des Français

La Citadelle de Chiraz, bâtie sous Nasr-é-Din (1890), toute en torchis

(Remarquez au sommet trois têtes de criminels récemment décapités). Quelle débâcle de l'art persan, quand on la compare aux monuments d'autrefois, en particulier à la grande mosquée royale d'Ispahan (1640), toute en sciens multicolores!

PRODUITS SPÉCIAUX de la SOCIÉTÉ des BREVETS "LUMIÈRE"

Échantillons et Vente en gros: MARIUS SESTIER, Pharmacien, 9, Cours de la Liberté, LYON

CRYOGÉNINE

Un à deux grammes par jour

LUMIÈRE

ANTIPYRÉTIQUE ET ANALGÉSIQUE

Pas de Contre-Indications

PERSOINE

LUMIÈRE

DANS TOUS LES CAS D'ANOREXIE ET D'INAPPÉTENCE

HÉMOPLASE "LUMIÈRE"
MÉDICATION ÉNERGIQUE DES DÉCHANGES ORGANIQUES
FORMES: Ampoules, Dragées, Cachets

NÉOKOLA "LUMIÈRE"
Représente son poids de
KOLA FRAICHE

HERMOPHÉNYL "LUMIÈRE"
possède toutes les propriétés des Sels de Mercure
NON IRRITANT & PEU TOXIQUE
Ampoules indolores pour injections

SAVON A L'HERMOPHÉNYL "LUMIÈRE"

Toilette et antiseptie de la peau

tarbouche, élevant ses mains ouvertes pour implorer les bénédictions divines sur l'œuvre du pasteur protestant.

Dans un chapitre de son dernier livre, M. Charles Wagner s'écrit :

Pasant, mon compagne de route, mon frère, qui tu sois, donnons-nous la main. Un grand inconcevable sommeil en nous et nous enveloppe.

Devant le mystère immense, ne nous sentons plus séparés, ni opposés, ni petits, ni grands. Sentons-nous joints par l'être profond.

Les deux hommes auraient pu échanger ce noble appel. De fait ils l'échangèrent. Et ceci est exempt de banalité.

Il sera intéressant, pour les esprits curieux de suivre pareilles manifestations psychologiques parmi les foules, de noter l'évolution de la doctrine nouvelle et la fortune qui l'accablent. Pareils faits dépassent le cadre étroit des loges religieuses. Les esprits méditatifs, accoutumés à l'observation, aux travaux d'analyse et de synthèse, ne peuvent demeurer indifférents à l'étrange fortune du baïsmas.

Nous avons voulu, parmi ces demi-colonnes de texte austère, offrir l'intéressante lecture de quelques illustrations. C'est d'abord la

belle face lumineuse d'Abd-oul-Baha, puis deux visions de ce pays de Perse où deux yeux tournent du camiré du jour et de notre imagination parfume de tout l'encens des roses d'Ispahan. Voici d'abord, dans l'attitude du repos, la grâce languie d'un poète ambulatoire. Et voici, ô antithèse douloureuse à notre cœur comme à celui de Merçy, Abd-oul-Baha, le citoyen de Chiraz, au sommet de laquelle pendent... trois têtes de criminels récemment décapités !

LA PHOTOGRAPHIE DU DERNIER SOUPIR

On écrit de New-York, en juillet 1911 : Le D^r Patrick O'Donnell vient d'annoncer avoir photographié le soupir Vital quittant le corps d'un mourant, à l'hôpital de New-York, Chégo. Le docteur, en préparant son expérience, avait fait une étude sérieuse de la découverte de la radiation électrique enveloppant le corps humain, et dont l'existence a été prouvée, dit-il, par le D^r W.-J. Korner de Londres, par des rayons duquel il s'était associé, il y a quelques années.

M. O'Donnell est un expert en rayons X et a souvent étonné ses collègues de Chégo en faisant deviner aux quelques expériences d'un mort, la radiation électrique humaine pouvait être vue par des yeux humains. Pour faire ces démons-

trations, il avait pris comme sujets jeunes femmes servant de divers appareils chimiques renfermés dans deux plaques de verre, il en avait fait un écran au travers duquel, en regardant les quatre sujets, les docteurs appelés à suivre ses expériences purent apercevoir au tour de leur corps la manifestation lumineuse de la radiation sous forme d'une traînée lumineuse contenant les corps.

Après cette première épreuve, M. O'Donnell, dans le silence du cabinet, renouvela son expérience sur un malade à toute extrémité. Il n'avait plus que quelques instants à vivre. Là, déclara-t-il, a été révélée la suite de la vie X.

Je regardais l'homme, dit-il, à travers un écran, pendant une demi-heure. La radiation électrique était très apparente. Le patient s'affaiblissait rapidement. Je ne le quittai pas une seule minute. Le médecin qui l'auscultait déclara que la mort était survenue. A cet instant même la radiation qu'il avait jusqu'ici aperçue se dispersa dans l'âme ou esprit. En dire, si est impossible, savoir ce qu'elle représente. En tout cas, nous expérimentons, nous pensons que c'est là le commencement de la vie X.

Les journaux américains ont consacré de nombreux articles au rapport de M. O'Donnell, et aucun d'eux ne semble montrer incrédule devant la révélation qu'il vient de faire.



Abd-oul-Baha, au Perse

sociaux et moraux qui se posent devant tous, sans distinction de sexes ou de castes.

Ce fut vraiment un touchant spectacle que celui de ce vieillard, majestueusement vêtu du large abâ brun, coiffé du blanc

DICTIONNAIRE-FORMULAIRE DES PRINCIPALES SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES

Anodol — Combinaison synthétique, dans une glycérine spéciale, de trichéanol et d'un dérivé de la série allilique. Solution commerciale au centième. **Antispéctique** — 1^{er} catilactère dans un litre d'eau pour un usage courant.

Bromures Mure — Plusieurs sels purifiés d'une base de bromure et d'acides d'oranges amères. **1^{er} Sirop Héry Mure au bromure de potassium** ; 1^{er} et 2^e au bromure de sodium ; 3^e au bromure de stroméol ; 4^e au bromure de potassium ammonium. 2 grammes de sel purifié à la soude.

Hypocysé, Hystérie, Névroses. — A. GAZENOT, Pont-Saint-Espirit (Gard).

Cholécokinase — Extrait spécial de hiel de coq, renfermant tous les principes actifs de la bile assésée à la Kinase. Entérocolite macromembraneuse, constipation, insuffisances biliaire et pancréatique.

Dragées — ovales kéralinées — 6 à 12 par jour prises en 3 doses égales (au déjeuner, au dîner et le soir en se couchant). Laboratoire Duré et Raby, Marly-le-Roi (Seine-et-Oise).

Coaltar saponine Le Bouf — Émission de coualtar au goudron. Antiseptique puissant et nullement irritant, cicatrisant des plaies, admis dans les hôpitaux de Paris. **Angines, tousses, amygdalites, gangrènes, herpès, lésion, pyralis, otites infectieuses, suppurées**, etc. (Le médicament s'emploie plus ou moins dilué suivant les besoins).

Hygiène de la toilette : bouche, genèves, cheveux, ablutions journalières (1 à 2 cuillerées à soupe pour un litre d'eau). **Dépôt** : 25, rue Réaumur.

Dépôtario Hospitalier — Dépôtario, acétique, iodoféniolé, conuant ni chaux vive, ni arsenic, ni acétate de thallium. **Dissout le poil comme l'eau dissout le sucre**. Ni douleur, ni rougeur, ni irri-

tation cutanée; dissout jusqu'à la racine, en trois minutes. **Indications** : 1^{er} **Chirurgicales** (maigreur le rasoir); 2^{es} **Médicales** (poils disgracieux du visage ou du corps, monstrueuse féminine, favoris, etc.).

Prix : usage 12 francs (médécine 9 fr. 50); visage 20 francs (médécine 16 francs). **Pharmacie Chatreuve**, rue de Constantine, Paris.

Dragée Odénon — Bromure de pot. ferreux, picotaxine. **Hystérie, épilepsie, chorée, accidents nerveux, de menstruation**. — 2-5 p. jour, aux repas.

Ormonos — Karlyab ou Fluoroforme stabilisé. Ce merveilleux spécifique de la Coqueluche et de la **Toxane nerveuse** enraye inviolablement une coqueluche dans les quinze jours.

Très agréable au goût. Non toxique.

Grais de santé du D^r Franck (Vitrilles) — Lodez, Étér. 1890. **Formule n^o 603**.

Laxatif, purgatif, dépuratif. — 2 à 3 fois, soir, au lit, du repas.

Hectine — Benzosulfone-paranum-phénylarsinate de sodium. **Traitement de la Syphilis**. **Pilules** (0,10 d'hectine par pilule) : 2 à 3 pilules par jour pendant 10 à 15 jours. **Gouttes** (20 gouttes = 0,05 d'hectine) : 20 à 100 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.

Ampoules A (0,10 d'hectine). **Ampoules B** (0,20 d'hectine par ampoule) : injecter une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours (indolore). **Laboratoire de l'Hectine**, 12, rue du Chemin-Vert, à Villeneuve-la-Garenne (Seine-et-Oise).

Hémolyte du D^r Roussel — Sérum hémopoétique (ras de cheval), en comprimés et en ampoules. **Angines, hémorragies, convalescences, tuberculose**. Applications chirurgicales du sérum frais (pansement gyroscope).

Comprimés : 4 à 8 par jour.

Ampoules : 1 ampoule de 10 c.c. (adultes) ou de 5 c.c. (enfants), tous les jours, par voie buccale ou rectale.

Aux injections (comprimés ou ampoules), le matin à jeun ou une heure avant les repas.

La boîte de 45 comprimés ou de 15 ampoules : 5 fr. 50.

Prend l'homme, pharm., 10, rue Gaillon, Paris. Tél. 316-22.

Huile grise stérilisée et indolorable — 40 à 100 c.c. pour 100 injections.

Pour injections intracutanées. **Pour adultes** : une injection de 5 centigr. de mercure par semaine, pendant 7 semaines — Repos. Faire une 2^e série, etc.

Se servir de préférence de la **Seringue spéciale du D^r Barthélemy** à 15 divisions, chaque division correspond exactement à 1 centigr. de mercure métallique. **Pharmacie Vignier**, 12, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris.

Intraites Draus — Intraits de plantes fraîches stabilisées (procédé Perro-Goris).

Intraites de digitale. Produit soigneusement physiologique. Effet cardiotonique rapide, durable.

Lactol du D^r Boucard — Composition chimique unique. **Etat subnormal des voies digestives** (langue chagrinée, selles fertiles); **Éructures aiguës et chroniques** (dysenteries, diarrhées); **Dermatoses** (eczéma, urticaire, herpès, acné); **Hygiène buccale** (pyorrhées, stomatites).

Adultes : 2 à 8 comprimés 3 fois par jour, une demi-heure avant les repas, dilués dans un peu d'eau sucrée.

Adultes : 2 à 8 comprimés gastro-dilatés (diarrhées gastro-intestinales); comprimé 2 ou 3 fois par jour, délayé dans un peu d'eau bouillie.

Laboratoire du D^r Boucard, 112, rue La Boétie, Paris. Tél. 558-28.

Lévirine extractive Goutteux (Gouttes) — **Levures de levure de bière**; 1 gr. correspond à 35 gr. de

levure fraîche; les comprimés sont dosés à 0,20 centigr., ils équivalent à un gros cachet de levure sèche et ont une saveur de levure fraîche. Très actifs, inaltérables, faciles à prendre.

Paruloses, Antrax, Acné, Eczéma, Dermatites diverses, maladies, **Angines, Gripes, Maladies infectieuses, Entérites, Constipation**.

Prend 1^{er} jour, au début des repas. **Laboratoire Contraireux**, 57, avenue d'Antin, Paris.

Maltocollarine — Ferments lactiques, maltosés, imputrescibles bien soûlés. **Malt**, **Infusables**, auto-injection, 137, boulevard Aïcha, Paris. — 40 comprimés, 7 fr. 75; 80, 4 fr. 75.

Muscololine Byla — Suc inaltérable de vinasse de bœuf ferreux, associé à la catalase et aux oxydases du plasma sanguin; préparé et concentré à froid. **100 à 150 c.c. par jour**.

Flacon entier, 8 fr. 1/2; **flacon**, 4 fr. 50.

Adultes : 4 cuillerées à soupe par jour, **enfants** : 4 cuillerées à dessert. **Byla jeune**, Gentilly (Seine).

Névrosathène Freysingue — 10 gouttes = 0,20 centigr. de glycérophosphate de soude pur, usé et magnésin (ni chaux, ni sucre, ni alcool). **10 à 20 gouttes** à chaque repas. **Flacon** 3 fr.; **Freysingue**, 6, rue Abel, Paris.

Nucleoté Robin — Nouvelle combinaison phosphate d'acide nucléinique d'origine végétale. **Paléopneumonie** — **Rachitisme, catarrhe, lymphatisme, bronchite chronique, convalescence, scrofule, débilité, neurasthénie**, etc. **20 à 30 cuillerées à dessert** chez l'adulte par 24 heures, et 2 à 3 pour enfants et vieillards.

Prend 1^{er} jour à la pharmacogénie. Abaisse la température en quelques heures.

Opérations chirurgicales (prévention), **Dermatose** (cicatrisation), **Maladies infectieuses** (puerpéralité, typhes, scarlatine),

1 ou 2 injections, suivant les cas dans les 24 heures.

Quataplasmie du D^r Languebert — Pansement cosmétique, aseptique, instancible.

Sirop du D^r Bouquet — **1^{er} D^r Dhomme-Recré**. Chaque cuillerée à bouche renferme 100 L. de quinquina, 2 gouttes de bromoforme chimiquement pur, 6 gouttes alcool de racines d'indigo. **Calme la toux**. Indiqué dans toutes les affections du nez et des sinus.

Pharmacie du D^r Bouquet, 140, faubourg St-Honoré, Paris.

Lotion Mure — Chaque centimètre est soupe contenant chlorure de chaux, 0,50 centigr.; arseniate de sodium, 0,10 milligr.

Physio-agent pyropess, chlorure de potassium (France), demi-litres 2 fr. 50; **Gazelle**, Pont-Saint-Espirit (Gard).

1^{er} jour, 20 à 30 gouttes, 2^e jour, 10 à 15 gouttes.

Uroséthine Rogier — Grande soluble à base de pipérazol, d'urotropine, d'hémithiolol, de benzoates de soude et de lithion. **10 à 20 gouttes**, du mélange par cuillerée à café.

Antispéctique urinaire; dissout les urates et l'acide urique. **Rhumatismes, goutte, grippes, sciaticite, artério-sclérose**.

4 cuillerées à café par jour, 1 heure au moins avant ou après les repas.

Rogier, 3 et 6, boulevard Courcelles.

Vermodine — Solution dans l'eau d'un sel de lithium chlorure (vermalin) à la dose de 0,25 centigrammes par cuillerée à bouche.

Laboratoires Buisson et C^o, boulevard du Montparnasse.

Epilepsie !!!dans l'état actuel
de la Science, les**Dragées Gelineau**(Bromure de potassium, arsenical ou Picrotasiné)
demeurent toujours**le remède le plus actif,
le plus puissant
à combattre l'Epilepsie**Pour procurer aux malades
**un Sommeil bienfaisant
et réparateur****Le Sirop Gelineau**(Bromure de potassium et chloral)
est testé**LA PRÉPARATION CLASSIQUE**
sure en ses résultats, supérieure aux
hypnotiques récents;
toujours bien toléré, son administration
ne laissant à redouter aucun accident
consécutif.**Goutte!!!****POUR COMBATTRE LES
Accès de Goutte**
aucune médication n'a une
action aussi prompte, aussi
marquée, aussi durable que le**Vin d'Anduran****La seule médication
anti-goutteuse demeurée
réellement médicale****Phtisie pulmonaire
Bronchite chronique****Injections sous-cutanées
de Roussel****Phéneucalyptol Roussel**
(Phéno 0 gr. 10 e.; Eucalyptol 0 gr. 20 e.)
Eucalyptol au Sulfure d'Allyle
(Eucalyptol 0 gr. 20 e.; Sulfure d'allyle 0 gr. 01 e.)Se vendent en flacons de 30 cent.
cubes et en boîtes de dix ampoules de
1 cent. cube. Expéditions par poste.**LABORATOIRE PHARMACEUTIQUE J. MOUSNIER, 30, Rue Houdan, à SCEAUX (Seine)****Dépilatoire Hospitalier****DISSOUT LE POIL COMME
L'EAU DISSOUT LE SUCRE****Indications***Poils disgracieux* du visage ou du corps (moustache féminine, favoris, etc...)
Remplace le rasoir pour rendre nettes et glabres les régions où doit trancher le bistouri.**Avantages**Seul dépilatoire *scientifique*.*Inoffensif* (ne contient ni chaux vive, ni arsenic, ni acétate de thallium).

Ni douleur, ni rougeur, ni irritation cutanée.

Dissout le cheveu ou le poil en *3 minutes*.

Dissout jusqu'à la racine.

Le poil repart parfaitement après une première application; puis la repousse se fait de plus en plus lente, de plus en plus grêle, de plus en plus pâle à la suite des applications successives; plus de repousse à la longue (atrophie de la papille pileaire que le Dépilatoire a pénétrée, "mordue", lésée).

Préparé par M. Chantreau, ancien interne des Hôpitaux de Paris, lauréat de l'Assistance
Publique (1^{er} prix des Hôpitaux, 1905), pharmacien de 1^{re} classe, 8, rue de Constantinople, Paris.**PRIX FRANCO. — Pour le visage: au Public 12 fr., aux Médecins 9 fr. 50**
Pour le corps: — 20 fr., — 16 fr.Échantillons
et Brochures
franco
sur demande
○Laboratoires
DURÉ & RABYMarly-le-Roi
(S.-&-O.)
○**Traitement Rationnel et Hygiénique de la Constipation habituelle**
A BASE D'AGAR-AGAR ET D'EXTRAITS DE RHAMNÉES**HAOLAXINE****PRODUIT EXCLUSIVEMENT VÉGÉTAL
RÉGULATEUR
DES FONCTIONS INTESTINALES****Laxatif-Régime
Pas d'Accoutumance**Paillettes : : : :
: : : : Cachets
Granulé : : : :
Comprimés : : : :**CHOLÉOKINASE**6 à 8 OVOIDES
par jour**TRAITEMENT SPÉCIFIQUE DE
L'ENTÉROCOLITE MUCOMBRANEUSE**



P. Linguel

PHARMACIEN DE 1^{re} CLASSE
LAURÉAT DE L'ÉCOLE DE PHARMACIE DE PARIS

MÉDICAMENT SPÉCIFIQUE DE LA TOUX

Ne provoque ni malaises, ni anorexie, ni constipation
Ne diminue pas la sécrétion urinaire :: N'entrave pas l'expectoration

Narcyl Grémy

Chlorhydrate d'Éthylcarceine

Sirop de NARCYL GRÉMY

Dosé à 0 gr. 03 de NARCYL
par cuillerée à bouche

Granules de NARCYL GRÉMY

Dosés à 0 gr. 02 de NARCYL
par Granule



OPOTHÉRAPIE BILIAIRE

Pilules du D^r Debouzy

ANTI-HÉPATIQUES

Extrait complet de Bile sélectionnée stérilisée :: 0 gr. 30 par pilule :: Dose moyenne: 6 Pilules par jour

Insuffisance hépatique ✕ *Maladies des Pays chauds*
Lithiase biliaire ✕ *Coliques hépatiques*
Entéro-Colite ✕ *Constipation*
Tuberculose

Toutes Affections hépatiques

CITROSODINE - FIXINE

50, Rue des Lombards
PARIS

Pub. Ruckert & Co. Paris.



ÆSCULAPE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Médecine ; — Sciences, Lettres, Arts
à dans leurs rapports avec la Médecine à

SOMMAIRE

L'Utilité des Études classiques pour la
 carrière médicale (fin) (4 illustrations).

Par le D^r Laignel-Lavastine, professeur agrégé
 à la Faculté de Médecine de Paris.

Les Cagots à l'Eglise (10 illustrations).

Par le D^r H.-M. Fay.

L'Œuvre singulière de Rodolphe Bresdin
 (3 illustrations).

Par Robert de Montesquieu.

Paysages et cités d'Orient (Notes latéro-
 médicales) (12 illustrations).

Par le D^r Libert.

La Valeur thérapeutique de la Musique
 (6 illustrations).

Par le D^r Demonchy, professeur à l'École de
 Psychologie.

Les Internes d'autrefois (9 illustrations).

Par les D^r Gougerot, professeur agrégé à la
 Faculté de Médecine de Paris, et Dogny.

Abonnement sans Prime.
 12 fr. (Étranger 15 fr.)

A. ROUZAUD, Éditeur

11, Rue des Ecoles, Paris — Téléphone : 830-03

Le N° 1 fr. (Étranger 1 fr. 50)

Abonnement avec Prime.
 20 fr. (Étranger 25 fr.)



Tableau des Puissances Antiseptiques et Bactéricides de l'ANIODOL

MICROBES	DOSES ANTISEPTIQUES empêchant toute culture dans le milieu ensemencé		PUISSANCE ANTISEPTIQUE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL	DOSES BACTÉRICIDES ayant tué au bout de 10 heures les microbes sans culture de culture		PUISSANCE BACTÉRICIDE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL
	GRAMMES de PHÉNOL pour 1.000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1.000		GRAMMES de PHÉNOL pour 1.000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1.000	
	Bacille subtilis	1,90		0,25	7,6	
Bacille coli communis	1,35	0,12	11,25	3,1	0,15	20,70
Staphylocoque doré	1,40	0,07	20,00	2,5	0,25	10,00
Streptocoque pyogène	1,30	0,06	21,70	1,35	0,09	14,50
Bacille pyocyanique	0,95	0,10	9,5	3,10	0,20	15,50
Bacille typhique	1,85	0,035	52,85	3,5	3,15	23,40
Bacille diphtérique	0,4	0,065	6,1	1,1	0,1	11,0
Bacille choléra (Cassini)	1,3	0,06	26,0	1,5	0,15	10,0
Bacille anthracis	1,4	0,075	18,7	11,5	0,4	28,75
Bacille lactique	0,6	0,12	5,0	0,8	0,2	3,0

ANTISEPTIQUES	ORGANISME	COEFFICIENT de L'ACIDE PHÉNIQUE
Sublimé	baillie typhique	20,00
Créoline	—	2,50
Lyso	—	2,50
Antiseptique de Pearson	—	2,50
Acide phénique	—	1,00
Formol	—	0,30
Chinosol	—	0,30
Chlorure de zinc	—	0,15
Lysoforme	—	0,10
Listérine	—	0,03
Sulfate de zinc	—	0,02
Santias	—	0,02
Acide borique	—	Nil

« Ces nombres font voir d'une façon globale que l'ANIODOL présente une activité en moyenne vingt fois plus grande que celle du Phénol. »
 « Il est à remarquer que quelques nombres émergent au-dessus de cette moyenne d'une façon très notable : Ainsi, celui du Bacille typhique, 52,85, recuse à la fois la résistance particulièrement remarquable de ce microbe à l'acide phénique, et sa délicatesse vis-à-vis de l'ANIODOL. »
 « La même observation, moins intéressante sans doute au point de vue pratique, est à relever pour le Bacille anthracis. »

« Signé : E. FOUARD, Chimiste à l'Institut Pasteur. »

« Au point de vue du mode d'action des antiseptiques, ces nombres apportent une contribution de

« plus à une connaissance antérieure acquise de la supériorité des antiseptiques anticoagulants, ayant ainsi, non une action essentiellement extérieure sur le corps du microbe, comme les agents coagulants, mais une action physiologique interne, modificative du protoplasma, conséquence d'une pénétration osmotique à travers la membrane enveloppe. »

Signé : E. FOUARD, Chimiste à l'Institut Pasteur. »

Quelle est, d'autre part, la puissance bactéricide des divers antiseptiques ?

Nous empruntons le tableau suivant au journal *Lancet*, du 14 juillet 1906, page 125, qui renvoie, pour plus amples informations, au *Journal of the Royal Sanitary Institute*, vol. xxiv, part. 3, page 424 :

En comparant ces chiffres avec ceux des tableaux précédents, on constate que le pouvoir bactéricide de l'ANIODOL étant de 23,40, et celui du sublimé de 20,00 seulement, l'ANIODOL le dépasse de près de dix fois, les autres antiseptiques ayant un pouvoir de 10 à 200 fois moindre.

Ainsi s'explique la grande supériorité de l'ANIODOL et la faveur dont il jouit auprès du corps médical qu'il a définitivement conquis et qui sait qu'en faisant usage de l'ANIODOL il est certain d'obtenir d'emblée le maximum d'effet thérapeutique, sans exposer le malade au moindre danger, au plus petit inconvénient, l'ANIODOL n'étant ni caustique ni toxique, à l'inverse du sublimé qui reste toujours un poison violent.

ANIODOL

LE PLUS PUISSANT

Antiseptique Désodorisant

Sans Mercure, ni Cuivre — Ne tache pas — Ni Toxique, ni Caustique

N'ATTAQUE PAS LES MAINS, NI LES INSTRUMENTS

OBSTÉTRIQUE — CHIRURGIE — MALADIES INFECTIEUSES

SOLUTION COMMERCIALE : au 1/100* (Une GRANDE CUILLERÉE dans un LITRE D'EAU pour usage courant).

PUISSANCES { **BACTÉRICIDE 23.40** sur le Bacille typhique
 { **ANTISEPTIQUE 52.85** (établies par M. FOUARD, Ch^{le} à l'INSTITUT PASTEUR
 Celles du Phénol étant : 1.85 et du Sublimé : 20.

SAVON BACTÉRICIDE A L'ANIODOL 2%

ANTISEPSIE des MAINS de l'OPÉRATEUR, de la PEAU, des SURFACES

POUDRE D'ANIODOL **INSOLUBLE**

remplace l'IODOFORME

Réalisation de l'**ANTISEPSIE INTERNE** par l'**ANIODOL** pris à l'intérieur.
 Souverain dans **FIÈVRE TYPHOÏDE, DIARRHÉE VERTE** DES NOUVEAUX-NÉS, **GASTRO-ENTÉRITE, FERMENTATIONS GASTRO-INTESTINALES**, etc.
 DOSES : Une grande cuillerée de la solution au 1/100* dans un litre d'eau par cuillerées, ou verres, dans les 24 heures
 Echantillons et Renseignements : Société de l'ANIODOL, 32, Rue des Mathurins, PARIS. — SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

NOS DEUX MODES D'ABONNEMENT

De nombreuses lettres nous sont parvenues de France et de l'Étranger au sujet de nos Primes de Remboursement et du Prix de l'Abonnement. D'une part, certains abonnés ont craint de ne pouvoir bénéficier de la prime lors du renouvellement; d'autre part, certains lecteurs, possédant déjà la plupart des primes offertes, nous ont demandé un prix d'abonnement spécial.

Nous avons créé, pour donner satisfaction à tous les désirs :

- 1° Des abonnements sans primes à 12 fr. (Étranger 15 fr.)
- 2° Des abonnements avec primes à 20 fr. (Étranger 25 fr.)

1° Abonnement sans Primes : 12 fr. (Étranger 15 fr.)

Envoyer un mandat de 12 francs (Étranger 15 fr.) à M. Rouzand, 41, rue des Ecoles, Paris. (Depuis le 31 décembre, les abonnements ne peuvent plus porter sur l'année 1911. Le prix des 12 numéros de 1911 est de 25 francs, sans prime.)

2° Abonnement avec Primes : 20 fr. (Étranger 25 fr.)

L'envoi d'un mandat de 20 fr. (Étranger 25 fr.) à M. Rouzand, éditeur d'Æsculape, 41, rue des Ecoles, Paris, donne droit à un abonnement d'un an et à l'une des primes suivantes, dont la valeur égale celle de l'abonnement et que nous adressons franco. (Designé deux primes pour le cas où l'une d'elles serait épuisée.)

I. — Instruments de chirurgie, médecine, laboratoire.

1° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Mathieu.

2° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

(Note). Le « Bon » sera adressé à l'abonné dès la réception du mandat d'abonnement.

II. — Eaux Minérales (France et médecins seulement).

3° Eau de Pougues, Source Alice (une caisse de 50 bouteilles).

4° Eau de Vals, Source La Reine (une caisse de 50 bouteilles).

III. — Instruments médicaux.

5° Seringue de D^r Barthélemy, modèle Vigier, stérilisable, spéciale pour huile grise à 40 c/6, avec boîte métal et aiguille en platine iridiée de 9 centimètres; accompagnée de 2 seringues de 1 centimètre cube cristal genre Lier (valeur d'ensemble 21 fr.).

6° Seringue de 30 centimètres cubes (pour sérum de Roux, etc.) avec tube-raccord caoutchouc, deux aiguilles et boîte métal (valeur 21 fr.).

IV. — Livres.

7° L'Art et la Médecine, par Paul Richer, membre de l'Académie de médecine; ouvrage de grand luxe, 562 pages, 350 illustrations (valeur 30 fr.).

8° L'Assiette au Beurre, un beau volume album contenant une cinquantaine de numéros différents, illustrés par nos meilleurs humoristes (Willotte, Abel Faivre, Guillaume, Steinen, Roublille, Mirande, Ricardo Flores, etc.) (Valeur 25 fr.).

9° Œuvres de Rabelais, 4 vol., édition des Bibliophiles, reliure d'amateur, tête dorée (valeur 24 fr.). (Les œuvres de notre vieux et savoureux confrère s'imposent à toute bibliothèque médicale.)

10° Les Différents et les Maladies dans l'Art, par le Professeur Charcot et Paul Richer; ouvrage de grand luxe, nombreuses illustrations (valeur 20 fr.).

11° Œuvres d'Alfred de Musset, édition de la collection artistique Jouaust, 7 volumes (Premières Poésies, Poésies Nouvelles, Comédies et Proverbes (2 vol.), Contes, Nouvelles, etc., Confession d'un Enfant du Siècle) (valeur 21 fr.).

12° Quatre volumes à choisir parmi les 6 volumes suivants de Georges Cain, à 5 fr. l'un, largement illustrés : *Canis de Paris, Promenades dans Paris, Nouvelles Promenades dans Paris, A travers Paris, Pierres de Paris, Environs de Paris*. (Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.)

13° Le Cabinet secret de l'Histoire, par le D^r Cabanis; 4 vol. illustrés, à 5 fr. l'un (valeur 20 fr.).

14° L'Éducation artistique, par l'Image et l'Anecdote, par Paul Bayard, inspecteur des musées; vol. de grand luxe, 600 pages, 400 illustrations (valeur 35 fr.).

15° Œuvres complètes de Shakespeare; traduction publiée il y a 2 ans par la Maison Flammarion, 8 beaux volumes illustrés, à 3 fr. 50 (valeur 28 fr.).

16° Le Nu au théâtre, l'Antiquité jusqu'à nos jours, par les D^s Witkowski et Nass (valeur 20 fr.).

17° Vingt francs de livres à choisir dans la liste suivante : *Mœurs intimes du Passé*, par Cabanis (3 vol. à 3 fr. 50 l'un); *Les Morts mystérieuses de l'Histoire*, par

Cabanis (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Les Indiscrétions de l'Histoire*, par Cabanis (6 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Peuvres d'Androux*, par le D^r Lucien Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — *Monsieur Agrippa*, par L. Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — *Curiosités Médico-artistiques*, par L. Nass (2 vol., à 3 fr. 50 l'un); — *Théâtre de Molière*, pub. par Jouaust, avec la préface de 1882; toute bibliothèque médicale doit posséder l'œuvre de Molière (8 vol. à 3 fr. l'un); *Les Mystères des Dieux (Héros)*, par Pierre Habb (valeur 6 fr.); — *Ingres* (d'après une correspondance inédite), par Boyer d'Agen (valeur 25 fr.); — *Les Confessions de J.-J. Rousseau*, édition des Bibliophiles (3 vol. à 3 fr. l'un); — *Mardi inconnu*, par le D^r Cabanis (1 vol., à 5 fr.); — *Le Maroc pittoresque*, par J. du Fallis (1 vol. de luxe, largement illustré à 10 fr.); *Lettres à mon Montin*, par A. Daudet (1 vol. de luxe, abondamment illustré, à 10 fr.). Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.

18° La Grande Revue, bi-mensuelle, abonnement d'un an (valeur 20 fr. pour la France; 25 fr. pour l'Étranger).

19° La Revue (directeur : Jean Finot), bi-mensuelle; abonnement d'un an (valeur 24 fr. pour la France; 30 fr. pour l'Étranger).

20° L'Art Dictionnaire, bi-mensuelle (Revue de l'Art ancien et de la Vie artistique moderne); abonnement d'un an (valeur 20 fr. pour la France; 24 fr. pour l'Étranger).

V. — Abonnements. (Les personnes abonnées déjà directement à l'une des Revues ci-dessous ne peuvent la choisir comme prime.)

18° La Grande Revue, bi-mensuelle, abonnement d'un an (valeur 20 fr. pour la France; 25 fr. pour l'Étranger).

19° La Revue (directeur : Jean Finot), bi-mensuelle; abonnement d'un an (valeur 24 fr. pour la France; 30 fr. pour l'Étranger).

20° L'Art Dictionnaire, bi-mensuelle (Revue de l'Art ancien et de la Vie artistique moderne); abonnement d'un an (valeur 20 fr. pour la France; 24 fr. pour l'Étranger).

NUCLÉATOL ROBIN NUCLEARSOL ROBIN

GRANULÉ
(Nucleophosphates de Chaux et de Soude) d'origine végétale.

RACHITISME, CACHEXIE, LYMPHATISME BRONCHITE CHRONIQUE, CONVALESCENCE SCROFULÉ, DÉBILITÉ, NEURASTHÉNIE, etc.
DOSE : 4 à 6 cuillères-mesures chez l'adulte par 24 heures et 2 à 3 pour Enfants et Vieilles.

INJECTABLE
(Nucleophosphates de Soude chlorure neutre pur)

EXALTE LA PHAGOCYTOSE Employé préventivement dans les opérations chirurgicales.
DÉFÉRVESANCE dans les FIÈVRES INFECTIEUSES PUERPÉRALES, ÉRÉSYPALES, TYPHOÏDES, SCARLATINES, etc.
ABAISSÉ LA TEMPÉRATURE EN QUELQUES HEURES
DOSE : 1 ou 2 injections suivant les cas dans les 24 heures.

ANTI-TUBERCULEUX, PUISSANT RECONSTITUANT (NUCLÉATOL METHYLARSINE)

COMPRIMÉS
DOSE : 2 à 2 comprimés deux fois par jour aux deux principaux repas ou ce qui fait 6,05 à 6,00 centigrammes de méthylarsinate sodique par jour.

Médication Nucleophosphatée arsenicale
NUCLÉOPHOSPHATES DE CHAUX et de SOUDE METHYLARSINES

INJECTABLE
DOSE : 1 ou 2 injections suivant les cas, dans les 24 heures.

TUBERCULOSE, FIÈVRES PALUDEENNES CACHEXIE DES PAYS CHAUDS LYMPHATISME, SCROFULÉ, ETC.

Depuis le 31 décembre, le prix de la collection des 12 numéros de l'année 1911 est porté à 25 francs, sans prime.

AU LECTEUR

ABONNEMENTS ET RÉABONNEMENTS. — Que tous ceux qui ont en plaisir à lire *Æsculape* nous envoient dès maintenant leur ordre d'abonnement ou de réabonnement pour 1912. La carte-lettre ci-incluse le leur permet: qu'ils la confient aujourd'hui même à la poste. *Æsculape*, fier de son succès de 1911, aura à cœur de faire mieux encore en 1912 et de justifier la confiance des amis innombrables qui ont en foi en son étoile.

QUELQUES MOTS POUR TROIS ORDRES DE LECTEURS: LE MÉDECIN, LA FEMME DU MÉDECIN, LE CLIENT. — *L'Esprit médical* est par principe libéral; il règne à toutes les émasculations: toute question touchant directement ou indirectement le domaine des sciences médicales sera susceptible d'être traitée dans nos colonnes, et cela avec toute la largeur d'idées et la libre franchise qu'ont goûtées jusqu'ici les esprits cultivés qui nous lisent.

La Femme du médecin est notre meilleure alliée: qu'elle trouve ici nos remerciements pour son prosélytisme agissant; — qu'elle nous soit indulgente pour certains de nos articles que le cadre même de notre Revue et sa destination spéciale nous imposent de traiter. Nous lui savons l'âme bienveillante.

Enfin, nul médecin n'ignore avec quelle prédilection le *Client* lit *Æsculape* dans le salon d'attente. Chacun de nos numéros est tiré à 10.000, 12.000, voire 15.000 exemplaires. Plus de 100 lecteurs profanes, au cours du mois, le prennent en mains. C'est dire que chaque numéro de notre Revue est lu par plus d'un million de personnes. Aucune Revue au monde ne peut justifier d'une pareille diffusion. — Nous

devons à ces lecteurs non préparés quelque ménagement: dorénavant, les articles traitant de questions trop délicates seront encartés séparément sous forme de feuilles supplémentaires dans le numéro. Nul doute que nos abonnés n'apprécient cette amélioration qui leur permettra de recevoir chaque trimestre des articles particulièrement susceptibles d'être goûtés par eux, sans augmentation du prix de l'abonnement. Le premier encartage paraîtra dans notre numéro d'avril. Ces sortes de suppléments trimestriels ne seront adressés qu'à ceux de nos abonnés qui en auront fait la demande.

Sommaire du dernier Numéro D'ÆSCULAPE (JANVIER 1912)

Destins tragiques ou mystérieux: Catherine de Médicis (4 illustr.), par le D^r Cabanis. — Une vie du pape au lit nuptial; une cour galante et dissolue; une épouse fidèle; une bonne mère; rapports avec les sorciers.

François Delahante, peintre, sculpteur, graveur... et médecin (2 illustr.), par le D^r Rabier-Babiche. — Nul artiste de ce temps ne traduit avec plus de vérité l'anatomie expressive d'un visage, les sentiments que trahissent certaines contractions musculaires faciales, les traits d'une tête qui reflètent les yeux.

Un Mystère expliqué (2 illustr.), par R. de Cazanove. — Le spectre de Méphistophélès expliqué par des causes naturelles.

La Bête du Gévaudan (fin) (4 illustr.), par le Prof. Puchet, de Montpellier. — Les femmes artificielles, les éponges imbibées de poisons n'ont pu venir à bout de la Bête. L'étude des cadavres mutilés montre qu'il s'agit là avant tout des exploits d'un fou sadique.

Notes médicales sur Léonard de Vinci (11 illustr.), par le D^r Verdier. — Un savant universel: physicien, chimiste, astronome, anatomiste, physiologiste. Ses portraits empruntent leur charme troublant à l'ambiguïté de leur type androgyne. Son œuvre est-elle immorale?

La Gynécocratie (5 illustr.), par le Prof. E. Perrier. — La surferme ne domine en réalité que par la tendresse et le charme; les amours tragiques des insectes; la prédominance du sexe féminin ne peut être justifiée par l'exemple du régime animal.

Utilité des études classiques pour la carrière médicale (4 illustr.), par le Prof. Laingelenc-Lavassine. — Contraste entre l'importance sociale croissante du médecin et la tendance des dirigeants à ouvrir la médecine à des groupes d'étudiants de moins en moins sélectionnés.

PHARMACIE CHARLARD-VIGIER, Ph^{on} de 1^{re} cl. et R. HUERRE, Ph^{on} de 1^{re} cl., Docteur es sciences, 12, BOULEVARD BONNE-NOUVELLE, PARIS

TRAITEMENT DE LA SYPHILIS PAR LES INJECTIONS MERCURIELLES INTRA-MUSCULAIRES DE VIGIER

Huile grise stérilisée indolore de Vigier à 40 d'Hg p. 100 cc³ (Codex 1908). Prix du flacon, 2,25 f. Double flacon, 4,25 f. Un centimètre cube représente 0 gr. 40 de mercure métallique.

Pour injecter l'huile grise, se servir de préférence de la seringue spéciale stérilisable du D^r Bartholin, nouveau modèle Vigier à 15 divisions, dont chaque division correspond à 1 centig. de mercure.



La seringue avec une aiguille en platine iridé de 5 centimètres. Prix à la Pharmacie Vigier, 15 francs.

Si on se sert de la seringue de Pravaz, une division correspond à 0 gr. 02 de mercure.

Huile au calomel stérilisée indolore de Vigier à 0 gr. 65 (et à 0 gr. 10) par cc³. Grâce à la constance spéciale de cette huile, le calomel est maintenu en suspension.

Huile au Bi-iodure de Mercure indolore Vigier à 0 gr. 01 par cc³.

Huile au Sublimé indolore Vigier à 0 gr. 01 par cc³, la plus active, la plus assimilable, la mieux tolérée de toutes les préparations mercurielles solubles.

Ampoules au Benzolate de Mercure hypertoniques indolores Vigier. Solution aqueuse saccharisée à 0 gr. 01 et à 0 gr. 02 de Benzolate d'Hg. par cc³

Ampoules au Bi-iodure de Mercure hypertoniques indolores Vigier. Solution aqueuse saccharisée à 0 gr. 01 et à 0 gr. 02 d'iodure d'Hg. par cc³

Pour éviter les accidents locaux chez les syphilitiques se servir tous les jours du SAVON DENTIFRICE VIGIER, le meilleur antiseptique, 3 fr. Pharmacie, 12, Boulevard Bonne-Nouvelle, Paris

MÉTHODE SOUS-PÉRIÉTALE ET INTRA-VAGINALE (Marques déposées)

Pour les Hommes : Disques Mercuriels Vigier à 0 gr. 04 et à 0 gr. 06 d'arsenic mercuriel; Brindilles Mercurielles Vigier à 0 gr. 02 et à 0 gr. 01 d'onguent mercuriel.

Pour les Femmes : Billets Mercuriels Vigier à 0 gr. 10 et 0 gr. 20 d'onguent mercuriel.

Introduire selon la gravité des cas. Sous le prépuce, un disque ou une brindille une ou deux fois par jour; dans le vagin, une bille une ou deux fois par jour.

Suppositoires d'huile grise de Vigier, à 0 gr. 02 et à 0 gr. 04 de mercure; Ovoides mercuriels de Vigier, à 4 gr. et à 6 gr. d'onguent pour frictions; Savon mercuriel Vigier, à 32 p. 100 de mercure, remplace les frictions; Emplâtre au Calomel du D^r Quinquand, contre la syphilis de l'enfance.

EAU MINÉRALE NATURELLE

ST-LÉGER POUUGUES ALICE

Alcaline, Lithinée, Ferrugineuse, Reconstituante

La plus agréable des Eaux Minérales

C'est le REMÈDE le plus puissant contre les

DYSPEPSIES, GASTRALGIES

C'est la véritable Eau de régime des Faibles, des Convalésents et des Neurasthéniques

La Source ALICE de POUUGUES est la seule Eau minérale médicinale ordonnée dans le traitement de la Tuberculose par la Récalcification

CARABANA

PURGATIVE. DÉPURATIVE. ANTISEPTIQUE

La seule qui, outre l'effet purgatif immédiat, exerce une action curative sur les organes malades

Récalcification de l'Organisme

Traitement de la Tuberculose

pulmonaire, osseuse, rénale, Périoste Tuberculose, Rachitisme, Pré-tuberculose.



« Je prend en Poudre et en Comprimés »

Echantillons et littérature gratuits

Laboratoire des Produits Scientia: 42, rue Blanche, Paris

FEMMES D'ORIENT

M^{lle} Lucie Delarue-Mardrus, femme de notre distingué confrère, le D^r Mardrus, traducteur des *Mille et Une Nuits*, parla le 1^{er} décembre dernier des *Femmes d'Orient*. Elle fut fort applaudie. M^{lle} Esnôce, la jolie danseuse des Bouffes-Parisiens, mima avec un art délicat deux poèmes de M^{lle} Delarue-Mardrus, dits par l'auteur.

Pour la joie des yeux de nos lecteurs, nous reproduisons ici les traits charmants de la conférencière et de son interprète.

Nous empruntons d'autre part à la conférence même quelques passages suggestifs. Ils montreront à nos lecteurs et à nos lectrices que la révolution de Constantinople n'a pas changé là-bas la condition des femmes. Elles sont toujours esclaves et « désenchantées » !

J'arrive à Constantinople...

Je pensais, après la Révolution admirable des Turcs, trouver des femmes libérées. Mais voici en substance ce qu'elles m'ont dit :

— Est-ce qu'on croit vraiment, en France, que la Révolution de Constantinople a changé notre condition ? Il y a quelques jours, une princesse était entrée dans un magasin avec deux suivantes et son eunuque. Et, parce qu'elle avait légèrement levé son voile — comme cela se fait chez les marchands — un acheteur, un simple soldat, a craché sur la princesse. Et personne n'a osé dire un mot, pas même l'eunuque. Pourtant, tout le monde connaît l'orgueil et le morgue des eunuques.

— Alors, demandai-je, la liberté ?

— La liberté, c'est pour les hommes, me dirent-elles. Pour nous, on commencera à s'en occuper dans cinquante ans, quand on aura éduqué le peuple !

Elles racontèrent :

— Il y a des imprudents qui, au lendemain de la Constitution, se sont promenés en ville, le visage découvert. Certaines, même, ont été jusqu'à prendre de la bière dans les cafés. Alors, il y en a eu de

fouettées dans la rue par les gens du peuple. Du reste, il ne faut pas croire, Mesdames, que les musulmanes, même les plus civili-

— Et puis, disent-elles, le voile a tant d'avantages ! Je me trouvais, un jour, chez une prin-

cesse, qui jouait avec lui comme avec un toutou familial. Lorsque entra, pâle, grasse et mélancolique, une jeune fille, parente de la princesse.

— L'année dernière, me dit-elle, je montais à cheval habillée en garçon. Maintenant j'ai pris le voile, et je dois regarder couler l'eau du Bosphore par ces fentes grillées...

— Mais à la fin, dis-je, pourquoi ne vous révoltez-vous pas, les femmes ?

— Que voulez-vous que nous fassions ? dit-elle d'un air las.

Et je sens tout à coup dressée devant moi la force exécration, la force physique du mâle.

Mais voici que les adorables yeux bleus de la princesse sourient :

— Moi, dit-elle, je ne voudrais rien changer à notre existence. Je suis trop bonne musulmane. J'aime servir l'Islam par la soumission.

Cette jolie formule représente l'état d'esprit de bien des femmes de l'Islam.

Voici le tableau d'une visite au harem :

J'arrive en voiture dans la cour de la maison. Aussitôt, l'eunuque frappe dans ses mains pour avertir le harem, qui est en haut. Puis il m'accompagne à travers les escaliers. Dans certains harems, l'eunuque est remplacé par une femme de chambre parisienne.

— J'entre. Je fais et reçois les beaux saluts à la turque, où l'on porte, en s'inclinant, la main droite à son cœur, à sa bouche et à son front.

Tout de suite, on m'apporte des friandises, des cigarettes. Cinq ou six *hénousous* ou dames sont déjà là en visite. Tout à l'heure, il en viendra d'autres.

Elles ont un voile blanc de religieuse sur la tête, leur voile noir rabassé sous le menton. Elles ont l'air de dominicaines françaises.

Pas d'hommes, naturellement. Le mari lui-même est absent, *chassé* de sa maison, qui appartient aux femmes pour ce jour-là.

On parle avec animation robes, coutures ou bien on se querelle, ou bien on ne dit



M^{lle} Lucie Delarue-Mardrus, femme de notre confrère, le Docteur Mardrus, traducteur des *Mille et une Nuits*, a fait une conférence des plus applaudies sur les Femmes d'Orient.

lisées, tiennent à ôter leur voile. Elles nous « plaignent », nous, Européennes, de vivre à visage découvert parmi les hommes. Elles ont peut-être raison...

cesse dont le palais donne sur le Bosphore. L'eunuque Ahmed, un noir jeune et menu, nous servait le thé, en riant de toutes ses dents blanches aux plaisanteries de la prin-

TANNURGYL

du Docteur LE TANNEUR (de Paris)

Albuminate de Nanadium et Manganèse

Stimulant
des DIVERSES FONCTIONS
du
FOIE

- 1^o Fonction **BILE** : Cholagogue. — Entéro-Colites.
- 2^o Fonction **FILTRE** : Antisepsie intestinale.
- 3^o Fonction **ANTILYMPHATIQUE**, Succédané : Huile de Foie de Morue et Iode.

ADULTES : **Anorexie. — Troubles digestifs. — Adynamie.**

ENFANTS : **Scrofule. — Adénopathies.**

NOURRISONS : **Gastro-Entérite.** — Lorsque tous les autres médicaments ont échoué, le **Tannurgyl** donne encore un grand nombre de guérisons.

Posologie { **PRESCRIRE UN FLACON** : Adultes, 15 à 20 gouttes dans un peu d'eau à chacun des deux repas; — Enfants, 2 gouttes par jour et par année d'âge; — Nourrissons, 2 à 5 gouttes par jour dans eau ou lait.

ÉCHANTILLONS SUR DEMANDE : **Tannurgyl du Dr LE TANNEUR, 8, Rue de Parme, PARIS**



enfants. Ces dames ne sont pas excessivement maternelles !

On ne parle pas d'amour non plus ; toute musulmane s'est mariée à quinze ans, si ce n'est à douze, avec un homme qu'elle n'avait jamais vu. Ce sont les lois de l'Islam. Cet homme, devenu son mari, lui inspire des sentiments de respect, de crainte... ou de haine. Mais le sentiment tout court n'existe guère entre les époux.

LA DROGUE

Notre collaborateur, le Dr Richard Millard, a fait paraître, sous ce titre, un livre de haute portée médicale et sociale. La question du droit à l'opium est au premier plan de l'actualité. Les lignes ci-dessous, tirées de La Drogue, donnent une idée de l'intérêt du livre, si documenté et pittoresque (!).

Les effets de l'opium.

Quelles sensations prestigieuses le fumeur va-t-il chercher parmi les volutes lourdes de la fumée d'opium ? Ainsi que le prétendent les poètes, est-ce la porte des

paradis merveilleux que pour lui la Noire Idole va entr'ouvrir ? Sont-ce les visions éblouissantes des mondes inconnus, des cités étincelantes d'or et de pierreries qu'il espère conquérir dans les bouffées doucettes de la pipe ? Est-ce enfin le triomphal bonheur qui attend les élus, cet « état divin de volupté » dont parlait Thomas de Quincey, l'illustre écrivain des *Confessions d'un mangeur d'opium* ?

Hélas ! la proportion des fumeurs qui peuvent se vanter d'avoir mis dans le commerce de la Fée brune parcelles riches imaginatives est infiniment modeste. Car l'opium ne prête qu'aux richesses.

Et pourtant quelles épithètes laudatives, quels complets dithyrambes les défenseurs de l'opium n'ont-ils pas prodigués à leur idole vénérée ! Lisez plutôt :

Que ce soit sous les montaignoles, de soie, et sur les peaux rares au fond d'un logis sombre et muet, dans une salle dallée de marbre et remplie d'ivoires et de bois précieux ; que ce soit sur la natte fine et simple dans la maison isolée et fraîche, au milieu des plantes de la campagne rase ; ou que ce soit sur le lit de bois dur et grossier de la maison de thé, au carrefour des chemins poussiéreux, sous un toit délabré par où passent les rayons ardents du soleil, parmi les cris des coolies et le grouillement des marchés populaires, la drogue joue son rôle prépondérant et continué ; et dans la pipe d'ivoire ou d'écaillé cercée d'or, où se complait le luxe aristocratique du mandarin, ou dans le bambou noiré de l'amatour, ou dans le tube infect du mandarin, l'opium verse à tous avec la force du corps, la pitié générale du cœur et l'accablé de l'esprit, le tripe don qui seul peut rendre l'humanité

heureuse ; l'oubli du passé, le dédain du présent et l'indifférence du futur.

Est-ce bien là, en vérité, la formule générale du bonheur ? Il est permis d'en douter. Mais quand bien même l'opium posséderait le pouvoir de suppléer les eaux du Léthé, il n'en demeure pas moins que son action, dans l'ensemble, est plus restreinte qu'on ne se l'imagine.

A n'en pas doutez, l'opium libère l'intelligence de ses entraves coutumières, en abolissant les mille perceptions extérieures capables de porter obstacle au libre fonctionnement du cerveau. Sous l'influence d'une quantité de drogue variable suivant les individus, l'intelligence se dégage en quelque sorte de la matière, la tension de la mémoire fait les idées plus abondantes, l'élocution est également facilitée. En même temps les moindres maux corporels s'atténuent, la sensation même de l'existence de notre « guenille » disparaît, et la natte jetée sur le sol dur où s'étend le fumeur devient le plus moelleux des tapis.

Quant aux rêves, aux fameux rêves qui vont bercer l'engourdissement du fumeur, ils ne se construisent qu'avec des reminiscences déformées et capricieusement combinées de la vie réelle. L'opium n'y superpose aucun élément étranger. De même la jumelle marine ne saurait mettre dans le champ de l'observateur ce qui n'y est pas ; elle rend simplement plus sensibles les objets qui s'y trouvent.

Aff est l'effet de l'opium. Il produit une amplification de la personnalité, il met en valeur des traits de caractère en puissance chez l'individu, et non révélés à l'état habi-

M^{me} Emée, la jolie Dausse des Deux-Frères, qui nous avoue qu'elle est d'origine polonoise, de M^{lle} Dolara-Mardras, dits par l'Andouze.

ren, à moins qu'on ne plaisante, et même assez lestement. Mais jamais on ne parle

Millard, 1 vol. illustré, Vigot, éd., place de l'École-de-Médecine, Paris. Prix : 5 fr.

(1) La Drogue, par le Dr Richard

MÉTHARSOL

(Méthylarsinate de Soude)

AMPOULES..... 0,05 de Métharsol par ampoule.
GOUTTES..... 0,02 de Métharsol par 20 gouttes.
PILULES..... 0,02 de Métharsol par pilule.

MÉTHARFER

(Méthylarsinate de Fer)

Action cytologique du métharsol associée à un pouvoir hémoglobineux du fer.

AMPOULES... 0,05 de Métharfer par ampoule.
GOUTTES... 0,02 de Métharfer par 20 gouttes.
PILULES..... 0,02 de Métharfer par pilule.

GAIARSOL

(Méthylarsinate de Gaïacol)

AMPOULES..... 0,05 de Gaïarsol par ampoule.
GOUTTES..... 0,05 de Gaïarsol par 20 gouttes.

GASTROZYMASE

(Sève Gastrique naturelle)

Action digestive immédiate.
Action antiseptique - Action excito-sécrétoire.
De 2 à 3 Comprimés au milieu du repas.

LABORATOIRES BOUTY

3^{me} Rue de Dunkerque, PARIS.

**SYPHILIS
FIÈVRES
PALUDÉENNES
CACHEXIE
ANÉMIE**

**CHLORO-
ANÉMIE**

**LEUCÉMIE
CACHEXIE**

**TUBERCULOSE
AFFECTIONS
des VOIES
RESPIRATOIRES**

**HYPOPEPSIE
HYPOCHLORURIE**

⌘ ⌘ ⌘

Intrait de Marron d'Inde

(Varices et Hémorroïdes)

Littérature et Échantillons: **Intrraits Dausse**

4, Rue Aubriot, PARIS

AFFECTIONS BRONCHO-PULMONAIRES
Grippe, Scarlatine, Rachitisme

SOLUTION PATAUBERGE

ou chlorhydro-phosphate de chaux créosoté

LA MIEUX TOLÉRÉE des PRÉPARATIONS CRÉOSOTÉES

Par l'action antiseptique qu'elle exerce à la fois sur les voies digestives et pulmonaires et par les éléments minéraux qu'elle fournit au système osseux et à la cellule, la SOLUTION PATAUBERGE est le médicament de choix de la bronchite chronique et de la tuberculose, et le remède le mieux indiqué pour obtenir la reconstitution physiologique dans les maladies paratuberculeuses.

L. PATAUBERGE, Courbevoie-PARIS, 11, route de Vincennes.

tuel. Le fumeur est-il un imaginaire, un poète, son imagination s'exalte sous l'action de la drogue, et du récit des effets éprouvés naîtra peut-être un chef-d'œuvre. Mais voici cent ans bientôt que Quincey a publié ses *Confessions*, et sans dénier un mérite réel aux productions littéraires de quelques fumeurs notés, on peut trouver que les adeptes de la Noire Idole nous font longtemps attendre un chef-d'œuvre nouveau.

Pour beaucoup d'entre eux, d'ailleurs, les rêves en question se limitent à d'assez incohérentes réassurances; et chez la généralité des fumeurs, la caractéristique des modifications intellectuelles provoquées par la drogue se résume en un sentiment de calme, de sérénité; l'opium devient bien alors le « remède désanguissant » ainsi que le qualifiait le Dr Dubuisson... Plus de soucis désormais, plus d'inquiétudes... Tout est bien... Le monde n'est pas parfait? Soit. Mais ne faut-il pas être indulgent?... Et le fumeur continue d'aspirer la fumée de ses pipes, tout en considérant avec une bienveillante pitié ces êtres fatigués qui s'agitent — dans quel but puéril? — sous ses yeux. Quant à lui, il plane au-dessus des contingences négligeables. L'opium divin ne l'a-t-il pas fait supérieur aux autres hommes? N'est-il pas introduit en lui « l'ordre le plus délicat, la règle, l'harmonie? » Ne possède-t-il pas désormais la science souveraine? N'est-il pas dieu enfin?

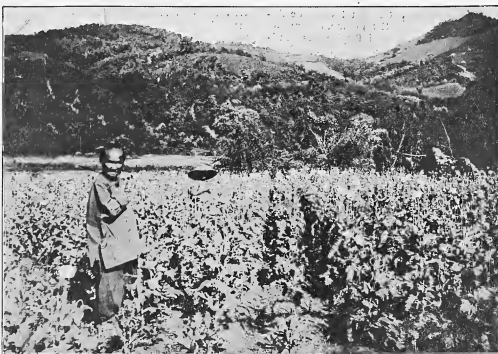
Un dieu? Dieu de nacotille, en tous cas, auquel sa divinité fugitive ménage le plus triste réveil. « L'homme a voulu être dieu, et bientôt il vola, en vertu d'une loi morale incontrôlable, tombé plus bas que sa nature réelle. » Semblable à l'arcade voyant fonder ses ailes de cire sous l'ardeur des rayons du soleil, l'opiomane voit s'éva-

nouir sa supériorité factice avec les dernières spirales de la fumée d'opium.

Et que subsiste-t-il, au lendemain du sommeil lourd qui suit cette véritable débauche cérébrale? Ceci : une énergie absente, un estomac affaibli par l'excès de

la fumée odorante, les couche, d'une poigne brutale, sur la natte de la fumière.

J'ai vu un Chinois, écrit J.-B. Clair, qui jetait sa pipe et ses autres instruments dans le mortier à riz et, armé d'un pilon, rédui-



—L'uche de La Drogue (Vient, ville.)

Un champ de pavots à opium, en Mandchourie

stupéfiant éliminé, et dans quelques heures, dans quelques jours, le désir, plus, le besoin de retrouver les minutes évanies. Car la main-mise de l'opium sur ses victimes est trop souvent sans appel; elles se précipitent vers le poison comme le fer vers l'aimant, et quelquefois un brusque souvenir, une reminiscence toute phy-

sait le tout en marmelade. « C'est bien fini, cette fois », pensai-je avec les autres assistants. Trois jours plus tard, son attirail était remis à neuf, plus brillant que jamais.

C'est ce besoin impérieux de l'opium qui entraîne l'augmentation progressive des doses, et tous les fumeurs habitués confessent qu'ils préféreraient se passer de

manger plutôt que de ne pas fumer lorsqu'heure est venue. Voici à ce propos une auto-observation très explicite d'un malade du Dr Lays :

La première fois que j'ou fume, à gr. 5 (5 pipes) suffisent pour jour; seulement la première influence heureuse de l'opium ne se prolongeant que dix-huit ou vingt heures, on a quelques heures de malaise avant de recommencer à fumer. Après huit ou dix jours, l'influence agréable cesse dans la journée, vers midi. Le temps du malaise devient trop long et il faut fumer deux fois par jour. Après quelques jours, il faut augmenter continuellement les doses.


C'est là un fait d'expérience maintes fois constaté chez les opiomanes, fumeurs ou mangeurs d'opium. Mais aucun d'eux n'en veut convenir, et de Quincey lui-même à longuement disserté à ce sujet :

Quant aux deux alternatives du dilemme populaire, dit-il dans les « Tortures de l'opium », dont la première est qu'il faut renoncer à l'opium ou en prendre chaque jour une quantité indéfiniment croissante; la seconde que même en adoptant une échelle croissante, il faut se résigner à une efficacité toujours décroissante, et à la condition désespérée de descendre enfin au marécage du bavar de liqueurs fortes, je me pose en adversaire résolu et je ne cède tout cette doctrine.

Or, on verra que de Quincey fut le vivant exemple de la proposition contraire. Mais c'est une faiblesse commune à tous les opiomanes. Tous ont la prétention d'être réglés : « Je ne fume que tant de pipes par jour », disent-ils; ils absorbent dix ou douze pipes, quarant à l'heure en réalité trente ou plus qu'ils...

...Ainsi le fumeur s'achemine peu à peu vers l'intoxication chronique; il absorbe :

HUNYADI JÁNOS
dite EAU de JANOS
Eau Purgative Naturelle



EFFET PROMPT. SÛR ET DOUX
Pour éviter toutes substitutions
prière à MM les Docteurs
de bien spécifier sur leurs
ordonnances la MARQUE
HUNYADI JÁNOS
Andreas SAXLEHNER Budapest

Voir nos
deux Modes
d'Abonnement

FARINES MALTÉES JAMMET
de la Société d'Alimentation diététique
pour le régime
des MALADES, CONVALESCENTS, VIEILLARDS
et l'ALIMENTATION DES ENFANTS

FARINES TRÈS LÉGÈRES	FARINES LÉGÈRES
RIZINE CRÈME DE RIZ MALTÉE	GRAMENOSE AVOINE, BLÉ, MAÏS, ORGE
ARISTOSE BASE DE BLÉ ET D'AVOINE MALTÉES	BLÉOSE CRÈME DE BLÉ TOTAL MALTÉE
CÉRÉMALTINE ARROW-ROOT, BLÉ, ORGE, MAÏS	AVENOSE FARINE D'AVOINE MALTÉE
ORGÉOSE CRÈME D'ORGE MALTÉE	LENTILOSE FARINE DE LENTILLES MALTÉE

CACAO GRANVILLE, Cacao à l'Avençon, à l'Orgéose, etc...
MALT GRANVILLE - MALTS TORRÉFIÉS - MATÉ SANTA-ROSA
CÉRÉALES spécialement préparées pour DÉCOCTIONS
USINE et LABORATOIRES à LEVALLOIS-PERRET
BROCHURES et ÉCHANTILLONS SUR DEMANDE

Dépôt général: M^{me} JAMMET, Rue de Miromesnil, 47, Paris



QUATAPLASME PANSEMENT ASEPTIQUE COMPLET INSTANTANÉ
DU DOCTEUR LANGLEBERT
PHILÉGONES Anthrax, Abcès, Phlegmons, Gargoules des Selles, Fibrines, Erysipèles, DERMATOSES, Éczéma, Impétigo, Affections OULAIRES, Conjonctivites, Kératites. DANS TOUTES LES PHARMACIES et 10 Rue Pierre-Ducoux, PARIS.

ses quarante, soixante, cent pipes par jour, parfois davantage, tel, parmi tant d'autres, cet Européen que le Dr Jeanneline observa en Indo-Chine et qui en était ses cent vingt pipes quotidiennes :

Le matin, au sortir du bureau, il prenait un accoupe de vingt pipes, qui le déjeunait. Le soir, à six heures, décroché vingt pipes, puis il dînait. Alors commençait une longue séance qui se poursuivait pendant des heures, jusqu'à ce que le chiffre de quatre-vingt pipes fût atteint. Cet Européen était un agréable causeur; il avait le travail facile et l'intelligence ouverte, mais il perdait toutes ces qualités quand il n'était plus stimulé par l'opium. En moins d'une année il était devenu incapable de tout effort physique ou intellectuel.

Un autre en était arrivé à ne plus quitter son lit :

Il vivait sans prendre aucun soin de sa personne, dans un taudis sordide où l'inadmettait que le boy chargé de préparer sa pipe. Depuis plusieurs mois il ne se nourrissait plus que de suceries.

Quand il en est là, le fumeur a, depuis longtemps en effet, perdu tout appétit. Son sommeil est agité; il finit le matin par ne plus fermer l'œil et, au matin, fatigué de sa nuit, il fume de nouveau pour retrouver un courage fictice qui sombre au bout de quelques heures. Le teint, devenu blême, rappelle le ton de l'ivoire ancien, et au milieu du visage aux traits en quelque sorte stéréotypés, les yeux présentent un éclat métallique qui accentue le cerne bleuâtre de l'orbite. L'atrophie musculaire et l'amaigrissement qui en est la conséquence donnent parfois à l'opiomane, un aspect squelettique impressionnant.

...En même temps surviennent les cram-

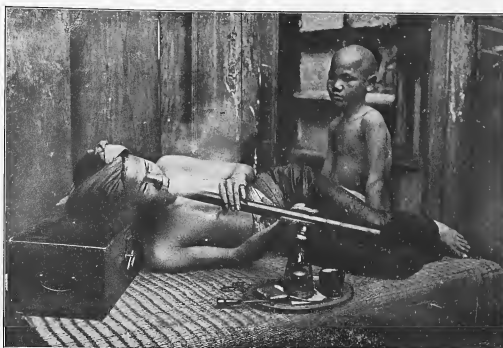
pes, les douleurs ostéocopes, les névralgies rebelles. En outre, la diminution de la vitalité met le fumeur en état de résistance moindre à l'égard de la maladie, et le charbon, les ulcères, la tuberculose, l'anémie pernicieuse, le choléra s'abattent

lourdes de l'opium étant des poisons de l'écorce cérébrale. Aussi l'excitation prématurée fait-elle place, après un certain temps, à la faiblesse intellectuelle; la perte de la mémoire, une apathie absolue, l'irrésolution, l'instabilité d'humeur, l'im-

porter silence à cette voix intérieure et apposer l'oubli au fumeur désespéré.

Après un temps plus ou moins long, une diarrhée rebelle, « opium running » (courante de l'opium) succède à la constipation du début. Le malade n'est plus que l'ombre de lui-même. Sa peau est sèche, parcheminée; les organes intérieurs, le foie, les reins, sont saturés d'un poison qu'ils ne suffisent plus à éliminer, et la cachexie thébétique marque l'épisode ultime de cette longue agonie, à moins qu'une maladie intercurrente, tuberculose, hémorrhagie cérébrale ou syncope cardiaque ne vienne mettre fin à la scène. Ce n'est donc pas tout à fait sans raison que les Chinois ont pu dire du fumeur qu'il construisait son propre cercueil.

À vrai dire, cette période terminale s'observe rarement en France, mais elle est fréquente aux colonies où le climat ajoute son influence déprimante à l'action nocive de la drogue. Qu'on n'aille pas, malgré cela, imaginer qu'une mort prématurée attende tous les fumeurs d'opium; il ne manque pas dans le Célèste Empire de respectables Chinois qui, après avoir fumé leur vie entière, dépassent à nonante années d'une banale broncho-pneumonie. Mais ceux-là eurent la sagesse de se modérer. Ils se sont contentés de quelques pipes journalières, dix, douze, quinze, rarement plus. A cette dose minime, et si l'on tient compte de l'accoutumance ancestrale, du mithridatisme acquis à la race par des années, des siècles de fumure, l'opium est, à n'en pas douter, aussi inoffensif pour les Chinois en général que les quelques cigarettes quotidiennes pour nous autres, Occidentaux.



Un Annamite, fumeur d'opium, et son boy

Cléber de La Droge (Vigne, 1911)

sur lui plus que sur tout autre. Ce n'est donc pas toujours l'opium qui tue, mais toujours il remplit le rôle de complice, immobilisant la victime qu'une autre main va frapper.

L'intelligence n'est pas atteinte dans des proportions moindres, la plupart des alca-

possibilité de fixer l'attention en sont les signes cardinaux. Cependant, comme le nota justement Quinicy, la conscience continue de veiller, elle ne laisse pas déclarer l'opiomane sur son misérable état; d'où crises de sombre désespoir, de neurasthénie aiguë. Mais l'opium sait im-

A TOUX

Dans toutes les
AFFECTIONS PULMONAIRES
est IMMÉDIATEMENT CALMÉE par le

SIROP DU DOCTEUR BOUSQUET

A LA DIONINE-MERCK

Chaque cuillerée à bouche renferme:
0 gr. 01 DIONINE-MERCK.
11 gouttes BROMOFORME chimiquement pur.

Ce Sirop constitue, sous une forme agréable, la meilleure médication à opposer aux Affections des Voies respiratoires accompagnées de toux opiniâtre, d'épuisement nerveux et d'Insomnie, etc.

Dose quotidienne pour les adultes : 4 à 8 cuillerées à potage

PATE DU DOCTEUR BOUSQUET

A LA DIONINE-MERCK

D'un goût très agréable, calme rapidement l'irritation pharyngée et laryngée du début des rhumes, rend de grands services à tous ceux qui font usage répété de la parole.

Dans toutes Pharmacies et Drogueries de France et de l'Étranger

DÉPÔT GÉNÉRAL :

Pharmacie du Docteur BOUSQUET, 140, Faubourg Saint-Honoré, Paris

Maladies du Cerveau ÉPILEPSIE - HYSTÉRIE - NÉVROSES Traitées depuis 40 ANS avec succès par les **SIROPS HENRY MURE**

1^o Au Bromure de Potassium. 2^o Polybromure (potassium, sodium, ammonium).
3^o Au Bromure de Sodium. 4^o Au Bromure de Strontium (extrait de bièvre).

Renouvellement des doses, 2 grammes de sel chimiquement pur par cuillerée à potage et 10 centigr. par cuillerée à café du sirop d'excipient d'aucune autre intervention.

Établies avec des soins et des éléments susceptibles de satisfaire le praticien le plus difficile, ces préparations permettent de constater expérimentalement dans des conditions idéales, la valeur thérapeutique des divers bromures seuls ou associés. — FRANCE : 5, B. F. M. Maison HENRY MURE, A. GAZAGNE, 119-121 (1^{er} étage, porte d'acier), Pont-Saint-Espirit (Gard).

SOLUTIONS HENRY MURE

Biphosphate de Chaux arséné — Chlorhydro-Phosphate de Chaux arséné
Chlorhydro-Phosphate de Chaux croisé et arséné (LITRE : 5 FR.; DEMI-LITRE : 3 FRANCS)

PHITISIE (1^{re} et 2^e périodes) — RACHITISME
ENGOREMENTS GANGLIONNAIRES ET DES ARTICULATIONS
MALADIES DES OS ET DE LA PEAU
CACHEXIES SCROFULÉUSES ET PALUDEANNES
ÉPIUSÈMENT NERVEUX — INAPPÉTENCE — DIABÈTE

Le Biphosphate et le Chlorhydro-Phosphate arséné H. Mure produisent des effets remarquables chez les phthisiques atteints de dyspnée et de chlorose. Sous leur influence, la toux et l'oppression diminuent, l'appétit augmente les forces reviennent.

LITRE : 4 FR.; DEMI-LITRE : 2 FR. 50

AVANTAGES PRINCIPAUX

sur les Solutions similaires

- 1^o Emploi d'un Phosphate monocristallin, d'une pureté absolue, permettant un dosage rigoureux, difficile à établir avec les phosphates mélangés du commerce, qui doivent leur extrême acidité à un excès d'acide sulfurique toujours mélangé à l'excipient;
- 2^o Inaltérabilité absolue obtenue par un procédé de stérilisation "à l'incoupatte paraffine";
- 3^o Administration facile par cuillerées dans un peu d'eau ou de sirop ou même du sirop; (Chaque cuillerée contient 1 gramme de Sel, 1 milligramme d'arséniate de Soude et 10 centigr. d'excipient de Crésolite de Hôpital pure).

NOTE. — Dans les cas où l'arséniate de Soude et la crésolite ne seraient pas indiqués, MM. les Docteurs pourront prescrire les mêmes Solutions H. MURE sans arséniate. LITRE : 3 FR.

Dépôt général : PH^o H. MURE, à PONT-SAINT-ESPRIT (Gard)
A. GAZAGNE, Gendre et Successeur

Le D^r Richard Millant, pour qui les fumeries d'opium de Paris n'ont point gardé leur secret, va nous conduire maintenant dans l'intimité de ces lieux de mystère. Laissons-nous conduire.

Pénétrons danss un des nombreux temples parisiens consacrés à la Notre-Dame des Ténébres. C'est ici un opium den, comme disent les Américains, un nid de fumeurs d'opium. Oh! il ne s'agit pas d'une fumerie publique, mais (par hasard sans doute) de nombreux opiomanes ont dû domicilier dans cette impersonnelle demeure. Engageons-nous maintenant sous la voûte. Et gravissons un étage... Deux coups d'un index rapide sur le timbre; c'est le signal auquel le maître du lieu, un dilettante à son aise, reconnaît les initiés. Lui-même nous accueille dans la pénombre d'une antichambre qu'éclaire la lueur tamisée d'un lampadaire de bronze. Et, tout de suite, nous voici dans la « fumerie », dans le sanctuaire.

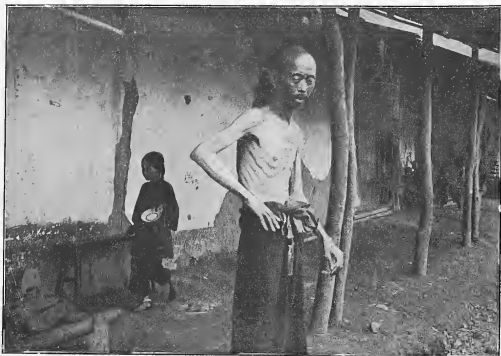
Il y règne une demi-obscurité profonde. Aucun bruit ne pénètre du dehors et de lourds tapis assourdissent le bruit des pas. Nul miroir où pourrait se refléter quelque figure étrangère; seule doit se percevoir, invisible à la fois et présente, celle de la redoutable divinité. Tout est chinois dans cet intérieur, depuis les soieries des tentures où se tordent les chimères, jusqu'à l'autel à Bouddha, dont les ors s'étendent dans ce coin sombre, derrière les bâtonnets d'encens.

Mais une odeur étrange, indéfinissable, flotte parmi la pièce. Est-ce agréable? Oui, sans nul doute, et l'odeur du tabac, auprès de celle-ci, est une abomination. Le parfum émanant de l'opium est d'une puissance, d'une subtilité, d'un arôme incontestables. L'homme n'est pas seul

du reste à en apprécier la suavité: nous savons encore dans l'oreille les joyeuses roulades qui partaient de la volière installée dans la chambre d'un opiomane, aussitôt que celui-ci commençait à fumer; en même temps un petit fox-terrier accou-

chien, un superbe Saint-Bernard, compagnon habituel de ses fumeries, devenu aux trois quarts fou. La nouvelle bête ne se calma qu'en percevant de nouveau le parfum de la boulette d'opium.

H. Jammes, dans le *Bulletin de la Société*



Un Chinois, fumeur d'opium à bantes doses.

Chico de La Uriage (Vigot, édit.)

rait se blottir auprès de son maître, respirant avec délices la fumée blanche qu'il lui soufflait au travers des narines. Une fois habitués à l'opium, les bêtes, comme les gens, ne peuvent plus s'en détacher; un colonial, qui s'était absenté pendant près d'une semaine, trouva au retour son

des *Etudes Indo-Chinoises*, a signalé autrefois la présence encombrante de tous les chats des environs dans les fumeries du Tonkin, à l'heure de l'ouverture de ces établissements; et le commandant G... nous a parlé des araignées familières qui venaient rôder aux alentours de

sa petite lampe, à l'heure où il avait coutume de fumer quelques pipes. « Le *margonilla*, ce joli petit lézard, qui court le long des murs, se rapproche, lui aussi, du plateau enchanté, et témoigne de sa satisfaction par un doux claquement de sa langue échancrée. » Si le fumeur vient à partir, on trouvera la bestiole allongée sur la natte solitaire, à l'exemple de ces rats qui se laisseront mourir de faim dans une bouillière abandonnée, où ils venaient chaque soir humer les vapeurs d'opium. La « fumée divine » suffirait, du reste, au dire des Cambodgiens, à domestiquer les animaux les plus rebelles.

A quoi donc son parfum se peut-il comparer? A l'odeur de noisette grillée, peut-être, ou, selon l'heureuse image du D^r Hocquard, à l'odeur du caramellé à la fois et de l'encens. Mais, ô sacrilège, de Prjewalski n'a-t-il pas osé dire que cela rappelait l'odeur de la plume brûlée? Plus irrévérencieux encore, d'autres ont écrit que le parfum de l'opium tenait à la fois de l'huile brûlée et de l'arnica!

...Drapé dans un souple kimono, le fumeur s'est étendu sur la natte brochée qui constitue le plancher de son Paradis. De temps à autre, il cale sa tête au petit traversin qui lui enclasse le cou à la manière du « kégoû », ce l'oreiller de cuir bouilli ou de bambou tressé dont font usage les Chinois.

Et les pipes succèdent aux pipes; l'aiguille plonge dans le récipient à opium, ramenant à son extrémité effilée une minime quantité de drogue (25 centigrammes environ) que le fumeur présente à la flamme de la lampe. Sous l'action de la chaleur, l'eau s'évapore, la goutte se gonfle, se boursouffle en une bulle dorée



Le Reconstituant MOYNE

(GELÉE STÉRILISÉE)

Prix du Flacon :

1 franc

TOUT FLACON OUVERT
DOIT ÊTRE UTILISÉ DANS
LES VINGT-QUATRE
HEURES

Aux personnes malades
ne pouvant pas prendre
d'aliment froid, il est
recommandé d'employer
le Reconstituant Moyne
additionné à un potage.

60 grammes de " Reconstituant Moyne " font un repas

Additionné d'égale quantité d'eau bouillie, **UN CONSOMMÉ SUCCULENT**

Le " Reconstituant Moyne " est préparé exclusivement avec de la Volaille, du Jambon d'York et des Légumes frais

La réduction STÉRILISÉE de ces produits, sans aucune addition de gélatine, constitue une gelée nourrissante, fortifiante par excellence, d'une digestion facile et d'un goût très agréable, parfaitement acceptée par les enfants, les malades et les convalescents.

Le " Reconstituant Moyne " doit être rafraîchi avant de le servir

En vente chez le Fabricant: M^{me} JEAN MOYNE, 11, Place de la Miséricorde à LYON, Téléph. 2-49

dont le parfum violent vous pénètre; en même temps, les doigts agiles imprimant à l'aiguille un mouvement rotatif qui limite et tempère le mouvement convulsif de la boulette. Sur le verre de la lampe, sur la plate-forme du fourneau orné d'argent, le fumeur la malaxe, l'assouplit. Preste, la longue tige d'acier accentue entre l'index et le pouce son mouvement de va-et-vient; de nouveau, elle puise dans le pot d'ivoire un peu d'opium qui bientôt crépite au-dessus de la lampe. Enfin la boulette est amenée à la grosseur voulue, la voix transformée en un cône lisse et brillant.

Un dernier passage au-dessus de la diamme pour l'amollir, et, d'un coup sec, le fumeur l'assujettit sur le fourneau de la pipe, poussant à fond son aiguille afin de ménager le passage de l'air, la retirant ensuite avec d'infinies précautions, crainte de la décoller. La pipe est prête.

Tout cette préparation, qui demande à peine quelques minutes, le fumeur l'effectue, couché sur le côté gauche, la pipe reposant sur la main de ce côté, l'autre main libre tenant l'aiguille. Sans changer de position, il approche la pipe de la lampe, et d'une seule aspiration lente, profonde, savamment conduite, il attire dans ses poumons la fumée douceuse à la fois et un peu âcre de la boulette crépitante qui égrene dans le calme de la fumée «à sa chanson de cigale nocturne». Cette fumée, il la garde longtemps, pour la rejeter ensuite à petites bouffées par la bouche et par les narines.

Tout en préparant une nouvelle pipe, il parle avec une lenteur placide, d'une

voix monotone, au timbre comme celui :

Vous le voyez, il est de toute première importance de ne pas brûler l'opium en le passant au-dessus de la flamme, sinon il dégagerait des vapeurs on ne peut plus dangereuses. La transformation de cette jolie bulle ambrée, qui

coûte cher... Seule la pratique vous permet de triompher des tâtonnements, des hésitations du début... Voyez; si je chauffe une seconde de trop ma boulette e, si je ne prends pas garde à la mobiliser incessamment, elle s'enflamme ou bien elle crève en laissant échapper une fumée noisâtre qui communi-



Une fumerie d'opium en Chine

Cliché de La Drogué (Vigne, etc)

grésille à l'extrémité de ma aiguille, en un petit disque noir prêt à être fumé, cela vous semble tout simple; encore faut-il un long apprentissage avant de parvenir à l'exécuter proprement... On commence toujours par gâcher un peu d'opium... et c'est fâcheux, car l'opium est une bonne chose, mais qui

quera à la pipe un autre goût de recuit... Il faut éviter cela...

Au Pays des Fumeurs d'Opium

A l'heure actuelle, cette substance est devenue à ce point un objet de première

nécessité dans l'Empire du Milieu que, pour peindre les mœurs et l'existence intime de ses habitants il faut, comme on l'a dit, mélanger un peu de l'acre produit aux couleurs de sa palette. Rien n'est si véridique plus exact, car si l'opium fut à l'origine une denrée de haut luxe, le « tabac d'honneur » réservé aux seuls mandarins, aujourd'hui tous les Chinois en usent indifféremment, à quelque condition qu'ils appartenent. Dans tous les milieux, dans toutes les maisons pourrait-on dire, on trouve la pipe à opium comme dans nos pays la boîte de cigares ou le pot à tabac, avec tous les degrés de raffinement et d'élegance qu'autorise l'état de fortune ou la condition sociale. Bien plus, l'opium fut considéré jusqu'en ces derniers temps, en Chine, comme monnaie d'échange sur plusieurs points du territoire, et les étudiants qui allaient passer à Pékin les différents grades du mandarinat emportaient de l'opium en place d'argent pour le temps de leur séjour dans la capitale.

Sur les marches du trône impérial aussi bien que dans la *cagna* la plus sordide, en passant par le *salon* luxueux du riche commerçant ou le *lettré*, en tous lieux règne le parfum entêtant de la drogue dont les effluves portent en elles le mystère d'une civilisation impénétrable.

C'est sur le lit, dressé au fond de toutes les maisons, que le jige tourne de formule adéquate à la loi et la peine appropriée au crime; que le poète déroule une pensée subtile en d'harmonieux caracères; que les particuliers retrouvent le calme et chassent les soucis des affaires; que le philosophe atteint à la souriante indifférence qui est le plus commode des systèmes terrestres.

CŒUR ROYAL
 Avec ses bains
ROYAL
 CARBO-GAZEUX
 TROUBLES CARDIO VASCULAIRES
 GUÉRIT
 ARTÉRIO-SCLÉROSE

TUBERCULOSES
 Bronchites, Catarrhes, Gripes
EMULSION MARCHAIS
 Phospho-Crésotéolé
 Calme la toux, mâne l'APPÉTIT
 et CŒURRISE les MÈMOES.
 Bien tolérée - Par Poliochorp.

VO-LÉCITHINE BILLON
 RECONSTITUANT par EXCELLENCE
 NEURASTHÉNIE, PHOSPHATURIE
 ANÉMIE CÉRÉBRALE
 SURMENAGE, CONVALESCENCE, ETC.

Vente en gros :
LES ÉTABLISSEMENTS POULENC FRÈRES
 FABRIQUE DE PRODUITS CHIMIQUES - PARIS -
 INDICATIONS : DRAGÉES à 0 gr. 05 centigr. - Dose : 6 par jour, en 3 fois, un peu avant les repas. (Enfants : 3 à 4 dragées.)
 GRANULÉ à 0 gr. 10 centigr. par cuillerée à café - Dose : 1 cuillerée à café par jour. (Enfants : 1/2 à 1 cuillerée à café.)
 AMPOULES à 0 gr. 05 centigr. par centimètre cube. - Dose : 1 injection intramusculaire tous les deux jours.

CONSTIPATION Chronique ou Accidentelle
 Fermentations gastro-intestinales
 Intoxications bacillaires
 Troubles hépatiques et biliaires
GRAINS DE VALS
 Produit naturel et complet à base de Podophyllin et Cascara
 Dose : un ou deux grains avant ou au milieu du repas du soir.
 Administration : 64, BOULEVARD PORT-ROYAL, PARIS

Rares sont les empereurs qui ne sacrifient plus ou moins à la Noire Idole au cours des deux derniers siècles: l'empereur Tao-Kouang, en particulier, fut un grand fumeur, et sous le règne de son fils Hion-Foung, qui vendit les charges publiques et créa un monopole de l'opium pour subvenir à ses perpétuels besoins d'argent, les femmes et les concubines impériales se livraient avec passion à la pipe de bambou. A un moment donné, les eunuques du palais, qui sont presque tous opiomanes, avaient même installé une boutique d'opium dans les appartements. Le prince Chun, père de l'empereur Kouang-Siu qui mourut en novembre 1908, se mit également à l'opium vers 1887, au cours d'une maladie et à partir de ce moment, tout en regrettant le mauvais exemple qu'il donnait à la Cour, il ne cessa jamais d'en faire usage. Du reste les plus hauts fonctionnaires, vice-rois, ministres, mandarins grands et petits, suivent l'exemple venu de haut: le grand vice-roi de Nankin, Liéou-Koen-I, mort il y a deux ans, était, lui aussi, un fumeur invétéré; dans les dernières années de sa vie, ce fin diplomate, dont tous les Européens s'accordaient à vanter l'intelligence, n'avait plus que quelques heures de lucidité chaque jour: le reste se perdit dans les fumées du divin toxique.

Sus à l'opium!

...Parmi les Chinois, des esprits éclairés n'avaient pas attendu que les missionnaires eussent apporté avec eux la bonne parole pour dénoncer l'œuvre néfaste accomplie par l'opium. Ils avaient compris, de longue date, que ce dangereux poison paralysait les forces vives de la nation, et

qu'en le supprimant on rendrait tout un peuple à la liberté morale.

Depuis quelques années, cette tendance s'est affirmée de plus en plus: la Chine paraît vouloir sortir de la torpeur où la plongeait, pendant des siècles, la science

d'ivoire, elle fixe ses yeux attentifs sur les enseignements venus d'Occident, et se révèle particulièrement favorable au mouvement anti-opiomane. Le défaut d'organisation, la vénalité des fonctionnaires contrebalancent ses efforts, et l'on ne peut

leurs employés se livrent à la drogue, pour les congédier le cas échéant, n'en auraient eu cure autrefois. Il s'est même constitué des sociétés, à Yang-Tchéou et à Shanghai par exemple, dont les membres s'engagent à ne pas employer d'ouvriers ou de coolies fumeurs d'opium.

D'ailleurs, par le livre, par l'image, on s'efforce de moraliser le peuple: dans les nombreux recueils de poésies destinés aux écoles du Céleste-Empire, on trouve aujourd'hui des tirades vengereuses contre la « fumée diabolique » dont l'abus marquait pour les Jaunes « l'apparition d'épouvantables calamités et la fin même de la race ». Partout on enseigne aux enfants ces principes fondamentaux: « Ne vous adonnez ni au vin, ni au jeu; ne touchez pas à l'opium. » ...Des albums colorés, de grossières enluminures qui rappellent nos vieilles images d'Épinal retracent les vicissitudes du fumeur réduisant les siens à la misère, s'enrôlant ensuite dans quelque bande de brigands et accumulant forfaits sur forfaits pour se procurer de la drogue, jusqu'à jour où le coupe-coupe du bourreau viendra met en un terme à ses crimes.



Club de La Droque (Vigne, 1911)

La foule assiste, à Canton, à la destruction par le feu des pipes et accessoires des fumeurs d'opium

contemplative de ses philosophes, au moins autant que les influences religieuses et politiques, et elle tente de se libérer des entraves d'une civilisation dans laquelle elle était en quelque sorte cristallisée. La Jeune Chine ne se cloître plus dans sa tour

encore préjurer du résultat de la lutte engagée, mais il est aisé de se rendre compte que le sentiment général de réprobation vis-à-vis des fumeurs s'accroît chaque jour davantage: bien des Chinois qui s'enquerraient maintenant de savoir si

L'opiomanie gagne la France

De l'Annam ou de la Cochinchine, fonctionnaires, officiers et marins rapportent la détestable manie de fumer la drogue et, de nos jours, elle s'est acclimatée en France, pour le plus grand malheur de bien des gens.

Toulon et Marseille furent sans doute les premières villes de France où l'on commença de tirer sur le bambou; mais, aujourd'hui, la contagion s'est propagée

ANTISEPTIQUE URINAIRE PAR EXCELLENCE

ARTHRISME DIATHÈSE URIQUE

URASEPTINE ROGIER

DISSOUT, EXPULSE L'ACIDE URIQUE

Granulé entièrement soluble dans l'eau: 0,60 centigr. de matière active par cuillerée à café. — DOSE: 2 à 6 cuillerées à café par jour

Échantillons et Littérature: HENRY ROGIER, Pharmacien, Anc. Int. des Hôpitaux de Paris, 3 et 5, boul. de Courcelles, PARIS

au littoral de la Manche et de l'Océan. Des fumeries se sont ouvertes successivement à Brest, à Cherbourg, à Bordeaux, et le nombre des assidus qui y fréquentent est devenu tel que le gouvernement a dû intervenir, pour circonscrire la marche envahissante de cette épidémie d'un genre nouveau.

On n'eût aucune peine à découvrir le principal agent de transmission; toute une catégorie de femmes du demi, voire du quart de monde, joua son rôle dans la circonstance. C'est chez elles, en effet, que les jeunes officiers, accoutumés à l'opium pendant un séjour en Extrême-Orient, venaient se livrer à leur passion favorite. Bientôt la femme apprenait à rouler la petite boulette noire et, au bout de quelques semaines, elle eût pu rendre des points à la plus experte congolaise.

... L'usage de l'opium ne s'est pas limité à nos ports militaires. Il a rapidement gagné les grands centres et s'est répandu dans tous les mondes avec une foudroyante rapidité. A Lyon, depuis trois ou quatre ans, la drogue a fait son apparition parmi les étudiants, importée par quelques nouveaux venus du Midi, qui avaient déjà couru les maisons d'opium de Toulon et de Marseille. Ceux-ci installèrent chez eux des fumeries où ils convièrent leurs camarades, et ce fâcheux prosélytisme tarda pas à porter ses fruits; de nombreux jeunes gens se mirent à la drogue, et, comme ils n'étaient pas toujours à même de se procurer du chandoo de première qualité, ils fumaient de l'extrait d'opium pharmaceutique, après lui avoir fait subir une sommaire préparation. En cette circonstance, le détestable snobisme fit aigrir et plus de mal qu'en nulle

autre, et c'est uniquement pour se donner une petite pointe d'originalité que tant de gens fréquentèrent les fumeries au début de leur apparition. A l'exclusion des colons, dans quel monde se recrutent, en effet, les fumeurs, à Paris, par exemple?

L'opium et c'est autrement dangereux. Car nulle maladie n'est plus contagieuse que l'opiumisme; un fumeur vient-il planter sa tente en quelque endroit, le lendemain on compte dix, vingt, aux alentours, qui auront appris le mariage de la fatale al-

lusion et les ateliers et les studios où l'on s'assemble pour des séances de fumerie qui ne prennent fin qu'à l'aube. A mesure que la soirée avançait, la conversation, d'abord générale, se ralentit peu à peu. Quelques mots à peine troublent le silence, comme jaillissent au travers des cendres les flammes d'un bûcher qui s'éteint, et bientôt on ne perçoit plus que le crépitement de la drogue au-dessus des lampes basses. Pour quelconque à pu contempler ce spectacle, sous le jour blafard qui se lève, il subsiste une impression ineffaçable de mélancolie, au souvenir de tous ces jeunes corps étendus au hasard sur les nattes, dans la fumerie où lotte l'odeur rance d'une lampe qui tarde à se consumer.



Une fumerie d'opium, à Montmartre

Club de La Droque (Vigot, edit.)

Dans le monde des théâtres, parmi les écrivains, dans les milieux artistes, chez tous ceux enfin qui héritent de la génération romantique son dédaigneux mépris pour tout ce qui est bourgeois. Ils ne portent plus aujourd'hui gilets rouges et bérets en bataille, mais beaucoup fument

guille; la triste cohorte des névropathes et des déprimés n'aura pas tardé à la suivre dans le sillon odorant du bambou fascinateur.

Dans les quartiers où se réunit la jeunesse artiste ou intellectuelle, aussi bien dans le quartier des Ecoles qu'à Montmartre ou à Montparnasse, nombreux

LES PROTESTANTS EN FRANCE

Dans la *Revue*, Onésime Reclus fait le dénombrement des protestants français. Avant la guerre de 1870, les luthériens étaient 281.000; ils ne sont plus que 85.000, rassemblés autour de l'Alsace-Lorraine. Les églises secondaires se sont affaiblies en se multipliant; de 40.000, les dissidents sont tombés à 10.000. Seul, le calvinisme a vu s'accroître le nombre de ses fidèles qui, de 480.000, s'est élevé à 560.000 par la création de nouvelles paroisses dans le Lot, la Dordogne, la Charente; la Gironde, la Normandie, le Nord. Le Sud-Est se protestantise de plus en plus. M. Reclus attribue cette diminution des adeptes du culte réformé à leur manque de foi et de force intellectuelle et morale. « La prospérité les a gâtés, dit M. Reclus; ils se sont enfoncés dans les magmas de la ratiocination, de la politique et de la finance. Puissants encore, ils arrivent au bout de leur destinée. »

INSUFFISANCES THYROÏDIENNE ET OVARIENNE
Troubles de la Menopause et de la Puberté.

THYROIDOSE

Myxœdème **OVARO-THYROIDINE** OBESITÉ

Arthritisme, Rachitisme, Maladies de la Peau Exanthématiques graves.

Dépôt: Laboratoire du Docteur FRAYSSE, 43, r. d'Aboukir, Paris et toutes Pharmacies.

REVUE INTERNATIONALE
ILLUSTRÉE
UN PEU DE TOUT

Revue de grand luxe, la plus belle et la moins chère

Abonnement d'essai de 3 mois, France: 2 fr. — Étranger: 3 fr.
Abonnement annuel, France: 12 fr. — Étranger: 18 fr.
102, Rue de Rivoli — PARIS

DOUBLE-LOTION D'ABEL GIBAND

ARRÊTE LA CHUTE DES CHEUX
PROVOQUE LA PELLUCULE

Calvitie vulgaire, Pelade, Séborrhée grasse, Pityriasis (Pellicule)

Basée sur les travaux de l'École de l'Hôpital Saint-Louis, elle comprend 2 flacons, 2 leçons: L'UNE, antiseptique et excitante de la vitalité du cuir chevelu n'est autre que la lotion dite « corflorée des Maîtres de Broca et de Saint-Louis renferme "mondaine" par suppression de son odeur désagréable.

L'AUTRE stimule l'activité de l'appareil pilo-sébacé et la vasculaturation capillaire, c'est la lotion dite *fontaine*.

L'arrêt de la chute des cheveux est rapide; la repousse est assurée; pour peu qu'il germente un vestige de bulbe pileux.

Traitement complet (les 2 flacons): 16 fr., au médecin; 20 fr., au public (Étranger 20 fr. et 25 fr.)

Vente directe, pour Paris seulement: Pharmacie Vial, 20, rue de Châteaudun. — Les commandes de provinces et de l'étranger doivent être adressées à M. Giband, Plus maison de 1^{re} classe, directeur du Laboratoire de préparation, à Sens (Yonne).

TRAITEMENT DE

l'Arthritisme et de la Dyspepsie
par l'Eau de

VALS SOURCE REINE

Un Verre le matin à jeun

Un Verre une heure avant le Déjeuner

Un Verre une heure avant le Dîner

Le reste de la bouteille consommé aux Repas

Toutes Pharmacies ou s'adresser à M. CHAMPETIER, à Vals-les-Bains (Ardèche)

Pas d'accoutumance.
Ni de contre-indication.

Sommeil Bienfaisant

PROCURÉ AUX NEURASTÉNIQUES - NERVEUX - SURMENÉS - etc.

Inoffensif
Gout agréable

EXPÉDIE FRANCO
contre-mandat postal de 4.50

Veronidia Buisson

à la dose de 1a2 cuillerées à potage le soir au coucher.

10, B^{is} du MONTPARNAISE
et toutes pharmacies

VERITABLES GRAINS DE SANTÉ
PURGATIFS DOCTEUR FRANCK PURGATIFS
1^{re} 50 la Boîte de 50 Grains
Notion dans chaque boîte, En Vente Toutes Pharmacies.
La Remède de la CONSTIPATION

MALADIES INFECTIEUSES, PNEUMONIES, GRIPPE, ANGINES, RHUMATISMES, SEPTICÉMIES, TYPHOÏDE, ENTÉRITES, PÉRITONITES, SALPYNGITE, CYSTITES, MÉNINGITES, TUBERCULOSE, PALUDISME, etc.

"LANTOL" COUTURIEUX

Rhodium colloïdal électrique

Procédé LANCIEU (Académie des Sciences, 27 Novembre 1911).

en Ampoules injectables de 3 c. c. et Capsules pour l'usage interne.

DOSES : INJECTIONS sous-cutanée, intra-musculaire ou intra-veineuse : 1 à 3 c. c.
CAPSULES : 2 à 6 par jour.

TRÈS ACTIF INDOLORE
TRÈS STABLE DIRECTEMENT INJECTABLE

Échantillons et Notices : Laboratoires COUTURIEUX, 57, Avenue d'Antin, PARIS

E. COGIT & C^{IE}
CONSTRUCTEURS INSTRUMENTS POUR LES SCIENCES
176, boulevard St Germain
PARIS



TELEPHONE : 812-20

Fournitures générales pour Bactériologie et Micro-graphie.

Dépôt pour la France des MICROSCOPES et des JUMELLES à PRISMES

E. LEITZ

HISTOGENOL Naline

Médication arsénio-phosphorée organique à base de Nuclearine, rémède combiné tous les avantages sans être inconvénient de la médication arséniale et phosphorée organique.

L'HISTOGENOL NALINE est indiqué dans tous les cas où l'organisme défaille, par une cause quelconque, réclame une médication réparatrice et d'assimilation puissante : dans tous les cas où il faut relever l'état général, améliorer la composition du sang, reminéraliser les tissus, combattre la phlogistique et ranimer la normale les relations interorganiques.

TUBERCULOSES, BRONCHITES, LYMPHATISME, SCROFULE, ANÉMIE NEURASTHÉNIE, ASTHME, DIABÈTE, AFFECTIONS CUTANÉES FAIBLESSE GÉNÉRALE, CONVALESCENCES DIFFICILES, etc.

FORMES : ELIXIR - EMULSION - GRANULE - AMPOULES
(à diluer) (à diluer) (à diluer) (à diluer)

Expérimenter toutes les boîtes et flacons la Signature de Garantie : A. NALINE
Littérature et Cahier n° 142 à A. NALINE, 114, Villeneuve-la-Garenne, près St Denis (S.-O.)

Traitement de la **SYPHILIS** sous toutes ses formes

HECTINE

PILULES (3 à 10 Hectines par pilule) - Une à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.
GOUTTES (10 gouttes équivalent à 0,05 d'Hectine) 100 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES A (0,10 d'Hectine par ampoule) - Injections sous-cutanées par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES B (0,20 d'Hectine par ampoule) - INJECTIONS INDOLORES

HECTARGYRE

(Combinaison d'Hectine et de Mercure).

Le plus actif, le mieux toléré des sels mercuriels.

PILULES (Par pilule Hectine 0,10; Protosolubine 12-000; Ess. Oïl. 0,01) - Une à deux pilules par jour - traitement.
GOUTTES (Par 10 gouttes Hectine 0,10; Hg. 0,01) 2 à 10 gouttes par jour 10 à 15 jours.
AMPOULES A (Par ampoule Hectine 0,10; Hg. 0,01) - Une ampoule par jour.
AMPOULES B (Par ampoule Hectine 0,20; Hg. 0,01) - pendant 10 à 15 jours.

INJECTIONS INDOLORES

Laboratoires de HECTINE 45, rue du Chemin-Vert, à Villeneuve-la-Garenne (Seine-O.)

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Pour assainir la bouche, raffermir les gencives, fortifier les cheveux, pour les ablutions journalières, pour le lavage des nourrissons, etc., etc., il est recommandé de faire usage du

Coaltar Saponiné Le Beuf

qui possède les propriétés DÉTERSIVES et ANTISEPTIQUES INDISPENSABLES aux produits destinés à ces usages, qualités qui lui ont valu son admission dans les HOPITAUX DE PARIS.

Le Coaltar Le Beuf est en effet très efficace en particulier dans les cas d'angines couenneuses, anthrax, gangrènes, herpès, leucorrhées, pityriasis, otites infectieuses, suppurations, etc., mais dans ces circonstances c'est au MÉDECIN qu'il appartient de prescrire ce produit et de régler son mode d'emploi.

Le Coaltar Saponiné Le Beuf étant un liquide qui n'est ni caustique ni vénéneux, peut être laissé entre toutes les mains.

DANS LES PHARMACIES Se méfier des imitations que son succès a fait naître



Cavaliers de la frise Ouest du Parthénon (British Museum)

L'UTILITÉ DES ÉTUDES CLASSIQUES POUR LA CARRIÈRE MÉDICALE (Fin)

Par le Docteur LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur agrégé de la Faculté de Médecine, Médecin des Hôpitaux de Paris

Il nous a plu de reproduire, — au sein de cette seconde partie de l'article de M. Laignel-Lavastine, saisis en un instant expressif de leur chevauchée, des cavaliers des frises du Parthénon. Au cours des lignes qui suivent sont offertes diverses images de Pallas Athéna. Le souvenir de Renan s'impose ici, et le rythme des belles paroles lumineuses de la Prière sur l'Acropole. La déesse de la sagesse, de la prudence, des desseins mûris, symbolise dans notre pensée l'esprit même de la thèse exposée. Par ailleurs, nous l'avons voulu montrer tour à tour archaïque et guerrière aux frontons d'Égine, délicieusement jeune et pensive dans le bas-relief du musée de l'Acropole, harmonieuse et réfléchi dans une statue de la belle époque. Telle la conçoit sans doute, polymorphe et multiple, le bel hymne homérique : « Je commencerai par chanter Pallas Athéna aux yeux d'azur, fertile en sages conseils, portant un cœur indomptable, vierge vénérée, gardienne des villes, divinité forte, que le prudent Zeus fit sortir de sa tête redoutée... Salut, fille de Zeus... »

II. — Utilité des études classiques

pour la formation de l'esprit médical en particulier

J'ENVISAGERAI séparément les faits et les idées, le côté pratique et le côté théorique de la question.

a) *Les faits.* — Au point de vue pratique, l'analyse des faits montre un double mouvement antagoniste : une poussée qui vient de l'extérieur contre la culture des médecins et une défense de ceux-ci pour sauvegarder leur humanisme.

Résumons-les.

1) La poussée contre la culture générale des médecins fait ouvrir la Faculté aux quatre variétés de bacheliers créées par la réforme de l'enseignement secondaire de 1902.

Cette possibilité pour les bacheliers A, B, C, D (latin-grec, latin-langues, latin-sciences, sciences-langues vivantes) d'entrer à la Faculté de médecine, jointe à la facilité des équivalences aussi nombreuses que variées données aux jeunes filles et aux étrangers, entraîne la promulgation des deux décrets du 12 mai 1909 et du 28 avril 1910.

Le premier essai de relever le niveau de certaines équivalences étrangères en n'admettant plus les élèves munis seulement de leurs certificats de



Musée de l'Acropole, à Athènes

Athéna Promachos (Figurine brouze)



L'Athéna du Musée des Antiques de Turin

licences et empêché toute transformation du diplôme universitaire en diplôme d'Etat (1).

On sait, en effet, comme l'a fait remarquer très justement M. Léon Labbé, que « pendant de longues années on a autorisé un grand nombre d'étudiants étrangers à faire leurs études médicales sous le couvert d'équivalences souvent sans aucune valeur, et que, toutefois, grâce à des complaisances diplomatiques sans réciprocity ».

Le second décret (2), décret de 1910, occasion du mouvement actuel, ne fait qu'étendre à l'ancien baccalauréat spécial ou moderne les prérogatives de la section D de la réforme de 1902.

Article premier. — Sont admis pour l'inscription dans les Facultés et Ecoles d'enseignement supérieur, en vue des grades ou titres conférés par l'Etat, les diplômes de bachelier délivrés sous le régime antérieur au régime établi par le décret du 31 mai 1902 sur le baccalauréat de l'enseignement secondaire (baccalauréat ès sciences complet, baccalauréat de l'enseignement secondaire spécial, baccalauréat de l'enseignement secondaire classique, baccalauréat de l'enseignement secondaire moderne).

Quant aux équivalences (3), voici comment elles sont actuellement établies (4).

Je le résume sur le Schéma ci-contre.

Les uns ne permettent que le P. C. N. (1° brevet supérieur ; 2° certificat d'études primaires supérieures ; 3° diplôme de fin d'études de l'enseignement secondaire des jeunes filles). Les autres font entrer à la Faculté, après le P. C. N.

Ces équivalences générales sur production d'un diplôme d'enseignement secondaire sont accordées aux étudiants :

4° français qui ont fait leurs études à l'étranger, leurs parents y étant domiciliés ;

5° originaires de l'île Maurice ;

6° originaires de Roumanie ;

7° inscrits à l'Ecole française de droit du Caire ;

8° inscrits à la Faculté française libre de médecine de Beyrouth.

Des équivalences particulières sont de plus accordées très libéralement.

2) La défense des médecins, pour sauvegarder

(1) Décret du 12 mai 1909.

Article premier. — Tout étudiant qui poursuit l'obtention d'un des grades ou titres établis par l'Etat ne peut s'inscrire à cet effet dans les différentes Facultés ou Ecoles d'enseignement supérieur que s'il justifie du diplôme, brevet ou certificat sans lequel, d'après les règlements, nul n'est admis à postuler le grade ou le titre auquel il aspire.

Aucune dispense ne peut être accordée.

Article 2. — Les étudiants de nationalité étrangère qui veulent entreprendre des études en vue de la licence ou du doctorat en droit ou de la licence ès sciences ou de la licence ès lettres, ne sont autorisés à s'inscrire dans les Facultés ou Ecoles que sur la production en original des diplômes, brevets ou certificats à eux délivrés par les Universités ou établissements étrangers ou ils ont accompli leurs études et subi les examens. Ces documents, accompagnés de la traduction qui en sera faite par un traducteur juré, seront visés et certifiés véritables par le Consul général de France pour le pays dont ils proviennent.

Le Comité consultatif de l'enseignement public (première section) jugera si ces diplômes, brevets ou certificats peuvent être acceptés comme équivalents au baccalauréat de l'enseignement secondaire ou au diplôme de licencié en droit, après avis motivé de la Faculté ou Ecole où l'étudiant demande à s'inscrire.

Article 3. — Il n'est point dérogé aux conventions internationales relatives aux étudiants français résidant à l'étranger et aux étudiants originaires de Roumanie.

Ne sont point modifiées les règles suivies jusqu'ici à l'égard des étudiants originaires de l'île Maurice, à l'égard des étudiants inscrits à l'Ecole française de droit du Caire et à la Faculté française libre de médecine de Beyrouth.

(2) Décret du 28 avril 1910.

L'équivalence doit être distinguée de la dispense. Les candidats ne peuvent obtenir le diplôme d'Etat autorisant l'exercice de la médecine en France. Les dispenses en vue du diplôme universitaire, telles que les obtiennent les étrangers — autres que les Roumains et les Mauriciens — ne peuvent pas passer la barre de la médecine en France.

(4) Livre de l'étudiant pour l'année 1911-1912. Bureau des renseignements de la Sorbonne, p. 15.

leur humanisme, ne s'est pas organisée dès l'apparition du décret de 1902.

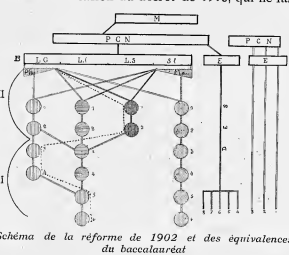
Il a fallu tout au plus pour que les médecins se rendent compte, par l'affaiblissement de la culture générale souvent constaté, du danger apporté à la médecine française par cette transformation de



Profil de l'Athéna d'Egin (Munich)

l'enseignement secondaire et l'égalité des baccalauréats.

C'est à l'occasion du décret de 1910, qui ne fai-



M. Faculté de médecine. — P. C. N. Certificat d'études physiques, chimiques et naturelles — B. Baccalauréat. — B. L. G. Baccalauréat latin-droit — B. L. S. Baccalauréat latin-langues. — B. L. S. Baccalauréat latin-sciences. — B. S. L. Baccalauréat sciences-langues vivantes. — 6 Sixième. — 5 Cinquième, etc. — Ph. Philosophie. — Ma. Mathématiques. — E. Equivalences et dispenses. — D. E. S. Diplôme d'enseignement secondaire. 1 Brevet supérieur. — 2 Certificat d'études primaires supérieures. — 3 Diplôme de fin d'études de l'enseignement secondaire des jeunes filles. — 4 Étudiants français qui ont fait leurs études à l'étranger, leurs parents y étant domiciliés. — 5 Étudiants originaires de l'île Maurice. — 6 Étudiants originaires du Caire. — 7 Étudiants inscrits à l'Ecole française de droit du Caire. — 8 Étudiants inscrits à la Faculté française libre de médecine de Beyrouth. — ... Chemin actuellement le plus fréquenté pour arriver à la médecine.

sait que compléter la réforme de 1902, que les protestations se sont élevées de toutes parts. L'Association *des corps enseignants des Facultés de médecine* s'en émut inquiète, mais, fait remarquable, la jeunesse s'est mise au premier rang des protestataires.

Le 26 mai dernier, le Comité de l'Association corporative des étudiants en médecine :

1° Considérant que les études classiques constituaient une préparation aux études médicales bien supérieure à celle que reçoivent aujourd'hui une grande partie des jeunes gens qui se destinent à ces études, et que les critiques formulées contre le niveau intellectuel de certains étudiants ne sont que la traduction du malaise général qu'a amené le dédain des humanités, regrette que les études classiques ne soient pas le prétexte indispensable des études médicales ;

2° Considérant, d'autre part, qu'en tout état de choses ces critiques fournissent la preuve que l'enseignement supérieur a besoin d'une base très mobile ;

Pour cette raison :

Emet le vœu qu'aucune équivalence ne soit établie à l'avenir entre les divers diplômes existants et le baccalauréat, lequel demeure jusqu'à nouvel ordre le meilleur moyen de contrôle des études secondaires.

Le 30 juin, à la Réunion générale des Sociétés d'arrondissement, M. Blondel fait remarquer que la plus grande facilité d'entrée à la Faculté de médecine n'était pas justifiée par la nécessité du recrutement d'une profession déjà encombrée, chèrement acquise et durement payante.

De plus, dit-il, on court le risque d'atteindre la formation même du futur médecin dans ce qu'elle a de plus nécessaire et de plus élevé. Car, comme on n'acquiert la conviction de ce rôle essentiel de la culture classique qu'une fois entré dans la carrière et devenu apte à bien juger des obligations qu'elle comporte, l'élève, pas plus que ses parents (s'ils n'appartiennent pas déjà à la famille médicale) ne vont se rendre compte de cette nécessité et s'empresseront de profiter de l'allègement de travail qui leur est offert.

Et l'Assemblée plénière des Sociétés médicales d'arrondissement et la Société de médecine de Paris votent le vœu suivant :

Considérant que l'enseignement classique contribue puissamment à donner aux médecins l'élevation d'esprit, de sentiment et de caractère, sans indépendance, sans mission morale et sociale que l'enseignement technique est indispensable à son rôle professionnel ;

Rappelle le vœu émis à ce sujet par la commission de réorganisation des études médicales ;

Exprime le vœu qu'en présence des répercussions que vont avoir pour l'admission aux Facultés de médecine les dispositions prévues par le décret du 28 avril 1910 quant à des certaines équivalences acceptées à l'entrée du P. C. N., le ministre complète le décret réglant l'admission aux Facultés de médecine par une disposition stipulant expressément que :

« Il y a admis seulement les possesseurs d'un diplôme de P. C. N. obtenu après présentation d'un diplôme de baccalauréat comportant des études latines ».

Le Syndicat médical de Paris et le Syndicat des médecins de la Seine ont aussi protesté dans le même sens.

Enfin, au Sénat, MM. Léon Labbé et Diebrier ont fait le plus vigoureux plaidoyer en faveur de l'utilité du latin pour les médecins.

C'est au moment où le médecin moderne, s'est écrié M. Labbé, est mêlé de plus en plus intimement à tous les incidents de la vie sociale que l'on semble vouloir diminuer et abaisser à plaisir le niveau de sa valeur intellectuelle !

Il y a un certain nombre d'années on a supprimé les officiers de santé. Aujourd'hui qu'on va créer de nouveau un ordre de médecins, qui, quoiqu'on en puisse dire, sont sensiblement inférieurs à leurs aînés ; le niveau de la profession médicale sera singulièrement abaissé au regard de celui des nations étrangères.

Et rappelle les vœux émis par les divers groupements médicaux, M. Labbé propose au Sénat que « ne seront admis dans les Ecoles et dans les Facultés de médecine que les étudiants qui, possédant le certificat du P. C. N., auront préalablement obtenu l'un des diplômes du baccalauréat contenant les études latines ».

M. Diebrier est venu appuyer M. Labbé en maintenant que qui sait le latin comprend avec beaucoup plus de facilité les langues anglo-saxonnes et en condamnant surtout dans la réforme de 1902 à la spécialisation hâtive, prématurée, trop précoce ».

Voilà les faits.

Analysons maintenant les arguments pour ou contre la culture classique des médecins.

b) Les arguments. — Ces arguments ont été soutenus par des hommes remarquables et chaque jour nous en fournit de nouveaux au contact de nos confrères et de la vie.

Je citerai donc les argumentateurs avant d'analyser les arguments.

1) *Les argumentateurs.* — Je passe sous silence les argumentateurs contre l'humanisme des médecins, car, ou ils ne sont pas médecins et, partant, peu compétents, ou ils sont médecins, mais dans ce cas n'ont pas, à ma connaissance, formulé leurs critiques autrement qu'en paroles ailées. Ils échappent par la même à la discussion.

Au contraire, les défenseurs de l'humanisme médical sont légion.

Ce sont d'abord tous les partisans de la haute culture pour la formation de l'esprit. Je les ai déjà cités, de Rabelais à Henri Poincaré qui, hier, dans sa brochure, *La Science et les humanités*, démontre avec force « le besoin de l'esprit de finesse toutes les fois que l'on veut deviner d'après les données multiples et incertaines entre lesquelles il faut choisir » ; et n'est-ce pas souvent le cas du médecin, hésitant entre deux diagnostics, deux pronostics et deux traitements ?

Tous sont du même avis.

La littérature grecque et la littérature latine, dit Alfred Picard, ont été et resteront toujours les sources vives du génie français.

Mon intime conviction est que les humanités constituent la meilleure préface des études scientifiques. Elles y préparent merveilleusement leurs adeptes, en développant la souplesse de la pensée, la clarté du style et la fécondité de l'imagination.

Pasteur et Claude Bernard, remarque M. Doumic, voyaient dans la littérature la source des idées générales et reconnaissantes, suivant le mot de Berthelot, que « la haute éducation de l'esprit, due à la culture classique, était nécessaire à la poursuite de leurs travaux ».

Bien mieux, comme l'a rappelé avec beaucoup d'à-propos M. Léon Labbé dans son beau discours au Sénat, Liebig, dans l'enthousiasme des premières écoles réalistes, les *Realschulen* nouvellement créées, écrivait :

A partir du jour où l'éducation allemande va être transformée, où, au lieu de faire perdre aux jeunes gens plusieurs années en études stériles, on les initiera aux choses de la nature qui tiennent à la vérité plutôt qu'à la fantaisie, il se fera une révolution dans l'intelligence allemande et elle conquerra le premier rang en Europe.

Mais, hélas ! l'expérience ne répondit guère à son espoir, et homme de bonne foi comme tout vrai savant, quatre ans avant sa mort il reconnaissait ainsi son erreur :

J'ai dit que l'éducation par les choses naturelles convenait seule aux jeunes gens qui devaient se vouer à la science. L'expérience m'a enseigné ceci : les élèves venant des écoles réalistes dans mon laboratoire sont, pendant la première année, supérieurs à ceux des gymnases ; la deuxième année, ils leur sont égaux ; la troisième année, ils leur deviennent inférieurs.

Récemment, le professeur His, de Berlin, succédant à Leyden, consacrait sa première leçon à établir la nécessité, pour aborder les études médicales, d'une culture générale de premier ordre.

En Angleterre, comme le remarque M. Labbé, le *Medical Council* de Londres demande qu'on soit de plus en plus difficile sur les « humanités ».

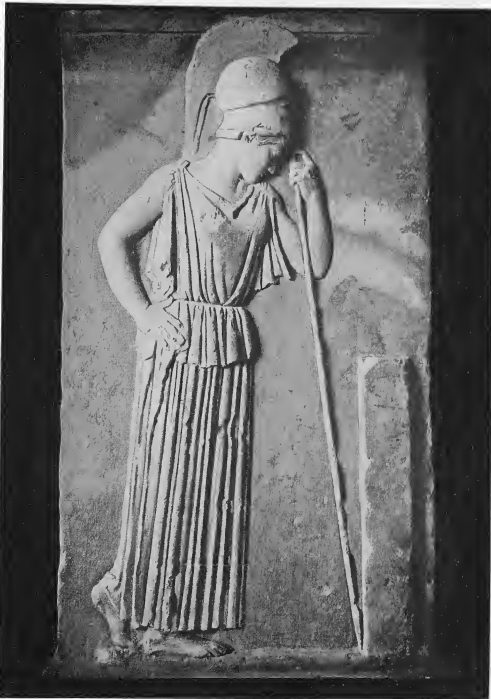
En France, les Brouardel, les Landouzy, Debove,

Gilbert, Gilbert-Ballet, Grasset, Segond, Dejerine, les Helme et tant d'autres, qui me pardonneront de ne pas les citer, ont soutenu les mêmes idées.

2) *Les idées.* — Et ces idées s'appuient sur l'opinion élevée qu'ils ont de la médecine et sur leur expérience de la carrière médicale.

A priori, en effet, le syllogisme suivant s'impose :

Pas de culture supérieure de l'esprit sans études classiques.



Athéna (Bas-relief du Musée de l'Acropole).

La déesse, jeune et mince dans sa double tunique aux plis droits, appuyée sur sa lance, la main droite sur la hanche, la tête penchée en avant, nous sème par sa beauté pensive (A. France).

Pas de médecin digne de ce nom sans culture supérieure.

Donc pas de vrai médecin sans études classiques. Dira-t-on que nous plaçons trop haut notre idéal et que le médecin, comme les autres, doit s'adapter à la médiocrité moderne ? Les faits répondent et fournissent la preuve *a posteriori*.

Envisageons, en effet, le médecin, avec ou sans culture classique, aux deux principaux moments de sa carrière : étudiant, praticien, savant, ou professeur.

1' *L'étudiant.* — Grâce à l'humanisme, l'étudiant sait mettre de la méthode, de l'ordre et de la hiérarchie dans les choses qu'il observe. Grâce à l'esprit de finesse qu'il a aiguisé par l'exercice de la version latine, il choisit dans la foule les faits *privilegiés*, comme dit Bacon. Parce qu'il a appris la technique de sa langue, il s'efforce de n'employer que des termes propres.

En même temps qu'il dégage l'essentiel et à goûter les idées générales, le grec et le latin l'ont habitué à raisonner, et la caducité des raisonnements les plus réguliers, mais basés sur des prémisses mal vérifiées, le garent de la foi du primaire dans les affirmations de ses maîtres et de la présomption d'atteindre la vérité absolue.

Enfin, petits avantages pratiques, il a développé sa mémoire en apprenant des textes et il n'est pas effarouché par le jargon médical tiré du grec et du latin.

Mais, dit-on, cette barrière grecolatine fermait l'entrée de la médecine à des sujets d'élite, qu'une éducation première avait mal orientés. Il faudrait en citer des exemples. Le vieux baccalauréat classique n'a jamais arrêté personne digne de le franchir, et à titre exceptionnel, il y a toujours eu des équivalences.

Mais, aujourd'hui, la barrière, abaisée dans un esprit démocratique, peut laisser affluer la foule des utilitaires, en attendant les premiers.

Est-ce à dire que depuis 1902 beaucoup d'étudiants en médecine soient issus du baccalauréat sans latin ? Une statistique dressée par M. le secrétaire de la Faculté de médecine, répond négativement.

Cependant des observateurs impartiaux, comme M. Debievre, constatent que, depuis 1902, les débutants en médecine « sont moins bien préparés à la culture scientifique que les élèves formés autrefois sous le régime d'enseignement qui aboutissait d'un côté au baccalauréat «*essenciers*» et de l'autre au baccalauréat «*à-lettres*» ». Et cette observation est confirmée par tous.

La cause paraît en être plus encore dans la manière de l'enseignement que dans sa matière. Cette manière, condamnée si éloquemment par Fagnet, est la grande responsable de l'affaiblissement de la culture classique. Chez beaucoup d'étudiants actuels, cet affaiblissement se marque surtout par leur manque de goût pour les idées générales, le défaut de composition dans leurs exposés et leur mauvais style. À ce dernier reproche, ils peuvent d'ailleurs répondre que parfois leurs aînés leur ont bien montré le chemin.

2' *Le clinicien.* — Sans études classiques, le praticien qui n'est, après tout, qu'un homme comme les autres, sera quelquefois entraîné au fil de la vie à faire commerce de la maladie. Sans idéal illuminant sa vie intérieure, son naturel «*amour-propre*», au sens de La Rochefoucauld, pourra le faire l'esprit mercantile.

C'est, en effet, dit Henri Poincaré (1), au contact des lettres antiques que nous apprenons le mieux à nous détourner de ce qui n'a qu'un intérêt contingent et particulier, à ne nous intéresser qu'à ce qui est général, à aspirer toujours à quelque idéal. Ceux qui y ont goûté deviennent incapables de borner leur horizon ; la vie d'écrivain ne l'écoute qu'à moitié, ils ont hâte qu'on leur fasse voir autre chose, ils emportent partout la nostalgie d'une patrie plus haute... Et s'ils ne se sentent peut-être une objection sérieuse contre les études classiques.

Oui, peut-être, pour la formation d'hommes

(1) H. Poincaré, *loc. cit.*, p. 30.

d'affaires — et encore, voire, comme disait Panurge — mais certes non pour le médecin, agent d'une fonction sociale, avant d'être maître de son intérêt.

Aussi l'humanisme lui est-il quatre fois indispensable comme clinicien, thérapeute, conseiller et homme enfin.

Clinicien, il a chaque jour besoin de l'esprit de finesse pour, dans le cas concret, choisir entre deux hypothèses, que sa science lui suggère, sans que l'esprit géométrique puisse donner de l'une ou de l'autre une démonstration rigoureuse.

Thérapeute, connaissant les conditions psychologiques de la confiance et pénétré du sens profond de la fable de Pandore, il sera directeur de conscience et saura avec le tact, qui est la politesse du cœur, « guérir parfois, soulager souvent, consoler toujours », selon le mot de Dumas fils, en trouvant les mots qui vont à l'âme, font fleurir un sourire sur les lèvres les plus amères et laissent entendre encore des échos d'espérance dans le râle même des mourants. Ainsi sans l'avoir cherché, il aura le succès de clientèle, plus fait de doigté et de psychologie que d'érudition et de recherches scientifiques.

Conseiller des plus humbles comme des plus fiers, des individus comme des sociétés, il puisera son autorité morale plus dans l'élévation de son esprit et sa connaissance des hommes dues aux études classiques que dans le simple apprentissage du métier médical. Dans les campagnes, au lieu du prêtre dont le crédit baisse, il guide souvent le choix des lectures. Que deviendrait ce phare intellectuel sans les humanités ?

Homme enfin, grâce aux lettres, il ne s'étonnera pas de l'égoïsme des malades et parfois de leur manque de reconnaissance. « Les pauvres sont d'abord, dit Hippocrate, soumis et doux, ensuite méchants et ingrats. Les riches, tandis qu'ils sont malades, s'épuisent en promesses, pour s'excuser des soins du médecin. Ils s'excusent ensuite de ce que les fermiers ne les paient pas. » Sa culture lui permettra de tirer un plaisir licite et élevé du spectacle de la vie, de trouver aux heures sombres un refuge dans les livres et de faire participer ses clients à cette hygiène mentale, science du bonheur, partie de la morale, qu'ont enseignée les anciens et qui met à l'âme une cuirasse contre les heurts douloureux.

J'ajouterais la nécessité d'une culture univoque pour la bonne confraternité. Les médecins ont déjà trop de tendance à se jalouser entre eux. Une différence de niveau mental avivait encore le coupant des brisures.

Le savant. — Avant de démontrer, dit profondément H. Poincaré, il faut inventer. La culture exclusivement scientifique ne suffit pas à l'intuition. La discipline classique, au contraire, en fécondant et canalisant l'imagination, en variant à l'infini le champ de l'observation, en pénétrant de sa critique tous les domaines, en conduisant la raison dans les chemins de la logique parcourus par les générations humaines, met le ferment fécond du doute à l'origine du travail, fait apprécier non seulement la valeur quantitative, mais qualitative des faits expérimentés, montre que le plaisir est dans la recherche même, que la connaissance acquise n'est jamais que relative, que nos théories sont des échafaudages pour de nouvelles découvertes qu'ils

renverseront et que la prudence dans l'hypothèse et la modestie du peu que nous savons devant l'infini que nous ignorons, sont des agents salutaires de l'activité scientifique, car, dit Claude Bernard, « il faut empêcher que l'esprit, trop absorbé par la connaissance d'une science spéciale, ne touche au repos ». Et le repos, c'est la mort.

4^e Le professeur. — Ce que j'ai dit de l'étudiant,

devoirs de direction intellectuelle les qualités d'urbanité, de mesure et de bienveillance, dont il ne doit jamais se départir.

L'humanisme l'aidera encore à faire rayonner la science française à l'étranger, comme désire le faire la récente *Association internationale des médecins de langue française*.

e) En conclusion, aucune discipline ne fournira mieux que la classique les qualités intellectuelles et morales indispensables au médecin.

En effet, pour l'*instruction et l'éducation médicales*, qui donnera mieux que les études classiques la méthode analytique pour trouver le détail caractéristique, la méthode synthétique pour remonter de la poussière analytique à la grandeur de l'idée générale, la précision dans l'observation des faits, l'ordre dans leur classement, la clarté dans leur exposition, l'esprit de finesse enfin qui ne s'oppose pas à l'esprit géométrique, mais le complète et le dépasse, en concevant qu'il est des nuances biologiques, surtout dans le domaine psychique, qui ne sont pas encore réductibles à l'équation mathématique ?

Pour la *pratique* de la médecine, qui donnera mieux que les études classiques le juste rendement de la valeur scientifique par la conscience exacte du connu, du probable et de l'ignoré, l'autorité morale et la bonté développés par une plus large vue des misères et de la solidarité humaines ?

Pour la *recherche scientifique*, qui donnera mieux que les études classiques l'objectivité dans l'examen, le choix judicieux de l'idée la plus féconde, le raisonnement serré, l'imagination concrète de l'expérience précise, enfin l'appréciation à leur juste valeur des nouveaux phénomènes issus de l'expérience ?

Pour l'*enseignement* enfin, comme l'a dit le professeur Delbet (1), qui donnera mieux que les études classiques cette clarté de l'intelligence qui illumine les points les plus obscurs, cet esprit de méthode qui sait classer les faits et les arguments pour faire jaillir la démonstration, cette précision des termes qui supprime toute ambiguïté, cet heureux choix des mots qui imprime fortement les idées dans la mémoire et qui donne au langage une puissance d'évocation, cette flamme, cette ardeur, cet entraînement, cette poussée oratoire enfin, qui forcent l'attention des auditeurs, quand la canalisent ?

C. CONCLUSION

Comment pour le mieux-être de la société, des malades et des médecins, on conçoit plutôt la nécessité que la suppression des études classiques pour la carrière médicale.

Voilà donc qui est entendu. Nous avons constaté, d'une part, l'affaiblissement de la culture générale chez la majorité des étudiants en médecine issus de la réforme de 1902 et je crois avoir démontré, d'autre part, l'utilité de cette culture pour le médecin. L'indication thérapeutique est donc nette.



L'Athéna d'Egine (Munich, Glyptothèque).

du clinicien et du savant, s'applique avec encore plus d'évidence au professeur, qui doit avoir, au moins autant que les trois autres, connaissance de la vie, culte des idées générales, intensité de vie intérieure, idéal désintéressé, art du style, conscience de ses devoirs.

L'humanisme lui est indispensable pour choisir dans la matière à enseigner les points cardinaux capables de frapper le mieux ses auditeurs, pour tirer les plus vivifiantes idées générales des exposés les plus arides, pour façonner la leçon en un corpus cohérent, pour exprimer par la propriété des mots les plus fines nuances de la pensée, pour ouvrir, à l'occasion des choses médicales, des perspectives sur les sciences connexes et sur la vie, pour bien faire distinguer le fait et l'interprétation, le phénomène et la théorie, pour rendre manifeste la relativité des connaissances, et puiser dans la conscience de son ignorance et de ses

rhétorique, technique du bien dire, à sa canalisent ?

(1) P. Delbet, *Presse médicale*, 4 décembre 1909.

Comment la remplir ?

Voici le traitement opportuniste généralement suivi et que le D^r Vigne (1) vient de bien résumer : « Enseignement classique, de la sixième A, jusqu'à la fin de la troisième. En quatrième et en troisième je ferai apprendre le grec, quitte à renoncer à l'hellénisme, après deux années d'études. L'élève fera du grec, parce qu'il faut qu'un médecin sache le lire et connaisse un peu scientifiquement la terminologie médicale ; il quittera le grec parce que dans la suite son activité, si grande qu'elle soit, trouvera son emploi. A partir de la seconde il entrera dans la section « Latin-sciences », où il recevra la double culture littéraire et scientifique.

« Il passera un baccalauréat qui sera une sérieuse garantie de supériorité intellectuelle. Au sortir de la première C il ne continuera pas la direction scientifique ; il aurait alors besoin de la « philosophie », qui compléterait et élèverait sa personnalité morale. »

Cette adaptation paraît être la moins mauvaise ; mais elle n'évite pas la fâcheuse manière pédagogique du programme de 1902.

Je propose donc une thérapeutique radicale : le remaniement du régime de 1902, et comme traitement prophylactique de la médiocrité de culture des futurs médecins : le refus de la Fa-

culté à qui n'a pas fait des études classiques. C'est, en effet, avant de commencer la médecine, qu'il faut arrêter ceux dont les aptitudes sont pauvres. Nous savons trop bien qu'ensuite, ils finiront toujours par être docteurs.

C'est pour le mieux-être de la société, des malades et des médecins qu'au moment critique actuel je conçois plutôt la nécessité que la suppression des études classiques pour la carrière médicale.

Supposons, en effet, les études classiques supprimées : quelle ruée sur la profession, quel piteux réconfort pour les malades, quel danger pour la société ! Le médecin ne serait peut-être qu'un commerçant sans autorité morale, le malade le traiterait comme un fournisseur et ce serait justice, la société ne pourrait guère compter sur ses services qu'en les payant.

Supposons, au contraire, réalisée la nécessité des études classiques : quelle raréfaction, quelle sécurité ! Le médecin, dont l'idéal est la connaissance de plus en plus parfaite de l'homme et des moyens de soulager ses misères, tire de son activité professionnelle la plus grande part de son bonheur.

Le malade, confiant en celui qui sait le conseiller, le réconforter, le soulager, le guérir, oublie quelquefois de le payer, mais ne peut pas en médire et lui est reconnaissant. La société enfin, en faisant appel au médecin pour la protéger, est sûre de sa collaboration enthousiaste et gracieuse et

des Persans ont même dit qu'elle ne s'en prive point.

En résumé, voici en deux mots comment je comprends la question très complexe, que je m'excuse d'avoir traitée si longuement. J'y vois :

1° Un fait brutal : la diminution de la culture générale des jeunes médecins ;

2° Une remarque juste : sa coïncidence avec la réforme de 1902 ;

3° Une hypothèse explicative : l'égalité d'admission à la Faculté de médecine des bacheliers avec ou sans études classiques (latines et grecques).

Cette hypothèse est exacte, mais ne suffit pas à tout expliquer, car peu d'étudiants en médecine n'ont pas fait de latin.

La cause capitale, c'est la spécialisation hâtive, le gavage encyclopédique et superficiel, le mauvais enseignement des langues, des mortes comme des vivantes, la suppression du professeur principal, la distraction de l'esprit en tous sens et non sa formation par un humanisme éducatif. C'est donc non seulement la conséquence d'un trou dans la matière de l'instruction, mais encore le résultat d'un vice dans la manière de l'éducation. Aussi me paraît-il nécessaire, pour continuer de faire de l'enseignement secondaire l'antichambre de la médecine, d'en écarter les cycles de spécialisation hâtive et de le ramener à son rôle primordial de l'enseignement des humanités.

(1) *Avenir médical*, 1^{er} novembre 1911.

LES CAGOTS A L'ÉGLISE

Par le Docteur H. M. FAY

Lauréat de l'Académie de Médecine et de l'Institut

Dans un article antérieur (*Æsculape*, septembre 1911), notre distingué collaborateur, M. Fay, a étudié le problème de l'origine des cagots. Pour lui, les cagots ne sont autres que les lépreux du moyen âge. Il appuie cette opinion, que d'autres avaient émise déjà, sur des preuves irréfutables. Il montre quelle part d'imagination entre dans les anciennes théories qui faisaient descendre les cagots des Goths, des Juifs ou des Sarrasins, venant par Charles Martel. Dans le même article il a recherché l'opinion des médecins du moyen âge touchant le « mal de cagoterie ».

At cours des lignes qui suivent sur les « cagots à l'église », l'auteur va nous montrer un nouvel aspect de l'ostracisme dont étaient frappés ces anciens lépreux et cagoterias. Nos lecteurs apprécieront le très vif intérêt des documents iconographiques reproduits ici : tels la figure du cagot de Monein, le buste de saint Loup, les nombreux bénitiers et portes des cagots des églises de Béarn et du Pays basque.

D'ailleurs la question est mise en pleine actualité par le succès de La Lépreuse d'Henry Bataille à l'Opéra-Comique. L'idylle tragique de la jolie lépreuse Alette et de son fiancé Ervoanik qu'elle contamine nous replace en plein moyen âge à une époque où les lépreux, retranchés du monde, attendaient la mort dans une maison solitaire, déjà pareille à un tombeau. Les adieux d'Ervoanik, déjà revêtu de la cagoule noire des lépreux, à ses parents, à ses sœurs, aux êtres et aux choses qu'il ne reverra plus sont poignants.

C'ÉTAIT une curieuse figure, celle de ce Pierre Dalbarade, jurat de Biarritz, qui avait hérité de son père une haine féroce des cagots. Ce fut à la veille de la promulgation des lettres patentes signées par Louis XIV pour la libération des cagots, que Jean Dalbarade, le père, partit en guerre. Le moment était mal choisi ; mais le digne jurat était d'avis qu'

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

Malgré les lettres patentes, les arrêts du Par-



Le Cagot de Monein

Nous avons représenté déjà cette tête vue à droite (V. *Æsculape*, septembre 1911). Ces laivrs montrent deux autres aspects du masque. On y distingue, à la racine du nez, des tubercules lépreux ; l'oreille est ronde et épaisse, le nez cannu, la figure maigre, les cheveux couverts d'un serre-tête. C'est bien ainsi que les écrits anciens décrivaient les cagots.



Saint-Pé de Bigorre

Les cogots assistaient aux offices dans le vestibule de l'église. Par la porte ouverte, ils pouvaient voir l'intérieur de l'édifice. On ne sait pas avec certitude s'ils se tenaient en deçà ou au-delà de la grille qui vous distingue ici.

ement, dont la jurisprudence s'était modifiée sur le point litigieux dès 1684, la difficulté d'éviter le Tribunal de l'évêque, ou la déclaration d'incompétence du Tribunal civil, il n'hésita pas plus que son fils, à dépenser une partie de sa fortune, pour satisfaire sa haine. C'est ainsi qu'il fit naître l'émeute, et poussa le peuple à l'insurrection, qu'il estimait, cent ans avant 89, le plus sacré des devoirs en face d'une loi qu'il disait injuste et attentatoire à la dignité de sa race.

Afin de mener à bien toute la série de procès qu'il devait entamer de 1718 à 1723, Pierre Dalbarade, le fils, avait réuni un dossier d'une grande valeur documentaire. Son notaire, M^r Planchon, d'Arbonne, dut palier quelque peu sur les archives du Parlement de Bordeaux, afin de lui procurer la copie de la plupart des arrêtés rendus; il y joignit toutes les pièces relatives aux procès intentés par Jean Dalbarade dès 1680. Ce remarquable dossier, conservé aux archives de Biarritz, et que nous avons publié en entier dans notre *Histoire de la Lépre en France* (1), nous permet de connaître bien des détails relatifs aux rapports des cogots avec les fidèles dans les églises.

De ces procès fameux, tendant à la conservation de coutumes dont l'origine remonte à plus de dix-sept siècles en arrière, il ne reste que

de rares témoins en dehors des papiers jaunis conservés dans nos archives.

On voit encore la porte de la vieille église de Biarritz devant laquelle le sergent royal, assisté de deux archers, se transporta, le 27 août 1723, pour lire publiquement l'arrêt du Parlement de Bordeaux du 9 juillet 1723, par lequel il était formellement interdit de traiter qui que ce fût de cogot. C'est au mur dans lequel s'ouvre la porte, qu'il tenta d'afficher l'arrêt. Il passa devant le cimetière, a aujourd'hui disparu, et jadis contigu à une grande place, quand des femmes en foule se précipitèrent sur lui, cherchant à lui arracher son papier. Le sergent royal réclama en vain aide et assistance des jurats (nous dirions aujourd'hui du Conseil municipal). Cette attitude de la municipalité ne nous étonne pas, car c'était Pierre Dalbarade qui faisait fonction de maire, ou, pour parler le langage de ce temps, était abbé (1) et le premier jurat de la ville. Le sergent royal ne tarda pas à vider les lieux sans accomplir sa mission, car il avait appris que depuis la pointe du jour les femmes tenaient cachés sous leur mante des armes, de la chaux vive, du sel, des cendres et de l'huile de baleine pour en accabler celui qui viendrait pour afficher l'arrêt. Quelque peu honteux pourtant d'avoir fui sans combat, le bon archer insinua dans son procès-verbal, que les femmes avaient été poussées par les hommes cachés dans le cimetière, et qu'il se pouvait même que cette assemblée mutine et tumultueuse fût composée d'hommes travestis en femmes.

Il est amusant de constater que cette carna-

vesque aventure est relatée en un arrêt du Parlement de Bordeaux que signa Montesquieu. L'éminent écrivain était alors président de la Cour et montrait à l'égard des cogots une pitié et une bonté dont il ne s'était jamais départi à l'égard des pauvres et des désérités. Il devait ces pieux sentiments à son père qui l'avait fait tenir sur les fonts par un pauvre mendiant de sa paroisse, « à cette fin, dit un papier du temps, que son parrain lui rappelle toute sa

vie que les pauvres sont nos frères ». Cette touchante coutume trouva aussi son application en Montaigne et en Buffon.

Pour pénétrer dans l'église Saint-Martin à Biarritz, devant laquelle se passait jadis la scène que nous venons de raconter, on peut franchir une porte, celle des cogots, et constater qu'après d'elle dort un bénitier vide depuis bien des années. Les gens du pays se gardent d'y toucher. C'était là que les cogots seuls pouvaient tremper leurs doigts avant de venir se placer au fond de l'église. Ce que racontent encore les vieilles pierres de l'église de Biarritz, d'autres pierres le répètent dans la plupart des villes ou villages de Béarn et de Navarre.

Si nous passons à Arbonne, où résidait le notaire érudit de feu Pierre Dalbarade, nous voyons incrusté sur la face extérieure de l'église le bénitier vide des cogots. Non loin de là, à Arcangues, la porte des cogots, surmontée de la date 1679, attire les regards par ses panneaux brisés témoins d'une émeute récente. Depuis deux cents ans cette porte était restée close, quand, en 1906, elle s'ouvrit sous la hache devant ceux qui venaient faire l'inventaire de l'église. Quelques années plus tôt, le bénitier des cogots avait été enlevé à la suite d'une campagne menée par un sévère anticlérical, collectionneur et archéologue, qui emporta chez lui cette pièce unique (1). Ainsi s'en vont, déracinés, les témoins rares du passé.

Cinquante églises, cent peut-être, montrent encore leur porte et leur bénitier des cogots; d'autres nous laissent voir avec certitude le coin où ils se tenaient pendant les offices. Voici à Balère, près Sévignac, l'emplacement du cimetière des cogots; et à Navailles l'effigie sculptée de saint Loup qu'ils invoquaient. Et voici maintenant, dans les archives communales et départementales, des pages curieuses, qui éclairent les textes qu'on croirait légendaires mais qui n'ont pas, pour la plupart, trois siècles d'existence.

(1) Il n'existe à notre connaissance que deux collections privées qui possèdent des bénitiers de cogots. M. Gardère, archiviste de Condom (Gers), possède celui de l'église Saint-Barthélemy-de-Pradon, qui, à l'époque de la Révolution, fut converti en évier. Il nous en a obligeamment communiqué la photographie.



Bénitier des Cogots (Église de Doznon, Basses-Pyrénées)

Ce bénitier a été quelquefois représenté, mais toujours de façon infidèle. Cette photographie montre qu'il est au pied de l'escalier des tribunes. Il est de nos jours, inutilisé par les paroissiens.

(1) *Histoire de la Lépre en France. Lèpreux et Cogots du Sud-Ouest*. Paris. H. Champion, éditeur, 1910.

(1) Le titre d'abbé n'a rien d'ecclésiastique en cette acception, il est pris au sens étymologique de père, ou aïeul de la ville.

Pourquoi distinguer ainsi à l'église les cagots ?

A ceux qu'indigneraient cette pensée, que dans les édifices religieux on traitait bien sévèrement nos cagots (alors qu'ils eût été plus conforme à l'esprit du catholicisme de les traiter charitablement), qu'il me soit permis d'exposer l'histoire des rapports des lépreux et des cagots avec l'Eglise, dans nos provinces du sud-ouest.

**

S'il est vrai que la lèpre fut introduite dans la région pyrénéenne avant même l'établissement des Phéniciens en Aquitaine, il n'en est pas moins vrai que cette maladie s'atténa progressivement chez nous au cours des vingt siècles qui séparent l'apogée du commerce de la Phénicie d'avec le vi^e siècle de notre ère. Or, c'est bien à cette époque, qui vit l'invasion germanique, que la lèpre latente ou disparue en Gaule prit une extension nouvelle, telle que les religieux élevèrent chez nous les premières léproseries (570). A la même époque, le concile de Lyon (583) décida que les évêques prendraient à leur charge le soin de nourrir et vêtir les lépreux, afin que ces malades ne se vissent pas dans la nécessité de chercher du travail ou des aumônes et ne répandissent par ce moyen leur mal sur leur chemin. Cette décision eut pour conséquence de faire du lépreux un sujet de l'Eglise, jouissant du privilège du for, c'est-à-dire soumis à la seule juridiction de l'évêque. Pareil privilège se prolongea en Bretagne pour les cagots (lépreux) jusqu'à la fin du xviii^e siècle. Il semble n'avoir pas survécu au xiv^e siècle dans les Pyrénées.

Plus tard, au viii^e siècle, Pépin le Bref, puis Charlemagne, désirant enrayer le fléau, déclarèrent la lèpre cause d'annulation de mariage, et peu à peu le pouvoir civil tendit à mettre partout les lépreux à l'écart des hommes sains. Il est heureux que ces malheureux aient trouvé dans les évêques catholiques des défenseurs puissants et éclairés. Soucieux à la fois des règles de la prophylaxie et de l'hygiène, rudimentaire encore à cette époque lointaine, et respectueux de la vie morale, religieuse et sociale de ces malades, ils surent dans toute une série de conciles établir des règles utiles, que les hygiénistes modernes ne renieraient pas si la lèpre avait réellement l'extrême contagiosité que la médecine d'autrefois lui supposait.

Déjà en 314, le concile d'Ancyre avait décidé qu'à l'église, les lépreux se tiendraient sous les cloches dans le vestibule de l'église, afin d'éviter la transmission par contact, la plus à craindre, pensait-on. Il est intéressant de voir que cette règle fut observée à l'égard des cagots jusqu'au début du xix^e siècle. On voit encore à Saint-Pé de Bigorre, à Nay, à Argelos, et en quelques autres églises, sous la tour des cloches, la place des cagots. Parfois, comme à Saint-Etienne de Baïgorry, ils restaient au fond de l'église, ailleurs c'était sur les marches de bois de l'escalier qui menait aux tribunes comme à Navailles et Saint-Pée sur Nivelle.

Lorsque la lèpre disparut apparemment chez les cagots, c'est-à-dire dès le début du xvi^e siècle, le pape Léon X demanda aux princes chrétiens de faire cesser un usage que sa seule autorité ne pouvait à cette époque suffire à faire disparaître. Mais ce fut en vain que Charles-Quint répéta jusqu'en 1548, qu'à l'église les cagots s'assoiraient dorénavant avec les autres hommes en la place qu'il leur plairait. Chez nous, contrairement au vœu du pape, Henri II de Navarre interdisait aux cagots de se mettre à l'église devant les autres hommes ; et le Parlement de Bordeaux, par des arrêts datés de 1596 (5 septembre) et 1604 (3 juillet) maintenait cette même coutume dans le Labourd et la Soule. L'état de choses ne commença à changer que vers 1684, mais surtout vers 1697 en France, encore que la nouvelle jurisprudence des Parlements en cette matière fut combattue avec violence à Biarritz même en 1718 et en 1722.

L'affectation des portes et des bénitiers aux seuls cagots n'a rien à voir avec les prescriptions de l'Eglise. On sait qu'en maints endroits l'eau bénite était offerte aux lépreux au bout d'un bâton ; cet usage, qui était fort ancien, n'a laissé aucun souvenir dans les Pyrénées, sauf peut-être à Arudy (dans la vallée du gave d'Oloron), où il s'était conservé jusqu'au xviii^e siècle. La création obligatoire de bénitiers spéciaux aux cagots est relativement récente. Elle remonte, croyons-nous, à 1593, date d'un arrêt du Parlement de Bordeaux qui ordonnait aussi l'affectation de portes spéciales à nos parias.



Bénitier des Cagots (Église de Saint-Savin, Hautes-Pyrénées)

Ce bénitier, où certains auteurs ont voulu voir à tort une représentation de caïot, appartient, par son style, à l'ancienne chapelle de l'abbaye de Saint-Savin, qui remonte au xi^e siècle. Il ne fut affecté aux cagots que beaucoup plus tard, probablement au xviii^e siècle.

En quelques localités, on mit à la disposition des cagots, de vieux bénitiers, ce fut le cas à Saint-Savin ; ailleurs, on utilisa des débris de sculpture, comme à Saint-Barthélemy-de-Praud, à Condom, où le bénitier fut creusé dans un chapiteau provenant d'une des églises démolies par les protestants en 1569. Presque partout ailleurs, on utilise de vieux mortiers de pierre dont le bec est souvent encore visible, comme à Aucun (Hautes-Pyrénées). Quant à la porte des cagots, elle fut choisie parmi l'une des portes latérales de l'édifice, mais souvent on en ouvrit une qui fut alors toujours exigée, soit qu'on désirât que les malheureux se courbassent pour la franchir, soit qu'on craignît de nuire à la stabilité ou à l'harmonie de l'œuvre.

En certains lieux, on avait adopté des dispositions spéciales fort intéressantes. C'est ainsi qu'à Argelos, délicieux petit village que les touristes ignorent à cause de la défectuosité des routes qui y conduisent, nous avons revu la place triangulaire plantée jadis de trois chênes (aujourd'hui morts), où les cagots s'assemblaient avant la messe. A l'heure sonnée, ils s'engageaient dans un petit chemin bordé par l'église à droite, à gauche par une haie vive, et ouvraient une porte qui était pour eux seuls. Cette porte donnait sur l'extrémité d'une salle qui jadis (il y a soixante-dix ans encore) servait de salle d'école, plus tard elle servit de mairie. Ils trouvaient assis, à gauche la porte d'entrée des autres fidèles et à droite la porte commune de l'église qui restait ouverte et que par consé-



Bénitier des Cagots (Église d'Aucun, Hautes-Pyrénées)

Les bénitiers affectés aux cagots étaient, pour la plupart, des mortiers de pierre qu'on scellait dans le mur de l'église, loin du bénitier des autres personnes.

quents ils ne touchaient point. L'ayant franchie, ils prenaient l'eau bénite à leur droite et se rangeaient gauche entre l'escalier des tribunes et le mur, juste au-dessous de la tour des cloches. De toutes les églises de Béarn, c'est peut-être à Argelos que l'on retrouve avec le plus de précision, le passé des cagots.

Il n'y a pas loin d'Argelos à Navailles, et on peut encore se figurer la théorie lamentable des cagots allant en pèlerinage au chef de saint Loup. C'est une pierre sculptée remontant certainement au XIII^e siècle, où le masque de saint Loup se détache en haut-relief. Je l'ai refait, ce chemin si pittoresque, et j'ai revu l'église de Navailles où jadis s'ouvrait une porte surmontée d'une guirlande de feuillages où volaient deux gros oiseaux encadrant l'image du saint. Les cagots imposaient un linge sur cette effigie de pierre, puis s'en voilaient la face, dans l'espoir de voir se guérir leur lèpre, ce mal du loup, disait-on dans le pays, « d'autant que comme un loup il dévore toutes les membres », enseignait d'ailleurs l'illustré chirurgien montpelliérain Guy de Chauliac.

Après avoir franchi la porte, les cagots trouvaient l'escalier de bois qui conduisait aux tribunes et se groupaient, les femmes à l'en-tour, et les hommes sur les marches ; ce qui tend à prouver, une fois de plus, que les cagots entraient à l'église les derniers et en sortaient les premiers.

A Navailles, c'est en vain que nous cherchions, en 1907, trace de la porte et des sculptures qui la surmontaient. Tout paraissait avoir disparu depuis longtemps. Nous allions quitter la vieille église témoin des pélerinages des lépreux d'autrefois, lorsque dans un coin, par terre, parmi des dalles amassées, nous découvrimmes l'effigie de saint Loup, au regard figé, toute verte d'algues humides. Aujourd'hui, nous sommes heureux de savoir que nous avons contribué à faire classer ce monument d'un autre âge, un des plus rares vestiges archéologiques se rapportant à l'histoire des cagots.

Il ne suffisait pas, pour parer à toute possibilité de contagion, de faire entrer puis de tenir à part dans l'église, les lépreux. Chrétiens, ils devaient comme tous chrétiens pouvoir prendre part aux cérémonies et particulièrement participer aux sacrements. L'Église s'en occupa, puisque le troisième concile de Latran s'éleva avec véhémence contre les prêtres qui tenaient loin de l'église et privés d'aumôniers et même de cimetière, les lépreux ; il voulut que là où la chose serait utile ou possible, on créât des chapelles pour les lépreux. C'est ainsi que les cagots eurent en certaines localités une chapelle entourée d'un cimetière pour leur usage propre. A Balère, hameau aujourd'hui confondu avec Sévignac, le chemin de fer sur route, qui relie à Pau cette localité, s'arrête sur une petite place,

où s'élevait la chapelle des cagots et son cimetière. On dit encore de nos jours, en terme d'injure, à ceux qu'on croit descendants des parias : « Qu'as l'âou à Balère — Tu as ton âou à Balère ». En d'autres localités, une chapelle latérale était réservée dans l'église pour les cagots (Aucun). La disposition des églises basques et

fontes baptismaux, mais nous n'avons rencontré jusqu'ici aucune indication précise à ce sujet. Cependant, nous basant sur ce fait que les usages du pays de Navarre étaient presque toujours identiques à ceux qu'on observait en Labourd et en Béarn, nous croyons pouvoir, sans témérité, chercher quelque

lumière dans le texte d'une provision royale du 26 août 1548, due à Charles-Quint, et relative aux cagots de Navarre. Ce prince, s'adressant en particulier aux habitants des vallées de Baztan et de Maya, ordonna que les cagots « feraient baptiser les leurs sur les fonts baptismaux communs et de la même manière qu'étaient baptisés les enfants des autres chrétiens ».

Une tradition rapporte qu'était jetée l'eau qui avait servi au baptême d'un cagot. Ajoutons enfin qu'en Béarn, le baptême des petits cagots ne se faisait guère qu'à la nuit tombante et sans être annoncé par le son des cloches. Cet usage fut repris à Ciboure (B.-P.), il y a quelque soixante-dix ans, pour le baptême des enfants naturels dont le nombre était devenu prodigieux

par suite du séjour du 4^e léger dans cette commune.

L'acte de baptême était inscrit sur le registre paroissial avec indication de la qualité de cagot des parents de l'enfant.

Quoique l'adultère entre sain et cagot fût rare, on en connaît plusieurs exemples. Le plus connu est le cas du bon roi Henri IV, alors Henri III de Navarre, qui poursuivait vainement de ses assiduités une jeune fille de Billères, près de Pau, se fit dire par celle-ci qu'il cesserait de la rechercher s'il savait qui elle était. Sur la question du prince, la fille répondit : « Je suis cagote » et le Vert Galant de répondre sans sourcilier : « Et moi aussi je suis cagot par Dieu vivant ! »

D'autres adultères eurent pour conséquence la naissance d'enfants. La mère ne manquait guère, en ce cas, de révéler le nom du père de l'enfant, s'il était riche et noble surtout. C'est ainsi que figure sur les registres paroissiaux de Bonnet (Landes) un enfant cagot, fils bâtard de Monseigneur de Molia, seigneur de Sarporeux. La générosité du père devait, le plus souvent, lui éviter le désagrément de passer à la postérité sur les registres paroissiaux en de telles circonstances.

Le sacrement de mariage était administré sans particularité aux cagots. La lèpre n'était pas, en effet, cause de rupture, et encore moins d'invalidation. Le troisième concile de Latran avait été formel sur ce point (1). Quoique rien ne s'opposât aux yeux de l'Église à l'union d'un



Eglise d'Argelos (Basses-Pyrénées)
A gauche de la porte d'entrée, on voit scellé dans le mur le bénitier des cagots. A droite de la porte, sous les tribunes, on distingue un escalier qui occupe exactement la place jadis réservée aux cagots.

béarnaises permit le plus généralement de réserver sous les tribunes, ou sous la tour des cloches, un emplacement nettement distinct, et qui probablement était clos par une barrière au moment des offices.

Il est intéressant de savoir comment les cagots se comportaient pour participer aux



Bénitier des Cagots, provenant de l'église Saint-Barthélemy-de-Pradon, à Condom (Collection de M. Gardès)

Il fut créé dans un chapiteau provenant d'une des églises dimoules par les protestants en 1569. Ce bénitier atteste que les cagots n'eurent de bénitier privé que vers le XVI^e siècle.

sacrements ou aux cérémonies de l'Église. Quoiqu'en ces matières les documents n'abondent pas précisément, nous pouvons cependant rétablir sinon la règle généralement suivie (car il n'y avait pas règle générale), du moins les usages observés en certaines régions.

Il est tout à fait vraisemblable que les enfants des cagots étaient baptisés ailleurs qu'aux

(1) L'Église condamnait ainsi l'avis adverse de Charlemagne et de Pépin. Notre jurisprudence est aujourd'hui conforme à l'opinion du concile de Latran.

agot avec une personne de race pure, il était tout à fait rare que de tels croisements se produisissent. La loi béarnaise s'y opposait d'ailleurs. Une vieille chanson dont voici la traduction, nous dit pourtant :

Les cagots pour se marier
Rencontrèrent grandes difficultés ;
Personne ne voulait s'allier
Avec cette canaille
Mais cependant
A force d'argent
La beauté se contentait
De l'oreille retroussée,
Et le cagot s'employait.

D'ordinaire, comme pour les autres lépreux, le mariage faisait entrer la partie saine dans la condition du conjoint cagot ; c'est-à-dire que devant la loi et les usages elle était assimilée aux cagots. Mais cette coutume ne fut pas générale, car un proverbe béarnais dit que « le mari décagotise sa femme ». Il est vrai que la femme ne décagotisait pas son mari. A la cérémonie n'assistaient guère que les cagots, et si au repas des noces des personnes saines étaient invités, on reconnaissait leurs places à table à ce que les pains ronds des cagots reposaient sur leur face convexe et ceux des autres personnes sur leur face plane.

L'acte de mariage, rédigé et conservé sur les registres paroissiaux, ne différait des autres que par la qualité de cagot qui était inscrite soit en marge, soit après le nom de chacune des personnes figurant à l'acte.

La communion était donnée aux cagots après les autres fidèles, soit aux pieds de l'autel, soit au fond de l'église, à un banc de communion spécialement disposé à cet effet. Cette coutume fut abolie à la fin du xvii^e siècle.

On ne sait rien en ce qui concerne la confession et la confirmation des cagots. J'ai pu, en ce qui concerne l'extrême-onction, retrouver quelques actes où il est dit que des cagots avaient reçu ce sacrement, mais sans autre mention. Enfin les ordres sacrés ne leur étaient jamais conférés, car la lèpre est considérée comme un empêchement canonique.

Quant aux cérémonies de l'Eglise, voici ce qu'on sait sur la part qu'y prenaient les cagots.

Autrefois, les jours de fête et le dimanche, au cours de la célébration de la messe, les fidèles allaient recevoir la paix, c'est-à-dire baiser soit la patène, soit plus exactement une croix d'argent que présentait le prêtre, ils la faisaient ensuite une offrande et recevaient la paix bénite.

La crainte de la contamination fit que, pendant très longtemps, non seulement on s'opposait à ce que les cagots allassent à l'offrande en même temps que les autres, mais encore qu'ils ne pussent baiser la patène à la croix qui était présentée aux autres fidèles.

A Arbonne, un document du 22 janvier 1693 nous apprend que les cagots ne recevaient la paix,

« Que lorsqu'ils avaient quelque honneur funéraire de leur nation gote, et qu'alors ils venaient au lieu que les autres gens sont accoutumés de venir à l'offrande, après que tous les autres ont offert, et on leur donnait la paix avec la croix qui est au bout de l'étole, au lieu qu'aux autres on la donnait avec une croix d'argent.

Cet usage, qui ne disparut qu'au xviii^e siècle, était fort ancien ; il remonte certainement aussi loin que les cagots eux-mêmes.

Il avait été interdit dès 1519, par un juge-

ment du prieur de la cathédrale de Pampeleu, prononcé à la suite d'une enquête faite à la prière du pape Léon X ; il le fut à nouveau par Charles-Quint le 20 août 1548. Ces défenses



Porte des Cagots
(Église d'Arcanheux, Basse-Pyrénées)

C'est par cette porte, condamnée depuis longtemps, que les cagots pénétraient à l'église. La date qu'on y lit montre que cette porte, comme la plupart de celles affectées aux cagots, n'est pas antérieure au xvii^e siècle.

restèrent inefficaces en Navarre. Elles paraissent avoir été ignorées de notre côté des Pyrénées. En effet, le 11 décembre 1592, le Parlement de Bordeaux, sur la requête des jurats d'Espelette, ordonna et enjoignit aux cagots de



Saint Loap (Église de Navailles)

Cette sculpture surmontait autrefois la porte des cagots à l'église de Navailles. Ces malheureux avaient coutume de voler cette figure d'un lingot, qu'ils mettaient ensuite sur leur face, dans l'espoir de voir se guérir leur lèpre.

cette paroisse et des environs, de ne point aller à l'offrande avec les autres paroissiens. La même Cour renouvela ces défenses pour les cagots de Labourd, le 20 mai 1593 et le 5 septembre 1596.

Il est certain qu'en Béarn, les cagots allaient à l'offrande après les autres fidèles, puisque chacun s'y rendait en gardant le rang qu'il occupait à l'église, et que les cagots, d'après le For de 1551, se tenaient derrière les autres personnes à l'église et aux processions. D'ailleurs n'est-il pas spécifié, dans le projet de lettre patente fait en 1683, que le roi voulait que les cagots pussent « aller à l'offrande, prendre et rendre le pain bénit chacun à leur tour » : c'est donc qu'à cette date ils n'étaient pas encore reçus à la faire. Le 9 juillet 1692, le Parlement de Navarre rendit un arrêt en faveur des cagots de Sainte-Croix d'Oloron, dans lequel il n'est parlé que de l'offrande.

Dès la fin du xvii^e siècle, l'usage en question tomba en désuétude.

Rappelons qu'en quelques localités, à Lucarré, par exemple, le pain bénit était présenté aux cagots au bout d'une fourche en bois.

Aux processions, les cagots étaient admis, mais ils figuraient à la fin du cortège.

Après avoir souffert sa vie durant d'être ainsi séparé des autres hommes, le cagot n'avait pas même l'espoir d'être enterré en bonne compagnie. Les siens et ses amis qui assistaient à la cérémonie funéraire avaient au moins le plaisir de recevoir la paix qui leur était refusée les autres jours. Après la cérémonie on allait au cimetière.

Aux enterments, la corporation du métier du défunt figurait toujours ; mais quand il s'agissait d'un cagot, les charpentiers de race saine s'abstenait. En revanche, les cagots aimaient assister aux obsèques des charpentiers de race saine ; c'était leur vengeance. Il est vrai qu'on trouvait parfois des gens de leur race, comme le fit Jean de Lacouture, maître charpentier à Dax, qui dans son testament daté de 1660, spécifiait qu'il ne voulait pas de cagots à son enterrement.

L'inhumation se faisait dans une partie réservée du cimetière commun, ou dans un cimetière spécialement réservé aux cagots.

Quoique de nos jours nous ne trouvions plus d'excuse suffisante à cet usage, il nous faut reconnaître que les anciens ne pensaient pas comme nous à ce sujet ; à preuve cette phrase que nous extrayons d'un arrêt du Parlement de Bretagne du 20 mars 1681 :

« Oui, Messieurs, ils (les morts) sont sensibles (au mélange de leurs tombes avec celles d'hommes d'une condition inférieure), et si Achille se plaignit parmi les ombres de cette injuste égalité qui en fait un mélange confus, Mauseole, chez Lucien, se souvient de son tombeau magnifique et il se fait de cette magnificence une glorieuse destination. Tant il est vrai que les morts aiment leurs tombeaux et qu'ils ne peuvent souffrir le meslange injurieux de certains corps.

* *

Il y aurait encore mille choses à dire sur les rapports des cagots et de l'Eglise, en particulier en ce qui concerne les confréries et les congrégations, l'instruction religieuse, les enfants de chœur, et surtout la juridiction ecclésiastique.

Mais ces questions n'ont aucun rapport avec les souvenirs archéologiques de nos églises. Que le lecteur me pardonne de n'en point traiter ici, car je n'ai voulu que revivre dans ces lignes la part du passé que rappellent encore à nos yeux, les vieux cimetières, les antiques registres paroissiaux et quelques pierres trop oubliées des vénérables églises témoins de ce que furent jadis les cagots.

L'ŒUVRE SINGULIÈRE DE RODOLPHE BRESKIN

Par ROBERT DE MONTESQUIOU

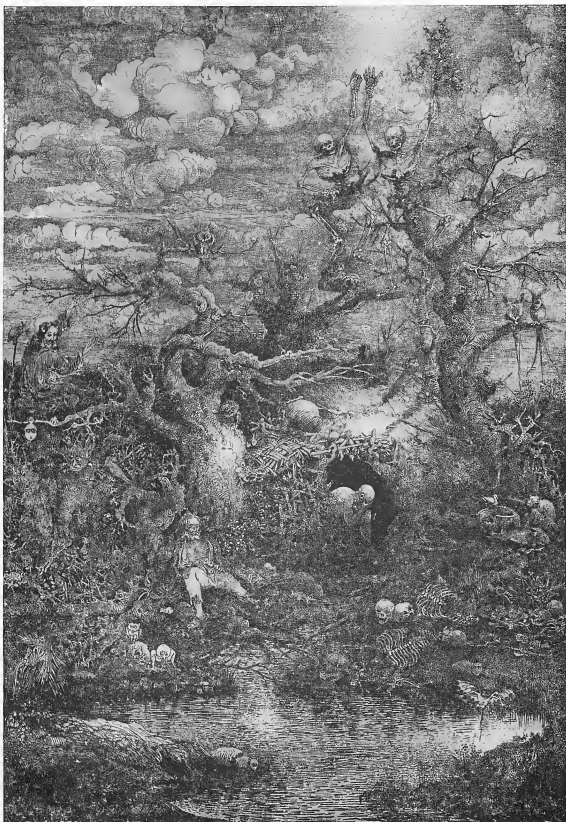
L'Art Décoratif, la splendide revue que dirige M. Fernand Roches, et dont chacun de nos lecteurs connaît les liens étroits avec Æsculape, vient de publier un article, révélateur pour beaucoup et de tenue hautaine, dû à la plume de M. Robert de Montesquiou. Il s'agit d'une esquisse préliminaire de la vie et de l'œuvre de Rodolphe Breskin, le « Monticelli de l'encre de Chine », selon les propres termes de l'auteur. Le sujet est de ceux que peuvent goûter plus particulièrement les médecins. L'homme et l'œuvre sont également attrayants, singuliers, et échappent aux règles et traditions communes. Ce Breskin qui fait société d'un lapin, de quelques volailles, ce spectateur familier et patient du labeur des araignées de son taudis, se trouve être en même temps un artiste vrai à l'âme profonde, « un esprit aux mille souterrains creusés dans le roc comme le tombeau d'un Pharaon ». Deux eaux-fortes donneront une idée de la façon dont se peuvent concilier la puissance d'un ensemble quasi synthétique et le souci du détail, du pittoresque, de l'analyse. Tels paysages que l'exiguïté du terrain dont nous disposons nous interdit de reproduire, telles images de monuments, participent d'une vie intense, mystérieuse, énigmatique. « Pour végétation, souffrent des arbres dont l'écorce douloureuse enchevêtrée des nerfs dénudés », dit l'épigramme liminaire de Stéphane Mallarmé. Pour l'artiste, M. de Montesquiou l'apparente aux grotesques de Gautier, aux réfractaires de Vallès, aux maudits de Verlaine. Banville fut son « héraut ». M. de Montesquiou ne fait appel, dans les fragments que nous citerons ici sur la vie singulière de Breskin, qu'à des témoignages de médiocres ou d'obscurs : Champfleury, M. Alcide Dusolier, M. Auguste Pourès. — Et d'abord Champfleury :

CHIEN-CAILLOU, on le sait (Champfleury ne le dit pas), n'est autre que la corruption, à travers le langage des ateliers, du nom de Chingackook, un personnage de Cooper. Ce sobriquet, Breskin semble l'avoir réellement reçu de ses camarades, au cours de son bref apprentissage chez les peintres. Une gravure de Breskin porte, inscrit au mur d'un cabaret : « Chingackook, bon vin, sert à boire et à manger. »

La nouvelle, je ne fais que la rappeler, elle est à lire et, pour beaucoup, elle est lue. Son début est du moins véridique : « Cette histoire si gaie, si folle, si amusante, aura germé toute gonflée de larmes, de faim, de misère, dans l'esprit de celui qui l'écrira plus tard. »

Il en résulte, titre deux fois glorieux, que Breskin fut une sorte de Villon, compliqué de Verlaine. Dégageons-le de ces circonstances un peu trop « amusantes » et dont il ne paraît point que le récit l'ait amusé personnellement.

Breskin-Chien-Cailloù devenu graveur, après avoir débuté tanneur, habite « une chambre de quarante francs par an ». Elle est meublée d'un lit de miséreux et d'une échelle à « marches plates servant d'étagère », sur laquelle repose un rudimentaire attirail d'aquafortiste : quelques planches, des aiguilles emmanchées dans du bois et un pot de cirage, pour tirer les épreuves. Un échelon est encore occupé par un lapin vivant, modèle et compagnon de Breskin, qui lui valut ce nom de Maître au Lapin, recueilli par un des historiens de l'artiste,



Rodolphe Breskin. — La Comédie de la Mort

Cliché de l'Art Décoratif

M. Alcide Dusolier, lequel en a fait le titre de sa biographie. Un troisième et dernier

M. Alcide Dusolier, qui écrit quatorze ans après Champfleury, nous représente Ro-

élément du mobilier de Cailloù, consiste en une estampe authentique de Rembrandt. Et le graveur vit de carottes et de pain de munition, qu'il partage avec son lapin, dans cet aérien taudis.

Un brocanteur juif y fait son entrée, découvre, exploite le génie du cénobite geux, et lui achète cent sous ses griffonnages. « quelque chose d'allemand primitif, de gothique, de naïf et de religieux », qu'il revend deux cents francs en les faisant passer pour d'anciennes gravures. « Pour comprendre les eaux-fortes de Chien-Cailloù, il fallait être savant. La plupart de gens n'y auraient rien vu les véritables amis de l'art y découvraient un monde. Jamais la pointe ne s'était jouée d'autant de difficultés. »

Tel est le schéma de la nouvelle de Champfleury réduite à ce qu'elle fournit de sérieuse contribution pour l'histoire de Breskin.

Si j'ajoute que l'auteur (ce qui fut presque prophétique) fait mourir son héros, aveugle, sur cette poignante apostrophe « Ah ! dit-il en poussant un grand cri, je ne vois plus... » c'est que cet *Eli Lamme Sabachtani* de l'art a précédé telle situation qui nous émeut, dans *La Lumière qui s'éteint*, le beau roman de Kipling.

Rapprochés de moins fantaisistes sources, ces détails semblent acceptables.

* * *

Voici venir le témoignage de M. Alcide Dusolier :

Dusolier, qui écrit quatorze ans après Champfleury, nous représente Ro-

dolphe Bredsin « d'une fierté, d'une honnêteté naïve et sublime ». A vingt-sept ans, il quitte Paris, où ses vertus ne trouvent guère plus d'emploi que son talent génial, et dirige, vers Toulouse, un exode qui nous rappelle celui de Monticelli vers Marseille en 1870. C'est

l'attrait et le mérite des pages de M. Dusolier, de nous initier à cette phase caractéristique de la vie du *Maître au Lapin*. Le compagnon de Chien-Caillou n'est donc ni un mythe ni une chimère. Bredsin lui a réellement fait faire, dans ses bras, les deux cent cinquante lienes qui unissent Paris à Toulouse ; et ce lapin a conquis sa place au paradis des animaux aimés, sur lesquels s'est réverbéré un peu de l'amour refoulé des grands cœurs solitaires. Pour le moment, maître et bétail sont arrivés au but. C'est à cette heure que Bredsin s'assure, moyennant cinq francs par an, le loyer d'une de ces cahutes de cantonnier « moitié terre et moitié chaume, qui servent, aux paysans, de vestiaire pour leurs outils de labour ». — Il y passe cinq ans, avec son lapin, à se nourrir, *soi et lui*, « exclusivement d'herbes et de légumes, de salade surtout. Quant au pain, il en mangeait comme les métayers mangent de la viande, une fois par semaine, allant à la ville tous les quinze jours, vendre pour cent sous ou dix francs, à quelque brocanteur, un de ses admirables dessins à la plume... » et, sans doute, contractant dès lors le germe des maux cruels dont nous entendrons le gémissement plus tard.

Au bout de ces cinq années de stage, à « s'asseoir avant d'entrer aux portes de la ville », Bredsin y pénètre, et aussi dans le luxe. « Pour la première fois depuis cinq ans, il couche dans un lit... le propriétaire l'a vu, par deux fois, faire cuire un morceau de bœuf, sur quelques branches mortes ramassées dans le verger ». Et le voilà installé dans un galetas qui lui semble royal — d'ailleurs, selon son goût — à « travailler, inconnu et admirable », suivant la juste expression de son historien d'alors, entre son lapin et une rainette, qui constituent, en ce temps-là, toute sa famille.

Telle est la phase de l'existence de Bredsin que nous devons à connaître M. Dusolier.

* * *

Un troisième factum va sortir de la plume ingénue de M. Auguste Fourès, il présentera le même intérêt purement documentaire.

Un autre biographe succède à M. Dusolier,

poursuit l'auteur : car le sort qui paraît se divertir à tourmenter les étranges formes de telles destinées, leur suscite des commentateurs dont le dire se retrouve à point nommé, tel qu'un modeste, mais effectif Évangile.

Celui dont je parle, fort précieux dans

Denis Bredsin et de Genève-Françoise Buisson, à Monreals (Loire-Inférieure).

A vingt ans, déjà, dans le faubourg Saint-Marceau, il habitait un grenier, un galetas plutôt, qu'il partageait avec des chats, des lapins, des poules, faisant lui-même sa cuisine, lavant son linge dans un coin, gravant devant sa fenêtre, dans les heures nombreuses où il n'allait pas à la tannerie.

Ceci est un retour au motif amplifié de Chien-Caillou et de son bétail, dont nous allons suivre l'accroissement et le développement. Écoutez plutôt :

Il vivait à Toulouse, dans une maison basse, au milieu d'un jardin (M. Fourès en précise à peu près l'emplacement). Cette habitation mal recrépée, sale, en désuétude, ressemblait plutôt à une étable qu'à la demeure d'un artiste. Elle était divisée en deux pièces. Celle où il travaillait avait, pour tous meubles, une table, une mauvaise couche et trois chaises. Dans un coin, des fagots, au-dessus desquels voltigeaient librement des oiseaux de différentes espèces, qui étaient dressés. Sur un signe du maître, ils se perchèrent ou quittaient les branches. Dans l'autre pièce, on voyait de nombreux pigeons et lapins dont Bredsin faisait aussi l'éducation. C'était, paraît-il, pour lui, après son travail, le plus agréable des délassements. Il avait plaisir à commander à tous ces animaux...

Et comme on s'étonnait de son dénuement, il s'en déclarait surpris : « J'ai, disait-il, du pain, des fruits de mon jardin, et la meilleure des boissons... », une eau de source dont il exaltait le mérite, « affirmant qu'elle contenait une infusion bienfaisante des diverses feuilles qui y tombaient ». Nous entendrons pourtant, je l'ai dit, résonner, un jour, dans la correspondance de Bredsin, le *lamento* de ces cruelles années.

M. de Montesquiou nous dit ensuite, d'après d'autres sources, comment, de 1854 à 1870, le graveur rêva d'Amérique, s'efforça en vain de réaliser son rêve, et... se maria.

Une « petite famille » lui vint, qui augmenta encore des besoins que la maladie allait porter au comble, lors de l'Année terrible.

Avant de clore pareille odyssée, l'auteur manifeste le désir de parler de l'œuvre de Bredsin.

Un vrai dire, il nous fait seulement prévoir tout l'intérêt qu'il y aurait à réunir en une exposition expiatoire ce qui pourrait être rassemblé de dessins originaux à la plume ou de calques pris par le Maître lui-même.

Et le visiteur, souvent charmé, toujours fasciné, devant la révélation de ces ouvrages, qui n'ont d'équivalent que dans certains tracés médiumniques, et dont le mystère s'explique mieux quand on sait que l'artiste restait parfois de longues heures à contempler des araignées tissant leur toile — s'émerveillera, une fois de plus, au souvenir de celui qui fut l'Ixion du



Rodolphe Bredsin. — Le Bon Samaritain

l'exégèse de Bredsin, c'est une brochure de M. Auguste Fourès, publiée à Carcassonne en 1891.

Un peu diffuse, et, d'ailleurs, fort heureusement, sans prétention, elle se contente de nous fournir des renseignements dont plusieurs sont importants et, quelques-uns, inappréciables. Débarrassés des répétitions ou d'inutiles commentaires, et joints aux sûres observations dont nous avons fait le triage, ils renforceront les traits de caractère déjà observés, compléteront la figure.

Rodolphe Bredsin est né le 12 août 1822, de

« moellon lithographique », et qui a écrit, sur une pierre gravée, en une de ses compositions : « Je roule cette pierre depuis cinquante ans. » Daniel qui habita, un temps, rue Fosse-aux-Lions, mais qui, toute sa vie, fut livré aux bêtes. Type que Gautier eût rangé parmi ses grotesques, Vallès, au nombre de ses *réfractaires*, Verlaine, entre ses *maudits*, et que j'initiale, moi : le *Job du Burn*.

Quant à son caractère, d'une pure rusticité bonasse et naïve, il l'assimile, sur de certains points, au Frère Junipère, des *Fioretti*, au Saint Joseph de Cupertino, des *Physionomies de Saints*.

Il eût cessé de rouler sa pierre, à Sévres, le 11 janvier 1885. Daniel s'est évadé hors de cette fosse aux lions, que fut, pour lui, l'existence humaine. Job a rendu le dernier soupir, dans un grenier de quarante mètres de long, où il s'efforçait d'acclimater la Nature, et dont il affirmait avec orgueil, pour exalter les proportions d'un tel logis, qu'on ne saurait s'y



Cliché de F. d'Arv Davray

Portrait de Rodolphe Bresdin

asphyxier, à moins de 25 francs de charbon !

Son voisin, M. Henri Boutet, nous a légué une triste image de Bresdin, sur son grabat de mort. C'est, en un coin de grenier sordide, un lit, plutôt d'un coffre de planches ; et dedans, sa dépouille, une sorte de vieux marmot barbu et chauve, une poupée en guenilles, aux menottes non rejointes. La paille est houleuse, le lit trop court ; des hardes y sont accrochées. Par terre, des sabots, une canne, une casserole, une caisse, un casque tonkinois, frappés de coups d'ombre et de clarté, par une lumière de chandelle.

Ces trop brefs extraits montrent tout l'intérêt que présenterait une étude d'ensemble de l'œuvre du vieux Maître, ou de telle estampe en particulier. Nous sommes heureux précisément d'annoncer aux lecteurs d'Æsculape que la Direction de l'Art Décoratif fera paraître incessamment un Album illustré où M. de Montesuqui reprendra cette étude de façon plus ample et plus approfondie.

PAYSAGES ET CITÉS D'ORIENT

IMPRESSIONS LATÉRO-MÉDICALES

Par le Docteur LUCIEN LIBERT

Notre collaborateur et ami, M. le D^r Libert, dont nos lecteurs ont apprécié le talent dès les premiers numéros de notre Revue, a entrepris en Orient un intéressant voyage d'études. Durant la longue pérégrination qui le retient parmi les pays des civilisations premières, des îles ensoleillées, des cieux éclatants, il recueille pour Æsculape les impressions qui frappent plus particulièrement son esprit averti de médecin et d'artiste.

Son premier article nous est parvenu à temps pour le présent numéro. Nous n'avons point voulu en retarder la parution. Il nous a semblé que par le ciel gris de cet hiver à son déclin, le charme d'une belle prose imagée, l'évocation de paysages de lumière, le rappel de la beauté nostalgique des collines de l'Attique ou de la mer d'Ionie avec tout le cortège de souvenirs qu'elles évoquent seraient appréciés.

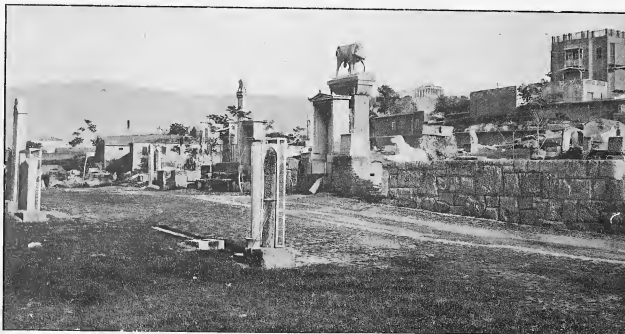
En un article prochain, Constantinople, les cimetières turs, la Corne d'or seront décrits. Puis dans une série de chapitres ou d'articles, défileroient successivement sous nos yeux, savoureusement décrits et abondamment illustrés : un Bazar de drogues, les Derviches, l'Hôpital des Cigognes, une Mosquée pour Aveugles, les Lépreux de Scutari. Ultérieurement enfin M. Libert nous conduira à sa suite vers Smyrne, Beyrouth, Damas, Jérusalem, Jaffa, le Delta égyptien et ses villes, la Haute-Égypte. Dans cet Orient magique où le nom et l'influence française ont survécu à tant de vicissitudes, nos correspondants et nos amis ont fait à M. Libert, dès ses premières étapes, un accueil dont nous tenons à les remercier ici.

Premier contact avec la

Terre grecque

TOUT le matin le navire vogue sur une mer sombre dont la lame se creuse, tandis que sur le ciel de plomb des nuages d'encre filent éperdus dans toute la vitesse du vent. C'est un temps d'automne, un de ces jours mornes et gris où en France, dans les champs, les corbeaux remplacent les hirondelles, et où les goélands et les courlis viennent de la haute mer chercher un abri dans l'estuaire des fleuves.

Et soudain, comme dans une féerie, tout se transforme et tout change. La brume se



Le Cimetière du Céramique, à Athènes

dissipe, Eole chasse les dernières nuées et c'est alors tout l'émerveillement des pays de

lumière. La terre grecque est en vue, mais si lointaine, si imprécise encore que le ciel, la montagne et la mer se confondent, noyés dans la même vapeur bleue.

Peu à peu la montagne, frangée d'or, se dessine, d'une pureté de lignes que jamais l'art humain ne pourra égaler, et lorsque par endroits la chaîne se brise c'est pour montrer dans le lointain une autre chaîne si vaporeuse que l'on ne peut croire qu'elle appartient à la terre. Des hameaux tout blancs apparaissent, suspendus dans la verdure aux flancs de cette terre chaotique ; et l'on se demande par quel



Statue d'Asclépios, du Pirée

brodige d'équilibre ces maisons peuvent se maintenir sur cette terre tourmentée, tumultueuse, qui s'avance dans la mer, qui domine, qui écrase l'eau bleu pâle comme les fleurs de lin.

Au milieu des flots, Venetico se dresse, île abrupte et sauvage, où seuls viennent dormir les grands oiseaux de mer. Le cap Gallo franchi, nous voici dans le golfe de Calamata, admirable de beauté sauvage avec sa ceinture de montagnes où l'on distingue les hautes cimes du Taygète, avec ses villages comme Koroni aux toits rouges et à la ceinture de cyprès que la mer vient baigner, ou comme Petalide dans la montagne aride, au bord d'une déchirure trouvant la terre d'une grande tache d'ombre. Et tout à fait au fond du golfe, Calamata d'instinct en instant grossit, se détache sur le vert sombre de la falaise, sur les jardins plantés de vignes, d'oliviers, de figuiers et d'orangers. Là était l'antique Phere sur le fleuve Nédon, une des sept villes qu'Agamemnon promet à Achille pour apaiser sa colère, une des étapes de Télémaque se rendant de Pylos à Sparte...

Dès que le navire a jeté l'ancre, c'est de tous les points de l'horizon une véritable ruée de barques; en quelques secondes le pont est envahi par une foule grouillant, gesticulant, s'interpellant dans toutes les langues de la façon la plus pittoresque. Des paniers sortent des pastèques, du raisin, des pommes, des grenades, des poules et des perdrix.

Avec une insouciance qui lasse très vite, des marchands vous offrent des écharpes de soie, qui n'ont de local que le prix qu'on vous en demande. Pendant des heures on se heurte aux mêmes marchands qui vous importunent des mêmes demandes, tout cela au milieu de cris qui vous font regretter le mugissement du vent sur la mer... Soudain l'air devient glacial; les grandes montagnes dans le fond des crevasses se couvrent d'ombre, le soleil met une dernière frange d'or aux sommets, puis une multitude de petits nuages dorés flotte au-dessus de la montagne noire. La nuit vient en un instant; seul au-dessus du Taygète le ciel d'une pureté infinie garde encore un peu de lumière, puis tout cela s'efface, et l'air redevient d'un bleu laiteux par des jaunes de plus en plus pâles.

Le Cimetière du Céramique

Près de la place de la Concorde où se réfugie maintenant la vie élégante d'Athènes, entre les rues animées et pittoresques du bazar moderne et le boulevard du Pirée où les tramways à trolley et les usines à gaz témoignent, hélas! d'une civilisation occidentale, nous sommes soudain rejetés de vingt-cinq siècles en arrière dans l'Athènes antique.

Dans ce terrain où nous entrons par une petite grille, à côté de la remise des tramways! était un centre immense où les routes du Pirée, de l'Académie, d'Eleusis Megare-Corinthe, de la Béotie, venaient aboutir à la porte qui communiquait directement avec les quartiers industriels et commerçants du Céramique intérieur et de l'Agora, et qui était le lieu de passage des processions des Dionysies et des Eleusines, et le point de départ du Cortège des Panathénées. Là s'élevait le cimetière du Grand Céramique, célèbre par la beauté de ses tombes, et par les oraisons funèbres qu'y prononçaient les orateurs en renom à l'occasion de la cérémonie commémorative des *Epitaphia*, et des funérailles nationales, octroyées aux guerriers morts pour la patrie. Cette partie du cimetière dort toujours inviolée, mais une partie plus récente a été déblayée, une partie qui



Hygie (Musée de Berlin)

date du début du IV^e siècle et qui fut recouverte dans la suite des temps pour permettre, sans exhumer les anciens morts, de creuser de nouvelles tombes. Nous sommes dans l'allée des tombeaux qui se détachait de la voie sacrée d'Eleusis, non loin de la Porte sacrée.

De riches familles athéniennes ou étrangères avaient acheté des concessions le long de cette voie funéraire, hors des remparts, car les morts s'enterraient alors le long des routes à la sortie des portes. Et c'est aujourd'hui le plus extraordinaire spectacle de désolation que l'on puisse rêver. Parmi les tranchées et les monticules, surgissent d'admirables restes de monuments antiques. Ce sont des tombes de formes variées à l'infini, depuis la simple dalle quadrangulaire, le sarcophage de briques peintes, jusqu'aux luxueux édifices ornés de frontons et de sculptures. Dans la concession de Lysimachides d'Archares, un bas-relief représente le repas funèbre de deux couples aux Enfers.

Le tombeau de Dionysos de Kollytes est surmonté d'un taureau en marbre pentélique d'une réalité saisissante. Sur l'édicule de la famille Agathon, Kirallion adresse ses adieux à son mari avant la séparation suprême.

Plus loin, en arrière, on trouve des cippes d'esclaves, enterrés non loin de leurs maîtres, tombes d'où toute sculpture est bannie, tombes tristes ainsi qu'il convient à de pauvres gens qui sentent, jusque par delà la mort, l'inégalité des destinées. Tout cela au milieu d'un



Ruines du Temple d'Esculape, sur le flanc sud de l'Acropole.



Entrée de la Source sacrée.

tapis de mauves et d'épilobes, de fleurs blanches et blêmes d'essence inconnue, de petites courges aux fleurs jaunes dont les fruits éclatent à chaque instant sous les pas, parmi les arbres qui dans cette terre des morts poussent comme à regret. Au fond de quelques tombes éventrées, près des puits qui fournissaient l'eau des cérémonies funébres, on distingue encore des ossements qui se confondent presque avec les pierres jaunes du sol.

Mais ce qui nous émeut le plus, c'est la tombe d'Hégésio, fille de Proxénos, femme de Koroïbos. Elle est morte jeune, alors que la vie s'ouvrait à peine pour elle. Elle était divine ment jolie, elle était frivole, elle aimait la vie, la joie, et aussi les hochets de la femme : la toilette et la parure ; tout le monde l'adorait, mais la déesse Mira n'avait pas filé pour elle une longue destinée. Sur sa tombe l'artiste l'a représentée dans une scène qui lui était familière.

Une esclave lui apporte son coffret à bijoux et Hégésio, pâlie et affaiblie par la mort prochaine, en tire le plus beau de tous ses joyaux, celui dont elle aime entre tous à se parer, elle le fait miroiter au bout de ses doigts diaphanes ; l'esclave la regarde d'un œil d'envie. Tout cela est si humain, si calme, si vrai ! Il semble que le ciel soit plus bleu au-dessus de ce monument ; il y a tout autour de la douceur alanguie d'un crépuscule de printemps ! Pauvre Hégésio ! sur son lit de mort on lui a mis pour qu'elle soit belle une dernière fois, tous les bijoux qu'elle aimait tant ! puis son mari lui-même l'a oubliée, il est allé à d'autres amours, personne ne s'est plus rappelé ses traits ; et elle n'est plus rien maintenant qu'un peu de cette poussière grise que soulève le vent, qu'un de ces affreux tibias que l'on heurte du pied, au coin des allées sauvages où volètent les petits oiseaux.

Le sanctuaire d'Esculape

Par un matin de clair soleil, sur le flanc sud de l'Acropole, nous gravissons les gradins du théâtre de Dionysos. Là venaient s'asseoir aux jours de fête trente mille spectateurs, depuis l'assemblée du peuple jusqu'au prêtre de

le rocher, s'ouvre une caverne avec une chapelle byzantine, la chapelle de la Vierge de la grotte et sur une arête du rocher au-dessus de la chapelle est perché un antique cadran solaire en marbre, déjà décrit dans les auteurs du *xiv* siècle.

Sur une terrasse un peu en contre-bas s'élevait le temple d'Esculape. Ce n'est plus maintenant qu'un chaos de pierres, où seule la maisonnette du gardien évoque l'idée de la vie. Du temple merveilleux où tant de pèlerins vinrent chercher la santé, plus rien ne reste debout. La nature a repris possession du sanctuaire. Parmi les colonnes sacrées, les merles cherchent leur nourriture ; sous le soleil de feu, d'innombrables fournis creusent le sol, vont et viennent dans le plus fiévreux des labours. Les herbes folles poussent dans l'interstice des pierres, recouvrent les colonnes détruites, et les chapiteaux les plus délicatement ciselés disparaissent sous les fleurs sauvages où viennent butiner les papillons et les abeilles. Rien ne subsiste plus de la splendeur passée, rien que le panorama de rêve qui s'offre aux yeux sur les marches du temple : la chaîne de l'Hymette, la colline du Mouseion et la pointe de Kastella, au pied de laquelle s'allonge Phalère, et dans l'interstice des monts la mer d'opale. C'était là une position unique au monde pour un temple de la santé, aux flancs de l'Acropole dont la masse énorme se dresse au-dessus des ruines avec le mur de Cimnon qui sertit le Parthénon, et ce bijou qui n'a jamais été égalé à travers les âges : le temple de la Victoire Aptère.

Peu à peu, à tra-

Dionysos Eleutheros, dont la statue se reconnaît par sa fine décoration de bas-reliefs archaïques du *i^{er}* siècle avant Jésus-Christ. Au-dessus de l'inscription *Ἰεῖον Διονύσου Ἐλευθερίου*, se distinguent deux lions héraldiques dos à dos et de chaque côté deux arimaspes luttant contre des griffons ; au fond du dossier, deux satyres portant une énorme grappe de raisins ; sur les côtés extérieurs des bras, des amours ailés lancent des coqs de combat.

Tout à fait au sommet du théâtre, dans la chapelle byzantine, la chapelle de la Vierge de la grotte et sur une arête du rocher au-dessus de la chapelle est perché un antique cadran solaire en marbre, déjà décrit dans les auteurs du *xiv* siècle.

Sur une terrasse un peu en contre-bas s'élevait le temple d'Esculape. Ce n'est plus maintenant qu'un chaos de pierres, où seule la maisonnette du gardien évoque l'idée de la vie. Du temple merveilleux où tant de pèlerins vinrent chercher la santé, plus rien ne reste debout. La nature a repris possession du sanctuaire. Parmi les colonnes sacrées, les merles cherchent leur nourriture ; sous le soleil de feu, d'innombrables fournis creusent le sol, vont et viennent dans le plus fiévreux des labours. Les herbes folles poussent dans l'interstice des pierres, recouvrent les colonnes détruites, et les chapiteaux les plus délicatement ciselés disparaissent sous les fleurs sauvages où viennent butiner les papillons et les abeilles. Rien ne subsiste plus de la splendeur passée, rien que le panorama de rêve qui s'offre aux yeux sur les marches du temple : la chaîne de l'Hymette, la colline du Mouseion et la pointe de Kastella, au pied de laquelle s'allonge Phalère, et dans l'interstice des monts la mer d'opale. C'était là une position unique au monde pour un temple de la santé, aux flancs de l'Acropole dont la masse énorme se dresse au-dessus des ruines avec le mur de Cimnon qui sertit le Parthénon, et ce bijou qui n'a jamais été égalé à travers les âges : le temple de la Victoire Aptère.

Peu à peu, à tra-

vers les pierres, on retrouve cependant la disposition du temple. C'est en 429 avant Jésus-Christ, alors que la peste exerçait ses ravages, que le culte d'Asklépios fut introduit à Athènes. Ce culte était originaire de Trikka en Thessalie. Phlegyas, roi d'Orchomène en Béotie, était venu à Epidauré dans le but de conquérir le pays. Sa fille Koronis l'accompagnait. Elle se laissa séduire par Apollon, et de ces amours naquit Asklépios. Koronis l'abandonna sur le Mont Titthion où il fut nourri par une chèvre. Un berger témoin du prodige le raconta à ses compagnons, et la légende se répandit bientôt que ce lieu avait la vertu de guérir les maladies et de ressusciter les morts. Alors on y vit venir en longues théories tous les malades de la Grèce. La renommée s'étendit au loin, et en 293 avant Jésus-Christ, Rome dévastée par une épidémie fit mander le serpent d'Epidauré. A l'époque romaine, le sanctuaire s'adjoignit un sanatorium et une station thermale. On célébrait tous les quatre ans, neuf jours après les jeux isthmiques, des fêtes gymniques et dramatiques en l'honneur d'Esculape. D'autres villes comme Athènes, Naupacte, Sicylene, Cos, Smyrne et Pergame avaient des sanctuaires d'Asklépios dérivant de celui d'Epidauré. En ce qui concerne Athènes, c'est en 420 que le temple, l'Asklépeion, fut définitivement consacré. Il contenait, comme à Epidauré, une source sacrée pour la purification, le temple et l'autel du dieu, un portique où les malades attendaient la guérison qu'Esculape leur procurait pendant le sommeil. Au *iv* siècle avant Jésus-Christ, le sanctuaire primitif fut complété par un nouveau sanctuaire qui s'étendit à l'est jusqu'au théâtre de Dionysos.

Dans ce nouvel Asklépeion nous retrouvons encore aujourd'hui l'autel du dieu, et le temple d'Asklépios et d'Hygie, petit temple à façade encadrée de deux antes. Vers le nord subsistent les ruines d'un portique, qui comprenait dix-sept colonnes doriques, deux galeries intérieures séparées par une colonnade. Il avait deux étages et c'est dans ces galeries que s'étendaient les malades pour attendre l'apparition nocturne du dieu. Près du portique se trouve une fosse circulaire en calcaire de l'Acropole. C'était la fosse aux sacrifices où le prêtre d'Asklépios versait le sang des victimes



Corfou. — Vue générale de l'Aschéleion.

pour les âmes des morts le jour de la fête des *Héra*. Aujourd'hui la fosse est en partie comblée par des pierres sur lesquelles grimpent des fleurs géantes. Un figuier de Barbarie croît non loin de là, et c'est avec peine que l'on retrouve les traces des quatre colonnes qui supportaient le toit de la fosse. Tout près, dans le rocher, une caverne contient la source sacrée. C'est aujourd'hui une chapelle édiflée par les Byzantins; l'eau suinte aux parois boueuses de la grotte, et tombe en gouttelettes dans un bassin, où l'on descend par un escalier que l'on a construit avec des pierres du sanctuaire; quelques fidèles viennent encore boire l'eau de la source dans un petit gobelet d'émail bleu. C'est là que les malades se purifiaient par des ablutions avant d'aller dormir dans les dortoirs du portique; et c'est à ce même endroit qu'Hallirrhotos, fils de Poseidon, séduisit Alkippe, fille d'Arès. Celui-ci le tua près de la source. L'aqueduc, bordé d'une margelle en marbre de l'Hymette, qui emporte l'eau au dehors, est aujourd'hui à moitié comblé par des pierres et des fleurs sauvages.

De l'ancien Asklépeion, celui du *v*^e siècle, peu de choses subsistent. Il comprenait aussi un portique à un seul étage, un temple avec un autel et une source ancienne constituée par une belle citerne rectangulaire que les Turcs ont coupée et en partie comblée pour construire à sa place une vaste citerne voûtée. A 15 mètres au sud se trouve une autre citerne byzantine, dans laquelle se voit, en place, une borne avec l'inscription du *v*^e siècle : *σρος κρήνη*, c'est-à-dire limite de la source.

Il ne reste plus rien des sanctuaires qui s'élevaient à l'ouest de l'Asklépeion, et qu'a décrits, deux siècles après Jésus-Christ, Pausanias le Périégète. Ils ont disparu dans les travaux de fortification vénitiens et turcs! Et c'est pitié de penser à toutes les ruines que les hommes ont accumulées dans ce coin privilégié de la terre. L'appartement des Vierges, le Parthénon que quinze siècles avaient respecté, fut ruiné par Morosini en 1687. « Par son ordre, dit Beulé, on enleva du fronton les chevaux et le char d'Athéna, si admirablement conservés que les voyageurs les plus indifférents en parlaient avec enthousiasme. L'opération fut si mal conduite que tout le groupe tomba et se brisa sur le rocher. » Je ne parle point de ce que l'ord Elgin a volé pour le Musée britanni-

que, ni des colonnes avec lesquelles les Turcs ont fabriqué de la chaux!

Couchers de Soleil

I. ACROPOLE

A l'heure où le soleil descend sur la montagne, par delà la mer lointaine, le marbre devient rose. Dans sa ceinture de collines, Athènes s'endort caressée par la brise du soir, et le Parthénon, jauni par la patine des siècles, prend des teintes oranges. Tout le reste est rose! mais d'un rose si doux que jamais dans les vitraux des plus antiques cathédrales, on ne trouve vire rose pareil. Partout du rose! sur les vieilles pierres, ciselées de guirlandes d'oliviers et de lauriers. Des pentes des collines du rose descend sur la mer et sur les chemins que bordent les poivriers, les aloès, les cyprès et les oliviers.

La chaste paix descend les pentes d'ombre rose
Vers la sérénité mystique des vallons.

Tout est calme et reposé. Tout est doux, et le vent, et l'instant qui passe. C'est l'heure de penser aux purs profils des statues de femmes que renferme le Musée de l'Acropole et auxquelles les carnations animées du marbre donnent depuis vingt-cinq siècles l'illusion de la vie.

La montagne, soudain, paraît embrasée par un incendie gigantesque. Dans le ciel toutes les teintes seariant, de l'orange au rouge le plus ardent, et le vent qui s'élève courbe la cime des palmiers. Le rouge flamboyant pâlit, le ciel est jaune, et les montagnes qui semblent devenues plus hautes écrasent la ville qui se voile d'ombre. Une demi-clarté baigne les pins et les oliviers, c'est l'heure des coler-teintes. Aucune couleur ne détonne — les blancs s'estompent, et s'effacent et se marient. Le bleu du ciel et le bleu de la mer passent de l'un à l'autre

par des transitions insensibles où tous les bleus se confondent, et quand le rose du crépuscule se surajoute à ce bleu, c'est lentement, graduellement, à tel point qu'il est un instant où l'on ne sait pas si tout est rose ou si tout est bleu. Il est des heures où tout est rose-bleu, à moins que tout ne soit bleu-rose. Et les tableaux de Puvis de Chavannes paraissent bien pâles auprès de cette féerie de couleurs.



Le péristyle de l'achilléon.

II. SUR LE GOLFE DE CORINTHE

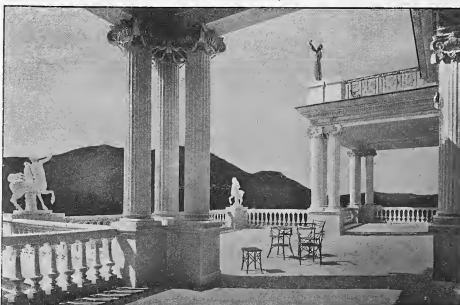
Au-dessus d'une plage étroite s'élève Egion où Agamemnon réunit les chefs grecs avant la guerre de Troie. Les deux dômes bleus de l'église se profilent sur une montagne très haute, à pic au-dessus de la ville. Sur la mer une seule voile de pêcheur file dans toute la vitesse du vent vers le golfe de Lépante. Sur les montagnes qui enserrant le golfe courent de gros nuages noirs, nimbés d'or. Dans l'ouest, le cap qui nous sépare du golfe de Patras est jaune d'or. Sur la côte d'Étolie les montagnes sont rouges, mais d'un rouge de sang avec des nuages de feu. Tout là haut près d'un col qui échance la montagne, un village de quelques dizaines de maisons s'endort dans la pourpre des sommets. Vers l'endroit où le soleil a disparu, c'est toujours une apothéose de lumière, tandis que vers le fond du golfe c'est un entremêlement de nuages gris et jaune sale. Et cela est lugubre comme un soir d'automne, quand le vent fait tourbillonner les feuilles mortes, et que s'envolent les corbeaux...

Alors le soir tombe de plus en plus; on le voit descendre rapide sur la montagne; et de nouvelles couleurs apparaissent. La montagne qui borde la mer est vert sombre tandis que les sommets plus lointains sont tout mauves, d'un mauve presque lie de vin. Les arbres paraissent tout noirs, et le cap profile sa masse de plus en plus obscure sur un ciel de lumière. Avant que tout ne disparaisse dans la nuit tombée, la montagne devient bleu d'ardoise.

Corfou

I. LA RUE

Pour le voyageur qui vient d'Athènes, et qui a été charmé par ses rues parallèles et rigoureusement alignées, par ses maisons de marbre splendide, inondées de lumière, Corfou procure quelque déception. C'est la petite ville italienne aux rues étroites et dallées, avec des arcades et de hautes maisons blanches. Sur le quai, assise tout le jour à la terrasse des innombrables cafés, la foule des lazzaroni attend le voyageur, qui par l'aumône de quelques sous procurera un nouveau jour de *farniente*. Alors qu'à Athènes la mendicité semblait tout à fait abolie, ici à chaque pas quelque Corfiote se recommande à votre bon cœur.



Une terrasse de l'achilléon.

La rue n'est qu'un vaste égout où se déversent tous les débris des maisons voisines, et seul le soleil se charge du service de la voirie; à chaque pas on est frôlé, bousculé, presque renversé par quelque individu d'une saleté repoussante. Mais lorsque l'on a fait la part de tous ces petits ennuis, la ville apparaît avec un cachet tout particulier qui ne saurait manquer de séduire l'artiste.

Dans les rues vont, viennent, se croisent en tous sens des Italiens, des Grecs et des Hellènes sujets ottomans. Les marchands de pastèques avec leurs petites voitures sont légion. D'autres vendent au panier des châtaignes, des olives, des pommes et des tomates. Les chiens, les poulets, les dindons vivent au milieu des rues dans la plus complète fraternité. Mais ce qui fait surtout le charme de ces rues, ce sont les boutiques et les échoppes. Il est des étalages splendides de fruits où voisinent tous les produits de cette île féconde : les oranges, les citrons, les limons, les piments, les olives, les concombres, les aubergines, les figues, les pommes, les raisins aux grains oblongs, les grenades et les pastèques. Il y a aussi d'innombrables cordonniers qui fabriquent la chaussure nationale, les *tsarouchis*, sortes de babouches de cuir rouge, terminées par un pompon noir. Au seuil de la plupart des boutiques chante, dans sa cage, un petit oiseau.

Le nombre des commerçants qui s'intitulent « fournisseurs de Sa Majesté » est incalculable. Il est aussi beaucoup de marchands d'images pieuses, beaucoup de fabricants de malles, de ces malles comme les aiment les Orientaux, toutes bariolées comme le tourniquet d'un marchand de berlingots.

A d'autres devantures on aperçoit d'invasibles entassements de harengs saurs, de poissons séchés, de saindoux, d'huiles, de chandelles. Sur des grillades cuisent des poissons. Chez les bouchers et les charcutiers, dans une saleté sans nom, les viandes s'étalent sous les mouches et sous le soleil. Et l'odeur qui se dégage de tout cela est faite d'huile brûlée, de

viandes qui se corrompent, de rejets d'alcool et de salaison, et quelquefois aussi de la panteur d'excréments humains.

La ville juive, un peu à l'écart, ne le cède en rien à la ville grecque; les rues, plus étroites encore, ne sont pas moins sales; ici les professions sont réparties par rues; il y a la rue des tailleurs, la rue des brâvères, la rue des fabricants de tsarouchis...

Et soudain l'on se trouve hors des ruelles, parmi la campagne luxuriante couverte d'oliviers, de figuiers et d'orangers, au milieu des beaux jardins, sous un ciel incomparable, dans l'un des paradis de la terre.

II. L'ACHILLEION

La route serpente entre des haies très hautes de figuiers de Barbarie, alternant avec des roseaux et des aloès. Dans les champs, les oliviers se marient avec les cyprès. Longuement le chemin monte parmi les oliviers, vers le petit village de Gastouri. La forêt est toute fleurie de cyclamènes et d'anémones, et les paysans descendent vers la ville, leur fardeau solidement posé sur la tête, tout en filant la quenouille. Gastouri disparaît sous les arbres, sous les néfliers en fleurs et les orangers aux fruits encore verts. Au-dessus des portes poussent les vignes, et sur la place, près d'une vieille fontaine, un platane étend son ombrage séculaire. Et nous arrivons enfin à l'Achilleion, cette villa construite en 1890 par l'Italien Cardito pour l'im-



Les jardins de l'Achilleion

pératrice Elisabeth d'Autriche, et qui a été rachetée en 1907 par l'empereur d'Allemagne Guillaume II. La villa est de style pseudo-grec. Elle a été meublée avec un mauvais goût évident. A côté d'une chapelle byzantine se trouve une salle à manger Renaissance et un fumoir pompéien. On ne peut pénétrer dans les appartements privés de Sa Majesté. Au dehors un péristyle ionique, orné de fresques et bordé de nombreuses statues en marbre des Muses, est conçu avec un goût plus raffiné. Mais ce qui fait le charme de cette villa, c'est sa situation unique au monde, ses jardins en terrasses successives, plantés de palmiers, et d'où l'on a d'admirables échappées sur Corfou et la côte d'Épire.

Sur une terrasse se trouve la statue en marbre d'*Achille blessé*, par le Berlinois Herter. Tout à fait à l'extrémité du jardin, en un rond-point splendide d'où l'on découvre Corfou endormi sous le soleil, d'où l'œil peut sans aucun obstacle errer sur les magnifiques bois d'oliviers, on a, en ce pays où les statues de femme se rencontrent à chaque pas et où tant d'artistes de génie ont matérialisé leur rêve dans le marbre le plus pur, on a placé, l'an dernier, une gigantesque statue en bronze d'Achille, armé de pied en cape. Alors on se prend à regretter l'heure où l'homme a pris possession de ce domaine; la colline devait être si belle autrefois sous sa forêt d'oliviers, et la nature au hasard des semences ne violait point les lois de l'universelle harmonie...

Nous descendons ensuite par une route avec cent détours dans les oliviers et au-dessous de la montagne qui la surplombe, vers Benitza, le village des pêcheurs. Partout des vignes chargées de raisins murs et des néfliers en fleurs; par endroits quelques bruyères jettent une teinte rose sous les cyprès et les buis géants, et des femmes par le sentier s'en vont portant des fagots sur la tête.

Plus tard, comme le soir tombe, nous montons par un petit chemin entre les oliviers centenaires. Nous traversons des vergers où les yucca, les palmiers, les coronillers et les cyprès voisinent avec les citronniers et les orangers, et notre venue éfarouche les oiseaux qui chantaient dans les taillis de roses. A travers les oliviers au feuillage neigeux la mer apparaît pâle, très pâle, presque laiteuse.



Corfou. — Un bois d'oliviers

Nous arrivons au bord de la falaise à l'heure où se couche le soleil.

Il faut être venu là et avoir vécu cette heure exquise ; la falaise est à pic sur la mer qui devient rose, et le vent du soir fait onduler les rameaux dans la forêt d'oliviers. Là-bas vers Corfou, un îlot qui porte le petit couvent de Vlakerne, et plus près de nous un autre îlot dont le rocher encadré de cyprès a suggéré au peintre Boecklin le motif de son île des morts. Le peuple l'appelle l'îlot d'Ulysse, croyant à tort d'ailleurs, que le héros y fut rejeté par la tempête...

A Corfou les premières lumières s'allument, nous redescendons bien vite dans les oliviers. Le ciel est devenu tout rouge sur Viro, et tout le long de la route nous croisons des femmes qui portent des amphores.

Clairs de Lune

I. SUR LA MER IONNIENNE

C'est l'heure où à Paris, sous un ciel infiniment triste, la foule émue et recueillie sort des nécropoles après la visite aux morts, et lorsque sur la mer Ionienne le soir tombe, ce n'est pas un crépuscule lumineux comme les autres fois, mais un soir d'hiver avec un voile gris dans tout le ciel. C'est à peine si au-dessus de la pointe sud de Corfou, sur Lefkimo, le ciel est rouge avec quelques nuages de feu. C'est là, on le devine à cette tache de sang, que se couche le soleil. Sur Paxos la brume s'étend et seule la côte d'Épire est baignée de cette vapeur bleue qui succède toujours au rouge du coucher du soleil...

Cependant, lorsque la nuit est tout à fait ombrée, les nuages se dissipent, et la lune entourée d'un large halo baigne les flots de sa clarté un peu ternie, l'eau miroite et semble phosphorescente comme sur les plages de Océan dans les chaudes nuits de l'été. Le

navire lentement progresse sur la mer d'argent.

Minuit est sonné déjà depuis longtemps, et la lune est descendue sur l'horizon, lorsque se distingue la masse sombre d'Ithaque, « l'île abrupte, impraticable aux chevaux, bonne pour les chèvres ». Alors les souvenirs m'assaillent en foule. Je revis toute l'histoire fabuleuse d'Ulysse et de Pénélope, de Nausicaa, du bon Laerte et de Télémaque, et du pauvre chien paralysé et presque aveugle qui attendait son maître pour mourir ; et je revis surtout les bonnes heures à jamais passées, dans un lycée, là-bas, tout là-bas, au delà de la mer, où je rêvais de courir un jour le monde, et où j'avais près de moi tant d'amis, dont beaucoup déjà ne sont plus.

Et dans cette nuit de Toussaint, alors que le vent souffle, lugubre, dans les cordages, une à une, les chères figures à jamais mortes repassent devant mes yeux avec le bon sourire que je ne verrai plus — et pendant ce temps, très loin derrière nous, la masse sombre d'Ithaque s'efface sur la mer...

II. SUR LA MER DE MARMARA

Deux jours plus tard, à la sortie des Dardanelles, sur la côte d'Europe, au sommet des collines, des moulins à vent tournent dans l'air du soir. Le soleil s'est couché derrière la mon-



La statue d'Achille blessé, à l'Acchilléon

tagne, et au-dessus des arbres, le ciel tout d'abord vert devient rose. A l'extrême pointe de la côte les minarets de Gallipoli se détachent sur le ciel semi-obscur. C'est une heure d'apaisement divin, la première heure vraiment orientale que nous vivions, avec la vision très nette des merveilles toutes proches, vers lesquelles nous porte chaque murmure de la mer le long des flancs du navire.

Puis c'est une nuit de grand vent où les nuages filent, rapides, dans le ciel. La lune, très haute, met de l'argent à la crête des vagues. L'île de Marmara, enveloppée d'une vapeur bleuâtre, surgit du sein des flots ! et de place en place la clarté d'un phare rompt la monotonie de l'horizon où l'on ne distingue point le ciel et la terre.

Alors comme la nuit est déjà très avancée, une grande émotion nous saisit. Un peu plus loin, sur ces flots, nous toucherons au terme de notre voyage. Lorsque la lune descendra sur l'horizon et que les étoiles paîtront dans le jour qui monte, tout là-bas au delà du mât d'avant où le matelot de quart fait en ce moment sa ronde monotone, tout là-bas dans la clarté rose du soleil levant va surgir STAMBOUL, la Stamboul de nos rêves d'enfant, avec son entassement de maisons au flanc des collines, avec les cyprès d'Eyoub, avec tous ses toits bleus que surmontent les innombrables minarets blancs ! Et cette vision, tant attendue pendant des années, aura, tout comme ce qui est humain, la durée d'une rose ou d'un éclair ; nous entrerons dans la Corne d'Or au milieu de la forêt des mâts, dans le rugissement des sirènes. Il nous faudra quitter ce navire auquel nous étions déjà attachés par tant de fibres de notre être, renoncer à l'enivrement de la vie en mer, au bercement de la machine, au miroitement des étoiles sur les flots.

Nous retrouverons sur le pont la foule grouillante des hôteliers et des interprètes, il nous faudra exhiber nos passeports, subir les vexations de la douane, et monter par les rues sales et tortueuses jusqu'au sommet de Péra.

Sur nous se pencheront des visages curieux que nous ne comprendrons point, des yeux perdus dans un rêve qui n'est point le nôtre, et à l'heure où l'Angelus résonne dans l'air du soir, sur les arbres de nos hameaux ; nous entendrons le muezzin appelant d'un chant plaintif et doux les fidèles à la prière.



Corfou. — Le couvent de Vlakerne et l'îlot d'Ulysse.

LA VALEUR THÉRAPEUTIQUE DE LA MUSIQUE

Par le Docteur LÉON DEMONCHY

Professeur à l'École de Psychologie

Quelle est l'influence de la musique sur l'organisme ? Il est bien démontré qu'elle provoque des réactions très singulières et très variables dans les systèmes respiratoire et circulatoire. L'amplitude de la dilatation pulmonaire se modifie suivant le rythme musical. Le pouls, chez certaines personnes peut battre isochrone avec la mesure de la musique. Chez des sujets nerveux et impressionnables, la Marche funèbre de Chopin, en mineur, provoque un affaïssissement du pouls et une irrégularité respiratoire ; le même morceau, joué ensuite dans le mode majeur, rend brusquement au pouls sa plénitude, à la respiration son calme, son amplitude et sa régularité. Ces considérations expliquent tout l'intérêt de la question que M. Demonchy a bien voulu traiter ici pour les lecteurs d'Æsculape.

L'INFLUENCE physiologique de la musique ne saurait être mise en doute ; elle est double, elle peut calmer, elle peut exciter.

La légende d'Orphée, dont la lyre sut calmer la furie de Cerbère, est significative. Si les trois têtes algébriques du farouche gardien des Enfers peuvent s'interpréter comme une représentation des trois facultés principales et toujours en éveil de la nature humaine, la Volonté, la Sensibilité, le Jugement, il faut bien admettre que l'antiquité reconnaissait à la musique une influence sédative sur les sentiments et sur la raison.

La Bible nous montre David apaisant les fureurs de Saül au moyen de la harpe « qu'il jouait de sa main... Saül respirait plus à l'aise et se trouvait soulagé ».

Les Chinois regardaient l'enseignement de la musique comme une nécessité : c'était un système d'éducation et de gouvernement. Tout aspirant à une position élevée devait passer trois ans dans une école où l'on enseignait la musique et la danse. C'était le prélude de l'éducation militaire. Les jeunes gens acquéraient la souplesse, l'agilité, la grâce et les bonnes manières, qualités qui régissaient sur leur mentalité. C'est ainsi qu'ils entraient dans les Conseils des Grands. Leur race est encore aujourd'hui souple et subtile à nous en étonner.

Les anciens auteurs chinois ne le cachent pas ; faire de la musique, c'était faire de la métaphysique : c'était une véritable éducation psychique. La perception musicale était si développée que la gamme chinoise procède par demi-tons. Si donc à cette époque notre appellation moderne n'existait pas, en fait, la *psychothérapie* éducative à laquelle nous aboutis-

sons aujourd'hui était connue et appliquée.

Les Grecs et les Romains usaient de la musique comme d'un moyen de domination dans les fêtes somptueuses qu'ils donnaient au peuple.

L'Église, instruite par l'enseignement du passé, ne dédaigna pas une force pareille et sut imprimer un essor magnifique à la musique sacrée. Le plain-chant, ses accents graves et calmes, puis les jeux de l'orgue, constituèrent

conduire aux pires excès. Les orgies du Bas-Empire romain en offrent des exemples répétés.

Salomé dansant devant Hérode excitait à tel point ses ardeurs qu'elle obtint de lui la tête de Jean-Baptiste. Et cependant le roi estimait beaucoup le prophète et goûtait ses avis.

Déjà les Chinois avaient déploré qu'on eût détourné la musique de son but primitif, pour la faire servir à l'excitation des plus viles débâches.

Combien font des reproches semblables à certaine musique de café-concert, dont le pouvoir déprave et amoéli les caractères par suite de inepties et de trivialités de mauvais aloi qu'elle permet de présenter sous une forme attrayante !

Donc, à point de vue social, nous pouvons dire que la musique, en élevant ou en abaissant les sentiments de la masse, fait œuvre de thérapeutique sociale soit calante, soit excitante ; qu'elle a une influence



P. Bassan (Ecole vénitienne, XVIII^e siècle). — Orphée charmant les animaux (Bibl. Nat. — Cabinet des Estampes)

un ensemble superbe d'art musical, destiné à ramener la paix et le calme dans plus d'un cœur meurtri par les expériences de la vie.

Si la musique peut calmer, elle peut aussi exciter.

Orphée tirait de sa lyre de tels accents que les pierres venaient d'elles-mêmes élever les murs de la ville de Thèbes : image vivace destinée à célébrer l'activité, l'énergie suscitées par la musique, à ce point que le travail, l'effort, les moyens employés, l'homme lui-même disparaissent devant les résultats obtenus.

Par ses refrains guerriers, la musique fait l'âme forte et virile, et entraîne tout un peuple aux grandes actions. Telle la *Marseillaise* aux temps de la Révolution.

L'excitation produite peut malheureusement

sur la santé morale et par conséquent physique, d'une nation entière.

Considérée au point de vue de son action sur l'individu, la musique offre un intérêt particulier de thérapeutique.

Un garçon de huit ans m'avait été amené pour l'endormir, dans le but de le guérir d'un trouble très commun aux enfants de son âge. Il en était arrivé à un certain degré de somnolence qu'il semblait ne pas pouvoir dépasser, quand la pendule vint à sonner onze heures. Soudainement la période de légère agitation qui précède souvent le sommeil tomba, et l'enfant s'endormit profondément.

Un pareil exemple démontre que le son

endort. Or, le son étant l'élément constitutif de la musique qui est l'art et la science de combiner les sons, la musique aussi doit posséder le même pouvoir que son élément principal.

Un poste de sentinelles établi à proximité d'un léger cours d'eau dut être déplacé. Au bout de peu d'instant le cours d'eau avec son bruit spécial lent et monotone déterminait le sommeil chez les soldats, jeunes, énergiques, placés en faction pour observer, et par conséquent pour lutter contre le sommeil.

Les bruits d'un léger torrent sont à ce point musicaux que les plus grands compositeurs ont essayé d'imiter les bruits de la nature et de les reproduire dans leurs œuvres les plus grandioses, et elles amènent le calme et le repos dans l'esprit des auditeurs.

Il semble donc nécessaire de rechercher les sons qui sont les plus propres à procurer soit des effets sédatifs, soit des effets excitants, selon le but poursuivi. Le son trop aigu, le cri par exemple, réveille. Un son trop bas attriste.

Trop changeant dans son rythme, trop accéléré, le son réveille; trop lent il ne produit aucun effet, il n'intéresse pas.

Trop fort, le son réveille — trop faible, il s'est éteint.

Il faut donc pour produire le calme, le sommeil, une musique spécialement écrite, dans certaines conditions de hauteur, d'intensité, de rythme.

En fait, pour endormir, la musique doit être plutôt monotone, d'un rythme égal, d'une hauteur moyenne dans l'échelle des sons.

Les mères, les nourrices qui veulent voir leur enfant se calmer, soit endormir leurs enfants, ne prennent ni une voix glapissante, ni un ton criard ou aigu, mais se tiennent dans une tonalité moyenne, aussi éloignée de l'aigu que du grave, dans quelques notes rapprochées du médium. Cette pratique musicale spéciale, véritable musicothérapie de l'enfance, est constituée par les « Berceuses ».

Une musique aux sons trop graves engendrerait la tristesse, la peur, la mélancolie, les accès de désespoir, les états de dépression, et chez l'enfant, les pleurs.

L'enfant se calme aux sons d'une musique, parce qu'elle est douce, pas trop intense, empreinte d'apaisement. Le son doit avoir de plus un rythme spécial. Une marche militaire, une valse, une polka, un galop, loin d'endormir agitent. Dans certains pays, tous les spectateurs frappent du pied la cadence du morceau joué : si c'est une valse par exemple.

Cela est si vrai que dans les cirques,

dans les cafés-concerts, les gymnastes, leur vol aérien, leurs travaux d'agilité, de souplesse, sont accompagnés d'une musique vive, lestée, activante, appelée vulgairement musique de

ensuite déchaîner des rondes folles, sous l'action d'un rythme de plus en plus précipité.

Il va sans dire que la musique n'agit pas de la même façon sur tous les hommes; les uns seront émus, les autres pas du tout; quelques-uns se raidiront contre l'émotion.

Pour certains intellectuels parfaitement conscients d'eux-mêmes et doués d'un sens critique toujours en éveil, qui font fi du plaisir simple de l'oreille, et qui recherchent dans l'art une jouissance d'intellectualité plus profonde, il faut des compositions à formules peu aisées à saisir, des combinaisons de sons inattendues. Et ce sera pour leur cerveau instruit, pour leur jugement très informé des choses musicales, un plaisir délicieux. Une telle émotion intellectuelle leur procurera le même repos, le même délassement que les échecs apportent à des

amateurs versés dans les complications de ce jeu. Combien différents les sensitifs purs et les émotifs!

Le musicien de profession, au contraire, recherchera la thérapeutique calmante, loin de la musique et des musiciens.

Un médecin musicothérapeute devra donc être bien averti des choses de l'art musical, pour diriger utilement son malade.



Les instruments, eux aussi, ont une influence différente. D'une manière générale, la flûte repose et calme; le hautbois éveille des sentiments naïfs, simples et gais; le violoncelle captive les émotifs. De l'aveu même des professionnels, le violon excite et si l'on abuse de certaines notes, énerve et fatigue. Tel est le cas de ces musiciens étrangers qui, dans des orchestres d'exposition, fatiguent les oreilles, crispent les nerfs et démolissent la personnalité normale de l'individu, en abusant des cordes et des notes aiguës.

Les compositeurs nous affectent différemment. Bach, Beethoven, Schumann, Haydn ont, sur les centres nerveux, des actions différentes de celles produites par Wagner. L'Armide, de Gluck, suscitait des sentiments autres que la Walkyrie.

Que d'éléments divers à considérer suivant l'individu à soigner!

C'est donc à la fois un art et une science que de savoir choisir le genre de musique approprié au malade désireux de se soumettre à l'action thérapeutique de la musique, et nous verrons à la fin de cet article quels efforts ont été tentés dans ce sens.



E. Wauters. — La Mélancolie du peintre Hugo van der Gooe (Musée de Bruxelles)

cirque, mais qui est voulue, recherchée, imposée à l'orchestre, écrite spécialement, afin que les acrobates soient entraînés, accompagnés, soutenus, encouragés et rendus plus audacieux dans leurs exercices périlleux.

Pour produire des effets contraires, le rythme sera différent; il sera toujours le même, sans surprise, plutôt lent. Tous nous avons entendu le rythme monotone des tambours musulmans qui provoquent dans certaines sectes, d'abord une diminution d'activité cérébrale déterminant un état second, pour



Le Maître des Femmes, à mi-corps. — Trois jeunes filles faisant de la musique

La musique répond à un besoin naturel, social et individuel, d'où son action tantôt sédative, tantôt excitante sur les masses et sur les individus.

Peut-elle aussi améliorer et guérir ?

Ce serait aller trop loin que de la regarder comme pouvant guérir à la façon de la médecine ou de la chirurgie. Elle ne dispose ni du bistouri, ni de la piqûre de morphine. Et cependant elle peut endormir la douleur au point de permettre au moral d'agir efficacement sur le physique.

Nous avons pu lire dernièrement, dans les journaux médicaux, qu'un malade atteint d'orchite s'était guéri en dansant toute la nuit. La musique entraînant lui avait permis de surmonter la douleur atroce de son mal, et les mouvements rythmés de la danse avaient décongestionné l'organe malade. Si la guérison a été complète, la musicothérapie aura eu un effet supérieur aux traitements habituels de ce cas organique.

La musicothérapie a déjà fait ses preuves et en donne tous les jours de nouvelles. Elle change le cours des idées du malade au point de le mettre dans un état propre à amener une guérison définitive plus complète et plus rapide. Elle agit même dans des cas où d'autres thérapeutiques avaient échoué.

Une jeune Parisienne malade, très déprimée depuis de longs mois, et dont l'état désespérait ses proches — plusieurs d'entre eux sont des médecins — fut entraînée par son jeune fils dans une maison de santé où la musique est un des éléments actifs du traitement.

Bien à contre-cœur, persuadée que rien de bon n'en sortirait, et seulement pour faire plaisir à son fils qui avait autrefois visité cet établissement, elle s'y laissa conduire par lui. Après plusieurs mois de traitement musicothérapique, elle en revint guérie au point de pouvoir briller dans le monde et reprendre ses occupations habituelles.

Je me souviens de la joie d'une jeune fille atteinte de délire mystique, internée à Ville-Evrard, lorsqu'elle apprit qu'elle pourrait se joindre à ses compagnes et entendre le concert que l'administration avait organisé à leur intention. La gaieté fut plus grande, le sommeil plus naturel, les idées plus claires. Quel décongestionnant cérébral inspiré, supérieur aux bromures et aux douches. N'est-ce pas là un bénéfice appréciable ?

Tous les ans, des concerts sont donnés à la



Orphée charmant les animaux

d'après une fresque trouvée à Pompéi (Bibl. Nat. — Cabinet des Estampes)

Salpêtrière, et aucun neurologue ou aliéniste a-t-il jamais conclu à leur suppression ?

Actuellement, on songe à organiser des concerts dans tous les hôpitaux, spécialement dans ceux où se trouvent des malades de l'esprit. Ce qui est très logique, par suite des

réactions salutaires du moral sur le physique.

Du reste, il ne faut pas s'en étonner pour l'aliéné chez lequel, chose à noter, le sens musical peut rester intact d'une façon si surprenante et si nette qu'il en ressort un certain sentiment d'inquiétude et que nombreux sont les partisans de l'idée que les musiciens sont presque toujours des anormaux, presque des demi-fous. Bien que je ne partage pas cette opinion, qui appelle des distinctions à mon avis, je dois reconnaître que des aliénés, fous à lier, jouent, composent, exécutent d'une façon brillante. La folie respecte chez eux la faculté musicale.

Le domaine musical, presque inexploré dans le sens de la musicothérapie, demande qu'on s'en occupe et que l'on cherche à en tirer parti. Rappelons ici le célèbre tableau de Wauters, représentant le peintre aliéné Van der Goez soumis à l'action de la musicothérapie.

Citons pour mémoire l'accueil fait à Wagner par le prince de Bavière, dont l'état mental laissait fort à désirer, et qui trouvait une jouissance toute spéciale à l'audition des œuvres de son protégé.

De nos jours, les médecins fondent des maisons de santé où la musique, le chant, la danse, sont pratiqués d'une façon spéciale sous le nom de musicothérapie.

Les villes d'eaux, les stations de cures rivalisent pour la beauté et l'excellence de leurs auditions musicales.

Enfin, en dehors des hôpitaux et des maisons de santé, il est un grand nombre de malades qui vivent au milieu de tous, les demi-fous, les malades de la volonté, du caractère, de l'action, etc... Pour eux existe une méthode musi-

cale pleine de promesse thérapeutiques et qui vient merveilleusement en aide au médecin. Je veux parler de cette musicothérapique spéciale connue sous le nom de danses rythmées ou de gymnastique rythmée. C'est là une véritable école de réduction, une culture de la volonté, du jugement, de l'attention, de la mémoire. Nous y rencontrons toute une suite de mouvements très variés, allant du simple au composé, et recherchant la surprise et l'inattendu de l'allure et du rythme auxquels il faut nécessairement et rapidement s'adapter.

Ces rythmes aux allures diverses et aux changements brusques, il faut les suivre avec les mouvements généraux de tout le corps et les attitudes particulières, spéciales et parfois contradictoires des jambes, de la tête et des



Le traitement musicothérapique de l'asthme (Lithographie de Langlume)

(D'après un Correspondant M. de B.)

bras. Ainsi se façonnent et se développent, l'attention, la mémoire, la volonté, toutes les facultés et toutes les opérations de l'esprit.

Peut-être les musiciens arriveront-ils à écrire de la musique dans un but thérapeutique. En fait, les professeurs de gymnastique rythmique ont dû composer des chants et de la musique spécialement adaptés aux mouvements différents, éminemment éducateurs et rééducateurs.

Voilà de la vraie musicothérapie, préventive et curative, calmante ou excitante selon le besoin. Des expériences faites sur des chiens à fistule glandulaire, ont prouvé qu'une différence musicale d'un demi-ton pouvait produire, ou arrêter la sécrétion de la glande.

La musicothérapie repose donc non seulement sur l'expérience acquise, mais encore sur des données physiologiques qui en démontrent la possibilité et la réalité.

Nous avons pu reproduire dans nos colonnes, d'après la planche qui illustre le bel article de M.M. Dupré et Devaux (Nouv. Iconographie de la Salpêtrière, sept.-oct. 1910), le tableau



Cliché de Caricaturiste Michal
Houthorst. — Le Gas Musicien

d'E. Wauters représentant un essai de traitement par la musique sacrée, de la mélancolie du peintre Hugo van der Goes. L'étude d'une vieille chronique de la fin du XV^e siècle, due à Gaspar Ofhuys, de Tournai, a permis à M.M. Dupré et Devaux de porter le diagnostic de mélancolie chez le peintre. Un passage de cette même chronique inspira à M. E. Wauters l'idée de son tableau; il vaut d'être cité :

Pendant que Hugues revenait de voyage, il fut frappé d'une maladie mentale. Il ne cessait de se dire damné et voué à la damnation éternelle, et aurait voulu se tuer corporellement et cruellement, s'il n'en avait été empêché de force...

... On parvint toutefois à atteindre Bruxelles... Le prieur soupçonna Hugues d'être frappé de l'affection qui avait tourmenté le roi Saul, et, se rappelant comme il s'apaisait lorsque David jouait de la cithare, il permit de faire de la musique en présence du frère Hugues, et d'y joindre d'autres récréations de nature à dominer le trouble mental du peintre.

Malgré tout ce que l'on put faire, le frère Hugues ne se porta pas mieux, mais persista à se proclamer un enfant de perdition...

LES INTERNES D'AUTREFOIS

Par les Docteurs

H. GOUGEROT

et

M. DOGNY

Professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris

Ancien interne de Saint-Lazare

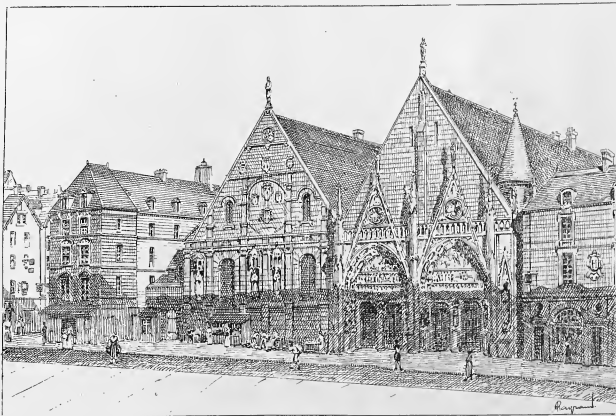
Notre désir est d'étudier méthodiquement dans *Æsculape*, au cours de l'année 1912, les riches insoupçonnées que recèlent nombre de salles de garde des hôpitaux de Paris et de province en matière d'art pur ou caricatural et de fixer pour nos successeurs, avant que l'oubli ne se fasse sur elles, les traditions et les légendes qui vivent présentement encore dans nombre de mémoires. L'exhumation que nous devons aujourd'hui à M.M. Gougerot et Dogny évoque un passé déjà fort lointain. La saveur des documents qu'ils nous offrent sera appréciée comme il convient. Ce sera la préface logique des articles à venir. Nous faisons appel au bon vouloir de ceux de nos lecteurs qui possèdent des documents originaux se rapportant à la vie médicale hospitalière ou de photos graphiques de bibelots, tableaux, dessins ou peintures murales ayant existé ou existant encore dans les salles de garde de France pour qu'ils veuillent bien nous permettre de les reproduire.

C'EST une joie que de fouiller les archives. Ne découvre-t-on pas toujours quelques vieilles histoires qui nous font comparer le présent et le passé? Le vieil hôpital Saint-Louis, merveille du style Henri IV-Louis XIII est riche en souvenirs; en parcourant ses procès-verbaux et ceux de sa maison-mère, le vénérable Hostel-Dieu, nous avons eu le bonheur de retrouver des documents curieux sur le personnel hospitalier, en particulier sur les « élèves chirurgiens », les internes d'alors.

rement à l'interrogatoire des chirurgiens ont remonté l'abus qu'il y a à la réception des chirurgiens externes, pour lesquels l'on est persécuté de prières et sollicitations d'amis et de gens de condition, pour admettre telles gens, au grand préjudice des pauvres, étant la plus part des petits garçons qui ne savent rien de la chirurgie en théorie ni en pratique, qui se présentent à l'interrogatoire avec les puissantes recommandations, aians seulement après par cœur quelques questions du

guzon, auxquelles répondans tout de travers, prennent excuse sur leur timidité, afin de pouvoir ensuite se présenter admis à la conduite de quelque compagnon, mesme sans exercice pendant quelque temps, lequel passé, ils sont aussi ignorans que devant. Ces choses et d'autres plus pressantes causent journellement de grands préjudices, et la mort mesme des pauvres tant par les seigneurs qu'aux pensemens, dont l'on cache les auteurs, ne se voulans pas acuzer les uns les autres pour leurs propres

Nos Concorés sont, dit-on, injustes; les protections y sont d'une puissance que tous nos contemporains déplorent... Préférerait-il à la mode allemande la nomination par la seule faveur d'un maître dont il aurait suivi et flâté même les défauts, ou par la haute bienveillance d'un homme politique grâce aux accointances avec quelques bureaucrates! Et chacun de regretter le bon temps jadis où la seule vertu faisait loi; nul doute que tous ces mécontents ne seraient arrivés alors que par leur seul mérite! Or, qu'ils se détrompent. Les maîtres du XVII^e siècle, examinateurs du concours des « chirurgiens externes », étaient « persécutés de prières et de sollicitations » et les médecins se lamentaient sur l'insuffisance des connaissances techniques de ces favoris; aussi pour protéger les pauvres malades de l'ignorance et des maladresses de ces élèves décidèrent-ils des mesures sévères :



Gravure de Hoffbauer, au Musée Carnavalet



Quand on pense que voilà ce que c'est qu'un homme...
et que les femmes aiment ça!

Gavarni. — Les Étudiants de Paris

intérêt, la charité des religieuses ne les vent pas acuzer pour faire congédier les coupables, le tout étant fait et sans remède; la Compagnie a résolu de ne recevoir d'ores en avant à l'examen, pour chirurgiens à l'Hostel-Dieu que ceux qui se présenteront pour estre compagnons, après en avoir esté trouvez capables, par l'interrogatoire de tous les médecins de l'Hostel-Dieu et du maître chirurgien, et de celui receu pour gagner maîtrise, et que les noms de ceux qui se présenteront pour externes seront écrits au greffe du Bureau, pour suivre et voir travailler les compagnons chirurgiens de l'Hostel-Dieu pendant 2 années, du jour de l'enregistrement, souz les ordres de l'administrateur gaziant,

blique, *alma mater*, qui veille jalousement sur la vertu de ses élèves et cherche à les garer de tous contacts impurs, s'effraie de ces incartades; d'une main rude elle met au jeûne ses internes et somme un austère conciergé de veiller sur eux. Les « bons messieurs » qui ordonnent ces sentences et dans un docte conseil les punissent de la suspension pour avoir manqué à ces pieux

mandemens, ne sont pas sans citer dans leurs oraisons les exemples de temps passés : dans ce bon vieux temps rempli de tant de vertus, les élèves internes étaient, à les entendre, des saints, modèles à suivre pour les générations futures.

Nous doutons que la gaité gauloise fût alors moins franche et moins exubérante qu'aujourd'hui; au moins était-il des exceptions à tant d'austères apparences : Ces « messieurs » de l'Hostel-Dieu avaient à sévir contre leurs élèves

après lesquelles passées, ils seront admis à l'examen des compagnons, en la forme ordinaire, pour estre receus s'ils en sont trouvez capables, sinon renvoie.

Les salles de garde ont toujours passé pour des lieux mystérieux dont les laïques, gens du monde, chuchotent et se confient les secrets comme des initiés.

Etre admis à l'un de ces diners funambulesques de salle de garde, n'est-ce pas un plaisir rare ! On en raconte les pires histoires, on n'ose narrer tout haut les détails de ces débauches. L'interne apparaît un être double, qui, le matin et l'après-midi, travaille plein de dévouement à arracher les malades à la mort et le soir, dépouillant le masque sévère, se repose dans les voluptés et trop souvent, oh ! horreur, prolonge tard dans la nuit ses orgies...

L'Assistance pu-

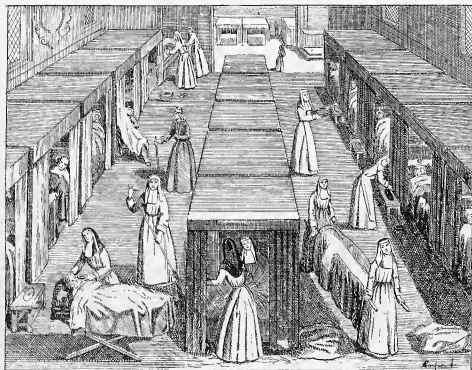
blie trop enthousiastes des jeunes beautés, au grand scandale des religieuses et des vieilleres.

20 décembre 1746. — A été dit par Monsieur Vignerou que le 11 de ce mois, des compagnons chirurgiens qui étoient ce jour là de service dans la chambre de garde, avoient introduit, sur les huit heures du soir, dans cette chambre, deux filles qui y sont restées toute la nuit et jusqu'au matin, avec lesquelles ils se sont enivrés et commis toutes sortes d'exces, ce qui a causé parmi les religieuses et les vieilleres, et dans toute la maison un scandale public, qu'en ayant été averty, il a pris toutes les instructions nécessaires pour s'assurer du



Vue d'ensemble de l'Hostel-Dieu à la fin du XVII^e siècle

Les vieux bâtiments. — Le Rocioire et le Pont-au-Double. — La salle et le port Saint-Charles. — Le Petit-Pont bordé de maisons. — Le port de l'Hostel-Dieu.



Une salle de malades à l'Hostel-Dieu au XVII^e siècle

fait, et amène interrogé ces chirurgiens qui sont : Louis-Pierre Lamarre, Jean Revers et Jean-François Coqueret, que Lamarre est celui qui a introduit les filles et qui, suivant ses propres réponses, est le plus coupable des trois ; Monsieur Vignerou a ajouté, qu'à cette occasion, il a secu que de pareils désordres n'étaient que trop fréquents; qu'il en a découvert encore un autre qui consiste en ce que, de ces compagnons qui doivent être toujours au nombre de six dans la chambre de garde, quelques uns sont mariés et quelques autres exercent en ville des privilèges de ventes, et, au lieu de coucher dans l'Hostel-Dieu, comme ils y sont obligés, ils se font remplacer, dans la chambre de garde, par des chirurgiens externes qui, n'ayant ny assés d'expérience, ny assés de capacité, sont hors d'état de donner des secours nécessaires aux malades qui en souffrent un préjudice considérable...

Les archives nous rapportent même des histoires « épouvantables », à faire honte à ce corps de l'Internat, s'il n'y avait l'excuse chez ces jeunes gens d'une excessive ardeur ! Les médecins de l'Hostel-Dieu en délibérèrent longuement... en silence et pour plus de sûreté clôtirèrent la pauvre victime.

12 juillet 1679. — Monsieur Perreau a dit qu'il a eu advs que pendant son absence de Paris, il y a eu 2 accidens fâcheux à l'hospital de Saint-Louis, au

sujet de 2 filles convalescentes, l'une qu'un garçon convalescent a voulu violer, mais n'a su exécuter son mauvais dessin, à cause du bruit que la fille avait fait, l'autre qu'un chirurgien externe dudit hôpital avait effectivement violé, nonobstant sa résistance et ses cris, qui ne furent pas ouïs, à cause de la distance du lieu où ils estoient, que le chirurgien s'est absenté, que la fille est venue de l'Hôpital Général; sur quoi l'affaire mize en délibération et trouvée de conséquence, la Compagnie a arresté d'informer sourdement dudit crime par devant un commissaire, de faire recherche dudit chirurgien sans néanmoins faire éclater le sujet, et cependant que la fille ne sera pas renvoyée audit Hôpital Général, ni meme remisée avec les autres pauvres, mais en quelque lieu séparé, jusqu'à ce qu'il en soit autrement ordonné.

Horreur peut-être plus grande encore, certains de ces élèves n'avaient même pas le respect des parturientes! Le procès-verbal nous laisse sous-entendre les pires choses. Or, déjà ces élèves mâles avaient été admis par grâce à contempler l'écllosion de la race humaine. Quel scandale de les voir s'en amuser et témoigner ouvertement leur admiration à ces jeunes pères.

31 décembre 1720. — La mère Prieure, la mère officie de la salle des accouchées et la maîtresse sage-femme de l'Hôtel-Dieu sont venues représenter qu'annuellement on ne permettoit à aucuns chirurgiens du dehors d'entrer dans la salle des accouchées, et que ce n'est que depuis environ dix ans qu'un accordé cette permission à quelqu'un, dans l'espérance qu'ils s'y comporteroient avec beaucoup de retenue et de sagesse. Mais, outre que les femmes ont témoigné une extrême répugnance d'estre accouchées par des hommes, on a eu le déplaisir de voir que ces chirurgiens ont abusé de cette grâce par des discours licieux et des actions indécentes, que la pûteur ne permet pas d'exprimer, et qui a causé un grand scandale et donné lieu à des plaintes suivies de réprimandes qui n'ont produit aucuns effets, et comme d'ailleurs il est indécet que ces hommes soient employez aux accouchemens, si ce n'est dans une nécessité indispensable, auquel cas c'est le maître chirurgien de la maison qui doit estre appelé, et à son défaut le plus ancien des compagnons, elles ont prié le Bureau avec instance de ne plus recevoir d'étranger, sur quoy la Compagnie, pour prévenir la suite de ces désordres, si contraires à l'honnêteté, a arrêté, sous le bon plaisir de l'assemblée générale, de



Une salle de malades à l'Hôtel-Dieu, au XVI^e siècle

n'admettre à l'avenir aucuns chirurgiens de dehors dans la salle des accouchées, pour quelque cause et quelque considération que ce puisse être.

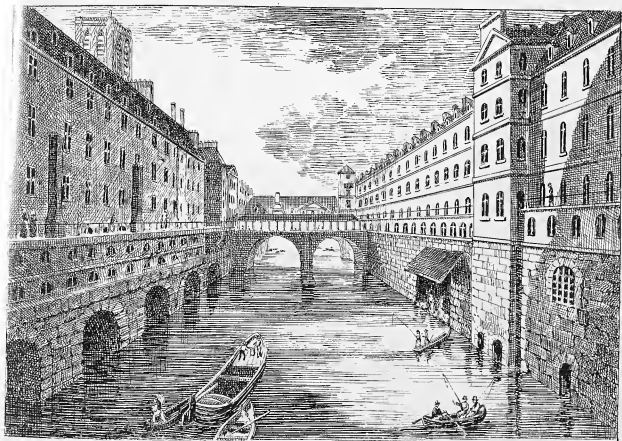
Les internes d'aujourd'hui n'ont que de maigres subsides, les internes d'autrefois devaient ressentir plus durement encore les rigueurs de la vie; l'avarice de l'Administration les poussait aux moyens extrêmes mais l'imagination de nos ancêtres n'était pas sans des ressources infinies! Et comment ne pas excuser ce pauvre interne qui en était réduit à fabriquer des squelettes et des fausses dents?

8 mars 1786. — Mémoire à Messieurs les Adminis-

trateurs de l'Hôtel-Dieu. Le sieur Hurel actuellement le neuvième chirurgien interne de l'Hôtel-Dieu, ayant transgressé plusieurs fois les réglemens concernant les chirurgiens de cette maison, nous avons cru qu'il étoit de notre devoir de vous en informer. Pendant tout le temps qu'il a été externe, il a été repris souvent d'inexactitude, de négligence dans l'exécution de ses fonctions et de mauvaise conduite envers ses égaux et même ses supérieurs. Lorsqu'il étoit chirurgien commissionnaire, il n'étoit pas plus exact à son devoir, ni plus soigneux à remplir les fonctions. Il a en le tablier bas à Saint-Louis, sous M. Cagnon, et l'a mérité un grand nombre de fois, ainsi que sous M. Mathivet qui a été plusieurs fois forcé, pour empêcher la mauvaise odeur qu'il causait dans cet hôpital, de lui faire ôter des os de plusieurs cadavres et un grand nombre de têtes qu'il faisoit macérer et bouillir, afin de les vendre. Parvenu à l'Hôtel-Dieu en qualité d'interne, il n'y a point changé de conduite; à chaque instant l'on portait des plaintes assez supérieures sur son inexactitude, sur la négligence à remplir les fonctions de son état et sur la manière dont il se conduisoit envers tout le monde. Il n'a pas cessé d'arracher toutes les dents aux cadavres dans la salle des morts pour les vendre aux dentistes, de porter des têtes et même des cadavres entiers dans la chambre du garde où il les décharnoit et les faisoit bouillir pour en avoir les os qu'il vendoit.

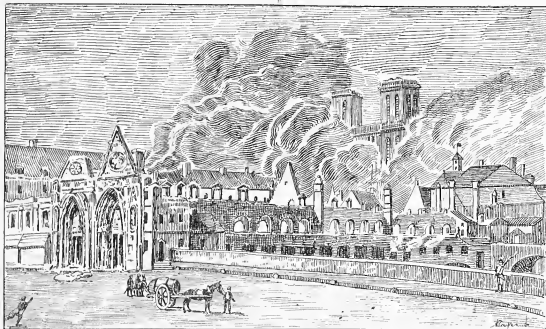
Médecins et pharmaciens unissaient alors comme aujourd'hui leurs efforts scientifiques et souvent leurs orgies. Les procès-verbaux se lamentent sur ces sympathies entre les garçons chirurgiens et garçons d'apothicairerie. Le malheureux Sallé ayant voulu sans doute « rivaliser de débauche » avec les chirurgiens, un soir de Pâques, fut, pour ce renvoyé, de l'Hôtel-Dieu.

19 avril 1775. — Sur ce qui a été dit par Monsieur Marchais de Migneaux qu'il a reçu différentes plaintes tant de la part de l'inspecteur de l'apothicairerie que de celle de la mère qui est à cet office, de la conduite licentieuse des garçons de l'apothicairerie, soit par rapport à leur affinité perpétuelle avec les garçons chirurgiens qu'ils attrient à l'apothicairerie, et se prêtent à la déprédation qu'ils font des différentes drogues qu'ils emportent de la maison pour traiter leurs malades en ville, soit par rapport à la liberté que lesdits garçons apothicaires se donnent de recevoir des femmes dans leurs chambres ou de s'y tenir, au lieu de travailler dans l'apothicairerie; que sur ces plaintes, il les a fait assembler il y a quelques jours, et leur a fait défense de



Vue d'ensemble de l'Hôtel-Dieu en 1820

Le port de l'Hôtel-Dieu et les Cagnards. — Le pont Saint-Charles maintenant recouvert d'une galerie



Incendie de l'Hôtel-Dieu en 1772

la part du Bureau de laisser entrer les chirurgiens dans l'apothicairerie, ni leur permettre d'emporter, encore moins leur donner aucunes drogues, non plus que de recevoir aucunes femmes dans leurs chambres, ce qui est scandaleux, et qu'ils se fissent pour avertis qu'on auroit l'œil sur leur conduite. Que malgré cet avertissement Monsieur Marchais a reçu de nouvelles plaintes, de la part de l'inspecteur de l'apothicairerie, que ses garçons au bout de quelques jours avoient repris leurs anciens errements, et que notamment le nommé Salé s'étoit enfermé dans sa chambre la seconde fête de Pâques avec trois filles, où il est demeuré depuis neuf heures du matin jusqu'à une heure après midi. Sur quoi la matière mise en délibération, la Compagnie a arrêté de renvoyer dudit Hostel-Dieu ledit Salé pour les faits ci-dessus cités, pour n'y plus rentrer en quelque qualité que ce soit, et a prié Monsieur Marchais de vouloir bien mettre à exécution la présente délibération.

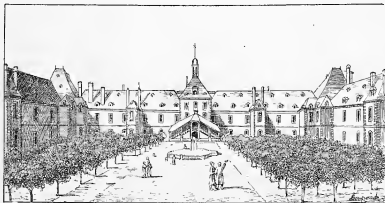
**

La vie n'étoit pas moins dure pour les apothicaires que pour les élèves chirurgiens, aussi cherchaient-ils au dehors des moyens de compenser la parcimonie de leur traitement. C'étoit là un moyen moins horrible que d'être décharné de cadavre.

13 décembre 1747. — Sur ce qui a été dit par messieurs les commissaires, qu'ils ont après que le nommé Jean Pierre de Ponts, l'un des garçons chirurgiens de l'Hostel-Dieu, tient actuellement et depuis du temps, boutique ouverte dans la rue de la Huchette, où il exerce la profession d'apothicaire, et où il fait publiquement commerce et débit de toutes les drogues et marchandises d'apothicairerie; que même le nommé Jean Pierre Dasque, autre garçon chirurgien recense à l'Hostel-Dieu, sert de garçon de boutique aindit du Pont; que dans tous les temps on a eu grande attention de n'admettre les jeunes chirurgiens à travailler dans l'Hostel-Dieu, qu'à condition de se livrer entièrement au service des pauvres malades de cette maison, sans pouvoir en être distraits par aucun autre exercice ou profession, ni de quelque manière que ce soit, afin de pouvoir par ce service avoir le rendre digne de profiter de tous les avantages que leur procure le travail. D'ailleurs les garçons chirurgiens qui ont leur entrée libre dans l'apothicairerie de l'Hostel-Dieu, et auxquels on distribue les remèdes pour les appliquer, suivant les ordonnances des médecins, ainsi différents besoins des malades de cette maison, étans en même tems apothicaires dans Paris, peuvent abuser de cette confiance et de cette facilité et faire tourner ces mêmes remèdes à leur profit particulier, en les portant vendre dans leurs boutiques, au lieu de les donner aux pauvres malades de l'Hostel-Dieu pour lesquels ils sont destinés; a été arrêté que lesdits Dupont et Dasque seront avertis par Messieurs les commissaires d'opter entre les deux professions (le

chirurgien et d'apothicaire, et ce, dans quinze jours plus tard.

Les petits copient les grands : aussi n'est-il pas étonnant que les garçons de salle fussent



Vue intérieure de l'Hôpital Saint-Louis

entraînés à des excès coupables, mais n'ayant pas la finesse que donnoit aux élèves chirurgiens la fréquentation des parchemins, leur débauche étoit grossière, au grand émoi des honnêtes habitants du quartier. Les administrateurs, connaissant les faiblesses de l'âme humaine, les condamnaient à être privés

de vin, grande punition pour de joyeux compères.

23 août 1729. — Sur les plaintes des habitants de la rue de la Bucherie, qu'entre l'incommodité qu'ils reçoivent de l'égoût voisin, qui exhale une odeur insupportable faute d'être nettoyé, ils ont encore celle des fenêtres de l'Hostel-Dieu par lesquelles les domestiques de cet hôpital jettent jour et nuit des ordures et quelque fois le vase dont les éclaboussures gâtent leurs marchandises, et les blessent ainsi que les passans, et qu'ils ne répondent à leurs plaintes que par des injures et des menaces et joignent l'impudence à l'insulte. Ils urinent par les fenêtres sur lesquelles ils se découvrent et mettent des lumières pour être vus, au grand scandale des voisins. La Compagnie ayant été informée que les domestiques dont on se plaint sont le nommé Lombard, garçon de la salle des accouchées, Jean Billes, Desmazères, embailler, et le sommelier, elle a arrêté qu'ils seront chassés. A été dit par l'inspecteur de l'Hostel-Dieu que 4 autres garçons d'office de l'Hostel-Dieu ayant jeté de l'eau par les fenêtres avec des seringues, il a, par provision, retranché leurs vin, ce que la Compagnie a approuvé, et elle a arrêté qu'il ne leur sera rétabli que dans huitaine pour les punir, et que s'ils recèdent, ils seront congédiés.

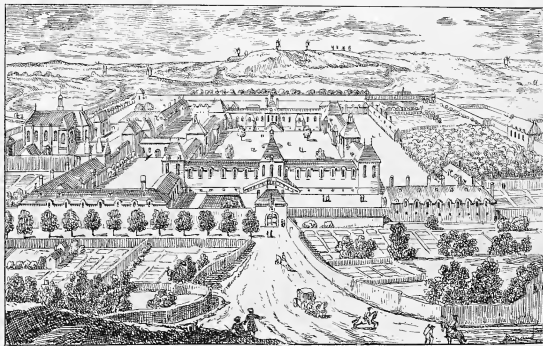
**

Enfin les sœurs et les malades avoient encore à se plaindre des audaces des malandrins (ancêtres des « apaches ») du quartier de l'Hostel-Dieu.

16 juillet 1707. — Sur le rapport de M. Soufflot, que des particuliers singèrent d'aller baigner dans le bras de rivière entre le pont de l'Hostel-Dieu et celui du Petit-Pont on n'y passer dans des bateaux les corps nus, ce qui blessait la pudeur des religieuses qui y lavent la tête sive journellement et qu'il y en a d'autres surtout prétendit d'y pescher à la ligne, ils desrobent le linge des pauvres, et enfin que des vagabonds s'atropouent sous les arcades et parrenassent de batimens de l'Hostel-Dieu où ils font beaucoup de bruit et de désordres, la Compagnie a adressé de pouvoir devant Monsieur le Lieutenant général de police et Monsieur le Prévôt des Marchands.

**

Ces quelques anecdotes, et d'autres que nous rapporterons un jour, prouvent que nos jeunes prédécesseurs qui furent plus tard de savants médecins à lunettes dans leur robe magistrale avoient, autant, sinon plus que nous, besoin de l'indulgence souriante que l'on accorde aux ardentés jeunessees.



L'Hôpital Saint-Louis, d'après Claude Châtillon

CONTRIBUTIONS A L'ÉTUDE DE LA RADIUMTHÉRAPIE DANS LA TUBERCULOSE

par M. ANDRÉ BAUD, *Assistant de l'Œuvre de la Tuberculose Humaine*

Après de nombreux travaux originaux parus ces derniers mois sur cette question, il nous paraît intéressant de faire une étude d'ensemble très succincte sur ce chapitre d'actualité thérapeutique. Présédant des documents scientifiques inédits de la plus haute importance, il nous sera aisé de faire cette étude qui persuadera les plus sceptiques en montrant l'efficacité d'une thérapeutique perfectible sans doute, mais appelée à occuper une place importante dans le traitement antituberculeux.

En juillet 1911, MM. Dominici et Chéron ont fait une communication à l'Académie de Médecine sur la radiumthérapie des lésions tuberculeuses chirurgicales. Ils obtinrent la guérison d'un grand nombre de lésions tuberculeuses par l'introduction de tubes radifères, contenant de 3 à 5 centigr. de sulfate de radium pur séjournant dans des tissus morbides de 20 à 24 heures.

Souvent une seule séance fut suffisante; d'autres fois, deux ou trois séances furent nécessaires et la guérison définitive se produisit au bout de trois ou quatre mois.

M. le Dr Atkinson Stoney, un des chirurgiens les plus connus de la Grande-Bretagne, a fait de ce côté, au City Hospital de Dublin, une série de recherches de plus curieuses sur le traitement des affections tuberculeuses diverses avec une méthode analogue.

Il ne s'agit plus d'irradiations directes mais d'injections intra-musculaires de Diodorin (Iodéméthol-radio-actif) à des malades atteints de lésions diverses. Quelques cas tentatives soient encore de date récente, il nous semble intéressant de publier ici les observations de cet éminent confrère :

Obs. P. B. — 40 ans. Fistules nombreuses aux médus, des plus grandes, à la droite, suppurant abondamment. Après 30 piq. de Diodorin, fistules guéries. A. augmenté de 25 liv. 1/2.

Obs. G. M. — 11 ans. Coxalgie avec tous ses symptômes. Après 25 piq. de Diodorin, disparition des douleurs; mouvements libres. Augmentation de poids : 2 livres 1/2.

Obs. S. H. — 18 ans. Abscès de la hanche droite, 4 fistules, mais sans succès à la Tuberculine, mauvais état général, hyperthermie. Après 40 piq. de Diodorin, oblitération des 4 fistules, mouvements de la hanche possibles. Augmentation de poids : 9 livres 1/2.

Obs. P. J. — 20 ans. Cystite tuberculeuse très douloureuse, polyurie, sang et bacilles de Koch dans urines, traité à la tuberculine sans résultat. Après 40 piq. de Diodorin, mictions normales, moins douloureuses, ni sang, ni bacilles. A. gagné 5 livres 1/4.

Obs. G. V. — 14 ans. Coxalgie de la hanche gauche, pleur suppurante après amputation de la tête du trochanter. Après 35 piq. de Diodorin, léger soulagement. A gagné 8 livres.

Obs. M. D. — 30 ans. Ostéite raréfiante du tibia et tubercul. sibi-tarsienne véronée aux rayons X. Après 40 piq. de Diodorin, a gagné 4 kilos. Diminution du gonflement de l'extrémité inférieure et de la cessation de douleurs.

Obs. S. H. — Tuberculose du psoas gauche, péritonite tub. avec épanchement très abondant, crachats bacillifères. Après inject. de Diodorin, plus d'ascite.

Obs. N. A. — 30 ans. Lups de la face, nez et joues. Après 40 piq. de Diodorin, cicatrisation des ulcères, encore un peu d'érythème. A gagné 4 livres.

Obs. P. B. — 14 ans. Scissure, raidure de la colonne vertébrale, douleurs lombaires, 4 vertèbres lombaires à peu près détruite, station debout impossible. Après 40 piq. de Diodorin, disparition de douleurs, mouvements de la colonne vertébrale possibles en arrière et latéralement. Saute et marche avec une certaine raideur.

Obs. P. B. — 14 ans. Tuberculose de la hanche avec douleurs, abcès de l'aîne ouvert donne 1 litre pus tuberculeux. Après 30 piq. de Diodorin, cicatrisation des plaies, jambe en bonne position, mouvements possibles, pus de douleurs. A gagné 5 livres.

Obs. T. G. — 6 ans. Scissure à la jambe gauche, plante du pied gauche, au cou. Après 38 piq. de Diodorin, obturation des fistules, sauf celle du pied gauche.

le Diodorin a été complètement négatif, ou du moins l'état local ne s'est pas modifié. Il y a néanmoins la 12 observations de malades montrant la rapidité de l'efficacité du Diodorin.

Qu'il y ait de ce cas de lupus guéri en deux mois? Jamais résultat aussi complet et aussi rapide n'a été obtenu. Mais voici d'autres observations d'autres cliniciens qui ne sont pas moins concluantes.

M. le Dr Gilbert Comberlage, de Cardiff (Angleterre), a traité avec succès de nombreux malades tuberculeux. Nous publions ultérieurement ses observations.

Voici encore 3 observations relevées par le Dr Dromard, de Paris :

Obs. C. H. — 17 ans. Tuberculose du 2^e, hyperthermie, inappétence, dyspnée, crach. humides. Après 3 piq. de Diodorin, a gagné 6 livres. Pas de température, bon appétit, ni toux, ni expectoration.

Obs. P. P. — 24 ans. Tubercul. mammaire ancienne avec vaste adénoépithélium axillaire et sus-diaphragm., nombreuses fistules. Après 18 inject. locales, cert. fistules cicatrisées, les autres tarées.

Obs. J. — Coxalgie tuberculeuse ancienne de la région trochantérienne, 2 arajets fistuleux suppurés. Après 12 inject., plus d'écoulement, amélioration de l'état général.

M. le Dr A. Mirabail, de Baugy (Cher) a soigné 12 cas de tubercul., 4 ganglionnaires et 8 pulmonaires avec le Diodorin.

Trois tuberc. gangl. sont guéris. Un est en voie de guérison.

Tous les tuberc. pulmonaires ont été améliorés.

Le Dr A. Mirabail constate que le retour de l'appétit est le phénomène le plus remarquable.

Le Dr G. Leonet, de Chiron, ancien interne de l'hôpital de Limoges, a également soigné un tubercul. avec le Diodorin.

Obs. S. P. — 26 ans. Tuberculose pulm. avec hémoptysies. Après 30 piq. de Diodorin, excellent état du malade.

Voici encore 3 observations du Dr Kertész-Abu, médecin des hôpitaux de Budapest :

Obs. Z. — 18 ans. Toux et expectoration, inappétence, hyperthermie, bacilles dans crachats. Après 30 piq. de bacilles, a gagné 2 k. 500. État local et général excellents.

Obs. J. — 18 ans. Tubercul. pulm. 2^e, bacilles. Après 30 piq. plus de bacilles, a gagné 3 kil.

Obs. B. — 30 ans. Tubercul. ancienne, hyperthermie, crach. humides, bacilles. Après 30 piq. de Diodorin, rudesse respir., bon appétit, pas de température, pas de bacilles.

M. le Dr Ghys, d'Anvers (Belgique), nous a confié 3 observations intéressantes :

Obs. J. P. — 20 ans. Toux, inappétence, hyperthermie, bacilles de Koch, cavum au psoas droit, 2^e piq. température maxima 37^o8. Ni râle, ni craquements, crach. vides, ni crachats, ni toux, bon appétit, a gagné 6 kilos.

Obs. G. — 25 ans. Toux, expectoration purulente, hémoptysies, bacilles. Après 30 piq., a gagné 6 kilos. Ni toux, ni expectoration.

Obs. J. P. — Toux et expectoration abondante. Amaisissement, crach. et crachats normaux, hyperthermie. Après 35 piq. de Diodorin, ni toux, ni expectoration. Température 37°. A augmenté de 5 kilos.

Notre confrère nous dit traiter 4 nouveaux malades et compte les présenter aux sociétés savantes avec ces cas cités plus haut.

M. le Dr Armand Melha, de Budapest, résume 13 observations de tubercul. traités par le Diodorin.

De 6 cas de tubercul., pulmon. 3 guéris.

1 a récidivé après 3 mois, 2 complètement améliorés.

Obs. J. P. — Bacilles dans crachats, crach. humides aux 2 sommets. Hémoptysie, hyperthermie. Après 40 piq., guérison. A gagné 2 kilos.

Obs. P. G. — Expectoration abondante et bacillifère. Après 40 piq. de crache plus. A gagné 1 k. 500.

Obs. M. H. — Tousse et expectore, a maigri. Symptômes très atténués après 40 piq.

Obs. P. G. — Crache abondamment, amaigrissement. Après 30 piq., guéris.

Obs. M. K. P. — Hémoptysies et amaigrissement, hyperthermie. Après 20 injections, gagné 3 kilos, plus d'hémoptysies, ni température.

Obs. K. J. — Hémoptysies, hyperthermie, toux. Après 65 piq., aucun symptôme morbide. A gagné 1 kilo.

Obs. M. R. — Toux et crache plus. A gagné 2 kilos, carte du bas des 2 jambes, fistule inguinale. Après 20 demi-piq. de Diodorin, cicatrisation des fistules, gagné 1 kilo.

M. le Dr Ricard, de Grenoble, nous communiqué deux observations :

Obs. M. R. — Laryngite bacill. vouée à un dénouement fatal. Après plusieurs confères. Après 40 piq. de Diodorin n plus de lésions au larynx, gagné 6 kilos.

Obs. M^o T. — 14 ans, tuberculose du 2^e, bacilles dans crachats. Après 30 piq., toue plus, guérie.

Obs. — Jeune femme, 20 ans, bronchite-hémoptysies, caverné à gauche, fistule anale. Après 20 inject., considérablement amélioré.

Obs. — 23 ans, pleuro-pneumonie, dyspnée, a eu paratuberculose, a reçu 60 piq. de Diodorin, va bien.

Voici plusieurs observations du Dr Galand, de Cambrai :

Obs. — Jeune homme, 20 ans, bronchitique, hémoptysies, caverné à gauche, fistule anale. Après 20 injections, considérablement amélioré.

Obs. — 23 ans, pleuro-pneumonie, dyspnée, a eu paratuberculose, a reçu 60 piq. de Diodorin, va bien.

M. le Dr Zoltay Kün, médecin en chef de l'hôpital de Sarospatyk, nous donne son opinion sur le traitement au Diodorin et il décl. que :

« Tous mes malades avaient une fièvre très forte, de l'inappétence, un très grand amaigrissement, expector. abondante contenant de nombreux bacilles, 8 malades en trait. ont gagné de 2 à 4 kilogrammes. Les symptômes pulmon. ont disparu, 5 déclarés incurables sont actuellement en voie de guérison.

« En raison des effets que j'ai constatés jusqu'à présent, je peux déclarer que le résultat favorable et constant que j'ai obtenu sur les essais en recommandant expressément à tous mes confrères d'expérimenter le Diodorin. »

Aussi voilà 45 observations de malades atteints différemment de tuberculose qui ont bénéficié rapidement du traitement au Diodorin.

Il se peut être comparés aux 173 tuberculeux dont M. le Dr S. Bernheim, président de l'Œuvre de la Tuberculose Humaine, a publié antérieurement l'histoire clinique. Mais avant de conclure, je rapporterai les résultats de travaux de laboratoire poursuivis par M. de Szendefly, de Budapest. Ces travaux si nets jetteront une nouvelle lumière sur la radiumthérapie en tuberculose.

M. le Dr de Szendefly a éprouvé l'action du Diodorin sur le développement des microbes de la tuberculose, tant sur des pommes de terre, tant sur des sérums gélatineux ordinaires.

Il constata :

1^o Que le Diodorin employé pur, soit à raison d'une goutte de Diodorin diluée 1/5, 1/20 et 1/50 dans 30 cent. cubes de bouillon ou employé une goutte diluée à 1/100 dans une culture usuelle sur tranches de pommes de terre empêché décadence et vigoureusement le développement des microbes de la tuberculose humaine et des microbes de la tuberculose bovine, à une température de 37^o.

2^o La résistance à une anti-microbienne augmentée en force et duré en raison de la concentration du Diodorin.

3^o Le Diodorin appliqué dans les dites proportions retarde le développement des microbes tuberculeux, en entrave l'accroissement et la multiplication pendant une durée très longue. Après l'évaporation du Diodorin, les microbes commencent à se développer lentement et en petite quantité.

4^o Dans l'état primitif et dans ses dilutions 1/5, 1/20 et 1/50 et 1/100, le Diodorin empêche non seu-

lement le développement des divers germes d'infection (streptocoques, staphylocoques), mais il les tue même, puisque en dehors de la moisissure de l'air c'est plus haut, les dites solutions n'ont pas agi en présence de ces microbes.

Quant aux expériences animales poursuivies par M. le D^r de Szendefly, elles ont été déjà publiées antérieurement, et elles ont abouti à un résultat identique.

En résumant les 218 observations relevées par MM. les D^{rs} S. Bernheim, Hervé, Cerne, Diamantberger, Baud, Georges Belz, Michalovici, Barbier, Ternet, Franc, Atkinson Stone, Dromard, Gilbert Comberlage, Mirabail, G. Leonet, Kertész, Albert Ghys, Armand Galbra, Richard, Grand, Zolty-König, etc., on ne trouve que 6 cas de décès et 4 cas stationnaires. L'amélioration est générale.

Les bacilles ont disparu chez la plupart. Or, le plus grand nombre de ces malades traités étaient des indigents vivant dans de mauvaises conditions d'hygiène et d'alimentation.

Malgré toutes ces conditions défavorables, le Diordain agit avec rapidité et efficacité.

Conclusions: Peut-on dès maintenant tirer une conclusion ferme de cette étude?

Voilà près de cinq ans que le Diordain est expérimenté par différents cliniciens. Tous lui reconnaissent une valeur thérapeutique incontestable et directe sur l'évolution de la tuberculose. Nous pouvons affirmer cependant, d'après notre expérience personnelle, que le Diordain peut et doit être employé dans tous les cas de tuberculose pulmonaire à marche torpide, au 1^{er} et 2^e degrés. Au

3^e degré, son emploi peut encore être utile, à la condition que l'état général du malade offre encore un certain degré de résistance.

L'action du Diordain est encore utile dans tous les cas de tuberculose chronique et son efficacité est d'autant plus grande pour des lésions anciennes de plusieurs années où toute autre thérapeutique (intervention chirurgicale ou inoculation) avait échoué.

Le Diordain, employé par séries de 40 piqûres fait disparaître la fièvre, l'hémoptysie et exerce une action presque immédiate sur la nutrition qui s'améliore.

Certains malades augmentent, au début du traitement, de 1 kilogramme par semaine.

Il ne faut pas employer cette méthode dans les cas de tuberculose aiguë, quoique certains cas de granulie aient été améliorés, ni dans les cas où il y a un trouble pathologique des reins, ou une affection grave du système cardio-vasculaire.

BIBLIOGRAPHIE

L'abondance des matières nous a interdit de citer ou d'analyser ici tous les livres reçus. Une plus large place leur sera réservée dans notre prochain numéro. Nous rappelons que tout livre envoyé en double exemplaire est analysé.

ALIÉNISTES ET PHILANTHROPIES,

par le D^r RENÉ SEMELAGNE. Un volume in-8° de 548 pages, avec 7 eaux-fortes. Paris, 1912. G. Steinheil, éditeur. Prix: 10 francs.

Vers la fin du XVIII^e siècle, deux hommes, différents de race, de religion, d'éducation, de culture, et de figure, et, d'ailleurs, d'orientation, entreprirent d'améliorer en France et en Angleterre, le sort des aliénés. C'est l'auteur de ces deux philanthropes. C'est à dire l'historien de Philippe Pinel et de William Tuke, que le D^r René Semelagne retrace dans ce livre. Arrière-petit-neveu de l'auteur des deux aliénés, le D^r René Semelagne fut, de W. Tuke, il se trouvait, plus que tout autre, apte à mener pareil travail à bonne fin.

À la première partie, consacré aux Pinel, commence par la biographie et l'œuvre du professeur à l'École de santé, du médecin de Bicêtre et de la Salpêtrière, Philippe Pinel étudié comme éducateur, moralisateur, thérapeute et aliéniste. De ses trois frères, dont l'auteur trace ensuite le portrait, deux exercèrent la médecine; le dernier, après avoir été docteur, puis chef d'asilement de Saint-Paul-Cap-de-Joux, renonça au sacerdoce pour à donner un professeur. Quant à leur cousin, Gaspard Pinel, docteur en médecine militaire il quitta le service pour pratiquer la médecine mentale, et fonda la maison de santé que dirige aujourd'hui son petit-fils, le D^r Louis Pinel.

La seconde partie contient la biographie et l'œuvre des Tuke. C'est d'abord William, le chef de la dynastie et le fondateur de la retraite de York, puis ses deux fils, et le second dans sa lutte pour la suppression des abus, son petit-fils Samuel, surnommé l'ami des aliénés, enfin Daniel Hack Tuke, l'un des aliénistes les plus distingués qui ait produit l'Angleterre. Il fut donné à ce dernier d'assister au centenaire de la fondation de la retraite de York, le 21 juillet 1889, et fut nommé anglais et français réunis auteur de lui l'ombre des vieux omes plantés par son bisainel, célébrèrent, avec l'ami de deux autres aliénistes rivales, les grands noms de Pinel et de Tuke.

Tout en rendant pleine justice aux travaux modernes, qui ont transformé la science mentale, le D^r René Semelagne aime à retrouver les œuvres de nos pères et méconnaître la tradition qui nous relie au passé serait une grave erreur. Philippe Pinel, nourri aux sources pures de la médecine antique, possédait à fond les ouvrages de ses prédécesseurs et de ses contemporains, avait foi dans l'avenir. Soucieux de contribuer à l'œuvre commune et de laisser à ses successeurs une doctrine agrandie, il travailla sans relâche, jusqu'à jour où ses forces

virent à le trahir. « Vouloir rester aliéniste, déclarait-il, c'est reculer. »

Le livre du D^r Semelagne, fruit de patientes recherches, est d'une lecture attrayante et facile. Nous le recommandons aux amis de la médecine et de l'histoire.

OMBRES ET LUMIÈRES, par AMÉE BOUTET (1).

Publications philosophiques. Bailly, 10, rue Saint-Lazare.

Les lecteurs d'*Escalape* se souviennent d'un article récent intitulé: *La Théosophie, une religion nouvelle*. Ceux d'entre eux que la question aura intéressés nous sauront gré de leur signaler un ouvrage nouvellement paru, ouvrage dû à la plume d'une théosophie française de la première heure, disciple enthousiaste de M^{lle} Besant.

Ombres et lumières est un recueil de contes destinés à répandre les idées morales de la théosophie. Ces contes font surtout ressortir la doctrine du Karma, c'est-à-dire de la justice immanente dans la série des existences successives de l'être.

Ceux des lecteurs qui ne partageront pas les idées de l'auteur n'en liront pas moins avec plaisir et émotion ces petits récits tous charmants et touchants.

LES ÉLÉMENTS DU DIAGNOSTIC CLINIQUE DE L'HYPERTROPHIE DU THYMUS, par le D^r F. MALAVALLÉE. Firmin, Montane et Siccardi, édité, Montpellier.

La question de la pathologie du thymus est à l'ordre du jour. M. Malavallée lui apporte une contribution d'importance capitale. Nous ne pouvons qu'en résumer les conclusions.

L'hypertrophie du thymus peut demeurer entièrement latente ou amener un certain nombre d'accidents de grande variété: troubles respiratoires ou circulatoires permanents ou paroxystiques, mort subite.

En dehors de la mort subite, dont la pathogénie n'est pas encore élucidée, les autres accidents sont attribués à la compression de la trachée, des vaisseaux et des nerfs qui occupent la partie supérieure du thorax.

S'il s'agit des symptômes fonctionnels et phytiques et de leur diagnostic. La place dont nous disposons ici ne nous permet nul développement. Le travail est à lire en entier.

GROSSESSE ECTOPIQUE ayant évolué jusqu'au terme; rétention fœtale de 33 ans. — Description d'un Lithopédion

(1) Ne pas confondre ce livre avec *Ombres et Lumières*, publié en 1910 par M. Fernand Laugel.

par le D^r LEROUX. — Extrait de la *Gazette Médicale de Nantes*.

HYGIÈNE INFANTILE. Notions pratiques à l'usage des médecins (2^e édition), par le D^r P. LASSUS-LAVIGNE, Jouve et C^o, 15, rue Racine, Paris, 1 vol., 1 fr.

L'auteur a fait preuve d'une véritable originalité en s'occupant sous une forme simple, toujours claire, les multiples problèmes de l'hygiène infantile. L'hygiène de la femme enceinte, les précautions à prendre au cours de la grossesse, forment tout naturellement le préface. Ensuite l'auteur guide pas à pas les mères dans l'élevage des enfants: chaque mode d'allaitement (par la mère, par la nourrice, par le lait artificiel) est minutieusement décrit. Ensuite sont traités, l'hygiène générale de l'enfant (soins, baignis, habillement, sommeil, sorties, vaccination, dentition), puis le sevrage (préparation des boudilles); enfin toute l'alimentation, l'alimentation clinique et l'alimentation sous forme de menus variés et complets.

NOTRE DROIT HISTORIQUE AU MAROC, par le D^r DE LÉCUSSAN, Dargagnon, éditeur, 98, rue Blanche, Paris, Prix: 1 franc.

Ce petit livre sera bientôt entre les mains de toutes les personnes qui suivent avec anxiété le développement des problèmes marocains.

Notre ouvrage où se révèle une profonde érudition écrit en un style vif, alerte et primesautier, parsemé d'anecdotes historiques qui lui donnent la saveur d'un récit de nos meilleurs auteurs avec toute l'intensité d'une rigoureuse documentation historique.

Le D^r J. de Léoussan qui a déjà publié un livre remarquable intitulé *De Trépoli au Maroc* s'est appuyé sur des textes inépuisables, enseveli dans l'oubli, pour démontrer le fondement de son « Droit historique au Maroc ». Ces textes révélés au grand public sont appelés à exercer une influence considérable dans la discussion de nos intérêts avec l'Espagne, actuellement pendante devant le Parlement.

MÉMOIRES SUR LES SCIENCES QUATRIÈMES, par SCHÖPFIENHAUER (traduit de l'allemand), vol. 6 francs.

Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

Il s'agit de trois mémoires du grand philosophe allemand sur l'Occultisme. Ces trois études ont été empruntées à différents ouvrages. Nous avons donc analysé dans ce ouvrage ayant même son apparition. (*V. Escalape*, n° 6, juin 1911, page XXII.)

LES FRICTIONS DE HAUTE FRÉQUENCE OU FRICTIONS HERTZIENNES, par le D^r G. PATOUREL, Jouve et C^o, 15, r. Racine, Paris, 1 vol., 4 fr.

L'auteur s'est efforcé de définir avec précision la méthode des frictions hertziennes, le rechercher à quelles règles devait en être soumise la technique, d'étudier le mode d'action des frictions de haute fréquence.

La plus grande partie de ce travail est consacré au rhumatisme chronique. Cependant l'auteur a étudié des cas d'arthroses, de rhumatismes infectieux, de névralgies, de névrites, d'entorses, de lésions professionnelles, de névralgies calcées des extrémités et d'angine de poitrine.

Des remarques intéressantes sur le mode d'écriture, sur la pénétration de l'ionisme par les frictions de H. F., sur la durée du traitement, sur la sédation, la recrudescence ou le réveil des douleurs, sur les modifications de l'état général complètent l'étude clinique et expérimentale de cette méthode.

LE SALON DES MÉDECINS

Escalape a le plaisir d'annoncer à ses lecteurs que pour la troisième fois le Salon des Médecins s'ouvrira du 12 au 24 mars prochain, à l'Institut Berlitz, 10 boulevard des Italiens, de neuf heures du matin à six heures du soir. Les deux premiers furent, on s'en rappelle, un succès et nous révéleront chez nos confrères de nombreuses nouveautés. Au même précédent, tous les membres de la famille médicale sont conviés à prendre part à cette curieuse manifestation artistique: professeurs, praticiens, internes, étudiants, de même que sont admises toutes les œuvres: peinture, sculpture, aquarelle, gravure, pastel, dessin, art décoratif, incisées ou ayant déjà été exposées ailleurs. Cette année également une section de ce Salon sera consacrée à une exposition de médailles et objets d'art ayant trait à la médecine. (La médecine dans l'art.) À ce propos, un appel tout particulier est adressé à nos confrères collectionneurs qui voudraient bien: rehausser de leurs richesses cette très intéressante exposition.

Pour les inscriptions et renseignements, s'adresser à l'organisateur, M. le Docteur P. Rabier, 3, rue Saint-Louis-en-l'Île, Paris.

Escalape, toujours soucieux de tenir ses lecteurs au courant des manifestations médicales, nous prie de nous excuser d'un compte rendu abondamment illustré du Salon des Médecins.

L'ARGENT QUI RAPPORTE

Rubrique entièrement indépendante de l'Administration d'ÉCULOAPE, sous la direction de J.-H. CHARMEY

Devant le nombre considérable de demandes de renseignements qui nous parviennent, nous prions nos lecteurs de joindre un timbre de dix centimes par renseignement demandé pour nous couvrir d'une partie de nos dépenses. Nous remercions bien vivement les personnes avec qui nous avons eu l'occasion de correspondre, des compliments qu'elles ont bien voulu nous faire. Nous restons à leur disposition pour leur donner les conseils qu'elles pourraient encore désirer.

J.-H. Charney, 3, rue Jacquemont.

Soyez des capitalistes, mais non des rentiers.

Vous paraîsez étonné de ce conseil, et pourtant il renferme toute la sagesse financière des nations.

Le rentier, en effet, est une sorte de Bondu qui ne regarde que... ses coupons au moment des échéances. Il est ennemi de tout changement dans son portefeuille de valeurs; ce qu'il possède lui paraît bon; souvent il tient ses titres de ses parents ou bien d'une succession; alors à qui bon les vendre pour en acheter d'autres qui ne sont pas meilleurs?

Il y a chez le rentier une sorte de paresse qui l'incite à ne pas se préoccuper, ou du moins très peu, des questions financières. Le homme qui possède doit lui donner des revenus sans lui en avoir ennui.

Il n'a un beau matin, est-ce tout étonné de se réveiller avec un portefeuille qui rapporte de moins en moins, et dont la valeur a fortentement diminué.

Le capitaliste, au contraire, ne se contente pas des valeurs de père de famille. Il travaille pour placer son argent, et il peut ainsi éviter les embûches qu'on lui tend de tous côtés. Il peut améliorer sa situation par placement, et accroître ses revenus si nécessaire.

Il n'a pas de soucis, car il fera des opérations dans lui rapportent 50/0 ou qui le rendent millionnaire du jour au lendemain, non, car le sage sait se contenter de peu pour acquérir la sécurité en même temps qu'un bon rendement.

ment vos revenus: sousevenez-vous qu'un p'ent d'activité soutienne vous suffit.

Le Docteur.

LES ÉVÈNEMENTS DU MOIS

Le diagnostic en matière de placement est toujours difficile; les faits pratiques sont intéressants pour le déterminer.

On ne se sent pas encore à son aise en Bourse. De tous côtés, l'on remarque un malaise général dû à des craintes de conflits internationaux.

Aussi le taux des reports est-il rémanérateur: on obtient à 1/2 et même 5/0 de son argent. C'est dans des périodes aussi indécises qu'il est utile de ne pas avoir « tous ses œufs dans le même panier ».

La Banque de France a profité, comme d'habitude, du loyer élevé de l'argent. Les bénéfices du dixième semestre dépassent 18 1/2 millions, contre 12 1/2 pour le semestre correspondant de 1910.

Les Compagnies de navigation sont actuellement en excellente posture à la suite d'une hausse importante des frets. D'autre part, les Messageries Maritimes viennent de passer une nouvelle convention avec l'État jusqu'en 1915; qui leur assure une importante subvention. La ligne de Bordeaux à Buenos-Aires, qui était en déficit est reprise par une nouvelle Compagnie, la Société d'Études de Navigation.

Les affaires d'Électricité sont également dans un état prospère et leur développement devient de plus en plus considérable. Ce sont des valeurs à suivre avec soin. Il y

a de gros profits à en tirer. A Barcelone, deux sociétés très importantes viennent de se créer, l'une sous le patronage de la Compagnie Générale d'Électricité, l'autre lancée par un groupe canadien.

Même activé sur le marché métallurgique. On annonce que la Marine et Homécourt viennent de refuser des commandes. Par contre, les transactions paraissent diminuer d'intensité, si l'on en juge par le retardement des droits de courtage du marché en banque; ils seront maintenus souvent plus élevés que ceux du marché officiel.

Au Transvaal, l'Est-Rand continue toujours à être en viedette. Le dividende du second semestre de 1911 a été réduit de moitié, à 10/0 au lieu de 20/0.

En Belgique, la situation des Charbonnages est assez délicate, car le prix de revient tend à s'accroître d'une manière régulière. En outre, la concurrence allemande va reprendre à partir du 31 juillet 1912.

En passant, nous signalons que le Nicaragua s'est abstenu de payer le coupon de janvier de son emprunt 6 0/0 1909.

Nous signalons aux lecteurs que cela pourrit indûment d'un très excellent rendement, et susceptible d'un sérieux avenir: il s'agit d'un charbonnage étranger fonctionnant sous le contrôle d'un groupe français qui agit d'une manière qui permet à tous les capitalistes sérieux de s'y affirmer.

Affaires nouvelles et émissions

La Compagnie des Omnibus de Paris émet des obligations à 0/0 à 455 francs.

Le Crédit Foncier de France, après avoir augmenté son capital, vient d'offrir une

trauche d'obligation de 250 francs 3/0 à grand succès auprès des petites bourses.

Le Crédit Foncier de Saint-Fé, a aussi recouru aux capitaux français; à signaler que son capital obligataire ne peut pas dépasser le montant des actions.

La Société Norvégienne de l'Azote, qui tend à monopoliser le commerce des nitrates, émet des actions et des obligations. Les Etablissements Damoy, les Acieries de Sambre-et-Meuse, les tramways de Rio-de-Janeiro, les « Mitrera Motors », augmentent leur capital avec des primes diverses.

(OSCLE Jo)

PETITE CORRESPONDANCE

Nous répondons ici à toutes les personnes qui nous consultent et qui n'ont pas besoin d'une réponse urgente.

A. S., Paris. — Le marché de votre titre est très croût. Profitez de l'occasion pour en sortir. La Banque qui l'a lancé ne le soutient plus.

R. 22. — Certe affairé de tramways est excitée. A garder quelques années encore.

Z. Alger. — Un journal financier est bien délicat à recommander. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'on « vous en donne pour argent ».

B. V. F., 1^{er} et 2^e A. Garder. 3^e Prenez votre bénéfice.

L. L. — M. V. Saint-Malo. — K. D. Cahors. F. Ra. — Je vous réponds par lettres.

J.-H. Charney, 3, rue Jacquemont, Paris.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

SOCIÉTÉ ANONYME FONDÉE EN 1864

CAPITAL 400 MILLIONS

SIÈGE SOCIAL: 54 et 56, rue de Provence, Paris. — SUCCURSALE-OPÉRA: 1, rue Halévy

SUCCURSALES ET AGENCES DANS PARIS:

- *A (Sucursale) Rue Réaumur, 134
- *B (Place de la Bourse):
- *C Boulevard Malesherbes, 11.
- *D Rue de Turbigo, 38.
- *E Bacc, 13.
- *F Avenue de l'Opéra, 3.
- *G Rue des Archives, 19.
- *H Boulevard Saint-Michel, 30.
- *I Boulevard Voltaire, 21.
- *J Rue de Valenciennes, 10.
- *K Boulevard Saint-Germain, 23.
- *L Boulevard Nivelle, 10.
- *M Rue de Passy, 56.
- *N Rue de Cléry, 72.
- *O Boulevard de Strasbourg, 68.

- *P Rue du Faubourg-Saint-Honore, 95.
- *Q Rue Saint-Antoine, 5.
- *R Place de l'Opéra, 4 (English and American Office).
- *S Rue du Louvre, 40.
- *T Rue du Faubourg-Poissonnière, 11.
- *U Avenue de Villiers, 72.
- *V Rue de Sévres, 6.
- *W Boulevard de Sébastopol, 114.
- *X Rue de Flandre, 106.
- *Y Rue Parrot, 1 (Rue de Lyon).
- *Z Rue Vieille-du-Temple, 134.
- *AA Boulevard Barbès, 36.
- *AB Rue Ordener, 146.

- *AC Rue Lecourbe, 61.
- *AD Avenue des Ternes, 40.
- *AE Avenue d'Orléans, 10.
- *AF Rue Saint-Dominique, 106.
- *AG Avenue Kléber, 45.
- *AH Boulevard Voltaire, 166.
- *AI Rue La Fayette, 107.
- *AJ Avenue des Champs-Élysées, 91.
- *AK Rue de Rennes, 118.
- *AL Avenue des Gobelins, 9.
- *AM Boulevard Haussmann, 113.
- *AN Rue de Belleville, 12.
- *AO Rue Donizetti, 4 (Auteuil).
- *AP Rue du Harve, 1 bis.

BUREAU CENTRAL DES CHANGES ÉTRANGERS - 1, rue Halévy (Près de l'Opéra)

SERVICE DE COFFRES-FORTS

(Compartiments depuis 5 fr. par mois; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension)

91 succursales, agences et bureaux à Paris et dans la Banlieue; 753 agences en Province; 3 agences à l'étranger (LONDRES, 58, Old Broad-Street. — BUREAU à WEST-END, 65, 67, Regent Street), et SAINT-SEBASTIEN (Espagne); correspondants sur toutes les places de France et à l'étranger.

CORRESPONDANT EN BELGIQUE ET HOLLANDE: Société Française de Banque et de Dépôts BRUXELLES, 70, Rue Royale. ANVERS, 71, Place de Mévius. ROTTERDAM, 108, Leeuwaerd.

Rhumes, Laryngites,
Bronchites, Affections
Rhumatismales
Maladies de la Peau



Traitement
à domicile
par 1/4, 1/2
et Bouteilles entières

Eaux les plus sulfureuses de France

MOLIERE

Sees amours douloureuses
sa neurasthénie, ses crises épileptiformes

A l'heure où Sarah Bernhardt vient, à l'extrême automne de sa vie, d'avoir la

Nul ennemi, d'ailleurs, ne peut être jugé plus sympathique. Souffrant dans son corps et dans son âme, une misanthropie implacable le tourmente, l'obsède. Plus particulièrement elle se tourne contre elle-même qu'il se impuissants à soulager les maux du corps, les médecins. Une gênerosité délicate lui fait épargner l'airain principal de son infortune morale, la femme.

M. C. L. Marx étudie dans *Comédie illustrée*, en fin psychologue, le ménage de Molière.

Ses amours douloureuses. — C'est à l'âge de quarante-cinq ans, dit M. Marx, en 1662, que Molière épousa Armande Béjart, qui était environ dans sa vingt-troisième année. On sait combien de calomnies a déchaînées cette union. Du vivant de Molière, l'acteur Montfleury adresse au roi une requête où il dénonce l'inceste. Guichard, dans un procès qu'il intente à la veuve, l'appelle publiquement fille de son mari et femme de son père. La *Famense Comédienne*, pamphlet célèbre et suspect, insinue les mêmes accusations.

Une seule vérité subsiste: Molière épousa la fille d'une femme qui avait été sa maîtresse. Si la naissance d'Armande est de moindre mystérieuse, c'est que Madeleine Béjart, ayant intérêt à la dissimuler à M. de Modène, son protecteur, obtint de sa propre mère qu'elle reconnût Armande, la faisant passer ainsi pour sa sœur. On l'éleva en province. Plus tard seulement, quand de raisons d'intérêt plus encore que de cœur eurent rapproché Molière et Madeleine, celle-ci rappela l'enfant né auprès d'eux.

Que pensa d'on Madeleine lorsqu'elle vit grand l'affection de son amant pour sa fille? L'encouragea-t-elle comme il est dit dans *La Famense Comédienne*? S'y opposa, dit-elle par raison, devons-nous croire qu'Armande se soit précipitée dans les appartements de Molière, et en dépit de sa mère. L'ait supplié de l'épouser? De toutes façons il ne s'agissait plus de jalousie. La liaison de Madeleine avec M. de Modène avait toujours laissé au poète sa liberté. Il fut l'amant de M^{lle} du Parc (comédienne que devint illustrée Racine) et surtout de M^{lle} de Bré, liaison profonde

celle-là, pour un être « de bonté toute encourageante, d'honnêteté adorable », et qui plus tard alla le consoler, des rigueurs de la Béjart.

Quelle joie tendresse que celle du poète pour la petite Armande. « Elle lui faisait mille petites caresses que son âge lui permettait. » Il l'élevait, la conseilla doucement. Un sourire, un regard sincère, le



Et Tartuffe?... Le pauvre homme!

Club de Comédie illustrée.



Club de Comédie illustrée.

... Et je vous verrais me, du haut jusques en bas, Que toute votre part sur un me tenez pas.

fantaisie triomphante d'incarner la Dorine de *Tartuffe*, il nous semble opportun d'envisager brièvement l'odyssée douloureuse du génial et tenace ennemi des médecins.

repassait des soucis du théâtre, des complications et des messages. Quoiqu'il fut « très agréable en conversation », nous savons que Poëtain ne parlait guère en compagnie. « Il était sérieux sans être in-

THERAPEUTIQUE PAR LES AGENTS PHYSIQUES

Hydrothérapie - Mécanothérapie - Électrothérapie - Massage - Rééducation
Rayons X - Radium - Air chaud - Lumière

ÉTABLISSEMENT
RADIOTHÉRAPIQUE
d'Autueil

12, rue Belleau - Paris (XV^e)

DOCTEUR J. OBERTHUR, DIRECTEUR

Le plus MODERNE au point de vue du confort et de l'hygiène, le plus COMPLET au point de vue de l'installation physicothérapique

Maladies nerveuses, Affections chroniques de la nutrition (Arthrites, rhumatisme varié, etc.) en cas ou non exclués (1). Morphémanie

ÉLECTROTHÉRAPIE, BAINS à LUMIÈRE ÉLECTRIQUE, Spinalisme (Arthrites, rhumatisme varié, etc.) en cas ou non exclués (1). Morphémanie

ALLARD, Licencié ès sciences physiques, 23, rue Blanche, Tél. 13959.

CAPMAS, Saint-Philippe-du-Roule, 7; Rééducation, Massage; 23.4. Tél. 519-57.

DESMOULINS, Ancien interne des Hôpitaux de Paris, boulevard des Filles-du-Calvaire, 5; Électricité; Radiographie. Tél. 1020-23.

LANEL (Ch. E.), rue Pierre-Charon, 47. Électricité médicale; Gynécie.

NOIRE (H.), Médecin-adjoint au Laboratoire Municipal, Hôpital Saint-Louis; Paradis, 2; Électricité.

PERRIER, Air chaud, Traitement de l'obésité, 69, boul. Malesherbes. Tél. 536-49.

THERMES URBAINS (Champs-Élysées), 15, rue Chateaubriand, et 2, rue Lord-Byron, Tél. 570-24.
Médecin-directeur-administrateur: D. Derocq.

Neurasthénie; Morphémanie; Convalescences; Régimes.

Hydrothérapie; Mécanothérapie; Electrothérapie; Air chaud; Radium et produits radioactifs.

Buvette d'auxiliaires naturelles, froides ou réchauffées en étuves sèches à la température des Sources. (Abonnements pour la buvette.)

FABRICANTS D'INSTRUMENTS DE CHIRURGIE, DE PRÉCISION, APPAREILS ORTHOPÉDIQUES

A. CLAYVERIE, 234, faub. Saint-Martin, Paris.

Le nouveau « MAILLOT CLAYVERIS », ceinture idéale pour affections abdominales. Obsidit chez l'homme et chez la femme.

COGIT (E. & C^o), boul. St-Michel, 30, Paris; Tél. 612-20.
Constructeur d'Instruments et Appareils pour les Sciences.

Fournitures générales pour Bactériologie et Micrographie.

COLETTI, rue de France des Microscopes et des Jumelles à prismes E. Leitz.

COLLIN (Anc. maison CHARRÈRE), rue de l'École-de-Médecine, 6.
Fabricant d'Instruments de Chirurgie.

Physiologie, Anthropologie, Orthopédie, Prothèse, Bandages et Ceintures, Costellerie fine.

Seul fournisseur titulaire de la Faculté de Médecine de Paris, fournisseur des Hôpitaux et de l'Institut Pasteur.

Correspondants: Buenos-Ayres (Lutz et Schulz); Madrid (Angel Basabe); Copenhague (Camillus Nyrop); Rio-de-Janeiro (Fernandes Maltoni et C^o); La Havane (Jorge Fortin); Barcelone (José Clausolles); Moscou (Machin et C^o); Budapest (Garay, Sautu et Tars).

KRAUSS (E.), 16, 18, 20, rue de Naples, Paris; Tél. 540-15.
Optique et Mécanique de précision.

Les Contre-Éjecteurs KRAUSS, nouveaux modèles, sont indispensables pour les analyses de sang, lait, pus, urines, crachats, matières grasses, etc. — A Main (1 et 2 vitesses); — À Eau Électriques (courant continu, courant alternatif).

Microscopes... Microtomes.
Demander la Brochure spéciale gratuite

LUERFÉ et Docteur W. WULFING-LUERFÉ, boul. Saint-Germain, 104, Paris. Tél. 31-950

Fabrique d'instruments de Chirurgie et d'appareils de Médecine.

BEST GRANDS PRIX
Catalogue sur demande; 1^o Spécial pour l'Ophtalmologie (1901); 2^o Spécial pour l'oto-rhino-laryngologie, l'otologie-laryngologie (1911); 3^o pour la Chirurgie générale (1904).

RADIQUET et MASSIOT, constructeurs d'instruments pour les Sciences, fournisseurs des Hôpitaux et des Ministères de la Guerre et de la Marine; 13 et 15, boulevard Filles-du-Calvaire.

Installations complètes de Radiologie; Haute Précision; Électricité Médicale. Pour catalogues de docteurs, hôpitaux, dispensaires, cliniques.

Tableaux de distribution fonctionnant sur tous courants.

Patente électrothérapique du Dr Guilleminot.

Réducteurs du potentiel; Transformateurs statiques; Appareils faradiques et galvanofaradiques.

Renseignements, Devis et Catalogue sur demande.

THERMOTHÉRAPIE, appareils du Dr Miramon de la Roquette, pour la pratique médicale courante.

Un chaud; Lunettes.
Heilmreich, constructeur, fournisseur des hôpitaux à Nancy.

WICKHAM, ancien externe des Hôpitaux de Paris, Hors concours, Membre du Jury, 15, rue de la Banque, Paris. Tél. 279-35.

FABRIQUE DE BANDOAGES HERNIAIRES... Appareils à pièces interchangeables, légers, confortables, d'une robustesse et d'une sécurité absolues. Le principe mécanique qui préside à leur construction leur donne une supériorité incontestable.

Contention partielle, souvent guérison.

Revue Spirite
42, rue Saint-Jacques, Paris
Abonnements: 10 fr. par an

Sommaire du Numéro de Décembre

Le Drame de la vie (suite), GIBARD. — Étude Philosophique (suite et fin), PROF. MOUTONNIER. — Pleurs et sourires, CHANT D'IVER, Ph. C. MOUTONNIER. — Réponse au « FRATERNITÉ », SINGIER. — Aimons-nous les uns les autres, BAROLO. — Simple remarque à M. Valabrègue. — Réponse, CHARLES ROBERT. — Lettre ouverte de M. Pharasias à MM. Algot et Chevry. — La Sociologie Spirituelle, ROBERT. — La Grande Enquête. — Prédications, Général H. F. FR. — L'évolution des Sciences psychiques, M. J. — Nouvelles recherches théoriques sur l'âme humaine, POISSON.

« mode » écrit La Fontaine; « d'humeur
sévère » lui reproche Chapellet, l'épicu-
rien. Impressionnable et nerveux, bon,

prendre à l'admiration que lui voulait
cette enfant. La défiance qu'il avait du
monde: « où l'intérêt, l'ambition, la vanité
font le nœud de toutes les in-
trigues », le poussait à trouver
dans un être aussi jeune et qu'il
avait vu grandir, une caution
d'innocence. Mais les pires
cruautés de Célième se dissi-
malaient sous l'ingénuité de
cette Agnès.

*Des moindres libertés je n'ai point
fait de crimes
A ses jeunes desirs j'ai toujours
consenti...*

*L'École des Maris et l'École
des Femmes témoignent de la
bienveillance du poète, mais
aussi des inquiétudes qu'il s'ef-
forçait d'apaiser :*

*Je sais bien que nos ans ne se rap-
portent guère...
Une grande tendresse et des soins
complaisants
Peuvent à notre avis pour un tel
mariage
Réparer entre nous l'inégalité d'âge.*

Sans doute il ne faut pas
chercher là d'allusions directes.
Mais souvent l'œuvre du poète
relève les événements de son
cœur.

On peut dire, écrit La Grange,
son contemporain, son ami et son bio-
graphe, qu'il a joué tout le monde
puisque'il s'est joué le premier en
plusieurs endroits de ses pièces
qui regardaient ce qui se passait
dans son domestique.

Donc en 1662, il épouse Ar-
mande. Bonheur de courte durée. « Le ma-
riage change bien les gens » (*Impromptu
de Versailles*, 1663). La demoiselle révéla si

vite le goût qu'elle avait pour la dépense
 et, avant tout, son besoin de plaisir. Ses
 ennemis même l'accor-
 dent, elle était douée
 d'un grand charme,
 d'une voix particulièrement
 émue et vibrante.
 Molière l'a représentée
 sous les traits de Lucile
 dans le *Bourgeois
 gentilhomme* : la taille bien
 prise, les yeux petits,
 mais pleins de feu, la
 bouche grande, mais
 exquise, capricieuse —
 mais, dit Cléonice, on souffre
 tout d'une belle.

Et il souffrit tout
 d'elle. Il faut avouer
 cependant, si réels que
 fussent les torts d'Ar-
 mande, que les enne-
 mis de Molière les ont
 exagérés à plaisir. Ne
 pouvant atteindre di-
 rectement le poète,
 connaissant sa jalousie,
 ils s'en prirent à l'hon-
 neur de sa femme.
 Villiers dans la *Ven-
 geance des Marguis*,
 Boursault dans le *Por-
 trait du peintre*, Bou-
 langer de Chalusy dans
 l'*Élomire Hypocrite*
 (anagramme de
 Molière) le montrèrent
 plus ridicule que ceux
 qu'il avait ridiculisés.
 La *Fiancée Comédienne*
 donne pour amants à
 la Molière, dès 1663, l'abbé de Richelieu,
 le comte de Guiche, le comte de

Lauzun, entre autres, et Baron, plus tard.
 La critique n'a rien laissé de ces accusa-



ARMANDE BÉJART

Gravé à l'eau forte par J. HARRIOT

1875. Dessin du groupe — Cabinet Armande Beauzamy

Cliché de Comœdia illustré

Portrait d'Armande Béjart



J. B. POQUELIN
DE MOLIERE

Cliché de Comœdia illustré

Portrait de Molière

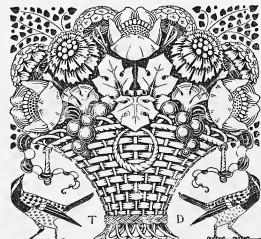
mais violent, jaloux (comme l'atteste dès
1661 *Don Garcia de Navarre*, cette tragi-
comédie), on comprend qu'il se laissa

mande. Bonheur de courte durée. « Le ma-
riage change bien les gens » (*Impromptu
de Versailles*, 1663). La demoiselle révéla si

tions. Il n'en reste pas moins qu'Armande
sauvegardait bien mal les apparences.

L'ART DÉCORATIF

REVUE DE L'ART ANCIEN & DE LA
VIE ARTISTIQUE MODERNE
DIRECTEUR : FERNAND ROCHES



ADMINISTRATION & REDACTION
4, RUE LE GOFF, PARIS (V)
TELEPHONE 303 02

L'ART DÉCORATIF est la plus vivante, la plus
complète et la mieux illustrée des revues d'art françaises.

Envoi franco de numéros spécimens

ABONNEMENTS : 20 fr. par an (Voir nos *Primes*, p. 1)

SEL de HUNT

Alcalin Type

Spécialement adapté à la Thérapeutique Gastrique
Dyspepsies, Gastralgies
Action sûre, Absorption agréable, Innocuité absolue

C'est grâce au Sel de Hunt que la Médi-
cation alcaline est devenue vraiment la
Clef de voûte de la Thérapeutique Gas-
trique par sa forme de Sel friable. Il est
admirablement adapté à tous les besoins
de cette Thérapeutique. Il remplace avec
un avantage marqué tous les Alcalins
simples ou composés. La Clinique montre
qu'il ne peut être remplacé par aucun.

LABORATOIRE ALPH. BRUNOT, 16, rue de Boulainvilliers, Paris

Comœdia Illustré

Revue Parisienne,
Théâtrale,
Littéraire,
Artistique.

Paraissant le 1^{er} et le 15
de chaque mois

Directeur : M. de BRUNOFF, 33, rue Louis-le-Grand, PARIS

Le Numéro : 50 centimes. — Abonnement : 12 francs par an.

D'où remontrances, scènes où triomphe l'orgueil féminin, brusques réconciliations, humilité de celui qui aime, et tout le dououreux comique. Écoutez Molière par la bouche de Grimarest :

Oui, mon cher monsieur Rohault, je suis le plus malheureux des hommes et je n'ai que ce que je mérite. Ma femme a de l'enjouement, de l'esprit, elle est sensible au plaisir de se faire valoir, tout cela m'ombregne malgré moi... Occupée seulement de plaire, en général, comme toutes les femmes, elle rit de ma faiblesse.

Auteur, directeur, comédien, traqué par ses ennemis, harcelé par le travail, malade de cette toux qu'il devait l'emporter, en vain tâchait-il à se vaincre. Il ne trouve que motifs d'irritation, une coquette soutenue par sa mère, une demeure envahie par les gálants. Plus il se plaint, plus on lui envoie de froideurs, on finit même pu le prendre en aversion. Il se décide alors à s'enfermer dans le travail et la société de ses amis sans s'occuper de la conduite de sa femme.

Resignation lamentable !

Nous savons, par une lettre à La Mothe-Vayer, l'amer plaisir qu'il trouvait dans les larmes, et *La Fauconne Condiéenne* nous rapporte un entretien qu'il eut avec Chapelette, à Auteuil, si tendre, si douloureux, qu'il peut passer pour authentique :

Je suis né avec la dernière disposition à la tendresse et comme tous mes efforts n'ont pu vaincre le penchant que j'avais à l'amour, j'ai cherché à me rendre heureux, c'est-à-dire autant qu'on peut l'être avec un cœur sensible. J'ai pris ma femme pour ainsi dire par force. Le mariage ne ralentit point mes empressements, mais je lui trouvai tant d'indifférence que je commençai à m'apercevoir que tout ce qu'elle sentait pour moi était bien éloigné de ce que j'aurais souhaité pour être heureux... Mes bontés ne l'ont

point changée et si vous saviez combien je souffre, vous auriez pitié de moi... Ma passion est venue à tel point qu'elle va jusques à entrer avec compassion dans ses intérêts et quand je considère combien il m'est impossible de vaincre ce que je sens pour elle, je me dis en même temps qu'elle a peut-être une même difficulté à vaincre le penchant qu'elle a d'être coquette, et je me trouve plus dans la disposition de la plaindre que de la blâmer.

Comme Chapelette lui montrait qu'il n'était rien de plus ridicule que d'aimer une personne qui ne répondait plus à sa tendresse et accordait à d'autres ses faveurs : « Je vois bien que vous n'avez encore rien aimé, lui répondit Molière, et que vous avez pris la figure de l'Amour pour l'Amour même. »

Il se contentait donc à vivre ensemble, mais à un étage différent. Il la fuit à la ville, mais il la retrouve au théâtre ; c'est pour elle qu'il écrit ses rôles et sa seule vengeance est de lui crier sa douleur sur la scène. Les vers du *Misanthrope* (CISG) témoignent de sa clairvoyance, de ses résolutions, de sa faiblesse :

*Je ne le cèle point, j'ai fait tout mon possible
À rompre de ce cœur l'attachement terrible...
J'ai beau voir ses défauts et j'ai beau l'en blâmer.*

*En étant qu'en ait, elle se fait aimer...
Elle traite mes vœux, ma bonté,
[ma tendresse,
Et cependant je l'aime...]*



La véritable M. de Molière, sous les habits de Scapinette

Molière, lisons-nous dans les *Mémoires de Brossette*, lorsqu'il récitait de tels passages, s'accompagnait d'un ris amer. Malade, il cherchait à Auteuil la solitude, entouré de la vicille Martine et de ses amis, Boileau, La Fontaine, Le Vayer ou Chapelette. Parfois sa colère se fait plus violente :

Quand on a comme moi épousé une méchante femme, le meilleur parti qu'on puisse prendre est de se jeter dans l'eau la tête la première. (Georges Dandin.)

Ses piques, malgré la cabale, triomphent :

*Mais que l'on donnerait volontiers cette gloire
Pour avoir le repos du cœur...*

(Psyché, 1671.)
Ainsi en va-t-il jusqu'au dernier jour. Si nous en croyons Grimarest, après la fatale

représentation du *Malade Imaginaire* (1673), il aurait dit :

Aujourd'hui que je suis accablé de peines, sans pouvoir compter sur aucun moment de satisfaction et de douceur, je vais bien plutôt é faire quitter la partie... Mais, ajouta-t-il en réfléchissant, qu'un homme souffre avant de mourir !

La neurasthénie. — L'*Hyppocondrie malsantifique* de Molière fut tout à la fois la résultante de ses infortunes conjugales et de ses tortures physiques.

Les femmes regardent point leur amour de façon durable aux neurasthéniques, au déprimés, aux hypochondres. Nous venons de voir de quelle façon lamentable le grand comique fut traité par Armande Béart. Nulle arme ne lui demeurait pour conquérir l'indifférence, il faut même de sa neurasthénie il était insuffisant à la lutte. Les colères subites, les emportements irrésistibles, les reproches après avoir fait ce que les provoquent, les brusques départs paroxystiques suivis de plaintes éplorées et implorantes soulignent et confirment leur défaite. Les fréquentes scènes de ménage entre Molière et sa femme pouvaient que rendre plus profond le bossé qui se séparait.

Quand on a comme moi épousé une méchante femme, le meilleur parti qu'on puisse prendre est de se jeter dans l'eau la tête la première. (Georges Dandin.)

Il s'emportait pour une vicille, lui, l'homme bon, l'homme aimable et pitoiable ; il lui prit de soudaines et rageuses impatiences : un rien l'exaspérait. Pour un bas mis à l'envers et que Provençal (son valet) lui montrât du mauvais côté, parce que, après l'avoir tiré il y enfonçait le bras et le retournait à nouveau, il décocha un jour un tel coup de pied au valet que le malheureux en tomba à la renverse.

« La colère neurasthénique, pour emprunter le langage des psychiatres, est le type

GRANULÉS D'ALCOOL

GLYCÉRO

Neurasthénie, Rachitisme, Tuberculose, etc.

HEMOGLOBINE

Anémie, Chlorose, Lymphatisme, etc.

TRIDIGESTINE

Diarrhées, Gastro-entérites, etc.

ANTALGOL

Névralgies, Migraines, Sciatalgies, Goutte, Rhumatisme, Gravelle, etc.

Pharmacie Lillier

Alcool, 9 à 8 heures et 1/2, 10 heures et 1/2, 11 heures et 1/2, 12 heures et 1/2, 13 heures et 1/2, 14 heures et 1/2, 15 heures et 1/2, 16 heures et 1/2, 17 heures et 1/2, 18 heures et 1/2, 19 heures et 1/2, 20 heures et 1/2, 21 heures et 1/2, 22 heures et 1/2, 23 heures et 1/2, 24 heures et 1/2.

Voir

Page 1
la Liste de
nos Primes

Suc Durham

Véritable
VIANDE LIQUIDE
inaltérable



Nom et Marque déposés selon la loi

préparée à froid
par un procédé
nouveau et spécial

Anémie, Tuberculose, Convalescence

« Dans l'état actuel de la science, le suc frais de viande crue préparé à froid est à la chair de bœuf ce que l'alcaloïde est à la plante, ce que la quinine est au quinquina. »

D'UYVOCHIN

de ce genre de phénomènes faits d'une émotion brusque, suivie bientôt d'une sensation marquée. Le déprimé qui se querelle peut, en un clin d'œil et sous les plus futilités prétextes, s'élever aux pires proxénismes; mais la détente est prompte et facile; tout de suite, elle le ramène à l'équilibre, à la honte de ce qu'il a pu faire, au regret d'avoir dépassé la mesure, d'avoir peiné son adversaire, à la peur de son être fait un ennemi; et voilà notre personnage bientôt revenu à son habituel état de crainte, de torpéur mentale, d'humilité et de douceur presque tendre.

D'Alceste, suivant l'expression du D^r Ferrié, est la personification du « neurosthénisme supérieur » qui vécut au Molière. Ce mégalomane, ce misanthrope, se venge avec une sorte de joie amère, de puissance douloureuse, dans l'abîme sans fond de ses idées de tristesse. Il s'y attarde et s'y plaise.

Dans Argan, Molière se peint par contre sous les aspects du « neurosthénisme inférieur », soucieux de sa santé, de ses digestions, de sa physiologie la plus intime et la plus prosaïque. A travers les sarcasmes tendus tout l'autour du *Malade imaginaire* du *Malade malgré lui* scabie les médecins de l'époque, se devine l'ouverture du malade qui n'a pu trouver auprès d'eux de soulagement à son infortune physique, à ses troubles gastro-intestinaux, à ses stigmates, à son incurable hypocondrie.

Argan, donc l'œuvre entière de Molière nous parle pour le neurosthénisme du grand amalé. Il s'y trouve peint avec une étonnante vérité sous ses divers aspects. Les conte populaires l'ont reconnu sans hésitation.

Molière, est-il écrit dans le *Registre de l'Académie de Lagrange*, faisait d'admirables

applications dans ses tragédies, où l'on peut dire qu'il y a joué tout le monde, jusqu'à

son épilepsie (?) — Gellécau tenta d'affirmer naïvement, dans une étude publiée par

chose est certaine, dit-il, et son biographe Grimarest nous dit que *caricatures* l'empêchèrent parfois de travailler pendant quinze jours.

Gellécau n'hésite pas à attribuer à l'effroi que provoquait chez elle pareils accès, l'antipathie d'Armande Béjart pour son mari.

L'effroi invincible et le dégoût qu'inspire à un certain nombre de femmes la vue d'un mari épileptique, agité de mouvements désordonnés et de la figure hideusement convulsée, suffisent pour faire comprendre l'aversión de la Béjart pour son malheureux mari.

A vrai dire, pareil diagnostic repose sur des faits trop imprécis pour devoir être maintenu. La céphalée, les vertiges, l'irascibilité, les phases d'irritation, constatées, peuvent plus vraisemblablement être mises sous la dépendance de troubles gastro-intestinaux. Ce sont là des phénomènes d'auto-intoxication, comme la neurosthénie elle-même, d'une façon générale.

Quod qu'il en soit, il ne faut point perdre de vue qu'une maladie principale, dont le sérieux domina sur le tard la scène clinique, se greffa de bonne heure sur ce terrain prédisposé, la *Urbicure*. Molière en mourut.



Marat, d'après Daniel, gravé par Plancher. — Cliché de Marie Lecomte (A. Michel, éd.).

si y est joué tout le premier... c'est ce qui se les plus particuliers ainsi ont remarqué bien des fois.

la *Chronique médicale* (15 septembre 1900) et consacrée aux épileptiques célèbres, que Molière eut des crises de mal caduc. La

À Propos d'un reportage médico-artistique

BALLADE DE LA VENUS DE MILO

Avant sa restauration, naufragée et la statue; sa partie de sa et trois oracles. Le torse lui-même était synthétique.

(Maison du Louvre.)

Bourgeois paisible et sympathique. Qui vas par les après-midi. Des dimanches et des jeudis. Site charmant, à bord du bois de Vincennes, à la porte de Paris. Prix très modérés.

MAISONS DE SANTÉ - INSTITUTS MÉDICAUX - CLINIQUES

MAISON DE RÉGIME DU D^r GAUTRU.

11, rue de Valenciennes, 29, boulevard. Victor-Hugo.

MAISON DU D^r DEFAUT, 30, avenue de la Roule (près la porte Maillot), Tél. 508-30.

Médecin et chirurgien.

M. SÉNÉTHIÈRE, à SCEAUX (Seine), Tél. 12.

Maison pour Santé et de Convalescence.

Destinée comme expertise au Tribunal de la Seine. Traitement des Affections mentales et nerveuses; traitement de Neurothérapie, de Morphinothérapie, etc.

Hydrothérapie complète; électrothérapie. Médecin assistant: D^r Levert; médecin-directeur: D^r H. Reddon.

Chemin de fer: Paris-Sceaux (toutes les heures). Tramways: Champ-de-Mars-Sceaux-Chatenay.

SANATORIUM DE BOULOGNE-SUR-SEINE, 145, route de Versailles.

Tél. 694-41.

Médecins: neurosthéniques et Intoxications (Traitement de la morphomanie).

D^r Paul Sollier et D^r de Alice Sollier. Hydrothérapie, électrothérapie, Mécanothérapie, Psychothérapie.

COUCHÈMENTS (Maison d')

D^r Martignol, à Migneaux-Poissey (Seine-et-Oise), informe ses confrères qu'il a transformé sa maison de santé en maison d'accouchements et de convalescence de 1^{re} ordre.

Il prend des pensionnaires à toute époque de la grossesse.

Confort, hygiène, bon air, grand jardin, forêt et en pleine campagne.

Remplacement sur demande.

INSTITUT MÉDICAL DES AFFECTIONS PHYSIQUES, 23, rue Blanche, Tél. 130-59.

MAISON DE SANTÉ DU D^r GOUJON, 88, 90, 92, rue Picpus, Paris, Tél. 912-85.

Affections nerveuses et Maladies mentales. Directeur: D^r Hugonin.

VILLA MOLIÈRE, Maisons Médico-chirurgicales d'Autueil, 57, 61, 65, 65, boulevard Montmorency, Paris, Tél. 696-52.

Médecine, Chirurgie, Accouchements, Convalescence.

Ouvert tous les médecins et chirurgiens. Alléniés et contagieux non admis.

ENFANTS ARRÎÉRÉS (Institution des), à Eaubonne (Seine-et-Oise), Tél. 23.

Maison spéciale d'Éducation et de Traitement.

Directeurs: MM. A. Langlois, ancien professeur de l'Université, et M. de Chabert, ancien interne des Hôpitaux de Lille. Établissement absolument spécial, fondé en 1847, répondant à toutes les exigences que réclament l'éducation et le traitement des anormaux intellectuels à tous les degrés:

1^o Dirigé à la fois par un éducateur et un médecin dont la collaboration est constante. Il est médical et pédagogique;

2^o Son organisation est familiale;

3^o Il ne s'adresse qu'à un sexe (garçons);

4^o Il possède un nombre suffisant de pensionnaires (une centaine), ce qui lui permet de donner à chacun d'eux le milieu le plus favorable à son développement;

5^o Il a été construit entièrement en vue de sa destination dans un magnifique domaine de 10 hectares complètement clos, planté d'arbres séculaires, dominant la vallée de Montmorency et à proximité de la forêt.

MAISON DE SANTÉ DU D^r BLANCHE, 17, rue Berton, Paris (16^e), Tél. 668-99.

Affections mentales et nerveuses.

CHATEAU DE FONTENAY-SOUS-BOIS (Seine), 23, rue Saint-Germain (Maison de Santé Rivet-Brière de Boismont), Tél. 18.

Établissement médical pour le traitement des affections nerveuses, des intoxications et des convalescences (château) et des psychoses (pavillons).

Hydrothérapie, électrothérapie, radiographie.

Parc de 25,000 mètres; altitude 106 mètres. Médecin-directeur: A. G. Dukham; médecin-adjoint: D^r Crété.

Les parents des malades et les visiteurs sont reçus tous les jours de 1 heure à 5 heures.

MAISON DE SANTÉ DE PICPUS, 8 et 10, rue de Picpus, 138, boulevard Diderot, Paris, Tél. 699-89.

Méd.-dir.: D^r Pottier; Méd.-adj.: D^r Salin. Deux établissements distincts: 1^o Établissement spécial (maladies mentales et nerveuses); 2^o Établissement hydrothérapique du Pavillon Charcot (pensionnaires et externes).

Pension et trait. à partir de 10 francs.

SANATORIUM DE PSYCHOTÉRAPIE, Château des Buittes, 12, avenue de Ceinture, à Créteil (Seine).

Direction médicale: D^r Berillon, 4, rue Castellane, Paris. — Tél. 222-01.

Direction administrative: M. Quinque, au Château des Buittes, Créteil. — Tél. 40.

Adultes: Neurosthéniques, psychasthéniques, alcoolisme. Prix, à partir de 300 fr. p. mois.

Enfants: Arrêtés, instables, nerveux. Prix, à partir de 150 fr. par mois.

MAISON DE SANTÉ ET DE CONVALESCENCE DE SAINT-MANDÉ, 15, rue Jeanne-d'Arc, à Saint-Mandé (Seine), Tél. 934-05.

Directeurs: D^r Hécouët et Marfaing.

Affections nerveuses et Morphomanie (aliéniés non admis): Cures de régime, électrothérapie, sévage; — Hydrothérapie, électrothérapie, psychopédie.

Site charmant, à bord du bois de Vincennes, à la porte de Paris. Prix très modérés.

INSTITUT MÉDICO-PÉDAGOGIQUE pour le traitement et l'éducation des ENFANTS ANORMAUX DES DEUX SEXES; 22, rue Saint-Aubin, à Vitry, près Vincennes, Tél. 539-76.

Fondé par Bourneville, en 1892.

Médecin-chef: D^r Paul-Boncour, ancien interne des Hôpitaux de Paris et de l'Asile-Ecole de Bicêtre. Directeur pédagogique: Joseph Boyer, ancien instituteur de l'Asile-Ecole de Bicêtre.

L'Institut médico-pédagogique est destiné à donner l'éducation physique, intellectuelle et morale aux enfants anormaux.

Il reçoit: 1^o les enfants qui ont besoin de méthodes individuelles; 2^o les enfants intelligents mais affectés de tics, vices de la parole, infirmités, déficiences morales; 3^o les enfants à conprohension lente et fatigue rapide; 4^o les enfants instables, arrêtés, fatigués; 5^o à tous les degrés; 5^o les enfants atteints d'affections nerveuses.

Envoi de la Notice illustrée sur demande.

MAISON DE SANTÉ DE SAINT-VINCENT DE PAUL, 138-144, route de Vienne, Lyon.

Maladies mentales et nerveuses (démés). Médecin-directeur: L. Carlier.

Vaste parc; villas, pavillons séparés.

O toi dont l'âme est bucolique,
Après la Victoire, un dieu Pan,
Un Hercule, un Faune dansant,
Garde-toi d'aller plus avant !
La Venus est syphilitique!

Milo n'est pas le nom d'un lieu
Si quelque part sous ce ciel bleu
Et toujours seroit de l'Afrique.
Je tiens d'un savant allemand
Notoire autant que sulfisant,
Que c'est le nom de son amant,
Et que Venus fut impudique.
Milo n'était qu'un garçonnnet.
Garde-toi d'aller plus avant !
La Venus est syphilitique!

Aux pieds de ce marbre orqueilleux
Et desormais calamiteux
Une notice inaperçue
Et que tu n'avais jamais lue
Tout est en plaques, vert ou jaune.
Venus avait perdu le nez,
Trois orverts s'en étaient allés,
Sans doute étant contaminés,
Avec les bras de l'impudique.
La Venus est syphilitique!

La source éclate à tous les yeux!
Le long de ce torse fameux
Une étrange lèvre foisonne
Tout est en plaques, vert ou jaune.
La hideuse pigmentation,
Tant est grande la contagion
A gagné jusqu'à la tunique,
Bourgeons filibles et conspiciens.
Garde-toi d'aller plus avant !
La Venus est syphilitique!

Le souvenir de tant de maux
Lui donne un air mégalomane.
De Milo, qui fut le héros
De cette aventure tragique,
Il ne reste plus de morceaux!
Maintenant, bougeons sympathique,
Que tu viens d'apprendre comment,
Dans la galerie de l'antique
Garde-toi d'aller plus avant !
La Venus est syphilitique!

ENVOI
Monna Lisa la rachimée,
Puisse tu l'as fait vraiment,
Te je donne un digne pendant
Dans la Venus syphilitique!

Dr FRANK DUPRAT,

LE RHODIUM COLLOIDAL ELECTRIQUE

A la séance de l'Académie des Sciences du 27 novembre 1911, M. d'Arsonval a présenté une note fort intéressante de M. André Lancien, du Service de santé de la Marine.

Par des recherches entreprises à l'hôpital de la Pitié, M. Lancien est arrivé en faisant intervenir d'une façon convenable, intensité, voltage et hauteur fréquence, à produire un colloïde de stabilité parfaite, d'une teneur constante, et d'un gros-seur de grains à peu près invariable et extrêmement faible, de l'ordre du µ.

Cette solution colloïdale a été appliquée en thérapeutique sur de très nombreux cas, souvent désespérés, tous infectieux :

pneumonie, typhoïde, fièvre purpurale, paludéenne, etc., toujours en petites injections et avec beaucoup de succès. Jamais il n'y eut aucun accident. Toujours la fièvre est tombée très régulièrement.



Cliché de Marat (rouge) (A. M. Chéol, éditeur, rue des Saussaies, Paris. Prix : 1 fr.)

J.-P. Marat, dessiné par Desrais, gravé par la citoyenne Montaland

STATIONS THERMALES FRANÇAISES

Argelès-Gazost (Hautes-Pyrénées)

Eaux sulfatées sodiques froides. Excitantes et résolutive. **Maladies traitées :** Catarrhes des voies respiratoires. Climat toni-sédatif (mal. nerveuses, troubles de développement, mal. de la nutrition). **Médecins** — Abadie, Bergu-gnot, Frank et Grenier de Cardenal (anc. chef de cliniq. Fac. Médecine), directeurs Institut physiothérapique, Pérus, Trelian.

Bagnères-de-Bigorre (H.-P.)

Altitude : 550 mètres. Trois sortes de sources : sulfatées, calciques, étuves (carractères de station). **Maladies traitées :** Eufroïde (Labassère), ferrugineuses. **Névrothés et neuro-arthritiques** (psychiques, hystériques, migraines, choréiques, névralgiques; sciatique). **Neuro-herpétiques** (dermatoses irritables, prurits éczémaux). **Utrères excitées** (adénomyalgies utéro-ovariennes ou troubles nerveux généraux, dysménorée). Labassère convient aux catarrhes vésicaux, gorge, bronchite. **Médecins** — Bassal, Cazalas, Clavy, Cougombé, Ganay, Larforgue, de Lagarde, de Larbes, Péduérol, Porte, de Villegente.

Bagnoles-de-l'Orne (Orne)

Altitude : 228 mètres. **Sources** — Eaux indifférentes au point de vue chimique; les moins minéralisées de France (0,075 p. litre); température 36°; débit de 200 litres par minute. **Indications** — L'eau de la Grande Source est décongestion-

nante (action vaso-constrictive très marquée) régulatrice de la circulation périphérique; action toni-vasculaire manifeste.

a) **Principales :** 1° **Convalescents de phlébites** (les adresser à Bagnoles quand l'infection locale paraît terminée, la température étant redevenue normale depuis au moins 30 jours). L'œdème se résorbe, la peau s'assouplit, les douleurs s'atténuent, les cordons indurés s'effacent, les raiders articulaires, provoqués par l'immobilisation, se résorbent. Résultats remarquables dans **phlébites purpurales**, phlébites post-typhiques et p. s.-pneumoniques. Résultats encourageants dans phlébites variqueuses. 2° **Variqueux** (diminution des œdèmes, des douleurs; action éyctique sur eczéma variqueux, ulcère).

3° **Hémorrhoidaires** (cessation des hémorragies, de congestion). 4° **Spermatoïdaires :** Certains **prostatiques**, surtout fermes au moment de la ménopause; certaines **utérines**, à matrice molle.

Contre-indications — Phlébites aiguës; catarrhes.

Médecins — L'ensir, J. Jy, Le Muet, Piry, Pouvain, Quizerne.

Divonne (Ain)

Altitude : 510 mètres. Terre classique de l'hydrothérapie. Divonne possède un des établissements d'Europe les mieux appropriés à leur objet. Et en dehors de la manière dont s'y pratique l'hydrothérapie, ce qui caractérise Divonne-les-Bains, c'est cette eau d'une abondance extrême qui coule ici comme un fleuve,

toujours à la même température, 7° et même hiver, comme si la tymphe qui règne en ces lieux ne changeait jamais d'humour (Landonou). — Etablissement et hôtels au milieu d'un immense parc. **Cures d'air, de terroir, de gymnastique suédoise, de régime, d'isolement.**

Névrothés. — Ballet, Ballivet Bonnus, Chabert, Rolland.

Engbien (S.-o.-O.)

Altitude : 44 mètres. **Eaux sulfatées calciques froides.** Enfants scrofuleux (hypertrophie des amygdales, végétations, rhinopharyngite). **Adultes** avec **pharyngites** ou **laryngites granuleuses** (chameux, orateurs), et bronchites chroniques. **Médecins** lymphatiques avec **métrites chroniques, incurables.**

Cure anti-syphilitique intensive. **Médecins** — Beyrand, Delarucit, Heiry, Sauty, Spire, Thibault, Weill.

Les Fumades (Gard)

Station hydrominérale ouverte toute l'année. Deservie par la gare de Saint-Julien-les-Fumades (Autbus à tous les trains. Durée du trajet : 10 minutes). Grand-Hôtel, Hôtel Diane-Hôtel Romain (Electricité, Chauffage central). Postes, Téléphone.

Altitude : 150 mètres. Climat provençal. Eaux sulfuro-calciques et bitumineuses. Ces eaux sont les plus sulfuro-driquétes de France et sont spécialisées en outre par leur forte teneur en bitume. Elles sont souveraines contre les **Affections de**

la peau et des voies respiratoires. L'établissement thermal fonctionne toute l'année.

Médecin — D. Courçoujon.

Vichy

Altitude : 200 mètres. Bicarbonatées sodiques fortes. **Sources** — Jaillissent sur les deux rives de l'Allier, extrêmement nombreuses, formant un vaste bassin : les unes chaudes (**Chomel 2^e, Grande-Grille, Hospital, Lucas**), les autres froides (**Sources, Parc, Laray, Larbaud**) ; la caractéristique de toutes est leur forte teneur en bicarbonates (dont le bicarbonate de soude constitue les 4 cinquièmes), débit considérable (de 50000 à 150000 et 200000 litres pour les principales sources).

Indications.

a) **Principales :** Hépatopathes, surtout lithiasiques, amélioration considérable ou guérison dans toutes les formes (lithiasie larvée, lithiasie confirmée); icteric catarrhal; congestion du foie à la suite de dyscrasie ou de diarrhée de Cochinchine, congestion paludéenne (Grande-Grille).

b) **Diabétiques :** la plupart traitent dans la grande classe des hépatopathes (glycosurie par anhépatie) et voient disparaître polyurie, polydipsie, migraines; le sucre tombe, quelques grammes ou bien est supprimé.

c) **Gastro-pathes :** résultats souvent excellents mais variables, ne dépendent exclusivement ni de l'état chimique de la sécrétion, ni de l'état de la musculature, ni même des symptômes subjectifs. Amélioration surtout chez les dys-

LE DOCTEUR MARAT

par le Dr Ch. Esmonet.

Dans le *Progress médical*, notre collaborateur et l'un de nos collaborateurs du dernier volume du Dr Cabanes, nous lecteurs ont goûté plus d'une fois ces articles ici même. Nous nous faisons un plaisir d'entretenir nos lecteurs de *Marat* inconnu (1).

S'il est vrai que l'on ne parle bien que de ce que l'on aime, le cœur de notre confrère Cabanes levrait être emplis d'un « grande Amour » pour notre auteur, confrère, Marat — et s'il est vrai que le style « est l'homme, ce qui amoral serait justifiée par l'odeur de vertu, de sensibilité exhalée, entre quelques petites dédales de charnier, l'œuvre de l'ami du peuple!

Mais qui donc, à l'exception des politiciens d'un certain ordre et de candidats au cabanon pourrait aimer Marat? Qui donc, à défaut de l'apologie impossible de ses écrits, oserait prendre sa défense, en tenter seulement de provoquer un jugement moins sévère sur le monstre à l'égard de l'humanité? Dans cette étude sur Marat inconnu, Cabanes laisse à dessein de côté tout ce qui touche à la vie politique du tribun, il a voulu étudier l'homme privé, le médecin. Un seul sentiment se dégage de son travail : l'impartialité. Et cependant...

Quand, à la faveur d'une présentation oratoire, il se défend des début de voir lui imposer aucune conclusion, ne s'agit-il point qu'il nous fera parcourir avec lui, pas à pas, tout le chemin qu'il a déjà parcouru, dont il connaît le terme? (Quand

(1) *Marat inconnu*, par le Dr Cabanes, — A. M. Chéol, éditeur, rue des Saussaies, Paris. Prix : 1 fr. (V. liste de nos primes)

peptiques hépatiques, dyspeptiques cathartiques (gouttes), obésité, etc. — **Contre-indications** — Agrieur, éruption presque immédiate chez hyperpeptiques, amélioration plus lente chez hyperpeptiques.

g. Arthritiques, obèses, neurasthéniques, goutteux.

Contre-indications — Peu nombreux; a) **asthéniques** surtout surveiller la cure chez hyperpeptiques (astoriques et astorico-neurasthéniques) — **Agrieur** — Agrieur, éruption presque immédiate chez hyperpeptiques, amélioration plus lente chez hyperpeptiques. g. **Arthritiques, obèses, neurasthéniques, goutteux.**

Contre-indications — Peu nombreux; a) **asthéniques** surtout surveiller la cure chez hyperpeptiques (astoriques et astorico-neurasthéniques) — **Agrieur** — Agrieur, éruption presque immédiate chez hyperpeptiques, amélioration plus lente chez hyperpeptiques. g. **Arthritiques, obèses, neurasthéniques, goutteux.**

Spécialistes : Blancher, Paris; Cabanes, Nièvre; Fancher, Nièvre; Gorge, orléans; Bruner, Saône; Bouche et Denis; Maire, charente; Rajat, peau et voies urinaires.

ous commençons à sentir vers quoi il nous engage, il est trop tard pour reculer. Nous sommes aux temps où l'on n'a plus

Marat lui-même, il nous fait accorder les circonstances atténuées ! Jamais, pour un tel client, avocat d'obtenir plus beau résultat !

Il y a deux Marats, disait Paul Lacroix, le Marat que tout le monde sait... et l'autre Marat, dont personne ne soupçonne l'existence, celui qui fut l'élève et l'admirateur de Rousseau, l'ami de la nature, le savant auteur de plusieurs découvertes dignes de Newton dans la chimie et dans la physique, l'écrivain énergique, coloré, qui a fait un livre de philosophie digne de celui de Genève... celui-là n'a écrit que des ouvrages scientifiques, philosophiques et littéraires ; il était médecin des gardes du corps du comte d'Artois ; il mourut ou plutôt il disparut à la fin de l'année 1793 pour faire place à son homonyme.

Eh bien ! non, il n'y a pas eu deux Marat. Il n'y a pas un abîme entre ces deux hommes comme le croyait le bibliophile Jacob. Le médecin et le psychologue savent en reconstituer l'unité. Dans le physicien habile, dans l'expérimentateur délié, l'écrivain libéral tour d'Europe et d'Angleterre, dans le médecin

bien en cour des gardes du corps d'Artois, dans le polémiste passionné, s'agit et agit déjà l'esprit de monde, pourvoyeur des charrettes à Sanson et des plaisirs des tricoteurs. Dans l'élegant docteur, sauveur, amant de Mme de Laubespin — dans le presque petit-maître à bonnet d'étoffe — dans les fortunes, bouillonnent déjà la vanité morbide, la sensibilité exaltée, la médianité, la soif de vengeance — non, de châtiement — qui dévore l'âme de l'écœumateux dégoûtant et couvert de haillons — comme le prurit dévore son corps, prurit plus terrible que de chatouiller ses pies ennemis, et qui ne lui laisse le repos ni des jours ni des nuits et ne cède que dans la baignoire ou Charles bonnavy l'égorge.

On a dit de la Révolution qu'elle est un



Charlotte Corday (d'après une peinture de David)



Charlotte Corday (Musée de Versailles)

dit de refus de savoir, où, quand on sait, il faut juger — juger sur pièces, en dehors des parti pris et des passions — juger par nous-mêmes, contre nous-mêmes. C'est ici le cas. Oui, à Marat, à

le bibliophile Jacob. Le médecin et le psychologue savent en reconstituer l'unité. Dans le physicien habile, dans l'expérimentateur délié, l'écrivain libéral tour d'Europe et d'Angleterre, dans le médecin

bloc et qu'elle ne se détermine pas. On en pourrait dire autant de Marat. Par là, le livre de Cabanes se refuse à une analyse en règle. Il la faudrait com-

STATIONS CLIMATIQUES DE FRANCE

ARCACHON (Gironde)

Au bord d'une immense baie protégée, sur dunes de sable, couvertes de sapins, entretient l'air est pur, tenant en suspension des principes balsamiques. C'est ce qui constitue la supériorité d'Arcachon, c'est d'être à la fois une station d'hiver et une station marine...

Climat. — Très doux ; très égal. L'été et hygiénique est moyen. Les vents soufflent presque toujours de mer ; ils sont chauds, peu violents. Action. — La cure est sédative par ses éléments forestiers et partie de ses éléments marins, tonique par ces derniers seuls.

Indications. — 1° En tant que station de mer marine : scrofule, tuberculose pulmonaire, ganglionnaire, péritonéale, rachitisme. 2° En tant que station de cure forestière : pléthore de cure mixte : débilités (anémiques, chloro-anémiques, convalescents de longues et graves maladies, etc.), névroses bénignes, surmenés (plaisirs ou affaires), tuberculose et conduits à la tuberculose. 3° Mais l'indication fondamentale d'Arcachon, se réfère à la tuberculose pulmonaire : tuberculose chronique à tous ses stades même fibreuse ; tuberculose à forme rhombique ; la phthisis casieuse en période de rétrograde. La phthisis scrofuleuse est particulièrement tributaire d'une cure marine intensive. Se trouvera également à souhait la clientèle des tuberculeux arthritiques, diabétiques, faciles aux congestions. Contre-indications. — Tuberculose pulmonaire aiguë, pneumonie casieuse en activité, tuberculose torpide des lymphatiques. Médecins. — Aubert, Boanal, Bourdier,

Cazaban, Chauveau, Detchamp, Dhourdin, Festal, Harnieu, Lalesque, Paillé, Rouffignac, Tescu.

ARGELES (Hautes-Pyrénées)

Altitude moyenne (450 mètres) : dans une vallée très vaste où les nerveux peuvent ignorer cette sensation d'angoisse si fréquente en montagne. Sol très perméable.

Climat. — Semblable à celui de Pau, mais plus frais en été. « On a dit souvent qu'il fait très chaud à Argeles l'été. C'est là une erreur. Assurément, en juillet et août, le thermomètre monte assez, haut pendant quelques heures. Mais, le soir et le matin, l'atmosphère est délicieuse et fraîche » (Fraikin et Grenier de Cardenal).

Action. — Nettement non-sédative.

Indications. — 1° Nerveux, hystérie, épilepsie, maladie des tics, neurasthénie, ataxie, bémiplegie, paralysie, etc. ; intoxications par alcool, morphine, plomb, etc. (l'action de la nature est d'ailleurs secondée par un Institut de Physiothérapie). 2° Maladies générales de la nutrition. 3° Troubles de développement chez les enfants et les adolescents. Institut de Physiothérapie. — Directeurs : Drs Fraikin et Grenier de Cardenal, ex-ecfés de clinique de la Faculté de Bordeaux. Utilise tous les agents physiques (électrothérapie, hydrothérapie, mésothérapie, etc.) Maladies nerveuses et digestives ; nutrition générale ; maladies oribopédiques ; troubles de développement (scoliose). Maison de Santé (régimes, psychobiotique). Médecins. — Abadie, Berguignat, Fraikin, Grenier de Cardenal, Pérus, Trelatin.

CANNES (Alpes-Maritimes)

Cannes s'offre-avec une climate climatologique très étendue, grâce à la surface de son territoire médical. Car « les deux golfes de la Napoule et du golfe Juan constituent en réalité un seul golfe immense, s'enfonçant dans les terres ».

Sur l'arrière se disposent : Cannes, Le Cannet, Vallauris, Juan-les-Pins, Antibes, Théoule, Mandelieu-la-Napoule. Climat. — Il ne gèle presque jamais. Le climat est relativement humide (sol imperméable). La brise marine est assez régulière ; le mistral souffle parfois en février et en mars. Elle n'offre pas moins des ressources climatologiques très précieuses.

Indications. — La zone marine a un climat excitant, tonique, stimulant (rachi-tiques, lymphatiques, convalescents, tuberculeux lymphatiques, non-asthéniques, anémisés). La zone de l'intérieur (Le Cannet) a un climat doux, calmant (affections respiratoires chroniques, catarrhes, la plupart des cas de tuberculose pulmonaire et en particulier certaines phthisis irritables).

Contre-indications. — Tuberculose aiguë, névroses excitées, asthme essentiel. Médecins. — Abadie, Ardisson, Baradat, Batersby, Bayle, Bernard-Dubre, Bernard (Marin), Biennaffi, Blanc (do, rue d'Antibes), Boffart, Boncompagni, Bonnetou, Bourcart, Bright (Georges), Carr, Castelbou, Chirasse, Christine, Choquet, Cochot, Comoy, Courchet, Danillon, Doury, Dupaigne, Duponnois, Ehrmann, Escaracq, Fauré, Fournier (43, rue d'Antibes), Gallippe (71, rue d'Antibes), Gimbert (Anc. Int. Hôp. Paris), Ginier, Girard (L.), Guilloz, Guier, Guizot, Hache (Maurice), Hugues-Angouret, Hugues-Antoine, Jossierand, Jouffray, Kent-Guzet, Lais-

rac, Laffière, Lalou, Lauren, Lhuillier, Levy, Macdonald, Mantoux, Marshall Mary, M^r, Mathieu, Oudaile, Pascal, Pascault, Picard, Pouzet, Revillon, Roux, Roux, Sanders, Sassani, Sauvage, Seytre, Thibonneau, Thomas, Triaire, Vaadremer, Veragut, Verdalle (H.), Vernet, Westernan.

LES FUMADES (Gard)

Les Fumades se trouvent à une altitude moyenne de 150 mètres dans une vallée abritée du mistral par une colline dénommée « Côte Chaude ». C'est le climat provençal avec tous ses avantages (température moyenne de l'hiver : 10°7) sans en avoir les inconvénients dont le principal est le vent du Nord (mistral). Les montagnes sont couvertes de plantes odoriférantes : lavande, thym, sarriette, etc. L'air y est pur et sec, le panorama est superbe, les hautes montagnes des Cévennes se profilent à l'horizon et comme disait une des célébrités du corps médical anglais, client assidu de la station : C'est l'Ecosse, avec le Climat de Provence.

Indications. — Le climat est souverain pour la guérison des : 1° Troubles nerveux. — Nervosisme, neurasthénie, troubles hystériques et intoxications (particulièrement les intoxications produites par le tabac, l'alcool et la morphine). 2° Maladies générales de la nutrition. — Troubles du développement chez les enfants et les adolescents, anémie, chlorose. 3° Cure d'air. — Station de convalescence parfaite pour les personnes fatiguées par suite d'opérations, de blessures, ou séjour aux colonies. Médecins. — D Courroyou.

plète pour qu'elle fût fidèle, et cela nous entraînerait au-delà des bornes de ce bulletin. Chacun des chapitres de Marat inconnu n'est complet que par l'appoint des autres. Mais quand ce Marat inconnu nous est bien connu, comme homme privé, comme médecin, comme savant, alors il se trouve qu'on ne s'étonne pour ainsi dire plus de ce que fut l'homme politique. Il semble qu'il ne reste plus de besogne que pour l'archiviste, plus qu'à colliger des dates, des faits, tant nous connaissons les ressorts de l'homme, tant nous devinons ses pensées et prévoyons ses actes, jusqu'aux plus monstrueux.

Bornons-nous donc à rappeler quelques détails sur Marat médecin, et non pas médecin sans clients, ou médecin des palefreniers du comte d'Artois, ou même vétérinaire, comme l'ont prétendu ou cru quelques biographes malveillants, mais médecin des gentilshommes de la garde, en bonne posture près des belles dames de la Cour.

Comment cette vogue lui était-elle venue? Marat avait beaucoup voyagé hors France, laissant partout, à défaut de la réputation d'un homme facile à vivre, celle d'un médecin et d'un savant parfaitement instruit et honnête. Il écrivait, en 1790, sans que nul ait jamais révoqué son témoignage :

Depuis l'âge de seize ans, je suis maître absolu de ma conduite. J'ai vécu deux années à Bordeaux, dix à Londres, une à Dublin, une à La Haye, à Utrecht, à Amsterdam, dix-neuf à Paris. J'ai parcouru la moitié de l'Europe. Qu'on consulte les registres de police de ces divers pays, je défie qu'on y trouve mon nom pour un seul fait illicite! Qu'on sille aux informations, je défie que personne sous le ciel puisse me reprocher une action déshonorable.

Il publia en Angleterre *Essays on the human soul*, puis *Philosophical essay on the man*, puis un pamphlet politique: *The chains of the slavery*. Il se fit recevoir franc-maçon à Londres en 1771 — l'histoire ne nous dit pas si ce fut à la loge qu'il-lustra Cagliostro. Il reçut le grade honorifique de docteur en médecine des Universités Saint-André, d'Écosse, et peut-être de diverses autres. En 1775, il fait paraître son *Essay on the griefs* (en 1775,



Cliche de Marat (après A. Michel, 601)
Assassinat de Marat, d'après une gravure anglaise

LE SOU MÉDICAL

Ligne de protection et de défense professionnelle

Nous croyons devoir attirer l'attention des lecteurs d'*Æsculape*, à l'heure où de toutes parts le corps médical est en butte aux poursuites, fisques professionnelles, revendications arbitraires de toutes sortes, sur le *Sou Médical*. Tout médecin doit en faire partie.

Le *Sou Médical*, ligne de protection et de défense professionnelle fondée en 1897, est

destiné à couvrir ses adhérents contre tous les risques professionnels et prend en outre la part la plus active à la défense générale des intérêts médicaux, se proposant de traduire par des actes les prédictions d'un *Concours Médical*.

Pour la protection individuelle de ses membres, il est intervenu dans plus de 10.000 affaires: procès devant toutes les juridictions (y compris la Cour de Cassation, le Conseil d'Etat et le Tribunal des Conflits), litiges, revendications, arbitrages, consultations, etc. Pour les luttes d'intérêt général, il marche d'accord avec le *Concours*,

l'Union des Syndicats, l'Association Générale des Médecins de France, etc.

Récemment, il a été créé une caisse de garantie destinée à garantir ses membres en outre des frais du procès jusqu'à concurrence de 2.000 francs contre les dommages-intérêts qui pourraient leur être intentés en raison des faits cliniques et thérapeutiques accomplis dans l'exercice de leur profession, et dès maintenant, cette caisse est dotée de ressources suffisantes pour lui permettre d'envisager tous les aléas.

Faut-il ajouter que tous les avis possibles sont donnés, toutes les démarches sont

militaire), où il se flatte de guérir les vécus chroniques par l'emploi de bougies de sa composition. C'est vers ce temps qu'il se lie avec Angela Kauffmann, née comme Marat en Suisse, parente et musicienne de grand talent, et qui se marie malheureux avec un trapisteux, un avoué turbe de bas étage, dit comte de Horn, avoué réduite au désespoir.

Il avait utilisé avec grand succès ses connaissances en physique dans le traitement de certaines affections des yeux; c'est à ce propos qu'il paraître en anglais, puis en français, un traité sur la presbytie accidentelle et que, comme électrothérapeute, il préconisa l'usage des étincelles électriques.

En 1777, il rentre en France. Une cure heureuse effectuée presque dès son arrivée sur la marquise de Laubespine, déclara phthisique et condamné par les médecins les plus considérés de la Cour, lui valut la vogue du public, l'amour de la marquise, la confiance du mari, et une place de médecin aux gardes de M. le comte d'Artois.

« L'eu factice antipulmonique de M. Marat » dont il gardait jalousement le secret, semblait être, d'après l'analyse qu'en fit à l'époque un certain abbé Teissier, « non pas de l'eau d'alu pure, mais de l'eau de chaux préalablement filtrée par une petite quantité d'alcali fixe ». Qu'on soit, en soit, son nirrique remède lui avait valu une maîtresse charmante, jeune, belle, riche d'une parfaite distinction L'amour, l'honneur, le profit! Tout s'en alla comme il était venu!

Ce ne fut pas sans que Marat en tirât quelques profits matériels, car il paraît avoir porté ses consultations à un prix qui pour l'époque pouvait passer pour fort élevé: 24 livres. Par contre, il examinait soigneusement ses malades, et telle de ses consultations écrites qui sont parvenues jusqu'à nous sont appuyées d'un questionnaire témoignant son souci d'une investigation vraie et minutieuse.

La vogue passa vite. Tant par ses polémiques de physicien, d'électrothérapeute, que par ses procédés de discourtoisie professionnelle, Marat savait transformer en ennemis les plus indifférents

faites en vue de rendre des services utiles professionnels?

Pour être membre du *Sou Médical*, il faut être membre d'un Syndicat ou d'une Association Médicale ou bien être présent par deux confrères déjà membres du *Sou Médical*.

La cotisation annuelle est de 20 francs comprise la participation à la caisse de garantie.

Les membres ne sont admis qu'après envoi de leur adhésion et paiement de la cotisation. Envoyer adhésions et demandes de renseignements au *Concours Médical*, 132, faubourg Saint-Denis, Paris.

AFFECTIONS DU FOIE, CONSTIPATIONS OPINIÂTRES, EMBARRAS GASTRIQUE, PLETHORE

Véritables

Tablettes Carlsbad

A BASE DE SELS NATURELS DE CARLSBAD

Remède unique, Spécifique idéal de la Constipation ne produisant jamais l'accoutumance et convenant à tous les âges

Mode
d'emploi

Dose Laxative. — 1 à 2 Tablettes à n'importe quel moment de la journée.
Dose Purgative. — 2 à 3 Tablettes le matin à jeun avec un bol de thé.
Pour les Enfants, la 1/2 dose.

La Boîte
1 fr. 60

N.-B. — Bien croquer
la Tablette

Laboratoire de Pharmacie CH. FUCHS, 63, Rue Darnémont, PARIS

Lauréat Ancien Interne des Hôpitaux et Membre de la Société Chimique

Dépôtaires en Gros: PIOT et C^o, 117, Rue Vieille-du-Temple, PARIS

royait en butte à la jalousie de ses confrères, médecins, pharmaciens, littérateurs, encyclopédistes et autres reprochaient à leur persécution. Le persécuté venait logiquement le temps venu où il ne lui restait pas de ses parents et de sa fortune. On relâchait les torts qu'il avait faits à lui-même. Le sentiment de ce qu'il devait à ses concitoyens, à l'humanité opprimée par la patrie en péril, lui permettait de faire l'ami du bourgeois et du justicier, du l'épaveur et du maître de ses concitoyens.

The *Revue* Charlotte la Corday, *Journal of the Revolutions of France*, July 1793, for having put to death herself a *Voltaire* and *Mary the Queen* MARAT, which killed her on account of a *Liberty* which killed *Heroin*, had been *disfranchised* by *the Convention*. *After the* *Execution* with which she finished her days, she showed *delusion*, which she could not be *reborn*. *Voltaire* struck his *world* with *her* *iron* *pen* *to* *write* *the* *History* *of* *the* *Republic*.



Charlotte Corday devant ses juges, fantaisie satirique de Gillray; collection Otto Froindrich

Rousseau épousa bel et bien en 1768. En voulez-vous la preuve absolue? Le 14 août 1788, Je-n-Jacques écrit à M. Laillans : « J'ai cru ne rien risquer de rendre indissoluble un attachement de vingt-cinq ans dans laquelle nous vivions depuis treize ans n'ont changé de nature par la *maxi conjugal* 196, elle est, et sera jusqu'à la mort, ma femme par la force de nos liens, et ma sœur par son pureté. »
 C'est honnête et saint engagement a été contracté dans toute la simplicité, mais sans dans toute la vérité de la nature en présence de deux hommes de mérite et d'honneur, officiers d'artillerie, et l'un fils d'un de mes anciens amis du bon temps, c'est-à-dire, avant que l'époux encore vécu dans le monde et l'autre, maire de cette ville et procureur parent du premier. Durant cet acte si court et si simple, j'ai vu fondre en larmes ces deux si gros hommes, et je ne suis vous dire combien cette amorce qui bômé de leurs coeurs m'a attaché à l'un et à l'autre... »
 A partir de cette époque, du reste, Rousseau dans toutes ses lettres l'appelle « ma femme ».

(Cliché de Henri Marteau (G. Millet), orn.)

PROPOS DE L'UNION DE J.-J. ROUSSEAU ET DE THÉRÈSE LEVASSEUR

Notre recueils du D' Laboune la lettre suivante:

Monsieur et honoré Directeur,
 J'ai écrit dans le supplément de novembre 1911: « Rousseau fit de Thérèse un mariage malheureux, après sa compagne, mais ne l'épousa jamais » en justes

39^e année Le numéro: 20 centimes

LE Progrès Médical

COMITÉ DE RÉDACTION:
 Bourgeois, Otho-Rhino-Laryngologiste des Hôpitaux. —
 Chiffolain, Chirurgien des Hôpitaux. — Clerc, Médecin.
 Hôpitaux. — Jeannin, Prof. agrégé, accoucheur des Hôpitaux.
 Lémont, Prof. agrégé, Chirurgien des Hôpitaux. —
 Loeper, Prof. agrégé, Médecin des Hôpitaux. — Oppen-
 heim, Médecin de la Maison d'aliénés de Nanterre.
 Paut-Boncour (G.), Médecin de l'Hôtel-Dieu-Médecin-général.
 Schleich, Oculiste, Ophtalmologiste des Hôpitaux. — Ramon-
 (F.), Médecin (Hôpitaux).

ADMINISTRATION: A. FAZE
 Ancien Interne des Hôpitaux
 Secrétaire de la Rédaction
 Rédaction: Secrétaire général:
 Ch. Emmeret
 Ancien Interne des Hôpitaux
 Secrétaire de la Rédaction
 A. FAZE
 Ancien Interne des Hôpitaux
 Abonnements: France 10 fr. —
 Etr. 12 fr. Etablissements 15 fr.
 41, Rue des Ecoles, PARIS (6^e). — Téléph. 830-03

« Sous un format grand in-8° minime de 24 ou 28 pages, le Progrès Médical publie chaque semaine 1 ou deux articles ou un revue générale. Une clinique médicale ou chirurgicale ou de médecine pratique. Un bulletin d'actualité des Académies. Une consultation médicale avec réponses. Les comptes rendus des Sociétés savantes. Les actes de la Faculté; Vania; Nouvelles, etc., etc.

- Principaux Collaborateurs et Correspondants:
 MM. Prof. Aron-Delteil — Prof. Bodin. — Bord (B.). —
 Brail. — Prof. Cade. — Prof. Carles. — Prof. Chéreau.
 Prof. Cochard. — Prof. Dalou. — Decroix (L.). — Prof.
 Deterne. — Prof. Déléage. — Prof. Fèvre. — Fillaux. —
 Prof. Fontomayrou. — Friedel. — Garnier (Marcel). — L. Giroux.
 — Prof. Goussier. — Prof. Hecht. — Prof. Jehanin.
 Job. — Jousé. — Prof. Laboune. — Prof. Lazard. —
 — Prof. Legendre. — Prof. Lignier. — Prof. J. —
 — Prof. Lumbard (Robert). — Prof. Louche. — Mignard.
 — Prof. Moreau, membre de l'Académie de Médecine.
 — Prof. Morel. — Prof. Mouton. — Prof. Morichewy.
 R. Marcel Petit, avocat. — M^{rs} Phalib. — Prof. Ray-
 mond (Paul). — Prof. Reynolds. — Ribierre. — Rioux.
 — H. de Rochefort. — Prof. Souvaine. — Prof. Schneider-
 — Prof. Sorel. — Prof. Tautou. — Prof. Schneider-

39^e ANNÉE 1911-1912

MEDICUS

Guide-Annuaire des Étudiants et des Praticiens

MÉDECINE, CHIRURGIE
 ODONTOLOGIE, PHARMACIE
 Le France, l'étranger, le plus complet, le plus utile
 Paris, Algérie et Tunisie, D. Fr. Roumager et Colonies, plus d'un
 poli-point de 7 kilos en plus
 Rédaction et Administration: AIME ROUAUD
 41, Rue des Ecoles, PARIS (6^e). Téléphone 830-03

Médecine est devenu un important volume grand in-8° de 240 pages dans la présente sur la table de médecine, de l'étudiant et même dans la bibliographie de tous les indispensables. Dans notre époque, où la science médicale est devenue si vaste, il est impossible à tout praticien de l'embrasser autrement que dans son ensemble, il est donc indispensable de lui donner, aussi bien qu'à l'étudiant, un résumé de renseignements professionnels, exacts, méthodiquement classés et d'une consultation facile et simple. *Medicus* remplit ce rôle d'une façon parfaite.

Il est divisé en six parties: 1^o Les décrets, règlements universitaires, Facultés de Médecine de Paris, Ecole de Pharmacie, Ecoles dentaires, Concours, Externat, Internat, Adjoints, Franchises, Aspirations, Médecine militaire, navale, coloniale, Hôpitaux et Hospices, Emballages et Anst. d'aliénés, Sociétés savantes, Associations d'étudiants.

2^o Facultés et Ecoles de Province et des Colonies.
 3^o Facultés et Ecoles de l'étranger.
 4^o Décisions de droit et de jurisprudence médicale le plus complet en la matière.

5^o Sa partie centrale tous les lois, décrets, arrêtés et renseignements d'ordre professionnel indispensables au médecin et au pharmacien.

6^o Assurances des docteurs en médecine, stomatologistes, officiers de santé, chirurgiens-dentistes, dentistes et pharmaciens.
 M. le Dr. Y. Roumager, de l'Académie de Médecine, tenu à sa main la qualité de *Medicus*, dans l'édition 1910-1911:
 « Il n'a pas de prix de vente de *Medicus* de 4 de la vente individuelle » et de sa part médical » qui lui ont si justement octroyé la majorité des journaux français et étrangers ».

22^e ANNÉE REVUE INTERNATIONALE

de Médecine et de Chirurgie

Paraissant le 10 et le 25 de chaque mois

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE MM.
 Boizot, Médecin de l'Ac. de Médecine de l'Hôpital
 Saint-Louis. — Ezvy, Chirurgien de l'Hôpital Beau-
 — Chauftand, Memb. de l'Ac. de Méd., Prof. agrégé, Médecin
 de l'Hôpital Cochin. — J. Courvoisier, Memb. de l'Ac. de
 — Médecin des Hôpitaux de Lyon. — René Cluchet, Prof. agrégé à la Faculté, Médecin des Hôpitaux de Bordeaux. —
 Fabre, Accoucheur des Hôpitaux, Prof. de Clin. obst. à la
 — Faur, de Médecine de Lyon. — Goussier, Prof. agrégé à la Faculté, Médecin de l'Hôpital Saint-Louis. — Goussier, Prof. agrégé à la Faculté, Médecin de l'Hôpital Beau-
 — Guyot, Prof. agrégé à la Faculté, Médecin de l'Hôpital Beau-
 — Laignel, Chirurgien des Hôpitaux de Bordeaux. — Laignel,
 Prof. à la Faculté, Memb. de l'Ac. de Méd. — Jaboulay, Prof. à la Faculté, Chirurgien des Hôpitaux de Lyon. — Lénat,
 Prof. à la Faculté de Médecine, Médecin des Hôpitaux de Bordeaux. — Lavirotte, Prof. agrégé, Médecin de l'Hôpital Lariboisière. — Legendre, Prof. agrégé, Chirurgien de l'Hôpital Lariboisière. — Villermet, Chirurgien de l'Hôpital Beau-
 — Waltherr, Prof. agrégé, Chirurgien de l'Hôpital de la Pitié.

RÉDACTION, ADMINISTRATION ET PUBLICITÉ:
 41, Rue des Ecoles, PARIS (6^e). Téléphone 830-03
 RÉDACTEUR EN CHEF: R. MILLON
 Secrétaires de la Rédaction: Ch. Emmeret & R. Jongis
 France et Colonies. 10 fr. — Etablissements. 15 fr.
 Etranger. 12 fr. — 6 fr.
 Prix du numéro: 40 centimes

La *Revue Internationale de Médecine et de Chirurgie* paraît le 10 et le 25 de chaque mois sur 28 ou 30 pages grand format. Elle publie des articles originaux de chirurgie et de médecine, des chirurgiens, des médecins, des pharmaciens, des dentistes, des vétérinaires. Les principaux travaux publiés en France et à l'étranger. Les analyses des revues de médecine et de chirurgie. Les analyses des revues de médecine et de chirurgie. Les analyses des revues de médecine et de chirurgie. Les analyses des revues de médecine et de chirurgie. Les analyses des revues de médecine et de chirurgie.

ABONNEMENTS AU PROGRÈS MÉDICAL, À LA REVUE INTERNATIONALE DE MÉDECINE ET DE CHIRURGIE ET MEDICUS 1911-1912 pour le PRIX GLOBAL de 15 fr.

« La Protection que je dois à ma femme... » (Lettre à M. de Gergès).

« Depuis quelque temps une fluxion assez douloureuse m'empêche absolument de sortir. Ma femme en a eu dans le même temps une toute semblable et nous nous sommes guéris mutuellement. » (Lettre à M. de Saint-Germain, le 17 août 1770).

Nous avons publié d'autant plus volontiers cette note rectificative de D^r Henry Labonne que nous le savions parfaitement autorisé en pareille matière. Il est, en effet, l'auteur d'un ouvrage fort curieux, le *Fils de Rousseau*, paru à La Poitogne, 32, rue de Libéval.

Le fils de Rousseau, dont parle le D^r Labonne, mourut instituteur dans l'Orléans à l'âge de 84 ans. La sage-femme l'avait *marqué* aux Enfants-Trouvés et confié à un instituteur des environs de Senlis, Sainte-Beuve en avait déjà parlé.

DELICATESSE DE POÈTE ?

Nous empruntons à la *Plume*, ressuscitée pour la joie de ses lecteurs d'antan, les lignes suivantes, particulièrement d'actualité à Theure où la firme Rostand, de nouveau, emplit les quotidiens de ses communications.

« Sous un portrait le représentant avantageusement, le jeune précieux Maurice Rostand a publié dernièrement dans un magazine auquel nous ne voulons pas faire de réclame, une jolie petite satelle dont la déplorable facture ne le cède en rien à... l'inspiration, s'il est toutefois possible d'employer un si joli mot pour une si triste chose... Oyez plutôt :

O ces joies ou nos années tant !
Ces soirs de détresse et de braise !
Et ma bouche de dix-sept ans.

Marie-Thérèse.



Clicité de Marie-Anne de Mores, (A. Mielin, éd.).

Maral assassiné (d'après un tableau de David, du Musée Carnavalet).

« [étais] tu, ni entre vos bras
Comme un enfant pleuré de folie !
Voyez-vous ! Il ne se peut pas
Qu'il roue l'oubli. »

« Vos yeux deigts, vos doigts enervés
Comme d'étranges doigts de mère.
Alliant de nos sangs boucées
À ses papillères. »

« Contre vous parfois fatigué
Le dommi dans le lit sous-Seize.
Vos grands yeux n'étaient jamais gais,
Marie-Thérèse. »

« Lorsque de saintiens traversés
Lorsque que vous caressaient non visage.
Est-ce à vos fils que vous parlez,
Qui ont mon œil ? »

« De grands fils qui vivent lâches
Dans une belle école anglaise !
Vous pensez à eux, n'est-ce pas,
Marie-Thérèse ? »

« Nest-ce pas à vous donner la nausée,
jamais mon fils à dix-huit ans se permetta
après avoir joué des yeux d'une femme, de com-
mettre semblable ignominie contre la femme,
la poésie, je lui administrerais, dans le mê-
me magazine, une de ces corrections publiques
et lui ôterait pour toujours l'envie de recidiver. »

« Et dom nous étions fort que M^{lle}
M^{lle} Edmond Rostand — pôtes quasiment natu-
raux, ôta mon concierge qui à des lettres
n'était point cru devoir lessiver ce torchon sale,
famille. »

« Car de deux choses l'une : ou le petit laur,
n'a jamais possédé plus de *Marie-Thérèse* que
talent, et alors il est coupable de poser devant
foole en séducteur de méers de famille pour
d'ailleurs vers, ou c'est vrai, et alors c'est rap-
grant. »

« Pauvre Marie-Thérèse, mère de grands garçons
dans une école anglaise, qui dans les soirées
braise (?) le tenait nu dans un lit Louis-Sei-
Pauvre Marie-Thérèse !

« Ah ! il est joli... dauphin ! »

DICTIONNAIRE-FORMULAIRE DES PRINCIPALES SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES

Anoloid — Combinaison synthétique, dans une glycérine apocryphe, de triméthylane et d'un dérivé de la série allylique. Solution commerciale au centième *Antiseptique*, 1 cuillerée dans un litre d'eau pour un usage courant.

Bromures Mure. — Plusieurs sels sur une base de bromure et d'acétate d'atropine : 1^{er} *Sirof Henry Mure au bromure de potassium*; 2^e au bromure de sodium; 3^e au bromure de strontium; 4^e polybromure (sodium, potassium ammoniac). 2 grammes de sel par cuillerée à soupe.

Epilepsie, Hystérie, Névroses. — A. Gauguier, Point-Saint-Espirit (Gard).

Cholécystokinase. — Extrait spécial de fiel de veau, renfermant tous les principes actifs de la bile associée à la Kinase.

Entérocolite mucoembranaire, constipation, insuffisances biliaire et pancréatique. Dragées ovales kéraminées — 6 à 12 par jour prises en 3 doses égales (au déjeuner, au dîner et le soir en se couchant). Laboratoire Duré et Rabry, Marly-le-Roi (Seine-et-Oise).

Coaltar saponné Le Beuf. — Emulsion de coaltar au goudron. Antiseptique puissant, et moulinement irritant, cicatrisant des plaies, admis dans les hôpitaux de Paris. Angines couenneuses, anthrax, gangrènes, herpès, lencoréées, pityriasis, otites infectieuses, suppurations, etc. (Le médecin l'emploie ici plus ou moins dilué suivant les besoins.)

Hygiène de la toilette: bouche, genèves, cheveux, ubolons journaliers (à 3 cuillerées à soupe pour un lit d'eau). *Préparé*: 35, rue Réaumur.

Dépilatoire Hospitalier. — Dépilatoire scientifique, indolent

(ne contient ni chaux vive, ni acide, ni acétate de thallium). *Disout le poil comme l'eau dissout le sucre*.

Ni douleur, ni rougeur, ni irritation, ni desquamation de visage ou de la racine, en trois minutes. *Indications*: 1^{er} *Chirurgicales* (remplace le rasoir); 2^{es} *Médicales* (pour désigner les virus de la racine, en trois minutes). *Indications*: 1^{er} *Chirurgicales* (remplace le rasoir); 2^{es} *Médicales* (pour désigner les virus de la racine, en trois minutes). *Indications*: 1^{er} *Chirurgicales* (remplace le rasoir); 2^{es} *Médicales* (pour désigner les virus de la racine, en trois minutes). *Indications*: 1^{er} *Chirurgicales* (remplace le rasoir); 2^{es} *Médicales* (pour désigner les virus de la racine, en trois minutes).

Pharmacie Chateaufort, anc. int. des hôp. de Paris, 8, rue de Constantinople, Paris.

Dragées Gélinales. — Bromure de N. atropine, picrorhizine. *Hystérie, épilepsie, chorée, accidents nerveux, de menstruation*. 2-3 p. jour, aux repas.

Germano-Karabon ou Fluoro-Formisabilis. C'est merveilleux spécifique de la *Coqueluche* et de la *Toux nerveuse* envaince irrévocablement une coqueluche dans les quinze jours. Très agréable au goût. Non toxique.

Heatine. — Benzouloxy-paraldehyde. *Tuberculose, arthrite, arthralgie de sonde. Traitement de la Syphilis*.

Pilules (0.10 d'hectine par pilule) à 1 à 3 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.

Gouttes (50 gouttes = 0.05 d'hectine) 20 à 30 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.

Ampoules A (0.20 d'hectine par ampoule): injecter une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours (indolent).

Laboratoire de l'Heatine, 12, rue du Chemin-Vert, à Villeneuve-la-Garenne (Seine).

Hémolyse D^r Roussel. — Serum Emolpoteptique trans (du cheval), en comprimés et en ampoules.

Anémies, hémorragies, convalescences tuberculeuses, complications chirurgicales du sérum frais (pansements, gynécologie...)

Comprimés: 4 à 8 par jour. Ampoules: 1 ampoule de 10 c.c. (adultes) ou de 5 c.c. (enfants), tous les jours, par voie buccale ou rectale.

En ingestion (comprimés ou ampoules), le matin à jeun ou une heure avant les repas.

La boîte de 45 comprimés ou de 6 ampoules: 3 fr. 50. *Preud'homme, pharm.*, 15, rue Gaillon, Paris. 316-22.

Huile rose stérilisée et indolorisée Vigier. — 40 cc. i.t.g. pour 100 cc. (Codex 1908). *Pour injections intramusculaires*. Pour adultes: une injection de 8 centigr. de mercure par semaine, pendant 7 semaines. — Repos. — Faire une 2^e série, etc.

Se servir de préférence de la *Seringue spéciale de D^r Barthélemy* à 15 divisions, chaque division correspond exactement à 1 centigr. de mercure métallique. *Pharmacie Vigier*, 12, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris.

Intrats Dauché. — Intrats de plantes traiches stabilisées (procédé Perron-Goris).

Intrats de digitale. Produit soluble, contrôlé physiologiquement. Effet cardiaque rapide, durable.

Lactéol de D^r Boncard. — Comprimés de ferment lactique pur. *État saubour des notes digestives* (langue chargée, selles fétides); *Entérites aiguës et chroniques* (dysenteries, diarrhées); *Dermatoses* (eczéma, urticaire, herpès, acné); *Hygiène buccale* (porphyrie, stomatites). *Adultes*: 1 à 2 comprimés 3 fois par jour, une demi-heure avant les repas, délayés dans un peu d'eau sucré.

Nourissans (diarrhées gastro-entériques): comprimé à 2 ou 3 fois par jour, délayés dans un peu d'eau bouillie.

La boîte de 45 comprimés: 4 fr. *Laboratoire D^r Boncard*, 112, rue La Botte, Paris. Tél. 538-88.

Levrine extractive Outoupeux (Comprimés de). — Enzymes de la levure de bière; 1 gr. correspond à 25 gr. de levure fraîche; les comprimés sont dosés à 0.20 centigr., ils équivalent à un gros cachet de levure sèche et à une cuillerée de levure fraîche. Très actifs, inaltérables, faciles à prendre.

Furunculoses, Acné, Eczéma, Dermatoses diverses, Suppurations, Angines, Grippe, Métrite, diés infectieuses, Entérites, Constipation. 2 à 3 par jour, au début des repas. *Laboratoire Couturier*, 57, avenue d'Antin, Paris.

Maltobacilline. — Ferments lactiques, maltoisés impuretés bien tolérées. Mal. intestinales, auto-intoxication, 137, F. Alsia, Paris. — 40 comprimés, 2 fr. 75; 80, 4 fr. 75.

Névrositamine Fressyenne. — 20 gouttes = 0.20 centigr. de glycérophosphate de sodie, potasse et magnésie (ni chaux, ni sucre, ni alcool). 10 à 20 gouttes à 4 heures après le repas. *Flacon* 3 fr. Fressyenne, 6, rue Abel, Paris.

Nucleotol Robin. — Nouvelle combinaison phosphatée d'acide nucléodéfin d'origine végétale. *1^{er} Cassus*. — *Réactif* spécial de chémie, lymphatisme, bronchite chronique, convalescence, scrofule, débilité, névrosité, etc.

2^{es} *Cassus*. — 20 centeceres-mesures chez l'adulte par 21 heures, et à 3 pour enfants et vieillards. 2³ *INFECTABLE*. — Exalte la pha-

gocytose. Abaisse la température en quelques heures.

Opérations chirurgicales (pre-tré-tre-tre-tre). *Déferescence dans l'épilepsie, l'insanité (pu-é-pu-é), typhoïde, scarlatine*. 1 ou 2 injections, suivant les cas dans les 24 heures.

Quataplasmé D^r Langbert. — Pommement cosmétique, *Phlegmasies, eczéma, impétigo, phlébites, brûlures, érysi-é-é-é*.

Sirof D^r Bousquet. — *Alcoolisme, Mércé*. Chaque cuillerée à bouche renferme 0.001 gramme-Mercé. 4 grammes: brigitte forme chimiquement pur, 6 grammes alcool de racine d'opium. *Contre la toux*. Indiqué de toutes les *Affections des voies respiratoires* accompagnées de *opiniâtre, d'épuisement nerveux d'insomnie*. 1 à 3 cuillerées à soupe.

Pharmacie D^r Bousquet, 140, faubourg St-Honoré, Paris.

Urasentine Rogier. — Gran soluble à base de piperat d'urotropine, d'acétylméthylbenzoates de soude et de litane et dosé à 0.50 centigr. de sel par cuillerée à café.

Anti-septique urinaire; dissé et chasse l'acide urique.

Rhumatismes, goutte, arthrosé, arthrosé, arthrosé, 4 cuillerées à café par jour, 2 heures ou moins avant les repas.

Rogier, 3 et 5, boulevard des Capucines.

Vercollis. — Solution dans l'eau de 0.25 centeceres-mesures de chlorure (véronal) à 0.25 centeceres-mesures par cuillerée à bouche. *Insomnies, névralgies*. 1 à 3 cuillerées à bouche par jour. *Laboratoires Buisson et Co*, boulevard du Montparnasse.

Epilepsie !!!

dans l'état actuel
de la Science, les

Dragées Gelineau

(Bromure de potassium, arsenical ou Picrotaxine)

demeurent toujours

le remède le plus actif,
le plus puissant
à combattre l'Epilepsie

Pour procurer aux malades
un **Sommeil bienfaisant**
et **réparateur**

Le Sirop Gelineau

(Bromure de potassium et chloral)
est resté

LA PRÉPARATION CLASSIQUE

sûre en ses résultats, supérieure aux
hypnotiques récents;
toujours bien toléré; son administration
ne laissant à redouter aucun accident
consécutif.

Goutte!!!

POUR COMBATTRE LES
Accès de Goutte
aucune médication n'a une
action aussi prompte, aussi
marquée, aussi durable que le

Vin d'Anduran

La seule médication
anti-goutteuse demeurée
réellement médicale

**Phtisie pulmonaire
Bronchite chronique**

**Injections sous-cutanées
de Roussel**

Phéneacetylptol Roussel
(Phénel 0 gr. 10 c.; Eucalyptol 0 gr. 20 c.)

Eucalyptol au Sulfure d'Allyle
(Eucalyptol 0 gr. 20 c.; Sulfure d'allyle 0 gr. 01 c.)

Se vendent en flacons de 30 cent.
cubes et en boîtes de dix ampoules de
1 cent. cube. Expéditions par poste.

LABORATOIRE PHARMACEUTIQUE J. MOUSNIER, 30, Rue Houdan, à SCEAUX (Seine)

Dépilatoire Hospitalier

DISSOUT LE POIL COMME
L'EAU DISSOUT LE SUCRE

Indications

Poils disgracieux du visage ou du corps (moustache féminine, favoris, etc...).

Remplace le rasoir pour rendre nettes et glabres les régions où doit trancher le bistouri.

Avantages

Seul dépilatoire scientifique.

Inoffensif (ne contient ni chaux vive, ni arsenic, ni acétate de thallium).

Ni douleur, ni rougeur, ni irritation cutanée.

Dissout le cheveu ou le poil en 3 minutes.

Dissout jusqu'à la racine.

Le poil repart parfaitement après une première application; puis la repousse se fait de plus en plus lente, de plus en plus grêle, de plus en plus pâle à la suite des applications successives; plus de repousse à la longue (atrophie de la papille pileaire que le Dépilatoire a pénétrée, "mordue", lésée).

Préparé par M. Chantereau, ancien interne des Hôpitaux de Paris, lauréat de l'Assistance Publique (1^{er} prix des Hôpitaux, 1905), pharmacien de 1^{re} classe, 8, rue de Constantinople, Paris.

PRIX FRANCO. — Pour le visage : au Public 12 fr., aux Médecins 9 fr. 50

Pour le corps : — 20 fr., — 16 fr.

Echantillons
et Brochures
franco
sur demande
○

Laboratoires
DURÉ & RABY
Marly-le-Roi
(S.-S.-O.)
○

Traitement Rationnel et Hygiénique de la Constipation habituelle

A BASE D'AGAR-AGAR ET D'EXTRAITS DE RHAMNÉES

HAOLAXINE

PRODUIT EXCLUSIVEMENT VÉGÉTAL
RÉGULATEUR
DES FONCTIONS INTESTINALES

Laxatif-Régime

Pas d'Accoutumance

MAQUE DÉPOSÉE

Paillettes : : : :
: : : : Cachets
Granulé : : : :
Comprimés : :

CHOLÉOKINASE 6 à 8 OVOIDES par jour TRAITEMENT SPÉCIFIQUE DE L'ENTÉROCOLITE MUCOMEMBRANEUSE

L'Hématol agit : par
son hémopoïétine, en
élevant le taux globulaire;

Opothérapie Hématique

Aux **Anémiés, Chlorotiques, Convalescents,**

Prescrivez le sérum hémopoïétique desséché
Stimulant de la fonction hémopoïétique
Doses : 6 Globules d'Hématol par jour

La Boîte :
5 francs



Hématol

C. Biéron, Ph.
36, rue du Colisée
Paris

par les éléments figurés
du sang, en augmen-
tant la valeur globulaire.



ÆSCULAPE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Médecine; — Sciences, Lettres, Arts
à dans leurs rapports avec la Médecine à

SOMMAIRE

La Médecine populaire en Syrie et Palestine
 (7 illustrations).

Par le D^r *Emile Arab* (de Beyrouth).

Le Réalisme pathologique dans nos églises gothiques (11 illustrations).

Par le D^r *Félix Regnault*, professeur au Collège, libre des Sciences sociales.

Autour d'un portrait de Jean-Jacques Rousseau (4 illustrations).

Par *Louis Gumbaud*.

Nicolas Flamel, alchimiste (7 illustrations).

Par *L. Desormets*.

Les Étudiantes (3 illustrations).

Par *M^{lle} P. Malon*, étudiante en médecine, Présidente de l'Association des Étudiantes.

Lamarck et le Muséum d'Histoire naturelle (9 illustrations).

Par *L. de Nussac*.

Comment nos pères expliquaient la formation des envies et des monstres (4 illustrations).

Par le D^r *Louis Chantave*.

• **L'Art médical en Chine** (6 illustrations).

Par le D^r *Jules Regnault*, professeur à l'École de Médecine navale de Toulon.

Abonnement sans Prime.
 12 fr. (Étranger 15 fr.)

A. ROUZAUD, Éditeur
 41, Rue des Ecoles, Paris — Téléphone : 830-03
 Le N° 1 fr. (Étranger 1 fr. 50)

Abonnement avec Prime.
 20 fr. (Étranger 25 fr.)



Tableau des Puissances Antiseptiques et Bactéricides de l'ANIODOL

MICROBES	DOSES ANTISEPTIQUES empêchant toute culture dans le milieu enséché		PUISSANCE ANTISEPTIQUE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL	DOSES BACTÉRICIDES ayant tué au bout de 10 heures les microbes dans le milieu séché		PUISSANCE BACTÉRICIDE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL
	GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000		GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000	
Bacille subtilis	1,90	0,25	7,6	8,5	0,45	18,90
Bacille coli communis	1,35	0,12	11,25	3,1	0,15	20,70
Staphylocoque doré	1,40	0,07	20,00	2,5	0,25	10,00
Streptocoque pyogène	1,30	0,06	21,70	1,35	0,09	14,50
Bacille pyocyanique	0,95	0,10	9,5	3,10	0,20	15,50
Bacille typhique	1,85	0,035	52,85	3,5	3,15	23,40
Bacille diphtérique	0,4	0,065	6,1	1,1	0,1	11,0
Bacille choléra (Cassini)	1,3	0,05	26,0	1,5	0,15	10,0
Bacille anthracis	1,4	0,075	18,7	11,5	0,4	28,75
Bacille lactique	0,6	0,12	5,0	0,8	0,2	3,0

ANTISEPTIQUES	ORGANISME	COEFFICIENT de l'ACIDE PHÉNIQUE
Sublimé	Bacille typhique	20,00
Créoline	—	2,50
Lysol	—	2,50
Antiseptique de Pearson	—	2,50
Acide phénique	—	1,00
Formol	—	0,30
Chinosol	—	0,30
Chlorure de zinc	—	0,15
Lysolforme	—	0,10
Listérine	—	0,03
Sulfate de zinc	—	0,02
Santitas	—	0,02
Acide borique	—	Nil

« Ces nombres font voir d'une façon globale que l'ANIODOL présente une activité en moyenne vingt fois plus grande que celle du Phénol.

« Il est à remarquer que quelques nombres émergent au-dessus de cette moyenne d'une façon très notable : Ainsi, celui du Bacille typhique, 52,85, accusé à la fois la résistance particulièrement remarquable de ce microbe à l'acide phénique, et sa délicatesse vis-à-vis de l'ANIODOL.

« La même observation, moins intéressante sans doute au point de vue pratique, est à relever pour le Bacille anthracis.

« Signé : E. FOUARD,
« Chimiste à l'Institut Pasteur. »

« Au point de vue du mode d'action des antiseptiques, ces nombres apportent une contribution de

« plus à une connaissance antérieure acquise de la supériorité des antiseptiques antioxydants, ayant à l'aise, non une action essentiellement extérieure sur le corps du microbe, comme les agents coagulants, mais une action physiologique interne, modificative du protoplasma, conséquence d'une pénétration osmotique à travers la membrane enveloppe.

« Signé : E. FOUARD,
« Chimiste à l'Institut Pasteur. »

« Quelle est, d'autre part, la puissance bactéricide des divers antiseptiques ?

« Nous empruntons le tableau suivant au journal *Lancet*, du 14 juillet 1906, page 125, qui renvoie, pour plus amples informations, au *Journal of the Royal Sanitary Institute*, vol. xxiv, part. 3, page 424 :

ANIODOL

LE PLUS PUISSANT

Antiseptique Désodorisant

Sans Mercure, ni Cuivre — Ne tache pas — Ni Toxique, ni Caustique

N'ATTAQUE PAS LES MAINS, NI LES INSTRUMENTS

OBSTÉTRIQUE — CHIRURGIE — MALADIES INFECTIEUSES

SOLUTION COMMERCIALE : au 1/100^e (Une GRANDE CULLERÉE dans un LITRE d'EAU pour usage courant).

PUISSANCES } BACTÉRICIDE 23.40 } sur le Bacille typhique
 } ANTISEPTIQUE 52.85 } (établies par M. FOUARD, Ch^e à l'INSTITUT PASTEUR
 Celles du Phénol étant : 1.85 et du Sublimé : 20.

SAVON BACTÉRICIDE A L'ANIODOL 2%

ANTISEPSIE des MAINS de l'OPÉRATEUR, de la PEAU, des SURFACES

POUDRE D'ANIODOL INSOLUBLE remplace l'IODIFORME

Réalisation de l'**ANTISEPSIE INTERNE** par l'**ANIODOL** pris à l'intérieur.
Souverain dans **FIÈVRE TYPHOÏDE, DIARRHÉE VERTE DES NOUVEAUX-NÉS, GASTRO-ENTÉRIE, FERMENTATIONS GASTRO-INTESTINALES**, etc.

DOSES : Une grande cuillerée de la Solution au 1/100^e dans un litre d'eau par cuillerées, ou verres, dans les 24 heures

Echantillons et Renseignements : Société de l'ANIODOL, 32, Rue des Mathurins, PARIS. — SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

NOUS DEUX MODES D'ABONNEMENT

De nombreuses lettres nous sont parvenues de France et de l'Étranger au sujet de nos Primes de Remboursement et du Prix de l'Abonnement. D'une part, certains abonnés ont craint de ne pouvoir bénéficier de la prime lors du renouvellement; d'autre part, certains lecteurs, possédant déjà la plupart des primes offertes, nous ont demandé un prix d'abonnement spécial.

Nous avons créé, pour donner satisfaction à tous les désirs :

- 1° Des abonnements sans primes à 12 fr. (Étranger 15 fr.)
- 2° Des abonnements avec primes à 20 fr. (Étranger 25 fr.)

AVIS TRÈS IMPORTANT

Collection des 12 Numéros 1911 d'ÆSCULAPE 25 francs net, sans prime

La collection des numéros parus s'épuisant très rapidement, il n'est plus accepté, depuis le 31 décembre, d'abonnement portant sur l'année 1911. — Nous reprints, au prix de 1 franc l'un, les numéros de Février, Mars, Avril, en bon état.

Abonnement sans Primes : 12 fr. (Étranger 15 fr.)

Envoyer un mandat de 12 francs (Étranger 15 fr.) à M. Rouzaud, 41, rue des Ecoles, Paris. (Depuis le 31 décembre, les abonnements ne peuvent plus porter sur l'année 1911. (Le prix des 12 numéros de 1911 est de 25 francs, sans prime.)

Abonnement avec Primes : 20 fr. (Étranger 25 fr.)

L'envoi d'un mandat de 20 fr. (Étranger 25 fr.) à M. Rouzaud, éditeur d'Æsculape, 41, rue des Ecoles, Paris, donne droit à un abonnement d'un an et à l'une des primes suivantes, dont la valeur égale celle de l'abonnement et que nous adressons franco. (Désigner deux primes pour le cas où l'une d'elles serait épuisée.)

— Instruments de chirurgie, médecine, laboratoire.

1° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Mathieu.

2° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

3° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

4° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

5° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

6° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

7° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

8° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

9° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

10° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

11° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

12° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

13° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

14° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

15° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

16° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

17° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

18° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

19° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

20° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

21° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

22° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

23° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

9° Œuvres de Rabelais, 4 vol., édition des Bibliophiles, reliure d'amateur, tête dorée (valeur 24 fr.). (Les œuvres de notre vieux et savoureux confrère s'imposent à toute bibliothèque médicale.)

10° Les *Différences et les Malades dans l'Art*, par le Professeur Charcot et Paul Richer; ouvrage de grand luxe, nombreuses illustrations (valeur 20 fr.).

11° Œuvres d'Alfred de Musset, édition de la collection artistique Jouaust, 7 volumes (Premières Poésies, Poésies Nouvelles, Comédies et Proverbes (2 vol.), Contes, Nouvelles, etc., Confession d'un Enfant du Siècle) (valeur 21 fr.).

12° Quatre volumes à choisir parmi les 6 volumes suivants de Georges Cain, à 5 fr. l'un, largement illustrés : *Coins de Paris, Promenades dans Paris, Nouvelles Promenades dans Paris, A travers Paris, Pierres de Paris, Excursions de Paris*. (Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.)

13° *Le Cabinet secret de l'Histoire*, par le Dr Cabanes; 4 vol., illustrés, à 5 fr. l'un (valeur 20 fr.).

14° *L'Éducation artistique par l'Image et l'Anecdote*, par Paul Bayard, inspecteur des musées; vol. de grand luxe, 600 pages, 400 illustrations (valeur 36 fr.).

15° Œuvres complètes de Shakespeare, traduction publiée il y a 2 ans par la Maison Flammarion, 8 beaux volumes illustrés, à 3 fr. 50 (valeur 28 fr.).

16° *Le Niv au théâtre depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours*, par les D^{rs} Witkowski et Nass (valeur 20 fr.).

17° *Vingt Francs de livres* à choisir dans la liste suivante : *Mœurs intimes du Passé*, par Cabanes (3 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Les Morts mystérieuses de l'Histoire*, par

Cabanes (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Les Indiscrétions de l'Histoire*, par Cabanes (6 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Passes Docteurs*, par le Dr Lucien Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — *Monsieur l'Agrégé*, par L. Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — *Curiosités Médico-Artistiques*, par L. Nass (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Théâtre de Molière*, pub. par Jouaust, avec la préface de 1682; toute bibliothèque médicale doit posséder l'œuvre de Molière (8 vol. à 3 fr. l'un); — *Les Mystères des Dieux (Venus)*, par Pierre Piobb (valeur 6 fr.); — *Ingres* (d'après une correspondance inédite), par Boyer d'Agass (valeur 25 fr.); — *Les Confessions de J.-J. Rousseau*, édition des Bibliophiles (3 vol. à 3 fr. l'un); — *Marat incognito*, par le Dr Cabanes (1 vol. à 5 fr.); — *Le Maroc pittoresque*, par J. du Taillis (1 vol. de luxe, largement illustré à 10 fr.); — *Lettres à mon Montin*, par A. Daudet (1 vol. de luxe, abondamment illustré, à 10 fr.). Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.

18° *La Grande Revue*, bi-mensuelle, abonnement d'un an (valeur 20 fr. pour la France; 25 fr. pour l'étranger).

19° *La Revue* (directeur : Jean Finot), bi-mensuelle; abonnement d'un an (valeur 24 fr. pour la France; 30 fr. pour l'étranger).

20° *L'Art Décoratif*, bi-mensuelle (Revue de l'Art ancien et de la Vie artistique moderne); abonnement d'un an (valeur 20 fr. pour la France; 24 fr. pour l'étranger).

21° *Stylo "Gold Star"*, modèle *Safety*, se portant dans toutes les positions. (Voir page xi.)

V. — Abonnements. (Les personnes abonnées déjà directement à l'une des Revues ci-dessous ne peuvent la choisir comme prime.)

18° *La Grande Revue*, bi-mensuelle, abonnement d'un an (valeur 20 fr. pour la France; 25 fr. pour l'étranger).

19° *La Revue* (directeur : Jean Finot), bi-mensuelle; abonnement d'un an (valeur 24 fr. pour la France; 30 fr. pour l'étranger).

20° *L'Art Décoratif*, bi-mensuelle (Revue de l'Art ancien et de la Vie artistique moderne); abonnement d'un an (valeur 20 fr. pour la France; 24 fr. pour l'étranger).

VI. — Stylo "Gold Star", modèle *Safety*, se portant dans toutes les positions. (Voir page xi.)

ODONE ROBIN BROMONE ROBIN

OU
(PEPTONATE D'IODE)
CONTRE :

ARTÉRIE-SCLÉROSE, ASTHME SYPHILIS, RHUMATISMES

Iode organique assimilable, donne des résultats surprenants.
Ne donne aucune réaction bleue avec l'empois d'amidon, ce qui prouve qu'il n'y a pas d'iode en liberté.

DOSE : Depuis 5 gouttes jusqu'à 120 gouttes par jour.
20 gouttes correspondent comme effet à 1 gramme d'iode de Polassium.

VENTE EN GROS : 19, RUE DE POISSY, PARIS. — DÉTAIL : Principales Pharmacies.

OU
(PEPTONATE DE BROME)

Le Bromone, combinaison de Brome et de Peptone, entièrement assimilable, remplace avec avantage les Bromures, sans craindre les conséquences du Bromisme.

Contre :

MALADIES NERVEUSES, FATIGUE CÉRÉBRALE NEURASTHÉNIE, IRRITABILITÉ NERVEUSE DES FEMMES ET DES JEUNES FILLES TROUBLES NÉVROPATHIQUES CHEZ LES ENFANTS

DOSE : 40 à 100 gouttes par jour - 10 gouttes correspondent comme effet à 1 gramme de Bromure de Potassium.

VENTE EN GROS : 19, RUE DE POISSY, PARIS. DÉTAIL : Principales Pharmacies.



AU LECTEUR

NOS SUPPLÉMENTS TRIMESTRIELS. — Le Supplément trimestriel encarté dans le numéro d'avril d'Æsculape comprendra deux articles illustrés, consacrés aux *Hermaphrodites*. L'un est dû à la plume d'un écrivain médical bien connu, le docteur Nass (*Les Hermaphrodites devant les tribunaux du Moyen Âge*); l'autre est la reproduction, avec dessins à l'appui, d'une curieuse brochure présentée en l'an X de la République, à l'Académie de Mantoue, sur le sexe d'un individu vivant connu sous le nom de Jacqueline Foroni.

QUELQUES MOTS POUR TROIS ORDRES DE DOCTEURS: LE MÉDECIN, LA FEMME DU MÉDECIN, LE CLIENT. — *L'Esprit médical* est par principe libéral; répugne à toutes les émasculations; toute question touchant directement ou indirectement le domaine des sciences médicales sera susceptible d'être traitée dans nos colonnes, et cela avec toute la largeur d'idées et d'branches que l'on goûte jusqu'ici les esprits cultivés qui nous lisent. *La Femme du médecin* est notre meilleure alliée: qu'elle trouve ici nos remerciements pour son prosélytisme agissant; — qu'elle nous indulgente pour certains de nos articles que le cadre même de notre revue et sa destination spéciale nous imposent de traiter. Nous lui savons le bienvenu.

Enfin, nul médecin n'ignore avec quelle prédilection le *Client* lit *Æsculape* dans le salon d'attente. Chacun de nos numéros est tiré à 10,000, 10,000, 15,000 exemplaires. Plus de 100 lecteurs profanes, au cours nos, le prennent en mains. C'est dire que *chaque numéro de Revue est lu par plus d'un million de personnes*. Aucune Revue mondiale ne peut justifier d'une pareille diffusion. — Nous nous adressons à ces lecteurs non préparés quelle ménagement: dorénavant, les articles traitant de questions trop délicates seront encartés séparément sous la forme de feuilles supplémentaires dans le numéro. Nul doute que nos abonnés n'apprécient cette amélioration qui leur permettra de recevoir chaque trimestre des articles particulièrement susceptibles d'être goûtés par eux, sans augmentation du prix de l'abonnement. Le premier encartage paraîtra dans notre numéro d'avril. Ces sortes supplémentaires trimestriels ne seront adressés qu'à ceux de nos abonnés qui auront fait la demande.

Sommaire du Numéro d'ÆSCULAPE de JANVIER 1912

- Destin tragique d'un mystérieux Catherine de Médici* (4 illustr.), par le Dr Cabanès. — Une visite du pape au lit nuptial; une cour galante et dissolue; une épouse fidèle; une bonne mère; rapports avec les sorciers.
- Francis Delannoy, peintre, sculpteur, graveur... et médecin* (5 illustr.), par le Dr Rabier-Labiche. — Nul esprit de ce temps ne traduit avec plus de vérité l'anatomie expressive d'un visage, les sentiments que trahissent certaines contractions musculaires faciales, les clairs d'âme que reflètent les yeux.
- Un Mystère expliqué* (4 illustr.), par R. de Cazanove. — Le spectre de Méphistophélès expliqué par des causes naturelles.
- La Rite du Grandin* (fin) (4 illustr.), par le Prof. Puceh, de Montpellier. — Les femmes artificielles, les éponges imbibées de poisons n'ont pu venir à bout de la Bête. L'état des cadavres mutilés montre qu'il s'agit là avant tout des exploits d'un fou enragé.
- Notes médicales sur L'œuvre de Vioet* (4 illustr.), par le Dr Verdier. — Un savant universel: physicien, chimiste, astronome, anatomiste, physiologiste. Ses portraits empruntent leur charme troublant à l'ambiguïté de leur type analogique. Son œuvre est-elle immortelle?
- La Gynécocratie* (5 illustr.), par l'Prof. E. Perrier. — La surferme ne domine en réalité que dans une certaine mesure les autres tendances; — les femmes; la prédominance du sexe féminin ne peut être justifiée par l'exemple du règne animal.
- L'Utilité des Etudes classiques pour la carrière médicale* (4 illustr.), par le Prof. Laignel-Lavastine. — Contraste entre l'importance sociale croissante du médecin et la tendance des dirigeants à ouvrir la médecine à des groupes d'étudiants de moins en moins sélections.

Sommaire du Numéro d'ÆSCULAPE de FÉVRIER 1912

- L'Utilité des Etudes classiques pour la carrière médicale* (fin) (4 illustr.), par le Dr Laignel-Lavastine. Prof. agrégé à la Fac. de Méd. de Paris. — Contraste entre l'importance sociale croissante du médecin et la tendance des dirigeants à ouvrir la médecine à des groupes d'étudiants de moins en moins sélections.
- Les Capotes d'Église* (ou illustr.), par le Dr H. M. Foy. — Anciennes léproseries et catégories; sentiers pour lépreux; leur place à l'Église, dans les cérémonies, les sacrements, le cimetière.
- Les Angulaires de Rodolphe Bresdin* (4 illustr.), par Robert de Montequieu. — L'artiste fait compagnie d'un lapin, de quelques volailles, d'une rainette. Son œuvre énigmatique, maigre, douloureuse, quasi médiumnique.
- Psychologie.* — La musique chez les nerveux et les impressionnables; la mélancolie du peintre Van der Goyen sougner par la musique sacrée; la flûte repose, le hautbois éveillé des sentiments parés et champêtres, le violoncelle... etc.
- Les Intermes d'aujourd'hui* (4 illustr.), par les Dr Cougettes, Prof. agrégés à la Fac. de Méd. de Paris, et Dogny. — Il s'agit surtout de ceux de l'Hôtel-Dieu aux XVII^e et XVIII^e siècles; qui ignorent cause parfois la mort et ont en quelque sorte quelques « histoires épouvantables »; « discours et actions déshonestes »; l'interne Hurvi fut bouilli et macéré des cadavres; il vend leurs os et leurs dents etc.; l'interne pharmacien Sallé s'enferme dans sa chambre la seconde fois de l'Époque avec trois filles; « un autre dérèglement des médicaments pour les rendre à l'apothicaire de la rue de la Huchette. Documents originaux reproduits.

PHARMACIE CHARLARD-VIGIER, Ph^{ca} de 1^{re} cl. et R. HUERRE, Ph^{ca} de 1^{re} cl., Docteur ès-Sciences, 12, BOULEVARD BONNE-NOUVELLE, PARIS

PRODUITS ORGANIQUES F. VIGIER

CAPSULES OVARIQUES VIGIER

à 0 gr. 30 centigr.

Chlorose. — Troubles de la Ménopause et de la Castration. — Troubles de la puberté. — Aménorrhée. — Dysménorrhée. — Maladies nerveuses, etc.

Capsules Surrénales Vigier à 0 gr. 25 c.
Matière d'Addison. Diabète insipide, Myocardite scléreuse (arth. card.), Rachitisme

Capsules Hépatiques Vigier à 0 gr. 30 c.
Contre la Cirrhose, l'ictère, l'hémoptysie, l'œdème, le Diabète, l'insuffisance rénale chez les syphilitiques, etc.

Capsules Pancréatiques Vigier à 0 gr. 30 c.
Contre le Diabète (Calme la soif).

Capsules Spléniques Vigier à 0 gr. 30 c. de résine.
Contre Cachexie palétre, Anémie, etc.

Capsules Eupéptiques à 0 gr. 30 c. de substance lactinolinsoluble.
Contre Affections de l'intestin, Entérites, etc.

Capsules d'Hypophyse à 0 gr. 30 c. d'hypophyse cérébrale.
Dans les cas d'Acromégalie, Myocardites aiguës, Cardiopathies chroniques, Maladies infectieuses, etc.

CAPSULES DE CORPS THYROÏDE VIGIER

à 0 gr. 30 centigr.

Obésité. — Myxœdème. — Fibrome. — Métorrhagie. — Arrêt de croissance. — Consolidation des Fractures — Rhumatismes. — Épilepsie, etc.

Capsules de Thyms Vigier à 0 gr. 30 c.
CHLOROSE. Aménorrhée, Troubles de la croissance, Manque de Bonheur, Peine, déviation des os.

Capsules de Parotide Vigier à 0 gr. 20 c.
Contre Affections ovariques, Diabète, pour faciliter la Digestion des féculents.

Capsules Prostatiques Vigier à 0 gr. 30 c.
Contre les Maladies de la prostate.

Capsules Orchitiques Vigier à 0 gr. 30 c.
Neurasthénie, Ataxie, Débilité sexuelle, Impuissance.

Capsules Rénales à 0 gr. 30 c. de rein.
Albuminurie, Néphrites.

Capsules de Moelle osseuse à 0 gr. 30 c.
de moelle rouge des os
Contre l'Anémie scorbutique, Chloro-Anémie, Anémie, Rachitisme, etc.

CAPSULES GALACTOGÈNES à 0 gr. 30 centigr. de placenta.

Pour toutes ces sortes de Capsules la dose est de 2 à 6 par jour.

EAU MINÉRALE NATURELLE

ST-LÉGER POUUGES ALICE

Alcaline, Lithinée, Ferrugineuse, Reconstituante
La plus agréable des Eaux Minérales
C'est le REMÈDE le plus puissant contre les

DYSPEPSIES, GASTRALGIES

C'est la véritable Eau de régime
des Faibles, des Convalescents et des Neurasthéniques

La Source ALICE de POUUGES est la seule Eau minérale médicinale ordonnée dans le traitement de la Tuberculose par la Récalcification

Récalcification de l'organisme

Traitement de la

TUBERCULOSE

osseuse, réale, Périoste, Tuberculose, Scrofules, Rachitisme, Pré-tuberculose.



À base de Sels calciques rendus assimilables
Se vend en Poudre et en Comprimés
Échantillons et littérature gratuits

Laboratoire des Produits Sclérotiques: 49, rue Blanche, Paris

CARABANA

PURGATIVE, DÉPURATIVE, ANTI-SEPTIQUE
La seule qui, outre l'effet purgatif immédiat, assure une action curative sur les organes malades

LA LÉPREUSE

Les deux articles si remarquables de notre collaborateur le Dr Fay, sur les *Cagots*, nous engageant à reproduire ici quelques passages de *La Lépreuse*, belle tragédie légendaire en trois actes de Henry Bataille (musique de S. Yrivo Lazzari). Ce drame est particulièrement émouvant; nous y éprouvons un sentiment unique, avec une telle force qu'il étouffe tous les autres: l'horreur. Ervoanik aime Alette Tilli, atteinte du terrible mal qui ravage le pays: la lèpre. La mère d'Alette, la vieille Tilli, sorte de sorcière, prend un plaisir diabolique à transmettre son mal aux enfants sains. Elle pousse Alette à donner à son fiancé le baiser contaminateur.

LA VIEILLE.

Ah! songe donc à cette joie! te venger en aisant,
Donner la mort dans la joie,
Donner la mort, sans le couteau!
Ah! tu avais bien commencé, tu n'étais pas l'esclave de ton
Où courent-ils tes amours?... [cœur...
Où courent-ils empoisonnés?
Guyon Quéré et Prinsas,
Et Rédermeq, les maïtoiers,
Et le seigneur de Rosambas?
Achève donc... hâte-toi!... cours ici... cours ailleurs!...
Mange-les tous!

ALLETTE.

Comme vous d'es effrayante...

LA VIEILLE, terrible.

Venge-nous, de grâce, venge-nous!
Tu n'es pas une fille, tu es mon mal!
Dis, Alette, recommence, continue,
Dis que tu le feras, parce qu'il le faut.
Venge-nous, car je les hais
Tous, tous, excepté toi que j'aime,
Jusqu'à cette tête qui est là,
Cette tête...

Alette résiste. Mais la vieille éveille sa jalousie en lui disant qu'Ervoanik a eu autrefois une maîtresse et qu'il est père de deux enfants. Alette palit et se venge: elle saisit un verre dont elle fait tourner les bords sur ses lèvres et le tend au jeune homme, qui boit avidement. Bientôt le mal apparaît s'en lui. Il s'en confesse à sa mère et lui demande pardon:

ERVOANIK.

Maintenant, ma mère, donnez-moi l'absolution
De toute faute que j'ai commise,
Depuis ma première jusqu'à celle-ci,
Pour laquelle Dieu m'a fait naître.
Je vais entrer dans ma passion.

MARIA.

Vous n'êtes pas malade à ce point!
Pourquoi parlez-vous de la sorte?

ERVOANIK.

Hélas! si je voulais le dire,
Je sais où j'ai été empoisonné.
C'est en bovant dans le même verre
Qu'une jeune fille que j'aimais...

Vous ne pouvez pas comprendre, ma mère.
Mais si, plus tard, vous me faites boire
Une maison blanche pour moi seul,
Qu'on la bâtisse sur la lande,
Pour que je voie les pèlerins
Qui se rendent au Guédolet,
Et qu'il y ait une fenêtre dans le pignon,
Pour que je puisse voir la procession
À Ploumilliau, le jour du pardon.
Mettez aussi une fenêtre sur le côté
Pour que je puisse voir la ville neuve...
Car c'est là qu'est mon amour!

Défaillant, Ervoanik s'appuie contre la muraille et pleure. Bientôt va s'approcher la sombre procession qui le conduira à sa demeure dernière, une maison d'erte, dans la solitude.

MARIA.

Regardez-le, on dirait qu'il sanglote sur ses coudes.

Tout à coup dans le silence une voix dissipée s'élève...

LA VOIX DALETTE.

D'une goutte de sang
De mon petit doigt... j'en ai tué cent,
J'en tuai mille.

ERVOANIK.

Écoutez!... Écoutez!...

MARIA.

Ce n'est rien, ce n'est rien, mon fils...
C'est un pâtre derrière le mur.

ERVOANIK.

Ah!

LA VOIX DALETTE, se levant plus forte et plus déchirée.

D'une goutte de sang
De mon petit doigt... j'en ai tué cent.
J'en tuai mille.



M^{me} Debus, dans le rôle de Tilli, la vieille Lépreuse, mère d'Alette.

Pas
d'accoutumance.
Ni
de contre-indication

EXPÉDIE FRANCO
contre mandat poste de 4.50

Sommeil Bienfaisant

PROCURÉ
AUX NEURASTÉNIQUES - NERVEUX - SURMENÉS - etc.

PAR LE
Veronidia Buisson
à la dose de 1 à 2 cuillerées à potage le soir au coucher.

Inoffensif
Goûts
agréable

20, B^{is} du MONTMARNASSE
et toutes pharmacies

VERITABLES
GRAINS DE SANTÉ
FÉBRIFÈRES DOCTEUR FRANK DÉPURATIFS
150 la Boîte de 50 Grains
Nouveau dans chaque boîte. En vente toutes pharmacies.
La Remède de la CONSTIPATION

E. COGIT & C^{ie}
CONSTRUCTEURS D'INSTRUMENTS POUR LES SCIENCES
76, boulevard, St-Germain
PARIS

Fournisseurs généraux pour Bactériologie et Micrographie.

Dépôt pour la France des MICROSCOPES et des JUMELLES à PRISMES

E. LEITZ

TELEPHONE : 812-20

MALADIES INFECTIEUSES, PNEUMONIES, GRIPPE, ANGINES, RHUMATISMES, SEPTICÉMIES, TYPHOÏDE, ENTÉRITES, PÉRI-TOINITES, SALPYNGITE, CYSTITES, MENINGITES, TUBERCULOSE, PALUDISME, etc.

"LANTOL" COUTURIEUX

Rhodium colloïdal électrique

Procédé LANCIEU (*Académie des Sciences, 27 Novembre 1911*).

en Ampoules injectables de 3 c. c. et Capsules pour l'usage interne.

DOSES : INJECTIONS sous-cutanée, intra-musculaire ou intra-veineuse : 1 à 3 c. c.
CAPSULES : 2 à 6 par jour.

TRÈS ACTIF

INDOLORE

TRÈS STABLE

DIRECTEMENT INJECTABLE

Échantillons et Notices : Laboratoires COUTURIEUX, 57, Avenue d'Anfin, PARIS

ERVOANIK.

ENSEMBLE

ERVOANIK. LES CHANTRES.
Mon père, mon père, allez *Dun veneris iudicare soculum*
[ouvrit... [per igem.
Ouvrez toutes les portes, ou-
[vrez!
Pour qu'on voie bien venir la
[mort... Les voix touchent la porte.

UNE VOIX D'ENFANT.

*Requiem æternam dona eis, Domine; et lux perpetua
lucet eis.*

On heurte au dehors avec la croix.

LE PRÊTRE.

Au nom du Père tout-puissant, du Fils et de l'Esprit
saint!

Les banâtes s'inclinent derrière lui. Il récite:

« Réjouissez-vous... vous qui allez au repos. Pleurez un
« peu dans la douleur que vous souffrez avant de retourner
« dans la terre de misère et d'obscurité. Car, Seigneur,
« vous avez répandu votre lumière, pour faire voir à ceux
« qui étaient dans les ténèbres. Elevez la voix, fils des
« hommes, pour dire: O Sauveur! vous êtes enfin venu!... »

ERVOANIK.

Seigneur, je mets mon âme entre vos mains divines!

LE SÉNÉCHAL s'avance.

Le lépreux ne doit plus sortir

Sans le capuchon noir qu'il va mettre,

Pendant qu'on lui met le capuchon, il lit le règlement.

Il n'ira plus ni au moulin, ni au four banal.

Il ne lavera ni ses mains, si ses habits dans la fontaine.

Il ne paraîtra plus ni aux fêtes, ni aux pardons.

Il ne répondra que sous le vent

Et n'errera point dans le chemin creux.

Par ordre royal... Ainsi soit-il.

Le prêtre fait l'aspersion d'eau bénite. On allume les cierges.

ERVOANIK.

Adieu, mon père, ma mère.

Jamais ne vous reverront mes yeux...

Adieu mes sœurs, adieu, parents et amis...

Jamais je ne vous reverrai sur la terre.

MARIA.

Adieu à vous, mon fils aimé!

Vous allez sortir de ce monde.



Oh! cette voix qui passe...
Personne... Il s'écarte machinalement.
D'une goutte de sang, de mon petit doigt...
MARIA.
Ce n'est rien... ce n'est rien, mon fils
Vous avez la fièvre...
ERVOANIK.
Ailette! Ailette!
Il se précipite sur la morte.
Personne... sur la route blanche... personne...
En effet... c'était le diable... Oh! si! si!
Il y a quelqu'un! quelqu'un qui vient!
MARIA, étonnée.
Que voyez-vous, mon pauvre fils?
ERVOANIK.
Je vois des bannières roses et noires
qui s'avancent là-bas, avec beaucoup de monde autour...
Je vois le prêtre; le prêtre qui brille en étoile et en surplis...
Des bannières, des bannières!... des bannières!...
Quelqu'un est mort et l'on vient le chercher.
LE PÈRE.
Les deux yeux se serrent l'un contre l'autre.
Mon fils, mon pauvre fils!
ERVOANIK, relevant la morte.
L'enterre pas les morts qui vivent, n'est-ce pas?
voilà... cachez-moi... cachez-moi!
réclame dans les bras de sa mère. On entend au loin chanter l'office
des morts.
LES CHANTRES, au loin.
Abera me, Domine, de morte æterna in die illa tremenda...
do cœli movendi sunt et terra... dum venerit iudicare
salem per ignem.
UNE VOIX D'ENFANT.
veneris factus sum ego et timeo, dum discussio venerit
et ventura ira.
ERVOANIK. LES CHANTRES, se rapprochant.
Termine-moi à chief dans vo-
[tre chambre, par pitié, [terra.
[oudrais m'abîmer dans le
[coeur de la terre.
Les voix se rapprochent de plus en plus.
UNE VOIX D'ENFANT.
tes illa, dies iræ, calamitatis et, miserie; dies magna et
aqua valde.

METHARSOL

(Méthylarsinate de Soude)

AMPOULES..... 0,05 de Métharsol par ampoule.
GOUTTES..... 0,02 de Métharsol par 20 gouttes.
PILULES..... 0,02 de Métharsol par pilule.

**SYPHILIS
FIÈVRES
PALUDÉENNES
CACHEXIE
ANÉMIE**

METHARFER

(Méthylarsinate de Fer)

Sérum cytophagique de méthylarsinate avec sa puissance hémoglobine du ser.
AMPOULES..... 0,05 de Métharfer par ampoule.
GOUTTES..... 0,02 de Métharfer par 20 gouttes.
PILULES..... 0,02 de Métharfer par pilule.

**CHLORO-
ANÉMIE
LEUCÉMIE
CACHEXIE**

GAIRSOL

(Méthylarsinate de Galaco)

AMPOULES..... 0,05 de Gairsol par ampoule.
GOUTTES..... 0,02 de Gairsol par 20 gouttes.

**TUBERCULOSE
AFFECTIONS
DES VOIES
RESPIRATOIRES**

GASTROZYMASE

(Suc Gastrique naturel)

Action digestive immédiate.
Action antiseptique - Action excito-sécrétoire.
De un à 2 comprimés au milieu du repas.

**HYPERPESIE
HYPOCHLORHYDRIE**

**LABORATOIRES
BOUTY**

3^{ème} Rue de Dunkerque,
PARIS.

**Intrait de
Marron d'Inde**

(Varices et Hémorroïdes)

Littérature et Échantillons: Intrails Dausse

4, Rue Aubriert, PARIS

AFFECTIONS BRONCHO-PULMONAIRES
Grippe, Scarlatine, Rachitisme

**SOLUTION
PAUTAUBERGE**

au chlorhydro-phosphate de chaux créosoté
LA MIEUX TOLÉRÉE DES PRÉPARATIONS CRÉOSOTÉES

Par l'action antiseptique qu'elle exerce à la fois sur les voies digestives et pulmonaires et par les éléments minéraux qu'elle fournit au système osseux et à la cellule. LA SOLUTION PAUTAUBERGE est le médicament de choix de la bronchite chronique et de la tuberculose, et le remède le mieux indiqué pour obtenir la reconstitution physiologique dans les maladies paratuberculeuses.

L. PAUTAUBERGE, Courbevoie-Paris, 11, Avenue d'Alsace

LE SOMMEIL DE LA VEUVE

Quelqu'un cite à M. Tristan Bernard le trait délicieux d'une petite femme, martyre du veuvage et privée de sommeil. Nul remède n'a pu la délivrer de ses insomnies. Des cambrioleurs envahissent nuitamment son cottage, lui font avaler, par épouvante, une certaine liqueur. Or miraculeusement, elle s'assoupit. Lorsqu'elle se réveille, la maison a été mise à sac. « Les voleurs, s'écrie-t-elle ! Où sont les voleurs ? Mon Dieu, pourquoi qu'on les retrouve ! — Rassurez-vous, malade, dit le garde champêtre. Ils seront châtiés. — Vaillai qui n'est indifférent, je ne veux que le secret de la drogue qui m'a fait si bien dormir ! »

LES ANGES

L'enseignement de la Religion chrétienne, en ce qui concerne l'existence des anges est absolument formel.

Mais, de nos jours, l'Église les a tenus à l'arrière-plan par suite de la croissance du matérialisme et de l'esprit scientifique. La pensée moderne exige, en matière religieuse, une base scientifique et philosophique, aussi les théologues modernes n'ayant fait aucune tentative pour assigner aux anges une place et une fonction définies dans la nature, les sujet a-t-il été graduellement négligé. La conception hindoue sur les *devas* est absolument philosophique; dans le Christianisme du moyen âge, la croyance au ministère des anges était beaucoup plus vive, voire même plus philosophique que

dans l'enseignement moderne. Au moyen âge, le Christianisme était hautement influencé par le mouvement Rosicrucien qui avait filtré jusque dans les monastères. L'enseignement Rosicrucien subit des alté-

quats naturellement, dans la plupart des cas, des communications avec les morts et des esprits élémentals, et, dans des cas plus rares, avec des devas supérieurs, par des pratiques plus élevées de magie blan-

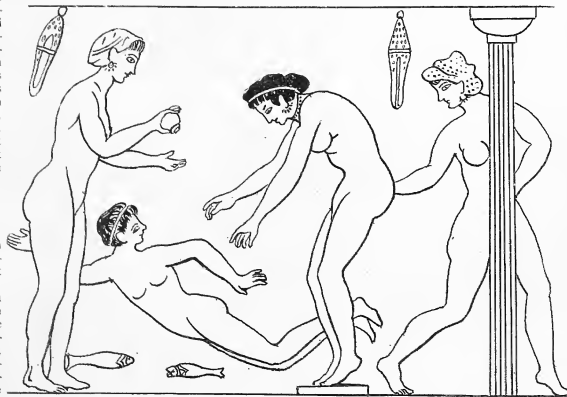
chés astrologiquement sous les sept planètes, correctement ou incorrectement, selon les cas. Dans les Mystères chrétiens de l'Église primitive, le « ministère des anges » était une croyance réelle et aussi une expérience. Dans quelques livres modernes, les *Logoi Plantaires*, les devas, aides invisibles, et même les esprits sont groupés indistinctement sous la direction des anges.

Il est donc assez intéressant de noter que l'évêque de Londres vient tout récemment d'affirmer que la croyance dans les anges. Voici quelques extraits tirés du *Daily Mail*.

Préchant à Saint-Paul, Harrow Way, l'évêque de Londres a déclaré que, dirigeant un jour le service « La Continuation à l'Abbaye de Westminster, se trouvait parmi la congrégation une jeune fille de treize ans. C'est-ci, au cours de la cérémonie, dit à sa mère: Les « voyez-vous, mère? » — « V. quoi? » — « La mère. Et l'enfant de répondre: Mais les Anges qui se tiennent de chaque côté de l'évêque. »

Il a été dit que ceux dont le cœur est pur verront Dieu; n'est-il pas possible alors qu'un enfant possiblement pur ait pu voir des choses que des adultes ne pouvaient pas voir? L'évêque raconta aussi l'histoire de cinq petites filles dont le père se sentant malade fut obligé de valise. La plus jeune, ayant été envoyée se coucher, sortit bientôt après de sa chambre en s'écriant: « Venez ici; il y a deux anges qui montent dans l'escalier. » Un peu plus tard, elle s'écria de nouveau: « Les anges redescendent dans l'escalier avec notre père au milieu d'eux. » Les cinq petites filles purent voir la même chose et, se rendant dans la chambre du père, elles le trouvèrent mort. » (1)

(1) The Fabian, dec. 1911.



Pieche groupe

rations et fut christianisé du fait que les moines l'ayant reçu par voie de tradition, l'avaient entremêlé avec leurs croyances orthodoxes.

Les moines s'adonnaient avec ardeur à la magie cérémonielle, et celle-ci impli-

che. En conséquence, de vastes plans hiérarchiques d'ordres angéliques furent dressés et ceux-ci groupés sous la terminologie Paulinienne de Séraphins, Chérubins, Trônes, Dominations, Puissances, Vertus, Principautés, Archange, Anges, et classi-

HUNYADI JÁNOS
dite EAU de JÁNOS
Eau Purgative Naturelle



EFFET PROMPT. SÛR ET DOUX
Pour éviter toutes substitutions
prière à MM. les Docteurs
de bien spécifier sur leurs
ordonnances la MARQUE

HUNYADI JÁNOS
Andreas SAXLEHNER Budapest

Voir nos
deux Modes
d'Abonnement

FARINES MALTÉES JAMMET

de la Société d'Alimentation diététique
pour le régime
des **MALADES, CONVALESCENTS, VIEILLARDS**
et l'**ALIMENTATION DES ENFANTS**

FARINES TRÈS LÉGÈRES

RIZINE

CRÈME DE RIZ MALTÉE

ARISTOSE

A BASE DE BLÉ ET D'AVOINE MALTÉES

CÉRÉMATINE

ARNOU-ROOT, BLÉ, ORGE, MAÏS

ORGÉOSE

CRÈME D'ORGE MALTÉE

FARINES LÉGÈRES

GRAMENOSE

AVOINE, BLÉ, MAÏS, ORGE

BLÉOSE

CRÈME DE BLÉ TOTAL MALTÉE

AVENOSE

FARINE D'AVOINE MALTÉE

LENTILOSE

FARINE DE LENTILLES MALTÉE

CACAO GRANVILLE, Cacao à l'Avenose, à l'Orgéose, etc...

MALT GRANVILLE - MALTS TORRÉFIÉS - MATÉ SANTA-ROSA

CÉRÉALES spécialement préparées pour DÉCOCTIONS

USINE et LABORATOIRES à LEVALLOIS-PERRET

BROCHURES et ÉCHANTILLONS SUR DEMANDE

Dépôt général: M^{me} JAMMET, Rue de Miromesnil, 47, Paris



OUATAPLASME
DU DOCTEUR LANGLEBERT

PANSEMENT ASEPTIQUE COMPLET INSTANTANÉ
PHLEGMASIES, Acharnes, Abscesses, Phlegmons, Gorgeons des Soins,
Phlébites, Erysipèles, DERMATOSES, Furoncles, Impétigo,
AFFECTIONS OŒILAIRES: Conjonctivites, Kératites,
DANS TOUTES LES PHARMACIES et 10 Rue Pierre-Duport, PARIS.

**LES THERMES D'ACQUI
ET LES BAINS DANS L'ANTIQUITE**

L'antiquité des pratiques balnéaires n'est plus à démontrer. Pour ne point remonter plus loin, il suffit de rappeler l'histoire du roi David surprenant Bethsabée au bain, du haut d'une fenêtre, s'éprenant d'elle et se la faisant amener sur-le-champ.

Les Grecs et les Romains leur donnent une importance de premier ordre dans leur vie publique et privée. Dans notre pays même, les vestiges de thermes romains se rencontrent en maintes régions. En dehors des pratiques balnéaires courantes, les Romains ne négligeaient point l'utilisation thérapeutique de certaines sources. M. Paola Pica, dans la *Monografia Anologica*, consacre une étude particulièrement intéressante aux thermes d'Acqui, en Piémont, et à leur histoire. Les eaux thermales d'Acqui étaient très réputées dans l'antiquité. Des monuments nombreux, des inscriptions lapidaires caractéristiques en témoignent. La température des sources varie de 38 à 78 degrés. Les eaux sont chlorurées sodiques et sulfureuses. On utilise également les boues.

On ne saurait dire à quelle époque remonte la construction des thermes. Il est certain toutefois que vers la fin de la République et sous Auguste ils avaient une nombreuse clientèle. Le consul Caius Valérius, pour alimenter la ville l'eau potable fit construire un immense aqueduc de 12 kilomètres, traversant la Bornida. En 1776, onze arches subsistaient encore; de nos jours, quatre seulement demeurent. Un autre aqueduc amenait aux thermes mêmes l'eau fraîche destinée à régler la température de l'eau des vasques.

De nombreux *ex-voto* témoignent de l'efficacité des eaux et de la reconnaissance des baigneurs. Nous en reproduisons un ici, fort curieux; il a la forme d'un temple. Les modalités de la reconnaissance des malades variaient d'ailleurs à l'infini. Dans les piscines étaient jetés en hommages des médailles, des pièces de monnaie, des objets de valeur, des lames de plomb sur lesquelles étaient écrites des paroles de

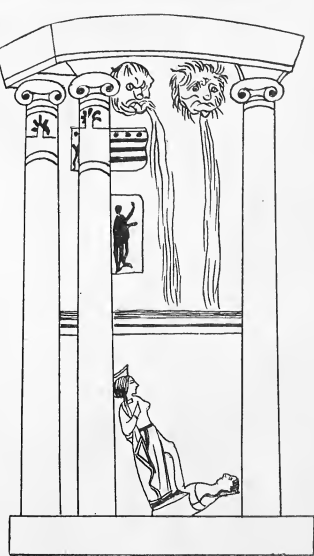
gratitude: *Aquis et Fontibus*. Ailleurs les fouilles ont fait découvrir des bras, des jambes, des doigts d'argile modelée.

Dans les thermes mêmes, des peintures murales représentaient les baigneurs. Nous n'en pouvons reproduire ici provenant d'Acqui, mais nous pouvons offrir à la curiosité de nos lecteurs une peinture de même ordre, conservée au Musée de Berlin, et représentant une chambre de bains grecque. Cabanés la décrit dans les *Mœurs intimes du passé*:

L'architecture de l'édifice est du style dorique; un rang de colonnes partage l'intérieur en deux pièces, dont chacune contient deux baignoires. L'eau est poussée, au moyen d'une pression, dans des colonnes creuses, reliées par des tuyaux, à une hauteur de six pieds du sol.

Ces tuyaux devaient servir à la fois pour faire sécher le linge et pour le réchauffer. Des têtes de sangliers, de lions, de panthères, forment l'embouchure des robinets, d'où l'eau jaillit en une douche finement pulvérisée. Les baignoires sont en la pécaution de natter et de rouler au sommet de la tête leurs cheveux.

Il s'agit là d'un établissement de bains de femmes. D'autres établis-



Ex-voto d'une source (Thermes d'Acqui)



Jeune Grec avec le nécessaire de bain

LA TOUX

Dans toutes les
AFFECTIONS PULMONAIRES

est IMMÉDIATEMENT CALMÉE par le

SIROP DU D^r BOUSQUET

A LA DIONINE-MERCK

Chaque cuillerée à bouche renferme:
0 gr. 01 DIONINE-MERCK.
Il gouttes BROMOFORME chimiquement pur.
VI gouttes Alcoolat. de racine d'aconit.
Ce Sirop constitue, sous une forme agréable, la meilleure médication à opposer aux Affections des Voies respiratoires accompagnées de toux opiniâtre, d'épausissement nerveux et d'insomnie, etc.

Dose quotidienne pour les adultes : 4 à 8 cuillerées à potage

PATE DU DOCTEUR BOUSQUET

A LA DIONINE-MERCK

D'un goût très agréable, calme rapidement l'irritation pharyngée et laryngée du début des rhumes, rend de grands services à tous ceux qui font usage répété de la parole.

Dans toutes Pharmacies et Drogueries de France et de l'Etranger

DÉPÔT GÉNÉRAL :

Pharmacie du Docteur BOUSQUET, 140, Faubourg Saint-Honoré, Paris

**Maladies du Cerveau
ÉPILEPSIE - HYSTÉRIE - NÉVROSES**
Traitées depuis 40 ANS avec succès par les
SIROPS HENRY MURE

1^o Au Bromure de Potassium. 10^o Polybromure (statium, sodium, ammonium).
2^o Au Bromure de Sodium. 11^o Au Bromure à Strontium (surtout à base).
Rigoureusement stériles, 2 grammes de sel chimiquement pur par cuillerée à potage et 16 cuillerées par cuillerée à café de sirop d'écrouses aromatisées inaltérables.
Établies avec des soins et des éléments susceptibles de satisfaire le praticien le plus difficile, ces préparations permettent de composer expérimentalement dans des conditions identiques, la valeur thérapeutique des divers bromures seuls ou associés. — FLACON : 5 fr. — SIROP HENRY MURE, A. GAZAGNE, 1, rue du même nom, Paris, Saint-Sapient (4^e).

SOLUTIONS HENRY MURE

Biphosphate de Chaux arséné — Chloruro-Phosphate de Chaux arséné
Chloruro-Phosphate de Chaux arséné et arséné (LITRE : 5 FR.; DEMI-LITRE : 3 FRANCS)

sur les Solutions similaires
**PHITISIE (1^{re} et 2^e périodes) — RACHITISME
ENGORGEMENTS GANGLIONNAIRES ET DES ARTICULATIONS
MALADIES DES OS ET DE LA PEAU
CACHEXIES SCROFULÉUSES ET PALUDEENNES
ÉPUISEMENT NERVEUX — INAPPÉTENCE — DIABÈTE**

Le Biphosphate et le Chloruro-Phosphate arséné H. Mure produisent des effets remarquables chez les rhumatisants atteints de dyspepsie et dans la chlorose. Sous leur influence, la toux et l'oppression diminuent, l'appétit augmente les forces reviennent.

LITRE : 4 FR.; DEMI-LITRE : 2 FR. 50
AVANTAGES PRINCIPAUX

- 1^o Emploi d'un Phosphate monoclalcique cristallisé, d'une pureté absolue, permettant un dosage rigoureux, difficile à établir avec les phosphates miellux du commerce, qui doivent leur dosage à un excès d'eau qui s'évapore toujours sous l'assoniment;
- 2^o Inaltérabilité absolue obtenue par le procédé de stérilisation à l'autochlore parfait;
- 3^o Administration facile par cuillerées dans un peu d'eau tiède ou sucrée au milieu des repas;
- 4^o Traitement phosphaté le plus sûr et le moins coûteux dans les hémorrhagies chroniques. (Chaque gramme à bouche contient : 1 gramme de Sel, 1 milligramme d'Arseniate de Soude et 10 centigrammes de Créosote de Hêtre pure.

Nota. — Dans les cas où l'arséniate de soude et la créosote ne seraient pas indiqués, MM. les Docteurs pourront prescrire les mêmes solutions H. MURE non arsénées. LITRE : 3 FR.

Dépôt général : PH^e H. MURE, à SAINT-SAINT-ESPRIT (Gard)
A. GAZAGNE, Gendre et Successeur

sements étaient réservés aux hommes.

À Rome à l'origine, les bains étaient si sombres qu'hommes et femmes pouvaient se baigner côte à côte sans se reconnaître autrement que par la voix. Plus tard on laissa pénétrer la lumière du jour.

Les chambres où l'on était si nudité, dit Cabanes, devinrent ainsi accessibles à la vue des passants et se transformèrent en véritables maisons publiques, meublées avec le dernier luxe; il était défendu de les ouvrir plus d'une heure avant les autres maisons.

L'empereur Alexandre Sévère autorisa l'ouverture des établissements de bains durant la nuit; mais déjà, un siècle et demi auparavant, sous Domitien, ces établissements recevaient clandestinement, aux heures nocturnes, de vieux débauchés, qui venaient s'y rencontrer avec des jeunes filles amenées là par des entrepreneurs.

Martial, parlant d'un certain Blattara sur qui les excès ont pesé lourdement et dont la virilité défaillante si elle était sollicitée trait à un échec certain, place en première ligne les bains parmi les endroits mal famés.

Omnia feminas quare dilectus externus Balnea devint Blattara? — Ne futait.

Cur sic feminis generis contagia vites, Cur lingit cunnum Blattara? Ne futait.

(Martial, liv. IX, epig. 27).

Mais pareille digression nous a conduit

bien loin d'Acqui. Qu'il nous suffise de dire en terminant qu'on utilisait dès cette époque les sources sous plusieurs formes: en baignons, en douches, en vapeurs, en bains de boues.

Les rhumatisants s'en trouvaient, paraît-il, fort bien.

LA FEMME SOUS LES COURTINES

M. Julien Ochsé commente dans *Gil Blas* la beauté de Miss Ray.

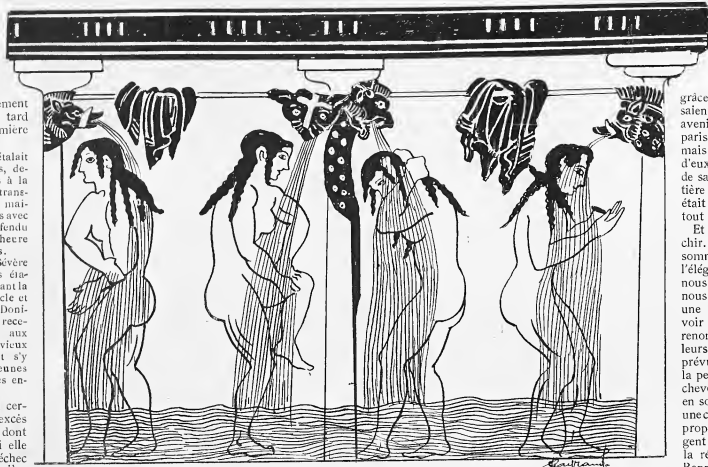
Les journaux anglais ont été, depuis quelques semaines, remplis de photographies et d'enthousiastes descriptions de

roles de *Mme Colette Willy*:

« Elles ont infligé à l'homme, sous les courtines, une créature inférieure à celle qu'il désirait. Elles le volent avec ostentation, en ce temps où les cheveux de rechange, les corsets truqués, font du moulin à déron piquant une petite femme égale à

la plus jolie actrice de Londres, Miss Gabrielle Ray; elles vantaient ses admirables cheveux, ses yeux profonds, son teint délicat, sa grâce et sa jeunesse; ils faisaient des pronostics sur son avenir, ils engageaient des paris au sujet de son mariage; mais j'ai remarqué qu'aucun d'eux ne parlait de ses robes de sa couturière, de sa coiffure ni de son coiffeur; c'était question de sa beauté tout simplement.

Et cela m'a donné à réfléchir. J'ai pensé que si nous sommes à juste titre fiers de l'élégance de nos Parisiennes, nous avons peut-être, sans nous en douter, glissé sur une pente fatale; à force de voir louer les actrices en renom pour la richesse de leurs fourrures, pour l'imprévu de leurs tuniques, pour la perfection de leurs cheveux, nous jeunes femmes en sont arrivées peu à peu à une conception fautive de leur propre beauté; elles s'efforcent la proie pour l'ombre, la réalité pour l'apparence. Rappelez-vous dans ce livre charmant qui s'appelle *Les Vrilles de la vigne*, ce pa-



Une salle publique de douches pour femmes, en Grèce



Le Reconstituant MOYNE

(GELÉE STÉRILISÉE)

Prix du Flacon :

1 franc

TOUT FLACON OUVERT
DOIT ÊTRE UTILISÉ DANS
LES VINGT-QUATRE
HEURES

Aux personnes malades
ne pouvant pas prendre
d'aliment froid, il est
recommandé d'employer
le Reconstituant Moyne
additionné à un potage.

60 grammes de "Reconstituant Moyne" font un repas

Additionné d'égale quantité d'eau bouillie, **UN CONSOMMÉ SUCCULENT**

Le "Reconstituant Moyne" est préparé exclusivement avec de la Volaille, du Jambon d'York et des Légumes frais

La réduction STÉRILISÉE de ces produits, sans aucune addition de gélatine, constitue une gelée nourrissante, fortifiante par excellence, d'une digestion facile et d'un goût très agréable, parfaitement accepté par les enfants, les malades et les convalescents.

Le "Reconstituant Moyne" doit être rafraîchi avant de le servir

En vente chez le Fabricant : **M^{me} JEAN MOYNE, 11, Place de la Miséricorde à LYON, Téléph. 2-49**

Si je feuillette la collection de nos principaux illustrés, je m'aperçois que les femmes, dont les photographes triomphent sur toutes les pages, sont pour la plupart des actrices âgées; elles ne font illusion que grâce à leur maquillage savant; elles sont les vivantes réclames de leurs coiffeuses, de leurs coiffeurs, de leurs masseuses; et pendant ce temps combien de jeunes femmes ignorées, se regardant dans leur miroir, finissent par méconnaître leur propre beauté, et se laissent entraîner à mille déplorables arifices?

Car c'est là qu'est le mal; on confond élégance avec arifice; ou plutôt l'élégance poussée à l'extrême devient un réalisme de mille dangereux arifices... Et si, à cause de cela, telle jeune femme couvre ses cheveux de chichis, ou telle autre écrase sa poitrine et ses hanches, je demande que l'on cesse pendant quelque temps de s'occuper de leurs toilettes et de leurs modes...

Qui donc s'en plaint-ils? si le masque enlevé, nous voyons apparaître, parmi les jeunes femmes qui nous entourent, quelques ours de Gabriëlle Ray?



JEAN ORTH, LE DISPARU

La princesse de Saxe raconte, dans ses *Mémoires*, que Jean Orth, l'ex-archiduc d'Autriche, disparu, n'est pas mort et n'il attend, pour repartir, la fin du règne de l'empereur d'Autriche. La princesse n'est point seule à penser ces choses; ans l'intéressant ouvrage qu'il vient de publier sur *l'Argentine moderne*, M. François Breton raconte ses pérégrinations à travers les provinces du Nord de la grande République sud-américaine. Arrivé à Corrientes, cette ville située sur le Parana, aux confins du Paraguay, il fit la rencontre

d'un Français, M. de V..., établi sur la lisière même de la forêt vierge.

M. de V..., dit-il, nous a conté la visite à sa hutte d'un personnage mystérieux, grand, robuste, aux yeux bleus et à l'allure aristocratique sous le harnais du batteur d'estrade. Ce coureur d'aventures était un aristocrate, Jean Orth. Deyna-til chez M. de V..., une destinée analogue à la sienne?...

Il (Jean Orth) fut courtois, aimable, d'une simplicité parfaite, bien qu'un peu distante. Il ne me dit pas son nom; l'altitude que je hasardai parut lui causer de l'inquiétude, mais ne souleva de sa part aucune protestation. J'étais fixé. Au départ, il me serra la main, me remercia de mon hospitalité en un français très pur, puis, remontant sur son cheval, il prit les bords du fleuve dans la direction du nord. Je ne l'ai jamais revu.



LA BARBE DEVANT L'ESTHÉTIQUE ET L'HYGIÈNE

(Schopenhauer-Hégel-Gaillanet)

Par le Docteur MAXIME

On sait que le port de la barbe a donné lieu, il a quelques années, à une grève qui a apporté une certaine perturbation dans l'alimentation parisienne: celle des garçons de cafés et restaurants qui réclamaient le droit de porter la moustache.

Les théâtres parisiens sont aujourd'hui menacés d'une grève de même nature chez les choristes qui, las de montrer au public la figure glabre des empereurs romains, clament le « droit à la barbe ».

La question qui se présente sous le double point de vue de l'esthétique et de

l'hygiène est de nature à intéresser le médecin.

On sait du reste, que pendant tout le XIX^e siècle, notre corporation s'est distinguée par un port spécial qui donnait toute satisfaction à l'hygiène; le visage était rasé et les petites côtelées seules étaient admises; on rencontre encore dans nos réunions professionnelles quelques ancêtres qui ont conservé cette tradition.

Aujourd'hui la mode est encore plus sévère et les gens *vraiment* « select » sont complètement rasés. C'est sans doute depuis que les domestiques portent la moustache, que les maîtres se font; nous ne pouvons que nous réjouir d'une mode qui supprime autour des orifices buccaux et nasaux un réceptacle de microbes et d'impuretés.

Un grand philosophe allemand, Schopenhauer, avait exprimé sur ce sujet des idées d'une haute portée morale; nous les soumettons à MM. les choristes de l'Opéra et à tous ceux qui s'intéressent à l'hygiène du corps humain.

La longueur de la barbe, dit Schopenhauer, est proportionnelle à la barbarie. C'est pourquoi la barbe fleurissait au moyen âge, cette période de rudesse et d'ignorance dont nos nobles contemporains cherchent actuellement à imiter le costume et l'architecture.

Et il ajoute, en note :

On dit que la barbe est naturelle à l'homme. C'est vrai qu'elle convient parfaitement à l'homme dans l'état de nature, de même que l'homme civilisé doit être rasé pour montrer que la force animale dans la barbe constitue le symbole évident, à dû céder devant la loi, l'ordre et les mœurs. La barbe agrandit la partie animale du

visage et la fait ressortir; elle donne ainsi une apparence remarquablement brutale.



Depuis la Gazette Médicale en France

Le Chevalier Thalgberg

Ce gentilhomme vivait au XVIII^e siècle; sa barbe était ample et fournie; il en faisait deux tresses qui lui tombaient jusqu'aux pieds et dont les poils démêlés et étalés le recouvraient entièrement.

COEUR
ARTÉRIO-SCLÉROSE

Avec ses bains

ROVAT

CARBO-CAZÉUM

TROUBLES CARDIO-VASCULAIRES

GUÉRIT

TUBERCULOSES

Bronchites, Catarrhes, Gripes

EMULSION MARCHAIS Phospho-Préparée

Calme la TOUX, rétablit l'APPÉTIT et CICATRISE les Vésicules dans la toue, le bronchite.

OVO-LÉCITHINE BILLON

RECONSTITUANT par EXCELLENCE

NEURASTHÉNIE, PHOSPHATURIE ANÉMIE CÉRÉBRALE SURMENAGE, CONVALESCENCE, ETC.

Vente en gros :

LES ÉTABLISSEMENTS POULENC FRÈRES
FABRIQUE DE PRODUITS CHIMIQUES - PARIS -

INDICATIONS. DRAGÉES à 0 gr. 05 centigr. — Dose : 6 par jour, en 3 fois, un peu avant les repas. (Enfants : 3 à 4 dragées.)
GRANULÉ à 0 gr. 10 centigr. par cuillerée à café. — Dose : 4 cuillerées à café par jour. (Enfants : 1 à 2 cuillerées à café.)
AMPOULES à 0 gr. 05 centigr. par centimètre cube. — Dose : 1 injection intramusculaire tous les deux jours.

Arthritisme, Goutte
Rhumatisme
Gravelle, Diabète

VICHY-CÉLESTINS

Bouteilles et Demi-Bouteilles

Regardez un homme barbu pendant qu'il mange... La police devrait interdire la barbe, parce qu'elle constitue un démasque sous lequel il est difficile de reconnaître un homme.

Pour Schopenhauer, la cause finale de la barbe n'est autre que la dissimulation.

Les modifications du visage qui traversent un mouvement de l'âme se manifestent surtout au voisinage de la bouche; c'est une chose qui peut, dans certaines conditions, devenir dangereuse, et pour la dissimuler aux yeux observateurs de l'adversaire, la nature — qui sait *homo homini lupus* — a donné la barbe à l'homme. Par contre, la femme, chez qui la maîtrise de soi-même et la dissimulation — *contenance*, ajoute un français Schopenhauer pour compléter sa pensée — sont innées, a pu s'en passer.

Le philosophe allemand va plus loin. Il voudrait qu'on interdît le port de la barbe, non seulement parce que celle-ci est immorale, mais parce qu'elle a un caractère d'impudicité qui plaît aux femmes.

Cette opinion a été maintes fois exprimée par Schopenhauer dans les polémiques qu'il a eues avec le philosophe officiel Hegel qui portait une barbe de fauve; quelques-uns prétendent que la haine seule a pu faire naître de telles critiques.

Quoi qu'il en soit, on peut dire qu'une face humaine recouverte d'une barbe copieuse perd son caractère; qui ne se souvient de notre regretté président Carnot qui était « tout en barbe »; seuls les yeux avaient quelque expression; on ne voyait dans cette forêt touffue que l'orifice buccal; on ne pouvait en distinguer ni le sourire, ni les traits qui donnent quelque valeur à la physionomie.

La moustache trop copieuse et tombante présente également des inconvénients;

quelques souverains populaires ont tenu à se caractériser par cet accessoire encombrant; Victor-Emmanuel, le fondateur de la dynastie de Savoie, portait une moustache colossale; il se trouvait dans l'impossibilité absolue de boire ou de manger

en public; pour prendre ses repas, son valet de chambre emprisonnait la moustache royale dans un petit appareil qui la ramassait et permettait d'en fixer les deux extrémités derrière les oreilles.

Cet inconvénient a été en partie évité

par un autre souverain, le grand Kaiser de Prusse.

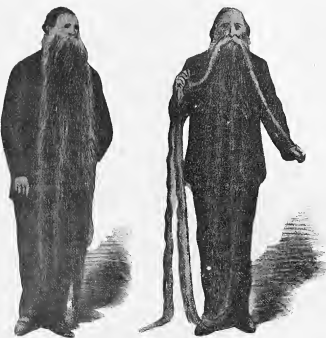
Voici dans quelles circonstances cette mode fut adoptée :

Il y a environ vingt ans, parmi les officiers attachés à la personne de Guillaume, se trouvait le major Von Bencks, célèbre par sa réputation de dandyisme. Certain matin, devant assister à une cérémonie à laquelle l'empereur prenait part, le major ordonna à son coiffeur, Herr Haby, de lui peigner la moustache d'une façon originale et nouvelle. Herr Haby s'y appliqua et, quelques minutes plus tard, les moustaches de Bencks pointaient bellé-queusement vers le ciel.

Von Bencks, déjà satisfait de l'innovation, le fut plus encore quand l'empereur le remarqua, s'avança vers lui et publiquement le complimenta. Aussi ne se fit-il pas prier pour donner l'adresse de Herr Haby que l'empereur envoya aussitôt chercher. Une demi-heure après, la moustache de Guillaume II avait pris la forme qui continue à le caractériser, et Herr Haby était nommé coiffeur de la Cour. Sa fortune était faite. C'est maintenant un personnage important, décoré de la plupart des ordres allemands et étrangers.

La toilette quotidienne de la moustache impériale exige la création d'un appareil spécial, le *Schwarzbarbbind*, inventé par Herr Haby; l'empereur doit en porter chaque matin pendant vingt minutes.

Nous savons que la moustache impériale ne s'est pas propagée dans le reste de l'Europe et nous devons nous féliciter de la mode actuelle, importée d'Amérique, qui exige un visage complètement rasé et par conséquent plus conforme aux lois de l'hygiène et de la civilisation.



Louis Coulon, 66 ans

Louis Coulon, 75 ans

Louis Coulon est né à Vendèsses(Nièvre) en 1846. A 12 ans il dut se faire raser pour la première fois. De 12 à 14, temps pendant lequel il la porta, elle acquit 1 mètre de longueur. A cette époque, son père la lui fit raser jusqu'à 18 ans. De 18 à 21 ans il la laissa pousser de nouveau et elle atteignit 1^{er} 50. De 21 à 30 il la rassa, puis à partir de 30 ans, n'y toucha plus. Actuellement la barbe mesure 3^{es} 30 de long, la moustache 1^{er} 50. Son père et ses deux grands-oncles, qui furent sapeurs dans l'armée de Jourdan et se distinguèrent à Fleurus, avaient chacun une barbe qui leur descendait jusqu'aux genoux. Sa mère avait une chevelure de 2 mètres et ses deux filles en ont une qui dépasse 1 mètre. Son fils, âgé de 45 ans, aurait une barbe semblable à celle de son père s'il ne la rasant pas. (D'après l'article de MM. Le Double et Houssay sur les *Ætus*, in Gazette Méd., du Centre, 1^{er} mars 1909).

ANTISEPTIQUE URINAIRE PAR EXCELLENCE

ARTHRITISME DIATHÈSE URIQUE

ROGIER

DISSOUT, EXPULSE L'ACIDE URIQUE

Granulé entièrement soluble dans l'eau; 0,60 centigr. de matière active par cuillerée à café. — DOSE : 2 à 6 cuillerées à café par jour

Échantillons et Littérature : HENRY ROGIER, Pharmacien, Anc. Int. des Hôpitaux de Paris, 3 et 6, boul. de Courcelles, PARIS

MARAT ÉLECTROTHERAPEUTE

Dans le dernier numéro d'*Escalape*, nous avons donné un intéressant commentaire du Dr Esmonet sur *Marat midicun*. Qu'il nous soit permis de rappeler ici, d'après des documents publiés et analysés par le Dr Cabanis dans son beau livre, que Marat fut un électrothérapeute distingué, un véritable précurseur.

« D'accord avec Marat et ses idées d'il y a un siècle, dit le Dr Foveau de Courmelles, on n'admet plus aujourd'hui qu'un fluide unique existant comme quantité, comme *potentiel* (mot non usité, mais soupçonné, révèle par Marat) en plus ou en moins sur les corps. Un corps plus chargé que son voisin l'est *positivement* par rapport à ce voisin qui, lui, l'est *négativement*. »
Voici, en effet, ce que dit Marat à l'électrisation négative par bains : »

Cette méthode d'électriser est l'opposée de la précédente (bain positif); au lieu d'accumuler de nouveau fluide dans le corps, on soustraie une partie de celui qu'il contient, d'où il suit que la dénomination n'est pas seulement impropre, mais ridicule, car elle suppose le sujet en expérience immergé dans une atmosphère électrique. Or, comment ce fluide, soustrait et porté au *magasin* général, pourrait-il s'accumuler autour du corps qui l'a perdu? Ainsi, la seule dénomination convenable est *électrisation par simple privation du fluide*.

Ailleurs il écrit :

Quoique tous les corps attirent ce fluide, leur force attractive n'est pas égale; et, comme dans leur état naturel, ils peuvent toujours en recevoir un excédent, cette force n'est jamais assouvie; mais aucun n'en reçoit une quantité excédente, si quelque autre n'en perd une quantité proportionnelle :

ceux-ci s'appellent *électrisés en moins* ou *négativement*; ceux-là se nomment *électrisés en plus* ou *positivement*.

Marat a vu dans le fluide électrique; un des principes de la végétation; mais où il

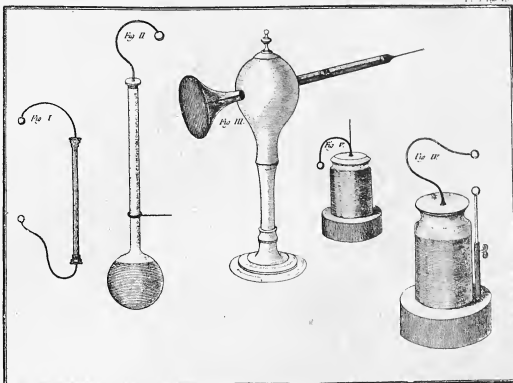
Marat n'était, en l'espèce, que l'écho des idées scientifiques de son temps; mais il a devancé celui-ci sur bien d'autres points, par exemple quand il nie l'action de l'atmosphère électrisée et même du bain élec-

trique, au lieu de se laisser séduire par les apparences de temps qui les sépare, aux moyens plus imparfaits de recherches et de diffusion de travaux. Quand on prétend, dit judicieusement Foveau, que ses *Recherches sur l'électricité* contiennent « de la dialectique serrée, mais une assez bonne part de divagation et de verbiage vieux » on oublie que l'époque était de transition, qu'elle sortait de la période d'observation pure, pour entrer dans celle de la systématisation mathématique ».

Ceux même qui attaquent Marat avec le plus de violence reconnaissent l'originalité de certaines de ses conceptions, comme celle qu'il émettait sur la repulsion électrique. Celle-ci, d'après Marat, ne serait qu'une apparence, due à l'attraction exercée par les corps environnants : c'est la these favorite d'un très distingué physicien anglais de nos jours, J. Sprague.

Les mêmes critiques constatent le mérite de l'écrivain, presque toujours clair, et du dialecticien serré, surtout lorsqu'il expose et discute les théories de Franklin sur l'électricité atmosphérique et les paratonnerres. On a, d'ailleurs, constaté depuis, que Franklin a été « surfaît, surfaît de son vivant, le sachant et le laissant faire, malgré les protestations de de Romas et la priorité accordée à celui-ci par l'Académie des Sciences de Paris, le 4 février 1704, après enquête ».

En d'autres domaines scientifiques la renommée de Marat n'est pas moins bien établie. Ses contemporains (français et non) ont su aussi lui rendre justice. Il n'est pas jusqu'à Goethe, l'immortel auteur de *Werther* et de *Faust* qui n'ait vanté ses conceptions.



Marat de sa époque

(Cliché Albino Michel)

Instruments fabriqués par Marat (d'après ses Recherches sur l'électricité)

se tromper, c'est quand il affirme que l'art n'y peut rien. Des faits récents ont prouvé l'efficacité de l'intervention humaine dans la production des phénomènes électriques naturels.

trique, comme l'ont établi depuis Duchenne de Boulogne et ses imitateurs.

Marat a encore prévu les rayons X, et si l'on objecte qu'il y a loin de Marat au physicien de Wurtzbourg, qu'on songe au

INSUFFISANCES THYROIDIENNE ET OVARIENNE

Troubles de la Ménopause et du Puberté.

THYRODOSE

Mixodème OVARO-THYROIDINE

OBÉSITÉ

Arthritisme, Rachitisme,

Maladies de la Peau

Consultations gratuites

Dépot: Laboratoire du Docteur FRAYSSE, 130, r. d'Aboukir, Paris et toutes Pharmacies.

"GOLD STAR"

Modèle "Safety" se portant dans toutes les positions.



Ce Porte-Plume-Réservoir absolument garanti est offert en remboursement de l'abonnement à "Escalape".

Valeur 20 francs.

AU BUREAU DU JOURNAL

REVUE INTERNATIONALE

ILLUSTRÉE

UN PEU DE TOUIT

Revue de grand luxe, la plus belle et la moins chère

Abonnement d'essai de 3 mois, France: 2 fr. — Étranger: 3 fr.

Abonnement annuel, France: 12 fr. — Étranger: 18 fr.

182, Rue de Rivoli — PARIS

TRAITEMENT DE

l'Arthritisme et de la Dyspepsie
par l'Eau de

Un Verre le matin
à jeun

Un Verre une heure
avant le Déjeuner

VALS REINE
SOURCE

Un Verre une heure
avant le Dîner

Le reste de la bouteille
consommé aux Repas

Toutes Pharmacies ou s'adresser à M. CHAMPETIER, à Vals-les-Bains (Ardèche)

Sérothérapie des Anémies



Comprimés et Ampoules de **SÉRUM HÉMOPOÏÉTIQUE FRAIS** (de Cheval)

Échantillon et Littérature : L. PREUD'HOMME, Pharmacien de 1^{re} Classe

15, Rue Gaillon, PARIS - Téléphone : 316-22

HISTOGÉNOL

Naline

Médication arsénio-phosphorée organique à base de Nudarrine, réunissant combinés tous les éléments sans leurs inconvénients de la médication arsénicale et phosphorée organique.

L'HISTOGÉNOL NALINE est indiqué dans tous les cas où l'organisme débilité, par une cause quelconque, réclame une médication réparatrice et dynamogénique puissante; dans tous les cas où il faut relever l'état général, améliorer la composition du sang, renforcer les tissus, combattre la phlogosité et ramener à la normale les réactions intraorganiques. — PUISSANT STIMULANT PHAGOCYTAIRE

TUBERCULOSES, BRONCHITES, LYMPHATISME, SCROFULE, ANÉMIE NEURASTHÉNIE, ASTHME, DIABÈTE, AFFECTIONS CUTANÉES FAIBLESSE GÉNÉRALE, CONVALESCENCES DIFFICILES, etc.

Formes : **ELIXIR - ÉMULSION - GRANULÉ - AMPOULES**

ET DOSES : **ELIXIR** : 1 cuillère à soupe par jour. **AMPOULES** : 1 ampoule mesure par jour. **GRANULÉ** : 1 cuillère à café par jour. **AMP. INJECT.** : 1 ampoule par jour.

Exiger sur toutes les boîtes et flacons la Signature de Garantie : A. NALINE Littérature et Échantillon : S'adr. à A. NALINE, 19^{me} Villeneuve-la-Garenne, près St-Denis (Seine).

Traitement de la **SYPHILIS** sous toutes ses formes

HECTINE

PILULES (0.10 d'Hectine par pilule). Une à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.
GOUTTES (50 gouttes équivalentes à 0.05 d'Hectine) 20 à 100 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES A (0.10 d'Hectine par ampoule). Injecter une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES B (0.20 d'Hectine par ampoule). INJECTIONS INDOLORES

HECTARGYRE

(Combinaison d'Hectine et de Mercure).

Le plus actif, le mieux toléré des sels mercuriels.
PILULES (Par pilule Hectine 0.05; Protochlorure Hg. 0.05; Exl. Op. 0.01). Durée du traitement : Une à deux pilules par jour.
GOUTTES (Par 20 gouttes Hectine 0.05; Hg. 0.05; Exl. Op. 0.01). 10 à 15 jours.
AMPOULES A (Par ampoule Hectine 0.05; Hg. 0.05). Une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES B (Par ampoule Hectine 0.10; Hg. 0.05). INJECTIONS INDOLORES

Laboratoires la HECTINE, 12, Rue du Chemin-Vert, à Villeneuve-la-Garenne (Seine).

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Pour assainir la bouche, raffermir les gencives, fortifier les cheveux, pour les ablutions journalières, pour le lavage des nourrissons, etc., etc., il est recommandé de faire usage du

Coaltar Saponiné Le Beuf

qui possède les propriétés DÉTERSIVES et ANTISEPTIQUES INDISPENSABLES aux produits destinés à ces usages, qualités qui lui ont valu son admission dans les HOPITAUX DE PARIS.

Le Coaltar Le Beuf est en effet très efficace en particulier dans les cas d'angines couenneuses, anthrax, gangrènes, herpès, leucorrhées, pityriasis, otites infectieuses, suppurations, etc., mais dans ces circonstances c'est au MÉDECIN qu'il appartient de prescrire ce produit et de régler son mode d'emploi.

Le Coaltar Saponiné Le Beuf étant un liquide qui n'est ni caustique ni vénéneux, peut être laissé entre toutes les mains.

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des imitations que son succès a fait naître



La Nouvelle Faculté Française de Médecine de Beyrouth (Syrie) : le bâtiment principal

LA MÉDECINE POPULAIRE EN SYRIE ET EN PALESTINE

par le Docteur Émile ARAB

Ancien Médecin-Chef de l'Hôpital Français de Bethléem, Chef de Clinique chirurgicale à la Faculté de Médecine de Beyrouth

Il y a quelques semaines, en une après-midi dont chacun des assistants gardera la mémoire, M. le Professeur Blanchard et M. le D^r Arab parlèrent successivement de la Faculté de Médecine française de Beyrouth et de la Médecine populaire en Syrie et en Palestine. M. Sénart, Membre de l'Institut, président, ayant à ses côtés le R. P. Cattin, chancelier de la Faculté de Beyrouth. Parmi les très nombreux établissements d'instruction que nous avons créés en Syrie et en Palestine, et auxquels nous devons notre influence morale indiscutée en ces pays, il n'en est aucun qui puisse rivaliser avec la Faculté de Médecine de Beyrouth; sa réputation est sans égale dans tout l'Orient : « Elle est comme un phare dont l'éclat brille au loin ». Ses 11 étudiants du jour de l'inauguration (1883) étaient montés à 55 en 1886, à 112 en 1895, à 161 en 1900, à 233 en 1905. Et le flot croît toujours ! La Faculté compte aujourd'hui 250 élèves; ils seront 300 l'année prochaine. Succès obligé : Une nouvelle Faculté va dominer la ville bientôt de sa masse imposante. Un hôpital suivra. Nous avions souhaité reproduire ici in extenso la belle conférence du D^r Arab, où l'éloquence d'un cœur sincère se para de toutes les séductions colorées de l'Orient, mais l'espace nous est ménagé. Aussi devons-nous remercier M. Arab d'avoir bien voulu appeler, pour les lecteurs d'Æsculape, la substance même de sa causerie.

L'HUMANITÉ est un même homme qui subsiste toujours et apprend continuellement. Ce mot de Pascal s'applique à toutes les sciences en général. J'aurais voulu, avant d'entrer dans le vif de mon sujet, insister sur les pratiques médicales courantes dans les pays d'Occident, et en France en particulier, au cours des siècles révolus. J'aurais pu préparer ainsi vos esprits à subir avec moins de violence le choc que le récit de la Médecine populaire en Syrie et en Palestine est susceptible de provoquer !...

L'histoire de deux drogues fameuses, la *thériaque* et l'*orviétan*, et leur fortune mébrlanée durant des temps très longs aurait précisé la puissance de l'empirisme. Quelques citations de l'excellent livre du docteur Cabanis sur les *Remèdes d'autrefois* vous auraient mis tout à fait au diapason du sujet dont j'ai à parler.

Si, d'après Pascal, l'homme apprend continuellement, il faudrait vivre pourtant en une atmosphère de civilisation pour avoir l'occasion d'apprendre. Et ce n'est qu'à partir du siècle dernier que la médecine est entrée, en Occident même, dans le vrai domaine scientifique. En Palestine et dans une petite partie de la Syrie, la médecine est restée confinée dans les notions de l'empirisme populaire. Elle ne pouvait rien emprunter à la nouvelle science médicale pour la simple raison qu'elle lui est restée complètement étrangère !

Ainsi, les remèdes des bonnes femmes et des charlatans se sont maintenus dans les familles comme une tradition sacrée. Ils se sont transmis religieusement de génération en génération sans rien perdre de leur originalité. Des personnes d'une grande autorité au foyer domestique, la grand-mère, la vieille tante, en sont les gardiennes fidèles.

Dans toutes les villes de la Syrie et presque dans tous les villages du Mont-Liban, ces remèdes sont moins en honneur : le médecin est là pour les combattre.

Durant les cinq années que j'ai passées en Palestine comme médecin-chef de l'hôpital français de Bethléem, j'ai vu que plus que dans aucun pays du monde les habitants de la Palestine ont conservé la pratique de la médecine populaire.

Du reste, ce peuple est le peuple conservateur par excellence. Les habitations avec leur double

noce, les vierges portant des torches allumées, entretenues à Ithiule. De temps en temps, le nouveau-né est encore placé sur de la paille, dans une corbeille spéciale appelée *sabourai*, durant trois jours : habitude touchante conservée en souvenir du Dieu-Enfant, né lui aussi, sur la paille, à la crèche de Bethléem !

Litré a ajouté un dixième volume à sa traduction des œuvres d'Hippocrate. Dans ce dernier volume, il a réuni sous le nom d'*Aphorismes* comme des sentences infaillibles. En voici un exemple : « Ce que les médicaments ne guérissent pas, le fer le guérit. Ce que le fer ne guérit pas, le feu le guérit. Ce que le feu ne guérit pas doit être considéré comme incurable ! » Si Hippocrate considérait¹⁰⁹ le feu, comme le suprême remède, nous retrouvons dans l'indigène de la Syrie et de la Palestine un fidèle disciple du Père de la médecine pour qui le « *Nar* » est resté le premier et le dernier des médicaments !

En consultant les vieux manuscrits arabes, partout nous retrouvons le feu placé au rang d'une panacée et prôné en toute circonstance. De nos jours on n'a pas cessé de se servir des mêmes instruments grossiers de la haute antiquité : clet de porte, gros clou, barre de fer. Car enfin, ce système thérapeutique ne devient vraiment efficace qu'en créant une plaie béante qui laisse couler « les humeurs mauvaises » du corps durant plusieurs mois. Dans maintes circonstances, lorsque je proposai, en cas de sciatique par exemple, l'application au moyen du thermocautère, de ce que j'appelai plaisamment *kai-el-frangi*, pointes de feu européennes, on s'y refusa catégoriquement, objectant que notre système était inefficace car la plaie qui en résultait cicatrissait beaucoup trop vite.

Nous devons reconnaître d'ailleurs, en passant, l'utilité de ces suppurations provoquées à distance dans les grandes septiciémies; elles répètent exactement à la méthode de Fochier : abcès de



Docteur Émile ARAB

fenêtre (le méjéuz) représentent les deux tables de la Loi, comme au temps de Moïse. Si les habitants ont remplacé sur les pans de leurs manteaux l'inscription des commandements par quelques arabesques modernes, le reste de leurs vêtements ne diffère en rien de ceux des anciens Israélites. Jusque dans leurs coutumes les plus intimes, ils rappellent les paraboles de l'Évangile : on voit encore dans les

ixation au moyen d'une piqûre d'essence de térébenthine. Cette méthode, complètement abandonnée à l'époque bactériologique, a été remise en honneur par les travaux tout récents de Charles de Bordeaux, de Duvenger, de Pic et de Lesieur de Lyon. Il en était question encore à la séance de la Société Médicale de Lyon du 24 mai 1911.

Les émissions sanguines figurent comme importance au même rang que les pointes de feu dans la pratique de la médecine populaire en Syrie et en Palestine. On les pratique sous trois formes : la saignée, l'application locale des sangsues et les ventouses scarifiées. Le barbier du village reste pour le peuple le seul spécialiste pour l'opération de la saignée. On n'hésite pas à aller le trouver à l'occasion de n'importe quelle maladie et même d'un léger malaise. Mieux encore, plusieurs individus en état de santé parfaite viennent se soumettre régulièrement à la lancette du barbier deux fois par an, à époque fixe : à la fête de Constantin et Hélène, et au milieu de l'automne. Et ils donnent pour prétexte qu'à ces deux époques de l'année le sang de l'organisme devant se renouveler, il est de toute utilité de se débarrasser du vieux sang noir particulièrement mauvais. Les lieux d'élection de la saignée sont au nombre de deux : le pli du coude et la partie interne du pied correspondant à la veine médiane céphalique et à la saphène interne. Nous pratiquons nous-mêmes de pareille façon presque toujours. Mais la divergence devient complète entre nos deux systèmes, quand il s'agit du manuel opératoire de la saignée !

Pour avoir une idée de l'instrument dont se sert le barbier dans cette opération, imaginez-vous l'un de ces couteaux de po-cho de vieux système, à lame mince et effilée à son extrémité, mais couverte de rouille et de toutes les poussières, voire même maculée du sang des patients qui ont précédé. L'opérateur ordonne au sujet de se découvrir le pli du coude ou le cou-de-pied, et d'allier l'exposer durant dix minutes au soleil. Puis, repérant la veine à sa partie supérieure, il donne avec son couteau un coup sec, et le sang s'écoule de la plaie. Ces messieurs ont une si grande habitude de cette sorte d'opération que presque jamais ils ne font une saignée blanche. Avouons qu'avec pareille méthode, criminelle aux yeux de l'asepsie moderne, il est moins fréquent qu'on ne pense de noter des complications infectieuses. Elles ne sont point exceptionnelles cependant : j'ai en l'occasion de soigner des phlébites, des lymphangites qui se sont terminées quelquefois par la septicémie et la mort.

Parmi les maladies infectieuses, je me contenterai de dire un mot du paludisme, la maladie de beaucoup la plus fréquente en Syrie et en Palestine.

La fièvre paludéenne est assez répandue en Syrie ; elle est tout à fait endémique en Palestine.

En Syrie, les régions marécageuses sont devenues rares, mais la disposition géographique de la Palestine la rend apte à conserver des eaux stagnantes durant toute l'année. Guidé par ma statistique hospitalière, j'ai visité, en mai 1906, les villages de la Palestine qui m'avaient fourni le plus grand nombre de paludéens.

Dans un voyage de plusieurs heures depuis Beid-jalil jusqu'à Hébron, en suivant la vallée de Zacharia, les sabots de nos chevaux enfonçaient dans un terrain boueux, tout couvert d'eaux stagnantes. Nous soulevions sur notre passage des légions de moustiques du genre *anopheles* et de

dimensions peu communes. Les eaux des montagnes environnantes, ne trouvant aucun issue, s'étendent en nappes immenses dans ces vallées. Dans ce voyage, un poétique imprévu me fut offert par la traversée du champ de Booz. Il me sembla être témoin de nouveau de la scène



Le R. P. CATTIN

Chancelier de la Faculté de Médecine de Beyrouth (Arrondissement d'un portrait pris dans le Groupe du Jury franco-turc des examens de 1907.)

bibliques. Permettez-moi de cueillir une petite fleur de poésie au milieu de ces terrains marécageux si tristes et si arides en rappelant les vers du poète :

.... Et Ruth se demandait
Immobile, ouvrant l'œil à dent sous ses voiles,
Quel Dieu, quel moissonneur de l'éternel été
Avait en s'en allant négligemment jeté
Cette fancille d'or dans le champ des étoiles !

À Jérusalem, nous ne retrouvons pas cette disposition de terrain marécageux, cependant la fièvre paludéenne y compte de nombreuses victimes.



Un barbier de Palestine pratiquant l'opération de la saignée

C'est qu'il existe des citernes dans les habitations, et surtout d'importants bassins fermés au sein même de la ville et dans ses environs : vallée de Josphat, réservoir de Silot, Érikaton, vasque de Mamillah, vallée de Gihon, citat inférieure, — enfin, sur la route d'Hébron, vasques de Salomon.

Ainsi l'habitant de la Palestine réunit chez lui les trois éléments nécessaires pour l'écllosion et le

développement de la malaria — notés par Laveran lui-même : des moustiques, du soleil et de l'humidité.

Dans certaines sources d'eau des villages d'Hébron et des environs, existent de petites sangsues qu'on boit souvent avec l'eau et qu'on supporte avec une tolérance étonnante. J'ai vu un jeune homme qui n'a pensé à se les faire enlever à l'hôpital qu'au bout de dix-huit jours. Aux reproches que j'ai lui faisais de ne pas être venu plus tôt, il répondait avec insouciance : « Mais je n'ai pas eu le temps à cause des moissons ! » Avec deux sangsues dans la gorge, il mangeait, buvait et dormait sans être incommodé le moins du monde ! Pour se débarrasser de ces hôtes occasionnels, on se gargarise avec certains mélanges irritants : eau de savon, eau salée, infusion de tannin. Ce dernier mode de traitement réussit le plus souvent quand on l'emploie assez tôt. Dans les deux cas que j'ai notés, un genre de dix-huit jours, l'autre de douze, aucun genre de gargarisme ne pouvait réussir : j'ai dû prendre la sangsue avec une forte pince hémostatique et exercer un certain effort pour pouvoir la détacher de la muqueuse avec laquelle elle faisait corps.

Toute douleur qui a pour siège l'estomac ou l'abdomen ne peut être déterminée, d'après l'habitant des villages de la Palestine, que par deux agents : un agent mécanique, le *mâleh* ; des agents parasitaires, les vers intestinaux.

L'imagination populaire définit le *mâleh* une dépression de la pari aponévrotique et musculaire correspondant à l'estomac. Cette infirmité peut être congénitale, puis des nourrissons ont subi un traitement en conséquence ; elle peut être accidentelle et consécutive à une chute, au soulèvement ou au port d'un gros poids. Le premier venu ne sait rien porter un diagnostic aussi délicat. Aussi existe-t-il, rien qu'à Bethléem, une dizaine de spécialistes pour les deux sexes. Dès qu'un malade, vomit, souffre de crampes d'estomac, de gastralgies ou de simple indigestion, on le conduit chez ces spécialistes, qui toujours confirment le diagnostic de *mâleh*. Aucun malade n'échappe à leur traitement, car c'est de cette pseudo-infirmité que ces empiriques tirent leurs moyens d'existence essentiels. Et pour avoir droit au tarif traditionnel, il est indispensable qu'il fassent subir aux patients un traitement approprié.

Ce traitement consiste dans l'application de pointes de feu au creux épigastrique. Le plus souvent, chez le malade pusillanime, on obtient la vésication au moyen d'une herbe caustique appelée *soufanéa*. La plaie qu'elle provoque est tenue soigneusement et de la manière la plus septique possible au moyen de feuilles d'ortie vertes. Pareille pratique doit durer de vingt à quarante jours, suivant le degré de la maladie.

On a remarqué que les enfants, en Palestine, recevaient en don la beauté. L'imagination d'un poète attribuerait cela au passage du Dieu-Enfant dans ce pays, laissant à ses petits amis, un reflet de son incomparable beauté ! Comme médecin, j'ai remarqué qu'il

la finesse des traits se joignait une constitution robuste dont on ne retrouve l'exemple dans aucun pays du monde. Et pourtant la mortalité infantile présente une moyenne effrayante. La plupart de ces petits êtres sont emportés par une même maladie : la gastro-entérite.

L'hygiène des enfants est vraiment déplorable en Palestine. J'ai été témoin de faits qui constituent, aux yeux de l'hygiéniste moderne, de véritables

crimes. J'ai vu des enfants de trois ou quatre mois prendre par un repas de famille, plonger leurs mains dans le plat commun et se rassasier des aliments les plus indigestes comme le riz, la viande, les lentilles et les pâtes de farine!

Je dois, par ailleurs, vous décrire le traitement que le seul habitant des villages de la Palestine a subi, une prédication marquée dans les *actes généralisés* de quelque origine qu'ils soient : je veux parler du *Bakoura*. Le sens littéral du mot *Bakoura*, c'est *encomement*; mais ce n'est là qu'une partie du traitement : on va en juger.

Figurez-vous un taudis de paysans, absolument privé d'air et de lumière. C'est là qu'on enferme le pauvre patient! On le soumet à un régime rigoureux qui se compose exclusivement de *pain sans sel* et de *miel*. Et cela pendant vingt à quarante jours, suivant la sentence portée par l'empirique. De plus, deux fois par jour, on allume près du malade de la bouse de vache (*bakoura*) jusqu'à ce qu'il accuse une petite toux sèche et répétée, qui est le premier symptôme de la phase l'asphyxie! On fait tout cela dans le but de déshydrater les tissus au moyen d'une transpiration abondante.

Mais en attendant, on limite le champ de l'hématose chez ce pauvre néphrétique, très souvent cardiaque en même temps et qui aurait besoin de respirer largement, on l'anémie au moyen de la transpiration; et quelquefois, hélas! il reste sur le terrain saine tenante, comme il est arrivé à l'un de mes malades atteint d'asystolie...

Le peuple, même dans les pays les plus civilisés, a toujours manifesté une grande foi dans les modes de consolidation des fractures employées par les charlatans, les empiriques (berger ou boucher), pour tous ceux qui se livrent à pareille industrie. à condition qu'ils ne soient pas médecins! Cette confiance peut être fondée sur un certain nombre de succès obtenus au moyen des procédés usités par ces rebouteurs. Mais leur système offre de nombreux défauts comme vous allez en juger.

Prenez d'abord le cas le plus simple : une fracture non compliquée du bras. L'humerus est fracturé au milieu de sa diaphyse sans aucune plaie des tissus. Le *moujaberre*, comme on l'appelle dans le pays, prend un chiffon bleu (je ne sais pourquoi il donne la préférence à cette couleur), l'imbibe d'huile d'olive et l'applique sur le bras fracturé. Puis il prend quatre morceaux de bois, taillés en rectangle, ou bien quatre molets de roseaux qu'il attache avec une forte ficelle autour du bras de manière à l'enfermer dans un espèce de carré. Par-dessus, il applique un morceau d'étoffe blanche sur laquelle il a étalé abondamment une pâte formée de farine battue dans du blanc d'œuf. Éte par-dessous, cette pâte devient aussi solide que le plâtre; je ne craindrai pas même d'ajouter que cette pâte n'offrait pas cet aspect fendillé, craquelé, que donne le plâtre dans nos climats par le fait d'une déshydratation trop rapide. Voilà le cas où le *moujaberre* obtient les résultats les plus heureux : la consolidation s'opérant complètement en vingt ou vingt-cinq jours.

Mais si la fracture est dans le voisinage d'une articulation, il usera du même procédé, tout en négligeant le massage nécessaire sur la jointure. Il en résulte une consolidation parfaite mais accompagnée d'une ankylose malheureuse. J'ai constaté ce cas de ce genre au coude et quatre cas au poignet. Le malheur est que, très souvent, cette ankylose demeure irrémédiable. Quand la fracture est

accompagnée de plaie, le charlatan se trouve bien embarrassé, ignorant comme il est des principes les plus élémentaires de l'asepsie moderne.

J'ai eu l'occasion d'assister aux pratiques des empiriques sur toutes les régions; j'ai suivi de près les résultats de ces consolidations; j'ai soigné les escarres, les ankyloses, les plaies infectées qui en sont résultées.

Pour les luxations, les charlatans, en Palestine, les réduisent assez heureusement. Lorsqu'ils les méconnaissent, ils ont recours au traitement par excellence de toutes les maladies : les *pointes de feu*. Dans ce cas particulier, on les pratique d'une manière spéciale avec les instruments les plus grossiers : une clef de porte ou une barre de fer. C'est indispensable ; il faut arriver au contact de l'os.

Je me souviens à ce propos d'une scène tragique dont j'ai été témoin aux premiers temps de mon arrivée à Bethléem. J'étais en visite auprès

inventés par les charlatans et qui ne le cèdent en rien par leur complication à la *thériaque* et à l'*orviétan* du xvii^e siècle.

Je me suis borné à vous soumettre quelques-uns des éléments d'un travail que j'ai poursuivi depuis plusieurs années et dont le seul mérite est l'authenticité originale! Que concluerions-nous de toutes ces considérations?

Il doit vous rester cette impression que le peuple de la Palestine étant de meurs essentiellement conservatrices le demeurera longtemps encore en matière de pratique médicale! Faut-il donc désespérer de le tirer des ténèbres de l'ignorance pour l'initier aux connaissances de la médecine et de l'hygiène moderne à l'exemple des habitants de la Syrie et de quelques villes de la Palestine?... Non! Il faut rendre justice à son intelligence; « *pourvu qu'il ait l'occasion d'apprendre* », selon le mot de Pascal, il se laissera convaincre. Et ce n'est point dans les dispensaires publics (où il ne distingue que la couleur de sa bouteille) que l'habitant des villages de la Palestine apprendra à respecter les notions de la médecine moderne, c'est en entendant parler d'hygiène dans son langage, en écoutant la critique de la conduite des charlatans, en voyant opposer à leur traitement empirique et purement superstitieux la thérapeutique positive et raisonnée de la médecine moderne. Et pour accomplir cette mission sacrée et essentiellement humanitaire, il ne faut songer qu'à une seule personnalité : celle du *médecin indigène*.

A lui seul incombera le rôle important d'éducateur en matière d'hygiène, d'apôtre de la vraie science médicale, d'ennemi acharné de l'empirisme étroit et du charlatanisme.

C'est ainsi que déjà, par notre terre de Syrie par exemple, la pratique de la médecine populaire tend à disparaître complètement. Les 500 champions de science française que représentent les 500 médecins et pharmaciens que la Faculté française de Beyrouth a formés durant vingt-huit ans, l'ont combattu efficacement. Ceux que la Faculté va former dans l'avenir, lui porteront certainement le coup de grâce! Alors, nous ne verrons point sans une émotion vraiment noble la pratique millénaire des charlatans et des empiriques disparaître à jamais sous nos climats devenu l'irrésistible poussée de la science médicale venue de France.

Avec des locaux insuffisants et un pauvre hôpital de 50 lits, l'ancienne Faculté française de médecine de Beyrouth, bâtie pour 60 élèves et en recevant près de 300 aura accompli ce prodige. Déjà s'est effectuée, dans une cérémonie à la fois grandiose et touchante, le 21 novembre dernier, la pose de la première pierre de la nouvelle Faculté.

Un nouvel hôpital, — qui reste encore à l'état de projet il est vrai, mais pour lequel nous avons tous foi dans la générosité de la France, — va bientôt s'élever. Sa masse s'érigera près de la nouvelle Faculté, sur ce terrain sablonneux de la forêt des pins, berceau de tant de souvenirs. C'est là qu'en 1112, les Croisés de l'armée de Beaudouin établirent leur camp avant de donner l'assaut de « *Bayrouth* » ; c'est là aussi que sept siècles et demi plus tard, les premières troupes françaises de l'expédition de 1860 devaient camper avant de se répandre dans le Liban pour porter secours aux Maronites! Qu'il me soit permis de m'incliner un instant devant ce souvenir : c'est pour tout Syrien un usage sacré de l'évoquer toujours les larmes aux yeux, c'est encore pour lui un vœu inébranlable, un culte traditionnel de bénir avec toutes les



Un jeune homme d'un village de Palestine subit l'opération du *Mâleh*

d'un malade lorsque, tout à coup, j'entends dans le voisinage des cris presque inhumains. J'accours et je vois un gros bonhomme couché par terre, à plat ventre et maintenu dans cette position par trois individus vigoureux. Une quatrième personne (que j'ai reconnu pour l'opérateur), armée d'une grosse clef de porte chauffée au rouge blanc, était en train d'enfoncer cette clef dans la hanche du patient, — et cela avec un sang-froid imperturbable!

Le spectacle de cet homme couché à terre, protestant par ses cris contre l'action d'un entourage qui tenait de le convaincre en criant à son tour; l'odeur de chair humaine mêlée à la fumée qui se dégageait du foyer de charbon où le charlatan venait de chauffer son fer, — tout cela imposait à ma pensée la vision d'un sacrifice humain des anciens païens devant l'autel de leurs divinités! Mais à quel dieu les auteurs de cette scène offraient-ils en holocauste leur victime?... Au dieu de l'ignorance, du préjugé populaire, que l'épée de la civilisation — représentée ici par le médecin moderne qui a puisé sa science à une source purement française, par tous ceux qui sont venus sur notre terre d'Orient guidés par une vocation admirable, par l'esprit du dévouement et de l'abnégation, — est appelée à briser sans merci...

Je m'arrête. Si je n'avais craint de lasser votre attention, je vous aurais cité nombre de détails, de remèdes de bonnes femmes que le médecin en Syrie et en Palestine observe ou recueille quotidiennement. Je vous aurais parlé des plantes employées par l'indigène pour les différentes maladies et qui se retrouvent pour la plupart dans notre pharmacopée; enfin, j'aurais analysé les mélanges

forces de son cœur, avec les fibres les plus intimes de son âme, la nation humanitaire et sublime qui lui a sauvé la vie!

Il est incontournable que les deux grands éléments dont s'est servi la France depuis tant de siècles, surtout depuis 1860, pour étendre son influence en Orient, sont : l'éducation de la jeunesse et l'assistance médicale indigène. Elle a réalisé d'une manière idéale la première partie de son programme en fondant au moyen de ses missionnaires, qu'elle encourageait et protégeait, un nombre infini d'écoles supérieures et élémentaires. De ces écoles sont sorties ces pléiades de jeunes gens qui peuplent actuellement l'Orient, la Turquie d'Europe et l'Égypte et qui occupent les plus hautes positions sociales, industrielles et administratives.

Chose digne de remarque, nous avons toujours vu le génie syrien en particulier s'harmoniser d'une manière admirable avec le génie français : pareil à ces deux âmes sœurs dont parle le poète arabe qui ont erré longtemps, bien longtemps dans l'immensité, se cherchant avec obstination et finissant par se rencontrer pour s'unir à jamais dans un pacte éternel et indissoluble! C'est ainsi que l'an dernier le public parisien applaudissait à l'Odéon l'art dramatique syrien, représenté par l'auteur de *Antar*, parlant en vers français c'est ainsi que depuis plus de trois mois, tous les soirs, sous les voûtes du Châtelet, dans la *Course aux dollars* retentissent les notes harmonieuses des *Danses indiennes* dues au talent d'un tout jeune artiste syrien, le sympathique Najjar; c'est ainsi enfin que la presse parisienne compte parmi ses organes importants la *Correspondance d'Orient*, dirigée par notre distingué confrère syrien, le docteur Georges Samné.

Et si je cite en passant trois noms, c'est pour symboliser l'art dramatique, la musique et la presse dans trois intelligences syriennes qui ont eu la bonne fortune de s'épanouir sous le ciel de la *Ville Lumière*. Mais, combien d'autres là-bas, dans nos plaines arides, ne sont-elles pas condamnées à s'étioler et à mourir sur place!

On considère en Occident la langue française comme la langue par excellence de la diplomatie. Nous, en Syrie, pourrions la ranger sans aucune hésitation et avec une certaine fierté au rang d'une véritable langue nationale.

Avec sa langue nous avons médité l'histoire de la France; nous nous sommes rendu compte de sa position géographique, du nombre d'habitants, du coin le plus secret de son vaste territoire. Ainsi nous sommes-nous associés avec joie à ses victoires et à sa gloire passée, nous avons pleuré avec elle dans les heures difficiles. Et comme on nous l'a toujours montrée du côté du couchant, pour donner un point de mire à notre imagination d'enfant, il nous est arrivé souvent de regarder avec mélancolie, le soir, notre beau soleil d'Orient qui plon-

geait dans la Méditerranée sous forme d'un globe rouge cramoisi et de lui dire : « Porte, porte à la patrie française nos vœux d'amour filial et l'hommage de notre éternelle reconnaissance! »

Et devant ce prodige accompli grâce aux missionnaires français en Orient, je ne puis m'empêcher de m'écrier avec M. H. Lavedan dans son rapport sur les prix de vertu, lu par M. Richepin dans la séance annuelle du 7 décembre dernier :

Nous sonnerons donc le ralliement de tous ces ignorés, de ces petits, de toutes ces femmes admirables, de tous ces grands de la foi. Sans exagération de croyance en haine d'habit, nous les ramasserons des quatre coins de nos provinces, nous les embarquerons, nous leur ferons passer la mer et nous les grouperons au pied de ce drapeau dont ils sont les défenseurs mérités, pour lequel ils sauront tous — comme leurs frères d'armes — répandre et gâcher s'il le fallait, leur sang obscur et précieux... et alors, les tenant là, bien réunis, bataillon carré du sacrifice et du dévouement, nous les saluerons comme méritant d'être à côté des soldats, la seule garde d'honneur digne de ce drapeau français, licenciel flottant de tant de morts, vers lequel sont toujours braqués les yeux grands ouverts du monde!.

Quant à l'assistance médicale indigène qui constitue le second élément de l'influence française en Orient, elle se trouve assez dignement représentée, Messieurs, par la fondation et l'épanouissement de la Faculté française de médecine de Beyrouth dont je viens de vous parler, qui a donné à l'Orient quatre cents médecins et cent pharmaciens et créé par le fait même cinq cents foyers d'influence de la science française.

Et si, me laissant entraîner encore une fois par mon imagination d'Orient, je voulais personifier par un symbole vivant le grand initiateur de l'éducation de la jeunesse et de l'assistance médicale en Orient, par une coïncidence vraiment précieuse, je le trouverais peut-être au milieu de cette enceinte, siégeant à la tribune d'honneur, sous les traits d'un vieillard à cheveux blancs. Et cette couronne d'argent qui orne son front est formée par autant de fleurons de gloire qui ont marqué sa vie de missionnaire : dix ans à la tête des écoles françaises d'Égypte; dix ans en Syrie comme recteur de l'université Saint-Joseph et supérieur général de la mission; enfin dix-sept ans comme chancelier de la plus grande œuvre de la France en Orient : la Faculté française de médecine de Beyrouth. Et si, dans bien des circonstances il nous a été donné de lui exprimer nos sentiments de reconnaissance, si le gouvernement de la République a récompensé ses efforts en le nommant tout dernièrement chevalier de la Légion d'honneur, il ne nous est encore jamais arrivé de pouvoir le faire comme ce soir, à l'unisson, la main dans la main : la jeunesse syrienne saluant en lui son grand bienfaiteur, la France saluant en lui le grand Champion de son influence en Orient!.

Enfin si, toujours esclave de cette sorte de terre héréditaire que j'ai appelée à maintes reprises l'« imagination orientale », j'essayais de représenter par quelque



L'opération du Bâkoura

chose de plus concret ce que nous avons toujours aimé en Syrie, la France protectrice de la Faculté de médecine de Beyrouth, nous devrions citer avec des sentiments de respect et de reconnaissance ce groupe de patriotes éminents, de cœurs généreux et humanitaires qui s'appelle le *Comité de l'Asie française*!

Etsi, me réfugiant à l'ombre du génie de la langue arabe, si riche en images, j'osais comparer le cœur de son illustre président, M. Emile Sénart, à un coupe d'or où viennent tomber goutte à goutte les sentiments patriotiques, je ne craindrais pas d'ajouter que cette coupe a laissé déborder le trop-plein de ses sentiments jusqu'en Orient, jusqu'en Syrie, jusqu'au sein même de cette Faculté de Beyrouth dont il s'est occupé avec un soin vraiment jaloux.

Serait-il nécessaire de rappeler en quels termes éloquentes et chaleureux M. Paul Deschanel a plaidé la cause de la Faculté de Beyrouth au mois de novembre dernier, devant la Chambre des députés? Les succès oratoires lui sont assez coutumiers pour qu'il ne se trouve plus ému, même quand ses paroles sont saluées par les applaudissements les plus frénétiques. Mais je suis certain qu'en apprenant que sa note terre de Syrie, sous ce beau ciel que son académie d'académicien doit aimer, bien des cœurs l'ont admiré, ont été bénis et qu'ils lui transmettent, ce soir même par ma bouche, leurs remerciements, il ne demeurera pas insensible à notre affirmation de sympathie.

Il ne faut point oublier combien ces deux modes d'action : *éducation de la jeunesse et assistance médicale indigène* doivent être précieux, pour que l'Allemagne les ait mis en pratique avec tant d'empressement, pour qu'elle s'en serve, en Mésopotamie, en guise d'arme puissante contre ses concurrents. Mais toutes les convoitises européennes peuvent se déchâiner sur l'Orient, la politique générale de la France peut être obligée de diriger ses pas vers d'autres régions ; peu importe! Ni les serres de l'aigle allemand, ni les griffes du lion britannique ne pourront jamais réussir à arracher du cœur d'un Syrien ce sentiment sacré, bien plus grand qu'une culture et qui s'appelle : *L'amour de la France*.

Tant que, en Palestine, au milieu du désert, et comme par enchantement, dominant tous les environnements, le *Mont des Francs* élèvera fièrement la tête au-dessus de cette terre largement arrosée par le sang des Croisés; tant que, en Syrie, près de Beyrouth, demeureront gravés les noms de Napoléon III, empereur des Français et du général de Beaufort sur un rocher devant lequel claque la France ne pourra douter de l'amour de ses amis d'Orient.

Et si, dans bien des circonstances, il nous est arrivé de proclamer hautement notre amour pour la France, sous notre ciel, notre idéal à toujours été de pouvoir le faire un jour au sein même de la patrie française. Ce soir, devant l'élite de la société parisienne, je réitérerai comme une profession de foi, comme l'accomplissement d'un vœu sacré et la réalisation d'un rêve, le mot de Henri de Bornier : « Tout l'homme à deux pays : le sien, et puis la France! »



Le Manjaberre opérant

LE RÉALISME PATHOLOGIQUE DANS NOS ÉGLISES GOTHIQUES

Par le Docteur FÉLIX REGNAULT

Ancien Interne des Hôpitaux de Paris, Professeur au Collège libre des Sciences Sociales

« L'art, tel que l'étudient les archéologues, n'a rien à voir avec le contrôle des esthéticiens, dit Champfleury dans son Histoire de la Caricature au moyen âge. Les manifestations du Beau sont étudiées, mais avec la même balance qui pèse le Laïd. L'archéologue n'enseigne pas, il constate. La sérénité, la pureté des lignes, dans les œuvres d'art, lui semblent sans doute préférables à l'expression du baroque et du grotesque; il n'en recueille pas moins les formes grimaçantes, qui lui donnent peut-être une idée plus exacte et plus vive des mœurs, des coutumes et des usages du passé, qu'un pur et noble contour. » Nous pourrions faire même réflexion en ce qui concerne les types pathologiques que nous a transmis la faune des cathédrales. Bon nombre de nos-disant grotesques, — notre distingué collaborateur Félix Regnauld le démontre quotidiennement et le Dr Paul Richer l'avait écrit déjà — ne sont que la transcription des types pathologiques scrupuleusement observés. Les lignes qui saignent montrent une fois de plus avec quel fruit le médecin peut travailler en ce domaine.

Au moyen âge, affirme Victor Hugo dans un des chapitres de *Notre-Dame de Paris*, « le genre humain n'a rien pensé d'important qu'il ne l'ait écrit en pierre ». Cette intuition de génie, les laborieux travaux des artistes contemporains l'ont reconnue exacte. Nos églises notamment furent l'encyclopédie du peuple illettré des XII^e et XIII^e siècles; elles remplirent les livres coiteux, en une époque où l'imprimerie.

Quelle est, dans cette encyclopédie, la part de la médecine? Pour mener à bien cette recherche, divisons-en deux parties. Étudions d'abord les grandes compositions religieuses qui ornent la façade de l'église et s'illuminent dans nos vitraux. Regardons ensuite l'ornementation, les détails secondaires, les gargouilles, les chapiteaux. Nous laisserons de côté l'étude des statues que je qualifierai volontiers de mobiles: statues de Dieu et des saints, tableaux, vitraux, boiseries... Elle a été déjà faite au point de vue médical, et en parler encore me ferait tomber dans la banalité.

* *

En 1832, Victor Hugo, et quelque trente ans plus tard, Viollet le Duc, ont soutenu que nos églises gothiques furent non seulement exécutées, mais entièrement conçues par les artisans du moyen âge. Ceux-ci auraient été des penseurs, des révoltés, des précurseurs de la Révolution, parfois hostiles au clergé qui les employait. Ce paradoxe eut un moment quelque succès.

On sait aujourd'hui que le clergé, qui comprenait les hommes les plus instruits, tra-

vailla le programme de ces vastes et complexes compositions et en surveilla l'exécution, conformément au principe établi par le second concile de Nicée, en 787: « La composition des images religieuses n'est pas laissée à l'initiative des artistes; elle relève de la tradition religieuse et des principes posés par l'Église catholique; l'art seul appartient aux peintres, l'ordonnance et la disposition appartiennent aux Pères. » Le contraire eût été impossible. Seuls, de savants théologiens étaient capables d'exprimer des sujets tirés des Évangiles, de la Légende dorée, des quatre livres du « Miroir » de Vincent de Beauvais... où les symboles



Les monstres du portail de la cathédrale de Bourges

tenaient une large place. Des artisans illettrés, comme étaient les imagiers du moyen âge, n'y seraient point parvenus sans ces guides.

S'il était nécessaire d'apporter une preuve de plus à cette démonstration aujourd'hui hors de conteste, nos connaissances médicales permettraient de la faire.

Examinons la scène de l'Enfer qui décore le portail de la cathédrale de Bourges. S'ils avaient été livrés à leur imagination, les sculpteurs auraient représenté les démons sous forme d'êtres à la figure bestiale et grimaçante, aux oreilles de chiens, aux pieds pourvus de griffes. Les lettrés du moyen âge savaient que les anges déchus avaient la forme des monstres, car ceux-ci provenaient de l'accouplement de la femme avec le démon. On comprend dès lors pourquoi les diables de la cathédrale de Bourges présentent des inclusions fœtales, des têtes qui sortent de leur ventre. Dans le même esprit, un psautier du XII^e siècle (*Bibliothèque*



Bossu à pieds palmés (Façade gargouille de la tour de la cathédrale de Metz)

Nationale, manuscrit latin, 14484) est égayé de monstres bicipales.

Les guérisons miraculeuses sont exceptionnellement représentées dans nos églises gothiques. Elles paraissent naturelles, par suite sans intérêt, à une époque qui ignorait le rigorisme scientifique. Dans les évangiles, l'Église fit choix des événements les plus significatifs: le cycle de l'enfance de Jésus, celui de sa vie publique et de sa passion furent seuls représentés, comme dignes d'être proposés à la méditation des fidèles. Et, dans la vie des saints, elle préféra les merveilles de la légende dorée aux cures des malades.

Paul Richer, dans son beau livre sur *l'Art et la Médecine*, a cité quelques miniatures, quelques fresques, quelques tableaux d'exorcismes qui sont les œuvres des primitifs. J'ai pu voir à la cathédrale de Bourges une verrière qui montrait Jésus guérissant les lépreux: ils sont grossièrement représentés, le visage couvert de pustules. Peut-être existe-t-il ailleurs quelques représentations analogues, elles sont à coup sûr peu nombreuses. D'autre part, leur dessin archaïque empêche le médecin de s'y intéresser.

A partir du XV^e siècle, les idées changent; on regarde les guérisons miraculeuses comme



Personnage atteint de hernie ombilicale (Tour de la cathédrale de Nevers)

extraordinaires. Aussi sont-elles représentées en de nombreuses œuvres d'art dont l'Église encourage les auteurs, alors qu'au moyen âge elle en détournait les imagiers.

Si, dans l'exécution des sujets principaux, les artisans suivaient les indications du clergé, l'ornementation et la création des figures isolées, secondaires étaient livrées à leur fantaisie. Ils surent observer la nature: les botanistes reconnaissent la fougère, le cresson, le rosier, la vigne, le plantain, l'arum, la renouée, le trèfle, la chélide, l'hépatique, l'an-



Rire de l'athésisme
(D'après une photo-
graphie communiquée par
le professeur Marie)

colie, le persil, le fraisier, le lierre, la fleur du mûrier et du genêt, la feuille de chêne. La faune de nos pays : poule, corbeau, oiseau-pêcheur, porc, bœuf, écureuil, escargot, et même celle des pays lointains, éléphant, chameau, sont aussi représentées. Il y a même des animaux antédiluviens. Un géologue me fit remarquer, sur la façade de la cathédrale de Reims, la tête à la corne menaçant du rhinocéros tichorinus : l'artiste avait dû trouver ce crâne gigantesque sous quelque porche d'église où on l'avait déposé. Il existe encore, à la porte de l'église du château de Cracovie, des os de mastodonte et une demi-mandibule de baleine que la crédulité populaire regarde comme des débris de géants immenses à jamais disparus.

De même qu'ils copiaient les plantes et les animaux, les artistes reproduisaient l'homme tel qu'ils le voyaient. Et ils prirent comme modèles, pour exécuter leurs modillons et leurs gargouilles, les mendiants qui se pressaient nombreux sous le parvis de l'église : créatures infirmes, déformées, étranges et effrayantes au même titre que les chimères.

Je me suis amusé à chercher dans mes voyages, ces sculptures pathologiques. J'en ai trouvé quelques-unes, situées en haut des galeries, au sommet des tours, entourées d'êtres fantastiques. Et, tandis que le spectateur non averti confond ces deux genres de productions, le médecin seul distingue le réalisme de l'invention.

Au-dessus du portail occidental de l'église Saint-Pierre de Moissac (Tarn-et-Garonne), chef-d'œuvre du XII^e siècle, une figure, formant gargouille, porte à la partie gauche du cou, un tumeur énorme. La face en est toute déformée, le rire ne se manifeste plus qu'à droite ; de l'autre côté la commissure de la bouche est abaissée, le pli naso-facial effacé.

Sur la tour de la cathédrale de Metz, un niais accroupi, contemple, le nez en l'air, la bouche entrouverte, l'œil béat. Un bossu porteur d'une gibbosité dorsale et d'un sternum proéminent, regarde d'un air spirituel et intéressé. Sa verge érigée fortement et, note fantaisiste, ses pieds sont palmés. Au dernier étage de la tour de la cathédrale de Nevers, un malheureux hurle, pressant son ventre de ses



Gargouille de l'église Saint-Urbain de Troyes

main ; un examen attentif, permet de reconnaître que l'ombilic fait hernie.

Le musée Dobrée, à Nantes, conserve une boiserie qui provient de l'église Saint-Nicolas, et est signé G. de Borgell, 1474. C'est une figure dont le nez hypertrophié porte de nombreuses papules, quelques-unes sont ulcérées ; la lèvre supérieure est épaissie. On pourrait soupçonner un lupus végétant.

Des faces humaines rient, pleurent, grimacent. Quelques-unes ont la bouche démesurément élargie par un rire étrange qui rappelle

le spasme de l'athésisme. J'ai rapproché la photographie d'un malade, qui m'a été donnée par le professeur Marie, d'une gargouille du château de Blois, — l'art civil ressemble à l'art religieux, — la contraction des muscles, le ricardement inexpressif est le même.

Quelques chimères tirent la langue pour se moquer du peuple qu'elles dominent. Ainsi s'exprime le démon accoudé sur la tour de Notre-Dame de Paris. Ce geste est fréquent ; à quelques cent mètres de là, un des mascarons du Pont-Neuf en fait autant aux bateliers de la Seine, et un autre, au guichet du palais du Louvre qui donne sur le quai, nargue de même les passants.

Bien que différente, la grimace nous semble



Statue du château de Blois
Son rire rappelle celui de l'athésisme

encore être intentionnelle chez un sujet sculpté sur un clocheton de la cathédrale de Reims. La langue pend de côté, serrée entre les lèvres ; mais la figure n'est pas bouleversée par le spasme, et les yeux rieurs indiquent qu'il s'agit d'une grimace.

Au contraire, la grimace exécutée par un buste de l'église Notre-Dame de Dijon, est d'un hystérique : la langue enflée est tirée à droite, la lèvre inférieure pend du même côté, les yeux convulsés montrent leur blanc. Cette sculpture du XII^e siècle, serait l'ancêtre du mascarons de l'église Santa-Maria-Formosa, à Venise, œuvre de la décadence italienne qui avait vivement frappé Charcot.

Signalons encore deux figures déformées par un bec de lièvre médian, l'une à la cathédrale



Gargouille de l'église Saint-Urbain de Troyes

de Reims, l'autre à celle de Vienne en Dauphiné.

Sans doute toutes ces statues, faites pour être vues de loin, sont sculptées à grands traits. Pourtant leur étude médicale a quelque utilité, en ce qu'elle montre leur réalisme et confirme ainsi les conclusions des archéologues « à l'inverse des compositions religieuses, les gargouilles et les modillons sculptés n'ont aucun sens diabolique ». La manie de voir partout des symboles a fortement sévi dans la première moitié du XIX^e siècle ; actuellement cette école de l'abbé Aubert et de M^{me} Félicie d'Ayzac ne compte plus d'élèves.



Spasme glosso-facial
(Église Notre-Dame, à Dijon)

Si l'art décoratif du moyen âge a été réaliste, il ne s'ensuit pas qu'il l'ait été dans toutes ses œuvres. Il reproduit le griffon, la sirène, les hommes à tête de chien et à oreilles « larcs comme des vaus » qui viennent des pays lointains, et inventa de terribles larves participant à la fois du loup, de la chenille, de la chauve-souris. Êtres chimériques qui n'avaient, je le répète, aucun sens symbolique.

Il connut aussi la caricature, dont quelques exemplaires sont médicaux. Sur le portail des libraires de la cathédrale de Rouen, un médecin qui examine le rose aux urines, n'est docteur que jusqu'à la ceinture et finit en oie. Il voisine avec un philosophe à tête de porc et une femme à tête de veau qui entrouvre sa robe.

On a objecté que le clergé n'édit point toléré, à la porte de sa cathédrale, des monstres et des grotesques, s'ils n'avaient eu un sens profond, symbolique. C'est être peu familier avec l'esprit du moyen âge. Plusieurs des offices liturgiques du XII^e siècle sont illustrés en marge d'images très profanes. Cette époque n'était pas morose et lugubre, comme la prétend Michelet : elle avait sa Fête des Fous, sa Fête de l'Âne et son Roman de Renart. Elle pouvait être gaie sans se croire impie, car elle avait la foi profonde et sûre. D'ailleurs, tous les prêtres n'étaient pas également tolérants. Dès le XI^e siècle, s'élevaient des voix réprobatoires.



Gargouille de l'église Saint-Urbain de Troyes

Saint Bernard écrivait à Guillaume, abbé de Saint-Thierry :

« A quoi servent dans les cloîtres, sous les yeux des frères et pendant leurs pieuses lectures, ces ridicules monstruosités, ces prodiges de beautés difformes ou de belles difformités ? Pourquoi ces singes immondes, ces lions furieux, ces monstrueux centaures, ces animaux demi-hommes, ces tiges tachetés, ces soldats qui combattent, ces chasseurs qui sonnent de la trompe ? Ici, une seule tête s'adapte à plusieurs corps ; là, sur un seul corps se dressent plusieurs têtes. Tantôt, un quadrupède porte une queue de serpent,

tantôt une tête de quadrupède figure sur le corps du poisson. Quelquefois c'est un monstre avec le portrait d'un cheval et l'arrière-train d'une chèvre. Ailleurs, un animal cornu se termine en croupe de cheval. Il se montre partout enfin une variété de formes si étranges, que les frères s'occupent plutôt à déchiffrer les marbres que les livres, et passent des jours entiers à contempler toutes ces figures, bien mieux qu'à méditer sur la loi divine... Grand Dieu, si vous n'avez honte de semblables inutilités, comment ne pas regretter l'énormité de la dépense?

Ces reproches ne visent ni l'indécence, ni l'érotisme. Car, c'est au xv^e siècle, qu'apparaissent les obscénités dont on a relevé maints exemples dans nos églises... Champfleury, dans l'*Histoire de la Caricature*, et Th. Wright, dans l'*Histoire de la Caricature et du Grottesque dans la Littérature et dans l'Art*, attribuent ces productions obscènes à l'art gothique, parce qu'ils confondent toutes les époques. C'est ainsi que les gargouilles de l'église Saint-Urbain de Troyes ne sont pas du xv^e siècle, date de la construction de cet édifice, mais du xi^e siècle. L'une représente un bourgeois cossu, — peut-être est-ce la caricature d'un table, — qui, secoué par les spasmes du rejet, tient son chapeau d'une main, et de l'autre a fermé sa poitrine ébranlée. Un second gargouille préfère immobiliser sa tête, la main droite sur l'occiput, la gauche sur le menton tout en elle relève la barbe. Un troisième a l'habitude de l'acte, qu'il exécute avec aisance, ses deux mains carrément posés sur les genoux : c'est quelque gueux, ivrogne endurci.

De la même époque, date ce personnage de

la cathédrale de Laon qui se contracte en une attitude accroupie. Par où sortira l'orage qui menace? Et dans quel but s'est-il mis dans les dos des génitoires?

De la même époque encore ce moine du Musée de Cluny qui porte sur l'épaule droite



Par où sortira l'orage qui menace ?
(Gargouille de la cathédrale de Laon)

une nonne pliée en deux, au point que son postérieur fait saillie dans la rue. La main droite du moine, appliquée sur la fesse de sa compagne, l'écarte d'un vigoureux effort pour permettre au jet de sortir.

Il serait aisé de multiplier les exemples de représentations licencieuses et scatologiques dans nos églises. Le docteur Witkowski en a rempli deux volumes amusants : *Les Seins à l'église*, et *L'Art profane à l'église*. Toutes ces

reproductions sont de la fin du moyen âge.

Si l'art du xv^e siècle ne fut pas chaste, c'est qu'il s'inspira du changement de mœurs qui se produisit alors dans le clergé et les monastères. La réforme de Luther ne fut, au début, qu'une protestation contre leur vie dissolue. Mieux que personne, le médecin comprendra l'origine du mouvement formidable qui brisa, au xvi^e siècle, l'unité du christianisme.

Concluons : Les compositions de nos églises gothiques sont l'œuvre de théologiens. Les médecins s'expliquent les inclusions fœtales des démons du portail de la cathédrale de Bourges par l'opinion alors régnante sur l'origine des monstres, descendants des anges déchus.

Les guérisons miraculeuses sont exceptionnellement représentées au moyen âge où on les regardait comme banales, alors qu'elles le sont très fréquemment à partir de la Renaissance.

Dans l'ornementation, dans les figures isolées des gargouilles et des chapiteaux, les imagiers ont été livrés à leur initiative. Ils ont parfois reproduit des malades, des infirmes ou tout mêlés aux chimères. Ils ont aussi caricaturé des puissants, voire des docteurs. Le médecin trouve souvent dans nos églises gothiques des images licencieuses, exhibition des organes génitaux, copulation, miction, acte de vomir, défécation. Toutes ces œuvres sont postérieures au xiv^e siècle, étrangères par conséquent à la belle époque de l'art gothique.

AUTOUR D'UN PORTRAIT DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU

par LOUIS GUIMBAUD

Il n'est point de personnage qui se prête à des études médico-psychologiques plus tentantes, plus complexes, plus variables dans leurs conclusions, plus contradictoires, pourrions-nous dire, que J.-J. Rousseau. Pareillement nul modèle n'est pour l'artiste tout à la fois plus attirant et plus déconcertant. Ses portraits sont le commentaire vivant de certains de ses manuscrits, où le texte de premier jet disparaît sous les retouches.

Et si nous apercevons les mêmes diversités de sentiments et de pensées, cette inconstance d'humeur, cette mobilité d'esprit qui ont fait le malheur de Rousseau et son invincible charme.

Cette instabilité d'expression explique la diversité d'opinions quant au portrait de Rousseau le plus ressemblant. Dans les lignes qui suivent, M. Louis Guimbaud, qui, depuis de longues années vit dans l'intimité de Rousseau et de sa pensée, a jugé qu'une ressemblance véritable devrait être recherchée de préférence dans un portrait fait par surprise, dans un attitudes habituelles, votre ses tics, bref sa physionomie de tous les jours. Ce portrait, M. Guimbaud pense l'avoir trouvé dans une œuvre reproduite ici du peintre anglais Wright de Derby. Son opinion appellera sans doute des controverses. Le culte de Rousseau compte parmi les médecins de nombreux fervents ; or, le cas présente à tout l'attrait de l'incertitude et du mystère. Nous sollicitons donc de l'esprit pénétrant de nos lecteurs, de leur sens physiognomique, voire de leur saine critique, une contribution à la lumière sur le sujet.

A son ordinaire, Jean-Jacques Rousseau se montrait mal satisfait de ses innombrables portraits (1). Non point qu'il se trouvât beau et qu'il considérât leurs peintures comme autant de trahisons. Il a lui-même confessé les défauts et les tares de sa phy-

siognomie (2). Mais, il entendait qu'à tout le moins, on ne lui refusât pas ces circonstances atténuantes de la laideur, que les artistes nomment proprement « un certain caractère ». Il aurait voulu que l'on découvrit quelque rapport entre sa figure et celle de ses héros préférés. Et, de même que son rêve intérieur était de courir la carrière amoureuse ou philosophique d'un Saint-Preux, pareillement, sa conception d'un portrait de Jean-Jacques

(1) On connaît le quatrain qu'il leur dédia :

Hommes savants dans l'art de feindre,
Qui me prêtez des traits si doux,
Vous sarez beau vouloir me peindre,
Vous ne peindrez jamais que vous.

(V. Dialogues de Rousseau jugé de Jean-Jacques, 2^e dialogue.)

(2) « Jean-Jacques n'est assurément pas un bel homme.

Il est petit et s'appesit encore en baissant la tête ; il a la vue courte, de petits yeux enfoncés, des dents horribles ; ses traits n'ont rien de fort régulier. » (Ibidem.)



J.-J. Rousseau en costume d'Arménien
Musée d'Edimbourg Peint par Ramsay (1766)



Masque de Jean-Jacques Rousseau sur son lit de mort moulé par Houdon (vu de profil)

(Musée J.-J. Rousseau à Montmorency)

était qu'on y pût retrouver avant tout, l'amant de Julie (1).

Dans ces sentiments, Rousseau n'accorda jamais son admiration qu'à un seul peintre, à Quentin de La Tour, et seul, le portrait au pastel, qui orne aujourd'hui si magnifiquement le musée de Saint-Quentin, eut le succès de ne pas lui déplaire (2). Mais ici apparaît une des nombreuses contradictions qui existent, de vieille date, entre Rousseau et ses plus fervents admirateurs. Ces derniers, en effet, ne tiennent pas l'œuvre de La Tour pour un modèle de fidélité; ils inclinent à la considérer comme un portrait d'apparat. Une symphonie picturale, en gris et rose, dans laquelle Jean-Jacques, en dépit de ses quarante-deux ans, fait encore figure de jouvenceau spirituel et agréable, presque doux, voilà qui les change trop du Rousseau cher à leur cœur, et qu'ils imaginent plus violent, plus fougueux, avec un cachet de mélancolie et de romantisme. Leurs préférences vont donc au portrait que peignit l'Anglais Ramsay, sur la demande de Hume, lors du passage de Rousseau à Londres, en 1765. Et c'est là qu'ils prétendent découvrir, sous le manteau arménien et le bonnet fourré, leur vrai Jean-Jacques, le « fier républicain », celui dont les yeux, au dire du prince de Ligne, « brillèrent comme deux astres », celui dont l'attitude décidée, presque provocante, semble défier, à la fois, les préjugés de son siècle et le jugement de la postérité (3).

Par malheur, cette toile de Ramsay était précisément le portrait que Rousseau détestait le plus et qu'il a le plus vertement critiqué. Il s'en est expliqué d'abondance, disant que le peintre anglais l'avait fait poser à dessein dans « un lieu bien sombre, sous un habit bien brun et un bonnet bien noir »; qu'il « l'avait fait

tenir debout, courbé, appuyé d'une de ses mains sur une table bien basse, dans une attitude où les muscles fortement tendus altèrent les traits du visage ». Et sa conclusion, on la devine : le portrait offre l'image d'un « cyclope affreux », d'un ours », il ne rend pas les traits

contre La Tour, ni pour, ni contre Ramsay. Mais, de tout ce qui précède, nous croyons pouvoir dégager la conclusion suivante : il n'existe pas d'œuvre d'art célèbre, capable de nous fournir avec certitude, une image ressemblante de Rousseau. Le portrait qu'admirent les *rousseauistes*, Jean-Jacques l'a désavoué; celui qu'affectionnait Jean-Jacques, les *rousseauistes* le détestent. Par conséquent, il faut chercher en dehors de ces deux témoignages, les éléments d'une ressemblance véritable.



Masque de Jean-Jacques Rousseau sur son lit de mort, moulé par Houdon
(Photographie de face, due à l'obligeance de M. le D^r Balthazard, Professeur à la Faculté de Médecine de Paris)

de l'original ; quant à Ramsay, il a été, volontairement ou non, le complice de Hume; son tableau inaugure la série des toiles ou des estampes qui tendent à *noircir* la figure de Rousseau, après que tant de libelles et de calomnies ont été employés à *noircir* son âme. Il y avait déjà, contre Jean-Jacques, le complet des philosophes; avec Ramsay, commence ce qu'on pourrait appeler la conspiration des portraits (1).

Nous ne prendrons parti, ni pour, ni

reproduisons de ce document, un petit profil déjà donné dans le numéro de juillet 1911 de cette Revue. Nous pouvons, au surplus, grâce à l'obligeance de M. le D^r Balthazard, professeur agrégé à la Faculté de Médecine, médecin légiste, que nous tenons à remercier ici, en publier une photographie plus grande, plus achevée, et prise de face, en sorte qu'elle offre tous les détails d'une physionomie dont la mort avait à peine altéré l'expression.

(1) Ce masque est actuellement la propriété de M. le D^r Raspail, à Arcueil. Du moins, il semble bien que M. Raspail possède la pièce originale. Les autres exemplaires connus ne seraient que des répliques.

(1) « Je trouve aujourd'hui à Jean-Jacques les traits du Mentor d'Émile Peut-être, dans sa jeunesse, lui aurais-je tenu ces traits de Saint-Pierre. » (*Idéisme*).

(2) V. *Les Confessions*, livre VII, et surtout la lettre à Lalande, du 7 avril 1765, ainsi que la lettre à Moutou, du 28 mars 1770.

(3) Cette admiration pour le portrait peint par Ramsay est commuée presque tous les *rousseauistes*, etc. perpétue, chez eux, à l'état de tradition. On la trouve dans Bernardin de Saint-Pierre (*Essai sur Jean-Jacques Rousseau*), elle éclate bruyamment dans Michelet; nous la retrouvons tout récemment dans les deux essais sur Jean-Jacques, que renferme le dernier et charmant volume de M. Edmond Pilon, *Sites et Personnages*. (1 vol. in-16, 1912, chez Bernard Grasset.)

(1) Sur tous ces points, V. *Rousseau juge de Jean-Jacques*, 2^e dialogue, et la lettre à Moutou du 28 mars 1770.

Reste la question du portrait de surprise. Nous croyons qu'il existe, nous'en offrons la première reproduction qui ait été publiée en France, du moins à notre connaissance, nous allons rapidement en dire l'histoire, puis nous essayerons de dégager les raisons qui militent en faveur de son authenticité.

Le portrait est l'œuvre d'un peintre anglais, Wright de Derby, qui vécut dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Il a toujours été en la possession d'une famille noble, d'origine française, et dont la nationalité anglaise remonte, comme on le devine, à la révocation de l'édit de Nantes, la famille Boileau. Il se trouve actuellement la galerie du château de Ketteringham Park, à Wymondham (Norfolk), appartenant à sir Maurice C. Boileau, B. Interrogé sur les motifs qu'il peut avoir de considérer Rousseau comme l'original d'une semblable peinture, sir Boileau ne fournit, à la vérité, aucun argument d'ordre positif (1). Mais ses arguments d'ordre moral paraissent abondants et péremptifs.

Du moins, ils ont paru tels à beaucoup d'Anglais, portés, comme on sait, à considérer une tradition ininterrompue comme la meilleure preuve de vérité. L'œuvre de Wright fut, en effet, révélée aux « rousseauistes » par John Morley, dans son essai, si fameux et d'ailleurs si injuste, sur le philosophe de Genève. Cet auteur n'en a pas mis l'authenticité en doute un seul instant. Un peu plus tard, M. Churton-Collins, professeur à l'Université d'Edimbourg, connu, lui aussi, la toile de Wright, la regarda comme le portrait de Rousseau, et publia la première reproduction qui en ait été faite, dans l'édition anglaise de son volume sur *Voltaire, Montesquieu et Jean-Jacques Rousseau en Angleterre* (2). Mais cette reproduction faisait plus d'honneur à la bonne volonté de M. Churton-Collins qu'aux talents de son photographe, et il était réservé à notre ami, Louis-J. Courtois, professeur au gymnase de Genève, de rapporter d'Angleterre et de placer en tête de son remarquable ouvrage sur le séjour de Jean-Jacques dans ce pays (3), une excellente estampe que nous donnons ici.

Voyons maintenant les motifs qui permettent ou non de considérer cette estampe comme représentant Jean-Jacques. *A priori*, le manque de références matérielles, le fait que Rousseau n'a jamais parlé de ce portrait, non plus que de son auteur, créent évidemment une présomption défavorable à la thèse de l'authenticité. Mais cette présomption diminue, si l'on réfléchit, d'une part, qu'il n'entraîna pas, jadis, dans les usages, de munir chaque œuvre picturale d'une inscription appropriée ; — d'autre part, que Rousseau a fort bien pu ignorer Wright et son ouvrage, dans le cas où ce dernier constituerait ce que nous avons appelé un portrait de surprise.

A posteriori, de nombreux rapprochements

servent, au contraire, la thèse de l'authenticité. Nous allons les énumérer, dans leur ordre d'importance :

1^o D'abord, un rapprochement de dates : le portrait, qui révèle un homme profondément déprimé, au physique comme au moral, serait du printemps de l'année 1766. Or, c'est précisément à cette époque, que Rousseau, de son propre aveu, a ressenti les plus cruelles souffrances morbides, et vidé, pour ainsi dire jusqu'à la lie, la coupe du désespoir. Une des fonctions essentielles au pauvre corps humain,



Portrait présumé de Jean-Jacques Rousseau, par Wright de Derby. Ce portrait appartient à Sir Maurice C. Boileau, et orne la galerie du château de Ketteringham Park, à Wymondham (Norfolk)

il ne pouvait plus le remplir qu'à l'aide de bougies, dont il faisait un usage continu, et, par suite, pernicieux. Chassé de tous les pays du continent, incapable, à la lettre, de trouver lui-même la pierre où reposer sa malheureuse tête, il s'était laissé entraîner dans la patrie de la brume et du froid humide, lui, l'arthritique invétéré ; et la brume entraîna dans son âme éperdition (4). Faut-il rappeler enfin les conséquences de Hume et de Walpole, les vicieuses de d'Alembert, Grimm et Diderot, les misérables procédés de Voltaire à l'égard de l'homme génial et pitoyable, auquel tous ces aigrefins lettrés ne pardonnèrent jamais sa « tête de chrétien » ? (2). Ce n'est pas ici le lieu, et nous nous réservons de faire ce travail ailleurs, d'après les textes authentiques et les documents publiés par Louis-J. Courtois. Mais, nous en avons assez dit, semble-t-il, pour montrer que la toile de Wright n'a pas besoin d'être datée ; elle porte avec elle sa date, tant elle s'accorde bien avec les circonstances dans lesquelles elle a été peinte.

2^o Viennent ensuite des rapprochements d'ordre plastique, ou, si l'on veut, anthropologique. Le lecteur les a déjà faits ; peut-être daignera-t-il les refaire avec nous, en considérant, sur le portrait, le masque pris par Houdon, sur le cadavre de Jean-Jacques, et de l'autre, l'œuvre de Wright. Sur le masque, comme sur le portrait, on relève :

- a) Un modelé front identique, avec deux bosses prononcées, au-dessus des sourcils ;
- b) Des sourcils peu allongés, presque horizontaux et sans contour ;
- c) Des yeux petits ;
- d) Un nez qui offre, en descendant de bas en haut, d'abord une légère concavité, puis une convexité assez marquée, puis une carrure très prononcée au bout des narines ;
- e) Deux lèvres unies, peu charnues et tombantes, avec un retrait prononcé de la lèvre inférieure, par rapport à l'autre ;
- f) Un menton arrondi et sans caractère.

3^o Il reste l'oreille (1). Elle frappe tous ceux qui considèrent le portrait peint par Wright ; elle est horrible, elle dénote, au moins, la dégénérescence physique, elle inspire une répulsion d'autant plus vive que nous avons accoutumé de considérer un Rousseau tout perruque, et par suite, privé de cet appendice plutôt désagréable. Mais si l'on veut bien se reporter au fameux portrait peint par Ramsay, on verra poindre sous le bonnet fourré de Rousseau, un lobe d'oreille tout semblable à celui qui nous fait ici l'effet d'une chose démesurée. Une fois de plus, l'ouvrage de Wright serait donc conforme à l'image connue et admise des traits de Jean-Jacques Rousseau.

Nous ne concluons pas. Ou plutôt, nous laisserons aux savants et aux médecins, lecteurs ordinaires d'*Ésculape*, le soin de conclure à leur place. Jean-Jacques, à l'entendre, devait porter la médecine. Mais les médecins doivent beaucoup à Jean-Jacques. Il a été, pour eux, le *malade intéressant* par excellence, celui que l'on peut tourner et retourner dans tous les sens, avec certitude de découvrir du nouveau, celui qui réunit les tempéraments et les diathèses les plus contradictoires, celui qui tomba, sans se lasser, de la cystite congénitale dans la lithiase urinaire, de la lithiase urinaire dans l'hypocondrie, de l'hypocondrie dans la dromomanie, de la dromomanie dans la phobie, et de la phobie dans la mort ! A force de l'observer, au cours de ces chutes morbides, les médecins ont fini par le bien pénétrer, peut-être mieux encore que les littérateurs. Voilà pourquoi nous avons songé à leur demander s'ils retrouvent leur vieille connaissance dans le portrait de Wright. Nous classerons, nous analyserons, et au besoin, nous publierons intégralement, les réponses qu'ils voudront bien nous faire à ce sujet (2).

(1) M. Louis-J. Courtois nous fait aussi remarquer la similitude d'une partie du costume, dans le portrait peint par Wright et dans celui qu'a laissé Ramsay. Il s'agit de la robe, la fameuse robe en fourrure, trop sombre, au gré de Jean-Jacques pour figurer dans un tableau. Nous n'osons pas insister sur ce détail ; toutes les photos du portrait de Wright ne laissent pas apercevoir un costume en fourrure.

(2) Les réponses pourraient être adressées indifféremment soit à M. Guimbaud, 9, rue des Arènes, Paris, — soit à la Rédaction d'*Ésculape*, 41, rue des Ecoles.

(1) Voir la lettre de sir Boileau à M. Louis-J. Courtois, insérée dans le tome VII des *Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau*, p. 211.

(2) Cet ouvrage, assez médiocre, a été traduit en français, il y a un an environ, par M. Delselle (librairie Hachette). La traduction est plus médiocre encore. Elle abonde en inexactitudes.

(3) *Le séjour de Jean-Jacques Rousseau en Angleterre*, par Louis-J. Courtois. 1 vol. in-8, à Genève, chez Julien, 1911.

(1) Il attribuait lui-même à l'influence du climat de l'Angleterre une partie de ses exagérations dans la querelle avec Hume (V. Bernardin de Saint-Pierre, *Essai sur Jean-Jacques Rousseau*.)

(2) Le mot est de Hume lui-même : « Rousseau a un faible pour la Bible, disait-il, il ne vaut vraiment pas mieux à sa façon qu'un chrétien. » (Churton-Collins, *op. cit.*, p. 197 de la traduction française.)

NICOLAS FLAMEL, ALCHIMISTE

par L. DÉSORMONTS

Notre époque est redevenue celle des alchimistes. Moissan qui transforme le charbon en diamant, Berthelot qui, par voie de synthèse, crée les carbures d'hydrogène, les alcools et leurs dérivés; Curie, Le Bon, qui renversent les axiomes les mieux établis, peuvent être tenus pour les émules des transmutateurs de métaux. Le savant moderne reprend la conception de l'alchimiste.

Notre collaborateur, L. Désormonts, a voulu faire revivre ici, après des recherches multiples dans les bibliothèques et les vieilles archives, une des figures les plus caractéristiques des sciences hermétiques du moyen âge. A vrai dire, la physionomie de Flamel qui nous est ici révélée est bien plutôt celle d'un « fort habile homme » et d'un finaud, que celle d'un savant. Le maître légendaire de l'alchimie au xv^e siècle aurait « bluffé ». Un de ses historiographes écrivait d'ailleurs, dès 1761, parlant de ses mœurs et de son habitus extérieur. « ... Tout ce qu'il fit eut pour objet la religion. Il semble que son extérieur annonçait la plus grande simplicité. Sa statue qui était à Sainte-Geneviève des Ardens, paraît le montrer tel : c'est ce qui le faisait aimer. Il était doux dans le commerce de la vie, et peu différencié dans ses acquisitions. Peut-être aussi son extérieur simple couvrait-il un peu de finesse... »

POUR peu qu'on se donne la peine de les évoquer, il est des figures qui surgissent de l'ombre du moyen âge avec une auréole prestigieuse.

Celle de Nicolas Flamel est de ce nombre. Et c'est bien ainsi que l'a entrevue Alexandre Dumas dans un drame assez oublié aujourd'hui, et qui s'appelle la *Tour Saint-Jacques*.

Cependant Dumas, malgré sa fantaisie débordante, malgré son souci de présenter au spectateur un héros qui lui soit sympathique, n'en suit pas moins, plus qu'on ne le croit, la trame de la vérité, lorsqu'il nous présente Flamel, un Flamel de légende, médecin possédant le secret de la vie, sorcier bienveillant soignant avec succès la folie de Charles VI.

Ce Flamel qui redresse les torts des méchants, qui comble les justes, qui répand sur la pauvre monde la pluie d'or de son miraculeux crenset semble beaucoup trop beau pour être réel.

Aussi faut-il dire tout de suite à sa décharge qu'il bénéficia plus que personne de la tendance des esprits de son temps à croire au merveilleux.

En tout cas voici l'histoire, son histoire, revue et augmentée après sa mort, selon la bonne méthode des épopées populaires.

Nicolas Flamel, bourgeois de Paris et écrivain de son métier, épousa un jour dame Pernelle, une veuve sensiblement plus âgée que lui, mère de deux enfants et possédant un certain avoir. A partir de son mariage, Flamel vit prospérer sa maison. Sa femme était vaillante

et travailleuse, une de ces bonnes bourgeoises qui savent, haut la main, diriger leur ménage. Lui-même exerçait du meilleur de son intelligence son métier d'écrivain. Et peu à peu, la modeste aisance faisait place à l'opulente richesse.

Le métier d'écrivain qui rapporte si peu aujourd'hui, était alors plutôt lucratif. Les hommes sachant écrire étaient rares encore. Et tous les actes de procédure — les gens de chicane besognant ferme même dans ces temps lointains — avaient besoin de copistes. Les copistes donc pullulaient dans le quartier du Palais; et il ne chômaient guère, si l'on en juge par Flamel qui élargit, rehausse sa maison, achète, bâtit, augmente sans cesse ses possessions de bourgeois économe et rangé.

A côté de ces copies officielles, les écrivains ont encore d'autres sources de profit. La répugnance de tout ce qui était œuvre de plume avait tant soit peu diminué dans la noblesse. Et les descendants des chevaliers qui, fièrement, déclaraient ne savoir ou daigner signer, étant gentilshommes, apprenaient bel et bien l'art de la calligraphie. Flamel sut probablement mieux que d'autres les attirer dans l'école qu'il avait fondée à cet effet.

Il y avait encore l'art de l'enluminure, un art compliqué et minutieux, encouragé d'en haut, nouvelle corde à son arc que Flamel utilisa fort adroitement.

Notre bourgeois arrivé ainsi à une bonne situation pécuniaire, ne tarde pas à éprouver le besoin de faire un brin étalage de ce qu'il possède... Tout bon parvenu sacrifié à ce travers.

Toutefois, Flamel continue à vivre simplement chez lui, dans la maison spacieuse qu'il s'est construite et qu'il a meublée très austèrement, et il y mange au vu et au su de tous des choses fort communes, dans de la vaisselle fort ordinaire. Seule, Madame a une garde-robe un peu plus cosuée que sa position sociale ne le comporte strictement... faiblesse de femme obligée à paraître jeune peut-être... Et encore elle ne semble pas avoir mis son plaisir à remplir ses armoires d'étoffes de brocard...

Non, Flamel, avant tout, se pique d'être bien pensant. Il a mieux à faire qu'à se laisser aller à une vaine ostentation...

Les nobles, ses contemporains, excellent dans les fondations pieuses destinées à perpétuer leur mémoire. Lui aussi, il va forcer l'âme du peuple de Paris à le révéler et à l'admirer...

Pendant des années, avec une pru-



Portrait de Nicolas FLAMEL.

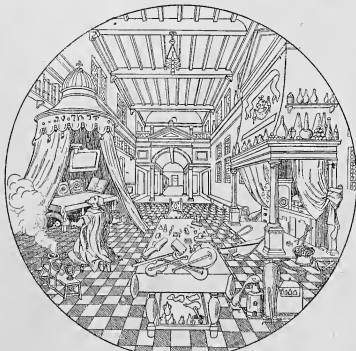
(Frontispice de l'histoire critique de Nicolas Flamel et de Pernelle, sa femme, à Paris, chez Despot, imprimeur et libraire ordinaire du Roi et du Clergé de France, MDCCCLX.)

dence et une sûreté de main incomparables, il prend à tâche de purifier la source de ses profits, en déversant sur les églises de Paris la magnificence de ses adorations...

Oh! c'est une magnificence endiguée de main de maître!... Chaque donation en son particulier est loin d'être excessive; c'est une arcade au Charnier des Innocents, réception des gibets; c'est la fondation d'une messe perpétuelle; ce sont, pour l'église Saint-Jacques la Boucherie, des chandeliers, dont il a bien soin de déterminer le poids par avance...

Mais, revenons à sa fortune. Au moment où Flamel se sent assez sûr d'elle et de lui pour rivaliser de prodigalités avec les seigneurs, lorsqu'il est sûr de semer avec abondance pour récolter avec profusion, il invente toute une fable; la seule fable bonne à masquer la vraie source de son argent et à le poser comme savant et bienfaiteur de l'humanité.

Il raconte qu'il a trouvé le secret de la pierre



Dessiné par Correspondant Médical

L'Alchimiste en prière (Vriese)

philosophale, le secret tant envié de la transmutation des métaux.

Qu'on s'imagine dans le monde d'alors une foule de gens ignares, avides de gloire et de richesse, assoiffés de mystère, affolés d'inconnu, cherchant sans trêve cette chose miraculeuse, le changement du vil métal en or pur et en argent... Qu'on se les imagine, penchés sur leurs creusets, pensifs, maigres, décharnés, les yeux brillants, la bouche sèche, le crâne dégarni, dévorés par leur chimère, dévorant leur avoir au feu de leur diabolique fourneau...

Il va de soi que Flamel, homme de bon sens et de jugement rassis, avait trop de cette finesse qui est le propre de tout vrai commerçant, pour se leurrer de semblables turpitudes et qu'il avait une foi très mitigée dans les alambics des alchimistes.

Il avait, grâce à son métier d'écrivain, l'occasion d'observer de près les ruines perpétrées au fond des creusets.

Sa conduite s'explique. Nicolas Flamel est un curieux, un dilettante qui peut sacrifier à la mode sans craindre ni la banqueroute ni le ridicule. Et comme il a, par des procédés plus ou moins avouables, accumulé beaucoup d'argent, il n'est pas fâché d'en dissimuler, sous des apparences miraculeuses, l'origine triviale.

Peut-être aussi est-il talonné par la peur lourde de voir attribuer son excessive prospérité à un pacte avec le diable... On sent toujours le roussi lorsque, à la barbe du roi et des hauts et puissants seigneurs n'ayant ni sou ni maille, on possède des coffres trop rebondis...

Fonder sa sécurité sur le salutaire effroi qu'on inspire à propos, ne serait rien sans l'appui moral et la bienveillance des églises. Donc, second calcul dérivant du premier, Flamel, pour achever de garantir contre les bourrasques du sort sa fortune et sa vie, fait à l'Eglise l'apparente part du lion... Il donne, il donne!

Le fantastique, la piété marchand de front, n'est déjà pas une si petite trouvaille. Mais voici mieux :

Vers 1379, première date pour laquelle il est catégorique, Flamel prétend avoir acheté,

pour le somme de deux floons, un livre bizarre dont, ce lui, ni son vendeur, ne connaissaient la valeur... Un livre cabalistique, avec le nombre de trois fois sept feuillets « gravés d'une très grande industrie, avec une pointe de fer » qui contient des instructions de la transmutation des métaux en langue commune.

Pareil ouvrage, dit-il, ne peut provenir que des « misérables juifs » auxquels on l'a dérobé.

Les juifs alors étaient, en effet, bien misérables. Il n'y avait pas de crime, pas de sortilège, pas de maléfice qu'on leur attribuât. Leur sécurité se trouvait, de ce chef, des plus précieuses. Ils étaient à la merci du roi, en butte à la dénonciation populaire qui s'acharnait sur

eux et les faisait rôti comme sorciers. Et grâce à la frénétique ferveur que les âmes dévotes mettaient à les poursuivre, il est fort probable qu'un jour un de ces malheureux, traqué par le mauvais plaisir de la foule, ait cherché refuge

magot... Le temps passait, le juif ne revenait pas chercher sa fortune, ou bien, s'il revenait, elle ne lui était pas restituée... Spolier un immonde hébreu, n'étant pas loin d'être agréable à Dieu, Flamel a fort bien pu commettre cet insignificant péché...

En tous cas, il nous raconte sérieusement comment, sa femme et lui, ils se penchèrent sur le livre étrange; comment, intrigués par la magie des signes qui couvraient les feuillets, ils passèrent des heures à le consulter; comment ils finirent par décider que, la chose méritant d'être tirée au clair, un voyage s'imposait.

Bientôt, en effet, Flamel part pour l'Espagne, pays où les juifs, à la suite des persécutions de Philippe le Bel, se sont précipités en hâte, sous toutes sortes de déguisements.

Il va jusqu'à Léon. Sur le chemin du retour il rencontre un certain médecin hébreu, devenu chrétien par crainte de la mort violente et des feux ronflants des bûchers.

Tout de suite, ils se lient d'amitié, une amitié qui devient intense dès que le médecin, un *savant en sciences subtiles* aperçoit le livre. Soudain le voilà porté en grande ardeur et joie qui se met incontinent à expliquer la signification des hiéroglyphes encombrant les pages.

Ainsi devisant et s'instruisant, Flamel rentre en France, avec ce compagnon précieux dont il entend ne jamais plus se séparer. Hélas! Pas plus tôt atteignent-ils Orléans, que le juif trépane... Flamel désespéré, le fait ensevelir avec toutes les cérémonies de rigueur, sans oublier les messes pour le repos de l'âme... Puis il rentre chez lui...

Les archéologues, curieux de savoir comment s'appelait ce juif, sont allés sur la foi de Flamel faire inutilement le voyage d'Orléans.

Quand à Flamel, quoique réduit à ses propres lumières, il doit être déjà fort expert, à voir l'argent qu'il dépense. Et comme il jette les écus à droite et à gauche, aux prêtres et aux ordres monastiques, on le croit sur parole quand il prétend les trouver au fond de son creuset.

Son influence, son prestige grandissent en proportion directe de ses libéralités et du mystère qui plane sur ses ressources. Il est l'homme à la science terrifiante, l'homme de bonté et de charité qui confond le populaire et que le populaire acclame.

Cependant le temps passe; la femme de Flamel avance en âge. Et les compétitions commencent entre le jeune mari qui prétend ne pas être évincé du magot devenu si prospère en ses mains, et les enfants de la dame qui croient avoir droit intégral à l'héritage de leur mère.

Voilà justement où nous allons trouver la confirmation de la finauderie de Flamel, qui se dissimule sous des allures de piété et de charité de mieux en mieux affichées.

Au début du mariage, les époux se sont fait une donation entre vifs, réglée par devant notaire; donation indispensablement à



D'après le Correspondant Moderne

Le Squelette du Cimetiére des Innocents (école française; début du xvi^e siècle)

auprès du seul homme intègre et de bon conseil de son quartier; j'ai nommé Nicolas Flamel.

Mais Flamel, sans courir le risque de devenir suspect, ne pouvait cacher le juif qu'un temps relativement limité. Dès la première nuit favorable il l'aidait à s'enfuir, non sans avoir promis de garder en lieu sûr son petit



D'après le Correspondant Moderne

BRUEGHEL. — Intérieur d'Alchimiste au xvi^e siècle

la bonne issue du marché contracté par la jeunesse industrielle d'une part, et l'âge mûr fortuné de l'autre. Mais les enfants, voyant leur mère pencher peu à peu vers la tombe ont profité de toutes les occasions pour la circonvenir. Et un beau jour, dans le plus grand secret, la vieille femme sourde jusque là à la voix du sang, fait un testament qui annule le premier, avange ses enfants et déshérite bel et bien le mari.

Cependant Flamel s'aperçoit à temps de la supercherie, peut-être grâce à dame Pernelle, qui, se sentant décliner, a des remords soudains et avoue son forfait... En tout cas, quelques jours avant de mourir, elle fait revenir le notaire et remet les choses en état...

De toute cette tragédie familiale, il s'est suivi un bel et bon procès où Flamel n'a pas toujours le beau rôle, où l'on chicane ferme, et où l'on voit que la question d'argent a de tout temps été la pomme de discorde des héritiers.

Mais, déjà à cette époque, Flamel est un personnage trop considérable, trop posé par sa piété et ses largesses de toutes sortes pour que de semblables nuisent sérieusement à sa réputation. Tout au contraire, la mort de sa femme semble lui avoir, à certains points de vue, considérablement servi.

D'abord, de moitié avec elle, il fait construire une arcade au cimetière des Innocents, afin que des mains pieuses pussent y entasser les débris humains qui encombrant le sol, profanés par les pieds des passants (1).

Dans ce cimetière, en suivant à la lettre les instructions de dame Pernelle, Flamel fit transporter sa femme en grande pompe; et pour cet enterrement, au lieu de dépenser les quatre livres (2) seize sols qu'elle a assignés dans son testament, il en dépensera dix-huit, afin de donner, selon la mode du temps, copieusement à boire et à manger à ceux qui avaient conduit la morte en terre.

(1) Un écrivain du XVI^e siècle nous représente ce cimetière, avec sa terre qui à la vertu de pourrir les corps humains en neuf jours, comme un endroit tellement encombré de débris et d'ossements que les quatre-vingts arches, construites le long du mur de l'église, débordent de toutes parts.

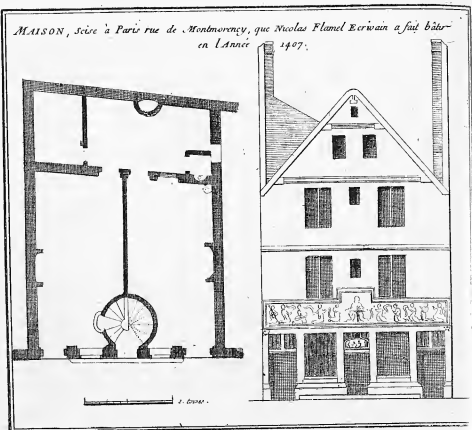
(2) La livre tournois valait 7 fr. 72 en 1411, et seulement 3 francs en 1421. Il faut évaluer la dépense assignée par dame Pernelle d'après la moyenne de ces deux chiffres.

Puis, pour que les prêtres de sa paroisse ne fussent pas jaloux de ses largesses envers la paroisse des Innocents, il pensa à Saint-Jacques la Boucherie. L'église elle-même reçut une porte sculptée où on lisait des vers destinés à rappeler le nom du donateur, des vers où les alchimistes virent toutes les allusions les plus précises et les plus transparentes au Grand-Œuvre. Et comme une porte, ce n'est rien si les prêtres ne sont pas servis tout d'abord, il institue en leur faveur, une messe perpétuelle pour l'âme de la trépassée dame Pernelle.

Comment Flamel se serait-il arrêté en si beau chemin? Après les Innocents et Saint-Jacques la Boucherie, il y a d'autres églises, d'autres prêtres qui réclament un soutien.

Il continue donc de répandre ses libéralités, et la bénédiction du Dieu qu'il ne cesse de faire implorer pour lui semble, en effet, s'abaisser sur sa tête. La prospérité va croissant, le nombre de ses amis augmente, les pauvres gens s'inclinent devant lui avec une vénération de plus en plus convaincue.

Voilà du reste, qui va compléter Flamel : Les moines de Saint-Martin-des-Champs possèdent un vaste terrain sans emploi dont, au fond, ils voudraient bien se défaire. Ce terrain est encombré de maisons en ruines, de débris, de grants punaisies de bois... un amas de saleté



Plan et façade de la maison de Nicolas Flamel (Maison du Grand Pignon)
(D'après l'Histoire critique de Nicolas Flamel et de Pernelle, sa femme)

où seuls de *petit gens* se hasarder à passer. Flairant la bonne abaine, comprenant le parti qu'on pourrait tirer de ces terrains-là, Flamel se présente; et à cet acquéreur qui a si bonne renommée, on abandonne la possession presque pour rien.

Alors, notre madré bourgeois se met à bâtir. Il fait élever dans ce lieu qu'il transforme de fond en comble, un vaste édifice connu plus tard sous le nom de *maison du grand pignon*, qui, pour le plus grand profit de son fondateur, se partage en deux parties fort dissemblables.

En bas, des lavoirs où, durant le jour, on vient laver contre argent comptant. En haut, selon la mode des gens de bon ton, qui voit que l'on donne chrétiennement aux déshérités de ce monde une infime partie de son vaste logis, Flamel exerce l'hospitalité.

De pauvres femmes veuves, des « *laboureurs* » sans asile, y trouvent refuge; mais s'durent payer leur loyer en récitant chaque jour, selon une règle rigoureuse, un *Pater* et un *Ave* pour l'âme des *pecheurs trespassez*.

Et comme de juste, à la hauteur du premier étage de cette maison à double fin, il y avait cette inscription que l'on a reproduite au n^o 1 de la rue de Montmorency :

« *Nous hommes et femmes, laboureurs demourant au porche sur le devant de ceste maison qui fust faite en l'an 1407, sommes tenus chascun, en droit de soy, dire tous les jours un Pater noster et un Ave Maria, en priant Dieu que sa grâce fasse pardon aux povres pecheurs trespassez. Amen.* »

Aussi l'attention des gens dans l'embaras fut-elle grandement attirée par cet homme surhumain, qui accumulait l'argent d'autant plus qu'il puisait davantage en ses coffres.

Il s'en suivit probablement d'intéressants colloques où, d'un côté, on implora secours et où, de l'autre, on accorda ce secours contre un taux fort usuraire... Moyen comme un autre, même meilleur que tout autre, pour combler les vides, creusés par de trop opulentes libéralités.



Maison de Nicolas Flamel, 51, rue de Montmorency, dans son état actuel

(La Commission des Monuments historiques s'est prononcée récemment en faveur de son classement; les inscriptions ont été remises à jour)

Et qui sait si, en ce temps où la réclame était inconnue, Flamel n'a pas trouvé dans l'alchimie, les bêtises et les donations pieuses, le moyen radical de se rappeler sans cesse à l'esprit des emprunteurs aux abois !...

Quoi qu'il en soit, nous voyons à un certain moment, le roi lui-même donner dans le piège et envoyer M' Cramoisi, notaire de la couronne, en ambassade chez le fabricant de métal précieux, pour le prier de devenir, peu ou prou, bourgeois de la couronne...

Ce qui paraît confirmer ces dernières allégations, c'est l'état réel de la fortune de Flamel, au moment de sa mort, cinq mille livres tournois de rente, chiffre énorme à cette époque. On peut en croire l'abbé Vilain, curé de Saint-Jacques, et archéologue distingué qui, au XVII^e siècle, démontre, preuves à l'appui, à quel taux se montait cette fortune.

Flamel meurt enfin en 1418 dans un âge très avancé. Comme il ne se reconnaît pas d'héritier direct, il lègue tout ce qu'il possède à l'église Saint-Jacques la Boucherie, à charge pour elle de délivrer un certain nombre de legs.

Il va sans dire que la charge première de l'église se trouve dans les messes perpétuelles pour le repos de l'âme du donateur. (De ce genre de legs, on faisait vraiment abus alors, et ils étaient probablement une des plus claires et des plus fructueuses ressources du clergé.) Flamel en décrète le fonctionnement avec la même minutie que a présidé à la pesanture des chandeliers présentés jadis à la chapelle.

Il le décrète non seulement pour l'église, mais encore pour sa servante qui doit, à certains jours fixes, venir brûler des cierges à l'église. Non pas les allumer et les laisser sur un piédestal fondre à leur gré, mais les tenir dans sa main jusqu'à ce que la limite de consommation rigoureusement décrite soit atteinte.

Les legs suivants vont démontrer plus évidemment que jamais la façon de compter du bourgeois qui a amassé sa fortune sou à sou. Le souci de gagner le ciel, quoique cuisant, n'empêche pas les libéralités destinées à cet objet, d'être le moins dispendieuses possible...

Ainsi, telle confrérie de moines reçoit du drap brun pour faire des robes. Et le nombre de ces robes, et leur pesanteur, et leur métrage, et la valeur de l'étoffe sont indiqués...

Les aveugles des Quinze-Vingts qui bénéficient, eux aussi, d'un legs, ont l'obligation de venir chaque mois, à treize, en procession. Et cette procession de treize doit être amenée par un prêtre de leur hospice. Et, à l'église Saint-Jacques, ils doivent recevoir dévotement le montant de la rente qui leur est attribuée, soit deux livres sept sols parisis...

Cette frayeur de la mort qui se manifeste par tant de litanies payées, cette peur invincible,

talonnante de l'au-delà, qui courbe tous les hommes d'alors, les « sages » comme les « fols » sous la férule toute puissante de l'Église, à quelque chose de poignant et de terrible.

Nicolas Flamel qui se préoccupe sans trêve de sa vie future et des désagréments du feu de l'enfer, incarne là d'une façon lumineuse cette époque de violente superstition.

Il peut être un financier avide et un usurier sans scrupule; il peut chercher à donner le change à ses contemporains. Cela ne l'empêche pas de ressentir autant qu'un autre, plus qu'un autre, la peur harcelante du jour où l'on règle ses comptes, par-devant le Juge suprême. Il a devant les yeux, la menace continue de la mort armée de sa faux, de la mort qui s'avance

sopbes suivent avec un accord touchant l'exemple donné par les alchimistes (plusieurs ouvrages scientifiques de ce temps portent le nom de Flamel).

Et plus le temps passe, plus Flamel devient naugues, plus il monte et grandit, plus il se divinise. On va en grande pompe déchiffrer les hiéroglyphes qui ornent le portail de Saint-Jacques la Boucherie et ceux qui sont gravés sur les deux arcades érigées par lui au cimetière des Innocents. Et de fantastique en miraculeux, on fait tant de chemin, que la mort d'un pareil homme devient insoutenable. Non, Flamel ne peut pas être mort...

Voilà pourquoi il se trouve un voyageur français, Paul Lucas, pour nous expliquer en 1714, que ni Flamel ni sa femme ne sont trépassés, puisqu'il les a rencontrés en Inde où ils lui ont expliqué les propriétés et les vertus de l'élixir de vie dont ils font usage.

Il n'en peut pas être autrement quand on calcule avec des chiffres magiques, symboliques, fatidiques et cabalistiques. Le livre de Flamel a trois fois sept feuillets, Flamel passe trois fois sept ans à l'étudier. Le nombre de ses donations pieuses se chiffre par des multiples de sept...

Alors Pernelle, puisque la mort n'avait pas de prise sur elle, a simulé la maladie et le trépas. Et, pendant qu'elle partait en toute diligence pour la Suisse, on enterrait à sa place un morceau de bois vêtu de ses hardes. Le temps venu pour son propre départ, Flamel achète fort cher — c'est facile pour quelqu'un

qui a de l'argent à ne pas savoir qu'en faire — le simulacre de sa mort aux prêtres et aux magistrats, puis va rejoindre son épouse. Ensemble, vivant en sages, ils visitent tous les pays avant de s'installer définitivement en Inde, où Lucas, ministre de Louis XIV et voyageant par ordre, affirme les avoir rencontrés.

Une semblable légende, toute naïve et puérile qu'elle soit, n'en a pas moins son charme.

Qu'on se représente Flamel, tel que nous le montre une gravure du temps inspirée déjà par le respect de la postérité... En pèlerin avec le manteau retroussé pour faciliter la marche et, comme attribut, un encier pendu à sa ceinture.

Ce pèlerin, dont Flamel devient une des plus impressionnantes allégories, c'est le peuple du moyen âge enfermé dans sa nuit opaque de fanatisme, d'ignorance et de superstition. Tremblant et timoré, crédule jusqu'à l'inraisonnable, oppressé de sourde inquiétude, il s'agrippe éperdument aux plus illusoire, aux plus décevantes chimères. Et cependant, malgré sa détresse et ses douleurs, il avance vers le but de son pèlerinage. Là-bas, au fond du firmament, creusé insondable de tout avenir, il a perçu une lueur. Une lueur qui indique le point d'où jaillit la lumière, le plein jour !...



TËNIERS. — L'Alchimiste

D'après la Correspondance Médicale

d'un pas lent et implacable, flanquée d'un diable griffu et cornu, ricanant et grimacant.

Il la voit, toujours prompte à faire signe à son séide, armé de l'horrible fourche sur laquelle, s'embranchent les impénitents. Et, malgré sa dextérité à tromper les hommes, il comprend la vanité de toute duperie pour ce mystérieux voyage d'outre-tombe.

Mais, laissons de côté cette hallucinante crainte de l'au-delà qui rabaisserait trop notre héros et voyons un peu son apothéose.

Elle commence presque immédiatement après sa mort. Personne ne songe que, possédant le secret de la vie éternelle, on n'a pas à se préoccuper d'assurer son salut. On oublie la religion dévotieuse et outrancière de Flamel en même temps que les vagues rumeurs qui font de lui un spoliateur des juifs et un prêteur sur gages.

Il n'est plus que l'homme secourable, l'homme hospitalier, le chrétien qui, généreusement, partageait son avoir avec le pauvre monde, le savant qui possédait les baumes propres à guérir les plaies du corps et les maladies de l'âme.

Et les alchimistes se mettent soudain à lui attribuer leurs meilleurs travaux; et les philo-

LES ÉTUDIANTES

par M^{me} P.-C. MULON

Étudiante en Médecine

Présidente de l'Association des Étudiantes

Le lecteur d'Æsculape nous saura gré de l'introduire dans le logis récemment inauguré de la rue Saint-Jacques où les étudiantes d'aujourd'hui, grâce à des concours généreux et dévoués, ont trouvé un foyer commun. En plein cœur du quartier Latin, à quelques pas de la Sorbonne et de l'École de Médecine, au numéro 55 de la rue Saint-Jacques, dans une de ces maisons vétustes du Paris d'autrefois, un local a été loué. Il comprend un rez-de-chaussée avec restaurant coopératif, un premier étage où se trouvent salles de réunion, de lecture, de thé, etc. En attendant l'ouverture d'une véritable Maison des Étudiantes — qui viendra à son heure, sans nul doute — les étudiantes peuvent venir là se reposer, lire, se distraire, causer de leurs intérêts.

M^{me} Mulon, présidente de l'Association des Étudiantes, a bien voulu, sur notre demande instante, nous révéler l'état d'âme et les aspirations des jeunes filles et des jeunes femmes qui se pressent à l'heure actuelle sur les bancs des grandes Ecoles du Quartier Latin.

L'ASSOCIATION générale des Étudiantes poursuit son programme d'études sociales et féminines, mais non pas féministes. Pour l'inauguration de la série 1911-1912, M. Painlevé, député du quartier Latin, a fait une conférence sur l'accession des femmes aux carrières intellectuelles dans le passé, et *Æsculape* en a déjà rendu compte. Puis M. Léon Bourgeois, qui présidait la réunion, a, en des phrases pleines de claire sagesse et de bonté avertie, mis au point la question féminine telle qu'elle se pose actuellement. Il ne s'agit plus, a-t-il dit en substance, de chercher si la femme doit ou non utiliser son activité, mais de constater que pour des raisons économiques profondes, elle y est de plus en plus obligée.

Il serait d'une ironie trop cruelle, en face des faits, de perpétuer l'élegant paradoxe de la femme vouée à son rôle d'ange du foyer et s'interdisant une autre besogne que de s'embellir. L'évolution nous entraîne, il faut la suivre pour n'être pas dé- passé et écrasé. Personne, depuis Ruskin, n'a conseillé de briser les locomotives parce que la centralisation a quelques déplorable effets. De même, qu'on le déplore ou non, il faut accepter la loi du travail obligatoire pour tous les habitants de la terre. Il devient chaque jour plus que la veille, le seul capital qui ne puisse vous être retiré que par la maladie. La femme demande seulement à choisir librement son métier selon ses aptitudes. Elle ne revendique pas l'égalité des sexes, car le mot n'a pas de sens. Avec un cerveau proportionnellement pareil et un cerveau plus compliqué qui assure à ses gestes cette coordination plus précise : la grâce, elle a des qualités et des défauts semblables à ceux de l'homme et d'autres qui en diffèrent. Elle

connaît son infériorité physique encore aggravée par les fatigues de la maternité. Elle sait qu'elle sera éliminée automatiquement des carrières qui exigent plus de vigueur physique et que le travail se répartira suivant les lois naturelles. D'ailleurs, elle pourrait dire à ceux qu'inquiète

s'impose le plus durement à la femme, dans des conditions économiques toujours plus tristement mauvaises, et que le sort de l'enfant est trop sacrifié. Comme vous êtes long à voir que des pouponnières dans les usines, des loirs sur la protection de la femme enceinte et la limitation des heures de travail y remédieront plus efficacement qu'un couplet sur la désertion du foyer. Est-ce donc seulement l'activité intellectuelle de la femme qui vous fait craindre pour l'avenir de la race?..

Mais ne gémissiez pas, il n'est plus temps vous êtes en présence du fait accompli. E vous ne vous en êtes pas aperçus, car la terre n'a pas tremblé trois fois ; pourtant, il y a, à l'Université de Paris seule, plus de 2.000 étudiantes inscrites. Il y a maintenant des femmes dans toutes les carrières dites libérales. Est-ce vraiment la mort du foyer ? Ne prophétisez pas dans le vague. Regardez dans les familles nouvelles où la mère est plus instruite, les enfants ne sont ni moins chéris ni moins



À la Maison des Étudiantes, 55, rue Saint-Jacques : l'heure du thé

le féminisme : Eh quoi ! depuis des siècles, les compagnes des paysans, des petits commerçants, des petits industriels ont partagé la besogne de leur mari, outre qu'elles assumaient une part incomparablement plus grande dans la création de la famille ; d'autres femmes étaient servantes ou lavaient le linge. Vous n'avez pas pleuré sur le sort de ces êtres de faiblesse et de grâce. Tant qu'elles étaient seulement infirmières ou sages-femmes vous l'acceptiez, mais si elles devenaient médecins, voici la famille en danger ; elles étaient institutrices, et c'était bien, mais qu'elles n'enseignent pas dans les lycées, sinon qui réchauffera le foyer, et si elles se font juges ou avocates, nous sommes perdus, il n'y aura plus d'enfants!... C'est dans la famille ouvrière que la nécessité du travail

nombreux. Telle doctoresse rentre chez elle à la même heure que telle oisive qui a, elle aussi, « fait ses visites », et dans sa vie plus méthodiquement employée l'éducation de ses enfants tient une plus large place que dans l'existence dispersée de l'autre jeune femme. Elle réconcilierait Molière avec les femmes savantes ?

Ceux qui craignent de voir les jeunes filles perdre leur charme et leur modestie parce qu'elles savent mieux de quoi elles parlent, devenir de pédantes créatures desséchées par l'étude, prêtresses laïques sacrifiées à la nouvelle idole, ceux-là peuvent aller faire un tour dans les Ecoles de Sévres et de Fontenay. Il semble bien que dans les Facultés, leur présence tende à modifier peu à peu les mœurs du quar-



M^{me} CRUPPI, M^{me} MULON, M^{me} FIÉVET,
Présidente d'Honneur. Présidente. Membre d'Honneur.

Les deux organisatrices et la Présidente
de l'Association des Étudiantes

Cliché de L'Illustration

hier Latin, à y introduire plus de décence et de retenue sans en bannir la gaieté. Déjà on y accepte plus tôt les responsabilités du mariage. Le nombre des étudiants pères de famille augmente régulièrement et l'on ne peut nier que leurs qualités d'initiative et de vigueur morale n'aussent être plus accrues que par une longue expérience des brasseries, ni que les enfants nés dix ans plus tôt n'aient quelque chance d'être plus forts et plus beaux. Dans ces très jeunes familles unies par le plus résistant des liens : l'effort commun, il y a moins d'argent et plus d'amour. Ce sont plus souvent des étudiantes qui sont choisies par leurs compagnons d'études. Et ce n'est pas si sot, car la femme qui n'avait pas envisagé le mariage comme un moyen, mais comme une fin, l'accepte plus sérieusement. Elle n'avait conquis plus de libertés que pour en sacrifier davantage et faire en se donnant un plus beau cadeau. Ceux qui ont le sens du bonheur préfèrent ce don librement consenti à la plus belle dot. En outre, une profession peut assurer au ménage des revenus équivalents à ceux d'une petite fortune.

Mais, qu'est-ce donc que des jeunes femmes qui sont des jeunes filles ou des jeunes femmes qui ont le plus souvent de 18 à 25 ans, issues de toutes les classes de la société, filles de commerçants, d'universitaires, d'officiers, de médecins, etc., quelquefois riches, mais bien rarement, vivant plutôt d'une maigre pension paternelle augmentée de leçons ou de traductions, venues de tous les points de France, dans les villes d'Universités, poussées par une avidité de savoir, un besoin d'indépendance et une activité que ne satisfaisait pas le piano et la broderie, mais n'ayant renoncé ni à la musique, ni à l'aiguille ; adroites modistes entre deux examens et fidèles auditrices des concerts, enthousiastes pour ce qui est généreux ou effort désintéressé, donnant une forte somme de travail et consacrant leurs loisirs, les unes à se reposer dans une autre étude, les autres à des œuvres d'entraide et de solidarité, car un des premiers résultats de leur enrichissement intellectuel et moral semble être le développement de leur conscience des devoirs envers autrui. Ce qui ne les empêche pas de danser et de rire comme de joyeuses petites filles quand

une fête les réunit.

Cependant, combien avaient cru qu'il leur suffirait de leur volonté et de leur courage pour arriver, combien ont été vaincues par le surmenage, la maladie ou la misère. Combien avaient rêvé de faire de l'enseignement ou de la science qui ont dû devenir dactylographes ou caissières. Combien qui, voulant être doctresses, lisent dans les journaux médicaux les lamentables annonces qui proviennent par la détresse de nombreux médecins, à quel point la carrière est encombrée et peu rémunératrice et se demandent si, leur diplôme en poche, elles pourront trouver un massage.

Il faut ajouter qu'un très grand nombre de ces jeunes filles mènent ce combat pour un avenir incertain, loin de leur milieu familial. Comment passer sous silence toutes les luttes, toutes les désillusions, toutes les amertumes, les découragements et la fatigue de telles existences. C'est pour y remédier que toutes ces travailleuses isolées ont senti la nécessité d'un groupement qui les rendit plus fortes. C'est à ce besoin qu'a répondu l'Association Générale des Étudiantes, son restaurant coopératif féminin et son secrétariat de placement gratuit. Tout de suite elle a réuni toutes celles qui, entourées ou isolées, avides de donner, de recevoir ou d'échanger de la sympathie, croient à l'efficacité de l'effort commun.

Quelques mots d'histoire. C'est le Conseil National des femmes, et plus particulièrement M^{me} Cruppi et M^{me} Fiévet, présidentes des sections arts et sciences, qui au printemps de 1910, eurent l'idée de proposer aux étudiantes leur aide pour la formation d'une association.

Deux mois plus tard, grâce à l'activité dévouée de ces deux généreuses femmes, le groupement était fondé, un local meublé avec un goût très sûr se remplissait de fleurs pour l'inauguration. Les doyens et les professeurs des Facultés venaient manifester leur sympathie à la nouvelle association ; — à la rentrée d'octobre c'était le restaurant coopératif qui ouvrait ses portes ; M. Liard, au nom de l'Alma Mater, lui apportait ses vœux de prospérité, lors du premier repas à 1 fr. que les étudiantes avaient réservé à leurs maitresses de l'Université.

M. Lavisse vint dire son émotion et sa joie à voir se terminer victorieusement une des grandes luttes de sa vie : celle soutenue pour l'enseignement secondaire des jeunes filles. Il affirma son espoir dans un avenir où une moitié de l'humanité ne sera plus systématiquement laissée dans l'ignorance.

Il y a un an maintenant que l'Association des Étudiantes existe. Voici quels ont été les résultats de cette première année de vie. Fondation d'un restaurant coopératif qui sert pour 1 fr. et 0 fr. 60 des repas substantiels dans un décor simple et joli. Fondation d'Associations d'Étudiantes dans les Universités de Bordeaux, Toulouse, Lille et Nancy. Organisation de réunions de toutes les sections, dans lesquelles les étudiantes ont discuté les réformes indispensables à des règlements universitaires qui, trop anciens, n'ont pas prévu et gênent constamment l'enseignement supérieur des femmes. Présentation au ministre des vœux suivants :

1^o Préparation des jeunes filles au baccalauréat dans les lycées de l'État. Actuellement, les élèves des lycées qui veulent une sanction à leurs études qui soit moins illusoire que la fallacieuse « certification de fin d'études », sont obligées de préparer le brevet supérieur, c'est-à-dire de revenir à l'enseignement primaire. Le vœu sera prochainement adopté. 2^o Transformation en examen de concours pour l'obtention du certificat d'aptitude à l'enseignement. 90 à 100 candidates de valeur se présenteraient pour 4 places et prétineraient plusieurs années devant la même porte sans pouvoir aborder d'autres programmes. Ce vœu a été exaucé. 3^o Vœu pour que, jusqu'à la préparation au baccalauréat dans les lycées de jeunes filles, les élèves munies du brevet supérieur ou du certificat de fin d'études puissent, après le P. C. N. poursuivre leurs études vers la licence, comme les bacheliers, si elles ont obtenu un minimum de 70 points (et non les 80 points exigés). Ceci aussi a été obtenu en juin dernier.

Voici pour une première année une activité heureuse qui suffit à justifier la création d'un groupement et manifeste sa vitalité. En 1911-1912 en dehors des réunions de sections qui s'occupent plus spécialement des questions professionnelles, le programme des réunions générales prouve que si ces jeunes filles s'interdisent tout féminisme agressif, elles ne né-



L'inscription des nouvelles adhérentes

Cliché de L'Éclair

giment pourtant aucune question féminine : M^{me} Fanta, professeur à Sèvres, viendra parler des Jardins d'enfants et de la méthode Frœbel ; M. Lapique, professeur au Muséum, racontera ses impressions de voyageur sur la mode et l'ethnographie ; M^{me} Maria Verone exposera la question des tribunaux d'enfants, et M. Andler, professeur à la Sorbonne, étudiera les rapports de l'évolution féminine avec l'évolution économique.

L'Association rêve aussi de fonder la maison où les étudiants trouveraient une chambre nette et spacieuse, eau et lumière à discrétion, et un jardin ou au moins un tennis pour jouer à respirer après le travail. Ceci lui est demandé par les familles qui envoient à Paris une petite lycéenne peu expérimentée, et plus encore par les jeunes filles qui débarquent dans l'immense ville, ont souffert de chercher dans un hôtel garni la triste chambre exigüe, malpropre, aux trop indiscrettes cloisons, dans laquelle elles allaient être une anonyme parmi des inconnus et où les jours de maladie la tisane et la potion seraient montées par un de ces garçons qui « en ont vu bien d'autres ». — Le

Maison des Étudiantes a déjà trouvé des actionnaires parmi ceux qui souhaitent que leurs bons placements soient aussi de bonnes actions. En attendant, l'Association aide autant qu'elle le peut, ses sociétaires à se loger dans de bonnes conditions matérielles et morales.

Elle essaie de résoudre un autre problème, déjà en partie résolu, celui de créer sans argent une bibliothèque suffisante pour ses sections : droit, langues, lettres, sciences, médecine et pharmacie. A ces jeunes filles, dont beaucoup préparent une carrière en vivant difficilement de leçons, on ne peut demander une cotisation de plus de 5 francs par an. Et comme elles sont beaucoup moins nombreuses que les étudiants (dans la proportion de 1 à 15), il s'ensuit que le maigre budget de leur Association suffit à peine aux frais de loyer, chauffage, garde, éclairage du local, et il n'a pu encore être question d'acheter des livres. Heureusement la générosité des librairies Hachette et Steinheil, des professeurs des Facultés, de littérateurs et de quelques donateurs, leur a permis de constituer, sans ressources pécuniaires,

un noyau très important d'ouvrages, mais il est encore insuffisant. Et elles acceptent avec reconnaissance les envois de livres et les services de revues. (Le siège de l'Association est 55, rue Saint-Jacques.)

Mais, dira-t-on, pourquoi ces étudiantes n'entrent-elles pas dans l'Association de leurs camarades masculins, si richement subventionnée, et propriétaire d'une grande bibliothèque ? C'est que si elles espèrent que l'avenir verra la fusion des deux Associations, il n'en reste pas moins que, pour un temps impossible à déterminer, trop de questions se poseront de manières différentes pour les jeunes gens et les jeunes filles ; que, pour ne citer qu'un exemple, la réforme des règlements scolaires, qui paralyse les femmes, n'aurait pas été réclamée dans une Association où elles seraient un nombre infime. Les problèmes qui pour elles ont une importance vitale, seraient noyés dans la masse des autres. Elles doivent rester séparatistes par force plus que par conviction — sans se désoler pourtant d'avoir un chez elles au lieu de n'être que des invitées.

LAMARCK ET LE MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE

par LOUIS DE NUSSAC

Sous-bibliothécaire au Muséum.

Les étrangers soignent mieux que nous leurs gloires nationales. Quand on envisage la floraison de publications écloses à l'occasion du centenaire de Linné, ou les nombreuses éditions des œuvres de Ch. Darwin, on ne peut que s'attrister sur l'oubli où ont été laissés le labeur et la mémoire de notre grand Lamarck. Aucun travail d'ensemble, jusqu'à un beau livre de Marcel Landrieu, n'avait encore été publié en France sur l'œuvre d'un véritable fondateur du transformisme.

Au cours du présent article, notre ami Louis de Nussac, sans négliger le côté pittoresque de la vie de Lamarck, s'est efforcé, à juste titre, de faire ressortir combien son œuvre, plus faite pourtant d'intuition que de données positives, est restée actuelle et neuve. « Tous ceux, dit M. Landrieu, qui ne voient dans la recherche exacte qu'un moyen de parvenir à des concepts généraux ne pourront manquer d'admirer le développement harmonieux d'un esprit assez lucide pour concevoir une doctrine encore capable, après cent ans de prodigieuses découvertes, de satisfaire notre besoin d'explication du monde organique. »

Esculape est heureux de contribuer à mettre en pleine lumière la vie de ce homme modeste, convaincu et courageux qui, devant le mépris de ses contemporains, faisait appel au jugement de la postérité et que la postérité a bien vengé.

Esculape est heureux de contribuer à mettre en pleine lumière la vie de ce homme modeste, convaincu et courageux qui, devant le mépris de ses contemporains, faisait appel au jugement de la postérité et que la postérité a bien vengé.

À l'entrée du Jardin des Plantes, — place Valhubert, — dans l'admirable décor que lui font les galeries du Muséum, les grands arbres touffus des allées et les massifs de roses des parterres, jamais statue ne fut mieux placée que celle qui fut récemment érigée à Lamarck. Œuvre du sculpteur Fagel, le bronze représente le savant assis, dans une attitude de méditation qui fait comprendre quelles géniales conceptions se formèrent derrière son front grave et résolu. Sur le piédestal, au-dessous d'un soleil levant, se lit cette inscription : *Au Fondateur de la doctrine de l'Évolution. — Souscription universelle. 1908.*

Sur la face opposée de ce même piédestal, un haut-relief représente la scène touchante d'un vieillard aveugle, Lamarck lui-même, console par sa fille Cornélie : « La Postérité vous ven-

gera, elle vous admirera, mon père », dit la légende.

Elle a sonné bien tardivement l'heure de la gloire.

Enfin, pourtant, en 1909, par une matinée de juin, le Président de la République, entouré des autorités gouvernementales et de notabilités scientifiques françaises et étrangères, a inauguré ce monument, qui est comme celui d'une réparation d'honneur. Et tandis que l'Angleterre fêtait Charles Darwin au cinquantenaire de son livre : *De l'Origine des Espèces*, la France célébrait Lamarck seulement au centenaire de sa *Philosophie zoologique!*

Au prix de quelles tribulations, et de quelles périétés durant



Cliché du Bull. de Muséum d'Hist. nat.

Portrait de Lamarck, peint en l'an X, par Thévenin.



Cliché de L. X.

Médaille de Lamarck.

sa vie, et si longtemps après sa mort, Lamarck n'a-t-il pas gagné cette apothéose!

Un tel sort était cependant celui que portait en croupe, dès le 14 juillet 1761, un tout jeune cavalier, monté sur un modeste bidet, et suivi d'un dindonneau de basse-cour, en guise de valet, qui arrivait au camp français, tenter aventure, la veille de la bataille de Fillinckausen, en Allemagne, vers la fin de la Guerre de Sept-Ans.

C'est presque un enfant, si petit, si frêle et d'air si délicat, malgré ses dix-sept ans sonnés. Echappé au Séminaire, il vient ainsi de bien loin, d'Amiens, avec une lettre de recommandation, pour demander du service au colonel de Lastic qui est fort ennuyé de pareil embarras en un pareil moment.

Appelé la nuit auprès de l'Etat-major, ce chef de régiment perd de vue son protégé, mais bientôt, à la bataille, le retrouve en tête d'une compagnie de grenadiers. En vain lui donne-t-il l'ordre de se retirer et de rejoindre les bagages, l'adolescent demande martialement la faveur de combattre : sa mine résolue le fait laisser à son poste, et il lutte toute la journée. Le soir, il est de la poignée d'hommes qui survivent dans la compagnie décimée; tous les officiers étant morts, les grenadiers lui donnent le commandement. Or, dans la retraite que doit prendre l'armée française, cette compagnie est oubliée sur le champ de bataille. Son capitaine improvisé répond aux vieux soldats qui veulent suivre le mouvement en arrière : — « Nous ne pouvons quitter notre position sans être relevés. Si vous craignez d'être pris, partez; moi, je reste. »

Ce n'est qu'au bout de quelques heures que le colonel de Lastic s'aperçoit qu'il lui manque une compagnie; il lui envoie alors une estafette qui fait rallier aux grenadiers les gros des troupes. Leur tout jeune chef est amené au maréchal de Broglie qui lui donne les épaulettes d'enseigne comme prix de sa bravoure.

Ainsi débuta dans la carrière militaire, le chevalier de Lamarck.

Quelques années plus tard, en garnison en Provence, à la faveur des loisirs que lui laisse la paix, il s'adonne à la musique et à la botanique, les premières passions de son esprit;

mais une maladie le force à abandonner l'armée, et comme il est fils d'un pauvre gentilhomme de Picardie, qu'il est le dernier né de onze enfants, la modeste terre natale, Bazentin, est vendue à la mort des parents et le chevalier de Lamarck doit se faire un état à Paris.

L'ancien séminariste en rupture de petit collet, le soldat de fortune, passa un an chez un banquier, puis étudia la médecine, suivit les cours de botanique du Jardin du Roi et fréquenta, dit-on, J.-J. Rousseau herborisant aux environs de Paris.

Ses goûts pour l'histoire naturelle l'emportèrent finalement dans cette crise de vocation : il tint un jour le pari avec des camarades qu'il pourrait faire nommer une plante quelconque par le premier passant, par le premier venu, en lui apprenant en même temps les principaux caractères qui distinguent les végétaux. Pour cela il demanda un court délai et en six mois, condensant le résultat de neuf ans d'études, par un dernier travail acharné, il compose sa *Flora française*, trois volumes in-octavo, qui eurent le plus vif succès.

Buffon s'intéressa tellement à l'ouvrage, qu'il le fit éditer par l'Imprimerie royale, aux frais du gouvernement et qu'il donna au jeune auteur tous les exemplaires de l'édition : elle fut épuisée en peu de temps et il dut la refondre avec la collaboration de De Candolle.

Lamarck, classé dès lors au premier rang des botanistes, fut élu alors en 1779, membre de l'Académie des Sciences.



La statue de Lamarck, au Jardin des Plantes.

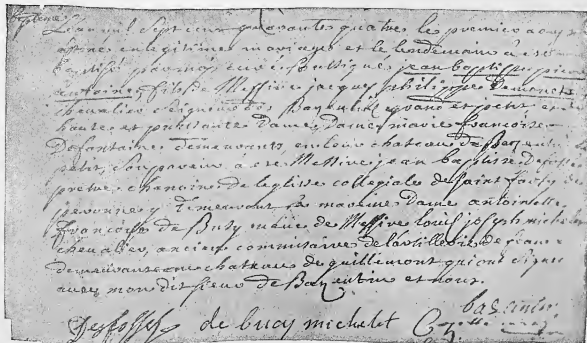
Son puissant protecteur lui confia ensuite le soin de faire voyager son fils à l'étranger, en lui procurant un brevet de correspondant du Jardin et du Cabinet du roi. Il le chargea du reste de visiter tous les jardins botaniques et de les mettre en relation avec celui de Paris.

Mais, en cours de route, le Mentor se brouilla avec son Télémaque, à la suite d'une avanie du jeune homme qui avait mauvais caractère; le voyage se termina sans la visite de l'Italie, la dernière étape.

Au retour, Buffon meurt et c'est son successeur, Labillarderie, qui nomme le naturaliste à sa première place officielle, celle de garde des Herbiers du Cabinet du roi, qui l'attache à l'établissement : 1.000 livres lui sont allouées pour cette place précaire. Il est même obligé bientôt de la disputer aux économies que l'on veut faire, en la supprimant. Et le malheureux savait être marié et devient père de six enfants. Sa gêne financière ne cessa jamais, elle ne fit même qu'empirer, malgré son ascension à une plus haute situation.

Les événements se précipitent. L'Assemblée nationale veut réorganiser l'établissement du Jardin des Plantes. Lamarck lui offre un plan... Enfin, une entente entre les anciens officiers du Cabinet du roi, à laquelle il prend une part très importante, aboutit à la création du Muséum d'Histoire naturelle (10 juin 1793).

Or, tout botaniste qu'il est, un décret de la



Acte de naissance de Lamarck, photographié sur le registre aux actes de baptême de Bazentin-le-Petit.

Convention l'improvise du jour au lendemain professeur de zoologie pour une branche de la science d'animaux inférieurs qu'il dote d'un nom inédit : les Invertébrés. D'ailleurs tout est à créer dans cet ordre d'idées, matière comme enseignement. C'est une ère entièrement nouvelle qui s'ouvre pour notre naturaliste.

Il a quarante-neuf ans, c'est bien tard pour se renouveler, mais il joint d'un merveilleux don d'assimilation et peut appliquer sa belle intelligence aux objets les plus dissimulables.

Il continue ainsi la lignée des encyclopédistes et des idéologues du xviii^e siècle.

Lamarck, qui maniait des matériaux de toutes sortes dans les branches des connaissances les plus différentes, était éminemment un intuitif, un constructeur : il saisit mieux ce que l'on devine que ce que l'on apprend.

Jeune étudiant, il logeait très haut dans une rue très étroite ; sa chambre était donait sur les nuages : en les considérant, il inventa tout un système explicatif des phénomènes célestes, et plus tard, il rédigea des annuaires météorologiques qui eurent un succès populaire pendant de nombreuses années ; il fallut un ordre brutal de Napoléon pour en faire cesser brusquement la publication : l'Empereur les prenait pour de vulgaires almanachs bons pour amuser le commun !

Les « faits physiques » intriguèrent la raison raisonnée de Lamarck ; il trouve les moyens de les coordonner, de les développer, dans son cerveau toujours en travail : mais les données positives lui font trop défaut et parfois sa pensée erre...

Avec d'aussi insuffisantes bases, il s'attaque même à la chimie !

Ces façons d'improviser l'exposent évidemment à des bévues énormes, et les nombreux ouvrages qu'il donne sur des matières si diverses, en sont trop souvent émaillés. Mais en toutes choses, la même obéissance se dérobe sous ses pieds, où il construit avec de trop faibles moellons, il a des éclairs de génie, étonnement précurseurs, qui brillent encore aujourd'hui bien en avant-garde des plus récentes et audacieuses conceptions.

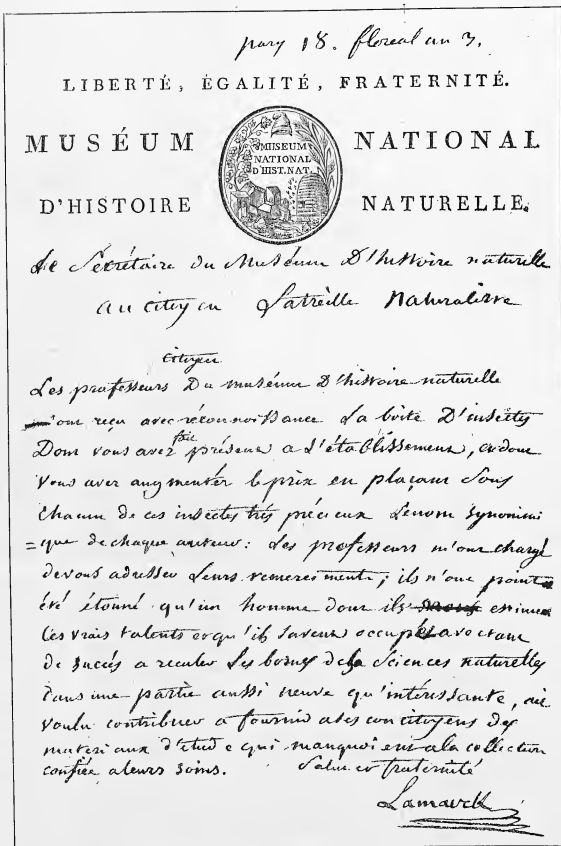
C'est ainsi qu'en géologie, la partie peut-être la plus caduque et la plus confuse de son œuvre immense, il a présenté une théorie

du déplacement de l'axe terrestre et des pôles, qui se rapproche beaucoup de celle de l'*Isostasie* soutenue par Dutton (1899-1900), admise actuellement comme l'hypothèse la plus plausible pour l'explication des phénomènes orogéniques,

la détermination des végétaux, est issue du même esprit que les classifications sur lesquelles il bâtit son *Histoire des Animaux sans vertèbres* (1819), son ouvrage le plus considérable.

Ses théories géologiques et cosmogoniques lui servent à tirer les leçons générales de sa connaissance de la nature animée, et il produit enfin son plus grand effort intellectuel, — ce livre immortel, la *Philosophie zoologique* (1808), qui crée à jamais la doctrine de l'évolution.

Telle est l'essence du génie de Lamarck ; telle est aussi la cause de tous les déboires de son existence, et même de sa mémoire...



Lettre autographe de Lamarck à Latreille, 18 Floreal an III

Cliché de M. L. de Nussac

c'est-à-dire de la formation des montagnes. De même en étudiant les fossiles, matière alors éminemment nouvelle, et en les comparant constamment avec des espèces vivantes, il crée la paléontologie la mieux établie, avec des vues encore fécondes, pour l'enchaînement du règne animal.

La surtout, comme en botanique et en zoologie, il fonde à chaud et à sable un monument, sur un terrain solide qu'il constitue lui-même.

Ses descriptions impeccables des plantes l'ont préparé à celle des animaux inférieurs. La méthode dichotomique qu'il a inventée pour

travail, avec un talent aussi souple que fort brillant et varié, Cuvier avait amassé des matériaux et des titres scientifiques incomparables. Homme d'autorité, ami du pouvoir, il s'était imposé, avait conquis tous les honneurs, et régnait sans conteste, nouveau Buffon, aussi bien à la Cour qu'à la ville.

En histoire naturelle, Cuvier se piquait d'être un simple analyste, un collectionneur de faits, bien qu'il ne se privât point d'avoir recours, lui aussi, à l'hypothèse, toutes les fois qu'il en avait besoin ; et il soutenait vivement, sans admettre de réplique, la théorie de la

Les premières communications qu'il fit à l'Institut excédèrent bien vite ses collègues qui ne lui en laissèrent même pas achever la lecture, soit qu'il les choquât par ses conceptions trop nouvelles, soit qu'il ne sût pas les présenter habilement.

Se repliant sur lui-même pour penser et méditer, absorbé dans sa seule vie intellectuelle, il devint un autoclaire parfait.

Ses enfants lui reprochèrent de n'avoir pas su profiter de sa situation, d'avoir perdu dans des spéculations malheureuses le peu qu'il avait acquis, de laisser sa famille dans la gêne.

Par pure probité de caractère, il avait refusé une chaire à la Faculté de Médecine, ne se croyant pas à même d'en remplir la charge !

Mais ce furent ses idées philosophiques qui lui portèrent le plus grand tort, parce qu'elles le mirent en opposition avec l'omnipotent Georges Cuvier.

Lamarck avait cependant fait entrer ce naturaliste au Muséum. Avec une activité sans pareille, avec une grande puissance de



Lamarck aveugle, dessiné d'après nature, en 1824, et gravé par Ambroise Tardieu.

fixité et de la séparation des espèces, tandis que Lamarck démontrait leur variabilité, leur évolution ; c'était la théorie du *transformisme*.

La jalouse hégémonie doctrinale de Cuvier s'exerçait sur la pensée de ses collègues du Muséum. Lamarck y échappait : il avait ses cours où il faisait entendre sa parole libre, ardente et convaincue mais si étrange d'allure qu'elle vidait la salle ! Pour plus d'indépendance, il allait jusqu'à imprimer à ses frais les ouvrages qui préconisaient ses principes. Il était résigné à l'avance, même devant un avenir rébarbatif, et loin de se plaindre des obstacles entassés sur sa route, il les considérait comme plus avantageux que nuisibles à l'avancement des connaissances humaines.

Il acheva sa carrière misérablement, atteint de cécité, obligé de se faire suppléer plusieurs années avant de mourir par son aide-naturaliste, l'entomologiste Latreille ; il vivait isolé, fréquenté seulement par quelques rares amis fidèles.

Ses deux filles l'entouraient heureusement de leurs soins pieux : l'une, Rosalie, l'aidait à terminer *l'Histoire des Animaux sans vertèbres* ; l'autre, Cornélie, guidait ses derniers pas tremblants. Lorsque le pauvre aveugle fut cloué de longs jours par la maladie dans sa chambre, nouvelle Antigone, elle s'enferma avec son vieux père, évoquant pour le consoler l'équitable postérité, et quand elle dut sortir elle ne pouvait plus soutenir la lumière du soleil, dont elle s'était déshabitée. Sa misère était telle que le Muséum lui accorda pour vivre un petit emploi à l'Herbier.

Sur les bords de la tombe de son père dans la Science, Latreille en pleurant rendit le premier un public hommage à la piété filiale et à l'admirable dévouement de M^{lle} Cornélie de La-

marck, mais c'était une voix perdue dans l'indifférence générale. Et bientôt, au bout des cinq ans de concession dans le cimetière du Montparnasse, les cendres du savant philosophe allaient être jetées sans égard dans la fosse commune, triste marque de l'oubli dans lequel entraînait sa mémoire.

Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, chargé de l'éloge de Lamarck selon l'usage, Georges Cuvier ne laissa même pas en paix les mânes de son malheureux rival disparu : il se livra à un véritable éreintement académique, qui demeura un modèle du genre. Mais il était d'une violence telle, ce fameux *éloge*, qu'il ne parut que plusieurs années après, complètement modifié : il en resta cependant assez pour que les idées de Lamarck fussent longtemps bafouées, défigurées et tournées en ridicule.

Cette déplorable hostilité de Cuvier et de ses continuateurs retarda certainement d'une cinquantaine d'années l'avènement des idées lamarckiennes et déroba leur auteur à l'attention du grand public. Quelques disciples en avaient adopté certaines et leur frayaient le chemin. En dehors des naturalistes, c'était Balzac qui était venu chercher au Muséum les raisons de la *Comédie humaine* ; c'était Sainte-Beuve qui s'inspira de Lamarck dans l'ordre littéraire ; c'était Auguste Comte, surtout, qui, en fondant le Posi-



Lamarck, d'après la gravure d'Ambroise Tardieu, pour le Journal complémentaire du Dictionnaire des Sciences médicales.

tivisme, étendit considérablement les conceptions et la méthode philosophiques du fondateur de la doctrine de l'Évolution.

Lorsqu'en 1859, Charles Darwin publia son célèbre ouvrage *De l'Origine des Espèces*, ayant pour base un facteur lamarckien du transformisme, l'hérédité, son livre eut plusieurs éditions consécutives et maintes traductions en toutes langues ; il obtint immédiatement un succès prodigieux, alors que la *Philosophie zoologique* n'avait pas fait ses frais... Et le nouveau naturaliste philosophe, éclipsant Lamarck, atteignit aux honneurs, à la fortune, et à tout ce qu'il pouvait désirer ici-bas. A sa mort, les rois d'Angleterre lui firent place à côté d'eux dans Westminster, ce Panthéon de la Patrie britannique reconnaissante. Les ossements de Lamarck gisent dans le pêle-mêle des catacombes de Paris ! C'est notre honte...

Cependant les biologistes français, — la Biologie est de création lamarckienne, nom et science tout à la fois, — sont arrivés à faire prévaloir l'hypothèse transformiste pour expliquer la vie et la nature. Au Muséum, Gaudry, Boule, Edmond Perrier ; à la Sorbonne, Giard et Delage ; à la Faculté, Raphaël Blanchard, lui conquièrent l'enseignement supérieur. En Amérique, une nouvelle école crée le Néo-Lamarckisme. L'influence des mêmes idées ne se fait pas moins sentir en médecine...

Les temps de réparation et d'amende honorable sont venus : en 1908, une année suffit à M. le Professeur Joubin, un successeur actuel de Lamarck au Muséum, pour réaliser une souscription universelle et pour ériger le monument qui se dresse à l'entrée du Jardin des Plantes.

Sur ces entrefaites, la Société Zoologique de France qui compte les plus notoires Lamarckiens parmi ses membres, avait confié à l'un d'entre eux, M. le docteur Marcel Landrieu, notre distingué confrère, secrétaire de la rédaction de *Biologica*, le soin de ré-



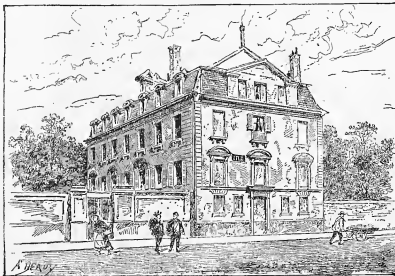
Cornélie de Lamarck consolant son père aveugle (Haut-relief de la statue de Lamarck au Jardin des Plantes)

diger un ouvrage historique et scientifique, vraiment digne du monument et de la mémoire enfin glorifiée, sous le titre : *Lamarck, le Fondateur du Transformisme, sa vie, son œuvre* (grand in-8°, 1908).

Dans ce livre remarquable, écrit avec une conscience parfaite, une sûreté d'informations absolue et une critique fort avertie, nous avons puisé les documents essentiels et la plupart des illustrations de cette étude. Nous donnons un aperçu au moins exact sur la vie, la doctrine et l'œuvre d'un grand méconnu. Nous pouvons les juger à bon escient, et voir combien elles restent fécondes, en bel exemple comme en lumineux effets.

LOUIS DE NUSSAC

Sous-bibliothécaire au Muséum.



Maison de Buffon, au Jardin des Plantes, où vécut Lamarck, de 1793 à sa mort, le 18 décembre 1829.

NOTA. — Dans la maison de Buffon, dont nous donnons ici l'image, et qui occupe le coin de la rue de Buffon et de la rue Geoffroy-Saint-Hilaire, ont vécu ou sont morts : Buffon, — ainsi que le rappelle une récente plaque commémorative, — Lamarck, Latreille et bien d'autres savants illustres, jusqu'au dernier, le D^r Hamy, pour ne parler que des disparus. Nombre de plaques commémoratives devraient donc s'ajouter à celle de Buffon!

Conservé dans son pur caractère du XVIII^e siècle, cet édifice élégant et fort bien entretenu est certainement un des sanctuaires de France qui doivent nous être les plus sacrés, par les souvenirs qu'ils évoquent; il mériterait à ce titre d'être tenu pour un but de pèlerinage par la Science universelle. — L. N.

COMMENT NOS PÈRES EXPLIQUAIENT LA FORMATION DES ENVIES ET DES MONSTRES

Par le Docteur LOUIS CHANTAVE

Toute science parcourt nécessairement dans son évolution trois phases successives : une première préparatoire, en quelque sorte, et empirique, dans laquelle sont consignés les faits bien ou mal observés, bien ou mal interprétés; une seconde dans laquelle ces faits, incomplètement connus sont coordonnés et classés d'après des rapports réels ou fictifs; une troisième enfin dans laquelle les faits rapprochés et comparés, mieux étudiés et mieux connus permettent une appréciation exacte de leurs caractères accidentels ou essentiels, particuliers ou généraux. Alors les lois, ou quelques-unes des lois qui les régissent sont mises en lumière; alors seulement un système ou bien une théorie peut grouper tous les faits suivant leurs affinités et faire connaître par des vues générales la nature et les rapports des cas particuliers.

La science des Monstres et des anomalies anatomiques est une de celles qui s'est attardée le plus longtemps dans la première phase, phase préparatoire ou empirique. Peut-être serait-il prématuré, d'ailleurs, de prétendre que la troisième phase touche dès maintenant à sa fin.

NOS pères avaient des idées très curieuses sur la formation des envies et des monstres. De tout temps, on a voulu donner une explication des phénomènes pathologiques, lors même que leur production échappait à l'entendement.

Nous sommes fort embarrassés, aujourd'hui encore, devant des questions en apparence très simples, et de cet ordre : « d'où viennent les envies ? »

Comment persuader que ce *nævus* en forme de fraise ou de cerise est simplement causé par la rupture d'un vaisseau pendant la gestation? Encore nous demandent-on le pourquoi de cette rupture vasculaire.

De fait, nous ignorons tellement de choses dans cet ordre d'idées que nos explications ne sauraient satisfaire un esprit quelque peu exigeant. Et puis les coïncidences sont si bizarres que vraiment il y a de quoi être surpris.

Quelle histoire plus frappante que celle-ci rapportée par van Swieten?

« Une jeune demoiselle d'une rare beauté vint un jour me consulter sur quelques affections hystériques auxquelles elle était sujette. J'aperçus une chenille

sur le cou de cette jeune personne. Craignant de l'effrayer, je voulais d'une chiquenaude, faire sauter cet insecte. « Laissez, me dit-elle en souriant, laissez cette chenille que je porte depuis ma naissance », et elle voulut bien me permettre de l'examiner. Je reconstituis, à ne pouvoir m'y méprendre, les poils droits et cette variété de couleurs qui caractérisent cet insecte, et je puis dire que la ressemblance d'un œuf avec un œuf n'est pas plus parfaite que celle que m'a présentée la chenille

de cette demoiselle, avec une chenille vivante. Ce phénomène avait sa source dans l'imagination de la mère, qui affirmait qu'un jour qu'elle se promenait dans son jardin, étant alors enceinte de cette demoiselle, une chenille lui était tombée sur le cou, et qu'elle avait eu bien de la peine à l'en arracher. »

Dans un autre ordre d'idées, le monstre Rosa-Josepha Blazek nous a apporté un fait nouveau absolument inconnu en médecine : la jeune Josepha a présenté les signes extra-utérins de la grossesse sans avoir été fécondée et, chose remarquable, la sécrétion lactée est apparue aux seins de cette vierge.

Plusieurs théories ont été émises pour expliquer ce phénomène : théorie nerveuse, théorie thyroïdienne du gâteau placentaire. Mais théories, tout cela!

Combien il est plus facile pour le profane d'expliquer le phénomène à sa façon?

« Ma mère a eu envie de café au lait pendant sa grossesse : Voilà pourquoi j'ai une tache semblable à la tempes. »

« Ma mère a eu envie de vin, et voilà pourquoi j'ai une tache rouge sur la joue. »



Figure tirée du livre de Fortunius Licetus : De Monstrorum causis, naturâ et differentiis (Ex reconstitutione Gerardi Blasii, M. D. et P. P.)

Par suite du même raisonnement, beaucoup de femmes enceintes se croient obligées de détourner les yeux quand elles sont en présence d'un être laid ou difforme. Chacun de nous a vu des futures mamans éviter de regarder un singe, un boîteux, un bossu, etc...

Inversement, pour avoir un enfant joli, la jeune femme devra considérer un objet en harmonie avec ses désirs.

Le monde n'a pas changé depuis des temps très lointains. Lisez la relation suivante, écrite très sérieusement par un chroniqueur du xvii^e siècle, un journaliste de l'époque, dans le *Mercurius Galant* (1).

« Vous aurez sans doute entendu parler de divers effets de l'imagination dans les femmes grosses. Ce qu'elle a produit depuis peu de temps dans la femme d'un appelé Jean Cadoux, manoeuvre, demeurant à Auxonne, ville de Bourgogne, est fort extraordinaire. Je l'ay appris d'une lettre d'un habile médecin de ce pays-là, et vais me servir de ses mêmes termes pour vous en faire la relation n'étant pas assez sçavant dans la médecine pour vous parler moy-mesme sur ces sortes de matières. Cette femme s'estant sentie grosse, ne pût s'empescher de regarder fort souvent, et avec une extrême attention, deux petits anges qui sont peints dans un tableau de l'église des Capucins de la ville. Ces anges se touchent, et entrelacent leurs bras et leurs jambes. Cette idée s'imprima si fortement dans son esprit que le 24 du dernier mois estant dans son terme, elle accoucha de deux filles qui moururent dans la difficulté du travail qui fût long et dangereux. Elles estoient

attachées l'une à l'autre par les costes et par le ventre, depuis la région du cœur, on au-dessous des reins qui estoient apparens, jusques vers les os pubis, et la partie supérieure de la poitrine estoit entièrement dégagée. Elles

double, à la réserve du foye qui estoit unique, mais plus grand que le naturel; car il occupoit tout l'espace qui estoit entre les hypochondres des deux enfants. Il n'avoit pas la rondeur que le foye doit avoir, estant bien plus long que

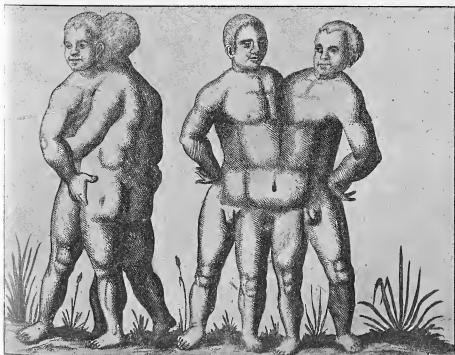


Figure tirée du livre de Fortunius Licetus :
De Monstrorum causis, naturâ et differentiis
(Es recensione Gerardi Blasii, M. D. et P. P.)

prenoient leur nourriture par un seul umbilic. Les téguments du ventre, et toutes les parties contenant, estoient communes à l'une et à l'autre, et il n'y avoit aucune séparation entre celles qui y estoient contenues. Ainsi on peut dire que ce n'estoit qu'un seul ventre, quoy que par l'ouverture qui en a esté faite en présence de M. Cuchot médecin (c'est celui qui en a écrit icy), et à laquelle assistaient tous les chirurgiens de la ville, avec plusieurs officiers de la garnison et d'autres personnes curieuses, il ait apparu que toutes les parties en estoient

ries et bien distinctes. L'une avoit la teste un peu plus grosse que l'autre, et les cheveux plus longs et plus épais, et l'un des visages ressembloit entièrement à celui de l'un des anges que la femme du manoeuvre avoit tant considérez dans le tableau. Les cols, les épaules, les bras, les dos, les jambes et les autres membres inférieurs, avoient tous leur figure naturelle et leur juste proportion, et chaque enfant en estoit assorty comme si l'union de leurs deux corps n'en avoit pas fait un monstre. »

(1) Le *Mercurius Galant*, gazette mensuelle imprimée au Palais, sept. 1681.



Les quatre figures qui ornent cet article sont tirées d'une édition du fameux ouvrage de Liceti (Fortunius Licetus) sur les Monstres, paru à Padoue en 1634. Ce livre est assurément un des plus anciens traités connus de tératologie. Nous avons eu en main l'édition, considérablement augmentée, — suivant la formule — de Gerardus Blasius, qui *monstra quaedam nova et hactenus scriptis addidit* (Amstelredam, sumptibus Andreae Frisii). Liceti donne cette définition des monstres : « Animax, principalement humains, qui offrent quelque particularité d'organisation inusitée, très différente de celle des parents : tels sont un homme à trois mains, un poulain à tête humaine, un enfant demi-chien... » On trouve dans son traité beaucoup de superstition et de crédulité. Il y rapporte toutes les fables que les anciens ont inventé au sujet de la matière qu'il traite, tout ce que ses contemporains ont écrit, et il y ajoute les fruits même de son imagination.

L'ART MÉDICAL EN CHINE

Par le D^r JULES REGNAULT

Professeur d'Anatomie à l'École de Médecine navale de Toulon.

A l'heure où toutes les pensées se portent vers la jeune république chinoise, où la propagande active menée par notre confrère le D^r Sur-Yat Sen porte ses fruits, nous avons trouvé opportun de publier une étude sur l'Art Médical en Chine. La question n'a point de secrets pour notre éminent collaborateur le Professeur Jules Régnauld, auteur de nombreux travaux sur les sciences médicales, sur la pharmacologie, voire sur l'occultisme dans les pays d'Extrême-Orient. Aussi lui sommes-nous particulièrement reconnaissants des lignes qu'il nous adresse. Le lecteur d'Æsculape y pourra voir combien différentes des pratiques simplistes d'autrefois en nos pays, étaient depuis des millénaires — et sont demeurées — depuis, — les conceptions anatomiques et thérapeutiques chinoises. Le moment est venu de préciser ces conceptions avant qu'elles ne disparaissent. L'aïeule vénérable des peuples de la terre, cette Chine qui était savante et polie quand la barbarie couvrait encore le monde n'est point immuable comme on le croyait en Europe. Elle vit, elle se meut... elle change.

L'ART médical est cultivé en Chine depuis de nombreuses années : vers l'an 2737 avant notre ère, l'empereur Chên-Lông aurait, le premier, réuni les connaissances empiriques déjà fixées et fait constituer un herbier contenant une centaine de plantes médicinales. Toutes les notions acquises dans la suite, pendant des siècles, ont été consignées

en quelques livres qui font autorité dans tout l'Extrême-Orient (Chine, Corée, Annam) ; mais depuis longtemps les médecins se contentent de suivre les instructions des vieux auteurs et se gardent bien de faire la moindre recherche personnelle.

La médecine est pratiquée soit par le fils d'un médecin qui a appris à exercer avec son père, soit par un lettré qu'un vieux praticien a bien voulu initier à l'art de distinguer, entre autres signes cliniques, les cinquante et une variétés de pouls, soit encore par un moine bouddhiste auquel un confrère du même couvent a transmis ses formules et ses recettes.

On trouve aussi dans la plupart des villages de vieilles femmes, des guérisseurs ambulants et des sorciers qui mêlent la magie à leurs prescriptions thérapeutiques.

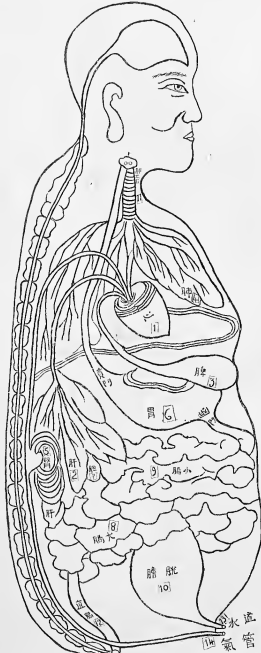
Les sorciers connaissent et pratiquent l'hypnotisme, car chaque fois que nous avons hypnotisé un indigène nous nous sommes vu poser cette question : « Qui vous a donné le regard et le pouvoir du sorcier ? »

Les jaunes admettent l'action des envoûtements et des sorts et la combattent par des moyens analogues à ceux que nous avons signalés chez les sorciers et occultistes européens dans nos études sur la sorcellerie (1).

Nous jetterons un rapide coup d'œil sur leurs notions anatomo-physiologiques, leurs connaissances pathogéniques et cliniques, enfin sur leur thérapeutique.

Le respect immodéré qu'ont tous les Extrême-Orientaux pour les morts, d'une part, l'absence d'organisation du corps médical, d'autre part, ont empêché les anciens médecins de faire des dissections et des autopsies, aussi leurs notions d'anatomie normale et pathologique sont-elles fort vagues et souvent même grossièrement erronées : le foie, le rein, la rate seraient réunis au cœur chacun par un vaisseau spécial ; la moelle épinière se prolongerait jusqu'aux testicules, le canal spermatique viendrait du rein ; il n'y aurait que douze canaux ou *kings*

bien réguliers, bien symétriques dans le corps humain ! Cependant la forme, le poids et le volume des principaux organes sont précisés dans les gros traités de médecine chinoise ; mais ces descriptions sont inspirées de recherche



Constitution du corps humain.

(Tableau d'anatomie chinoise.)

1. Cœur. — 2. Foie. — 3. Rate. — 4. Poumons. — 5. Rein. — 6. Estomac. — 7. Vésicule biliaire. — 8. Gros intestin. — 9. Intestin grêle. — 10. Vessie. — 11. Trachée. — 12. Rectum. — 13. Urèthre. — 14. Canal spermatique.

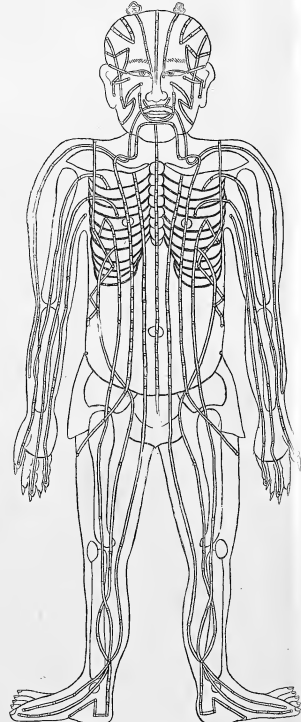
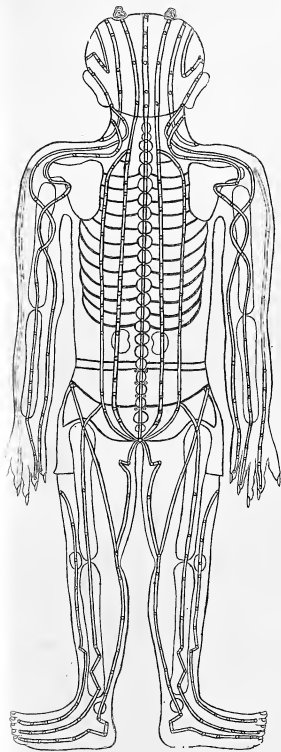


Tableau d'anatomie chinoise montrant, entre autres détails, le trajet des canaux de communication (*Kings*) et l'emplacement des points d'acupuncture. (Homme vu de face.)

(1) D^r Jules Régnauld. — La sorcellerie, ses rapports avec les sciences biologiques. Félix Alcan, édit., Paris 1897.

Les envoûtements d'amour et l'art de se faire aimer, Chacornac, Paris.

Le rôle du Foung-Chai et de la sorcellerie dans la vie privée et publique des jaunes. (Revue politique et parlementaire, 10 novembre 1905).



Même sujet que dans la figure 2.
(Vu de dos).

double *yn-yang*; leur équilibre dans le corps constitue la santé. Chacun d'eux a pour domaine dans le corps humain six organes, six canaux et un réservoir. Il est intéressant de rapprocher ces théories de celles des anciens sur la macrocosme et le microcosme, de celles de Paracelse ou de van Helmont et aussi des occultistes et des magnétiseurs modernes. Si on identifie *yang* avec le fluide positif et *yn* avec le fluide négatif, on constate que les organes et les canaux de communication forment un circuit dans lequel certains organes se trouvent jouer les uns par rapport aux autres le rôle d'éléments de pile électro-positifs ou électro-négatifs.

À côté de ces principes une grande place est réservée au rôle des esprits vitaux et du sang, dont on semble admettre la circulation.

Les divers organes sont les uns vis-à-vis des autres dans une dépendance telle qu'ils ont des rapports entre eux comme entre père, mère, fils, ami, ennemi. Chacun d'eux participe de la nature d'un des cinq éléments (feu, métaux, eau, bois, terre) et est soumis à l'influence d'une modification météorologique, d'une saison, d'une heure, d'une orientation, d'une zone du ciel, d'une planète, enfin de tel ou tel aliment.

Dans ces conditions, la pathogénie est fort complexe : les Extrême-Orientaux font intervenir l'action de l'un des principes *yn* ou *yang* qui serait affaibli ou exalté, l'action des influences astrologiques et météorologiques, surtout du vent et de l'eau, la contagion et quelquefois aussi les méchants esprits.

Le médecin examine attentivement le *facies* et la langue de ses malades ; il s'informe des modifications du goût et de l'odorat et de la nature des rêves ; il examine les *excreta* et prend le pouls sur les deux avant-bras avec trois doigts de chaque côté, sous chaque doigt successivement pendant neuf inspirations ; il prend de cette façon six fois le pouls et s'imagine avoir perçu six pouls différents, correspondant aux six principaux organes.

Malgré les nombreuses erreurs de leur système médical, les Extrême-Orientaux sont arrivés à distinguer assez nettement les maladies les unes des autres ; ils décrivent comme entités morbides la plupart des affections qui sont bien déterminées chez nous (variole, peste, choléra, rage, lèpre, dysenterie, fièvre typhoïde, syphilis, blennorrhagie, etc.) ; ils poussent même la distinction et la classification des symptômes très loin et subdivisent chaque affection en un grand nombre de variétés (quatorze variétés de dysenterie, une quarantaine de formes de variole, par exemple).

La pathologie externe est nettement séparée de la pathologie interne et les médecins sont souvent spécialisés, ainsi que le montre, sous forme d'une *charge* ou d'une galegaede, un conte chinois assez curieux. Un soldat blessé d'une flèche va chez le spécialiste de la pathologie externe, qui prend une scie et coupe la flèche au niveau de la peau, puis renvoie le malade en lui disant : « J'ai enlevé ce qui était à l'extérieur, quant à ce qui reste à l'intérieur, cela n'est pas de ma compétence, va voir le médecin des maladies internes » !

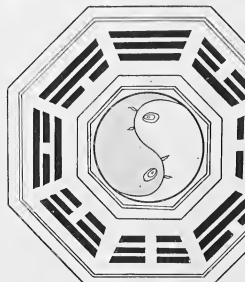
La chirurgie est très peu développée : le premier pansement est fait avec des feuilles, des cataplasmes ou des poudres quelquefois

aseptiques ou antiseptiques (poudre de papier brûlé, litharge, borax, calomel). Les médecins indigènes ne pratiquent guère d'opérations, ils en seraient d'ailleurs fort incapables à cause de leur ignorance en anatomie.

La thérapeutique est très variée et fort complexe, en général une formule comprend dix ou douze drogues diverses ; la pharmacopée est d'ailleurs assez riche : dans notre index pharmacutique (1) nous avons noté avec leurs caractères et catalogué près de cinq cents médicaments que nous nous sommes efforcé de déterminer, et nous n'avons pas la prétention de n'en avoir pas omis.

Ces drogues sont empruntées aux trois règnes. Les produits minéraux sont peu nombreux, notons l'or, les sels de fer, d'argent, de plomb, d'arsenic, de cuivre et de mercure. Les produits végétaux sont les plus fréquemment employés : ce sont des fleurs, des feuilles, des tiges, des racines, des écorces, des graines ou des fruits généralement bien desséchés et bien conservés. Parmi les médicaments empruntés au règne animal, citons le fiel d'ours, les cornes de cerf, le poulmon de bouquelin, le gésier de poulet, la gélatine de peau d'âne noir, les crapauds desséchés, les lucioles, le sang d'anguilles de

(1) J. Regnaud, *Médecine et pharmacie chez les Chinois et chez les Annamites*. Un volume in-8, 230 pages, Chaillemat, Paris.



Le *Yn-Yang* et les *Pa-Kou* de Fou-Hi.

(Pantagramme chinois). Au centre, les deux principes *Yn* et *Yang* sont symbolisés par un cercle divisé en deux parties symétriquement opposées. L'une formant deux espèces de virgules enlacées, l'une blanche, l'autre noire sur d'autres dessins l'une rouge, l'autre verte. Le cercle représente le grand *aboulo Tui-K'i*, les deux virgules les principes mâle et femelle.

Le principe mâle *Yang* est encore représenté par des traits entiers ; le principe femelle par des traits interrompus c'est sous cette forme que les principes sont symbolisés à la périphérie dans les *Pa-Kou* de Fou-Hi.

Ces *Pa-Kou* (quatre signes) associés de différentes façons, fournissent 64 combinaisons qui ont servi à l'empereur Fou-Hi (2960 ans avant notre ère) pour écrire le plus ancien livre connu, le *Y-K'iu* ou Livre des changements.

Les *Pa-Kou* constituent le pantagramme le plus exact et peut-être aussi le plus complet, surtout lorsqu'il comprend le *Yn-Yang*, comme dans cette figure.

Il est facile d'adapter à ces pantagrammes la plupart des grandes théories scientifiques, philosophiques et religieuses. Nous ne saurions trop conseiller aux occultistes d'étudier la valeur ésotérique de ce symbole sur laquelle nous avons insisté dans notre livre : *Médecine et pharmacie chez les Chinois et chez les Annamites*, pp. 28-30.

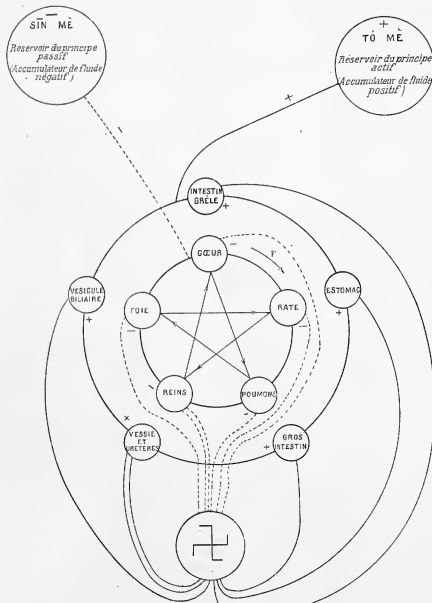
Le trigramme supérieur constitué par trois traits entiers représente le principe mâle *Yang*, le trigramme inférieur constitué par trois traits doubles représente le principe femelle *Yn*. Tous les éléments de la nature sont constitués par la combinaison de ces deux principes et tiennent d'une façon spéciale de la nature de l'un d'eux. C'est ainsi que les médicaments sont classés en deux séries, ceux qui sont chauds et participent de la nature de *Yang* et ceux qui sont froids et participent de la nature de *Yn* ; les uns seraient électro-positifs, les autres électro-négatifs.

Les principes mâle et femelle sont symbolisés par deux dragons qui se font équilibre ou encore le premier par un dragon, le second par un tigre.

ites sur les animaux : le foie, multilobé, ressemble à celui du chien ; d'autre part, les poids attribués aux organes sont trop forts, c'est ainsi que le cœur pèserait 452 grammes et les deux reins 641 grammes.

Quelquefois les descriptions restent poétiques : dans la conception, la liqueur séminale pénètre par un conduit dans un organe, le réceptacle des enfants, qui a la forme du bouton de la fleur de lotus, et qui, comme ce bouton contient des vésicules destinées à devenir des germes après la fécondation. Le germe sera semblable à une perle de rosée à la fin du premier mois, il ressemblera à un bouton de pêcher à la fin du second et commencera à prendre une forme humaine pendant le troisième.

Quant à la physiologie, elle est basée sur des théories cosmogoniques : le grand absolu, *tai-ki*, a donné naissance au principe actif, positif ou mâle *yang*, lequel dans son repos a fourni le principe passif, négatif ou femelle *yn*. Ces deux principes se retrouvent partout ; leur équilibre dans l'univers constitue l'harmonie du cosmos, qui s'exprime d'ailleurs par le mot



La physiologie de l'homme d'après les Chinois.

Les cinq oranes principaux : cœur, rate, pignons, reins, foie (éléments négatifs) constituent avec le réservoir *Sin me* la source et le domaine du principe femelle ou passif *Yn* (fluide négatif) ; chacun d'eux fonctionne avec l'organe adjoignant (élément positif) qui lui fait vis-à-vis dans le schéma. Les oranes adjoints constituent la source du principe mâle ou actif *Yang* (fluide positif) dont le réservoir ou accumulateur est *To me*.

De chacun de ces organes part un *King* (canal de communication ou conducteur) : la vessie et les urètres en ont deux ; les reins ont aussi chacun le leur. Six de ces conducteurs transportent le principe passif (fluide négatif), six transportent le principe actif (fluide positif). La réunion harmonieuse et l'équilibre des deux principes ou des deux fluides dans la circulation protègent la vie.

On admet une certaine dépendance de chaque organe vis-à-vis de lui ou tel autre organe, dépendance trop complexe pour être exposée ici mais souvent en rapport avec des observations cliniques réelles.

rizières, le placenta desséché, les os et les testicules de tigre, enfin des pilules de composition secrète à base de sperme humain.

Dans certains cas, les premiers thérapeutes semblent avoir été guidés dans le choix des médicaments par une théorie analogue à celle des *signatures* des plantes ; quelques affections du rein sont traitées par les haricots, sans doute parce que le haricot a la forme du rein ; les fleurs rouges d'*hibiscus* sont employées comme emmenagogues ; la luciole entre dans des collyres contre les affections des yeux, probablement parce qu'elle est lumineuse la nuit ; le safran et le henné sont préconisés contre la jaunisse.

L'opothérapie joue un grand rôle : les médecins indigènes prescrivent du poumon de porc ou de chèvre aux malades atteints d'affections chroniques du poumon ; du suc de foie de porc et de la bile de bœuf contre les congestions hépatiques ; du cerveau et de la moelle épinière de cerf pris au piège, contre certaines affections nerveuses ; du rein contre les douleurs lombaires et les lésions rénales ; de la poudre d'os aux fracturés ;

du placenta desséché pour favoriser les suites de couches et la montée du lait. Aux vieillards et aux hommes débilés ou impuissants ils conseillent des préparations de testicules d'animaux.

Ils employaient des préparations de gésier de poulet avant que les Américains ne découvrirent l'extrait de gésier connu sous le nom d'*ingluvine* ; ils prescrivent aux dyspeptiques des diastases qu'ils font prendre sous forme d'orge germé.

De temps immémorial ils traitent les hémorragies par la gélatine, l'anémie par le fer, la syphilis par le mercure, le goitre par une sorte d'algue qui contient des iodures. L'action favorable de la lumière rouge sur l'évolution des pustules varioleuses, qui avait été entrevue, il est vrai, au temps de Henri IV, mais qui n'est bien admise chez nous que depuis les recherches de Finsen, c'est-à-dire depuis une quinzaine d'années, est connue depuis longtemps des Chinois : ceux-ci entourent le malade de rideaux rouges ou ont recours à une pratique plus ingénieuse qui consiste à colorer directement en rouge les éruptions varioleuses au moyen d'une teinture végétale préparée avec de la carthame et du pigamon rouge (1).

Comme l'a bien dit notre confrère le D^r Bouffard, « il ne faudrait pas faire fi de la thérapeutique et de la pharmacopée chinoises, dans lesquelles il y aura beaucoup à glaner quand on les connaîtra mieux, quand on pourra apprécier ce que l'expérience de milliers d'années a fait connaître aux médecins indigènes. On se rendra compte alors que le médecin étranger devra non seulement accourir près du malade qui réclame ses soins, mais aussi observer, étudier et approfondir la médecine indigène et chercher à lui ravir ce qu'elle a de bon ».

* *

Depuis quelques années, la médecine européenne a progressivement pénétré en Chine grâce aux missions et grâce à nos médecins de consulat (2). Enfin une école impériale de

(1) D^r J. Regnault, Chinois persécuteur de Finsen. *La Presse médicale*, 29 juillet 1903.

Procédé de photographie de la variole à emprunter aux Chinois. *Note à l'Académie de médecine*, 1902. *Revue de thérapie*, 1^{er} août 1903.

(2) D^r J. Regnault, Médecins missionnaires. (Rôle des médecins dans l'extension de l'influence civilisatrice d'une nation). *Revue scientifique*, 22 novembre 1902.

médecine qui a été créée à Tien-Tsin comprend des médecins français dans son personnel enseignant. Nous nous félicitons de voir ainsi réalisés en partie les vœux que nous avions exprimés à plusieurs reprises dans la Presse et les Congrès coloniaux en vue de la création d'une école de médecine française en Chine (1).

L'utilité de telles créations était reconnue depuis longtemps ; M. Paul Doumer n'a-t-il pas écrit : « Rien ne sert mieux nos intérêts dans les milieux chinois que les institutions médicales. À l'aide de médecins on y fait œuvre bonne pour l'humanité et aussi pour la France, c'est double profit » ? Et notre regretté maître M. le professeur Morache, qui avait été le premier médecin de l'ambassade à Pékin, disait avec raison :

« L'Europe peut gagner à la cause du progrès par ses médecins peut-être plus que par ses armes. »

Cette parole sera vite réalisée si la nouvelle République chinoise s'engage d'une façon définitive dans la voie du progrès ; la Chine eut comme premiers empereurs, des médecins ; et c'est encore un médecin qu'elle a choisi comme premier Président.

D^r JULES REGNAULT.

(1) D^r J. Regnault, De la création d'une Faculté de médecine française en Chine. *Revue politique et parlementaire*, 10 octobre 1903. *Rapport au Congrès colonial*, Paris, 1904.



Statue de Kwan-Yin (XVII^e siècle), divinité hermaphrodite chinoise qui guérit la stérilité.

« Un peu plus grande que nature, assise dans son vêtement large qui ondule autour d'elle en lignes ovales, comme des vagues apaisées, la poitrine découverte, la tête doucement penchée vers la droite suppliant, elle évoque la bienveillante maîtresse de l'infinité, un bras séparé du corps et l'enveloppant de sa courbe gracieusement simplifiée, la personne sacrée nous resarde de ses yeux mi-clos. Appropriation d'un monde si élargi de nous dans le temps et dans l'espace, elle reste distante de par l'impénétrable mystère d'où elle émane. Mais elle a gardé, comme la rayonnante pierre de lune qu'elle porte au front, une extraordinaire innocence. À peine si la fumée d'un immémorial encens, au parçages, fane l'or du vêtement qui voile le devant et surtout le bas du corps, des épaules aux talons la robe dorée brille, inébranlablement splendide. Il est possible que la conservation de cette statue admirable soit due à l'élasticité spéciale de sa matière : elle est faite de papier mâché. » (Ch. Noricé).

LA NOUVELLE ORIENTATION

DE L'ANTISEPSIE INTERNE

L'histoire de la médecine, de même que l'histoire générale comporte des enseignements. Celui qui les laisserait échapper sans tirer les conséquences qui en découlent, manquerait à son rôle d'observateur.

C'est ainsi qu'en parcourant les faits qui se sont succédés dans le domaine médical, au cours de ce dernier quart de siècle, il en est un qui domine de toute sa puissante conception cette période scientifique : nous voulons parler de l'antiseptisme, sur laquelle la récente élection de notre maître Lucas-Championnière à l'Institut, vient de rappeler l'attention, à peine calmée depuis la mort, en ces tout derniers temps, de Lister, le grand chirurgien anglais, qui en avait été le premier vulgarisateur.

C'est que ces deux noms : Lister et Lucas-Championnière, resteront éternellement gravés dans le Grand Livre d'Or de la Médecine, à côté de celui de Pasteur, pour la lutte antimicrobienne, qu'ils ont souponnée d'abord, comprise et appliquée ensuite dans toute sa portée scientifique, avec un bonheur qui n'est pas mais démenti, en ouvrant la voie à la grande chirurgie abdominale, illustrée par Panou, son école, ainsi que par Lucas-Championnière dans la chirurgie articulaire, qu'il a démontré possible, obtenant des succès inespérés grâce à l'antiseptisme, que vient de consacrer officiellement, pour ses notes d'or médicales, l'élection du maître à l'Académie.

De même, appliquant l'antiseptisme à l'obstétrique, Pinard fit disparaître, grâce à l'Aniodol tout, ce premier, il proclama les hautes propriétés antiseptiques, en même temps que l'absence de toxicité et de causticité à l'égard de l'organisme, la fièvre puerpérale, de son service à prospérer et de sa pratique obstétricale privée. Posant plus loin l'investigation, des expériences auteurs, certains de l'absence de nocuité de l'Aniodol, résolurent de l'appliquer à l'intérieur en le faisant prendre "per ore" à leurs malades.

Le Dr Fumentier, de Tiff (Belgique), et à Janvier, chef de la Maternité de Bruxelles revint pour avoir les premiers appliqué l'Aniodol à l'intérieur (1907-1908).

Par la suite il fit prendre à deux enfants atteints d'entérite et âgés de 6 et 9 ans, à la dose d'une à deux grandes cuillerées, diluées dans un litre d'eau, qu'il considérait comme une tranche aniodolée. L'entérite des enfants disparaissait en deux à trois jours.

En janvier expérimente d'une façon plus précise. Prenant 10 enfants de son Service des Nourrissons, âgés respectivement de 1 à 8 mois, dont deux étaient élevés au sein et 8 au biberon, il administra systématiquement aux 10 enfants de l'Aniodol, en gouttes, dans un peu d'eau après la tétée pour ceux qui tenaient le sein de leurs mères, et aux autres faisait prendre de 8 à 10 gouttes d'Aniodol, même une cuillerée à café pour celui qui était âgé de 10 mois, mélangé au lait du biberon, et ce, sans changer de régime, afin de pouvoir expérimenter la valeur de l'Aniodol.

A sa grande surprise, tous les enfants guérirent en deux à trois jours.

Les faits, relatés au Congrès de Médecine de Genève (1908), se répandirent rapidement

et bientôt de nombreux expérimentateurs confirmèrent les observations de Janvier.

Roque, de Lyon, rapportait le cas d'un enfant de 2 ans 1/2 atteint d'entérite, qui, en l'espace de huit jours, sous l'influence de la diète et de nombreuses selles quotidiennes qu'aucune médication n'avait pu arrêter, avait perdu 2 kilos, et il désespérait de le sauver, lorsqu'il pensa à la nouvelle médication interne, préconisée par Janvier.

L'Aniodol administré à la dose d'une cuillerée à café d'emplé, modifiait tous les accidents au bout d'une demi-heure. Les parents, dans leur admiration pour ce médicament, en firent prendre 5 à 6 cuillerées à café par jour à l'enfant, pendant 7 jours, au grand bénéfice du malade, qui guérit radicalement sans qu'il en découlât le moindre inconvénient pour le patient, qui avait absorbé des doses aussi élevées d'Aniodol pour son âge (2 ans 1/2), comme me le fit remarquer le Dr Roque.

De tels faits comportent un enseignement. Aussi lorsque notre distingué confrère, le Dr Panou, de Reims, ancien chef de Clinique Médicale à la Faculté de Nancy, se trouva en présence d'une grave épidémie d'entérite et de diarrhée cholériforme, qui sévit à Reims, comme dans toute la France, dans l'été de 1911, eut-il la satisfaction de combattre 80 cas d'entérite et de diarrhées diverses, avec succès, par l'Aniodol.

En présence de tels résultats, l'opinion médicale s'est émue, et de toutes parts des faits analogues nous ont été signalés à ce point que l'on peut dire que le traitement des infections gastro-intestinales par l'Aniodol, se substitue à celui des ferments, souvent infidèles, tandis que l'Aniodol, par sa simplicité, par sa sûreté et sa rapidité d'action, jamais en défaut, agissant toujours et ne nuisant jamais, est proclamé par la jeune école « le traitement classique de l'antiseptisme interne ».

Il n'est pas jusqu'à la fièvre typhoïde qui ne soit tributaire du traitement par l'Aniodol interne. En effet, en présence des résultats obtenus dans la diarrhée verte des nourrissons, dans la gastro-entérite des enfants et dans l'entérite des adultes, certains se décidèrent à en faire l'application dans la fièvre typhoïde, à la dose d'une à quatre cuillerées d'Aniodol interne par jour, et ce, avec le plus grand succès (1).

La désodorisation des feces dans ces cas, est obtenue dans les vingt-quatre à quarante-huit heures, la température baisse rapidement en l'absence d'un demi-degré à un degré par jour, et la fièvre ne tarde pas à disparaître, les malades éprouvant un état d'euphorie signalée par les médecins, à la suite de l'emploi de l'Aniodol interne, notamment par le docteur Panou de Reims, ainsi que dans les observations faites à l'hôpital de Malines, de Roubaix, de Tourcoing, etc.

Des faits plus récents ont appelé l'attention sur la haute puissance de l'Aniodol en injections intra-veineuses et intra-musculaires :

dans les grandes infections, telles que la méningite cérébro-spinale où le Dr Souleyre, médecin en chef de l'hôpital civil d'Oran obtint un succès en injectant à une malade âgée de 32 ans, dans un cas de cette nature, 5 c. c. d'Aniodol au centième pur, dans les veines intra-rachidiennes.

La température, qui était de 40°7 à ce moment, baissa graduellement à partir de l'injection, pour tomber, en 24 heures, à 37°1. En même temps disparaissaient tous les phénomènes généraux : agitation, délire, raideur de la nuque, insomnie, etc... (1).

Fort de ces faits, le Dr X. injecta dans 3 cas de septicémie puerpérale, où après un curetage et 2 abcès de fixation, dans 1 cas, la température remonta, annonçant un envahissement nouveau de l'organisme par l'infection microbienne, le Dr X. fit une injection de 3 c. c. d'Aniodol dans les tissus intra-musculaire. Une légère amélioration s'en étant suivie, il augmenta le lendemain la dose injectée à 4 c. c. et finalement la malade reçut, en 6 jours, 2 autres injections de 4 et 5 c. c. d'Aniodol. A la suite de cette médication, la septicémie puerpérale étant définitivement vaincue, tous les accidents, fièvre, etc..., disparurent.

Dans deux autres cas semblables, la même médication avait, à la dose de 5 c. c. donné des résultats analogues, c'est-à-dire que des malades voués à une mort certaine, ont été sauvés par trois injections de 5 c. c. d'Aniodol (2).

Ces faits observés à l'hôpital présentant toute la garantie scientifique, devaient, dans l'intérêt général être signalés à nos confrères comme la confirmation de la réalisation de l'antiseptisme interne et de la stérilisation de l'organisme par l'Aniodol dont la puissance d'action, l'innocuité, et l'absence de toxicité pour la cellule, permettent d'en tenter l'application dans toutes les infections et notamment dans le traitement du cancer et de la syphilis où il est appelé à produire peut-être la « thérapie stérilisante magna » que tous les efforts des chercheurs s'ingénient à réaliser.

On explique d'autant plus cette tendance que, les travaux de Fouard ayant établi la grande supériorité de l'Aniodol comme antiseptique, dont la puissance est 52 fois plus élevée que celle de l'acide phénique, il avait été en même temps reconnu que l'Aniodol, au contraire des autres antiseptiques, est anti-coagulant et non toxique pour le globe sanguin, aucun danger n'était à redouter en pratiquant des injections intra-musculaires d'Aniodol.

De là la possibilité de poursuivre ces essais d'antiseptisme interne, locale et générale, que réalise l'Aniodol, soit au point de vue gastro-intestinal au moyen de l'Aniodol interne, soit au point de vue de la stérilisation générale de l'organisme dans les grandes infections, quelles qu'elles soient, par les injections intra-musculaires ou veineuses d'Aniodol qui, comme on l'a vu plus haut, sont très bien supportées, ne provoquent aucun accident, et donnent le summum d'effet thérapeutique recherché.

D. F. B.

(1) Voir Archives du Praticien : 14 cas de fièvre typhoïde publiés de novembre 1910 à janvier 1912.

(2) Voir Journal des Praticiens, juillet 1910.
(3) Archives du Praticien, mars 1912.

BIBLIOGRAPHIE

Tout ouvrage envoyé en double exemplaire est analysé dans l'Æsculape.

Les exigences de la mise en pages nous obligent à remettre au prochain numéro nombre d'analyses.

ENCYCLOPÉDIE DE L'AMOUR. Premier volume : *Maroc*, par CHRISTIAN HOUEL, Daragon, éditeur, 98, rue Blanche, Prix : 6 francs.

Le premier volume d'une œuvre colossale : *Encyclopédie de l'Amour*, vient de paraître, et ce premier volume traite de l'amour et des meurs amoureuses au Maroc!

Musulmans, les Marocains ont, en matière sexuelle, des règles très précises, de tous : tout est pur, surpression et leur cruauté donnée à ces règles ancestrales, si populaires, une forme belle d'étrangé, voire de bizarrerie. Il fallait, pour traiter cette question si délicate, un auteur qui connaît les meurs et les habitudes du Maroc : superstitieux et fataliste. M. Christian Houel, envoyé spécial à *Matin*, à Casablanca, du *Journal*, en Tripolitaine, connaît admirablement les habitants de l'Afrique du Nord, pour avoir vécu parmi eux pendant nombre d'années, nul mieux que lui ne pouvait se charger de la rédaction d'un ouvrage traitant de l'amour au Maroc.

Le livre s'ouvre sur une préface de Marius Boisson où est expliqué ce que sera l'*Encyclopédie de l'Amour* : un traité magistral des meurs touchant au mariage, à l'adultère, à la prostitution, pays par pays, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours ; ce traité est augmenté d'une partie anthropologique relative aux poèmes d'amour, chants nuptiaux, contes et traditions de l'histoire nationale des amoureux légendaires. Le comité de rédaction est composé d'historiens, de folkloristes, d'éthnologues, d'explorateurs, de diplomates, de militaires, d'hommes de lettres et de poètes.

L'ART CHRÉTIEN, SES LICENCES. (Complément de *l'Art profane à l'Eglise*), par le D^r WIRKOWSKI, Schmitt, éditeur, 52, rue Laflitte, Prix : 5 francs.

La meilleure analyse de son dernier ouvrage de notre distingué confrère le D^r Wirkowski sera donnée par les colonnes de M. le D^r Porak présentant l'ouvrage à l'Académie de Médecine (séance du 30 janvier 1912).

« J'ai l'honneur de proposer à l'Académie un nouveau livre le *Finifabrique travailleur*, M. le D^r Wirkowski, *L'Art chrétien, ses licences*, qui fait suite aux deux volumes sur *l'Art profane à l'Eglise* (France et étranger), deux ouvrages avec bien voulu accepter l'hommage. Ce volume, paré d'une illustration pittoresque, est essentiellement consacré aux beaux-arts et à l'archéologie et religieux ; mais l'auteur n'y perd pas de vue les particularités relatives à l'art médical ; ainsi il rappelle que le procédé de la section fœtale, à l'aide d'une forte pince, fut employé par Pajot, étant en usage dès le xvi^e siècle, sous Ivan le Terrible, pour scier les hommes en deux ; il signale, en outre les dangers de coagulation de certains urines et de l'écologie etc. L'intéressé documentaire de cette curieuse et humoristique étude ne le cède en rien à celui des autres œuvres de l'auteur, toutes aussi divertissantes qu'instructives et avec lesquelles on en fait et fera beaucoup d'usages ».

L'ÊTRE SUBCONSCIENT, par le docteur GUSTAVE GELEY, ancien interne des hôpitaux de Lyon, directeur de la Faculté de Médecine, 1 volume in-18 de la Bibliothèque de Philosophie contemporaine, chez Alcan, 108, boulevard Saint-Germain, Prix : 2 fr. 50.

Notre collaborateur, le D^r Gustave Geley, vient de publier un intéressant édition de son livre *L'Être subconscient*.

Ce travail est un essai de synthèse explicative de nous les phénomènes obscurs de

psychologie normale et anormale, spécialement psychopathologique.

L'auteur étudie successivement le sommeil et ses différentes modalités, la psychologie subconsciente, l'inspiration des hystériques, les manèges, les rêves, les névroses, l'hypnotisme et le somnambulisme, les altérations de la personnalité, enfin et surtout le médiumnisme, médiumnisme physique et médiumnisme intellectuel.

Examinant les diverses hypothèses classiques proposées pour expliquer ces faits, il s'efforce d'en établir de probables liaisons et vain. Il conclut à l'impossibilité de relations partielles et isolées et à la nécessité d'une interprétation générale de la psychologie anormale et du médiumnisme.

Il expose alors sa théorie de l'être subconscient, théorie déduite naturellement et logiquement de l'examen rationnel des faits. Cette théorie affirme que les faits bien connus de la présence dans l'être de principes dynamiques et psychiques d'ordre supérieur, indépendants de l'ordre inférieur, forment une évolution progressive corrélative à l'évolution organique.

Le deuxième partie de l'ouvrage est consacrée à l'exposé des conséquences philosophiques et morales de la conception de l'être subconscient.

Il est à remarquer que la synthèse du D^r Geley concorde, dans ses grandes lignes, avec celle que Myers a déduite, par une méthode un peu différente, de ses recherches sur « la conscience subliminale ».

RÉVÉLATION D'OUTRE-TOMBE, par ANDRÉ DE LOR. P. Leymarie, éd., 42, rue Saint-Marc, Paris, 1911.

Avant de se faire l'interprète d'une pensée que lui transmit, par la voie de l'inspiration, un être disparu, l'auteur de *Révélation d'outre-tombe* ne s'était jamais adonné à de puériles spéculations sur l'au-delà, en contact avec le monde supérieur. Il ne s'y croyait point présidés ; il n'avait eût à croquer de ces fausses pratiques auxquelles consacrent tant de gens, et seules les expériences au profit de l'illusion. Ainsi cet ouvrage est la manifestation spontanée, imprévue, soudaine, de l'au-delà, après d'un esprit qui n'y était nullement enclin. Cela est si vrai que M. André de Lor doute longuement de l'importance et de la qualité de l'apparition qu'il eut, et des paroles qu'il entendit.

Il convient de remarquer qu'on a publié une transcription exacte des rapports échangés, au gré d'une volonté mystérieuse, entre une âme d'en haut et une âme d'en bas, sous le prétexte d'un spiritisme, et un de la petite.

LES OPIOMANES. Mangeurs, buveurs et fumeurs d'opium, étude médico-littéraire, par le D^r DUPOUY, médecin de l'Asile de Charenton. Préface du Professeur LEBLANC, in-8 (Librairie Félix Alcan), Prix : 6 fr.

Le D^r Roger Dupouy a entrepris cette étude des opiomanes et, après avoir esquissé l'histoire de l'opium et la psychologie à particulière des toxicomanes, il décrit successivement les manèges, les usages et surtout les fumeurs d'opium, à l'aide de documents puisés pour beaucoup à Paris même, et surtout dans les colonies, il existait peu, seulement dans nos colonies, ils envahissent lentement la métropole et particulièrement nos ports.

Le D^r Dupouy étudie en détail les prétendues jouissances et les réels méfaits de l'opium ; elle analyse en vresse historique et raffinée, sa réverie euphorique et l'inspiration des hystériques, elle dévoile les troubles physiques qui surgissent fatalement et met à l'abandon, la veulerie et la perversité morale des intoxiqués chroniques, elle expose la déchéance progressive et leur éthyrolyse fin ; elle dénonce le charme perfide du foin, l'influence captivante de la contagion et le rôle

plus glorieux du grand Trafiquant qui en profite.

Tout une partie de l'ouvrage est, d'autre part, consacrée à l'étude psychologique de quelques opiomanes célèbres, Thomas de Quincey, Coleridge, Edgar Poe, Baudelaire, Barbey d'Aurevilly... et à la critique de notre littérature moderne de l'opium.

HISTOIRE DE SAINT-LAZARE, par EUGÈNE PORRET, Société Française d'Impression et de Librairie (Ancienne Maison Lecine, Oudin & Co), 15, rue de Cluny, Paris, Prix : 3 fr. 50.

Dans ce nouveau volume de M. Eugène Porret, auteur de la *Conciergerie du Palais de Paris* (2^e édition), le médecin trouvevras pages curieuses et instructives.

C'est une étude consciencieuse et documentée sur les origines de Saint-Lazare, des Lazaristes, les victimes de la Terreur d'après les archives de la prison et la prostitution parisienne.

Elle contient des détails détaillés sur le séjour à Saint-Lazare de l'abbé d'André de Montmorency, Baron de Treuck, de Créqui de Montreury, de Roy l'aîné, etc., et des documents authentiques et inédits sur l'accusateur public Fouquier-Tinville.

LA MÉTRIE. SON TRAITEMENT, par le D^r ALFRED BOUCHER, avec une préface du professeur Stéphane Leduc et un exposé de la théorie des ions et de l'électro-ionisation, Chez Jouve & Co, éditeurs, 15, rue Racine, Paris, 1 volume in-8 de 120 pages, Prix : 2 fr.

On ne guérit pas la métrite gonorrhéique particulière, trouve dans l'électro-ionisation zincique un traitement simple, sûr et sans danger. Telle est toute la thèse que l'auteur a voulu soumettre à la critique, c'est qu'il faut de la théorie des ions, de l'électro-ionisation et de leur adaptation parfaite aux besoins de la cause, et de nature locale, et de leur application à la pratique confirme, comme il l'atteste, les données de la théorie, il est bien certain que l'infection gonorrhéique étant à l'origine de la plupart des cystites chroniques, et que les cas plus rares si l'électro-ionisation zincique était appliqué en son temps.

LES TROIS ALIMENTS MEURTRIERS, par le D^r PAUL CARTON, médecin-adj. du Sanatorium de Brévannes, Maloine, éd.

« De ces trois aliments, que je qualifie sans hésitation de meurtriers, dit le D^r Carton, vous en avez certainement deviné deux : l'alcool et la viande. L'attaque que je veux nous faire contre le troisième, et qui n'est peut-être. Il s'agit du sucre préparé industriellement, car je ne m'en prends nullement, est-il-besoin de le dire, au sucre contenu dans les fruits ».

L'auteur expose, explique ensuite sa triple affirmation et l'appuie d'arguments peissants.

LE SECRET DE MICHEL OPPENHEIM. Roman occulte, par A. PORTE DU TRAIT DES AGES. Durville, éd., 23, rue Saint-Merr, Paris, Prix : 1 fr. 50.

La littérature occulte s'enrichit chaque jour d'ouvrages nouveaux, parmi lesquels de ce genre nous signalons *Le Secret de Michel Oppenheim*, le dernier ouvrage de M. Porte du Trait des Ages. Chaque page évoque un schéma de magie, d'éthéisme, d'occultisme, d'occultisme, mais une donnée scientifique fort simple l'auteur reconstruit l'expérience hermétique de Paracelse : la création d'un *homœum*, d'un *homœum* à l'aide de principes d'occultisme passionnés tous les alchimistes et hermétiques du moyen âge et qui revêt de nos jours sous un autre nom, ce problème est résolu par la science d'aujourd'hui, d'ailleurs purement scientifiques. Ce livre ne manquera pas d'intéresser tous ceux qui lisent et qui pensent, occultistes ou profanes.

LES PARASITES. INOCULATIONS TRANSMALADIES, par le D^r Jules GUARIN, professeur à la Faculté de Médecine de Lyon, Flammarion, éd., 26, rue Racine, Paris, Prix : 3 fr. 50.

Depuis quelques années un véritable courant s'est opérée en médecine. On a su que les microbes ont une action, qu'ils seraient sans action par eux-mêmes, n'étaient pas véhiculés et introduits dans l'organisme de l'homme par certains parasites.

Le fait est admis universellement sans d'hui pour les insectes suceurs de sang ; admet que les moustiques nous inoculent l'éléphantiasis, les puces nous et le paludisme, les puces nous inoculent la peste.

L'auteur a montré qu'il en est de même des infections d'origine intestinale et que les virus intestinaux sont ici les agents de contagion. Grâce au D^r Guarin, les premières conceptions de Raspail reviennent le jour.

Il n'est pas plus contesté de voir un microbe inoculer l'impéridite ou l'éléphantiasis que de voir un mouton lécher la mialaria ou une puce inoculer la peste ; sont des faits du même ordre, et de même importance, l'évolution de la peste et l'hygiène des pays chauds et ce qui a transformé autre et la médecine hygiène des pays.

LA LONGEVITÉ A TRAVERS LES ÂGES, par le D^r M.-A. LÉGER, Directeur de l'Académie de Médecine et l'Institut. Flammarion, éd., 26, rue Racine, Paris, Prix : 3 fr. 50.

« L'homme civilisé tend, de siècle en siècle à reculer les limites de son existence normale, à différer l'époque où il tombe malade, à retarder l'heure de sa mort. C'est ce que l'auteur étudie et de ses recherches, sur la longévité et ses variations, depuis les origines jusqu'à nos jours ».

Une fraction importante de l'ouvrage D^r Légrand étudie également la longévité comparée et ses progrès, dans les différents âges de la vie, chez les hommes et chez les pauvres, chez les hommes de lettres, les intellectuels, etc.

Les rapports de longévité et l'hérédité, la précocité, la monstruosité, les vieillissements, les longévités exceptionnelles sont aussi passées en revue. Le livre termine par un important chapitre montrant au lecteur comment l'hygiène peut permettre à l'homme de vieillir et mourir le plus tard possible, de se débarrasser des plus graves affections scientifiques, etc. donnent aux conclusions de l'auteur allures de prophète de meilleur au genre humain.

MICROBES ET TOXINES, par D^r ETIENNE BURNET, de l'Institut Pasteur, Flammarion, éd., 26, rue Racine, Paris, Prix : 3 fr. 50.

M. Mechnikoff a tenu à prélever quelques notions de la bactériologie et cet ouvrage d'un de ses collaborateurs, place en fait toute marquée dans la bibliographie de philosophie scientifique, médicale et biologique de l'homme et, dans le corps humain, forme ; leur physiologie, leurs fonctions vitales ; leur rôle dans les maladies toxiques et les virus ; quel est leur rôle dans ces problèmes, si ce n'est la portée de la vie à la surface de notre planète, dans cet océan de fermentations, dans le monde des microbes, dans les champs sur l'inflammation, la phagocytose, l'immunité, nous montrent les forces que la vie des organismes a accumulées, les indications avec les diagnostics de la toxine, les vaccins, les sérums, et les produits chimiques. Il va sans dire que les applications de la bactériologie, les médicaments arsenicaux, la fièvre intestinale, la médecine des ferments, figurent en place dans ce livre.

L'ARGENT QUI RAPPORTE

Rubrique entièrement indépendante de l'Administration d'ESCALAPE, sous la direction de J.-H. CHARMEY

Le capitaliste doit faire ses placements d'après des bases sérieuses; il ne doit pas se préoccuper de la mode qui met en vogue une catégorie de valeurs ou de la publicité intense qu'on leur donne; il doit se baser sur la valeur intrinsèque du titre.

Pour vous faciliter cette étude, nous sommes à votre disposition pour vous donner des renseignements utiles; veuillez joindre un timbre de 10 centimes par renseignement demandé. J.-H. CHARMEY, 3, rue Jacquemont.

Aurea mediocritas

Il n'est pas trop peu, c'est dans un juste milieu qu'il faut placer le capitaliste. Ce qui est trop, est aussi ce qui est trop peu. Le capitaliste doit se baser sur la valeur intrinsèque du titre, et non sur la publicité intense qu'on lui donne. Il doit se baser sur la valeur intrinsèque du titre, et non sur la publicité intense qu'on lui donne.

Il n'est pas trop peu, c'est dans un juste milieu qu'il faut placer le capitaliste. Ce qui est trop, est aussi ce qui est trop peu. Le capitaliste doit se baser sur la valeur intrinsèque du titre, et non sur la publicité intense qu'on lui donne. Il doit se baser sur la valeur intrinsèque du titre, et non sur la publicité intense qu'on lui donne.

pendant le mois de février, et pourtant les événements ne lui ont guère été favorables. La guerre italo-turque, avec les succès qu'elle a obtenus, n'a pas eu de répercussions sérieuses par la tournure qu'elle paraît vouloir prendre.

Les négociations franco-espagnoles risquent de s'échouer, et de laisser ainsi en suspens la question marocaine.

Le Mexique est toujours dans un état révolutionnaire incompatible avec la bonne marche des affaires dans ce pays.

Enfin le point noir le plus important, est la grève générale des mineurs anglais. Elle paralysera complètement l'Angleterre, et les conséquences de cette grève économique d'un pareil pays seraient incalculables si la grève avait une certaine durée. L'importance même du conflit laisse espérer une prompt solution.

Une émission qui fait couler beaucoup d'encre, c'est celle que prépare l'Etat français, en vue d'améliorer le réseau de l'Ouest-État. Il serait créé trois cent millions d'obligations, émises au pair. Les critiques portent principalement sur la fixation du taux à 4 0/0, qui risque de faire concurrence à l'Emprunt de 1912, et d'amener ainsi à l'arbitrage.

Le réseau du Métropolitain de Paris va s'augmenter graduellement de 50 kilomètres de nouvelles lignes. La Ville de Paris va en effet commencer l'infrastructure de ces voies.

L'Union des Secteurs de Paris, qui paraissait aux yeux de tous avoir une concession privilégiée pour la distribution de l'électricité à Paris, risque fort de voir cette conces-

sion réduite. L'Energie Electrique est en pourparlers avec le Conseil Municipal pour la concession de la vente du courant destiné à des usages industriels, et possède de sérieuses chances de l'obtenir.

Société d'Hydroélectricité, qui, depuis des années avait de sérieuses difficultés avec le gouvernement ottoman, vient de la régler définitivement; elle en retire de grands avantages.

Le renouvellement du Prodamate, syndicat métallurgique russe, a galvanisé toutes les valeurs industrielles de ce pays.

«Cobronage»: le titre que nous signalions dernièrement vient de distribuer un dividende de 4 0/0 pour le semestre écoulé, soit 80/0 par an. Les contrats passés assurent une augmentation annuelle de ce dividende.

Le Bec Auro annonce que les bénéfices nets du dernier exercice dépassent 2.500.000 fr. Il sera probablement distribué 75 francs par action.

Le Crédit Foncier vient de faire paraître son bilan qui indique un bénéfice de 13.170.000 francs pour 1911.

Le Crédit du Nord a réalisé un bénéfice net de 2.566.000 francs.

D'une manière générale, on constate maintenant par le chiffre des bénéfices que l'année 1911 a été favorable aux affaires.

Emissions. Introductions

De nombreuses Sociétés sollicitent en ce moment le public. Parmi elles nous citons:

La Caisse Générale de Prêts Fonciers et Industriels, qui émet des obligations 5 0/0.

La Compagnie des chemins de fer Missourak-Oklahoma, qui émet aussi des obligations 5 0/0.

La Swedish Iron Mines, qui introduit ses actions privilégiées.

La Caisse Hypothécaire Sud-Américaine.

L'Union des pétroles d'Oklahoma, dont la valeur paraît intéressante.

La Ville de Tokio, dont l'emprunt 5 0/0 a été couvert 50 fois environ.

PETITE CORRESPONDANCE

C'est avant d'acheter une valeur qu'il faut se renseigner et non après.

A. L. Arignon. — Oui, vous pouvez acheter; c'est une des rares valeurs intéressantes aux cours actuels.

M. R. 22. — Ce journal est dangereux: à côté de conseils généraux, il a pour mission de placer des titres sans valeur.

Gardez les valeurs que vous avez en portefeuille; elles sont bien meilleures que celles que l'on veut vous faire acheter. Dans un an, vous m'en remercierez.

L. H. R. L. C. — L'affaire dont j'ai parlé le mois dernier a déjà maintenant un dividende assuré de 8 francs par action de 100 francs; c'est un titre d'avenir.

C. E. Jac. — Très flatté de vos compliments; vous verrez bientôt que vous avez dû constater de bons résultats palpables.

J. L. B. — S. à Gout. — A. de Br. — X. A. N. — Un jeune capitaliste. — C. O. à Bion.

Réponds par lettre spéciale.

J. H. CHARMEY, 3, rue Jacquemont, Paris.

ÉVÉNEMENTS DU MOIS

Un espace réservé à cette chronique qui permet de donner des renseignements généraux.

La Bourse a fait en général bonne figure

- (S. coursale) Rue Réaumur, 134
- (B. de la Bourse).
- Boulevard Malesherbes, 11.
- Rue de Turbigo, 38.
- Rue de la Basc, 13.
- B. des Archives, 19.
- Boulevard Saint-Michel, 30.
- Boulevard Voltaire, 22.
- Boulevard Saint-Germain, 23.
- Rue du Pont-Neuf, 16.
- Boulevard de la Chapelle, 10.
- Rue de Cléry, 72.
- Boulevard de Strasbourg, 68.

OPÉRATIONS DE LA SOCIÉTÉ:
 Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe: taux des dépôts de 1 an à 5 ans 3 0/0; net d'impôt et de timbre; — Ordres de Bourse (Bourse et Bourse) — Souscriptions sans frais; — Vente aux enchères de valeurs (immédiatement) (Obl. de Cl. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.); — Escompte et Remises sur lettres de crédit; — Garantie contre le remboursement d'effets de commerce et de coupons Français et Etrangers; — Mise en liquidation de sociétés; — Prêts sur titres; — Garantie contre le remboursement d'effets de commerce et de coupons Français et Etrangers; — Lettres et billets de crédit circulaires; — Change de monnaies étrangères; — Assurances (Vie, Incendie, Accident), etc.

CAPITAL 400 MILLIONS

SIÈGE SOCIAL: 54 et 56, rue de Provence, Paris. — SUCCURSALE-OPÉRA: 1, rue Halévy

SUCCURSALES ET AGENCES DANS PARIS:

- *N Rue du Faubourg-Saint-Honoré, 95.
- *O Rue Saint-Anoine, 5.
- *P Place de l'Opéra, 4 (English and American Office).
- *R Rue du Louvre, 40.
- *S Rue du Faubourg-Poissonnière, 11.
- *T Avenue de Villiers, 72.
- *U Rue de Sèvres, 6.
- *V Boulevard de Saint-Antoine, 114.
- *W Rue de Flandre, 105.
- *X Rue Parrot, 1 (gare de Lyon).
- *Y Rue Vieille-du-Temple, 124.
- *Z Boulevard Barbès, 26.
- AB Rue Ordener, 140.

- *AC Rue Lecourbe, 61.
- *AD Avenue des Ternes, 40.
- *AE Avenue d'Orléans, 5.
- *AF Rue Saint-Dominique, 106.
- *AG Avenue Kléber, 47.
- *AH Boulevard Voltaire, 106.
- *AI Rue La Fayette, 107.
- *AJ Avenue des Champs-Élysées, 91.
- *AK Rue de Rennes, 148.
- *AL Avenue des Gobelins, 9.
- *AM Boulevard Haussmann, 113.
- *AN Rue de Belleville, 12.
- *AO Rue Donizetti, 4 (Anleuil).
- *AP Rue du Havre, 1 bis.

BUREAU CENTRAL DES CHANGES ÉTRANGERS: 1, rue Halévy (après de l'Opéra)

SERVICE DE COFFRES-FORTS

(Compartiments depuis 5 fr. par mois: tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension)
 91 succursales, agences et bureaux à Paris et dans la Banlieue; 753 agences en Province; 3 agences à l'Étranger (LONDRES, 35, Old Broad-Street — BUREAU à WEST-END, 10, Abchurch-Lane, LONDON; BRUXELLES, 10, rue de la Harpe; ESPAGNE) correspondants sur toutes les places de France et à l'Étranger.

CORRESPONDANT en BELGIQUE et HOLLANDE: Société Française de Banque et de Dépôts BRUXELLES, 70, Rue Royale. — ANVERS, 71, Place de Meir. — OSTENDE, 21, Avenue L'Espérol. — ROTTERDAM, 108, Leuvehaven.

Rhumes, Laryngites,
 Bronchites, Affections
 Rhumatismales
 Maladies de la Peau

LES-BAINS

Eaux les plus sulfureuses de France

Traitement
 à domicile
 par 1/4, 1/2
 et Bouteilles entières

LES CROQUEMORTS

LITTÉRAIRES CONTINUENT

Dans un volume de l'édition de l'Imprimerie Nationale vont être publiés, à la fin de ce mois, *Le Théâtre en liberté* et de nombreux fragments inédits, ébauches, projets, rimes griffonnées, de Victor Hugo. Mais ces broillons sont en si grand nombre que le volume ne pourra tous les contenir. Ceux qui ne seront pas publiés seront réunis, soigneusement collés et classés, et envoyés à la Bibliothèque Nationale, section des manuscrits.

Le supplément littéraire du *Figaro* reproduit, avec la signature de M. Gustave Simon, quelques-unes de ces curieuses esquisses: bribes de dialogues, monologues, etc., destinées pour le plupart, aux *Comédies cassées*, dont Hugo avait fait le projet, plus ou moins précis, et pour les quedes... rarement d'ailleurs... il avait écrit un court scénario. Nous en connaissons les titres: *Comédie, Magda, Les Mœurs Les Gueux, et Don César* dont il fit Roy Blas.

Une autre comédie, projetée par Hugo, devait s'appeler *Les Étudiants*. Il en écrivit ça et là, sur des enveloppes et des bouts de papier, quelques vers. En voici :

... Balmette m'apparut en corset.
Alors, dans un accès d'amour dithyrambique
Éperdu, frémissant, je lui criai: — Ma bique!
Ma Rosalba! Margot de mon cœur! Mon
[louchon]
Coiffe-toi d'un ruban, d'un astre, d'un torchon!
Viens errer! Toi qui médis des perles souvies!
Nous prendrons un concou pour aller [jusqu']
[sèves];
Nous souperons sur l'herbe, et, seule au fond
[des bois],
Nous savourerons l'air plein de brumes aboies,
Les flots d'azur, Vénus dans la brume assom-
[brée].
Et l'ombre, et pour deux sous de fromage de
[Brie]! —
Elle m'a répondu: — Melon!

Et, plus loin, Hugo écrit encore: en humoriste un peu loud, quelques lignes de poésie burlesque:

... Cet homme
Eut successivement deux femmes, deux
... beaux
Éclatants, troublant les cœurs de tous côtés,
Semant les passions avec tous les désastres;



Nagère, en la bonne ville de Marseille, 18,000 morts ont voté

Deux vrais soleils d'amour et de grâce; ces
[astres]
L'ont fait caire; ce vieux, tel que nous le
voyons,
Comme l'hébreu Moïse est coran de rayons.

SYNÉSIS DE CYRÈNE

Notre bon maître Anatole France, s'étant penché respect sur la carte de la Cyrénaïque, n'y suivit nullement les opérations de la guerre italo-turque. Il y rechercha, plus sereinement, la place des cinq cités

Bérénice, Ptolemais, Apollonie, Cyrène... et Arsinoë.

Mais Arsinoë manque. Notre bon maître "Anatole France qui, à l'instar de M. Bergeret qui lui ressemble comme un fil, aime les digressions, ne balance point d'instruire délectuellement le rédacteur de *Paris-Journal* qui était alors son interlo-

cuteur; et il lui raconta l'histoire de Synésis, qui, encore que philosophe païen et ayant pris femme dans l'espoir d'une nombreuse postérité, fut évêque de l'église apostolique et romaine. Synésis, philosophe néoplatonicien, étant venu dans Constantinople, où régnait un empereur chrétien, dénonça vertement les mœurs qui se dissolvaient autour de ce monarque.

Notre bon maître raconta :
Il fut sans dire qu'il descendait d'Hercule, l'affairait du moins. Au quatrième

siècle de notre ère, en plein milieu chrétien, il restait païen et s'en vantait. Comme avait de la culture, les propositions formelles de la religion chrétienne ne le saient sourire; il lui paraissait tout à fait impossible qu'un esprit non vulgaire acceptât de principes nouvelles sur la destruction du monde et sur la résurrection. Libéral, surcroît, opportuniste, si l'on peut dire, dater du jour où il dut s'occuper des affaires publiques, il demandait point qu'on pécût les adeptes d'une religion pour un « Une âme philosophique qui voit la vie disait-il, peut accorder quelque chose de l'erreur ».

Il avait encore beau jeu. Si prospère parut être alors le christianisme, il gagna des ménagements, et n'avait pas été douté sous philosophie. Attusé de polydrie était toujours très fréquent, et crocrois, Synésis lui-même qui rapporte qu'en rencontre des portefaix enseignant les versés doctrines au coin des rues de l'Égypte.

Il est très difficile d'écrire l'histoire... Si l'on veut se tenir aux pièces, comme on veut l'Ét, si l'on met dans l'Ét... J'espère à la rencontre de Synésis et d'Hypathie. Hypathie qui était belle sage au point d'avoir réitéré même à mourir, comme vous savez, enseigné à la Synésis néo-platonicien à Alexandrie, Synésis en l'écoutant, après tant d'utut fut subjugué, et pour la vie. On a la dernière lettre qu'il lui écrivit : « Peux-tu ce lettre, dit Synésis, te trouver ce bon santé, ô ma mère, ma sœur, ma mère, tu n'as que je dois tant de bienfaits et de mérites de ma part tous les trois te bien être ».

On a dit que l'amour de Synésis pour Hypathie était un amour païen et étriqué. En fait, nous savons que l'école à Athènes, notre Synésis et son entente d'une autre femme philosophe et brillante, était un amour chrétien, qu'il la condamna dès la première leçon, souvenir d'Hypathie déformait à sa vie toute autre beauté féminine et philosophique.

THERAPEUTIQUE PAR LES AGENTS PHYSIQUES

Hydrothérapie - Mécanothérapie - Électrothérapie - Massage - Rééducation
Rayons X - Radium - Air chaud - Lumière

ÉTABLISSEMENT
HYDROTHERAPIQUE
d'Auteuil

12, rue Belleau - Paris (XV^e)

DOCTEUR J. OBERKURTH, DIRECTEUR

Le plus MODERNE au point de vue du confort et de l'hygiène, le plus COMPLET au point de vue de l'installation physiothérapique

Maladies respiratoires, Affections chroniques de la nutrition (régimes alimentaires variés suivant les cas et non exclusifs de l'Équilibre alimentaire).

ALLARD, Licencé ès-sciences physiques, 23, rue Blanche, Tél. 130-50.

CPMARS, Saint-Philippe-du-Roule, 7; Rééducation, Massage, 2 à 4, Tél. 519-57.

DESMOULINS, Ancien interne des Hôpitaux de Paris, boulevard des Filles-du-Calvaire, 51. Électricité; Radiographie. Tél. 1020-23.

LANEL (Ch. E.), rue Pierre-Charron, 47. Électricité médicale; Gynécie.

NOÏRE (H.), Médecin-adjoint au Laboratoire Municipal, Hôpital Saint-Louis; Paradies, 2; Électricité.

PERRIER, Air chaud, Traitement de l'obésité, 69, boul. Malesherbes, Tél. 330-49.

THERMES URBAINS (Champs-Élysées); Hôtel Châteaurand, 2, rue Lord-Byron, Tél. 370-24. Médecin-directeur-administrateur: D. Derocq.

Neurasthénie; Morphomanie; Convalescences; Régimes.

Hydrothérapie; Mécanothérapie; Electrothérapie; Air chaud; Radium et produits radioactifs.

Buvette de eaux minérales naturelles, fraîches ou réchauffées en étuves séchées à la température des Sources. (Abonnements pour la buvette.)

FABRICANTS D'INSTRUMENTS DE CHIRURGIE

DE PRÉCISION, APPARELS ORTHOPÉDIQUES

A. CLAVERIE, 234, faub. Saint-Martin, Paris.

Le nouveau « MAILLOT CLARANS », ceinture idéale pour affections lombaires. Obésité chez l'homme et chez la femme.

COGIT (E.) et C^{ie}, boul. St-Michel, 36, Paris; Tél. 612-20.

Constructeur d'Instruments et Appareils pour les Sciences.

Fournitures générales pour Bactériologie et Micrographie.

Dépôt pour la France des Microscopes et des Jumelles à prismes E. Leitz.

COLLIN (anc. maison CHARRIÈRE), rue de l'École-Médecine, Paris.

Fabricant d'Instruments de Chirurgie. Physiologie, Anthropologie, Orthopédie, Prothèse, Bandages et Ceintures, Coutellerie fine. Seul fournisseur titulaire de la Faculté de Médecine de Paris. Fournisseur des Hôpitaux et de l'Institut Pasteur.

Correspondants: Buenos-Ayres (Lutz et Schulz); Madrid (Angel Sabas);openhague (Camillus Nyrop); Rio-de-Janeiro (Fernandes Malmo et C^{ie}); La Havre (Jorge Fort); Barcelone (José Clausselles); Moscou (Machin et C^{ie}); Budapest (Gary, Samu et Tars).

KRAUSS (E.), 16, 18, 20, rue de Naples, Paris; Tél. 549-15.

Optique et Mécanique de précision. Les Centrifugeuses Krauss, nouveaux modèles, sont indispensables pour les analyses de sang, lait, pus, urines, crachats, matières grasses, etc. — A Main (1 et 2 vitesses); à Eau; Électriques (courant continu, courant alternatif).

Microscopes, Micromètres. Demander la Brochure spéciale gratuite

LUER (F.) et Docteur W. WULFING-LUER), boul. Saint-Germain, 104, Paris. Tél. 813-90

Fabrique d'instruments de Chirurgie d'appareils de Médecine.

HUIT GRANDS PRIX. Catalogue sur demande: 1^o Spéc. l'ophtalmologie (1901); 2^o Spéc. l'oto-rhino-laryngologie, l'otologie, l'ophtalmologie (1911); 3^o pour la chirurgie générale (1904).

RADIQUET ET MASSIOT, Constructeurs d'instruments pour les fournisseurs des Hôpitaux et de ministères de la Guerre et de la Marine; 13, 15, boul. des Filles-du-Calvaire.

Installations complètes pour l'École Haule Fréquence, Électricité Médicale. Post cabinets de docteurs, hôpitaux, dispensaires, etc.

Tel. tableaux de distribution fonctionnant sur tous courants.

Publité électrothérapique du Dr Gallé.

Réducteurs du potentiel; Transformateurs statiques; Appareils faradiques et galvanofaradiques.

Régime, Devis et Catalogue sur demande.

THERMOTHÉRAPIE, appareils de D^r Miramon de la Roquette, pour la pratique médicale courante.

Air chaud; Lumière. Hémiretre, constructeur, fournisseur des hôpitaux à Nancy.

WICKHAM, ancien externe des Hôpitaux de Paris, Hors concours, Médaille du Jury, 15, rue de la Banque, Paris; Tél. 370-55.

FABRIQUE DES BANDES HERNAIRES. Appareils à pièces interchangeables, légers, confortables, d'une robustesse et d'une durée absolues. Les appareils mécaniques qui présides à leur construction leur donnent une supériorité incontestable. Contention parfaite, souvent géométrique.

Revue Spirite

42, rue Saint-Jacques, Paris

Abonnements: 10 fr. par an

Sommaire du Numéro de Décembre

Le Drame de la vie (suite), GERARD — Étude Philosophique (suite et fin), Prof. MOUTONNIER — L'Âme et les sources, Prof. G. MOUTONNIER — Réponse au « Fraterniste », SERVAIS — Aimez-vous les uns les autres, BARBOLD — Simple remarque à M. Valabrége — Réponse, CHARLES RICHERT — Lettre ouverte à M. Pharaïas à l'Ét. Algot et Chervin — La Sociologie Spirite, ROUXEL — La Grande Enigme. — Prédications, Général H.-F. Fix. — L'évolution des Sciences psychiques, M. J. — Nouvelles recherches théoriques sur l'âme humaine, Poésies.

Plus tard, cependant, Synésius se maria, et son mariage fut la cause des principales difficultés qu'on rencontre, quand on veut le faire évêque.

Revenu en Cyrénaïque, il y avait acquis une grande renommée. Son savoir, une ambassade heureuse à Constantinople, le rôle prépondérant qu'il avait joué dans la guerre contre les pirates l'avaient porté au premier rang. Un jour, les habitants de Ptolémaïs, ayant appris leur évêque, élargit à ces fonctions Synésius. Mais Synésius était marié, et Synésius était patient. Les Ptolémaïtes ne voulaient rien entendre. On pressait alors Synésius, qui s'exécua. Ce fut en cette circonstance qu'il donna les raisons pour lesquelles on ne devait pas sur sa destruction annoncée comme devant être prophétisées, mais, parce que, je vénère Noé, ce n'est pas la raison pour que je ne vénère pas Deucalion. »

Surpris, il est marié, et l'Église catholique ne pense pas que ses évêques le soient; or, il entend garder sa femme : « Je déclare et j'affirme que je ne veux ni séparer d'elle, ni vivre farivement avec elle comme un concubine. Je veux et je souhaite, au contraire, en avoir les vœux et nombreux et fants. »

En fin, tout s'arrangea, et, comme les Ptolémaïtes insistent, on permit à Synésius de garder sa femme et ses opinions, et on le nomma évêque.

Il eut de beaux temps; que celui où Synésius, évêque, publia librement composer des hymnes païens!

PROPOS DE LA MORT DU BOXEUR BELLI
La mort du boxeur Belli a suscité dans la presse française et dans les grandes revues des manifestations d'opinions fort diverses. L'intérêt que porte le public médical aux questions sportives nous engage à traiter sous les yeux de nos lecteurs l'exposé du sujet, sous ses deux aspects essentiels.

« J'avais une fois, écrit Le Temps, un Anglais qui m'expliqua la ménagerie de fûre en foire afin d'être présent le jour où le lion dévorait le dompteur. Il appartenait des amateurs de boxe qui ne manquent jamais une rencontre de « pugilistes » afin d'être présents



La Lutte, d'après une estampe japonaise

le jour où l'un des champions sera « knock-out » et ne se relèvera plus. Ces dilantances de l'émotion forte ont été servis à souhait hier, dans un music-hall parisien. Le Français Belli lutta contre l'Anglais Everiden. Il faut lire le récit de cette rencontre dans les journaux qui usent du jargon spécial des boxeurs. C'est une langue à prétention. Elle est mi-médicale, mi-sportive. Elle sent le laboratoire et l'écurie. Elle est, surtout, involontairement comique. Or, en ce style, on nous expose que dans sa façon d'asséner les coups de poing, le Français Belli se montrait hier éminemment « scientifique ». Le sort changea vers la fin de la partie. L'Anglais Everiden décocha dans l'estomac de Belli un coup qui fit chanceler notre champion national. Ce coup, dit doctoralement un journal du matin, eût « sans doute excessivement dur ». On ne risque guère à le supposer. Belli demeura quelques instants à tête ballante. Pour le reconforter et pour montrer leur compétence, les connaisseurs nitèrent d'assaut d'une commune voix : « Il est knock-out debout ! » Qui l'on reçoit un formidable coup de poing dans l'estomac, ce n'est pas un mince avantage de savoir exactement comment la chose se a omnie entre amateurs.

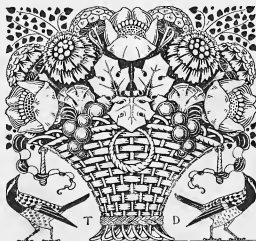
Mais — c'est ici que la comédie devient tragique, et que le plaisir devient macabre — à ce moment, Everiden, désireux de descendre à son tour son adversaire, lui asséna à toute volée plusieurs coups, dont un magistral *swing* du droit qui l'atteignit à la mâchoire. Belli s'écrouta... » Quelques heures après, il mourut à l'hôpital. N'oubliez pas ce détail savoureux : que tout combat de boxe n'lieu sous les regards d'un arbitre, généralement heureux de pontifier devant la foule, et dont le premier devoir devrait être d'empêcher un des lutteurs d'achever l'autre.

Il y a aussi quelqu'un qui a bien son mot à dire. C'est M. le préfet de police. L'ordonnance qui régit la matière est ainsi rédigée : « Les assauts de boxe ne doivent pas prendre le caractère d'un combat, mais d'une simple démonstration. » Nous ferons remarquer que l'assaut d'hier n'a été une démonstration, au sens rigoureux du mot, et une démonstration véritablement « scientifique ». On ne peut plus douter, après cela, qu'un « pugiliste » ait les moyens de supprimer à tout jamais un rival, en dépit des ordonnances de police et des arbitres. L'ordonnance précitée finissant sur cette formule adoucissante, pacifiste et un peu naïve : « Il sera interdit de porter des coups de nature à occasionner des blessures. » Le bon billet ! En

L'ART DÉCORATIF

REVUE DE L'ART ANCIEN & DE LA VIE ARTISTIQUE-MODERNE

DIRECTEUR : FERNAND ROCHES



ADMINISTRATION & REDACTION
4, RUE LE GOFF, PARIS (V)
TELEPHONE 203-02

L'ART DÉCORATIF est la plus vivante, la plus complète et la mieux illustrée des revues d'art françaises.

Envoi franco de numéros spécimens
ABONNEMENTS : 20 fr. par an (Voir Nos Primes, p. 1)

SEL de HUNT

Alcalin Type

Spécialement adapté à la Thérapeutique Gastrique
Dyspepsies, Gastralgies
Action sûre, Absorption agréable, Innocuité absolue

C'est grâce au Sel de Hunt que la Médication alcaline est devenue vraiment la Clef de voûte de la Thérapeutique Gastrique par sa forme de Sel friable. Il est admirablement adapté à tous les besoins de cette Thérapeutique. Il remplace avec un avantage marqué tous les Alcalins simples ou composés. La Clinique montre qu'il ne peut être remplacé par aucun.

LABORATOIRE ALPH. BRUNOT, 16, rue de Boulaivilliers, Paris

Comedia Illustré

Revue Parisienne,
Théâtre,
Littéraire,
Artistique.

Paraissant le 1^{er} et le 15
de chaque mois

Directeur : M. de BRUNOFF, 32, rue Louis-le-Grand, PARIS

Le Numéro : 50 centimes. — Abonnement : 12 francs par an.

attendant. Belli est mort; et l'on aura beau dire à sa famille qu'il succombe à la suite d'un *swing*, et non pas même d'un *swing* ordinaire, mais d'un *swing* « magistral », ces oraisons funèbres ont un caractère régale dans les bars et n'ont encore ressuscité personne. Il est trop évident qu'un texte et peut-être aucun arbitre ne peut empêcher les boxeurs de s'entre-tuer si cela leur plaît. Qu'ils contiennent donc, mais à huis clos et dans la plus stricte intimité. Et comme il est immoral d'autoriser ce commerce de boucherie humaine. M. le préfet de police fera bien de renoncer à la littérature de son ordonnance antérieure pour interdire parement et simplement les exhibitions de boxe toujours sanglantes, parfois mortelles.

L'autopsie de Belli révéla que la mort ne pouvait être attribuée... à l'adversaire de l'athlète disparu. Aux obèques, Tristan Bernot prononça un discours qui se trouve être une parfaite apologie de la boxe et de la culture physique. Certains passages valent d'être cités pour leur belle et noble conviction :

Celui que nous accompagnons ici, dit-il, a été pris subitement par la mort. Il n'a pas connu cette transition paisible par laquelle nous vivons de moins en moins ardente nous prépare doucement à notre fin. Mais espérons qu'il nous a quittés sans en avoir conscience, et que cette horreur lui a été épargnée. Combien de fois me suis-je redit ces jours-ci vers du poète Marcel Collière qui a chanté la mort de Penthésilée :

Une gloire enfantine est brusquement ravie...

Belli est mort au moment où il montait vers la gloire...

Du moins, ce renom dont une mort injuste le prive, une mort réparatrice doit lui rendre d'une autre façon. Quand nous comparons Belli à tous les glorieux aviateurs qui sont morts dans ces dernières années, bien des gens, je le sais, ne nous

comprendront pas. Mais nous jeunes gens, combien les efforts de tous ces jeunes gens se ressemblent. C'est certainement très beau de conquérir les airs, mais il est très beau aussi de traverser la Manche à la nage, et ce n'est pas le caractère utilitaire du premier de ces exploits qui lui donne plus de beauté, car l'un et l'autre ont cette utilité supérieure qu'ils montrent aux hommes ce dont les hommes sont capables.

Vous avez entendu souvent la phrase traditionnelle où l'on opposait la hauteur de Pénélope à la platitude des faits. Mais les faits ne sont pas immuables, et ils ne sont petits et mesquins que si on les laisse être ce qu'ils sont. Nous vivons à une époque où, avec Wright, avec Blériot, les faits se sont élevés à une hauteur singulière. Il y a vingt ans, nous n'avions pas d'athlètes en France, et les sportsmen d'outre-Manche nous regardaient avec mépris. Et puis, peu à peu, des êtres prodigieux sont sortis de la masse obscure. Est-ce donc que ces derniers siècles ont vu la naissance de ces derniers siècles, plus de rapports et de contacts avec un sport record, qui ne se fabrique pas comme un dossier pour la décoration. Seul est admis le témoignage du fait, du haut fait.

... L'autre jour, un écrivain de valeur, tout en rendant hommage aux bienfaits de l'éducation par les sports, tenait à nous prouver ces ses exagérations. Oh! les hommes sages! Comme ils sont donc pressés de nous montrer les inconvénients des idées nouvelles! Mais ces jeunes idées, si fertiles qu'elles doivent être dans leur destinée future, ont à leur berceau la fragilité de ce qui ne fait que naître. Je sais bien que si on les écoule tout de suite, d'autres idées, d'autres seurs, naîtront après elles. Mais pour empêcher le retard, fût-ce d'une heure, leur croissance et leur succès?

Pourquoi discréditer le noble sentiment de ceux qui s'intéressent aux sports, et déclarer que certains s'extasiaient par charbonnage devant le triomphe d'un boxeur? Espérons que les sportsmen sincères pourront empêcher les snobs de se glisser parmi eux. Faut-il juger un groupement sur les éléments fâcheux et parasitaires qui peuvent y trouver? Et n'est-il pas plus équitable, pour apprécier la valeur d'une foule, de discerner celui qui est son diète?

Cet écrivain, qui est certainement un des esprits les plus charmants et les plus ingénieux de notre temps, de notre temps, est souvent montré préoccupé de la question de défense nationale. Mais la vraie défense nationale ne consiste pas seulement à s'armer contre un ennemi éventuel; elle aide surtout à combattre l'ennemi permanent que nous avons en nous-mêmes. Les qualités que le sport leur donne, ces qualités nous les aurons contre leurs moins instincts, contre leur indolence et leur indécision.

Les victoires profitables, on les remporte sur soi-même, et il faut se donner à tâche d'être toujours meilleur que soi. Le pauvre Belli, c'est maintenant prouvé est mort de son effort trop intense, nous atteindre, pour dépasser les limites de ses ressources. Sa fin n'en est que plus belle.

Le médecin ne peut que sourire par railleuses paroles. C'est injustement qu'un prédicateur mondain auquel nous ne



Club de la Corne japonaise Mollat

Lutte japonaise

GRANDES DALLOZ

GLYCERO
Névralgies, Rhumatismes, Tuberculose, etc.
Dose : 2 cuillères à café 3 fois par jour

HEMOGLOBINE
Anémie, Chlorose, Lymphatisme, etc.
Dose : 2 cuillères à café 3 fois par jour

TRIDIGESTINE
Dyspepsies, Gastro-entérites, etc.
1 à 2 cuillères à café au après chaque repas

ANTALGOL
Névralgies, Migraines, Sciatalgies,
Goutte, Rhumatisme, Gravelle,
Migraine biliaire, etc.

Antalcol : 4 à 8 cuillères à café, suivant les cas. Sucre dans le Café.
Bifidolactine : 2 à 4 cuillères à café.

Voir

Page 1

la Liste de nos Primes

Suc Dursam

Véritable
VIANDE LIQUIDE
inaltérable



Nom et Marque déposés selon la loi

préparée à froid
par un procédé
nouveau et spécial

Anémie, Tuberculose, Convalescence

« Dans l'état actuel de la science, le suc frais de viande crue préparé à froid est à la chair de bœuf ce que l'acétaldé est à la plante, ce que la quinine est au quinquina. » D'UYOCHIN

ions point faire de réclame traitait, l'autre pour, et pour progresser les Français de la nouvelle génération. Il ne les fait point juger d'après des petits crânes qui s'exhibent sous l'aspect dolent de malades — par snobisme. Jamais l'énergie, qui demeure une des qualités maîtresses de notre race, ne s'était dépeuplée les temps héroïques aussi généralement manifestée qu'à notre époque. Elle n'est représentée assurée, par les exploits de ses Chefs, de ses Beaumont, de ses Vétrines d'une renommée comparable à celle que les jeux du stade ont valu à la Grèce antique. Le Parlement lui-même encourage la randonnée sportive. On sait sur l'initiative de M. Paul-Boncour, ancien ministre du Travail, s'est constitué le Groupe Parlementaire de défense sportive.

LES RACES ALGÉRIENNES LA FUSION EST-ELLE POSSIBLE ?

M. Van Gennep, dans le *Mercure* de France, au cours de réflexions ethnographiques, a écrit récemment sur la terre africaine des lignes que les colonaux français doivent avoir présentes à l'esprit. Ils sont susceptibles d'intéresser le médecin et le penseur :

C'est le type terre malaxe et amalgame. On ne le trouve à Paris, les caractéristiques individuelles ou collectives restreintes y sont renforcées par leurs contradictions. Sur une certaine place, à l'Emclem, un café maure il y a des Arabes de grande taille aux cheveux noirs à la barbe d'un noir d'écreuse, aux yeux bleus et durs, aux attitudes nobles ; à côté, un groupe de moissonniers noirs, hâlés, courts, gestuelle avec violence, dont des nez coupés à la racine, des yeux bombés, de petits yeux au regard étonnant, vifs, ils sont vêtus de burous d'une couleur terreux qui tranche sur le blanc

éclatant des haiks voisins, ceux d'un groupe de Berbères. — Sous une grosse tête, un regard de bon chien, de la barbe partout, roussâtre, beaucoup d'yeux bleus. On dirait des Lorrains, parfois, ou parfois encore des Lillois. Ils sont forts, assez taciturnes, rieurs, forts, trapus, familiers et réservés à la fois, et serrent la main fermement. — Mais voici un juif, qui n'a du juif typique ni le nez, ni la levre, ni la nuque, ni l'aspect social ; on me l'affirme juif parce qu'on sait qu'il l'est ; il a les yeux bleus ; je le prenais pour un normand ; à côté de lui, un autre juif à la nez asyroïde, gros et plongeant, mais les lèvres fines. Et l'Arabe pur sang qu'on me montre, cela je l'ai vu aussi ; il a les yeux noirs, d'un ghetto de Koulogne, mélangés à des yeux d'indigène, reconnaissable à son front, à ses yeux bombés, de son gros nez, à son allure générale.

Et mon ami Ramsès II Meïmoum ? J'ai

fait à connaissance chez un kahouadj d'Alger ; je l'ai reconnu d'après le portrait que j'ai vu dans les livres de M. Maspero. Môme dessin de moi-même, les mêmes lèvres, les mêmes dents, les mêmes pommettes, même crâne à bosselotte. L'ayant reconnu, je lui fis un signe de tête amical ; il désigna accepter une cigarette, puis une tasse de café et me posa une question, à laquelle je ne compris rien. Il bocha la tête, et nous continuâmes, en fumant de nombreuses cigarettes, à nous regarder sympathiquement. Puis l'Arabe Meïmoum se leva lentement, ramassa les plis de son haïk, s'inclina en mettant la main sur son cœur, et grimpa dans un véhicule qui passait avec une diligence de banlieue. Mon fellaï, d'où venait-il ? Et quelle était sa race ? Et le résidit-il ? Cette bande de nègres, où le marchand d'esclaves d'il y a cinquante ans s'est-il ramassé leurs parents ?

Mais qu'importe. La terre nord-africaine



Ch. de Corvillat, Meïmoum
Un lecteur japonais

triture tout cela, et en fait un conglomérat sur lequel ne mordront aucune de nos intentions. Ce qu'on leur apporte, ils l'acceptent et l'utilisent, mais ils restent eux-mêmes.

Les races de l'Afrique du Nord, ce ne sont pas des races de singes ; elles résistent à l'assimilation intégrale ; elles empruntent les techniques, mais gardent leur mentalité. Et cette mentalité, héritage séculaire complexe, n'est pas inférieure à la nôtre, mais elle est autre et la vaut. Il y a parallélisme de développement ; il n'y a pas convergence, ni fusion.

COMMENT ON TRAITE LES MINÉRAUX RADIOACTIFS

La radioactivité des composés d'uranium et de thorium découverte par Becquerel en 1896 se présentait comme une propriété atomique de ces corps. Et l'on sait que c'est en étudiant un minéral complexe d'uranium la *pebble*, que Curie découvrit le radium.

La grosse difficulté rencontrée dans l'étude du nouveau corps fut son extrême rareté, et la nécessité de traiter des masses de matière énormes pour retirer quelques milligrammes de la précieuse substance.

On part en effet d'une tonne de *pebble* dont on retire l'uranium par voie chimique, en s'appuyant sur la moindre solubilité du sulfate de radium que l'on arrive à isoler après avoir traité la masse initiale par quelques centaines de produits chimiques (carbonate de soude, acide chlorhydrique et sulfurique) et 50 tonnes d'eau. L'opération effectuée à l'usine dure deux mois demi et donne finalement 6 à 8 kilogrammes de matière dont la radioactivité est égale à 60, si on prend la radioactivité de l'uranium pour unité.

Un nouveau cycle de purification, cristallisations fractionnées du chlorure ou du

MAISONS DE SANTÉ - INSTITUTS MÉDICAUX - CLINIQUES

MAISON DE RÉGIME DU D^r BAUTRU.

Vieilles-Boutherie, 29, boul. Victor-Hugo.

MAISON DU D^r D'ÉFAUT, 50, avenue du Roule (près la porte Maillot).

Tél. 908-30.

MIL A PENTHIÈVRE, à SCEAUX (Seine-et-Oise), Tél. 11.

Maison de Santé et de Convalescence. Dirigée comme experte au Tribunal par le Dr Seign, Traitement des Affections chroniques, traitement de la Neurasthénie, de la Morphinomanie, etc. Hydrothérapie complète ; électrothérapie. Médecin assistant : D^r Levert ; Directeur : D^r H. Reddon. Chimin de fer, Ferrucineux (toutes les couleurs). Tramways : Champ-d'Or, Sceaux-Chatenay.

LABORATOIRE DE BOULOGNE-SUR-MER-SEINE, 145, route de Versailles.

Tél. 694-41. Maladies nerveuses et Intoxications (Traitement de la morphinomanie). Dr Paul SOLLIER et M^{lle} le Dr Alice SOLLIER. Hydrothérapie, Electrothérapie, Mécanothérapie, Psychothérapie.

DOUCHES (Maison d') D^r MARTELH, à MIGNEVILLE-POISSY (Seine-et-Oise), informe ses confrères qu'il a transformé sa maison de santé en maison d'accouchements et de convalescence de 1^{er} ordre.

Grand des pensionnaires à toute époque la grossesse et le néonatal.

Confort, hygiène, bon air, grand jardin, soins forcé et en pleine campagne.

Renseignements sur demande.

INSTITUT MÉDICAL DES AGENTS PHYSIQUES, 23, rue Blanche, Tél. 130-50.

MAISON DE SANTÉ DU D^r GOUJON, 88, 90, 92, rue Picpus, Paris.

Tél. 912-86.

Affections nerveuses et Maladies mentales. Directeur : D^r Hugonin.

VILLA MOLIÈRE, Maisons Médico-chirurgicales d'Auteuil, 57, 61, 63, 65, boulevard Montmorency, Paris.

Tél. 666-52. Médecine, Chirurgie, Accouchements, Convalescence.

Ouvert à tous les médecins et chirurgiens. Aliénés et contagieux non admis.

ENFANTS ARRIÉRÉS (Institution des), à Eaubonne (Seine-et-Oise), Tél. 23.

Maison spéciale d'Éducation et de Traitement.

Directeurs : MM. A. Langlois, ancien professeur de l'Université, et M. de Chabert, ancien interne des Hôpitaux de Lille.

Établissement absolument spécial, fondé en 1847, répondant à toutes les exigences que réclame l'éducation et le traitement des arriérés intellectuels à tous les degrés.

1^{er} Dirigé à la fois par un éducateur et un médecin dont la collaboration est constante, et son organisation est familiale ;

2^o Son organisation est familiale ;

3^o Il n'y a adresse qu'à un sexe (garçons) ;

4^o Il poss. le nombre suffisant de pensionnaires (une centaine), ce qui lui permet de donner à chacun d'eux le milieu le plus favorable à son développement ;

5^o Il a été construit entièrement en vue de sa destination dans un magnifique domaine de 10 hectares complètement clos, planté d'arbres séculaires, dominant la vallée de Montmorency et à proximité de la forêt.

MAISON DE SANTÉ DU D^r MEURIOU, fondée par le D^r Blanche, 17, rue Berton, Paris (16^e). Tél. 668-99.

Affections mentales et nerveuses.

CHATEAU DE FONTENAY-SOUS-BOIS (Seine), 23, rue Saint-Germain (Maison de Santé Rivet-Rivière de Boismon). Tél. 18.

Établissement médical pour le traitement des affections nerveuses, des intoxications et des convalescences (château) et des psychoses (pavillons).

Hydrothérapie, électrothérapie, radiographie.

Parc de 25,000 mètres ; altitude 106 mètres. Médecin-directeur : G. Duhamel ; médecin-adjoint : D^r Créteil.

Les parents des malades et les visiteurs sont reçus tous les jours de 1 heure à 5 heures.

MAISON DE SANTÉ DE PICPUS, 8 et 10 rue de Picpus, et 138, boulevard Diderot, Paris. Tél. 939-89.

Médir. D^r Pottier, Méd. adj. D^r Salin. Deux établissements distincts : 1^o Établissement spécial (maladies mentales et nerveuses) ; 2^o Établissement hydrothérapique du Pavillon Charcot (pensionnaires et externes).

Pension et trait. à partir de 10 francs.

SANATORIUM DE PSYCHOTHRAPIE, Château des B tees, 12, avenue de Ceinture, à Créteil (Seine).

Direction médicale : D^r Berillon, 4, rue Castellane, Paris. — Tél. 2424-01.

Direction administrative : M. Quinque, au Château des B tees, Créteil. — Tél. 40.

Adultes : *Neurasthénies, psychasthénies, alcooliques*. Prix, à partir de 300 fr. p. mois.

Enfants : *Arriérés, instables, nerveux*. Prix, à partir de 150 fr. par mois.

MAISON DE SANTÉ ET DE CONVALESCENCE DE SAINT-MANDE, 15, rue Jeanne-d'Arc, à Saint-Mandé (Seine). Tél. 934-03.

Directeurs : D^r Hercouët et Marlaing.

Affections nerveuses et Morphinomanie (aliénés non admis) ; Cures de régime, isolement, sevrage ; Hydrothérapie, électrothérapie, psychothérapie.

Site charmant, au bord du bois de Vincennes, à la porte de Paris. Prix très modérés.

INSTITUT MÉDICO-PÉDAGOGIQUE pour le traitement et l'éducation des enfants atteints de troubles mentaux, 22, rue Saint-Aubin, à Vitry, près Paris.

Tél. 539-76.

Fondé par Bourneville, en 1892.

Médecin-chef : D^r Paul-Boncour, ancien interne des Hôpitaux de Paris et de l'Asile-Ecole de Bicêtre.

Dr Joseph Boyer, ancien instituteur de l'Asile-Ecole de Bicêtre.

L'Institut médico-pédagogique est destiné à donner l'éducation physique, intellectuelle et morale aux enfants anormaux.

Il reçoit : 1^o les enfants qui ont besoin de méthodes particulières ; 2^o les enfants intelligents mais affectés de tics, vices de la parole, infirmités, déficiences morales ; 3^o les enfants à compréhension lente et fatigue rapide ; 4^o les enfants instables, arriérés, faibles d'esprit à tous les degrés ; 5^o les enfants atteints d'affections nerveuses.

Envoi de la Notice illustrée sur demande.

MAISON DE SANTÉ DE SAINT-VICTOR, à SAINT-PAUL, 138-144, route de Vienne, Lyon.

Maladies mentales et nerveuses (dames). Médecin-directeur : D^r Carrier.

Vaste parc ; villas, pavillons séparés.

fit des formes artificielles, composées avec le plus subtil poison et les exposer sur les avenues différentes sur des piquets juxta posés pour inviter ce maudit animal à exécuter son indigne fureur et à avaler sa propre fin. En sortant pour composer ces femmes riches, c'est d'avoir premièrement les vestes de cochons et le col d'une brebis ou mouton dépoilé à chaud vive.

Dernièrement, le peau aussi d'une brebis et les boyaux en observant de bien faire risser ladite peau pour qu'il n'y ait ni poil ni laine. Ensuite avoir du sang des dites brebis ou agneaux avec de la bonne éponge pour en faire de pelotons qu'on attachera avec des petits morceaux de chair, pour entre le tout dans les dites vestes et brebis d'un côté et de l'autre. On se servira de la dite laine pour en faire des tresses trois fois la tête et les mammelles, et observer de faire péindre sur un papier ou un lin fin la figure d'une femme, qu'on mettra superficiellement sur la vessie qu'on déguisera pour la tête.

Ensuite, on en ledits boyaux sequeurés, distribués sous ladite peau à laquelle on aura fait bon qu'on y laissât un peu de chair de porc, aussi d'unem pondre dudit poison pour que ce monstre puisse trouver de quoi manger partout où ses cruelles dents donneront à s'extirmer entièrement, ainsi que souhaité.

Enfin, MONSEIGNEUR, ce que votre serviteur a cru devoir représenter à Votre Grandeur pour le repos du public, tous ses vœux. Si vous jugez nécessaire, Monsieur, que la présence de votre serviteur soit nécessaire pour faire cette composition, je me disposerai sous vos ordres, en toutes les villes et lieux qui me seront indiqués; supportant Votre Grandeur de ne pas trouver mauvais l'avis de celui qui se dit, MONSEIGNEUR, votre Grandeur, de Jean de Papoux, chez M. de Cubière.

Seconde lettre du même:

MONSIEUR, Votre Grandeur ayant bien voulu me faire servir d'une réponse satisfaisante sur les moyens que je propose de prendre pour la destruction de cette

Bête féroce; c'est ce qui m'honorerai, moi-même, et pour présenter par icelle le second avis, qui pourrait être plus efficace que le

premier et rapidité, il n'est pas sans avoir quel que intervalle de repos étant même fort long, lorsqu'il n'est pas poursuivi. Je pense

FIGURE DE LA BÊTE FAROUCHE

*ET EXTRAORDINAIRE, QUI DEVORE LES FILLES
Dans la Province de Gravadan & qui s'achoppe avec tant de
vitesse, qu'en très-peu de temps on la voit à deux ou trois lieues
de distance & qu'on ne peut l'attraper si on la tue*



Bibliothèque Nationale, Estampe
(Variante de l'estampe publiée dans le numéro de décembre 1911, d'Esculape)

précédent. En conséquence, vu et considéré que jusqu'à ce jour les plus rigoureuses poursuites n'ont rien opéré contre cet indigne monstre et que malgré toutes les

qu'il se laissera surprendre, en observant de le tuer, on donne à la chose en la forme ci-après. Voici quel serait mon dessin: Premièrement, de se procurer environ de

25 hommes seulement des plus intrépides et les faire déguiser de la manière suivante.

Secolement, avoir s'il est possible une peau de lion, d'ours, de léopard, de cerf, de biche, d'un veau, d'un chèvre, d'un sanglier, d'un loup mâle et d'une femelle, avec deux moutons.

Troisièment, en revêtir 13 ou 15 et plus s'il se peut sous les mêmes peaux, et les autres avec des petits gilets et de longues culottes bien garnies avec des plumes de différentes couleurs et leur faire faire pour tous des bonnets de cartons en forme de casques garnis avec des plumes et y entremêler de petites lames de couteaux.

Quatrièment, oindre tous ces dits vêtements avec du miel, et odorifier le tout de musc. Ensuite, avoir environ deux cent livres de graine de chrétien ou de chrétienne, s'il est possible avec du sang de vipères, mêler le tout ensemble et le partager pour que ledits en aient chacun une petite coupe.

Cinquièment, enfin, armer ledits hommes d'un pistolet d'Urson à deux coups, chargés de dix balles cartées, moidues par le bout d'une femme ou d'un li, y joindre un petit lingot de fer aussi carré; et oindre les dites balles et lingots de cette graine; plus d'un bon couteau de chasse et d'une pelle. Ensuite, avoir environ deux cent livres avec ladite graine; moyennant quoi étant ledits hommes capables de bien leur rôle sous l'attitude de bien se contenir. Un seul pourrait être vainqueur de cette bête cruelle, en parcourant dans les bois ou forêts de trois à trois, se tenant les uns des autres à la distance de trente à quarante pas, formant un triangle, en observant de garder un grand silence, Dieu béni l'entreprendre.

À cette cause, je supplie Votre Grandeur, MONSEIGNEUR, que si vous me jugez capable de commander cette brigade; je me rendrai sous le bon plaisir du Roi, mon maître, par vos ordres, toutefois que Votre Grandeur y aura à propos de faire mettre à exécution le projet que j'ai ci-dessus esquissé comme tant fidèle sujet de Sa Majesté et de Votre Grandeur avec un profond respect, etc.

De Joas de Papoux.

STATIONS CLIMATIQUES DE FRANCE

ARCAÇON (Gironde)

Au bord d'une immense baie protégée, sur des dunes de sable, couvertes de sapins, toutent. L'air est pur, tenant en suspension des principes balsamiques.

Ce qui constitue la suprématie d'Arcacon, c'est d'être à la fois une station marine et une station marine.

Climat. — Très doux; très égal. L'été hygrométrique est moyen. Les vents soufflent presque toujours de la mer; ils sont chauds, peu violents.

Action. — La cure est sédative par ses éléments forestiers et partie de ses éléments marins, tonique par ces derniers seuls.

Indications. — 1° En tant que station de cure marine: scrofule, tuberculose (de cause ganglionnaire, péritonéale), rachitisme.

2° En tant que station de cure forestière et station de cure mixte: débilités (anémiques, chloro-anémiques, convalescents de longues et graves maladies, etc.), neurasthénies, surmenés (plaisirs ou affaires), pré-tuberculeux et candidats à la tuberculose.

Mais l'indication fondamentale d'Arcacon, se réfère à la tuberculose pulmonaire à tuberculose chronique à tous ses stades même fibrille; tuberculose à forme hémoptoïque; pneumonie caséuse en période de trêve. La phthisie scrofuleuse est particulièrement tributaire d'une cure marine.

Ce se trouvera également à souhait la clientèle des tuberculoses artérielles, artérielles, faciles aux congestions.

Contre-indications. — Tuberculose militaire aiguë, pneumonie caséuse en activité, tuberculose torse des lymphatiques.

Médecins. — Aubert, Bonnal, Bourdier,

Cazabian, Chavreau, Dechamp, Dhourdin, Fostal, Hameau, Lalesque, Paillé, Rouffignac, Testut.

ARGELES (Hautes-Pyrénées)

Altitude moyenne (450 mètres): dans une vallée très vaste où les nerveux peuvent ignorer cette sensation d'angoisse si fréquente en montagne. Sol très perméable.

Climat. — Semblable à celui de Pau, mais plus frais en été. « On a dit souvent qu'il fait très chaud à Argelès l'été. C'est là une erreur. Assurément, en juillet et août, le thermomètre monte assez haut pendant quelques heures. Mais le soir et le matin, l'atmosphère est délicieuse et fraîche » (Fraikin et Grenier de Cardenal.)

Action. — Nettement Ionodiaté.

Indications. — 1° Nervex, hystérie, épilepsie, maladie des lés, neurasthénie, alaxie, hémiplegie, paralysie, etc.; intoxications par alcool, morphine, plomb, etc. (L'action de la nature est d'ailleurs secondée par un institut de Physiothérapie.)

2° Maladies générales de la nutrition.

3° Troubles de développement chez les enfants et les adolescents.

Institut de Physiothérapie. — Directeurs: D^r Fraikin et Grenier de Cardenal, ex-chefs de clinique de la Faculté de Bordeaux. Utilise tous les agents physiques (électrothérapie, hydrothérapie, mécano-thérapie, etc.) Maladies nerveuses et digestives; nutrition générale; maladies orthopédiques; troubles de développement (scrofules). Maison de Santé (régimes, psychiatrie).

Médecins. — Abadie, Berguquet, Fraikin, Grenier de Cardenal, Péras, Trélatin.

CANNES (Alpes-Maritimes)

Cannes s'offre avec une gamme climatologique très étendue, grâce à la surface de son territoire médical. Car à ses deux golfes de la Napoule et du golfe Juan constituent en réalité un seul golfe immense, s'enfonçant dans les terres.

Sur ce territoire se disposent: Cannes, Le Cannet, Vallauris, Juan-les-Pins, Antibes, Théoule, Mandelieu-la-Napoule.

Climat. — Il ne gèle presque jamais. Le climat est relativement humide (soil imperméable). La brise marine est assez régulière: le mistral souffle parfois en février et mars. Elle n'offre pas moins des ressources climatologiques très précieuses.

Indications. — La zone marine a un climat excitant, tonique, stimulant (rachitiques, lymphatiques, convalescents, tuberculose torpides, neurasthéniques, anémisés). La zone de l'intérieur (Le Cannet) a un climat doux, calmant (affections respiratoires chroniques, catarrhes, la plupart des cas de tuberculose pulmonaire et en particulier certaines phthises irritables).

Contre-indications. — Tuberculose aiguë, nervex excitable, asthme essentiel.

Médecins. — Abadie, Ardisson, Baradat, Battersby, Bayle, Bernard-Dubar, Bernard (Marx), Biénaft, Blanc (ex-ré d'Antibes), Boffart, Bonpayre, Bonneloy, Bourcart, Bright (Georges), Carr, Castelbou, Charasse, Christine, Chiquet, Cochot, Comoy, Courchet, Danillon, Douy, Dupaigne, Dupontré, Ehrmann, Escarpat, Fauré, Fournier (43, rue d'Antibes), Gallipe (71, rue d'Antibes), Gilbert (Anc. Int. Hôp. Paris), Ginner, Girard (La Guillote, Guizot, Guizot), Huché (Maurice), Hugues-Ament, Hugues-Ament, Josseland, Jouffray, Kour-Gazet, Lai-

rac, Laffère, Lalou, Laurent, Lhuillier, Lyle, Macquay, Mantoux, Marshall (M^r), Mathieu, Oudaille, Pascal, Pascual, Picard, Penzol, Reiller, Roques, Roux, Sanders, Sassa, Sautou, Seure, Thibonnet, Thomas, Triest, Valadrement, Veragat, Verdalle (H.), Verney, Westerman.

LES FUMADES (Gard)

Les Fumades se trouvent à une altitude moyenne de 150 mètres dans une vallée abritée du mistral par une colline dénommée « Côte Chausse ». C'est le climat provençal avec tous ses avantages (température moyenne de l'hiver: 10°7) sans en avoir les inconvénients dont le principal est le vent du mistral. Les montagnes sont couvertes de plantes odoriférantes: lavande, thym, sarriette, etc. L'air y est pur et sec, le panorama est superbe, les hautes montagnes des Cévennes se profilent à l'horizon et comme disait une des célébrités du corps médical anglais, client assidu de la station: *C'est l'Écosse, avec le Climat de Provence.*

Indications. — Le climat est souverain pour la guérison des: 1° Troubles nerveux. — Nervosisme, neurasthénie, troubles hystérorformes et intoxications (particulièrement les intoxications produites par le tabac, l'alcool et la morphine).

2° Troubles de développement chez les enfants et les adolescents, anémie, chlorose. 3° Cure d'air. — Station de convalescence parfaite pour les personnes fatiguées par suite d'opérations, de blessures, ou séjour aux colonies.

Médecin. — D^r Courréjou.

LE VÉGÉTARISME ET LE DOCTEUR GLEY

Dans le Grand Amphithéâtre de la Faculté de Médecine, rempli par un très nombreux auditoire, M. Gley, professeur au Collège de France, a fait, en décembre, une conférence sur *Le végétarisme et les idées modernes concernant la digestion*.

Il a tout d'abord exposé les arguments qui sont en faveur du régime préconisé par les végétariens qui ne mangent que des légumes ou des fruits, et par les végétariens qui ajoutent à ce menu du lait et des œufs.

Un pareil régime donne naissance à de faibles quantités d'acide urique — dont l'excès semble constituer la cause de la goutte et du rhumatisme — il fait boire peu d'alcool et il ne coûte pas cher. Il suffit d'ailleurs à maintenir la vie, comme de très nombreuses expériences le montrent. Bien mieux, d'après les expériences de M^{rs} Yoteko, il permettrait de fournir un effort peut-être moins énergétique au début, mais sûrement plus prolongé, c'est-à-dire plus efficace. D'ailleurs beaucoup d'hommes de sport sont végétariens. Tout cela s'explique par le fait que les végétaux contiennent en abondance les hydrates de carbone, amidon ou sucre, qui précèdent sont des aliments fournissant de l'énergie.

Mais les albumines contenues dans les végétaux sont-elles très bien adaptées à l'organisme? C'est une question à laquelle des travaux tout récents permettent de répondre. Attaquée par les sucs digestifs, la molécule d'albumine se disloque en un certain nombre de molécules plus petites qu'on appelle des acides aminés et dont on connaît actuellement un grand nombre. Chaque albumine possède une composition spéciale en acides aminés.

Dès lors, on conçoit qu'un organisme

pour assimiler de l'albumine doit tout d'abord la disloquer en ses éléments constitutifs, puis reprendre ceux-ci comme des matériaux de démolition pour en reconstruire sa propre molécule d'albumine.

albumines les plus facilement assimilables et les plus favorables à leur développement. Cette glorification du cannibalisme se trouve partiellement confirmée par l'expérience. Busquet, Billard et d'autres

L'IMMORALITE DE L'ART MODERNE

M. Frédéric Harrison, dans le *Nineteenth Century* de février, par en guerre contre l'immoralité, la laideur de l'art moderne. « Pour les artistes modernes, dit-il, être raffiné, c'est être bégueule. On n'a plus qu'un but aujourd'hui, c'est de choquer sa grand'mère. Les dames du monde dansent les jambes nues, les jeunes filles s'habillent comme des garçons d'écurie. »

C'est à Rodin surtout que M. Harrison en veut. C'est lui le grand coupable, le chef de la nouvelle école, celui dont l'œuvre exhale continuellement une atmosphère morbide. Lui, dont une statue (la nonne) serait même une inconvenance sans doute) atteint le dernier degré de la dégradation morale, physique et artistique.

D'ailleurs, le microbe immoral dont Rodin est atteint, est le même qui contaminait Ibsen, Zola, Gorki et Tolstoï aussi; et après eux, toute la bande de jeunes égarés. Pour eux tout est bon à représenter, tout ce que l'œil perçoit peut devenir le sujet d'une œuvre d'art. La chose la plus immonde, la plus hors nature, le spectacle le plus indécible rendus avec une vérité deviennent œuvre d'art, la puissance d'expression les embellit.

C'est au maître français seul que s'en prend M. Harrison, tout en reconnaissant son génie. Rodin a accompli, dit-il, de belles, de grandes choses. Malheureusement, il ajoute à tous ses dons un goût regrettable pour l'horrible et l'inexprimable et son influence s'exerce fatalement sur ceux qui se sentent attirés par son génie.

TOUJOURS LA QUESTION DU PROFESSEUR NICOLAS

La Revue de la Scala.

Impressions médico-artistiques.

Par le Docteur ROBERT SIEGEL.

J'ai assisté à la première représentation

faites en vue de rendre des services et transformations.

Pour être membre du Sou Médical, il faut être un membre d'un Syndicat ou d'une Association Médicale ou bien être présent par deux confrères déjà membres du Sou Médical. La cotisation annuelle est de 20 francs, comprise la participation à la caisse de garantie.

Les membres ne sont admis qu'après envoi de leur adhésion et paiement de la cotisation. Envoyer adhésions et demandes de renseignements au Concours Médical, 132, faubourg Saint-Denis, Paris.



Photos de Docteur Danais

Le Professeur Nicolas et son fidèle Rouffignol

« Vous pouvez rentrer, Messieurs le Professeur, il n'y a plus de danger. »

« Oui, mais à partir de maintenant, c'est vous qui serez le Prof. Nicolas! »

Suivant la constitution des albumines considérées, il peut avoir des éléments qui ne sont pas utilisés, ou au contraire qui manquent totalement. Ainsi les albumines végétales ne contiennent pas de triptophane qui entre dans la composition des albumines animales.

C'est ce qui a conduit un célèbre physiologiste, Maignet-Lévy, à émettre l'hypothèse que c'est chez leurs procréatures que les animaux trouveraient les

ont montré que des grenouilles se développent beaucoup mieux lorsqu'elles sont nourries avec de la chair de grenouille qu'avec du veau ou avec une albumine végétale. Cependant il arrive souvent que la chair d'une autre espèce animale soit mieux assimilée. Quoi qu'il en soit, il reste établi — et c'est par là que le professeur Gley a terminé — que les albumines d'origine animale sont les plus propres à l'alimentation.

l'Union des Syndicats, l'Association Générale des Médecins de France, etc.

Récemment, il a été créé une caisse de garantie destinée à garantir ses membres en outre des frais du procès jusqu'à concurrence de 2.000 francs contre les dommages-intérêts qui pourraient leur être intentés en raison des faits cliniques et thérapeutiques accomplis dans l'exercice de leur profession, et dès maintenant, cette caisse est dotée de ressources suffisantes pour lui permettre d'envoyer tous les aisés.

Tout ce qu'il ajoute que tous les avis possibles sont donnés, toutes les démarches sont

destiné à couvrir ses adhérents contre tous les risques professionnels et prend en outre la part la plus active à la défense générale des intérêts médicaux, se proposant de traduire par des actes les prédictions du Concours Médical.

Pour la protection individuelle de ses membres, il est intervenu dans plus de 10.000 affaires : procès devant toutes les juridictions (y compris la Cour de Cassation, le Conseil d'Etat et le Tribunal des Conflits), litiges, revendications, arbitrages, consultations, etc. Pour les laïcs d'intérêt général, il marche d'accord avec le Concours,

LE SOU MÉDICAL

Ligue de protection et de défense professionnelle

Nous croyons devoir attirer l'attention des lecteurs d'Æsculape, à l'heure où de toutes parts le corps médical est en butte aux poursuites, risques professionnels, revendications arbitraires de toutes sortes, sur le Sou Médical. Tout médecin doit en faire partie.

Le Sou Médical, ligue de protection et de défense professionnelle fondée en 1897, est

AFFECTIONS du FOIE, CONSTIPATIONS OPINIÂTRES, EMBARRAS GASTRIQUE, PLETHORE

Véritables

Tablettes Carlsbad

A BASE DE SELS NATURELS DE CARLSBAD

Régime unique, Spécifique idéal de la Constipation ne produisant jamais l'accoutumance et convenant à tous les âges

Mode
d'emploi

Dose Laxative. — 1 à 2 Tablettes à n'importe quel moment de la journée.
Dose Purgative. — 2 à 3 Tablettes le matin à jeun avec un bol de thé.
Pour les Enfants, la 1/2 dose.

La Boîte
1 fr. 60

N.B. — Bien croquer
la Tablette

Laboratoire de Pharmacologie CH. FUCHS, 63, Rue Damrémont, PARIS

Lauréat Ancien Interne des Hôpitaux et Membre de la Société Chimique

Dépôtaires en Gros : PIOT et C^o, 117, Rue Vieille-du-Temple, PARIS

Conclusion! Que tous les lecteurs d'*Écartulape* aillent voir la revue de la Scala; ils ne regretteront pas leur soirée, et ils me remercieront de les y avoir conviés.

NOTE DE LA RÉDACTION. — La question *Niobium* a été traitée dans le numéro précédent; elle fait l'objet d'un article de M. Du Nouy sur la Cigale et au Nouveau-Cirque.

LES IDÉES MODERNES SUR LA CONSTITUTION DE LA MATIÈRE

La série de conférences par laquelle la Société de physique a voulu exposer les idées modernes sur la constitution de la matière, a pris fin récemment par une étude de M. Du Nouy sur les gaz ultra-raréfiés.

Ainsi s'est terminée la série des remarquables exposés qui ont été faits successivement par MM. Perrin, Langevin, Bauer, Bloch, Weiss, Deberine, Blanc et Du Nouy, sous les auspices de la Société de physique, et dont nous avons rendu compte. Une pareille manifestation doit d'autant moins rester inaperçue du corps médical quelle témoigne d'un phénomène comme on en observe rarement dans l'histoire des sciences.

M. Langevin, l'éminent professeur au Collège de France, a bien voulu l'exposer en ces termes :

« Depuis quelques années, nous a-t-il dit,

c'est-à-dire à peu près depuis le moment où furent découverts les rayons X et le radium, la physique est l'objet d'un nombre excep-

tionnel s'est développé grâce à l'hypothèse d'une structure granulaire des charges électriques, à une transposition de l'hypothèse

trifié.

Ces découvertes furent celles des rayons X et du radium.

Ainsi, entre autres, se trouvaient les théories de Lorentz et de J.-J. Thomson d'une part, et d'autre part les faits expérimentaux qu'apportèrent Becquerel, M. et M^{me} Pierre Curie et Röntgen, il s'est produit une sorte de fécondation mutuelle qui a donné naissance à la plus magnifique floraison de travaux et de découvertes.

Il est résulté de ce succès remarquable de l'hypothèse corpusculaire en électricité un retour vers les idées atomistiques provoquant une série de travaux dont on peut dire qu'ils démontrent de la manière expérimentale l'existence réelle de atomes et des molécules, permittivité du papier, de les mesurer, de les peser, etc.

Sauf peut-être en biologie au moment des découvertes de Pasteur, on n'avait jamais observé un bouleversement aussi grand dans les sciences. Songez qu'on a pu récemment publier un gros traité sur une science inconnue il y a quinze ans. Dans ces conditions, il est facile d'imaginer quels difficultés il avait à se faire au courant d'une science qui faisait d'aussi rapides progrès que la physique et donc, en instituant cette série de conférences, faciliter la tâche à ceux qui s'entraînent aux progrès rapides de la physique et préparer l'introduction dans l'enseignement des idées nouvelles qui viennent de se dégorger. Elle a répondu ainsi à un besoin, comme en témoigne le succès, plus considérable qu'il n'aurait pensé, de ces conférences.



Quelques poses plastiques à la Scala

tionnel de travaux. Dans toute la période antérieure, les idées atomistiques auxquelles desquelles s'est faite la révolution actuelle avaient été laissées dans l'oubli par la plupart des physiciens.

Il y a quinze ou vingt ans, sous l'influence des travaux de Lorentz, de Leyde, et de J.-J. Thomson, de Cambridge, la théorie des phénomènes électriques, magnétiques et

atomique dans le domaine de l'électricité.

L'usage d'électrons ou atomes d'électricité permettait de rendre compte d'un nombre considérable de faits déjà connus. A ce moment, par une coïncidence extrêmement remarquable, se sont faites les deux découvertes qui devaient apporter une confirmation en quelque sorte tangible et définitive de la théorie atomistique de l'élec-

Photo de Docteur Danale

DICTIONNAIRE-FORMULAIRE DES PRINCIPALES SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUE

Aniodol — Combinaison synthétique, dans une glycérine spécialement triiodée, d'un produit dérivé de la série allylique. Solution commerciale au centième.

Antiseptique —

1° Prêchée dans un litre d'eau pour un usage courant.

Bromures Mure. — Plusieurs doses à base de bromure et d'acétate d'orange amère.

1° *Sirig Henry Mure* à bromure de potassium; — 2° *un bromure de sodium*; — 3° *un bromure de strontium*; — 4° *polybromure* (sodium, potassium ammonium).

2 grammes de sel par cuillerée à soupe.

Épilepsie, Hystérie, Névroses. —

A. Gagnez, Pont-Saint-Espirit (Gard).

Cholékinase. — Extrait spécial de fiel de veau, renfermant tous les principes actifs de la bile acide et de la Kinase.

Entérocolite muco-membraneuse, constipation, insuffisances biliaires et pancréatiques.

Dragées ovoïdes kéralinées — 6 à 32 par jour prises en 3 doses égales (au déjeuner, au dîner et le soir en se couchant).

Laboratoire Dure et Ray, Marly-le-Roi (Seine-et-Oise).

Coaltar sanonine Le Beuf. — L'émulsion se trouve au gouillon.

Antiseptique puissant, et nullement irritant, cicatrisant des plaies, admis dans les hôpitaux de Paris.

Acnes congestives, auzéras, gangrènes, herpès, leucorrhées, pityriasis, otites infectieuses, suppurations. (Le médecin l'emploie ici et là ou moins dilué suivant les besoins.)

Hygiène de la toilette : bouche, genévives, cheveux, abutions ioniques. (Le coaltar est à souper pour un litre d'eau).

Dépôt : 25, rue Réaumur.

Déplétion Hospitalier. — Déplétion scientifique, multienal

(ne contient ni chaux vive, ni arsenic, ni acétate de thallium). Dissolve le goit comme l'eau distillée du sucre.

Ni douleur, ni rougeur, ni irritation cutanée; dissout jusqu'à la racine, en trois minutes.

Indications : 1° *Chirurgicales* (remplace le rasoir); 2° *Médicales* (pouls disgracieux du visage ou du corps, moitiés féminines, favoris, etc.).

Prix : visage 12 francs (médicins 9 fr. 50); corps 20 francs (médicins 16 francs).

Pharmacie Chaterneau, anc. int. des hôp. de Paris, 8, rue de Constantinople, Paris.

Dragée Océlineau. — Bromure de K, arsène, picétochrome.

Hystérie, épilepsie, chorée, accidents nerveux, de menstruation.

Germose. — Karyab ou Flo-torristabilis. Ce merveilleux spécifique de la Coqueluche et de la *Tox nerveuse* enraye invariablement une coqueluche dans les quinze jours.

Très agréable au goût. Non toxique.

Héctine. — Benzoformyl-parasaminophénylarinate de sodie. Traitement de la *Syphilis*.

Pilules (0.10 d'héctine par pilule) à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.

Gouttes (20 gouttes = 0.05 d'héctine) 20 à 100 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.

Ampones A (0.10 d'héctine). Ampones B (0.20 d'héctine par amponne); injecter une amponne par jour pendant 10 à 15 jours (indolor).

Laboratoire de l'Héctine, 12, rue du Chemin Vert, à Villeuve-la-Garenne (Seine).

Hémostyl du D. Roussel. — Serum hémopoétique traité (de cheval), en comprimés et en ampoules.

Anémies, hémorragies, convalescences, tuberculose. Application chirurgicale du sérum frais (pansements, gynécologie...)

Comprimés : 4 à 8 par jour. Ampoules : 1 ampoule de 10 c.c. (adultes) ou de 5 c.c. (enfants), tous les jours, par voie buccale ou rectale.

En injection (comprimés ou ampoules), le matin à jeun ou une heure avant les repas.

La boîte de 45 comprimés ou de 6 ampoules 5 fr. 50.

Pread-Hôpital, pharmacien, 15, rue Guillou, Paris, Tél. 316-22.

Mulle prise stérilisée et indolore Vigier. — 40 u. H. G. pour 100 cc. (Goutte 1908).

Pour injections intramusculaires. Pour adultes : une injection de 8 centigr. de mercure par semaine, pendant 7 semaines. — Repos. — Faire une 2^e série, etc.

Se servir de préférence de la *Séringue spéciale du Dr Barthelemy* à 15 divisions, chaque division correspondant exactement à 1 centigr. de mercure métallique.

Pharmacie Vigier, 12, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris.

Intraits Dausse. — Intraits de pinettes trachées stabilisées (produit Perrot-Guyot).

Intrait de digitale. Produit soluble, contrôlé physiologiquement. Effet cardiaque rapide, durable.

Lactol du D. Boucard. — Comprimés usent lactique pur.

Etat subural des voies digestives (langue chargée, soies fongiques); *Entérites aiguës* et chroniques (dysenteries, diarrhées); *Dermatoses* (acné, urticaire, herpès, acné); *Hygiène buccale* (sporidies, stomatites), etc.

Adultes : à 1 comprimés 3 fois par jour, une demi-heure avant les repas, délayés dans un peu d'eau sucrée.

Nourrissons (diarrhées gastro-intestinales); 1 comprimé 2 ou 3 fois par jour, délayés dans un peu d'eau bouillie.

La boîte de 45 comprimés : 4 fr. **Laboratoire du Dr Boucard**, 112, rue La Boétie, Paris, Tél. 558-28.

Levrina extra active Coutu-Houx (Comprimés de l.).

Enzymes de la levure de bière; 1 gr. correspond à 35 gr. de levure fraîche; les comprimés sont dosés à 0.20 centigr., ils équivalent à un gros cachet de levure sèche et à une cuillerée de levure fraîche. Très actifs, indolores, faciles à prendre.

2° *Furuncles, Anthrax, Acné, Eczéma, Dermatoses diverses, Suppurations, Angines, Oripes, Maladies infectieuses, Entérites, Constipation.*

2 à 8 par jour, au début des repas. **Laboratoire Couteroux**, 57, avenue d'Antin, Paris.

Maltobaicilline. — Ferments lactiques, métabolites impreciables bien tolérés. Mal. intestinales, auto-intoxication, 157, rue Alsia, Paris. — 40 comprimés, 2 fr. 75; 80, 4 fr. 75.

Névrosithème Freysingue. — Injections — 0.20 centigr. de glycérophosphate de soude, potasse et magnésie (ni chaux, ni sucre, ni alcool).

10 à 20 gouttes (à chaque repas). Flacon 3 fr. Freysingue, 6, rue Abel, Paris.

Nuoletoal Robin. — Nouvelle combinaison phénolique, médicamenteuse d'origine végétale.

1° **GRANULE**. — *Rachitisme, cachexie, lymphatisme, bronchite chronique, convalescence, acrofolie, débilité, névrosisme*, etc.

4 à 6 cuillerées-mesures chez l'adulte par 24 heures, et 2 à 3 pour enfants et vieillards.

2° **INJECTABLE**. — Exalte la phar-

macologie. Abaisse la température en quelques heures.

Opérations chirurgicales (éventivement). *Déferences des Névroses infectieuses* (puerilité, typhoïde, etc.).

1 ou 2 injections, suivant l'âge, dans les 24 heures.

Quintessence du D. Langlebert. — Pansement complet, insistant.

Phlegmons, eczéma, impétigo, phlébitis, brûlures, erysipèle.

Sirod du D. Bouquet. — A la *Dionne-Merck*. Chaque cuillerée à bouche renferme 0.01 de *Sirod*. — 2 cuillerées à soupe, une forme chimiquement pure, sans alcool de racines d'opium.

Calmé la toux. Indiqué dans toutes les affections des voies respiratoires accompagnées d'un état opiniâtre, d'épuisement nerveux et d'anémie.

Adultes : à 3 cuillerées à soupe. **Pharmacie du Dr Bouquet**, 140, faubourg St-Honoré, Paris.

Urasentine Rogier. — Canché soluble à base de pipéridazine.

1 cuillerée à soupe, 3 fois par jour, benzoates de soude et de lithine, et dosé à 0.50 centigr. de mélange par cuillerée à café.

1 cuillerée à soupe, 3 fois par jour, et chasse l'acide urique.

Rhumatismes, goutte, gravelle, sciaticité, artério-sclérose, diabète, névrosisme, etc.

2 heures au moins avant ou après les repas.

Rogier, 3 et 5, boulevard de Valenciennes, Paris.

Véronidine. — Solution dans un véhicule synergique de diphenylamylurée à la dose de 0.25 centigrammes par cuillerée.

Insomnies, névralgies, etc.

à 3 cuillerées à soupe par jour. **Laboratoire Albert**, 20, boulevard de Montparnasse.

Epilepsie !!!

dans l'état actuel
de la Science, les

Dragées Gelineau

(Bromure de potassium, arsenical ou Picrotoxine)
demeurent toujours

le remède le plus actif,
le plus puissant
à combattre l'Epilepsie

Pour procurer aux malades
un **Sommeil bienfaisant**
et réparateur

Le Sirop Gelineau

(Bromure de potassium et chloral)
est resté

LA PRÉPARATION CLASSIQUE
sûre en ses résultats, supérieure aux
hypnotiques récents;
toujours bien toléré, son administration
ne laissant à redouter aucun accident
consécutif.

Goutte!!!

POUR COMBATTRE LES
Accès de Goutte
aucune médication n'a une
action aussi prompte, aussi
marquée, aussi durable que le

Vin d'Anduran

La seule médication
anti-goutteuse demeurée
réellement médicale

**Phtisie pulmonaire
Bronchite chronique**

**Injections sous-cutanées
de Roussel**

Phéneucalyptol Roussel
(Phéno 0 gr. 10 c.; Eucalyptol 0 gr. 20 c.)

Eucalyptol au Sulfure d'Allyle
(Eucalyptol 0 gr. 20 c.; Sulfure d'allyle 0 gr. 01 c.)

Se vendent en flacons de 30 cent.
cubes et en boîtes de dix ampoules de
1 cent. cube. Expéditions par poste.

LABORATOIRE PHARMACEUTIQUE J. MOUSNIER, 30, Rue Houdan, à SCEAUX (Seine)

Dépilatoire Hospitalier

DISSOUT LE POIL COMME
L'EAU DISSOUT LE SUCRE

Indications

Poils disgracieux du visage ou du corps (moustache féminine, favoris, etc...)
Remplace le rasoir pour rendre nettes et glabres les régions où doit trancher le bistouri.

Avantages

Seul dépilatoire scientifique.
Inoffensif (ne contient ni chaux vive, ni arsenic, ni acétate de thallium).
Ni douleur, ni rougeur, ni irritation cutanée.
Dissout le cheveu ou le poil en 3 minutes.
Dissout jusqu'à la racine.
Le poil reparaît parfaitement après une première application; puis la repousse se fait de plus en plus lente, de plus en plus grêle, de plus en plus pâle à la suite des applications successives; plus de repousse à la longue (atrophie de la papille pileaire que le Dépilatoire a pénétrée, "mordue", lésée).

Préparé par M. Chantereau, ancien interne des Hôpitaux de Paris, lauréat de l'Assistance Publique (1^{er} prix des Hôpitaux, 1905), pharmacien de 1^{re} classe, 8, rue de Constantinople, Paris.

PRIX FRANCO. — Pour le visage: au Public 12 fr., aux Médecins 9 fr. 50
Pour le corps: — 20 fr., — 16 fr.

Traitement Rationnel et Hygiénique de la Constipation habituelle

A BASE D'AGAR-AGAR ET D'EXTRAITS DE RHAMNÉES

HAOLAXINE

PRODUIT EXCLUSIVEMENT VÉGÉTAL
RÉGULATEUR
DES FONCTIONS INTESTINALES

Laxatif-Régime
Pas d'Accoutumance

Paillettes :::
::: Cachets
Granulé :::
Comprimés :::

Echantillons
et Brochures
franco
sur demande
○

Laboratoires
DURET & RABY

Marly-le-Roi
(S.-&-O.)
○

CHOLÉOKINASE 6 à 8 OVOIDES par jour TRAITEMENT SPÉCIFIQUE DE L'ENTÉROCOLITE MUCOMEMBRANEUSE

LE DÉPILATOIRE HOSPITALIER

De l'utilité pour le médecin, d'un bon dépilatoire.

La question des dépilatoires est une de celles qui ont provoqué le plus grand nombre de recherches. La difficulté consistait à trouver un solvant énergique, rapide, du poil ou du cheveu, et... un solvant *non irritant* pour la peau. Il faut reconnaître que le problème est ardu à résoudre. Et pourtant il ne se passe point de jour où chirurgiens et médecins souhaitent l'apparition du dépilatoire idéal.

Dans certains cas urgents, l'opérateur n'a ni le temps ni la possibilité de raser la région où va trancher le bistouri; dans des cas pressés de trépanation du crâne il importe de supprimer au plus vite les cheveux gênants; dans les cas d'incisions abdominales ou hypogastriques il arrive que des malades répugnent à l'intervention préalable du rasoir.

Dans la *pratique médicale* courante, le médecin est sollicité à tout instant de formuler une pâte dépilatoire contre des *poils disgracieux* du visage féminin (moustache, favoris, etc.). La tyrannie de la mode qui impose à la femme les décolletés audacieux, les manches courtes, exige également un épiderme glabre.

Dangers de certains dépilatoires.

Il faut reconnaître que médecins et public n'avaient pas eu encore en mains, jusqu'à ces derniers temps, de dépilatoire tout à la fois efficace et inoffensif.

Les journaux médicaux ont signalé maintes et maintes fois les dangers que peuvent présenter les dépilatoires du commerce. Ces dépilatoires, fabriqués sans aucun contrôle scientifique, sont, d'ordinaire, à base de *sels d'arsenic*, et, en particulier, d'*orpiment*. D'autres contiennent de la *chaux vive*, de la *potasse caustique*, toutes substances extrêmement irritantes dont le moindre inconvénient est de provoquer des rougeurs, des brûlures, des écrouelles tenaces.

Enfin, il est des dépilatoires qui doivent être surtout condamnés : ce sont les dépilatoires à base d'*acétate de thallium*. L'acétate de thallium est à ce point dangereux

que sa seule application en un point très circonscrit a pu amener des désastres. Ce corps pénétre, en effet, très facilement dans le sang au travers des téguments; il se répand dans tout l'organisme, provoque en masse la chute de la chevelure et du système pileux tout entier. Malgré les efforts du corps médical, des accidents de ce genre se produisent journellement.



Une femme à barbe

d'après une illustration de l'article du professeur Le Double sur « Les Velus » dans la *Revue Médicale de Centre*, 1909.

Récemment encore, à la *Réunion biologique* de Marseille, était rapportée l'observation d'un homme de vingt-sept ans qui, à la suite de l'application d'acétate de thallium sur la région à épiler, présentait des signes graves d'empoisonnement; douleurs violentes, surtout intenses aux extrémités, avec exagération de la douleur à la pression sur le trajet des nerfs périphériques (sciatique, cubital, trijumeau, etc.), chute totale et brusque des cheveux, des cils, des sourcils, de la moustache, de la barbe, albuminurie, accélération du pouls, stomatite. Ces symptômes graves durèrent plus d'un mois.

Le docteur Huchard, dans un rapport publié (*Union pharmaceutique*, 1898, page 258), parle des propriétés antisudorales de l'acétate de thallium et signale que

ce médicament détermine une chute rapide de la chevelure.

Le public, qui ne peut connaître la composition chimique des dépilatoires qui lui sont offerts de toutes parts, court ainsi de grands dangers.

Le Dépilatoire Hospitalier est efficace et inoffensif.

Il était réservé à M. Chantereau, ancien interne des Hôpitaux de Paris, premier prix des Hôpitaux de Paris (*Concours de 1905*), de résoudre le problème du dépilatoire efficace et inoffensif.

Il consacra à ce travail la majeure partie de ses années d'internat, fit expérimenter à l'hôpital, sous ses propres yeux, une série de préparations et s'arrêta finalement à une formule qui donne toute satisfaction.

Selon l'expression consacrée, le *Dépilatoire Hospitalier dissout le poil comme l'eau dissout le sucre*. Une expérience éloquentes le prouve. Elle consiste à enduire de Dépilatoire une touffe de cheveux ou de poils; au bout de trois minutes, si on recherche dans la pâte les cheveux ou les poils, on n'en voit plus trace.

La puissance dissolvante de la préparation est telle que le bulbe pileux lui-même est détruit en grande partie. La papille, il est vrai, produit un nouveau poil. Mais d'ordinaire un usage prolongé donne lieu à des repousses de poils de plus en plus pâles, de plus en plus grêles. L'épiderme n'est nullement irrité; il ne survient ni rougeur ni eczéma.

Mode d'emploi.

L'emploi est d'une facilité enfantine : on étend la pâte sur la région à épiler; on attend trois minutes, un peu plus si le calibre des poils l'exige; on passe un tampon sec d'ouate : la région apparaît aussitôt lisse et glabre.

Prix :

Pour le visage : au public, 12 fr.; aux médecins, 9 fr. 50.

Pour le corps : au public, 20 fr.; aux médecins, 16 francs.

M. Chantereau, ancien interne des Hôpitaux de Paris, pharmacien de 1^{re} classe, 8, rue de Constantinople, Paris.



ÆSCULAPE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Médecine; — Sciences, Lettres, Arts
 dans leurs rapports avec la Médecine

SOMMAIRE

Cimetière turc (7 illustrations).

Par le D^r Lucien Libert.

Les dessins mystiques de Madame Egoroff
 (2 illustrations).

Deux statuettes grecques et une gravure
 ancienne (3 illustrations).

Par le Professeur Brunon (de Rouen).

Les criminels peints par eux-mêmes
 (5 illustrations).

Par le D^r Henri Bouquet.

Asklépios, son caractère et ses cures
 d'après les récentes découvertes
 (5 illustrations).

Par le D^r Félix Regnaud, professeur au Collège
 libre des Sciences sociales.

Les deux derniers articles consultent le Supplément trimestriel d'*Æsculape*, et ne sont envoyés que sur demande.

Les vertus médicinales des gemmes
 (2 illustrations).

Par le D^r Georges Vitoux.

Restif de la Bretonne, fétichiste
 (6 illustrations).

Par le D^r Avion.

Le Troisième Salon des Médecins
 (12 illustrations).

Par le D^r Alph. Lepaitre.

Jaqueline Foroni rendue à son véritable
 sexe (4 illustrations).

Par les D^r Tonni, Tinelli, Paganini et Ballardi,
 délégués de l'Académie Virgihenne de Mantoue.

Les Hermaphrodites devant les Tribunaux
 du Moyen âge (6 illustrations).

Par le D^r Lucien Nass.

Abonnement sans Prime.

12 fr. (Étranger 15 fr.)

A. ROUZAUD, Éditeur

41, Rue des Ecoles, Paris — Téléphone : 830-03

Le N° 1 fr. (Étranger 1 fr. 50)

Abonnement avec Prime.

20 fr. (Étranger 25 fr.)



Tableau des Puissances Antiseptiques et Bactéricides de l'ANIODOL

MICROBES	DOSES ANTISEPTIQUES empêchant toute culture dans le milieu ensemencé		PUISSANCE ANTISEPTIQUE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL		DOSES BACTÉRICIDES ayant tué au bout de 10 heures les stérozoïtes au sérum de culture		PUISSANCE BACTÉRICIDE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL	
	GRAMMES de PHÉNOL pour 1.000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1.000	GRAMMES de PHÉNOL pour 1.000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1.000	GRAMMES de PHÉNOL pour 1.000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1.000	GRAMMES de PHÉNOL pour 1.000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1.000
Bacille subtilis	1,90	0,25	7,6	8,5	0,45	18,90		
Bacille coli communis	1,35	0,12	11,25	3,1	0,15	20,70		
Staphylocoque doré	1,40	0,07	20,00	2,5	0,25	10,00		
Streptocoque pyogène	1,30	0,06	21,70	1,35	0,09	14,50		
Bacille pyocyanique	0,95	0,10	9,5	3,10	0,20	15,50		
Bacille typhique	1,85	0,035	52,85	3,5	1,15	23,40		
Bacille diphtérique	0,4	0,065	6,1	1,1	0,1	11,0		
Bacille choléra (Cassini)	1,3	0,05	26,0	1,5	0,15	10,0		
Bacille anthracis	1,4	0,075	18,7	11,5	0,4	28,75		
Bacille lactique	0,6	0,12	5,0	0,8	0,2	3,0		

« Ces nombres font voir d'une façon globale que l'ANIODOL présente une activité en moyenne vingt fois plus grande que celle du Phénol. »
 « Il est à remarquer que quelques nombres émergent au-dessus de cette moyenne d'une façon très notable : Ainsi, celui du Bacille typhique, 52,85, accusé à la fois la résistance particulièrement remarquable de ce microbe à l'acide phénique, et sa délicatesse vis-à-vis de l'ANIODOL.

« La même observation, moins intéressante sans doute au point de vue pratique, est à relever pour le Bacille anthracis.

« Signé : E. FOUARD,
 Chimiste à l'Institut Pasteur. »

« Au point de vue du mode d'action des antiseptiques, ces nombres apportent une contribution de

« plus à une connaissance antérieure acquise de la supériorité des antiseptiques anticoagulants, ayant ainsi, non une action essentiellement extérieure sur le corps du microbe, comme les agents coagulants, mais une action physiologique interne, modificative du protoplasma, conséquence d'une pénétration osmotique à travers la membrane enveloppe.

Signé : E. FOUARD,
 Chimiste à l'Institut Pasteur.

Quelle est, d'autre part, la puissance bactéricide des divers antiseptiques ?

Nous empruntons le tableau suivant au journal *Lancet*, du 14 juillet 1906, page 125, qui renvoie, pour plus amples informations, au *Journal of the Royal Sanitary Institute*, vol. xiv, part. 3, page 424 :

ANTISEPTIQUES	ORGANISME	COEFFICIENT de l'Acide phénique
Sublimé	Bacille typhique	20,00
Créoline	—	2,50
Lysoïl	—	2,50
Antiseptique de Pearson	—	2,50
Acide phénique	—	1,00
Formol	—	0,30
Chinosol	—	0,30
Chlorure de zinc	—	0,15
Lysoforme	—	0,10
Listérine	—	0,03
Sulfate de zinc	—	0,02
Santitas	—	0,02
Acide borique	—	NI

En comparant ces chiffres avec ceux des tableaux précédents, on constate que le pouvoir bactéricide de l'ANIODOL étant de 23,40, et celui du sublimé (le plus puissant antiseptique employé à ce jour) de 20,00 seulement, l'ANIODOL le dépasse de près du sixième, les autres antiseptiques ayant un pouvoir de 10 à 200 fois moindre.

Ainsi s'explique la grande supériorité de l'ANIODOL et la faveur dont il jouit auprès du corps médical qu'il a définitivement conquis et qui sait qu'en faisant usage de l'ANIODOL il est certain d'obtenir d'emblée le maximum d'effet thérapeutique, sans exposer le malade au moindre danger, au plus petit inconvénient, l'ANIODOL n'étant ni caustique ni toxique, à l'inverse du sublimé qui reste toujours un poison violent.

ANIODOL

LE PLUS PUISSANT

Antiseptique Désodorisant

Sans Mercure, ni Cuivre — Ne tache pas — Ni Toxique, ni Caustique

N'ATTAQUE PAS LES MAINS, NI LES INSTRUMENTS

OBSTÉTRIQUE — CHIRURGIE — MALADIES INFECTIEUSES

SOLUTION COMMERCIALE : au 1/100* (Une GRANDE CUILLERÉE dans un LITRE D'EAU pour usage courant).

PUISSANCES } BACTÉRICIDE 23,40 sur le Bacille typhique
 } ANTISEPTIQUE 52,85 (établies par M. FOUARD, Ch^e à l'INSTITUT PASTEUR
 Celles du Phénol étant : 1,85 et du Sublimé : 20.

SAVON BACTÉRICIDE A L'ANIODOL 2%

ANTI-SEPTISIE des MAINS de l'OPÉRATEUR, de la PEAU, des SURFACES

POUDRE D'ANIODOL

INSOLUBLE remplace l'IODOFORME

Réalisation de l'ANTI-SEPTISIE INTERNE par l'ANIODOL pris à l'intérieur.
 Souverain dans FIÈVRE TYPHOÏDE, DIARRHÉE VERTE DES NOUVEAUX-NÉS, GASTRO-ENTÉRIE, FERMENTATIONS GASTRO-INTESTINALES, etc.

DOSES : Une grande cuillère de la Solution au 1/100* dans un litre d'eau par cuillerées, ou verrees, dans les 24 heures

Echantillons et Renseignements : Société de l'ANIODOL, 32, Rue des Mathurins, PARIS. — SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

JAQUELINE FORONI RENDUE A SON VÉRITABLE SEXE

OU

RAPPORT, RÉFLEXIONS ET JUGEMENT PRÉSENTÉS A L'ACADÉMIE DE MANTOUE, PAR LA CLASSE DE MÉDECINE SUR LE SEXE D'UN INDIVIDU VIVANT, CONNU SOUS LE NOM DE JAQUELINE FORONI

A Milan, de l'Imprimerie Française et Italienne à Saint-Zeno, N° 534. — An X de la République Française (1802).

Nous devons à l'obligeance d'un de nos amis et collaborateurs de la première heure, M. le Docteur H.-M. Foy, la communication d'un curieux opuscule sur un cas d'hermaphrodisme. Il s'agit de la traduction d'un rapport d'une députation de la classe médico-chirurgicale de l'Académie Virgilienne de Mantoue concernant le sexe d'un individu réputé femme, habitant le hameau de Foroni, commune de Roverbella, département du Minco. La députation jugea que la nommée *Jaqueline Foroni*, examinée par elle le 13 mai 1802, était en réalité un homme. Nous avons reproduit presque in extenso le rapport. Il vaut, en effet, aussi bien par la rigueur, la précision, le judicieux de ses conclusions que par la sagesse et l'ingénuité oratoire déjà de sa forme. Nous avons conservé les annotations du traducteur anonyme: elles ne manquent pas, parfois, d'un certain piquet.

Ensuite d'une députation de la classe médico-chirurgicale de l'Académie Virgilienne et d'une autorisation du Gouvernement, les médecins et

Elle consulta à cet effet tant l'accoucheuse de Roverbella, feue *Rosalie Mollardi*, que celle de Villafranca, dont le nom lui est échappé, et en der-

3. Qu'à l'âge de 18 ans seulement *Jaqueline Foroni* avait éprouvé, à deux différentes reprises, une faible hémorragie vers les parties sexuelles, dont elle n'eut d'autre preuve que le témoignage de sa fille et l'examen d'une chemise tachée de quelques gouttes de sang.

4. Que sa fille avait constamment joui d'une santé parfaite, et qui n'avait été troublée, quelques instants, que par des accès d'une fièvre sans caractère fixe, dont elle avait été guérie par les secours de la médecine; que, dans tout le cours de sa vie, elle avait été saignée deux ou trois fois au plus, et qu'elle se ressouvait que, depuis les deux premières pertes de sang, *Jaqueline Foroni* n'avait vu reparaître aucun écoulement périodique, on lui avait conseillé l'usage de certaines pilules dont elle ne connaissait point la composition, mais qui ne produisirent point l'effet qu'on en attendait.

Il eurent l'avantage d'être accompagnés dans cette visite du citoyen *Stavva*, commissaire des guerres français, membre de cette Académie, observateur judicieux de la nature et plein de zèle pour le progrès des lumières, qui conduisit avec lui le professeur de peinture *Félix Campi*, chargé de dessiner avec soin toutes les parties de l'individu, afin d'obtenir, à l'aide des mesures qu'on allait prendre, des résultats de la plus scrupuleuse exactitude.

Pour revêtir leur mission d'un caractère légal et lui imprimer le sceau de l'autorité dont on avait obtenu l'attache, les députés de l'Académie firent intervenir le Podestat, ou le Prêtreur de Roverbella, le citoyen *Pierre Madaschi* et son greffier, le citoyen *Gaëtan Tambelli*, qui montrèrent le plus grand empressement à les accompagner, et qui assistèrent à l'examen pendant toute sa durée.

Arrivés sur les lieux, et dans la maison paternelle de *Jaqueline Foroni*, les députés apprirent de sa famille qu'elle était dans les champs occupée à recueillir des feuilles de tabac. Son frère étant sorti pour aller la chercher, ils mirent à profit cet intervalle pour puiser auprès de la mère de *Jaqueline Foroni* des notions préliminaires sur l'état de sa fille, au moyen des questions suivantes:

1. Si elle avait jamais eu des doutes sur le sexe de cet enfant.
2. Quel âge avait cette fille.
3. Si elle avait eu ses écoulements périodiques, et à quelle époque.
4. Si elle avait éprouvé quelque maladie avant l'apparition des menstrues; de quel genre avaient été ces maladies, et quels remèdes lui avaient été administrés.

Elle satisfait à toutes ces questions avec l'ingénuité la plus franche, en répondant:

1. Que du moment où elle était accouchée de sa fille *Jaqueline*, elle avait remarqué dans les parties sexuelles une légère différence; mais que n'y mettant point alors un grand intérêt, elle n'eut recours aux lumières des gens de l'art, afin d'asseoir son opinion sur leur témoignage, que lorsque sa fille fut adulte.



FIG. 1. — Elle représente *Jaqueline Foroni* vêtue comme le sont ordinairement les paysannes des environs de Mantoue, les cheveux tressés et retenus avec des bandelettes d'argent de diverses formes, dont deux à grosse tête, et surmontés d'un léger chapeau de paille ayant les bords rabattus; les manches du corset attachées par des noués de rubans de soie.

nier lieu eurent la nouvelle sage-femme de Roverbella, qui toutes trois lui avaient assuré que *Jaqueline Foroni* était véritablement une fille; mais que si elle voulait courir les chances de la maternité, elle s'exposerait au danger de perdre la vie en raison de la déféction des parties sexuelles, et cela dans le premier accouchement ou de ses suites.

2. Que sa fille aurait 23 ans accomplis le 22 du mois de mai courant.

Au même instant on vit paraître *Jaqueline Foroni*, vêtue d'un habit de femme tel que celui qui est en usage dans la campagne (voyez la figure première), ayant un maintien assuré, une physionomie brillante de santé et les traits du visage bien prononcés. Les académiciens députés lui firent connaître le motif qui les amenait auprès d'elle, et le Podestat de Roverbella la détermina à se prêter à un examen dont l'Académie, autorisée par le Gouvernement, allait retirer des documents utiles; examen qui, comme elle le savait sans doute, ne pouvait lui occasionner aucune espèce de désagrément, puisqu'on ne croyait plus aujourd'hui à l'existence des hermaphrodites, comme dans les siècles d'ignorance, et qu'on avait aboli ces lois barbares, qui, sous les Athéniens, ordonnaient qu'on jetât à la mer et dans le Tibre, sous les Romains, les individus réputés tels. (1)

Elle répondit, avec le ton de la franchise et avec une sorte de conviction, qu'elle prenait sa source dans les habitudes contractées depuis l'enfance, que l'examen qu'on se proposait de faire était inutile, puisqu'elle n'avait aucun doute sur son sexe de fille, et que l'attraction sympathique qui lui faisait désirer l'approche d'un homme, tandis qu'elle n'éprouvait pas le moindre désir à la vue d'une femme, ne pouvait la tromper; elle consentit cependant de bonne grâce à se

(1) Les députés de l'Académie ont oublié de rappeler dans leur mémoire qu'ils firent aussi valoir un motif qui acheva de leur tout obstacle de la part de *Jaqueline Foroni*, ce fut l'espoir de faciliter son mariage avec un agriculteur qu'elle aimait tendrement et qui répondait à l'attachement qu'elle avait pour lui, mariage qui avait été solennellement et légalement publié, mais auquel s'était opposé l'archiprêtre de la paroisse; d'où dépend le hameau de *Foroni*.

soumettre à l'examen et aux observations des députés de l'Académie.

On commença par examiner les parties extérieures de l'individu (voyez figure 2). (Suit la description anatomique générale de Jaqueline Foroni. La place nous manque pour la reproduire.)

... Tel est l'exposé des observations générales que les soignées ont cru devoir faire entrer dans leur rapport, en tâchant d'imiter la simplicité que prescrit Haller dans pareille circonstance. *Simplificiter ut decet anatomicum narrabo.* Maintenant, en marchant sur les traces d'un guide aussi éclairé et *Ex minuta rerum anatomicarum descriptiones veri quid aut certi definiri potest.* », on va présenter avec l'exactitude la plus scrupuleuse la description des parties sexuelles, qu'on pourrait regarder comme le théâtre de écarts et de bizarreries de la nature.

Jaqueline Foroni ayant d'abord été examinée nue et debout (voyez figure 3) on a remarqué un bas-ventre peu saillant, un mont de Vénus, ou pubis, maigre et aplati, garni d'un poil touffu, presque noir, et au-dessous deux bourses en forme de poires, longues d'environ trois pouces, la droite plus longue que la gauche de quelques lignes, un peu flasques, la peau d'un tissu très-mince, ridée tant à la partie antérieure qu'à la partie extérieure, et parsemée de quelques poils rares; enfin ces deux bourses ayant une fâsseuse apparence de deux grandes lèvres mal conformées; il faut ajouter qu'elles se trouvent divisées par une fêlure, qui partant de la symphyse du pubis, descend verticalement jusques à l'extrémité de ces deux bourses.

On trouve dans chacune de ces bourses un corps à figure ovale, un peu irrégulier, mou, assez sensible, attaché à un plexus de vaisseaux qui, outre qu'ils peuvent être facilement distingués l'un de l'autre par le tact, peuvent encore être suivis jusqu'aux anneaux inguinaux respectifs, d'où ils paraissent sortir. Quand on presse des doigts ces deux vaisseaux, on s'aperçoit qu'il y en a un qui a plus de volume que l'autre et plus de consistance.

Celui des corps dont il vient d'être parlé, et qui se trouve placé à la droite, est un peu plus gros que celui de la gauche, et on sent légèrement, par le tact, une division transversale qui paraît le séparer en deux parties presque égales: la gauche, plus petit et moins pendante, est divisée en deux petits corps, et présente en outre à sa sommité, au point même des vaisseaux auxquels il est attaché, un petit peloton, une espèce de ganglion mou et doné d'une assez grande sensibilité.

Quand on écarte ces deux bourses (voyez figure 4), on découvre vers la partie supérieure un petit corps long d'un pouce, gros comme un doigt index ordinaire, de la figure d'un petit membre viril, ayant son gland pointu avec une couronne assez saillante et recouvert, jusque à la couronne, d'une portion de tégument très-mince qui ressemble à un prépuce et qui, lorsqu'on la tire légèrement, parvient sans effort à couvrir tout le gland. Entre ce tégument, ou prépuce, et la couronne du gland, on a remarqué une certaine quantité d'humeur sébacée concrète.

Ce membre relevé et renversé sur le pubis (voyez figure 5), on voit par-dessus une espèce d'entaille, qui se prolonge depuis sa racine jusqu'à l'extrémité du gland, de manière que cette entaille présente deux sortes de lèvres latérales dans toute sa longueur. En effet ces deux lèvres rapprochées avec les doigts, le gland offre alors l'ouverture

d'une urètre ressemblante à celle de l'état naturel. Cette entaille ou sillou est couvert d'un tégument très-mince, lisse, rougeâtre, qui, lorsqu'il est un peu tendu, devient presque livide.

Cette espèce de membre viril, toujours renversé et les deux bourses un peu plus écartées, on remarque au-dessous de ce petit membre un enfoncement en forme d'entonnoir, qui, sans aucune saillie dans sa circonférence extérieure, se termine comme vers son centre, à l'ouverture d'un conduit

mais qui ne lui permettait pas de s'introduire plus avant, et ses efforts ultérieurs ne faisaient qu'ex-citer un sentiment de douleur chez Jaqueline Foroni.

Le doigt retiré de ce canal, on y a introduit une sonde de gomme élastique, privée de son mandrin ou stylet, et quoique molle, recourbée et sans soutien, elle est néanmoins entrée avec facilité dans la vessie et a servi de canal à l'urine, qui s'est échappée avec assez d'abondance.

Il faut observer que cette sonde était à l'usage des hommes, et qu'avant de pénétrer dans la vessie elle était entrée de plus de deux tiers de sa longueur, ce qui paraît faire croire que cette urètre est, par sa direction, celle d'une femme, en ce que pour introduire la sonde dans la vessie, il n'est pas besoin d'avoir égard à la courbure du périnée. Mais il ne faut en conclure autre chose sinon que la vessie de cet individu est, par un effet de la bizarrerie de sa conformation, située beaucoup plus haut qu'elle ne l'est ordinairement chez les autres individus, puisqu'en prenant pour y arriver une direction droite et ascendante, l'intervalle se trouve néanmoins si long.

Après avoir retiré la sonde de la vessie et l'avoir garnie de son stylet, pour la rendre plus propre à opérer la découverte de quelque autre ouverture, si aucune existait, on l'a de nouveau introduite à plusieurs reprises: mais sur les plaintes que faisait Jaqueline Foroni, à l'occasion des douleurs que lui faisait éprouver dans les parties sexuelles l'introduction de la sonde avancée jusqu'au mandrin, on n'a pas poussé plus loin les recherches, n'y ayant pas d'autre voie pour opérer cette introduction, dont l'effet était de s'assurer s'il n'existait pas réellement quelque nouvel organe. Après avoir observé que, de l'ouverture du canal qui conduit à la vessie à celle de l'anus, le périnée occupait un espace d'environ 5 pouces, on a de nouveau introduit le doigt dans l'anus, en même-temps que la seringue parcourait le canal pour découvrir s'il n'existait pas quelque nouvelle ouverture; mais alors il ne s'est fait sentir entre le doigt et la seringue que l'épaisseur du tissu ou des parois du rectum et de l'urètre, sans qu'on ait pu découvrir par le tact aucun corps intermédiaire d'une nature différente; mais en tournant le doigt introduit dans l'anus et en dirigeant la pointe autant que possible vers la vessie, on a senti une petite prééminence que pouvait en imposer au tact et faire croire que cette prééminence était un gland, ou peut-être même la prostate.

De l'analyse de ces différentes observations la députation médico-chirurgicale a conclu que l'individu qu'elle venait d'examiner, réussissant, il est vrai, différens caractères de quelque importance, qui pouvaient, au premier aspect, faire attribuer le sexe féminin, tel que la prétendue apparition des menstrues et son penchant sympathique pour les hommes; mais ces caractères ont paru à la députation en partie exagérés, en partie dénués de fondement et se rapportant à d'autres causes plus directes. La députation ayant d'ailleurs vérifié la présence effective des parties qui constituent le sexe masculin et la non existence des organes appartenans au sexe féminin, et que la nature a choisis pour déterminer ce sexe, elle croit pouvoir assurer avec vérité que l'individu qui a été soumis à son examen n'est point une femme ni un hermaphrodite d'aucun genre, mais un homme bizarrement conformé dans les parties sexuelles.

Nous allons offrir l'ensemble des raisonnements déduits de la vérité physique, de l'examen scrupu-

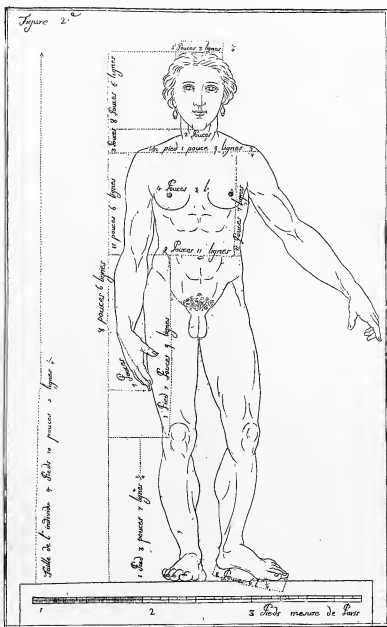


Fig. 2. — Elle offre la figure entière de l'individu, mais au simple trait, pour faire connaître les mesures de chaque partie du corps.

placé immédiatement au-dessous du petit membre viril: on serait tenté de prendre, au premier aspect, cette ouverture pour un vagin. Elle est revêtue dans toute son étendue d'une peau mince, très lisse, rouge, vasculaire, sans aucun poil, sans rides. A l'entrée du conduit, dans lequel on peut introduire deux doigts sans résistance, on remarque deux petites excroissances (1) irrégulières, placées de manière qu'on pourrait en quelque sorte les prendre pour des caroncules myrtiliformes, si leur direction longitudinale, par rapport au conduit, et leur exiguïté ne démontraient que ce sont des écorchures mal cicatrisées. Ce qui paraît le démontrer, c'est que, dans deux endroits de cette ouverture *irregularibus forme*, on apercevait deux légères écorchures, qui paraissent faire des progrès et annoncer un pareil résultat.

Ayant introduit entièrement le doigt dans ce canal, il y est entré sans peine dans toute sa longueur. Le tact faisait sentir çà et là quelques légères protubérances, et au bout du doigt un fond mou,

(1) Ces excroissances ont la forme et la grosseur d'un grain d'orge.

leux qui a été fait sur la personne de *Jaqueline Foroni* et des aveux de sa mère, raisonnemens qui se trouvent appuyés de l'opinion des écrivains les plus distingués dans cette matière, et sur laquelle est fondé le jugement de la députation.

Premièrement à l'égard des menstrues, *Jaqueline Foroni* soutient ce que sa mère avait déjà dit avant elle, savoir que, vers sa dix-huitième année, elle rendit quelques gouttes de sang par les parties sexuelles, qu'elle avait jugées être le sang des menstrues.

Mais pour que le sang menstruel soit réputé tel, il faut qu'il sorte des vaisseaux de l'utérus ou du vagin; or, on n'a pu découvrir dans *Jaqueline Foroni*, quelques recherches qu'on ait faites, ni utérus, ni vagin, ni aucune ouverture qui puisse faire croire à l'existence apparente ou cachée de ces organes; car l'examen fait avec le doigt, celui opéré par l'introduction de la sonde n'ont fait reconnaître, savoir celui résultant de l'introduction du doigt que l'existence d'un canal bouché, pour ainsi dire (*cicco condotto*) extrêmement sensible dès qu'on veut pousser plus avant ses recherches; d'ailleurs entièrement barié par une substance molle, sans que rien annonçât qu'il fut en fendu ou percé dans le fond, sans duplicatures ni lacunes dans toute son étendue, et sans nymphes ni coroncules à son entrée, à la réserve des petites excroissances longitudinales irrégulières que leur figure et leur situation démontrent, comme nous l'avons dit, n'être autre chose que des écorchures mal cicatrisées. Et par rapport à l'examen fait à l'aide de la sonde, celle-ci est entrée sans la moindre résistance dans ce canal, qui n'est qu'une urètre dilatée, et elle est parvenue jusques dans la cavité de la vessie, en traversant le sphincter: ce qui a donné alors un libre cours à l'urine, qui s'est échappée par le canal de la sonde. Celle-ci n'ayant pu faire découvrir aucune autre entrée, aucun canal, aucun trou qui puisse faire soupçonner l'existence d'une ouverture conduisant à l'utérus ou au vagin, on doit en conclure que cet utérus et ce vagin n'existent pas: donc le sang dont il a été question plus haut n'a pu être un sang menstruel qu'on puisse regarder comme signe caractéristique du sexe féminin.

En second lieu, *Jaqueline Foroni* déclare avoir éprouvé des douleurs qu'elle attribuait à la suspension ou interruption des écoulemens périodiques, et avoir eu recours à de fréquentes saignées pour dissiper le mal-aise qu'elle éprouvait. Elle ne sait pourtant ni indiquer, ni distinguer ces mal-aises, à la réserve de quelques accès de fièvre qui lui sont survenus à différentes époques de sa vie, et dont la mère avait déjà fait mention en ajoutant que sa fille en avait été guérie au moyen de quelques légères remèdes. Mais l'assertion de ces saignées fréquentes n'a point paru exacte à la députation, puisque l'examen le plus scrupuleux n'a laissé apercevoir que trois cicatrices indicatives de la saignée, l'une à la veine céphalique du bras et deux à la sphène du pied droit. Donc on ne doit avoir aucun égard à ce que dit *Jaqueline Foroni* de ses écoulemens périodiques, par la raison qu'elle ne sait point les préciser, quoique la chose soit si facile que la personne la plus ignorante et la plus grossière qui les aurait éprouvés ne peut se méprendre sur leur nature. D'ailleurs la preuve de fréquentes saignées n'existant point, comme on vient de le dire, on peut en conclure, nous le répétons de nouveau, que les deux légères hémorragies citées au commencement de notre rapport n'étaient point le résultat d'un écoulement périodique.

Mais quand il serait vrai que *Jaqueline Foroni* aurait eu, aux deux époques précitées, des émis-

sions de sang, n'arrive-t-il pas souvent que des causes accidentelles et même naturelles produisent de semblables effets, sans que pour cela on puisse considérer les hémorragies comme des écoulemens menstruels? Car, en passant sous silence beaucoup d'autres causes qu'il est inutile d'exposer dans ce mémoire, il suffit de nous étayer, par rapport aux causes naturelles du sentiment, de quelques célèbres écrivains en médecine qui assurent que des écoulemens périodiques ont eu lieu plus d'une fois

que les écorchures récentes qu'on a remarquées paraissent être de la même nature et devoir donner les mêmes résultats que celles qui, par leur cicatrisation vicieuse, ont produit ces petits tubercules qui se trouvent placés dans l'urètre (*infundibuliforme de Foroni*). De-la l'origine des gouttes de sang qui ont offert aux regards exempts de prévention la solution de l'énigme du prétendu écoulement périodique, sans qu'il faille supposer l'existence de tel ou tel organe, existence dont on n'a pu découvrir ni des preuves, ni de simples indices.

Quant au penchant extraordinaire qu'on pourrait appeler une aberration morale (*gioco morale*), et qui dirige les affections de *Jaqueline Foroni* vers le sexe masculin, ainsi qu'elle a voulu le persuader à la députation, bien loin que celle-ci veuille la contredire, et encore moins lui en faire un crime, elle se flatte de pouvoir démontrer que ce penchant, eu égard à sa manière d'être et à la bizarrerie de son organisation physique, n'est autre chose qu'un erreur de l'éducation. N'est-il pas démontré évidemment que la méprise dans laquelle furent les parents de *Jaqueline Foroni* à l'égard du sexe féminin, dans le déterminant à mettre toutes ses idées, toutes ses affections en rapport avec le sexe qu'on lui supposait, indépendamment des principes d'une éducation entièrement dirigée vers les usages et les coutumes qui lui sont propres?

L'homme considéré dans l'état de nature n'étend pas ses connaissances au-delà de la reproduction de son être, et dans cet état, abandonné à lui-même, il s'unit par la copulation aux individus d'un sexe différent, sans avoir été instruit préalablement par d'autres hommes de la différence des sexes, et sans qu'on lui ait appris à quel sexe appartient l'individu vers lequel il se sent entraîné.

C'est ainsi que, dans leur vie errante et incertaine, les hommes que la civilisation a point encore recherchés à la manière de animaux, les individus de leur espèce qui sont d'un sexe différent; mais leur appétit satisfait, tout est fini pour eux; leurs desirs ne s'étendent pas plus loin.

L'homme civilisé conserve bien en lui cet instinct de la nature qui lui fait désirer de s'unir avec les individus d'un sexe différent; mais ce penchant est subordonné aux lois de la pudeur, qui s'opposent à la libre communication entre l'homme et la femme; il est aussi subordonné aux institutions sociales, dont le but doit être d'étendre et de multiplier les liens de la grande famille, et de développer ces sentimens délicats, ces douces étreintes dont l'homme, comme être raisonnable, est susceptible, et qui mettent à la place du brutal appétit de l'homme sauvage

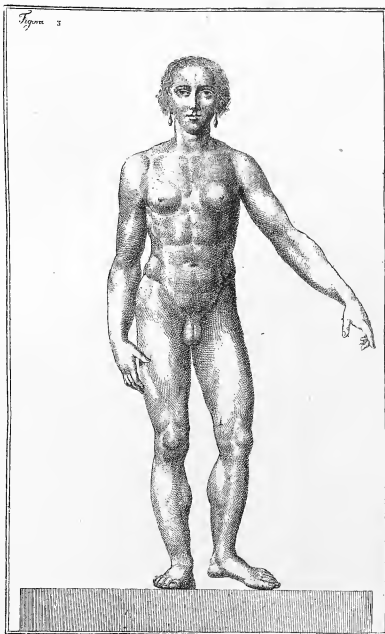


Fig. 3. — On voit dans cette figure *Jaqueline Foroni* debout et nue: on n'a aperçu, des parties sexuelles, dans cette attitude, que les testicules séparés l'un de l'autre.

par le canal de l'urètre d'un membre viril. Par rapport aux causes accidentelles, on peut dire, sans trop s'appesantir sur des remarques qui blesseraient peut-être l'amour-propre et la pudeur de l'individu soumis à l'examen de la députation (1),

(1) Je ne partage point ici l'opinion des savans et respectables auteurs du rapport. Dans un mémoire de la nature de celui-ci, on ne doit point et me semble, être retenu par une fausse pudeur; autant il importe pour approfondir la matière de tout tenter, autant il est nécessaire de ne rien laisser ignorer de ce qui peut être dit, surtout quand on écrit dans une langue qui n'a point prosaïque, comme la nôtre, les expressions du langage érotique et anatomique en leur substituant, comme nous l'avons fait, des tours de phrases d'une prudence raffinée qui n'est pas toujours l'annonce certaine de l'astuciosité des mœurs. Puisqu'on a oublié d'admettre dans la dernière visite le personnage qui pouvait inspirer le plus de confiance à *Jaqueline Foroni*, on me permettra de éter deux ou trois passages du mémoire mentionnant plus haut et de en réédité le 6 du mois de mai dernier.

Il est dit dans le premier rapport, en parlant de l'inspiration de membre viril de l'individu: « *Esso si gonfia, s'indurava quando glietero dan moto lasciviosita oggettiva, la fantasia ed il vigor dell'età.* » Cette circonstance devait d'autant moins être oubliée, que cette particularité ne se fait pas remarquer chez tous les prétendus hermaphrodites, témoin

celui connu sous le non de *Marie-Chrispine Zarneloni*, examiné à Crémone, par le docteur *Sonati*, lequel, en parlant du membre viril de cet individu, le décrit en ces termes: « *Il pene è contratto siccome il prepuzio; in ajoutant plus loin: Il pene non si era mai mosso da quello stato di permanente flessione.* » Quant à la production des excroissances qui ont une fausse apparence de coroncules myrtiformes, les auteurs du second mémoire en avaient découvert la cause d'après un aveu de l'individu qui n'est point de nature à devoir se copier, sans un passage qui parait être quelque jour sur cette aberration morale de l'individu qui lui fait désirer l'approche d'un homme plutôt que celle d'une femme. « *Il sono languido al gl'andole ed eminenti al foro più ardente soltanto, che non consumazione; cioè: osteschi vi vorrà la forza di 3 a portar l'impressione dal glande alle vesicicole seminati ed ai suoi vasafori; non abbisognerà che la forza di un prendendole date sub*

et barbare les tendres affections de l'amour.

Ces principes reconnus, nous dirons que l'homme dans l'état social ne parvient à connaître son sexe que par ce que lui en apprennent les autres hommes; et c'est d'avant les notions acquises à cet égard que, se trouvant en état d'observer par lui-même, il se lie idées, les compare et en tire de justes conséquences.

Mais si un individu a été, depuis son enfance, constamment entretenu dans la persuasion qu'il appartient à un sexe qui ne trouve n'être pas le sien; si l'éducation qu'il reçoit en avançant en âge se rapporte entièrement au sexe qu'on lui suppose; si une organisation bizarre fortifiée des préjugés accés avec le lait, en offrant d'une part ses sens les prestiges de l'illusion la plus complète, de l'autre en dérobaient à ses regards les caractères distinctifs qui excluent d'un sexe auquel on a cru qu'il appartenait, comment sera-t-il possible qu'il sorte de son erreur, et qu'il puisse croire être un homme quand tout concourt à fortifier son illusion, en lui persuadant qu'il est véritablement une femme?

Le penchant de *Jaqueline Foroni* pour les hommes se réduit donc, en dernière analyse, à cet instinct secret qui nous porte à la reproduction de notre être par la copulation; et si elle croit ne pouvoir remplir les vœux de la nature qu'avec un homme, ce n'est qu'en raison de la première méprise dans laquelle sont tombés ses parents, méprise fortifiée par les préjugés de l'éducation autant que par la conformation extraordinaire de l'individu qu'une nature bizarre a mis dans l'impossibilité d'établir ses comparaisons, et d'obtenir les résultats habituels de l'éclair sur son erreur. Malheureuse victime des écarts de la nature, il semble qu'en lui donnant le jour elle ait voulu le condamner à éprouver sans pouvoir les satisfaire, les désirs d'un sexe dont elle lui a refusé les organes.

Il serait donc inutile d'assigner au penchant de *Jaqueline Foroni* pour les hommes une autre origine que l'erreur dont nous avons parlé, puisque le défaut de connaissances claires et précises de son sexe dans l'individu qui nourrit ce penchant, et l'illusion dans laquelle il a été innocemment entretenu, suffisent pour écarter la suspicion d'un amour contre nature. Heureux si, pour l'honneur de l'espèce humaine, nous pouvions effacer les souvenirs honteux de l'amour grec en jetant un voile officieux sur des écarts qui se rattachent à tant de noms célèbres, et qu'on peut véritablement appeler : *Veneris monumenta nefanda!*

La structure entière de l'individu peut corroborer les résultats de l'examen des parties sexuelles. Sa taille est de quatre pieds, dix pouces, cinq lignes et quart; l'éminence connue par le nom de pomme d'Adam, ou le cartilage tyroïdien, est large de près de deux pouces, l'angle antérieur saillant et pointu, et par-là plus large et plus proéminent qu'il ne l'est ordinairement chez le commun des hommes; le timbre de sa voix est plus ou moins fort et semblable à celui d'un adulte au moment où il passe à l'état de puberté; il a quelques poils dans le nez, ceux qui couvrent les lèvres sont plus forts que le simple duvet, celui de la lèvre supérieure et du menton plus fort encore, paraissant avoir été taillé avec des ciseaux. Les narines sont à la vérité arrondies et saillantes,

mais composées seulement d'un tissu cellulaire et d'un petit noyau ou corps résistant. Il a les épaules plus larges que les hanches de trois pouces, dix lignes et trois quarts. Ses fesses sont peu rebondies et petites; l'arc du pubis est étroit et aplati; les cuisses sont musculueuses et grosses, la rotule pro-

de cet attribut distinctif du sexe masculin, et enfin par leur structure qui montre clairement dans le testicule gauche la division du didyme et de l'épididyme? N'auperoit-on pas également les vaisseaux ou cordons spermatiques tellement prononcés qu'en portant les doigts à la racine des testicules on distingue sans peine et le diamètre et la consistance bien marquée d'un canal déterré dans chaque cordon.

Si la nature, un moment incertaine, quand elle a formé les parties sexuelles de l'individu s'est abandonnée à quelques écarts, il paraît néanmoins que, toujours prévoyante et sage jusques dans ses bizarreries, elle ait voulu revêtir de toute leur perfection les testicules, qui sont le caractère distinctif de la virilité, et cela pour empêcher qu'on ne se méprit sur le sexe de l'individu, puisque, d'après le témoignage du célèbre *Zachia*, l'existence des testicules suffit pour décider en faveur du sexe masculin.

« *Hinc elige hanc conclusionem possumus, quod quancumque testes extiterint, ad sensum conspicui sunt, immo eorum exitus non idoperetur, ut tanquam si abessent pro nihilo ducantur, hermaphroditus pro viro reputandus sit : quod verum erit non solum si ambo testes apparent, sed etiam si unus tantum : atque insuper non solum verum est, cum etiam virile genitalia apparent, sed etiam si non apparent, etc.* »

D'ailleurs tout concourt ici à confirmer cette opinion. La grande fente, quand on écarte les testicules, laisse apercevoir une large ouverture en forme d'entonnoir, recouverte d'une peau mince, rougeâtre et vasculaire. Les anatomistes savent que les testicules sont divisés entre eux et contenus dans deux petites bourses, indépendamment du *scrotum*, qui leur sert d'enveloppe commune, et qu'ils sont formés d'un tissu cellulaire dense, appelé *dartos*, qui, selon *Sabathier*, conserve l'apparence d'un muscle cutané. Ces deux bourses sont attachées à la ligne longitudinale du *scrotum*, connue sous le nom de *raphé*. Or, dans l'individu soumis à notre examen, la nature s'est écartée de son travail ordinaire en ne formant point la ligne de jonction du *scrotum* avec les deux bourses du *dartos*; elle les a laissés divisés et détachés l'un de l'autre, mais propres à contenir, malgré cela, chacune un testicule. Donc ces sortes de lèvres, qui ont la fausse apparence d'une ouverture de vagin, ne sont autre chose qu'une solution de continuité du *scrotum*, ou la division des deux bourses formées par le *dartos*.

Ce petit membre de la longueur d'un pouce et de la grosseur d'un doigt ordinaire, qu'on voit ensuite au-dessus de ce faux vagin, ne saurait être confondu avec un clitoris, puisqu'il a la couronne du gland bien prononcée, ainsi que l'est celle du membre viril, et que par-dessous on remarque une entaille profonde, qui régné dans toute son étendue, c'est-à-dire depuis le bout du gland de ce petit membre général jusques à sa racine, et qui indique la place qu'aurait dû occuper le canal de l'urètre, de manière qu'on dirait que, par un caprice de la nature, ce canal a été divisé par le moyen du coteau anatomique.

On pourrait citer un nombre infini d'observations faites par des auteurs célèbres sur les écarts de la nature de ce genre, et où pareil organe n'a pas moins reçu le nom de membre viril, et nullement celui de clitoris.

Tout se réduit maintenant à parler du canal placé sous le petit membre viril. Ce canal examiné scrupuleusement ne conduit autre part qu'à la vessie, et, ne renfermant en outre aucun des attributs du

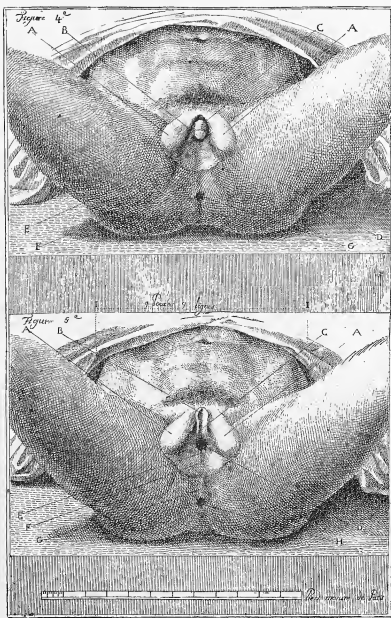


Fig. 4 et 5 — Les lettres suivantes indiquent, savoir :

A A le corps des testicules, lesquels sont renfermés dans un *scrotum* divisé qui paraît représenter les deux grandes lèvres d'un vagin. — B le gland du petit membre viril, vu par devant. — C le prépuce de ce petit membre viril. — D le canal qui a l'apparence d'une ouverture de vagin, et qui n'est autre chose que l'urètre dilaté et coupé pour ainsi dire, par une bizarrerie de la nature, à la racine du petit membre viril. — E la largeur de la cavité qui se termine en entonnoir vers la partie où le canal se rétrécit; et qui forme une espèce de fente entre les deux bourses quand l'individu a les cuisses rapprochées. — F la périmée. — G l'ouverture de l'anus.

minente et large; l'os *sacrum* est pour ainsi dire sans courbure, le coccyx en décrit une très-prononcée vers l'anus; le périmée a une étendue de six ou sept traverses de doigt; les muscles sont fortement dessinés et très-remarquables; la peau est rude et épaisse général, et couverte de poils de toutes parts. Tout cela annonce une habitude de corps qui se rapporte au sexe masculin.

Cette fente ou solution de continuité qui, dans les parties sexuelles de *Jaqueline Foroni* paraît figurer les grandes lèvres, ne doit être considérée que comme la ligne de division qui sépare les deux bourses contenant chacune un corps ovale, le corps du côté droit plus gros que l'autre, et ces deux corps se trouvant attachés à des vaisseaux faciles à distinguer par le tact, lesquels sortent de chaque anneau de l'abdomen. On sent aussi, par le tact, que ces corps sont divisés transversalement, mais que la division est plus marquée dans l'un que dans l'autre. Quel non donner à ces corps, si ce n'est celui de testicules? N'en réussissent-ils pas tous les caractères par leur situation, par leurs rapports immédiats avec les organes qui font partie

due terzi può sopporri più vicino alla sede del liquor seminali, il getto del quale mostra chiara l'azione dei piccoli elevatori dell'uno sopra le vescicole medesime, per cui sono costrette a sciogliere con impeto per mezzo dei vasi glandulari nell'urina lo sperma, che, ad asserzione di questo soggetto, suole con sollecito spruzzo nella pulsazione sortire.»

vagin, il ne peut être considéré que comme une uretre dilatée, soit par un défaut d'organisation, soit par quelque autre cause extérieure sur laquelle il est peu utile de faire des recherches (1).

Les petites excroissances qu'on remarque dans l'embouchure dilatée, nous les avons déjà désignées comme des écorchures mal cicatrisées, plutôt que des caroncules myrtiliformes, puisqu'elles n'en ont ni la configuration, ni le volume, non plus que

la direction. Donc ces tubercules, quelque nom qu'on veuille leur donner, ne sauraient empêcher qu'on n'attribue à *Jaqueline Foroni* le sexe masculin.

Tel est le jugement résultant de l'intime conviction que la députation a cru devoir manifester pour répondre aux désirs de la classe médico-chirurgicale de l'Académie Virgilienne. Elle n'a plus qu'un vœu à émettre, c'est de voir cette société savante accueillir ses observations, desquelles il est facile de conclure que *Jaqueline Foroni* n'est point une femme, ainsi qu'on l'a déjà observé, ni un hermaphrodite, mais bien un homme bizarrement organisé par rapport aux parties sexuelles (1).

Cet être malheureux, quoique tenant à l'espèce masculine, ne peut s'engager dans les liens du

mariage. Il ne peut en effet goûter les fruits de l'hymen comme femme, en ce qu'il n'appartient point à ce sexe chéri, et il ne le peut non plus comme homme, n'ayant point la perfection requise dans les organes reproducteurs. Il paraît donc né en quelque sorte pour vérifier la destinée de *Salmacis*, que la mythologie nous représente comme étant privé de l'un et de l'autre sexe.

Neve duo sunt, et forma duplex nec femina dicitur, Nec puer ut possit, neutrumque, et utramque videtur.

Je nous comme propres à éclaircir l'objet traité par les Académiciens de Mantoue, sont étrangers à la description anatomique, mais, en les supposant vrais et exacts, il importe d'en faire usage, et l'on me saura gré de les avoir fait connaître, bien qu'ils soient tirés d'un mémoire qu'on assure manquer de critique. Je les transcris en italien, en égard aux règles de la bienséance.

« Facile da se eccita la pollutione, a sua confessione me lesima, coll'introdor il dito nell'apparente vagina, e la fluida sostanzza che n' esce, e suo dritto, è simile alla saliva, e l'alcun poco flosa. La confrazione e l'altettamento del glande non producono un simil effetto. Se la legge dell'onesta, se la delicatezza degli osservatori non vi avessero posto ostacolo e impedimento, non sarebbe stato difficile di esaminare il colore, l'odore e la consistenza di questa materia. »

(1) Quelques propos naïfs ou plutôt indiscrets, tenus par individua qui s'obstine à vouloir épouser *Jaqueline Foroni* ont fourni à la malignité le texte de divers commentaires sur la dilatation dont il est ici question; mais il ne convient nullement de recueillir comme des preuves admissibles des propos inconsiderés que repousse la gravité du sujet. Quelques personnes prétendent que cet agriculteur, ayant été devant moi, doit être instruit et capable d'observations; mais, d'après les renseignements que j'ai pris sur les lieux, il est constant qu'il n'a été que simple frère lai dans un couvent de Franciscains; or, on ne peut supposer dans un pareil individu ni connaissances, ni instruction, et je ne sais même si le nom d'agriculteur que je lui ai donné lui convient, puisqu'il est aux gages d'un propriétaire de la commune de *Roverbella*, comme garçon de peine ou simple manouvrier.

(1) Prévenons le lecteur que *Jaqueline Foroni* mourut, lors de la première visite, une ingénuité, une sorte d'abandon qu'on ne retrouva point chez elle lors de la dernière, et cela parce qu'elle avait été leurrée d'abord de l'espoir qu'on la déclarerait femme, espoir qui ne se réalisa pas. Ainsi, quelque peu exacte que soit la description du 21 février, nous ne pouvons nous refuser d'en transcrire ici un paragraphe. D'ailleurs, les aveux de l'individu, que nous recueill

LES HERMAPHRODITES DEVANT LES TRIBUNAUX DU MOYEN AGE

par le Docteur LUCIEN NASS

Ceux de nos lecteurs qu'intéresse la question de l'hermaphroditisme liront avec intérêt un article antérieurement publié dans nos colonnes par le Docteur Lucien Nass (Voir *Æsculape*, novembre 1911). Cet article, qu'illustrent des reproductions de fresques pompéiennes et de marbres grecs étudiât cette question dans l'antiquité et de nos jours.

Au moyen âge, l'hermaphroditisme fut considéré comme une monstruosité qui ne pouvait tenir son origine que de Satan. Les infirmes affligés de cette anomalie sexuelle, passaient pour des suppôts du diable auxquels on faisait payer fort cher leur pacte avec l'enfer. Comment s'en étonner au surplus, alors que à croyance aux succubes et incubes était générale et qu'on discutait gravement sur le cas *Lucina sine concubitu*, et par antithèse, *concubitu sine lucina* ?

Plus tard, on n'inquiéta les hermaphrodites qu'à l'occasion de leur vie sexuelle. Tant qu'ils restaient dans le silence de la retraite, la justice les ignorait, mais lorsqu'ils manifestaient des désirs, souvent pris pour des désirs antiphysiques, la justice les persécutait, non plus à cause de leur difformité génitale, mais parce qu'ils offensaient Dieu et la morale par leurs vices contre nature.

Il est singulier de noter qu'à l'époque où l'inversion fleurissait à la cour de nos rois, le bras séculier frappait à coups redoublés sur tous ceux — les humbles, bien entendu — qui voulaient suivre l'exemple venu d'en haut. Ce qui était permis au maître ne l'était point au valet.

C'est ainsi qu'au xvi^e siècle, une malheureuse Italienne qui avait séduit un singe et s'était fait engrosser par ce macaque, fut dénoncée à



La Toilette de l'Hermaphrodite (Peinture murale de Pompéi)

la juridiction de sa ville : elle venait d'accoucher d'un monstre simiesque, témoignage indiscutable de sa bestialité. Elle fut condamnée à être tenaillée par tous les carreaux de Messine, où elle avait été jugée, puis à être brûlée vive, cendres au vent, etc.; quant au singe coupable, on l'interna, avec son fils, le monstre, dans une cage de fer; mais celui-ci ne survécut pas au supplice de sa maman (1).

Quant aux hermaphrodites, ils étaient le plus souvent poursuivis pour *bourgeoisie* ou *irridabilisme*. La plupart portent en effet les vêtements du sexe opposé à leur sexe véritable. L'hermaphrodite vrai est très rare; le plus souvent, l'hermaphroditisme est apparent; le sujet est réellement sexué, mais son sexe est masqué par des dehors trompeurs. C'est ainsi que des garçons ont été déclarés comme filles, parce que leurs organes externes mâles, mal constitués au point de vue morphologique, en imposaient pour des organes femelles. Il n'en est pas moins vrai que ces mâles ont un appétit de mâles, car au point de vue fonctionnel ils ne sont point anormaux. Comme on les a élevés sous des vêtements de filles, ils conservent leur habitus féminin, de sorte que l'appétit sexuel se déclare, et que leur penchant instinctif les porte à courtoiser le beau sexe; on les considère,

(1) Bibl. Nation. Tb. 7315 pièce.



Hermaphrodite (Marbre grec)

si l'on n'est point éclairé sur leur cas, pour des femmes vicieuses, des lesbiennes impudiques et téméraires.

Crime sévèrement puni sous l'ancien régime, ce qui explique les nombreux procès intentés à ces pauvres diables, procès qui se terminaient souvent par un jugement de mort.

* *

Le plus typique de ces procès est celui dont la relation nous a été laissée par Jacques Duval, médecin à Rouen, dans son célèbre *Traité des Hermaphrodites*.

Le héros de cette aventure judiciaire s'appela Marie Lemarin. C'était un hermaphrodite masculin, pseudo-féminin, de la catégorie de ceux dont nous venons de parler. Par malheur pour lui, son père l'avait déclaré et fait baptiser comme fille, vêtir comme fille, placer comme fille auprès de diverses bourgeoises qui successivement furent ses patronnes. Chez l'une de celles-ci, l'épouse du marchand Daniel Frémont, notre homme habillé en femme était aidé dans sa tâche quotidienne par une compagne, Jeanne Lefebvre. Il n'y avait qu'un lit pour les deux servantes.

La fausse fille rageait d'être tenue à une réserve douloureuse, d'autant plus que la camarade était gentille et accorte. N'y tenant plus, un beau jour, pendant que Jeanne faisait la lessive, Marie Lemarin se résolut à lui avouer la vérité, et à lui en offrir les preuves. Il proposa le mariage aussitôt accepté. Les deux amoureux prennent un sérieux à compte, on publie les

bans, quand, crac, la justice, émue par la rumeur publique qui criait déjà au scandale, les arrêta tous deux pour crime de sodomie.

A l'instruction, Marie Lemarin raconta son histoire. Jeanne, qui était veuve d'un premier mari, ajouta qu'elle n'avait pas du tout à se plaindre de la virilité de son fiancé, lequel s'était conduit envers elle « avec tels actes qu'avait ledit defunct, son premier mari, en la procréation de leurs enfants ».

Le lieutenant en la vicomté de Moustiévilleurs ordonna une visite médicale. Un apothicaire et deux chirurgiens tombèrent d'accord que le sujet était fille, bien fille, nullement homme. Le pauvre diable protesta qu'il était homme et bien homme. Mais la Faculté avait beau mettre ses lunettes, elle ne voyait point les attributs mâles de l'inculpé. Celui-ci s'expliqua, en un langage tel qu'il est assez difficile de le rapporter fidèlement, encore que dans ses mots le vieux français brave l'honnêteté. Le malheu-

reux était atteint d'un pseudo-hermaphroditisme qui pouvait facilement en imposer. Les attributs virils n'étaient extérieurement visibles que dans certains moments, bien connus de son amie Jeanne Lefebvre, où l'amour enhardit les plus timides et, comme la faim, fait sortir le loup du bois. Au repos, ce même loup restait tapi dans sa retraite, ce qui fait que seul, le regard de Jeanne, la belle amoureuse, avait pu le contempler.

Messieurs les apothicaires et chirurgiens ne connaissaient point pareille anomalie. En présence de la fausse féminité du sujet, ils le déclarèrent et le maintinrent fille. Le procureur du roi soutint donc l'accusation de sodomie. Il requit pour la nommée Marie Lemarin qu'elle fût brûlée vive, ses cendres jetées au vent, ses biens confisqués. Quant à sa complice Jeanne Lefebvre, publiquement stigmatisée de pailardise, il demanda qu'elle fût battue de verges par trois jours de marché, et bannie de Normandie. « Voilà ce qu'il en coûtait d'avoir violé la nature, offensé l'honnêteté publique, déchû l'Église et profané les sacrements. »

Le lieutenant en la vicomté qui faisait l'office de juge fut moins sévère que le procureur; il condamna Lemarin à être pendue et étranglée, ce qui était une atténuation à la peine du bâcher requise par le procureur.

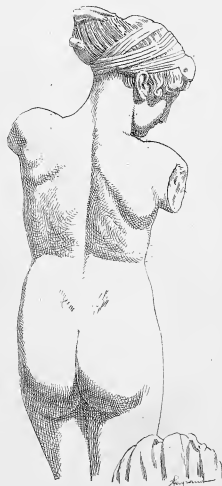
Les malheureux fiancés firent appel à Rouen. Les conseillers devant qui l'affaire fut portée, commetent six docteurs en médecine, deux chirurgiens et deux obstétriciens (sages-femmes) pour examiner l'inculpé et déterminer son sexe d'une façon décisive.

Parmi les six bonnets carrés se trouvait Jacques Duval, celui qui nous a laissé la relation du procès. C'était un esprit perspicace qui ne s'embarrassait pas dans les préjugés hippocratiques et ne se fiait qu'à sa seule observation; un expérimentaliste, pour tout dire.

Duval, sitôt qu'il fut en présence du phénomène, se garda bien d'émettre une opinion radicale et de trancher dans le vif de la question, à la seule vue des parties soumises à son examen. Il déclara, — parole singulièrement hardie pour l'époque, — qu'il ne pouvait, par cette observation superficielle, se faire une idée précise et qu'il lui fallait explorer par le toucher cette anomalie singulière. Ayant usé, dit-il, de prière vers la compagnie qu'elle n'attribuât « indiscretion ou cogitation lascive si je mettois le doigt dans la partie », il reconnut formellement les attributs d'un sexe masculin incomplètement développé. Il invita ses confrères experts à procéder comme lui. Tous s'y refusèrent avec indignation. C'est ainsi qu'en l'an 1601, on pratiquait la médecine légale.

La commission tomba d'accord pour affirmer le sexe féminin de Lemarin. Seul, Duval se sépara de ses collègues et rédigea le rapport suivant que nous publions à titre documentaire: les rapports médico-légaux de l'époque sont assez rares pour justifier cette exhumation, et de plus, celui-ci émane d'un honnête homme, clairvoyant et logique.

Jacques du Val, docteur en médecine, certifie que le dixième jour de May mil six cent un, j'ai visité Marie Le Marin, maintenant nommé Marito, âgé de vingt et un ans ou environ, en présence d'honorables hommes maître Marin le Pigny, Charles Bras-de-Fer, Jean Guéroult, Michel Jacquant et Gui laume Yvehn, docteurs en médecine, en la présence aussi de Jacques Dextance et Pierre Varenbault, chirurgiens jurés en cette ville de Rouen, et de deux chirurgiens, suivant l'arrest de la Cour, à nous signifié. Auquel après plusieurs signes extérieurs qui se sont soumis à la vue, nous



Hermaphrodite (Marbre grec)

tirons premièrement conséquence que ledit Marin estoit fille: mais en fin curieux, au recherche des secrets de nature, par l'atouchement, lesquels ne pouvoient estre submis à la veue, j'ai eu cognoissance que nonobstant que les signes extérieurs donnaient occasion de la juger fille, toutefois il estoit homme muni d'un membre viril, suffisant pour la génération et propagation de son espèce, avec une femme. Ce qu'ayant cogu, j'ay interpellé lesdits sieurs médecins cy devant nommez de le recognoistre par la même manière que j'avois fait. Lesquels, m'ayant respondu qu'ils ne le feroient, j'ai derechef fait laditte vi a'ion, et ay recognu que véritablement ledit Marin est un hermaphrodite, ce qu'ayant bien et deurement remarqué, je n'ay voulu signer au rapport par eux baillé, me réservant de bûiller es présent à part et séparément. Fait comme dessus, signé du Val, un paraphe.

A l'audience, les conseillers eurent sous les yeux les rapports. Ce n'est pas d'aujourd'hui que, dans une expertise, la Faculté se divise en deux camps opposés. Les juges étaient fort perplexes. L'un d'eux demanda à Jacques Duval, comment il se faisait que le sujet, depuis son emprisonnement, ne manifestait aucun signe de virilité, et que son attribut viril s'obtinait dans une fâcheuse retraite alors qu'il prétendait avoir accompli des proesses avec la jeune veuve. Notre avisé confrère répondit avec infiniment de bon sens et d'esprit :

Quand au lieu d'un bon lit, on a baillé à Lemarin de la paille ou foarr pour se coucher; au lieu d'une chambre aérée, un cachot pour l'enfermer; au lieu de bons aliments dont il usoit auparavant, du pain et de l'eau; au lieu d'un médiocre travail d'exercice corporel en air libre et plaisant un repos perpétuel en air obscur et sombre; au lieu d'une femme aimable qui le chérissait, il a esté mis à la garde d'un sourcilieux concierge; au lieu de cogitations amoureuses, il a esté d'une perpétuelle cure et soucy (il avait esté, ne l'oublions pas, condamné à mort)... se faut-il esbahir, si, toutes ces causes concurrentes à un effect du tout contraire à celui qui luy avoit donné occasion de mettre sa virilité en évidence, il n'a peu effectuer ce qu'il eust désiré?

Une deuxième visite fut ordonnée à laquelle prirent part tous les médecins de Rouen. Le parti Duval triompha, car le Marin fut enfin acquitté. Mais voyez l'inconséquence des jugements humains: il fut obligé de porter jusqu'à vingt-cinq ans des habits de femme et défense lui fut faite d'habiter avec aucune personne de l'un et l'autre sexe.

C'était la consécration officielle et légale du sexe neutre.

D'autres fois, l'hermaphroditisme est inverse: le sujet féminin présente une anomalie de ses organes externes qui en impose pour des organes masculins. En outre, par ses moeurs, sa voix, son système pileux développé, etc., il

jeune homme hermaphrodite (lisez une fille mal conformée qu'on avait prise pour un homme) s'était abandonné à un autre jeune homme qui l'avait engrossé, tous deux furent exécutés (1); si les juges avaient eu quelque bon sens, ils auraient dû penser que, du moment que le sujet portait un produit de conception il était du sexe féminin. Mais le bon sens n'est pas toujours ce qui a caractérisé et ce qui caractérise encore la justice.

De son côté Jacques Duval, — le même Duval de l'affaire Le Marin, — rapporte un jugement que nous mettons sous les yeux du lecteur, en dépit des détails un peu crus; on n'oubliera pas que c'est un médecin qui parle, — et un autre qui transcrit :

Le dit sieur Devisot, homme d'honneur, récitant qu'il avait été employé par la Court de Paris, à la visitation d'une femme du nombre des tribades ou subgatrices, afin de reconnoître de quelle partie elle avoit abusé de plusieurs filles et délecté des femmes en leur donnant en pleine carrière de couple charnel, grande titillation et contentement, en laquelle fut trouvée la colonne droite si grande et si fournie qu'elle representoit la grandeur et la grosseur d'un membre viril rodi et tendu. Et après que cette femme eut confessé sa faute et que son erreur eust esté suffisamment avérée, la dite Court, ouvrant les pores à cette tribade, la laissa sortir et s'en aller où elle adviseroit bon, sans autre condamnation, luy faisant inhibition et défense très expresse d'abuser pour l'advenir de cette partie, avec intermination et menace, si elle y retournoit, que punition exemplaire en seroit faite (2). »

Plus tard, en 1601, une religieuse fut poursuivie pour le même crime. Elle s'appelait Angélique de Lamotte Vibert d'Apremont; après un certain temps passé dans les ordres, au titre de novice, puis de nonnain, elle fut nommée coadjutrice de l'abbesse, puis, en 1654, à la mort de celle-ci, elle se trouva titulaire du bénéfice, reconnue comme telle par un brevet du roi et les bulles de Rome.

Cependant des bruits fâcheux couraient sur le couvent dirigé par la prieure Angélique; à ce point que l'autorité ecclésiastique dut lui défendre de recevoir aucune novice à profession.

(1) Sauval, *Antiquités de Paris*, t. III
(2) Cette observation est rapportée par notre confrère Chevalier, qui ajoute: « Je le recommande aux magistrats pour sa morale médico-légale ». (D' Chevalier. *Aberrations de l'instinct sexuel*)



Hermaphrodite (Peinture murale de Pompéi)

affecte des allures tout à fait garçonnières. Mais la plupart du temps, les femmes de cette catégorie sont éminemment lesbiennes; leur anomalie génitale s'accroît avec l'abus contre nature qu'elles font de leur sexe. Sous l'ancien régime, elles étaient aussi impitoyablement poursuivies que les hermaphrodites pseudo-féminins.

C'est ainsi qu'en 1703, raconte Sauval, un

Puis une information fut ouverte, sur les instances d'une sœur qui réclamait la déchéance de la priure. Cette information permit de constater que la sœur d'Apremont, abusant de son sexe, avait séduit des jeunes filles, et qu'une d'elles en avait déposé... qu'elle avait également provoqué des hommes et les avait fait servir d'instrument à ses abominations... Ainsi, ajoute l'enquêteur, la sœur d'Apremont doit être rangée au nombre de ces êtres extraordinaires que l'on appelle hermaphrodites.

La priure se défendit énergiquement. Elle objecta qu'il était bien un peu tard pour lui susciter cette querelle, attendu qu'elle avait cinquante-sept ans et qu'assurément, c'était un âge où les femmes ne pensent plus beaucoup à la bagatelle. Elle protesta en outre qu'elle avait toujours été de mœurs honnêtes et pures.

L'official de Chartres, devant qui le procès avait été porté, déclara la sœur d'Apremont atteinte et convaincue d'avoir abusé de l'un et l'autre sexe avec des hommes et des femmes, et d'avoir séduit des jeunes filles; il déclara ses vœux nuls et invalides, son bénéfice vacant; il ordonna que ses habits de religieuse lui fussent ôtés, qu'elle garderait la prison perpétuelle et qu'elle n'aurait droit aux sacrements qu'en péril de mort.

Le lieutenant criminel (bras séculier) ajouta à cette peine, celle de l'amende honorable et de la strangulation suivie de la crémation sur le bûcher.

La malheureuse priure appela de cette sentence devant le Grand Conseil. Celui-ci, dans une sage prudence, ordonna un examen médical du sujet. Quatre médecins, autant de chirurgiens et deux obstétrices furent commis à cet effet. Ils déclarèrent unanimement que la priure possédait les deux sexes, mais ils ne furent plus d'accord pour indiquer celui qui prévalait. Une majorité de trois voix se prononça pour le sexe masculin.

L'inculpé fut donc convaincue d'avoir abusé plus du sexe de l'homme que de celui de la

femme; la sentence prononcée par le lieutenant criminel de Chartres fut admise: la sœur Angélique d'Apremont fut condamnée définitivement « à être fouettée par la main du bourreau en secret et en prison, à être enfermée le reste de ses jours, ses bénéfices déclarés vacants et impétrables » (1).



Hermaphrodite. — Figure antique dessinée par F. Boncher et gravée par L. Desplaces

Ce procès rappelle le scandale inoui que provoqua, vers la fin du xv^e siècle, à Issoire, en Auvergne, l'aventure d'un homme-femme qui était entré dans les ordres.

Ce personnage, d'abord reconnu comme appartenant au sexe féminin, avait été incorporé dans un couvent de femmes. Mais aussitôt, la jeune nonne devint la convoitise de toutes ses compagnes qui la courtoisaient comme un amant. L'autorité ecclésiastique fit une enquête et découvrit que ladite religieuse possédait un organe sexuel masculin. Elle fut donc considérée comme un homme et, après une sévère pénitence, on l'enferma dans un couvent de Moines Noirs appartenant au Cardinal de Bourbon.

Le nouveau moine était depuis huit ou dix mois dans le couvent lorsqu'on s'aperçut que son ventre grossissait. On crut à une hydrosipie. Quelque temps après, il accoucha d'un gros bébé! Les enquêteurs ecclésiastiques

s'étaient trompés. Ce moine était bien réellement une femme, mais une *gynandroïde phalloïde*. On considéra la malheureuse comme un hermaphrodite, horrible suppôt du démon. On la brûla vive et son pauvre enfant avec elle. On inscrivit sur sa tombe le vers latin suivant :

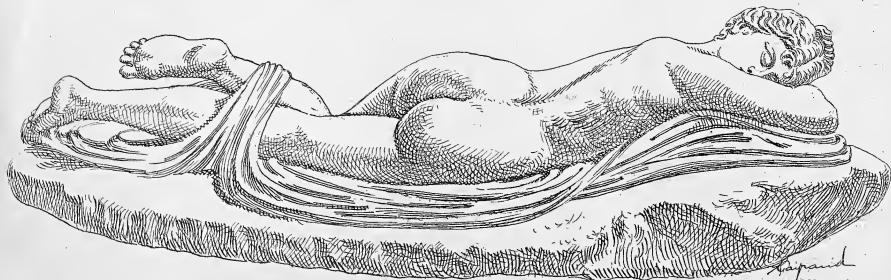
Mas, mulier, monachus, mundimirabile monstrum.
« Homme, femme, moine tout ensemble, quel étonnant prodige de la nature! »

L'épithète aurait pu ajouter : quelle horrible incarnation du démon! car il fut longtemps admis que ces malheureux anormaux devaient à un commerce avec le diable, leur misérable infirmité. Explication simpliste qui satisfaisait, à l'époque, les consciences les plus sceptiques. C'est ainsi qu'en 1599, à Dôle, une pauvre hermaphrodite, Antide Collas, fut examinée par une Commission de médecins qui déclarèrent en leur âme et conscience, que sa conformation sexuelle était le résultat d'un commerce

infâme avec le démon. On la soumit à la torture jusqu'à ce qu'elle eût avoué qu'elle avait le diable pour amant. Elle fut alors brûlée vive.

Le crime de *démonialité*, — c'est sous ce nom qu'était désigné cet abominable forfait, — était dans certain pays, en France notamment, considéré comme le plus grand de tous les péchés de la chair. Or, si les auteurs ecclésiastiques tombaient d'accord sur la réalité du crime, ils ne concordaient pas du tout sur ses preuves. Les uns assuraient que l'aveu du coupable ou de la coupable était nécessaire, les autres que les apparences suffisaient.

En réalité, lorsqu'un hystérique était en proie à des hallucinations de la vue, on les attribuait à Satan. Malgré que le névropathe affirmait son innocence absolue, on l'accusait d'être de méche avec le diable, ce qui souvent le conduisait fort loin, parfois jusqu'au bûcher. A plus forte raison quand ce même diable, succube ou incube, laissait de ses baisers, des signes aussi monstrueux que le sexe double des hermaphrodites.



Hermaphrodite couché (Marbre grec)

(1) Saint-Edme. Répertoire des Causes célèbres.

NOS DEUX MODES D'ABONNEMENT

De nombreuses lettres nous sont parvenues de France et de l'Étranger au sujet de nos Primes de Remboursement et du Prix de l'Abonnement. D'une part, certains abonnés ont craint de ne pouvoir bénéficier de la prime lors du renouvellement; d'autre part, certains lecteurs, possédant déjà la plupart des primes offertes, nous ont demandé un prix d'abonnement spécial.

Nous avons créé, pour donner satisfaction à tous les désirs :

- 1° Des abonnements sans primes à 12 fr. (Etranger 15 fr.)
- 2° Des abonnements avec primes à 20 fr. (Etranger 25 fr.)

AVIS TRÈS IMPORTANT

Collection des 12 Numéros 1911 d'ÆSCULAPE 25 francs net, sans prime

La collection des numéros parus s'épuisant très rapidement, il a été plus accepté, depuis le 31 décembre, d'abonnements portés sur l'année 1911. — Nous re prenons, au prix de 1 franc l'un, les numéros de Février, Mars, Avril, en bon état.

1° Abonnement sans Primes : 12 fr. (Etranger 15 fr.)

Envoyer un mandat de 12 francs (Etranger 15 fr.) à M. Rouzaud, 41, rue des Ecoles, Paris. (Depuis le 31 décembre, les abonnements ne peuvent plus porter sur l'année 1911. (Le prix des 12 numéros de 1911 est de 25 francs, sans prime.)

2° Abonnement avec Primes : 20 fr. (Etranger 15 fr.)

L'envoi d'un mandat de 20 fr. (Etranger 25 fr.) à M. Rouzaud, éditeur d'Æsculape, 41, rue des Ecoles, Paris, donne droit à un abonnement d'un an et à l'une des primes suivantes, dont la valeur égale celle de l'abonnement et que nous adressons franco. (Désigner deux primes pour le cas où l'une d'elles serait épuisée.)

I. — Instruments de chirurgie, médecine, laboratoire.

« Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Mathieu.

« Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

« Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

« Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

« Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

« Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

« Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

« Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

« Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

« Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

« Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

« Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

« Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

« Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

« Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

9° *Œuvres de Rabelais*, 4 vol., édition des Bibliophiles, reliure d'amateur, tête dorée (valeur 24 fr.). (Les œuvres de notre vieux et savoureux confrère s'imposent à toute bibliothèque médicale.)

10° *Les Différences et les Maladies dans l'Art*, par le Professeur Charcot et Paul Richer; ouvrage de grand luxe, nombreuses illustrations (valeur 20 fr.).

11° *Œuvres d'Alfred de Musset*, édition de la collection artistique Jouaust, 7 volumes (*Premières Poésies, Poésies Nouvelles, Comédies et Proverbes* 2 vol.), *Contes, Nouvelles, etc., Confession d'un Enfant du Siècle*) (valeur 21 fr.).

12° *Quatre volumes à choisir parmi les 6 volumes suivants de Georges Cain*, à 5 fr. l'un, largement illustrés : *Coins de Paris, Promenades dans Paris, Nouvelles Promenades dans Paris, A travers Paris, Pierres de Paris, Environs de Paris*. (Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.)

13° *Le Cabinet secret de l'Histoire*, par le Dr Cabanès; 4 vol. illustrés; à 5 fr. l'un (valeur 20 fr.).

14° *L'Éducation artistique* par l'Image et l'Anecdote, par Paul Bayard, inspecteur des musées; vol. de grand luxe, 600 pages, 400 illustrations (valeur 36 fr.).

15° *Œuvres complètes de Shakespeare*, traduction publiée il y a 2 ans par la Maison Flammarion, 8 beaux volumes illustrés, à 3 fr. 50 (valeur 28 fr.).

16° *Le Nis au théâtre depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours*, par les D^{rs} Witkowski et Nass (valeur 20 fr.).

17° *Vingt francs de livres à choisir dans la liste suivante : Meurs insulaires du Passé*, par Cabanès (3 vol. à 5 fr. 50 l'un); — *Les Mœurs mystérieuses de l'Histoire*, par

Cabanès (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Les Indiscrétions de l'Histoire*, par Cabanès (6 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Pauvres Docteurs*, par le Dr Lucien Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — *Montier l'Agrège*, par L. Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — *Contes Médico-artistiques*, par L. Nass (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Théâtre de Molière*, pub. par Jouaust, avec la préface de 1682; toute bibliothèque médicale doit posséder l'œuvre de Molière (8 vol. à 3 fr. l'un); — *Les Mystères des Dieux (Venus)*, par Pierre Pichob (valeur 6 fr.); — *Ingres* (d'après une correspondance inédite), par Boyer d'Agén (valeur 25 fr.); — *Les Confessions de J.-J. Rousseau*, édition des Bibliophiles (3 vol. à 3 fr. l'un); — *Marat inconnu*, par le Dr Cabanès (1 vol. à 5 fr.); — *Le Maroc pilloresque*, par J. du Talliès (1 vol. de luxe, largement illustré à 10 fr.); — *Lettres à mon Montin*, par A. Daudet (1 vol. de luxe, abondamment illustré, à 10 fr.). (Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.)

18° *La Grande Revue*, bi-mensuelle, abonnement d'un an à valeur 20 fr. pour la France; 25 fr. pour l'Étranger.

19° *Le Cabinet secret de l'Histoire*, par le Dr Cabanès; 4 vol. illustrés; à 5 fr. l'un (valeur 20 fr.).

20° *L'Éducation artistique* par l'Image et l'Anecdote, par Paul Bayard, inspecteur des musées; vol. de grand luxe, 600 pages, 400 illustrations (valeur 36 fr.).

21° *Œuvres complètes de Shakespeare*, traduction publiée il y a 2 ans par la Maison Flammarion, 8 beaux volumes illustrés, à 3 fr. 50 (valeur 28 fr.).

22° *Le Nis au théâtre depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours*, par les D^{rs} Witkowski et Nass (valeur 20 fr.).

23° *Vingt francs de livres à choisir dans la liste suivante : Meurs insulaires du Passé*, par Cabanès (3 vol. à 5 fr. 50 l'un); — *Les Mœurs mystérieuses de l'Histoire*, par

Cabanès (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Les Indiscrétions de l'Histoire*, par Cabanès (6 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Pauvres Docteurs*, par le Dr Lucien Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — *Montier l'Agrège*, par L. Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — *Contes Médico-artistiques*, par L. Nass (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Théâtre de Molière*, pub. par Jouaust, avec la préface de 1682; toute bibliothèque médicale doit posséder l'œuvre de Molière (8 vol. à 3 fr. l'un); — *Les Mystères des Dieux (Venus)*, par Pierre Pichob (valeur 6 fr.); — *Ingres* (d'après une correspondance inédite), par Boyer d'Agén (valeur 25 fr.); — *Les Confessions de J.-J. Rousseau*, édition des Bibliophiles (3 vol. à 3 fr. l'un); — *Marat inconnu*, par le Dr Cabanès (1 vol. à 5 fr.); — *Le Maroc pilloresque*, par J. du Talliès (1 vol. de luxe, largement illustré à 10 fr.); — *Lettres à mon Montin*, par A. Daudet (1 vol. de luxe, abondamment illustré, à 10 fr.). (Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.)

V. — Abonnements. (Les personnes abonnées déjà directement à l'une des Revues ci-dessous ne peuvent la choisir comme prime.)

18° *La Grande Revue*, bi-mensuelle, abonnement d'un an à valeur 20 fr. pour la France; 25 fr. pour l'Étranger.

19° *Le Cabinet secret de l'Histoire*, par le Dr Cabanès; 4 vol. illustrés; à 5 fr. l'un (valeur 20 fr.).

20° *L'Éducation artistique* par l'Image et l'Anecdote, par Paul Bayard, inspecteur des musées; vol. de grand luxe, 600 pages, 400 illustrations (valeur 36 fr.).

21° *Œuvres complètes de Shakespeare*, traduction publiée il y a 2 ans par la Maison Flammarion, 8 beaux volumes illustrés, à 3 fr. 50 (valeur 28 fr.).

22° *Le Nis au théâtre depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours*, par les D^{rs} Witkowski et Nass (valeur 20 fr.).

23° *Vingt francs de livres à choisir dans la liste suivante : Meurs insulaires du Passé*, par Cabanès (3 vol. à 5 fr. 50 l'un); — *Les Mœurs mystérieuses de l'Histoire*, par

NUCLÉATOL ROBIN NUCLÉARS TO ROBIN

GRANULÉ

**RACHITISME, CACHEXIE, LYMPHATISME
BRONCHITE CHRONIQUE, CONVALESCENCE
SCROFULE, DÉBILITÉ, NEURASTHÉNIE, etc.**
DOSE : 4 à 6 cuillères-mesures chez l'adulte par 24 heures et 2 à 3 pour Enfants et Vieillards.

EXALTE LA PHAGOCYTOSE Engage à évenement dans les opérations chirurgicales.
DÉFERVESCENTE dans les **FIÈVRES INFECTIEUSES**
PURPÉRALES, ÉRÉSYPÈLES, TYPHOÏDES, SCARLATINES, etc.
ABASSE LA TEMPÉRATURE EN QUELQUES HEURES
DOSE : 1 ou 2 injections suivant les cas dans les 24 heures.

INJECTABLE

ANTI-TUBERCULEUX, PUISSANT RECONSTITUANT (NUCLÉATOL METHYLRARSINE)

COMPRIMÉS

DOSE : 1 à 3 comprimés deux fois par jour aux deux principaux repas, ou qui fait de 0,05 à 0,10 le centigramme de méthylarsinate sodique par jour.

Médication Nucléophosphatée arsenicale

NUCLÉOPHOSPHATES DE CHAUX et de SOUDE MÉTHYLRARSINÉS

INJECTABLE

DOSE : 1 ou 2 injections suivant les cas, dans les 24 heures.

**TUBERCULOSE, FIÈVRES PALUDÉENNES
CACHEXIE DES PAYS CHAUDS
LYMPHATISME, SCROFULE, etc.**

Sommaires des Numéros d'ESCUAPE parus en 1911

ANVIER

La question du jour : Le 606 (étude où il est dit qu'il convient d'en attendre, saïtir d'un aperçu sur le côté commercial et financier, caricatural et poétique (!))
Le Docteur Rabalais (sa valeur médicale; une dissection, en public, sur le cadavre, à Lyon; il se trouve des raisons à l'appui de sa thèse, mais il est chassé de France)
Originalité de l'École Médicale Lyonaise (lyon, rival de Paris; l'esprit lyonnais)
Le Parc de Pilanin (le conte Pottoci taillé dans la forêt de Pitschei un parc de 500 hectares, parcs et grands animaux, et vivent; à l'écart, sauvages, des bandes de bisons, élans, cerfs, sauvés de l'extermination)
Le Scorpion Languedocien (le délicieux *Virgile des Insectes*, le doux et lumineux centenaire de 1780. Faucou, rivalet de Buffon, et l'éclosion de la science française)
L'Enigme de l'Homme au Masque de Fer (Cabanès s'efforce d'en percer le mystère)
La Sorbie de la Pensée chez les Guillauminos (combien de temps survit la pensée après la mort du corps? Dans la vieillesse; l'échec; la vie, la ténacité de Lecoq, ses battements des pupières; un corps sans tête qui marche)
L'École Française de Médecine de Beyrouth (en Syrie; ses élèves font rayonner la science française dans tout l'Orient)

FÉVRIER

La question du jour : Le Radium, par les Drs J. Barcat et Dominici (16 illustr.). — Guéri-sions quasi-miraculeuses par le Radium : de tumeurs, cancers, maladies de peau, etc.
**La Folie de Don Quichotte, par le Dr Libert (9 illustr.). — Étude médico-psychologique d'amour malheureux, lutte contre les moutons à vent, diables, multiples désillusions. Illustrations d'après les grands maîtres et les vieilles estampes.
Les Fats psychiques (4 illustrations), par le Dr Encausse. — Des forces inconnues Émanant de certains sujets. Des photos du Dr Oborowicz montrant un médium sou-levant, sans contact, des ciseaux, une balle, par le fait de la seule force invisible.
L'Homme de la Chapelle-aux-Saints (10 illustr.). — Le Prof. P. Raymond décrit le plus villet ancêtre connu de l'humanité moderne. Graine reproductrice, grandeur nature.
Le Cas du Docteur Rose (4 illustr.). — Le Dr Louis Delattre. — Une pauvre loule humaine, atteinte d'oséomologie généralisée, s'étale depuis quinze ans, à la façon d'une pâte, de l'enceinte d'une maison de Paris, dans un vase de terre; elle meurt.
L'Hydrologie (4 illustr.). — Le Professeur Garrigou montre que des richesses insonnées sourdent de notre sol; des fleuves médicamenteux vivants, d'activité surprenante.**

MARS

Les Faits du Spiritisme et nos connaissances sur l'Âme (8 illustrations). — Le Pro-fesseur Grandjean nous fait assister à un hypnotisme (suggestion), tables tournées, pendule explorateur, baguette divinatoire, cristallomanie, médiums et trances. Questions troublantes plus que jamais à l'ordre du jour.
La Mode du Mariage (10 illustrations). — Les mariages de Colin. Images de gracieuses artistes « médicales »; versu du Docteur-Poté G. Montoya.
Ce qu'il en coûtait pour devenir médecin à la fin du XVIII siècle (10 illustrations).
Un grand (4 illustrations). — Un grand maître de la sculpture moderne, un grand mort à Kossel, 4 œuvres maîtresses d'artistes : Aronson, Malteste, Carrière, Répine.
Une Grossesse hystérique (5 illustrations). — Le Dr Cabanes conte ici l'aventure de la Duchesse de Berry, 4 qui entre en sa suite d'une esquincluse plus folle et en sort tenant dans ses bras un enfant dont un gentilhomme italien encode la paternité.
La Grossesse fat cachée jusqu'au 8^e mois aux Maîtres de la Faculté!
La Remence de René (10 illustrations). — René, le héros de la littérature, le héros-poppa du monstre dépeché (âge de 2 ans jusqu'à 32 ans; 6 photos; dans la sixième, Rosa-Josepha tient dans ses bras le fruit d'un amour désormais fameux.
Le Premier Salon des Médecins (15 illustrations). — Ce premier Salon fut une révélation

AVRIL

Les Fous en liberté (Open-Door) (7 illustrations), par le Prof. Pozzi. — La statue de l'âme devant la barrière, et les chaînes des aliénés. Le Dr Cabared, près des bords ensoleillés du Rio de la Plata, dirige une colonie singulière d'aliénés qui vivent, travaillent, s'améliorent à l'air libre. Le Prof. Pozzi dit son émerveillement.
Le Mariage historique (10 illustrations). — Le mariage de Colin. Dans un récit coloré, vivant, pittoresque à souhait, nous est dite la fin de la vive aventure de la duchesse de Berry, cet « Henri IV en jupons ». La scène de l'accouchement amoureux, raconté par Médéric, nous fait se souvenir.
Les Faits du Spiritisme et nos connaissances sur l'Âme (Suite et fin) (9 illustr.), par le Prof. Grassat. — Ici sont étudiés des faits plus extraordinaires que ceux envisagés dans un article antérieur (suggestion, sténographie, apparitions de fantômes... etc.)
Cœur de Monnie (4 illustr.). — Par le Dr Franklin. Les viscères de Sésostri au Louvre dans deux vases canopes. Examen histologique du cœur. Révère. Photo de la glorieuse momie.
Les Recherches de l'Épilepsie (10 illustrations). — Illustrations de Dorville, Does, Caran d'Aché, Grandjean, Michaël, Weibuc, Barot, Mirande.
Le Deuxième Salon des Médecins (avril 1911) (16 illustrations). — Nombreuses œuvres reproduites : Bessanon, Capodone, M. Rogier, M. etc.

MAI

Les Sanctuaires médicaux de la Grèce et le Culte d'Esculape (8 illustr.), par le Dr Coryllis, d'Athènes. — Légende d'Esculape; amours d'Apollon et de la belle Coronis; le centaure Chiron. Le Sanctuaire d'Épidaure; les prêtres y endorment et opèrent les malades.
Le Mariage mystérieux de René (10 illustrations). — Le mariage de Colin. Dans un récit coloré, vivant, pittoresque à souhait, nous est dite la fin de la vive aventure de la duchesse de Berry, cet « Henri IV en jupons ». La scène de l'accouchement amoureux, raconté par Médéric, nous fait se souvenir.
Les Faits du Spiritisme et nos connaissances sur l'Âme (Suite et fin) (9 illustr.), par le Prof. Grassat. — Ici sont étudiés des faits plus extraordinaires que ceux envisagés dans un article antérieur (suggestion, sténographie, apparitions de fantômes... etc.)
Cœur de Monnie (4 illustr.). — Par le Dr Franklin. Les viscères de Sésostri au Louvre dans deux vases canopes. Examen histologique du cœur. Révère. Photo de la glorieuse momie.
Les Recherches de l'Épilepsie (10 illustrations). — Illustrations de Dorville, Does, Caran d'Aché, Grandjean, Michaël, Weibuc, Barot, Mirande.
Le Deuxième Salon des Médecins (avril 1911) (16 illustrations). — Nombreuses œuvres reproduites : Bessanon, Capodone, M. Rogier, M. etc.

JUIN

Voyage médical en Italie (15 illustrations), par le D^r Gougout, professeur agrégé. — Pélerinage médical.
Le Mariage mystérieux de René (10 illustrations). — Le mariage de Colin. Dans un récit coloré, vivant, pittoresque à souhait, nous est dite la fin de la vive aventure de la duchesse de Berry, cet « Henri IV en jupons ». La scène de l'accouchement amoureux, raconté par Médéric, nous fait se souvenir.
Les Faits du Spiritisme et nos connaissances sur l'Âme (Suite et fin) (9 illustr.), par le Prof. Grassat. — Ici sont étudiés des faits plus extraordinaires que ceux envisagés dans un article antérieur (suggestion, sténographie, apparitions de fantômes... etc.)
Cœur de Monnie (4 illustr.). — Par le Dr Franklin. Les viscères de Sésostri au Louvre dans deux vases canopes. Examen histologique du cœur. Révère. Photo de la glorieuse momie.
Les Recherches de l'Épilepsie (10 illustrations). — Illustrations de Dorville, Does, Caran d'Aché, Grandjean, Michaël, Weibuc, Barot, Mirande.
Le Deuxième Salon des Médecins (avril 1911) (16 illustrations). — Nombreuses œuvres reproduites : Bessanon, Capodone, M. Rogier, M. etc.

JUILLET

Ponquiu qui édité le *Régime du Corps* (13 illustrations), par le Prof. Landouzy. — Le premier ouvrage médical écrit en langue française; sa saveur, ses sages préceptes.
Spiritisme et Métaphysisme (3 illustrations), par le D^r Gley. — Fin de l'article-préface au professeur Grassat sur une question spiritiste. Peau perdue de James T. Reid.
Ingrès dans la Médecine (5 illustr.). — Verdier. — Ingrès et les médecins; son dédain.
L'anomie, sa peur des ouïettes; son type de beauté féminine (hystéroïdique et gomme)
J. Rousseau devant la Médecine contemporaine (8 illustrations), par Libert. — M. de la Roche exhibant son hystéroïdisme.
Madame Annie Desant. Une religion nouvelle (10 illustr.). — La vie merveilleuse de M. de la Roche.
La Philosophie; le jeune Alcega; la Philosophie; par Félix Régnauld. — D'après les auteurs; les peintures de Pompeii.
Petit voyage au pays des Loufoques (5 illustr.). — Les folies du « Cubisme » sont la dévotion. Certaines œuvres de Salomon Indépendants devant la clinique médicale.

AOUT

La Pathologie des Athlètes d'après leur ex-voto (17 illustr.), par le Dr Berillon. — La pathologie médicale aux Jeux; Colomè revêtu par des sauteuses (coliques hépatiques, névralgies, appendicite, idiole, folie, syphilis, etc.). L'aérien ligoté; son lazari.
Le Jardin des Serpens (3 illustrations), par le Prof. Pozzi. — Le Dr Brail, de Sao Paulo, ses serpents. La lutte dramatique du Mussarua du Jaraïca; le Jaraïca en action.
Les Assouals (6 illustrations), par le D^r Pappus. — La prière, la danse sur la lame de bronze, l'épée dans l'abdomen, le clou enfoncé dans le crâne, l'œil extrait de l'orbite.
Une visite au Dr P. Coté, graveur (16 illustrations), par le Dr Robier. — L'évolution de son art; la simplicité puissante d'un primitif; l'épopée de la Terza.
Le Musée du Dr Lammeque à Castrav-Verdun (3 illustrations). — Un musée typé d'une initiative médicale. Les chefs-d'œuvre des âges, de toutes les terres.
Quelques risques de la Profession médicale (5 illustrations), par le D^r A. Marie. — Le mari- rologie médicale. Victimes innocentes, instruments de crime. Impressions de l'écrit.
Cantiques de la Philosophie (10 illustrations). — Les cantiques d'inspiration de Stanley.
Le prélabé dans l'eau; la chose; ses divers modes; moral de la victime prédé- nte.

SEPTEMBRE

Un demi-fon de génie: Auguste Comte (5 illustrations), par le Prof. Grassat (de Montpellier). — Son virguel médical; ses crises de folie; son amour profane pour Caroline Basse. Son amour platonique pour Clotilde de Vaux; l'idée religieuse dans sa philosophie.
Le Docteur Villard, chirurgien et peintre (5 illustr.), par le Dr Amcuille. — Les valets de la sculpture.
Le Docteur Villard, chirurgien et peintre (5 illustr.), par le Dr Amcuille. — Les valets de la sculpture.
Les Catogés (7 illustrations), par le D^r H. M. Fay. — Origine de ces maris; leur histoire en ligne à travers les âges; une seule sculpture moderne; le Docteur Villard.
Les Catogés (7 illustrations), par le D^r F. Illissier. — L'amour morbide pour les animaux (chats, fourmis, araignées, etc.), Caillé-Vip, Piarro, Mont-Blanche, etc.
Saint-Luc (7 illustrations), par le Dr P. Laffont. — Le logis des Manot-Lescat moderne.
La tristesse, la douleur et la mort dans l'œuvre de Ch. Coctet (5 illustr.), par Paul Cellier.
La pensée constante de la mort dans l'œuvre de Ch. Coctet (5 illustr.), par Paul Cellier.
Les Catogés (7 illustrations), par le D^r H. M. Fay. — Origine de ces maris; leur histoire en ligne à travers les âges; une seule sculpture moderne; le Docteur Villard.
Le Congrès de Médecine de Lyon (14 illustr.). — Les congressistes.

OCTOBRE

La Bastille, asile d'aliénés et asile de sûreté (11 illustr.). — P. Serise, médecin-chef des Asiles de Paris, revivait des figures passionnantes et nombre de visages accablés, froids, imposteurs, sodomistes, exhibitionnistes notoriés.
La Médicine et la Philosophie (10 illustrations), par le Docteur M. Duhauchet. — Les pratiques de sorcellerie pendant l'accouchement, mort, achèvement du moribond.
Des mariages de René (10 illustrations). — Le mariage de Colin. Dans un récit coloré, vivant, pittoresque à souhait, nous est dite la fin de la vive aventure de la duchesse de Berry, cet « Henri IV en jupons ». La scène de l'accouchement amoureux, raconté par Médéric, nous fait se souvenir.
Les Faits du Spiritisme et nos connaissances sur l'Âme (Suite et fin) (9 illustr.), par le Prof. Grassat. — Ici sont étudiés des faits plus extraordinaires que ceux envisagés dans un article antérieur (suggestion, sténographie, apparitions de fantômes... etc.)
Cœur de Monnie (4 illustr.). — Par le Dr Franklin. Les viscères de Sésostri au Louvre dans deux vases canopes. Examen histologique du cœur. Révère. Photo de la glorieuse momie.
Les Recherches de l'Épilepsie (10 illustrations). — Illustrations de Dorville, Does, Caran d'Aché, Grandjean, Michaël, Weibuc, Barot, Mirande.
Le Deuxième Salon des Médecins (avril 1911) (16 illustrations). — Nombreuses œuvres reproduites : Bessanon, Capodone, M. Rogier, M. etc.

NOVEMBRE

Les Hermaphrodites dans l'antiquité et aujourd'hui (5 illustr.), par le D^r Nass. — L'épave de Pompéi, marbres grecs.
La Nymphomanie (6 illustr.). — Par le D^r Foveau de Courmelles. — Les Cultures des bêtes; des martyres inutiles.
Pour la Race noire (9 illustr.). — Par le D^r Cassas (d'Haïti). — Un médecin noir dit la beauté des femmes, l'art audacieux des loges, la splendeur des cortèges.
Mona Lisa était-elle lesbienne? (7 illustrations), par le Dr Lecan. — La Faculté de Médecine de Paris.
Le bûcher de la seconde jugé par un gynécologue. Mona Lisa devant la maternité et l'accouchement.
Le Congrès de Médecine de Lyon (14 illustr.). — Le D^r Esmonet. — Triomphe des Lyonnais.
On l'on voit Lépine, Teissier, Caligula, etc. — Guignol.
Hymne à Asclepius (10 illustr.). — Une destruction des belles fêtes palémes; la beauté des femmes, l'art audacieux des loges, la splendeur des cortèges.
Mona Lisa était-elle lesbienne? (7 illustrations), par le Dr Lecan. — La Faculté de Médecine de Paris.
Le bûcher de la seconde jugé par un gynécologue. Mona Lisa devant la maternité et l'accouchement.

DÉCEMBRE

La Suggestion par la Beauté: Agnès Sorel et Charles VII (2 illustrations), par le D^r Peugniez, prof. à l'École de Médecine d'Amiens. — « Les maladies gériatologiques sourient se de la belle des belles, tant écart grand le ravissement que causait l'éclat de sa toilette et son doux aspect ».
Charles VII et la tonifie.
Pour la Race Noire (9 illustr.), par le D^r Cassas (d'Haïti). — Un médecin noir dit la beauté des femmes, l'art audacieux des loges, la splendeur des cortèges.
Les Entrées Vivants (5 illustrations), par le D^r Avalon. — Horreur du réveil dans le cercueil; les amours du religieux et de la fille morte. Vésale autopsie un cadavre.
L'Expansion française par les Étudiants (10 illustr.), par le Prof. Chliot. — Les étudiants jennesses rayonnantes et l'influence scientifique de la France dans le monde.
La Beauté et la Suggestion (7 illustrations), par le D^r Lecan. — La Faculté de Médecine de Montpellier. — Une légende d'épouvante. Le chat-tigre venu d'au delà des mers.
Les Entrées Vivants (5 illustrations), par le D^r Avalon. — Horreur du réveil dans le cercueil; les amours du religieux et de la fille morte. Vésale autopsie un cadavre.
L'Expansion française par les Étudiants (10 illustr.), par le Prof. Chliot. — Les étudiants jennesses rayonnantes et l'influence scientifique de la France dans le monde.

AU LECTEUR

NOS SUPPLÉMENTS TRIMESTRIELS. — Le Supplément trimestriel encarté dans ce numéro de *Æsculape* comprend deux articles illustrés, consacrés aux *Hermaphrodites*. L'un est dû à l'auteur d'un écrivain médical bien connu, le docteur Nass (*Les Hermaphrodites devant les tribunaux du Moyen Age*); l'autre est la reproduction, avec dessins à l'appui, d'une curieuse brochure présentée en l'an X de la République, à l'Académie de Mantoue, sur le sexe d'un individu vivant connu sous le nom de Jacqueline Feroni.

QUELQUES MOTS POUR TROIS ORDRES DE LECTEURS: LE MÉDECIN, LA FEMME DU MÉDECIN, LE CLIENT. — *L'Esprit médical* est par principe libéral; il s'applique à toutes les émasculations; toute question touchant directement ou indirectement le domaine des sciences médicales sera susceptible d'être traitée dans nos colonnes, et cela avec toute la largeur d'idées et de franchise qu'ont goûtées jusqu'ici les esprits cultivés qui nous lisent.

La *Femme du médecin* est notre meilleure alliée: qu'elle trouve ici nos remerciements pour son prosélytisme agissant; à qu'elle nous soit indulgente pour certains de nos articles que le cadre même de notre Revue et sa destination spéciale nous imposent de traiter. Nous lui savons l'âme bienveillante.

Enfin, nul médecin n'ignore avec quelle prédilection le *Client* lit *Æsculape* dans le salon d'attente. Chacun de nos numéros est tiré à 10.000, 12.000, voire 15.000 exemplaires. Plus de 100 lecteurs profanes, au cours de nos mois, le prennent en mains. C'est dire que chaque numéro de notre *Revue* est lu par plus d'un million de personnes. Aucune *Revue* du monde ne peut justifier d'une pareille diffusion. — Nous nous adressons à ces lecteurs non préparés quelque ménagement: dorénavant, les articles traitant de questions trop délicates seront encartés séparément sous forme de feuilles supplémentaires dans le numéro. Nul doute que nos abonnés n'apprécient cette amélioration qui leur permettra de recevoir chaque trimestre des articles particulièrement susceptibles d'être goûtés par eux, sans augmentation du prix de l'abonnement. Les copies de suppléments trimestriels ne seront adressés qu'à ceux de nos abonnés qui en auront fait la demande.

PHARMACIE CHARLARD-VIGIER, Ph^o de 1^{re} cl. et R. HUERRE, Ph^o de 1^{re} cl., Docteur ès sciences, 12, BOULEVARD BONNE-NOUVELLE, PARIS

SAVONS ANTISEPTIQUES VIGIER HYGIENIQUES ET MÉDICAMENTEUX

Savon doux ou pur, S. hygiénique, S. surgras au Beurre de Sublimé, S. à la glycérine (pour le usage, la poitrine, le visage, etc.).
Savon Panama, S. Panama et Goudron, S. Naphthol soufré, S. Goudron et Naphthol (pour les soins de la chevelure, de la tête, pellicules, séborrhée, alopecie, maladies cutanées).
Savon à Sublimé, S. Phéniqué, S. Boriqué, S. Crésoline, S. Eucalyptus, S. Eucalyptol, S. Résorcine, S. Salicylé, S. Iodé, S. au Solvôlé, S. Thymol (accouchements, anthrax,

rougeole, scarlatine, variole, etc.). S. Intime (à base de Sublimé).

Savon à Icthyol (acné, rougeurs), S. Panama et Icthyol, S. Sulfureux, S. à l'huile de Cade, S. Goudron, S. Boriqué, S. Pétrôle, S. Goudron boriqué.

Savon Iodé à 5/0 d'iode. — S. Mercuriel, 33/0 de mercure. — S. au Tanomforme (contre les saucers). — S. au B. du Pérou et Pétrôle (contre gale, panaris). — S. à l'Oxyde de Zinc. (Eczéma). — S. à la Formaldéhyde (antiseptique), etc.

SAVON DENTIFRICE VIGIER, le meilleur dentifrice antiseptique

Entretien des dents, des genècles, des muqueuses. — Il prévient les accidents buccaux chez les syphilitiques

Prix de la boîte de porcelaine: 3 francs

TRAITEMENT DE

l'Arthritisme et de la Dyspepsie

par l'Eau de

VALS-LES-BAINS

Un Verre le matin à jeun

Un Verre une heure avant le Déjeuner

Un Verre une heure avant le Dîner

Le reste de la bouteille consommé aux Repas

Toutes Pharmacies ou s'adresser à M. CHAMPETIER, à Vals-les-Bains (Ardèche)

Sommaire du Numéro d'ÆSCULAPE de JANVIER 1912

Destins tragiques ou mystérieux: Catherine de Médicis (4 illustr.), par le D^r Cabanès. — Visite du pape au H^u nuptial: une cour galante et dissolue; rapports avec les sorciers. *François Desbarres, graveur*, et *médicins* (7 illustr.), par le D^r Rabier-Labiche. Anatomie expressive d'un visage, les sentiments que reflètent certaines contractions musculaires faciales, les états d'âme qui les ont provoqués. *Le Méphistoéphélis*, par R. de Lamoignon. — *Le Bête du Gévaudan* (4 illustr.), par le Prof. Puech, de Montpellier. — Les femelles artificielles, les éponges imbibées de poisons n'ont pu venir à bout de la bête. L'étude des cadavres mutilés montre qu'il s'agit là avant tout des exploits d'un fou sadique. *Notes médicales sur Léonard de Vinci* (11 illustr.), par le D^r Verdier. — Un savant universel: physicien, chimiste, astronome, anatomiste, physiologiste. Ses portraits empruntés leur charme troublant à l'ambiguïté de leur type anagogique. *La Glycœratie* (5 illustr.), par le Prof. E. Perrier. — La surrénale ne domine en réalité que par la tendresse et le charme; les amours tragiques des insectes. *L'Utilité des Lignes et Lignes pour la carrière médicale* (4 illustr.), par le Prof. Laignel-Lavastine. — Contraste entre l'importance sociale croissante du médecin et la tendance à ouvrir la médecine à des groupes d'étudiants de moins en moins sélectionnés.

Sommaire du Numéro d'ÆSCULAPE de FÉVRIER 1912

L'Utilité des États classés pour la carrière médicale (fin) (4 illustr.), par le D^r Laignel-Lavastine, Prof. agrégé à la Fac. de Méd. de Paris. *Les Capots à l'église* (10 illustr.), par le D^r H. M. Fay. — Léproseries et catogories; bénéfices pour lépreux; leur place à l'église; dans les cérémonies, dans les mariages, le cimetière. *L'Œuvre singulière de Rodolphe Bredin* (4 illustr.), par Robert de Montessus. — L'artiste fait compagnie d'un lapin, de quelques volailles, d'une rainette. Son œuvre éminemment masculine, douloureuse, quasi médicamenteuse. *Paysages et Cités d'Impressions latéro-médicales* (12 illustr.), par le D^r Liberti. Paysages de lumière, Cimetière de la Céramique, Sanctuaire d'Æsculape dont les débris érigent sous les herbes folles, l'Achillé blessé, etc. *La Valeur thérapeutique de la musique* (6 illustr.), par le D^r Demochy, Prof. à l'École de Psychologie. — La musique chez les nerveux et les impressionnables; la fièvre repose les haubous éveilles des sentiments naïfs et champannés, le violoncelle, etc. *Les Internes d'autrefois* (9 illustr.), par les D^r Gougout, Prof. agrégé et Dugny, Quebec. —histoires épouvantables; discours et actions déshonorés; l'interne Huré fait bouillir et nuécrot des cadavres (il vend leurs os et leurs dents.); l'interne pharmacien Salicé s'enferme dans sa chambre la seconde fête de Plaques avec trois filles; un autre débote des médicaments pour les rendre à l'apothicairerie de la rue de la Huchette.

Sommaire du Numéro d'ÆSCULAPE de MARS 1912

La Médecine populaire en Syrie et en Palestine (7 illustr.), par le D^r Arab (de Beyrouth). — La saignée au contenu de poche; le traitement des cadavres par la fuscine de bouse de vache sèche en ignition. *Le réalisme pathologique dans nos épléques gothiques* (1 illustr.), par le D^r Félix Regnaud. — Formes primitives des types pathologiques s'appliquant à l'observé; les mousses de la cathédrale de Bourges. *Antoine Bon porteur de J.-J. Rousseau* (4 illustr.), par Louis Guimbaud. — Le portrait de Wright: Rousseau en une attitude de prostration physique et morale; l'Oracle. *Nicolas Flamet, alchimiste* (7 illustr.), par L. Desormonts. — Comment Flamet trouva de la poudre dans son creuset d'alchimiste; le livre cabalistique du juif. *Les Étudiantes* (3 illustr.). M^{lle} Milon, étudiante en médecine, présidente de l'Association des Étudiantes, nous dit l'état d'âme des jeunes étudiantes. *Lamarec et le Muséum d'Histoire naturelle* (6 illustr.), par L. de Nassac. — Le transformisme. La célébrité, la misère des vieux jours, ses restes jetés à la fosse commune. *Comment nos pères expliquaient la formation des ennuis et des maux* (4 illustr.), par le D^r Chantavie. — Le *Mercurius galani* de 1681 et l'histoire de son usage. — Le transformisme. La célébrité, la misère des vieux jours, ses restes jetés à la fosse commune. *L'Art médical en Chine* (6 illustr.), par le Prof. Jules Regnaud. — Pathogénie, opothérapie (fil d'ours, géatine de peau d'âne noir), etc.

Emplâtres et Epithèmes caoutchoutés

VIGIER

à tous médicaments

Antiseptiques, inaltérables, très adhésifs, très souples, remplaçant pour le traitement des maladies de la peau les anciens Emplâtres et les Pomades. Epithèmes Oxyde de Zinc — Bouge de Vidal — Vigo — Boriqué — Salicylé — Belladone — Cigué — Calomel — Mercuriel phéniqué, etc.

Spardrap caoutchouté simple stérilisé, très adhésif, remplaçant l'ancien Spardrap Diachyrum.

LE CHAT DEVANT LA SUPERSTITION
L'HYGIÈNE, LA MÉDECINE

Animal sacré chez les Égyptiens, le chat est encore entouré aujourd'hui d'une grande vénération chez les Indiens et chez les Musulmans: ceux-ci mettaient même dans leur estime les chats au-dessus des chiens, croyant, dit Tournefort, que « Mahomet aimait mieux couper le paronement de sa manche, sur laquelle son chat reposait, que de l'éveiller en se levant ». Puis son alexout on cru que, suivant les cas, cet animal compromettait ou reconstituait leur santé.

Si les hygiénistes de nos jours lui reprochent de véhiculer les microbes dans son abondante fourrure, le lieutenant-colonel Buchanan, du service de santé des Indes, prétend avoir vu de ses yeux trois épidémies, que la seule présence de ce félin domestique détruit le fléau; on sait que les rats sont, en temps de peste, de merveilleux agents de transmission, et il paraît que les chats qui les dévorent ont le précieux privilège de pouvoir s'exposer au mal sans avoir à le craindre; ils sont, en quelque sorte, vaccinés et, en proie à une peste chronique et atténuée qui n'a d'autre effet que de leur gonfler les amygdales, ils ne peuvent ni contracter la peste aiguë ni transmettre la contagion; à l'appui de son opinion, le lieutenant-colonel Buchanan cite des observations et des statistiques d'où il ressort que la mortalité a été, dans chaque village, d'autant moins élevée que les chats y étaient plus nombreux.

Mort ou vivant, le chat s'est vu réservé aux usages les plus variés. Au moyen âge, les gens du peuple portaient des fourrures de chat, et, comme il y a peu de choses qui soient vraiment neuves sous le soleil, on apprendra sans étonnement que les chats d'appartement et de foyer subsistent de savantes préparations qui clevent leur robe à la dignité de fourrure rare. On lit, d'ailleurs, au *Livre des métiers* que le droit à per-



Chat, d'après une estampe d'Hokusai.

cevoir sur les marchandises mises en vente à Paris n'était pas le même pour les chats de chat sauvage et pour les chats de chat privé que l'on appelle chat de feu ou de fouier ».

À notre époque, les chats (*Felis catus*) et autres espèces voisines sont très employés par les fourriers: ceux de Russie et de Sibérie à pelage noir, élevés même dans ces fermes spéciales, servent à doubler les pelisses; avec les angoras, on imite les renards; les chats domestiques sont utilisés dans la confection des chausseries fourrées, chancelières, etc.; ceux qui vivent à l'état sauvage en France et dans la Forêt-Noire sont recherchés par les pharmaciens pour les rhumatisants. Le 22 juin 1908, à Londres, ont été vendus 6,200 peaux de chats sauvages et 10,000 peaux de chats domestiques.

Les chats faisaient jadis partie des réjouissances populaires à titre d'acteurs, honneur qu'ils eussent volontiers décliné si on les eût consultés. À l'occasion d'une vingtaine de mètres qui se dressa au milieu des feux de joie allumés le 23 juin, veille de fête de saint Jean-Baptiste, était suspendu, si il y a sac, soit un tonneau ou un muif, dans lequel était enfermés une ou deux douzaines de chats vus par Charles IX ne dédaignait pas ce spectacle, et à la ville, recut « cent sols parisis pour avoir fourni trois années finies à la Saint-Jean 1573 tous les chats qu'il fallait audit feu, comme des coutume... » pour avoir fourni un grand sac de toile où estoient eslés chats ». L'année précédente, il avait même ajouté le renard pour faire plaisir au roi. Cet usage s'était perpétué dans les Ardennes; aux Bains-Brands, feux de joie allumés au soir du premier dimanche de Crémelle, on jetait plusieurs chats dans le brasier; plus curieusement encore, il arrivait que les fit rôti vivants en les tenant suspendus à l'extrémité d'une perche.

On peut se demander si, dans ces cérémonies

Pas
d'accoutumance.
Ni
de contre-indication.

Expédite FRANCO
contre-mandat postal de 4^{fr} 50

Sommeil Bienfaisant

PROCURÉ
AUX NEURASTÉNIQUES - NERVEUX - SURMENÉS - etc.

Veronidia Buisson

à la dose de la 2 cuillerées à potage le soir au coucher.

Inoffensif
Gout
agréable.

20, B^{is} du MONTPARNAISE
et toutes pharmacies.

VERITABLES
GRAINS DE SANTÉ
PURGATIFS DOCTEUR FRANK DIPLOMATÉ
1^{fr} 50 la Boîte de 50 Grains
Notion dans chaque boîte. En Vente dans Pharmacies.
Le Remède de la CONSTIPATION

E. COGIT & C^{IE}
CONSTRUCTEURS INSTRUMENTS POUR LES SCIENCES

36, boulevard, St-Germain
PARIS

Fournitures générales pour Bactériologie et Micrographie.

Dépôt pour la France des MICROSCOPES et des JUMELLES à PRISMES

E. LEITZ

TELEPHONE 1812-20



Affections Cancéreuses

“SélénioI”

COUTURIEUX

Seul véritable Sélénium A colloïdal électrique
(PROCÉDÉ ANDRÉ LANCIEU)

AYANT FAIT l'OBJET des COMMUNICATIONS des 16 FÉVRIER et 1^{er} MARS 1912
à la SOCIÉTÉ MÉDICALE des HÔPITAUX de PARIS

ISOTONIQUE, TRÈS STABLE & TRÈS HOMOGÈNE

Envoi sur demande d'Échantillons pour essais, Littérature et Renseignements
Laboratoires COUTURIEUX, 57, avenue d'Antin, 57, PARIS

le chat sert de victime ou de souffre-douleur, il n'y a pas eu quelque rite symbolique au sens aujourd'hui perdu.

La persistance de ces coutumes n'est imputable qu'à la cruauté et aussi à la superstition, car le chat, surtout le chat noir, était mal vu; son attitude de sphinx paraît assez brillante dans la nuit aveugle frappée du vulgaire; on le croyait sorcier, et de nombreuses gravures représentent un chat hériqué sur la table de l'acheminé ou sur l'épauole du magicien.

Enfants et sorcelleries, dans les occasions décisives, telle femme ligotait des chats et leur cauterisait les pieds avec du rouge. Pour assurer la solidité d'une bâtisse, on ensevelissait dans ses fondations des chats tout vivants; dans l'Anjou (14), mais ce usage n'était pas entièrement aboli au dernier siècle. En repartant de Saint-Germain, on a retrouvé, une pierre de taille, un chat magnifié; il y a environ un quart de siècle, on a déterré une vieille église de Saint-nicolas fin livré aux maçons; ses concurrents ont avancé fait la dernière mesure d'un matou.

Dans la Laponie daïnoïse, la plupart des enfants, a écrit Valmont de Bomare, ont des chats noirs qu'ils prétendent congérer quand ils désirent aller à la chasse ou à la pêche.

Toutes ses facultés divinatoires, le chat semble n'avoir gardé que celle de voir les jours de pluie; précède-t-il seulement à sa toilette intime et se lève-t-il la patte au-dessus de l'oreille, la pluie est dit-on, assurée. L'Évangile des bouilles le certifiait déjà au xiv^e siècle.

Un caractère peu accommodant, mais qui s'est prêté dans les cirques à des exercices d'adresse, où notamment son

naturel sanguinaire est apparu singulièrement dompté; ainsi lui a-t-on fait transporter, délicatement tenus dans sa gueule, des petits oiseaux ou des souris, sans qu'il leur fit le moindre mal. On a d'ailleurs déjà vu, fait plus extraordinaire encore, des chattes s'improviser nouvelles bécotées de rats, de souris, voire même de jeunes chiens. A la foire de Saint-Germain, au xiv^e siècle, on pu entendre un concert de chats; ces animaux étaient placés dans une stalle avec un papier de musique sous les yeux, et, au milieu d'eux, un singe battait la mesure; à ce signal réglé, ils poussaient des cris et se manœuvraient, dont la diversité formait des sons, plutôt aigus que graves, du plus plaisant effet; ce spectacle était annoncé sous le nom de *concert miaulique*. Le pincaud de Téniers a immortalisé un concert de chats et de singes qu'on peut voir au musée de Munich.

Les chats n'ont pas manqué de détracteurs; mais combien aussi de partisans n'ont-ils pas comptés, hommes d'état, savants, écrivains, que sais-je? Il fait auprès d'eux concurrence au chien; il charme de sa compagnie muette leur solitude et leur devient parfois même un sujet d'étude; tel le chat du philosophe: « Quand je me joue avec ma

chatte, a révélé Montaigne, qui savait si elle passe son temps de moi plus que je ne fais d'elle. Nous nous entretenons de singeries réciproques. Si j'ay mon heure de commencer, ou de refuser, aussi a-t-elle la sienne. » Les chats ne valent-ils pas à



Chat, par K'iao K'elai

les savants et les intriguer.

Dans les mémoires de l'Académie des sciences sont rapportées les curieuses constatations qui s'élevèrent entre les membres de la docte assemblée et des chats plongés dans l'eau; dans ces conditions, la prunelle de l'animal, quoique exposée en pleine lumière, se dilatait au lieu de se rétrécir; de plus, on aperçoit directement le fond de l'œil.

Aux artistes japonais comme à nos maîtres gothiques, les chats ont maintes fois servi de modèles; et, parmi nos animaux modernes, plus d'un doit sa notoriété à la fidélité avec laquelle il a su reproduire leurs aspects complexes.

Ceux qui aiment les chats et craignent de les voir se perdre doivent utiliser cette recette, en faveur au moyen âge, pour conjurer ce malheur: « Femme qui jamais

ne veult perdre son bon chat, quant on l'a, on doit lui oindre les quatre patés de bure (beurre) par trois vespres (soirées) et jamais de cestui hostel ne se départira. » (D'après Cosmas).

➔

L'ARGONAUTE, DIT POMPYLE

M. Edmond Perrier, qui nous en parle dans le *Temps*, nous dit qu'il le rencontre au large de la Méditerranée, et qu'il est un lucifuge obstiné. Quand la nuit est calme sur les eaux, et se révèle; et l'on dit qu'ils sont parfois des milliers d'argonautes à chevaucher de conserve les vagues favorables. Aristote en fit mention; il l'appelait *nautilo* ou *pompyle*.

M. Edmond Perrier nous dit:

L'argonaute se rencontre assez souvent au large, dans la Méditerranée et dans les mers chaudes. Il se tient le jour caché dans la profondeur des eaux et remonte seulement par les nuits calmes à la surface, où des milliers d'individus naviguent, dit-on, de conserve. Il méne ainsi une existence doucement dissimulée par le voile impénétrable à l'œil, des vagues et par l'obscurité de la nuit. Aristote le connaissait déjà cependant et l'appelait *nautilo* ou *pompyle*.

C'est une sorte de poule logée dans une gracieuse coquille semblable à un escail pouce d'une vague proue recourbée en croce, fait d'une mince lame flexible à demi transparente comme de la porcelaine, orné tout de sa carène d'une double rangée de tubercules, et sur ses flancs de côtes mollement onduleuses convergent vers le sommet de la proue.

Et plus loin:

L'argonaute ne diffère d'ailleurs des poules qu'en ce qu'il entoure sa tête s'élargissent à leur

MÉTHARSOL
(Méthylarsinate de Soude)

AMPOULES..... 0,05 de Métharsol par ampoule.
GOUTTES..... 0,02 de Métharsol par 20 gouttes.
SCHEULES..... 0,02 de Métharsol par pilule.

SYPHILIS
FIEVRES
PALUDÉENNES
CACHEXIE
ANEMIE

CHLORO-
ANÉMIE
LEUCÉMIE
CACHEXIE

TUBERCULOSE
AFFECTIONS
des VOIES
RESPIRATOIRES

GAIARSOL
(Méthylarsinate de Gaïacol)

AMPOULES..... 0,05 de Gaïarsol par ampoule.
GOUTTES..... 0,05 de Gaïarsol par 20 gouttes.

GASTROZYMASE
(Suc Gestrrique naturel)
Action digestive immédiate.
Action antiseptique — Action excito-sécrétoire.
De un à 3 Comprimés au milieu du repas.

HYPOPEPSIE
HYPOCHOLYDRIE

LABORATOIRES
BOUTY

3^{ème} Rue de Dunkerque,
PARIS.

Thermothérapie

AIR CHAUD -- LUMIERE
CHALEUR RADIANTE LUMINEUSE

Appareils du Docteur MIRAMOND DE LAROQUETTE pour la pratique médicale courante

Hyperémie, Sudation, Analgésie, Diurèse
Résorption des exsudats, Accidentés, Opérés
Malades chroniques (goutte, rhumatisme, tuberculose)

Radiateur sur le genou.

Radiateur sur la région lombaire.

1^{er} Radiateur Photothermique.

Bain local de chaleur et de lumière électrique de 50 à 150°, s'adapte à toutes les régions du corps, se grille sur tous les courants, peut s'appliquer dans l'appareil du malade; léger, peu volumineux, très portable, emploi très commode, technique très simple. — Le usage dans les Hôpitaux civils et militaires, les cliniques, les stations thermales, Utilisé et prescrit dans leur clientèle par un très grand nombre de Médecins DU MONDE ENTIER.

2^o Radiateur à Liquides ou à Sable chauds.

Bain local de chaleur obscure et d'air chaud; de même forme que le radiateur photothermique, le remplace à défaut d'électricité.

3^o Douche d'air chaud graduée

A. HELMREICH, Nancy
ÉLECTRICIEN-CONSTRUCTEUR. FOURNISSEUR DES HOPITAUX

extrémité en une mince et large palette de forme ovale. Que fait-il de ces deux bras? Aristotele comit que le pompée avait enseigné aux compagnons de Jason allant conquérir le toison d'or, l'art de la navigation à voile. Sa coquille, dans laquelle il est simplement posé, sans attache d'aucune sorte, qu'il peut quitter et réintégrer à volonté n'était pour lui, disait-il, qu'une nacelle lui permettant de flotter à la surface de la mer par les temps calmes; il le levait alors ses deux bras palmés au-dessus des eaux et se laissait doucement pousser par la brise. Les navigateurs de l'antiquité vénéraient ce précurseur dont la découverte était pour eux un présage d'heureuse traversée.

Cet aïeul « naturel » de Stephenson méritait que l'on s'occupât de lui avec respect. La singularité perverse qui nous pousse à placer de l'homme partout, et même sous les eaux, lui a donné le nom générique des compagnons de Jason; il ne m'est nullement prouvé qu'il s'en trouve honoré. Les aventuriers qui suivirent Jason étaient d'assez héroïques coquins; l'hôte mystérieux de la Méditerranée propice aux navigateurs, eût peut-être mieux aimé que l'on lui donnât un nom d'honnête homme, ou — plus exigeant — qu'on ne le nommât pas du tout.

MAURICE BARRÉS ET LES THÉOSOPHES

En mars 1911, le *Théosophie* publiait une « Lettre ouverte à M. Maurice Barrés », comme suite à l'hostilité que l'illustre académicien avait manifestée du haut de la tribune de la Chambre contre la Théosophie moderne.

Ce même journal reparte aujourd'hui de M. Barrés (octobre 1911). *Escalape* ayant donné, avec son impartialité coutumière, dans son numéro de juillet, un exposé de la doctrine théosophique, nous citons

volontiers les lignes suivantes, signées Tremisot :

Dernièrement l'un de mes proches me

tessa de Noailles, né Princesse de Brancovan », débute ainsi :
« Madame
« En quittant le rivage où respirèrent

avec les jeunes filles qu'on nommait les potentes de roéus.

« Quand les Acropoles cessèrent de porter leurs fruits particuliers, et redevinrent des rochers stériles, après de la mer, vous ne voulez être pas couchés dans le sable et les morts avec les figurines d'argile. Vous avez vécu dans Byzance, d'où votre ancêtre nous apporta le trésor des lettres antiques.

« Hier enfin vous êtes venue du Danube,

J'étais stupéfait... on pouvait l'être moins : l'orateur qui dénonçait la Théosophie comme une « aberration » avait oublié quelques années plus tôt un livre dont le seuil était tout embumé de Théosophie... Je me pris à dévorer ce volume, où dès la première page l'auteur m'informait, d'un ton si impavide, son culte pour Meouméne, déesse des Renaissance, dont il vint sourire est la plus pure lumière du Temple théosophique.

Bonheur me direz-vous... fantaisie poétique... caprice littéraire d'un grand écrivain... Je le pensais aussi; je pourrais vous le prouver.

Or, voici qu'il cheval sur les pages 81 et 82, se trouve écrite en toutes lettres cette admirable pensée, que chacun des nôtres devrait apprendre par cœur et répéter matin et soir, cette phrase qui résumait l'hygiène la plus magnifique qu'on puisse faire de la grande loi de métépsychose :

« Celui qui sait aller vers une autre naissance éprouve des sentiments inconnus au vulgaire : il participe de la paix et de l'éternelle jeunesse qui respire sur l'Acropole. »

J'ai souligné d'un gros trait bleu ces lignes lumineuses et je me suis bien promis de les faire connaître aux lecteurs du *Théosophie* qui ne les auraient point lues.
Dont acte.
Ce qui prouve une fois de plus que lorsqu'on s'éleve contre la Théosophie, on se livre à une lutte qui, au contact même et qu'on se base sur des récits aussi absurdes



En procédant à sa toilette, le chat annonce la pluie. (Miniature tirée d'un livre d'heures) (livre sibite)

conseilla de lire *Le Voyage à Sparte*, de Maurice Barrés; j'étais à la campagne, je fis venir le livre, et l'ouvrage aussitôt reçu. La dédicace offerte « à Madame la Com-

plagénie et Antigone, quel délice de trouver au front d'une jeune vivante les grâces flexibles de l'école de Plémiel! C'est que, jadis, vous avez vécu dans l'Érechthion

HUNYADI JÁNOS
dite EAU de JANOS
Eau Purgative Naturelle

EFFET PROMPT. SÛR ET DOUX
Pour éviter toutes substitutions
Pour être tout de suite mieux aimé
de bien spécifier sur leurs
ordonnances la MARQUE
HUNYADI JÁNOS
Adreas SAXLEHNER Budapest

FARINES MALTÉES JAMMET
de la Société d'Alimentation diététique pour le régime des MALADES, CONVALESCENTS, VIEILLARDS et l'ALIMENTATION DES ENFANTS

FARINES TRÈS LÉGÈRES	FARINES LÉGÈRES
RIZINE CRÈME DE RIZ MALTÉ	GRANMOSE AVOINE, BLÉ, MAÏS, ORGE
ARISTOSE A BASE DE BLÉ ET D'AVOÏNE MALTÉS	BLÉOSE CRÈME DE BLÉ TOTAL MALTÉ
CÉRÉMALTINE ARROW-ROOT, BLÉ, ORGE, MAÏS	AVENOSE FARINE D'AVOÏNE MALTÉE
ORGÉOSE CRÈME D'ORGE MALTÉE	LENTILOSE FARINE DE LENTILLES MALTÉE

CACAO GRANVILLE, Cacao à l'Avanose, à l'Orgéose, etc...
MALT GRANVILLE - MALTS TORRÉFIÉS - MATÉ SANTA-ROSA
CÉRÉALES spécialement préparés pour **DÉCOCTIONS**

USINE et LABORATOIRES à LEVALLOIS-PERRET
BROCHURES et ÉCHANTILLONS SUR DEMANDE

Dépôt général: M^{on} JAMMET, Rue de Miromesnil, 47, Paris



Voir nos deux Modes d'Abonnement

QUATAPLASME PANSEMENT ASEPTIQUE COMPLET INSTANTANÉ
DU DOCTEUR LANGLEBERT
PNEUMASIES: Anthrax, Abcès, Phlegmons, Gerçures des Sains, Phlébites, Erysipèles, DERMATOSES, Scabies, Impétigo, AFFECTIONS OŒILIAIRES: Conjunctivites, etc. DÉTAILLÉES. DANS TOUTES LES PHARMACIES et 10 Rue Pierre-Duport, PARIS.

tales que la légende qui persista longtemps dans les premiers siècles de notre ère, rapportant que les chrétiens, dans leurs secrètes assemblées se nourrissaient de chair humaine et se prostituèrent les uns avec les autres...

UNE ÉPIGRAMME

Nous offrons à la méditation de nos lecteurs cette épigramme de la dame Catheline-Claire Poirot, épouse Plumel, qui depuis le 6 juin 1822. Il y aura bientôt un siècle, dort son dernier sommeil dans un calme champ de repos d'un village breton :

VOYI
JUSTEMENT REGRETTÉE
DAME CATHELINE CLAIR POIROT
ÉPOUSE DE M. SEBASTIEN PLUMEL
CETTE DAME NÉE POUR LE COMMERCE
PLAÇA DE LA MONNE SA VIE A FTS CONTRAIGES
AVANT SEUL-LA PARTIE DES DRAPERIES
SOUT DE TRÈMES APRES SELE Y SEUNTS
AUTRES BRANCHES QUI NONT CESSÉ
DEV ELL-SON ETAT LOUQUANT NUIT
OUR SES DESIRS A ACQUIERIR PAR SA
DOUTE LEGITIME ET LA CONFIANCE DE
SUS SES VOYAGE INERRANLABLE DANS
LES ENTREPRISE HARDIE DANS SES
ACQUISITIONS MAIS TROP SENSIBLE-AUX
CONFIANCES AGRAVANTE ONT ABREGE
JOUR ET FINI SA CARRIERE LE 6 JUNE
1822 AGE DE 60 ANS SANS AVOIR FAIT
DE PAUX PAS DANS SA VIE

Épigramme ne mentionne pas que la dame Poirot soit laurée d'un prix de vertu et de dommage. Et voilà qui prouve que la vertu n'est pas toujours récompensée.

LE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

Nous ne résistons pas au plaisir de reproduire pour nos lecteurs ce fragment de la Vie de Milané, bergère de La Salette. Il s'agit des bêtes avec qui s'entretenait, comme saint François, la petite, miraculeuse :

Les loups venaient ensemble à l'heure où les renards venaient ensemble ainsi que les lièvres, les chamois et les oiseaux.

(Un serpent vit aussi, mais fu évacué.) Une fois arrivé, chacun de ces animaux prenait la place qui lui avait été assignée et écoutait. Puis dès qu'ils entendaient la fin qui émit à leur pré cette-ci : *Sit non Domini Benedictum!* ils faisaient les fous; surtout les renards faisant des espérilleries à leurs confrères loups; ils les mordaient à l'oreille; ils donnaient des tapes avec leurs pattes aux lièvres et les faisaient rouler; ils tiraient en arrière les petits chamois par leurs petites queues, etc. Dès que je leur disais de se retirer, tous partaient...

« O Croi-raï lire les *Fioretti*, il dit avec raison M. Léon Bloy.

DU MUSC

Dans l'Histoire générale des Drogues, le sieur Poitevin, marchand épicer et droguiste, a écrit sur le Musc des lignes qui valent d'être rappelés. L'Histoire générale des Drogues est au XVIII^e siècle une fortune singulière. Des éditions multiples furent successivement épuisées.

Le Musc, dit le sieur Poitevin, est un animal qui approche assez de la couleur et figure d'une Biche, si ce n'est qu'il a le corps plus long, suivant une peau que j'en ai vue à Rouen chez le sieur Nicolas Roudeau. Il y a quantité de ces animaux aux Royaumes de Tunquin et de Boutan, et en plusieurs endroits de l'Asie.

Ce que nous appelons Musc est un sang corrompu qui s'amasse sous le ventre d'un chat animal en forme d'apostume, et lorsqu'il est meure, cette bête à l'instinct de s'aller froter contre quelque arbre pour se le crever, et ce sang pourri étant desséché au Soleil, il acquiert une odeur forte et assez désagréable, qu'il doit avoir quand il est pur, et qu'il n'a pas passé par les mains des Juifs tant d'Hollande que des autres endroits, ou par les mains de quelques uns des rognons de gens qui le sophistiquent avec de la terre, du sang desséché et autres vilenies.

On sera aussi désabusé de croire que ce sont les rognons de l'animal, comme quelques-uns le veulent, et que cet animal se châtre lorsqu'il est pourri, sachant bien qu'on ne le veut prendre que pour avoir ses testicules; mais cela vient de ce que ceux qui le mettent en vessie, le taillent en figure de rognons. D'autres veulent que le Musc soit un sang meurti, qui s'engendre par tout le corps de cet animal, par le moyen des coups de bâtons qu'on lui a donné, et on le met ensuite dans des morceaux de sa peau, que l'on coupe et coud en figure de rognons; mais comme ces deux origines de Musc me paroissent fort bigarées, j'ai jugé à propos de rapporter

ce qu'en a écrit M. Tavernier, à la page 316 de son second Tome, afin que le lecteur puisse rendre le parti qu'il souhaitera.

On choisira le Musc en vessies bien sec, et que la peau qui l'enveloppe soit mince, parce qu'il y en a où il y a plus de peau et de poil que de marchandise, et que cette peau soit peu garnie de poil; qu'il soit de couleur brune, qui est la marque des véritables vessies ou rognons de Musc de Tunquin, qui est beaucoup plus estimé et meilleur que celui de Bengale, qui est enveloppé de vessies garnies de poil blanc. Les gens qui le sophistiquent avec de la terre, du sang desséché et autres vilenies. On sera aussi désabusé de croire que ce sont les rognons de l'animal, comme quelques-uns le veulent, et que cet animal se châtre lorsqu'il est pourri, sachant bien qu'on ne le veut prendre que pour avoir ses testicules; mais cela vient de ce que ceux qui le mettent en vessie, le taillent en figure de rognons. D'autres veulent que le Musc soit un sang meurti, qui s'engendre par tout le corps de cet animal, par le moyen des coups de bâtons qu'on lui a donné, et on le met ensuite dans des morceaux de sa peau, que l'on coupe et coud en figure de rognons; mais comme ces deux origines de Musc me paroissent fort bigarées, j'ai jugé à propos de rapporter



Chat, par l'Herd de Henoucourt (XVI^e siècle)

BOUSQUET

Dans toutes les
AFFECTIONS PULMONAIRES
est IMMÉDIATEMENT CALMÉE par le

SIROP DE BOUSQUET

A LA DIONINE-MERCK

Chaque cuillerée à bouche renferme :
0 gr. 01 DIONINE-MERCK.
Il goutelettes BROMOFORME chimiquement pur.
VI goutelettes Alcool de racine d'aconit.

Ce Sirop constitue, sous une forme agréable, la meilleure médication à opposer aux Affections des Voies respiratoires accompagnées de toux opiniâtre, d'épuisement nerveux et d'insomnie, etc.

Dose quotidienne pour les adultes : 4 à 8 cuillerées à potage

PATE DU DOCTEUR BOUSQUET

A LA DIONINE-MERCK

D'un goût très agréable, calme rapidement l'irritation pharyngée et laryngée du début des rhumes, rend de grands services à tous ceux qui font usage répété de la parole.

Dans toutes Pharmacies et Drogueries de France et de l'Étranger

DÉPÔT GÉNÉRAL :
Pharmacie du Docteur BOUSQUET, 140, Faubourg Saint-Honoré, Paris

Maladies du Cerveau
ÉPILEPSIE HYSTÉRIE NÉVROSES
Traitées depuis 60 ans avec succès par

SIROPS HENRY MURE

1^o Au Bromure de Potassium, 2^o Polybromure (potassium, sodium, ammonium),
3^o Au Bromure de Sodium, 4^o Au Bromure de Strontium (excepté le baryte).

Bien entendu, ces sirops sont chimiquement purs par culture à potage et 30 centigr. par cuillerée à café de sirop d'extrait d'orange amer irrochrochable. Établis avec des sucres et des matières végétales, ces sirops ont le praticien le plus difficile, ces préparations permettent de comparer expérimentalement dans des conditions identiques, la valeur thérapeutique des divers bromures seuls ou associés. — FLADON : 5 fr. Maison HENRY MURE A. GAZAGNE, 17, rue de la Paix, Paris, Pont-Saint-Esprit (Gard).

SOLUTIONS HENRY MURE

Biphosphate de Chaux arséné — Chloro-Phosphate de Chaux arséné
Chloro-Phosphate de Chaux créosé et arséné (LITRE : 5 FR.; DEMI-LITRE : 3 FRANCES)

PHTISIE (1^{re} et 2^e périodes) — RACHITISME
ENGORGEMENTS GANGLIONNAIRES ET DES ARTICULATIONS
MALADIES DES OS ET DE LA PEAU
CACHEXIES SCROFULEUSES ET PALUDENNES
ÉPUISEMENT NERVEUX — INAPPÉTENCE — DIABÈTE

Le Biphosphate et le Chloro-Phosphate arséné H. Mure produisent des effets remarquables chez les phthisiques atteints de dyspepsie et dans la chlorose. Sous leur influence, la toux et l'oppression diminuent, l'appétit augmente les forces reviennent.

LITRE : 4 FR.; DEMI-LITRE : 2 FR. 50

AVANTAGES PRINCIPAUX
sur les Solutions similaires

1^o Emploi d'un Phosphate monovalente orienté d'une part absolue, permettant un dosage rigoureux, difficile à établir, en des phosphates mixtes, ou du commerce, qui devient très acide à un excès d'acide sulfurique toujours nuisible à l'assimilation;
2^o Inaltérabilité absolue obtenue par un procédé spécial, une immunité parfaite;
3^o Administration facile par cuillerées dans un peu d'eau vineuse ou sucrée au milieu des repas;
4^o Traitement prolongé dans des conditions identiques, la valeur thérapeutique des divers bromures seuls ou associés. — FLADON : 5 fr. Maison HENRY MURE A. GAZAGNE, 17, rue de la Paix, Paris, Pont-Saint-Esprit (Gard).

Nota. — Dans les cas où l'arsénate de soude et la créosote ne seraient pas indiqués, MM. les Docteurs pourront prescrire les mêmes solutions H. MURE non arsénées. LITRE 3 fr.

Dépôt général : PH^o H. MURE, à PONT-SAINT-ESPRIT (Gard)
A. GAZAGNE, Gendre et Successeur

Le Musc fortifie le cœur et le cerveau, rélâche et abaisse le système artériel, dissipe et rarefie les humeurs grossières, excite la semence et chasse les vents; la dose en est depuis demi grain jusqu'à quatre grains: il est propre pour la surdité, étant mis dans l'oreille avec un peu de coton; on en applique aussi vers la matrice pour abatre les vapeurs. Il est employé aussi dans les potions, opiattes, épithèmes, et autres; mais il ne convient pas à toutes sortes de personnes, principalement aux femmes, c'est le sujet qu'il ne faut servir que sur l'avis des Medecins.

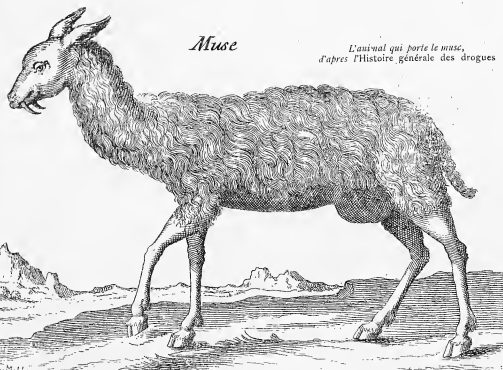
La meilleure sorte et la plus grande quantité de Musc, dit M. Tavernier, vient du Royaume de *Boutan*, d'où l'on le porte à Patna, principale Ville de Bengale, pour négocier avec les gens de ce pays-là. Tout le Musc qui se négocie dans la Perse vient de là, et les Marchands qui négocient le Musc, aiment mieux que vous leur portiez de l'ambre jaune et du corail, que de l'or ou de l'argent, parce qu'ils font grand cas de ces deux choses. Après qu'on a tué cet animal, on lui coupe la vessie, qui paroit sous le ventre de la grosseur d'un œuf, et qui est plus proche des parties genitales que du nombril. Puis on tire de la vessie le musc qui s'y trouve, et qui est alors comme du sang caillé. Quand les Paysans le veulent faire sécher, ils mettent du foye et du sang de l'animal lachez ensemble, en la place du musc qu'ils ont tiré. Ce mélange produit dans les vessies en deux ou trois années de tems, de certains petits animaux qui mangent le bon Musc, de sorte que quand on vient à les ouvrir on y trouve beaucoup de chet. D'autres paysans qu'on a vu coupé la vessie, et tiré du Musc ce qu'ils en peuvent tirer sans qu'il y paraisse trop, remettent à la place de petits morceaux de plomb,

pour la rendre plus pesante. Les Marchands qui l'achettent et la transporte dans les Pays étrangers, aiment bien mieux cette tromperie que l'autre; parce qu'il ne s'y engendre point de ces petits animaux. Mais la tromperie est encore plus malaisée à découvrir, quand de la peau du ventre de l'animal ils

donner de l'air, et laisser le tems à l'odeur de perdre un peu de sa force en s'évaporant tandis qu'ils en tirent ce qu'ils en veulent ôter, et arriveroit qu'en portant cette vessie au nez de quelqu'un, le sang lui sortiroit aussi-ôt par la force de l'odeur, qui doit nécessairement être tempérée, pour se rendre

animal, qu'environ le 56. degré; mais au 60. il y en a une grande quantité, le pays étant rempli de Fards. Il est vrai qu'aux mois de Février et de Mars, après que ces animaux ont souffert la faim dans le pays où ils sont, à cause des neiges qui tombent en quantité jusqu'à dix ou douze pieds de haut, ils viennent du côté du midy jusqu'au 44. et au 45. degré pour manger du bled ou du ris nouveau; et c'est en ce tems-là que les paysans les attendent au passage avec des pieges qu'ils leur tendent, et les tuent à coups de flèches et de bâtons. Quelques-uns d'eux m'ont assuré qu'ils sont si maigres, et si languissans à cause de la faim qu'ils ont soufferte, que beaucoup y laissent prendre à la course. Il faut qu'il y ait une prodigieuse quantité de ces animaux, chacun d'eux n'ayant qu'une vessie, et la plus grosse qui n'est ordinairement que comme un œuf de poule, ne pouvant fournir qu'un demi-once de Musc. Il faut bien quelquefois trois ou quatre de ces vessies pour en faire une once.

Le roi de Boutan, craignant que la tromperie qui se fait au Musc ne finisse ce negoce, d'autant plus qu'on en tire aussi du Tanguin et de la Capivane qui est bien plus chère, parce qu'il n'y en a pas en si grande quantité; ce Roi, dis-je, craignant que cette Marchandise, falsifiée, ne décriât le commerce de ses Etats, ordonna il y a quelque tems que toutes les vessies ne seroient point apportées ouvertes à Boutan, qui est le lieu de sa résidence, non y être visitées et scellées de son sceau. Toutes celles que j'ai achetées étoient de cette sorte; mais non-tant toutes les précautions du Roi, les Paysans les ouvrent subtilement, et y mettent, comme j'ai dit, de petits morceaux de plomb; ce que les Marchands sçavent, parce que le plomb ne gêne pas le Musc, ainsi que j'ai remarqué, et ne fait tort que pour le poids.



font de petites bourses, qu'ils cousent fort proprement avec des fils de la même peau, et qui ressemblent aux véritables vessies; et ils remplissent ces bourses de ce qu'ils ont ôté des bonnes vessies avec le mélange frauduleux qu'ils y veulent ajouter, à quoi il est difficile que les Marchands puissent rien connoître. Il est vrai que s'ils lient la vessie dès qu'ils l'ont coupée, sans lui

agréable sans nuire au cerveau. L'odeur de cet animal que j'ai apporté à Paris en état si forte, qu'il étoit impossible de le tenir dans mes chambres; il entroit tout le monde du logis, et il fallut le mettre au grenier, où enfin mes gens lui coupèrent la vessie, ce qui n'a pas empêché que la peau n'ait toujours retenu quelque chose de l'odeur. On ne commence à trouver cet



Le Reconstituant MOYNE

(GELÉE STÉRILISÉE)

Prix du Flacon :

1 franc

TOUT FLACON OUVERT
DOIT ÊTRE UTILISÉ DANS
LES VINGT-QUATRE
HEURES

Aux personnes malades
ne pouvant pas prendre
d'aliment froid, il est
recommandé d'employer
le Reconstituant Moyne
additionné à un potage.

60 grammes de "Reconstituant Moyne" font un repas

Additionné d'égale quantité d'eau bouillie,
:: :: non salée, il constitue aussi :: ::

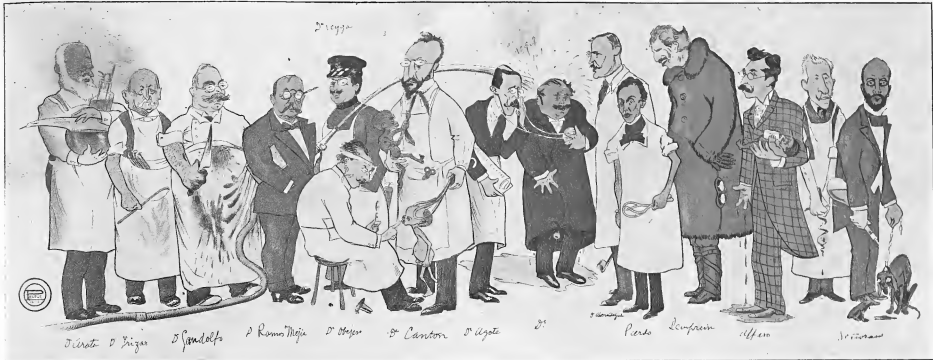
UN CONSOMMÉ SUCCULENT

Le "Reconstituant Moyne" est préparé exclusivement avec de
la Volaille, du Jambon d'York et des Légumes frais

La réduction STÉRILISÉE de ces produits, sans aucune addition
de gélatine, constitue une gelée nourrissante, fortifiante par excellence,
d'une digestion facile et d'un goût très agréable, parfaitement acceptée
par les enfants, les malades et les convalescents.

Le "Reconstituant Moyne" doit être rafraîchi avant de le servir

En vente chez le Fabricant : M^{re} JEAN MOYNE, 11, Place de la Miséricorde à LYON, Téléph. 2-49



Les Professeurs argentins à la Faculté de Médecine de Buenos-Ayres

L'INFLUENCE MORALE DE LA FRANCE EN ARGENTINE

M. Blasco Ibañeta a confié à un rédacteur de *Paris-Journal* ses impressions sur le progrès de l'influence morale de la France en Argentine. L'illustre écrivain espagnol, qui s'occupe actuellement d'une œuvre importante de colonisation dans la République Argentine, est persuadé que ce pays dans ce pays que l'Idéal latin est destiné à reflleurir. Nulle part on n'est plus

sensible à l'influence intellectuelle des grands écrivains issus des races latines.

« Ah ! si la France savait ! s'est écrié M. Blasco Ibañeta. Si elle voulait, elle pourrait, en Argentine, jouer un rôle prédominant. Influence morale des idées et des principes, influence intellectuelle, influence artistique, la France les possède au plus haut degré. Mais, il faut le dire, son rôle économique fut, jusqu'ici, à peu près nul. Elle s'est laissée distancer par les Anglais et par les Allemands.

« M. Pierre Baudin a inauguré une politique économique nouvelle, mais celle-ci ne portera ses fruits que le jour où les capitaires français auront le courage louable d'attifer là-bas, sous le pavillon tricolore, et qu'ils cessent de prêter aux capitalistes anglais ou allemands l'appoint qui leur fait défaut. »
 La Société de bienfaisance dirigée à Buenos-Ayres l'horical Rivadavia pour les femmes, deux hôpitaux pour les folles, celui des enfants trouvés dont elle se charge jusqu'à la majorité pour les placer ensuite, celui des enfants malades, des établissements pour

orphelins et orphelines, ceux de Gouttes de lait, au nombre de huit à Buenos-Ayres. Elle entretient également près de Mar del Plata un hôpital pour scrofuleux et un autre pour les tuberculeux.
 Dans une année, le mouvement des malades assistés et hospitalisés à la charge de la Société de bienfaisance se chiffre par 40.000 malades assistés sans hospitalisation, 123.000 consultations gratuites, 4.000 opérations chirurgicales importantes.
 J'ai visité ces établissements et m'entrâi pas dans le détail de leur organisation. Qu'il

CŒUR ARTERIO-SCLÉROSE
 Avec ses bains.
ROYAT
 CARSO CAZEUX
 TROUBLES CARDIO-VASCULAIRES **GUÉRIT**

TUBERCULOSES
 Bronchites, Catarrhes, Gripes
EMULSION MARCHAIS Phospho-Grésolée
 Calme la TOUX, relève l'APPÉTIT
 40 à 60 cuillerées à café dans lait, bouillon. Bien tolérée - Par l'asthme.

OVO-LÉCITHINE BILLON
 RECONSTITUANT par EXCELLENCE
 NEURASTHÉNIE, PHOSPHATURIE
 ANÉMIE CÉRÉBRALE
 SURMENAGE, CONVALESCENCE, ETC.
 Vente en gros :
LES ÉTABLISSEMENTS POULENC FRÈRES
 FABRIQUE DE PRODUITS CHIMIQUES - PARIS -
 INDICATIONS. DRAGÉES à 0 gr. 05 centigr. — Dose : 6 par jour, ou 3 fois, un peu avant les repas (Enfants : 3 à 4 dragées.)
 GRANULÉ à 0 gr. 20 centigr. par cuillerée à café — Dose : 2 cuillerées à café par jour. (Enfants : 1 à 2 cuillerées à café.)
 AMPOULES à 0 gr. 05 centigr. par centimètre cube. — Dose : 2 injection intramusculaire tous les deux jours.

CONSTIPATION Chronique ou Accidentelle
 Fermentations gastro-intestinales
 Intoxications bacillaires
 Troubles hépatiques-et biliaires
GRAINS DE VALS
 Traitement par les
 Produit naturel et complet à base de Podophyllin et Cascara
 Dose : un ou deux grains avant ou au milieu du repas du soir.
 Administration : 64, BOULEVARD PORT-ROYAL, PARIS



Les Professeurs argentins à la Faculté de Médecine de Buenos-Ayres

me suffit de lire que leur installation répond en tous points aux exigences de l'hygiène moderne. Partout des salles spacieuses, bien éclairées, des cours verdoyants et des jardins fleuris. L'hôpital Rivadavia, l'un des plus beaux, reçoit 560 pensionnaires dont 40 seulement payantes, à cinq ou dix piastres par jour, selon les chambres occupées. Tous les malades ayant un certificat d'indigence peuvent participer gratuitement à la consultation, ceux qui n'en ont pas payent l'ordonnance quarante centimes. Avec cet argent, l'Administration créa une salle de distraction

qui renferme une bibliothèque et un orgue électrique.

C'est là que les malades, dès qu'elles le peuvent, viennent se délasser de l'atmosphère ordinaire des salles de souffrance. Elles oublient qu'elles sont à l'hôpital. La plus grande tristesse des prisons et des hôpitaux vient du silence et de la monotonie pesante des heures, toutes semblables, qui vous laissent sentir avec vos pensées et vos douleurs. La musique, même la musique mécanique, si le son est beau, a la vertu suprême de vous faire évader du présent, de

la peine physique et morale; bientôt inappréciable qu'on devrait étendre à tous les asiles de pauvres et de malades.

Il y a dans ce même hôpital Rivadavia un pavillon récemment construit qui porte le nom d'une des plus riches familles de Buenos-Ayres et qui fut offert à la Société par les enfants de José Gobo, à la mort de celui-ci. Il coûta 450 000 francs. Par la perfection de l'installation et la propreté exemplaire, ce pavillon vaut ce que j'ai vu de mieux dans les premiers hôpitaux européens.

M. Pablo Huberty se plaint également dans le *Kappel* que la place occupée, en Argentine, par l'influence française, en ce qui concerne le domaine des idées, ne soit pas soutenue par une forte situation économique. Sur ce terrain nos concurrents se laissent distancer par leurs concurrents, et notamment par les Allemands, les Anglais et les Belges. Cette Revue qui compte déjà de nombreux lecteurs en Argentine, s'efforce de mettre en évidence l'effort scientifique des Latins d'Amérique.

**ANTISEPTIQUE URINAIRE
PAR EXCELLENCE**

**ARTHRITISME
DIATHÈSE URIQUE**

**URASEPTINE
ROGIER**

DISSOUT, EXPULSE L'ACIDE URIQUE

Granulé entièrement soluble dans l'eau: 0,60 centigr. de matière active par cuillerée à café. — DOSE: 2 à 6 cuillerées à café par jour
Échantillons et Littérature: HENRY ROGIER, Pharmacien, Ane. Int. des Hôpitaux de Paris, 3 et 5, boul. de Courcelles, PARIS

**LES HOPIAUX ARGENTINS
ET M. JULES HURET**

Dans son beau livre sur l'Argentine (De Buenos-Ayres au Gran Chaco) M. Huret nous donne des renseignements intéressants sur l'organisation de l'assistance médicale à Buenos-Ayres.

Malgré le peu de goût qu'on a, en vieillissant, à se faire souffrir par le spectacle du malheur et de la souffrance, il m'a bien fallu aller visiter l'asile des Enfants-Trouvés, institution nationale (1). On les traite aussi bien que possible. Et il n'y a aucune différence entre cet hôpital-refuge et les établissements du même genre que jeus l'occasion de voir en France et en Allemagne. 200 enfants sont soignés à l'hôpital même; 1.800 sont élevés au dehors, dans de familles choisies par l'administration. C'est exactement notre système d'assistance médicale française. On fait l'analyse du lait de nourrices, des médecins inspecteurs vont de fois la semaine — on doit y aller — visiter les enfants chez les dévoués.

Les malades sont soignés dans de coquets pavillons séparés, tout blancs, entourés de fleurs et de jardins; il y a celui de la gonorrhée, celui de la rougeole, celui de la tuberculose, celui de la scarlatine, etc. Il y a des installations, laboratoires d'analyses, laboratoires pour la fabrication des aliments finis et lactés, rien ne manque à cet asile modèle. Quatre-vingt nourrices fournissent, à toute l'ère, le lait à ces nourrissons de l'Etat.

C'est qu'il y a, en effet, beaucoup d'enfants abandonnés à Buenos-Ayres. Des femmes, des filles viennent ici pour travailler, un homme les abuse, les abandonne et elles voilà mères... Que vont-elles faire du

peut? Commentagner leur vie avec ce colis encombrant, exigeant et criard? Elles vont le placer dans le « zagouan » de la première maison venue, sorte de vestibule situé entre la porte d'entrée et le patio. C'est là que chaque soir, si la vocation vous en venait, vous pourriez, à coup sûr, découvrir trois ou quatre petits abandonnés (1) comme les fermières savent où trouver les œufs de leurs poules.

Et à voir ces pauvres petites têtes rachitiques, contractées, frisées, qu'on dirait racornies dans un bain de saumure; ces petits corps blancs exsangues, d'une transparence nacrée, dont on se demande s'ils respirent encore, et qui, soudain, pouissent, en se tordant comme des larves, leurs petits crins naris semblables à des sons de cornues de baudruche; à voir ces infortunés innocents, rongés d'ulcères et couverts de croûtes, on se demande quels sont les plus plaindre des vœux de l'hospice, déjà vaincus, qui vont bientôt mourir, ou de cette chair en souffrance, vouée au travail et à la défiance aussi, qui va grandir avec les tares et les infirmités héréditaires.

(1) Les statistiques indiquent 125 enfants abandonnés par mois.

A côté de la Société de Beneficencia, il y a des œuvres municipales et des groupements libres.

L'Hôpital municipal de San Roque et la Polyclinique, qui reçoivent 600 malades, sont admirables d'organisation, de propreté et d'ordre. Les professeurs de la Faculté de médecine y font leurs cours. Il y a 66 infirmiers, 14 médecins-chefs, 28 agrégés, 4 internes. J'ai vu à une très belle collection de préparations d'obstétrique, de vastes salles, des couloirs, des escaliers de marbre spacieux, des jardins plantés de palmiers, d'acacias, de magnolias.

L'une des émeles les plus actives de la Société de Beneficencia est celle des Dames de Saint-Vincent-de-Paul, que dirige M^{lle} Leon P. T. de Uriburu, femme d'un ancien président de la République. Elle soutient des familles pauvres, fait la charité à domicile, à des asiles, des crèches, des orphelins, des maisons de famille où de jeunes employés trouvent à peu de frais le logement et la nourriture, d'autres où sont recueils les veuves avec leurs enfants. Pour vingt francs par mois, elles ont une chambre saine, confortablement meublée, un dispensaire avec consultations gratuites et distributions de pharmacie est annexé à l'asile, plus un atelier

pratique de blanchissage pour jeunes filles qui accepte des travaux de particuliers et qui verse aux élèves le prix de leur travail.

COMMENT DETRUIRE LES RATS

La pâte phosphorée est éminemment destructive du rat. Mais elle a l'inconvénient d'empoisonner aussi les animaux domestiques, le bon chien, le bon chat, et même les humains ignorants ou distraits.

Comme moyens innocents, il convient de citer en première ligne l'assiette à plat^{re}. On met du plat^{re} fin dans une assiette creuse placée sur le passage des rats, et on saupoudre le plat^{re} avec de la farine. A peu de distance, on place une autre assiette contenant de l'eau. Le rat, alléché par la farine, mange une bonne portion de plat^{re}, plus assouffi, il va boire une agréable lampée d'eau; le plat^{re} a fait prise — dans le fort intérieur du rongeur, et le stoppe énergiquement.

Le liège rend aussi des services. On coupe de simples bouchons en morceaux gros comme des noisettes que l'on fait frire dans de la bonne graisse. On sème cette friture sur le passage présumé des rats. Malgré la remarquable puissance de leur estomac, il leur est absolument impossible de digérer ce régai et ils périssent dans un embarras gastrique incurable.

L'éponge frite peut être employée aussi, avec une assiette d'eau à proximité; au lieu de faire prise comme le rat, elle se gonfle et étouffe le rat.

Hors de la maison, on peut asphyxier les rats par le sulfure de carbone. Spécifions bien « hors de la maison », car le sulfure de carbone sent très mauvais, et il est fort inflammable ainsi que ses vapeurs.



La Scène au l'ancien Hôtel-Dieu de Paris

INSUFFISANCES THYROIDIENNE ET OVARIENNE
Troubles de la Ménopause et de la Puberté.

HYPOPHOSPHATE
Myxœdème **OVARO-THYROIDINE** **OBÉSITÉ**
Arthritisme, Rachitisme, Maladies de la Peau

Dépôt: Laboratoire du Docteur FRAYSSE, 430, r. d'Aboukir, Paris et toutes Pharmacies.

REVUE INTERNATIONALE
ILLUSTRÉE
UN PEU DE TOUT
Revue de grand luxe, la plus belle et la moins chère
Abonnement d'essai de 3 mois, France: 2 fr. — Étranger: 3 fr.
Abonnement annuel, France: 12 fr. — Étranger: 18 fr.
182, Rue de Rivoli — PARIS

"GOLD STAR"
Modèle "Safety" se portant dans toutes les positions.

Ce Porte-Plume-Réservoir absolument garanti est offert en remboursement de l'abonnement à "Esclape".
Valeur 20 francs.
AU BUREAU DU JOURNAL

POUGUES - LES EAUX
à 240 Kilomètres de PARIS - Trajet en 3^h W-R
1^{er} JUIN — 30 SEPTEMBRE
STATION des NEURASTHÉNIQUES des DYSPÉPTIQUES
et de toutes les ATONIES et ASTHÉNIES organiques (Estomac, Foie, Intestins) DIABÈTE, ANÉMIE, GOUTTE, GRAVELLE

CURE DE REPOS
CURE DE RÉGIME
CURE D'AIR

CASINO
C^h de POUQUES
15, Rue Auber, PARIS

SPLENDID - HOTEL (1^{er} Ordre)
Chambres et appartements avec salles de bains

CARABAÑA
LA SEULE EXERCITANT UNE ACTION DÉTERMINÉE SUR LES ORGANES MALADES
DOSE MOYENNE: 1 VERRE A BORDEAUX SUIVI DU PETIT DÉJEUNER DU MATIN

PRODUITS SPÉCIAUX de la SOCIÉTÉ des BREVETS "LUMIÈRE"

Echantillons et Vente en gros : Marius SESTIER, ^{Ph^{en}}, 9, Cours de la Liberté, LYON

HÉMOPLASE

AMPOULES, CACHETS
DRAGÉES

LUMIÈRE

Médication énergétique
des

déchéances organiques

PERSODINE

LUMIÈRE

Dans tous les cas d'Anorexie
et d'Inappétence

CRYOGÉNINE "LUMIÈRE"

ANTIPTYRIÉTIQUE ET ANALGÉSIQUE
PAS DE CONTRE-INDICATION

1 à 2 grammes par jour

NÉOKOLA "LUMIÈRE"

Représente son poids de
KOLA FRAICHE

HERMOPHÉNYL "LUMIÈRE"

Possède toutes les propriétés des Sels de Mercure
NON IRRITANT ET PEU TOXIQUE
Ampoules indolores pour injections

SAVON à L'HERMOPHÉNYL "LUMIÈRE"

Toilette et antisepsie de la peau

HISTOGÉNOL

Naline

Médication arsenio-phosphorée
organique à base de Nucléaribine.
Rétablissant complètement tous les avortons
sans leurs inconvénients de la médication
arseniale et phosphorée organiques.

L'HISTOGÉNOL NALINE est
indiqué dans tous les cas où l'organisme
débilité, par une cause quelconque, réclame une médication réparatrice et dynamo-
génique puissante; dans tous les cas où il faut relever l'état général, améliorer la
composition du sang, reminéraliser les tissus, combattre la débilité et ramener à
la normale les réactions intraseingéniques.

TUBERCULOSES, BRONCHITES, LYMPHATISME, SCROFUL, ANÉMIE
NEURASTHÉNIE, ASTHME, DIABÈTE, AFFECTIONS CUTANÉES

FAIBLESSE GÉNÉRALE, CONVALESCENCES DIFFICILES, etc.

POISSANT STIMULANT PHAGOCYTAIRE

FORMES : ÉLIXIR — ÉMULSION — GRANULE — AMPOULES

ET DOSES : ÉLIXIR : 2 cuill. à soupe par jour. — GRANULE : 1 cuill. à café par jour.

AMPOULES : 1 ampoule par jour.

Exiger sur toutes les boîtes et flacons la Signature de Garantie : A. NALINE

Littérature et Echant. : Y&L & NALINE, 17^{me} Villeneuve-la-Garenne, St-Denis (Sein).

Traitement de la **SYPHILIS** sous toutes ses formes

HECTINE

PILULES (0,30 d'Hectine par pilule). — Une à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.
GOUTTES (Chaque goutte équivalent à 0,05 d'Hectine). — 10 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES A (0,30 d'Hectine par ampoule). — **INJECTIONS INDOLORES**
AMPOULES B (0,30 d'Hectine par ampoule). — **INJECTIONS INDOLORES**

HECTARGYRE

(Combinaison d'Hectine et de Mercure).

Le plus actif le mieux toléré des sels mercuriels.

PILULES (Par voie Hectine 0,15; Protoxyde Hg 0,05; Ext 0,05). — Durée de
traitement : Une à deux pilules par jour.

GOUTTES (Par 20 gouttes Hectine 0,05; Hg 0,05; Ext 0,05). — 10 à 15 jours.

AMPOULES A (Par ampoule Hectine 0,30; Hg 0,05). — Une ampoule par jour

AMPOULES B (Par ampoule Hectine 0,30; Hg 0,05). — Une ampoule par jour

INJECTIONS INDOLORES

Laboratoires de HECTINE, 15, Rue du Chemin-Vert, à Villeneuve-la-Garenne (Seine).

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Pour assainir la bouche, raffermir les gencives, fortifier les cheveux, pour les ablutions journalières, pour le lavage des nourrissons, etc., etc.,
il est recommandé de faire usage du

Coaltar Saponiné Le Beuf

qui possède les propriétés DÉTÉRIVES et ANTIPTÉRIQUES INDISPENSABLES aux produits destinés à ces usages, qualités qui lui
ont valu son admission dans les HOPITAUX DE PARIS.

Le Coaltar Le Beuf est en effet très efficace en particulier dans les cas d'angines couenneuses, anthrax, gangrènes, herpes,
leucorrhées, pyrrisias, otites infectieuses, suppurations, etc., mais dans ces circonstances c'est au MOEDÉCIN qu'il appartient de prescrire
ce produit et de régler son mode d'emploi.

Le Coaltar Saponiné Le Beuf étant un liquide qui n'est ni caustique ni vénéneux, peut être laissé entre toutes les mains.

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des imitations que son succès a fait naître



Eyoub, sur la Corne d'Or

PAYSAGES ET CITÉS D'ORIENT

II. CIMETIÈRES TURCS

Par le Docteur LIBERT

Dans un article antérieur, notre collaborateur, M. le docteur Libert, nous a dit en une belle prose imagée les paysages de la Grèce et des îles que berce « la mer au sourire innombrable ». Le Cimetière du Céramique, les ruines du sanctuaire d'Esculape aux pentes de l'Acropole, la flore exubérante de Corfou, ses bois sacrés, son Achilléon que hante encore le souvenir d'une impératrice au destin tragique, ont été évoqués pour le plaisir de nos lecteurs. Nous suivrons aujourd'hui l'auteur parmi les ruines des Cimetières turcs.

PARTOUT des tombes! Dans les rues et dans les ruelles, à Péra, comme à Stamboul, sur les places, le long des grands murs de terre, à la porte des mosquées, entre les boutiques des marchands turcs, la ville n'est qu'un vaste cimetière endormi dans la quiétude de ses grands cyprès! Tout au fond de la Corne d'Or, Eyoub, la ville sacrée, « le saint lieu du recueillement et de la prière », n'est qu'une immense nécropole, et lorsque le voyageur arrive à Constantinople, par mer, ce qui frappe avant tout sa vue, c'est le bois majestueux de cyprès, qui, sur la côte asiatique, revêt le sol de Scutari. Par cela même, Stamboul a un charme unique au monde, un charme né de la mélancolie et de la douleur de tous ceux qui dorment dans cette terre, faite, plus que partout ailleurs, de la poussière des morts.

Le cimetière d'Eyoub

Au bas de la colline ombragée de grands arbres, c'est un très modeste appentement de bois avec à côté dans une maison aux vitres cassées, un misérable café turc! Mais la rue dans laquelle nous entrons au sortir du débar-

cadère, n'a pas sa pareille au monde. C'est une rue sauvage où l'herbe folle pousse entre toutes les pierres.

Partout les murs sont percés de fenêtres avec

tions d'or sur un fond vert ou bleu. Ce sont des tombes abandonnées au milieu des figuiers, des menthes sauvages et des orties. Des corbeaux volent en croissant au-dessus des cyprès centenaires, tandis que les chats sans vagues s'ébattent parmi les mausolées en ruines.

C'est un coin de la terre sacrée où beaucoup de bons musulmans ont voulu dormir près du tombeau d'Eyoub, le porte-étendard du Prophète, tué pendant le siège de Constantinople, par les Arabes, en 668. De là, jusqu'aux longs murs de Stamboul, ce n'est qu'une suite ininterrompue de cimetières, parmi les maisons et le long des routes où, de temps en temps, passent, la sonnette au cou et la corde autour du nez, de longues théories de chameaux. La porte de la mosquée est toute proche. Oh! la jolie mosquée de marbre blanc avec ses deux minarets à deux galeries si finement sculptées, ses énormes platanes d'où surgissent des couples! La cour autour de la fontaine est une volière de pigeons qui s'élevaient sans cesse, et dans l'air,

ébranlé par les battements de leurs ailes, les feuilles tombent sur les dalles de marbre de l'enceinte sacrée.



Le Cimetière sacré à Bebek

de grosses grilles de fer, entre les barreaux desquels apparaissent les tombes : stèles en forme de lyre ou de colonnes rondes, avec des inscrip-

Le cimetière est sur le flanc de la colline. Nous montons parmi les stèles surmontées de fez ou du turban, ou simplement ornées de fleurs sculptées. Les cyprès gigantesques poussent, poussent parmi les tombes; les allées sont pavées de grosses pierres mal jointes; beaucoup de tombes sont éventrées, beaucoup de fondrières interrompent le sentier et beaucoup de stèles dans le chemin en contre-bas penchent d'inquiétante façon au-dessus des têtes. Partout des corbeaux passent en vols épais sur les cyprès et sur les tombes, partout les herbes folles poussent dans l'interstice des pierres; et des moutons, conduits par des pâtres, viennent brouter dans ce lieu de désolation et de mort! Le sommet du coteau est un grand plateau

désert, couvert de chardons et de thym, un plateau glacial où le vent vient en rafales de la Mer Noire. Le soleil se couche au loin derrière une colline, et les cyprès se baignent d'ombre. A nouveau nous errons parmi les tombes, dans le chemin qui s'enfonce au milieu des cyprès. Tout disparaît dans la demi-teinte du jour mourant.

Au bas du sentier est une fontaine rustique à côté d'un corps de garde, puis ce sont les rues si pittoresquement turques avec les boutiques des confiseurs et des marchands de jouets, entremêlées de turbés et de coins de cimetière, ombragées de grands arbres. De place en place, sous des arceaux de vignes, jetés d'un côté à l'autre de la rue, s'étendent les tables des petits cafés turcs. En grande hâte, à l'approche du soir, les pigeons reviennent chercher un abri nocturne dans les arbres de la Grande Mosquée!

Cimetière du Bosphore

AUX EAUX DOUGES D'ASIE

Près de la station d'Anatoli-Hissar, sur la côte d'Asie, il est une petite place mal pavée, avec des cafés sous des charmilles. Par une rue tortueuse, qui franchit une rivière sur un pont de bois, nous arrivons à une verte pelouse toute jonchée de feuilles mortes tombées des frênes, des platanes et des sycomores. Le long du Bosphore, quatre ou cinq beaux arbres encadrent une jolie fontaine de marbre, au arabesques d'or sur un fond bleu. Des femmes turques boivent et fument, accroupies au pied de la fontaine, ou assises le long de la grille qui entoure le palais d'été du sultan ombragé par un beau jardin de pins et de magnolias. Près d'une mosquée, abandonnée sous son voile de fleurs sauvages, des officiers à la terrasse d'un café en plein vent, boivent sur des chaises; et devant eux une pelouse de

frais gazon s'étend jusqu'au pied de la colline.

Derrière le kiosque impérial s'ouvre la pittoresque vallée du Kutchuk Gueuk-Sou. La rivière coule, paresseuse, presque tarie, entre des îlots de sable et des bordures de roseaux. La colline est presque à pic sur la route qui longe la rivière, et c'est une colline de terre rougeâtre avec un manteau d'ajoncs sur les flancs abrupts. Un pont de bois est jeté sur cette rivière, et, au bout de ce pont, c'est un petit cimetière de campagne avec autant de cyprès que de tombes bleues aux inscriptions d'or.

Sur la route, bordée d'acacias, des femmes en costumes roses, marrons ou bleus, s'en vont vers la fontaine au bord de l'eau. Un troupeau



Parmi les tombes, à Scutari

d'ânes descend se désaltérer à la rivière, un attelage de bœufs traîne de gros troncs d'arbres, tandis que sur le Bosphore passent des vols d'oiseaux de mer.

A BEBEK

Au milieu de jardins très beaux, que la nature a presque repris, et qui ne servent plus que de nids aux corbeaux, aux corneilles et aux goélands, plus loin que l'ancien Chéla, où s'élevait le temple d'Artemis Dictynna, se dresse une colline couverte de chênes, de cyprès et de pins. Entre la mer et les maisons court un étroit chemin pour les troupeaux de chèvres et les attelages de bœufs.

Il y a à quelques tombes au bord de l'eau, quelques tombes aux colonnes presque ruinées et parmi lesquelles court une ligne télégraphique que des maisons de bois interrompent par place. En face, c'est le panorama incomparable de la côte d'Asie, la pointe de Vani-Keuf où vient se briser un courant si violent que les Turcs appellent le courant du diable. C'est le plus saint de tous les cimetières, parce que les premiers Ottomans qui passèrent d'Asie en Europe y dorment leur sommeil éternel.

A MEZAR-BOURNOU

C'est un petit village adoralement turc, bâti sur l'antique promontoire Sinas où s'élevait un temple de Vénus Meretricia, très honorée des navigateurs. Mezar-Bournou, c'est le cap des Tombeaux, et on le nomme ainsi parce qu'il porte le cimetière du village de Sari-Yar, situé à l'entrée de la vallée des Roses. Les maisons ont un cachet extrêmement original, surtout au-dessus des feuilles de platane en fer forgé. Par le lit de la rivière Kastané qui, pour l'instant sert de route, nous arrivons à une place qu'ombrage un platane gigantesque. L'automne a mis dans ses feuilles des teintes particulièrement délicates, et sa masse de cuivre se dressé

au-dessus des cyprès vert-sombre. Entre deux murs, couverts de lierre, dans une ruelle où les feuilles mortes forment un tapis soyeux, nous traversons un cimetière qui n'est plus qu'un bois de rosiers, de pins, de cyprès, de sorbiers, de chênes et de châtaignes. Le cimetière lui-même n'est plus qu'un amas de pierres, de roncs et de lierre, le long d'un ruisseau qui coule entre les roseaux, les houblons, les chevrefeuilles et les fougères. Les mousses ont eu raison depuis de longues années des arabesques d'or — tout se confond maintenant dans la même teinte vert pâle — et ne part ailleurs que dans cette nature finissante, on a plus l'impression de l'anéantissement final, de l'inévitable retour à la terre, de la désagrégation lente par les vers et par les plantes, de la vanité de tous les espoirs terrestres. Parfois autour d'un arbre toute une famille est enterrée, tombes d'hommes, d'enfants et de femmes entremêlées au gré de la mort. Les liseros et les branches mortes jonchent la terre. Et toutes ces feuilles qui s'étaient au premiers froids miettées des taches rouges sur le vert des mousses.

A SCUTARI

La nature a ici repris possession de ses droits avec une majesté souveraine.

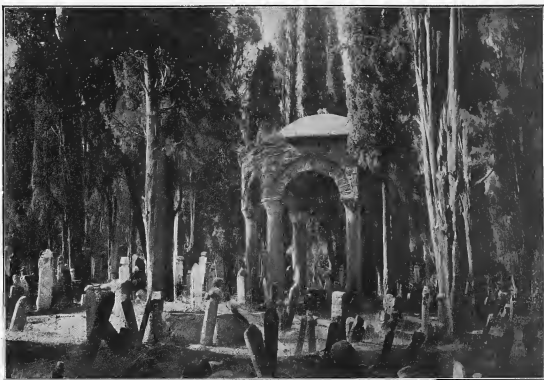
Le jour où nous allons au grand cimetière de Scutari, au Buyuk Mezaristan, il pleut en gouttes très fines. Pendant l'espace de plus d'une lieue on marche dans un bois immense de cyprès, et nulle part ailleurs les cyprès ne sont de plus belle venue. Oui, ce n'est qu'un bois de cyprès très droits et très hauts, avec, par places, dans les carrefours, des platanes aux feuillages rougis par l'automne. Sur certains arbres, entièrement dénudés, des corbeaux ou des colombes se posent sur toutes les branches et évoquent sous ce ciel gris quel-

que vase de Daum. Dans le terrain de glaise jaune, hérissé de monticules, la pluie a creusé de larges allées, et l'eau descend parmi les tombes avec un bruit de source. Sur le bord des routes qui coupent la nécropole, et dont les murs sont bâtis avec de vieilles pierres tombales brisées, des marbriers sculptent des colonnes en marbre de Marmara pour les nouvelles tombes; et de place en place se dresse quelque turbé aux arcades dorées. Dans l'un des endroits les plus sauvages du cimetière, un dôme très dégradé, porté sur six colonnes de marbre, indique la place où fut enterré le cheval favori du sultan Mahmoud. Les tombes d'hommes de condition illustre abondent dans ce cimetière — car le sol de Scutari — est une terre sacrée : c'est là qu'a été fondée la dynastie des Ottomans ; c'est de là que l'islamisme est parti pour se répandre sur l'Europe, et beaucoup de croyants ont voulu reposer dans cette terre bénie.

Chaque jour encore des morts y sont conduits pour y voir leur dernier sommeil. Mais, si du côté de Scutari les tombes toutes neuves et bien entretenues n'évoquent point trop de pensées lugubres, à mesure que l'on avance vers le village de Haïdar-Pacha, la route passe à travers des tombes très anciennes. Alors ce n'est plus qu'un tapis de fougères, de marguerites, de mousses et de lichens. Les pierres tombales, fendillées, disloquées, péle-mêle dans le désordre le plus grandiose et le plus impressionnant, disparaissent au milieu des lianes, des lianes et des charbons. Par endroits, autour d'une tombe de dimensions plus importantes, ce n'est qu'un buisson de roses rouges, sur lesquelles la pluie tombe en fines gouttelettes. Inutile de chercher à lire des noms. Ceux qui sont endormis là sont morts à jamais dans la mémoire des hommes, et il y a très longtemps que personne ne pense plus à eux. Jamais personne ne vient se recueillir sur la pierre qui marque l'endroit du repos suprême; encore quelques tempêtes et la pierre elle-même s'effritera, les fourmis achèveront de niveler le tumulus qui dépasse encore un peu dans l'herbe et seule subsistera la forêt de roses où chantent et nichent les oiseaux...

Comme nous arrivons à l'orée du cimetière la pluie a enfin cessé. Sur la mer de Marmara le soleil se couche, au milieu de gros nuages noirs, et un groupe de tombes se profile admirablement sur le ciel de lumière. Dans le lointain, Stamboul et tous ses minarets flamboient des dernières lueurs du soleil. À l'opposé, sur la côte d'Asie, au-dessus des

Iles, l'Olympe dresse sa masse blanchie par les premières neiges, les petits oiseaux secouent leurs ailes toutes trempées par la pluie tombée des cyprès, et dans l'air chargé de vapeur d'eau se mêle le parfum des mousses et des roses fanées !



Tombeau du cheval du Sultan Mahmoud dans le cimetière de Scutari

Le cimetière de Yédi-Koulé

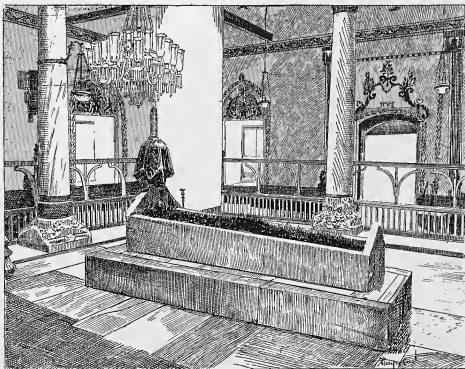
Les tombes commencent à la Mer de Marmara, et tout le long des murs, s'étendent jusqu'à la Corne d'Or. De ce côté, Stamboul est complètement enclos par une ceinture de cimetières. Au pied du château des Sept-Tours, cette Bastille ottomane, se dressent près de la Porte Dorée, quinze ou vingt cyprès, abritant des tombes en ruines. La ligne du chemin de fer et

entre le bois de cyprès et les murailles de la ville. Là, comme partout, les cyprès sont très droits et très hauts, et la plupart des tombes sont abandonnées. Le long de la route qui monte vers le couvent de Baloucli, le cimetière est enclos entre des murs de pierre comme les champs de la lande bretonne, et partout des fougères poussent dans l'intervalle des tombes et à l'ombre des grands arbres. Au bord du chemin, près d'une fontaine où les chevaux vont boire, une tombe de jeune fille attire les regards; la pierre tombale est peinte en vert et sur ce fond se détachent des grappes de raisin doré. Cela paraît sans doute, quelque peu enfantin, et pourtant il y a, dans cette tombe, je ne sais quelle grâce infinie...

Plus loin, vers la Corne d'Or, les murailles semblent se pencher au-dessus des cyprès pour écraser les tombes...

Le Grand Champ des Morts

Tout à fait au bout de la Grande-Rue de Péra, en face la caserne du Taxim, ce n'est plus qu'un terrain vague, où l'on vient déverser des ordures de la caserne et des maisons voisines. Partout des pierres tombales renversées, verdies par la mousse et jaunies par les lichens, parmi les grands cyprès merveilleux. Un seul tombeau est encore debout, un tombeau tel qu'on les voit dans les cimetières chrétiens et qui se dresse parmi les orties sur la terre jaunâtre. Le ciel est très gris et les corbeaux planent en croassant au-dessus des grands cyprès. Dans l'herbe, par places, des pâquerettes fleurissent une foisonnecore avant l'hiver prochain, au milieu des chardons, brûlés par le dernier été. Des vaches noires broutent l'herbe très rare et les arbrisseaux rabougris, et pressés par la faim quelques-unes mangent les lichens jaune d'or, et les baquettes dénudées des arbrustes à moitié dévorés la veille. Des soldats viennent apporter parmi les cyprès des vieux restes de nourriture, et des pigeons par centaines volent au-dessus de ces immondices. Un bâtiment affreux et lourd se dresse sur la colline et gâte toute la perspective, c'est le Palais de l'ambassade d'Allemagne. Mais entre deux maisons on a une vue superbe sur Scutari, la ville d'Or, sur le Bosphore et sur la Tour de Léandre, qui se dresse sur son rocher à l'entrée de la mer. Et l'on évoque devant elle la gracieuse légende. Une bohémienne avait prêté à la fille du sultan Mohammed qu'elle mourrait de la morsure d'un serpent. Son père fit construire pour elle cette tour, où ne pouvait pénétrer aucun reptile. Les années passèrent. Méhar-Chéghid grand



Le Tombeau du Sultan Mourad II à Brousse

la route de l'hôpital arménien entourent ce petit cimetière qu'un grand fossé sépare du château. Mais lorsqu'on a dépassé les champs de culture qui s'étendent devant l'hôpital grec, on marche

entre le bois de cyprès et les murailles de la ville. Là, comme partout, les cyprès sont très droits et très hauts, et la plupart des tombes sont abandonnées. Le long de la route qui monte vers le couvent de Baloucli, le cimetière est enclos entre des murs de pierre comme les champs de la lande bretonne, et partout des fougères poussent dans l'intervalle des tombes et à l'ombre des grands arbres. Au bord du chemin, près d'une fontaine où les chevaux vont boire, une tombe de jeune fille attire les regards; la pierre tombale est peinte en vert et sur ce fond se détachent des grappes de raisin doré. Cela paraît sans doute, quelque peu enfantin, et pourtant il y a, dans cette tombe, je ne sais quelle grâce infinie...

dissait chaque jour en science et en beauté. Sa renommée parvint jusqu'au fils du chah de Perse qui, pour lui témoigner son amour, lui fit parvenir un bouquet de fleurs. Mais parmi les roses, un aspic s'était glissé et mordit la princesse au sein. Elle allait mourir quand son amant parut soudain, et lui rendit la vie en suçant la blessure. Le sultan tout heureux de voir sa fille sauvée, l'accorda sèance tenante à celui qui s'était ainsi dévoué pour elle.

Cimetière à Péra

C'est dans la Grande-Rue de Péra, elle-même, à côté du funiculaire qui descend à Galata. En face, dans la rue populeuse, un phonographe chante des airs de café-concert, étouffés par le bruit de la foule et par le mouvement des voitures. Une grille entoure un petit enclos, avec quatre ou cinq tombes, qui subsistent seules parmi beaucoup d'autres, dont les pierres ont été reportées contre le mur. C'est un terrain vague, plein d'orties et de cyprès, avec le va et vient continu de toutes les races de la terre, et où les morts ne peuvent dormir en paix, que vers le matin, alors que retentissent le miaulement éperdu des chats, et le bruit des dalles frappées par le gros bâton des vieillards de nuit.

Autour de Mehmed-Fatih-Djami

A l'heure où le soleil dore les vitraux du côté de l'Occident et où les prêtres font dans la mosquée l'école théologique nous parcourons le cimetière qui entoure la mosquée de Mahomet le Conquérant, au sommet de la quatrième colline.

Là, repose dans son turbé, depuis l'an 1481, le grand sultan Mahomet. C'est une petite construction très simple, avec un dôme octogonal, un porche et deux rangs de fenêtres. Au centre, un grand catafalque, surmonté d'une énorme turban, entouré d'une balustrade avec quatre gros cierges. Il n'est pas aux murs d'autres ornements que quelques peintures et des versets du Coran. Autour, parmi les plantes sauvages et quelques beaux arbres dénudés s'élèvent des tombes plus propres et mieux entretenues que dans la plupart des cimetières, avec des marbres tout neufs. Par places, des marbriers travaillent à de nouvelles tombes, et il est certains tombeaux qui ressemblent à de grandes volières dorées, ornées de fers, forgés avec un art consommé.

Autour de Yeni-Validé-Djami

De tout Constantinople, c'est le cimetière le plus saugé. Il est dans la cour de la Mosquée. C'est un cimetière de lierre. On n'y voit que du lierre courant sur les troncs d'arbres ren-



Tombeaux des Sultans Mahmoud II et Abd-ul-Aziz

versés par le vent; les quelques colonnes tombales encore debout disparaissent sous un manteau de lierre, et les cyprès ont des troncs de lierre; la vie chez eux s'est peu à peu retirée tout à fait au sommet de l'arbre et l'on n'aperçoit plus qu'une petite houppes de cyprès noir émergeant d'une forêt de lierre.

C'est un cimetière de lierre avec quelques lauriers et un grand arbre mort où les corneilles ont fait leurs nids.

Les Cimetières de Brousse

LES TURBES DE LA MOURADIÉ

C'est un jardin superbe, un jardin de gazon recouvert de feuilles mortes. Un platane

gigantesque semble une pieuvre énorme, étendant ses dix bras de géant, pour saisir dans son étreinte les coupoles des turbes. Partout des buis et des roses rouges, et dans des recoins plus sauvages des orties et des mauves géantes. Par places, quelques fontaines en ruines, avec des frondaisons jaunies par le vent froid, descendu de l'Olympe. C'est un lieu de repos divin parmi les roses et les grands arbres, avec le chant ininterrompu des oiseaux et c'est là qu'ont voulu dormir, tous les grands sultans qui fondèrent l'empire ottoman, tous les grands conquérants venus vers l'Europe comme vers un mirage.

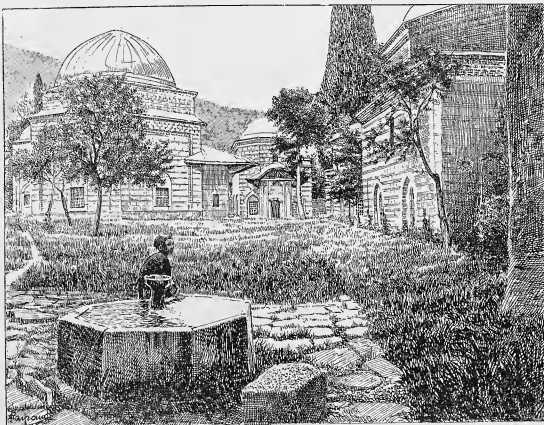
Près d'un grand platane, à l'ombre duquel l'eau jaillit constamment dans un bassin de marbre repose Mourad I^{er}, qui fut tué en 1389 après la bataille de Kosovo.

On entre par un auvent de bois sculpté, creusé de niches en stalactites, et orné d'arabesques et de rosaces du dessin le plus délicat. Le tombeau est là, au centre, dans une longue caisse rectangulaire, formée de plaques de

marbre et remplie de terre. Mourad avait dit : « Que mon corps soit libre ! » et au dessus de lui la coupole a été laissée ouverte l'eau tombe à travers les mailles d'un petit grillage sur le corps du sultan. Une herbe fanée par les premiers froids comme le feuilles du jardin, pousse sur la terre noire.

La tête est tournée vers l'Ouest, et la main droite vers la Mecque. Dans une vitrine, gauche du cercueil, deux turbans : l'un daté de plus de cinq cents ans, et il est en fil d'or enroulé sur de la laine blanche. Il sert à couvrir le mausolée les jours de Beiram; l'autre, plus modeste, sert pour le vendredi. La porte est en très vieux bois sculpté, avec un dessus de marbre et un verset du Coran en lettres d'or. L'auvent est doré sur un fond de vernis rose et bleu.

Djem-Sultan, fils de Mohammed II, repose dans un turbé voisin. C'était un révolutionnaire qui fut emprisonné à Rome. Son turbé est décoré de carreaux en hexagone à fond bleu-vert de meuble, le centre est décoré d'une rosace dorée d'un très bel effet, mais la porte surtout est d'une rare beauté, avec les cisèlures de son bois, et ses vieux fers forgés. Ils sont quatre, dans quatre tombeaux de marbre, ouverts, avec de la terre que l'on arrose et des plantes fanées. Les fenêtres s'ornent de vitraux anciens, et par le reflet de la lumière sur ces vitraux, on croirait que tout le turbé est tapissé d'étoffe et de tapis aux couleurs les plus rares, et pourtant il n'y a là que de la faténe bleu-vert de mer avec de l'or ancien, et un vieux tapis rouge doublé de cuir pour la prière.



Les Tombeaux des Sultanes Gabrouk et Aynichah aux Turbés de la Mouradié

Mais la merveille des merveilles, c'est le long d'un vieux mur en pierre qui disparaît sous le lierre, tout à côté d'un haie de cyprès, le turbé quelque peu délabré du prince Moustafa. Au-dessus d'une fenêtre grillée de barreaux de fer, à gauche de la porte, très simple, se trouve un panneau en forme de cœur renversé, tout en faïences persanes, portant des bouquets de fleurs aux couleurs vives sur un fond blanc.

Et à l'intérieur ce ne sont que des carreaux que l'on croirait posés la veille avec des œillets rouges, des tulipes rouges à calice bleu, des oses et des jacinthes bleues, et aussi des grandes fleurs inconnues qui ne poussent que sur les hauts plateaux de Perse, tout là-bas près de la frontière de l'Inde.

Le grand cimetière de Bouнар-Bachi

LES TURBÉS DE LA MOURADIE

Aux flancs de la montagne s'étagent les minarets et les cyprès, car, Brousse comme Stamboul, est enclose dans sa ceinture de cimetières. Beaucoup de cyprès disparaissent sous le lierre.

Le turbé est supporté par quatre colonnes de marbre, dans l'intervalle desquelles se trouvent quatre gros cierges. Au-dessus de la tête, ornée de riches soieries, un grand lustre qu'on n'allume jamais. Un prêtre veille sur le tombeau, et cette charge se transmet de père en fils. La galerie, autour de la tombe, est tapissée de nattes recouvertes d'étoffes d'Anatolie. Dans une petite salle, à gauche, ornée d'une très belle colonne de porphyre rouge d'un seul bloc,

on trouve les quatre catafalques des fils de Mourad, recouverts de vieux châles dont les nuances vert et rouge ont été délicieusement pâlies par le temps, et derrière la tête, dans un cadre vitré, le nom du défunt avec une inscription du Coran.

Il y a là une place avec d'admirables platanes, plusieurs fois centenaires, des platanes aux troncs creux où vivent des familles de pauvres petits chiens, et aussi quelques peupliers au feuillage blanc et des poivriers sauvages.

En bordure de la place où passent les turqueses, la cruche sur l'épaule, c'est le grand cimetière de Bouнар-Bachi. Parmi les hautes futaies de cyprès on voit plus loin encore et toujours des cyprès, et c'est un paysage de calme et de douceur triste, où le silence du soir n'est troublé que par les aboiements des chiens.

LES DESSINS MYSTIQUES DE M^{me} MARIE EGOROFF

(Illustrations de *Révélation d'Outre-Tombe*)

L'intérêt que les lecteurs d'Æsculape ont porté, au cours de la série de nos numéros parus, à certains dessins exécutés sous des inspirations ou par des moyens qui sortent de la règle commune (dessins médiumniques, dessins d'hallucinés, dessins polygonaux ou automatiques, etc.), nous engage à publier aujourd'hui deux curieux dessins mystiques de M^{me} Marie Egoroff.

L'INTÉRÊT grandissant des sciences psychiques — l'attrait qu'elles exercent de plus en plus, non seulement sur ceux qui sont portés vers elles par le mouvement naturel de leur esprit et les inspirations qui leur ont été dictées, mais encore sur les personnes — les médecins en particulier — qui, auparavant, les résultats des sciences exactes suffisait, montrent une importance particulière aux ouvrages destinés actuellement à en assurer le développement et à en corroborer les découvertes.

Mais, en même temps, le crédit dont jouissent les études concernant le mécanisme et l'avenir spirituels de l'humanité, impose à ceux qui s'en font les propagateurs des devoirs nouveaux.

Autrefois — et il en fut ainsi à l'origine de toutes les sciences — on était tenté et on avait le droit d'accueillir toutes les manifestations de la révélation psychique, si confuses qu'elles pussent être, si mêlés qu'en fussent les éléments. Il importait, en effet, avant tout, de réunir le plus grand nombre de témoignages possible autour des principes d'une science séculaire, que le



Un des dessins mystiques de M^{me} Marie Egoroff

temps avait enseveli, et à qui manquaient des preuves immédiates. Autrement dit, si, sur la foi des livres légués par les anciens peuples et vérifiés par l'exégèse, il n'était pas permis de douter que la haute science eût existé, rien, par contre, ne nous autorisait à croire qu'elle eût encore attendu de nous des racines et fût appelée à revivre.

C'est pourquoi, en vue d'affirmer une renaissance ardemment désirée, aucun indice ne pouvait être négligé. On chercha l'étincelle de vérité au milieu des plus troubles nuées. On accepta le torrent des folies, afin de découvrir, au fond, une parcelle de la pierre merveilleuse. Les déments et les simulateurs ne manquèrent pas.

Un livre paru très récemment et que nous avons lu, traite de communications avec le monde supérieur (1).

Avant de se faire l'interprète d'une pensée que lui transmet, affirme-t-il, par la voie de l'inspiration, un être disparu, l'auteur de *Révélation d'Outre-Tombe* ne s'était jamais

(1) *Révélation d'Outre-Tombe*, par André de Lor. P. Leymarie, édit. 42, rue Saint-Jacques, Paris. Prix 3 fr. 50

adonné à de pareilles tentatives. Il ne s'y croyait point prédisposé.

Son ouvrage, dit-il, est la manifestation spontanée, imprévue, soudaine, de l'au-delà, auprès d'un esprit qui n'y était nullement enclin. M. André de Lor aurait même douté longtemps de l'importance et de la qualité de l'apparition qu'il eut, et des paroles qu'il entendit.

Quoi qu'il en soit, son livre serait une transcription exacte des rapports échangés, au gré d'une volonté mystérieuse, entre une âme d'en haut et une âme d'en bas, entre un esprit de la grande Terre, et un de la petite.

M^{re} Egoroff a consacré à cet ouvrage des planches dont l'intérêt sera particulièrement apprécié du médecin (1). Elles retracent les épisodes principaux de l'ouvrage. Leur langage ne suppose, pour être compris, aucune initiation préalable. L'inspiration de M^{re} Egoroff ne s'évade jamais hors des spectacles auxquels est accoutumée notre vue; c'est à eux qu'elle s'alimente. Elle ne recourt pas à des gradations difficiles de symboles qu'il faille déchiffrer avant de pouvoir y retrouver la personne humaine dans nos étapes de la naissance à la mort, de la vie matérielle à la vie spirituelle, du monde terrestre au monde supra-terrestre. L'art de M^{re} Egoroff s'en tient aux éléments que lui offre la réalité. Le visage humain y garde l'importance qu'il a pour les peintres; il ne subit aucune déformation; il n'est assujéti à aucun remanement dû à un effort d'abstraction. C'est sa

valeur la plus naturelle interprétée d'une certaine façon qui l'oriente vers le but surnaturel qu'à travers lui, M^{re} Egoroff veut nous faire atteindre. L'art de M^{re} Egoroff a donc pour centre la figure humaine. Elle n'est point, ainsi qu'il arrive dans beaucoup d'œuvres de cet ordre, traitée par masses, par agglomérations, chaque face étant réduite à ses lignes fondamentales, et n'ayant de prix que pour une espèce de soumission à l'expression commune et monotone des faces voisines.

(1) Neuf dessins de M^{re} Marie Egoroff. Illustrations de *Révélation d'Outre-Tombe*. Un album in-4° raisin comprenant neuf planches tirées en phototypie et encartées dans une couverture illustrée. Prix : 7 francs. (Leymarie, édit., 42, rue Saint-Jacques, Paris).

Chez M^{re} Egoroff, la figure humaine conserve toute sa force particulière, tout son sens personnel. Elle s'impose, sans encombrement, en quelques types choisis dont chacun a sa physiologie propre, sa vie à lui, son indépendance. L'individualité des figures et leur intensité isolée sont les moyens par lesquels M^{re} Egoroff sait évoquer la multitude et l'universel, à l'encontre

sont situées en dehors des conditions coutumières de l'art. Elle est, au contraire, pénétrée de discipline et de tradition et garde avec la matière des choses, un lien constant.

Pourtant, ces neuf planches, dont nous avons la joie de reproduire ici pour les lecteurs d'*Æsculape*, avec l'autorisation de M. Leymarie, deux beaux exemplaires choisis parmi les plus caractéristiques, ne pourraient être rangées, non plus, parmi les œuvres positives. Si leurs éléments sont fidèlement empruntés à ce monde, elles nous transportent, cependant, dans un autre monde, dont nous ressentons, en les contemplant, le choc, l'étonnement, la fatalité.

A quoi cela tient-il? Comment M^{re} Egoroff s'y prend-elle pour obtenir, avec des procédés réalistes, des évocations aussi irréelles?

Ici intervient un sentiment de la disposition des personnages, de l'éclairage de leurs figures, et du décor qui les entoure, où M^{re} Egoroff témoigne d'une originalité subtile et savante.

Le corps des personnages ou n'existe pas ou se perd dans d'amples draperies, de sorte que les têtes, qui seules résistent et seules subsistent, semblent flotter en suspens dans l'éther. Elles sont baignées, en outre, d'une leur pâle d'auréole, d'une leur froide et immuable qui les transforme en apparitions merveilleuses et tragiques. Le plan sur lequel elles apparaissent est un plan factice introduit dans l'échelle des plans de l'ensemble de la gravure; il en rompt l'équilibre, y provoque des contrastes violents et éveille ainsi le trouble de l'extraordinaire et du miraculeux.

Enfin, le décor, tout en étant construit, massif, bien réel, plonge en des zones ténébreuses. Ce ne sont que passages souterrains, cryptes secrètes, escaliers aux volutes tourmentées. C'est le domaine où la nuit couve ses fantômes. Et soudain le vol de ces grandes bêtes humaines y jaillit, imprégné de lumière! Des accessoires aux formes inusitées, ceux mêmes dont il est question dans le livre, ajoutent à ce séjour un étrangeté qui, sans rompre avec la vie réelle, procure l'impression qu'en les lieux on s'en échappe, on la devance, on la domine.

Tels sont les traits généraux de l'œuvre si curieuse de M^{re} Egoroff.



Un des dessins mystiques de M^{re} Marie Egoroff

des habitudes de l'art spiritique qui opère surtout par entassement, par effacements réciproques, par confusion. En regardant les neuf planches offertes à ses yeux avertis, le médecin croirait voir des portraits, tant le détail des visages a de soin, de variété, de précision.

Ainsi, loin de participer des divers systèmes que l'on retrouve à travers les innombrables dessins d'inspirés et qui mettent entre eux la parenté d'une vision toujours schématique, fluide et arbitraire, l'art de M^{re} Egoroff présente les qualités de composition et de consistance plastique habituelles à l'art. Cela donne à M^{re} Egoroff une place particulière. Son œuvre n'est pas une de ces œuvres curieuses issues d'une exaltation spéciale de l'intuition, mais qui

PRÉSENTATION

DE

DEUX STATUETTES GRECQUES ET D'UNE GRAVURE ANCIENNE

Par le Docteur M. BRUNON

Professeur de Clinique Médicale, Directeur de l'École de Médecine de Rouen

De tout temps, les artistes véritables, les simples artisans même, ont fait dans leurs œuvres une part à la représentation des maladies et des difformités. Cette part, — la remarque en a été faite des longtemps déjà par le professeur Charcot et le docteur Paul Richer, et les investigations poursuivies après eux n'ont fait que le confirmer, — est beaucoup plus grande qu'on premier abord on pourrait le croire. Les études auxquelles le sujet a donné lieu en ces derniers temps en particulier ont amené une invasion véritable de la pathologie dans l'Art. Ce n'est point à nous de nous en plaindre.

Nos lecteurs, qui ont pu apprécier, dans des numéros antérieurs, les beaux articles du docteur Félix Regnault, auront donc plaisir à trouver ici la communication intégrale faite il y a quelques semaines par le professeur Brunon, de Rouen, à la Société Normande d'Hygiène Pratique sur deux statuettes grecques et une gravure ancienne. Ils constateront par là même une fois de plus combien l'art caricatural ou pathologique a d'intérêt pour le savant et pour le psychologue.

J'AI l'honneur de vous présenter une statuette offrant certains caractères pathologiques.

J'en ai fait l'acquisition récemment pour le Musée annexé au service de clinique interne.

Permettez-moi de vous lire la description très intéressante que M. le Dr Lecaplain a bien voulu en faire :

« Cette figurine est une petite terre cuite grecque (il paraît difficile d'en déterminer exactement l'époque), de 25 centim. de haut,

parties postérieures; il est absolument chauve, de même que la face est imberbe. Cette face aux pommettes saillantes, au nez effondré en lorquette, est traversée d'une bouche largement fendue par un rès bial, et limitée par de grosses lèvres lippues. On note aussi une légère asymétrie dans les traits.

« Deux oreilles décollées, énormes, encadrent cette tête de dégénéré.

« Le thorax, assez étroit, présente une gouttière costale marquée, qui lui donne l'aspect en X du thorax des rachitiques.

« Le ventre est gros, proéminent.

« Des organes génitaux hypertrophiés s'étalent au-dessous de ce ventre; les bourses sont longues et pendantes, la verge est en état de flaccidité, on y voit nettement indiqués le sillon balano-préputial et l'orifice du méat.

« Les membres supérieurs sont longs et grêles; du côté droit, le membre pend le long du corps. De la main gauche, dans un gesteridicule, le bonhomme presse sur son cœur un canthare.

« Les membres inférieurs ne présentent pas de courbure accentuée, mais le condyle interne du fémur est saillant; c'est la lésion connue sous le nom de *genu valgum*.

« Dans son ensemble le sujet se tient debout, l'abdomen projeté en avant, dans une attitude d'exhibitionniste.

« Nul doute que l'auteur n'ait voulu représenter là les tendances érotico-alcooliques si fréquentes chez les dégénérés et les anormaux.

« Ces différentes anomalies correspondent très certainement aux stigmates de la dégénérescence et des rachitismes: les déformations du crâne et de la face, du thorax, du ventre,

des membres inférieurs, ne sauraient prêter à discussion. L'achondroplasie, parfois rencontré dans les figures antiques, comme dans celles du dieu Bes ou du dieu Ptah des Égyptiens, se caractérise par la longueur du thorax, la brièveté des membres, l'ensellure lombaire, signes que nous ne retrouvons pas ici.

« Paul Richer, dans son beau livre *Art et médecine*, a fait une étude remarquable des grotesques et des nains. On peut y voir, en particulier, la reproduction d'une statuette de



Terre cuite de 1 hebes, époque indéterminée
Dégénéré à tendances érotico-alcooliques (Vue de face)

représentant un homme debout tenant un canthare.

« La tête, extrêmement volumineuse, n'est comprise que deux fois et demie dans le reste du corps. Le crâne, aux bosses frontales très développées, devient fuyant et aplati dans des



Terre cuite de 1 hebes, époque indéterminée
Dégénéré à tendances érotico-alcooliques (Vue de profil)

femme bossue, obèse, ventruë, qui, comme notre homme, serre contre sa poitrine un vaste canthare.

« Félix Regnault a publié plusieurs vases sur les nains de l'antiquité. Un certain nombre de statuette égyptiennes, de terres cuites de



Terre cuite de Crète, VI^e siècle (?) avant J.-C.
Femme allaitant un enfant (Vue de face)

Smyme, Chypre, Tanagra, de peintures de Pompéi, ne sont pas, à son avis, de simples œuvres d'imagination, mais bien la représentation de difformités pathologiques étudiées d'après nature.

On a prétendu, dit le D^r Eifer (1), ne voir dans ces terres cuites que des grotesques. On a singulièrement abusé de ce terme, en l'appliquant à toute œuvre qui ne paraissait point belle. D'après le dictionnaire, le mot grotesque indique une œuvre qui prête à rire; de plus elle doit être fantaisiste, c'est une caricature, c'est ce qu'on appelle, en terme d'atelier une charge... S'il n'est pas douteux qu'un grand nombre des œuvres des coroplastes grecs étaient des grotesques, il en est qu'on a prises pour telles qui ne le sont pas. Dans une œuvre regardée par l'archéologue comme une caricature, le médecin reconnaît un malade. Parfois, il est vrai, certains sujets sont plus grotesques que malades, plusieurs sont à la fois l'un et l'autre; d'autres paraissent des malades dont il est difficile de faire le diagnostic exact. »

« On s'est demandé souvent quelle pouvait être la signification de ces grotesques pathologiques. Il est probable que ces figurines répondaient à divers usages; les unes retrouvées dans les temples pouvaient être des *ex-voto*, les autres retrouvées dans les tombeaux, comme à Tanagra, servaient de « double » au mort que l'on voulait honorer; quant à celles retrouvées parmi les ruines des habitations, elles pouvaient servir de talisman, de fétiche, ou placées sur les autels des dieux lares, être destinées à conjurer la maladie.

« Quoi qu'il en soit, ces œuvres, qui ne se rencontrent guère qu'à la basse époque, sont en nombre assez restreint.

« Et comment en aurait-il été autrement chez

des peuples qui portèrent si haut le culte du beau et qui eurent pour presque unique idéal la perfection de la forme et la pureté de la ligne? »

En parallèle avec cette statuette je mettrai la photographie suivante que je dois à M. Petitot, mon interne. Elle représente un malade du service. Cet homme est d'origine normande, mais ses caractères anthropologiques le rapprochent sensiblement du grotesque que vous avez sous les yeux. Ces ressemblances ne sont pas très rares, elles montrent le sens admirablement réaliste des artistes qui ont créé les statuettes si recherchées depuis quelques années.

Une autre statuette que je vous présente est intéressante, elle aussi, par ses caractères réalistes, malgré ses formes tout à fait primitives. Il est certain que sa face a été retouchée et maladroitement, car sa finesse contraste avec la grossièreté du dessin de l'ensemble. Cette statuette a été trouvée dans l'île de Crète, elle représente une femme tenant dans ses bras son enfant qu'elle allaitait. Elle paraît être d'une époque tout à fait archaïque. Peut-être vi^e siècle avant J.-C. Je laisse à de plus compétents le soin de préciser cette époque. Il me suffira de signaler la grâce charmante de cette silhouette à peine ébauchée par un artiste primitif, il y a sûrement plus de deux mille cinq cents ans.

La gravure ancienne que je vous présente, Messieurs, est à rapprocher d'un petit bois très curieux publié récemment par notre confrère, le D^r Payenneville, dans son opuscule : *Traitement de la vérole au XVII^e siècle par des infusions intraveineuses*.

Dans notre gravure, au premier plan, on voit un traîneau se promenant sur la côte Sainte-Catherine et représentant le char de l'Amour conduit par la Folie. Ce qui fait l'intérêt de la gravure pour nous, c'est la représentation de la ville de Rouen au troisième plan. L'auteur a pris soin d'expliquer son dessin par une inscription latine et allemande. Une traduction française en a été faite, je ne sais quand, et inscrite au bas de la gravure. La date d'origine doit être proche de 1570 à 1580 comme l'indique la même main qui a écrit la traduction des vers latins et allemands.

Il est hors de doute que cette gravure fait allusion à la célèbre vérole de Rouen. Nous avons eu

l'occasion d'en parler fréquemment dans la *Normandie médicale* et de citer le mot : « La vérole de Rouen et la boue de Paris ne s'en vont qu'avec la pièce. »

NOTE DE LA RÉDACTION

M. le D^r Payenneville dans l'opuscule cité ci-dessus sur le *Traitement de la vérole au XVII^e siècle par des infusions intraveineuses* met en lumière l'ancienneté d'une pratique thérapeutique dont nous rapportons d'ordinaire tout le mérite à la science contemporaine. C'est le lieu d'en mettre en évidence l'intérêt.

« Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, dit-il, un auteur très érudit, Michel Ettmuller, de Leipsig, écrivait un traité sur les « Infusions intraveineuses de médicaments » :

Plus les maladies, ces ennemis jurés de notre vie, nous poursuivaient à outrance, plus la Médecine en pressée à nous défendre s'applique à forger des armes pour repousser généreusement leurs efforts; et c'est à cette application que nous devons tant de belles découvertes auxquelles l'antiquité n'a pas même songé.

L'opération chirurgicale de l'infusion est une des plus importantes de nos nouveautés; n'est-ce pas un art bien excellent d'envisager une veine avec un instrument approprié, pour y introduire un remède, qui remplace avec une promptitude admirable et sans perdre rien de sa vertu les veues auxquelles le médecin le destine.

« Ne croirait-on pas lire la préface d'un ouvrage moderne exposant les derniers traitements qui doivent juguler et stériliser la vérole en particulier? D'ailleurs, bien qu'il soit permis de penser que ce ne fut pas à cette époque le traitement de la syphilis qu'avait spécialement en vue l'inventeur des infusions intraveineuses, il faut cependant noter que dans l'énumération des essais tentés figure le récit d'une cure merveilleuse d'un pauvre soldat vérolé :



Terre cuite de Crète, VI^e siècle (?) avant J.-C.
Femme allaitant un enfant (Vue de profil)

(1) Eifer. Grotesques et pathologiques. *Avenir médical*, juin 1911. Voir également les belles études de Pierre Marie, Meige et Feindel, Lannots et Apert.

On fit l'injection, dit l'auteur, de sept dragmes de résine de scammonée, infusée dans l'essence de gualiac, dans l'hôpital de Dantzic, à un soldat qui avait la vérole invétérée avec des ulcères aux jambes, une tumeur au bras droit, des douleurs de tête insupportables, des excroissances et des nodus aux os, il vomit et en vingt-quatre heures les symptômes s'apaisèrent, les ulcères furent consolidés en trois jours.

« L'événement fut relaté par le *Journal des Savans*. Déjà, à cette époque, les traitements nouveaux de la syphilis avaient les honneurs de la presse. »

Quoi qu'il en soit on n'employa guère le mercure dans le traitement de la vérole par les infusions intraveineuses. En tête de l'arsenal antisyphilitique viennent en ef-



Le char de l'Amour conduit par la Folie (Gravure du XVII^e siècle)

Au 3^e plan la ville de Rouen. — Il s'agit d'une allusion à la célèbre vérole de Rouen, dite la « Gorge de Rouen »

fet le fameux gaïac, ou « bois saint », le sassafras, la bardane, les sarments de houblon... Voici, d'après Ettmüller, la technique de l'infusion intraveineuse. Après antiseptie et nettoyage de la peau à l'esprit de vin camphré on ponctionne la veine.

Outre la lancette ordinaire on a besoin que d'un seul instrument, pour contenir la liqueur à infuser, qui est une canule ou un siphon d'argent étroit au bout et un peu recourbé pour emboîter dans la veine; à l'autre bout il y a une petite vessie attachée remplie du médicament qu'on veut injecter; en pressant la vessie, la liqueur suit le tuyau emboîté dans la veine. Une petite seringue d'argent, d'une grandeur médiocre pour couler la liqueur dans la veine est bien plus aisée et plus expéditive et par conséquent meilleure que l'instrument à vessie.

LES CRIMINELS PEINTS PAR EUX-MÊMES

Par le Docteur HENRY BOUQUET

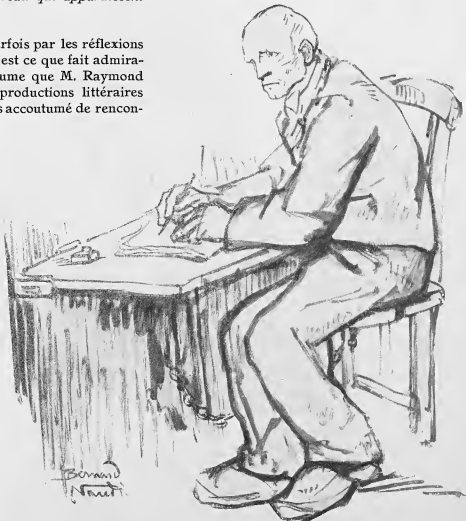
L'étude de la psychologie du criminel et de sa responsabilité est une des plus complexes à résoudre. Il faut chercher et prendre les éléments d'analyse et d'investigation partout où on peut les trouver. « Parfois, dit notre éminent collaborateur le Professeur Grasset, les criminels fournissent d'eux-mêmes, sur eux-mêmes, des documents de première importance. Sans doute dans leurs écrits, en prose ou en vers, il faut faire la part du mensonge, de la simulation, du besoin et du désir de se défendre, encore plus de la gloriole, de l'étalage, de la prétention... mais, même dans ces manifestations il y a des traits de leur esprit, des stigmates de leur cerveau qui apparaissent à travers leur prose ampoulée ou leurs vers miritonnesques. »

Le désir de s'analyser soi-même et de se montrer le plus séduisant possible aux yeux de ses contemporains semble naturel à bien des hommes, si nous en croyons la luxuriante floraison de mémoires et d'autobiographies qui, sous des formes plus ou moins heureuses, sollicitent l'attention des lecteurs. Or, si cette sorte de manie de disséquer son moi hante tant de braves gens, préoccupés non seulement de se connaître eux-mêmes, suivant l'adage antique, mais de se faire connaître aux autres, il serait bien extraordinaire que ce désir ne vint pas surtout aux criminels. Ceux-là traversent, en effet, une crise d'une gravité singulière au sujet de laquelle ils auraient évidemment beaucoup à nous dire et dont les états d'âme pourraient être d'une psychologie suggestive. Instinctivement ils le sentent, et quoique, la plupart du temps, ils soient poussés à cette exhibition intime par des motifs d'un ordre beaucoup moins relevé, ils ne résistent que rarement à commenter leur « moi ».

La plupart du temps, il faut l'avouer, lorsqu'on recherche dans cette littérature de prison et de bague les enseignements psychologiques que la personnalité des auteurs fait espérer y rencontrer, on est déçu. Pour un criminel dont les récits ou les pensées ont une valeur psychologique, on trouve la plupart du temps un verbiage inutile, du cabotinage exaspéré et un psychisme par trop sommaire. Quelques-uns, cependant, nous intéressent, non toujours par

ce qu'ils disent, mais parfois par les réflexions qu'ils nous suggèrent. C'est ce que fait admirablement ressortir le volume que M. Raymond Hesse consacre à ces productions littéraires d'auteurs que l'on n'a pas accoutumé de rencontrer dans les maisons d'édition (1). Le choix des écrivains qui collaborent malgré eux à ce livre nous permet, en effet, d'en tirer des enseignements.

Et tout d'abord, quel que soit leur degré d'instruction, quelle que soit la raison qui les pousse à écrire, ces criminels se ressemblent tous au moins par un côté : la haute idée qu'ils ont de leur valeur littéraire. Les uns, comme Peugnez, le double assassin de



(1) R. Hesse. *Les Criminels peints par eux-mêmes*. Introduction par le Prof. Grasset, Bernard Naudin, édit., 61, rue des Saints Pères Paris. — Prix : 3 fr. 50.

Charenton, sont cependant à peu près des illettrés, ils n'en considèrent pas moins que leur autobiographie « devrait faire partie de toutes les bibliothèques pénitentiaires ». D'autres, d'une instruction supérieure, comme le sous-lieutenant Anastay, raille leurs prétentions à la littérature, mais sans aucune sincérité. Voyez plutôt ce que le meurtrier de la baronne Delard pense d'un roman qu'il prépare en prison. Il écrit à un de ses amis :

... Quoi que je fasse, je crains de ne pouvoir terminer ce roman avant de mourir. Je monterai probablement sur l'échafaud vers la fin de mai prochain. D'aujourd'hui à cette époque il n'y a guère de temps, et si je suis à la prison de la Roquette dans les mêmes conditions qu'à la Conciergerie, je crois fort que j'emporterai mon œuvre avec moi.

J'aurais bien désiré cependant la faire paraître. J'en ai parlé à une personne très compétente. Je lui ai raconté l'intrigue, je lui ai même récité quelques pages de mémoire. Il m'a paru émerveillé et m'a dit qu'il tout prix il fallait que cet ouvrage parût...

D'autres, tout en aspirant à la gloire des lettres se méfient de leurs propres forces et comme il leur faut à tout prix « paraître », ils n'hésitent pas à s'approprier le bien d'autrui, tel Vidal, le tueur de femmes, qui ne compose par lui-même que des vers très médiocres et qui présente au D' Lacassagne, comme étant de lui, toute une tirade du *Misanthrope*!

Quelques-uns, par contre, pourraient figurer en bonne place parmi les écrivains de la langue. Les uns sont de vrais poètes, d'autres de verveux conteurs, des satiriques puissants, voire des critiques littéraires avertis. Voici Gallay analysant les *Fleurs du Mal*, que Valentine Merelli lui a fait connaître :

Les Nuits de Musset, tracées en un profond désespoir du poète, relèvent aussi de ces mélancoliques notes ou perverses de l'an-déjà et du néant que Baudelaire a tant aimées, mais la phrase poétique de Musset donne une impression artistique plus complète.

Baudelaire est un gothique égaré en notre époque neurosthénique. Musset, dans sa folle ériquerie, n'est resté l'artiste classique que par ses notes ou perverses de l'an-déjà et du néant.

Baudelaire est trop près de nous. Sa poésie se recommande pas toujours de ce voisinage.

Mais j'aime ses idées. Il comprend la beauté d'un geste, d'une chevelure, le charme du noir, du néant. Il vibre, il a senti, il a souffert. Il dit des choses belles, parce que vraies.

Voulez-vous un poète, maintenant, c'est M^{me} Canaby, l'empoisonneuse de la Gironde, dont M. Hesse cite ces deux tercets d'un sonnet sur Bordeaux :

Sur les chalandes dormeurs, d'odorantes mortes
Se balancent aux bras gigantesques des grues,
Le train souffle, pouffant, sur les quais éveillés,

La façade déjà clignote des volets,
Et se mirant au fil de la rivière blonde,
Bordeaux se débarbouille au soleil qu'il inonde!

Un satirique, c'est Bellamy, dont il faudrait pouvoir citer tout le morceau intitulé *Justice, Magistrat*. En voici tout au moins un long extrait :

Le Palais est en vacances. La Justice et la Loi ont désarmé. Le vaisseau qu'elles montaient se redoute en ce moment et l'équipage a été licencié. De même le vent emporte à la dérive l'esquif monté par les ombres

des plaideurs. Les tribunaux sont fermés et le barreau s'est dispersé pour quelques mois.

Il ne reste que quelques avocats qui, pendant les chaleurs caniculaires, préfèrent calmer leurs natures ardentes en s'abreuvant aux sources de la loi pour y puiser des arguments subtils que, pendant la session, ils poseraient aux fœtus légaux et assoupis appelés magistrats.

En somme cette pétarderie ressemble à un port mis à sec par le reflux, où la procédure est échouée sur la vase et où les clerks décevraient baïllent et se balancent sur leurs tabourets qui ne reprendront la perpendicularité que lorsque la session ramènera la marée...

C'est le temps des grandes lasses et des bombances pour ces gentilshommes de la loi qui se nourrissent du crime, s'engraissent de la détresse, et tirent leur joie cruelle des derniers excès de la souffrance.



(Liliane Bernard Girardot)

— Sois heureux, m'amour ! la Merelli te quitte, mais son souvenir te rest !

(Dessin de Cagliostro)

Enfin, octobre est de retour. Toutes les Cours de haute et de basse justice siègent. Franchissons le seuil de ces charniers de l'honneur et jetons un regard dans une de ces Cours dites d'Appel. C'est là, qu'en baidant, les mignons et les beaux parleurs assassinent le droit, là où se réunissent les coqs de combat, là où ils agitent leurs ailes, pérorant, argumentant et chantant jusqu'à s'enrouer, prêts même à se battre pour un grain d'orge laissé à un plaideur.

Dans un coin est un prisonnier, maigre et blême, assis entre deux gendarmes. Il a fait appel du jugement qui le condamne, le flétrit et l'enchaîne, mais on ne daigne même pas l'écouter, et son avenir est brisé.

Sur l'estrade, le président est assis entre ses deux complices qui sommeillent, et les yeux fixés au plafond, il écoute pérorer un avocat à la voix grêle qui jongle avec les arguments, secouant ses paroles comme un arbre ses feuilles mortes. C'est là où les vérités les plus hautes se volent, où les questions les plus nécessaires sont écartées, où enfin les esprits diminués et languissants s'agitent dans les subtilités vaines et les détails accessoires afin de donner de l'importance aux puérités, pour faire oublier ce qui est vivant et essentiel.

Chaque jour s'y étalent toutes les variétés de l'esqueroquerie, du mensonge, de la spoliation, de l'insulte et de la haine qui y sont semées à profusion, et dont les juges seuls savent tirer parti. A voir cette coupe quide, ces riches vêtements, toute cette pourpre qui se déploie chaque jour pour l'hyperbole des formes, toutes ces formalités qui dans leur majestueuse lenteur s'ac-

complissent ainsi d'année en année ; ce procureur, ces hommes de loi qui se regardent entre eux, tournant vers l'assistance un front tranquille, comme s'ils n'avaient jamais entendu dire que la justice au nom de laquelle ils se rassemblent, n'est que pour les malheureux et le pays entier qu'une dérision amère, un sujet de mépris, d'indignité et d'horreur.

C'est dans ces arènes ouvertes où se débattent les intérêts de l'orgueil passionné, plutôt que les droits sacrés de l'innocence, que se décide le sort des malheureux plaideurs qui en sont ruinés, endettés et mendians, condamnés désormais à traîner leurs gueulottes et leurs soufflets de porte en porte ; là que s'épouvent la beauté, la pureté, le courage, l'honneur ; là que se brisent la raison et le cœur des faibles, si bien qu'il n'est pas un homme honorable parmi ses praticiens qui ne donnât ce conseil :

« Supportez tout plutôt que d'entrer ici pour y demander justice... »

Quant donc bannira-t-on du Palais ces lenteurs affectées et ces détours perçus infinis que l'avarice des gens de loi a inventés afin de faire durer les procès par ces lois mêmes qu'on a faites pour les finir.

De même qu'on faisait autrefois sur les grands chemins et sur les lieux dangereux, la perspicacité humaine ferait bien d'élever une croix, dans chaque couloir de cette kasbah légale, lesquelles serviraient à avertir ceux qui passent que l'endroit est funeste, que beaucoup déjà y ont été détrompés et que de nombreux autres pourraient fort bien y trouver le même sort...

On raconte que, jadis, il y avait un juge modeste, parfait et idéal, qui jouait les procès aux dés, à l'ode de génie. Que l'erreur évitée, puis quelle célérité, quelle loyauté, quelle impartialité, quel retranchement salutaire de tous les auxiliaires coûteux, et de tous les parasites encombrants de la justice.

Mais, pour un morceau bien venu de ce genre, pour quelques vers bien frappés, pour quelques pensées heureusement exprimées, que de bavardage inutile, et surtout que de reminiscences des lectures anciennes, de celles surtout qui ont pu puissamment agir sur ces cerveaux dévoyés.

A ce propos se montre dans toute sa vérité cette contagion du crime, et cette influence néfaste des mauvaises lectures que l'on a, de tout temps, accusées avec juste raison d'une action considérable sur le développement de la criminalité. Que ce soit parmi certains anarchistes, ayant mal digéré les phrases ronflantes et fausses que leur ont lancées des orateurs de réunion publique, ou chez les apaches que les romans policiers à deux sous la livraison enthousiasment, toujours cette influence perverse des choses lues se montre avec évidence. Il n'est même pas besoin de cette littérature de crime et de police pour dévier vers le meurtre ces imaginations facilement emballées. Les romans d'aventure suffisent à en faire des criminels, comme le montre la triste histoire des cousins Marchambled, assassinant une jeune fille qui avait omis de les sauver. Les chefs Sioux qu'ils croyaient être, le Grand-Serpent et le Cerf-Agile ne pouvaient laisser impunie une pareille offense ! Quant aux sinistres récits des Buffalo Bill ou de Dick Carter, M. Hesse nous les montre à l'origine de l'horrible tuerie de Jolly, ou deux adolescents, Jacquart et Vienny, assassinèrent cinq personnes avec une sauvagerie presque inconsciente.

Donc, à force de lire des romans d'aventure, ils veulent en vivre un, si sanglant doive-t-il être, parce que c'est le moyen de s'imposer à l'attention des hommes et de faire montre d'un

supériorité qui, à leurs yeux, ne perd rien pour être criminelle. Il faut noter en effet un autre caractère commun à presque tous les criminels : le cabotage. C'est lui qui leur fera rechercher les journaux où leur crime s'éleva, ceux où leur portrait s'offre au lecteur en première page.

Et il est tellement vrai que cette vanité leur masque l'horreur de leur action que, pour certains d'entre eux, le fait d'être un criminel leur doit donner aux yeux de la société une auréole. Écoutez plutôt Peugnez décrire son arrestation :

Je fus transporté au commissariat de police de Chaumont au milieu des cris : « A mort ! A mort ! mais je fus recouvert par l'excellent magistrat Cuvillier. Je fus ramené et reconduit à la Sûreté avec les égards dus à mon rang !

Celui-là, d'ailleurs, ne changea pas d'idée jusqu'à au couperet fatal. Arrivé à vingt mètres de l'échafaud, voyant les soldats qui faisaient la haie sur le lieu du supplice, il leur cria : « Portez Armes ! » Et le plus beau c'est que, dit notre auteur, instinctivement tous les soldats lui présentèrent les armes. Peut-être ne s'attendait-on pas à trouver jusque-là l'influence du prestige !

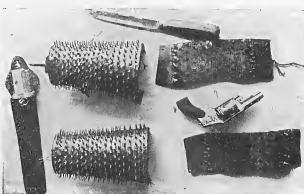
Un admirable exemple de cette déviation de l'orgueil, nous le trouverons dans ce mot extraordinaire d'Abadie (lequel s'intitule, en ses écrits, Robespierre-le-jeune). Comme il voulait mettre un complice hors de cause, il lui déclara avec dédain : « Toi, assassin ? Tu voudrais bien l'être, mais tu n'es qu'un simple voleur, tu te vantes ! »

Ils s'attendrissent rarement, dans leurs écrits et, lorsqu'ils le font, c'est sur eux-mêmes, sur leur existence brisée, leur avenir perdu, parfois aussi, mais peu souvent, ils font un retour ému vers leur enfance, vers la mère au sourire aimé qui se pencha sur leurs premières années. Quant à leur victime, jamais un regret sur elle. Ils en parlent peu, au demeurant et c'est tout juste s'ils ne l'accusent pas de tous les malheurs qui leur surviennent. Ils décrivent sans émoi la scène de leur forfait. Les derniers soubresauts d'agonie ils les notent en littérateurs, non en criminels repentants.

D'autres fois, ils se posent en vengeurs. C'est là l'état psychologique général des anarchistes. Ceux-ci occupent, dans le livre de M. Hesse une place à part et ils le méritent. Quelque atroce que soit leur crime, on ne peut le comparer à celui d'un apache ou d'un chercheur d'argent. Cependant il faut distinguer entre ces meurtriers. Les uns, comme Ravachol, sont simplement des criminels qui se rapprochent beaucoup de ceux de droit commun, n'hésitant pas à tuer un ermite pour lui ravir son petit pécule ; mais celui-là ne fut pas un bavard. C'est sans fanfaronnerie déplacée qu'il comparait à la Cour d'assises, bien différent d'un Vaillant, très curieux au point de vue de son évolution mentale, mais qui, somme toute, est surtout un théoricien aux rêveries philosophiques dévoyées.

Le parti anarchiste, écrivait-il un an avant son attentat, se compose de deux cortex distincts, qu, quoique en marchant vers le même but, n'ont pas la même façon d'agir.

A mon avis chacun doit s'inspirer de son milieu et y faire la propagande qu'il juge la meilleure. Et qui peut répondre de l'avenir ? Qui sait si moi-même un jour, fatigué de la lutte, après avoir subi désillusion sur désillusion, je n'irai pas, le cœur plein de haine, livrer et finir la lutte suprême entre moi et la société.



Les armes de Liebefus Cliché Bernard Grasset

« Vaillant était bon prophète, dit M. Hesse. Ce combat suprême il le livra à la Chambre des députés. Revenu en France, et trouvant difficilement une place ; menant avec sa maîtresse une vie misérable ; paresseux et imbu d'une grande estime pour ses connaissances, Vaillant, sous le nom de Dumont, demanda à M. Argeliès, député de Seine-et-Oise, une carte pour entrer à la Chambre. Il lança une bombe dans l'hémicycle au moment où M. Mirman descendait de la tribune.

Laissons-le nous expliquer l'évolution de ses

revendique ses droits et qui bientôt joindra les paroles aux actes. De même qu'au siècle dernier, toutes les forces gouvernementales n'ont pu empêcher les Diderot et les Voltaire d'exposer les idées émancipatrices parmi le peuple, de même toutes les forces gouvernementales actuelles n'empêcheront pas les Reclus, les Darwin, les Spencer, les Ibsen et les Mirbeau de semer les idées de justice et de liberté qui amèneront les préjugés qui tiennent la masse en ignorance. Une société dont les principaux moments sont des casernes et des prisons doit être transformée le plus tôt possible sous peine d'être rayée à bref délai de l'épée humaine.

Volé l'idée qui m'a guidé dans mon duel contre l'autorité !

Le plus intéressant de tous fut peut-être Emile Henry, ce « martyr qui a mal tourné », comme l'appelle M. Hesse :

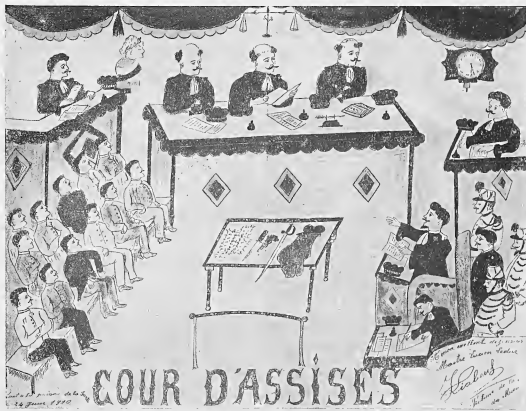
Il avait tout pour mener une vie heureuse. Les situations ne lui ont jamais manqué, les concours désintéressés ne lui ont jamais fait défaut. Ce ne sont pas les débetés personnels qui ont guidé sa main. Henry a été la victime des déclamations sociales faites en commun. Prédéposé par son éducation à admettre les doctrines révolutionnaires, il se lança dans le mouvement avec toute sa jeunesse, toute sa fougue, toute son énergie. Henry était de la race des martyrs.

Vaniteux, engoués d'une popularité dont il leur importe peu qu'elle soit de mauvais aloi, les criminels sont souvent aussi des amoureux, ce qui ne surprendra personne. Les plus instruits d'entre eux ne sont pas les moins répréhensibles à cet égard. Voici Anastay, sous-lieutenant, écrivain non dépourvu de talent. Chez lui, pas plus que chez les autres, nous ne trouverons une parole émue pour sa malheureuse victime. Nous verrons au contraire dans sa correspondance, des détails qui nous montrent cet assassin soigneux de sa réputation d'homme à bonnes fortunes à tel point qu'il s'occupe de la toilette que devra porter sa maîtresse à l'audience afin de lui faire honneur. Il faut surtout qu'elle n'oublie pas de se faire friser et onduler les cheveux. Sa liberté d'esprit en présence de la peine capitale qui, il le sait, l'attend, est telle qu'il compose une Marche funèbre du condamné à mort qui, l'espère bien, sera éditée après lui.

Bellamy, dont nous avons vu la correction de style, fait, lui, une apologie du métier de souteneur d'une belle allure littéraire et d'une amoralité absolue :

Je n'éleve aucune objection contre le miel, mais je proteste contre l'arrogance des abeilles. De quel droit m'imposent-elles leurs exemples ? Le frelon ne personifie-t-il pas une idée plus sage et plus souriante lorsqu'il dit tout bonnement : « Vous m'excusez, mais je ne puis vraiment m'occuper. » Je me trouve dans un monde où il y a tant à voir et où on reste si peu, que je m'empresse de regarder de moi, en attendant qu'une sentle chose, celle d'être pur ou de nécessaire par ceux qui n'ont pas besoin de regarder autour d'eux. Dans ces conditions, je vivrais en très bons termes avec l'abeille, malgré la prétention orgueilleuse qu'elle éprouve pour son miel.

Dans certains cas nous sommes en présence



Dessin exécuté par Liebefus dans sa prison Cliché Bernard Grasset

idées dans la déclaration qu'il lut à la Cour d'assises. Cette déclaration est du reste de style chez tous les criminels anarchistes.

Dans quelques minutes vous allez me frapper, mais en recevant votre verdict j'aurai au moins la satisfaction d'avoir béni la société actuelle, cette société maudite où l'on peut voir un seul homme dépenser inutilement de quoi nourrir des milliers de familles...

L'explosion de ma bombe n'est pas seulement le cri de Vaillant révolté, mais bien le cri de toute une classe

d'une interprétation morale déviée dans un sens particulier. L'exemple remarquable de ce fait est Liabeuf, dont la psychologie mériterait à elle seule de longs commentaires. Liabeuf, condamné comme souteneur, est conduit au crime et à l'échafaud par cette seule idée : se venger de ceux qui l'ont accusé à tort (dit-il) d'exercer ce métier... spécial.

Après le crime de la rue Aubry-le-Boucher, perpétré, on s'en souvient, avec un luxe extraordinaire de préméditation, dont témoigne l'arsenal offensif et défensif trouvé sur lui, il ne regrette rien. Une seule idée le domine, et sur tous les tons il répétera : « Je ne suis pas un souteneur. Je n'ai jamais été un souteneur ». Aux assises, en prison et jusque sur la guillotine, il fera entendre ce leit motiv non sans une certaine noblesse.

Le 4 juin 1910, il écrit de la Santé, à son défenseur, la lettre suivante :

Cher Maître,

Comme je vous l'ai dit, je ne demande pas de pardon; tout au plus un peu de pitié de la part des per-sonnes intelligentes et humanitaires qui ne comprendront, et soyez persuadé, cher maître, que malgré tout ce ne sera ni ma condamnation à mort ni même mon exécution qui fera que j'aurai été un souteneur.

J. LIABEUF.
Victime de la police des mœurs.

« Nous voici au 1^{er} juillet 1910, jour de l'exécution de Liabeuf et avant de partir pour la guillotine, extraordinaire de calme et de sang-froid, il écrit à sa mère pour lui adresser un dernier adieu. La pauvre femme, morte le 8 avril 1911, désira être inhumée avec toutes les lettres qu'elle possédait de son malheureux enfant.

La Santé, le 1^{er} juillet 1910.

Pauvre Maman,

Ma dernière heure étant arrivée, je te laisse cette mèche de cheveux et te demande encore pardon; mais rassure-toi. Je ne suis, par mon crime, qu'une victime de la police des mœurs et même maintenant que je pars sur l'échafaud, je tiens à te dire que ce ne sera pas toujours cela qui fera de moi que j'aurais été un souteneur.

Je termine donc, chère maman, en te demandant encore pardon ainsi qu'au ton-ton et à mon frère.

Adieu, car je suis pressé. Je te quitte. On m'attend. Je sais que tu pardonneras à ton pauvre enfant qui est une victime des dépositions mensongères des agents des mœurs.

J. LIABEUF.

Quelques instants après une dernière protestation au pied même de l'échafaud, le couper tombait sur la tête de cet obsédé par l'idée fixe et l'interdiction de séjour.

Il est bien évident que, plus l'On descend dans les couches sociales, plus cette amoralité s'accuse. Mais ceux d'en bas ne sont-ils pas plus excusables que les autres? Leur crime criminel est souvent précédée par tout un passé de mauvais exemples, qu'ils trouvent dans leur milieu, sinon dans leur famille, de toute une vie de misères au sein d'agglomérations sans joie comme sans morale.

Cela nous amène tout naturellement à chercher, dans la littérature criminelle, tout ce qui pour nous éclairer sur le problème supérieur

de la responsabilité. Car, pour nous, comme le dit, dans sa préface, M. le professeur Grasset, la classification de M. Hesse n'est pas celle qui nous intéresse, en tant que médecins. Que ce soit le désir de l'argent, la femme, la vengeance, l'apostat, le sadisme, les lectures, qui soient l'origine de la dépravation morale qui conduit ces misérables au crime, ce que nous devons surtout nous demander, c'est à quel point ils sont, vis-à-vis de la société ou vis-à-vis, plutôt, d'une loi morale supérieure, responsables de leurs actes.

c'est-à-dire ceux pour lesquels la foule sera toujours sans pitié. Les crimes contre l'enfance sont les plus horribles de tous, mais l'excuse de cette épouvantable chose est écrite, pour le médecin, sur les meninges du criminel. Vacher, Menesclou, furent des malades dont la société avait le devoir de se débarrasser, mais qu'elle eût dû soigner et non guillotiner. Avoir grâcié Soleillaud est peut-être une des choses les plus justes qu'aient faites l'homme d'Etat contre lequel ce geste, incompréhensible pour beaucoup, déchaîna tant de colères.

Mais n'oublions pas que nous cherchons ici des enseignements non dans l'étude anatomique du criminel, mais dans ses écrits. La signature de l'anormalité cérébrale, elle est là, d'ailleurs, comme partout chez eux. La littérature de Vacher est, à cet égard, démonstrative. Vacher, dont le papier porte toujours en exergue ces trois mots : Dieu, Droit, Devoir, et qui parle à tout instant de lui-même comme d'un instrument de la volonté et de la justice de Dieu, suscita par la force des misères du siècle et du peuple, Vacher à la fois sadique et mystique, comme Menesclou qui « déteste tout le monde » et ne veut parler qu'à Dieu seul.

En vérité, c'est lui, ce problème angoissant de la responsabilité, avec ses modalités et ses degrés, qui domine tout le volume et lui donne, pour nous, son unité. Les documents que nous livrent ces grimoires prétentieux, vides, amoraux, cyniques, habiles ou maladroits, sont inestimables aux yeux du psychologue. Nous avons essayé d'en mettre quelques-uns en lumière. Nous en avons laissé de côté tout autant. Le sociologue, le pathologiste, le législateur les y trouveront et avanceront ainsi de quelques pas encore dans l'étude de cette chose obscure, formidable et bien peu connue encore : la psychologie du criminel.



La rêve de Liabeuf

(Dessin exécuté par le criminel dans sa cellule de la prison de la Santé)

Mis à part quelques cas où vraiment les tares originelles sont par trop patentes, et ceux aussi où les déviations morales sont assez accusées pour voisiner l'aliénation mentale, la plupart de ces criminels doivent être tenus pour normalement équilibrés. Leurs œuvres écrites ne témoignent que d'une exaspération de vanité ou d'une amoralité bien souvent acquise. Il est bien évident qu'un cerveau sur lequel les sensations de lecture ou autres se transforment aussi aisément en impulsions criminelles à une sensibilité particulière, mais la justice ou du moins la société soucieuse de sa préservation ne peut tabler sur des subtilités psychologiques de ce genre, sous peine d'être à jamais désarmée.

Quant aux criminels qui ont été prédisposés au crime par des tares morales, qui sont atteints de manifestations morbides bien définies, les peines édictées par le code nous paraîtront toujours inapplicables pour eux. Parmi ces vrais malades se trouvent avant tout les sadiques,

Peut-être serait-ce le lieu ici — métré que le sujet soit un peu à côté de la question traitée par le Dr H. Bouquet — de dire quelques mots des

amours anormaux des criminels qui, soit par vice, soit par suite de l'agglomération uni-sexuelle dans les prisons, en arrivent à la dépravation

co-édérés par un individu, dit le « Tigre », qui aime la vue du sang, qui se réjouit de l'égorge-ment d'un mouton, qui, dans les chantiers où sont abattus les animaux, recueille dans ses mains réunies le sang de l'animal saigné, le boit chaud et s'en débarraille la face et les bras. Comme leur auteur, les farouches sont violents et respirent une sensualité perverse.

Il est minuit; viens près de moi, ô ma maîtresse, Il est minuit, j'ai soif. La lune nous caresse. Et je bien fais et la bouche à l'air d'être un bon fruit;

J'y vais prendre un baiser. Il fait nuit dans mon âme. Et mon cœur éperdu, dont le battent les veines. Est l'herloge divine ou je compte le temps.

Nous sommes en hiver; je crois que le printemps. Ce soir est revenu, j'ai faim de chair de femme. Et j'ai soif de ton sang... et mon désir se pâme.

Il est minuit; je suis aux bras de ma maîtresse, Je savoure sa chair et je bois sa carcasse.

ASKLÉPIOS

SON CARACTÈRE ET SES CURES D'APRÈS LES RÉCENTES DÉCOUVERTES

par le Docteur FÉLIX REGNAULT

Ancien interne des Hôpitaux, Professeur au Collège libre des Sciences Sociales

Notre distingué collaborateur le D^r Félix Regnault, de retour d'un voyage en Grèce et en Orient, veut bien faire profiter nos lecteurs d'une partie de la riche moisson de documents qu'il a recueillis sur place. Son article sera le très bienvenu. Il précise fort à propos certaines particularités du caractère et des cures d'Asklépios et se trouve être le complément de l'article par lui même, l'an dernier, sous la signature du D^r Coryllos, d'Athènes, sur Les Sanctuaires médicaux de la Grèce et le culte d'Esculape. (V. Esculape, mai 1911.)

USQU'EN ces dernières années, Esculape nous apparaissait comme un dieu vague et imprécis. De même que les autres divinités de l'Olympe, il n'était connu que par des légendes : « Fils d'une mortelle, Coronis, qui, séduite par Apollon, le mit au monde clandestinement et l'exposa sur la montagne, il fut nourri par une chèvre. » Ce sont là sornettes pour amuser les enfants et dont les hommes ne peuvent tirer aucun enseignement. Les fouilles exécutées à Epidaurae par M. Cavadias, nous ont appris ses guérisons et expliqué son caractère.

En effet, les cures d'Asklépios différaient de celles obtenues par d'autres dieux en d'autres pays. Quoi qu'en ait dit Charcot, les miracles opérés par la foi ne sont pas les mêmes dans tous les temps et chez tous les peuples. Ils portent l'empreinte du génie particulier à chaque race.

Nous savions déjà par les auteurs anciens que les pratiques religieuses des « asklépiéia » étaient spéciales à ces temples. Les malades devaient purifier leur âme avant d'entrer dans le sanctuaire. Dans ce but, ils prenaient force bains, frictions, fumigations et se soumettaient à des jeûnes prolongés. Quand ils se jugeaient dignes, ils participaient aux processions, psalmodiaient les chants sacrés, faisaient les offrandes au dieu. Le soir arrivé, ils se couchaient dans l'« abaton » ou portique installé pour cet usage. Des serviteurs éteignaient les lampes et recommandaient le silence. Tous s'endormaient, Asklépios apparaissait en rêve aux plus dignes, et les guérissait.



Jeune femme s'évanouissant (bronze du Musée d'Athènes, provenant des fouilles d'Epidaurae)

On admit longtemps que ces guérisons étaient dues à l'hypnotisme. La découverte de deux stèles sur lesquelles sont gravés des miracles, modifie nos conceptions sur ce point. Il s'agit dans la plupart des cas, de cures extraordinaires, invraisemblables : Cléo, après avoir été enceinte pendant cinq ans, finit par accoucher ; Heraieus de Mitylène voit transplanter sur son crâne chauve les nombreux poils qui ornaient ses joues ; un porteur de bagages obtient la restauration complète de la coupe qu'il avait cassée... Ce sont des récits, transmis de génération en génération, amplifiés, dénatés, que vers le IV^e siècle avant notre ère les prêtres ont ainsi fixés.

Ces stèles nous permettent encore de préciser le caractère d'Asklépios.

Le dieu n'épargne pas sa peine. Il n'est point comme ceux tout-puissants qui guérissent en exprimant simplement leur volonté. Il donne à boire des remèdes, verse des collyres dans l'œil, frotte avec des onguents. Il se fait aider de chiens et de serpents qui lèchent les abcès et les tumeurs. Hardi opérateur, avec l'aide de serviteurs qui maintiennent le patient, il ouvre une poitrine pour en retirer des sangues et des ventres pour en extraire des vers intestinaux, arrache une pointe de lance de la joue, et une pointe de flèche de la poitrine. Mieux encore, il coupe les têtes, puis les rajuste.

Il ne craint pas de s'abaisser à des soins répugnants. Kleinatas d'Athènes avait sur le corps une énorme quantité de poux. Il le déshabille, et nettoie la vermine avec une sorte de balai.

Il ne borne pas son rôle à celui de médecin consultant ; il visite les malades, se rend à Trézène ou ailleurs, dans certains cas urgents, quand on le mande. Il consulte même sur la route, et guérit ainsi de vers intestinaux Sostrata de Phères qui revenait d'Epidaurae, où elle n'avait pu le voir.

Comme tout bon Grec, il est intéressé. La question des honoraires le préoccupe vivement. Il demande d'avance à ses clients combien ils comptent le payer et punit ceux qui trichent. Tel cet Echédore qui vint à Epidaurae pour se guérir de taches sur le front, suivant l'exemple d'un concitoyen, Pandaros. Ce dernier lui confia une somme d'argent

à remettre au temple. Questionné par Asklépios, Echédore nia le dépôt. Alors le dieu lui attacha le ban-



Asklépios donne à boire

deau que Pandaros avait suspendu dans le temple, et, quand le jour parut, Echédore, en l'enlevant, s'aperçut qu'en plus de ses taches il avait pris celles de Pandaros.

Comme les Grecs, Asklépios a bon cœur, est spontané et ignore la rancune.

« Eschine, alors que les suppliants étaient déjà endormis, monta sur un arbre et jeta un coup d'œil furtif dans le dortoir ; mais étant tombé de l'arbre sur une palissade de pieux, il se blessa grièvement aux deux yeux. Très souffrant et devenu aveugle, il implora le dieu, s'endormit et sortit guéri. »

« Hermon de Thasos était aveugle et fut guéri par le dieu ; puis, comme il ne payait pas le prix de sa guérison, le dieu le rendit aveugle de nouveau. L'homme revint en suppliant, s'endormit une seconde fois et le dieu lui rendit la vue. »

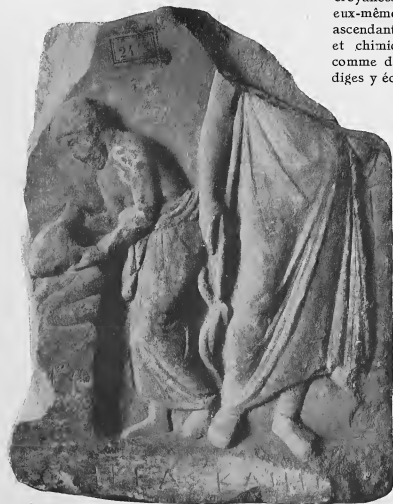
Asklépios se contente d'un maigre salaire, s'il lui est offert sans arrière-pensée. « Euphanes, enfant d'Epidaurae, souffrant de la pierre, s'endormit. Il lui sembla que le dieu lui apparaissait et lui disait : « Que me donneras-tu si je te guéris ? » L'enfant répondit : « Dix osselets ». Le dieu se mit à rire et dit qu'il le guérirait. Le jour venu, il était guéri. »



Asklépios nu

Pour faire plaisir à ses fidèles, il se rabaisse à une besogne infime. Il raccommode une coupe qu'avait cassé un pauvre garçon.

Comme les Grecs, il est moqueur, aime à faire des farces. Il exauce Ithmonica de Pella qui lui demande de concevoir une fille et la prévient qu'il lui accordera encore telle faveur qu'elle voudrait. Elle lui répond qu'elle n'a pas besoin d'autre chose. Or, devenue enceinte, la cliente porte l'enfant dans son sein pendant trois ans. Elle ne s'en débarrasse qu'en venant



Asklépios opère

de nouveau implorer le dieu qui lui rappelle qu'elle avait simplement sollicité de devenir enceinte. Ambrosia d'Athènes s'était moquée des guérisons rapportées par les stèles, elle était borgne, le dieu consent à la guérir, mais il veut qu'elle place dans le temple un cochon d'argent en souvenir de sa stupidité.

Ainsi, les Grecs conçurent Asklépios à l'image d'un médecin de campagne : il parle aux malades le langage qui leur convient ; il les rudoie, se moque d'eux et reste toujours à leur niveau. Mais il les affectionne et c'est de tous les dieux celui qui aime le plus l'humanité.

* *

L'aspect physique d'Asklépios n'est pas moins caractéristique : il a toujours une poitrine large, des épaules larges et horizontales, un bassin large. Ces caractères sont constants sur toutes ses statues, même quand, par exception, on le représente petit et courtaud. Il possède la forte charpente osseuse d'Hercule, mais il n'a point son énorme musculature. Les Grecs savaient que les exercices de force trop pratiqués étaient mauvais pour la santé et que les athlètes ne vivaient pas vieux. Asklépios a des muscles ordinaires, son dos n'est pas voûté, sa poitrine n'est pas bombée, comme on observe chez les athlètes ; il pratique les exercices physiques avec modération, sans arriver à la fatigue. D'accord avec les croyances populaires de tous les temps, les anciens ont représenté le dieu de la santé sous les traits d'un homme qui a bon coffre et ne se surmène point.

Au physique comme au moral, Asklépios est une création digne du génie grec.

* *

A l'époque de la conquête romaine, les croyances religieuses s'affaiblirent ; les prêtres eux-mêmes doutèrent. Pour conserver leur ascendant, ils utilisèrent les sciences physiques et chimiques et machinèrent leurs temples comme des scènes de prestidigitation : les prodiges y éclataient sous les pas des fidèles.

Les prêtres d'Asklépios modifièrent aussi leurs pratiques. Les malades n'ayant plus une foi assez vive pour qu'un rêve leur procurât la guérison immédiate, Esculape se borna à leur faire une prescription. Lorsque celle-ci était obscure, les prêtres se chargeaient de l'interpréter. Ils jouèrent même le rôle du dieu, parcourant l'abaton et indiquant les remèdes aux dormeurs.

Grâce aux inscriptions, grâce aux textes anciens, plusieurs de ces traitements nous sont parvenus. Nous en admirons le bon sens, la haute science. Esculape ne se limite pas aux purgations, aux vomitifs, aux saignées. Il recommande aux dyspeptiques la sobriété ; il nourrit un phthisique à la viande d'âne, fait boire à un autre du sang de taureau. Il traite ses malades par les exercices corporels, chasse, équitation, gymnastique, escrime, par l'hydrothérapie froide et la marche pieds nus que Kneipp préconise de nos jours. Aux hypocon-



Ex-voto à Asklépios (Asklépios d'Amicyon)

driaques, il conseille les spectacles plaisants, la musique et les chants. Si ces remèdes ne guérissent pas, Esculape en indique d'autres. Il est devenu un simple médecin.

Pour exécuter ces ordonnances, les prêtres établirent près de l'Hiéron, des gymnases, des palestres, des stades, des établissements bathénaires. Sous Antonin, on construisit même à Epidaure une Bibliothèque, un Odéon qui servait de salle de conférences, et sur le mont Kynortion qui domine la vallée, s'éleva un sanatorium avec des chalets tenus par des serviteurs du temple.

On confond souvent ces deux époques, la première qui fut de foi vive, la seconde, de science avisée. On doit les distinguer, tout en reconnaissant que le caractère primitif d'Asklépios se prêtait fort à cette évolution.

La science habile des prêtres finit par se retourner contre eux. Les chrétiens dévoilèrent leurs subterfuges, dénoncèrent leur science, et, contraire à l'esprit religieux. A leurs guérisons lentes, incertaines, obtenues à force de remèdes et de soins, ils opposèrent les cures instantanées, complètes, obtenues le plus souvent par la simple parole, qu'accablèrent Jésus et ses saints, et qui n'étaient dues qu'à la foi. Les chrétiens étaient sincères, leurs récits véridiques, car, après bien des siècles, la psychiatrie les explique.

Ainsi périt Asklépios. Les humains oublièrent le dieu savant et bon qui s'était abaissé à les soigner. Notre génération, grâce à de patientes et obstinées recherches, arrive seulement à saisir quelques traits de sa grande image.

LES VERTUS MÉDICINALES DES GEMMES

Par le Docteur GEORGES VITOUX

La thérapeutique actuelle qui, en une certaine mesure, par l'opothérapie, revient aux anciennes formules de l'art de guérir, a délaissé à peu près complètement l'usage des pierres précieuses.

Nos pharmacopées modernes comportent bien encore, comme espèces minérales, l'*Album Græcum* — qui est la fiente desséchée du chên, — la corne de cerf ou les yeux d'écrevisse, — produits qui ne sont autres que du phosphate et du carbonate de chaux, — mais

encore directement appliqués sur la région malade ; d'autres enfin, pour faire éclater leurs vertus, devaient être associés à certaines substances particulières convenablement choisies.

Chacun, au reste, avait ses qualités et pourvu qu'il en fût usé suivant les rites, faisait merveille.

**

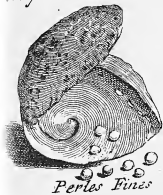
Albert de Bollstadt, qui vivait au xvi^e siècle, dans son *Albert le Grand traduit de latin*

Et les confrères de Bollstadt en l'art de guérir professent des avis analogues.

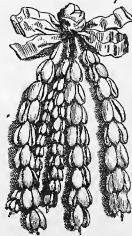
Barthélémy de Glanville, par exemple, dont le traité *De proprietatibus rerum* fut traduit par Jean Corbichon, sur l'ordre du roi Charles V, admettait comme parfaitement établi que l'améthyste « guérit l'ivresse », que l'agate « conforte la veue et oste la soif », que le béril « vault contre les maladies du foye et contre les souspirs et rottes qui viennent de l'estomach », que le diamant « est pierre d'amour et de réconci-

p. 219.

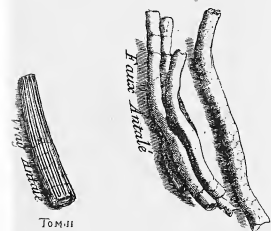
Vray Nacre de Perle

Nacre de Perle
Pauvre.

Pourceline en Coquillage.



f. 60.

Nacelle de marius
Petite.

Ditto Gros.



Nerite.



Blatta



Bizantine



Cette figure est empruntée à l'Histoire Générale des Drogues simples et composées, par le sieur Pomel, marchand-épicer et droguiste (à Paris, chez Etienne Ganneau et Louis. Etienne Ganneau fils, MDCCXXXV.)

Je sçay que sur le témoignage de quelques anciens Auteurs qui n'étoient pas bien instruits des choses, on croit vulgairement que la perle s'engendre de la rosée du Ciel, et qu'il ne s'en trouve qu'une dans chaque huître; mais l'expérience fait voir le contraire. Car pour ce qui est du premier, l'huître ne bouge du fond de la mer où la rosée ne peut pénétrer, et quelquefois même il faut plonger jusqu'à douze brasses; et pour l'autre, il est constant qu'il se trouve jusqu'à six ou sept perles dans une seule huître, car j'en ay eu une entre les mains où il y en avoit jusqu'à dix qui étoient en train de se former. Il est vrai qu'elles ne sont pas toutes de même grosseur, parce que s'étendant dans l'huître de même que les œufs dans le ventre de la poule, comme l'ouf le plus gros s'avance vers l'ovaire et sort le premier, les petits œufs demeurent au bas pour achever de se former; ainsi la perle la plus grosse s'avance la première...

Les perles sont cordiales, bonnes pour empêcher l'effet du venin, pour fortifier les esprits et réparer les forces dans les syncope. Leur principale vertu est la même que celle des yeux d'écrevisse, du Corail, de la Nacre et des autres matières alcalines, qui est de détruire et d'annuler les acides. C'est ce qui fait qu'elles sont astringentes et propres pour le flux de sang, pour la saignée, pour les secrètes de l'estomac et le dévoiement. Elles purifient aussi le sang et sont profitables aux mélancoliques.

ont totalement cessé d'aller chercher leurs éléments dans la boutique du lapidaire.

Autrement il en était aux époques passées. Entre le xii^e et le xix^e siècle, tous les guérisseurs, quels fussent-ils, charlatans ou docteurs de la Faculté, étaient parfaitement d'accord sur les vertus tutélaires des gemmes et minéraux rares.

Des uns et des autres, certains devaient être pris à l'intérieur après avoir au préalable été réduits en poudre; d'autres n'agissant que si on les portait montés en bagues ou en colliers ou

en français, lequel traite de la vertu des herbes, des pierres précieuses, etc., attribue aux pierres précieuses des influences surnaturelles. Suivant lui, en effet, l'agate « fait vaincre toutes choses terriennes et tous péchés éviter »; le corail « fait pacifier les tempêtes et passer les fleuves »; la chrysolithe « fait acquérir sapience et fuir folie »; la chélideine « rend plaisant et agréable »; le lapis-lazuli « guérit mélancolie et fièvre quart »; l'hyacinthe « fait aller pèlerins seurement »; le saphir « fait l'homme à Dieu dévot et pur », etc., etc.

liation, car si une femme est courroucée contre son mary et elle porte le dyaman, son mary en reçoit plus légèrement sa grâce », que la chélideine « vault contre les humeurs qui nuisent au corps et contre les fiebvres », que le jaspe mis en poudre « restraint la fleur des dames et les emorroides », que l'hyacinthe « fait doucement et seurement dormir », que l'onyx « quand on la porte pendue au col ou à son doigt, elle esmeut la personne à tristesse et paour », que le saphir « reconforte le cuer et le met en liesse. Quant

il est mis sur la tempe, il estanche le sang qui yst du nez », que l'émeraude « restrainit les jolis mouvements de luxure, apaise les tempestes et estanche le sang », que la sardoine « boute hors luxure cestuy que la porte et le fait chaste et humble », que la topaze « vault contre frénésie et contre la mort soudaine », que la turquoise « reconforte la veue et engendre lyesse en la personne ».

Naturellement, ces vertus spéciales pouvaient se combiner et s'associer. Il suffisait pour cela de prescrire au patient, suivant les nécessités, les pierres les plus propices. Et voici comment certain jour, une reine de France reçut de son médecin l'ordonnance suivante qui surprendrait quelque peu nos modernes apothicaires : « Pour 2 esterlins et 1 ferlin d'émeraudes, 1 esterlin et 1 ferlin de rubis d'Alexandrie, 1 esterlin et 1 ferlin de jacinthes, et 1 ducat d'or, bailliez à Regnauldin Morel, apothicaire de la Reine, pour faire un lectnaire pour la santé de ladite dame : 6 liv. 4 sous parisis. »

Mais c'était justement parce que l'on était d'accord à penser que chaque pierre précieuse possédait des vertus spéciales et merveilleuses que les roys et les princes en ornaient leurs couronnes, leurs joyaux, etc. Ne savait-on pas, d'après les écrits de Jean de Renou, que le saphir « resjouist le cœur et guéris les ulcères des intestins », que l'émeraude « peut, non seulement préserver du mal caduc tous ceux qui la portent au doigt enchesnée en or, mais aussi fortifier la mémoire et résister aux efforts de la concupiscence charnelle. Car on récite qu'un Roy d'Hongrie étant aux prises amoureuses avec sa femme, sentist qu'une belle esmeralde qu'il portoit en son doigt se rompist en trois pièces durant leur conflit, tant ceste pierre aime la chasteté », que le rubis « est grandement cordial et résiste à toute pourriture et venin », que le grenat « ou porté ou avalé,

nuict au cerveau, esmeut le sang et provoque à la colère », que la sardoine « rend couraueux les plus timides, préserve des enchantemens et des malefices », que la topaze « estant portée, tient la personne joyeuse et l'empesche de tomber en folie », que le jaspe « est fort propre pour arrester tout flux de sang », que le corail « estant beu, supprime la perte de semence qui arrive aux hommes », que les perles « sont grandement cordiales et propres à resjouir le cœur », etc.

Cette dernière vertu des perles était si communément admise que les alchimistes, couramment, préparaient une liqueur de perles, laquelle était réputée guérir toutes sortes de maladies.

Et de semblables croyances subsistèrent fort longtemps. Vallot, médecin de Louis XIV, en 1655, prescrit à son royal client des tablettes dans la composition desquelles entraient de l'or et des perles, et, neuf ans plus tard, il lui ordonnait un « magistère de perles et de corail » et encore deux ans ensuite « une eau admirable » dont les éléments actifs étaient du vitriol, du fer et de l'or.

Le savant chimiste Lémery, dont la pharmacopée fit autorité jusque vers la fin du XVIII^e siècle, enregistre de nombreuses formules de remèdes renfermant des pierres précieuses ou des minéraux rares et, dans son *dictionnaire des drogues*, inscrit leurs vertus thérapeutiques.

Suivant lui, les topazes broyées et prises par la bouche sont efficaces pour arrêter les cours de ventre et les hémorragies ; les émeraudes sont bonnes contre l'épilepsie et portées en amulettes favorisent l'accouchement ; les saphirs broyés subtilement et avalés sont souverains pour arrêter les cours de ventre et les hémorragies ; les améthystes sont excellentes contre l'excessive acidité de l'estomac ; l'onxy rend des services dans le traitement des ulcères des

yeux ; le lapis-lazuli fortifie le cœur ; le jaspe, les pierres d'aimant sont de puissants hémostatiques, etc.

Mais, dans la médecine ancienne, la pierre par excellence, celle que l'on considérait comme la plus douée de vertus admirables était le bézoard, que l'on portait suspendu au cou, à la façon d'une amulette propre à préserver de tous les maux. Rien, au reste, montre mieux l'extraordinaire intérêt que l'on accordait alors à cette pierre, sorte de concrétion calcaire trouvée dans l'estomac d'une sorte de bouc d'Orient, comme les paroles adressées au moment de son exécution par le comte de Saint-Pol au Cordonier Sordun qui l'assistait : « Beau-père, veed-ty une pierre que j'ay leugement portée en mon col, et que j'ay fert ayinée pour ce qu'elle a moult grande vertu, car elle résiste contre tout venin et préserve au si de toute pestilence ; laquelle pierre je vous prie que vous portiez de par moy à mon petit fils, auquel direz que je luy prie qu'il la garde bien pour l'amour de moy. » Ce veu ne devait pas être exaucé, car, ajoute le chroniqueur Jean de Troyes, « après ladite mort, monseigneur et chancelier déclara que la dicte pierre seroit baillée au Roy, pour en faire à son bon plaisir ».

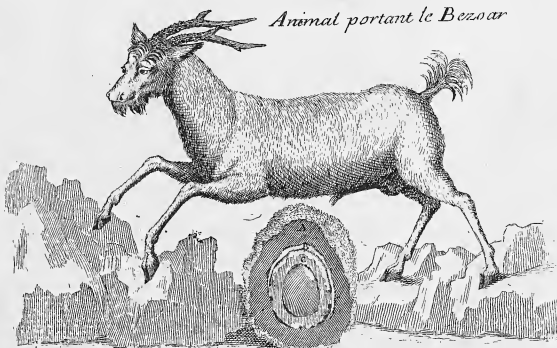
Les vertus du bézoard, qui était importé d'Orient, furent unanimement admises jusque vers le milieu du XVIII^e siècle. En vain, de x cents ans auparavant, le grand chirurgien Ambroise Paré avait expérimentalement donné la preuve de son inefficacité. La faveur universelle lui était acquise et il fallut pour faire tomber que la science moderne à ses débuts vint enfin établir sans réplique la parfaite inanité de ses vertus.

D^e GEORGES VITOUX

NOTE SUR LE BEZOARD

Nous pensons intéresser nos lecteurs en donnant ici, d'après l'*Histoire Générale des Drogues*, du sieur Pomet, à laquelle nous empruntons la figure ci-contre, quelques lignes complémentaires sur le Bezoard. Elles donneront un aperçu pittoresque, pensons-nous, sur un des éléments les plus curieux de l'ancienne pharmacopée.

Le Bezoard, que les Indiens appellent Pazan, est un animal qui produit dans son estomach ou dans sa vessie une pierre qui porte le même nom, à qui l'on attribue de grandes propriétés, ce qui la faisoit autrefois beaucoup estimer, et on la vendoit fort cher, de même qu'encore aujourd'hui celui qui est de la bonne qualité et véritable Oriental, tant parce que l'on a beaucoup de peine à en trouver de naturel, depuis que certaines personnes ont trouvé le secret de le contrefaire, qu'à cause que ces animaux n'en produisent pas beaucoup, y en ayant même plusieurs qui n'en ont point, qu'il vient de bien



L'animal qui porte le Bezoard
(d'après l'*Histoire Générale des Drogues simples et composées*, du sieur Pomet — Édition de 1735)

loin et paye de gros droits, et que si les Orientaux n'avaient l'adresse de le faire passer sans le faire connoître (de même que le mus et les autres marchandises fines) ou de s'accommoder avec les Receveurs, il seroit encore plus cher.

M. Tavernier, à la page 318 de son second Tome, rapporte ce qui suit, touchant le Bezoard :

Animal portant le Bezoard

Le Bezoard vient d'une province du Royaume de Golconde, tiré du Nord-Est. Il se trouve parmi la fiente qui est dans la paille des chèvres, qu'il broient un brisseau dont j'ai oublié le nom. Cette plante pousse de petits boutons, autour de quoi et des extrémités des branches que les chèvres mangent, se forme le Bezoard dans le ventre de ces animaux. Il y prend sa forme selon celle des boutons et des bouts de branches, c'est pourquoi on le trouve de tant de figures différentes. Les paysans en tâtant le ventre de la chèvre connoissent combien elle a de Bezoards, et la vendent à proportion de la quantité qu'elle en a. Pour le savoir, ils content les deux mains sous le ventre de la chèvre, et battent la paume en long des deux côtés, de sorte que tout se rend dans le milieu de la paume, et qu'ils comptent juste en les tâtant combien il y a de Bezoards.

La tunique, marquée dans la figure A, est une des grandes curiosités qui se soit vues depuis longtemps en France, de la grosseur d'un œuf d'oie, garnie au dehors d'un poil rude, court, d'une couleur tannée, laquelle étant coupée en deux, il s'y rencontre une coque blanche et dure comme un os, marquée C, où est contenue cette pierre à qui on a donné le nom de Bezoard.

RESTIF DE LA BRETONNE FÉTICHISTE

Par le Docteur J. AVALON (de Versailles)

On a traité Jean-Jacques d'exhibitionniste ; à plus juste titre peut-on ranger Restif dans la grande classe des fétichistes. Mille fois il nous rappelle, dans son œuvre, son amour immodéré pour les petits pieds et pour les petits souliers verts à boucles et à hauts talons. Alors que d'autres fétichistes trouvent leur excitant actif dans tel objet précis de la toilette de la femme, dans telle partie de son corps : soulier, bonnet, mouchoir, tablier, bras, jambe, chevelure, ou même difformité physique, Restif est avant tout un fétichiste du pied. Son idéal de la grâce, de l'élégance féminine ne se désintéresse pas, d'ailleurs, des autres éléments. Son dessinateur, Binet, qui se fit l'exécuteur souple et docile de cet idéal, traduit par le crayon les tailles de guêpe de Restif, les seins prêts à darder leurs pointes, les petites têtes pouppardes, les jambes longues et menues, aussi bien que les pieds minigons et leurs mules à larges boucles, à talons minces et flûtes. Grâce à l'obligeance de l'éditeur Louis Michaud et de M. Poëte, conservateur de la Bibliothèque Saint-Fargeau, nos lecteurs trouveront ici reproduites six curieuses estampes de Binet.

T RÈS diversement apprécié par ceux, rares, qui l'ont lu et l'ont voulu juger, dispensant à son égard les épithètes plus souvent injurieuses que justes. — Rousseau du ruisseau, ou Egoutier de la littérature, — Restif de la Bretonne, après un siècle d'oubli, redevient à la mode : on le réimprime, on le lit. Et c'est justice, car, malgré les inutiles, les platitudes et les fautes de goût, son œuvre demeure intéressante à bien des points de vue. Pleins de renseignements sur les mœurs de son époque, ses aperçus ingénieux sur la vie sociale, ses livres seront de plus en plus recherchés des curieux, car, chez lui, « la préoccupation de bien être a cédé devant celle de dire quelque chose de neuf et d'original ».

Mais s'il mérite d'arrêter notre attention, c'est que, « du moment où il a pris la plume, comme le dit un de ses meilleurs biographes, J. Assézat, il n'a presque jamais fait autre chose que des confessions, les unes les plus souvent, quelquefois celles des autres ». Son œuvre, en effet, est presque entièrement une autobiographie, et après s'être mis en scène dans la plupart de ses romans, après s'être dépeint sous les traits d'Edmond du Paysan perverti, du Spectateur nocturne des Nuits de Paris, il nous donne enfin, au déclin de sa vie, ce qu'il appelle l'histoire de son corps, de son âme, de son cœur, — ce *Monieur Nicolas* ou *Le Cœur humain dévoilé*, où nous pouvons à loisir étudier sa psychologie. Là, comme il le dit lui-même, nous verrons un homme tout entier, un cœur mis à nu. Et, de fait, « l'est le seul de ceux qui se sont offerts à la curiosité du physiologiste chez lequel on soit assuré de trouver l'homme intime peint sans apprêt comme sans déguisement ».

De tous ces tableaux risqués, de ces peintures qui ne sont pas à proprement dire licencieuses, puisqu'il ne semble pas s'y complaire et relate le plus part du temps les faits en latin, Restif se dégage comme une nature violemment sensuelle. Tous ces exploits amoureux, ces pouesses galantes qu'il étale complaisamment avec ce que nous nous risquerions à appeler une sorte d'exhibitionnisme littéraire, nous le montrent atteint d'érotomanie aiguë.

Cette appréciation, tous ses biographes l'ont portée, mais n'en ont que timidement convenu, comme si cela dût enlever quelque valeur à son œuvre. Il nous semble pourtant difficile de concevoir Restif sans un des plus curieux côtés de son caractère, cette extrême liberté de peintures et d'expressions, qui l'a souventes fois fait comparer à son trop fameux contemporain, le marquis de Sade. Que serait *Monieur Nicolas* sans un Restif psychologique-

ment anormal? Quel intérêt aurait pour nous sa vie d'ouvrier imprimeur, ou même d'écrivain, si elle n'était tout entière dominée par sa manie érotique?

Pour ceux qui aiment à rechercher dans une œuvre un reflet de la mentalité de son au-

teur, une réplique du *Pied de Fanchette*, est un fétichiste parfait.

Il avait un goût particulier, et tous les charmes ne faisaient pas sur lui la même impression : une jolie figure et surtout, hors en Espagne, une belle gorge à son prix ; une taille svelte et légère, une belle main flattait son goût ; mais le charme auquel il était le plus sensible, celui qui lui causait ce frémissement involontaire et délicieux qui renoue toutes les fibres, c'était un joli pied...

— D'ailleurs, ce goût n'était pas dans le jeune Saintepallaie un effet du raisonnement : c'était un instinct qui s'était manifesté dès son enfance : il ne pouvait sans tressaillir apercevoir une jolie chaussure de femme ; lorsqu'il en rencontrait quelques-unes qui n'étaient pas jolies, mais chaussées avec goût, il semblait que ce charme seul les rendit aimables.

Un joli pied, une jolie chaussure entrecroisés font plus que lui plaire : ils l'obsèdent. Devant celui d'une jolie marchande, « il reste immobile de surprise et d'admiration ». Trop frappé pour l'oublier, il revient tous les soirs jusqu'à ce qu'un autre objet, plus charmant encore, l'attire.

Un jour, chez un cordonnier de la rue des Vieux-Augustins, il vit une chaussure si agréable, si bien faite, qu'il s'informa pour qui elle était. On lui répondit que c'était pour la marquise de M. qui. Saintepallaie n'eut pas de repos qu'il n'eût vu cette dame : il la trouva charmante, mais elle était mariée... Cependant, par une petite faiblesse humaine, il revint prier le cordonnier de lui faire un plaisir : c'était de rendre la chaussure à la belle dame et de la rapporter après qu'elle l'aurait essayée, sous prétexte de quelque chose à y faire. Saintepallaie l'accompagna en garçon, pour être sûr de l'inauguration de la jolie chaussure ; il la paya ensuite généreusement et le cordonnier en refit une pareille. Saintepallaie conserva pieusement ces reliques.

Plus tard, il aperçut une jolie personne somnolant sur une chaise :

Pour le coup il fut tenté de s'emparer du séduisant bijou qui s'élevait à sa vue ; il avança la main adroïtement et tira la mule du joli pied : il serra aussitôt ce trésor et s'éloigna.

Se promenant sur le boulevard du Temple, il rencontre, un jour, une jeune personne ravissante :

La délicatesse de ses traits et surtout la perfection du charme favori de Saintepallaie le ravissent d'admiration... Elle s'assit et posa son joli pied sur une chaise, de sorte qu'on le voyait en entier. Rien de si charmant dans la nature par sa petitesse, par la grâce et l'élégance de sa chaussure : c'était un kien de couleur peu brodé et garni d'un cordonnet en argent sur les coutures ; le talon mince était assez haut, mais placé de manière qu'il ne faisait pas rebouter le pied ; la forme par devant était la plus minigonne qu'on puisse voir. Saintepallaie était hors de lui-même.

A maintes reprises, notre héros revient au même endroit pour voir la belle promeneuse, et trouve enfin le moyen de collectionner les chaussures qu'elle a portées en s'adressant au cordonnier de la maison.



Portrait de Restif de la Bretonne, par Binet

teur, à disséquer les liens qui, si souvent, subordonnent la première à la seconde, ces confessions seront précieuses ; et nous nous risquerons dans cette voie où, pour Restif, bien peu d'autres nous ont précédé.

Le D' Louis, s'appuyant sur un des premiers ouvrages de Restif, *Le Pied de Fanchette*, et sur une nouvelle des *Contemporaines*, *Le Joli Pied*, nous montrait, il a quelques années, dans la *Chronique Médicale*, un Restif de la Bretonne romancier fétichiste.

John Grand-Carteret, dans son introduction à une réédition partielle de *Monieur Nicolas*, s'élève vigoureusement contre cette appréciation, classant le D' Louis parmi les « déboulineurs de grands hommes ».

Nous risquons fort d'encourir semblable anathème.

De Saintepallaie, le héros du *Joli pied*, cette nouvelle des *Contemporaines mêlées*, qui est

Oh ! si vous voyiez chez lui, dit ce dernier ; il a rangé sur des rayons tout ce qu'a porté Mademoiselle ; cela est couvert d'une gaze comme celle qu'on met sur les pendules de peur que la poussière ne les gâte et il regarde tout cela avec un respect qui m'a touché, moi, Madame.

Saintepallaie avait fait faire des souliers d'un joli goût ; ils étaient rose moiré, à talon vert, ainsi que les languettes, et richement brodés : il fit porter cette chaussure à M^{lle} de la Grange, espérant de la ravoir bientôt.

Mais ce fut impossible : la jeune demoiselle enfilait ses chaussures.

Saintepallaie, bien fâché de ce contre-temps qui dérangait la suite de sa collection, ne sut comment faire pour s'emparer d'un trésor auquel le pied de l'objet de ses adorations donnait tant de prix.

Quelques jours après :

Victoire vint s'asseoir dans la barrière ; c'était sur les sept heures, au mois de septembre, et elle appuya son pied sur la traverse. Saintepallaie prit son plan d'après cette attitude : il se baissa, caché par un arbre : « Amour, dit-il, permets ce larcin ! » et saisissant un des souliers par le talon, il parvint sans effort à lui faire quitter le joli pied qui l'ornait.

Il réussit enfin à obtenir la main de la belle Victoire, et quelques jours après, il entre dans son appartement où étaient « étalées sur un sofa diverses choses qui servaient à sa parure et surtout des chaussures mignonnes qu'elle avaient essayées ».

Cependant Saintepallaie se trouvant seul dans le temple de la beauté qu'il adore, porta d'avidés regards sur tout ce qui servait à son culte ; bientôt ses mains tremblantes de plaisir s'en emparèrent : il baisa la robe aux endroits où elle devait avoir touché une gorge mutine, des épaules et des bras de lis : il réservait pour le dernier son objet favori, et la chaussure eut bientôt son tour ; il l'admira ; il y porta la bouche...

« Fille charmante, s'écria-t-il, je t'adore ! oui je sens que tu es ma divinité ! Ah ! si tu fais mon bonheur, que

je te devrai de reconnaissance !... Parure qu'elle embellit, reçois mes hommages !... » Il se leva dans un égarment de tendresse... M^{me} de la Grange, qui peut-être devina son dessein, entra sur-le-champ.

Le mariage se fit au bout de la quinzaine. On ne peut rien imaginer de si galant ni de si riche que la chaussure de la mariée : c'était un soulier de nacre de perle, avec une fleur en diamants ; les bordures étaient garnies de brillants, ainsi que le talon qui, malgré cet ornement, était fort délié ; cette chaussure coûtait deux mille écus, sans compter les diamants de la fleur qui valaient trois ou quatre fois cette somme ; c'était un présent de Saintepallaie. Le soir, lorsqu'il fut dans la chambre nuptiale avec sa charmante épouse, il se mit à genoux et ce fut sa main amoureuse qui ôta le beau soulier du pied mignon qu'il chaussait ; une main non moins galante, mais moins riche lui succéda : les souliers furent déposés dans un petit temple transparent... C'est là qu'ils sont conservés comme les types et les gages d'un amour qui ne doit jamais s'éteindre : il y a dix ans que ce mariage est fait et ils ont été mis dix fois ; c'est-à-dire chaque année au jour anniversaire du mariage.

La première année le condonnier a eu ordre d'apporter tous les jours une paire de souliers dont la couleur et la broderie étaient ordonnées par Saintepallaie : c'était à lui qu'on les remettait ; son épouse les portait un jour ; il les reprenait ensuite et les serrait dans les rayons vitrés.

Ainsi qu'on en peut juger par ces extraits, la nouvelle de Restif est une observation très exacte d'amour morbide. Idées voluptueuses provoquées par la vue d'un soulier ou d'une mule, manie de la collection, vol passionnel, tout y est : Saintepallaie est un fétichiste parfait.

Mais, dira-t-on, ce n'est pas seulement le soulier que Saintepallaie adore, mais aussi le pied qui y est contenu et la

femme tout entière. Peut-être : mais les fétichistes n'attachent d'intérêt à un objet qu'autant qu'il a été porté par une femme, et par une femme qui les connaît ou qui leur plaît. Et d'ailleurs, ces quelques lignes du récit laissent entendre que sa passion savait à l'occasion se contenter du seul soulier : « Il se leva dans un égarment de tendresse... M^{me} de la Grange, qui peut-être devinait son dessein, entra sur-le-champ. »

La lecture de cette nouvelle nous permet de conclure au fétichisme de Restif ? Il faudrait pour cela identifier l'auteur et son héros ; et c'est là le seul argument de quelque valeur qu'on puisse objecter à la thèse du docteur Louis.

Sans doute on ne trouve dans *Monsieur Nicolas* aucune trace de l'aventure qui fait le sujet du *Joli Pied*, et tel que nous connaissons Restif, il n'est pas manqué de l'y consigner, si elle lui fût jamais advenue. A la fin de *Monsieur Nicolas*, il s'explique d'ailleurs sur la genèse de cette nouvelle.

Le Pied de Fanchette fut l'effet d'une vive effervescence ; je passai un dimanche matin par la rue Tiquetonne ; il y avait, au coin de la rue Montorgueil, une marchande de modes, que remplace aujourd'hui le café ; j'aperçus une jolie fille en jupon blanc, encore en corset, chaussée de bas de soie, avec des souliers roses à talons hauts et minces, genre de chaussures qui faisait infiniment mieux la jambe aux femmes que la mode actuelle. Je fus enchanté. Je m'arrêtai, la



Edmond et la Coquette (Estampe de Binet).

Edmond ayant été danser chez la coquette Baron, obtient d'elle un tête-à-tête, où il se montre froid parce qu'il venait de voir la gentille Edmée. Pour le rassurer à l'instant, la coquette emploie des moyens efficaces : il se ramène ; elle le repousse en le persiflant avec un...

« Finites, votre main me glace ! »

bouche béante, sur le seuil de la porte, à la considérer... Je mis la main à la plume dès le lendemain. Mon imagination se trouvant un peu refroidie, je sortis pour revoir ma Muse. Dans la rue Saint-Denis, j'aperçus une femme dont le pied était un prodige de mignonnesse : aussi était-il chaussé d'une jolie mule d'étoffe d'or, faite par le plus habile artiste de la capitale, et la suivis et je revins chez moi plein de verve.

Faut-il seulement admettre avec Grand-Croteret que Restif ne fit que développer là ces idées qui lui furent toujours chères et de ces posées à l'extrême ?

Nous ne le croyons pas. A l'époque où écrivait Restif, toutes ces aberrations du sens génital se rangeaient, mal connues, sous le terme peu précis d'érotomanie ; et la littérature médicale est muette sur le cas qui nous occupe. Restif ne pouvait donc avoir de données scientifiques assez complètes pour créer de toutes pièces cette observation de fétichisme. Nous ne le savons pas en outre d'une psychologie assez sûre pour noter chez autrui des symptômes aussi nets d'amour morbide.

Pour nous, il a composé Saintepallaie, comme il a fait pour la plupart de ses personnages, d'après lui-même ; il lui a donné ses idées et ses goûts. En maintes circonstances, comme nous le verrons en parcourant son autobiographie, il a agi ainsi qu'il fait agir Saintepallaie. Nous retrouvons, dissimulés dans son œuvre, tous les caractères du fétichisme, sauf un seul : le vol passionnel, exception que nous essayerons d'expliquer tout à l'heure.

Bien plus, Restif, de lui-même, s'est identifié avec Saintepallaie. Une estampe de Binet, gravée par Berthet, pour le *Joli Pied des Contemporaines*, nous représente Saintepallaie volant



Edmond et Madame Parangon.

Edmond reçoit une montre d'or de Madame Parangon, qui est à demi déshabillée, et derrière laquelle est Tienette (10^e estampe de Binet pour le *Paysan et la Paysanne pervertis*).

le soulier de M^{me} de la Grange. Or ici, Saintepallaix c'est Restif, et sans erreur possible : c'est bien, avec son front large et son profil moutonnier, le Restif que nous retrouverons dans les estampes du *Paysan pervers* et des *Nuits de Paris*.

Qu'on n'aïlle pas voir là une fantaisie ou un caprice de Binet. Les *Restif inventi*, *Binet delineavit* (1), sa correspondance avec Binet nous disent assez avec quelle attention l'auteur veillait à l'illustration de ses ouvrages : c'est donc bien lui qui l'a voulu ainsi.

Chez M. Nicolas, à vons-nous dit, nous retrouvons les goûts de Saintepallaix, les caractères d'un fétichisme identique. Presque à chaque page, apparaît en effet ce goût immodéré pour le pied d'une femme, pour sa chaussure.

Comme chez Saintepallaix, il s'est manifesté dès son enfance.

À l'âge de neuf ans : c'est l'époque où, suivant sa propre expression, il a les filles à la joue.

Les filles les plus soignées sur elles étaient comme de raison, celles qui plaisaient davantage à petit M. Nicolas ; et comme la partie la moins facile à conserver propre est celle qui touche la terre, c'était à la chaussure qu'il donnait machinalement sa plus grande attention... Agathe Tilbien, Fane Miné, surtout Madeleine Champeaux, étaient les plus élégantes d'elles ; leurs souliers soignés, recherchés, avaient, au lieu de cordons ou de boucles qui n'étaient pas encore en usage à Sacy, de la terre bleue ou rose suivant la couleur de la jupe. Les bourgeois à ces filles avec émotion.

Et dès maintenant, Restif tente d'expliquer ce goût factice qui dominera toute sa vie.

« Le goût pour la beauté des pieds, si puissant en moi qu'il excitait immanquablement les desirs et qu'il m'aurait fait passer sur la laideur, et si il se dans le physique ou dans le moral ? Il est excessif dans tous ceux qu'il ont : quelle est sa cause ? Suit-il ces rapports avec la légèreté de la marche ? avec la grâce et la volupté de la danse ? Le goût factice pour la chaussure n'est que le reflet de celui pour les jolis pieds qui donnent de l'élégance aux dames même ; ou s'accoutume à considérer l'entourage comme la chose. Ainsi, la passion que j'eus de l'enfance pour les chaussures délicates était un goût factice basé sur un goût naturel : mais celui de la netteté du pied a seulement une cause physique, indiquée par le proverbe *Parvus pes, barathrum grande*, la facilité que donne ce dernier étant favorable à la netteté... »

« Les pieds petits, ronds et courts — ajoutés en note — pour se faire mieux entendre — seuls indiquent un barathre (2). Et qu'on ne s'oublie pas : ce sont les barathres qui facilitent la jouissance à la jeunesse nouvellement pubère.

« Lorsque j'étais dans quelque maison, et que je voyais les chaussures de femmes rangées en parade comme c'est l'usage, je palpais de plaisir ; je rougissais, je baisais les yeux comme devant les filles elles-mêmes.

« A quelque temps de là une de ses cousines lui fait éprouver pour la première fois la douce émotion du baiser ; cependant, quelque plaisir qu'il goûte à ses caresses, ses yeux sont secrètement attirés par le joli pied de l'autre.

« Lorsqu'il se rend d'Auxerre à Paris, en 1746, par le coche d'eau, il fait la connaissance d'une fille de son âge et malgré le malaise que lui occasionne ce voyage, il « éprouve cependant

une velléité, à la première vue, occasionnée par la chaussure délicate de sa jolie complaisante. »

Nous sommes maintenant en 1748, au début de cette troisième époque que Restif nous indique comme la plus importante, de laquelle a dépendu tout le reste de sa vie.

Il est, nous dit-il, absolument formé ; des actes de virilité non fréquents, mais assez multipliés lui avaient donné l'usage et rendu ses sens brûlants. Le trouble qu'il a toujours ressenti à la vue d'un joli soulier s'accuse, se précise, et, déjà, cette émotion ne lui suffit plus.

Il est à Courgis, chez l'abbé Thomas, et maintes



Edmond succombant (Estampe de Binet pour *Le Paysan pervers*.)

Edmond indiqua mais dans la plus grande émotion, en voyant devant lui l'objet le plus séduisant qui ne demande qu'à se faire succomber. Ursule, Thérèse, Ursule à Gaudet, raconte ainsi la scène : « Je savais comme toi, qu'il y aurait un faible pour une chaussure ; mélangée ses regards en dessous m'en eût instruite, je me suis défilée sur mon sofa automatique, dont le ressort a fait son devoir. Je refaisais Edmond d'un air languissant, la jambe découverte jusqu'à demi-mollet, faisant jouer dans mon pied une mule à mettre deux doigtés. Edmond me regardait et les combats de son agilité contre sa pauvreté surnaturelle se peignaient dans ses yeux ; il se raba. A ce signe de ma victoire, je lui ai envoyé le baiser Napoléon. Il est venu me le rendre. »

fois déjà, ses yeux se sont fixés sur le joli pied de Marguerite Pâris, la servante du curé, « fille de quarante ans, — il en convient, — mais fraîche comme une dévote. »

Un jour, ils se trouvent seuls, lui, étudiant à sa petite table, et non loin de là, Marguerite Pâris étendant une salade, les jambes croisées, lui « montrant ainsi sa jambe jusqu'au mollet, et sa jolie mule ne tenant à son pied que par la pointe ».

Mon imagination allumée, mes sens embrasés ne me permettaient pas de rester en place... Je ne pus résister au frottement machinal (soit que la nature veuille un soulagement nécessaire, soit que l'irritation sois l'amant)... Je me lève dans un ivresse de fureur. Je vais à Marguerite. Elle ne s'en effraya pas. — Mon cher enfant, me dit-elle avec douceur, qu'avez-vous ? eh bien ! eh

bien ! que voulez-vous?... Je ne répondis pas, mais je lui tenais les mains que je serrais, sans faire aucun autre entreprise. Elle se troubla pour lors, en voyant mes regards effarés : « Monsieur Nicolas ! vous vous trouvez mal ? Je vais vous donner de l'eau ». Je la confins fortement, sans lui répondre, car la serrant, j'étais mes bras à l'étouffer. Elle craignit que je ne redoublasse d'efforts pour la résistance ; elle me pressa contre sa poitrine... Je n'avais plus de force, un nuage couvrit mes yeux, mes membres défaillèrent ; je serais tombé si Marguerite ne m'avait soutenu. C'était la première fois que cette crise m'arrivait sans copulation et sans que je perdusse entièrement connaissance... Je me remis de mon trouble excessif, et Marguerite, me voyant calmé, me fit des remontrances, quoiqu'elle ignorât (du moins, je l'imagine) tout ce qui venait de m'arriver. Je lui protestai que c'était une sorte d'égarément involontaire ; que je m'étais trouvé hors de moi, je ne sais comment, et que j'avais été bien éloigné de vouloir lui faire du mal. Elle n'en parut bien persuadée, car elle sourit. Elle me demanda ensuite : « Quel donc vous a mis dans cet état ? — Il faut, lui dit-je, que ce soit la vue de votre mule et de votre jambe, car je ne pouvais m'empêcher de les regarder quand cela m'a pris ; j'étais comme un oiseau que charme une vipère ; il sent le danger et ne peut le fuir. »

A plusieurs reprises les chaussures de Marguerite Pâris l'obsèdent, et un jour il se trouve seul devant les souliers qu'elle vient de quitter :

Je saisis cet instant, écrit-il. Il est des écarts qui ne peuvent se raconter ; mais si je ne les faisais pas entrevoir, certains événements deviendraient invraisemblables ou l'effet de la folie ; on jugera par celui qui va suivre si j'ai dû y préparer. Ce fut à la jolie chaussure qui venait de m'enchanter aux pieds de Marguerite, que je m'en pris.

Voici, il nous semble, un symptôme de fétichisme bien caractéristique, et nous nous refusons à voir là « une polysomnorie de jeune collègue », d'autant mieux que pareille scène se renouvelle quelques années plus tard.

Restif a maintenant dix-huit ans ; il fait son apprentissage chez l'imprimeur Parangon à Auxerre, le mari de celle qu'il appellera si souvent la céciste Colette, la Grâce des Grâces, et dont nous retrouvons les traits dans tant d'estampes de Binet, celle dont il garda toujours le joli soulier vertrose, car dès qu'il la vit, il l'adora. D'abord ce fut un sentiment très pur, mais bientôt

le désir et la jouissance remplacèrent le sentiment de la tendresse car M^{me} Parangon possédait un charme auquel je n'ai jamais pu résister, un pied mignon ; et ce charme ne produit pas de la tendresse.

La chaussure de M^{me} Parangon, faite à Paris, et avec ce goût parfait qu'il sait donner une jolie femme, avait cette élégance voluptueuse qui semble y communiquer l'âme et la vie. Tantôt Colette avait un soulier de drapet blanc uni, ou à fleurs d'argent ; tantôt rose à talon vert ou vert à talon rose ; son pied souple, loin de déformer sa chaussure, en augmentait la grâce et en rendait la forme plus provocante.

Un jour que M^{me} Parangon laisse, pour prendre des mules, « ses souliers roses à languettes, bordures et talons verts, attachés par une jolie rosette de brillants », Restif reste seul et la scène de Courgis se renouvelle.

Emporté par la passion la plus fougueuse, idolâtre de Colette, je croyais la voir, la toucher, en palpant ce qui venait de la porter ; mes lèvres pressaient un de ces bijoux, tandis que l'autre, égarant la nature et trompant son but sacré, remplaçant le sexe par excès d'exaltation... Les expressions plus claires se refusant...

Calmé, j'écrivis dans un des instruments de mon bouilliant écart : je vous adore ! en petits caractères, et je remis l'éléphant chaussure à la place où je l'avais pris.

(1) L'explication des figures de *Le Paysan* et la *Paysanne pervers* porte comme indication générale les mentions suivantes : *Restif inventi, Binet delineavit, Berthet et Lenoir inciderunt*.

(2) *Barathre* : nature ouverte comme un soulier.



Edmond entreprenant (Estampe de Binet).

Edmond aux genoux de Madame Parangon qui se lève, étreinte de sa main, car il vient de porter la main jusqu'à sa gorge.

« J'ai touché par mégarde la place de ce cœur qui s'adore. »

Et pour ces quelques extraits, combien en avons-nous négligé d'autres, moins probants ou moins expressifs, mais dont le nombre vient fortifier notre appréciation.

Que de fois Restif s'attarde à décrire, et avec quel luxe de détails, ces élégants souliers à talons hauts qui donnent aux femmes une allure si dégagée et si voluptueuse. Il ne pardonnera pas à la Révolution de les avoir remplacés par les affreux souliers plats, et c'est avec amertume qu'il nous signalera ce changement de la mode.

Ce fut le 25 octobre 1781, nous conte-t-il, que j'éprouvai la dernière impression faite par une chaussure élevée. Depuis ce temps, les pieds plats de nos Républicaines, leurs jambes nerveuses, leur derrière crotté m'ont toujours repoussé. La Belle dont il s'agit avait des mitules à talons si hauts, si bien faits, que je sentis combien ce genre de chaussures est favorable au sexe des grâces. Je la suivais, en l'admirant. Elle me demanda la permission de faire voir sa chaussure à mon dessinateur Binet. Elle fut d'abord surprise, mais enfin elle y consentit en riant.

Car soucieux de la perfection des gravures qui devaient illustrer ses ouvrages, Restif, nous l'avons dit déjà, non content d'en indiquer les lignes générales, veillait encore à la minutie des détails, critiquait l'exécution, exigeait une nouvelle épreuve. Et toute cette iconographie nous est précieuse à cause de cela même qu'elle est un reflet exact de la pensée de l'auteur. S'il est regrettable que les estampes promises à la première édition de *Monsieur Nicolas* n'aient jamais vu le jour, nous en avons heureusement beaucoup d'autres où nous pouvons puiser un nouvel appoint à notre thèse.

Il faut voir ces femmes gentiment habillées,

aux seins ronds portés haut, à la « taille joncée », aux jambes longues et fines, pour se faire une idée de ce que pouvait être son idéal féminin.

Il faut voir cette estampe du *Paysan et la Paysanne pervertis*, qui nous représente Edmond dessinant le nu. La belle Ursule et la jeune Fanchette y étalent à nos yeux une anatomie bizarre, déformée par les nécessités de la toilette sans laquelle Restif ne conçoit pas la femme : car pour lui elle n'est vraiment désirable que sous l'attrait excitant du costume.

Mais surtout ce qu'on ne peut pas ne pas remarquer, ce sont ces mules à talons hauts et minces qui passent au bas de toutes les jupes, enfermant des pieds d'une petitesse exagérée, d'une disproportion ridicule.

Pour dessiner toutes ces mules, Binet avait des modèles : les pieds les mieux chaussés de Paris lui étaient amenés par Restif, mais il gardait aussi toute une série de souliers que le maître collectionnait et lui confiait.

Et là aussi, nous trouvons un nouveau symptôme de fétichisme, sur lequel, à vrai dire, Restif s'est montré réservé, mais qui nous est du moins révélé par sa correspondance avec Binet.

Voici donc tous les caractères principaux qui font de Saintpallaïe un anormal au point de vue sexuel retrouvés chez M. Nicolas. Un seul manque : le vol passionnel.

Mais tous les fétichistes ne sont pas des voleurs ; ce n'est pas un signe d'une importance telle qu'il faille dire : où il n'y a pas vol passionnel, il n'y a pas fétichisme. Et d'ailleurs le silence de Restif sur ce point n'est pas pour nous une preuve. Sans contredit il est d'une franchise rare sur tout ce qui a trait à ses amours, il étale avec une malaisance qui, si elle n'était pas maladroite, toucherait à la vantardise, toutes ses promesses amoureuses et ses infortunes conjugales : là vraiment on trouve l'homme peint sans apprêt comme sans déguisement. Mais il est aussi soucieux de crier bien haut son honnêteté qu'il est orgueilleux de son mérite littéraire : s'il eût été voleur passionnel, il se fût bien gardé de le dire.

Nous ne voulons néanmoins faire aucun état de ce raisonnement, un peu trop sévère peut-être.

Nous avons trouvé dans ce que nous dit Restif assez pour établir notre diagnostic d'une façon indiscutable avec observations multiples et précises à l'appui.

Nous ne cherchons pas à faire entrer la passion de Restif dans les limites forcément étroites du fétichisme classique. Entre l'instinct sexuel normal et l'inversion génitale, tous les degrés existent ; et pour bien la comprendre il faut étudier le mécanisme qui préside à l'éla-

boration et à l'évolution des déviations du sens génital (1).

Lorsque l'instinct sexuel éclôt et se développe, au moment de la puberté, il n'est que le résultat d'une longue éducation qui date peut-être des premières années de la vie.

Généralement une image mentale tend à se traduire par un mouvement, et les divers sentiments provoqués par les images mentales des perceptions qui engendrent ces sentiments, se traduisent par des contractions musculaires déterminées qui restent toujours les mêmes pour chaque groupe particulier d'images mentales.

Il est fort probable que pendant une période plus ou moins longue de la vie, certaines images mentales entraînent à leur suite la contraction des différents muscles qui concourent à la production de l'érection. Normalement les images mentales se rapportant non spécialement, mais plus particulièrement, aux régions génitales du sexe opposé, provoquent des contractions musculaires entraînant consécutivement l'érection. Au début, ces contractions sont inconscientes jusqu'au moment où elles agissent synergiquement et arrivent à provoquer l'érection. La stase sanguine qui en est la conséquence change par l'action du sang veineux les sensations tactiles générales en sensations génésiques. Le sujet devient alors conscient des sensations voluptueuses qu'il éprouve, il s'ouvre à la vie génitale.

(1) L'exposé qui va suivre est en grande partie emprunté à un article de MM. Vhaside et Vurgas sur *l'Image mentale et morbide*.



Edmond s'enivrant d'amour (Estampe de Binet).

Edmond dans une prairie avec Madame Parangon à qui le pied vient de toucher, il se précipite à terre, le prend et le remue pour voir si elle ne s'en est pas fait mal. Il se livre ainsi lui-même au charme d'une passion secrète et de plus violente.

« J'ai touché son pied ?... Ah ! de ma vie je n'ai rien éprouvé de pareil ! »

Il arrive parfois que certains groupes d'images mentales, qui habituellement ne se traduisent pas par des contractions plus ou moins isolées des muscles provoquant l'érection, amènent des contractions de ces muscles. Avec l'habitude et l'automatisme, que ces contractions se produisent avec une certaine synergie, et l'érection va en être la conséquence. Le sujet rattachera la jouissance éprouvée aux images mentales précédentes : une inversion sexuelle va être créée.

Cette évolution nous la suivons à merveille dans les premières années de Restif, et la première fois qu'il a nettement conscience d'une sensation voluptueuse, il la rattache à la mule de Marguerite Paris.

Ainsi créée l'image mentale morbide va évoluer et se fera remarquer, au summum, par une intensité toute spéciale, empreinte d'une

émotion, et d'un élément impulsif qui lui donne une physionomie individuelle, à un tel point qu'elle obnubile tout le cadre de la vie mentale duquel elle émerge.

Certes, Restif n'alla pas jusque là : il n'a jamais perdu complètement sa faculté intellectuelle, et, chez lui, l'image morbide n'a en que des emportements passagers.

Et la liberté des mœurs, qu'il accuse si souvent d'avoir corrompu son cœur, est précisément ce qui l'arrêta sur cette pente fatale. Si les caresses qui risquaient Marie Piot quand il n'avait que quatre ans, si les étranges spectacles qu'il eut sous les yeux, contribuèrent à développer et fortifier ce tempérament érotique qui va étonner et qui va le précipiter dans tant d'écarts, il n'en est pas moins vrai qu'il doit à la précocité avec laquelle il fut initié aux gestes de l'amour, de n'être pas devenu un vé-

ritable inverti : images normales et images morbides ont grandi côte à côte, celles-ci cédant presque toujours le pas à celles-là.

Restif de la Bretonne fut donc bien un fétichiste. Tel le jugeaient d'ailleurs ses contemporains, sur la foi de sa femme, qui ne fut pas toujours une épouse modeste. « Pour éviter les apparences de la noire calomnie qu'Agnès Lebegue continuait de répandre contre moi, au sujet de ma fille, surtout depuis que je lui donnais, comme à sa mère, des chaussures de Bourbon (1) », dit-il quelque part.

Il n'y a point de fumée sans feu : et ne peut-on pas voir dans cette opinion qu'on avait de lui, une dernière preuve qu'il eut plus que du goût pour les jolies chaussures, une véritable passion morbide.

(1) Bourbon était alors le cordonnier à la mode.

LE TROISIÈME SALON DES MÉDECINS

Par le Docteur ALPH LEPAITRE



Le troisième Salon des Médecins vient de clore ses portes. De l'avis unanime son intérêt a dépassé encore celui des deux précédents. Le succès qu'il a recueilli est la meilleure récompense du zèle, du labeur infatigable, de la ténacité de notre collaborateur et ami, le D^r Paul Rabier. Nous connaissons, pour l'avoir vu à l'œuvre, son admirable talent d'organisation.

Nous eussions souhaité consacrer un numéro entier d'Æsculape à cette belle manifestation d'art. Sans doute, pourrions-nous, l'an prochain, réaliser notre désir. Nous sommes heureux aujourd'hui de publier le compte rendu que voici, dû à la plume alerte, imagée, primesautière, du D^r Lepaitre, secrétaire de l'Union des Syndicats médicaux. Nos lecteurs retrouveront ici la manière dès longtemps goûtée de l'auteur des Carnets du D^r Paradox.

UN Salon des Médecins ! Fi ! Quelle horreur ! me dit une dame que je conviais à venir visiter l'exposition des œuvres énumées par quelques confrères. « Ce doit être un musée pathologique ». Au vernissage, mon avitité montra quelque surprise en constatant que les sujets médicaux étaient ceux qui

tentaient le moins les médecins - artistes. Je ne partagerai point son étonnement. L'art, pour la plupart des confrères qui s'y adonnent, est un délassément où ils sont heureux de s'évader de leurs préoccupations habituelles.

Ils voient bien assez chaque jour de misères étalées devant eux, ils connaissent trop bien les intérieurs sombres où gisent les malades, ils ont trop souvent sous les yeux, les infirmités et les difformités qu'imprime la maladie à ses victimes, trop souvent aussi, hélas ! le spectacle pénible de la mort pour ne pas être avides d'air, de lumière, de grâce, de tendresse et de joie quand un peu de loisir leur permet d'abandonner le lourd harnais de la tâche quotidienne.

Aussi, n'allez pas chercher au Salon des Médecins des réminiscences de Dürer, de Callot, de Goya. Ce n'est pas une esthétique de cauchemar qui hante nos cerveaux de médecins.

D'ailleurs peu d'artistes à notre époque s'adonnent à l'observation et à la notation des phénomènes morbides.

L'école réaliste — et le fait est assez curieux pour être noté — a reproduit beaucoup moins de sujets pathologiques que les écoles d'autre-



D^r Capdepon. — Marseille. Notre-Dame de la Garde vue du Port (aquarelle)

fois. Les médecins en négligeant ce domaine de l'iconographie médicale qu'ils sont mieux à même que personne de bien connaître, ne font donc peut-être qu'obéir à une tendance générale de notre temps.

Cela fait que le Salon des Médecins ne diffère point sensiblement de tous les Salons, grands ou petits, qui, chaque année, se partagent l'attention du public.



D^r De Hérain. — Étude de nu (bronze)

Parmi toutes les petites expositions qu'on peut qualifier de corporatives, celle des médecins fait, en vérité, très bonne figure.

Si toutes les œuvres exposées ne témoignent pas également de connaissances techniques approfondies, on doit reconnaître qu'il y a chez tous les médecins artistes — ou à peu près — un très louable sentiment de goût inné, de mesure, et souvent une pénétrante compréhension du sujet qui dépasse de beaucoup la psychologie sommaire qu'on est habitué à rencontrer chez les « amateurs ».

Et cela n'est point pour surprendre quand on songe que le médecin est accoutumé à chercher derrière des apparences souvent trompeuses une réalité qui se dérobe et une causalité difficilement pénétrable.

Aussi n'est-il pas étonnant que nos confrères apportent dans leur contribution artistique un esprit d'analyse qui leur permettrait de prétendre à la perfection — ou presque — s'ils disposaient de moyens de réalisation suffisamment assurés.

* *

Cette vérité vous frappera surtout si vous examinez les ouvrages de ceux de nos confrères qui s'adonnent à peu près exclusivement à l'Art.

Voyez de Hérain, par exemple. Que ce soit en sculpture, où déjà il est un maître, que ce soit en gravure, où il s'est d'abord fait connaître, que ce soit en peinture, où il s'essaie avec bonheur, chacune de ses œuvres porte en soi un caractère de réflexion et d'intime perception du modèle, qui ne s'arrête point seulement aux lignes et aux plans extérieurs mais qui nous restitue en quelque sorte l'être moral du sujet.

Son étude de nu, en bronze, faite d'après Rossi, le modèle si connu des ateliers parisiens, traduit intensément la lassitude du vieillard aux méditations accablées.

Derrière les paupières lourdes du poète Charloun, dans l'ombre du regard voilé, il

nous fait sentir toute l'intensité d'un rêve, toute la force d'un idéal.

Chez une vieille femme aux lèvres « humées » entre des maxillaires résorbés il fait éclater la malice paysanne des yeux rieurs, seuls restés jeunes dans un visage corrodé par les soleils provençaux. Et — respectueux de la vérité — il n'a garde d'esquiver la cicatrice frontale, adhérente, nacré, témoignage indélébile de quelque lointaine suppuration.

Dans ses moyens d'expression il reste toujours médecin. De même qu'il n'y a pas de



D' Sabouraud. — Léda au Cygne (sculpture)

catés dans le goût d'un Aman Jean ou bien le visage osseux d'un « quaker » provincial et pragmatique dans la manière forte d'un Lhermite.

Il y aurait peut-être là de quoi dérouter la critique stéréotypée d'un salonier ou l'esthétique moutonnière des habitués d'expositions. J'y vois pour ma part la poursuite constante d'un idéal qui ne s'obstine pas dans une voie immuablement tracée, mais qui s'engage, aux hasards de la découverte, dans des chemins toujours variés, toujours nouveaux.

C'est une caractéristique de la plus haute conscience artistique de se rechercher toujours, encore, même si l'on croit s'être trouvé. Et de combien d'humains peut-on dire, même après les carrières les plus glorieuses, qu'ils ont réalisés toutes leurs aspirations!

M. Sabouraud nous donne un autre exemple de ce que peut produire un esprit médical servi par une technique éclairée. Ses figurines, plâtres, cires ou cires perdues, enferment en très peu de matière toute l'envoie d'un grand rêve.

Son « Offrande » est toute ferveur, et tout abandon sa « Léda », dont l'ingénuité ne semble pas s'étonner des caresses de l'oiseau olympien. Celui-ci n'emprunte à l'humanité aucun des gestes de la mimique amoureuse. C'est d'une vérité qui ne s'inspire ni de l'histoire, ni de la nature, mais simplement de l'histoire naturelle.

Cette année, l'excellent artiste qu'est M. Paul-Émile Colin ne nous a pas montré quelque chose de ses gravures sur bois, un peu heurtées sans doute, mais si personnelles. Par contre, dans des planches gravées d'une impeccable tenue, il nous rend sensibles par quelques traits de burin la lente poussée des chênes centenaires ou la fidélité d'une race agrippée à son passé dans les architectures familières de ses maisons trapues, solides et têtues.

Dans des eaux-fortes vigoureuses, Konrad



D' P.-E. Colin. — Une rue de Réville, en Lorraine (Eau-forte)

que des malades, de même pour de Hérain il n'y a pas de « genres », il n'y a que des individus.

Aussi subordonne-t-il ses moyens d'expression à la nature de ce qu'il veut exprimer.

Un ironiste facile pourrait même caractériser l'exposition picturale de de Hérain : « A la manière de... » en faisant observer qu'il peint une petite femme enfouie parmi les dentelles du lit matinal dans le genre des sujets frivoles d'un Abel Faivre, le portrait d'une mièvre Parisienne alanguie sur des soieries déli-



D' R. Millon. — Forêt de Fontainebleau, soir de septembre (pastel)



D' Konrad Wagner. — *La Chasse au Rédempteur* (eau-forte)

Wagner nous conte sa philosophie âprement mordante.

Il y a dans telle de ses estampes, *La Chasse au Rédempteur*, un symbolisme amer et farouche qu'on admirera sans réserve, même si on ne le goûte pas personnellement. La fille aux yeux prometteurs et implorants, à la croupe professionnellement démesurée, aux bras tentaculaires, patauge à genoux dans le cloaque du cuisseau à la poursuite de l'Amour dont elle attend sa réhabilitation et dont elle réclame la petite fleur bleue qu'il tient à la main. Hélas, l'Amour, — un chérubin gavroche, — ne se retourne pas. Mais, à son air ambigu, à son regard en coulisse de gosse à la Poulbot, on devine qu'il médite d'exploiter les aspirations de la femme tombée pour en tirer des profits peu moraux. Au surplus, les multiples tétines que les seins prolabés de la fille traînent dans la boue témoignent avec évidence que la malheureuse est condamnée à rester l'éternelle « Vache à lait », sinon la vache tout court. Et cela fait penser à du Forain, que Rops aurait buriné.

La gravure a tenté aussi mon ami François Ferrand qui expose une œuvre classique, d'après Brascassat, mentionnée antérieurement au *Salon des Artistes français*, et des peintes sèches, traitées selon un curieux procédé de pointillé qui permet de faire jouer



D' Henri Rendu. — *Le Jardin des Tuileries* (aquarelle)

toutes les gammes de la lumière et de l'ombre. Son *Eglise de Nanteuil-le-Haudouin* est baignée d'une clarté tendre qui en expose finement toute l'architecture. J'aime moins, malgré la douceur du ciel très délicatement traité, ses *Pêcheuses de crevettes* dont les silhouettes manquent un peu de parti-franc.

Un seul tableau de genre, *Jeune fille au Piano*, est signé de M. Barbillon. L'impression en est intime.

On a fort goûté les *Portraits* au pastel de Villandre. Le dessin en est correct, le velouté tendrement caressé. Ce sont des œuvres sympathiques qui ne relèvent point de l'amateurisme. Quand le Salon des Médecins aura son jury et ses médailles — et pour quoi pas? — M. Villandre sera un des premiers récompensés. Et ce sera justice!

Marcel Labbé, amoureux des ambiances dont il est habile à saisir l'harmonie; Capdepon, distingué, pittoresque et profond; Rendu, précis comme un Japonais, fluide comme un soir mouillé, nous montrent d'attachantes aquarelles où le métier n'est pas inférieur à l'inspiration.

Paul Manceau, des dessins aux crayons de couleurs et des panneaux décoratifs « au point » qui indiquent un artiste avide de recherches. Je préfère ses dessins à ses « grandes machines » où l'on sent peut-être un peu trop l'influence de Bernard Boutet de Monvel.

Les études de Bezançon sont très personnelles avec leurs teintes presque plates réduites à une harmonie de deux ou trois tons. Une rue de Bretagne, surtout, m'a plu, sous un ciel d'été que de lourds nuages blancs envahissent à l'horizon.

J'ai remarqué deux aquarelles de Fay,

très largement traitées. L'une d'elles, le *Pont-Marie*, dans une tonalité rousse, m'appelle avec émotion les estampes du regretté Fritz Thaulow, où les canaux endormis de Bruges se peuplent de reflets profonds, mystérieux et chantants, comme un poème de Rodenbach.

Dans l'autre, l'*Hôtel de Ville de Bruxelles* dresse en un jour gris, sous un ciel gris, le fouillis dominateur de ses architectures grises. C'est une délicate symphonie en gris où l'on regrette seulement l'absence des premiers plans, trop systématiquement lâchés.

M. Boissier est un dessinateur romantique. Dans ses *dessins pour Salle de garde* il s'est heureusement souvenu des burgs hantés de Victor Hugo. Personne ne s'en plaindra.

Le *Matin d'avril* de M. Millon est une profession de foi. L'admiration de l'auteur pour les brumes matinales de M. Didier Pouget s'y affiche, dans son aimable parti pris. Toutefois pour ne point mériter le reproche de marcher sur les plates-bandes du peintre berrichon, M. Millon a eu le scrupule d'éviter les bruyères roses qui sont la marque de fabrique de M. Di-



D' H. M. Fay. — *Le Pont-Marie* (aquarelle)

dier Pouget et de ses innombrables plagiaires.

M. Mailfaire comprend tout le charme des paysages sequaniens. Il le comprend et le traduit d'une manière plaisante.

Lefort Magniez est un paysagiste consommé qui fixe le moindre rayon de soleil sur ses toiles comme un entomologiste s'empare d'un papillon brillant. *Le Calme dans les dunes* et *l'Orage dans la dune* les témoignent.

De bons dessins colorisés dignes d'illustrer une luxueuse botanique ont été envoyés par M. Jumenté. Ils sont traités avec beaucoup de conscience et de précision. Ils eussent gagné, comme tous les dessins et toutes les gravures, à être séparés des peintures qui les écrasaient. L'an prochain, la division des œuvres par sections s'imposera.

J'ai eu plaisir à voir la signature d'un ami de mon enfance, le D' Petit de Royat, sur de bonnes natures mortes, dont la facture est solide, la matière bien nourrie. Dans ses *Fruits de la Pensée* et *Fruits de la Nature*, le bouquet de violettes qu'il a peint sur des livres s'accorde moins de ce faire.

Notre confrère Coquelet a rapporté d'Orient de bonnes notations à l'huile. Il compose des dessins à la plume qui restent très grassement personnels tout en évoquant les truculentes illustrations du Rabelais de Gustave Doré.

Pourquoi n'a-t-il pas envoyé au Salon des Médecins les allègres petits soldats de carton qu'il avait exposés au dernier concours Lépine? C'était aussi intéressant qu'ingénieux.

M. Delorme a fait au Maroc des croquis simples, nets, d'une facture habile, sans prétention, qui constituent un excellent carnet de route, fort plaisant à feuilleter.

Aimez-vous la satire à l'emporte-pièce? Sous des dessins savoureux, M. Bernantes (D' Broutelle) nous offre des légendes très spirituellement piquantes.

Un groupe minuscule de M. Janet symbolise le *Marché*, que deux Normands courtards discutent en gagnant l'auberge où ils le cimentent d'une bolée de cidre ou même de calvados, si nous en jugeons par leurs trognes rubicondes.



D^r Villandre. — Portrait (pastel)

M. le Professeur Raphaël Blanchard, président d'honneur du Salon des Médecins, dont on connaît le goût et l'érudition, avait envoyé une précieuse collection de médailles et de plaquettes se rapportant à l'Hydrologie thermale. Il y avait joint plusieurs *ex-libris* qui nous ont fait, une fois de plus, regretter la décadence d'un art charmant qui donnait aux livres d'autrefois un peu de la personnalité de leur possesseur.

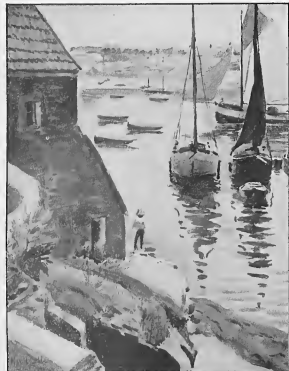
M. Bérillon s'était, pour notre régal, dessiné de statuettes *antiques précolombiennes*, dont plusieurs ont été reproduites dans *Æsculape*.

Le D^r Chaumier, qui a réuni dans son château de Plessis-les-Tours une magnifique iconographie de la vaccine, avait exposé une série d'estampes parmi lesquelles j'ai remarqué un Boilly délicat, des lithographies de Daumier, etc.

Je ne m'étendrai pas sur cette collection qui fera très prochainement ici-même, l'objet d'un article copieusement illustré.

bronzes de L. Vabre, aux paysages d'Oberthür, à la « boîte à sardines » de Herdnier dont la devise « toujours à mieux » nous promet des chefs-d'œuvre pour les Salons des Humoristes. J'ai particulièrement goûté l'homme-affiche maigre, rubicond, traînant la patte et se mouchant délicatement d'un index et d'un pouce dessinés à souhait. J'aime moins peut-être, malgré le naturel, la nourrice qui tient bété dans une... occupation qu'a rendu célèbre la fontaine de Bruxelles. Parfaitement... c'est le Manneken Piss que je veux dire.

Bien qu'il n'y ait point d'arts mineurs à mes yeux et que les *jolets mécaniques* de M. Herdnier valent autant intrinsèquement que telle œuvre en plus « noble matière », je regretterai que des notations aussi justes soient vouées par leur constitution à une disparition forcément peu lointaine. Je souhaite que dans l'avenir le jeune artiste nous donne des figurines plus résistantes aux qu', j'en suis persuadé, s'apparenteront aux œuvres des



Marcel Labbé. — Le port de Loguivy (aquarelle)

Qui se douterait que c'est là une simple fantaisie en mie de pain teintée?

Enfin William Frogier est un maître coloriste qui nous prodigue toute la fraîcheur d'un matin pur dans la *Baie de Rotheneuf* et toute la brûlante carnation de l'automne dans ses deux aspects du *Petit Tritanon*.

Trois petites impressions de route, faites dans la boîte-à-pouce sont de petites merveilles symphoniques.

Pour banal que soit le qualificatif « délicieux » je n'en vois point qui convienne mieux au talent de M. Frogier. Il traduit bien, en tout cas, l'impression toute de charme qu'on éprouve devant son œuvre.

La section rétrospective contenait des pièces du plus haut intérêt.



D^r Frogier. — Baie de Rotheneuf, près Paramé (pleine mer au lever du soleil) (peinture)



Un des ex-libris de la Collection du Prof. Blanchard

« imagiers moyenâgeux » et aux « fantaisies » du grand Nancéen, Jacques Callot.

Le compliment est peut-être un peu vil.

Vous verrez qu'il sera mérité, comme le sont tous ceux que j'ai dits — très sincèrement — et comme le seraient aussi ceux que j'ai le regret de ne pouvoir faire, faute de temps et de place.

Il serait injuste de quitter le Salon des Médecins sans féliciter l'excellent organisateur qu'est notre confrère Rabier.

Grâce à lui, cette exposition des œuvres médicales devient chaque année plus intéressante, plus visitée... et plus nombreuse.

On peut dès maintenant prévoir le moment où l'on devra recourir à la limitation et à l'institution d'un jury.

Ah! l'encombrement médical! Il sévit partout... même en art.

INSTITUT MÉDICO-PÉDAGOGIQUE

POUR LE TRAITEMENT
ET L'ÉDUCATION DES

ENFANTS

Arriérés & Nerveux

des deux Sexes

Fondé en 1892 par le Dr D.-M. BOURNEVILLE

à VITRY, près Paris, 22, rue Saint-Aubin

Médecin en chef : Dr G. PAUL-BONCOUR, ancien interne des Hôpitaux
Joseph BOYER, Directeur pédagogique

L'Institut médico-pédagogique est destiné :

1° Aux enfants présentant de l'*instabilité mentale* et sujets à des *impulsions maladives* qui les empêchent, quoique possédant un certain développement, de se soumettre à la règle des lycées ou des pensions, et qui ont par conséquent besoin à la fois d'une *méthode d'éducation spéciale* et d'une *discipline particulière* ;

2° Aux *enfants arriérés* ;

3° Enfin aux *enfants atteints d'affections nerveuses* ;

Les enfants de ces diverses catégories forment des groupes tout à fait distincts.

Tous, depuis les plus malades jusqu'aux simples arriérés, sont l'objet d'un TRAITEMENT et d'une EDUCATION appropriés. A ceux-là, qui forment d'ailleurs la minorité, on apprend à se tenir debout, à marcher, à devenir propres. Les seconds, les plus nombreux, sont répartis en deux grandes

divisions : l'une d'elles est confiée à des femmes (*petite école*) ; l'autre, comprend les enfants les plus grands, est confiée à des instituteurs (*grande école*). Nous avons introduit dans ces écoles la *méthode* et les *procédés de Séguin*, que nous avons modifiés, complétés et perfectionnés. Les *leçons de choses*, soit dans les classes, soit dans les jardins, qui ont été disposés dans ce but, soit par les projections, sont aussi variées et aussi fréquentes que possible. En un mot, tout est mis en œuvre pour l'EDUCATION INTELLECTUELLE des enfants.

L'EDUCATION PHYSIQUE occupe une large place dans notre organisation ; les *exercices de gymnastique, de danse et d'escrime*. De nombreux procédés sont mis à contribution pour l'*éducation des sens*. L'*hydrothérapie* et les *bains* sont largement employés pour le plus grand bien des malades.

N.-B. — L'Institut médico-pédagogique est situé à Vitry, près Paris, 22, rue Saint-Aubin, au milieu d'un vaste parc admirablement planté. L'établissement, isolé des propriétés voisines, est pourvu d'*écoles, de gymnases, de bains, d'un service d'hydrothérapie, de salles de réunion*, etc. On peut se rendre à l'INSTITUT MÉDICO-PÉDAGOGIQUE par les voitures de place et les tramways du Châtelet à Vitry et Choisy-le-Roi. S'adresser, pour les renseignements, à la Direction, 22, rue Saint-Aubin, à Vitry-sur-Seine, ou à M. le Dr G. Paul-Boncour, 164, faubourg Saint-Honoré, Paris. — *Téléph. 539-76.*

BIBLIOGRAPHIE

Tout ouvrage envoyé en double exemplaire est analysé dans Æsculape.
Les exigences de la mise en pages nous obligent à remettre au prochain numéro nombre d'analyses.

TRILOGIE ASTRONOMIQUE, par
JULIEN CASTELLÉ. Prix: 1 franc. Hect. et
Henri Durand, éditeurs, 23, rue Saint-
Merri (14).

Cette brochure très substantielle sous un
format réduit, a pour but d'exposer au public
la philosophie astronomique, l'auteur a
étudié les origines de la Terre, sa formation
et son agogée, puis il envisage la Pluralité
des Mondes habités, esquissant une vue
générale de ses questions. Il démontre l'existence
de l'évolution de l'Univers vers un
but rationnel, conclusion qui lui fait pro-
clamer, au nom de la Science la plus rigou-
reuse, un Spiritualisme large et haut, à la
fois reconfortant et logique.



ROUSSEAU CONTRE LOCALE, par
EMILE FAGUET, de l'Académie Française.
Prix : 3 fr. 50, Société Française d'Im-
primerie et de Librairie (Ancienne Maisson
Lecène, Oudin et C^{ie}), 15, rue de Cligny,
Paris.

Il y avait incompatibilité absolue entre
Rousseau et Molière? Un, social par excel-
lence, tout plein et comme tout fait, et
commun l'autre, autiste, forcément, con-
vaincu que les hommes se corrompent
les uns les autres par le commerce qu'ils ont
entre eux. Les deux hommes ont une
conscience, et toutes les idées générales de
Rousseau sont directement contraires à celles
de Molière, M. Faguet examine successivement
le jugement que Rousseau porte sur
Tartuffe et les autres pièce de Molière
qui à lui blâmés, telles que le *Bourgeois
gentilhomme*, *Georges Dandin*, *l'Avare*. Il
s'explique ensuite sur le silence qui règne
sur Rousseau vis-à-vis de certaines
pièces, telles que *Tartuffe*, *Don Juan*, *Am-
phytrion*, le *Malade imaginaire*, etc. Il
résume très fidèlement les causes de ce
silence. Enfin il termine par l'analyse des
griens généraux de Rousseau contre Molière
et l'exposé des idées générales de Molière
et de Rousseau. Nous signalerons un chapitre

très curieux, dans lequel M. Faguet nous
montre Molière et Rousseau d'accord sur
un point, et ce point est des plus importants:
c'est l'éducation des femmes.



LEPREUX ET CAGOTS DU SUD-
OUEST, par H.-M. FAVET. Notes histori-
ques, avec 28 planches. Col. In-8, 784 p.,
avec gravures, 15 fr. Paris, Honoré
Champion, 1909.

Cet ouvrage considérable fait partie d'une
histoire générale des lépreux de France et
d'occupe spécialement d'un sujet qui a été
fort controversé, celui d'un rapt à caractère
héritaire de parias dont l'existence juridique
n'a cessé qu'à une époque relativement
récente et dont le souvenir persiste en-
core dans tout le Sud-Ouest de la France.

La première partie est consacrée à l'étude
médecine des cagots. Il résulte des textes
historiques que les cagots descendent de
Guy de Chauliac, que les cagots étaient des
sujets atteints de lépre atténuée, qui présen-
taient plusieurs signes univoques de lépre,
mais dont le caractère principal, c'est-à-
dire non caractéristique en eux-mêmes.

Par opposition aux lépreux manifestes,
enfermés dans les maladreries ou lépreux
reclus, les cagots étaient des lépreux atté-
nués héréditaires qui étaient libres, mais
soumis à certaines règles d'isolement. Les
signes auxquels on reconnaissait les cagots
étaient : les yeux de cerise, la langue charnue,
c'est-à-dire l'halète fétide et l'oreille ronde,
notamment dépourvue de lobule.

Dans les textes anciens, lépreux et cagots
sont toujours désignés comme tels, et de
cagot sont même quelquefois considérés
comme synonymes.

L'auteur cherche dès à retrouver chez
les descendants atteints de cagots certains
stigmates de lépre, mais les caractères qu'il
indique ne sont pas très démonstratifs.

Il fait une histoire très complète et très
documentée des cagots du Sud-Ouest, rela-

tant tous les actes, ordonnances, règlements
et procès où il est question d'eux, et il a
dépouillé les archives de Guyenne, de Lan-
guedoc, de Navarre, du Pays Basque et du
Béarn pour en faire un chapitre historique
des plus intéressants.

Les cagots, en tant que lépreux hérédi-
taires, étaient tenus de porter sur leurs
vêtements un signe, qui en Béarn était un
morceau d'étole rouge en forme de patte
d'oie. Ils devaient habiter à l'écart, soit dans
des maisons closes, soit dans des masures
de maisons ou caberles. Ils devaient dans
les églises occuper une place déterminée,
généralement près de l'entrée, et ils avaient
souvent une bénédiction spéciale et une porte
spéciale, qu'on retrouvait encore quelquefois.
Il leur était interdit de marcher nu-pieds, à
cause de la contagion qu'ils pouvaient trans-
mettre, ou de se mêler aux gens sains.
Toutes les professions relatives à l'alimenta-
tion leur étaient interdites et en général ils
étaient ouvriers en bois; charpentiers, mé-
nages et bûcherons seulement. Il semblerait
qu'en Béarn les charpentiers étaient tous
cagots. Ils ne pouvaient pas porter
d'armes et ne pouvaient se marier qu'après
avoir été déclarés par le juge et déclarés
entièrement exempts de taille, au moins dans
certains pays, et c'est à cette protection que
l'auteur attribue le nom de *Christiaus* ou de
chrétiens, sous lequel ils sont quelquefois
désignés.

Les premières mentions des cagots sont
du xiii^e siècle, mais c'est surtout au xv^e et
au xvi^e siècle qu'ils ont été mentionnés.
Ce sont formulés les règlements à leur égard.
Ces règlements sont notamment condensés
dans le *For de Béarn* de Henri II en 1551.

Aux xv^e et xvi^e siècles les règlements com-
mencent à être plus appliqués aussi sévèrement;
il y a des oscillations accusées par des procès
contre les cagots qui ont pris tort de libertés.
C'est au xviii^e siècle qu'ils ont été le coup
d'arrêt le plus sévère de règlements constamment violés.
C'est qu'en effet, les enquêtes médicales du
temps le prouvent, rien ne distinguait plus
les cagots des gens sains; ce n'étaient plus

des malades, mais des parias héréditaires. Le
commencement du xviii^e siècle, la législa-
tion spéciale est graduellement abolie par
tout, mais jusqu'au xix^e il reste une pré-
sence de population contre les descendants
des anciens cagots.

La troisième partie est consacrée à l'his-
toire juridique des cagots, ce qui concerne
non seulement les règlements ayant trait à
prophylactique, mais aussi l'étude de leurs
privileges et de leurs incapacités légales.

La quatrième partie est l'histoire de
léproseries du Sud-Ouest. Elles ont été plus
nombreuses au moyen âge qu'à l'heure pré-
sente, nous en comptons encore un grand
nombre des cagots ou lépreux libres.

La cinquième partie est consacrée à la
philologie du ou plutôt des noms des cagots.
Les synonymes sont extrêmement nombreux,
et l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de
cagots (cf. le bas-breton, *kakous* = lépreux) et
l'auteur a relevé plus de cent cinquante
noms du même sens relevant de la « mala-
rachine » : c'est-à-dire les formes les plus anciennes
de la racine « mal ». L'origine parallèle de

L'ARGENT QUI RAPPORTE

Rubrique entièrement indépendante de l'Administration d'ÉSCULAPE, sous la direction de J.-H. CHARMEY

Le capitaliste doit faire ses placements d'après des bases sérieuses: il ne doit pas se préoccuper de la mode qui met en vogue une catégorie de valeurs; seule, la valeur intrinsèque fait l'intéressé.
Renseignements: Veuillez joindre 0 fr. 10 par renseignement demandé.

Une leçon de choses

Quand nous voulons étudier sérieusement une affaire, nous demandons toujours la communication des bilans. Ce sont donc des documents utiles pour examiner et mesurer la valeur des placements et d'autant plus intéressants qu'ils doivent représenter la situation exacte des entreprises qui les font. Il s'agit de dire que les bilans permettent au capitaliste de se rendre compte de l'état d'une affaire. Hélas non, et le capitaliste ne voit le seul embarras, car la lecture involontaire d'un bilan présente de nombreux difficultés.

En principe, toutes les sommes énumérées dans un bilan correspondent à un actif ou à des dettes de même valeur. Quand on met en face le mot *Marchandises* le chiffre de 100.000 francs, leur valeur devrait représenter exactement cette somme. Mais il est bien rare qu'il en soit ainsi, car nombre de bilans sont truqués.

Dans certaines Sociétés, les administrateurs se refusent à évaluer l'actif au-dessous de la valeur, ou bien amortissent de suite les marchandises sous divers prétextes au cours de l'année. Cette méthode, qui est extrêmement prudente, offre un gros inconvénient: quand on ne met pas exactement les marchandises au courant de ce qui a été fait, c'est le cas qui se présente d'habitude. Les porteurs de titres qui ne connaissent pas la véritable situation et qui trouvent que leurs actions se capitalisent à un taux trop bas, vendent leurs titres, alors que souvent il s'en seraient gardés, si on leur avait permis de se rendre compte de l'état exact de l'affaire. C'est donc une pratique condamnable. Mais ce qui est pire, c'est de faire l'opération inverse, c'est-à-dire d'évaluer l'actif au-

dessus de sa valeur réelle. C'est un cas qui se produit fréquemment dans des Sociétés jeunes et mal administrées. Pour faciliter la vente des titres, on majore l'actif et l'on arrive ainsi à présenter au public des résultats qui n'ont jamais été obtenus. — On obtient ainsi des bénéfices fictifs, difficiles à démasquer et qui permettent à ceux qui sont dans le secret de l'affaire de réaliser en temps utile.

Mais, me direz-vous, c'est justement pour parer à ces inconvénients qu'il existe des commissaires des comptes. Certainement, la fonction existe qui devrait réprimer les abus dont je viens de parler, mais il n'est pas possible à ces mandataires de redresser ou de faire apparaître les erreurs parce que la plupart du temps, ils n'ont pas le temps nécessaire, ou la compétence voulue, ou l'indépendance qui risquerait d'ailleurs de leur faire perdre le poste qu'ils occupent.

Ainsi s'accorde pas en fait au bilan la valeur qu'il devrait réellement avoir, et ne croyez pas que tout ce qu'il contient soit parole d'Évangile.

J.-H. CHARMEY.

LES ÉVÉNEMENTS DU MOIS

Le mois de mars est la reproduction du précédent.

Les événements politiques et économiques ont tourné dans le même cercle, sans faire un pas en avant. C'est une situation qui touche à sa fin et c'est le moment de conseiller l'achat de bonnes valeurs qui ne soient pas encore à des prix trop élevés.

Les banques sont calmes

La Banque de France vient de réaliser, du 24 décembre 1911 au 21 mars 1912, 13,750.000 francs de bénéfices, contre

9,700.000 francs pour la même période précédente.

Les Grands Établissements de Crédit ont été très remarqués à la suite de la part importante qu'ils ont prise dans l'émission des obligations des chemins de fer de l'État, et qui représente près de 20 fois le total de l'emprunt.

La Banque de Paris s'occupe de la réorganisation des chemins de fer de Saint-Fé, ce qui donnera lieu à une émission de plus de 100 millions de francs.

La Société Centrale des Banques de Province et la Banque Franco-Américaine ont donné lieu à de nombreux achats à 68, et à 50.

Les Chemins de fer français n'améliorent pas leur cours, bien que les recettes soient en augmentation notable; pour les deux premiers mois de l'année le P.-L.-M. annonce une plus-value de recettes de 4,700.000 francs, et l'Orléans de 3,100.000 francs.

Le Chemin de fer de Rosario à Puerto-Belgrano, vient de publier son premier bilan qui se chiffre par une perte de 500.000 francs.

Les Charbonnages français profitent en ce moment de la grève anglaise; aussi sont-ils particulièrement recherchés.

On fait une certaine publicité autour de la Société de Pontgibaud dont les bénéfices seraient en progression importante.

Le marché métallurgique est toujours en plein malaise, bien que la grève anglaise soit à la veille d'être terminée, et que la situation de nos grandes Sociétés soit satisfaisante.

Denain-Anzin, augmentera probablement son dividende pour 1911.

Commeny-Fourchambault présente pour son dernier exercice un bénéfice de 3,130.000 francs, dépassant de plus de 200.000 francs celui de l'année précédente.

Paris-Outremer se trouve également dans une bonne situation qui lui permet de distribuer 50 francs de dividende contre 45 francs.

Valeurs à suivre:

L'Énergie électrique du Littoral méditerranéen, dont l'action est actuellement au-dessous du pair, se développe normalement; c'est un titre qui montera lentement, mais graduellement.

Mokta-El-Hadid offre toujours un grand attrait en raison du portefeuille qu'elle possède.

Un charbonnage à haut rendement, environ 8 1/2 0/0 sur le cours actuel, est à la disposition de nos lecteurs.

PETITE CORRESPONDANCE

C'est avant d'acheter une valeur qu'il faut se renseigner et non après.

A. B. C. Paris. — Cette valeur a fait une publicité considérable et elle ne donne même pas le nom des membres du Conseil d'Administration. — Absence-vous, 10 Z. Héraldt. — Cette Société minière est en fait incertaine: elle est située près d'une affaire très importante avec laquelle on essaye de créer une confusion.

D. E. C. Raynal. — Faites acheter de solides valeurs à cette personne; son capital est trop faible pour qu'elle puisse se créer une moyenne dans des affaires sans doute bonnes, mais offrait à un certain élan.

A toutes les autres lettres qui me sont parvenues avant le 1^{er} avril, j'ai répondu par lettre spéciale.

J.-H. CHARMEY.

AFFECTIONS BRONCHO-PULMONAIRES
Grippe, Scarlatine, Raclitisme

SOLUTION PATAUBERGE

ou chlorhydro-phosphate de chaux créosoté

LA MIEUX TOLÉRÉE DES PRÉPARATIONS CRÉOSOTÉES

Par l'action antiseptique qu'elle exerce à la fois sur les voies digestives et pulmonaires et par les éléments minéraux qu'elle fournit au système osseux et à la cellule, la SOLUTION PATAUBERGE est le médicament de choix de la bronchite chronique et de la tuberculose, et le remède le mieux indiqué pour obtenir la reconstitution physiologique dans les maladies paratuberculeuses.

L. PATAUBERGE, Courbevoie-Paris et Seine. Pharmacien

☞ ☞ ☞ **Intrait de Marron d'Inde**

(Varices et Hémorroïdes)

Littérature et Échantillons: **Intraits Dausse**

4, Rue Aubriot, PARIS

Voir page 1 la Liste de nos Primes

Rhumes, Laryngites, Bronchites, Affections Rhumatismales, Maladies de la Peau

ENGHEN-LES-BAINS

Eaux les plus sulfureuses de France

Traitement à domicile par 1/4, 1/2 et Bouteilles entières

LE PETIT

Pièce en un acte

par le Docteur MARCEL VIOLLET
Directeur de la Maison de Santé des Capucines
(Département de l'Ura)

Le cadre d'Écuple ne se prête que difficilement à la publication de pièces de théâtre... même en un acte. Nous avons cru devoir faire exception à notre règle de conduite en faveur de l'œuvre du Docteur Marcel Viollet, un vieil ami de cette Revue. Nous laissons au lecteur le soin d'apprécier sa pièce, dont le sens dramatique et les qualités scéniques sont hors conteste. M. A. Bouchet, dont nos lecteurs connaissent le beau talent, a bien voulu se charger de l'illustration.

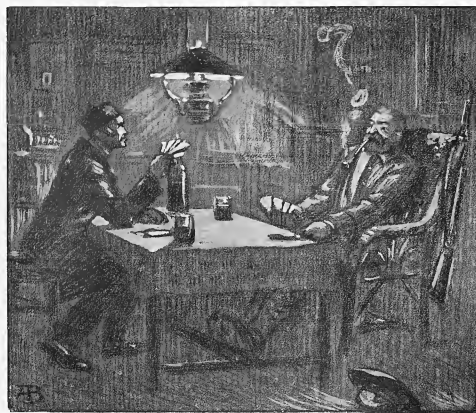
Personnages :

LANDEAU VERNIER VICTOIRE

Vernier et Landeau jouent au piquet. Vernier est éteudu plutôt qu'assis sur un fauteuil de paille; il fume une grosse pipe, à larges bouffes, il tient ses cartes loin de ses yeux, les mains appuyées sur la table. Son costume de velours gris à côtes, ses rudes chaussures, ses jambouillers désignent le chasseur; on reste là à négligemment jeté près de lui le vieux feutre gris à plumes d'aigle, et son fauil est accroché au dos de son fauteuil. Brau de veau, grisonnant, la barbe fauve, épaté et négligé. L'air énérgique, bon et triste. Landeau, par contraste, assis sur le bord de sa chaise, regardant son jeu de près comme un myope, parlant d'une voix adouée, écroulé de gécates, d'attitude timide, en longes redingote noire, les cheveux gris et rares sous la calotte de velours, la barbe clairsemée coupée au ciseaux.

Une pièce sans inxce. Une salle à manger quelconque, aux meubles banals. Deux portes au fond.

LANDEAU
Pique, pique. Et mon as de tréfle. Trente-deux et dix, quarante-deux. A six?



Joue-t-on ou ne joue-t-on pas?

VERNIER
Oui. Ah! tu as toujours la même veine!
Il l'avait. Landeau le regarda.

VERNIER (à voix embarrassée)
Oh! je n'ai point dit ça...
Silence. Landeau bat les cartes.

VERNIER (changeant de conversation)
A propos! La pêche, ça a marché?

LANDEAU
Oui. Coupe. Pas mal.
VERNIER
Du gros!
LANDEAU (distribuant les cartes)
Puh! Beaucoup pour pas lourd! J'ai man-

qué un barbillon de trois livres... au moins. Ça fera une friture pour demain.

VERNIER (désintéressé)
Ah! Le barbillon!
Landeau le regarda longuement. Il ignore s'il plaisait ou si, ce barbillon, il ne fait pas attrister. Il eut de répondre, pâle, les lèvres, et dit brusquement:
LANDEAU
Eh bien! à toi la parole.
VERNIER
Hein?
LANDEAU
C'est à toi. Joue-t-on ou ne joue-t-on pas?
VERNIER
Oh! j'm'en fous! Puisqu'on joue, on joue pas vrai!...
LANDEAU
Nature!lement! Et alors, tu dis...
VERNIER
Cinq cartes, qui valent le neuf, et quatre de femmes...
LANDEAU
Naturellement!
VERNIER
Quoi? naturellement!
LANDEAU
Oh! rien!

Un silence. Puis, brusquement Vernier, se levant, jette ses cartes sur la table.
VERNIER
Écoute, Landeau, si on doit en parler comme je le pense maintenant, qu'on se parle tout de suite. J'ai hâte qu'on s'en aille à ce sujet. Voilà assez, et trop longtemps que ça traîne, et que ça m'obsède, et que ça me pèse, et que ça empêche ma vie! Puis qu'on en parle aujourd'hui.
LANDEAU
Voilà sept ans qu'on aurait dû en parler.

THERAPEUTIQUE PAR LES AGENTS PHYSIQUES

Hydrothérapie - Mécanothérapie - Électrothérapie - Massage - Rééducation
Rayons X - Radium - Air chaud - Lumière

ÉTABLISSEMENT
HYDROTHERAPIQUE
d'Autueil12, rue Boleau - Paris (XV^e)

DOCTEUR J. OBERTHUR, DIRECTEUR

Le plus MODERNE au point de vue du confort et de l'hygiène, le plus COMPLET au point de vue de l'Installation physicothérapique

Maladies nerveuses, Affections chroniques de la nutrition (régimes alimentaires variés suivant les cas et non restrictifs), Morphinomanie.

ÉLECTROTHERAPIE, BAINS et LUMIÈRES ÉLECTRIQUES, Système HELLER et DOWING, HYDROTHERAPIE sans bain sur forme

BAINS DE SCHENBRUNN (près de Vevey, Suisse), traitement hydrothérapique à 700 m. d'altitude.

Médecin-directeur : Dr C. Hegglin.
Demander la brochure spéciale gratuite

CAMPAS, Saint-Philippe-du-Roule, 77, Rééducation, Massage; 2 à 4, Tél. 519-57.

DESMOULINS, Ancien interne des Hôpitaux de Paris, boulevard des Filles-du-Calvaire, 5; Électricité; Radiographie. Tél. 1020-39.

LANEL (Ch.-E.), rue Pierre-Chartron, 47. Électricité médicale; Gynécie.

PERRIER, Air chaud, Traitement de l'obésité, 69, boul. Malesherbes. Tél. 536-49.

THERMES URBAINS (Champs-Élysées), 15, rue Chateaubriand, et 2, rue Lord-Byron. Tél. 579-24.
Médecin-directeur-administrateur : Dr Derecq.

Neurasthénie; Morphinomanie; Convalescences; Régimes.

Hydrothérapie; Mécanothérapie; Electrothérapie; Air chaud; Radium et produits radioactifs.

Buvette d'eau minérale naturelles, froides ou réchauffées en étuves sèches à la température des Sources. (Abonnements pour la buvette.)

FABRICANTS D'INSTRUMENTS DE CHIRURGIE,
DE PRÉCISION, APPAREILS ORTHOPÉDIQUES

A. CLAVERIE, 234, faub. Saint-Martin, Paris.

Le nouveau « MAILLOT CLARANS », ceinture idéale pour affections abdominales. Obsédit chez l'homme et chez la femme.

COGIT (E.) et C^o, boul. St-Michel, 36, Paris; Tél. 612-20.
Constructeur d'Instruments et Appareils pour les Sciences.

Fournitures générales pour Bactériologie et Micrographie.
Déposit pour la France des Microscopes et des Jumelles à prismes E. Leitz.

COLLIN (anc. maison CHARRIÈRE), rue de l'École-de-Médecine, 6.
Fabricant d'Instruments de Chirurgie, Physiologie, Anthropologie, Orthopédie, Prothèse, Bandages et Ceintures, Gouttiérie fine.

Seul fournisseur titulaire de la Faculté de Médecine de Paris. Fournisseur des Hôpitaux et de l'Institut Pasteur.

Correspondants : Buenos-Ayres (Lutz et Schulz); Madrid (Angel Basabe); Copenhague (Camillus Nyrop); Rio-de-Janeiro (Fernandes Malmo et C^o); La Havane (JorgeFortun); Barcelone (Jose Clausoles); Moscou (Machin et C^o); Budapest (Garay, Samu et Tarsa).

KRAUSS (E.), 16, 18, 20, rue de Naples, Paris; Tél. 540-15.

Optique et Mécanique de précision.
Les Centrifuges Krauss, nouveaux modèles, sont indispensables pour les analyses de sang, lait, urines, crachats, matières grasses, etc. — A Main (1 et 2 vitesses); à Eau; Électriques (courant continu, courant alternatif).

Microscopie — Microtomes.
Demander la Brochure spéciale gratuite.

LUER (F.) et Docteur W. WULFING-LUER), boul. Saint-Germain, 104, Paris. Tél. 813-90

Fabricque d'Instruments de Chirurgie et d'Appareils de Médecine.

HUIT GRANDS PRIS.
Catalogue sur demande : 1^o Spécial pour l'ophtalmologie (1901); 2^o Spécial pour l'oto-rhino-laryngologie; 3^o Spécial pour la gynécologie (1911); 3^o pour la Chirurgie bronchique (1904).

RADIQUET ET MASSIOT, constructeurs d'instruments pour les Sciences, fournisseurs des Hôpitaux et des Instituts de la Guerre et de la Marine; 15 et 15, boul. des Filles-du-Calvaire.

Installations complètes de Radiologie, Haute Fréquence, Électricité Médicale, Cabinets de docteurs, hôpitaux, dispensaires, cliniques.

Tableaux de distribution fonctionnant sur tous courants.

Papilote électrothérapique du Dr Guilleminot.
Réducteurs du potentiel; Transformateurs statiques; Appareils faradiques et galvanofaradiques.

Renseignements, Devis et Catalogue sur demande.

THERMOTHÉRAPIE, appareils du Dr Miramon de la Roquette, pour la pratique médicale courante.

Air chaud; Lumière; Helmholtz constructeur, fournisseur des hôpitaux à Nancy.

WICKHAM, ancien externe des Hôpitaux de Paris, Hors courants. Membre du Jury, 15, rue de la Banque, Paris. Tél. 270-55.

BANDAGES HERNIAIRES. — Appareils à pièces interchangeables, légers, confortables, d'une robustesse et d'une sécurité absolues. Le principe mécanique qui préside à leur construction leur donne une supériorité incontestable.

Contention paraffine, souvent guérison.

Revue Spirite

42, rue Saint-Jacques, Paris
Abonnements : 10 fr. par an

Sommaire du Numéro de Décembre

Le Drame de la vie (suite), GERARD, — Étude Philosophique (suite et fin), Prof. MOUTONNIER.
Pleurs et sourires, Chant d'hiver, Prof. C. MOUTONNIER.
Réponse au « Fraternité », SURENS. — Aimez-vous les uns les autres, BARROU.
— Simple remerciement à M. Valabrégue, — Réponse, CHARLES RICHTER. — Lettre ouverte de M. PHARSAUS à MM. Algot et Chevrel. — La Sociologie Spirituelle, ROUYEL.
La Grande Enigme. — Prédications, Général H.-F. Fix. — L'Évolution des Sciences psychiques, M. J. — Nouvelles recherches théoriques sur l'âme humaine, Poésies.

VERNIER

Ah! tu as aussi remarqué, toi, que voilà sept ans. Eh bien! On en a parlé, voilà sept ans. On a tout dit, il y a sept ans, tout et encore plus, on ne s'est pas maché les mots, on s'est vidé, quoi! Tu as su trouver ce qu'il y a de pire, je te l'ai point dit ce qu'il y a de meilleur. Ah! si on en a parlé!...

LANDEAU
Eh bien! pourquoi veux-tu en parler encore?

VERNIER

Parce qu'il a sept ans. Parce que voilà le moment venu de s'occuper de son avenir, qu'il faut le mettre en classe, et que...

Entre Victoire.

VICTOIRE

Bonsoir, messieurs.

LANDEAU

Ah! vous partez, Victoire!

VICTOIRE

L'ouvrage est fini. J'ai mis le verre d'eau sucré avec le cognac à M. Vernier, et puis le moins à M. Landeau. Et puis j'ai couché le petit.

VERNIER

Ah! Il dort!

VICTOIRE

Comme un petit ange. Mais avant je lui ai fait faire sa prière, et comme ça qu'il était... Mon Dieu, bonne santé pour Tonton Vernier qui m'a donné un polichinelle, et pour Tonton Landeau qui m'a donné un si gros allon.

LANDEAU

Ah! Tu as donné un polichinelle, Vernier!

VERNIER

Où, comme toi, pour son anniversaire.

LANDEAU

Oh! bien! bien! Eh bien! bonsoir Victoire. Ferez bien la porte à clef, en vous en allant. Il vente fort, ce soir.

Son Victoire.

VERNIER

Tu vois, on a pensé tous les deux à l'anniversaire du petit. Et on ne s'en est rien dit. Landeau...

LANDEAU

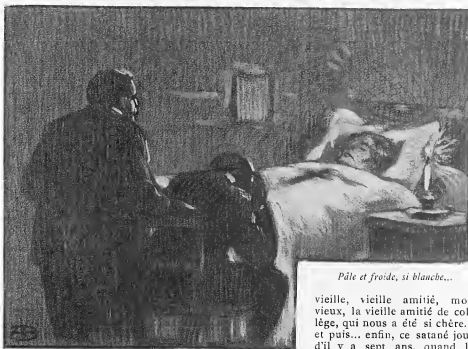
Et puis?

LANDEAU

Oui... l'anniversaire...

VERNIER

Voilà. Je marchais sans voir autre chose que les souvenirs, tous nos souvenirs. Notre



Pâte et froide, si blanche...

vieille, vieille amitié, mon vieux, la vieille amitié de collège, qui nous a été si chère... et puis... enfin, ce satané jour d'il y a sept ans, quand le petit vint au monde, élevant la vie à ta... à sa mère. Et quand nous avons vu, toute pâle et froide, si blanche dans les draps blancs, avec ses cheveux d'or éparpillés sur l'oreiller, et ses lèvres exsangues ouvertes dans un sourire douloureux, ta... cette pauvre femme...

LANDEAU

Tais-toi donc...

VERNIER

Elle n'avait pu produire de la vie qu'en

cédant la sienne... Le pauvre bébé qui l'avait tué était là, tout geignant, tout nu au milieu de l'effolement de tous, du médecin, de la garde, etc., de nous, qui... comment l'as-tu deviné... crevions tous deux de la même douleur... d'être... le père!

Maldiction! Tais-toi donc!

VERNIER

Oh! à quoi bon! Pourquoi toujours se taire et penser à ça tout seuls. On a alors dominé son chagrin, on a rétabli l'ordre dans l'effolement, emmaillotté le petit, mis le monde à la porte, fait les démarches pour la nourrice et... l'enterrément, tous les deux, sans encore parler de ce que tu avais compris, tellement loques vivantes que nous avions l'air besoin de notre appui mutuel pour arriver au bout de ce travail, si pénible... et si facile, pourtant. Et puis...

LANDEAU

Va, je l'écoute.

VERNIER

Et puis, nous sommes revenus devant elle, la pauvre morte, avec notre égal chagrin, et tu m'as dit, doucement, avec du sanglot: « Tu ne t'es son amant? » et tu avais l'air si doux, si pitoyable, et il me semblait alors que j'aurais été pour tous les deux une si grosse consolation d'avoir une communauté de douleur, et un mutuel appui de larmes, que j'ai dit oui.

LANDEAU

Je me souviens.

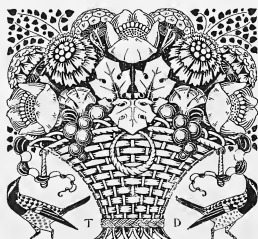
VERNIER

Et effectivement, un début, nous pleurâmes ensemble notre part double de douleurs... Ah! combien j'ai regretté que cette suprême et raisonnable union devant la mort n'ait pu persister dans notre esprit, si beau, vois-tu bien, fouiller notre excellent passé d'amis, et remémorer les souvenirs quiurent de notre amitié mutuelle le plus grand et le plus chaleureux des sentiments.

L'ART DECORATIF

REVUE DE L'ART ANCIEN & DE LA VIE ARTISTIQUE MODERNE

DIRECTEUR: FERNAND ROCHES



ADMINISTRATION & REDACTION
4, RUE LE GOFF, PARIS (7^e)
TELEPHONE 805-02

L'ART DECORATIF est la plus vivante, la plus complète et la mieux illustrée des revues d'art françaises.

Envoi franco de numéros spécimens

ABONNEMENTS: 20 fr. par an (Voir Nos Primes, p. 1)

SEL de HUNT

Alcalin Type

Spécialement adapté à la Thérapeutique Gastrique
Dyspepsies, Gastralgies
Action sûre, Absorption agréable, Innocuité absolue

C'est grâce au Sel de Hunt que la Médication alcaline est devenue vraiment la Clef de voûte de la Thérapeutique Gastrique par sa forme de Sel friable. Il est admirablement adapté à tous les besoins de cette Thérapeutique. Il remplace avec un avantage marqué tous les Alcalins simples ou composés. La Clinique montre qu'il ne peut être remplacé par aucun.

LABORATOIRE ALPH. BRUNOT, 16, rue de Boulainvilliers, Paris

Comoedia Illustré

Revue Parisienne,
Théâtre,
Littérature,
Artistique.

Paraissant le 1^{er} et le 15
de chaque mois

Directeur: M. de BRUNOFF, 35, rue Louis-le-Grand, PARIS

Le Numéro: 50 centimes. — Abonnement: 12 francs par an.

je ne trouve pas dans tout le passé une seule heure où nous ayons été si profondément ensemble que ce soir-là. Mais la nuit nous porta mauvais conseil à tous deux, et le lendemain matin, en une scène terriblement pénible, nous nous dressâmes l'un contre l'autre comme des fauves ennemis. J'avais le plus grand tort... j'avais même le seul tort, moi qui l'avais trahi, j'avais pris ta femme, mais je n'en étais que plus injustement furieux que tu me voles ma part de douleur... et que tu me voles mon enfant.

LANDEAU (se levant violemment et renversant sa chaise)
Ton enfant!

VERNIER
Ton... notre... Son enfant, l'enfant, quoi! Savons-nous? En tous cas, si merveilleuse fut notre amitié qu'après cette violente scène où nous nous sommes injuriés et frappés, nous nous réconciliâmes, nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre, et résolûmes d'élever l'enfant tous les deux, ensemble.

LANDEAU
La folie!

VERNIER
La folie... c'était... avant... et... moi qui l'avais faite. Mais notre résolution, qui, oh! certes, n'a apporté à nous deux ni bonheur ni tranquillité, était la seule logique, puisque nous ne savions pas de qui était l'enfant...

LANDEAU
Mai, enfin, j'aurais pu, et dû le garder seul, puisque j'étais le père légitime.

VERNIER
Quelle bêtise! Te vois-tu, tout seul, élevant un enfant de moi.

LANDEAU
Pas de toi.

VERNIER
Oh! il y avait cinq ans que tu étais marié et tu n'aurais pas encore fait d'enfant à ta femme.

LANDEAU
Et puis? Ça se voit!



L'air-tu mon petit doigt?

VERNIER
Oui, mais quelle coïncidence aussi, deux mois après que je sois devenu son amant, elle se trouve en cinte.

LANDEAU
Tu n'iras pas dire que je ne peux pas avoir

LANDEAU
Ah! Ah! C'est pour cela que tu penses qu'elle l'a eu de toi, ta maîtresse... ma femme!

VERNIER
Je me borne à constater une coïncidence, singulière. En tous cas, je me souviens de détails...

LANDEAU
Misérable! Ne vas-tu pas te vanter de tes bonnes fortunes, et auras-tu le courage de me le détailler, à moi?

VERNIER
Pourquoi non? Si ça doit nous amener la vérité? Si ça nous permet de nous assurer que l'enfant est de toi, ou de moi.

LANDEAU
Eh bien! soit... j'ai aussi des souvenirs fort précis.

VERNIER
Ce mois-là... tu sais duquel je veux parler, tu as voyagé.

LANDEAU
Sept jours. Tu en as profité, hein?

VERNIER
Oui. Ces sept jours-là venaient après le repos forcé de quelques jours que tu me laisses. Enfin bref, j'ai été le premier pendant cette période. Tu sais ce que ça veut dire... je l'ai eue neuve, non souillé.

LANDEAU
Ils sont tous deux dettes de toi, tu en parles la voix brève, sans rougir.

LANDEAU
Tu l'as eue... Combien de fois?

VERNIER
Oh!

LANDEAU
Si, si, combien? Ça peut être utile!

VERNIER
Sais-je? Tous les soirs!

LANDEAU
Salut!

GRANULÉS DALLOZ

GLYCÉRO

Neurasthénie, Rachitisme, Tuberculose, etc.
Dose: 4 cuillerées à café, 3 ou 4 cuillerées à café.

HÉMOGLOBINE

Anémie, Chlorose, Lymphatisme, etc.
Dose: 4 cuillerées à café, 3 ou 4 cuillerées à café.

TRIDIGESTINE

Dyspepsies, Gastro-entérites, etc.
1 à 2 cuillerées à café, au repas.

ANTALGOL

Névralgies, Migraines, Sciatalgies, Goutte, Rhumatisme, Crampes, etc.
Dose: 1 à 2 cuillerées à café, au repas.

Extrait de la notice: 2 à 3 cuillerées.

Voir
Page 1
la Liste de
nos Primes

Suc Durhan

Véritable
VIANDE LIQUIDE
inaltérable



Nom et Marque déposés selon la loi

préparée à froid
par un procédé
nouveau et spécial

Anémie, Tuberculose, Convalescence

« Dans l'état actuel de la science, le suc frais de viande crue préparé à froid est à la chair de bœuf ce que l'alcaloïde est à la plante, ce que la quintine est au quinquina. »
D. GUYOTON

VERNIER
Oh! inutile! On s'est dit tout ça!

LANDEAU
Mais je suis revenu de voyage. En voyage, c'est s'approvisionner.

VERNIER
Et puis?

LANDEAU
Et puis je l'ai eue, moi aussi, et le reste de moi, les derniers jours avant, ce qu'on dit les plus favorables...

VERNIER
Oh! qu'on dit... qu'on se trompe... et qu'on en sait rien. N'oublie pas que je suis médecin...

LANDEAU
Si peu!

VERNIER
Étant! quand bien même ça serait vrai, ça ne voudrait rien dire.

LANDEAU
Peu quoi?

VERNIER
Peu, ce qu'elle venait me voir, de cinq à sept.

LANDEAU
Ça non!

VERNIER
Je n'en prie, pas d'injures! A quoi ça sert?

LANDEAU
En tous cas, avec toi elle agissait comme avec les amants, qu'on quitte aussitôt pour partir, après les précautions... d'hygiène...

de bras... et elle se rhabillait si vite!... On avait bien une heure, au moins...

LANDEAU
Et dire que je te recevais, que je t'aimais,

LANDEAU
Eh bien!

VERNIER
Eh bien!...

LANDEAU
Vois tu un point qui te fasse penser absolument, victorieusement que l'enfant est de toi?

VERNIER
Non... non... Et toi, y vois-tu un visage certain de ta paternité?

LANDEAU
J'en vois une ailleurs.

VERNIER
Où?

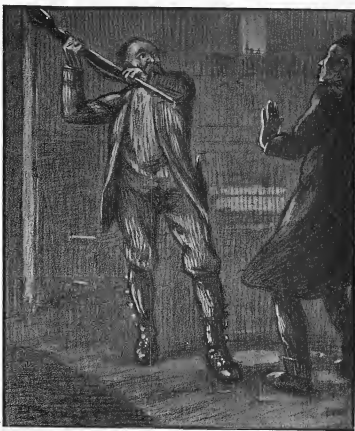
LANDEAU
Il me ressemble.

VERNIER
A toi?

LANDEAU
A toi, peut-être?

VERNIER

Oh! je me suis souvent penché attentivement au-dessus de son berceau, d'abord, puis de son petit lit, j'ai scruté sa face et son profil, j'ai souvent regardé dans la glace sa petite tête collée contre la miennne. Parfois, il m'a semblé... mais il me semblait surtout que j'avais encore sous les yeux son visage, à elle... c'est à elle qu'il ressemble. Il lui a pris tous ses traits ainsi qu'on dit que les enfants prennent tous les traits de la mère qui meurt par eux.



Ton enfant!...

LANDEAU
Vous deviez bien vous amuser de moi, pendant ce temps-là!

VERNIER
Oh! non! moi vivez. Nous ne parlions jamais de toi.

et que tu n'ignorais pas combien j'étais amoureux d'elle...

VERNIER
C'est vrai! j'étais inexorable. Mais pour quoi cette jalousie retrospective! Elle n'a rien à faire ici. Il s'agit du petit.

LANDEAU
N'as-tu rien vu qui me ressemble?

VERNIER
Quoi?

LANDEAU
Les yeux bleus comme moi. Elle avait les yeux noirs, toi aussi.

VERNIER
Peu! Tu la connais bien peu!

LANDEAU (serrant les poings)
Ch! h!...

VERNIER
Elle se déshabillait d'un rien, d'un tour

MAISONS DE SANTÉ - INSTITUTS MÉDICAUX - CLINIQUES

MAISON DE RÉGIME DU D^r AUTRU, Borghèse, 29, boul. Victor-Hugo.

MAISON DU D^r DEFAUT, 50, avenue du Roule (près la porte Maillot). Tél. 508-30.

Médecine et chirurgie.

VILLA PANTHIÈVRE, à SCEAUX
Maison de santé. Tél. 12.

Affections nerveuses et maladies mentales.
Assistant: D^r Tastevin. Médecin-directeur: M^r Reddon.

Chemin de fer: *Paris-Sceaux* (toutes les semaines).

SANATORIUM DE BOULOGNE-SUR-MER, SEINE, 145, route de Versailles.

Maladies nerveuses et Intoxications (Traitement de la morphomanie).
D^r Paul Sollier et M^{lle} le D^r Alice Sollier.

Hydrothérapie, Electrothérapie, Mécanothérapie, Psychothérapie.

ACCOUCHEMENTS (Maison d')
D^r Hartigh, à Migneaux-Poissey (Seine-et-Oise), informe ses confrères qu'il a transformé sa maison de santé en maison d'accouchements et de convalescence de 1^{re} ordre.

Il prend des pensionnaires à toute époque de la grossesse.

Confort, hygiène, bon air, grand jardin, près forêt et en pleine campagne.

Renseignements sur demande.

INSTITUT MÉDICAL DES AGENTS PHYSIQUES, 23, rue Blanche. Tél. 359-59.

MAISON DE SANTÉ DU D^r GOUJON, 88, 90, 92, rue Picpus, Paris. Tél. 915-86.

Affections nerveuses et Maladies mentales.
Directeur: D^r Hugonin.

VILLA MOLIÈRE, Maisons Médico-chirurgicales d'Auteuil, 57, 61, 63, 65, boulevard Montmorency, Paris. Tél. 696-52.

Médecine, Chirurgie, Accouchements, Convalescence.

Ouvert à tous les médecins et chirurgiens. Affiliés et contagieux non admis.

ENFANTS ARRIÉRÉS (Institut d'), à Eauboune (Seine-et-Oise). Tél. 23. *Maison spéciale d'Éducation et de Traitement.*

Directeurs: MM. A. Langlois, ancien professeur de l'Université, et M. de Charbert, ancien interne des Hôpitaux de Lille.

Établissement absolument spécial, fondé en 1847, répondant à toutes les exigences que réclament l'éducation et le traitement des anormaux intellectuels à tous les degrés:

1^o Dirigé à la fois par un éducateur et un médecin dont la collaboration est constante, il est *médical et pédagogique*;

2^o Son organisation est *familiale*;

3^o Il ne s'adresse qu'à un sexe (garçons);

4^o Il possède un nombre suffisant de pensionnaires (une centaine), ce qui lui permet de donner à chacun d'eux le milieu le plus favorable à son développement;

5^o Il a été construit entièrement en vue de sa destination dans un magnifique domaine de 10 hectares complètement clos, planté d'arbres séculaires, dominant la vallée de Montmorency et à proximité de la forêt.

MAISON DE SANTÉ DU D^r MEURIOT, fondée par le D^r Blanche, 17, rue Berton, Paris (16^e). Tél. 698-99.

Affections mentales et nerveuses.

CHATEAU DE FONTENAY-SOUS-BOIS (Seine), 23, rue Saint-Germain (Maison de Santé Rivet-Brière de Boismon). Tél. 18.

Établissement médical pour le traitement des affections nerveuses, des intoxications et des convalescences (château) et des psychoses (pavillons).

Hydrothérapie, électrothérapie, radiographie.

Parc de 25,000 mètres; altitude 106 mètres. Médecin-directeur: D^r G. Duhamel; médecin-adjoint: D^r Créte.

Les parents des malades et les visiteurs sont reçus tous les jours de 1 heure à 5 heures.

MAISON DE SANTÉ DE PICPUS, 8 et 10, rue de Picpus, et 138, boulevard Didrot, Paris. Tél. 939-83.

Médecin: D^r Cottier; Méd.-adj. D^r Salin. Deux établissements distincts: 1^o Établissement spécial (*maladies mentales et nerveuses*); 2^o Établissement hydrothérapique du Pavillon Charcot (pensionnaires et externes)

Pension et trait. à partir de 10 francs.

SANATORIUM DE PSYCHOTÉRAPIE, Château des Buttes, 12, avenue de Ceinture, à Créteil (Seine).

Direction médicale: D^r Berillon, 4, rue Castellane, Paris. — Tél. 224-01.

Direction administrative: M. Quinque, au Château des Buttes, Créteil. — Tél. 40. Adultes: *Neurasthénies, psychasthénies, alcoolisme*. Prix, à partir de 300 fr. p. mois. Enfants: *Arriérés, instables, nerveux*. Prix, à partir de 150 fr. par mois.

MAISON DE SANTÉ ET DE CONVALESCENCE DE SAINT-MANDE, 15, rue Jeanne-d'Arc à Saint-Mande (Seine). Tél. 934-09.

Directeurs: D^r Héroquet et Marfaing.

Affections nerveuses et Morphinomanié (aliénés non admis): Cures de régime, isolement, sevrage; — Hydrothérapie, électrothérapie, psychothérapie.

Site charmant, au bord du bois de Vincennes, à la porte de Paris. Prix très modérés.

INSTITUT MÉDICO-PÉDAGOGIQUE pour le traitement et l'éducation des ENFANTS ANORMAUX DES DEUX SEXES; 22, rue Saint-Aubin, à Vitry, près Paris. Tél. 539-76.

Fondé par Bourneville, en 1892. Médecin-chef: D^r Paul-Bouquet, ancien interne des Hôpitaux de Paris et de l'Asile-Ecole de Bicêtre. Directeur pédagogique: J. Joseph Boyer, ancien instituteur de l'Asile-Ecole de Bicêtre.

L'Institut médico-pédagogique est destiné à donner l'éducation physique, intellectuelle et morale aux enfants anormaux.

Il reçoit: 1^o les enfants qui ont besoin de méthodes individuelles; 2^o les enfants intelligents mais affectés de tics, vices de la parole, infirmités, déficiences morales; 3^o les enfants à compréhension lente et fatigue rapide; 4^o les enfants instables, arriérés, fatigués d'école à tous les degrés; 5^o les enfants atteints d'affections nerveuses.

Envoi de la Notice illustrée sur demande.

MAISON DE SANTÉ DE SAINT-VINCENT DE PAUL, 138-144, route de Vienne, Lyon.

Maladies mentales et nerveuses (dames). Médecin-directeur: D^r Carrier.

Vaste parc; villas, pavillons séparés.

vient de si terriblement me dire, tu ne peux aimer entièrement; pour que tu vires contentement avec lui, en scrutant ses traits, pour y retrouver ma ressemblance; pour te manger le cœur à la vingt ans à la barbe fournie comme moi plutôt que ton poil rare! Toi aussi, alternativement tu le baisses et tu le repousses. Penses-tu faire disparaître complètement mon souvenir après mon départ? Sera-t-il plus de toi quand je ne serai plus là?

LANDEAU

Alors, **VEUX-TU** que je parte, et rester toi-même?

VERNIER

Hélas! Je n'en sais rien, je ne puis rien savoir d'autre que ceci: La cinquième année je fus amant, la cinquième année l'enfant fut conçu.

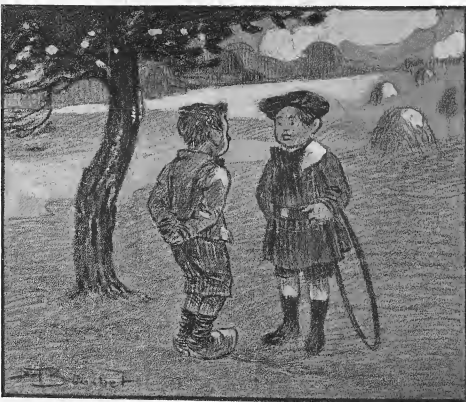
LANDEAU

"Tu reviens là-dessus, tu veux y croire encore. Qui te dit que d'abord nous n'avons pas, ma femme et moi, voulu rester plus longtemps l'un à l'autre, sans que sa taille se déforme pour mes yeux amoureux. Et qui te dit aussi... ça se voit si souvent... que les ardeurs trop fréquentes d'une lune de miel prolongée n'ont pas suffi à empêcher la conception de se faire, et l'œuf de se décoller. Qu'en dis-tu, médecin? Je l'ai lu dans tes livres. Oui, depuis, depuis pendant ces sept ans, j'ai fouillé rageusement les arcanes de la science, cherchant une raison à l'être à mes espoirs confus. J'ai fait plus: le microscope, confié à des mains habiles, m'a donné l'assurance de ma fécondité, d'une indéfinissable et vivante fécondité. Oui, j'ai fait regarder à l'Institut Pasteur. Je me suis abaissé à des recherches telles, pour avoir indéfiniment, non pas, hélas! la certitude, mais la persistance de l'incertitude. En as-tu autant à me dire, mon frère?"

VERNIER

Où! Je l'ai fait aussi.

Toi? LANDEAU
VERNIER
Moi! Tant m'obsédait le doute. Et,



« C'est mes oncles, eux, c'est pas mes pères. »

comme pour toi, l'incertitude a survécu. Et tu sais, je la cherchais avidement, la croyance en la sérénité de mon être. Il me semblait que j'aurais efflué, en partie, mes torts à ton égard... Et vos fils, je l'aurais aimé... mieux,

autrement... autant... Mais rien, non, rien, je te dis, rien ne peut nous donner la clef de ce mystère. Tous deux nous pouvions être pères, et nos aïeux... tardifs ne font

que nous donner, à tous deux, la certitude de notre doute.

HELAS! LANDEAU

VERNIER
Oui. Nous sommes plus malheureux qu'un fils. J'aurais connu l'effroi... si j'avais... et cela disparaît au moment où il s'imposait le plus de prendre une décision.

LANDEAU

Nous y avons pensé ensemble, et j'allais le dire.

VERNIER

Pourquoi?

LANDEAU

Parce qu'il y a sept ans. Jusque'à présent nous lui avons laissé croire que nous étions ses oncles. Mais son esprit s'éveille. L'autre jour il m'a dit gentiment, sans se douter de la peine qu'il me faisait: « Dis, Tonton Landeau, qui c'est, mon papa? »

VERNIER

Alors?

LANDEAU

Alors, je lui ai demandé: « Pourquoi cette question? » Et il a répondu: « Parce que l'histoire Nicolas m'a demandé qui c'était, mon papa, toi ou Tonton Vernier. »

VERNIER

Et puis?...

Et puis le petit aurait dit à Nicolas: « C'est mes oncles, eux, c'est pas mes pères. » Et le Nicolas aurait dit: « Tout le monde a un papa, que t'es bete. »

VERNIER

Mais toi, qu'as-tu dit au petit?

LANDEAU

Ma foi, rien. Je lui ai montré un papillon, et il s'est mis à courir après. Mais il redemandera. Et puis, il faut le mettre en classe, son petit, pour qu'il ne se rassure... en faire officiellement mon fils... quoi!

VERNIER

Ton fils! Ah! jamais!

STATIONS CLIMATIQUES DE FRANCE

ARCAÇHON (Gironde)

à bord d'une immense baie protégée. Des dunes de sable, couvertes de sapins, ferment. L'air est pur, tenant en suspension des principes balsamiques.

Se qui constitue la suprématie d'Arcachon, c'est d'être à la fois une station maritime et une station marine... »

Climat. — Très doux; très égal.

État hygrométrique est moyen.

Vents soufflent presque toujours de la mer; ils sont chauds, peu violents.

Action. — La cure est sédative par ses éléments forestiers et partie de ses éléments marins, tonique par ces derniers seuls.

Indications. — 1° En tant que station de cure marine: scrofule, tuberculose (osseuse, ganglionnaire, péritonéale), rachitisme.

2° En tant que station de cure forestière et station de cure mixte: débilités (anémiques, chloro-anémiques, convalescents de longues et graves maladies, etc.), neurasthénies, surmenés (plaisirs ou affaires), prédisposés à la tuberculose.

3° Mais l'indication fondamentale d'Arcachon, se réfère à la tuberculose pulmonaire: tuberculose chronique à tous ses stades même fébrile; tuberculose à forme hémoptique; pneumonie casquée en période terminale. La *Phtisie scrofuleuse* est particulièrement traitable à la tuberculose marine intensive. Se trouvera également à soulaie la clientèle des tuberculoux arthritiques, tritiques, faciles aux congestions.

Contre-indications. — Tuberculose miliaire aiguë, pneumonie casquée en activité, tuberculose torpide des lymphatiques.

Médecins. — Aubert, Bonnal, Bourdier,

Cazaban, Chauveau, Dechamp, Dhourdin, Festal, Hameau, Lalesque, Pallé, Rouffignac, Testu.

ARGLÈS (Hautes-Pyrénées)

Altitude moyenne (450 mètres): dans une vallée très vaste où les nerveux peuvent ignorer cette sensation d'angoisse si fréquente en montagne. Sol très perméable.

Climat. — Semblable à celui de Pau, mais plus frais en été. « On a dit souvent qu'il fait très chaud à Argelès l'été. C'est là une erreur. Assurément, en juillet et août, le thermomètre monte assez haut pendant quelques heures. Mais, le soir et le matin, l'atmosphère est délicieuse et fraîche. » (Fraikin et Grenier de Cardenal).

Action. — Nettement toni-sédative.

Indications. — 1° Nervéisme, hystérie, épilepsie, maladie des tics, neurasthénie, ataxie, hémiplegie, paralysie, etc.; intoxications par alcool, morphine, plomb, etc. (l'action de la nature est d'ailleurs secondée par un Institut de Physiothérapie).

2° Maladies générales de la nutrition.

3° Troubles de développement chez les enfants et les adolescents.

Institut de Physiothérapie. — Directeurs: D^{rs} Fraikin et Grenier de Cardenal, ex-chefs de clinique de la Faculté de Bordeaux. Utilise tous les agents physiques (électrothérapie, hydrothérapie, mécano-thérapie, etc.) Maladies nerveuses é digestives; *névrosisme général*; *maladies orthopédiques*; troubles de développement (scrofules). Maison de Santé (régimes, psychologie).

Médecins. — Abadie, Berguignat, Fraikin, Grenier de Cardenal, Pérus, Trelaun.

CANNES (Alpes-Maritimes)

Cannes s'offre avec une gamme climatologique très étendue, grâce à la surface de son territoire médical. Car « les deux golfes de la Napoule et du golfe Juan constituent en réalité un seul golfe, immense, s'enfonçant dans les terres ».

Sur ce territoire se disposent: Cannes, La Cannel, Valauris, Juan-les-Pins, Antibes, Théoule, Mandelieu-la-Napoule.

Climat. — Il ne gèle presque jamais. Le climat est relativement humide (sol imperméable). La brise marine est assez régulière; le mistral souffle parfois en février et mars. Elle n'offre pas moins des ressources climatologiques très précieuses.

Indications. — La zone marine a un climat excitant, tonique, stimulant (rachi-tiques, lymphatiques, convalescents, tuberculoux torpides, neurasthéniques, anémiques).

La zone de l'intérieur (Le Cannet) a un climat doux, calmant (*affections respiratoires chroniques, catarrhes, la plupart des cas de tuberculose pulmonaire et en particulier certaines phtisies irritables*).

Contre-indications. — Tuberculose aiguë, nerveux excitables, asthme essentiel.

Médecins. — Abadie, Ardisson, Baradat, Battersby, Bayle, Bernard-Dubar, Bernard (Maris), Bientaf, Blanc (g), rue d'Antibes), Bompaf, Bompaf, Bonneyoff, Bourcart, Bright (Georges), Carr, Castelbou, Charasse, Christine, Chugnot, Cocho, Comoy, Courchet, Danillon, Douy, Dupaigne, Duponnois, Ehrmann, Escarras, Faye, Fournier (43, rue d'Antibes), Gallipè (71, rue d'Antibes) Gimbert (Anc. Int. Hôp. Paris), Guinier, Girard (L.), Guillou, Guiter, Guisot, Hache (Marcel), Hugues-Amoureux, Hugues-Antoine, Josseland, Jouffray, Kent-Gazet, Lai-

rac, Laffère, Lalou, Laurent, Lhuillier, Lev, Macquod, Oudaille, Marshall Mary (M^{lle}), Mathieu, Moutillou, Pascal, Pascual, Picard, Pouzet, Revilleg, Rogues, Roux, Sanders, Samsal, Savatier, Seytre, Thibonneau, Thomas, Triat, Vaudremer, Veragat, Verdalle (H.), Vernet, Westerman.

LES FUMADES (Gard)

Les Fumades se trouvent à une altitude moyenne de 150 mètres dans une vallée abritée du mistral par une colline dénommée « Côte Chaud ». C'est le climat provençal avec tous ses avantages (température moyenne de l'hiver: 10°7) sans en avoir les inconvénients dont le principal est le vent du Nord (mistral). Les montagnes sont couvertes de plantes odoriférantes: lavande, thym, sarriette, etc. L'air y est pur et sec, le panorama est superbe, les hautes montagnes des Cévennes se profilent à l'horizon et comme disait une des célébrités du corps médical anglais, client assidu de la station: *C'est l'Ecosse, avec le Climat de Provence*.

Indications. — Le climat est souverain pour la guérison des: 1° Troubles nerveux. — Nervosisme, neurosténie, troubles hystériques et intoxications (particulièrement les intoxications produites par le tabac, l'alcool et la morphine).

2° Maladies générales de la nutrition. — Troubles du développement chez les enfants (les adolescents, anémie, chlorose).

3° Cure d'air. — Station de convalescence parfaite pour les personnes fatiguées par suite d'opérations, de blessures, ou séjour aux colonies.

Médecin. — D^r Courréou.

LANDEAU
Mais, son extrait de naissance.
VERNIER
Pff...
LANDEAU
Quoi? Il est là!
VERNIER
Tu peux le chercher? Je l'ai brûlé! Oui! par dépit. Bêtement, mais ça m'a soulagé un peu.

LANDEAU
Bêtement, tu veux le dire. Je n'ai qu'à écrire à Paris, mariée du V', pour en avoir un autre.

VERNIER
Je le sais bien, mais tu ne le feras pas.

LANDEAU
Comment?
VERNIER
On l'élevéra ici.

LANDEAU
Et pour ça majorité, pour l'héritage de sa mère... pour son service militaire...

VERNIER
Oh! alors, on sera peut-être mort. Et puis il serait en âge de... On pourrait lui dire... la chose.

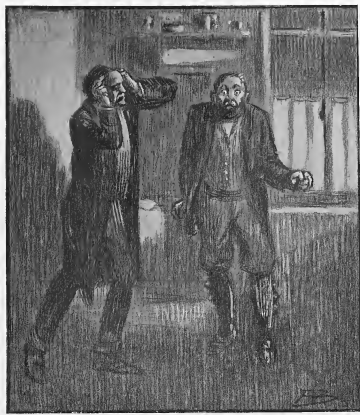
LANDEAU
C'est ça! Lui offrir un père au choix, et du coup déshonorer sa mère dans son esprit. Tu en es de bonne. Alors, il nous appellerait papa, tous les deux, et ses enfants seraient trois grands-pères. Quel crétin tu fais!

VERNIER
On ne pense pas à tout ça!

LANDEAU
Il faut y penser, pourtant. C'est le moment. Il est assez grand pour comprendre... ou deviner. La situation est intolérable, impossible, absurde! Il faut qu'un se sacrifie, si

l'on peut appeler sacrifice partir plutôt que rester, partir avec le doute de laisser son enfant, rester avec le doute de garder l'en-

LANDEAU (dubitativement)
Avec moi, il sera peut-être heureux tous les deux, je suis plus doux, je crie moins...



Tu dis là?

fanf de l'autre. Quelle douleur choisis-tu? Te sens-tu le courage de partir?

VERNIER
Te sens-tu le courage de rester?
Silence.

VERNIER
Bah! nous sommes de braves gens tous deux, capables de motiver une affection. Mais te sens-tu capable d'en ressentir une? Créeras-tu bien un bonheur sans jamais en

MUTUALITÉ FAMILIALE ET PROFESSIONNELLE DU CORPS MÉDICAL FRANÇAIS

La Mutualité familiale a été fondée par la fusion de l'Association Amicale des Médecins Français et de la Caisse des Pensions de retraites du Corps Médical Français.

L'Amicale datait de 1864, la Caisse des retraites de 1884. Elles ont été réunies pour faciliter l'administration et la gestion des deux caisses, pour permettre au médecin Français ou naturalisé Français, diplômé d'une faculté française, de pouvoir adhérer plus facilement à une ou plusieurs combinaisons, selon son choix, pour démocratiser enfin la Caisse des retraites et lui permettre de faire des parts de pensions de retraite de 120 francs, pouvant être souscrites en nombre variable jusqu'à 10, qui constituent l'ancienne pension de 1.200 fr.

Vient-on s'assurer contre la maladie et l'accident?
C'est la combinaison M. A., qui moyennant une prime annuelle invariable, fixée par l'âge d'entrée, garantit contre toutes les maladies ou contre tous les accidents, de quelque nature qu'ils soient.

10 francs par jour sont accordés du 5^e au 05^e jour et, si l'invalidité dépasse 5 jours, 1.200 francs par an, soit 100 francs par mois, *quelle qu'en soit la durée*. Par incapacité de travail, on entend l'impossibilité de faire des visites médicales au dehors, le médecin ayant le droit de donner des consultations dans son cabinet. Les médecins qui ne font que la consultation doivent garder la chambre.

Ces avantages ne sont garantis que jusqu'à l'âge de 65 ans. Faculté est donnée de souscrire demi-prime pour recevoir demi-indemnité, il n'y a pas de droit d'entrée, mais le droit de l'indemnité commence seulement six mois après l'admis-

sion. Un examen médical est exigé à l'entrée.

Vient-on une retraite?
On peut l'obtenir de droit, par la combinaison P, ou la combinaison R. La première donne la retraite à 60 ans, la seconde à 65 ans et après quinze années de participation.

La part de pension est de 120 francs par an. On peut souscrire à 1, 2, 3, 10 parts, ce qui permet de s'établir des pensions de retraite de 120, 240, 360, etc. jusqu'à 1.200 francs par an, à 60 ou 65 ans.

La prime annuelle verser est invariable et fixée par l'âge d'entrée.

Ces primes pour la retraite peuvent être contre-assurées, c'est-à-dire peuvent être rendues aux héritiers, si le titulaire décède avant l'âge de sa retraite. Les femmes des sociétaires sont admises à entrer, elles-mêmes, dans ces combinaisons.

Vient-on assurer une pension viagère, en cas de décès, pour sa femme ou ses enfants?

ressentir? Paratras-tu aimer sans aimer, car vois-tu, pour les enfants surteut et plus qu'on pour les femmes, il faut aimer pour être aimable.

LANDEAU
J'aimerais... il est gentil.

VERNIER
Est-ce qu'on aime quelqu'un parce qu'il est gentil? On l'aime parce qu'il est vâre. Trouves un homme qui n'aime pas par égoïsme. On aime sa propriété. Ce qu'on range, on le désaigie et on le gâche. On n'aime pas le locatif, on l'use.

LANDEAU
Eh bien! si on l'aime propriété, il est à moi et je lui qu'à faire revenir pour te rendre des sous de papier pour que tu n'en doutes plus.

VERNIER (méprisant)
Notaire! Tu as vu ça, l'amour légal! Tu te sens capable de l'aimez pour tre le cinq sous? Malheur! L'enfant vaut plus que ça. Il a un coffre-fort immense à remplir de tendresse. Qu'est-ce que tu va y foutre? Du papier! Allons donc, tous les ans tu le brandiras devant tes yeux, ton papier et tu liras entre les lignes plus de motifs de haine que de motifs d'amour sur les lignes d'écriture légale. Ah! je sais, je sais, va! Le papier, j'en ai fait l'expérience. C'était dans les entrelignes que j'aimais, mais l'encre ne faisait tant haïr que j'ai brûlé tout ce témoignage!

LANDEAU
La haine! Tu parles de haine, toi qui ré tendais l'aimez.

VERNIER
La haine, mais tu l'as aussi dans tes yeux. Au moment où tu en parles. Et quand tu regardes le papier, il s'en est aperçu, va! Il ne t'embrasse de bon cœur que quand il a les lunettes noires, quand il ne voit pas ses

CARTOUCHE AUTO-PRODUCTRICE D'ALDEHYDE FORMIQUE
AUTORISÉE PAR LE MINISTRE DE LA GUERRE
Sur avis favorable du Conseil Supérieur d'Hygiène Publique de France

DÉSINFECTION DES LOCAUX APRÈS MALADIES CONTAGIEUSES.
Procédé simple, discret, économique
rapide, efficace

le FUMIGATOR
comporte à la fois l'appareil et l'antiseptique.
Avec le FUMIGATOR aucune détérioration n'est à craindre et les locaux soumis à son action sont réhabilités le jour même.
le FUMIGATOR se conserve indéfiniment à l'abri de l'humidité.
Rien ne s'oppose à ce qu'il en soit fait provision.

FRANCO DE PORT pour commande de 50 FR. ADRESSÉE A
GONIN & Co, INGÉNIEUR-CONSTRUCTEUR
PHARMACIEN DE 1^{re} CLASSE
60, Rue Saussure PARIS, XVII^e

CONDITIONS SPÉCIALES à M. M. les Médecins & Pharmaciens

TELEPHONE 517-23

VENTE AU PUBLIC Réglementée
FUMIGATOR N°3 2'30 pour 15m²
FUMIGATOR N°4 2'75 pour 20m²

TELEGRAPHE FUMIGATOR - PARIS

me inquiet et fielleux poser sur lui. Au-dessus toujours les lunettes noires, et trouveras-tu un accoutrement analogue pour ton cœur? Et tes gestes! Quand tu dotes l'obsède et quand tu repousses l'enfant. Tes gestes, c'est peut-être mon baume le plus doux pour mon souffrance! Je me dis : « Il n'aime pas. Il sent que le petit n'est pas de lui. »

LANDEAU
Oh! tais-toi, misérable salaud, sans cœur, vipère, tais-toi!

VERNIER
Tu haïne, je te dis, tu vis de haïne. Tu l'augmentes tous les jours, ta haïne. Tu vis avec, tu touches avec, tu t'éveille avec. Tu la cultives comme une fleur empoisonnée, tu l'enlacas comme une maîtresse, c'est un maigre dans lequel tu imprimes toutes tes pensées. Ta haïne, tu y mairies.

LANDEAU
Tu parles trop fort de cela pour ne pas avoir ressenti toi-même les effets de l'existence, et du coucher, et de l'éveil, et le traitement exagéré de la maîtresse, et l'ouïer être de la fleur et de la maîtresse. Casse de moi brandir ce portrait, je t'y reconnais; c'est le seul à qui tu aies laissé toute ta ressemblance. Tu es le premier à avoir parlé de haïr.

VERNIER
Qui? Eh bien écoute. Si un collègue, il a, comme moi, le goût des sciences, au lieu, comme toi, de te penser qu'aux lettres. Quelle torture vas-tu ressentir?

LANDEAU
Zuez!
VERNIER
Si à quinze ans il ne reste pas chaste, comme toi, maîtresse, comme moi, il court la fillette. Quel aiment pou tu haïme!

LANDEAU
Tais-toi!
VERNIER
Si, comme moi, il n'ajuste la toilette, au lieu d'y tenir, comme toi. S'il est bryuant, comme moi, s'il aime à être, comme j'aime; s'il fume, s'il possède une voix enrouée, comme moi; s'il est prodigue, comme moi, vaivard, comme moi, infidèle, comme moi!



Il dort.

LANDEAU
Oh! tais-toi!
VERNIER
Oui, je vois, je vois croquer ta haïne, désoler sa jeunesse, le faire hurler de l'isolement du cœur, le grandir, le maudire, et le frapper, peut-être, et regretter qu'il ne soit pas mort!
LANDEAU
Mort.
VERNIER
Mort.
LANDEAU
Sienc.
Oh! tu as terriblement compris!
VERNIER
Oh! tu as horriblement pensé!
VERNIER
Quelle épouvantable vision! Mais mort d'une façon naturelle, n'est-ce pas?
LANDEAU
Oh! naturellement.
VERNIER
Sienc.
LANDEAU
Une épidémie, un rhume... un accident.
VERNIER
Un accident.
VERNIER
Un accident quelconque, un accident de chasse.
VERNIER
Pourquoi de chasse? De pêche. Une chute à l'eau.
LANDEAU
Comment, tu voudrais que...
VERNIER
Et toi?
VERNIER
Sienc.
VERNIER (ressant précipitamment du rhum dans les verres et buvant avidement)
Buvons un coup, et puis voyons clair, qu'on dis-tu? Que veux-tu? Tu veux qu'on s'en débarrasse, qu'on éloigne de nous, d'entre nous, d'avec nous notre cause de souçi, l'objet de nos douleurs, de nos inquiétudes, de ta haïne?

39^e ANNÉE Le numéro: 20 centimes

LE Progrès Médical

COMITÉ DE RÉDACTION:
Bourgeois, Otho-Rhino-Laryngologiste des Hôpitaux, — Mollat, Chirurgien des Hôpitaux, — Clerc, Médecin des Hôpitaux, — Jeannin, Prof. agrégé, accoucheur des Hôpitaux, — Lenormant, Prof. agrégé, Chirurgien des Hôpitaux, — Lepoint, Prof. agrégé, Médecin des Hôpitaux, — Oppenheim, Médecin de la Maison des Accouchées, — Pons, Prof. agrégé, Médecin de la Maison des Accouchées, — Raton, Prof. agrégé, Médecin des Hôpitaux, — Raton (F.), Médecin des Hôpitaux.

ADMINISTRATION: **AIME ROUZAUD** Secrétaire général: **Ch. Esmonet** Ancien Interne des Hôpitaux Secrétaire de la Rédaction: **A. Fage** Ancien Interne des Hôpitaux

Abonnement: France 10 fr. Les 12fr. Etudiants 5 fr. 50. **41, Rue des Ecoles, PARIS (6^e). — Téléph. 830-03**

Sous un format grand in 8^o (crafin de 24 ou 12 pages), le Progrès Médical publie chaque semaine 1 ou 2 des articles les plus intéressants ou les plus utiles. Un bulletin d'actualité médicale. Un bulletin d'actualité médicale. Une consultation médicale avec formule. Les comptes rendus des Sociétés savantes. Les actes de la Faculté; Variétés; Nouvelles, etc., etc.

39^e ANNÉE 1911-1912

MEDICUS

Guide-Annuaire des Étudiants et des Praticiens

MÉDECINE CHIRURGIE
ODONTOLOGIE. PHARMACIE

Le plus pratique, le plus complet, le plus utile

France, Algérie et Tunisie, 5 fr. Étranger et Colonies, prix d'un col-portant de 1 kilo en plus

Rédaction et Administration: **AIME ROUZAUD**
41, Rue des Ecoles, PARIS (6^e). Téléphone 830-03

Medicus est devenu un imposant volume grand in-8 raisin de 1.200 pages dont la présence sur la table du médecin, de l'étudiant et même dans la bibliothèque de tous est indispensable. Dans notre époque, où la science médicale est devenue si vaste, il est impossible à tout praticien de l'embrancher soigneusement que dans son ensemble, il est donc indispensable de lui donner, aussi bien qu'à l'étudiant, un résumé de renseignements professionnels, exacts, méthodiquement classés et d'une consultation facile et simple. Medicus remplit ce rôle d'une façon parfaite.

Il se divise en six parties: 1^o Lois, décrets, règlements universitaires; Facultés de Médecine de France; École de Pharmacie; Ecoles dentaires; Concours; Externat, Internat, Adjoint; Sociétés savantes, Associations d'étudiants.

2^o Facultés et Ecoles de Province et des Colonies. Faculté et Ecoles de l'Étranger.

3^o Dictionnaire de droit et de jurisprudence médicale le plus complet en la matière.

La 4^e partie renferme tous les lois, décrets, arrêtés et renseignements d'ordre professionnel indispensables au médecin et au pharmacien.

5^o Annuaire des docteurs en médecine, stomatologistes, officiers de santé, chirurgiens-dentistes, dentistes et pharmaciens.

6^o Le D. P. V. membre de l'Académie de Médecine, terminant ainsi la préface de Medicus, dans l'édition 1910-1911: « Il justifie les qualificatifs de «Bonne-Médical» et de «Vade mecum indispensable», de «le sein Tout-médical», qui lui ont si justement octroyé la majorité des journaux français et étrangers. »

27^e ANNÉE

REVUE INTERNATIONALE de Médecine et de Chirurgie

Paraissant le 10 et le 25 de chaque mois

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE MM. Halzner, Memb. de l'Ac. de Méd., Médecin de l'Hôpital Saint-Louis; — Remy, Chirurgien de l'Hôpital Beaujon; — Chauraffard, Memb. de l'Ac. de Méd., Prof. agrégé, Médecin de l'Hôpital Cochin; — J. Courton, Prof. à l'École de Médecine des hôpitaux de Lyon; — René Cruchet, Prof. agrégé à la Faculté, Médecin des hôpitaux de Bordeaux; — Fabry, Accoucheur des Hôpitaux, Prof. de Clin. obst. à la Fac. de Méd. de Lyon; — Gausser, Prof. à la Faculté, Médecin de l'Hôpital Saint-Louis; — Gausser, Prof. agrégé à la Faculté, Médecin de l'Hôpital-santoire de Montpellier; — Gilbert, Memb. de l'Ac. de Méd., Prof. à la Faculté; Médecin de l'Hôpital Broca; — Guyot, Prof. agrégé à la Faculté; Chirurgien des hôpitaux de Bordeaux; — H. Nuttin, Prof. à la Faculté, Memb. de l'Ac. de Méd.; — Jaboulay, Prof. à la Faculté, Chirurgien des hôpitaux de Lyon; — Lantier, Prof. à la Faculté de Médecine, Médecin des hôpitaux de Bordeaux; — Laurin, Prof. agrégé, Médecin de l'Hôpital Lariboisière; — Lequeux, Prof. agrégé, Médecin de l'Hôpital Lafette; — Villermain, Chirurgien à l'Hôpital Beaujon.

— Walthier, Prof. agrégé, Chirurgien de l'Hôpital de la Pitié.

RÉDACTION, ADMINISTRATIONS ET PUBLICITÉ: **41, Rue des Ecoles, PARIS (6^e). Téléphone 830-03**

RÉDACTEUR EN CHEF: R. MILLON

SECRÉTAIRES DE LA RÉDACTION: Ch. Esmonet et R. Jonglé

Prix de l'Abonnement annuel: France et Colonies, 10 fr. — Etudiants, 5 fr. Étranger, — 12 fr. — 6 fr.

Prix du numéro: 40 centimes

La Revue Internationale de Médecine et de Chirurgie paraît le 10 et le 25 de chaque mois sur un de nos plus beaux formats. Elle publie des articles originaux, des cliniques, des conférences, des communications, des comptes rendus des Sociétés savantes. Les principaux travaux publiés en France et à l'étranger sont l'objet d'analyses très détaillées émanant de ses reporters les plus éminents. Enfin une rubrique journalière, un formulaire, variés, nouvelles et bibliographie.

LANDEAU
De notre haine. Tu le haïs plus que moi, c'est peut-être ton fils.

VERNIER
C'est peut-être le mien.

LANDEAU
Cela est pour ma haine. Ce que j'ai dit est pour la tienne.

VERNIER
Tu veux briser ce qui est entre nous ?

LANDEAU
Oh! pour partir, ensuite, nous séparer, ne jamais nous revoir.

VERNIER
Oh! bien sûr!

LANDEAU
Efficace le passé, préfère le regards à la haine éternelle. L'un ni l'autre ne le rendront heureux.

VERNIER
Alors, tu veux le tuer ?

LANDEAU
Pas moi, toi!

VERNIER
Oh! non!

LANDEAU
Eh bien! tous deux ensemble!

LANDEAU
Ne me regarde pas. Écoute. Un incendie.

VERNIER
Oui.

LANDEAU
Nous l'aurions tué avant. Il ne faut pas qu'il souffre.

VERNIER
Oh! bien sûr!

LANDEAU
On pourrait l'étrangler! ça a si peu de souffle!

VERNIER
Oui.

LANDEAU
Tu crois que ça ne le fera pas souffrir?

VERNIER
Il vaudrait mieux un coup de marteau, là, sur le têt. C'est si fragile à son âge. Deux coups de marteau, en frappant fort, tous deux, en même temps.

LANDEAU
Tu dis là ?

VERNIER
Ne me regarde pas! Je haïs tes yeux cruels. Sur le temps, quoi? En se mettant de chaque

pour bien voir. Et après on la renversera, Elle mettra le feu.

VERNIER
Et puis on partira, tous les deux.

LANDEAU
Tout de suite. On restera pour expliquer. La maison est loin du village. C'est une bicoque. Tout tombera. Par un vent comme ce soir. Alors... On ira crier au feu. Et quand on reviendra...

LANDEAU
On échappera à une torture infinie, à une haine mortelle... Et ce ne sera point lâche, car on traînera une ruée, après...

VERNIER
Ah!

LANDEAU
On y va...

VERNIER
Prends ta marteau.

LANDEAU
Prends la tienne.

VERNIER
Là, sur la lampe. Ne rate pas ton coup. Qu'il ne souffre pas.

LANDEAU
Oui. Va! Je prends la lampe.

LANDEAU
Il voit jasper la porte. Landeau entrouvre, passe le bras qui pose la lampe, regarde, puis se retourne vers Vernier avec une énorme satisfaction dans le voit.

LANDEAU (d'une voix de déolation)
Il dort.

VERNIER (reculant d'un pas)
Chut! tais-toi! Vicins!

VERNIER
Il revient sur le point des pieds, s'accrochant sur leurs sièges... silence. Ils se regardent. Vernier tend son bras à travers la table, et il se serrent les mains longuement, religieusement, regardant doucement. L'un main se retourne, retombe. Landeau agit et croque ses dents, lève le muscle de la nuque, prend, machinalement les cartes qu'il lui dit, la voix toute mouillée.

LANDEAU
On joue ?

VERNIER (brist tristo, très lent, très résigné)
Oui, puisque ça continue!

RIDEAU



Pauvre ça continue!

DICTIONNAIRE-FORMULAIRE DES PRINCIPALES SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES

Anodol — Combinaison synthétique, dans une glycérine spéciale, de triméthanol et d'un dérivé de la série allylique. Solution commerciale au centième. **Antiseptique.**
1 cuillerée dans un litre d'eau pour un usage courant.

Bromures Murex. Plusieurs stromes à base de bromure et d'écorces d'oranges amères.

1^{er} Sirop Hery Murex au bromure de potassium; — 2^e au bromure de sodium; — 3^e au bromure de strontium; — 4^e polybromur (sodium, potassium ammonium).
3 grammes de sel par cuillerée à soupe.

Epilepsie, Hystérie, Névroses.
A. Gazagne, Pont-Saint-Espirit (Gard).

Cholodokinaze. — Extrait spécial de fiel de veau, renfermant tous les principes actifs de la bile associés à la Kinase.

Enlève la muqueuse macromembrane, l'atrophie, les inflammations biliaire et pancréatique.

Dragées ovales kéralinées — 6 à 12 par jour prises en 3 doses égales (à jeûnes, avant le dîner et le soir en se couchant).

Laboratoire Duret et Raby, Marly-le-Roi (Seine-et-Oise).

Coaltar saoniné Le Bour. — Préparation alcoolique au goudron. Antiseptique puissant, et nullement irritant, cicatrisant des plaies, admis dans les hôpitaux de Paris.

Acné, boutons, taches, granulations, granèges, herpes, leucorrhée, prurit, otites infectieuses, suppurations. (Le médicament l'emploi tel quel ou moins dilué suivant les besoins.)

Hygiène de la toilette : bouche, genévriers, cheveux, ablutions journalières (1 à 2 cuillerées à soupe pour un litre d'eau).

Dépôt : 35, rue Réaumur.

Laboratoire Hospitalier. — Dépuratoire scientifique, inoffensif

(ne contient ni chaux vive, ni arsenic, ni acétate de thallium).
Dissout le poil comme l'eau dissout le sucre.
Ni douleur, ni rougeur, ni irritation cutanée; dissout jusqu'à la racine, en trois minutes.

Indications : 1^{er} **Chirurgicales** (remplace le rasoir); 2^o **Médicales** (pouls disgracieux du visage ou du corps, moustache féminine, favoris, etc.).

Prix : usage 12 francs (médecins 6 gr. 50); corps 20 francs (médecins 16 francs).

Pharmacie Chantierneux, anc. int. des hôp. de Paris, 8, rue de Constantinople, Paris.

Dragées Océline. — Bromure de K, arsénic, picétoxine.

Hystérie, épilepsie, chorée, accidents nerveux, de menstruation.
2-5 p. jour, aux repas.

Germose Karyab ou Fluorotermestubis. Ce merveilleux spécifique de la **Coqueluche** et de la **Toux nerveuse** entraîne invariablement une coqueluche dans les quinze jours.

Très agréable au goût. Non toxique.

Hectine. — Benzosulfone-parajumino-phénylarsinate de soude. **Traitement de la Syphilis.**

Philes (0.10 d'hectine par pilule) : 1 à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.

Gouttes (20 gouttes = 0.05 d'hectine) : 20 à 100 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.

Amoules A (0.10 d'hectine).

Amoules B (0.20 d'hectine par amou) c; injecter une amoule par jour pendant 10 à 15 jours (inodore).

Laboratoire de l'Hectine, 12, rue du Chemin-Vert, à Villeneuve-la-Garenne (Seine).

Hémostal — ou **Composé** — Sérum hémolytique vital (de cheval); en comprimés et en ampoules.

Adénies, hémorragies, convalescences, tuberculose. Applications chirurgicales du sérum frais (**pansements, gynécologie...**)

Comprimés : 1 à 8 par jour.

Ampoules : 1 ampoule de 10 c. c. (adultes) ou de 5 c. c. (enfants), tous les jours, par voie buccale ou rectale.

En ingestion (comprimés ou ampoules), le matin à jeun ou une heure avant les repas.

La boîte de 45 comprimés ou de 6 ampoules : 5 fr. 50.

Preud'homme, pharm., 15, rue Gaillon, Paris. Tél. 316-22.

Huile grise stérilisée et iodurée Vigier. — 40 cc H. G. pour 100 cc. (Dolix 1908).

Pour injections intramusculaires. Pour adultes : une injection de 5 centigr. de mercure par semaine, pendant 7 semaines. — Repos. — Faire une 2^e série, etc.

Se servir de préférence de la **Seringue spéciale du Dr Barthélemy** à 15 divisions, chaque division correspondant exactement à 1 centigr. de mercure métallique.

Pharmacie Vigier, 12, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris.

Intraits Dausse. — Intraits de plantes toxiques stabilisés (proclé, Parrot-Gortz).

Intraits de digitale. Produit soluble, contrôlé physiologiquement. Effet cardiologique rapide, durable.

Lactol du D' Boucard. — Comprimés et traitement unique par l'Etat **saburral des voies digestives** (langue chargée, selles férides); **Entérites aiguës et chroniques** (typhérides, diarrhées); **Dermatoses** (eczéma, urticaire, herpes, acné); **Hygiène buccale** (pyorrhées, stomatites).

Adultes : 1 à 2 comprimés 3 fois par jour, une demi-heure avant les repas, délayés dans un peu d'eau sucrée.

Nourrissins (diarrhées gastro-entériques) : comprimé 2 ou 3 fois par jour, délayé dans un peu d'eau bouillie.

La boîte de 45 comprimés : 4 fr.

Laboratoire du D' Boucard, 112, rue La Boétie, Paris. Tél. 558-28.

Leverine extractive Couturieux (C morine de). — Enzymes ou la levure de bière; 1 gr correspond à 35 gr. de levure fraîche; les comprimés sont dosés à 0.20 centigr., ils équivalent à un gros cachet de levure sèche et à une cuillerée de levure fraîche. Très actifs, inaltérables, faciles à prendre.

Furoncles, Anthrax, acné, Eczéma, Dermatoses diverses, Suppurations, Angines, Gripes, Maladies infectieuses, Entérites, Scorpion.

1 à 3 par jour, au début des repas.

Laboratoire Couturieux, 57, avenue d'Anin, Paris.

Maltobailline. — Ferments lactiques, inaltérés insipides bien tolérés. Mal. intestinales, auto-intoxication, 157, r. Alsas, Paris. — 40 comprimés, fr. 75; 80, 4 fr. 75.

Névrosithène Freysingue. — 10 gouttes = 0.20 centigr. de glycérophosphate de soude, fortasse et magnésie (ni chaux, ni sucre, ni alcool).

Dermatose (eczéma, urticaire, herpes, acné); **Hygiène buccale** (pyorrhées, stomatites).

Adultes : 1 à 2 comprimés 3 fois par jour, une demi-heure avant les repas, délayés dans un peu d'eau sucrée.

Nucleotol Robin. — Nouvelle COMBINAISON de phosphate d'acide nucléinique d'origine végétale.

1^{er} **GENÈSE :** — **Rachitisme,** cachexie, **lymphatisme, bronchite chronique, convalescence, scrofule, débilité, neurasthénie,** etc.

Adultes : 1 à 2 comprimés 3 fois par jour, 2 heures au moins avant ou après les repas.

Rogier, 3 et 5, boulevard de Courcelles.

gocytose. Abaisse la température en quelques heures.

Opérations chirurgicales (prelèvements, etc.). **Inférescence** (à la fièvre infectieuse (puerp. larv., typhoïde, scarlatine).

1 ou 2 injections, suivant le cas, dans les 24 heures.

Quatolisme du D' Leleux. — Médicament complet, aseptique, instantané.

Phlegmasies, eczéma, impigo, phlébitis, brûlures, érysipèle.

Sirop du D' Boussquet. — **Alu. L'ionine-Merck.** Châsse à billes (de la bouche renferme 0.10 de bionine-Merck, 2 gouttes bionine chimiquement pur, 6 gouttes alcool de racines d'aconit, 10 centigr. de Calme le tonax. Indiqué dans toutes les Affections des voies respiratoires accompagnées de toux opiniâtre, d'épuisement nerveux et de l'asthme.

Adultes : à 8 cuillerées à soupe.

Pharmacie du D' Boussquet, 140, boulevard St-Honoré, Paris.

Urasentine Rogier. — Granulé au suc de base de phlébotomie, d'uracine, de salicylate, de benzoate de soude et de linoléine, et dosé à 0.50 centigr. du mélange p. cuillerée à café.

4^e d'uracine, d'hélmintique et chasse l'acide urique.

Rhumatismes, goutte, gravelle, sciaticque, artério-sclérose.

4 cuillerées à café par jour, 2 heures au moins avant ou après les repas.

Rogier, 3 et 5, boulevard de Courcelles.

Vermidine. — Solution dans un véhicule synergique de diéthylmal-pyruvates à la dose de 0.25 centigrammes par cuillerée à bouche.

Insomnies, névralgies.

1 à 2 cuillerées à soupe par jour.

Laboratoire Albert Dujardin, 100, boulevard du Montparnasse.

Epilepsie !!!

dans l'état actuel
de la Science, les

Dragées Gelineau

(Bromure de potassium, arsenical ou Picéoténol)

demeurent toujours

le remède le plus actif,
le plus puissant
à combattre l'Epilepsie

Pour procurer aux malades
un **Sommeil bienfaisant**
et **réparateur**

Le Sirop Gelineau

(Bromure de potassium et chloral)

est resté

LA PRÉPARATION CLASSIQUE

sûre en ses résultats, supérieure aux
hypnotiques récents;
toujours bien toléré, son administration
ne laissant à redouter aucun accident
consécutif.

Goutte!!!

POUR COMBATTRE LES

Accès de Goutte

aucune médication n'a une
action aussi prompte, aussi
marquée, aussi durable que le

Vin d'Anduran

La seule médication
anti-goutteuse demeurée
régulièrement médicale

Phthisie pulmonaire

Bronchite chronique

**Injections sous-cutanées
de Roussel**

Plénoeucalyptol Roussel

(Phénel 0 gr. 10 c.; Eucalyptol 0 gr. 20 c.)

Eucalyptol au Sulfure d'Allyle

(Eucalyptol 0 gr. 20 c.; Sulfure d'allyle 0 gr. 01 c.)

Se vendent en flacons de 30 cent.
cubes et en boîtes de dix ampoules de
1 cent. cube. Expéditions par poste.

LABORATOIRE PHARMACEUTIQUE J. MOUSNIER, 30, Rue Houdan, à SCEAUX (Seine)

Dépilatoire Hospitalier

DISSOUT LE POIL COMME
L'EAU DISSOUT LE SUCRE

Indications

Poils disgracieux du visage ou du corps (moustache féminine, favoris, etc...).

Remplace le rasoir pour rendre nettes et glabres les régions où doit trancher le bistouri.

Avantages

Seul dépilatoire scientifique.

Inoffensif (ne contient ni chaux vive, ni arsenic, ni acétate de thallium).

Ni douleur, ni rougeur, ni irritation cutanée.

Dissout le cheveu ou le poil en 3 minutes.

Dissout jusqu'à la racine.

Le poil repart parfaitement après une première application; puis la repousse se fait de plus en plus lente, de plus en plus grêle, de plus en plus pâle à la suite des applications successives; plus de repousse à la longue (atrophie de la papille pilaire que le Dépilatoire a pénétrée, "mordue", lésée).

Préparé par M. Chantreau, ancien interne des Hôpitaux de Paris, lauréat de l'Assistance Publique (1^{er} prix des Hôpitaux, 1905), pharmacien de 1^{re} classe, 8, rue de Constantinople, Paris.

PRIX FRANCO. — Pour le visage : au Public 12 fr., aux Médecins 9 fr. 50

Pour le corps : — 20 fr., — 16 fr.

Traitement Rationnel et Hygiénique de la Constipation habituelle

A BASE D'AGAR-AGAR ET D'EXTRAITS DE RHAMNÉES

HAOLAXINE

PRODUIT EXCLUSIVEMENT VÉGÉTAL
RÉGULATEUR
DES FONCTIONS INTESTINALES

Laxatif-Régime
Pas d'Accoutumance



Paillettes : : : :
: : : : Cachets
Granulé : : : :
Comprimés : :

CHOLÉOKINASE

6 à 8 OVOÏDES
par jour

TRAITEMENT SPÉCIFIQUE DE
L'ENTÉROCOLITE MUCOMBRANEUSE

Echantillons
et Brochures
France
sur demande

Laboratoires
DURET & RABY

Mariy-le-Roi
(S.-A.-O.)

TUBERCULOSE · LYMPHATISME · ANÉMIE ·

TRICALCINE

TRAITEMENT DE LA TUBERCULOSE

LA RÉCALCIFICATION

Ne peut être **ASSURÉE**
d'une façon **CERTAINE**
et **PRATIQUE**

QUE PAR LA **TRICALCINE**

A BASE DE SELS CALCIQUES RENDUS ASSIMILABLES

EN CACHETS · COMPRIMÉS · POWDRE

LA TRICALCINE EST VENDUE

TRICALCINE **PURE**

TRICALCINE **MÉTHYLARSINÉE**

TRICALCINE **ADRÉNALINÉE**

POUDRE · COMPRIMÉS · CACHETS
4^f50 le flacon pour 30 jours de traitement
ou la boîte de 60 cachets

EN CACHETS *seulement dosés exactement à*
0g01 de **MÉTHYLARSINATE DE SOUDE** chimiquement
pur. 5^f la Boîte de 60 cachets

EN CACHETS *seulement dosés exactement à*
3 gouttes de solution d'**ADRÉNALINE** au millième
par cachet. 6^f la Boîte de 60 cachets

Quelques appréciations sur l'efficacité de la TRICALCINE

Monsieur,
Votre Tricalcine nous donne des résultats vraiment très satisfaisants dans le service.
Nous vous serions très reconnaissants de nous en envoyer quelques échantillons de
nouveau.

Signé: Dr A. S.
Prof. A. à l'Hôtel-Dieu, Paris

Monsieur,
Depuis quelque temps, nous employons dans notre Sanatorium votre
"TRICALCINE" avec le meilleur succès.
Je suis, d'ailleurs, tellement content de son emploi, que je vous saurais
gré, si vous voulez en envoyer quelques flacons pour mon usage personnel.
Remerciements et salutations.

Signé: FELICE LO BLANCO,
Méd. Assistent au Sanatorium de Montana (Suisse)

Monsieur,
Le flacon de "TRICALCINE" que vous m'avez envoyé a produit un si bon résultat
chez un maladeux enfant atteint de tuberculose que la famille me supplie d'en faire
revient. Seriez-vous assez aimable pour m'en envoyer deux flacons.
Agréés, Monsieur, mes remerciements.

Signé: Dr GALISSOT, à Roncé (Nord)

Monsieur,
Je vous serais reconnaissant de bien vouloir m'adresser, pour mon usage
personnel, une boîte de vos comprimés de "TRICALCINE".
L'emploi de ce médicament m'a rendu des services remarquables dans ma
clientèle.

Recevez, Monsieur, mes salutations empressées.
Signé: Dr CADOUÉ,
144, rue La Fayette, Paris.

DYSPEPSIE NERVEUSE · TUBERCULOSE ·

CROISSANCE · RACHITISME · SCROFULOSE · DIABÈTE ·

CARIE DENTAIRE · TROUBLES DE DENTITION ·



ÆSCULAPE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Médecine ; — Sciences, Lettres, Arts
 dans leurs rapports avec la Médecine

SOMMAIRE

Le Poète de l'opium : Charles Baudelaire
 (7 illustrations).

Par le D^r Roger Dupouy, médecin de Charenton.

De quelques drogues d'origine animale
 (5 illustrations).

Par le Sieur Pomet, marchand épicier et droguiste.

Nouveautés métaphysiques (7 illustrations).

Par le D^r Geley, d'Annecy.

Le Musée de la Vaccine du Plessis-lès-Tours
 (7 illustrations).

Par le D^r Edmond Chammier, directeur de l'Institut vaccinal.

Comment se fixent les vers parasites à la
 pari de l'intestin (5 illustrations).

Par le D^r Ch. Garn.

Le Jubilé scientifique du Professeur Grasset
 (4 illustrations).

Le Musée médico-historique de l'Université
 de Lyon (7 illustrations).

Par le D^r A. Mollière.

L'Enfance et la Jeunesse de Laënnec
 (4 illustrations).

Par le D^r Henry Bouquet.

Le Bazar des Drogues ; une Mosquée pour
 Aveugles (5 illustrations).

Par le D^r A. Libert.

Abonnement sans Prime.
 12 fr. (Étranger 15 fr.)

A. ROUZAUD, Éditeur

41, Rue des Ecoles, Paris — Téléphone : 830-03

Le N° 1 fr. (Étranger 1 fr. 50)

Abonnement avec Prime.
 20 fr. (Étranger 25 fr.)



Tableau des Puissances Antiseptiques et Bactéricides de l'ANIODOL

MICROBES	DOSES ANTISEPTIQUES empêchant toute culture dans le milieu ensémençé		PUISSANCE ANTISEPTIQUE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL	DOSES BACTÉRICIDES ayant tué au bout de 10 heures sur un milieu ensémençé à culture		PUISSANCE BACTÉRICIDE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL
	GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000		GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000	
Bacille subtilis	1,90	0,25	7,6	8,5	0,45	18,90
Bacille coli communis	1,35	0,12	11,25	3,1	0,15	20,70
Staphylocoque doré	1,40	0,07	20,00	2,5	0,25	10,00
Streptocoque pyogène	1,30	0,06	21,70	1,35	0,09	14,50
Bacille pyocyanique	0,95	0,10	9,5	3,10	0,20	15,50
Bacille typhique	1,85	0,035	52,85	3,5	3,15	23,40
Bacille diphtérique	0,4	0,065	6,1	1,1	0,1	11,0
Bacille choléra (Cassini)	1,3	0,05	26,0	1,5	0,15	10,0
Bacille anthracis	1,4	0,075	18,7	11,5	0,4	28,75
Bacille lactique	0,6	0,12	5,0	0,8	0,2	3,0

« Ces nombres font voir d'une façon globale que l'ANIODOL présente une activité en moyenne vingt fois plus grande que celle du Phénol. »
 « Il est à remarquer que quelques nombres émergent au-dessus de cette moyenne d'une façon très notable : Ainsi, celui du Bacille typhique, 52,85, accuse à la fois la résistance particulièrement remarquable de ce microbe à l'acide phénique, et sa délicatesse vis-à-vis de l'ANIODOL. »
 « La même observation, moins intéressante sans doute au point de vue pratique, est à relever pour le Bacille anthracis. »

« Signé : E. FOUARD,
 « Chimiste à l'Institut Pasteur. »

« Au point de vue du mode d'action des antiseptiques, ces nombres apportent une contribution de

« plus à une connaissance antérieure acquise de la supériorité des antiseptiques anticoagulants, ayant ainsi, non une action essentiellement extérieure sur le corps du microbe, comme les agents coagulants, mais une action physiologique interne, modificative du protoplasma, conséquence d'une pénétration osmotique à travers la membrane »
 « enveloppe. »

Signé : E. FOUARD,

« Chimiste à l'Institut Pasteur. »

Quelle est, d'autre part, la puissance bactéricide des divers antiseptiques ?

Nous empruntons le tableau suivant au Journal Lancet, du 14 juillet 1906, page 123, qui renvoie, pour plus amples informations, au Journal of the Royal Sanitary Institute, vol. xxv, part. 3, page 424 :

En comparant ces chiffres avec ceux des tableaux précédents, on constate que le pouvoir bactéricide de l'ANIODOL étant de 23,40, et celui du sublimé de 10,00 seulement, l'ANIODOL le dépasse de près du sixième, les autres antiseptiques ayant un pouvoir de 10 à 200 fois moindre.

Ainsi s'explique la grande supériorité de l'ANIODOL et la faveur dont il jouit auprès du corps médical qu'il a définitivement conquis et qui sait qu'en faisant usage de l'ANIODOL il est certain d'obtenir d'emblée le maximum d'effet thérapeutique, sans exposer le malade au moindre danger, au plus petit inconvénient, l'ANIODOL n'étant ni caustique ni toxique, à l'inverse du sublimé qui reste toujours un poison violent.

ANIODOL

LE PLUS PUISSANT

Antiseptique Désodorisant

Sans Mercure, ni Cuivre — Ne tache pas — Ni Toxique, ni Caustique

N'ATTAQUE PAS LES MAINS, NI LES INSTRUMENTS

OBSTÉTRIQUE — CHIRURGIE — MALADIES INFECTIEUSES

SOLUTION COMMERCIALE : au 1/100* (Une GRANDE CUILLERÉE dans un LITRE D'EAU pour usage courant).

PUISSANCES } BACTÉRICIDE 23.40 sur le Bacille typhique
 } ANTISEPTIQUE 52.85 (établies par M. FOUARD, Ch^e à l'INSTITUT PASTEUR
 Celles du Phénol étant : 1.85 et du Sublimé : 20.

SAVON BACTÉRICIDE A L'ANIODOL 2%

ANTI-SEPTISIE des MAINS de l'OPÉRATEUR, de la PEAU, des SURFACES

POUDRE D'ANIODOL INSOLUBLE remplace l'IODOFORME

Réalisation de l'ANTI-SEPTISIE INTERNE par l'ANIODOL pris à l'intérieur.
 Souverain dans FIÈVRE TYPHOÏDE, DIARRHÉE VERTE DES NOUVEAUX-NÉS, GASTRO-ENTÉRIE,
 FERMENTATIONS GASTRO-INTESTINALES, etc.

DOSES : Une grande cuillère de la solution au 1/100* dans un litre d'eau par cuillérées, ou verres, dans les 24 heures

Echantillons et Renseignements : Société de l'ANIODOL, 32, Rue des Mathurins, PARIS. — SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

NOS DEUX MODES D'ABONNEMENT

De nombreuses lettres nous sont parvenues de France et de l'Étranger, au sujet de nos Primes de Remboursement et du Prix de l'Abonnement. D'une part, certains abonnés ont craint de ne pouvoir bénéficier de la prime lors du renouvellement; d'autre part, certains lecteurs, possédant déjà la plupart des primes offertes, nous ont demandé un prix d'abonnement spécial.

Nous avons créé, pour donner satisfaction à tous les désirs :

- 1° Des abonnements sans primes à 12 fr. (Étranger 15 fr.)
- 2° Des abonnements avec primes à 20 fr. (Étranger 25 fr.)

1° Abonnement sans Primes : 12 fr. (Étranger 15 fr.)

Envoyer un mandat de 12 francs (Étranger 15 fr.) à M. Rouzaud, 41, rue des Ecoles, Paris. (Depuis le 31 décembre, les abonnements ne peuvent plus porter sur l'année 1911. (Le prix des 12 numéros de 1911 est de 25 francs, sans prime.)

2° Abonnement avec Primes : 20 fr. (Étranger 25 fr.)

L'envoi d'un mandat de 20 fr. (Étranger 25 fr.) à M. Rouzaud, éditeur d'Ésculape, 41, rue des Ecoles, Paris, donne droit à un abonnement d'un an et à l'une des primes suivantes, dont la valeur égale celle de l'abonnement et que nous adressons franco. (Designier deux primes pour le cas où l'une d'elles serait épuisée.)

I. — Instruments de chirurgie, médecine, laboratoire.

- 1° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Mathieu.
 - 2° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.
- (Note). — Le « Bon » sera adressé à l'abonné dès la réception du mandat d'abonnement.

II. — Eaux Minérales (France et médecins seulement).

- 3° Eau de Pouques, Source Alice (une caisse de 50 bouteilles).
- 4° Eau de Fals, Source La Reine (une caisse de 50 bouteilles).

III. — Instruments médicaux.

- 5° Seringue de Dr. Barbislem, modèle Vigier, stérilisable, spéciale pour huile grise à 40 o/0, avec boîte métal et aiguille en platine iridie de 5 centimètres; accompagnée de 2 seringues de 1 centimètre cube cristal genre Lier (valeur de l'ensemble 11 fr.)
- 6° Seringue de 20 centimètres cubes (pour sérum de Foux, etc.) avec tube-raccord caoutchouc, deux aiguilles et boîte métal (valeur 21 fr.)

IV. — Livres.

- 7° Art et la Médecine, par Paul Richer, membre de l'Académie de médecine; ouvrage de grand luxe, 592 pages, 350 illustrations (valeur 30 fr.)
- 8° Hisselle au Beurre, un beau volume album contenant une cinquantaine de numéros différents, illustrés par nos meilleurs humoristes (Willelte, Abel Faivre, Guillaume, Steinen, Roublie, Mirande, Ricardo Flores, etc.) (valeur 25 fr.)
- 9° Œuvres de Rabelais, 4 vol., édition des Bibliophiles.

reliure d'amateur, tête dorée (valeur 24 fr.). (Les œuvres de notre vieux et savoureux confrère s'imposent à toute bibliothèque moderne.)

- 10° Les Difformes et les Malades dans l'Art, par le Professeur Charcot et Paul Richer; ouvrage de grand luxe, nombreuses illustrations (valeur 20 fr.)

11° Œuvres d'Alfred de Musset, édition de la collection artistique Jouaust, 7 volumes (Premières Poésies, Poésies Nouvelles, Comédies et Proverbes (2 vol.), Contes, Nouvelles, etc., Confession d'un Enfant du Siècle) (valeur 21 fr.)

12° Quatre volumes à choisir parmi les 6 volumes suivants de Georges Cain, à 5 fr. l'un, largement illustrés : Coins de Paris, Promenades dans Paris, Nouvelles Promenades dans Paris, A travers Paris, Pierres de Paris, Émouirs de Paris. (Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.)

13° Le Cabinet secret de l'Histoire, par le Dr Cabanes; 4 vol., illustrés, à 5 fr. l'un (valeur 20 fr.)

14° L'Éducation artistique par l'Image et l'Anecdote, par Paul Bayard, inspecteur des musées; vol. de grand luxe, 600 pages, 400 illustrations (valeur 36 fr.)

15° Œuvres complètes de Shakespeare, traduction populaire à 1 y 2 ans par la Maison Flammarion; 8 beaux volumes illustrés, à 3 fr. 50 (valeur 28 fr.)

16° Le Nu au théâtre (depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours), par les D^{rs} Witkowski et Nass (valeur 20 fr.)

17° Vingt francs de livres à choisir dans la liste suivante : Mœurs intimes du Passé, par Cabanes (3 vol., à 3 fr. 50 l'un); — Les Mœurs mystérieuses de l'Histoire, par Cabanes (2 vol., à 3 fr. 50 l'un); — Les Insidérations de l'Histoire, par Cabanes (6 vol., à 3 fr. 50 l'un); —

Peuvres Docteurs, par le Dr Lucien Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — Monsieur l'Agrégé, par L. Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — Chroniques Médico-artistiques, par L. Nass (2 vol., à 3 fr. 50 l'un); — Les Accouchements à la Cour, par le Dr Witkowski (1 vol. à 10 fr.); — Ingres (d'après une correspondance inédite), par Boyer d'Agen (valeur 25 fr.); — Les Confessions de J.-J. Rousseau, édition des Bibliophiles (3 vol., à 3 fr. l'un); — Marat inconnu, par le Dr Cabanes (1 vol., à 5 fr.); — Le Marais filareux, par F. du Teilis (1 vol. de luxe, largement illustré à 10 fr.); — Lettres à mon Moulin, par A. DauDET (1 vol. de luxe, abondamment illustré, à 10 fr.). Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.

V. — Abonnements. (Les personnes abonnées déjà directement à l'une des Revues ci-dessous ne peuvent la choisir comme prime.)

18° La Grande Revue, bi-mensuelle, abonnement d'un an (val. 20 fr. pour la France; 25 fr. pour l'Étranger).

19° La Revue (directeur : Jean Finot), bi-mensuelle; abonnement d'un an (valeur 24 fr. pour la France; 30 fr. pour l'Étranger).

20° L'Art Décoratif, bi-mensuelle (Revue de l'Art ancien et de la Vie artistique moderne); nombreuses planches en couleurs susceptibles d'être encadrées; abonnement d'un an (valeur 25 fr. pour la France; 20 fr. pour l'Étranger).

21. — Stylo "Gold Star", modèle Safety, se portant dans toutes les positions. (Voir page xxx.)

IODONE ROBIN

OU
(PEPTONATE D'IODÉ)

CONTRE :

ARTÉRIO-SCLÉROSE, ASTHME SYPHILIS, RHUMATISMES

iodé organique assimilable, donne des résultats surprenants.

Ne donne aucune réaction liée avec l'emploi d'amidon, ce qui prouve qu'il n'y a pas d'iode en liberté.

DOSE : Depuis 5 gouttes jusqu'à 120 gouttes par jour.
20 gouttes correspondent comme effet à 1 gramme d'Iodure de Potassium.

EN GROS : 13, RUE DE POISSY, PARIS. — DÉTAIL : Principales Pharmacies.

BROMONE ROBIN

(PEPTONATE DE BROME)

Le Bromone, combinaison de Brome et de Peptone, entièrement assimilable, remplace avec avantage les Bromures, sans craindre les conséquences du Bromisme.

Contre :

MALADIES NERVEUSES, FATIGUE CÉRÉBRALE NEURASTHÉNIE, IRRITABILITÉ NERVEUSE

DES FEMMES ET DES JEUNES FILLES

TROUBLES NÉVROPATHIQUES CHEZ LES ENFANTS

DOSE : 20 à 100 gouttes par jour. 40 gouttes correspondent comme effet thérapeutique à 1 gr. de Bromure de Potassium.

VENTE EN GROS : 13, RUE DE POISSY, PARIS. DÉTAIL : Principales Pharmacies

AU LECTEUR

SOMMAIRES DES DEUX DERNIERS NUMÉROS PARUS

MARS

NOS SUPPLÉMENTS TRIMESTRIELS. — Le Supplément trimestriel encarté dans notre numéro d'avril comprenait deux articles illustrés, consacrés aux *Hermaphrodites*. L'un est dû à la plume d'un écrivain médical bien connu, le docteur Nass (*Les Hermaphrodites devant les tribunaux du Moyen Âge*); l'autre était la reproduction, avec dessins à l'appui, d'une curieuse brochure présentée en l'an X de la République, à l'Académie de Mantoue, sur le sexe d'un individu vivant connu sous le nom de Jaqueline Foroni.

QUELQUES MOTS POUR TROIS ORDRES DE LECTEURS: LE MÉDECIN, LA FEMME DU MÉDECIN, LE CLIENT. — *L'Esprit médical* est par principe libéral; il répugne à toutes les émasculations: toute question touchant directement ou indirectement le domaine des sciences médicales sera susceptible d'être traitée dans nos colonnes, et cela avec toute la largeur d'idées et la libre franchise qu'on goûterait jusqu'à nos esprits cultivés qui nous lisent.

La Femme du médecin est notre meilleure alliée: qu'elle trouve ici nos remerciements pour son prosélytisme agissant; qu'elle nous soit indulgente pour certains de nos articles que le cadre même de notre Revue et sa destination spéciale nous imposent de traiter. Nous lui savons à jamais bienvenue.

Enfin, nul médecin n'ignore avec quelle prédilection le *Client lit Esculape* dans le salon d'attente. Chacun de nos numéros est tiré à 10,000, 20,000, voire 15,000 exemplaires. Plus de 100 lecteurs profanes, au cours la nuit, le prennent en mains. C'est dire que chaque numéro de notre Revue est lu par plus d'un million de personnes. Aucune Revue au monde ne peut justifier d'une pareille diffusion. — Nous devons à ces lecteurs non préparés quelque ménagement: les articles traitent de questions trop délicates sont encartés séparément sous forme de feuilles supplémentaires dans le numéro. Nul doute que ces abonnés n'apprécient cette amélioration qui leur permet de recevoir chaque trimestre des articles particulièrement susceptibles d'être goûtés par eux, sans augmentation du prix de l'abonnement. *Ces sortes de suppléments trimestriels ne sont adressés qu'à ceux de nos abonnés qui en ont fait la demande.*

La Médecine populaire en Syrie et en Palestine (7 illustr.), par le Dr Arab (de Beyrouth). — La saignée au couteau de poche; le traitement des œdèmes par la fumée de bous de ruche séchée, en ignifuge.

Le réalisme pathologique dans nos églises gothiques (11 illustr.), par le Dr Félix Regnault. — Formes grimaçantes, types pathologiques scrupuleusement observés; les monstres de la cathédrale de Bourges.

Autour d'un portrait de J. Rousseau (4 illustr.), par Louis Guimbaud. — Le portrait de Wright: Rousseau en une attitude de prostration physique et morale; l'oreille.

Nicolas Flamel, alchimiste (7 illustr.), par L. Desormonts. — Comment Flamel trouva de l'or dans son crâne; l'alchimie; le livre cabalistique de justification.

Les Etudiants (3 illustr.). — M^{me} Mulon, étudiante en médecine, présidente de l'Association des Etudiantes, nous dit l'état d'âme des jeunes étudiantes.

Lamarck et le Muséum d'Histoire naturelle (9 illustr.), par L. de Nussac. — Le transformisme. — La cécité, la misère et l'effort sous ses restes jetés à la fosse commune. Comment nos pères expliquant la formation des envies et des monstres (4 illustr.), par le Dr Chantave. — Le *Mercure* galant de 1681 et l'histoire d'un monsieur.

L'Art médical en Chine (6 illustr.), par le Prof. Jules Regnault. — Pathogénie, opothérapie (fiel d'ours, gélatine de peau d'âne noir), etc.

AVRIL

Paysages et Cités d'Orient. — *Cimetière* turcs, par le Dr Libert (7 illustr.). — Dans une belle prose imagée l'auteur nous transporte au milieu des ruines des cimetières turcs, au cimetière d'Éyoub, au grand Champ des Morts, etc.

Les Deux mystiques de Alger: Marie Egoroff (2 illustr.). — Si les éléments de ces dessins sont fidèlement empruntés à ce monde, ils transportent dans un autre monde dont on ressent le choc, l'étonnement, la fatalité.

Présentation de deux statues grecques et d'une gravure ancienne, par le Dr Brunon, Directeur de l'École de Médecine de Rouen (3 illustr.). — Où l'on voit combien l'art caricatural ou pathologique a d'intérêt pour le savant et pour le psychologue.

Les Criminels peints par eux-mêmes, par le Dr Henri Bouquet (5 illustr.). — La psychologie des criminels: reproduction de leurs vœux, leur prose, leurs dessins.

Asklépios, son caractère et ses cures d'après les récentes découvertes, par le Dr Félix Regnault, Professeur au Collège libre des Sciences sociales (5 illustr.). — Précise certains particularités du caractère et des cures d'Asklépios; complément de l'article du Dr Coryllon par en mai 1911 sur les sanctuaires médicaux de la Grèce.

Les Vertus médicinales des Gemmes, par le Dr Georges Vitoux (3 illustr.). — La thérapeutique a délaissé l'usage des pierres précieuses et pourtant chacune, pourvu qu'il en soit fait suivant les rites, faisait merveille.

Restif de la Bretonne fétichiste, par le Dr Avallon (6 illustr.). — Amour immodéré de Restif pour les petits pieds et pour les petits souliers vers à boucles et à hauts talons.

Le troisième Salon des Médecins, par le Dr Alph. Lepaire (11 illustr.). — Compte rendu fait par une plume alerte, imagée, précisatrice où les lecteurs trouveront la manière d'un long temps goûtée de l'auteur des *Carnets du Dr Paradis*.

Supplément trimestriel. — *Jaqueline Foroni* rendu à son véritable sexe ou rapport, réflexions et jugement présentés à l'Académie de Mantoue par la classe de Médecine sur le sexe d'un individu vivant, connu sous le nom de Jaqueline Foroni (4 illustr.).

Les Hermaphrodites devant les tribunaux du moyen âge, par le Dr Lucien Nass (6 illustr.).

PHARMACIE CHARLARD-VIGIER, Ph^{on} de 1^{er} cl. et R. HUERRE, Ph^{on} de 1^{er} cl., Docteur ès sciences, 12, BOULEVARD BONNE-NOUVELLE, PARIS

TRAITEMENT DE LA SYPHILIS PAR LES INJECTIONS MERCURIELLES INTRA-MUSCULAIRES DE VIGIER

Huile grise stérilisée indolore de Vigier à 0 gr. 40 d'Hg p. 10 cc³ (Codex 1908). Prix du flacon, 2,25; Double flacon, 4,25. Un centimètre cube représente 0 gr. 40 de mercure métallique.

Une seringue avec une aiguille en palme tridid de 5 centimètres. Prix à la Pharmacie Vigier, 15 francs.

On se sert de la seringue de Prouaz, une division correspond à 1 centig. de mercure.



Huile au calomel stérilisée indolore de Vigier à 0 gr. 05 (et à 0 gr. 10) par cc³. Grâce à la consistance spéciale de cette huile, le calomel est maintenu en suspension.

Huile au Bi-iodure de Mercure indolore Vigier à 0 gr. 01 par cc³.

Huile au Sublimé indolore Vigier à 0 gr. 01 par cc³, la plus active, la plus assimilable, la mieux tolérée de toutes les préparations mercurielles solides.

Ampoules au Benzoate de Mercure hypertoniques indolores Vigier. Solution aqueuse saccharosée à 0 gr. 01 et à 0 gr. 02 de Benzoate d'Hg. par cc³.

Ampoules au Bi-iodure de Mercure hypertoniques indolores Vigier. Solution aqueuse saccharosée à 0 gr. 01 et à 0 gr. 02 d'iodure d'Hg. par cc³.

Pour éviter les accidents locaux chez les syphilitiques se servir tous les jours de SAUVON DENTIFRICE VIGIER, le meilleur antiseptique, 3 fr. Pharmacie, 12, Boulevard Bonne-Nouvelle, Paris

MÉTHODE SOUS-PRÉPUTIALE ET INTRA-VAGINALE (Marques déposées)

Disques Mercuriels Vigier à 0 gr. 04 et à 0 gr. 06 d'iodure mercuriel.

Brindilles Mercurielles Vigier à 0 gr. 02 et à 0 gr. 04 d'iodure mercuriel.

Billes Mercurielles Vigier à 0 gr. 10 et 0 gr. 30 d'iodure mercuriel.

Introduire selon la gravité des cas, sous le prépuce, un disque ou une brindille une ou deux fois par jour; dans le vagin, une bille une ou deux fois par jour.

Suppositoires d'Huile grise de Vigier, à 0 gr. 02 et à 0 gr. 04 de mercure; Ovoides mercuriels de Vigier, à 4 cc³ et à 8 cc³ d'ounguent pour frictions; Savon mercuriel Vigier, à 33 p. 100 de mercure, remplacer les frictions; Émplâtre au Calomel du Dr Quinquaud, contre la syphilis de l'enfance.

TRAITEMENT DE

l'Arthritisme et de la Dyspepsie

par l'Eau de

VALS-LES-BAINS

SOURCE

Un Verre le matin à jeun

Un Verre une heure avant le Déjeuner

Un Verre une heure avant le Dîner

Le reste de la bouteille consommé aux Repas

Toutes Pharmacies ou s'adresser à M. CHAMPETIER, à Vals-les-Bains (Ardèche)

UN AMOUR MORBIDE DE
BAUDELAIRE

Le Docteur Roger Dupuy publie dans ce numéro même une étude sur Baudelaire, Poète de l'Opium. En dehors de ce mode de « paradis artificiel », le grand écrivain doulosour, toujours ou qu'à du boue, le chercha maintes fois dans l'Amour. Parmi les créatures qui le fixèrent fut Jeanne Duval, belle fille de Saint-Domingue.

Cette Jeanne Duval, dit un rédacteur de *La Plume*, dont à raison on ne veut séparer le nom de celui de son poétique amant, ne fut point exclusivement La maîtresse de Baudelaire; même jamais il ne se donna à elle, s'il est vrai qu'en l'amour la communion des chairs, sans l'infime communion des âmes, ne soit qu'un mensonge pour endormir la douleur humaine. Jeanne Duval ne régna sur les sens et sur l'imagination de Baudelaire que par l'incantation de sa volupté pénétrante et le charme magique de son étrange. Par la force de l'habitude, elle fut la maîtresse de sa vie; pas un seul instant, en dépit que lui-même l'ait cru, elle n'occupa la moindre place dans son cœur. Elle est la Fleur du Mal, oui; l'Amour de Baudelaire, assurément non.

Il la rencontra vers la vingtième année. L'arifice du trottoir, bigarré de café-chantant, valetaille exotique; impossible de le préciser. Baudelaire s'en éprit soudainement, au point de lui sacrifier une juive de la rue Saint-Antoine, Sarah-Louchette, encore une geuse, pour laquelle il paraissait avoir quelque attachement.

Vingt ans, la gorge déjà basse et les seins tombés; elle est chauve et porte perruque; elle louche de son œil juif et cerné. Un soir d'hiver, la faim a relevé ses jupons en plein air; elle a vendu son âme pour avoir des

soufflers; elle a traîné les ruisseaux, et mord le pain de l'hôpital. Elle s'essouffle au plaisir. Pour elle et d'elle, tant d'amants sont

perle, son bijou, sa reine, sa duchesse; celle qui l'a bercé dans son groin vainqueur, et qui dans ses deux mains a réchauffé son cœur.



La Femme sans nom, dessin par Baudelaire

défants que, les nuits d'insomnie, ses yeux inquiets en voient défilier les fantômes. Cette bohème-là, c'est son tout, sa richesse, sa

D'abord, Jeanne fut cruelle, et coquette; et, en attendant de baiser son noble corps, Baudelaire dut retourner à l'affreuse juive

qu'il avait aimée auparavant. Prés de celle qu'il n'aime plus, il songe à celle dont son désir se prive; il se représente son regard tout de grâce, le casque parfumé de ses cheveux; il n'aspire qu'à la ferveur de caresser ses pieds froids et ses tresses noires. Surtout, il voudrait observer la splendeur de ses froides prunelles, par quelque larme, quelque soir. Sans doute en prolongeant cette cour, la belle ténébreuse avait résolu de mieux s'attacher le jeune homme; elle y réussit en tous cas, puisque plus elle le fuyait, plus il l'aimait; et plus il chérissait cette froideur par elle lui apparaissait plus belle; puisque dès lors leurs existences se confondirent si bien qu'au milieu des plus agissantes préoccupations, Baudelaire ne cessa d'assurer la vie de sa compagne d'amour, avant de penser à s'assurer la sienne.

La fille de Saint-Domingue n'emportait sa beauté qu'à l'image poétique dont Baudelaire se plaisait à l'aurore, dans son triste cœur. Les familiers du quoi de Bêthune, qui n'en étaient pas amoureux, confessaient qu'elle n'avait ni talent, ni esprit, ni cœur, rien enfin qui justifiait la passion exclusive qui s'empara de Baudelaire à cette époque. Prés de la cheminée, elle demeurait blotie dans un fauteuil bas et y restait silencieuse, cependant que les apprentis de lettres dissertaient des théories et jonglaient aux paradoxes. Baudelaire improvisant lui dictait les vers qu'elle retenait, que peut-être elle recopie et s'amusait parfois, en marge des manuscrits, à dessiner avec une allumette noire ou une estompe, sa chevelure crépée, ses seins déhéséquents et ses larges hanches qui roulaient sur des cuisses

Pas
d'accoutumance.
Ni
de contre-indication

Sommeil Bienfaisant

PROCURÉ
AUX NEURASTÉNIQUES - NERVEUX - SURMENÉS - etc.

Véronidia Buisson

à la dose de 1 à 2 cuillerées à potage le soir au coucher

Inoffensif
Gout,
agréable

Expédie FRANCO
contre mandat postal de 4.50

20, D^e du MONTPARNASSE
et toutes pharmacies

VERITABLES
GRAINS DE SANTE
PREPARÉS par le DOCTEUR FRANKLIN DIPLOMATÉ
150 la Boîte de 50 Grains
Notice dans chaque boîte. En Vente toutes Pharmacies.
Le Remède de la CONSTIPATION

E. COGIT & C^{IE}
CONSTRUCTEURS INSTRUMENTS OPTIQUES SCIENTIFIQUES
16, boulevard, St-Germain
PARIS

Fournitures générales pour Bactériologie et Micrographie.

Dépot pour la France des
MICROSCOPES
et des JUMELLES
à PRISMES

E. LEITZ

TELEPHONE : 812-20

MALADIES INFECTIEUSES, PNEUMONIES, GRIPPE, ANGINES, RHUMATISMES, SEPTICÉMIES, TYPHOÏDE, ENTÉRITES PÉRITONITES, SALPYNGITE, CYSTITES, MÉNINGITES, TUBERCULOSE, PALUDISME, etc.

"LANTOL" COUTURIEUX

Rhodium colloïdal électrique

Procédé LANCIEU (Académie des Sciences, 27 Novembre 1911).

en Ampoules injectables de 3 c. c. et Capsules pour l'usage interne.

DOSES : INJECTIONS sous-cutanée, intra-musculaire ou intra-veineuse : 1 à 3 c. c.
CAPSULES : 2 à 6 par jour.

TRÈS ACTIF INDOLORE
TRÈS STABLE DIRECTEMENT INJECTABLE

Échantillons et Notices : Laboratoires COUTURIEUX, 57, Avenue d'Antin, PARIS

crânes, ses deux grands yeux noirs, insensibles, indifférents, deux bijoux froids où rien ne se révèle ni de doux, ni d'amer. La passion des liqueurs fortes, la méchanceté sournoise des races de couleur, des infidélités quotidiennes en des crises d'hystérie bestiale, autant de raisons qui, loin de détourner Baudelaire d'une liaison fangeuse, fortifient son penchant pour la Vénus noire. Elle est l'ornement de ses nuits, il l'adore à l'égal de la voûte nocturne. Elle est le vase de tristesse où il boit toute la douleur humaine, devant l'impuissance de jamais atteindre les immensités bleues du Rêve. Elle est savante pour le mal : ses yeux, illuminés ainsi que des boutiques fantastiques qui ne s'éteignent jamais, le brûlent jusqu'aux dernières moelles d'une brûlure sans cesse avivée ; car, femme impure et mégère libertine, elle mettrait l'univers dans sa rue : *Elle te le Sux pour l'embrasser neuf fois !* Elle est la Reine des vaches : pour l'ouragan de cette volupé, pour l'éblouir de sa bouche, gouleuse, insatiable, pour les deux grands yeux noirs de l'enfant des nuits minuits, il l'abandonne tout, il sacrifie tout, famille, avenir, amis, lui-même ! il s'enlise jouisseusement dans cette débauche, il s'y donne à pleines lèvres, pour peut-être le sadisme de renâcher son dégoût par une mise de cette sublime ignominie. Même il ne voit que sa vocation d'écrire des proses légères et si fines, et de ciseler si finement des vers si vigoureux si martelés ; et cependant les admirateurs de Baudelaire ont voulu voir en Jeanne Duval la Muse qui servit à pétrir le génie du Maître ; lui-même se l'avouait : elle était son inspiratrice.

L'inspiration de la mulâtresse existait bien en elle, mais ce n'est qu'une inspiration indirecte, latente. Jeanne Duval lui était le miroir extérieur où se profilaient, en plus de beauté et plus de relief, tous les reventants de sa jeunesse. Il aimait de lui faire ressouvenir des pays parfumés que le soleil caresse, et de l'in vraisemblable décor des tropiques brûlants, de Benarés et du Gange. Tout naturellement qu'il lui montra avec tant de fidé-



Portrait de Jeanne Duval (Dessin de Baudelaire)

lité, n'était que la traduction de sa reconnaissance, pour ce qu'elle lui rendait vivante la vision de ces rivages heureux et de ces îles singulières qu'il avait cherché naguère lors d'un voyage en Extrême-Orient. Par le seul fait de cette association d'idées, et par l'intensité de son désir, imaginaire et créateur, qui lui ressuscitait les contrées entrevues et lui éternisait ses jeunes impressions, il accentua une accoutumance de laquelle il ne put jamais se déprendre...

Quand je mordille tes cheveux élastiques et rebelles, quand je moris tes tresses lourdes et noires, il me semble que je mange des souvenirs...

L'embrassant, il s'embrassait lui-même, et sa jeunesse, il voulait respirer en elle tous les parfums de la-bas — Benjoin, Encens, Oliban, Myrrhe — qui avaient grisé ses narines, et qu'il retrouvait, endormi — Musc et Havane — dans sa chevelure moultonnante...

Laisse moi respirer longtemps, longtemps l'odeur de tes cheveux, y plonger tout mon visage...

Il aimait d'être si indolemment passivement, il revoit les palmiers d'où pleut sur les yeux la caresse ; et son nonchaloir lui rappelait la languoureuse Asie et la brûlante Afrique. Elle était l'ouis ou rêver, à l'abri des grandes sochesses. Elle était la goude ou humer à longs traits le vin des souvenirs. Et son sein chateaux, c'était le frémissement de l'éternelle chaleur des cieus en feu sous l'ardeur monotone du soleil d'Orient. Il aimait pour ses yeux poils faits de minéraux charnants, où l'ange involié se mêle au sphinx antique. Pour le miroitement de sa peau huileuse qui vacille comme les flottes, il eût perdu l'humanité et trahi les Dieux. Le martyre n'aurait point été au-dessus de ses forces, si de ce prix il avait dû payer les nuits de caresse et de morsure, les baisers diaboliques, infinis, pâmés. Il aimait J. Duval parce qu'elle lui était la représentation plastique des pays délicieux où son âme était restée

MÉTHARSOL

(Méthylarsinate de Soude)

AMPOULES..... 0,05 de Métharsol par ampoule.
GOUTTES..... 0,02 de Métharsol par 20 gouttes.
PILULES..... 0,02 de Métharsol par pilule.

MÉTHARFER

(Méthylarsinate de Fer)

Action oxygénante du méthyarsinate mis en parallèle hémoglobine du fer.

AMPOULES 0,05 de Métharfer par ampoule.
GOUTTES..... 0,02 de Métharfer par 20 gouttes.
PILULES..... 0,02 de Métharfer par pilule.

GAIARSOL

(Méthylarsinate de Galao)

AMPOULES..... 0,05 de Gaiarsol par ampoule.
GOUTTES..... 0,02 de Gaiarsol par 20 gouttes.

GASTROZYMASE

(Suc Gastrique naturel)

Action digestive immédiate.
Action antispasmodique — Action excito-sécrétoire.
De un à 3 Comprimés au milieu des repas.

SYPHILIS
FIÈVRES
PALUDES
CACHEXIE
ANÉMIE

CHLORO-
ANÉMIE

LEUCÉMIE
CACHEXIE

TUBERCULOSE
AFFECTIONS
des VOIES
RESPIRATOIRES

HYPOPEPSIE
HYPOCHLORURIE

LABORATOIRES
BOUTY

3^{me} Rue de Dunkerque,
PARIS.

Thermothérapie

AIR CHAUD -- LUMIERE
CHALEUR RADIANTE LUMINEUSE

Appareils du Docteur MIRAMOND DE LARROUETTE pour la pratique médicale courante

Hyperémie, Sudation, Analgésie, Diurèse
Résorption des exsudats, Accidents, Opérés
Malades chroniques (goutte, rhumatisme, tuberculose)




Radiateur sur le genou. Radiateur sur la région lombaire.

1° Radiateur Photothermique.

Bain local de chaleur et de lumière électrique de 50 à 150°, s'adapte à toutes les régions du corps, se grille sur tous les courants, peut s'appliquer dans l'appartement du malade ; léger, peu volumineux, très portable, emploi très commode, technique très simple. — Un usage dans les hôpitaux civils et militaires, les cliniques, les stations thermales. *Unite et présent dans leur clientèle par un très grand nombre de Médecins DU MONDE ENTIER.*

2° Radiateur à Liquides ou à Sable chauds.

Bain local de chaleur obscure et d'air chaud; de même forme que le radiateur photothermique, le remplace à défaut d'électricité.

3° Douche d'air chaud graduée

A. HELMREICH, Nancy
ÉLECTRICIEN-CONSTRUCTEUR. FOURNISSEUR DES HOPITAUX

captive, à jamais; Jeanne Duval, c'était lui-même, en autrui, avec toutes les séductions de la Femme, par suggestion, et toutes les illusions de la Poésie et du souvenir.

Il aimait aussi dans Jeanne Duval une autre femme qu'il avait connue dans la traversée. La dame créole aux charmes ignorés qui marchait, grande et svelte, comme une chasseresse, sous les dais de palmiers, avait soumis son enthousiasme curieux. Et il gardait d'elle un souvenir durable; ses airs maniérés et nobles, son teint pâle et chaud, lui inspirèrent ses premiers vers et elle lui fut la source des mille sonnets qui germèrent dans son cœur. Il eût voulu l'amener au vrai pays de chair, sur les bords de la Seine ou de la verte Loire; il jugerait sa beauté digne d'ornier les vieux manoirs de France. Il aimait encore dans Jeanne Duval une fille du Malabar qu'il avait hésité à emmener avec lui en France.

Elle a des yeux de vénéral plus n-irs que sa chair; ses pieds sont aussi fins que ses mains et sa large hanche est charnue aux fatigues. Dès que le matin fait chanter les plantes, et tout le jour, docement sur une natte, son corps vu de mousselines frêles, jusqu'au soir d'écaille, elle fredonne tout bas des airs inconnus, et ses rêves flottants sont j léins de colibris.

Comme il se félicite, maintenant, de ne pas lui avoir imposé nos sales broillards et d'avoir laissé l'heureuse enfant, sous ses cliers tamarins, aux pays chauds et bleus où Dieu la fit naître; elle eût dû emprisonner ses flancs dans la brutalité d'un corset et glaner son souper dans nos fanges. Il aimait enfin dans Jeanne Duval l'image de la belle Dorothee, une coquette des tropiques qui moulaît sa taille longue

et sa gorge pointue dans une robe collante de soie rose...

Le poids de son énorme chevelure presque bleue, l'ombrelle rouge fardant sa peau ténébreuse, sa

et demandait aux officiers si les belles dames de Paris étaient toutes plus belles qu'elle. Elle s'avancait, harmonieusement, heureuse de vivre, et souriant d'un blanc sourire, comme si elle apercevait au loin dans l'espace un miroir reflétant sa démarche et sa beauté... Et souvent, Baudelaire s'évade de la liaison qui l'obsède; il revêt la case sacrée où cette fille très parée évente ses seins en écoutant pleurer les sanglots des bassins; et il se caresse à sa peau délicate frottée d'huile odorante. Des fleurs se pâment dans un coin...

Les images, les images toujours, la primitive, l'exclusive passion de Baudelaire. Il a plus de souvenirs que s'il avait mille ans.

Dans l'océan de la chevelure de la Bien-Aimée, il retrouve toute l'Émiphérie de sa vie idéale, de cette existence monotone et languoureuse qu'il rêve toujours, toujours, plus la réalité lui est mauvaise. Le spleen, l'idéal, Quand, les deux yeux fermés, un soir chaud d'automne, il respire l'odeur de son sein chaleureux, parfumé, son âme inquiète apparaît pour les climats enchanteurs, et il songe à la douceur d'aller la bas vivre ensemble, aimer et mourir, au pays qui lui ressemble...



L'hygiène de nos rues est un problème réorganisateur. On a préconisé l'ombrelle de cette balayeuse (tricyclo constructeur de Jacquelin) pour effectuer un rapide nettoyage de nos chaussées.


À bord de la mer, une belle case en bois enveloppée de tous ces arbres bizarres et luisants, dont j'ai oublié les noms... dans l'atmosphère, une odeur enivrante, indéfinissable... dans la case, un puissant parfum de rose et de musc... plus loin, de rières notre petit domaine, des bous de biens balancés par la houle... autour de nous, au delà de la chambre éclairée d'une lumière tamisée par les stores, décorée de nattes fraîches et de fleurs capiteuses, avec de rares sièges d'un roccoco portugais, d'un bois

lourd et ténébreux (où elle reposerait si calme, si bien éventée, fumant le tabac légèrement opacé... au delà de la rangée, le tapage des oiseaux, livres de lumière et le jacassement des pitres négresses... et la nuit, pour servir d'accompagnement à mes songes, le chant plaintif des arbres à musique, des mélancoliques filas... Oui, en vérité, c'est bien là le décor que je cherchais... C'est là qu'il faudrait demeurer pour cultiver le rêve de ma vie. Et posséder sa chère vie. Là, tout n'est qu'ordre et beauté, luxe, calme et volupté...

LES ORDURES DE PARIS

La Société des Amis de Paris avait chargé récemment le Prof. Raphaël Blanchard, membre de l'Académie de médecine, d'inaugurer la série de conférences hebdomadaires qu'elle a organisée sur les beautés et les laideurs de la grande ville afin qu'on admire les unes et qu'on corrige les autres. L'éminent professeur de parasitologie a fait le procès des ordures de Paris. Il a fait tout d'abord et tout naturellement en hygiéniste très averti. Il l'a fait en amoureux ardent et convaincu qui veut faire disparaître toutes les tares afin de pouvoir arriver à sa chère ville sans restriction. Il l'a fait enfin en homme d'esprit. Ce n'est d'ailleurs point d'aujourd'hui qu'il s'occupe, et très activement de rendre Paris plus propre. Il y a déjà longtemps qu'il avait proposé, devant l'impossibilité d'atteindre les distributeurs de prospectus, de considérer ceux qui jettent du papier à terre comme souillant la rue. La récente ordonnance du préfet de police a donc réalisé son idée; elle constitue un réel progrès. Elle rend Paris non pas plus propre — ce serait trop dire, — mais moins sale.

HUNYADI JÁNOS
dité EAU DE JANOS
Eau PURGATIVE Naturelle



EFFET PROMPT. SÛR ET DOUX
Pour éviter toutes substitutions prière à MM. les Docteurs de bien spécifier sur leurs ordonnances la MARQUE

HUNYADI JÁNOS
Aadreas SAXLEHNER Budapest

Voir nos deux Modes d'Abonnement

FARINES MALTÉES JAMMET

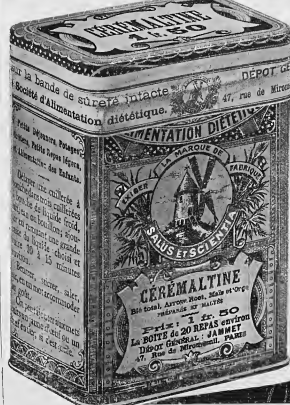
de la Société d'Alimentation diététique pour le régime des MALADES, CONVALESCENTS, VIEILLARDS et l'ALIMENTATION DES ENFANTS

FARINES TRÈS LÉGÈRES	FARINES LÉGÈRES
RIZINE CRÈME DE RIZ MALTÉE	GRAMENOSE AVOINE, BLÉ, MAÏS, ORGE
ARISTOSE BASE DE BLÉ ET D'AVOINE MALTÉS	BLÉOSE CRÈME DE BLÉ TOTAL MALTÉE
CÉRÉMALTINE ARROW-ROOT, BLÉ, ORGE, MAÏS	AVENOSE FARINE D'AVOINE MALTÉE
ORGÉOSE CRÈME D'ORGE MALTÉE	LENTILOSE FARINE DE LENTILLES MALTÉE

CA CAO GRANVILLE, Cacao à l'Avenose, à l'Orgéose, etc...
MALT GRANVILLE - MALTS TORRÉFIÉS - MATÉ SANTA-ROSA
CÉRÉALES spécialement préparées pour DÉCOCTIONS

USINE et LABORATOIRES à LEVALLOIS-PERRET
BROCHURES ET ÉCHANTILLONS SUR DEMANDE

Dépôt général: M^{me} JAMMET, Rue de Miromensil, 47, Paris



QUATAPLASME PANSEMENT ASEPTIQUE COMPLET INSTANTANÉ
PHARMASIES: Antrax, Abces, Phlegmons, Gerçures des Seins, Eczéma, Erysipèle, OREILLES, Yeux, Enfant, Impétigo, AFFECTIONS OULAIRES, Conjonctivites, Acné, etc.
DANS TOUTES LES PHARMACIES et 10 Rue Pierre-Ducreux, PARIS.

A Amsterdam il y a, paraît-il, un jeune chimpanzé qu'on a dressé à ramasser les vieux papiers qui traînent dans le jardin d'acclimatation ; le professeur Blanchard, qui est un savant zoologiste, croit le Parisien suffisamment parfait pour qu'on puisse espérer lui enseigner tout au moins à ne plus en jeter. Mais il y faut beaucoup de peine.

La récente ordonnance préfectorale est d'ailleurs insuffisante. Elle n'atteint que l'homme. Or, il faut qu'elle atteigne le chien. Le chien, a expliqué le professeur Blanchard, héberge dans son intestin une espèce de ténia, le ténia *echinococcus*, dont les œufs se retrouvent en grand nombre dans les déjections de l'animal. Ces œufs deviennent ainsi une partie intégrante de la poussière ou de la boue des rues. On imagine que dans ces conditions, il arrive qu'on les ingère lorsqu'ils ont été ramassés à la maison avec la boue des chaussures ou avec tel aliment qui aura été recouvert de poussière pour être resté quelques heures à l'étalage du marchand. Ces œufs une fois ingérés se développent, donnent naissance à une larve qui traverse la paroi de l'intestin et va se loger le plus souvent dans le foie où elle provoque l'apparition d'une poche d'eau, d'un kyste hydatidique, qui est une maladie très grave et très répandue en France.

Ainsi, il ne faut pas trop croire celui qui dit que le chien est de la plus grande utilité chez l'homme, mais bien plutôt chercher à imiter les jeunes-turcs en débarrassant Paris de ces animaux. Car Paris, maintenant que Constantinople est en déclin, est certainement la capitale où on en voit le plus.

Il faut surtout qu'on ne leur permette pas de continuer la rue.

À Paris — et le professeur Blanchard

considère que c'est là une habitude essentiellement latine — on étale des denrées alimentaires à la devanture des boutiques. A Naples, où brille le soleil, ce puissant antiseptique, on peut, à la rigueur, expo-

ser le fait donc, comme cela se fait en Allemagne, et surtout en Amérique, interdire l'exposition de certains aliments aux poussières de la rue, sous peine d'amende.

Et puis il faut bien d'autres choses en-



Attende! (Dessin de Motet, au Salon des Humoristes, 1012).
Comment l'ordonnance préfectorale sera-t-elle atteinte si ce n'est!

ser les aliments aux poussières de la rue, car elles ne doivent avoir presque pas contenir de bacilles. Mais à Paris il n'en est pas de même. Les aliments exposés sont sûrement contaminés par les germes les plus divers, de la tuberculose, de la diphtérie, et peut-être de la rougeole, de la scarlatine, sans compter les œufs de ténia échinococque.

core, il faut supprimer ces édiocles dégoûtants et nauséabonds qui déshonorent tant de belles perspectives, quand ils entravent pas la circulation. Il faut changer notre système d'enlèvement des ordures ménagères qui constituait peut-être un progrès sous le régime de M. Pouille, mais qui est aujourd'hui singulièrement suranné.

CONSEIL MUNICIPAL DE PARIS

3^e Commission Paris, le 29 mars 1912.

Mon cher collègue,

J'ai l'honneur de vous informer qu'un essai du tricycle croitineur Jacquelin aura lieu dans le jardin prochain, 1^{er} avril, à 3 heures précises, sur la place de l'Hôtel-de-Ville. On se réunira à la porte côté Rivoli.

ALBERT CHÉRIOUX,
Président de la 3^e commission.

Malgré ses apparences de plaisanterie du 1^{er} avril, cette invitation est rigoureusement authentique. Allons, réjouissons-nous, la propreté de la rue à Paris est en de bonnes mains!

UNE LETTRE DE L'HOMME
A TROIS JAMBES

Un homme à trois jambes était récemment exhibé au Nouveau-Cirque. Son cas passionna le monde médical et scientifique. Il parut intéressant au *Gil Blas* de demander à cet extraordinaire phénomène quelques-unes de ses impressions. Voici l'amusante lettre qu'il reçut :

Malgré mes trois jambes, je ne me nomme ni Dreyfus, ni Triplepatte. Je m'appelle Francesco Lenini et je suis né en Sicile. Certains soupçonneraient de cette sorte d'intimité. Je m'en réjouis! abondance de biens ne nuit pas. Il vaut mieux avoir trois jambes que de n'en pas avoir. Surtout que ma jambe supplémentaire, bien qu'elle ne peut recroqueviller, ne me gêne pas; elle m'est

LA TOUX

Dans toutes les
AFFECTIONS PULMONAIRES
est IMMÉDIATEMENT CALMÉE par le

SIROP OU D'BOUSQUET

A LA DIONINE-MERCK

Chaque cuillerée à bouche renferme:
0 gr. 01 DIONINE-MERCK.
Il gouttes BROMOFORME chimiquement pur.
VI gouttes Alcoolat de racine d'aconit.

Ce Sirop constitue, sous une forme agréable, la meilleure médication à opposer aux Affections des Voies respiratoires accompagnées de toux opiniâtre, d'épuisement nerveux et d'insomnie, etc.

Dose quotidienne pour les adultes : 4 à 8 cuillerées à potage

PATE DU DOCTEUR BOUSQUET

A LA DIONINE-MERCK

D'un goût très agréable, calme rapidement l'irritation pharyngique et laryngée au début des rhumes, rend de grands services à tous ceux qui font usage répété de la parole.

Dans toutes Pharmacies et Drogueries de France et de l'Étranger

DÉPÔT GÉNÉRAL:

Pharmacie du Docteur BOUSQUET, 140, Faubourg Saint-Honoré, Paris

Maladies du Cerveau ÉPILEPSIE - HYSTÉRIE - NÉVROSES

Traitées depuis 40 ANS avec succès par les

SIROPS HENRY MURE

1^{er} Au Bromure de Potassium. 2^o Polybromuré (stassim, sodim, ammoniac).
3^o Au Bromure de Sodium. 4^o Au Bromure de Strontium (saxum de Bayre).
Rigoureusement dosées, 2 grammes ou sel chimiquement pur par cuillerée à potage et 50 centigr. par cuillerée à café de sirop d'écroces d'orange amères irréprochable.
Établies avec des soins et des éléments susceptibles de satisfaire le praticien le plus difficile, ces préparations permettent de comparer expérimentalement dans des conditions identiques, la valeur thérapeutique des divers bromures seuls ou associés.
Maison HENRY MURE, L. GAZAGNE, 10^o et 1^{er} class. généralisr. Pont-Saint-Espirit (Lar).

SOLUTIONS HENRY MURE

Biphosphate de Chaux arséné — Chlorure-Phosphate de Chaux arséné
Chlorure-Phosphate de Chaux crésolé et arséné (LITRE : 5 FR.; DEMI-LITRE : 3 FRANCS)

PHthisie (1^{re} et 2^e périodes) — RACHITISME
ENGORGEMENTS GANGLIONNAIRES ET DES ARTICULATIONS
MALADIES DES OS ET DE LA PEAU
CACHEXIES SCROFULÉUSES ET PALUDÉENES
ÉPUISEMENT NERVEUX — INAPPÉTENCE — DIABÈTE

Le Biphosphate et le Chlorure-Phosphate arséné H. Mure produisent des effets remarquables chez les phthisiques atteints de dyspepsie et dans la chlorose. Sous leur influence, la toux et l'oppression diminuent, l'appétit augmente les forces reviennent.

LITRE : 4 FR.; DEMI-LITRE : 2 FR. 50

AVANTAGES PRINCIPAUX sur les Solutions similaires

- 1^o Exemple d'un Phosphate monoacide cristallisé, d'une pureté absolue, permettant un dosage rigoureux, difficile à établir avec les phosphates mixtes de composition qui doivent leur existence réelle à un excès d'acide sulfurique toujours nuisible à l'assimilation;
- 2^o Indifférence absolue obtenue par un procédé de stérilisation — une fois totalement purifié;
- 3^o Administration facile par cuillerées dans un peu d'eau vineuse ou affectée au milieu de repas;
- 4^o Traitement phosphaté le plus sûr et le moins coûteux dans les affections chroniques. (Chaque gramme à bouche contient 1 gramme de Sel, 1 milligramme d'Arsenate de Soude et 10 centi-cuillerées de Crésote de Hôte pur).

Nota. — Dans les cas où l'arsénite de soude et la ordonnance ne seraient pas indiqués, MM. les Docteurs pourraient prescrire les mêmes solutions H. MURE, SOUS ARSÉNÉES. LITRE : 3 FR.

Dépôt général: PH^o H. MURE, à PONT-SAINT-ESPRIT (Gard)
A. GAZAGNE, Gendre et Successeur

même quelquefois utile, soit pour lancer un ballon, soit pour me servir de siège : c'est sur elle que je m'assis — comme sur un trépid — lorsque je n'ai pas d'autre fauteuil sous la main — quand je dis sous la main !... Elle me vaut l'honneur d'être à *Gil Blas*, qui est le roi des journaux parisiens. Enfin, elle me permet de gagner ma vie, puisque c'est à elle que je dois ma fortune et ma réputation.

Vous me demandez de vous conter quelques souvenirs. Que vous dirais-je ? J'ai vingt-trois ans et je suis père d'une charmante fillette, qui, à que deux jambes — à la pauvre ! — comme tu le moudes !... Et puis qu'il vous faut une anecdote, laissez-moi vous raconter l'histoire — la véritable histoire de mon conseil de révision.

C'était l'année dernière. Je me trouvais à Berlin et j'allai, sur convocation du consul d'Alger, passer la visite médicale exigée par la loi sur la conscription.

Quand le médecin du con-ulat me fit, il me fronga les sourcils et, d'une voix rude, il me dit ces mots qui l'apparentent au colonel Ramollet :

— Pas d'blagues ici ! Voulez tirer au flanc. Vous f... d... dans, moi. D'habillez-vous !

Quand je lui apparus dans le costume original de l'homme, le brave docteur eut un « Hum ! » significatif et me dit textuellement :

— V's'avez trop d'jambes pour un seul soldat !

C'était, aussi, mon avis. Mais s'il est entendu que j'ai trop de jambes pour l'armée, au moins puis-je intriquer les pékins, et c'est pour moi un plaisir dont je ne me lasserai pas de siôt.

SCIENCE FRANÇAISE ET SCIENCE ALLEMANDE

Sur la signature J. Esqé, l'*Echo de Paris* a publié un article, la démonstration que le joug prussien a imposée à toute l'Allemagne est excellentement montrée.

Le signataire de ces réflexions sur l'*Allemagne prussienne*, y fait surtout le procès de l'impérialisme accroupi sur les libertés de l'esprit. Voici qui vaut d'être retenu :

Le vrai savant cherche, sans autre but, la vérité philosophique, historique ou physique, quel e qu'elle puisse être, quoi qu'elle puisse donner pour le jeu de ses intérêts ; il la dégage des broussailles qui la cachent et ne regarde dans ces infiniment petits que les signes qui peuvent lui indiquer la voie à suivre ; et, quand il a trouvé une vérité, il la clame au monde entier et se remet au travail.

Ses découvertes peuvent donner lieu à des applications industrielles ou commerciales, mais ceci ne le regarde plus le



HANSI, Professeur allemand en vacances
(Salon des Humoristes, 1912.)

savants ; l'industriel et le commerçant sont là pour trouver les utilisations.

Or, la science allemande voit surtout l'application, et les peuples, en constatant le développement prodigieux de l'Allemagne, ont aussi admiré sa science, à laquelle ils l'ont attribué et ont voulu eux aussi l'acquérir.

En conséquence, nous avons vu réaliser quelques progrès dans les sciences d'application pure, la chimie, la mécanique, les machines ; mais, par contre, que les grandes lois de la nature ont-elles été trouvées, quels vrais grands savants se sont-ils révélés ? Avons-nous les Taine, les Ampère, les Maxwell, les Pasteur, que la diffusion de l'instruction et le travail formidable fourni par notre génération pouvaient faire

espérer ? Kapp, Koch, Ehrlich sont-ils de cette taille ?

Je ne nierai pas cependant que les Allemands n'aient eu quelques grands « applicateurs », des « connaisseurs » de génie même ; mais, depuis quarante ans, combien de vrais grands savants se sont-ils révélés ?

Cette infériorité scientifique ne peut être attribuée à la race, mais à la méthode allemande, qui est mauvaise, fondée sur l'orgueil, dirigée par le désir d'une utilisation immédiate des découvertes à faire, utilisation qui peut être obtenue par la force, et à l'Allemand est encore étonné d'avoir pu augmenter cette force et pourra peut-être donner à cette force une durée à laquelle il ne croit pas encore.

En fait, cependant, ces méthodes ont produit en Allemagne une prospérité apparente, « colossale », dont un des premiers effets a été un développement excessif de la population.

Les inconvénients de cette surpopulation d'hommes ont été entravés pendant un temps par l'émigration, mais l'émigration devient plus difficile maintenant, le monde se remplit peu à peu, et puis cette « Germania » devient si belle en vieillissant que ses enfants commencent à y croire et à l'aimer ; mais si découvert une patrie allemande et leur jeune patriotisme devient passionné et agressif.

Il se fait méfiant aussi, parfois ; subversif même : des circonstances très récentes en témoignent.

MŒURS MÉDICALES DE L'INDE

D'après la religion brahmanique, la maladie n'est qu'un châtiement infligé aux mortels par les dieux qui ont à faire expier une offense quelconque à leur égard.



Le Reconstituant MOYNE

(GELÉE STÉRILISÉE)

Prix du Flacon :

1 franc

TOUT FLACON OUVERT
DOIT ÊTRE UTILISÉ DANS
LES VINGT-QUATRE
HEURES

Aux personnes malades
ne pouvant pas prendre
d'aliment froid, il est
recommandé d'employer
le Reconstituant Moyne
additionné à un potage.

60 grammes de "Reconstituant Moyne" font un repas

Additionné d'égale quantité d'eau bouillie, UN CONSOMMÉ SUCCEULT

:: :: non salée, il constitue aussi :: ::

"Le Reconstituant Moyne" est préparé exclusivement avec de la Volaille, du Jambon d'York et des Légumes frais

La réduction STÉRILISÉE de ces produits, sans aucune addition de gélatine, constitue une gelée nourrissante, fortifiante par excellence, d'une digestion facile et d'un goût très agréable, parfaitement acceptée par les enfants, les malades et les convalescents.

"Le Reconstituant Moyne" doit être rafraîchi avant de le servir

En vente chez le Fabricant : M^{ME} JEAN MOYNE, 11, Place de la Miséricorde à LYON, Téléph. 2-49

Cette idée est tellement enracinée dans l'esprit des Indiens, que partout, dans les plus petites indispersions, ils veulent voir le doigt de Dieu. Les épidémies sont rapportées à la même origine, et les bêtes à cornes, dont le culte est imposé par la loi de Manou, paient souvent la faute des humains.

Aussi les poussa-ri ou descendants des pépédes exploitent-ils habilement cette croyance, suite naturelle du fanatisme. Mais, ils ont de terribles concurrents dans toutes les castes, en particulier, parmi les musulmans. Car, quelque étrange que soit sa conception de l'Hindou sur la genèse des maladies, il n'éprouve aucun scrupule à avoir recours à la science d'un ou, plus souvent, plusieurs *pandhiars* (savants). Malade docile autant que pusillanime, c'est avec confiance qu'il se livre entre les mains de celui qui la réputation a consacré médecin.

Meis tous les jours de la semaine ne sont pas consacrés à une consultation médicale. Les lundi, mercredi et samedi ont la réputation de porter malheur aux consultants. Le vendredi n'en a pas une meilleure. Il fait durer la maladie. Le mardi et le jeudi sont les plus propices pour cette besogne; le dimanche est réservé pour la préparation des médicaments.

Les heures les meilleures pour une consultation sont variables suivant les mois de l'année.

Le médecin mandé dans un de ces jours et heures propices, consulte lui-même ses deux frères, invoque leur secours, et sachant d'un air grave et sérieux. Il est un des principaux personnages de la localité, sa conduite doit être irréprochable,

ses vêtements tout blancs, son âme pure et sans tache, son esprit tranquille et sa conscience sans remords. Telles sont les qualités requises pour un bon médecin et celui-là seul qui offre toutes ces garanties

éternuer sur son passage. Ses yeux ne doivent rencontrer aucun mauvais présage sur la route; il préférerait retourner chez lui plutôt que d'aller où ses devoirs l'appellent, si, par exemple il rencontrerait seulement un chat traversant la route devant lui, de

jambe croisées. Le médecin sans mot dire s'empare alors de la main, la droite pour l'homme, la gauche pour la femme, fait cliquer ses doigts, les enfère dans la paume de sa main gauche, et portant ensuite gravement sa main droite, il appuie ses trois doigts, l'index, le médius et l'annulaire sur l'artere radiale du malade, en soutenant le poignet avec le pouce appliqué sur sa face postérieure. Fermant alors les yeux il se recueille et semble écouter plutôt que sentir sous ses doigts dans la vague lointain de l'observation, les prodromes divers de la maladie qu'il interroge. Puis, avec un air non moins sérieux il joue avec ses trois doigts comme sur un clavier; ainsi le veut la technique de cet art.

Mais s'il se sert de son cinquième doigt, l'auriculaire, qui généralement est en l'air, c'est de la virtuosité. Au besoin, il change de main, et tâte le pouls sur chaque bras tour à tour. Ce mime est quelquefois long, il continue de quinze à vingt minutes.

Pendant tout ce temps, un religieux silence est observé dans la maison. La nature entière est soumise à se tenir, en ce moment solennel. Le sonnement d'un corbeau, le miaulement d'un chat, le cri d'un lézard (à moins qu'il ne se fasse entendre au Sud); le battlement d'un assistant, le soupir du malade, un rien peut nuire à la gravité de la consultation, quand il n'assombrirait pas le pronostic de la maladie.

Et ce recueillement universel ne peut être rompu que par le médecin lui-même qui pose sentencieusement son diagnostic, et institue son traitement.

Il faudrait compléter cet examen du malade par l'inspection de l'habitus extérieur des yeux, de la langue, de la selle, des urines, par la palpation de l'endroit douloureux, mais comme pareille investigation pourrait mettre le médecin dans



Laboratoire d'un médecin indien

morales peut arriver à guérir un malade.

Quand un médecin va en consultation, dit le Dr Paramananda-Muradassou dans son intéressant volume sur *Les Mœurs médicales de l'Inde* (1), on ne doit tousser ou

droite à gauche, une brahmine veuve, un marchand d'huile croisant ses pas.

Une fois auprès du patient, il commence par s'orienter, et face à l'Est, il s'assoie par terre et débute l'examen du malade par le pouls, quelle que soit sa maladie. Ce dernier doit être assis ou couché. Il ne doit avoir aucun lien qui lui serre le bras, ne pas rester appuyé sur le coude, ni avoir les

(1) Un vol. Prix 10 fr. (Ch. Boulangé, 11, rue de l'Antienne-Médaille, Paris.)

COEUR
ARTÉRIO-SCLÉROSE
Avec ses bains
BOYAT
CARBO-GAZÉUX
GUÉRIT
LES DOUBLES CARDIO-VASCULAIRES

TUBERCULOSES
Bronchites, Catarrhes, Grippe
EMULSION MARCHAIS Phospho-Grégatoïne
Calme la TOUX, relève l'APPÉTIT et DÉTRUISE les lésions.
Bien tolérée - Parfaitement absorbée dans lait, bouillies.

OVO-LÉCITHINE BILLEN
RECONSTITUANT par EXCELLENCE
NEURASTHÉNIE, PHOSPHATURIE, ANÉMIE CÉRÉBRALE, SURMENAGE, CONVALESCENCE, ETC.
Vente en gros :
LES ÉTABLISSEMENTS Poulenc FRÈRES FABRIQUE DE PRODUITS CHIMIQUES PARIS
INDICATIONS : DRAGÉES à 0 gr 50 contaire - Dose : 6 par jour, en 3 fois, au peu avant les repas. (Enfants : à 2 à dragées.) GRANULÉ à 0 gr 20 contaire par cuillerée à café - Dose : 3 cuillerées à café par jour. (Enfants : à 2 cuillerées à café.) AMPOULES à 0 gr 50 contaire par consistante cube - Dose : 1 injection intramusculaire tous les deux jours.

Arthritisme, Goutte
Rhumatisme
Gravelle, Diabète

VICHY-CÉLESTINS

Bouteilles et Demi-Bouteilles

un cruel embarras, il se contente du pouls et soutient avec effronterie que, pour qui sait tâter le pouls, rien ne saurait échapper.

La consultation terminée, arrive le quart d'heure de Rabelais. D'après le Sastra de l'Inde, un médecin n'a pas le droit de faire payer sa peine. C'est un sacerdoce qu'il exerce, et il lui faut cette abnégation et ce désintéressement des biens de la terre... Mais tous les ans, à chaque moisson, il a droit à sa part dans la récolte du village, de même que le garde champêtre et le poussari. Dans toutes les fêtes de famille il a son aubaine, de même que le maître d'école et le perquisiteur de l'endroît.

Il est un des dix-huit fonctionnaires que l'organisation sociale du pays a mis à la charge de la commune, pour l'utilité générale. Cependant la convenance exige qu'on lui offre, à chaque visite, du betel et arek, genre de politesse admis chez tous les Hindous sans distinction de caste ni de religion; il est également bon goût de glisser sous les areks une petite pièce de monnaie.

S'il est interdit au médecin indien de faire payer sa peine, il lui est permis de faire payer ses médicaments, et cette industrie suffit à son bonheur.

Pendant la durée de la maladie, concurremment à la prescription médicale qui est exécutée avec un religieux scrupule, des neuvaines sont célébrées en l'honneur de tous les dieux du ciel et de l'enfer. Aux premiers on demande la guérison; on cherche à apaiser la colère redoutable des seconds par des prières et des offrandes quotidiennes. Le malade lui-même est affublé d'amulettes de tout genre. A ses bras, on attache des pièces de monnaie

enroulées dans un linge jaune; ce sont des vœux auxquels le malade s'engage tacitement.

La guérison d'une maladie est une nouvelle occasion de sacrifices aux dieux. Les vœux qu'on accomplit sont aussi incohé-

comme leurs collègues européens, par les pourquoi importuns des familles, ils parviennent à enterrer leurs malades stoïquement.

Telle est la vocation du médecin étranger dans l'Inde et son rang dans la

lement aucune école où elle s'enseigne. Aussi la chirurgie est à peine connue dans l'Inde.

Elle est pratiquée par les barbiers, dont les fonctions multiples les rendent indispensables dans la société hindoue. Musiciens et médiateurs en titre du public et des pagodes, ce sont eux qui rendent les derniers devoirs aux morts; ils prennent alors le nom de *pantichavars*. Leur habitude pour épiler, masser, faire craquer les articulations, enfin comme pédicures, est remarquable. A ces diverses professions, ils joignent celle de chirurgien. De quelcun nature que soit l'opération pour laquelle il requiert leur ministère, ils n'ont pour la faire que leur rasoir, s'il s'agit d'amputation, ou que l'espèce de poinçon tranchant dont ils se servent pour rogner les ongles. S'il s'agit d'ouvrir un abcès ou de faire d'autres opérations semblables.

La castration elle-même, si largement pratiquée au temps de la conquête de l'Inde par les Arabes, est ignorée des médecins hindous actuels puisqu'elle n'est pratiquée que par les vétérinaires.

L'art dentaire est inconnu, car l'Indien est généralement pourvu d'une bonne denture. L'extraction des dents est un traitement réservé aux sorciers imposés qui, ainsi édentés, ne peuvent plus prononcer leurs incantations diaboliques. On se sert pour cet usage d'une tenaille et les dents arrachées sont les deux incisives médianes de la mâchoire supérieure.

Les seules opérations qui aient survécu au naufrage de l'antique chirurgie des Hindous sont celles de l'abaissement et de la cataracte.

Toutes ces lacunes de la médecine indienne rehaussent l'éclat de la science européenne dans cette région et notre chirurgie est peut-être la seule partie de la



Une consultation médicale

rents que variés; c'est à qui se martyrisera le plus pour témoigner sa reconnaissance à l'être suprême.

Quand la terminaison est malheureuse, on s'arme d'une sainte résignation pour la volonté divine. Les médecins indiens suivent la marche de la maladie avec une assiduité infatigable; et, sans être assaillis,

hiérarchie sociale. Voyons maintenant quelle est la valeur de la science dont il se targue.

La médecine indienne qui a eu son époque de célébrité et ses dignes représentants, dit le D^r Paramananda-Mariadassou, n'est plus maintenant qu'un art exploité par le premier venu. Il n'y a plus actuel-

**ANTISEPTIQUE URINAIRE
PAR EXCELLENCE**

**ARTHRITISME
DIATHÈSE URIQUE**

**URASEPTINE
ROGIER**

DISSOUT, EXPULSE L'ACIDE URIQUE

Granulé entièrement soluble dans l'eau; 0,60 centigr. de matière active par cuillerée à café. — DOSE: 2 à 6 cuillerées à café par jour

Échantillons et Littérature: HENRY ROGIER, Pharmacien, Anc. Int. des Hôpitaux de Paris, 3 et 5, boul. de Courcelles, PARIS

médecine à laquelle le médecin de ce pays veut bien concéder quelques points.

L'hydrothérapie, dit le Docteur Paramandras-Mariadassou, a son représentant célèbre dans le sud de l'Inde. Cette hydre qu'on a vainement essayé d'abstraire par la force des lois, et dont la gloire est assurée sur une bicatombe d'êtres humains, a encore ses adorateurs convaincus. Mais, en général, l'Indien qui aime tant les bains, quand il quitte d'une bonne santé, en a une horreur instinctive en cas de maladie et on arrive difficilement à le convaincre de l'utilité du système balnéatoire dans quelques pyrexies infectieuses.

Les douches sont prescrites exclusivement dans les cas d'alimentation mentale, après une énergique friction de jus de citron sur la tête. La massothérapie est aussi fort en vogue dans cette partie de l'Inde; et les riches se paient tous les soirs, à défaut d'exercice physique, le luxe du massage de tout le corps par des professionnels. Elle est également employée avec succès par les bonnes femmes dans la pédiatrie, dans les cas d'entérite par atonie intestinale.

L'acupuncture est pratiquée dans le rhumatisme articulaire. L'huile de margoulier s'emploie à la température bouillante pour les fomentations. Les ventouses sèches sont quelquefois appliquées dans les maladies supposées engendrées par le vent, telles que le rhumatisme ou le point de côté. Leur véscicatoire consiste en coque de muronguier écrasée en pâte, ou de feuilles de tamarindri bouillies dans de l'eau de curcuma, avec quelques gousses d'ail écrasées. Il donne d'excellents résultats.

Le tatouage, qui est préconisé dans les livres hindous comme traitement de certaines maladies de la peau, lépre, vitiligo, n'est dans cette région qu'un art de parade.

La métallothérapie est exclusivement

appliquée à certaines maladies. Ainsi, l'oreillon ou plutôt le mal de mouton, est traité par des colliers en or, et l'hydrocèle par un anneau en fer au gros orléon du côté correspondant. L'or pur administré

de mains des matrones, accoucheuses par hérédité. Celles-ci sont toujours munies de leurs poinçons en bois pour percer la poche des eaux. Elles se servent quelquefois d'un lactet dans les cas de proclidence

sang de ses malades, quand il s'agit d'un coup de lancette, n'hésite jamais à les amener, à leur soustraire le sérum des vaisseaux sanguins par une purgation violente et prolongée (alcools, croton, colojante).

Les diurétiques ne sont pas moins en honneur que les drastiques. La chitorée d'Inde, le chionden, le curcuma, la scille, et autres racines sont administrés en décoction ou en infusion.

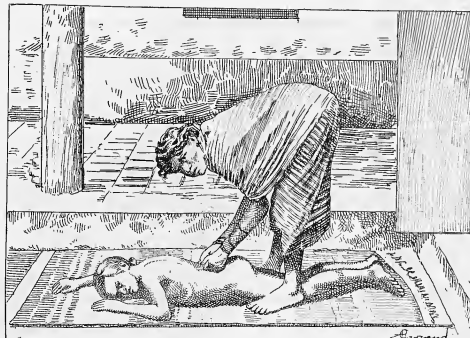
Le médecin est aussi pharmacien. C'est lui qui prépare les médicaments, souvent sous les yeux de son client, pour relever le prix de sa drogue et de sa peine. Tout son laboratoire ne consiste qu'en quelques creusets de forme variée.

Les médicaments sont toujours administrés sous forme de pilules ou électuaires. Les différentes graines usités dans le pays servent d'unité de mesure.

Pour les substances médicamenteuses tirées des végétaux, on les infuse ou on les broie, et on fait avaler en nature.

Quant aux métaux et métaux on leur fait subir tellement de transformations qu'ils finissent par perdre leurs propriétés.

Mais ces transformations sont pour le médecin un titre de gloire, car l'alchimie est une branche de la science médicale indienne et un médecin, dans toute l'acceptation du mot, est sensé connaître également l'alchimie. Mais seulement les médecins hindous actuels n'y arrivent pas, parce que précisément, il leur manque, disent-ils, les matériaux nécessaires pour alimenter le *podamé* alchimique. Ils se contentent alors d'affirmer, avec beaucoup de conviction du reste, que l'alchimie a existé au temps où les Dieux viciaient sur la terre. Heureux temps où sans doute ces êtres immortels n'en avaient pas besoin!



Une cure d'entérite par le massage

en pilules, dans un excipient quelconque, à la réputation de donner la longévité et la virilité jusqu'à un âge avancé, tandis que l'argent est préconisé contre la lithiase rénale et le rétrécissement urétral.

Le magnétisme ne compte que très peu de fervents. Les exercices en ont fait un art diabolique et s'en servent contre l'hystérie, qui passe pour une possession. L'art obstétrical est délaissé entre les

d'un membre. Leur force n'est que leurs dix doigts crochus et sales.

Les piliers de la thérapeutique de l'Inde sont constitués par les médicaments hydragryrique et évacuant. Il n'est point de maladie, à quelque classe qu'elle appartienne, qui ne soit passible d'une dose d'hydrargyre sous une forme ou sous une autre.

Le médecin indien, toujours avare du

INSUFFISANCES THYROIDIENNE ET OVARIENNE
 Troubles de la Ménopause et de l'Obésité.
THYROIDOSE
 Myxœdème **OVARO-THYROIDINE** OBÉSITÉ
 Maladies de la Peau
 Arthritisme, Rachitisme, Dépôt: Laboratoire du Docteur FRAYSSE, 130, r. d'Aboukir, Paris à toutes Pharmacies.

REVUE INTERNATIONALE
 ILLUSTRÉE
UN PEU DE TOUT
 Revue de grand luxe, la plus belle et la moins chère
 Abonnement d'essai de 3 mois, France: 2 fr. — Étranger: 3 fr.
 Abonnement annuel, France: 12 fr. — Étranger: 18 fr.
 182, Rue de Rivoli — PARIS

A. L. CAILLET
Traitement Mental
 &
Culture Spirituelle
 Prix 4 Fr.
VIGOT FRÈRES, 23, Place de l'École-de-Médecine, Paris.

POUGUES - LES EAUX
 à 240 Kilomètres de PARIS - Trajet en 3^e W-R
 1^{er} JUIN — 30 SEPTEMBRE
STATION des NÉURASTHÉNIQUES
 des **DYSPEPTIQUES**
 et de toutes les **ATONIES** et **ASTHÉNIES** organiques
 (Estomac, Foie, Intestins) **DIABÈTE, ANÉMIE, GOUTTE, GRAVELLE**

CASINO **CURE DE REPOS** **THEATRE**
CURE DE RÉGIME
CURE D'AIR

C^{ie} de **POUGUES**
 15, Rue Auber, PARIS

SPLENDID-HOTEL (1^{er} Ordre)
 Chambres et appartements avec salles de bains

PURGATIVE DÉPURATIVE ANTISEPTIQUE
CARABAÑA
 LA SEULE EXERCANT UNE ACTION CURATIVE SUR LES GRANDES MALADIES
 DOSE MOYENNE: 1 VERRE A BORDEAUX SUIVI DU PETIT DÉJEUNER DU MATIN

PRODUITS SPÉCIAUX de la SOCIÉTÉ des BREVETS "LUMIÈRE"

Échantillons et Vente en gros : Marius SESTIER, Phénix, 9, Cours de la Liberté, LYON

HÉMOPLASE LUMIÈRE

AMPOULES, CACHETS
DRAGÉES

*Médication énergique
des
déchéances organiques*

PERSODINE LUMIÈRE

*Dans tous les cas d'Anorexie
et d'Inappétence*

CRYOGÉNINE "LUMIÈRE"

ANTIPYRÉTIQUE ET ANALGÉSIQUE

PAS DE CONTRE-INDICATION

1 à 2 grammes par jour

NÉOKOLA "LUMIÈRE"

Représente son poids de

KOLA FRAICHE

HERMOPHÉNYL "LUMIÈRE"

Possède toutes les propriétés des Sels de Mercure

NON IRRITANT ET PEU TOXIQUE

Ampoules indolores pour injections

SAVON à L'HERMOPHÉNYL "LUMIÈRE"

Toilette et antiseptie de la peau

HISTOGÉNOL Naline

Médication arsénio-phosphorée organique à base de Noclarrhine, réunissant combinés tous les avantages sans leurs inconvénients de la médication arsenicale et phosphorée organique.

L'HISTOGÉNOL NALINE est indiqué dans tous les cas où l'organisme débilité, par une cause quelconque, réclame une médication réparatrice et dynamisante; dans tous les cas où il faut relever l'état général, améliorer la composition du sang, ramollir les tissus, combattre la rhéumatisme et ramener à la normale les réactions intravégétales. — PUISSANT STIMULANT PHAGOCYTAIRE

TUBERCULOSES, BRONCHITES, LYMPHATISME, SCROFULE, ANÉMIE NEURASTHÉNIE, ASTHME, DIABÈTE, AFFECTIONS CUTANÉES FAIBLESSE GÉNÉRALE, CONVULSIONS DIFFICILES, etc.

FORMES : ELIXIR — ÉMULSION — GRANULE — AMPOULES
(Elixirs : 20 gouttes à 30 gouttes par jour. — Granules : 2 demi-mesures par jour. — Ampoules : 1 ampoule par jour.)

Exiger sur toutes les boîtes et flacons la Signature de Garantie : A. NALINE
 Littérature et Échantillons : 14, rue A. NALINE, 14, rue Villeneuve-la-Garenne, 14, St-Denis (Paris).

Traitement de la SYPHILIS sous toutes ses formes

HECTINE

PILULES (0,40 d'Hectine par pilule). — Une à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.
 GOUTTES (30 gouttes équivalentes à 0,50 d'Hectine) 20 à 30 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.
 AMPOULES A (0,10 d'Hectine par ampoule). — Injection une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.
 AMPOULES B (0,20 d'Hectine par ampoule). — INJECTIONS INDOLORES

HECTARGYRE

(Combinaison d'Hectine et de Mercure).

Le plus actif, le mieux toléré des sels mercuriels.
 PILULES (Par pilule : Hectine 0,40; Protiodure Hg, 0,05; Exl-Op, 0,04). — Durée du traitement : Une à deux pilules par jour.
 GOUTTES (Par 30 gouttes : Hectine 0,50; Hg, 0,05). — De 100 gouttes par jour, 10 à 15 jours.
 AMPOULES A (Par ampoule : Hectine 0,10; Hg, 0,05). — Une ampoule par jour (Par ampoule : Hectine 0,20; Hg, 0,10). — pendant 10 à 15 jours.
 INJECTIONS INDOLORES

Laboratoires de l'HECTINE, 15, Rue du Chemin-Vert, à Villeneuve-la-Garenne (Seine).

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Pour assainir la bouche, raffermir les gencives, fortifier les cheveux, pour les ablutions journalières, pour le lavage des nourrissons, etc., etc., il est recommandé de faire usage du

Coaltar Saponiné Le Beuf

qui possède les propriétés DÉTERSIVES et ANTISEPTIQUES INDISPENSABLES aux produits destinés à ces usages, qualités qui lui ont valu son admission dans les HOPITAUX DE PARIS.

Le Coaltar Le Beuf est en effet très efficace en particulier dans les cas d'angines couenneuses, anthrax, gangrènes, herpès, leucorrhées, pityriasis, otites infectieuses, suppurations, etc., mais dans ces circonstances c'est au MÉDECIN qu'il appartient de prescrire ce produit et de régler son mode d'emploi.

Le Coaltar Saponiné Le Beuf étant un liquide qui n'est ni caustique ni vénéneux, peut être laissé entre toutes les mains.

DANS LES PHARMACIES

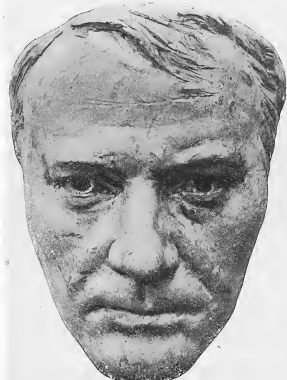
Se méfier des imitations que son succès a fait naître

LE POÈTE DE L'OPIUM : CHARLES BAUDELAIRE

Par le Docteur ROGER DUPOUY

Ancien chef de clinique à la Faculté de Médecine de Paris; Médecin de Charenton

Baudelaire est suffisamment mort, le temps a suffisamment jugé son œuvre pour qu'on puisse aujourd'hui l'admirer sans provoquer d'indignations solennelles. Le temps remet toutes choses au point. Il y a vingt-cinq ans, Brunetière, non content de décerner à Baudelaire l'épithète de mauvais poète, l'accusait de n'être qu'un mystificateur : « Pessimisme, sadisme et satanisme, dit-il, tout cela, chez lui... n'est que des poses. » Mais nombre d'écrivains de valeur et de conscience incontestées, ont prouvé, depuis, toute la sincérité dououreuse du poète, et que son œuvre reflète l'état de son âme. C'est de l'étude de cette œuvre, morbide et vécue, que le D^r Roger Dupouy, l'auteur du beau livre sur les Opiumanes, a tiré les éléments de la présente étude.



Cliché de La Pléiade.

Le Masque de Baudelaire

Par son ami le sculpteur Zacharie Astruc

UN grand nombre de nos contemporains ont la fâcheuse habitude de s'interroger journellement à l'aide d'un poison, très variable suivant la race et le milieu. Tabac, alcool, éther, opium, haschich, cocaïne, arsenic, iava, etc., la liste en serait interminable si l'on voulait la dresser dans son intégralité. L'opium, le poison national des Jaunes, a pris dans nos pays, depuis un demi-siècle, une extension rapidement croissante; les morphinomanes et les opiomanes, mangeurs, buveurs ou fumeurs d'opium, pullulent aujourd'hui non seulement aux colonies, mais encore dans toutes les grandes villes de France.

Or, comment et pourquoi devient-on opiomane? Par accident quelquefois; le plus souvent par tempérament. Multiples sont les raisons, les mauvaises raisons, que les sujets invoquent pour excuser leur passion, d'autres disent leur vice : souffrances physiques et morales, ennui, oisiveté, nostalgie... mais surtout la contagion — directe par l'exemple, indirecte par le livre —. Peu importe le prétexte. Si l'individu est moralement sain, s'il possède des facultés psychiques normales, si, notamment, il est doué d'une énergie mentale suffisante, il guérira facilement, grâce à une cure bien conduite de désintoxication à laquelle doit être indispensablement jointe une psychothérapie habile et méthodique; il n'aura été qu'une victime accidentelle et passagère.

Nous n'en dirons pas autant du véritable opiomane. Celui-ci n'est pas un sujet normal;

il est affligé d'un tempérament spécial : c'est un déséquilibré de la sensibilité et, partant, un amoindri de la volonté. Sous des dehors parfois légers qui la masquent et trompent l'observateur inexpérimenté, sa sensibilité est à vif; aussi souffre-t-il plus qu'un autre de toutes les misères de l'existence; un rien l'émeut, la moindre douleur lui est intolérable, la plus légère contrariété l'exaspère. Tout naturellement est-il donc porté à fuir son tourment, à chercher l'oubli de tout au fond d'une ivresse quelconque, « à se réfugier dans l'opium immense » si l'occasion s'en présente.

L'opiomane est un capricieux et un insatisfait, de toute façon un obsédé, un impulsif. Ce n'est plus un thébaïsé accidentel, c'est un toxicomane constitutionnel, goûtant à tout, sachant varier et associer les toxiques dont il use et n'aboutissant guère, en quittant une drogue, qu'à verser dans un autre poison. D'autre part, impressionnable à l'excès et faible malgré ses bravades, il est voué à toutes les suggestions, il succombe à toutes les tentations. Il accepte naïvement les récits enchanteurs qui lui content, aveugles ou perdifiés, les déjà asservis; il croit aux charmes tout puissants que ceux-ci prêtent à l'opium et attend de lui les rêves paradisiaques qu'ont décrits d'illustres malades. Prenant enfin pour effet du poison le génie assés puissant pour survivre à son action destructrice, il pense se surhumaniser sous la seule influence de quelques gorgées de laudanum ou d'un peu de fumée noire.

J'ai connu ainsi de ces victimes du Livre, peu clairvoyants admirateurs de ceux qu'on a appelés les chantres du divin opium, Quincey, Poë, Baudelaire... Ils n'ont retenu de leurs poèmes et de leurs confessions que l'exaltation superbe d'un génie enivré, sans en voir les souillures ni les tristesses, et ils ont cru, vains présomptueux, qu'à puiser au même flacon, ils connaîtraient les mêmes poétiques envolées, les mêmes surhumaines ivresses. Ils ne savaient point, très certainement, ce qu'ils ont été dans la réalité, ces grands et douloureux névrosés, ni combien ils ont souffert de leurs faiblesses, dans leur chair, dans leur âme et dans leur œuvre, ni combien leur génie met de distance entre eux et les vulgaires opiomanes, distance que ne saurait combler d'identiques fautes et de semblables douleurs.

* *

Charles Baudelaire, le poète de l'opium, fut lui-même un toxicomane type, dont l'exquise et morbide sensibilité souffrit cruellement des inévitables ronces de la vie. Ce fut un malheureux « sensitif » (Nadar) ayant, en plus, l'horreur du vulgaire et la culte de l'idéal. Dégoûté de tout, la même de vivre perpétuellement

dolent (1), il chercha vainement dans le poison d'apaisantes et consolatrices voluptés, d'oubliées et incommunes ivresses, et c'est ainsi que, pour fuir l'appel obsédant du suicide, il s'en vint à l'opium.

Baudelaire a mis son âme à nu dans les *Fleurs du mal*, son âme tourmentée, triste et désabusée.

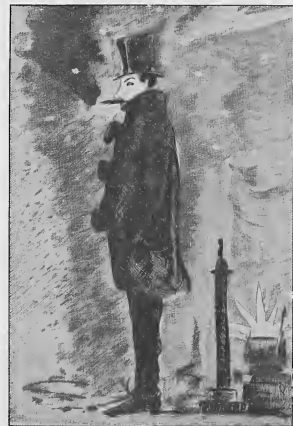
Insatiablement avide
De l'obscur et de l'incertain,

Il nous crie, douloureux, son dégoût de la vie, son ennui, son spleen, et nous laisse devenir ses efforts désespérés en quête de sensations inédites dont la volupté soit assez puissante pour parer son existence de nouveaux attraits et fouetter son sang de nouveaux desirs. Morne, désabusé, il devint le morbide chercheur d'inconnu que l'on sait

De vastes voluptés, changeantes, inconnues,
Et dont l'esprit humain n'a jamais su le nom,

pour fuir les tentations de l'apaisante Mort, le

(1) « ... Quand j'irai chez toi, je te parlerai de mes chagrins qui s'accablent et je te ferai pitié. Je crois sincèrement qu'excepté pour un petit nombre de jeunes gens intelligents, riches (et sans famille!), qui ne savent pas user de leur bonheur, la vie doit être une douleur perpétuelle. » Lettre à Nadar. In Nadar : *Charles Baudelaire intime*, Paris, 1911.



Charles Baudelaire

Dessiné par lui-même, sous l'influence du haschich

suicide consolateur de toute souffrance. Nous l'entendons, dans *Le Voyage*, clamer son désolant Ennui; nous le voyons résister à la Mort grâce à la Curiosité qui, même dans ses sommeils, le tourmente et le roule,

Comme un ange cruel qui fouette des soleils,

et qui jette ses proies dans la Luxure, le Sadisme et l'Ivresse.

Il nous montre :

... les moins sots, hardis amants de la Démence
Fuyant le grand troupeau parqué par le Destin
Et se réjouissant dans l'Opium immense!

et termine par cette invocation à la Mort :

O Mort, vieux capitaine, il est temps! levons l'ancre!
Ce pays nous ennuie, ô Mort! Appareillons!

Verse-nous ton poison pour qu'il nous reconforte!
Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe?
Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau!

Il semble, en effet, que l'opium n'ait procuré à l'ennui immense qui l'accable, qu'un fugitif et illusoire répit,

Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui.

Baudelaire connaît la béatitude de l'opium, ses rêves infinis, sa torpeur alanguie et son éphémère éternité, mais cette volupté n'est encore faite que de *plaisirs noirs et mornes* :

L'opium agrandi ce qui n'a pas de bornes,

Allonge l'infinité,

Approfondit le temps, creuse la volupté

Et de plaisirs noirs et mornes
Remplit l'âme au delà de sa capacité (1).

(1) *Le Poison*.



Chêne de La Provins

Statuette de Christophe ayant appartenu à Baudelaire

Et malgré tout ses nuits sont pleines d'horreur, à moins que l'insomnie ne le visite avec son cortège d'idées obsédantes et la hantise de l'ultime repos.

J'ai peur du sommeil comme on

[a peur d'un grand trou,

Tout plein de vague horreur,

[menant on ne sait où;

Je ne vois qu'infini par toutes

les fenêtres,

Et mon esprit, toujours du

[vertige hanté,

Jalouse du néant l'insensibi-

lité (1).

Cette « sensation du gouffre », Baudelaire déclare l'avoir toujours éprouvée, au moral comme au physique (2), et l'on ne doit nullement en faire un stigmate d'imprégnation toxique, alcoolique ou thébaïque, mais bien plutôt l'imputer à sa psychasthénie constitutionnelle qui l'a poussé à goûter aux poisons les plus divers, à chercher en eux le remède efficace à ses maux physiques et moraux, lourdeur de tête, sensation de vertige, asthénie générale allant jusqu'à la dépression mélancolique avec idées de suicide. C'est en de tels moments de dépression, en proie à des idées noires, qu'il s'abandonne à l'opium, comme il le laisse entendre dans une de ses lettres à Poulet-Malassis : « Je suis bien noir, mon cher, et je n'ai pas apporté d'opium, et je n'ai pas d'argent pour payer mon pharmacien à Paris (3). »

L'opium n'a pas été son seul toxique en dehors même du vin et... de ses amours morbides; il semble qu'il ait voulu par coquetterie de poète éperdu d'idéal (4), ou par ténacité morbide d'obsédé, épuiser la liste des poisons voluptueux ou supposés tels. C'est ainsi qu'il s'est adonné au haschich (Voir les *Paradis artificiels*) et à la ciguë irlandaise (plante dont l'extrait donnerait une ivresse analogue à celle du haschich et sur laquelle il préparait une nouvelle); mais l'opium demeura son poison favori et l'accoutumance ne tarda pas à se produire, l'obligant encore, après une longue abstinence, à augmenter considérablement les doses thérapeutiques comme en fait foi la lettre suivante :

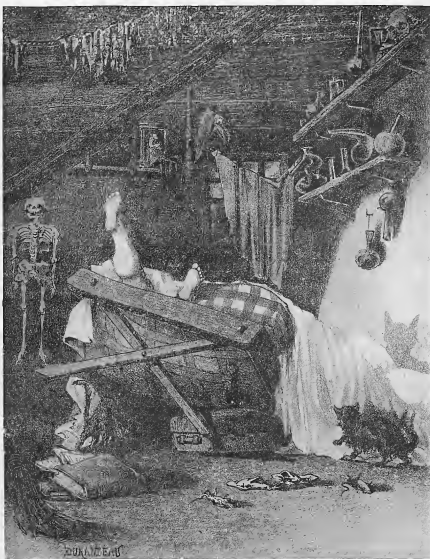
« J'ai eu un peu de vague dans la tête, du brouillard et de la distraction. Cela tient à cette longue série de crises, et aussi à l'usage de l'opium, de la digitale, de la belladone et de la quinine. Un médecin, que j'ai fait venir, ignorait que j'avais fait

(1) *Le Gouffre*.

(2) *Mon cœur mis à nu* (In Œuvres posthumes réunies par Eug. Crépet).

(3) Lettre à Poulet-Malassis, 16 février 1859 (cité par Eug. Crépet).

(4) « Pourquoi le poète ne serait-il pas un broyeur de poisons aussi bien qu'un confiseur? ». Lettre à Jules Janin. *Correspondance inédite*, p. 61.



Les Nuits de Monsieur Baudelaire (Caricature de Durandau)

autrefois un long usage de l'opium. C'est pourquoi il m'a ménagé, et c'est pourquoi j'ai été obligé de doubler et de quadrupler les doses (1). »

Baudelaire fut donc authentiquement un toxicomane et plus particulièrement un opio-mane. Il le fut même de bonne heure; son initiation semble remonter au Club des Haschischins à l'hôtel de Pimodan, en 1849; il connaissait personnellement l'opium bien avant de traduire Th. de Quincey, ainsi qu'il le déclare expressément dans une lettre datée du 16 février 1860 et adressée à Poulet-Malassis, son éditeur et ami, dont il demande le sentiment sur l'*Opium des Paradis artificiels* paru, comme l'on sait, peu après. « De Quincey, explique-t-il, est un auteur affreusement conversationniste et digressionniste, et ce n'était pas une petite affaire que de donner à ce résumé une forme dramatique et d'y introduire l'ordre. De plus, il s'agissait de *fondre mes sensations personnelles* avec les opinions de l'auteur original et d'en faire un amalgame dont les parties fussent indiscernables. »

Décevant paradoxe! Alors qu'il stigmatise en phrases lapidaires l'opiumisme de Quincey et l'alcoolisme de Poë (2), il succombera lui-

(1) Lettre à M. Ancelle, 26 décembre 1865.

(2) « Ce seigneur visible de la nature visible (je parle de l'homme) a donc voulu créer le paradis par la pharmacie, par les boissons fermentées, semblable à un maniaque qui remplacerait des meubles solides et des jardins véritables par des décors peints sur toile et montés sur châssis. C'est dans cette dépravation du sens de l'infini que git, selon moi, la raison de tous les excès coupables depuis l'ivresse solitaire et concentrée du littérateur, qui, obligé de chercher dans l'opium un soulagement à une douleur phy-

DE QUELQUES DROGUES D'ORIGINE ANIMALE

par le Sieur POMET, Marchand épiciet et Droguiste

Durant tout le moyen âge, et jusqu'aux xvi^e et xvii^e siècles, l'usage des médicaments d'origine animale et même humaine eut un plein succès. On partit de ce principe général que les parties des animaux conviennent aux mêmes parties de l'homme. De là le succès des foies de loup et de renard, des yeux d'écrevisse et de vipère, des testicules, des pommons, du sang d'animaux divers. L'intérêt que présentent derechef les médicaments ophorhétiques légitime notre tentative d'avoir examiné du vieux livre du sieur Pomet sur l'Histoire des drogues, quelques pages curieuses à plus d'un titre. Les illustrations sont reproduites d'après l'édition de 1735 que nous devons à l'obligeance du D^r Georges Vitoux.

DU CASTOR

Le Castor ou Bièvre, nommé des Latins *Castor* ou *Fiber*, est un animal à quatre pieds, que l'on met au rang des Amphibiens, qui vient également sur la terre et dans l'eau. Il se nourrit sur terre de divers fruits, de feuilles et d'écorces de quelques

la génération, il me suffit d'en donner une description juste et exacte, laquelle je crois d'autant plus nécessaire, que je ne sçai aucune partie d'animal plus sujette à être sophistiquée que celle-là.

On appelle *Castoreum*, la substance charnue, contenue au bas de deux moyennes bourses, égales, distinctes, placées latéralement l'une près de l'autre et enveloppées d'une bourse commune, un peu plus grande, fichée au dessous du fondement de l'animal, entre ses deux cuisses, convertie de la tunique commune, qui enveloppe tout le ventre, et y représente extérieurement deux testicules, fort semblables à ceux des Pourceaux, ou des Verrats, lesquels

vraies marques de *Castoreum*, que nous vendons pour employer dans la Theriaque ou dans le Mithridat, et dans plusieurs autres compositions et remèdes cephaliques, ou hysteriques; ce que je certifie véritable, pour en avoir beaucoup acheté et vendu, et pour être certain qu'aucune personne entendue n'oserait me contredire. Mais j'en puis encore parler avec beaucoup plus de certitude, sur ce que M. Charas, ayant autrefois habité assez près de la Rône, et des lieux où l'on prend de tems en tems quelques-uns de ces animaux, me confirmant toutes ces choses, m'a assuré d'avoir alors acheté de la fille d'un paysan, les bourses d'un Castor, tirées nouvellement du corps de l'animal; lesquelles étant de couleur de chair et ressemblant à de la chair, remplissoient une assez grande écuelle, et quoique la fille qui portoit vendre ces bourses n'osât pas les nommer par leur nom, il les connut bien-tôt par leur odeur forte; si bien qu'ayant acheté ces bourses, et les ayant liées par le col en les pendant sous la cheminée, elles parurent comme deux testicules; dont en se séchant, elles conserverent et retirèrent la figure; et étant bien séchées elles peserent quatre onces; après quoi les ayant ouvertes, il y trouva les parties du dedans telles que je les ai décrites. Il m'a encore assuré qu'ayant quelques tems après demandé au même paysan un Castor en vie, il le lui porta au bout de quelques jours dans une crève, conforme en toutes choses à la description que j'en ai donnée, et principalement au bourses, lesquelles étant situées au même endroit que le sont celles des Verrats, étoient si grosses qu'il lui étoit impossible de les bien empoigner.

La cherté du *Castoreum*, et l'avarice de certaines personnes de mauvaise foi, les porte à faire leurs efforts pour les contrefaire: Ces gens font un mélange de poudre de vrai Castor et de gomme; qu'il n'est pas besoin de nommer, dont ils remplissent des bourses qui ont contenu des testicules d'Agneau, ou de Chevreau.

Je laisse à part ce que plusieurs Auteurs renommez ont écrit du Castor, que se voyant poursuivis par les Chasseurs, il coupe ou arrache avec les dents ses testicules, et les leur jette pour rançon; vû qu'il ne lui est non plus possible de ployer so-

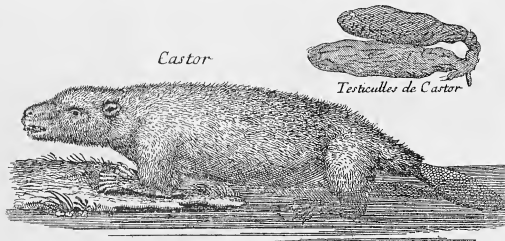
quoiqu'internes, on peut distinguer au travers de la peau, et même prendre à la poignée, quoiqu'ils ne soient pas pendans, comme le sont la plupart des testicules des autres animaux. Ayant ouvert cette tunique velue, on y trouve la matière bourse commune, et dans icelle, les deux distinctes moyennes, l'une et l'autre qui contiennent la matière qu'on nomme *Castoreum*, et qui représentent ensemble deux vrais testicules d'animal.

On a accoutumé de lier ces deux bourses en l'état auquel on les trouve, par leur col, et de les pendre sous la cheminée, les y laissant, jusqu'à ce qu'elles soient bien desséchées, et la matière contenue tout-à-fait endurcie, et que la bourse extérieure ait contractée une couleur brune.

Ouvrant alors ces bourses internes, on trouve dans la partie basse de chacune une matière charnue, solide, pulvérable, de couleur approchante de la Canelle, entrelassée et entrecoupée de fibres et de membranes fort déliées, et d'une odeur extrêmement forte. On trouve aussi dans chacune de ces moindres

bourses, un peu au dessus de la matière charnue, une autre bourse encore distincte, mais beaucoup plus petite, adhérente à celle qui l'enferme, qui contient une humeur onctueuse, d'une odeur aussi forte que le reste, laquelle étant nouvelle, ressemble à de beau miel prêt à se coaguler, mais prend la couleur et l'épaisseur du suif, lorsqu'elle vieillit.

Ce sont là les



arbres, et sur tout des Saules; et dans les grandes Rivieres, il vit de Poissons ou d'Écrevisses qu'il peut attraper. Cette diversité d'alimens, est cause que les membres de derrière jusqu'aux côtes ont le goût de poisson, et qu'on les mange comme tels, les jours maigres, et tout le reste du corps a le goût de viande, dont l'on ne doit user qu'à un temps de charnage.

Le Castor a la tête presque semblable à celle d'un Rat de Montagne, mais un peu plus grande et proportionnée à la grandeur de son corps, qui est massif, et à peu près de la grandeur et grosseur d'un cochon de six mois; il est armé de bonnes et assez grandes dents, dont celles de devant font incisives; il a les pattes de devant semblables à celles du Biereau, et celles de derrière à celles des Cignes. Toute sa peau est couverte de deux sortes de poils fort doux, l'un un peu plus long que l'autre; celui-là est de la couleur de celui des Loutrés dans sa superficie, mais grisâtre au dedans, ce qui paroît lorsqu'on a arraché le plus long poil, et que l'on n'a laissé que le plus fin duvet, que l'on employe à faire les Chapeaux de Castor.

Tous les Castors ont la queue plate, échancrée, joignant sa racine, large de quatre doigts, épaisse d'un pouce, longue d'un pied; elle a la couleur, et presque la figure des Soles, elle est soutenue par de fortes vertèbres, articulées les unes avec les autres jusqu'au bout de la queue.

Le Castor étant redoutable par ses fortes dents, il semble que la nature ait échancré sa queue vers la racine, pour le saisir ou le lier par là, et pour s'en assurer et le conduire où l'on veut.

Je n'entreprends pas de contester l'existence des petits testicules, assortis de tous leurs vaisseaux nécessaires à la génération, que Messieurs de l'Académie Royale des Sciences découvrirent il y a quelques années au dedans des cuisses et près des aines d'un Castor, qu'ils dissequoient; mais n'ayant jamais vû mettre ces petits testicules au rang des drogues, ni vendu pour *Castoreum*, autre chose que cette partie de l'animal, que les anciens ont nommé *Fibri testes*, sans me mettre en peine si ce sont vrais testicules ou non, ne s'agissant pas ici de

Eland



Eland tombé du haut, mal étant pour fuir des Chasseurs

corps et d'y atteindre de ses dents, qu'il ferait à un Sanglier, et que de s'éloignant pas des rivières, il lui est très-facile à aller plonger.

Il a été désigné un Castor à l'Académie des Sciences, qui étoit long de trois pieds et demi depuis le museau jusqu'à l'extrémité de la queue, et dans le plus grand largeur d'environ douze pouces, et il pesoit plus de trente livres. Le couleur étoit brune et fort luisante, tirant sur le minime, son plus long poil étoit un pouce et demi, défilé comme des cheveux et le plus court d'un pouce, doux comme le duvet le plus fin, ses oreilles étoient rondes, et fort courtes, sans poil par dedans, et velués par dehors : il avoit quatre dents incisives, comme les Écureuils, les Rats, et autres animaux qui aiment ronger, et le bout de celles d'en bas étoit de plus d'un pouce, et celles d'en haut qui se glissent au devant des autres, ne leur étoient pas directement opposées, mais étoient disposées à agir à la manière des ciseaux, en passant l'une sur l'autre, et d'un pouce, et de biais et creux par taillées en biseau; leur couleur étoit blanche par dedans et d'un rouge clair par dehors tirant sur un jaune de safran bûlard : il avoit seize dents molaires, huit de chaque côté. Les doigts de derrière étoient joints par une membrane, comme ceux d'une Oye, ceux de devant étoient sans membrane semblables à ceux des Rats de montagnes, et ils s'en servent comme d'une main, de même que les Écureuils et autres animaux qui ont des taillées de biais et creux par taillées en biseau à leur bout. La queue de cet animal étoit plus de la nature du poisson, que de celle des animaux terrestres, aussi-bien que ses pieds, qui en ont la forme; elle étoit couverte d'écailles de l'épaisseur d'un parchemin, longue d'une ligne et demi et d'une figure hexagone, irrégulière qui seroient une épiderme ou pellicule qui seroient les doigts ensemble; elle avoit onze onces de long et étoit de figure ovale, large en sa racine de quatre onces et de cinq au milieu, cet animal s'en sert avec ses pieds de derrière à nager, elle lui sert aussi de battoir pour battre le mortier, dont il a besoin quand il se bûtit une maison, qui a quelquefois deux ou trois étages. Ses testicules n'étoient pas attachés à l'épine du dos comme disent Mathioli, Amatus, Lusitanus et Rondellet, mais ils étoient cachés aux parties latérales de l'os pubis, à l'endroit des aînes, et ne paroissent point au dehors, non plus que la verge, et l'on ne peut les extraire sans le faire mourir. Il avoit quatre glandes ponce situées au bas de l'os pubis; les deux premières plus élevées que les deux autres, mais plus d'une paire ou d'un V. Vort ouvert, et se communiquent ensemble; elles avoient une tunique intérieure charnue, d'une couleur cendrée, rayée de plusieurs lignes blanches, qui avoient plusieurs replis semblables à ceux de la callette d'un tabac, et de l'étendue de deux onces, on y trouve les restes d'une matière grâsâtre, qui avoit un odor fort et fort attachée; c'est là le *Custorum* dont on parle tant.

Le Castor est chaud, dessiccatif, historique, convient à l'apoplexie aux vertiges, à l'épilepsie, au embêtement des membres, à la suffocation de la matrice et résiste au venin. La doze intérieure est depuis quinze grains jusqu'à un scrupule en pilules ou dissout dans quelques potions ou liqueurs convenables aux maladies. On s'en sert extérieurement pour la douleur des jointures, pour la goutte, pour les tintements d'oreilles, pour les maux de dents, et autres fluxions, appliqué sur les parties affligées. Il est encore employé pour le Thénac et pour en faire l'huile qui en porte le nom et autres compositions.

DE L'ELAN

L'Elan est un animal sauvage qui se trouve fort communément dans les pays froids, sur tout en Suède, en Norvège, en Canada, et autres endroits. Cet animal est de la hauteur d'un Cheval de Carrosse, ou d'un grand Bœuf, il a la tête fort grosse, les yeux étincelans, il porte un bois semblable à celui du Daim; il a les jambes hautes et menues, les pieds noirs et fendus comme ceux d'un Bœuf ou d'une Vache; à l'égard de son poil, il est assez doux, d'un jaune noirâtre. Je ne m'arrêterai point à décrire ce que quantité d'Auteurs ont dit touchant cet animal; je dirai seulement que le nom d'Elan

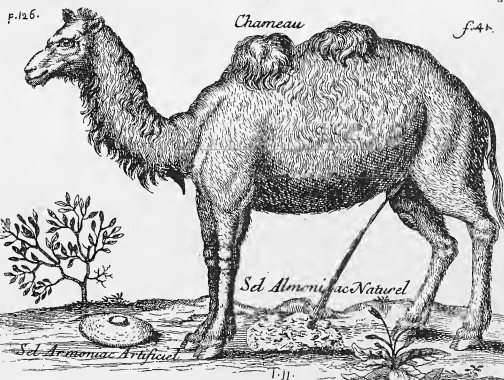
ou Elan, lui a été donné par les Allemands, qui signifie *Misore*, tant à cause qu'il ne vit que dans des lieux inhabités, comme les bœufs, ou autres endroits, que parce qu'il est extrêmement sujet à tomber du haut mal; et aussitôt qu'il en est attaqué, il ne manque pas de se mettre le pied gauche dans son oreille gauche pour se guérir de cette maladie; ce qui a donné sujet aux anciens de croire, que l'ongle ou la corne du pied gauche de cet animal, étoit un remède spécifique pour se garantir de l'Épilepsie, du haut mal, ou mal caduc, que nous appellons ordinairement, Mal de Saint; ou de saint Jean. De tout cet animal, on ne se sert en Médecine que du pied gauche de derrière, à cause qu'il est estimé, comme j'ay déjà dit, fort convenable pour soulager ceux qui sont atteints des maladies cy-dessus nommées; c'est le sujet pour lequel ceux qui auront besoin de pied d'Elan, auroient le soin qu'il soit véritable, et que ce ne soit le pied de quelque autre animal semblable, ce qui est assez difficile à connaître; mais ce la jambe ou la peau ne soit avec le pied, tant pour le reconnaître à son poil, que pour voir si c'est le pied gauche de derrière. On prendra garde aussi qu'il ne soit

neige; si bien qu'ils se tiennent en embuscade sans faire aucun bruit, jusqu'à ce qu'ils commencent à approcher les Elans venant toujours d'un nombre ordinaire de 5, 7, 9, 11, 13, 15, 17, 19 jusqu'à 21, et ces animaux ne sont point si-tôt sortis de leur tanieres, qu'aussitôt ils tombent du haut mal. Dans ce moment, ces quatre personnes qui sont en embuscade, lui lancent d'un nombre d'Arquebuse, non pas dans le corps, mais dans les flancs, ou dans les parties les plus tendres, et font toujours ensorte de leurs cesser quelques membres, ils descendent et attachent les quatre membres de cet animal, avec des bœufs; croule pendant que l'animal se débat, ils tâchent de lui couper le pied gauche de derrière, qui est rempli d'une mousse verte qui s'y est engendrée pendant que cet animal se débattait; après que le pied est coupé, ils le laissent là, et vont querir des paysans avec une charette et des bœufs pour tirer la bête, que le plus souvent ils trouvent encore en vie; s'il n'est pas mort ils lui cassent la tête avec des haches, et après l'écorcher et enlever les os sans peaux, vivent de la chair de cet animal, qui est un très bon manger. Ce qu'il y a à prendre garde, c'est que les autres Elans ne viennent pendant que l'on tue ces Animaux, car il y auroit tout à craindre que le pied est coupé, s'irritent de tems en tems, font du bruit, ou remontent sur les arbres, et ont toujours leurs armes prêtes. Il est à remarquer que si on donne le tems à ces animaux, qui tombent du haut mal, de mettre leurs pieds dans leurs bœufs, et cassés dans leurs oreilles, ils se relevent aussitôt, et font du bruit sur leurs oreilles, qu'ils tueroient tout et qu'ils pourroient rencontrer.

L'Elan est garni de poil sur le dos d'un très-bon gris de souris. Les Elans de Canada sont bûrds, et ont beaucoup plus petits que ceux de Luthanie, même de la Suède.

DU CHAMEAU ET DU SEL AMMONIAC

Le Chameau est un animal domestique fort commun. Il y en a quantité par toute l'Afrique, et particulièrement dans la Barbarie, et aux Deserts de la Getulie, et de la Lybie. Les Arabes n'ont point de plus grandes richesses. Ceux d'Afrique sont meilleurs que les autres, parce qu'ils se passent durant quarante et cinquante jours à manger de l'orge, et qu'ils sont dix ou douze jours sans boire ni manger. La femelle porte son fruit onze mois, et aussitôt qu'il est né, on lui plie les quatre pieds sous le ventre; on lui met un tapis sur le dos, dont les bords sont chargés de pierres, afin qu'il ne se puisse relever et attendant vingtjours; et lorsqu'il est arrivé à un âge raisonnable, on s'en sert comme nous faisons ici des Chevaux. Lorsque les Chameaux marchent en caravane, ou en campagne, celui qui les conduit chante et sifle le plus qu'il peut, car plus on réjôit ces animaux plus ils marchent, et on n'a autre soin d'eux, que de leur secouer la peau avec une petite baguette pour ôter la poudre qui est sur leur dos et de leur mettre de la paille, ou des tapis sous les pieds, quand ils doivent passer sur quelques terres glissantes, pour les empêcher de s'écarteler, à quoi ils sont fort sujets; Et quand on les a déchargés, on les met paître dans les champs, où ils broutent des herbes, des épines, et des branches d'Arbres, et ruminent le long du jour ce qu'ils ont mangé la nuit. Il y a trois sortes de Chameaux. Ceux qu'on nomme Hégis, sont les plus gros et les plus grands, et portent jusqu'à un millier. Les seconds, qu'on appelle Bèchet, ont deux bosses sur le dos, et l'on les charge toutes deux, et outre cela ils en sont plus propres à s'appeler Dromadaires, qui sont plus petits et délicats, mais ils ne servent que de monture; ils vont si vite, qu'il en a qui font trente-cinq ou quarante lieues en un jour, et continuent de la sorte huit et dix jours par les Deserts, sans manger que fort peu. Quand on les charge, on ne fait que leur toucher les genoux et le col d'une baguette, aussitôt ils se baissent jusqu'à terre; et tandis qu'on les charge, ils demeurent en cet état, ruminent continuellement, et jettent des cris, s'ils sont jeunes. Lorsqu'ils



mangé des vers, ce qui arrive assez souvent, lorsqu'il est vieux; qu'au contraire la corne en soit pesante, noire luisante et fort unie. Cette corne est quelque peu d'usage chez les Apoticaire. tant pour employer dans les remèdes convenables aux maladies cy-dessus, que pour les remèdes antiépileptiques, pendu au col, porté en bague, ou pris dans du vin avec une décoction de racine de Pivoine mâle, au poids d'une dragme, pendant trois semaines. Quelques-uns veulent que son nerf, ou priape, ait les mêmes propriétés que son pied, à qui les Latins ont donné le nom d'*Ungula Aescis*, qui signifie, *ongle* ou *pied d'Elan*. D'autres ont donné à l'Elan le nom de Grand animal, non pas que ce soit le plus haut de tous les animaux; mais parce qu'il est un des plus vites à la course, et parce qu'il est d'une force presque incomparable, et qu'il tue ou brise tout ce qu'il rencontre. Enfin de la peau de cet animal, on en fait plusieurs ouvrages, comme des Crâs et autres semblables.

J'ay crû faire plaisir à mes Lecteurs de leur communiquer la description suivante, qui m'a été envoyée de Stockholm en Suède.

L'Elan est un animal d'environ huit à neuf pieds de haut, qui a la tête et les oreilles semblables à un âne et les jambes d'un Cerf, les cornes de la manière que les ay fait graver, mais plus larges. Lorsqu'on le veut prendre, les Lithuaniens se mettent quatre ensemble, s'en vont dans un bois armés d'un bon sabre, d'une arquebuse à rouet, d'une bayonette, et d'une grosse corde, et de chacun une échelle de trois pieds, pour monter chacun sur un arbre, après en avoir ôté la

sentent qu'ils sont chargez, et que celui qui les garde, leur ôte un anneau ou est attaché une corde, pour les conduire en façon de bride, ils se levent aussitôt avec leur charge. Les Chameaux endurent patiemment les trois jours au plus, et d'autres endurent tous les trois jours au plus, et d'autres disent qu'ils gardent l'eau dans leur estomach fort long-temps pour se rafraichir, par le moyen d'un grand ventricule qu'ils ont, autour duquel on trouve un nombre considerable de sacs enfermez entre ses tuniques, dans lesquels il y a apparence que ces animaux mettent leur eau en réserve, et c'est ce qui a fait dire à quelques personnes, que lorsque les Turcs vont en Caravane, ou à la Mecque, et que l'eau vient à leur manquer, ils tuent les Chameaux, afin d'avoir l'eau qu'ils portent dans leur ventre pour boire.

C'est encore de ces animaux dont on nous apporte le poil, qui en porte le nom, et daquel on fait plusieurs belles étoffes, et dont le meilleur est celui du dos, et qui est le moins rempli de blanc.

Enfin le Chameau est de tous les animaux le plus doux et celui qui est le moins à charge à son Maître, et qui rapporte le plus de profit.

Le Sel Armoniac ou plutôt Ammoniac naturel, est un Sel blanc dessus et dedans, d'un goût salé, et assez semblable à celui du Sel commun, à la réserve qu'il est plus âcre. On nous l'apportoit autrefois de l'Arabie, ou de la Libie, mais pour le present on n'en voit que très-peu, c'est le sujet pour lequel les Ventiens et les Hellénois ont cherché les moyens d'en pouvoir composer un qui pût approcher des mêmes propriétés, où ils ont beaucoup mieux réussi qu'à la figure, en quoi le Sel Armoniac naturel est tout différent de l'artificiel.

Lorsque les Turcs et autres Nations de l'Asie, ou de l'Afrique, font des courses ou des caravanes, leurs Chameaux passant dans les déserts, et urinant dans les sables, et le Soleil donnant aussitôt dessus cette urine, elle ne manque pas de se dessécher et de se réduire en masse blanche, de la manière que je le vais décrire; ce que je puis certifier être véritable, par l'examen que j'ai fait, d'un morceau que M. de Tournefort m'en a donné, le 6. Mars 1693, dont j'ai fait graver la figure et que je garde comme une chose assez rare, en ce que l'on n'en voit plus, ou bien peu. Ce Sel est cristallisé, c'est-à-dire, qu'il paroît dessus des manières d'éguelles, comme au Salpêtre raffiné, et le dessous est comme creux, où il y a encore quelque peu de sable, qui fait voir que ce Sel s'est sublimé de lui-même, par le moyen du Soleil, et s'est élevé hors des sables, qui sont extrêmement chauds. Les Anciens ont tous d'un commun consentement, dit qu'il y avoit du Sel Ammoniac naturel, que ce Sel se trouvoit dans les sables de la Libie, et qu'il étoit formé de l'urine des Chameaux qui alloient au Temple de Jupiter. Ammon, d'où lui est venu son nom, et d'autres, disent que le mot d'Ammoniac, est venu du nom Grec *Amos*, qui signifie *Sable* ou *Sablou*, et qu'il ne faut pas dire *Armoniac*, comme on l'appelle ordinairement. Il se trouve encore un autre sel Ammoniac, ou Ammoniac

naturel, ou pour mieux dire artificiel, qui se fait de la même manière que nous faisons ici le Salpêtre, qui est tiré d'une manière de terre, ou écumée salée, qui sort des vieilles Cavernes, et des fentes des Rochers qui sont entre Lahor, Thanasser, et à Tzerhint; mais comme ces deux Sels nous sont presque inconnus et qu'il ne s'en trouve que très-peu, c'est le sujet pour lequel nous devons nous contenter de celui que nous tirons de Venise ou d'Hollande, dont le dernier est presque le seul que nous voyons à Paris, sur tout en tems de paix.

DE L'ELEPHANT ET DE L'IVOIRE

L'Elephant est un animal qui surpasse en grandeur et en grosseur tous les animaux terrestres, il a beaucoup de connaissance, d'adresse et de docilité; il est armé d'une longue trompe charnuë et nerveuse, qui lui sert de bras et de main en plusieurs choses; il a aussi assez de discernement pour allonger et ployer son corps pour entrer et sortir par



une porte de quelques pieds plus basse que son corps, pourvu qu'elle soit suffisamment large pour la grosseur. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de faire une plus particulière description de cet animal, puisqu'on en a souvent vu dans la plupart des bonnes Villes de la France; je dirai seulement qu'il se fait venir ces animaux des Indes Orientales, et spécialement du pays du Grand Mogol; qu'il y en a de mâles et de femelles, que ce sont les seuls mâles qui sont armés de grandes dents plantées au bout de leurs mâchoires inférieures, car les femelles n'en ont point de pareilles, et que ces dents sont le vrai Ivoire, dont on fait tant de beaux ouvrages, et quantité de remèdes, ou autres choses nécessaires à la vie.

Je ne m'arrêterai pas à vouloir décrire tous les discours, soit vrais ou faux, que les anciens ont fait touchant l'Elephant. Je dirai seulement qu'il n'y a espee d'animal qui vive plus longtems; et si ce n'étoit les Dragons volans, dont il y en a de deux sortes, qui les font mourir, ou que l'on les tient express, l'Ivoire seroit beaucoup plus rare qu'il n'est.

Ambroise Paré traite de ces deux Dragons, qui font mourir les Elephants, en cette manière.

Ces Dragons s'entortillent autour des jambes des Elephants, et ensuite cachent leurs têtes dans leurs narines, leurs creux les yeux, les piquent et en suçent le sang jusqu'à ce qu'ils soient morts.

L'Ivoire, ce sont les dents, ou plutôt les déf-

fenses des Elephants mâles, dont le meilleur et le plus blanc vient de la Province d'Angole, de Ceilan et autres endroits des grandes Indes.

La rapure d'Ivoire est fort utilisée avec celle de Cerf pour faire des pisanées, elle est dessiccative, rafraichissante et astringente. Et comme cette marchandise est de peu de valeur, à cause que les ouvriers qui travaillent en Ivoire, la donnent presque pour rien : c'est le sujet pour lequel elle n'est sujette à aucune falsification.

DU RHINOCEROS

Le Rhinoceros est un animal à quatre pieds, de la grandeur d'un Taureau, dont le corps approche de la figure du Sanglier; il est ainsi nommé à cause de la corne qu'il porte sur les narines, laquelle est noire, longue d'une coudée, dure, pyramidale, solide, et dont la pointe est tournée vers le haut, tendant vers le derrière; il a aussi une autre Corne de même couleur et durété sur le milieu du dos, dont la pointe regarde de même le derrière, mais dont la longueur n'est que d'une paume. Cet animal a tout son corps converti en armée fortes écailles, et quoi que beaucoup moindre en grandeur, il combat contre l'Elephant et même il en triomphe quelquefois; tant par sa grande force naturelle, capable de soutenir le corps de l'Elephant s'il venoit à tomber sur lui, que parce qu'il ne cesse de combattre avec la Corne qu'il a sur ses narines, jusqu'à ce qu'il ait percé le ventre de son ennemi avec celle qu'il a sur le dos.

Le Rhinoceros est un animal si doux, lorsqu'on ne lui fait point de mal, qu'il se laisse manier de tous les côtés jusqu'à lui mettre la main dans la bouche, se laisse prendre la langue, et au reste; ce qui est bien contraire à ce que les anciens ont écrit, quand ils disent qu'il est si feroce, que l'on ne le peut aborder, et de ce que je ne pourrois contredire, si un de mes amis qui en avoit un en Angleterre, ne me l'eût assuré.

On se sert dans la Médecine de ses cornes, de ses ongles et de son sang. On les employent pour résister au venin, pour fortifier le cœur, pour extirper la sueur, pour arrêter le cours de ventre, pour toutes les maladies contagieuses; la dose est depuis un scrupule jusqu'à deux; on en met en infusion, et l'on en fait des tasses avec la corne, pour y laisser reposer le vin avant que de le boire, ou pour s'en servir à l'ordinaire, comme d'un verre à boire, dans la pensée que l'on a que ces tasses empêchent l'effet de toutes sortes de poisons.

Les Griffes et le sang du Rhinoceros sont si estimés des Indiens, qu'ils n'ont presque point de remèdes plus convenables, pour la guérison des maladies contagieuses, et s'en servent comme nous faisons ici de la Theriaque ou autres antidotes; à sa peau ils en font des cuirasses, dont ils se couvrent pour aller contre leurs ennemis.

DE LA CIVETTE

La Civette est une liqueur onctueuse et épaisse qui se trouve dans une poche qui est sous la queue

et proche l'Anus d'un animal semblable à un Chat d'Espagne, mais beaucoup plus sauvage, et grand carnacier; cet animal porte aussi le nom de Civette, et est fort commun dans la Chine, aux Indes tant Orientales qu'Occidentales, et même en Hollande.

Les Auteurs sont extrêmement partagés sur la nature de cet animal, et sur ce que nous en tirons. Mais comme mon bot n'est pas de répéter ce qu'ils ont écrit, je dirai ce que j'en ai pratiqué moi-même sur une Civette que j'ai eu vivante pendant un an, semblable à la figure que j'en ai fait graver. Elle avoit été apportée de la Chine par une personne de la suite des Ambassadeurs de Siam, qui l'ayant donnée à un de mes amis, celui-ci m'en fit présent en l'année 1688.

Ayant donc gardé cet animal pendant quelques jours, j'aperçus que

le mur et les barreaux qui l'enfermoient, étoient tout remplis d'une humeur onctueuse, épaisse et fort brune, d'une odeur forte et désagréable, si bien que pendant tout le tems que je gardai cette bête, je la faisois carer tous les deux jours, non pas sans peine ni sans risque, en ce que cela lui causoit quelque douleur, ou du moins

de l'appréhension; et ayant fait cela pendant quelques mois, j'en ramassai la valeur d'une once et demie; étant certain que si l'on y avoit apporté tous les soins nécessaires, et que l'on eût

Civette



pu empêcher cette bête de se froter, l'on en eût recueilli bien davantage; mais ce qui me fit négiger l'une et l'autre, c'est que la couleur de cette drogue n'accordoient pas ceux à qui je la montrai, quoiqu'elle n'eût pas moins d'odeur, et qu'elle fût au moins aussi bonne que celle que l'on nous envoie d'Hollande.

Il n'y a donc nulle raison de croire que la Civette soit la fiente ou la sueur de cet animal, comme quelques-uns l'ont crû, et qui même ont écrit que

Civette qu'après avoir été battu; et que plus il étoit en colère, et plus il rendoit de civette sous son ventre et entre ses jambes, ce qui est bien contraire de la vérité, ainsi qu'on l'a pu remarquer par ce que j'en ai dit; et à l'égard de la couleur blanche qui se rencontre en celle d'Hollande, cela ne provient que de ce que les Hollandais, qui en font un grand négoce, nourrissent ces animaux de lait et de jaunes d'œufs.

On ne se sert que très peu de la Civette en Médecine; à son principal usage est pour les Confiseurs et Parfumeurs, qui s'en servent pour parfumer et donner de l'odeur à plusieurs ingrédients. L'emploi de cette marchandise se doit faire avec bien de la modération, en ce que pour peu que l'on excède de la juste quantité qu'il en faut mettre, au lieu de rendre une odeur suave et agréable, elle en communiqueroit une très-mauvaise.

NOUVEAUTÉS MÉTAPHYSIQUES

Par le Docteur GUSTAVE GELEY, d'Annecy

Ancien Interne des Hôpitaux de Lyon, Lauréat de la Faculté de Médecine

Le D^r Gustave Geley a bien voulu commenter ici les acquisitions récentes du métapsychisme à propos de la parution de deux livres, remarquables à des titres différents. L'obligeance de MM. Bocca frères, éditeurs du livre posthume du D^r Imoda et du D^r de Vesme, rédacteur en chef des Annales des Sciences psychiques, nous permettent de reproduire certains documents photographiques de Photographie dei fantasmi. « Les photographiques que je présente dans mon livre, dit le D^r Imoda, sont le résultat de deux années de patientes études, de centaines de soirées tenues avec un plus scrupuleuse régularité avec le même cercle d'expérimentateurs. En vain, durant les premiers mois, je disposai l'appareil et j'attendis le phénomène; au feu du magnésium, exécuté sur le signal du médium, rien d'autre n'apparaissait sur la plaque sensible que l'image de nos propres personnes... Finalement, après un an d'attente, j'obtins des résultats que j'offre à l'examen de ceux qui étudient avec compétence la matérialisation. »

Le métapsychisme, dont nous avons eu l'honneur, l'an dernier, d'entretenir les lecteurs d'Escalape (1), ne progresse que lentement, très lentement. Bien rares, en effet, sont

les travaux de longue haleine, conçus et exécutés dans un esprit rigoureusement scientifique.

Les savants qui croient à l'authenticité des phénomènes supranormaux ne se comptent plus; mais les savants capables de consacrer à leur étude approfondie le temps et les efforts nécessaires; de braver l'hostilité des uns ou les railleries des autres; de s'imposer les sacrifices de toute sorte indispensables, hélas! pour réussir dans cette voie; ces savants-là constituent encore une rarissime exception.

Nous sommes donc heureux de signaler, aujourd'hui, deux de ces travaux exceptionnels :

L'un est d'ordre expérimental, l'autre d'ordre théorique et philosophique.

Le premier a été publié sous le titre: *Photographies de fantômes* (1), par le docteur Imoda.

Le deuxième est intitulé: *Libre arbitre, déterminisme, réincarnation* (2) et a pour auteur M. Calderone, directeur de « Filosofia della scienza ».

Le livre du D^r Imoda est un beau volume, très artistique; il contient de remarquables et nombreuses photographies de formes matérialisées obtenues par la médiumnité d'une jeune fille, M^{lle} Linda Gazzera.

(1) D^r Enrico Imoda: *Fotografie dei fantasmi*, chez Bocca frères, éditeurs à Turin, via Carlo Alberto, Prix, 25 francs.

(2) *Libero Arbitrio, determinismo, reincarnazione*, par le D^r Vincenzo Alderson. Librairie de la Filosofia della scienza, à Palermo, via Bosco, 47, Prix, 5 francs.

Pendant deux ans, en effet, ce médium consentit à donner, dans d'excellentes conditions de contrôle, trois séances par semaine dans un



Autre forme bien matérialisée

(1) Voir les numéros d'Escalape de juin et juillet 1911.



Matérialisation en formation



Fantôme d'enfant

groupe d'expérimentateurs présidé et dirigé par le D^r Imoda.

Ce dernier mourut malheureusement avant la fin de sa tâche; mais le présent ouvrage, relatant ses travaux, a été terminé et mis au point par ses fidèles collaborateurs.

Les photographies ci-jointes ont été choisies parmi les plus belles du livre du D^r Imoda. Nous les donnons telles quelles, sans description inutile. Nous nous croyons seulement tenus à formuler quelques réflexions :

Tout d'abord, *l'authenticité des matérialisations de M^{lle} Linda Gazzera ne peut guère être mise en doute* : les précautions prises pendant deux années d'expériences, pour déjouer toute tentative de fraude, étaient absolument satisfaisantes. De plus, les collaborateurs du D^r Imoda sont unanimes à affirmer leur conviction. Ils déclarent formellement n'avoir jamais constaté, en fait de fraudes, que quelques cas de banale tricherie inconsciente, ne portant que sur des phénomènes élémentaires de mouvements sans contact (on sait que cette tricherie inconsciente est commune à la plupart des médiums en transe et a son origine dans le principe du moindre effort). Enfin, dans d'autres séances données à d'autres expérimentateurs, on a constaté des phénomènes analogues. A Paris, notamment, M^{lle} Linda Gazzera a été examinée et contrôlée par d'éminents psychistes. Un ou deux seulement ont émis des doutes sur la possibilité d'une fraude, tout en se déclarant incapables d'en saisir le mécanisme.

En somme, l'impression générale qui résulte des expériences relatées est nettement favorable au médium du D^r Imoda. Malheureusement, le travail de ce dernier donne prise à des critiques d'un autre ordre, qu'il serait néfaste de dissimuler, au point de vue de l'avenir des recherches métapsychiques :

La méthode employée par le savant italien est absolument insoutenable. Cette méthode aurait pu être résumée ainsi :

Tout pour la photographie et par la photographie.

Obtenir de belles photographies; voilà, semble-t-il, le seul but des expérimentateurs. Ils

ont négligé, plus encore, repoussé systématiquement les autres modes d'investigation et les divers procédés d'enregistrement. Ils n'ont pas même jugé à propos de prendre des empreintes des formes matérialisées, de les mesurer, de les peser, etc. Ils n'ont pas examiné les réactions du médium pendant la production des phénomènes, pas recherché ses dépendances de force et de poids. Enfin, avec le même incompréhensible parti pris, ils ont écarté toutes les manifestations d'ordre psychologique, lesquelles sont toujours associées aux phénomènes physiques, qu'elles commandent.

Les résultats d'une pareille méthode ne pouvaient être douteux; ils se résument en une ligne : rien de convaincant pour les sceptiques; rien d'instructif pour les métapsychistes.

Les sceptiques ont beau jeu, en effet, à signaler l'imperfection des formes photographiées; l'apparence qu'elles revêtent parfois de mannequins, de poupées ou simplement d'images planes.

Ces constatations qui, pour les personnes ne connaissant pas le mécanisme de la phénoménologie supranormale, appuient l'hypothèse de la fraude, auraient perdu beaucoup de leur importance si, aux photographies, avaient été jointes les autres procédés d'enregistrement.

En ce qui concerne les métapsychistes, il n'est que trop évident qu'ils ne sauraient tirer aucun profit théorique d'expériences aussi incomplètes.

Les travaux du D^r Imoda et de ses collaborateurs, qui ont pourtant nécessité, suivant leur expression, des centaines de séances, n'auront donc abouti à peu près à aucun résultat. Il en restera simplement un livre artistique... et un exemple à ne pas suivre.

Le livre de M. Calderone : *Libre arbitre, déterminisme, réincarnation*, n'aura peut-être pas le succès de librairie de celui du D^r Imoda; mais il n'en est pas moins, à notre avis, d'une valeur et d'une importance incomparablement plus grandes.

Ce travail est un monument élevé, par un homme d'un grand talent et d'une intelligence



Matérialisation d'une main (Séance du 26 juillet 1909)

supérieure, à la jeune philosophie métapsychique. Tout ce qui concerne cette philosophie: histoire, exposé des grandes hypothèses qu'elle implique, critique serrée des arguments donnés en leur faveur, etc., figure dans *Libre arbitre*. Enfin le lecteur y trouvera les théories personnelles de l'auteur et ne pourra pas lire sans émotion son éloquent plaidoyer en faveur de la magnifique doctrine du monisme idéaliste et de la palingénésie.

**

NOTE DE LA RÉDACTION. — Nous avons pensé que nos lecteurs trouveraient intérêt à lire, comme complément de l'article du D^r Geley, les comptes rendus de deux séances, prises parmi les plus caractéristiques et rapportées dans le livre du D^r Imoda. Nous remercions MM. Bocca frères de l'autorisation qu'ils ont bien voulu nous donner à cet effet. Les photographies qui correspondent à ces deux séances sont reproduites dans nos colonnes.

Compte rendu de la séance du 28 juin 1909

Chez Madame la Marquise de R...

Le médium est Mademoiselle Linda Gazzera (l'esprit qui dit se manifeste en elle se nomme : Vincenzo). Sont présents : M^{lle} la marquise de R..., M. Demaison et le D^r E. Imoda. M^{lle} la marquise de R... et M. le D^r Imoda contrôlent le médium. Les conditions physio-psychiques sont excellentes.

Cours de la séance. — La marquise de R... a devancé son arrivée à Turin et a avisé le D^r Imoda une ou deux heures avant la séance.

Comme « Vincenzo » a promis la photographie pour la première séance où interviendra la marquise de R..., M. le D^r Imoda s'arrange de façon qu'on puisse l'avoir. On dispose cinq excellents appareils, parmi lesquels un grand appareil Suter de 30 x 40; quatre sont distancés en demi-cercle à une distance de 2 m. 40 environ du cabinet.

Un autre est placé un peu plus loin pour prendre en même temps le groupe des appareils et le cercle des expérimentateurs.

La marquise de R... remercie « Vincenzo » parce qu'il veut bien faire chez lui sa photographie. Une main matérialisée fait entendre distinctement des battements en signe d'amitié



Un fantôme bien matérialisé

sur ses épaules. Le médium est encore à l'état de veille.

Dès que le médium se trouve en transe, « Vincenzo » déclare que c'est le meilleur moment pour obtenir la photographie, et donne les ordres habituels pour la faire exécuter.

M. Demaison enlève la table, et tandis que M. le D' Imoda place dans le cabinet la chaise habituelle de repos en osier, la marquise tient le médium assis sur ses genoux.

Celle-ci s'assoit ensuite sur le fauteuil; on entend sa respiration plus fréquente, profonde, bruyante, et l'on entend le claquement caractéristique des dents.

Trois ou quatre minutes après, on donne le signal d'ouvrir les rideaux, et de suite après on photographie. Personne n'a vu de trace de matérialisation.

M. le D' Imoda rend au médium son siège, et il rentre dans le cercle. « Vincenzo » déclare que la photographie est réussie; c'est la matérialisation d'une charmante jeune fille de 17 ans, très blonde; elle porte à l'oreille une boucle et brillants, et a le cou décoré suivant la promesse qu'elle avait faite lors de la précédente séance.

« Vincenzo », sur la demande qui lui en est faite, déclare qu'il ne connaît pas la jeune fille photographiée; il dit qu'il ne l'a jamais vue pendant sa vie terrestre, et que ce n'est pas pour la première fois qu'il l'a vue dans le monde des esprits. Interrogé pour savoir pourquoi il l'a fait photographier, il répond: « Je ne sais pas, j'ai obéi à une force inconnue. » Les phénomènes physiques recommencent ensuite; ce soir-là, la force est intense. Des touches nombreux se succèdent, et l'on constate la présence de quatre mains agissant simultanément.

1° Son du tambourin en l'air;

2° La chaise en osier placée dans le cabinet est violemment remuée;

3° Battement d'une main ouverte sur les épaules du D' Imoda;

4° Battement d'une main ouverte sur les épaules de la marquise de R...

Pendant ces phénomènes, le contrôle était absolument sûr. Puis tout d'un coup, un corps énorme, volumineux, s'agite en l'air, en faisant entendre des craquements, et descend d'un haut en se posant sur la tête du D' Imoda! et ce n'est rien moins que la chaise en osier du cabinet qui voltige dans l'air.

« Vincenzo » ordonne d'éveiller le médium.

Lorsque le gaz est allumé, nous remarquons attentivement que le médium, pendant plus d'une demi-heure, reste au milieu de nous encore vêtue de la légère tunique qui modèle toutes ses formes de jeune fille, et ne pourrait pas y cacher le moindre objet, et par devoir de rapporteur consciencieux, nous fouillons toute la chambre. Les voiles qui ont servi à la matérialisation gisent par terre, dispersés, et on ne remarque rien de suspect.

Les plaques ont été développées par M. Demaison en présence du D' Imoda.

La photographie est réussie. « Vincenzo », comme d'habitude, a tenu complètement sa promesse.

Compte rendu de la séance du 26 juillet 1909
Chez Madame la Marquise de R...

Médium : Linda Gazzera.

Présents : Marquise de R..., D' Bizozero, M. N. N..., l'avocat Bocca et le D' Imoda.

Contrôle : Marquise de R... et D' Imoda.

Conditions physio-psychiques excellentes. Le



Portrait de Cesarina (en travesti) pris quelques temps avant sa mort

Photographie médiumnique de Cesarina

médium paraît très gai, et reprend avec plaisir les séances après deux semaines de vacances.

Cours de la séance. — M. Demaison est encore à la campagne, et en son absence, le



Apparition demi-volée, le médium est à droite (Photographie obtenue dans la séance du 28 juin 1909)
Cliché 80 X 40 réduit

D' Imoda a disposé les appareils photographiques, le médium en ayant fait la demande le jour précédent. M. le D' Imoda éteint le gaz, et à la lumière rouge d'une lanterne photographique, il ouvre les châssis et les objectifs.

A la lumière rouge, M. l'avocat Bocca, qui tient entre temps le contrôle de la main gauche du médium, se sent touché aux épaules et au côté.

La lumière rouge ayant été éteinte, M. le D' Imoda entre en chaîne. De suite, une main petite, légère et délicate touche ses épaules. Imoda exprime le désir que « Vincenzo » déploie toute son activité pour persuader le D' Bizozero, nouveau à cette séance, de la réalité des phénomènes médiumniques; il demande si nous pouvons obtenir ce soir une photographie. La petite main habituelle lui frappe délicatement et avec lenteur trois coups sur l'épaule, puis deux autres coups après une brève pause; dans notre langage conventionnel, ce signe signifie: peut-être.

Pendant ce temps, les objets du cabinet s'agitent, le petit tambour est saisi et porté en l'air où il tourne.

Le médium met ses deux mains dans les mains du D' Bizozero; tandis que celui-ci tient ainsi le contrôle, une main matérialisée le frappe à plusieurs reprises sur la tête et sur les épaules.

« Vincenzo » ordonne de photographier. Le magnésium brûle. La marquise de R... et M. N. N... ont vu sur la tête du médium un corps oblong. Les autres n'ont rien vu.

Ensuite, « Vincenzo » ordonne au D' Bizozero de prendre la place du D' Imoda.

Le changement est effectué, et M. Bizozero prend dans ses mains les deux mains du médium. Il est alors énergiquement chalouillé, mais comme il ne réagit pas, attendu qu'il ne craint pas le chalouillement, « Vincenzo » se met en colère et commence à le battre. Alors M. Bizozero fait semblant de souffrir, et la plaisanterie cesse.

M. le D' Imoda demande comment il se fait que ce soir-là la force médiumnique se soit manifestée depuis le commencement de la séance à droite du médium, tandis qu'ordinairement les phénomènes se manifestent à gauche. « Vincenzo » répond que quand le médium, comme ce soir, est très fort, les phénomènes peuvent se manifester avec intensité également à droite, tandis que quand la force est moindre, ils se manifestent mieux à gauche.

Nous demandons si, à la prochaine séance, nous devons apporter les appareils photographiques; « Vincenzo » ne nous l'assure pas, mais il nous permet de les apporter et il fera volontiers la photographie s'il le peut.

Il ordonne d'éveiller le médium. Trois appareils photographiques avaient été placés. Les plaques développées le soir même par le D' Imoda et par l'ingénieur Marzocchi montrent une belle main de femme et une partie de l'avant-bras.

La main tient une fleur, et l'avant-bras est entouré d'un léger voile formant autour du poignet un nœud gracieux. Le voile semble sortir de la tête du médium.

LE MUSÉE DE LA VACCINE DU PLESSIS-LÈS-TOURS

Par le Docteur EDMOND CHAUMIER

Directeur de l'Institut vaccinal de Tours

Il n'est pas de sujet médical qui, plus que la vaccine, ait été à la caricature. Beaucoup de documents iconographiques sont d'origine anglaise; justifiant, à l'endroit de Jenner, l'adage bien connu : « Nul n'est prophète en son pays. » Nous serons particulièrement heureux d'offrir à nos lecteurs des reproductions multiples de la belle collection que le D^r Chaumier a rassemblée dans son Musée de la Vaccine de Plessis-lès-Tours. Les médecins parisiens privilégiés en ont pu voir des exemplaires au dernier Salon des Médecins, ils auront plaisir à les retrouver, avec beaucoup d'autres inédits, dans la série des articles qui seront publiés ici même. Nos lecteurs de province et de l'étranger trouveront ici les plus belles pièces du Musée de la Vaccine.

LOUIS XI ne reconnaît plus sa sombre demeure, s'il sortait de son tombeau de Cléry (1) pour venir visiter Plessis-lès-Tours. Les arbres du voisinage ne donnent plus asile aux pendus de Sa Majesté et seuls les oiseaux en font leur habituel séjour. Les mûriers, petits-fils de ceux qu'avait plantés le Roy ne voient plus leurs feuilles données en pâture aux vers à soie, et seules, à l'automne, les mouches butinent librement sur leurs fruits sacrés.

On entend bien, parfois, quelques cris, quelques plaintes; ce ne sont point des humains qui gémissent; ce n'est point La Ballue dans sa cage de fer; ce sont les beuglements des génisses qu'on vaccine.

Une grande partie du rez-de-chaussée du château, restauré dans le style du xv^e siècle, est consacrée au Musée de la Vaccine, musée historique et technique.

On y voit la plupart des instruments employés depuis un siècle pour la vaccination humaine et animale; ceux en usage, dans les différents Instituts, pour la préparation longue et minutieuse — plus longue et plus minutieuse qu'on ne le croit communément — du virus vaccinal. On y trouve des échantillons de préparations diverses, venant de tous les points du globe, etc., etc.

Mais ce qui intéresse le plus le visiteur pro-

(1) Le curé du village de Cléry, près d'Orléans, manqua rarement de mettre, entre les mains de ceux qui venaient son église, le crâne (vrai ou faux) de Louis XI.



LA VACCINE.

L'inoculation à la mode

fane, c'est la collection des gravures et des caricatures.

On rit de tout, même hors de France!

Beaucoup de caricatures datent des débuts de la vaccine. On reconnaît facilement leur âge, presque toutes portent avec elles, comme



Les Bienfaits de la Petite Vérole

Les Bienfaits de la Petite Vérole

acte de naissance, la forme de vêtements du Directoire et du premier Empire.

La plus ancienne semble être celle intitulée : *Les bienfaits de la petite vérole*. Il ne s'agit pas encore de la vaccine, mais de l'inoculation de la variole, introduite de Constantinople dans notre Europe, presque au début du xviii^e siècle, par la femme de l'Ambassadeur d'Angleterre, lady Montague. Cette pratique, malgré les accidents répétés qu'elle subit, est bientôt assez de vogue pour qu'on ait créé une *coiffure à l'inoculation*. C'est la fameuse

M^{me} Rose Berlin, qu'on appelait « le ministre de la mode » qui fit cette création « qui fut un de ses triomphes, et qui se vendait dix louis, somme exorbitante pour l'époque. On y voyait, au milieu de gaze et de tulle, un serpent qui représentait la médecine, une masse figurant l'art dont elle se servait pour terrasser le monstre varioleux, un soleil

levant, emblème du jeune Roy et quelques branches d'olivier, figurant la paix et la douceur que cette opération répand dans le cœur de ceux qui la subissent » (1).

La caricature, elle, est contre l'inoculation. Comme beaucoup d'autres systèmes de thérapeutique préventive ou curative, l'inoculation donna naissance à une poussée de charlatanisme; il y eut des inoculateurs ambulants, dont certains possédaient, croyait-on, des secrets pour n'obtenir que des lésions locales et jamais la généralisation dangereuse.

C'est sans doute — j'aime à le croire — ces ambulants qu'on a caricaturés.

À droite, devant une table recouverte d'un tapis vert, l'inoculateur, gras et replet, avec ses seules à boucles et ses mollets rebondis, compte son or. Il en a des sacs. Derrière lui, les inoculés en foule, tous plus ou moins éprouvés, semblent suivre, en s'éloignant de leur bourreau, le convoi de ceux, enfants ou adultes, qui ont succombé à l'opération, transportés par des croque-morts. Voici le cul-de-jatte se traînant misérablement; puis un rachitique aux déviations extraordinaires; puis un ankylosé du genou à angle droit s'aidant d'une canne. Puis vient un mal de Pott. Cet autre a le bras en écharpe; une dame, le visage enveloppé d'un pansement, donne la main à un compagnon d'infortune qui semble avoir une affection grave de l'œil. Un petit chien conduit une victime

(1) Cité par *Femina*, 15 août 1910, page 433 : M^{me} Rose Berlin, ministre de la mode en 1780.



Sept contre un ou le Comité de la Vaccine



Les Malheurs de la Vaccine

Les Malheurs de la Vaccine

Il n'est jamais aveugle. Le cortège finit avec un malheureux béguillard dont l'inoculation a détruit l'une des jambes. Il se retourne et menace du poing l'inoculateur qui semble s'en moquer. N'a-t-il pas ses gros sacs d'écus?

Avec *Les malheurs de la vaccine* qui, selon moi, seraient mieux nommés « les malheurs de l'inoculation », nous voyons *la maison d'inoculation à vendre*. C'est avec la vaccine a pris la place. Jenner, armé d'une lancette, poursuit la Mort portant sa faux. Pendant ce temps, les enfants se vaccinent les uns les autres, tandis que, à l'autre extrémité du tableau, l'inoculateur s'arrache les cheveux.

La vaccine a réellement pris la place et est devenue *l'inoculation à la mode*. Le médecin à la perruque brisée tient le bras de l'enfant assis sur les genoux d'une parente et brandit sa lancette. Le père, ou un compère du vaccinateur, agite un pantin au-dessus de la tête du petit bonhomme, pour détourner son attention. La mère se pâmerait d'émotion si une autre femme ne venait lui porter secours.

La vaccine triomphe ! Moins qu'il paraît ; les savants hésitent et l'on nous représente *La Vaccine aux prises avec la Faculté*. L'âne revêtu d'une robe, avec son bonnet pointu et une bride portant les noms des pères de la Médecine : Hippocrate, Galien, c'est *la Faculté*. *La Vaccine*, c'est la vache aux puissantes mamelles prête à déchirer de ses cornes *l'Alma Mater*. C'est que la vaccine, ce n'est point encore la science officielle. Il est vrai qu'elle vient de l'étranger ; mais Jenner, son inventeur, n'était-il point d'abord un petit médecin de campagne ? L'inoculation, du reste, avant d'être acceptée, avait dû batailler bien plus que la vaccine ; le Parlement et la Sorbonne s'en étaient mêlés.

Toutes ces batailles avaient déblayé le terrain et la vaccine fut bien plus vite acceptée. Or créa, dès les premières années du XIX^e siècle, un Comité de Vaccine ; mais si nous en croyons la caricature (*Sept contre un* ou le *Comité de la Vaccine*), la paix n'y régnait pas précisément.

membres crient plus ou moins : « Vous nous le paierez, citoyen Tapp... ». « Il est temps que tu sortes ». « Ah ! ah ! ah ! ah ! ». Et celui qu'on pourchasse ainsi répond : « Vous êtes tous des charlatans ! »

Un seul, qui semble se parler à lui-même, dit : « Il a peut-être raison ».



La Vaccine aux prises avec la Faculté

Les anti-vaccinateurs assez puissants aujourd'hui, en Angleterre, pour avoir obtenu du Parlement, *l'objection de conscience*, simple déclaration faite au juge, par le père de famille, exemptant les enfants de la vaccination obligatoire ; assez puissants pour avoir fait diminuer les vaccinations à ce point qu'on redoute, chez nos voisins d'outre-Manche, l'écllosion d'une vaste épidémie ; assez osés, en Allemagne, pour, l'année dernière, avoir demandé à l'Empereur d'appuyer leurs revendications, les anti-vaccinateurs existaient déjà au commencement du siècle passé, et leurs attaques contre la vaccine, se traduisaient par la brochure, l'article de journal ou la caricature.

Voici *La Dindonnade*. C'est sous la queue du dindon que se recueille

(1) Woodville, médecin de l'hôpital des inocués de Londres, vint de Londres à Paris en thermidor, an VIII, pour apporter la vaccine.

la lymphé nouvelle, la Rivale de la Vaccine.

Voici *La Vaccine en voyage*, une fort belle caricature, avec la voiture du charlatan, que les badauds de tout âge, de tout sexe et de tout rang, écoutent avec ardeur. Une superbe vache, attachée derrière, semble se demander ce qui va se passer. Sur le cheval, le postillon, soufflant dans sa trompette, pour attirer la masse des citoyens, tient un étendard avec cette inscription :

Four votre argent dessussants nous manquer votre cure, Morbleu vous recevrez tout l'heureux piqûre, Chacun sera vacciné, c'est-à-dire dindonné. La bonne aventure ou gué, la bonne aventure.

De son côté le charlatan, maintenant de la main droite son bicomre sur sa tête, bicomre surmonté d'une cocarde et d'un plumet, présente, de la main gauche, sur une pancarte, sa profession de foi :

Par permission,
Nous vaccinons,
Nous dindonnons,
Nous rajeunissons,
Nous embellissons,
Nous, etc., etc., etc.
Etc., etc., etc.

Se tenant à l'arrière de la voiture, un arlequin exhibe... un dindon plumé. Au bas de la gravure deux couplets :

La vieille inoculation
Fût pour Dessussars un délice,
Par tout la Vaccination
La remplace, grâce au caprice.
On exagère ses succès ;
En vain Hippocrate en murmure,
Bientôt de ses heureux essais
On rendra grâce à la Nature.

Voulez vous connoissiers fameux,
Meins en santé, qu'en médecine,
Voulez vous agré de vos vœux
Etendre au loin votre vaccine
Procurez lui la faculté,
De rendre jeunesse et figure,
Elle obtiendra chez la beauté
Plus de crédit que la Nature.

Si, aujourd'hui, chez nous, la vaccination et la revaccination obligatoires ont quelque peine à s'acclimater, au moins n'avons-nous plus guère à lutter avec les anti-vaccinateurs, et nos caricaturistes modernes ne semblent-ils plus avoir pour but que de nous faire rire.



LA DINDONNADE
ou la Rivale de la Vaccine

La Dindonnade ou La Rivale de la Vaccine

En Angleterre, au contraire, où leur nombre augmente chaque jour, et où leur propagande est effrénée, tous les moyens leur sont bons.

Je signalerai particulièrement les *tracts* bourrés d'observations à faire dresser les cheveux sur la tête et de gravures *ad hoc*, et vendus un penny ou distribués gratuitement, et les cartes postales illustrées.

Il eût été étonnant que tous les moyens de publicité mis à notre disposition par notre civilisation *vingtième siècle*, ne soient pas employés par les anti-vaccinateurs.

Je n'oserais affirmer qu'ils n'aient pas des hommes sandwiches comme réclame; on s'en sert bien, même en France, pour les élections municipales!



La Vaccine en voyage

Mais ce dont ils se servent à outrance, et pour toutes leurs correspondances (toujours le fruit de notre civilisation) c'est de papier, d'enveloppes, de cartes postales portant la caricature ou la phrase dangereuse, répandant ainsi la mauvaise doctrine qui va s'infiltrer dans les masses, les suggestionnant peu à peu dans le mauvais sens.

Chez nous, par indifférence, on n'obéit pas à la loi tutélaire; là-bas, c'est une ligue puissamment organisée qui s'oppose aux progrès de l'hygiène.

Mais comme tout ce qui existe chez nos voisins est, tôt ou tard, copié chez nous, tenons-nous sur nos gardes.

COMMENT SE FIXENT LES VERS PARASITES A LA PAROI DE L'INTESTIN

Par le Docteur CH. GARIN

Préparateur du Laboratoire de Parasitologie de l'Université de Lyon

JUSQU'A ces dernières années on a cru que les vers intestinaux vivaient en liberté à l'intérieur du tube digestif où ils puisaient leurs aliments dans les résidus de la digestion. En réalité il n'en est rien, et les vers intestinaux s'attachent toujours à la paroi du tube digestif. C'est un fait très important, dont la mise en lumière est due surtout à l'école lyonnaise et à son chef, le Professeur J. Guiart.

Ce qui explique que la fixation des vers à la paroi ait été longtemps ignorée, c'est qu'ils se détachent très rapidement après la mort de leur hôte. Or, en France, et dans la plupart des pays d'Europe, la loi n'autorise les médecins à faire des autopsies que vingt-quatre heures après la mort. Dans ces conditions, à l'ouverture de l'intestin, on ne trouve jamais les parasites fixés, mais libres dans l'intestin.

Chez les animaux cette étude est beaucoup

plus facile que chez l'homme. Et c'est en s'adressant à eux que j'ai pu obtenir les pièces des figures 1, 2 et 3.

On voit nettement sur la figure 1 la solidité de la fixation de certains vers à la paroi de l'es-

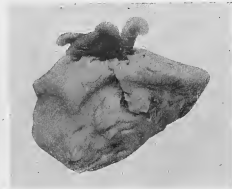


Fig. 1 — Fragment de muqueuse de l'estomac de porc, sur laquelle se trouvent fixés trois vers parasites. Ces vers appartiennent à l'espèce *Gnathostomum hispidum*. Ils sont enfoncés très profondément dans la paroi de l'estomac. Celle-ci est très épaisse et la surface muqueuse est vue un peu de profil. (Grossissement : 2 diamètres)

tomac. Et l'on comprend aisément l'importance des lésions qu'ils peuvent créer.

Les pièces humaines que représentent les figures 4 et 5, ont été recueillies en Tunisie au cours d'une mission que j'y accomplis l'an dernier. La législation de ce pays autorise, en raison de la chaleur du climat, la pratique des autopsies immédiates. C'est en ouvrant des cadavres quelques instants après leur mort, à l'hôpital indigène de Sadiki, que j'ai pu étudier en particulier la fixation du trichocéphale.

L'étude de la fixation des parasites intestinaux ne présente pas, en effet, qu'un intérêt scientifique. Elle a une grosse importance médicale. Quand on croyait à la vie vagabonde des vers dans l'intestin, et que l'on était persuadé qu'ils prenaient leur nourriture dans les matières fécales, on n'était guère disposé à leur

attribuer un grand rôle pathogène. Mais depuis que la fixation de ces êtres a été nettement établie, on a pu se rendre compte qu'ils sont la cause d'un grand nombre de maladies. L'étude microscopique des points où les vers se sont fixés, montre que la plupart d'entre eux s'enfoncent dans la muqueuse pour y trouver des vaisseaux sanguins et en sucer le sang. Pour le trichocéphale de l'homme en particulier, nous avons pu le démontrer clairement, le professeur Guiart et moi.

Mais les vers ne feraient que se nourrir de sang qu'il n'y aurait sans doute pas grand dommage pour l'organisme de leur hôte. Ces êtres sont toujours de petite taille, la quantité de sang qu'ils ravissent est peu considérable, les vaisseaux qu'ils perforent sont de petit diamètre. Ce qui les rend dangereux, ce n'est pas l'importance des lésions qu'ils font à la muqueuse, ni la quantité de sang qu'ils soutirent



Fig. 2. — Muqueuse de l'estomac de la buse (*Buteo vulgaris*) photographiée de face. On aperçoit trois vers qui s'y sont fixés. Ces vers appartiennent à l'espèce *Spiraptera leptera*. (Grossissement : 9 diamètres)



Fig. 3. — Muqueuse du cropum de poulet domestique photographiée de face. On aperçoit un ver qui s'y est fixé. Ce ver appartient à l'espèce *Heterakis vesicularis*. (Grossissement : 6 diamètres)



Fig. 4. — *Trichocephale* dont toute l'extrémité antérieure a pénétré sous la muqueuse (Grossissement : 9 diamètres)

à l'organisme. Ils sont dangereux parce qu'ils inoculent à leur hôte, des microbes. On sait quelle est l'abondance des microbes, dans le contenu intestinal ; et l'on peut dire que la muqueuse digestive baigne constamment dans un liquide effroyablement septique. Aussi la moindre érosion de la paroi intestinale est-elle une porte ouverte à la maladie. Ces érosions, les parasites intestinaux les créent sans cesse, ils sont même capables de porter directement l'infection dans le sang, créant ainsi, non plus seulement des maladies de l'intestin, mais des septicémies et des anémies.

Aussi la liste des affections dues aux vers intestinaux s'allonge-t-elle chaque jour. Metchnikoff leur attribue un certain nombre d'appendicites, Guiart la fièvre typhoïde et le choléra, peut-être la tuberculose intestinale, Perroncito l'anémie des mineurs, et j'ai montré moi-même qu'un grand nombre de malades atteints d'entérite chronique devaient leurs maux au trichocephale : c'est là une maladie qui porte le nom d'entérite trichocephalienne. Aujourd'hui que la biologie des vers intestinaux est mieux connue, et que l'on commence à découvrir les maladies qu'ils sont capables d'inoculer à l'homme, nous sommes mieux armés pour nous défendre contre celles-ci. Ainsi nombre de crises appendiculaires pourraient être écartées à l'avenir, et les opérations chirurgicales souvent évitées. On pourra également se mettre à l'abri de la fièvre typhoïde, ou guérir des entérites rebelles à tous les traitements connus jusqu'à ce jour. Combien de malades soumis à des traitements prolongés, à des régimes variés, et qui traînent de ville d'eau en ville d'eau leur entérite muco-membraneuse, pourraient guérir plus sûrement et plus rapidement en se soumettant à une cure anthelminthique.

Il n'est pas très difficile, en effet, de déceler la présence des vers dans l'intestin chez les malades qui en sont porteurs. Il suffit de prati-

quer un examen microscopique soigné des matières fécales.

Mais combien peu de médecins pratiquent l'examen des matières fécales ! Et pourtant cet examen devrait jouer le même rôle en clinique que celui des urines. Eh bien, un examen des matières, bien fait, permet de déceler la présence des œufs de vers intestinaux. C'est là un moyen rigoureux d'affirmer la présence de ces parasites chez un malade. Et non seulement l'examen microscopique des selles permet d'affirmer la présence de vers intestinaux dans le tube digestif, mais il permet également, d'après la forme des œufs observés, de préciser à quelles espèces de vers on a affaire.

Il est très important pour le médecin, de car la médication varie avec chacune.

Pour ne parler ici que des espèces les plus fréquentes chez l'homme, l'Ascaris, l'Oxyure et le Trichocephale, chacun de ces trois êtres réclame un traitement différent. L'Ascaris, le plus fréquent en France, chez les enfants, est le plus facile à expulser. Il suffira d'administrer au malade, le soir avant de se coucher, de 0,03 centigrammes à 0,10 centigrammes de santonine, suivant l'âge. Le lendemain une purgation quelconque évacuera les parasites.

Si on veut lutter au contraire contre l'Oxyure, on aura recours à la fois à la médication buccale et rectale.

Dans le rectum on injectera un lavement d'eau sucrée, ou d'eau légèrement savonneuse. L'évacuation de ce lavement entraînera la plupart des parasites adultes. Pour détruire les jeunes il faudra recourir encore à la santonine administrée comme je l'ai indiqué plus haut ou au thymol.

Le thymol est un vermifuge très énergique qui agit surtout contre le Trichocephale. Mais il faut savoir que ce parasite est très résistant, et qu'il est très long à expulser. Pour s'en

débarrasser, on administre chaque jour de 3 à 5 cachets d'un gramme de thymol pendant quatre jours. Puis le dernier jour, on prescrit une purgation saline. Ceci constitue, ce que le D^r Guiart appelle la cure thymolée.

En général une cure thymolée ne suffit pas à tuer, et à expulser tous les Trichocephales. Il faudra huit à dix jours plus tard pratiquer un nouvel examen microscopique, et s'il y a lieu recommencer une deuxième, et souvent une troisième ou une quatrième cure.

Le thymol, administré de la façon que nous venons d'indiquer, rend de très grands services dans la lutte contre les affections intestinales de nature trichocephalienne. Ce médicament n'est pas seulement un vermifuge puissant, il est également un antiseptique intestinal de premier ordre. Il agit donc par ces deux propriétés à la fois. Chez les malades atteints d'entérite trichocephalienne en particulier, on obtient le plus souvent, dès la première cure thymolée des résultats inespérés.

Alors même que tous les Trichocephales ne sont pas encore expulsés, les symptômes douloureux ou pénibles dont les malades se plaignent, disparaissent en quelques jours.

On le voit, l'étude de la fixation des vers intestinaux, et de leur biologie, comporte des applications multiples à la médecine. Les acquisitions récentes, dues aux efforts de l'école lyonnaise, permettront dans bien des cas d'appliquer un traitement rationnel à des malades voués jusqu'ici à l'empirisme.



Fig. 5. — *Cœcum* humain où se trouvent fixés les trichocephales (Grandeur naturelle)

LE JUBILÉ SCIENTIFIQUE DU PROFESSEUR GRASSET

L'Université de Montpellier vient d'être le théâtre d'une touchante cérémonie médicale; on y célébrait, il y a quelques jours, le jubilé scientifique du professeur Grasset. Ses élèves, ses amis lui remirent en séance solennelle son buste en marbre et une médaille commémorative, œuvres du sculpteur Injalbert. Nous n'avons pas besoin de rappeler ici de quel succès furent accueillis, au fur et à mesure de leur apparition, tous les ouvrages du maître. Les Limites de la biologie, les Demi-fous, les Deux Psychismes, le Traité de Physiopathologie clinique furent de magistrales études qui montrèrent que, chez leur auteur, le parfait clinicien se doublait d'un judicieux philosophe.

« Quand la sérénité du soir descend sur un homme de bien et de travail, dit le professeur Forgue, c'est pour lui une récompense et un réconfort de mesurer la route accomplie, la part personnelle de progrès réalisée... »

« ... Si l'on considère d'ensemble l'œuvre didactique de Grasset, on peut dire que sa qualité maîtresse, c'est une exceptionnelle puissance d'assimilation et d'expression claire : je ne crois pas que la science médicale française, si riche cependant en esprits nets, offre un pareil exemple d'intelligence assimilatrice, clarifiante et simplifiante. Les problèmes les plus ardens de la biologie générale, les questions les plus obscures et les plus encombrées de la pathologie sont présentées par lui avec une netteté de formule, une forme simple et précise, une pénétration adroite et forte qui font de ce Maître un vulgarisateur hors pair. Son cerveau excelle à sélectionner les idées, à les grouper en ordre et en lumière, à les fixer en une langue parfaite, où apparaît sa forte culture classique. Et s'il fallait citer un évident exemple de la haute valeur qu'une intelligence médicale doit à de solides humanités, le professeur Grasset nous en offrirait le plus brillant modèle.

Ce qu'il faut admirer encore chez lui, c'est, malgré la surcharge professionnelle, une capacité de production surprenante : peut-on citer un écrivain médical moderne qui ait fourni une œuvre de semblable abondance et d'application aussi diverse ? Et ceci témoigne, en dehors d'une facilité de travail supérieure, d'une méthode constante, d'un emploi de temps réglé et calculé pour son minimum de perte.

Nous adressons à notre éminent collaborateur toutes nos félicitations pour l'hommage si flatteur et si mérité qui vient de lui être rendu.

LES anciens avaient coutume, pour honorer les hommes qui avaient bien mérité de la patrie, de leur décerner en pleine place publique l'hommage de leur reconnaissance et de leur admiration ; parfois aussi, on perpétuait par le marbre leur image. S'inspirant de ces grands exemples, les élèves, les admirateurs, les amis du professeur Grasset lui offraient, le 18 avril dernier, en un touchant témoignage de profonde gratitude et de respectueuse sympathie, un buste et une médaille commémorative, à l'occasion de ses trente ans de professorat.

Le comité d'initiative avait déjà réuni non seulement la plupart des maîtres de la médecine contemporaine, mais encore des philosophes et des littérateurs tels que Fouillée, P. Bourget, E. Faguet et un éminent prélat, le cardinal de Cabrières.

Mais plus nombreux encore étaient ceux qui, des points et des milieux les plus divers, étaient venus applaudir le Maître, dans le plein épanouissement de ses forces intellectuelles, le Maître dont tout le monde se plaît à reconnaître le talent scientifique, la haute valeur morale, la grande bonté de cœur.

Dans la salle avaient pris place, à côté de la nombreuse famille du professeur Grasset, la foule des membres du corps médical : médecins de Montpellier, professeurs à la Faculté ou praticiens éminents, confrères de toute la région méridionale et même des contrées les plus éloignées, anciens élèves, collaborateurs ou amis du savant. Parmi eux, l'un pouvait en voir qui, d'Universités plus ou moins lointaines, étaient venus le saluer. En dehors de la grande famille médicale étaient également représentés les professeurs des diverses Facultés ou Ecoles de Montpellier, les principales autorités de la ville, la plupart des membres de la haute

société montpelliéraine si attachés à leur Ecole de médecine et à un de ses plus illustres représentants.

M. le recteur Benoit ouvre la séance et sou-

l'un de ceux qui représentent le mieux nos vieilles traditions médicales.

Il est heureux de rappeler comment le ministre de l'Instruction publique vient tout récemment de récompenser un dévouement toujours inlassable à la cause universitaire en nommant le professeur Grasset, officier de la Légion d'honneur.

Le professeur Rauzier, le disciple préféré et un des plus vieux amis du Maître, est venu résumer, ensuite avec une éloquence émue, son œuvre scientifique. Choisisant parmi ses nombreux ouvrages ceux qui caractérisent le plus les divers côtés de son esprit de philosophe et de médecin : *Les limites de la Biologie*, « passionnément lues et passionnément discutées », où il expose ses idées sur la valeur de la science, la distinction des domaines de la Biologie et de la Religion, qui doivent se garder d'empiéter l'une sur l'autre, œuvre qui, au dire de P. Bourget, classe le professeur Grasset parmi les logiciens de notre époque au même rang qu'il occupait déjà parmi les cliniciens ; les *Demi-fous*, qui pose le problème de la responsabilité atténuée, si troublant, tant pour les neurologistes et les psychiatres que pour les jurisconsultes ; *Les Deux Psychismes*, psychisme inférieur, psychisme supérieur, si lumineusement schématisés dans le polygone et le centre O ; enfin, le dernier venu, mais non le moins important, le *Traité de Physiopathologie clinique*, magistrale étude de pathologie générale, où, résumant tout son enseignement, le professeur Grasset a condensé, en trois volumes, à la lumière du « penser physiologique », toute la science de l'homme vivant ; il y a complètement

renoué l'ancien vitalisme de Barthez, cher à l'école montpelliéraine, et auquel les découvertes récentes de la science contemporaine apportent tous les jours une nouvelle confirmation.



Docteur J. Grasset
Professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier, Officier de la Légion d'Honneur

Cl. G. Gabriel Aubert

Enfin, le professeur Grasset, dans une page où la sublime envolée voisine avec le plus fin humour et la plus profonde émotion, retrace lui-même, avec toute sa modeste native, les

saires, qui vont se pourfendre avec acharnement et se disputer... deux places. Nous fûmes naturellement nommés tous les deux.

C'est au moment de ce concours que j'eus la chance de nouer, à Paris, des relations avec des maîtres et des collègues, dont l'heureuse influence sur ma carrière ne s'est pas démentie.

Croyez à la chance. Ne vous découragez pas si elle tarde à venir. Elle vient toujours. Seulement il faut se tenir prêt à l'accueillir, être armé pour en profiter.

Calhvet et de Fiers, qui cachent souvent une très profonde philosophie sous leurs propos légers, font dire



Cliche de Montpellièr Médical
Médaille du Professeur Grasset, par A. Injalbert

J'ai considéré comme une grande chance pour moi que les *Limites de la Biologie* eût provoqué les *Limites de l'inconnaissable* de Le Dantec et que *Demifons et demiresponsables* aient eu l'honneur d'être critiqués par des hommes comme Emile Faguet, Gilbert Ballet, Remy de Gourmont, Pierre Baudin, Maurice de Fleury et aient abouti même à la jolie image de Moloch, me représentant la balance à la main pour peser des cerveaux et des responsabilités, sous les yeux bienveillants de la demifolie.

Le jour où j'ai reçu cette caricature, comme le jour où je me suis vu en orang-outang très ressemblant grimpaçant à l'arbre de la science ou en marchande de fleurs, entravé et toqué, sur les ruines de la Halle aux colonnes — constamment, j'ai bûni ma chance, qui me donnait l'illusion de la célébrité par la plume de si éminents critiques et le crayon de si spirituels caricaturistes.



Cliche de Montpellièr Médical
Médaille du Professeur Grasset, par A. Injalbert

principales étapes de sa carrière. Il en rapporte tous les succès à sa féie bienfaisante, la chance :

La seule chose, qui ait pu vous frapper assez dans ma vie pour motiver vos dithyrambes, c'est ma chance, la chance persistante, qui, comme une féie bienfaisante, m'a constamment protégé et aidé.

Capus dirait la *veine*. J'aime mieux ce mot, facile et joli de chance, assez vague et assez précis pour que chacun le comprenne et puisse en même temps mettre, derrière, la divinité qu'il préfère, même quand, comme moi, il l'appelle Providence!

Cette chance, que vous récompensez si magnifiquement aujourd'hui, s'est d'abord manifestée en me faisant naître, grandir et vivre à Montpellier, cette ville « charmante et belle entre toutes les villes », si claire, si lumineuse, si allègrement et doctement méridionale, tout en restant si cordialement et si complètement française, si ouverte aux choses de l'esprit, si justement glorieuse de son passé et si légitimement confiante dans son avenir.

Sa campagne rappelle, dit-on, celle de la Grèce; et, comme Athènes était entre Rome et Constantinople, Montpellier, entre les Cévennes et la mer, unit et synthétise ce que la Provence et la Catalogne ont de meilleur, tout en conservant et en affirmant son individualité et sa fière indépendance : ses eaux ne sont tributaires ni du Rhône ni de la Garonne et vont directement dans la grande mer latine.

On n'a aucun mérite à avoir l'esprit ouvert aux choses à l'étude de l'esprit, de la vie et des êtres vivants, quand les fées vous ont fait naître et vous permettent de vivre votre vie entière près de cette acropole de Montpellier, de notre Peyron, où le paysage merveilleux, qui s'étend du Pic-Saint-Loup à la Méditerranée, rend tous les Montpellierains amoureux des vastes horizons.

Quand, au sortir du lycée, j'entre, comme étudiant, à la Faculté de médecine, la chance m'y suit, inlassable.

Une seule fois, au début, elle semble m'abandonner : les concurrents étaient plus nombreux que les places à donner par l'École pratique d'anatomie ; j'échouai. Mais ensuite, dans une série de concours, depuis l'internat jusqu'à l'agrégation, j'eus toujours la chance d'être seul pour la place que je convoitais et naturellement je fus nommé.

En 1874, un arrêté ministériel inattendu nous obligea brusquement à aller concourir pour l'agrégation à Paris. J'avoue que je me crus, ce jour-là, rudement abandonné par la chance. Il n'en était rien. Ma féie protectrice ne me perdait pas de vue.

Avec mon vieux camarade Balastré, nous partîmes, bras dessus, bras dessous, comme deux bons adver-

Chance d'être né d'une famille médicale et d'avoir vécu toute sa vie à Montpellier, ville de lumière et amie de la médecine, chance d'avoir gravi rapidement les divers échelons qui l'ont mené au professorat, chance d'avoir, à chaque étape, noué des amitiés qui ne se sont jamais démenties, chance d'avoir été souvent critiqué par la plume ou le crayon des caricaturistes, chance enfin de se voir entouré de tant d'hommages qui lui vont si tendrement au cœur, telles sont les fées bienfaisantes qui ont fait du professeur Grasset un des

quelque part à l'un de leurs personnages : « Il faut être contents... il faut être bons ainsi avec la vie. Elle n'est pas si méchante qu'on dit. Il y a du vilain temps, bien sûr; mais il y a des éclaircies, c'est à ce moment-là qu'il faut aller se promener. Seulement la plupart des gens ont la manie de scrier quand il pleut. Alors ils se mouillent. C'est de leur faute. Chaque chose a son temps, chaque homme a sa place. On doit faire le foin quand il est haut, le bié quand il est mûr et accoster le bonheur quand il passe par là... Il passe toujours. »

Sous sa forme légère et jolie, cette philosophie ne vous plaît-elle pas plus que le pessimisme des sectateurs de Bouddha, d'après lesquels l'histoire de l'humanité est symbolisée dans une roue fatale, sur laquelle sont liés tous les hommes, recommençant tous la même aventure et impitoyablement broyés par la douleur et la mort sans que l'humanité fasse un pas et s'échappe à ce piètrement forcé.

Non. Ne croyez pas cela. Voyez au contraire l'humanité constamment emportée dans une ascension glorieuse vers une lumière toujours plus grande, plus haute et plus étincelante.

Si vous travaillez, si vous peinez, si vous souffrez, si votre effort est bon, grand et dévoué, il servira à l'humanité tout entière et la conscience de cette collaboration au progrès général vous récompensera.

Chacun a sa mission en ce monde. Quelque modeste qu'elle puisse être, elle existe, doit nous satisfaire et suffit à nous faire aimer la vie.

Vous comprenez, Messieurs, pourquoi je ne suis pas de l'avis de M. Bergeret, pourquoi, à la fin de la magnifique fête d'aujourd'hui, je me sens tout orgueilleux du résultat obtenu, tout confus de voir la récompense dépasser ainsi la valeur de mon œuvre; pourquoi, tout en regrettant de n'avoir pas pu faire plus, je ne suis pas triste, je suis au contraire joyeux, parce que je crois avoir fait ce que mes moyens me permettaient de faire; pourquoi j'aime la vie, telle que Dieu me l'a faite et pourquoi, à l'heure du *Nunc dimittis*, en mourant tranquille et confiant, je dirai comme Louis Veuillot :

- « Placez à mon côté ma plume,
- « Sur mon front le Christ, mon orgueil,
- « Sous mes pieds mettez ce volume
- « Et clouez en paix le cercueil. »

Et maintenant, mes bien chers amis, allons boire un verre de champagne pour que ce dénouement, inévitable, ne se produise du moins que le plus tard possible!

Après la cérémonie, M^{me} Grasset et M. le professeur Grasset reçurent dans les salons de M. le Recteur à l'Université; et, en vidant une coupe de champagne, tous voulurent leur renouveler leurs félicitations et leur redire la joie et la douce émotion qu'ils avaient éprouvés au cours de cette inoubliable fête.



Cliche de Montpellièr Médical
Buste du D. J. Grasset, par A. Injalbert

grands noms de la science contemporaine. En philosophie, il en tire à l'adresse des étudiants, un brillant plaidoyer contre le pessimisme, la maladie la plus dangereuse pour les jeunes générations.

LE MUSÉE MÉDICO-HISTORIQUE

DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

Par le Docteur A. MOLLIÈRE

La belle initiative du Professeur Lacassagne mérite d'être mise en pleine lumière ici même. Nous remercions le D^r Mollière d'être venu dire, sur notre demande, ce qu'est le Musée médico-historique de l'Université de Lyon. Nous souhaitons que l'exemple des Lyonnais soit un stimulant pour ceux qui ont pris à cœur la création à Paris du Musée historique de la Médecine dont notre éminent collaborateur, le Professeur Landouzy, publiait récemment l'inventaire, avant la lettre! Il importe que les divers objets, peintures, bustes, tapisseries, médaillons, gravures, thèses imagées, etc., disséminés de différents côtés dans les locaux de la Faculté soient groupés, intelligemment rapprochés, après identification et restauration préalable. Nous attendons en confiance du goût assuré et de la compétence artistique de notre Doyen, le prochain Musée médico-historique de la Faculté de Médecine de Paris.

L'HISTOIRE de la médecine ne doit pas être seulement considérée comme un agréable délassement pour les praticiens auxquels la clientèle commence à laisser quelque répit. Il faut la regarder comme une science vraiment utile. Son étude contribue à nous rendre plus médecins puisque nous apprécions le pour et le contre des théories de nos devanciers, nous dirions même plus psychologues, car il est intéressant de voir comment a évolué tel ou tel maître, dans tel ou tel milieu, qu'il s'agisse d'Amroise Paré aux armées de Henri II, de Fagon à la cour du Grand Roi, ou de Guéneau de Mussy dans le High-Life de second Empire à son apogée.

La psychologie comme la philosophie en général est pour le médecin d'une utilité pratique. L'art du diagnostic et la thérapeutique le sont encore davantage. Or nos aïeux ne connaissaient ni rayons X, ni réactions de laboratoire, ni sérums, c'est dire qu'ils avaient plus que nous un intérêt direct à être cliniciens, et la chimie étant à leur époque encore rudimentaire, à connaître par le menu

les tréfonds de la matière médicale. Le jeune médecin ne perdra pas son temps en étudiant l'histoire de sa profession. Nous n'osons proposer semblable occupation à l'étudiant. L'histoire de la médecine ne figure pas dans les examens.

Et cependant on s'y intéresse. Que de thèses depuis vingt ans ont éclos dans le laboratoire du professeur Lacassagne! Les questions médico-légales étaient étudiées en même temps que les problèmes de psychologie et les recherches médico-historiques. Dans ces conditions, outre les musées de médecine légale et d'anthropologie criminelle, il était utile de réunir les matériaux pour créer, il y a tantôt douze ans, le *Musée Médico-historique de l'Université de Lyon*.

Paris ne s'est pas fait en un jour. Notre Musée lyonnais non plus. Les concours n'ont pas manqué, il est vrai, dès le début; le D^r Florence, le D^r Locard, aujourd'hui un anthropologiste éminent, nous ont apporté leur précieuse collaboration. Les familles médicales lyonnaises ont envoyé peu à peu les portraits de leurs principaux représentants. Œuvres de maîtres ou simples photographies s'alignent dans la salle principale. Au-dessous, un certain nombre de

d'enrichir la nomenclature... le plus tard possible.

Il faut bien faire une place choisie aux objets rares. Dans une pièce spéciale, une aquinatne dont on voit ci-dessous la photographie, nous montre les moines de Palerme embaumés par les seuls soins de Dame Nature. Certes, leur chirurgien ne valait point celui dont nous pouvons admirer la thèse datée de 1635 et présidée par Pierre Garnier. A cette époque la médecine et surtout la thérapeutique étaient florissantes à en croire le formulaire du dit Pierre Garnier. Quant à la chirurgie, son arsenal s'était bien accru. Un siècle plus tôt, il tenait tout entier dans une trousse de chirurgien barbillon qui voisine maintenant dans une vitrine avec un stéthoscope de Laënnec et un sceau du Collège des Médecins de Lyon, don du D^r Horand.

La bizarrerie du destin a voulu que la plupart des diplômés de Gall, et il en avait une jolie collection, échouassent à Lyon. Nous pouvons en admirer un certain nombre au Musée médico-historique, notamment celui qui fut

délivré au célèbre phrénologiste par le roi Christian VII de Danemark, en l'an de grâce 1807.

Nous regrettons de n'offrir aux lecteurs d'*Esculape* qu'une iconographie aussi restreinte. Ils comparatiron sans doute aux souffrances de *Saint Roch*, bois du xv^e siècle, mais peut-être auraient-ils fait moins attention à son bubon qu'au fragment du grand-cordon de la Légion d'honneur que portait le président Carnot au moment où il fut assassiné par Caserio. La pourpre du sang se confond avec celle de l'étoffe. Ensanglanté aussi un brassard, porté au siège de Strasbourg. Au-dessous, les portraits des médecins qui se dévouèrent à nos blessés : à côté du professeur Lacassagne, on



Un côté de la grande salle du Musée

FIG. 1. — 1921

bustes, les uns véritables curiosités comme ceux de Rabelais, les autres, aussi intéressants pour l'artiste que pour le médecin, tels que ceux de Gellibert, notre premier maître syphigraphie, et de son digne successeur, le regretté professeur Gailleton.

Tous ces bustes reposent sur des vitrines où s'entassent les antiques instruments qui firent merveille entre les mains des Pétrequin et des Gensoull, puis de vieilles éditions lyonnaises à faire rêver les plus avertis bibliophiles. Plus près de nous, voici les œuvres d'Amédée Bonnet, de Barrier, le pédiatre, de Montain, de Valette, d'Ollier, de Daniel Mollière. Il y a encore des rayons pour celles de nos maîtres actuellement vivants. Nous leur souhaitons



Saint Roch montrant son bubon pestiféré
(Statue en bois du XIV^e ou du XV^e siècle)

reconnait la silhouette du regretté médecin inspecteur Claudot.

La vieille chirurgie militaire a laissé à notre relique. Il s'agit de deux caisses d'opérations, l'une ayant, dit-on, appartenu à Percy et l'autre par Gensoul au professeur Servier, du Val-de-Grâce, l'autre donnée par le professeur Lédien Pic. Tout s'y trouve pour guérir, igni, ferroque, couteaux, bistouris et cautéres.

Plus loin, quelques placards recèlent de nombreux documents : autographes, biographies, réclames plus ou moins charlatanesques, sans oublier une collection de billets de part relatifs à des familles médicales. Il faut bien amasser pour les chercheurs de l'avenir.

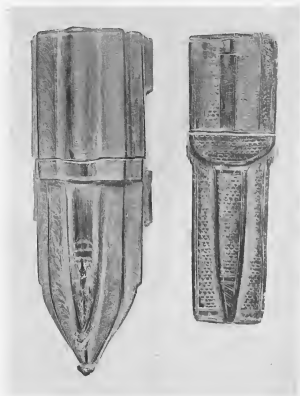
Dans un coin, un meuble d'ébène avec incrustation d'ivoire rapporté d'Italie par le professeur Gaillon. On en a fait un médailler. Jetons de présence de sociétés médicales, médailles de concours, plaquettes à l'effigie de médecins célèbres, et même les médailles de bronze du D^r Cha-

vanne qui fut député, sénateur et finalement médecin du Sénat.

Nous repassons par la pièce principale où les vieux pots de pharmacie répandent encore leur odeur, nous traversons un couloir garni de bibliothèques pour arriver au cabinet des estampes, gravures et reproduction photographiques. Sur le fac simulé d'un vitrail du xv^e siècle, nous retrouvons notre trousses de tout à l'heure à la ceinture d'un authentique barbier-chirurgien. Quelques bustes garnissent le dessus d'une vitrine où s'empile la classique collection des ouvrages médico-historiques, proprement dits. Le choix est abondant. Sprengel y coudoie Cabanès, Guardia, le D^r Minime.

La pièce est vite vue, il faut songer au retour. Au dessous d'un colossal plan de Lyon s'étaient les lithographies des professeurs de Strasbourg qui venaient dans nos murs faire passer des examens alors que Lyon ne possédait qu'une modeste école de médecine.

A leur suite viennent les anciens professeurs de la susdite école et les médecins lyonnais notoires. On y voit Benedict Tessier, frais émoulu praticien n'ayant pas encore échangé sa redingote juvénile contre la robe professorale. Nous le voyons, du reste, en buste en photographie dans la salle principale, à côté de Rollet, l'estimé vénérologue, père du professeur Rollet actuel; d'Arloing, trop connu pour qu'il soit besoin d'en parler; de Laroynne, un des maîtres de l'obstétrique contemporaine; de Clément, de Crolas, et de Claude Martin, le père de la prothèse dentaire. Nous n'aurions garde d'oublier les anciens Rambeau, Potton, Rougier, Perrin, et plus près de nous, Diday (à l'esprit plus caustique que son crayon de nitrate), Dupasquier, hydrologue et hygiéniste. Hélas, le mur n'est pas encore suffisamment garni. Combien d'aïeux manquent à l'appel, et Baumès, le père des diathèses, et Gérard, le traducteur de Perse, et Clerjon, médecin historien, qui écrivit une histoire de Lyon fort estimée. Plus près de la



Trousse de barbier-chirurgien du XVI^e siècle

porte d'entrée, comme s'il s'était faulxé en cachette dans le musée, se montre le fameux Des Guidi, le propagateur de l'homéopathie en France et dont les lecteurs d'*Esculape* ont déjà entendu parler. Napolitain de naissance, il mourut à Lyon, en 1863. Le musée possède aussi une pharmacie homéopathique fort complète datant à peu près de cette époque, et quelques brochures Habnemanistes, de Perussel et de Gallavardin.

D'importantes inscriptions romaines ont été trouvées sur des tombeaux au cours des diverses fouilles pratiquées à Lyon, ces dernières années. Quelques-unes relatives à des médecins et même à une femme médecin « Minucia », ont été conservées et nous pouvons en admirer les fac-similé fort bien reproduits. Comme pièce originale, on peut encore signaler une Bretagne venant de l'ancien hôpital des *Passants*, près de la rue de la Guillotière et dont les restes viennent d'être démolis.



Ossuaire d'un couvent de moines, à Palerme

Ossuaire d'un couvent de moines, à Palerme

Nous n'avons point qualité pour terminer le présent article par un appel à la générosité de ceux qui s'intéressent à l'histoire de la médecine, et ce n'est point notre but de tendre à nos confrères, à défaut du bonnet carré de Maître François Rabelais, le vieux tronc de bois sculpté où les généreux Lyonnais du xvi^e siècle disposaient leurs offrandes pour les pestiférés.

Q. D. B. V.
VENIA. CLEMENTISSIMA
AUGUSTISSIMI POTENTISSIMI
REGIS
CHRISTIANI SEPTIMI
CONSENSU
ILLUSTRISSIMI SPLENDIDISSIMI
PRÆSIDIS. SUI
ADAMI. WILHELMI HAUCH

ORDINIS EQUESTRISS. DANEBROGICI
AUL. E. SUPREMI. MARESCHALLI
CUBICULARI. GENEROSI. PRIVI. ORDINIS
REI. EQVARE. REGIE. PVEFLECTI
PLVRIVM. SOCIETATVM. LITERARIARVM. MEMBRI
SODALIVM. SVFFRAGIS. JVDICII
SOCIETAS. FACTORVM. REL. VETERINARIE
VITIVM

CLARISSIMVM. AC. EXPERIENTISSIMVM

Josephum Gall
Medicinæ Doctorem
quædam præcipua notoria & singularia
Conversacionis & audientiarum

INTER
MEMBRA. SOCIETATIS. ORDINARIA
COOPTAT. ADLEGIT

HIS. IPSIS. LITERIS
SOCIETATIS. SIGILLO

SUBSCRIPTO. ILLUSTRISSIMI PRÆSIDIS. NOMINE
FIRMATIS. CONSIGNATISQUE
PUBLICE. DECLARATUM. ESSE. VULT
SOL. HAVNIE. CEROCCVII. NONIS. JUNII

Diplôme de Gall

Photo J. Joustra

Inutile de dire que le Musée accepterait avec reconnaissance, non seulement des dons en espèces, mais ce qui serait plus précieux encore, de vieux livres, des portraits, des documents. *Après moi, fu le titre d'une pièce à succès.* Or, le praticien s'est-il jamais demandé ce qu'après lui deviendront ses livres précieux dédiés par des amis célèbres, ses papiers résumant les cours de tel ou tel maître disparu, ses instruments de modèle désuet légés par un vénérable devancier, sa correspondance avec des confrères intelligents et instruits, son portrait dû peut-être au pinceau d'un malade reconnaissant. La réponse est malheureusement facile à faire. A moins qu'un fils, genre ou neveu ne viennent recueillir la succession tout cela sera perdu. Brûlés, les papiers qui n'intéressent pas les profanes; mis au vieux fer, les instruments. Quant aux livres, ils moisiront dans un fond de bibliothèque ou bien échoueront dans les boîtes d'un bouquiniste en plein air comme tant d'autres volumes que :

Le temps a bués et lavés
Et le soleil desséchés et noircis.

Quant au portrait à moins qu'il ne soit signé d'un nom célèbre, sera-t-il conservé plus de deux ou trois générations? Il est permis d'en douter. Il passera bientôt du salon à l'antichambre et ne tardera pas à être détruit. Et cependant un portrait suffit quelquefois à sauver un homme de l'oubli, sa trouvaille stimule le zèle du chercheur; elle éveille l'appétit documentaire de l'historien.

Les familles médicales de la région lyonnaise ont eu à cœur de donner au Musée, livres, portraits, documents. Mais dans les vastes salles de l'Université, il y a encore de

sur le dos de livres et de thèses quelque peu défrâchés les noms des Maîtres et des camarades d'autrefois.

Aux uns comme aux autres nous pouvons recommander notre collection d'éloges historiques et notices nécrologiques, collection que nous désirerions plus complète. Heureusement, grâce à nos sociétés médicales et aussi à notre académie, l'usage s'en est perpétré parmi nous. « L'éloge historique, disait en 1808, le médecin lyonnais Martin, en parlant de son collègue Petetin qui venait de mourir, l'éloge historique, c'est le premier cri de la postérité. Tous ceux qui se sont distingués par de grandes vertus, par des découvertes dans les arts et les sciences y ont un droit égal. L'objet spécial des éloges académiques est de multiplier les monuments des vertus et des talents modestes, de sauver de l'oubli des actes d'héroïsme qui, sans eux, resteraient dans l'obscurité, et d'exciter l'émulation dans tous les rangs de la société, en prouvant que la véritable gloire n'est étrangère à aucun état et que la plus solide est celle qu'on acquiert par les services qu'on rend à ses semblables. »

NOTA. — Le travail ci-dessus, dans la pensée du Comité de Rédaction, constitue le premier article d'une série qui sera consacrée aux collections, tant publiques

que privées, d'objets d'art ou de curiosité intéressant les sciences médicales. Malgré l'impossibilité où nous sommes présentement de donner une description précise du

Le Lyonnais n'osent pas espérer qu'un riche donateur fonde en leur Université une chaire d'histoire de la médecine. Ils se contenteront pour le moment du Musée Lacassagne qui sera le laboratoire de cette chaire inexistante. Etudiants et médecins y viendront petit à petit, les uns pour chercher d'intéressants sujets de thèse, les autres pour s'instruire agréablement en feuilletant de vieux ouvrages, d'autres enfin pour revivre un peu leur passé en retrouvant sous des photographies jaunies ou

de thèses quelque peu défrâchés les noms des Maîtres et des camarades d'autrefois.

Le Lyonnais n'osent pas espérer qu'un riche donateur fonde en leur Université une chaire d'histoire de la médecine. Ils se contenteront pour le moment du Musée Lacassagne qui sera le laboratoire de cette chaire inexistante. Etudiants et médecins y viendront petit à petit, les uns pour chercher d'intéressants sujets de thèse, les autres pour s'instruire agréablement en feuilletant de vieux ouvrages, d'autres enfin pour revivre un peu leur passé en retrouvant sous des photographies jaunies ou



Photo J. Joustra

Sceau du Collège des médecins de Lyon (1682)

futur Musée médico-artistique de la Faculté de Paris, nous publierons cependant, dans un très prochain numéro, un aperçu des richesses qui lui sont destinées et reproduirons quelques beaux exemplaires de peintures, de marbres, de tapisseries, d'après le livre du Professeur Landouzy.



A MONSIEUR, MONSIEUR POVRRA. GREFFIER ET GARDE DV SEEL EN LA CONSERVATION DES RYVILICES ROYAVX DES FOIRES DE LYON

THESES CHIRVRGICALES.

ASSERTIONS PROBLEMS PARADOXES

Thèse de chirurgie soutenue en décembre 1635

Photo J. Joustra

L'ENFANCE ET LA JEUNESSE DE LAËNNEC

Par le Docteur HENRY BOUQUET

La grande figure de Laënnec domine, dans le domaine des sciences médicales, toute la première moitié du XIX^e siècle. « Laënnec! dit le Professeur Letulle, ce nom, depuis tantôt un siècle, retentit chez nous comme un hosannah de gloire. L'œuvre de ce Breton génial éveille en l'esprit de tout médecin une admiration profonde, toujours grandissante à mesure qu'on la pénètre davantage. Elle fait aimer, sans le connaître, l'homme qui nous a donné l'auscultation, et qui mourut à la peine. »

Une révélation vient de nous être faite par le Professeur Roux, de Nantes. Grâce à de nombreux papiers de famille mis à sa disposition, l'enfance et la jeunesse de Laënnec sont offertes à notre curiosité et à notre émotion. L'existence douloureuse et ballottée du pauvre enfant de Quimper, les ambitions ses plus légitimes que l'impécuniosité vient réfréner à tout instant, son instabilité même, et ses quelques travers, puis l'aurore de sa gloire, le succès de son Mémoire sur la Péritonite aiguë et de sa thèse sur Hippocrate sont rappelés à la pleine lumière.

NOUS nous faisons, en général, des grands hommes, une idée artificielle et relativement fausse. Nous sommes tellement accoutumés à ne considérer en eux que cette période de leur vie où ils s'affirmèrent supérieurs, que ce que nous connaissons de leur existence n'en constitue, à l'ordinaire, qu'une portion assez restreinte, où leur image se stéréotype en traits dévotus, à la longue, traditionnels et immuables. Le reste, c'est-à-dire toute la phase préliminaire de leur développement intellectuel autant que physique, est pour nous chose inconnue et, lorsque nous y pensons, c'est encore pour l'imaginer, la plupart du temps, différente de celle du commun des mortels.

Tel ne peut être le cas pour Laënnec. La famille, très nombreuse, du génial inventeur de l'auscultation, est connue en terre bretonne depuis de longues années lorsqu'il vient au monde. Ses ascendants directs et ses collatéraux ont assez marqué, dans leur province, pour que nous en ayons des portraits précis. Enfin une correspondance abondante nous permet de suivre, pour ainsi dire au jour le jour, le jeune étudiant de Nantes et de Paris dans ces années qui, de la naissance à la thèse, fabriquent, si l'on ose parler ainsi, cet esprit qui devait rayonner sur la science humaine. Rien n'est curieux, rien n'est instructif aussi comme d'assister à l'évolution d'une pareille intelligence. On y voit s'affirmer et se développer les qualités maîtresses qui la marquent de leur indélébile empreinte. On voit les obstacles de toute sorte, extrinsèques ou personnels, disparaître peu à peu, au fur et à mesure de cette marche ascensionnelle vers une destinée glorieuse.

A considérer les difficultés incessantes, venues de lui-même ou d'autrui, qu'un homme de cette envergure dut surmonter avant d'arriver au parfait épanouissement de son être intellectuel, on se prend à penser douloureusement au nombre probablement considérable de ceux pour lesquels les pierres d'achoppement se firent plus ou moins vite définitives. A ceux-là, parfois, si simplement fait défaut l'aide d'un instant qui leur eût permis de franchir tel pas difficile qui fut fatal à leur faiblesse; beaucoup n'ont pas rencontré le bon berger, qui écarte d'une main vigilante les

embûches de la nature ou les barrières dressées par les hommes. Par bonheur, ce guide sûr ne manqua pas à notre illustre ancêtre. C'est à l'oncle dévoué qui gouverna avec un dévouement dépassant ses premières années, que nous devons Laënnec et son admirable génie, plus qu'à son père qui lui donna la vie et qui se contenta, ou à peu près, vis-à-vis de sa progéniture, de ce primordial cadeau.

Dans le beau livre (1) où, pieusement et artèlement, à la lueur des archives familiales, M. le professeur Roux a étudié ces premières années d'un grand homme, ce sont surtout ces

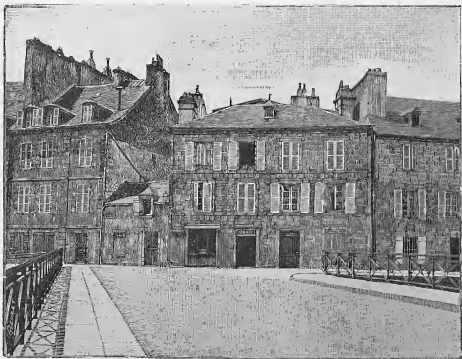
dont Théophile était l'aîné, furent le moindre de ses soucis. La poésie, badine et légère de préférence, lui semblait au contraire une chose d'importance, à laquelle aboussaient finalement tous les faits de l'existence. Quittant ses situations successives ou les perdant, il vécut jusqu'à quatre-vingt-dix ans, cherchant toujours la position stable et de tout repos qui lui eût permis de vivre heureux en rimaillant de petits vers. Ses embarras d'argent, résultat d'une si pratique conception de l'existence, furent continus et ne contribuèrent pas médiocrement à rendre la vie difficile à son fils, dont ils faillirent à vingt reprises interrompre la carrière. Cet enfant, il le négligea à un point inconcevable, avec une légèreté qui semble n'être plus coupable à force d'être inconsciente. Ce ne fut que tardivement, lorsque les succès de l'étudiant le mirent en vue, qu'il se souvint de lui pour en vouloir faire un sollicitateur, et cela avec une telle insistance, une telle lourdeur, que, tout respectueux qu'il fût, Théophile en arriva à semoncer vertement ce vieil écervelé.

Ce que je ressentis en parcourant votre brochure était si pénible que je n'eus pas le courage de la lire attentivement. Je crois pouvoir l'assurer, j'appréhends sans émotion la perte de la fortune de mon père, si la Providence me donnait en même temps le moyen de la remplacer par mon travail, mais je ne puis voir, sans une vive douleur, une démarche qui peut altérer la considération publique pour lui. Je pense donc que vous ne pouvez mieux faire que de supprimer entièrement le pamphlet en question et de retirer de la circulation, sans faire semblant de rien, ceux que vous pourrez.

Il avait épousé une jeune fille rachitique et probablement tuberculeuse, dont nous ne savons pas grand chose, sinon que, dans le vieux logis de la rue du Quai, au second étage (1), elle donna naissance, le 17 février 1781, à Théophile Laënnec, et successivement, à son frère Michand et à sa sœur Marianne, et qu'elle mourut, le 15 novembre 1786, laissant ces trois enfants deux fois orphelins, et par sa disparition et par l'incapacité notoire de leur père à les élever.

L'oncle, heureusement, était là. Guillaume Laënnec, médecin intelligent, instruit, avec

(1) Et non dans la maison de la rue Laënnec actuelle, n° 19, où une plaque de marbre noir, depuis quarante ans, entretient une légende parvenue fautive.



La maison natale de Laënnec, 2, rue du Quai, à Quimper, telle qu'elle était en 1892.

deux figures qui, à côté du héros lui-même, s'imposent à notre attention. De ces deux hommes, en effet, de leur caractère, de leurs gestes, de leur influence, dépend, du début à la fin du récit, la vie même du jeune homme, ses vicissitudes et son triomphe final.

Le père de Laënnec avait apporté en naissant les plus belles qualités. Intelligent, instruit, pourvu de places suffisantes, ce fut toute sa vie un enfant et un « amateur ». Névropathe et versatile, il se préoccupa de tout, excepté de ce qui eût dû le préoccuper. Ses trois enfants,

(1) Alfred Roux. *L'Enfance et la jeunesse d'un grand homme. Laënnec avant 1806*, d'après des documents inédits avec 8 planches hors texte et 34 lettres. Paris, J.-B. Baillière et fils, 1912.

une très forte culture classique, plein de bon sens, de jugement, de fermeté et d'esprit de suite, compris dès l'abord ce que le devoir lui dictait vis-à-vis de ces infortunés. Mais il s'acquitta de ce devoir avec un grandeur d'âme, un dévouement, une délicatesse pour lesquels nous ne saurions avoir trop d'admiration ni de reconnaissance. Ce fut le véritable père de notre héros et son nom, inscrit seul sur la page de garde de la célèbre thèse sur « la Doctrine d'Hippocrate » reste comme la preuve immortelle de tout ce que lui devait l'admirable médecin qu'il avait formé.

Recteur de l'Université de Nantes, Guillaume Laënnec était, à l'époque où il prit ses neveux dans sa maison, un personnage considérable, témoin ce joli tableau, si bien brossé par l'auteur, qui nous montre

.... cet oncle, qu'ils voyaient tous les jours en si grande familiarité, s'avancant majestueusement en tête de l'Université, peiné de n'être de tous les regards, la branche d'orange à la main et sous le costume splendide que le Duc François, en 1460, avait voulu être à jamais celui du chef du corps savant qu'il venait de fonder. On voit d'ici les deux enfants saisis tout à coup d'un respect insolite à la vue du vaste camail d'hermines, sur lequel la grande chasse restorale de velours cramoisi mettrait sa note éclatante, et de l'aplombisme manteau d'écarlate rouge, fourré et retourné d'hermines, dont la traîne démesurée, soutenue au loin par un caudataire attiré, faisait loucher d'envie tous les dignitaires du cortège...

Malheureusement tant d'honneurs et d'attributs pompeux n'étaient accompagnés que d'une fort modeste aisance, qui ne permettait à cet excellent homme qu'une libéralité restreinte. Aussi est-il, à tout moment, obligé d'exciter l'amour paternel si médiocre de son frère aîné d'obtenir les quelques subsides indispensables au jeune homme dont il rêve de faire quelqu'un de grand et surtout un homme utile. De plus, il a à combattre certains penchants fâcheux de ce neveu qui ne lui fit tant d'honneur que grâce à cette incessante sollicitude. Le spectacle de cette lutte d'un grand honnête homme avec ces difficultés naturelles et avec les embarras pécuniaires est, au fond, tout le livre de M. Rouxeau, qui l'a exposé de main de maître. Ces deux éléments d'insuccès, dont le recteur de Nantes triompha difficilement, veulent que l'on entre à leur égard dans quelques développements.

* *

Théophile Laënnec fut par-dessus tout un grand travailleur, pour lequel l'étude fut toujours pleine d'attraits, et il est bien certain que, sans cette naturelle propension, il ne fût jamais devenu, quoi que l'on fit, le savant que nous rêverons aujourd'hui. Mais son caractère n'en était pas moins plein de petites tares que son père lui avait en partie léguées et qui furent le plus clair de son héritage. Il était d'une grande légèreté, toujours enclin à quitter la besogne commencée pour une partie de plaisir, passant avec une facilité trop grande d'une étude à une autre et apportant à délaïsser l'ancienne autant d'ardeur qu'à aborder la nouvelle. Lui aussi avait de la main poétique et rimait à toute occasion des vers qui n'étaient pas sans mérite. On peut considérer que si la direction ferme du bon oncle n'avait pas été là, à tout moment, pour redresser les écarts de cette imagination, et les travers de cet esprit,

notre Laënnec était en passe, lui aussi, de devenir, comme son père, un « amateur » qui eût abordé tous les sujets d'étude en s'en laissant distraire par toutes les nouveautés.

C'est donc guidé par cette sollicitude de tous les instants que nous le voyons commencer ses études à l'Institution Tardivel où la férule et le martinet étaient en grand honneur, puis au Collège de l'Oratoire que dirigeait alors, d'une main énergique, le père Fouché, le futur duc

peine lorsqu'il débuta de la sorte, dans cet établissement extraordinaire où les salles de dissection occupaient le rez-de-chaussée d'une salle de malades et donnaient sur un vaste espace que les poules, le lavoir, le fumier et l'étable à porcs faisaient ressembler plus à une cour de ferme qu'à celle d'un hôpital.

Naturellement, avec son ardeur à l'étude, notre étudiant se passionna pour les nouveautés de tout genre auxquelles il fut initié. Il lui fallait savoir, savoir encore. Il travaillait partout, à l'hôpital, à la salle d'anatomie, au lit des malades; mais cela ne suffisant pas à son activité, il travaillait encore au dehors, se prenait pour l'histoire naturelle et notamment pour la minéralogie, d'une passion qui encombrerait les pièces de la maison de roches, de cristaux et de minerais, s'adonnant avec la même ardeur à la botanique, suivait à l'École Centrale les cours de chimie et de physique et occupait les rares moments de liberté que tant d'études lui laissaient à approfondir la langue grecque et à faire de la musique.

L'oncle était toujours là, endiguant ce besoin de sciences, émondant les branches trop aberrantes de cette floraison extraordinaire, canalisant l'ardeur du néophyte et lui montrant à distinguer le nécessaire de l'inutile, adoucissant aussi, dans la mesure de ses moyens, les mille difficultés que la « faute d'argent » dressait devant celui dont il voulait faire, comme il le disait quelques années plus tard, le « premier étudiant de Paris ».

Soigneux de sa personne, désireux de plaire comme ses camarades plus fortunés, avides d'arts d'agrément, de musique et de danse, Théophile souffrait de cette impécuniosité. Il en souffrait aussi de façon plus sérieuse par ce que cette pauvreté lui interdisait l'achat de livres dont il avait grand besoin. Ainsi estoit-une suite incessante de lettres au père, soit de fils, soit du frère, que les brutales tergiversations politiques avaient réduit à une portion de plus en plus envoyé.

Mon papa m'avait envoyé 48 livres (dit une de ses lettres adressée à sa belle-mère, dont nous aurons à parler dans un instant) que j'ai été obligé d'employer à acheter des livres de médecine et de chimie que mon oncle n'a point et qui m'étoient absolument nécessaires. Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de mon papa, je ne doute pas de son cœur, mais sa mémoire pourroit m'oublier. Ce sera pour moi un plaisir bien vrai de recevoir par vos soins les moyens de me procurer la même éducation que ses autres enfants.

Pour les plus urgentes dépenses, celles qui sont indispensables aux inscriptions à l'École Centrale, par exemple, les difficultés sont les mêmes et à plusieurs reprises, nous voyons l'étudiant exposer sa détresse à son père :

A propos d'argent, je vois bien qu'il faut renoncer à l'étude pour cette année. Les cours de l'École Centrale sont ouverts, dans peu ils seront trop avancés pour pouvoir les suivre. Si vous pouvez quelque chose pour moi, faites-le...

Et encore :

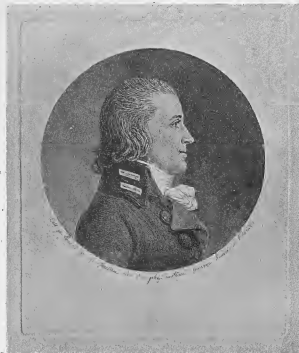
N'oubliez pas, je vous prie, que j'ai besoin d'argent. Il n'est pas besoin de grosse somme, pourvu que je puisse avoir de quoi suivre les cours de l'École Centrale, je suis content. Envoyez, si vous pouvez, de suite. Chaque moment que je perds me semble un siècle.

Enfin, brîbe par brîbe, louis par louis, le père se laisse arracher le quelque argent indispensable. Mais que de tiraillements, et surtout que de précieux temps perdu! A deux reprises



*Théophile-Marie Laënnec,
Père du Grand Laënnec (Rene-Théophile-Victorine)
(d'après une miniature peinte en 1780,
par un artiste inconnu et appartenant
à M. le Comte de Pompany, à Blois).*

d'Otrante. En sortant de ce dernier établissement, après des mois d'épouvante marqués par la guillotine en permanence sur la place du Bouffai, où demeurait toute la famille, par les exploits de Carrier, dont les Laënnec firent la peu engageante, mais utile connaissance, par les attaques que l'armée vendéenne dirigeait sur la grande ville de l'Ouest, Théophile vint entrer dans le génie. Nous ne savons, à vrai dire, ce qu'un pareil homme serait devenu dans l'armée, mais il est tout naturel que nous nous réjouissons de ce que les conseils de son



*Guillaume-François Laënnec, oncle du Grand Laënnec
d'après une gravure au physionotrace de Christien,
exécutée d'après un dessin de Jouquel (1794-95)*

oncle l'aient à ce moment aiguillé vers les études médicales. Il les commença à l'Hôtel-Dieu, qui s'appelaient alors le « Temple de l'Humanité », sous la direction de Bacqua et de Darbefeuille. Il avait quatorze ans et demi à

encore, nous allons voir l'influence désastreuse du père bien près d'arrêter net les études et de faire perdre au jeune homme tout le fruit des efforts antérieurs. C'est que, dans ces occasions, à la légèreté inconcevable de cet esprit versatile et enfantin vient se joindre l'incompréhension d'une belle-mère et la difficulté avec laquelle elle desserre les cordons de la bourse maritale. Réunis pour cette œuvre néfaste, ils l'appellent à Quimper dans le secret espoir de lui faire quitter la médecine et de l'engager dans le négoce, peut-être parce qu'ils ont vu un de leurs parents y réussir et que, pour des intelligences aussi superficielles, un exemple de ce genre doit tout faire abandonner.

On pense avec quel souci l'oncle, qui voyait s'évanouir tant de projets longuement mûris et disparaître à jamais le fruit de tant de peines, se décida à laisser partir Théophile. D'ailleurs la difficulté avec laquelle les fonds nécessaires au voyage arrivèrent à Nantes faillit bien arrêter le déplacement dès son début. Il fallait cependant un louis à peine, notre jeune homme s'étant décidé à aller à Quimper par mer. Il partit enfin, précédé de cette lettre qui nous est précieuse, parce que Guillaume Laënnec y trace le portrait de son neveu à cette époque.

... Je me résigne enfin. Je vous enverrai mon Théophile, non pas tel que j'aurais voulu le présenter à son père, votre douce impatience ne m'en a pas laissé le temps, mais tel du moins, que mes parents pussent juger en voyant, que j'ai constamment travaillé sur son éducation, sur ses devoirs, sur ses études, et que je n'ai jamais aucune différence entre lui et mes propres enfants. Vous ne serez pas longtemps à vous apercevoir que votre fils tient beaucoup au caractère bon, mais un peu léger de son père, que son insatiable curiosité le porte vers tous les objets nouveaux avec une ardeur que j'ai souvent eu beaucoup de peine à réprimer et qu'insensible jusqu'à ce jour à toute autre passion, il se plait que dans les causes vagues dont il espère rencontrer des matériaux pour son cabinet ou des observations utiles à ses progrès dans son art. Cette singularité de goût exige nécessairement la surveillance perpétuelle d'un modèle qui, tout en flâtant ses penchants, l'arrête au point où son fougue peut nuire à une santé naturellement délicate et où la continuité d'une étude à suivre par monts et par vaux ne peut plus le faire arriver qu'à des recherches vaines et stériles.

Ce voyage se termina bien, puisque Théophile revint à Nantes, reprendre le cours de ses études, grâce à la vigilance jamais lassée de son oncle et à l'aide que lui donna, en l'espèce, l'architecte nantais Crucy. Grand marcheur, Laënnec, dans cette randonnée, parcourut d'abord à pied 78 kilomètres pour aller de Lorient, où son bateau le débarqua, à Quimper. De là il repartit par le même moyen, pour Saint-Brieuc, où était son père, traversant Chateaulin, Carhaix Huelgoat et ses mines alors prospères, Poullaouen et Guingamp. Revenu à Quimper avec son père, il en repartit à pied aussi dès que celui-ci eut consenti à ce qu'il

continuât sa médecine, et il fit, dans ce retour, 40 kilomètres par jour.

Nommé au concours chirurgien d'armée, il doit aller à Paris pour y trouver du service. Mais le père n'en a cure et le rappelle une seconde fois à Saint-Brieuc où il tient son fils dans une déplorable oisiveté dont les vers badins font tous les frais. L'oncle réparait une fois de plus, dissipe les nouveaux nuages, et Théophile revient à Nantes à pied encore, à l'allure moyenne, cette fois, de 49 kilomètres par vingt-quatre heures. Des promesses avaient été échangées pour l'entretien du jeune chirurgien et son départ pour la capitale. Naturellement le père n'y pensa plus et M^{lle} Laënnec ne voulut pas ratifier l'engagement. Des avatars nombreux marquent cette phase de sa vie.

prennent qu'avec la plus stricte économie on ne peut pas y dépenser annuellement moins de mille francs. C'est de votre réponse que dépendra probablement le destin de ma vie...

A force de démarches, de peines et de supplications, il l'emporta enfin et arriva à Paris à la fin d'avril 1802. Ce que fut la vie matérielle de cet étudiant qui manquait de linge et d'argent, on peut le penser.

Quelques lignes d'une lettre du 2 octobre 1802 nous éclaireront sur les difficultés que le manque de ressources suscitait à chaque instant dans la vie du jeune homme. Il écrit à son père :

Voici bientôt le moment où je vais me trouver lancé dans la carrière; mais j'oubliais de vous dire que, m'attendant à recevoir de l'argent de Nantes, je me dispensais d'écrire, comptant que mon oncle, qui savait que je devais avoir eu de ma peine à aller jusqu'au premier vendémiaire, m'en aurait envoyé. Enfin, ces jours-ci, j'ai reçu une lettre par laquelle il m'apprend que, par suite d'arrangements de famille, ce sera désormais vous qui nous en enverrez à tous deux. Je vous prie, mon cher père, de ne pas différer, si vous le pouvez. Je dois 11 francs à Michaud, qui est lui-même fort à court. A la fin du mois nous serons de plus de 60 francs en arrière chez le restaurateur, et ici il ne faut pas faire de pareils crédits si l'on veut conserver une bonne réputation. J'aurais aussi besoin d'un habit et surtout d'une colotte d'hiver pour soutenir mes examens, faire les visites qu'exigera ma réception à la Société médicale d'Emulation. Je vous prie de ne pas oublier ma demande ou, si vous ne pouvez pas m'envoyer assez pour que je puisse avoir un habit, de me l'écrire promptement, afin que je ne sois obligé de me présenter à l'examen. Quant à la Société d'Emulation, comme ce sera prochainement la semaine prochaine, il ne fera pas encore assez froid pour que je ne puisse me tenir en nankin, et alors mon frère me prêtera son habit...

Mais, malgré ce dénuement, il accumule succès sur succès. Il s'inscrit à l'École de Santé et à l'hôpital de la Charité, où Corvisart menait son service comme un bataillon. Il entre par voie de concours à l'École pratique, fait partie de la Société d'Instruction médicale, d'accès peu aisé, et, entre temps, suit les cours de grec du Collège des Quatre Nations. Très assidu à tous les cours, il signe volontiers et très régulièrement la feuille décadaire de présence et prend des leçons particulières que Dupuytren dispense aux plus zélés. Tant de travail et de résignation à la gêne sont enfin récompensés. En 1803, un grand concours organisé par le Gouvernement à l'École de Santé lui procure les deux premiers prix de médecine et de chirurgie et, fort justement, il fait hommage de son succès au bon oncle de Nantes :

Soyez persuadé, mon cher oncle, que la plus douce récompense que je trouve dans ce succès est de penser au plaisir qu'il vous causera.

Quittons-là à cette époque. Il est tellement célèbre parmi les étudiants d'alors que lorsqu'il s'inscrit pour un concours, son nom fait le vide de candidats. Et chacune de ses étapes est



L'ancien Hôtel-Dieu de Nantes, vu de la Loire (bras de la Madeleine) (d'après une aquarelle peinte vers 1850 et faisant partie de la collection Mahaud, à la Bibliothèque municipale)

Enrôlé comme chirurgien dans l'armée de 60.000 hommes levée par Bonaparte pour réduire définitivement l'Ouest soulevé, puis chirurgien de 3^e classe à l'hôpital de la Fraternité, celui-ci est soudain fermé et on oublie même de régler à Théophile ses arriérés de solde. Une seule chose l'attire, à cette époque : Paris, où il pourra terminer ses études médicales et donner la mesure de sa valeur. Les luttes qu'il leur fallut soutenir, son oncle et lui, pour obtenir les subsides à ce voyage, sont un épisode caractéristique de cette jeunesse studieuse dont tout concourait à entraver l'essor. Non seulement il faut de l'argent pour se rendre dans la grande ville, mais il en faut aussi pour y subsister. Avec un pareil père, il faut prendre à l'avance ses précautions. Et cependant, quelle réserve dans les projets de budget du futur professeur !

J'ai reçu mon licenciement le 1^{er} fructidor dernier et je me trouve actuellement sans aucune autre occupation que celle de continuer mes études, occupation à laquelle il est d'ailleurs temps que je me donne sérieusement. Je suis encore passer à Nantes l'hiver dans lequel nous allons entrer, mais il serait bien nécessaire que je puisse aller à Paris au printemps prochain. Deux années de travail me suffiraient pour me mettre en état de subir les examens de réception. Les rapports de ceux de mes amis qui sont actuellement à Paris m'ap-

marquée par un nouveau triomphe. Longtemps encore, malgré divers travaux acceptés ici et là, il se débatta dans des difficultés d'argent. Sa clientèle lui rapporta 150 francs la première année et 400 francs la seconde! Avis à ceux qui, sans être des Laënnec, se plaignent de la dureté des temps! Mais la période la plus terrible est révolue, et le bon Guillaume, là-bas, à Nantes, peut se réjouir bien hautement de l'œuvre admirable qu'il a menée à bien. Le père le prétendait, comme Pygmalion, « en extase devant l'œuvre de ses mains ». Guillaume en avait bien quelque droit.

Le D^r H. Bouquet a rappelé que le jeune Laënnec aima de bonne heure, comme son père, à courtiser la Muse. Voici de quelle façon gaillarde il la traitait... à l'âge de onze ans!

TRADUCTION DE LA 1^{re} EGLOGUE DE VIRGILE

*Nec verbum verbo carabis reddere fidus
Interpres... (Horace)*

PIERROT

Cher Janvrein, étendu le long de ces cotrets,
Du son de ton bignon tu charmes les forests;
Moi, vexé par mon maître, il faut bien que je sorte
Et j'ai, pour l'engueuser, mis la clef sous la porte.

JANVREIN

Mon maître, cher Pierrot, est un meilleur vivant,
Car, lorsque, l'autre jour, sans lui porter d'argent,
Je fus chez lui, tremblant, et les fesses serrées,
Croyant j'ai, sur mon dos, voir cent gans levées :
« Tu mérites, dit-il, que je croie, le bâton,
« Mais, pour cette fois-ci, je t'accorde pardon ;
« Va, retournes chez toi, sans que rien t'inquiète,
« Manger du bon lard jaune et virer ta galette. »

PIERROT

Que mes destins, ami, des tiens sont différents.
Je quitte mes voisins, je quitte mes parents,
Pour tout dire, en un mot, je quitte la paroisse,
Ayant pour tout soutien, en ma mortelle angoisse,
Ces porceaux qui croissaient sous mes yeux attendris,
Allez, mon cher troupeau, allez, cochons chéris,
Je ne vous verrai plus, étendu sur la paille,
Vous gratier au soleil le long d'une muraille.
Je ne suffirai plus, et vous, porceaux si chers,
Vous ne croquerez plus les glands aux sucs amers...

JANVREIN

... J'ai pour te régaler, là-bas, certains fromage
Qui n'est pas des plus sots : suis-moi, tu seras sage.
Il se fait tard : vois, prêtés à rentrer,
Les vaches de Toïnon s'arrêter pour pisser ;
Partons, car, aussi bien, j'entends sur les assiettes
Retenir au linteau et contents et fourchettes :
Derrière le clocher le soleil s'est caché
Et mon ventre grondant me dit qu'il est couché.

PAYSAGES ET CITÉS D'ORIENT

LE BAZAR DES DROGUES ; UNE MOSQUÉE POUR AVEUGLES

Par le Docteur LUCIEN LIBERT

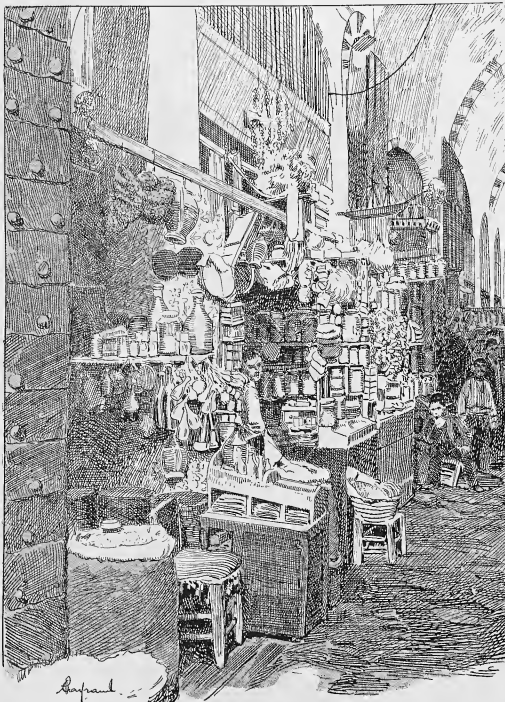
L'abondance des matières nous oblige à ne donner ci-dessous qu'un fragment de l'article que notre collaborateur et ami, le D^r Libert, nous envoie à son retour d'Orient. Nos lecteurs trouveront, dans notre prochain numéro, les lignes évocatrices qu'il consacre aux Bains de Brousse et à l'Hôpital des Cécogènes.

III

Le Missir Tcharchi ou Bazar des Drogues

A l'extrémité du Grand Pont, où se mêlent en une cohue indescrivable tous les peuples de la terre, se dressent les deux minarets polygonaux de la mosquée bâtie, de 1615 à 1665, sous les auspices de la Validé-Sultane, épouse d'Ahmed I^{er}, mère de Mourad IV et d'Ibrahim I^{er}, et grand-mère du sultan Mehemet IV. Au sud de la mosquée, dont la fondatrice fut massacrée par les eunuques, une vaste esplanade, plantée de beaux platanes, est le refuge de tous les marchands ambulants que l'on rencontre dans les villes turques : barbiers en plein vent dont toute la boutique consiste en une chaise de paille, marchands de chapelets et de tuyaux de pipes, repasseurs de fez et fabricants de cachets de cuivre. Les préteurs eux-mêmes ne dédaignent point d'y venir vendre à certains jours les nouskas ou formules magiques qui, enfermés dans du diachylon, se portent au cou dans un étui triangulaire de toile cirée noire et préservent de toutes les maladies. Vis-à-vis de la coupole d'un bain turc s'ouvre l'entrée de Missir-Tcharchi — le Bazar des Drogues.

C'est une simple allée couverte, aux voûtes ogivales,



Le Missir Tcharchi, ou Bazar des Drogues, à Constantinople

peintes en blanc avec des bandes brun-rouge, où la lumière ne pénètre que par les extrémités, lumière terne et poussière, comme celle qui filtre à travers les vitraux d'une cathédrale ; une seconde allée coupe la première à angle droit et est réservée aux marchands d'articles de literie.

Il règne dans ce bazar une bonne odeur de cannelle et de vanille. Là, jusqu'à la fermeture des portes, une heure avant le coucher du soleil, femmes du peuple et sultanes, officiers et hodjas (1), eunuques et cavas viennent s'approvisionner ; et le va-et-vient de ce bazar contraste étrangement avec le vide des grandes pharmacies de Péra. Nous étions au n^o 6, chez Sari Kizouzi Houssein. C'est une boutique des plus achalandées, et les tenanciers, depuis la fondation du bazar, s'y succèdent de père en fils. Pendant qu'une hanoum (2) se voile en grande hâte, et toussé lamentablement au-dessus d'un petit réchaud, nous prenons place entre une caisse de poivre et un tonneau de café vert. Après l'offre inévitable du café et des cigarettes, nous pouvons, tout à notre aise, assister au défilé interminable des clients et nous rendre compte des ressources inépuisables de la boutique de notre

(1) Prêtres turcs.

(2) Dame turque.

hôte. Il y a là toutes les essences, tous les parfums, toutes les fleurs séchées, toutes les racines. Dans une indescriptible confusion voisinent cannelle, girofle, safran, crocus, semen-contra, quinine, emplâtre de Vigo, véscicatoire d'Albepespyres, naphthaline, sucre candi, gomme arabique, camphre! Une petite armoire est réservée aux toxiques, et si l'on y trouve, en effet, presque tous les poisons, pour la plupart fabriqués à Leipzig, ce n'est pas sans surprise que l'on y rencontre l'alun, le copahu, des fioles d'alcool de menthe et une collection complète de cosmétiques et de corrides.

Il y a là de l'encens et du benjoin, et à la devanture, dans de grands flacons de verre, de l'écorce de quinquina, de la cannelle et de l'huile de foie de morue; dans des barils, du poivre en grains, du café moulu très fin pour confectionner le café turc, du soufre en bâton ou en poudre, du salep, des raisins secs; dans des boîtes de fer blanc, de la gomme mercurielle et de la vaseline; dans des bidons, du pétrole, et, suspendus au plafond, des touffes de crin et des éponges brutes. Un coin est réservé pour les produits destinés à la beauté féminine: boîtes de henné, flacons d'essence de rose et de violette, et petits sacs de cuir contenant du surmûl pour teindre en noir les cheveux. La plupart des boutiques ont une spécialité; on y vient chercher sans ordonnance un traitement pour une maladie. Sari Kiouzeli est particulièrement renommé pour sa poudre laxative, mélange de séné, de rhubarbe, de myrobolan indien et de sucre pulvérisé. Avec l'alun, l'opium, la noix muscade et l'électrolyse thérapeutique il fabrique des pilules contre la diarrhée. Mais où il triomphe, c'est dans le traitement de la biennorrhagie. Un mélange de chanvre indien, de cochenille, de houblon et de stigmates de maïs, est administré comme diurétique; il y associe comme balsamiques des bols de térébenthine et de copahu, et termine par des lavages avec de la poudre de cuivre brûlé.

Désire-t-on avoir des formes oculentes? ce qui est pour la femme turque le comble de la beauté? vite le drogiste donne à croquer des grains de malep et de pistaches.

Il n'est point de maladies nerveuses qui puissent résister à une poudre de malep, d'amandes douces, de pistaches et de sucre candi. Senle, la folie est au-dessus des ressources de la pharmacopée, sans doute à cause de son origine divine. Senl, le hodja est tout puissant; et il en est un fameux entre tous qui habite là-bas, au fond d'Eyoub, le prêtre Tefterdan Yamali Noury. Jamais un fou n'a sollicité en vain son pouvoir guérisseur...

Nous restons là de longues heures, amusé par le délire incessant de tant de types divers, et par l'imprévu de certains achats; une coquette vient en grand mystère acheter une

peau de chœur-souris pour faire disparaître quelques rougeurs qui déparent le velouté de ses joues!

L'on demeure confondu en voyant par instants les vendeurs délivrer sans aucune garantie des quantités vraiment considérables

toujours ouvertes, et que le kapoudji (1) est sur le point de clore les deux grosses portes de bronze qui ferment le bazar pendant la nuit, nous voyons venir à nous un dernier client. C'est un prêtre: Hadji Mahmoud effendi. Il désire acheter une bague faite avec la corne du

sabot d'un âne tout noir. Cette corne a des propriétés toutes particulières pour guérir les convulsions des enfants. Quelques prières et l'imposition de la bague ne manquent pas de produire des miracles, et il y a foule chez ce prêtre, tous les jours, à Tophanéé Kadirlar Mahlessinde, Youcousou...

Nous sortons du bazar et nous parcourons une rue où l'on vend des nattes et des fruits secs; devant nous monte gracie dans l'air du soir, le minaret de la mosquée de Rustem Pacha, admirable bijou dont toute la décoration intérieure est en carreaux de faïence, et nous montons vers les hauteurs de Stamboul par la rue Ouzoun-Tcharchi. Rien n'est plus original qu'en ce coin de la ville turque la multiplicité des métiers indigènes qu'on y trouve re-

présentés. Ce sont des confiseurs, des marchands de savons, de clous et de verroteries, des bouchers, des fruitiers, des boulangers, des marchands de légumes, des pâtisseries, des marchands de fromages, de croissants, de gâteaux au miel, des drapiers et des tisseurs, des cordonniers, des marchands d'ambre, d'objets en écaille, de chapelets, des rôtisseurs, des débitants de tabacs persans, de tombak, que l'on fume dans les narguilles; dans d'autres boutiques des ouvriers accroupis tournent le bois; de la main gauche avec une sorte d'archet en ficelle, ils font mouvoir le morceau de bois, qu'ils entaillent avec un ciseau tenu de la main droite et guidé par le gros orteil, et parfois ils s'interrompent pour boire un verre de thé

persan que leur apporte le marchand voisin. Plus loin, on travaille l'os, l'ivoire, l'ébène; on tourne le cuivre; on fabrique des berceaux et des paniers. Mais l'un des plus curieux de ces petits métiers est le fabricant de pâtes alimentaires. Un grand fourneau rond est surmonté d'un large plateau de cuivre, qu'un jeune homme arrose d'une pâte, sortant d'un crible rectangulaire, au fond d'un petit vase de métal. Partant du centre du plateau, l'ouvrier décrit des cercles de plus en plus excentriques, puis il attend la cuisson le doigt replié sur le crible du récipient à pâte.

Bientôt la pâte crépite et danse: elle est cuite; le garçon la dépose à sa droite en un tas de minces copeaux; avec un balai crasseux il nettoie le dessus du four et jette dans une caisse à part les détritons des pâtes, et il recommence. Au fond de la boutique, tapissée de carreaux bruns, un ouvrier pétrit la pâte, faite de farine et d'eau, et de temps en temps, il jette dans le feu un peu de charbon de bois qu'il va prendre dans un sac dressé devant la porte.

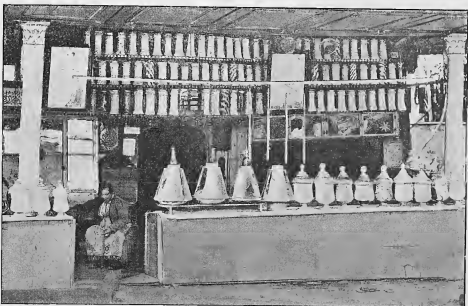


Marchands turcs

de calomel ou de belladone; car si le gouvernement jeune-turc a réglementé, avec raison d'ailleurs, la vente des toxiques chez les pharmaciens, il n'inquiète nullement les tenanciers du bazar des drogues.

Les seuls ennuis qu'ils eurent jamais remontent au temps d'Abdul-Hamid. Une dame du palais mourut de septémie à la suite d'une piqûre de cocaïne, et l'on interdit par irradé impérial la vente de l'arrhénal, de la cocaïne et de la trinitrine. La cocaïne vint, pendant des années, d'Europe sous des étiquettes falsifiées, et la poste en transporta de grandes quantités sous les apparences de simples lettres.

Le chlorate de potasse avait été aussi proscrit à cause de son rôle trop actif dans la compo-



Une confiserie turque

sition des bombes. On ne pouvait en avoir que 250 grammes par mois, et on allait à date fixe les recevoir au dépôt d'artillerie. Quinze jours avant l'unique sortie annuelle du sultan la police allait cacher les flacons qui en renfermaient dans toutes les pharmacies...

Le soir vient, et comme les drogistes s'apprêtent à quitter leurs boutiques qu'ils laissent

(1) Postier.



Barbiers ambulants

Au sommet de la rue nous atteignons le terre-plein du Ministère de la Guerre, et, sur une petite place où un admirable platane étend son ombrage, entre les boutiques des brocanteurs qui soldent à très bas prix les quelques objets noircis qu'ils ont pu arracher à un incendie récent, trois vieillards aveugles, accroupis à terre, vendent du millet à dix paras la mesure pour les innombrables pigeons qui ont élu domicile dans les mosquées voisines. Des qu'ils entendent nos pas, les vieillards nous invitent à faire une distribution : « J'aime les oiseaux, a dit le Prophète : Dieu aime ceux qui aiment les oiseaux ». Les pigeons font cercle et attendent l'aumône de quelques grains. Trois grandes jarres, soigneusement remplies d'eau, sont là pour éteindre leur soif, et comme, à pleines mains, nous laissons tomber sur eux l'objet de leur convoitise, des roucoulements joyeux sortent des milliers de jabots gris...

* *

Un imaret pour aveugles

Entre les mosquées de Bayazid et de Mehmed s'élève la mosquée de Chah-Zadé, l'une des plus élégantes de Stamboul par la délicatesse du style et de l'ornementation. C'est la mosquée du fils du sultan, construite en 1543, par Suleiman le Législateur, en mémoire de son fils aîné, Mohammed, triste victime des insinuations perfides de la favorite Roxelane. Mohammed repose au milieu d'un petit jardin, dans un turbé dont les murs sont décorés de carreaux de faïence cloisonnée, et il dort son dernier sommeil à côté de son frère Djchangir, car tous deux, fils de la sultane Haskeki, furent confondus dans la fureur jalouse de Roxelane. Sur le vaste terre-plein, planté d'arbres qui entourent Chah-Zadé, on trouve, comme dans l'enceinte des grandes mosquées, des kans pour les voyageurs, des médressés ou collèges pour les séminaristes musulmans, un imaret ou asile pour les pauvres, une bibliothèque, des bains, des fontaines. Tous ces établissements sont entretenus grâce à des dotations laissées par les fondateurs au Ministère des biens vakoufs ou des fondations pieuses. L'imaret de Chah-Zadé est uniquement réservé aux aveugles pauvres. Une place plantée de très beaux platanes le sépare de la mosquée, et à l'ombrage de ces arbres se tient un

marché très animé où viennent s'approvisionner les hodjas. On entre dans une petite cour qui, au premier abord, rappelle les cours de ferme, avec ses vignes en tonnelles, ses vieux bancs de bois, et les poules qui picorent de-ci de-là dans un jardin inculte. Chaque infirme a sa chambre, et quatre chambres donnent sur une entrée commune. Dans la première où nous entrons, un prêtre aveugle fait la leçon à des élèves accroupis autour de lui. Il leur apprend à chanter la prière, et chaque élève à tour de rôle répète, d'un ton nasillard et monotone, les paroles sacrées. A côté, dans une salle de réunion, cinq malades fument le narguile, et boivent le café dans des tasses minuscules. Cet imaret qui subsiste grâce aux libéralités de Suleiman, est un bâtiment vétuste. Dans les trous des murs des pigeons ont fait leurs nids, et les fenêtres disparaissent sous la poussière et les toiles d'araignées; et pourtant des portes en bois, toutes neuves, indiquent qu'on essaie de sauver ces ruines de la destruction totale.

Dans les chambres au parquet surélevé, où l'on monte par des marches de pierre, une belle cheminée sculptée témoigne de la splendeur d'autrefois. Ils sont là cent onze aveugles, avec, pour tout mobilier, un lit en fer, une chaise et un coffre. Le fondateur avait prévu cent places, mais lorsque le rapport du legs est satisfaisant, on peut hospitaliser jusqu'à cent trente malades et chacun a droit maintenant à 57 piastres (1) par mois. Chaque malade conserve dans un long étui de carton rouge les parchemins qui consacrent ses droits.

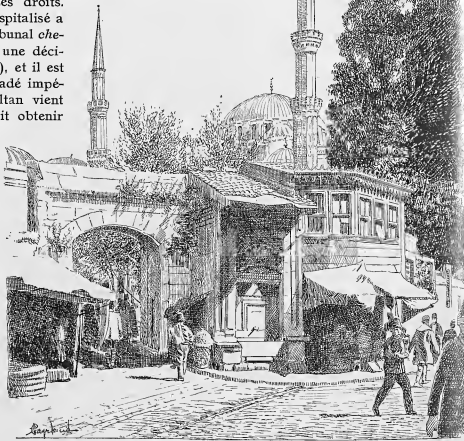
L'aveugle pour être hospitalisé a fait une demande au tribunal *che-rif* ou sacré. Il obtient une décision du tribunal (*ilam*), et il est enfin admis par un iradé impérial (*berat*). Si le Sultan vient à mourir, l'aveugle doit obtenir de son successeur un nouveau *berat*. L'assistance se faisait autrefois en nature. Le malade touchait par jour deux ou trois paires de fodia (2), un potage matin et soir, et le jeudi un plat de pilaf. Il vient des aveugles de tous les coins de l'empire ottoman. Tous ceux qui sont là sont célibataires : l'imaret secourt un certain

(1) Unité monétaire turque valant nominativement 0 fr. 225 et en fait 0 fr. 21. Elle est divisée en 40 paras.
(2) Pain indigène.

nombre d'aveugles mariés; on les autorise à rester dans leur famille, et ils viennent seulement chaque mois toucher leurs 57 piastres. Les imarets des autres mosquées paient une petite rente pour venir en aide à celui de Chah-Zadé, — et les demandes d'admission abondent! C'est un des spectacles les plus tristes de ce pays de lumière que de voir combien de pauvres yeux sont fermés à tout jamais! A chaque pas, dans la rue, on croise des aveugles; ils vont par deux généralement et s'aident d'un grand bâton pour assurer leurs pas, la crainte de perdre la vue hante tous ces hommes, forts comme le vent le proverbe; et s'ils ne demandent point à la médecine la guérison de leur mal, ils la recherchent ardemment dans le domaine du surnaturel.

Au fond d'une petite vallée encadrée de beaux cyprès, à Tatavla, s'élève la chapelle grecque de Saint-Athanase. On y descend par un sentier où poussent les herbes folles, et là, dans une piscine, les Turcs viennent chercher la guérison grâce à l'eau miraculeuse. Une croix se dresse au milieu de la piscine, et sur un banc de bois sont posés six petites écuelles qui permettent de puiser l'eau qui guérit. Le prêtre vend en plus un petit collyre, où il entre du sulfate de zinc et un peu d'eau de rose. La chapelle est construite au-dessus de la piscine. Un grand nombre d'ex-voto sont suspendus à l'image de Saint Athanase, à gauche du chœur, et comme dans toutes les églises grecques ces ex-voto représentent l'organe guéri. Ce sont les yeux qui prédominent, et parmi eux se trouve un cœur en or. Autour de la chapelle des tombes parmi les fusains, les génévriers et les lauriers; et c'est un petit coin délicieux dans un frais vallon, loin du murmure de la grande ville, avec seulement la chanson des merles et des fauvettes.

(A suivre.)



Entrée de la Mosquée de Chah-Zadé

LE DÉPILATOIRE HOSPITALIER

De l'utilité pour le médecin, d'un bon dépilatoire.

La question des dépilatoires est une de celles qui ont provoqué le plus grand nombre de recherches. La difficulté consistait à trouver un solvant énergique, rapide, du poil ou du cheveu, et... un solvant *non irritant* pour la peau. Il faut reconnaître que le problème est ardu à résoudre. Et pourtant il ne se passe point de jour où chirurgiens et médecins souffraient l'apparition du dépilatoire idéal.

Dans certains cas urgents, l'opérateur n'a ni le temps ni la possibilité de raser la région où va trancher le bistouri; dans des cas pressés de trépanation du crâne il importe de supprimer au plus vite les cheveux gênants; dans les cas d'incisions abdominales ou hypogastriques il arrive que des malades répugnent à l'intervention préalable du rasoir.

Dans la *pratique médicale* courante, le médecin est sollicité à tout instant de formuler une pâte dépilatoire contre des *poils disgracieux* du visage féminin (moustache, favoris, etc.). La tyrannie de la mode qui impose à la femme les décolletés audacieux, les manches courtes, exige également un épiderme glabre.

Dangers de certains dépilatoires.

Il faut reconnaître que médecins et public n'avaient pas eu encore en mains, jusqu'à ces derniers temps, de dépilatoire tout à la fois efficace et inoffensif.

Les journaux médicaux ont signalé maintes et maintes fois les dangers que peuvent présenter les dépilatoires du commerce. Ces dépilatoires, fabriqués sans aucun contrôle scientifique, sont, d'ordinaire, à base de *sels d'arsenic*, et, en particulier, d'*orpiment*. D'autres contiennent de la *chaux vive*, de la *potasse caustique*, toutes substances extrêmement irritantes dont le moindre inconvénient est de provoquer des rougeurs, des brûlures, des eczémas tenaces.

Enfin, il est des dépilatoires qui doivent être surtout condamnés : ce sont les dépilatoires à base d'*acétate de thallium*. L'acétate de thallium est à ce point dangereux

que sa seule application en un point très circonscrit a pu amener des désastres. Ce corps pénètre, en effet, très facilement dans le sang au travers des téguments; il se répand dans tout l'organisme, provoque en masse la chute de la chevelure et du système pileux tout entier. Malgré les efforts du corps médical, des accidents de ce genre se produisent journellement.



Une femme à barbe

d'après une illustration de l'article du professeur Le Double sur « Les Velus » dans la *Revue Médicale du Centre*, 1909.

Récemment encore, à la *Réunion biologique* de Marseille, était rapportée l'observation d'un homme de vingt-sept ans qui, à la suite de l'application d'acétate de thallium sur la région à épiler, présentait des signes graves d'empoisonnement; douleurs violentes, surtout intenses aux extrémités, avec exagération de la douleur à la pression sur le trajet des nerfs périphériques (sciatique, cubital, trijumeau, etc.), *chute totale et brusque des cheveux, des cils, des sourcils, de la moustache, de la barbe*, albuminurie, accélération du pouls, stomatite. Ces symptômes graves durèrent plus d'un mois.

Le docteur Huchard, dans un rapport publié (*Union pharmaceutique*, 1898, page 258), parle des propriétés antisudorales de l'acétate de thallium et signale que

ce médicament détermine une chute rapide de la chevelure.

Le public, qui ne peut connaître la composition chimique des dépilatoires qui lui sont offerts de toutes parts, court ainsi de grands dangers.

Le Dépilatoire Hospitalier est efficace et inoffensif.

Il était réservé à M. Chantereau, ancien interne des Hôpitaux de Paris, premier prix des Hôpitaux de Paris (*Concours de 1905*), de résoudre le problème du dépilatoire efficace et inoffensif.

Il consacra à ce travail la majeure partie de ses années d'internat, fit expérimenter à l'hôpital, sous ses propres yeux, une série de préparations et s'arrêta finalement à une formule qui donne toute satisfaction.

Selon l'expression consacrée, le *Dépilatoire Hospitalier dissout le poil comme l'eau dissout le sucre*. Une expérience éloquentte le prouve. Elle consiste à enduire de Dépilatoire une touffe de cheveux ou de poils; au bout de trois minutes, si on recherche dans la pâte les cheveux ou les poils, on n'en voit plus trace.

La puissance dissolvante de la préparation est telle que le bulbe pileux lui-même est détruit en grande partie. La papille, il est vrai, produit un nouveau poil. Mais d'ordinaire un usage prolongé donne lieu à des repousses de poils de plus en plus pâles, de plus en plus grêles. L'épiderme n'est nullement irrité; il ne survient ni rougeur ni eczéma.

Mode d'emploi.

L'emploi est d'une facilité enfantine: on étale la pâte sur la région à épiler; on attend trois minutes, un peu plus si le calibre des poils l'exige; on passe un tampon sec d'ouate: la région apparaît aussitôt lisse et glabre.

Prix :

Pour le visage: au public, 12 fr.; aux médecins, 9 fr. 50.

Pour le corps: au public, 30 fr.; aux médecins, 15 fr.

M. Chantereau, ancien interne des Hôpitaux de Paris, pharmacien de 1^{re} classe, 8, rue de Constantinople, Paris.

BIBLIOGRAPHIE

Tout ouvrage envoyé en double exemplaire est analysé dans Æsculape.
Les exigences de la mise en pages nous obligent à remettre au prochain numéro nombre d'analyses.

TRAITE ELEMENTAIRE DE PHYSIO-PATHOLOGIE CLINIQUE, par le Dr J. GRASSET, professeur à la Faculté de médecine de Montpellier. Tome III et dernier, avec 37 figures, 1 vol. gr., in-8° de 176 pages, 15 francs. Coulet, éditeur à Montpellier.

Voici terminé, avec ce volume, l'ouvrage monumental du professeur Grasset, qui nous apparaît comme la synthèse des idées modernes qu'il défendait depuis de longues années, avec un ardeur juvénile et une inébranlable conviction. C'est par là, du reste, qu'il s'est affirmé l'héritier et le digne successeur des grands médecins de Montpellier. En lui survit la vieille doctrine vitaliste qui resta là bas toujours en honneur, mais un vitalisme épuré et comme rajouté et qu'on est tout surpris de voir renaître, un peu difficilement, l'abri des modalités encore ignorées de l'énergétique. Et nul n'a contribué plus que le professeur Grasset à cette renaissance, par la démonstration du dynamisme vital et la mise en valeur de la notion de défense organique qui domine la physiologie normale et pathologique de l'homme.

Ce dernier volume est consacré à l'étude des fonctions de réception, d'élaboration et d'émission de l'énergie, c'est-à-dire du système nerveux à l'état normal et pathologique, de la reproduction et de l'hérédité, qui représentent la défense de l'espèce. On y retrouve toute la riche documentation, la clarté et l'originalité d'exposition qui ont fait de ses ouvrages précédents un point lui assurant d'autant mieux le même chaleureux accueil de la part du corps médical, des savants et des philosophes, que depuis trente ans le professeur Grasset s'est consacré à un intérêt grandissant à l'étude du système nerveux.

LÉGENDES ET CURIOSITES, par le Dr CABANÈS, Albin Michel, éditeur, Paris. Prix : 3 fr. 50.

Un excellent collaborateur, continue la série de ses études historiques. Ici nous présente, cette fois, un manique couronné, Charles VII; puis le légendaire Barbe Bleue, *Gilles de Lavay*; *Notre Dame de Bonnet Agnés*. Sont là entrés des vapeurs du Roi Soleil; de l'énigme du *Maque de fer*; de la mort du *Maréchal de Saxe* et de celle du *ballon de Suffren*; à la suite de deux autres mystères: de l'*Évocation à la cour de France*. L'auteur reprend ensuite ses thèmes favoris, les énigmes de la période révolutionnaire, si passionnantes, et qui nous ont permis de déchiffrer par le monde de l'érudition et de l'histoire. Le sort des restes de Mirabeau, la mort du commandant *Becquaire* à la reddition de Verdun (1793), le prétendu serpe de la *Madeleine de Sombreuil*, les femmes grosses devant l'*Échafaud*, thèmes si souvent mis à contribution par les romanciers et par cela même systématiquement défigurés, se présentent à notre jugement dépourvu de tout fantaisie.

LES SPOROTRICHOSSES, par MM. DE BRÉVILLE, médecin à l'hôpital de Saint-Louis, et GOUGEROT, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris. 1 vol. in-8° avec 181 figures dans le texte et 8 planches hors texte, 20 francs. Librairie Félix Alcan.

Ce livre écrit par les auteurs qui se sont occupés de cette maladie si intéressante, et qui nous ont fait découvrir de l'importance pratique et doctrinale des sporotrichoses, rendra de grands services non seulement aux étudiants et aux savants, mais aussi aux praticiens soucieux de se tenir au courant des nouveautés scientifiques.

Les auteurs ont su faire à la fois un livre de pratique où le praticien saura trouver tous les renseignements cliniques, diagnostiques et thérapeutiques (détails de technique...) et un livre de haute importance

doctrinale où le chercheur trouvera une étude de pathologie générale des mycoses et vers qui progrès les sporotrichoses ont fait faire à la question des mycoses.

Le soin que les éditeurs ont su apporter à ce livre en fait un atlas illustré de nombreuses figures et de planches autant qu'un traité didactique.

LE FANTOME DES VIVANTS, par H. DURVILLE. — Anatomie et Physiologie de l'Âme. Recherches expérimentales sous le Déloulement des Corps de l'Homme. Volume de 306 pages, illustré. Prix : 5 fr. MM. Hector et Henri Durville, éditeurs, 21, rue Saint-Martin, Paris.

Il y a en nous deux principes : la Matière et la Force, le Corps et l'Âme, l'Homme visible et son Double invisible.

Le Fantôme des Vivants, qui expose cette question, comprend deux divisions : *Partie historique, Partie expérimentale*. La première montre que dans tous les temps, chez tous les peuples et dans toutes les classes de la société, depuis les mystiques religieux jusqu'aux socrés, y compris les médecins, les philosophes, les sensés, certains individus ont partiellement vécu en deux endroits à la fois. Dans la seconde, l'auteur expose ses propres observations. Il dédouble le corps humain vivant, en deux, d'un part visible, qui constitue l'âme, d'autre part, double invisible, qui constitue le *Fantôme*.

LES RELIQUES ET LES IMAGES LÉGENDAIRES. Le miracle de saint Joseph, les reliques du Christ, les images qui ouvrent et ferment les yeux. Les reliques corporelles du Christ. Talismans et reliques tombés du ciel, par P. SAINT-YVES. Prix : 3 fr. 50. Édition du Mercure de France, 26, rue de Condé, Paris.

Les images et les reliques, par le seul fait de leur objet, ont une étrange tendance à agréger des légendes et des miracles et à provoquer des cristallisations merveilleuses. Ce sont ces agrégats et ces cristallisations que nous étudions dans ce livre. Les reliques du Buddha. Les images qui ouvrent et ferment les yeux. Les reliques corporelles du Christ. Talismans et reliques tombés du ciel, par P. SAINT-YVES. Prix : 3 fr. 50. Édition du Mercure de France, 26, rue de Condé, Paris.

GAVARNI, par JEANNE LANDRE. 1 vol. de la collection *Les écrits et la vie anecdotique et pittoresque des grands artistes*, avec 45 gravures portraits. Chaque vol. broché : 2 fr. 50. Relié : 3 fr. 25. Louis Michaud, éditeur, 168, boulevard Saint-Germain, Paris.

Nous donner, dans de charmants volumes luxueusement édités, avec un grand nombre d'illustrations, la vie anecdotique des grands peintres, sculpteurs, musiciens et compositeurs, et les grands écrivains. M. Louis Michaud éditait cette collection. Les premiers volumes sont : *Corot*, *Favart*, *Fromentin*, *La Malbrun*, *Carpouss*, etc. Nous donnerons dans le prochain volume les suivants ne rencontrant le même accueil auprès du public.

LES PRATIQUES CHIRURGICALES CHEZ LES ARABES, par le Dr H. J. BRON, chef Jouve et C^e, 15, rue Racine, Paris (6^e).

Ce livre offre un véritable intérêt, car il a été écrit par un homme qui l'a pour ainsi dire vécu.

Médecin pendant sa colonisation, l'auteur a été en contact intime et continué avec le peuple arabe, il a pu l'étudier à la fois comme voyageur et comme médecin et

recueillir sur lui les notes qui lui servent aujourd'hui à composer cet ouvrage. Dans les notes, il a écrit, dans les trois parties l'ont surtout frappé : 1° son évolution régressive et son état actuel de peuple quasi fossile; 2° sa résistance particulière aux infections et aux suppurations; 3° l'ingéniosité naïveté de ses moyens thérapeutiques. L'attention de M. Bron s'est surtout arrêtée sur ce dernier point qui l'a incité à revenir en arrière et à recourir dans les traités de médecins arabes de la grande époque, la pratique d'autrefois. Ce livre est vraiment intéressant et impose au lecteur qui l'a commencé d'aller jusqu'à la dernière page. Écrit dans un style clair et concis, les enseignements qu'il contient sont puisés aux sources les plus sûres, car ils ont été recueillis par un homme qui a vécu la vie du médecin.

INITIATION PHILOSOPHIQUE, par EMMÉ FAGUET, de l'Académie française. (Collection des Initiations). — Un volume in-16, br., 2 fr. Hachette et C^e, Paris.

Voilà un grand mot : « philosophie » dans la manière fine et aimable de M. E. Faguet nous rend tout de suite familiarisé. Beau coup, au moment d'étudier la philosophie, ont été arrêtés parce que leur projet leur paraissait trop long ou trop difficile à réaliser. Ils n'auraient plus désormais pareille raison d'être. Faguet les guide à la plus sage des sciences sans fatigue et sans ennui. Son livre donne une idée suffisante de la marche des faits et des idées. Il mène le lecteur des origines les plus reculées aux derniers efforts de l'esprit humain. Il peut être un répertoire commode auquel l'esprit se reportera pour voir en larges traits l'aspect général d'une époque, ce qui la rattache à celle qui la suit et à celle qui l'a précédé. Enfin, les lecteurs trouveront dans ce petit livre la substance de l'histoire des grands philosophes de la plus haute et des plus tracés, dans la forme la plus précise et pourtant la plus accessible.

LE MAROC IL Y A CENT ANS (SOUVENIRS DU CHIRURGEN W. LEMPIRIÈRE), par le Dr W. LEMPIRIÈRE. Histoire illustrée. Prix : broché : 1 fr. 50; relié souple, 2 fr. 25. Louis Michaud, éditeur, Paris.

La relation sur le Maroc ancien, de William Lempière, se recommande spécialement par l'époque qu'elle raconte et par les origines de ses recueils et ses tracés. Sa profession de chirurgien et son rôle de guérisseur de princes ouvrirent à Lempière les portes des harems impériaux. Ce livre est donc un ouvrage de haute portée, mais le plus complet de l'Empire marocain, au moment où éclataient à Paris les premiers orages de la Révolution.

Intéressant intelligent et sagace, il y a, dans les notes de Lempière, assez d'impair et de pittoresque pour que les lecteurs de notre temps y trouvent le plus vif intérêt. Les curieuses gravures du D^o Louis Peter Haas, les dessins de la *Revue*, mais les célèbres de Henri Regnaud et de Fortuny ont orné l'illustration de ce volume.

LEGENE LITTÉRAIRE, par les D^{rs} A. RÉMOND, Professeur à la Faculté de Médecine de Paris, et J. VAN VOYSSA, Chef de Clinique, 1 vol. in-8° de la *Bibliothèque de Philosophie Contemporaine*. Librairie Félix Alcan. Prix : 5 francs.

Les auteurs ont étudié les conditions anatomophysiologiques de la création littéraire et ont fait un plan rigoureux, qui les amène à des conclusions précises, ils ont minutieusement examiné : les associations verbo-sensitives, l'attention, le rêve, l'inspiration, les anomalies de l'inspiration, le rôle des excitants — un café chez Balzac — de l'alcool chez E. P^o, Hoffmann, Verlaine, Villon, Rimbaud — un Populium chez Coleridge, Thomas de Quin-

cey, Stanislas de Guaita, Laurent Tailhade — des maladies générales, de la tuberculose chez Samain, Wattson, Chubert, de la syphilis — des grandes névroses chez Dostoyevski, Flaubert, Pasteris, Musset, etc. — de l'épilepsie, de l'inspiration sexuelle — de la folie chez Manigault, G. de Nerval, Rousseau, Nietzsche — de la dégénérescence. S'élevant contre l'opinion courante qui fait du génie une névrose, ils font la physiologie générale de ce qu'ils appellent la *pro-générescence* et montrent que le génie n'est dû ni aux excitants, ni aux maladies, ni aux dégénérescences.

Dans un chapitre curieux, ils établissent les relations inattendues qui unissent le génie littéraire à l'instinct sexuel. Ils comparent les œuvres littéraires féminines aux œuvres des hommes et en font voir la composition sexuelle différente.

Si le génie littéraire, disent les auteurs, est une progénérescence, il doit être en opération intime avec la fonction de propagation de l'espèce.

La poésie chez le mâle prend les caractères généraux d'un instrument de conquête, l'œuvre poétique est un acte de fécondité. Le mâle, nous traduire que l'inspiration générale à une eurythmie plus complète.

Les D^{rs} Rémond et Voivonné donnent cette définition absolue neuve : « Le génie littéraire est la manifestation intellectuelle de la plus haute de la progénérescence verbale et sexuelle chez l'homme ».

ALFRED DE VIGNY, par MAURICE ALLEN. 1 vol. de la collection *La Vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains*, avec 12 gravures portraits. Chaque vol. broché : 2 fr. 25; relié : 3 fr. Louis-Michaud, éditeur, 168, boulevard Saint-Germain, Paris.

Ont déjà paru, dans cette charmante collection, avec le plus grand succès : George Sand, Verlaine, Byron, Goethe, Diderot, Tolstai, Balzac, Balzac, Hugo, Dickens, Voltaire, Stendhal, A. de Musset, Gautier.

DE L'EMBAUÈMENT AVANT ET APRÈS JESUS-CHRIST, par le Docteur REUTER. 1 vol. in-8°, broché, 172 p., 8 fig. et une planche colorée. Prix : 10 fr. Attinger frères, éditeurs et Vignot, Paris.

1912.
Ce volume contient l'analyse des moines résineux ayant servi à la conservation des corps chez les Égyptiens et les Carthaginois et une étude très complète sur l'embaumement à travers les âges, chez les anciens et chez nos modernes. On y voit que l'émbaumement a été pratiqué par les Égyptiens et le Dr Reuter de ce beau travail.

UN NOUVEAU PÉRIODIQUE. — Nous recevons le premier numéro de *La Renaissance physique*, revue illustrée, luxueusement éditée, dirigée par notre excellent confrère le Docteur Boucard.

Notre premier numéro contient un article du Professeur Paul Richer, de l'Institut, sur les proportions du corps humain; un autre du professeur Wéissauer, sur la gymnastique respiratoire.

Accotée cette par une partie artistique et scientifique, on trouve un article d'actualité sur *La brutalité dans les sports*, une étude sur le football, contre le sportive du mois et des notions précises sur la culture physique journalière.

Le premier numéro est déjà la réalisation du programme de la *Renaissance physique*, qui se propose de réunir et de grouper tout ce qui est utile à la culture physique. Nos premiers numéros nous apprennent ce que nous devons demander à nos muscles, à notre cœur, à nos poumons, à notre système nerveux, les choses qu'il faut faire pour que les éléments du corps et qui nous guident dans son développement harmonieux, les éducateurs, les sportsmen et les athlètes qui nous font progresser.

Nos meilleurs souhaits de bienvenue et de longue prospérité à ce nouveau confrère.

L'ARGENT QUI RAPPORTE

LES ÉVÉNEMENTS DU MOIS

Bien qu'aucun fait nouveau de nature à produire une conflagration ne soit venu obscurcir l'horizon de la Bourse, celle-ci est toujours indécise.

Aussi les banques sont très calmes. Seuls, le *Credit Foncier* a effectué une reprise, et la *Banque Franco-Américaine* a donné lieu à un volume intéressant de transactions.

Les valeurs de chemins de fer paraissent en meilleure santé, bien que le soit loin de les conseiller. On attribue ce revirement à la démarche faite par un groupe nombreux d'actionnaires et d'obligataires de compagnies de transports qui a présenté une pétition au Sénat pour lui demander d'écartier toute mesure susceptible de faire baisser les valeurs de chemins de fer.

Le Sénat a pris cette pétition en considération.

Les *Bateaux Parisiens* que l'on croyait en fort mauvaise posture se réorganisent progressivement, et le dernier exercice nous a fait la surprise de donner plus de 600,000 fr. de bénéfices, contre 391,000 l'année précédente.

Les *Messageries Maritimes* vont très probablement apporter des modifications sensibles à leur capital actuel. C'est un titre sans intérêts.

Le public se porte beaucoup sur les valeurs de gaz et d'électricité. Le *Secteur de Clécy*, la *Havraise d'Énergie Électrique*, la *Distribution d'Énergie Électrique*, le *Secteur Puy* sont en hausse très caractérisée.

Du côté minier, la *Lucette* a baissé très fortement et reste aux environs de 370. Nous sommes loin du cours de 800 francs.

Châtillon-Commentry vient de recevoir une importante commande du gouvernement italien; il s'agirait d'une centaine de batteries de campagne.

Le Suez continue sa marche en avant. Bénéficiaire de la grande activité économique qui n'a cessé de régner durant l'année 1911, le mouvement maritime s'est accru de 10 1/2 0/0 sur 1910.

LES GRANDES VALEURS

Chemins de fer d'Orléans

Les chemins de fer sont tout à fait en vedette en ce moment et particulièrement le réseau d'Orléans; la garantie de sa dette obligataire en effet donne lieu à une contestation avec l'État. Il importe donc d'examiner sa situation.

Avec son réseau de plus de 7,500 kilomètres, et son capital actions de 500 millions, la Compagnie d'Orléans dessert des régions essentiellement agricoles. Les recettes dépendent donc de l'abondance des produits fournis par l'agriculture. C'est pourquoi les mauvaises récoltes de 1910 ont eu sur les recettes une si fâcheuse répercussion. On estime à 20 millions la perte de trafic, qui s'est répartie sur les deux années 1910 et 1911. En outre, c'est au commencement de 1911 qu'a été mis en vigueur le nouveau régime des retraites du personnel, ce qui a augmenté les charges de cet exercice d'une somme de 4 millions environ.

Ces diverses causes ont influé fortement sur le coefficient d'exportation de la Compagnie qui s'est définitivement établi au-dessus de 50 0/0. En 1910, il était de 55,51 0/0 et en 1911, il a atteint 56,80 0/0, malgré les économies réalisées sur divers chapitres, tels que celui des indemnités aux transporteurs. Le résultat de ces deux exercices s'est traduit par un appel à la garantie de l'État, pour une somme de 13 millions 1/2 environ en 1910, et de 14,380,000 francs en 1911. Cette situation pourra s'améliorer si la Compagnie engage le procès qu'elle a entamé; à l'effet d'obtenir de l'État une indemnité pour la mise en application de la loi relative aux retraites du personnel des grands réseaux de chemins de fer.

Enfin nous croyons utile de rappeler que le procès engagé avec l'État au sujet de la garantie de la dette obligataire est engagé depuis le 4 août 1911. C'est une question d'une très grosse importance pour tous les porteurs de titres, qu'ils possèdent des actions ou des obligations.

Quelques Conseils

Mokta-el-Hadid que nous avons recommandé depuis quelque temps déjà, vient de s'élever rapidement à 2,400 francs. C'est une hausse superbe pour un titre aussi solide, et dont il faut tirer parti.

On charbonnage en exploitation depuis plusieurs années et dont la production se développe continuellement donne actuellement 8 %, sur le cours actuel de ses titres; il convient d'en profiter.

Les actions nouvelles des *Chemins de Fer de Santa-Fé* sont intéressantes aux cours actuels.

Correspondance de nos lecteurs

D. J. R. — Le P. — Le contrat passé avec vous nous laisse bien la garde complète de vos titres; je ne vous demande qu'une chose, c'est de m'indiquer l'opération que vous avez donné ordre de faire, en vue de vérifier ce qui a été fait par votre banquier.

A. L. à St-J. — Tout journal financier accepte de la publicité. C'est surtout cela qui le fait vivre; un journal complètement indépendant serait tellement cher qu'il n'aurait pour ainsi dire pas d'abonnés.

D. Z. 400. — Je serais très heureux de causer avec vous de l'affaire dont vous me parlez, lors de votre prochain voyage à Paris, fin mai.

Mad. — J. L. — r. R. — L'engagement a une durée d'un an, avec règlement par semestre. A votre disposition pour vous donner des conseils particuliers.

M. O. J. S. — K. — C'est en effet un de mes clients et je suis très heureux qu'il ait bien voulu vous le dire. — Je ne me permets jamais de divulguer les noms des personnes qui m'ont confié la gestion de leur portefeuille.

A. J. E. (Lol); — G. V. Ed Rasp.; — L. r. G.; — G. G. — Fantia. — et les personnes qui m'ont écrit avant le 23 avril. — Répondu par lettre spéciale.

Les opérations à gros rendement sont rares; ceux qui les connaissent les gardent pour eux. Aussi méfiez-vous du « tygou » que vous donne le monsieur bien informé; il ne vous réserve que des déceptions.

J.-H. CHARNET, 3, rue Jacquemont, Paris.

Comment s'enrichir

C'est un problème qui fait travailler bien des cervelles que de trouver le moyen de faire fortune.

Il hante particulièrement le capitaliste qui, ayant une base dans l'argent qu'il possède, compte toujours arriver à la faire fructifier comme le lui promettrait la célèbre *Rente à-mousselle*.

En bien, nous aurons le courage de dire que celui qui a quelque argent en poche devrait s'éloigner de toutes ces promesses trompeuses, et jeter au panier sans même les lire, les prospectus qui viennent lui proposer de gagner 50 ou 100 0/0.

Le vrai moyen de s'enrichir ne consiste pas à chercher à faire fortune d'un seul coup; c'est la pierre philosophale. — Il consiste uniquement à faire des opérations sérieuses sur des valeurs sérieuses.

Supprimons le jeu et remplaçons-le par l'école. — Quand une bonne valeur est à un bon prix, à la suite d'une étude bien conduite, ne craignons pas de l'acheter; et quand la bourse aura bien voulu donner une plus-value au titre acheté au bout de quinze jours, nous nous en débarrasserons, il n'y a qu'à prendre son bénéfice pour faire ensuite la même opération, sur une valeur nouvelle et d'un revenu intéressant.

Nous n'obtiendrez pas de ces résultats brillants, fulgurants même, qui étonnent le public, mais vous obtiendrez une plus-value continue et constante.

Cette méthode a pour elle six ans de pratique. C'est celle que j'applique avec succès et dont bénéficient les personnes qui m'ont confié la surveillance de leur argent.

J.-H. CHARNET.

AFFECTIONS BRONCHO-PULMONAIRES

Grippe, Seziolite, Rachitisme

SOLUTION PATAUBERGE

un chlorhydro-phosphate de chaux trésoit

LA MIEUX TOLÉRÉE DES PRÉPARATIONS CRÉOSOTÉES

Par l'action antiseptique qu'elle exerce à la fois sur les voies digestives et pulmonaires et par les éléments minéraux qu'elle fournit au système osseux et à la cellule. LA SOLUTION PATAUBERGE est le médicament de choix de la bronchite chronique et de la tuberculose, et le remède le mieux indiqué pour obtenir la reconstitution physiologique dans les maladies paratuberculeuses.

L. PATAUBERGE, Courbevoie-PARIS, 61, boulevard Péreire.

Intrait de Marron d'Inde

(Varices et Hémorroïdes)

Littérature et Échantillons: Intraits Dausse

4, Rue Aubriot, PARIS

Voir page I la Liste de nos Primes

Rhumes, Laryngites,
Bronchites, Affections
Rhumatismales
Maladies de la Peau

ENGHIER-LES-BAINS

Eaux les plus sulfureuses de France

Traitement
à domicile
par 1/4, 1/2
et bouteilles entières

HARA-KIRI

Se coupe-t-on encore le ventre au Japon ? C'est la question que et *Annuaire* ont posée à l'auteur du nouveau drame de l'Odéon, l'Honneur japonais. Voici la réponse de M. Paul Anthelm :

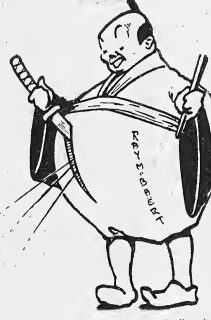
« Les Japonais ne sont pas d'accord sur le sens de cette expression. D'après les uns, elle voudrait dire « heureux départ » ; suivant les autres, elle signifierait simplement « se couper le ventre ». En effet, on s'ouvrait le ventre. Et, pour montrer leur courage, les suicidés cherchaient à le couper en long et en large plusieurs fois.

« L'usage du *hara-kiri* est très ancien. Il fut, d'abord, le privilège des gens de guerre qui ne voulaient pas survivre à une défaite. On cite des combats, au temps des Ashikagas, où les vaincus se donnèrent ainsi la mort par milliers. Puis, il devint le privilège des Samouraïs, des nobles et des princes. Au quinzième siècle, avec le goût de précision minutieuse où se plait la politesse japonaise, on le réglementa. Le désir passionné d'agir convenablement en toute occasion, fit sentir le besoin d'un texte. On publia un manuel des cérémonies du *hara-kiri*. J'en ai reproduit les principales prescriptions dans le troisième cahier de l'*Honneur japonais*.

« Ce cérémoniel se précisa encore lorsque, au dix-septième siècle, les Shoguns firent du suicide un châtiment légal. Les nobles condamnés à mort qui voulaient échapper à la honte d'être exécutés par le bourreau furent autorisés à mourir volontairement. « A partir de ce moment-là, il eut deux sortes de *hara-kiri* : le *hara-kiri* commandé et le *hara-kiri* volontaire. Rien n'était laissé au hasard dans le *hara-kiri* commandé. Il devait avoir lieu dans son palais, s'il s'agissait d'un prince, ou dans son jardin, s'il s'agissait d'un simple Samouraï. La manière de se rendre sur le lieu du supplice, la pose à prendre, les gestes à faire, le nombre des témoins nécessaires, le dialogue à échanger avec eux, le rôle de l'ami qui coupaît la tête au patient pour abréger ses souffrances, la présentation de la tête aux assistants, tout était minutieusement réglé. Il était même prévu que, si la tête était chauve, on devait lui percer l'oreille gauche pour la porter.

« Le rite *hara-kiri* commença à eu lieu en 1868. Un officier de Bizen Taki Zenzaburo, ayant fait tuer sur le champ un officier de Kobu, fut condamné à s'ouvrir le ventre. La cérémonie accomplie devant sept représentants des puissances étrangères, les sept délégués européens sont conduits au quartier général et pénétré dans le temple choisi comme lieu d'expiation. Ils sont reçus par le gouverneur de Higo, qui, conjointement avec un officier de la Cour, représente le groupe des sept témoins japonais. Zenzaburo est introduit : c'est un homme de trente-deux ans, de belle allure, et a revêtu le grand costume de cérémonie avec les deux ailes ; derrière lui marchent trois officiers portant son pardessus de guerre, puis l'ami choisi par lui et qui doit lui éviscération les souffrances de l'agonie ; là à dévot un de ses officiers préférés, connu pour son habileté à manier le sabre. L'entourage, Zenzaburo s'avance ; il salue profondément les deux groupes d'assistants, puis, après être nétreiné deux fois devant l'ami, il vient s'accroupir sur l'estrade, couverte d'un tapis rouge, dont la couleur tranche sur les couleurs du temple. La scène est éclairée par deux chandeliers dans les foyers avec leurs souffrances pour permettre de suivre la cérémonie dans ses moindres détails : le grand-aud du temple bouddhiste se dessine dans le fond avec ses nombreuses lanternes et ses ornements de toutes sortes. L'exécuteur volontaire s'est accroupi à gauche, le grand sabre dans les mains. Un des officiers s'avance, portant sur sa tête un des cadeaux qui servent à présenter les cadeaux ou les offrandes (*fukousa*) une arme enveloppée de papier : c'est un petit sabre de neuf

ponces et demi, dont la lame est affilée comme celle d'un rasoir. L'officier prosterne en tendant son offrande que Zenzaburo reçoit avec des marques évidentes de respect et qu'il élève des deux mains jusqu'à la hauteur de son front et de la placer devant lui. Il met son buste à nu en laissant tomber ses vêtements jusqu'au-dessous des hanches, prend soin de ramasser les manches derrière le genou pour que le chubon du corps se produise en avant — ce qui est la seule façon noble de tomber — et saisit l'arme, qu'il contemple avec une sorte d'intérêt affectueux. Un instant, il semble recueillir ses pensées, puis s'enfonçant profondément sous la ceinture et à côté gauche, il la promène lentement jusqu'au côté droit, la retire et s'incline en avant. L'exécuteur, qui a gardé ses vêtements sur ses mouvements, se lève brusquement et, brandissant des deux mains son grand sabre, d'un seul coup fait tomber la tête sur le tapis ; puis, saluant l'assistance et essuyant l'arme avec une feuille de papier, il descend de l'estrade. Le petit sabre taché de sang, qui a servi à la victime, est emporté religieusement... »



Hara-kiri (Dessin de Babet, in Comédia illustré)

« A dix heures et demi du soir, dit-il, les sept délégués européens sont conduits au quartier général et pénétré dans le temple choisi comme lieu d'expiation. Ils sont reçus par le gouverneur de Higo, qui, conjointement avec un officier de la Cour, représente le groupe des sept témoins japonais. Zenzaburo est introduit : c'est un homme de trente-deux ans, de belle allure, et a revêtu le grand costume de cérémonie avec les deux ailes ; derrière lui marchent trois officiers portant son pardessus de guerre, puis l'ami choisi par lui et qui doit lui éviscération les souffrances de l'agonie ; là à dévot un de ses officiers préférés, connu pour son habileté à manier le sabre. L'entourage, Zenzaburo s'avance ; il salue profondément les deux groupes d'assistants, puis, après être nétreiné deux fois devant l'ami, il vient s'accroupir sur l'estrade, couverte d'un tapis rouge, dont la couleur tranche sur les couleurs du temple. La scène est éclairée par deux chandeliers dans les foyers avec leurs souffrances pour permettre de suivre la cérémonie dans ses moindres détails : le grand-aud du temple bouddhiste se dessine dans le fond avec ses nombreuses lanternes et ses ornements de toutes sortes. L'exécuteur volontaire s'est accroupi à gauche, le grand sabre dans les mains. Un des officiers s'avance, portant sur sa tête un des cadeaux qui servent à présenter les cadeaux ou les offrandes (*fukousa*) une arme enveloppée de papier : c'est un petit sabre de neuf

« Ce cérémoniel se précisa encore lorsque, au dix-septième siècle, les Shoguns firent du suicide un châtiment légal. Les nobles condamnés à mort qui voulaient échapper à la honte d'être exécutés par le bourreau furent autorisés à mourir volontairement. « A partir de ce moment-là, il eut deux sortes de *hara-kiri* : le *hara-kiri* commandé et le *hara-kiri* volontaire. Rien n'était laissé au hasard dans le *hara-kiri* commandé. Il devait avoir lieu dans son palais, s'il s'agissait d'un prince, ou dans son jardin, s'il s'agissait d'un simple Samouraï. La manière de se rendre sur le lieu du supplice, la pose à prendre, les gestes à faire, le nombre des témoins nécessaires, le dialogue à échanger avec eux, le rôle de l'ami qui coupaît la tête au patient pour abréger ses souffrances, la présentation de la tête aux assistants, tout était minutieusement réglé. Il était même prévu que, si la tête était chauve, on devait lui percer l'oreille gauche pour la porter.

« Le rite *hara-kiri* commença à eu lieu en 1868. Un officier de Bizen Taki Zenzaburo, ayant fait tuer sur le champ un officier de Kobu, fut condamné à s'ouvrir le ventre. La cérémonie accomplie devant sept représentants des puissances étrangères, les sept délégués européens sont conduits au quartier général et pénétré dans le temple choisi comme lieu d'expiation. Ils sont reçus par le gouverneur de Higo, qui, conjointement avec un officier de la Cour, représente le groupe des sept témoins japonais. Zenzaburo est introduit : c'est un homme de trente-deux ans, de belle allure, et a revêtu le grand costume de cérémonie avec les deux ailes ; derrière lui marchent trois officiers portant son pardessus de guerre, puis l'ami choisi par lui et qui doit lui éviscération les souffrances de l'agonie ; là à dévot un de ses officiers préférés, connu pour son habileté à manier le sabre. L'entourage, Zenzaburo s'avance ; il salue profondément les deux groupes d'assistants, puis, après être nétreiné deux fois devant l'ami, il vient s'accroupir sur l'estrade, couverte d'un tapis rouge, dont la couleur tranche sur les couleurs du temple. La scène est éclairée par deux chandeliers dans les foyers avec leurs souffrances pour permettre de suivre la cérémonie dans ses moindres détails : le grand-aud du temple bouddhiste se dessine dans le fond avec ses nombreuses lanternes et ses ornements de toutes sortes. L'exécuteur volontaire s'est accroupi à gauche, le grand sabre dans les mains. Un des officiers s'avance, portant sur sa tête un des cadeaux qui servent à présenter les cadeaux ou les offrandes (*fukousa*) une arme enveloppée de papier : c'est un petit sabre de neuf

« Les Japonais ne sont pas d'accord sur le sens de cette expression. D'après les uns, elle voudrait dire « heureux départ » ; suivant les autres, elle signifierait simplement « se couper le ventre ». En effet, on s'ouvrait le ventre. Et, pour montrer leur courage, les suicidés cherchaient à le couper en long et en large plusieurs fois.

L'ENFANT MYTHOMANE

Le Professeur Dupré, dans deux ouvrages récents, l'un sur le *Témogène*, l'autre sur la *Mythomane*, est d'accord avec les anciens et éminents médecins légistes, Lasèque, Motet, Legrand du Saule, Brouardel et Garnier, pour reconnaître l'inanité de cet adage populaire qui proclame que la vérité sort de la bouche des enfants. Ces enfants, volontaire ou involontaire, qui sort trop souvent de la bouche de ceux que l'on regarde comme si innocents et qui semblent l'être. Le Professeur Bijaute, de Nantes, écrit dans la *Gazette Médicale de Nantes* sur le sujet des lignes qui valent d'être rapportées, dit :

THERAPEUTIQUE PAR LES AGENTS PHYSIQUES

Hydrothérapie - Mécanothérapie - Electrothérapie - Massage - Rééducation - Rayons X - Radium - Air chaud - Lumière

ÉTABLISSEMENT HYDROTHERAPIQUE d'Autéuil

12, rue Bollauc - Paris (XVI)
DOCTEUR J. OBERTHUR, DIRECTEUR

Le plus MODERNE au point de vue du confort et de l'hygiène, le plus COMPLET au point de vue de l'équipement physiothérapeutique.

Maladies nerveuses, Affections chroniques de la nutrition (généralisées alimentaires variées suivant les cas et non exclues), Morphinomanie

ELECTROTHERAPIE, BAINS DE LUMIERE ELECTRIQUE, SYSTEMES HELLES et ONSLOW, HYDROTHERAPIE sous toutes ses formes

BAINS DE SCHENBRUNN (près Zoug, Suisse), Etablissement hydrothérapique, m. d'Autéuil

Médecin-directeur : Dr C. Hegelin. Demander la brochure spéciale gratuite.

CAMPAS, Saint-Philippe-du-Roule, 7; Rééducation, Massage; 2 & 4. Tél. 519-57.

DESMOULINS, Ancien interne des Hôpitaux de Paris, boulevard des Filles-du-Calvaire, 5; Electricité; Radiographie. Tél. 1020-33.

LANEL (Ch. E.), rue Pierre-Charron, 47. Electricité médicale; Gynéc.

PERRIER, Air chaud, Traitement de l'obésité, 69, boulevard Mahserbes. Tél. 536-49.

THERMES URBAINS (Champs-Élysées), 15, rue Chateaubriand, et 2, rue Lord-Byron. Tél. 57-24. Médecin-directeur-administrateur : Dr Derecq.

Neurasthénie; Morphinomanie; Convalescences; Régimes.

Hydrothérapie; Mécanothérapie; Electrothérapie; Air chaud; Radium et produits radioactifs.

Buvette d'eau minérale aux sables, froides ou réchauffées en étuves sèches à la température des Sources. (Abonnements pour la buvette.)

FABRICANTS D'INSTRUMENTS DE CHIRURGIE, DE PRÉCISION, APPARELS ORTHOPÉDIQUES

A. CLAVERIE, 234, faub. Saint-Martin, Paris.

Le nouveau « MAILLOT CLARANS », ceinture idéale pour affections abdominales. Obésité chez l'homme et chez la femme.

COGIT (E.) et Co, boul. St-Michel, 36, Paris. Tél. 612-20.

Constructeur d'Instruments et Appareils pour les Sciences. Fournitures générales pour Bactériologie et Micrographie.

Depuis 1870 en France des Microscopes et des Jumelles à prismes E. LEITZ.

COLLIN (anc. maison CHARRIERE), rue de l'Ecole-de-Médecine, 6.

Fabricant d'Instruments de Chirurgie, Physiologie, Anthropologie, Orthopédie, Prothèse, Bandages et Ceintures, Coutellerie fine.

Seul fournisseur titulaire de la Faculté de Médecine de Paris. Fournisseur des Hôpitaux et de l'Institut Pasteur.

Correspondants: Buenos-Ayres (Lutz et Schulz); Madrid (Angel Basabe); Copenhague (Camillus Nyrop); Rio-de-Janeiro (Fernandes Malmo); Hong-Kong (Jorge Fortin); Barcelone (Jose Claousselles); Moscou (Machin et Co); Budapest (Garay, Samu et Tarsu).

KRAUSS (Institut Pasteur), Paris. Tél. 546-15. Optique et Mécanique de précision.

Les Centrifugeuses Krauss, nouveaux modèles, sont indispensables pour les analyses de sang, lait, pus, urines, crachats, matières grasses, etc.

Envoi Electricité (courant continu, courant alternatif).

Microscopes - Microtomes. Demandez la Brochure spéciale gratuite.

LUER (F. et Docteur W. WULFING-LUER), boul. Saint-Germain, 104, Paris. Tél. 813-90.

Fabrique d'instruments de Chirurgie et d'appareils de Médecine.

HUIT GRANDS PRIX. Catalogue sur demande : 1° Spécial pour l'ophthalmologie. (1901); 2° Spécial pour l'oto-rhino-laryngologie, l'otologie-trachéobronchoscopie (1911); 3° pour la Chirurgie générale (1904).

RADIGUET et MASSIOT, constructeurs d'instruments pour les Sciences, fournisseurs des Hôpitaux et des Militaires, 15, rue de la Harpe; 11 et 15, boul. des Filles-du-Calvaire.

Installations complètes de Radiologie, Haute Fréquence; Electricité Médicale. Pour tous les constructeurs, hôpitaux, dispensaires, cliniques.

Tableaux de distribution fonctionnant sur tous courants.

Publié électrothérapeutique du Dr Galleminot.

Réducteurs du potentiel; Transformateurs statiques; Appareils faradiques et galvanofaradiques.

Renseignements, Devis et Catalogue sur demande.

THERMOTHERAPIE, appareils du Dr Miramon de la Roquette, pour la pratique médicale courante.

Air chaud, Lumière, Helmhreich, constructeur, fournisseur des hôpitaux à Nancy.

WICKHAM, ancien externe des Hôpitaux de Paris, Hors courants. Membre du Jury, 15, rue de la Banque, Paris.

FABRIQUE DE BANDAGES HERNIAIRES - Appareils à pièces interchangeables, légers, confortables, d'une robustesse et d'une durée supérieures à celles des autres appareils qui prédisent à leur construction leur donne une supériorité incontestable.

Contention parliate, souvent guérison.

Revue Spirite. Sommaire du Numéro de Décembre. Le Drame de la vie (suite), GUNARD. — Étude Philosophique (suite et fin), Prof. MONTONIER. — Pleurs et sourires, CHANT d'HYVER, Prof. C. MONTONIER. — Réponse au « FRATERNITÉ », SARRASIN. — Aimerons les uns les autres, BARROUD. — Simple remerciement à M. Vaalbréque. — Réponse, CHARLES RICHTER. — Lettre ouverte de M. Pharus à MM. Alog, et Chevreuil. — La Société Spirite, ROUREL. — La Grande Enquête. — Prédiction, Général H.-F. FUY. — L'évolution des Sciences psychiques, M. J. — Nouvelles recherches théoriques sur l'âme humaine, POÉSIES.

La mythomanie est la tendance de l'esprit à l'altération de la vérité, au mensonge, à la fabrication. Par définition, elle est un état pathologique, mais il est cependant une période de la vie, celle de l'enfance, où elle représente un état physiologique.

La mentalité de chaque individu est soumise aux lois générales de l'évolution organique et parcourt, dans son développement, les étapes successives accomplies dans le cours des âges par celle de nos ancêtres, et l'enfant des civilisations modernes offre, dans ses réactions psychiques, la plupart des caractères que retrouve l'anthropologie à l'origine de la pensée humaine. Aussi l'enfant, véritable primitif, peut-il être considéré comme le représentant actuel des périodes préhistoriques de l'esprit et, pour ainsi dire, comme un spécimen de paléopsychologie.

L'enfant, sans expérience, sans jugement, dépourvu des données de comparaison et de contrôle, est un être peureux, imaginaire et suggestible qui offre dans son fonctionnement cérébral tous les éléments d'une activité mythique naturelle et incessante.

Cette activité mythique s'éveille chez lui dès les débuts de la vie psychique elle-même, s'accuse avec les progrès de développement de l'esprit et va ensuite en s'affaissant, pour disparaître chez les sujets normaux, vers l'âge de la puberté. La tendance mythique persiste, au contraire, au-delà de la puberté chez les sujets anormaux, les déséquilibrés, les débilés. D'après reconnaît à la mythomanie trois

espèces, la vaniteuse, la maligne et la perverse: Elles sont souvent, d'ailleurs, réunies chez le même sujet et elles engendrent les auto-accusateurs mensongers, les hétéro-accusateurs criminels, les faux en-

dehors aucune simulation pour prouver la réalité de leur invention.

Dans une école, un enfant accuse le maître de lui avoir donné des coups violents sur la tête, il précise le jour et l'heure. Or, ce

interrogé par le juge sur le mobile de son acte, déclare avoir provoqué toute l'affaire pour avoir l'occasion de s'asseoir dans les beaux fauteuils du cabinet de l'Instruction. Une de ses camarades, qui avait été appelée quelques jours auparavant à témoigner dans cette même pièce, lui en avait vanté le luxueux ameublement.

En 1899, les nouveaux Jamet et Léger, accusés de viols par un enfant de treize ans, furent condamnés aux travaux forcés à perpétuité. Ils furent plus tard reconnus innocents, mais ils avaient fait un long séjour au bagne.

En 1908, la Cour d'assises de l'Orne avait condamné un sieur B... à un an de prison pour attentats à la pudeur. La Cour, ayant fait les réserves sur une question subsidiaire d'outrage public à la pudeur, B... comparut ensuite devant le Tribunal correctionnel d'Argentan pour y répondre de ce délit. Un véritable coup de théâtre se produisit au cours de l'audience. L'instituteur de la commune qu'habitait B... vint témoigner que le jeune accusateur lui avait avoué, et cela sans aucune contrainte, que tout ce qu'il avait dit aux assises contre B... était faux. La petite sœur de cet écolier avait, de son côté, déclaré à son instituteur que, en accusant B..., elle avait menti par peur des grames.

La crainte des genlarmes est certainement le commencement de la sagesse chez les enfants des campagnes. Leur tenue militaire, avec autrefois un chapeau remarquable et un large bardi jaune, leur passage dans les bourgeois en conduisant, menottes aux mains, les vagabonds et les criminels de toute espèce, ne sont pas sans inspirer de la frayeur aux enfants, et les parents abusent de cet état d'esprit pour les menacer



L'Enfant malade, par Camo Amiet.

Chien de L'Art Decoratif

tants martyrs, les prétendus victimes de sévices dramatiques, les dénonciateurs de forfaits imaginaires, principalement d'attentats à la pudeur et de viols.

Il y a une foule de petits êtres menteurs et malaisants qui forment le groupe des faux enfants martyrs sur lesquels s'appuie la crédulité publique. Ce sont ceux-là qui accusent leurs parents de leur avoir infligé des supplices effroyables et qui ne reculent

jamais, l'instituteur ne faisait pas de classe.

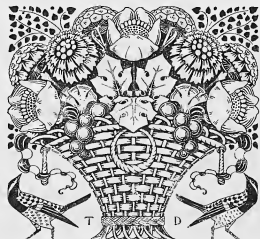
Une apprentie accusée de vol un brave homme que l'on condamne à un mois de prison et on retrouve bientôt dans la salle de l'ouïrière les objets qu'elle déclarait lui avoir été volés.

Le docteur Motei, qui fut si longtemps expert devant les tribunaux, aimait à citer le cas de cette fillette qui avait commis la plus monstrueuse des accusations sur un individu complètement innocent, et qui,

L'ART DÉCORATIF

REVUE DE L'ART ANCIEN & DE LA VIE ARTISTIQUE MODERNE

DIRECTEUR : FERNAND ROCHES



ADMINISTRATION & REDACTION
4, RUE LE GOFF, PARIS (V)
TELEPHONE 809-02

L'ART DÉCORATIF est la plus vivante, la plus complète et la mieux illustrée des revues d'art françaises.

Envoi franco de numéros spécimens

ABONNEMENTS : 20 fr. par an (Voir Nos Primes, p. 1)

SEL de HUNT

Alcalin Type

Spécialement adapté à la Thérapeutique Gastrique
Dyspepsies, Gastralgies
Action sûre, Absorption agréable, Innocuité absolue

C'est grâce au Sel de Hunt que la Médication alcaline est devenue vraiment la Clef de voûte de la Thérapeutique Gastrique par sa forme de Sel Irritable. Il est admirablement adapté à tous les besoins de cette Thérapeutique. Il remplace avec un avantage marqué tous les Alcalins simples ou composés. La Chiquette montre qu'il ne peut être remplacé par aucun.

LABORATOIRE ALPH. BRUNOT, 16, rue de Boulaivilliers, Paris

Comœdia Illustrés

Revue Parisienne,
Théâtrale,
Littéraire,
Artistique.

Paraissant le 1^{er} et le 15
de chaque mois

Directeur : M. de BRUNOFF, 32, rue Louis-le-Grand, PARIS

Le Numéro : 50 centimes. — Abonnement : 12 francs par an.

de leur intervention à la moindre incartade.

Loïn de nous la pensée que les gendarmes recherchent jamais, en raison de la faiblesse psychique des enfants et de leur facile suggestibilité, à obtenir des aveux et des dépositions qui ne seraient pas l'expression de la vérité. Mais, comme auxiliaires de l'autorité judiciaire, ils croiraient manquer de tous leurs devoirs si, avec trop d'inexpérience dans le cas, ils ne pressaient de questions les enfants que le trouble peut gagner rapidement et qui, par cela même, sont conduits à ne répondre que conformément à ce qui leur est demandé. Je terminerai d'ailleurs cette leçon par quelques considérations sur le témoignage des enfants devant la justice.

J'ai eu récemment à examiner, après arrestation pour infraction à une interdiction de séjour, un individu qui avait été condamné à cinq ans de réclusion pour incendie volontaire. Il s'est toujours dit innocent de ce crime et avoir été déclaré coupable et puni surtout d'après le faux témoignage de sa plus jeune fille, alors âgée de huit ans. Les gendarmes, raconte-t-il, avaient relevé certains propos sans valeur qu'elle donnait des bombons, lui avaient dit : « Tu vas aller au Tribunal de Nantes et tu seras devant un monsieur qui t'interrogera. Réponds-lui bien comme à nous, « ceci, cela, etc. », et il te donnera aussi des « bombons ».

Quand, à l'expiration de sa peine, le père fut retrouvé sa fille, grande et âgée de treize ans, celle-ci lui avoua ce qui s'était passé, avait manifesté le plus grand repentir et imploré son pardon.

Où est la vérité? Grave et difficile problème à résoudre.

Cependant la suggestion étrangère est

possible et l'influence suggestive est d'autant plus marquée que l'enfant est plus jeune.

Voici un cas observé par Laségue et

— Mutisme complet. « Avec des hommes, peut-être; dis la vérité, ou tu sera battu. » De question en question, la mère finit par faire raconter à l'enfant un prétendu attentat

saire de police, puis devant le Juge d'instruction. Le commerçant est arrêté, il prêtre avec énergie, il donne la preuve qu'il n'était pas seul au moment où l'enfant, selon son dire, a été assailli chez lui. Celui-ci finit par confesser qu'il y avait rien, vrai dans ce qu'il avait raconté et que tout cela n'avait existé que dans l'imagination de sa mère.

Le docteur Garnier a recueilli le cas suivant dans son service de l'Infirmierie spéciale de la Préfecture de police.

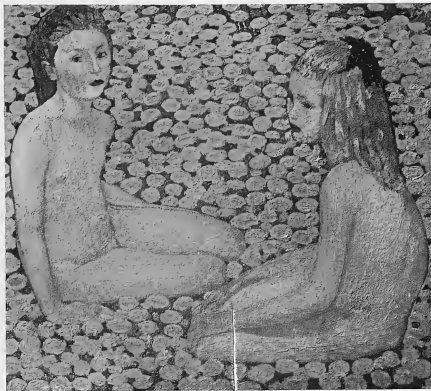
M., âgé de neuf ans, lui avait été envoyé par un commissaire auquel les parents de l'enfant avaient porté plainte, sur les dénégations de celui-ci, contre deux individus de leur quartier qui auraient attiré M., chez eux et se seraient livrés sur lui à des manœuvres pélerastiques, depuis plus d'un an, à plus de vingt reprises, et en compagnie d'autres hommes et de cinq jeunes enfants.

L'enquête n'avait abouti à rien; les individus accusés n'existaient pas et il fut impossible à l'enfant de mettre les agents sur la piste des coupables et des lieux où se seraient consommés les attentats.

L'examen somatique ne révéla au docteur Garnier que des traces anciennes et récentes de flagellations, sous forme de stries ecchymotiques rayant la région des fesses et des cuisses et provenant des corrections paternelles. La région périnéale et l'anus étaient absolument normaux, vierges de toute lésion, on ne pouvait y reconnaître aucun indice des attentats énoncés par l'enfant.

M., avait en un éveil précoce de la sensibilité, ses érections étaient fréquentes, au moindre attouchement et il avait contracté des habitudes d'onanisme.

Intrigués et irrités par la fréquence du cynisme des pratiques de masturbation de leur enfant, les parents, tout en le châtiant par le fouet et les coups, ne cessaient de lui longtempers de le questionner, lui demandant où il avait pris ses honneuses habitudes, si en se rendant à l'école, il ne fréquentait pas de jeunes débauchés, s'il ne se laissait pas



Deux « d'enfants », par Cuno Amiet.

Clubs de L'Art Décoratif.

exposé par lui devant la Société de médecine légale, il est typique :

Un écuyer rentre en retard au domicile de ses parents. Sa mère le gronde : « Qu'as-tu fait ? » Pas de réponse. « Tu as encore été courir ? » — « Oai, maman. » — « Où cela ? »

commis par un commerçant d'une rue voisine. Le père rentre du travail et la mère, suffoquée d'indignation, appelle son enfant : « Répète à ton père, lui dit-elle, ce que tu viens de m'avouer. » L'enfant raconte l'histoire désormais fixée dans son esprit; il la répète encore mot à mot devant le Commis-

GRANULÉS DALLOZ

GLYCERO

Neurosténie, Rachitisme, Tuberculose.

HÉMOGLOBINE

Anémie, Chlorose, Lymphatisme, etc.

TRIDIGESTINE

Diarrhées, Gastro-entérites.

ANTALGOL

Migraines, Névralgies, Sciatiques, Goutte, Rhumatisme, Gravelle.

Antidote libéral.

Adhésif à 4 caillottes à café, suivant les cas. Dissous dans de l'eau. 2 caillottes à 2 caillottes.

Suc Durholm

Véritable
VIANDE LIQUIDE
inaltérable



Nom et Marque déposés selon la loi

préparée à froid
par un procédé
nouveau et spécial

Anémie, Tuberculose, Convalescence

« Dans l'état actuel de la science, le suc frais de viande crue préparé à froid est à la chair de bœuf ce que l'alcoolat est à la plante, ce que la quinine est au quinquina. »

D' GUYOCHIN

Voir

**Page I
la Liste de
nos Primes**

entraîner dans des maisons par des hommes qui abusent ensuite de lui, etc., etc. B... Juste la chose générale était déjà très écrite, se plaisait à ces propos, tout en niant les pratiques honteuses qu'on lui prêtait, démentait évidemment les détails des questions, accusait son imagination au tableau des scènes de luxure, que ses parents lui dépeignaient pour réveiller ses souvenirs, provoquer ses aveux et formuler des accusations.

On voit la puissante influence que peut exercer dans les dépositions des enfants leur tendance naturelle à la mythomanie, leur suggestibilité, les conversations de l'entourage et les questions des parents et aussi celles des personnes préposées aux enquêtes criminelles. Ce sont souvent leurs dépositions qui constituent seules ou presque seules le dossier des accusations portées par les enfants. On accable d'interrogations l'enfant interdit et troublé, dont la confusion est mise sur le compte de la honte ou du repentir, et on dicte au petit sujet, sans s'en douter, les réponses qu'on attend de lui. Airé s'arrange et se cristallise une histoire que l'enfant apprend par cœur et dont rien en suite ne saurait le faire démentir.

Le code d'instruction criminelle établit que les témoins doivent être entendus et interrogés, mais des questions peuvent leur être posées après leur déposition. Cette déposition orale, non interrompue, est limitée, dans l'esprit du législateur, à asservir la sincérité du témoignage.

Le professeur Dupré n'hésite pas à dire qu'il n'a jamais obtenu un témoignage entièrement fidèle et complet et l'exception que l'ÉTRANGER humain est à peu près incapable d'en être de cette nature. Presque tous les témoins ont unedendance à grossir l'affaire, à la déformer, à la voir sous un aspect séduisant. Il y a les faux témoins, les témoins abusés, les témoins à mémoire vive et confuse, les témoins à mémoire

complaisante ou trop claire, enfin les témoins bavards et brouillons.

S'il en est ainsi chez l'homme, les qualités pour bien témoigner manquent encore davantage à l'enfant.

Aussi qu'erreurs judiciaires les enfants ont-ils occasionnés! Les femmes, surtout celles que l'on dénomme hystériques, en

ont traité des *Instincts sociaux*. Ses investigations dans le régime animal tout entier sont éminemment suggestives. Nous devons nous borner à l'extrait suivant qui étudie les sociétés familiales chez les Oiseaux. Les instincts de famille sont très développés dans cette classe.

a) *L'Amour conjugal* est, chez les Oiseaux,



Carbeau (marbre noir), par E. M. Sandos. Oiseau de E. R. Doussin

on fait commettre autant, sinon plus, et tout cas bien plus terrifiants.

La mythomanie, sous toutes ses formes, infantile et féminine, est du ressort de la médecine psychiatrique.

L'AMOUR CONJUGAL ET L'AMOUR POUR LA PROGENITURE CHEZ LES OISEAUX

Le professeur Paulesco, dans une leçon faite à la Faculté de Médecine de Bucarest,

un sentiment affectif, tendre, profond et durable. Il se prolonge, après la période du rut, et unit les deux êtres pour toute la vie.

Un chasseur tua un perroquet (Ara macao) — à un mille environ de la ville de Paraguay — et l'attacha à la selle de son cheval. Il fut suivi, jusque dans sa maison, sitôt qu'il arriva au milieu de la ville, par un autre perroquet qui se précipita sur le cadavre du premier et, finalement, se laissa prendre avec les mains.

Quand on tua une Linotte (Cannabina

linotta), sa compagne vole longtemps autour d'elle, ne veut pas s'en éloigner et cherche à l'entraîner.

L'Amour conjugal est souvent tellement intense, que la mort d'un des époux entraîne celle de l'autre. C'est ce qui arrive chez les oiseaux dits *inséparables*, tels que les Hypolaïs, les Panures, les Tourterelles, les Colombes, etc.

Lorsque deux Hypolaïs ont vécu ensemble pendant deux ou trois ans et que l'un d'eux vient à mourir, l'autre ne lui survit pas plus d'un mois.

Les Panures, mâle et femelle, se témoignent une grande tendresse; ils sont toujours perchés ensemble et souvent, lorsqu'ils s'endorment, le mâle recouvre sa compagne de son aile (Gourcy). L'un d'eux est-il tué? l'autre ne tarde pas à périr, à son tour.

b) *L'Amour pour la progéniture* est de même très prononcé chez les oiseaux. En général, c'est la mère qui, seule, couve les œufs, soit que le père l'abandonne, comme chez les Gallinacés, soit qu'il reste avec elle, comme chez les Passereaux ou le mâle aide la femelle à construire le nid et la nourrit pendant l'incubation.

Ainsi, la Poule a seule le soin des œufs et, pendant qu'elle couve, à peine prend-elle le temps de chercher sa nourriture; plus tard, elle procure à ses poussins les aliments dont ils ont besoin et s'expose au danger pour les sauver; aussi est-elle devenue le type et le symbole de l'Amour maternel. Le coq la quitte d'ordinaire après l'accouplement; mais quelquefois il la rejoint après l'éclosion, pour se faire le guide et le protecteur de la famille.

Au contraire, chez les *Bouvreuils* (Pyrrhula), par exemple, le mâle demeure auprès de la femelle, qu'il nourrit, pendant l'incubation. Ensuite, les deux parents se partagent le soin d'élever leurs petits, auxquels ils donnent à manger, d'abord

MAISONS DE SANTÉ - INSTITUTS MÉDICAUX - CLINIQUES

MAISON DE RÉGIME DU D. CAUTRU.
Villa Borghese, 29, boulevard. Victor-Hugo.

MAISON DU D. DEFAUT, 50, avenue du Roule (près la porte Maillot).
Té. 508-30.
Médicine et chirurgie.

VILLA PENTHIEVRE, à SCEAUX
Maison de santé. Té. 12.
Affections nerveuses et maladies mentales.
Dr Pastevin. Médecin-directeur.
Dr Reddon.
Chimain de fer; *Pain-Sciaux* (toutes les demi-heures).

SANATORIUM DE BOULOGNE-SUR-SEINE, 145, route de Versailles.
Té. 604-41.
Maladies nerveuses et Intoxications (Traitement de la morphomanie).
Dr Paul Sollier et M^{me} le D^r Alice Sollier.
Hydrothérapie, Electrothérapie, Mécanothérapie, Psychothérapie.

INSTITUT MÉDICAL DES AGENTS PHYSIQUES, 23, rue Blanche. Té. 139-59.

MAISON DE SANTÉ DU D. GOUJON, 88, 90, 92, rue Picpus, Paris. Té. 912-86.
Affections nerveuses et Maladies mentales.
Directeur : D^r Hugonin.

VILLA MOLIERE, Maisons Médico-chirurgicales d'Auteuil, 57, 61, 65, 66, boulevard Montmorency, Paris. Té. 606-52.
Médecine, Chirurgie, Accouchements, Gynécologie.
Ouvert tous les médecins et chirurgiens. Alliés et contagieux non admis.

ENFANTS ARRIÉRÉS (Institution des), à Bouillon (Seine-et-Oise). Té. 23
Maison spéciale d'Éducation et de Traitement.

Directeurs : MM. A. Langlois, ancien professeur de l'Université, et M. de Chabert, ancien interne des Hôpitaux de Lille.

Établissement absolument spécial, fondé en 1847, répondant à toutes les exigences que réclament l'éducation et le traitement des anomalies intellectuelles à tous les degrés :

- 1^o Dirigé à la fois par un éducateur et un médecin dont la collaboration est constante, il est *médical et pédagogique*;
- 2^o Son organisation est *familiale*;
- 3^o Il ne s'adresse qu'à un *sexe* (garçons);
- 4^o Il possède un *nombre suffisant de pensionnaires* (une centaine), ce qui lui permet de donner à chacun d'eux le milieu le plus favorable à son développement;
- 5^o Il a été construit entièrement en vue de sa destination dans un *magnifique domaine de 10 hectares complètement clos*, planté d'arbres séculaires, dominant la vallée de Montmorency et à proximité de la forêt.

MAISON DE SANTÉ DU D. MEURIOT, fondée par le D^r Blanche, 17, rue Berton, Paris (16^e). Té. 608-99.
Affections mentales et nerveuses.

CHATEAU DE FONTENAY-SOUS-BOIS (Seine), 23, rue Saint-Germain (Maison de Santé Rivet-Brière de Boismon). Té. 18.
Établissement médical pour le traitement

des affections nerveuses, des intoxications et des convalescences (château) et des psychoses (pavillons).

Hydrothérapie, électrothérapie, radiographie.

Part de 25,000 mètres; altitude 106 mètres. Médecin-directeur : D^r G. Duhamel; médecin-adjoint : D^r Crété.

Les parents des malades et les visiteurs sont reçus tous les jours de 1 heure à 5 heures.

MAISON DE SANTÉ DE PICPUS, 8 et 10, rue de Picpus, et 138, boulevard Diderot, Paris. Té. 939-83.
Méd.-dir. : D^r Pottier; Méd.-adj. : D^r Salin.
Deux établissements distincts : 1^o Établissement spécial (*maladies mentales et nerveuses*); 2^o Établissement hydrothérapique du Pavillon Charcot (pensionnaires et externes)

Pension et trait. à partir de 10 francs.

SANATORIUM DE PSYCHOTHÉRAPIE, Château des Buttes, 12, avenue de Ceinture, à Créteil (Seine).

Direction médicale : D^r Berillon, 4, rue Castellane, Paris. — Té. 224-911.

Direction administrative : M. Quinquin, au Château des Buttes, Créteil. — Té. 40.

Adultes : *Neurasthénies, psychasthénies, alcoolisme*. Prix, à partir de 300 fr. p. mois.

Enfants : *Arriérés, instables, nerveux*. Prix, à partir de 150 fr. par mois.

MAISON DE SANTÉ ET DE CONValescence DE SAINT-MANDE, 15, rue Jeanne-d'Arc, à Saint-Mandé (Seine). Té. 934-09.
Directeurs : D^r Hercouët et Marfaing.

Affections nerveuses et Morphomanie (aliénés non admis) : Cures de régime, isolement, sevrage; — Hydrothérapie, électrothérapie, psychothérapie.
Site charmant, au bord du bois de Vincennes, à la porte de Paris. Prix très modérés.

INSTITUT MÉDICO-PÉDAGOGIQUE pour le traitement et l'éducation des ENFANTS ANORMAUX des DEUX SEXES; 22, rue Saint-Aubin, à Vitry, près Paris. Té. 539-76.

Fondé par Bourmeville, en 1829.
Médic-in-chef : D^r Paul-Boncour, ancien interne des Hôpitaux de Paris et de l'Asile-Ecole de Bicêtre. Directeur pédagogique : Joseph Boyer, ancien instituteur de l'Asile-Ecole de Bicêtre.

L'Institut médico-pédagogique est destiné à donner l'éducation physique, intellectuelle et morale aux enfants anormaux.

Il reçoit : 1^o les enfants qui ont besoin de méthodes individuelles; 2^o les enfants intelligents mais affectés de *tics, vices de la parole, infirmités, déficiences morales*; 3^o les enfants à *compréhension lente et fatigue rapide*; 4^o les enfants instables, *arriérés, faibles d'esprit* à tous les degrés; 5^o les enfants atteints d'*affections nerveuses*.

Envoi de la Notice illustrée sur demande.

MAISON DE SANTÉ DE SAINT-VINCENT DE PAUL, 138-144, route de Vienne, Lyon.

Maladies mentales et nerveuses (dames). Médecin-directeur : D^r Carrier.
Vaste parc; villas, pavillons séparés.

des insectes, puis des grains, qu'ils ont préalablement ramollis dans leur jabot; ils leur témoignent beaucoup de tendresse et, en cas de danger, les défont avec courage.

Il est des oiseaux chez lesquels le mâle et la femelle couvent alternativement tous deux les devoirs ensuite leur progéniture.

Chez les Pinsons (Pringilla), le mâle remplace la femelle, sur les œufs, lorsqu'elle va chercher la nourriture.

Chez les Colombes (Columba livia), la femelle couve de 3 heures de l'après-midi à 10 heures du matin et le mâle, de 10 heures du matin à 3 heures de l'après-midi. Après l'éclosion, les parents nourrissent les petits, d'abord avec un produit sécrété par leur jabot; plus tard avec des grains qu'ils ramollissent dans leur estomac; finalement avec des grains durs. A quatre semaines, les petits sont adultes; ils restent encore auprès de leurs parents, pendant quelques jours, puis ils les quittent, n'ayant plus besoin d'eux.

Les soins donnés aux petits se prolongent autant qu'ils sont nécessaires. Selby rapporte, à ce sujet, un fait curieux. Il observa un couple moineaux qui, jusqu'en hiver, ne cessèrent de porter de la nourriture à leur nid. Intrigué, il examina ce nid et trouva un jeune qui s'était pris les pattes dans un fil et n'avait pas pu s'envoler.

Chez certains oiseaux, les parents n'abandonnent pas leurs petits et continuent à les nourrir, même lorsque ceux-ci sont enlevés de leur nid et sont placés dans une cage. Il en est ainsi des Linottes (Cannabina linota) et des Chardonnerets (Carduelis elegans); aussi, les oiseaux, qui, connaissant bien ce penchant, en profitent pour s'épargner la peine d'élever les petits qu'ils ont capturés.

Wilson raconte, à ce propos, un fait intéressant :

Un jour, dit-il, je pris un jeune Pyrranga rose... L'ayant emporté à un demi-mi, je le mis dans une cage et suspendis celle-ci à un arbre... Comme il ne voulait prendre

aucune nourriture de ma main, j'étais décidé à le rapporter à l'endroit où je l'avais pris, lorsque, le soir, je vis un pyrranga adulte — un des parents du petit, sans doute — vol-

riger autour de la cage et s'efforçant d'y pénétrer. Quand il vit que cela lui était impossible, il disparut, mais pour révenir bientôt avec une nourriture dans son bec, et ainsi jusqu'à coucher du soleil... Le lendemain, dès le point du jour, il recommença ce manège et le poursuivis jusqu'au soir... Je mis plus rester inévitable à tant d'amour; je le mis en liberté et, aussitôt, il envola vers les lieux, lequel, en poussant des cris de bonheur, l'emmena avec lui dans la forêt.

La plupart des oiseaux dépendent avec courage leur progéniture, en cas de danger.

Je visait, dit Paessler, un nid de Loin (Oriolus), dont je venais de chasser le mâle, femelle. Celui-ci poussa un cri et me regarda un véritable cri de combat, s'élança sur moi, passa tout auprès de mon visage... Le mâle accourut : même cri, mêmes tentatives pour m'éloigner.

Je vous, un jour, ramasser un jeune Anomalocarpus splendide, qui était tombé dans un ruisseau; je le ramassai et le mis dans un panier et me frappa la tête à coups de bec.

S'il m'arrivait, dit Bréhm, de m'approcher d'un nid de Gélinand, les deux parents se précipitent, en criant, sur moi, m'attaquent énergiquement et me mordaient très cruellement aux jambes.

Chez nombre d'oiseaux, lorsque les petits sont en péril, la mère a recours à la ruse, simulant une paralysie.

Ainsi, les Grives cherchent d'abord à effrayer l'adversaire; si cela ne leur réussit pas, elles voltigent et sautillent péniblement, comme si elles étaient blessées ou paralysées; elles attirent de la sorte sur ennemi sur elles, par l'espérance d'une proie facile, et l'éloignent de leur nid.

Les Eudromis morinellus procèdent de même. Quand les poussins sont dans le nid, la femelle court devant l'ennemi, voltige, boite et fait culbute.

Les Lapons qui m'accompagnaient dans une chasse, dit Bréhm, s'y laissent tenter; ils poursuivent la mère et ne vont



Frise de Chalcidies (marbre rose), par E. M. Sandoz.

Argelès-Gazoli (Hautes-Pyrénées)

Eaux sulfatées sodiques froides. Eau de source et résidu de la station.

Ulcères, plaies; Catarrhes des voies respiratoires.

Climat tonifiant (mal, nerveux, troubles de développement, mal de la nutrition).

Médecine. — Abadie, Berguigan, Flanck et Grenier de Carac (anciens chefs de clinique). Méd. Bordeaux, directeurs Institut physiopathologique), Pous, Trelihan.

Bagnères-de-Bigorre (H.-P.)

Altitude : 550 mètres.

Plusieurs sources de sulfates : *saufettes, catannes, caudes* (caractéristique la station), sulfure sodique froid (Labassère), ferrugineuses. *Neurotiques et neuro-arthritiques* (psoriasis), hydrotiques, migraines, choréiques, névralgies, sciatiques).

Neuro-herpétiques (dermatoses irritées, urticaria exsécratoire).

Ultrines excitées avec névralgies utéro-ovariennes ou troubles nerveux généraux, dysménorrhée.

Labassère convient aux catarrhes : nez, gorge, bronches.

Médecine. — Bassal, Cazafas, Chazy, Gougeombe, Gandy, Lafourcade, Lagarde, de Lamoignon, Pépère, Porie, de Villegente.

Bagnères-de-l'Orne (Orne)

Altitude : 228 mètres.

Sources. — Eaux inférieures au point de vue chimique; les moins minéralisées de France (0,075 p. litre); température 16°; débit de 100 litres à l'heure.

Indications. — L'eau de la Grande Source est décongestion-

nante (action vaso-constrictive très marquée) et régulatrice de la circulation périphérique; action tonifiante manifeste.

a) Principales : 1° *Convalescents de phlébitis* (elles adresser à Bagnères quand l'infection causale paraît terminée, la température étant redevenue normale depuis au moins 30 jours). 1.°*œdème se résorbe, la peau s'assouplit, les douleurs s'atténuent, les cordons indurés s'éclaircissent, les raideurs articulaires, provoquées par l'immobilisation, se résolvent. Résultats remarquables dans phlébitis purulentes, phlébitis post-typhiques et post-pneumoniques. Résultats encourageants dans phlébitis variqueuses.*

2° *Varicelles* (diminution des œdèmes, des douleurs; action évidente sur eczéma variqueux, ulcère).

3° *Hémorrhoidaires* (cessation des hémorragies, dé congestion).

b) Secondaires : Certains prostates; certaines femmes au moment de la ménopause; certaines utérines; à matrice molle.

Contre-indications. — Phlébitis aiguës; cardiopathies.

Médecine. — Censier, Joly, Le Née, Peyre, Poulain, Quisnerie.

Divonne (Ain)

Altitude : 519 mètres.

Terre classique de l'hydrothérapie. Divonne possède un des établissements d'Europe les mieux appropriés à leur objet. Et en dehors de la manière dont s'y pratique l'hydrothérapie, ce qui caractérise Divonne-les-Bains, c'est cette eau d'une abondance extrême qui coule ici comme un fleuve,

toujours à la même température, 7°*été comme hiver, comme si la nymphe qui régné en ces lieux ne changeait jamais d'humeur* (Laudour). — Etablissement et hôtels au milieu d'un immense parc.

Curés d'air, de terroir, de gymnastique suédoise, de régime, d'isolement.

Névralgies.

Médecins. — Ballet, Bailivet, Bonnus, Chaëbert, Rolland.

Enghien (S.-o.)

Altitude : 44 mètres.

Eaux sulfatées calciques froides. Enfants acrofulaires (hypertrichose des amygdales, végétations, rhinopharyngite).

d'Adultes avec pharyngites ou laryngites granuleuses (chanteurs, orateurs), et bronchites chroniques.

Femmes lymphatiques avec métrites chroniques, leucorrhée.

Cure anti-syphilitique intensive.

Médecins. — Beyrand, Detaruelle, Henry, Saury, Spire, Thibout, Well.

Les Fumades (Gard)

Station hydrominérale ouverte toute l'année. Desservie par la gare de Saint-Julien-les-Fumades (Autobus à tous les trains. Durée du trajet : 10 minutes).

Grand-Hôtel, Hôtel Diane/Hôtel Romain (Electricité. Chauffage central). Postes, Téléphone.

Altitude : 150 mètres.

Climat provençal. Eaux sulfatées calciques et bitumineuses.

Ces eaux sont les plus sulfatées de France et sont spécialisées en outre par leur forte teneur en bitume. Elles sont souveraines contre les Affections de

la peau et des voies respiratoires.

L'établissement thermal fonctionne toute l'année.

Médecin. — J. Courroux.

Vichy

Altitude : 260 mètres.

Bicarbonatées sodiques fortes.

Sources. — Jaillissent sur les deux rives de l'Allier, extrêmement nombreuses, formant une vaste bassin : à l'eau chaude (Chamol 44°, Grande-Grille, Hôpital, Lucas), les autres froides (Célestins, Parc, Lardy, Larbaid); la caractéristique de toutes ces sources est leur forte teneur en bicarbonates (noté le bicarbonate de soude constitue les 4 cinquièmes); débit considérable (de 50.000 à 150.000 et 200.000 litres pour les principales sources).

Indications.

a) Principales : Hépatopathes, surtout lithésiques, amélioration définitive ou guérison dans toutes les formes (lithase larvée, lithase confirmée); icère catarrhal; congestion du foie à la suite de dysenterie ou de diarrhée de Cochinchine, congestion paléenne (Grande-Grille).

2° Diabétiques : la plupart rentrent dans la grande classe des hépatopathes (glycosurie par diabétie) et vont disparaître polyurie, polydipsie, migraines; le sucre tombe à quelques grammes ou bien est supprimé.

3° Gastropathes : résultats souvent excellents mais variables, ne dépendent exclusivement ni de l'état chimique de la sécrétion, ni de l'état de la musculature, mais de mêmes symptômes subjectifs. Amélioration surtout chez les dys-

peptiques hépatiques, dyspeptiques aériques (gouttes, œufs, gras, etc.). Et tous les troubles du système urinaire, médiate chez hypopeptiques, amélioration plus lente chez hyperpeptiques.

4° Arthritiques, obèses, hyperloques, goutteux.

Contre-indications. — Peu nombreuses; asthéniques surtout; surveiller la cure chez hypertendus (aortiques et artério-sclérotiques).

Médecine. — Alquier, Baudouin, Baxzy, Beaujeu, Bernard, Bienfait, Bignon, E. Janc, Boet (M^{me}), Bousson, Cohen, H. Cara-Gouffard (17, rue de Blandin), Chabrol, Chermignon, Charneau, Chevreux, Choquet, Clerc, Clermont, Cochet, Cornacq, Cornil, Corrière, Cottet, Delcage, Descoux, Desgrées, Desmaroux, Dufourt, Durand, Fédard, Duranton, Fau, Fatchet, Fournier, Fremont (anc. int. hôpital des hôp. de Paris, rue Prunelle), Gaudin, Gannat, Garnier, Glénard (F.), Glénard (R.), Grellety, Guinaud, Hopenhendler, Hédégès, Heick, Jaret, Labadie (agr. de la Fac. de Lyon), Lamoignon (agr. de la Fac. de Lyon), Margat, Marlin, Massere, Mauban, Moupé, Nicolas, Niguy, Nivière, Paillet, Parnement, Prévost, Puzos, Rambert, Raymond, Reynès, Rossé, Salignat, Samelli, Sennet, Sérégé, Sollaud, Surel, Therre, Trussat, Urdet, Vialat (7, rue Strauss), Veillard, Willenin.

Spécialistes : Blancher, Faure, Jacquemart, Siems, yves, de Sabat, bouche et dents; Mairie, Chirugié; Rajat, peau et voies urinaires.

pas les jeunes qui s'étaient rasés à terre. J'étais tout près d'eux; ils ne bougeaient pas. La mère, continuant son manger, égrenait le plus en plus mes Lapons; mais, tout à coup, elle s'éleva et revint là où ses petits étaient couchés. A ma vue, elle poussa un cri. Les jeunes ne lui répondant pas, elle recommanda le jeu qui avait trompé les Lapons. Je m'empêchai des petits, qui se laissent prendre sans résistance, et les montrai à la mère. Aussitôt, renonçant à sa ruse, celle-ci vint vers moi et m'approcha de si près, que je me parai de la main; ses mains étaient hérissées, ses ailes tremblaient... Les poupons glissèrent entre mes doigts; la mère émit un cri indescriptible... pleine de joie de savoir retrouvés, elle les cacha sous ses ailes... et demeura, devant moi, immobile, à la même place.

VEDRINES CONFÉRENCIÈRE

Au théâtre de la Porte-Saint-Martin, de nuit plus d'un millier de personnes, l'aviateur Védérines a fait, il y a quelques semaines une conférence. Et pendant près de deux heures, il a développé le programme qui s'était tracé.

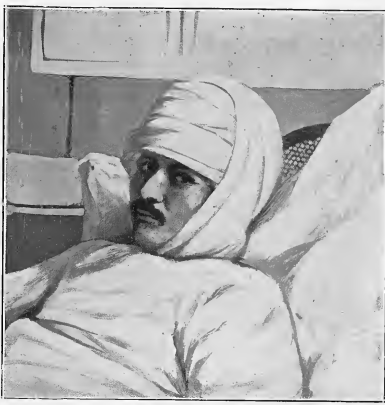
Il ne faut devant son auditoire en veston, le voir et la poitrine serrée dans un chandail blanc, il a parlé « sans un raté », sur les divers et intéressants sujets qu'il avait choisis. Comment on devient aviateur et Comment on doit comprendre l'aviation militaire. Sa caserne a été émaillée d'anecdotes pittoresques, qui lui aurait pu réunir sous ce troisième titre: Comment on ne devient pas idiot et de récits improvisés avec des conférences à l'emporte-pièce... des techniques mêlés à des mots d'argot, des botades de grovache, soulignées de gestes expressifs, mais nullement oratoires. Son succès fut très grand.

Écoutez-le parler de sa première tentative Paris-Pau:

J'avais pour trois heures d'essence; j'avais mis deux heures et demie à escalader un brouillard haut de 4 kilomètres; il me fallait redescendre, plonger là-dedans à 100 à

femme, mon petit; vous pensez si j'ai lâché Paris-Pau!

Et son deuxième Paris-Pau:



Védérines sur son lit de douleur, après sa 156^e

l'heure, altimètre coupé; cette fois-là j'ai eu peur; je suis tombé sur un prairie; deux kilomètres plus loin je me serais cassé la figure sur des montagnes que le brouillard me cachait comme des récifs sous-marins. J'apprends qu'à 167 kilomètres de là il y avait Guéret, la ferme de mon oncle, ma

J'arrive à Issy; un agent vint m'empêcher de passer: — Laissez donc! je lui dis. Je parlerai pour vous; vous aurez des galons. Le commissaire m'envoie chercher trois fois; à la troisième: — Monsieur Védérines! qu'on répond aux

Pau. Tenez, le voilà là-haut; il part pour agents.

Et son Paris-Madrid, l'inoubliable traversée de la Guadràrama:

En Espagne, tous les vingt kilomètres une automobile sur la route, avec un médecin, infirmier et un capucin. A Burgos je descends; une voiture accourt: — Bonjour, monsieur Védérines, me fait le capucin, vous êtes en bonne santé? J'apportais tout ce qu'il faut pour l'extrême onction.

— Merci bien, mon révérend; mais empêchez plutôt ces braves gens de goûter l'huile de ricin de mon moteur avant de faire le signe de la croix; ça peut vous valoir que ça les fera fuir.

Voilà le Tour d'Angleterre: speech de Védérines aux lords de l'airmarut:

Supposez que l'entente cordiale ça soit fini, n'est-ce pas; et puis que sur vos cent cinquante cuirassés vous voyez arriver cent cinquante petits Védérines qui vous rentrent là-dessus avec trois cents kilos de dynamite à chacun et tous les gars; qu'est-ce que vous dites de cette salade dans vos boîtes à bielles? Vous pensez s'il en faisait une tête les lords! On m'a même dit que j'avais manqué de tact...

Les projets de Védérines:

J'ai manqué Calais-Pau sans escales à cause de M. Dujardin-Beaumetz qui m'a fait perdre dix-huit jours; mais écoutez bien ce que vous dit Védérines, car c'est un homme qui prouve sa pensée (sic); on le traite de fou avant; après on met son doigt dans l'œuf (sic); eh bien, j'ici à quinze jours Bruxelles-Madrid est dans les choux!

Le conférencier raconte encore comment d'antimilitariste il était, devenu chauvin; il réclama pour nos officiers aviateurs des appareils légers, mais solides et rapides. Il termina en protestant contre la

STATIONS CLIMATIQUES DE FRANCE

ARCACHON (Gironde)

Air bord d'une immense baie protégée. Des dunes de sable, couvertes de sapins, font ombre. L'air est pur, tenant en suspension des principes balsamiques. — Ce qui constitue la suprématie d'Arcachon, c'est d'être à la fois une station typhine et une station marine... — Climat. — Très doux; très égal. L'état hygrométrique est moyen. Les vents soufflent presque toujours de la mer; il est très chauds, peu violents.

Action. — La cure est sédatrice par ses éléments forestiers et partie de ses éléments marins, fondée sur ces derniers sens.

Indications. — 1° En tant que station de cure marine: scrofules (ossuse, ganglionnaire, péritonéale), rachitisme. — 2° En tant que station de cure forestière et station de cure mixte: débilités (anémiques, chloro-anémiques, convalescents de maladies et graves maladies, etc.), neurasthénies, troubles des voies urinaires, préhension et candidats à la tuberculose. — 3° Mais l'indication fondamentale d'Arcachon, se réfère à la tuberculose pulmonaire: tuberculose chronique à tous ses stades même fébrile; tuberculose à forme simplifiée; la pneumonie caséuse en période de trêve. La cure d'Arcachon est particulièrement tributaire d'une cure marine intensive. Se trouvera également à souhait la clientèle des tuberculeux arthritiques, arthritiques, faciles aux congestions. — Contre-indications. — Tuberculose latente aiguë, pneumonie caséuse en activité, tuberculose torpide des lymphatiques. — Médecins. — Aubert, Bonnaï, Bourdier,

Caraban, Chauveau, Dechamp, Dhourdin, Festal, Hameau, Lalesque, Pailié, Rouffignac, Mouriss.

ARGLÈS (Hautes Pyrénées)

Altitude moyenne (450 mètres); dans une vallée très vaste où les nerveux peuvent ignorer cette sensation d'angoisse si fréquente en montagne. Sol très perméable.

Climat. — Semblable à celui de Pau, mais plus frais en été. « On a dit souvent qu'il fait très chaud à Argelès l'été. C'est là une erreur. Assurément, en juillet, non le thermomètre monte assez haut pendant quelques heures. Mais, le soir et le matin, l'atmosphère est délicieuse et fraîche. » (Fraikin et Grenier de Cardenal.)

Action. — Nettement toni-sédative. Indications. — 1° Nerveux, hystérie, épilepsie, maladie des tics, nevralgies, alaxie, bémipégie, paralysie, etc.; intoxications par alcool, morphine, plomb, etc. (l'action de la nature est d'ailleurs secondée par un Institut de Physiothérapie). — 2° Maladies générales de la nutrition. — 3° Troubles de développement chez les enfants et les adolescents. — Institut de Physiothérapie. — Directeurs: Dr Fraikin et Grenier de Cardenal, ex-chefs de clinique de la Faculté de Bordeaux. Utilise tous les agents physiques (électrothérapie, hydrothérapie, méthanothérapie, etc.) Maladies nerveuses et digestives; nutrition générale; maladies orthopédiques; troubles de développement (scrofules). Maison de Santé (régimes, psychothérapie). — Médecins. — Abadie, Berguggat, Fraikin, Grenier de Cardenal, Pérus, Trellain.

CANNES (Alpes-Maritimes)

Cannes s'offre avec une gamme climatothérapique très étendue, grâce à la surface de son territoire médical. Car « les deux golfes de la Napoule et du golfe Juan constituent en réalité un seul golfe, immense, s'enfonçant dans les terres ». Son ter territoire se disposent: Cannes, Le Cannet, Valauris, Juan-les-Pins, Antibes, Théoule, Mandelieu-la-Napoule.

Climat. — Il ne gèle presque jamais. Le climat est relativement humide (selon l'imperméable). La brise marine est assez régulière; le mistral souffre parfois en février et mars. Elle n'offre pas moins des ressources climatothérapiques très précieuses.

Indications. — La zone marine a un climat équilibré, tonique, stimulant (rachiologies, lymphatiques, convalescents, tuberculeux torpides, nevralgies, anémies). La zone de l'intérieur (Le Cannet) a un climat doux, calmant (affections respiratoires chroniques, catarrhes, la plupart des cas de tuberculose pulmonaire et en particulier certaines phibises irritables).

Contre-indications. — Tuberculose aiguë, nerveux excitable, asthme essentiel. — Médecins. — Abadie, Arissson, Baradat, Battersby, Bayle, Bernard-Dubar, Bernard (Marius), Bietaldi, Bize (de), rue d'Antibes; Boffroy, Bompyre, Bonney, Bourcart, Bright (Georges), Car, Castelbou, Charasse, Christine, Chiquet, Cochot, Comoy, Courchet, Daxillon, Douy, Dupaigne, Duponnois, Ehrmann, Escarraf, Favey, Fournier (43), rue d'Antibes; Galippe (71, rue d'Antibes); Gilbert (Anc. Inst. Hosp. Paris), Gilmer, Girard (La Guillaud, Guiter, Guizol, Hache (Maurice), Hugues-Anourette, Hugues-Antoine, Josseran], Jouffray, Kent-Gazet, Lai-

rac, Lafferrière, Latou, Laurent, Lhuillier, Levy, Macquod, Manoux, Marshall, Mary (M^{re}), Mathieu, Oudaille, Pasquel, Pascalet, Picard, Pouzet, Revillet, Roque, Roux, Sanders, Sannoi, Sauvage, Seytre, Thibonneau, Thomas, Tritet, Vaulromber, Veragut, Verdalle (H^{te}), Verney, Westerman.

LES FUMADES (Gard)

Les Fumades se trouvent à une altitude moyenne de 150 mètres dans une vallée abritée du mistral par une colline dénominée « Côte Chaude ». C'est le climat provençal avec tous ses avantages (température moyenne de l'hiver: 10°7 sans en avoir les inconvénients dont le principal est le vent du Nord (mistral). Les montagnes sont couvertes de plantes odoriférantes: lavande, thym, sarriette, etc. L'air y est pur et sec, le panorama est superbe; les hautes montagnes des Cévennes se profilent à l'horizon et comme disait une des célébrités du corps médical anglais, client assidu de la station: « C'est l'Écosse, avec le Climat de Provence. »

Indications. — Le climat est souverain pour la guérison des: — 1° Troubles nerveux. — Nervosisme, neurasthénie, troubles hystériques et intoxications (particulièrement les intoxications produites par le tabac, l'alcool et la morphine). — 2° Maladies générales de la nutrition. — Troubles du développement chez les enfants et les adolescents, anémie, chlorose. — 3° Cure d'air. — Station de convalescence parfaite pour les personnes fatiguées par suite d'opérations, de blessures, ou séjour aux colonies. — Médecin. — D Courréjou.

réputation qu'on lui a faite d'être un peu "piqué" et sans éducation; il déclara qu'on avait mal compris ses gestes et ses phrases, et demanda qu'on apprît à le mieux connaître. Il avait parlé en audace, en patriote; il fut acclamé longuement.

LES MONUMENTS FUNÉRAIRES ET L'EMBAUÈMEMENT CHEZ LES ANCIENS ÉGYPTIENS ET LES CARTHAGINOIS

Les Égyptiens ne pratiquaient pas l'idolâtrie, mais la progénolâtrie; le Bi ou âme devant retrouver et posséder son corps en parfait état, afin de pouvoir subsister, cette raison obligea les Anciens à pratiquer l'art de l'embaumement et à construire des demeures où elle pût éternellement reposer en paix et en sécurité.

Aussi bâtit-on des pyramides, des mastabas, des hypogées plus ou moins riches, selon la fortune des trépassés et de leurs proches. Chacun connaît, dit le Dr Reutter dans son très intéressant volume sur l'embaumement avant et après Jésus-Christ (Attinger frères, éditeurs), les formes majestueuses des pyramides, sépultures des rois de l'Antique et du Moyen Empire.

Toutefois la disposition de leurs chambres offre un certain inconnu, et les peintures de leurs corridors des traits caractéristiques à la religion, aux us et coutumes et à l'histoire de l'Égypte.

L'ouverture conduisant à l'intérieur était pratiquée au milieu de la façade, sous la première assise de maçonnerie. Presque carrée, fermée par une pierre énorme, elle donnait

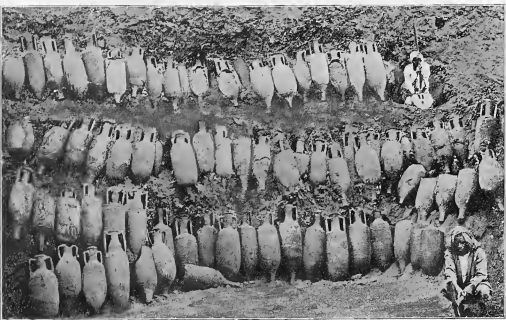
sur un couloir incliné qui conduisait à la chambre. Ce couloir se trouvait rempli de blocs de calcaire de grandes dimensions, ou de lourdes herbes de pierre qu'on laissait retomber après l'ensevelissement, pour empêcher les voleurs de s'introduire par cette ouverture et de violer ces lieux de repos, contenant parfois de véritables trésors.

symgnes, aux parois couvertes de textes et de représentations relatifs à la vie de l'âme dans l'autre monde, tandis que la chapelle funéraire, vrai temple monumental, se trouve loin de là, dans un quartier de la capitale.

Les particuliers creusaient leur tombe dans le rocher; elle se compose de chambres accessibles aux vivants, réservées au culte funéraire et décorées de peinture, qui retracent la vie de tous les jours, image de la vie que doit mener le double dans son tombeau; et d'un caveau soigneusement muré, inaccessible au fond de ses puits. Le principal élément de décoration d'une tombe est la stèle qui a, en même temps, une valeur magique, puisque certaines des inscriptions qui la couvrent, à côté de celles contenant les noms, titres et qualités du défunt, renferment des formules ayant la propriété, soit d'accréditer le défunt auprès des dieux, soit de transformer en mets réels, pouvant servir à sa nourriture, les offrandes déposées dans la tombe.

Les pratiques de momification ne datent pas des premiers temps de l'histoire de l'Égypte. Les hommes de l'époque prédynastique se contentaient d'ensevelir leurs morts, couchés sur le côté dans une fosse peu profonde. Le climat, le sol très sec du pays se chargeant de les conserver. Peu à peu on en vint à chercher des procédés assurant une conservation plus parfaite, de sorte qu'on en enveloppa dans des sacs en toile ou en cuir, déposant près d'eux les urnes contenant des aliments et des boissons nécessaires.

Puis les prêtres cherchèrent au moyen



La mur aux amphores, à Carthage

Cliché-Tire-Jus livre de Dr Reutter

sur un couloir incliné qui conduisait à la chambre. Ce couloir se trouvait rempli de blocs de calcaire de grandes dimensions, ou de lourdes herbes de pierre qu'on laissait retomber après l'ensevelissement, pour empêcher les voleurs de s'introduire par cette ouverture et de violer ces lieux de repos, contenant parfois de véritables trésors.

Dans la Haute-Égypte, on creusait les tombeaux dans le flanc de la montagne et ce type de sépulture finit par prévaloir.

Les rois abandonnant le système des pyramides, firent creuser dans les vallées profondes et dans la montagne, ces immenses

"GOLD STAR"

Modèle "Safety" se portant dans toutes les positions.



Ce Porte-Plume-Réservoir absolument garanti

est offert en remboursement de l'abonnement à "Ésculape".

Valeur 20 francs.

AU BUREAU DU JOURNAL

LE SOU MÉDICAL

Ligue de protection et de défense professionnelle

Nous croyons devoir attirer l'attention des lecteurs d'Ésculape, à l'heure où de toutes parts le corps médical est en butte aux poursuites, risques professionnels, revendications arbitraires de toutes sortes, sur le Sou Médical. Tout médecin doit en faire part.

Le Sou Médical, ligue de protection et de défense professionnelle fondée en 1897, est destinée à couvrir ses adhérents contre tous les risques professionnels et prend en outre la part la plus active à la défense générale des intérêts médicaux, se proposant de traduire par des actes les prédictions du Concours Médical.

Pour la protection individuelle de ses membres, il est intervenu dans plus de 10.000 affaires; procès devant toutes les juridictions (y compris la Cour de Cassation, le Conseil d'Etat et le Tribunal des Conflits), litiges, revendications, arbitrages, consultations, etc. Pour les luttes d'intérêt général, il marche d'accord avec le Concours,

l'Union des Syndicats, l'Association Générale des Médecins de France, etc.

Récemment, il a été créé une caisse de garantie destinée à garantir ses membres en outre des frais de procès, jusqu'à concurrence de 2.000 francs contre les dommages-intérêts qui pourraient leur être intentés en raison des faits cités, et spécialement les accomplis dans l'exercice de leur profession, et dès maintenant, cette caisse est dotée de ressources suffisantes pour lui permettre d'envoyer tous les aléas.

Faut-il ajouter que tous les avis possibles sont donnés, et les démarches sont faites en vue de rendre des services extra-professionnels?

Pour être membre du Sou Médical, il faut être membre d'un Syndicat ou d'une Association Médicale ou bien être présenté par deux confrères déjà membres du Sou Médical.

La cotisation annuelle est de 30 francs, comprise la participation à la caisse de garantie.

Les membres ne sont admis qu'après envoi de leur adhésion et paiement de la cotisation. Envoyer adhésions et demandes de renseignements au Concours Médical, 132, faubourg Saint-Denis, Paris.

CARTOUCHE AUTO-PRODUCTRICE D'ALDEHYDE FORMIQUE
AUTORISÉE PAR LE MINISTRE DE LA GUERRE

Sur avis favorable du Conseil Supérieur d'Hygiène Publique de France

DÉSINFECTION DES LOCAUX APRÈS MALADIES CONTAGIEUSES.

Procédé simple, discret, économique

rapide, efficace



VENTE AU PUBLIC Réglementée

FUMIGATOR N°3 2.50 pour 15 m²

FUMIGATOR N°4 2.75 pour 20 m²

FUMIGATOR - PARIS

TELEGRAPHE FUMIGATOR

FRANCO DE PORT pour commande de 50 FR. ADRESSÉE A

GONIN INGÉNIEUR-CONSTRUCTEUR PHARMACIEN DE 1^{re} CLASSE 60, Rue Saussure PARIS, XIII^e

CONDITIONS SPÉCIALES à M.M. les Médecins & Pharmaciens

GONIN TELEPHONE 517-23
le FUMIGATOR comporte à la fois l'appareil et l'antiseptique.

Avec le FUMIGATOR aucune détérioration n'est à craindre et les locaux soumis à son action sont réhabilités le jour même. le FUMIGATOR se conserve indéfiniment à l'abri de l'humidité. Rien ne suppose à ce qu'il en soit fait provision.

de résines à conserver au Bi sa dépouille mortelle et à lui assurer ainsi la tranquillité dans la vie d'au-delà. Ainsi fut institué l'embaumement.

Les embaumements (1) égyptiens étaient accompagnés de cérémonies religieuses et de transactions commerciales. La maison de l'embaumeur était à la fois un caravansérail et une enceinte réservée aux pompes funèbres. Le directeur ou *Chonchty*, connaissait seul les secrets de la conservation des corps, et seul il avait le droit de les appliquer. On vendait son habileté à un prix élevé aux riches, et à tant peu de faire gratuitement l'embaumement des pauvres, de fournir les bandelettes avec lesquelles l'entourait la momie.

Ce fonctionnaire avait de nombreux assistants : les prêtres, les tarycheutes, ou porteurs de cadavres, les parachistes, qui faisaient les incisions

de l'eau sacrée du Nil.

Tous ces subordonnés ne jouissaient pas de la même considération, quoique plusieurs appartenissent au clergé non officiant, et possédaient leur dignité par droits héréditaires. Ces droits se transmettaient de père en fils dans certaines familles, qui avaient reçu cette grâce du Pharaon.

On s'éloignait incrustement du tarycheute, mais le véritable bouc émissaire de la maison de l'embaumement, était le parachiste : son contact souillait le cadavre ; à peine avait-il pratiqué les incisions avec son couteau en pierre d'Éthiopie, qu'il se sauvait à toutes jambes ; sans cette précaution, les assistants n'eussent pas manqué de le récompenser avec force bourrades et coups, pour l'assommer ensuite, croquant faire un acte méritoire en le punissant, ou pour marquer plutôt un semblant de condamnation pour le profaneur du cadavre.

On trouvait chez les embaumeurs des rouleaux de cordes, des bandelettes, des amulettes de toutes formes, des triangles, des colonnettes, des couteaux, des scarabées, des statues funéraires, des cercueils de différents prix, depuis la boîte à peine égarée aux bières sculptées et ornementées, revêtues de laque et de métaux précieux.



Masque funéraire. Tête d'homme, le nez orné du néchem

D'autres prêtres présidaient aux cérémonies funéres ; ils portaient le masque d'Anubis à la face de chacal, ou bien ils dirigeaient les chœurs des enfants cachés sous le masque d'Horus.

À la tête de chaque momie se tenait une pleureuse costumée en lis, et aux pieds, une autre en Nephthys.

Des mélodies étranges sortaient, la nuit comme le jour, de la maison d'embaumement, psalmodies lentes ou cris aigus, qui contribuaient à augmenter la vénération craintive qu'on portait à ce lieu.

La maison des embaumeurs était divisée en trois parties, la première accessible au public, la seconde où celui-ci n'entrerait jamais, et qui servait de salle d'anatomie ; la troisième servait de dépôt où les parents et amis pouvaient pénétrer pendant quelques instants, afin de prendre les cadavres embaumés de leurs detains.

Dans la première salle, les parents choisissaient la classe dans laquelle ils désiraient voir inhumer leurs morts ; ils désignaient le cercueil de bois peint, dont tous modèles leur étaient présentés, les prix d'achat étant indiqués sur les couvercles. La première qualité revenait à un talent d'argent équivalant à 4,500 francs de notre monnaie courante ; la seconde valait 20 mines ou 1,500 francs, la troisième était d'un prix

modique, comme le rapporte Diodore de Sicile, soit 63 francs.

Lorsqu'un décès survenait dans une famille, les femmes se couvraient le visage d'un voile et parcouraient la ville les cheveux en désordre, possédant des cris désespérés et pleurant.

Après ces manifestations de douleur, les hommes apportaient au laboratoire e l'embaumeur le cadavre, choisissant sans prononcer une parole l'un des trois modèles qu'on leur présentait, abandonnant ensuite le local et laissant le corps entre les cheveux en désordre, possédant des cris désespérés et pleurant.

Hérodote raconte comment on préparait l'embaumement 450 ans avant Jésus-Christ.

Les embaumeurs, dit-il, travaillent chez eux et procèdent à l'embaumement suivant trois modes.

Dans le premier, après avoir fracturé l'éthmoïde, on retirait le cerveau et on remplissait la cavité par des aromates et de résines. Puis une incision était faite sur le flanc gauche. Aussitôt cette incision pratiquée, le parachiste prenait la suite, poursuivi par les assistants, qui lui lançaient des pierres et le moudaisaient.

On retirait les viscères à l'exception du cœur et des reins ; puis on lavait la cavité abdominale avec du vin de palmette ; on la



Creste du 6^e Musée
Statue funéraire d'une femme
Statue funéraire d'une femme
Statue funéraire d'une femme
Statue funéraire d'une femme



Creste du 6^e Musée
Statue funéraire d'une femme
Statue funéraire d'une femme
Statue funéraire d'une femme
Statue funéraire d'une femme

(1) Dictionnaire des Sciences médicales. Voir art. Embaumement par MM. Hahn et Thomas.

19 Année. Le numéro : 20 centimes. MARS 1912. 93^e Année. — N° 8. Parution le 10 et le 28 de chaque mois. 25 Avril 1912

Le Progrès Médical

REVUE INTERNATIONALE DE MEDECINE et de CHIRURGIE

RÉDIGÉE SOUS LA DIRECTION DE MM.

BALZER Médecin à Cluj-Napoca, Roumanie	BAZÉ Chirurgien à Tournon, France	CHAUFFARD Professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier, France	J. GOURMONT Médecin à Bordeaux, France
RENE CRUCHET Médecin à Cluj-Napoca, Roumanie	FABRE Professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier, France	GAUREL Professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier, France	JABOULAY Professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier, France
GILBERT Médecin à Cluj-Napoca, Roumanie	CUYOT Chirurgien à Tournon, France	MUTINEL Professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier, France	WALTHEY Chirurgien à Tournon, France
LANDE Médecin à Cluj-Napoca, Roumanie	LAUNOIS Chirurgien à Tournon, France	LEGUEU Chirurgien à Tournon, France	VILLEMIN Chirurgien à Tournon, France

RÉDACTION, ADMINISTRATION ET PUBLICITE R. MILLON
41, Rue des Ecoles, PARIS
Département de la Seine (N° 120)

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL
France et Colonies. 10 fr. 6 le
Étranger. 12 fr. 6 le
Prix de chaque N° 40 Centimes

Sous un format grand in-4^e raisin de 24 ou 32 pages, le *Progrès Médical* publie chaque semaine : Plusieurs articles originaux ou revue générale ; Une clinique médicale ou chirurgicale ; Un article de médecine pratique ; Un bulletin ; Actualité médicales ; Une consultation médicale avec formules ; Les comptes rendus des Sociétés savantes ; Les actes de la Faculté ; Nouvelles, Varié, etc., etc.

NUMÉROS SPÉCIAUX SERVICE GRATUIT DE 2 MOIS SUR DEMANDE

PRIME A NOS ABONNÉS

Nous attirons l'attention des lecteurs sur l'importance de la prime offerte aux abonnés du *Progrès Médical*.

Elle consiste dans l'envoi franco pour la France, l'Algérie et la Tunisie de *MEDICUS*, Guide-Annuaire des Etudiants et des Praticiens, grand in-8^e raisin, relié, de 1,700 pages. **Le plus complet, le plus pratique et le plus utile de tous les Annaires.**

ABONNEMENTS au *PROGRÈS MÉDICAL*, à la *REVUE INTERNATIONALE DE MÉDECINE ET DE CHIRURGIE* et *MEDICUS*, RÉUNIS, pour le **PRIX GLOBAL** de .. **15 fr.**

remplacé ensuite de myrrhe, de casse, d'aromatics, d'asphalte, à l'exception de l'encens; on recouvrait ensuite les téguments. Le corps était alors lavé et soigné; on le recouvrait de natron pendant soixante-dix jours.

Ce laps de temps expiré, le corps était oint à nouveau avec de l'huile de cèdre; on l'enveloppait de bandes et on enveloppait de bandellettes que l'on recouvrait d'une dissolution de gomme arabique. Puis on dorait ou peignait la figure du défunt; les bandellettes entouraient le corps de bandes ornées de dessins et d'hieroglyphes peints avec soin et d'une grande beauté.

Dans cet état, les parents recouvraient le corps, l'enfermaient dans un étui en bois de forme humaine et le plaçaient verticalement contre la paroi d'une salle spéciale destinée à cet effet.

Telle était la méthode la plus magnifique d'embaumer les morts. Ceux qui voulaient éviter une forte dépense faisaient simplement injecter dans le ventre du mort par l'anus une liqueur onctueuse de cèdre, sans pratiquer d'incision. Puis on plaçait le corps pendant soixante-dix jours dans une solution alcaline. Au bout de ce temps, il ne restait que les muscles, les os et le peau. Le corps ainsi préparé était entouré de bandellettes, à l'exception de la figure qui on peignait en rouge.

Un troisième procédé, réservé aux pauvres, consistait à déposer le cadavre pendant quarante-huit jours dans une solution alcaline de natron, puis à l'entourer de bandellettes.

Pour les personnes très pauvres on enterrait seulement le cadavre de bande-

lottes et on l'inhumait dans le sable à un mètre de profondeur.

Les corps de l'une ou de l'autre classe étaient alors conduits à leur dernière demeure, très simplement pour les classes

au caveau funéraire creusé dans le roc.

Le corps, ainsi descendu, était déposé dans le sarcophage préparé par le mort lui-même, les porteurs déposant alors des quartiers de bois, que l'on venait de scier, et en se retirant fermaient l'ouverture



Sarcophage

Château des Ducs de Brabant

pauvres, en grande pompe chez les puissants.

Des danseuses, des chanteurs, des femmes pleurant et geignant, criant et se lamentant, citant les hauts faits du trépassé, ses titres et qualités, précédaient le char funéraire, tiré par des bœufs attelés deux à deux. Les parcs et ains suivaient, et l'on descendait le cercueil par la chemise placée parfois sur le toit de la mastaba aboutissant

du couloir, en abaissant les herbes et déposant des grosses pierres disposés à cet effet.

La dépouille funéraire était aussi transportée, parfois, dans une grande barque ornée de fleurs de lotus, et accompagnée d'une quantité de petites barques remplies d'offrandes et de fleurs.

Quant aux sarcophages ils étaient variables suivant qu'ils étaient destinés aux

demeures éternelles ou qu'ils servaient à un séjour provisoire. Ils étaient construits soit en pierre, en granite rose ou en basalte noir, soit en bois façonné et peint.

Malheur à l'homme impie qui violait une de ces demeures éternelles, soit pour s'emparer des trésors qui y étaient renfermés, soit pour déposer la momie d'un des siens à la place de celle qui en était propriétaire.

Telles étaient les pratiques funéraires chez les Égyptiens. Chez les Pharaons, ils en étaient un peu plus de même. Ce peuple en relations commerciales continues avec l'Égypte, avait fini par s'en assimiler la civilisation, au point d'adorer certains de ses dieux et d'accepter beaucoup de ses idées et conceptions quant à la vie future. Ces raisons le poussèrent à pratiquer l'art de l'embaumement et à sculpter sur leur sarcophage les traits du défunt. Les caveaux funéraires, comme l'ont montré les belles recherches de P. Delattre étaient creusés sur le même modèle que ceux des égyptiens. Les inscriptions des chambres funéraires étaient écrites en hieroglyphes et renfermaient des scarabées portant des invocations aux deux Égyptiens.

C'est là un fait acquis. L'exploration d'un des nécropoles, la mise à jour de ces chambres funéraires permettra sans doute d'étudier d'autres sarcophages qui renferment peut-être des choses intéressantes concernant l'histoire, la religion, les mœurs de ce peuple, dont on a tant de peine à reconstituer la vie.

DICTIONNAIRE-FORMULAIRE DES PRINCIPALES SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES

Anodol — Combinaison synthétique, dans une glycérine spéciale, de triméthanol et d'un dérivé de la série allylique. Solution commerciale au centième.

Antiseptique —

1 cuillerée dans un litre d'eau pour un usage courant.

Bromures Mure — Plusieurs bromures de base bromate et d'écorces d'oranges amères.

1 Sirop Henry Mure au bromure de potassium; — 2^e un bromure de sodium; — 3^e un bromure de strontium; — 4^e polybromure (sodium, potassium ammonium).

3 grammes de sel par cuillerée à soupe.

Epilepsie, Hystérie, Névroses.

A. Gazagne, Pont-Saint-Espirit (Gard).

Cholécystique — Extrait séché de trief de bœuf, renfermant tous les principes actifs de la bile associée à la Kinase.

Enfermé dans une membrane, constipation, insuffisances biliaire et pancréatique.

Dragées ovoïdes kéranisées — 4 à 12 par jour prises avec des eaux égales (au déjeuner, au dîner et le soir en se couchant).

Laboratoire Duré et Raby, Marly-lez-Lyon (Seine-et-Oise).

Coaltar Saponné Le Beuf —

Emulsion de coaltar au goudron.

Antiseptique puissant, et nullement irritant, cicatrisant des plaies, adhésif dans les lésions de l'Érysième.

Angines connessues, anthrax, gangrènes, herpès, leucorrhée, pyriéties, otites infectieuses, suppurations, etc. (Le médicament appliqué plus ou moins dilué suivant les besoins.)

Hygiène de la toilette : bouches, gencives, cheveux, ablations localisées (à 3 cuillerées à soupe pour un litre d'eau).

Dépôt : 25, rue Réaumur.

Déplatoire Hospitalier — Déplatoire scientifique, indolentif

(ne contient ni chaux vive, ni arsenic, ni acétate de thallium).

Disout le poil comme l'eau dissout le sucre.

1 Coqueleur, ni rougeur, ni irritation cutanée; dissout jusqu'à la racine, en trois mois.

Indications : 1^o Chirurgicales (remplace le rasoir); 2^o Médicales (poils disgracieux du visage ou du corps, moustache féminine, favoris, etc.).

Prix : visage 12 francs (médecins 6 francs); corps 20 francs (médecins 16 francs).

Pharmacie Chantevre, anc. int. des Bœufs de Paris, 8, rue de Constantinople, Paris.

Dragées Gélénoue — Bromure de K, arsenic, picétochine.

Hystérie, épilepsie, choré, accédenés nerveux, de menstruation.

2-5 p. jour, au repas.

Germose Karyab ou Fluoroforme stabilisé. Ce merveilleux spécifique de la Goumeckel et de l'Zouc nerveuse enrayé invaiblement une coqueluche dans les quinze jours.

Éléphant (0,10 d'hectine par pilule) : 1 à 4 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.

Hectine — Benzouloform-para-amino-phénylarsinate de soude. Traitement de la Syphilis.

Éléphant (0,10 d'hectine par pilule) : 1 à 4 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.

Gouttes (20 gouttes = 0,05 d'hectine) : 20 à 100 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.

Ampoules A (0,10 d'hectine).

Ampoules B (0,20 d'hectine par ampoule) : injecter une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours (indole).

Laboratoire de l'Hectine, 12, rue du Génie-Vert, à Villeneuve-la-Garenne (Seine).

Hémostyl du D' Roussel — Serum homœopathe (rais de cheval), en comprimés et en ampoules.

Anémies, hémorragies, convalescences, tuberculose. Applications chirurgicales du sérum frais (pansements, gynécologie...)

Comprimés : 4 à 8 par jour.

Ampoules : 1 ampoule de 10 c. (adultes) ou de 5 c. (enfants), tous les jours, par voie buccale ou rectale.

En ingestion (comprimés ou ampoules), le matin à jeun ou une heure avant les repas.

La boîte de 45 comprimés ou de 6 ampoules : 5 fr. 50.

Preud'homme, pharm., 15, rue Gaillon, Paris. Tel. 316-22.

Huile grise stérilisée et iodurée Vigier — 40 à 50 p. g. pour 100 cc. (Léon 1908).

Pour injections intramusculaires.

Preud'homme, pharm., 15, rue Gaillon, Paris. Tel. 316-22.

Se servir de préférence de la Seringe spéciale du D' Bartholin.

15 divisions, chaque division correspond exactement à 1 centigr. de mercure métallique.

Pharmacie Vigier, 12, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris.

Intraits Dausse — Intraits de plantes riches en alcaloïdes (procédé Perrot-Gris).

Intrait de digitale. Produit soluble, contrôlé physiologiquement. Effet cardiaque rapide, durable.

Lactol du D' Bouchard — Comprimés ou triment lactique pur.

Etat sabural des voies digestives (langue chargée, selles fétides); Entérites aiguës et chroniques (dysenteries, diarrhées); Dermatoses (eczéma, urticaire, herpès, acné); Hystérie buccale (pyrale, stomatite).

Adultes : 1 à 2 comprimés 3 fois par jour, une demi-heure avant les repas, délayés dans un peu d'eau sucrée.

Nourrissons (diarrhées gastro-entériques) : 1 comprimé 2 ou 3 fois par jour, délayé dans un peu d'eau bouillie.

La boîte de 45 comprimés : 1 fr. La Boîte du D' Bouchard, 112, rue La Boétie, Paris. Tel. 558-28.

Levuline extractive Coutheux (Comprimés de) —

Enzymes de la levure de bière, 1^o correspond à 35 p. de levure fraîche; les comprimés sont dosés à 0,20 centigr., ils équivalent à un gros cachet de levure sèche et à une cuillerée de levure fraîche. Très actifs, inaltérables, faciles à prendre.

Furoncles, Anthrax, Acné, Eczéma, Dermatoses diverses, Suppurations, Angines, Otitides, Maladies infectieuses, Entérites, Constipation.

2 à 8 par jour, au début des repas.

Laboratoire Coutheux, 57, avenue d'Anin, Paris.

Maitobacilline — Ferments lactiques, milieux impurescibles bien tolérés. Mal, intestinales, auto-intoxications, 15 p. Alysia, Paris, 40 comprimés, 2 fr. 75; 80, 4 fr. 75.

Névrosthénine Freysingue —

10 gouttes = 0,20 centigr. de glycérophosphate de soude, potasse et magnésium (à chaux, ni sucre, ni alcool).

1 à 20 gouttes à chaque repas, 10 à 15 p. Freysingue, 6, rue Abel, Paris.

Nucleol Robin — Nouvelle combinaison phosphatée d'acide nucléinique d'origine végétale.

1^o GRANULÉ — Rachitisme, cachexie, lymphatisme, bronchite chronique, convalescence, scrofule, débilité, névroses, etc.

4 à 6 cuillerées-mesures chez l'adulte par 24 heures, et 2 à 3 pour enfants et vieillards.

2^o INFECTABLE — Exalte la pha-

gocytose. Abaisse la température en quelques heures.

Opérations chirurgicales (prévention des infections) : 1^o dans les fièvres infectieuses (puerpérale, typhoïde, scarlatine).

1 ou 2 injections, suivant les cas, dans les 24 heures.

Quatbacilline du D' Lande —

Solution aqueuse, incolore, aseptique, instantané.

Phlegmasies, eczéma, impétigo, plébiétés, brûlures, érysipèle.

Sirop du D' Bousquet — Alysia.

Donner-Mercer — Chaque cuillerée = base de pipéridine, Dinone-Merck, 2 gouttes bromofornes chimiquement purs, 6 gouttes alcool de racines d'aconit.

Calme le toux. Indiqué dans toutes les affections des voies respiratoires accompagnées de toux opiniâtre, d'épuisement nerveux et d'asthme.

Adultes : 4 à 8 cuillerées à soupe.

Pharmacie du D' Bousquet, 140, boulevard St-Honoré, Paris.

Urofentine Rogier — Granulé soluble à base de pipéridine, d'atropine et d'hémithiol.

benzènes de soude et de lithium, et dosé à 0,50 centigr. du mélange par cuillerée à café.

Antépiphorie urinaire; dissout et chasse l'acide urique.

Rhumatismes, goutte, gravelle, sciaticque, arthrose, etc. (à 2 cuillerées à café par jour pendant 2 heures au moins avant ou après les repas).

Agès d'âge, 3 et 5, boulevard de Courcelles.

Véronidine — Solution dans 0,25 centigrammes par cuillerée à café.

Insomnies, névralgies.

1 à 2 cuillerées à soupe par jour.

Laboratoires Albert Dausse, 20, boulevard du Montparnasse.

ÆSCULAPE

ALBUMINATE DE VANADIUM

TANNURGYL

du Docteur LE TANNEUR (de Paris)

ANOREXIE - TROUBLES DIGESTIFS - ADYNAMIE - INSUFFISANCE FONCTIONNELLE DU FOIE

Posologie { **PRESCRIRE UN FLACON** : Adultes, 15 à 20 gouttes dans un peu d'eau à chacun des deux repas ; — Enfants, 2 gouttes par jour et par année d'âge ; — Nourrissons, 4 à 5 gouttes par jour dans eau ou lait.

Échantillons sur demande : TANNURGYL du Docteur LE TANNEUR, 8, Rue de Parme, PARIS

Dépilatoire Hospitalier

**DISSOUT LE POIL COMME
L'EAU DISSOUT LE SUCRE**

Indications

Poils disgracieux du visage ou du corps (moustache féminine, favoris, etc...).
Remplace le rasoir pour rendre nettes et glabres les régions où doit trancher le bistouri.

Avantages

Seul dépilatoire scientifique.
Inoffensif (ne contient ni chaux vive, ni arsenic, ni acétate de thallium).
Ni douleur, ni rougeur, ni irritation cutanée.
Dissout le cheveu ou le poil en 3 minutes.
Dissout jusqu'à la racine.

Le poil reparait parfaitement après une première application ; puis la repousse se fait de plus en plus lente, de plus en plus grêle, de plus en plus pâle à la suite des applications successives ; plus de repousse à la longue (atrophie de la papille pilaire que le Dépilatoire a pénétrée, "mordue", lésée).

Préparé par M. Chantereau, ancien interne des Hôpitaux de Paris, lauréat de l'Assistance Publique (1^{er} prix des Hôpitaux, 1905), pharmacien de 1^{re} classe, 8, rue de Constantinople, Paris.

PRIX FRANCO. — Pour le visage : au Public 12 fr., aux Médecins 9 fr. 50
Pour le corps : — 20 fr., — 16 fr.



CHOLÉOKINASE



TRAITEMENT SPÉCIFIQUE
DE L'ENTÉROCOLITE MUCOMEMBRANEUSE
de la Constipation liée à l'insuffisance biliaire

6 à 8 ovoïdes
par jour.

DE LA LITHIASE BILIAIRE

Laboratoires DURET & RABY
à MARLY-LE-ROI (S & O)

THAOLAXINE - LAXATIF - RÉGIME

TUBERCULOSE · LYMPHATISME · ANÉMIE ·

TRICALCINE

TRAITEMENT DE LA TUBERCULOSE

LA RÉCALCIFICATION

Ne peut être **ASSURÉE**
d'une façon **CERTAINEMENT**
et **PRATIQUE**

QUE PAR LA **TRICALCINE**

A BASE DE SELS CALCIQUES RENDUS ASSIMILABLES

EN **CACHETS · COMPRIMÉS · POUVRE**

LA TRICALCINE EST VENDUE

TRICALCINE **PURE**

TRICALCINE **MÉTHYLARSINÉE**

TRICALCINE **ADRÉNALINÉE**

POUVRE · COMPRIMÉS · CACHETS
4^{fr}50 le flacon pour 30 jours de traitement
ou la boîte de 60 cachets

EN CACHETS *seulement dosés exactement à*
0,01 de MÉTHYLARSINATE DE SOUDE chimiquement
pur. 5^{fr} la Boîte de 60 cachets

EN CACHETS *seulement dosés exactement à*
3 gouttes de solution d'ADRÉNALINE au millième
par cachet. 6^{fr} la Boîte de 60 cachets

Quelques appréciations sur l'efficacité de la TRICALCINE

Monsieur,
Votre Tricalcine nous donne des résultats vraiment très satisfaisants dans le service.
Nous vous serions très reconnaissants de nous en envoyer quelques échantillons de
nouveau.

Signé : Dr A. S.
Prof. A. J. HÉROLD-DIEU, Paris

Monsieur,
Depuis quelque temps, nous employons dans notre Sanatorium votre
"TRICALCINE" avec le meilleur succès.
Je suis, d'ailleurs, tellement content de son emploi, que je vous saurais
gré, si vous vouliez m'en envoyer quelques flacons pour mon usage personnel.
Remerciements et salutations.

Signé : FELICE LO BIANCO,
Méd. Assistant au Sanatorium de Montana (Suisse)

Monsieur,
Le flacon de "TRICALCINE" que vous m'avez envoyé a produit un si bon résultat
chez un malheureux enfant atteint de tuberculose que la famille me supplie d'en faire
revivre. Seriez-vous assez aimable pour m'en envoyer deux flacons.
Agréez, Monsieur, mes remerciements.

Signé : Dr GALISSOT, à Roncq (Nord)

Monsieur,
Je vous serais reconnaissant de bien vouloir m'adresser, pour mon usage
personnel, une boîte de vos comprimés de "TRICALCINE".
L'emploi de ce médicament m'a rendu des services remarquables dans ma
cherenté.

Recevez, Monsieur, mes salutations empressées.
Signé : Dr CADOUX
144, rue La Fayette, Paris.

DYSPEPSIE NERVEUSE · TUBERCULOSE ·

· CROISSANCE · RACHITISME · SCROFULOSE · DIABÈTE ·

· TROUBLES DE DENTITION · CARIE DENTAIRE ·



ÆSCULAPE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Médecine; — Sciences, Lettres, Arts
 dans leurs rapports avec la Médecine



SOMMAIRE

Les Maladies de nos Ancêtres de l'Age de Pierre (6 illustrations).

Par le D^r Paul Raymond, professeur agrégé des Facultés de Médecine.

Un grand Chirurgien au XVIII^e siècle :
 Frère Côme (5 illustrations).

Par le D^r Henry Bouquet.

Les Marques du Diable (6 illustrations).

Par Jean Lorédan.

Le Docteur Jouhaud, émailleur (8 illustrations).

Par le D^r Georges Pautet (de Limoges).

Notes Médico-religieuses sur les Scopits de Roumanie (7 illustrations).

Par le D^r Richard Millant.

Le Musée de la Vaccine du Plessis-lès-Tours (8 illustrations).

Par le D^r Edmond Chaumier, directeur de l'Institut vaccinal de Tours.

La Thérapeutique des Talismans (7 illustrations).

Par le D^r Matignon.

L'Hôpital des Cigognes à Brousse (6 illustrations).

Par le D^r L. Libert.

Abonnement sans Prime.
 12 fr. (Étranger 15 fr.)

A. ROUZAUD, Éditeur

41, Rue des Ecoles, Paris — Téléphone : 830-03
 Le N° 1 fr. (Étranger 1 fr. 50)

Abonnement avec Prime.

20 fr. (Étranger 25 fr.)

Tableau des Puissances Antiseptiques et Bactéricides de l'ANIODOL

MICROBES	DOSES ANTISEPTIQUES empêchant toute culture dans le milieu essencé		PUISSANCE ANTISEPTIQUE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL		DOSES BACTÉRICIDES ayant tué au bout de 10 heures au moins tous les micro-organismes		PUISSANCE BACTÉRICIDE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL	
	GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000	GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000	GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000	GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000
Bacille subtilis	1,90	0,25	7,6	8,5	0,45	18,90		
Bacille coli communis	1,35	0,12	11,25	3,1	0,15	20,70		
Staphylocoque doré	1,40	0,07	20,00	2,5	0,25	10,00		
Streptocoque pyogène	1,30	0,06	21,70	1,35	0,09	14,50		
Bacille pyocyanique	0,95	0,10	9,5	3,10	0,30	15,50		
Bacille typhique	1,85	0,085	52,85	3,5	0,15	23,40		
Bacille diphtérique	0,4	0,065	6,1	1,1	0,1	11,0		
Bacille cholera (Cassini)	1,3	0,05	26,0	1,5	0,15	10,0		
Bacille anthracis	1,4	0,075	18,7	11,5	0,4	28,75		
Bacille lactique	0,6	0,12	5,0	0,8	0,2	3,0		

ANTISEPTIQUES	ORGANISME	COEFFICIENT de l'Acide phénolique
Sublime	Bacille typhique	20,00
Créoline	—	2,50
Lyso	—	2,50
Antiseptique de Pearson	—	2,50
Acide phénique	—	1,00
Formol	—	0,30
Chinosol	—	0,30
Chlorure de zinc	—	0,15
Lysoforme	—	0,10
Listérine	—	0,03
Sulfate de zinc	—	0,02
Santias	—	0,02
Acide borique	—	Nil

« Ces nombres font voir d'une façon globale que l'ANIODOL présente une activité en moyenne vingt fois plus grande que celle du Phénol. »
 « Il est à remarquer que quelques nombres émergent au-dessus de cette moyenne d'une façon très notable : Ainsi, celui du Bacille typhique, 52,85, accuse à la fois la résistance particulièrement remarquable de ce microbe à l'acide phénique, et sa délicatesse vis-à-vis de l'ANIODOL.
 « La même observation, moins intéressante sans doute au point de vue pratique, est à relever pour le Bacille anthracis.

« Signé : E. FOUARD,
 Chimiste à l'Institut Pasteur. »

« Au point de vue du mode d'action des antiseptiques, ces nombres apportent une contribution de

« plus à une connaissance antérieure acquise de la supériorité des antiseptiques anticoagulants, ayant ainsi, non une action essentiellement extérieure sur le corps du microbe, comme les agents coagulants, mais une action physiologique interne, modificative du protoplasma, conséquence d'une pénétration osmotique à travers la membrane et enveloppe.

Signé : E. FOUARD,
 Chimiste à l'Institut Pasteur. »

Quelle est, d'autre part, la puissance bactéricide des divers antiseptiques ?

Nous empruntons le tableau suivant au journal *Lancet*, du 14 juillet 1906, page 125, qui renvoie, pour plus amples informations, au *Journal of the Royal Sanitary Institute*, vol. xxiv, part. 3, page 424 :

En comparant ces chiffres avec ceux des tableaux précédents, on constate que le pouvoir bactéricide de l'ANIODOL étant de 23,40, et celui du sublimé (le plus puissant antiseptique employé à ce jour) de 20,00 seulement, l'ANIODOL le dépasse de près du sixième, les autres antiseptiques ayant un pouvoir de 10 à 200 fois moindre.

Ainsi s'explique la grande supériorité de l'ANIODOL et la faveur dont il jouit auprès du corps médical qu'il a définitivement conquis et qui sait qu'en faisant usage de l'ANIODOL il est certain d'obtenir d'emblée le maximum d'effet thérapeutique, sans exposer le malade au moindre danger, au plus petit inconvénient, l'ANIODOL n'ayant ni caustique ni toxique, à l'inverse du sublimé qui reste toujours un poison violent.

ANIODOL

LE PLUS PUISSANT
Antiseptique Désodorisant
 Sans Mercure, ni Cuivre — Ne tache pas — Ni Toxique, ni Caustique
 N'ATTAQUE PAS LES MAINS, NI LES INSTRUMENTS

OBSTÉTRIQUE — CHIRURGIE — MALADIES INFECTIEUSES
 SOLUTION COMMERCIALE : au 1/100* (Une GRANDE CUILLERÉE dans un LITRE D'EAU pour usage courant).

PUISSANCES : BACTÉRICIDE 23.40 / sur le Bacille typhique
 ANTISEPTIQUE 52.85 (Établies par M. FOUARD, Ch^e à l'INSTITUT PASTEUR)
 Celles du Phénol étant : 1.85 et du Sublimé : 20.

SAVON BACTÉRICIDE à l'ANIODOL 2%
 ANTISEPTIE des MAINS de l'OPÉRATEUR, de la FEUILLE, des SURFACES

POUDRE D'ANIODOL INSOLUBLE
 remplace l'IODOFORME

Réalisation de l'ANTISEPTISIE INTERNE par l'ANIODOL pris à l'Intérieur.
 Souverain dans FIÈVRE TYPHOÏDE, DIARRHÉE VERTE des NOUVEAUX-NÉS, GASTRO-ENTÉRITE, FERMENTATIONS GASTRO-INTESTINALES, etc.

DOSES : Une grande cuillerée de la Solution au 1/100* dans un litre d'eau par cuillerées, ou verrées, dans les 24 heures

Echantillons et Renseignements : Société de l'ANIODOL, 32, Rue des Mathurins, PARIS. — SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

NOS DEUX MODES D'ABONNEMENT

De nombreuses lettres nous sont parvenues de France et de l'Étranger au sujet de nos Primes de Remboursement et du Prix de l'Abonnement. D'une part, certains abonnés ont craint de ne pouvoir bénéficier de la prime lors du renouvellement; d'autre part, certains lecteurs, possédant déjà la plupart des primes offertes, nous ont demandé un prix d'abonnement spécial.

Nous avons créé, pour donner satisfaction à tous les désirs :

- 1^o Des abonnements sans primes à 12 fr. (Étranger 15 fr.)
- 2^o Des abonnements avec primes à 20 fr. (Étranger 25 fr.)

1^o Abonnement sans Primes : 12 fr. (Étranger 15 fr.)

Envoyer un mandat de 12 francs (Étranger 15 fr.) à M. Rouzard, 41, rue des Ecoles, Paris. (Depuis le 23 décembre, les abonnements ne peuvent plus porter sur l'année 1911. (Le prix des 12 numéros de 1911 est de 25 francs, sans prime.)

2^o Abonnement avec Primes : 20 fr. (Étranger 25 fr.)

L'envoi d'un mandat de 20 fr. (Étranger 25 fr.) à M. Rouzard, éditeur d'Æsculape, 41, rue des Ecoles, Paris, donne droit à un abonnement d'un an et à l'une des primes suivantes, dont la valeur égale celle de l'abonnement et que nous adressons franco. (Désigner deux primes pour le cas où l'une d'elles serait épuisée.)

- I. Instruments de chirurgie, médecine, laboratoire.
 - 1 « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Mathieu.
 - 2 « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.
- II. Eaux Minérales (France et médecins seulement).
 - 1 Eau de Fouques, Source Alice (une caisse de 40 bouteilles).
 - 2 Eau de Vals, Source La Reine (une caisse de 50 bouteilles).
- III. Instruments médicaux.
 - 1 Seringue du Dr Barthélemy, modèle Viegier, stérilisable, spéciale pour huile grise à 40 o/o, avec bague métal et aiguille en platine iridée de 5 centimètres; compagnie de 2 seringues de 1 centimètre cube métal genre Luer (valeur de l'ensemble 21 fr.).
 - 2 Seringue de 20 centimètres cubes (pour sérum de Lox, etc.) avec tube-raccord caoutchouc, deux aiguilles et boîte métal (valeur 21 fr.).
- IV. Livres.
 - 1 « Art et la Médecine », par Paul Richer, membre de l'Académie de médecine; ouvrage de grand luxe, 32 pages, 350 illustrations (valeur 30 fr.).
 - 2 « Assiette au Beurre », un beau volume album contenant une cinquantaine de numéros différents, illustrés par nos meilleurs humoristes (Willelte, Abel Faivre, Guillaume, Steinen, Roublille, Mirande, Ricardo Torres, etc.) (valeur 25 fr.).
 - 3 « Œuvres de Rabalais », 4 vol., édition des Bibliophiles,

reliure d'amateur, tête dorée (valeur 24 fr.). (Les œuvres de notre vieux et savoureux confrère s'imposent à toute bibliothèque médicale.)

- 10 « Les Différences et les Malades dans l'Art », par le Professeur Charcot et Paul Richer; ouvrage de grand luxe, nombreuses illustrations (valeur 20 fr.).
- 11 « Œuvres d'Alfred de Musset », édition de la collection artistique Jougast, 7 volumes (Premières Poésies, Poésies Nouvelles, Comédies et Proverbes (2 vol.), Contes, Nouvelles, etc., Confession d'un Enfant du Siècle) (valeur 21 fr.).
- 12 « Quatre volumes à choisir parmi les 6 volumes suivants de Georges Cain, à 5 fr. l'un, largement illustrés : Coins de Paris, Promenades dans Paris, Nouvelles Promenades dans Paris, A travers Paris, Pierres de Paris, Environs de Paris. (Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.)
- 13 « Le Cabinet secret de l'Histoire », par le Dr Cabanès; 4 vol. illustrés, à 5 fr. l'un (valeur 20 fr.).
- 14 « L'Éducation artistique par l'image et l'anecdote », par Paul Bayard, inspecteur des musées; vol. de grand luxe, 600 pages, 400 illustrations (valeur 36 fr.).
- 15 « Œuvres complètes de Shakespeare », traduction publiée il y a 2 ans par la Maison Flammarion, 8 beaux volumes illustrés, à 3 fr. 50 (valeur 28 fr.).
- 16 « Le Nu au théâtre depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours », par les Dr Witkowski et Nass (valeur 20 fr.).
- 17 « Vingt francs de livres à choisir dans la liste suivante : Miroirs intimes du Passé, par Cabanès (3 vol., à 3 fr. 50 l'un); — Les Mœurs mystérieuses de l'Histoire, par Cabanès (2 vol., à 3 fr. 50 l'un); — Les Inscriptions de l'Histoire, par Cabanès (6 vol., à 3 fr. 50 l'un); —

Paveurs Docteurs, par le Dr Lucien Nass (3 vol., à 3 fr. 50); — Monsieur l'Agrégé, par L. Nass (1 vol., à 3 fr. 50); — Curiosités Médico-artistiques, par L. Nass (2 vol., à 3 fr. 50 l'un); — Les Accouchements à la Cour, par le Dr Witkowski (1 vol., à 10 fr.); — Théâtre de Molière, pub. par Jouaust, avec la préface de 1682; toute bibliothèque médicale doit posséder l'œuvre de Molière (8 vol., à 3 fr. l'un); — Les Mystères des Dieux (Événus), par Pierre Piboh (valeur 6 fr.); — Ingres (d'après une correspondance inédite), par Boyer d'Agen (valeur 25 fr.); — Les Confessions de J.-J. Rousseau, édition des Bibliophiles (3 vol., à 3 fr. l'un); — Marat inconnu, par le Dr Cabanès (1 vol., à 5 fr.); — Le Marc pittoresque, par J. du Failles (1 vol. de luxe, largement illustré à 10 fr.); — Lettres à mon Moulin, par A. Daudet (1 vol. de luxe, abonnement illustré, à 10 fr.); Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.

- V. Abonnements. (Les personnes abonnées déjà directement à l'une des Revues ci-dessous ne peuvent la choisir comme prime.)
- 18 « La Grande Revue », bi-mensuelle, abonnement d'un an (val. 20 fr. pour la France; 25 fr. pour l'Étranger).
- 19 « La Revue (directeur : Jean Finot), bi-mensuelle; abonnement d'un an (valeur 24 fr. pour la France; 30 fr. pour l'Étranger).
- 20 « L'Art Décoratif », bi-mensuelle (Revue de l'Art ancien et de la Vie artistique moderne); nombreuses planches en couleurs susceptibles d'être encadrées; abonnement d'un an (valeur 22 fr. pour la France; 26 fr. pour l'Étranger).
- VI. — Stylo « Gold Star », modèle Safely, se portant dans toutes les positions. (Voir page XXXI.)

NUCLÉATOL ROBIN NUCLÉARSITOL ROBIN

GRANULÉ

Méthylarsite de Chaux
(de soude) d'origine
végétale.

**RACHITISME, CACHEXIE, LYMPHATISME
BRONCHITE CHRONIQUE, GONVASCHEXIE,
SCROFULE, DÉBILITÉ, NEURASTHÉNIE, etc.**
DOSE : 4 à 6 centimètres-cubes que l'adulte peut 2 à 3 heures et 2 à 3 pour
Enfants et Vieillards.

INJECTABLE

Méthylarsite de Soude
(d'origine pur)

**EXALTE LA PHAGOCYTOSE Employé avec avantage dans les
opérations chirurgicales.**
**DÉFÉRESCENCE dans les FIÈVRES INFECTIEUSES
PÉRIÉRALES, ÉRÉSYPALES, TYPHOÏDES, SCARLATINES, etc.**
ABaisse LA TEMPÉRATURE EN QUELQUES HEURES
DOSE : 1 ou 2 injections suivant les cas dans les 24 heures.

ANTI-TUBERCULEUX, PUISSANT RECONSTITUANT (NUCLÉATOL METHYLARSINE)

COMPRIMÉS

DOSE : 2 à 3 comprimés
deux fois par jour avec deux
cuillères d'eau, ou au milieu
de 0,04 à 0,06 centigrammes
de métrarsinate sodique
par jour.

Médication Nucléophosphatée arsenicale

NUCLÉOPHOSPHATES de CHAUX et
de SOUDE METHYLARSINES

INJECTABLE

DOSE : 1 ou 2 injections
dans les 24 heures.

**TUBERCULOSE, FIÈVRES PALUDÉENNES
CACHEXIE DES PAYS CHAUDS
LYMPHATISME, SCROFULE, ETC.**

VENTE EN GROS : 45, RUE DE POISSY, PARIS. DÉTAIL : Principales Pharmacies.

VENTE EN GROS : 45, RUE DE POISSY, PARIS. DÉTAIL : Principales Pharmacies.

AU LECTEUR

NOS SUPPLÉMENTS TRIMESTRIELS. — Le Supplément trimestriel encarté dans notre numéro d'avril comprenait deux articles illustrés, consacrés aux *Hermaphrodites*. L'un est dû à la plume d'un écrivain médical bien connu, le docteur Nass (*Les Hermaphrodites devant les tribunaux du Moyen Age*) ; l'autre était la reproduction, avec dessins à l'appui, d'une curieuse brochure présentée en l'an X de la République, à l'Académie de Mantoue, sur le sexe d'un individu vivant connu sous le nom de *Jaqueline Foroni*. Notre 2^e supplément trimestriel sera encarté dans le prochain numéro (juillet).

QUELQUES MOTS POUR TROIS ORDRES DE LECTEURS : LE MÉDECIN, LA FEMME DU MÉDECIN, LE CLIENT. — *L'Esprit médical* est par principe libéral ; il répugne à toutes les émasculations : toute question touchant directement ou indirectement le domaine des sciences médicales sera susceptible d'être traitée dans nos colonnes, et cela avec toute la largeur d'idées et la libre franchise qu'on goûterait jusqu'ici les esprits cultivés qui nous lisent. *La Femme du médecin* est notre meilleure alliée : qu'elle trouve ici nos remerciements pour son prosélytisme agissant ; qu'elle nous seigne indulgent pour certains de nos articles que le cadre même de notre Revue et sa destination spéciale nous imposent de traîner.

Enfin, nul médecin n'ignore avec quelle prédilection le *Client* lit *Æsculape* dans le salon d'attente. Chacun de nos numéros est tiré à 10,000, 12,000, voire 15,000 exemplaires. Plus de 100 lecteurs profanes, au cours du mois, le prennent en mains. C'est dire que chaque numéro de *noire Revue* est lu par plus d'un million de personnes. Aucune Revue au monde ne peut justifier d'une pareille diffusion. — Nous devons à ces lecteurs non préparés quelque ménagement : les articles traitant de questions trop délicates sont encartés séparément sous forme de feuilles supplémentaires dans le numéro. Nul doute que nos abonnés n'apprécient cette amélioration qui leur permet de recevoir chaque trimestre des articles particulièrement susceptibles d'être goûtés par eux, sans augmentation du prix de l'abonnement. Ces sortes de suppléments trimestriels ne sont adressés qu'à ceux de nos abonnés qui en ont fait la demande.

PHARMACIE CHARLARD-VIGIER, Ph^m de 1^{er} cl. et R. HUERRE, Ph^m de 1^{er} cl., Docteur ès sciences, 12, BOULEVARD BONNE-NOUVELLE, PARIS

SAVONS ANTISEPTIQUES VIGIER HYGIÉNIQUES ET MÉDICAMENTEUX

Savon doux ou pur, S. hygiénique, S. surgras au Beurre de coco, S. à la glycérine (pour le visage, la poitrine, le cou, etc.).
Savon à Panama, S. Panama et Goudron, S. Naphol soufré, S. Goudron et Naphol (pour les soins de la chevelure, de la tête, pellicules, séborrhée, alopecie, maladies exfoliées).
Savon à Sublimé, S. Phéniqué, S. Boriqué, S. Créoline, S. Eucalyptus, S. Eucalyptol, S. Résorcine, S. Salicylé, S. Iodol, S. au Solvélol, S. Thymol (accouchements, anthrax,

rougeole, scarlatine, variole, etc.). S. intime (à base de Sublimé).
Savon à Ichthyol (acné, rougeurs), S. Panama et Ichthyol, S. Pétrole, S. à l'huile de Cade, S. Goudron, S. Boraté, S. Savon iodé à 50/0 d'iode, — S. Mercuriel, 33/0 de mercure. — S. au Formolforme (contre les acaars). — S. au B. du Pérou et Pétrole (contre gale, parasites). — S. à l'Oxyde de Zinc. (Eczéma). — S. à la Formaldéhyde (antiseptique), etc.

SAVON DENTIFRICE VIGIER, le meilleur dentifrice antiseptique

Pour l'entretien des dents, des gencives, des muqueuses. — Il prévient les accidents buccaux chez les syphilitiques

Priz de la boîte de porcelaine : 3 francs

SOMMAIRES DES DEUX DERNIERS NUMÉROS PARUS

AVRIL

Paysages et Cités d'Orient. — *Cimetières turcs*, par le D^r Libert (7 illustr.). — Dans une belle pose imagée l'auteur nous transporte au milieu des ruines des cimetières turcs, au cimetière d'Éprou, au grand Champ des Morts, etc.
Les Grands maîtres de la Médecine Égée, par le D^r H. Bouquet (5 illustr.). — Si les éléments de ces dessins sont fidèlement empruntés à ce monde, ils transportent dans un autre monde dont on ressent le choc, l'étonnement, la fatalité.
Présentation de deux statues grecques et d'une gravure ancienne, par le D^r Brunon, Directeur de l'École de Médecine de Rouen (3 illustr.). — On l'ouït voir combien l'art caricatural ou pathologique a d'intérêt pour le savant et pour le psychologue.
Les Crimés punis par eux-mêmes, par le D^r Henri Bouquet (5 illustr.). — La psychologie des criminels : reproduction de leurs vers, leur prose, leurs dessins.
Asklepios, son caractère et ses aures d'après les récentes découvertes, par le D^r Félix Regault, Professeur au Collège libre des Sciences sociales (5 illustr.). — Précise certaines particularités du caractère et des cures d'Asklepios ; complément de l'article du D^r Coryllon paru en mai 1911 sur les sanctuaires médicaux de la Grèce.
Les Vertus médicinales des Gemmes, par le D^r Georges Vieux (2 illustr.). — La thérapeutique a délaissé l'usage des pierres précieuses et pourtant chacune, pourvu qu'il en soit usé suivant les rites, faisait merveille.
Restitutions de la Bretagne féodale, par le D^r Avallon (6 illustr.). — Amour immédit de Restit pour les petits pieds et pour les petits souliers verts à boucles et à hauts talons.
Le troisième Salon des Médecins, par le D^r Alph. Lepaire (1 illustr.). — Compte rendu fait par un plume aigrie, imagée, princepsitaire où les lecteurs trouveront la manière des longtempis goûtée de l'auteur des Carnets du D^r Paradox.
Supplément trimestriel. — *Jaqueline Foroni rendue à son véritable sexe ou rapport, réflexions et jugement présentés à l'Académie de Mantoue par le classe de Médecine sur le sexe d'un individu vivant, connu sous le nom de Jaqueline Foroni* (4 illustr.).
Les Hermaphrodites devant les tribunaux du moyen âge, par le D^r Lucien Nass (6 illustr.).

MAI

Le Poète de l'Opium : Charles Baudelaire (7 illustr.), par le D^r Roger Dupuy. — Étude de l'œuvre morbide et vicieuse du poète où l'on voit toute sa sincérité douloureuse.
De quelques drogues d'origine animale, par le sieur Pomet, marchand épicer et droguiste de la Bretonne féodale, par le D^r Alph. Lepaire (1 illustr.). — Comptes rendus et anamnèse ; la rapine d'ivoire en tissu, la griffe et le sang de rhinocéros contre ses maladies contagieuses, etc.
Nouveautés métaphysiques (7 illustr.), par le D^r Geley. — Commentaire des acquisitions récentes du métaphysique.
Le Musée de la Vaccine de Plessis-les-Tours (7 illustr.), par le D^r Chaumier. — Reproductions multiples de la belle collection du D^r Chaumier.
Comment se fixent les vers parasites à la paroi de l'intestin (5 illustr.), par le D^r Ch. Gerin. — Les vers intestinaux ne vivent pas en liberté dans l'intestin mais se fixent à la paroi : cest ce que montrent les belles illustrations de cet article.
Le Jubilé scientifique du Professeur Grasset (4 illustr.).
Le Musée médico-historique de l'Université de Lyon (7 illustr.), par le D^r Moïère. — Où l'enfance et la jeunesse de Lacaze (4 illustr.), par le D^r H. Bouquet. — L'existence douloureuse et ballottée du pauvre enfant de Quimper, ses ambitions, son impicuniosité, etc.
Paysages et Cités d'Orient. Le Bazar des Drogues ; une Mosquée pour Aveugles (5 illustr.), par le D^r Libert.
Supplément. — (10 illustr.). — *Un amour morbide de Baudelaire*. — *Les ordures de Paris*. — *Une lettre de l'homme à trois jambes*. — *Science française et science allemande*. — *Mavrs médicaux de l'Inde*. — *Hara-Kiri*. — *L'enfant sybillonne*. — *L'amour conjugal et l'amour de la progéniture chez les Élétrines confrenecier*. — *Les monuments funéraires et l'embaumement chez les anciens Égyptiens et les Carthaginois*.

Emplâtres et Epithèmes caoutchoutés

VIGIER

à tous médicaments

Antiseptiques, inaltérables, très adhésifs, très souples, remplaçant pour le traitement des maladies de la peau les anciens Emplâtres et les Pomades.

Epithèmes Oxyde de Zinc — Rouge de Beldival — Vigo — Boriqué — Salicylé — Beldaléone — Gigué — Colomel — Mercuriel phéniqué, etc.

Sparadrap caoutchouté simple stérilisé, très adhésif, remplaçant l'ancien Sparadrap Dinachylien.

TRAITEMENT DE

l'Arthritisme et de la Dyspepsie

par l'Eau de



Un Verre le matin
à jeun

Un Verre une heure
avant le Dîner

Un Verre une heure
avant le Dîner

Le reste de la bouteille
consommé aux Repas

Toutes Pharmacies ou s'adresser à M. CHAMPETIER, à Vals-les-Bains (Ardèche)

LES TYPES NOIRS DE LEGUILLOUX

M. Robert Randau s'est adonné depuis quelques années à la description des paysages et des âmes nord-africaines. Divers problèmes d'ordre social, psychologique, esthétique qui se posent désormais à notre attention ont été envisagés, par cet écrivain coloré et puissant. Il nous plait d'emprunter aujourd'hui à *La Dépêche Coloniale Illustrée* quelques lignes consacrées aux habitants de la France Noire.

J'ai longuement décrit dans *le Commandant et les Femelles*, le cabotage foudroyant de la nature guinéenne; ses cascades, ses plateaux herbux pâturés par les lens troupeaux de bœufs des Peuls, ses savanes si gâtes au crépuscule, ses forêts craquantes de bambous, ses brousses claires ou denses, Les races les plus diverses et les mieux douées d'habileté; le cultivateur des plaines, le bœuvier des monts, le commerçant des villes ont senti leurs besoins s'accroître au contact de notre civilisation; grâce à nous ils reconstituent des groupements ethniques, se regroupent à nouveau en races, oubliant les querelles intimes qui les avaient jadis dispersés; la suppression de la captivité a rendu au travail productif des populations entières, qui en retrouvant leur individualité, ont également acquis conscience de la valeur de leur labeur; elles ont senti un renouveau d'énergie circuler dans leur sang, et leur pensée est en route vers la nôtre. L'homme reconquiert donc sa volonté,

dans cette brousse qu'il défriche avec une patience tenace; il y a une sorte de printemps d'humanité qui bouleverse les conceptions anciennes et cultive tout un état social traditionnel. C'est une période de transition particulièrement intéressante chez des peuplades qui offrent chaque jour, à notre politique,

gnées de braves bêtes de somme qui peuplent son tableau des *Hamacataires*; ici l'Européen, émancipé par le climat, atrophie par la maladie, est une bien petite chose comme momifiée parmi les musculatures robustes de ses porteurs; tout, dans cette belle œuvre, à des muscles, sauf lui: la terre aux colorations

une communion étrange entre l'atmosphère lourde de soleil et les chairs gonflées de force; les ombres s'abouissent, comme dans les paysages de cauchemars; les rafales de lumière s'abattent sur la brousse, la ravinent, coulent à travers les tunnels qui se creusent sous les verdure, s'écrasent sur les plaines où elles s'épandent en larges remous. Un indicible étroi émane de cette nature extasiée qui ignore le repos et les demi-teintes; devant un feuillage de palmiers, de lianes, de tallas, près d'une case dont les chaumes échevrent leur jaune d'or, se dresse un papayer vert dans qui à des feuilles d'une extraordinaire transparence; l'air, dans ce cabotage, a une fluidité particulière; il semble un bloc de cristal parcouru de vagues irisations qui transparent à travers chaque objet; cet développement constant de la lumière autour des formes, qui sont nées par elle, donne une souplesse étrange aux aspects; c'est un sous-bois où une lèvre à peine vêtue d'une loque et son lingé dans ses calebas, les arbres géants crachent les phosphorescences; les écorces, les ramures vontent le soleil dont les fourrés se nourrissent; quand le paysage est gai, il est énormément, il devient pastorel; les pierres y ont rouges ou roses comme les quartiers de viande, la brousse y tourne au vert, semblable à une immense argonne qui pourrit et moist dans un coïté; les eaux ont la couleur des vinasses, les hommes sont comme ivres et leurs rires ont une note de répression sur tout ce qui les entoure; les terres s'entrouvrent en mâchoires, les sables ricangent, la végétation est poché.



Raphaël Leguilloux — *Fruits exotiques*

Cliché de *La Dépêche Coloniale Illustrée*

de nouveaux problèmes à résoudre. C'est cette société frémisante, ces steppes qui se repeuplent, ces forêts qui se défrichent, que le peintre Leguilloux veut nous restituer. Quel contraste entre ces hommes de haute mine que nous déclinons dans ses tableaux et les anciens capifs aux têtes rési-

rousses, les vigiles farouches de graminées et d'arbres qui déferlent à travers le paysage, le ciel d'une effroyable pâleur; dans ce milieu qui semble créé pour des titans, la théorie des hommes apparaît infime; c'est un mince ramassage d'étrés qui se confondent à demi avec les herbes et les roches. Il y a

Sommeil Bienfaisant
 AUX NEURASTÉNIQUES - NERVEUX - SURMENÉS - etc.
 VERONIDIA BUISSON
 à la dose de 12 cuillerées à potage le soir au coucher.

Pas d'accoutumance.
 Ni de contre-indication.
 EXPÉDIE FRANCO
 contre-mandat poste de 4,50

Inoffensif
 Gout agréable
 20, 25, 30 MONTMARRASSE
 et toutes Pharmacies

VERITABLES
GRAINS DE SANTÉ
 PURGATIFS du DOCTEUR FRANK
 1^{re} 50 la Boîte de 50 Grains
 Notion dans chaque boîte. En Vente toutes Pharmacies.
 Le Remède de la CONSTIPATION

E. COGIT & C^{IE}
 CONSTRUCTEURS D'INSTRUMENTS POUR LES SCIENCES
 16, boul. St-Germain
 PARIS
 Fournitures générales pour Bactériologie et Micrographie.
 Dépôt pour la France des MICROSCOPES et des JUMELLES à PRISMES
E. LEITZ
 TELEPHONE : 812-20

Affections Cancéreuses
"Séliénol"
COUTURIEUX
 Seul véritable Sélénium A colloïdal électrique
 (PROCÉDÉ ANDRÉ LANGCIEN)
 AYANT FAIT L'OBJET des COMMUNICATIONS des 16 FÉVRIER et 1^{er} MARS 1912
 à la SOCIÉTÉ MÉDICALE des HOPITAUX de PARIS
ISOTONIQUE, TRÈS STABLE & TRÈS HOMOGENE
 Envoi sur demande d'Échantillons pour essais, Littérature et Renseignements
 Laboratoires **COUTURIEUX, 57, avenue d'Antin, 57, PARIS**

LA PLACENTOPHAGIE

Le Dr Minime — pseudonyme qui cache une personnalité médicale parisienne bien connue —, publiera naguère dans la *Médecine anecdotique*, un article solidement documenté sur la *placentophagie*. Le triomphe

actuel de l'opothérapie met la question à l'ordre du jour.

Il est d'observation courante que toutes les femelles des animaux utilisent, pour leur nutrition individuelle, les résidus de la nutrition de l'espèce; souvent même le mâle prend part à ce repas de délivrance, dont le délivre fait les frais.

Tous les vétérinaires ont noté l'habitude de la placentophagie.

Les femelles, dit Rainard, ont toutes plus ou moins de propension à manger leur arrière-faix, les herbivores comme les carnivores.

Cela s'applique indifféremment aux ovipares, aux vivipares, et aux animaux domestiques.

Ainsi tous les oiseaux excrément, puis mangent les coquilles d'eufs très peu de temps après l'éclosion; c'est ce qui explique qu'on ne trouve pour ainsi dire jamais de débris de coquilles dans les nids.

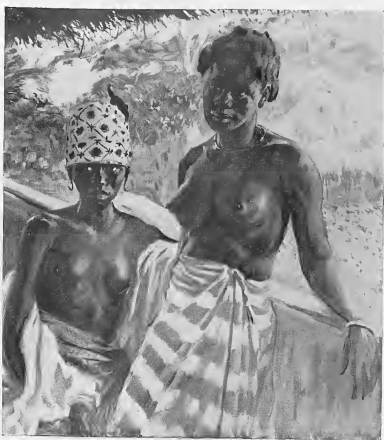
Il nous a été donné d'observer, depuis un grand nombre d'années, les moeurs d'un colombier habité par une moyenne de 200 pigeons; or, jamais nous n'avons trouvé de coquilles, ni dans les nids, ni au-dessous d'eux, et souvent alors qu'un seul des deux coqs de la couvée était éméché.

Le fait que les mères vivipares mangent toujours l'arrière-faix n'avait pas échappé à Mauriceau, ainsi que le prouve la phrase suivante :

« Chez les animaux... dit-il, chaque petit a dans sa cellule une espèce de placenta particulier, que la mère mange aussitôt qu'elle l'a vu, après avoir rongé et coupé avec les dents les vaisseaux ombilicaux qui y tiennent... »

Malgré les efforts que l'homme a faits par la domestication pour empêcher cette habitude, qu'il d'aillers, même chez les herbivores, on l'a constaté depuis longtemps, n'a aucun inconvénient, elle a tou-

devenir ses roublardises. Et ce sont aussi des jardins, des cascades dont l'eau n'est qu'un torrent de rayons solaires, des fromages au tronc formidable, des baobabs gras et courts comme pétris dans du cristal. L'air circule jusqu'au plus creux de ces toits, peins es en profondeur, et dont l'harmonie se soutient sans défaut, liant chaque objet à son ambiance.



Raphaël Leguilloux — Types malais et savaon

... Ces visions d'un magnifique talent, nous les retrouvons dans les toits qui font surgir devant nous des hommes; des noirs, dont le visage n'a rien de la placidité qui semble caractériser la manière officielle, et, pour ainsi dire, rituelle de la police. L'étonnement qu'une intellectuellement intense bouillonne en eux; ils sont superbes, les gaillards, fiers de leurs chairs dures de conquérants heureux de comprendre qu'un avenir démesuré s'ouvre à leurs espoirs; pasteurs rusés, picoteurs de terre, porteurs, ouvriers, musiciens, tous traités en viguteur, donnent une existence plus ample aux paysages sculptés dans la lumière; les lignes s'épaississent pour se fondre les unes dans les autres; le soleil qui baigne les chairs les rend translucides; les épidermes, dont la couleur va du rouge sombre au jaune d'ambre, ont un parent très proche avec le sol rougeâtre des plaines qui, eux aussi, sont comme gonflés de sève; la pensée est dure, fertile en mystères, et peu complexe; le geste est brusque et accablé, les regards sont vifs et curieux; on se voit plus qu'on commence l'homme, où finit l'animal; ils ont tous leur secret; chacun a ses moyens occultes de persister, d'affirmer sa race malgré les cataclysmes, d'obliger les dieux; maléfiques à reculer, de calmer la fureur des ancêtres dont l'âme déincarnée poursuit toujours la vie. Une splendeur féminine nue, ceinturée de perles blanches, s'étale à plat ventre sur une natte, entre son enfant et qui s'étonne et un éparpillement d'annaux, d'avocats, de bananes, de cochons à riz; les chairs sont savoureuses à l'égal des fruits; la femme rêve sa sa sœur à quel, et, au fond, s'enorgueillit d'être trouvée belle et d'avoir une coiffure en cuir échauffée de frais. Alléluia, c'est un chef en boubon bleu, coiffé d'un petit bonnet de percale; il a l'air suffisant et haughty, et pourtant, on ne sait quoi, dans sa présence, dénonce l'être qui se méfie sans cesse de lui-même, de ses propres entraînements, de son avarice, de son envie, et qui se méfie aussi du blanc, parce que celui-ci

MÉTHARSOL
(Méthylarsinate de Soude)
AMPOULES..... 0,05 de Métharsol par ampoule.
GOUTTES..... 0,02 de Métharsol par 20 gouttes.
PILULES..... 0,02 de Métharsol par pilule.

SYPHILIS
FIEVRES
PALUDEENNES
CACHEXIE
ANÉMIE

MÉTHARFER
(Méthylarsinate de Potr)
Acti cytoplogique du méthylarsinate méli sa pour le blanchiment du fat.
AMPOULES... 0,05 de Métharfer par ampoule.
GOUTTES... 0,02 de Métharfer par 20 gouttes.
PILULES..... 0,02 de Métharfer par pilule.

CHLORO-
ANÉMIE
LEUCÉMIE
CACHEXIE

GAIIARSOL
(Méthylarsinate de Gaïaco)
AMPOULES..... 0,05 de Gaïarsol par ampoule.
GOUTTES..... 0,05 de Gaïarsol par 20 gouttes.

TUBERCULOSE
AFFECTIONS
des VOIES
RESPIRATOIRES

GASTROZYMASE
(Suo Gastricque naturel)
Action digestive immédiate.
Action antiseptique — Action excito-sécrétoire.
De un à 3 Comprimés au milieu du repas.

HYPOPEPSIE
HYPOCHLORYDIE

LABORATOIRES
BOUTY

3^{me} Rue de Dunkerque,
PARIS.

Thermothérapie

AIR CHAUD — LUMIÈRE
CHALEUR RADIANTE LUMINEUSE

Appareils du Docteur MIRAMOND DE LARQUETTE pour la pratique médicale courante

Hyperémie, Sudation, Analgésie, Diurèse
Résorption des exsudats, Accidentés, Opérés
Malades chroniques (goutte, rhumatisme, tuberculose)

Radiateur photothermique fermé. Radiateur à liquides, à demi fermé.

1^o Radiateur Photothermique.

Bain local de chaleur et de lumière électrique de 50 à 150°, adaptable à toutes les régions du corps, se grille sur tous les courants, peut s'appliquer dans l'appareil du malade; léger, peu volumineux, très portatif, emploi très commode, technique très simple. — En usage dans les Hôpitaux civils et militaires, les cliniques, les stations thermales. *Étude et brevet dans leur clientèle par un très grand nombre de Médecins DU MONDE ENTIER.*

2^o Radiateur à Liquides ou à Sable chauds.

Bain local de chaleur obscure et d'air chaud; de même forme que le radiateur photothermique, le remplace à défaut d'électricité.

3^o Douche d'air chaud graduée

A. HELMREICH, NANCY
ÉLECTRICIEN-CONSTRUCTEUR, FOURNISSEUR DES HÔPITAUX

jours persisté et tous les animaux y reviennent dès qu'ils sont livrés à eux-mêmes. On peut ajouter que, si certains animaux, la truie surtout, mais également la chatte, la chienne, etc., mangent parfois leur nouveau-né, ce n'est que par erreur, ces femelles s'imaginant alors qu'elles ingèrent l'arrière-faix qu'on leur a enlevé; et ce qui tendrait à le prouver, c'est que, dès qu'ils ont tété, les porcelets ne courent plus aucun danger.

La persistance de cet instinct paraît se retrouver chez quelques représentants de l'espèce humaine... la coutume instinctive de la placenta-phagie s'est retrouvée, à diverses époques, chez des peuples primitifs d'origine très différente.

C'est ainsi que Jean de Léry, ministre protestant de Genève, ayant fait en 1556 un voyage au Brésil, rapporte que les naturels du pays mangent le délivre dès sa sortie de la mère, comme les animaux.

Un siècle et demi plus tard, le voyageur Gemelli Careri observe que, chez les Lakutes (ou Yakouts), peuplade de la Russie d'Asie, le père s'empare de l'arrière-faix immédiatement après sa sortie, le fait cuire, et s'en régale avec ses parents et amis.

En Amérique, d'après Raynal, les Topinambous et les Tapuya utilisent ainsi tout l'arrière-faix (y compris les enveloppes et le cordon).

Engelmann et Rodet rapportent la coutume suivante, qui aurait été observée chez les naturels du Brésil :

Quand ils peuvent se réunir en secret, ils mangent avec délice le gâteau placentaire qui vient d'être expulsé.

Il est possible, il est vrai, que cette opinion ne soit que la reproduction de faits que nous avons vu avoir été relatés antérieurement par Jean de Léry.

Dans une lettre récente, M. le Dr Raynaud, directeur de la Santé à Alger, qui termine en ce moment une étude sur l'hygiène et la médecine au Maroc, a eu l'obligeance de me donner l'indication suivante, malheureusement assez vague :



Lui !..

Je connais, m'écrit M. Raynaud, l'habitude de la placenta-phagie, qui existe dans certaines parties du Soudan; mais ni au Maroc, ni en Algérie, elle ne m'a paru être connue...

La partie extra-embryonnaire de l'œuf présente certainement des propriétés thérapeutiques. Depuis quelques années, on emploie les coquilles d'œufs pour favoriser la croissance des jeunes animaux et il semble que cette substance soit beaucoup plus assimilable que le phosphate de chaux ordinaire, à cause de la prédominance du carbonate de chaux, et de la présence de l'air dans les pores de l'œuf. Il est bien probable, en outre, que la substance organique, constituée par le membrane coquillière, joue également un rôle, en rendant les sels plus assimilables et plus digestifs. Et certaines poudres à faire poudre, dont l'action est certaine, ont pour base ces coquilles pulvérisées. Il est bien probable que ces coquilles pulvérisées remplaceraient avec avantage les différentes préparations de chaux qu'on donne aux enfants. Elles existent d'ailleurs dans les pharmacopées anciennes.

L'idée d'utiliser le placenta comme médicament était d'ailleurs de date très ancienne.


L'opothérapie placentaire remonte, en effet, jusqu'à Hippocrate, et probablement bien plus haut, puisque le Père de la Médecine a surtout résumé les connaissances thérapeutiques qu'il était en usage de son temps.

D. Leclerc, qui a donné la longue liste des médicaments dont il est fait mention dans les recueils hippocratiques, y signale « l'arrière-faix d'une femme ».

Cette indication se retrouve un peu partout dans les pharmacopées du moyen âge, et jusqu'au XVIII^e siècle.

C'est ainsi que M. Fauvel relate, dans sa thèse, l'emploi par les médecins de l'« arrière-faix des femmes en couches », et les préparations placentaires jouent encore aujourd'hui un rôle considérable, dans la thérapeutique chinoise... 15

HUNYADI JÁNOS
dite EAU de JÁNOS
Eau Purgative Naturelle



EFFET PROMPT. SÛR ET DOUX
Pour éviter toutes substitutions
prière à MM. les Docteurs
de bien spécifier sur leurs
ordonnances la MARQUE

HUNYADI JÁNOS
Andreas SAXLEHNER Budapest

FARINES MALTÉES JAMMET

de la Société d'Alimentation diététique
pour le régime
des MALADES, CONVALESCENTS, VIEILLARDS
et l'ALIMENTATION DES ENFANTS

FARINES TRÈS LÉGÈRES	FARINES LÉGÈRES
RIZINE CRÈME DE RIZ MALTÉE	GRAMENOSE AVOINE, BLÉ, MAÏS, ORGE
ARISTOSE à BASE DE BLÉ ET D'AVOINE MALTÉES	BLÉOSE CRÈME DE BLÉ TOTAL MALTÉE
CÉRÉMALTINE ARROW-ROOT, BLÉ, ORGE, MAÏS	AVENOSE FARINE D'AVOINE MALTÉE
ORGÉOSE CRÈME D'ORGE MALTÉE	LENTILOSE FARINE DE LENTILLES MALTÉE

CACAO GRANVILLE, Cacao à l'Avenose, à l'Orgéose, etc...
MALT GRANVILLE - MALTS TORRÉFIÉS - MATÉ SANTA-ROSA
CÉRÉALES spécialement préparées pour **DÉCOCTIONS**

USINE et LABORATOIRES à LEVALLOIS-PERRET
BROCHURES et ÉCHANTILLONS SUR DEMANDE

Dépôt général: M^{on} JAMMET, Rue de Miromesnil, 47, Paris

Société Générale d'Orthopédie
Lamy, Directeur

BANDAGES, BAS ELASTIQUES, CORSETS, SOUTIENS-GORGE, CEINTURES, ARTICLES D'HYGIÈNE	CORSETS ÉLÉGANTS recommandés aux femmes souffrantes de concilier les exigences de la mode et les soucis du bien-être physique.
--	--

128, Boulevard Haussmann, Paris Téléphone: 47-36

QUATAPLASME PANSEMENT ASEPTIQUE COMPLET INSTANTANÉ
PHLEGMASIES: Anthrax, Abcès, Phlegmons, Gercures des Seins,
Furunculose, Erythème, Dermatoses, Escarres, Impétigo,
AFFECTIONS OCULAIRES: Conjunctivites, Oculites,
DANS TOUTES LES PHARMACIES et 10 Rue Pierre-Ducret, PARIS.

LA LITTÉRATURE ET LA MORALE

propriétés aphrodisiaques de la partie embryonnaire de l'œuf paraissent assez vraisemblables.

Quant au pouvoir aphrodisiaque de l'arrière-faix, il nous paraît incontestable, tout au moins chez la lapine et le cobaye.

Ayant eu, en effet, l'occasion d'assister un certain nombre de fois, depuis plusieurs années, au tour de ces femelles en présence des mâles, nous avons toujours constaté qu'un coït suivait de très près cette mise bas, quand on ne s'était pas livrés à l'ingestion du délivre, tandis qu'il n'avait pas lieu dans le cas contraire. Est-ce là une simple coïncidence!

Comme le mâle prenait généralement sa part au repas placentaire, il nous a semblé que cette action s'exerçât peut-être dans les deux sexes.

L'hippomane, philtre d'amour des anciens, dans la composition duquel entrait la membrane chernue qui recouvre les poullains à leur naissance, c'est-à-dire le placenta et les membranes, était bien une préparation placentaire. Ses propriétés auraient même été extraordinaires. Suetone rapporte, en effet, que Césaire, pour se faire aimer de son époux Calpurnia, lui fit boire de l'hippomane et que ce puissant aphrodisiaque contribua à la rendre fou.

D'après Laurent Joubert, médecin du xv^e siècle, le cordon ombilical des filles jouirait d'une propriété singulière qui serait certes souvent mise à contribution de nos jours, si elle était véritablement démontrée efficace. L'origine de ce prétendu pouvoir remonte évidemment à la légende de l'hippomane.

En quelques pays, dit Laurent Joubert, les bonnes femmes gardent soigneusement le cordon de leurs filles par leur faire des amoureux quand il les faudra marier. C'est qu'elles ont opinion que, si on donne à manger à une fille de cette vénétable mise en poudre, à l'homme qui leur est agréable, il devient extrêmement amoureux de la fille, et ne fait plus sinon faire les pactes du mariage...

Le placenta a été encore employé contre la stérilité, la chlorose, les maladies de l'utérus. M. Bouchacourt insistait, il y a plusieurs années déjà, sur l'action favorable de la sécrétion placentaire sur la glande mammaire, action qui lui a paru assez bien démontrée pour qu'il ait entrepris des expériences à ce sujet.



La Discussion des Placentes

La Discussion des Placentes
— « La parole est à M. Moscaur. »

En 1900, la *Revue Française* posait aux gens de lettres plusieurs questions :

- La littérature peut-elle et doit-elle tendre délibérément à devenir honnête et morale?
- Le bon livre est-il par définition et destination un livre stupide, fade et ennuyeux?
- Y aurait-il un moyen pratique de donner à la littérature une orientation nouvelle, conciliant et sauvegardant à la fois les exigences de l'art, les tendances traditionnelles de la race et une irréprochable tenue morale?

La *Revue Française* étant une revue de famille, M. Léon Bocquet, organisateur de l'enquête, jugea prudent de garder pour une occasion meilleure, certaines de ses réponses; celles de MM. Romain Rolland, Eugène de Gourmont, Fernand Gregh, Francis Jammes, Eugène Montfort, Leo Larquier, Edouard Rod, Emile Verhaeren, Georges Le Cardonnell, Ernest Gaubert, etc., etc.

L'aventure récente de M. M. C.-H. Hirsch et Poullot, la pétition de M. Paul Rebouatx et sans doute aussi la création d'un prix de littérature spirituelle ont décidé M. Léon Bocquet à réunir aujourd'hui cette série de réponses dans sa revue *Le Belfroy*.

M. Romain Rolland avait répondu :

Moralité, amoralité, immoralité, tous ces mots ne valent rien dire... Ce qui doit mourir, mourra. Ce qui doit vivre, vivra. La terre se chargera bien de faire le tri entre les grains stériles et ceux qui portent en eux la vie...

Edouard Rod :

Les publications qui existent à juste titre la réprobation de tous ne sont pas, en réalité, de la littérature.

Emile Verhaeren :

Il ne faut pas que l'écrivain se propose soit de moraliser, soit de courtoiser.

Parmi toutes ces réponses fort judicieuses, celle de M. Remy de Gourmont, seule, aurait effarouché sans doute les lectrices de la *Revue Française*. La voici :

Les questions de morale, inutiles en toute occasion, sont spécialement étrangères à l'art.

POUGUES - LES EAUX

à 240 Kilomètres de PARIS - Trajet en 3^h W-R

1^{er} JUIN — 30 SEPTEMBRE

STATION des NEURASTHÉNIQUES
des **DYSPÉPTIQUES**
et de toutes les **ATONIES** et **ASTHÉNIES** organiques
(Estomac, Foie, Intestins) **DIABÈTE, ANÉMIE, GOUTTE, GRAVELLE**

CASINO

CURE DE REPOS

CURE DE RÉGIME

THEATRE

CURE D'AIR

SPLENDID - HOTEL (1^{er} Ordre)
Chambres et appartements avec salles de bains

CARABAÑA

LA SEULE
EXERCENT UNE
ACTION CURATIVE
SUR LES ORGANES
MALADES

DOSE MOYENNE : 1 VERRE A BORDEAUX SUIVI DU PETIT DÉJEUNER DU MATIN

Maladies du Cerveau
ÉPILEPSIE - HYSTERIE - NÉVROSES
Traitées depuis 40 ANS avec succès par
SIROPS HENRY MURE

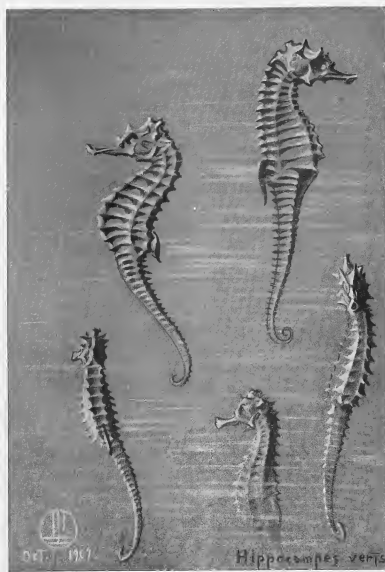
1^{er} Au Bromure de Potassium, 2^o Polybromuré (potassium, sodium, ammonium), 3^o Au Bromure de Sodium, 4^o Au Bromure de Strontium (simple et purifié), 5^o Au Bromure de Calcium, 6^o Au Bromure de Magnésium, 7^o Au Bromure de Strontium, 8^o Au Bromure de Potassium, 9^o Au Bromure de Sodium, 10^o Au Bromure de Strontium, 11^o Au Bromure de Calcium, 12^o Au Bromure de Magnésium, 13^o Au Bromure de Strontium, 14^o Au Bromure de Potassium, 15^o Au Bromure de Sodium, 16^o Au Bromure de Strontium, 17^o Au Bromure de Calcium, 18^o Au Bromure de Magnésium, 19^o Au Bromure de Strontium, 20^o Au Bromure de Potassium, 21^o Au Bromure de Sodium, 22^o Au Bromure de Strontium, 23^o Au Bromure de Calcium, 24^o Au Bromure de Magnésium, 25^o Au Bromure de Strontium, 26^o Au Bromure de Potassium, 27^o Au Bromure de Sodium, 28^o Au Bromure de Strontium, 29^o Au Bromure de Calcium, 30^o Au Bromure de Magnésium, 31^o Au Bromure de Strontium, 32^o Au Bromure de Potassium, 33^o Au Bromure de Sodium, 34^o Au Bromure de Strontium, 35^o Au Bromure de Calcium, 36^o Au Bromure de Magnésium, 37^o Au Bromure de Strontium, 38^o Au Bromure de Potassium, 39^o Au Bromure de Sodium, 40^o Au Bromure de Strontium, 41^o Au Bromure de Calcium, 42^o Au Bromure de Magnésium, 43^o Au Bromure de Strontium, 44^o Au Bromure de Potassium, 45^o Au Bromure de Sodium, 46^o Au Bromure de Strontium, 47^o Au Bromure de Calcium, 48^o Au Bromure de Magnésium, 49^o Au Bromure de Strontium, 50^o Au Bromure de Potassium, 51^o Au Bromure de Sodium, 52^o Au Bromure de Strontium, 53^o Au Bromure de Calcium, 54^o Au Bromure de Magnésium, 55^o Au Bromure de Strontium, 56^o Au Bromure de Potassium, 57^o Au Bromure de Sodium, 58^o Au Bromure de Strontium, 59^o Au Bromure de Calcium, 60^o Au Bromure de Magnésium, 61^o Au Bromure de Strontium, 62^o Au Bromure de Potassium, 63^o Au Bromure de Sodium, 64^o Au Bromure de Strontium, 65^o Au Bromure de Calcium, 66^o Au Bromure de Magnésium, 67^o Au Bromure de Strontium, 68^o Au Bromure de Potassium, 69^o Au Bromure de Sodium, 70^o Au Bromure de Strontium, 71^o Au Bromure de Calcium, 72^o Au Bromure de Magnésium, 73^o Au Bromure de Strontium, 74^o Au Bromure de Potassium, 75^o Au Bromure de Sodium, 76^o Au Bromure de Strontium, 77^o Au Bromure de Calcium, 78^o Au Bromure de Magnésium, 79^o Au Bromure de Strontium, 80^o Au Bromure de Potassium, 81^o Au Bromure de Sodium, 82^o Au Bromure de Strontium, 83^o Au Bromure de Calcium, 84^o Au Bromure de Magnésium, 85^o Au Bromure de Strontium, 86^o Au Bromure de Potassium, 87^o Au Bromure de Sodium, 88^o Au Bromure de Strontium, 89^o Au Bromure de Calcium, 90^o Au Bromure de Magnésium, 91^o Au Bromure de Strontium, 92^o Au Bromure de Potassium, 93^o Au Bromure de Sodium, 94^o Au Bromure de Strontium, 95^o Au Bromure de Calcium, 96^o Au Bromure de Magnésium, 97^o Au Bromure de Strontium, 98^o Au Bromure de Potassium, 99^o Au Bromure de Sodium, 100^o Au Bromure de Strontium, 101^o Au Bromure de Calcium, 102^o Au Bromure de Magnésium, 103^o Au Bromure de Strontium, 104^o Au Bromure de Potassium, 105^o Au Bromure de Sodium, 106^o Au Bromure de Strontium, 107^o Au Bromure de Calcium, 108^o Au Bromure de Magnésium, 109^o Au Bromure de Strontium, 110^o Au Bromure de Potassium, 111^o Au Bromure de Sodium, 112^o Au Bromure de Strontium, 113^o Au Bromure de Calcium, 114^o Au Bromure de Magnésium, 115^o Au Bromure de Strontium, 116^o Au Bromure de Potassium, 117^o Au Bromure de Sodium, 118^o Au Bromure de Strontium, 119^o Au Bromure de Calcium, 120^o Au Bromure de Magnésium, 121^o Au Bromure de Strontium, 122^o Au Bromure de Potassium, 123^o Au Bromure de Sodium, 124^o Au Bromure de Strontium, 125^o Au Bromure de Calcium, 126^o Au Bromure de Magnésium, 127^o Au Bromure de Strontium, 128^o Au Bromure de Potassium, 129^o Au Bromure de Sodium, 130^o Au Bromure de Strontium, 131^o Au Bromure de Calcium, 132^o Au Bromure de Magnésium, 133^o Au Bromure de Strontium, 134^o Au Bromure de Potassium, 135^o Au Bromure de Sodium, 136^o Au Bromure de Strontium, 137^o Au Bromure de Calcium, 138^o Au Bromure de Magnésium, 139^o Au Bromure de Strontium, 140^o Au Bromure de Potassium, 141^o Au Bromure de Sodium, 142^o Au Bromure de Strontium, 143^o Au Bromure de Calcium, 144^o Au Bromure de Magnésium, 145^o Au Bromure de Strontium, 146^o Au Bromure de Potassium, 147^o Au Bromure de Sodium, 148^o Au Bromure de Strontium, 149^o Au Bromure de Calcium, 150^o Au Bromure de Magnésium, 151^o Au Bromure de Strontium, 152^o Au Bromure de Potassium, 153^o Au Bromure de Sodium, 154^o Au Bromure de Strontium, 155^o Au Bromure de Calcium, 156^o Au Bromure de Magnésium, 157^o Au Bromure de Strontium, 158^o Au Bromure de Potassium, 159^o Au Bromure de Sodium, 160^o Au Bromure de Strontium, 161^o Au Bromure de Calcium, 162^o Au Bromure de Magnésium, 163^o Au Bromure de Strontium, 164^o Au Bromure de Potassium, 165^o Au Bromure de Sodium, 166^o Au Bromure de Strontium, 167^o Au Bromure de Calcium, 168^o Au Bromure de Magnésium, 169^o Au Bromure de Strontium, 170^o Au Bromure de Potassium, 171^o Au Bromure de Sodium, 172^o Au Bromure de Strontium, 173^o Au Bromure de Calcium, 174^o Au Bromure de Magnésium, 175^o Au Bromure de Strontium, 176^o Au Bromure de Potassium, 177^o Au Bromure de Sodium, 178^o Au Bromure de Strontium, 179^o Au Bromure de Calcium, 180^o Au Bromure de Magnésium, 181^o Au Bromure de Strontium, 182^o Au Bromure de Potassium, 183^o Au Bromure de Sodium, 184^o Au Bromure de Strontium, 185^o Au Bromure de Calcium, 186^o Au Bromure de Magnésium, 187^o Au Bromure de Strontium, 188^o Au Bromure de Potassium, 189^o Au Bromure de Sodium, 190^o Au Bromure de Strontium, 191^o Au Bromure de Calcium, 192^o Au Bromure de Magnésium, 193^o Au Bromure de Strontium, 194^o Au Bromure de Potassium, 195^o Au Bromure de Sodium, 196^o Au Bromure de Strontium, 197^o Au Bromure de Calcium, 198^o Au Bromure de Magnésium, 199^o Au Bromure de Strontium, 200^o Au Bromure de Potassium, 201^o Au Bromure de Sodium, 202^o Au Bromure de Strontium, 203^o Au Bromure de Calcium, 204^o Au Bromure de Magnésium, 205^o Au Bromure de Strontium, 206^o Au Bromure de Potassium, 207^o Au Bromure de Sodium, 208^o Au Bromure de Strontium, 209^o Au Bromure de Calcium, 210^o Au Bromure de Magnésium, 211^o Au Bromure de Strontium, 212^o Au Bromure de Potassium, 213^o Au Bromure de Sodium, 214^o Au Bromure de Strontium, 215^o Au Bromure de Calcium, 216^o Au Bromure de Magnésium, 217^o Au Bromure de Strontium, 218^o Au Bromure de Potassium, 219^o Au Bromure de Sodium, 220^o Au Bromure de Strontium, 221^o Au Bromure de Calcium, 222^o Au Bromure de Magnésium, 223^o Au Bromure de Strontium, 224^o Au Bromure de Potassium, 225^o Au Bromure de Sodium, 226^o Au Bromure de Strontium, 227^o Au Bromure de Calcium, 228^o Au Bromure de Magnésium, 229^o Au Bromure de Strontium, 230^o Au Bromure de Potassium, 231^o Au Bromure de Sodium, 232^o Au Bromure de Strontium, 233^o Au Bromure de Calcium, 234^o Au Bromure de Magnésium, 235^o Au Bromure de Strontium, 236^o Au Bromure de Potassium, 237^o Au Bromure de Sodium, 238^o Au Bromure de Strontium, 239^o Au Bromure de Calcium, 240^o Au Bromure de Magnésium, 241^o Au Bromure de Strontium, 242^o Au Bromure de Potassium, 243^o Au Bromure de Sodium, 244^o Au Bromure de Strontium, 245^o Au Bromure de Calcium, 246^o Au Bromure de Magnésium, 247^o Au Bromure de Strontium, 248^o Au Bromure de Potassium, 249^o Au Bromure de Sodium, 250^o Au Bromure de Strontium, 251^o Au Bromure de Calcium, 252^o Au Bromure de Magnésium, 253^o Au Bromure de Strontium, 254^o Au Bromure de Potassium, 255^o Au Bromure de Sodium, 256^o Au Bromure de Strontium, 257^o Au Bromure de Calcium, 258^o Au Bromure de Magnésium, 259^o Au Bromure de Strontium, 260^o Au Bromure de Potassium, 261^o Au Bromure de Sodium, 262^o Au Bromure de Strontium, 263^o Au Bromure de Calcium, 264^o Au Bromure de Magnésium, 265^o Au Bromure de Strontium, 266^o Au Bromure de Potassium, 267^o Au Bromure de Sodium, 268^o Au Bromure de Strontium, 269^o Au Bromure de Calcium, 270^o Au Bromure de Magnésium, 271^o Au Bromure de Strontium, 272^o Au Bromure de Potassium, 273^o Au Bromure de Sodium, 274^o Au Bromure de Strontium, 275^o Au Bromure de Calcium, 276^o Au Bromure de Magnésium, 277^o Au Bromure de Strontium, 278^o Au Bromure de Potassium, 279^o Au Bromure de Sodium, 280^o Au Bromure de Strontium, 281^o Au Bromure de Calcium, 282^o Au Bromure de Magnésium, 283^o Au Bromure de Strontium, 284^o Au Bromure de Potassium, 285^o Au Bromure de Sodium, 286^o Au Bromure de Strontium, 287^o Au Bromure de Calcium, 288^o Au Bromure de Magnésium, 289^o Au Bromure de Strontium, 290^o Au Bromure de Potassium, 291^o Au Bromure de Sodium, 292^o Au Bromure de Strontium, 293^o Au Bromure de Calcium, 294^o Au Bromure de Magnésium, 295^o Au Bromure de Strontium, 296^o Au Bromure de Potassium, 297^o Au Bromure de Sodium, 298^o Au Bromure de Strontium, 299^o Au Bromure de Calcium, 300^o Au Bromure de Magnésium, 301^o Au Bromure de Strontium, 302^o Au Bromure de Potassium, 303^o Au Bromure de Sodium, 304^o Au Bromure de Strontium, 305^o Au Bromure de Calcium, 306^o Au Bromure de Magnésium, 307^o Au Bromure de Strontium, 308^o Au Bromure de Potassium, 309^o Au Bromure de Sodium, 310^o Au Bromure de Strontium, 311^o Au Bromure de Calcium, 312^o Au Bromure de Magnésium, 313^o Au Bromure de Strontium, 314^o Au Bromure de Potassium, 315^o Au Bromure de Sodium, 316^o Au Bromure de Strontium, 317^o Au Bromure de Calcium, 318^o Au Bromure de Magnésium, 319^o Au Bromure de Strontium, 320^o Au Bromure de Potassium, 321^o Au Bromure de Sodium, 322^o Au Bromure de Strontium, 323^o Au Bromure de Calcium, 324^o Au Bromure de Magnésium, 325^o Au Bromure de Strontium, 326^o Au Bromure de Potassium, 327^o Au Bromure de Sodium, 328^o Au Bromure de Strontium, 329^o Au Bromure de Calcium, 330^o Au Bromure de Magnésium, 331^o Au Bromure de Strontium, 332^o Au Bromure de Potassium, 333^o Au Bromure de Sodium, 334^o Au Bromure de Strontium, 335^o Au Bromure de Calcium, 336^o Au Bromure de Magnésium, 337^o Au Bromure de Strontium, 338^o Au Bromure de Potassium, 339^o Au Bromure de Sodium, 340^o Au Bromure de Strontium, 341^o Au Bromure de Calcium, 342^o Au Bromure de Magnésium, 343^o Au Bromure de Strontium, 344^o Au Bromure de Potassium, 345^o Au Bromure de Sodium, 346^o Au Bromure de Strontium, 347^o Au Bromure de Calcium, 348^o Au Bromure de Magnésium, 349^o Au Bromure de Strontium, 350^o Au Bromure de Potassium, 351^o Au Bromure de Sodium, 352^o Au Bromure de Strontium, 353^o Au Bromure de Calcium, 354^o Au Bromure de Magnésium, 355^o Au Bromure de Strontium, 356^o Au Bromure de Potassium, 357^o Au Bromure de Sodium, 358^o Au Bromure de Strontium, 359^o Au Bromure de Calcium, 360^o Au Bromure de Magnésium, 361^o Au Bromure de Strontium, 362^o Au Bromure de Potassium, 363^o Au Bromure de Sodium, 364^o Au Bromure de Strontium, 365^o Au Bromure de Calcium, 366^o Au Bromure de Magnésium, 367^o Au Bromure de Strontium, 368^o Au Bromure de Potassium, 369^o Au Bromure de Sodium, 370^o Au Bromure de Strontium, 371^o Au Bromure de Calcium, 372^o Au Bromure de Magnésium, 373^o Au Bromure de Strontium, 374^o Au Bromure de Potassium, 375^o Au Bromure de Sodium, 376^o Au Bromure de Strontium, 377^o Au Bromure de Calcium, 378^o Au Bromure de Magnésium, 379^o Au Bromure de Strontium, 380^o Au Bromure de Potassium, 381^o Au Bromure de Sodium, 382^o Au Bromure de Strontium, 383^o Au Bromure de Calcium, 384^o Au Bromure de Magnésium, 385^o Au Bromure de Strontium, 386^o Au Bromure de Potassium, 387^o Au Bromure de Sodium, 388^o Au Bromure de Strontium, 389^o Au Bromure de Calcium, 390^o Au Bromure de Magnésium, 391^o Au Bromure de Strontium, 392^o Au Bromure de Potassium, 393^o Au Bromure de Sodium, 394^o Au Bromure de Strontium, 395^o Au Bromure de Calcium, 396^o Au Bromure de Magnésium, 397^o Au Bromure de Strontium, 398^o Au Bromure de Potassium, 399^o Au Bromure de Sodium, 400^o Au Bromure de Strontium, 401^o Au Bromure de Calcium, 402^o Au Bromure de Magnésium, 403^o Au Bromure de Strontium, 404^o Au Bromure de Potassium, 405^o Au Bromure de Sodium, 406^o Au Bromure de Strontium, 407^o Au Bromure de Calcium, 408^o Au Bromure de Magnésium, 409^o Au Bromure de Strontium, 410^o Au Bromure de Potassium, 411^o Au Bromure de Sodium, 412^o Au Bromure de Strontium, 413^o Au Bromure de Calcium, 414^o Au Bromure de Magnésium, 415^o Au Bromure de Strontium, 416^o Au Bromure de Potassium, 417^o Au Bromure de Sodium, 418^o Au Bromure de Strontium, 419^o Au Bromure de Calcium, 420^o Au Bromure de Magnésium, 421^o Au Bromure de Strontium, 422^o Au Bromure de Potassium, 423^o Au Bromure de Sodium, 424^o Au Bromure de Strontium, 425^o Au Bromure de Calcium, 426^o Au Bromure de Magnésium, 427^o Au Bromure de Strontium, 428^o Au Bromure de Potassium, 429^o Au Bromure de Sodium, 430^o Au Bromure de Strontium, 431^o Au Bromure de Calcium, 432^o Au Bromure de Magnésium, 433^o Au Bromure de Strontium, 434^o Au Bromure de Potassium, 435^o Au Bromure de Sodium, 436^o Au Bromure de Strontium, 437^o Au Bromure de Calcium, 438^o Au Bromure de Magnésium, 439^o Au Bromure de Strontium, 440^o Au Bromure de Potassium, 441^o Au Bromure de Sodium, 442^o Au Bromure de Strontium, 443^o Au Bromure de Calcium, 444^o Au Bromure de Magnésium, 445^o Au Bromure de Strontium, 446^o Au Bromure de Potassium, 447^o Au Bromure de Sodium, 448^o Au Bromure de Strontium, 449^o Au Bromure de Calcium, 450^o Au Bromure de Magnésium, 451^o Au Bromure de Strontium, 452^o Au Bromure de Potassium, 453^o Au Bromure de Sodium, 454^o Au Bromure de Strontium, 455^o Au Bromure de Calcium, 456^o Au Bromure de Magnésium, 457^o Au Bromure de Strontium, 458^o Au Bromure de Potassium, 459^o Au Bromure de Sodium, 460^o Au Bromure de Strontium, 461^o Au Bromure de Calcium, 462^o Au Bromure de Magnésium, 463^o Au Bromure de Strontium, 464^o Au Bromure de Potassium, 465^o Au Bromure de Sodium, 466^o Au Bromure de Strontium, 467^o Au Bromure de Calcium, 468^o Au Bromure de Magnésium, 469^o Au Bromure de Strontium, 470^o Au Bromure de Potassium, 471^o Au Bromure de Sodium, 472^o Au Bromure de Strontium, 473^o Au Bromure de Calcium, 474^o Au Bromure de Magnésium, 475^o Au Bromure de Strontium, 476^o Au Bromure de Potassium, 477^o Au Bromure de Sodium, 478^o Au Bromure de Strontium, 479^o Au Bromure de Calcium, 480^o Au Bromure de Magnésium, 481^o Au Bromure de Strontium, 482^o Au Bromure de Potassium, 483^o Au Bromure de Sodium, 484^o Au Bromure de Strontium, 485^o Au Bromure de Calcium, 486^o Au Bromure de Magnésium, 487^o Au Bromure de Strontium, 488^o Au Bromure de Potassium, 489^o Au Bromure de Sodium, 490^o Au Bromure de Strontium, 491^o Au Bromure de Calcium, 492^o Au Bromure de Magnésium, 493^o Au Bromure de Strontium, 494^o Au Bromure de Potassium, 495^o Au Bromure de Sodium, 496^o Au Bromure de Strontium, 497^o Au Bromure de Calcium, 498^o Au Bromure de Magnésium, 499^o Au Bromure de Strontium, 500^o Au Bromure de Potassium, 501^o Au Bromure de Sodium, 502^o Au Bromure de Strontium, 503^o Au Bromure de Calcium, 504^o Au Bromure de Magnésium, 505^o Au Bromure de Strontium, 506^o Au Bromure de Potassium, 507^o Au Bromure de Sodium, 508^o Au Bromure de Strontium, 509^o Au Bromure de Calcium, 510^o Au Bromure de Magnésium, 511^o Au Bromure de Strontium, 512^o Au Bromure de Potassium, 513^o Au Bromure de Sodium, 514^o Au Bromure de Strontium, 515^o Au Bromure de Calcium, 516^o Au Bromure de Magnésium, 517^o Au Bromure de Strontium, 518^o Au Bromure de Potassium, 519^o Au Bromure de Sodium, 520^o Au Bromure de Strontium, 521^o Au Bromure de Calcium, 522^o Au Bromure de Magnésium, 523^o Au Bromure de Strontium, 524^o Au Bromure de Potassium, 525^o Au Bromure de Sodium, 526^o Au Bromure de Strontium, 527^o Au Bromure de Calcium, 528^o Au Bromure de Magnésium, 529^o Au Bromure de Strontium, 530^o Au Bromure de Potassium, 531^o Au Bromure de Sodium, 532^o Au Bromure de Strontium

LA VITESSE ET LA FORME DES POISSONS

Tandis que d'autres font courir des chevaux ou des lévriers, M. Frédéric Houssay, professeur à la Sorbonne, exerce sa sagacité à faire courir des poissons. Il a inventé un appareil ingénieux qui lui permet d'enregistrer avec exactitude la puissance que développe le coup de queue d'un brochet ou d'une rousette. C'est le Lieu (*Merlangus pollichius*) qui tient le record. Viennent ensuite, parmi les poissons les plus connus, sur les vingt espèces que M. Frédéric Houssay a examinées, le brochet, le truite, le barbeau, le goujon et la brème. Il en est qui n'ont pas pu être examinés. C'est le cas notamment du maquereau, qui semble doué d'une puissance natatoire exceptionnelle. Mais il n'aime pas être emprisonné. Sitôt qu'il est mis dans l'aquarium, il se débat avec une telle violence, qu'il se brise la tête contre les parois. Il aime mieux la mort que l'esclavage. La cavale que chantait Alfred de Musset, et qui préférait périr de soif et de faim dans le désert plutôt que d'être servie à Bagdad, où pourtant elle aurait trouvé

Des rateliers dorés, des luzernes fleuries
Et des puits tout de ciel n'a jamais vu le fond,
ignorait le frère, comme elle sauvage et amoureux
de la liberté.

M. Frédéric Houssay ne s'est pas borné à chercher quel poisson est le plus rapide. Il a voulu connaître le pourquoi et le comment des différences qu'il observait. Il a construit à cet effet de petits modèles en bois, analogues à des poissons, de dimensions variables, et il a étudié la manière dont ils se comportent dans l'eau lorsqu'on les y fait se déplacer plus ou moins vite. On peut imaginer combien l'éminent professeur a dû faire d'essais avant de se convaincre par exemple que les modèles en forme de carotte avançant avec le gros bout en avant, bien qu'ils donnent les meilleurs résultats au point de vue de la rapidité, sont, en somme, très mauvais, parce qu'ils ont une tendance à tourner sur eux-mêmes, tendance que l'ajonction de nageoires ne corrige pas toujours.



Léon Laugier. — Hippocampus

Au contraire, les formes légèrement aplaties sont très facilement stabilisées, ce qui est particulièrement important, car les poissons ne sont évidemment pas faits pour avancer dans l'eau à la manière d'une vrille. Ces études, auxquelles M. Frédéric Houssay a consacré un si long et si minutieux labeur, entraînent des conséquences d'une grande importance.

Si on verse de l'eau doucement, avec un pot, de telle sorte que la veine liquide soit un peu aplatie à l'origine, on constate que le sens de l'aplatissement change de distance en distance. C'est là un phénomène parfaitement banal qu'on peut observer chaque jour. Cependant M. Frédéric Houssay, qui lui a donné le nom d'inversion, semble avoir été le premier à en comprendre la signification. Pour expliquer sa pensée il montre que des sacs de caoutchouc pleins d'une substance suffisamment malléable, et qu'on fait courir rapidement dans l'eau, y sont comme modelés. Ils présentent bientôt des inversions typiques analogues à celles du filet d'eau, lorsqu'on a pris soin de leur donner une forme légèrement aplatie à l'avant.

Or, le corps du poisson doit être considéré comme le résultat de ce talisman nécessairement comme le besoin de stabilité et de la force motrice de l'eau qui forme résistance à l'avancement. Le poisson présentera donc des inversions. En effet, le premier aplatissement transversal est donné par la première paire de nageoires et le premier aplatissement vertical est indiqué par la nageoire dorsale. Ces deux aplatissements constituent par leur ensemble la première inversion. M. Frédéric Houssay pense que le poisson théorique en présenterait six, dont la queue, aplatissement vertical, serait le dernier.

Ces données doivent, à n'en pas douter, être appliquées aux machines humaines destinées à évoluer dans l'air ou dans l'eau. Il est vraisemblable que les poissons nagent depuis si longtemps sans avoir acquis dans cet art une expérience qui pourrait parfois nous servir. La difficulté consistait à les interroger assez habilement pour



Le Reconstituant MOYNE

(GELÉE STÉRILISÉE)

Prix du Flacon :

1 franc

TOUT FLACON OUVERT
DOIT ÊTRE UTILISÉ DANS
LES VINGT-QUATRE
HEURES

Aux personnes malades
ne pouvant pas prendre
d'aliment froid, il est
recommandé d'employer
le Reconstituant Moyne
additionné à un potage.

60 grammes de "Reconstituant Moyne" font un repas

Additionné d'égale quantité d'eau bouillie, UN CONSOMMÉ SUCCULENT
:: :: non salée, il constitue aussi :: ::

"Le Reconstituant Moyne" est préparé exclusivement avec de la Volaille, du Jambon d'York et des Légumes frais

La réduction STÉRILISÉE de ces produits, sans aucune addition de gélatine, constitue une gelée nourrissante, fortifiante par excellence, d'une digestion facile et d'un goût très agréable, parfaitement acceptée par les enfants, les malades et les convalescents.

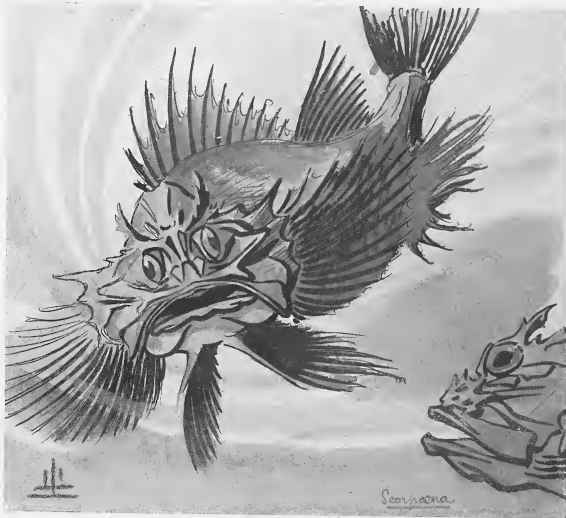
"Le Reconstituant Moyne" doit être rafraîchi avant de le servir

En vente chez le Fabricant : M^{ME} JEAN MOYNE, 11, Place de la Miséricorde à LYON, Téléph. 2-49

qu'ils répondent. M. Frédéric Houssay semble y avoir très heureusement réussi.

Les dirigeables et les sous-marins auraient peut-être avantage à présenter comme les poissons, au moins une inversion — c'est-à-dire un aplatissement plus ou moins marqué — avec un gros bout à l'avant. Il y aurait peut-être également lieu de leur adjoindre des organes analogues, à des nageoires. M. Houssay a souvent constaté sur ses modèles de poissons le fait, en apparence paradoxal, que d'augmenter les frottements en augmentant des nageoires augmente la vitesse, sans doute parce que la stabilité s'en trouve améliorée. Dans ces conditions, il est permis de croire que la stabilité, qui est un si grave problème de la navigation aérienne ou sous-marine, pourrait trouver la solution élégante et pratique.

On reconnaîtra, en tout cas, que les observations de M. Frédéric Houssay contiennent des suggestions dont les constructeurs de sous-marins, de dirigeables et même d'aéroplanes — car il y a des poissons plus lourds que l'eau — tireront certainement quelque profit. Les travaux de l'éminent professeur de la Sorbonne — dont l'exposé détaillé vient d'être déposé à l'Académie des sciences — ouvrent en effet une voie nou-



Léon Laugier. — Etude de rascasse (plaque d'émail)

Clips de L'Art Decoratif

velle au moins autant qu'ils apportent des résultats définitifs.

Les clichés de la revue *L'Art Decoratif*, que nous donnons ici, sont empruntés à un article richement illustré, qui reproduit de très beaux documents décoratifs du dessinateur Léon Laugier, et dont le texte est du Dr Jacques Lionville, médecin-naturaliste de la Mission antarctique française. Cet article sera prochainement suivi de deux autres, consacrés par *L'Art Decoratif* au même sujet, et formera avec eux une série très instructive et très complète.

LA PHOTOGRAPHIE ET L'ÉTUDE DES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

Le rôle le plus important que semble avoir joué jusqu'à ce jour la Photographie dans l'étude du Psychisme a été l'enregistrement des phénomènes visibles, des phénomènes observés en vision directe par les témoins. C'est ce que M. Guillaume de Fontenay, dans un très intéressant opuscule (1), appelle la Photographie de contrôle par opposition à la Photographie d'exploration.

(1) *La Photographie et l'étude des phénomènes psychiques*, par Guillaume de Fontenay, 1 vol., Gauthier-Villars, Paris.

CŒUR
ARTÉRIO-SCLÉROSE

Avec ses bains

ROYAT

CARBO-GAZÉUX

TROUBLES CARDIO-VASCULAIRES

GUÉRIT

TUBERCULOSES
Eronchites, Catarrhes, Gripes

ÉMULSION MARCHAIS Phospho-Crésotée

Calme le TOUX, relève l'APPÉTIT et cicatrise les MÈMES.

à 2 cuillerées à café ou 1 cuillerée à café

à 1 cuillerée à café

Bien tolérée — Par l'Alcool.

OVO-LÉCITHINE
RECONSTITUANT
par EXCELLENCE

BILLON

NEURASTHÉNIE, PHOSPHATURIE
ANÉMIE CÉRÉBRALE
SURMENAGE, CONVALESCENCE, ETC.

Vente en gros :

LES ÉTABLISSEMENTS POULENC FRÈRES
FABRIQUE DE PRODUITS CHIMIQUES - PARIS -

INDICATIONS. DRAGÉES à 0 gr. 05 centigr. — Dose : 6 par jour, en 3 fois, au peu avant les repas (Enfants : 2 à 4 dragées)
GRANULÉ à 0 gr. 30 centigr. par cuillerée à café — Dose : 3 cuillerées à café par jour (Enfants : 1 à 4 cuillerées à café)
AMPOULES à 0 gr. 05 centigr. par centimètre cube. — Dose : 1 injection intramusculaire tous les deux jours.

TRAITEMENT PAR LES



CONSTIPATION
Chronique ou Accidentelle

Fermentations gastro-intestinales
Intoxications bacillaires
Troubles hépatiques et biliaires

Produit naturel et complet
à base de Podophyllin et Cascara

Dose : un ou deux grains avant ou au milieu du repas du soir.

Administration : 64, BOULEVARD PORT-ROYAL, PARIS

La Photographie de contrôle, dit M. de Fontenay, « vise un but simple : vérifier matériellement ce que nous voyons est réel; que nous ne sommes pas hallucinés. C'est ainsi que l'on a mainte et mainte fois photographié les mouvements de table ou d'objets divers produits par Eusapia Paladino ou d'autres médiums. La Photographie de contrôle utilise donc toujours la chambre noire. Nous ne connaissons pas d'autre moyen de prendre une *vue* des phénomènes. En outre, on distingue généralement ce que l'on photographie. Les yeux viennent au secours de la chambre noire. L'objectif photographique vient au secours des yeux. Ces diverses conditions sont des plus favorables. Les erreurs sont rares, vite reconnues et à peu près insignifiantes. La Photographie de contrôle est une besogne relativement facile, surtout quand les séances ont lieu en lumière suffisante.

Avec la Photographie de recherches ou d'exploration naissent les difficultés. La Photographie de recherches consiste à réclamer de la plaque sensible des informations que nos yeux nous refusent.

Le chercheur qui parviendrait à photographier auprès d'un médium, par exemple, une forme matérialisée que nos yeux ne pourraient découvrir, celui-là aurait fait de la Photographie d'exploration.

Mais des fautes, des erreurs et des illusions peuvent se produire lorsqu'on utilise une chambre noire, qu'il s'agisse de photographie de contrôle ou de photographie de recherches; les mêmes erreurs peuvent se produire lorsqu'on utilise la méthode radiographique, soit à plaque enveloppée, soit dans l'obscurité du laboratoire, à plaque nue.

Les deux principales erreurs qui puissent

résulter de l'emploi de l'appareil photographique ordinaire (ou stéréoscopique) sont le dédoublement de l'image et la double exposition. Toutes deux produisent certaines anomalies qu'une analyse serrée montre identiques et qu'il faut bien se garder d'interpréter dans un sens trop naïvement psychique.

Il existe encore d'autres causes d'erreur ou d'illusion : les uns proviennent des baigns révélateurs et fixateurs, les autres de projections d'étrincelles ou de matière enflammée résultant d'une poudre insufflée ou de matière pulvérisée, d'un allumage défectueux ou de toute autre cause analogue.

Il en est de même de la méthode radiographique qui elle aussi peut faire tomber

de dans des erreurs et des illusions. Cette méthode est perdue et féconde. Elle est perdue, car elle a mené à des conclusions manifestement fausses un grand nombre de chercheurs qui l'ont suivie. Elle n'en a pas moins été féconde cependant, parce que les erreurs mêmes de ces chercheurs ont conduit de meilleurs physiciens à étudier les résultats présentés. On se les explique de façon logique et l'on a acquis de la sorte, sur les qualités de nos plaques et sur la chimie photographique, des notions plus précises et plus étendues.

En somme, il faut faire beaucoup de réserves en ce qui concerne les photographies de psychisme. Un fait est certain : c'est que *seul l'auteur d'un cliché peut répondre de son cliché, être sûr*

de son cliché. Nous ne devons attacher quelque importance qu'aux seuls documents possédant un état civil authentique, indiscutable et dont l'auteur est non seulement connu, mais favorablement connu, comme expérimentateur. Défions-nous de tous autres clichés ou épreuves.

NOTES SUR LA LICORNE

Le banquier sur son écuaton.
Met des licornes apparentes.
Son épouse a grand soin, et-on
De retirer ses armes parlantes.
Licteurs, n'en dites pas mal,
Tout est permis en carnaval.
Dauvergne. Le tour de Courcelles

Pendant toute l'antiquité, on a cru à l'existence d'un animal de configuration fabuleuse, porteur d'une corne démesurée saillant au milieu du front. Aristote et Pline en donnèrent gravement des descriptions, bien qu'ils affirmassent ne l'avoir jamais vu. Au moyen âge, cette croyance s'affermir de plus en plus et devint le prétexte d'une foule de pratiques superstitieuses.

La licorne était considérée comme l'emblème de la pureté, tous les bestiaux de l'époque prétendant que cet animal, lorsqu'il regardait comme indomptable, ne pouvait être vaincu que par une vierge; dès qu'on en apercevait une, il venait se reposer sur son sein et perdait toute sa férocité.

On se servait de la corne de licorne pour faire l'épreuve des métaux dans les repaires où on était persuadé qu'elle préservait non seulement des maléfices, mais que, mise en contact avec des substances toxiques elle devait immédiatement annihilier le poison. Aussi voyons-nous, au cours de XIV^e, XV^e et XVI^e siècles, employer cette licorne comme antidote.



Le bonnet d'Eusapia Cliché de M. de Fontenay

ANTISEPTIQUE URINAIRE PAR EXCELLENCE

ARTHRITISME DIATHÈSE URIQUE

URASEP HENRI ROGIER

DISSOUT, EXPULSE L'ACIDE URIQUE

Granulé entièrement soluble dans l'eau : 0,60 centigr. de matière active par cuillerée à café. — DOSE : 2 à 6 cuillerées à café par jour

Échantillons et Littérature : HENRY ROGIER, Pharmacien, Ane. Int. des Hôpitaux de Paris, 3 et 5, boul. de Courcelles, PARIS

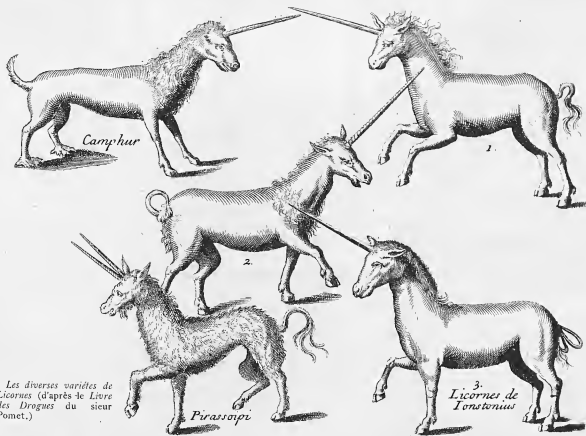
Mais puisque la licorne est aussi inconnue que ce roi Adna, dont le nom se trouve sur une grande quantité de médailles d'or, d'argent et de cuivre, puisqu'on n'a jamais pu mettre la main sur cet animal par lequel Pétrarque fait traîner le char de la chasteté, comment se fait-il qu'on ait pu en posséder la corne? Peut-être en faisait-elle cadeau aux vierges qu'elle avait le bonheur de rencontrer ?

Voici en effet comment le *Roman d'Alexandre* (1512) décrit cette charmante bête :

La licorne est grant et grosse comme un cheval, mais plus court de jambes; elle est de couleur tannée. Il est trois manières de ces bestes ci-nommées licornes. Aucuns ont corps de cheval et teste de cerf et queue de sanglier, et si ont cornes noires plus brunes que les autres. Ceus-ci ont la corne de leur coulees de long. Au licorne ne sont pas les licornes, dont nous venons de parler, licornes, mais monoceros et monocoron.

Leur remaire de licorne est appelée hysseron, qui est à dire, chievre corne. Ceste cy est grant et haulte comme un grand cheval et sembleroit à un grand cheval et à sa grande queue très agüe. L'autre maniere de licorne est semblable à un bouef et au hée de taches blanches. Ceste cy a sa queue noire et brune, comme la premiere maniere de licorne dont nous avons parlé. Ceste cy est furieuse comme un thorsne quant elle voit son ennemy.

Mais qu'elle fût vraie ou cétaïc, il n'en est pas moins vrai que sa corne servit à bracer les mets et les boissons, sans



Les diverses variétés de Licornes (d'après le Livre des Drogues du sieur Ponsat).

préjudice à son emploi dans les confections pharmaceutiques les plus réputées de ces époques. Des commerçants et des détaillants en trafiquaient spécialement; on vit même jusqu'à XVI^e siècle, des marchands vendre sérieusement de l'eau ayant servi à la macération des fragments de cette corne, et à laquelle le public attribuait

une valeur curative. Voici l'extrait d'un compte de pharmacie pour électuaire fourni à l'abbesse de Jouarre en 1530 :

- 1 gros de perles.
- 8 grains de licorne.
- 1 scrupule de corail.
- 2 grains de cœur de cerf.
- Le tout doré de fin or.

Ce singulier médicament qui a dû mineraliser et *polyphiser* le corps de Madame l'abbesse, était coté à livres. La haute valeur de la corne de licorne est aussi attestée par une bouteille de Brantôme, que je me dispense de citer, l'allusion satirique étant encore plus transparente que dans le couplet de Dalvinval.

En revanche, je demande la permission de traduire un passage de Paul Jove relatif à la licorne :

Barthélémy d'Alviano, capitaine de la faction des Orsini, prit à Viterbe et ratta la faction des Gattoschi en faveur des Maganzesi, en disant que ceux-ci étaient le poison pestiférent de la ville. Et leur chef Jean Gatto ayant été tué, d'Alviano fit mettre sur son étendard l'animal appelé licorne (unicorno), la propriété duquel est contraire à tout poison, représentant une source entrecoré d'aspics, de crapauds ou de serpents qui étaient vens et boire, et la licorne ayant s'y boire aussi plongerait sa corne pour la purifier du poison, comme c'est son habitude; et elle avait au cou la légende: *Venera fello*.

Depuis lors, la licorne fleurissait non le blason, mais l'emblème de la ville de Viterbe. Elle a cette signification sur le pavé en mosaïque de la cathédrale de Sienna.

La licorne, comme on devait s'y attendre, eut son entrée triomphale dans l'art héraldique. Elle y devint nombre de symboles ineffables ou superstitieux: la colombe, le lys, l'agneau pascal, l'hermine, le basilic, le surmelut, la violette, le hêtre. (D'après le Dr Minime.)

INSUFFISANCES THYROIDIENNE ET OVARIENNE
Troubles de la Ménopause et de l'Artériosclérose

THYRODOSE

Myxœdème OBÉSITÉ
Arthritisme, Rachitisme, Maladies de la Peau

Dépôt: Laboratoire du Docteur FRASSE, 130, r. d'Aboukir, Paris et toutes Pharmacies.

REVUE INTERNATIONALE

ILLUSTRÉE
UN PEU DE TOUT

Revue de grand luxe, la plus belle et la moins chère

Abonnement d'essai de 3 mois, France: 2 fr. — Étranger: 3 fr.
Abonnement annuel, France: 12 fr. — Étranger: 18 fr.

182, Rue de Rivoli — PARIS

A. L. CAILLET

Traitement Mental & Culture Spirituelle

Prix 4 Fr.

VIGOT FRÈRES, 23, Place de l'École-de-Médecine, Paris.

100 PASTILLES (Comprimés de 50 centigr.)

Urotropine

SCHERING

7. Sept. 1895. — MARQUE DÉPOSÉE. — N° 6898

Antiseptique des Urinaires

Valeurs médicinales

Prophylaxie de la Fièvre typhoïde

100 PASTILLES (Comprimés de 50 centigr.)

Urotropine Schering

LE PREMIER DES ANTI-SEPTIQUES URINAIRES
LE PREMIER EN DATE ET EN VALEUR

Prescrire: **COMPRIMÉS D'UROTROPINE SCHERING**

DOSE: De 2 à 4 comprimés (de 0 gr. 50) par jour, dissous dans un grand verre d'eau à la température de la pièce.

Échantillons et littérature: 4, Faubourg Poissonnière, 4, PARIS

HISTOGÉNOL

Naline

Médication arsénio-phosphorée organique à base de Nucléorhine, réunissant cumulés tous les avantages sans leurs inconvénients de la médication arséniale et phosphorée organique.

HISTOGÉNOL NALINE est indiqué dans tous les cas où l'organisme débilité, par une cause quelconque, réclame une médication réparatrice et dynamogénique, mais aussi, dans tous les cas où il faut relever l'état général, améliorer la composition du sang, reconstituer les tissus, combattre la débilité et ramener à la normale les réactions interorganiques.

TUBERCULOSES, BRONCHITES, LYMPHATISME, SCROFULE, ANÉMIE NEURASTHÉNIE, ASTHME, DIABÈTE, AFFECTIONS CUTANÉES FAIBLESSE GÉNÉRALE, CONVALESCENCES DIFFICILES, etc.

Formes : **ELIXIR - EMULSION** à 100 et 200 gouttes par jour. **GRANULES** à 100 et 200 mg par jour. **AMPOULES** à 100 et 200 mg par jour.

Exiger sur toutes les boîtes et flacons la **Signature de Garantie** : A. NALINE
Littérature et Échant. : S. & O. A. NALINE, P. M. VILLENEUVE-LE-GARENNE, p. St-Denis (Gers).

Traitement de la **SYPHILIS** sous toutes ses formes

HECTINE

PILULES (0.30 d'Hectine par pilule). - Une à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.
GOUTTES (30 gouttes équivalent à 0.06 d'Hectine) 20 à 100 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES A (0.06 d'Hectine par ampoule). - Injecter une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES B (0.30 d'Hectine par ampoule). - INJECTIONS INDOLORES

HECTARGYRE

(Combinaison d'Hectine et de Mercure).

Le plus actif le mieux toléré des sels mercuriels.
PILULES (Par pilule: Hectine 0.40; Protoiodure Hg. 0.05; Ext.Op.0.01). - Durée de l'usage 2 à 4 semaines par jour.
GOUTTES (Par 20 gouttes: Hectine 0.06; Hg. 0.03; Iod. à 100 gouttes par jour.) 10 à 15 jours.
AMPOULES A (Par ampoule: Hectine 0.40; Hg. 0.05). - Une ampoule par jour.
AMPOULES B (Par ampoule: Hectine 0.30; Hg. 0.03). - pendant 10 à 15 jours.
INJECTIONS INDOLORES

Laboratoires de l'HECTINE, 13, Rue du Chemin-Vert, à VILLENEUVE-LE-GARENNE (Gers).



Le **PREMIER** Produit **FRANÇAIS** qui ait appliqué
L'AGAR-AGAR
au traitement de la
CONSTIPATION CHRONIQUE

THALOLAXINE

LAXATIF - RÉGIME
agar-agar et extraits de rhamnées

Posologie

PAILLETTES : 1 à 4 cuil. à café à chaque repas

CACHETS : 1 à 4 à chaque repas

COMPRIMÉS : 2 à 8 à chaque repas

GRANULÉ : 1 à 2 à chaque repas

Spécialement préparé pour les enfants

Echantillons & Littérature sur demande adressée:

LABORATOIRES

DURET & RABY

F. Borremans, del. Marly-le-Roi (S. & O.)

CHOLÉOKINASE

6 à 8 Ovoides par jour

TRAITEMENT SPÉCIFIQUE
DE L'ENTEROCOLITE
MUCOMEMBRANEUSE

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Pour assainir la bouche, raffermir les gencives, fortifier les cheveux, pour les ablutions journalières, pour le lavage des nourrissons, etc., etc., il est recommandé de faire usage du

Coaltar Saponiné Le Beuf

qui possède les propriétés DÉTERSIVES et ANTISEPTIQUES INDISPENSABLES aux produits destinés à ces usages, qualités qui lui ont valu son admission dans les HOPITAUX DE PARIS.

Le Coaltar Le Beuf est en effet très efficace en particulier dans les cas d'angines couenneuses, anthrax, gangrènes, herpes, leucorrhées, pityriasis, otites infectieuses, suppurations, etc., mais dans ces circonstances c'est au MÉDECIN qu'il appartient de prescrire ce produit et de régler son mode d'emploi.

Le Coaltar Saponiné Le Beuf étant un liquide qui n'est ni caustique ni vénéneux, peut être laissé entre toutes les mains.

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des imitations que son succès a fait naître

LES MALADIES DE NOS ANCÊTRES A L'AGE DE LA PIERRE

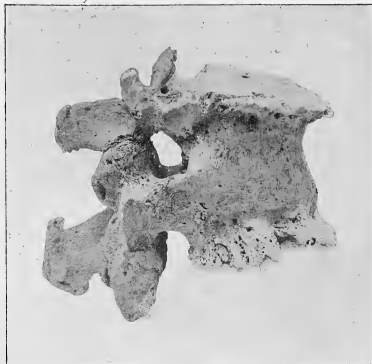
par le Docteur PAUL RAYMOND
Professeur agrégé des Facultés de Médecine

« Les sciences les plus nécessaires sont aussi les plus anciennes. Filles de la Charité et de la Souffrance, la médecine et la chirurgie sont nées, avec la première plainte et la première blessure, dans l'obscurité des cavernes où se réfugiaient nos sauvages ancêtres les Troglodytes des âges de la pierre... Dans les dépôts non remaniés des alluvions fluviales postpliocènes, et les flancs vierges des dolmens de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, au sein inexploré des mounds et des chulpas du Nouveau-Monde, à la base oscillante intacte des amas coquilliers de l'Australie, aussi bien que dans les divers hypogées protohistoriques de tous les pays, on a découvert des ossements ou des corps humains portant les marques visibles et tangibles de maladies et d'opérations réputées nouvelles. »

Ces paroles, que notre distingué collaborateur, le Prof. Le Double, de Tours, prononçait, il y a un an, au VI^e Congrès Préhistorique de France, sont la meilleure épigraphe au bel article que M. le D^r P. Raymond a bien voulu écrire pour Æsculape, sur une question d'intérêt très actuel.

LA Genèse en nous rapportant fidèlement, je le suppose du moins, les paroles que le Seigneur courroucé adressait à Adam et à Eve chassés du Paradis terrestre a commis une omission, elle d'un présent aimable entre tous, la maladie. C'est bien d'elle, en effet, que l'on peut dire qu'elle est aussi vieille que le monde et, sur ce point, les textes et les faits sont d'accord, ce qui sort déjà de la banalité.

Les textes, à vrai dire, ne laissent pas être un peu flous, mais voici que les faits et chargés de nous documenter de la manière la plus exacte et aussi la plus attendue et la plus intéressante sur les maladies dont furent atteints nos plus lointains ancêtres. Dans les fouilles qui ont pour but l'étude de l'humanité la plus reculée, on rencontre parfois des ossements pathologiques. La signature de la maladie s'y lit de façon manifeste, et ce n'a pas été l'une des moindres surprises qui m'attendaient que de me trouver



Arthrite sèche de la colonne lombaire

en présence de cette pathologie rétrospective lorsque je commençai, il y a quelque trente ans, à explorer les cavernes de notre vieux sol gaulois pour y retrouver les vestiges des populations qui les avaient occupées aux âges préhistoriques.

Je ne veux certes pas dire qu'avant les recherches dont je parle, la question de l'ancienneté de la maladie ne se soit posée à certains observateurs qui examinaient des ossements de haute antiquité, et, dans une thèse de doctorat en médecine, notre regretté confrère Le Baron résumait, dès 1881, les quelques faits épars dans la science, en même temps qu'il apportait à la solution d'une question toute neuve une riche documentation mise au service d'un esprit délié et de connaissances étendues.

Dans la voie où je l'avais suivi, j'ai eu le plaisir d'avoir à mon tour des imitateurs, si bien que les travaux consacrés à la pathologie préhistorique constituent dès aujourd'hui un faisceau d'importance, mais voici que déjà l'écueil apparaît. Il s'agit là, en effet, d'une étude difficile, et je suis par instants surpris de la tranquille assu-

rance qu'apportent à formuler un diagnostic de lésion osseuse, certains observateurs dont il est au moins permis de redouter la témérité. Je déclarerai donc, tout d'abord, qu'il n'est aucun ossement d'importance dont il va être ici question qui n'ait été examiné par des spécialistes comme Cornil, Lancereaux, Lannelongue, sans parler des vivants qui savent, comme Manouvrier, Gangolphe, Le Damany, etc., que j'ai toujours soumis à leurs hautes connaissances en anatomie pathologique le diagnostic auquel j'étais arrivé.

Je ne saurais, dans ces quelques notes, avoier la prétention d'être complet; je me propose seulement de dire « ce que mes yeux ont vu » et je ne saurais mieux faire que de renvoyer ceux que la question intéresse, à une excellente Revue générale de notre distingué collègue, le D^r Le Double, un maître en la matière (1).

Les lésions que l'on trouve sur les os de

(1) Revue préhistorique, 1911, p. 1.



Arthrite sèche du genou



Luxation congénitale de la hanche

tout genre exhumés d'un gisement préhistorique rentrent dans le vieux cadre si commode de la pathologie externe et de la pathologie interne. Et d'abord, à tout seigneur, tout honneur, voici les fractures. Ce qu'il se brisait de jambes, de bras, de clavicules ou de côtes à ces époques reculées, c'est inimaginable, mais ils s'en tiraient quand même, nos malheureux ancêtres, et ils guérissaient tant bien que mal, c'est-à-dire plutôt mal que bien, avec des cals d'une exubérance phénoménale et des raccourcissements déconcertants. Les impotences fonctionnelles devaient être monnaie courante, et c'est été l'âge d'or des accidentés du travail, bien réels cette fois.

Tous les types de fracture sont représentés, et ce n'est pas sans sourire que j'examinai un jour au musée de Saint-Germain un péroné présentant, bien des siècles avant la lettre, la classique fracture de Dupuytren. Tantôt ces fractures n'étaient que la conséquence de la vie mouvementée de nos ancêtres, mais tantôt aussi elles résultaient des luttes incessantes qu'ils avaient à soutenir. Ce ne sont pas nos devanciers immédiats qui ont prononcé les premiers le désespérant *Homo homini lupus*, et les pointes de flèche en silex que l'on rencontre si souvent dans les os de nos troglodytes prouveraient, s'il en était besoin, que la lutte pour l'existence était aussi vive dans les temps les plus reculés qu'elle peut l'être de nos jours.

Une lésion dont la fréquence n'a pas lieu, à tout prendre, de nous étonner est celle de l'arthrite sèche, et nombreux sont les ossements qui présentent de telles altérations. Quelle que soit l'idée qu'on se fasse de la pathogénie de l'arthrite déformante, il est bien difficile de croire qu'une vie passée dans les cavernes humides et au milieu des intempéries ait pu ne pas influencer la nutrition osseuse. L'arthrite sèche paraît avoir été d'une égale fréquence dans l'un et l'autre sexe. Parmi les cas intéressants que l'on peut signaler, la palme revient sans conteste à une pièce de la collection

de Baye, qui trouve sa réplique au musée Dupuytren dans une pièce (n° 636) donnée par Desault. Il s'agit d'une ankylose complète des articulations lombo-sacrée et sacro-iliaque avec productions ostéophytiques si prononcées qu'on dirait de véritables stalactites osseuses. On est frappé de la fréquence de l'arthrite vertébrale soudant entre elles deux ou plusieurs vertèbres, de la région lombaire notamment, mais l'arthrite sèche de l'épaule, si commune de nos jours, n'était pas moins à l'âge de la pierre, et j'en dirai autant de l'arthrite sèche du genou. On ne trouve malheureusement pas dans la collection de Baye un nombre suffisant de phalanges pour qu'on puisse parler des ostéophytes, qui ne devaient pas être rares. Il ne sera pas sans intérêt de signaler à ce propos que l'homme préhistorique n'avait pas le triste monopole de l'arthrite sèche : en examinant des ossements de l'ours des cavernes, Redner a rencontré plusieurs cas de ce qu'il a appelé la goutte des cavernes.

L'une des affections que l'on rencontre le plus fréquemment sur les os de cette époque est la tuberculose. Ostéites, ostéo-périostites, trajets fistuleux d'ostéo-myérites, sont choses courantes, pour peu que l'on examine une série un peu importante d'ossements préhistoriques. Et voici le mal de Pott. Bartels a étudié une colonne vertébrale cyphotique trouvée dans une sépulture néolithique à Heidelberg, et il y a constaté les lésions de la tuberculose vertébrale : comme le malade a guéri, il faut admettre qu'il a été soigné pendant de longs mois, ce qui nous donne à réfléchir sur le dévouement familial de nos ancêtres, si frustes qu'on les suppose, bien à tort d'ailleurs.

Tous ceux qui ont étudié l'hérédité morbide savent combien nombreuses sont les lésions qui relèvent de la tuberculose héréditaire. Dans le sujet qui nous occupe, il ne peut être question que de lésions osseuses et elles n'ont pas manqué. Ce sera donc vraisemblablement à la tuberculose parentale, et d'accord en cela avec



Humérus et cubitus syphilitiques (sépultures néolithiques de Baye)

Poncet et Leriche, que nous rapporterons cette vertèbre scoliotique du musée de Nîmes, provenant d'une grotte sépulcrale de l'âge du bronze.

Nous ne ferons pas à nos grands-parents pourtant fils de Noé, l'injure de croire qu'ils étaient de fieffés alcooliques, mais il faut dire que la dégénérescence existait déjà chez eux. Tout en n'ignorant pas, en effet, qu'un crâne parfaitement symétrique est moins communément observé qu'un crâne plus ou moins asymétrique, il paraît difficile de ne pas conclure, avec L. Mayet, comme stigmates de dégénérescence les asymétries crâniennes ou faciales assez communes chez nos ancêtres néolithiques et qui peuvent relever de l'épilepsie (Mayet) ou peut-être même de l'idiotie (Morselli). Sans chercher, d'ailleurs, une telle précision, il faut bien reconnaître que les affections nerveuses qui comptent parmi les causes les plus communes de la dégénérescence peuvent être ici incriminées, et, en étudiant les trépanations crâniennes, nous aurons à revenir sur cet argument.

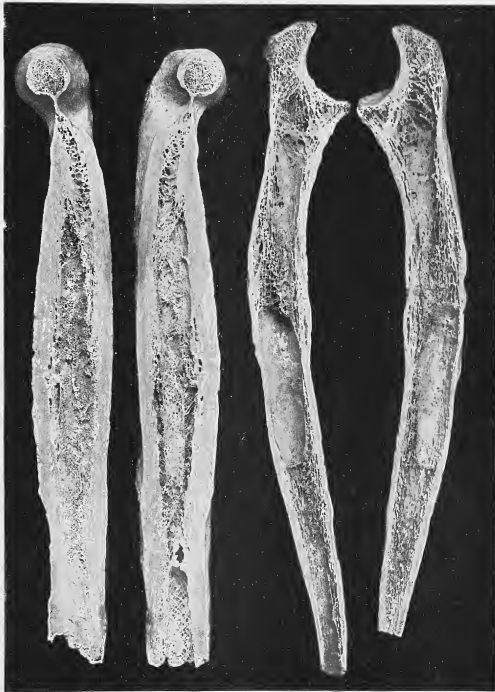
L'un des faits les plus curieux qu'il m'ait été donné d'observer est une luxation congénitale de la hanche, et depuis cette trouvaille qui m'est personnelle, deux autres cas ont été signalés. Les intéressantes recherches de Le Damany

ont montré que, là encore, il s'agit de dégénérescence. C'est dans les familles héréditairement tarées que nous rencontrons cette luxation qui aurait donc la signification de toutes les malformations congénitales, trahissant chez l'enfant l'infection parentale. *Delicta majorum immeritis lues*, nous a dit Horace.

J'arrive à une question d'un puissant intérêt et à la solution de laquelle il n'avait été apporté jusqu'ici aucun argument péremptoire : c'est celle de l'origine de la syphilis. Cette infection était-elle, comme d'aucuns le pensent encore, la rançon de la découverte de l'Amérique, et devions-nous accuser les compagnons de Colomb d'avoir oublié dans les bras des beautés de la jeune Amérique le *timeo Danaos et dona ferentes* de leurs études classiques, ou bien, plus justes envers leur mémoire, ne devions-nous pas rendre au vieux monde ce qui lui appartient en propre dans la diffusion du mal frascaorien ?

La question est aujourd'hui définitivement élucidée, non par les flots d'encre que les partisans et les adversaires de l'une et de l'autre théorie, s'escrimant à coups de textes torturés, n'ont cessé de faire couler depuis de longues années, mais bien par des ossements du musée de Saint-Germain trouvés par M. le baron de Baye dans les hypogées néolithiques de la Champagne. Ayant entrepris l'étude de ces ossements fort nombreux et, pour le plus grand profit de la science, récoltés avec le plus grand soin par M. de Baye et conservés de même par M. S. Reinach, je rencontrai un jour un humérus et un cubitus qui ne laissèrent pas de me surprendre. Bien convaincu de l'existence de la syphilis en Europe avant la fin du 17^e siècle, puisque j'avais présenté en 1894 à la Société de Dermatologie des ossements syphilitiques provenant d'une maladerie de Templiers et trouvés associés à une monnaie de Véronne du XII^e siècle, je ne me reconnus pourtant le droit de publier des faits aussi importants qu'après avoir pris l'avis de ceux que je jugeais le mieux connaître la syphilis osseuse, les professeurs Lannelongue et Gangolphe. Sans les influencer, je soumis à leur examen ces ossements dont ils ignorèrent la provenance, et je vois encore la gravité de Lannelongue lorsque, me faisant l'avocat du diable, et me permettant de discuter le diagnostic qu'il venait de formuler, mais qui répondait si bien à ma pensée, je lui appris que cet humérus et ce cubitus syphilitiques dataient de plusieurs milliers d'années. « Vous me direz tout ce que vous voudrez, m'avait répondu Lannelongue, c'est de la syphilis. » Quelques jours après, m'arrivait de M. Gangolphe une « con-

sultation » si précise que je n'ai pas hésité à la publier (1). La surprise de M. Gangolphe fut grande lorsqu'il apprit à son tour depuis combien de siècles étaient morts ceux qui avaient souffert de telles lésions. L'importance de ces faits était telle que je présentai les pièces à l'Académie de Médecine, avant qu'elles ne reprissent dans les vitrines de la collection de Baye, au musée de Saint-Germain, la place d'honneur qu'elles doivent à leur intérêt majeur.



Coupe des deux os montrant les lésions internes

Des faits bien intéressants encore que l'on rencontre assez communément dans les sépultures de l'époque de la pierre polie, ce sont les trépanations crâniennes. Simples ou multiples, pratiquées sur le mort ou sur le vivant, leur signification nous échappe encore. Pratique rituelle ou thérapeutique, peu importe ; ce qu'il nous faut noter, en médecins que nous sommes, c'est que nombreux sont les sujets qui ont résisté à des délabrements considérables. Il n'est pas rare de voir des pertes de substance osseuse dépassant trois centimètres en longueur comme en hauteur et le patient a survécu, ainsi qu'en témoigne le travail de réparation de la plaie osseuse.

Il n'est pas sans intérêt de noter que si les différentes régions du crâne ont été trépanées, c'est surtout le pariétal qui paraît avoir été le lieu d'élection, et notamment le pariétal gauche. J'ai, pour ma part, observé plus de crânes masculins trépanés que de crânes féminins. Avant de chercher à fixer le déterminisme d'une telle pratique, nous devons rapprocher des trépanations crâniennes une lésion du crâne bien connue qu'a signalée le premier

M. Manouvrier, sous le nom de T sincipital. Sur plusieurs crânes recueillis dans les dolmens du bassin de la Seine, M. Manouvrier a constaté des cicatrices linéaires, le plus souvent fort étendues, se croisant au niveau du sinciput et telles que les pourrait produire l'application d'un moxa. La cautérisation n'a pas été limitée au cuir chevelu et elle a amené la destruction du périoste avec perte de substance osseuse touchant presque à la perforation. Quelles pouvaient être les affections cérébrales que prétendaient ainsi traiter, par la trépanation ou par la cautérisation, nos confrères préhistoriques ? Maladies convulsives, épilepsie, hystérie, aliénation mentale, ou simples névralgies ? « Quand les enfants des Lybiens ont atteint l'âge de quatre ans, dit Hérodote, ils leur brûlent les veines du haut de la tête et, quelques-uns, celles des tempes avec de la laine qui n'a point été dégraissée. Ils prétendent que cette opération les met par la suite à l'abri des écoulements de la pituite et qu'elle leur donne une santé parfaite. »

Mais il faut nous borner, et je ne saurais mieux faire que de terminer par un chapitre de pathologie à propos duquel nos arrière-grands-parents de l'âge de la pierre étaient plus avantagés que nous, je veux parler du chapitre des mauvaises dents. Il y a déjà longtemps que j'ai signalé à l'attention des anthropologistes l'existence mais aussi la rareté de la carie dentaire à l'époque préhistorique. Si la carie dentaire est plutôt rare, il n'en est pas moins vrai qu'elle pouvait, comme de nos jours, donner lieu à des complications, et l'on peut voir au musée Broca plusieurs kystes maxillaires qui n'ont pas d'autre origine. Passant sur les anomalies dentaires, j'arrive à une lésion bien curieuse, l'usure dentaire néolithique. Sur la plupart des crânes néolithiques, appartenant-ils à des jeunes gens, on trouve les dents usées et notamment la première molaire. L'usure est oblique ou circulaire. Les dents antérieures sont généralement usées suivant ce dernier type, alors que les molaires présentent plutôt l'usure oblique externe. Il faut voir ici le résultat de l'ingestion d'aliments durs, de grains de blé mal moulus, par exemple.

(1) Revue préhistorique, 1911, p. 273.

UN GRAND CHIRURGIEN AU XVIII^e SIÈCLE : FRÈRE COME

Par le Docteur HENRY BOUQUET

An long des âges, dit le D^r Abbé Chevreau, des ecclésiastiques ont honoré la carrière médicale, et la Fresque du Grand Amphithéâtre nous en montre encore quelques-uns : Aaron d'Alexandrie (vi^e siècle); Jean de Milan et Gariopuntus (vi^e siècle); Constantin l'Africain (1015-1087) qui est regardé comme le fondateur de l'École de Salerne; Guillaume de Salicet (1210-1276); Guy de Chauliac (1380), le père de la chirurgie française; il était prêtre et chanoine de Saint-Just, de Lyon, de Roims et de Mende; Jacques Desparis (1376-1468), chancelier de l'église, médecin de Charles VII; grâce à ses libéralités fut élevée l'École de Médecine de la rue de la Bâcherie; Rabelais... Et bien d'autres encore dont la peinture ne nous rappelle point le souvenir.

Parmi celles des grands médecins du passé, la figure du Frère Come se détache avec un relief singulier. Le D^r Abbé Chevreau vient de faire revivre l'homme et le savant en un livre qui est un digne hommage à la mémoire du précurseur de l'École française d'Urologie.

C'est un beau scandale dans le petit monde médical et chirurgical de la Cour de France, lorsque l'on apprend que M. le Chevalier de Nesmond allait être taillé par le Frère Come! Les lithontriptiques les plus renommés, eau d'alkékege ou huile de scorpion, voire peut-être le spécifique d'Héroïelle, le remède secret de Chittick ou celui de M^{rs} Stephens n'ayant pu réussir à le débarrasser de ses fâcheux calculs, le Grand-Ecuyer du Roi s'est décidé à se faire opérer. Mais à qui s'adresse-t-il pour cette délicate intervention? Les opérateurs les plus renommés, La Martinière, premier chirurgien, en tête, ont été écartés par le patient au profit d'un simple moine du couvent des Feuillants, que l'on regarde avec dédain comme un empirique et qui n'a même pas conquis son grade de maîtrise! C'est sur la seule renommée de ses cures qu'il a été choisi.

Malgré tous ces opposants de marque, malgré les tentatives faites pour éloigner le religieux de la capitale, malgré les plaintes au lieutenant général de police, le 30 avril 1753 l'opération fut faite, et si bien faite que, quinze jours après, M. de Nesmond reparait à la Cour, sa pierre à la main. « — Vous m'aviez dit qu'il n'en reviendrait pas, dit le Roi à La Martinière. — Sire, répond le chirurgien, il n'y a si mauvaise méthode que le hasard ne puisse favoriser. — Eh bien, si j'avais la pierre, rétorque Louis XV, personne autre que le Frère Come ne m'opérerait. » Le coup était dur, La Martinière dut « l'encasser » sans répliquer.

À la suite de cette sensationnelle opération, d'autres viennent, suivies d'un même succès. Tour à tour le duc de Béthune, l'abbé de Bouillé, le marquis de Cleves, d'autres encore, font connaissance avec l'habileté manuelle, le sens clinique aiguë et l'ingénieuse instrumentation du célèbre Feuillant. Quelques années plus tard, il réussit, ce que nul autre, même Morand, n'avait pu mener à bien, à sonder Jean-Jacques. Il lui déclare qu'aucune pierre n'habite sa vessie, qu'il a seulement une hypertrophie de la prostate, qu'il souffrira longtemps, étant destiné à vivre vieux, et la parole du savant religieux opère sur ce névropathe une toute naturelle cure psychique.

Le cessal de craindre, écrit l'auteur des *Confessions*, qu'un bout de bougie qui

s'était rompu dans l'urètre, il y avait longtemps, n'eût fait le noyau d'une pierre. Délivré des maux imaginaires, plus cruels pour moi que les maux réels, l'endural plus paisiblement ces derniers. Il est constant que, depuis ce temps, j'ai beaucoup moins souffert de ma maladie que je n'avais fait jusqu'alors.

Le 22 juin 1774, nouvelle intervention à grand effet : Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, est, à son tour, opéré de la pierre.

Assisté seulement du Docteur-Régent Maloët, ancien médecin en chef de l'hôpital de la Charité et son ami, alors que personne ne se doutait de rien dans le palais archiepiscopal, le Frère entreprit l'opération. Elle réussit merveilleusement; le chirurgien trouva un gros calcul renfermant en son centre un noyau sanguin représenté par un caillot desséché. Ce qui est particulièrement intéressant, remarque le D^r Deibau, c'est que le Frère avait pronostiqué ce détail d'après l'existence de coliques néphrétiques violentes, accompagnées d'hématuries.

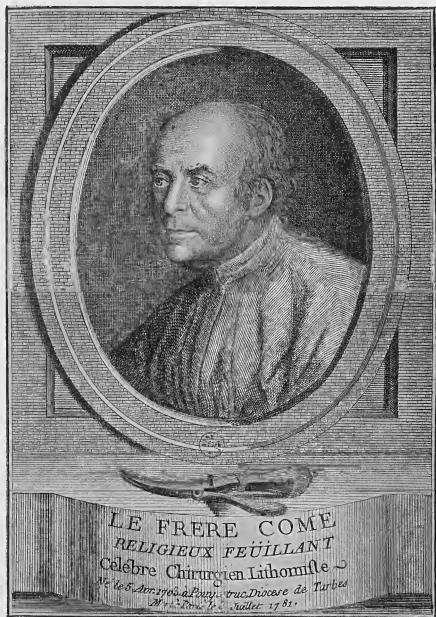
Quel était donc ce Frère Come, à qui se fiait avec un abandon si parfait, la haute noblesse de cour, le clergé, les plus défiants même de hommes de pensée? A qui allaient ces enthousiasmes extraordinaires, qui soulevaient à la fois l'aristocratie et le peuple et inspiraient de poésies et de dithyrambes épiques? Était-ce un simple moine que s'adressaient des paroles aussi lyriques que celles-ci :

O toi, qui sais découvrir dans l'intérieur du corps humain ces pierres meurtrières, formées d'un gravin consolidé par le temps, et qui, les arrachant avec dévotion, fais disparaître les intolérables douleurs qu'occasionnait leur présence, resté, homme justement célèbre, le tribut d'éloges qui t'est dû...

Bienfaiteur de l'humanité, ta vie entière a été consacrée à des études suivies, à des recherches multiples et à des opérations heureuses dont le nombre fait ta gloire et met ton nom, aux yeux du vrai sages, bien au-dessus de tant d'impitoyables destructeurs, qui les malheurs du monde ont valu le titre de grands

Quelle obligation ne t'a point l'Europe, et plus particulièrement la France, la patrie! Quel âge, quel sexe, quelle condition n'ont pas éprouvé ton adresse et la science! Tu qui ne sors du cloître où tu as voulu te jeter à l'éternel que pour être utile à l'humanité souffrante, jouis longtemps d'une gloire si pure et si rare. Que ton nom vainqueur des âges, arrive à la postérité et plus reculée!

Quelque hyperboliques que puissent paraître ces louanges, elles ne sont que la synthèse poétique d'un beau livre que l'abbé Chevreau a consacré au Frère Come (1). De cette étude approfondie d'une vie et d'une œuvre se dégage la figure auréolée de science, de conscience et de charité d'un grand travailleur, d'un chercheur infatigable, d'un admirable ami des humbles, en même temps que d'un des chirurgiens les plus remarquables de l'École française. Vie calme et unie, d'ailleurs, sans autres incidents marquants que les innombrables opérations qu'effectuait le charitable religieux, tant sur les pauvres gens qui viennent se confier à ses mains délicates que sur les aristocrates qu'il attire sa renommée. Ceux-ci ne se limitaient pas, au demeurant, aux calculs et à la taille, qui ont surtout appris son nom aux hommes des siècles suivants. Toute la chirurgie lui était familière et il traitait avec la même habileté les tumeurs cancéreuses que la cataracte,



Frère Come (Cabinet des Estampes, Bibl. Nat.)

(1) Docteur Abbé Chevreau. Un grand chirurgien du xviii^e siècle : Frère Come. — Typographie Firmin-Didot, Mesnil-sur-l'Éstrée (Eure), 1912. Prix : 12 francs.

faisant faire des progrès à toutes les parties de l'art opératoire, s'intéressant même à l'obstétrique et soutenant de tout son pouvoir les cours provinciaux d'accouchement, œuvre utile à cette époque, au moins autant que bien d'autres où il était passé maître.

Il avait de qui tenir, d'ailleurs, ce Jeannot Baseilhac, qui devait rendre illustre le nom de frère Jean de Saint-Côme qu'il prit en entrant en religion. Fils, petit-fils, neveu, frère et cousin de chirurgiens, il avait vécu toute son enfance dans un milieu où ne peut mieux fait pour exalter ses dons naturels :

C'est au sein de sa famille — diligent petit écuyer — qu'il puisa les premières notions de l'art où il devait exceller. Ce fut l'exemple paternel qui suscita ses premières affections et éveilla ses tendances. Sur cette nature innocente et bien douée, les sains exemples de la famille assistèrent de fortes empreintes et dressèrent avec énergie le caractère.

Aussi nulle hésitation, lorsqu'il atteint l'âge d'homme, sur la route qu'il suivra plus tard. Chirurgien sera-t-il, comme ses ancêtres, et lorsqu'à dix-neuf ans, en 1722, il quitte la petite ville natale de Pouyastruc, n'est-ce pour aller se perfectionner à Lyon où l'attend son cousin Louis, auquel est attaché au Grand Hôtel-royal. Mais deux ans après, Paris attire et il part pour la grande ville.

C'est une époque de floraison chirurgicale intense que celle où nous entrons à sa suite et les maîtres ne manquent pas au jeune étudiant qui l'affermirent dans sa vocation déjà si solide. Duverney, Petit, La Peyronie, Morand, Maréchal, Levret méritent aux délicatesse opérations, aux subtilités de la clinique, tandis que la fréquentation de savants comme Réaumur, De Jussieu, de Parcieux, Winslow, façonnera son âme et son esprit et en complètera la culture. En même temps la chirurgie, si longtemps dominée avec empire par la toute-puissante Faculté, se dégage hardiment de cet esclavage difficilement toléré depuis tant d'années. Mais Baseilhac est un traditionaliste, élevé à bonne école dans le respect nécessaire des Docteurs-Régents. Il ne se mêlera en rien à ces luttes et leur apreté, le désarroi extraordinaire qu'elles mettent dans les études, l'empêcheront de postuler la maîtrise définitive, ce qui lui créa plus tard quelques dures difficultés que sa valeur et son caractère surent, nous l'avons vu, aplanir de définitive façon.

Traditionnaliste, il l'était à ce point que, à ses yeux, le chirurgien était toujours quelque peu barbier et qu'il



Vue de Paris à travers les Âges (Vimiani-Edité et C^o, Editeurs, Paris)

Entrée du Couvent des Feuillants, rue Saint-Honoré

ne pensait nullement dérocher en acceptant tous les pauvres gens de son diocèse aux- auprès de l'évêque de Bayeux, François- quels il avait voué sa vie et qui pensent que « Dieu saura bien reconnaître les siens ».

Regretté surtout de Baseilhac que cette cruelle séparation détacha du monde. Son éducation antérieure aidant, en 1729, il entra chez les Feuillants de la rue Saint-Honoré, maison de paix et de charité que les bouleversements politiques devaient faire retentir, soixante ans plus tard, des voix éloquentes de La Fayette, de Dupont et des Lameth. Le percement de la rue de Rivoli a fait disparaître les derniers vestiges du vieux couvent et a conduit à l'ossuaire des Catacombes, les restes mortels du Frère Côme avec la foule des ossements anonymes.

Le Frère Côme, dans sa Communauté, menait la vie d'un bon religieux. Il partageait son temps entre la prière d'un contemplatif et la vie active d'un moine apothicaire. Or, à cette époque, il était une maladie d'une particulière fréquence : la maladie de la pierre. La cause en était, chez les uns, dans de plantureux repas et des agapes prolongées; chez les autres, dans la misère d'une alimentation dépourvue de la différence dans la nourriture résultait la variété dans la constitution des pierres, mais, pour les riches ou pour les pauvres, la douleur du calcul était la même.

Frère Côme se sentit providentiellement porté à s'occuper tout spécialement de ces infortunés, et il chercha, dans de longues veilles de méditation, comment il pourrait leur apporter le soulagement tant désiré.

A quel point il y réussit, c'est ce que nous avons vu au début de cet article et que la renommée nous a appris.

Ce que l'on sait moins, c'est que le Frère Côme fut un expérimentateur infatigable, qui essayait soigneusement les moindres perfectionnements apportés par lui à la technique de



Frère Côme, dessin de Natté, gravé par Godfrey, de l'Académie impériale de Vienne (Cabinet des Estampes, Bib. Nat.)

Ce portrait, d'après Beauchamp, est le plus ressemblant. Nous lisons, en effet, dans ses *Mémoires* : « Le célèbre Frère Côme ayant conservé, après sa mort, toute la sérénité que son visage offrait à ses ans, dans la société ses confrères, les Feuillants, qui crû devoir céder à l'impresion de ceux qui ont dû s'être profités de cet instant pour le peindre. Ils s'y sont prêtés d'autant plus volontiers que cet honneur, si cher à l'humanité, avait toujours retenu de laisser tracer son portrait. M. Natté, jeune artiste estimé, est parvenu à le rendre si ressemblant que tous les personnes à portée d'en jurer lui ont consenti de le faire graver, ce que doit exécuter tout le monde. Ce portrait, dit le Docteur abbé Chevreul, manifeste assez bien, avec la fermeté de caractère, un esprit extrêmement précis, une bonté intérieure froide mais sincère. Le sérieux d'une pensée qui absorbe fait comprendre ce qu'on a dit du Frère Côme : « Il avait des instants de vivacité et d'impatience lorsqu'on voulait l'entretenir de fatidités ou de choses peu importantes. » *De la facilité latérale*, page 92.)

la taille sur des animaux et sur des cadavres. A ce propos une amusante anecdote est racontée par Diderot dans une lettre à M^{me} Voland. Elle vaut d'être rapportée ici.

A Paris, le 1^{er} septembre 1765.

Voici une histoire qui s'est passée à ma porte (Diderot demeurait rue Taranne). La scène est à la Charité. Le Frère Côme avait besoin d'un cadavre pour faire quelques expériences sur la taille. Il s'adresse au père infirmier; celui-ci lui dit : « Vous venez à temps. Il y a là, n^o 46, un grand garçon qui n'a plus que deux heures à aller. — Deux heures? lui répond le Frère Côme, ce n'est pas tant à fait mon compte. Il faut que j'aille ce soir à Fontainebleau, d'où je ne reviendrai que demain au soir, sur les sept heures au plus tôt. Eh bien! Cela ne fait rien, lui dit l'infirmier, partez toujours, on lâchera de vous le pousser. Le Frère Côme part, l'infirmier va à l'apothicairerie, ordonne un bon cordial pour le n^o 46. Le cordial fait à merveille; le malade dort cinq à six heures. Le lendemain, l'infirmier s'en va à son lit; il le trouve sur son séant, toussant et crachant librement : presque plus de fièvre, plus d'oppression, pas le moindre mal de côté. « Ah! père, lui dit le malade, je ne sais ce que vous m'avez donné, mais vous m'avez rendu la vie. — Tout de bon? — Rien n'est plus vrai; encore une potion comme celle-là et je suis hors d'affaire. — Oui, et le Frère Côme, qu'en dira-t-il? — Que dites-vous du Frère Côme? — Rien, rien, répond l'infirmier en se frottant le menton avec la main et l'air un peu contristé, décontenancé. — Père, lui dit le malade, vous faites la mine; vous voilà comme si vous étiez fâché de ce que je vais mieux. — Non, non, ce n'est pas cela. » Cependant d'une heure en heure, l'infirmier allait au lit du malade et lui disait : « Eh bien! l'ami, comment cela va-t-il? — Père, à merveille. » Et l'infirmier, en s'éloignant, disait : « Si cela allait tenir! Je vous l'aurais si bien poussé qu'il en reviendra! » Ce qui lui fut, en effet,

le lendemain, le Frère Côme arrive, pour son expérience : « Eh bien! dit-il à l'infirmier, mon cadavre? — Votre cadavre? Il n'y en a pas. — Comment, il n'y en a pas? — Non, aussi c'est de votre faute, notre homme ne demandait qu'à mourir, c'est vous qui êtes la cause qu'il en est revenu. Pour votre peine vous attendrez. Que diable,

aussi, pourquoi vous en aller à Fontainebleau? Si vous étiez resté, je n'aurais jamais pensé à lui donner ce cordial qui l'a guéri et votre expérience serait faite. — Eh bien! dit le Frère Côme, il n'y a pas grand mal à cela, nous attendrons et ce sera pour une autre fois. »

Le résultat de tant de travaux et de veilles fut tout d'abord une connaissance consommée de la technique ou plutôt des techniques courantes de la taille, telle qu'on la pratiquait alors; ce furent aussi de remarquables perfectionnements

de cette opération et notamment l'invention de la taille hypogastrique et celle du fameux lithotome caché, qui fut, on peut le dire, le meilleur

être le premier en date. Mais il était tombé dans l'oubli et, en tout cas, on ne le pratiquait que sur des vessies distendues par un liquide.

Le Frère Côme renouvela la méthode, l'appliquant particulièrement aux femmes, auxquelles il voulait éviter les incontinences urinaires qui suivaient trop souvent l'intervention périmérale; de plus, l'exécuta le premier à vessie vide et cette amélioration est assez marquante pour que de bons auteurs aient pensé que c'était pour lui son principal titre de gloire. Néanmoins, ce fut le neveu de Côme, Souberbielle, qui en fit une opération courante. On voit que, si notre religieux est d'heureux ancêtres, la veine chirurgicale de sa famille ne s'éteignit pas avec lui.

La description du lithotome caché est à peu près inutile. Deux des portraits que nous donnons ici en fixent de façon suffisante la figure. On voit qu'il s'agit d'un instrument voisin du méatotome actuel, avec cette complication que le manche portait des repères qui, moyennant une rotation plus ou moins grande de cette partie de l'instrument, permettaient une sortie plus ou moins considérable de la lame, protégée par sa gaine pour l'introduction. Une fois introduit après incision sur la sonde cannelée, l'instrument était retiré ouvert, produisant ainsi l'ouverture nécessaire à l'extraction du calcul.

Tout naturellement, l'invention qui devait être la source de l'illustration de son auteur devint tout d'abord la cause d'attaques passionnées de la part de ses rivaux. Deux surtout le poursuivirent de leurs dénigrements, Le Cat (de Rouen) et Antoine Louis. Le premier, vaniteux à l'excès, était « un de ces esprits inquiets, jaloux, à l'affût de toutes les idées nouvelles,

de toutes les découvertes, de toutes les questions agitées pour en faire son profit et en tirer gloire comme s'il s'agissait de son propre bien... Il se souciait moins de l'approbation des juges compétents que des applaudissements des gens du monde. Il obtint plus de titres honorifiques que de considération ». (Daremberg). Le second, encore très jeune, était, lui aussi, l'inventeur d'un lithotome et la gloire naissante de celui du Frère Côme trouvait en lui un détracteur



Cliché sur Frère Côme (vismont-bislat, éditeur)

Jean Baseilhac, dit Frère Côme (Cabinet des Estampes, Bibl. Nat.)
La grande franchise du regard de Frère Côme apparaît ici avec évidence.

agent de tous les succès de notre chirurgien.

Il n'est pas absolument exact de dire que le Frère Côme inventa la taille hypogastrique. Le Haut Appareil, comme on disait alors, avait eu quelques partisans, dont Franco semble



L'Infirmière de l'Hospice de la Charité (d'après Abraham Bosse)

Cliché de Frère Côme (vismont-bislat, éditeur)

intéressé. La querelle des trois lithotomistes dépassa les frontières du monde chirurgical; ces vers du *Journal de Verdun* en témoignent :

Sur la beauté d'un lithotome
Trois fameux supports de Saint-Côme
Sont aux frises depuis vingt mois !
Le mien vaut mieux ; le mien de même ;
Le mien, aussi dit le troisième !
D'accord : ils valent mieux tous trois !

Mais le Frère Côme connaît les noms de ses opérés guéris ; il l'emporta haut la main, dans

cette lutte ardente où l'Académie de Chirurgie lui donnait cependant tort, car il avait toujours à ses yeux celui de ne posséder que des titres insuffisants. Les corps officiels ont de tout temps difficilement pardonné ce défaut.

Frère Côme accueillit le succès avec une parfaite modestie. Et sa vie continua, aussi studieuse que par le passé. Le repos lui était inconnu : « Allez donc l'imposer à un homme qui voit dans le dévouement aux autres, l'élément indispensable de sa vie. Il faut à un

tel homme, mourir les armes à la main, sur la brèche, pour donner jusqu'au bout l'exemple. »

A soixante-dix-huit ans, la main aussi ferme que jadis, il faisait sa dernière opération. Un mois après, il mourait, s'occupant encore de ses pauvres, qu'il avait tant aimés. Ceux-ci ne furent pas des ingrats. Ils eurent pour lui de vraies larmes, et « trois fois la porte du cloître fut forcée par la foule du peuple venant pleurer sur son cercueil ». Ce fut la digne apothéose d'une si belle vie.

LES MARQUES DU DIABLE

Par JEAN LORÉDAN

Maints travaux sont parus sur les causes de la folie démoniaque et sur les terribles manifestations de ces grandes épidémies qui passèrent sur l'Europe, surtout aux xv^e, xvi^e et xvii^e siècles, et la couverture de la cendre des bûchers. Elles firent des milliers de victimes. C'était la grande folie. Tous étaient fous « accensés, jugés, médecins, savants... Tous tremblaient, se méfiaient, se dénonçaient les uns les autres. En foute, on buvait le malvoisie qui « excite les chairs à la luxure » ; on mangeait les petits enfants rôtis et dépeçés ; on disait la messe à rebours en l'honneur de Satan ; on dansait des rondes affreuses. On habitait de vert des démons à forme de crapaud et l'on baisait dévotement le derrière du Diable. — Et les bûchers s'altumaient ; les corps s'y torrédaient dans l'horreur du tonnement. Les cendres jetées au vent engendraient d'autres démenées.

Le procès en sorcellerie de Louis Gaufridy, prêtre bénéficiaire de l'église des Accoules de Marseille, est caractéristique de ces époques d'horreur. Accusé du crime « de rapt, séduction, impiété, magie, sorcellerie et autres abominables », d'avoir suborné, violé, possédé, livré au diable Madeleine de Demandolx, jeune fille noble, d'une des plus illustres familles de Provence, et d'être Prince des Magiciens, il fut brûlé vif à Aix, en 1611.

Jean Lorédan nous adressa sur son procès, il y a quelques mois, la première des lignes qui vont suivre. Les exigences de la mise en page en ont retardé la publication. Le beau livre auquel elles étaient destinées est récemment paru (1).

LE 26 février, les docteurs Fontaine, Mérindol et Grassi, le chirurgien Bon-temps se présentèrent à l'archevêché, trouverent Madeleine de Demandolx priant Dieu. Presque aussitôt Belzébuth arriva, à l'appel de l'exorciste ; et les docteurs, mettant les mains sur la tête de la fille, sentirent fort bien « un mouvement et agitation de bouillonnement impétueux du cerveau dessous la main gauche », qu'ils posaient au-dessus du front. Puis Belzébuth partit. Le mouvement cessa. Ensuite vint Léviathan. Il se plaça vers la nuque ; c'était sa place ordinaire ; et le mouvement recommença, cette fois à la partie postérieure du crâne. Ce fut tout (2).

Mais le lendemain dimanche, la visite médicale fut bien plus importante.

Madeline mit son pied sur un tabouret et montra les marques. Puis on la déshabilla et elle fit voir une autre marque, « de la couleur de celle du pied droit », qu'elle avait « dessous son tétin gauche ». On y enfonça l'aiguille ; la possédée ne ressentit aucune douleur. Ensuite on chercha, mais vainement, deux autres empreintes diaboliques qu'elle avait, disait-elle, l'une « dessus l'épine du dos, environ la quatrième ou cinquième côte de la poitrine », l'autre « en la partie antérieure de la teste, environ deux doigts dessus le front ». Elles avaient pourtant été là, affirmait-elle. Et voilà qu'elles n'y étaient plus ! Effacées, envolées, disparues ! comme s'effacent et disparaissent les points insensibles des hystériques.

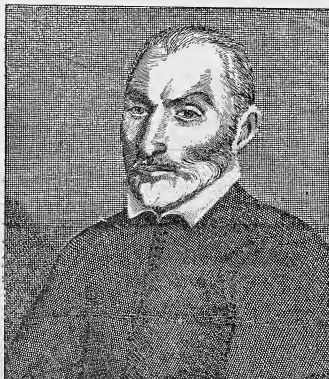
Enfin, passant à un examen plus intime, ces Messieurs déclarèrent que la fille avait été déflorée.

La veille, dans la soirée, Louis Gaufridy avait été interrogé, au Palais des Comtes de Provence. L'interrogatoire, mentionné au procès-verbal sommaire, ne se retrouve plus, ni en original, ni en copie. Quelle fut l'attitude de Messire Louis, au cours de cet interrogatoire ? Tout porte à croire qu'elle fut à peu près éner-

gique, du moins que le pauvre bénéficiaire des Accoules se défendit d'être coupable des crimes dont on l'accusait, comme il le fit le lendemain, lorsqu'on le confronta à Madeleine.

Mais l'infortuné Gaufridy était bien désemparé, bien malade, dès ces premiers jours de mars 1611. Depuis un an tous ces gens le harcelaient, le torturaient, l'accablaient de leurs soupçons, de leurs admonitions plus ou moins hypocrites, de paroles aigres-douces, d'accusations formelles et terribles. Il avait reçu des lettres et des visites qui, soi-disant charitables et bienveillantes, lui révélaient des haines dangereuses, lui montraient des ennemis tout autour de lui. Il avait connu les journées, les nuits lugubres de la Sainte-Baume, alors qu'on l'ingurait, qu'on le fuyait, qu'on l'exorcisait... Et puis, quoi qu'on en ait pu dire et écrire, en dépit de ses allures libres, gaies, un peu folles, de ses filles spirituelles et de ses « petits bons morceaux de pigeon », et de ses joyeux ébats aux maisons et bastides amies, il semble avoir été un prétre pieux, croyant, un homme superstitieux comme l'étaient tous ceux de son temps, et il avait dû être violemment secoué par ces paroles à lui adressées si souvent, non seulement par Madeleine, par Louise, mais par tous : « Vous êtes un Magicien, le prince des Magiciens, vous vous êtes donné au diable ; vous brûlerez dans l'Enfer durant l'éternité !... »

Et voilà qu'on l'avait emprisonné, enchaîné. Au fond de son affreux cachot, il devait penser à ces choses. Des gens, d'ailleurs, vinrent les lui rappeler. Il était énérvé, affaibli par les privations, par les jeûnes, de la Sainte-Baume et de Marseille. Au retour de cette grotte crébiste où s'étaient écoulés pour lui des jours si tristes, il avait, paraît-il, voulu faire de grandes pén-



LE VRAI PORTRAIT DV. R. P. JEAN BAPTISTE ROMILLON PRESTRE DE LABORATOIRE DE IESVS ET FONDATEUR DE S VRSVLINES EN FRANCE

Portrait du R. P. Romillon Fondateur du Couvent des Ursulines d'Aix-en-Provence (Bibliothèque Méjanes, Aix)

(1) Un grand Procès de sorcellerie au xvii^e siècle : *L'abbé Gaufridy et Madeleine de Demandolx*, par Jean Lorédan. Prix 5 francs. Perrin, éditeur, 35, quai des Grands-Augustins, Paris.

(2) Rapport de la Visitation de Madeleine. Pièce E.

tences. Et maintenant, peu à peu, dans cette solitude, dans cet abandon, n'ayant autour de lui que des indifférents ou des traîtres, il se prit à douter de lui. — Si vraiment, comme tous le disaient, il était possédé par le diable?... Et sa raison chancela. Nous le voyons en ses interrogatoires, nous le verrons surtout vers la fin de mars. Alors le mal s'aggrave rapidement. Le cerveau a tout à fait perdu son équilibre.

Le vendredi 4 mars, il fut décidé qu'on le visiterait. Ce même jour, M. Thoron fut nommé seul juge du procès, — à l'exclusion de M^r Séguiran, auquel on reprochait deux choses sans doute : d'abord, de n'avoir pas su trouver de bons témoins ; ensuite, d'avoir, par faveur spéciale, insigne, permis au sorcier de respirer un peu, avec les détenus ordinaires, dans la cour commune, — « *L'avoir mis au large avec les autres prisonniers* », dit le bon Michaëlis, fort mécontent, cela se devine.

En conséquence, le lendemain 5 mars, dès cinq heures du matin, ordre fut donné au geôlier du palais de faire conduire le magicien à l'archevêché.

Il y arriva de bonne heure, et sous bonne escorte, fut enfermé dans la chambre des Décimes, c'est-à-dire dans le bureau du receveur des décimes du diocèse, bureau servant aussi de chambre à Madeleine depuis quelques jours. — Elle n'était pas là en ce moment. On l'avait conduite à la chapelle. Elle y avait déjà entendu trois messes : une du R. P. Michaëlis, une du P. Boiletot, la troisième du R. P. Romillon et elle hurlait toujours. Elle était fort surexcitée depuis quelque temps, poussait des clameurs qui mettaient en fuite les spectateurs timides, renonçait à la Trinité, à l'Eucharistie, à la Vierge, aux Anges, avec une violence effrayante, toujours « au nom de Louis Guafri-ry ! » Et la foule se tassait, haletante. Ce jour-là, on avait même fait fermer la porte de cette chapelle, — « à cause de la presse », dit Michaëlis. N'était-ce pas plutôt parce qu'on préférait être entre soi ?

Le commissaire entra dans la chapelle. Il

venait d'interroger Louis pendant quelques heures dans cette chambre des Décimes — toute voisine — en présence de M^r Garandea. A présent, il s'agissait d'un acte plus important, obligatoire. Il s'avança vers Madeleine, qui se tenait au pied de l'autel, et il lui dit qu'il était



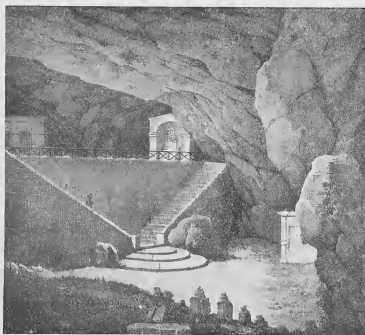
Portrait de Guillaume du Vair, Président du Parlement d'Aix, qui joua l'abbé Louis Guafri-ry, par Flinsoutus (1615 environ). Offert par du Vair à Peters, puis possédé tour à tour par MM. de Thomassin-Mazaube, de Trimond, Fauris de Saint-Vincent actuellement à la Bibliothèque Méjanes, à Aix.

« là venu exprès pour la confronter au. Louis », dans cette chapelle, « afin qu'en présence de Dieu et de ses Saints Anges elle eût plus de force pour résister aux tentations, embûches et empêchements des Esprits Malins de dire en la présence de Louis, et lui soutenir, ce qu'elle saurait et connaîtrait être la vérité ». L'endroit semblait bien choisi pour influencer Madeleine. En outre, comme la pauvre folle « se montrait fort débile », on voulut, sur « l'avis de Maîtres Fontaine et Grassi », la « fortifier d'un potage ». Mais elle ne voulait pas... On eut grand peine à lui faire « manger un peu d'une rôtie ». On lui offrit du vin, « pour lui fortifier le cœur ». Elle refusa de même, demanda seulement un verre d'eau.

Et toujours on l'exhortait, toujours on essayait de la persuader : il fallait parler maintenant, dire devant Louis tout ce qu'elle savait. « Doucement et paisiblement, comme si elle eût été en repos de son esprit », elle répétait « qu'elle ne saurait, ne voulait plus rien dire, que son grand amy », lequel on avait « fait secrètement cacher au derrière de la muraille de l'entrée de lad. chapelle, était trop près

d'elle ». Puis, comme on la poussait de nouveau, elle dit qu'il était « fort homme de bien », se mit à lui crier : « *Courage, mon grand amy, courage, tout ce que n'autres aven dich es faux ; sont d'imaginations*. Et sur ce, ayant été commandé au démon de la laisser parler », elle continua : « *Ti trompes, non parlara pas* » (Tu te trompes, elle ne parlera pas), « criant et tempêtant, cherchant avec la tête son amy, qu'elle disait sentir près d'elle ». Alors, on lui demanda si elle « désirait de le voir et baiser ». Elle s'exclama : « *O que si aqueste lengo li poudié pourta un boueno paraalo à l'aurrelle que contentamen* » (Oh, si cette langue pouvait lui porter une bonne parole à l'oreille, quel contentement !) Impossible d'en obtenir autre chose. On la laissa. On dit une nouvelle messe, qu'elle ne troubla pas. On l'exorcisa. Tout d'abord elle écoute sagement le P. Billiet, qui faisait l'exorcisme, puis elle essaya de l'interrompre. Enfin elle s'écria : « qu'il la tourmentait pour la faire devenir folle », et elle devint « comme muette sans sonner mot... saisie d'un tel branlement et secouement de tête, de bas en haut qu'on craignait qu'elle ne se rompit le crâne contre la muraille ; et il fallut éloigner le magicien, dont « la présence et proximité », croyait-on, causait « ce accident ». Même, on tourna « le siège » d'accoudoir de Madeleine, afin qu'elle n'ait plus ce mur derrière lequel il était. Puis on continua les « exorcismes, litanies, et autres oraisons dévotes ». Mais la pauvre folle recommença à trembler, à s'agiter « étrangement que les docteurs... et autres on étaient ravis d'admiration. » On dut l'emmener, remettre à plus tard la fameuse confrontation.

On la recommença le jour même, après dîner, dans la chambre de Madeleine. Cette fois, on trouva la fille fort abattue, épuisée. Elle priaït qu'on voulût bien surseoir un peu, mais on jugea cette demande « un artifice d



Grotte de la Sainte-Baume
Partie inférieure et, au-dessus de l'escalier, partie dite,
au XIII^e siècle, « la Pénitence ».

(Notice publié par les soins de M. Chevalier, préfet du Var, en 1822)



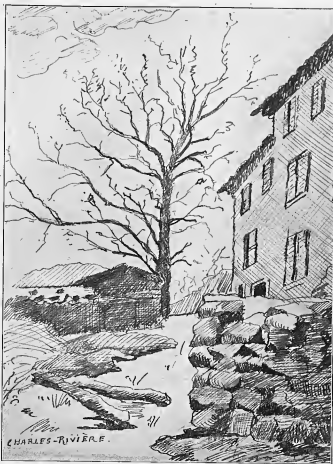
Porte, encore existante, du Convent des Ursulines
de la rue Bainsouque
(rue Méridol actuelle), à Aix-en-Provence

Malin » et qu'il fallait continuer, au contraire. On estima convenable aussi, et opportin, de cacher Messire Louis, comme on l'avait fait le matin, afin qu'elle ne le vit pas. Elle « avait horreur (disait-on) de l'aspect dui. Louis Magicien ». Et on le dissimula derrière les rideaux du lit, ayant « trouvé bon qu'elle fut assise au derrière et à la ruelle de son lit, et, par ce moyen, le pavillon du lit servant d'entre-deux. » Et l'on fit « prêter serment à Madeleine sur les saints Évangiles », « Faisant le signe de la Croix et tendant ses deux mains sur les heures », elle jura de dire la vérité. Quant à Louis, il déclara qu'il ne voulait « demeurer au dire et déposition de Magdelaine » parce qu'elle était possédée, parce qu'elle l'avait chargé fausement à la Sainte-Baume d'une foule de choses dont il était innocent, « croyant bien qu'elle ne l'a dit pas malicieusement, mais pour ce qu'elle est lègue par le malin Esprit ». Et — chose admirable — elle commença à l'accuser violemment, avec rage. « Avec tout son bon sens ferme et solide propos » elle parla des privautés et familiarités, de l'Agnes Dei, du babbat... Il disait que tout cela était faux, a priait de « bien penser à son âme », d'implorer Dieu afin qu'il « lui fasse la grâce de lire la vérité », ajoutant que, puisqu'elle avait été « connue par le diable elle ne pouvait pas sçavoir si assurément » qu'elle eût été dépuccellée » par lui Gaufridy, ven que le diable pouvait bien lui avoir charmé les yeux comme l'imagination ». Mais toujours « Magdelaine, avec une ferme et merveilleuse constance et modestie, lui répondit qu'il n'y avait point d'apparence à cette prétendue déception », et, comme de nouveau il la suppliait de songer à son âme, elle répondit, joignant les mains : « Je prie Dieu qu'il vous fasse la grâce d'avoir connaissance de votre péché et au tour que vous avez de moy... » — C'est le diable qui lui fait dire ça, proteste Gaufridy, — je reconnaissez-vous pas qu'elle est « en son sens », riposte le juge. — Elle m'en a dit autant à la Sainte-Baume en même état qu'elle est à présent », réplique le sorcier. Il para sur son bon patron saint Jean-Baptiste. » Elle affirma que « les Magiciens abusent du nom de Dieu et de Notre-Dame, saints et saintes du Paradis », que pour eux Dieu le Père c'est Lucifer, Dieu le fils Belzébuth, Marie la Mère de l'Antéchrist. On en demeura là, pour ce jour au moins. Du reste, déclare le P. Michaëlis, « à propos de l'obstination du Magicien (nous) avons observé que, comme le vray Chrestien a une participation du cœur de Jésus-Christ... ainsi les magiciens ont en leur cœur une participation de l'obstination de Lucifer ».

On passa donc à une autre opération, — fort importante aussi.

« Après cela, dit la *Vocation des Magiciens*, s'assemblèrent sur le vespère trois docteurs en Médecine, à sçavoir Fontaine, Mirandol, Grassy et deux chirurgiens, à sçavoir Bontemps et Proté, pour chercher sur la chair du magicien les marques du diable ; et le dépeuillans de ses habits, ils furent tous honteux de voir en sa forme et la disposition de honte si lubrique, si bien qu'ils en destourèrent leurs faces pour ne

point voir ceste saleté, et luy ayant bandé les yeux, commencèrent à chercher avec une aiguille, qu'ils fichaient en la chair de son corps, les marques du diable ; et toutes les fois qu'ils adressaient à picquer un endroit où la chair était vive, il criait, disant : vous me blessez. Mais quand ils piquaient quelque endroit de la chair, et qu'il ne montrait point signe qu'il sentist de la douleur, ils enfonçaient l'aiguille,



Maison de Madeleine de Demandolo à Châteauneuf (Var) (Dessin de Charles Rivière)

et en ceste manière ils trouverent trois marques en la chair de son corps. Et quand il eut repris ses habillemens, voyant qu'on ne luy disait rien, il pensait qu'on n'eût point trouvé de marques... en sorte qu'il s'en retourna estant accueusement assuré, dans les prisons... Mais il ne devait pas conserver longtemps ses illusions. « ... Deux jours après il fut bien estonné quand il entendit lire en sa présence ce que lesd. mé-



Armoiries de la famille de Demandolo

decins et chirurgiens avaient déposé touchant ces choses... D'ailleurs, « il ne nia point que ce ne fussent des marques, ny qu'il fut marqué ». — Non, le diable était en lui hélas ! et il lui avait imposé ces stigmates honteux ; — « mais

il soutenait que le diable pouvait marquer un Chrestien innocent. »

L'objection était ennuyeuse, d'autant que « des Théologiens et des Jurisconsultes étaient d'opinion que cela pouvait arriver par permission de la providence divine ». Heureusement le R. P. Michaëlis, savant théologien lui aussi, trouva bien vite une réponse. D'abord, il déclara péremptoirement au sieur Thoron, commissaire : « Si cet homme estoit en Avignon, i-seroit dès demain brûlé. » Ensuite il établit une distinction très habile entre les plaies « baillées par Dieu » à ceux qu'il veut éprouver et châtier — tel le pauvre Job — et les marques imprimées par le diable comme signe de servitude, parla des esclaves turcs qui sont marqués au front par leurs maîtres à l'aide d'un fer chaud. Là n'était pas la question ; mais qu'importait ! Ainsi, dit-il, « si cela était, le diable pourrait marquer mesme le Pape et tous les juges ». De cette façon, il sortit vainqueur de la dispute.

Et puis, on envoya au bon sorcier, qu'on avait reconduit dans sa prison, « un certain honneste homme, homme de bien et de bonne renommée en la ville d'Aix, qui faisait les affaires de M. le Révérendissime Archevesque », lequel honnête homme, dont on ne cite pas le nom, ayant connu le Magicien dans sa jeunesse, « devisa pieusement » avec lui au fond de son cachot. Quelle fut la conversation ? Le prisonnier, *parait-il*, dit à l'important visiteur, camarade d'autrefois : « Quand j'arrivai premièrement en ceste ville, je me moquaiss du Parlement, parce que j'avais avec moy un démon très puissant qui pouvait me tirer des mains de tous les hommes du monde et cacher mes marques. » Et, comme le visiteur demandait : « Comment donc ont-elles pu être découvertes ? » il répondit : *A Domino factum est istud*, c'est-à-dire : C'est le Seigneur qui a fait cela.

En tout cas, les marques étaient très certaines. On les avait vues tout à loisir durant les deux visites médicales des 5 et 6 mars. — Une seconde visite avait en lieu le 6 mars, vers 9 heures du matin, dans la chambre des Décimes. — Louis était rasé complètement, sans cheveux, ni barbe, ni sourcils, ni aucun poil. L'usage le voulait. Toujours on rasait et raclait ainsi le corps des magiciens et magiciennes, et souvent aussi le corps des possédés. Il fallait bien enlever au diable ces fourrés mystérieux, où parfois il se plaisait à cacher ses marques. La veille donc, dès avant qu'on commençât la visite médicale, le barbier avait fait son œuvre, — consciencieusement sans doute et vigoureusement, ce qui n'avait pas peu contribué à rendre insensibles certaines parties du corps de l'infortuné prêtre. Et l'on avait on ne peut mieux constaté la présence de trois marques : une sur la cuisse gauche, « sur le milieu et en la partie inférieure » ; une autre « en la région des lombes, en la partie droite, un pouce près de l'épine du dos et quatre doigts au-dessus les muscles des fesses » ; la troisième « vers la région du cœur ». Ces marques, lorsqu'on les piquait, ne rendaient point de sang. Une seulement, celle du cœur quand on avait enfoncé l'aiguille, s'était montrée sensible à la douleur, forçant Louis à crier. Les savants en concluaient qu'il y avait là du surnaturel, ce phénomène ne pouvant « arriver par aucune maladie du cuir précédente ».

LE DOCTEUR JOUHAUD, ÉMAILLEUR

Par le Docteur GEORGES PAUTET (de Limoges)

Joséphin Péladan a écrit quelque part que l'émail est le plus parfait et le plus complet de tous les arts. C'est en tous cas le plus français, celui dans lequel des siècles de maîtrise nous ont assuré la définitive royauté. Depuis le x^{vi} siècle, les émailleurs du Nord et ceux du Limousin se disputaient la suprématie. Depuis la fin du xv^e, de véritables dynasties d'émailleurs firent la gloire de Limoges : les Périceand, du xv^e au xvi^e siècle; les Reymond, les Courteys, du xv^e au xvii^e; les Landin, du xv^e au xviii^e. Enfin, après des années d'oubli et d'obscurité, les émaux reviennent aujourd'hui à la mode grâce à quelques artistes excellents qui en ont renouvelé la technique.

L'art de notre distingué confrère, le Docteur Jouhaud, dont Georges Pautet va nous dire l'originalité, tient sa vertu non seulement de sa connaissance des procédés matériels, mais d'un esprit hardiment novateur, libre, anarchique — oserions-nous dire, — docilement soumis aux lois de la nature pour lui mieux commander. A ce clinicien des arts du feu, un goût sûr inspire d'ailleurs le décor du vase, de la coupe ou du bijou auquel l'émail est destiné. Il nous plaît qu'un médecin, au nom bien limousin, reprenne sur des données et par des procédés modernes la tradition artistique des premiers ancêtres du moyen âge, les Galpais de Limoges, les Jean de Limoges, et le moine Reginaldus, que l'on se plaît à évoquer, pareils au vieux maître que chante Hérédia :

*Le vaillant maître orfèvre, à l'œuvre des matines,
Faisait de ses pinceaux d'oi s'égoûtait l'émail.
Sur la paix niellée et sur l'or du fermail
Epanouir la fleur des devises latines.*

NÉ à Limoges en 1874 et issu d'une vieille famille limousine, Jouhaud commença, dès qu'il put tenir un crayon, par illustrer ses livres de classe. Cela lui valut plus de réprimandes que d'encouragements.

Les baccalauréats passés, il aurait volontiers continué à dessiner, mais docilement il suivit l'orientation indiquée par ses parents vers la médecine. Tour à tour interne à Limoges, puis externe, à Paris, de Thibierge, d'Hayem, de Richelot, de Gilles de la Tourette, interne provisoire de Würtz, il gardait dans la main le prurit du dessin. A l'Institut Pasteur, il prit goût aux recherches de laboratoire, et dans le service d'Hayem il put mener à bonne fin sa thèse, toute de technique, sur les caractères biologiques de l'Entérocoque.

C'était en 1903; il revint s'instal-



Docteur Jouhaud — *Le Thé*
(Salon des Artistes Indépendants, 1911)

ler au pays natal et tâter de la clientèle. Il fut nommé professeur d'anatomie à l'École d'Art décoratif et chargé du cours de pathologie interne et du laboratoire de bactériologie à l'École de médecine de Limoges. Mais la clientèle gênait son indépendance; aussi, en 1906, brisa-t-il les liens qui l'attachaient à la médecine pour aborder avec joie l'apprentissage du métier de peintre.

Pendant plusieurs années il vécut pour ainsi dire à l'écart. En réalité, rien n'était changé dans sa vie intellectuelle : observer les faits, analyser leur assemblage, en déduire les grandes lois simples par lesquelles ils provoquent notre émotion, c'était appliquer encore les principes puisés à la bonne clinique française.



Pourquoi l'émail devint-il sa formule préférée d'expression artistique?

Peut-être parce que, Limousin, un atavisme

inconscient le poussait vers cette matière pleine de mystère.

Chacun sait que depuis saint Eloi les émailleurs ont été légion sur les rives de la Vienne ou de la Briance, qu'ils ont transformé le précieux cloisonné byzantin pour en faire le magnifique champlévé du moyen âge, qu'ils ont eu l'audace, pendant la Renaissance, de vouloir lutter avec les peintres les plus fameux en créant l'émail peint dont les difficultés ont développé chez eux une adresse dangereuse, puisqu'ils se sont laissés aller à l'abus tapageur du pailon, pour finalement sombrer dans la veulerie de la peinture sur émail, erreur manifeste, cousine germaine de cette autre erreur, la peinture sur porcelaine au petit feu de moufle.

L'art si beau et si noble de Limoges avait disparu complètement, l'émail était tombé dans le discrédit et presque dans l'oubli. Mais quel-

ques lustres avant la fin du siècle dernier, des chercheurs courageux tentèrent de renouer la tradition. Ils retrouvèrent quelques-uns des procédés des Pénicaud et des Limosin et crurent bien faire en se mettant docilement à la remorque de ces vieux maîtres; c'est



Docteur Jouhaud — *Longicorne*
(Musée Adrien Dubouché, Limoges)



Le Docteur Jouhaud



Docteur Jouhaud — Vase
(En collaboration avec M^{me} Jouhaud)

l'humble collaborateur du feu, le grand maître qu'on ne doit pas chercher à dompter, mais à qui l'on doit avec déférence, soumettre son travail pour qu'il le modifie et l'anime à sa guise, de son souffle puissant...

« Si mon projet d'émail est trop présomptueux, s'il veut délimiter exactement le territoire d'un ton, arrêter inflexiblement la courbe d'une ligne, faire chanter quand même une nuance, le feu est là pour m'arrêter : ou bien il disloque mon ébauche téméraire, ou bien il consent à me rendre mon œuvre, mais froide, sans vie, toute mesquine, à l'échelle de notre petite nature humaine, et c'est ma pire punition. »

Il ne faudrait pas prendre trop au pied de la lettre les paroles de Jouhaud, dont la technique est très complète et très précieuse, surprend les connaisseurs et les professionnels.

Le métier d'émailleur est des plus délicats : l'émail, sorte de cristal coloré, doit être presque toujours employé à l'état de gros sable, il est étalé sur une plaque de métal (cuivre, or, argent ; Jouhaud emploie aussi le fer) au moyen d'une spatule qui est loin de permettre les délicatesses du pinceau. Ainsi sont recouverts de petits territoires, colorés diversement par cette poussière friable dont les molécules vont se souder sous l'action du feu. La cuisson s'opère dans un fourneau spécial, à des températures variant de 800 à 1.000 degrés environ : c'est une opération délicate pour tous les émailleurs, qui tremblent chaque fois de voir les lignes de leur dessin déformées par la fusion de l'émail.

Il s'applique à guider la cuisson de telle sorte que les déformations inévitables se produisent d'une façon harmonieuse, donnant de l'imprévu aux lignes et un charme tout spécial au résultat définitif. Il multiplie les recharges de la plaque primitive et les cuissons inlassablement, jusqu'à ce qu'il obtienne satisfaction ou que l'émail affaissé, déformé, brûlé se refuse à supporter une nouvelle cuisson.

Les moyens qu'emploie cet « humble collaborateur du feu » ne sont donc pas des procédés grossiers, et sa technique est bien au contraire extrêmement raffinée.

Bien entendu, avec une telle conception de son art, Jouhaud doit s'attendre à un grand nombre d'insuccès. Il doit renoncer à vouloir appareiller deux pièces, et se contenter d'analogies et non de ressemblances. Mais aux yeux de l'artiste, j'entends de l'artiste vraiment digne de ce nom, tous ces déboires ne sont-ils pas rachetés au centuple lorsqu'un beau résultat vient couronner ses efforts et lui apporter cette satisfaction plénière du créateur, inconnue des profanes.

La femme de l'artiste, fille de l'excellent peintre Ch. Bichet, vient l'aider parfois dans son œuvre, et leur plus grand plaisir est d'attendre à la sortie du four pour voir apparaître sur l'émail refroidi le résultat convoité.

Je les ai vus à cette minute et j'ai compris quelle pouvait être leur émotion et je ne sache pas que l'argent, les honneurs et les médailles puissent leur procurer une satisfaction comparable.

Ceux d'entre nous qui ont pu admirer les émaux de Jouhaud se sont vite rendu compte qu'ils sont tout différents des types connus : ils sont plus voisins des grès et des porcelaines au grand feu et c'est là nu reproche que l'on a voulu leur faire. Mais qu'importe ? Et d'ailleurs leur palette est bien plus riche, leurs effets plus variés, et, somme toute, ils conservent dans une certaine mesure, à leur sortie du four, les formes qu'y a inscrites un dessin préalable, avec, en plus, la beauté de la matière, qui revêt tout



Docteur Jouhaud — Les Conspirateurs

Collection de M. Gérard

out au plus si les mousquetaires de Roybet et les rierges de Henner détronèrent les anciens sujets religieux ; la technique était restituée, mais où étaient la naïveté et la sincérité qui ont le charme des anciens ? On ne recommence pas utilement ce qui a été fait : le mystère est l'écueil de tous les dévots de la tradition. Il est au contraire légitime de chercher du nouveau, de demander au feu des expressions inédites.

Voilà pourquoi Jouhaud, sans crainte de se tromper de route, pensant qu'avec de la patience et une observation sincère on finit toujours

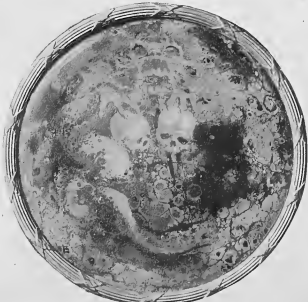
par s'orienter dans les domaines inexplores, s'est lancé dans cette carrière de recherches captivantes.

Carrière de recherches est bien le mot vrai, car la méthode de Jouhaud, si méthode il y a, consiste à ne pas s'arrêter aux réussites acquises, à ne jamais laisser passer un résultat imprévu, un « raté » sans l'étudier avec soin. « On trouve rarement ce qu'on cherche, me disait-il un jour, mais je sais bien que lorsqu'on cherche, on trouve toujours quelque chose. »

Et de fait, il cherche sans jamais se lasser. Sa technique ne ressemble plus en rien à celle employée jusqu'ici : « Pauvre, incertaine et grossière, ma technique est encore fort incomplète ; je ne suis, me répète-t-il souvent, que

Pour éviter ces déformations redoutables, les Persans et les Byzantins ont créé le cloisonné où l'émail est endigué dans la place qui lui est dévolue, au moyen de petites cloisons d'or ou de cuivre ; les vieux émailleurs limousins du moyen âge ont inventé le champlévé, où la plaque de cuivre épaisse était creusée au burin pour réserver de petites fossettes où restait l'émail en fusion ; les émailleurs de la Renaissance ont masqué les déformations au moyen d'un trait de couleur vitrifiable rapporté au pinceau sur la limite de deux territoires voisins ; de plus, en surbroyant l'émail blanc ils sont arrivés à modeler les chairs et par des épaisseurs différentes à obtenir l'aspect de camees.

Jouhaud part d'un principe tout différent : au lieu de chercher à retenir l'émail dans les limites imposées par sa composition primitive,



Docteur Jouhaud — Les reliefs du repas du Monstre
(Salon des Artistes Indépendants, 1911)



Docteur Jouhaud — Vase
(En collaboration avec M^{me} Jouhaud)

à tour l'aspect troublant de marbres somptueux, de jaspes raffinés et d'autres pierres rares et précieuses.

Pour voir les émaux de Jouhaud, il faut aller au Salon des Indépendants, au Salon d'Automne ou au Salon des Artistes Décorateurs. C'est là que l'hospitalité est le plus libéralement offerte aux novateurs et que l'esprit de routine est le moins à craindre.

Le noble effort d'art de l'artiste s'est imposé désormais à l'attention. L'Etat vient de faire l'acquisition à la dernière exposition des Indépendants, d'une intéressante plaquette. Ce nous est une joie de saluer ici l'affirmation d'un beau talent et d'une belle conscience artistique.



Docteur Jouhaud — L'Initiation vulgaire
(Salon des Artistes Indépendants, 1912)

D^r GEORGES PAUTET
(de Limoges)

NOTES MÉDICO-RELIGIEUSES SUR LES SCOPITS DE ROUMANIE

Par le Docteur RICHARD MILLANT

La secte des Skoptzy, c'est-à-dire les châtres, de leur nom vulgaire, ou les blanches colombes, comme ils s'appellent eux-mêmes, fut fondée, en Russie, au milieu du xviii^e siècle par un illuminé, surnommé Selivanov. Elle compte encore aujourd'hui plusieurs milliers d'adhérents en Europe. Un grand nombre d'entre eux, pour fuir les persécutions dont ils étaient l'objet en Russie, franchirent le Prut et passèrent en Roumanie où ils fondèrent, dès le début du siècle dernier, d'importantes colonies à Iassi, à Galats et surtout à Bucarest. Par une déformation de leur appellation originelle, on les désigne dans ce pays du terme de scopits, ou encore muscals (Moscovites, Russes).

L'acte charnel est considéré par les scopits comme le péché entre tous exécérable et la continence est la base fondamentale de leur schisme; la mutilation sexuelle, sa manifestation caractéristique. Poussés par la conviction que le millénium arrivera, que le Christ reviendra quand leur nombre aura atteint le chiffre apocalyptique de 144.000, les scopits se distinguent par une ardeur de prosélytisme qui n'appartient à nulle autre secte, prenant à tâche d'augmenter le nombre de leurs adhérents par tous les moyens; on les a même accusés de recourir à la violence. Ils s'efforcent d'abord de miner la foi dans l'enseignement de l'église orthodoxe, et l'éducation religieuse des masses les dispense de grands efforts de dialectique. Leur principal argument consiste à faire ressortir combien la conduite des croyants orthodoxes, et surtout des prêtres, est peu conforme aux doctrines qu'ils professent, et à mettre en regard de ces mœurs relâchées la vie chaste, les jeûnes continuels, l'abstention des liqueurs fortes, l'éloignement des jeux et des fêtes, que pratiquent les blanches colombes. De leur austérité, le novice conclut bientôt à la vérité de leur religion. Il n'est bientôt plus arrêté que par la nécessité de la castration. Les adeptes savent alors recourir à des arguments appropriés aux circonstances.

« Il vous a été donné de connaître les mystères du Royaume de Dieu; mais pour les autres, cela leur est dit en paraboles, enfin qu'en voyant ils ne voient point, et qu'en entendant ils n'entendent point. » (Luc. VIII, 10.)

TOUT le schisme scopit repose sur une interprétation particulière de la Bible, interprétation dont Selivanov, plusieurs siècles après Origène et Valésius, posa de nouveaux éléments. Pour les scopits, l'unique incarnation du fils de Dieu n'a existé que dans la personne de Selivanov. Christ était un « esprit divin », mais Selivanov est Fils de Dieu. Ils n'ont rien de commun. Et de même que Christ ne sera plus crucifié, de même, quoi qu'on pense, Selivanov ne reviendra plus sur la terre, du moins sous une apparence charnelle. Spirituellement, il existe dans l'immortalité.

C'est assez dire que, tout en vivant sous le masque de l'orthodoxie, les scopits rejettent la plupart des



Les notables de la Corabie dirigée par le procor Harkov

dogmes fondamentaux de l'Eglise catholique.

Ils vivent à l'heure actuelle, en Roumanie, dans la même situation que les Juifs dans nos pays, avant la Révolution. Chassés de partout depuis le xvi^e siècle, d'Espagne, du Portugal, de France, ces malheureux exilés s'étaient réfugiés dans les grands centres du Midi : à Bordeaux, à Carcassonne, à Bayonne, etc., trouvant le nom des ancêtres contre celui des villes qu'ils traversaient, pratiquant ostensiblement la religion romaine tout en continuant en secret la tradition juive, demandant la bénédiction du prêtre catholique et accomplissant entre eux les cérémonies prescrites par la loi mosaïque, sous la conduite de leurs rabbins.

La situation des scopits en Roumanie est en tous points analogue : ils assistent à certaines fêtes de l'Eglise grecque, se conforment en apparence à la religion orthodoxe, mais ils ont leur religion à eux. Une lettre saisie, l'an dernier, chez un scopit de Iassi contenait cette phrase significative : *Nous avons fait l'enterrement secret et l'enterrement non secret.*

Le baptême non plus que la communion n'existent pour eux, à moins qu'on ne veuille entendre par le baptême la mutilation des organes sexuels, le *baptême du feu* des premiers sectaires.

Tous les quinze jours, le samedi, les membres d'un même navire, d'une même *corabî* (1), se réunissent chez leur *prooroc* (2), chez le *petit père*, *batusca* (3) en vue de cérémonies cultuelles. Après l'office, un repas en commun réunit les sectaires ; les hommes mangent d'abord, les femmes ensuite. Mais, en dehors de ces assemblés de quinzaine, des réunions exclusivement composées d'hommes ou de femmes ont lieu de temps à autre dans la demeure des *proorocs*. Les sectaires en sont avisés un jour ou deux à l'avance par un vieux scopit qui remplit le rôle d'huissier dans ces cérémonies et qui fait toutes les invitations verbales à l'occasion des assemblés.

Ils ont également certaines fêtes pour célébrer l'anniversaire du retour de Selivanov, de la castration de Silov, le fils spirituel du Sauveur, etc. Lors de ces réunions, qui ont lieu, en général, de grand matin, les croyants revêtent un pantalon de toile blanche et une longue chemise de percale de même couleur (4). Les femmes ont la tête et le cou enveloppés d'un foulard blanc. Tous sont pieds nus.

À la suite d'un prêche biblique commencent, aux accents des hymnes célébrant les vertus de Selivanov, des danses rituelles. Ces danses, chez les scopits ainsi que dans les cultes antiques, constituent l'auxiliaire indispensable, susceptible de préparer l'imagination à l'extase.

Les assistants dansent sur un rythme scaccadé, à la manière des paysans russes, en se frappant les cuisses avec la paume des mains, et suivant diverses figures conventionnelles dénommées : *le mur*, *la petite nef*, *la petite eroïce*. Les hommes dansent d'un côté, les femmes de l'autre. A un moment donné, les danseurs commencent à tourner sur eux-mêmes suivant un rythme de plus en plus rapide (*radenije*), jusqu'à ce qu'ils tombent, épuisés, et dans une

disposition psychique comparable à celle que peuvent provoquer certains stupéfiants à la phase euphorique.

Le plus souvent, la grande épreuve du scotisme, la mutilation sexuelle, qui comprend différents degrés, est précédée, à quelques semaines ou à quelques mois de distance, d'une cérémonie d'initiation, le *privod*, qui a pour but de stimuler l'ardeur du néophyte. L'un des *proorocs* exalte à ses yeux la grandeur du sacrifice auquel il va se soumettre ; il lui expose que, désormais, il sera persécuté, rejeté hors du sein de sa famille. Plus jamais il ne devra avoir de relations avec aucune femme, et s'il

Puis le prêtre, après avoir reçu le serment de l'initié, invoque le *batusca* Selivanov, pour qu'il empêche les puissants de la terre de persécuter la race des élus, et la cérémonie se termine généralement sur la lecture des textes sacrés.

Ces textes ne comprennent pas seulement les Ecritures : les scopits tiennent peut-être en plus grand vénération encore que les récits bibliques le verbe du « Sauveur » pieusement recueilli par ses adeptes. C'est là, en quelque sorte, le dogme fondamental de leurs croyances et qui nous renseigne plus exactement sur le personnage de Selivanov que sa vie perpétuellement agitée.

Le Sauveur des scopits était, en réalité, un humble paysan, imbu de mysticisme, que les psychiatres n'hésiteraient sans doute pas à étiqueter : un paranoïque théomégalomane.

Comme beaucoup de mégalomanes, Selivanov oublie ses origines roturières : il est fils de Dieu, mais aussi fils de roi. Il se proclame de la famille des tsars et n'est rien d'autre que Pierre III, l'infortuné mari de la perverse Catherine II. Seulement, il n'a pas été assassiné à Ropcha, comme on l'a cru : il s'est enfui sous les habits d'un garde qui a été enterré à sa place ; il vient, sous le nom de Selivanov, pour faire connaître la véritable parole de Dieu, son père bien aimé.

Selivanov n'a fait que dicter ses écrits, car il était tout à fait ignorant et incapable de les rédiger de sa main. Ces écrits comprennent les *Souffrances* et les *Messages*. Les profanes, au dire des scopits, ne peuvent, ni ne doivent les connaître. Toutefois, les recherches de la police ont permis de découvrir l'œuvre du Sauveur, qui fut pour la première fois imprimée en 1846, comme supplément aux *Recherches sur l'hérésie des Skoptsy* de Nadeschdin.

Les *Souffrances*, c'est la relation dramatique de la vie apostolique de Selivanov, de ses pérégrinations et de sa déportation en Sibérie, récit souvent puéril où se révèlent à chaque pas le délire ambitieux du martyr et l'intime conviction d'une mission divine :

Après avoir subi bien des souffrances, je reviendrai dans ma chère Russie et je ferai comparaitre devant moi tous les prophètes pour les juger. Et les monarques, les évêques et la masse du peuple viendront me rendre hommage et se prosterner à mes pieds.

Son exode vers la Sibérie a été un long calvaire qu'il rapporte en termes émus, car sa propre personnalité, à la faveur d'un hypergotisme morbide, ne cesse jamais de lui inspirer le plus vif intérêt :

Et l'on m'emmena de Sosnovska à Irkoutsk après m'avoir jeté dans une charrette, avec des fers aux



Pierre III Selivanov. — Le dieu incarné des Scopits.

est marié, il devra cesser de faire acte de mari. Il devra renoncer au monde, à ses fêtes, ne plus boire de boissons fermentées, ne plus fumer, ne plus manger de viande. Il ne devra jamais prononcer d'injures ou de mots déshonorés (1).

La Bible sera désormais sa seule lecture et quoi qu'il arrive, sous la menace même de la hache, il ne devra révéler à âme qui vive les secrets de la secte.

(1) On dénomme ainsi le groupement qui représente la base de l'organisation religieuse et sociale dans la secte scopte.

(2) Le prêtre.

(3) Les scopits appellent également le fondateur de la secte « Batusca Selivanov ». Les *proorocs* sont désignés aussi sous le nom de *pères nourriciers*.

(4) « Celui qui vaincra sera ainsi revêtu de vêtements blancs. » (*Apocalypse*, Ch. III, 5) « Je te conseille d'acheter des vêtements blancs afin que tu sois vêtu et que la honte de ta nudité ne paraisse pas. » (*Ibid.*, III, 18)

(1) « N'ayez de goût que pour les choses du Ciel et non pour celles de la terre, car vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ... Faites donc mourir les membres de l'homme terrestre qui est en vous, la fornication, l'impureté, les abominations, les mauvais desirs et l'avarice qui est une idolâtrie, puisque ce sont ces excès qui font tomber la colère de Dieu sur les hommes rebelles à la vérité. Que les paroles déshonorées soient bannies de votre bouche. » (*Épître de saint Paul aux Colossiens*, III).



Trois personnages déifiés par les Scopites : l'impératrice Elisabeth Petrovna; Alexandre I^{er} (Féodor Kouznetchik); Pierre III Selivanov

Les Scopites prétendent que le tsar Pierre III et le fondateur de leur secte, Selivanov, sont un seul et même personnage. Or, Pierre III était fils de Charles-Frédéric de Holstein-Gottorp et d'Anna Petrovna; il accéda en 1762 à sa tante l'impératrice Elisabeth Petrovna. Les Scopites ont modifié cette généalogie, trop simple à leur goût, et ils ont fait de Pierre III-Selivanov le fils d'Elisabeth Petrovna qui l'aurait eue, à sa naissance, dans le Holstein, où il reçut le « baptême du feu » (castration).

poings et aux pieds... C'était dans le même temps qu'on emmenait Pougatchev (1); nous nous sommes rencontrés en route. Lui aussi était suivi d'une grande escorte, mais j'en avais une deux fois plus forte que la sienne, et le même peuple qui allait derrière moi allait derrière lui.

En route on trouva sur moi les quarante roubles donnés par mon fils. A partir de ce moment l'officier ne cessa, durant tout le trajet, de me frapper à coups de manche de sabre. Je n'ai pas davantage souffert sous le knout. Et il me dit : « Toi, l'homme juste ! tu n'as que faire de ton argent ! » Et il le prit. Il a voulu me frapper jusqu'à la mort; mon bras droit en souffrit encore dans toutes ses jointures. Mais le Seigneur a puni le bourreau !

Dans toutes les villes on me faisait subir un long interrogatoire, comme on ne l'eût pas fait pour un brigand ou un imposteur. Et je fus conduit ainsi durant une année et demie... J'étais attaché à la corde avec les autres prisonniers.

Chose remarquable, mais qui s'explique par les persécutions que connut la secte dès ses débuts, jamais le mot *castration* n'est prononcé dans ces textes. Selivanov emploie des expressions métaphoriques : *Je l'ai reçu*, dit-il d'un nouveau sectaire, ou *Je lui ai dévoué la pureté*.

En ce temps-là je ne savais plus où demeurer car tout le monde était contre moi. On me poursuivait, et je me suis retiré dans la forêt; et je suis arrivé chez

l'homme de Dieu Averbanshka et je lui ai dit : « Ne m'abandonne pas, moi misérable orphelin. Reçois-moi dans ta riche maison et cache-moi aux yeux de tous afin que personne ne connaisse ma présence ici. Accorde-moi une petite place dans ton grenier et Dieu ne t'abandonnera pas. » Alors il me donna un asile dans sa grange, et il venait seul me visiter en grand secret. Et je lui ai dévoué la pureté, et il me dit : « Je crains de mourir. » Mais je lui répondis : « Tu vivras, ton âme sera ranimée, tu sentiras le courage et la joie et tu auras la sensation de voler avec des ailes. Dieu te recevra dans son sein. »

Il se prosterna alors et accepta la pureté. Sur mon ordre, il dit à son entourage que je vivais chez lui et que le Seigneur lui-même habitait dans sa maison secrètement. *Je l'ai reçu*.

C'est surtout dans les *Messages*, qui sont en quelque sorte les commandements de Selivanov à ses disciples, que se révèle la tare mentale du Sauveur : parfois ce ne sont que des fantaisies exaltées, sans frein raisonnable. Mais, en général, les Messages sont inspirés de la lecture de la Bible que Selivanov avait entendue dès l'enfance. La forme s'en était surtout gravée dans sa mémoire et nous la retrouvons décalquée, pour ainsi dire, dans certaines parties où, sous l'influence évidente d'hallucinations auditives verbales, la parole du Sauveur devient véritablement inspirée :

Je suis monté au clocher du couvent. J'ai fait sonner toutes les cloches, et je me suis adressé aux hommes : « Venez mes enfants ! Venez joindre ma nef des quatre coins du monde ! Venez de partout. Venez de la noire forêt où vivent les bêtes fauves et les serpents au venin mortel ! Venez mes petits enfants ! Quittez vos pères et vos mères, et vos femmes et vos fils, et approchez-moi seulement vos âmes, ces âmes qui pleurent dans vos corps ! »

Tous ces textes, émanés de Selivanov, les scopites les ont donc en très grande vénération, car ils estiment qu'à partir du règne de l'Empereur Constantin, le véritable esprit chrétien a été corrompu dans les livres sacrés et jusqu'à la venue du Sauveur, qui l'a révélé à nouveau, le texte authentique de la parole vivante, le *Livre de la Colombe*, demeuré celé dans l'église Saint-André, à Pétersbourg.

* *

Nous n'insisterons pas autrement sur les pratiques religieuses en usage chez les scopites,

n'ayant que trop peu de choses à ajouter à ce qu'on connaît déjà (1). Nous avons essayé surtout de démêler, parmi la légende, les bases rituelles fondamentales du schisme. Pour ce faire, nous ne pouvions mieux nous adresser qu'à un proroc de la secte. L'ignorance de la langue russe eût été un gros obstacle à la réalisation de ce projet si le hasard ne nous avait servi en plaçant sur notre chemin un Russe, M. A..., fixé depuis longtemps à Bucarest. Il

consentit, avec la meilleure grâce du monde, à nous présenter à son ami le proroc Harkov.

En même temps que proroc notable, Harkov est un grand importateur de thé de Chine, et il traite directement ses affaires avec la Mandchourie. Assisté de ses frères, il tient magasin de denrées coloniales non loin de la place Mossi où est située la maison qu'il habite, « *Proprietatador-lo* », leur propriété, ainsi que l'indique leur firme commerciale.

L'ainé des Harkov, le proroc, est, de tous les scopites de Bucarest, un des plus cultivés. Il a soixante ans, et en paraît quarante à peine; son plus jeune frère a cinquante ans. Tous les deux ont les cheveux châtain, abondants, sans un poil gris. Malgré une légère tendance à l'obésité, ils ne sont pas difformes, en raison de leur taille un peu supérieure à la moyenne.

« — A vingt et un ans, nous explique le proroc, j'étais encore vierge et je lisais avec ferveur les livres sacrés. Je me suis castré au moment du tirage au sort, puis j'ai émigré en Roumanie. Mon frère a fait de même. Quant à notre frère cadet, il ne s'est décidé à nous suivre que beaucoup plus tard, alors que nous étions depuis longtemps déjà établis à Bucarest. Comme il était chargé de famille et menait en Russie une existence besogneuse, nous lui avons écrit de vendre tout ce qu'il possédait là-bas et de venir nous rejoindre. Il vint donc avec ses filles et entra dans notre maison. »

Celles-ci s'adaptèrent très vite à leur nouveau genre de vie et elles se signalèrent bientôt par une piété fervente. Quant au père, après avoir longtemps résisté aux sollicitations de tous ceux qui le pressaient d'entrer définitivement dans la secte, il finit par céder devant l'insistance de ses enfants, qui « désiraient le voir pur, comme leurs oncles », et, las de lutter, il accepta la mutilation.

La castration a déterminé chez lui des troubles analogues à ceux que M. Gaudry a décrits sous le terme d'*infantilisme reversif de l'adulte*. Il est petit, nerveux, avec un teint blafard, la parole lente et monotone, la moustache rare, la barbe et les cheveux presque tout blancs. Il paraît triste et inquiet et on lui donnerait aisément dix ans de plus qu'à ses frères



Chez le proroc Harkov

Le proroc et son plus jeune frère sont à gauche, le frère cadet à droite, au premier plan. Au milieu du groupe est assis notre collaborateur, le D^r Richard Millant.

(1) Cf. Nadeschdin, Pelikan, Badilin, etc.

N'étaient les tracasseries que leur créent encore de temps à autre les autorités, ceux-ci seraient, semble-t-il, parfaitement heureux. Leur intérieur est, comme tous les intérieurs scopits, d'une propreté, d'une netteté remarquables. Dans un lit, un lit soigneusement recouvert d'un jéte lin en velours prune à entre-deux de broderies de couleur; les oreillers également recouverts de broderies d'un travail compliqué, auxquelles les femmes de la maison ont dû consacrer des semaines et des mois.

Les murs sont décorés de nombreuses photographies de scopits, avec un portrait de Harkov à quarante ans : on le prendrait pour un adolescent. Dans un grand cadre, Tolstoï et Pasteur, d'après une gravure publiée naguère par un journal russe. Les scopits professent en effet une égale admiration pour ces deux grandes intelligences, et, du reste, Tolstoï a écrit une brochure, *L'Empire de Dieu est en nous*, où il rejette, ainsi que le font les scopits, diverses manifestations du culte chrétien, entre autres le sacrement du baptême.

« — Il est clair, prétend Harkov, que Tolstoï ne cohabitait plus avec sa femme depuis longtemps, et lorsque, sur la fin de sa vie, il abandonna le toit conjugal, peut-être à ce moment avait-il été châté par son médecin et ami... » Une autre gravure représente Pierre III, tsar Ivanov. Dans un cadre, les médaillons d'Alexandre I^{er} et d'Elisabeth Petrowna, la mère un sauveur, pour les scopits. Encore un autre portrait d'Alexandre I^{er}, figuré sous l'aspect d'un vieillard à barbe blanche, et tel que le dépeint la légende lorsqu'il vivait en Sibérie dans un monastère, après avoir abandonné son trône pour, sous le nom de Fédor Kouzmitch, mener une vie sainte en expiation de ses fautes assées (1).

Enfin un curieux pastel : c'est une terrifiante apparition céleste que considèrent avec effroi des messieurs en redingote pincée à la taille et des dames en crinoline — image d'une facture puérile et appliquée, évocatrice des œuvres les plus savoureuses du Musée Courtauline.

Après de la fenêtre, des icônes, des cierges, un voile de soie brodée, nous font nous souvenir que nous sommes chez le prooroc. Nous passerons des heures avec lui et ses frères, à l'écouter commenter d'une voix chantante les versets des livres saints, sous le charme de la simplicité cordiale de leur accueil; et lorsque, dans le feu des dissertations théologiques, l'heure du repas aura depuis longtemps sonné, le frère cadet, l'homme triste qui semble dans la maison le plus pauvre, et qui se retire avec discrétion quand la conversation s'anime, le cadet étendra sur la table une nappe blanche, il disposera des tasses et des assiettes avec des petits pains fourrés de riz et de jaunes d'œufs qu'arrosera un thé savoureux.

Pendant, Bible en main, Harkov commente les textes, profitant parfois trop ostensiblement de ce que les prêtres aux cheveux longs — les orthodoxes — les ont remaniés, selon lui, pour rejeter délibérément tout ce qui peut contrarier son interprétation. Au reste, il ne perd aucune occasion de manifester sa haine à l'endroit de cette Eglise chrétienne qui les a si souvent persécutés. « Voyez, s'écrie-t-il, ce que dit là-dessus l'Écriture :

« Puis, un des sept anges m'adressa la parole en disant : « Viens, je te montrerai le jugement de la grande prostituée qui est assise sur les grandes eaux. »

« C'est avec elle que les rois de la terre se sont livrés à l'impudicité, et c'est du vin de son impudicité que les habitants de la terre se sont enivrés, etc »

(l'Apocalypse, XVII, 3, 4, 5, 6)

« Cette femme, dit Harkov, vous entendez bien que ce ne peut être que la religion chrétienne qui nous a pourchassés. Mais, écoutez la suite :

Après cela, je vis descendre du ciel un autre ange qui avait une grande autorité; et la terre fut éclairée de sa gloire. Il cria d'une voix forte, disant : « Elle est tombée, elle est tombée, Babylone la grande! Elle est devenue une habitation de démons, un repaire de tout esprit impur et odieux, parce que toutes les nations ont bu du vin de la fureur de son impudicité et que les rois de la terre se sont livrés avec elle à l'impudicité, et que les marchands de la terre se sont enrichis par la puissance de son luxe. »

(l'Apocalypse, XVIII, 1, 2, 3)

« Qu'est-ce donc que cet ange qui vient annoncer l'anéantissement de la puissance détestable? Cet ange symbolise une nation, la reine entre les nations, la France, qui a engagé la lutte contre la chrétienté et la prétraille! (sic).

— Mais, dis-je à Harkov, puisque nous en sommes à l'Apocalypse, il me semble avoir lu quelque part (1) qu'à votre avis l'Antechrist s'était présenté sous la forme de Napoléon I^{er}, bâtard du diable et de Catherine II. Napoléon est aujourd'hui retenu en Turquie, mais il doit en revenir converti, c'est-à-dire châté.

riques qui accompagnèrent la mort mystérieuse d'Alexandre I^{er} et demeurés inexplicables. En tout cas, elle était bien faite pour tenter le génie de Tolstoï et elle lui a fourni, sous le titre *Journal posthume de Fédor Kouzmitch*, matière à l'une de ses œuvres les plus belles, restées malheureusement inachevées.

(1) Cf. Pittard. *Recherches sur les Sloytsky*.



Fédor Kouzmitch (l'empereur Alexandre I^{er})

Suivant une légende très répandue en Russie, l'empereur Alexandre I^{er} ne serait pas mort en 1825, mais aurait vécu de longues années en Sibérie, sous le nom de Fédor Kouzmitch, un vieillard qui s'était acquis une grande réputation de sainteté. Les scopits ont ce personnage en profonde vénération.

— C'est là une légende, répond Harkov, inventée expressément pour nous ridiculiser. Nous sommes étrangers à de pareils racontars, qui reposent, selon toute vraisemblance, sur une interprétation ignorante du texte suivant de l'Apocalypse :

« ... Et il monta du puits une fumée... de la fumée sortirent des sauterelles qui se répandirent sur la terre... Ces sauterelles ressemblaient à des chevaux préparés pour le combat; et il avait sur leurs têtes comme des couronnes semblables à de l'or, et leurs visages étaient comme des visages d'hommes. Elles avaient des cheveux comme des cheveux de femmes... »

Ici le prooroc s'interrompt pour dire : « Ces suppôts de l'Antechrist, bien entendu, ce sont les prêtres orthodoxes qui se sont levés en face de la doctrine véritable. »

Puis il reprend :
Leurs dents étaient comme des dents de lions. Elles avaient des cuirasses comme des cuirasses de fer et le bruit de leurs ailes était comme un bruit de chars à plusieurs chevaux qui courent au combat. Elles avaient des queues semblables à des scorpions et des aiguillons, et c'est dans leurs queues qu'était le pouvoir de faire du mal aux hommes pendant cinq mois.
Elles avaient sur elles comme roi l'ange de l'abîme, nommé en hébreu *Abaddon* et en grec *Apollyon*.

« Lorsque Napoléon arriva en Russie, à la faveur de cette similitude de nom, l'idée se propagea donc tout naturellement que Napoléon était l'Antechrist et que les hommes du peuple devaient le recevoir la face tournée de son côté, car leur front ayant reçu l'onction sainte du baptême, cela devait suffire à chasser l'Antechrist.

« Quant à l'histoire de Napoléon retenu en Turquie, ce n'est autre chose qu'une fable



Décoration murale dans la maison d'un prooroc

Des compositions naïves se retrouvent dans la plupart des demeures des scopits assés. Elles évoquent toujours des scènes ou des paysages de Russie.

inventée à plaisir... Pourtant, ajoute Harkov après un instant de réflexion, il est possible que Napoléon ait été un fils de Catherine II, qui, eut, vous le savez, de nombreux amants. (1)

Décidément le souci des généalogies exactes n'est pas un objet de grandes préoccupations pour les scopits.

Queries pense donc le prooroc de nos origines premières ?

— Il est certain, dit-il, qu'Adam et Eve n'eurent que deux fils, Caïn et Abel, et que tout le reste de la génération demeure pour nous un impénétrable mystère.

« Mais ce qui apparaît d'une façon éclatante, c'est que le premier commandement que Dieu fit à ses créatures, ce fut d'observer la pureté spirituelle et corporelle. Or, le premier homme a transgressé cette loi en acceptant de goûter au fruit défendu cueilli à l'arbre du Bien et du Mal. Et n'est-il pas dit que cet arbre était au milieu du Paradis ?

« Il nous faut donc créer en nous-mêmes le Paradis intérieur, le Paradis spirituel, par la pureté de nos mœurs ; ce sera l'acheminement naturel vers le Paradis céleste. Mais pour atteindre ce but, vous entendez bien que nous devons, au préalable, détruire cet arbre du bien et du mal qui est au milieu. »

Harkov aurait-il lu par hasard Anatole France ? Car, s'il nous en souvient, cette interprétation fantaisiste fournit à l'écrivain prétexte à l'une des plus brillantes dissertations de M. D'Astarac (2).

Mais non, Harkov n'a jamais été plus sérieux. Ses paroles sont sans rapport avec un simple divertissement de lettré : elles sont l'image de sa conviction profonde.

« Ainsi donc, conclut-il, l'humanité n'a d'autre moyen de se racheter qu'en pratiquant la castration. Les textes sacrés en font foi :

Si ta main ou ton pied est pour toi une occasion de chute, coupe-le et jette-le loin de toi ; mieux vaudrait pour toi entrer dans la vie boiteux et manchot que d'avoir deux pieds ou deux mains et d'être jeté dans le feu éternel.

(Mathies XVIII, 9.)

« Mais, demandons-nous, comment Dieu aurait-il pu ordonner la castration aux hommes ? N'est-il pas une phrase de l'Écriture qui dit : « Les corps seront resplendissants. Les corps tournés en poussière renaîtront pour tous leurs membres » ?

— Non, dit Harkov, c'est là une phrase que les prêtres orthodoxes ont ajoutée de leur propre cru. À la vérité, l'âme seule ressuscite ; le corps est définitivement détruit et ne reparait plus dans sa forme devant l'Éternel. »

Et il ajoute :

« Si Dieu dans sa sagesse a ordonné qu'on jetât loin de soi, après les avoir coupés, son

pied ou sa main, s'ils ont été une occasion de péché, il ne saurait exiger que ses créatures les représentent à l'heure du dernier jugement. Au surplus, je crois volontiers, avec les Anciens, que Dieu a créé seulement ce qui est bon, l'âme, et que c'est le *mandit* qui a créé le reste.

« Quoi qu'il en soit, la castration est vieille comme le monde et la Genèse nous montre avec certitude qu'il en faut faire remonter l'origine au sacrifice d'Abraham :

Dieu voulant éprouver Abraham lui dit : « Prends ton fils, ton unique, celui que tu aimes, Isaac, va-t'en au pays de Morija, et là offre-le en holocauste sur l'une des montagnes que je te dirai... » etc.



Apparition survenue dans le Holstein, lors de la naissance de Pierre III Selivanov.

« Cette apparition se manifesta dans le ciel une nuit entière, au-dessus de la ville de Schlonösk. On vit une tête avec des cheveux de femme, et sur la tête une couronne surmontée de quatre croix russes. Sur l'échine saucha l'espèce de Sphinx avait trois ordillemes et une tête d'homme. Sur sa croupe reposait un canon. Il avait trois doigts dans la bouche et les oreilles, sept dans la poitrine et dix lances dans le pied de derrière, qui était un pied d'oiseau comme le pied de devant. » Et toute cette apparition avait lieu en 1736. « Légende des vieux Slaves. »

Lorsqu'ils furent arrivés au lieu que Dieu lui avait dit, Abraham éleva un autel et y rangea le bois. Il lia son fils Isaac et le mit sur l'autel par-dessus le bois.

Puis Abraham étendit la main et prit le couteau pour égorger son fils. Alors un ange de l'Éternel l'appela des Cieux et dit : « Abraham ! Abraham ! »

Et il répondit : « Me voici. »

L'ange dit : « N'avance pas ta main sur l'enfant et ne lui fais rien, car je sais maintenant que tu crains Dieu, et que tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique. »

Abraham leva les yeux et il vit derrière lui un béliér retenu dans un buisson par les cornes ; et Abraham alla prendre le béliér et l'offrit en holocauste à la place de son fils.

(Genèse XXI.)

« Ce béliér retenu dans un buisson, commente Harkov, cela signifie les organes sexuels. À la suite de ce sacrifice les Juifs se châtrèrent ; des rabbins me l'ont affirmé. Ce ne fut que plus

tard qu'ils en vinrent à la Circoncision. » (1) Le prooroc s'échappe peu à peu :

« De nos jours, dit-il, la castration est devenue chose nécessaire, du fait de l'immoralité générale. Elle se justifie par l'anarchie morale que l'on observe dans toutes les classes de la société. Votre science n'a-t-elle pas essayé de montrer que la castration pouvait être nécessaire à l'amélioration de la race ? Et qu'on devrait seulement garder des échantillons sélectionnés pour assurer la perpétuité de l'espèce ? C'est le texte même des Écritures :

« Déjà la cognée est mise à la racine des arbres ; tout arbre donc, qui ne produira pas de bons fruits, sera coupé et jeté au feu.

« Ainsi disparaîtraient la syphilis et toutes les autres maladies, parce que l'humanité ne gardera que des hommes sains en vue de la procréation, le reste n'étant plus digne de procréer.

« Du reste, la seule volonté du Créateur, à l'exclusion de l'union des sexes, suffirait à faire naître de l'humanité :

« Je vous déclare que des pierres mêmes, Dieu peut susciter des enfants à Abraham. »

Et Harkov continue d'exposer l'espèce de néo-malthusianisme dont les scopits ont fait un article de foi :

« Ainsi il n'y aura plus de rois ni d'empereurs débauchés ou immoraux. Plus de guerres. Le véritable règne des châtés sera venu, eux qui sont les meilleurs. Ils ne voleront ni ne tuent, car ils n'ont de besoins qu'en Dieu.

« Beaucoup de villes qui nous doivent leur prospérité n'ont-elles pas été colonisées par les nôtres en Sibirie ? Grâce à nous, le peuple connaîtra enfin le bonheur... »

« Et cela, dit en terminant Harkov, lui coûtera moins cher que ce que lui coûtent aujourd'hui les ministres et les grands avec leurs besoins insatiables... »

« Au surplus, tous ceux qui mettent des enfants au monde n'ont pas la possibilité matérielle de les élever et de les nourrir. Nous, les scopits, nous leur venons en aide en apportant une solution à leurs misères terrestres et en les délivrant de mortels soucis.

— Tout cela est bel et bon, dit notre obligant interprète, M. A..., et, ajoutée-t-il en plaisantant, n'était l'épreuve principale à subir, cette morale serene n'engagerait à me faire scopit.

Mais Harkov jette un regard ironique sur sa barbe grise :

— Soyez tranquille, lui dit-il, il est superflu pour vous d'en passer par là. A votre âge, vous êtes déjà des nôtres.

(1) La grande figure de Napoléon impressionna à ce point l'imagination des paysans russes que, vers 1820, une secte fit son apparition, qui rendait à Napoléon les honneurs divins. Chaque partisan avait dans sa maison un buste de l'Empereur. Des images populaires le représentaient montant vers le ciel. Cette secte, dite des *Napoleonisti*, avait débüté en 1820 à Pinsk ; elle comptait à Moscou un grand nombre d'adeptes aux environs de 1850.

(2) Cf. Anatole France. *La Rôtisserie de la reine Pédauque*.

(1) Il paraît hors de doute, au contraire, que l'eunuqage ait été chez les Juifs un objet d'abomination ; il était rejeté du sein du peuple de Dieu, et la castration, à l'encontre de ce qui avait lieu dans certaines religions païennes, constituée en Israël un empêchement à l'exercice du sacerdoce. En outre, la castration des animaux était également interdite et la loi mosaïque défendait que des mâles châtrés fussent offerts en sacrifice. (Lévitique.)

LE MUSÉE DE LA VACCINE DE PLESSIS-LÈS-TOURS

Par le Docteur EDMOND CHAUMIER

Directeur de l'Institut vaccinal de Tours

Il n'est pas de sujet médical qui, plus que la vaccine, ait prêté à la caricature. Beaucoup de documents iconographiques sont d'origine anglaise, justifiant, à l'endroit de Jenner, l'adage bien connu : « Nul n'est prophète en son pays. » Nous sommes particulièrement heureux d'offrir à nos lecteurs des reproductions multiples de la belle collection que le D^r Chaumier a rassemblée dans son Musée de la Vaccine de Plessis-lès-Tours. Les médecins parisiens, privilégiés, en ont pu voir des exemplaires au dernier Salon des Médecins; ils auront plaisir à les retrouver, avec beaucoup d'autres inédits, dans la série des articles publiés ici-même. Nos lecteurs de province, et de l'étranger y trouveront les plus belles pièces du Musée de la Vaccine.

NOUS autres, médecins, nous sommes habitués à jurer par Hippocrate et Galien, et à retrouver, dans les écrits des pères de la médecine, toute la pathologie, toute la thérapeutique.

Pour un peu en torturant les textes latins et grecs, y découvrirait-on la doctrine pastoriennne.

Cela n'a pas été chose facile d'y retrouver a variole, et il eut été beaucoup plus sage, semble-t-il, de ne pas la chercher plus loin que chez les médecins arabes.

Cependant, si l'on croit nos savants, la petite vérole existait au temps des anciens Egyptiens, 200 ans avant J.-C., et on l'aurait retrouvée avec ses pustules sur la peau d'une momie de la XX^e dynastie. On aurait même vu dans ladite eau les microbes coupables, dont un journal très sérieux (1) nous donne la photographie.

Mais ceci n'est rien. Enfoncés, les Grecs, les Latins; enfoncés, les momies égyptiennes! Notre confrère, le docteur Marignan (2), admet avec quelque raison l'existence de la variole à l'époque de la pierre polie. Il base sa manière de penser sur les faits suivants: les paysans du midi de la France ont l'habitude, perpétuée de père en fils, de porter dans leurs poches, pour se préserver de la petite vérole, une pierre achetée nommée *Pierre à picote* ou *variolite* . Cette pierre se retrouvait dans le mobilier des sépultures de l'âge de la pierre polie, il y a tout lieu de croire qu'elle préservait déjà de la picote à cette époque préhistorique.

Quoi qu'il en soit, lorsque, sur l'ordre du roi Louis XVI, Sonnerat fit, de 1774 à 1781, un

(1) *Journal of Pathology and Bacteriology*, July 1910.
(2) Congrès préhistorique de Chambéry, 1908.

voyage aux Indes orientales et en Chine, il y trouva la variole installée depuis un temps immémorial.

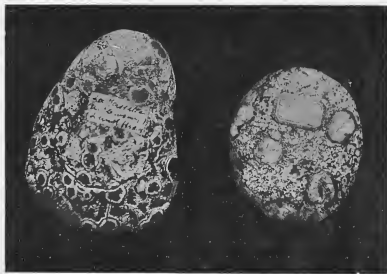
Il nous raconte même une fête en l'honneur de *Mariatole* , déesse de la variole.

« Ceux, dit l'auteur, qui pensent avoir obtenu de grands bienfaits de *Mariatole* , ou qui veulent en obtenir, font vœu de se faire suspendre en l'air. Cette cérémonie consiste à faire passer deux crochets de fer, attachés au bout d'un très long levier, sous la peau du dos de celui qui a fait le vœu; ce levier est suspendu au haut d'un mât élevé d'une vingtaine de pieds; dès que le patient est accroché, l'on pèse sur le bout du levier, et il se trouve en l'air; dans cet état on lui fait faire autant de tours qu'il veut, et, pour l'ordinaire, il tient dans ses mains un sabre et un bouclier et fait les gestes d'une personne qui se bat; quoiqu'il souffre il doit paraître gai; s'il lui échappe quelques larmes, il est chassé de sa caste; mais cela n'arrive que très rarement; celui qui doit se faire accrocher prend une certaine quantité de liquide qui le rend presque insensible, et lui fait regarder comme un jeu ce dangereux appareil. Après plusieurs tours de le descend, et il est bientôt guéri de sa blessure. Cette prompte guérison passe pour un miracle aux yeux des zéloteurs de la déesse. Ce n'est que dans les castes les plus basses qu'on trouve des adorateurs de *Mariatole* . »

Je ne saurais dire si cette fête existe toujours, mais on invoque encore de nos jours, dans ces pays, une déesse de la variole.

N'est-ce pas cette même déesse que les Français du début du XIX^e siècle ont voulu représenter, dans *Le Triomphe de la petite vérole* , sous la forme d'un monstre féminin tout couvert de pustules, avec des mamelles luxuriantes aux volumineuses tétines.

La déesse, dans sa marche triomphale, sur un char à allure antique, est traînée (ô dérision!) par une vache portant sur son dos un médecin qui brandit sa lancette, tandis qu'un âne (peut-être encore la Faculté) attelé en avant porte, lui, l'apothi-



Variolites ou pierres à picote

caire, armé de sa seringue menaçante, et caché derrière les longues oreilles de sa monture. Devant un spectacle aussi terrifiant, un groupe d'enfants fuit à toutes jambes.

Mais le triomphe de la variole n'est pas définitif, et la vaccine que l'on blague prend vite le dessus. Voici, en effet, le *D^r Vaccinatio* observant, par sa nouvelle méthode, M^r Angot, encore légendaire aujourd'hui, des ravages de la petite vérole.

La vache qui, dans *Le Triomphe de la petite vérole* personnifiée la vaccine, vaincue, va réparer sous des aspects divers. Dans *L'Origine de la vaccine* elle peut triompher puisqu'elle apporte à l'humanité le virus bienfaisant. Ce virus, un médecin à perruque le découvre à l'aide d'une loupe sur les doigts de la vachère, et un autre montre, sur une lancette, le liquide qu'il a recueilli sur le pis de la bête. La scène se passe sur un rivage et on aperçoit un vaisseau prêt à transporter aux quatre coins du globe, l'heureuse découverte.

Si les antivaccinateurs se servent de la carte postale pour répandre leurs funestes doctrines, on trouvera tout naturel que, pour la bonne cause, on ne perde pas non plus les occasions d'incluser la vérité dans la tête des jeunes enfants. Or, le *Musée de Plessis-lès-Tours* possède un jeu de loto figurant, au milieu d'autres inventions que l'image est chargée de faire connaître, Jenner vaccinant un bébé. C'est encore le triomphe de la vaccine.

Cette publicité féconde en faveur de l'hygiène, nous la retrouvons sur des boîtes d'allumettes; ce ne sont plus des images, mais de courtes phrases, sautant aux yeux du fumeur de prime abord: « Avant de prendre un domestique, il



La fête de Mariatole, déesse de la petite vérole

GARE LA VACCINE



TRIOMPHE DE LA PETITE VÉROLE

fait s'assurer qu'il est vacciné et revacciné. » « C'est une grave erreur que de croire que la variole n'atteint pas les vieillards. »

« Il n'y a aucun inconvénient à se baigner pendant l'évolution de la vaccine. » « Pour habiter dans une maison de location, il est indispensable d'être vacciné et revacciné. » « Le vaccin antivariolique qu'on emploie à Montevideo est de première qualité. »

Les boîtes d'allumettes viennent, en effet, de Montevideo et ont été rapportées par le D^r P. Reinburg, chargé de mission du ministère de l'Instruction publique.

En Espagne, pour engager le public à se faire vacciner on donne des certificats de vaccination servant en même temps de billets de loterie.

Mais voici qui est moins sérieux. Nous retrouvons la vache, mais elle n'est que spectatrice et elle doit bien rire de l'admirable effet de la vaccine sur un tabletier, étonné de voir son front s'ornier d'éminences jumelles. Il est vrai que sa femme tient le lancetier et que le vaccinateur passe son temps à mettre la lancette dans le fourreau. L'histoire mérite d'être rapportée telle qu'elle parut dans le *Courrier des Théâtres* du 2 prairial an IX.

Or, écoutez, petits et grands,
Gens de tout sexe, de tous rangs,
Applaudissons la médecine
Qui nous a donné la vaccine.
Jusqu'ici du siècle présent,
C'est vraiment le plus beau présent.

La vaccine, Messieurs, Mesdames, est une maladie très agréable qu'on procure à ceux qui se portent bien, on dit que ça préserve de la petite vérole, et... voilà tout.

Or, Messieurs, dans notre quartier,
La femme d'un gros tabletier,
A l'enseigne du singe jaune,
Voulut un jour de cet automne,
Par un docteur jeune et joli,
Faire vacciner son mari.

Et comme c'était bien aisé, le cher

Devant cette activité débordante des deux amoureux, le singe jaune demeurait impassible...



et n'en pensait pas moins. Les vaccineurs ne perdirent pas courage et ils firent bien, parce que... vous allez voir :

Le cher tabletier fut
[enfin
Tant vacciné, qu'un bean
[matia,
Chose admirable, chose
[étrange,
Voilà que le front lui
[démange,
Et qu'il en sort deux
[corps bombés,
Longs, ronds, pointus et
[recourbés !

Il ne savait pas trop ce que ça voulait dire ; il avait envie de se fâcher, mais on lui fit remarquer que les bêtes qui produisent la vaccine, portent sur leur tête le même orne-

ment ; il fit semblant d'être bien aise, en se disant tout bas, ça m'est égal, je suis tabletier :

De ces bijoux-là. Dieu merci,
Je prétends bien tirer parti ;
J'en ferai des peignes d'écaïlle.
Et plus d'un voisin qui me raille,
Pourroit peut-être, en se scrutant,
Prendre sur lui d'en faire autant.

Et voilà bien un sage !

Nous sommes maintenant en pleine lutte antivaccinale, bien loin du triomphe de la vache, bien loin de la boutade du tabletier.

La vaccine ne *bestialise* pas simplement nos humeurs, elle les *vaccinise*, pour se servir d'une expression des modernes ennemis de la vaccine ; elle *vaccinise* nos humeurs et les rend plus aptes à cultiver les propres maladies de la vache.

Pour bien montrer que les vaccinés sont imprégnés d'humeurs *vaccines*, la caricature vient à leur aide. Voyez, au mur, un tableau : La vache sur un *piédestal* et tous ses adorateurs s'agenouillant et levant les bras au ciel ; et puis, dans la salle, Les *étouffants effets* de la

nouvelle inoculation (The wonderful effects of the new inoculation) La nouvelle inoculation, parce que la scène se passe en juin 1801, quatre ans seulement après la première publication de Jenner, alors que la vaccine ne fait que succéder à l'inoculation variolique.

Voici Jenner, dans le groupe, qui pique profondément le bras d'une jeune femme grassouillette et qui ne semble pas se douter de ce qu'il la menace. Tout occupée de la grave opération qu'elle subit — un sang gicle de sa plaie — elle ne voit d'aucune façon ce qui se passe à ses côtés.

Derrière l'opérateur, un employé d'ingurgite à la foule des arrivants la mixture apéritive. Ce doit être bien mauvais : le patient serre avec rage son chapeau entre ses mains et celui qui le fait boire lui tient la tête. Le meuble sur lequel se trouve un plateau de *opening mixture* porte aussi des



L'ORIGINE DE LA VACCINE

flacons de drogues variées, une boîte de pilules et une seringue.

Un petit nain rachitique, employé à l'hôpital de Saint-Pancrace, placé à droite de l'opérateur, tient la vaccine venant toute chaude de la vache. Il n'a pas oublié la sacoche pour les petits bénéfices!

Mais ce qu'il faut voir surtout, ce sont les vaccinés : l'un d'eux, opéré depuis peu de temps, porte au front et à la joue droite, une tumeur qui doit le gêner beaucoup. De quelle nature cette tumeur? Nous n'avons, pour le savoir, qu'à regarder ses voisins, inoculés depuis plus longtemps, et chez lesquels le mal a évolué.

Un vieux, menaçant du poing droit l'opérateur, tient de la main gauche sa joue droite horriblement tuméfiée. La tumeur, arrivée à son summum, a crevé; il en sort, au-dessous de l'oreille, une vache libérée jusqu'au poitrail.

À côté, une jeune femme est toute stupéfaite à accoucher par la joue droite.

Un troisième vacciné regarde d'un air saisi, en écartant les mains, et pendant ce temps c'est de son nez qu'un bovin sort, les osques y compris les pattes de devant.

À l'extrémité droite de la salle, un groupe est particulièrement curieux. Une femme paraissant pour le moins, au terme de la grossesse, se tient le ventre à pleines mains; une vache sort de dessous ses jupons. Les cris et les efforts de la parturiente provoquent l'issue d'une seconde vache par la bouche : c'est un accouchement gémeaire nouveau genre.

Son voisin stupéfié tend le bras droit vers elle comme pour lui prêter secours, mais sur ce bras une tumeur donne le jour au même animal; ce n'est pas tout, il est quelque chose d'anormal vers le fond de sa culotte et pendant qu'à demi accroupi, il fait de terribles efforts, et s'aide même de la main gauche pour se retenir, le pantalon cède sur la fesse droite et la vache apparaît encore.

Un dernier personnage témoin de ces merveilles lève les bras, semblant implorer la protection divine, mais son front pendant ce

temps s'orne de cornes recourbées.

Cette caricature est de Gillray, qui a laissé un nom et dont les œuvres sont très recherchées.

L'antivaccine Society a tellement bien manœuvré que la vaccine est morte. Nous allons assister à son enterrement : elle est morte en 1812, à l'âge de douze ans. C'est écrit sur son cerceuil : « vaccination aged 12 years. »

Un membre du clergé portant une torche, chantant des psaumes de circonstance, conduit le convoi; puis viennent les bannières des entrepreneurs de vaccination avec la vraie vaccine



sorte d'éteignoir à sonnettes « L. Ps. Proteses » dont je ne comprends pas bien l'usage.

Puis le deuil : les femmes surtout ont l'air désolés; l'une semble pousser des lamentations alors qu'une autre essuie ses larmes. Et pendant que le flot des assistants sort de la maison, celle-ci se démolit, pour que rien ne reste sans doute, de tout ce qui a touché à la vaccine.

Tandis que le cortège funèbre se déroule au milieu de nuages sombres, venant jeter une note de profonde tristesse sur la cérémonie, le ciel respirent de lumière : d'une tète centrale, la divinité peut-être, partent les rayons de la vérité, de la religion, de l'investigation sincère et du sens commun.

À gauche, une vache semble tomber du ciel, telle une comète laissant une longue traînée lumineuse. Est-ce la chute définitive?

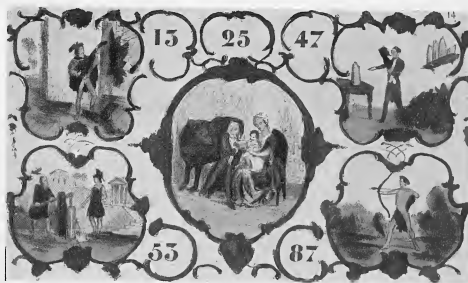
Sur les draperies, cette inscription: « T'is conscience that makes cow-herds of us all ».

Ce petit tableau est dédié à l'Association des cow-poxers de Gloster. Au dessous de la bannière, portant la dédicace, est le monument: *A la mémoire de la vaccine qui est morte le premier avril*. Sur le monument, une vache morte, les quatre pattes en l'air; le Temps, coiffé d'un tablier, lui coupe la tête avec sa faux, un âne la tire par la queue. De chaque côté du monument, des cornes d'abondance laissant échapper, l'une, au milieu des roses, tous les rapports et écrits favorables à la vaccine, l'autre, sur un lit de têtes de morts, tous les méfaits de l'inoculation jennérienne: la scrofule vaccinale, les glandes, la gale, les éruptions, etc. Avec au-dessous cette inscription: « In celo quies. »

Comme encadrement à l'enterrement de la vaccine, d'autres scènes : un jeune enfant montre à Jenner son bras couvert de pustules; le docteur s'exclame, la mère dit que c'est la variole. « Est-ce bien possible, réplique Jenner, je l'ai vacciné moi-même à Chethtenham ».

« J'ai attrapé la variole, dit ailleurs un forgeron, alors que j'ai été vaccalisé (cowed) avec la vraie vaccine du parlement ».

Heureusement, comme certain demi-dieu, la vaccine a pu renaître de ses cendres!



Jeu de toto figurant, au centre, Jenner vaccinant un bébé

de vache, autorisée par acte du parlement.

Le cerceuil recouvert d'un drap noir, surmonté d'un veau de bronze orné d'un collier de roses, est porté par quatre croquemorts en très grande partie cachés par le drap mortuaire.

Des porteurs de torches avec des chapeaux recouverts de crêpe marchent de chaque côté. Je recommande le nez de celui qui est en arrière, sans doute il ne s'était pas fait injecter le 606.

Quel est le jeune infortuné qui suit de près dans sa nudité? Ce n'est pas l'amour, il n'a ni ailles, ni bandeau, et il semble porter sur sa tête un baquet; la lymphé?

Celui qui marche près de lui porte une



The wonderful effects of the new inoculation (Les effets étonnants de la nouvelle inoculation)

A PROPOS DES SUPERSTITIONS MÉDICALES DES CHINOIS

LA THÉRAPEUTIQUE DES TALISMANS

par le Docteur MATIGNON

Chef du Laboratoire de Pathologie exotique de la Faculté de Bordeaux

La société chinoise est encore très fermée à l'Européen; le missionnaire et le médecin, mieux que personne, peuvent arriver à la pénétrer un peu. L'Homme français du Nan-Tang, à Pékin, où le D^r Matignon vit, durant plusieurs années, défile un nombre considérable de patients, fut pour lui un champ d'études d'une valeur inappréciable, tant au point de vue de la médecine que de la sociologie. Il put pénétrer dans une certaine mesure les secrets d'un peuple jalousement fermé. A celui qui s'est donné pour tâche de cicatriser les ulcères, de combattre les fièvres, de dissiper tout ou partie des maux dont pâtit le pauvre monde, on ne demande ni qui il est, ni d'où il vient. Le Chinois, en homme foncièrement pratique, ou, pour mieux dire agissant en cela d'instinct, ne considère dans cet étranger que la valeur utilitaire. En présence des résultats obtenus, une intimité confiante s'établit entre le praticien et sa clientèle jaune. La foule lui fait cortège, sollicite, à défaut de remède, une parole de réconfort, un regard, un simple geste.

Une des caractéristiques de la mentalité chinoise est la superstition. La superstition a sévi chez tous les peuples jeunes. Or, malgré sa prodigieuse antiquité, la Chine est restée jeune. C'est-à-dire un peuple d'enfants. La crédulité du Céleste, sa suggestibilité sont extrêmes. Son intelligence n'arrive pas à établir une ligne de démarcation bien nette entre la réalité et la fiction. Son cerveau est d'ailleurs ainsi fait que les idées l'impressionneront d'autant plus énergiquement qu'elles seront entourées des nuages du mystère et revêtiront de vagues tournures scientifiques, particulièrement obscures. On ne peut se faire une idée des entraves apportées aux moindres actes de son existence par la géomancie, la nécromancie, la sorcellerie, la magie, etc.

COMME tous les peuples jeunes — ou très vieux — les Chinois sont d'une crédulité extrême. Je parle des Chinois d'hier, de ceux que j'ai connus du temps de la monarchie mandchoue. Je ne sais ce que sont les Célestes du nouveau régime, mais je doute pourtant que la République ait pu, malgré son désir, faire table rase du passé et que le mot prestigieux de « liberté » dont on se gargarise depuis quelque temps en Chine arrive à libérer les cerveaux de ce réseau de superstitions qui, depuis cinquante siècles, l'enserme dans ses mailles. Le Chinois, en matière de thérapeutique, est aussi crédule que le bourgeois français. S'il ne

peut, comme lui, se laisser prendre aux mirifiques effets curatifs, vantés à la quatrième page de son journal — et pour cause, le Céleste,



Un herboriste des premiers âges

homme heureux, ne connaît pas encore la puissance de la presse — il est par contre, une proie désignée par les thaumaturges, géomanciens, marchands d'orviétan de toutes sortes.

J'ai eu l'occasion, à plusieurs reprises, de parler des superstitions des Chinois (1). J'y veux revenir encore, au sujet des talismans médicaux dont les prêtres Tao-Che tirent les revenus les plus nets de leurs monastères.

J'avais vu quelquefois, à mon hôpital de Pékin, des malades, après avoir absorbé, à la Pharmacie des Sœurs, le médicament que je leur avais prescrit, rouler en boule mon ordonnance et l'avalier: ma formule était pour eux un fétiche, dont l'ingestion augmentait l'effet thérapeutique de la drogue occidentale. Ils lui attribuaient la même vertu qu'aux talismans des bonzes. Mais elle avait l'avantage d'être gratuite.

**

Quand on circule par les rues d'une ville ou d'un village, qu'on entre dans une boutique ou qu'on est invité à pénétrer dans la maison d'un

Céleste, on est frappé de la profusion d'images de papiers décorés, collés sur les murs, aux chambranles des portes, aux poutres du plafond. L'étranger, ignorant de la mentalité chinoise, conclut simplement: « Ces jaunes ont des âmes d'artistes et un sens du décor inconnu chez nous. Si leurs dessins sont criards, il n'en est pas moins l'indice d'un certain degré d'esthétique. »

Or, ce que le promeneur prend pour un simple décor n'est, le plus souvent, qu'une porte veine, un « paratonnerre » contre les mauvais esprits, qui entourent les vivants, contre la malchance, contre les maladies et

佛
普
音三齒
臨抹語

催生靈要符

廣
普
金
如
來
清
淨
水

普庵龍到此
金枝玉葉開
催生童子來

Pour hâter la délivrance

佛
普
濟
壽
慶
慶
日
順
來

治嘔吐符
用酒嚥吞送下

mentation sur les *Superstitions chinoises*, dont les deux premiers fascicules ont paru. Il a bien voulu m'adresser quelques uns de ces intéressants documents et je l'en remercie.

De ces talismans, les uns sont « empêcheurs », les autres « favorisants ». Les uns sont prophylactiques et les autres curateurs.

En 1895, au cours d'une épidémie très grave de choléra, qui fit à Pékin en un mois et demi près de 60.000 victimes, j'avais vu utiliser les premiers, sur une grande échelle.

Pour arrêter le fléau, on eut d'abord recours au procédé habituel, comédies jouées sur des estrades dressées aux carrefours, processions, prières. Rien n'y faisait. La population commença à prendre peur. Les bonzes passaient dans les maisons, vendaient leurs talismans. Contre espèces sonnantes, ils remettaient des petits papiers découpés recouverts de signes cabalistiques et portant cette mention : « M. X.... habitant cette maison, a versé pour le dieu de la maladie ». Ce reçu était collé sur le chambranle de la porte et le Chinois, confiant, pensait que le mal ne pénétrerait pas chez lui.

Les bonzes font un fructueux commerce de ces talismans. Le plus souvent rien n'est écrit sur ces papiers : ils portent de simples griffonnages affectant des formes de « caractères » chinois.

Les sceptiques les comparent, d'ailleurs, aux dessins faits par les pattes de troupeaux de canards se promenant sur le sable humide, ou à des paquets de vers.

Mais ces fétiches portent un cachet au vermillon, fait avec un sceau en bois de pêcher : ce cachet donne l'authenticité et la valeur. C'est le sceau de quelque divinité avec laquelle les Tao-Che seuls entretiennent commerce. Et les bonzes, pour convaincre les esprits simplistes ou rassurer une foi chancelante, tiennent ce raisonnement : « Voyez comme le peuple respecte les édits qui portent le cachet au vermillon du mandarin local, émanation directe de la puissance du Souverain. Comment voulez-vous que la maladie, à l'exemple du peuple, ne s'incline pas devant l'ordre d'une divinité qui lui enjoint de quitter votre corps ! »

Ces talismans agissent surtout par ingestion. On les applique parfois, tout d'abord sur la région malade, mais ils sont ensuite incinérés et les cendres sont avalées avec un liquide quelconque.

Quelques-uns de ces talismans ne sont que des points de passage, des intermédiaires thérapeutiques dans lesquels par une sorte d'exorcisme, le bonze fait pénétrer le mal.

Ces papiers sont illustrés de dessins grossiers, représentant des hommes ou des animaux. Du corps du patient, le Tao-Che fait passer le mal dans le corps de l'homme ou de l'animal figuré sur le papier : quand le transfert est exécuté

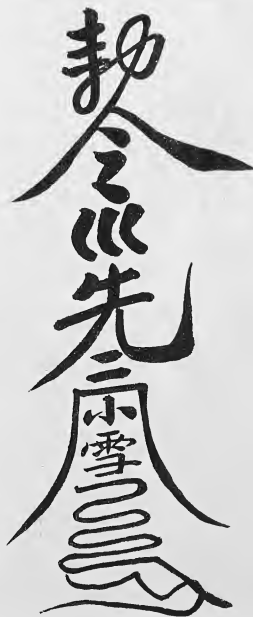


Un praticien chinois titant le ponts

le papier est brûlé et le malade guéri.

Evidemment, tout cela est enfantin et grotesque. Mais quelle différence y a-t-il entre cette foi naïve du bon Céleste et la croyance de nombre de nos compatriotes aux vertus du pigeon vivant coupé en deux, appliqué tout chaud sur la tête d'un enfant atteint de méningite, comme je l'ai vu faire et surtout comme j'ai entendu une mère me dire : « Voyez comme ce pigeon a retiré le mauvais sang de la tête de mon bébé. Il est maintenant tout noir ! »

脹氣不消符



Contre l'hydropisie

治火眼符

北方水甚聽明東方龍神是我親(雷霜露)

天滅赤眼晴(雷) 鬼(雷) 鬼(雷) 鬼(雷) 祖師令氣煞

我奉祖師勅(雷) 壺遍收退南方赤眼晴(雷) 雲(雷) 雲(雷)

Contre les inflammations des yeux

toutes les manifestations du « fong choué ». Ces fétiches talismans sont parfois utilisés par tradition, par habitude. On peut n'avoir qu'une foi limitée en leur puissance. Mais comme il est facile d'essayer d'y croire, et qu'enfin rien ne prouve qu'il n'aient pas quelque influence occulte, on les renouvelle tous les ans, et on les paye souvent très cher.

Un de nos missionnaires des plus instruits, le P. Doré, de la Mission jésuite de Zi-Ka-Wei, a réuni un nombre considérable de ces papiers, dessins, ex-voto, talismans, etc. Il vient de les publier en un très curieux livre de docu-



La nouvelle « couche » médicale en Chine

Un étudiant en médecine passant le pied d'un compatriote blessé pendant le siège de Tien-Tsin, en 1900

PAYSAGES ET CITÉS D'ORIENT (SUITE)

L'HOPITAL DES CIGOGNES A BROUSSE

LES BAINS DE BROUSSE

par le Docteur LUCIEN LIBERT

Dans cette Tarquie immuable, si inféodée aux vieilles traditions, et que l'avènement des Jeunes-Turcs n'a nullement transformée, notre collaborateur, le D^r Lucien Libert, continue son enquête dans des domaines très variés, — social, psychologique, médical, — toujours également pittoresques.

L'Hôpital des Cigognes à Brousse

Pour aller à l'Hôpital des Cigognes, nous traversons d'abord le marché couvert, encombré de chiens, où l'on débite les étoffes en soie de Brousse, et les peignoirs et les serviettes de bains ; puis dans les petites rues, couvertes de vignes, ce sont les étalages des fruitiers avec les courges, les navels, les piments et les choux-raves, entremêlés de fours de pâtisseries et de quelques boutiques où l'on vend des faïences d'Artaky. Oh ! prestige des mots ! Lorsque j'ai quitté la France pour cet Orient que nous voyons tous avec des yeux de romantiques, on m'a dit : « N'oubliez pas surtout l'Hôpital des Cigognes ! » Me voici à Brousse, à la mi-décembre, et depuis deux jours je m'inquiète et je m'informe ! Et seule dans tout le pays, ma vieille hôtesse a pu me donner quelques indications très vagues. C'est qu'il n'y a point, en réalité, d'Hôpital des Cigognes. Sur une petite place, dont toute la beauté réside en de superbes platanes centenaires, des villageois ont apporté une cigogne et un ak-baba (père blanc). Tous deux sont infirmes : l'aile gauche de la cigogne pend lamentablement, et le père blanc n'a plus qu'une patte, la droite ayant été brisée dans quelque accident ; les deux oiseaux vont et viennent dans la boue, au milieu d'innombrables familles de petits chiens gris. La cigogne achève de dépouiller un os de sa viande, et dès qu'elle l'a rejeté un gros chien s'en saisit. Les voisins se cotisent, et chaque semaine on dépense dix ou douze piastres pour nourrir tous ces animaux. La cigogne est la maîtresse du lieu ; elle est là depuis quatre ans, elle pond des œufs, et lorsque l'un des

bouchers, dont les nombreux étals encadrent la place, vient distribuer le repas, il faut la voir écarter à grands coups de bec les chiens qui viennent lui ravir quelques morceaux de viande. Quand le soir tombe, elle va avec le père blanc se ranger dans un coin de la place sur un mauvais escalier de bois qui abrite une bascule.

L'hôpital de la place de *Tahta-Kolé* (la tour de bois) a connu des jours de splendeur. Il y a quelques années, on y voyait jusqu'à quinze cigognes ; parfois, quelques-unes d'entre elles, guéries, s'envolaient pour ne plus revenir. Lorsque les oiseaux pouvaient voler un peu, ils allaient se poser sur une sorte de terrasse en bois vernoulu, au devant de la boutique d'un tailleur qui coud à la machine. La place, le soir, n'est éclairée que par quelques lanternes attachées aux vieux platanes. Au milieu, une baraque en bois avec un marchand de vieilles ferrailles, et un café turc dont les tables débordent sur les pavés inégaux. Dans un coin sont entassés des tonneaux. Il y a aussi quelques boutiques de marchands de légumes et de fruits. A l'opposé du café, une fontaine entourée d'une grille en fer forgé, surmontée d'un dôme de grillage, et sur le côté un abreuvoir en bois reposant sur un socle de briques ; et là, cinq petits chiens, jaunes et gris, sont pelotonnés frileusement entre deux pavés. Ils sont couverts de boue, l'un d'eux a les yeux complètement perdus, et c'est épitique de devoir ces pauvres yeux morts dans la plus adorable petite tête qui se puisse rêver !



Une famille de petits chiens à l'Hôpital des Cigognes

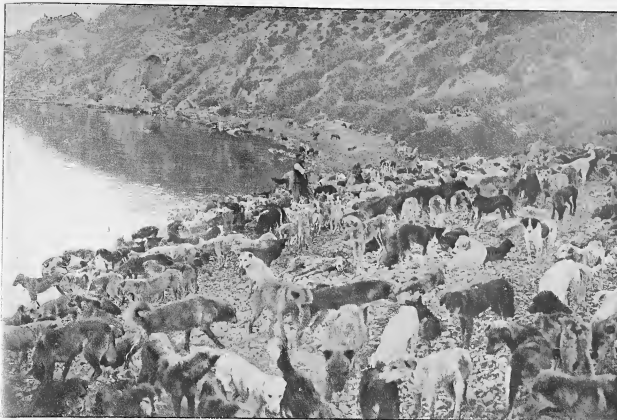
Quelle triste destinée que celle des pauvres chiens dans toute l'étendue du territoire ottoman !

Ceux de Constantinople ont disparu avec le progrès de la voirie (?), tentés par le nouveau gouvernement. Mais cette suppression restera comme une honte indélébile, comme un crime contre la pitié dont rien ne pourra absoudre la jeune Turquie. Certes leur présence n'allait point sans de grands inconvénients ; on ne se représente que trop la gêne apportée à la circulation par ces troupes de chiens, négligemment couchés au soleil, au milieu des rues étroites et les hurlements lugubres de ces meutes, répondant, presque chaque nuit, à l'appel des veilleurs qui annonçaient les incendies. Mais était-il nécessaire pour en débarrasser Constantinople, où la circulation est tout aussi difficile, et où les ordures sont plus nombreuses, était-il nécessaire de recourir au supplice que l'on a imaginé ? Par des distinctions subtiles, fondées sur des préjugés religieux, on n'a point voulu donner franchement la mort libératrice, et l'on peut aujourd'hui s'attendre hypocritement sur une destinée dont on fut l'unique artisan. C'est dans une île des Princes, à Oria, dont la masse pointue se profile sur la Mer de Marmara, que les pauvres bêtes furent déportées. Et pendant quelques semaines un bateau vint assez régulièrement leur apporter une maigre pitance qu'elles se disputaient en de terribles combats. Un jour le bateau ne revint pas, parce que la mer mauvaise rendait l'accostage impossible ; et jamais on ne le revit. Alors commença la plus atroce des tragédies ; jour et nuit les malheureux animaux hurlèrent à la faim, et ce fut le



Cigogne de Faictor

L'Hôpital des Cigognes, à Brousse (La Cigogne à l'aile brisée)



Les chiens légendaires de Constantinople condamnés à la relégation par les Jeunes-Turcs

Les chiens légendaires de Constantinople, qui étaient des bêtes peu émérites et affectueuses, furent déportés, il y a deux ans, dans une petite île. Ceux qui se souvenaient de leur compagnie la nuit, quittant une carrosse, les venaient voir le dimanche. Du pont du bateau, ils apercevaient ces pauvres êtres à demi plongés dans la mer afin d'éviter le soleil et les mouches, et se disputant une nourriture insuffisante.

Plus sinistre des concerts étouffé par la grosse voix des flots ; parvenus au dernier degré de la misère, ils se dévorèrent entre eux ; et tandis que les uns, tenant à grand peine sur leurs pattes vacillantes, s'accouplaient encore pour perpétuer une vie qui les fuyait, d'autres déchiraient leurs belles dents les petits sortant des voies vitales, que la mère, minée de misère, n'avait plus la force de défendre. La rage a eu raison des derniers ; et Oxia, déserte aujourd'hui, reste sous son manteau d'ossements blanchis par le soleil, l'éternel témoin d'une sauvagerie sans nom qui voulut se masquer sous les apparences de l'humanité... Parfois, dans Constantinople, à la nuit tombée, quelques chiens échappés au triste sort de leurs congénères, et cachés par des âmes compatissantes, sortent craintivement de leur repaire, pour manger les cadavres amoncelés dans les trous des rues défoncées ; et c'est encore le meilleur service que le voirie de cette ville sans égouts ?

Dans toutes les provinces les chiens ont eu la vie sauve, et traitent une longue existence de misère. Il y a tant de douceur et tant de bonté dans leurs grands yeux tristes, qu'à un seul de leurs regards on comprend toute la désespérance de leur destinée, car la douceur proverbiale des Orientaux pour les bêtes n'est, hélas ! qu'une légende. Les petits ânes gris qui rendent tant de services dans ces pays sans routes carrossables succombent sous le poids de charges accablantes, et les conducteurs raniment leur courage défaillant en leur enfonçant dans le cou une longue pointe de fer ou un morceau de bois acéré. Seuls, les chameaux sont épargnés, et ils doivent cette invulnérabilité à ce seul fait qu'un chamelier sait très bien que jamais sa bête n'a pardonné un mauvais traitement, mais a toujours attendu paisiblement l'heure d'une vengeance le plus souvent terrible.

Les chiens sont les souffre-douleur de tous les passants, et les enfants s'ingénient à trouver pour eux de nouvelles formes de torture. Ils naissent et ils meurent dans la rue ; et c'est

pitité de voir de pauvres chiennes avec huit ou dix petits, pendus aux mamelles, grelotter de fièvre dans la boue des ruisseaux. A mesure que l'on descend vers le sud, les bêtes sont rongées par les parasites et les maladies de peau, et à Damas surtout, tous ces chiens pelés, eczémateux, couverts de pustules, constituent le plus répugnant des spectacles. Leur témoigne-t-on la moindre sympathie ? alors ce sont des démonstrations de joie à n'en plus finir ; ces chiens qui n'ont point de maître vous élisent tout de suite, et vous suivent toute une journée, heureux d'un peu de douceur. Je me rappellerai toujours avec émotion une scène dont je fus le témoin à Brousse. Nous avions suivi la route (une des rares routes de Turquie), qui s'en va vers les sources de Tchekirgüé, à l'heure où les musulmanes revenaient du bain.

Le soir était tout proche, et au-dessus des peupliers gris, droits comme des cyprès, nous regardions la plaine plantée de mûriers, avec, par places, des bouquets de platanes et d'eucalyptus ; sur les bords du chemin montaient comme des lianes, de grandes mauves géantes parmi les amarantes aux fruits violacés. Nous passâmes devant une sorte de terrain vague avec, parmi des herbes folles, des ronces, des orties, des molènes, des ombellifères aux akènes jaunés et quelques chênes, des pierres tombales enfoncées dans la terre jaune. Seuls quelques cyprès — qui pourrait s'en douter ? — mettaient dans ce paysage de désolation et de mort un peu de gaieté et de vie. A côté, une vieille mosquée tombait en ruines, et comme nous en faisions le tour, nous découvrimus sur les marches toute une famille de petits chiens. Ils étaient cinq, trois blancs, un noir et un gris, sans domicile, sans nourriture, sans mère, et comme la mosquée était entourée d'une barrière de bois, tous les cinq passaient, pour faire des carresses, leur tête entre les barreaux. Ce furent des jappements et des coups de pattes interminables ; le gris, surtout, avec une belle tête marquée de feu et d'admirables yeux bruns, cherchait plus que les autres à retenir l'attention. Lorsque nous les quittâmes, ils ne comprirent pas tout d'abord, puis ce furent de grands yeux éplorés et chargés de reproches, et des hurlements plaintifs qui nous suivirent longtemps, alors que nous allions par le sentier de fougères et de mousses. Quelques jours plus tard, par les grands vents descendus de l'Olympe, Brousse s'est recouvert d'une épaisse couche de neige, et longtemps j'ai pensé aux cinq petits chiens de la mosquée, endormis sans doute du dernier sommeil, sous leur lin-ciel blanc, couchés l'un près de l'autre dans la mort, leurs pauvres petites pattes crispées dans les affres de l'agonie. Quelques églantiers poussent entre les marches disjointes, un peu de leur grâce ténue refluerait dans les roses sauvages ; et cette destinée vaut mieux que celle de la plupart de leurs semblables. A Beyrouth, c'est une fortune qu'un cadavre de chien ; tout indigène qui en possède un le garde jusqu'à ce que la décomposition soit très avancée, puis il va



Les Bains de Kukurtli, à Brousse

le mettre à la porte d'un notable, qui ne néglige point de donner un bon *bakchick* (1) pour être débarrassé de ce voisin gênant. On conçoit ce que peut rapporter un chien qui a successivement empesté tous les notables de la ville !

Il n'est point de ville où l'on ne rencontre à la rue quelque cadavre de chien, qui reste là jusqu'à ce que la putréfaction ait terminé son œuvre. Un jour, à Damas, nous longions les murs de terre qui enclosent la ville, et c'était en ce début de février un soleil brûlant. Nous étions émerveillés par la splendeur des palmeraies, par la féerie des couleurs, par le pittoresque des Bédouins qui venaient vers la ville au grand galop de leur cheval. Mais nous étions bien forcés de reconnaître que « La Perle du désert » était enchassée dans une monture d'immondices. Des moustiques volaient en tourbillons serrés au-dessus des mares d'eau croupie. Et soudain, au détour d'un sentier nous vîmes par terre un chien crevé, et la cage thoracique entr'ouverte, les viscères s'écoulant au dehors en une bouillie immonde ; nous étions à peine passés qu'un autre chien se précipita sur le cadavre, se mit à fouiller dans cette chair déliquescence, et avala en quelques minutes, au milieu d'un bruit de côtes brisées, cet amas de pourriture et de charogne. Un lépreux aux phalanges rongées, au nez déformé par les tubercules, venait dans le chemin ; le soleil se couchait au-dessus des terrasses de la ville dans un flamboiemment d'incendie.

Misère, ignorance et saleté repoussante dans une apothéose de lumière, c'est là toute la couleur de l'Orient.

Les Bains de Brousse

La renommée de ces bains remonte aux jours de prospérité de Byzance. Brousse était alors la ville du luxe et du repos. Dès que les sources furent découvertes, tous les patriciens de Byzance vinrent en éprouver les vertus curatives et, en l'an 525, l'impératrice Théodora s'y rendit avec une suite de 4.000 visiteurs. Jusqu'au x^e siècle, époque des sièges et des guerres, ce fut un lieu de rendez-vous élégant pour tous les dignitaires de l'Empire...

Nous allons tout d'abord aux bains de *Yeni-Kaplidja*, dans le bas d'une route, où l'on domine la plaine plantée de mûriers et de peupliers blancs. C'est un édifice carré, surmonté de deux grands dômes, et de sept autres petites coupoles, toutes percées d'ouvertures rondes, par lesquelles pénètre à l'intérieur la lumière tamisée par d'épaisses lentilles de verre. Il fut construit, dit-on, par Rustem-Pacha, grand vizir, sous le règne de Suleiman I^{er}.

La salle d'entrée, où le caissier attend en

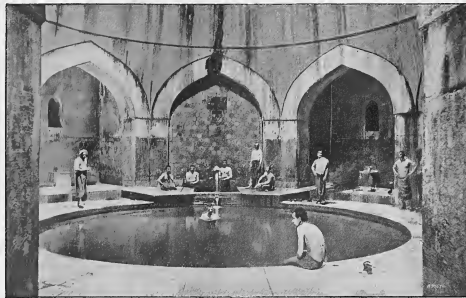
fumant le narguili, est pavée en mosaïque de lapis-lazuli, de marbre rose et de marbre vert antique. Au-dessus de la porte de l'étuve est encastrée une plaque de faïence émaillée, à fond bleu de roi, sur laquelle figure une inscription turque en lettres blanches, entrelacées dans un fouillis d'oilets et de tulipes. On se débabilite

la plaine, le bain de Kiukiourtli complètent ce groupe de bains qui est celui de Bademli (1).

Les bains du groupe de Tchekirgou sont dans le village du même nom. Ils sont adossés aux flancs de la colline, parmi les champs de tabac, avec une vue superbe sur la plaine où le *Niutfer*, l'*Odryses* des anciens, décrit ses capricieux méandres. Au nord d'une petite place bordée de boutiques, de cafés, se trouve l'ancien thermes, l'*Eski-Kaplidja*, monument remarquable de l'art byzantin, élevé par Justinien, et qui servit de bain à l'impératrice Théodora ; mais l'entrée en est interdite, une banderole d'étoffe avec des mainnoires indique que des femmes y prennent le bain. C'est une jeune mariée qui l'a loué pour elle et pour les dames de sa suite.

L'hôtel *Splendide* a, dans son jardin, une douzaine de cabines en marbre, avec une baignoire en forme de piscine, où l'on descend par un petit escalier à trois marches, et dans chaque cabine il y a un canapé de repos. Presque tous les hôtels et toutes les maisons ont leurs bains particuliers, et beaucoup de gens viennent de

Brousse et de l'intérieur de l'Empire qui louent une maison pour y suivre le traitement hydro-minéral. Dans l'une de ces maisons nous voyons une salle de bains superbe avec deux baignoires le tout en marbre bleu. C'est un lieu de repos exquis que ce village de Tchekirgou. Mourad II Ghaze-Houdavendjiar, comme l'appellent les Turcs, c'est-à-dire le Maître vainqueur, repos dans un turbé, sur une terrasse d'où la vue s'étend, superbe, sur toute la plaine de Brousse. Derrière, la Mosquée toute blanche rappelle par son architecture les édifices géothétiques ; les fenêtres ogivales sont supportées par de fines colonnettes, et des chapiteaux ornés de feuillages rappellent l'influence des architectes chrétiens. Là-bas, dans le lointain, la Mosquée et le Turbé Verts se voient d'ombrière sur les minarets émergeant de la verdure, les muezzins montent pour l'appel à la prière, et l'Olympe n'est plus, au-dessus des rosés démodés, qu'un point blanc à réolé d'or, dans l'air pur des sommets.



Bains d'Eski-Kaplidja, à Brousse ; la salle de la piscine

sur deux petites estrades : quelques coins sont isolés par des moucharabis pour les clients un peu riches (1). A gauche sont des chambres particulières avec braseros et lits de repos pour les baigneurs de marque. On passe ensuite dans une salle où l'on s'habille à l'entrée à la température du bain, à la sortie à la température de l'extérieur. Au milieu se trouve une fontaine d'eau froide ; et c'est enfin la salle du bain avec sa coupole criblée de petits trous, par



Bains d'Eski-Kaplidja, à Brousse

où la vapeur peut s'échapper au dehors. Il y a là un vaste bassin que l'on vide chaque jour l'après-midi, et sur les côtés cinq stalles où l'on savonne les baigneurs avec de l'eau très chaude qui coule dans des bassins de marbre.

De l'autre côté de la route, le bain de Kainardja réservé aux femmes, et plus loin, dans

(1) 1 bain particulier coûte 12 piastres.
1 bain ordinaire coûte 100 piastres.
1 bain ordinaire avec linge coûte 5 piastres.

(1) Pourboire.

(1) Voici d'après, Nos Bernard, la composition minérale des sources :

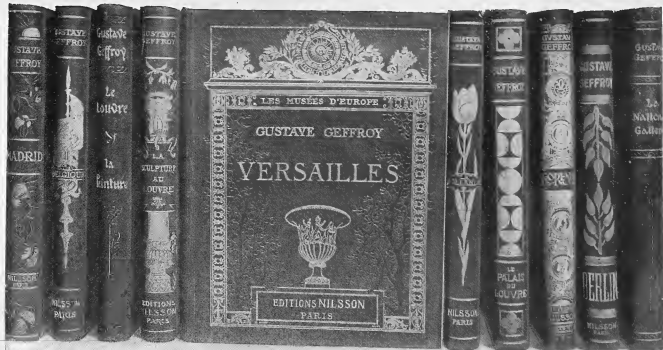
Pour 10 litres d'eau :	
Sources de Yeni-Kaplidja :	
Chlorure de sodium.....	0,633
Bicarbonate de chaux.....	1,899
Sulfate de chaux.....	2,375
Sulfate de magnésie.....	2,350
Hydrogène sulfuré.....	3,321
Acide carbonique.....	1,530
Sources de Tchekirgou :	
Sulfate de soude.....	0,020
— d'alumine.....	0,206
— de chaux.....	0,007
— de magnésie.....	1,022
Bicarbonate de chaux.....	12,890
— de soude.....	0,521
Chlorure de sodium.....	0,016
Acide carbonique libre.....	1,022
Traces d'oxyde de fer.....	0,021
D'après Gatnel, il y aurait en plus :	
Bicarbonate de fer.....	0,010

La
Collection

est livrée
IMMÉDIATEMENT
Franco de port
et emballage
Absolument
RIEN
à payer d'avance

Premier Paiement
Octobre 1912

10 0/0 d'escompte
au comptant



RIX
de la
Subscription
aux 10 volumes
composant
la 1^{re} série complète
des

**Musées
d'Europe**

RELIÉS pleine toile
ou fin, fers spéciaux
de René Binet, Au-
riol, etc.,

200 fr.
BROCHÉS, couver-
ture en couleurs,
185 fr.

PAYABLE
10 fr. par MOIS

10 0/0 d'escompte
au comptant

Reproduction réduite des dix volumes composant la 1^{re} série des Musées d'Europe

LA PLUS BELLE COLLECTION D'ART DU MONDE

MISE A LA PORTÉE DU CORPS MÉDICAL et PHARMACEUTIQUE

Les Musées d'Europe

par GUSTAVE GEFFROY

Administrateur de la Manufacture Nationale des Gobelins, Membre de l'Académie Goncourt

OUVRAGES ADOPTÉS PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET LA VILLE DE PARIS

1^{re} SÉRIE composée de 10 SUPERBES VOLUMES :

La Peinture au Louvre -- Le National Gallery -- Versailles

La Sculpture au Louvre - Le Palais du Louvre - La Belgique

La Hollande -- Madrid -- Berlin -- Florence

Cette incomparable collection, véritable musée de l'art due à l'éminent écrivain GUSTAVE GEFFROY, est présentée au public dans le style artiste, coloré, érudit que tous les amateurs d'art connaissent.

Le tirage est exécuté sur papier couché ivoire, il donne la reproduction des tableaux de maîtres avec une netteté, une finesse de détails inconnues jusqu'alors. — Chaque volume relié toile pleine, ou fin, avec fers spéciaux de RENÉ BINET, AURIOL, etc., est illustré par **42 hors texte et environ 200 gravures** dans le texte. — Le format in-4^e (20×26,5), la beauté du tirage, la valeur savante et artistique du texte, en font des livres incomparables ayant leur place dans toutes les bibliothèques.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

(à détacher et à envoyer aux Éditions NILSSON, 7, rue de Lille, PARIS)

Veuillez m'adresser franco de port et d'emballage les 10 volumes (1) (reliés, brochés), composant la première série complète des Musées d'Europe, par Gustave Geffroy.

Je m'engage à payer le prix de ma souscription, soit (1) 200 fr. les 10 volumes reliés (1), 185 fr. les 10 volumes brochés, savoir :

(1) Au comptant avec un escompte de 10 0/0.

En 10 quinquaines de (1) 20 fr. ou 18 fr. 50 chacune, qui me seront présentées sans frais de 2 mois en 2 mois à compter du 1^{er} Octobre 1912.

Date

Nom et prénoms

Profession

Domicile

Gare

Département

SIGNATURE :

(1) Effiler les indications inutiles.

AVIS IMPORTANT

LA COLLECTION DES 10 VOLUMES

Composant la 1^{re} série des Musées d'Europe est livrée de suite

Le paiement à lieu au dépôt, du souscrip-
tionnaire, dans un délai de 10 jours, à compter
des 10 premiers de (1) 20 fr. ou 18 fr. 50
compte de 10 0/0.

MODE D'EXPÉDITION

RIEN A PAYER D'AVANCE

Les 10 volumes sont envoyés de suite
après paiement, par la poste, en un do-
cument de 10 volumes.

Le 1^{er} paiement aura lieu le 1^{er} Octobre 1912

Sur demande, nous envoyons en communication pour 4 jours

un VOLUME COMPLET des Musées d'Europe

LES MANGEURS DE TERRE

Nos lecteurs n'ont pas oublié l'intéressant article de M. Hubert que nous avons publié l'an dernier sur ce sujet.

Le Dr H. Pasquet vient de refaire sur cette question une étude d'ensemble d'un très grand intérêt à laquelle nous empruntons quelques détails.

On trouve des mangeurs de terre un peu partout, mais ils sont surtout nombreux en Afrique et en Chine.

Certaines terres sont très appréciées pour cet usage. C'est ainsi que dans une localité du Soudan, à Diékouy, on trouve cette terre mise en vente en morceaux sur le marché.

À Diékouy, un morceau d'argile d'environ 15 centimètres de longueur sur 5 centimètres de largeur et 4 centimètres de hauteur vaut 20 cauris, soit un demi-sou français. Malgré ce prix infime, comme la consommation est importante, — l'exportation se fait jusque dans un rayon de 50 kilomètres, — la vente apparaît pour les habitants comme une importante source de profits; aussi cherchent-ils à déceler le plus possible cette exploitation.

C'est à Diékouy même que la quantité d'argile consommée est la plus forte. Cela tient d'abord à ce que le prix est moins élevé et, sans doute aussi, à ce que les indigènes, mieux entraînés à l'ingestion d'une telle substance, en apprécient davantage la saveur.

Alors qu'il n'évoque, ni pour les Européens, ni pour les noirs qui n'y sont pas habitués, aucune sensation agréable, ce produit est un vrai régal pour les habitants. Ils le croquent comme s'il s'agissait

de sucreries, et, dans ce pays où les gens sont peu sociables, c'est quelquefois un moyen de se concilier leur sympathie que de reconnaître leurs menus services en

capacité stomacale de chacun. Les gens suffisamment assis en mangent quotidiennement, et il en est parmi eux qui, dans la journée, absorbent avec une évidente

affection du système nerveux, à la famine, à la nécessité de l'alimentation, à la thérapeutique et à des croyances religieuses.

M. Pasquet, recherchant les causes de cette coutume, pense qu'on peut la rattacher à cinq causes principales: à une affection du système nerveux, à la famine, à la nécessité de l'alimentation, à la thérapeutique et à des croyances religieuses. De ces causes, ce sont la seconde et la troisième qui jouent le rôle de beaucoup le plus important dans cette étiologie.

C'est ainsi que certains géographes de l'Amérique du sud n'en consomment que quand les moyens de subsistance viennent à manquer; il en est même qui peuvent rester plusieurs mois sans prendre autre chose. L'idée de manger de la terre paraît avoir germé dans ces esprits inférieurs parce que le sol sert à la croissance des végétaux et peut-être aussi parce que chez beaucoup de peuplades la terre est un dieu. Plus rationnelle est l'explication physiologique: les boulettes d'argile sont pour l'estomac un leit et leur alcalinité, neutralisant l'acidité du suc gastrique, apaise, tout au moins momentanément, la sensation de faim.

Les indigènes du Laos pensent que la géophagie, dans leur pays, est due à une grande famine qui a eu lieu il y a plusieurs siècles. Le premier geste du Laotien qui manque de riz est d'aller chercher de l'argile sur la rive du fleuve. D'autre part, les mangeurs de terre se rencontrent bien plus fréquemment dans les classes pauvres, qui manquent de tout, que dans les classes aisées, qui jouissent d'une nourriture suffisante.

On a aussi observé la géophagie chez les enfants indigents d'Égypte et d'Algérie. Ceux-ci, insuffisamment nourris et ne



Globe de la Dipone Coloniale Illustrée

Raphaël Leguilleux — Chef soussou

leur offrant de petits morceaux de terre blanche.

Ce produit ne peut évidemment pas remplacer les substances organiques dans l'alimentation des indigènes. Mais, ceci admis, il n'en demeure pas moins vrai que la consommation ne paraît limitée que par les ressources financières ou par la

satiation trois morceaux de 20 cauris chacun. Comme cela représente au moins 3 kilogrammes, on ne peut se défendre d'une certaine admiration pour des gens dont l'estomac résiste avec succès à un pareil régime.

La géophagie se retrouve d'ailleurs un peu partout: en Amérique, en Océanie, en

SOCIÉTÉ DES ÉDITIONS LOUIS-MICHAUD, 168, Boulevard Saint-Germain, 168, PARIS

Collection "La Vie anecdotique et pittoresque des grands Écrivains"

2 fr. 25. **Théophile GAUTIER** 3 fr. relié
broché par Léo Larguier

Déjà paru: George Sand, Paul Verlaine, Gœthe, Lord Byron, Diderot, Tolstoï, Bonald, Balzac, Victor Hugo, Stendhal, Voltaire, Dickens, A. de Musset, A. de Vigny.

Collection: "Les Écrits et la Vie anecdotique et pittoresque des grands Artistes"

2 fr. 50 **CARPEAUX GAVARNI** 3 fr. 25 relié
broché par Florian-Parmentier par Jeanne Landre

Déjà paru: Corot, Fœnot et Madame Fœnot, Guillebert-Gorguille, Fromentin, Le Maître.

2 fr. **Encyclopédie littéraire illustrée** 2 fr. 75
broché de tous les temps et de tous les pays), relié

LA LITTÉRATURE ARABE LA NORVÈGE
par Armand Kahu par Jacques de Coussange

Déjà paru: La Grèce, L'Inde, Les Poètes latins, La Perse, Le Théâtre français, Les Prosateurs latins, Le Roman allemand, Les Poètes anglais, Le Théâtre italien, La Littérature chrétienne, Le Roman français.

1 fr. 50 broché **Collection Historique Illustrée** 2 fr. 25
Sous la direction de A. SAVINE

ABORDAGES d'un MARIN de la RÉPUBLIQUE

Déjà paru: La 9 Thermidor, Fouquet, Les Jours de Triouan, Le Cour géloste de Charles II, L'Abdication de Bapoune, L'Assassinat de la duchesse de Praslin, La Vraie Reine Margot, La Vie à la Baillie, Les Jours de la Malmaison, La Vie aux Galères, Le Cour de Prusse sous Frédéric-Guillaume I^{er}, Les députés de 1815, L'Espagne en 1812, Le Siège de Séville sous Louis XVI, Le Beau Louvain, Une victoire allemande au XVIII^e siècle, Madame Elisabeth et ses amis, La Vie au Barreau, Une Captivité en France, La Chasse aux Loustics, Le Jeune de grande Coliberto, Amours et coups de sabre d'un chasseur à cheval, De la suite de Vienne à Fontenoy, Saint-Domingue à la veille de la Révolution, Les Débutés de Diégo Bay, La Manche il y a cent ans, Les Grèves de province sous le Terror, Le Portugal il y a cent ans.

Intrait de Marron d'Inde

(Varices et Hémorroïdes)

Littérature et Échantillons: Intraits Dausse
4, Rue Aubriot, PARIS

AFFECTIONS BRONCHO-PULMONAIRES
Grippe, Scrofale, Rachitisme

SOLUTION PAUTAUBERGE

au chlorhydro-phosphate de chaux créosoté

LA MIEUX TOLÉRÉE DES PRÉPARATIONS CRÉOSOTÉES

Par l'action antiseptique qu'elle exerce à la fois sur les voies digestives et pulmonaires et par les éléments minéraux qu'elle fournit au système osseux et à la cellule, la SOLUTION PAUTAUBERGE est le médicament de choix de la bronchite chronique et de la tuberculose, et le remède le mieux indiqué pour obtenir la reconstitution physiologique dans les maladies paratuberculeuses.

PAUTAUBERGE, Courbevoie-Paris, et toutes Pharmacies

trouvant pas autour d'eux de quoi satisfaire leur faim, absorbent de la poussière et des graviers pour remplir mécaniquement leur estomac.

À côté des mangeurs de terre par nécessité, on trouve beaucoup plus nombreux les mangeurs de terre par goût et par habitude.

Au dire du géophaque, la terre comestible a une saveur agréable, il la choisit soigneusement et sait différencier la bonne et la mauvaise, son palais est sensible au point de lui permettre d'en distinguer les diverses espèces; il la mange rance crue, mais la pare comme un mets ordinaire en la faisant griller avec des soins spéciaux. Tantôt elle est prise comme condiment avec les aliments, tantôt seule comme apéritif, en quantité variable pouvant aller jusqu'à plusieurs poignées.

Répété souvent, l'acte devient une habitude dont il est impossible de se défaire. C'est ce qui arrive aux indigènes du Laos, chez lesquels manger de la terre est une véritable passion, analogue à celle du tabac, de l'opium et de la morphine. Ce n'est plus de la géophaque, mais du géophaïsme, caractérisé par un besoin impérieux d'ingestion, une sensation de volupté dans l'absorption et une véritable douleur pendant la privation.

LA MORT ET LA VIE DEVANT LE SPIRITISME

M. D. de Montreynaud nous dit dans la *Revue Spirite* pourquoi nous n'avons nulle raison de craindre la mort; elle n'est qu'un événement accessoire au cours de notre vie immortelle, elle signale le terme d'une des phases de notre existence et présume une réincarnation nouvelle. « La vie immortelle surgit du trépas », a dit le poète !

Le mourant qui s'est laissé aller, que dis-je, qui s'est laissé terroriser par l'idée d'une mort vengée, n'arrive à sa dernière heure avec un sentiment de crainte et d'effroi. Il a bien confiance en Dieu, mais sa confiance n'est pas sans réserve; car il ne croit pas toujours, malgré lui, grâce aux enseignements qui lui ont été donnés, la justice vengesse, la justice implacable. Malgré les exhortations, les encouragements et le doux élan de l'impression angoissante qu'à ce moment suprême il engage une lutte terrible où son corps meurt, son âme s'efforce de lui échapper aux étreintes réelles de la mort. Son âme semble vouloir s'arracher, se détacher de terminer cette existence dont elle a conscience parce qu'elle est effrayée au moment de franchir la porte fatale qui s'ouvre sur un inconnu que, malgré tout, elle redoute.



Château de la Veuve Spirite
Tomban à Allan Kardec au Père-Lachaise
(13 octobre 1804 - 31 mars 1869)
'Tout effet à une cause; tout effet intelligent;
la puissance de la cause est en raison de la grandeur de l'effet.'

l'homme captiver devant le dogme. Il n'est plus le temps où l'on pouvait imaginer, comme naguère la mesure de sa foi et de sa croyance. Il n'est plus le temps où le spectre de peines éternelles encourues par la presque totalité de l'humanité terrorisait les esprits,

Les enseignements donnés par ces religions, dans lesquelles on se fait une amie, une messagère fidèle et bienveillante qui nous ouvre les portes de l'au-delà où nous vivons une vie meilleure suivant que nous aurons mérité.

Esprons donc! En mourant à notre existence matérielle actuelle, nous renaissions à une autre vie, sous d'autres cieux, dit le poète. Mais il faut que notre court séjour dans ce monde ne soit pas infécond, afin que, quand sonnera pour nous l'heure de la délivrance, il nous soit donné de remonter comme ces anciens amis qui nous ont précédés dans cet Au-delà mystérieux où elle nous attend. Soyons hommes de bien, hommes selon le cœur de Dieu; car l'homme qui vit dans la mort est un être qui se lèvera ainsi qu'un soleil mystique sur le toit de la tombe. Il lui et portera à son tour les bienfaits de son amour à ses frères en humanité qui subissent l'épreuve...

L'homme naît pour lutter afin de dégager l'esprit du corps matériel. Voyager de l'espace à ce monde en voyageur de la conquête d'un bonheur toujours plus grand. Son passé le suit avec ses expiations, ses défaites et ses victoires; et ce passé est porteur de l'épave féconde dont chaque vie est le fruit. Ainsi, ses existences ont des racines profondes qui s'étendent à l'infini dans le passé pour prendre naissance aux cœurs de la néo-humanité. C'est à ce moment précis que le souffle divin pénètre dans son être rudimentaire, provoquant son élosion à l'humanité après ses évolutions au travers des règnes minéral, végétal et animal.

La vie s'en principe dans le principe même de la matière, quand nous nous plaçons sur le plan physique. Et, quand nous élevons sur le plan spirituel, intellectuel, psychique, nous nous élevons au-dessus de son principe en Dieu lui-même dont notre âme est une irradiation d'amour.

De sorte que, de déduction en déduction, en appliquant successivement à l'homme

CHLORO-CALCON

Solution titrée de Chlorure de Calcium chimiquement pur, stabilisée, exempt d'hypochlorites et d'HC1 libre (40 gouttes = 1 gr. de CaCl² pur)

I. HÉMORRAGIES, MALADIES DU SANG
(Hémorragies profondes, Hémothèse, Purpura, Anémie)

II. AUTO-INTOXICATIONS, NEURO-ARTHRITISME
(Gichtaire, Acidités du Sérum, Asthme, Albuminurie)

III. TUBERCULOSE, MALADIES DES OS (Recalcification)
(Tuberculose, Lymphatisme, Fractures)

IV. GROSSESSE, ALLAITEMENT
(Eclampsie, Vomissements, Albuminurie, Déminéralisation)

Echantillons gratuits; Ph^{ie} FRAUDET, 9, avenue de Villiers, Paris

THERAPEUTIQUE PAR LES AGENTS PHYSIQUES

Hydrothérapie - Mécoanthérapie - Électrothérapie - Massage - Rééducation
Rayons X - Radium - Air chaud - Lumière

ÉTABLISSEMENT HYDROTHERAPIQUE d'Auteuil

12, rue Botton - Paris (XV^e)
DOCTEUR J. OBERTHUR, DIRECTEUR

Le plus MODERNE au point de vue du confort et de l'hygiène, le plus COMPLET au point de vue de l'équipement physique et psychopathologique

Maladies nerveuses, Affections chroniques de la nutrition (régimes alimentaires variés suivant les cas et non entières), Morphéisme

ÉLECTROTHERAPIE, BAINS DE LUMIÈRE ÉLECTRIQUE, Symbion HELLER et DOWING, DIAPHRAGME, SONDAGE, SONDAGE, SONDAGE

BAINS DE SCHENBRUNN (près Zug, Suisse), Établissement hydrothérapique à 750 m. d'altitude.

Médecin-directeur: Dr C. Hegelin.

Demandez la brochure spéciale gratuite.

Revue Spirite

42, rue Saint-Jacques, Paris
Abonnements: 10 fr. par an

Journal d'Études psychologiques et Spiritualisme expérimental
Fondée en 1858 par ALLAN KARDEC
(NUMÉRO SPÉCIMEN SUR DEMANDE)

FABRICANTS D'INSTRUMENTS DE CHIRURGIE, DE PRÉCISION, APPAREILS ORTHOPÉDIQUES

A. CLAVERIE, 334, faub. Saint-Martin, Paris.

Le nouveau « MAILLOT CLARANS », ceinture idéale pour affections abdominales. Obsédée chez l'homme et chez la femme.

COGIT (E.) et C^o, boul. St-Michel, 36, Paris: Tél. 612-20.

Constructeur d'Instruments et Appareils pour les Sciences.

Fournitures générales pour Bactériologie et Micrographie.

Dépot pour la France des Microscopes et des Jargons à prismes E. Lutz.

COLLIN (Anc. nation CHARRIERE), rue de l'École-de-Médecine, 6, Paris.

Fabricant d'Instruments de Chirurgie, Physiologie, Anthropologie, Orthopédie, Prothèse, Bandages et Ceintures, Coutellerie fine.

Seul Journalier titulaire de la Faculté de Médecine de Paris. Fournisseur des Hôpitaux et de l'Institut Pasteur.

Correspondants: Buenos-Ayres (Lutz et Schulz), Madrid (Angel Basabe), Copenhague (Camillus Nyrop), Rio-de-Janeiro (Fernandes Malmo et C^o), La Havane (Jorge Fortin), Barcelone (Jose Clausen), Moscou (Machin et C^o), Budapest (Garay, Samu et Tarsa).

KRAUSS (E.), 16, 18, 20, rue de Naples, Paris: Tél. 549-15.

Optique et Mécanique de précision.

Les Centrifuges Krauss, nouveaux modèles, sont indispensables pour les analyses de sang, lait, pus, urines, crachats, matières grasses, etc. — *à Main* (1 et 2 vitesses); *à Eau*; *Électriques* (courant continu, courant alternatif).

Microscopes. — Microtomes. Demandez la Brochure spéciale gratuite.

LUER (F.) et Docteur W. WULFING (LUER), boul. Saint-Germain, 101, Paris. Tél. 813-90.

Fabrique d'instruments de Chirurgie et d'Appareils de Médecine.

GRANDS PRIS.

Catalogue sur demande: 1^o Spécial pour l'Ophtalmologie (1901); 2^o Spécial pour l'oto-rhino-laryngologie, l'Étiologie-pathologie-bronchoscopie (1911); 3^o pour la Chirurgie générale (1904).

RADIGUET et MASSIOT, constructeurs d'instruments pour les Sciences, fournisseurs des Hôpitaux et des Ministères de la Guerre et de la Marine; et de 15, boulevard Filles-du-Calvaire, Paris.

Installations complètes de Radiologie, Haute Fréquence, Électricité Médicale. Pour cabinets de docteurs, hôpitaux, dispensaires cliniques.

Tableaux de distribution fonctionnant sur tous courants.

Pupitre électrothérapique du Dr Guilleminot.

Réducteurs au potentiel; Transformateurs statiques; Appareils Jaradiques et galvanostatiques.

Renseignements, Devis et Catalogue sur demande.

THERMOTHÉRIE, appareils du Dr Miramon de la Roquette, pour la pratique médicale courante.

Air chaud, Lumière.

Heintzsch, constructeur, fournisseurs des hôpitaux à Nancy.

WICKHAM, ancien externe des Hôpitaux de Paris, Hors concours. Membre du Jury, 15, rue de la Banque, Paris. Tél. 270-55.

FABRIQUE DE BANDAGES HERNIAIRES — Appareils à pièces interchangeables, légers, confortables, d'une robustesse et d'une sécurité absolues. Le principe mécanique qui présida à leur construction leur donne une supériorité incontestable.

Couture parfaite, soignée guérison.

matière, les lois du transformisme qui sont la base des données et des vérités scientifiques : rien ne se crée, rien ne se perd, nous arrivons à cette conclusion inéluctable que l'homme en ses origines est infini, et que conséquemment il est aussi infini en ses fins.

Où, rien ne nous dit, rien ne nous prouve que le problème qui se pose par la nature matérielle de l'homme ne soit pas aussi le problème qui se pose pour sa nature spirituelle. Et si la solution de l'un est juste, nous devons en inférer que la solution de l'autre est juste aussi. La connexité, la similitude de ces deux états, en apparence si distincts, impose une loi et une solution commune. Au surplus, n'avons-nous pas pour sanctionner cette théorie la confirmation donnée par le Christ lui-même quand il nous dit : « Vous êtes tous des Dieux » ? Forts de cette interprétation qui n'est en somme qu'une déduction rationnelle et logique, nous ne craignons plus l'anathème et l'excommunication parce que nous aurons proclamé, avec ces principes de vie, que l'homme a préexisté et qu'il doit nécessairement se survivre.

Nous ajouterons aussi que la consécration de la survie et de la préexistence est nécessairement la *réincarnation*.

L'ÉLECTION A L'INSTITUT ET LE JUBILÉ DE M. LUCAS-CHAMPIONNIÈRE

Le vendredi 4 mai, l'Association de la Presse médicale française offrait à l'un de ses syndics, M. Lucas-Championnière, un dîner à l'occasion de sa nomination à l'Académie des Sciences. Au cours de cette fête le famille, M. le professeur Albert Robin, collègue de M. Lucas-Championnière, comme syndic, lui a remis, au nom de l'Association, deux médailles, la Science et la Presse, spécialement gravées pour honorer la belle carrière de l'éminent chirurgien.

L'Académie des Sciences vous a rendu l'hommage qui était bien dû à celui qui a transformé la chirurgie française. C'est grâce à vous que l'antiseptique s'est imposé dans notre pays, et nous savons tous avec quelle énergie et quelle ténacité vous avez surmonté les indécisions et les résistances.

Cette généralisation de votre œuvre, vous l'avez faite par l'enseignement et par le journal. Comme chirurgien des hôpitaux, vous avez acquis une énorme notoriété et la foule des auditeurs s'est pressée à vos côtés. A l'étranger, votre nom est le plus retentissant de la chirurgie française. Là, on s'est étonné, ici, l'on a déploré comme une injustice et comme un préjudice pour la Science qu'un homme de votre valeur n'ait pas été appelé à la Faculté de Médecine sur laquelle

vous eussiez jeté un lustre plus éblouissant ! Mais l'enseignement ne

peut être capable de vulgariser. Je ne sais pas si vos confrères de l'Institut, en vous accueillant dans leur compagnie, ont pensé au journalisme. A vrai dire, je ne le crois pas. Mais peu importe ! En votre personne un grand journaliste est entré à l'Académie des Sciences. Et si votre élection vous a causé une de ces satisfactions d'auteur plus chères qu'elle soulignent un mérite hors de pair et reconnu, je puis vous assurer, en notre nom à tous, que la joie m'a pas été moins vive parmi les membres de notre Association. Il nous semble que quelque chose rejaillit sur nous de l'honneur qui vous est rendu, et nous voulons saluer aussi dans votre succès, à côté de la part du grand chirurgien, celle plus modeste qui revient à notre très aimé collègue, le Maître journaliste.

En vous remettant, au nom de tous nos collègues, ces deux médailles, la Science et la Presse, qui symbolisent les deux faces de votre personnalité, et en vous priant de les considérer comme un faible témoignage de notre haute considération et de notre affectueux attachement, je lève mon verre et je bois à votre santé. Laissez-moi ajouter un toast à ceux qui vous sont chers, car tout bonheur est incomplet qui n'est pas partagé avec ceux qui nous tiennent de près. Vous avez atteint les sommets de la profession médicale, demeurez-y longtemps, comme un exemple vivant de ce que peuvent réaliser le travail, l'énergie et la dignité mis au service de notre science.

M. Maurice de Fleury a ensuite pris la parole :

A la fin d'un dîner si gentiment cordial et familial, je ne voudrais pas prononcer de trop grands mots... Mais enfin, pour comprendre du premier coup et avant tout le monde ce que Lister venait de faire, à une heure où, parmi les sources de ses colères, il osait à peine croire à sa fortune, pour donner à la méthode nouvelle les bases rigoroureusement scientifiques qu'elle vous doit pour une bonne part, pour élargir, comme vous l'avez fait, le domaine de la



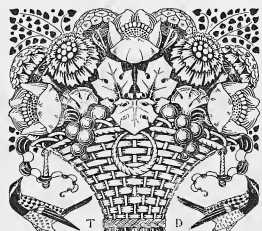
Cliche de la Revue Spéciale
Tombes de Pierre-Gaëtan Leymaire (1827-1901)
Disciple d'Alfred Kardec et continuateur de son œuvre, de 1870 à 1901

la puissance de la Presse médicale. Vous avez élargi son rôle en montrant qu'elle est plus qu'un signal carrossier, et que le savant qui veut réaliser toute son

L'ART DÉCORATIF

REVUE DE L'ART ANCIEN & DE LA VIE ARTISTIQUE MODERNE

DIRECTEUR : FERNAND ROCHES



ADMINISTRATION & REDACTION
4, RUE LE GOFF, PARIS (V)
TELEPHONE 803-02

L'ART DÉCORATIF est la plus vivante, la plus complète et la mieux illustrée des revues d'art françaises.

Envoi franco de numéros spécimens
ABONNEMENTS : 20 fr. par an (Voir Nos Primes, p. 1)

SEL de HUNT

Alcalin Type

Spécialement adapté à la Thérapeutique Gastrique
Dyspepsies, Gastralgies
Action sûre, Absorption agréable, Innocuité absolue

C'est grâce au Sel de Hunt que la Médecine alcaline est devenue vraiment la Clef de voûte de la Thérapeutique Gastrique par sa forme de Sel friable. Il est admirablement adapté à tous les besoins de cette Thérapeutique. Il remplace avec un avantage marqué tous les Alcalins simples ou composés. La Clinique montre qu'il ne peut être remplacé par aucun.

LABORATOIRE ALPH. BRUNOT, 16, rue de Boulainvilliers, Paris

Comœdia Illustré

Revue Parisienne,
Théâtrale,
Littéraire,
Artistique.

Paraissant le 1^{er} et le 15
de chaque mois

Directeur : M. de BRUNOFF, 33, rue Louis-le-Grand, PARIS
Le Numéro : 50 centimes. — Abonnement : 12 francs par an.

chirurgie, il vous a fait un peu de cette puissance de coup d'aile, de ce pouvoir de synthèse, de cet art de nouer d'harmonieuses gerbes qui passe le simple talent. Oui, vous avez quelque chose que je n'ose pas nommer de crainte de blesser votre modestie, ce quelque chose qui est au-dessus du talent... Nous saluons en vous un de ces vaillants magnifiques, seuls capables de jeter bas un pan de l'épaisse muraille qui nous sépare de la vérité.

Et puis, pour nous autres médecins-écrivains, non contents de publier une liste d'ouvrages, aimons à faire vivre, pour nos lecteurs, une figure, vous offrez, à qui sait la voir, une image qui prête à la description.

Le mardi, lorsque vous entrez dans la salle des Pas-Perdus de notre Académie de Médecine, non contents de publier une liste d'ouvrages, aimons à faire vivre, pour nos lecteurs, une figure, vous offrez, à qui sait la voir, une image qui prête à la description.

Le mardi, lorsque vous entrez dans la salle des Pas-Perdus de notre Académie de Médecine, non contents de publier une liste d'ouvrages, aimons à faire vivre, pour nos lecteurs, une figure, vous offrez, à qui sait la voir, une image qui prête à la description.

Puis M. Charlier-Tabur, président de la presse, M. Bardet, M. Granjoux, sont venus apporter à leur collègue le témoignage de leur sympathie.

M. Lucas-Championnière, en termes émus a dit toute sa reconnaissance pour

les précieuses félicitations qu'on venait de lui adresser.

Je suis touché par cette fête que nous ne faisons plus que je n'aurais été par aucune autre. L'évocation du journalisme est pour moi l'évocation de mon origine. Je suis un enfant de la balle, si on peut dire. Le meilleur de moi-même, je l'ai puisé dans le sou-

ce premier article était révolutionnaire. Il était écrit pour faire connaître et pour vanter l'endoscope, cet instrument merveilleux que ce pauvre An ouin Desormeurs ne put faire accepter de ses contemporains et qui s'a marché vers la gloire légitime que lorsque, suivant la coutume, il revint d'Autriche et d'Amérique.

Sans interruption depuis cette époque, j'ai

un rôle important dans le progrès des sciences modernes, médicales et chirurgicales.

Ce fut une belle fête, qu'une autre se vait bienôt.

Depuis longtemps les élèves et amis de Lucas-Championnière s'étaient groupés pour lui offrir une plaquette en témoignage de leur reconnaissance et de leur affection. La remise de ce souvenir, recueillie par suite d'une série de circonstances pénibles, avait lieu le dimanche 9 juin, à l'Hôtel-Dieu, sous la présidence du professeur Guyon.

Le vénéral maître parla le premier, montra Championnière rénovateur de chirurgie, réhabilitant le trépan, démontrant l'innocuité de la cure de la hernie, implantant la résection du genou, la suture de la rotule, révolutionnant le traitement des fractures par cette notion à leur cure demande une dose de mouvements judicieusement dosée. Ce discours fut constamment interrompu par applaudissements suscités tant par ses belles pensées essemées par M. Guyon que par le besoin de témoigner à l'orateur toute la sympathie éprouvée pour lui.

M. Deboue rappela que les hommes sont comme les plantes, qu'ils ne se développent que dans le milieu qui leur convient et que si Lucas-Championnière avait produit c'est qu'il avait trouvé dans sa mille le vrai terrain de culture.

M. Mesureur affirma la reconnaissance de l'administration de l'Assistance publique pour le dévouement apporté par Dr Lucas-Championnière aux malades hospitalisés.

M. Bazzy, président de la Société de chirurgie, insista sur ce que Lucas-Championnière avait apporté à cette Société



Le Docteur Lucas-Championnière
(Plaquette du Docteur Paul Richer)

Cliche de Pâques

venir de mon père qui m'avait élevé pour le journal, et je suis fier d'être toujours journaliste et de rester ainsi jusqu'à ma fin.

Si vous voulez bien fêter aujourd'hui ma nomination à l'Académie des Sciences, vous fêtez du même coup mon cinquantième anniversaire de journaliste. J'ai écrit pour mon journal mon premier article en 1862 et s'il ne parut que le 10 février 1863, c'est que, comme il arrive aux jeunes, il resta un peu dans le tiroir du rédacteur en chef.

Chose qui ne sera pas pour vous étonner,

écrit pour le compte de tous, pour la diffusion et pour le progrès de la science. Si j'avisais de présenter dans un exposé de titres à l'Académie des Sciences un résumé de mon œuvre de journaliste, si bref fût-il, il aurait dépassé tous les exposés de titres connus.

Une semblable proximité n'était point faite pour attirer la faveur des savants de l'Académie des Sciences. Mais ici, où vous voulez bien rappeler mes plus longs travaux, elle ne fut pas sans mérite et, j'espère, a joué

GRANULÉS DALLOZ

GLYCÉRO

Neurasthénie, Rachitisme, Tuberculose, etc.
Une à deux cuillerées à café, trois à quatre repas

HÉMOGLOBINE

Anémie, Chlorose, Lymphatisme, etc.
Deux à quatre cuillerées à café, trois à quatre repas

TRIDIGESTINE

Dyspepsies, Gastro-entérites, etc.
1 à 2 cuillerées à café, au gré de chaque repas

ANTALGOL

Névralgies, Migraines, Sciatalgies, Goutte, Rhumatisme, Crampes, etc.

Une à deux cuillerées à café, trois à quatre repas

Antalol, 2 à 3 cuillerées

Voir
Page 1
la Liste de
nos Primes

Suc Durham

Véritable
VIANDE LIQUIDE
inaltérable



Nom et Marque déposés selon la loi

préparée à froid
par un procédé
nouveau et spécial

Anémie, Tuberculose, Convalescence

« Dans l'état actuel de la science, le suc frais de viande crue préparé à froid est à la chair de bœuf ce que l'alcatoide est à la plante, ce que la quinine est au quinquina. »
D. GUYON

ses travaux, demandant, provoquant discussion de façon que la vérité scientifique fût nettement établie.

Le Dr Reverdin, de Genève, prit la parole, non pas au nom des étrangers, mais au nom des *amis étrangers*.

M. Bécère, parlant au nom de la Société d'enseignement des hôpitaux, déclara que lors de sa création cette Société avait eu pour président M. Lucas-Championnière, qui permit à plus que personne l'enseignement complémentaire donné par le corps hospitalier.

M. Delagenière (du Mans) fut un nom des anciens élèves habitant la province, et nul n'était plus qualifié pour cette occasion que l'ancien président du Congrès de chirurgie, que l'ancien secrétaire de Lucas-Championnière.

Au nom de l'Association de médecine pratique, son secrétaire général, M. Granjux, dit qu'elle était fière de pouvoir acclamer comme sien Lucas-Championnière.

M. Michon, chirurgien des hôpitaux, parla au nom des anciens élèves habitant Paris. Puis le médecin-inspecteur général Delorme a traité, avec compétence et son autorité, le rôle de Lucas-Championnière en tant que chirurgien d'armée.

M. Lucas-Championnière voulut répondre à chacun des orateurs, et il sut trouver dans son esprit et dans son cœur, pour chacun la phrase qui convenait. La

médecine militaire — qui était du reste représentée par les inspecteurs généraux Robert et Gentil et le médecin principal Millet — ne fut pas oubliée.

LA SORCELLERIE DES CAMPAGNES

A l'heure actuelle, les habitants des campagnes croient-ils encore à la sorcelle-

rites et la diffusion de l'instruction

Les faits d'escroquerie vulgaire que les journaux relatent chaque jour en sont une preuve suffisante. Mais c'est surtout dans



Le Docteur Lister tendant les bras vers Pasteur (Tableau de Fixens, à la Faculté des Sciences)

Ésculape, qui a déjà eu le plaisir, l'an dernier, de reproduire la belle image du Maître, due à la plume du Dr Villandre, tient à l'assurer de toute son admiration.

rie? Oui, dit M. Ch. Lancelin, dans un intéressant ouvrage qu'il vient de publier et cela, à divers degrés, suivant l'état local des esprits, les traditions cou-

les sorciers gousseurs que le public a une foi profonde.

Ce sont généralement de vieilles gens affectés d'une tare physique : ceux qui

MAISONS DE SANTÉ - INSTITUTS MÉDICAUX - CLINIQUES

MAISON DE RÉGIME DU DOCTEUR CHATEL, 12, rue de la Ville-Borghèse, 29, boul. Victor-Hugo.

MAISON DU D^r DEFAUT, 50, avenue du Roule (près la porte Maillot). Tél. 508-30.

Médecine et chirurgie.

ILLA PENTHÈVRE, à SCEAUX (Seine-et-Oise). Tél. 12.
Affections nerveuses et maladies mentales. Assistant : D^r Tastevin. Médecin-directeur : H. Reddon.
Chemin de fer : Paris-Sceaux (toutes les minutes).

ANATORIUM DE BOULOGNE-SUR-MER - SEINE, 145, route de Versailles. Tél. 694-41.

Maladies nerveuses et Intoxications (Traitement de la morphomanie).
Dr Paul Sollier et M^{lle} Dr Alice Sollier.
Hydrothérapie, Electrothérapie, Mécanothérapie, Psychothérapie.

INSTITUT MÉDICAL DES AGENTS PHYSIQUES, 23, rue Blanche. Tél. 130-59.

MAISON DE SANTÉ DU D^r COUGNON, 88, 90, 92, rue Picpus, Paris. Tél. 912-86.
Affections nerveuses et Maladies mentales. Directeur : D^r Hugonin.

ILLA MOLIÈRE, Maisons Médico-chirurgicales d'Autueil, 57, 61, 65, 66, boulevard Montmorency, Paris. Tél. 569-52.
Médecine, Chirurgie, Accouchement, Obstétricologie.

Ouvert tous les médecins et chirurgiens. Alléniés et contagieux non admis.

ENFANTS ARRÉRÉS (Institution d'été), à Eauboune (Seine-et-Oise). Tél. 23
Maison spéciale d'Éducation et de Traitement.

Directeurs : MM. A. Langlois, ancien professeur de l'Université, et M. de Charbot, ancien interne des Hôpitaux de Lille.

Établissement absolu spécial, fondé en 1847, répondant à toutes les exigences que réclament l'éducation et le traitement des anormaux intellectuels à tous les degrés :

- 1° Dirigé à la fois par un éducateur et un médecin dont la collaboration est constante, il est médical et pédagogique ;
- 2° Son organisation est familiale ;
- 3° Il ne s'adresse qu'à un sexe (garçons) ;
- 4° Il possède un nombre suffisant de pensionnaires (une centaine), ce qui lui permet de donner à chacun d'eux le milieu le plus favorable à son développement ;
- 5° Il a été construit entièrement en vue de sa destination dans un magnifique domaine de 10 hectares complètement clos, planté d'arbres séculaires, dominant la vallée de Montmorency et à proximité de la forêt.

MAISON DE SANTÉ DU D^r MEURIOT, fondée par le D^r Blanche, 17, rue Berton, Paris (16^e). Tél. 698-99.

Affections mentales et nerveuses.

CHATEAU DE FONTENAY-SOUS-BOIS (Seine), 23, rue Saint-Germain (Maison de Santé Rivet-Brière de Boismont). Tél. 18.
Établissement médical pour le traitement

des affections nerveuses, des intoxications (d'été), à Eauboune (Seine-et-Oise). Tél. 23
Maison spéciale d'Éducation et de Traitement.

Hydrothérapie, électrothérapie, radiographie.

Parc de 25,000 mètres ; altitude 106 mètres. Médecin-directeur : D^r G. Duhamel ; médecin-adjoint : D^r Crété.

Les parents des malades et les visiteurs sont reçus tous les jours de 11 heures à 5 heures.

MAISON DE SANTÉ DE PICPUS, 8 et 10, rue de Picpus, et 138, boulevard Diderot, Paris. Tél. 930-89.

Méd.-dir. : D^r Potier, Méd.-adj. Dr Salin.
Deux établissements distincts : 1° Établissement spécial (maladies mentales et nerveuses) ; 2° Établissement hydrothérapique du Pavillon Charcot (pensionnaires et externes)

Pension et trait. à partir de 10 francs.

SANATORIUM DE PSYCHOTHÉRAPIE, Château des Buttes, 12, avenue de Ceinture, à Créteil (Seine).

Direction médicale : D^r Berillon, 4, rue Castellane, Paris. — Tél. 224-01.

Direction administrative : M. Quinqué, au Château des Buttes, Créteil. — Tél. 40.

Adultes : Neurasthénies, psychasthénies, alcoolisme. Prix, à partir de 300 fr. p. mois.
Enfants : Arriérés, instables, nerveux. Prix, à partir de 150 fr. par mois.

MAISON DE SANTÉ ET DE CONVALESCENCE DE SAINT-MANDE, 15, rue Jeanne-d'Arc, à Saint-Mandé (Seine). Tél. 934-03.
Directeurs : D^r Herculot et Marfaing.

Affections nerveuses et Morphinomanie (alléniés non admis) : Cures de régime, isolement, sevrages. — Hydrothérapie, électrothérapie, psychothérapie.

Site charmant, au bord du bois de Vincennes, à la porte de Paris. Prix très modérés.

INSTITUT MÉDICO-PÉDAGOGIQUE pour le traitement et l'éducation des ENFANTS ANORMAUX DES DEUX SEXES, 22, rue Saint-Aubin, à Vitry, près Paris. Tél. 539-76.

Fondé par Bourneville, en 1892.
Médecin-chef : D^r Paul-Boncour, ancien interne des Hôpitaux de Paris et de l'Asile-Ecole de Bicêtre. Directeur pédagogique : Joseph Boyer, ancien instituteur de l'Asile-Ecole de Bicêtre.

L'Institut médico-pédagogique est destiné à donner l'éducation physique, intellectuelle et morale aux enfants anormaux.

Il reçoit : 1° les enfants qui ont besoin de méthodes individualisées ; 2° les enfants intelligents mais affectés de lésions de la parole, infirmités, déficiences morales ; 3° les enfants à compréhension lente et fatigue rapide ; 4° les enfants instables, arriérés, faibles d'esprit à tous les degrés ; 5° les enfants atteints d'affections nerveuses.

Envoi de la Notice illustrée sur demande.

MAISON DE SANTÉ DE SAINT-VINCENT DE PAUL, 138-144, route de Vienne, Lyon.

Maladies mentales et nerveuses (dames). Médecin-directeur : D^r Carrier.

Vaste parc ; villas, pavillons séparés.

ciers: celui-là entre dans la sorcellerie à laquelle sorte à son propre insu. A la fin il serait fuir magnésieur ou hyposteur, ou médium. A la campagne, il est qu'un objet de curiosité qui exerce des facultés en secret, jusqu'au jour où il comprend qu'il est maître d'autrui et qu'il peut en profiter.

Les maléfices que, dans les campagnes, on attribue aux sorciers locaux sont innombrables et varient à l'infini comme genre et comme ampleur, depuis la poule qui refuse de pondre parce qu'elle a été ensorcelée pour avoir péché indûment dans le champ de blé du voisin, jusqu'à la disparition de familles entières fauchées par un mal mystérieux que l'on attribue à un sort, alors que souvent la cause de la mortalité est connue dans un mépris complet de la plus banale hygiène.

Il y a tout d'abord le sort. Le sort est un maléfice qui procède de paroles, de gestes, de caractères écrits, de pantaques, etc.; — les moyens de « jeter un sort » sont innombrables. La « charge » est un sort à faire et c'est-à-dire un sort qui, au lieu d'être jeté directement à son destinataire, est et quelque sorte chargé sur un objet quelconque choisi de façon à en augmenter l'efficacité, et ensuite enfouir ou caché à la suite de la personne visée, soit sous une tuile, soit dans sa maison, soit même dans ses vêtements, pour, finalement, atteindre cette personne.

Les moyens de jeter un sort — qui soit un véritable sort — ressortissent à l'hygiène physique du malade. Pour que le sort puisse réellement agir de l'efficacité, il faut que le sorcier ait préalablement une influence de domination sur son victime, soit en possédant une autorité supérieure à la sienne, soit en la

touchant (pour pénétrer son aura (1) et en conserver quelque chose par devers lui), soit en se mettant en possession d'un objet quelconque qui lui ayant intimement appartenu, et par suite conservé avec soi une partie de cette aura, sur laquelle pourrait s'exercer les maléfices à venir.

Dans les pays où existent des sorciers avérés ou soupçon-

(1) L'aura est une sorte d'émanation fluïdique qui entoure le corps de l'homme comme d'une aureole d'une transparence, d'une sorte d'estompage, pour ainsi dire, dans le principe principal autour de la tête et à l'extrémité des doigts qu'elle apparaît plus visiblement; le nimbe ou l'aurole dans le catholisme entoure la tête des saints et est la représentation de cette aura, qui est aujourd'hui, mais depuis peu, admise et reconnue par la science.

(2) Le sorcier monte assez haut pendant quelques heures. Mais, le soir et le matin, l'atmosphère est délicieuse et fraîche. (Fraikin et Grenier de Cardenal.)

nés, les mères prennent toutes sortes de précautions pour défendre leurs enfants contre les mauvais sorts. Elles leur recommandent de ne jamais accepter les bonbons ou les fruits qu'on pourrait leur offrir dans la rue. Car il est très généralement admis que c'est surtout aux enfants que les sorts s'attaquent les premiers de naissance; ce qui tient probablement à ceci, que la volonté de l'enfant est incapable d'une résistance quelconque.

Le jet du sort constitue les principaux maléfices du sorcier de campagne; mais le domaine dans lequel il se meut est immense, ou pour mieux dire, il s'étend à toute la représentation de cette aura, qui est aujourd'hui, mais depuis peu, admise et reconnue par la science.

Le jet du sort constitue les principaux maléfices du sorcier de campagne; mais le domaine dans lequel il se meut est immense, ou pour mieux dire, il s'étend à toute la représentation de cette aura, qui est aujourd'hui, mais depuis peu, admise et reconnue par la science.



Cl. de Courmette. — La jeune sorcière

Wiertz. — La jeune sorcière

STATIONS CLIMATIQUES DE FRANCE

ARCACON (Gironde)

Au bord d'une immense baie protégée. Des îles de sable, couvertes de sapins, ornent l'air pur, tenant en suspension des principes balsamiques. C'est qui constitue la sprematie d'Arcacoon, c'est d'être à la fois une station d'été et une station marine...>

Climat. — Très doux; très égal. C'est le hygrométrique est moyen. Les vents soufflent presque toujours de la mer. Ils sont chauds, peu violents.

Action. — La cure est sédative par ses éléments forestiers et partie de ses éléments marins; tonique par ces derniers seuls.

Indications. — 10 En tant que station de cure marine: scrofule, tuberculose osseuse, ganglionnaire, péritonéale, rachitisme.

11 En tant que station de cure forestière et station de cure mixte à débilités (anémiques, chloro-anémiques, convalescents de longues et graves maladies, etc.), neurasthéniques, surmenés (plaisirs ou affaires), brûlés, vécus et candidats à la tuberculose.

12 Mais l'indication fondamentale d'Arcacoon, se réfère à la tuberculose pulmonaire: tuberculose chronique à tous ses stades; même fibrille; tuberculose à forme hémoptoïque; pneumonie caséuse en période de rétrograde. La phibose scrofuleuse est particulièrement tributaire d'une cure marine.

13 Mais l'indication fondamentale d'Arcacoon, se réfère à la tuberculose pulmonaire: tuberculose chronique à tous ses stades; même fibrille; tuberculose à forme hémoptoïque; pneumonie caséuse en période de rétrograde. La phibose scrofuleuse est particulièrement tributaire d'une cure marine.

14 Mais l'indication fondamentale d'Arcacoon, se réfère à la tuberculose pulmonaire: tuberculose chronique à tous ses stades; même fibrille; tuberculose à forme hémoptoïque; pneumonie caséuse en période de rétrograde. La phibose scrofuleuse est particulièrement tributaire d'une cure marine.

Cazaban, Chauveau, Dechamp, Dhourdin, Festal, Hamcau, Lalesque, Pallié, Rouffignac, Meurisse.

ARGELES (Hautes Pyrénées)

Altitude moyenne 1450 mètres; dans une vallée très vaste où les nerveux peuvent ignorer cette sensation d'angoisse si fréquente en montagne. Sol très perméable.

Climat. — Semblable à celui de Pau, mais plus frais en été. « On a dit souvent qu'il fait très chaud à Argeles l'été. C'est la une erreur. Assurément, en juillet et août, la température monte assez haut pendant quelques heures. Mais, le soir et le matin, l'atmosphère est délicieuse et fraîche. » (Fraikin et Grenier de Cardenal.)

Action. — Nettement tonico-sédative.

Indications. — 10 Nerveux, hystérie, épilepsie, maladie des lés, neurasthénie, diabète, bémipégie, paralysie, etc.; intoxications par alcool, morphine, plomb, etc. (L'action de la nature est d'ailleurs seconde par un Institut de Physiothérapie.)

11 Maladies générales de la nutrition. 12 Troubles du développement chez les enfants et les adolescents.

Institut de Physiothérapie. — Directeurs: Dr Fraikin et Grenier de Cardenal, ex-chefs de clinique de la Faculté de Bordeaux. Utilise tous les agents physiques (électrothérapie, hydrothérapie, mécanothérapie, etc.) Maladies nerveuses et hystériques, neurasthénie générale, maladies orthopédiques; troubles de développement (scoliose). Maison de Santé (régimes, psychopédie).

Médecins. — Abadie, Berguana, Fraikin, Grenier de Cardenal, Pons, Trélat.

CANNES (Alpes-Maritimes)

Cannes s'offre avec une gamme climatotherapeutique très étendue, grâce à la surface de son territoire méditerranéen. Car à des deux golfes de la Napoule et du golfe Juan constituent en réalité un seul golfe, immense, s'enfonçant dans les terres >

Sur ce territoire se disposent: Cannes, Le Cannet, Vallauris, Juan-les-Pins, Antibes, Théoule, Mandliu-la-Napoule.

Climat. — Il ne gèle presque jamais. Le climat est relativement humide (sol imperméable). La brise marine est assez régulière; le mistral souffle parfois en février et mars. Elle n'offre pas moins des ressources climatotherapeutiques très précieuses.

Indications. — La zone marine a un climat excellent, tonique, stimulant (rachi-tiques, typomatiques, convalescents, tuberculose torpides, neurasthéniques, anémiques).

La zone de l'intérieur (Le Cannet) à un climat doux, calmant (affections respiratoires chroniques, catarrhes, le phibose de cas de tuberculose pulmonaire et en particulier certaines phiboses irritables).

Contre-indications. — Tuberculose aiguë, nerveux excitables, asthme essentiel.

Médecins. — Abadie, Ardisson, Baradat, Battersby, Bayle, Bernard-Dubay, Bernard (Maris), Binfaï, Blanc (ex, rue d'Antibes), Boffart, Bompierre, Bonnetoy, Bourcart, Bright (Georges), Carré, Castelbou, Charasse, Christine, Chuquet, Cochoy, Comoy, Courchet, Danillon, Douy, Dupaigne, Duponnois, Ehrmann, Escarra, Fares, Fournier (43, rue d'Antibes), Galipèrre (71, rue d'Antibes), Ginnès (Anc. int. Hôp. Paris), Ginner, Girard (H. Gailliez, Gaster, Gattel), Hache (Maurice), Hugues-Aumouret, Hugues-Antoine, Josserrand, Jouffray, Kent-Gazet, Lai-

titude d'une bonne place en paradis.

On va le consulter dans les cas les plus divers et les plus étranges; pour tirer un bon numéro au sort, pour faire faire à un cheval plus de chemin en une heure qu'un autre n'en pourra faire en huit heures > pour empêcher d'être enrhumé, pour chasser les insolents, pour faire cesser la grêle, pour arrêter la colique, pour avoir des visions, pour voir le diable, pour faire rater une arme ou, au contraire, lui faire porter le double de son ordinaire, pour réparer un pucelage perdu > pour empêcher des chiens de s'étendre un incendie, etc., etc. — que sais-je? Jamais le sorcier n'est pris au dépourvu! Et, pour les cas les plus fréquents, son arsenal renferme des quantités de recettes et de formules.

Et parmi ces formules il en est d'intéressantes si l'on en juge par celle que M. Lancelotti donne comme conclusion à son étude. Cette formule est on ne peut plus bizarre; mais ce qui surprend en elle, et ce qui surprendra quelque réticent et comarce, c'est qu'on la trouve préconisée dans les campagnes normandes, alors qu'à cent lieues de là, en plein bourbonnais, elle est également recommandée par les sorciers locaux. La voici en entier:

1° Prendre tous les jours, à jeun, une décoction de feuilles de frêne (*Fraxinus excelsior*).

2° Se brosser, matin et soir, l'estomac avec les pieds avec une brosse dure.

3° Varier de temps en temps avec une décoction d'anguille (*Archegaster officinalis*).

4° A quatre-singis ans, prendre une décoction de trèfle d'eau (*Menyanthes trifoliata*).

5° A quatre-vingt-dix ans, se placer sur un sac rempli d'un sachet de sel, et y laisser jusqu'à cent ans.

6° A cent ans révolus, mettre infuser une semaine dans un litre d'anguille, un peu de trèfle d'eau, et boire tous les matins un peu de cette infusion.

LES FUMADES (Gard)

Les Fumades se trouvent à une altitude moyenne de 500 mètres dans une vallée au bord du mistral et qui est communément « Côte Chaude ». C'est le climat provençal avec tous ses avantages (température moyenne de l'hiver: 10,7° sans en avoir les inconvénients dont le principal est le vent du Nord (mistral). Les montagnes couvertes de plantes odorantes: lavande, thym, sarriette, etc. L'air y est pur et sec, le panorama est superbe, les hautes montagnes des Cévennes se profilent à l'horizon et comme disait une des célébrités du corps médical anglais, client assidu de la station: C'est l'Écosse, avec le Climat de Provence.

Indications. — Le climat est souverain pour la guérison des:

1° Troubles nerveux. — Nervosisme, neurasthénie, troubles hystériques et intoxications (particulièrement les intoxications produites par le tabac, l'alcool et la morphine).

2° Maladies générales de la nutrition. — Troubles du développement chez les enfants et les adolescents, anémie, chlorose.

3° Cure d'air. — Station de convalescence parfaite pour les personnes fatiguées par suite d'opérations, de blessures, ou séjour aux colonies.

Médecins. — D^r Courtejoie.



Léon Laugier. — Etude de jeunes congres

Cliché de L'Art Décoratif

L'ANGUILLE COMMUNE
VA PONDRE DANS LA MER

A la fin de décembre 1802, un chalutier anglais capturait une anguille dans la Manche, à 12 milles au sud du phare d'Édydyston et à 20 milles de la terre ferme la plus voisine. C'est le seul exemplaire connu jusqu'ici d'une anguille prise au large, si l'on excepte les captures faites dans le détroit de Messine.

On sait pourtant qu'à la fin de chaque automne, des milliers de grandes anguilles quittent les rives de l'Europe occidentale et septentrionale pour gagner les bords des pontes et l'on sait également que ceux-ci se trouvent exclusivement dans l'Atlantique, sur la ligne des fonds de mille mètres. Les premières étapes de cette migration et le commencement de métamorphose qui les accompagne ont été suivis attentivement dans les eaux de la Baltique où les anguilles cheminent le long du littoral avec des habitudes très analogues à celles qu'elles présentent en rivière. Mais passé les détroits danubiens, leur route était complètement perdue; il leur avait lieu de croire qu'elles traversent la mer du Nord et la Manche, le long sans doute, à mi-hauteur des eaux, ou pouvait aussi se demander si ces anguilles ne réussissent à accomplir le long trajet qu'elles par le Danemark des eaux profondes de l'Atlantique.

Or, entre la fin de novembre 1909 et les premiers jours de janvier 1910, les chalutiers belonais ont capturé successivement et isolément une douzaine d'anguilles dans la Manche. L'un de ces spécimens est

MUTUALITÉ
FAMILIALE ET PROFESSIONNELLE
DU CORPS MÉDICAL FRANÇAIS

La *Mutualité familiale* a été fondée par la fusion de l'Association Amicale des Médecins Français et de la Caisse des Pensions de retraites du Corps Médical Français.

L'Amicale datait de 1804, la Caisse des retraites de 1884. Elles ont été réunies pour faciliter l'administration et la gestion des deux caisses, pour permettre au médecin Français ou naturalisé Français, diplômé d'une faculté française, de pouvoir adhérer plus facilement à une ou plusieurs combinaisons, selon son choix, pour déménager enfin la Caisse des retraites et lui permettre de faire des parts de pensions de retraite de 120 francs, pouvant être souscrites en nombre variable jusqu'à 10, qui constituent l'ancienne pension de 1.200 fr.

Vient-on s'assurer contre la maladie et l'accident?

C'est la combinaison *M. A.*, qui moyennant une prime annuelle invariable, fixée par l'âge d'entrée, garantit contre toutes les maladies ou contre tous les accidents, de quelque nature qu'ils soient.

10 francs par jour sont accordés du 5^e au 05^e jour et, si l'invalidité dépasse 5 jours, 1.200 francs par an, soit 100 francs par mois, quelle qu'en soit la durée. Par incapacité de travail, on entend l'impossibilité de faire des visites médicales au dehors, le médecin ayant le droit de donner des consultations dans son cabinet. Les médecins qui ne font que la consultation doivent garder la chambre.

Ces avantages ne sont garantis que jusqu'à l'âge de 65 ans. Faculté est donnée de souscrire demi-prime pour recevoir demi-indemnité. Il n'y a pas de droit d'entrée, mais le droit à l'indemnité commence

seulement six mois après l'admission. Un examen médical est exigé à l'entrée.

Vient-on se retraite?

On peut l'obtenir de droit, par la combinaison *P.*, ou la combinaison *R.* La première donne la retraite à 60 ans, la seconde à 65 ans et après quinze années de participation. La part de pension est de 120 fr. par an. On peut souscrire à 1, 2, 3, 10 parts, ce qui permet de s'établir des pensions de retraite de 120, 240, 360, etc. jusqu'à 1.200 francs par an, à 60 ou 65 ans.

La prime annuelle à verser est invariable et fixée par l'âge d'entrée.

Ces primes pour la retraite peuvent être contre-assurées, c'est-à-dire peuvent être rendues aux héritiers, si le titulaire décède avant l'âge de sa retraite. Les femmes des sociétaires sont admises à entrer, elles-mêmes, dans ces combinaisons.

Vient-on assurer une pension viagère, en cas de décès, pour sa femme ou ses enfants?

C'est la combinaison *F.* Moins d'une prime unique, ou une prime annuelle, versée par l'âge d'entrée du mari et de la femme, on peut assurer une pension viagère à la femme au cas de décès du mari, ou pension de 600 francs par an, réversible pour les orphelins de moins de 18 ans, au décès du mari, et, dans tous les cas, 65 ans. Un examen médical est également exigé à l'entrée.

Ces diverses combinaisons sont indépendantes les unes des autres et ont des comptes séparés. Les sociétaires ont la faculté d'entrer à leur gré dans ce qui leur convient.

La Mutualité familiale est patronnée par l'Association générale, puisqu'il faut que ses adhérents fassent partie de l'A. G. F. de la Société locale agréée par l'A. G. F. Un contrat lie les deux Sociétés.

Pour renseignements, s'adresser à l'adresse faubourg Saint-Denis, Paris.

CARTOUCHE AUTO-PRODUCTRICE D'ALDEHYDE FORMIQUE
AUTORISÉE PAR LE MINISTRE DE LA GUERRE

Sur avis favorable du Conseil Supérieur d'Hygiène Public de France

pour la
**DÉSINFECTIION DES LOCAUX APRÈS
MALADIES CONTAGIEUSES.**
Procédé simple, discret, économique
rapide, efficace

TELEPHONE 517-29
le FUMIGATOR
comporte à la fois l'ap-
reil et l'antiseptique.



VENTE AU PUBLIC
Réglementée

FUMIGATOR N°3 2'30 pour 15"
FUMIGATOR N°4 2'75 pour 20"

Avec le FUMIGATOR aucune détérioration n'est à craindre et les locaux soumis à son action sont réhabilités le jour même.
le FUMIGATOR se conserve indéfiniment à l'abri de l'humidité.
Rien ne s'oppose à ce qu'il en soit fait provision.

TELEGRAPHE : FUMIGATOR - PARIS

FRANCO DE PORT
pour commande de
30fr. ADRESSEE A

FRANCO DE PORT
pour commande de
30fr. ADRESSEE A

CONDITIONS SPECIALES
à M.M. les
Médicins & Pharmaciens

FUMIGATOR GONIN

entre les mains de M. A. Cligny. C'est une anguille femelle qui mesure 10 centimètres de long, 44 millimètres de hauteur et qui pèse 720 grammes; elle est en excellente condition, très vigoureuse et capable de parcourir les 300 milles qui la séparent encore du lieu de ponte, en 30 jours de route à la vitesse moyenne. Les captures répétées d'anguilles faites au dernier moment que le nombreuses anguilles mères traversent la blanche, venues sans doute des fleuves tributaires de la mer du Nord, sion de beaucoup plus loin.

qui respirent, comme les salamandres, à l'aide de poumons, s'émourent pendant la saison sèche dans des boules de vase et n'en sortent qu'au retour des pluies. Les anguilles re-naissent également quand l'étang s'empit de s'être spontanément repue; il n'est pas surprenant qu'à une époque où on ne s'occupait

d'aucun miracle, on ait pu croire que cette population inopiné était une transformation de la vase dans laquelle elles avaient d'abord dormi pendant de longs mois. Il a fallu attendre jusqu'à Pasteur pour voir s'écrouler d'une manière définitive toutes ces histoires de génération spontanée; il n'y a pas si longtemps qu'on enseignait encore

dans les écoles de médecine que les vers intestinaux naissent des humeurs vicieuses, qu'ils se digèrent et que le poux de centom-gens, qu'on disait atteints de phénicie, avait la fâcheuse propriété d'engendrer des poux.

Il est d'autres choses étonnantes. Chaque année, au cours de l'automne, de nombreuses anguilles se rendent à la mer: les unes y sont entraînées par les crues, d'autres voyagent en troupe et choisissent pour leur pèlerinage les nuits les plus sombres et de préférence les plus orageuses. Elles entrent d'abord dans les canaux, les fleuves et les ruisseaux qu'elles ont adoptés; on ne sait ce qui les détermine à ce célibat perpétuel. Personne n'a d'ailleurs assisté aux justes noces de celles qui vont à la mer, mais on savait de temps immémorial que leurs mariages secrets sont extraordinairement féconds. Dès la fin de février et jusqu'à la fin de mars, d'innombrables petits anguilles, des civelles, longues de trois à quatre centimètres, se pressent à l'embouchure des fleuves et remontent rapidement vers l'intérieur des terres. Le naturaliste Redi en a vu prendre trois millions de livres en cinq heures dans l'Arno; elles se réunissent en masses compactes que l'on peut prendre d'un bloc. Ces petits anguilles, transparentes comme du cristal, sont d'une étonnante résistance. Elles nagent avec une vitesse de quatre kilomètres à l'heure et avec obstacle ne les arrête; elles grimpent sur les pilonis et franchissent les clôtures; elles ne sont même pas arrêtées par les cascades, qu'elles réussissent à traverser en rampant sur les rochers humides qui les bordent. La chute du Rhin à Schaffhouse ne les empêche pas de gagner le lac de Constance; elles ne sont pas davantage retenues par celle du Rhône. On a vu une colonne de ces civelles de trois décimètres de large mettre plus de trois jours à défilier dans l'Elbe à cette vitesse d'une lieue à l'heure.

D'où viennent ces armées de petites anguilles? On n'a jamais aperçu en mer rien

CONGRES ET ANGUILES

Comme complément des lignes ci-dessus sur les migrations de l'anguille européenne, il est opportun de reproduire quelques passages d'une récente causerie de notre distingué collaborateur, le prof. Edmond Perrier, publiée par *Le Temps*:

L'anguille se cache le jour dans la vase ou sous les racines saillantes le long des berges des rivières; elle évolue surtout la nuit; elle peut vivre assez longtemps à l'air libre et on a vu à plus d'une fois surpris à de grandes distances des eaux, dans les prairies. Il n'en est pas moins probable qu'elle se reproduit dans les étangs. Cette légende n'est pas plus étonnante que celle si fortement accréditée dans nos campagnes que les couleuvres s'en vont à l'hiver dans les vaches.

Pendant l'hiver les anguilles demeurent dans la vase; elles s'y réfugient également lorsque les eaux baissent dans l'étang où elles habitent et peuvent même y vivre longtemps après sa complète mise à sec. Il est probable qu'elles tombent alors dans une sorte de léthargie, comme le font en hiver les protoprotées; ces curieux poissons,



Cité de L'Éclair Dourville

Léon Laugier. — Congrès (Assiette décorative)

Le numéro: 20 centimes MARS 1912

Le Progrès Médical

ADMINISTRATION R. MILLON Secrétaire de la Rédaction	DIRECTION SCIENTIFIQUE Maurice LOEPER, Professeur agrégé, Médecin des hôpitaux. RÉDACTEUR EN CHEF	RÉDACTION Secrétaire Général Ch. ESMONET Médico-chef de Clinique Ancien Interne des Hôpitaux.
ABONNEMENTS Paris: 10 fr. l'an Etranger: 12 fr. l'an En avance	BOURGEOIS CHENOUAU Médecin des Hôpitaux de Marseille	CLERC Médecin des Hôpitaux de Paris
DE LA CURE Médico-chef de Clinique Ancien Interne des Hôpitaux	JENNIN Professeur agrégé, Médecin de la Maison d'aliénés de la Seine	OP-TEINEM Médico-chef de Clinique Ancien Interne des Hôpitaux
PAUL-BONCOER (G.) Médecin-Hygiéniste	POILLARD Généraliste des Hôpitaux	RAMOND (F.) Médecin des Hôpitaux

Sous un format grand in-4° raisin de 24 ou 32 pages, le Progrès Médical publie chaque semaine: Plusieurs articles originaux ou revue générale; Une clinique médicale ou chirurgicale; Un article de médecine pratique; Un bulletin; Actualités médicales; Une consultation médicale avec formules; Les comptes rendus des Sociétés savantes; Les actes de la Faculté; Nouvelles, Varia, etc., etc.

Numéros spécimens **PRIME** SERVICE GRATUIT DE 2 MOIS SUR DEMANDE

PRIME A NOS ABONNÉS

Nous attirons l'attention des lecteurs sur l'importance de la prime offerte aux abonnés du Progrès Médical.

Elle consiste dans l'envoi franco pour la France, l'Algérie et la Tunisie de **MEDICUS**, Guide-Annuaire des Étudiants et des Praticiens, grand in-8° raisin, relié, de 1,700 pages.

Le plus complet, le plus pratique et le plus utile de tous les Annuaires.

37^e Année. — N° 8. Paraissant le 10 et le 25 de chaque mois. 25 Avril 1912

REVUE INTERNATIONALE DE MEDECINE et de CHIRURGIE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE MM.

BALZER Médecin à l'Hôtel de Clugny	BAZY Chirurgien et Hygiéniste	CHAUFFARD Médecin à l'Hôtel de Clugny	J. GOURMONT Médecin à l'Hôtel de Clugny
René CRAUDET Médecin à l'Hôtel de Clugny	FABRE Médecin à l'Hôtel de Clugny	GAUCHER Médecin à l'Hôtel de Clugny	JAUSSEL Médecin à l'Hôtel de Clugny
GILBERT Médecin à l'Hôtel de Clugny	QUYFF Médecin à l'Hôtel de Clugny	MARTIN Médecin à l'Hôtel de Clugny	MARBOLEAU Médecin à l'Hôtel de Clugny
LANDE Médecin à l'Hôtel de Clugny	LAUNOIS Médecin à l'Hôtel de Clugny	LEGUEU Médecin à l'Hôtel de Clugny	VILLEMEN Médecin à l'Hôtel de Clugny
MUTINEL Médecin à l'Hôtel de Clugny	WALTHER Médecin à l'Hôtel de Clugny		

REDACTION, ADMINISTRATION ET PUBLIÉE
R. MILLON
Secrétaire de la Rédaction:
Ch. ESMONET et M. CHATRY

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL
France et Colonies: 10 fr. 6 fr. l'étranger
En avance

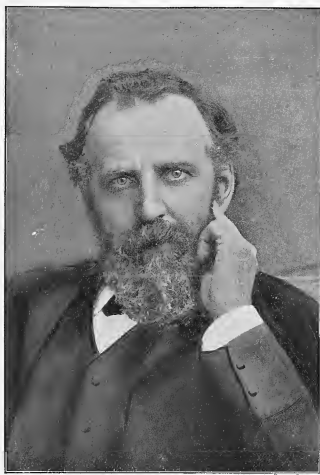
de semblable et le mystère commence seulement à s'éclaircir. Parmi tous les merveilles de la mer se trouvent des poissons de la taille et de la forme d'une feuille de pêche, minces comme elle et d'une parfaite translucidité; ce sont des *leptocéphales*. Ces-là aussi étaient demeurés longtemps étonnamment; on ne leur avait constaté qu'un organe de reproduction. En 1860, V. Carus émit le premier l'épigramme que les leptocéphales étaient des larves qui devaient plus tard se métamorphoser en d'autres poissons, comme les sardines, se transformant en *gobiescopes*. En 1864, Th. Gill précisa que le leptocéphale devait être la larve du congrog, la vulgaire anguille de mer. Plus tard, le docteur Emile Moreau, auteur d'une *histoire naturelle des poissons de France* qui est un chef-d'œuvre d'exactitude, démontra qu'il y avait une telle identité entre l'organisation des leptocéphales et celle des congrog qu'aucun doute n'était possible. Depuis cette époque, M. Yves Delage a pu le constater. Ce double constat qu'un leptocéphale, cablé au fond d'un aquarium, était bien réellement devenu un congrog. Dans d'autres observations, un leptocéphale a donné non plus un congrog, mais bien l'anguille commune. On ne peut donc pas se rendre compte du mystère des anguilles et des leptocéphales est donc éclairci.

WILLIAM STEAD

Toutes les bonnes causes viennent de perdre un champion intrépide et valeureux dans la personne de William T. Stead qui a trouvé la mort dans la terrible catastrophe du *Titanic*. Sans doute aucune des conséquences de ses actes, absolument indifférent à tout ce qui concernait un profit personnel ou sa réputation quand une question de droit était en jeu, il se montra toujours disposé à risquer sa vie pour la défense des innocents et des opprimés.

Peu d'hommes ont été attaqués avec plus d'impétu, car il se mettait, en général, du côté impopulaire.

Comme tourneur d'esprit, il était un Cromwell moderne, en ce qu'il était convaincu de n'être qu'un instrument entre les mains de Dieu pour défendre le droit et frapper l'injustice. Il croyait à l'Angleterre et à l'Empire,



William T. Stead

Cliché de la Revue Spéciale

considérant l'Anglais comme « l'homme choisi de Dieu pour gouverner et modeler le monde. Aussi se montrait exaspéré lorsqu'il voyait un Anglais avoir à ses côtés des injustes, tyranniques, indignes, trahissant ainsi la mission qui lui a été confiée. Il était profondément impressionné, mais l'Empire qu'il rêvait devait s'appliquer à protéger les miséreux, à défendre les opprimés, à maintenir la justice, et à redresser les torts. Le général Gordon et M. Khedive de Soudan furent pour lui des idéaux, mais il n'aurait jamais ce qu'il considérait comme une trahison de leur part du grand soldat. Lorsque l'Angleterre fallit à ses tentatives en refusant pendant si longtemps à l'Inde de se constituer un gouvernement autonome, il éleva la voix avec énergie et sans crainte; un de ses rêves les plus chers, mais qui ne put se réaliser, était un voyage dans l'Inde — désirant voir, de ses propres yeux, le monde dont il disait d'être le champion; il n'interrogeait sans cesse sur les différentes phases dans lesquelles entraient cette lutte si longue, et partagea ma joie lorsque enfin on se fut engagé dans la voie qui devait amener le résultat voulu, malgré la recommandation de refuser toute aide supplémentaire jusqu'à ce que « l'ordre » eût été rétabli. La dernière fois que je le vis, le 27 mars dernier, je le trouvai avec lui au Savoy. « Venez manger de la viande de lapin » avait-il l'habitude de me dire en me faisant son invitation, car c'est ainsi qu'il appelait l'alimentation végétarienne, et c'est ainsi qu'il se plaisait à parler des lapins qu'aux êtres humains; ce jour-là donc, il était aussi vivant et aussi prêt que jamais à former des plans pour l'avenir, et nous nous étions arrangés pour nous revoir encore et causer longuement ensemble à mon retour d'Italie. Lui et moi étions liés depuis plus de vingt ans par une affection sincère et durable, car la voie du génie de l'amitié. Nombreux seront les courus que nous aurons eus ensemble, et je suis sûr que nous aurons encore à partager, départ qui, malgré à lieu trop tôt pour le monde auquel il rendait tant de services.

The Théophrast, Juin 1912.

ANNIE BESANT.

DICTIONNAIRE-FORMULAIRE DES PRINCIPALES SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES

Andiod — Combinaison synthétique, dans une glycérine sucrée, de triméthanol et d'un dérivé de la série allylique, spécialement commerciale au centième.

Antiseptique.

1 cuillerée dans un litre d'eau pour usage cosmétique.

Bromures Mure. — Pustules

strops à base de bromure et d'écorces d'oranges amères.

Sirup Henry Mur au bromure de potassium; — 2^e au bromure de sodium; — 3^e au bromure de strontium; — 4^e polybromure (sodium, potassium, ammonium).

5 grammes de sel par cuillerée à soupe.

Epilepsie, Hystérie, Névroses.

A. GAZAGNE, Pont-Saint-Espirit (Gard).

Cholébicône — Extrait spécial de bel œuf, renfermant tous les principes actifs de la bile associée à la Kélanine.

Entérocolite muco-membraneuse, constipation, insuffisance biliaire et pancréatique.

Dragées ovales kéranisées — 6 à 12 par jour prises en 3 doses égales (au déjeuner, au dîner et le soir en se couchant).

Laboratoire Duret et Vigier, Marly-le-Roi (Seine-et-Oise).

Coaltar saponné Le Beuf. — Émission au costar au goudron.

Antiseptique puissant, et nullement irritant, cicatrisant et désinfectant admis dans les hôpitaux de Paris.

Angines coqueuses, anthrax, anguignes, herpès, leucorrhée, pityriasis, otites infectieuses, suppurations, etc. (Le médecin l'emploie ici plus ou moins dilué suivant les besoins.)

Hygiène de la toilette: bouche, gencives, cheveux, ablutions journalières (à 2 cuillerées à soupe pour un litre d'eau).

Dépôt: 25, rue Réaumur.

Dépôt-Store Hospitalier. — Dépôt-Store Hospitalier, inoffensif

(ne contient ni chaux vive, ni arsenic, ni acétate de thallium). Dissout le poil comme l'eau d'azote.

Ni rougeur, ni irritation cutanée; dissout jusqu'à la racine, en trois minutes.

Pharmacie Vigier. — 1^{er} Cils jaunissants (remplace le rasoir); 2^e Médicaments (poils disgracieux du visage ou du corps, moustache féminine, favoris, etc.).

Prix: 1 visage 12 francs (médicaments 9 fr. 50); corps 20 francs (médicaments 16 francs).

Pharmacie Chanterau, anc. Int. des hôp. de Paris, 8, rue de Constantinople, Paris.

Qermose Karyab ou Fluoroformestriabine. Ce merveilleux spécifique de la *Cochloche* et de la *Taux nerveuse* cure invariablement une coqueluche dans les quinze jours.

Odeur agréable au goût. Non toxique.

Hectine. — Benzosulfon-paraaomphény arsinate de soude.

Traitement de la Syphilis.

Odeur 10, 10 à injecter une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours (pendant 10 à 15 jours).

Gouttes (20 gouttes = 0,05 d'hectine) à 100 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.

Ampoules A (0,10 d'hectine).

Ampoules B (0,20 d'hectine par ampoule).

Injecter une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours (indolore).

Laboratoire de l'Hectine, 12, rue du Chemin-Vert, à Villeneuve-la-Garenne (Seine).

Hémostyl du D' Roussel. — Serum hémopœtique (ruis de cheval), en comprimés et en ampoules.

Anémies, hémorragies, convalescences, tuberculose. Applications chirurgicales du sérum frais (gastro-entérologie...)

Comprimés: 4 à 8 par jour.

Ampoules: 1 ampoule de 10 cc. (adultes) ou de 5 cc. (enfants), tous les jours, par voie buccale ou rectale.

Ni injection (comprimés ou ampoules), le matin à jeun, une heure avant les repas.

La boîte de 45 comprimés ou de 6 ampoules: 5 fr. 50.

Prendre, comme pharm., 15, rue Guillou, Paris. Tel. 316-22.

Mulle gris stérilisé et indolore Vigier. — 40 ou 115, pour 100 cc. (Coatex 100).

Pour injections intramusculaires.

Pour adultes: 1 injection de 8 centigr. de mercure par semaine, pendant 7 semaines. Repos.

Faire une 2^e série, etc.

Se servir de préférence de la Seringue spéciale du Dr Barbélemy à 15 divisions, chaque division correspond exactement à 1 centigr. de mercure métallique.

Pharmacie Vigier, 12, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris.

Intrats Douce. — Intrats de plantes fraîches stabilisées (procédé Perrot-Gros).

Intrats de digitale. Produits solubles, contrôlés physiologiquement. Efficace cardiaque rapide, durable.

Lactod du D' Boudard. — Comprimés de lactine lactée par.

État naturel des voies digestives (langue chargée, selles fétides); Entrées aiguës et chroniques (dysenteries, diarrhées); Dermatites (eczéma, urticaire, herpès, acné); Hygiène buccale (pyorrhées, stomatites).

Adultes: 1 à 2 comprimés 3 fois par jour, une demi-heure avant les repas, délayés dans un peu d'eau sucré.

Nourrissons (diarrhées gastro-intestinales): 1 comprimé à 3 fois par jour, délayés dans un peu d'eau bouillie.

La boîte de 45 comprimés: 4 fr. Laboratoire du D' Boudard, 112, rue La Botie, Paris. Tel. 558-28.

Levure extractive Cuturieux (Comprimés dol.) — Lézynine de la levure de bière; 1 gr correspond à 35 gr. de levure fraîche; les comprimés sont dosés à 0,20 centigr.

Équivalent à 100 gr de cachou de levure sèche et à une cuillerée de levure fraîche.

Indigestions, flatulences, inaltérables, faciles à prendre.

Furoncles, Ambrax, Acné, Eczéma, Dermatoses, Suppurations, Angines, Grippe, Maladies infectieuses, Entérites, Constipation.

2 à 8 par jour, au début des repas. Laboratoire Cuturieux, 57, avenue d'Anin, Paris.

Maltobailline. — Ferments lactiques, maltés, impurifiés, alcoolisés, auto-intoxication, 137, r. Alsée, Paris. — 40 comprimés, 1 fr. 75; 80, 4 fr. 75.

Névrosithène Freyssing. — 10 gouttes = 0,20 centigr. de glycérophosphate de soufre potassique et magnésium (ni chaux, ni alcool).

10 à 20 gouttes à chaque repas. Flacon 3. Freyssing, 6, rue Abel, Paris.

Nucleol Robin. — Nouvelle combinaison phosphatée d'acide nucléinique d'origine végétale.

1^{er} GRANDUL — Rachitisme, cachexie, lymphatisme, bronchite chronique, comalécence, scrofule, débilité, névrosathénie, etc.

4 à 6 cuillerées-mesures chez l'adulte par 24 heures, et 2 à 3 pour enfants de 10 ans.

1^{er} INJECTABLE. — Exalte la phagocytose. Abaisse la température en quelques heures.

Opérations chirurgicales (préventives). Défervescence dans les fièvres infectieuses (puerpérale, typhoïde, scarlatine).

1 ou 2 injections, suivant les cas, dans les 24 heures.

Quatuorplaine du Dr Leibel. — Flaconnet cosmétique, instantané.

Phlegmasies, eczéma, impétigo, phlébitis, brûlures, erysipele, etc.

Sirup du D' Bousquet. — Alcoolique, contre la toux, éternuement à bouche renferme café, nicotine-Merck, 2 gouttes bio-morphine chimiquement pure, 20 centigr. alcool, 50 centigr. d'eau.

Indiqué dans toutes les affections des voies respiratoires (compagnes de la toux opiniâtre, épuisement nerveux et d'asthme).

Adultes: 4 à 8 cuillerées à soupe. Pharmacie du D' Bousquet, 140, faubourg St-Honoré, Paris.

Thaloxaline. — Laxatif régime Agar-Agar et extraits de méduses. Produits entièrement végétal, ne détermine aucune irritation, ni accoutumance.

Flacon 10. 4 à 4 chaque repas. Comprimés: 2 à 8 à chaque repas.

Laboratoire Duret et Vigier, Marly-le-Roi (Seine-et-Oise).

Ureaseptin Rogier. — Granulé soluble, 100 centigr. de phosphate d'urotropine, d'hémithiol de benzoates de soude et de biotin, et dosé à 0,50 centigr. du métrique.

Opérations artérielles (hypertension). Antiseptique urinaire; dissout et chasse l'acide urique.

Romatamies, goutte, gravelle, cystite, catarrhe artériel, etc.

4 cuillerées à café par jour, 2 heures au moins avant ou après les repas.

Rogier, 19, avenue de Villiers.

Vériflor. — Solution dans un véhicule synergique de diéthylmalonyluréa à la dose de 0,25 centigr. mesurés par cuillerée à soupe.

Insomnies, névralgies.

1 à 2 cuillerées à soupe par jour.

Laboratoire de Veriflor, 100, boulevard du Souffray.

ÆSCULAPE

ALBUMINATE DE VANADIUM

TANNURGYL

du Docteur LE TANNEUR (de Paris)

ANOREXIE - TROUBLES DIGESTIFS - ADYNAMIE - INSUFFISANCE FONCTIONNELLE DU FOIE

Posologie } **PRESCRIRE UN FLACON** : Adultes, 15 à 20 gouttes dans un peu d'eau à chacun des deux repas ; — Enfants, 2 gouttes par jour et par année d'âge ; — Nourrissons, 4 à 5 gouttes par jour dans eau ou lait.

Echantillons sur demande : TANNURGYL du Docteur LE TANNEUR, 8, Rue de Parme, PARIS

Dépilatoire Hospitalier

**DISSOUT LE POIL COMME
L'EAU DISSOUT LE SUCRE**

Indications

Poils disgracieux du visage ou du corps (moustache féminine, favoris, etc...).
Remplace le rasoir pour rendre nettes et glabres les régions où doit trancher le bistouri.

Avantages

Seul dépilatoire *scientifique*.
Inoffensif (ne contient ni chaux vive, ni arsenic, ni acétate de thallium).
Ni douleur, ni rougeur, ni irritation cutanée.
Dissout le cheveu ou le poil en 3 minutes.
Dissout jusqu'à la racine.
Le poil repart parfaitement après une première application ; puis la repousse se fait de plus en plus lente, de plus en plus grêle, de plus en plus pâle à la suite des applications successives ; plus de repousse à la longueur (atrophie de la papille pileaire que le Dépilatoire a pénétrée, "mordue", lésée).

Préparé par M. Chantreaux, ancien interne des Hôpitaux de Paris, lauréat de l'Assistance Publique (1^{er} prix des Hôpitaux, 1905), pharmacien de 1^{re} classe, 8, rue de Constantinople, Paris.

PRIX FRANCO. — Pour le visage : au Public 12 fr., aux Médecins 9 fr. 50
Pour le corps : — 20 fr., — 16 fr.

"GOLD STAR"

Modèle "Safety" se portant dans toutes les positions.



Ce Porte-Plume-Réservoir *absolument garanti* est offert en remboursement de l'abonnement à "Æsculape".
Valeur 20 francs.

AU BUREAU DU JOURNAL

Traitement rationnel de la Constipation

PAR LA

RICINOPALMINE LAGOUTTE

à base d'huile de ricin pure désodorisée, édulcorée et parfumée
Nouveau purgatif-laxatif doux, prompt et sûr, sans aucune toxicité
GOUT AGREABLE, LE MEILLEUR POUR LES ENFANTS
Convient à tous, même aux femmes à l'état de grossesse

Echantillons et littérature sur demande :

Laboratoire de Pharmacologie galénique, 5, boulevard des Broitcaux, Lyon

Le flacon : 3 fr., dose pour 6 purgations ; le flacon d'essai : 1 fr.

OPOTHÉRAPIE
BILIAIRE

PILULES DU D. DEBOUZY

ANTI-HÉPATIQUES

Extrait complet de Bile sélectionnée stérilisée.
0 gr. 30 par pilule. - Dose moyenne : 6 Pilules par jour.

- Toutes Affections Hépatiques**
- Lithiase biliaire**
Insuffisance Hépatique
Maladies des Pays chauds
Constipation
Entéro-Colite
Tuberculose

P. LONGUET
PARIS, 50, Rue des Lombards

CITROSODINE

CITRATE TRISODIQUE

GRÉMY

Calme immédiatement et fait disparaître les crises douloureuses de l'estomac de toute origine, mieux que ne le font les alcalins couramment usités (bicarbonate, craté, magnésie, etc.).

Arrête brusquement les vomissements tardifs, les vomissements pituiteux des alcooliques, les vomissements des nourrissons.

Diminue l'hypersecretion, active l'élimination gastrique et modifie favorablement le chimisme gastrique.

La CITROSODINE se décompose dans l'estomac pour former du chlorure de sodium et de l'acide citrique. Ce dernier assure l'activité des ferments digestifs qui agissent qu'en milieu acide.

FORMES PHARMACEUTIQUES & DOSES :

COMPRIMÉS solubles de CITROSODINE correspondant à 0gr 25 citrate trisodique par. 1 Discoué dans un 1/2 verre d'eau.
CITROSODINE GRANULÉE correspondant à 1 gr. citrate trisodique par par cuillerée à café. 2 ou 3 fois par jour, au moment des repas ou des crises douloureuses.

ADULTES : 4 à 8 comprimés. 1 cuillerée à café de granulé. ENFANTS : 3 à 4 comprimés. 1/2 cuillerée à café de granulé.

NOURRISSONS : 3 comprimés avant chaque tétée. Faire dissoudre le comprimé dans une cuillerée à soupe d'eau et le faire absorber à l'enfant, qui est au sein ou qui jouit au biberon dans le cas contraire.

Echantillons et Littérature : **P. LONGUET, 50, rue des Lombards, PARIS**



ÆSCULAPE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Médecine; — Sciences, Lettres, Arts
à dans leurs rapports avec la Médecine

SOMMAIRE

Jeanne la Folle (7 illustrations).

Par le D^r Cabanis.

Pseudo-Sonnet africain et gastronomique

(Repas de famille).

Par Georges Fourest.

La Beauté florentine (5 illustrations).

Par le D^r Félix Regnaud, professeur au Col-
 ège libre des Sciences sociales.

Monstres d'autrefois (7 illustrations).

Par le D^r Henri Bonquet.

Les Velus dans la Science et dans l'His-
 toire (22 illustrations).

Par les D^rs Le Double, professeur à l'École de
 Médecine de Tours, et Honssay.

Les trois derniers articles constituent le Supplément trimestriel d'*Æsculape*, et ne sont envoyés que sur demande.

Le Sélamlik; le Sarcophage des pleureuses
 (3 illustrations).

Par le D^r Lucien Liberti.

La Bestialité antique (5 illustrations).

Par le D^r Lucien Nass.

Marie-Christine Zanneboni, hermaphro-
 dite (1 illustration).

Épître falote et testamentaire pour régler
 l'ordre et la marche de mes funérailles
 (4 illustrations).

Par Georges Fourest.

Abonnement sans Prime. 12 fr. (Étranger 15 fr.)

A. ROUZAUD, Éditeur

41, Rue des Ecoles, Paris — Téléphone : 830-03

Abonnement avec Prime.

20 fr. (Étranger 25 fr.)

Le N° 1 fr. (Étranger 1 fr. 50)



© 1912 DELSCLAPPE

Tableau des Puissances Antiseptiques et Bactéricides de l'ANIODOL

MICROBES	DOSES ANTISEPTIQUES empêchant toute culture dans le milieu essencé		PUISSANCE ANTISEPTIQUE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL	DOSES BACTÉRICIDES ayant tué au bout de 60 heures une culture dans un sérum de culture		PUISSANCE BACTÉRICIDE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL
	GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000		GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000	
Bacille subtilis	1,90	0,25	7,6	8,5	0,45	18,90
Bacille coli communis	1,35	0,12	11,25	3,1	0,15	20,70
Staphylocoque doré	1,40	0,07	20,00	2,5	0,25	10,00
Streptocoque pyogène	1,30	0,06	21,70	1,35	0,09	14,50
Bacille pyocyanique	0,95	0,10	9,5	3,10	0,20	15,50
Bacille typhique	1,85	0,035	52,85	3,5	0,15	23,40
Bacille diphtérique	0,4	0,065	6,1	1,1	0,1	11,0
Bacille choléra (Cassin)	1,3	0,05	26,0	1,5	0,15	10,0
Bacille anthrax	1,4	0,075	18,7	11,5	0,4	28,75
Bacille lactique	0,6	0,12	5,0	0,8	0,2	3,0

« Ces nombres font voir d'une façon globale que l'ANIODOL présente une activité en moyenne vingt fois plus grande que celle du Phénol. »
 « Il est à remarquer que quelques nombres émergent au-dessus de cette moyenne d'une façon très notable : Ainsi, celui du Bacille typhique, 52,85, accuse à la fois la résistance particulièrement remarquable de ce microbe à l'acide phénique, et sa délicatesse vis-à-vis de l'ANIODOL. »
 « La même observation, moins intéressante sans doute au point de vue pratique, est à relever pour le Bacille anthrax. »

« Signé : E. FOUARD,
 « Chimiste à l'Institut Pasteur. »

« Au point de vue du mode d'action des antiseptiques, ces nombres apportent une contribution de

« plus à une connaissance antérieure acquise de la supériorité des antiseptiques anticoagulants, ayant ainsi, non une action essentiellement extérieure sur le corps du microbe, comme les agents coagulants, mais une action physiologique interne, modificative du protoplasma, conséquence d'une pénétration osmotique à travers la membrane enveloppe. »

Signé : E. FOUARD,
 « Chimiste à l'Institut Pasteur. »

« Quelle est, d'autre part, la puissance bactéricide des divers antiseptiques ? »

Nous empruntons le tableau suivant au *Journal Lancet*, du 14 juillet 1906, page 125, qui renvoie, pour plus amples informations, au *Journal of the Royal Sanitary Institute*, vol. xxiv, part. 3, page 424 :

ANTISEPTIQUES	ORGANISME	COEFFICIENT de l'ACIDE PHÉNIQUE
Sublimé	Bacille typhique	20,00
Créoline	—	2,50
Lysol	—	2,50
Antiseptique de Pearson	—	2,50
Acide phénique	—	1,00
Formol	—	0,30
Chinosol	—	0,30
Chlorure de zinc	—	0,15
Lysoforme	—	0,10
Listérine	—	0,03
Sulfate de zinc	—	0,02
Santias	—	0,02
Acide borique	—	Nil

En comparant ces chiffres avec ceux des tableaux précédents, on constate que le pouvoir bactéricide de l'ANIODOL étant de 23,40, et celui du sublimé (le plus puissant antiseptique employé à ce jour) de 20,00 seulement, l'ANIODOL le dépasse de près du sixième, les autres antiseptiques ayant un pouvoir de 10 à 500 fois moindre.

Ainsi s'explique la grande supériorité de l'ANIODOL et la faveur dont il jouit auprès du corps médical qu'il a définitivement conquis et qui sait qu'en faisant usage de l'ANIODOL il est certain d'obtenir d'emblée le maximum d'effet thérapeutique, sans exposer le malade au moindre danger, au plus petit inconvénient, l'ANIODOL n'étant ni caustique ni toxique, à l'inverse du sublimé qui reste toujours un poison violent.

ANIODOL

LE PLUS PUISSANT

Antiseptique Désodorisant

Sans Mercure, ni Cuivre — Ne tache pas — Ni Toxique, ni Caustique

ATTATQUE PAS LES MAINS, NI LES INSTRUMENTS

OBSTÉTRIQUE — CHIRURGIE — MALADIES INFECTIEUSES

SOLUTION COMMERCIALE : qu 4/100* (Une GRANDE CUILLERÉE dans un LITRE D'EAU pour usage courant).

PUISSANCES | BACTÉRICIDE 23,40 | sur le Bacille typhique
 | ANTISEPTIQUE 52,85 | (établies par M. FOUARD, Ch^{re} à l'INSTITUT PASTEUR
 Celles du Phénol étant : 1,85 et du Sublimé : 20.

SAVON BACTÉRICIDE A L'ANIODOL 2 0/0

ANTISEPSIE des MAINS de l'OPÉRATEUR, de la PEAU, des SURFACES

POUDRE D'ANIODOL | INSOLUBLE
 remplace l'IODOFORME

Réalisation de l'ANTISEPSIE INTERNE par l'ANIODOL pris à l'intérieur. Souverain dans FIÈVRE TYPHOÏDE, DIARRHÉE VERTE DES NOUVEAUX-NÉS, GASTRO-ENTÉRIE, FERMENTATIONS GASTRO-INTESTINALES, etc.

Dose : Une grande cuillerée de la Solution au 1/200* dans un litre d'eau par cuillerées, ou verres, dans les 24 heures.

Echantillons et Renseignements : Société de l'ANIODOL, 32, Rue des Mathurins, PARIS. — SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

LA BESTIALITÉ ANTIQUE

Par le Docteur LUCIEN NASS

« Aussitôt que le monde fut sorti des eaux, dit H. de Charencey, rapportant une légende des Aïnos, une femme vint habiter la plus belle des îles qu'occupe aujourd'hui la race aïno. Elle était arrivée sur un navire poussé par un vent propice d'Occident en Orient. Amplement munie d'engins de pêche et de chasse, elle vécut plusieurs années heureuse dans un magnifique jardin qui existe encore, mais dont nul mortel ne connaît l'emplacement. Un jour, au retour de la chasse, elle alla se baigner dans le fleuve qui séparait son domaine du reste de l'univers. Ayant aperçu un chien qui nageait vers elle avec rapidité, elle sortit de l'eau, pleine d'effroi. Toutefois, le chien la rassura, lui demandant la permission de rester près d'elle. Elle se laissa persuader, et de leur union naquit le peuple aïno. » Pareils faits de bestialité abondent dans les vieilles mythologies et dans les légendes populaires. Le docteur Nass expose aujourd'hui les cas classiques et si intéressants de la mythologie gréco-latine.

On considère, non sans raison, la bestialité comme la plus répugnante de toutes les aberrations sexuelles. Nous autres, civilisés, n'avons cependant pas à nous targuer de mœurs pures et honnêtes. Néanmoins, dans le vertige qui nous entraîne, dans ce tourbillon de luxure où s'embrassent parfois de belles intelligences, la bestialité n'aiguillonne plus nos contemporains, comme hélas! le sadisme, le masochisme, l'inversion et toutes les autres manifestations du détraquement génital. A la vérité, celles-ci suffisent pour nous rappeler que le progrès moral est fort lent et qu'en dépit de la science s'efforçant à augmenter notre bien-être et notre sécurité, de l'art rehaussant notre idéal quotidien, l'animal bien connu qui sommeille toujours au fond du cœur humain a des réveils inattendus et se complait dans cette fange dont il est pétri.

La bestialité est le fait de la brute. Par là, l'être humain prouve combien est courte la distance qui le sépare de l'animalité. On la rencontre chez les pauvres d'esprit, chez les *minus habens* : bergers et pâtres vivant isolés au milieu de leurs troupeaux et ne possédant point la philosophie serene du Balthazard de l'Arlésienne; troupes d'Afrique continuant dignement la tradition des mercenaires de l'armée d'Hamlicar et des troupes du duc d'Albe; gibier de Poissy et des maisons centrales qui se glorifient de toutes les tares humaines; prostituées de toutes classes.

Le code pénal français ignore ce crime. Il estime sans doute que certaines turpitudes sont trop viles pour avoir droit à l'honneur d'une répression. C'est qu'aussi, il faut bien le dire, la bestialité est en baisse, sans doute parce que, plus instruit, l'homme prend un peu plus conscience de lui-même, de sa valeur morale, et qu'en définitive, l'éducation a pour

premier effet de le ramener dans la voie naturelle, de l'éloigner de la monstrosité.

* * *

Il ne faut point considérer autrement cette aberration. Aussi la trouverons-nous florissante, implantée dans les mœurs, voire dans les religions, aux temps primitifs, où la monstrosité était si fréquente que le paganisme rassemblait les cas tératologiques, physiques ou moraux, les plus fantastiques. L'Ancien Testament prononce des arrêts inexorables contre ceux qui se sont rendus coupables de bestialité. La loi de Moïse le punit de mort (Exode, chap. xxii, n° 19) et le Lévitique déclare formellement :



Léda et le Cygne. Sculpture d'Ammanati, d'après un carton de Michel-Ange (Musée National de Florence)

Tu n'auras point la compagnie d'un mâle, c'est une abomination.

Tu ne t'approcheras point aussi d'aucune bête pour te souiller avec elle et la femme ne se prostituera point à une bête, c'est une confusion.

L'homme qui se sera souillé avec une bête sera puni de mort; vous tuez aussi la bête.

Et quand quelque femme se sera prostituée avec quelque bête que ce soit, tu tueras cette femme avec la bête; on les fera mourir, leur sang est sur eux.

(Lévitique, XVIII, 22, 23; XX, 15 et 16.)

Aussi bien, l'histoire de Sodome, détruite pour ses abominables péchés nous rappelle avec quelle fréquence la bestialité devait sévir sur le peuple de Dieu.

Le paganisme grec, d'origine asiatique, fit mieux que de prohiber solennellement cette coutumière aberration : il la divinisa. Nous lui devons assurément les plus gracieuses légendes, telle celle de Léda, mais aussi les plus graves, comme l'histoire de Pasiphaë. S'il est vrai que les religions sont le reflet fidèle de la moralité des peuples qui les pratiquent, que devons-nous penser de ces Grecs dont les dieux et les déesses tourmentés de passions irrésistibles pratiquaient,

avec aisance, l'adultère, l'inceste, le rapt, le viol, la sodomie et dont les crimes d'amour sont véritablement odieux?

Dans l'Olympe, la bestialité était fort en honneur. Vénus, dont on sait l'adhérence à sa proie, tenaillait si fort ses collègues des deux sexes que ceux-ci ne répugnaient à aucun subterfuge pour satisfaire leur passion. Volontiers, ils empruntaient, pour descendre sur la terre, la forme d'un animal plus ou moins séduisant, ou bien ils se transformaient en bêtes les femmes ardemment désirées. Singulière façon de séduire quand on a à sa disposition tous les procédés miraculeux permettant de s'abstraire des contingences terrestres. Il nous faut en conclure que ce n'était point par nécessité, mais par goût que Neptune, Jupiter et tant d'autres locataires de l'Olympe se dégradèrent par leurs métamorphoses imprévues.

Le maître des dieux, le roi des rois, Jupiter, excellait à se camoufler et à s'imposer, sous la forme d'un animal, aux vertus les plus farouches, aux virginités les mieux défendues. Tantôt il se transforme en taureau, tantôt en cygne

tantôt en serpent, tantôt en coursier, et toujours dans le même but de séduction. Fatigué des scènes de jalousie dont Junon, sa femme, était coutumière, lassé des amours des déesses, et, d'autre part, très ardent en matière amoureuse, Jupiter en était réduit à venir sur terre s'offrir quelque consolation auprès des humbles mortelles. Celles-ci, quoique très honorées du choix divin, résistaient souvent ; d'où la nécessité d'un subterfuge. Le dieu ne pouvait toujours refaire le coup d'Amphytrion ; au surplus, il avait plus d'un tour dans son sac, et ne répugnait pas à des avatars très divers.

C'est un stratagème fort intitulé qu'il mit en œuvre pour la conquête de Lédà. Cette vierge, fille de roi, tenait à se conserver intacte pour son futur époux, et Jupiter qui en était follement épris savait que, seule, une ruse adroite pourrait la faire tomber en sa possession. Il s'ouvrit de ses projets à Vénus, et tous deux convinrent de se métamorphoser, l'un en aigle, l'autre en cygne, et de simuler une poursuite serrée. Ils choisirent le jour où Lédà, se promenant seule au bord de l'Eurotas, voyant fig devant elle les œgipans velus, était en pleine crise sentimentale. Certes, elle ne connaissait pas encore les jolis vers de Musset : *A quoi rêvent les jeunes filles*, mais en elle chantait la poésie éternelle :

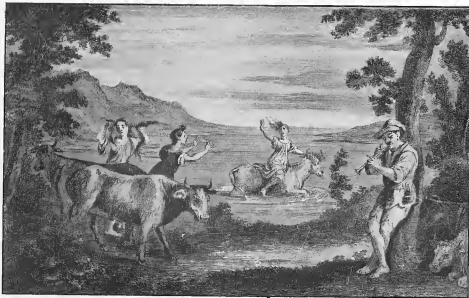
La vie est un sommeil, l'amour en est le rêve,
Et vous aurez vécu, si vous avez aimé...

A ce moment, les deux compères entrent en scène : l'aigle poursuit le cygne, et déjà la distance se rapproche entre le rapace et le bel oiseau blanc. Celui-ci n'hésite pas, il s'abat sur terre et vient chercher refuge auprès de la vierge, cependant que, dépité, l'aigle s'enfuit.

Mais ici commence un duo, dont seul un Pétrone ou un Martial pourrait chanter les harmonieuses mesures ; le cygne vient se blottir dans les bras de la jeune fille, son col long et souple la caresse amoureusement, cependant que ses ailes lui pressent les genoux, polis et froids comme le marbre... Nous n'en dirons pas davantage ; le mystère de l'amour doit être respecté, même dans le surnaturel. Toutefois les poètes, et après eux, les artistes, ne furent jamais d'accord sur la façon dont l'oiseau triompha de la pudeur de la vierge. Pierre Louys, dans un récit d'un hellénisme délicieux, parle du bec ensanglanté du volatile... D'autres estiment que la possession de Lédà fut savourée par Jupiter à la manière humaine. Que nous importe, au fait ? Il s'agit là, et c'est tout ce que nous voulions rappeler, d'un acte de bestialité bien qualifié et bien précis, — quelle que soit la poésie dont on l'ait entouré. Peintres et sculpteurs l'ont tous interprété comme une des manifestations les plus gracieuses et les plus voluptueuses de l'amour. Il est permis de l'apprécier autrement. L'amour, dans son expression la plus élevée, n'est pas la défloration d'une vierge par un cygne, celui-ci fût-il dieu, mais l'immortel baiser de Juliette à Roméo, de Marguerite à Faust rajéni.

Ce bizarre accablement eut une suite imprévue. Le lendemain, Lédà pondit deux œufs ;

de chacun d'eux sortit deux jumeaux, Castor et Pollux, Hélène et Clytemnestre. Toutefois, Lédà ayant été mariée dans le temps écoulé entre sa défloration et cette ponte, d'autres disent qu'un œgipan succéda immédiatement au cygne et profita de l'émou de la belle enfant ; seuls, Castor et Hélène furent considérés comme les enfants de Jupiter. Peu nous chaut,



Giorgione. — Enlèvement d'Europe (D'après la gravure de Van Kessel)

ou surplus. Ce qu'il nous faut retenir de la légende, c'est l'enfantement succédant à un acte de bestialité. Nous en trouverons d'autres exemples.

Le même Jupiter, très divers dans son poly-



Le Barbier. — Jupiter, sous les aspects d'un aigle, enlève Ganymède
* Soudain, fendant les airs, il enlève le jeune Phrygien qui lui sert d'échanson dans l'Olympe *

morphisme amoureux, se métamorphose tour à tour en serpent pour surprendre l'enchantresse Circé qui excelle, ensuite, à transformer en bêtes tous ses soupriants ; en aigle, pour enlever son mignon Ganymède ; en cheval ; et enfin en taureau pour ravir Europe. Ovide a longue-

ment détaillé le manège amoureux du taureau, et les artifices qu'il déploie auprès de la fille d'Agéor : « ... Il mugit et promène sur le tendre gazon ses belles formes. Il est blanc comme la neige qui n'a pas encore été foulée par un pied rustique, ni amollie par l'humide Aquilon. Ses muscles se gonflent sur son cou ; on se fâche, se balance avec grâce ; ses cornes sont petites,

mais semblent polies par la main d'un artiste, et brillent plus qu'une pierre précieuse. Son front n'a rien de menaçant, son œil rien de terrible : la douceur régne dans tous ses traits... Europe s'en approche, et présente des fleurs à sa bouche d'albâtre. Son amant tressaille de joie, et en attendant la volupté espérée, baise la main de la jeune fille. A peine peut-il se contenir. Il bondit sur le vert gazon ; il se couche sur le sable éblouissant, il présente son poitrail aux mains caressantes de la vierge ; il la laisse enguirlander ses cornes de fleurs. Europe, naïve et ignorante, s'assoit sur sa croupe... » Le taureau divin n'attendait que cette minute pour enlever sa proie et l'emporter dans sa couche.

L'histoire ne dit pas si, au moment de leur union, Jupiter reprit la forme humaine : c'est assez probable, puisque les trois enfants qui naquirent de cette union, Minos, Rhadamante et Sarpédon ne furent pas des phénomènes tétralogiques.

Le même Jupiter affectionnait l'espèce, bovine. Quand il n'empruntait pas la forme d'un taureau, il changeait sa maîtresse en génisse, ainsi qu'il advint à la malheureuse Io ; nymphe charmante et pudique, elle ne put résister aux avances du dieu qui savoura son bonheur à l'ombre d'un nuage. Pour éviter à sa maîtresse le courroux de Junon, il la changea en génisse ; mais la déesse méfiante s'empara de la bête, la confia aux cent yeux d'Argus. Ce n'est que bien plus tard que Io reprit sa forme primitive ; s'il ne semble pas que Jupiter ait pu abuser d'elle lorsque sous les regards du farouche Argus elle passait mélancoliquement le gazon de Tempé, du moins on affirme qu'aux premiers temps de cette métamorphose, les deux amants, avant d'être surpris par Junon, continuaient leur commerce amoureux.

Le maître des eaux, Neptune, n'était pas moins enclin que son collègue de l'Olympe à la bestialité. Qu'on en juge plutôt : il se change en bélien pour posséder la fille de Bisaltes, transformée elle-même en brebis. Puis il prend la forme d'un taureau pour séduire une fille d'Eole, d'un cheval pour celle de Cérés, d'un dauphin pour celle de Mélanthe, d'un oiseau pour celle de Méduse. Au reste, les mœurs des dieux et des demi-dieux étaient singulièrement relâchées. Homère, en nous parlant de la famille du roi des vents écrit : « Dans le palais, ses douze enfants ont vu le jour, six filles et six fils florissants de jeunesse. Il a donné les épouses pour épouses à leurs frères... » Et les épouses se rendaient coupables d'adultère en succombant à la séduction d'un taureau.

Phébus-Apollon, lui-même, le dieu à l'arc d'argent, s'abaissait parfois, pour assouvir ses passions amoureuses, à se transformer

en vautour, en lion. C'est sous cette dernière incarnation qu'il posséda Issé, fille de Macaris.

* *

Encouragés par d'aussi nobles exemples, les simples mortels auraient eu grandement tort de se gêner et de ne point donner libre cours à leurs instincts. Si, de la mythologie, nous passons à la société antique, nous trouverons les mêmes faits de perversion, notamment de bestialité, symptomatiques d'une dépravation coutumière. Toutefois, ne quittons pas le monde des dieux et des demi-dieux sans nous arrêter à l'aventure de Pasiphaë; elle constitue la transition entre la légende et l'histoire.

Pasiphaë, femme de Minos, éprouva un jour une passion folle pour un taureau blanc. A cet amour indigne, qui la tennait au point de lui faire perdre toute raison, elle sacrifia son honneur, sa dignité de reine et de femme. Les poètes nous ont transmis avec fidélité les diverses péripéties de cette monstrueuse aberration. « Cette princesse, dit l'auteur de l'*Art d'aimer*, coupait elle-même d'une main habile des fenil-lages naissants et de l'herbe tendre qu'elle présentait à ce taureau. Elle accompagnait le troupeau dans les prairies, et là, elle ne songeait plus à son époux. Pourquoi, Pasiphaë, vous couvrir de riches habillements? Votre bien-aimé est insensible à cette parure. Pourquoi, suivant les troupeaux à travers la montagne, le miroir à la main, arrangez-vous si souvent vos cheveux? » Jalouse des génisses qui accompagnaient le taureau, elle en fait enlever une qui



Hallé. — La Nymphé Io, changée en vache, se fait reconnaître d'Inachus, son père, et de ses sœurs (D'après la gravure de Mizer)

semblait plaire au mâle; on la sacrifie, puis elle fouille, de ses propres mains, les entrailles de la victime, en savourant sa vengeance. Enfin, elle trouve quelqu'un qui veut bien favoriser sa passion malsaine. C'est Dédale qui imagine de fabriquer une vache d'airain dans laquelle l'amoureuse va s'enfermer; le taureau trompé par ce subterfuge, se prête au rôle qu'on attend de lui et calme enfin la passion exaspérée de la reine de Crète...

C'est bien là l'acte de bestialité dans ce qu'il a de plus répugnant. On donna pour excuse à Pasiphaë qu'en toute cette affaire, elle ne fut que l'instrument de la vengeance de Vénus, irritée que Phébus eût éclairé ses amours avec Mars. Elle put ainsi l'indiscret en inspirant à sa fille cette ignoble passion. On sait quel fut le fruit de cet hymen anormal: un monstre, le Minotaure.

Pétrone se devait à lui-même de célébrer cette aventure; il la raconte dans une pièce très curieuse sous le rapport de la versifica-

tion, car il y emploie tous les mètres d'Horace.

« La fille du Soleil brûle d'un feu nouveau, et pour suit, égarée par sa passion, un jeune taureau à travers les prairies. Les saints accents de l'hymen ne la retiennent plus, l'honneur du rang suprême, la grandeur de son époux, elle a tout oublié. Elle voudrait être métamorphosée en génisse; elle porte envie au bonheur des Proétides, et fait l'éloge d'Io; non pas parce qu'on la vénère sous le nom d'Isis, mais à cause des cornes qui ornent son front. Si rien ne s'oppose plus à sa malheureuse passion, elle serre dans ses bras le cou du farouche taureau, pare ses cornes des fleurs du printemps et s'efforce de coller sa bouche à la sienne. Que l'amour inspire d'audace à ceux qu'il frappe de ses traits! Elle s'enferme dans une caisse de

de distractions, que, en dehors des combats de gladiateurs et des supplices de chrétiens, les jeux du cirque offraient aux Romains.

Au reste, la bestialité était d'une incroyable fréquence. Avec une surprenante candeur, Virgile nous initie aux mœurs infâmes de son temps. Non seulement le beryger Corydon adorait le bel Alexis.

Formosum pastor Corydon ardebat Alexin,

mais encore Ménalque forniquait avec ses chèvres, sous l'œil jaloux des boucs et avec la complicité des nymphes amusées. Le Silène des Bucoliques trouve fort plaisante, lui aussi, l'aventure de Pasiphaë et il envie le bonheur de son taureau. Cyparisse pleurant la mort de son cerf aimé, et que les dieux changent en cyprès pour l'arracher au suicide, Cyparisse, patron des zoophilés, fut lui aussi un aberré de l'amour, dont pouvaient se réclamer les nombreux amateurs de bestialité. Aussi l'épigramme ne le ménage pas :

Charmantes filles de Men-
des,
Quels amants cueillaient
sur vos lèvres
Les doux baisers que je
prendrais ?
Quoi ! ce sont les maris
des chèvres !

* *

Ne soyons pas trop sévères : la bestialité, que nous pouvons reprover aujourd'hui, a été évidemment, une des formes passionnelles des temps primitifs, puis des temps antiques. Mais comment en pouvait-il être autrement ? Philosophies, religions, traditions, légendes, associaient étroitement l'animal à l'homme. On observe une confusion complète des espèces

bois ayant reçu la forme d'une génisse, et s'y livre à tous les égarements :

Et amoris pudibundi maleasudis
Obsequitur votis...

Cette étrange aventure ne fut pas sans inquiéter l'esprit luxurieux et dément des Romains de la décadence. Un commerce pareil était-il possible? Le taureau serait-il abusé à ce point par une vache de bois ou de bronze? On décida l'expérience, et Martial nous rapporte qu'en plein cirque, elle fut couronnée de succès :

Junctam Pasiphæam Dictæo credite tauro
Vidimus : accipit fabula prisca fidem
Nec te miretur, Cæsar, longæva vetustas,
Quidquid fama canit, donat arena tibi.

« croyez que Pasiphaë s'est bien une au taureau de Dicté : nous avons vu ; ajoutons foi à l'antique fable. Que ces vieilles légendes cessent donc, César, de paraître miraculeuses ; tout ce que la renommée chante, l'arène le reproduit pour toi. »

On peut juger, par cette citation, du genre

dans tous les récits merveilleux que les poètes transmettent fidèlement ; la téralogologie y occupe le premier plan, car il n'y est question que d'êtres bizarres, satyres aux pieds de boucs, centaures mi-hommes mi-chevaux, monstres marins ou aïlés empruntant, partie à l'homme partie à l'animal, leurs caractères distinctifs. On ne parle, dans la mythologie et la légende, que de métamorphoses surprenantes. La tradition populaire colporte les phénomènes de lycanthropie les plus invraisemblables. De l'ensemble philosophique, constitué par ces légendes et ses traditions, ne se dégage pas, comme plus tard, la souveraineté de l'homme, orgueilleusement jaloux de sa royauté. Au contraire, il se mêle volontiers à l'animalité, il y trouve ses meilleurs amis; la vie pastorale, son isolement au milieu des troupeaux, tout le pousse, quotidiennement, à la bestialité qu'il considère comme un jeu.

Hérodote raconte que dans l'ancienne Égypte la bestialité affectait une forme religieuse et

que, très solennellement, en manière de sacrifice, une femme était livrée au bouc. Comment s'étonner que le peuple ait suivi la leçon qui lui était donnée au temple ?

NOTA. — Il y aurait à écrire comme complément de l'article de notre collaborateur, le D' Nass, un chapitre intéressant sur la bestialité au moyen âge et dans les temps modernes. Qu'il nous suffise de rapporter ici quelques cas empruntés au beau livre du Professeur Le Double sur *Les Velus*.

Ambroise Paré cite le cas d'un enfant engendré d'une femme et d'un chien et dont le corps participait de l'un et de l'autre :

Deux évêques d'Up-



Jules Romain. — Pasiphaë entre dans la vache construite par Dedale (Maotou)

sal, dit Fortunius Licetus, se sont lamentés sur le sort d'une jeune Suédoise, d'une beauté remarquable qui, étant sortie accompagnée de ses suivants et pour se récréer l'esprit loin de sa ville natale, fut, à leur grande consternation, enlevée par un ours énorme et entraînée par lui dans une caverne située au plus profond d'un bois. Terrifiée et violée par l'ours en rut, vivant avec cet animal qui la nourrissait de chair crue, cette jeune fille devint bientôt enceinte et mit au monde un monstre poilu, qui avait une figure et des membres humains.

L'ours ayant été tué à la chasse, elle transporta dans sa ville natale cet enfant qu'elle avait appelé « Ursus », en souvenir de son père. Dans la suite, Ursus, ayant pris femme, eut plusieurs fils, dont un, nommé Trégals Sprachaley, engendra Ulso, de qui naquit Suens, roi des Danois.

MARIE-CHRISTINE ZANNEBONI, HERMAPHRODITE

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU DOCTEUR EN MÉDECINE SONSIS, DE CRÉMONE.
INSÉRÉE DANS LE " JOURNAL DE PHYSIQUE " DE BRUGNATELLI, EN MAI 1795

Le Commissaire des guerres, Docteur L.-M. Stauve, dont nous avons reproduit dans notre dernier Supplément trimestriel d'Æsculape le curieux rapport sur Jacqueline Foroni rendue à son véritable sexe, a publié, en l'an X, l'observation commentée que voici :

EN 1788, les parents de Marie-Christine Zanneboni, habitants du hameau connu sous le nom de *Mezanino Pavese*, dans le territoire de Lodi, se disposaient à lui donner un mari ; cette union devant se faire contre la volonté de Christine, elle prit la fuite et dirigea ses pas vers Crémone. En entrant on l'obligea d'ouvrir son paquet pour en faire la visite. Comme il se trouva renfermer un habit de femme, on conduisit Christine Zanneboni par devant le Podestat. Arrivée au Prêtoire, elle déclara ingénument qu'elle avait fui de la maison paternelle pour ne point s'engager dans un mariage qui ne lui convenait sous aucun rapport, et elle ajouta que l'habit de femme trouvé dans son sac était le sien propre.

Le gardien des prisons, en faisant les perquisitions d'usage, voulut s'assurer si Christine Zanneboni était véritablement femme, comme elle assurait l'être. Trompé par de fausses apparences, il partagea l'erreur de Christine, mais en annonçant qu'elle avait pourtant quelque chose d'extraordinaire dans les parties sexuelles. Voici comment le D' Sonsis expose le fait :

« Le Podestat m'ayant fait appeler pour

examiner cet individu, je vais présenter le résultat de mes observations.

« La stature de Christine Zanneboni est celle d'un homme petit et fluet ; son âge est d'environ vingt-trois ans, elle a les cheveux blonds, elle est absolument imberbe ; ses mamelles ne présentent aucune saillie, les mamelons et leur aréole sont à peine visibles, les hanches sont très resserrées. Les organes extérieurs de la génération ont un rapport direct avec la structure de l'individu ; ils n'ont point la perfection requise, relativement à leur destination, et cela par un défaut d'organisation physique, sans qu'il existe aucun indice qu'ils aient été vicieux par l'effet de quelque maladie depuis la naissance de l'individu ; ces organes m'ont paru être sous tous les rapports ceux d'un homme.

« Le pubis est garni de poils, le membre génital est contracté ainsi que le prépuce ; le gland paraît offrir l'ouverture d'une urètre ordinaire, mais dans laquelle on ne pourrait introduire une sonde, le canal se trouvant obstrué dans un espace de trois travers de doigt par des callosités qu'on sent en dehors par le tact. Le scrotum est fendu dans sa longueur en deux parties contenant chacune un testicule très petit et flasque de la figure d'un épидидyme

aplatis et plus remarquable à la gauche qu'à la droite, le testicule droit étant recouvert par une hernie intestinale. On aperçoit au milieu de la division du scrotum l'ouverture de l'urètre qui forme un méat urinaire presque semblable à celui d'une femme, et dans lequel il aurait été facile d'introduire une sonde si j'avais voulu m'assurer de ce dont je ne doutais nullement (*ave una prova niente necessaria*) attendu qu'il me suffisait d'avoir vu sortir librement l'urine de cette ouverture, étant d'ailleurs convaincu qu'elle n'avait jamais eu d'autre issue, qu'il n'était jamais sorti de cette ouverture aucune autre espèce de fluide (*amore*) et que le membre viril n'avait jamais éprouvé d'érection, se trouvant dans un état permanent de flaccidité. Sous ce méat urinaire on ne voit d'autre ouverture que celle de l'anus dans sa situation naturelle.

« N'ayant pu m'assurer dans cet examen, fait en présence du Juge et du Podestat, de l'existence des parties caractéristiques du sexe féminin, que l'on a mal-à-propos attribué à Christine Zanneboni depuis sa naissance jusqu'à ce jour ; mais ayant au contraire parfaitement reconnu les parties constitutives du sexe contraire, bien qu'elles existent dans un état d'im-

perfection, je n'ai pas cru devoir m'occuper à faire d'ultérieures recherches, puisqu'on pouvait juger, au premier aspect que *Christine Zanneboni* était un homme imparfait et infécond.

» Le médecin *Gentili* fit à Livourne en 1781 de pareilles observations sur un jeune homme dont les parties sexuelles étaient conformées comme celles de *Christine Zanneboni*, et qui avait passé pour fille jusqu'à l'âge de 18 ans.

» Celui-ci avait l'extrémité de l'urètre bouchée et l'ouverture du canal par où sortait l'urine placée sous le membre génital et à sa racine. Aux deux côtés de cette ouverture on remarquait le tégument de deux bourses contournées chacune une testicule.

» *Saviard*, un des plus célèbres accoucheurs de Paris, a observé et décrit en 1697 un cas à-peu-près semblable. Il accoucha à cette époque une femme qui venait de donner le jour à deux jumeaux nés à terme, dont l'un ne vécut que huit jours et l'autre fut placé aux enfants-trouvés. Il disséqua celui qui venait de mourir, et il examina avec soin les parties internes. Celui-ci avait le membre génital bien formé, placé dans sa situation ordinaire et le prépuce retiré (*rosesciato*) sans urètre et sans que le gland fût percé à l'extrémité. Outre les téguments (*integuments*) ordinaires, il avait deux corps caverneux avec leurs muscles érecteurs et accélérateurs. Le *scrotum* était divisé de manière à figurer les deux grandes lèvres; au-dessous de cette division on fente était une ouverture qui avait quelque apparence de l'entrée d'un vagin : autour de cette espèce de vagin on remarquait des caroncules rouges ressemblant aux caroncules myrtiliformes. Cette ouverture était réellement le conduit par où l'urine avait son issue. En dessous un pli de la peau figurait en quelque sorte la partie appelée fourchette, et d'autres plis qui se trouvaient dans les côtés représentaient les nymphes. Enfin, dans chaque division du *scrotum*, on distinguait facilement un testicule. Les organes intérieurs de la génération étaient disposés comme ils le sont ordinairement chez les individus de sexe masculin, sans que rien annonçât l'existence d'un *uterus*, ou des organes qui en dépendent.

» De pareils exemples d'une organisation physique bizarre, ou défective, ainsi que les résultats de certaines maladies occultes, en ont très-souvent imposé à des hommes trop crédules. La force, l'opinion et le penchant irrésistible qui nous entraîne vers tout ce qui paraît tenir du prodige, ont subjugué et égaré plus d'une fois des hommes instruits d'ailleurs. C'est ce qui arriva à Paris dans une assemblée nombreuse de médecins et de chirurgiens, où *Saviard* seul donna la solution de l'énigme que présentait le sexe douteux de la fameuse *Marguerite Malaura*, qui portait un habit d'homme et qui passait dans le public pour un hermaphrodite et qui était munie de certificats de plusieurs d'entre eux (*quæ professori*). Combien plus devait en imposer cette *Anne Wild*, décrite dans le 3^e volume des transactions philosophiques de *Louthorp*, d'après la connaissance que lui en avait donnée *Haller*. Celle-ci

avait deux *scrotum*, qui contenaient chacun un testicule, un membre viril dont le gland n'était point percé; mais une ouverture extraordinaire, observée dans un cas semblable par *Tabarrani* (voyez sa 3^e lettre anatomique) suppléait à ce défaut. La *Wild*, parvenue à l'âge de 13 ans, fut déclarée mâle bien qu'elle eût alors ses écoulements périodiques, qui ne se terminèrent qu'à sa 17^e année. Alors ils cessèrent bientôt, et l'on ne tarda pas de voir le menton d'*Anne Wild* ombragé d'une barbe naissante, signe cer-

» Au reste si l'On devait ajouter foi aux observations qui se trouvent consignées dans les traités qui ont été faits sur les hermaphrodites par *Jaques Moller* et par *Blanchard*, et dans la spermatologie de *Scurtigiton*, on ne regarderait point comme une chimère l'*hermaphroditisme*, ni comme fabuleuses les métamorphoses dont parlent les poètes.»

P. S. Au moment où l'on imprimait l'extrait de la lettre du médecin *Sonnis*, j'ai reçu de lui une réponse à chacune des questions que je lui avais faites sur *Christine Zanneboni*, et que je rappelle ici.

1^o Quel était le motif principal qui avait déterminé *Christine Zanneboni* à fuir la maison paternelle?

2^o Comment le D^r *Sonnis* s'était-il assuré que le membre viril de *Zanneboni* n'avait jamais été susceptible d'érection?

3^o Pourquoi avait-il jugé inutile de faire des recherches ultérieures sur cet individu, par l'introduction du doigt et de la sonde dans l'anus et le méat urinaire?

4^o Comment avait-il conjecturé qu'il n'était jamais sorti de liqueur séminale par le méat urinaire?

Je vais consigner ici la lettre du D^r *Sonnis*, en supprimant seulement tout ce qui m'a écrit d'agréable et qui se trouve étranger au sujet.

Crémone, le 7 thermidor an 10.

Au Commissaire des guerres E. M. Saviard.

« Je n'ai pu satisfaire plus tôt aux questions que vous me faites relativement à *Christine Zanneboni*; je vais vous exposer ici ma manière de penser, en répondant :

1^o « Que cet individu quitta son pays uniquement parce qu'on voulait la forcer à prendre un mariage, le mariage lui ayant toujours répugné, n'ayant jamais eu la moindre inclination pour les hommes et s'étant toujours plu à coucher avec sa mère. D'où on pouvait conclure qu'elle n'avait jamais été à portée de faire aucun essai qui pût donner la mesure de l'habileté ou inhabileté de son sexe.

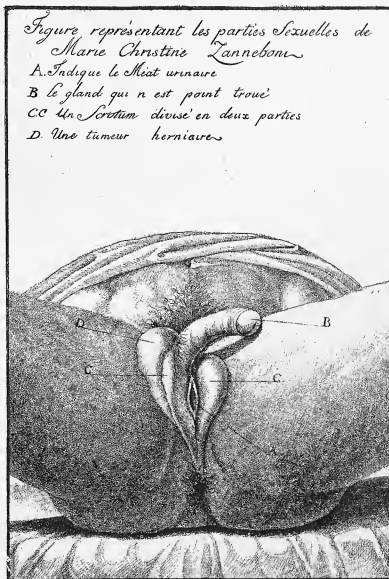
2^o « Que ma visite fut faite dans le Prétoire, à l'effet d'examiner si *Christine Zanneboni* était femme, comme elle l'assurait; et ayant jugé sur le moment qu'elle ne possédait point le sexe féminin, mais que cet individu était au contraire un homme imparfait et infécond; je ne lui fis aucune interrogation pour savoir si l'espèce de membre viril qu'on remarquait en elle n'avait jamais été susceptible de quelque mouvement.

3^o « L'existence du sexe viril n'étant bien démontrée, je ne crus pas devoir faire aucun examen superflu en introduisant le doigt ou la seringue, attendu qu'il me suffisait d'avoir vu sortir l'urine des parties indiquées dans mon mémoire, et que j'avais introduit avec facilité une sonde très-longue dans cet ouverture extraordinaire, qui était purement sans obstacle dans la vessie. D'ailleurs un observateur, ayant tenté, quelque temps après moi, l'introduction du doigt et de la seringue, assura, dans une assemblée de médecins, n'avoir rien découvert de plus que ce que j'avais précédemment indiqué.

4^o « La petitesse (*atrité*) des testicules me fit supposer avec fondement que l'individu était incapable de produire une quantité de liqueur séminale suffisante pour donner lieu à une émission naturelle ou provoquée.

5^o « Tels sont les renseignements que j'ai le plaisir de vous communiquer, en désirant de pouvoir faire mieux et vous témoigner toute ma reconnaissance pour l'honneur que vous m'avez fait en traduisant mon mémoire sur *Christine Zanneboni*...»

Signé : JOSEPH SONNIS,
Professeur de médecine, de physique et de chirurgie.



A. À indiquer, comme dans la 4^e figure, le corps des testicules qui sont renfermés dans un *scrotum* divisé qui paraît former les deux grandes lèvres d'un vagin — B le gland du petit membre viril renversé sur le pubis et le commencement de l'entaille à l'endroit où manque l'urètre — C suite de cette entaille qui se termine et aboutit au canal indiqué par la lettre D — D le canal qui a la forme trompeuse d'une ouverture de vagin et qui n'est, comme on l'a dit, qu'une urètre dilatée et tronquée bizarrement par la nature dans cette partie — E petites excroissances qu'on aperçoit à l'entrée de l'urètre, ressemblant en quelque manière à des caroncules myrtiliformes, mais qu'on a estimées être des écorchures mal cicatrisées. — F voyez l'indication de la lettre E, figure 4^e. — G le périnée — H l'ouverture de l'anus. — I distance d'une hanche à l'autre.

tain de la puissance reproductive de l'individu.

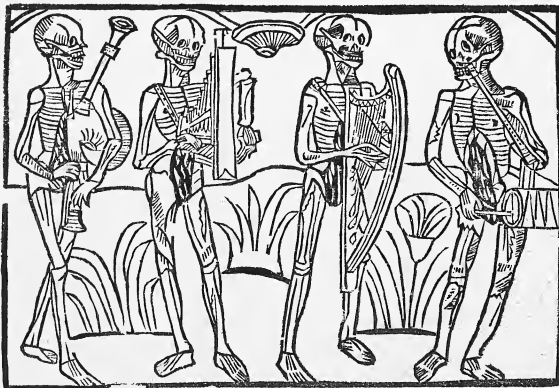
» Je suis persuadé que cette ouverture, qui passait pour un vagin; et d'où s'échappait le sang menstruel d'*Anne Wild*, n'était autre chose qu'un canal extraordinaire dans lequel aboutissaient et s'épanchaient périodiquement les vaisseaux hémorroïdaux dont les parois, ayant acquis de la consistance avec l'âge de l'individu, opéraient un effet plus marqué et qui prêtait davantage à l'illusion. Il m'est arrivé en effet, d'avoir vu plus d'une fois des hommes atteints de fistules profondes entre le *rectum* et le col de la vessie, lesquelles produisaient une sorte d'écoulement périodique réglé, et correspondant, tant pour la quantité que pour les époques, à l'écoulement de sang hémorroïdal par l'anus auquel ils étaient sujets auparavant.

LE PREMIER MORT.

Vous par divine sentence
Qui vivés en estate diuers
Tous : danserés ceste danse
Une foy, et bons : et pervers
Et si seront menés de vers
Vos corps. hélas : regardez nous
Mors. pourris. puans. decouverts
Comme sommes : tels serez vous

LE SECOND MORT.

Dictés nous par quelles raisons
Vous ne pensez point a morir
Quant la mort va en vos maisons ;
Huy l'ung : demain l'autre qérir
Sans qu'on vous puisse secourir
C'est mal vivre : sans y penser
Et troup grant danger de périr.
Force est qu'il faille ainsi danser.



Cliché du Correspondant M.Hat

L'Orchestre de la Danse Macabre de Troyes (Dessin sur bois du xv^e siècle)

La Danse Macabre de Troyes, dont les dessins gravés sur bois furent offerts au public en 1486, comporte une soixantaine de compositions macabres, s'inspirant toutes de la grande pensée philosophique du siècle : l'égalité de tous les humains devant la Mort et la vanité des biens de ce monde. — philosophie très commode pour faire supporter aux gueux toutes les iniquités, toutes les misères, toutes les souffrances.

LE TIER MORT.

Entendez : ce que je vous dis
Jeunes et vieuils petis et gris
De jour en jour selon les dis
Des sages : vous alez mourans
Car vos jours vont diminians
Pour quoy : tous serez trespassés
Ceux qui vivés : devant cent ans :
Las : cent ans seront tost passés.

LE QUART MORT.

Devant quel soient cent ans passés
Tous les vivans commé tu dis
De ce monde seront passés
En enfer : ou en paradis
Mon compaignon : mais je te dis.
Pen de geus sont qui aient cure
Des trépassés : ne de nos dis.
Le fait d'eux : git en aventure.

ÉPITRE FALOTE ET TESTAMENTAIRE

POUR RÉGLER L'ORDRE ET LA MARCHÉ DE MES FUNÉRAILLES

Par GEORGES FOUREST

Dans la cave du Soleil d'Or, place Saint-Michel, avaient lieu, tous les samedis, il y a quinze ans à peine, les soirées de La Plume. Louis Deschamps présidait. Parmi les jeunes artistes et poètes, Georges Fourest, certain soir, récita l'Épître falote et testamentaire. Dans la fumée de la tabagie, les bravos crépiterent : « tous bavaient d'extase », dit Willy.

Grâce à la bienveillante entremise de notre ami Aubran, Georges Fourest a bien voulu nous permettre d'offrir aux lecteurs d'Æsculape cette œuvre. Elle est d'un riche, d'un somptueux, d'un truculent artisan du grand vers romantique et parmassien. Elle fait partie d'un recueil, La Négresse Blonde, que l'éditeur Messacien eut la bonne inspiration de publier récemment. Que l'auteur nous pardonne, — en faveur de l'intention, — une illustration simplement parallèle, et que les médecins qui nous lisent soient rassurés sur la parfaite santé physique et morale de cet homme au talent si savoureux, à la gaieté si large. Tel il était à l'époque du caveau du Soleil d'Or, tel il demeure : de belle prestance, insolent et hautain, « vraiment beau dit Pierre Mille, à la manière d'un cavalier de Louis XIII ou d'un officier de la Garde sous le second Empire. »

*Allons donner notre ordre à des Pompes funèbres
A l'égal de son nom, illustres et célèbres.*

P. Corneille (Sertorius, acte V, scène VIII)

A la totalité de mes amis

*Il ne me convient point, barons de Catalogne,
lorsque je porterai mon âme à Lucifer,
qu'on traite ma dépouille ainsi que la charogne
d'un employé de banque ou de chemins de fer ;*

*Que mon enterrement soit superbe et farouche,
que les bourgeois glaireux baillent d'étonnement,
et que Sadi-Carnot, ouvrant sa large bouche,
se dise : « Nom de Dieu ! le bel enterrement !*

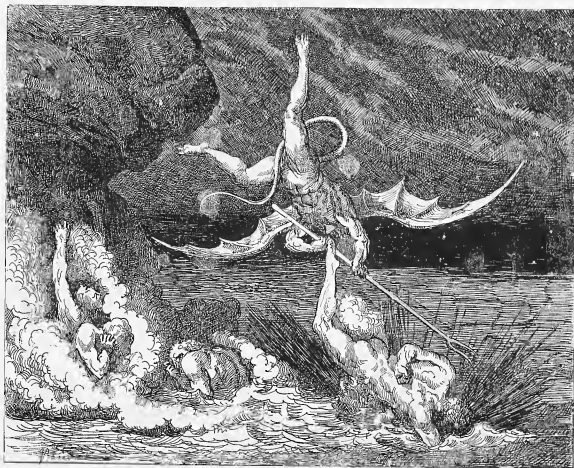
I

*Le linceul sera simple et cossu : dans la bile
d'un pédéraste occis par Capeluçe, vers
l'an treize cent soixante, un ouvrier habile
a tanné douze peaux de caprimulges verts :*

*pour ôter au cadavre un aspect trop morose
premier que me vêtr du suaire, teignez
mes sourcils en bleu ciel et mes cheveux en rose
de flammant, et dorez mes ongles bien rognés.*

*Ce coffre d'orichalque scellé de sardoines
et doublé de samit qu'autrefois Gengis-Khan
offrit à mon aïeul, semble des plus idoines
à recevoir mon corps aimé de Dinican!*

*Etendez-moi rigide au fond de cette bière,
placez entre mes mains nos livres décadents:
Laforgue, Maldoror, Rimbaud, Tristan Corbière;
mais pas de René Ghil: ça me fout mal aux dents!*



La mer de poix bouillante, d'après le dessin de Gustave Doré

Cache de Correspondant Nihilist

Les démons de la cinquième encinte de l'Éter veillent à ce que les damnés, placés dans une mer de poix bouillante, ne viennent pas respirer le frais à la surface, en punition de quoi mille fourches pointées les accrochent et les retrempe dans le bain. * Ainsi, dit le Dante, les cuisiniers commandent à leurs aides de repousser avec des crochets au fond de la chaudière la viande qui surnage. *

II

*Pour corbillard, je veux un très doré carrosse
conduit par un berger Watteau des plus coquets,
et que traient, au lieu d'une pousrive rosse,
dix cochons peints en verts comme des perroquets;*

*Celle que j'aimai seul, ma négresse ingénue
qui mange des poulets et des lapins vivants,
derrière le cercueil, marchera toute nue
et ses cheveux huilés parfumeront les vents;*

*les croque-morts seront vêtus de laticlaves
jaunes serin, coiffés d'un immense kolbach
et trois mille zeibeks pris entre mes esclaves
suivront le char jouant des polkas d'Offenbach;*

*vous, sur des hircocerfs, des zèbres, des girafes
juchés et clamitant des vers facétieux,
vous cavalcaderez munis de deux carafes
d'onyx pour recueillir le pipi de vos yeux;*

*tandis que méprisant ta faune, ô Lacépède,
drapé dans une peau de caméléopard,
mon vieux compaing Deibler, sur un vélocipède,
braillera la Revue et le Chant du Départ!*

III

*Dans un temple phallique atramenté de moire,
Monsieur Docte, chanoine et prêtre habituel
des Sabbats, voudra bien chanter la Messe Noire
évoquant Belphégor d'après son rituel.*

IV

*Ce gâteau de Savoie ayant Hugo pour fève,
le Panthéon classique est un morne tombeau;
pour moi, j'aimerais mieux (que le Dyable m'enlève!)
le gésier d'un vautour ou celui d'un corbeau!*

*Puisque j'ai convomi la société fausse
où les fiers et les forts ne sont que réprouvés,
Monsieur le fossoyeur, vous creuserez ma fosse
parmi les assassins, dans le Champ-des-Navets!*

*Ni croix, ni monument : sous la Lune hagarde
je sortirai parfois, la nuit, pareil aux lous-
garous et les bourgeois diront : « Que Dieu nous garde! »
quand surgira mon spectre, à l'heure des filous!..*

*L'épithaphe? Barons, laissez la rhétorique
funèbre aux bonnetiers! Sur ma pierre, par la
barbe Mahom! gravez en lettres rouge brique
ces quatre alexandrins où tout mon cœur parla :*

« Ci-gît Georges Fourest ; il portait la royale
« tel autrefois Armand Duplessis-Richelieu,
« sa moustache était fine et son âme loyale!
« Oncques, il ne craignit la vérole, ni Dieu!... »

*Et pour épastrouiller la tourbe scélérate,
s'il vous faut exalter en moi quelque vertu,
narrez que j'exécrais le pleutre démocrate
et que le bout de mes souliers était pointu!*



Cliché du Correspondant Néfiel
A. Dürer. — Les Armoires de la Mort

*Et tout sera parfait! Et moi, dans la géhenne,
grinçant et debout sur les brasiers tisonnés,
je hurlerai tel cri de blasphème et de haine
que je terrifierai le Dyable et ses damnés!!!*

*Or, j'ai scellé ce pli des sept seaux d'Aquitaine,
Moi, neveu d'Astaroth, maudit par Jésus-Christ!
Et pour être compris, même de monsieur Taine,
je m'exprime en vulgaire et non point en sanscrit!*



Georges Fourest

NOS DEUX MODÈS D'ABONNEMENT

De nombreuses lettres nous sont parvenues de France et de l'Étranger au sujet de nos Primes de Remboursement et du Prix de l'Abonnement. D'une part, certains abonnés ont craint de ne pouvoir bénéficier de la prime lors du renouvellement; d'autre part, certains lecteurs, possédant déjà la plupart des primes offertes, nous ont demandé un prix d'abonnement spécial.

Nous avons créé, pour donner satisfaction à tous les désirs :

1° Des abonnements sans primes à 12 fr. (Étranger 15 fr.)

2° Des abonnements avec primes à 20 fr. (Étranger 25 fr.)

1° Abonnement sans Primes : 12 fr. (Étranger 15 fr.)

Envoyer un mandat de 12 francs (Étranger 15 fr.) à M. Rozsaud, 41, rue des Ecoles, Paris. (Depuis le 31 décembre, les abonnements ne peuvent plus porter sur l'année 1911. (Le prix des 12 numéros de 1911 est de 25 francs, sans prime.)

2° Abonnement avec Primes : 20 fr. (Étranger 25 fr.)

L'envoi d'un mandat de 20 fr. (Étranger 25 fr.) à M. Rozsaud, éditeur d'Æsculape, 41, rue des Ecoles, Paris, donne droit à un abonnement d'un an et à l'une des primes suivantes, dont la valeur égale celle de l'abonnement et que nous adressons franco. (Designier deux primes pour le cas où l'une d'elles serait épuisée.)

Instruments de chirurgie, médecine, laboratoire.

1° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Mathieu.

2° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

3° (N.) — Le « Bon » sera adressé à l'abonné dès la réception du mandat d'abonnement.

4° — **Eaux Minérales** (France et médecins seulement).

5° **Eau de Poignes**, Source Alice (une caisse de 50 bouteilles).

6° **Eau de Vals**, Source La Reine (une caisse de 50 bouteilles).

Instruments médicaux.

7° **Seringue de Dr Barthelemy**, modèle Vigier, stérilisable, spéciale pour huile grise à 50 cc, avec boîte métal et aiguille en platine iridiée de 5 centimètres; accompagnée de 2 seringues de 1 centimètre cube et d'un gobelet en verre (valeur de l'ensemble 10 fr.).

8° **Seringue de 20 centimètres cubes** (pour sérum de Loub, etc.) avec tube-caoutchouc, deux aiguilles et boîte métal (valeur 21 fr.).

9° Livres.

10° **Art et la Médecine**, par Paul Richer, membre de l'Académie de médecine; ouvrage de grand luxe, 320 pages, 350 illustrations (valeur 30 fr.).

11° **Asiologie au Bore**, un beau volume album contenant une cinquantaine de numéros différents, illustrés par nos meilleurs humoristes (Willette, Abel Faivre, Guillaume, Steinen, Roublille, Miranda, Ricardio L'Arbore, etc.) (Valeur 25 fr.).

12° **Œuvres de Rabelais**, 4 vol., édition des Bibliophiles.

reuvre d'amateur, tête dorée (valeur 24 fr.). (Les œuvres de notre vieux et savoureux confrère s'inscrivent à toute bibliothèque médicale.)

13° **Les Difformes et les Malades dans l'Art**, par le Professeur Charcot et Paul Richer; ouvrage de grand luxe, nombreuses illustrations (valeur 20 fr.).

14° **Œuvres d'Alfred de Musset**, édition de la collection artistique Jouglaux, 7 volumes (*Premières Poésies, Contes Nouvelles, Comédies et Proverbes* (2 vol.), *Poésies, Nouvelles, etc.*, *Confession d'un Enfant du Siècle*) (valeur 21 fr.).

15° **Quatre volumes à choisir** parmi les 6 volumes suivants de Georges Cain, à 5 fr. l'un, largement illustrés: *Coins de Paris, Promenades dans Paris, Promenades dans Paris, A travers Paris, Pierres de Paris, Excursions de Paris*. (Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.)

16° **Le Cabinet secret de l'Histoire**, par Dr Cabanes; à vol. illustrés, à 5 fr. l'un (valeur 20 fr.).

17° **L'Éducation artistique** par l'Image et l'Anecdote, par Paul Bayard, inspecteur des musées; vol. de grand luxe, 600 pages, 400 illustrations (valeur 30 fr.).

18° **Œuvres complètes de Shakespeare**, traduction publiée il y a 2 ans par la Maison Flammarion, 8 beaux volumes illustrés, à 3 fr. 50 (valeur 28 fr.).

19° **Le Nu au libéral** (depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours), par les Drs Witkowski et Nass (valeur 20 fr.).

20° **Vingt francs de livres** à choisir dans la liste suivante: *Mœurs intimes du Pape*, par Cabanes (3 vol., à 3 fr. 50 l'un); — *Les Morts mystérieuses de l'Histoire*, par Cabanes (2 vol., à 3 fr. 50 l'un); — *Les Indiscrets de l'Histoire*, par Cabanes (6 vol., à 3 fr. 50 l'un); —

AVIS TRÈS IMPORTANT

Collection des 12 Numéros 1911 d'ÆSCULAPE

A dater du 1^{er} Août 1912, le prix de cette collection est porté à 40 francs net, sans prime

Il n'est plus accepté, depuis le 31 décembre, d'abonnements portant sur l'année 1911.

Pauvres Docteurs, par le Dr Lucien Nass (1 vol., à 3 fr. 50); — *Monsieur l'Appré*, par L. Nass (1 vol., à 3 fr. 50); — *Caricatures Médico-artistiques*, par L. Nass (2 vol., à 3 fr. 50 l'un); — *Les Accouchements à la Cour*, par le Dr Witkowski (1 vol., à 10 fr.); — *Théâtre de Molière*, pub. par Jouaust, avec la préface de 1888; toute bibliothèque médicale doit posséder l'œuvre de Molière (8 vol., à 3 fr. l'un); — *Les Mystères des Dieux (Vénus)*, par Pierre Piobh (valeur 6 fr.); — *Ingres* (d'après une correspondance inédite), par Boyer d'Agen (valeur 25 fr.); — *Les Confessions de J.-J. Rousseau*, édition des Bibliophiles (3 vol., à 3 fr. l'un); — *Marat inconnu*, par le Dr Cabanes (1 vol., à 5 fr.); — *Le Maroc pittoresque*, par J. du Taillis (1 vol. de luxe, largement illustré à 10 fr.); — *Lettres à mon Monsieur*, par A. Daudet (1 vol. de luxe, abondamment illustré, à 10 fr.); Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.

V. — **Abonnements.** (Les personnes abonnées déjà directement à l'une des Revues ci-dessous ne peuvent la choisir comme prime.)

18° **La Grande Revue**, bi-mensuelle, abonnement d'un an (val. 20 fr. pour la France; 25 fr. pour l'Étranger).

19° **La Revue** (directeur: Jean Fimod), bi-mensuelle; abonnement d'un an (valeur 24 fr. pour la France; 30 fr. pour l'Étranger).

20° **L'Art Décoratif**, bi-mensuelle (Revue de l'Art ancien et de la Vie artistique moderne); nombreuses planches en couleurs susceptibles d'être encadrées; abonnement d'un an (valeur 25 fr. pour la France; 26 fr. pour l'Étranger).

VI. — **Stylo « Gold Star »**, modèle *Safety*, se portant dans toutes les positions. (Voir page xxxi.)

BROMONE ROBIN

OU
(PEPTONATE DE BROME)

Bromone, combinaison de Brome et de Peptone, entièrement assimilable, s'emploie avec avantage les Bromures, sans crainte des conséquences du Bromisme.

Contre:

**MALADIES NERVEUSES, FATIGUE CÉRÉBRALE
NEURASTHÉNIE, IRRITABILITÉ NERVEUSE**

DES FEMMES ET DES JEUNES FILLES

TROUBLES NÉVROPATHIQUES CHEZ LES ENFANTS

100-100 gouttes par jour - 40 gouttes correspondent comme effet thérapeutique à 1 gr. de Bromure de Potassium.

EN GROS: 13, RUE DE POISSY, PARIS. DÉTAIL: Principales Pharmacies

IODONE ROBIN

OU
(PEPTONATE D'IODE)

**ARTÉRIO-SCLÉROSE, ASTHME
SYPHILIS, RHUMATISMES**

Iode organique assimilable, donne des résultats surprenants.

Ne donne aucune réaction bleue avec l'empois d'amidon, ce qui prouve qu'il n'y a pas d'iode en liberté.

DOSE: Depuis 5 gouttes jusqu'à 150 gouttes par jour.
20 gouttes correspondent comme effet à 1 gramme d'Iodure de Potassium.

VENTE EN GROS: 13, RUE DE POISSY, PARIS. — DÉTAIL: Principales Pharmacies.



AU LECTEUR

NOS SUPPLÉMENTS TRIMESTRIELS. — Le Supplément trimestriel encarté dans notre numéro d'avril comprenait deux articles illustrés, consacrés aux *Hermaphrodites*. L'un est dû à l'auteur d'un écrivain médical bien connu, le docteur Nass (*Les Hermaphrodites devant les tribunaux du Moyen Age*); l'autre était la reproduction, avec dessins à l'appui, d'une curieuse brochure présentée en 1811 à X de la République, à l'Académie de Mantoue, sur le sexe d'un individu vivant connu sous le nom de *Jaqueline Feron*. Notre 2^e supplément trimestriel est encarté dans le présent numéro.

QUELQUES MOTS POUR TROIS ORDRES DE MÉDECINS: LE MÉDECIN, LA FEMME DU MÉDECIN, LE CLIENT. — *L'Esprit médical* est par principe libéral; il s'applique à toutes les émasculations: toute question touchant directement ou indirectement le domaine des sciences médicales sera susceptible d'être traitée dans nos colonnes, et cela avec toute la largeur d'idées et de franchise qu'on goûtes jusqu'à les esprits cultivés qui nous lisent. La *Femme du médecin* est notre meilleure alliée: qu'elle trouve ici nos remerciements pour son prosélytisme agissant; — qu'elle nous indulgente pour certains de nos articles que le cadre même de notre revue et sa destination spéciale nous imposent de traiter.

Enfin, nul médecin n'ignore avec quelle prédilection le *Client* lit *Æsculape* dans le salon d'attente. Chacun de nos numéros est tiré à 10.000, 12.000, voire 15.000 exemplaires. Plus de 100 lecteurs profanes, au cours des mois, le prennent en mains. C'est dire que chaque numéro de *Æsculape* est lu par plus d'un million de personnes. Aucune Revue mondaine ne peut justifier d'une pareille diffusion. — Nous nous adressons à ces lecteurs non préparés quelque ménagement: les articles traitant de questions trop délicates sont encartés séparément sous forme de feuilles supplémentaires dans le numéro. Nul doute que nos abonnés n'apprécient cette amélioration qui leur permet de recevoir chaque trimestre des articles particulièrement susceptibles d'être goûtés par eux, sans augmentation du prix de l'abonnement. Ces sortes de suppléments trimestriels ne sont adressés qu'à ceux de nos abonnés qui en ont fait la demande.

SOMMAIRES DES DEUX DERNIERS NUMÉROS PARUS

MAI

Le Poète de l'Opium; Charles Baudelaire (7 illustr.), par le Dr Roger Dupouy. — Etude de l'œuvre morbide et vécue du poète où l'on voit toute sa sincérité douloureuse. De quelques drogues d'origine animale, par le sieur Pomet, marchand épicer et droguiste à Paris, en 1689. — Les casus belli, remède contre l'hygiène, l'épilepsie, le charbon et le sel ammoniac; la rapure d'ivoire en tisane, la grille et le sang de rhinocéros contre les maladies contagieuses, etc. Nouvelles métaphysiques (7 illustr.), par le Dr Geley. — Commentaire des acquisitions récentes du métaphysisme. Le Musée de la Vaccine de Plessis-les-Tours (7 illustr.), par le Dr Chaumier. — Reproductions multiples de la belle collection du Dr Chaumier. Comment se fixent les vers parasites à la paroi de l'intestin (5 illustr.), par le Dr Ch. Garin. — Les vers intestinaux ne vivent pas en liberté dans l'intestin mais se fixent à la paroi; c'est ce que montrent les belles illustrations de cet article. Le Jubilé scientifique du Professeur Grasset (4 illustr.). Le Musée médico-historique de l'Université de Lyon (7 illustr.), par le Dr Moilliet. — On l'on voit la belle initiative du Professeur Lacazeaux mise en pleine lumière. L'enfance et la jeunesse de Laennec (4 illustr.), par le Dr H. Bouquet. — L'existence douloureuse et ballottée du pauvre enfant de Quimper, ses ambitions, son impécuniosité, etc. Paysages et Cités d'Orient. Le Barzaz des Drogues; une Mosquée pour Avreux (5 illustr.), par le Dr Libert. Supplément. — Un amour morbide de Baudelaire. — Les ordures de Paris. — Une lettre de l'homme à trois jambes. — Science française et science allemande. — Mœurs médicales de l'Inde. — Héra-Kiri. — L'œuf mythologique. — L'amour conjugal et l'amour de la progéniture chez les oiseaux. — Védriques confrencier. — Les monuments funéraires et l'embaumement chez les anciens Egyptiens et les Carthaginois.

JUIN

Les maladies de nos ancêtres de l'âge de pierre (6 illustr.), par le Dr Paul Raymond, Professeur agrégé des Facultés. — Tuberculose, syphilis, trepanation crânienne à l'époque de la pierre noire, etc. Un grand chirurgien au XVIII^e siècle: Frère Côme (5 illustr.), par le Dr Henry Bouquet. — La grande figure du Frère Côme se détache ici avec un relief singulier. Les Marques du Diable (6 illustr.), par Jean Loredan. — Récit du procès en sorcellerie de Louis Gaurdy, accusé d'avoir suborné, violé, possédé, livré au Diable, Madeleine de Demandolx. Le docteur Jouband, émailleur (8 illustr.), par le Dr Georges Pautet. — L'auteur nous dit l'originalité de ce médecin limousin digne continuateur des Pénicaut et des Courteys de Limoges. Notes médico-originales sur les Scopits de Roumanie (7 illustr.), par le Dr Richard Millant. — Etude curieuse et très documentée sur cette secte de châtains. Le Musée de la Vaccine de Plessis-les-Tours (8 illustr.), par le Dr Edmond Chaumier. — Reproductions multiples de la belle collection du Dr Chaumier. La Thérapeutique des Talismans (7 illustr.), par le Dr Maignon. — La crédulité, la suggestibilité du Céléste; quel rôle la nécromancie, le mauvais œil jouent dans son existence, etc. L'Hôpital des Gigognes à Brosses (7 illustr.), par le Dr Libert. — L'auteur continue son étude dans des domaines très variés, — social, psychologie, médical — toujours également pittoresques. Supplément. — Les types noirs de Legation. — La placenta-graphie. — La littérature et la morale. — La cuisine et la forme des poissons. — La photographie et l'étude des phénomènes psychiques. — Notes sur la Licorne. — Les mangefers de l'air. — La mort et la vie devant le spiritisme. — L'Élection à l'Institut et le Jubilé de M. Lucas-Championnière. — La sorcellerie des cancéreux. — Longue commode vu poudré dans la mer. — Congres et Anguilles. — William Stead.

PHARMACIE CHARLARD-VIGIER, Ph^o de 1^{re} cl. et R. HUERRE, Ph^o de 1^{re} cl., Docteur ès-Sciences, 12, BOULEVARD BONNE-NOUVELLE, PARIS

PRODUITS ORGANIQUES F. VIGIER

CAPSULES OVARIQUES VIGIER

à 0 gr. 30 centigr.

Chlorose. — Troubles de la Ménopause et de la Castration. — Troubles de la puberté. — Aménorrhée. — Dysménorrhée. — Maladies nerveuses, etc.

Capsules Surrenales Vigier à 0 gr. 30 c.
Maladie d'Addison, Diabète insipide, Néphrite scléreuse (arthr. card.), Récitisme

Capsules Hépatiques Vigier à 0 gr. 30 c.
Contre la Cholesté, lèthargie, Hépatite, Goutte, Diabète, Insuffisance hépatique chez les syphilitiques, etc.

Capsules Pancréatiques Vigier à 0 gr. 30 c.
Contre le Diabète (Calme la soif).

Capsules Spléniques Vigier à 0 gr. 30 c.
Contre Cachexie palustre, Anémie, etc.

Capsules Eupéptiques à 0 gr. 30 c. de substance active.
Contre Affections de l'intestin, Entérites, etc.

Capsules d'Hypophyse à 0 gr. 30 c. d'hydrate de calcium.
Dans les cas d'Acromégalie, Myocardites, aigües, Cardiopathies chroniques, Maladies infectieuses, etc.

CAPSULES DE CORPS THYROÏDE VIGIER

à 0 gr. 10 centigr.

Obésité. — Myxoedème. — Fibrome. — Métrorrhagie. — Arrêt de croissance. — Consolidation des Fractures. — Rhumatismes. — Épilepsie, etc.

Capsules de Thyms Vigier à 0 gr. 30 c.
CHLOROSE. Aménorrhée. Troubles de la croissance. Maladie de Basedow, Peine, Pour développer les seins.

Capsules de Parotide Vigier à 0 gr. 30 c.
Contre Affections ovariques, Diabète, pour faciliter le Digestion, etc.

Capsules Prostatiques Vigier à 0 gr. 30 c.
Contre les Maladies de la prostate.

Capsules Orchitiques Vigier à 0 gr. 30 c.
Neurasthénie, Abaxie, Débilité sénile, Impuissance.

Capsules Rénales à 0 gr. 30 c. de rein.
Albuminurie, Néphrites.

Capsules de Moelle osseuse à 0 gr. 30 c.
Contre Anémie pernicieuse, Chloro-Anémie, Anémie, Récitisme, etc.

CAPSULES GALACTOGÈNES à 0 gr. 30 centigr. de placenta.

Pour toutes ces sortes de Capsules la dose est de 2 à 6 par jour.

TRAITEMENT DE

l'Arthritisme et de la Dyspepsie

par l'Eau de

VALS PRINCE
SOURCE

Un Verre le matin à jeun

Un Verre une heure avant le Déjeuner

Un Verre une heure avant le Dîner

Le reste de la bouteille consommé aux Repas

Toutes Pharmacies ou s'adresser à M. CHAMPETIER, à Vals-les-Bains (Ardèche)

UN TRAITEMENT DE LA STÉRILITÉ

On peut donner ce titre à une anecdote rapportée dans le *Journal des Débats* par M. André Hallays, dans un article où il décrit *La Maisonneuve*, charmante habitation des environs de Meulan, illustrée par le long séjour qu'y fit M^{me} de Condorcet. Il est à noter que l'événement dont il est question ici eut lieu après plus de vingt ans de stérilité.

... Sans nous occuper de Labienus, de Duquesclin et de Henri IV, dont les noms sont mêlés à la chronique de Meulan, gravissions une des rues montantes qui conduisent à Saint-Nicolas, bâtie à mi-côte. Au-dessus de cette église se dressait jadis le formidable château fort des comtes de Meulan. Maintenant tout le sommet de la colline est revêtu des ombrages d'un vieux parc où sont encore enfermés quelques débris de tours et de remparts du moyen âge. Ce vaste enclos est celui d'un monastère établi, au XVII^e siècle, sur l'emplacement de la forteresse; le couvent des Annonciades.

Une religieuse, Charlotte du Puy, qui avait un grand renom de piété, fut, en 1636, mandée à la cour. Anne d'Autriche la pria d'intercéder auprès de Dieu pour faire cesser sa stérilité. Charlotte du Puy fit une neuvaine, durant laquelle elle tint constamment un crucifix entre ses bras, et vint ensuite annoncer à la reine que ses vœux seraient bientôt exaucés. En effet, quelques jours plus tard, Louis XIII étant à la chasse, fut surpris par un terrible orage qui l'empêcha de s'en retourner à Saint-Germain; obligé d'aller au Louvre, il dut, pour une nuit, accepter l'hospitalité de la reine. Neuf mois après naquit

Louis XIV. Anne d'Autriche, reconnaissante, permit à Charlotte du Puy d'instituer un monastère à Meulan. Elle s'en fit elle-même nommer fondatrice, bien que toutes les sommes eussent été fournies par M^{me} Camus, veuve d'un président au Parlement.



Les deux jeunes filles de la famille Tchou se jettent à l'eau pour fuir leur mariage. (Estampe tirée des *Vingt-quatre exemples de piété filiale*, sorte de manuel de morale populaire chinois)

demeurèrent dans leur maison jusqu'à la Révolution. On les appelait les Celestes ou les filles bleues, à cause de la couleur de leurs vêtements...

LE SUICIDE EN CHINE

Dans un article publié par les *Archives d'anthropologie criminelle*, M. le D^r Mat-

ignon cite des exemples bien remarquables montrant une des formes de suicide très usité en Chine, le suicide pour cause politique. Ce suicide se rencontre en particulier chez les ministres ayant été critiqués les décisions prises par leur souverain. C'est ainsi que, en 1879, Ou-Kou-Tou,

après avoir inutilement protesté contre le choix fait par l'Empéreur du successeur de l'Empéreur mort sans descendants, résolut de frapper un grand coup pour convaincre et la cour et la ville de la justice de ses critiques en se suicidant. Il sacrifia sa vie à son idée parce qu'il la croyait juste et utile au salut de l'empire. Rien n'est curieux comme les recommandations qu'il fait à son fils dans une lettre indiquant la plus parfaite tranquillité d'esprit.

Je désire mourir, dit-il, afin que le but de ma vie soit normalement rempli et qu'une existence, entièrement consacrée au loyalisme envers le souverain se termine. Au reçu de cette lettre, rendis-tout de

suite au temple de... cherche le bonze Tchou qui l'a chargé de m'acheter un cercueil, d'y peindre un cœur en noir... J'ai sur moi trois habits mortuaires; Tchou n'a qu'à enlever la semelle de cuir de mes bottes. Il dit d'acheter un petit coin de terre pour m'inhumer; cela vaudra mieux que de me transporter au cimetière de famille. Il n'est que de nous en aller, mais pas nécessaire que je repose au milieu de mes ancêtres. Mon jeune frère s'y trouva déjà. Tu te souviens qu'il se suicida, il y a quelque vingt ans, pour des affaires de famille. Aujourd'hui, j'imite son exemple cause des troubles de l'Etat. On ne manquera pas de dire que notre cimetière n'est qu'un terrain sans importance. Tu pourras raconter. Tu vois, sans doute, transport mon corps dans notre pays. Prends plaisir à la photographie, fais en faire un grand nombre que tu mettras dans le salin de mes ancêtres; ainsi, tu observeras aussi la nation qui veut qu'on conserve les restes des disparus. À quel bon la dépense et la fatigue d'un long transport, à que l'on va 1,000 kilomètres... ?

Dans d'autres cas cités aussi par M. Matignon, le suicide était prescrit par la condamnation. C'est ainsi qu'en 1879, après les massacres organisés par les Boxers soutenus par l'Empéreur, ce lieu quand les choses tournèrent mal, abandonna ses amis de la veille pour sauver sa conscience, et condamna à mort bon nombre des chefs du mouvement. Tous s'alignèrent devant les décrets et réglèrent leur fin de cette sérénité que Socrate et Sénèque n'eussent pas dévouée. C'est ainsi que le prince Tchouang vit arriver un matin le Commissaire porteur de soie jaune, un des trois cadeaux précieux de l'Empéreur, il choisit, derrière la maison de son temple abandonné et attacha solidement le neud autour à une poutre. Il fit jeter

Pas d'accoutumance. Ni de contre-indication.

Expédient FRANCO contre mandat poste de 4/50

Sommeil Bienfaisant

PROCURÉ AUX NEURASTÉNIQUES - NERVEUX - SURMENÉS - etc. PAR LE

Véronidia Buisson

à la dose de la 2 cuillerées à potage le soir au coucher.

Inoffensif
Gout agréable

20, B^{is} du Montparnasse et toutes pharmacies.

VERITABLES GRAINS DE SANTÉ
PURGATIFS DOCTEUR FRANKL DÉPURATIFS
150 la Boîte de 50 Grains
Notion dans chaque boîte. En Vente toutes Pharmacies.
Le Remède de la CONSTIPATION

E. COGIT & C^{IE}
CONSOLIDATEURS INSTRUMENTS POUR LES SCIENCES
36, boulevard, St-Germain PARIS
Fournitures générales pour Bactériologie et Micrographie.
Dépôt pour la France des MICROSCOPES et des JUMELLES à PRISMES
E. LEITZ

MALADIES INFECTIEUSES, PNEUMONIES, GRIPPE, ANGINES, RHUMATISMES, SEPTICÉMIES, TYPHOÏDE, ENTÉRITES, PÉRITONITES, SALPYNGITE, CYSTITTE, MÉNINGITES, TUBERCULOSE, PALUDISME, etc.

"LANTOL" COUTURIEUX

Rhodium colloïdal électrique

Procédé LANCIEU (Académie des Sciences, 27 Novembre 1911).

en Ampoules injectables de 3 c. c. et Capsules pour l'usage interne.

DOSES : INJECTIONS sous-cutanée, intra-musculaire ou intra-veineuse : 1 à 3 c. c.
CAPSULES : 2 à 6 par jour.

TRÈS ACTIF INDOLORE
TRÈS STABLE DIRECTEMENT INJECTABLE

Échantillons et Notices : Laboratoires COUTURIEUX, 57, Avenue d'Antin, PARIS

des soldats pour maintenir l'ordre et se présentait chez le Prince, l'informant qu'il avait un décret impérial à lui lire, et le priant de s'agenouiller pour l'entendre. « C'est ma tête que vous demandez ? Le Commissaire ne répondit pas, mais lui le décret que le Prince écouta avec respect. « Ainsi c'est le suicide ! J'avais toujours pensé que les étrangers ne seraient satisfaits que par la mort ! Je crains bien qu'il n'en arrive autant à notre « vieux Buddha » (l'Impératrice !) » lui demanda le Commissaire la permission de faire ses adieux à sa famille ; « Rappel-toi, dit-il à son fils, que tu dois faire tout ce que tu dis pour ton pays », à tout prix, il faut empêcher les étrangers de s'emparer du glorieux Empire conquis par nos ancêtres ». Puis s'adressant au Commissaire : « Où est le lieu d'exécution ? » — « Votre Altesse veut-elle m'accompagner dans le petit temple qui est derrière sa maison ? Quand le Prince vit le neud coulé installé, il se tourna vers le Commissaire : « Votre Excellence a vraiment bien fait les choses. » Et sur ces mots, il se passa la corde autour du cou, et quelques secondes après, il était mort. In utero condamné, Yu-Hsien, avait été l'âme damnée du parti boxeur et s'était distingué par des massacres énormes de missionnaires et de chrétiens dans sa vicieuse capitale de Chen-Si. Quand l'ordre d'exécution capitale le toucha, il était sur la route de l'exil, à Lan-Tchéou, épuisé, très malade. On dut même le soutenir pour le mener sur la place de l'exécution. La veille de sa mort, les notables de Lan-Tchéou exprimèrent leur désir de lui offrir un banquet d'adieu. Mais il déclina cet honneur, disant qu'il était très fatigué, il souhaitait passer sa dernière journée dans le calme. Il adressa un message fleuri, deux lettres de remerciements à ses notables pour la courtoisie qu'ils lui témoignaient et ceux-ci, pour ne pas

être en reste répondirent que la place d'exécution serait tendue de rouge, comme pour une fête publique; en son honneur, Yu-Hsien composa une sorte de justification de sa conduite, sous forme de proclamation dans laquelle il disait que sa mort devait être regardée comme une fin glorieuse et patriotique. Il priait les habitants de Lan-Tchéou de ne pas s'opposer à l'exécution de la sentence impériale. Puis il rédigea deux sortes de testaments, lesquels, après sa mort, furent tirés à l'écart et répandus par toute la Chine. M. Matignon montre que le dévouement, la discipline, le respect, résument les impressions qui se dégagent de ces suicides d'origine politique. Les auteurs avaient tous reçu la forte culture classique et l'impression du confucianisme. On peut se demander si ces principes



Le génie du suicide. (D'après Superstition, crime et misère en Chine.) Masson, édité.

se retrouveront avec l'instruction moderne qu'on a essayé de développer en Chine et dont le résultat a été un affaiblissement considérable du principe d'autorité, autorité patrilinéaire qui fut le vrai ciment qui aggloméra les éléments si divers qui composent l'immense empire.

ENFANTS ET COUTUMES FUNÉRAIRES

Mourir avant de naître est un sort digne d'envie; mais naître pour mourir constitue la chose la plus déplaisante du monde. Telle était la triste destinée offerte, en certains pays de France, aux nouveau-nés, issus de commerces illicites.

Depuis toujours et pour longtemps, existent des femmes dont l'unique souci est de vendre leurs charmes. Ces conjonctions rapides, par un curieux hasard, restent généralement stériles; il

arrive parfois cependant qu'un spermatozoïde inconscient s'égare vers un ovaire taciturne. Et c'est, pour la marchande de plaisir, une catastrophe véritable. En notre époque, bien civilisée, de pareils phénomènes n'ont pas le temps de s'achever jusqu'au bout de leur course, qu'ils terminent amorphes, sur une nappe de coton rouge. Nos ancêtres ignoraient tous ces raffinement; et l'on voyait des courtisanes de toutes conditions, poursuivre avec leur effort suprême, une grossesse intervenue.

Aux temps mythologiques, comme je l'ai raconté ici-même, on se contentait d'exposer le nouveau-né à l'appétit, toujours en éveil, des animaux carnivores; d'autres se n'échappaient. A Périgueux, les filles de joie adoptaient un procédé plus expéditif et moins sujet aux caprices de la fatalité. En un livre, édité à Leyde, en 1699, livre intitulé: *Le Gaullois étranger voyageant en France*, l'auteur raconte avoir vu un puits, que l'on dut boucher, « à cause que les femmes de mauvaise vie y jetoient leurs enfants ». Pourquoi choisissaient-elles ce puits, de préférence à tout d'autres? Pour la même raison qui pousse certains candidats au suicide, à se précipiter du pont de briques des Buttes-Chaumont, il existe des courbes détendant en elles de mystérieuses attitudes particulières.

Les coutumes religieuses ont toujours joué, parmi les peuples, un rôle très éminent. Elles formaient autrefois la base de la vie sociale. On sait que les naissances, les décès, les mariages étaient sommairement enregistrés par les curés des paroisses chargés de tenir ces modestes archives d'état civil. Les inscriptions n'existent, pour la plupart, qu'autant qu'elles se rapportent aux pratiques religieuses afférentes à ces événements de la

MÉTHARSOL
(Méthylarsinate de Soude)

15 AMPouLES..... 0,05 de Métharsol par ampoule.
15 GOUTTES..... 0,05 de Métharsol par 20 gouttes.
15 GOUTTES..... 0,02 de Métharsol par pilule.

SYPHILIS
FIÈVRES
PALUDÉENNES
CACHEXIE
ANÉMIE

MÉTHARFER
(Méthylarsinate de Fer)

15 AMPouLES..... 0,05 de Métharfer par ampoule.
15 GOUTTES..... 0,05 de Métharfer par 20 gouttes.
15 GOUTTES..... 0,02 de Métharfer par pilule.

CHLORO-
ANÉMIE
LEUCÉMIE
CACHEXIE

GAIARSOL
(Méthylarsinate de Gaïacol)

15 AMPouLES..... 0,05 de Gaïarsol par ampoule.
15 GOUTTES..... 0,05 de Gaïarsol par 20 gouttes.

TUBERCULOSE
AFFECTIONS
DES VOIES
RESPIRATOIRES

GASTROZYMASE
(Suc Gastrique naturel)

Action digestive immédiate.
Action antiseptique — Action excito-sécrétoire.
De un à 3 comprimés au milieu du repas.

HYPOPEPSIE
HYPOCHLORYDRIE

LABORATOIRES
BOUTY

3^{ème} Rue de Dunkerque,
PARIS.

Thermothérapie

AIR CHAUD — LUMIÈRE
CHALEUR RADIANTE LUMINEUSE
Appareils du Docteur MIRAMOND DE LAROQUETTE pour la pratique médicale courante
Hyperémie, Sudation, Analgésie, Diurèse
Résorption des exsudats, Accidentés, Opérés
Maladies chroniques (goutte, rhumatisme, tuberculose)



Radiateur photothermique fermé.



Radiateur à liquides, à demi fermé.

1^{er} Radiateur Photothermique.

Bain local de chaleur et de lumière électrique de 50 à 150°, s'adapte à toutes les régions du corps, se greffe sur tous les courants, peut s'appliquer dans l'appareil du malade; léger, peu volumineux, très portable, employé très commodément, technique très simple. — En usage dans les Hôpitaux civils et militaires, les cliniques, les stations thermales. Utilisé et prescrit dans leur clientèle par un très grand nombre de Médecins DU MONDE ENTIER.

2^o Radiateur à Liquides ou à Sable chauds.

Bain local de chaleur obscure et d'air chaud; de même forme que le radiateur photothermique, le remplace à défaut d'électricité.

3^o Douche d'air chaud graduée

A. HELMREICH, NANCY
ÉLECTRICIEN-CONSTRUCTEUR, FOURNISSEUR DES HÔPITAUX

vie sociale, ou de la vie toute simple. C'est ainsi que sur beaucoup de registres, à l'époque de la réforme, les naissances, mariages et décès de protestants comme de juifs, ne sont pas mentionnés, puisque ces familles fuyaient les prescriptions de l'église romaine. En certains endroits même, les sages-femmes devaient prêter serment de foi catholique, et avaient l'obligation d'ondoyer les nouveau-nés. Tout enfant venant au monde sans avoir reçu le baptême, était considéré comme un non-chrétien, par conséquent, comme un païen. S'il mourait, il ne pouvait être inhumé dans le cimetière paroissial, cette terre bénie, se trouvant exclusivement affectée à ceux qui communiaient dans une même foi orthodoxe. Les vieux traits d'obstétrique s'étendaient avec complaisance sur la manière de confier le baptême *in utero*, aux fœtus en danger de mort; ils donnent des modèles de seringues pour faire parvenir à la tête de l'enfant l'eau lustrale qui le fera chrétien.

À Sarlat, en Périgord, existait encore, en 1860, une citerne où l'on jetait les morts, les mortués ou non baptisés. Ces funérailles rudimentaires revêtaient un caractère infamant. Et pendant longtemps, dans les familles où se conservaient les traditions d'un passé ancien, lorsqu'on voulait désigner quelqu'un n'ayant pas reçu le baptême, on disait : *Gof non cisterno*, c'est une citerne. Le même usage, pour les mêmes motifs et sous le même nom, existait à Périgueux.

Au lieu Hôtel-Dieu de Paris, à côté de la Maternité, se trouvait une fenêtre ouvrant sur un puits qui descendait directement à la Seine. C'est par cette fenêtre que l'on précipitait à l'eau les fœtus, émanés de fausses couches; les amateurs

de pêche connaissent ce coin de la rivière, où les poissons se rendaient en foules joyeux, certains d'y trouver leur maternelle. L'encadrement de pierre de cette fenêtre peut encore se voir chez un collectionneur de la rue Laccépède, où voisinent d'autres souvenirs du vieil hôpital.

M. Baquié relatif récemment une coutume de certains villages reculés de l'Argée.

Le nouveau-né, qui vient de mourir sans avoir connu souvent d'autres soins que ceux des commères ou des guérisseurs, est pieusement enterré dans une fosse creusée sous l'escalier conduisant à la chambre; on espère ainsi que l'âme du mort sera ployable aux vivants et qu'elle évitera tout malheur à la maison. (Revue de Pédicature) Dr MOUSSON-LANAUZE.

LES MÉDECINS AU HAREM
Les médecins des nababs de l'Inde se livraient jadis à un singulier genre de sport;



Cette est la maison où est mort Jean-Jacques Rousseau, à Ermenouville (Dessin de Paris)

Il se livraient jadis à un singulier genre de sport; ils ne pouvaient, d'après les usages et les rites des palais, pénétrer dans le harem du monarque; mais ils n'en devaient pas moins établir journellement l'observation clinique des femmes aimées du roi.

On attachait alors, sur le poignet de la royale malade, un mince fil de soie, qui sortait de dessous le rideau traditionnel du zenana. Le médecin, placé à l'extrémité libre du fil, comptait le nombre de pulsations de l'artère radiale.

par les ondulations du fil qu'il tenait dans ses mains et, à l'aide de ce curieux sphygmomanomètre, il était obligé de diagnostiquer la maladie, d'en pro-

phétiser l'issue et d'instituer le traitement.

LES DÉFAUTS DE DON JUAN


M. Remy de Gourmont aime beaucoup parler des choses de l'amour. Il en parle fort bien et ses discours sont mêlés de sensualité passionnée et d'ironie, de cynisme et de tendresse.

Le Don Juanisme, dit-il, n'est qu'une suite de violés plus ou moins consentis. Ce n'est pas ainsi que se conduit l'amant. L'être qui lui donne du plaisir est aussi celui qui lui donne du bonheur et il sait que le bonheur s'éprouve aussi comme on vide un verre de vin. La femme qui l'a conquis, il veut en dépendre longuement l'âme et le corps, apprécier à lire dans ses yeux changeants, que le rictus s'ôte à demi et que la volute s'agrandissait. On dirait parfois qu'ils marchent au supplice. La montée est douloureuse. Elles voient le sommet et l'atteignent rarement du premier vol. Il faut un pan d'habitude et que l'amant devine les caprices physiologiques de la chair et quels mots et quelles caresses l'âme et le corps attendent pour s'épanouir. Car le véritable amour n'est pas égoïste ou l'est tellement qu'il ne desserre l'étau que sur une pluie broyée et ruisselante. Alors l'âme des femmes s'épanche comme une fontaine...

Ici l'ironie réapparaît :
... Malheureusement, le moment par lequel semble propice pour égarer en confidences sur leur prochain chapeau. Ce sont les charmes de l'intimité. Mais on dénie parfois aussi que ce système de trouvailles n'est qu'une manière d'alibi. La femme, la pudeur de sa joie, plus elle ne brève pas, comme l'homme, des mots pour chanter sa volupté, ou elle ne trouve pas les mêmes mots. Mon chapeau sera très joli, a vent souvenez-m'en dire : « Mon amour, je t'adore ».

Et M. de Gourmont ajoute :
... Il faut savoir cela.

HUNYADI JÁNOS
dite EAU de JANOS
Eau Purgative Naturelle



EFFET PROMPT. SÛR ET DOUX
Pour éviter toutes substitutions
prière à MM. les Docteurs
de bien spécifier sur leurs
ordonnances la MARQUE

HUNYADI JÁNOS
Andreas SAXLEHNER Budapest

FARINES MALTÉES JAMMET

de la Société d'Alimentation diététique pour le régime des MALADES, CONVALESCENTS, VIEILLARDS et l'ALIMENTATION DES ENFANTS

FARINES TRÈS LÉGÈRES	FARINES LÉGÈRES
RIZINE CRÈME DE RIZ MALTÉE	GRAMENOSE AVOINE, BLÉ, MAÏS, ORGE
ARISTOSE à BASE DE BLÉ et d'AVOÏNE MALTÉE	BLÉOSE CRÈME DE BLÉ TOTAL MALTÉE
CÉRÉMALTINE ARROW-ROOT, BLÉ, ORGE, MAÏS	AVENOSE FARINE d'AVOÏNE MALTÉE
ORGÉOSE CRÈME d'ORGE MALTÉE	LENTILOSE FARINE DE LENTILLES MALTÉE

CACAO GRANVILLE, Cacao à l'Avenose, à l'Orgéose, etc...
MALT GRANVILLE - MALTS TORRÉFIÉS - MATÉ SANYA-ROSA
CÉRÉALES spécialement préparées pour DÉCOCTIONS

USINE et LABORATOIRES à LEVALLOIS-PERRET
BROCHURES et ÉCHANTILLONS SUR DEMANDE

Dépôt général: M^{on} JAMMET, Rue de Valenciennes, 47, Paris

Société Générale d'Orthopédie
Lamy, Directeur

BANDAGES, BAS ÉLASTIQUES, CORSETS, SOUTIENS-GORGE, CEINTURES, ARTICLES D'HYGIÈNE	CORSETS ÉLÉGANTS " recommandés aux femmes souffrantes " de coxalgie " les exigences de la mode " et les soins du corps physique.
--	--

128, Boul^d Haussmann, Paris Téléphone 577-26

QUATAPLASME PANSEMENT ASEPTIQUE COMPLET INSTANTANÉ
PHLEGMASIES, Anthrax, Abscess, Phlegmons, Gercures ou Sotras, Phlébites, Erysipèles, ORZIBES, TUBERCLES, Scrofes, Impétigo, AFFECTIONS OŒILAIRES, Conjunctivites, Kératites, DANS TOUTES LES PHARMACIES et 19, Rue FERRIER-DURENNE, PARIS.

LA MORT DE J.-J. ROUSSEAU

D'après les Gazettes de son temps

M. Pierre-Plam Plan vient de publier à la Société du *Mercur de France* un volume dont nous extrayons ces passages.

5 juillet 1778. — Le fameux Jean-Jacques Rousseau n'a pas suri-écrit longtemps à Voltaire; il vient de mourir dans le lieu de sa retraite à Ermenoville.

On dit aujourd'hui que les bruits qui ont couru sur lui et ses Mémoires viennent d'un Supplément à ses œuvres, en effet imprimé, et où il y a beaucoup de choses singulières. (Mém. secr.)

7 juillet 1778. — C'est le 2 de ce mois que Rousseau revenant de la promenade, à 11 heures du matin, est mort d'une attaque d'apoplexie, qui n'a duré que deux heures et demie. Il avait dessiné depuis quelques temps de quitter Paris; il a cédé aux instances de l'ami et s'est établi sur la fin de mai dernier dans une petite maison qui appartient au marquis de Girardin, seigneur d'Ermenoville, et située près du château.

De seigneur lui a rendu les honneurs funèbres; son corps, après avoir été embaumé et enfermé dans un cercueil de plomb, fut inhumé le samedi suivant, 4 du présent mois, dans l'église du Parc d'Ermenoville, dans l'île dite des *Peupliers*, au lieu de la place d'eau appelée le *petit lac* située au midi du château, sous une tombe dorée et élevée d'environ six pieds. Rousseau étoit né le 28 juin 1712. (Mém. secr.)

Paris, le 7 juillet 1778. — Voici une nouvelle qui vous fera presque enant de sensation que celle de la mort de Voltaire, c'est que Jean-Jacques Rousseau est mort au château d'Ermenoville, à douze lieues d'ici. A six heures du matin il a été frappé d'apoplexie, et trois heures après il étoit déjà mort. Deux jours après, il étoit très incommode de la gravelle et d'une rétention d'urine. M. le marquis de Girardin, seigneur du lieu, lui avoit donné depuis quelque temps une petite

maison attenant à son château pour calmer les inquiétudes dont étoit tourmenté ce philosophe, depuis le vol du manuscrit qui lui avoit été fait

par sa femme, ci-devant sa servante, portée à cette adresse perfide par une somme de mille louis qui lui a payé un certain libraire. Je n'ai pu encore me procurer même la lecture des mémoires de ce cynique moderne, tant la police en a surveillé le débit; je sais que des personnes de considération y sont maltraités, et entr'autres Madame la Maréchale de Luxembourg qui pourtant a eu beaucoup de bonnets pour l'autre, il y a quelques années, lorsqu'il s'étoit retiré à Montmorency. M. de Girardin a fait embaumer le corps de Rousseau et l'a fait inhumer dans une petite île, dite des *Peupliers*, au milieu d'un étang. Le corps a été mis dans une tombe décorée et élevée à dix pieds de terre. (Corr. secr. de Métra.)

12 juillet 1778. — Voici quelques circonstances de la mort du vraiment célèbre J.-J. Rousseau. Il avoit recommandé



La scène du Rousseau (Confessions).

Rousseau et M^{me} Galley et de Granelier. (Dessin de Schale.)

Je pris par la bride le cheval de M^{me} Galley, puis, le tirant après moi, je traversai Rousseau, ayant de l'eau jusqu'à mi-jambes, et l'autre cheval suivit sans difficulté.

grand homme n'aient pas été amis, il semble que la mort doit les mettre, pour le talent, au même niveau. Rousseau étoit plus éloquent et, malgré les calomnies de ses ennemis, sa probité étoit incontestable. Voltaire avoit beaucoup plus d'esprit; mais

il étoit jaloux, vindicatif, et son âme n'étoit pas aussi belle. La *Guerre de Genève* sera une tache éternelle à sa mémoire. Voltaire, au fond du cœur, n'en sentoit pas moins toute ce volait l'immortel auteur d'*Émile*. Un jour, un homme de sa connaissance lui parloit de lui. « Ah! le bourgeois dit Voltaire, s'il avoit voulu que nous nous entendissions, nous aurions fait une révolution dans la manière de penser, et le public n'y auroit pas perdu. » N'étoit-ce pas convenir qu'il lui manquoit ce que possédait éminemment l'auteur du *Contrat Social*? (Corr. secr. de Métra.)

(Même date). Epitaphe de J.-J. Rousseau par M. l'abbé de Launay.

Jean-Jacques vint comme il s'en est allé. Pauvre cynique et grand cerveau brûlé. Paradoxiste sans créature, Systématique avec outrance. Poète naturel, entêté, indiscipliné. Dissertateur abstrait, musicien charmant. L'éducation domptique lui fit du bien à la musique. Aux arts, il fit beaucoup de bien. En fait du mal, n'en tira rien.

(Corr. secr. de Métra.)

10 juillet 1778. — M. le marquis de Girardin est, par sa mère, un petit-fils du fameux Ath, ce fermier général renommé pour ses richesses, dont il a eu une grande partie. Il étoit un des plus doctes disciples de Rousseau, et lui et sa femme l'imitoient en tout dans leur genre de vie très cynique. Ils ont regardé comme une bonne fortune de recueillir le cadavre du philosophe; outre ce devoir rempli envers un grand homme, ils rendent ainsi leur jardin à l'anglais le plus curieux par un monument unique, et l'on assure qu'ils ont commis un crime atroce en enlevant à un fameux sculpteur. (Mém. secr.)

20 juillet 1778. — M. Diderot est un de ceux qui craignent le plus la publicité des Mémoires de Rousseau; il dit qu'après passé près de vingt ans de sa vie dans la plus grande intimité avec lui, il ne doute pas que ce cynisme ne dissimulât rien et nommant chacun par son nom, n'ait relevé beaucoup de choses qu'il préféreroit de voir rester

INSUFFISANCES THYROIDIENNE ET OVARIENNE
Troubles de la Menopausse et de la Puberté.

HYPOPHOSE

Myxœdème OVARO-THYROIDINE OBESITÉ

Arthritisme, Rachitisme, Maladies de la Peau et Exanthèmes graves

Dépôt: Laboratoire du Docteur FRAYSSE, 130, n. d'Aboukir, Paris et toutes Pharmacies.

REVUE INTERNATIONALE

ILLUSTRÉE

UN PEU DE TOUT

Revue de grand luxe, la plus belle et la moins chère

Abonnement d'essai de 3 mois. France: 2 fr. — Étranger: 3 fr.

Abonnement annuel. France: 12 fr. — Étranger: 18 fr.

182, Rue de Rivoli — PARIS

Maladies du Cerveau

ÉPILEPSIE HYSÉRIE NÉVROSES

Traitées depuis plus de 40 ans avec succès par les

SIROPS HENRY MURE

1^o Au Bromure de Potassium. 2^o Polybromure (potassium, sodium, ammonium). 3^o Au Bromure de Sodium. 4^o Au Bromure de Strontium (sulfate de baryte).

Rigoureusement dosés, 5 grammes de ces sirops chimiquement pur par cuillerée à soupe et 50 centig. par cuillerée à café de sirop d'écorce d'orange amère irrisprouvable.

Établis avec des sels et des éléments susceptibles de satisfaire le praticien le plus difficile, ces préparations permettent de comparer expérimentalement dans des cas, la valeur thérapeutique des divers bromures seuls ou associés. — LABORATOIRE HENRY MURE, A. GAZANNE, 11, rue de la République, Pont-Saint-Esprit (Gard).

SOLUTIONS HENRY MURE

Biphosphate de Chaux arséné — Chlorure-Phosphate de Chaux arséné

Chlorure-Phosphate de Chaux croisé et arséné (LITRE: 5 FR.; DEMI-LITRE: 3 FRANCS)

PHTISIE (1^{re} et 2^e périodes) — RACHITISME

ENGORGEMENTS GANGLIONNAIRES ET DES ARTICULATIONS

MALADIES DES OS ET DE LA PEAU

CACHEXIES SCROFULIQUES ET PALUDÉENNES

EPUISEMENT NERVEUX — INAPPÉTENCE — DIABÈTE

Le Biphosphate et le Chlorure-Phosphate arséné H. Mure produisent des effets remarquables chez les phisiques atteints de dyspepsie et dans la chlorose. Sous leur influence, la toux et l'oppression diminuent, l'appétit augmente les forces reviennent.

LITRE: 4 FR.; DEMI-LITRE: 2 FR. 50

AVANTAGES PRINCIPAUX

sur les Solutions similaires

1^o Emploi d'un Phosphate monocalcique cristallisé, d'une pureté absolue, permettant un dosage rigoureux, difficile à établir avec les phosphates impurs, qui doivent leur extrême acuité à un excès d'acide sulfurique toujours nuisible à l'assimilation;

2^o l'insolubilité obtenue par un procédé de stérilisation d'une innocuité parfaite;

3^o l'insolubilité absolue dans le peu d'eau vitreuse qu'il succède à la prise; le repos;

4^o l'administration facile par cuillerée de la solution collée dans les affections chroniques. (Chaque cuillerée à bouche contient 1^o gramme de sel et 1/2 centig. de l'arsénite de soude et 10 centigrammes de Créosote de Hêtre pur.

N.B. — Dans les cas de l'arthritisme du sang et la croûte se seraient plus indiqués, M. le Docteur pourrait prescrire les Mémoires de H. MURE non arsénés. LITRE: 3 FR.

Dépôt général: PH^{ic} H. MURE, à PONT-SAINT-ESPRIT (Gard)

A. GAZANNE, Gendre et Successeur

A. L. CAILLET

Traite-ment

& Mental

Culture Spirituelle

Prix 4 Fr.

VIGOT FRÈRES, 23, Place de l'École-de-Médecine, Paris.

dans l'oubli. On jugerait par ses discours que Rousseau étoit un méchant homme au fond. (Mém. secr.)

PIERRE-PAUL PLAN.

LES GRAINS D'ÉLECTRICITÉ

M. Langevin, professeur au Collège de France, dans une des conférences instituées par la Société de physique sur *La Constitution de la matière* parla des grains d'électricité et de la dynamique électromagnétique.

Tout d'abord il montra que déjà, dans certaines lois établies par Faraday, on trouve la preuve que l'électricité existe sous une forme discontinue et non pas sous celle d'un fluide continu. Les phénomènes d'électrolyse permettent en effet de mettre en évidence que l'électricité n'est utilisée que par quantités exactement multiples d'une quantité déterminée qui, elle, doit être considérée comme l'élément dernier, comme le grain d'électricité, indivisible comme l'atome matériel.

En considérant ce grain d'électricité comme doué des propriétés que possède tout corps électrisé on explique avec une aisance remarquable un très grand nombre de phénomènes qui autrement sont très difficilement compris. Il en est ainsi pour les phénomènes d'induction, pour la télégraphie sans fil, pour les rayons X, pour la réfraction.

Bien mieux, étant donné l'analogie que présentent les équations fournies par l'étude de ce grain d'électricité avec celles que donne la mécanique, on a cru un moment que les forces électro-dynamiques allaient permettre d'expliquer les phénomènes mécaniques en considérant par exemple la force d'inertie, non plus comme inhérente à la matière, mais comme rela-

tive à la charge électrique. Ces exceptions n'ont pas résisté à un examen critique approfondi. De même les grains d'électricité qui permettent d'expliquer tant de choses si élégamment n'expliquent pas tout. Notamment dans la question des radiations lumineuses, la théorie des

sés à ses auditeurs nombreux et attentifs qui l'ont applaudi avec enthousiasme.

LES ANCIENS HABITANTS DE PARIS

Avant que la terre fût habitée, le territoire qu'occupe aujourd'hui Paris était

daient en rien aux splendeurs actuelles du centre de l'Afrique.

Tels furent les débuts du Parisien, à ce que conta, il y a quelque temps, avec son talent habituel, au cours d'une conférence organisée par les « Amis de Paris », le docteur Capitan.

À ce moment, le Parisien était surtout carnassier et il se servait, à défaut d'ongles ou de dents suffisantes, d'outils spéciaux pour peccer les animaux. Les plus primitifs de ces instruments furent sans doute des pierres qui présentaient accidentellement les qualités requises pour traquer ou pour gratter. Plus tard, on arriva à les façonner plus ou moins, et les débuts dans ce genre d'industrie se différencient assez peu de ce que le hasard suffit à expliquer pour que les savants discutent passionnément sur l'origine de telle ou telle pierre de forme bizarre. Mais bientôt l'homme finit par devenir assez habile pour laisser une trace indiscutable de son industrie, et on trouve alors des coutures ou des racloirs tout à fait caractéristiques, taillés dans des rognons de silex.

Le Parisien n'avait pas encore le menton proéminent, et les arcades sourcillères étaient très saillantes. Il ressemblait aux races australiennes les plus inférieures. Il n'avait pas beaucoup d'idées et ne se distinguait guère des animaux. Il vécut ainsi longtemps sans progresser jusqu'au moment où apparut la première période glacière. Le froid agité, semble-t-il, à la manière d'un stimulant et les Parisiens, comme le reste de l'humanité, firent de rapides progrès, au milieu des plaines glacées dans lesquelles la vie devait présenter des difficultés que nous concevons à peine. Notamment, les hommes qu'on a désignés par le nom de moustériens se perfectionnèrent considérablement dans l'art de fabriquer leurs instruments. Ils arrivè-



Frémlet. — L'Homme de l'âge de pierre. — Cliquez du Correspondant Médical.

grains d'électricité ne s'applique plus du tout. Peut-être est ce parce qu'on a tort de considérer ces corpuscules comme doués exactement des propriétés que possèdent les corps électrisés tels que l'expérience nous les fait connaître? Peut-être aussi faudra-t-il modifier complètement nos conceptions sur ces questions?

Tels sont très brièvement résumés les idées et les faits que M. Langevin a expo-

tout à fait plat et situé à la hauteur de la butte Montmartre. Plus tard, à mesure que les cours d'eau: la Seine, la Marne et la Bièvre, se sont constitués et ont creusé leur lit, les collines et les vallées que nous connaissons se sont formées en même temps que l'homme, c'est-à-dire le premier habitant de Paris, est apparu. La température était alors tropicale et la faune comme la flore de cette région ne le cé-



Le Reconstituant MOYNE

(GELÉE STÉRILISÉE)

Prix du Flacon:

1 fr. 25

TOUT FLACON OUVERT
DOIT ÊTRE UTILISÉ DANS
LES VINGT-QUATRE
HEURES

Aux personnes malades
ne pouvant pas manger
d'aliment froid, il est
recommandé d'employer
le Reconstituant Moyne
additionné à un potage.

60 grammes de "Reconstituant Moyne" font un repas

Additionné d'égale quantité d'eau bouillante, **UN CONSOMMÉ SUCCULENT**

Le "Reconstituant Moyne" est préparé exclusivement avec de la Volaille, du Jambon d'York et des Légumes frais

La réduction STÉRILISÉE de ces produits, sans aucune addition de gélatine, constitue une gelée nourrissante, fortifiante par excellence, d'une digestion facile et d'un goût très agréable, parfaitement acceptée par les enfants, les malades et les convalescents.

Le "Reconstituant Moyne" doit être rafraîchi avant de le servir

En vente chez le Fabricant: M^{ME} JEAN MOYNE, 11, Place de la Miséricorde, à LYON. Téléph. 2-49

rent à les faire, en quelque sorte, à moins de frais, réussissant parfois d'un seul coup à faire détacher du bloc de silex un éclat, qui presque sans retouche faisait un admirable couteau.

Cet homme, qui d'ailleurs vivait au milieu des mammoth et des rhinocéros à fourrures, ensevelissait ses morts. Il avait, par conséquent, des idées assez complexes sur l'au-delà.

Puis, d'autres périodes se succèdent amenant alternativement le chaud ou le froid sur la région parisienne, et c'est enfin, avec la disparition des grands animaux et l'apparition d'une faune et d'une flore tout à fait analogues à celles que nous connaissons, l'homme néolithique qui fait ses débuts dans la vie.

On connaît, aux Hautes-Buyères, dans le voisinage d'Arcueil, l'emplacement d'un grand village néolithique. Il était constitué par des huttes très semblables à celles qu'on observe aujourd'hui chez certains Peaux-Rouges,



Luminais. — Retour de chasse à l'époque de la Gaule primitive

Cliché de l'Éducation Artistique

par exemple: un poteau central fiché au fond d'une sorte de cuvette creusée dans le sol sert à soutenir une toiture en terre. L'homme qui construisait ces huttes savait faire de la poterie. Il utilisait les céréales, comme le prouvent les nombreux moulins qu'on a retrouvés, moulins qui étaient simplement constitués par une grande pierre plate immobile sur laquelle on en fait glisser une plus petite. Ils construisaient des menhirs, comme la Pierre-aux-Moines, à Clamart, et des dolmens, dont on connaît d'ailleurs peu d'exemples aux environs de Paris. Bientôt apparurent des colporteurs, venus probablement d'Orient, et qui apportaient des objets de bronze, des armes de guerre, et tout l'appareil de la coquetterie féminine, car déjà la Parisienne songeait à la toilette.

C'est ainsi, conclut le docteur Capitan, que vécut et luttaient nos ancêtres, préparant obscurément le brillant éclat de notre civilisation actuelle.

CŒUR ARTÉRIO-SCLÉROSE
Avec ses bains:
ROYAT
CARBOGAZÉUX
TROUBLES CARDIO-VASCULAIRES
GUÉRIT

TUBERCULOSES
Bronchites, Catarrhes, Gripes
Mulsion MARCHAIS Phosphore
Calme le TOUX, relève l'APPÉTIT et GUÉRIT les lésions.
à ébullition dans l'eau et dans le lait, bouillon.
Bien tolérée — Par l'asthme, la toux chronique.

PASTILLES DE STOVAÏNE BILLON
CONTRE LES AFFECTIONS DE LA BOUCHE, DE LA GORGE, DU LARYNX, DE L'ESTOMAC
ANESTHÉSIE PARFAITE
DÉPÔT GÉNÉRAL
LES ÉTABLISSEMENTS POULENC FRÈRES
92, Rue Vieille-du-Temple, PARIS

Arthritisme, Goutte
Rhumatisme
Gravelle, Diabète

VICHY-CÉLESTINS

Bouteilles
et
Demi-Bouteilles

LE PAS DE L'OURS

Il y a quelques semaines, dans un joli théâtre qui, pour cette circonstance exceptionnelle, demeura ouvert et illuminé fort longtemps dans la nuit, un certain nombre de Parisiens et de Parisiennes intrépides ont assisté à un concours d'un nouveau genre. Il s'agissait de triompher en dansant le Pas de l'Ours...

Le Pas de l'Ours est une danse inventée, dit-on, par les trappeurs qui dans les forêts de l'Amérique boréale suivent la piste des bêtes à fourrure.

Il s'agit d'un chroniqueur du Temps, lorsqu'on a chassé l'Ours, le carcajou, le vison, le rat musqué, l'hermine, la martre zibeline, le lynx, la loutre, le renard, le castor et le caribou, aux abords de l'étang du Renne ou sur les bords du Porc-Epic, on se réunit, à la fin de la semaine, autour d'un feu de tourbe, dans la principale cabane du campement, transformée en *saloon*. Et là, pour se divertir, chaque dimanche, on danse tant bien que mal le Pas de l'Ours aux sons d'un piano mélancolique, aux vacillantes clartés d'un quinquet fuméux, sous les yeux des Esquimaux nourris d'huile de phoque. Les philosophes ont souvent dit que l'homme primitif, en tous lieux, éprouve le besoin de s'agiter par une danse élémentaire ou par un dessin fruste, les mouvements et les gestes que le monde extérieur offre à sa vue amusée et propose à son mimétisme instinctif. L'enfance de Paris, c'est l'imitation enfantine des divers spectacles qu'enferme l'horizon atteint par la vision de l'artiste. Plus cet horizon est rétréci ou monotone, plus l'art est indulgent ou puérilement barbare. Le Pas de l'Ours répond évidemment à l'esthétique rudimentaire de quelques tribus qui vivent péniblement de chasse et de pêche, en des hivernages moroses et sombres, très loin de la civilisation. Le Pas de l'Ours, la danse



M^{lles} Made Minty et Rigide Flory dansant le Pas de l'Ours aux Concours organisés par M^{lle} Gabr. Dellys (1^{er} prix ex æquo)

imitée du *grizzly bear*, est en somme e, pour les sauvages des contrées arctiques, une façon de rythmer leur pauvre vie. Ils ne savent rien faire de mieux, n'ayant à peu près rien vu d'autre. Que l'homme, dans les parages polaires, sur les rives glacées et brumeuses du grand lac inexploité qui s'appelle précisément le lac de l'Ours, le Pas de

l'Ours ne soit pas sans charme pour les indigènes riverains du fleuve Mackenzie et de la baie d'Hudson, c'est possible et c'est assez naturel. Il y a encore, dans les Montagnes-Rocheuses, des peuplades qui vivent très près de l'animalité. Leur âme obscure s'exprime par des grognements inarticulés ou par de lourdes gambades. N'ayant point le

sens de la forme, ces populations ignorantes ne peuvent avoir le dégoût de la difformité. Il faut les plaindre. La danse, qui selon le joli mot d'Anatole France, devrait être « la musique des yeux », n'est, pour ces pauvres gens, qu'une horrible cacophonie. Cette chorégraphie — si l'on peut appeler ainsi une pantomime qui logiquement devrait finir à quatre pattes — est proprement insupportable pour ceux qui ont admiré dans la pure lumière de l'Antique, l'équilibre du chœur des Panathénées, ou qui, sans quitter Paris, ont regardé simplement, en passant devant notre Académie nationale de musique et de danse, le groupe symbolique de Carpeaux. Pesant et pataud par définition, le Pas de l'Ours a positivement l'égroté du cadavre pavé qui est inséparable du souvenir de cet animal, et à qui l'harmonieux génie de notre La Fontaine a conféré une sorte d'immortalité fabuleuse. Cependant, les arbitres des élégances transatlantiques ont rêvé d'introduire dans les salons de l'aristocratie américaine, à New-York, à Chicago, à San-Francisco, le Pas de l'Ours. Cette tentative a été déclarée *s'oching* par toutes les autorités religieuses des Etats-Unis. La prédication des révéres docteurs en chaire contre ce divertissement étrange, est, comme il arrive presque toujours dans l'Amérique anglo-saxonne le dernier mot. Le snobisme n'osa pas résister à cette opposition légitime et salutaire. L'amour-propre américain, facile à contre, lorsqu'on lui présente des raisons tirées de l'intérêt national, s'inclina devant les auteurs qui lui parlèrent de la nécessité de ne point compromettre par un gigotage et emprunté au plus disgracieux des piépiages le bon renom de l'aristocratie américaine. De sorte que les lanceurs du Pas de l'Ours résolurent d'en faire un article d'exportation.

Il n'est pas probable que le ciel de France, si indulgent qu'il soit pour certaines nouveautés prétendues folâtres, accueille favorablement l'exotisme intempêté du Pas de l'Ours.

ANTISEPTIQUE URINAIRE PAR EXCELLENCE

ARTHRITISME DIATHÈSE URIQUE

RASERT ROGIER

DISSOUT, EXPULSE L'ACIDE URIQUE

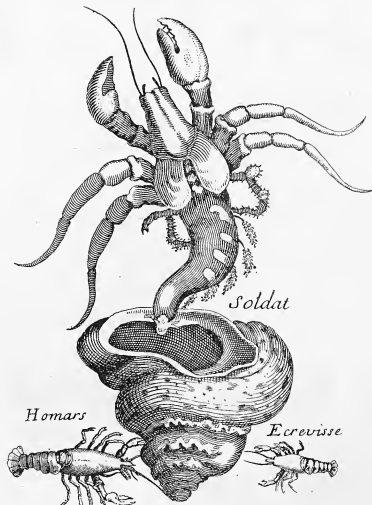
Granulé entièrement soluble dans l'eau : 0,60 centigr. de matière active par cuillerée à café. — DOSE : 2 à 6 cuillerées à café par jour

Échantillons et Littérature : HENRY ROGIER, Pharmacien, Anc. Int. des Hôpitaux de Paris, 3 et 6, boul. de Courcelles, PARIS

DU SOLDAT OU CANCELLES

Le Soldat, dit le R. P. du Terre, est une espèce de petit Cancre, long de trois ou quatre pouces au plus: il a la moitié du corps semblable à une Sauterelle marine, mais revêtu d'une écaille un peu plus dure; quatre pieds assez semblables à ceux d'une Crabe; deux mordans, d'où l'on n'est guères plus gros qu'un de ses pieds, et l'autre est plus large que le ponce, rond, qui serre étroitement, et bouche tout le trou de la coquille où il loge. Tout le reste du corps n'est qu'une espèce de boudin, d'une peau assez rude et épaisse, gros comme le doigt, et long de la moitié, ou un peu plus. Au bout il y a une petite queue, composée de trois petits ongles, ou trois petites écailles, comme la queue d'une Sauterelle de mer. Toute cette moitié du corps est remplie d'un Taumaly, semblable à celui qui se trouve dans la coquille d'une Crabe; mais rouge, qui étant exposé au feu ou au Soleil, se fond et se refond en huile, qui est un véritable baume pour les playes récentes. J'en ai fait moi-même l'expérience sur plusieurs personnes avec de très-bonne succès. Tous les habitants en font grand cas, et il s'en trouve peu qui n'en fassent provision.

Ils descendent tous les ans avec leur trou de la mer, le ne sçay si c'est pour s'y baigner, et y jeter leurs œufs comme les Crabes; mais je sçai bien que c'est aussi pour changer de coquille, car la nature qui les fait naître le derrière tout nud, leur a donné l'instinct d'y pouvoir en naissant; car à peine sont-ils au monde, qu'un chacun d'eux cherche une petite coquille proportionnée à sa grandeur, foure son derrière dedans, l'ajuste sur soy, et ainsi revêtus des deux coquilles d'aurai, et armés comme des soldats de ces coquilles étrangères, gignent le montage, repairent dans les rochers et dans les arbres creux comme font les Crabes, et vivent comme elles de feuilles de bois pourri et de fruits; et quelquefois aussi de nos habitants en mangent, et les esiment.



Le Soldat ou Cancellis, d'après le Livre des Drogues.

fort, ils sont très-dangereux. J'ay une fois dans la grande terre, sous des Mancunelles. Cependant, nos Soldats croissent dans la

montagne, et la coquille, qui n'a pas été expressément faite pour eux, commence à les presser et à leur serrer si étroitement le derrière, qu'ils sont contraints de descendre au bord de la mer pour changer de maison. Les curieux qui ont pris garde à ce qui se passe dans ce changement, avoueront ingénument avec moy, qu'il y a un plaisir extrême à les voir faire. Ils s'arrêtent à toutes les coquilles qu'ils rencontrent, les considèrent attentivement, et en ayant rencontré quelque-une qu'ils croyent leur être propre, ils quittent incontinent la vieille, et fourrent si promptement le derrière dedans l'autre, qu'il semble que l'air leur fasse mal, ou qu'ils aient honte de le montrer à nud.

Aristote, qui a dit que les animaux ne combattent que pour le manger et l'accomplissement, aurait ajouté, s'il avoit sçu ce que sont ces petits animaux, pour le logis: car si deux se rencontrent en même temps dépouillés, pour entrer en une même coquille, ils s'entremortent et se battent, jusqu'à ce que le plus foible cède, et quitte la coquille au plus fort, qui en étant revêtu fait trois ou quatre ciracoles sur le rivage, et s'il trouve que ce ne soit pas son fait, il la quitte et recourt promptement à son ancienne, et en va chercher une autre ailleurs. Ils changent souvent jusqu'à cinq ou six fois, avant qu'ils trouvent une propre.

Ils portent dans leurs coquilles environ une demi cuillerée d'eau claire, laquelle est un souverain remède contre les pustules et vessies, que le lait ou l'eau qui tombe dessus les branches de Mancunelle, fait élever sur la peau.

Quand on le prend, il fait paroître de la colère, jetant un petit cri, comme au diroit, gre, gre, gre, et tâche d'attrapper avec son gros mordant, celui qui le tient, et d'abord qu'il a une fois mordu, on le sauroit plutôt que de lui faire lâcher prise. Un de ces Soldats m'ayant une fois pris par le bout du doigt, me fit durant l'espace de deux heures souffrir d'étranges douleurs, sans que j'y pusse apporter aucun remède. Extrait de *Livre des Drogues*, du sieur Ponce, édition de 1685

EAU MINÉRALE NATURELLE
ST-LÉGER POUQUES ALICE
 Alcaline, Lithinée, Ferrugineuse, Reconstituante
 La plus agréable des Eaux Minérales
 C'est le REMÈDE le plus puissant contre les
DYSPEPSIES, GASTRALGIES
 C'est la véritable Eau de régime
 des Faibles, des Convalescents et des Neurasthéniques
 La Source ALICE de POUQUES est la seule Eau minérale médicinale ordonnée dans le traitement de la Tuberculose par la Récalcification

Récalcification de l'Organisme
 Traitement de la Tuberculose pulmonaire, osseuse, rénale, Périurite Tuberculeuse, Scrofules, Rachitisme, Prétruberculose.
TRICALCINE
 A base de Sels calciques rendus assimilables
 Se vend en Poudre et en Comprimés Échantillons et littérature gratuits
 Laboratoire des Produits Scientia: 42, rue Blanche, Paris

CARABANA PURGATIVE, DÉPURATIVE, ANTISEPTIQUE
 La seule qui, outre l'effet purgatif immédiat, exerce une action curative sur les organes malades

FORMULATEURS ET STÉRILISATEURS
HÉLIOS
 ÉCONOMIE et SIMPLICITÉ
 NI PRESSION, NI LIQUIDES
 Stérilisateur n° 2 avec un formateur A. . . 37 fr.
 Formulateur B avec 500 pastilles. 17.85

Brochures et Renseignements sur les autres modèles sur demande :

32, Rue de Bondy, PARIS

Antalgol DALLOZ (Quino-Salicylate de Pyramidon)

Névralgies * Migraines * Goutte aiguë ou chronique * Gravelle * * * * *
Lithiase rénale * Rhumatisme chronique * Fièvre de Fatigue * Insomnies, etc.

Adultes : 4 à 6 cuillerées à café, suivant les cas, dissous dans de l'eau
Enfants : 2 à 4 cuillerées à café, suivant les cas, dissous dans de l'eau



Le PREMIER Produit FRANÇAIS
qui ait appliqué
L'AGAR-AGAR
au traitement de la
CONSTIPATION CHRONIQUE

THAOLAXINE

LAXATIF - RÉGIME
agar-agar et extraits de rhamnées

Posologie

PAILLETES : 1 à 4 cuil. à café à chaque repas
CACHETS : 1 à 4 à chaque repas
COMPRIMÉS : 2 à 8 à chaque repas
GRANULÉ : 1 à 2 cuil. à café à chaque repas
(Spécialement préparé pour les enfants.)

*Echantillons & Littérature
sur demande adressée :*

LABORATOIRES

DURET & RABY

Marly-le-Roi (S.&O.)

F. Borremans del.

CHOLÉOKINASE
6 à 8 Ovoides par jour

TRAITEMENT SPÉCIFIQUE
DE L'ENTEROCOLITE
MUCOMEMBRANEUSE

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Pour assainir la bouche, raffermir les gencives, fortifier les cheveux, pour les ablutions journalières, pour le lavage des nourrissons, etc., etc., il est recommandé de faire usage du

Coaltar Saponiné Le Beuf

qui possède les propriétés DÉTERSIVES et ANTISEPTIQUES INDISPENSABLES aux produits destinés à ces usages, qualités qui lui ont valu son admission dans les HOPITAUX DE PARIS.

Le Coaltar Le Beuf est en effet très efficace en particulier dans les cas d'angines couenneuses, anthrax, gangrènes, herpès, leucorrhées, pityriasis, otites infectieuses, suppurations, etc., mais dans ces circonstances c'est au MÉDECIN qu'il appartient de prescrire ce produit et de régler son mode d'emploi.

Le Coaltar Saponiné Le Beuf étant un liquide qui n'est ni caustique ni vénéneux, peut être laissé entre toutes les mains.

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des imitations que son succès a fait naître

DESTINS TRAGIQUES OU MYSTÉRIEUX

JEANNE LA FOLLE

Par le Docteur CABANÈS

Peu de destinées atteignent en horreur tragique celle de Jeanne la Folle. Fille, femme, mère de rois, elle se voit d'abord tenue à l'écart et dédaignée par son mari qu'elle adore. Puis, devenue veuve, elle est maintenue en captivité, sous prétexte de folie, par les volontés successives de son père et de son fils pendant près d'un demi-siècle (1506-1555), jusqu'à sa mort. Le Docteur Cabanès, dont chacun connaît l'esprit critique et l'érudition sûre, a bien voulu tenter d'éclaircir ici une des énigmes les plus passionnantes de l'Histoire : Que faut-il penser de la folie de Jeanne la Folle ?

QUE l'histoire soit avant tout une science qui poursuit la recherche de la vérité, et que l'historien ait pour préoccupation constante de découvrir celle-ci, tous ceux qui nous lisent en sont trop persuadés pour que nous ayions à les convaincre.

Mais nous aurions garde de méconnaître que l'histoire est aussi un art. Que de drames se déroulent sous nos yeux, qui dépassent en émotions les plus sombres tragédies qu'ait pu enfanter le cerveau humain ! Que de mobiles cachés, de ressorts secrets nous sont dévoilés, quand nous cherchons à pénétrer l'état d'âme des acteurs ! Mœurs, passions, caractères se révèlent à qui sait les observer, sous un jour insoupçonné des simples narrateurs.

Mais au théâtre de la vie nous ne sommes pas que des spectateurs amusés ou intéressés, nous sommes aussi, parfois, des juges ; et la première qualité l'un juge, ne doit-elle pas être la plus stricte impartialité ? Qu'une découverte nouvelle contrarie une de nos opinions antérieures, établie sur des témoignages incomplets ou reconus suspects, heurte nos préjugés, aille à l'encontre de nos passions ou de notre intérêt, devons-nous hésiter à reconnaître notre erreur, s'il nous est démontré, par preuves irréfutables, que notre verdict est sujet à revision ?

Une publication récente, due à la plume hautement autorisée de M. le D^r Masoin, professeur à la Faculté de Médecine de l'Université de Louvain, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Médecine de Belgique, vient de remettre à l'avant-plan de l'actualité, cette question qui, naguère, donna lieu à d'ardentes controverses : la mère de Charles-Quint, Jeanne, dite la folle, fut-elle réellement aliénée ?

Ce cas pathologique est intéressant à un double point de vue : d'abord pour le jour que son étude peut ouvrir sur les tares de l'empereur-roi et de son fils, Philippe ; finalement, sur l'abâtardissement, la dégénérescence d'une dynastie dont les descendants occupent encore

le trône ; l'est, en outre, à l'envisager en soi.

La jalosie malade de la reine, sa nérophilie, sa guérison subite après huit années d'égarement cérébral ; sa rechute, l'intervention d'un moine opérant, par suggestion, une heu-

son existence, une réclusion ressemblant, par instants, à un véritable martyre ?

**

Troisième enfant de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille, Jeanne ne paraissait pas destinée à régner ; sa sœur aînée, reine de Portugal, et son frère, marié à Marguerite d'Autriche, étant venus à succomber en pleine jeunesse, sans héritiers, Jeanne se trouvait, par les circonstances, appelée à succéder un jour à ses parents.

En prévision de cet événement, elle reçut une éducation princière. Isabelle, qui s'entourait volontiers de musiciens et de poètes, s'efforça d'inspirer des goûts analogues à sa fille.

Celle-ci apprit à jouer de plusieurs instruments ; on lui enseigna les travaux de main, tels que la tapisserie, la broderie, sans pour cela négliger de lui meubler l'esprit.

Elle acquit, en peu de temps, une solide instruction et la langue latine lui devint presque aussi familière que l'espagnole. Elle possédait assez de latin pour répondre avec aisance aux ambassadeurs qui lui adressaient la parole en cette langue. Dans ce royaume intérieur, une discipline, grave et douce à la fois, tempérait ce que pouvaient avoir de trop dur les exigences d'une étiquette formaliste à l'excès.

Dans cette première phase, l'enfant ne semble pas avoir présenté les moindres indices de bizarrerie, et s'ils se sont manifestés, aucun témoignage précis ne les a consignés.

Dès l'âge de douze ans, — cette précocité n'était pas, à l'époque, considérée comme une anomalie, — on parle déjà de marier la future héritière de Castille et d'Aragon, mais quatre années se passeront avant que soient engagés des pourparlers matrimoniaux.

L'époux qu'on lui destine est un vrai prince charmant. Il a toutes les qualités qu'une femme peut souhaiter chez un mari : la jeunesse dans toute sa fleur, une taille admirablement



Jeanne la Folle, Reine de Castille, femme de Philippe le Beau (1479-1555)

reuse détente ; la mort, enfin, du sujet, avec retour apparent à la santé morale et à des sentiments religieux longtemps abolis, n'y a-t-il pas là matière à maintes réflexions pour le médecin comme pour le psychologue ?

L'infortunée a, de tout temps, eu le don d'éveiller la sympathie en faveur de ceux qui en sont victimes ; comment n'aurait-on pas été ému par la triste aventure de cette fille de roi, qui subit, pendant près de cinquante ans de

prise, un visage d'une beauté remarquable. On lui prête une grande douceur de mœurs, une nature tout ensemble tendre et enflammée.

Mariée par procuration à Valladolid, Jeanne s'embarquait pour les Flandres : une flotte de cent vingt navires la conduisait au bonheur qu'elle était en droit d'escompter. L'infante débarquait à Rotterdam après deux semaines de navigation et une traversée des plus rudes.

La pompe des fêtes flamandes éblouit, dès son arrivée, cette princesse de dix-sept ans, qui s'unissait à un bel archiduc.

Elle-même n'était pas dépourvue d'agrément physique : un portrait, postérieur, il est vrai, de quelques années au mariage, lui prête un visage assez régulier; mais le front est haut et bombé, les yeux longs, le regard sans éclat, le nez et la bouche sans caractère.

La physionomie est plutôt attristée; est-ce lassitude ou mélancolie qui se lisent dans son regard? On hésite à se prononcer.

La force et la vie sont sans doute refoulées à l'intérieur, car toute cette figure demeure une énigme impenétrable. On se demande si l'artiste, tout habile qu'il fût, n'a pas vu au-delà de cette surface indifférente et terne, ou s'il était de toute impossibilité d'animer ce visage atone.

A peine a-t-elle pris pied sur la terre de Flandre, que sa mère s'inquiète déjà des sentiments religieux de sa fille; des nouvelles lui étant parvenues que la jeune archiduchesse s'écarte de l'orthodoxie, Isabelle envoie sans coup férir, à Bruxelles, le prieur de Santa-Cruz, pour ramener sa fille à la vraie foi et rendre compte à Leurs Majestés catholiques de la manière de vivre de leur enfant.

Le bon frère se plaint de l'accueil glacial qui lui a été fait, lorsqu'il a dit à doña Juana qu'il était envoyé auprès d'elle comme confesseur; mais il reconnaît qu'« il y a, dans la maison de la princesse autant de religion que dans une étroite observance, et qu'en cela, elle est très vigilante, ce dont elle doit être louée... »

Un autre religieux n'était pas plus heureux dans ses tentatives de conversion: Jeanne lui opposait cette force d'inertie, cette « prodigieuse énergie passive », selon l'expression d'un historien, qui la faisait résister à toutes les exhortations de frère Thomas, le prieur, et de frère André, son ancien précepteur, qui la suppliait de renvoyer tous ces « ivrognes » de Paris, ainsi qu'il qualifiait les théologiens de la Sorbonne, dont Jeanne écoutait les conseils.

Sur ces entrefaites, survenait la mort de don Juan et celle de don Miguel, l'un, frère, et l'autre, neveu de Jeanne, héritiers mâles des souverains catholiques. La loi salique n'étant pas admise dans la péninsule, Ferdinand aurait dû céder la *corona* (Castille) à sa fille et se contenter de la *coronilla* (Aragon); c'est alors qu'Isabelle présente, aux Cortès de Tolède, un projet qui nommait Ferdinand, en raison de sa « grande expérience », régent à vie de Castille, « au cas où Jeanne serait absente, peu disposée ou incapable d'exercer ses droits de souveraine ». Singulière prévision et, quo-

jusqu'alors, rien ne paraissait devoir justifier.

L'archiduc viendrait-il recevoir le serment des Cortès? Sa femme, l'héritière présomptive, l'accompagnerait-elle en Espagne? Sachant le peu de goût qu'elle montrait pour les affaires d'Etat, on n'était pas sans se préoccuper de la détermination que prendrait Jeanne. L'envie de tant de royaumes, le plaisir de voir ses parents la touchaient peu à la vérité; mais, pour être auprès de son mari, qu'elle aimait avec passion et à qui elle s'était donnée sans réserve, elle se prête à ce qu'on attend d'elle et se décide à accompagner son époux.

L'archiduc et sa femme partaient de Bruxelles le 4 novembre 1501, accompagnés de nombre de gentilshommes; le 25, ils faisaient leur



Philippe I^{er} le Beau, archiduc d'Autriche et roi de Castille né à Bruges en 1478, mort en 1506

entrée dans Paris (1). Après avoir traversé la France, ils passaient la frontière espagnole, à la fin du mois de janvier.

De fastueuses réceptions furent organisées en leur honneur en Espagne; on les reçut en grande pompe, comme au retour de l'enfant prodige. A Vittoria, à Burgos, partout on les « festoya ». Dans cette dernière ville, pendant le dîner et le souper offerts par le connétable et qui avaient duré près de trois heures, il fut remarqué qu'on avait rechangé les serviettes!

Courses de taureaux, jeux de pelote, réjouissances de toutes sortes leur furent prodiguées.

Le 7 mars, les illustres voyageurs faisaient leur entrée solennelle à Tolède. Ferdinand s'avancait à leur rencontre hors des portes de la ville; la reine les accueillait au seul de son

palais. Le 22 mai, Isabelle était reconnue comme future souveraine par les Cortès de Castille; même cérémonie avait lieu pour l'Aragon, quelques mois plus tard, à Saragosse; de leur côté, les princes jurèrent de maintenir les droits et privilèges des deux royaumes unis.

Ces formalités accomplies, l'archiduc n'avait qu'une hâte, c'était de repartir. Prétendant le climat de la péninsule, qui ne lui convenait pas, à l'entendre, la fièvre qui avait atteint plusieurs de ses familiers, la mort de son ancien gouverneur, l'archevêque de Besançon, et en dépit des instances de son beau-père qui voulait le retenir, des supplications et des larmes de sa femme, qui approchait du terme de sa grossesse, Philippe, demeuré inflexible, se mettait en route pour regagner les Pays-Bas.

Jeanne était restée en Espagne, désolée de n'avoir pu accompagner celui qu'elle chérissait malgré tous ses déportements. Elle montra, dès ce moment, une tristesse morne, un accablement qui faisait pitié. « Elle gémit, elle ne fait que pleurer, écrit un de ceux qui l'approchent; plus moyen de lui arracher un sourire; toujours elle tient ses yeux baissés vers la terre ».

Des richesses, de la puissance, de la couronne, elle n'a nul souci; la pensée seule de son mari occupe son esprit. En vain veut-on lui faire croire que Philippe reviendra auprès d'elle, après sa délivrance; elle sent bien qu'on l'abuse et n'a plus qu'une idée fixe : rejoindre son époux!

La reine, sa mère, s'en montrait particulièrement affectée, d'autant plus affectée qu'elle était déjà très malade de la maladie qui devait l'emporter l'année suivante.

Une consultation, rédigée par les médecins de la Cour, nous fait connaître, bien qu'en termes voilés, l'état de la souveraine à cette date. « Il y a, lisons-nous dans ce précieux document, grand péril pour la reine (Isabelle) dans la vie qu'elle mène avec la princesse, et l'on ne saurait s'en étonner; l'état de la princesse est tel, en effet, qu'il doit non seulement causer grand chagrin à une reine qui l'aime si fort, mais à n'importe quelle personne étrangère. Elle dort mal, peu ou point; elle est très sombre et faible; quelquefois elle refuse de parler; cet indigne, aussi bien que plusieurs autres, qui dénotent au contraire son agitation, font juger que sa maladie s'aggrave. Ce mal se peut soigner, soit par l'affection et la prière, soit par la contrainte; or, l'affection et la prière ne sont point accueillies; et quant à la force, ce serait grand pitié d'y recourir, tant la moindre insistance lui cause de trouble et de douleur ».

Ce rapport, signé de trois docteurs en médecine et daté du 20 juin 1503, avait été adressé au roi Ferdinand; il offre, nous en sommes d'accord avec M. Masoin, qui en a publié une version plus littérale que celle qu'on vient de lire, un intérêt majeur, tant à raison de sa date que de son origine; mais il n'en ressort pas, pour nous, une preuve évidente de dérangement mental.

Les médecins disaient, en terminant : « Nous prions humblement Votre Altesse de faire brûler cette lettre. » On peut en induire assez

(1) L'entrée de l'archiduc à Paris est contée avec détails dans le *Cérémonial français*.

légitimement qu'il s'agissait d'un mal dont la révélation était attentatoire à la dignité royale, et sans doute les hommes de l'art n'avaient point osé le définir expressément, mais le peu qu'ils en avaient dit les effrayait encore, comme s'ils eussent trahi un secret d'Etat (1).

* *

On pouvait espérer que la mise au monde de l'enfant qu'elle portait dans son sein dissiperait des symptômes qu'on avait tout lieu de croire passagers.

Le 10 mars 1503, Jeanne accouchait d'un fils, celui qui, dans la suite, succéda, comme empereur d'Allemagne, à son frère Charles-Quint. Elle parla, de nouveau, d'aller retrouver son époux; mais Isabelle, infidèle à sa promesse, retardait, le plus qu'elle pouvait, le départ de sa fille, lui remontrant qu'il était périlleux de se mettre en mer à cette époque de l'année (on était en novembre). Jeanne ne voulait rien entendre; elle tenait à revoir son mari, elle était décidée à tout pour arriver à ses fins.

Bravant l'opposition maternelle, elle entreprit de partir secrètement; déjà, des mules étaient chargées et sa maison prête à la suivre, quand la reine, avertie, envoya l'archevêque de Burgos et l'alcade de Cordoue s'opposer au départ de la princesse. Elle avait déjà franchi la porte intérieure du château où on la tenait en surveillance, et elle s'appretait à gagner le pont-levis, quand ordre fut donné d'en lever brusquement la herse; prise entre deux portes, elle demeura toute une nuit exposée aux intempéries, et ce ne fut qu'aux prières de sa mère qu'elle finit par céder. Isabelle, qui s'était fait conduire en litière auprès de sa fille, parvint, à force de supplications, à la faire rentrer dans ses appartements, en lui promettant qu' aussitôt le retour du roi, alors en Roussillon, on lui donnerait une flotte pour la transporter dans les Pays-Bas.

Ce ne fut qu'au mois de mai suivant qu'elle s'embarqua pour les Flandres. Elle faisait son entrée à Bruxelles seulement le 10 juin. Arrivait-elle au terme de ses angoisses? bien d'autres chagrins lui étaient réservés!

A peine de retour auprès de son royal époux, sa jalousie éclatait et non sans raison apparente.

S'étant aperçue que Philippe le Beau avait, pour une de ses suivantes, une préférence qu'il ne cherchait pas à dissimuler, Jeanne se jeta sur sa rivale devant toute la Cour, la frappa avec furie, lui coupa son opulente chevelure. Ne pouvant se contenir davantage, Philippe se précipita à son tour sur l'épouse outragée, et riposta, par des paroles grossières et des voies de fait, à de trop justes plaintes.

De pareilles scènes ne pouvaient qu'impressionner fâcheusement un cerveau déjà affaibli; à partir de ce moment, l'infortunée princesse laisse sa volonté aller à la dérive, mais son jugement surnage dans le naufrage.

La reine Isabelle meurt peu de temps après. A peine a-t-elle fermé les yeux, que Ferdinand s'empare du pouvoir, déclarant qu'il a « obtenu la couronne de Castille de sa tête, pour la placer sur celle de sa fille, mais qu'il continuera de gouverner comme lieutenant et régent à vie. »

Afin de répondre aux bruits que répand le nouveau régent sur l'infirmité de sa fille, Philippe le Beau fait écrire, par sa femme, à M. de Veyre, son ambassadeur en Espagne (1), la fameuse lettre du 3 mai 1505, où Jeanne reconnaissait qu'à la vérité, elle avait fait montre d'une jalousie excessive, qui avait paru troubler sa raison; mais qu'elle n'avait, à aucun moment, songé à prendre en mains les rênes du gouvernement; qu'elle entendait bien



Inconnu (École néerlandaise). — Portrait de Jeanne la Folle (Musée de Bruxelles)

laisser à son époux le soin de diriger « ses royaumes et tous ses biens en ce monde »; et qu'elle lui donnerait tous les pouvoirs possibles, autant pour l'amour qu'elle lui portait, que pour la qualité qu'elle lui reconnaissait.

Désormais, l'infortunée ne sera plus un instrument dont se servira à tour de rôle son père et son mari, pour les besoins de leur politique. Une lettre de Ferdinand, datée du 24 avril 1505, est, à cet égard, tristement significative.

Philippe, écrit le roi à Gonzalve de Cordoue, ne s'est contenté de publier la folie de la reine, ma fille, sa femme, dans des épitres signées de lui, mais j'ai appris qu'il la tenait en Flandre comme prisonnière et privée de toute liberté. Il ne veut pas que les gens de son pays la servent; sa nourriture est préparée par des mains flamandes; sa vie n'est pas sans danger; que Dieu la protège!

Philippe, en effet, avait eu réellement le projet de faire enfermer la malheureuse.

Jeanne est-elle venue du sort qu'on lui réservait? Beaucoup de défiance, et non sans motif, se mêlait à son amour conjugal. Elle redoutait d'être incarcérée dans quelque forteresse. Un jour, tandis que la Cour faisait route vers Ségovie, elle s'arrêta, tout à coup, en pleine campagne; on était près d'un hameau; un château montrait sa menaçante silhouette. Soit qu'elle eût été prévenue, soit qu'elle en eût l'appréhension, Jeanne refusa d'aller plus loin; elle passa la nuit entière à cheval; ni les prières, ni les menaces ne purent la décider à entrer dans le village (1).

Comment ne se serait-elle pas défiée, incessamment ballottée entre son père et son époux qui, selon les besoins de leur cause, la proclamaient ou folle ou de sens rassis? On la vue, tout à l'heure, à l'instigation de Philippe, écrire une lettre parfaitement sensée; peu après, le même Philippe, qu'aucun scrupule ne retenait, reconnaît publiquement la débilite mentale de sa compagne, croyant ainsi mieux servir ses intérêts.

Comme notre sérénissime épouse, proclame-t-il dans un document des plus officiels,

ne veut en aucune manière s'occuper ni rien entendre d'aucune administration, ni d'autre objet analogue, et comme d'ailleurs, si elle voulait y entreprendre, ce serait pour la totale destruction de ces royaumes, à cause de ses maladies et de ses égarements que l'on ne définit point ici par courtoisie; comme nous voulons, néanmoins, pouvoir remédier et obvier aux inconvenients et dommages qui pourraient s'ensuivre, il a été convenu et accordé, entre nous et le Roi, notre beau-père, que, dans le cas où la Reine, soit par elle-même, soit excitée par d'autres, prétendrait s'immiscer dans le gouvernement, nous n'y consentirions pas; mais serions d'accord pour l'en empêcher, ce que nous avons juré d'observer fidèlement sur la Croix et les Evangiles.

Le père, tout en feignant d'accepter cette clause, comme toutes les autres conditions du traité signé avec le gendre, affirmait, dans une protestation secrète, qu'il n'avait cédé qu'à la violence, et que loin de consentir à la captivité de sa fille, il ferait tous ses efforts pour hâter sa libération et l'aider à recouvrer le gouvernement de la Castille.

On est fixé maintenant sur le double jeu que jouait cet époux, prétendant que sa femme était tombée en démence, pour exercer le pouvoir à sa place; ce père qui ne cherchait à dépouiller ses enfants qu'à son propre profit.

Les deux fourbes, finissent, par s'entendre, pour séquestrer celle qui les gêne dans leurs frauduleuses combinaisons; mais dans le fond de leur âme, ils n'ont qu'un objectif: se leurrer mutuellement. Qui triomphera des deux? Un événement subit, imprévu, dénouera brutalement l'imbroglio.

Philippe avait dépêché un message à son beau-père, pour l'inviter à se retirer dans l'Aragonnais, ayant l'intention de venir prendre

(1) Cette lettre a été publiée in-extenso dans une très substantielle *Étude sur la démence de la reine Jeanne*, par A. Heise (Paris, 1892, p. 9).

(1) Cf. *Pierre Martyr, d'Anghera, sa vie et ses œuvres*; thèse pour le doctorat es-lettres, par J.-H. Mariéjol (Paris, 1887).

en personne possession du royaume de Castille, qui ne pouvait, disait-il, obéir à deux maîtres.

Devant cette arrogante mise en demeure, Ferdinand fait mine de s'incliner et prend ses dispositions pour recevoir les nouveaux souverains.

Le 10 janvier 1506, Jeanne et Philippe s'embarquaient à Flessingue, avec une troupe composée de trois mille hommes; la flotte qui les emportait vers l'Espagne ne comportait pas moins d'une quarantaine de navires. La traversée fut des plus rudes. La tempête rejeta le vaisseau royal sur les côtes d'Angleterre. Après avoir séjourné dans ce pays quelques mois, on remettait à la voile, bannières, enseignes et étendards déployés, trompettes et clairons sonnans, serpentins, canons et coulevrines menant grand bruit (1).

Les deux époux arrivaient à la Corogne à la fin d'avril; le traité en vertu duquel Ferdinand, Philippe et Jeanne devaient, conjointement, administrer les royaumes de Castille et de Léon, fut proclamé officiellement le 16 juin; il avait été signé au mois de décembre précédent.

Pendant les négociations, Jeanne était restée dans le château de Mucientes, à deux lieues de Valladolid; elle se tenait dans une salle obscure, assise dans l'embrasure d'une fenêtre, habillée de noir et le chaperon qu'elle avait sur la tête lui descendait jusque sur le visage.

Devant les menaces d'un soulèvement général de la Castille, Philippe avait emmené sa femme, avec lui, à Valladolid. Les Cortès ayant refusé de proclamer l'incapacité de Jeanne, Philippe s'était établi à Burgos, ne songeant qu'à se divertir.

Le 17 septembre, après avoir longtemps joué à la paume, il buvait coup sur coup plusieurs verres d'eau glacée; le lendemain, il était pris d'une fièvre intense.

Durant sept jours, Jeanne se tint constamment à son chevet, lui servant elle-même à boire et à manger; toute enceinte qu'elle fut, ni jour ni nuit elle ne l'abandonnait. Alors que son mari entraînait en agonie, elle l'exhortait encore à prendre les médecines qui lui avaient été ordonnées, les absorbant pour l'encourager. Tous ses soins furent inutiles: Philippe le Beau expira le 25 septembre 1506, âgé tout au plus de vingt-huit ans.

Une fois aussi rapide devait donner lieu à bien des soupçons; on crut généralement que Philippe avait succombé au poison.

Deux médecins, qui avaient ouvert et embaumé le corps, déclarèrent qu'aucune trace n'en avait été découverte; mais ils n'avaient examiné ni l'estomac ni les intestins!

D'après certains, on aurait fait disparaître l'auteur du forfait; heureusement pour la réputation de Ferdinand, écrit un historien que la passion n'égare pas, la mort de Philippe fut entourée de circonstances trop peu mystérieuses et rapportée par trop de témoins oculaires, pour donner prise à aucune suspicion d'empoisonnement. Philippe le Beau était victime de son imprudence; le crime était étranger à sa fin.

Le désespoir de Jeanne fut immense d'avoir vu ce mari, « le plus beau du monde », mourir



Ferdinand V le Catholique, roi d'Espagne (1452-1515)

sous ses yeux. Elle se prit à le baiser longuement, refusant de s'éloigner de ce cadavre qu'elle étreignait comme de son vivant: couvert du manteau royal, une épée nue et un sceptre sont placés des deux côtés du corps, il resta, deux jours, exposé à Burgos, dans le palais des connétables de Castille.

Cependant, il avait été décidé de transporter le corps de Philippe à Mireflorès, au couvent des Chartreux. Jeanne tint à l'y accompagner. Elle fit préparer des vêtements de deuil et des habits de religieuse, imaginant chaque jour une toilette nouvelle.

Arrivée au lieu de destination, elle se fit descendre dans la fosse, et après qu'elle y fut restée pendant tout le temps que dura l'office, elle donna l'ordre d'ouvrir le cercueil; puis,

l'enveloppe de plomb, le bois et les toiles cirées et embaumées ayant été successivement brisées, elle se mit à baiser les pieds du défunt et y « demeura tant et si longuement qu'on fut contraint de l'emmener, disant: « Madame, vous reviendrez bien une autre fois, quand il vous plaira. »

Toutes les semaines, elle accomplit ce qu'elle considérait comme un pieux devoir. Les Flamands avaient parlé de revendiquer les restes de Philippe le Beau; la reine n'eût point de cesse qu'elle se fût assurée que le roi sacrilège n'était point accompli. Après avoir entendu la messe, elle déjeuna; puis, malgré les remontrances de l'évêque de Burgos, elle fit ouvrir la bière et retourna le cadavre décomposé; elle revint ensuite à Burgos, d'où elle envoya, pour parer le cercueil, les rideaux verts et rouges, brodés d'or, de son lit nuptial, des tapis et une robe rouge et blanche (1).

Une épidémie qui sévissait alors, obligea la reine à se réfugier à Casa de Campo des Connétables.

Peu de temps avant Noël, Jeanne se rendit une fois encore au couvent de Mireflorès, faisant apporter le corps auprès d'elle; malgré l'embaumement, le cadavre en putréfaction exhalait une odeur nauséabonde; Jeanne, néanmoins, voulut le toucher et l'embrasser, avant de consentir au départ.

Le jour venu, elle partait avec le corps, accompagnée de quatre évêques, d'un grand nombre d'ecclésiastiques de diverses religions, et de gentilshommes porteurs de torches. Le lugubre cortège se déroula à travers la Castille; il ne voyageait que la nuit; dans la journée, on s'arrêtait dans quelque monastère.

La jalousie de la reine avait survécu à la mort d'un époux chéri, plus que de son vivant, par-delà la tombe.

Traversait-on une ville ou un village, défense était faite aux femmes de s'approcher.

Près de Hornillos, on aperçut un couvent, c'est le soir: on convient de s'arrêter dans ce

lieu d'asile pour la nuit; mais on apprend que le monastère est habité par des religieuses; la reine donne l'ordre de fuir au plus vite, et bien que le vent souffle avec violence, que l'ouragan menace, on se remet en route, non sans que la reine se soit assurée, au préalable, que le cadavre n'a pas quitté son cercueil.

Au cours de cet étrange voyage, relate un témoin des événements qu'il raconte, ses manies d'isolement la reparaient; elle oubliait où elle était. Malgré la peste qui sévissait dans ces parages, elle se refusait à s'éloigner du village de Torquemada: « Elle ne remua pas; ou, si une fois elle s'est assise, elle ne saut plus ou ne veut plus bouger de là. »

(1) Deuxième voyage de Philippe le Beau (Collection des Voyages des souverains des Pays-Bas, publiée par M. Gachard. Bruxelles, 1876; année 1506.)

(1) L'Espagne, terre d'épopée, par Pierre Suau.

A d'autres moments, elle paraissait, au contraire, sortir comme d'un rêve et donnait audience, près du char funèbre, à tous ceux qui voulaient s'approcher.

S'il faut ajouter une foi entière à ce récit, il est évident que nous sommes en présence d'une monomanie, d'une espèce particulière, et que de pareilles démonstrations, en présence de tout un concours de personnages, devant un cadavre exhumé et en voie de putréfaction, ne sont pas le fait d'un esprit équilibré.

Combien de temps se sont prolongés ces épisodes macabres? On l'ignore; assez, vraisemblablement, pour que la légende se soit créée et que l'imaginaire populaire l'ait rendue indestructible.

Mais est-ce véritablement une légende? A n'en pas douter, répondent ceux qui ont mis en doute la folie de Jeanne; et nous-mêmes avions été impressionné par leur argumentation, lorsque nous avons abordé naguère (1) le problème que nous repreneons aujourd'hui.

D'après M. Benzenoth, qui nous avait fait partager sa conviction, les contemporains sont restés muets sur ce point; on a lieu de s'étonner, qu'un officier de la maison de Flandre, qui a assisté aux derniers moments de son maître, et en donne une description détaillée, n'ait pas dit un mot des excentricités que l'on prête à sa veuve; ce n'est, d'après l'historien précité, que dans une histoire de Charles-Quint, écrite vers le début du xvi^e siècle, que se trouverait la première mention des faits étranges qui se sont produits à l'occasion de la translation des restes de Philippe le Beau.

On dit plus, Jeanne était alors captive; comment eût-elle pu faire rendre à son mari les honneurs solennels dont parle la légende? Cependant, nous avons des témoignages formels, ne serait-ce que l'attestation de Pierre Martyr, qui occupait à la cour de Ferdinand et Isabelle une charge importante.

Qu'à cela ne tienne, de répliquer les tenants de l'autre thèse : admettons que l'on se soit rendu aux instances de Jeanne, demandant à accompagner le corps de son époux, mort à Burgos et qui devait être déposé dans la crypte royale de Grenade.

Comme Tordesillas, où devait être conduite la reine, se trouvait sur le chemin de Burgos à Grenade, on économisait des frais assez notables, en chargeant l'escorte de la reine de la conduite du cadavre; alors que le manque d'argent était une plaie chronique, on ne reculait

pas devant les pires moyens pour économiser quelques « escudos ». Ce serait donc une considération financière qui aurait dicté la conduite du roi Ferdinand en cette circonstance.

Pourtant, hasardent ceux que cette conjecture ne satisfait pas, ce n'aurait jamais pu être là qu'un motif secondaire : le motif principal de ce bizarre arrangement fut, certainement, le désir de produire sur l'esprit des masses une impression profonde et de répandre la fable de la veuve inconsolable, folle de douleur, obstinée à croire vivant son époux mort (1).

Mais qui avait intérêt à imaginer une telle fable? Ferdinand, le propre père de Jeanne, nous est-il tout aussitôt répondu.

Henri VII d'Angleterre avait, en effet, demandé la main de Jeanne, dès qu'il avait appris le veuvage de celle-ci. Ferdinand, qui ne voulait pas de cette union, mandait à son

Faudrait-il une autre preuve que Ferdinand n'a pas inventé la fable du cercueil, nous la trouverions dans une lettre du 10 août 1518, écrite, de Tordesillas où était enfermée Jeanne, à Charles-Quint, par le marquis de Dénia, gouverneur de la maison de la reine, ou plus exactement son maître.

En 1518, deux ans après le décès du roi d'Aragon, on avait proposé de transférer la recluse à la ville d'Áranda, afin de la mettre à l'abri d'une épidémie qui désolait Tordesillas. « Si telle nécessité se présentait, écrivait le marquis de Dénia, il faudrait une mule pour la reine, avec une selle à dossier garnie de drap de Bluril, et une autre mule avec ses harnais et sa selle à dossier de velours noir pour l'enfante... Votre Majesté n'ignore pas que, dans le cas où la reine, notre maîtresse, s'en ira d'ici, il faudra emporter le corps du roi, notre maître, votre père. Je vais donc faire réparer le char qui le transporta ici et j'ai donné des ordres pour que les bêtes de somme soient prêtes pour l'instant où on en aura besoin (1) ».

Donc, nous trouvons d'un côté des conjectures; de l'autre, des pièces d'archives : l'hésitation n'est plus permise; la prétendue légende du cercueil est une douloureuse réalité.

Jeanne la Folle n'aurait-elle montré des signes de détraquement cérébral que dans une circonstance déterminée, on pourrait croire à un affaiblissement des facultés mentales, chez une femme que hante une idée fixe, une obsession dont elle ne parvient pas à se dégager; mais il y a tout un ensemble de faits concordants qui nous autorisent à être plus affirmatif que nous n'avions cru devoir l'être, après une information moins complète.

L'historien Sandoval rapporte qu'à la mort de Philippe le Beau, l'évêque de Catane, sous le prétexte que la reine n'avait pas le jugement assez sain pour gouverner (*la Reyna no tenía sano el juyzio para govarnar*), demanda au Conseil royal, réuni à Valladolid, de prendre des mesures pour la sûreté de l'archiduc qui résidait à Simancas; que ce jeune prince ayant été amené à Valladolid, son précepteur, un Dominicain, fut chargé d'aller à Burgos en informer la reine, mais il ne put en obtenir audience, parce que le manque de raison (*falta di juyzio*) était grand chez elle, et que le chagrin de la mort du roi avait augmenté sa mélancolie, au point de refuser de se laisser



Jeanne la Folle auprès du cercueil de son mari (d'après M. Pradilla)

ambassadeur de Londres, que sa fille gardant continuellement auprès d'elle le corps de son Philippe, son défunt époux, nul prétendant n'avait chance d'être agréé (2). Henri VII, humilié d'apprendre qu'on lui offrirait un cadavre, n'avait plus qu'à prendre le parti, qu'il eût pris quoique en l'occurrence, de se retirer; ainsi Ferdinand, après s'être défilé du mari, se débarrassait des prétendants à la main de sa fille.

Pour si machiavélique qu'on trouve le roi catholique, il est difficile d'admettre qu'il ait pu tromper de la sorte un souverain comme Henri VII, qui entretenait à la Cour d'Espagne des personnages chargés de le renseigner jour par jour sur ce qui se passait. Les faits étaient trop de notoriété pour qu'on pût les dissimuler et la vérification des allégations du roi de Castille trop aisée, pour que celui-ci se fût hasardé à travestir la vérité.

(1) *Jeanne la Folle*, étude historique, par F. Ristel-Huber (Paris, 1869); *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} Juin 1869.

(2) V. la lettre entière dans Heiss, *op. cit.*, 27-28.

(1) Ant. Rodriguez Villa, *Boquejo biografico de la Reyna dona Juana*, etc. Madrid, 1874; doc. XXVIII (Archives de Simancas).

voir. Elle ne voulait pas que son fils quittât certains appartements, elle le faisait manger avec excès, jusqu'à compromettre sa santé et même sa vie (1).

En 1518, le marquis de Dénia, rendant compte à Charles-Quint de l'état de sa mère, lui mandait que, la veille de Saint-Jacques, elle avait frappé violemment deux de ses femmes avec un gros bâton, ne donnant d'autre raison de sa conduite que l'aversion que ces femmes lui inspiraient; déjà, en 1505, recevant de nobles personnages, le prince de Chimay entre autres, elle avait frappé d'une pelle l'un d'eux au visage.

En 1520, à la suite de la révolte des « comuneros », la plupart des serviteurs de Jeanne, et non tous, comme nous l'avions cru tout d'abord, s'étant rangés du parti des vainqueurs, avaient déclaré que la veuve de Philippe était injustement détenue depuis quatorze ans, quoi que saine d'esprit; ce qui ne les empêchait d'écrire peu après aux conseillers de Valladolid que la cause de tous les maux dont souffrait le royaume résidait dans le « manque de santé » de la reine. Évidemment, les chefs des comuneros, en parlant de leur reine, ne pouvaient employer le terme de démence (*falta de juicio*), beaucoup trop irrespectueux.

Quand les comuneros furent expulsés de Tordesillas par les troupes royales, les grands se rendirent au palais, pour baiser les mains de leur souveraine et lui faire les révérences d'usage. « Celle-ci leur montra bon visage, conformément à son naturel, quoique, à cause de son infirmité et *manque de raison*, elle tint peu de compte et eût peu de souci des choses qui se passaient » (2).

Le père de Jeanne ne se faisait, quant à lui, aucune illusion sur l'état mental de sa fille.

Dans un premier testament, daté de Burgos, le 2 mai 1512, Ferdinand recommandait de dépêcher, dès qu'il ne serait plus, des ambassadeurs au prince Charles (Charles-Quint) afin qu'il vienne gouverner les royaumes d'Aragon et de Castille, au nom de sa mère hors d'état de prendre les rênes du gouvernement. Et, pour établir que Jeanne ne pouvait gouverner, trois témoins déclarèrent qu'ils connaissaient la reine; que, quand elle avait été reçue en Aragon, comme princesse, elle était très discrète, très saine et douée d'excellentes qualités; mais que, depuis longtemps, elle avait perdu la raison, *pero que de muchos años hasta entonces avia perdido e juicio*.

Ces mêmes témoins rapportèrent qu'ils l'avaient vue, à Arcos et à Tordesillas, vêtue d'une façon malséante pour une personne royale et occupée de choses qui ne l'étaient pas moins; qu'ils avaient surtout remarqué en elle des mouvements de yeux, de la bouche et des mains qui ne leur laissaient aucun doute sur le dérangement de ses facultés; pour surcroît de preuves, ils contèrent plusieurs autres ridicules ou extravagances qu'elle avait

commis. À la suite de ce rapport, deux curateurs étaient désignés pour assister la reine, tant que durerait son infirmité.

Un prêtre fut appelé pour l'exorciser; ne la disait-on pas ensorcelée! Durant plusieurs jours, il fit des conjurations dans un cabinet attenant à la chambre où elle se tenait, et d'où il pouvait la voir, sans qu'elle-même le vit, et sans même quelle pût se douter de sa présence. Quand il fut reconnu que ces pratiques restaient sans effet, on renvoya le moine.

Il faut dire qu'à cette époque, on ne savait pas traiter les maladies mentales et qu'on considérait les faibles d'esprit comme des possédés. L'internement était le seul moyen auquel on eut recours. Cet internement, déjà

régularité de sa vie extérieure, de prendre soin de sa personne: trois nouvelles dames d'honneur furent préposées à cet office. Selon les idées du temps, il avait la conviction d'avoir accompli tout son devoir paternel, en prescrivant les réformes susceptibles de rendre à sa fille la santé physique et morale.

Mais les dispositions prises ne paraissent pas avoir été bien effectuées; après le départ du roi, Jeanne reprenait sa manière de vivre accoutumée, couchant sur la dure, opposant un entêtement farouche à ceux qui prenaient souci d'elle, allant jusqu'à refuser toute nourriture qui lui était offerte, continuant à se vêtir de vêtements sordides.

La petite infante doña Catalina, qu'elle avait voulu conserver auprès d'elle, était, par ses ordres, vêtue d'une jupe grossière, recouverte d'un mantelet de cuir: ainsi l'avait exigé sa mère, qui, elle-même, ne portait que du drap commun.

L'infante n'avait d'autre compagnie que celle des deux vieilles femmes qui la servaient.

Le gouverneur du palais, pour lui procurer quelques distractions, avait fait pratiquer dans sa cellule, une fenêtre, d'où elle voyait les gens se rendre à l'église ou à la promenade, les chevaux que l'on conduisait à la rivière, et les enfants qui jouaient; pour attirer ces derniers, et pour les voir s'ébattre sous ses yeux, elle leur lançait quelques pièces de monnaie: tels étaient les passe-temps de cette petite-fille, fille et sœur de rois!

À son avènement, don Carlos — le futur Charles-Quint — avait donné des instructions qui révélaient beaucoup de sollicitude à l'égard de sa mère; il ne s'en tint pas là, il voulut se rendre compte si elles avaient été fidèlement suivies. En conséquence, il fit annoncer sa prochaine visite à Tordesillas, ainsi que celle de sa sœur aînée, l'infante Leonor.

La mère fit à ses enfants l'accueil le plus épressé, bien qu'elle eût hésité un moment à les reconnaître: ils avaient tant changé, depuis douze ans qu'elle ne les avait vus!

Au cours de l'entrevue, le prince et la princesse n'avaient pu ne pas être frappés de l'appareil lugubre dont leur mère s'était volontairement entourée; mais ils furent, davantage encore, impressionnés par la situation de leur plus jeune sœur, âgée alors de dix ans, que l'obstination irréfléchie de sa mère condamnait à une existence de recluse; « subsistant, avec une patience inerte, la destinée qui l'avait fait naître en des jours de deuil, et ne l'avait placée sur les marches du trône que pour la renfermer bientôt entre les murs d'un donjon, où s'écoulaient son enfance dans la solitude et l'ennui. » (1)

À l'âge où étaient don Carlos et sa sœur, dix-sept et dix-neuf ans, on a le cœur généreux et prompt. Touchés de compassion pour le sort de l'infante, ils résolurent de la soustraire à sa mère et machinèrent le plan d'un véritable enlèvement.

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1898.



Charles-Quint, empereur d'Allemagne
Fils de Philippe I^{er} le Beau et de Jeanne la Folle. Né à Gand en 1500, mort en 1558
(Galerie historique de Versailles)

rigoureux, sous l'administration de Ferdinand, semble l'avoir été plus encore sous Charles-Quint, soit par la négligence de ce prince, soit, croirions-nous plutôt, par le zèle maladroit des subalternes.

Pendant une longue période, la captive a donné des signes, non équivoques, de monomanie: le souvenir de son époux défunt l'occupait entièrement. Étrangère à tous les intérêts du monde, elle restait, durant des heures entières, plongée dans une sombre mélancolie; toujours misérablement vêtue, elle poursuivait son existence inutile et désolée.

En 1510, son père lui rend visite, dans l'espoir de faire diversion aux préoccupations de sa fille, et aussi, pour s'assurer de visu de la situation où elle se trouvait et des mesures qu'il conviendrait de prendre pour l'améliorer. Effectivement, il prescrivait de veiller à la

(1) *Études et notices historiques concernant l'histoire des Pays-Bas*, par M. Gachard (Bruxelles, 1890).

(2) Sandoval, *loc. cit.*, lib. VIII, parag. VIII.

Ce fut un coup terrible pour la malheureuse Jeanne, qui tomba dans une crise de larmes et de colère dont l'entourage fut fort effrayé. Ayant déclaré à ses serviteurs qu'elle ne mangerait ni ne boirait, avant que la princesse lui fut rendue, on dut accéder à son désir et don Carlos remit, en personne, sa sœur entre les mains de leur mère.

Cet épisode et bien d'autres, notamment les visites très espacées que Charles-Quint rendit à celle dont il tenait le jour, témoignent d'une sécheresse de cœur que les historiens n'ont pas manqué de souligner.

Les plus modérés sont obligés de reconnaître que Charles-Quint s'est borné à des manifestations d'intérêt tout à fait insuffisantes en face d'une aussi navrante infortune.

Il eut, en outre, l'inspiration fâcheuse de confier la garde de la prisonnière à un fonctionnaire aveuglément attaché à sa consigne, incapable de tact et de modération, trop porté, en un mot, à « transformer sa charge de major-dome en un emploi de géolier ». Par d'inutiles vexations, des tracasseries incessantes, son manque d'intelligence et une raideur inopportune, ce surveillant, tyrannique et revêché, ne pouvait qu'exaspérer une violence malade et une agitation d'esprit qui réclamait plus de ménagements.

* *

Il est indéniable que la reine Jeanne a présenté des symptômes de débilité mentale; mais peut-on parler de folie, dans le sens que le peuple attache à ce mot?

« J'ai entendu soutenir, écrit à ce propos un auteur moderne (1), que la reine Jeanne n'était pas une démente ordinaire, mais une parfaite hystérique. » En Espagne, c'est, paraît-il, le diagnostic qui jouit du plus grand crédit.

M. le D^r Masoin, qui a repris la question en ces derniers temps, inclinerait plutôt vers la neurasthénie; nous, pour une neurasthénie légère, s'effaçant sous l'influence du temps et d'un traitement approprié, mais « une atteinte grave et précoce, aboutissant à une véritable

démence hallucinatoire, après avoir toujours confiné à la folie elle-même. »

Il fut, en effet, une période de la vie de Jeanne qui pourrait justifier un tel diagnostic; nous en avons parlé à une autre place (1); mais à ne nous tenir qu'à la phase primitive, à celle que nous avons déroulée sous les yeux de nos lecteurs, on ne relève que manies



Ferdinand d'Espagne, par Lucas van Leyden
(Galerie des Offices, Florence)
Le nez aminci, la bouche entr'ouverte, laèvre supérieure trop courte, l'air un peu lâché sont bien d'un adonidiot

bizarres, humeurs fantaisies, violences soudaines mais transitoires et rares, d'ailleurs; fantaisies étranges, emportements incompatibles avec le rang suprême. Est-ce bien de l'aliénation caractérisée? Une toilette négligée, de longs séjours au lit, prouvent-ils grand-chose, chez une personne confinée dans un réduit où pénétraient à peine l'air et la lumière?

Elle a aussi, force est bien de le reconnaître, fait preuve de beaucoup de sens à d'autres moments, et manifesté, avant le terme de sa maladie, une lucidité parfois remarquable.

Mais elle a manqué d'énergie et de résolution: c'était une véritable *aboulique*, diraient nos techniciens. « Le pouvoir de se déterminer lui manque », écrit d'elle un de ses contemporains; « tout son mal était omission de parler et d'agir », affirme un autre. C'est bien là, en effet, ce que le professeur Raymond a qualifié d'« aboulie sociale, aboulie profonde, qui constitue un des stigmates essentiels de la psychasthénie ».

Quelle étiquette donner, en fin d'analyse, à la maladie dont fut atteinte la reine Jeanne?

Un historien à qui notre langue n'est pas familière, pouvait se contenter de la définir: « une atrabilaire, sujette à des accès aigus de délire intermittent. » On attend d'un homme de science une précision plus rigoureuse.

Tout en nous gardant d'affirmations inconsidérées, et n'oubliant pas, comme nous le rappelons, très opportunément, le professeur Masoin, que, « depuis les quatre siècles qui nous séparent des faits en litige, les notions médicales, concernant les névroses et l'aliénation mentale, ont subi des transformations multiples et profondes », nous concluons assez volontiers, avec notre éminent confrère, à la « folie circulaire »; ou à une manie aiguë avec état maniaque consécutif, comme nous le suggérâmes en de nos correspondants; mais nous rejeterions, par contre, toute idée d'hystéro-neurasthénie, qui ne s'impose pas avec assez de netteté.

Quelle que soit l'opinion à laquelle on se rallie, quelque nom que l'on donne à la psychose qui a mérité à la mère de Charles-Quint un qualificatif qui, dans l'esprit des foules peses pour infamant, il est à présumer qu'un traitement moins rude que celui dont on fit usage, une sollicitude plus attentive et plus éclairée, un régime moins oppressif, pour tout dire, n'aurait peut-être pas empêché l'explosion du mal, mais l'eût atténué dans une notable mesure.

Mus de pitié et moins de calcul eussent-ils préservé de la déchéance irrémédiable cette reine infortunée, victime d'une perversion amoureuse autant que de l'ignorance médicale, de la politique et de la raison d'Etat? L'hypothèse est plausible, elle n'équivaut pas à une certitude.

(1) P. Szaas, loc. cit.

(1) Indiscrétions, t. V.

PSEUDO-SONNET

AFRICAIN ET GASTRONOMIQUE (OU PLUS SIMPLEMENT) REPAS DE FAMILLE

« Prenez et mangez : ceci est mon corps »

I

Au bord du Loudjiji qu'ambaument les arômes des toumbos, le bon roi Makoko (1) s'est assis.
Un m'ganna tatoua de zigzags polychromes sapeau d'un noir vieux tirant sur le cassis.

II

Il fait nuit : les m'pafous ont des senteurs plus frères;
sourd, un marimeba vibre en des temps égaux;
des alligators d'or grouillent parmi les prêtres
un vent léger courbe la tête des sorghos;

III

et le mont Koungoua rond comme une bedaine,
sous la Lune aux reflets pâles de molybdène,
se mire dans le fleuve au bleuâtre circuit.

IV

Makoko reste aveugle à tout ce qui l'entoure;
avec conviction ce potential savourer
un bras de son grand-père et le juge trop cuit.

GEORGES FOUREST

(1) Makoko, souverain anthropophage, mais constitutionnel de l'Afrique Centrale.
(Note de l'Auteur.)

Ce sonnet, dont nos lecteurs apprécieront la saveur dans une Revue qui ne saurait négliger les questions de diététique, est tiré de *La Nègresse blonde*. (Messin, éditeur.)

L'IDÉAL DE BEAUTÉ DANS L'ÉCOLE FLORENTINE

Par le Docteur FÉLIX REGNAULT

Professeur au Collège libre des Sciences sociales

Le caractère de la beauté florentine, tel qu'il nous apparaît dans l'œuvre des artistes de la grande cité toscane, s'explique pour peu qu'on considère la race, de figure et d'allure si personnelles, qui va et vient par les rues et les places. « Race fine, nerveuse, délicate, dit Emile Gebhart, dont les corps sveltes et souples, le cou bien dégagé, un peu long, le visage plus expressif que plastiquement régulier, charmèrent les grands sculpteurs de Florence. » Le type de beauté que nous décrit le D Félix Regnault, malgré la diversité des manières dont il fut interprété, demeure celui-là même qui frappe d'emblée le regard du médecin et de l'observateur. Ces figures que lui présente l'artiste, ces gestes, cet élan des corps ou ce recueillement des attitudes, ce désordre même des chevelures, il les a perçus tout à l'heure au gré de sa promenade.

Il arrive aux peuples, comme aux individus, de changer d'idéal. Les Florentins en changèrent deux fois pendant la période la plus brillante de leur civilisation, remplaçant un type conventionnel par un réaliste et latiforme, renonçant enfin à ce dernier pour adopter un type longiforme.

Un mot d'explication est ici nécessaire.

Nous avons montré ailleurs (1) qu'il existait plusieurs types humains, un large et court ou latiforme, un mince et étroit ou longiforme ; c'est la différence qui existe entre le bouledogue et le lévrier.

Au ^{xiii} siècle, les peintres devaient, avant tout, exprimer le sentiment religieux. La beauté des formes ne les occupait pas ; ils ne se souciaient, ni de l'exactitude, ni du fini, ni du modelé. Aussi leurs personnages sont-ils conventionnels, importés de Byzance : ces chrétiens de douleur longs et étiés, ces vierges minces, élancées, aux formes raides, aux mains longues et fines, au visage allongé, aux yeux agrandis en amande par le fard, n'ont rien de la race toscane.

(1) Voir dans la *Revue Scientifique* mon article sur « Les Types d'après les principales proportions du corps », 28 mai 1910 ; et dans la *Revue de Pathologie comparée* : « Les Types humains et les Types d'animaux domestiques », 1910, no 246, et 1911, page 179.

Cimabué et son école ont choisi le type allongé pour traduire l'élan mystique et, en cela, ils se sont rencontrés avec les artistes de toutes les époques, non seulement avec ceux de Byzance et du moyen âge, mais avec ceux de la Renaissance et des temps modernes qui reproduisent ainsi les saints et les ermites, et avec ceux des Indes et de la Chine qui représentent de même les fakirs et les lohans.

Dans la seconde moitié du ^{xiii} siècle, les sculpteurs et les orfèvres de l'école de Pise s'inspirent d'un autre idéal. Ils le découvrent dans les œuvres antiques dont ils imitent l'arrangement et les draperies, la gradation des reliefs, la variété de la composition. Leurs personnages ne sont pas allongés comme ceux de Cimabué, mais de proportions moyennes.

Pendant le ^{xiv} siècle, ils sont même le plus souvent trapus : épaules carrées,

taille massive. D'ailleurs, le type latiforme était adopté à la même époque par les écoles flamande et bourguignonne.

C'est aussi le type favori du peintre Giotto (1276-1336), dont les sujets sont petits, trapus, larges de cou, d'épaules, de poitrine, de bassin ; leurs mains sont larges et courtes, leur visage est court, élargi par des pommettes saillantes, avec des yeux que le fard agrandit en amandes ; seul le nez est long et mince et le menton saillant termine un bas de figure ovale.

Les créatures de Giotto n'ont point la beauté physique : les Florentins d'alors ne s'en souciaient pas ; elles expriment merveilleusement les sentiments et les passions, car elles s'adressaient à un public avant tout religieux.

Les critiques d'art louent encore Giotto d'avoir su grouper et

faire mouvoir ses personnages, d'avoir su les encadrer dans un paysage. Ces qualités étaient nouvelles en Italie, mais on a récemment



Benozzo Gozzoli. — Groupe d'anges
(Chapelle du Palais Riccardi, à Florence)

reconnu qu'à la même époque l'art byzantin subissait une évolution semblable : les mosaïstes de Kahrié-Djami, à Constantinople, et les fresquistes de Mistra, près de Sparte, savaient placer leurs personnages dans un cadre naturel, savaient les grouper, savaient leur donner l'expression. Mais, bien que rendues avec un grand talent, les scènes sont interprétées d'une façon opposée ; les critiques notent que dans leur art, les deux mondes, oriental et occidental, restent distincts (1). J'ajouterai qu'ils le sont aussi par la différence des types : ceux d'Orient sont toujours minces, allongés, ceux de Florence épais et larges.

A cette différence de types, correspond une différence de civilisation : les Byzantins, affinis, aiment le type longiforme ; les Florentins, épris d'exercices guerriers, affectionnent le type latiforme, plus fort, plus résistant, plus endurant, plus apte au métier des armes.

Durant tout le ^{xiii} siècle, les artistes peignent des types latiformes. Deux fresques du



Giotto. — Un épisode de la Vie de San Benedetto : « Tu tibi delicias preparas, et servus meus in illo loco fume cruciatur. » (Rectorate de Santa Croce)

(1) Charles Diehl, *Manuel d'art byzantin*, Paris, 1910, page 698.



Pollajuolo. — Portrait de Simonetta Vespucci
(Musée Condé, à Chantilly)

Campo-Santo, de Pise, sont particulièrement démonstratifs. Dans le *Triomphe de la mort*, attribué à Andrea Orcagna, les trépassés que se disputent les diables et les anges sont larges, épais, gras. Formant groupe dans un angle du tableau, des châtelaines et des châtelains entendent un concert. Leur corps est large, épais, la brièveté et la largeur de leur figure est accentuée par l'agrandissement des yeux au moyen du fard. Tous sont d'âge mûr, l'obésité les envahit. Les femmes montrent des seins opulents, un cou gras, un double menton. Le type large, épais, comme nous l'avons montré, est en effet enclin à l'obésité (1).

Pietro de Duccio figure les diverses périodes d'Adam et Ève. Nos premiers parents, avec les trépassés et les démons, sont les seuls personnages que le moyen âge représente nus. Mais c'est pour se conformer aux traditions religieuses, non pour en faire admirer les formes qui ne les intéressent nullement. Duccio a donné à Adam et Ève une forte musculature, il en a fait des athlètes au cou, aux épaules, à la poitrine, à la taille, au bassin large et épais, aux reins fortement cambrés, au thorax saillant. L'auteur a dû s'inspirer de la conformation des guerriers qui portaient une lourde armure et manient une longue lance.

La théorie corroborait les errements de la pratique. Alberti admettait pour la hauteur moyenne du corps, 6 fois la longueur du pied, au lieu de 6, 7 qu'indiquait le canon grec.

Pourtant, déjà les sculpteurs trecentistes représentaient des sujets moins latiformes. Andrea de Pise, vers 1349, sculpte à la cathédrale d'Orvieto, un Adam et une Ève de proportions moyennes. À la même époque, quelques peintres : Giovanni di Milano, Andrea di

Firenze figurent des types de proportions semblables.

Ce sont les précurseurs de l'idéal longiforme qu'adoptent les sculpteurs dès le début du xv^e siècle. Lorenzo Ghiberti, Donatello... diffèrent de leurs prédécesseurs, non seulement parce que leur art a atteint la perfection, mais encore parce que leur idéal est différent. Le Saint Georges, de Donatello, représente l'idéal de la beauté virile florentine de cette époque : guerrier au corps à la fois allongé et musclé, il porte fièrement son armure sans paraître en sentir le poids ; son cou long et mince soutient une face ovale au nez allongé, aux lèvres minces, au menton fin. Il joint une intelligence vive à un corps souple et vigoureux. Quelle différence avec les lourds et pesants guerriers aimés des trecentistes dont le type ne persiste plus que chez quelques condottières comme Guattamala.

Désormais, le type allongé est adopté par les sculpteurs quattrocentistes, à part quelques exceptions, comme Jacopo della Quercia, qui conserve le modèle ample et large du siècle précédent.

Chez les peintres, l'évolution fut plus lente. Sans doute, ils abandonnèrent le type large et grossier, mais beaucoup conservèrent un type aux proportions moyennes.

C'est ce dernier que représente Beato Angelico (1387-1455), bien que le type allongé rende mieux le mysticisme. Pour obtenir l'expression voulue, il emploie la mimique, avançant le cou, abaissant la figure dans l'attitude de la prière, élevant les yeux vers le ciel ; il emploie encore des teintes pâles pour les chairs et des couleurs claires pour les draperies et les fonds. Il emploie enfin une forme anatomique spéciale, front bombé, poitrine plate, où les seins ne forment aucune saillie visible sous la tunique. Ce sont des créatures imaginaires, célestes.

Masolino fut un des premiers à peindre, à la chapelle des Brancacci, un Adam et une Ève conformes au nouvel idéal. Comparez-les à ceux de Duccio : autant ces derniers sont massifs et lourds, autant ceux-là sont minces, élancés, gracieux, peu musclés. Ève, notamment, a des hanches effacées, une taille bien prise, un thorax allongé, un cou mince et long. La figure est devenue longue et fine avec un front plus haut et moins large, des pommettes non saillantes, un menton effilé. Les lèvres minces contrastent avec celles épaisses et sensuelles des châtelaines d'Orcagna. Comme le notent les critiques, seules les extrémités restent quelque peu larges et épaisses.

Benozzo Gozzoli (1421-1496), quand il exécuta, en 1456, les peintures du palais Riccardi, prit des jeunes filles nobles comme modèles pour ses anges. Leur ample tunique ne cache pas la gracilité du corps. Les bras fins, allongés, se terminent par des poignets fins, des mains longues aux doigts minces. Les épaules sont tombantes. Un cou long soutient une tête couronnée de cheveux blonds : celles qui ne les ont pas naturellement de cette couleur, se teignent. Les figures sont fines, allongées, avec un front haut, un nez long et mince, des lèvres minces. La mandibule s'est affinée ; le bas du visage forme un angle aigu que termine un

menton extrêmement aminci. Toutes ces physionomies intelligentes, vives, pleines d'expression, ont entre elles un air de parenté. Les jeunes pages à pied qui accompagnent le mage ont le même type, la même figure, la même expression ; le corps mince et élancé, la taille fine sont soulignés par des chausses qui collent au corps.

Gozzoli n'a pas abandonné le type de beauté plus robuste. On le retrouve dans ses peintures du Campo-Santo, de Pise (1468), chez les gens du peuple qui font la vendange, et même chez les anges. C'est le type florentin commun, avec un corps médiocre, des extrémités épaisses, un cou large, une figure à ovale élargi par de fortes pommettes ; mais le nez est long et fin, le menton mince et saillant.

Le type de beauté allongé existait surtout chez les nobles. Bientôt ceux-ci en exagérèrent les principaux caractères. Vers le milieu du xv^e siècle, il fut de mode, chez les femmes, d'allonger la face en tirant les cheveux en arrière de façon à découvrir entièrement le front. On en augmentait encore la hauteur en rasant quelques centimètres de cheveux, comme le montrent les portraits de l'époque. Enfin, un cou très long avec des épaules tombantes, et des seins bas étaient fort appréciés. Les femmes se décolletaient, et des peintres comme Pisanello, Piero della Francesca, Pollajuolo... pour mieux faire voir la longueur du cou, représentaient leur modèle de profil et, au besoin, exagérant.

Ghirlandajo (1444-1494) représenta aussi des femmes longues, affinées, aux épaules tombantes, au cou long, au front haut. Lui aussi prit comme modèle des femmes nobles ; la belle Lucrezia Tornabuoni sur les fresques de l'église Santa Maria Novella, est un exemple de ce type.

Le type vulgaire ne fut pas abandonné. On le trouve notamment chez Filippo Lippi, chez Verrocchio. Leurs femmes sont robustes avec des têtes larges. Plus tard, Andrea del Sarto



Botticelli. — Portrait de la Belle Simonetta
(Musée Pitti, Florence)

(1) D. Félix Regnaud, déjà cité, *Revue Scientifique*, page 688.

donnera à ses vierges ce type fort, large, plein de santé qu'il voyait sans cesse à ses côtés, ayant épousé une plébéienne d'un beauté remarquable.

Botticelli lui-même à ses débuts, suivant l'enseignement de son maître Verrocchio, peignit « la Force », et « Judith », sous les traits de femmes au corps large, aux larges épaules, au visage rond, aux larges pommettes, au front large. Mais, elles aussi, avaient le menton fin et les lèvres minces caractéristiques du type florentin.

* *

Botticelli, au milieu de sa carrière, vers 1476, comprit et exprima l'idéal de la beauté florentine. Dans son tableau du *Printemps*, la Primavera et ses compagnes (les trois Grâces) sont des longiformes. Elles possèdent, exagérés, les principaux caractères de ce type : bassin étroit, fesses plates, longue taille, poitrine étroite, épaules tombantes, cou très long, visage formant un ovale allongé avec le front haut, le nez long et mince, le menton mince des Florentines. Elles portent le haut du corps en arrière et font saillir le ventre en avant.

Pour souligner l'élégance suprême de la Primavera, Botticelli a placé auprès d'elle une florentine d'un type moins rare, proche parente de sa Judith et de sa Force. Au fond, la femme, drapée à la façon d'une matrone romaine, est une médioforme au corps moins affiné, au cou, à la face plus large.

La *Vénus naissante* qui est à Florence, de même que son sosie, la *Vénus sur fond noir*, qui est à Berlin, appartient au même type longiforme. La nudité permet de voir des seins placés très bas. Elle diffère de la Primavera et des Grâces en ce qu'elle a le bassin plus large comme il sied à une déesse qui symbolise la création ; sa poitrine est également plus large pour éviter la dysharmonie ; elle est moins maigre, plus potelée. C'est néanmoins une ultra longiforme et l'artiste n'a pas craint de reproduire le coude pointu qui s'observe chez toute personne ainsi constituée, lorsqu'elle fléchit son bras de façon à appuyer la main sur la poitrine ; ce qui prouve, entre parenthèses, son souci de la vérité.

Cet idéal longiforme de beauté féminine déconcerte les critiques que l'admiration irraisonnée des antiques a habitués à un idéal opposé. Un cou long et mince, des épaules tombantes, un thorax étroit, des seins bas et rapprochés sont pour eux des signes morbides indiquant un tempérament faible chez des jeunes filles mal poussées.

L'Allemand C.-H. Stratz (1) va même plus loin. Ce sont, déclare-t-il, des signes de phthisie qui doivent inspirer au lieu d'admiration, un

vif sentiment de pitié. Et comme preuve de son hypothèse, il indique que Botticelli prit pour modèle la belle Simonette morte à vingt-trois ans de cette maladie.

Toutes ces affirmations sont erronées. Le portrait authentique de la génoise Simonette peint par Pollajuolo ou par Piero di Cosimo, est actuellement au musée de Chantilly. Celui peint par Botticelli et conservé au musée Pitti, à Florence, représente une jeune fille à l'air bêtête qu'on a eu tort de prendre pour la Simonette. En tous cas, aucune de ces deux personnes n'a l'aspect d'une phthisique. Elles sont longiformes avec un cou très long, des épaules tombantes, un front découvert et haut,

en diamètre vertical, ce qu'ils perdent en diamètre transversal et antéro-postérieur (1).

Dans son tableau de la *Calomnie*, Botticelli a représenté des sujets qui justifient davantage ce qualificatif de pathologique.

Le jeune homme désarmé que la Calomnie traîne par les cheveux est vraiment émacié. Le pannicule adipeux sous-cutané a disparu, les muscles amaigris se dessinent sous la peau. Et la Vérité, dont le bras droit élevé implore le ciel, présente un relief du biceps et du grand pectoral qui rappelle celui d'un écorché. Ces malheureux longiplaniformes mériteraient, à juste titre, la pitié du D^r Stratz. Mais c'est justement cette pitié que veut inspirer l'artiste pour la victime de la Calomnie et pour la Vérité méconnue.

Dans son tableau de la *Madone sur le trône avec l'Enfant Jésus et les Saints*, Botticelli a pareillement représenté un Saint Jean-Baptiste émacié, et dont le visage a une teinte verdâtre de cadavre. C'est l'anachorète qui vient du désert où il n'a vécu que de santerelles. Un dessin de Botticelli représente un Saint Jean-Baptiste moins morbide, moins émacié, aux bras plus forts (2). Peut-être est-il antérieur à celui de son tableau et a-t-il servi à sa conception. Il montre à quel point l'artiste a modifié son modèle pour exprimer son sentiment.

Botticelli exagéra de même la beauté longiforme des nobles florentines pour exprimer son idéal. Il ne se laissa point arrêter par la crainte de choquer les admirateurs de l'idéal antique plus latiforme. Il avait admiré à la cour des Médicis un type de beauté spécial qu'un siècle d'intense culture avait lentement affiné. Nous avons vu, dès Masolino, ce type se dégager des formes épaisses du moyen âge, se préciser ensuite dans Gozzoli dont les jeunes filles nobles qui posèrent pour les anges, au palais Riccardi, ont une physionomie rappelant celle des femmes de Botticelli, se manifester encore dans ces fresques de Ghirlandajo à l'église de Santa Maria Novella, se fixer enfin sur plusieurs portraits du xv^e siècle.

Ce type n'est pas mort : on le retrouve à Florence dans le peuple. Gebhart a reconnu le parenté de « ces corps sveltes et souples, nerveux et lestes, au cou bien dégagé, un peu long, à la face plus expressive et mobile que plastiquement régulière » avec les créations des peintres florentins de la Renaissance (3). Et il rappelle un mot italien qui les caractérise : *snellozza*, c'est-à-dire la légèreté agile due à la finesse des membres, la vivacité des traits, la gaieté du visage.



Botticelli. — La Naissance de Vénus (gravé par Patricot)

conforme à la mode, et ce type de beauté, nous l'avons vu, s'observe sur d'autres portraits de cette époque.

D'après les critiques d'art, c'est tout la Primavera que Simonette aurait servi de modèle. Et en effet, étant plus élancé, plus maigre que Vénus, celle-ci, et ses compagnes, les Trois Grâces, mériteraient mieux, aux yeux de certains médecins, l'épithète de « candidate à la tuberculose ».

Aucune d'ailleurs ne l'est à un degré quelconque. Elles ont les proportions des types humains normaux longiformes. Le rétrécissement du tour de poitrine, quand il est en harmonie avec la conformation générale, n'indique point la tuberculose. Les poumons peuvent être aussi développés chez des sujets longiformes et plats que chez des latiformes et épais, s'ils gagnent,

(1) J'ai combattu la théorie de C.-H. Stratz dans le *Correspondant Médical*, 31 mars 1903, page 5.

(2) On peut voir un fac-similé de ce dessin dans l'ouvrage de Berenson, *The Drawings of florentine painters*, London, 1903, table XXI.

(3) Emile Gebhart, *Sandro Botticelli*, 2^e édition, Paris 1908, page 47.

Nous avons relevé les caractères des crânes de Toscans conservés au musée anatomique de l'Université de Florence : boîte crânienne ovoïde subdolichocéphale, face ovale dolichoprosopée, nez long et mince, et surtout mandibule fine et allongée avec menton saillant... Ce sont ceux indiqués par les artistes florentins.

Botticelli a mis en œuvre les matériaux qu'il avait sous la main. L'art, a-t-on dit, est un

reflet du milieu. Mais ce reflet c'est l'artiste qui le rend et il l'idéalise. Botticelli n'a point copié une élégante de l'époque, il a exagéré le type de beauté qu'il admirait.

Qu'on les étudie avec le goût éclairé de l'artiste ou avec les données de la science anthropologique, les femmes de Botticelli sont des créations géniales, supranaturelles. Elles excitèrent de son temps une admiration univer-

selle et de nombreux disciples s'en inspirèrent. Elles inspirent encore les artistes préraphaélites qui proclament qu'elles sont l'unique type de beauté. Ceux-ci sont surtout nombreux en Angleterre ; or, c'est surtout dans ce pays et dans les races blondes du Nord de la France que j'ai observé des types aristocratiques qui se rapprochent de l'idéal botticellien.

MONSTRES D'AUTREFOIS

Par le Docteur HENRI BOUQUET

Plus de trois quarts de siècles se sont écoulés depuis que Buckland et Mantell ont fait connaître, pour la première fois, des débris appartenant au Mégalosaurus et à l'Iguanodon. C'est, à vrai dire, depuis quarante ans seulement que les descriptions de Dinosauriens se sont multipliées. En Europe, la découverte la plus remarquable fut faite, en 1878, au charbonnage de Bernissart (Belgique) : vingt-trois squelettes d'Iguanodon en furent retirés; six sont montés au Musée de Bruxelles où ils excitent l'admiration du public et des naturalistes. Mais ce sont surtout les dépôts secondaires des Etats-Unis qui fournissent les débris les plus complets et les plus nombreux. Les couches crétacées des Montagnes Rocheuses, dans le district de Wyoming, sont de véritables nécropoles de Dinosauriens. C'est d'elles que nous est venu le Diplodocus. Remarquables souvent par leur grande taille, les Dinosauriens ne le sont pas moins par leurs caractères anatomiques, par la variabilité de leurs formes et de leurs habitudes. La curieuse tentative de résurrection de ces géants monstrueux; par Hagenbeck, à Hambourg, valait d'être mise en lumière, malgré l'incertitude qui s'attache à pareil effort.

CONSCIENTS de la brièveté de leur existence, les hommes n'ont trouvé qu'un moyen de la prolonger, c'est de vivre non seulement dans le présent, mais encore dans l'avenir et dans le passé. De là l'intérêt considérable qu'ils ont de tout temps accordé aux études qui concernent d'une part les temps futurs et de l'autre ceux qui sont depuis tant de siècles révolus. Mais il est, entre ces deux sortes de spéculations, une différence primordiale qui est que les premières ne peuvent être qu'hypothétiques et restent d'un vague inévitable, tandis que les secondes deviennent peu à peu positives à mesure que nos recherches sont poussées plus avant. Elles s'appuient sur des documents irréfutables qui sont là, sous nos yeux, et prennent de ce fait une allure de certitude qui nous apporte

la satisfaction d'une réalité acquise.

Tout naturellement, dans ce lointain passé, les recherches humaines se portent plus volontiers sur ce qui touche particulièrement l'homme lui-même, son apparition sur la terre, son genre de vie et les progrès qu'il ont amenés, au prix de tant de siècles et de tant de travaux, à son état actuel. Mais là ne peut s'arrêter notre investigation. Avant l'homme, la terre existait, qu'ornaient déjà des plantes aujourd'hui disparues, que peuplaient des animaux qui furent, avant nous, les rois de la nature et dans lesquels nous devons voir nos prédécesseurs, sinon nos lointains ancêtres. A ce titre l'histoire de la terre est pour nous un des livres que nous lisons le plus volontiers. Nous voulons savoir quelle forme avaient, il y a des milliers d'années, ces continents où nous vivons aujourd'hui, sous quelles formes la vie végétale s'y manifestait et surtout quelle était cette faune éteinte présentement, qui nous précéda sur ces terres que les agents physiques et chimiques ont tant de fois bouleversées.

La paléogéographie s'est chargée de la première tâche. Par l'étude et la comparaison, en différents pays, des couches sédimentaires et de l'ordre dans lequel elles se superposent ou s'enchevêtrent, elle est parvenue à délimiter, pour chacune des époques artificielles que nous admettons dans l'histoire de notre globe, les proportions qu'affaictaient alors, vis-à-vis l'un de l'autre, la terre ferme et l'océan. Elle a ainsi dressé des cartes qui mettent sous nos yeux la configuration des continents, des îles, des mers à chacune de ces périodes. C'est peut-être là, dans toute la science du passé, le chapitre qui nous doit paraître le plus hypothétique. Tant

de régions encore sont insuffisamment explorées au point de vue stratigraphique, tant de lacunes ont été créées dans la superposition des couches par les bouleversements ou les modifications lentes ultérieures qu'il n'est pas surprenant que toute une part de supposition réside encore dans cette partie de notre science, mais cette part de conjecture diminue progressivement.

Jointes à cette étude des terres émergées, les recherches qu'ont permises les restes fossilisés des plantes de jadis et les concordances que nous laisse entrevoir l'astronomie ont autorisé, pour les ères passées, une reconstitution des climats et des flores qui est le propre de la paléobotanique. Cette fois ce ne sont plus des configurations sèches et abstraites que nous aide à tracer la science du passé, mais une nature vraie et vivante que nous pouvons nous figurer, en la comparant à celle qui nous entoure au temps présent. Viennent les habitants de cette terre retrouvée et notre rêve au bas solidement pourra être entièrement construit dans notre esprit.



L'Iguanodon

Il existe ici dans la longueur relative des membres antérieurs et postérieurs une différence telle que la station bipède devait être la station normale. Reposant sur ses membres postérieurs et sur l'extrémité de sa longue queue, l'Iguanodon rappelle par son attitude le Kangourou.



Vue générale du Jardin Hagenbeck, à Hambourg
Hagenbeck, pour compléter son célèbre Jardin Zoologique, a fait exécuter en pierre, d'après les dernières découvertes, divers types d'animaux préhistoriques éteints.

Le *Diplodocus*

Un des plus remarquables spécimens de la faune merveilleuse préhistorique. Long d'une vingtaine de mètres, il frappe surtout par son cou démesuré portant une tête relativement aérée, ses pattes d'éléphant et son interminable appendice caudal.

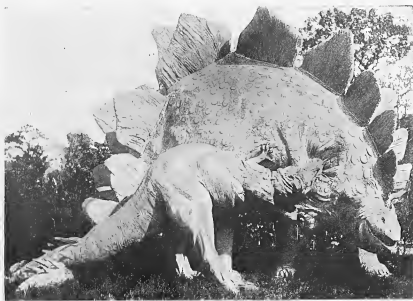
Cette faune est, à n'en pas douter, ce que nous connaissons le mieux de cette séduisante histoire de la terre. Les dimensions souvent importantes des animaux disparus, la solidité de quelques-uns de leurs parties constituantes, carapaces ou squelettes, ont transmis jusqu'à nous de tels témoins de leur existence que nous sommes en droit de regarder quelques uns d'entre eux, tout au moins, comme presque aussi bien connus que beaucoup de ceux qui sont nos contemporains. Depuis l'insecte presque microscopique et le crustacé de petite taille, jusqu'aux plus gigantesques représentants de la vie terrestre ou aquatique, tous nous ont laissé d'importants vestiges, qui parfois représentent la forme totale de l'être disparu. Souvent au contraire, quelques ossements à peine, voire quelques traces, sont tout ce qui nous reste d'eux. Mais le génie d'un Cuvier nous a montré le chemin, et, peu à peu, les documents s'ajoutant aux documents, de nouveaux les animaux d'il y a plusieurs milliers d'années se sont montrés à nous dans toute la vigueur ou la sveltesse de leur charpente reconstituée.

Charpentes, hélas, bien sèches et, pour la masse de ceux qui les regardent, tout au moins, bien mortes et rébarbatives. Il faut avoir de l'anatomie comparée des connaissances très réelles et approfondies pour évoquer, à la vue de ces ensembles squelettiques, ce que put être l'animal dont la chair habitait ces ossements et dont la vie faisait mouvoir ces membres froids et desséchés. A peine, en les voyant, sommes nous saisis par les dimensions inhabituelles de tel d'entre eux, par les proportions massives ou élégantes de tel autre. Mais l'ensemble est peu aimable, rébarbatif et, en définitive, beaucoup moins instructif qu'il ne devrait l'être.

C'est ce qu'ont fort bien compris quelques paléontologistes de grand mérite. Rendre, en apparence tout au moins, la vie à ces débris figés dans leur reconstruction savante, reproduire la forme extérieure du corps de ces êtres, leur redonner les allures que, très probable-

ment ils devaient avoir et que leur anatomie, leur genre d'existence, leurs mœurs (que nous pouvons déduire plus ou moins complètement de l'examen des organes qui nous restent) leur imposaient, voilà l'œuvre à laquelle ils se sont attachés, voilà le travail qu'ils ont proposé à de réels artistes que leur science guiderait dans cette reconstitution.

Dans la série des animaux dont les restes se sont transmis jusqu'à nous en ensemble assez complets pour que l'on pût en tenter la résurrection, on choisit, pour ce faire, ceux qui nous montraient les dimensions plus extraordinaires ou les formes les plus éloquentes de ce que nous voyons aujourd'hui autour de nous. En dehors de quelques rares spécimens de l'époque tertiaire,

Le *Stegosaurus* attaqué par le *Ceratosaurus*

Les dos de *Stegosaurus* est armé de grandes plaques osseuses, dressées verticalement, atteignant parfois plus de 1 mètre de hauteur. L'extrémité de sa queue est pourvue de longues épines. Le *Ceratosaurus* mord profondément son adversaire.

mammouths ou cerfs à grandes cornes, que le talent de M^{me} Alers-Abran a fait revivre, au Muséum, en de petites statuette pleines de réalité, c'est donc antérieurement à ces temps trop rapprochés de nous, dans l'ère secondaire et principalement à la période jurassique qu'ont porté les investigations scientifiques et que s'est exercée la sagacité de nos artistes, dessinateurs, peintres et sculpteurs.

Ce fut, en effet, un monde si différent du nôtre que la leçon de ces reconstitutions en est plus haute et plus saisissante. C'est l'époque où la purification définitive de l'atmosphère terrestre, comme dit De Lapparent, permit l'instauration d'une vie végétale et animale bien établie; ère de calme géologique, à mi-chemin entre les convulsions primaires et

le réveil tertiaire de l'activité interne. Des mers immenses couvrent une superficie considérable du globe, découpant quelques larges continents, d'une distribution très éloignée de celle que nos géographes constatent aujourd'hui et des archipels d'importance primordiale, dont quelques-unes occupent une bonne partie de notre Europe. Tout un régime de lagunes, de mers peu profondes, règne aux bords de ces continents et de ces îles. C'est là, surtout, au milieu d'une végétation de fougères aux mille formes, que dépassent de rares arbres, cycadées, conifères qui annoncent les cryptoméria et les sequoia futurs, que vivent la plus grande partie des animaux monstrueux que nous allons passer rapidement en revue, grâce aux travaux de nos modernes chercheurs. Plus dans l'intérieur des terres, ce sont d'immenses forêts, impénétrables aux rayons du soleil, peu habitées peut-être ou dont nous connaissons mal les habitants, et dont les conifères de grande taille, proches parents de nos sapins et de nos mélèzes, de nos araucarias et de nos cyprès, constituent les principales essences.

A voir ce que sont aujourd'hui les représentants du groupe des reptiles, à considérer nos lézards, nos caméléons, nos iguanes, voire nos crocodiles qui nous paraissent cependant de taille appréciable, nous ne saurions nous figurer ce que furent les sauriens de l'époque secondaire, les véritables rois de la terre en ces siècles si lointains où les mammifères commencent à peine à apparaître. Leurs dimensions fantastiques, leur impressionnante massivité, la force gigantesque inscrite sur ces ossements énormes aux impressions musculaires profondes, leur forme à nos yeux si bizarres, la disproportion entre leurs membres formidables et la petitesse de leur crâne tout concourt à en faire pour nous de monstres de rêve et des êtres en dehors de notre compréhension zoologique. C'est sur ces souverains maîtres du globe à l'époque jurassique et aux époques voisines que s'est aiguillée l'ingéniosité scientifico-artistique dont j'ai parlé plus haut. Les modèles étaient bien choisis.

Le *Triceratops*

Au bord du lac s'ébait une famille de Triceratops: le mâle est à moitié enfoncé dans l'eau, la tête émergée, ornée de trois cornes puissantes terminées en bec d'aisie; la femelle et un jeune demeurent sur le rivage. Notez le collier d'épines et la carapace.

Parmi ces reconstitutions, les premières consistèrent seulement à donner aux squelettes fossiles des attitudes plus conformes à la réalité probable, plus près de la vie que nous leur supposons, moins figés dans une allure conventionnelle et tout anatomique. C'est de New-York, malgré quelques tentatives antérieures, qu'est parti ce mouvement vers la paléontologie vivante, si l'on peut employer une pareille association de mots. Le promoteur en fut M. Osborn, le directeur du Muséum américain, et il monta ainsi l'*Allosaurus*, découvert en 1900 dans le Wyoming, et qui se montra dès lors comme un terrible carnivore de 11 mètres de longueur, auquel peu des monstres d'alors, presque tous herbivores et plus ou moins pacifiques, devaient pouvoir résister. Ce premier essai fut jugé insuffisant et, avec la collaboration d'un dessinateur et sculpteur de beaucoup de talent, M. Knight, les reconstitutions se firent plus complètes ; on habilla de chair ces squelettes rigides, on leur donna, soit dans des tableaux suggestifs, soit en des sculptures bien étudiées, une vie plus complète, plus réelle, où les efforts d'imagination fussent le plus possible épargnés au spectateur. Ces œuvres, dont les originaux sont naturellement conservés à New-York, furent reproduites à de nombreux exemplaires, et nous pouvons, au Muséum de Paris, les contempler et en faire notre agréable profit.

Mais on devait faire mieux encore. Ce mieux, c'était la reconstitution en grandeur naturelle et le placement de ces copies un peu hypothétique des êtres d'autrefois en pleine nature, sous des arbres véritables, au bord d'eaux peu profondes, semblables autant que possible à ces mers côtières où vivaient ces êtres fantastiques, qui habitaient tantôt l'élément liquide et tantôt la terre ferme. Cette forme définitive de la reconstitution paléontologique n'était pas à la portée de tout un chacun. Il fallait réunir un nombre considérable d'éléments de succès qui se trouvent rarement assemblés : une compréhension réellement scientifique de l'œuvre à accomplir, un artiste susceptible de plier son imagination aux nécessités des certitudes acquises, des terrains capables de contenir, dans des conditions requises, de si gigantesques représentants de la faune secondaire, sans compter un budget suffisant pour mener à bien cette scientifique et instructive fantaisie. Ces divers éléments de succès sont réunis par M. Hagenbeck, le grand éleveur et marchand, dont le parc zoologique de Hambourg est célèbre dans le monde entier. Ce fut dans un nouveau parc, à Stellingen, que le rêve devint réalité et que les animaux fantastiques, dus au ciseau savant de M. Pallemberg, se dressent maintenant, terrifiants et énormes, donnant l'illusion d'un monde fabuleux et cependant qui fut réel, et d'un retour en arrière de plusieurs milliers d'années.

Jamais l'imagination, livrée à elle seule, n'aurait créé d'êtres vivants aussi surprenants et aussi différents de la faune actuelle. Prenons les deux plus connus parmi eux. Voici l'*Iguanodon*, un monstre de plus de 9 mètres de longueur, dont, il y a longtemps déjà, la restauration fut une des premières tentées par M. de Paww, ainsi que le Muséum de Paris nous en donne la preuve. C'était un gigantesque dinosaurien, aux membres postérieurs

épais et puissants, qui servaient seuls probablement à la station et à la marche. Ils étaient aidés dans le premier de ces rôles par une queue d'une force inouïe qui donnait à la masse formidable un point d'appui d'une solidité à toute épreuve. Malgré cette puissance musculaire, malgré ces pattes antérieures disposées pour la préhension et armées d'un ergot



Le *Dactylosaurus*
Saurien volant antédiluvien

aigu et vigoureux, l'*Iguanodon* était un paisible végétarien.

C'était un végétarien aussi que cette brute étrange, longue de plus de 25 mètres et que la munificence de M. Carnegie permet aujourd'hui d'admirer dans trois muséums du monde. J'ai nommé le *Diplodocus*. La reconstitution tentée par M. Knight fut réalisée à Stellingen de façon à peu près identique. Elle montre bien les particularités extraordinaires de cette immense bête, tout ce ensemble qui, comme on l'a écrit, « donne une impression inévitable de monstruosité et de manque d'équilibre », cette queue démesurément longue et qui se termine si finement, ce cou vraisemblablement allongé, qui porte une tête minuscule, tête de



Le *Tyrannosaurus*
Un des animaux préhistoriques carnivores

brute stupide et paisible, faite pour brouter inlassablement l'herbe des lagunes.

Plus fantastique, plus vraisemblable encore, le *Stegosaurus*, ce monstre vraiment hideux, massif et d'une seule pièce, caparotonné d'une peau épaisse que protégeaient encore d'innombrables plaques osseuses, ce corps que surmonte comme une ahurissante crinière cette double rangée de plaques puisantes en sorte de double nageoire rigide. C'est

encore un précurseur qui atteignait 8 mètres de longueur.

Non moins bizarre le *Triceratops*, dont trois cornes démesurées faisaient un rhinocéros compliqué, dont le cou s'ornait (quoique ce fût surtout, à coup sûr, un organe de défense) d'une étrange et redoutable colerette susceptible de se mouvoir d'avant en arrière. Très heureusement, M. Hagenbeck a fait représenter un de ces animaux nageant au bord de rivage, tandis qu'un autre, non moins énorme, et un jeune, l'attendent sur la terre ferme. Il est probable que, cette fois, nous avons affaire à un carnivore.

Faut-il les citer tous, le *Ceratosauros* que nous voyons mordant cruellement, dans une lutte qui sera sans merci, le cuir épais et si bien défendu du *Stegosaurus* ; le *Dactylosaurus*, que sa membrane alaire, semblable à celle de la chauve-souris, pouvait porter d'un vol saccadé dans les airs ; le *Tyrannosaurus*, que l'artiste a représenté en une action qui ne laisse aucun doute sur son genre de nourriture. Nos photographes nous les montrent soit isolés, soit groupés et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est peut-être les dimensions formidables que la comparaison avec les arbres voisins nous permet de leur attribuer.

Les recherches modernes sur les sauriens de l'époque secondaire et surtout celles qui se sont poursuivies ces années dernières dans les Montagnes Rocheuses permettraient d'augmenter considérablement cette extraordinaire collection de monstres. Y figureraient avec honneur le *Brontosaurus*, assez voisin du *Diplodocus*, l'*Atlantosauros* qui mesurait une quarantaine de mètres de longueur et dont le fémur seul atteint une dimension de 2'70 ! Le *Pareiasaurus*, bas, trapu, à peau épaisse, à larges pattes, laid et presque repoussant, à allure d'immense crapaud, l'*Hadrosaurus*, dont la tête se termine en bec de canard. Y figurent d'ailleurs, en dehors de ceux que nous montrons ici, le *Plesiosauros* aux pattes en forme de nageoire et qui présente, lui aussi, au bout d'un corps long de plusieurs mètres, une tête ridiculement petite (on sait que c'était un redoutable carnassier non seulement de rivage, mais aussi de haute mer) ; l'*Archéoptéryx*, le premier oiseau connu, oiseau dont le bec est armé de dents et qui rappelle encore par quelques côtés les reptiles. Nous ne pouvons parler de tous ceux que l'ingéniosité d'un zoologiste éminent a fait ainsi revivre pour notre contentement et notre instruction.

Passons condamnation sur la part de fantaisie et d'hypothèses que, malgré tous les documents dont on a pu s'entourer, de telles œuvres forcément comportent. Elle ne saurait être nuisible et les acquisitions nouvelles de la science permettront peu à peu de la réduire.

Comme la paléontologie devient vite une science captivante et saisissante, lorsqu'on la comprend de la sorte ! Quel monde fantastique, un peu de cauchemar, elle évoque dans notre imagination ! Rendre la science moins rébarbative, en faire ainsi saisir les points les plus saillants et les plus instructifs, c'est de la meilleure vulgarisation, de celle à laquelle il faut applaudir et que l'on doit encourager.

LES VELUS DANS LA SCIENCE ET DANS L'HISTOIRE

le Professeur LE DOUBLE (de Tours)

Associé national de l'Académie de Médecine

Par

et

le Docteur FRANÇOIS HOUSSAY

(de Pont-Levoy)

Le Professeur Le Double et l'un de ses élèves de prédilection, le Docteur Houssay, ont bien voulu, sur notre demande instante, présenter dans les colonnes de cette Revue la question de l'Hypertrichose dans la Science, dans l'Histoire et dans l'Art, qu'ils ont exposé par ailleurs en un ouvrage magistral (1). Ce n'est pas ici le lieu de dire la portée et l'intérêt scientifique de pareil travail. Nos lecteurs connaissent du reste, dès longtemps, la belle vie, laborieuse et féconde, du Professeur Le Double qui, dans le calme de sa Touraine natale, édifie une œuvre durable. Qu'il s'agisse de science pure, de questions précises d'anatomie normale ou pathologique, de subtilités d'analyse ou de grandes considérations synoptiques, de synthèses judicieuses, voire d'excursions dans le domaine de l'Histoire et de l'Art, même science et même conscience caractérisent l'œuvre du Maître.

L'HYPERTRICHOSE est un vice de développement du système pileux, caractérisé par l'augmentation de nombre et de longueur des poils.

On distingue deux espèces d'hypertrichose :

1° L'hypertrichose des muqueuses, dénommée aussi *hétérotopie*, qui est très rare ;

2° L'hypertrichose de la peau, qui peut être temporaire ou permanente.

L'hypertrichose cutanée, peut être locale ou générale. Locale, elle peut porter sur différents points.

HYPERTRICHOSE LOCALE

Hypertrichose de la chevelure féminine

Dans la race caucasique, il faut distinguer actuellement deux variétés d'hypertrichose féminine :

L'hypertrichose féminine généralisée qui se manifeste dès les premiers âges de la vie ;

L'hypertrichose féminine locale, dans laquelle il faut distinguer :

1° Celle des femmes d'un certain âge ou très âgées et qui consiste dans l'apparition de quelques poils raides au menton, à la commissure des lèvres, sur la poitrine et aux seins ;

2° Celle des jeunes filles qui donne lieu à ces chevelures qui balaient la terre ou à ces barbes dont Beigel a fourni de si curieux spécimens dans son livre *Human Hair*.

Les cheveux poussent continuellement, mais l'observation démontre que lorsqu'ils ont, comme les autres appendices pileux, acquis une

certaine longueur, qui varie suivant le sexe et les sujets, leur extrémité libre se dessèche, devient friable, se fendille et finit par se désagréger.

On a parlé de femmes, dont la longueur des

gitudinales. Absalon en fit la triste expérience. Certains prêtres orthodoxes russes et grecs, qui, pendant l'office, écartent leurs cheveux sur leurs épaules, en ont qui descendent parfois jusqu'aux lombes.

Des Berbers, des Touaregs, des Hindous présentent des cheveux d'une longueur extraordinaire.

Il est des hermaphrodites à type androgyne, qu'à première vue leurs cheveux tombant très bas feraient prendre pour des femmes. Quant à la chevelure en vadrouille, elle paraît se rencontrer aussi rarement, plus rarement même peut-être dans le sexe masculin que dans le sexe féminin, et cela quelle que soit la race.

De la barbe féminine

La barbe étant le propre de l'homme, son apparition constitue chez la femme une anomalie remarquable.

Il y a beaucoup plus de femmes barbues qu'on ne croit ; certains auteurs disent un quart, d'autres affirment davantage.

La variété de barbe féminine la plus fréquente est celle qui se produit spontanément de la naissance à la puberté, et qui dure toute la vie.

C'est dans cette dernière variété de femmes à barbe qu'il convient de ranger presque toutes celles dont on a fait mention jusqu'à ce jour.

Dans l'antiquité la plus reculée, les divinités créatrices ont présenté des caractères androgynes, telle la déesse Isis. Cybèle, mère des dieux et des hommes, puis l'Aphrodite antique, l'Astarté phénicienne, la Vénus Barbata, les Gorgones, les dieux lares de la bonne période



Chevelure d'une fillette à tête de vadrouille

cheveux atteignait 1^m87, 2^m24, 1^m52, 2^m10 et il nous a été donné pour notre part, d'en voir quelques-unes, chez lesquelles cette longueur oscillait entre 1^m25 et 2 mètres. Généralement les cheveux féminins qui acquièrent une telle amplitude sont aussi très épais. La princesse de Bénévent pouvait se revêtir des siens comme d'un royal manteau et recevoir ainsi ses amis, s'il faut en croire la comtesse de Boigne. (Mémoires).

On raconte que, pendant la Révolution, une jeune fille dût à son opulente chevelure, qui séduisit un de ses gardiens, d'échapper à l'échafaud. Fant-il rappeler aussi la blonde chevelure de Bérénice de Judée, reine d'Égypte, immortalisée par Catulle et Callimaque et qui passa du temple de Vénus Zéphyride aux voutes de l'Empyrée ?

La chevelure, dite en vadrouille, et qui consiste dans la formation autour de la tête d'un nombre de poils longs et crépus est assez rare dans le sexe féminin. Nous avons eu cependant la bonne fortune de pouvoir l'observer trois fois.

Hypertrichose de la chevelure masculine

Parmi les peuples de l'antiquité dont les hommes avaient des cheveux excessivement longs, les anciens voyageurs ont signalé les Pygmées (Céatas). Dans la race caucasique, ce sont les Sémites, les Aryens dont la chevelure semble acquérir les plus vastes dimensions lon-



Un bonze hindou

Une Angevine barbue, M^{me} M. R.

(1) Les Velus. Contributions à l'étude des variations par excès du système pileux de l'homme, par le Prof. Le Double (de Tours) et le D^r F. Houssay (de Pont-Levoy). Vigot frères, éditeurs, 23, place de l'École-de-Médecine, Paris. — 250 dessins et 9 planches. Prix : 15 francs.

grecque ont des seins accentués et une barbe bien prononcée.

La reine Hatchepson, de la XVIII^e dynastie thébaine, Sémiramis, reine d'Assur, certaines matrones romaines, dont parle Cicéron, étaient barbues.

Les hagiographes ont raconté des histoires merveilleuses sur la façon dont le visage de certaines saintes s'était rapidement couvert de végétations pileuses.

Un manuscrit de Jehan Vanquelin sur les *Merveilles de l'Inde*, dit « qu'il existe des femmes originaires des montagnes d'Arménie, qui sont recouvertes de peaux de bêtes et possèdent une barbe épaisse qui leur descend jusqu'aux seins ».

Dans la *Chronique de Nuremberg*, et dans la *Chronique de Conrad Lycosthène* il est question de femmes barbues, et dans d'autres recueils scientifiques d'autres femmes barbues, appelées Hélène-Anthonia, Rose-Marguerite Muller, Barbara Ulserin, etc., etc...

Certaines d'entre elles furent des héroïnes. Telle celle qui, sous le règne de Marie-Thérèse, parvint, par sa bravoure, au grade de colonel de hussards. Au xviii^e siècle, une paysanne flamande, Anne de Vaux, fit des prodiges de valeur et gagna une lieutenance dans le régiment de Mercy. P. Oudin a narré également l'odyssée d'un grenadier-femme, prisonnier à Pultava, et dont la barbe avait une aune et demie. Une femme à barbe accoucha sur le champ de bataille, le soir d'Iéna où Lannes, à la tête de deux cents cavaliers du 10^e sapeurs, avait sabré la Prusse. Profitant d'un physique rompue, Thérone avait jusqu'ici réussi à tacher son sexe.

On a prétendu que la barbe se montrait le plus souvent chez les démentes, les aliénées, que chez les femmes qui jouissent de la plénitude de leur raison. Nos statistiques qui portent sur la population hospitalière de plusieurs hôpitaux et asiles, et sur la population de deux villes, comme celles de Tours et de Blois, nous permettent d'affirmer qu'il n'en est rien.

De la barbe masculine

Au vrai, la barbe demeure la caractéristique de la virilité et acquiert dans le sexe masculin des dimensions qu'elle n'a jamais dans le sexe féminin. Julien l'Apostat, Frédéric Barousse, Beaudouin, comte de Flandre, avaient des barbes de grandes dimensions. Celles d'Hans Adam, baron d'Oxenstiern, celle du chevalier Thalberg, mesuraient chacune plus de 6 pieds. Il en était de même de celles de Rauber, un gentilhomme allemand, d'un moine mendiant cité par Bartholin. On voyait à la cour du prince d'Eidam, le portrait d'un maître charpentier, dont la barbe avait 3 mètres. Le cimelière de Braunau renferme le tombeau d'un ancien maire, qui en montant à cheval, s'embarrassa dans sa barbe et se tua. En 1740, on exhiba à Londres un nain persan, haut de 3 pieds, mais dont la moustache en avait 6.

Parmi les plus belles barbes contemporaines connues, citons encore celles d'un fermier américain, 3'32; celle de José Rouchetti, 1'60; celle d'un américain de Chicago, qui atteignait 9 pieds; celle de Jules Dumont, 3'65, et enfin celle de Louis Coulon, de Montluçon, 3'30, dont les variations de longueur, à vingt-cinq ans de distance, ont été déjà signalées par l'un de nous.

Autres hypertrichoses locales

Le front peut être recouvert en partie, ou en totalité, par des poils qui n'ont rien de commun, ni avec les cheveux, ni avec les sourcils. Ceux-ci peuvent se rejoindre au-dessus du



Tognina, la plus jeune fille de la famille d'Ambras
(D'après un dessin de Giacomo Franco)

nez, remonter plus ou moins haut vers les tempes, acquérir de telles dimensions qu'on est obligé de les couper de temps en temps.

En plus des poils normaux des bords libres des paupières ou cils, il peut exister en arrière du bord libre de la conjonctive, d'autres productions pileuses constituant le *distichiasis congénital vrai* et le *trichiasis congénital vrai* et qui consistent, au moment de la naissance, en la présence de deux ou trois rangées



Le chevalier Thalberg

de cils entre le cul-de-sac conjonctival et le bord libre des paupières.

On a souvent noté la présence d'appendices pileux plus ou moins longs et plus ou moins nombreux sur le pavillon de l'oreille des vieillards. Ce ne sont d'ordinaire que de

simples poils follets allongés, isolés sur la partie antérieure de la conque qu'ils recouvrent. Quelquefois, cependant, ils forment de véritables boucles qui tombent sur les épaules.

Nous devons à notre regretté ami Dureau deux observations d'hypertrichose simultanée de la nuque, du thorax et des membres supérieurs. Une observation d'hypertrichose limitée à la nuque a été publiée par Hrdlicka; des observations d'hypertrichose limitée à la partie supérieure des membres inférieurs (H. en caleçon) par A. Marie et Mirallié; des observations d'hypertrichose des faces antérieures et postérieures du thorax l'ont été par Ornstein, Macalister, Bartels et nous. Une gravure de la *Chronique de Nuremberg* représente une jeune fille entièrement velue et sur le dos de laquelle se dresse une superbe crinière.

La présence de touffes pileuses le long de la colonne vertébrale, mais principalement au niveau de la région lombo-sacrée et descendant plus ou moins bas, a été constatée par divers auteurs et même par nous. (Bernardeau, Giraud).

On a cité des femmes dont le Mont de Vénus est tellement garni de poils, que ceux-ci lorsqu'ils étaient tressés à la façon d'une natte, descendaient jusqu'aux pieds. Brantôme à même connu « une honnête dame, pelue, velue... le long de l'eschine et à son bas, comme un sauvage. »

Hypertrichose anale

Tillaux et A. Richet ont avancé que les femmes n'ont jamais de poils au pourtour de l'anus, et Sappey, que « la peau de l'anus est presque constamment dépourvue de poils dans le sexe féminin. » C'est également ce qu'on lit dans les *Traité de Médecine légale*. Eh bien ! il est loin d'en être toujours ainsi.

Nos recherches nous ont démontré qu'il y a des hommes qui n'ont pas de poils autour de l'orifice anal (2,50 0/0) et des femmes, qui, par contre, en ont (16 0/0). L'atrichose périnéale masculine est donc moins commune que l'hypertrichose périnéale féminine.

Hypertrichose caudale

L'homme peut-il avoir une queue mobile, glabre ou poilue? Les anciens en étaient intimement convaincus. Pline, Hannon le Carthaginois, Benvenuto-Cellini, Struys Marco-Polo, Paul-Venetius, Gemelli-Carreri, des Jésuites de Mindora, Harvey, de Maillet, Louis Franck, du Couret, de Castelnaud, et quantité d'autres, ont déclaré qu'ils avaient rencontré ou fréquenté des hommes pourvus d'un appendice caudal. Que faut-il penser de ces assertions? Que certaines d'entre elles sont sans doute exactes. L'homme a normalement une queue, pendant sa vie fœtale et cette queue persiste parfois, sous une forme ou sous une autre. L'embryon humain, âgé de cinq semaines, a un appendice caudal manifeste et un nombre de vertèbres supérieur à celui de l'adulte, 38 au lieu de 33 ou 34; les 4 ou 5 de ces vertèbres sont éphémères.

Chez l'adulte, on peut observer deux espèces de queue. Une queue, sans signification morphologique constituée par un cylindre charnu, dont une des extrémités se continue avec la peau qui recouvre le sommet du coccyx. Cette queue qui ne contient que du tissu con-

jonctif, des vaisseaux et de la graisse, est due, comme les doigts surnuméraires, dont a fait mention Tarnier, à une simple irritation de la peau pendant la vie fœtale. C'est une queue qui rentre dans la série des variations anatomiques définies par l'un de nous : *Variations d'ordre mécanique*. En dehors de cette queue, l'homme peut en posséder une ayant une signification morphologique précise, une queue correspondant à celle des animaux, et que l'on peut, pour cette raison, ranger dans la classe des variations qualifiées également par l'un de nous : *Variations réversives, ataviques ou d'héritage*. On l'a rencontrée à l'état ostéocharnu, ou encore à l'état de proto-vertèbres coccygiennes. Elle est quelquefois assez longue, mobile et poilue; la littérature médicale compte plusieurs cas d'hommes à queue :

Le premier d'entre eux a été décrit par Diemerbroeck.

« Si l'os du coccyx, étant recourbé en dehors, croît en longueur, il devient une queue telle qu'en l'année 1638, j'en vis une, en un enfant, laquelle, d'une demi-aune de longueur et entièrement semblable à la queue d'une genoua, que la mère de cet enfant avait chez elle, et de laquelle ayant été épousée vers le second ou troisième mois de sa grossesse, il s'imprima en son esprit une telle idée de la queue de cet animal qu'elle ne put l'en ôter, qu'elle ne lui revint de temps en temps dans la mémoire. »

Le second fut adressé, au moment de l'occupation française d'Égypte, par un médecin des hôpitaux de Constantinople à la *Gazette hebdomadaire de Médecine et de Chirurgie*.

Il s'agissait d'un couple de noirs, dont la femme avait une queue lisse et glabre de deux pouces, l'homme une queue d'un pouce et demi seulement, mais recouverte de quelques poils.

Puis vint celui d'une femme sur laquelle le D^r A. W. Eliseff appela l'attention de la Société des médecins russes de Saint-Petersbourg, et qui avait une queue couverte de poils mesurant de 35 à 45 millimètres de longueur.

Rudimentaire au moment de la naissance, cette queue, qui rendait le décubitus dorsal impossible, avait peu à peu disparu pendant l'adolescence. Ce vice de conformation faisait défaut chez la mère de cette femme, mais était très prononcé chez sa grand-mère et quelques autres membres de sa famille, où on s'efforçait de le tenir assez caché que possible.

Un dernier cas, enfin, pour terminer, est celui d'une petite fille, née depuis quelques jours de parents bien constitués, que le docteur Ham présente en 1905 à la Société de Médecine de Greifswald et qui offrait, immédiatement au-dessus de la pointe du sacrum qui, ainsi que le reste du rachis paraissait à la palpation absolument sain, une saillie grosse comme un haricot, mobile, non douloureuse à la pression, munie d'une couronne de grands poils blancs et creusée d'une fente longue de 1 centimètre et profonde de 1 millimètre.

Ces types différents de queue poilue décrits à des époques différentes, rentrent bien incontestablement dans la nomenclature de Bartels.

Il est hors de doute, que dans chaque race, et dans chaque groupe ethnique, puisse apparaître un sujet masculin ou féminin possédant une queue constituée par un squelette vertébral, entouré de parties molles, mobile et recouverte ou non d'un pelage rare ou abondant.

II. HYPERTRICHOSE GÉNÉRALISÉE

L'hypertrichose générale, permanente, est bien moins fréquente que l'hypertrichose locale permanente.

Les sujets, qui en sont affligés, ont le corps entier protégé par une épaisse fourrure qui les fait ressembler à des animaux et a prêté ma-

tière à ces exhibitions foraines des *Femmes Sauvages*, des *Femmes Ourses*, des *Hommes Cantches*, des *Hommes Lions*, de l'*Homo Hirsutus*, de l'*Homme Primitif*, etc.

Il y a vingt-cinq siècles, les femmes hindoues, trop velues ou trop glabres, étaient, de par les



Louis Coulon, 56 ans

Louis Coulon, 75 ans

lois de Manou, évincées du mariage, tout comme celles qui avaient une tare pathologique.

Lots de Manou. Livre III : Conseils pour se marier. — Stoka 6. Même quand elles seraient grandes et riches en vaches, chèvres, brebis, graines et biens, voici les dix familles qu'il doit éviter en s'unissant à une épouse.

Stoka 7. Celle où l'on néglige les Sacraments; celle où il n'y a pas d'enfant mâle; celle où l'on n'étudie pas le Véda; celle où le système pitneux est trop développé; celle où règnent les hémorrhoides, la phthisie, la dyspepsie, l'épilepsie, la lèpre blanche et l'élephantiasis.

Stoka 8. Il n'épousera pas une jeune fille rousse ayant « un membre de trop, malade, trop ou trop peu velue, bavarde, ou ayant les yeux rouges.

Stoka 10. La femme qu'il épouse doit avoir le corps exempt de difformités, la démarche d'un flamant ou d'un éléphant, le *duvet* et les *cheveux fins*, les dents petites et les membres délicats.

L'Ancien Testament nous dit qu'Esau, Nabuchodonosor étaient des velus. Un historien



Hypertrichose thoracique et brachiale

d'Alexandre raconte que ses compagnons rencontrèrent aux Indes des femmes horribles et velues ayant donné pieds de haut et une corne de vache au nombril, et des femmes très belles ayant sept pied de haut, des cheveux couleur d'or et des pieds de cheval. Columbus a consacré quelques lignes à un Espagnol dont tout le corps, la face et les mains exceptées, était revêtu de poils. Rubeaqueusius, Gualterius, Delrio, Aldrovand, Conrad Lycosthène, Ambrose Paré, Hildanus, Riolan, Van Horne, Borricius Zacutus Lusitanus, Buffon, Bartholin, Scaliger, Bichat, Villermé, Thornsby, etc., ont fait mention d'hommes et de femmes entièrement poilus. Dans ces dernières années, Reboul, Duhousset, Pittard, Karl Bock, Lombroso, Volkow, Bartels, Wiedersheim, ont attiré l'attention du monde savant sur Ramah-Sama, Krao, Stéphane Bibrowski, Jo-Jo, dont toute la peau était également cachée sous une épaisse toison. Quelquefois l'hypertrichose généralisée permanente revêt un caractère familial et héréditaire. La famille d'Ambras, en Tyrol, en a fourni un bel exemple. Il convient d'y adjoindre ceux de Schwe-Maon, de sa fille Maphoon, de ses petits-fils, de Julia Pastraua et de son fils, d'Adrien Jéptiché, d'Édouard Lambert et de leurs enfants.

En plus de toutes les variétés d'hypertrichose que nous avons décrites, il nous reste à rappeler celle que nous avons dénommée dans l'ouvrage que nous venons de publier sur *Les Velus* (1), *Hypertrichose dyscrastique*, et qui survient pendant la convalescence d'une maladie aiguë ou d'un accouchement compliqué d'accidents puérpéraux graves, un traitement mal dirigé. C'est ainsi que la face et tout le corps d'un sacristain de Padoue se couvrirent de poils à la suite d'une pneumonie qu'un *Institut de Beauté*, de l'État d'Ohio, fut condamné à payer une forte amende à une dame dont le corps se recouvrit de poils après qu'elle eut été soumise à un traitement pour l'obésité (bains de lumière, électricité, massage).

L'HYPERTRICHOSE ET L'ETHNOGRAPHIE

Si on étudie, au point de vue du développement de leur système pileux, les différents groupes ethniques, qui depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours se sont succédés on s'aperçoit que, dans les temps préhistorique même, il y a un des groupes ethniques qui a été favorisé sous ce rapport. Les hommes de l'époque cervidienne étaient des velus. De œuvres artistiques multiples datant de cette époque nous ont appris, sans conteste possible qu'il existait dans la région pyrénéenne, au commencement des temps glyptiques, une race longinymphé et stéatopygique qui dura jusqu'aux temps cervidiens. Au temps des Pharaons, vivaient, les peintures des chambres sépulcrales en font foi, des individus dont la conformation se rapprochait de celle des Pyrénéens des temps glyptiques. Les statues et les gravures des poilus trouvés à Menton, Brassempouy, La

(1) A.-F. Le Double et François Houssay, *Les Velus. Contribution à l'étude des variations par excès du système pileux de l'homme, et de leur signification au point de vue de l'anthropologie Zoologique* (250 dessins dans le texte dont 115 par L. Danty-Collas et 9 planches hors texte). Paris, Vigot frères, éditeurs.

Madeleine, Laugerie-Basse, Mas-d'Azil, reproduisent fidèlement, aussi, les traits des sujets masculins et féminins de cette race.

Chacune des variétés d'hypertrichose dont il a été question peut comprendre des hommes et des femmes appartenant à l'un ou à l'autre des trois groupes ethniques contemporains : le Mongolien, le Caucasiq, le Noir (le type rouge étant un mélange du type mongolique et du type nègre).

Les Égyptiens et les Grecs étaient persuadés de la présence en Afrique de peuples velus,

ont une longue chevelure dont les dimensions sont égales dans les deux sexes.

L'HYPERTRICHOSE ET LA FORCE

On connaît le vieil adage : *Vir pilosus sen fortis, seu libidinosus* ? Les Hébreux et les Grecs pensaient, en effet, qu'il y a un rapport direct entre l'abondance, la longueur des poils, la force morale, la force physique et le penchant pour les plaisirs vénériens.

L'histoire biblique de Samson renversant le temple de Bel, reproduite par les Grecs, sous des formes plus gracieuses dans l'histoire de Nisus, témoigne d'une force prodigieuse chez un homme puissamment chevelu ou même poilu.

L'Hercule Chypriote, l'Hercule Gaulois qui sont la déification même de la force physique sont des velus.

Des Hébreux et des Grecs, l'idée qu'il existe un lien étroit entre la pilosité, l'énergie morale et la force physique, mais surtout avec la force physique, s'est transmise par tradition jusqu'à nous.

Les Francs Saliens n'adméttaient au trône, que des prétendants chevelus.

Au Moyen Age, la garde des trésors, des ruines et des vierges endormies dans Légendes du Rhin, était confiée à des géants poilus et barbus. Bien brillant avenir qui attendait Pantagruel, un des meilleurs princes qui ne ceignit jamais l'épée, fut prédit en ces termes :

Tout velu comme un ours, il est né à tout le poil, fera choses merveilleuses, et s'il vit, aura de l'âge.

Il est certain que plusieurs hommes très velus, tels que le chevalier Thalberg Rauber, un gentilhomme allemand, un marin de La Ciotat, et même des femmes barbués et velues étaient doués d'une rare énergie, jointe à une étonnante audace, à une force et une adresse remarquables.

A la vérité, la force physique ne réside pas plus que l'énergie morale dans le système pileux.

La première dépend de plus ou moins de puissance et d'entraînement des muscles, de la perfection ou du fonctionnement régulier des appareils circulatoire, respiratoire, digestif, etc. La seconde du bon équilibre des facultés intellectuelles.

Ceux-là sont estimés forts et robustes, a écrit Diemerbroeck, qui sont velus et recouverts de beaucoup de

force physique, l'abondance et le nombre de poils, il y en a peut-être une entre la force physique et la couleur des poils. Les animaux dont le pelage éclate de couleurs brillantes sont habituellement plus faibles que ceux dont les poils ont une teinte foncée. Les personnes



Hypertrichose lombaire (M^m D. H. de Nérac)

blondes sont généralement plus apathiques, moins robustes que les personnes brunes.

L'HYPERTRICHOSE ET LA GÉNÉRALITÉ

Arrivons à la seconde assertion formulée dans l'ancien adage : *Vir pilosus, sen fortis, seu libidinosus*. Qu'il y ait un rapport plus que constant entre le développement du système pileux et celui de l'appareil génital, cela n'est pas douteux, mais que les hypertrichosiques soient plus portés vers les plaisirs vénériens que les autres, cela n'est pas encore prouvé d'une façon péremptoire.

Le cheval fougueux hennissant, vigoureusement musclé, possédant une crinière et une queue abondantes, et qu'on châtre vers l'âge de deux ans, diffère totalement du cheval hongre, qui se rapproche comme forme de la jument et voit diminuer la longueur de sa crinière et de sa queue.

Le taureau change complètement de mœurs lorsqu'il est coupé ; et il perd la luisance de son poil. Chez le cerf dont on a enlevé les glandes génitales, la poussée annuelle des bois ne s'effectue plus.

Des espèces animales, passons à l'espèce humaine.

Les poils se développent principalement chez l'homme au moment de la puberté, en même temps que les cheveux subissent un changement dans leur teinte qui devient plus foncée.

E. Martin a publié l'observation d'un courageux soldat qui, ayant perdu tous ses organes génitaux externes par l'explosion d'un obus, vit ses mamelles s'accroître progressivement, sans se modifier, sa barbe tomber, etc.

Les Skoptzys, qui constituent une secte religieuse de Roumanie dans la *Dobradia*, considèrent les rapports sexuels comme un péché, et



Hypertrichose thoracique, face antérieure

des *Cafystriens*. A notre époque, Stanley Dybowski, Duchaille, Zaborowski, Sharp et d'autres auteurs ont cité des peuplades de l'Afrique centrale, noires, de petite taille et velues. Ils sont unanimes sur la pilosité de ces Pygmées. Certaines peuplades océaniques, les *Aruntas*, sont aussi velues.

Parmi les peuples qui appartiennent au type mongolique, il en est un, celui des Bélouches dont l'excessive pilosité est connue depuis des siècles. Ce n'est par contre qu'assez récemment que l'attention a été attirée sur le développement exagéré du système pileux des Huns, des *Gigurs*, des *Ainos*. Parmi les autres peuples on tribus asiatiques extrêmement pileuses, il faut citer encore les *Losos* ou *Longs poils* qui habitent le *Yunnan* et les *Kambouws*, de *Sumatra*. Chez les *Chinois*, les *Japonais*, les *Tonkinois*, les *Cambodgiens*, les *Annamites*, les *Singhalais*, les cheuveux sont aussi longs dans le sexe masculin que dans le sexe féminin.

Cunningham a dit que si on fait la comparaison des chevelures féminines européennes, même fort longues, avec celles des Indiens du Nord, ces dernières l'emportent de beaucoup. Du reste, les Indiens de l'Amérique du Sud, tout comme ceux du Nord, ne se coupent jamais les cheveux et en ont qui descendent jusqu'aux pieds.

Dans la race caucasique, il y a également des hommes et des femmes dont le système pileux est, à l'état normal, très accusé. Ils se rencontrent principalement chez les *Gilaves* de l'Amour, Chez quelques tribus du Caucase (Arméniens, Géorgiens) de l'Asie Centrale, chez les *Tsiganes*, chez quelques *Hindous*. Les *Dayaks* et les *Bornéo*, les *Touaregs*, les *Abyssins*,



Hypertrichose pubienne (La Motte flottant)

poils sur la poitrine et par tout le reste du corps, non parce que ces poils communiquent cette force par leur abondance, mais parce que c'est une marque que le cœur et les autres viscères sont vigoureux et que c'est de leur vigueur que vient et dépend la force de tout le reste du corps.

S'il y a des hommes très poilus qui sont doués d'une force peu commune, il y en a certainement, aussi, qui ont une force herculéenne et dont le système pileux est loin d'être très luxuriant.

Mais, s'il n'y a aucune corrélation entre la

mutilent, aussitôt qu'ils ont un fils, leurs organes génitaux, devenus un objet d'horreur. Sur les photographies de vingt d'entre eux, vrais et complets, prises par le professeur Pittard, de Genève, on constate qu'ils ont le visage imberbe et offrent bien le type habituel des castrats.

L'adiposité, la voix d'un timbre aigu et criard, l'absence ou la rareté d'appendices poilus, se retrouvent chez les eunuques.

Révélee par l'ablation volontaire ou involontaire des glandes génitales, le rapport qui existe entre elles et le système pileux l'est également par l'atrophie, l'arrêt et l'excès de développement de ces glandes, et ce qui témoigne bien que, dans les cas de ce genre, c'est à l'évolution trop rapide des testicules qu'est due l'apparition prématurée des poils c'est qu'en pratiquant l'orchectomie, pour un cas pathologique chez un enfant de trois ans dont la génitalité était fort avancée, et qui, outre une verge en érection de quatre pouces de long avait une toison pubienne, fine et épaisse, Sacchi a vu tout rentrer dans l'ordre.

Pour ne rien omettre de ce qui concerne la question dont nous traitons, nous ajouterons enfin qu'il y a non seulement une relation entre l'appareil génital et le système pileux, mais encore entre ceux-ci et le gigantisme. La mésaventure d'une femme du monde qui, en quête de sensations extraordinaires enleva un jour qu'il paraissait sur les tréteaux le *Grand Charles*, et en fut pour son dépit et sa courte honte, prouve qu'on peut être impuissant, tout en étant un géant.

Pourquoi la sécrétion testiculaire interne amène-t-elle chez l'homme, lors de la puberté, la production de poils au pubis, au scrotum, autour de l'anus, au fond des creux axillaires, et principalement et surtout à la face, alors que le cuir chevelu en est pourvu dès la naissance? On l'ignore encore.

Si la question des rapports qui existent entre les organes génitaux et le système pileux n'est pas entièrement résolue en ce qui touche le sexe masculin, elle l'est encore moins en ce qui touche le sexe féminin.

Pozzi et Jayle affirment que chez la femme on voit tantôt le système pileux se montrer indépendamment du système ovarien, et tantôt sous l'influence du mauvais fonctionnement de ce dernier s'atrophier ou s'hypertrophier.

Ceci dit, il ne nous reste plus qu'à établir qu'il n'est pas encore absolument sûr que les anormaux par excès du système pileux aient des appétits plus intenses que les normaux du système pileux. *Tous les barbous sont des pailards*, aimait à répéter le professeur Lorrain, qui, en raison de sa longue et large barbe en éventail, devait être mieux que tout autre renseigné à cet égard.

Cette assertion nous paraît sujette à caution. Parmi les grands barbous que nous connaissons, il y en a deux qui sont loin d'être des sectateurs fidèles du dieu Priape, et un, dont l'anhypertrophie égale presque celle du grand Charles, Coulon, de Montluçon, ne se vante pas d'avoir été, dans sa jeunesse, plus ardent dans les combats de Vénus que certains de ses camarades.

Les Annamites, les Dayaks, les Caraïbes, les Cinghalais, aux longs cheveux, ne semblent pas être plus lascifs que les blancs.

Le barnum de Rham-a-Sama dont le corps était entièrement couvert de poils, a raconté

que celui-ci, bien qu'il fût monorchide « exigeait une femme tous les jours. » C'est possible, mais Jo-Jo et Adrien Jéptichef, dont le corps était aussi complètement velu, et avec lesquels nous avons pu nous entretenir, nous ont positi-



Queue rudimentaire chez un jeune sujet (Harrisson)

vement déclaré qu'ils étaient peu portés vers les plaisirs vénériens.

Madeleine Lefort et Eva S... ont avoué : la première « qu'elle était très amoureuse », la seconde « qu'elle était une véritable chatte pour son mari ». De ce que deux ou trois femmes



Homme velu de la tribu des Cinnamintins (Aldrovande)

velues étaient lascives, est-il logique, nous le demandons, d'admettre que toutes le sont? Les femmes à barbe jouissent, en général, d'une mauvaise réputation, nous objectera-t-on encore. C'est entendu, mais cette renommée de mauvais aloi ne dépend-elle pas du fait même

de leur exhibition, de la curiosité malsaine qu'elles éveillent autour d'elles et qui les amène insensiblement, inconsciemment, presque fatalement même, à trafiquer de leur corps.

De plus, les femmes à barbe, les femmes complètement velues, les hermaphrodites où prédomine le sexe féminin sont généralement stériles, ce qui est loin d'indiquer une suractivité de l'ovaire et des autres organes génitaux.

Et voilà pourquoi et aussi parce qu'il n'existe pas encore, à ce propos, de statistiques contradictoires, reposant sur un nombre suffisamment élevé de cas, nous n'osons pas affirmer la réalité des penchants libidineux innés des hypertrichosiques de l'un et l'autre sexe.

L'HYPERTRICHOSE ET LA DENTITION

Y a-t-il une corrélation entre le système pileux et le système dentaire? Les faits répondent catégoriquement : oui.

Cette corrélation, attestée par les variations par excès du système pileux, l'est également par les variations par défaut de ce système.

Darwin a fait mention de plusieurs cas surprenants de calvitie héréditaire, avec man que héréditaire, complet ou partiel, des dents il existe à Tours une famille de commerçants bien connus dont chacun des trois membres actuellement vivants, est entièrement glabre et ne possède à chaque mâchoire que les deux incisives internes, la canine, les prémolaires et la seconde grosse molaire.

Les chiens chinois nus, comestibles, ont un système dentaire très réduit. « Il y a, dit Ecker, une observation de Yarell d'après qui chez trois chiens égyptiens et un pincher, tous quatre sans poil, la dentition était incomplète. De même d'une race de chiens de Turquie signalée par Darwin, et qui est presque glabre. La dentition est réduite à une seule molaire d chaque côté et à des incisives irrégulières. On sait que la réduction de la grandeur de défenses du porc est en rapport direct avec le rattachement des soies, et que chez le sanglier les défenses et les soies poussent en même temps.

Notre compatriote, le professeur Papillault, a présenté successivement à la Société d'Anthropologie de Paris, un Indien poilu qui avait une dentition superbe, et un individu appartenant à la race blanche dont le système pileux était normal et qui offrait une remarquable atrophie des dents. Cela prouve qu'il n'y a pas de règles sans exceptions.

Ce qui est incontestable, c'est qu'il y a une corrélation, non seulement entre les poils et les dents, mais encore entre les poils, la peau, les muqueuses, les dents et les alvéoles contenant ces dernières. On n'ignore plus, depuis longtemps, que la pelade s'accompagne souvent de lésions dentaires et Jacquet a insisté maintes fois sur cette particularité.

L'HYPERTRICHOSE AU POINT DE VUE MÉDICAL

L'hypertrichose féminine congénitale, quelle que soit son étendue et son siège, s'accroît, si on cherche à la faire disparaître par l'épilation, le rasoir, le flambage. Les pâtes caustiques, l'acétate de thallium excepté, ne font qu'irriter la peau, en faisant tomber les poils, sans en détruire la racine. L'électrolyse qui consiste justement à détruire la racine de chacun d'eux

par un courant continu est un traitement plus rationnel, mais présente également des inconvénients. Les dermatologistes lui ont prêté la radiothérapie en ayant soin de filtrer les rayons par l'aluminium. En soumettant à ce

Théorie de la bestialité

Dans l'île de Tapobrane, a écrit Plîne, il est des Indiens qui s'accouplent avec les animaux sauvages et, de là, résultent des êtres mixtes, moitié hommes, moitié bêtes et velus comme ces dernières.

On relève dans l'*Adja ib at Hend*, ou les *Merveilles de l'Inde*, le passage suivant :

C'est ainsi que l'homme, en s'unissant à la panthère, à l'hyène et aux autres animaux terrestres, a donné naissance aux singes, aux *Nisanis*, et autres bêtes semblables.

Au moyen âge, il fallut toute l'autorité et tout le prestige d'Albert le Grand pour arracher aux tribunaux ecclésiastiques un berger qui on allait brûler vil avec une vache, avec laquelle, assurait-on, il avait forniqué, et qui avait ultérieurement mis bas un être hybride, tenant à la fois de l'homme et du veau.

Ambroise Paré partage cette opinion.

L'an 1493, un enfant fut conçu et engendré d'une femme et d'un chien, ayant, depuis le nombril, les parties supérieures semblables à la forme et figure de la mère, et était bien accompli, sans que nature y eut rien omis; et depuis le nombril, avait toutes les parties inférieures semblables aussi à la forme et figure de l'animal, qui était le père, lequel « ainsi que Volateranus escrivit » fut envoyé au Pape, qui régnoit en ce temps-là. Cardan, livre 14, chapitre 65 de la *Variété des choses*, en fait mention.

Bartholin a noté qu'en 1683, à Copenhague, on condamna au bûcher *ob læstivorem cum felo jocum*, une fille qui avait accouché d'une fille à tête de chat.

Delirius, Fortunatus Licetus, Jean Olaus, Magnus et nombreux autres auteurs pensent de même.

An milieu du XIX^e siècle, Settler recommandait encore, affirmant ainsi l'intensité de sa croyance dans la bestialité, de baptiser « les monstres provenant d'une femme et d'un animal.

De notre temps même, cette croyance n'a pas disparu dans certains départements du centre de la France. En 1908, on nous a montré, dans un petit village du Berry, une bergère qui, prétendait-on, avait accouché en cachette, dix ans auparavant, d'un enfant très velu, dont un chien était le père et que celui-ci allaitait de joveux aboiements, et léchait longuement d'une façon toute particulière, chaque fois qu'il le rencontrait, comme s'il avait reconnu en lui la chair de sa chair.

Nombre de peuples, de hordes, de clans, de tribus ne devraient, si il fallait les croire, leur existence qu'à un acte de bestialité comme à une époque excessivement reculée.

Le simulacre d'accouplement, dit le sacrifice hindou, qui s'effectue annuellement depuis plus de cinquante siècles, et dans lequel la première épouse royale prend, pour le placer entre ses cuisses, le penis d'un cheval immolé à coups de hache et entre les pattes duquel elle est couchée, n'a pour but que de rappeler aux Aryas qu'ils sont issus de l'union féconde d'une femme et du dieu des chevaux. Les Chippouais, les Javanais, les Quichés, les Kirghiz Dickakomenoi sont persuadés qu'ils sont issus d'un chien qui féconda leur première mère. Les Turks du Lac d'Hoï préten-

dent avoir eu une louve pour mère. Un prince Kaotsche trouvant sa fille Hunjre trop belle pour les hommes l'enferma dans une tour où elle se livra au *Vieux loup* qui la rendit mère des Oigours. Les Amos, les Scandinaves, les Kachmirés croient descendre d'un ours. Les Dayaks de Lupar, pensent que leur aïeul était un cerf.

A vrai dire, la forme de débâche, caractérisée par des rapports sexuels entre l'homme et un animal, la bestialité, en un mot, ne peut être niée. Célébrée ou signalée par plusieurs poètes et philosophes grecs et latins, mentionnée à la fois par des historiens prudents et par des voyageurs qui, il faut en convenir, s'en sont trop souvent rapportés à des récits, dont ils n'ont pas ou n'ont pu contrôler l'exactitude, condamnée par les livres saints, sévèrement punie au moyen âge, elle est maintenant encore l'objet de sanctions pénales dans certains pays.

L'antiquité grecque et romaine a fait mention des amours d'animaux pour l'espèce humaine : d'un bélier pour une musicienne, d'un éléphant pour une femme, d'aigles, d'oiseaux divers pour de jeunes garçons. La passion de Jupiter, le roi des dieux et des hommes, transformé en coq, en pigeon, en cygne, en taureau pour séduire Junon, sa sœur, Phthie, Léda, Europe; celle de Pasiphaé pour un taureau; d'un jeune Ephésien pour une ânesse,



Femme velue de la tribu des Cinnaminiens (Aldrovande)

traitement les cas graves d'hypertrichose, et s'en abstenant totalement d'épiler le visage des femmes, on obtient des résultats excellents et durables. La radiographie, rend également de grands services dans l'examen des cas d'hypertrichose lombo-sacrée. Grâce à elle, il est facile de poser le diagnostic précis de *spina bifida*, et le ne pas s'exposer à opérer aveuglément dans es cas douteux où existeraient des pilosités ombraies sans solution de continuité congénitale des vertèbres.

THÉORIES ÉMISES POUR EXPLIQUER LE MODE DE GENESE DE L'HYPERTRICHOSE

Pour expliquer l'existence des hypertrichoses qui se montrent entre la naissance et l'uberté et durent jusqu'à la mort, et également sans aucune altération des téguments, on a invoqué successivement la bestialité, la démoialité, l'imagination, l'hérédité et principalement l'hérédité en retour, un arrêt de développement pathologique, un trouble dans les écritions internes de certaines glandes. Examinons ces manières de voir.



Krao, une Laotienne velue, 6 ans



Homme vela, marchant à quatre pattes (Aldrovande)

doivent être considérés comme des cas de délire général indiqué par Plîne.

Quelle que soit la forme de la bestialité, elle est loin d'avoir disparu, même chez les peuples civilisés.

Parmi quelques tribus nomades actuelles et dans quelques-uns de nos régiments de cavalerie d'Afrique, on trouverait facilement des individus qui entretiennent un commerce sexuel avec une jument. Ce n'est pas pour rien que des pères portugais ont une chèvre de prédilection, et les historiens les plus dignes de foi, s'accordent à dire que les paysans de la Provence brûleront toutes les chèvres des villages par lesquels les troupes de Charles-Quint avaient passé.

L'accouplement d'un être humain avec un animal mâle ou femelle est donc possible, mais quel en est le résultat? Tout donne à croire qu'il n'est jamais fécond.

De ce que, chez les bêtes, les barrières de



Adrien Leptichef et son fils Feodor

l'espèce, du genre et peut-être de l'ordre, et chez l'être humain, celle de la race ne sont pas inviolables, il ne s'ensuit pas, nécessairement, que des relations sexuelles d'un être humain et d'une bête, doit naître un monstre reproduisant, d'une façon plus ou moins nette, un certain nombre des traits de l'un ou de l'autre ou de chacun d'eux. En cela, les anciens ne se sont pas contentés d'exagérer d'une façon démesurée, ils se sont absolument trompés. Si n'existe, et il n'a jamais existé que nous sachions, aucun hybride, ou, si on préfère, aucun métis humano-animal. Le monstre, mi-singe mi-homme, allaité par une négresse de Bornéo, et autour duquel on a fait tant de bruit, n'était au dire de Metchnikoff, qu'un jeune chimpanzé atteint de pelade.

THÉORIE DE LA DÉMONOLOGIE OU DE LA DÉMONIALITÉ

En 1318, on professait que « l'intervention du démon était la cause efficiente et directe des naissances monstrueuses ». Cent soixante-six ans plus tard, Jacques Sprenger, grand inquisiteur d'Allemagne, spécifiait « que le démon a deux façons de procéder des monstres : la première, sous forme d'incube, en pénétrant dans le corps d'un homme ; la seconde, sous forme de succube ou démon femelle, qui partageait la couche des humains, en leur laissant souvent une nombreuse postérité ».

Quoi qu'il en soit, la possibilité d'un commerce charnel humano-satanique, quel qu'il résultât parfois des êtres velus à diables fourchus, munis de cornes et d'une queue, etc., fut un des *credo* du moyen âge, et dont témoignent maints arrêtés des tribunaux ecclésiastiques, voire même un édit de l'empereur Sigismond. Des hommes et des femmes de tout âge furent brûlés vifs comme sorciers et comme sorcières, après avoir avoué, pour abrégé ou éviter les souffrances de la torture, qu'ils avaient eu des rapprochements sexuels avec Belzébuth.

Depuis le moyen âge, l'accord le plus complet s'est fait sur la Foi et sur la Science. Le Concile d'Ancyre a blâmé « la croyance que les sorcières pouvaient se joindre aux démons et prendre avec eux des plaisirs abominables, puisque ces choses ne sont que rêveries, illusions, loin d'être des vérités ». Léon d'Afrique, après avoir « traité d'imposture la conjonction des démons et des femmes » a ajouté que ce qu'on attribue au démon est le fait d'hommes et de femmes lascives ; que, comme les sorcières de Fez, ce sont des débauchés qui, après avoir attiré, par des propos mensongers et du contentement même des maris abusés les femmes

dans leur couche, les ont renvoyées, après avoir eu dans l'obscurité, des privautés avec elles, persuadées qu'elles étaient d'avoir forniqué avec le démon.

C'est également ce que dit la Science : Rêves érotiques pris, après le réveil, pour des réalités ou des impostures : tel est ce qu'en cherchant bien on trouve au fond de toutes les histoires démoniaques d'incubes dont frissonnaient nos bons et crédules aïeux.

THÉORIE DE L'IMAGINATION

Depuis un temps immémorial a régné et règne encore partout, la croyance qu'une violente émotion, ressentie par la mère au moment où elle a été fécondée, ou pendant sa grossesse, peut retenir sur sa progéniture. A. Paré, qui a cru que les monstres, velus ou non, pouvaient



Stéphan Bibrowski, 5 ans (Minkow)

être les produits de l'accouplement d'un être humain et d'une bête, a rendu également responsables de leur procréation les *bélistres de l'hostière*. Ces bélistres de l'hostière, auxquels le célèbre chirurgien a prêté une si grande influence, sont ces troubles psychiques, qui modifient le caractère d'une femme enceinte, et, quelquefois, à un tel point qu'elle semble même être devenue entièrement l'esclave « de la Folle du Logis », qui forge dans son cerveau, surmené et appauvri par le travail physiologique de la gravidité, des chimères de toutes sortes.

Damasçène, auteur grave, atteste avoir vu une fille velue comme un ours, laquelle la mère avait enfantée ainsi difforme et hideuse, pour avoir trop attentivement regardé la figure d'un saint Jean, vêtu de peau avec son poil, laquelle était attachée aux pieds de son lit pendant qu'elle couchait...

Van Swieten a connu une jeune fille sur le cou de la mère de laquelle était tombée, pendant

qu'elle la portait dans son sein, une chenille, et qui avait sur le cou une saillie allongée, garnie de poils, qui ressemblait à s'y méprendre, à une chenille.

Beagle a parlé d'une femme grosse qui, terrifiée par l'entrée inattendue dans sa chambre, le rasoir à la main, le menton couvert de savon, de son mari, en train de se raser, mit au monde une fille pourvue ultérieurement d'une barbe soyeuse.

Dans l'état de nos connaissances, on ne peut faire appel à la théorie de l'imagination aussi discutée que discutable, que pour essayer d'interpréter les cas de pilosisme congénital et avec intégrité de la peau, chez un enfant né d'une femme qui pendant sa grossesse a éprouvé une émotion morale excessivement intense et peut n'être pas, mais qui est souvent névrosée, enfant affligé, par conséquent, et du consensus: unanime des psycho-physiologistes et des médecins aliénistes, d'une tare indélébile. Dans tous les autres faits, et c'est l'immense majorité, il faut s'adresser à une autre théorie, celle de l'hérédité.

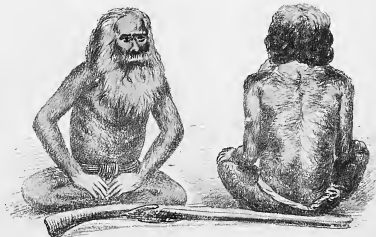
La plupart des anthropo-zoologistes contemporains, pensent même que c'est à cette dernière seule qu'il faut recourir, pour arriver à expliquer tous les cas d'hypertrichose du genre de celles en question.

THÉORIE DE L'HÉRÉDITÉ ATAVIQUE

Un enfant nait velu, a déclaré un des premiers, sinon le premier, Fortunatus Licetus, parce que son père et sa mère l'étaient.

On a généralement fait intervenir, pour chercher à expliquer ces cas d'hypertrichose, ou le poil qui se développe sur une partie de la peau restée normale, et qui commencent entre la naissance et la puberté, ce que les anthropologistes français nomment *hérédité en retour*, et considèrent, par suite, comme des variations anatomiques, qui rentrent dans la catégorie des *variations réversives, ataviques ou d'héritage*. Et à l'appui de cette manière de voir, on invoque la phylogénèse, l'ontogénèse, les plus anciennes représentations de l'humanité qui existent, l'origine animale qu'on attribue maints peuples, la fourrure épaisse qu'avaient les animaux, qui vivaient pendant la période glaciaire et celles qu'on actuellement les animaux qui vivent sous des latitudes, dont le climat se rapproche de celui de la période glaciaire.

On sait que la peau du fœtus ne se rapproche pas seulement de celle des animaux par la couche des fibres musculaires striées, elle s'en rapproche aussi par un duvet serré de poils fins appelé *lanugo*, répandu sur toute sa superficie, et semblable à celui des Simiens. A l'



Deux Aïnos (Wiedersheim)

naissance, ce duvet tombe, mais parfois il persiste. C'est à l'hypertrophie des poils lanugineux, dans les régions du corps humain où ils subsistent, et à celle des vrais poils, dans les régions du corps où ceux-ci se substituent aux poils lanugineux, que la plupart des anthropologistes attribuent l'hypertrophie qui, n'entraînant aucune altération de la peau, se montre avec la vie et ne cesse qu'avec elle.

Au lieu de l'origine ancestrale mi-humaine mi-animale que s'attribuent certains peuples, il y en a et en non moins grand nombre qui s'en attribuent une exclusivement animale.

Tels sont les *Thibétains*, les *Batsimakras*, de Madagascar, les *Maranvars* et les *Katkuris*, peuplades de l'Inde méridionale qui se disent nées d'un singe ou d'un lémurien; les *Esquimaux*, du *castor*; les *Monkoudies*, d'un *lézard*; la plupart des tribus *Yacoutes*, de l'*otie*, du *cygne* et du *corbeau*; les tribus du nord de la Colombie, du *rat musqué*; les *Klinkits*, du *corbeau* et du *loup*, etc.

La présence si fréquente d'animaux réels ou fantastiques (licorne, dragon, etc.) dans maintes armoiries est un vestige de l'influence persistante de cette tradition séculaire. Les bêtes que représentent les Peaux-Rouges, vivant à l'état sauvage, n'impliquent pas, dans leur esprit, l'idée allégorique ou la signification particulière que nous leur donnons maintenant *a posteriori*, mais expriment l'entité matérielle de la bête même, qu'ils entendent désigner et sous ce vocable duquel ils se sont placés. Parmi les membres des familles nobiliaires actuelles, effinés par la civilisation, il n'y en a plus, à coup sûr, qui pensent descendre de l'animal, figurant dans leurs armoiries, mais tous tiennent à cette image, qui les distingue de la plèbe et des gens de leur caste, tout comme les Mohiannes tiennent au bison dont ils portent le atouage, et dont ils font leur manitou ancestral.

C'est que, pour les uns comme pour les autres, avec un concept différent, l'intention consciente ou inconsciente, est la même, rediens-le : bien honorer celui qui a tiré les siens du néant où ils croussaient, pour les placer au premier rang et conserver le souvenir.

Les animaux de la période glaciaire avaient, sur la plupart, une épaisse couche de poils qui les garantissait du froid.

Inversement, c'est dans les climats où règne une chaleur torride, sèche comme celle d'un our, que le système pileux tend, de plus en plus, à disparaître, et disparaît même.



Le revêtement pileux général de l'embryon humain

En Guinée et à Angora, le *chien*; appelé *chien turo*, *chien de Barbarie* (*canis carabiis*, *canis aegyptius*) à la peau presque entièrement nue, noire couleur de chair ou à taches brunes. Originaire d'Amérique, où le trouvèrent Christophe Colomb et les Français, qui abordèrent les premiers en 1635 à la Martinique et à la Guadeloupe, il est encore très commun à Paysta, dans le Pérou. On rencontre aux Etats-



Revêtement pileux facial de l'embryon humain

Unis et au Mexique, une autre espèce de chien provenant de Chine et qui est entièrement glabre.

Si l'homme des temps géologiques a eu un pelage analogue à celui des animaux, et n'a pas conservé, comme eux, ce pelage intact, c'est parce que les animaux ont moins évolué que lui, qu'ils n'ont pas appris, ainsi que lui, à se défendre des intempéries saisonnières par les vêtements, le feu, les habitations bien closes. Ainsi, parmi les peuples septentrionaux, les Aïnos et les Oïgours, sont restés velus.

Assurément, des diverses théories qui ont été émises sur le mode de genèse du pilosisme local ou diffus, la théorie de l'hérédité en retour est donc celle qui repose sur les arguments les plus sérieux.

Les poils sont des produits épidermiques, qui, de même que les écailles des *poissons*, les plumes des *oiseaux*, la carapace du *fatou*, les dards du *hérisson*, etc., constituent, dans leur ensemble, un appareil de protection, à la disparition duquel l'intelligence humaine seule a pu, nous sommes obligés de le rappeler, pallier, en découvrant le moyen de faire du feu, de fabriquer des vêtements et de bâtir des habitations.

Il est acquis qu'entre la 19^e et 20^e semaine de la vie fœtale, le corps entier est recouvert d'un fin duvet qui est le lanugo. A la fin de la vie fœtale, les seuls reliquats apparents de ce lanugo sont les poils du vertex et ceux des sourcils et des cils. Ce revêtement est un vestige du pilosisme des primates anciens et ce qui le prouve préemptoirement, c'est que les poils lanugineux sont comme ceux des grands hypetrichosues congénitaux. Ceux des familles d'Ambras, de Schwe-Maon, d'Adrien Teptichef sont, en effet, fins, frêles, duveteux, soyeux et disposés jusqu'à un certain point, de la même façon sur la face.

THÉORIE PATHOLOGIQUE

Divers auteurs, notamment Romagna-Manoia, sont d'avis que l'hypertrophie est due à

une maladie survenue au cours de la vie fœtale. mais cette hypothèse n'est soutenue d'aucune preuve.

Nous ne rejetons pas, *a priori*, toutefois, l'opinion défendue par Romagna-Manoia. Mais nous nous réservons de nous y rallier que lorsqu'elle cessera d'être hypothétique. Et nous le ferons d'autant plus volontiers qu'il n'en résulterait aucun changement dans les conclusions que nous formulons plus loin, concernant le mode de genèse de l'hypertrophie.

Qu'importe, en effet, que les variations réversives soient ou non des arrêts de développement, elles n'en reproduisent pas moins, chez un être organisé et d'une façon plus ou moins fidèle, un modèle de conformation de son ontogénèse et de sa phylogénèse.

THÉORIE PHYSIOLOGIQUE

Enfin, pour les partisans de la théorie physiologique, l'hypertrophie serait déterminée par un trouble de la fonction trichogène, qui est liée à celle des glandes à sécrétion interne, thyroïde, testicule ou ovaire tout au moins. Nous nous trouvons encore là, devant une nouvelle difficulté, c'est encore déplacer la question; ce n'est pas la résoudre. Quelle est la cause de la perturbation qui se produit dans la fonction trichogénique de chacune de ces diverses glandes?

Comment se fait-il que cette cause agisse, soit pendant la période embryonnaire, pour provoquer l'hypertrophie du lanugo, soit après cette période, pour amener l'hypertrophie ou l'augmentation du nombre des vrais poils, des cheveux, des sourcils, des cils ou des poils, des aisselles ou de la région génito-anale? Quelle explication fournir de la prédilection que peut avoir cette cause pour la thyroïde le testicule, les ovaires ou les glandes surrénales?

Au demeurant, il ressort pour nous de tout



Hindou

ce qui précède qu'on doit admettre deux espèces d'hypertrichose :

1^e Une *hypertrichose lanugineuse*, caractérisée par l'hypertrichose et l'augmentation du nombre des poils lanugineux primitifs et qui tend à reproduire ou reproduit une disposition animale ancestrale. Elle est d'ordinaire générale, et quand elle est locale, s'observe dans les régions du corps dépourvues normalement de poils.

2^e Une *hypertrichose pileuse vraie*, toujours

locale, caractérisée par l'hypertrichose et l'augmentation du nombre de vrais poils, des cheveux, des sourcils, des cils, des poils des aisselles ou de ceux du pubis et de l'anus, et qui est provoquée par un trouble de la fonction trichogène, qui est liée entièrement à celle des glandes à sécrétion interne, thyroïde et testicule tout au moins.

La première peut être considérée comme une variation atavique et réversible puisqu'elle n'est

que la persistance de l'exagération d'un état normal chez l'homme, avant la naissance chez les animaux. En est-il de même de la seconde? Il est encore impossible de se prononcer positivement à cet égard maintenant, car on ignore encore si les vrais poils ne sont que des poils lanugineux modifiés, ou sont des poils nouveaux, *alias* des poils qui ont remplacés les poils lanugineux après leur chute, et n'ont par suite rien de commun avec eux.

PAYSAGES ET CITÉS D'ORIENT

LE SÉLAMLIK; LE SARCOPHAGE DES PLEUREUSES

Par le Docteur LUCIEN LIBERT

Jusqu'à l'avènement des Jeunes Turcs on ne pouvait assister au Sélamlik sans autorisation spéciale. La cérémonie valait, d'ailleurs, le déplacement. Chaque vendredi, vers midi, le Sultan, comme chef des Croiyants, se rendait en grande pompe à la mosquée pour y faire ses dévotions. C'était le seul jour de la semaine où il sortit de son palais et se montra à tous les privilégiés de ses sujets. Quelles modifications les événements récents ont apporté à cet ordre de choses. Le docteur Libert nous le dira.

Si, d'autre part, quittant le domaine du pittoresque, nous voulons nous intéresser à l'archéologie et à l'art, si nous comparons ce temps de vie Constantinople à Rome, nous serons frappés à quel point la première a souffert de la main des hommes et des ravages du temps. De son passé, il ne reste que des décombres; de l'antique ville grecque, il ne subsiste rien. Mais le Musée impérial ottoman recèle des merveilles

DANS cette Turquie immuable, si inféodée à ses vieilles et indéradicables traditions, si jalouse de la grandeur de son passé, si rebelle à toute tentative pour transformer les choses et les hommes, le gouvernement Jeune-Turc s'évertue cependant à affecter des allures démocratiques, et cela ne laisse pas, par moments, que d'être quelque peu insupportable. Un peu moins de grandiloquence dans les discours et dans les « communiqués aux journaux », un peu moins d'administration tatillonne dans les actes quotidiens de la vie feraient bien mieux l'affaire des voyageurs et des citadins (1).

Il y a cependant à Constantinople quelque chose de changé et il suffit, pour s'en rendre compte, d'assister au Sélamlik.

On a dit, maintes fois, ce qu'était sous le régime d'Abdul-Hamid cette cérémonie officielle : toutes les routes et toutes les ruelles étroitement gardées et donnant à Constantinople l'aspect d'une ville en état de siège — les invités étroitement parqués sur une terrasse exigüe du parc impérial, alignés sur deux rangs, démunis de leurs pardessus et de leurs cannes, et entourés de policiers, revolvers à la ceinture — le sultan sortant de son palais au moment où l'on s'y attend le moins, quittant la mosquée au moment où on ne l'attend plus, variant chaque vendredi les heures de la

cérémonie pour mieux déjouer l'attentat toujours possible malgré la police, l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie, et cette fuite éperdue dans une voiture qu'il conduisait lui-même, « la tête penchée, les mains aux guides, sans regarder ni saluer personne, comme éperonné par la peur, comme si des bombes allaient éclater derrière lui (1) ».

La Turquie n'est plus oppressée par ce cauchemar, et c'est avec la plus parfaite bonhomie

duction ! Le vendredi où nous allons à la cérémonie, vers onze heures, de la caserne du Taksim au bout de la grande rue de Péra, sort un compagnon d'infanterie précédée de la musique et accompagnée du drapeau. Les soldats portent l'uniforme khaki avec le fez de même couleur serbe, les officiers ont revêtu, pour la circonstance, la grande tenue de drap bleu, rehaussés d'or.

Le long du Grand Champ des Morts, la troupe descend rapidement vers le Bosphore.

Comme dans toutes les pays du monde quelques écoliers en maraudage émbôlent le paucun curieux se mettent aux fenêtres, quelques commerçants sortent sur le pas de leurs boutiques, mais il n'y a, somme toute, beaucoup moins de curiosité, beaucoup moins d'empressement qu'à Paris lorsque défille un régiment. Seuls, les Européens qui désirent assister à la cérémonie se hâtent, car la troupe en marche est un guide précieux pour se rendre à la mosquée, à travers les ruelles de la ville.

Le Bosphore est là, au bas de la colline, resplendissant de soleil, grouillant de vie, dans le miroitement des couleurs, et l'on ne peut se lasser de le contempler, de découvrir mille détails qui ont échappé dans les visions précédentes...

L'ambassade d'Allemagne dépassée, les rangs se dédoublent et les soldats descendent un peu à la débânde, par un sentier, vers le palais impérial. De tous les points de la ville montent dans l'air des accents de musique joyeuse. Ce sont d'autres troupes qui viennent de leurs casernements respectifs. Et soudain, l'on se



Palais de Dolma-Bagché, à Constantinople

C'est là l'ancienne résidence d'Abdul-Méjid. Un quai de marbre, avec des escaliers dont les marches se peignent dans les flots, borde le palais sur le Bosphore, sur une longueur d'environ 700 mètres; les motifs en marbre blanc sont ornés et relevés de grilles dorées resplendissant au soleil.

que le sultan se montre maintenant à son peuple. Abdul-Hamid se rendait toujours à la mosquée Hamidié, toute voisine du palais d'Yldiz. Le sultan actuel va tour à tour aux différentes mosquées, et c'est par la voie des journaux que l'on apprend, au début de la semaine, le nom de l'édifice où Sa Majesté ira en grande pompe faire la prière officielle. Point n'est besoin de quémander aux ambassades une carte d'intro-

(1) Je sais nombre de confrères qui préfèrent recevoir par les postes étrangères un gros traité de médecine coupé en trois, et payer à nouveau des frais de reliure, plutôt que de s'aventurer à Galata, à l'office de livraison (?) des coils postaux.

(1) Louis Bertrand. Le livre de la Méditerranée, Les derniers Sélamliks d'Abdul-Hamid, page 271.

trouve sur un terre-plein où s'élevaient une tour-horloge et la grande et élégante mosquée de la Validé. La station des bateaux de Kabatach est toute proche, et les mouettes et les goélands volent, par centaines, au-dessus des minarets. Le palais impérial de Dolma-Baghtché avec ses grilles superbes, avec ses beaux arbres fait vis-à-vis à la mosquée, et c'est un des spectacles incomparables de ce pays si prodigue en merveilles, que de voir du Bosphore, le long du quai de marbre blanc, interrompu de place en place par de longues marches qui descendent des portes à la mer, le palais aux grilles dorées, décoré d'une profusion inouïe d'ornements architecturaux...

Sur la place les troupes se massent peu à peu : des balayeurs jettent le pavé d'une couche de sable; les tramways continuent à passer, chacun va, vient, circule sans se préoccuper de la cérémonie prochaine. Il y a peu de soldats : tout juste de quoi former une doublehaie, depuis la porte du palais jusqu'à la porte de la mosquée. Les quelques agents qui se trouvent là semblent plutôt des spectateurs que des gardiens d'un ordre que personne ne songe à troubler. Leur unique soin, semble-t-il, est de s'écarter de la foule les quelques dames musulmanes, qui se sont aventurées là, et qu'en dehors du cordon de troupes on rassemble au pied de la Grande Horloge. Ce sont les mères du peuple, car ces grandes dames ont assises plus loin, sur un terre-plein, à l'ombre des platanes, le long de la route

qui conduit à Behik-Tach. Leurs costumes aux teintes roses, bleues, vertes, blanches, jaunes ou moirées, fondues délicieusement dans le lointain, forment de délicats chatouillements. D'un corps de garde, entre la mosquée et le Bosphore, sort la garde impériale à pied, et derrière les faisceaux, les éclatants uniformes rouges ferment l'horizon. Les hauts dignitaires de l'Empire arrivent, peu à peu, dans l'enceinte de la mosquée. Un officier vient s'assurer que les dernières dispositions sont prises. Le cordon de troupes se referme; pour quelques minutes la circulation des tramways est interrompue. Sur un bref commandement les faisceaux sont rompus, les soldats s'alignent, les baïonnettes surgissent des fourreaux et étincellent au sommet des fusils, les officiers mettent sabre au clair, et le silence n'est plus troublé que par le bruit des étendards que fait claquer la brise de mer, et par les coups d'ailes des pigeons sacrés. C'est là une minute exquise, un instant de recueillement sublime avant la

ferveur de l'ovation et la majesté de la prière.

Soudain, apportés dans l'air d'or par le vent très doux, arrivent jusqu'à nos oreilles quelques refrains de musiques. C'est l'hymne turc qui retentit, repris par des musiques de plus en plus prochaines, et dominé par le vivat des troupes. Alors apparaît l'escadron de la garde impériale, des hommes superbes à la mâle prestance sur des chevaux de sang qui redressent fièrement la tête. Leur costume est plus que tout autre cher à nos cœurs, car il rappelle celui de nos anciens hussards; aux jours de la sublime épopée il a fait le tour de l'Europe, porté sur les ailes de la gloire, et il a été pour beaucoup, aux heures sombres de la défaite, le vêtement suprême.

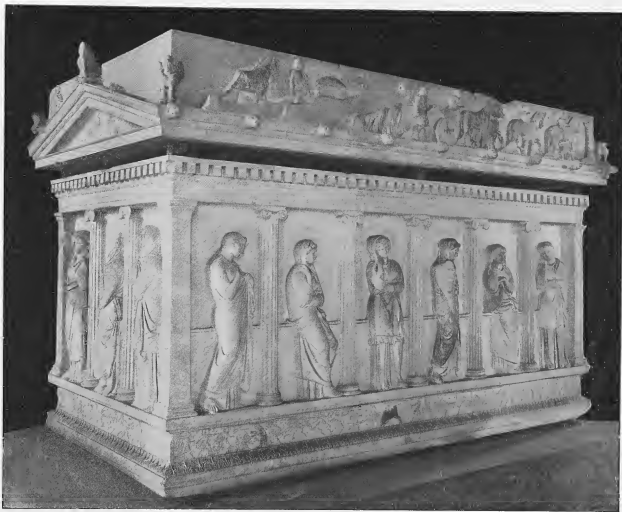
livrer passage à l'auguste visiteur, le muezzin appelle les fidèles à la prière. Et sa voix superbe retentit au-dessus de la ville, montant vers la cime de Péra, glissant au-dessus du Bosphore vers les cyprès de Scutari comme un goéland : « La Ilah il Allah ! ve Mohammed resoul Allah » et répété par les échos, le chant revient nasillard et plaintif. A travers les barrages rompus, la foule répond à l'appel du muezzin, et se porte vers la mosquée. Alors jusqu'au moment où le sultan, après avoir terminé sa prière et reçu les hommages des hauts dignitaires de l'Empire, reparaitra en redingote noire dans une voiture fermée, on voit seulement sortir de la mosquée les serviteurs et les ordonnances, qui portent dans de grandes valises les insignes

et les uniformes de rechange, exigés par le cérémonial. Seule, la garde impériale attend pendant la demi-heure que dure la cérémonie. Dès l'instant où le souverain est passé devant elles les troupes font par files à droite, et la dislocation s'effectue.

Vers Péra, vers Galata, vers Stamboul les régiments s'en vont, admirables de tenue. L'on croirait, n'était la coiffure et le décor, voir défiler l'infanterie allemande. Les éléves ont dépassé les maîtres dans l'art de la parade. Voici le sol lourdement frappé par la petite boîte, le fusil sur l'épaule gauche, le balancement du bras droit, les fifres et les tambours plats, tout ce qui nous fait frémir aujourd'hui dans les rues de Metz, au souvenir de l'odieuse mutilation qui laisse la France pantelante jus-

qu'à l'heure de l'inéluctable justice. Ce sont de rudes hommes que ces soldats turcs; la patrie ottomane peut compter sur eux à l'heure de l'ultime sacrifice. Ils marcheront à la mort comme à une fête, avec la noble prestance qu'ils ont au retour du Sélamlik; cet effroi qui nous saisit, de par notre sensibilité latine, à la perspective du grand trou noir, est remplacé dans leur cerveau par l'enivrante vision du Paradis de Mahomet.

Peu d'armées au monde commandent un pareil respect. Et à voir les drapeaux qui passent, surmontés du croissant du Prophète, devant le miroitement de la soie de ces étendards, comment ne point penser à ceux qui meurent pour ce même drapeau? Oui, c'est pitié que de se dire qu'ici tout est en fête, que le ciel est divinement bleu en cet automne magique, que la brise du Bosphore est faite de toute la douceur de ce coin de terre enchanté,



Le Sarcophage des Pleureuses (Musée Impérial de Constantinople)

Dans une calèche découverte, conduite par un cocher tout chamarré d'or, s'avance lentement S. M. I. Mehmed V, exposé aux regards de tout son peuple. Les soldats l'accablent en présentant les armes, les musiques jouent, les étendards s'inclinent devant le monarque qui sourit et qui salue.

Il y a sur sa vénérable figure une grande expression de douceur un peu triste et de bonté sereine, un peu du regret sans doute d'être venu si tard au pouvoir, et de n'avoir pu prévenir tant de crimes et tant de misères. Les voitures de quelques notables, du ministre de la guerre et du cheik-uk-islam suivent la calèche impériale, et un escadron de la garde ferme le cortège. Alors tandis que l'escorte va se masser sur le terre-plein de Kabatach et met pied à terre, la voiture du sultan pénètre dans la mosquée. Dès l'instant où le commandeur des Croiyants est sorti de son palais, le muezzin sur le balcon du minaret attendait la venue de l'impérial cortège. Aussitôt que le rideau fermant la mosquée s'est soulevé pour

tandis que là-bas au delà de la mer, sous les palmeries ou sur le sable brûlant du désert, de pauvres gens expient le crime de se lever pour la patrie, pour la terre sacrée de l'Islam, pour une foi qui vaut bien la nôtre. Ils sont venus à pied ou à dos de chameau, le long des dunes où pousse un maigre alfa, parce que la voix du muezzin, à l'approche du soir, leur avait dit que d'autres frères mouraient sous les coups des envahisseurs !

Et sans hésiter tous sont allés vers la mer ! Ils ne se doutent point, les pauvres gens, du triste sort qui les attend ! Heureux ceux qui mourront face à l'ennemi, en soldats et en héros ; d'autres seront pendus et auront leurs cadavres exposés aux risées de la soldatesque, et les photographes des grands journaux illustrés, qui n'ont même pas le respect de la mort, s'empresseront de fixer leur dernier rictus ! Un peuple qui a supprimé pour ses plus grands criminels la peine capitale la rétablit pour ceux dont on prend la terre, uniquement parce que l'on est le plus fort, pour ceux qui se refusent à voir les bienfaits d'une civilisation imposée par le canon et par le gibet.

Comme elles sont loin les utopies généreuses sur le droit des nationalités. Elles s'inclinent devant le banquier véreux et le marchand d'alcool frelaté ! Ah ! la triste morale internationale qui baptise du nom d'expansion coloniale ce que le droit privé appelle vol !

Certes, ce pays a entassé fautes sur fautes ! Il n'a pas su réunir dans le même devoir tant d'éléments disparates ; il a lui-même violé des droits imprescriptibles, mais sa plus grande faute n'a-t-elle pas été d'avoir toujours une confiance trop grande dans la duplicité des diplomates ? De mettre sa croyance dans une Europe qui ne la laisse vivre, que par peur d'une conflagration générale à l'heure du débordement !

Souhaitons que cette rivalité sauve longtemps, très longtemps encore ce peuple qui est dans sa grande masse honnête et bon ; et qu'elle tienne Constantinople à l'abri des grands syndicats financiers. Qu'Allah nous protège longtemps des maisons de rapport qui commencent à se montrer sur les hauteurs de Péra, des grands hôtels comme ceux de Thérapia ! et de toutes les conceptions saugrenues de l'art nouveau ! Que longtemps encore il y ait une patrie ottomane, de délicieuses ruelles sur lesquelles plongent des fenêtres grillagées, et qu'Eyoub, l'incomparable Eyoub, garde son cachet turc à tout jamais !

Mais comment se leurrer ! L'Orient craque de toutes parts, et partout tout le monde arme pour une lutte sans merci, que l'on sent prochaine !

Quelques jours avant de quitter Athènes nous avions voulu faire l'ascension de la petite colline du Lycabette, pour jouir une dernière fois de la vue merveilleuse sur la campagne attique et sur la mer ! Il faisait un temps superbe, et sur la terrasse de l'église de Saint-Georges nous nous reposions de la montée

un peu rude parmi les agavés et les térébinthes. Nos yeux, tour à tour, se portaient de l'Hymette à l'Ægaleos qui masquait dans le lointain la route d'Eleusis, et par-dessus l'Acropole nous laissions nos regards errer sur Phalère et sur Salamine. Soudain la terrasse fut envahie par une compagnie de soldats en manœuvres. C'étaient de jeunes recrues, presque tous bien découplés, ayant cette pureté des traits et cette harmonie des formes qui fait des campagnards hellènes les gardiens de la beauté antique. Le capitaine avait voulu les conduire là pour leur donner une leçon d'histoire, pour leur dire de quels héros ils étaient les descendants, de quelles scènes tragiques cette plaine

Dans ce site, un des plus merveilleux du monde, Mahomet le Conquérant vint chercher le repos après la victoire, et ce fut la résidence des sultans, jusqu'à l'heure où Abdul-Medjid fit bâtir le palais de Dolma-Baghtché. Depuis, le palais du Sérail n'est plus habité que par les vieilles sultanes.

Dans les jardins, plantés de cyprès et de platanes gigantesques, se trouvent sans ordre aucun divers bâtiments de date et de style tout à fait différents. L'un des plus récents est le Musée impérial ottoman ; et là sont réunies quelques merveilles de l'antiquité assyrienne, chaldéenne, parthe, semitique, grecque et romaine. Grecque surtout ! Il y a là toute une collection de splendides sarcophages, découverts à Saïda, l'antique Sidon sur la côte de Phénicie, et qui pour la plupart avaient été apportés de Grèce. L'un d'eux, surtout, est un pur chef-d'œuvre devant lequel doivent s'incliner les artistes de tous les temps. C'est le *Sarcophage des Pleureuses* qui fut, semble-t-il, ciselé au milieu du IV^e siècle par un artiste grec d'Asie-Mineure. Le sculpteur s'est inspiré du motif bien connu dans l'art funéraire grec : la femme drapée à l'expression mélancolique, et il est impossible d'apporter plus de grâce exquise dans les différents motifs qui ornent les faces du sarcophage, plus de simple vérité dans les représentations de l'humaine douleur.

Voici la femme incapable de le moindre pensée, effondrée dans sa désespérance. Cette autre, les mains croisées sur la poitrine, ne peut croire encore à la réalité de son malheur ; une troisième porte la main à la tête pour en chasser l'affreux cauchemar qui l'opresse tandis qu'une de ses compagnes : plus vaillante, indique de la main que, toujours, à travers les mois et les années solitaires, il y aura place en son cœur pour le disparu.

La tunique flotte légère autour du corps souple ; l'on devine à travers l'étoffe la beauté de ces formes jeunes, hier encore palpitantes sous les caresses, et qui maintenant ne songent plus qu'à la vanité des espoirs terrestres, qu'à la pourriture bientôt promise à leur corps superbe.

Dans la salle de sculpture grecque, un éphèbe drapé se repose des exercices du gymnase, les pieds entourés de bandellettes, les jambes croisées, il se repose appuyé contre une colonne enveloppé de sa tunique dans une attitude frêle. Plus loin, c'est un *hermaphrodite* de styl-praxitélien, trouvé à Pergame, et datant du III^e siècle avant Jésus-Christ. La statue représente une femme très belle, aux caisses arrondies, se dégageant à moitié de la tunique tombante. La tête a un profil grec très pur, les cheveux sont ramenés en torsades sur le derrière de la tête, et les seins gonflent une poitrine harmonieusement sculptée. Tout indiqueraït la femme dans son épanouissement splendide, si l'on ne distinguait, malgré la mutilation des siècles, au bas du ventre, tous les attributs d'un gros sexe mâle.

(A suivre).



Un prêtre turc (Dessin inédit de Rigo)

encerclée de montagnes bleues avait été le témoin ! et tous écoutaient avec un grave recueillement. Alors, comme l'heure du retour était proche et qu'il fallait conclure, le capitaine se tournant vers Phalère et embrassant tout l'horizon d'un grand geste large laissa tomber ces paroles : « Ce ne sont point les peuples inférieurs en nombre qui sont les plus faibles. Alexandre le Grand n'avait que quarante-cinq mille hommes et il a conquis le monde ! » Le soleil, sur l'horizon, mettait des teintes roses à la cime du Parthénon, et nous ne pouvions nous empêcher de songer que le soir n'était peut-être pas loin qui verrait un nouveau Léonidas mourant, pour l'honneur, dans de nouvelles Thermopyles.

Au Musée Impérial

En face Scutari, mais à la pointe la plus orientale de Stamboul ou pointe des Jardins, le Sérail domine la mer de Marmara, le Bosphore et la Corne d'Or, du haut de la colline où fut l'antique Byzance.

CHLORO-CALCION

Solution titrée de Chlorure de Calcium chimiquement pur, stabilisé, exempt d'Hypochlorites et d'HCl libre. — 40 gouttes = 1 gr. de CaCl² pur. (20 à 40 gouttes matin et soir dans un peu d'eau sucrée).

Les potions courantes au Chlorure de Calcium ont un goût désagréable; elles s'allèrent en moins de 24 heures (« javellisation », apparition d'hypochlorites et d'HCl); CHLORO-CALCION est agréable et indécomposable. C'est le plus assimilable des sels de chaux (chaux digérée), donc le meilleur recalcifient. Il possède en outre au plus haut degré les propriétés spéciales et si remarquables du Chlorure de Calcium.

1. Tuberculose, Maladies des Os. (Recalcification)

Les recalcifients usuels sont très peu assimilables. Ils doivent d'abord être transformés par l'HCl du suc gastrique en Chlorure de Calcium. Le mieux est donc d'administrer ce sel. HCl du suc gastrique est en effet utile à la digestion, surtout chez les tuberculeux où il est si souvent en déficit.

Tuberculose, Lymphatisme.

Rachitisme, Croissance.

Fractures (Consolidation rapide).

2. Grossesse Allaitement

La Femme enceinte ou la Nourrice se décalcifient au profit de l'enfant qu'elles portent ou allaitent. La Grossesse est une cause d'auto-intoxication. Or CaCl² recalcifie (c'est de la chaux quasi digérée), désintoxique (il supplée la fonction thyroïdienne).

Eclampsie, Vomissements, Albuminurie.

Déminéralisation, Tuberculisation.

3. Hémorragies Maladies du sang

Arthus et Pagès, Carnot, nous ont montré que la présence de CaCl² dans le sang en quantité suffisante est un des facteurs essentiels de la coagulation. Ca Cl² étant un sel de chaux déjà « digéré » passe directement dans le sang.

Toutes Hémorragies.

Hémophilie, Purpura, Scorbut.

(CaCl augmente la résistance globulaire).

Chlorose, Anémie.

Il ne suffit pas d'apporter aux globules sanguins du fer, du manganèse... il faut surtout rendre au sérum la chaux qui lui manque pour permettre aux globules la vie et l'activité.

4. Auto-intoxication Neuro-arthritisme

Il y a là bouleversement du métabolisme du Calcium, diminution de la teneur en chaux du sang et des humeurs, « hypocalcémie ».

Urticaire, Accidents sériques, (Anaphylaxie).

Asthme, Rhume des foies.

Albuminurie, Œdèmes brightiques.

BIBLIOGRAPHIE

Tout ouvrage envoyé en double exemplaire est analysé dans l'ESCLAPE. Les exigences de la mise en pages nous obligent à remettre au prochain numéro nombre d'analyses

J.-J. ROUSSEAU RACONTÉ PAR LES GAZETTES DE SON TEMPS, par PIERRE-Paul PLAN. 1 vol. in-18 de 324 pages. Prix : 3 fr. 50. Librairie de la *Merveille*, 2, rue de Condé, Paris.

M. P.-P. Plan a réuni dans cet ouvrage les anecdotes, les comptes rendus, les faits divers, relatifs à la personne et aux œuvres de J.-J. Rousseau, et publiés par les gazettes de son temps, durant la période qui a suivi l'apparition d'*Émile* jusqu'à celle des *Confessions*. L'auteur les a reproduits dans l'ordre où il les a trouvés, par exemple, de manière à faire connaître un personnage, non pas toujours comme il vécût réellement, mais comme le vit vivre au jour le jour la masse de ses contemporains.

Côté des articles de ces gazettes, le lecteur trouvera reproduits en totalité ou en partie quelques-uns des textes existants dans des éditions anciennes de Rousseau, mais assez difficiles à rassembler.

LES BEAUX VOYAGES. — Vol. in-8, reliés, illustrés de 14 planches tirées en couleurs. Préfaces de JEAN ARAGO, de l'Académie française. Out *déjà paru* : *En Chine, Le Maroc, Aux Indes, Égypte, Au Japon, Espagne, A travers la Russie, L'Indo-Chine*. Chaque volume : 2 francs. Les Arts graphiques, Vincennes, et Librairie Le Soudier, boulevard Saint-Germain, Paris.

LA STÉRILISATION DE LA SYPHILIS, par D^r LEBRON, in-8, 1912, avec figures et 3 planches en couleurs, 2 fr. 50. A. Maloiné, éditeur, Paris.

On trouvera exposés dans ces leçons, les méthodes et les raisons sur lesquelles elles sont appuyées. La gravité, imminente et imminente de la syphilis, les divers moyens thérapeutiques, quand ils sont appliqués avec énergie et persévérance, l'antipathie qu'inspire toute thérapeutique simulée, toute antipathie incomplète, y sont affirmés à toutes les pages.

LES CHAMPIGNONS D'APRÈS NATURE, par D^r LAVAL. Préface de M. le prof. Mangin, de l'Institut. Un vol. in-4°, orné de 6 planches en trichromie et de 40 planches photographiques en noir.

M. Ch. Delagrange, éditeur, Paris. Les champignons sont les champignons comestibles ne manquent pas, ornés, le plus souvent, d'illustrations en couleurs. Malheureusement, dessin et réalité sont loin de concorder, et il n'est souvent fort difficile, en présence de champignons que l'on vient de cueillir, de reconnaître dans la figure en couleurs l'espèce que l'on a entre les mains. L'aspect est si différent suivant l'âge du sujet, le terrain où il a poussé, les conditions atmosphériques et bien d'autres facteurs encore, que l'identification est permise. On regrette alors de n'avoir pas de reproductions photographiques copiant en quelque sorte la nature. C'est cette lacune qui vient combler le volume de D^r LAVAL. Afin d'être sûr des éléments de reconnaissance pour les planches photographiques sont doublées de planches en couleurs.

Notons aussi la réunion faite à côté sur la même planche en couleurs, de l'espèce comestible et de l'espèce mauvaise susceptible d'être confondue avec elle.

C'est un très utile ouvrage de haute pratique; les notions générales et particulières que tout lecteur doit connaître occupent une place assez importante; c'est l'introduction nécessaire à toute étude de ce genre qu'il est aisé de retrouver l'attention du lecteur par des observations curieuses autant qu'intéressantes sur leur genre de vie et leurs propriétés.

L'ART D'ÊTRE. GRAND-PÈRE, par VICTOR HUGO. Édition Nelson, 1, fr. 25 net le volume. Librairie Nelson, 189, rue Saint-Jacques, Paris.

Ceux qui ont le privilège de connaître les enfants de leur père, qui les aiment, voudront posséder ce délicieux recueil où le poète nous donne le meilleur de lui-même, le meilleur de son cœur.

HISTOIRE D'UN CRIME, par VICTOR HUGO. Édition Nelson, 1, fr. 25 net le volume. Librairie Nelson, 189, rue Saint-Jacques, Paris.

Ceux qui ne connaissent l'histoire de France que par les manuels scolaires liront avec un frisson d'étonnement et d'épouvante ce témoignage tout vibrant de colère contre le coup de main monstrueux qui décapita la deuxième République.

JOCASTE ET LE CHAT MAIGRE, par ANATOLE FRANCE. Collection Nelson, 1, fr. 25 net le volume. Librairie Nelson, 189, rue Saint-Jacques, Paris.

C'est l'histoire d'une femme malheureuse que le maître Anatole France nous conte dans la belle langue limpide et simple qu'est la sienne.

Poursuivie par le remords d'un crime qu'elle n'a pas commis, M^{lle} Haviland, épouse dévouée, se voit déshonorée, et se voit honorer qui enfin lui sourit, et disparaît de la vie pour échapper aux visions funèbres qui hantent son esprit égaré.

Le cabinet du Chat Maigre est le centre où se réunissent quelques jeunes gens, peintres, philosophes ou poètes, plus riches d'idées et de rimes que d'écus.

C'est amusant, réjouissant, à méditer dans les milieux les plus pittoresques, en nous montrant, sous son jour véritable, la vie de Bohème.

L'HUMBLE VIE HÉROÏQUE, par ROMAIN ROLLAND. Pensées choisies par A. Séché.

LA NOSTALGIE DE LA BEAUTÉ, par JEAN LORRAIN. Pensées choisies par Jean Bouscatel.

Chaque recueil fait partie de la collection *Les Glanes françaises* et forme un petit volume in-12 couronné. Prix : 1 franc. Sansot et C^o, éditeurs, 9, rue de l'Épée, Paris.

Dans cette collection, l'éditeur a voulu réunir, issues des maîtres de la *Pensée française*, des quintessences d'esprit, de morale, de finesse et parfois étonnantes, de véritables susceptibles, dans leur riche variété, de donner au lecteur cultivé, des joies rares et délicieuses.

Ainsi que le rappelle M. Arsène Alexandre, dans la si fine introduction qu'il a placée devant sa cueillette, aux jardins d'Alfred Capus, « Renan en présentant au public un de ses plus importants ouvrages, souhaitait que dans les temps futurs, il demeurât simplement de lui un petit recueil d'extraits, comme une sorte de paroissien que des mains fines et parfumées aimeraient à tenir. »

Le veau que Renan formulait pour son veuve, M. Sansot, et avec le concours de quelques esprits élégants et dévoués, en a fait la réalisation, pour une élite de nos écrivains.

Ces petits livres, par leur forme extérieure sont sobres et gracieux, par leur contenu ils sont alertes, lucides et concis. Ils seront ainsi, des livres français et, pour cela seul, les seront aimables, et pour cela seul, ils seront aimés.

UN GRAND PROCÈS DE SORCELERIE AU XVIII^e SIÈCLE. L'ABBÉ G. DE TONY ET LE D^r DEMANDOLX, par JEAN LORRAIN. 1 vol. 5 francs. Perrin, éditeur, Paris.

Nos lecteurs ont une idée du livre de M. Jean Lorrain par les bonnes pages qu'il nous a souvent publiées. Mais qu'ils lisent le volume de TONY et DEMANDOLX, l'abbé Gaurdy et de M^{lle} Jeanne de Demandolx, les sabbats, les évocations diaboliques, puis les arrestations, les scènes de torture, les aveux, les confessions, ils comprendront à quel point, dans la quelquel récit à la Dumas charpenté comme une pièce de théâtre, et ému comme une belle chronique de jadis. On se sait trop s'en faut féliciter M. Lorrain de ses qualités d'analyste ou de romancier; il montre la même habileté dans l'un et l'autre art et ce pourrait bien être, comme le dit M. J. Bérget, sur un autre meilleur romancier d'histoire avec M. Leriche.

NOS CATHÉDRALES, par A. BROQUELLET. — Préface de MAURICE BARRÉS, de l'Académie française. 1 vol. in-8 de 508 pages, illustré de nombreuses gravures. Bouché et Larivière, éditeurs, Paris. Prix spécial : 6 francs. Garnier, éditeur, Paris.

M. Broquelet veut faire connaître nos belles cathédrales, raconter leur histoire, faire palpiter, dans le jour coloré de leurs vitraux, la vie des siècles révolus; il veut nous faire connaître, par le dessin et par des coupes de tombeaux, devant lesquels en passant on saute silencieusement la mort, mais comme des chefs-d'œuvre d'un art toujours vivant; et se plaçant au point de vue de l'archéologie et de l'histoire, il nous conduit sous leurs voûtes antiques, nous en montre les merveilles, nous en conte les légendes, nous en fait connaître l'histoire.

Cet ouvrage est donc présenté comme un recueil historique rempli de détails et d'une agréable lecture. Il nous rappelle qu'il y a un France de merveilleux fleurs de pierre, écloses évidemment dans une époque de foi, mais qui doivent inspirer à tous un respect unanime; car, dans l'ogive des voûtes ornées, comme dans l'arc du cloître et du carolingien, pour répondre à l'écho de nos pas, c'est le cœur du passé dont nous étendons encore le chant lumineux. N'oublions pas sa voix sous le choc meurtrier du maillet destructeur; n'augmentons pas d'un pas plus lourd le silence des morts. Relinquons de sang-Main, ces vieux restaurateurs de nos maîtres pieux ces vieux mroulans, et gardons, à défaut d'autre, l'humaine religion du souvenir.

LES GRANDES AMOUREUSES (3^e série) par GASTON DERYS, 24 portraits de L. de Lous. 1 vol. in-8, 168, boulevard Saint-Germain, Paris.

Avec la même grâce attrayante, la même science d'historien et de psychologue, en un style savoureux et pimpant, Gaston Derys cherche à faire revivre les femmes qui ont aimé et qui ont été aimées de notre histoire.

C'est, aujourd'hui, M^{lle} du Defland, la neureurienne, se jetant à corps perdu dans le tourbillon voluptueux de la plus tendre amoureuse encore à soixante-dix ans, « comme une héroïne racinéenne ». C'est la duchesse de Longueville, qui aimé que la gloire et l'amour, et la gloire est que l'amour ». C'est M^{lle} Tallien, « une femme du XVIII^e siècle, gardant, sous la Terreur l'indifférence de son M^{lle} Constant charmé d'or, les grâces, les vertus, et les faiblesses du siècle adorable ». C'est M^{lle} de Coislin, rivale de Pompadour, « une amoureuse et une femme d'esprit, de ces joies caillottes lascives, pûtrées, impures, infidèles, adorables, une petite maîtresse et la maîtresse, une femme de madrigaux, de fêtes et de cureses ».

SECOND TOURNANT, par ABEL HERMAN. 1 vol. Librairie de la *Vie Parisienne*.

Ce nouveau recueil de nouvelles délicieusement obtiendra certainement le très succès de son aîné, car le genre délicat du *Second Tournant* est si agréable, si agréable, plus mordant, plus classique ni plus parisien tout ensemble que M. Abel Herman. Un tel par la ressemblance des situations mais romanesques, que tous les héros de l'Échelle sociale, les héros du *Second Tournant* feront oublier aux voyageurs les longues heures de route. Mais ce volume est plus de ceux qu'on oublie les héros, les héroïnes; la manière ferme et pure dans laquelle il est écrit lui assure au regard sa place dans toutes les bibliothèques.

LA VIE ET LA MORT DU GLOBE, par A. BÉRGET. 1 vol. de la Bibliothèque de Philosophie scientifique. Prix 13 fr. 50. Flammarion, éditeur, Paris.

Ce livre expose d'une façon claire, mais toujours précise, les lois de la physique, géologie, à la lumière des dernières découvertes de la Science.

L'auteur que son double enseignement à la Sorbonne et à l'Institut océanographique a mis à même d'approfondir ces lois et de résoudre toutes les questions qui s'y rapportent, en envisage la composition d'une façon qui n'est pas originale; il a considéré la terre comme un être vivant. Des lors, il nous fait assister à sa conception, à sa naissance, à sa jeunesse, à sa maturité, à son vieillissement, à sa décadence, il nous décrit les phénomènes de la vie, sa respiration, sa circulation, ses contractions, et ses spasmes. Il nous initie aux diverses causes qui tendent à détruire son globe terrestre et à ce qui amène la sénescence, et il nous raconte en même temps comment, de même que tous les êtres vivants, l'organisme ne planche ni pour la vie et se défend contre les attaques des agents destructeurs.

Mais pourtant, comme pour tout être, la terre a sa destinée. L'auteur nous expose les vues les plus nouvelles des géophysiciens modernes, ceux qui élaborent d'un jour nouveau la question de la réauration de la terre.

Ajoutons que c'est écrit dans une langue dont la précision n'exclut pas une grande élégance, et celle-ci fait valoir plus encore la clarté de l'exposition qu'il a su faire avec une maîtrise le distingué physicien.

ANTHOLOGIE HOSPITALIÈRE ET ATIMESQUE

Recueil de chansons de la salle de garde, anciennes et nouvelles, entrelardées de chansons du Quinzième, Latin, fables, sonnets, charades, et observations diverses, etc., réunies par COTTEVILLE. Paris, chez Bichat-Pigeodroit, 1911. Écarts, 25 fr. — Holi adu numéroté, 40 fr.

Le *Riclus*, 4, rue Malabranch, Paris.

Au Quartier Latin, de vétérans débutants, s'est transmis, à côté des chansons, certes plus sérieuses, remémorant les débuts de nos moines de professions plus raffinées, toute la floraison des invocations, spirituelles ou baroques, à Bacchus amoureux, à Priape en furie, à la kyrielle des Vénus au sourire prometteur, et joyeux celle de Lesbos, aujourd'hui que ce bon esprit libidineux, — naïf au fond, — semble le céder à l'esprit qu'on a fait, et tendre à disparaître sous une mouche de professions plus raffinées, d'épice plus fine et plus rose, mais bien moins personnelles; aujourd'hui, disons-nous, on a pu juger l'heure venue de fixer le bon sens.

Oui, le voilà en un livre, cet esprit d'écru, qui a tendance à abandonner le vieux Quinzième, et à se laisser aller à donner un va-de-marche à des défilés grandioses médicaux y sont relevés, si drôles, si cocasses, fables légitimes amusantes de la gaîteté de vos jours carabins.

LA MORT DE M. CHILOT

Une douloureuse nouvelle nous est parvenue. Notre ami et collaborateur, M. P.-N. Chilot, vient de mourir accidentellement à Cratone, en Roumanie. M. Chilot s'était consacré entièrement à la cause de l'influence scientifique et littéraire de la France dans le Monde. L'an dernier, à pareille époque, plus de trois mille personnes l'applaudissaient dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne. Il parla dans le beau serbe imagé qu'il aimait nos lecteurs roumains. Ce fut un vrai triomphe. Notre ami nous confiait, avant son départ pour la campagne de prosélytisme qu'il allait entreprendre en Orient, les beaux projets à réaliser durant le prochain hiver. Il voulait se documenter sur place, recueillir les symboles français qui sonnèrent parmi les nations gréco-latines du pourtour méditerranéen et chez nos amis slaves. Tunis, Milan, Venise, Sofia, Bucarest, l'applaudirent successivement; des lettres concises nous firent au courant du bel accueil qu'il partout et de l'ample moisson de documents recueillis. Hélas! le beau voyage fut un troupeau avant son terme normal! Une belle âme, une grande force française ont été brisés en plein triomphe.

Qu'il nous soit permis, en manière d'hommage, de rappeler ici les paroles fortes qu'il dit dans la France héroïque, il adressait au général Archinard. Elles seront la meilleure consécration de sa mémoire, car elles sortirent de son cœur même avec toutes les heures que nous vivions à la fin du dernier siècle :

À vivre toujours heureux les bases du bonheur s'écrivent sous la vague grandiose de l'association et du plaisir : alors

devient nécessaire le péril national qui recitamera la nation. Il ne convient pas à l'homme d'exploiter ses succès avec usure : car la Fortune renie alors sa créance pour un temps que seul hémira un nouvel effort pour y prétendre. Les Français l'ont compris qui depuis quarante ans ont jeté sur nos désastres leur manteau de pourpre et leurs palmes d'espérance.

Ne voyons pas, d'ailleurs, derrière nous tant de blessés qui avaient guéri parce qu'ils n'avaient pas voulu mourir. Et Froissart n'avait-il pas écrit déjà, il y a près de six cents ans, que « le royaume de France ne fut oncques si déconforté qu'on y trouva bien souvent à qui combattre ».

La France vaincue s'abandonnerait-elle aux terreurs puériles et laisserait-elle sur les tronçons séparés de son unité politique tomber les anneaux brisés de sa chaîne

morale? Non, non et non. Les forces des batailles peuvent devenir la proie du vainqueur, mais les énergies du cœur restent libres, intangibles, qui constituent la filiation continue de la nation. Vous pouvez faire une entaille pour frapper, La Patrie en danger! mots tragiques qu'il n'est pas dans notre désir d'écarter, mais qui feraient se dresser comme une bête vivante de hideux invincibles autour du drapeau menacé!

Un vent d'héroïsme souffle sur le pays tout entier. Pour beaucoup qu'il étonne, il n'est qu'un peu momentané des faits et des circonstances. Que ceux-là se détrompent. Il durera, ce vent d'héroïsme. Il ne sort pas des cavernes d'un Éole fanfaron et tapageur, mais il nous vient tout droit des rives de nos fleuves et des flancs de nos montagnes. Il est français simplement. En traversant nos villes et nos campagnes, il s'est chargé de toutes les germes de haute morale et de dévouement patriotique que nos artisans et travailleurs lancent chaque jour sans le savoir dans le sillon de leurs travaux et de leurs tâches. Il n'a pas bouleversé le cœur des mères et n'a pas troublé le regard des jeunes. Les vieillards l'ont senti avec joie passer sur leurs ans attristés. Il est là désormais, destructeur invisible des derniers mauvais ferments que nous apportait la défaite.

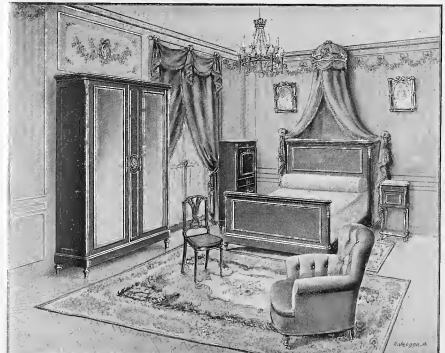
Soufflant dès le premier chant du coq gaulois, à peine s'il ralentit sa marche à la musique des cloches. Il va comme une force qu'on n'arrête point. Il s'avance dans le poudroiement de nos cavaliers au désert, rafraîchit le casque brûlant de nos explorateurs impécurs, s'engouffre dans le sillage du Pourquo? Pour? éclaire les nœuds dans la traînée lumineuse de nos oiseaux sublimes, lutte avec nos dirigeables contre l'assaut de la tempête, et secoue la barbe de Neptune dans la plonge hardie de nos submersibles.



M. Chilot, professeur de Lettres et Civilisation française

E. CHATELAIN COMMISSION EXPORTATION

31, Avenue Daumesnil, PARIS (XII^e)
TÉLÉPHONE 903-56



Visiter Ateliers et Magasins
**GRAND CHOIX DE CHAMBRES A COUCHER
SALLES A MANGER ET SALONS
CABINETS POUR DOCTEURS**

La Maison se charge de l'exécution de tous Travaux d'Ébénisterie

Intrait de Marron d'Inde

(Varices et Hémorroïdes)

Littérature et Échantillons: Intraits Dausse

4, Rue Aubriot, PARIS

AFFECTIONS BRONCHO-PULMONAIRES
Grippe, Scarlatine, Rachitisme

SOLUTION PAUTAUBERGE

au chlorhydro-phosphate de chaux créosoté

LA MIEUX TOLÉRÉE DES PRÉPARATIONS CRÉOSOTÉES

Par l'action antiseptique qu'elle exerce à la fois sur les voies digestives et pulmonaires et sur les éléments minéraux qu'elle fournit au système osseux et à la cellule, la SOLUTION PAUTAUBERGE est le médicament de choix de la bronchite chronique et de la tuberculose, et le remède le mieux indiqué pour obtenir la reconstitution physiologique dans les maladies paratuberculeuses.

L. PAUTAUBERGE, Courbevoie-Paris, et toute Pharmacie

LA VIE APPARENTE CHEZ LES TUÉS SUR LE CHAMP DE BATAILLE

Ces cas sont bien connus de personnes trouvées mortes, sans modification apparente de leur physionomie, à part peut-être une certaine plénitude de cire de la face. La vie s'est doucement éteinte, comme dans une lampe qui n'a plus d'huile et le mort dort, vraiment, son dernier sommeil, dit le Dr Matignon, dans la *Revue Scientifique*.

Plus rares, et partant moins connus, sont les spasmes musculaires, succédant immédiatement à la mort — ou plutôt persistant à la mort — et qui fixent, pour un temps variable, le cadavre dans l'attitude qu'avait le sujet au moment précis où la vie a cessé.

J'ai eu l'occasion, raconte notre éminent collaborateur, au cours de la bataille de Moulken (7 à 10 mars 1905), d'observer trois soldats nippons, tués par des balles russes de petit calibre, tirées à courte distance, qui avaient gardé leur attitude de combat. Fait intéressant, le froid, s'ajoutant à la rigidité cadavérique, était venu les fixer définitivement dans leur position. La congélation, vu la température que nous avions alors, eut permis à des cadavres de rester des semaines encore dans cet état de « vie apparente » rappelant celle des grenadiers de Hugo, dans la retraite de Russie.

... et, muets, blancs de givre, Collant leur bouche en pierre aux trompettes de cuivre.

Voici ces trois observations qui ont fait l'objet d'une communication récente à l'Académie de Médecine.

Le 10 mars, au jour, la 5^e division japonaise, avec laquelle je faisais campagne, s'empara de la redoute russe de Cho-Ta-Té, devant laquelle elle était immobilisée depuis cinq jours. Depuis le commencement du mois, la température oscillait, la nuit, entre 10° et

12° et, le jour, le thermomètre se tenait entre — 2° et — 4°.

J'arrivai sur le terrain, quelques heures après la fin de la lutte. Les cadavres n'ont pas encore été touchés pour l'identification. A 80 pas de la redoute, les Japonais sont tombés en masse, alignés comme au couteau, arrêtés dans leur élan, dans les positions les plus diverses.

Deux cadavres me frappent particulièrement par leur attitude. L'un, celui d'un réserviste, est dans la position du tireur couché. Le fusil est à l'épaule, le coude gauche repose sur le sol. La main gauche soutient l'arme et la droite est à la gâchette. La tête est légèrement inclinée sur l'épaule du côté gauche. La balle a pénétré à la base du cou gauche. Pas de traces d'hémorragie abondante. Tout près de celui-ci se trouve un autre cadavre, en attitude de catapulte. Le soldat a été atteint au moment où il se soulève pour voir ce qui se passait en avant d'un petit écoulement de terrain qui lui sert d'abri. La balle, entrée au-dessous de la clavicule gauche, est ressortie entre la colonne vertébrale et le rebord interne de l'omoplate gauche. Hémorragie externe peu abondante. Le tué est resté dans la position suivante : il s'appuie de sa main gauche sur le sol. Sa main droite tient son fusil, qui



Médecins et blessés japonais en Mandchourie (d'après Les Enseignements de la guerre russo-japonaise, par le Dr Matignon, Maloine, éditeur)

repose à terre par la crosse. Les jambes sont allongées et le poids du corps porte sur la face antéro-externe du membre inférieur gauche. La tête est un peu penchée avant et à gauche, dans l'effort que l'homme faisait pour se soulever et regarder en avant.

J'avisai vu ces deux cadavres dans la matinée. Le même jour, vers deux heures de l'après-midi, par un soleil radieux, au moment où nous marchions sur Moulken, en traversant le terrain où s'était battue, le matin, la 8^e division, je trouvai un cadavre dans l'attitude de la position caractéristique que je se puisse imaginer. C'était un modèle de Musée Grévin oublié sur un champ de bataille. L'égrement d'après une ébréture de terre que dépassa tout le corps, l'homme est « genou en terre », l'avant-bras gauche s'appuie sur les traits de la face. Le projectile est d'une valeur naturelle, le fusil, dont le tonnerre est ouvert. La main droite esquive le mouvement de la mise dans l'arme du chargeur à cinq cartouches, qui est entre point de l'index, à 3 centimètres du réservoir du fusil. La tête regarda en bas. Pas de crispation des traits de la face. Le projectile est d'une redoute russe qui se trouve à 100 mètres en avant, a touché en pleine poitrine.

Ces cas sont connus des médecins mili-

itaires et des médecins légistes. Ces derniers les notent de temps à autre, à la suite d'assassinats ou de suicides. Tantôt tout le corps a conservé l'attitude qu'il avait au moment de la mort, tantôt un membre seul a gardé une attitude active.

Des observations assez nombreuses ont été recueillies au cours des guerres du premier Empire, en Grèce, en Italie, pendant les guerres de Sécession ou franco-allemandes.

Le *Morning-Herald* du 8 novembre 1901 publiait, de son correspondant de Grèce, cette impression du champ de bataille d'Inkerman, visité peu de temps après la fin de la lutte : « Plusieurs figures semblaient sortir d'autres temps, enroulés menaçantes. D'autres cadavres étaient le genou en terre, serrant convulsivement leur arme et mordant la cartouche. Plusieurs avaient le bras levé, soit qu'ils eussent cherché à parer un coup, soit qu'ils eussent formé une prière suprême. »

Un témoin de la bataille de l'Alma, écrit : « Comme je parcourais le terrain, le *Londoner of Action*, mon étonnement fut grand en apercevant, çà et là, bon nombre de cadavres qui conservaient des attitudes et des expressions de figure offrant encore l'image de la vie. Quelques-uns semblaient parler et parer sur les lèvres et sourire au ciel dans une sorte de béatitude exaltée. L'un de ceux-ci était mort à terre et je ne pouvais me lasser de le fixer et remarquer aux personnes qui m'accompagnèrent : il était couché un peu sur le côté, les jambes écartées, les bras levés et jointes, la tête renversée en arrière et on eût dit qu'il murmurait une prière suprême. En rendant le dernier soupir, toutes ces figures étaient pâles, et le visage, qui souffrait avec force, semblait ramper les cadavres. On eût dit que ces longes

FABRICANTS D'INSTRUMENTS DE CHIRURGIE, DE PRÉCISION, APPAREILS ORTHOPÉDIQUE S

A. CLAVÉRIE, 234, faub. Saint-Martin, Paris.

Le nouveau « MAILLOT CLARANS », ceinture idéale pour affections abdominales. Obésité chez l'homme et chez la femme.

COGIT (E.) et Co, boul. St-Michel, 36, Paris. Tél. 61920.

Constructeur d'Instruments et Appareils pour les Sciences.

Fournitures générales pour Bactériologie et Micrographie (M. Pasteur).

Dépôt pour la France des Microscopes et des Jumelles à prismes E. Leitz.

COLLIN (anc. maison CHARRIÈRE), rue de l'École-de-Médecine, 6.

Fabricant d'Instruments de Chirurgie, Physiologie, Anthropologie, Orthopédie, Prothèse, Bandages et Ceintures, Coutellerie fine.

Seul fournisseur titulaire de la Faculté de Médecine de Paris. Fournisseur des Hôpitaux et de l'Institut Pasteur.

Correspondants : Buenos-Ayres (Lutz et Schulz), Madrid (Léon Basabe), Capenhague (Camillus Nyrop), Rio-de-Janeiro (Fernandes Malmo et Co), La Havane (Jorge Fortun), Barcelone (José Clauselles); Moscou (Machin et Co); Budapest (Garay, Samu et Tarsa).

KRAUSS (E.), 16, 18, 20, rue de Naples, Paris. Tél. 270-55.

Optique et Mécanique de précision. Les Centrifugeuses Krauss, nouveaux modèles, sont indispensables pour les analyses de sang, lait, pus, urines, crachats, matières grasses etc. A Main (1 et 2 vitesses); à Eau; à Électricité (courant continu, courant alternatif).

Microscopes, Microtomes. Demandez le Brochure spéciale gratuite.

LUER (F. et Docteur W. WULFING, LUER), boul. Saint-Germain, 104, Paris. Tél. 813-90.

Fabrique d'instruments de Chirurgie et d'appareils de Médecine.

HUIT GRANDS PRIX. Catalogue sur demande : 1° Spécialité en l'ophthalmologie (1901); 2° Spécialité en l'oto-bino-laryngologie, l'otolaryngologie (1911); 3° pour la Chirurgie générale (1904).

RADIGUET ET MASSIOT, constructeurs d'instruments pour les Sciences, fournisseurs des Hôpitaux, des Armées et de la Guerre et de la Marine; 1 et 15, boul. des Filles-du-Calvaire.

Installations complètes de Radiologie. Haute Fréquence. Construction de tous les cabinets de docteurs, hôpitaux, dispensaires, cliniques.

Tableaux de distribution fonctionnant sur tous courants.

Puylve électrothérapeutique du Dr Guilmot. Réducteurs du potentiel; Transformateurs statiques; Appareils faradiques et galvano-faradiques.

Renseignements, Devis et Catalogue sur demande.

THÉROMATHÉRIE, appareils du Dr Miramon de la Roquette, pour la pratique médicale courante.

Air chaud; Lumière. Haute Fréquence. Constructeur, fournisseur des hôpitaux à Nancy.

WICKHAM, ancien externe des Hôpitaux de Paris, hors concours. Membre du Jury, 15, rue de la Banque, Paris. Tél. 270-55.

Appareils à BANDAGES HERNIAIRES. Appareils à pièces interchangeables, légers, confortables, d'une robustesse et d'une sécurité absolues. Le principe mécanique qui assure la construction leur donne une supériorité incontestable.

Contention parlante, souvent guérison.

GRAND PRIX NANCY 1909 **MEDICALS** **GRAND PRIX TURIN 1911**

GUIDE-ANNUAIRE DES ÉTUDIANTS ET DES PRATICIENS

Le plus pratique, le plus complet, le plus utile

GRAND IN-8° RAISIN DE 1.700 PAGES RELIÉ TOUS 5 fr.

MÉDICUS est, sans aucun doute, le plus complet et le plus pratique des annuaires médicaux; il est d'ailleurs plus qu'un annuaire, puisque les Praticiens et les Étudiants y trouvent tous les renseignements législatifs et administratifs nécessaires à l'exercice de la médecine ou aux études médicales.

Les qualifications de *Bon Médical*, de *Je sais tout Médical*, etc., qui lui ont été données par la presse médicale, indiquent suffisamment les services qu'il rend chaque jour au Corps médical tout entier.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
Aimé ROUZAUD, 41, Rue des Écoles, Paris — Téléphone 830-03

THÉRAPEUTIQUE PAR LES AGENTS PHYSIQUES
Hydrothérapie - Mécanothérapie - Électrothérapie - Massage - Rééducation - Rayons X - Radium - Air chaud - Lumière

ÉTABLISSEMENT HYDROTHÉRAPIQUE d'Anteuil
12, rue Boutevin - (N° 187 V)
DOCTEUR J. OBERTHUR, DIRECTEUR

Le plus MODERNE au point de vue du confort et de l'hygiène, le plus COMPLET au point de vue de l'installation physique.

Maladies nerveuses, Affections chroniques de la nutrition (régimes alimentaires variés suivant les cas et selon les milieux). Morphologie.

ÉLECTROTHERAPIE, BAINS DE LUMIÈRE ÉLECTRIQUE, Système HELLER et DOWING, HYDROTHERAPIE aux toutes ses formes.

BAINS DE SCHÖENBRUNN (près Zug/Suisse). Établissement hydrothérapeutique en altitude.

Médecin-directeur : Dr C. Hegelin. Demander la brochure spéciale gratuite.

des de morts allaient se lever pour recommencer la lutte ».

Pendant la campagne de 70, Rosbach (de Wurtzbourg) a observé des cadavres qui, dans l'état de rigidité avaient conservé la même attitude que celle prise pendant la vie, dans un but intentionné quelconque, quand bien même cette attitude ne se pouvait pas conformer aux lois de la pesanteur ».

Ce même Rosbach rapporte l'histoire d'un cheval qu'il vit à Baumont : l'animal, qui avait eu la colonne cervicale emportée par un boulet, était ligé dans l'attitude du cheval qui va sauter, les jambes lui devant penchées, celles de derrière fortement tendues.

Morache racontait qu'au moment de la rentrée des Versaillais dans Paris, en mai 1871, il trouva sur le viaduc d'Auteuil, un soldat de la garde nationale, tué par un éclat d'obus, adossé contre le mur. Il paraissait être parfaitement vivant, si bien que Morache s'approcha de lui pour lui demander ce qu'il faisait.

Pour ce que cette catalepsie *post mortem* se produise, dit M. Matignon, il faut que la mort soit instantanée, qu'il n'y ait pas d'agonie, si courte soit-elle; car agonie suppose nécessairement un relâchement musculaire.

Il faut, de plus, que la mort surprenne les muscles en état de contraction musculaire; si la spasme cadavérique succède sans interruption à la contraction normale de la vie. Il faut, en outre, que se soit occupé de cette question de la vie apparente chez les morts, et qu'elle ne peut se produire que dans les cas de destruction considérable de la base encéphalique et de la région bulbaire. Les observations de Armand Brinton, Rosbach, Falck ne laissent aucun doute à ce sujet.

Un fait est incontestable: pour que le spasme cadavérique se produise, il faut qu'il y ait interruption brusque de la continuité nerveuse, entre la moelle et les centres supérieurs.

Brown-Séquard a montré que la vie de la moelle persiste plusieurs heures après la mort générale de l'organisme.

Les centres supérieurs ont une action modératrice sur les centres médullaires. Que ceux-ci soient séparés des centres cérébraux,

Les vastes délabrements cérébraux produits par les projectiles modernes de petit calibre, animés de très grande vitesse, les explosions de la boîte crânienne avec production abondante de pulpe cérébrale, la transformation en bouillie du cerveau sem-

ble, (émotions très fortes) je n'ai observé aucun cas de catalepsie *post mortem*.

L'arrêt de la fonction bulbaire peut résulter de la destruction de l'organe ou de son inhibition. Ce phénomène, étudié par Brown-Séquard, en 1850, se caractérise par ce fait que des lésions ou des viscères quels qu'ils soient, ou des grands viscères abdominaux, ou des nerfs spinaux ou bien d'autres nerfs peuvent produire une mort subite, avec les mêmes phénomènes que la piqûre du bulbe. « Cette inhibition du bulbe agit comme le fait sa destruction elle-même et les réactions médullaires consécutives sont identiques ».

La fonction bulbaire peut donc être détruite, inhibée sans que le bulbe soit lésé. C'est ainsi que s'expliquent les attitudes observées à la suite des morts par fulguration.

C'est à la même cause que se rattachent les morts survenant à la suite des grands cataplexes, comme celui de la Marinique par exemple: le curé de Saint-Pierre fut trouvé mort, sans aucune lésion apparente, le crâne en mains, dans l'attitude de la prière. On trouva également un homme agenouillé aux pieds de la Vierge, également en prière.

Une plaie d'un organe important peut amener un phénomène d'inhibition bulbaire: c'est l'explication la plus plausible de la mort dans les observations que j'ai relatées plus haut: plaies du cou ou plaies de poitrine, inhibition bulbaire, spasme cadavérique, rigidité cadavérique et, enfin, congélation venant s'ajouter pour assurer la persistance de ces attitudes de vie chez des sujets, tués depuis longtemps déjà.

En somme, on croyait la catalepsie *post mortem* intimement liée aux blessures produisant une destruction plus ou moins étendue du bulbe; la guerre russo-japonaise et les observations de M. Matignon nous ont montré qu'elle peut survenir à la suite de plaies de poitrine amenant une sidération de la fonction bulbaire.



Pensant sur la tente des blessés japonais (d'après Les Enseignements de la guerre russo-japonaise, par le Dr Matignon). Maloin, éditeur

par une suppression brusque de la fonction bulbaire (destruction ou simple inhibition du bulbe), la contraction musculaire commencée se continuera, sous la seule action des colonnes grises de la moelle et pourra même s'exagérer.

À la contraction, phénomène musculaire de la vie, fera suite le spasme cadavérique, maintenant des heures peut-être les muscles dans leur attitude et permettant à la rigidité cadavérique de venir, sans s'écouler, les fixer définitivement dans cette position, qu'ils pourront conserver vingt-quatre heures et plus.

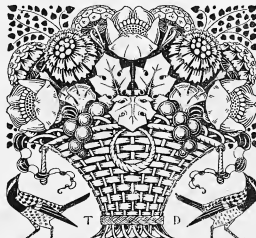
bleraient devoir prédisposer à ces accès de catalepsie *post mortem*.

Or, pendant le siège des Légations de Pékin, j'ai observé un très grand nombre de morts dues par des blessures de l'encéphale, produites par des balles de petit calibre, tirées de très près, — à moins de 10 mètres — par conséquent ayant toute leur force vive et produisant des délabrements épouvantables. Bien que nos hommes fussent dans des conditions excellentes pour la production de phénomènes d'inhibition bulbaire (surmenage, manque de sommeil et de nourri-

L'ART DÉCORATIF

REVUE DE L'ART ANCIEN & DE LA VIE ARTISTIQUE MODERNE

DIRECTEUR : FERNAND ROCHES



ADMINISTRATION & REDACTION
4, RUE LE GOFF, PARIS (V)
TELEPHONE 807-02

L'ART DÉCORATIF est la plus vivante, la plus complète et la mieux illustrée des revues d'art françaises.

Envoi franco de numéros spécimens
ABONNEMENTS : 20 fr. par an (Voir Nos Primes, p. 1)

SEL de HUNT

Alcalin Type

Spécialement adapté à la Thérapeutique Gastrique
Dyspepsies, Gastralgies
Action sûre, Absorption agréable, Innocuité absolue

C'est grâce au Sel de Hunt que la Médecine alcaline est devenue traitement la Ciel de voute de la Thérapeutique Gastrique par sa forme de Sel friable. Il est admirablement adapté à tous les besoins de cette Thérapeutique. Il remplace avec un avantage marqué tous les Alcalins simples ou composés. La Clinique montre qu'il ne peut être remplacé par aucun.

LABORATOIRE ALPH. BRUNOT, 16, rue de Boulainvilliers, Paris

Comoedia Illustré

Revue Parisienne,
Théâtrale,
Littéraire,
Artistique.

Paraissant le 15 et le 15
de chaque mois

Directeur : M. de BRUNOFF, 32, rue Louis-le-Grand, Paris

Le Numéro : 50 centimes. — Abonnement : 12 francs par an.

LES MALHEURS DE LA POMME DE TERRE

La pomme de terre est malade. Et quels sont ses maux? Il y a la *pourriture humide*, la *gongrène de la tige*, la *filosité*, la *frisolée*, sans compter les parasites animaux. Mais il y a surtout le *milidium*.

Quand le milidium s'attaque à la vigne, on utilise avec succès des traitements à base de cuivre. Lorsque ce champignon s'attaque à la pomme de terre, on ne peut songer à employer des médicaments aussi coûteux. Le docteur Édouard Heckel, membre correspondant de l'Institut, a publié récemment dans la *Revue horticole des Bouches-du-Rhône* les résultats d'expériences qu'il fait depuis dix ans pour lutter efficacement contre l'envahissement de la pomme de terre par le milidium. L'écide directrice qui a conduit au cours de ces recherches, c'est que la pomme de terre n'était pas attaquée autrefois comme aujourd'hui par les parasites.

Il me souvient, dit-il, que dans mes jeunes années passées à la campagne, il y a près de soixante ans, il n'était pas plus question chez les agriculteurs de la maladie de la vigne que du dépérissement de la pomme de terre. Les vignes, superbes, donnaient sans effort et sans soins spéciaux des vendanges abondantes en Provence, et la pomme de terre n'exigeait aucun traitement ni préventif du tubercule, ni curatif des faves. Cela poussait tout seul. Le mal est venu comme foudroyant pour la vigne. D'abord ce fut l'*oidium*, avant-coureur de l'invasion, puis la *phyloxera*, et on sait la terrible crise agricole qu'il a fait naître dans notre France apparue par la disparition de l'un de ses principaux produits. D'où provenait ce hélas! soudainement subit d'une plante qui jusque-là avait résisté aux parasites?

Il n'est pas douteux que parmi les facteurs de cette déchéance subite, la reproduction arithmétique de la vigne par boutures

occupe le premier rang. La même vigne ainsi continuée pendant des siècles (et c'est le fait du bouturage qui prolonge indéfiniment la vie d'une même plante), obéit à la loi de la dégradation séculaire et s'offre plus de résistance à l'action parasitaire. On en a bien eu la preuve quand de bons esprits imaginèrent de reconstituer le vignoble en employant la méthode des semis de graines: les plants obtenus par reproduction sexuelle étaient plus résistants; toutefois ils tendaient, par retour aux espèces sauvages, à perdre les qualités acquises aux raisins par la culture et qui sont si précieuses à conserver pour la constitution des crus. C'était un écueil grave, mais la résistance des jeunes pieds nouveaux n'en était par moins démontrée. On a donc utilisé ces jeunes pieds avec le succès que tout le monde connaît; puis on a recouru aux hybrides entre plants américains et plants français avec un égal bonheur.

Il en est absolument de même pour la

pomme de terre. Ses origines ne laissent aucun doute. Elle fut importée d'Amérique vers le XVI^e siècle à l'état de tubercules qui, soumis à la culture, donnèrent les innombrables variétés que l'on sait, de couleur et de chair si différentes. C'est avec ces tubercules (véritables boutures comme pour la vigne) qu'on l'a reproduite incessamment depuis bientôt cinq siècles.

La pomme de terre, plante herbacée, annuelle, moins résistante que la vigne pérenne et ligneuse, est donc déjà vieille et parvenue à l'âge de la décrépescence. On n'a pas cherché à rajeunir la pomme de terre, parce qu'on croyait généralement que les graines

donnent des plantes dépourvues de tubercules. Le Dr Édouard Heckel a constaté qu'en traitant les semis par les fumiers de ferme, il obtient très vite des plantes à tubercules comestibles. Et comme preuve démonstrative, il joint à son travail la photographie d'une pomme de terre de



Louis Pasteur

370 grammes dont l'aspect est des plus convaincants.

La pomme de terre rajeunie par le semis résiste énergiquement aux maladies parasitaires.

Au surplus, M. Verne, professeur à l'Université de Grenoble, revient d'un voyage en Amérique, d'où il a rapporté une provision considérable de tubercules sauvages qui vont permettre, comme l'écrivait le Dr Heckel, et comme nous l'espérons tous, de travailler activement à la cure de la pomme de terre plus résistante aux causes de maladie.

LA MAISON NATALE DE PASTEUR

M. Rockefeller, le célèbre milliardaire américain, a pris à sa charge les frais d'achat, d'aménagement et d'entretien de la maison de Louis Pasteur, afin que cette maison commémorée à jamais les modestes origines d'un illustre Français, admiré dans les deux Mondes.

La grande âme de Pasteur, dit un biographe du *Temps*, se révéla toute entière dès sa jeunesse, dans l'expression de la tendresse filiale, qui sans cesse du fond de son laboratoire, déjà glorieux, rapportait sa pensée vers les braves gens dont il avait reçu en héritage, à défaut d'argent, un magnifique patrimoine d'honneur.

Le père de Pasteur avait servi dans les armées de Napoléon. Ses éblouissements de l'époque impériale, l'humble tantôt de Dole avait gardé le goût de l'héroïsme et de la proesse, une sorte d'idéalisme indompté, une singulière noblesse morale, une invincible répugnance pour tout ce qui est médiocre et commun. Retiré au pays natal, comme « vieux soldat » (à l'âge de vingt-cinq ans) après la débâcle et la grande Armée, il ne s'était pas consacré

GRANULÉS
D'ALLOZ

GLYCÉRO

Névralgies, Rhumatisme, Tuberculose, etc.
Dose: 2 cuillerées à café 3 ou 4 fois chaque repas

HÉMOGLOBINE

Anémie, Chlorose, Lymphatisme, etc.
Dose: 4 cuillerées à café 3 ou 4 fois chaque repas

TRIDIGESTINE

Dyspepsies, Gastro-entérites, etc.
1 à 2 cuillerées avant ou après chaque repas

ANTALGOL

Névralgies, Migraines, Sciatiques,
Goutte, Rhumatisme, Gravelle, etc.

Maison fondée en 1888
Fabrique à la Colletière (A. S. G.), succursales en France, Algérie, Tunisie, Maroc, Indes, Chine, Japon, etc.

Voir

Page 1
dans la Liste de
nos Primes

Suc Durham

Véritable
VIANDE LIQUIDE
inaltérable



Nom et Marque déposés selon la loi

préparée à froid
par un procédé
nouveau et spécial

Anémie, Tuberculose, Convalescence

« Dans l'état actuel de la science, le suc frais de viande crue préparé à froid est à la chair de bœuf ce que l'alcobol est à la plante, ce que la quinine est au quinquina. »

D'UYOCHIN

la perte de l'Aigle. Cette exaltation intérieure élevait au-dessus de sa condition sociale et de son labeur quotidien. Il avait conscience, malgré tout, d'appartenir par son esprit à une aristocratie dont les titres de noblesse sont inscrits sur dix mille merveilleuses pages de notre histoire nationale. Il avait vécu, lui aussi, dans un rêve sublime. De là, chez cet homme fier, très réservé, volontiers silencieux et « secret », un air de mélancolie, la muette contemplation d'un passé tragique. C'est de lui, assurément, que Pasteur tenait ces façons de sentir, sans lesquelles il n'aurait pas atteint, dans la science pure, ce degré d'émotion quasi élégiaque, qui achève et consacre l'émouvante dignité du savant, et qui fait de l'homme habile à désarmer les infernales puissances de la douleur et de la mort un créateur de vie humaine et de joie divine.

La mère de Pasteur apportait dans la vie de son maison de la rue des Tanneurs ces différences de caractère et d'humeur, qui par l'effet d'une harmonie contrastée, font les mélanges exemplaires. C'était une femme d'imagination, prompte à l'enthousiasme, toujours prête à s'abandonner dans ses embrasements les conceptions nettes de son intelligence et les desseins précis de sa volonté.

Pasteur, qui avant de se vouer corps et

chise et de bonté qui était, à ses yeux de fils tendrement ému, la poésie et comme l'aureole du visage maternel...

Si plus tard le normalien Pasteur reçut de ses maîtres l'initiation scientifique dont ses confrères des académies et des établissements d'enseignement supérieur ont marqué les degrés rapides et décisifs, c'est



La Maison de Pasteur à Arbois

à ses parents que l'écolier Pasteur a vu les bienfaits de cette culture morale dont ses disciples immédiats ont pu apprécier, dans une intimité familiale, les fruits magnifiques et délicieux.

L'œuvre de Pasteur est admirable, a dit le docteur Leroux; elle montre son génie, mais il faut avoir vécu dans son intimité pour connaître toute la bonté de son cœur.

Lorsqu'il eut la douleur, en 1865, de

perdre son père, il écrivit à sa femme et à ses enfants :

Ma chère Marie, mes chers enfants, le pauvre grand-père n'est plus, et nous l'avons conduit ce matin à sa dernière demeure... J'ai repris hier le jour dans ma mémoire toutes les marques d'affection que mon pauvre père. Depuis trente années, j'ai été sa cons-

tante et presque unique préoccupation. Je lui dois tout... Cet homme était, par la distinction de l'esprit et du caractère, bien au-dessus de sa position... Tu ne l'as pas connu, ma chère Marie, au temps où ma mère et lui travaillaient si durement... Je le vois encore, mon pauvre père, dans les loisirs que lui laissait le travail manuel, il aimait beaucoup, s'instruisait sans cesse... Il avait la passion du travail et de l'étude. Je l'ai vu étudiant des grammaires, le plume à la main, les comparant, les commentant, afin

d'apprendre à quarante et cinquante ans ce qui lui avaient refusé les infortunés de ses premières années. Mais les livres qu'il consultait et qu'il cherchait par-dessus tout, c'étaient ceux qui lui remettaient en mémoire les faits de la grande époque impérialiste qu'il avait servie à son honneur sur le champ de bataille, et qui avait renouvelé la société... Ah! mon pauvre père! Je suis bien heureux de penser que j'ai pu te donner quelques satisfactions... Adieu, ma chère Marie; adieu, mes chers enfants, nous parlerons souvent du grand-père...

Pasteur parlait ainsi, en revenant du cimetière, en revoyant sa maison en deuil et son foyer déserté. Plus tard, dans une circonstance solennelle, il voulut associer le mémoire de ses parents aux hommages qui lui étaient rendus par ses admirateurs et par ses disciples, chez ses compatriotes. Sa douleur, inconsolable mais plus sereine, trouva des mots qu'il faut relier dans l'occasion présente :

Où mon père et ma mère (Oh! mes chers disparus, qui avez si modestement vécu dans cette petite maison, c'est à vous que je dois tout! Tes enthousiasmes, ma vaillante mère, tu les as fait passer en moi. Si j'ai toujours associé la grande œuvre à la science, le grand amour de la patrie, c'est que j'étais imprégné des sentiments que tu m'as inspirés. Et toi, mon cher père, dont la vie fut aussi rude que ton rude métier, tu m'as montré ce que fait la patience dans les longs efforts. C'est à toi que je dois la ténacité dans le travail quotidien. Non seulement tu avais les qualités persévérantes qui font les vies utiles, mais tu avais aussi l'admiration des grands hommes et des grandes choses. Regarder en haut, apprendre à voler, à chercher, à s'élever, à se voir encore, après ta journée de labeur, lisant le soir quelque récit de bataille d'un de nos héros d'histoire contemporaine, qui rappelaient l'époque glorieuse dont tu avais été le témoin. En m'apprenant à lire,

MAISONS DE SANTÉ - INSTITUTS MÉDICAUX - CLINIQUES

MAISON DE RÉGIME DU GAUTRU, V. la Borghèse, 29, bouc. Victor-Hugo.

MAISON DU D^r DEFAUT, 50, avenue du Roule (près la porte Maillot), T. 508-30. Médecine et chirurgie.

VILLA PENTHIEVRE, à SCEAUX Maison de santé, Tél. 12. Affections nerveuses et maladies mentales. A. Bistat : D^r Tastevin, Médecin-directeur. D^r Reddon. C. Gamin de fer : Paris-Sceaux (toutes les trois heures).

SANATORIUM DE BOULOGNE-SUR-MER, SEINE, 145, route de Versailles. T. 1. 694. Maladies nerveuses et Intoxications (Traitement de la morphinomanie). D^r Paul Sollier et M^{lle} de l'Allice Sollier. Hydrothérapie, Electrothérapie, Mécanothérapie, Psychiatrie.

INSTITUT MÉDICAL DES AGENTS PHYSIQUES, 23, rue Blanche. Tél. 130-59.

MAISON DE SANTÉ DU D^r GOUJON, 88, 90, 92, rue Picpus, Paris. T. 91-86. Affections nerveuses et Maladies mentales. Directeur : D^r Hugonin.

VILLA MOLIERE, Maisons Médico-chirurgicales d'Autueil, 57, 61, 69, 65, boulevard Montmorency, Paris. Tél. 606-52. Médecine, Chirurgie, Accouchements, Gynécologie.

Destinés à tous les médecins et chirurgiens. Alléniés et contagieux non admis.

ENFANTS ARRIÉRÉS (Institution de 65), à Eauboune (Seine-et-Oise). Tél. 23. Maison spéciale d'Éducation et de Traitement.

Directeurs : MM. A. Langlois, ancien professeur de l'Université, et M. de Chabert, ancien interne des Hôpitaux de Lille.

Établissement absolument complet, fondé en 1847, répondant à toutes les exigences que réclame l'éducation et le traitement des anormaux intellectuels à tous les degrés.

1^o Dirigé à la fois par un éducateur et un médecin dont la collaboration est constante. Il est médical et pédagogique; 2^o Son organisation est familiale; 3^o Il ne s'adresse qu'à un sexe (garçons); 4^o Il possède un nombre suffisant de pensionnaires (une centaine), ce qui lui permet de donner à chacun d'eux le milieu le plus favorable à son développement;

5^o Il a été construit entièrement en vue de sa destination dans un magnifique domaine de 10 hectares complètement clos, planté d'arbres séculaires, dominant la vallée de Montmorency et à proximité de la forêt.

MAISON DE SANTÉ DU D^r MEURIOT, fondée par le D^r Blanche, 17, rue Berton, Paris (16^e). Tél. 698-99. Affections mentales et nerveuses.

CHATEAU DE FONTENAY-SOUS-BOIS (Seine), 23, rue Saint-Germain (Maison de Santé Rivet-Brière de Boismont), Tél. 18. Établissement médical pour le traitement

des affections nerveuses, des intoxications et des alcoolismes (château) et des psychoses (pavillons).

Hydrothérapie, électrothérapie, radiographie. Parc de 25.000 mètres; altitude 160 mètres. Médecin-directeur : D^r G. Duhamel; médecin-adjoint : D^r Crété.

Les parents des malades et les visiteurs sont reçus tous les jours de 1 heure à 5 heures.

MAISON DE SANTÉ DE PICPUS, 8 et 10, rue de Picpus, et 138, boulevard Diderot, Paris, Tél. 939-83. M^{lle}-H^r. D^r Pottinger; M^{lle}-H^r. D^r Salin. Deux établissements distincts : 1^o Établissement spécial (maladies mentales et nerveuses); 2^o Établissement hydrothérapique du Pavillon Charcot (pensionnaires et externes).

Pension et trait. à partir de 10 francs.

SANATORIUM DE PSYCHOTÉRAPIE, Château des Buttes, 12, avenue de Ceinture, à Créteil (Seine). Direction médicale : D^r Berillon, 4, rue Castellane, Paris. — Tél. 224-01. Direction administrative : M. Quinque, au Château des Buttes, Créteil. — Tél. 40.

Adultes : *Neurasthénies, psychasthénies, alcoolismes*. Prix, à partir de 300 fr. par mois. Enfants : *Arriérés, instables, nerveux*. Prix, à partir de 150 fr. par mois.

MAISON DE SANTÉ ET DE CONVALESCENCE DE SAINT-MANDE, 15, rue Jeanne-d'Arc, à Saint-Mandé (Seine). Tél. 934-07. Directeurs : D^r Hucourt et Marfaing.

Affections nerveuses et Morphinomanie (clients non admis) : Cure de régime, isolement, sévage; — Hydrothérapie, électrothérapie, psychothérapie.

Situé charmant, au bord du bois de Vincennes, à la porte de Paris. Prix très modérés.

INSTITUT MÉDICO-PÉDAGOGIQUE pour le traitement et l'éducation des ENFANTS ANORMAUX DES DEUX SEXES; 22, rue Saint-Aubin, à Vitry, près Paris. Tél. 539-76. Fondé par Bourneville, en 1892.

Médecin-chef : D^r Paul-Boncour, ancien interne des Hôpitaux de Paris et de l'Asile-Ecole de Bicêtre. Directeur pédagogique : Joseph Boyer, ancien instituteur de l'Asile-Ecole de Bicêtre.

L'Institut médico-pédagogique est destiné à donner l'éducation physique, intellectuelle et morale aux enfants anormaux.

Il reçoit : 1^o les enfants qui ont besoin de méthodes individuelles; 2^o les enfants intelligents mais affectés de lésions, vices de la parole, infirmités, déficiences morales; 3^o les enfants à *compréhension limitée et fatigue rapide*; 4^o les enfants instables, arriérés, faibles d'esprit à tous les degrés; 5^o les enfants atteints d'affections nerveuses.

Envoi de la Notice illustrée sur demande.

MAISON DE SANTÉ DE SAINT-VINCENT DE PAUL, 138-144, route de Vienne, Lyon. Maladies mentales et nerveuses (dames), Médecin-directeur : D^r Carrier. Vaste parc; villas, pavillons séparés.

Ainsi le crâne qui avait été placé dans sa tombe en 1826, après les pénibles recherches entreprises dans le cimetière de la paroisse du bourgmestre Carl Schiller, n'était pas celui de l'immortel auteur des *Brigands* et de *Guillaume Tell*. L'erreur avait déjà été signalée en 1883, par le professeur Hermann Welcker, de Halle, grâce à l'étude comparative de deux moules, l'un, de la face du poète, pris quelques heures après sa mort; l'autre du crâne qui avait été, en 1826, regardé comme le sien.

Quelle absolue que fut la démonstration scientifique du professeur Welcker, on n'osa pas toucher au mausolée où reposaient les restes supposés de Schiller. Il manquait en effet, pour le public, la preuve irréfutable de la confusion commise. Puisque le crâne du poète n'était pas avec lui, dans sa tombe, où se trouvait-il? C'est ce qu'entreprit de rechercher le professeur Friorip.

La tâche était difficile, dit M. Dupuy dans *Figaro*. Elle devait être précédée de travaux préparatoires destinés à faire plus exactement possible l'endroit du cimetière de Weimar où pouvait se trouver le crâne de Schiller. Le professeur Friorip abandonna les recherches admises jusqu'ici, d'après lesquelles les restes du poète avaient dû être transportés et éparpillés dans l'angle nord-est du cimetière, estima qu'il devenait inutile de trouver sous les débris du caveau voisin que lui avait contenus. Et les renseignements que lui donna M. G. S. Humbert, virent fortifier sa conviction.

Tel fut le point de départ des recherches du professeur Friorip. Après des travaux pénibles et compliqués les premiers ossements apparurent.

Leur nombre s'accrut avec l'avancement du travail. Bientôt il y en eut une quantité

répondant aux restes d'environ soixante à soixante-dix individus de tout âge. C'était le seul point conforme au nombre des morts qui devaient, suivant les actes de l'état civil, se trouver dans le caveau souterrain. Il n'y avait donc plus de doute, au moins sur le crâne de Schiller devait se trouver là.

On l'y découvrit, et, dans le même jour des recherches furent faites sur le soir; il était séparé des autres ossements et complètement enveloppé de terre. Il était à peu près intact, sauf la partie inférieure, laquelle il reposait sur un amas de petits cailloux.

À peu de distance, parmi un certain nombre de maxillaires inférieurs, se trouvait l'un de ceux-ci qui était particulièrement remarquable par la beauté de sa dentition. Mais il manquait que la deuxième petite molaire du côté gauche, précèlement la seule que Schiller eût perdue pendant sa vie, suivant les souvenirs qu'il laissés.

Et la présence de ce maxillaire était une nouvelle preuve de l'authenticité de la découverte que venait de faire le savant professeur de Tubingen. Mais il y en eut d'autres encore plus concluantes. Elles furent fournies par la comparaison même du crâne avec le moule en plâtre qui avait été pris sur le lit de mort de Schiller.

Le professeur Friorip n'a point voulu, malgré les bijes solides et les témoignages

matériels sur lesquels il s'était basé à démonstration, se contenter de sa propre conviction. Il a soumis les résultats de ses travaux au Congrès d'anatomie qui s'est réuni à Munich à la fin du mois d'avril dernier. A l'unanimité, les collègues du professeur Friorip ont reconnu l'exactitude scientifique et le grand-cœur de Saxe-Weimar lui-même a tenu à féliciter le savant de sa découverte.

Ainsi donc paraît définitivement éclairci un point d'histoire qui avait suscité en Allemagne à différentes reprises d'importantes controverses.

QUELQUES PRÉCEPTS D'HYGIÈNE HINDOUE

Ne faire que deux repas par jour, et ne jamais avoir commerce avec une femme pendant le jour;

Pas de sieste; Ne s'unir qu'avec une femme plus jeune que soi-même;

Ne jamais s'exposer au soleil levant; Ne jamais manger un mets préparé de la veille, qu'il fut même de l'ambrosie;

Ne remplir les doigts de bijoux qu'une fois par semaine;

Prendre un vomitif tous les six mois; Se purger une fois tous les quatre mois; Ne jamais cohabiter avec une femme au moment de la digestion.



Schiller (1759-1805)

Fils d'un de ces fameux chirurgiens barbiers qui vivaient parfois en troupe et compagnaient, xviii^e siècle, le célèbre médecin d'abord la médecine.

STATIONS CLIMATIQUES DE FRANCE

ARCAÇON (Gironde)

Au bord d'une immense baie protégée, d'importantes dunes de sable couronnées de sapins, domine l'air. Cet air, port, tenant en suspension des principes balsamiques.

Ce qui constitue la suprématie d'Arcacon, c'est d'être à la fois une station balnéaire et une station marine...

Climat. — Très doux; très égal. État hygrométrique est moyen. Les vents soufflent presque toujours de mer; ils sont chauds, peu violents.

Action. — L'air est saturé par ses miasmes forestiers et partie de ses éléments minéraux, fournis par ces derniers sels.

Indications. — 1° En tant que station de cure marine: scrofules, tuberculose (scrofule, ganglionnaire, péritonéale), rachitisme.

2° En tant que station de cure forestière et balnéaire: tuberculose chronique, tous les états, chloro-anémiques, convalescents de longues et graves maladies, etc.; neuro-bénignes, surmenés (plaisirs ou affaires), pré-tuberculeux et candidatis à la tuberculose.

3° Mais l'indication fondamentale d'Arcacon, se réfère à la tuberculose pulmonaire: tuberculose chronique, tous les états, même fibrile; tuberculose à forme hémoptique; pneumonie caséuse en période de trêve. La *Phtisie scrofuleuse* est particulièrement tributaire d'une cure marine intensive. Se trouvera également à souhait la clientèle des *tuberculoses artérielles, osseuses, faciales aux angusties*.

Contre-indications. — Tuberculose miliaire aiguë, pneumonie caséuse en activité, tuberculose totale des lymphatiques.

Médecins. — Aubert, Bonnal, Bourdier,

CANNES (Alpes-Maritimes)

Cannes s'offre avec une gamme climatologique très étendue, grâce à la surface de son territoire médical. Car les deux golfes de la Napoule et du golfe Juan constituent en réalité un seul golfe, immense, s'enfonçant dans les terres.

Sur ce territoire se disposent: Cannes, Le Cannet, Falgaux, Juan-les-Pins, Antibes, Théoule, Mandelieu-la-Napoule.

Climat. — Il ne gèle presque jamais. Le climat est relativement homogène (sol imperméable). La brise marine est assez régulière; le mistral soufflé parfois en février et mars. Elle n'offre pas moins des ressources climatologiques très précieuses.

Indications. — La zone marine a un climat excellent: tonique, stimulant (rachi-tiques, lymphatiques, convalescents, tuberculose torpides, neuro-bénignes, anémisés).

La zone de l'intérieur (Le Cannet) a un climat doux, calmant (affections respiratoires chroniques, catarrhes, la plupart des cas de tuberculose pulmonaire et en particulier certaines *phtisies irritables*).

Contre-indications. — Tuberculose aiguë, tuberculose excilante, *asthme exalté*.

Médecins — Abadie, Ardison, Baradat, Battersby, Bayle, Bernard-Dubard, Bernard (Henri), Bienfait, Blanc (40, rue d'Antibes), Bollani, Bonny, Bonnot, Bourcart, Bright (Georges), Carr, Castoux, Charasse, Christine, Chuquet, Cochot, Comoy, Courchet, Danillon, Douy, Dupaigne, Duponnois, Ehrmann, Escarban, Fournier (43, rue d'Antibes), Gallippe (11, rue d'Antibes), Gimbert (Anc. Int. Hôp. Paris), Gimner, Girard (L.), Guillou, Guiter, Guizol, Hucho (Maricq), Hugues-Antoine, Hugues-Antoine, Josseland, Jouffray, Kent-Gazet, Lal-

ARGÈLES (Hautes-Pyrénées)

Altitude moyenne 450 mètres; dans une vallée très vaste où les nerveux peuvent ignorer cette sensation d'angoisse si fréquente en montagne. Sol très perméable.

Climat. — Semblable à celui de Pau, mais plus frais en été. « On a dit souvent qu'il fait très chaud à Argèles l'été. C'est là une erreur. Assurément, en juillet et août, le thermomètre monte assez haut pendant que le vent souffle du sud-est, et que, dans l'atmosphère est délicate et fraîche. » (Fraikin et Grenier de Cardenal).

Action. — Nettement toni-sédative.

Indications. — 1° *Nerveux, hystérie, épilepsie, maladies des fies, neurasthénie, dialix, hémiplegie, paralysie, etc.*; intoxications par alcool, morphine, plomb, etc. (L'action de la nature est d'ailleurs seconde par un Institut de Physiothérapie).

2° *Maladies générales de la nutrition.*

3° *Troubles de développement chez les enfants et les adolescents.*

Institut de Physiothérapie Cardencours — Fraikin et Grenier de Cardenal, ex-directeurs de clinique de la Faculté de Bordeaux. Utilise tous les agents physiques (électrothérapie, hydrothérapie, mécano-thérapie, etc.) *Maladies nerveuses et digestives; nutrition générale; maladies orthopédiques; troubles de développement chez l'enfant* (Maison de Santé (régimes, psychopédie).

Médecins. — Abadie, Bergagnat, Fraikin, Grenier de Cardenal, Pérus, Treliand.

Héliane (le génie du mal) n'a rien à faire chez qui suit ces conseils.

De tels préceptes, tirés de *Avivoda*, le traité d'hygiène le plus ancien du monde, ne pourraient-ils pas trouver place encore dans la médecine européenne?

GAVARNI ET LES FEMMES

On connaît ses dessins. Les mouvements, les gestes, sont en rapport avec les personnes.

Celles-là, il les a vues dans la réalité. Il leur fait « dire ce qu'il leur a réellement de dire ». Les légendes qui accompagnent ses dessins sont spirituelles, criantes de vérité; elles s'appliquent on ne peut mieux aux gens que Gavarni met en scène.

« Une vieille décrépète contemple ses mains: « Là, la besogne a été faite, et ce qu'il me reste... des griffes... Une femme de ménage: « Encore! Si j'avais autant de ménages à faire que j'en ai de défauts! » En regardant dormir l'homme sérieux: « Plus le je vois, plus j'ai « aimé ». Dans un pré, en regardant une vache superbe: « Belle créature! et pas de corset! »

Tout ceci est finement rappelé dans un volume que M^{me} Jeanne Landre vient de publier sur Gavarni.

Il y a dans ce volume un très curieux chapitre sur Gavarni et les femmes. Gavarni a écrit à un homme à bonnes fortunes.

Lui-même déclare: « Je suis incapable d'aimer... Quel est donc le sentiment que j'ai quand je vois une femme? » Il explique à propos d'un caprice: « Je te désirais, tu ne m'aurais pas échappé. Je t'aurais donné la perdue assurance d'un amour que je n'avais senti que dans l'attente de te perdre. Je me suis bras avec toute la froideur que j'aurais conservée jusqu'alors, mais avec une apparence d'ivresse... Tu m'aurais cru le plus heureux des hommes... Tu m'aurais en brillant, ton nom sur mon journal, à la suite de bien d'autres, et t'aurais quittée pour préparer une nouvelle invention... Tu n'aurais pas pu tout cela, tant l'inconstance était une condition de sa gloire. Il y a une curiosité vagabonde. Son art en profite.

LES FUMADES (Gard)

Les Fumades se trouvent à une altitude moyenne de 150 mètres dans une vallée abritée du mistral par une colline dénommée « Côte Chaud ». C'est le climat propre de la région de St-Roches, Roux, Sanders, Sassenay, Sauvage, Seytre, Thibonneau, Thomas, Trière, Vaudremer, Veragut, Verdalle (H.), Veruet, Westerman.

Indications. — Le climat est souverain pour la guérison des:

1° *Troubles nerveux.* — Nervosisme, neuroasthénie, troubles hystéroformels et intoxications (en particulier les intoxications produites par le tabac, l'alcool et la morphine).

2° *Maladies générales de la nutrition.* — Troubles du développement chez les enfants et les adolescents, anémie, chlorose.

Contre-indications. — Station de convalescence parfaite pour tous les états de guérison suite d'opérations, de blessures, ou séjour aux colonies.

Médecin. — D^r Courrjou.

LA MÉDECINE A NINIVE

Les fouilles faites l'année dernière, pendant les derniers mois, sur l'emplacement de l'ancienne Ninive, ont permis de constater que la science et la pratique médicales avaient déjà fait d'importants progrès en Assyrie, 600 ans avant notre ère. Des 20,000 tablettes recueillies et faisant partie de la bibliothèque d'Assurbanipal (le grand conquérant de l'Égypte et de la Babylonie, qui transporta ses sujets dans les villes de la Sumérie), des centaines se rapportent à la thérapeutique et ne sont que des ordonnances de médecins. C'est ainsi qu'elles prescrivent contre les coliques de faire ramper le malade à quatre pattes et de lui verser de l'eau froide sur la tête. Plusieurs de ces traitements sont de simples et même naïfs conseils. A ceux qui ne livrent par habitude à la boisson on recommande, par exemple, de s'abstenir de tout liquide, comme à ceux qui ont trop mangé on ordonne le jeûne complet. Les remèdes les plus usités étaient l'huile d'olive, l'huile de ricin, le sirop de datte, le miel et le sel. On employait fréquemment les massages. Contra la bile, les frictions avec un oignon étaient jugées souveraines.

LES CANADIENS FRANÇAIS
L'UNIVERSITÉ LAVAL

Nous commençons à nous rappeler en France qu'il existe naguère, sur les bords du Saint-Laurent, une colonie française. Les Canadiens eux-mêmes nous l'ont rappelé. Récemment, à l'occasion du Congrès du parler français tenu à Québec, une nation de 3 millions de Français de l'ancienne France a tenu à manifester de façon solennelle son attachement à la langue de ses ancêtres.

M. Etienne Lamy, de l'Académie française, vous dira tout à l'heure, d'après l'interview qu'il accorda au *Temps*, ses impressions enthousiastes.

Nous avons, par ailleurs le plaisir, dans cette Revue destinée au corps médical, de

redirigez, grâce à l'amabilité de M. Etienne Bazot, directeur de l'Association internationale de perfectionnement scientifique et d'enseignement médical complémentaire, 12, rue François-Millet, de reproduire la photographie de l'Université Laval, la grande



Clélie de l'Énergie, méd.-vét., bâton.

Le docteur Loir, co-professeur à Montréal. Le Dr Loir fut, un des disciples de prédilection de Pasteur; il entra au fameux laboratoire de la rue d'Ulm et fut associé dans la suite à nombre de travaux de Maître.

destiné à couvrir ses adhérents contre tous les risques professionnels et prend en outre la part la plus active à la défense générale des intérêts médicaux, se proposant de traduire par des actes les prédictions du *Concours Médical*.

Pour la protection individuelle de ses membres, il est intervenu dans plus de 10,000 affaires; procès devant toutes les juridictions (y compris la Cour de Cassation, le Conseil d'Etat et le Tribunal des Conflits), jures, revendications, arbitrages, consultations, etc. Pour les luttes d'intérêt général, il marche d'accord avec le *Concours*,

cimetières déterrer les cadavres pour la dissection: Expéditions qui n'étaient pas sans danger, car les parents faisaient la garde et protégeaient même leurs morts à coups de fusil. Les cadavres tombaient en pourriture; on ignorait les procédés de conservation et tout étudiant, au début de ses études de dissection, était atteint d'entérite toxique.

Aujourd'hui, l'Université Laval, fondée à Québec, en 1864, occupe à Montréal un superbe palais. Elle comprend, outre la Faculté de Médecine, une école vétérinaire, une école polytechnique et des chaires de droit et de littérature française.

Il faut que s'établissent entre médecins des Français de France et des médecins canadiens français de solides liens d'amitié. Nos éditeurs, nos marchands d'instruments, nos professeurs, nos scientifiques y ont gagné. Souvenons-nous des Français d'outre-mer.

M. Etienne Lamy, envisageant la question de parler français au pays des arpent de neige, a entrepris depuis son retour une louable campagne pour faire mieux connaître chez nous l'effort canadien-français.

l'Union des Syndicats, l'Association Générale des Médecins de France, etc.

Récemment, il a été créé une caisse de garantie destinée à garantir ses membres, en outre des frais de procès, jusqu'à concurrence de 2,000 francs entre les dommages-intérêts qui pourraient leur être intentés en raison des faits cliniques et thérapeutiques accomplis dans l'exercice de leur profession, et dès maintenant, cette caisse est dotée de ressources suffisantes pour lui permettre d'envoyer tous les aides.

Faut-il ajouter que tous les avis possibles sont donnés, toutes les démarches sont

Il n'avait pas attendu, du reste, d'aller au Canada pour l'aimer et l'admirer; il en connaissait les prodigieux développements, il savait que les beaux et grêles petits fils de Français maintenaient avec un fidèle entêtement les droits de leur race, de leur intellectuellement, de leur langue française. Mais autre chose est voir et savoir seulement. Il a vu de près ces hommes ardents et disciplinés et ce pays aussi vaste que l'Europe; il en revient impressionné, enthousiaste, et prêt peut-être à accorder quelque confiance à la prédiction de sa Wilfrid Laurier, l'ancien premier ministre du Dominion: « Le dix-neuvième siècle a été le siècle des Etats-Unis; le vingtième sera celui du Canada... »

C'est un grand plaisir et qui a pour lui l'aventure, nous dit M. Etienne Lamy, de ce voir calme, précis et clair, qui éveille dans le parti républicain tant d'espoirs, il y a plus de trente années — les anciens de nos assemblées dédilatantes s'en souviennent — et que les vicissitudes de la vie politique ont depuis réduite au silence. Un peuple grand par ses mœurs, sa fécondité, la constance de sa foi; ayant conservé l'ensemble des vertus nécessaires à une société; respectueux du gouvernement non pas par une sorte d'obéissance, mais parce que le gouvernement apporte à ses yeux un certain ordre qui lui paraît indispensable; fier, jaloux de son autonomie, plein d'une vigueur de volonté et d'espérance que nous avons perdu. Non, pour la moindre chose, nous tournons vers l'Etat tout puissant et appelons l'aide. Le Canadien aperçoit devant lui une immensité à conquérir; il ne pense même pas à l'Etat, il regarde ses bras et devant l'effort qui s'offre, il dit bravement: « A nous deux... »

Quel plus admirable exemple de ce que nous appelons l'énergie que l'histoire même des Canadiens nous offre? Les luttes pour le maintien de la langue française n'ont-elles pas maintenu intacts l'Esprit et le cœur? Quand ils furent vaincus et conquis par l'Anglais, Valcous, soit, mais pas annihilés; ils absorbés, et ces paysans catholiques Normande, de Picardie, de l'Anjou et de ces provinces françaises n'eurent pas de ce qu'ils n'aient obtenu deux choses essentielles: l'Etat français leur donna la langue du conquérant et la liberté religieuse. On leur fit droit, et par une sorte de co-

faites en vue de rendre des services aux professionnels?

Pour être membre du *Sou Médical*, il faut être membre d'un Syndicat ou d'une Association Médicale ou bien être présent ou deux confrères déjà membres du *Sou Médical*.

La cotisation annuelle est de 20 francs comprise la participation à la caisse de garantie.

Les membres ne sont admis qu'après envoi de leur adhésion et paiement de la cotisation. Et les renseignements et demandes de renseignements au *Concours Médical* 132, faubourg Saint-Denis, Paris.

CARTOUCHE AUTO-PRODUCTRICE D'ALDEHYDE FORMIQUE

AUTORISÉE PAR LE MINISTRE DE LA GUERRE

Sur avis favorable du Conseil Supérieur d'Hygiène Public de France

pour la
**DÉSINFECTIION DES LOCAUX APRÈS
MALADIES CONTAGIEUSES.**
Procédé simple, discret, économique
rapide, efficace

VENTE AU PUBLIC
Réglementée
FUMIGATOR N°3 2'30 pour 15"
FUMIGATOR N°4 2'75 pour 20"

TELEGRAPHE FUMIGATOR - PARIS

FRANCO DE PORT
pour commande de
50 FF. ADRESSÉE A

GONIN **INGÉNIEUR-CONSTRUCTEUR**
PHARMACIEN DE 1^{re} CLASSE
60, Rue Saussure PARIS, XIII^e

CONJUGIUM SPECIALIS
à M.M. Les
Médicins et Pharmaciens

TELEPHONE 517-23
le FUMIGATOR
comporte à la fois l'appareil et l'antiseptique.

Avec le FUMIGATOR aucune détérioration n'est à craindre et les locaux soumis à son action sont réhabilités le jour même.

le FUMIGATOR se conserve indéfiniment à l'abri de l'humidité. Rien ne suppose à ce qu'il en soit fait provision.

promis entre le droit de souveraineté et le droit de majorité, le français devient, à l'égal de l'anglais, le langage du Parlement, de la loi, de la justice.

J'ai dit le droit de majorité. Les Canadiens français constituaient, en effet, la majorité. Ils ne le sont plus. L'équilibre est momentanément rompu en faveur de la langue anglaise. Dès qu'on quitte la province de Québec, la proportion des « parlant anglais », Canadiens d'origine anglaise, ou américaine, ou irlandaise, dépasse celle des « parlant français ». Ceux-ci ont pour eux la supériorité de leur fécondité et l'aptitude spéciale qu'ils ont à coloniser les terres encore inexploitées ou non défrichées de leur immense empire; ils ont contre eux l'immigration américaine et irlandaise.

Le Canadien français et le Canadien d'origine irlandaise ont le catholicisme comme point de contact?

— Oui, mais un phénomène curieux et difficilement explicable, l'Irlandais est au Canada avec l'anglais et plus peut-être que l'anglais contre la langue française.

M. Lamy n'ajoute pas mais il pourrait dire, car il le sait assurément, que l'élément irlandais exerce une pression constante au sein de l'Eglise catholique canadienne, pour diminuer l'influence des Canadiens français et l'usage de la langue française. Cet effort a déjà produit des résultats, mais Mgr Bourne, archevêque de Westminster, s'en exagérât sans doute l'importance quand au congrès eucharistique de Montréal, en septembre 1910, il fut le moment venu de prononcer un éloge qui parut inopportun en faveur de la langue anglaise. On assista alors à un spectacle inoubliable: dans ce congrès où trônaient un légat du Pape, des cardinaux, des archevêques, des évêques, un simple laïque, M. Henri Bourassa, et l'audace de relever les paroles de Mgr Bourne et de protester contre elles

au nom des droits des catholiques canadiens français; et le succès triomphal ne fut pas pour le prélat.

Les droits des Canadiens français ont reçu en 1890 une première atteinte. En

sions les plus originales soit détruit en ce pays où ils peuvent revendiquer un droit d'aïnesse; ils ont conscience de posséder certaines supériorités qu'ils perdraient en se laissant dévancer. Et c'est ce sentiment très vivace qui les a conduits à organiser ce

naissance pour la défense de la langue française, qui était l'objet du congrès, doit être maintenant réalisée en principe; elle est destinée à établir un lien permanent entre tous les groupes français d'au-delà des milliers de kilomètres du Canada. Notre cœur ne peut pas rester insensible à une entreprise si hautesse pour nous.



L'Université Laval à Montréal

Cité de Québec, vue du fort, intérieur.

dépit de la Constitution, un Etat du Dominion, le Manitoba, a déclaré seule officielle la langue anglaise.

— On touchait à la charte! nous dit M. Lamy. Allait-elle être détruite? Les Canadiens français ne sont pas d'humour à y consentir. Dans l'espèce ils ne font pas de politique; ils sont les plus loyalistes des sujets britanniques, mais c'est leur intellectuel qu'ils entendent maintenir. Ils ont la fierté de leur race; ils ne veulent pas que le génie français dont ils sont une des expres-

congrès du parler français où j'ai représenté l'Académie.

« L'idée a été accueillie avec enthousiasme non seulement à Québec, où les Canadiens français sont en majorité, non seulement dans les Etats où ils sont à égalité avec les « parlants anglais », mais même dans ceux de l'ouest, où ils ne sont qu'une minorité. Des délégués sont venus qui ont dû faire cinq jours et cinq nuits de voyage. Le succès a été complet. Les réunions auxquelles j'ai assisté ont été très vivantes; ce public est sensible comme un public français. L'orga-

LE SEPTIÈME TABLEAU D'HELENE SMITH

L'œuvre picturale d'Hélène Smith est trop célèbre, à Genève surtout, pour qu'il soit nécessaire d'évoquer ici les circonstances dans lesquelles cette œuvre a été conçue, puis si elle est réalisée. Qu'il nous soit permis cependant de rappeler la mystérieuse révélation de jadis: *L'œuvre s'écrit de sept*. Un huitième tableau restera à Hélène Smith en souvenir de l'œuvre. Ce septième tableau termine il y a quelques jours et où des retouches sont encore possibles, c'est *La Sainte Famille*.

Pour la première fois, M^{lle} Hélène Smith a bien voulu communiquer au public les notes qu'elle écrit après chacune de ses visions, comme après chaque séance de peinture. Les voici telles qu'elles furent prises depuis la première vision qu'elle eut de ce tableau, jusqu'à ce jour où elle commença à le peindre.

22 août 1911, 5 h. matin. — Vision dans ma chambre d'un magnifique paysage oriental, au ciel rose, avec trois personnages. Dans l'un je reconnais la Vierge Marie. L'autre est un homme que je vois pour la première fois; le troisième est un jeune garçon dont les traits me rappellent ceux de Jésus.

Serait-ce la Sainte-Famille?
1^{er} septembre. — Revu la même vision, mais cette fois avec un ciel bleu; les mêmes personnages étant placés à différents endroits. Cette

49 Année. Le numéro: 20 centimes MARS 1912

Le Progrès Médical

ADMINISTRATION
A. ROYBAUD
41, Rue des Ecoles, PARIS (V)
Téléphone 41-62

DIRECTION SCIENTIFIQUE
Maurice LOEPER, Professeur agrégé, Médecin des hôpitaux.
RÉDACTEUR EN CHEF
BOURGEOIS
CHIFFOLAU
CLERIC
JENNIN
LÉNORMANT
PAUL BONCOURT (G)
POUILLEARD
RAYMOND (P)
Médicins de l'École de Médecine de Paris.

RÉDACTION
SÉCRÉTAIRE GÉNÉRAL: C. ESMONET
Médico-écrit à Clivio (Suisse), Ancien interne des Hôpitaux.
SÉCRÉTAIRE DE LA RÉDACTION: A. PHILIBERT
Médico-écrit au Havre, Ancien élève des Hôpitaux.

Directeurs pour les Langues Étrangères: ROMBERG, de Vienne; GÉRALDIN, de Paris; GILBERT, de Paris; LEBLANC, de Clivio; de Clivio; de Clivio; de Clivio.

Sous un format grand in-4° raisin de 24 ou 32 pages, le Progrès Médical publie chaque semaine: Plusieurs articles originaux ou revue générale; Une clinique médicale ou chirurgicale; Un article de médecine pratique; Un bulletin; Actualités médicales; Une consultation médicale avec formules; Les comptes rendus des Sociétés savantes; Les actes de la Faculté; Nouvelles, Varia, etc., etc.

52^e Année. — N° 8 Paraissant le 10 et le 25 de chaque mois. 25 Avril 1912

REVUE INTERNATIONALE DE MÉDECINE et de CHIRURGIE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE CHEF:
BALZER, Médecin de l'École de Clivio, Ancien interne des Hôpitaux.
RENAUD CROUCHET, Médecin de l'École de Clivio, Ancien interne des Hôpitaux.
GILBERT, Médecin de l'École de Clivio, Ancien interne des Hôpitaux.
MORIS ANGE, Médecin de l'École de Clivio, Ancien interne des Hôpitaux.
LAUNOIS, Médecin de l'École de Clivio, Ancien interne des Hôpitaux.
LEGUEU, Médecin de l'École de Clivio, Ancien interne des Hôpitaux.
VILLEMEN, Médecin de l'École de Clivio, Ancien interne des Hôpitaux.
J. COURMONT, Médecin de l'École de Clivio, Ancien interne des Hôpitaux.
GAUSSEL, Médecin de l'École de Clivio, Ancien interne des Hôpitaux.
HUTINEL, Médecin de l'École de Clivio, Ancien interne des Hôpitaux.
JABOULAY, Médecin de l'École de Clivio, Ancien interne des Hôpitaux.
WALTHER, Médecin de l'École de Clivio, Ancien interne des Hôpitaux.

La Revue Internationale de Médecine et de Chirurgie (25^e année), paraît le 10 et le 25 de chaque mois sur 28 ou 36 pages. Elle publie des articles originaux de clinique médicale ou chirurgicale; Comptes rendus des Sociétés savantes. Les principaux travaux publiés en France et à l'étranger sont l'objet d'analyses très détaillées évitant de se reporter à l'original. Enfin, une pratique journalière, un Formulaire, Varia, Nouvelles et Bibliographie.

Numéros spécimens SERVICE GRATUIT DE 2 MOIS SUR DEMANDE

PRIME A NOS ABONNÉS

Nous attirons l'attention des lecteurs sur l'importance de la prime offerte aux abonnés du Progrès Médical.

Elle consiste dans l'envoi franco pour la France, l'Algérie et la Tunisie de **MEDICUS**, Guide-Annuaire des Etudiants et des Praticiens, grand in-8^o raisin, relié, de 1,700 pages.

Le plus complet, le plus pratique et le plus utile de tous les Annuaires.

ABONNEMENTS au PROGRÈS MÉDICAL, à la REVUE INTERNATIONALE DE MÉDECINE ET DE CHIRURGIE et MEDICUS, RÉUNIS, pour le PRIX GLOBAL de .. 15 fr.

vision est idéale et j'aimerais que ce tableau soit le mien.

Voilà : le reste de tout le mois de septembre, les trois premiers jours, le 1^{er} et le 2^e octobre, j'y suis encore deux visions du même sujet. Je suis agité et me demande si cette vision sera véritablement le motif du septième tableau.

Tout à coup une étoile superbe d'un éclat immense m'apparaît. Une voix qui semble descendre du ciel dit, quand le 1^{er} et le 2^e octobre, j'y suis encore deux visions du même sujet. Je suis agité et me demande si cette vision sera véritablement le motif du septième tableau.

— Oui, moi dit-elle, cette vision est le sujet du septième tableau.

— Alors, dis-je, bien haut, quel bonheur! Ce sera mon tableau.

— Ton tableau ? me répondit la voix, non, ce ne sera pas ton tableau. Il a été dit que l'œuvre serait de sept, que le dernier serait pour toi en souvenir de l'œuvre. Ce tableau sera le complément, car l'œuvre doit rester de sept; ton huitième se fera en même temps que ce dernier ou tout au moins le jour à presque sans interruption.

La voix s'est tue. L'étoile s'est éteinte, et j'ai fouillé en larmes, tant j'étais triste, désappointé que ce tableau ne soit le mien. Je le trouvais si beau!... Je n'aimais tant...

Le 2 octobre, à 7 h. du soir. — J'ens la vision vite effacée d'un ange merveilleux.

Le 25 octobre, à 9 h. du soir. — Nouvelle vision de l'ange muet, de la messe calvaire et de prendre du repos pour me préparer à la revue du septième tableau.

Dimanche 30 novembre, 6 h. du matin. —

Toute ma chambre est illuminée. Je vois une main écartée et de lumière. Je me précipite dans la chambre où se trouve le nouveau panneau et je vois cette main lumineuse tendue entre le pouce et l'index, un pinceau et un seau passer sur le panneau une couche blanche. La main tout à coup me

tend le pinceau; et je comprends alors qu'il manque au panneau une couche de peinture. En effet, malgré deux couches de blanc d'œuf données, apparaissent encore quelques veines au bois.

Le récipient contenant la préparation avait été laissé au pied du panneau et le pinceau y était resté, trempan dans le liquide. Je regardai alors en regardant celui qui me tendait cette main lumineuse, si l'autre était

toujours là. Mais il n'y était plus; et la main fluide me tendait toujours le pinceau près par elle... J'ai été et mis une troisième couche de peinture.

Mercredi matin, 9 novembre, 6 heures. — Trois coups violents, frappés sur le bois de mon lit me révoltent au surcra. Je suis dans ma chambre est illuminée, vraiment célèbre! Et le bel ange était au pied de mon lit. Il me dit :

— Mets un vêtement chaud et suis-moi... Alors il me prit par la main et me conduisit dans la chambre où se trouve le nouveau panneau. La chambre était splendémeent éclairée et toute transformée. J'étais au milieu du paysage magnifique entrevu déjà.

Jésus ! Joseph ! Marie ! Un splendide fugueur, nous puits, tout était là tel que je l'avais vu. J'étais si ému qu'il me semblait mériter...

L'ange était resté, pendant ce temps, auprès de moi. Sa main, placée à ce moment que je me suis endormie, puisque quelques instants plus tard je me suis réveillée, assise à terre devant le panneau où étaient peints en bas, à droite, un moine, un ange et quelques pierres encore légèrement voilées. L'ange n'était plus là. Seule une traînée de lumière persistait en bas du panneau.

Ce tableau, déconcertant comme les autres, et conçu comme eux dans des étranges conditions, appartient bien plus à la technique et sa composition aux six peintres précités, que les autres. Mais dans aucun d'elles, même dans les *Christ à Emmaüs*, on ne trouve cette paix divine, cette bonté du cœur et de l'esprit où semblent vivre ces trois personnages.

(D'après La Suisse française.)

DICTIONNAIRE-FORMULAIRE DES PRINCIPALES SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES

Aniodol — Combinaison synthétique, dans une glycérine spéciale, de triméthylol et d'un dérivé de la série allylique. Solution commerciale au centième.

Antiseptique —

1 cuillerée dans un litre d'eau pour un usage courant.

Bromures Murs — Plusieurs solutions dans le bromure et d'écorces d'oranges amères.

1^{er} Sirop *Héry Mure* au bromure de potassium; — 2^e au bromure de sodium; — 3^e au bromure de calcium; — 4^e polybromure (sodium, potassium ammonium).

5 grammes de sel par cuillerée à soupe.

Epilepsie, Hystérie, Névroses —

A. Gazagne, Pont-Saint-Esprit (Gard).

Cholécistomax — Extrait spécial

qui ne se vend, renfermant tous les principes actifs de la bile associés à la Kinase.

Entérocolite muco-membraneuse, entérocolite, insuffisances biliaire et pancréatique.

Dragées ouloles kérotinées —

6 ou 12 par jour prises en 3 doses égales, après déjeuner, dîner et le soir en se couchant.

Laboratoire Duret et Raby, Marly-le-Roi (Seine-et-Oise).

Coaltar saponifié Le Gour —

Extrait spécial au centième.

Antiseptique puissant, et nullement irritant, cicatrisant des plaies, adhésifs dans les *hémiplexes de Paris*, dans les *couenues* (0,05 d'hectine); — 20 à 100 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.

Amoules A (0,10 d'hectine); — Amoules B (0,20 d'hectine par ampoule); injecter une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours (indolore).

Amoules C (0,20 d'hectine, 12, rue du Chemin-Vert, à Villeneuve-la-Garenne (Seine).

Héméstyli du D' Roussel —

Sérum homéopatique très (de

ne contient ni chaux vive, ni arsenic, ni acétate de thallium). Dissout le sucre comme l'eau distillée.

Ni éruption, ni rougeur, ni irritation cutanée; dissout jusqu'à la racine, en trois minutes.

Indications : 1^{er} *Chirurgicales* (après le rasoir); 2^e *Médicales* (poils disgracieux du visage ou du corps, moustache féminine, favoris, etc.).

Prix : 1 visage 12 francs (médicins 6 fr. 50); corps 20 francs (médicins 10 francs).

Pharmacie Chatterneau, ex-intendant en chef, de Paris, 8, rue de Constantinople, Paris.

Qermose Karab ou Fluoroforme stabilisée. Ce merveilleux spécifique de la *Couchelette* et de la *Tox nerveuse* enraye invariablement une couchelette dans les quinze jours.

Très agréable au goût. Non toxique.

4 cuillerées à café jusqu'à 1 an; 8 cuillerées à café de 1 à 3 ans; 8 cuillerées à dessert au-dessus de 3 ans.

Dépôt : Pharmacie centrale de France, rue des Nonnains-d'Hyères, 21, Paris.

Hectine — Benzosulfone-parao-

aminophénylarsinate de sodium. Extrait spécial de la *Syphilis*.

Pilules (0,10 d'hectine par pilule) : 1 à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.

Amoules A (0,10 d'hectine); — Amoules B (0,20 d'hectine par ampoule); injecter une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours (indolore).

Amoules C (0,20 d'hectine, 12, rue du Chemin-Vert, à Villeneuve-la-Garenne (Seine).

Héméstyli du D' Roussel —

Sérum homéopatique très (de

cheval), en comprimés et en ampoules.

Anémies, hémorragies, convalescences, tuberculose. Applications chirurgicales du sérum frais (pansements, ergothérapie).

Comprimés : 4 à 8 par jour.

Ampoules : 1 ampoule de t.o.c. (adultes) ou de 5 c.c. (enfants), tous les jours, par voie buccale ou rectale.

En ingestion (comprimés ou ampoules), le matin à jeun ou une heure avant les repas.

La boîte de 45 comprimés ou de 6 ampoules : 5 fr. 50.

Prendre l'homme, pharm., 15, rue Gaillon, Paris. Tél. 316-32.

Hulle écorce astringente et indolore Vigier — 40 u. II. g. pout 10 c.c. (Cœux 1009).

Pour injections intramusculaires.

Pour adultes : une injection de 8 centigr. de mercure par semaine, pendant 7 semaines. — Repos.

Faire une 2^e série, etc.

Se servir de préférence de la *Seringe spéciale* du *D Barthélemy* à 15 divisions, chaque division correspond exactement à 1 centigr. de mercure métallique.

Pharmacie Vigier, 12, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris.

Intraits Dausse — Intraits de plantes fraîches stabilisées (produit de sérum sérique lactique pur).

Intrait de digitale. Produit soluble, contrôlé physiologiquement. Effet cardiaque rapide, sûr, stable.

Lactol du D' Boucard — Comprimés de lactose lactique pur.

Etat naturel des voies digestives (langue chargée, selles fétales); *Entérites aiguës et chroniques* (lyssentes, diarrhées); *Dermatoses* (eczéma, urticaire, herpès, acné); *Hygiène buccale* (pyorrhées, stomatites).

1 à 2 comprimés à 3 comprimés 3 fois par jour, une demi-heure avant les repas, délayés dans un peu d'eau sucrée.

Nourizans (diarrhées, gastro-entérites) : comprimé 2 ou 3 fois

par jour, délayés dans un peu d'eau bouillie.

La boîte de 45 comprimés : 4 fr.

Laboratoire du D' Boucard, 112, rue La Boétie, Paris. Tél. 558-48.

Levure extractive nutritive (comprimés) —

Enzymes de la levure de bière; 1 gr correspond à 35 gr. de levure fraîche; les comprimés sont dosés à 0,20 comprimés, équivalent à un gros cachet de levure sèche et à une cuillerée de levure fraîche. Très actifs, inaltérables, faciles à prendre.

Furones, Anthrax, Acné, Eczéma, Dermatoses, Suppurations, Mycoses, Grippes, Maladies infectieuses, Entérites, Constipation, 2 à 8 par jour, au début des repas.

Laboratoire Couturier, 57, avenue d'Antin, Paris.

Maltobailline — Ferments lactiques, maltosés impurifiés bien tolérés. Mal intestinaux, auto-intoxication, 157, r. Aïeux, Paris. — 40 comprimés, 2 fr. 75; 80, 4 fr. 75.

Névrothénine Freyssing —

10 gouttes = 0,20 centigr. de glycérophosphate de soude, potassium et magnésium (ni chaux, ni sucre, ni alcool).

10 à 20 gouttes à chaque repas.

Flacon 1/2 fr. Freyssing, 6, rue Abel, Paris.

Nucleostat Robin — Nouvelle

combinaison phosphatée d'acide nucléinique d'origine végétale.

1^{er} Gouttes; — 2^e Sachets; — 3^e Cachets, lymphatisme, bronchite chronique, convalescence, scrofale, débilité, névrosité, etc.

1 à 6 cuillerées-mesures chez l'adulte par 24 heures, et à 3 pour enfants et vieillards.

2^e Isocachet; — Exalte la phagocytose, abaisse la température en quelques heures.

Opérations chirurgicales (prévention), *Déferescence* dans les *fièvres infectieuses* (puerpérale, typhoïde, scarlatine).

ou 2 injections, suivant les états.

24 heures.

Quintan (Duret et Raby) — Pansement

aseptique, instantané.

Phlegmasies, eczémas, impétigos, plaques, brûlures, dyptérie.

Sirop du D' Boucard — 211

Urticaria-Merck. Chaque cuillerée à bouche renferme; 1001

Urticaria-Merck; 2 gouttes bromure chimiquement purifié, 2 gouttes alcool de racines d'op.

Indiqué dans toutes les *Aggravations des voies respiratoires* accompagnées, ou non, d'asthme, d'angine, de bronchite, d'émphyse, de laryngite et d'insomnie.

Adultes : 4 à 8 cuillerées à soupe.

Pharmacie du D' Boucard, 112, rue La Boétie, Paris.

Thaloxaline — Laxatif régulier.

Agar-Agar et extraits de rhubarbes. Produit entièrement végétal, ne détermine aucune irritation, ni accoutumance.

Cachets : 1 à 4 à chaque repas.

Comprimés : 2 à 8 à chaque repas.

Laboratoire Duret et Raby, Marly-le-Roi (Seine-et-Oise).

Uranosérum Rozier — Grande

soluble à base uc pipératée, d'urotropine, d'hélimithol, de benzoates de soude et de lithinate de soude.

4 cuillerées à café par jour, 19 heures au moins avant ou après les repas.

Antiseptique urinaire; dissout et chasse l'acide urique; *Œdèmes, gonites, gravelle, sciatic, artério-sclérose.*

4 cuillerées à café par jour, 19 heures au moins avant ou après les repas.

Rozier, 19, avenue de Villeneuve-la-Garenne.

Véronidine — Solution dans un

véhicule synergique de diéthylmalonate de soude, à la dose de 100 centigrammes par cuillerée à bouche.

Insomnies, névralgies.

1 à 2 cuillerées à soupe par jour.

Phlegmasies (Aiguë, chronique), 30, boulevard du Montparnasse.

Traitement de la **SYPHILIS** sous toutes ses formes

HECTINE

PILULES (0,50 d'Hectine par pilule). — Une à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.
GOUTTES (0,05 d'Hectine par goutte) à 0,20 d'Hectine par goutte pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES A (0,50 d'Hectine par ampoule). — **Injecter une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.**
AMPOULES B (0,20 d'Hectine par ampoule). — **INJECTIONS INDOLORES**

HECTARGYRE

(Combinaison d'Hectine et de Mercure).

Le plus actif le mieux toléré des sels mercuriels.
PILULES (Par pilule: Hectine 0,10; Protoiodure Hg. 0,05; NaCl 0,05). — **2 ou 3 par jour.**
 Une à deux pilules par jour pendant 10 à 15 jours.
GOUTTES (Par goutte: Hectine 0,05; Hg. 0,01; NaCl 0,01). — **10 à 15 par jour.**
AMPOULES A (Par ampoule: Hectine 0,20; Hg. 0,01). — **Une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.**
AMPOULES B (Par ampoule: Hectine 0,20; Hg. 0,05). — **INJECTIONS INDOLORES**

Laboratoires de l'HECTINE, 15, Rue du Chemin-Yari, à Villeueuve-la-Garene (Seine).

HISTOGÉNOL

Naline

Médication arsénio-phosphorée organique à base de Nuclarrhine, réunissant combinés tous les avantages sans inconvénients de la médication arsénico et phosphorée organique.

L'HISTOGENOL NALINE est indiqué dans tous les cas où l'organisme débilité, par une cause quelconque, réclame une médication réparatrice et dynamogène puissante; dans tous les cas où il faut relever l'état général, améliorer la composition du sang, reconstituer les tissus, combattre la inanémie et ramener à la normale les réactions hémorragiques.

PUISSANT STIMULANT PHAGOCYTAIRE

TUBERCULOSES, BRONCHITES, LYMPHATISME, SCROFULE, ANÉMIE NEURASTHÉNIE, ASTHME, DIABÈTE, AFFECTIONS CUTANÉES FAIBLES GÉNÉRALE, CONVULSIONS DIFFICILES, etc.

FORMES | ELIXIR — EMULSION | — GRANULÉ
ET DOSES | Enfants: 5 gouttes à soupe par jour. | Adultes: 15 gouttes par jour. | Injecter une ampoule par jour.
 Enfants: 5 gouttes à dessert ou à café. | Adultes: 2 dans un verre par jour.

Exiger sur toutes les boîtes et flacons la Signature de Garantie: A. NALINE
 Littérature et Echant.™: L'Æri. A. NALINE, 15, Villeueuve-la-Garene, yx St-Denis (Siv).

CONSTIPATION

Chronique ou Accidentelle

Fermentations gastro-intestinales
 Intoxications biliaires
 Troubles hépatiques et biliaires

TRAITEMENT PAR LES



Produit naturel et complet
 à base de Podophyllin et Cascara

Dose: un ou deux grains avant ou au milieu du repas du soir.

Administration: 64, BOULEVARD PORT-ROYAL, PARIS

ALBUMINATE DE VANADIUM

TANNURGYL

du Docteur LE TANNEUR (de Paris)

ANOREXIE - TROUBLES DIGESTIFS - ADYNAMIE - INSUFFISANCE FONCTIONNELLE DU FOIE

Posologie { **PRESCRIRE UN FLACON**: Adultes, 15 à 20 gouttes dans un peu d'eau à chacun des deux repas; — Enfants, 2 gouttes par jour et par année d'âge; — Nourissons, 4 à 5 gouttes par jour dans eau ou lait.

Echantillons sur demande: TANNURGYL du Docteur LE TANNEUR, 8, Rue de Farnes, PARIS

"GOLD STAR"

Modèle "Safety" se portant dans toutes les positions.



Ce Porte-Plume-Réservoir absolument garanti est offert en remboursement de l'abonnement à "Æsculape".
 Valeur 20 francs.
 AU BUREAU DU JOURNAL

Traitement rationnel de la Constipation

PAR LA

RICINOPALMINE LAGOUTTE

à base d'huile de ricin pure désodorisée, édulcorée et parfumée
 Nouveau purgé-laxatif doux, prompt et sûr, sans aucune toxicité
 GOUT AGREABLE, LE MEILLEUR POUR LES ENFANTS
 Convient à tous, même aux femmes à l'état de grossesse

Echantillons et littérature sur demande:

Laboratoire de Pharmacologie galénique, 5, boulevard des Broglieux, Lyon

Le flacon: 3 fr., dose pour 6 purgations; le flacon d'essai: 1 fr.

LE DÉPILATOIRE HOSPITALIER

De l'utilité pour le médecin, d'un bon dépilatoire.

La question des dépilatoires est une de celles qui ont provoqué le plus grand nombre de recherches. La difficulté consistait à trouver un solvant énergique, rapide, du poil ou du cheveu, et... un solvant *non irritant* pour la peau. Il faut reconnaître que le problème est ardu à résoudre. Et pourtant il ne se passe point de jour où chirurgiens et médecins souhaitent l'apparition du dépilatoire idéal.

Dans certains cas urgents, l'opérateur n'a ni le temps ni la possibilité de raser la région où va trancher le bistouri; dans des cas pressés de trépanation du crâne il importe de supprimer au plus vite les cheveux gênants; dans les cas d'incisions abdominales ou hypogastriques il arrive que des malades répugnent à l'intervention préalable du rasoir.

Dans la *pratique médicale* courante, le médecin est sollicité à tout instant de formuler une pâte dépilatoire contre des *poils disgracieux* du visage féminin (moustache, favoris, etc.). La tyrannie de la mode qui impose à la femme les décolletés audacieux, les manches courtes, exige également un épiderme glabre.

Dangers de certains dépilatoires.

Il faut reconnaître que médecins et public n'avaient pas eu encore en mains, jusqu'à ces derniers temps, de dépilatoire tout à la fois efficace et inoffensif.

Les journaux médicaux ont signalé maintes et maintes fois les dangers que peuvent présenter les dépilatoires du commerce. Ces dépilatoires, fabriqués sans aucun contrôle scientifique, sont, d'ordinaire, à base de *sels d'arsenic*, et, en particulier, d'*orpiment*. D'autres contiennent de la *chaux vive*, de la *potasse caustique*, toutes substances extrêmement irritantes dont le moindre inconvénient est de provoquer des rougeurs, des brûlures, des eczèmes tenaces.

Enfin, il est des dépilatoires qui doivent être surtout condamnés: ce sont les dépilatoires à base d'*acétate de thallium*. L'acétate de thallium est à ce point dangereux

que sa seule application en un point très circonscrit a pu amener des désastres. Ce corps pénètre, en effet, très facilement dans le sang au travers des téguments; il se répand dans tout l'organisme, provoque en masse la chute de la chevelure et du système pileux tout entier. Malgré les efforts du corps médical, des accidents de ce genre se produisent journellement.

ce médicament détermine une chute rapide de la chevelure.

Le public, qui ne peut connaître la composition chimique des dépilatoires qui lui sont offerts de toutes parts, court ainsi de grands dangers.

Le Dépilatoire Hospitalier est efficace et inoffensif.

Il était réservé à M. Chantereau, ancien interne des Hôpitaux de Paris, premier prix des Hôpitaux de Paris (*Concours de 1905*), de résoudre le problème du dépilatoire efficace et inoffensif.

Il consacra à ce travail la majeure partie de ses années d'internat, fit expérimentalement à l'hôpital, sous ses propres yeux, une série de préparations et s'arrêta finalement à une formule qui donne toute satisfaction.

Selon l'expression consacrée, le *Dépilatoire Hospitalier dissout le poil comme l'eau dissout le sucre*. Une expérience éloquentes le prouve. Elle consiste à enduire de Dépilatoire une touffe de cheveux ou de poils: au bout de trois minutes, si on recherche dans la pâte les cheveux ou les poils, on n'en voit plus trace.

La puissance dissolvante de la préparation est telle que le bulbe pileux lui-même est détruit en grande partie. La papille, il est vrai, produit un nouveau poil. Mais d'ordinaire un usage prolongé donne lieu à des repousses de poils de plus en plus pâles, de plus en plus grêles. L'épiderme n'est nullement irrité: il ne survient ni rougeur ni eczéma.

Mode d'emploi.

L'emploi est d'une facilité enfantine: on étale la pâte sur la région à épiler; on attend trois minutes, un peu plus si le calibre des poils l'exige; on passe un tampon sec d'ouate: la région apparaît aussitôt lisse et glabre.

Prix:

Pour le visage: au public, 12 fr. aux médecins, 0 fr. 50.

Pour le corps: au public, 20 fr.; aux médecins, 16 francs.

M. Chantereau, ancien interne des Hôpitaux de Paris, pharmacien de 1^{re} classe 8, rue de Constantinople, Paris.



Une femme à barbe

d'après une illustration de l'article du professeur Le Doublé sur « Les Vexus » dans la *Revue Médicale du Centre*, 1909.

Récemment encore, à la *Réunion biologique* de Marseille, était rapportée l'observation d'un homme de vingt-sept ans qui, à la suite de l'application d'acétate de thallium sur la région à épiler, présentait des signes graves d'empoisonnement; douleurs violentes, surtout intenses aux extrémités, avec exagération de la douleur à la pression sur le trajet des nerfs périphériques (sciatique, cubital, trijumeau, etc.), chute totale et brusque des cheveux, des cils, des sourcils, de la moustache, de la barbe, albuminurie, accélération du pouls, stomatite. Ces symptômes graves durèrent plus d'un mois.

Le docteur Huchard, dans un rapport publié (*Union pharmaceutique*, 1898, page 258), parle des propriétés antisudorales de l'acétate de thallium et signale que



ÆSCULAPE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE
Médecine ; — Sciences, Lettres, Arts
 dans leurs rapports avec la Médecine

SOMMAIRE

Les Derviches tourneurs et hurleurs
 (3 illustrations).

Par le D^r Libert.

Le Mysticisme d'un anatomiste du
 XVII^e siècle : Jean Swammerdam et
 Antonette Bourignon (4 illustrations).

Par le D^r Henri Boquet.

Le Toubib (2 illustrations).

Par le D^r Alexis Epaulard.

Le Lait desséché (4 illustrations).

Par le Prof. Ch. Porcher (de Lyon).

La Leçon d'anatomie.

Gravure d'après W. Hogarth.

Le Formulaire de l'Embaumement (5 illustrations).

Par Albert Gayet.

Un Hôpital pour Bêtes (5 illustrations).

Par L. Desormets.

Comment on empoisonnait au XVI^e siècle
 (10 illustrations).

Par le D^r L. Courtadon.

Abonnement sans Prime.
 12 fr. (Étranger 15 fr.)

A. ROUZAUD, Éditeur
 41, Rue des Ecoles, Paris — Téléphone : 830-03
 Le N° 1 fr. (Étranger 1 fr. 50)

Abonnement avec Prime
 20 fr. (Étranger 25 fr.)



P. E. COLIN DEL. & SCULPT.

Tableau des Puissances Antiseptiques et Bactéricides de l'ANIODOL

MICROBES	DOSES ANTISEPTIQUES empêchant toute culture dans le milieu ensemencé		PUISSANCE ANTISEPTIQUE de l'ANIODOL		DOSES BACTÉRICIDES ayant tué au bout de 10 heures les microbes dans le "jeûne" de culture		PUISSANCE BACTÉRICIDE de l'ANIODOL	
	GRAMMES de PHÉNOL pour 1.000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1.000	par rapport à celle du PHÉNOL	GRAMMES de PHÉNOL pour 1.000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1.000	par rapport à celle du PHÉNOL		
Bacille subtilis	1,90	0,25	7,6	8,5	0,45	18,90		
Bacille coli communis	1,35	0,12	11,25	3,1	0,15	20,70		
Staphylocoque doré	1,40	0,07	20,00	2,5	0,25	10,00		
Streptocoque pyogène	1,30	0,06	21,70	1,35	0,09	14,50		
Bacille pyocyanique	0,95	0,10	9,5	3,10	0,20	15,50		
Bacille typhique	1,85	0,035	52,85	3,5	3,15	23,40		
Bacille diphtérique	0,4	0,065	6,1	1,1	0,1	11,0		
Bacille choléris (Cassini)	1,3	0,05	26,0	1,5	0,15	10,0		
Bacille anthracis	1,4	0,075	18,7	11,5	0,4	28,75		
Bacille lactique	0,6	0,12	5,0	0,8	0,2	3,0		

« Ces nombres font voir d'une façon globale que l'ANIODOL présente une activité en moyenne vingt fois plus grande que celle du Phénol. »
 « Il est à remarquer que quelques nombres émergent au-dessus de cette moyenne d'une façon très notable : Ainsi, celui du Bacille typhique, 52,85, accuse à la fois la résistance particulièrement remarquable de ce microbe à l'acide phénique, et sa délicatesse vis-à-vis de l'ANIODOL. »

« La même observation, moins intéressante sans doute au point de vue pratique, est à relever pour le Bacille anthracis. »

« Signé : E. FOUARD,
 « Chimiste à l'Institut Pasteur. »

« Au point de vue du mode d'action des antiseptiques, ces nombres apportent une contribution de

« plus à une connaissance antérieure acquise de la supériorité des antiseptiques antioxygénants, ayant « ainsi, non une action essentiellement extérieure sur le corps du microbe, comme les agents coagulants, mais une action physiologique interne, « modificative du protoplasma, conséquence d'une « pénétration osmotique à travers la membrane « enveloppe. »

« Signé : E. FOUARD,
 « Chimiste à l'Institut Pasteur. »

Quelle est, d'autre part, la puissance bactéricide des divers antiseptiques ?

Nous empruntons le tableau suivant au Journal Lancet, du 14 juillet 1906, page 125, qui renvoie, pour plus amples informations, au Journal of the Royal Sanitary Institute, vol. xxiv, part. 3, page 244 :

ANTISEPTIQUES	ORGANISME	COEFFICIENT de l'Action résistante
Sublimé	Bacille typhique	20,00
Créoline	—	2,50
Lysof	—	2,50
Antiseptique de Pearson	—	2,50
Acide phénique	—	1,00
Formol	—	0,30
Chinosol	—	0,30
Chlorure de zinc	—	0,15
Lysoforme	—	0,10
Listérine	—	0,03
Sulfate de zinc	—	0,02
Santias	—	0,02
Acide borique	—	Nil

En comparant ces chiffres avec ceux des tableaux précédents, on constate que le pouvoir bactéricide de l'ANIODOL étant de 23,40, et celui du sublimé (le plus puissant antiseptique employé à ce jour) de 20,00 seulement, l'ANIODOL le dépasse de près du sixième, les autres antiseptiques ayant un pouvoir de 10 à 200 fois moindre.

Ainsi s'explique la grande supériorité de l'ANIODOL et la faveur dont il jouit auprès du corps médical qu'il a définitivement conquis et qui sait qu'en faisant usage de l'ANIODOL il est certain d'obtenir d'emblée le maximum d'effet thérapeutique, sans exposer le malade au moindre danger, au plus petit inconvénient, l'ANIODOL n'étant ni caustique ni toxique, à l'inverse du sublimé qui reste toujours un poison violent.

ANIODOL

LE PLUS PUISSANT
Antiseptique Désodorisant
 Sans Mercure, ni Cuivre — Ne tache pas — Ni Toxique, ni Caustique
 N'ATTAQUE PAS LES MAINS, NI LES INSTRUMENTS

OBSTÉTRIQUE — CHIRURGIE — MALADIES INFECTIEUSES

SOLUTION COMMERCIALE : au 1/100^e (Une GRANDE CUILLERÉE dans un LITRE D'EAU pour usage courant).

PUISSANCES BACTÉRICIDE 23,40 / sur le Bacille typhique
 ANTISEPTIQUE 52,85 (établies par M. FOUARD, Ch^le à l'INSTITUT PASTEUR
 Celles du Phénol étant : 1,85 et du Sublimé : 20.

SAVON BACTÉRICIDE à l'ANIODOL 2%

ANTISEPTISIE des MAINS de l'OPÉRATEUR, de la PEAU, des SURFACES

POUDRE D'ANIODOL INSOLUBLE remplace l'ODOFORME

Réalisation de l'ANTISEPTISIE INTERNE par l'ANIODOL pris à l'intérieur.
 Souverain dans FIÈVRE TYPHOÏDE, DIARRHÉE VERTE des NOUVEAUX-NÉS, GASTRO-ENTÉRITE, FERMENTATIONS GASTRO-INTESTINALES, etc.

DOSES : Une grande cuillère de la Solution au 1/100^e dans un litre d'eau par cuillères, ou terrées, dans les 24 heures

Echantillons et Renseignements : Société de l'ANIODOL, 32, Rue des Mathurins, PARIS. — SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

NOS DEUX MOIS D'ABONNEMENT

AVIS TRÈS IMPORTANT

Collection des 12 Numéros 1911 d'ESCLAPULE

Depuis le 1^{er} Août 1912, le prix de cette collection est porté à 40 francs net, sans prime

Il n'est plus accepté, depuis le 31 décembre, d'abonnements portant sur l'année 1911.

De nombreuses lettres nous sont parvenues de France et de l'Étranger au sujet de nos Primes de Remboursement et du Prix de l'Abonnement. D'une part, certains abonnés ont craint de ne pouvoir bénéficier de la prime lors du renouvellement; d'autre part, certains lecteurs, possédant déjà la plupart des primes offertes, nous ont demandé un prix d'abonnement spécial.

Nous avons créé, pour donner satisfaction à tous les désirs :

- 1^o Des abonnements sans primes à 12 fr. (Étranger 15 fr.)
- 2^o Des abonnements avec primes à 20 fr. (Étranger 25 fr.)

1^o Abonnement sans Primes : 12 fr. (Étranger 15 fr.)

Envoyer un mandat de 12 francs (Étranger 15 fr.) à M. Rouzand, 41, rue des Ecoles, Paris. (Depuis le 31 décembre, les abonnements ne peuvent plus porter sur l'année 1911. (Le prix des 12 numéros de 1911 est de 12 francs, sans prime.)

2^o Abonnement avec Primes : 20 fr. (Étranger 25 fr.)

L'envoi d'un mandat de 20 fr. (Étranger 25 fr.) à M. Rouzand, éditeur d'Esclapule, 41, rue des Ecoles, Paris, donne droit à un abonnement d'un an et à l'une des primes suivantes, dont la valeur égale celle de l'abonnement et que nous adressons franco. (Designé deux primes pour le cas où l'une d'elles serait épuisée.)

- I. — Instruments de chirurgie, médecine, laboratoire.
 - 1^o « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Mathieu.
 - 2^o « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

(Notes. — Le « Bon » sera adressé à l'abonné dès la réception du mandat d'abonnement.)
- II. — Eaux Minérales (France et médécins seulement).
 - 1^o Eau de Pouéges, Source Alice (une caisse de 50 bouteilles).
 - 2^o Eau de Vals, Source La Reine (une caisse de 50 bouteilles).
 - III. — Instruments médicaux.
 - 1^o L'Art et la Médecine, modèle Vigier, stérilisable, spéciale pour huile grise à 0/0 o/o, avec boîte métal et aiguille en platine irridée de 5 centimètres; accompagnée de 2 seringues de 1 centimètre cube cristal genre Liéur (valeur de l'ensemble 21 fr.).
 - 2^o Seringue de 20 centimètres cubes (pour sérum de Roux, etc.) avec tube-raccord caoutchouc, deux aiguilles et boîte métal (valeur 21 fr.).
 - IV. — Livres.
 - 1^o L'Art et la Médecine, par Paul Richer, membre de l'Académie de médecine; ouvrage de grand luxe, 502 pages, 350 illustrations (valeur 30 fr.).
 - 2^o L'Assiette au Beurre, un beau volume album contenant une cinquantaine de numéros différents, illustrés par nos meilleurs humoristes (Willette, Abel Faivre, Guillaume, Steinlen, Rouille, Mirande, Ricardo Flores, etc.) (valeur 25 fr.).
 - 3^o Œuvres de Rabelais, 4 vol., édition des Bibliophiles,

- reliure d'amateur, tête dorée (valeur 24 fr.). (Les œuvres de notre vieux et savoureux confrère s'imposent à toute bibliothèque médicale.)
- 10^o Les Différentes et les Maladies dans l'Art, par le Professeur Charcot et Paul Richer; ouvrage de grand luxe, nombreuses illustrations (valeur 20 fr.).
- 11^o Œuvres d'Alfred de Musset, édition de la collection artistique Joussot, 7 volumes (Premières Poésies, Poésies Nouvelles, Comédies et Proverbes (3 vol.), Contes, Nouvelles, etc., Confession d'un Enfant du Siècle) (valeur 21 fr.).
- 12^o Quatre volumes à choisir parmi les 6 volumes suivants de Georges Cain, à 5 fr. l'un, largement illustrés : Gains de Paris, Promenades dans Paris, Nouvelles Promenades dans Paris, A travers Paris, Pierres de Paris, Environs de Paris. (Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.)
- 13^o Le Cabinet secret de l'Histoire, par le Dr Cabanès; 4 vol., illustrés, à 5 fr. l'un (valeur 20 fr.).
- 14^o L'Éducation artistique par l'Image et l'Anecdote, par Paul Bayard, inspecteur des musées; vol. de grand luxe, 600 pages, 400 illustrations (valeur 30 fr.).
- 15^o Œuvres complètes de Shakespeare, traduction publiée il y a 2 ans par la Maison Flammarion, 8 beaux volumes illustrés, à 3 fr. 50 (valeur 26 fr.).
- 16^o Le Niv au théâtre (depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours), par les Drs Witkowski et Nass (valeur 20 fr.).
- 17^o Vingt francs de livres à choisir dans la liste suivante :
 - Mémoires intimes du Passé, par Cabanès (3 vol., à 3 fr. 50 l'un); — Les Morts mystérieux; de l'Histoire, par Cabanès (2 vol., à 3 fr. 50 l'un); — Les Indiscretions de l'Histoire, par Cabanès (6 vol., à 3 fr. 50 l'un); —

- Pauvres Docteurs, par le Dr Lucien Nass (1 vol., à 3 fr. 50); — Monsieur l'Agrégé, par L. Nass (1 vol., à 3 fr. 50); — Chroniques Médico-Artistiques, par L. Nass (3 vol., à 3 fr. 50 l'un); — Les Accouchements à la Cour, par le Dr Witkowski (1 vol., à 10 fr.); — Théâtre de l'École, pub. par Joussot, avec la préface de 1884; toute bibliothèque médicale doit posséder l'œuvre de Molière (8 vol., à 3 fr. l'un); — Les Mystères des Dieux (Féens), par Pierre Flodt (valeur 6 fr.); — Jagers (dépense une correspondance inédite), par J.-J. Rousseau, édition des Bibliophiles (3 vol., à 3 fr. l'un); — Marat inconnu, par le Dr Cabanès (1 vol., à 5 fr.); — Le Mars pilotage, par J. Du Failles (1 vol. de luxe, largement illustré à 10 fr.); — Lettres à mon Moulin, par A. Daudet (1 vol. de luxe, abondamment illustré, à 10 fr.). Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.
- V. — Abonnements. (Les personnes abonnées déjà directement à l'une des Revues ci-dessous ne peuvent la choisir comme prime.)
 - 18^o La Grande Revue, bi-mensuelle, abonnement d'un an (valeur 20 fr. pour la France; 25 fr. pour l'Étranger).
 - 19^o La Revue (directeur : Jean Finot), bi-mensuelle; abonnement d'un an (valeur 24 fr. pour la France; 30 fr. pour l'Étranger).
 - 20^o L'Art Décoratif, bi-mensuelle (Revue de l'Art ancien et de la Vie artistique moderne); nombreuses planches en couleurs susceptibles d'être encadrées; abonnement d'un an (valeur 24 fr. pour la France; 26 fr. pour l'Étranger).
 - VI. — Stylo « Gold Star », modèle Safety, se portant dans toutes les positions. (Voir page xxix.)

NUCLEATOL ROBIN NUCLEARSOL ROBIN

GRANULÉ
(Nucleophosphates de Chaux et de Soude) d'origine Végétale.

RACHITISME, CACHEXIE, LYMPHATISME BRONCHITE CHRONIQUE, CONVALESCENCE SCROFULE, DÉBILITÉ, NEURASTHÉNIE, ETC.

DOSE : 2 à 6 cuillerées-mesures chez l'adulte par 24 heures et 2 à 3 pour Enfants et Vieillards.

INJECTABLE
(Nucleophosphate de Soude chloroquinolé pur)

EXALTE LA PHAGOCYTOSE OPÉRE P. ÉTENDUEMENT dans les maladies de l'appareil respiratoire.

DEFERESCENCE dans les FIÈVRES INFECTIEUSES PUERPÉRALES, ÉRYSIPÈLES, TYPHOÏDES, SCARLATINES, etc.

ABaisse LA TEMPÉRATURE en QUELQUES HEURES

DOSE : 1 ou 2 injections suivant les cas dans les 24 heures.

VENTE EN GROS : 19, RUE DE POISSY, PARIS. — DÉTAIL : Principales Pharmacies.

ANTI-TUBERCULEUX, PUISSANT RECONSTITUANT (NUCLEATOL METHYLARSINÉ)

COMPRIMÉS

DOSE : 2 à 6 comprimés deux fois par jour aux deux repas, ce qui fait de 60 à 120 comprimés de multidivarsinolé sodique par jour.

INJECTABLE

DOSE : 1 ou 2 injections suivant les cas, dans les 24 heures.

Médication Nucleophosphatée arsenicale

NUCLEOPHOSPHATES DE CHAUX et de SOUDE METHYLARSINÉS

TUBERCULOSE, FIÈVRES PALUDÉENNES CACHEXIE DES PAYS CHAUDS LYMPHATISME, SCROFULE, ETC.

VENTE EN GROS : 19, RUE DE POISSY, PARIS. — DÉTAIL : Principales Pharmacies.

AU LECTEUR

NOS SUPPLÉMENTS TRIMESTRIELS. — Le supplément trimestriel d'avril comprenait deux articles illustrés, consacrés aux *Hermaphrodites* : l'un dû à la plume du docteur Nass (*Les Hermaphrodites devant les tribunaux du Moyen Age*); l'autre reproduisant, avec des dessins originaux, une curieuse brochure présentée en l'an X de la République, à l'Académie de Mantoue, sur le sexe d'un individu vivant comme sous le nom de Jaqueline Feroni. *Le supplément trimestriel d'août encarté dans le précédent numéro, donnait un article du D Nass sur la Bestialité antique et la belle Épître folote et testamentaire de Georges Foursat.*

QUELQUES MOTS POUR TROIS ORDRES DE LECTEURS: LE MÉDECIN, LA FEMME DU MÉDECIN, LE CLIENT. — *L'Esprit médical* est par principe libéral; il répugne à toutes les émasculations; toute question touchant directement ou indirectement le domaine des sciences médicales sera susceptible d'être traitée dans nos colonnes, et cela avec toute la largeur d'idées et la libre franchise qu'ont goûtées jusqu'ici les esprits cultivés qui nous lisent.

La Femme du médecin est notre meilleure alliée; qu'elle trouve ici nos remerciements pour son prosélytisme agissant; — qu'elle nous soit indulgente pour certains de nos articles que le cadre même de notre Revue et sa destination spéciale nous imposent de traiter.

Enfin, nul médecin n'ignore avec quelle prédilection le *Client* lit *Æsculape* dans le salon d'attente. Chacun de nos numéros est tiré à 10,000, 12,000, voire 15,000 exemplaires. Le nombre des lecteurs réels de chaque numéro se chiffre par des centaines de milliers. Aucune Revue médicale ne peut justifier, à beaucoup près, d'une pareille diffusion. — Nous devons à ces lecteurs non préparés quelque ménagement; les articles traitant de questions trop délicates sont encartés séparément sous forme de feuilles supplémentaires dans le numéro. Nul doute que nos abonnés n'apprécient cette amélioration qui leur permet de recevoir chaque trimestre des articles particulièrement susceptibles d'être goûtés par eux, sans augmentation du prix de l'abonnement. *Ces sortes de suppléments trimestriels ne sont adressés qu'à ceux de nos abonnés qui en ont fait la demande.*

SOMMAIRES DES DEUX DERNIERS NUMÉROS PARUS

JUN

- Les malades de nos ancêtres de l'âge de pierre* (6 illustr.), par le Dr Paul Raymond, *prolétaire sacré* des Facultés. — Tuberculose, syphilis, trépanation crânienne à l'époque de la pierre polie, etc.
- Un grand chirurgien au XVIII^e siècle: Frère Cosme* (5 illustr.), par le Dr Henry Bouquet. — La grande figure du Frère Cosme se détache ici avec un relief singulier.
- Les marques du Diable* (6 illustr.), par Jean Lorrain. — Récit du procès en sorcellerie de Louis Gaudry, accusé d'avoir suborné, violé, possédé, livré au Diable, Madeleine de Demandols.
- Le docteur Jonland, mailleur* (8 illustr.), par le Dr Georges Pautet. — L'auteur nous dit l'originalité de ce médecin limousin digne continuateur des Penicaud et des Courtyes de Limoges.
- Notes médico-religieuses sur les Scapitis de Roumanie* (7 illustr.), par le Dr Richard Lacroix.
- Le Musée de la Vaccine de Plessis-les-Tours* (8 illustr.), par le Dr Edmond Chaumier. — Reproductions multiples de la belle collection du Dr Chammier.
- La Typographie des Talamans* (7 illustr.), par le Dr Matignon. — La crédulité, la suggestibilité du Céleste; quel rôle la néromancie, le mauvais œil jouent dans son existence, etc.
- L'Hôtel des Cigognes à Brouse* (7 illustr.), par le Dr Libert. — L'auteur continue son enquête dans des domaines très variés, — social, psychologique, médical — toujours également pittoresques.
- Supplément.** — *Les types noirs de Legallouix.* — *La placentologie.* — *La littérature et la morale.* — *La violence et la forme des poisons.* — *La photographie et l'étude des phénomènes psychiques.* — *Notes sur la Licorne.* — *Les mangeurs de terre.* — *La mort et la vie devant le spirite.* — *L'Élection à l'Institut et le Jubilé de M. Lucas-Championnière.* — *La sorcellerie des campagnes.* — *L'Anguille commune va pondre dans la mer.* — *Congres et Anguilles.* — *William Stead.*

JUILLET

- Jeanne la Folle* (7 illustr.), par le Dr Cabanès. — L'auteur tente d'éclaircir une des énigmes les plus pérorantes de l'histoire: Jeanne la Folle fut-elle vraiment folle?
- Pseudo-sommet africain et gastronomique*, par Georges Foursat.
- L'idéal de beauté dans l'École florentine* (5 illustr.), par le Dr Félix Reagnat, professeur au Collège libre des Sciences sociales. — Le caractère de la beauté florentine, tel qu'il apparaît dans l'œuvre des artistes de la grande cité toscane.
- Monstres d'antrefois* (7 illustr.), par le Dr Henri Bouquet. — Curieuse tentative de résurrection des monstres géants d'autrefois.
- Les Vélus dans la Science et dans l'Histoire* (22 illustr.), par les Dr Le Double et Houassy. — Le développement anormal du système pileux chez l'homme et chez la femme, dans les différents parties du corps. Portraits de velus célèbres. Les hommes à queue. *Le Selamitic: le Sarcolaphte des pleureuses* (3 illustr.), par le Dr Libert.
- Supplément.** — *Un traitement de la stérilité.* — *Le suicide en Chine.* — *Enfants et contes fantastiques.* — *Les dévots de don Juan.* — *Le mort de J.-J. Rousseau.* — *Les grains d'électricité.* — *Les anciens habitants de Paris.* — *Le pas de l'Ourse.* — *Du soldat au Cancellé.* — *La mort de M. Chéol.* — *La vie apparente chez les incis sur le champ de bataille.* — *Les meilleurs de la femme de terre.* — *La maison natale de Pasteur.* — *Le crâne de Schiller.* — *Gavarni et les femmes.* — *La médecine à Ninive.* — *Les Canadiens français et l'Université Laval.* — *Le septième tableau d'Étienne Smith.*
- Supplément trimestriel.** — *La Bestialité antique* (5 illustr.), par le Dr Lucas Nass. — L'auteur passe en revue les cas si intéressants de la mythologie gréco-latine. — *Marie-Christine Zanonchi.* — *Hermaphrodite* (1 illustr.). — *Épître folote et testamentaire pour rigoler l'ordre et la marche de nos facultés.* par Georges Foursat (4 illustr.). — *L'ivre d'un somptueux, d'un trauculent artisan du grand vers romantique et parnassien.*

PHARMACIE CHARLARD-VIGIER, Ph^{en} de 1^{re} cl. et R. HUERRE, Ph^{en} de 1^{re} cl., Docteur ès sciences, 12, BOULEVARD BONNE-NOUVELLE, PARIS

SAVONS ANTISEPTIQUES VIGIER HYGIÉNIQUES ET MÉDICAMENTEUX

Savon doux ou pur, S. hygiénique, S. surgras au Beurre de cacao, S. à la glycérine (pour le visage, la poitrine, le cou, etc.).

Savon Panama, S. Panama et Goudron, S. Naphthol soufré, S. Goudron et Naphthol (pour les soins de la chevelure, de la barbe, pellicules, seborrhée, alopecie, maladies cutanées).

Savon Sabilmé, S. Béniqué, S. Boriqué, S. Crésoline, S. Eucalyptus, S. Eucalyptol, S. Résorcine, S. Salicylé, S. Salol, S. au Solvéol, S. Thymol (accouchements, anthrax,

rougeole, scarlatine, variolo, etc.). S. intime (à base de Sublimé).

Savon à Ichtholol (acné, rougeurs), S. Panama et Ichtholol, S. Sulfureux, S. à l'huile de Cade, S. Goudron, S. Boraté, S. Pétrôle, S. Goudron boriqué.

Savon iodé à 5/0 d'iode. — S. Mercuriel, 33/0 de mercure. — S. au Tanaflore (contre les taches), S. au B. et P. et Pétrôle (contre gale, parasites), S. à l'Oxyde de Zinc. (Eczémas). — S. à la Formaldéhyde (antiparasite), etc.

Emplâtres et Épilithèmes caoutchoutés VIGIER

à tous médicaments

Antiseptiques, inaltérables, très adhésifs, très souples, remplaçant pour le traitement des maladies de la peau les anciens cataplasmes et les Pomades.

Épilithèmes Oxyde de Zinc — Rouge de Vidal — Vigo — Boriqué — Salicylé — Bel-Indone — Cigué — Calomel — Mercuriel pléanique, etc.

Sparadraps caoutchoutés simple stérilisés, très adhésifs, remplaçant l'ancien Sparadraps Dinchylum.

SAVON DENTIFRICE VIGIER, le meilleur dentifrice antiseptique

Pour l'entretien des dents, des genèviens, des muqueuses. — Il prévient les accidents buccaux chez les syphilitiques

Prix de la boîte de porcelaine : 3 francs

TRAITEMENT DE

l'Arthritisme et de la Dyspepsie par l'Eau de

WALS SOURCE REINE

Un Verre le matin à jeun

Un Verre une heure avant le Déjeuner

Un Verre une heure avant le Dîner

Le reste de la bouteille consommé aux Repas

Toutes Pharmacies ou s'adresser à M. CHAMPETIER, à Vals-les-Bains (Ardèche)

LA STRUCTURE DE LA MATIÈRE

Le colonel Hartmann a exposé au Conservatoire des Arts et Métiers le résultat des expériences si curieuses qu'il poursuit depuis vingt ans avec l'aide de l'Académie des Sciences et du fonds Bonaparte, soit au laboratoire de physique du Collège de France, soit au laboratoire de Guiché. Sa conférence a été illustrée par de nombreuses projections fixes ou cinématographiques du plus grand intérêt.

Les travaux du colonel Hartmann ont pour objet de mettre en évidence la structure géométrique et définie que prend la matière lorsqu'elle est soumise notamment à des pressions considérables. Ces phénomènes tendent à diminuer l'importance des différences qu'on était enclin à croire très nettes entre les substances cristallines ou les corps vivants d'une part, et d'autre part, la matière sans structure, c'est-à-dire présentant les mêmes propriétés dans tous les sens.

Le colonel a étudié tout d'abord les modifications extérieures que présentent certains corps quand on leur impose un changement symétrique de forme. Il a choisi des cylindres métalliques creux, qu'il a soumis à l'action d'une presse hydraulique, et il a obtenu ainsi des assises de polygones à 3, 4, 5, 6 côtés, suivant les circonstances de l'écrasement. Les différences dans les résultats obtenus constituent un phénomène mystérieux, dont il faut chercher la cause dans les propriétés élastiques de la matière, encore très imparfaitement connues.

Le colonel Hartmann a fait passer sous les yeux de ses auditeurs des exemples typiques des formes géométriques que se

présentent lui ont permis d'obtenir et qui intéressent non seulement l'homme de science, mais aussi l'artiste, parce qu'elles constituent parfois des motifs décoratifs extrêmement gracieux.

Quand on comprime, au lieu de cy-

lindre un tracé très pur ou des rubans hélicoïdaux. Des barrettes de fer, soumises à l'extension, présentent un réseau de lignes parallèles.

Quelques-uns de ces phénomènes se reproduisent avec constance, quel que soit



L'Institut Pasteur de Paris

lindres, des calottes sphériques, on obtient des plus régulièrement espacés et dont le nombre varie suivant les conditions de l'expérience. Il n'est pas inutile de noter que le choc donne des résultats très analogues à la pression lente.

Le changement de forme extérieure est accompagné d'un changement de structure interne qui se manifeste par des figures géométriques souvent fort curieuses. En soumettant des plaques métalliques à des pressions partielles, on obtient des spirales

le métal employé, ce qui donne à penser que les orientations suivies lesquelles se font ces changements de structure ont un caractère général de régularité.

Le colonel Hartmann a fait, si on peut ainsi dire, vivre sous les yeux de ses auditeurs un de ces morceaux de métal en projetant un film cinématographique qui représentait les changements de structure à mesure qu'ils se produisaient. On a pu voir ainsi ce que des frissons courent à la surface du métal.

Ces modifications visibles naturellement conditionnées par des changements dans la forme des grains constituent la substance. On observe alors que ces grains s'allongent ou s'aplatissent suivant qu'ils sont placés d'un côté ou de l'autre d'un morceau de métal, auquel on fait subir un mouvement de flexion.

Les formes géométriques variées qu'on observe ainsi dans la matière inerte rappellent d'une manière surprenante l'architecture des êtres animés. C'est donc pas sans raison qu'on parle parfois de la vie de la matière. Mais il ne faut pas s'y tromper pourtant : quand nous la modelons et quand elle retient tout ou partie de notre effort, comme c'est le cas dans toutes ces expériences, ce n'est pas elle, c'est nous qui vivons. (*Le Temps.*)



LES MISSIONS PASTEUR

DU DOCTEUR A. LOIR

De la belle conférence du Dr. Adrien Loir, faite devant les membres de l'Association internationale de perfectionnement scientifique et d'enseignement médical complémentaire, nous avons plaisir à publier les lignes qui suivent :

I. Pasteur et la vaccination antirabique.

Pasteur venait de prouver que les animaux pouvaient être immunisés contre la rage même après morsure. À ce moment, c'est-à-dire en juillet 1885, Pasteur recevait un jour, au laboratoire, un enfant, le jeune Meister, qui avait été mordu de nombreuses fois sur tout le corps. Les Professeurs Vulpian et Grancher, des am-

Pas
d'accoutumance.
Ni
de contre-indications

EXPÉDIE FRANCO
contre mandat postal de 4/50

Sommeil Bienfaisant
PROCURÉ
AUX NEURASTÉNIQUES - NERVEUX - SURMENÉS - etc.
PAR LE
Véronidia Buisson
à la dose de la 2 cuillerées à potage le soir au coucher.

Inoffensif
Gout
agréable

20, B^{is} du MONTPARNASSE
et toutes pharmacies.

GRAINS DE SANTÉ
PURGATIFS DOCTEUR FRANCK DÉPURATIFS
1/50 la Boîte de 50 Grains
Notice dans chaque boîte. En vente dans tous les pharmacies.
La Remède de CONSTITUTION

E. COGIT & C^{IE}
CONSTRUCTEURS D'INSTRUMENTS POUR LES SCIENCES
15, boulevard St-Germain
PARIS

Fourneaux généraux pour Bactériologie et Micrographie.

Dépôt pour la France des
MICROSCOPES
et des LUMIÈRES
à PRIMES

E. LEITZ

TELEPHONE : 812-20

Affections Cancéreuses

“Séléniol”

COUTURIEUX

Seul véritable Sélénium A colloïdal électrique
(PROCÉDÉ ANDRÉ LANGCIEN)

AYANT FAIT L'OBJET des COMMUNICATIONS des 16 FÉVRIER et 1^{er} MARS 1912
à la SOCIÉTÉ MÉDICALE des HOPITAUX de PARIS

ISOTONIQUE, TRÈS STABLE & TRÈS HOMOGÈNE

Envoi sur demande d'Échantillons pour essais, Littérature et Renseignements
Laboratoires COUTURIEUX, 57, avenue d'Antin, 57, PARIS

du laboratoire, consultés, furent d'avis que cet enfant était voué à une mort presque certaine, et qu'il fallait essayer sur lui le traitement qui avait réussi sur les autres.

Le petit Meister était accompagné de sa mère. Ils furent installés l'un et l'autre dans une chambre à côté de la mienne, au second étage de l'annexe du laboratoire de la rue Vanquelin, où je demeurais. A chaque heure du jour et de la nuit je devais le surveiller. Les inoculations furent faites par Grancher pendant dix-huit jours. Pasteur ne vivait pas pendant ce temps; de tous les côtés on critiquait sa méthode, il le savait et le sentait, mais il avait confiance et allait de l'avant. Je partis bientôt pour la Seine-Inférieure, à Eu, où des bœufs avaient été mordus par un chien enragé et j'allais inoculer préventivement ces animaux.

Meister, retourné en Alsace, écrivait régulièrement, pour donner de ses nouvelles à « son cher Monsieur Pasteur »; aussi lorsqu'un jour, six mois après Meister, arriva au laboratoire, le berger Jupille, mordu à la main par un chien enragé, il fut décidé de suite par Vulpian et Grancher qu'il fallait l'inoculer. La plaie de la main était assez sérieuse; je fus chargé de la soigner; j'entends encore Vulpian me dire: « Allez chercher un linge fenêtré et à côté », et les premiers individus traités de la rage furent ainsi soignés par le vieux procédé de pansement de nos pères. C'est à un point d'histoire à retenir.

Combien les temps ont marché depuis... Peu de semaines après, Grancher se blessa avec du virus rabique. Pasteur lui proposa de se soumettre aux inoculations préventives. Nous étions quatre dans le cabinet de Pasteur, rue d'Ulm; Pasteur, Vulpian, Viala et moi. Pasteur ne voulait pas laisser Grancher seul subir les inocu-

lations; il désirait se faire vacciner; mais Grancher refusa en lui disant qu'il était trop exposé à s'inoculer la rage, mais qu'il n'en était pas de même de Viala et moi, et qu'il acceptait de nous inoculer préventivement. Pasteur ne pouvait vaincre la résistance de Grancher, s'adressa à moi et me dit: « Inocule-moi ». Je répondis que n'ayant pas en core de diplôme je ne pouvais le faire que sur l'ordre du Dr Grancher, et prenant la seringue j'inoculai Grancher qui nous inocula ensuite, Viala et moi. Pasteur fut vivement contrarié de notre résistance, et ne regardait, me surveillait et me faisais noter mes impressions.

Une vingtaine de Russes venant de Smolensk, où ils avaient été mordus par un chien enragé, arrivèrent à ce moment au laboratoire pour y subir le traitement. L'un d'eux, mordu à la face dans sa chambre pour ne pas se fatiguer et j'allais chaque jour l'inoculer chez lui; Pasteur souvent m'accompagnait. Nous allions aussi à l'Hôtel-Dieu où se trouvaient ceux qui avaient été mordus plus gravement, car le maître suivait tous ses malades avec une touchante sollicitude et rien n'était plus tendre que sa façon de consoler les petits enfants qui pleuraient au moment des inoculations... Celui qui, dans les Académies et du haut de sa chaire à la Faculté de Médecine, menait la campagne contre Pasteur, c'était surtout le professeur Peter, qui défendait, disait-il, la médecine traditionnelle. Générat avait fait une communication retentissante sur l'usage des bains froids dans le traitement de la fièvre typhoïde. Peter

avait combattu ses conclusions en parlant des dangers des bains froids. Bouley avait indiqué au nom de la science biologique moderne que Pasteur venait de démontrer la possibilité de donner le charbon à des poules refroidies, tandis que, maintenus à leur température ordinaire, ces oiseaux ne pouvaient prendre le charbon qui leur était inoculé. Par analogie, disait-il, le refroidissement provoqué par les bains pourrait donner aux malades la vitalité nécessaire pour lutter contre le microbe de la fièvre typhoïde. C'étaient des idées toutes nouvelles introduites dans la pathologie.

Comme le dit le professeur Chantemesse: « L'expérience de la poule réfractaire à l'inoculation du charbon, mais qui contracte le charbon inoculé si on l'expose au refroidissement, vit donner à l'étiologie invoquée par la médecine traditionnelle une démonstration qui mettait à tout jamais de côté l'antique spontanéité morbide des maladies infectieuses, mais fournissait une preuve décisive de l'importance dans leur étiologie des causes secondes appelées refroidissement, misère physiologique, etc. »

J'allais à cette époque, tous les huit jours, dîner chez Peter, mon cousin; il m'écrivait une lettre destinée certainement à être montrée à Pasteur, dans laquelle il me demandait de venir à l'Académie de Médecine entendre sa réponse à Bouley. Il voulait, disait-il, parler des expériences de Pasteur, et de l'admiration que l'on doit au grand savant, mais il voulait en même temps, au nom de la médecine traditionnelle, démontrer les dangers qu'il y avait à étendre à la pratique des théories de laboratoire. Il considérait les bains froids donnés dans la fièvre typhoïde comme un danger. Peter fit cette communication; Pasteur répondit en disant que la biologie donnait au contraire à la médecine l'expli-



Lawsonia, un des vrais de Baroteland (Rhosé). Il n'hésite pas, pour enoyer la rage, à faire tuer les chiens par milliers dans son royaume

esser Peter, qui défendait, disait-il, la médecine traditionnelle. Générat avait fait une communication retentissante sur l'usage des bains froids dans le traitement de la fièvre typhoïde. Peter

METHARSOL

(Méthylarsinate de Soude)
 AMPOULES..... 0,05 de Métharsol par ampoule.
 GOUTTES..... 0,02 de Métharsol par 20 gouttes.
 PILULES..... 0,02 de Métharsol par pilule.

METHARFER

(Méthylarsinate de Fer)
 Action cytoprotectrice de la méthylarsinate mise au pouvoir hémoglobine du fer.
 AMPOULES..... 0,05 de Métharfer par ampoule.
 GOUTTES..... 0,02 de Métharfer par 20 gouttes.
 PILULES..... 0,02 de Métharfer par pilule.

GAIARSOL

(Méthylarsinate de Galcozol)
 AMPOULES..... 0,05 de Galcozol par ampoule.
 GOUTTES..... 0,02 de Galcozol par 20 gouttes.

GASTROZYMASE

(Suc Gastrique naturel)
 Action digestive immédiate.
 Action antiseptique — Action excito-sécrétoire.
 De un à 3 Comprimés au milieu du repas.

LABORATOIRES
BOUTY

SYPHILIS
 FIÈVRES
 PALUDÉENNES
 CACHEXIE
 ANEMIE

CHLORO-
 ANEMIE
 LEUCEMIE
 CACHEXIE

TUBERCULOSE
 AFFECTIONS
 des VOIES
 RESPIRATOIRES

HYPOPEPSIE
 HYPOCHOLYRIE

3^{me} Rue de Dunkerque,
 PARIS.

Thermothérapie

AIR CHAUD -- LUMIERE
 CHALEUR RADIANTE LUMINEUSE

Appareils du Docteur MIRAMOND DE LAROCQUETTE pour la pratique médicale courante

Hyperrémie, Sudation, Analgésie, Diurèse
 Résorption des exsudats. Accidentés, Opérés
 Maladies chroniques (goutte, rhumatisme, tuberculose)



Radiateur photothermique ouvert

1^{er} Radiateur Photothermique.

Bain local de chaleur et de lumière électrique de 50 à 150°, s'adapte à toutes les régions du corps, se grille sur tous les couennés, peut s'appliquer dans l'appareil du malade; léger, peu volumineux, très portable, employé très commodément, technique très simple. — En usage dans les Hôpitaux civils et militaires, les cliniques, les stations thermales. Utilisé et prescrit dans leur clientèle par un très grand nombre de Médecins DU MONDE ENTIER.

2nd Radiateur à Liquides ou à Sable chauds.

Bain local de chaleur obscure et d'air chaud; de même forme que le radiateur photothermique, le remplace à défaut d'électricité.

3rd Douche d'air chaud graduée

A. HELMREICH, Nancy
 ÉLECTRICIEN-CONSTRUCTEUR, FOURNISSEUR DES HOPITAUX

cation de nombreux faits; la discussion s'envenima; Pasteur n'admettait pas la contradiction; lorsqu'il était arrivé à la vérité, il fallait que tout le monde s'inclinât. Il était trop convaincu pour ne pas être un apôtre. Lorsqu'il avançait une chose il en était certain, et sa main s'abattait alors terrible sur les contradictions et les contradictoires.

Le seul tort de Peter était de ne pas vouloir se mettre au courant des choses de la médecine expérimentale; il était un des derniers défenseurs de la médecine purement clinique et aujourd'hui que nous lisons son œuvre avec le recul du temps, nous ne pouvons qu'admirer le clinicien et regretter que cet esprit d'élite n'ait pas eu le bonheur d'avoir à sa disposition l'aide de la médecine expérimentale.

Le traitement antirabique, si décrit pendant le monde entier. La méthode de Pasteur est partout mise en œuvre sans changement, et cependant, depuis plus de vingt ans, combien la science des microbes a marché!

En 1885, Pasteur, sur la demande d'un cousin du Tsar, le prince Alexandre d'Ouldenbourg, n'envoya à Saint-Petersbourg avec Perdriz pour installer le premier laboratoire antirabique fondé à l'étranger. Vingt ans après, en 1905, j'eus la satisfaction de retourner à Saint-Petersbourg, et toujours on appliquait la même méthode dans ce laboratoire, qui avait été le berceau de l'Institut Impérial de Médecine expérimentale.

De 1893 à 1902 j'ai appliqué cette méthode en Tunisie et en 1902-1903, en Rhodésie, où je fus envoyé par l'Institut Pasteur de Paris pour lutter contre une

épidémie de rage qui venait d'apparaître au sud du Zambèse.

II. Mission en Rhodésie

Le 6 septembre 1902, l'Institut Pasteur de Paris recevait une dépêche du Dr Jameson, administrateur de la Chartered Company de l'Afrique du Sud, demandant le départ; immédiatement d'un expert pour la Rhodésie. Il s'agissait de traiter les cas de rage et de prendre des mesures nécessaires pour arrêter l'épidémie de cette maladie qui venait d'apparaître entre le Zambèse et le Transvaal. Mes maîtres voulurent me confier cette mission dont le but principal était d'organiser la lutte contre la rage; mais dès l'installation de l'Institut Pasteur de Bulawayo on vint de tous côtés me demander d'étudier quelques questions

importantes ayant égard à l'état sanitaire du pays, telles que les maladies des noirs dans les mines, la bière des Cafres, la fièvre du Texas, les fourmis blanches.

Pour ce qui est de la rage, j'étais dès mon arrivée qu'on avait réellement affaire à cette maladie et dix jours après, le gouvernement prit les mesures sanitaires suivantes :

Tout propriétaire ou gardien de chien s'ou d'un animal pouvant avoir la rage doit, au premier signe de la maladie, détruire cet animal ou le mettre dans l'impossibilité de naître.

Tout chien doit être à la chaîne ou muselé; tout chien non muselé sera détruit.

Toute personne qui vient de tuer un animal enrégé doit le brûler ou l'enterrer de suite dans un lait de chaux à une profondeur de quatre pieds. Une amende de 1250 francs et trois mois de prison avec travaux forcés sont

infligés à toute personne qui ne se conformerait pas à ces mesures.

Pendant les quatre mois qui suivirent on détruisit 80.000 chiens. Cinq mille munitiers à six francs l'une ont été vendus par le gouvernement aux indigènes, qui se conformèrent à la loi volontiers, car ils comprennent l'importance de ces mesures pour lutter contre l'épidémie. Si des mesures aussi rigoureuses ont pu ainsi être instituées, c'est que la maladie faisait rage, c'est le cas de le dire. En huit jours, je fis l'autopsie deux hommes, de trois chiens et d'un mulet.

Si les indigènes de la Rhodésie ont accepté si facilement la destruction de leurs chiens c'est qu'ils avaient entendu dire que quelques années auparavant, de l'autre côté du Zambèse, dans le Barotseland, le roi Lowanika avait, par ce procédé, lutté lui aussi contre une épidémie de rage.

Le roi noir dont le royaume est au sud du Congo belge fut invité à assister au sacre d'Édouard VII. Je le vis passer à son retour à Bulawayo. Il portait fort crâne ment le costume européen et rapportait nombre de bagages. Le monarque qui avait un harem composé de quatorze épouses n'avait pas négligé d'acquiescer pour ces dernières un souvenir de son olysse européenne. Il avait vu, à Covent-Garden, les élégantes ladies au sortir du théâtre enveloppées de somptueux manteaux de soie et rapportait quatorze sortes de bal de couleurs variées destinées à draper magnifiquement la nudité noire de ses beautés royales. Celles-ci apprécèrent au plus haut point l'aimable attention de leur seigneur et immédiatement revêtirent leurs cadeaux avec la plus grande joie, quo-



Une des Reines du Barotseland (Rhodésie)

HUNYADI JÁNOS
dite EAU de JANOS
Eau Purgative Naturelle

EFFET PROMPT. SÛR ET DOUX
Pour éviter toutes substitutions
prière à MM. les Docteurs
de bien spécifier sur leurs
ordonnances la MARQUE

HUNYADI JÁNOS
Andreas SAXLEHNER Budapest

Société Générale d'Orthopédie
Lamy, Directeur

BANDAGES BAS ÉLASTIQUES, CORSETS SOUTIENS-CORSE CEINTURES ARTICLES D'HYGIÈNE	CORSETS ÉLÉGANTS INCORPORÉS aux femmes souffrantes de coxalgie les exigences de la mode et les soucis du bien-être physique.
--	--

128 Boul^l Haussmann, Paris Telephone 517-76

MALADIES INFECTIEUSES, PNEUMONIES, GRIPPE, ANGINES, RHUMATISMES, SEPTICÉMIES, TYPHOÏDE, ENTERITIS PÉRITONITES, SALPYNGITE, CYSTITES, MÉNINGITES, TUBERCULOSE, PALUDISME, etc.

"LANTOI" COUTURIERUX

Rhodium colloïdal électrique

Procédé LANCIEU (Académie des Sciences, 27 Novembre 1911).

en Ampoules injectables de 3 c. c. et Capsules pour l'usage interne.

DOSES : INJECTIONS sous-cutanée, intra-musculaire ou intra-veineuse : 1 à 3 c. c.
CAPSULES : 2 à 6 par jour.

TRÈS ACTIF INDOLORE
TRÈS STABLE DIRECTEMENT INJECTABLE

Échantillons et Notices : Laboratoires COUTURIERUX, 57, Avenue d'Antin, PARIS

OUATAPLASME PANSEMENT ASEPTIQUE COMPLET INSTANTANÉ
PHLEGMARIES, Anthrax, Abscess, Phlegmons, Gercures des Setais,
Phlyctènes, Erysiplases, DERMATOSES, Eczéma, Impétigo.
AFFECTIONS OCULAIRES et CONJUGTIVES,
DANS TOUTES LES PHARMACIES et 10 Rue Pierre-Ducreux, PARIS.

DU DOCTEUR LANGLEBERT



Un kraal au Pays des Zoulous

immédiatement pour obtenir l'établissement d'un laboratoire antibrucella à Bulawayo. Le Dr Loir fut désigné par l'Institut Pasteur de Paris. Grâce à son énergie et à sa valeur professionnelle, l'épidémie a été promptement arrêtée et de nombreuses vies furent sauvées.

Une des grosses difficultés était le recrutement des indigènes indispensables à l'industrie minière. A cause du nombre de ceux-ci décimés dans les exploitations par des maladies d'origine alimentaire, il ne se trouvait plus de noirs acceptant de venir travailler dans les centres miniers. D'où pénurie d'ouvriers et le commencement de l'immigration jaune.

Onze individus malades envoyés dans nos laboratoires par le gouvernement y séjournèrent jusqu'à leur guérison; ils étaient tous atteints d'affections d'origine scorbutique qui peu à peu disparaurent après l'essai que nous fîmes de les remettre à leur régime alimentaire habituel et à leur boisson ordinaire, la bière des Cafres.

J'eus toute une brasserie installée dans mon laboratoire sur la demande de la Chambre des Mines afin de me permettre de faire l'étude de ce breuvage alcoolique. Trente nègres vinrent y travailler, faissant subir au sorgho et au millet les préparations voulues pour devenir la boisson favorite des Cafres.

Lorsque la file indienne de ces femmes Cafres arriva au laboratoire, il n'y avait que deux hommes parmi elles, un vieux noir chef de leur kraal et leur gardien en quelque sorte, et un garçon d'une ten-

taine d'années. Ce dernier, jaunâtre comme les Hotentots, appartenait à la race des Valpens décrits par Theilémus et derniers représentants de la famille des Pygmées, originaire du centre Africain. Il était, en effet, remarquable par la petitesse de sa taille, d'un mètre trente environ.

Ces femmes étaient donc venues au laboratoire pour fabriquer de la bière du pays. Le sorgho et le millet, une fois en état de germination, puis étendu au soleil jusqu'à dissiccation fut broyé entre deux pierres. Ensuite on le mit avec de l'eau dans les récipients de terre cuite que chaque femme avait apporté sur sa tête. Après ébullition, ces cuvées à fermentation furent abandonnées à elles-mêmes et la fermentation se produisit. Après la fermentation, je montrai à ces primitifs, qui ne savaient pas consommer leur boisson, à la mettre dans une bouteille afin de pouvoir la garder plus longtemps. Je leur en offris quelques bouteilles; mais elles refusèrent de les emporter dans leur campement, me faisant comprendre qu'elles redoutaient de voir tous leurs maris ivres le lendemain.

Exemple à méditer d'anti-alcoolisme chez les sauvages! Je les vis venir de temps en temps me demander de la bière qu'elles buvaient avec délices. Elles acceptaient d'emporter dans leurs kraals la viande que nous leur offrions quelquefois; mais refusèrent toujours d'emporter de la bière.

Les termites ou fourmis blanches pullulent en Afrique Centrale et sont de vrais agents dévastateurs. J'eus l'idée qu'on pouvait arriver à les détruire en employant les appareils producteurs de gaz

acide sulfureux qui servent à la destruction des rats à bord des bateaux et que je venais justement d'étudier avant mon départ d'Europe. C'est dans cet ordre d'idées qu'on enfuma les nids des termites, et l'on obtint ainsi les meilleurs résultats. On trouve en Rhodésie de nombreuses espèces de termites qui sont les adversaires les plus acharnés de la colonisation dans ce pays. Les armées de termites sortent de leurs nids pour opérer leur œuvre de destruction. On compte qu'il faut planter cinquante arbres dans le parc de Bulawayo pour en avoir un. En quelques heures on voit disparaître la chair des cadavres des animaux abandonnés sur le sol. Les livres, les papiers, les habits, les souliers sont dévorés, le bois des charpentes est rongé, si bien que la solidité des portes est compromise. J'ai vu des termites venir



Mineurs de Rhodésie atteints du scorbut.

que d'une manière au moins inattendue pour les blancs qui se trouvaient dans ces parages; elles firent de ces délicates fan-freluches des torsades disgracieuses dont elles entourèrent le ventre à la façon d'un corsage de parent de leurs habitués européens.

Mais nous sommes loin de la science et de sa mission, et si un instant nous nous sommes arrêtés au roi Lowanika, c'est surtout parce qu'il n'hésita pas pour enrayer la rage, et n'ayant pas d'autres moyens à sa disposition, à faire tuer les chiens par milliers dans son royaume.

J'ai dirigé l'Institut Pasteur de Bulawayo jusqu'au mois de janvier 1903, époque à laquelle j'ai remis le service au Dr Dagson que je venais de mettre au courant du traitement antibrucella.

Le rapport annuel du gouvernement de la Rhodésie publié le 15 juillet 1903 s'exprime ainsi:

Une autre maladie, la rage, a fait son apparition en Rhodésie au mois de septembre 1902. Des dispositions ont été prises

INSUFFISANCES THYROIDIENNE ET OVARIENNE
Troubles de la Ménopause et de la Puberté.

THYRODOSE

Myxœdème **OVARO-THYROIDINE** Obésité

Maladies du Foie
Arthritisme, Rachitisme, Déficit du Laboratoire du Docteur FRAYSSE, 130, r. d'Aboukir, Paris et toutes Pharmacies.

REVUE INTERNATIONALE
ILLUSTRÉE

UN PEU DE TOUT

Revue de grand luxe, la plus belle et la moins chère

Abonnement d'essai de 3 mois: France: 2 fr. — Étranger: 3 fr.
Abonnement annuel. France: 12 fr. — Étranger: 18 fr.

182, Rue de Rivoli — PARIS

A. L. CAILLET

Traitement Mental & Culture Spirituelle

Prix 4 Fr.

VIGOT FRÈRES, 23, Place de l'École-de-Médecine, Paris.

Maladies du Cerveau
ÉPILEPSIE — HYSTÉRIE — NÉVROSES
Traitées depuis 40 ANS avec succès par les

SIROPS HENRY MURE

1^{er} Au Bromure de Potassium, 2^o Polybromuré (potassium, sodium, ammonium), 3^e Au Bromure de Sodium, 4^e Au Bromure de Strontium (excepté de baryte).

Régime alimentaire dosé, 5 grammes de sel chimiquement pur par cuillerée à soupe et 50 centigr. par cuillerée à café de sirop d'écorces d'oranges amères irréprochable.

Établies avec des sels et des éléments susceptibles de salinifier le produit le plus difficile, ces préparations persistent de continuer expérimentalement dans des conditions identiques, la valeur thérapeutique des sirops Henry Mure seules ou associées. — F. HENRY, 5, rue Malou HENRY MURE, A. GAZAGNE, 11^{bis} (1^{er} dans guillemets) Pont Saint-Espirit (Gard).

SOLUTIONS HENRY MURE

Biphosphate de Chaux arséné — Chloruro-Phosphate de Chaux arséné
Chloruro-Phosphate de Chaux crissolé et arséné (LITRE: 5 FR.; DEMI-LITRE: 3 FRANCS)

PHTISIE (1^{re} et 2^e périodes) — RACHITISME
ENGORGEMENTS GANGLIONNAIRES ET DES ARTICULATIONS
MALADIES DES OS ET DE LA PEAU
CACEXIES SCROFULUSES ET PALUDÉENNES
ÉPUISEMENT NERVEUX — INAPPÉTENCE — DIABÈTE

Le Biphosphate et le Chloruro-Phosphate arséné H. Mure produisent des effets remarquables chez les phthisiques atteints de dyspepsie et dans la chlorose. Sous leur influence, la toux et l'oppression diminuent, l'appétit augmente les forces reviennent.

LITRE: 4 FR.; DEMI-LITRE: 2 FR. 50

AVANTAGES PRINCIPAUX
sur les Solutions similaires

1^{er} Emploi d'un Phosphate monocatéorique cristallisé, d'une pureté absolue, permettant un dosage rigoureux, difficile à faire avec les phosphates melleux du commerce, qui doivent leur extrême acidité à un excès d'acide sulfurique toujours nuisible à l'assimilation.

2^e Les distributions sont effectuées par un procédé soigné, qui évite tout contact avec l'air.

3^e Administration facile par cuillerées dans un peu d'eau vineuse ou avec le miel des enfants.

4^e Traitement phosphate le plus sûr et le mieux toléré dans les affections chroniques. (Chaque cuillerée à bouche contient 1 gramme de Sel, 1 milligramme d'Arseniate de Soude et 20 centigrammes de Crésote de Hénry Pure.

Nota. — Dans les cas d'Arthritisme de Soude et la Crésote ne seraient pas indiqués, MM. les Docteurs pourront prescrire les autres solutions H. MURE non arsénées. LITRE: 3 FR.

Dépôt général: PH^{ie} H. MURE, à PONT-SAINT-ESPRIT (Gard)
A. GAZAGNE, Gendre et Successeur



Ouvrières de la Brasserie de Bulawayo

dans l'étude d'un avoué y manger les dossiers et les remplacer, en cinq jours, pendant les congés de Noël, par des tas de terre qui valaient presque la hauteur d'un homme. Ma mission terminée j'eus la satisfaction de recevoir du gouvernement la lettre suivante :

Cher Monsieur,
Je désire vous témoigner avant votre départ de la Rhodésie les plus cordiaux remerciements de ce gouvernement pour les importants services que vous venez de nous rendre en établissant un Institut Pasteur à Bulawayo pour lutter contre la rage.

Quoique ce gouvernement vous ait seulement invité à venir en Rhodésie pour vous occuper de la rage, je constate avec reconnaissance l'intérêt que vous avez pris à l'étude de la majeure partie des maladies et des fléaux contre lesquels nous avons à lutter particulièrement, la fièvre du Texas, la péripneumonie, le scorbut et la peste

des fourmis blanches. Je suis certain que vos recherches et vos avis auront l'effet le plus heureux.

Votre brochure intitulée *Notes sur la Rhodésie au point de vue bactériologique* forme une addition instructive à nos connaissances, et sera lue avec intérêt par toute la communauté. J'espère que votre courte visite en Rhodésie aura été agréable pour vous et je puis vous assurer qu'elle a ajouté aux profonds sentiments de gratitude que l'on témoigne dans le monde entier à l'Institut que vous représentez et à son grand fondateur.

NOTA. — Les clichés qui illustraient cet extrait de la conférence du Dr Lutz, nous ont été aimablement prêtés par l'enseignement médico-international.

L'ÉLECTRICITÉ NOURRISSANTE

Le professeur Bergonié, de Bordeaux, vient d'entretenir la section médicale au Congrès pour l'avancement des sciences, à Nîmes, d'une question des plus curieuses : l'électricité apaisante et satisfaisante-telle la fin ? Le savant électricien a dit en substance :

D'Arsonval a montré que les courants de haute fréquence peuvent déterminer dans l'organisme des effets thermiques très accentués. Ils traversent nos organes qu'ils réchauffent sans leur nuire. Ils fournissent à l'organisme, sous la forme de chaleur, d'autre énergie que l'on voudra, pourvu toutefois qu'ils ne soient pas portés à une température capable de tuer le protoplasma. Or, chez certains organismes affaiblis, privés d'aliments pour une cause ou une autre, la température générale peut s'élever jusqu'à un ou deux degrés au-dessous de la normale. La diathermie réalise très facilement la merveille de régner sur ce déficit sans mettre à contribution le tube digestif du malade, sans introduire dans son sang la moindre drogue; elle permet en effet de transfuser dans l'orga-

nisme une quantité d'énergie considérable, sous forme de courants de haute fréquence et de basse tension. C'est une augmentation de recettes sous forme de chaleur, en dehors de toute alimentation. Chez des surmenés, des adonnés, ces courants ont fait disparaître l'anémie générale et le surmenage digestif : nous avons constaté de notables augmentations de poids. Ainsi l'électricité, plus que la chimie, peut suppléer à une nutrition insuffisante, en économisant notre estomac et en permettant à nos aliments de se dépenser sous une forme plus haute : l'activité cérébrale ou musculaire.

BATAILLE D'INSECTES

Le *Matin* raconte de façon assez originale la bataille que se livrent cet été deux armées d'insectes en Provence.

Dans les premiers jours du mois de mars dernier, M. Curtis, propriétaire de la villa Sylvia, à Saint-Jean-sur-Mer, constatait qu'un puceron, inconnu jusque-là dans la région du cap Ferrat, avait envahi son jardin et s'y multipliait. Quelques jours après, la propriété voisine en fut à son tour infestée. L'insecte devrait rosier et mimosa, s'attaquant aux branches des citronniers, des orangers, des mandariniers, d'épave même pas les plantes sauvages indigènes, telles que lierres et romarins.

Cette invasion était, pour la région d'Antibes, un véritable désastre.

Immédiatement M. Curtis informa le ministre de l'Agriculture en lui donnant le signal de l'ennemi; puis, le 16 mars, il lui expédia deux prisonniers. Leur examen permit de constater qu'il s'agissait d'un guerrier redoutable, l'*Acrida peruviana*, de la tribu des monophlebines, originaire d'Australie. Il avait, en émigrant, causé tout à tour

des ravages à la Réunion, au Cap, en Floride, en Californie, au Portugal et en Italie. Mais pour lui barrer la route, on lui avait découvert, en Amérique, un adversaire redoutable, un de ses parasites, toute petite coccinelle, le *neorus cardinalis* et, en Italie comme en Floride, on n'avait rien trouvé de mieux que de faire manger la cochenille par la coccinelle. En quelques mois, l'*Acrida* disparaisait. Le ministre de l'Agriculture entra donc en rapport avec la station entomologique de Portici, près de Naples, et peu après, le directeur de cette station, M. Silvestri, expédia à Paris six rosiers cardinales. Malheureusement, à l'arrivée, l'un des rosiers était mort. Il en restait cinq que le docteur Rougier dirigea sur Antibes, en leur adjoignant un douze, et maintenant, là-bas, parmi les orangers, sous le ciel bleu, une terrible guerre est déclarée; roses et mimosa, joie de notre prochain hiver, en sont le prix.

« La victoire de nos coccinelles est certaine, dit le docteur Roux; j'ai déjà reçu d'excellentes nouvelles de ma troupe, mes guerriers ont un appétit superbe. Notre consul général à Lisbonne vient de m'annoncer à son tour le départ pour la France d'un détachement. Ce renfort va précipiter la déroute des cochenilles. »



L'Institut Pasteur de Bulawayo



Le Reconstituant MOYNE

(GELÉE STÉRILISÉE)

Prix du Flacon :

1 fr. 25

TOUT FLACON OUVERT
DOIT ÊTRE UTILISÉ DANS
LES VINGT-QUATRE
HEURES

Aux personnes malades
ne pouvant pas prendre
d'aliment froid, il est
recommandé d'employer
le Reconstituant Moyne
additionné à un potage.

60 grammes de "Reconstituant Moyne" font un repas

Additionné d'égale quantité d'eau bouillie, UN CONSOMMÉ SUCCULENT

"Le Reconstituant Moyne" est préparé exclusivement avec de la Volaille, du Jambon d'York et des Légumes frais

La réduction STÉRILISÉE de ces produits, sans aucune addition de gélatine, constitue une gelée nourrissante, fortifiante par excellence, d'une digestion facile et d'un goût très agréable, parfaitement acceptée par les enfants, les malades et les convalescents.

"Le Reconstituant Moyne" doit être rafraîchi avant de le servir

En vente chez le Fabricant : M^{re} JEAN MOYNE, 11, Place de la Miséricorde, à LYON. Téléph. 2-49



Nid de hermites (à côté, le Dr Loir)

LE DROIT DES TOMBEAUX

Paul Reynaud étudie dans un des derniers feuilletons du *Temps*, sous la rubrique : *La Vie et le Droit*, un problème des plus délicats.

M. Pierre Mille, dit-il, est un philosophe qui nous raconte des histoires comiques pour nous faire penser. Il conclut l'autre jour les lecteurs du *Temps* dans un cimetière devant un caveau de famille et il leur dit :

Il y a ici deux corps dans de froids cercueils. L'un est le corps du genre, l'autre celui de la belle-mère. Ces deux êtres s'étaient combattus pendant leur vie avec des fortunes diverses, chacun d'eux voulut obtenir sur l'autre, après la mort, un avantage décisif. Ils devraient être enterrés dans le même caveau. Le genre étant mort, ses héritiers

lurent avec inquiétude dans son testament : « Ma fortune ira à l'assistance publique si mon corps et le repos pas au-dessus de celui de ma belle-mère ». Celle-ci mourut à son tour et ses héritiers lurent avec angoisse dans ses dernières volontés : « Ma fortune ira à l'assistance publique si mon corps ne repose pas au-dessus de celui de mon gendre ».

Lequel de ces deux êtres sensibles au symbole repose au-dessus de l'autre et pourquoi? Voilà ce que M. Pierre Mille veut savoir. A qui appartiennent les tombeaux? Quels sont les droits de leurs propriétaires? Voilà ce qu'il faut que vous sachiez d'abord. Après avoir ri, vous vous trouvez en face des difficiles questions du droit des tombeaux.

Les tombeaux d'aujourd'hui sont médiocres si on les compare à ceux des grands d'autrefois! aux monuments funéraires espacés sur la Via Appia, dans la campagne romaine, ou aux Pyramides sur les corps embaumés des rois d'Égypte. Chez nous, ce sont de petites maisons, au bord de petites rues numérotées, à l'aspect décent, morne, administratif. Mais le respect des morts est une des rares questions sur lesquelles les Français sont d'accord. C'est une partie de notre fonds d'idées morales avec une survivance obscure des idées d'offrandes au corps du parent ou de l'ami. L'Etat laïque lui-même ne considère pas l'enterrement comme une simple opération d'hygiène publique. Les discours officiels célèbrent le culte des morts, le seul reconnu. Une loi de 1889 punit de peines correctionnelles celui qui ne respecte pas la volonté d'un mort au sujet de ses funérailles. Cette volonté peut être exprimée par testament ou par un écrit quelconque.

Le juge de paix statue en cas de contestation. C'est un délit plus grave de lancer une pierre à un mort qu'à un vivant. Nous apprenons avec curiosité qu'on a volé les bijoux d'une actrice, mais nous sommes révoltés à l'idée qu'on a ouvert le cercueil de M^{me} Lantelme pour lui enlever son collier. Quoi de plus atroce que ce fait divers : un mari divorcé arrachant et jetant au ruisseau la couronne que sa femme venait de déposer sur la tombe de leur enfant? Un tribunal l'a condamné pour violation de sépulture. Une femme avait été enterrée dans le tombeau de ses parents. Les tribunaux ont autorisé le mari à faire procéder à l'exhumation du corps de sa femme et au transport dans un autre caveau, la belle-mère s'opposant par ses vexations au « culte du souvenir ». Un étranger n'a pas le droit d'orner une tombe sans le consentement de ses propriétaires et les fils n'ont pas le droit de modifier l'inscription que leur père y a gravée.

Tel est l'esprit de la législation et de la jurisprudence à l'égard des morts. Quel est le régime juridique des tombeaux? Nous sentons confusément qu'ils sont en dehors des règles ordinaires du droit. Un tombeau ne fait pas partie de l'actif d'un patrimoine. Il n'est pas compris dans le calcul de la somme dont une personne peut disposer par testament quand elle a des enfants. Le fisc lui-même s'incline et ne perçoit pas de droits de succession. Les créanciers ne peuvent pas saisir un tombeau. On ne peut ni le vendre, ni en louer une partie à des étrangers. Il semble que, dans l'esprit de celui qui l'a construit, ce soit une fondation au profit des morts de sa

famille. Les morts ne peuvent pas posséder, mais ils sont là, et les tribunaux ne tranchent jamais une question relative à leur dernière demeure sans penser à celui qui a obtenu la concession et construit le tombeau. Quelle est la nature de son droit? L'administration a soutenu la théorie la plus défavorable au public : elle prétendait qu'il n'est que locataire du terrain concédé. Le Conseil d'Etat a décidé qu'il en est propriétaire ou du moins qu'il a un droit d'une espèce particulière qui se rapproche beaucoup du droit de propriété. Après la mort du fondateur, ses héritiers naturels en deviennent copropriétaires. La Cour de Cassation a jugé, contrairement à l'ancien droit, que le propriétaire d'un tombeau peut transmettre à un seul de ses héritiers le droit de s'y faire enterrer. Mais il n'a pas plus le droit de le léguer à un tiers que de le vendre ou de le donner. On a quelquefois admis que le tombeau peut être légué à un légataire universel, continuatueur de la personne, mais seulement en l'absence de descendants.

Le dernier des Valpays (Prymés du Centre africain)

CŒUR ARTERIO-SCLÉROSE

Avec ses bains

ROYAT

CARBO-CAZEUX

TRoubles CARDIO-VASCUAIRES

GUÉRIT

TUBERCULOSES

Bronchites, Catarrhes, Gripes

EMULSION MARCHAIS Phospho-Graisseuse

Calme le TOUX, révo l'APPETIT et CICATRISÉ les lésions dans lait, bouillon. Bien tolérée - Par Palasobere.

PASTILLES DE STOVAÏNE BILLON

CONTRE LES AFFECTIONS DE LA BOUCHE, DE LA GORGE, DU LARYNX, DE L'ESTOMAC

ANESTHÉSIE PARFAITE

DÉPÔT GÉNÉRAL

LES ÉTABLISSEMENTS POULENC FRÈRES 92, Rue Vieille-du-Temple, PARIS

Arthritisme, Goutte

Rhumatisme

Gravelle, Diabète

VICHY-CÉLESTINS

Bouteilles et Demi-Bouteilles

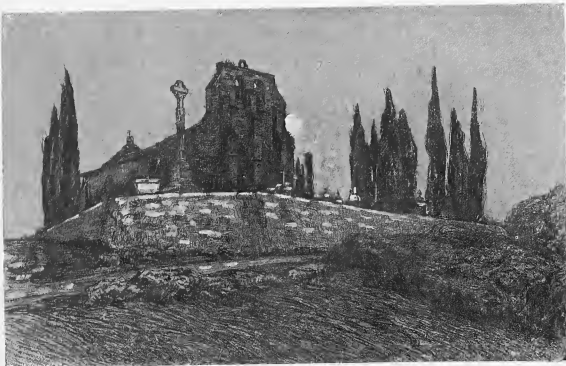
Quels sont les droits de ces descendants copropriétaires du tombeau? Celui d'y prendre place après leur mort.

C'est un droit qui appartient au même titre à tous les descendants sans distinction de branches. Si le fils aîné a huit enfants et les fils cadet deux, chacun des dix enfants a droit à une place dans le caveau de famille. La seule ment le problème du logement a été résolu en faveur des familles nombreuses. Lorsqu'il ne reste plus qu'une place libre, elle revient comme une prime au premier mourant. Chacun des descendants a le droit d'y faire enterrer son conjoint, de telle sorte que les gens mariés ont le choix entre deux tombeaux. C'est ainsi sans doute que la belle-mère à laquelle s'intéresse M. Pierre Mille peut voisiner après son gendre. Les conflits entre copropriétaires sont fréquents. Est-ce la majorité des voix des copropriétaires que se tranchent ces conflits? Non, car le droit de la majorité n'existe qu'en vertu d'une disposition expresse de la loi dans l'ordre politique et en matière de société par exemple. Ce sont les tribunaux qui départagent les héritiers. Ils ont jugé que l'un des copropriétaires ne peut faire enterrer sa maîtresse dans le caveau de famille; que la femme remariée peut reposer auprès de son premier époux, malgré la résistance des enfants.

Ils ont refusé à une femme de faire enterrer un enfant né d'un second mariage dans la tombe de son premier mari. Qu'aurait jugé le tribunal auquel se se-

raient adressés les copropriétaires du tombeau commun à la belle-mère et au gendre, dont nous a parlé Pierre Mille? Il aurait constaté d'abord que la clause qui figure dans les deux testaments n'est ni

que si aucun des deux n'était placé au-dessus de l'autre, l'Assistance publique aurait recueilli les deux successions. Cela dit, je vais indiquer à M. Pierre Mille une solution pratique. Les héritiers du gendre



Le Cimetière

Caveau de L'ère Douaroff

immorale ni impossible au sens de la loi. Il est seulement impossible que chacun des deux testateurs ait satisfaction. Les juges auraient sans doute fait placer les corps dans l'ordre normal du caveau d'après les dates des décès, de telle sorte

et ceux de la belle-mère se seraient sans doute réunis et l'un d'eux aurait dit: « Puisque l'Assistance publique doit nécessairement avoir l'un des deux héritages laissons-lui le plus petit. » Et ils auraient partagé l'autre. »

logiques poussées de l'érudition germanique, ont fait un louable effort de compilation et d'exégèse pour arriver à expliquer les aventures aériennes de Dédale et d'Icare. Patiemment ils ont entassé textes sur textes, Diodore de Sicile sur

C'est l'homme du jour. L'histoire d'Icare, dit un rédacteur du *Temps*, est émouvante. Elle a été contée naguère en un beau livre, qui n'a pas été composé par des écrivains de profession ni par des archéologues brevetés, mais qui est bien digne tout de même d'être dédié à la mémoire de ce célèbre et malheureux aviateur. Ce livre, édité avec un art très ingénieux, illustré de belles images, s'intitule: *le Livre d'Or de la conquête de l'air*. Il est signé: Louis Bleriot, Henri Farman, capitaine Ferber, Henri Kapferer, comte de Lambert, Hubert, Latham, Alfred Leblanc, commandant Renard, Santos-Dumont, comte de La Vaulx, Wilbur et Orville Wright, etc. Ces vaillants hommes étaient désignés par leurs propres exploits pour bien comprendre et pour célébrer en perfection, par des paroles et par des actes, l'exploire touchante du jeune homme intrépide qui expia si cruellement, si injustement la beauté surhumaine de son audacieux dessein.

Plusieurs savants allemands, notamment M. Kuhnert en son *Dédalos*; M. Klein, auteur d'une docte dissertation sur les *Dédalides*; M. von Ullrichs et plusieurs autres glorieux poussées de l'érudition germanique, ont fait un louable effort de compilation et d'exégèse pour arriver à expliquer les aventures aériennes de Dédale et d'Icare. Patiemment ils ont entassé textes sur textes, Diodore de Sicile sur

ANTISEPTIQUE URINAIRE PAR EXCELLENCE

ARTHRITISME DIATHÈSE URIQUE

URASEPTINE

ROGIER

DISSOUT, EXPULSE L'ACIDE URIQUE

Granulé entièrement soluble dans l'eau : 0, 60 centigr. de matière active par cuillerée à café. — DOSE : 2 à 6 cuillerées à café par jour

Échantillons et Littérature : HENRY ROGIER, Pharmacien, Anc. Int. des Hôpitaux de Paris, 3 et 5, boul. de Courcelles, PARIS

Tzetzès, Apollodore sur Pausanias et le Pélion de « l'éristique » sur l'Ossa de l'é cosmétique ». Finalement, après des années de controverse où presque toutes les autorités scientifiques d'outre-Rhin eurent à cœur de dire leur mot à tour de rôle, cette matière difficile demeurait embrouillée. La question de l'aviation préhistorique se compliquait de plus en plus, à la façon de ces spirales, détours, impasses et crochets du labyrinthe de Cnosos, en Crète, d'où les contemporains du roi Minos, ébahis, virent s'évader un jour Dédale et Icare à tire d'aile.

La chose a été remise au point avec une lucidité toute française, par M. Edmond Pottier dans le *Dictionnaire des antiquités*, par Georges Perrot dans *l'Histoire de l'art*, par M. Max Collignon dans *l'Histoire de la sculpture grecque*.

Dédale est un aviateur qui a réussi. L'aviation ne fut d'ailleurs qu'une des innombrables réussites de son génie inventif. Issu de race royale, descendant de cette illustre famille d'Erchthée, dont la mémoire est glorifiée aujourd'hui encore sur l'Acropole par la pérennité d'un temple de marbre qui soutiennent les Caryatides athéniennes, Dédale — comme plus tard Michel-Ange et Léonard de Vinci, ses lointains disciples — fut à la fois architecte, ingénieur, statuaire, mécanicien, poète. Il vivait en ces temps heureux où l'artiste avait le droit de ne point se spécialiser et pouvait se permettre le plaisir d'une activité encyclopédique. L'imagination des

Grecs, émerveillée par les trouvailles de ce prodigieux inventeur, a résumé dans sa légende, selon le mot d'un grand historien de l'art antique, « tous les souvenirs de l'architecture et de la sculpture des premiers âges ». Il voyagea de pays en pays,

Dédale, fils d'Éupalamos. En Sicile, on parle encore de lui dans les chansons populaires. Par lui furent bâtis les inépuissables murailles d'Agrigente. Par lui le cours marécageux de l'Alabon fut canalisé, et les malheureux habitants de la

voûtes dressées de manière à présenter les plus heureuses proportions.

Ces tours, qui sont restées debout sur les hauteurs en Sardaigne, et qu'on appelle *labbas des nouarabbs*, ont été, paraît-il, imaginées par Dédale. M. de Grazia Deledda nous en a donné la description dans ses vives peintures des paysages sardes.

On lit, au *Livre d'Or de la conquête de l'air* :

Banni d'Athènes, exilé en Crète et enfermé avec son fils Icare dans une vaste tour, au centre du fameux labyrinthe construit par lui, l'artiste, réduisant le colère du roi Minos, résolut de s'évader par les aîres, et construisit deux paires d'ailes qu'il fixa avec de la cire sur ses épaules et sur celles de son fils Icare. Ils s'élancèrent tous deux du haut d'une colline. Dédale, volant au ras des flots, atterrit sans encombre; mais Icare, attiré par la splendeur du soleil, sentit fondre sous lui la cire qui soulevait ses ailes, et s'abîma dans les flots...

Sans manquer de reconnaissance envers le sculpteur génial qui, en façonnant des statues et des idoles eut l'idée de faire de l'homme un dieu en lui donnant des ailes, la prédilection attendrie de l'humanité moderne est allée à celui qui, voulant s'élever plus haut, toujours plus haut dans la lumière et dans la gloire, tomba victime de cette ambition superbe. On prétend que des pèlerins passionnés ont fait récemment un voyage d'exploration poétique dans la mer Ionienne, afin d'y retrouver le décor de ciel bleu et de mer azurée où a péri le premier martyr de l'aviation.



Goya. — Les hommes volants

Cliché de Correspondant Mutilé.

de cite en cité, répandant partout les bienfaits de son infatigable labeur. Lorsqu'on voyait un chef-d'œuvre visiblement supérieur au niveau commun des créations humaines, on y cherchait instinctivement la signature ou la trace de l'Athénien

plaine de Sélinonte furent guéris de la fièvre.

Il y a, dit un vieil écrivain grec, dans l'île de Sardaigne des bâtiments disposés selon l'ancien style hellénique; entre autres belles constructions, on y voit des

EAU MINÉRALE NATURELLE

ST-LÉGER POUGUES ALICE

Alcaline, Lithinée, Ferrugineuse, Reconstituante
La plus agréables des Eaux Minérales
C'est le REMÈDE le plus puissant contre les
DYSPEPSIES, GASTRALGIES
C'est la véritable Eau de régime
des Faibles, des Contalents et des Neurosthéniques

La SOURCE ALICE de POUGUES est la seule Eau minérale médicinale ordonnée dans le traitement de la Tuberculose par la Récalcification

CARABANA

PURGATIVE, DÉPURATIVE, ANTISEPTIQUE

La seule qui, entre l'effet purgatif immédiat, exerce une action curative sur les organes malades

Récalcification de l'Organisme

TRICALCINE

Traitement de la **TUBERCULOSE** pulmonaire, osseuse, fébrile, Périostite, Tuberculose, Scrofalose, Rachitisme, Pré-tuberculose.

A base de Sels calciques rendus assimilables

Se vend en Poudre et en Comprimés Échantillons et littérature gratuits

Laboratoire des Produits Scientia: 42, rue Blanche, Paris

REFERENCES MÉDICALES

WIEDNER L. CASPER REYNOLDS HAYDON-SMITH WELLS LORCHER NEUBAUER ROSENFIELD COHENSON	FRUTKIN CROGLER LIEBER TANAKO CORONADO MULLY A. B. HELLOT R. H. ROBERTS O. BEHNKE J. R. BECKER	E. SEPPEN LIEBMAN J. JANET MORSE D. P. BOLKER S. C. SHAW C. W. WATSON WIDWITZ WATNEY	LEIBERMAN L. J. JONES L. HENRY L. F. BARKER L. F. GIBBARD A. E. BARKER DE WYCK E. VOOT GARDNER, JR.
--	--	--	---

100 PASTILLES (Comprimés de 50 centigr.)

Urotropine

SCHERING

7, Sept. 1895. — MARQUE DÉPOSÉE — N° 6098

Antiseptique des Voies urinaires

Vente exclusive en France et Colonies Françaises. Répartition dans les autres pays par correspondance internationale.

Propriété de la Pierre typhoïde.

Urotropine Schering

LE PREMIER DES ANTISEPTIQUES URINAIRES
LE PREMIER EN DATE ET EN VALEUR

Prescrire : **COMPRIMÉS D'UROTROPINE SCHERING**

DOSE : De 2 à 4 comprimés (de 0 gr. 50) par jour, dissous dans un grand verre d'eau à la température de la pièce.

Échantillons et littérature : 4, Faubourg Poissonnière, 4, PARIS



Le PREMIER Produit FRANÇAIS
qui ait appliqué
L'AGAR-AGAR
au traitement de la
CONSTIPATION CHRONIQUE

THAOLAXINE

LAXATIF - RÉGIME
agar-agar et extraits de rhamnées

Posologie

PAILLETES : 1 à 4 cuil. à café à chaque repas

CACHETS : 1 à 4 à chaque repas

COMPRIMÉS : 2 à 8 à chaque repas

GRANULÉ : 1 à 2 cuil. à café à chaque repas
(Spécialement préparé pour les enfants).

Echantillons & Littérature
sur demande adressée:

LABORATOIRES

DURET & RABY

Marly-le-Roi (S. & O.)

F. Borraians del.

CHOLÉOKINASE

6 à 8 Ovoïdes par jour

TRAITEMENT SPÉCIFIQUE
DE L'ENTEROCOLITE
MUCOMEMBRANEUSE

Antalgol DALLOZ (Quino-Salicylate de Pyramidon)

Névralgies * Migraines * Goutte aiguë ou chronique * Gravelle * * * *
Lithiase rénale * Rhumatisme chronique * Fièvre de Fatigue * Insomnies, etc.

Adultes : 4 à 8 cuillerées à café, suivant
les cas, dissous dans de l'eau

Enfants : 2 à 4 cuillerées à café, suivant
les cas, dissous dans de l'eau

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Pour assainir la bouche, raffermir les gencives, fortifier les cheveux, pour les ablutions journalières, pour le lavage des nourrissons, etc., etc.,
il est recommandé de faire usage du

Coaltar Saponiné Le Beuf

qui possède les propriétés DÉTERSIVES et ANTISEPTIQUES INDISPENSABLES aux produits destinés à ces usages, qualités qui lui ont valu son admission dans les HOPITAUX DE PARIS.

Le Coaltar Le Beuf est en effet très efficace en particulier dans les cas d'angines conennues, anthrax, gangrènes, herpès, leucorrhées, pityriasis, otites infectieuses, suppurations, etc., mais dans ces circonstances c'est au MÉDECIN qu'il appartient de prescrire ce produit et de régler son mode d'emploi.

Le Coaltar Saponiné Le Beuf étant un liquide qui n'est ni caustique ni vénéneux, peut être laissé entre toutes les mains.

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des imitations que son succès a fait naître



Les Derviches tourneurs

PAYSAGES ET CITÉS D'ORIENT

LES DERVICHES TOURNEURS ET HURLEURS; LA VALLÉE DES ROSES

par le Docteur LUCIEN LIBERT

Les Derviches, ces sortes de religieux mahométans qui vivent en communauté dans des monastères, se subdivisent en ordres nombreux. Ces ordres se distinguent les uns des autres par des habitudes et même par des points de croyance spéciaux, bien que tous obéissent à la loi du Prophète. Mais on peut réduire toutes ces subdivisions en deux grandes catégories, dont le docteur Libert nous décrit ici les étranges pratiques : les Derviches tourneurs et les Derviches hurleurs.

Les Derviches tourneurs et hurleurs

Rien n'est changé depuis le jour où Théophile Gautier assistait à la cérémonie dans le tékké de Péra et sa description reste toujours comme un modèle que l'on ne peut égaler. Le vendredi vers deux heures, nous entrons au fond d'une cour, dans la salle du spectacle. Spectacle c'est bien là le nom de cet exercice ! car à la porte, un jeune derviche reçoit de la main des arrivants une pièce de cinq piastres comme droit d'entrée, tandis qu'un autre classe les pardessus et les parapluies qu'on lui remet contre un numéro; et par un escalier on gagne au premier étage une sorte d'estrade circulaire, interrompue au milieu par la loggia des musiciens. Nous sommes là à peu près deux douzaines d'Européens, assis sur des chaises. Le public musulman, admis gratuitement, se tient au rez-de-chaussée, debout ou assis sur des nattes, tout autour de la salle. Face à l'orchestre, et dirigé vers la Mecque se trouve le cheur ou mihrab, orné de versets du Coran, et devant lui est étendu par terre un petit tapis pour la prière. Quant au centre de la salle il est formé par un parquet parfaitement uni et ciré.

L'orchestre est composé de flûtes et de darboukas et commence par jouer un air bien rythmé. Alors arrivent les derviches habillés de blanc et recouverts d'un long manteau de couleurs variées. Ils sont coiffés d'un très haut bonnet de feutre épais, couleur khaki. Le chef

s'est arrêté devant le mihrab et les derviches font plusieurs fois le tour de la salle en passant devant lui et en le saluant. Au moment où il arrive devant le mihrab, chaque derviche se retourne et se retrouve ainsi devant celui qui le suit; tous deux, alors, s'inclinent en une révérence profonde en posant l'orteil du pied droit sur celui du pied gauche. Alors c'est la prière selon le rite consacré dans la mosquée. Enfin les derviches se relèvent, la musique redouble, ils rejettent d'un geste brusque leur manteau et, élevant la tête, se mettent à tourner sur eux-mêmes; par la force du mouvement les jupes blanches s'écartent et forment de larges cloches; encouragés par leur chef, les derviches tournent de plus en plus vite, mais sans dépasser cependant une certaine mesure, et l'on avait bien l'impression en les voyant ainsi tourner d'un spectacle de commande. Sur quelques figures cependant, émaillées de tous les stigmates de la dégénérescence, se peignait une extase mystique, mais aucun ne tomba terrassé par les visions qui le berçaient; leur danse soudain se ralentit, et en très bon ordre ils sortirent de la salle.

**

La cérémonie des derviches hurleurs présente beaucoup plus d'intérêt, et a un caractère beaucoup plus sauvage. Elle a lieu le jeudi dans un tékké au haut de la grande rue qui, à

Scutari, conduit vers le cimetière. Il tombe une petite pluie fine quand nous y allons, et ce coin de terre revêt une beauté particulière avec le ciel gris et bas et l'eau qui ruisselle parmi les herbes folles poussant entre les pavés disjoints. La porte du tékké est surmontée d'un soleil en bois, dont l'or s'est depuis longtemps écaillé sous les pluies d'hiver. On entre par une porte latérale dans un humble jardin qui n'est qu'un cimetière, avec quelques turbés parmi des buissons de roses.

Quand nous entrons dans la salle les derviches sont déjà là; le chef est en avant, debout, devant le mihrab; une seconde ligne est formée par six derviches dont un nègre, habillés de blanc et de bleu, et tout à fait en arrière il y a quatre autres fantômes.

Le plancher est recouvert d'une grande natte, parsemée de peaux de moutons blanches et noires. Au mihrab sont suspendus des objets de bois et de cuivre; et sur les murs parmi des versets du Coran, une vue de la Mecque. Tout autour de la salle des tambourins sont suspendus. A gauche il y a une estrade grillagée pour les dames turques, et à droite une galerie un peu surélevée pour les visiteurs de choix. Quatre gros cierges sont fixés devant le mihrab dans des chandeliers de cuivre. Un derviche apporte au milieu de la natte un petit récipient, dans lequel il brûle de l'encens. La cérémonie commence, six derviches sont là sur deux rangs qui se font vis-à-vis et chantent tout d'abord

la ilah il aïlah; ils répètent cette phrase très longtemps avant d'en prononcer le second membre : *ve Mohammed resoul Allah*, qu'ils reprennent jusqu'à satiété.

Le chef, très recueilli, prie devant le mihrab. Soudain il se retourne, et se prosterne en même temps que tous les autres derviches. Alors tous, en s'inclinant de haut en bas, d'un mouvement rythmique fredonnent une longue mélodie, interrompue soudain par une période d'extase où chacun regarde la paume de ses mains. Puis le chant reprend. De temps à autre un derviche ou un fidèle fait son entrée, se précipite vers le chef, se prosterne en face de lui, et lui baise la main.

La prière est maintenant plus vibrante; des gosiers sortent des cris plus rauques, et les torses s'inclinent de haut en bas dans un mouvement de plus en plus rapide; et c'est à peine si l'on peut distinguer qu'ils ont un turban blanc sur un fez rouge, alors que le chef a un turban noir sur un fez blanc.

Les fidèles arrivent toujours, et parmi ceux-ci se trouvent un capitaine et un lieutenant d'infanterie; la plupart ont des figures d'illuminés. Le rythme se précipite de plus en plus. De temps en temps, les derviches se passent la main sur les yeux, ou sur le cœur, ou bien encraclent leur cuisse entre le pouce et l'index se la frottent de haut en bas. Au bout d'une demi-heure, le chef, qui a d'ailleurs une tête superbe, une tête de Christ, semble absolument ivre, et ne peut plus trouver ses mots. Mais, soudain, il ouvre les yeux, et d'une voix vibrante et courroucée il entame un long discours. Quand il s'est tu, un derviche au faciès de myxodémateux entonne la prière, et les derviches reprennent les litanies du début : *la ilah il aïlah!* mais avec cependant moins d'ensemble que tout à l'heure, avec des oscillations qui ne sont plus simultanées. Le chef est dans le mihrab, il a deux vieux fidèles à sa droite, trois autres dont les deux officiers à sa gauche, et derrière lui six derviches et trois novices...

Pendant quelque temps, la prière continue avec des oscillations du tronc, cette fois de droite à gauche. On emporte derrière l'imam le plateau à encens. Et soudain on débarasse le chef de son manteau et de son turban. Alors coiffé d'un bonnet blanc, autour duquel il enroule sa ceinture rouge, il vient derrière les derviches qui tous se lèvent; et d'une voix merveilleuse il clame la prière. C'est d'un effet saisissant dans cet humble tekke de bois, dont la pluie fait crépiter les vitres, que ce chant si harmonieusement beau, lancé par l'imam de toute son âme. La plupart des assistants sanglotent, et malgré les différences et les préjugés de religion et de race qui nous séparent, une grande émotion nous saisit.

Nous admirons malgré nous la ferveur de

cet homme dont toute la vie se concentre en une seule idée, tout ce peuple qui depuis des siècles reste immuable dans sa croyance, et chez qui les progrès de la science n'ont pas encore tué les espoirs supérieurs à la vie!

Les derviches reprennent la prière; et

apportés, il bénit ainsi une carafe d'eau en soufflant dans le goulot, puis une chemise de laine blanche. Pendant ce temps on n'entend que le bruit de la respiration des derviches, analogue au souffle d'une locomotive sous pression. Un homme entre, vêtu de bleu; il se couche, ventre contre terre, devant le grand prêtre. Alors ce dernier monte sur son dos, lui frictionne avec le pied droit tout le côté droit du corps.

Un hémiplegique habillé de gris remplace ce premier malade; le prêtre toujours par le même procédé lui presse sur chaque bras et sur la colonne vertébrale.

Il y a, à droite et à gauche du malade, deux assesseurs qui aident le prêtre à descendre en lui tenant la main.

Un troisième et un quatrième malade sont guéris (!) avec le même cérémonial. Pendant ce temps les derviches oscillent à droite et à gauche en s'appuyant alternativement sur chaque pied; puis le torse décrit un demi-tour sur lui-même en cadence et de plus en plus vite; et de leurs gosiers sortent des sons impossibles à dire où il y a du hurlement du loup et de l'aboiement du chien!... Tout retombe enfin dans le silence...

Et longuement nous savourons le charme de nous retrouver dehors, dans le grand cimetière de Scutari, parmi la mousse et la fougère, sous les cyprès où roucolent les tourterelles.

Sur le Bosphore. La Vallée des Roses.

Une fois encore nous parcourons le Bosphore sur la rive d'Europe. Les oiseaux de mer semblent tout grelottants, parmi les embruns de la houle, sur les caissons, auxquels on amarre les navires de commerce et les stationnaires européens; et la pure harmonie des collines est gâtée par de grandes bâtisses, sans goût et sans style, sacrilèges dans ce décor incomparable. Mais bien vite le bateau-mouche s'éloigne, et offre à nos yeux un spectacle sans cesse nouveau. Voici des minarets plus fins et plus élancés que nulle part ailleurs, au point que l'on se demande par quel prodige ils peuvent tenir debout; puis ce sont des bois de grands cyprès centenaires. Sur son promontoire le château de Roumeli-Hissar domine le Bosphore, au-dessus d'un vieux cimetière, à l'endroit où Darius fit jeter un pont pour mener contre les Scythes son armée de 700.000 hommes. Les murs de la citadelle, bâtie par Mahomet le Conquérant, figurent son nom en caractères arabes. Alors les rives deviennent plus boisées, avec des cyprès et des pins, et aussi les diverses essences de notre vieille Europe avec leurs feuillages qui tombent aux premiers froids de l'automne; et de place en place s'ouvrent de superbes vallons, avec



Derviche hurleur

l'imam scande les versets de Allah! langoureux d'abord, puis c'est un Allah! de douleur, les yeux clos avec des larmes et des sanglots dans la voix. Alors tous s'effondrent dans leur douleur, ils vacillent, puis sont secoués par des mouvements d'oscillation comme un navire sur une mer en furie, et le chef les encourage en frappant le sol du pied gauche.

Puis retourné devant le mihrab il fait la bénédiction des objets que des malades lui ont

une végétation luxuriante. Soudain dans un tournant les montagnes semblent fermer l'horizon, et faire du Bosphore un lac endormi dans une ceinture d'arbres.

La côte se creuse en un golfe splendide, le plus beau de tout le Bosphore, avec sa rive bâtie de délicieuses maisons turques et de minarets minuscules. Les montagnes partout encerclent le golfe et surplombent la mer... et le jaune des feuilles mortes forme un piqué délicat sur le vert tendre des pins et sur le vert sombre des cyprès. L'on voudrait aller ainsi pendant des heures, dans la griserie de cette idéale nature, et c'est avec regret que l'on voit venir l'instant où il faut débarquer. Ce n'est pas là pourtant le moins pittoresque du voyage! Avec le mépris le plus absolu de l'ordre et de la discipline, tout le monde se presse, se bouscule, gesticule. Alors que quelques passagers s'évertuent à descendre, vingt autres s'empressent de monter, et c'est une cohue absolument indescriptible. Enfermés dans le harem, les dames turques sortent par une porte détournée, et se glissent, alors que les hommes sont descendus, craintives et à la dérobée, le long du bastingage vers le ruidement de passerelle... A Thérapia, vers le soir, nous suivons le chemin qui longe la mer, nous dépassons les palais d'été des ambassades, un corps de garde turc, une petite fontaine de marbre avec des arabesques d'or, et un sémaphore où brillent déjà des lanternes à huile! Au loin les villages de Buyuk-Déré et de Me-

zar-Bournou s'allument dans le couchant. Adossés à la falaise, où pousse un figuier géant que le vent a courbé, nous regardons tout là-bas le soir qui tombe sur la mer Noire, sombre et agitée dans l'entrebâillement de

vrefeuilles. Sur la rive un bûcheron passe, avec un fagot d'arbrisseaux de la montagne, dont les baies, semblables à celles du gui, pendent diaphanes au bout des branches. Les champs sont plantés de figuiers, aux troncs tapissés de houblons, dont le froid a rougi le feuillage. Soudain nous sommes le long de la montagne dans une allée de platanes, ombragée d'un lit de feuilles mortes; et pour faire une tonnelle, les platanes aux feuilles de sang ont recourbé leurs branches contre les flancs de la montagne plantée d'ormes, de tilleuls, de châtaigniers, de marronniers, de chênes, de noisetiers, de hêtres confondus en une admirable forêt. C'est ici la vallée des roses! Dans un mur de terre, un bassin est ménagé pour une source qui coule très lentement, et où les turques viennent chercher de l'eau dans des cruches de terre. Au-dessus de la source, sur une terrasse splendidement ombragée, il est des sièges pour les consommateurs d'un petit café turc où personne ne s'est aventuré en cette après-midi pourtant superbe d'un automne qui ne veut pas finir.



Les Derviches tourneurs (Dessin original de M. Rigopoulos)

deux collines. Le Bosphore lui aussi vient briser contre le quai ses vagues, soudain plus fortes, et le jour meurt sur les beaux jardins de chrysanthèmes et d'anémones...

Le lendemain nous allons à Mezar-Bournou, nous errons parmi le cimetière sauvage, et nous remontons le torrent qui court entre les ronces, les fougères, les houblons et les chè-

vaux et de chênes verts. L'air est plein du son des cloches des troupeaux, qui à l'approche du soir descendent par des sentiers au-dessus des précipices. Pressés par les chiens, de longs troupeaux de chèvres débouchent dans le chemin, et un tout jeune chevreau blanc, au museau noir, s'applique, mais en vain, à suivre sa mère de tout l'effort de ses petites pattes.

LE MYSTICISME D'UN ANATOMISTE DU XVII^e SIÈCLE

JEAN SWAMMERDAM ET ANTOINETTE BOURIGNON

par le Docteur HENRI BOUQUET

Les mystiques, de tout temps, ont supprimé l'intervention de la volonté dans leur vie intellectuelle et morale, ils ont proscrit tout effort de l'esprit et prêché la contemplation comme le seul mode légitime d'activité. La vie contemplative, en d'autres termes, et le mépris de toute recherche scientifique sont les deux traits caractéristiques de toutes les écoles mystiques. Par ses apparences de grandeur, le mysticisme a séduit plus d'une âme d'élite. Mais il enlève à l'homme tout libre arbitre et en fait le jouet de ses sentiments. A diverses époques son empire parut inquiétant. La belle étude que le D^r Bouquet consacre ici à Jean Swammerdam, l'un des adeptes les plus illustres d'Antoinette Bourignon, montre quelle influence nocive cette manière de folie peut avoir sur les esprits les mieux organisés.

Le 12 février 1637, il y avait fête au logis de Maître Jean Swammerdam, pharmacien réputé et citoyen d'Amsterdam. Sa femme, Bénédictine Corvera, avait donné le jour à un fils, qui se nommerait Jean, comme son père, et perpétuerait la lignée de cette probe et honnête famille, dont l'aïeul, Jacques, avait pris son nom du petit bourg où il était né, sur les bords du Rhin, entre Leyde et Waandam. Délaisant donc, pour une journée, et l'officine dont les soins absorbaient la majeure partie de son temps, et les collections de plantes, de fossiles et d'insectes qu'il amassait avec tant de joie, Maître Swammerdam se laissait aller au contentement d'être père, et aux rêves d'avenir qu'il échauffait sur la tête du nouveau-né.

Lorsqu'il eut bien suuppé en son esprit quelle profession il serait de faire embrasser au dernier venu de sa race, Maître Swammerdam élmina tous les métiers de science qui nourrissaient à vrai dire, assez bien leur homme, et le mettait en belle posture devant ses concitoyens; mais il lui parut

qu'il devait céder le pas au ministère des âmes et aux pures gloires de la prédication sacrée. Il résolut donc que son fils serait pasteur de la religion réformée qu'il professait avec zèle.

Aussi, dès qu'il eut l'âge d'apprendre, le jeune Jean fut-il confié aux peusses mains d'un ministre de Dieu et aux savantes leçons d'un précepteur de choix. Ainsi lui inculqua-t-on à la fois l'amour et le respect de la Souveraine Puissance et le goût des belles-lettres et de la science des anciens, sur laquelle il convenait, en ce temps plein de respect pour l'antiquité, de régler sa vie et ses opinions scientifiques. Quel saint et savant homme ces deux éducateurs allaient donner à la Hollande!

Mais le père et eux avaient compté sans l'évêque. Avec la vie, son père lui avait, sans le vouloir, transmis l'amour profond de la nature, de ses fleurs, de ses animaux, de tout ce qui vit et respire à la surface du globe. On croyait faire un pasteur, on avait couvé un naturaliste, à la vocation duquel les journées passées devant les belles collections

paternelles n'étaient sans doute pas étrangères.

Aussi, dès qu'il eut l'âge de choisir, le jeune Jean déclara-t-il tout net à son père qu'il se sentait vraiment par trop indigne du poste sacré de ministre du Seigneur, et lui demanda-t-il fermement l'autorisation de devenir médecin. Ce fut évidemment une grosse désillusion pour le brave homme, mais ses rapports avec les éminents personnages qu'étaient alors les docteurs-régents les lui avaient montrés sous un jour trop favorable pour qu'il se fit longtemps tirer l'oreille. Il n'eut pas moins retenu dès maintenant cette hésitation scrupuleuse montrée par Jean Swammerdam devant les responsabilités du saint ministère. On y trouve comme une ébauche des inquiétudes mystiques qui, plus tard, le mèneront si en dehors de la voie scientifique qu'il abordait alors délibérément.

Le jeune homme entreprit donc ses études médicales et, tout en compulsant et en interprétant Galien et les Arabes, il commença une collection d'entomologie qui, pendant longtemps, ne devait

pas avoir son égale au monde. « Il occupa ses jours et ses nuits, nous dit Boerhaave, son illustre biographe, à capturer et à examiner tous les insectes diurnes, crépusculaires et nocturnes, dans le diocèse d'Utrecht, en Gueldre et dans toute la Hollande, scrutant l'air, les eaux, les champs, les pâturages, les fleuves, les étangs, les lacs, la mer, les arbres, les plantes, les endroits incultes, les dunes et le littoral. Il voulait tout connaître, tout posséder, les œufs, les larves, les nymphes, les adultes, les nids, les mœurs, les aliments de ces insectes. Aussi fit-il, dans sa jeunesse, de ces nouvelles connaissances en ces matières que les auteurs qui l'avaient précédé n'en avaient fait en plusieurs siècles ».

Nous le voyons ainsi, pendant toutes ses jeunes années, mener de front les sciences naturelles et la médecine. Pour ce qui est de cette dernière, on lui connaît comme professeurs, à Leyde, l'illustre Sylvius de le Boe et surtout Van Horne, avec lequel il eut plus tard une retentissante discussion de paternité scientifique. Comme amis, il connut là surtout Nicolas Sténon et Regnier de Graef. Avec ce dernier encore il y eut quelques histoires du genre de la précédente et qui nuisent beaucoup à leur entente. Quant à Sténon, que nous retrouvons tout à l'heure, ce fut l'ami sûr, dont la mort seule peut séparer. Swammerdam coiffa le bonnet de docteur le 22 février 1667.

Ce ne fut jamais, à proprement parler, un médecin. La pratique de la clientèle ne lui disait rien qui vaille. Il n'était heureux que face à face avec la nature, dont il voulait, sur le cadavre, surprendre les secrets. Il fit en somme, cet anatomiste consommé, de l'histoire naturelle de l'homme, comme il faisait de ces chers insectes. Et ses veilles continuaient à être aussi studieuses que ses jours.

A ce moment se place une grave maladie, sur laquelle nous manquons de renseignements précis. Une fièvre quarté, disent quelques-uns, mais la classification des fièvres était trop déficteuse à cette époque pour que nous puissions accepter ce diagnostic les yeux fermés. Ce fut, en tout cas, l'occasion de reléguer au second plan l'anatomie humaine et de se donner tout entier à l'entomologie. La collection prenait des proportions extraordinaires, à tel point que le Grand-Duc de Toscane, passant par la Hollande, demanda à voir ces merveilles et offrit de les payer une somme considérable si leur possesseur consentait à venir en être, dans ses états, le conservateur. Swammerdam refusa. La vie du courtisan ne le séduisait pas plus que celle du praticien. Rien ne lui plaisait que ses études favorites. Il s'y remit sans plus et paracheva son livre sur les insectes qui est tout simplement une œuvre admirable.

Comme j'entends me limiter ici à la crise mystique qui eut, sur la vie de notre héros, tant d'influence, je ne résumerais pas ses œuvres scientifiques de Swammerdam. Ce qui voudrait se rendre compte de ce que fut, au point anatomique et zoologique, le travail de cet extraordinaire homme d'études, de la perfection à laquelle il poussa l'entomologie, n'ont qu'à consulter les œuvres du maître et principalement cette *Biblia Naturæ* que nous a si heureusement conservée Boerhaave. Qu'ils les comparent avec ce qui existait avant lui et ce qui a été fait depuis. Ils verront quelle distance énorme sépare les études de l'anatomiste hollandais, si poussées, si scientifiques, ses dessins qui restent aujourd'hui encore des modèles difficilement imitables, des essais informés pour la plupart que ses prédécesseurs avaient publiés. Ils comprendront quelle énorme somme de travail ces écrits et ces planches représentent et admettront sans peine ce que Boerhaave nous dit de son labeur, a propos de son ouvrage sur les abeilles. « C'est un travail de recherches surhumain. L'observation tenait la journée entière sans répit. La nuit, il décrivait

et dessinait ce qu'il avait vu pendant le jour. Dès six heures du matin, en été, il commençait à recevoir du soleil une clarté suffisante pour pouvoir suivre des yeux les plus petits détails des choses. Il s'en occupait encore à midi, en plein jour, la tête nue, afin de ne pas perdre un atome de la lumière et le crâne, par les fortes chaleurs d'été, toujours couvert d'une sueur profuse. Mais ce jour, toujours mis en action dans une telle clarté et dont il augmentait le pouvoir par l'usage du microscope, s'affaiblirait à un tel point que lorsque le soleil, à la fin de l'après-midi, commençait à baisser, ils n'avaient plus assez d'acuité pour poursuivre des études aussi minutieuses... Il employa un mois entier d'un semblable labeur pour connaître, décrire et dessiner le seul insecte de l'abeille ».

Quant aux successeurs de Swammerdam, lui lui



Antoinette Bourignon (D'après une gravure du Cabinet des Estampes)

On ne constate ici aucune trace de bec-de-lièvre

rendirent le plus bel hommage qu'il soit possible, se servant tout uniment de ses planches et de son texte, ne pouvant espérer faire mieux que lui.

Si l'on réfléchit que cet homme de trente-deux ans, outre ses études uniques sur le monde des insectes, avait déjà publié de nombreux travaux sur l'anatomie humaine, portant sur la respiration et le diaphragme, sur la conservation des cadavres, pour laquelle il inventa la méthode, universellement appliquée de nos jours encore, des injections liquides destinées à durcir dans les vaisseaux, sur la hernie et son mécanisme, qu'il était de plus l'inventeur d'un nouveau modèle de thermomètre médical, on comprendra que ce travail acharné ait influé sur sa santé morale. Triste, renfermé, préoccupé par des angoisses religieuses, c'était un hypochondriaque achevé, qui ne répondait même pas aux paroles de son entourage. Rien d'étonnant alors, si l'on se souvient aussi de ses scrupules d'adolescent, que l'attrait d'un mysticisme intense, comme celui que professait Antoinette Bourignon, ait fait sur son esprit une impression assez profonde pour modifier le cours de sa vie et arrêter presque entièrement ses travaux les plus chers.

C'est une figure bien curieuse que celle d'Antoinette Bourignon, et qui mériterait une longue étude. D'autres que nous, d'ailleurs, l'ont écrite et

son mysticisme a eu des partisans et des zéloteurs jusqu'en ces temps derniers (1). Pour nous, il faut nous contenter de résumer le plus brièvement possible la vie tourmentée de la « prophétesse des temps nouveaux ».

Elle naquit à Lille, le 13 janvier 1616, d'un père flamand et d'une mère italienne. C'était, lors de sa naissance, une enfant fort laide, avec des cheveux noirs qui couvraient son front et un bec-de-lièvre qui faisait à sa bouche perpétuellement béante. Cette difformité a suggéré de curieuses réflexions à l'un de ses apologistes : « Il n'étoit pas mal convenable, écrit-il, qu'une personne qui devoit, durant sa vie, parler si ouvertement, d'une manière si extraordinaire, si dégagée, sans égard et que lui intérêt et nulle crainte ne fit taire, naquît la bouche ouverte et sans qu'on la lui pût naturellement fermer ». Le même auteur ne craint pas d'avancer cette énormité qu'elle « commença à se tourner vers Dieu à quatre ans, en voyant l'imperfection de la nature humaine » !

Quoi qu'il en soit, ce bec-de-lièvre fut opéré et l'imperfection fut ainsi bannie. Mais pour ce qui l'amour tard, devenue jeune femme, elle suscita, l'amour d'un homme qui la poursuivait pendant de longs mois d'assiduités plus qu'audacieuses. Longtemps, en revanche, elle resta détestée de sa mère, qui ne pouvait oublier la vision première qu'elle avait eue de sa progéniture; mais son père lui témoigna toujours beaucoup de tendresse.

Sans accepter qu'elle ait eu conscience, dans un âge aussi tendre, du mal qui règne sur le monde, nous savons que, très jeune encore, elle vit toute la différence qui sépare les actions des hommes. Elle prit pour elle-même, elle demanda naïvement où est le pays des Chrétiens ? c'est-à-dire le lieu où ils vivent comme le Christ le leur a enseigné, et comment il se faisait que ceux qui se disent les disciples d'un Dieu de pauvreté nient une existence de luxe et d'opulence. Elle ne prenait aucun plaisir aux jeux et aux divertissements qui charment d'ordinaire les enfants et jouait « au monastère » et « à l'ermitage » sans souci des amusements plus logiques de ses sœurs.

Plus tard, l'une de celles-ci parvint à l'entraîner dans une vie plus en rapport avec son âge. Elle sortit, alla dans le monde et même s'y plut. Mais cela ne dura guère et elle se reprocha ensuite ces innocents plaisirs comme une faute qu'elle pourrait difficilement se faire pardonner par le Ciel.

Renoncer à ces modestes joies lui parut un triomphe indispensable sur elle-même. Elle ne dormait plus, de peur « de descendre en Enfer en dormant ». Elle voulut se retirer au couvent, mais son père lui déclara tout net qu'il préférerait la voir mourir qu'entrer en religion. Des tentatives matrimoniales faites par sa mère sur cette fille qui fut toujours, a-t-elle dit elle-même, d'une frigidité sensuelle absolue, ne firent que la confirmer dans sa résolution de renoncer entièrement au monde. Elle décida donc de vivre en célibataire chez elle; elle avait à peine seize à dix-sept ans ! C'est l'époque où, pour la première fois, elle entend la voix de Dieu qui devait plus tard lui devenir familière. Dieu lui ordonnait de revenir à lui. Elle porta un cilice fait de crins de cheval et si dur qu'il lui laissa au poignet, où cette sorte de chemise la serrait fort, des cicatrices qui ne disparaissent jamais. Elle visita les pauvres, jeûna, en s'y prenant de façon à ce que personne n'en sût rien, et prit son plaisir à aller « sur le cimetière, vers le charnier, pour y contempler les ossements des morts », se bien pénétrer de l'idée que, dans pen

(1) V. notamment : *La vie de Dorothee ou Antoinette Bourignon*, Amsterdam, 1683. — Chr. de Cort, *La lumière du Monde*, Amsterdam, 1679. — Anon. *Étude sur Ant. Bourignon, la prophétesse des temps nouveaux*, Paris, 1876. — Ant. Van der Linden, *Antoinette Bourignon, des Licht der Welt*, Leyde, 1895.

de temps, elle serait semblable à eux, et s'habituer à considérer son corps comme « une carcasse » à qui elle refuserait tout ce qui ne lui serait pas de nécessité absolue. Elle restait parfois deux ou trois jours sans manger ou mêlait des cendres et de la terre à ses aliments pour les rendre moins agréables.

Cette période de grande austérité dura plusieurs années. Elle avait vingt ans lorsque, le samedi de Pâques 1636, elle rentra une dernière fois dans sa chambre, jeta à terre ses bijoux et ses vêtements, coupa ses cheveux, foula le tout aux pieds, et parut, déguisée en ermite, à cinq heures du matin, pour aller « au désert ».

Ici on me permettra de la citer elle-même, afin de donner une idée de son état mental à cette époque. Elle parlait joyeusement, ayant emporté pour toute fortune un sou pour acheter du pain, afin de n'être pas obligée de mendier, ce qui aurait pu la faire reconnaître. « J'entendis, en sortant de la porte de ma chambre, comme une voix réprenant disant : Où est ta foi ? sur un sou ! Cela me fit retourner en ma chambre et jeter le sou bien loin de moi, disant : Non, Seigneur, ma foi n'est pas sur un sou, mais sur vous seul ». Elle va d'abord à Tournai, puis dans un village des environs où des soldats la harcèlent de propositions auxquelles la fait échapper un brave homme qui la cache d'abord dans une armoire, puis dans une loge d'orgues de l'église. Le lendemain, son père, qui a retrouvé sa trace, la ramène à Tournai, où elle vit quatre mois, puis à Lille.

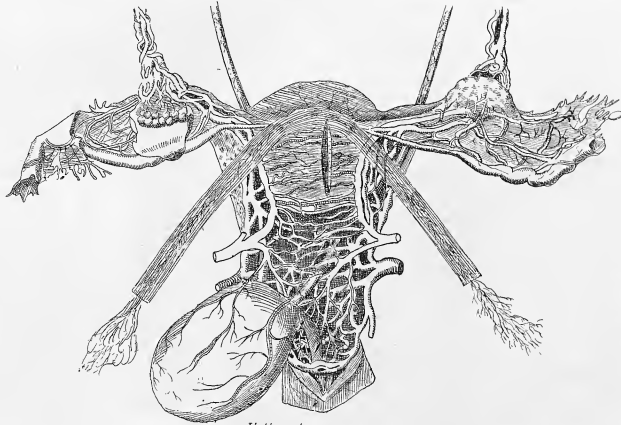
Reentrée au logis paternel, elle obtient l'autorisation de suivre ses idées en matière de mortifications. Elle fit de sa chambre une cellule d'anachorète où elle passait les jours et la plus grande partie des nuits à méditer, à prier et à jeûner. Trois heures au plus sur vingt-quatre, elle dormait dans un cerceuil qu'elle avait fait secrètement apporter. Ses seules sorties avaient pour but de visiter les pauvres. Autour d'elle on la tenait pour possédée ; l'Ermitte » ; quelques-uns la considéraient comme une folle. Cette vie ne pouvait durer : une seconde fois elle partit, au milieu d'octobre 1639. Cette fois ce ne fut pas subrepticement. Elle avertit de sa décision son père qui lui répondit : « Va-t'en au diable, je n'irai plus te chercher ».

A dater de ce jour commence pour elle une vie errante qui ne prendra fin qu'avec sa vie ; la mort seule donnera le repos à ce pauvre corps nomade et à cette pauvre âme inquiète. Partout elle est en butte à des persécutions incessantes, dont son esprit soucieux exagère probablement encore le nombre et l'importance. Ses ennemis sont de tout ordre, mais ce sont surtout, à en croire son hagiographe, Poirier, les Jésuites, les Oratoriens, d'autres religieux aussi, sans compter les gens de justice ou ceux qui convoitent ses biens. Il est utile, pour fixer les éléments de ces faits, de résumer en quelques mots les opinions religieuses qu'elle professait et dont elle s'était faite, surtout, l'infatigable propagatrice.

Toute la religion d'Antoinette Bourignon tient, en dehors, des grands dogmes de la chrétienté,

dans le renoncement au monde, à toutes les affections, à la famille, aux affaires, etc. Après avoir, pendant un certain temps de sa vie, considéré les prêtres et les religieux comme des chrétiens parfaits, elle les prit en haine et en mépris, à la suite d'un incident de confession où son directeur de conscience avait cru bon d'aider sa famille en insistant sur la nécessité du mariage. Le prosélytisme était son fort, et elle considérait comme inutiles les monastères et ses habitants. La foi sincère, pour elle aussi, était celle qui agit.

A la forme même de la religion, elle attribuait peu d'importance, malgré qu'elle eût été élevée dans la foi catholique et qu'elle ait dû, à un certain moment de son existence tourmentée, et pour calmer des persécutions qui se faisaient par trop directes et violentes, faire un acte de foi apostolique et romain en bonne et due forme. Nous verrons, d'ailleurs, par une lettre à Swammerdam, que la religion de ses pères ne lui paraissait pas



L'utérus et ses annexes
Une des planches de l'ouvrage fameux de Swammerdam : *Miraculum naturae, sive de mallebris uteri fabrica...*

absolument parfaite. Elle était, sur certains points, d'une largeur d'idées peu habituelle. Catholiques, luthériens, calvinistes pouvaient être sauvés et participer à la félicité éternelle, s'ils avaient ce qu'elle appelait l'Esprit de Dieu. Elle considérait même comme sauvés des païens comme Epictète, Simplicius, Pythagore, Socrate, et d'autres encore.

On conçoit qu'avec des idées aussi différentes de celles qui régnaient en ce siècle de luttes religieuses, elle fût exposée aux persécutions de tous les ministres de toutes les sectes, et qu'elle ne pût trouver de tranquillité nulle part. Les conciliabules purement religieux qui se tenaient chez elle étaient dénaturés par ses ennemis et représentés aux puissants du jour comme des réunions de conspirateurs ou des séances de diabolisme, tout autant que des congrès d'ennemis de la religion. Et c'est ainsi que la pauvre illuminée dut fuir de ville en ville, pendant toute sa vie, devant les menaces et parfois les actes de ceux qui ne voulaient nulle part la laisser vaguer en paix à son innocent prosélytisme.

Elle va d'abord, en quittant Lille, à Mons où tout le monde s'unit bientôt pour la calomnier et où ses hôtesses la volent ; à Blatton, où, au contraire, on la tient pour sainte et où on coupe ses habits pour en faire des reliques, ce qui lui est plus désagréable que la persécution même ; revient à Lille où la rappelle la dernière maladie de sa mère, à laquelle elle ferme les yeux. Pendant quelques années, elle

devient à peu près sédentaire, ne quittant Lille que pour aller dans les environs et revenir. Son père meurt en 1650, lui laissant une appréciable aisance. Cette fois, il semble qu'elle va se fixer. On lui offre, en effet, la direction d'un hôpital, fondé par un riche citoyen de la ville en faveur des orphelins que faisait la guerre. Mais la vie lui est rendue intenable et, en 1662, les assiduités d'un certain Saint-Saulieu, auquel nous avons fait un peu plus haut allusion, et surtout certaines histoires très obscures de possession et de diablerie, sur lesquelles ses biographes sont très prolives, la forcent à s'expatrier de nouveau : elle part pour le Brabant.

A Malines, elle prend des finitivement conscience de sa mission d'apôtre. Ses premiers écrits qu'il fait du bruit. Elle converse fréquemment avec Dieu, ce qui lui permet souvent de prévoir l'avenir. Des disciples s'offrent à elle dont la plupart seront rebûchés par la grande austérité de la vie qu'elle préche, peut-être aussi par le nombre et la qualité des ennemis qui la harcèlent. D'autres lui resteront fidèles, tel De Cort, supérieur des Oratoriens, qui sera son disciple préféré et en mourra, peut-être empoisonné, après une poursuite judiciaire qu'il est aujourd'hui difficile de tirer au clair. Elle reçoit un monde des plus mêlés, où figurent des catholiques, des réformés, des anabaptistes, des sociniens, où on trouve des rabbins, des philosophes, des théologiens, des médecins, des chirurgiens et jusqu'à des faux prophètes. En 1667, nous la trouvons en Hollande, Malines étant devenu rapidement inhospitalier.

Elle vit deux ans à Amsterdam, gagne Enckuysen et, de là, part pour le Holstein où elle débarque, à Tonningue, le 13 juin 1671. Ses ennemis ne l'abandonnèrent pas, elle s'enfuit en Schleswig, avec ses disciples, sur deux mauvaises charrioles, plusieurs fois attaqués le long de la route. 1672 nous la montre à Husum où plusieurs sectateurs l'appellent et où elle trouve surtout des gens qui cherchaient à vivre à ses dépens et qu'elle dispersa en différents lieux. Pendant quelques années, elle se fixe dans ce pays, toujours en lutte avec l'élément religieux et administratif, entretenant le zèle de ses prosélytes, imprimant de ses propres mains ses innombrables volumes, menant une polémique ardente contre la secte des Trembleurs ou Quakers, à laquelle on lui reproche, au contraire, dans certains milieux, d'appartenir.

C'est à cette époque que Swammerdam lui les premiers œuvres d'Antoinette Bourignon. Sur un esprit aussi bien préparé que le sien, toutes ces déclarations d'un mysticisme exaspéré, que nous trouvons aujourd'hui, les lisant de sang-froid, désespérément fastidieuses, trouvaient un terrain où elles devaient admirablement germer. Sa religion ne le satisfaisait pas, son esprit perpétuellement inquiet le portant à chercher du nouveau dans le monde spirituel, il s'éprit rapidement de la leur nouvelle qu'il croyait voir briller dans son ciel. Mais, dans sa modestie et son admiration, il ne se considérait pas comme assez pur pour con-

verser directement avec une pareille sainte. Il lui fallait un intermédiaire, et il choisit, à cet effet, un brave citoyen de sa ville, Tiens, qui était lui-même un zélé partisan de la « Prophétesse des temps nouveaux ». Et voici la lettre qu'il lui écrivit, le 18 mars 1673.

Très cher et bien-aimé frère en Jésus-Christ
Notre-Seigneur,

Comme je voids clairement que c'est à présent que s'accomplit ce qui est prédit dans ce douzième chapitre de l'Apocalypse, et que cette année qu'il y est décrite s'est causée dans le désert où Satan vomit d'un côté et d'autre contre sa semence un fleuve de persécution, et que je connais que vous estes un de cette semence mâle et vigoureuse, étant d'ailleurs très enclin à vous enlever et à vous en aller, vous estes pour vous renfermer dans l'Estable de Jésus-Christ et être compté entre ceux de la semence de la femme; ces raisons, dis-je, jointes avec la plus sainte conviction qu'on cœur a de la vérité, m'ont porté à vous rechercher par cette lettre de nous communiquer mutuellement la conformité de nos sentiments. Je m'adresse à vous plutôt qu'à un autre de cette bénite semence, parce que vous êtes mon compatriote, de la même ville, un jeune homme libre et qu'il y a quelque temps que vous-mêmes m'avez prévenu et invité dans la personne de vos sœurs. Je sens de plus une certaine peine intérieure vers vous dont à vray dire, je ne puis dire la raison.

Je reconnois, d'ailleurs que je suis entièrement indigne d'être moi-même avec ce vase d'élection et de singulière bénédiction. Je recherche donc votre entremise et votre secours pour ce sujet. Ses écrits, qui pénètrent le fond et la mouelle des âmes, ont fait lever dans mon entendement de très claires lumières. Mon cœur est aussi, par la grâce de Dieu, détaché de toutes les prétentions de la terre et du temps, occupé dans la considération de la vanité des affaires mondaines et de l'importance de la pénitence laquelle est le sujet de cette misérable vie. Je suis dans la réjection de tout honneur, de tout profit, de tout plaisir, m'avisant que la seule imitation de Jésus-Christ, sans autre satisfaction ni temporelle, ni spirituelle, dans le dessein d'embrasser la véritable pauvreté et le repos de l'âme sans plus rien désirer que la gloire de Dieu. Toutes les choses qui sont inconnues à nos docteurs réformés et encore moins enseignées par eux, sont autant d'étoiles brillantes et de nouvelles et salutaires lumières pour me conduire à Bethléem dans l'Estable de Jésus-Christ. Voilà, Monsieur, le sujet qui m'a porté à vous écrire : savoir afin de vous supplier de me favoriser et de m'assister à faire croire et donner augmentation à la semence divine; et qu'il vous plaise de m'ouvrir l'occasion de vous écrire encore et que je puisse recevoir par votre moyen, le salutaire conseil de cette âme unie à Dieu.

Mon état, mes commodités, mes exercices et occupations, tout ce qui me concerne sont des choses, qui moi-même, je ne puis confier à une lettre. C'est pourquoi, si vous avez ici quelques frères, faites-les moi connaître, s'il vous plait. Car je me trouve dans une retraite de tous les côtés, et ne puis en sortir que par quelque occasion. Je ne puis les éviter puisque je demeure entre eux et qu'il m'y faut converser continuellement; mais je vains tous les jours leurs mépris et j'évite leur personne à mon possible, et quoy Dieu m'assiste toujours de plus en plus et me fait quelquefois entendre ses paroles intérieures...

... Favorisez-moi donc de l'assistance que je vous demande. Je vous en supplie encore une fois. Non, je ne doute pas de votre charité fraternelle, mais c'est que mes desirs se redoublent. Je vous recommande à Dieu, la source de tous les biens, et je fais de même pour toutes les âmes qui le cherchent, bien qu'elles me soient inconnues. Je suis... etc.

JEAN SWAMMERDAM

Il faut croire que l'on trouva assez aisément les intermédiaires indépendentes, puisque, le 29 avril, Swammerdam envoyait à Antoinette Bourignon un récit détaillé de sa vie et un tableau fidèle de l'état de son âme; la réponse arriva le 17 août. Elle n'était rien moins qu'âme. Elle lui déclarait tout sec que tout ce qui avait entré jusqu'alors n'était que des amusements de Satan. Il lui fallait quitter tout cela et notamment la médecine, affaire peu salutaire, grâce à qui il meurt plus de gens que par la main du bourreau, pour étudier la théologie, qui est seule affaire d'honneur. Comme l'apôtre Pierre, il devait être ses filets d'un autre côté.

1674 voit de nouvelles épîtres, dont les princ-

pales sont amenées par une aventure à laquelle Sténon fut directement mêlé. Celui-ci, qui, comme Swammerdam, était luthérien, avait fait un séjour à Paris en 1664. Là, il avait eu l'occasion d'entendre la grande voix de Bossuet et il en avait été remué jusqu'au fond de sa conscience. Etant présenté les livres catholiques et le résultat fut qu'il ajura publiquement le luthérianisme en 1669. Cette conversion devait plus tard, lui rapporter de belles situations ecclésiastiques. Pour le moment, il partit en Danemark, revint en Hollande et de là, regagna la cour de Florence, déjà nanti selon Boerhaave, d'un évêché.

Swammerdam, bien résolu à se défaire de ses collections, en raison de la mauvaise humeur de

maine n'était pas sainte, bien qu'elle eût produit des saints. C'est une Mère, d'après son avis, qui, depuis cinquante ans, a produit tant d'enfants que la chrétienté en est arrivée à la confusion de la Tour de Babel.

Votre amy, continue-t-elle, a un zèle aveuglé pour augmenter sa religion, avant que d'avoir pensé l'état d'écouler, et il s'est préoccupé de toutes les raisons qu'on lui a dites pour le convertir à la croyance d'elle déglée, et vous dit bien par les mêmes moyens convertir les autres. Ce que je ne vous conseille pas d'écouter, non plus que d'aller en Italie avec lui... Et je vous conseille plutôt de voyager vers l'Inde; car vous y trouverez une Pélagie qui en avait bien le chemin... Dites adieu à cet amy comme vous avez fait à autre chose.

En 1675, la correspondance se fait plus active encore. Nous en trouvons des traces, non seulement dans les innombrables ouvrages d'Antoinette Bourignon, mais aussi dans ceux de Swammerdam. Le *Traité de l'Éphémère*, qu'il publia cette année-là, est caractéristique de son état d'esprit. Partagé entre son indéfectible amour pour les sciences naturelles et les angoisses de sa conscience, il écrivit là un petit ouvrage étonnant où la religion se mêle à l'entomologie, où il prend prétexte de la vie de l'insecte et de sa brièveté pour prêcher l'homme sur le peu de durée de son existence terrestre, où les dessins les plus savants avoient les cantiques les plus mystiques. Si jamais écrit fut démonstratif d'un état d'âme, c'est celui-là.

La lettre insérée dans ce livre est datée de Schleswig, 9 avril. C'est encore une épître de conseils et d'encouragements. Swammerdam y changea le « Mon enfant » du début en « Monsieur » qui devait être mieux compris du vulgaire et Antoinette Bourignon approuva cette prudence. Cependant elle le considérait comme un disciple de haute valeur, puisqu'elle n'hésitait pas à lui confier la catéchisation d'un néophyte. C'est du moins ce que nous apprend une lettre du 21 juin 1675, écrite à un correspondant inconnu, et où nous trouvons ces lignes :

Vous pouvez bien parler ouvertement de la Solide Vertu avec le jeune homme d'Amsterdam qu'avez rencontré sur la barque, mais il le faut laisser libre de croire des choses particulières touchant les divins mystères que les hommes ne peuvent comprendre sans une lumière toute particulière de Dieu. Ce que n'ayant pas encore reçu si avant, il faut attendre le temps de la mesure pour cueillir les fruits. Vous le pourriez cependant bien faire connaître à son maître, si vous n'avez conversation duquel lui sera profitable. Et si ledit M. Swammerdam trouve à propos d'envoyer à venir en Italie, il le peut bien faire, voir à d'autres s'il y a voit l'espérance de profiter à leurs âmes.

Du 26 juillet, nouvelle lettre d'Antoinette à son disciple. En voici les passages les plus intéressants :

Jay vu, par la vostre du 20 juillet, que mes écrits ont fait en votre âme quelques opérations et vous ont donné le désir de quitter le monde et de passer les jours de votre vie à servir Dieu. Si vous n'avez pas encore été conduit à la Jérusalem céleste, ce que n'est pas une opération humaine, ai-je un don et une grâce de Dieu pour vous attirer à lui. Je veux croire que Dieu se servira du moyen de mes esprits pour vous voir à lui, vu que par ceux vostre cœur a été touché.

... Je veux bien que vous lisiez ce mon écrit de la Parole de Dieu, si vous s'en utile, et que le teniez secret. Vous y trouverez plus de remèdes que de maladies et vous en trouvez dans la conversation de médecine pour la guérison des corps, lesquels remèdes sont toujours douteux, voire ont été ja fait mourir plusieurs personnes...

... C'est pourquoi que je ne conseille pas bien que vous deviez vous consacrer à l'étude de la Science, car c'est à carer un peu toutes les bies surs d'écrite. Cela est bien plus profitable que de gagner un peu d'argent à visiter les malades pour avoir à dire de vous-même que vous avez trouvé des remèdes si vous lui restez fidèle.

... Ce que vous promet aussi de sa part celle qui demeure, votre bien affectonnée en Jésus-Christ.

ANTOINETTE BOURIGNON



Boerhaave (1668 1738), d'après un portrait du Cabinet des Estampes

de son père, qui, navré de lui voir poursuivre une carrière si peu productive et se tonner de plus en plus vers des spéculations extra-scientifiques et de peu de rapport, menaçait de lui couper les vivres, écrivit à son ami Sténon pour savoir si le Grand-Duc de Toscane était toujours décidé à échanger les précieux insectes contre une forte somme d'argent. Sténon saisit, ce si l'on peut dire, la balle au bond et, en zélé néophyte, sollicita notre naturaliste d'embrasser la religion catholique, qu'il lui peignait sous les plus riantes couleurs. C'était tenter à propos et cet esprit hésitant qui cherchait toujours la vérité religieuse, laquelle le fuyait sans cesse. Mais tel état sur l'Empire d'Antoinette Bourignon qu'il ne pouvait rien décider sans lui demander conseil. Il lui écrivit donc, lui mandant les propositions de son ami et les hésitations de son âme.

A cette époque, Antoinette vivait à peu près en paix. A la suite d'un voyage à Fienburg où ses tourments avaient recommencé, elle était rentrée en Schleswig et le Grand-Duc l'avait enfin prise sous sa protection. Elle répondit à Swammerdam qu'elle était ravie que Dieu lui eût enfin fait voir qu'il était pour lui de toute nécessité de quitter le monde. Elle lui disait en outre que l'Église Ro-

Swammerdam paraissait à Antoinette, pouvons-nous croire, une recrue des plus intéressantes à beaucoup de titres. Tout d'abord c'était évidemment une âme illustrée à arracher au démon; en second lieu, ce pouvait être, comme elle le dit elle-même à ses adeptes, un utile traducteur de ses écrits; enfin un médecin n'était pas de trop dans une communauté en butte à l'animosité de tous et qui était aussi mal tolérée dans les endroits où elle établissait sa résidence. Nous le voyons, en effet, un peu plus tard, en Schleswig, soigner un disciple gravement atteint et elle lui avait précédemment déjà recommandé quelques « enfants » restés en Hollande. Ces différentes raisons ne furent probablement pas étrangères à la décision qu'elle prit de l'autoriser à venir la rejoindre, après qu'il eût lui-même reconnu, dans une nouvelle lettre, que décidément tout en lui était péché, ce qui était la consécration des efforts faits par la « Prophétesse » pour lui faire abandonner « ses aises, sa nourriture ordinaire et ses curiosités » et le contraindre à mener enfin l'existence évangélique. Une lettre encore de derniers conseils, en novembre 1675, et Swammerdam part pour le Schleswig en compagnie de son intermédiaire Tielsen, qui retournaît auprès des frères.

Nétre savant se trouva, dès l'abord, dans une situation tout autre que celle que pouvait souhaiter l'homme de cabinet et d'études serelines qu'il était. A peine était-il arrivé que les choses se compliquaient une fois de plus : la Cour s'étant absentée, il y eut des troubles graves dans le pays et une espèce de guerre civile, à la faveur de laquelle les ennemis d'Antoinette recommencèrent leurs persécutions. Ne trouverait-on jamais le repos ou du moins le calme nécessaire aux méditations de cette communauté mystique ? Il était dans la destinée de cette malheureuse de courir toujours d'exil en exil. Il lui fallut quitter Schleswig, où les menaces se faisaient précises. Un officier de la Cour, arrêté par les séditeux et bien disposé à sa faveur, n'avait-il pas écrit un jour à la craie, sur la porte de la maison, ces mots avertisseurs : « Hodie mihi, cras tibi, memento mori ? » Swammerdam exerça en cette circonstance, ses talents de traducteur et la « Mère » décida de se rendre à Hambourg, pensant qu'en cette ville libre elle se trouverait enfin à

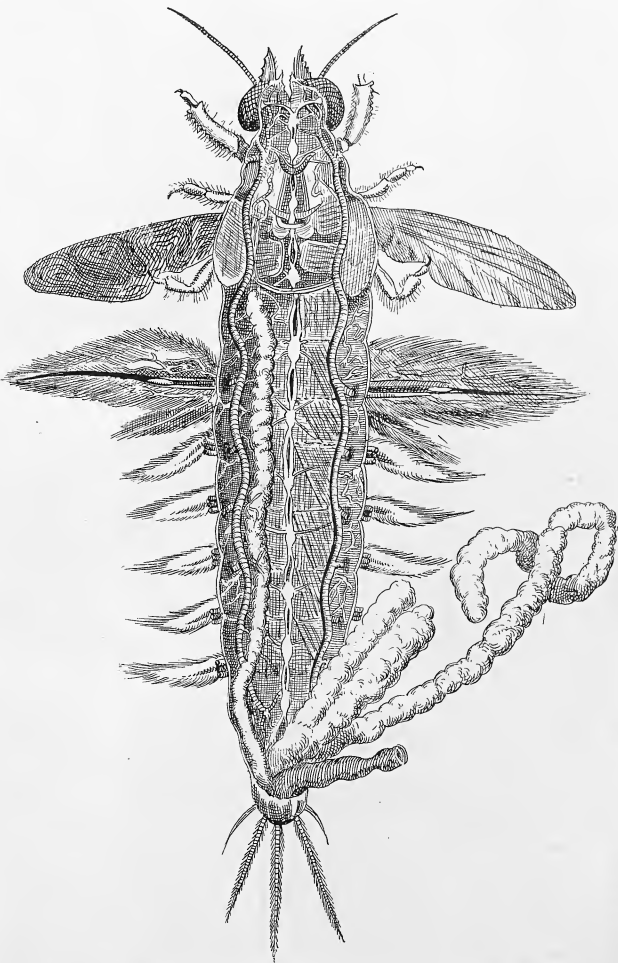
l'abri des coups de main. Mais il fallait s'assurer la retraite définitive où l'on n'aurait plus à craindre pour l'avenir. Elle passa au Danemark et décida d'envoyer là-bas des ambassadeurs chargés de sonder le bon vouloir du roi de ce pays. Elle

L'ambassade de Copenhague finit de malheureuse façon. Les envoyés défendirent-ils mal « la vérité » contre les pasteurs de Flensburg ou ceux-ci eurent-ils assez de crédit pour ruiner à l'avance dans l'esprit de Sa Majesté danoise la secte des ?

malheureux illuminés
Toujours est-il que Swammerdam et son compagnon revinrent à Schleswig sans avoir obtenu le sauf-conduit qu'ils étaient allés chercher. A leur retour la déception fut grande et on leur fit durement sentir qu'ils ne devaient revenir que victorieux.

C'est que la situation prenait, pour les malheureux restés dans cette ville, un tour de plus en plus grave. On les poursuivait et on les frappait dans les rues; la populace ameutée brisa une nuit toutes les vitres de leur demeure. Tant de bruit, tant de tracas, tant d'injustice étaient trop loin de la paix profonde que Swammerdam était venu chercher auprès de la « Mère », et il ne jouissait même pas des paroles de celle-ci, qui n'était plus au milieu de ses « enfants ». Il repartit, lassé, fatigué de cette lutte à laquelle rien ne l'avait préparé et il revint à Amsterdam, vers sa petite maison bien close où les orages extérieurs ne viendraient pas interrompre les soucis de sa préparation au Salut. Ce fut la fin de son aventure mystique.

Il faisait peut-être, pendant le retour, le doux rêve de reprendre là, dans la ténébreuse retraite amie, sa vie paisible et studieuse, de retrouver ses chères études et ses superbes collections, d'oublier aussi la crise terrible qu'il venait de traverser. Ce ne fut, en effet, qu'un rêve. De retour à Amsterdam, il trouva son père de plus en plus monté contre lui, lui reprochant ses dépenses, ses voyages, lui tenant rigueur de ne pas même gagner sa vie, lui consentant, enfin, pour tout subside, une pension annuelle de douze cents florins. Il voulut alors recourir au trésor qu'il gardait toujours en réserve sans se décider à s'en séparer. Mais il ne trouva plus à vendre de façon rémunératrice ces admirables collections dont jadis on lui avait offert un si haut prix. Il voulut se réfugier auprès d'un ami d'autrefois, qui avait mis à sa disposition sa maison, en des jours déjà lointains. Mais, rebuté peut-être par l'apprêt de caractère de Swammerdam laquelle s'accusait de jour en jour plus grande, peut-être par les aventures retentissantes de l'illu



Dessin d'après une des planches du grand ouvrage d'Histoire Naturelle de Swammerdam : Biblia Naturae

choisit pour cette mission de confiance Swammerdam et Van de Welde. La communauté était ainsi on ne peut plus dispersée : Antoinette Bourignon à Hambourg; deux frères à Copenhague; Tielsen et les deux autres restant à Schleswig; Floris et deux autres en Noorstrand, où elle possédait quelques biens toujours sujets à discussion avec la justice et où elle espérait vainement, installer définitivement son espèce de confrérie.

minée à laquelle il avait trop longtemps enchaîné sa vie, l'ami ne répondit pas à la sollicitation du savant, et le coup fut cruel pour celui-ci.

Sur ces entrefaites, son père mourut. Il entra, de ce fait, en possession d'une jolie fortune, mais c'était pour tomber dans une série de discussions et de procès au sujet de ces biens, qui devaient lui apporter l'aisance et la tranquillité. Alors se fit sentir la fatigue extrême de cet organisme usé à la fois par le travail, les soucis de toute sorte et les austérités religieuses. Une terrible fièvre tère le saisit, dont ses amis, à la tête desquels était un savant médecin, Mathieu Slade, eurent grand peine à le tirer. Mais, guéri, il ne voulut plus quitter son lit : il semblait que toute force physique eût abandonné ce pauvre corps arrivé au dernier point de la maigreur, que toute force morale eût quitté cet esprit jadis si brillant et qui n'avait plus aucun goût pour des études jadis si chères. Celles-ci lui étaient devenues odieuses. Lorsqu'il consentait, par grand hasard, à quitter le mutisme dont il s'était fait une règle obstinée, c'était pour déplorer d'avoir passé sa vie à de si piètres occupations. Il décida la vente publique de ses collections, tant pour se débarrasser d'un souci perpétuel que pour rompre tout lien avec un passé détesté. La maladie redoubla. Hydroïque, oedémateux, il voulut essayer du quinquina, nouveauté très à la mode et qui passait pour une panacée à tous maux, mais le quinquina n'arriva

pas à temps. Ses derniers jours furent troublés par des accès de fièvre chaude, au cours de l'un desquels, si l'on en croit quelques auteurs, il brûla de précieux manuscrits. Enfin il comprit que c'en était fait de lui. Il dicta un testament détaillé où il réglait le sort de ses principaux ouvrages et consacra le peu de temps qui lui restait à vivre à se préparer une mort aussi chrétienne qu'il l'avait souhaitée aux jours de son mysticisme le plus aigu, et le 17 février 1680, il s'éteignit.

Antoinette Bourignon le suivit de près. Persécutée à Hambourg en 1676, à Lutbourg en 1677, à propos d'une affaire de prêt d'argent où la sorcellerie revient une fois de plus sur l'eau, elle part pour une dernière étape, malade, incapable de se tenir debout, cachée dans un lit qu'un mauvais chariot transporte et arrive à Franeker. Ce devait être la dernière station de cette vie de tourments et de fuites perpétuelles. Elle apprend là la mort de Swammerdam, donne un regret à ce disciple qui l'a quittée et meurt, huit mois après lui, le 30 octobre, « acceptant la mort avec joie et comme une délivrance ». « Ainsî mourut, dit Poiret, en pauvre exilée, Antoinette Bourignon, la plus pure âme et la plus divinisée qui eût été terre depuis Jésus-Christ. »

D'aucuns pensent, sans doute, que son influence sur Swammerdam fut désastreuse. A son prosélytisme infatigable, on pourrait peut-être

reprocher d'avoir interrompu l'admirable série de travaux qu'un naturaliste de valeur unique avait mené à bien jusque-là. Il est bien évident que les lettres de la « Mère » reviennent incessamment sur cette recommandation faite à « l'enfant » d'abandonner ce qui avait jusqu'alors constitué toute sa vie. Mais nous savons qu'il était déjà depuis longtemps en correspondance avec elle lorsqu'il écrivit son étonnant ouvrage sur les arbres, celui qui, peut-être, lui coûta le plus de peine et de travail. D'autre part, à y bien regarder, lorsque Swammerdam commut Antoinette Bourignon, il y avait déjà de longues années nous l'avons vu, que son esprit inquiet s'occupait sans trêve de son salut et s'appretait à quitter ses études familiales. Peut-être a-t-elle hâté cette sorte de débacle scientifique. On ne saurait l'accuser de l'avoir provoquée. En dehors même d'Antoinette Bourignon, Swammerdam n'eût plus produit grand'chose. Il est plus probable que c'est l'excès de travail qui a ruiné sa santé et altéré son esprit. Celui-ci ensuite, s'est engagé dans une voie au bout de laquelle il ne pouvait y avoir que désastre moral et impuissance au travail. Sa crise de mysticisme est un effet autant qu'une cause. « La science est d'un cher coust », dit Montaigne. Elle a tué, comme tant d'autres, Jean Swammerdam qui ne voulait vivre que pour elle.

FIGURES MAROCAINES

LE TOUBIB

Par le Docteur A. ÉPAULARD

Médecin-Major de 2^e classe

Æsculape a donné l'an dernier un article de l'infortuné D' Mauzhang sur les pratiques de sorcellerie et de médecine empirique au Maroc. Notre ami le D' Epaulard a pu étudier, après de longs mois de séjour dans les régions d'Oudjda et de Casablanca, les usages marocains en matière de thérapeutique. Dans l'article présent, et surtout dans ceux qui suivront, seront mises en évidence des pratiques puériles, honteuses ou criminelles, qui ressemblent parfois étrangement aux sortilèges usités en Europe il y a quelques siècles. Absolument dépourvu de notions médicales proprement dites, le toubib indigène ne diffère en aucune façon de nos guérisseurs, de nos matins, de nos sorciers du moyen âge. Son influence est d'ailleurs considérable sur l'esprit des masses. On le craint, en même temps qu'on espère en lui. Pirelles considérations nous font comprendre quel merveilleux agent de pénétration pacifique est le médecin français et le rôle prépondérant qu'il est appelé à jouer au Maroc. En dehors de l'application des ventouses scarifiées et des pointes de feu, l'empirique marocain, en effet, ignore tout des pratiques médicales européennes.

C'EST au marché indigène, au Souq, ou dans quelque carrefour de la ville que s'installe le médecin populaire. Son cabinet de consultation est des plus sommaires, il se compose d'une toile d'emballage, ou de préférence, à présent, de toile de sacs chipés à l'administration militaire. Cette toile, posée en V renversé sur deux bâtons, sert de tente. Une vieille natte ou un tapis râpé représente tout l'ameublement. Le praticien est assis sur cette natte, les jambes croisées sous lui, à la mode arabe. Il a autour de lui quelques drogues dans des boîtes de fer-blanc, un encrier et une plume en roseau.

Parfois un haillon blanc ou rouge, fiché au bout d'un bâton, sert d'enseigne. Parfois encore un « aboyeur » hurle à pleine voix les talents du toubib et les diverses maladies auxquelles on offre de porter remède.

La consultation est bon marché : elle n'excède guère un gueurh, c'est-à-dire 25 centimes de la monnaie du pays, correspondant environ à 18 centimes de la nôtre.



Disnet. — Kabyles autour d'un mourant

Une sorcière tère des passes magiques surpres au creux épigastrique ; la femme préférée embrasse avec amour la main déjà froide.

Les clients et les curieux s'accroissent à l'entrée de la tente. Le consultant s'approche du toubib, et lui conte l'objet de sa consultation. Quand ce sont des femmes, ces confidences sont en général chuchotées à l'oreille de l'homme de l'art, qui écoute sans mot dire, avec un imperturbable sérieux scandé de hochements de tête et de l'approbation gutturale, si typique au Maroc : « Oukha ! »

Quelques rares questions suffisent en général pour assier le diagnostic. Toute exploration paraît superflète.

La thérapeutique n'est pas compliquée. Il s'agit le plus souvent d'un sort jeté : le consultant estimpissant, la consultante stérile, ce sont là des cas formels. Bien d'autres symptômes révèlent aussi l'intervention maligne du démon. Le toubib rédige rapidement, sur un chiffon de papier de quelques centimètres carrés, un grimoire magique et le remet au patient qui s'éloigne en tenant avec soin dans sa main le précieux talisman.

Lorsque la maladie paraît justiciable de

remèdes, le toubib extrait d'une boîte quelques parcelles de drogue, alun, sulfate de cuivre, feuilles de roses, etc... et les remet aux malades avec des indications verbales sur l'emploi.

Les interventions sont assez limitées. La plus courante, pratiquée en général par les barbiers eux-mêmes, est la saignée de la nuque. L'opérateur scarifie deux zones après rasage du cuir chevelu au niveau de l'insertion des trapèzes. Il place sur les zones scarifiées des cornets de fer-blanc ou de cuivre munis d'un ajutage qui lui permet de faire, par suction, le vide dans ces cornets à ventouses. Le sang est ensuite vidé par terre, et, à la fin de la journée, forme un énorme caillot d'une extrême malpropreté. Cette

employés dans les circoncisions, les cicatrizations sous-cutanées se font au petit bonheur, et, le plus souvent, avouons-le, avec un minimum de temps et de suppuration.

Une intervention anodine et fréquente est l'arrosage d'huile, qui se pratique en particulier sur le corps des petits enfants pour la plupart des maladies infantiles. Le toubib s'empât la bouche d'huile et souffle une pluie de gouttelettes sur le corps, les yeux et même la bouche du bébé; j'ignore les résultats de cette pulvérisation; elle est bien peu racontée.

Les douleurs de reins, à peu près universelles chez ce peuple qui vit accroupi et qui abuse dans des proportions peu croyables des

proposons ne sont consenties qu'avec une promesse d'anesthésie, tandis que j'ai vu, de mes yeux vu, un vieux toubib traiter une douleur crurale quelconque par la section en échelle, de la peau de la cuisse. Le couteau était mauvais, aussi le toubib appuyait-il sur le dos de la lame avec la paume de sa main gauche. La patiente hurlait, mais se soumettait.

L'avulsion dentaire se fait avec de vieux daviers rouillés ou plus simplement avec de petites tenailles. Enlever une dent qui ne remue pas paraît au-dessus de l'art indigène. Aussi, quand je proposais l'extirpation de quelque dent douloureuse à un Marocain, me répondait-il le plus souvent avec étonnement : « Elle ne remue pas ! ».

« Elle ne remue pas ! ».

Il existe d'assez nombreux opérateurs de cataracte. D'anciens obtiennent, m'a-t-on dit, des succès dans la majorité des cas. Ils se servent d'un petit couteau et d'un stylet de cuivre, ou, de préférence, pour les grands opérateurs, d'un stylet d'or. Je n'ai jamais vu, à mon grand regret, pratiquer l'opération, la seule à peu près qui soit, en ces pays arabes, réellement chirurgicale.

Ces médecins indigènes ne se font aucune illusion sur leurs sciences et nous consultent assez volontiers.

L'un des plus ahalandés du souq de Casa-

blanca, dans les premiers temps de l'occupation, était un pauvre homme d'aspect assez misérable, jaune, émacié, mais qui paraissait avisé et très au courant de son art indigène.

Un jour qu'un groupe d'officiers s'amusaient près de sa tente au défilé de sa clientèle, le toubib fit, en excellent français, une réflexion qui plongea les officiers dans la stupeur. Peu après, ce même toubib mourait à l'hôpital militaire de Casablanca, où sa qualité d'ancien légionnaire avait réussi à le faire admettre. C'était un de ces « enfants perdus » ayant roulé de misère en misère, bien qu'il ne fût ni plus sot, ni plus malhonnête qu'un autre. Il eut une fin particulièrement pitoyable à la suite d'une hépatite amibienne supprimée, mais goûta au moins la suprême consolation de se retrouver parmi les siens à ses derniers moments et d'échapper aux soins de ses confrères en médecine marocaine.

Le métier, me confia-t-il, n'était pas trop mauvais. Je ne crois pas, toutefois, avoir besoin de le déconseiller de toutes mes forces à ceux d'entre nous qui recherchent une position sociale.

De notre part, au contraire, ils seraient plutôt mal acceptés. Ainsi les opérations que nous



Barbier marocain appliquant des ventouses scarifiées à la nuque.

qu'il avait fait tenir sur les traces impétigieuses de ses ventouses à l'aide d'une ficelle. Il était ainsi orné d'une sorte de paire de lunettes opaques et cervicales du plus heureux effet. Un autre pansement usité est le simple papier, le papier bleu épais qui entoure les pains de sucre ayant la préférence. Certain jour, je rencontrai dans le bled une paysanne qui se plaignait à moi de ce que son mari, par jalousie, venait de lui couper le nez; le bout de nez absent était remplacé par un morceau de papier de pain de sucre, plaqué sur la plaie creusée à la façon d'un pain à cacheter. La femme était jeune, et, contrairement à l'habitude, pas trop laide. Ce pansement donnait à l'ensemble de la physionomie un air si drôle que mes spahis ni moi ne pûmes nous empêcher de rire. La pauvre femme fut outrée du peu de part que nous prenions à son malheur.

Les toubibs (que les arabisants excusent ce pluriel) emploient ou conseillent aussi d'autres pansements. Ils affectionnent des emplâtres composés de goudron et d'herbes hachées, parfois mélangés de poudre de crottins ou de boues. Sous ces emplâtres, principalement

satisfactions du sens génésique, sont souvent calmées par piétinement. La patiente (ce traitement est en faveur pour le sexe faible) s'étend sur le ventre, de tout son long, et le toubib marche sur le dos de la malade, qui gémit, comme on peut bien le penser.

La thermocautérisation est d'usage courant. On se sert d'un couteau chauffé au rouge pour pratiquer des raies de feu sur la région douloureuse, en particulier sur le front ou sur l'épigastre. Un toubib, qui avait pas mal roulé en Algérie et savait quelque peu de français, venait de temps en temps me demander de l'acide azotique. Je m'aperçus, un jour de marché, qu'il s'en servait pour brûler, à l'aide d'un bouchon d'émeri, les tempes des migraineux. Quand, par la suite, je lui refusai le caustique, il me confia son mépris pour la naïveté de ses clients.

Pour bien agir, une médication doit naturellement être forte. On nous demande en France des remèdes de cheval. Au Maroc, ils sont fort appréciés, et très bien subis quand ils viennent de médecins indigènes.

De notre part, au contraire, ils seraient plutôt mal acceptés. Ainsi les opérations que nous

LE LAIT DESSÉCHÉ

Par CH. PORCHER

Professeur à l'École Vétérinaire de Lyon

Notre éminent collaborateur, le professeur Ch. Porcher, publia dans *Æsculape*, l'année dernière, un article remarqué sur le Lait Meurtrier. Il mit en évidence les causes multiples, microbiennes, physiques, chimiques, — voulues ou non, — qui trop souvent rendent nuisible et même meurtrier un aliment de première nécessité. M. Porcher veut bien exposer aujourd'hui la question du Lait desséché, à laquelle il a consacré de multiples études en ces derniers temps.

SI l'est une question bien faite pour éveiller l'attention du médecin, c'est assurément celle du lait desséché.

Toutes les tentatives qui ont été faites sur le terrain de l'élevage artificiel de la première enfance, n'ont pas toujours donné les bons résultats que l'on escomptait et la recherche de la meilleure alimentation lactée qui puisse convenir à l'enfant malheureusement privé du sein de sa mère ou d'une nourrice n'est pas très facile.

Dans cet ordre d'idées, on a tout essayé, peut-on dire; les préoccupations de nature bactériologique se sont confondues, enchevêtrées avec celles de nature chimique et souvent, dominé par des considérations trop théoriques, on en est venu à préconiser des liquides dont la pratique n'a pu justifier l'emploi général.

Le lait desséché est le dernier venu dans l'ensemble assez vaste des produits mis à la disposition de la diététique infantile. Subira-t-il le sort de quelques-uns d'entre eux et n'aura-t-il qu'une durée éphémère? Nous ne le croyons pas pour les raisons que nous allons développer dans cet article.

Nous dirons au préalable quelques mots de la fabrication du lait desséché. Celle-ci peut utiliser des procédés assez différents basés tous d'ailleurs sur l'emploi de la chaleur; nous en signalerons principalement deux :

Pour le premier, l'opération consiste à faire arriver le lait à l'état de brouillard dans des chambres traversées par un courant d'air fortement chauffé; celui-ci entraîne l'eau du lait et le résidu sec tombe dans le bas de la chambre où elle est recueillie. (Procédé Bévenot-de-Neveu.)

Le deuxième procédé utilise des cylindres tournants chauffés au-dessus de 100°.

Le lait préalablement concentré est versé dans un récipient demi-cylindrique (A, fig. I); un tambour de 30 centimètres de diamètre, le tambour

« nourrisseur » (B, fig. II), baigne dans le liquide et en tournant, entraîne du lait qui vient coller sur un tambour supérieur, le tambour « dessiccateur », de 75 centimètres de diamètre qui lui est tangent et qui est chauffé vers 92-94°. La mince couche de lait perd graduellement son eau pendant la rotation du tambour dessiccateur; lorsqu'elle est sèche, ce qui arrive après trois quarts de tour environ, un couteau (F, fig. II), convenablement disposé, la détache de la surface du cylindre sous forme d'une pellicule très fine, ressemblant à du crépe de Chine. (Procédés Kunick et analogues.)

Le lait desséché se présente sous la forme d'une poudre de coloration jaune beurre, d'un aspect très appétissant, d'une odeur agréable de pâtisserie fine, soluble dans l'eau.

On prépare des poudres de lait avec du lait entier, du lait écrémé ou du lait partiellement écrémé. La poudre de lait écrémé se conserve plus facilement que la poudre de lait entier.

Les modifications chimiques que la dessiccation industrielle fait subir au lait ne sont pas aussi considérables qu'on pourrait le penser. Ni la caséine, ni le lactose ne sont réellement touchés; l'albumine est coagulée et les léctihines sont partiellement décomposées. La répartition des sels, notamment celle des sels de calcium,

est modifiée au point que c'est à elle qu'on imputable le fait très heureux que le lait liquide reconstitué en partant de la poudre ne coagule, plus sous l'influence de la présence en gros flocons, mais bien sous la forme d'une crème épaisse d'une digestibilité beaucoup plus grande.

Enfin, les diastases du lait sont détruites. Le lait sec n'est donc pas un lait « vivant », selon une expression qui a eu et a encore une grande vogue. Mais ne nous laissons pas abuser par le mirage des mots à effet derrière lesquels il n'y a souvent pas grand chose et si l'on tient tant à ce que le lait sec soit un lait « mort », je réclame que l'on recueille en même temps les résultats heureux que son emploi a notamment fournis dans la diététique de la première enfance.

Ce sera du même coup prouver que les considérations basées sur l'existence et le rôle très hypothétique des diastases du lait n'ont pas une grande consistance. D'ailleurs, ces diastases varient en quantité et en qualité suivant le lait considéré: le lait de femme n'a pas les mêmes diastases que le lait de vache et il en a moins.

De plus, l'origine leucocytaire de certaines d'entre elles n'est pas niabile; celles-ci ne sont donc nullement dépendantes du mécanisme intime de la sécrétion lactée et dans ces conditions leur influence est toute problématique. Ce sont des produits « à côté » qui n'ont certainement pas l'importance que certains auteurs ont voulu leur assigner.

Il ne suffit pas de dire du lait en poudre que c'est un lait « mort », un lait « dévitalisé », pour croire que l'on a, du même coup, résolu la question et éliminé *ipso facto* ce produit si remarquable du cadre des aliments lactés susceptibles d'être offerts à la consommation par l'homme ou l'enfant. Ce serait trop commode en vérité de se payer ainsi de mots. Certes, il n'est pas de tâche plus aisée que de condamner au nom de l'hypothèse, que de juger en s'appuyant sur *la priori*, mais il faut se garder

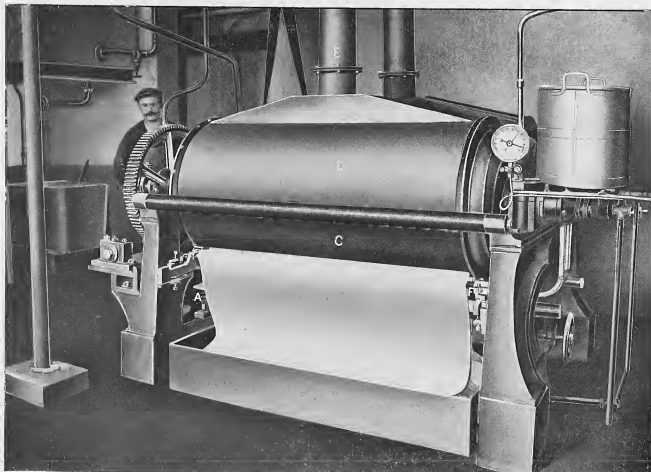


Fig. I.

La feuille de lait desséché détachée du tambour « dessiccateur » C par le couteau F dont on ne voit qu'une extrémité vers la droite) nous cache le cylindre « nourrisseur » B et le réservoir demi-cylindrique A (dont on n'aperçoit qu'un coin vers la gauche).

d'agir ainsi si l'on ignore jusqu'à quel point on est en droit de le faire. Il est autrement plus difficile de se justifier quand on n'a pas, à sa portée, d'argumentation solide.

On a exagéré, comme à loisir, l'importance des diastases du lait, avant de se demander si leur action très lente peut se comparer, comme rapidité et aussi comme mécanisme, à celles des diastases digestives. D'ailleurs, pour qu'il reprocherait-on, plus au lait sec qu'aux autres laits chauffés, d'être un lait « mort » ? Ceux-ci, quoique « morts », ont déjà donné d'excellents résultats dans l'alimentation de l'enfant; le lait en poudre en donne d'aussi bons, sinon de meilleurs encore. L'objection tombe donc d'elle-même.

Le lait sec possède deux qualités fort remarquables : d'une part, c'est un aliment d'une très grande digestibilité et d'autre part, un aliment presque aseptique.

L'expérimentation tant *in-vitro* que *in-vivo*, et l'expérience de ceux qui depuis plusieurs années déjà utilisent le lait sec chez l'enfant sont d'accord pour établir que la digestibilité du liquide obtenu en partant du lait sec est plus grande que celle du lait naturel.

Ilya lieu, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, de considérer également comme élément important de digestibilité le fait que sous l'influence du lab, la caséine du lait sec donne un caillot fragmenté, une crème très épaisse, un « caillé » mou, divisé.

Mais où le lait sec mérite de retenir encore notre attention, c'est au point de vue microbien.

Ce produit n'est pas rigoureusement aseptique, mais sa flore, considérablement réduite par rapport à celle du lait liquide ordinaire, est banale et tout à fait débarrassée de germes pathogènes. Ceci, joint à sa grande digestibilité, donne une grande supériorité au lait sec lorsqu'on le compare aux autres laits, laits de marché, laits pasteurisés et laits stérilisés. La richesse quelquefois fantastique des premiers en bactéries, souvent pathogènes, la pasteurisation défectueuse des seconds, qui ne porte qu'une atteinte légère à leur flore et peut laisser subsister certains germes nocifs, la stérilisation insuffisante des troisièmes, plaident indirectement en faveur du lait sec. Ajoutons à cela que le lait stérilisé, qui est toujours trop fortement chauffé dès l'instant où l'on veut obtenir un produit qui soit vraiment stérile, ou sens absolu du terme, n'est pas toujours d'une facile digestion; le lait sec, malgré une flore plus copieuse; mais anoindne toutefois, prend encore ici l'avantage.

Reconstituer du lait liquide avec la poudre,

c'est donc obtenir un repas pour ainsi dire stérile, évitant de toute première importance dans l'élevage artificiel de l'enfant.

Les emplois du lait desséché sont considérables.

Actuellement la boulangerie parisienne en consomme plus de 80.000 kilogs par mois.

La pâtisserie, la biscuiterie, la chocolaterie sont également de gros consommateurs de lait desséché.

La conservabilité du lait desséché, surtout de la poudre maigre, lui permet le voyage; la possibilité d'avoir sous un poids et un volume réduits les éléments nutritifs par excellence du malade,

sucre, etc. Je connais des ménages qui ont définitivement rejeté le lait liquide de leur consommation habituelle et qui n'utilisent plus que de la poudre de lait pour tous les besoins : petits déjeuners, thé, entremets, sauces, etc.

L'habitant des villes — quand il s'agit des petits loyers — n'a pas toujours une cave, et en aurait-il une, que c'est la plupart du temps lui causer un grand dérangement que de s'y rendre.

En toutes saisons, et mieux encore l'été, son appartement est surchauffé; le lait liquide ne peut s'y conserver. Avec le lait sec, on évite tous ces inconvénients; la provision de poudre de lait, renouvelée tous les huit ou quinze jours, est conservée dans une boîte de fer-blanc où elle ne peut s'altérer.

La possibilité d'avoir toujours à sa disposition du lait en partant de la poudre, a fait dire à un esprit observateur, d'une façon pittoresque : « Le lait desséché, c'est la vache dans le placard. » Ce mot fera fortune, car il répond bien à ce que l'on peut attendre du nouvel aliment lacté.

Une des belles conquêtes du lait desséché, la plus belle peut-être en l'état présent de la question, est sans contredit celle qui concerne son emploi dans l'alimentation de la première enfance.

Ce sont les qualités purement objectives du produit, son aspect appétissant, son odeur et sa saveur agréables, et surtout sa facile conservation qui ont dû tout d'abord frapper l'esprit de ceux qui, les premiers, ont eu l'idée d'introduire ce nouvel aliment lacté dans la diététique de la première enfance.

C'est à la Société protectrice de l'Enfance, de Lyon, que se firent les premiers essais systématiques d'alimentation du jeune enfant à l'aide du lait desséché. Ils furent timides comme il convenait, puisqu'il s'agissait d'un aliment nouveau qui jusqu'ici n'avait que très peu fait ses preuves, mais ils donnèrent de si bons résultats que l'exemple de Lyon fut suivi en Belgique d'abord, à Gand (1908), à Bruges (1908), à Anvers, puis en France, à Dieppe et à Paris.

En Angleterre, les premières tentatives d'élevage de l'enfant au lait en poudre datent également de la fin de 1905; elles furent faites avec succès dans un district (East Central) de Londres. Les villes de Sheffield et de Leicester s'inspirèrent, la première en 1907, la seconde en 1908, de l'exemple de leur métropole.

À l'heure actuelle, l'élevage de la première enfance a porté déjà sur un grand nombre de sujets.

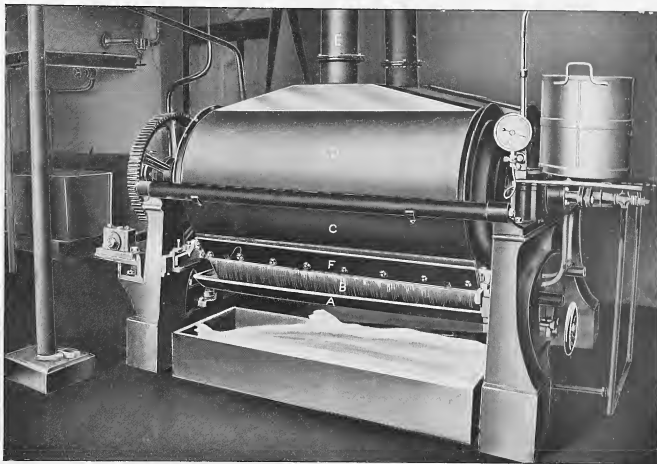


Fig. II

A, réservoir demi-cylindrique contenant le lait préalablement concentré provenant du récipient R — B, cylindre « nourrisseur » tournant dans le lait qu'il entraîne dans son mouvement — C, tambour « dessiccateur » — D, gaine qui surmonte le tambour dessiccateur — E, cheminée d'appel, — F, couteau.

le désignent donc pour l'expédition dans les pays où la production laitière n'existe pour ainsi dire pas. A cet égard, l'Algérie, la Tunisie et le Maroc devraient tout d'abord attirer l'attention des producteurs de bon lait sec. La population européenne habitée à faire entrer le lait dans son alimentation courante doit le payer un prix élevé, cinquante centimes le litre au moins, sans être assurée, en retour, de consommer un aliment de bon aloi.

Les colonaux, civils et militaires, constituent une clientèle toute trouvée qui ne demande même qu'à être sollicitée, car elle sait déjà l'importance qu'il y a pour elle de posséder à sa portée un produit aussi précieux que le lait, comme aliment, comme médicament, comme base d'un régime si souvent nécessaire dans les pays chauds.

La grande valeur nutritive du lait sec, notamment de la poudre maigre préparée avec du lait écrémé, le bon marché de celle-ci, en font un aliment très intéressant des classes pauvres.

Dans les villes, le lait desséché est destiné à prendre place dans les familles, au même titre que d'autres denrées alimentaires d'usage courant et de grande conservabilité : farine,

Depuis le 1^{er} janvier 1908, il est fait à Gand, sous la direction du D^r Miele, dans les crèches municipales, un emploi discontinu de lait desséché, et de cette date au 31 décembre 1911, soit quatre années révolues, 5.127 enfants ont été nourris avec cet aliment.

À Sheffield, depuis le mois de juillet 1907 jusqu'en décembre 1911, 2.800 enfants ont consommé de la poudre de lait; actuellement il en est de même des 250 enfants qui suivent nos consultations de nourrissons. (D^r Scurfield.)

À Leicester, sous la direction du D^r Killick Millard, on donne du lait sec dans l'« Infants Milk Depot municipal », depuis juillet 1908 et actuellement (lettre de mars 1911), 360 enfants sont inscrits sur les registres, ce qui est le plus haut chiffre qui ait été atteint.

C'est la poudre partiellement écrémée qui est généralement donnée à l'enfant et l'on tend à ailleurs à utiliser des poudres de moins en moins riches en matière grasse, notamment pour combattre le symptôme diarrhéique.

La possibilité d'avoir à sa disposition une poudre dont la richesse en matière grasse est bien celle que l'on exige est, presque autant que l'aspect physique sous lequel se présente le lait sec, un élément de succès de celui-ci.

C'est parce que l'expérience avait, de longue date, fait reconnaître que les conditions de digestibilité de la matière grasse et de la matière azotée ne sont pas les mêmes dans le lait de vache que dans le lait de femme, que l'on avait pensé à « couper » celui-là avec une certaine quantité d'eau.

Cette addition d'a graves inconvénients, elle ne rend pas le lait plus digestible; par contre, elle fait ingérer à l'enfant une certaine quantité d'eau inutile et même nuisible.

Avec le lait sec, on est maître de la situation: on peut réduire, comme l'on veut, la proportion de matière grasse du lait reconstitué sans tomber dans l'inconvénient d'augmenter celle de l'eau, c'est-à-dire faire varier à volonté la relation entre l'eau, la matière grasse et les autres éléments nutritifs du lait. Alors qu'avec le lait ordinaire, on se trouve en quelque sorte prisonnier de l'état liquide, il n'en est pas ainsi avec la poudre. On peut, à sa guise, régler la proportion de l'eau et n'en faire ingérer que la quantité reconnue nécessaire.

On pourrait objecter qu'en agissant, d'une part, sur le taux de la matière grasse, et d'autre part, sur celui de l'eau, on modifie considérablement les relations des divers constituants entre eux et ainsi qu'on s'éloigne aussi bien de la composition du lait de femme que de celle du lait de vache; la remarque est valable au premier abord, mais elle ne tient pas devant les faits qui ont montré quels brillants succès a donné l'emploi des laits reconstitués à des concentrations variables pour l'élevage de l'enfance.

Le jeune enfant s'habitue très bien au lait desséché. À cet âge, l'éducation du goût n'est d'ailleurs nullement faite et le nourrisson s'adapte très vite au lait reconstitué en partant

de la poudre. Aucune exception, sur ce point, n'a été signalée par les médecins qui ont la pratique du lait desséché.

L'enfant peut être élevé au lait sec dès sa naissance; aucun cas de scorbut infantile ou de rachitisme n'a été observé avec l'emploi continu et prolongé de ce nouvel aliment. Chez l'enfant malade, atteint de troubles dyspeptiques les plus divers, le lait sec a donné de très bons résultats aux médecins qui l'ont utilisé, entre autres à MM. Aviragnet, Bloch-Michel et Dorlencourt, qui ont donné les conclusions suivantes à un travail important qu'ils ont publié sur la question:

« Dans les dyspepsies, la poudre de lait donne également les meilleurs résultats, presque toujours égaux et souvent supérieurs à ceux que donnent les autres procédés d'alimentation lactée. Dans certaines dyspepsies gastriques avec vomissements, le lait sec est d'un emploi

trouveront également dans la poudre de lait la substance alimentaire qui s'impose.

Il est encore une utilisation du lait desséché qui est appelée à un gros avenir thérapeutique: c'est celle qui concerne l'alimentation du tuberculeux.

Rappelons qu'il n'est pas d'azote plus digestible que celui de la caséine, qu'il n'y a pas de matière protéique qui, dans l'acte complexe de la digestion, donne moins de résidus et moins de produits toxiques. Ce sont là des considérations d'une importance majeure qui imposent le lait en poudre dans la diététique de celui dont l'organisme est profondément déprimé; c'est bien le cas du tuberculeux auquel il est avant tout recommandé de se défendre contre l'infection chronique à forme toxique qui le mine, par une alimentation des plus substantielles. Le lait desséché peut se substituer avantageusement à la viande; ici même, la poudre maigre suffit, car l'apport de graisse peut être réalisé directement avec du beurre ou toute autre substance grasse végétale ou animale.

La poudre maigre constitue alors un véritable « bifteck blanc » bien supérieur à la viande, « bifteck rouge ».

Pour terminer, qu'on me permette de dire que je n'en voudrais pas que l'on considérât le lait sec comme une panacée. Dans quel ordre que ce soit des choses humaines, la panacée n'existe pas et je n'ignore pas le proverbe qui dit sagement: « Qui veut trop prouver ne trouve rien ».

Je préfère laisser la parole aux faits que j'aurais voulu accumuler dans cet article; faute d'avoir pu le faire, je ne tiens qu'à attirer l'attention du lecteur sur un aliment qui possède des qualités essentielles devant la constatation desquelles disparaissent les arguments de pur verbe (1).

Je n'ai nullement la prétention d'avancer que le lait desséché, c'est du lait vraiment frais, mais j'ai du moins celle de penser et même de dire que le lait desséché vaut souvent, très souvent même, le lait frais, malgré les critiques — fort exagérées — à base chimico-biologique qu'on pourrait lui adresser.

Les conceptions théoriques, presque uniquement spéculatives — la question des diastases, celle des transformations touchant les matières salines, les lécitines du lait, sous l'influence de la chaleur, sont de leur ressort — flattent malheureusement trop notre entendement, mais il ne faut cependant pas qu'elles soient oppressives en allant même jusqu'à paralyser notre jugement. C'est ainsi qu'on a vraiment trop abusé de l'idée que l'on attachait à l'expression de « lait vivant » et en son nom, en son nom seul, sans justification expérimentale suffisante, on a quelquefois condamné des techniques, des procédés dont il eût peut-être été fort intéressant de tenter ou de poursuivre l'application.

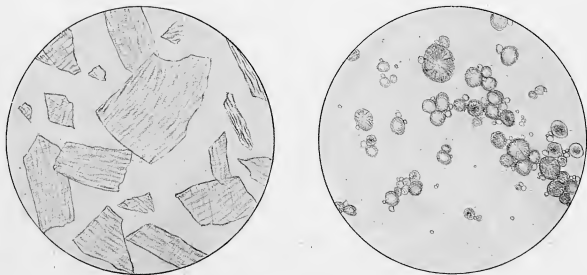


Fig. III. — Poudres de lait examinées au microscope

(Obl. S. Ouel. 2)
Poudre obtenue par le procédé Bévenot-de-Neven. Poudre obtenue par les procédés de dessiccation sur cylindres chauffés.

très avantageux, car il peut être administré avec une quantité d'eau très réduite, permettant ainsi une manière de régime sec. Enfin, chez nombre d'enfants dyspeptiques, il nous a paru que la poudre de lait était mieux tolérée que les autres préparations lactées. »

Les avantages du lait desséché dans la diététique infantile se retrouvent toutes les fois que l'on veut utiliser ce remarquable produit à la place du lait liquide courant comme élément principal d'un régime à suivre.

Un inconvénient du lait liquide, c'est qu'il renferme trop d'eau, et ce peut être là, jusqu'à un certain point, un obstacle à son emploi.

Les *brigitiques*, les *cardiaques* se trouveront certes mieux du régime lacté à base de poudre de lait que du régime au lait ordinaire du commerce. On pourra le constituer, avec du lait desséché, des repas plus ou moins riches en eau et d'une très grande digestibilité. Les préparations culinaires si variées, auxquelles peut d'ailleurs se prêter la poudre de lait, permettent de modifier l'aspect sous lequel se présentera l'aliment qui constitue la base de leur régime. On ne peut en dire autant du lait liquide.

Toujours pour des raisons analogues, le lait en poudre nous semble devoir être l'aliment de choix de la *convalescence des maladies aiguës*; avec un produit aussi riche en azote facilement assimilable, il devient aisé de relever un organisme déprimé par une affection parfois grave.

Les opérations qui portent sur l'abdomen

(1) Pour plus de détails, lire mon travail *Le lait desséché*, Asselin et Houzau, éditeurs.

THE REWARD OF CRUELTY.



PLATE 17

Behold the Villain's dire disgrace!
 Not Death itself can end
 His Pains, no powerful Herod's Place,
 His breathless Voice, no friend!

Down from the Room's that minked Tongue,
 That still grows and out!
 Those Eye-balls from their Sockets wrang,
 That glow'd with lawless Lust,

His Heart, expos'd to prying Eyes,
 He Pity has no claim,
 But, dro'g'd from his Bones shall rise,
 The Monument of Shame.

Published by J. & W. Hatch, No. 17, St. Paul's Church-yard, London.

Cette gravure d'Hogarth est le plus généralement désignée sous le nom de Leçon d'anatomie

LE FORMULAIRE DE L'EMBAUMEMENT

Par ALBERT GAYET

Voici nombre d'années que M. Albert Gayet a entrepris les fouilles d'Antinoé. Les chefs de l'école archéologique allemande disent, en parlant d'elles : « C'est la découverte d'un monde. » Et de fait, les résultats de cette œuvre incomparable ont renouvelé l'histoire de la décadence romaine, tant les documents mis à jour sont précieux. L'auteur y a retrouvé « les origines rituelles de la toilette ». Voici ce qu'il dit de l'embaumement égyptien qui en est le point de départ :

ÆSCULAPE a bien voulu me demander quel enseignement scientifique se dégage du rituel des funérailles égyptiennes. Pour répondre à sa question, il m'eût fallu disposer de tout un volume, tant est grande sa complexité. L'Égyptien semble avoir eu la révélation des commencements ; tous les secrets de la nature sont réglementés, selon des disciplines millénaires. Le monde invisible est commenté en des rites qui dépassent, de beaucoup, les connaissances de nos occultistes ; et l'un des chapitres de ce rituel des funérailles, celui de l'embaumement, n'a pour but que d'assurer la durée de l'un des éléments, que les anthropologistes reconnaissent en l'individu.

L'homme n'a pas seulement un corps et une âme. De l'aurore de l'histoire jusqu'à l'époque de la monarchie thébaine, c'est-à-dire seulement vingt-cinq siècles avant notre ère, cette dernière est même inconnue. Les théologiens ne mentionnent, à sa place, qu'une personnalité psychique, qu'ils nomment le *Kha*, — le Double, — corps lumineux, fantôme impalpable, plus qu'ombre et moins que réalité. Un troisième élément est nommé : le *Khou*, — le Lumineux, — la flamme vitale, parcelle émanée du foyer solaire qui entretient l'existence chez l'être. A la mort, les trois éléments se désagrègent. Le *Khou* remontait à son foyer, où il s'épurait, pour en repartir, et revenir ici-bas, en un corps nouveau, sans plus jamais se ressouvenir de sa vie antérieure sur terre. Le Double, lui, devait continuer à vivre dans un au-delà, où il conservait la condition et l'existence habituelle de l'individu, mais dépourvues des peines et des souffrances de l'humanité. Cependant, pour être en possession de cette seconde vie, certaines conditions étaient requises. Elles apparaissent comme le corollaire naturel du culte d'Osiris.

Osiris, c'est le Dieu-Bon, le dieu de lumière et de vie, qui était mort, tué par son frère Seth, le dieu de mort et de ténébrs. La légende sacrée ajoutait que le meurtrier avait dépecé le cadavre de sa victime, et semé de ses lambeaux les chemins de la vallée du Nil. Alors, Isis, leur sœur, avait erré à leur recherche, les

avait rassemblés, les avait oints de parfums, les avait parés de guirlandes, les avait enveloppés de bandelettes, puis avait commencé la veillée funèbre où elle avait pleuré. Ses larmes avaient été créatrices. Elles avaient apporté la résurrection au dieu mort. Dans la suite des temps, ce « scénario » de la *Passion d'Osiris* devint le prototype sur lequel se modela le devenir de l'homme. Chacun prétendit à la déification après sa mort ; se confondit avec Osiris ; devint,

murs et que l'acte d'autrefois recommence indéfiniment. Une condition essentielle était requise : que le Double pût s'appuyer à un support ; sans quoi il eût été atteint d'une mort définitive. C'est pour cela qu'on s'ingénia à embaumer les momies. Il s'agissait de les conserver indéfiniment, pour permettre au Double de subsister.

Nombreux sont les formulaires de cet embaumement ; je choisis à dessin celui qui revêt le caractère le plus documentaire (1). Après quelques formules magiques destinées à assurer l'efficacité des cérémonies qui vont suivre, il débute ainsi :

« Si l'on accomplit ces prescriptions pour le défunt, la vertu d'Isis le protège, et Horus, le fils d'Isis, se réjouit en voyant cela. Aucune route ne lui est fermée, qu'il se dirige vers le ciel ou vers la terre. Il devient un serviteur d'Osiris, le Dieu-Bon. La porte de la région infernale lui est ouverte, et il lui est donné un champ ensemencé de blé et d'orge, dans les champs d'Adiou, car « il est semblable aux dieux qui s'y trouvent », disent les serviteurs d'Horus, qui y font la moisson.

« Dire la formule :

O Osiris, le voici pour toi, le parfum venu d'Arabie, pour perfectionner tes membres, au moyen de l'œuf divin. Ame odorante du dieu, elle recèle en elle un parfum délicieux, si bien que ton visage ne s'altère point, ô Osiris N. Tes membres se rajeunissent ; ton âme se manifeste, sur ton corps, dans la terre des dieux. Le voici pour toi et voici les amulettes qui sont d'Osiris, issu d'Osiris.

« Ensuite, prendre un vase de liqueur où se trouvent dix parfums divers, et parmi eux, les essences, dont Horus a fait faire le compte. Le (2)... répand par deux fois son contenu depuis la tête et le coude jusqu'à la plante des pieds, mais en se gardant bien d'ôindre la tête.

(1) Papyrus du Louvre. Publiés par M. Pierret.
(2) Lacue — probablement *Kherheb* — officiant.



La momie recouverte de son emmattilage à l'instant où elle est extraite de la nécropole. (Photo de l'Auteur)
A gauche, le surveillant Aly-Omar inspectant les débris des bandelettes avant de les remettre dans les sacs

lui-même, un Osiris. L'idée de mérite ou de démerite n'appartut que très tard, à peine vingt siècles avant notre ère, et ne modifia en rien l'antique conception. Un nouvel élément se superposa seulement aux anciens, l'âme, — le *Bah*, — qui est sa vie propre, dans un monde différent, où elle ne se confondit à celle du Double jamais.

Or, ce Double, — les textes en font foi, — si impalpable et si irréal qu'il soit, est sujet aux mêmes besoins que l'homme. Il a faim, il a soif, il lui faut des aliments, une habitation, des serviteurs. C'est pour cela que le tombeau affecte l'apparence d'une demeure, où tout ce qui est nécessaire à l'existence est représenté peint sur les murs ; où le Double est figuré lui-même. De même que lui, tout en cela n'est que simulacres. Mais, la croyance admet qu'une formule magique, récitée par le premier passant venu, a la vertu d'animer toute cette fantasmagorie, pour que les personnages représentés se détachent des

apparaît sur ta tempe gauche; elle se lève sur ton front, à droite; elle se lève sur ta tête, à toute heure, comme elle fait pour son père, Ra.

Elle vient à toi, ô Osiris N, elle vient à toi, Hathor, à la belle face, Dame de On, elle rend ta face parfaite parmi les dieux; elle agrandit la place dans l'Amenti. Il vient à toi, Thot-Aphérion, le pacificateur des dieux. Il fait que tu entendes « le Livre des Respirations », les formules magiques de la Maison des Ecrits. Tu entends les paroles du dieu grand, et tu as une place dans la Vallée. Apérioum le fait respirer par ses sortilèges. Il te donne une bandelette de Hat-Serte, une excellente étoffe de lin de Hat Hesen. Il récite pour toi le Livre. Il t'accorde de sortir pendant le jour, de respirer pendant la nuit.

Il vient à toi, ô Osiris N; il vient à toi, Horsihési, ouvre la bouche, au moyen de la formule magique, qui se trouve dans les écrits, sur argile, au moyen desquels il ouvre la bouche de son père, Osiris. Il t'apporte la bandelette de la Maison Royale; la pièce d'étoffe fabriquée à Hennés. Il t'a paré de lin, dans la vallée funéraire. Il t'a donné l'étoffe mystérieuse, dans Habeben; l'étoffe fabriquée dans Pa-Horméroui. Il te fabrique des amulettes de bois de sycamore, dans Makhet. Il te donne du foin nouveau, dans Pa et Tep, des couronnes de justification, dans Abydos.

Elle vient à toi, ô Osiris N; elle vient à toi, Sékhé, la grande aimée de Phtah. Elle t'apporte un vêtement, dans la vallée funéraire, une bandelette sacrée de la dame Ureus. Elle te donne sa toile; elle habille ta tête; elle enveloppe ton front d'une étoffe mystérieuse; elle pare ta face d'une grande bandelette, et sa force passe en toi. Ils viennent à toi, Osiris N; ils viennent à toi, les dieux des champs de Hâo, et leur sueur est sur ta bouche. Elle vient à toi, Ouadgite, dans l'Amenti, elle t'apporte les fleurs de *Ankh-Amou*, issues de Ra; la plante *Rennoupsite*, sortie du dieu grand, afin qu'elles entrent en toi, et assainissent tes membres. Les plantes vivaces des dieux sont sur ta tête; toutes les forces de vie entrent en toi. Elle vient à toi, Nékheh; elle t'apporte le natron venu de la vallée funéraire. Elle purifie tes membres avec ce qui sort d'elle-même; elle rajoint la tête, au moyen de ses amulettes. Elle t'apporte la bandelette sacrée, dans Denderah; le borceau excellent. Et son âme renouvelle ton âme, et Isis l'agrandit au lieu de sa naissance. La Grande Déesse l'agrandit à son borceau. Il vient à toi, Thot, le Seigneur des Seigneurs; il t'apporte la résine venue de Pouate, les grains de myrrhe, venus à profusion du Ta-Noutou.

« Oindre ensuite la tête de parfums; puis, oindre une seconde fois, avec de l'huile, tant le crâne que la face.

« Faire sur la tête du défunt un semis de grains de myrrhe et de résine de pin.

« Dire ensuite sous la tête : O Osiris N, tu as reçu ta tête dans l'Amenti, etc.

« Ensuite, embaumer la main gauche et le poing avec l'huile mentionnée ci-dessus, additionnée de :

Fleur de <i>Ankh-Amou</i>	1
Résine de <i>Captos</i>	1
Natron	1

« Envelopper les deux pouces du défunt d'une pièce de toile, d'une pièce de fin lin et d'une bande; les doigts et les ongles de sa main

étant étendus dans une étoffe douée de vertus préservatrices excellentes, afin qu'on puisse faire glisser aisément l'anneau des fornications, dont il s'est purifié; y mettre un anneau d'or; puis, quand le doigt du défunt a reçu l'or, reprendre l'anneau.

« Ensuite, remplir la main du défunt d'étoffe; huiler jusqu'aux doigts, et ajouter, en plus, des fleurs de *Ankh-Amou*, du natron, de la résine, du foin nouveau, le tout formant un total de 36 substances, pour la main gauche du défunt, correspondant aux 36 dieux de la *Paout*, en compagnie desquels l'âme se manifeste au ciel supérieur et les 36 sphères, dans lesquelles Osiris reprend ses membres.

Lier une gousse de plante *Messès* et des palmes. Une seule pour la main gauche, avec ce foin nouveau, parce que la palme, c'est Osiris. Fixer tout cela dans la main gauche du défunt, avec de la gomme de palmes, ainsi que l'enveloppe extérieure de la main gauche, sur laquelle est tracée une figure d'Hapi, formant, de la sorte, un vêtement de bandelettes, consacrées à Hapi; plus une figure d'Isis, tracée en couleurs pures, sur une étoffe qui forme six replis. Mettre dans la main gauche une bandelette de l'Isis de Coptos, si bien que le défunt ait dans la main Hapi et Isis et que ces dieux ne s'éloignent jamais de lui. Former l'enveloppe de la main de bandelettes de cette sorte.

« Dire ensuite : — Suit l'incantation magique, qui a pour objet de conjurer les dieux qui viennent d'être mentionnés.

Il vient à toi, l'Hapi, il te fait un vêtement, une enveloppe de plantes, issues sur ses rives, Isis roule ton enveloppe; Néphthys lisse ton maillot; Hatép tisse tes bandelettes; Horus illumine ton vêtement !

O Osiris N, ils viennent à toi, Ouadgît dans Pa et Horus dans les joncs, pour t'apporter un phylactère de foin, amulette excellente d'Horus lui-même. Grâce à lui, tu es accueilli par le dieu.

« Ensuite, les enfants d'Horus et les enfants de Khent, qui sont à droite et à gauche du défunt, font la cérémonie de l'embaumement, avec l'huile détachée des choses divines, pour la main droite du défunt; avec l'huile sainte, pour sa main gauche. Embaumer les doigts de même; mettre des fleurs *Ankh-Amou*, du natron, de la résine des pays étrangers dans sa main droite; fixer avec l'eau de Mestennou. Laver l'enveloppe extérieure des mains, sur laquelle Isis et Néphthys sont tracées en couleurs fraîches, délayées avec du parfum et de l'eau de rose. Disposer une seconde enveloppe, sur laquelle sont dessinées une image de Ra, tracée en couleurs grasses et une figure de Khem, en argile, délayée dans du miel. Cette étoffe doit être pliée en douze.

« Ensuite, tracer les légendes de ces dieux, en couleurs noires, à savoir : « Tu as acquis la clarté du soleil; tu as l'éclat du dieu lune. » Mettre le tout sur la main gauche du défunt de manière qu'il ait, dans cette main, la clarté du soleil, le dieu lune et ses sœurs Isis et Néphthys, et qu'il les tienne en sa main droite, comme au temps où il



Série de montes emmaillottées
au moment où elles sont retirées des sables

était encore sur terre. Tracer tout cela sur les bandes sacrées d'HorHoute, dieu grand, seigneur du ciel, tandis que le lingé qui enveloppe la main droite est fait avec des bandelettes d'Horméouï, seigneur de Sodennou; de Khent-âdi dans Mapou; de Soupti-Hor, seigneur d'Orient qui sont les dieux du bras puissant parmi les dieux.

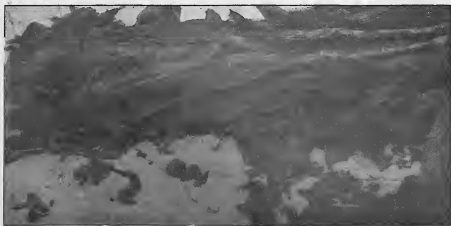
« Dire après l'onction du maillot funéraire. — Suit l'incantation.

« Ensuite, faire les cérémonies préservatrices des bras droit et gauche, pour le dieu, avec les enfants d'Horus, pendant que ceux de Khent accomplissent les cérémonies préservatrices des deux jambes du défunt. Frotter les plantes des pieds, les tibias et les cuisses, avec l'huile de la pierre noire; puis oindre une seconde fois, avec l'huile sainte, envelopper les doigts des pieds dans une étoffe; dessiner deux chacals sur deux morceaux de toile, la face de l'un tournée vers l'autre, sur une bandelette d'Anubis, seigneur de Hér-Hor, et sur une bandelette d'Horus, seigneur de Hébonnou avec des couleurs délayées dans de l'eau parfumée.

« Mettre Anubis sur la jambe droite du défunt, Horus sur la jambe gauche; envelopper avec une étoffe de fin lin, de la même fabrication. Mettre des fleurs de *Ankh-Amou*, du natron et de la résine, en six doses, afin de compléter la préparation des jambes, et fixer le tout, avec de l'eau de gomme. Mettre des fleurs de santé nouvelles, le tout faisant douze substances, employées pour la jambe gauche; et des bandes d'étoffe, au nombre de douze, pareillement, pour cette jambe gauche du défunt.

« Dire après l'onction du maillot funéraire. — Suit la formule d'incantation. »

Ainsi qu'on a pu s'en rendre compte, deux sortes de personnages étaient censés prendre part aux opérations de l'embaumement : les prêtres et les dieux. Les prêtres appartenaient à l'ordre des *Kerheb*, ils étaient les assistants d'un supérieur, le *Baï*, particulièrement affecté à la des-



La momie dépoignée

Noter les empreintes bien visibles des bandelettes sur les cuisses et les jambes

serte des temples funéraires, et qui occupait un rang plus élevé, durant la cérémonie de l'embaumement. Il restait seul auprès du cadavre, à de certains moments, où les autres prêtres devaient s'éloigner, tant était grave le mystère. On soupait qu'il entrerait alors en communication avec les dieux, qui étaient censés prendre une part active à la cérémonie. Ces dieux étaient Anubis ; les enfants d'Horus ; les enfants de Ra et ceux de Kent-Aa. Les enfants d'Horus jouaient le principal rôle. C'était les divinités de l'Amenti, Amset, Douammetef, Hapi et Quebsenneouef, aux soins desquels on remettait les viscères, extraits des corps. Il semble que, pour mieux figurer leur présence, on faisait intervenir, au moment voulu, des prêtres revêtus d'insignes et de masques divins. Ils accomplissaient, de compte

à demi avec le supérieur des Baï, différents rites mystérieux, au premier rang desquels, celui qui a rapport à la tête, doit être placé.

Recette pour le baume de *Ap-Shat-ô*, la liqueur très mystérieuse de la Double Demeure :

Fleur de <i>Ankh-Amou</i> 1	Plante <i>Sua</i> 1
Épi 1	Plante <i>Kempts</i> 1
Liqueur <i>Apt</i> 1	Miel 1
Plante <i>Saon n Istis</i> 1	Liqueur <i>Pa</i> 1

Recette pour le baume ou huile sainte :

Liqueur de l'annulette	Plante <i>Saon</i>
annuelle.	Plante <i>Renpie</i> .
Plante de <i>Ankh-Amou</i> .	Orge.
Liqueur <i>Apt</i> .	Escorce de l'arbre <i>khet</i> .
Epi.	Huile fraîche.

Il convient d'émettre une remarque, à une phrase de l'une des incantations, prononcées

pendant l'embaumement des jambes. On trouve cette expression, après les mots « tes pieds sont affermis » — « la déesse écarte les cuisses ». L'Oisir momie avait les pieds soudés l'un à l'autre, il ne pouvait marcher. Isis les lui sépara et le rendit propre à la marche. Aussi, pour rappeler cette phase de l'office, les jambes des momies étaient serrées, l'une contre l'autre, au point d'adhérer complètement. C'est pour cela qu'il est dit du défunt, dans l'autre monde, que la déesse lui « ouvre les jambes » ou lui « écarte les jambes ». Cette expression obscure était intéressante à élucider.

Quant à la durée de ces opérations, les auteurs ne concordent point. Le nombre de jours varie de quarante à soixante-douze. Peut-être serait-il facile de concilier ces deux chiffres, en tenant compte de la classe d'embaumement.

UN HOPITAL POUR BÊTES

Par L. DESORMONTS

APRÈS avoir présenté aux lecteurs d'*Æsculape* le cimetière où des femmes viennent déposer sur la tombe d'animaux défunts l'hommage de leurs regrets éternels et de leurs fleurs en celluloid (1), visitons aujourd'hui un des hôpitaux où, de leur vivant, d'intéressantes petites bêtes viennent chercher la guérison de leurs bobos.

Il y en a tout un choix à Paris même et dans sa banlieue. Mais, pour être dûment renseigné sur la portée sociale de ces établissements, nous nous sommes adressé à un spécialiste, le D^r Lepinay qui, dans le monde vétérinaire a la réputation d'un savant, et chez les amis des animaux, la réputation d'un ami compatissant de nos « frères inférieurs ».

Réputation qui n'est pas usurpée. Car, malgré sa profession et sa clientèle, il s'intéresse à ses malades, non pas seulement avec le pessimisme de celui qui grava sur un mausolée du Cimetière pour chiens d'Asnières : « Plus je vois les hommes, plus j'aime mon chien. »

Le privilège de la patience et de la bonté

facile est d'ailleurs la supériorité des « gras ». M. le D^r Lepinay étant bien doté sous ce rapport, ne nous en voudra pas d'y faire allusion.

Appuyé à la table de fer qui lui sert dans ses consultations, il nous a engagé à aller visiter

son hôpital, tandis que, dans la salle d'attente voisine, une demi-douzaine de toutous jappaient de concert sur les genoux de leurs maîtresses. Malgré la forte odeur de chloroforme qui vous saisit en pénétrant dans la clinique de la rue

de château, situé en pleine campagne vallonnée, aérée et boisée, n'est pas un refuge pour chiens errants et chats pelés. C'est sur une plus vaste échelle, une clinique bien aménagée, où l'on fait de la vraie chirurgie, dans des conditions d'asepsie absolue.

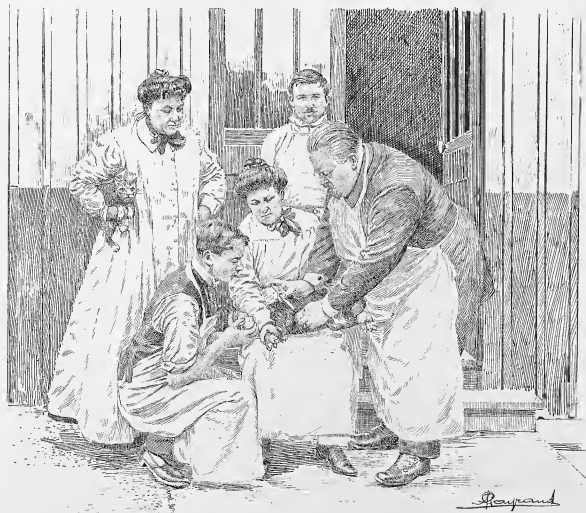
Aussi les parties les plus intéressantes de l'édifice, celles que l'on a tenu à installer avec le plus de garanties, ce sont la salle d'opération et le laboratoire.

La salle d'opération, suffisamment grande pour que plusieurs personnes y puissent circuler à l'aise a, en son centre, une table percée de trous sur laquelle il est facile d'immobiliser et d'anesthésier le patient chat ou chien.

Le cheval « la plus noble conquête de l'homme » n'est pas un animal sur lequel se concentre la sollicitude des opérateurs. On tient à lui prolonger l'existence seulement s'il a un bobo ou si on l'estime surmené.

Au château de Rueil, on a bien amenagé en son honneur une salle spéciale où, en vue d'interventions chirurgicales intéressantes et hardies, un dispositif spécial permet de le retourner sans danger, mais ce dispositif, tout intéressant qu'il soit, demeure sans emploi.

Car, s'il y a accident sur la voie publique, on abat régulièrement la bête d'un coup de revolver, et, de l'endroit où elle est tombée, on la dirige sans l'ombre de scrupules sur les boucharies hippophagiques... Voilà ce que c'est



La piqûre de morphine à un chat

Vaneau, où il a opéré pendant tant d'années, le D^r Lepinay n'a guère là qu'une salle d'examen.

Il a aménagé dans un lieu de salubrité plus certaine qu'une rue de Paris, un établissement hospitalier. C'est au château de Rueil qu'on se rendra compte de la place que la pitié pour les bêtes a prise dans nos cœurs.

(1) Voir *Æsculape*, juin 1911, p. 130. (Le Cimetière pour chiens, à Asnières).

que d'être mangeable!... La dose de pitié due à un animal se limite, quoi qu'en disent les amis des bêtes, à la qualité du pot-au-feu qu'on en fera...

Chiens et chats gagnent à ne pas être d'usage courant en cuisine. Pour les premiers, la Chine est trop loin, et pour les seconds, le père Lustucru et ses gibelotes sont bien démodés... On prétend que par vengeance préméditée ou par pénurie d'aliment on mange encore quelquefois du lapin qui miaule dans les gargotes de banlieue, mais en somme, c'est rare et peut-être controuvé... Et voilà pourquoi, raison sentimentale tirée des répugnances de l'estomac latin, ces deux sortes d'animaux ont pu accaparer dans un si grand nombre de familles une place tout à fait humaine... Si humaine, hélas, que, misérables victimes des maîtres qui les chérissent, elles ont hérité de maladies toutes pareilles à celles des hommes.

L'occasion serait belle ici, de muser sur les tristes conséquences de la séjuction. Chat, laissés à leur liberté, chiens et chats ne guerroyeraient pas pour de si copieuses mangeailles, et n'étant pas asthmatiques à force de graisse, ne seraient sujets ni au cancer d'estomac ni à l'entérite.

A leur état naturel, les chiens mangeraient moins de sucre et les chats moins de mou. Ils ne seraient ni incarcérés dans les appartements exigus, ni bourrés de gâteaux, ni enveloppés de domilletes. Ce n'est pas leur faute s'ils sont devenus délicats comme des demoiselles et si, pour un morceau avalé de travers, il les faut conduire au chirurgien!... si enfin, bon gré mal gré, grâce à leurs fréquents troubles intestinaux, les voilà entrés dans le champ d'étude où, toute marotte pour les toutous mise de côté, la science trouve un intérêt particulier.

Car, tout en donnant satisfaction aux dames anxieuses de conserver un « kiki » à leur affection, le praticien a le droit de tenter des opérations hardies qui, si elles ont répondu à son attente, pourront être ensuite essayées dans les hôpitaux humains.

Cela d'autant plus que chaque bête décédée après intervention chirurgicale est autopsiée avec soin. A Rueil, si dans l'autopsie elle-même on relève matière à examen spécial, des fragments anatomiques ou des produits suspects sont prélevés pour le laboratoire.

Très vaste, peint en blanc, bien éclairé, tel enfin qu'on en souhaiterait un pareil à chacun des chefs de service

de nos hôpitaux parisiens, ce laboratoire est muni d'appareils perfectionnés pour la stérilisation, d'une étuve à paraffine, de microtomes et de microscopes perfectionnés, etc.

La plupart des recherches portent sur les tumeurs cancéreuses. M. le D' Lépinay

Quoi qu'en puisse dire la Société Protectrice des Animaux, il serait quand même doux de croire que l'on n'a tant de soins et de sollicitude à dilapider de cette sorte, que parce que tous les êtres humains sont efficacement secourus... Mais ce n'est pas le cas; et il y a une certaine mélancolie à constater que seuls, les chiens et les chats adores des dames sans enfants sont soignés avec le maximum d'hygiène... quand tant de misérables gosses, tant de petites bêtes à faces humaines, souffrent de manquer des soins médicaux les plus essentiels.

Il va sans dire, que c'est exclusivement reconfortant pour nos mentalités du xx^e siècle, de voir des châteaux de banlieue admirablement situés, affectés de fond en comble à l'hygiène animale. Il va sans dire aussi, que l'on ne peut qu'applaudir à l'organisation d'une châtière où trois cents chats peuvent trouver refuge contre le vagabondage et la vermine. Il est consolant enfin de penser qu'une mémère emmalade de voyage, a le droit de s'octroyer à prix modique, une pension sérieuse où confier l'élu de son cœur.

Il n'est même pas nécessaire d'être ami des chats pour éprouver une certaine satisfaction à admirer tous ces petits félins gracieux, lorsqu'ils sont groupés dans le confort, avec leurs étirements de griffes et de mâchoire si pareils à ceux des tigrés... Mais ce qui, après cette vision zoologique, reste vraiment regrettable, c'est qu'il faille convoquer dans des conférences contradictoires les praticiens, leurs assistants sage-femmes, masseurs aveugles et autres pour discuter sur l'incurie et la saleté des hôpitaux et sur les moyens d'y mettre un terme.

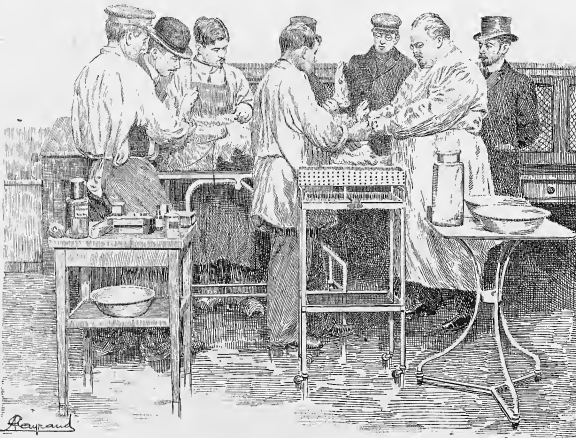
Pour discuter dans le vide, car les hommes ont le temps d'attendre. Chacun son tour, n'est-ce pas? Il est bon d'abord d'essayer les effets de la pitié bien entendue sur les bêtes. Et c'est pourquoi, déjà, quand il s'agit d'elle, on a pu avec le concours d'une association privée, créer tant de refuges où l'on soigne avec bonté les errants, et où l'on aide les suspects à mourir avec toutes les garanties désirables de rapidité...

L'initiative privée n'a pas l'air de se douter le moins du monde du rôle que l'on attend d'elle, voilà la vérité. Il n'y a pas encore assez longtemps que l'on parle des baraquements de Cochin, où les rats montent à l'assaut des lits, grignoter en plein jour les petites provisions des malades... Les rats, seulement comestibles



La visite à l'Hôpital pour Bêtes (l'infirmier apporte un pensionnaire à sa mémère)

suivant en cela un exemple venu de haut, s'intéresse depuis longtemps aux animaux atteints de ce mal. Il est persuadé que l'étude approfondie de cette affection sur les chats et les chiens, facilitera la découverte d'une thérapeutique efficace du cancer humain.



Les préparatifs pour l'opération

en temps de guerre, sont des animaux pour lesquels on peut éprouver autant d'adoration que pour les chats, et c'est la raison pour laquelle ils ne sont pas encore déplacés dans la plupart de nos hôpitaux, et notamment à Saint-Lazare, dans les lits des enfants en maillot, dont ils rongent les téguments.

Il y a assez longtemps, et bien en vain, qu'on en parle, de ces hôpitaux où les infirmières succombent toutes à la tuberculose ; de ces hôpitaux pour lesquels l'incendie, mieux que la pioche, serait la fin désirable.

Au xvi^e siècle, et même au xix^e, on parlait du xx^e siècle comme de l'époque où chaque problème social serait résolu dans son sens le meilleur... Et en effet... Les horizons de la médecine se sont élargis d'une façon inespérée...

Tout cela, pour le plus grand bénéfice des chiens et des chats qui tiennent lieu de berceaux, dans les ménages sans enfants.

Peut-être que lorsqu'on aura fini d'installer luxueusement les hôpitaux des bêtes, lors, de ce chef, on sera à court de sollicitude, peut-être qu'on se tournera vers les hôpitaux humains.

Patients donc ! A Rueil, on a déjà des boxes passées au ripolin où, non seulement on peut isoler les chiens malades, mais laver à grande eau la place qu'ils occupent. A Rueil, il y a une chaudière avec confortables berceaux d'osier et abondance de lait non falsifié. A Rueil et ailleurs, autour de Paris, il y a des asiles luxueux pour bêtes surmenées de caresses et bêtes surmenées de travail ; il y a même des baronnes authentiques pour dévouer leurs loisirs aux soins des chats délaissés et des chiens pléthoriques...

Les Pasteur et les Roux n'ont pas travaillé pour rien, avouons-le !... D'ailleurs, si l'on quitte l'intéressant monde des bêtes, on trouve encore des vestiges d'hygiène appliqués judicieusement, par-ci, par-là, dans les prisons. On peut supposer que le tour des hommes est proche, lorsque l'on visite le superbe aménagement de la prison de la Santé et la douce villégiature de Fresnes-Rungis...

Et en attendant, mettre à profit notre impatience pour blâmer l'Assistance Publique, c'est faire de vilaine besogne ! Que voulez-vous qu'elle fasse ? Tant qu'elle n'aura pas créé d'autres locaux avec l'argent qu'elle prodigue à ses fonctionnaires et à ses employés, elle sera bien obligée d'utiliser de ce qu'elle a, d'utiliser ses bagnes pour l'exploitation de l'enfance (voir les récents procès) ; enfance à laquelle on n'accorde ni la nourriture, ni le vêtement, ni la couche, ni le travail conforme aux principes de l'hygiène élémentaire. Ce n'est vraiment pas sa faute si, pour tous ceux qui ont voyagé à l'étranger, notamment en Angleterre et en Amérique, les hôpitaux de Paris sont, pour la plupart, indignes d'une ville vers laquelle les espoirs de tant

de générations et de peuples se sont tournés...

Ce n'est pas la faute de la Société Protectrice des Animaux non plus, si aucune société formée sur son modèle, ne s'est inspirée de son idéal de pitié pour aménager des bâtiments

non nous détournierions d'eux pour contempler nos frères, sans plus... Et nous penserions soudain, peut-être, que les « toutous » et les « kikis » ayant assez de leurs mères pour s'éplorer sur leur sort dès que leur estomac est dérangé, ils n'ont pas besoin de plus de sollicitude...

Alors, un peu plus rassérénés nous irions un jour de visite, un jeudi ou un dimanche, comme dans un hôpital humain, nous irions dans un hôpital de bêtes, sûrs que le voyage et le coup de kodak en vaudrait la peine...

Car, bien avant l'heure, ces dames riches et pauvres, en chapeaux empanachés ou en cheveux, se coudoient à l'environnement de la porte close. Et à l'heure juste, dès que l'huis est décroché, elles se précipitent pressées, expansives, haletantes, vers l'endroit où leur « enfant » est en traitement. Là, tout ce que le cœur d'une mère, tout ce que l'âme d'une amante peut contenir de protestations dévouées et d'appellations folles, tout ce que la tendresse la plus rare peut imaginer de plus comiquement doux, tout ce que l'amour peut inspirer de plus sincèrement, de plus naïvement touchant, est prodigué...

La bête interpellée tourne vers son adoratrice des yeux suppliants, miaule ou jappe de concert jusqu'à l'heure de la retraite. Et c'est ainsi, deux fois par semaine, autant qu'il plaît d'en voir, des scènes à tenter le musicien, le peintre et le poète...

Des scènes comme on finira par en contempler dans un siècle ou deux, par-ci par-là, d'un œil ému, dans les hôpitaux d'enfants où maintenant, tant de pauvres petits délaissés approchent de leur agonie sans la caresse maternelle... où des centaines de milliers de pauvres gosses, menés rudement par le personnel, stagnent dans l'abandon.

Si tant d'enfants crèvent, faute de soins, les bêtes peuvent devenir de même... Et s'il en meurt davantage au domicile de ceux qui les adorent, non Dieu ! il y a la Société Anonyme du Cimetière d'Asnières qui ne demande pas mieux que de faire de bonnes affaires !...

Puis, si le D^r Lepinay est blessé dans sa susceptibilité d'ami des bêtes, s'il proteste contre notre intranquillité, on peut le rassurer en ajoutant que si, un jour, il était privé du touchant spectacle d'une mère alarmée au sujet du toutou qu'elle porte dans ses bras, il trouverait ailleurs le placement de sa science et de sa bonté, de par cette loi mécanique qui veut que tout se compense en ce monde...

Car celui qui a su se pencher vers les bêtes qui souffrent sans pouvoir dire où elles ont mal, celui qui a voulu soulager la douleur de n'importe quelle sorte, est capable de se pencher aussi sur les enfants et sur les hommes, dont la plus triste misère, est de ne pas se douter jusqu'à quel point ils sont misérables...



Une infirmière.

semblables à ceux qu'elle assure aux animaux, de ces hommes puissent trouver le secours que réclame leur misère...

Si l'intéressant spectacle que donnent « nos frères inférieurs » n'était pas si captivant, si ne rendait pas le regard exclusiviste et obtus,

de leur agonie sans la caresse maternelle... où des centaines de milliers de pauvres gosses, menés rudement par le personnel, stagnent dans l'abandon.

Si tant d'enfants crèvent, faute de soins, les bêtes peuvent devenir de même... Et s'il en meurt davantage au domicile de ceux qui les adorent, non Dieu ! il y a la Société Anonyme du Cimetière d'Asnières qui ne demande pas mieux que de faire de bonnes affaires !...

Puis, si le D^r Lepinay est blessé dans sa susceptibilité d'ami des bêtes, s'il proteste contre notre intranquillité, on peut le rassurer en ajoutant que si, un jour, il était privé du touchant spectacle d'une mère alarmée au sujet du toutou qu'elle porte dans ses bras, il trouverait ailleurs le placement de sa science et de sa bonté, de par cette loi mécanique qui veut que tout se compense en ce monde...

Car celui qui a su se pencher vers les bêtes qui souffrent sans pouvoir dire où elles ont mal, celui qui a voulu soulager la douleur de n'importe quelle sorte, est capable de se pencher aussi sur les enfants et sur les hommes, dont la plus triste misère, est de ne pas se douter jusqu'à quel point ils sont misérables...



La visite à l'Hôpital pour Bêtes (deux mères heureuses).

COMMENT ON EMPOISONNAIT AU XVI^e SIÈCLE

par le Docteur LOUIS COURTADON

Un stylet florentin semble avoir été constamment caché sous les fleurs de la Renaissance, cette époque troublée où éclata une fièvre de génie, où l'histoire est un mélange d'actions basses et grandioses, de crimes et d'héroïsme, de courage et de lâcheté, où une dévotion tout extérieure et désiroire se faisait la complice d'une galanterie sans frein. On marchait sur un sol mouvant, plein de chausse-trapes qui ouvraient sur des oubliettes. On n'était jamais plus près de se haïr et même de s'égorger que lorsqu'on se tendait la main avec des assurances d'éternelle amitié. Les baisers de paix étaient des arrêts de mort, les amours des intrigues, les caresses des trahisons, les billets doux des pièges, les sourires des mensonges. Un arrière-goût de sang altérait les parfums des coupes enchantées. Le plaisir avait les perfidies et les cruautés d'un guet-apens... A cette époque, le poison, mis à la mode par les Italiens, joua un rôle politique et social important. (D' Max Billard).

Si nous jetons un coup d'œil sur la façon dont on faisait la cuisine au xvi^e siècle, nous comprendrions aisément combien il était facile de glisser des substances toxiques dans les mets.

Le pain ne présentait pas du tout l'aspect que nous lui connaissons. Il était fait de farines plus ou moins épurées ; on lui donnait la forme de galettes cuites au four dans lesquelles le sel, très cher à cette époque, était remplacé par l'anis pulvérisé. On posait et on découpait les viandes sur ces galettes qui prenaient le nom de tranchoirs. Les convives ne les mangeaient qu'à la fin du repas, en guise de gâteaux, lorsqu'elles avaient été bien humectées par les sauces et le jus du rôti.

Pendant le repas, les divers plats de viande étaient arrosés avec le jus de fruits acides. Préparés avec des sauces vendues par les vinaigriers, moutardiers..., leur goût était encore relevé par des condiments variés ; les sauces les plus simples étaient faites de grains de blé

vert pilés et de vinaigre pur et aromatisé. Les cuisiniers apprêtaient des soupes pour tous les goûts. Rabelais prétend qu'ils en connaissaient soixant-dix recettes ; les épices formaient leur base principale.

Les fromages aussi étaient très usités ; plus d'une fois ils furent servis d'expiciant aux matières toxiques, leur saveur forte s'y prêtant admirablement.

Les vins de nos ancêtres n'avaient aussi que des ressemblances fort éloignées avec les nôtres ; les liqueurs étant alors presque inconnues, on fabriquait des vins épiciés, des vins cuits, d'ambre, de framboises, de cerises, de grenades... qui en tenaient lieu. On buvait encore la cervoise, la bière, la godale et tous les oxymels extraits du piment, du genièvre, de la poix résine, des pommes, de la sauge, de la lavande.

Tous ces liquides avaient, par conséquent, des goûts fort prononcés et étaient nécessairement presque toujours troubles. De plus, on ne les servait point dans des verres transparents comme aujourd'hui, mais dans la vaisselle d'argent ou d'étain qui empêchait les convives d'apprécier la limpidité de ce qu'on leur servait. L'usage courant des condiments, prêtait encore un précieux concours aux empoisonneurs.

En possession de ces données, si nous cherchons à identifier les poisons usités au xvi^e siècle (1), nous verrons que ce n'est point chose facile, les substances employées étant rarement mentionnées. Dans tous les ouvrages des médecins et chirurgiens de l'époque, il est vrai, il y a un long chapitre sur les venins, car Ambroise Paré, Zacchias, Cardan, Porta, Petrus de Abano... ont traité cette question sous ses divers aspects. Ambroise Paré (2) résume toutes les connaissances qu'on avait alors en toxicologie ; aussi puiserons-nous largement dans son œuvre.

Nous étudierons successivement les poisons minéraux, végétaux, animaux, et enfin l'empoisonnement par les parfums.



Alexandre Borgia, devenu pape sous le nom d'Alexandre VI

On ne compte plus le nombre de ses contemporains illustres qu'il fit mourir par le poison ou par d'autres procédés de mort violente

L'arsenic était, sans aucun doute, le poison *médical* le plus fréquemment employé au xvi^e siècle. Connu depuis la plus haute antiquité, son usage ne s'était jamais perdu. Il avait



Bague à poison, vue d'en dessus.
(Musée de Cluny).



La même, ouverte

La même, fermée



Bague à poison
(Musée de Cluny)

Cl. de l'Aspéy

l'avantage d'être fort répandu dans le commerce sous le nom de *mort aux rats*, d'être très toxique sous un petit volume, d'avoir un goût douçâtre facile à dissimuler, enfin d'assurer l'impunité à ceux qui s'en servaient, les médecins ne sachant pas encore le découvrir dans un cadavre. Nous le trouvons constamment à la Cour ; c'est l'arme des rois et de l'aristocratie.

Sous la Renaissance, son usage devient courant et s'infiltré dans toutes les classes de la société. Il servait de base aux nombreuses compositions vénéneuses des Italiens, qui furent excellentes et le répandirent en France.

Il n'était pas employé à l'état de pureté, mais sous la forme d'*arsenic sublimé* (acide arsénieux) : on savait en effet que si l'on fait brûler à l'air libre des terres arsénicales, il s'en dégage une poudre blanche éminemment toxique. Ses composés sulfureux étaient également connus : le *réalgar* (sulfure rouge) et l'*orpiment* (sulfure jaune) ; mais ils étaient d'un usage moins facile, parce que moins solubles, donc plus difficiles à dissimuler.

Ambroise Paré décrit les symptômes de l'empoisonnement aigu par l'arsenic :

Ceux qui ont pris du sublimé, subit la langue et le gosier leur deviennent si après que s'ils avaient pris dès jus de pommes vertes, laquelle apreté ne se peut ôter par nul gargisme légitime, sinon qu'avec grande difficulté et longueur de temps, car subit qu'il est descendu en l'estomac il s'attache contre ; pour cette cause, il le rongé et l'ulcère peu de temps après. Il cause une soif insatiable et des angosies indicibles ; il survient ensuite à la langue, défaillance de cœur, suppression d'urine, difficulté de respirer, tranchées au ventre et à

(1) A. Benoît : *De l'empoisonnement criminel en général*, Thèse de Lyon, 1888. — D^r A. Maçon : *La Sorcellerie et la Science des poisons au xvii^e siècle*, 1 volume, Paris, Hachette, 1904.

(2) *Œuvres complètes d'Ambroise Paré*, publiées par F. A. Malgouère, 3 volumes, Paris, Baillière 1840-1841. Livre XXIII, traitant des venins et morsures des chiens enragés et autres morsures et piqûres de bêtes venimeuses, in tome III, p. 28 et suiv.



Raphael. — César Borgia, duc de Valentinois

(Galerie Borghèse, Rome)

Fils du pape Alexandre VI et frère de Lucrèce Borgia, il mania le poison avec la même dextérité que son père

l'estomac intolérables, avec une contorsion des membres si grande que si on n'y remédia promptement les pauvres empoisonnés meurent, les estomacs et intestins rongés et percés et de couleur noire, comme si un feu ardent y eût passé. Les patients jettent le sang par les oreilles, nez, bouche, par la verge et le siège.

Aussi est-ce sous des formes multiples que l'arsenic était absorbé par les victimes. Le plus souvent, les criminels le mélangeaient aux aliments soit pulvérisé soit en solution. Ils savaient d'ailleurs que les effets de la poudre étaient bien moins violents que ceux de l'eau (c'est-à-dire d'une solution concentrée d'acide arsénieux), car cette solution se mêle très facilement au vin ou à l'eau qu'elle n'altère nullement. Du reste, ce que nous avons dit de la cuisine de l'époque nous dispense de montrer combien il était facile de dissimuler ce poison dans les aliments soit liquides soit solides.

On pratiquait aussi, avec de l'arsenic, des empoisonnements chroniques; par de petites doses, on provoquait l'apparition de maux de tête, et quand ils étaient bien avérés et connus de tous, une plus forte amenait la mort. Dans ce cas, le poison était donné soit par la bouche avec des aliments, soit par des lavements. Les clystères étaient en effet fort en honneur à cette époque et les médecins les ordonnaient pour la moindre indisposition.

Ainsi donc, ce procédé de la solution arsenicale était commode, efficace, parlant très employé; mais il pouvait éveiller la défiance chez des gens qu'effrayaient déjà les bruits d'empoisonnement. Ceux-ci pouvaient parfaitement, s'ils avaient quelques présumptions, prier les personnes suspectes de boire devant eux le liquide empoisonné. Aussi fallut-il avoir recours à des moyens plus ingénieux qui ne fussent pas susceptibles d'éveiller les soupçons.

C'est alors que les criminels employèrent le

procédé de la chemise empoisonnée. On sait que l'arsenic appliqué sur l'épiderme produit, après un contact prolongé, des éruptions diverses allant de l'érythème à l'ulcération. Le derme mis à nu, la matière toxique est très facilement absorbée; en même temps, se produisent des pertes de substance vastes et très profondes. La chemise intoxiquée provoquait ainsi de graves désordres sur l'épiderme des organes génitaux, lésions que les médecins de l'époque attribuaient à la syphilis.

Le « truc » de la chemise éventée, on se servit des chaussures. Mais ce procédé était bien inférieur au précédent : d'abord la chaussure n'est pas en contact direct avec la peau du patient, puis la surface d'absorption du poison est très restreinte.

L'imagination populaire prêtait aux empoisonneurs des procédés qui tiennent de la légende. C'est ainsi que l'on prétend que le fameux Calpurnius tuait ses femmes en leur introduisant avec le doigt de l'acide arsénieux dans le vagin : « *digito interficiebat uxores* (1) ». Zacchias raconte même que Ladislais prit le poison par son pénis et en mourut : de l'acide arsénieux avait été introduit dans le vagin de sa maîtresse.

Ce n'est pas d'ailleurs la seule version en cours sur la mort de ce prince; Cabanès et Nass (2) écrivent :

Ladislais, roi de Naples, assiégeait Florence. Il fit dire aux habitants de la ville que, s'ils lui livraient la plus belle des Florentines, il lèverait le siège. Les Florentines lui envoyèrent une jeune vierge de la plus grande beauté, fille d'un médecin grec. Avant de se séparer d'elle, son père lui attacha au cou un mouchoir de prix noué si fortement que nul n'aurait pu le détacher. Transporté de joie à sa vue, dit un poëme, le roi lui fit franchir tout cérémoniel. Mais à peine au comble de ses vœux, il était mort; le mouchoir avait été empoisonné. L'effet du poison était d'autant plus sûr que l'ardeur de l'amour, en ouvrant les pores du prince, avait ouvert mille portes à sa mort. La jeune fille eut le même sort.

Un autre moyen de donner l'acide arsénieux, très en honneur dans l'aristocratie, consistait dans l'emploi de bijoux empoisonnés. Le plus souvent il s'agissait de bagues munies d'un réservoir contenant la solution qu'on pouvait verser, au moment propice, sur les aliments. A la séance du 11 avril 1889, M. Gaillard de la Donnerie a fait à la Société des antiquaires de l'Ouest, à Poitiers, une communication sur une bague de cette nature.

Il existe d'autres modèles de ces bagues; certaines étaient munies de griffes empoisonnées. Mais il est peu probable que, dans ce cas, l'acide arsénieux fût seul employé, car la quantité retenue sur les aspérités de l'anneau eût été trop minime pour provoquer une intoxication rapide.

C'est également à cette époque que le prince Salvelli pria la personne dont il voulait se débarrasser de prendre elle-même, dans un coffret, un objet qu'il désirait lui montrer. La

clef qu'il lui tendait pour l'ouvrir était munie de griffes empoisonnées.

D'autres enduisaient de poison un seul côté de la lame d'un couteau; de telle sorte qu'en coupant un fruit on obtenait deux morceaux : un intact, qu'on pouvait manger impunément, l'autre toxique, qu'on réservait à la victime. Le secret de ces mystérieuses compositions n'est pas parvenu jusqu'à nous; on sait qu'elles avaient toutes pour base l'acide arsénieux, mais on ne connaît pas les substances auxquelles on l'associait.

Mais ces moyens étaient trop simples pour l'esprit raffiné des Italiens, toujours en quête de nouveau dans l'art de donner la mort. Leurs plus illustres familles possédaient des mixtures toxiques dont le secret se transmettait de génération en génération sans jamais être trahi.

Le poison des Borgia est la plus célèbre de ces compositions : il portait le nom de *cantarella*. On ne connaît malheureusement pas toutes les substances qui le formaient.

C'était, au dire de Saule Sovio, une espèce de poudre blanchâtre qui ressemble en quelque manière au sucre et dont on avait fait éprouver sur un grand nombre de pauvres innocents qui en étaient morts dans un misérable état.

C'était un poison complexe dans la composition duquel entraient des substances minérales et organiques. Il repose sur ce principe : Lorsqu'on empoisonne un animal par une substance quelconque et que l'on recueille ensuite les liquides qui s'échappent de son cadavre en putréfaction, ceux-ci renferment un poison très violent et beaucoup plus toxique que ne l'était la substance première cause de la mort (1). Ces liquides contiennent en effet le poison primitif profondément modifié par son passage dans le milieu organique.

Les alcaloïdes qui prennent naissance en pareille circonstance sont, d'après Armand Gautier, des ptomaines, provenant de la putréfaction des cadavres, des leucomaines dues aux fermentations normales ou anormales, enfin des toxines élaborées par les microbes pathogènes. Ces alcaloïdes se combinent donc étroitement avec les métaux ou métalloïdes accidentellement introduits dans l'organisme et donnent ainsi des composés stables extrêmement toxiques.



Montre ayant appartenu à Henri III

Cette montre, qui appartient à la collection du prince Pierre Soltykoff, est en cristal de roche et représente une tête décharnée. Sa cavité est remplie par un mouvement de montre très finement exécuté; le cadran est un disque d'argent autour duquel court une boudière en cuivre doré et ciselé. La gravure en champlévé, qui garnit la partie centrale de ce cadran, représente des pensées et des tulipes. L'aiguille très délicatement travaillée, se voit au travers du cristal de roche taillé à facettes. Le mécanisme intérieur est de la manufacture Joly, qui vivait à Paris, sous Henri III. L'opinion des antiquaires est que cette montre maudite a dû appartenir au monarque en qui l'abus des plaisirs avait tué le premier chancelier du sang qui l'avait fait d'abord ainsi brave que ses ancêtres, et qui aimait à ventrôler de têtes de mort. (D' Max Billard.)

(1) Zacchias : *Questions médico-légales*. Lipsia, Imp. E. Reherf, 1630.

(2) Cabanès et Nass : *Poisons et Sortilèges*. Plon et Nourrit, Paris, 1903.

(1) Chapuis, *Précis de toxicologie*. Paris, Baillière, 1882.

nique le dotera d'un pouvoir toxique plus grand. De même que l'on obtient l'exaltation du virus rabique par exemple en l'inoculant au lapin, de même peut-on obtenir avec les poisons une *gamme de virulences progressives*.

La préparation de la cantarella était la suivante : On prenait un porc, ou de préférence une truie sur le point de mettre bas; on lui administrait de l'arsenic à dose suffisante pour provoquer la mort. Quand l'animal était mort, on lui ouvrait le ventre, on saupoudrait d'acide arsénieux ses organes abdominaux et on attendait que la putréfaction fût complète. Les liquides qui s'écoulaient étaient concentrés par évaporation, et sous forme d'une poudre blanche, ils représentaient le fameux poison.

Il est une préparation où nous retrouvons cette association : le *venin crapaudin*.

Les meschans bourreux et empoisonneurs, dit Ambroise Paré, font plusieurs versus desquels il faut plutôt taire que dire; exhalation, morsure, bave et urine des crapauds sont fort venimeux.

Voici comment on procédait : on empoisonnait un crapaud par petites doses d'arsenic; on l'excitait en le battant pour lui faire sécréter son venin et on le saupoudrait comme précédemment en attendant la putréfaction. Ce poison, très virulent, était souvent utilisé au xvi^e siècle. Ambroise Paré dit l'avoir retrouvé dans le cadavre d'un empoisonné dont il pratiqua l'autopsie (?).

II. — Comme nous l'avons déjà vu, le réalgar et l'orpiment étaient d'un emploi moins facile et moins fréquent. Voici en quels termes les décrit Ambroise Paré :

Le réalgar, pour être de nature fort chaude et sèche, induit soit, échauffaison et chaleur par tout le corps, avec telle consommation de toutes les humidités, qu'en car on sauve la vie aux patients par prompts et souverains remèdes, deviennent ils toutefois percus de leurs membres par vehemente dessication et contractions à toutes les jointures. Son alexitère est l'huile de pignolet donnée promptement jusqu'à demi-livre et puis vomir, après donner à boire du lait, et en faire cysters, et nourrir le malade de bouillon gras.

L'orpiment que les Grecs appeloient *arsenicum*, pris en breuvage rongé l'estomach et les intestins avec grandes douleurs; il cause une soif intolérable avec aspreté de la gorge, difficulté de respirer, suppression d'urine et dysenterie. Il faut remédier avec toutes choses qui ont vertu d'exteindre son acrimoine, et qui sont relaxants et humectants comme le suc de guimauve, violliers de mars, décoction de graines de lin, bouillon gras...

III. — Les autres poisons minéraux étaient fort peu employés et, le plus souvent, ne donnaient lieu qu'à des empoisonnements accidentels. On peut citer : *l'eau forte* et le *vitriol* employés en lavements, — le *sublimé*, déjà connu comme antisyphilitique et qu'on pouvait se procurer facilement.

« Le *ver-de-gris* estoupe si fort les conduits de la respiration qu'il étouffe ceux qui en auront avalé ».

« *L'escaille d'atrain* cause flux de ventre et grands vomissements qui provient des conduits de l'estomach ».

« La *litharge* bue, cause une pesanteur d'estomach et du ventre, empesche d'uriner et rend le corps enflé ou livide ».

« La *limeure de plomb* ou merde de fer fait de grands tourments à ceux qui en auront pris par en dedans ».

« La *céruse* cause hocquets et la toux, et rend la langue sèche et les extrémités du corps froides et stupides et leurs yeux clinnetent toujours et souvent en plein jour : il semble aux malades qu'ils voient quelque fantôme; leur urine est noire et souvent sanglante, et s'ils ne sont promptement secourus, ils suffoquent et meurent ».

« *L'aimant* rend fols ceux qui en ont pris. »

« Enfin le *plâtre* s'endurcit comme pierre ».



Pinturicchio. — *Lucrèce Borgia dans le personnage de sainte Catherine de Sienne* (frisque du Valican)

L'authenticité de ce portrait n'est pas certaine, mais il est extrêmement probable que le Pinturicchio s'inspira de Lucrèce pour cette figure de sainte Catherine, car elle rappelle fort bien ses traits.

en l'estomach et ceux qui en ont avalé estranglent parce qu'il resserre les conduits de la respiration ».

Les *poisons végétaux*, très employés au moyen âge, furent presque délaissés dès que les Italiens eurent montré tous les avantages des minéraux et en eurent enseigné l'emploi à la France. Cependant, ils étaient souvent en cause. Voici quelles étaient les plantes les plus fréquemment employées :

L'opium passait pour le meilleur des poisons végétaux.

Le *pavot* était la plante toxique par excellence; c'est lui que l'on trouve comme base dans la préparation des tisanes si en honneur chez les empoisonneurs du temps parce que c'est une plante commune dont la culture est à la portée de tous. Mais les tentatives que les empoisonneurs essayaient contre leurs victimes restaient souvent stériles, car ils n'avaient guère à leur disposition que l'opium en nature ou l'eau de pavot, substances moins actives. L'empoisonnement devait se pratiquer soit par l'ingestion de ces substances, soit par lavements.

La *mandragore*, prise en petite quantité, procure des hallucinations; elle assoupit les sens, rend les hommes lâches et sans aucune force et les endort ». Son histoire est intimement liée à celle de l'anesthésie; c'est en effet une des premières substances employées par les médecins pour diminuer la douleur des opérations.

L'ivraie avait à peu près les vertus de la mandragore.

La *ciguë*, connue depuis la haute antiquité, cause vertigine, troublant l'entendement, tellement qu'on dirait les malades être enragés; elle offusque la vue, provoque hocquets, rend les extrémités toutes gelées, cause convulsions, la trachée-artère serrée et estoupee, ils meurent comme si on les étrangloit.

L'aconit

cause vertigine et la perturbation de l'intelligence, grande pesanteur d'estomach et au ventre et fait peter souvent.

On employait aussi toutes sortes de purgatifs violents : l'*épurge*, dont les graines contiennent un principe drastique très énergique et dont l'ingestion à haute dose produit des phénomènes d'intoxication; le *pigeon blanc*, drastique très actif et qui passait pour un poison vil.

La sardonina

rend les hommes insensés, induisant une convulsion et distension des nerfs, telles que les lèvres se retirent, en sorte qu'il semble que le malade rit, dont est venu en proverbe *ris sardonien*, pour un ris malheureux et mortel.

Le nepellus,

chaud au quatrième degré, tue en trois jours au maximum, sinon le malade tombe en fièvre hectique ou en mal caduc. Il produit de l'inflammation des lèvres, de l'enflure de la langue qui sort de la bouche, de la projection des yeux hors de l'orbite, des syncopes, vertiges et paralysie des membres intérieurs.

Le *doryentum* provoque des sanglots continuels, une salivation abondante,

fait jailler le sang par la bouche, et par en bas une certaine matière baveuse, ainsi qu'on voit être dysentérique et coquesange.

La racine de *solanum manicum* cause des visions assez plaisantes, rend les personnes insensées et devient mortelle à la dose de quatre drachmes.

Par l'absorption de la *jusquiame*, froide au quatrième degré,

les malades sorlent tellement hors du sens que l'imagination en eux troublee pense qu'on les fouette partout le corps, bégayant et bramaunt comme les ânes puis hennissant ainsi que des chevaux.

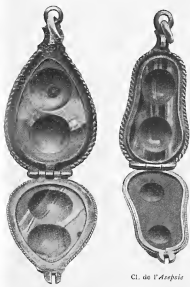
Les gens empoisonnés par la *belladonna* étaient en proie à de véritables hallucinations (!); ils se croyaient tous métamorphosés en animaux; ils uns nagèrent sur le sol comme des phoques; les autres marchaient comme des oies; d'autres broutaient l'herbe comme des boeufs... On leur donnait à boire du vin dans lequel avait macéré des racines pulvérisées de belladone, ou bien on en saupoudrait les mets.

Restaient enfin les champignons vénéneux.

Pour ce qui est des *poisons animaux*, nous parlerons surtout de la *cantharide* dont les propriétés alrhodisiaques étaient bien connues à

cette époque. Les magiciens et les sorciers en usaient constamment et elle formait la base des breuvages destinés à inspirer l'amour : aussi le plus souvent la mort était-elle accidentelle.

Quand cette poudre était donnée à dose toxique, on observait des accidents fort graves, d'après Ambroise Paré :



Cl. de Arago

Pendentifs à poison

(Collection de M. Cayez)
Ces pendentifs constituèrent des sortes de cassettes en miniature qui renfermaient des poisons. Les hommes les portaient en breloque de montre et les femmes autour du cou. (D' Max Billard)

fièvre ardente et des troubles du côté de l'appareil urinaire :

inflammation, excoriation et ulcère avec extrême douleur, érection de la verge et tumeur aux hommes et aux femmes de toutes leurs parties génitales, qui fait que l'urine sort en moindre quantité, voire souventes fois les patients pissent le sang tout pur.

Nous ne nous arrêtrons pas à discuter la valeur des autres poisons extraits des animaux ; les superstitieux seuls attachaient de l'importance à leur action. Le lièvre marin et la licorne n'étaient vénérés qu'autant qu'on avait confiance en eux ; aujourd'hui on les range parmi les animaux fabuleux et leur souvenir ne persiste plus qu'à l'état de légende.

Les exemples des empoisonnements par les parfums seraient, paraît-il, nombreux ; Jeanne d'Albret, empoisonnée par des gants de senteur ; le pape Clément, par « la vapeur d'une torche envenimée », dit Ambroise Paré ; le cardinal de Lorraine, victime de vapeurs vénéneuses que dégageaient des pièces d'or spécialement préparées à son intention.

Le secret de ces préparations n'est pas parvenu jusqu'à nous ; pour les expliquer, on est obligé d'avoir recours à des hypothèses ; on a supposé que les gants de senteur étaient ainsi fabriqués : dans une boîte de plomb, on faisait fermenter diverses plantes (jusquiame, mandragore, belladone, pavot) ; des gants, placés dans cette boîte, s'imprégnaient des vapeurs dégagées et devenaient ainsi susceptibles de donner la mort.

On a accusé aussi l'acide cyanhydrique (1). Les physiiciens de la Renaissance savaient que la distillation de l'eau de fleurs de pêcher donnait naissance à un poison très violent. On a parlé des couleurs d'aniline ; étaient-elles connues au xvi^e siècle ? On a été jusqu'à citer le curare.

Mais, outre que la mort aurait été moins rapide par ce mécanisme et que ces gants ou objets divers auraient été aussi toxiques pour les préparateurs que pour les destinataires, on peut encore faire une autre objection : toutes les morts attribuées à ces poisons peuvent être mises sur le compte de causes naturelles (la phthisie pour Jeanne d'Albret, par exemple). Les parfums-poisons n'existent donc que dans l'imagination populaire et doivent être rangés dans la légende.

Il est intéressant d'examiner maintenant le mode d'action de ces divers poisons.

Ambroise Paré a créé la toxicologie française. Avant lui, cependant, Arnaud de Villeneuve, en 1475, avait superficiellement traité la question des poisons ; plus tard, Fabrice d'Aquapendente avait effleuré le même sujet.

Paré écrivit en tête de son livre XXIII :

Cinq choses m'ont incité de colliger des anciens ce petit traité des venins, dont la première est afin d'instruire le jeune chirurgien des remèdes qu'il doit user pour promptement secourir aux affligés en attendant le second du docte médecin ; la seconde afin qu'il puisse avoir vraie et exacte connoissance de ceux qui pourroient s'être empoisonnés par fidéllement en faire rapport à justice lorsqu'il en sera requis... la quatrième afin que chacun se puisse préserver d'être empoisonné et subvenir aux accidents.

Pour donc entrer en matière nous commencerons par la division des venins en général... Et dirons premièrement que venin ou poison est une chose laquelle étant entrée ou appliquée au corps humain à la vertu de combattre et de vaincre : non plus ny moins que le corps est victorieux de la nourriture qu'il prend journellement qui se fait par qualités manifestes ou par propriétés occultes et secretes. Le Conclisateur (1), au livre qu'il a fait, Des Venins, dit que tout venin pris dans le corps de toutes ses propriétés est du tout contraire à la viande, de laquelle nous sommes nourris. Car, comme la viande se convertit en sang et rend toutes les parties semblables aux membres lesquels principalement elle nourrit, se mettant au lieu de ce qui continuellement s'écoule de nostre corps, se resout et consomme, ainsi le venin tout au contraire transmue le corps et les membres qu'il touche en une nature particulière et venimeuse. Donc ne plus ny moins que tous animaux et tous fruits, que la terre produit, se pouvant convertir en aliments, si nous les mangéons, se tournent en nourriture, ainsi, à l'opposé, les choses venimeuses prises dedans le corps rendent tous les membres de notre corps venimeux. Car comme tout agent est plus fort que le patient, ainsi le venin par sa plus grande force surmonte notre substance et la convertit en sa nature venimeuse (2)... Et pour ce, les anciens, grands inquisiteurs des choses naturelles, ont dit que le venin tue les hommes d'autant qu'il corrompt la température et complexon de leur corps.

Ambroise Paré divise les poisons en deux classes : ceux qui opèrent par leurs qualités élémentaires et manifestes, et ceux qui opèrent par leurs qualités spécifiques et occultes.

Il ne s'appesantit pas sur ces derniers, car

ils ont cette nature de l'influence du ciel qui ne s'essent jamais à faire sa propre action, sans que l'objet de son contraire se présente.

Dans cette catégorie il faisait entrer tous les venins dont l'action était difficile à expliquer :

(1) Petrus de Abano : *Tractatus de Venenis*, 1474.
(2) Cette opinion fort ingénieuse, après avoir été décriée jusqu'à la découverte des microbes et de leurs produits, ne pourrait-elle être relevée de l'Injuste oubli où elle était tombée ? En généralisant cette théorie, en l'appliquant non plus aux venins mais aux maladies infectieuses, ne doit-on pas voir dans Paré le précurseur des savants qui isolent les toxines et montrent leur action sur l'organisme ? La dernière phrase que nous avons citée ne contient-elle pas, en substance, la théorie infectieuse ?

la torpille, qui stupéfie le bras de celui qui la touche ; le lièvre marin, qui gâte les poumons ; les cantharides, qui blessent la vessie, enfin les parfums, dont il expliquait ainsi l'action :

Si l'air est envenimé, il altère nos esprits et corrompt nos humeurs et infecte toutes les parties nobles et principalement le cœur et alors il se fait un combat entre le venin et la nature, laquelle, si elle est plus forte, par sa vertu expulsive les chasse dehors par la sternutation et vomissements, sueurs et flux de ventre ou par autres manières... Au contraire, si le venin est plus fort, nature demeure vaincue, et par conséquent la mort s'ensuit avec griéts et divers accidents, selon la nature et qualité du venin.

Les venins qui opèrent par leurs qualités élémentaires et manifestes se subdivisent eux-mêmes en poisons chauds, froids, secs et humides.

« Les uns doués d'une chaleur excessive provoquent une inflammation de la langue, du gosier et de toutes les parties internes. Leur chaleur est quelquefois doublée d'une force corrosive et putréfactive ; ils causent alors des désordres considérables dans l'estomach et les intestins : ce sont l'arsenic, le réalgar, l'orpiment, le sublimé et le vert-de-gris... »

« Les autres, doués d'une excessive froideur causent le sommeil, des convulsions, de grandes sueurs froides, rendent le visage hideux et jaunâtre et entraînent une mort rapide ; de ce nombre sont le pavot, la mandragore, la ciguë, la jusquiame, la morelle... »

Les venins secs sont presque toujours chauds. « Ils rendent la langue aride et la gorge sèche avec une soif non éteignible ; le ventre se resserre et les autres parties intérieures, ainsi que le parchemin fait devant le feu », l'urine est supprimée, de même que les autres sécrétions. Dans cette classe rentrent : la litharge, la cêruse, la limure de plomb, l'écaïlle d'airain, le plâtre...

Enfin, les venins humides causent un perpétuel sommeil et, comme principal symptôme, amènent la gangrène des extrémités : la morsure des serpents, le charbon, les anthrax pesti-



Les Poisons

(1) Chapuis : *Traité de toxicologie*, Paris, 1882.

fères, la vérole grande et petite, sont des types de ces venins.

Telle est la classification des venins au xvi^e siècle. Elle est entièrement basée sur les

— Ambroise Paré va encore nous faire connaître les *symptômes* de l'empoisonnement :

Nous connaissons un homme este empoisonné, par quelque façon que ce soit, quand il se plaint d'une grande pesanteur de tout le corps qui fait qu'il se déplat en soi-même, quand de l'estomach il lui monte quelque goût horrible à la bouche, tout autre que les viandes communes ne font, quelques mauvaises qu'elles soient ; quand la couleur de la face se change, maintenant livide, tantost citrine ou de toute autre couleur estrange et difforme ; quand il sent nausées et volonté de vomir ; quand il a inquiétude de tout le corps et qu'il lui semble que tout tourne sens dessus-dessous ; quand sans apparence de grande et insigne chaleur ou froidure, le malade tombe en une défaillance de cœur avec une sueur froide.

A ces symptômes venaient se joindre les signes particuliers à chacun des poisons notés plus haut et qui permettaient parfois de diagnostiquer la substance ingérée.

De l'examen des vomissements, le médecin tirait peu de conclusions ; les recherches chimiques étant inconnues à cette époque, ce procédé était souvent illusoire. On avait parfois recours à l'expérience sur un chien : on lui faisait avaler une partie des matières vomies et si, à son tour, il était incommode, le diagnostic était confirmé. On pouvait donc, par ces deux méthodes, arriver parfois à établir la réalité d'un empoisonnement.

Lorsque la victime était morte, le médecin en pratiquait l'autopsie. Si le corps était livide, couvert de taches, exhalant une odeur très mauvaise, ayant les ongles noirs et ne tenant presque plus aux doigts, la bouche écumante, il y avait déjà de fortes présomptions en faveur de l'hypothèse d'un décès par le poison. Si l'examen intérieur révélait des traces de corrosion dans l'oesophage ou l'estomac, des taches noires dans les intestins, du sang coagulé dans le cœur ou dans l'estomac, il n'y avait plus de doute, l'hypothèse était pleinement con-

firmée. Mais on ne pratiquait aucune expérience avec les organes et les médecins, qui connaissaient l'odeur alliécée de l'arsenic calciné, ne songèrent jamais à traiter de la même



Bagues et Cachet

(tiré du Recueil des ouvrages d'Orfèverie, de Gilles l'Écari)



Cl. de l'Aspérie

signes extérieurs par lesquels ils manifestaient leur action. Aux sueurs correspondaient les venins humides ; à la soif et à la suppression des urines, les secs ; au sommeil, les froids ; aux brûlures de la gorge et de l'oesophage, les chauds. Nous avons dû abandonner cette classification ; elle avait du moins le mérite de la simplicité.



La Veisni, d'après un portrait

de la Collection des Scyphistes, Maniages et Visionnaires (Bibliothèque Nationale)

façon les liquides ou les parois de l'estomac.

Nous voyons donc sur quel petit nombre de renseignements pouvait compter le médecin légiste ; la toxicologie étant encore inconnue les conclusions restaient presque toujours douteuses, et l'impunité dont jouissaient les donneurs de poisons nous explique le grand nombre d'empoisonnements à l'époque de la Renaissance.

PAR MONTS ET VILLES D'EAUX

par LAURENT TAILHADE

Laurent Tailhade, qui mûle volontiers dans sa verve agressive et versatile Juvénal et Nicolet, est l'auteur de ces terza rima divertissants. Le noble motif dansque se prête généralement à des pensers plus graves. Laurent Tailhade le choisit, sans doute, parce que sa virtuosité fameuse aime l'obscure. Le nombre et l'imprévu de ces vers réjouiront nos lecteurs. Ils sont de la veine qui a donné aux lettres françaises ces deux livres étonnants : *En Pays du Muille et A Travers les Groins*.

Les rapides sentent le chien et l'houbigant :

En outre, la sueur des grosses dames, quand
Au retour du soleil et des roses amènes,
Émigrent les pigeons, plus ou moins élégants.

Et void que, du Nord au Midi, se promène
Le touriste, chaussé de blanc, de blanc vêtu
Qu'il sorte du Japon, du Limbourg ou du Maine.

Thermidor, incitant le mufle combatu,
Vers la plaine et les monts pousse des cavalcades.
Soleil ! de leurs hymens régnaient la vertu !

Après dîner, fumant sérénatos on havanes,
Ils marchent, bedonnants et flasques — tel un veau,
Tel encore un dindon qui roue et se pavane.

Il sont frais comme un air de la Clef du Caveau,
Mais, nantis la plupart, de chèques, de bank-notes,
Ils perlustrent la Manche ou le pays de Vand.

Tyro, Armor, Zéland aux cités hinguenotes,
Leur offrent des grills-roues où merles et chucrus
Portent le nom décoratif de gelinottes ;

Oh saumon, riz au lait, bœuf et tipacous
Échalent un bouquet de rinzure et d'eau grasse,
Oh l'unique melon cause des altères.

Les vieilles aux fanons de jumart, que cuirasse
Un busc rigide, sans molaires ni cheveux,
Entreprennent quelques mineurs, sur la terrasse.

Et, chez les compagnons de leurs petits neveux,
Ces « mamans Colibri » que la saison anime
Des pécaux rétrécissent ascultent les avenx.

An bacarra tournant, les pontes ananimes
Vitupèrent la guigne et le tirage à cinq,
Moyennant des apports qui ne sont pas minimes.

(Certes, mieux vaudrait-il popiner sur le zinc
Tel Verlaïne — ayant pour mitiger nos pituites,
La Révalescière et les Pilules Pink.)

Un orchestre forain exécute des suites
Aux Arènes, l'on voit Monsieur de Max tout nu,
Ainsi, l'ombre d'Hector dans Ilios déroute.

Le bridle, le tennis et le golf sangrenu
Occupent l'intellect des cerceux et les aident
A torer le « flot d'azur », l'Alpe cornu,

La Morlaie, le lac plaintif qui les obsède
Et les plages aux sables d'or, que Baderker,
Pour eux seuls, décrivit depuis A Jusqu'à Zède.

Comme Physiagnots descendant cher la Kér,
Ils baillent à Dombour, à Carlsbad, sur les Voges
Et se font des cheuxx dans Lockmariaier.

Jeune Dieu que le myrthe enguirlande et la sange,
Est-ce pour leur complaire, Été, que tu fleuris ?
Vois ce troupeau gisant qui coassé et patange

Ce sont les Riches, vois ! de sottises épris,
Moins bien pourvus encor d'argent que de bassesse
Et plus que le dernier des gousis, malappris.

Bande sur eux ton arc d'argent. Frappe ! Qu'ils cessent
D'enlaidir à tout coup le monde profané,
De poindre la beauté, cette unique princesse !

Que les gâteaux, la duégné au casque de hénné,
Les cabotins et les clabmes de toute sorte,
Se congrent pour un départ concaténé,

Qu'ils disparaissent — tel un crabe dans l'eau morte —
Avec leurs yachts, et leurs autos, et leurs discours,
Les larbins du Palace Hôtel faisant escours.

De la montagne oh Thérésa gardait les ours,
Qu'ils disparaissent ! Qu'ils s'effacent de la grève !
Et qu'ils aillent chanter — s'ils savent — dans les cours ;
Puisqu'il est peu poli de demander qu'ils crévent.

CHLORO-CALCION

Solution titrée de Chlorure de Calcium chimiquement pur, stabilisé, exempt d'Hypochlorites et d'HCl libre. — 40 gouttes = 1 gr. de CaCl² pur. (20 à 40 gouttes matin et soir dans un peu d'eau sucrée).

Les potions courantes au Chlorure de Calcium ont un goût désagréable; elles s'altèrent en moins de 24 heures (« javellisation », apparition d'hypochlorites et d'HCl); CHLORO-CALCION est agréable et indécomposable. C'est le plus assimilable des sels de chaux (chaux digérée), donc le meilleur recalcifant. Il possède en outre au plus haut degré les propriétés spéciales et si remarquables du Chlorure de Calcium.

1. Tuberculose, Maladies des Os. (Recalcification)

Les recalcifants usuels sont très peu assimilables. Ils doivent d'abord être transformés par l'HCl du suc gastrique en Chlorure de Calcium. Le mieux est donc d'administrer ce sel. HCl du suc gastrique est en effet utile à la digestion, surtout chez les tuberculeux où il est si souvent en déficit.

Tuberculose, Lymphatisme.

Rachitisme, Croissance.

Fractures (Consolidation rapide).

2. Grossesse Allaitement

La Femme enceinte ou la Nourrice se décalcifient au profit de l'enfant qu'elles portent ou allaitent. La Grossesse est une cause d'auto-intoxication. Or CaCl² recalifie (c'est de la chaux quasi digérée), désintoxique (il supplée la fonction thyroïdienne).

Eclampsie, Vomissements, Albuminurie.

Déminéralisation, Tuberculisation.

3. Hémorragies Maladies du sang

Arthus et Pagès, Carnot, nous ont montré que la présence de CaCl² dans le sang en quantité suffisante est un des facteurs essentiels de la coagulation. Ca Cl² étant un sel de chaux déjà " digéré " passe directement dans le sang.

Toutes Hémorragies.

Hémophilie, Purpura, Scorbut.

(CaCl augmente la résistance globulaire).

Chlorose, Anémie.

Il ne suffit pas d'apporter aux globules sanguins du fer, du manganèse... il faut surtout rendre au sérum la chaux qui lui manque pour permettre aux globules la vie et l'activité.

4. Auto-intoxication Neuro-arthritisme

Il y a là bouleversement du métabolisme du Calcium, diminution de la teneur en chaux du sang et des humeurs, " hypocalcémie ".

Urticaire, Accidents sériques, (Anaphylaxie).

Asthme, Rhume des foies.

Albuminurie, Œdèmes brightiques.

BIBLIOGRAPHIE

Tout ouvrage envoyé en double exemplaire est analysé dans *Esculape*. Les exigences de la mise en pages nous obligent à remettre au prochain numéro nombre d'analyses

VIE DE ROUSSEAU, par EMILE FAGUET, de l'Académie Française. 1 volume in-8 Jésus, broché. 3 fr. 50. Société Française d'Imprimerie et de Librairie, 15, rue de Clugny, Paris.

On a célébré il y a quelques jours le bicentenaire de la naissance de J.-J. Rousseau. Aussi le livre de M. Faguet est-tout à l'actualité.

M. Faguet n'a pas accoutumé de faire l'étude d'éradication et de surcharger ses livres de notes et de références. On lui a même parfois reproché son dédain de la géographie. Ceux qui liront la vie de Rousseau qu'il vient d'écrire, n'auront pas peine à constater que son information est originale et que sa critique est pénétrante et aigüe.

L'ANNEAU — L'ÉPÉE, dans la *Tétralogie* de Richard Wagner. — La Genèse des Figures; études de Symbolique, par le D^r GEORGES CÉLOS, 1 vol. in-8 de 128 pages. Prix: 2 fr. 50. Grasset, éditeur, 61, rue Saint-Jacques, Paris.

Ce livre ne ressemble guère aux ouvrages sur Wagner. Dans une première partie, l'auteur expose des considérations d'Occultisme sur les Symboles de la Créativité de l'Épée et de l'Anneau dans différents mythes ou religions. Une seconde partie, écrite après l'Anneau de *Nibelung*, de Wagner, suit les quatre étapes de sa naissance, de son développement. L'auteur y montre que ces instruments, regards, d'ordinaire, comme des accessoires, peuvent être considérés, au point de vue occultique, comme les véritables forces en action dans la *Tétralogie* et, à propos de leur rôle dans les différentes scènes, il rattache les mythes de la *Tétralogie* aux religions traditionnelles des différents peuples catholiques. Il conclut, comme sens général possible de la *Tétralogie*, à la conquête éternelle de l'Anneau, principe féminin, prépondérant, par le principe masculin, l'Épée.

VICTOR HUGO: LE ROI SAMŪSE, LUCRÈCE BORGIA, de l'Édition *Nelson*. — *Victor Hugo* n° 1 à 35 net le volume. Librairie Nelson, 189, rue Saint-Jacques, Paris.

La paternité sanctifiant la difformité physique, voilà *Le Roi SamŪse*, la maternité purifiant la difformité morale, voilà *Lucrèce Borgia*. Ainsi s'exprime l'auteur dans la préface de sa tragédie célèbre. Ces deux titres résument parfaitement l'idée dominante de cette œuvre, qui montre comment un être, dont la cruauté a été un monstre, peut s'élever par l'amour maternel des sentiments humains.

UN GENTILHOMME WALLON, roman, par PIERRE GÉRARD-VIGMONT. 1 vol. in-8 de 310 pages. Grasset, éditeur, 61, rue des Saints-Pères, Paris.

Un gentilhomme wallon, passionné et idéaliste, s'est épris d'une de ses voisines de campagne, la brillante coquette, M^{lle} d'Yval. Celle-ci ramène de son mariage une jeune fille, une jeune Américaine, en venant de Waterloo, trouve un petit caracé égare par le gentilhomme. Elle veut connaître l'auteur de ces crimes qu'elle y lit. Arrivée à ses fins, elle lui propose le mariage. L'impossible, répond le jeune homme, car j'en aime une autre. Il demande la main de M^{lle} d'Yval. Celle-ci arrive en lui refusant un riche héritier. Jean a un vif chagrin; la forêt d'automne recueille ses sanglots. Il se console au contact du peuple par la vie active. Au printemps, il revient à Bruges la gracieuse Yankee. Elle l'embaie avec ses yeux d'ange et ses cheveux blancs comme la lune et son sang étendu. Ensemble Mauc et Jean vont réaliser un programme de généreuse action sociale, ils mettront la force d'une idée dans leurs existences éprises du même rêve.

ANNUAIRE GÉNÉRAL DES MÉDECINS DE LANGUE FRANÇAISE DE L'AMÉRIQUE DU NORD, se trouve en vente dans les principales librairies, et chez l'Éditeur, 36, avenue Laurier, ouest, à Montréal (Canada).

Comprenant les noms et adresses des professeurs, médecins et chirurgiens du Canada, des États-Unis et dépendances, du Mexique, des Antilles, et des républiques de l'Amérique centrale, ainsi que la liste des chirurgiens-dentistes, des pharmaciens et des opticiens, des principales villes; l'exposé résumé des lois concernant l'exercice de la médecine, de la pharmacie et de l'hygiène, dans chaque province ou dans chaque Etat; la population de chaque ville ou village de la puissance en Canada, d'après le recensement de 1911 et celle des autres Etats d'après les recensements antérieurs: Édition ordinaire, 2 dollars; édition de luxe avec photographies et biographies des grands médecins français ou parlant français de l'Amérique du Nord, 5 dollars.

INSTRUMENTS DE CHIRURGIE, La Maison MATHÉU, Société électro-industrielle et Anciens établissements Mathieu réunis, nous informe que la 16^e édition est mise à jour de ses catalogues (Anatomie, Médecine, Chirurgie), vient de paraître qu'elle met à la disposition de MM. les Chirurgiens et Médecins.

ÈVE VICTORIEUSE, par PIERRE DE COULEVAIN, 1 vol. de la *Collection Nelson* à 1 fr. 25 net le volume. Librairie Nelson, 189, rue Saint-Jacques, Paris. C'est bien le récit d'une lutte que nous entre comte se passionnant roman. Lutte entre une jeune Américaine insouciance du danger, narguant le péril, honnête cependant, et le bel comte de Saint-Anan, langoureux et enserolement Romain.

Éloignée de son mari, sans guide, sans conseil, M^{lle} Ronald cherche dans la religion catholique l'appui qu'il lui manque et qui elle sent plus que jamais le besoin en ce moment de crise.

Et ce n'est pas le côté le moins intéressant de ce récit d'une si exacte psychologie féminine que l'attrait invincible exercé sur l'âme froide d'une Américaine calviniste par l'Église de Rome. Des plus subtiles tensions, grâce à elle, l'Église demeure cette fois victorieuse.

FLORE COMPLÈTE ILLUSTRÉE EN COULEURS DE LA FRANCE, SUISSE ET BELGIQUE, comprenant la plupart des espèces d'Europe, par GASTON BONNIER. *Ouvrage publié sous les auspices du Ministère de l'Instruction Publique*. Librairie générale de l'Enseignement, E. Orliac, éditeur, 1, rue Dante, Paris (V^e).

L'ouvrage paraît par fascicules, comprenant 6 planches 32x23 cm. (environ 60 figures). Les 15 premiers fascicules (jusqu'à la lettre V) sont déjà parus (à 2 francs) avec le texte correspondant, in-quarto 2 colonnes. Prix de chaque fascicule: 2 fr. 90. Franco de port et d'emballage. Recommandé par la poste pour la France et l'étranger: 3 fr. 25.

Le grand ouvrage de M. le professeur Gaston Bonnier, qui est des dix premiers fascicules viennent de paraître, réalise l'idéal de ce que peut souhaiter toute personne s'intéressant aux plantes, à variétés de forme et d'aspect, si décoratives ou si curieuses, qu'on trouve dans nos contrées depuis le bord de la mer jusqu'au sommet des montagnes.

Cette magnifique publication renferme des illustrations auxquelles nous venons d'ajouter la vérité photographique, et où toutes les espèces et même les principales sous-espèces, races, sous-variétés de

notre flore sont représentées à la moitié de leur grandeur naturelle.

D'autre part, le texte qui accompagne ces belles planches, dont la description est claire, détaillée et complète de chaque espèce, de telle sorte qu'on joignant ce texte à la représentation photographique, peut facilement s'orienter sans doute sur la détermination de l'espèce qu'on a entre les mains.

Ces descriptions contiennent, en outre, un grand nombre de renseignements intéressants qu'on ne rencontre pas ordinairement dans les ouvrages décrits. Tels sont: les indications sur le mode de végétation, les propriétés médicinales, l'écologie de la plante, les divers noms sous lesquels on désigne l'espèce en français, en allemand, en flamand, en italien et en anglais; les usages et propriétés de la plante; les applications à l'alimentation, l'agriculture, l'horticulture, l'apiculture, l'industrie, la sylviculture, la médecine et la chimie végétales.

Enfin, ensuite, pour chaque espèce, sa distribution géographique en France, Suisse, Belgique, puis en Europe et hors d'Europe, ainsi que l'extension de sa répartition et les terrains où la plante en fait de préférence.

On trouvera aussi dans ce texte les synonymes importants des noms d'espèces et la description de principes de sous-espèces, races, variétés ou sous-variétés.

Tout amateur de ce nouvel ouvrage se trouvera ainsi posséder, non un herbier de poche, mais un véritable herbier, mais une collection complète des espèces qui apparaissent comme en pleine vie, sous leur couleur naturelle, avec ce cachet de vérité que seule peut donner la photographie.

LE MAÎTRE INCONNU: CAGLIOSTRO, par le Docteur MARC HAVEN, 1 vol. in-8° avec 18 gravures. Dorbon-Alan, éditeur, 19, boulevard Haussmann, Paris.

Peu de personnages ont autant intéressé les chroniqueurs de ce siècle. Associé au D^r Marc Haven nous donne un volume d'une lecture attrayante, merveilleusement documenté, avec d'abondantes et rares illustrations. On peut dire que *Cagliostro péroré*: des faits positifs et des documents certains sont opposés à chaque calomnie et à chaque démenti. Cagliostro, un homme qui nous est ainsi révélé: ce personnage s'agit au milieu des hommes les plus illustres de son époque et dans les milieux les plus divers: palais, hautes cours ou cabinets médicaux, laboratoires d'alchemy ou réunions d'illuminés ou de francs-maçons, Bastille ou centre d'évocation, etc. On voit aussi, dans ce livre, l'histoire sérieuse et soignée et comme on se lit comme un roman. — Nous pouvons prédire à cet ouvrage fort bien édité, et qui accompagne de nombreuses reproductions de portraits, cartes, sceaux de loges, fac-similés de signatures, etc., un gros et légitime succès.

LE CÉLIBAT ET L'AMOUR, par OCTAVE UZIAN, 1 vol. in-8 de 352 pages. Prix: 3 fr. 50. Édition du *Mercury de France*.

Cet ouvrage traité de la psychologique et de dilettante de l'homme et de la femme sur bien des points d'une grande originalité et de beaucoup de pénétration d'esprit. Ainsi que l'indique M. Remy de Gourmont dans sa préface, ce livre est un ouvrage particulièrement pour les petites dissertations qu'il contient sur plusieurs points de l'histoire de l'amour: —

Que l'amour est la vie et comment une passion en renouvelle la sève et l'éclat; mais combien l'est rare, au point que la plupart des hommes ne l'ont pas rencontré, qu'on l'ont fuir, pris de peur à sa réalisation.

De l'avantage où il y aurait, pour la culture du bonheur, à donner à la femme l'indivisibilité de la vie et de la mort.

De la médiocrité de l'adultère;

Sur cette parole de M^{lle} de Staël: Il faut pour s'aimer, dix ans ou dix minutes.

Sur la nativité des femmes, que l'on appelle méchamment de la sottise;

Sur ce point, que les femmes les plus difficiles à conquérir sont encore les plus faciles à conserver.

Sur les confidences;

Sur l'avantage pour une femme d'être laide ou de n'être pas, du moins, une beauté écœurante.

PARIS SOUS LOUIS XV. RAPPORT DES INSPECTEURS DE POLICE AU ROI, 4^e série, publiés et annotés par CAMILLE PIRON, 1 vol. in-18 de 300 pages. Prix: 3 fr. 50. Édition du *Mercury de France*.

En publiant ces documents, M. C. Piron a eu pour but d'éclairer à une compréhension plus nette de la vie sous Louis XV. Une table générale permettra aux spécialistes de consulter sans dérangement et à perte de temps, les documents qui étaient obligés de rechercher dans les bibliothèques.

Les rapports contenus dans ce livre sont ceux de Jean Meuser qui, après avoir été employé dans les vivres, devint commis aux aides, puis entra au service de la Ferme générale du 754 à 1740. Devint agent de police, créa des protections, il a travaillé dans ce nouvel emploi des rapports dont les premiers datent de 1748 et les derniers de 1773. Ce sont ces rapports restés inédits et presque inconnus qui sont publiés par M. C. Piron, et qui jetteront un peu de lumière sur une époque absolument défigurée par les auteurs qui l'ont trop peinte.

POURQUOI CERTAINS ENTIÉRITQUES DEVIENNENT TUBERCULEUX, par M^{lle} MICHOLIK, 1 vol. in-8° de 120 pages. Édition des Hôpitaux de Paris, 10, rue Esmonet, de Châteauguyon, ancien internat des hôpitaux de Paris. Un fascicule extrait du *Progrès Médical*, 4 mai 1912.

PENSION DE FAMILLE, roman, par J^Y d'ULMÉS, 1 vol. in-8 de 310 pages. Grasset, éditeur, 61, rue des Saints-Pères, Paris.

C'est l'histoire pittoresque, mouvementée d'une pension de famille au Quartier Latin. M^{lle} Micholik, la grosse parlotte, sociétaire et tolstoïenne, s'occupe du bonheur de l'humanité future et sent tellement sa mission que, pour mieux servir le monde tout, on voit les amours d'une jeune fille russe et d'un rapin polonais, et celles d'une intellectuelle passionnée et d'un jeune homme qui aime à se faire élever à la fête de Neuilly, dans les environs de Paris. Roman vivant, d'une observation vivante, écrit d'une plume légère et ironique.

TROIS VILLES SAINTES (Avent-Dombes, Saint-Jacques-de-Compostelle, Le Mont-Saint-Michel), par EMILE BATTMANN, 1 vol. in-8 de 310 pages. Grasset, éditeur, 61, rue des Saints-Pères, Paris.

M. Emile Battmann, l'auteur des *Grands formes de la musique*, le romancier de *l'Immolé* et de *la Foce* aux Lions donne dans ce nouveau livre une expression plus directement personnelle à sa pensée de croyant et de poète.

Le premier pèlerinage met dans son jour exact la figure rustique et sublime de l'abbé Vauvenargues, le grand érudit, le grand penseur qui porte encore son empreinte. Le deuxième décrit une ville longtemps fameuse, trop oubliée aujourd'hui, Saint-Jacques-de-Compostelle, le grand pèlerinage de ses pèlerins et ses aspects actuels, les monastères. Le troisième expose l'histoire de l'abbaye de Mont-Saint-Michel, l'abbaye et les sites du Mont-Saint-Michel, trois tableaux d'une fresque pleine de vie et de profondeur.

LA MISSION DU D^r LOIR EN AUSTRALIE (1)

Un soir, à la fin de 1887, je montais après le dîner chez Pasteur. Il me demanda si j'avais au laboratoire du choléra des poules virulent. A ma réponse affirmative il me dit d'aller au laboratoire et d'écouler de suite un lapin sans rien m'expliquer de plus. Le lendemain cet animal était mort et ce fut le début des expériences qui démontrèrent que ce microbe peut servir à détruire les lapins. Pasteur avait vu dans le journal *Le Temps* que le gouvernement australien demandait un moyen de destruction des lapins et il avait eu l'idée de leur donner une maladie microbienne. Je fis une expérience le 24 décembre, à Reims, sur un enclos de quatre hectares au-dessus des caves de la maison de Champagne Pommery, dans lequel les lapins pullulaient. Tous furent détruits les jours suivants. Le résultat de ces essais télégraphié en Australie me parvint le 10 mars 1888. Mais des raisons politiques m'empêchèrent de faire une seconde expérience, au lieu de me charger de détruire les lapins, on me chargea de créer un

Institut Pasteur à Sydney, pour y faire le vaccin charbonneux destiné à prévenir cette maladie dans le bétail.

Je restai quatre ans en Australie et c'est ainsi que j'abandonnai Pasteur au moment de la fondation de l'Institut qui porte son nom.

Au commencement de l'année 1888, la mission Pasteur, composée de MM. Germond, Loir, et d'un médecin anglais, le D^r Hinds, s'embarqua à Naples. Des notre arrivée à Adélaïde, nous recevions un message du gouvernement nous informant que nous n'avions pas le droit d'introduire

en Nouvelle-Galles du Sud les microbes du choléra des poules, qu'une commission allait être nommée pour juger le procédé Pasteur de destruction des lapins et que c'est à elle que nous devions remettre nos microbes. Nous ignorions si, après avoir passé la mer Rouge, les semences que nous apportions étaient encore virulentes. Un de nos amis, malgré la défense qui en était faite, nous procura un lapin, et chez lui, dans sa maison particulière, dans son cabinet de toilette nous tuâmes notre premier animal. Des squatters (1) vinrent nous trouver à Melbourne, nous demandant de leur donner de nos microbes pour faire un essai dans le bush (2). Sachant que nous risquions deux ans de prison et 10.000 francs d'amende, nous refusâmes et en même temps nous demandâmes au gouvernement de Sydney de nous autoriser à conserver nous-mêmes nos tubes de culture. En attendant, un brasseur nous ayant demandé de le mettre au courant des méthodes pasteuriennes, pendant un mois, nous installâmes son laboratoire. Le jour de notre départ il nous remercia en nous disant que nous lui avions évité un voyage en Europe.

En arrivant à Sydney nous allâmes, accompagné du consul



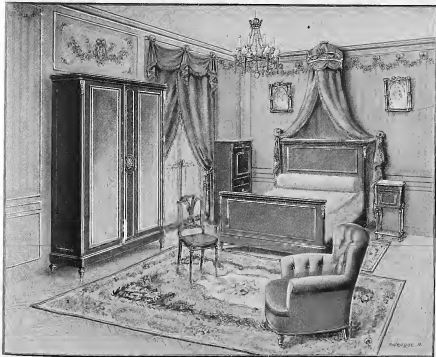
Paysages d'Australie
Des troupeaux de 10.000 moutons sont déclinés dans leurs parcs par le charbon

(1) Les squatters sont des fermiers.
(2) Bush signifie la grande prairie.

(1) Les 4 clichés qui illustrent cet article nous ont été obligeamment prêtés par l'Établissement médico-météorologique, où nous trouvons cet extrait de la conférence du D^r A. Loir. (Mes Missions Pasteur à l'Étranger.)

E. CHATELAIN COMMISSION EXPORTATION

31, Avenue Daumesnil, PARIS (XII^e)
TÉLÉPHONE : 903-56



Visiter Ateliers et Magasins
GRAND CHOIX DE CHAMBRES A COUCHER
SALES A MANGER ET SALONS
CABINETS POUR DOCTEURS

La Maison se charge de l'exécution de tous Travaux d'Ébénisterie

Intrait de Marron d'Inde

(Varices et Hémorroïdes)

Littérature et Échantillons: Intraits Dausse

4, Rue Aubriot, PARIS

AFFECTIONS BRONCHO-PULMONAIRES
Grippe, Scarlatine, Rachitisme

SOLUTION PAUTAUBERGE

ou chlorhydro-phosphate de chaux créosoté

LA MIEUX TOLÉRÉE DES PRÉPARATIONS CRÉOSOTÉES

Par l'action antiseptique qu'elle exerce à la fois sur les voies digestives et pulmonaires et par les éléments minéraux qu'elle fournit au système osseux et à la cellule, la SOLUTION PAUTAUBERGE est le médicament de choix de la bronchite chronique et de la tuberculose, et le remède le mieux indiqué pour obtenir la reconstitution physiologique dans les maladies paratuberculeuses.

L. PAUTAUBERGE, Courbevoie-Paris, et toutes Pharmacies

de France, voir le ministre de l'Agriculture, Abigali, celui qui avait lancé la proclamation promettant 125,000 francs pour qui trouverait un moyen de destruction des lapins. Sa conversation nous fut mal traduite et nous le quittâmes persuadés qu'il nous avait dit que la méthode Pasteur ne valait rien. La commission des lapins venait d'être nommée. Elle était composée, en majeure partie, de gens contraires au procédé Pasteur ou intéressés à sa non réussite. Le président était un médecin arrivant de Berlin où il avait été l'élève de Robert Koch. A côté de lui siégeait un importateur de barrières en fer à l'abri des lapins, intéressé par son commerce à favoriser l'existence de ces rongeurs, et le président du syndicat des éleveurs de volailles qui devait juger un procédé basé sur l'emploi du choléra des poules et qui ne pouvait y voir que des inconvénients.

Des expériences furent faites devant cette commission, elles démontrèrent l'innocuité du choléra des poules vis à vis des animaux de la ferme; mais une expérience en grand sur les lapins ne fut jamais autorisée. Peu à peu j'apprenais l'anglais et un jour je fus énuméré chez le ministre de l'Agriculture par un ami. Le ministre me félicita d'avoir tenu bon jusqu'à ce jour, me disant que lui qui avait été la cause de mon voyage, ne pouvait rien faire pour m'aider à prouver l'efficacité du procédé Pasteur; d'un moment mon départ d'Europe, devant son obstination à ne pas vouloir établir une prime par tête de lapin pour en amener la destruction, comme le

demandaient les gros locataires des terres de la Couronne, on avait fait passer la question des lapins dans un autre ministère, celui des Terres (Lands Office) qui avait immédiatement établi cette taxe, considérée par lui comme un encouragement

pour la première fois chargé d'un service public par le gouvernement australien. Je devais rester dans cette situation jusqu'au commencement de 1893. Je donnai bien vite la preuve bactériologique que le *Cumberland disease* était bien le char-



Vaccination antérieure des moutons contre le charbon, telle qu'elle est pratiquée en Australie

à la pullulation des lapins. Ne pouvant m'aider pour les lapins, il voulait tout au moins prouver que l'effort de Pasteur ne serait pas stérile pour la colonie et me chargea d'étudier le *Cumberland disease* qui tuait plus de 300,000 moutons par an et que quelques-uns lui disaient être le charbon bactérien.

C'est ainsi qu'au mois d'août 1888, je

don et je proposai de faire une expérience de démonstration de l'efficacité de la vaccination charbonneuse. Elle fut faite à Junce, à huit heures de Sydney, en plein pays d'élevage de moutons. Tous les squatters de la colonie furent invités. Il en vint plus de deux cents. Vingt moutons furent inoculés avec les deux vaccins de Pasteur, puis, quinze jours après ils reçurent le

sang d'un animal qui venait de mourir du charbon en même temps que vingt autres moutons nouveaux que j'avais eu soin de faire tondre avant l'expérience. Ils étaient, par conséquent, facilement reconnaissables. Les quarante moutons furent dans le même paddock, et au bout d'une trentaine d'heures les moutons témoins commencent à mourir. Les vaccinés restèrent tous en bonne santé. Ils pleuraient les autres morts. Lorsque trente moutons furent morts, l'inspecteur en chef du bétail qui surveillait l'expérience me dit qu'il allait télégraphier au ministre de venir le lendemain à Junce, à ce titre, ministre de la science et qu'on allait me demander de faire des vaccinations en grand.

On avait tellement dit de choses contre les expériences de Pasteur qu'à sa descente du train le ministre ne cachait pas son contentement. Il fut convenu avec lui qu'on m'installerait dans un laboratoire, que le gouvernement paierait les agents subalternes, que j'y cultiverais le vaccin Pasteur, que je vendrais à raison de 3 pences (0 fr. 30) à condition que les squatters me donnent un minimum de 200,000 moutons à vacciner.

Sous la présidence du ministre eut lieu une conférence faite par le vétérinaire au gouvernement, à la suite de laquelle le ministre annonce notre projet de convention, demandant à chacun des squatters qu'il était en mesure d'inscrire pour un certain nombre de moutons. L'année suivante les dix minutes qui suivirent, à une des scènes les plus émouvantes de ma carrière.

GRAND PRIX
NANCY 1909

MEDICUS

GRAND PRIX
TURIN 1911

GUIDE-ANNUAIRE DES ÉTUDIANTS
ET DES PRATICIENS

La plus pratique, la plus complète, la plus utile

GRAND IN-8° RAISON DE 5 fr.
1.700 PAGES RELIÉ TOILE

MEDICUS est, sans aucun doute, le plus complet et le plus pratique des annuaires médicaux; il est d'ailleurs plus qu'un annuaire, puisque les Praticiens et les Étudiants y trouvent tous les renseignements législatifs et administratifs nécessaires à l'exercice de la médecine ou aux études médicales.

Les qualifications de *Bottin Médical*, de *Je sais tout Médical*, etc., qui lui ont été données par la presse médicale, indiquent suffisamment les services qu'il rend chaque jour au Corps médical tout entier.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

Aimé ROUZAUD, 41, Rue des Écoles, Paris — Téléphone 830-03

FABRICANTS D'INSTRUMENTS DE CHIRURGIE,
DE PRÉCISION, APPAREILS ORTHOPÉDIQUES

A. CLAVERIE, 234, faub. Saint-Martin, Paris
Nouveaux à MAILLOT CLARANS, ceinture idéale pour affections abdominales. Obésité chez l'homme et chez la femme.
COGIT (E) et Co, boul. St-Michel, 36, Paris; Tél. 612-20.
Constructeur d'Instruments et Appareils pour les Sciences.

Fournitures générales pour Bactériologie et Micrographie.
Dépôt pour la France des Microscopes et des Jumelles à prismes E. Leitl.

COLLIN (anc. maison CHARRIÈRE), rue de l'École-de-Médecine, 6
Fabricant d'Instruments de Chirurgie, Physiologie, Anthropologie, Orthopédie, Prothèse, Bandages et Ceintures, Coutellerie fine.

Sont fournisseurs titulaire de la Faculté de Médecine de Paris. Fournisseur des Hôpitaux et de l'Institut Pasteur.

Correspondants: Buenos-Ayres (Lutz et Schulz); Madrid (Angel Basabe); Copenhague (Camillus Nyrop); Rio-de-Janeiro (Fernandes Malmo et Co); La Havane (Jorge Fortun); Barcelone (José Clausoles); Moscou (Machin et Co); Bucapost (Garay, Samu et Tarsa).

KRAUSS (E.), 16, 18, 20, rue de Naples, Paris; Tél. 546-15.
Opticien et Mécanicien de précision.

Les Centrifugeuses Krauss, nouveaux modèles, sont indispensables pour les analyses de sang, lait, pus, urines, excréments, matières grasses, etc. — A Main (1 et 2 vitesses); à Lame; Électriques (courant continu, courant alternatif).

Microscopes. — Microtomes.

Découvrez la Brochure spéciale gratuite.

LUER (F.) et Docteur W. WULFING-LUER, boul. Saint-Germain, 104, Paris.
Tél. 813-30

Fabrique d'instruments de Chirurgie et d'appareils de Médecine.
BREVET GRAND PRIX.

Catalogue sur demande: 1° Spécial pour l'Ophtalmologie (1901); 2° Spécial pour l'oto-rhino-laryngologie, l'otopneumo-laryngologie (1913); 3° pour la Chirurgie générale (1904).

RADIQUET ET MASSIOT, constructeurs d'instruments pour les Sciences, fournisseurs des Hôpitaux et des Ministères de la Guerre et de la Marine; 1 et 15, boulevard des Filles-du-Calvaire.

Installations complètes de Radiologie, Haute Fréquence; Électricité Médicale, pour cabinets de docteurs, hôpitaux, dispensaires, cliniques.

Tableaux de distribution (fonctionnant sur tous courants).

Appareil électrothermique du Dr Guillaume Rindt.
Réducteurs au potentiel; Transformateurs statiques; Appareils faradiques et galvanofaradiques.
Renseignements, Devis et Catalogue sur demande.

THERMOTHÉRAPIE, appareils du Dr Miramon de la Roquette, pour la pratique médicale courante.
Air chaud; Lumière.
Helmreich, constructeur, fournisseur des hôpitaux à Nancy.

WICKHAM, ancien chef des Hôpitaux de Paris, Hors cours. Médecin de l'Université de Paris, rue de la Banque, Paris. Tél. 270-55.

FABRIQUE DE BANDAGES HERMANNES. — Appareils à pièces interchangeables, légers, confortables, d'une robustesse et d'une sécurité absolues. Le principe mécanique qui préside à leur construction leur donne une supériorité incontestable.

Contention partielle, souvent guérison.

THERAPEUTIQUE PAR LES AGENTS PHYSIQUES

Hydrothérapie - Mécanothérapie - Électrothérapie - Massage - Rééducation
Rayons X - Radium - Air chaud - Lumière

ÉTABLISSEMENT
HYDROTHERAPIQUE
d'Auteuil

12, rue Boileau - Paris (XVI^e)

DOCTEUR J. OBERTHUR (DIRECTEUR)
Le plus MODERNE au point de vue du confort et de l'hygiène, le plus COMPLET au point de vue de l'installation physiothérapique

Maladies nerveuses, Affections chroniques de la nutrition (régimes alimentaires variés suivant les cas et non exclusifs). Morphorhénisme.

ÉLECTROTHERAPIE, BAINS DE LEVINSKY ÉLECTRIQUE, Système HELLMER et DOWNS, HYDROTHERAPIE sans contact aux farades.

BAINS DE SCHÖNBRUNN (près Zoug, Suisse). Établissement hydrothérapique à 700 m. d'altitude.

Médecin-directeur: Dr C. Hegelin.
Demander la brochure spéciale gratuite.

De tous les côtés de la salle d'attente de la gare où se tenait le meeting les mains se levaient et on entendait : « Trois mille moutons ! » — « Six mille » — « Vingt mille ! » — « Trois mille ! » etc...

Lorsqu'on fit la récapitulation il y avait 260.000 moutons à vacciner. Le gouvernement installe mon laboratoire dans une jolie petite île de la baie de Sydney, à Rodd-Island. Je fis cette année-là 400.000 vaccinations...

Une association de squatters vint me demander peu après de faire des recherches sur la culture du microbe de la péripneumonie contagieuse des bêtes à cornes. J'acceptai la mission du gouvernement du Queensland de me livrer à cette étude : le problème qui m'était posé pouvait se solutionner grâce aux expériences que j'avais vu faire par Pasteur pendant tout le temps de mon séjour auprès de lui. Ne sachant pas cultiver le microbe, il faisait venir tous les poumons malades qu'il pouvait se procurer et il cherchait à atténuer le virus, pour éviter les pertes de queues qui arrivent quelquefois, lorsqu'on inocule les bœufs au Willim, selon la méthode de Williams, pour les vacciner. Puis on inoculait d'autres animaux sous le peau, derrière l'épaule : on leur connaît ainsi de gros ordres et

avec le virus du poumon de la première de façon à les immuniser. Mais dans un pays neuf comme l'Australie, le problème se

dés notre arrivée en Australie, en 1888, de trouver une méthode consistant à inoculer en série de jeunes veaux, sous la peau,

1890 d'une récompense de 25.000 francs par le gouvernement du Queensland est entrée dans la pratique. J'ai eu la satisfaction de la voir mise en œuvre en 1902, en Afrique du Sud, lors de ma mission dans ce pays.

Mon laboratoire devenait peu à peu le laboratoire officiel de bactériologie ; on m'y envoya même un jour, un cheval importé d'Amérique que l'on soupçonnait atteint de morve. La maladie n'existait pas. Je fis des injections dans le péritoine d'un cobaye selon la méthode de Strauss, j'obtins l'orchite caractéristique et le cirque auquel appartenait ce cheval fut contraint de retourner en Amérique.

Peu après, Sarah Bernhardt, arrivant en Australie, avec deux petits chiens, fut obligée de les envoyer à la quarantaine. Je pus les recevoir pendant tout le séjour de la grande tragédienne, mon laboratoire ayant été, sur ma demande, considérée comme une quarantaine. En effet, la morve, la rage, étaient inconnues en Australie grâce aux mesures rigoureuses de police sanitaire : on empêchait les chevaux suspects de morve de débarquer, et même, s'ils sont considérés comme sains on les maintient en quarantaine pendant dix mois ; les mêmes précautions sont prises pour les chiens par crainte de la rage.

Dans ce laboratoire de Rodd-Island j'ai étudié l'action du charbon sur les moutons, l'action du surmenage sur la diminution de la période d'incubation du char-



Paysages d'Australie
Des hordes de 2.000 bœufs contractent, pendant leurs voyages, la péripneumonie

posit autrement, il fallait avoir du virus, au moment de faire partir les troupeaux pour les régions infectées. Ce sont les expériences de Pasteur qui nous permettent,

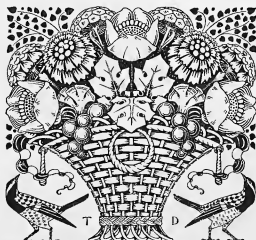
derrière l'épaule, et obtenir ainsi un liquide pouvant se conserver virulent dans des tubes et bon pour faire des inoculations. Cette méthode fut couronnée en

En France, le problème de la conservation du virus ne se pose pas. Lorsque dans une région une première bête est atteinte, on inocule les autres bêtes du voisinage

L'ART DECORATIF

REVUE DE L'ART ANCIEN & DE LA
VIE ARTISTIQUE MODERNE

DIRECTEUR : FERNAND ROCHES



ADMINISTRATION & REDACTION
4, RUE LE GOFF, PARIS (V^e)
TELEPHONE 502-02

L'ART DÉCORATIF est la plus vivante, la plus complète et la mieux illustrée des revues d'art françaises.

Envoi franco de numéros spécimens
ABONNEMENTS : 20 fr. par an (Voir Nos Primes, p. 1)

SEL de HUNT

Alcalin Type

Spécialement adapté à la Thérapeutique Gastrique
Dyspepsies, Gastralgies
Action sûre, Absorption agréable, Innocuité absolue

C'est grâce au Sel de Hunt que la Médication alcaline est devenue vraiment la Clef de voûte de la Thérapeutique Gastrique par sa forme de Sel friable. Il est admirablement adapté à tous les besoins de cette Thérapeutique. Il remplace avec un avantage marqué tous les Alcalins simples ou composés. La Clinique montre qu'il ne peut être remplacé par aucun.

LABORATOIRE ALPH. BRUNOT, 16, rue de Boulainvilliers, Paris

Comoedia Illustré

Revue Parisienne,
Théâtrale,
Littéraire,
Artistique.

Paraissant le 1^{er} et le 15
de chaque mois

Directeur : M. de BRUNOFF, 32, rue Louis-le-Grand, PARIS
Le Numéro : 50 centimes. — Abonnement : 12 francs par an.

bon; les périodes de vingt-quatre heures d'incubation ne sont pas rares; comme elles sont beaucoup plus courtes qu'en Europe on en tirait la conclusion que la maladie n'était pas le charbon. Après les longs voyages les moutons arrivent fatigués et prennent la maladie plus vite; on avait donc, en réalité, affaire à l'anthrax bactérien.

En 1893, le Dr Moomont qui, depuis six mois était resté avec moi, resta seul pour diriger l'Institut Pasteur de Sydney. Je fus envoyé par Pasteur et Duclaux à Tunis où je fondai un Institut Pasteur. Celui-ci, comprenait un laboratoire où j'étais chargé d'étudier la fermentation du jus de raisin, un institut antirabique, un centre vaccino-gène pour lutter contre la variole si fréquente dans la Régence, un institut antipaludéique. Je restai à Tunis jusqu'en 1902, époque à laquelle je fus chargé d'aller au Zambèze, à Bulawayo, pour lutter contre la rage.



L'ARCHÉOLOGIE DU CUIVRE

La découverte des métaux et de leurs alliages marqua un tournant décisif dans l'histoire de l'humanité, car elle permit enfin aux hommes de posséder les outils indispensables au développement de la civilisation.

L'ordre dans lequel les divers métaux ont été découverts et utilisés par les hommes primitifs n'est pas le même dans toutes les parties du monde, mais il est probable que partout ce sont les métaux existant à l'état natif qui furent employés les premiers, en particulier l'or et le cuivre. Mais l'or n'était guère susceptible d'être purifié sans sa rareté, et le cuivre

pur convenait mal pour la confection des épées et des lances. Cependant la fusion du cuivre et de l'étain donna un alliage dont les propriétés remarquables ne furent surpassées que par celles du fer, trouvé beaucoup plus tard.

Les écrivains anciens veulent voir dans

coupes d'alliages trouvés dans les fouilles. Le cuivre de l'âge de bronze contenait jusqu'à 07/0 de métal, ce qui implique que les minerais employés devaient être très purs.

Dès la plus haute antiquité, les variations des propriétés des alliages avec leur composition ont été connues et utilisées.



Île de Rodd, dans la baie de Sydney, où est installé l'Institut Pasteur australien

l'incendie d'une forêt brûlant sur un sol riche en minerais le hasard heureux auquel est due cette découverte. Il est probable qu'elle eut lieu d'une façon beaucoup plus simple, par l'emploi de blocs de pyrites pour constituer les parois d'un feu domestique, de sorte que le foyer du campement des hommes primitifs fut le premier four métallurgique.

Le progrès suivant consista à creuser un trou dans l'âtre pour recevoir le métal fondu. Des fourneaux de ce type primitif ont survécu dans le Derbyshire jusqu'au xvii^e siècle, et au Japon jusqu'en 1890 pour l'extraction du cuivre, du zinc et du plomb. Le bronze, alliage de cuivre et d'étain, fut obtenu primitivement par la fusion simultanée des minerais de ces deux métaux, comme le prouvent les

Le bronze des épées trouvées dans les fouilles de Ninive, et qui remontent à mille ans avant l'ère chrétienne, contient de 10 à 18 0/0 d'étain, tandis que le bronze des cloches n'en contient pas plus de 14 0/0. Le pourcentage d'étain le plus élevé est trouvé dans le bronze des épées, le plus faible dans les masses des marteaux. Quant au bronze que fabriquaient les Romains, si on admet les renseignements métallurgiques de Pline, il était inutilisable.

Par contre, c'est aux Romains qu'est due l'invention du laiton, qu'ils préparaient en fondant de la calamine avec des granules de cuivre. La température était maintenue assez basse au début de façon que le zinc qui distillait se combinât avec le cuivre encore solide pour former le laiton, qu'une élévation de la température

permettait ensuite de fondre et de couler. Ce procédé fut employé dans une fonderie de Birmingham jusqu'en 1861.

Avec l'abandon du procédé à la calamine disparut un des derniers points communs entre la métallurgie moderne et la métallurgie antique, mais par contre le procédé dit « Cire perdue », employé journellement dans la fonte des objets en bronze, est identique à celui des fondateurs grecs de l'antiquité, et le raffinage du cuivre par voie chimique est resté lui aussi, tout au moins en principe, le même qu'à temps de Pline. (Le Temps).



POUR AVOIR UNE BELLE VOIX

Avoir une belle voix, c'est le rêve fort légitime de tous les gens qui chantent et surtout des « professionnels ». Ils apprendront avec plaisir une recette simple, précieuse en Italie. Elle consiste, avant d'entreprendre le feu de la rampe ou les études du concert, à manger du bon selé ou des anchois. L'usage de ces agrégables conserves fortifie l'organe et rend le timbre de la voix — d'après ce que l'on prétend — plus clair et plus sonore. Est-ce au thym lui-même, est-ce aux anchois que ce bon résultat est attribuable? Est-ce simplement à ce sel que ces substances renferment et qui agirait sur l'arrière-bouche, que l'on doit attribuer l'effet produit? On peut discuter à ce sujet; mais la recette n'en est pas moins à retenir.

Il faudra modifier légèrement ainsi qu'il suit la jolie fable de La Fontaine, le *Renard* et le *Corbeau* :

Et pour montrer sa belle voix Il ouvre un large bec et mange des anchois.

Voir page 1 la Liste de nos Primes

Plus d'une vous sera agréable ou utile

GRANULÉS DALLOZ

GLYCERO
Nourrissante, Rochelleuse, Tuberculose, etc.
Sous sa forme caillée ou en café, alcool théorique.

HEMOGLOBINE
Anémie, Chlorose, Lymphatisme, etc.
Peut se prendre caillée ou en café, alcool théorique.

TRIDIGESTINE
Dyspepsies, Gastro-entérites, etc.
A la 2^e condition de la préparation.

ANTALGOL
Névralgies, Migraines, Sciaticites,
Goutte, Rhumatisme, Gravelle,
etc.

Pharmacie Hélicaire
44, Boulevard de la Chapelle, Paris

Suc Durham

Véritable
VIANDE LIQUIDE
inaltérable



Nom et Marque déposés selon la loi

préparée à froid
par un procédé
nouveau et spécial

ANÉMIE, TUBERCULOSE, CONVALESCENCE

« Dans l'état actuel de la science, le suc frais de viande crue préparé à froid est à la chair de bœuf ce que l'acétole est à la viande, ce que la quinine est au quinquina. »
D' GUYOCHIN

**COMMENT SAINT LUC RAPPORTE
LES CAS DE GUÉRISON OBTENUS
PAR LE CHRIST**

La *Théologie*, professeur à la Faculté de Médecine de Lille, a prononcé le mois dernier devant les élèves de la Faculté de Médecine catholique de Lille un discours en l'honneur de saint Luc. Les lecteurs d'Ésculape seront heureux de trouver ici de longs passages de ce discours.

Le protecteur né de votre Faculté, dit l'orateur, est bien l'évangéliste que saint Paul appelle : *Lucas medicus carissimus*. Des médecins chrétiens pourraient-ils un instant songer à chercher ailleurs un patron, alors que, parmi les modèles de la première génération, ils rencontrent déjà l'un des leurs ? Et ce premier médecin chrétien, si cher à l'Apôtre des Gentils, est précisément l'un des écrivains que la divine Providence a choisis pour rédiger l'Évangile, c'est-à-dire pour élever le premier monument d'apologétique du christianisme. Aussi bien, Messieurs, la personnalité de saint Luc et sa qualité de médecin rendent-elles un témoignage doublement précieux : des quatre évangélistes, il est le seul qui soit issu de la gentilité ; il juge donc certainement ses pensées et ses événements au dehors des préoccupations juives ; de plus, il est médecin, c'est-à-dire qu'il apporte à l'examen des preuves du catholicisme naissant les ressources de son savoir et de sa méthode ; et le caractère plus scientifique de son œuvre compensera largement l'infériorité relative où il se

trouve, lui, le simple *historien*, par rapport aux autres évangélistes qui furent témoins oculaires des miracles du Sauveur.

Puisqu'il s'agit, en fin de compte, d'une

des autres écrivains sacrés. En un mot, dans cet entretien, je répondrai brièvement à cette question : *Dans le récit des miracles opérés par Notre-Seigneur pour rendre la santé ou la vie aux hommes,*

nous surprendre : saint Jean, écrivant longtemps après les trois autres, puis vraisemblablement à des sources différentes, et surtout se proposant de compléter les récits antérieurs, orientant d'avantage le sien vers la démonstration immédiate de la divinité de Jésus. La comparaison ne peut donc être rigoureusement établie qu'entre les trois évangiles qui, comme nous apprenons d'après les mêmes sources, se correspondent jusque dans les détails, et ont été appelés, pour ce motif, les *synoptiques*. D'ailleurs, aussi bien chez saint Jean que chez les trois autres, les formules générales ne manquent pas pour indiquer que le divin Maître a guéri toutes sortes de maladies ; et saint Luc signale, lui aussi, en bloc, à tous ces infirmes, atteints de diverses lésions, que Jésus, d'une simple imposition de mains, guérissait. Mais les descriptions particulières abondent, et, puisqu'il convient mon dessin de descendre dans les précisions, je vous rappellerai que sur vingt cas spéciaux de guérisons miraculeuses racontés par les évangélistes, trois appartiennent en propre à saint Jean, deux à saint Matthieu et deux à saint Marc. C'est donc sur treize cas que nous aurons à constater l'apport de saint Luc ; et lorsque nous y aurons ajouté deux autres guérisons de possédés et deux résurrections, nous aurons une ample matière, bien suffisante pour permettre au « médecin » de se révéler à nous.



Le Christ choisit les démons du corps du possédé de Gérasa (bas-relief de la cathédrale d'Amiens)

la comparaison à établir entre saint Luc et les autres évangélistes, je veux, pour mieux vous faire saisir l'influence particulière du « très cher médecin », vous rappeler comment ses connaissances et habitudes professionnelles l'ont amené souvent à préciser et à fortifier les affirmations

quelle est la contribution particulière apportée par l'évangéliste médecin ?

Il n'existe aucun récit de miracle de guérison ou de résurrection commun aux quatre évangélistes. Ce fait ne doit pas

Dès le début, je vous ai dit qu'il ne fal-

MAISONS DE SANTÉ - INSTITUTS MÉDICAUX - CLINIQUES

MAISON DE RÉGIME DU D^r CAUTRU.
Villa Borghèse, 29, boul. Victor-Hugo.

MAISON DU D^r DÉFAUT, 50, avenue du Roule (près la porte Maillot), Tél. 508-30.
Médecine et chirurgie.

VILLA PENTHÈVRE, à SCEAUX
Maison de santé. Tél. 12.
Affections nerveuses et maladies mentales.
Assistant : T. Tastevin. Médecin-directeur : Dr Reddon.
Chemin de fer : Paris-Sceaux (toutes les demi-heures).

SANATORIUM DE BOULOGNE-SUR-SEINE, 145, route de Versailles. Tél. 694-41.
Maladies nerveuses et Intoxications (Traitement à la morphine).

Dr Paul Sollier et M^{lle} le Dr Alice Sollier.
Hydrothérapie, Electrothérapie, Mésothérapie, Psychothérapie.

INSTITUT MÉDICAL DES AGENTS PHYSIQUES, 23, rue Blanche. Tél. 130-59.

MAISON DE SANTÉ DU D^r GOUJON, 88, 90, rue de Picpus, Paris. Tél. 912-86.
Affections nerveuses et Maladies mentales.
Directeur : Dr Hugonin.

VILLA MOLIERE, Maisons Médico-chirurgicales d'Auteuil, 57, 61, 65, boulevard Montmorency, Paris. Tél. 665-53.
Médecine, Chirurgie, Accouchements, Contraception.

Ouvert tous les médecins et chirurgiens. Aliénés et contagieux non admis.

ENFANTS ARRIÉRÉS (Institution des), à Eaubonne (Seine-et-Oise). Tél. 23.
Maison spéciale d'Éducation et de Traitement.

Directeurs : MM. A. Langlois, ancien professeur de l'Université, et M. de Chabert, ancien interne des Hôpitaux de Lille.

Établissement absolument spécial, fondé en 1847, répondant à toutes les exigences que réclament l'éducation et le traitement des amaux intellectuels à tous les degrés :

- 1^o Dirigé à la fois par un éducateur et un médecin dont la collaboration est constante, il est médical et pédagogique ;
- 2^o Son organisation est familiale ;
- 3^o Il ne s'adresse qu'à un sexe (garçons) ;
- 4^o Il possède un nombre suffisant de pensionnaires (une centaine), ce qui lui permet de donner à chacun d'eux le milieu le plus favorable à son développement ;
- 5^o Il a été construit, entièrement en vue de sa destination dans un magnifique domaine de 10 hectares complètement clos, planté d'arbres séculaires, dominant la vallée de Montmorency et à proximité de la forêt.

MAISON DE SANTÉ DU D^r MEURIOT, fondée par le D^r Blanche, 17, rue Berton, Paris (16^e). Tél. 668-99.
Affections mentales et nerveuses.

CHATEAU DE FONTENAY-SOUS-BOIS (Seine), 23, rue Saint-Germain (Maison de Saint Rivet-Brière de Boismonet). Tél. 18.
Établissement médical pour le traitement

des affections nerveuses, des intoxications et des convalescences (château) et des psychoses (pavillons).

Hydrothérapie, électrothérapie, radiographie.

Parc de 25,000 mètres ; altitude 106 mètres. Médecin-directeur : Dr G. Duhamel ; médecin-adjoint : Dr Crété.

Les parents malades et les visiteurs sont reçus tous les jours de 1 heure à 5 heures.

MAISON DE SANTÉ DE PICPUS, 8 et 10, rue de Picpus, et 138, boulevard Diderot, Paris. Tél. 939-58.
Méd.-dir. : Dr Pottier, Méd.-adj. Dr Salin.

Deux établissements distincts : 1^o Établissement spécial (maladies mentales et nerveuses) ; 2^o Établissement hydrothérapique du Pavillon Charcot (pensionnaires et externes).

Pension et trait. à partir de 10 francs.

SANATORIUM DE PSYCHOTHÉRAPIE, Château des Buttes, 22, avenue de Ceinture, à Créteil (Seine).

Direction médicale : Dr Berillon, 4, rue Castellane, Paris. — Tél. 224-01.

Direction administrative : M. Quinqué, au Château des Buttes, Créteil. — Tél. 40.
Adultes : Névrosites, psychopathies, alcoolisme. Prix, à partir de 300 fr. p. mois.

Enfants : Arriérés, instables, nerveux. Prix, à partir de 150 fr. par mois.

MAISON DE SANTÉ ET DE CONVALESCENCE DE SAINT-MANDE, 15, rue Jeanne-d'Arc, à Saint-Mandé (Seine). Tél. 934-03.
Directeurs : D^r Hercoût et Marring.

Affections nerveuses et Morphinomanie (aliénés non admis) : Cures de régime, isolement, sevrage ; — Hydrothérapie, électrothérapie, psychothérapie.

Site charmant, au bord du bois de Vincennes, à la porte de Paris. Prix très modérés.

INSTITUT MÉDICO-PÉDAGOGIQUE pour le traitement et l'éducation des ENFANTS ANORMAUX DES DEUX SEXES ; 22, rue Saint-Anura, à Vitry, près Paris. Tél. 539-76.
Fondé par Bourneville, en 1802.

Médecin-chef : Dr Paul-Boncour, ancien interne des Hôpitaux de Paris et de l'Asile-Ecole de Bicêtre. Directeur médical : Joseph Boyer, ancien instituteur de l'Asile-Ecole de Bicêtre.

L'Institut médico-pédagogique est destiné à donner l'éducation physique, intellectuelle et morale aux enfants anormaux.

Il reçoit : 1^o les enfants qui ont besoin de méthodes individuelles ; 2^o les enfants intelligents mais affectés de lés, vices de la parole, infirmités, difformités motrices ; 3^o les enfants à compréhension lente et faible rapide ; 4^o les enfants instables, arriérés, faibles d'esprit à tous les degrés ; 5^o les enfants atteints d'affections nerveuses.

Envoi de la Notice illustrée sur demande.

MAISON DE SANTÉ DE SAINT-VINCENT DE PAUL, 138-144, route de Vienne, Lyon.

Maladies mentales et nerveuses (dames). Médecin-directeur : Dr Carrier.
Vaste parc ; villas, pavillons séparés.

homme au milieu de l'assemblée, et sortit violemment, ne lui faisant cependant aucun mal, « *nihilque illi nocuit* » (V. 35).

La guérison du démoniaque de Gérasa est un épisode plus curieux encore. Il vous souviennent de ce pauvre homme qui, depuis longtemps possédé — c'est saint Luc qui note déjà cette longue possession, pour mieux marquer la gravité de la maladie — était victime d'une étrange folie : il ne supportait aucun vêtement, et s'enfuyait au désert — ce sont les deux traits propres à notre médecin, — quand il ne s'enfermait pas dans les sépulchres. Vous savez la suite : les démons qui l'habitaient — ils étaient légion, — implorèrent le sauveur et lui demandèrent d'entrer dans un troupeau de porcs qui paissaient là ; saisi, le troupeau alla se précipiter impétueusement dans le lac et fut suffoqué. Les Géraséniens épouvantés vinrent trouver Jésus, au pied duquel se tenait, nouveau disciple, sain de corps et d'esprit, le possédé de tout à l'heure, et lui supplèrent de s'éloigner.

Si, pour des motifs que j'ignore, saint Luc n'a pas rapporté les deux miracles propres à saint Marc et les deux autres propres à saint Matthieu (il est probable que ces deux évangélistes ont eu une connaissance par une source plus personnelle), il ne faut pas nous en préoccuper ; guérisons d'aveugles et de muets, ces miracles ne constituent pas des faits d'un ordre nouveau qui puissent particulièrement intéresser l'art médical, saint Luc ayant déjà signalé avec saint Matthieu la

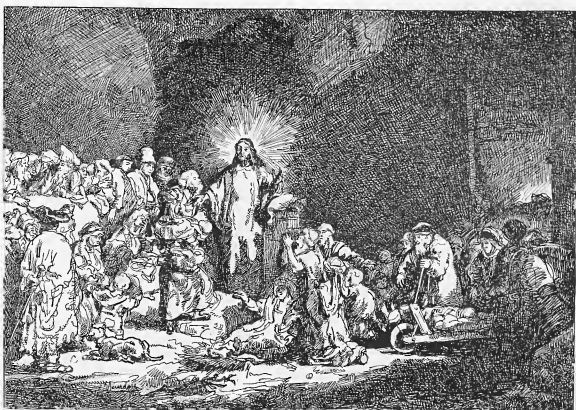
guérison d'un aveugle muet et rapportant dans les mêmes termes que les deux premiers évangélistes, la guérison de l'aveugle

aussi infirmé de ce genre n'a été décrite par les autres évangélistes. Voici la maladie telle que la dépeint saint Luc :

de Jésus : « Femme tu es délivrée de ton infirmité » (V. 12). Le divin Maître prononce cette parole avant même que la malade ne soit guérie, et l'évangéliste la met au passé : *dimissa es*, comme si la chose était déjà faite. Il s'agit donc bien de l'intervention de la toute-puissance divine, à qui tout obéit dans l'avenir comme dans le présent ; et, en effet, *confestim evocata est*, aussitôt, à elle est redressée et elle glorifie Dieu » (V. 13). Rien ne manque dans ce petit tableau pour marquer la vérité du miracle. — Voici ensuite l'homme atteint d'hydrophobie. Vous ne trouverez point d'hydropiques dans les miraculeux des autres récits. Il vient, un jour de sabbat, demander à Jésus sa guérison. Jésus, voulant donner une nouvelle leçon aux pharisiens et aux docteurs de la loi, leur demande : « Est-il permis de guérir le jour de sabbat ? Et, devant leur silence embarrassé, il fait la réponse lui-même, prenant l'homme par la main et le renvoyant guéri (V. 3-4).

Je vous rappelle en passant l'épisode des dix lépreux guéris sur le chemin de Samarie à Jérusalem, et j'arrive au dernier miracle — détail très caractéristique échappé aux trois autres évangélistes, qui cependant sont unanimes à rapporter le geste de saint Pierre, Jésus qui se guérison, au jardin des Oliviers, de l'oreille de Malchus.

Ce détail ne pouvait manquer de frapper l'esprit averti du médecin qui était saint Luc.



Rembrandt. — Le Christ guérissant les malades (eau-forte)

Claude du Correspondant Médical

prés de Jéricho. En revanche, quatre miracles de guérison sont particuliers à saint Luc, et, choses remarquables, trois de ces cas présentent des singularités d'ordre pathologique qui les signalent à l'attention du médecin évangéliste. C'est d'abord celui de la femme courbée.

« Cette femme avait un état d'infirmité depuis dix-huit ans ; elle était courbée et ne pouvait regarder en haut » (V. 11). Le mal n'était donc pas seulement dans le cou, mais il affectait le dos et les reins, en un mot toute l'épine dorsale. Remarquons ensuite le caractère affirmatif de la parole

STATIONS CLIMATIQUES DE FRANCE

ARCAÇON (Gironde)

Au bord d'une immense baie protégée. Des dunes de sable couvertes de sapins, l'entourent. L'air est pur, tenant en suspension des principes balsamiques.

« Ce qui constitue la suprématie d'Arcachon, c'est d'être à la fois une station sylvaire et une station marine... »

Climat. — Très doux, très égal. L'air hygrométrique est moyen.

Les vents soufflent presque toujours de la mer ; ils sont chauds, peu violents.

Action. — La cure est sédative par ses éléments forestiers et partie de ses éléments marins, tonique par ces derniers seuls.

Indications. — 1° En tant que station de cure marine : scrofule, tuberculose (osseuse, ganglionnaire, péritonéale), rachitisme.

2° En tant que station de cure forestière et station de cure mixte : affaiblis (anémiques, chloro-anémiques, convalescents de longues et graves maladies, etc.), neurasthéniques, surmenés (plaisirs ou affaires), préhensibles et candidats à la tuberculose.

Mais l'indication fondamentale d'Arcachon, se réfère à la tuberculose pulmonaire ; tuberculose chronique à tous ses stades même fibrile ; tuberculose à forme hémoptique ; pneumonie caséuse en période de trêve. La *phobie scrofuleuse* est particulièrement tributaire d'une cure marine intensive. Se trouvera également à souhait la clientèle des tuberculoses artérielles, artérielles, faciles aux congestions.

Contre-indications. — Tuberculose miliaire aiguë, pneumonie caséuse en activité, tuberculose torse des lymphatiques.

Médecins. — Aubert, Bonnaud, Bordier,

Cazaban, Chauveau, Dechamp, Dhourdin, Féral, Hameau, Lalesque, Paillé, Rouffignac, Meurisse.

ARCELES (Hautes-Pyrénées)

Altitude moyenne 150 mètres ; dans une vallée très vaste où les nerveux peuvent ignorer cette sensation d'angoisse si fréquente en montagne. Sol très perméable.

Climat. — Semblable à celui de Pau, mais plus frais en été. « On a dit souvent qu'il fait très chaud à Arceles l'été. C'est là une erreur. Assurément, en juillet et août, l'hermétique monte assez haut pendant quelques heures. Mais, le soir et le matin, l'atmosphère est délicieuse et fraîche. » (Fraikin et Grenier de Cardenal.)

Action. — Nettement tonico-sédative.

Indications. — 1° Nerveux, hystérie, épilepsie, maladie des lés, neurasthénie, ataxie, bémiplegie, paralysie, etc. ; intoxications par alcool, morphine, plomb, etc. (L'action de la nature est d'ailleurs secondée par un institut de Physiathérapie.)

2° Maladies générales de la nutrition. 3° Troubles de développement chez les enfants et les adolescents.

Institut de Physiathérapie. — Directeurs : Dr Fraikin et Grenier de Cardenal, ex-chefs de clinique de la Faculté de Bordeaux. Utilise tous les agents physiques (électrothérapie, hydrothérapie, mécanothérapie, etc.) Maladies nerveuses et digestives ; nutrition générale ; maladies cardiovasculaires ; troubles de développement (scrofule). Maison de Santé (régimes, psychothérapie).

Médecins. — Abadie, Bergagnat, Fraikin, Grenier de Cardenal, Pérus, Trelaun.

CANNES (Alpes-Maritimes)

Cannes s'offre avec une gamme climatothermique très étendue, grâce à la surface de son territoire méditerranéen, à ses deux golfes de la Napoule et du golfe Jouan constituent en réalité un seul golfe, immense, s'enfonçant dans les terres ».

Sur ce territoire se disposent : Cannes, Le Cannet, Vallauris, Juan-les-Pins, Antibes, Théoule, Mandelieu-la-Napoule.

Climat. — Il ne gèle presque jamais. Le climat est relativement humide (sol imperméable). La brise marine est assez régulière ; le mistral souffle parfois en février et mars. Elle n'offre pas moins des ressources climatothermiques très précieuses.

Indications. — La zone marine a un climat excellent, tonique, stimulant (rachi-fiques lymphatiques, convalescents, tuberculose torse, neurasthéniques, anémiques).

La zone de l'intérieur (Le Cannet) a un climat doux, calmant (affections respiratoires chroniques, catarrhes, la plupart des cas de tuberculose pulmonaire et en particulier certaines phésis irritables).

Contre-indications. Tuberculose aiguë, nerveux excitaibles, arthrite essentielle.

Médecine — Abadie, Ardissou, Bernard, Battersby, Ayle, Bernard-Dubier, Barand (Maris), Bienfait, Blanc (40, rue d'Antibes), Boffart, Bompartre, Bonneloy, Bourcart, Bright (George), Carré, Castelbon, Charasse, Christine, Chquet, Cochot, Comoy, Courchet, Danillon, Douy, Dupaigne, Duponnois, Ehrmann, Escarot, Fauré, Fourmier (43, rue d'Antibes), Gaillipé (11, rue d'Antibes), Gimbert (40, All. Int. Hôp. Paris), Ginier, Girard (L.), Guillou, Guiter, Guizot, Hache (Maurice), Hugues-Amouret, Hugues-Antoine, Josseland, Jouffray, Kent-Gaiez, Lai-

rac, Laffère, Lalou, Laurent, Lhuillier, Lev, Macdonald, Mantoux, Paschalat Mary (M^{me}), Mathieu, Oudaille, Pascal, Maréchal, Picard, Poncez, Revlet, Roques, Ruax, Sanders, Sannasi, Sauvage, Seytre, Thibonneau, Thomas, Traïre, Vaudremer, Verbeug, Verdalle (H.), Vernet, Westerman.

LES FUMADES (Gard)

Les Fumades se trouvent à une altitude moyenne de 150 mètres dans une vallée abritée du mistral par une colline dénommée « Côte Chaude ». C'est le climat propice à tous ses avantages (température moyenne de l'hiver : 10° 2) sans avoir les inconvénients dont le principal est le vent du Nord (mistral). Les montagnes sont couvertes de plantes odoriférantes : lavande, thym, sarriette, etc. L'air y est pur et sec, le panorama est superbe, les hautes montagnes des Cévennes se profilent à l'horizon et comme disant une des célébrités du corps médical anglais, client assidu de la station : « C'est l'Ecosse, avec le Climat de Provence. »

Indications. — Le climat est souverain pour la guérison des :

1° Troubles nerveux. — Nervosisme, neurasthénie, troubles hystériques et intoxications (particulièrement les intoxications produites par le tabac, l'alcool et la morphine).

2° Maladies générales de la nutrition. — Troubles du développement chez les enfants et les adolescents, anémie, chlorose.

Cure d'air. — Station de convalescence parfaite pour les patients atteints de suites opératoires, de blessures, ou séjour aux colonies.

Médecin. — D^r Courtyéou.

Si le témoignage du médecin est utile lorsqu'il s'agit d'affirmer une guérison miraculeuse, il est tout aussi précieux lorsqu'il faut contrôler une résurrection. Comment se fait-il que saint Jean soit le seul évangéliste qui ait rapporté, sinon connu, la résurrection de Lazare? Faut-il admettre que nos trois synoptiques s'écartent volontairement tout ce qui n'a pas trait au ministère galiléen du Sauveur? Faut-il croire plutôt qu'ils ont évité à dessein la mention du grand miracle de Béthanie, de crainte d'attirer sur Lazare et ses sœurs les persécutions des Juifs? Mystère! Quoiqu'il en soit, des deux autres résurrections racontées spécialement, l'une est la résurrection de la fille de Jaïre, est rapportée par les trois synoptiques; l'autre, celle du fils de la veuve de Naïm, est un apport personnel de saint Luc. Dans le chapitre des miracles de résurrection, l'apologiste chrétien est donc encore redevable, à un titre tout particulier, à l'évangéliste-médecin.

Vous connaissez l'événement prodigieux qui se passa dans la ville de Naïm. Un fils unique, défunt, était porté au cimetière; sa mère était veuve, et une grande foule de gens accompagnait à sa dernière demeure la dépouille mortelle. Jésus voit cette mère et, touché de compassion, lui dit: « Ne pleurez pas ». Puis, sans rien ajouter, d'un geste simple et tout-puissant à la fois, il ressuscite le défunt: « celui qui était mort se mit sur son séant

et commença à parler ». Saint Luc insiste, on le voit, à plusieurs reprises, pour

insister que l'on retrouve dans le récit de la résurrection de la fille de Jaïre. Un

d'environ douze ans, qui est mort... Les temps de fendre la foule, de guérir l'hémorrhagique qui réclame, elle aussi, la pitié de Messie, et l'enfant est déjà mort. Un serviteur annonce au père cette terrible nouvelle; mais Jésus l'ayant entendu, dit à Jaïre: « Ne crains point; crois seulement et ta fille sera sauvée! » La fille sera sauvée! Belle et consolante promesse que, seul, saint Luc rapporte, et qui dut ramener la joie au cœur du père croyant. Et quand Jésus fut arrivé à la maison, il vit que tous pleuraient et se lamentaient, selon la mode orientale. Et il leur dit: « Ne pleurez point, la jeune fille n'est pas morte, mais elle dort ». Et ils se riaient de lui. Pour bien marquer que le langage du Sauveur est métaphorique et qu'il s'agit du sommeil de la mort, saint Luc s'empresse d'ajouter, — ce que font pas les autres évangélistes —: ils se riaient de lui, sachant bien qu'elle était morte (V. 53). Il n'y a plus d'équivoque possible. Jésus prend la main de l'enfant et lui dit: « Lève-toi ». C'est bien d'une résurrection qu'il s'agit, et pour mieux l'affirmer, notre médecin ajoute — détail qui lui est encore personnel: — « et ton esprit revint ».



Restout. — Le Christ guérissant les paralysés (Musée du Louvre) *Visite au Correspondant Médical*

indiquer que la mort était bien réelle, et que le miracle était d'autant plus humblement inexplicable. — C'est la même

chef de la synagogue, nommé Jaïre, se jetant aux pieds de Jésus et le supplie d'entrer dans sa maison: il a une fille unique

Vous le voyez, Messieurs, ces mille détails révèlent en saint Luc l'homme de l'art, n'affirmant qu'à bon escient, et ne présentant ses affirmations qu'entourées de toutes les garanties de

MUTUALITÉ FAMILIALE ET PROFESSIONNELLE DU CORPS MÉDICAL FRANÇAIS

La Mutualité familiale a été fondée par la fusion de l'Association Amicale des Médecins Français et de la Caisse des Pensions de retraites du Corps Médical Français.

L'Amicale datait de 1834, la Caisse des retraites de 1884. Elles ont été réunies pour faciliter l'administration et la gestion des deux caisses, pour permettre au médecin Français ou naturalisé Français, diplômé d'une faculté française, de pouvoir adhérer plus facilement à une ou plusieurs combinaisons, selon son choix, pour démocratiser enfin la Caisse des retraites et lui permettre de faire des parts de pensions de retraite de 120 francs, pouvant être souscrites en nombre variable jusqu'à 10, qui constituent l'ancienne pension de 1.200 fr.

Veut-on s'assurer contre la maladie et l'accident?

C'est la combinaison M. A., qui moyennant une prime annuelle invariable, fixée par l'âge d'entrée, garantit contre toutes les maladies ou contre tous les accidents, de quelque nature qu'ils soient, 10 francs par jour sont accordés du 5^e au 50^e jour et, si l'invalidité dépasse 75 jours, 1.200 francs par an, soit 100 francs par mois, *quelle que soit la durée*. Par incapacité de travail, on entend l'impossibilité de faire des visites médicales au dehors, le médecin ayant le droit de donner des consultations dans son cabinet. Les médecins qui ne font que la consultation doivent garder la chambre.

Ces avantages ne sont garantis que jusqu'à l'âge de 65 ans. Faculté est donnée de souscrire demi-prime pour recevoir demimédecin. Il n'y a pas de droit d'entrée, mais le droit à l'indemnité commence

seulement six mois après l'admission. Un examen médical est exigé à l'entrée.

Veut-on une retraite?
On peut l'obtenir de droit, par la combinaison P, ou la combinaison R. La première donne la retraite à 60 ans, la seconde à 65 ans et après quinze années de participation. La part de pension est de 120 fr. par an. On peut souscrire à 1, 2, 3, 10 parts, ce qui permet de s'établir des pensions de retraite de 120, 240, 360, etc. jusqu'à 1.200 francs par an, à 60 ou 65 ans.

La prime annuelle à verser est invariable et fixe par l'âge d'entrée.
Ces primes pour la retraite peuvent être contre-assurées, c'est-à-dire peuvent être rendues aux héritiers, si le titulaire décède avant l'âge de sa retraite. Les femmes des sociétaires sont admises à entrer, elles-mêmes, dans ces combinaisons.

Veut-on assurer une pension viagère, en cas de décès, pour sa femme ou ses enfants?

C'est la combinaison V. Moyennant une prime unique, ou une prime annuelle fixe par l'âge d'entrée du mari et de la femme, on peut assurer une pension viagère à la femme au cas de décès du mari, pension de 600 francs par an, réversible par parts sur les orphelins de moins de 18 ans, au décès du mari, et, dans tous les cas à 65 ans. Un examen médical est également exigé à l'entrée.

Ces diverses combinaisons sont indépendantes les unes des autres et ont des comptes séparés. Les sociétaires ont la faculté d'entrer à leur gré dans celles qui leur conviennent.

La Mutualité familiale est patronnée par l'Association générale, puisqu'il faut que ses adhérents fassent partie de l'A. G. ou de la Société locale affiliée par l'A. G. Un contrat lie les deux Sociétés.

Pour renseignements, s'adresser, 152 faubourg Saint-Denis, Paris.

CARTOUCHE AUTO-PRODUCTRICE D'ALDEHYDE FORMIQUE AUTORISÉE PAR LE MINISTRE DE LA GUERRE

Sur avis favorable du Conseil Supérieur d'Hygiène Publique de France

pour la **DÉSINFECTATION DES LOCAUX APRÈS MALADIES CONTAGIEUSES.**

Procédé simple, discret, économique rapide, efficace

VENTE au PUBLIC Réglementée

FUMIGATOR N°3, 2'30 pour 15^m²
FUMIGATOR N°4, 2'75 pour 20^m²

FUMIGATOR comporte à la fois l'appareil et l'antiséptique. Avec le FUMIGATOR aucune détérioration n'est à craindre et les locaux soumis à son action sont réhabilités le jour même. Rien ne s'oppose à ce qu'il en soit fait provision.

FRANCO DE PORT pour commande de 50 FR. ADRESSEE A

GONIN Ingénieur-Constructeur PHARMACIEN DE 1^{re} CLASSE 60, Rue Daussure PARIS, XVII^e

CONCOURS SPÉCIALES à M. M. Les Médecins et Pharmaciens

TELEGRAPHIE FUMIGATOR-PARIS

TELEPHONE 517 23

l'observation la plus scrupuleuse. Et parce qu'il est médecin, saint Luc est aussi un profond psychologue. J'aurais voulu — mais cela m'eût entraîné trop loin — vous noter en passant tous les détails qui lui sont particuliers et par lesquels il met en relief les sentiments des personnages dont il décrit les actes. Pour nous en tenir aux résurrections dont je viens de vous entretenir, notez que ces deux saints Luc que nous savons que ces deux enfants uniques, doucement chers par conséquent à leurs parents; c'est par lui que nous savons la pitié dont fut ému le cœur compatissant de Jésus. Et, d'une façon générale, son évangile est celui qui a le plus fidèlement consigné les sentiments de reconnaissance qui s'échappaient du cœur et des lèvres des miraculés de Jésus, comme c'est aussi celui qui a peint avec le plus de vivacité la miséricorde débordante du Maître qui s'apitoie sur les misères de tous, misères physiques ou morales; c'est l'évangile où la femme apparaît davantage dans le rôle élevé que lui assigne désormais la religion chrétienne; c'est l'évangile où l'on sent le mieux la mission du Sauveur, mission de salut universel, sans distinction de nation et de race...

LA SIMULATION DES GUÉRISONS

Notre distingué collaborateur P. Saint-yes a publié un beau livre sur cette question.

Déjà au XI^e siècle, Guibert de Nogent, — séduit par le nombre des présents, tolérant de faux miracles; guérisons de surdités fébriles, de folies simulées, de doigts volontairement recouverts et de jambes artificiellement torses. — Henri Estienne raconte que, — pour augmenter le crédit de quel-

que crucifix, ou de quelque saint, on attirait quelques bons yeux pour contrefaire les boîtes ou les aveugles ou faire semblant d'être venus malades et s'en retourner guéris. — Il y a en Italie des pauvres qui ont la patience de traîner les boîtes, paral-

gient, semble-t-il, à la faire choir du piédestal. Critiques et médecins disséquent à qui mieux mieux le littérature et l'homme. Parmi les derniers nommés, le D^r Potiquet est sans doute un de ceux qui ont mis en cette besogne le moins d'amé-

menteur excusable et qu'ils trouveront bien des raisons d'excuser.

LA SOIF EUROPEENNE

La *Strassburger Post* a consacré une étude statistique à la soif comparée des états de l'Europe. Il est difficile de classer ces états dans un ordre rigoureux, parce que les boissons varient d'une nation à l'autre et qu'on manque de facteurs communs. Mais voici quelques chiffres:

Le Danois, en moyenne, boit, chaque année, 104 litres de bière, presque pas de vin, mais 24 litres d'eau-de-voile.

Le Suédois, 50 litres de bière et 9 litres d'alcool.

La Norvège, contenue par des lois de tempérance, est devenue l'un des pays les plus sobres du septentrion; elle ne consomme plus que 31 litres de bière et d'eau-de-voile par tête d'habitant.

En Russie, la consommation de la bière et celle de la *vodka* (eau-de-voile) sont exactement égales, soit 5 litres par tête.

Les Français, électorale, ne méprisent aucune sorte d'alcool; ils boivent tout; 32 litres de bière, 10 litres de « goutte », 108 litres de petit bleu.

L'Anglais consomme 6 litres de whisky ou de gin; il boit peu de claret (2 litres), mais il se rattache sur la bière (ale et stout); 152 litres.

Le Hollandais se contente avec 38 litres de bière et 8 litres d'eau-de-voile.

A son voisin, le Belge, il faut 221 litres de bière et 6 litres d'alcool.

L'Autrichien et le Hongrois absorbent l'un et l'autre la même quantité de schnaps (11 litres 4) et le même cube de vin (16 litres), mais le premier y ajoute 80 litres de bière, tandis que l'autre n'en consomme que 11.

De tous les habitants de l'Europe, l'Italien est celui qui boit le moins de bière



La fermentation de la bière/cerve

jusqu'à son travestissement le plus ou moins sensationnelle et superflue dont un neurologue moderne fait une des caractéristiques principales de l'hystérie.

Aux fidèles de Chateaubriand, la critique scientifique de M. Potiquet laisse le cœur entre deux éphémères à infliger à l'objet de leur culte, celle de simple menteur et celle d'hystérique. Ils devront choisir la dernière: elle équivaut à faire de l'écrivain

<p>49 Année</p> <p>Le numéro: 20 centimes</p> <p>MARS 1913</p>	<h1 style="margin: 0;">Le Progrès Médical</h1>	<p>23^e Année. — N^o 8</p> <p>Paraissant le 10 et le 25 de chaque mois.</p> <p>25 Avril 1913</p>
<p>ADMINISTRATION</p> <p>A. ROUZAUD 41, Rue des Ecoles, PARIS (V)</p> <p>Téléphone 101-102</p> <p>Paris et Province: 10 centimes</p> <p>France et Colonies: 12 centimes</p> <p>Étranger: 15 centimes</p> <p>Abonnements: 10 francs par an</p> <p>Publicité: 10 francs par ligne</p>	<p>DIRECTION SCIENTIFIQUE</p> <p>Maurice LOEPER, Professeur agrégé, Médecin des hôpitaux. Baccalarié de Médecine</p> <p>BOURGEOIS Océaniste-Législateur</p> <p>JEANPIN Professeur agrégé, Médecin des hôpitaux</p> <p>POULAN Médecin des hôpitaux</p> <p>ROUSSEUR, Dr. Médecin, (supplément), Collège de Paris (ancien), PHARMACIEN, de Paris (ancien), BREVETÉ, de Chimie-Quinque diplômé.</p>	<p>RÉDACTION</p> <p>Secrétaire Général: Ch. ESMONET</p> <p>Rédacteur en Chef: René CROUHEZ</p> <p>Secrétaire de la Rédaction: GILBERT</p> <p>Administrateur: LANDÉ</p> <p>Administrateur: LAUNOIS</p> <p>Administrateur: R. MILLON</p> <p>Administrateur: Ch. ESMONET et M. GENY</p>
<p>REVUE INTERNATIONALE DE MÉDECINE et de CHIRURGIE</p>		
<p>Publiée sous la direction de M. CHAUFFARD</p> <p>Administrateur: FABRE</p> <p>Administrateur: GAUCHER</p> <p>Administrateur: GUYOY</p> <p>Administrateur: LEQUEU</p> <p>Administrateur: VILLEMEN</p> <p>Administrateur: WALTHER</p>		
<p>REDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITE</p> <p>41, Rue des Ecoles, PARIS</p>		

Sous un format grand in-4^e raisin de 24 x 32 pages, le Progrès Médical publie chaque semaine: Plusieurs articles originaux ou revue générale; Une clinique médicale ou chirurgicale; Un article de médecine pratique; Un bulletin; Actualité médicales; Une consultation médicale avec formules; Les comptes rendus des Sociétés savantes; Les actes de la Faculté; Nouvelles, Varia, etc., etc.

La Revue Internationale de Médecine et de Chirurgie (23^e année), parait le 10 et le 25 de chaque mois sur 28 ou 36 pages. Elle publie des articles originaux de clinique médicale ou chirurgicale; Comptes rendus des Sociétés savantes. Les principaux travaux publiés en France et à l'étranger sont l'objet d'analyses très détaillées évitant de se reporter à l'original. Enfin, une pratique journalière, un Formulaire, Varia, Nouvelles et Bibliographie.

Numéros adhérents / SERVICE GRATUIT DE 2 MOIS SUR DEMANDE

PRIME A NOS ABONNÉS

Nous attirons l'attention des lecteurs sur l'importance de la prime offerte aux abonnés du Progrès Médical.

Elle consiste dans l'envoi franco pour la France, l'Algérie et la Tunisie de **MEDICUS**, Guide-Annuaire des Étudiants et des Praticiens, grand in-8^e raisin, relié, de 1.700 pages.

Le plus complet, le plus pratique et le plus utile de tous les Annuaire.

ABONNEMENTS au PROGRÈS MÉDICAL, à la REVUE INTERNATIONALE DE MÉDECINE ET DE CHIRURGIE et MEDICUS, RÉUNIS, pour le **PRIX GLOBAL** de .. **15 fr.**

(2 litres) et le moins d'alcool (1 litre 3); il consomme 98 litres de vin.

Pour l'Allemagne, il serait presque impossible de parler de moyenne. Si l'on envisage tout l'étendue des territoires (y compris le Luxembourg), la consommation par tête ressort à 118 ou 125 litres pour la bière, 7 pour le vin, 6 1/2 pour l'alcool; mais si l'on considère chaque pays séparé, on voit que l'Allemand du Nord et l'Alsacien se mélangent avec 68 litres de bière, tandis qu'il en fait 158 au Badois, 160 au Wurtembergeois, 240 au Bavarois. Enfin, en comparant entre elles à les grandes villes de bières », on constate que Berlin boit 200 litres par tête d'habitant, Nuremberg 235, Francfort 432 et Munich 570; c'est le record.

TOUJOURS RICORD

Un jour, Ricord conta à une séance de l'Académie de Médecine qu'il avait vu un vieux marin sur la jambe duquel une voiture avait passé; d'où naturellement, fracture. Sans perdre un moment son sang-froid, le marin avait taillé deux planchettes, les avait posées comme des attelles le long de la jambe cassée, et avait poussé autour d'elles un tampon d'étope et en assujettissant le tout avec une ficelle solide; cela fait, il avait arrosé le pansement avec du goudron très chaud. L'illustre chirurgien ajoutait que, trois jours après l'accident, il avait revu le brave homme et que celui-ci se servait de sa jambe comme si rien ne s'était passé. L'Académie discuta ce cas miraculeux, et plusieurs de ses membres

proposèrent pour l'expliquer des théories ingénieuses ou subtiles. Au moment où il allait enfin se mettre d'accord et formuler leur avis officiel, Ricord intervint et déclara qu'il n'avait pas oublié de vous dire que la jambe cassée était une jambe de bois.

COMMENT EST MORT J.-J. ROUSSEAU

Dans un précédent numéro d'ÆSCULAPE, nous avons publié quelques extraits de l'ouvrage de M. Plan, relatifs à la mort de J.-J. Rousseau, d'après les gzzettes du temps.

Dans une note émise en vue de publier la Grande Revue, le docteur Raspail soutient que Jean-Jacques eût été assassiné. Et par qui, grands dieux! Par Thérèse, par l'insignifiante Thérèse. Cela résulterait de l'examen scientifique du masque mortuaire de Rousseau, exécuté par Houdon et au sujet duquel paraissait récemment, dans le *Mercur*e de France, sous la signa-

ture de notre distingué collaborateur Louis Guimbaud, une attachante étude. On se souvient sans doute que pareille chose fut soutenue, il y a déjà fort longtemps, et que pour appuyer une certitude quasi-scientifique, on ouvrit au Panthéon le tombeau de Rousseau.



Français vâtres transportant la bière.

tombeau du Panthéon ne seraient pas ceux de Jean-Jacques. En effet, dit-il, l'examen du masque mortuaire de Houdon révèle l'existence de trois blessures à la figure; d'eux d'entrelas au-dessus du déterminé des fractures du crâne et de la face; l'os frontal avait été défoncé, le squelette du nez lésé. Quant à la cérémonie

d'ouverture des tombes de Voltaire et de Rousseau, qui se fit le 18 décembre 1807, elle s'accomplir, s'il faut en croire le docteur Raspail, au milieu d'une cohue de gens, inconscients de la destination que rappelle « que, dès 1882, on accusa les tombes de Sainte-Geneviève d'avoir profané les tombes de Voltaire et de Rousseau en avril ou mai 1814, et d'avoir fait enfouir naturellement leurs ossements dans un terrain vague de Berry ou d'Ivry » au Panthéon. Le squelette du haut de la tribune de la Chambre des députés, dans la séance du 25 mars 1822, par Stanislas de Girardin; le ministre de l'intérieur ni le fait, sans conséquence pour eux, car la discussion fut ouverte, à plusieurs reprises, en 1841, par Beuchot; en 1852, par un ancien procureur général, nommé Montaubricq, et en 1864, par l'Intermédiaire des Chercheurs.

À tous les visiteurs admirateurs, ajoutés, il doit être réclamé un nouvel examen comparatif du squelette conservé dans les cryptes du Panthéon et du masque mortuaire moulé par Houdon. Une commission composée de savants et d'anthropologistes pourra ainsi établir d'une façon définitive et irréfutable les causes réelles de la mort de Jean-Jacques Rousseau et de l'endroit où le sort qui a été réservé par le Destin à sa dépouille mortelle.

Nos lecteurs trouveront reproduit, dans l'article publié récemment par Louis Guimbaud, dans *ÆSCULAPE*, une belle photographie en couleurs de Houdon, due à l'obligeance du professeur agrégé Barthazard, où sont bien visibles les traces de plaes sur les téguments.

DICTIONNAIRE-FORMULAIRE DES PRINCIPALES SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES

Andolol — Combinaison synthétique, dans une glycérine spéciale, de trinitroéthanol et d'un dérivé de la série allylique. Solution commerciale au contenu Antiseptique.

1 cuillerée dans un litre d'eau pour un usage courant.

Bromure de Mure — Plusieurs fois employé à base de bromure et d'écorces d'oranges amères.

5^e Sirop Hénry Marc au bromure de potassium — 2^o au bromure de sodium; — 3^o au bromure de strontium; — 4^o polybromure (sodium, potassium ammonium).

3 grammes de sel par cuillerée à soupe.

Epilepsie, Hystérie, Névroses.

A. GAZÈNE, Pont-Saint-Espirit (Gard).

Choléciclinum — Extrait spécial de fiel de veau, renfermant tous les principes actifs de la bile associée à la Kinase.

Employé dans le traitement des constipations, insuffisances biliaires et pancréatiques.

Dragées ovoïdes kéralinées — 1, admises 12 à 15 jours par cuillerée (égales à un déjeuner, au dîner et le soir en se couchant).

Laboratoire Duret et Raby, Marly-le-Roi (Seine-et-Oise).

Coaltar anodinisé Le Beuf — Émission de coaltar au goudron. Antiseptique puissant, et nullement irritant, cicatrisant des plaies, adhérent dans les hôpitaux de Paris.

Angines conennues, autrix, gangrènes, herpès, leucorrhée, pyriaritis, otites infectieuses, suppurations. (Le coaltar) Employé isolément plus ou moins dilué suivant les besoins.

Hygiène de la toilette : bouches, gencives, cheveux, solutions journalières (1 à 2 cuillerées à soupe pour un litre d'eau).

Dépôt : 25, rue Réaumur.

Déplatorite Hospitalier — Déplatorite scientifique, indolent

(ne contient ni chaux vive, ni arsenic, ni acétate de thallium).

Dissout le poivre comme l'eau dissout le sucre.

1 cuillerée, ni rougeur, ni irritation cutanée; dissout jusqu'à la racine, en trois minutes.

Indications : 1^o *Chirurgicales* (plaies, brûlures, etc.); 2^o *Médicales* (poils disgracieux du visage ou du corps, moustache féminine, faveoles, etc.).

Prix : usage 12 francs (médicins 6 fr. 50); corps 20 francs (médicins 16 francs).

Pharmacie Chantreaux, anc. int. des Saussaies de Paris, 8, rue de Constantinople, Paris.

Cermose Karyab ou Fluorocermose stabilisée. Ce merveilleux spécifique de la *Cochqueluche* et de la *Toux nerveuse* enraye invinciblement une coqueluche dans les quinze jours.

Très agréable au goût. Non habitué à la Kinase.

4 cuillerées à café jusqu'à 1 an; 8 cuillerées à café de 1 à 3 ans; 8 cuillerées à dessert au-dessus de 3 ans.

Dépôt : Pharmacie centrale de France, rue des Nonnains-d'Hyères, 21, Paris.

Hectine — Benzofulone-paro-aminophénylamine de para-aminophénylamine de para-aminophénylamine.

Préparation de la Spilidite. Filées (0.10 d'hectine par pilule) : 1 à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.

Gouttes (les gouttes = 0.05 d'hectine) : 20 à 100 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.

Ampones D (0.20 d'hectine par ampoule) : injecter une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours (injection intramusculaire).

Laboratoire de l'Hectine, 12, rue du Chemin-Vert, à Villeuve-la-Garenne (Seine).

Hémolyse du D^e Roussel — Serum homéopatique (trais de

cheval), en comprimés et en ampoules.

Anémies, hémorragies, convalescences, tuberculose. Applications chirurgicales du sérum frais (pansements, gynécologie...)

Comprimés 2 à 4 à 8 par jour.

Ampoules : ampoule de 10 c.c. (adultes) ou de 5 c.c. (enfants), tous les jours, par voie buccale ou rectale. En ingestion (comprimés ou ampoules), le matin à jeun ou une heure avant les repas.

La boîte de 45 comprimés ou de 6 ampoules : 5 fr. 50.

Preud'homme, pharm., 15, rue Gaillon, Paris. Tél. 316-32.

Huile grise stérilisée et iodurée Vigier — 40 cc p.g. pour 100 cc. (Loisix 1908).

Pour injections intramusculaires. Pour adultes : une injection de 8 centigr. de mercure par semaine, pendant 7 semaines. — Repos. — Faire une 2^e série, etc.

Se servir de préférence de la *Seringue spéciale* du *Dr Barthélemy* à 15 divisions, chaque division correspondant exactement à 1 centigr. de mercure métallique.

Pharmacie Vigier, 13, boulevard Bonne-Nouvee, Paris.

Intraite Douve, Intraits de plantes riches en sables (proché Perrot-Goris).

Intraite digestive. Produit soluble, contrôlé physiologiquement. Effet cardiaque rapide, durable.

Lactolol du D^e Boucard — Comprimés ou ferment lactique par. **États saburaux des voies digestives** (langue chargée, soif, flatulences); **Entérites aiguës et chroniques** (dysenteries, diarrhées); **Dermatoses** (eczéma, urticaire, herpès, acné); **Hygiène buccale** (pyorrées, gingivites, etc.).

Adultes : 1 à 2 comprimés 3 fois par jour, une demi-heure avant les repas (délays dans un peu d'eau sucrée).

Nourrissons (diarrhées, gastro-entérites) : 1 comprimé 2 ou 3 fois

par jour, délayés dans un peu d'eau bouillie.

La boîte de 45 comprimés : 4 fr. **Laboratoire D^e Boncard**, 112, rue de la Boétie, Paris. Tél. 51 51.

Leuvreine extractive Costurme (C^o **normales de**).

— Eauzynes à la levure de bière; il g^o correspond à 35 gr. de levure sèche; les doses sont dosés à 0,20 centigr., ils équivalent à un gros cachet de levure sèche et à une cuillerée de levure fraîche. Très actifs, inaltérables, faciles à prendre.

Paroncles, Anthrax, Acné, Eczéma, Dermatoses, Suppurations, Angines, Grippe, Maladies infectieuses, Entérites, Constipation.

2 à 8 par jour, au début des repas. **Laboratoire Costurme**, 37, avenue d'Anin, Paris.

Maltobaouline — Ferments lactiques, maltosés impuretés bien tolérées. Mal, insupportable, indigestion.

Alésia, Paris, 40 comprimés, 2 fr. 75; 80, 4 fr. 75.

Névroséthine Freysing. — 20 gouttes = 0.20 centigr. de glycyphosphate de soude, potasse et magnésie (ni chaux, ni sucre, ni alcool).

1 à 2 cuillerées à chaque repas. Flacon 3 fr. Freysing, 6, rue Abel, Paris.

Nucleolol Robin — Nouvelle combinaison phosphatée d'acide nucléique d'origine végétale.

1^o GRANULÉ — **Rachitisme, cachexie, lymphatisme, bronchite chronique, convalescence, scrofule, débilité, neurasthénie.**

4 à 6 cuillerées-mesures chez l'adulte par 24 heures, et 2 à 3 pour enfants et vieillards.

2^o **LIQUIDE** — Eau à la pharmacologie. Abaisse la température en quelques heures.

Opérations chirurgicales (préventives) : 1 cuillerée à soupe dans les **névroses** (puerpérale, typhoïde, scarlatine).

ou 1 à 2 injections, suivant les cas, dans les 24 heures.

Ototoalunale du D^e Landebert — Pansement complet, aseptique, insistant.

Phlegmatine — **Empiém, pléurésie, brûlures, erysipèle.**

Sirop du D^e Bouquet — **Alléroune-Merc**. Unique culicée à bouche renferme : 0,00 bipolaires du muscle de Houdon, 4 à 10 fois combiné chimiquement pour 600 parties alcoolat de racines d'aconit.

Indiqué dans toutes les affections des voies respiratoires accompagnées de toux opiniâtre, d'oppression nerveuse et d'insomnie.

Adultes : 4 à 8 cuillerées à soupe. **Pharmacie du D^e Bouquet**, 149, faubourg St-Honoré, Paris.

Taxolaine — Laxatif régulier. Agar-Agar et extraits de rhubarbe. Produit entièrement végétal. Ne détermine aucune irritation, ni décoloration.

Coches : 1 à 4 à chaque repas. **Laboratoire Duret et Raby**, Marly-le-Roi (Seine-et-Oise).

Urasentine Rogier — Grauté soluble à base de pipéridine, d'atropine, d'héliméthol, de benzocaine, d'acide salicylique et dosé à 0,50 centigr. du mélange par cuillerée à café.

Antiseptique urinaire; dissout et chasse l'acide urique.

Rhumatismes, goutte, gravelle, sciaticque, arthéroréose.

1 cuillerée à soupe, 2 à 3 heures au moins avant ou après les repas.

Rogier, 19, avenue de Villiers.

Véronidine — Solution dans un véhicule inerte de l'acide diéthylsulfonyleuryle à la dose de 0,25 centigrammes par cuillerée à café.

Indications : **Névralgies.** 1 à 2 cuillerées à soupe par jour.

Laboratoires Albert Buisson, 20, boulevard du Montparnasse.

Traitement de la **SYPHILIS** sous toutes ses formes

HECTINE

PILULES (0.49 d'Hectine par pilule). - Une à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.
GOUTTES (Dose totale équivalente à 0.50 d'Hectine) 20 à 30 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES A (0.40 d'Hectine par ampoule). - **Injecter une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.**
AMPOULES B (0.20 d'Hectine par ampoule). - **INJECTEURS INDOLORES**

HECTARGYRE

(Combinaison d'Hectine et de Mercure).

Le plus actif le mieux toléré des sels mercuriels.
PILULES (Par pilule Hectine 0.10, Protoiodure Hg. 0.60; Ext. Op. 0.01). - **Durée du traitement: Une à deux pilules par jour.**
GOUTTES (Par 20 gouttes Hectine 0.05, Hg. 0.01, Ext. Op. 0.01) - **10 à 15 jours.**
AMPOULES A (Par ampoule Hectine 0.05, Hg. 0.01). - **Une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.**
AMPOULES B (Par ampoule Hectine 0.10; Hg. 0.05). - **pendant 10 à 15 jours.**
INJECTIONS INDOLORES
 Laboratoires de l'HECTINE, 15, Rue du Chemin-Vert, à Vitteuse-la Garenne (Seine).

HISTOGÉNOÏ

Naline

Médication arsénio-phosphorée organique à base de Nudarrhine, réunissant combinés tous les avantages sans leurs inconvénients de la médication arséniale et phosphorée organique.

INDIQUÉ dans tous les cas où l'organisme

débilite, par un usage quelconque, réclame une médication réparatrice et dynamisante; dans tous les cas où il faut relever l'état général, améliorer la composition du sang, reconstituer les tissus, combattre la phlogistique et ramener à la normale les réactions intraspineuses.

POISSANT STIMULANT PHAGOCYTAIRE
TUBERCULOSES, BRONCHITES, LYMPHATISME, SCROFULE, ANÉMIE NEURASTHÉNIE, ASTHME, DIABÈTE, AFFECTIONS CUTANÉES FAIBLES GÉNÉRALE, CONVULSIONS DIFFICILES, etc.

FORMES (ELIXIR - EMULSION) GRANULE AMPOULES
 ET DOSES (A suivre: 2 fois à 10 jours par jour, 1 à 10 jours et 10 jours par jour.)

Expérimenter sur toutes les boîtes et flacons la Signature de GARADIS: A. NALINE
 Librairie et Échasse, 15, rue A. NALINE, N. Vitteuse-la Garenne, ph. St Denis (Seine).

CONSTIPATION Chronique ou Accidentelle

Fermentations gastro-intestinales
 Intoxications bacillaires
 Troubles hépatiques et biliaires

TRAITEMENT PAR LES



Produit naturel et complet
 à base de Podophyllin et Cascara

Dose: un ou deux grains avant ou au milieu du repas du soir.

Administration: 64, BOULEVARD PORT-ROYAL, PARIS

ALBUMINATE DE VANADIUM

TANNURGYL

du Docteur LE TANNEUR (de Paris)

ANOREXIE - TROUBLES DIGESTIFS - ADYNAMIE - INSUFFISANCE FONCTIONNELLE DU FOIE

Posologie: **PRESCRIRE UN FLACON**: Adultes, 15 à 20 gouttes dans un peu d'eau à chacun des deux repas; — Enfants, 2 gouttes par jour et par année d'âge; — Nourrissons, 4 à 5 gouttes par jour dans eau ou lait.

Echantillons sur demande: TANNURGYL du Docteur LE TANNEUR, 8, Rue de Parme, PARIS

"GOLD STAR"

Modèle "Safety" se portant dans toutes les positions.



Ce Porte-Plume-Réservoir absolument garanti
 est offert en remboursement de l'abonnement à "Ésculape".
 Valeur 20 francs.

AU BUREAU DU JOURNAL

Traitement rationnel de la Constipation

PAR LA

RICINOPALMINE LAGOUTTE

à base d'huile de ricin pure désodorisée, édulcorée et parfumée

Nouveau purgatif doux, prompt et sûr, sans aucune toxicité
GOUT AGRÉABLE, LE MEILLEUR POUR LES ENFANTS

Convient à tous, même aux femmes à l'état de grossesse

Echantillons et littérature sur demande:

Laboratoire de Pharmacologie galénique, 5, boulevard des Brotteaux, Lyon

Le flacon: 3 fr., dose pour 6 purgations; le flacon d'essai: 1 fr.

LE DÉPILATOIRE HOSPITALIER

De l'utilité pour le médecin, d'un bon dépilatoire.

La question des dépilatoires est une de celles qui ont provoqué le plus grand nombre de recherches. La difficulté consistait à trouver un solvant énergique, rapide, du poil ou du cheveu, et... un solvant *non irritant* pour la peau. Il faut reconnaître que le problème est ardu à résoudre. Et pourtant il ne se passe point de jour où chirurgiens et médecins souhaitent l'apparition du dépilatoire idéal.

Dans certains cas urgents, l'opérateur n'a ni le temps ni la possibilité de raser la région où va trancher le bistouri; dans des cas pressés de trépanation du crâne il importe de supprimer au plus vite les cheveux gênants; dans les cas d'incisions abdominales ou hypogastriques il arrive que des malades répugnent à l'intervention préalable du rasoir.

Dans la *pratique médicale* courante, le médecin est sollicité à tout instant de formuler une pâte dépilatoire contre des *poils disgracieux* du visage féminin (moustache, favoris, etc.). La tyrannie de la mode qui impose à la femme les décolletés audacieux, les manches courtes, exige également un épiderme glabre.

Dangers de certains dépilatoires.

Il faut reconnaître que médecins et public n'avaient pas eu encore en mains, jusqu'à ces derniers temps, de dépilatoire tout à la fois efficace et inoffensif.

Les journaux médicaux ont signalé maintes et maintes fois les dangers que peuvent présenter les dépilatoires du commerce. Ces dépilatoires, fabriqués sans aucun contrôle scientifique, sont, d'ordinaire, à base de *sels d'arsenic*, et, en particulier, d'*orpiment*. D'autres contiennent de la *chaux vive*, de la *potasse caustique*, toutes substances extrêmement irritantes dont le moindre inconvénient est de provoquer des rougeurs, des brûlures, des eczémas tenaces.

Enfin, il est des dépilatoires qui doivent être surtout condamnés: ce sont les dépilatoires à base d'*acétate de thallium*. L'acétate de thallium est à ce point dangereux

que sa seule application en un point très circonscrit a pu amener des désastres. Ce corps pénètre, en effet, très facilement dans le sang au travers des téguments; il se répand dans tout l'organisme, provoque en masse la chute de la chevelure et du système pileux tout entier. Malgré les efforts du corps médical, des accidents de ce genre se produisent journellement.

ce médicament détermine une chute rapide de la chevelure.

Le public, qui ne peut connaître la composition chimique des dépilatoires qui lui sont offerts de toutes parts, court ainsi de grands dangers.

Le Dépilatoire Hospitalier est efficace et inoffensif.

Il était réservé à M. Chantereau, ancien interne des Hôpitaux de Paris, premier prix des Hôpitaux de Paris (*Concours de 1905*), de résoudre le problème du dépilatoire efficace et inoffensif.

Il consacra à ce travail la majeure partie de ses années d'internat, fit expérimenter à l'hôpital, sous ses propres yeux, une série de préparations et s'arrêta finalement à une formule qui donne toute satisfaction.

Selon l'expression consacrée, le *Dépilatoire Hospitalier dissout le poil comme l'eau dissout le sucre*. Une expérience éloquent le prouve. Elle consiste à enduire de Dépilatoire une touffe de cheveux ou de poils; au bout de trois minutes, si on recherche dans la pâte les cheveux ou les poils, on n'en voit plus trace.

La puissance dissolvante de la préparation est telle que le bulbe pileux lui-même est détruit en grande partie. La pile, il est vrai, produit un nouveau poil. Mais d'ordinaire un usage prolongé donne lieu à des repousses de poils de plus en plus pâles, de plus en plus grêles. L'épiderme n'est nullement irrité: il ne survient ni rougeur ni eczéma.

Mode d'emploi.

L'emploi est d'une facilité enfantine; on étale la pâte sur la région à épiler; on attend trois minutes, un peu plus si le calibre des poils l'exige; on passe un tampon sec d'ouate: la région apparaît aussitôt lisse et glabre.

Prix:

Pour le visage: au public, 12 fr. aux médecins, 9 fr. 50.

Pour le corps: au public, 20 fr.; aux médecins, 16 francs.

M. Chantereau, ancien interne des Hôpitaux de Paris, pharmacien de 1^{re} classe 8, rue de Constantinople, Paris.



Une femme à barbe

d'après une illustration de l'article du professeur Le Double sur « Les Veuils » dans la *Revue Médicale du Centre*, 1909.

Récemment encore, à la *Réunion biologique* de Marseille, était rapportée l'observation d'un homme de vingt-sept ans qui, à la suite de l'application d'acétate de thallium sur la région à épiler, présenta des signes graves d'empoisonnement; douleurs violentes, surtout intenses aux extrémités, avec exagération de la douleur à la pression sur le trajet des nerfs périphériques (sciatique, cubital, trijumeau, etc.), chute totale et brusque des cheveux, des cils, des sourcils, de la moustache, de la barbe, albuminurie, accélération du pouls, stomatite. Ces symptômes graves durèrent plus d'un mois.

Le docteur Huchard, dans un rapport publié (*Union pharmaceutique*, 1898, page 258), parle des propriétés antisudorales de l'acétate de thallium et signale que



ÆSCULAPE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Médecine; — Sciences, Lettres, Arts
et dans leurs rapports avec la Médecine

SOMMAIRE

Autour de mon Auto-opération (12 illustrations).

Par le Prof. Jules Regnault.

Réflexions sur l'Art et les Aliénés (10 illustrations).

Par le D^r H. M. Fay.

Les Médecins militaires et l'épaulette (8 illustrations).

Par le D^r G. Rouvrit.

Les Saints, guérisseurs de la Folie (7 illustrations).

Par P. Saintyves.

Les Velus dans la sculpture et la gravure (17 illustrations).

Par le Prof. Le Double et le D^r Houssey.

Abonnement sans Prime.
 12 fr. (Étranger 15 fr.)

A. ROUZAUD, Éditeur

41, Rue des Ecoles, Paris — Téléphone : 830-03
 Le Numéro 1 fr. (Étranger 1 fr. 50)

Abonnement avec Prime.
 20 fr. (Étranger 25 fr.)



Tableau des Puissances Antiseptiques et Bactéricides de l'ANIODOL

MICROBES	DOSES ANTISEPTIQUES empêchant toute culture dans le milieu concentré		PUISSANCE ANTISEPTIQUE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL	DOSES BACTÉRICIDES ayant tué au bout de 10 heures au moins dans le milieu d'élevage		PUISSANCE BACTÉRICIDE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL
	GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000		GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000	
Bacille subtilis	1,90	0,25	7,6	8,5	0,45	18,90
Bacille coli communis	1,95	0,12	11,25	3,1	0,15	20,70
Staphylocoque doré	1,40	0,07	20,00	2,5	0,25	10,00
Streptocoque pyogène	1,90	0,06	21,70	1,35	0,09	14,50
Bacille pyocyanique	0,95	0,10	9,5	3,10	0,30	15,50
Bacille typhique	0,85	0,035	52,85	3,5	0,15	23,40
Bacille diphtérique	0,4	0,065	6,1	1,1	0,1	11,0
Bacille choléra (Cassin)	1,3	0,05	26,0	1,5	0,15	10,0
Bacille anthracis	1,4	0,075	18,7	11,5	0,4	28,75
Bacille lactique	0,6	0,12	5,0	0,8	0,2	3,0

« Ces nombres font voir d'une façon globale que l'ANIODOL présente une activité en moyenne vingt fois plus grande que celle du Phénol. »
 « Il est à remarquer que quelques nombres émergent au-dessus de cette moyenne d'une façon très notable : Ainsi, celui du Bacille typhique, 52,85, accusé à la fois la résistance particulièrement remarquable de ce microbe à l'acide phénolique, et sa délicatesse vis-à-vis de l'ANIODOL. »
 « La même observation, moins intéressante sans doute au point de vue pratique, est à relever pour le Bacille anthracis. »

« Signé : E. FOUARD,
 « Chimiste à l'Institut Pasteur. »

« Au point de vue du mode d'action des antiseptiques, ces nombres apportent une contribution de

« plus à une connaissance antérieure acquise de la supériorité des antiseptiques anticoagulants, ayant « ainsi, non une action essentiellement extérieure « sur le corps du microbe, comme les agents coagu-
 « lateurs, mais une action physiologique interne, « modificative du protoplasma, conséquence d'une « pénétration osmotique à travers la membrane « enveloppe. »

Signé : E. FOUARD,
 « Chimiste à l'Institut Pasteur. »

Quelle est, d'autre part, la puissance bactéricide des divers antiseptiques ?
 Nous empruntons le tableau suivant au journal *Lancet*, du 14 juillet 1906, page 125, qui renvoie, pour plus amples informations, au *Journal of the Royal Sanitary Institute*, vol. xxiv, part. 3, page 424 :

ANTISEPTIQUES	ORGANISME	COEFFICIENT de l'ACIDE PHÉNIQUE
Sublimé	Bacille typhique	20,00
Créoline	—	2,50
Lysol	—	2,50
Antiseptique de Pearson	—	2,50
Acide phénolique	—	1,00
Formol	—	0,30
Chinosol	—	0,30
Chlorure de zinc	—	0,15
Lyoforme	—	0,10
Listérine	—	0,03
Sulfate de zinc	—	0,02
Santias	—	0,02
Acide borique	—	Nil

En comparant ces chiffres avec ceux des tableaux précédents, on constate que le pouvoir bactéricide de l'ANIODOL étant de 23,40, et celui du sublimé (le plus puissant antiseptique employé à ce jour) de 20,00 seulement, l'ANIODOL le dépasse de près de dixième, les autres antiseptiques ayant un pouvoir de 10 à 200 fois moindre.

Ainsi s'explique la grande supériorité de l'ANIODOL et la faveur dont il jouit auprès du corps médical qu'il a définitivement conquis et qui sait qu'en faisant usage de l'ANIODOL il est certain d'obtenir d'emblée le maximum d'effet thérapeutique, sans exposer le malade au moindre danger, au plus petit inconvénient, l'ANIODOL n'étant ni caustique ni toxique, à l'inverse du sublimé qui reste toujours un peison violent.

ANIODOL

LE PLUS PUISSANT

Antiseptique Désodorisant

Sans Mercure, ni Cuivre — Ne tache pas — Ni Toxique, ni Caustique

N'ATTAQUE PAS LES MAINS, NI LES INSTRUMENTS

OBSTÉTRIQUE — CHIRURGIE — MALADIES INFECTIEUSES

SOLUTION COMMERCIALE : au 1/400* (Une GRANDE CUILLEREE dans un LITRE D'EAU pour usage courant).

PUISSANCES } BACTÉRICIDE 23.40 sur le Bacille typhique
 } ANTISEPTIQUE 52.85 (établies par M. FOUARD, Ch^{me} à l'INSTITUT PASTEUR
 Celles du Phénol étant : 1.85 et du Sublimé : 20.

SAVON BACTÉRICIDE A L'ANIODOL 2 %

ANTISEPTISME des MAINS de l'OPÉRATEUR, de la PEAU, des SURFACES

POUDRE D'ANIODOL

INSOLUBLE remplace l'IODOFORME

Réalisation de l'ANTISEPTISME INTERNE par l'ANIODOL pris à l'intérieur.

Souverain dans FIÈVRE TYPHOÏDE, DIARRHÉE VERTE DES NOUVEAUX-NÉS, GASTRO-ENTÉRITE, FERMENTATIONS GASTRO-INTESTINALES, etc.

DOSE : Une grande cuillère de la Solution au 1/200* dans un litre d'eau par cuillères, ou terrées, dans les 24 heures

Echantillons et Renseignements : Société de l'ANIODOL, 32, Rue des Mathurins, PARIS. — SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

NOS DEUX MODES D'ABONNEMENT

De nombreuses lettres nous sont parvenues de France et de l'Étranger au sujet de nos Primes de Remboursement et du Prix de l'Abonnement. D'une part, certains abonnés ont craint de ne pouvoir bénéficier de la prime lors du renouvellement; d'autre part, certains lecteurs, possédant déjà la plupart des primes offertes, nous ont demandé un prix d'abonnement spécial.

Nous avons créé, pour donner satisfaction à tous les désirs :

- 1° Des abonnements sans primes à 12 fr. (Étranger 15 fr.).
- 2° Des abonnements avec primes à 20 fr. (Étranger 25 fr.).

1° Abonnement sans Primes : 12 fr. (Étranger 15 fr.)

Envoyer un mandat de 12 francs (Étranger 15 fr.) à M. Rouzaud, 41, rue des Ecoles, Paris. (Depuis le 31 décembre, les abonnements ne peuvent plus porter sur l'année 1911. Le prix des 12 numéros de 1911 est de 40 francs, sans prime.)

2° Abonnement avec Primes : 20 fr. (Étranger 25 fr.)

L'envoi d'un mandat de 20 fr. (Étranger 25 fr.) à M. Rouzaud, éditeur d'Æsculape, 41, rue des Ecoles, Paris, nous adresse droit à un abonnement d'un an et à l'une des primes suivantes, dont la valeur égale celle de l'abonnement et que nous adressons franco. (Désigner deux primes pour le cas où l'une d'elles serait épuisée.)

Instruments de chirurgie, médecine, laboratoire.

- 1° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Mathieu.
 - 2° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.
- (Nota) — Le « Bon » sera adressé à l'abonné dès la réception du mandat d'abonnement.

Eaux Minérales (France et mémoires séculaires).

- 3° Eau de Pougues, Source Alice (une caisse de 50 bouteilles).
- 4° Eau de Vals, Source La Reine (une caisse de 50 bouteilles).

Instruments médicaux.

- 5° Seringue du Dr Barbélioux, modèle Vigier, stérilisable, spéciale pour huile grise à 40 o/o, avec boîte métal et aiguille en platine irridée de 5 centimètres; accompagnée de 2 seringues de 1 centimètre cube cristal genre Liér (valeur de l'ensemble 21 fr.).
- 6° Seringue de 20 centimètres cubes (pour sérum de Roux, etc.) avec tube-raccord caoutchouc, deux aiguilles et boîte métal (valeur 21 fr.).

Livres.

- 7° L'Art et la Médecine, par Paul Richer, membre de l'Académie de médecine; ouvrage de grand luxe, 362 pages, 350 illustrations (valeur 30 fr.).
- 8° L'Assiette au Beurre, un beau volume album contenant une cinquantaine de numéros différents, illustrés par nos meilleurs humoristes (Willelte, Abel Faivre, Guillaume, Steinlen, Rouille, Mirande, Ricardo Flores, etc.) (valeur 25 fr.).
- 9° Œuvres de Rablais, 4 vol., édition des Bibliophiles,

reuvre d'amateur, tête dorée (valeur 24 fr.). (Les œuvres de notre vieux et savoureux confrère s'imposent à toute bibliothèque médicale.)

- 10° Les Difformés et les Malades dans l'Art, par le Professeur Charcot et Paul Richer; ouvrage de grand luxe, nombreuses illustrations (valeur 20 fr.).
- 11° Œuvres d'Alfred de Musset, édition de la collection artistique Jouaust, 7 volumes (Premières Poésies, Poésies Nouvelles, Comédies et Proverbes (2 vol.), Contes, Nouvelles, etc., Confession d'un Enfant du Siècle) (valeur 21 fr.).
- 12° Quatre volumes à choisir parmi les 6 volumes suivants de Georges Cain, à 5 fr. l'un, largement illustrés : Coins de Paris, Promenades dans Paris, Nouvelles Promenades dans Paris, A travers Paris, Pierres de Paris, Evénements de Paris. (Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.)
- 13° Le Cabinet secret de l'Histoire, par le Dr Cabanes; 4 vol. illustrés, à 5 fr. l'un (valeur 20 fr.).
- 14° L'Éducation artistique par l'Image et l'Anecdote, par Paul Bayard, inspecteur des musées; vol. de grand luxe, 600 pages, 400 illustrations (valeur 30 fr.).
- 15° Œuvres complètes de Shakespeare, traduction publiée il y a deux ans par la Maison Flammarion; 8 beaux volumes illustrés, à 3 fr. 50 (valeur 28 fr.).
- 16° Le Nœu du théâtre (depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours), par les Dr Witkowski et Nass (valeur 20 fr.).
- 17° Vingt francs de livres à choisir dans la liste suivante : Mœurs intimes du Passé, par Cabanes (3 vol. à 3 fr. 50 l'un); — Les Morts mystérieuses de l'Histoire, par Cabanes (2 vol. à 5 fr. 50 l'un); — Les Indiscretions de l'Histoire, par Cabanes (6 vol. à 3 fr. 50 l'un); —

AVIS TRÈS IMPORTANT

Collection des 12 Numéros 1911 d'ÆSCULAPE

Depuis le 1^{er} Août 1912, le prix de cette collection est porté à 40 francs net, sans prime

Précieux Docteurs, par le Dr Lucien Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — *Manuscrits d'Agrippa*, par L. Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — *Curiosités Médico-artistiques*, par L. Nass (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Les Accouchements à la Cour*, par le Dr Witkowski (1 vol. à 10 fr.); — *Théâtre de Molière*, pub. par Jouaust, avec la préface de 1682; toute bibliothèque médicale doit posséder l'œuvre de Molière (8 vol. à 3 fr. l'un); — *Les Mystères des Dieux (Venus)*, par Pierre Flohb (valeur 6 fr.); — *Ingres* (d'après une correspondance inédite), par Boyer d'Agen (valeur 25 fr.); — *Les Confessions de J.-J. Rousseau*, édition des Bibliophiles (3 vol. à 3 fr. l'un); — *Murat inconnu*, par le Dr Cabanes (1 vol. à 5 fr.); — *Le Maroc pittoresque*, par J. du Taillis (1 vol. de luxe, largement illustré à 10 fr.); — *Lettres à mon Moulin*, par A. Dauvet (1 vol. de luxe, abondamment illustré, à 10 fr.). Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.

V. — Abonnements. (Les personnes abonnées déjà directement à l'une des Revues ci-dessous ne peuvent la choisir comme prime.)

- 18° La Grande Revue, bi-mensuelle, abonnement d'un an (val. 20 fr. pour la France); 25 fr. pour l'Étranger.
- 19° La Revue (directeur: Jean Finot), bi-mensuelle; abonnement d'un an (valeur 24 fr. pour la France; 30 fr. pour l'Étranger).
- 20° L'Art Décoratif, bi-mensuelle (Revue de l'Art ancien et de la Vie artistique moderne); nombreuses planches en couleurs susceptibles d'être encadrées; abonnement d'un an (valeur 22 fr. pour la France; 26 fr. pour l'Étranger).

VI. — Sève "Gold Star", modèle Saftly, se portant dans toutes les positions.

BROMONE ROBIN IODO NE ROBIN

OU
(PEPTONATE DE BROME)

Bromone, combinaison de Brome et de Peptone, entièrement assimilable, se complait avec avantage les Bromures, sans craindre les conséquences du Bromisme.

Contre :

MALADIES NERVEUSES, FATIGUE CÉRÉBRALE
NEURASTHÉNIE, IRRITABILITÉ NERVEUSE

DES FEMMES ET DES JEUNES FILLES

TROUBLES NÉVROPATHIQUES CHEZ LES ENFANTS

100 à 200 gouttes par jour. — 40 gouttes correspondent comme effet thérapeutique à 1 gr. de Bromure de Potassium.

VENTE EN GROS: 13, RUE DE POISSY, PARIS. DÉTAIL: Principales Pharmacies



OU
(PEPTONATE d'IODE)

ARTÉRIO-SCLÉROSE, ASTHME
SYPHILIS, RHUMATISMES

Iode organique assimilable, donne des résultats surprenants.

Ne donne aucune réaction bleue avec l'empois d'amidon, ce qui prouve qu'il n'y a pas d'iode en liberté.

DOSE: Depuis 5 gouttes jusqu'à 120 gouttes par jour. 20 gouttes correspondent comme effet à 1 gramme d'Iodure de Potassium.

VENTE EN GROS: 13, RUE DE POISSY, PARIS. DÉTAIL: Principales Pharmacies.

AU LECTEUR

NOS SUPPLÉMENTS TRIMESTRIELS. — Le Supplément trimestriel d'avril comprenait deux articles illustrés, consacrés aux *Hermaphrodites*: l'un dû à la plume du docteur Nass (*Les Hermaphrodites devant les tribunaux du Moyen Age*); l'autre reproduisant, avec les dessins originaux, une curieuse brochure présentée en l'an X de la République, à l'Académie de Mantoue, sur le sexe d'un individu vivant connu sous le nom de Jaqueline Feroni. Le *supplément trimestriel d'août, donnait un article du D Nass sur la Bestialité antique et la belle Épître folote et testamentaire de Georges Fourest.*

QUELQUES MOTS POUR TROIS ORDRES DE LECTEURS: LE MÉDECIN, LA FEMME DU MÉDECIN, LE CLIENT. — *L'Esprit médical est* par principe libéral; il répugne à toutes les émasculations; toute question touchant directement ou indirectement le domaine des sciences médicales sera susceptible d'être traitée dans nos colonnes, et cela avec toute la largeur d'idées et la libre franchise qu'ont goûtées jusqu'ici les esprits cultivés qui nous lisent. *La Femme du médecin* est notre meilleure alliée; qu'elle trouve ici nos remerciements pour son prosélytisme agissant; à quelle nous soit indulgent pour certains de nos articles que le cadavre même de notre Revue et sa destination spéciale nous imposent de traiter.

Enfin, nul médecin n'ignore avec quelle prédilection le *Client* lit *Æsculape* dans le salon d'attente. Chacun de nos numéros est tiré à 10,000, 12,000, voire 15,000 exemplaires. Le nombre des lecteurs réels de chaque numéro se chiffre par des centaines de milliers. Aucune Revue médicale ne peut justifier, à beaucoup près, d'une pareille diffusion. — Nous devons à ces lecteurs non préparés quelque ménagement: les articles traitant de questions trop délicates sont encartés séparément sous forme de feuilles supplémentaires dans le numéro. Nul doute que nos abonnés n'apprécient cette amélioration qui leur permet de recevoir chaque trimestre des articles particulièrement susceptibles d'être goûtés par eux, sans augmentation du prix de l'abonnement. *Ces sortes de suppléments trimestriels ne sont adressés qu'à ceux de nos abonnés qui en ont fait la demande.*

PHARMACIE CHARLARD-VIGIER, Ph^{en} de 1^{re} cl. et R. HUERRE, Ph^{en} de 1^{re} cl., Docteur ès sciences, 12, BOULEVARD BONNE-NOUVELLE, PARIS

SAVONS ANTISEPTIQUES VIGIER HYGIÉNIQUES et MÉDICAMENTEUX

Savon doux ou pur, S. hygiénique, S. surgras au Beurre de cacao, S. à la glycérine (pour le visage, la polline, le cou, etc.).
Savon Panama, S. Panama et Goudron, S. Naphthol soufré, S. Goudron et Naphthol (pour les soins de la chevelure, de la gorge, pellicules, séborrhée, alopecie, maladies cutanées).
Savon Sublimé, S. Phéniqué, S. Boriqué, S. Créoline.
S. Eucalyptus, S. Eucalyptol, S. Résorcine, S. Salicylé, S. Salol, S. au Solvcol, S. Thymol (accouchements, anthrax,

rougeole, scarlatine, variole, etc.), S. intime (à base de Sublimé).
Savon à Ichtyolol (aérod, rougeurs), S. Panama et Ichtyolol, S. Sulfureux, S. à l'huile de Cade, S. Goudron, S. Doradé, S. Pétrôle, S. Goudron boriqué.
Savon iodé à 5,0/0 d'iode. — S. Mercurel, 30/0 de mercure. — S. au Tanniforme (contre les sucrés). — S. au B. du Pérou et Pétrôle (contre gale, parasites). — S. à l'Oxyde de Zinc (Eczéma). — S. à la Formaldéhyde (antiseptique), etc.

Emplâtres et Epithèmes caoutchoutés

VIGIER

à tous médicaments

Antiseptiques, inaltérables, très adhésifs, très souples, rompus par le traitement des maladies de la peau les anciens Emplâtres et les Pomades.

Epithèmes Oxyde de Zinc — Rouge de Vidal — Véro — Boriqué — Salicylé — Belladone — Cigué — Calomé — Mercurel phéniqué, etc.

Sparadrac caoutchouté simple stérilisé, très adhésif, remplaçant l'ancien Sparadrac Diachylum.

SOMMAIRES DES DEUX DERNIERS NUMÉROS PARUS

JUILLET

Jeanne la Folle (7 illustr.), par le D^r Cabanis. — L'auteur tente d'éclaircir une des énigmes les plus passionnantes de l'histoire; Jeanne la Folle fait-elle vraiment folle? *Pseudo-sommet africain et gastronomique*, par Georges Fourès. — *L'Idéal de beauté dans l'École florentine* (5 illustr.), par le D^r Félix Regnaud, professeur au Collège libre des Sciences sociales. — Les canons de beauté florentine, tel qu'il apparaît dans l'œuvre des artistes de la grande cité toscane. *Monstres d'autrefois* (7 illustr.), par le D^r Henri Brouard. — Curieuse tentative de réurrection des monstres géants d'autrefois. *Les Vélus dans la Science et dans l'Histoire* (25 illustr.), par les D^r Doublet et Houssay. — Le développement anormal du système pileux chez l'homme et chez la femme, dans les diverses parties du corps. Rortraits de veus célèbres. Les hommes à queue. *Le Semblis: le Sarcophage des pleureurs* (3 illustr.), par le D^r Libert. *Supplément.* — *Un traitement de la stérilité. — Le suicide en Chine. — Ryfants et colonies féruatrics. — Les défaits de don Juan. — Le mort de J.-J. Rousseau. — Les grains d'électricité. — Les anciens habitants de Paris. — Le pas de l'Ours. — Du soldat au Canicelé. — L'annoncé de M. Châlais de son jour. — La maison natale de Pasteur. — Les malheurs de la poume de terre. — La médecine à Ninive. — Les Canadiens français et l'Évangéliste Lavali. — Le sépième labian d'Helvét Smith. *Supplément trimestriel.* — *La Bestialité antique et la belle Épître folote et testamentaire pour Christine Zaanboudi, Hermaphrodite* (1 illustr.). — *Épître folote et testamentaire pour régler l'ordre et la marche de nos féruatrics*, par Georges Fourès (4 illustr.). — *Éuvre d'un somptueux*, d'un truccal arisan du grand vers romantique et parmissien.*

AOÛT

Les Derivées Tourneurs et Hurlerle (3 illustr.), par le D^r L. Libert. — Prières, hurlements, danses; les versets de Allah, langoureux puis doulooureux; les gesticulations malades. *Le Mysticisme d'un anatomiste du XVII^e siècle* (4 illustr.), par le D^r H. Bouquet. — La jeunesse de Jean Swammerdam; amour de la médecine et des sciences naturelles. Antoine Bourignon, sa laideur, son bec de lièvre, son mysticisme ardent et sa soif d'interrompre ses travaux. *Le Toadib* (2 illustr.), par le D^r A. Epaulard. — Le médecin populaire marocain au Souq; les ventouses scarifiées à la nuque; les « ramades de cheval ». *Comment on empoisonnait au XVI^e siècle* (10 illustr.), par le D^r L. Courtatou. — Le poison des Borgia; l'arsenic et ses composés; les chermises empoisonnées; les bagues à poison; la augmentation de virulence des poisons par leur séjour sur des cuivres en putréfaction. *La Léxon d'anatomie*, gravure du grand artiste anglais Hogarth. Caractéristique de son talent et de son humour. *Formulatoire de tembauchement chez les anciens Égyptiens* (5 illustr.), par A. Gvyet. — Le savant égyptologue à qui nous devons la mise à jour de la nécropole d'Antinoé, dit à prononcer; l'huile, le beurre, l'ongle, les mailles funèbres. *Le Lait desséché* (4 illustr.), par le Prof. Porcher (de Lyon). — Le lait desséché, c'est la vache dans le placard. *Hôpitaux pour Bêtes* (3 illustr.), par Desormons. — Où d'intéressantes petites bêtes viennent chercher la guérison de leurs enurités. Opérations chirurgicales, laborieuses; considérations philosophiques. Les tortues, les kakis et leurs mémoires. *Supplément.* — *La structure de la matière. — Les tortues, les kakis et leurs mémoires. — La mission du Dr Loir en Afrique Anstrale. — L'électricité norroisrante. — Le droit des lombards. — Loire. — Le Dr Loir en Australie. — L'archéologie du cuivre. — Pour avoir une belle voix. — Comment saint Luc rapporte les guérisons obtenues par le Christ. — Châtrambriand était-il hystérique? — La simulation des assésins. — La soif européenne. — Toujours Record. — J.-J. Rousseau est-il mort assassiné?*

SAVON DENTIFRICE VIGIER, le meilleur dentifrice antiseptique

Pour l'entretien des dents, des gencives, des muqueuses. — Il prévient les accidents buccaux chez les syphilitiques
Prix de la boîte de porcelaine: 3 francs

TRAITEMENT DE

l'Arthritisme et de la Dyspepsie

par l'Eau de

VALS SOURCE REINE

Un Verre le matin à jeun

Un Verre une heure avant le Dîner

Un Verre une heure avant le Dîner

Le reste de la bouteille consommé aux Repas

Toutes Pharmacies ou s'adresser à M. CHAMPETIER, à Vals-les-Bains (Ardèche)

INSTITUTION JAPONAISE

Au Japon, la prostitution est réglementée et le client du Yoshiwara doit plutôt deviner, puisque ce célèbre quartier de l'amour vient de brûler à Tokio — y décliné ses titres et qualités. Son signalement est pris aussi exactement que pour établir un passeport, inscrit sur un registre visé et paraphé deux fois la semaine par le commissaire de police de quartier.

Depuis quelque vingt ans, la Japonaise — la gentille « mousmée » popularisée par Pierre Loti et qui a fait rêver tant de jeunes aspirants et tournée la tête à tant de vieux amiraux — était en train de faire la conquête pacifique et amoureuse de tous les ports d'Extrême-Orient, de Vladivostok à Singapour en passant par Hong-Kong, le Tonkin, la Cochinchine, le Cambodge et le Siam. Elle avait même gagné Madagascar.

Le gouvernement japonais, inquiet peut-être de cette émigration féminine dont l'Empire du Soleil-Levant pourrait souffrir, a mis récemment des restrictions à l'exportation des filles « de joie ». Les tenancières de maisons publiques japonaises au Tonkin, par exemple, paient un droit de 100 yens d'exportation — « droit de sortie » — pour femme qu'elles font venir. Les Japonaises qui se livrent à la prostitution libre, qui quittent leur pays pour aller tenter fortune en Indo-Chine, au Siam et

ailleurs, sont soumises à un impôt mensuel de cinq piastres, qu'elles font régulièrement payer à des mains de leur consul ou du mandataire de ce dernier. Ce droit

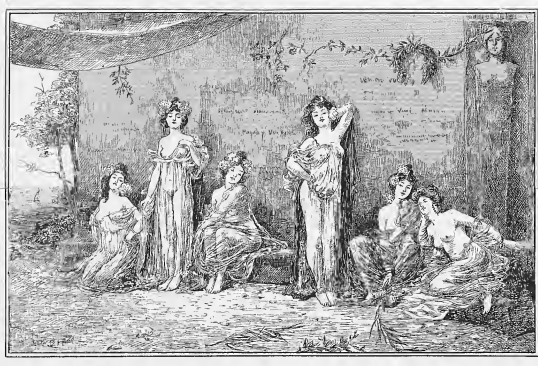
les renseignements sont bons : géographiques, industriels, commerciaux, militaires ou autres. Et beaucoup de ces bonnes filles se documentent, avant leur

la « mousmée » est en train de damer le pion à la « congai » annamite. Elle est plus fidèle et plus sûre. La « congai » trompe son maître avec tout son entou-

rage : boy, marmiton, cuisinier, cocher. La Japonaise méprise l'Annamite et croirait se déshonorer en se donnant à lui. Je ne dis pas que si elle rencontre quelqu'un de ses compatriotes, elle ne s'oublie volontiers à parler un peu tendrement du pays avec lui. Mais les barbiers, photographes ou autres industriels japonais sont très rares dans l'intérieur de nos provinces indo-chinoises. Aussi a-t-on remarqué que les maladies vénériennes sont inconnues chez nos agents civils et militaires qui ont une « mousmée ». Elles sont très fréquentes chez ceux qui sont « congaïs », et cela parce que les domestiques indigènes se paraient les faveurs de la « petite femme », « rincent la casserole », pour employer l'expression asiatique, qui veut dire « passer avant son maître », ils ont seulement le tort de ne pas bien l'essuyer, la dite « casserole », et d'y oublier trop souvent leurs gonococcus, voire même les treponèmes pâles, ces hommes de couleur !

C'est parce que la Japonaise — femme de tout repos que le nombre des « mousmées-congaïs »

augmente considérablement en Indo-Chine. Toutes paient l'impôt de 5 piastres par mois. Ce sont, paraît-il, femmes d'intérieur parfaites; difficiles à vivre pour les serviteurs annamites, qu'elles mément ten-



Hippolyte Lucas. — Les Tantalides au mar de Graffius

Cliché du Correspondant Médical

peut être allégué ou supprimé si ces femmes joignant l'agréable à l'utile, se transforment en agents d'information et font parvenir à leur consul des indications utiles sur la région où elles se trouvent. Tous

alléger leurs charges que pour ce besoin de se documenter — d'espionner, disons le mot — qu'est le propre des Nippons.

Pendant mon dernier séjour en Indo-Chine, j'ai été frappé d'un fait : c'est que

Pas d'accoutumance.
Ni de contre-indications

EXPÉDIE FRANCO
contre mandat poste de 45.50

Sommeil Bienfaisant

PROCURÉ
AUX NEURASTHÉNIQUES - NERVEUX - SURMENÉS - etc.
PAR LE

Veronidia Buisson

à la dose de la 2 cuillerées à potage le soir au coucher

Inoffensif
Gout
agréable

20. B⁵ du MONTPARNASSE
et toutes pharmacies

VERITABLES
GRAINS de SANTÉ
PURGATIFS DOCTEUR FRANK DEPURATIFS
1⁵⁰ la Boîte de 50 Grains
Notice dans chaque boîte, en Vente toutes Pharmacies.
Le Remède de la CONSTIPATION

E. COGIT & C^{IE}

CONSTRUCTEURS D'INSTRUMENTS POUR LES SCIENCES
16, boulevard, St-Germain
PARIS



Fournitures générales pour Bactériologie et Micrographie.

Dépot pour la France des MICROSCOPES et des JUMELLES à PRISMES

E. LEITZ

TELEPHONE : 812-20

Affections Cancéreuses

"Sélienol"

COUTURIEUX

Seul véritable Sélienol A colloïdal électrique
(PROCÉDÉ ANDRÉ LANCIEN)

AYANT FAIT L'OBJET des COMMUNICATIONS des 16 FÉVRIER et 1^{er} MARS 1912
à la SOCIÉTÉ MÉDICALE des HOPITAUX de PARIS

ISOTONIQUE, TRÈS STABLE & TRÈS HOMOGÈNE

Envoi sur demande d'Échantillons pour essais, Littérature et Renseignements
Laboratoires COUTURIEUX, 57, avenue d'Antin, 57, PARIS

bour battant. Elles tiennent la maison en ordre matriculeux, rangent les habits et papiers de leur seigneur et maître et ne négligent pas à l'occasion de s'approprier, chez les officiers, les documents pouvant, de près ou de loin, toucher à la défense de l'Indo-Chine et intéresser leur gouvernement; et, tout cela, *ad Niponi majorem gloriam!* (Maignon, in *Gazette heb. des Sc. méd. de Bordeaux*).



LA TERREUR DES UNTORI

Les soulèvements populaires dont l'Italie fut l'an dernier le théâtre et dont le plus grave se produisit à Verbr'caro, avaient tous la même origine: la terreur des Untori.

Depuis la terrible peste qui, au xv^e siècle, ravagea Milan, les populations italiennes, surtout celles du Midi, plus crédules et plus ignorantes que celles du Nord, ont conservé la croyance que toutes les épidémies étaient l'œuvre des Untori qui répandent des poudres empoisonnées dans les puits, les fontaines, les champs, les villes, les villages et surtout dans les maisons.

Blanzoni, l'auteur d's *Fiancé*, a écrit sur cette superstition et les ruautés qu'elle fait commettre, des pages inoubliables, devenues, hélas! d'une triste actualité.

Jadis, le peuple accusait les seigneurs de diriger les Untori. Aujourd'hui ce sont les autorités gou-



Wiertz — Folie, misère et crime

Clélio, du Correspondant Malin

vernementales et municipales qui font naître les soupçons et qui, d'après lui, commandent aux « je-teurs de poudres ».

D'après la tradition, les Untori, après avoir mélangé leurs poudres mortelles avec de la graisse, commencent par oindre les portes des maisons de ceux qu'ils ont condamnés (d'où leur nom d'Untori qui signifie littéralement: oigneurs, graisseurs).

C'est afin de parer à ce terrible danger que, dès l'apparition d'une épidémie, on brûle les portes des maisons, et, avec elles, le poison dont elles pourraient être ointes. L'an dernier, à Livourne, les habitants n'hésitèrent pas à sacrifier les portes de leurs habitations. Ils le démontrèrent, les dressèrent en bûchers dans chaque rue et les brûlèrent solennellement au milieu de prières, d'exorcismes et de conjurations.

Si, dans certaines localités, on refusa, comme à Verbr'caro, d'enterrer les personnes mortes du choléra, ce fut par crainte de respirer les poudres qui s'échappent des cadavres. Si, parfois, les habitants d'une ville ou d'un village s'opposaient au transport des malades au lazaret, c'est parce qu'ils étaient persuadés que le lazaret est l'endroit où les Untori achèvent leur œuvre perverse.

Dès que le peuple soupçonne l'action des Untori, il s'efforce d'en deviner la cause pour la faire cesser si possible.

L'an dernier, il n'eut pas de mal à

MÉTHARSOL

(Méthylarsinate de Soude)

AMPOULES..... 0,05 de Métharsol par ampoule.
GOUTTES..... 0,02 de Métharsol par 20 gouttes.
PILULES..... 0,02 de Métharsol par pilule.

**SYPHILIS
FIEVRES
PALUDÉENNES
CACHEXIE
ANÉMIE**

MÉTHARFER

(Méthylarsinate de Fer)

Action cytoplasique du méthylarsinate usée au pavoir hématologique du ter.
AMPOULES..... 0,05 de Métharfer par ampoule.
GOUTTES..... 0,02 de Métharfer par 20 gouttes.
PILULES..... 0,02 de Métharfer par 20 gouttes.

**CHLORO-
ANÉMIE
LEUCÉMIE
CACHEXIE**

GAIARSOL

(Méthylarsinate de Gaïacol)

AMPOULES..... 0,05 de Gaïarsol par ampoule.
GOUTTES..... 0,05 de Gaïarsol par 20 gouttes.

**TUBERCULOSE
AFFECTIONS
des VOIES
RESPIRATOIRES**

GASTROZYMASE

(Suc Gastricque naturel)

Action digestive immédiate.
Action antiseptique - Action excito-sécrétoire.
De un à 3 Comprimés au milieu du repas.

**HYPOPEPSIE
HYPOCHLORYDRIE**

**LABORATOIRES
BOUTY**

3^{me} Rue de Dunkerque,
PARIS.

Thermothérapie

AIR CHAUD - LUMIÈRE
CHALEUR RADIANTE LUMINEUSE

Appareils du Docteur MIRAMOND DE LAROQUETTE pour la pratique médicale courante

Hypérimie, Sudation, Analgésie, Diurèse
Résorption des exsudats, Accidents, Tuberculose
Maladies chroniques (goutte, rhumatisme, phlegmes)



Radiateur photothermique ouvert

1^{er} Radiateur Photothermique.

Bain local de chaleur et de lumière électrique de 50 à 150°, s'adapte à toutes les régions du corps, se grille sur tous les courants, peut s'appliquer dans l'appareil du malade léger, peu volumineux, très portatif, emploi très commode, technique très simple. — En usage dans les Hôpitaux civils et militaires, les cliniques, les stations thermales. *Méthode et prescrit dans leur clientèle par un très grand nombre de Médecins DU MONDE ENTIER.*

2^e Radiateur à Liquides ou à Sable chauds.

Bain local de chaleur obscure et d'air chaud; de même forme que le radiateur photothermique, le remplace à défaut d'électricité.

3^e Douche d'air chaud graduée

A. HELMREICH, Nancy
ÉLECTRICIEN-CONSTRUCTEUR, FOURNISSEUR DES HÔPITAUX

la découvrir: ce fut le recensement, l'auteur de tout le mal; voici comment: Le recensement avait révélé aux autorités gouvernementales et communales une augmentation notable de la population, lesdites autorités n'hésitèrent pas à faire agir les Untori pour supprimer cet excédent et ramener la population à un chiffre raisonnable.

L'infortuné secrétaire de la mairie de Verbiacoro et le commis du receveur de Grisolia furent assassinés parce qu'ils avaient pris part aux opérations du recensement.

Il n'y a pas à croire à de l'exagération, et nous pouvons, en terminant, citer ce qui déclara à un rédacteur de la *Stampa*, M. Giolitti, président du conseil des ministres et ministre de l'intérieur:

— Vous le voyez, avec les accusations portées contre le maire, nous en revenons au temps des Untori, c'est-à-dire plusieurs siècles en arrière. Avec l'assassinat du secrétaire de la mairie, nous nous trouvons en présence de cette énormité: la populace de Verbiacoro, ayant appris que, d'après le recensement de juin dernier, les habitants de la région étaient en augmentation, s'est figuré que le gouvernement voulait supprimer cet excédent de population dont il ne savait que faire, et avait, en conséquence, décidé la mort d'un certain nombre de personnes. Il aurait dans ce but, répandu le bruit d'une épidémie de choléra, alors qu'en réalité il faisait jeter des poudres empoisonnées par toutes les autorités, mêmes municipales, pour faire mourir les pauvres gens.

ENTERREMENT CIVIL

Voici, pour édifier nos lecteurs sur la mentalité de certaines populations au xx^e siècle, quelques extraits d'un long

article que la *Riposte des Ardennes* consacra à un enterrement civil:

Donc, il définita Louis Collet. Quand votre empereur déclara la guerre au roi de Prusse

les yeux avec des épluchures d'oignons. Le jeudi 20 juin, sur le soir, on se hâta de jeter aussi violemment, que possible, un fond d'un trou où les vers l'attendaient, la détroque de celui qui avait été le citoyen Collet pour

doivent pas se nourrir exclusivement de fêles sauce moutarde et de poulet marengo. Ils ont les yeux dans les caves, le teint blême, jaune, quelques poux ça et là en guise de mouches tache sur un visage souffreteux. Ils fleurissent une odeur nauséabonde de tabac de catégorie inférieure et moisi; ils rient franchement, ils plaisantent, ils rient, les malheureux.

Ce sont, dit-on, les « fabricants », ce qui veut dire des ouvriers du sieur Thoma Philippe. Ils vont à Bruly de Courvin prêter leur concours obligatoire au tassage de la fosse de Collet. Ils sont munis d'instruments, ils sont, en effet, des musiciens forcés, esclaves d'un maître capricieux, dit-on encore et obligés de jouer comme de faire...

— En avant, marche! Ils vous attaquent fébrilement un morceau quelconque, un quelconque « Partout pour la Syrie ».

La carcasse du vieux Collet suit derrière au fond de sa boîte à dominos; elle est escortée d'un attroupement qui s'agitte en rigolant.

C'est ainsi que jadis, quand j'étais petit, avec mes frères et mes sœurs, nous entonnions joyeusement, tous les ans, un peu avant Noël, notre cochon agoré que ma pauvre père faisait hisser sur une échelle pour la dissection, l'ablation des tripes, l'expulsion de la matière fécale et toutes autres ou semblables cochonneries.

Revenons à nos moutons, je veux dire à notre vieux Collet.

Nous marchons. La fanfare des « fabricants » cherche des accords. Le cortège s'accroît. La boîte à dominos renfermant les abats du fit Collet suit toujours...

Nous voilà au cimetière. Les porteurs de la boîte à dominos déposent à terre le vieux Collet en faisant oui, et s'épouvent.

Alors s'avance un individu à la touche distinguée, un sabotier. Il empoigne certain morceau de papier, comme il empoignerait son ancêtre, lourdement, violemment.

Il lit des phrases que Pierre, ni Paul, ni Jacques, ni personne, pas même le poteraut



L'ange conduisant le dragon enchaîné aux enfers. En bas et à gauche, un damné soumis à la torture. (Manuscrit du XI^e siècle.)

en mille huit cent septante, Collet comptait déjà quarante ans.

« Sa crevasion, comme disent certains mal embouchés, était depuis longtemps attendue. Elle se fit le mois dernier.

Ceux qui, à son occasion, versèrent quelques larmes, s'étaient énergiquement frontés

les hommes et Louis pour les dames...

Tout d'abord, ce 20 juin, vers les trois heures, je grimpe dans le tourillard. L'employé à lunettes noires me délivre mon coupon. J'oublie de dire que, avant moi, était montée une espèce de harque composée d'une vingtaine d'individus endimanchés, qui ne

EAU MINÉRALE NATURELLE

ST-LÉGER POUQUES ALICE

Alcaline, Lithinée, Ferrugineuse, Reconstituante
La plus agréable des Eaux Minérales
C'est le REMÈDE le plus puissant contre les

DYSPEPSIES, GASTRALGIES

C'est la véritable Eau de régime
des Faibles, des Convalescents et des Neurasthéniques

La Source ALICE de POUQUES est la seule Eau minérale médicamenteuse ordonnée dans le traitement de la Tuberculose par la Récalcification

Récalcification de l'Organisme

Traitement de la Tuberculose pulmonaire, osseuse, rénale, Péri-tonique, Tuberculose, Scrofuleuse, Rachitisme, Pré-tuberculose.

TRICALCINE

A base de Sels calciques rendus assimilables

Se vend en Poudre et en Comprimés
Echantillons et Brochures gratuits

Laboratoire des Produits Sclentia: 42, rue Blanche, Paris

CARABANA

PURGATIVE, DÉPURATIVE, ANTISEPTIQUE

La seule qui, outre l'effet purgatif immédiat, exerce son action curative sur les organes malades

100 TABLETTES (Comprimés de 10 centigr.)

Urotropine

SCHERING

7. Sept. 1899. — MARQUE DÉPOSÉE. — N° 6898

Antisepsie Propylaxie
des Voies urinaires

Prendre en poudre et former et solution d'urine. Répéter deux ou trois fois par jour, après un lavement sédatif.

Propylaxie de la Fièvre typhoïde.

Urotropine Schering

LE PREMIER DES ANTISEPTIQUES URINAIRES
LE PREMIER EN DATE ET EN VALEUR

Prescrire : COMPRIMÉS D'UROTROPINE SCHERING

DOSE : De 2 à 4 comprimés (de 0 gr. 50) par jour, dissous dans un grand verre d'eau à la température de la pièce.

Echantillons et littérature : 4, Faubourg Poissonnière, 4, PARIS

barbu et moustachu ne comprend, phrases qu'il n'a pas composées et que lui-même, quoique saboter ne saurait comprendre.

Tu ânonnes, non bonhomme. Tu te tiens comme un godiche. Tais donc ta boîte, mal dégrossi.

Il lit pourtant, le pauvre! Arrivé à la fin de son discours, il cherche encore des phrases sur le morceau de papier, qu'il trottait avec force. « N'y en a pas, c'est tout! » semblait lui dire ses voisins. Il se tait alors. Il se recule un peu, le mal bâti, moitié content de lui-même, moitié honteux et inquiet. Il se recule avec la grâce d'un vieux singe qui vient d'arrosé ses pattes de derrière...

Or donc fut descendue dans un noir trou l'incoustrante dépoilée de pitoyable vieux Collet. Sur sa botte résonnèrent quelques notes de terre.

Les pilos musiciens exécutèrent encore un rigodon. Le tigre du Cul-de-Sarts et de Lauid-Trou eut un rire satisfait. Puis tous partirent disant: « Il est bien mort, il est bien terré, il peut déjà! »

Paréil faitum, malgré sa pauvreté et la tristesse qu'il inspire, valait cependant d'être reproduit à titre de document.

PROPOS DU DOCTEUR QUINE SUR LES PEUPLES ET LE BAIN

Le docteur Quine, médecin de Manchester, fit une communication des plus divertissantes au dernier congrès sanitaire de York. Il s'agissait de la propreté du corps humain et des bains. L'auteur se livra là-dessus à une enquête approfondie et il en communiqua les résultats à son auditoire qui les accueillit fort joyeusement.

Sur vingt clients d'un hôtel, déclarait-il, un seul en moyenne fait usage du bain quotidien. Ceux qui viennent en tête de la liste, ce sont les officiers, puis les hommes de sport; quant aux membres du clergé, ils n'occupent qu'un rang des plus médiocres.

Si l'on classait les nationalités par ordre, l'ordre du bain, ce sont les Anglais du sexe masculin qui emporteraient la palme, disons

Français et les Allemands presque sur le même pied. La raison pour laquelle les femmes d'Amérique viennent avant celles

d'ailleurs, en robe de chambre, le coltour de l'habit pour se rendre à la salle de bains. Les autres, au contraire, ont de fortes préventions contre cette promenade matinale.

... dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil,

et cela fait naître considérablement leur moyenne. Peut-être, ajoute le docteur, les unes ont-elles des deshabillés plus soignées, plus attrayants que les autres. On assure également que les Américaines se servent volontiers de la baignoire pour y laver de menus objets de linéerie fine, gants, mouchoirs de batiste et corollettes. Mais je n'ai découvert aucun fait qui puisse légitimer pareille accusation.

Ainsi parla le docteur Quine, parmi les rires des congressistes. Une dame anglaise lui répondit quelques jours plus tard dans un grand journal, pour contester ses observations. S'échauffant par degrés dans sa controverse, elle aurait, pour un peu, vers la fin de sa lettre, traité le docteur Quine de farceur.

Son indignation se comprend du reste. C'est une croyance solidement établie sur le continent que l'Anglais est le peuple le plus propre de la terre. Or voici un Anglais en personne qui, à coup de statistiques, vient ébranler notre opinion.

Dans une des pièces les plus amusantes de Bernard Shaw, *Arms and the Man*, le major Petkoff, un Bulgare, retrouvant sa chère femme, après une longue absence, l'entend se plaindre de ses maux de gorge habituels.

Cela vient, lui déclare-t-il sévèrement, de ce que vous vous lavez le cou tous les matins. C'est vraiment aller trop loin dans ces habitudes modernes. Ces manies de se mouiller ainsi ne sauraient être bonnes pour la santé: elles sont contraires à la nature. Il y a un Anglais à Philadelphie qui avait coutume de s'asperger de la tête aux pieds d'une froide, chaque matin, aussitôt levé.



Girardot. — Le bain maure (Salon de 1907)

plutôt l'éponge, puis les Ecoisais, les Irlandais, les femmes américaines, les femmes anglaises, les hommes d'Amérique, les

d'Anglêtre est moins une raison de propreté que de coquetterie. Les premières n'hésitent pas une minute quand il s'agit

INSUFFISANCES THYROÏDIENNE ET OVARIENNE
Troubles de la Menopausée et de la Puberté.

HYPODOSE

Myxoedème **OVARO-THYROÏDINE** OBESITÉ

Arthritisme, Rachitisme, Dépôt: Laboratoire du Docteur FRAYSSÉ, 130, r. d'Assolvière, Paris et toutes Pharmacies.

REVUE INTERNATIONALE ILLUSTRÉE

UN PEU DE TOUT

Revue de grand luxe, la plus belle et la moins chère

Abonnement d'essai de 3 mois, France: 2 fr. — Étranger: 3 fr.
Abonnement annuel, France: 12 fr. — Étranger: 18 fr.
182, Rue de Rivoli — PARIS

A. L. CAILLET

Traitement Mental & Culture Spirituelle

Prix 4 Fr.

VIGOT FRÈRES, 23, Place de l'École-de-Médecine, Paris.

Maladies du Cerveau
EPILEPSIE — HYSTÉRIE — NEVROSES
Traitées depuis 40 ANS avec succès par les

SIROIS HENRY MURE

1° Au Bromure de Potassium. 2° Polychromat (strontium, sodium, ammonium).
3° Au Bromure de Sodium. 4° La Bromure de Potassium (excepté de la baryte).

Indicévement doses, 5 grammes de sel chimiquement pur par cuillerée à soupe et 80 cc par cuillerée à café de sirop d'écorce d'orange amère irréprochable. Répéter les doses 3 fois par jour.

Enlèvement des calculs et des débris d'opium par cuillerée à soupe et 80 cc par cuillerée à café de sirop d'écorce d'orange amère irréprochable. Répéter les doses 3 fois par jour.

Pratiquer le plus difficile, ces préparations susceptibles de composer expérimentalement dans des conditions identiques, la valeur thérapeutique des sirois bromurés seuls ou associés. — **SIROIS HENRY MURE, A. GAZAGNE, 114, rue de la Chapelle, Pont-Saint-Esprit (Gard).**

SOLUTIONS HENRY MURE

Biphosphate de Chaux arséné — Chlorhydro-Phosphate de Chaux arséné

Chlorhydro-Phosphate de Chaux arséné (LITRE: 5 FR.; DEMI-LITRE: 3 FRANCS)

PHITISIE (1^{re} et 2^e périodes) — RACHITISME
ENGORGEMENTS GANGLIONNAIRES ET DES ARTICULATIONS
MALADIES DES OS ET DE LA PEAU
CACHEXIES SCROFULÉUSES ET PALUDÉENNES
EPUÏSEMENT NERVEUX — INAPPÉTENCE — DIABÈTE

Le Biphosphate et le Chlorhydro-Phosphate arséné H. Mure produisent des effets remarquables chez les phisiques atteints de dyspepsie et dans la chlorose. Sous leur influence, la toux et l'oppression diminuent, l'appétit augmente les forces reviennent.

LITRE: 2 FR.; DEMI-LITRE: 2 FR. 50

AVANTAGES PRINCIPAUX
sur les Solutions similaires

1° Emploi d'un Phosphate monoclocaire cristallisé, d'une pureté absolue, permettant un dosage rigoureux, difficile à établir avec les phosphates miclocaires du commerce qui ont une extrême solubilité à un excès d'acide sulfurique toujours nuisible à l'assimilation;
2° L'insolubilité absolue obtenue par un procédé de cristallisation d'une insolubilité parfaite;
3° Administration facile par cuillerées dans un peu d'eau vinaigre ou sucre au milieu des repas;
4° Traitement phosphaté le plus sûr et le moins coûteux dans les affections chroniques. (Chaque cuillerée de Biphosphate de Chaux arséné H. Mure contient 10 milligrammes d'Arsenate de Soude et 0,50 grammes de Lactate de Hétre pur).

N.B. — Dans les cas où l'arséniate de soude et le molybdate ne seraient pas indiqués, MM. les Docteurs pourront prescrire les mêmes solutions H. MURE non arsénées. LITRE: 3 FR.

Dépôt général: **PH^{ie} H. MURE, à PONT-SAINTE-ESPRIT (Gard)**
A. GAZAGNE, Gendre et Successeur

Quelle horreur! Tout cela est la faute des Anglais: leur chinage les rend si sales qu'ils ont un besoin perpétuel de se laver. Regarde mon père! Il ne prit jamais un bain de toute sa vie; et il a vécu jusqu'à qua re-vingt-dix-huit ans, l'homme le plus vigoureux de toute la Bulgarie. Me bien laver une fois par semaine, passe encore. Ma position m'y oblige. Mais une fois par jour, c'est pousser les choses à une exagération ridicule!

Quelques Anglais suivraient-ils sans le savoir les recommandations du major Petkof? C'est ce que le docteur Quine n'est pas loin de prétendre. Ils sont vraiment sans excuse et méritent le plus sévère des blâmes.

L'Angletierre a inventé et perfectionné la salle de bains. Dans la plupart des hôtels britanniques, l'usage en est absolument gratuit, tandis que chez nous, nos bourgeois et hôteliers majorité de deux à trois francs la note chaque fois qu'il prend à l'un de nous la fantaisie de se tremper dans l'eau. Jusques à quand tolérera-t-on pareille barbarie? Quand prétera-t-on l'oreille à notre prière: « Donnez-nous aujourd'hui notre bain quotidien » (*Non de solo sine tivo homo, sed etiam aqua.*) Cette raison, et aussi l'extrême rareté des baignoires dans les maisons et appartements, font que le Français se contentait jusqu'ici des ablutions locales, beaucoup trop locales. L'immersion totale lui était presque toujours interdite. Un progrès est en train de se manifester à cet égard. Ce que nos bûtesseurs d'immables appellent le « confort moderne » comporte obligatoirement la salle de bains. (*Le Temps*).

UNE RACE PRIMITIVE A SUMATRA

Comme beaucoup de races primitives, refoulées par les envahisseurs au regard du monde, les Kooeoes habitent depuis des siècles dans les forêts vierges du Sud

de Sumatra, et y vivent pour la plupart, loin de tout contact avec les hommes. Sauvages au plus haut degré, ces tribus nomades ne se montrent à personne, excepté par-ci par-là à un Malais qui sert d'intermédiaire à dire pour les produits forestiers contre du sel, du riz, etc. Au milieu de marais impenétrables, le long de rivières innavigables, les Kooeoes ont su rester isolés au milieu de la civilisation qui pénètre jusqu'à l'intérieur de l'île.

Très peu d'Européens ont réussi à les voir. Certains tribus cependant sont entrées en relations avec leurs voisins, et à ce pu constater que les Kooeoes marchent courbés; ils sont tout nus, ont le regard craintif, la peau presque toujours amincie par la petite vérole. Ils vivent et se déplacent dans les forêts et les marécages, entre Batang Hari, Moesi et la rivière

Tambesi, sur une surface qui mesure environ un tiers de la Hollande. Tout à fait différents des indigènes de Sumatra qui

les entourent, ils ont la figure allongée, les lobes des oreilles longs, les bras et les jambes courts, tandis que le buste est long, le front bas et les yeux creux.

Leurs arts et sont recourbés. Ils marchent courbés, sans bruit, presque en rampant.

Leurs arts et sont recourbés. Ils marchent courbés, sans bruit, presque en rampant. Ils sont d'une malpropreté proverbiale. Leurs huttes sont composées d'un plancher et d'un toit, sans murs,

sans aucun meuble; à peine quelques peaux de singes sur lesquelles ils s'étendent. L'on trouve d'ordinaire trois à cinq huttes rassemblées.

Les Kooeoes parlent peu et à voix

basse; leur nourriture consiste en racines, fruits, poissons, crocodiles, serpents, singes et sangliers; leur mets favori est la tortue d'eau. Ils mangent la viande crue ou légèrement grillée. Quand la journée du jour ne se trouve pas facilement, ces simples, qui ne font pas de provisions, changent d'endroit. Comme seules armes, ils manient la lance et la hache; ils allument du feu au moyen d'une pierre à feu et d'un morceau de fer acheté au Malais servant d'intermédiaire pour leurs transactions.

Cette existence au milieu des forêts marécageuses donne lieu à nombre de maladies de la peau, aux fièvres; la mortalité est grande parmi les femmes et les enfants.

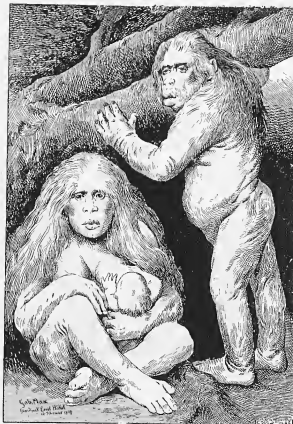
Le peu d'Européens qui ont réussi à entrer en communication avec eux, les disent paisibles et doux, très franes, mais voleurs, ni menteurs. Leur seul commerce consiste à déposer quelques produits forestiers à un endroit fixe, où ils reviennent plus tard chercher les marchandises données en échange.

Il faut aujourd'hui faire une différence entre les Kooeoes qui se sont rapprochés de la civilisation et sont employés comme coolies, ils font d'excellents courriers, et ceux qui évitent tout rapprochement et restent à l'état sauvage. Tous ensemble ils sont au nombre de 5,000 à 7,000.

LA CUISINE SOUS LA RÉGENCE

C'est le Régent qui mit à la mode la cuisine moderne. M. A. Francklin dit avec raison (*La Vie privée d'Australie*):

Le Régent comitait, dans des banquetts pareils à ceux qui côtoient la vie au pauvre Vatel, on bâfre, on ne mange pas. De là, ses petits soupers; de là, cette cuisine



Gabriel Max. — Le jûttécantroïf ou homme-singe de l'île de Java



Le Reconstituant MOYNE

(GELÉE STÉRILISÉE)

Prix du Flaçon:

1 fr. 25

60 grammes de "Reconstituant Moyne" font un repas

Additionné d'égalé quantité d'eau bouillie,
:: :: non salé, il constitue aussi :: ::

UN CONSOMMÉ SUCCULENT

TOUT FLAÇON OUVERT
DOIT ÊTRE UTILISÉ DANS
LES VINGT-QUATRE
HEURES

Aux personnes malades
ne pouvant pas prendre
d'aliment froid, il est
recommandé d'employer
le Reconstituant Moyne
additionné à un potage.

Le "Reconstituant Moyne" est préparé exclusivement avec de
la Volaille, du Jambon d'York et des Légumes frais

La réduction STÉRILISÉE de ces produits, sans aucune addition
de gélatine, constitue une gelée nourrissante, fortifiante par excellence,
d'une digestion facile et d'un goût très agréable, parfaitement acceptée
par les enfants, les malades et les convalescents.

Le "Reconstituant Moyne" doit être rafraîchi avant de le servir

En vente chez le Fabricant: M^{ME} JEAN MOYNE, 11, Place de la Miséricorde, à LYON. Téléph. 2-49

exquis qui n'eût plus de rivale en Europe.

Nous avons, entre cent témoignages, celui de Mercier, dans le *Tableau de Paris* (1780): « On ne sait manger délicatement qu' depuis un demi-siècle; la délicieuse cuisine de Louis XV fut inconnue à Louis XIV. » Il est vrai qu'on voit, pour la première fois depuis les Grecs, des repas où l'on est préoccupé d'autre chose que de manger. L'esprit, le savoir, la conversation sont le meilleur assaisonnement des mets, dans ces réunions où Buffon, d'Holbach, Helvétius, Quesnay, La Popolinière, M^{me} de Lambert, de Tencin, de Geoffrin, du Defland, M^{me} de Lespinasse conviaient tous les beaux esprits du temps.

La préoccupation de converser, de s'entretenir de belles lettres ou de philosophie, interdit tout aliment qui alourdirait le cerveau; on sut faire alterner les légumes avec la viande de boucherie et la volaille, et couronner les repas par un dessert délicat, léger et divers.

Le nombre assez grand des recettes données par Menon montre que les légumes ne formaient pas la moindre partie de l'alimentation. On prisait fort à cette époque les pois verts qu'on préparait à la *demie bourgeoise*, c'est-à-dire au quart avec un bouquet de persil et de ciboule et une laitue pommée coupée en quatre, le tout cuit à petit feu et lié avec un ou deux jaunes d'œufs. Les pois secs se consommaient en purée. Les haricots verts se faisaient au beurre, auquel on mêlait un peu de bouillon et une pincée de mirre. Les haricots blancs se préparaient soit au gras, soit au maigre, de même que les fèves et les lentilles dont on fait aussi des coulis. Le riz est déjà utilisé couram-

ment en potages, simplement au lait, ou au gras, ou au maigre avec un bouillon de divers légumes; dans le riz au blanc, le jus d'oignons est remplacé par des jaunes d'œufs. Les choux se man-

gent avec des tendrions de veau, de la culotte de bœuf, de l'andouille de porc ou une épaule de mouton; ou à la bourgeoise, c'est-à-dire farcis et braisés et arrosés d'un bon coulis. Les choux-fleurs sont entrés dans la consommation, venus naguère d'Italie; on les sert, comme de nos jours, à la sauce blanche ou farcis de rouelle de veau, de persil et de ciboulette. Il y a encore de nombreuses façons d'assaisonner le chou, telles qu'à la flamande ou en surprise. Menon parle ensuite judicieusement de l'oignon « d'une grande utilité en cuisine, quand on l'utilise avec modération », du poireau qui donne « bon goût au bouillon », des navets, accompagnement obligé de

maint ragouts, des « laitues pommées et romaines », de la chicoree blanche et verte, employée tantôt en salade, tantôt cuite, des cardons, des artichauts à la *Baignolle*, au verjus de grain, des asperges et du potiron, des salsifis, des épinards à la crème ou au jus de veau, des melons comme hors-d'œuvre, des cornichons, des oignons qu'on peut conserver séchés, des truffes, et des morilles.

La Cour s'occupe de cuisine. Saint-Simon nous apprend que, pour les petits soupers du Régent, les mets « s'approprièrent dans des endroits faits exprès de plain-pied, dont tous les ustensiles, étoient en argent; les rous mettoient souvent la main à l'œuvre avec les cuisiniers ». Le Régent excellent dans la pratique culinaire. On voit par les lettres de la princesse Palatine, qui s'avait aussi bien la préparer que la manger. Bien qu'il eût un

appétit presque égal à celui de Louis XIV, il resta toujours un gourmet délicat.

« Qui tenait-il ces dons? » écrit M. Alfred Franklin. Pas de sa mère à coup sûr, qui, Allemande comme on le sait, se plaignait de ne pas avoir de cuisinier bavarois, se boudait de choucroute, de saucissons fumés, de soupes aux choux, au lard, à la bière et au vin; qui se vantait d'avoir mis à la mode, les jambons crus et les choux au sucre; qui, enfin, méconnaissant la vraie gloire de son fils, disait écrit: « Quoique je sois en France depuis quarante-trois ans, je n'ai encore pu m'habituer à la détestable cuisine de ce pays. » (*Lettres de la Princesse Palatine*, t. I, p. 133, 146, 153, 349, 362; t. III, p. 51, 85, 122, 131, 132, 143, 304, 179.) Il paraît que sa petite fille, la duchesse de Berry, n'avait pas les mêmes répugnances pour nos plats car son « affreuse glotonnerie finit par la tuer ».

Quoi qu'il en soit, c'est sous le Régent, puis sous Louis XV que s'éleva toute cette émigration en matière d'alimentation et progressa la cuisine française. L'art culinaire doit à Monsieur le potage à la Xavier; à Marie Leczinska, les bouches à la reine; au comte d'Artois, une nouvelle manière d'assaisonner le ris de veau; au prince de Condé le savoureux potage qui porte son nom; au duc de Richelieu, la mayonnaise (mahonnaise autrefois, de Port Mahon où elle fut inventée); à la Pompadour, les filets de volaille à la Bellevue, etc. Le raffinement des meurs amène la prépondérance des purées, des bouillies et des consommés. Mercier nous apprend, dans son *Tableau de Paris*, qu'il était devenu ignoble, chez les gens bien nés, de mâcher comme le vulgaire: une duchesse avale un aloyau rôti en gelée et veut se nourrir sans effort, ni travail. On croirait



Clélie de Correspondant Metais
Boilly. — La Gourmandise

CŒUR ARTERIO-SCLÉROSE
Avec ses bains
ROVAT
CARBO-GAZELUX
GUÉRIT
TROUBLES CARDIO-VASCULAIRES

TUBERCULOSES
Bronchites, Catarrhes, Gripes
ÉMULSION MARCHAIS Phospho-Crésotée
Calme la TOUX, relève l'APPÉTIT et CICATRISE les lésions.
dans lait, bouillon. Bien tolérée - Par l'Alcoolisme.

OVO-LÉCITINE BILLON
RECONSTITUANT par EXCELLENCE
NEURASTHÉNIE, PHOSPHATURIE, ANÉMIE CÉRÉBRALE, SURMENAGE, CONVALESCENCE, ETC.
Vente en gros :
LES ÉTABLISSEMENTS POULENC FRÈRES FABRIQUE DE PRODUITS CHIMIQUES PARIS.
INDICATIONS : DRAGÉES à gr ou centigr. — Dose : 2 par jour, en 1 fois, un peu avant les repas (enfant) ; à 3 dragées. GRANULÉ à gr 10 centigr par sulfate à 100. — Dose : 2 milligrés à 100 par jour (enfant) ; à 2 à 3 centigr par sulfate cube. — Dose : à gr ou centigr par centimètre cube. — Dose : à subjecton intranasculaire tous les deux jours.

Arthritisme, Goutte
Rhumatisme
Gravelle, Diabète
VICHY-CÉLESTINS
Bouteilles et Demi-Bouteilles

dérogent en mastiquant comme le populaire. Les cuisiniers s'exercent à métamorphoser tout ce qu'ils appréhendent, à un dîner royal ils vont jusqu'à imiter, avec des légumes, divers poissons, en leur donnant non seulement la forme, mais le goût de ceux-ci.

Louis XV mit à la mode les pâtés froids aux mauviettes. Dans son infiniment, des 1722, il se plut à faire et à servir le thé et le chocolat, à confectionner des omelettes. On sait son goût pour la préparation du café destiné non seulement à ses favorites, anecdote immortalisée par un bon mot célèbre de la Du Barry, mais aussi à ses enfants : il le leur portait dans leur chambre.

D^r LAUREN.

UN PEU DE SATANISME

M. André du Fresnois publie et commente quelques lettres fort caractéristiques que J.-K. Huysmans écrivit à une correspondante qu'il ne nous nomme pas, M^{me} de C... (1). Cette aimable personne connaît Huysmans vers le temps où celui-ci songeait à quitter le diable et les diabesses pour aller à Dieu. Et c'est M^{me} de C... qui lui fournit quelques renseignements et quelques relations fort propres à satisfaire sa nouvelle curiosité. Bref, Huysmans, à ce moment — vers 1860, — habite, à Lyon, chez un certain abbé Boullan, prêtre incrédule, où il s'inquiète du poète Joseph de Guaita, morphinomane très cruellement atteint. Et il écrit à M^{me} de C... :

« Ici, à Lyon, chez le bon Boullan, c'est une mêlée générale pour l'Instant. Assisté d'une

fort extraordinaire somnambule et d'un mannequin Thibault, il se dédramatise et se cogne. Or, de Guaita aurait empoisonné la petite somnambule qui lui aurait répondu par la loi du retour. Si bien qu'il y aurait intérêt à savoir si, en effet, de Guaita s'écopé.

Les deux femmes, ici, le voient au lit.

Ouf! — C'est égal, je passe des journées pas ordinaires avec tout cela — compliqué de messes, d'hosties, de brandies contre tous les esprits du mal. Surtout Dieu, en voilà un repos!

Et encore, dans la même lettre :

« ... La vie est douce, promenade, moniée à Notre-Dame de Fourvière, dîners de famille, tisane ou débarras s'ont de toute velétie charnelle, blanc de pureté et sulfureux de magie, c'est le milieu actuel de votre ami.

Ajoutez la plus extraordinaire chambre d'hôtel que l'on puisse rêver. Je m'y joue de



Cliché du Correspondant Médical
Le Prince des Ténébrés
(Miniature du Saint Gréal, XVI siècle)

petites féeries et des mêlées tout seules.

La chambre est du dix-septième, belle, grande, sans intérêt, mais elle a une petite porte et l'on entre dans les ténébrés entre deux énormes murs. Bougie allumée, on suit un couloir étroit, on arrive dans un réduit noir contenu en cabinet de toilette. Là une autre porte, et un vrai souterrain comme ce, dalle, voûté, on s'assit à un petit confessionnal corporel — pour moi tout seul.

On peut jouer les Lettres dans ce couloir où nul bruit, nul jasement n'arrive. C'est une vraie bénédiction de posséder un logis pareil. L'horreur du gain meuble n'est plus.

Il se rappelle, à la fin, au souvenir de l'abbé Mugnier, « auquel il fait dire qu'il est bien sage », et c'est ce prêtre qui ramènera plus tard à la religion J.-K. Huysmans comme il y ramènera Coppée. Ce

mélange de mysticisme persistant, de satanisme en révélation et de piété naïissante est fort curieux et produit des épitres de verve bien savoureuse. Huysmans revient d'un pèlerinage à la Salette, qui ne l'a d'ailleurs pas séduit. Il l'écrit :

Cela ne vaut pas Lyon et Boullan. Décidément ce-gens sont extraordinaires. J'ai vu chez lui la messe dite par une femme! Gloire au sexe régénéré, aux organes célestifiés (style du lieu). Je me fais s'inter la bonne aventure par la petite somnambule dont je vous ai parlé; elle lit pour l'heure dans des verres d'eau. Puis je vais en voir un autre qui pratique le rite mozarabique de la bonne aventure avec des pois chiches et des fèves; enfin, j'ai un rendez-vous avec un ancien évêque de bénédictins; j'espère en extirper des documents car eux. Je ne perds pas mon temps, comme vous voyez.

Les batailles ont repris, depuis ma dernière lettre — des Wagram dans le vide! J'ai un peu peur d'être dans une maison d'aliénés. Boullan saute comme un chatigre, avec ses hosties. Il appelle saint Michel, les éternels justiciers de l'éternel et justice, puis à son aise il crie par trois fois : « Terrasse Péladan, terrasse Péladan, terrasse Péladan! — C'est fait! » dit la maman Thibault, qui a les mains sur le ventre.

Ouf! Quant à mon âme, à ma pauvre âme, ton ton ton, elle est très convenable. Je me suis donné l'argent-dit de la vie contemplative dans des c. lules au blanc de chaux. «vec un pre-D pour mobilier; je m'ai fortement calmé; je suis comme un angeot, tout blanc. Ça me change!

On retrouve en ces récits spirituels et irrévérencieux, le tour personnel de J.-K. Huysmans, sincère et contradictoire.

Les lettres publiées montrent que Huysmans représentait l'éternel insatisfait, satisfait seulement de ses déceptions.

(1) André du Fresnois. Une étape de la conversion de Huysmans (lettres inédites), chez Borbone, s. n.

ANTISEPTIQUE URINAIRE PAR EXCELLENCE

ARTHRITISME DIATHÈSE URIQUE

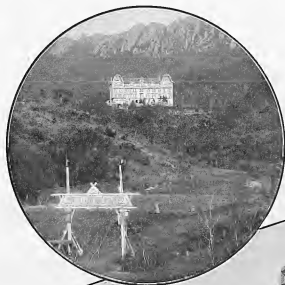
URINAISEPTOLINE

ROGIER

DISSOUT, EXPULSE L'ACIDE URIQUE

Granulé entièrement soluble dans l'eau : 0,60 centigr. de matière active par cuillerée à café. — DOSE : 2 à 6 cuillerées à café par jour
Échantillons et Littérature : HENRY ROGIER, Pharmacien, Anc. Int. des Hôpitaux de Paris, 3 et 5, boul. de Courcelles, PARIS

SÉJOUR D'HIVER

AGAY, près CANNES. HOTEL DES ROCHES ROUGES

Le GRAND HOTEL DES ROCHES ROUGES Hôtel de premier ordre, confort moderne, construit dans le fastueux décor de la Nouvelle Corniche d'or, au milieu d'un captivant contraste de formes et de couleurs, l'HOTEL DES ROCHES ROUGES enfermé dans la luxuriante végétation de l'Esterel, offre à ceux que les rigueurs boréales attirent sur la Côte d'Azur un coin délicieux de calme et de repos, et à ceux que tentent les excursions l'attrait de nombreuses promenades dans l'Esterel.



Le PREMIER Produit FRANÇAIS
qui ait appliqué
L'AGAR-AGAR
au traitement de la
CONSTIPATION CHRONIQUE

THAOLAXINE

LAXATIF - RÉGIME
agar-agar et extraits de rhamnées

Posologie

PAILLETES : 1 à 4 cuil. à café à chaque repas
CACHETS : 1 à 4 à chaque repas
COMPRIMÉS : 2 à 8 à chaque repas
GRANULÉ : 1 à 2 cuil. à café à chaque repas
(Spécialement préparé pour les enfants)

Echantillons & Littérature
sur demande adressée :

LABORATOIRES

DURET & RABY

Marly-le-Roi (S.&O.)

F. Borremans del.

CHOLÉOKINASE

6 à 8 Ovoides par jour

TRAITEMENT SPÉCIFIQUE
DE L'ENTEROCOLITE
MUCOMEMBRANEUSE

Antalgol DALLOZ (Quino-Salicylate de Pyramidon)

Névralgies * Migraines * Goutte aiguë ou chronique * Gravelle * Lithiase rénale * Rhumatisme chronique * Fièvre de Fatigue * Insomnies, etc.

Adultes : 4 à 8 cuillerées à café, suivant les cas, dissous dans de l'eau
Enfants : 2 à 4 cuillerées à café, suivant les cas, dissous dans de l'eau

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Pour assainir la bouche, raffermir les gencives, fortifier les cheveux, pour les ablutions journalières, pour le lavage des nourrissons, etc., etc., il est recommandé de faire usage du

Coaltar Saponiné Le Beuf

qui possède les propriétés DÉTERSIVES et ANTISEPTIQUES INDISPENSABLES aux produits destinés à ces usages, qualités qui lui ont valu son admission dans les HOPITAUX DE PARIS.

Le Coaltar Le Beuf est en effet très efficace en particulier dans les cas d'angines couenneuses, anthrax, gangrènes, herpès, leucorrhées, pityriasis, otites infectieuses, suppurations, etc., mais dans ces circonstances c'est au MÉDECIN qu'il appartient de prescrire ce produit et de régler son mode d'emploi.

Le Coaltar Saponiné Le Beuf étant un liquide qui n'est ni caustique ni vénéneux, peut être laissé entre toutes les mains.

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des imitations que son succès a fait naître

AUTOUR DE MON AUTO-OPÉRATION

Par le Docteur JULES REGNAULT

Ancien Chef de Clinique chirurgicale

Ex-Professeur d'Anatomie à l'École de Médecine Navale de Toulon

Le D^r Jules Regnauld vient de prouver de façon convaincante la possibilité, pour un médecin, de pratiquer sur lui-même des opérations, même importantes, en l'absence de toute assistance confraternelle. La chose n'est possible que grâce à l'anesthésie locale, quel qu'en soit l'agent : cocaïne, stovaine, novocaïne... etc. L'auto-opération du D^r Regnauld est donc un argument décisif en faveur de cette méthode bien française, dont le Prof. Reclus s'est fait l'ardent et persuasif promoteur. Lui-même, en effet, prouva, dès 1890, la confiance qu'il avait dans ce procédé anesthésique en extirpant de la sorte, de son index droit, un tubercule anatomique contracté au cours d'une opération. L'acte du D^r Regnauld montre que cette excellente méthode vaul d'être généralisée et étendue à la grande chirurgie.

Dans les lignes qui suivent, l'auteur étudie les « à-côtés » de son auto-opération. On verra qu'ils ne manquent point d'inattendu et prêtent à de multiples réflexions. Nos lecteurs savent, pour l'avoir apprécié déjà dans nos colonnes, quel esprit lucide, curieux, novateur, caractérise ses recherches à D^r Regnauld. Né en 1873, notre distingué confrère consacra à la « Sorcellerie » une thèse de doctorat d'érudition solide. Il fut ensuite successivement médecin des tirailleurs tonkinois sur les frontières du Kouang-Si et du Kouang-Toung, médecin-chef des ambulances de Tien-Yen, près de Monkay. De retour en France, il ne tarda pas à être nommé professeur d'anatomie à l'École de Médecine navale de Toulon et à occuper la chaire qu'ont illustrés Marné, Dubreuil, Jules Roux et enfin Jules Fontan, dont il est l'élève. Chargé du service chirurgical de l'hôpital Saint-Mandrier, il entoura d'un vif intérêt scientifique les malheureux victimes du cuirassé Liberté. Malgré les exigences de périlleux tâches, il publiait entre temps, dans les grandes Revues médicales et scientifiqes, des travaux multiples sur des questions d'anatomie, de technique chirurgicale, de psychologie, d'occultisme (sorcellerie, magie, envoûtements... etc.). Nos lecteurs se réjouiront avec nous de sa promotion récente dans l'ordre de la Légion d'honneur.

Toulon, 6 juillet 1912.

« A l'hôpital Saint-Mandrier, un médecin de 1^{re} classe de la Marine, le docteur Jules Regnauld, s'est opéré lui-même, par ses propres moyens, d'une hernie inguinale gauche... » LES JOURNAUX

Le jour même où la grande presse annonçait de tous côtés notre auto-opération, le 6 juillet, la rédaction d'*Æsculape* nous faisait l'honneur de nous demander nos impressions d'opéré ; comme nous le verons plus tard, ces impressions se réduiraient fort peu de choses, si on les limitait à la durée de l'acte chirurgical ; c'est pourquoi nous avons posé d'étendre la question et d'exposer les circonstances dans lesquelles s'est produit cet acte.

Partisan convaincu de l'analgésie locale, grâce à laquelle nous avons fait des centaines d'opérations, nous avions depuis longtemps l'intention de nous opérer nous-même si l'occasion s'en présentait ; nous voulions éprouver personnellement et démontrer une fois de plus la valeur de cette anesthésie, trop méconnue malgré les travaux de M. le professeur Reclus. Dès février 1911, en discutant avec des confrères sur l'auto-opération de hernie que le médecin roumain, M. Alexandre Fzaicou, s'était pratiquée sous rachi-strychno-stovainisation, nous avions déclaré qu'à la place de ce chirurgien nous nous serions contenté de l'analgésie locale. Nous ne pouvions alors joindre le geste à la parole : en effet, notre hernie ne s'est produite que cinq mois plus tard, le 31 juillet 1911.

Étant entraîné à faire diverses opérations sans aucun aide, nous voulions nous opérer seul, pour déterminer si, en cas de nécessité, un chirurgien isolé pourrait pratiquer une intervention sur lui-même grâce à la méthode anesthésique employée (1).

Atteint d'une hernie qui s'aggravait progressivement depuis plusieurs mois et qui nécessitait une cure radicale, nous nous trouvions dans de bonnes conditions pour tenter la double expérience. En effet, un autre partisan de l'analgésie locale, M. le médecin principal Gas-

telin, qui nous avait remplacé comme chef du service chirurgical de l'hôpital Saint-Mandrier, voulait bien approuver notre projet et en favoriser la réalisation.

En présence de cette bienveillante approba-



Le Docteur Regnauld, médecin principal de la Marine

Construit vers 1830, il ne possédait pas tout le confort moderne, mais avec quelques modifications et transformations il redeviendra peut-être un de nos plus beaux hôpitaux. Il possède déjà, depuis trois ans, deux salles d'opérations bien aménagées qui nous ont rendu les plus grands services lors des divers accidents survenus à Toulon et en particulier lors de l'explosion du cuirassé Liberté.

Nous avions aussi, il faut bien l'avouer, une certaine satisfaction à nous retrouver dans notre ancien service. Enfin nous espérons y trouver, plus facilement qu'à Toulon même, le calme et le silence pour nous opérer et rédiger notre observation à l'abri des indiscrétions.

Nous ne parlerons pas ici de la technique de l'auto-chirurgie et nous n'insisterons pas sur les détails de notre auto-opération qu'on peut résumer en quelques lignes : après avoir placé la table dans une position que nous avions étudiée la veille, nous avons mis notre appareil photographique au point sur la partie moyenne de cette table, puis ayant procédé à la stérilisation des mains, des bras et de la région opératoire, à l'installation des grandes compresses, enfin à l'anesthésie locale, nous avons pratiqué seul tous les temps de l'opération. Un voile ou masque opératoire placé devant la bouche nous a permis de parler longuement sans crainte d'infection pour la plaie, nous avons pu ainsi donner des instructions à l'élève peu expérimenté qui faisait fonctionner l'appareil photographique, discuter avec nos confrères sur la valeur des anesthésiques et le choix des procédés opératoires, tout en leur exprimant, de temps à autre, nos impressions. La sensation la plus désagréable a été provoquée par le lavage à l'alcool ; nous avons perçu ensuite deux sensations de piquères, dues à l'injection de morphine et à la première injection de cocaïne ; l'incision a donné la sensation que produirait un ongle rayant doucement la peau.

Au cours de l'opération nous avons vérifié l'étendue et la valeur de l'analgésie sur les

(1) Injection de morphine. Anesthésie locale ou régionale avec une solution de chlorhydrate de cocaïne dans du sérum physiologique, solution additionnée d'adrénaline. Absorption de café avant et pendant l'opération. On peut discuter sur le choix du produit anesthésiant (cocaïne, stovaine ou novocaïne) mais le principe de la méthode reste le même.

divers éléments rencontrés, en particulier nous avons fait le geste du joueur de mandoline sur le filet nerveux qui traverse le pilier externe du canal inguinal : dans la zone analgésique, au niveau du segment de nerf situé en dehors du pilier, nous percevions le contact de l'ongle sans éprouver aucune douleur, — mais au niveau du segment situé en arrière du pilier, là où il n'y avait pas eu action de la cocaïne, le moindre contact provoquait une sensation de piqûre, de brûlure et de fourmillements dans la zone innervée par ce rameau de l'abdomino-génital.

Nous avons demandé à un de nos assistants stérilisés de placer le doigt dans la plaie pour vérifier la solidité de la paroi ; quoiqu'il ait agi avec beaucoup de douceur, nous avons accusé une sensation désagréable due à une contraction involontaire des muscles de la région, sensation que ne provoquaient pas nos propres manipulations : il semble donc qu'on éprouve moins de sensations désagréables en s'opérant soi-même qu'en se faisant opérer par un autre.

Là se bornent les sensations de l'opéré ; quant à ses autres impressions psychiques, elles étaient masquées par celles de l'opérateur. Nous avions presque tout préparé pour la cure radicale avant l'arrivée des deux assistants, MM. les D^r Gastinel et Dufour, qui, par prudence, se sont tenus à nos côtés pendant toute l'opération. Nous sommes resté étendu sur la table environ vingt minutes, attendant avec calme qu'ils aient terminé de se stériliser, de mettre leurs blouses et leurs voiles opératoires. Ensuite nous avons été pris uniquement par un sentiment de curiosité bien connu des expérimentateurs.

Nous nous étions opéré l'après-midi, à l'heure qui nous semblait la plus favorable pour faire l'expérience, en petit comité, à l'abri des indiscrétions ; nous aurions voulu que le silence fût gardé jusqu'au moment où nous aurions présenté notre observation à des sociétés savantes. Notre but était difficile à atteindre dans un hôpital de neuf cents lits, voisin d'une grande ville ; il ne fut d'ailleurs pas atteint : l'auto-opération avait eu lieu le 2 juillet, dès le 4 on en parlait à Toulon, le 6, la nouvelle est lancée dans la grande presse. Aussitôt nous recevons des télégrammes et des lettres de supérieurs hiérarchiques, d'anciens professeurs et de nombreux parents ou amis qui nous adressent leurs félicitations et leurs vœux de prompt rétablissement. Notre courrier contient aussi des documents curieux émanant d'inconnus : c'est une jeune fille qui nous écrit une lettre de six pages pour demander des cartes postales et nous adresse 0 fr. 20 pour couvrir les premiers frais ; c'est un brave homme, « Belge, de mère française, ami de la France » qui se trouvant dans un hôpital pour la sixième fois, atteint d'ulcère chronique », nous envoie d'Antriche une lettre très flatteuse et sollicite un secours... pécuniaire ;

c'est une mystérieuse « Marcelle » qui écrit ces simples mots : *Mes félicitations...*, sur de beau papier parfumé et poudrifié : témoignage d'admiration d'une inconnue ou simple « galegeade » ?



Hôpital Saint-Mandrier. — La Grande Cour

Nous avons été particulièrement sensible aux preuves de sympathie que nous ont données de nombreux confrères. La vieille formule *Invidia medicorum pessima* s'est peut-être trouvée fautive en la circonstance. L'*invidia* des auteurs semble en effet plus accentuée que celle des médecins, si nous en jugeons par la réponse d'Emile Zola aux félicitations de Gustave Flaubert après le succès de *l'Assommoir* : « Je tiens à vous montrer combien votre lettre m'a fait plaisir. C'est singulier comme un succès chagrine du monde autour de vous et c'est alors qu'on sent le mieux ceux qui vous aiment véritablement. (1) »

Nous n'oserions prétendre que notre modeste expérience n'ait chagriné personne autour de nous, mais bien rares sont ceux qui ont montré leur triste caractère. L'*invidia* des uns est d'ailleurs un excellent repoussoir qui met en valeur la sympathie des autres.

Nous trouvons encore dans notre courrier des



Les salles d'opérations, vues de l'extérieur

télégrammes ou des lettres nous demandant des interviews ou des articles pour diverses revues et des clichés de notre auto-opération pour des agences de photographie ou des journaux illustrés. Nous nous réservons d'écrire

(1) Les dernières années de Gustave Flaubert, *La Revue*, mai 1912.

quelques lignes sur notre cas dans une de ces grandes revues lorsque l'observation aurait été présentée devant une société savante, en attendant nous refusons toute interview, toute communication, tout document. Cependant divers journaux (1) publient bientôt une photographie dans laquelle on nous voit sur la table d'opération, prêt à manier le bistouri. Un tel cliché, qui ne signifierait rien, n'a jamais été pris, mais en le comparant avec nos documents nous constatons qu'il a dû être fabriqué, grâce à des retouches savantes, au moyen d'une épreuve représentant le sac herniaire disséqué. D'ailleurs cette épreuve a été depuis lors reproduite sans retouches (2). Nous avons fait une enquête pour découvrir l'origine de cette « fuite »

d'une part cinq épreuves envoyées à Paris en vue d'une communication ne sont parvenues au destinataire ; expédiées de Toulon, alors que la presse n'avait pas encore appelé l'attention sur nous, elles auraient dû arriver à Paris au moment même où l'on faisait quelque bruit autour de notre auto-opération ; d'autre part l'étudiant et l'infirmier qui ont développé le clichés et tiré les épreuves déclarent n'avoir livré ni prêt à personne aucun document photographique, malgré les sollicitations dont ils ont été l'objet ; ils reconnaissent seulement avoir jeté une épreuve sur papier jugée inutilisable.

La publication de cette photographie nous est préjudiciable : nous nous trouvons dans une situation fautive vis-à-vis d'une société savante à laquelle nous avons adressé notre observation ; nous devons faire agréer des excuses et reprendre notre manuscrit, car les règlements sont formels : tout travail, qui cesse d'être inédit par suite de la publication partielle ou totale de ses documents, ne peut faire l'objet d'aucune communication, d'aucun rapport devant les grandes sociétés savantes.

La déformation qui a subié l'épreuve dérobée nous est également défavorable ; car on fera des allusions malveillantes à cette photographie « on voit l'auto-opérateur s'appropriant à user du bistouri contre son propre abdomen ». Nous ne nous sommes pas livré à de telles tartarinades : sur nos clichés qui étaient d'abord uniquement destinés à appuyer une communication scientifique, nous n'avions enregistré que des temps opératoires parfaitement déterminés.

Nous envoyons le télégramme suivant aux journaux qui ont reproduit la photographie :

Je proteste contre publication des photographies de mon auto-opération, publication non autorisée par moi.

D^r REGNAULT

(1) *Excelsior*, 8 juillet. *La Petite Gironde*, 11 juillet. *L'avenir de Pays-de-Départ*, 12 juillet. *Svenska Dagbladet* (Stockholm), 14 juillet. *La Razón* (Buenos-Aires), 10 de agosto.

(2) *Je sais tout*, 15 août 1912.



Les salles d'opérations, le pavillon Tolleit et la chapelle

En même temps nous saisissons un avocat de cette affaire en vue de poursuites judiciaires; nous pensons d'abord que les documents égarés ou dérochés à la poste ont été utilisés par quelqu'un qui aura pu tromper la bonne foi de divers journalistes.

Mais notre erreur est vite dissipée; le grand journal illustré qui, le premier, a publié la fameuse photographie, nous adresse des excuses et nous donne des indications nous permettant d'établir la provenance du document: la mauvaise épreuve émise par l'étudiant a été, paraît-il, soigneusement recueillie, et une personne, pleine d'un zèle intempestif, l'a remise à des journalistes, toujours à l'affût de reportages sensationnels. Dans ces conditions, nous nous contentons d'accepter l'offre qui nous est faite d'insérer une note indiquant que la photographie a été publiée sans notre autorisation (1).

Quant aux épreuves égarées (?) on ne sait ce qu'elles sont devenues. L'enquête faite par l'administration des postes n'a pas encore donné de résultat. La nouvelle de l'auto-opération a vite fait le tour du monde: dès le 8 et le 9 juillet, elle est reproduite dans quelques journaux d'Amérique; nous avons reçu actuellement (5 septembre) cent quatre-vingt-dix coupures de journaux différents envoyées par *L'Argus* et surtout par *Le Courrier de la Presse*.

Les premières notes, à la publication desquelles nous étions resté complètement étranger, n'avaient pu montrer ni la raison, ni l'utilité de notre geste; aussi est-il curieux de voir comment est relatée et jugée notre auto-opération dans les différents pays, suivant le tempérament des races.

Les Anglais, gens calmes et pratiques, annoncent le fait sous des titres simples: *Nouvelle opération on Auto-opération chirurgicale, on Docteur son propre patient*; ils signalent l'anesthésie à la cocaïne pratiquée par nous-même, car ils ont saisi combien il est important pour un chirurgien de pouvoir s'opérer seul en cas de nécessité. Ils appellent l'attention sur le

pouvoir de la volonté inflexible et sur le sang-froid ou plus exactement sur le *self-control*, mot qui, en français, n'a pas d'équivalent précis. Un journal va cependant jusqu'à parler du « merveilleux exploit chirurgical ». L'esprit sportif apparaît dans les lignes où on déclare que nous nous sommes fait un jeu (a job) de cette auto-opération. Plus tard, les Anglais seront des premiers à bien résumer nos conclusions sur l'auto-chirurgie (1).

Les Allemands annoncent le fait simplement, sans détails et sans commentaires et ils attendent un complément d'informations (2). Ils s'intéressent cependant à la question, car ils ne tarderont pas à reproduire des articles sur le courage des opérés, et à résumer la clinique faite par M. le professeur Reclus, à propos de notre cas.

Quant aux journaux d'Alsace-Lorraine, ils ont surtout transcrit les notes de la presse française (3).



La chapelle de l'hôpital Saint-Mandrier

En Suisse, le *Journal de Genève* se contente d'abord d'annoncer le fait (8 juillet), mais il s'empresse plus tard d'exposer les motifs et les conclusions de notre expérience.

Les Belges donnent des titres clairs et simples: « Un chirurgien s'est opéré lui-même. » — « Auto-opération. » Ils reproduisent en partie les articles français, nous décernent des éloges et parlent de l'habileté nécessaire pour réaliser cet « audacieux projet ». Quelques journaux ne parlent pas de l'anesthésie; d'autres citent l'emploi de la cocaïne. En général, ils ne font pas de commentaires; l'un d'eux se contente de mettre en tête de son article une boutade sur laquelle nous aurons à revenir (4).

En Espagne, deux journaux donnent la traduction ou le résumé des notes publiées à Paris (1), mais un troisième, la *Correspondencia de Espana*, donne un récit palpitant dont l'ensemble est exact; toutefois l'auteur, emporté par sa brillante imagination, a créé pour ses lecteurs une petite scène qui n'a jamais existé; c'est en arrivant à l'hôpital que nous aurions manifesté subitement l'intention de nous opérer et nous aurions persisté dans cette intention malgré l'opposition de nos collègues (2). Il n'en est rien: quand nous sommes entré à l'hôpital nous avions pris notre décision depuis longtemps et nous étions d'accord avec les confrères qui nous assistaient. Les Espagnols, vifs et impétueux, ont reconstitué la scène comme elle se serait peut-être passée pour un des leurs: ils ne savaient pas que le chirurgien en question était un de ces fils du Nord qui réfléchissent longtemps avant de répondre « oui » ou « non », un de ces Normands qui ne décident rien sans mûre réflexion.

Dans l'Amérique du Sud, on signale le cas qu'on considère comme une « opération intéressante » ou « curieuse », mais on s'abstient de tout commentaire et de toute amplification (3).

En Italie, on n'insiste pas sur la méthode d'anesthésie, on ne recherche pas le but poursuivi, mais on admire le courage et surtout « l'audace de l'illustre chirurgien »; on parle du sang-froid dont il a fait preuve, non seulement pour s'opérer, mais encore et surtout pour trouver la force de poser devant l'objectif photographique. On insiste sur ce fait qu'il est resté près de deux heures sur la table d'opération. L'impression générale

Gazette de Liège, 11 juillet. — Auto-opération: Patriote de Bruxelles, 9 juillet.

(1) Un cirujano que se opera à sí mismo en Tolon: *Epoca* (Madrid), 9 juillet. — El Doctor Regañañ se opera a sí mismo: *El Progreso* (Barcelona).

(2) Voici cet intéressant passage: nous venons d'entrer à l'hôpital Saint-Mandrier: « Los medicos de éste le reconocieron y dijeron que la « operación debía ser hecha cuanto antes. »

« Entonces Regañañ repuso:

« Tengo un capricho: Quiero ser yo quien opere. »

« Los doctores Gastinly y Dufour se opusieron a ello enteramente alegando que la operación era muy delicada y que requería una gran presencia de animo. »

« Pero él insistió, y no hubo más remedio que acceder á « sus deseos. »

Alarde de sangre fría. Un doctor se opera una hernia inguinal, y queda perfectamente: *La Correspondencia de Espana*, 9 juillet.

(3) Interessante operacion quirúrgica: *La Nación* (Buenos Aires), 8 de julio. *Journal do Commercio* (Rio-de-Janeiro), 9 de julio. — Une curieuse opération: *Courrier de Mexique* (Mexico), 16 juillet. — Un chirurgien s'opère lui-même: *Le Courrier de la Plata* (Buenos-Aires).



(1) Novel operation: *Daily Mail*, 7 July. — Doctor his own patient: *The Globe*, 8 July. — Surgical auto-operation: *Medical Press*, 10 July. — Naval surgeon's exploit: *Morning Advertiser*, 8 July. — The surgeon as an Operator on Himself: *The Lancet*, 27 July.

(2) Ein arzt der sich selbst operiert: *Berliner Tageblatt*, 8 juillet. — Selbstoperation eines französischen Arztes: *Hamburger Nachrichten*, 8 juillet.

(3) *Le Messin* (Metz), 9, 12, 18 juillet. — *Le Nouvelliste d'Alsace-Lorraine* (Colmar), 8 juillet.

(4) Un chirurgien s'opère lui-même: *Le Peuple* (Bruxelles), 8 juillet. *Le Soir* (Bruxelles), 8 juillet. — Un chirurgien s'est opéré lui-même: *La Dernière Heure* (Bruxelles), 8 juillet. — Un médecin s'opère lui-même: *Journal de Liège*, 8 juillet.

(1) *Excelsior*, 25 juillet.

se résume ainsi : il y a là « non seulement une anecdote mondaine, mais encore un épisode saillant et curieux de l'histoire de la chirurgie » (1).

En France, nous entendons d'abord un concert d'éloges exagérés : on vante le courage de l'opéré, le sang-froid et l'habileté chirurgicale de l'opérateur; on parle de stoïcisme et d'héroïsme. Mais pendant cette première période d'admiration, personne ne cherche à découvrir l'utilité ou les conséquences pratiques de notre expérience. On rappelle, mais seulement à titre de curiosité, les observations du médecin roumain Fzalcou et du chirurgien américain Bertram Alden, qui se sont opérés eux-mêmes, l'un de hernie, l'autre d'appendicéctomie, après rachianesthésie : on parle enfin des *amants de la douleur* et on épilogue sur le courage des opérés au temps de Napoléon I^{er}. Un article du journal *Le Temps*, consacré à ce dernier sujet, a un certain succès, même à l'étranger où on le reproduit (2).

Une réaction ne tarde pas à se manifester; nous sommes l'objet de critiques acerbes, nous nous voyons obligé de rompre le silence et d'engager des polémiques pour nous défendre. La première attaque a lieu dans un article publié le 10 juillet par *Le Temps* et reproduit ou résumé ensuite par divers journaux (3). Il s'agit d'une interview attribuée à un « Chirurgien connu » (?), mais anonyme qui, sans savoir de quoi il s'agissait, n'aurait pas hésité à faire les déclarations suivantes :

« On bien le chirurgien toulonnais s'est anesthésié les membres inférieurs et le bassin, en se faisant injecter dans l'enveloppe de la moelle épinière soit de la stovaline, soit de la cocaine, soit de la novocaïne et, dans ce cas, il n'est pas exact de dire qu'il s'est opéré seul... on bien le médecin en question ne s'est pas fait

anesthésier et alors il a donné la preuve d'une grande énergie mais, en même temps il a convenu à son devoir en risquant de priver l'Etat et la Marine d'un bon serviteur. Il n'y a, en effet, au point de vue scientifique aucune utilité à courir ce risque. L'expérience du chirurgien toulonnais ne nous apprendra rien... L'utilité d'un tel geste m'échappe.

Quoique *Le Temps* considère cette interview comme « un témoignage des plus autorisés », nous avons peine à croire qu'elle ait été donnée par un chirurgien, au moins sous la forme où elle a été publiée, car elle contient ensuite une description brillante mais *fantaisiste* des

auto-opération n'y apportera aucun perfectionnement, puis il continue :

« Il fallu que le médecin ait du courage, certes, mais aussi un désir exagéré de réclame... Un illustre chirurgien a commencé par diminuer la valeur de cet acte en disant très justement que le médecin toulonnais a dû se faire anesthésier la partie du corps où devait avoir lieu l'opération et que, des lors, il ne peut prétendre l'avoir réalisée seul, puisque l'anesthésie est une des phases les plus délicates de l'opération... Il affirme bien haut que ce médecin a commis une grande faute, une faute impardonnable, qu'il a convenu à son devoir en risquant de priver l'Etat et la Marine d'un bon serviteur.

Nous aurons beau faire, nous sommes, nous, Français, fêrus de panache et nous sommes, comme Cyrano, Don Quichotte au grand nez :

« C'est bien plus beau lorsque c'est inutile ! » (1).

Un autre auteur M. Maury, a compris que nous avions utilisé l'anesthésie locale, mais il a dit qu'on nous l'avait appliquée, il a, d'autre part, pagé cette erreur assez commune que nous avions eu recours à un miroir. Après avoir rappelé le cas de M. Fzalcou et celui de Dolbeau dirigeant une opération sur lui-même, l'auteur écrit :

« Qui prouvent ces faits ? Tout d'abord le courage extraordinaire, le sang-froid de ceux qui en furent les héros. Il faut une main singulièrement ferme pour conduire avec la précision nécessaire l'incision des instruments dans sa propre chair... Ce point mis hors de doute, il faut avouer que seules les opérations banales peuvent être exécutées sur soi-même, telle celle de la hernie. On ne voit guère un chirurgien se trépanant lui-même ou se faisant subir la laparotomie. L'opération de la hernie est une des plus simples sur laquelle les praticiens n'ont plus rien à apprendre. On se demande alors à quoi peuvent servir de tels exploits...

On aperçoit très bien les inconvénients de ces expériences : elles sont très dangereuses, constituent de véritables imprudences, risquent de priver le public de médecins dont le courage pourrait être mieux employé. Si l'on réfléchit que l'anesthésie est une des parties importantes de toute intervention chirurgicale et qu'il est impossible que M. Fzalcou pas plus que M. Regnault se soient anesthésiés eux-mêmes, on achève de comprendre que ces prouesses n'ont qu'un très médiocre intérêt scientifique (2).

Ne voyant pas l'utilité de notre geste, quelques critiques émettent des hypothèses fantaisistes sur les raisons qui l'ont déterminé. On insinue, tantôt en plaisantant, tantôt sérieusement, que nous avons agi ainsi par défiance de nos confrères. Un journal belge annonçant notre auto-opération « coiffe » son article de cette boutade :

« Nos connaissances des gens qui se rasient eux-mêmes par crainte du « raser », d'autres qui tenaient le



Le sac herniaire disséqué

anesthésies partielles et des opérations de hernie qu'il serait trop long de discuter ici (1).

Peu importe d'ailleurs, nous ne sommes pas pris dans le dilemme : il y avait au moins une troisième hypothèse, la vraie, celle de l'anesthésie locale, que nous avons pu nous appliquer seul, mais le confrère (?) n'y a même pas pensé !

Cependant l'opinion de « l'illustre chirurgien » qui « a jugé sévèrement l'acte de son jeune collègue toulonnais » va servir de base à des critiques tout aussi sévères; écoutons, en effet, M. Georges Subervie :

« ... On vantait ce courage, ce stoïcisme, cette habileté, cet héroïsme ! Mais personne ou presque personne n'osait hausser les épaules et trouver inutile dans la circonstance la manifestation de toutes ces qualités. J'aurais été le chef hiérarchique du médecin, je lui aurais flanqué quinze jours d'arrêts pour avoir ainsi risqué sa vie pour rien. Est-ce qu'en effet, cet acte d'héroïsme pouvait servir à quelque chose?... Non ! mille fois non !..

L'auteur montre que la cure de la hernie est connue dans ses moindres détails et que notre

(1) D J. Regnault. Utilité des auto-opérations. *Le Caducée*, 24 août 1912.

(1) Héroïsme inutile. *La Tribune* (Orléans), 21 juillet 1912 (Réponse publiée le 30 juillet).

(2) B. Maury. Les opérés-opérateurs. *La France* (Bordeaux), 19 juillet 1912. (Réponse publiée le 27 juillet).

(1) L'audace auto-operazione di un medico militare : *Corriere della Sera* (Milan), 8 jul. *La Nazione* (Florence), 8-9 jul. *Caffaro* (Genève), 9 jul. — Un chirurgo che si opera da sé : *La Tribuna* (Rome), 11 jul. *Navva Antologia* (Rome), aug. — La resistenza al dolore fisico (a proposito di una auto-operazione) : *Gazzetta del Popolo* (Turin), 15 jul.

(2) *Le Peuple* (Bruxelles), 13 juillet. *Gazzetta del Popolo* (Turin), 15 juillet. — *Graser Tageblatt*, 17 juillet. *L'Express* (Liez), 29 juillet. *Allgemeines Fremdenblatt*, 31 juillet.

(3) *Le Messin* (Metz), 12 juillet. *Le Journal de Bruxelles*, 13 juillet. *Le Radical*, 16 juillet. *Le Courrier des Etats-Unis* (New-York), 20 juillet. *Le Franco-Californien* (San Francisco), 22 juillet.

Une longue réponse à cette interview a été publiée par *Le Radical*, 22 juillet. *Les Couillies*, 20-27 juillet. *Le Granvilleais*. *L'Avenir républicain*, 3 août. *Le Franco-Californien*, 24 août. — et résumé par *Le Temps*, 17 juillet. *La Dépêche de Brest*, 18 juillet. *Le Messin*, 18 juillet. *La Dépêche tunisienne*, 20 juillet. *Le Courrier de la Manche*, 4 août. *Le Courrier des Etats-Unis*, 10 août.

voltant par crainte du « chauffard ». Voici un médecin qui s'est lui-même opéré; la politesse nous empêche de dire que ce soit par terreur de ses confrères (1).

La même idée se présente d'une façon peut-être plus sérieuse dans un article paru dans *Le Populaire* sous la signature de Vêrax :

Un photographe est devenu célèbre à Paris, pour avoir fait afficher sur tous les murs qu'il opérât lui-même. Un médecin de marine de Toulon est en train d'acquiescer le même genre de renommée, avec cette seule différence qu'il s'opère lui-même...

Pourquoi a-t-il agi ainsi? Ne voulait-il s'en remettre qu'à ses mains, craignant que d'autres fussent moins adroites? Ou bien a-t-il cherché simplement à attirer l'attention sur lui en accomplissant un tour de force?

Vêrax inclinerait plutôt vers cette dernière hypothèse, parce que « les journaux sont remplis des détails de cet acte d'héroïsme » (2).

Nous ne pouvons reproduire ici en détail les diverses réponses adressées aux journaux qui ont publié ces critiques; elles varient suivant l'article visé mais se répètent fatalement en certains points. Nous les résumerons rapidement, non sans avoir constaté la courtoisie des publicistes qui les ont insérées et qui, mieux documentés sur notre cas, ont souvent remplacé leurs critiques par des appréciations trop élogieuses.

Il nous faut avant tout écarter les deux dernières hypothèses émises par Vêrax et les insinuations qui peuvent s'en rapprocher.

Il ne saurait être question d'un sentiment de terreur ou de défiance vis-à-vis de nos collègues; les bons chirurgiens ne manquent pas en France, nous avons en particulier près de nous d'excellents confrères et deux d'entre eux ont bien voulu rester à nos côtés, prêts à intervenir en cas de besoin.

La seconde hypothèse est tout aussi inexacte; comme l'a fait justement remarquer, dans une de ses chroniques, M. Emile Gautier : on peut faire de tels essais dans un but scientifique, mais « il est inadmissible, il est inconcevable que pour la vaine gloire de se singulariser, l'on tentât de telles expériences » (3).

D'ailleurs, pour se faire remarquer et même pour devenir célèbre, il n'est pas nécessaire de pratiquer la chirurgie sur soi-même : Alcibiade ne s'était-il pas contenté de couper la queue de son chien?

L'amour de la réclame n'a rien à faire dans

notre cas et nous n'avons nullement cherché à appeler l'attention sur nous; toutes les critiques sont précisément dues à ce que nous avions gardé jusque-là le plus complet silence sur notre opération. Si notre geste a donné lieu à des interprétations erronées, quelquefois même malveillantes, c'est qu'on n'en a fait ressortir ni la raison ni l'utilité dans les premières notes de presse, à la publication desquelles (nous le répétons) nous sommes resté complètement étranger.

Nous n'avons rien écrit sur notre auto-opération, avant d'être obligé d'engager les polémiques

nous avions fait appel à un confrère pour pratiquer l'analgésie locale. Il n'en est rien, puisque nous nous sommes anesthésié nous-même et avons pratiqué seul tous les temps de l'opération, ainsi que nous l'avons relaté plus haut. Donc, la plupart des critiques tombent à faux.

On nous reproche d'avoir risqué notre vie, mais, en nous opérant nous-même, nous ne courions aucun risque particulier, nous avions une certaine expérience de l'intervention en cause, ayant précédemment pris part tantôt comme aide, tantôt comme opérateur à quatre cent soixante-huit cures radicales de hernie inguinale; d'autre part, nous n'avions pas négligé les précautions, nous n'aurions pas voulu « contrevenir à notre devoir, en risquant de priver l'Etat et la Marine d'un bon serviteur », nous tenons plus que personne à la conservation de ce serviteur!

M. Maury pense que l'auto-chirurgie est limitée aux opérations simples et bénignes comme celle de la hernie, il ne voit guère un chirurgien se pratiquant une laparotomie. Nous lui rappelons que cela s'est vu cependant lorsque Bertram Alden s'est fait une appendicéctomie, avec des aides, il est vrai. Nous ne discuterons pas ici la simplicité d'une opération qui réserve cependant des surprises aux chirurgiens les plus expérimentés, ni la bénignité relative d'une intervention pour laquelle les chiffres de mortalité sont établis sur des statistiques peu précises. Si simple, si bénigne qu'elle puisse être, la cure de la hernie n'en constitue pas moins, au point de vue des incisions, une petite laparotomie et elle est plus complexe et plus délicate qu'une simple ouverture de l'abdomen, puisqu'elle comprend la section successive de la peau, des fascias, de l'aponévrose, du sac péritonéal et qu'elle comporte en outre l'isolement du cordon, la dissection, la ligature et la résection du sac herniaire, puis la reconstitution plan par plan d'une paroi abdominale, dans laquelle il faut rétablir un passage étroit mais suffisant pour les éléments délicats du cordon.

M. Maury écrit en parlant de nous : « Il regardait tantôt directement, tantôt par réflexion dans un miroir »; c'est un erreur, nous nous sommes bien gardé de recourir à de tels accessoires qui auraient rendu peu de services dans notre cas et auraient créé de véritables dangers; il ne faut pas oublier que les miroirs inversent les images et empêchent la coordination des mouvements. Il ne faut y avoir recours qu'en cas d'absolue nécessité et alors, autant que possible, en employer deux, dont l'un corrige les images de l'autre.

Nous devons encore signaler quelques petites erreurs disséminées dans divers journaux.

Rectifications d'abord une donnée ethnogra-



La photographie « traquée »

Cette photographie a été publiée par plusieurs journaux avec la légende que voici : « On verra ici le Dr Rognault, sur la table d'opération, prêt à monter le bistouri, assisté des D^{rs} Gastin et Dufour qui le gardaient à vue pour parer à toute éventualité. » Pareille photographie, qui ne signifiait rien, n'a jamais été prise; elle a été « fabriquée », grâce à des retouches habiles, avec une partie d'une épreuve représentant le sac disséqué. Nous avons reproduit d'ailleurs cette épreuve à la page précédente.

miques nécessaires pour notre défense : nous n'avons choisi ni l'heure, ni les conditions, ni le terrain, mais dès lors que le fer était engagé nous n'avions pas à reculer. C'est pourquoi nous avons répondu à toutes les critiques, c'est pourquoi nous avons résumé ici pour nos confrères, tous les éléments des controverses.

Comme nous l'avons dit, les critiques sont dues à une insuffisance de documentation et basées sur des erreurs de fait.

On a cru que nous avions voulu essayer sur nous-même un nouveau procédé de cure radicale, il n'en est rien.

On a cru que nous avions eu recours à la rachianesthésie appliquée par un aide ou que

(1) *Le Patriote de Bruxelles*, 9 juillet. (Réponse publiée le 18 juillet).

(2) Vêrax, Impressions d'un passant : *Le Populaire* (Nantes), 12 juillet.

La réponse à cet article parue dans *Le Populaire*, le 20 juillet, a été reproduite par *Le Passe-Par-tout* (Toulon), et résumée par le *Le Petit Provençal*, 22 juillet. *La Croix*, 24 juillet. *Le Journal de Genève*, 24 juillet. *Le Courrier des Etats-Unis* (New-York), 30 août.

(3) *Le Petit Journal*, 14 août 1912.

phique; on a trouvé que l'accoutrement des chirurgiens les fait ressembler à des Marocains, n'eût-il pas été plus exact de les comparer à des Touaregs? A Toulon, il y a longtemps que des élèves désignent sous le simple nom de

thésie locale ou régionale, dont la valeur a été jusqu'ici trop méconnue, peut-être remplacer l'anesthésie générale ou la rachianesthésie dans diverses grandes opérations.

Cette anesthésie est tellement parfaite qu'elle permettrait à un chirurgien isolé (en mer, aux colonies, etc.) de s'opérer lui-même sans douleur en cas de nécessité.

Au cours des polémiques engagées, nous avons déjà recité de nombreuses erreurs et précisé notre but; mais la mise au point de la question a été complétée par diverses publications :

Nous avons résumé nos justifications dans *Le Caducée* (1) pour nos camarades de l'armée et de la marine, et dans *Je sais tout* (2) pour le public.

D'autre part, M. le professeur Reclus a remis au *Journal des Praticiens* (3) notre observation détaillée qu'il avait reçue trop tard pour pouvoir l'utiliser dans la leçon de clinique de l'Hôtel-Dieu faite à propos de notre cas.

Dans cette clinique, publiée ou résumée par divers journaux (4) et en particulier par *La Presse Médicale* (5) avant la publication de notre observation et de nos articles, M. le professeur Reclus a bien voulu utiliser le bref résumé que nous lui avions adressé dans une lettre et rapprocher de notre cas trois autres observations inédites d'auto-opération sous anesthésie localisée : celle d'un chirurgien de l'hôpital Broussais qui, en avril 1890, s'est opéré d'un tuberculome de l'index droit; celle du directeur d'une maison de santé qui, en 1895, a pratiqué sur lui-même une intervention pour ongles incarnés, enfin celle du médecin de l'armée ottomane, le D' Mehmed-Saib, qui le 5 janvier 1912, s'est fait, à l'Hôtel-Dieu, une résection scrotale pour varicocèle.

On ne nous donne pas le nom de ce premier chirurgien qui s'est opéré en 1890, mais quelques confrères pourront peut-être l'identifier en lisant ces lignes : « Il redoutait l'anesthésie chloroformique; or, comme à cette époque reculée, temps héroïques de la cocaine, il était sans doute le seul qui sût bien manier cet anesthésique, il résolut de s'opérer lui-même. »

M. le professeur Reclus trouve notre première conclusion vraiment trop timide; il a étudié sous les yeux des élèves les grandes opérations non pas qui peuvent, mais qui doivent être pratiquées sous le couvert de l'anesthésie locale; leur nombre est tel qu'il comprend plus de deux tiers de la chirurgie courante. Et, après avoir rappelé les dangers des anesthésiques généraux, il conclut que, quand on peut, on doit recourir à sa méthode, d'autant plus qu'elle est devenue tout à fait innocente depuis la découverte des nouveaux anesthé-

siques (stovaine et novocaïne-adréraline). Il écrit ensuite :

M. Regnault ne nous cache pas qu'en pratiquant, lui-même et sur lui-même, la cure radicale de sa hernie, il renouvelait la hardie tentative de son confrère roumain. Il voulait démontrer que notre méthode française ne le cède en rien à la rachianesthésie. Eh bien! dans ce combat légitime, notre compatriote est resté maître du terrain. Ne lisons-nous pas, en effet, dans la relation publiée il y a deux ans environ dans *La Presse Médicale* (1), que, malgré l'injection intradurée-mérienne, la section de la peau menaçait d'être si douloureuse qu'elle nécessitait l'humiliant recours à la méthode rivale : on dut l'insensibiliser par l'injection intradermique d'une certaine quantité de nos solutions à 0,05. Or, comme de tous les tissus à diviser, la peau est la plus sensible, c'est donc par notre méthode qu'il faut être menée à bien la partie la plus délicate de l'intervention. Tandis que, dans l'observation de M. Regnault, la méthode française s'est suffi à elle-même; elle a permis à notre collègue toulonnais de pratiquer sur lui-même l'opération, de la première incision à la dernière suture.

Une autre infirmité « handicap » la rachianesthésie — non seulement la présence, mais l'absence d'un confrère est indispensable pour pratiquer la ponction lombaire. Même ce confrère ne sera pas le premier venu, il le faudra de tout repos. Et alors tombe, pour les « rachianesthésistes », l'argument que, nous, nous pouvons continuer à invoquer : la possibilité au désert, dans la brousse, loin de tout secours, de nous opérer nous-mêmes sous le couvert de l'anesthésie localisée, tandis que, en s'en tenant au sens strict du mot, ce serait impossible avec la ponction lombaire (2).

Nous ne saurions trop remercier M. le professeur Reclus pour cette belle « mise au point ».

Comme il le fait remarquer ensuite, il n'y a pas à redouter que l'exemple devienne contagieux; l'auto-chirurgie a un champ limité, elle est et doit rester une chirurgie d'exception. Nous reconnaissons avec *Médical-Press* que l'auto-chirurgie n'est pas à recommander, d'une façon générale, dans les milieux où l'on peut trouver tous les secours chirurgicaux désirables, mais il est bon que des opérations de ce genre soient étudiées et tentées pour la première fois

(1) *La Presse Médicale*, 11 février 1911.

(2) De notre côté nous avons longuement comparé ces deux méthodes dans *La technique des auto-opérations* — *Paris-Médical*, septembre 1912.



L'avis d'un confrère

Dessin de L. Métivet (Le Rire, 3 août 1912).

— Vous trouvez ça malin, un chirurgien qui s'opère lui-même? Le voilà bien avancé! Qui est-ce qui lui paye ses honoraires?



La chirurgie future.

Croquis de Bilde. Le Petit Provençal, 15 juillet 1912

« touareg » le masque ou voile opératoire.

On a insisté sur la « longue durée de l'opération (une heure et quart) due à la prise de vues photographiques ». Nous avons fait impressionner six plaques en cinq petites séances de pose; au total, la prise des vues n'a pas fait perdre plus de dix ou quinze minutes. Il reste une grande heure pour toute l'intervention chirurgicale; c'est évidemment beaucoup; nous avons pu faire sur d'autres des opérations analogues en un temps variant de 17 à 35 minutes, mais il est moins facile de s'opérer soi-même que d'opérer les autres, surtout lorsqu'il s'agit d'une hernie inguinale gauche. D'ailleurs nous n'avons pas cherché à faire de la vitesse, nous procédions lentement, explorant la sensibilité de chaque élément rencontré, pour apprécier la valeur et l'étendue de l'analgésie.

Nous avons pratiqué une cure chirurgicale et non une simple réduction de hernie, comme l'ont cru quelques rares publicistes (1).

Contrairement à ce qu'on a dit quelquefois, il ne s'agissait d'une hernie étranglée ni pour M. Fzaïcou, ni pour nous.

En nous opérant nous-même, nous avons poursuivi l'un et l'autre un but bien déterminé, mais différent. Notre confrère roumain a voulu montrer la valeur de la rachi-strychnostovatisation; il se l'est fait appliquer par un collègue et il a procédé à son auto-opération avec l'aide de ce collègue.

Quant à nous, ce n'est pas pour le plaisir de les vaincre que nous avons accumulé les difficultés apparentes : nous opérer nous-même, avec anesthésie locale, sans le secours d'aucun aide chirurgical. Qu'on la pratique sur soi-même ou sur les autres, on ne saurait considérer la chirurgie comme un sport! Il ne s'agit non plus ni d'héroïsme, ni de stoïcisme; nous avons seulement voulu faire, et nous avons fait une simple expérience scientifique dont on peut tirer les conclusions suivantes :

1° Pratiquée dans certaines conditions, l'anes-

(1) D' J. Regnault. Utilité des auto-opérations. *Le Caducée*, 24 août 1912.

(2) D' J. Regnault. Mon auto-opération : *Je sais tout*, 15 septembre 1912.

(3) D' J. Regnault. Une auto-opération de hernie inguinale. (Pourquoi et comment je me suis opéré moi-même, seul, d'une hernie inguinale gauche, sous anesthésie locale à la cocaine, précédée d'une injection de morphine). *Journal des Praticiens*, 24 août 1912.

(4) Les « anatomistes » ou les chirurgiens qui s'opèrent eux-mêmes : *Le Temps*, 6 août 1912. — Les anatomistes : *Le Journal de Saïr*, 7 août. *L'Indépendant des Basses-Pyrénées*, 9 août. *La Gazette* (Bruxelles), 12 août. *Nord Deutsch Allgemeine Zeitung* (Berlin), 14 août. *Le Courrier des États-Unis* (New-York), 20 août. *Le Progrès* (Lyon), 27 août.

(5) Professeur Paul Reclus. L'anesthésie localisée et les chirurgiens qui s'opèrent eux-mêmes : *La Presse Médicale*, 17 août 1912.

dans le calme et la sécurité de tels milieux. Il est donc peu probable qu'on voie se multiplier les *autotomistes*. C'est ainsi, en effet, qu'on veut baptiser ou dénommer les chirurgiens qui s'opèrent eux-mêmes. Notre parain est peut-être M. Emile Gautier, qui paraît avoir été le premier à parler d'autotomie (!); le mot a été employé aussi par M. Reclus et il a fait fortune.

Nous avons timidement protesté dans *Le Caducée*; ce mot nous paraît insuffisant et impropre. Il est insuffisant, car la plupart de ces chirurgiens se sont fait non seulement des incisions, mais encore des ligatures et des sutures. Il est impropre, car le mot « autotomie » a un sens bien fixé dans la langue française : il désigne l'acte *reflexe* (et non pas volontaire) par lequel divers animaux inférieurs, les crabes par exemple, se séparent d'un de leurs membres sous l'influence de certaines excitations. Il ne faut d'ailleurs pas confondre de tels actes réflexes avec l'intervention volontaire que pourraient pratiquer sur eux-mêmes d'autres animaux, comme cet éléphant d'Anvers qui s'est, paraît-il, arraché une dent avec sa trompe (2). Quand il s'agit d'un homme ou même d'un quadrupède, pourquoi ne pas dire : auto-opération et auto-opérateurs, ou mieux auto-chirurgie et auto-chirurgiens, ou bien à prendre deux racines de même origine?

Pour l'éléphant qui s'arrache une dent il ne saurait être question d'autotomie, puisqu'il ne sectionne rien ; ni d'auto-chirurgie, puisqu'il opère avec sa trompe et non avec des mains; il n'y a plus que deux solutions : créer pour lui encore un nouveau mot, *auto-proboscidurgie*, ou plus simplement conserver « auto-opération ».

Nous adressons nos vives excuses à nos parains pour avoir dérogé ici à tous les usages ; en général on ne demande pas aux fileux leur avis sur le choix des noms qu'on leur impose : s'il en était autrement, combien d'états civils seraient à modifier !

Malgré tous les éclaircissements donnés, deux publicistes mettent encore en doute l'utilité de notre expérience, mais pour des raisons tout à fait opposées. L'un d'eux écrit :

Et maintenant, quelles sont les conséquences utiles de l'essai de cet officier? Il dit que désormais les médecins isolés pourront s'opérer eux-mêmes, faire comme lui. Mais personne ne le croit. Tous les médecins n'ont pas la cranière et l'adresse de M. Regnault... (3).

Le D^r L.-M. pense tout différemment :

La démonstration des bons effets de l'anesthésie locale n'avait plus besoin d'être faite.

Et en ce qui concerne la possibilité pour un chirurgien isolé de s'opérer lui-même grâce à cette anesthésie,

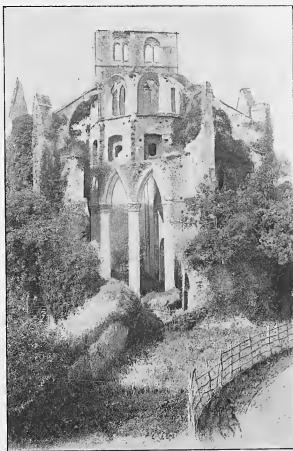
Rien n'empêcherait cette démonstration : il est évident qu'en cas d'urgence, tout médecin qui saura juger de la gravité de son état et pourra pratiquer sans aide une intervention sur ses propres organes, n'hésitera pas à le faire.

Il restera à l'actif du D^r Regnault un beau geste de courage ou, si l'on veut, de confiance en ses propres forces, et c'est tout (4).

On est tenté de laisser les deux contradictoires en présence, mais ne vaudrait-il pas

mieux les mettre d'accord? Il ne faut pas tant de cranière pour s'opérer soi-même, puisqu'on n'éprouve ni trouble général ni douleur locale. Nous n'avons pas dit que la démonstration s'imposait, nous avons soutenu seulement qu'elle pouvait être utile; avant notre expérience beaucoup de chirurgiens (et nous sommes du nombre) auraient hésité à s'opérer eux-mêmes, en cas d'urgence, s'ils avaient été isolés; aujourd'hui il y en aurait certainement beaucoup moins à rester dans une expectative dangereuse ou fatale.

Si nous jetons maintenant un coup d'œil rétrospectif sur les articles de presse, nous



L'Abbaye de Hambye (absaïde)

voyons qu'en présence des notes incomplètes annonçant notre auto-opération, chaque peuple a réagi suivant son tempérament.

L'Anglais se montre calme et fait preuve de sens pratique : il a retenu le point essentiel de l'expérience dont il a cherché et entrevu l'utilité. L'Allemand et la Suisse se sont contentés d'enregistrer le fait et d'attendre des informations plus précises.

Les peuples de culture latine (Espagnols, Italiens et Français) ont admiré le geste sans en chercher l'utilité. Un Espagnol et un Gascon ont même fait preuve d'une brillante imagination en donnant des détails aussi erronés que précis; l'un d'eux a même basé toutes ses critiques sur la description inexacte qu'il avait faite : il a cru que c'était arrivé! Que c'est beau, l'imagination !

Après avoir manifesté leur admiration, les Français montrent leur esprit frondeur et un peu léger en se lançant à l'aventure dans des critiques dépourvues de base; mais nous retrouvons dans la loyauté et la courtoisie aux lesquelles ont été accueillies, reproduites ou resumées nos diverses réponses, deux des qualités qui leur sont universellement reconnues.

Mais, dira-t-on, nous n'avons vu que des critiques d'allure sérieuse; ne sommes-nous pas chez le peuple qui passe pour le plus spirituel et dans le pays où tout se termine par des cari-

catures ou des chansons?... — Quoi que se rassure, les notes humoristiques ne manquent pas, mais nous les avons gardées pour la fin.

En tête d'un article résumant simplement la nouvelle de l'auto-opération on trouve ce titre qui donne à méditer : *Connais-toi toi-même* (1)... Les Facultés de médecine vont-elles être encombrées par tous ceux qui veulent appliquer le précepte du vieux philosophe grec?... Chassons ces craintes chimériques ! il n'y a peut-être pas tant de gens à vouloir connaître ou montrer ce qu'ils ont dans le ventre.

M. Clément Vautel fait une allusion plaisante à nos photographies :

Au cours de ce kara-kiri chirurgical, le D^r Regnault a complaisamment posé devant un photographe qui, oubliant le caractère plutôt sérieux de la petite cérémonie, n'a pas manqué l'inévitable traditionnelle :

— Monsieur, souriez, je vous prie (2).

Hélas! non, cher Monsieur Vautel, nous avons oublié de nous inviter à sourire; nous étions trop occupé à surveiller la manœuvre de notre appareil photographique qu'il nous fallait commander à un aide inexpérimenté.

Dans un journal de Marseille, M. Jean Rozays déclare que nous avons joué un mauvais tour à nos confrères, et il jette un coup d'œil sur la chirurgie future :

S'il est démontré que l'on peut s'opérer soi-même, le jour viendra peut-être où les malades voudront se passer de chirurgien.

Jusqu'à présent, l'audace chirurgicale des non-techniciens s'arrêtait aux cors aux pieds, et encore ! Mais si l'on entrevoyait la possibilité de s'opérer soi-même, il ne fait pas de doute que la vulgarisation de la science aidant, chacun ne veuille acquiescer le « tour de main » qui lui permettra de se guérir radicalement du mal dont il souffre. Et ce serait si commode. A la première migraine, au lieu d'avaler un de ces cachets qui nous détachent l'estomac, on se mettrait devant une glace et après avoir incisé le cuir chevelu, on n'aurait qu'à faire avec un vibroscope un trou dans le crâne et à y glisser un petit glaçon. C'est comme pour les coliques, en se faisant une petite ouverture au ventre, comme on faciliterait le lavage des intestins. Et qui sait si les condamnés à mort n'arriveraient pas à se mettre une tête postiche avant de passer au couperet ? (3).

Et ce texte est illustré d'un croquis de Bilde, dans lequel on remarquera un flacon de chloroforme près de l'opérateur-opéré. Ceci nous rappelle une anecdote authentique, qu'un ami nous relate, le 10 juillet, en nous adressant ses félicitations. « Un mot de ma femme — à ne pas perdre : *Mais qui donc lui a donné le chloroforme?*... il est excusable par ces chaleurs caniculaires... »

Bientôt les vastes espoirs ne se localisent plus aux environs de la Cannebière, ils gagnent Paris : voici en effet les conseils pernicieux que donne Puck dans l'*Événement* (4) :

Il y a là tout un horizon nouveau qu'il s'ouvre à la science. Au lieu d'apprendre aux enfants le latin, le grec, ou même le français, toutes ces balivernes qui ont fait leur temps, on se mettra à leur enseigner la chirurgie, de manière à leur permettre de s'opérer eux-mêmes, le cas échéant. Et comme les chirurgiens colent d'ordinaire très cher, avec l'argent économisé, ils pourront s'acheter une automobile ou un tableau de prix.

Pour parler sérieusement, je reconnais que l'autotomie est une science curieuse...

(1) Emile Gautier. L'autotomie : *Le Petit Journal*, 16 juillet 1912.

(2) Clément Vautel. Le docteur s'opère lui-même : *Gazette des Hollandes* (La Haye), 13 juillet.

(3) Les Fantaisies de la semaine. Chirurgie future : *Le Petit Provençal*, 15 juillet.

(4) Puck. Propos d'un passant : *L'Événement* (Paris), 12 août 1912. *Le Quotidien* (Avignon), 22 août. *L'Écolier* de l'Est (Reims), 12 septembre.

(1) Emile Gautier. L'autotomie : *Le Petit Journal*, 16 juillet 1912.

(2) Nos Loisirs, 4 août 1912.

(3) Propos matins : *La Dépêche de Brest*, 29 juillet. *Le Journal du Var*, 1^{er} août.

(4) D^r L.-M. Courage de chirurgien : *La Démocratie*, 31 août.

Où ne saurait embrasser M. Puck pour son amour du grec, qu'il traite de baliverne... en plaisantant il est vrai... ; mais, puisqu'il est permis de parler sérieusement, nous ne saurions laisser passer l'occasion d'affirmer une fois de plus combien le latin et le grec sont utiles pour l'étude de ces deux sciences inséparables : l'anatomie et la chirurgie ; nombreux sont les professeurs qui se plaignent de voir les Facultés et les Ecoles de Médecine envahies par des « illettrés », c'est-à-dire par des élèves qui n'ont pas fait leurs études de lettres. Pour leur faire comprendre et retenir les termes techniques, nous sommes obligés d'introduire dans nos cours quelques rapides considérations sur les racines grecques et les étymologies latines (1).

Voici d'autre part qu'on nous mêle à la politique, dans une note dont le titre a sans doute fait frémir quelques personnes sensibles :

LA BONNE VIVISECTION

M. le D^r Regnauld... s'est opéré lui-même d'une hernie inguinale et l'opération a parfaitement réussi. De son côté, la Chambre des députés, par la loi sur la réforme électorale, s'est amputée d'environ une douzaine de membres.

Nos félicitations aux courageux auto-opérateurs (2).

On a bien voulu se préoccuper de nos intérêts pécuniaires ; dans un dessin humoristique publié par *Le Rire* (3), un confrère demande qui nous paiera nos honoraires. S'il avait lu les *Fantaisies* du « Journal » (4), il saurait quel drame s'est déroulé à ce propos :

Furetère, dans le *Roman bourgeois*, nous présente

(1) D^r Regnauld. *Ecole de Médecine navale de Toulon*. (Notice historique). Allé, Toulon, 1911, p. 22.

(2) *Les Droits de l'Homme*, 21 juillet 1912.

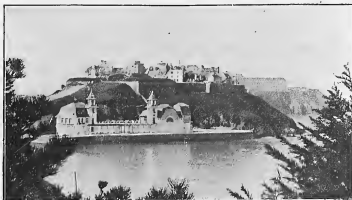
(3) *Le Rire*, 3 août 1912.

(4) Pierre Mac-Orlan. *Petits faits d'hiver et d'été*. Les suites d'une opération : *Le Journal*, 19 juillet 1912.

un certain Volichon, procureur au Châtelet, que l'amour de la procédure conduit à s'interdire des procès, sous un autre nom, bien entendu.

Pendant d'un tel exemple, un chirurgien vient de s'opérer lui-même.

L'opération a réussi merveilleusement, et l'opéré put adresser ses félicitations à l'opérateur. Jusque-là tout se passa pour le mieux. Ou l'affaire changea de toutes pièces, ce fut quand l'opérateur se présenta la facture. En qualité de chirurgien il avait peut-être eu la main



Vue de Granville

un peu lourde en établissant la petite note, ce qui fit qu'en qualité d'opéré et de client il se mit à hurler comme un putois contre lui-même, et tous les chirurgiens en général. La dispute s'envenima en ce sens que son Méi opérateur voulant maintenir ses prétentions sur son Méi opéré, il en résulta un pugilat où ce docteur se saisit à la gorge et se serait fait un mauvais parti si un agent, n'écoutant que son courage, ne l'avait séparé en deux d'un coup de sabre.

Les deux morceaux se sont si bien recollés, ou « renoués », l'opéré et l'opérateur se sont si bien réconciliés, qu'il ne nous reste aucun souvenir de ce pénible incident.

D'autres se sont préoccupés fort aimablement de notre avenir et nous ont proposé pour occuper une situation brillante :

Je dis, moi, que la place du D^r Regnauld est toute trouvée : il devrait être médecin, ou plutôt

professeur ès médecine et chirurgie du mikado. J'ai lu en effet que l'étiquette de la cour de Tokio est, bien plus ; les coutumes religieuses du Japon veulent que les docteurs ne soient jamais autorisés à toucher le corps nu, semi-divin, de l'empereur. Toute opération est impossible. L'impératrice voulait que les médecins palpent son mari, touchent son corps nu... mais l'étiquette et les coutumes ont été si plus fortes que l'impératrice.

Eh bien ! mais il me semble que si le D^r Regnauld enseignait au mikado l'art de s'opérer lui-même en cas de besou, il aurait bien mérité des Nippons ; et je ne m'étonne que personne n'ait donné ce « tuyau » au mikado. Si ça ne peut pas servir pour lui, ça servirait au moins pour ses successeurs... (1).

Tandis que se développaient critiques, polémiques et anecdotes humoristiques, nous achevions rapidement notre guérison et nous sortions de l'hôpital dès le 25 juillet. Après avoir fait un petit séjour à Paris, puis à Berck-Plage, nous sommes venus nous reposer en Normandie, dans les sites admirables qui avoisinent Granville. Nous avons établi notre résidence à Donville-les-Bains, petite plage calme et tranquille, puis nous avons fait des excursions dans la pittoresque vallée de la Sienna, surtout à Hamby, là où nous sommes né et où nous retrouvons avec plaisir les bois escarpés, les sentiers ombrés et les ruines de la vieille abbaye au milieu desquels nous avons souvent joué tout enfant.

C'est dans ces milieux paisibles que nous avons revu et résumé pour *Æsculape* le volumineux dossier de cette « affaire » ; et nous restons étonné du bruit imprévu fait autour de notre modeste expérience.

D^r REGNAULD.

Donville-les-Bains, septembre 1912.

(1) Propos maritimes : *La Dépêche de Brest*, 29 juillet. *Le Journal du Vor*, 1^{er} août.

RÉFLEXIONS SUR L'ART ET LES ALIÉNÉS

Par le Docteur H.-M. FAY

Ancien interne de la Clinique des maladies mentales ; Lauréat de l'Institut et de l'Académie de Médecine

Les productions artistiques, — ou soi-disant telles, — des aliénés, ne sont point toujours d'une interprétation facile. Il en est qui traduisent des idées délirantes dont on suit mal l'enchaînement. « Où nous ne voyons qu'un nuage, dit M. Réja, Polonius eût vu défilér tous les animaux possibles, et quelques autres encore, s'il l'eût fallu. » Dans d'autres cas, elles affectent une ressemblance plus ou moins complète avec les formes archaïques de l'art : l'arteur semble recommencer pour son compte les tâtonnements de l'esprit humain, cherchant sa voie artistique aux temps primitifs. D'une façon générale, les modalités de « l'esthétique vésanique » sont aussi variables que celles de la clinique mentale.

LA littérature médicale a produit depuis quelques années un nombre relativement élevé de travaux ; les uns trop brefs, d'autres parfois interminables, dans lesquels la psychologie, ou mieux l'état mental des plus beaux esprits de la littérature, de la politique ou des arts, est passé au crible d'une analyse qui, pour scientifique qu'elle se prétende, n'en donne pas moins l'impression d'être malveillante. S'agit-il d'un génie, d'un homme qui s'est singularisé par la hauteur de ses vues ou la merveilleuse supériorité de sa production intellectuelle ? ou en la classe au nombre des dégénérés ; s'agit-il d'un artiste, qu'une sensibilité exquise a fait vivre dans

un rêve incessant au point qu'il ne considérerait que comme de viles contingences les choses ayant trait à la vie dans ce qu'elle a de matériel, ou se hâte d'en faire un déséquilibre, quand on n'en fait pas un délirant ou un maniaque.

De tels jugements ont transpiré en dehors du monde médical. Ne fallait-il pas s'y attendre ? Voltaire, Rousseau, Pascal, Descartes, rois, princesses, politiciens, et tant d'autres n'intéressent-ils pas l'humanité tout entière ? Pourant ils n'ont pas échappé à la froide et dure analyse mentale de quelques aliénistes.

Cela a contribué pour une grande part à donner créance à l'opinion qui fait dire bien à

la légère, que neurologistes et psychiatres voient des fous partout ; car ils ressemblent quelque peu à ceux qui médisaient de la *Jocande* sous prétexte qu'elle portait des marques de lésions tertiaires, qu'une mauvaise restauration de l'œuvre avait seule causées. C'est pourquoi je reste de ceux que la gloire de François I^{er} intéresse plus que sa vérole, qui donnent plus de temps à la lecture de Pascal, de Rousseau, ou de Hugo, qu'à l'étude de leurs imperfections mentales, et qui avant de proclamer fous Le Vinci, Michel-Ange, ou, plus près de nous, Cézanne, Van Gogh, Manet, admirant et portent très haut leur œuvre puissante et géniale.

Il n'est cependant point douteux que les passions morbides ou les accidents mentaux des peintres les plus illustres aient donné un caractère spécial à certaines de leurs œuvres, mais il serait ridicule de chercher davantage ou de vouloir prouver que leur mal fut la cause principale de la magnificence de leur production.

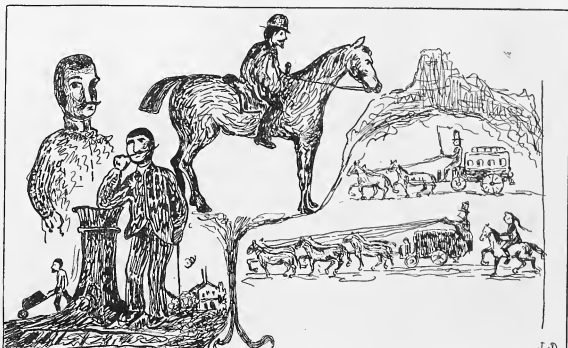
Au point de vue scientifique, il est intéressant pourtant de chercher à définir jusqu'à quel point l'aliénation mentale est susceptible d'influer sur la production artistique et le métier de dessinateur et de peintre.

Quelques-uns murmureront que tous les artistes peintres et dessinateurs sont déséquilibrés, car leur émotivité excessive détruit ce qu'il y a de rigide dans un jugement impeccable à force de froide logique.

A ceux-là je rappellerai qu'il est vrai que l'état mental des artistes est caractérisé par certaines particularités qui les éloignent du type mental idéal ; mais que ces particularités sont comme les qualités qui définissent un caractère, elles sont nécessaires ; car sans elles le caractère, comme le type mental, serait incolore et plat à force d'être parfait. Ce ne sont pas les particularités du psychisme qui font les aliénés et les anormaux, mais bien le caractère pathologique de ces particularités.

Enfin, il est bon de dire qu'on n'est pas artiste parce qu'on est mal équilibré, mais que l'artiste par sa façon de vivre, par l'excitation psychique intense qu'il réclame pour créer une œuvre forte, est plus exposé à l'aliénation mentale que les autres hommes.

On pourrait s'imaginer peut-être qu'il y a beaucoup à apprendre dans la critique des œuvres d'artistes devenus aliénés. On se détrompe. Nous avons étudié quelques peintres éminents qui ont continué à produire même au cours de leur internement ; plusieurs ont produit, dans la maison de santé où ils étaient maintenus, leurs plus beaux morceaux. C'est d'ailleurs un fait de constatation propre à réjouir ceux qui s'intéressent au beau, que les artistes cessent de peindre quand leurs facultés s'affaiblissent,



Dessin d'un paralytique général (Dr Loya) Cliché du Correspondant Médical
Caractérisé par la non-observation des rapports de grandeur et des règles de la perspective

tandis que les non-artistes commencent souvent à dessiner quand la démence les atteint.

Toutes les fois qu'il s'agit d'aliénés, on éprouve quelque ennui à employer le mot Art ; car, qu'est-ce que l'Art, sinon la réalisation d'une conception à l'aide des connaissances ? Et, que sont les conceptions et les connaissances des aliénés ? Leurs connaissances artistiques sont le plus souvent néant ; quant à leurs conceptions, elles sont d'ordinaire si faibles, si indécises et imprécises, que leur réalisation obtenue sans la science du métier, ne peut être qu'un pâle reflet de l'art, quand il n'en est pas la plus pitoyable parodie.

N'empêche que l'idée dont procède une œuvre, si pauvre soit-elle, n'en reste pas moins une idée, et que la méthode employée pour objectiver l'idée sous forme de représentation graphique imagee fait appel à des connais-

sances, quel que soit l'état rudimentaire de ces connaissances. Aussi, est-il expédient d'employer le mot Art lorsqu'il s'agit des peintures et des dessins des aliénés, sans tenir compte de l'ennui dont pourrait souffrir notre esprit à voir employer en pareille occurrence ce mot qui recèle, sous sa forme brève, la plus grande part de nos aspirations vers le Beau.

La brièveté de cette étude ne nous laissera pas le loisir de signaler, comme il conviendrait à un travail de longue haleine, toutes les particularités qu'impriment les diverses affections mentales aux dessins et peintures ; mais il y a déjà fort à dire, en se bornant à dissenter de l'inspiration et du métier des aliénés dessinateurs.

L'inspiration, n'est-ce point l'idée, la conception à réaliser teintée d'émotion et accompagnée du besoin presque irrésistible de l'objectivation ? Le métier, c'est l'application des connaissances pour une fin déterminée ; dans le cas qui nous occupe, la fin, c'est le dessin ou le tableau. Le métier suppose la mémoire, l'intelligence et la coordination des mouvements, sans compter l'exercice.

La qualité de l'émotion et la qualité de l'idée donnent la valeur de l'inspiration, comme la sûreté de la main et la perfection de l'intelligence, qui emploient judicieusement et sagement les matériaux utiles, donnent la valeur de l'artisan. Un parfait équilibre des facultés motrices et intellectuelles est donc nécessaire pour que l'artiste produise une œuvre ne présentant aucun caractère pathologique. C'est ainsi qu'on conçoit sans peine qu'un malade présentant des idées délirantes ou des hallucinations, soit susceptible de peindre sans que rien n'altère son talent.

Parfois, mais la chose est rare, la production des délirants prend un réel intérêt pathologique. Cela n'arrive que du jour où le malade objective sur la toile ou le papier, ses idées délirantes. Malheureusement, les vrais artistes ne s'abandonnent guère à l'expression de tels sujets. Les quelques documents de cette espèce que j'ai pu réunir, expriment avec une naïveté enfantine ou une emphase maladroite, l'idée ou les idées délirantes que les explications orales du malade exprimaient avec une clarté beaucoup plus satisfaisante.

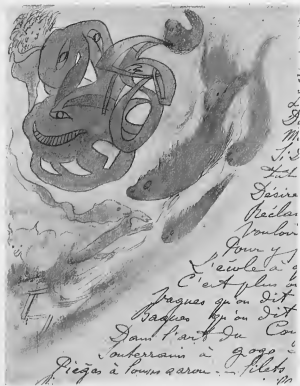
Il est également peu fréquent de voir un



Un dessin de Troppmann (D'après Lombroso)

Cliché du Correspondant Médical

On ne s'étonne pas que l'assassin ait reproduit une scène de meurtre. Pareil dessin, loin d'aider à l'innocent, accuse plutôt celui qui l'a tracé.



Peinture de manique chronique (Collection de l'auteur)

Un doigt taché d'encre et frotté sur le papier, des feuilles fraîches excisées sur un autre point, le bouchon de l'encrier essuyé dans l'angle supérieur gauche, et un frottis de crayon rouge et bleu, tel est le motif initial d'où le malade, grâce à quelques retouches à la plume, fera sortir l'étrange composition ci-dessus.

malade représenter ses illusions et ses hallucinations de façon présentable. On pourrait, dans cet ordre d'idées, s'étonner que les artistes alcooliques (pourtant nombreux) n'aient presque jamais représenté leurs hallucinations terrifiantes. Cela tient évidemment à ce que, peignant en dehors des moments où ils sont hallucinés, ils reconnaissent le caractère pathologique ou tout au moins exceptionnel de leurs visions terrifiantes, et répugnent à les repro-



Dessins de déments précoce (forme hébétéro-catatonique) (Collection de l'auteur)

Le décaissement de l'inspiration, l'étrangeté de la conception, l'absence de signification de nombreux détails, la répétition stéréotypée des arcs de cercle qui remplissent tout le dessin ne permettent aucune hésitation dans le diagnostic.

duire, ou bien qu'ils n'en gardent pas un souvenir assez lumineusement précis. D'ailleurs, le seul fait d'estimer que le contenu d'une hallucination horrifique ne mérite pas d'inspirer une toile suffirait à justifier l'absence de telles représentations. Je me suis pourtant souvent posé la question de savoir si tel illustre graveur flamand contemporain n'a pas puisé dans ses hallucinations l'inspiration de la plupart des ses planches.

Quoi qu'il en soit, je reste sceptique sur la fidélité de la représentation des visions pathologiques, car, à part les peintres qui, dit-on, auraient exécuté leur dessin devant l'hallucination posant complaisamment devant eux, les autres n'ont fait qu'un travail de mémoire, et nous savons combien il est rare qu'une œuvre de mémoire réponde à la réalité, combien un souvenir, même d'apparence très nette, est criblé d'imprécisions!

Tandis que le grand public a, de tout temps, pris intérêt aux œuvres dans lesquelles l'artiste est livré à tous une partie au moins de leurs préoccupations morbides, le psychiatre doit s'attarder avec plus de complaisance à déchiffrer dans un dessin l'empreinte qu'y laissent les facultés affaiblies, ou les caractères qu'y impriment les psychopathies. Dans ces productions, plus l'éducation artistique du malade est soignée, plus le caractère morbide de l'œuvre est aisé à déchiffrer. En revanche, le malade qui ignore tout du métier d'artiste, donne des œuvres où il est souvent malaisé de découvrir le trouble psychique derrière l'imperfection de la forme.

Sans nous préoccuper des détails du sujet représenté, nous pouvons dès l'abord nous faire une idée de la valeur psychique de l'artiste. C'est ainsi que nous ne pouvons estimer intelligents ceux qui sacrifient la forme de leur œuvre au besoin de se singulariser par une méthode incapable de rendre l'inspiration, ou qui adoptent la manière d'un maître

qu'ils admirent, faute de trouver dans leur propre fonds le mode expressif qui convient non pas le mieux, mais qui seul peut convenir à la réalisation de ce qu'ils ont ressenti au moment de l'inspiration. Ceux-là entrent dans la grande cohorte des débilés, suiveurs assidus des vedettes du jour; la faiblesse congénitale de leurs facultés sera jugée d'autant plus grande que le chef dont ils se réclament attiré sur lui l'attention par un manifeste bruyant d'école, la naïveté tapageuse de sa couleur ou son dédain de la forme. Loin de moi la pensée de vouloir critiquer la méthode ou le métier des plus modernes de nos grands artistes, maîtres et créateurs de genres nouveaux;

je ne critique et ne regrette que leurs imitateurs. Un artiste bien équilibré copie s'il lui plaît de copier, mais il n'imité pas.

La méthode picturale employée, et la manière dont elle est utilisée, servent donc dans une certaine mesure à pénétrer en partie l'état mental de l'artiste.

Quand, passant de celui qui a reçu une éducation artistique médiocre, nous abordons celui qui n'en a point eu, nous remarquons souvent que ce dernier copie avec exclusivisme la manière d'un seul artiste; nous en concluons à la pauvreté de son sens artistique, parce que ce sens ne peut être éveillé chez le sujet étudié que par l'intermédiaire d'un seul maître.

Par opposition à ceux-ci, rien n'est plus inté-



Délire systématique à forme mystique (Collection de D. Thivert)
Illusions: ce que le sujet voit dans la fumée de sa cigarette. (D'après Les écrits et les dessins dans les maladies nerveuses et mentales, par Roques de Puisc.)

ressant que de voir des malades, des déments précoces en particulier, arriver spontanément à créer des images colorées nettement apparentées au cubisme, ou qui font un peu penser à certaines œuvres de James Ensor, de Van Gogh, de Van Dongen, d'Odilon Redon, ou du douanier Rousseau; non que je mette en doute la haute valeur du talent des quatre premiers de ces artistes, mais simplement parce que leur méthode et un peu aussi leur vision se retrouvent, déformées sans doute, mais se retrouvent quand même chez quelques aliénés.

Si nous cherchons très bas sur l'échelle de la culture artistique, nous nous par rencontrer la pléiade des mala-... diessent sans

savoir dessiner. Chez eux, tout devient étrange. L'inversion des rapports de perspective, l'ignorance complète du rôle des points de fuite, l'absence de toute observation même rudimentaire des formes, font que leurs dessins sont souvent choses effarantes. De telles productions ne diffèrent pas beaucoup de celles des enfants.

D'autres malades (et ce sont toujours des déments dans les cas que j'ai observés) montrent, à côté de sérieuses qualités, des défauts inattendus. J'ai sous les yeux une fort belle toile, si je m'en tiens à la couleur et à la manière dont elle a été traitée, mais le tout est gâté par une grossière erreur de perspective qui rompt l'équilibre général.

Voici l'interprétation simplifiée d'une aquarelle charmante de Dulac (Illustration Noël 1911), mais les couleurs employées sont d'un ton insoutenable. Le cachet démentiel se trouve donc ici dans le métier. Il s'y manifeste également toutes les fois que le malade adopte une formule stéréotypée pour exprimer quoi que ce soit : superposition de carrés, d'arcs de cercle, de triangles, ou simplement de polyèdres.

* *

Il est bon de rappeler ici un mot de Marcel Réja : « Le fou se distingue du non-fou en ce qu'il subit le mouvement de ses idées au lieu

de les diriger. » L'artiste, si avancée que soit l'école qu'il inspire, ou dont il se réclame, dirige son pinceau de la manière qu'il a décidé, et exprime les impressions qu'il a ressenties à sa façon. L'artiste n'est pas, en effet, un appareil photographique chargé d'enregistrer et d'exprimer ensuite ce qu'il a vu; c'est un esprit cultivé en l'art de la forme et de la couleur qui manifeste sur la toile ce qu'il a ressenti, de même que le poète l'exprime en ses vers. Il ne doit pas plus y avoir identité entre deux dessins qu'entre deux poèmes destinés à représenter le même sujet. En présence d'un portrait, il ne convient pas de dire : « On dirait que M. X... va sortir du cadre », mais bien : « Voilà une toile admirable, où se retrouvent toutes les qualités de tel artiste ». Le sujet importe en effet moins que l'expression de ce qu'a ressenti l'artiste. Le sujet est le prétexte, et non la cause efficiente. Cette dernière réside toute dans l'artiste. Le modèle n'est pas responsable de l'œuvre.

Il est nécessaire de faire cette remarque pour mieux étudier l'inspiration artistique chez les aliénés.

Sans inspiration il n'y a point d'artiste.

L'inspiration

est pour l'artiste quelque chose comme l'amour chez l'homme; ceux qui l'ont ressentie savent ce qu'elle a d'impérieux, de spontané et presque d'irrésistible. Ces caractères ont fait dire à certains que de même que les amoureux, les artistes sont en quelque chose anormaux, car ils sont sujets à des accès passionnels pendant lesquels ils présentent quelques troubles passagers de l'attention, peut-être du jugement, et certainement une émotivité spéciale, exagérée dans une direction, au détriment des émotivités normales. A envisager les choses à ce point de vue, nous croyons pouvoir mettre en compagnie des amoureux et des artistes, les savants et les érudits, et en général tous ceux qui dépassent la foule. Je concéderai cependant que chez l'artiste l'émotivité est plus développée que les autres facultés, et qu'en cela, on peut à la rigueur sou-



Dessin colorié d'un paralytique général (le décaté dans les premiers mois de la maladie (Collection de l'auteur)

Les fautes grossières de perspective, les erreurs de proportions (voir en particulier la portière du wagon et sa vitre), des faiblesses de dessin en certaines parties, des qualités suffisantes en d'autres, font penser à une démençe et plus spécialement à la P. G. P., quoique les caractères de cette affection ne soient pas ici très accentués.

tenir qu'il a rompu l'équilibre de ses facultés.

La représentation des formes nait d'ordinaire d'une inspiration purement intellectuelle. Parfois l'inspiration est produite par un moyen fort différent. C'est le cas de bien des barbouilleurs, enfants, aliénés, et même soi-disant peintres, qui commencent par jeter des taches de couleurs au hasard et se demandent ensuite : « Qu'est-ce que cela peut bien représenter? » Pareille méthode, que des artistes n'ont point rougi d'utiliser, sert fréquemment aux aliénés qui, capables d'interpréter des taches, sont dans l'impossibilité de créer des formes colorées. Il y a là un signe manifeste d'insuffisance intellectuelle.

Dans une classe toute voisine, nous trouvons ceux qui interprètent à leur manière des dessins et des tableaux, par insuffisance de pouvoir créateur ou incapacité de copiste consciencieux. Serait-ce le cas de ces transcriptions à la sauce pointilliste, ou cubiste, de certains chefs-d'œuvre du Louvre? Je veux l'ignorer.

Parmi les dessins d'aliénés, une part ne présente aucun intérêt au point de vue de l'inspiration. Ce sont les dessins exécutés sur la sollicitation du médecin traitant.

Qu'on demande à quelqu'un de crayonner



Peinture de démençe précoce (Hébéphrénico-catatonique) (Collection de l'auteur)

Cette peinture, faite de couleurs éclatantes et brutales, est inspirée d'une aquarelle de Dulac pleine de douceur et de charme. Le coloris (arbores noirs, rouges et verts, pastels verticaux, l'absence de compréhension des détails (ex. : le trépidé de sauche, le balustré circulaire en parties sautoirielles) de l'œuvre curieuse et ne

un cheval, une maison, une fleur, aussitôt il exécutera soit une maison anonyme avec sa toiture et ses rangées de fenêtres, soit une fleur à pétales régulièrement disposés, soit un cheval quelconque au repos. Il y a là un travail de synthèse de souvenirs. Parfois, le souvenir plus net d'une maison en particulier, d'un certain cheval antérieurement dessiné, d'une fleur vue en quelque livre, amènera la production d'un dessin donnant la mesure de la mémoire visuelle. D'autres fois encore, le dessin sera la répétition stéréotypée de formes adoptées par le malade. Tel dément représentera les personnages toujours sous la même forme, les maisons et les arbres sous le même aspect. J'ai sous les yeux un portrait exécuté par un dément sénile; ce portrait diffère par la moustache seule de dizaines de portraits exécutés par le malade d'après des modèles fort différents. Il est remarquable que, pour les exécuter de profil, le malade regardait toujours ses modèles de face seulement.

Il est impossible de n'être pas frappé de la parenté qui unit à première vue le dessin d'un aliéné à celui d'un enfant. Pourtant les différences sont assez accentuées pour que la confusion soit évitée par un observateur averti. La qualité du trait et celle de l'inspiration permettent la différenciation.

Plusieurs disent : « Si je dessinais, je ne ferais pas mieux que cet aliéné ». Ils oublient qu'un

homme ignorant du dessin ne cherchera pas à exprimer sa pensée par ce moyen. Si par hasard il consent à en user, c'est qu'il est momentanément dominé par une idée, une passion, dont il subit le mouvement, au lieu d'en être le directeur, aussi ses dessins auront-ils toujours trait à la passion qui le domine.

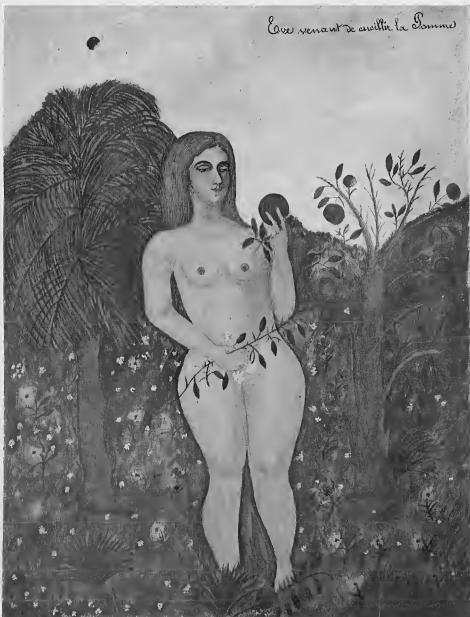
C'est ainsi que cet instituteur dont la presse

présente énorme. Est-ce l'ivrognerie? Bouteilles et verres passent au premier plan. Est-ce le meurtre ou le vagabondage spécial? Alors le couteau, la casquette, le pantalon à pattes ne seront jamais omis, pas plus que la femme à l'abondante chevelure et à la poitrine opulente qui porte un ruban largement noué au cou.

Ceux qui ont tracé ces dessins ont été guidés par leur idée, et cette idée avait l'intensité d'une passion. Cette idée n'aurait pas conduit jusqu'au dessin, si l'homme avait eu une logique suffisante pour s'estimer incapable de produire sous le coup de la passion un dessin correct, puisqu'il ignore l'art du dessin. Et quel est donc celui qui possède si peu d'autocritique, sinon l'anormal ou le malade?

Cet anormal ou ce malade peut n'avoir franchi que le premier échelon qui l'éloigne de la raison saine. Plus il s'en éloigne, plus on pourra reconnaître l'absence de jugement relativement à la qualité de l'œuvre, l'absence d'idée ou la pauvreté de l'inspiration, l'absence d'observation, et la faiblesse du métier.

Une étude plus attentive encore permettra de reconnaître la marque qu'imprime aux dessins ou aux écrits, chacune des maladies mentales.



Peinture de débile (Collection de l'auteur)

Cette aquarelle étonnante rappelle à plusieurs égards les peintures de quelques artistes qui, lors d'expositions de certains Salons, obtiennent un succès de fou rire et qui, pour le malheur de l'art, comptent des partisans et des imitateurs. La puérilité est la note dominante de l'ensemble, composition, formes, couleurs.



Dessin de persécutée

Cliché de Corcoran et Mouton

Le bec est d'autant plus long que la méchanceté du personnage est plus redoutable. D'après L'Art chez les fous, par M. Vois (Édit. du Mercure de France).

Il faut remarquer que les non-dessinateurs représentent presque toujours non pas ce qu'ils voient, mais ce qu'ils voudraient voir, de là les disproportions qui existent entre les parties du dessin. Les dessins érotiques, qui comptent parmi les plus courants, sont remarquables par les proportions démesurées des parties qui intéressent la vision érotique. Est-ce l'orgueil qui dicte le dessin? L'auteur s'y re-



Dessin de dément sénile (Collection de l'auteur)

Le malade dessine tous les arbres de la même façon, toutes les maisons avec les mêmes détails, tous les personnages avec les mêmes caractères (hommes et femmes se différenciant que par la couleur). Absence d'invention, d'observation, d'idées nouvelles, puérilité de la forme, sont le fait des dessins des déments séniles.

LES MÉDECINS MILITAIRES ET L'ÉPAULETTE

Par le Docteur G. RAVARIT

*Chef des Travaux d'anatomie pathologique à l'École de Médecine de Poitiers
Délégué de l'Union Fédérative des Médecins de Réserve et de Territoriale pour le 9^e corps*

Notre ami G. Ravarit vient plaider aujourd'hui une bonne cause. L'heure est plus que jamais opportune de parler et d'agir en faveur de nos confrères de l'armée. Nos lecteurs jugeront, comme l'auteur, que des hommes de science et de courage qui exposent quotidiennement leur vie sur le double champ de bataille de la contagion morbide et des balles, ont droit aux mêmes prérogatives et distinctions que leurs camarades officiers. Ils sont, à double titre, des « combattants ». Eu ces derniers mois, Auvert, Pouillot, Imbert, Pinson, Bablon, Geniès... et d'autres, le prouvaient encore en mourant, frappés de balles, au Maroc.

Il semble de toute équité que dans une armée démocratique on doive, à grade égal, jouir des mêmes prérogatives et des mêmes droits. Nos confrères de l'armée de mer n'ont à cet égard rien à déplorer, contrairement aux médecins militaires, qui attendent encore l'effectivité de grade et tous les avantages inhérents à l'honorable charge d'officier français. Pourquoi faut-il constater que l'Allemagne, là encore, nous a devancés ! Chez nos voisins de l'Est, les médecins d'armée sont traités sur le même pied que leurs camarades officiers ; les mesquineries de l'uniforme n'existent même pas. N'est-il pas choquant, j'oserai même dire humiliant, de voir, les jours de revue, le médecin militaire inférieur aux combattants jusque dans son costume ? On sait qu'il a les épaules nues, ou simplement ornées d'une patte d'épaule, dont la modestie n'a d'égalé que le talent, le savoir et la bravoure de ceux qui la portent.

Il y a déjà cent quatre ans que le port des épaulettes a été demandé avec insistance pour nos confrères de l'armée. La chose vaut qu'on y revienne.

C'était à l'époque de la décadence commençante d'un grand homme, « au moment où l'étoile pâlisait déjà », comme l'a si bien reconnu le banni de Sainte-Hélène, à l'époque de la guerre d'Espagne, qui lui prit ses meilleurs soldats, et « qui fut la cause de tous ses malheurs »... Nous sommes alors en 1808, au lendemain de deux sanglantes victoires, Tudela et Saragosse, remportées par son lieutenant, le maréchal Lannes. Au milieu de toutes les horreurs ; du siège de Saragosse, s'offrant chaque jour à tous les dangers, ne se reposant jamais, le grand Percy, chirurgien inspecteur général de la grande armée, et ses aides se sont prodigués. Ils ont déployé un courage et une activité exemplaires ; sans médicaments, sans lings, sans fournitures, Percy a dépassé Percy !

Plusieurs de ses chirurgiens sont tombés au champ d'honneur, par les privations ou sous les balles des fanatiques Espagnols. Chaque buisson, aux abords de la ville qu'a si énergiquement défendue Joseph Palafox, cache un ennemi, et malheur à qui s'écarte de la colonne !

Emu par les pertes du service de santé, l'inspecteur général ne craint pas d'écrire à l'Empereur une belle lettre, où il met tout son noble cœur. Il y propose de donner l'épaulette aux chirurgiens-majors qui accompagnent le soldat sur le champ de bataille.

« C'est un honneur, dit-il, auquel ils ont droit pour les distinguer des autres chirurgiens attachés aux ambulances. »

Dans l'esprit de Percy, cette distinction devait être pour ses subordonnés un sujet d'émulation ; il pensait que le prestige du corps de santé en serait par suite augmenté, et sa décadence à tout jamais empêchée.



Delaplace. — Le baron Percy (Collection du D^r Bonnetet)

On est étonné que le vainqueur d'Austerlitz et d'Iéna, que le héros des Pyramides, du Pont d'Arcole et de Mondovi, dont le génie d'administrateur est peut-être encore plus grand que le génie militaire, n'ait pas accueilli favorablement la légitime requête de l'inspecteur général. Dans son journal, Percy laisse échapper quelques mots attristés (p. 440) : « C'est encore, dit-il, une affaire manquée ! »

C'était une contradiction d'autant plus flagrante de la part de Napoléon, qu'il admettait largement nos confrères dans son grand ordre national de la Légion d'honneur. Percy, au siège de Dantzig, apprend dans les tranchées, aux côtés de l'excellent maréchal Lefebvre, qu'il est élevé au grade de commandant dans

la Légion d'honneur. Larrey, le soir de Wagram, reçoit la même haute distinction, en même temps que l'Empereur lui donne l'accorde et lui accorde une glorieuse dotation que la monarchie aura la honte de lui enlever en 1815, et l'honneur de lui restituer en 1818 (Vote de la Chambre des Pairs). Après la triomphale entrée dans Berlin, « l'un des plus beaux jours de la vie de ce grand entraîneur d'hommes », pour parler comme Thiers, Percy lui écrit directement : « Deux de mes sous-aides, que vous décorâtes le 5 mars, sont morts peu de jours après, nobles victimes du devoir, et le cordon de la Légion d'honneur ne leur a servi que pour orner leur cercueil !... Un troisième est menacé de ne pas leur survivre. Veuillez, Sire, faire retourner ces décorations à quelques-uns de mes collègues, et accueillir la liste, que j'ai l'honneur de mettre ici sous vos yeux, de ceux qui sont dignes, à plus d'un titre, de ce si honorable prix du mérite... »

Disons-le à sa louange, l'Empereur ratifiait toujours, et nous regrettons pour lui et nos camarades de l'armée que son geste n'ait pas été plus complet.

Le moment est venu de réparer ce regrettable oubli.

Mais, dira-t-on, les médecins ne sont pas des combattants. Vieille et désuète antienne ! Il est temps de faire cesser pareilles affirmations.

Ces anomalies, ces distinctions d'un autre âge, dans une armée républicaine, semblent des plus étranges. Pas combattants ceux qui chaque jour luttent sur le champ de bataille de la vie, au milieu de la maladie, de la contagion et de la mort ! Pas combattants ceux qui, dans les campagnes de la Troisième République ont payé leur tribut de léthalité, en proportion plus grande que les autres officiers !..

Le passé tiénoira de même. Comment qualifier Percy, galopant avec l'état-major du vainqueur de Hohenlinden (1801) ? « Quand l'ennemi, dit-il lui-même, vit le groupe doré au milieu duquel je me trouvais, il tira à force dessus, et un boulet de 13, en ricochant, renversa le panache de Lecourbe ; ils tombaient si près de nous qu'il y avait de la témérité à rester ainsi groupés, et on se sépara. » Dans cette circonstance, le médecin était-il plus exempt des boulets que les autres ? Et Percy n'était-il pas militaire encore, n'était-il pas le plus brave des braves, lorsqu'au pont de Mannheim, battu par de gros projectiles, il emportait sur ses épaules



Classe de Tâpéris

L'Ambulance mobile de Percy, par Duplessis-Bertaux

le capitaine du génie Lacroix, dangereusement blessé, et qu'il n'avait pas voulu abandonner!...

**

Et son collègue Larrey! Quelle belle figure de médecin d'armée! Sa gloire rivalise avec celle de Percy; elle brille égale à celle des plus vaillants soldats de l'épopée républicaine et impériale. Que d'actes de bravoure Larrey n'a-t-il pas à son actif! On le voit au temps de la République, au combat de Biewald, aux côtés du sublime Desaix, sous un feu d'enfer, la figure noire de poudre, les vêtements criblés de projectiles, accourant pour panser son ami qui a le visage troué d'une balle, mais qui reste sourd à ses prières, et qui continue à charger à la tête de ses bataillons, ivre de fureur et de gloire. Larrey le suit partout; et comme à l'armée du Rhin, sous Custine, Houchard et Beauharnais, il est le premier devant les balles pour relever les blessés sous le feu de l'ennemi.

On le retrouve dans toutes les campagnes, notamment sur le champ de bataille d'Eylau, l'abominable Eylau, au milieu des tourbillons de neige, tout près du trop fameux cimetière qu'a chanté notre grand Hugo, — on le retrouve à la tête de son ambulance, grand de toute la hauteur de la mort acceptée. Il va être enveloppé... Aussi il a pris les armes, il les a fait prendre à tous ses blessés les plus solides, et se prépare avec eux à vendre chèrement sa vie. On sait qu'il ne dut son salut qu'à la légendaire charge de Lepic, général des chasseurs de la Garde, — son malade de la nuit, — qui fondit au galop sur les masses russes et les dispersa en quelques instants.

Peut-on aussi refuser à ce grand serviteur du pays le titre de combattant sur le fatal champ de bataille de Waterloo?

Après que le dernier tambour du dernier carré de la phalange immortelle se fut fait entendre, — comme le sanglot et le râle de la Grande Armée, — il se replie avec ses ambulances, mais il est bientôt rejoint et poursuivi par une nuée de cavaliers. Le lutte corps à corps avec eux, et il va pouvoir s'échapper grâce à la vitesse de son cheval. Enveloppé encore, il fait feu de ses deux pistolets, et à coups de sabre s'ouvre un passage, refusant de se rendre. Mais il essuie une véritable fusillade, et son cheval roule sur le sol. Les Prussiens de Blücher, ivres de fureur et de carnage, si rudement traités par les admirables troupes qui leur étaient opposées, se conduisent avec la dernière cruauté. On le frappe, on l'insulte, on le dépouille de ses vêtements, et on va le fusiller.

Calme, il attend le peloton d'exécution.

Nous savons qu'au moment où le médecin général des armées prussiennes allait lui appliquer sur les yeux le bandeau fatal, il fut reconnu par lui, et que ce dernier demanda d'attendre, pour en rétéer immédiatement au maréchal Blücher. Ce dernier accourant au galop, s'emporta vivement contre ses subordonnés et fit rendre immédiatement la liberté à Larrey, car il se rappelait que l'inspecteur général de la Grande Armée avait sauvé la vie à son fils, huit ans auparavant, dans la vallée de Toepnitz,

alors que les Français parcouraient en vainqueurs son pays. Ce trait honore grandement le vieux Blücher, guerrier à l'âme rude et sauvage parfois. Vaincu de la campagne de France, quoiqu'il fût à la tête d'une armée six fois supérieure en nombre, Blücher avait eu affaire à des Français de l'épopée de 1792 à 1815, commandés par Napoléon! Et les chefs d'état-major de Blücher: Müffling, Gneisenau, Massemback,



Le baron Larrey

vinrent, eux aussi, saluer notre confrère, ce qui montre surabondamment en quelle haute estime il était tenu dans toute l'Europe. Lui refusait-on le titre de militaire? Plaisanterie vraiment grotesque, et qui ne saurait être prise au sérieux!

**

Arrivons à des temps plus modernes. Nous sommes en 1845; la France a entrepris la conquête de l'Algérie, et la lutte est vive contre les populations fanatisées par l'émir Abd-el-Kader. Nous voyons le 16 septembre 1845, une poignée de héros, sur le plateau du Kerkour, se heurter à 6.000 Arabes qui vont les exterminer. Une compagnie d'arrière-garde se jette dans le marabout de Sidi-Brahim, où trois officiers: le capitaine de Géraux, le lieutenant Chappellaine et le chirurgien aide-major Rosaguti, luttent pendant quatre jours avec une poignée de braves. Le quatrième jour, harcelés par

un nouvel ennemi terrible, la faim, ils tentent une sortie... Les trois hommes, que suivent une trentaine de soldats, sans forces, sans munitions, sont immédiatement cernés. Ils résistent héroïquement; leurs balles ne s'écartent point! Mais voici que Chappellaine est tué, puis de Géraux, et qu'enfin Rosaguti succombe sous le nombre des assaillants.

Leur courage, digne des grands anciens, leur donna la même mort, l'histoire une gloire commune. La postérité ne leur doit-elle pas le même monument? Eh bien non; même pour les honneurs posthumes, la distinction entre combattants et soi-disant non combattants subsiste. N'est-il pas déplorable de voir une pareille interprétation! La Bretagne va honorer la mémoire de Chappellaine, de Géraux une magnifique statue à Libourne, et Rosaguti n'a même pas le plus modeste souvenir. Il était cependant là par ordre comme les autres, pour soigner les soldats de France et verser son sang pour son pays. Est-il un combattant ou un non combattant? J'en appelle au bon sens, à la justice, à l'équité. Ce que je sais bien, c'est que notre âme de patriote et de médecin souffre de ces mesquineries plaisanteries, et au nom de l'équité, je ne crains pas d'affirmer que ces anomalies flagrantes, dans une armée républicaine, ne se comprennent plus.

Ce que je sais bien aussi, c'est que je vais essayer de tirer de l'oubli le nom de ce confrère, de ce vaillant, de ce brave, tombé au champ d'honneur, massacré par les hordes de l'Émir, dont notre éminent camarade et ami Bonnette nous a si bien conté la fin tragique, en un style si élevé, en des phrases si passionnées. Proposé trois fois pour la croix de la Légion d'honneur par Lamoricière, le D^r Rosaguti est mort pour son pays et n'a jamais eu la satisfaction de voir briller sur sa poitrine l'étoile des braves et des savants. Je vais demander à « Souvenir Français », que je représente ici, de faire placer à Bastia, sur la maison natale de Rosaguti, une plaque commémorative, qui perpétuera le souvenir du chirurgien aide-major du 8^e bataillon des chasseurs d'Orléans. Il a acquis le droit de voir son nom gardé dans nos mémoires, puisqu'il est tombé en défendant le patrimoine de gloire du corps de santé militaire.

**

Je passe sous silence les innombrables dévouements des médecins militaires pendant la campagne de Crimée, en 1855, et les grosses pertes subies par le corps de santé du fait des projectiles ou du choléra; le sujet a encore été magistralement traité par notre ami Bonnette



Classe de Tâpéris

L'Ambulance de Larrey, par Duplessis-Bertaux

et j'en arrive à l'époque tout à fait contemporaine, aux campagnes de la République.

Si l'on veut bien consulter les statistiques, on s'aperçoit que la proportion des tués à l'ennemi est bien plus grande parmi les officiers du service de santé que dans les rangs des officiers dits « combattants ». Il me souvient d'une attachante conférence que j'ai entendue à notre Union fédérative des Médecins de Réserve, à Paris.

Un de nos confrères militaires, le médecin-major de 1^{re} classe Valois, nous contait le sublime dévouement de médecins d'armée dans les brousses du Dahomey. Il nous disait que plusieurs de ses dévoués collaborateurs, dans un pays où l'exercice du cheval est impossible, avaient été frappés de balles au moment où ils marchaient à la tête de leurs formations sanitaires. Entourés des soins les plus éclairés et les plus affectueux, ils semblaient devoir survivre à leurs blessures, mais une infection typhomalarienne devait les emporter bientôt. Au milieu de l'émotion générale, le conférencier nous disait qu'il avait conservé, vivant, indélébile, le souvenir de la grande sérénité en face de la mort et de l'entière maîtrise d'eux-mêmes de ses subordonnés, hommes d'élite, courageux vaillants, dont la conduite au feu avait provoqué l'admiration des légionnaires, bons juges en fait de courage.

La liste serait longue, bien longue, avec les Pouillot, les Rouffiandis, les Piedpreamier, les Rouch, les Auvert, les Mauchamp, les Pinson, les Geniès et tant d'autres, les uns frappés à mort, les autres mutilés par les projectiles. C'est avec une légitime fierté que nous avons vu notre ancien condisciple Geniès inscrit d'office au tableau de concours pour la Légion d'honneur

pour avoir montré le plus magnifique dévouement, en allant avec deux légionnaires, sous le feu de Tennemi, rechercher dans un fourré un lieutenant et plusieurs

légionnaires signalés comme blessés. Il fut entouré et blessé de plusieurs balles.

N'est-il pas un combattant encore celui-là ?

Je ne puis résister enfin au désir de citer le bel exemple d'activité et de dévouement de l'un des nôtres, au lendemain des massacres de Fez. Un grand quotidien qui n'est cependant pas toujours tendre pour nous, n'a pas craint de couvrir d'éloges bien mérités le médecin-major Journal :

Il convient d'ajouter, dit son rédacteur, que si le tour de force prodigieux de s'emparer de Fez dans de telles conditions — 391 hommes de troupes exactement, pour reprendre une ville livrée à 2.500 émeutiers environ, pourvus en abondance d'armes et de munitions, auxquels s'était jointe la plus grande partie d'une population de 120.000 Marocains fanatiques — put être accompli, cela tient aux dispositions merveilleuses de prévoyance qu'avait su prendre le major Fournial, médecin chef de l'hôpital militaire.

Si à cet hôpital, en effet, qui fut le centre de la résistance et de la quarantaine du quartier général du général Brulard, on put trouver des armes et des munitions pour approvisionner les auxiliaires qui coopérèrent à la défense générale, c'est là l'œuvre bien personnelle du major Fournial.

Le général Brulard, dans l'ordre du jour de félicitations qu'il adresse à ses vaillantes troupes, a tenu, du reste, à rendre à cet officier un particulier hommage, qui est des plus mérités.

**

Et l'on est vraiment peiné de voir que de tels hommes, doués de tant de qualités, de prévoyance, de calme, de sang-froid, de bravoure sur un terrain de combat qui n'est même pas le leur, aient été un instant éloignés par le commandement de son état-major ! Les généraux de l'épopée napoléonienne étaient plus justes ! J'ai montré au début de ce modeste article, le grand Percy figurant dans l'état-major du héros de Hohenlinden, le général Moreau, et galopant à côté de lui et de son lieutenant



Desgenettes, médecin en chef de l'Armée d'Egypte. Pratrial An VII (juin 1799)

« A l'arrivée de l'armée française en Syrie, les villes étaient infestées de la peste, maladie que la barbarie et l'ignorance rendent si funeste dans ces contrées : celui qui en est frappé se croit mort; tous le fuient, et il expire, sans que des soins convenables aient pu le rendre à la vie... »

« Les Français n'étaient pas non plus exempts de quelques préjugés : à la moindre fièvre, ils se croyaient atteints mortellement de cette cruelle maladie. Desgenettes parcourut les hôpitaux, visita chacun des malades, et calma leur imagination effrayée. Il souligna que les bubons qu'ils prenaient pour des symptômes de peste, appartenaient à une espèce de fièvre maline qui exiçte que des soins et des ménagements; il va jusqu'à s'inculquer, en présence des malades, la matière de ces bubons, et emploie pour se guérir les remèdes qu'il leur ordonne... »

Lecourbe... On sait aussi que Larrey n'était en aucune façon tenu à l'écart par ces vaillants hommes de guerre qui s'appellent Desaix, Lannes, Duroc, gloires pures entre toutes, qui furent les meilleurs amis de sa vie, et qui contribuèrent puissamment à lui faire avoir l'oreille du souverain dans ses luttes contre les Commissaires des Guerres, dont l'honnêteté est restée devant l'histoire plus ou moins dense, exception faite toutefois pour Villenazy, administrateur de l'armée du Rhin, avec lequel, d'ailleurs, Larrey s'entendit toujours parfaitement.

Nous désirons, nous souhaitons ardemment que s'ouvre pour nos confrères militaires une ère d'espoir et de réparation. Nous demandons pour eux, à l'exclusion de tous les autres éléments de leurs services, une assimilation complète, les mêmes droits, les mêmes prérogatives que l'officier. *Eux seuls*, en effet, partagent les mêmes dangers et les mêmes fatigues que les



Percy au pont de Mannheim (1795)
Cliché de D' Perrignon, de Troyes, médecin aide-major au Val-de-Grâce; d'après la monographie du D^r Boerdin sur Percy



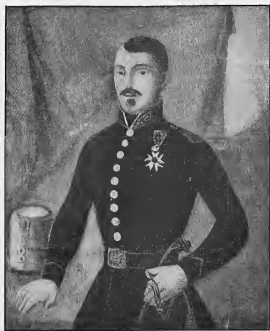
Baron Desgenettes (Collection du D^r Bonnette)

combattants, bravent les mêmes périls. Ils doivent être rompus à l'exercice du cheval, coucher dans la boue des bivouacs, recevoir les balles, dormir ou ne pas dormir, manger ou garder le jeûne, se contenter de la pitance hardieuse et maigre des combattants. La plus lourde des responsabilités leur incombe, celle de soigner les soldats de France et de les préserver des maladies; ils doivent connaître à fond toutes les branches de l'art de guérir, et par suite être universels : médecins, chirurgiens, oculistes, psychiatres, dentistes, hygiénistes, experts, et enfin administrateurs consommés. Donnons-leur plus d'initiative et plus d'autorité; en échange de la tâche qu'ils assument; imitons en cette circonstance, à bon essent, nos voisins d'outre-Rhin, qui ne font point du médecin d'armée un inférieur, un assimilé, mais un officier avec toute l'effectivité de grade, avec tous les droits inhérents à cette honorable fonction.

Les étrangers jugent nos camarades avec plus d'équité. Écoutons plutôt le médecin en chef de la garde impériale russe, le médecin général Simon de Unterberger : « On sait, a-t-il dit, que les célèbres médecins militaires français, les Percy, les Larrey, les Desgenettes et tant d'autres, ont donné des exemple qui ont porté leurs fruits jusqu'aux générations actuelles... » Magnifique et bien légitime hommage, que nous relevons avec fierté.

Il convient, en terminant, de dire notre pro-

fonde gratitude à nos confrères représentants de la volonté nationale pour leur dévouement



Le médecin aide-major Kosaguti, mort au combat de Sidh-Brahim, en 1845

Portrait peint à l'huile, conservé dans la famille du D^r Kosaguti, publiée par le D^r Bonnette, dans un article de la Presse Médicale.

à la cause que nous défendons. Le D^r Reymond, esprit distingué, médecin-chirurgien, sénateur, aviateur, ministre de demain, et le meilleur

des confrères; le D^r Lachaud, député, et plusieurs autres ont mené le bon combat, ainsi qu'un grand patriote, M. Charles Humbert, sénateur de Meurthe-et-Moselle. Nous aimons à penser qu'ils ne s'arrêteront pas en si beau chemin, qu'ils poursuivront l'œuvre si bien commencée, et que, dans quelques mois, le médecin militaire sera l'égal de ses camarades du commandement.

Il faut que ces redoutables guerriers qui s'appellent le capitaine-trésorier, le capitaine d'habilement ou le commandant de recrutement qui, dans les grandes revues portent de larges épaulettes, mettent sabre au clair, et prétendent, fussent-ils de dix ans plus jeunes, passer avant le médecin militaire, voient mettre un terme à leurs privilèges immérités. Nos confrères de l'armée sont à la fois des soldats et des techniciens, personne ne devrait l'oublier.

Souhaitons que le beau geste qu'eût pu faire un grand capitaine, après Dantzig et Wagram, au moment où il investissait des plus hautes dignités des médecins d'armée, soit accompli dans le plus bref délai. Ce sera, à notre avis, un titre de gloire pour l'homme d'État républicain qui en prendra l'initiative. Justice sera ainsi rendue à d'excellents écrivains du pays, que nous soutenons en toute occasion, que nous n'avons jamais cessé d'estimer, d'admirer, et auxquels vont nos plus franches et nos plus cordiales sympathies.

LES SAINTS GUÉRISSEURS DE LA FOLIE

Par P. SAINTYVES

Les hagiographies abondent en récits de guérisons miraculeuses. Les intercessions thérapeutiques de dieux, de saints, de puissances surnaturelles, se retrouvent d'ailleurs dans toutes les religions, anciennes ou modernes. Les récits des évangélistes nous ont transmis, en particulier, les guérisons du Christ, et nous en avons reproduit dans notre dernier numéro un commentaire, d'après l'Évangile de saint Luc. M. P. Saintyves a bien voulu faire profiter nos lecteurs de son érudition profonde en ces matières et étudier les saints guérisseurs de la folie. Nul, mieux que l'auteur bien connu de la Simulation du merveilleux et des Saints, successeurs des dieux, ne pouvait s'acquitter de pareille tâche.

Le nombre des saints personnages invoqués pour la guérison de la folie s'élève à près d'une trentaine. On peut les diviser en trois catégories, selon le motif qui détermine les fidèles à leur attribuer des capacités ou des offices d'aliénistes.

I

Les saints, héritiers des pratiques païennes

Saint Menoux,

saint Victurien, saint Florentin, saint Dizier et sainte Dymphne

Un certain nombre de saints sont vénéérés en des lieux où l'on invoquait, avant eux, des divinités locales réputées pour guérir les maladies de l'esprit; tout au moins y pratiquait-on, de temps immémorial, des rites magiques propres à chasser les esprits de la folie.

Nombre de dolmens, ou même de tombeaux antiques, sont pourvus d'un trou ou d'une fente. On a pu ménager ce trou soit pour permettre aux âmes d'aller et venir, soit pour que les parents du mort pussent passer de la nourriture à l'âme du défunt. Mais il n'a pas servi

qu'à cet usage; cette fenêtrée sépulcrale était évidemment un passage sacré, et si le personnage enseveli était particulièrement saint, ce

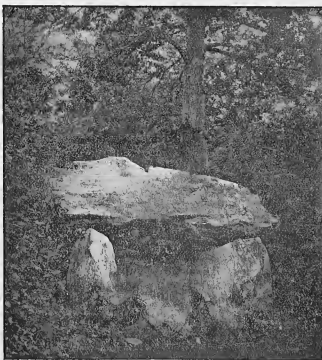


Photo A. de Mortilat

Le dolmen de Trié, dans son état actuel

passage ne pouvait être franchi par les mauvais esprits auteurs des maladies.

Il était donc fort logique, afin de se débarrasser d'un mal, de passer à travers une ouverture de ce genre. A Trié-le-Château, existe un dolmen à trou où jadis l'on faisait passer les enfants, la tête la première et de dehors en dedans afin de les préserver de la fièvre (1).

A Villers-Saint-Sépulcre (Oise), on trouve un autre dolmen avec une entrée ronde. On n'y pratique plus depuis fort longtemps le rite de passer à travers, mais on conserve encore dans l'église de Villers, une pierre (probablement de ce dolmen) sous laquelle on fait passer les enfants malades (2).

S'il ne s'agissait que d'une maladie locale, on n'engageait que la partie souffrante. Dans le caveau de l'église de Quimperlé, il y a une pierre verticale, probablement un fragment de sépulcre, percée d'un trou circulaire. Ceux qui

(1) Fouju. *Légendes et superstitions préhistoriques, dans Revue des Traditions populaires*, 1899, XIV, 477.
(2) Fouju. *Ibid.* XIV, 477 et pour d'autres exemples, 478.

ont mal à la tête y passent le chef en invoquant saint Gurlow et laissent auprès de la pierre une mèche de cheveux (1).

C'était pour les migraines et pour les névralgies qu'on passait la tête dans le trou d'un sarcophage antique conservé dans l'église de Saint-Loup, à Montagnac (Lot-et-Garonne). « A en juger par le poli de la cassure, un nombre infini de personnes ont accompli cette pratique superstitieuse. » (2).

A Saint-Menoux, dans le Bourbonnais, on voyait jadis, derrière le maître-autel, le tombeau du saint patron du lieu. Il était d'un beau style roman et avait la forme d'une chaise. Il en reste des fragments dans cette église ainsi que dans celle de Souvigny. Le côté de ce sépulchre qui était percé d'un trou circulaire est encore conservé auprès d'une des chapelles absidiales de Saint-Menoux. C'est la *bedinoire*. On y conduisait les fols, les idiots et les pauvres d'esprit, les *bedins*. Ils passaient la tête dans le trou et parfois reviennent guéris (3).

Pendant très longtemps des pèlerinages eurent lieu à Saint-Menoux; le Berry surtout avait une grande vénération pour le saint évêque. On voit encore dans l'église un ancien tableau représentant saint Menoux guérissant un fou. « On avait également l'habitude d'introduire dans l'ouverture de la pierre, la tête des enfants dont l'intelligence était peu développée. » (4)

Il en est encore de même à Saint-Victurien (Haute-Vienne) (5). « Le maître-autel est placé sur le tombeau du saint et derrière cet autel sont deux ouvertures circulaires par lesquelles on peut plonger la vue dans l'intérieur du sépulchre » et où les pèlerins qui veulent invoquer le saint, surtout les fous et les maniaques, mettent leur tête par dévotion (6).

Passer sous l'autel ou sous la chaise d'un saint devait procurer les mêmes avantages que passer la tête dans un trou percé dans son tombeau. Dans les deux cas, c'était la présence des restes sacrés qui éloignait les mauvais esprits.

Dans l'église de Bonnet (Meuse), des fresques retracent en dix-neuf panneaux la légende de saint Florentin. On y conduisait surtout les aliénés atteints de folie furieuse. On coupait les cheveux au patient en signe de pénitence, on le revêtait d'une robe blanche ou rouge, comme celle dont Notre Seigneur Jésus-Christ avait été revêtu dans la maison d'Hérode. Les trois premiers jours de la neuvaine on célébrait la messe pour demander sa guérison; la messe achevée, le prêtre lui passait son étole autour du cou et prononçait sur le fou des prières et

des exorcismes. Après cette cérémonie, on conduisait le malade à la fontaine de Saint-Florentin où il versait de l'eau sur la tête. Les quatrième, cinquième et sixième jours, le fou était attaché à l'un des trois berceaux, compo-

l'étole aux épaules, subissait des exorcismes était mis en contact avec des reliques, et passait sous le cénotaphe du saint, dans lequel on avait ménagé un passage en plein cintre dans les deux parois de la maçonnerie.

Le village était comme une colonie de santé où les fous étaient en pension chez les habitants. Leur alimentation était choisie et bénie et on leur faisait prendre des bains répétés dans la fontaine de Saint-Dizier qui coule au village du Val, au bas de la colline où est bâtie l'église. Enfin, le dernier jour de la neuvaine, on leur infligeait une saignée (1).

Dans tous les pays voisins on disait de quelqu'un qui avait l'esprit dérangé : « Il faut aller le faire passer sous les pierres de Saint-Dizier. » On y guérissait sans doute des fous; mais le traitement sacré, dirigé par le curé, cessa vers 1845, par ordre de l'autorité, sur la plainte d'un médecin du pays, le D^r Muston (2).

D'après les légendaires, la spécialité de saint Dizier se légitime par un trait de sa vie. Son domestique, Wilberbert, ayant eu la tête fendue par les palens, il l'avait guéri en lui liant la tête avec une corde, démontrant ainsi surabondamment ses aptitudes à soigner les malheureux qui ont la tête fêlée (3). Le tombeau ci-dessous avait été substitué à un tombeau plus ancien, où l'on pratiquait déjà sans doute un rite analogue. La guérison miraculeuse de Wilberbert est probablement un trait inventé après coup, et précisément pour expliquer la spécialité du saint.

Mais le plus célèbre des sanctuaires du nord-est est celui de Gheel, dans la Campine d'Anvers, où l'on vénère les restes de sainte Dymphne ou Dympe. Sa légende est l'adaptation du thème de Peau d'Ane : le père, amoureux de sa fille, finit par la décapiter (4). Rien n'est moins certain que sa vie.

Son culte a commencé par la découverte de son cercueil et de celui de son serviteur Gereberne, faits de la main des anges. Les hagiographes voient l'origine de l'invocation qui lui est adressée contre la folie dans l'acte insensé de son père : la sainte doit guérir une maladie dont elle a été victime (5). Il est bien plus probable qu'il s'agit là d'une survivance locale, canalisée par le christianisme. La fête de Sainte Dymphne donne lieu à une neuvaine très célèbre en faveur des insensés. Ceux-ci y assistent dans une maison attenante à la tour de l'église, et, durant la neuvaine, ils passent chaque jour neuf fois, en rampant, au-dessous du sépulchre de la sainte. La même pratique doit être observée par toutes les personnes qui font la neuvaine à la place d'un

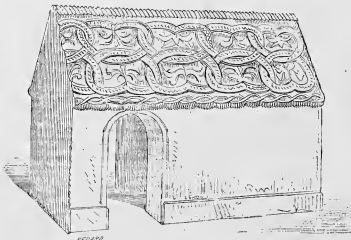


Le dolmen de Trie-le-Château

D'après le Bulletin de la Société Philomatique, au VII, t. II, p. 113
Une bonne femme fait passer un enfant à travers l'orifice du mur du fond du monument

Un membre de l'Académie celtique, décrivant, au commencement du XIX^e siècle, les mœurs des habitants des Landes, s'exprime ainsi : « Je ne laisserai pas à l'écart une observation que je fis en visitant quelques églises : je remarquai des ouvertures étroites pratiquées dans l'épaisseur d'un des piliers ; j'appris que c'étaient des espèces de filières appelées *veyrins*, par où l'on faisait passer les personnes atteintes de douleurs, de rhumatismes ou de paralysie pour les guérir. Le malade faisait d'abord lentement le tour du pilier, en récitant quelques prières, il passait ensuite la tête la première dans l'ouverture, puis on le passait par les pieds. Malheur à celui dont l'ouverture du passage ne s'étendait pas dans toute sa largeur ! Il arrivait souvent que des personnes qui devaient être très sérieuses finissaient par être risibles. »
Le mot patois *veyrin* ou *veyrine* signifie ouverture pour y voir, lucarne.

sés de quatre énormes planches de chêne et placés à la partie inférieure de l'église près de la chapelle de Saint-Florentin. Il y restait jour et nuit. Les trois derniers jours se passaient à peu près comme les trois premiers : messe, passage de l'étole, exorcismes, ablutions de la tête avec l'eau de la fontaine, mais en outre on faisait passer le fou trois



La chaise de Saint-Dizier, d'après Viollet-le-Duc
(Dictionnaire d'architecture)

fois par jour sous le tombeau du saint (1).

Nous retrouvons les mêmes rites à Saint-Dizier (Haut-Rhin), où l'église date du XI^e siècle. Le traitement durait neuf jours, le malade passait la nuit dans l'église, entendait la messe,

(1) Bulletin du Comité historique des Arts et des Monuments, IV, 244. — Broc de Ségange. Loc. cit., II, 379-380.

(1) Abbé Mahé. Essai sur les antiquités du Morbihan, Vannes, 1847, in-8°, p. 40

(2) Abbé Arbellot, dans Revue des Sociétés Savantes 1874, 5^e série, VII, 159.

(3) Hippolyte Durand, dans Bulletin Archéologique, 1842, II, 322. — F. Pérot, Folklore Bourbonnais, Paris, 1908, in-16, p. 23.

(4) Broc de Ségange. Les Saints Patrons, Paris, 1887, gr. in-8, II, 30.

(5) Abbé Arbellot. Revue des Sociétés savantes, 1874, 5^e série, VIII, p. 164.

(6) Broc de Ségange. Loc. cit. II, 297.

(1) Tallon. Le traitement hydrothérapique des fous à Saint-Dizier, dans la Revue d'Alsace, Colmar et Belfort, 1885, t. 36, p. 236-244, et Mairet. Une neuvaine à Saint-Dizier, dans les Mémoires de la Société d'Emulation de Montbéliard, Montbéliard, 1892, t. 21, p. 285-300.

(2) D^r Muston. Recherches anthropologiques sur le pays de Montbéliard, Montbéliard, s. d., gr. in-8°, p. 119.

(3) Broc de Ségange. Loc. cit., II, 266.

(4) P. Saintyres. Les Saints, successeurs des Dieux, Paris, Nourry, 1907, in-8°, p. 266-267.

(5) Mgr Guirin. Les petits Ballardistes, Paris, 1888, in-8°, p. 554.



L'église de Saint-Hildevert, à Gournay-en-Bray, sur les bords de l'Épte

insensé dont elles veulent la guérison. Le grand nombre de chaînes, de liens ou de camisoles de force que l'on voit attachés aux murs de la dite maison attestent combien d'aliénés ont dû leur guérison à l'intercession de la sainte patronne de Gheel (1).

On soigne encore les fous à Gheel, qui est une véritable colonie d'aliénés. Les habitants continuent à recevoir et à donner leurs soins à ces malades comme ils l'ont vu faire à leurs parents de génération en génération. On y invoque toujours la sainte, sous la direction du curé; mais un médecin préside au traitement chez les habitants.

II

Les saints dont on utilise les reliques du chef ou des objets l'ayant touché

Saint Ubald, saint Grat, saint Hildevert, saint Tibéry

Mettre en contact la partie malade avec la partie saine correspondante d'un être sacré devait non seulement éloigner les mauvais esprits et les maléficés, mais provoquer un transfert de la vitalité ou de la santé de la partie sainte à la partie souffrante. Tel est le double principe qui inspire les pratiques suivantes.

Saint Ubald de Gubbio est invoqué contre les migraines, les névralgies de la tête et les possessions démoniaques. Dans son sanctuaire de Gubbio on distribue aux malades qui recourent à lui des calottes de soie qui ont d'abord été déposées sur le chef du saint et que les patients doivent porter sur leurs têtes (2).

Saint Grat vécut au *iv*^e siècle. Ses reliques sont encore conservées à Saint-Grat, près Villefranche, au diocèse de Rodez. La principale est un casque qui, bien que du *x*^e siècle, passe pour avoir été porté par le saint. Ce casque jouit de la vertu de guérir les maux de tête et l'on en colle les malheureux insensés qui ont recourus à ce benoît martyr (3). Pareille coiffure est probablement une pièce qui a servi dans une cérémonie liturgique où le saint était représenté en soldat romain.

Saint Hildevert était invoqué dans plu-

sieurs diocèses pour la guérison de l'épilepsie, de la frénésie et de la démence. On ne trouve l'origine de ce patronage dans aucun trait de sa vie. Les Bollandistes se sont demandé si la vague ressemblance du nom d'*Hildevert* avec *vertigo* n'aurait pas déterminé l'invocation. Cela n'est pas impossible, mais n'est guère probable. La confrérie de Saint-Hildevert, établie dans la ville de Gournay, avait surtout pour but d'invoquer le patron en faveur des aliénés. C'est aux registres de cette association que le P. Papebrock a emprunté le récit du miracle suivant :

Une jeune fille d'Enguin, nommée Mathilde, était tombée en frénésie le jour de ses noces. Le mari, s'étant absenté un mois pour ses affaires, revint chez ses beaux-parents, qui lui offrirent un repas de bienvenue. Après le dîner, la jeune femme, se trouvant mal, sort dans le verger. Là, un homme la saisit à la gorge et l'empêcha de crier en lui introduisant deux doigts dans la bouche. Le mari, inquiet, arriva et trouva sa femme évanouie et s'empressa de la secourir. Depuis lors, Mathilde, qui avait perdu la parole, tombait deux fois par jour, le matin et le soir, sous la puissance du démon. Ses parents qui étaient fort riches, ayant eu en vain recours aux médecins, finirent par entreprendre divers pèlerinages. Arrivés à Gournay, ils se recommandèrent à la confrérie de Saint-Hildevert; Mathilde assista à la messe des infirmes où clers et laïques prièrent pour sa guérison. Un samedi soir, deux jours après l'Ascension, au moment de sa crise, on la conduisit à l'église où s'étaient rendus les confrères. Là on récita sur elle des prières, on lui posa le texte sur la tête, on lui passa l'étoile au cou, et on l'aspergea d'eau bénite.

La jeune femme baise le reliquaire de la vraie croix et de saint Hildevert, récite mentalement diverses prières, fait le signe de la croix et se recommande à la divine miséricorde. Soudain elle s'évanouit: « Prions le Seigneur, s'écrie l'un des prêtres, prions le fond de nos cœurs, afin qu'il trouve sa bien, par l'intercession de Marie et du glorieux confesseur Hildevert, délivrer cette femme du démon et lui ouvrir la bouche comme il le fit au prophète Zacharie. » Mathilde entend alors la Sainte Vierge lui dire: « Comment vous trouvez-vous? — Je suis bien agitée. — Pourquoi l'heure de votre délivrance est proche. — Vais-je être guérie? — Bientôt. — Qui donc êtes-vous? — Je suis la mère du fils unique de Dieu. Retenez bien ceci: quand vous serez guérie, faites encenser l'autel de saint Hildevert, le mien, et vous-mêmes ensuite. » Mathilde ne moins surprenante! Le malade voit s'ouvrir la chasse de saint Hildevert. Le saint évêque en sort avec les apparences de la vie, la palpe légèrement et lui dit:

« Confiance, ma fille, vous allez bientôt ressentir les effets de la miséricorde divine! » Mathilde, délivrée du démon, recouvre la parole et la santé. *Un prêtre tui touche sa langue avec une dent de saint Hildevert, qu'on eut beaucoup de peine à retirer tant la miraculée l'avait serrée entre sa langue et ses lèvres.* Sur la recommandation du prêtre, elle invoqua tout haut saint Hildevert, la Sainte Vierge et saint Laurent. Après le *Te Deum* d'actions de grâces on fit les encensements qui avaient été prescrits et le joyeux son de la cloche annonça les merveilles qui venaient de s'accomplir.

Cet unique spécimen des registres de la Confrérie de Saint-Hildevert nous montre quelle confusion faisaient nos pères entre possédés, hystériques et frénétiques. Les serremets de dents, les contractions de la bouche et les mouvements insolites de la langue faisaient penser que le mal résidait principalement dans la région buccale. De la fâche de toucher la langue du malade avec la dent de saint Hildevert, au risque de se faire mordre par le malade.

Être recommandé à saint Hildevert était jadis un signe de folie. « Un particulier de la ville de Meaux ayant commis un meurtre au commencement du *xvi*^e siècle, on prouva que, depuis quelques années, ses parents l'avaient fait inscrire dans les registres de la confrérie. Il n'en fallut pas davantage pour toucher les juges qui lui accordèrent sa grâce (1). »

Saint Tibéry est invoqué pour la guérison des fous, depuis un temps immémorial, dans l'abbaye qui porte son nom, au diocèse d'Agde, entre cette ville et Pézenas. Sur un sceau de cette communauté, appliqué sur une pièce du 24 juillet 1303, on voit saint Tibéry à genoux et les mains jointes. Devant lui est un possédé de la bouche duquel sort un démon (2).

Au *xvii*^e siècle on disait sous forme de bon mot: *Allez à Saint-Tibéry pour devenir sage* (3). De nos jours, faisant allusion au verrou qui fermait la cellule qui est près de la porte de l'église où l'on enfermait les clients trop agités, on dit: *Il a baisé le verrou de Saint-Tibéry*, pour dire: *Il est fou*.

Jusqu'à la Révolution, tant que les Bénédictins occupèrent l'abbaye, on y menait les fous et l'on disait pour eux une neuvaine de messes. À la fin de chaque messe, après la communion, on faisait boue, de gré ou de force, au patient, *un verre d'eau dans lequel on trempait auparavant une dent de saint Tibéry*.

Cet emploi de la dent du saint s'explique vraisemblablement comme dans le cas pré-

(1) Duplessis. *Histoire de l'Église de Meaux*, p. 65.
(2) Douet d'Arc. *Collection de sceaux*, t. III, p. 39.
(3) Jodoci Sinceri, *Itinerarium Galliae*, Amstelodami, 1649, in-16, p. 118.



Breughel. — Un groupe de danseurs de Saint-Guy

(1) Reinsberg-Duringfeld. *Calendrier belge*, Bruxelles, 1861, in-8°, t. p. 332-333.

(2) Broc de Ségange. *Loc. cit.*, t. p. 369.

(3) Alfred Darcel, dans *Revue des Sociétés Savantes*, juin 1866, cité par Broc de Ségange, II, 359.



Hans Burgkmair. — Sainte Rodegonde, reine de France, chassant un démon du corps d'une jeune fille possédée.

ent La folie, la frénésie paraissaient au peuple résider dans la tête, et tout spécialement dans les dents, la bouche et la gorge.

III

Des saints qui ont fait leurs preuves ou des saints probatoires

La détermination d'un patronage est généralement prise d'un trait de la légende du saint. Il suffisait, jadis, qu'un saint eût guéri ou passé pour avoir guéri un possédé ou un fou durant sa vie ou même après sa mort, pour que survenant des suppliants, une procession de fous et de possédés. Aujourd'hui encore la réputation fait la clientèle.

Saint Véran, saint Romain, saint Amable et saint Bertaut.

Les malades ne sont pas toujours très exigeants pour les preuves de capacité. Dans leur désir de guérir, ils décident que tel docteur ou même tel charlatan doit pouvoir leur rendre la santé. De même les malades dévots. Des saints comme saint Véran et saint Romain furent invoqués pour les forcenés parce qu'ils passaient pour avoir tout pouvoir sur les serpents (1). Les saints qui sont particulièrement redoutés du démon, « ce serpent tentateur », avaient certainement le pouvoir de guérir les fous et les possédés. Saint Amable ayant guéri un énergumène, au dire de Grégoire de Tours, on prétend que c'est là l'origine de son invocation pour les fous et les

possédés (1). Le fait rapporté par le saint chroniqueur prouve simplement que saint Amable était déjà un guérisseur envogue. Saint Amable passait pour un ennemi déclaré des serpents et de tout ce qui est venimeux.

« Il est de notoriété publique, écrivait en 1702 l'abbé Faydit (2), et on l'a vu souvent arriver, que lorsqu'en mangeant ou en dormant la bouche ouverte on a avalé du poison ou quelque petite bête venimeuse, on en guérit infailliblement si l'on vient prier au tombeau du saint. Le malade sent de grandes envies de vomir et ne peut, ou n'ose pas le faire, comme s'il voulait marquer par là qu'il appréhende de salir par son venin ou par ses vomissements un lieu aussi sacré que celui où repose le corps de saint Amable; il avertit par la ses amis de le transporter hors de l'enceinte des murailles de l'église et il n'en est pas dehors qu'il vomit aussitôt tout ce qu'il a de venimeux dans les entrailles. »

Saint Amable était donc des plus qualifiés pour expulser le démon du corps des fous et des possédés. Ne représente-t-on pas le malin sous la forme d'un serpent ou de quelque autre animal venimeux ?

Saint Bertaut, que l'on qualifie dans ses litanies de *caecodæmon profligator* (3), devait très probablement ce titre, ainsi que celui de guérisseur de la possession et de la folie (4), à ce qu'il se faisait suivre d'un lion. La liturgie qualifie le démon de « lion rugissant » et l'on ne saurait douter que celui qui s'est fait obéir par un lion du désert, comme par un chien, pouvait commander à cet autre lion rugissant, messire Satan.

Sainte Quiterie, saint Germain d'Auxerre, saint Hubert, ordinairement invoqués pour les malades atteints de la rage, passaient pour guérir également de la possession et de la folie (5). La rage n'est-elle pas une sorte de possession ou de folie, ou si l'on préfère, la folie et la possession ne sont-elles pas souvent une sorte de rage ?

On admettait autrefois que la folie était une sorte particulière de possession. Tous les

agités : les enragés, les déments, les possédés, les hystériques, voire parfois les épileptiques, tous ceux qui ne commandaient pas à leurs mouvements et à leurs actes étaient censés être la proie de quelque démon intérieur qui les secouait, les tortait, les courbait, les projetait, les faisait danser, trembler, sauter, hurler et les poussait à commettre mille stupidités ou mille folies.

Sainte Berthe, le Bienheureux Jean Grandé, saint Valéry, saint Gilles, saint Colomban.

Le plus ordinairement, les preuves de capacité du saint aliéné n'étaient point tirées de son talent à détruire les serpents, à dompter les animaux féroces, ou à guérir les gens enragés. La plupart des guérisseurs de la folie et de la possession avaient fourni de leur vivant des preuves décisives de leurs talents.

Sainte Berthe qui frappa ses assassins de folie (1), le Bienheureux Jean Grandé qui s'était voué au soin des fous et des pestiférés (2) avaient prouvé, l'un son pouvoir, l'autre son habileté. Saint Valéry opéra durant sa vie de nombreuses délivrances de possédés (3). Saint Gilles, à l'entrée de l'église de Sainte-Croix, délivra un possédé par sa seule présence (4). Un jour, sur la route de Luxeuil à Besançon, saint Colomban chassa le malin esprit du corps de douze possédés et guérit cinq frénétiques (5).

(1) Broc de Ségange, I, 225.

(2) Broc de Ségange, I, 426.

(3) Broc de Ségange, I, 225.

(4) Broc de Ségange, II, 216.

(5) Broc de Ségange, II, 478. Il y a moins d'un siècle il était encore invoqué à cette fin en Bretagne. On montre encore dans la chapelle de Locminé deux caveaux où l'on enchaînait les malheureux aliénés. Cette coutume fut supprimée en 1827 par ordonnance du ministre des cultes, Liégard. *Les Saints guérisseurs de Bretagne*, P., 1903, grand in 8, p. 51.



Barthélémy Zeytboom. — Saint Valentin guérisant un épileptique (Musée d'Ausbourg)

(1) Broc de Ségange, I, 455.

(2) Faydit, *Vie de Saint Amable, curé de Riom*, Paris, 1702, in-12, p. 33.

(3) Broc de Ségange, I, 479.

(4) A. S. S. Jan. III, 388 F.

(5) Broc de Ségange. *Loc. cit.*, I, 392; II, 106 et 409.

LES VELUS DANS LA SCULPTURE ET LA GRAVURE

le Professeur LE DOUBLE (de Tours)

Associé national de l'Académie de Médecine

Par

et

le Docteur FRANÇOIS HOUSSAY

(de Pontlevoy)

Dès l'aube des temps, parmi les rudes chasseurs de l'époque de la Pierre taillée, il s'est trouvé des artistes pour graver sur schiste, sur ivoire, même pour sculpter sur os, sur ivoire et sur pierre. Certaines de leurs œuvres représentent des personnages velus. Au cours des âges, les civilisations chypriote, chaldéo-assyrienne, égyptienne, grecque, romaine, médiévale et moderne enfin nous ont laissé, sculptées ou gravées, mêmes représentations de cas d'hypertrichose. Le Prof. Le Double et le D Houssay les étudient dans leur ordre chronologique. Nos lecteurs trouveront ici le même esprit critique et le même souci de documentation précise qu'ils ont appréciés dans un précédent article.

Notre prochain numéro publiera Les Velus dans la Peinture, complétant ainsi l'étude d'une longue floraison artistique qui prouve l'importance que l'esprit inquiet de l'homme a donnée, de tout temps, aux anomalies du système pileux, auxquelles il s'intéressait et dont il s'ingéniait à pénétrer les causes. L'homme est « un curieux de la nature », pour lequel la vie reste une profonde énigme dont, seul, le labeur incessant lui donnera la solution.

LES premières manifestations de l'art remontent à la préhistoire. Découvertes dans les Pyrénées par Piette, les statuettes de la *Période Glyptique* qui figurent aujourd'hui au Musée des Antiquités nationales de Saint-Germain datent, d'après G. de Mortillet, de trente à quarante mille ans.

Deux d'entre elles représentent une femme stéatopygique, stéatomère et poilue. L'une est d'un fini parfait ; On l'appelle la *Vénus de Brassempouy*.

La gravure au champlévé trouvée à Laugerie-Basse, par l'abbé Landesque, sous le nom de la *Femme au Renne*, a prêté à des discussions scabreuses. Elle reproduit une femme pourvue de poils, formant des zones étagées, concentriques, qui s'étalent parallèlement sur un ventre arrivés presque au terme de la grossesse.

L'Homme à l'Anguille découvert par Lartet, à la Madeleine, et le *Chasseur d'Aurochs* rencontré à Laugerie-Basse, ont une barbe pointue et le tronc protégé par des poils.

Sur un bois de renne détérré à Laugerie-Basse par M. Masséat, on remarque un homme velu qui harponne un marsouin.

Piette a également mentionné toute une série de gravures sur pierre figurant un asinien et des équidés cabalins pléistocènes qui, vivant à une période glaciaire, étaient barbus, comme aujourd'hui les chevaux islandais. De



La Reine Hatshepsout, latrice de Toutmôsis III (1503-1449 av. J.-C.)

plus, chez certains d'entre eux, des pilosités longues et serrées dénotent l'existence d'une toison épaisse.

A mesure qu'on se rapproche des temps



La Femme au Renne, de Laugerie-Basse

protohistoriques, on ne trouve plus la même abondance de types velus, mais on rencontre toujours cette préoccupation de la polysarcie féminine, qui est exprimée, partout, par des œuvres de techniques à peu près semblables. Comme avant, la femme est encore hanchée, sexuée ou possède des seins d'une dimension exagérée. Effectivement la femme hanchée, callipyge et enceinte, a été, non le premier modèle, mais un des modèles de prédilection de l'artiste primitif.

Le caractère de cette sexuation se modifia insensiblement et bientôt l'hermaphrodisme fit son apparition dans l'art.

Parmi de nombreuses reproductions appartenant à la *Période Chypriote* et à la *Période Grecque*, Aphrodite, qui figure sur quantité de monuments anciens, vient au premier rang. Les spécimens des *Aphrodites Chypriotes* sont des statuettes habillées en femmes avec des attributs du sexe mâle : quelques-unes d'entre elles ont un torse de femme et de la barbe.

Plus tard, l'image s'affina et la barbe disparut.

Aux sculpteurs grecs contemporains de Polyclès, nous devons les *Hermaphrodites* Borghèse et Velletri, ceux du Louvre, de l'Ermitage, de Florence et Pauline, du Capitole. Ce n'est plus l'icône grossière, le fétiche informe qui vivifie la foi du croyant, mais ce type idéalement gracieux de l'éphèbe aux formes incisées, beau de la double beauté de l'homme et de la femme.

C'est à cette période chypriote qu'appartient également la statue colossale de l'*Hercule velu* d'Amathonte aujourd'hui au Musée de Constantinople.

D'après Maspéro et Heuzey dans l'ancienne Chaldée, chez un peuple qui, vers le I^{er} siècle avant notre ère, était déjà en pleine possession de l'écriture, les plus anciens monuments nous montrent deux catégories de personnes, les unes complètement rasées, les autres chevelues et barbues.

De même, les Egyptiens avaient l'habitude de se raser la tête et la face et de s'épiler le corps : les monuments les représentent tels qu'ils étaient, soit tête rasée, soit porteurs de lourdes perruques, qui les garantissaient du soleil et de la poussière.

L'examen des momies nous montre, à différentes époques, des changements de mode en ce qui concerne la chevelure et nous prouve que leur système pileux était normal et que son exagération n'a jamais été observée.

« Chez les peuples Euphratésiens, dit Maspéro, l'usage le plus fréquent était de porter la barbe et la chevelure assez longues et frisées régulièrement. »

Kroemer a cependant reproduit, d'après une pein-



Syrien (IX^e siècle av. J.-C.) Hypertrichose de la chevelure.

peinture égyptienne datant du xx^e siècle, un *Syrien*, qui élève une amphore d'une main et a des cheveux qui lui arrivent à la taille.



Aphrodite barbe d'Amathonte

Comme les femmes de la *Péride Chaldéo-Assyrienne*, celles de la *Péride Égyptienne* correspondante conservaient leur chevelure et s'épilaient seulement le corps.

Seules, les prêtresses d'Astarté portaient sur le ventre le triangle foncé qui symbolisait le fronton triangulaire du temple de leur déesse. C'est ce qui expliquerait que les deux statuettes féminines en terre cuite et celle en ivoire, provenant de la Chaldée, ont des poils pubiens, normalement plantés, et frisés en petites touffes à la manière des nègres. (Musée du Louvre.)

En un mot, les manifestations artistiques relatives au système pileux et que nous pouvons rencontrer en Orient sont généralement factices, artificielles, conventionnelles ou symboliques pour la plupart.

C'est dans cette catégorie que doit rentrer la *Déesse Isis*, qu'on représente avec de la barbe.

Les Égyptiens eurent cependant une véritable reine barbe qui a laissé de glorieux souvenirs. Il existe au Muséum de Berlin un sphinx dont le visage est celui de la *Reine Hatchepsou* tutrice du roi thébain Toutmosis III, qui vécut de 1503 à 1449.

Sous son menton figure, selon le mode égyptien, une longue barbe qui descend jusque sur sa poitrine.

De même que l'Aphrodite de Chypre et l'Aphrodite barbe de la nécropole d'Amathonte, l'Astarté phénicienne était barbe.



Le Silène à l'outre (Musée de Stockholm)

On gratifiait, à Carthage, Didon Astarté de la barbe de Melquart.

Des statuettes en bronze, d'un style archaïque et d'une forme ethnique qui en précisent l'origine, découvertes à Dan, et exposées en 1912 au Musée Guimet, représentent deux femmes qui ont des cheveux nattés et une barbe en pointe contrastant avec la barbe symbolique, en croissant de lune, dont est garni

le menton d'Astarté d'un camée romain.

C'est de cette époque que datent également les Aphrodites barbues de plusieurs médailles ou monnaies d'Asie Mineure (Halicarnasse, Sipyte) et les représentations des *Gorgones* qui, d'après Plin, étaient des femmes sauvages et toutes velues.

Peu de mythes furent aussi populaires dans l'antiquité que celui de Persée; aussi existait-il de nombreux monuments reproduisant sa victoire sur Médée, dont la ravissante beauté rehaussée par une chevelure merveilleuse, eut, comme on le sait, le don d'exciter la haine de Minerve.

Une métope de Sélinonte, une des plus anciennes sculptures grecques, d'un style absolument barbare (1^{er} siècle av. J.-C.), montre le héros coupant la tête de Méduse près de la



Statue de vieille femme barbe

quelle on voit paraître Pégase qui naîtra de son sang. Sur d'autres pierres gravées, sur deux agates du Cabinet de France, sur une tétradrachme attique très archaïque, sur une calcédoine de Panticapée, et sur une monnaie des Galates, on retrouve cette tête effrayante de la Gorgone terrassée et égorgée. Seul, un miroir étrusque nous la montre dépourvue de ses cheveux de serpents.

La *Gorgone* du bouclier d'Héraclès était également chevelue et barbe. De nombreuses armures de l'antiquité portaient la figure de Méduse, qui passait pour terrifier l'ennemi. Cet usage, devenu général, avait été consacré par un terme spécial, le *Gorgonéon*, dont la vertu était d'écarter tous les maléfices.

Le *Gorgonéon* du Plat de Camiros est son des plus connus.

La statuaire de la période suivante, dont on trouvait certainement plus de vestiges au moyen âge que maintenant, nous apporte des documents qui nous prouvent que les Grecs et les Romains connaissaient parfaitement l'Hypertrichose humaine.

Un miroir grec du Musée du Louvre, gravé au trait et découvert à Corinthe, représente une jeune femme personnifiée par Leucade couronnant Corinthe, le héros éponyme de la cité. Celui-ci, à demi nu, a le tronc velu.

Une cuirasse en bronze, trouvée dans le lit de l'Alphée, entièrement décorée, au trait, de dessins d'un style archaïque, montre à sa partie inférieure six figures humaines, quatre hommes et deux femmes. Apollon une lyre à la main, et les trois hommes qui se prosternent

devant lui, dans l'attitude de l'adoration, ont des cheveux qui tombent jusqu'au milieu des reins.

Le dieu est souvent figuré ainsi. L'*Apollon Didyméen* et celui de Reméa, qui appartient à l'École de Naxos, si florissante au 1^{er} av^r siècle, ont des cheveux plus longs que la normale, mais ces cheveux ne sont rien à côté de ceux de l'*Apollon de Naxos* dont les boucles descendent plus bas que les manelons.

Un bronze du Musée Britannique, connu sous le nom de *bronze Payne-Knight*, retient l'attention des visiteurs à cause de la longueur des cheveux du dieu.

Héphaïstos est également chevelu. Ainsi le voit-on dans un bas-relief au Musée du Louvre, où il ajuste une anse à un lourd bouclier que lui tend un faune. Sur un autre, découvert à Chrysope, en Laconie, on voit un homme, de face, avec quatre nattes de cheveux longs et serrés. Un troisième, très archaïque, du Musée de Sparte, montre un homme dont les cheveux descendent en avant, beaucoup plus bas que les petrouaux.

On peut contempler, dans plusieurs Musées d'Europe, de nombreux exemples de faunes, de satyres, de silènes barbues et poilus ou munis d'une queue. Nous nous bornerons à signaler : le *Silène à la flûte* du Musée Royal de Stockholm, le *Silène à l'outre* du même Musée, celui du Musée de Naples, le *Satyre dansant* de la Bibliothèque Nationale, le *Faune à queue* de Michel-Ange.

Les Gorgones ne sont pas les seules femmes que l'art hellénique ancien ait apaganées d'une barbe et d'un corps velu. On s'arrête volontiers, au Musée du Louvre, devant un groupe en or, formé par deux femmes jeunes, jolies, de même âge, et dont l'une a le bas de la figure et tout le corps couvert de poils. Une autre statuette féminine barbe a été trouvée en Chypre.

Bérillon cite, en outre, une *Statue de vieille femme* qui, sans ses seins, ressemblerait plutôt à un homme.

Le buste de Julien l'Apostat, l'*Empereur à la grande barbe*, constitue la dernière manifestation artistique que nous connaissons, relative à l'Hypertrichose, dans l'antiquité gréco-romaine.

L'*Hercule gaulois*, comme l'*Hercule chypriote* était poilu.

Les artistes du moyen âge semblent avoir peu connu l'Hypertrichose. Cependant Longperrier a cru pouvoir faire remonter à cette époque des statuettes de fer représentant des personnages velus et qui on avait cru plus anciennes. En outre, nos dévots aieux ne s'of-fusquaient pas, en voyant ciselé sur le chapiteau d'un pilier d'église, un personnage hirsute, tenant le milieu entre l'homme et l'animal, et dont le phallus triomphant aspirait aux profondeurs paradisiaques de *ctés*, qui l'attend, béant, sur le pilier d'un face.



Statue de femme barbe, trouvée à Athènes (Chypre).

Un certain nombre d'ivoires et d'objets mobiliers, landiers, statuettes de fer forgé, etc., du xii^e au xvi^e siècle, représentent des hommes velus.

De même des monnaies : ainsi, sur chacun



Fontaine de Jacques d'Amboise
ou Fontaine du Sauvage

des thalers frappés au nom du duc de Brunswick, se détache le *Géant velu des mines* du Hartz.

Assi quand les trésors et les vierges endormies ne sont pas gardés par des dragons ailés, ils le sont par des nains et des géants barbus et velus comme Albréric, le gardien des Trésors des Niebeltingen.

Sur les volets de deux triptyques en ivoire, l'un du xii^e siècle, l'autre du début du xiii^e, sont sculptées une *Sainte Wildgeforthe* barbu et une princesse captive surveillée par un gardien, muni d'une énorme massue, nu et le corps masqué de nombreuses pilosités.

Des figures d'hommes fort chevelus, à grande barbe, couverts de longs poils et souvent armés de larges ou de massues, étaient fort employées, soit en sculpture, comme supports de blason, soit en peinture, comme enseignes d'artisans ou comme ornement calligraphique des manuscrits.

A cette époque, dans toutes les cérémonies publiques, des hommes sauvages jouaient, presque toujours, un rôle important.

L'imagination populaire avait été si frappée par les voyages d'exploration du xv^e siècle, et surtout par la découverte de l'Amérique, que les artistes subissant inconsciemment l'influence de ces découvertes, gratifiaient généralement les nouveaux peuples des traits les plus bizarres.

Ainsi en fontfoi, à Rouen, nous dit le D Nourry, « des enseignes, comme celles : des *Hommes sauvages*, rue Saint-Romain; de l'*Homme sauvage*, rue Eau-de-Bobec; du *Singe assis*, à l'angle de la rue du Bac et de la Madeleine, — ou des noms comme *rue des Iroquois*.

Au coin de la rue Saint-Etienne des Tonneliers, une sculpture en bois représente sous un dais à arcatures gothiques, un homme à longs cheveux, à barbe opulente, et le corps est

entièrement recouvert de poils. Un arétier de la cathédrale de Rouen, actuellement aux Antiquités, est constitué par un homme entièrement velu, les deux mains appuyées sur les genoux.

A l'église Saint-Rémy de Dieppe, on voit un homme poilu, un bâton noueux dans la main. Dans la moitié gauche du tympan du grand portail de la cathédrale de Bourges, on remarque un groupe de damnés, conduits en enfer par des démons. L'un des démons, celui qui précipite un moine dans les abîmes éternels, a des ailes attachées aux fesses, un autre possède une queue pileuse, repliée entre les jambes et dont l'extrémité libre est formée par une gueule dont les dents s'enfoncent dans la cuisse de celui des réprouvés qui le précède.

Il existe à Clermont-Ferrand un monument en pierre de Volvic, dit *Fontaine de Jacques d'Amboise*, ou du *Sauvage*, surmonté d'un homme velu, armé d'une massue et appuyé sur les armoiries de la famille d'Amboise.

Parmi les admirables sculptures qui ornent l'église abbatiale de Saint-Pierre-de-Solesmes (Sarthe), il est un vénérable vieillard, peut-être le divin *Hiérothée*, dont la barbe a des dimensions extraordinaires. Dans la chapelle sépulcrale de la même église, le sculpteur a prêté

sa nudité, qui, de longues années fit les délices des proconsuls romains.

Dans le bas-relief qui décore le fronton de l'église de la Madeleine, à Paris, *Madeleine*, pénitente et agenouillée aux pieds du Sauveur,



Arétier de la Cathédrale de Rouen
(Musée des Antiquités, xv^e siècle)

a une chevelure ondulée et dénouée qui tombe très bas.

Le Musée du Louvre possède une *Ève* de l'École allemande du xiii^e siècle dont la chevelure ne le cède en rien, comme beauté, à celle de sainte Marie l'Égyptienne.

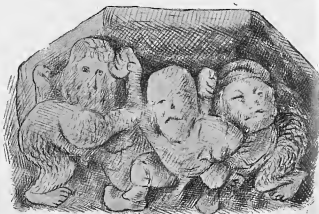
Adam lui-même a parfois de longs cheveux, c'est ce que l'on constate sur un vieux bois du xv^e siècle, qui représente la naissance d'Ève, tiré du flanc du patriarche, pendant son sommeil, par le Père Éternel.

On a voulu voir dans le Christ barbu de Lucques, en Italie, une représentation de sainte Wildgeforthe. Il n'en est rien.

Les Croisés, au retour de Terre Sainte, avaient apporté des croix sur lesquelles Jésus-Christ, figuré avec une tunique byzantine et portant une barbe à la Nazaréenne, ressemblait, grâce à cet habillement, à une femme; les fidèles, ignorants de la véritable signification de l'icône, auraient interprété cette figure comme celle d'une sainte femme crucifiée et en auraient fait *Sainte Wildgeforthe*.

Quoi qu'il en soit, il n'y a pas, ou il y a peu de légendes, dont les artistes se soient autant inspirés que de celle de sainte Marie.

Un volet d'un triptyque en ivoire du xii^e siècle, qui représente la sainte, en croix, avec un musicien agenouillé à ses pieds, est la plus ancienne œuvre d'art que nous possédions,



Les Velus du château de Blois



Poteau cornier de la rue du Grand-Pont, à Rouen
(xvi^e siècle)

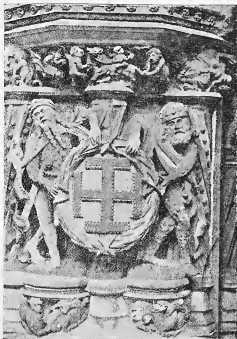
aussi une perruque large, longue et bouclée au mauvais larron.

Le tombeau de *Marguerite d'Autriche*, dans l'église de Bron, nous intéresse à un double point de vue, et par l'opulence des cheveux de l'épouse de Philibert le Beau, et la lésion pathologique qu'il offre un de ses pieds. Une splendide chevelure couvre de ses boucles soyeuses tout le haut du tronc et forme de longues tresses qui descendent jusqu'au-dessous de la ceinture.

Le Musée national Bavaïois contient une magnifique statue de bois de Tilman Riemenschneider (1490), et qui représente *Sainte Marie l'Égyptienne*, telle qu'elle était dans le désert au temps des hagiographies, sauf les mains, les pieds, le cou et les surfaces rotuliennes; le corps de la sainte est, en effet, recouvert de poils longs et frisés et sa chevelure est assez abondante pour pouvoir voiler

relativement à cette princesse, dont le culte était déjà connu de Charlemagne, qui, en 810, lui fit élever une chapelle.

A Saint-Etienne de Beauvais, à l'entrée de la



Les Velus du blason des Mendoza

nef, à droite, on remarquait jadis une grande croix sur laquelle était fixée une femme revêtue d'une robe, liée au bas des jambes, ayant une longue barbe, et une chevelure dénouée qui tombe jusqu'à la ceinture. Ses pieds sont nus et sa tête ceinte d'une couronne royale. Cette statue se retrouve à Vattetot-sur-Mer, en Normandie, à Rieuxenx, Camiers, Etaples, Fanville, Wissant, dans le Pas-de-Calais, à Mazères dans les Hautes-Pyrénées, en Bohême, en Bavière, etc.

On voit à Marle et à Flamenville, dans la Seine-Inférieure, des statuettes, en stuc polychrome, de la sainte, richement drapée et dont le visage, garni d'une longue barbe, est encadré par de beaux cheveux ondulés.

D'après une topographie culturelle si variée, on peut voir que le crédit de la sainte était énorme.

La note suivante, traduite du tchèque et qui, jointe à une image de sainte Wildgeforth, se vend aux fidèles dans l'église Loretto de Prague, nous a été obligeamment communiquée par le Professeur Matiegka, de Prague, et confirme ce que nous savons déjà.

« Sainte Affligée (*sic*) vivait en l'an 200 après J.-C. Elle était la fille du roi de Lusitanie. Dans son pays natal, on l'appelait : la Vierge forte (Wildgeforth).

« On la remarquait pour sa grande beauté. « Ayant eu, de bonne heure, la foi chrétienne, elle avait renoncé à la vie du monde, et était devenue une des compagnes du Christ.

« Son père, païen, voulait la marier au roi de Sicile; pour échapper au sort qui l'attendait, la jeune fille demanda à Dieu de lui donner une figure repoussante. Dieu exauça sa prière et, la nuit suivante, il survint une barbe épaisse à la Vierge forte.

« Quand son père s'aperçut de cette transformation et qu'il en connut l'origine, il ordonna de crucifier sa fille, afin qu'elle eût le même sort que le Christ. Wildgeforth fut représentée à partir de ce jour, avec le lis et la palme du martyr. Les Chrétiens commencèrent, dès lors,

à l'honorer et à l'implorer dans les heures de tristesse.

« Beaucois trouvèrent, dans leurs prières à Wildgeforth, aide et réconfort.

« Depuis des siècles on la nomme « Sainte Affligée ».

« On conte que certain jour, un pauvre ménétrier qui n'avait aucune offrande à pouvoir lui faire, se mit à jouer à genoux, un air religieux. Alors la statue de la sainte, à qui des fidèles avaient offert des souliers d'or, lança un de ces souliers au ménétrier en guise de remerciement. Mais, lorsque celui-ci voulut vendre ce soulier d'or, il fut arrêté comme voleur d'objets religieux et condamné à mort.

« Tandis qu'on le conduisait au supplice, le pauvre homme demanda au juge, comme dernière grâce, d'être autorisé à revoir la statue de « Sainte Affligée ».

« On le lui permit. Conduit à l'Église, il se jeta à genoux, et les yeux pleins de larmes, aux pieds de la sainte, il recommença à jouer l'air religieux qu'il avait joué jadis, mais cette fois en présence du juge et du peuple assemblé.

« Lorsqu'il eut fini, la sainte détacha du pied son deuxième soulier et le lança au ménétrier, dont l'innocence fut ainsi reconnue et qui fut remis en liberté.

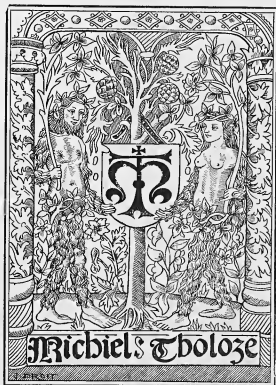
« C'est depuis cet extraordinaire événement que figure dans les images représentant « Sainte



Les Velus du donjon de Saumur

Affligée » un ménétrier agenouillé à ses pieds. »

La statue de sainte Wildgeforth de l'église de Beauvais fut, en 1827, transportée de la nef dans les combles de cette église sur l'ordre de



Blason de Michel Tholozé
(Velus soutenant la marque de ce libraire)

l'évêque de Beauvais, sollicité par de vieilles bigotes de supprimer un culte aussi scandaleux pour la religion qu'impertinent pour la beauté féminine. Sous le règne de Louis-Philippe, son



Velus portant l'écusson des de la Sausseye (Blois)

rétablissement dans la nef fut instantment réclamé par un certain nombre de fidèles de la paroisse. Le curé qui présidait alors aux destinées de l'église Saint-Etienne, y consentit, mais, pour mettre tout le monde d'accord autour de lui, prescrivit, au préalable, de raboter soigneusement le menton de la sainte qui n'en pouvait mais, et comme aux plus beaux jours, les offrandes et les prières recommencèrent. Le calme se fit subitement et la foi se perdant, il régna encore.

Les châteaux et les hôtels de la Renaissance présentent, à ce sujet, de curieuses sculptures. On voit dans le soubassement de la maison de Tristan l'Hermitte, à Tours, qui date du xv^e siècle, un homme velu à califourchon sur un monstre qui le mord et qu'il frappe de sa massue. Deux velus, servant de support à un des arcs de voûte du portail de la partie Louis XII du château de Blois, et dont chacun frappe un troisième individu, sont également à mentionner.

Au dessus de la porte d'un des escaliers du donjon de Saumur, on remarque à la hauteur du premier étage, deux personnages sculptés, couverts de longs poils et qui s'étreignent à demi couchés.

Au Musée du Puy, on voit deux statuettes en bois, du sculpteur Vanneau (xvii^e siècle). Aucune partie de leur peau n'est à nu; le corps entier, y compris la face dorsale des mains, est complètement revêtu d'appendices pileux très longs, réunis en touffes légèrement frisées d'un dessin très large et très accentué. Le bassin est entouré d'une ceinture de feuillage de laurier qui se marie très heureusement avec les poils environnants. On est tenté de croire que pour obtenir un ensemble aussi correct, des lignes générales aussi vigoureuses et précises, l'artiste ait eu, sous les yeux, un modèle velu.

Un des personnages de la Fontaine Médicis, dans le Jardin du Luxembourg, le Géant Polyphème, se distingue par l'abondance de son système pileux génital.

Au château de Chaumont, les blasons de la famille d'Amboise (tours du pont-levis) sont

tenus par deux hommes velus et chevelus.

Dans celui de la Saussaye, à Blois, chacun des velus est armé d'une masse. De même que certaines corporations, des maîtres ès arts ont adopté des marques originales. Celles de deux



Ensaü (Biblia Sacra)

maîtres imprimeurs, Michel Tholozé et Philippe Pigouchet représentent chacune deux velus, qui sans nul doute sont Adam et Ève.

Un curieux blason que nous ne pouvons ne pas citer est celui des *Armoiries de la Mort*, d'Albert Dürer. Encore un velu, qui, penché à l'oreille d'une femme jeune, belle et riche, lui insinue doucement que la vie n'est qu'un passage rapide dans l'immensité des temps.

C'est en Espagne, dans la cathédrale de Burgos surtout, que semblent s'être donné rendez-vous le plus grand nombre d'hommes et de femmes poilus de la statuaire. Il suffit de voir « la Capilla del Condestable » où se trouvent les tombeaux du comte de Castille, comte de Haro et celui de sa femme, dona Mencía de Mendoza. Partout leur écu armorial est maintenu par deux hommes barbus et velus, coiffés d'une toque et ornés l'un d'une épée, l'autre d'une masse. Tout à côté, dans la chapelle Sainte-Anne, sont les mêmes blasons, ceux des ducs d'Abrantès... et les mêmes velus.

Sur le tympan extérieur de la Puerta Cononeria de la cathédrale de Burgos, on trouve des personnages burlesques, qui se livrent à une scène d'acrobatie : un homme poilu en tient un autre au-dessus de sa tête et semble le lancer en avant ; deux démons appréhendent un homme velu, voisin lui-même d'un autre dont la moitié du corps seule est velue.

A l'angle externe de la tour de gauche de la façade, on voit encore deux gargouilles représentant des personnages humains à tête d'animal dont le corps est couvert de longs poils.

Maints autres édifices civils ou religieux d'Espagne montrent des curiosités de ce genre. Sur la façade extérieure de l'hôpital San Juan, de Burgos, fondé en 1479, on constate deux hommes velus, à longue barbe, qui portent l'écusson de Castille.

Sur la façade antérieure du tombeau de Don Pedro de Luna, fils de Don Alvaro de Luna, grand maître de l'Ordre de Saint-Jacques et dont toute la famille est inhumée dans la chapelle Santiago de la cathédrale de Tolède, on remarque trois écussons, le central supporté par deux anges, les deux latéraux par deux

hommes velus et barbus ; trois d'entre eux ont le poil lisse et long, l'avant-dernier est recouvert de poils frisés.

Sur la miséricorde d'une stalle de la même cathédrale, un homme velu et barbu est assis et arc-bouté en face d'un homme normal, auquel il veut arracher un bâton.

Dans la maison de Pilate (xvi^e siècle) à Séville, les quatre écussons du duc de Médinaceli, qui sont disposés sur les quatre murs sous la médianaranja (coupole), au-dessus de l'escalier, sont maintenus, chacun, par deux hommes velus et barbus, armés de masses d'armes et de bâtons noueux.

Sur le portail de San Ivo, de la cathédrale de Barcelone, on voit une série de curieuses sculptures qui racontent le combat singulier du chevalier Vilardell et du Dragon « qui le fait mourir par son venin ». Le premier tableau montre un homme poilu et barbu, simplement vêtu d'une culotte très courte et qui lutte contre un animal fantastique ailé à bec de corbeau et à oreilles d'âne.

À Barcelone, dans la cour de la *Audiencia*, au-dessus de l'escalier, est une gargouille qui représente un homme velu dont les mains seules sont glabres, et qui étrangle un lion.

À Valence, les armes des comtes de Casal ont pour support deux figures de femme, dont la chevelure en désordre, d'une extraordinaire longueur, est soutenue par une main vigoureuse.

Au vrai, l'écusson d'un grand nombre de plus anciennes familles françaises ou étrangères a pour soutien des hommes privés de tout vêtement, mais, par contre, entièrement velus (familles d'Amboise, de la Saussaye, de Mendoza, de Haro, d'Abrantès, de Luna, de Médinaceli, de Monaco, etc...). Quelle est la raison de ce fait dont aucun archéologue, que nous sachions, n'a eu cure, jusqu'ici ? Les armoiries remontent, on le sait, aux Croisades. Il n'est donc pas possible d'attribuer la présence de tant d'hommes nus et poilus dans les armoiries à la multiplication de la quantité des hommes nus et poilus qui s'est produite dans les œuvres artistiques, au moment de la découverte de l'Amérique. A notre avis, et ceci complète ce que nous avons dit du blason des armoiries, en traitant de la théorie atavistique de l'Hypertrichose, les plus illustres familles, en faisant porter leur écusson par des êtres mi-hommes mi-bêtes, n'ont eu qu'un but : exagérer encore l'antiquité de leur origine, la faire remonter jusqu'à la

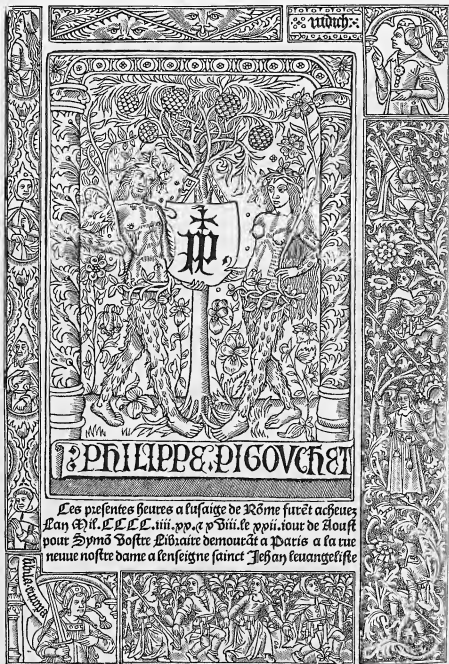
période nébuleuse des premières civilisations.

Les tableaux de Jean Bourdichon ne témoignent-ils pas qu'au xvi^e siècle, on était convaincu que l'homme primitif ressemblait à un singe ?

Parmi les gravures que nous pourrions citer sont celles de l'*Ensaü* de la *Biblia sacra* de Schenzer, et un jeu de cartes à jouer de la Bibliothèque nationale où quatre des personnages, habillés selon la mode du temps de Charles VII, sont des velus. Ensaü, debout, armé de son arc et de son carquois, est entièrement recouvert de poils épais. Près de lui, et dans une attitude méditative, mais moins poilue que lui, est assise une guenon. Les personnages du jeu de cartes sont vraisemblablement une allusion aux compagnons de Charles VI qui, déguisés en sauvages périrent par le feu lors du *Bal des Ardents*.

L'histoire d'un certain nombre d'autres gravures est si intimement mêlée à celle de la peinture que nous n'avons pas cru devoir les séparer.

Les diables poilus qu'on voit à Munich, dans les deux *Jugements derniers* de Rubens, sont assez connus pour qu'il suffise simplement de les signaler. Dans le *Jugement dernier* de Fr. Florès, un des démons porte une touffe de poils au coccyx. Une autre miniature nous représente l'ange, concierge de l'enfer, entraînant un diable hirsute.



Velus soutenant la marque du libraire Philippe Pigouchet

CHLORO-CALCION

Solution titrée de Chlorure de Calcium chimiquement pur, stabilisé, exempt d'Hypochlorites et d'HCl libre. — 40 gouttes — 1 gr. de CaCl² pur. (20 à 40 gouttes matin et soir dans un peu d'eau sucrée).

Les potions courantes au Chlorure de Calcium ont un goût désagréable; elles s'altèrent en moins de 24 heures (« javellisation », apparition d'hypochlorites et d'HCl); CHLORO-CALCION est agréable et indécroposable. C'est le plus assimilable des sels de chaux (chaux digérée), donc le meilleur recalcifient. Il possède en outre au plus haut degré les propriétés spéciales et si remarquables du Chlorure de Calcium.

1. Tuberculose, Maladies des Os. (Recalcification)

Les recalcifients usuels sont très peu assimilables. Ils doivent d'abord être transformés par l'HCl du suc gastrique en Chlorure de Calcium. Le mieux est donc d'administrer ce sel. HCl du suc gastrique est en effet utile à la digestion, surtout chez les tuberculeux où il est si souvent en déficit.

Tuberculose, Lymphatisme.

Rachitisme, Croissance.

Fractures (Consolidation rapide).

2. Grossesse Allaitement

La Femme enceinte ou la Nourrice se décalcifient au profit de l'enfant qu'elles portent ou allaitent. La Grossesse est une cause d'auto-intoxication. Or CaCl² recalcifit (c'est de la chaux quasi digérée), désintoxique (il supplée la fonction thyroïdienne).

Eclampsie, Vomissements, Albuminurie.

Déminéralisation, Tuberculisation.

3. Hémorragies Maladies du sang

Arthus et Pagès, Carnot, nous ont montré que la présence de CaCl² dans le sang en quantité suffisante est un des facteurs essentiels de la coagulation. CaCl² étant un sel de chaux déjà "digéré" passe directement dans le sang.

Toutes Hémorragies.

Hémophilie, Purpura, Scorbut.

(CaCl² augmente la résistance globulaire).

Chlorose, Anémie.

Il ne suffit pas d'apporter aux globules sanguins du fer, du manganèse... il faut surtout rendre au sérum la chaux qui lui manque pour permettre aux globules la vie et l'activité.

4. Auto-intoxication Neuro-arthritisme

Il y a là bouleversement du métabolisme du Calcium, diminution de la teneur en chaux du sang et des humeurs, "hypocalcémie".

Urticaire, Accidents sériques (Anaphylaxie).

Asthme, Rhume des foies.

Albuminurie, Œdèmes brightiques.

BIBLIOGRAPHIE

Tout ouvrage envoyé en double exemplaire est analysé dans *Escalape*. Les exigences de la mise en pages nous obligent à remettre au prochain numéro nombre d'analyses.

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ET LA PSYCHOLOGIE DES RÉVOLUTIONS, par GUSTAVE LE BON, 1 volume in-8 de la *Bibliothèque de Philosophie scientifique*, Prix: 3 fr. 50, Ernest Flammarion, éditeur, 26, rue Racine, Paris.

L'histoire des Révolutions et notamment celle de la Révolution française offre à l'auteur de nombreuses applications de la psychologie déduites par lui, dans divers ouvrages, de l'étude des peup es, des foules, des opinions et des croyances.

Divers extraits de ce livre, parus dans plusieurs *Revue*s, ont produit une sensation profonde. Tout à fait original, il ne fait double emploi avec aucun autre. L'auteur y montre combien sont erronées une foule d'opinions classiques sur la Révolution.

Parmi les sujets présentés à un point de vue entièrement nouveau, on peut signaler: l'anarchie des lois psychologiques régissant la Réforme et la Révolution, le faible rôle du peuple dans les mouvements révolutionnaires, la contradiction complète entre les volontés individuelles des membres des assemblées et leurs volontés collectives, le rôle prépondérant dans l'éclat et l'affectivité et mystiques dans la conduite des héros de la Révolution et la faible influence de la raison.

C'est la première fois que l'étude de la Révolution on est tentée en prenant uniquement pour guides les découvertes récentes de la psychologie auxquelles l'auteur a pris une si grande part.

HISTOIRES EXTRAORDINAIRES, par EDGAR POE, traduction de Charles Baudelaire. *Collection Nelson* à 1 fr. 25 net le volume. Librairie Nelson, 189, rue Saint-Jacques, Paris.

Il est intéressant pour ceux qui connaissent

Sherlock Holmes, ou Arsène Lupin, de lire les œuvres si remarquables d'Edgar Poe, le véritable créateur du roman policier si à la mode aujourd'hui.

UN PÉLERINAGE PASSIONNÉ (*Jérusalem et la Terre-Sainte*), Traduction et préface d'ALBERT GLOMER, par GOMEZ CARRILLO. Société des éditions Louis-Michaud, 108, boul. Saint-Germain, Paris.

Dans l'œuvre de Gomez Carrillo, ce nouveau livre, *Pèlerinage passionné*, est assurément ce qu'il y a de le célèbre écrivain espagnol s'est surpassé. En ce sujet redoutable — Jérusalem et la Terre-Sainte — où des écrivains illustres ont épuisé tous les prestiges de leur génie, il a su en créer une personnalité impressionnante, trouver des notations d'une originalité profonde et savoureuse.

BUG-JARGAL, par VICTOR HUGO. *Edition Nelson « Victor Hugo »* à 1 fr. 25 net le volume. Librairie Nelson, 189, rue Saint-Jacques, Paris.

Bug-Jargal est une œuvre de jeunesse. Elle n'en est pas moins intéressante, autant par ce qu'elle sonne que par ce qu'elle promet. L'action, dramatique à l'extrême, se déroule dans l'île de Saint-Domingue, au moment de la sanglante révolte des esclaves en 1791.

LA CHASSE AU BONHEUR, par STENDHAL, 1 vol. de la *Nouvelle bibliothèque des Variétés littéraires*, avec préface par A. SÉCHÉ. Prix: 1 fr. 60, Sansot, édit., Paris.

Ce n'est pas un ouvrage inédit de Stendhal. L'éditeur, en lisant la *Vie de Henri Brulard*, de *L'Amour*, etc., a pensé qu'il serait intéressant de grouper conseils, paradoxes et maximes. Ici il a pris quelques lignes, là une page, ailleurs un chapitre entier. Tout cela réuni forme un charmant petit livre que Beyle n'aurait certainement pas désapprouvé.

LE VOYAGE DE M. PERRICHON ET AUTRES COMÉDIES, par LARICHE. *Collection Nelson* à 1 fr. 25 net le volume. Librairie Nelson, 189, rue Saint-Jacques, Paris.

La publication de ces charmantes comédies dans le format comode et élégant que la *Collection Nelson* a rendu populaire permettra à chacun de les avoir constamment sous la main, de les mettre en poche pour les emporter en voyage et d'avoir ainsi toujours à portée une provision inépuisable de gaieté et de bonne humeur.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU ET SA PHILOSOPHIE, par HARALD HOFFDING, professeur à l'Université de Copenhague. Traduit d'après l'édition danoise, par de COUZANGE, 1 volume in-16 de la *Bibliothèque de Philosophie Contemporaine*, 2 fr. 50. Librairie Félix-Alcan.

M. Hoffding, dans ce livre bref et rapide de forme, dégagé, avec la clarté et la profondeur qui sont la marque de son esp et les idées essentielles de Rousseau dans la première partie de l'ouvrage, il donne l'histoire de sa vie considérée dans ses rapports avec son œuvre; il montre l'influence que

cette existence d'aventures a eu sur sa pensée.

Dans la seconde, il examine les problèmes qui l'ont occupé Jean-Jacques a été parvenu à franchir le pas qui sépare le monde frappé du contraste qu'il y a entre la nature et la civilisation, entre le spontané et le réfléchi, l'original et le dérivé. De cette opposition et de la préférence qu'il accorde au sentiment viennent les solutions qu'il a données au problème religieux, au problème pédagogique, et au problème social. Il a transmis ces questions et il a fondé un nouvel art et une nouvelle culture. Presque toute la vie mod ne son de lui. L'auteur a été l'impartialité d'un étranger, mais avec la reconnaissance d'un homme dont le pays a fortement subi l'action de Rousseau, à comprendre les raisons qui ont rendu ses idées riches et fécondes.

JEAN D'AGRÈVE, par le VICOMTE DE VOGÜÉ. *Collection Nelson* à 1 fr. 25 net le volume. Librairie Nelson, 189, rue Saint-Jacques, Paris.

Il faut lire ce livre attentivement, avec finesse, et ce comme on lit Zola ou Adolphe. Dans le décor décoloré et dégoûtant qui domine et qui quitte avec une intensité vigoureuse, nous verrons des rencontres de mots, de sentiments qui éveilleront en nous des harmonies cachées, des ressouvenirs et des regrets.

FRANCE ET BELGIQUE. — ALPES ET PYRÉNÈES, par VICTOR HUGO. *Edition Nelson « Victor Hugo »* à 1 fr. 25 net le volume. Librairie Nelson, 189, rue Saint-Jacques, Paris.

Tous les Docteurs doivent posséder les remarquables REPRODUCTIONS des

GRANDS MAITRES DE LA PEINTURE

Encadrées et toilées, elles donnent l'illusion absolue des Originaux : Coloris, Craquelage, Effets de pâte, etc., etc.

Honorées de nombreuses souscriptions de l'État et de presque tous les Gouvernements Européens

Malgré un degré de perfection remarquable, qui charme et surprend agréablement, les prix invraisemblables de bon marché

20 fr. & 40 fr.

(encadrées et toilées) sont maintenant avec un crédit libéral à Messieurs les Docteurs



LÉONARD DE VINCI



GAINSBOROUGH

Procédé spécial et unique de Photographie des couleurs

MILLIERS D'ATTENTIONS ET DE FÉLICITATIONS

LES ARTS GRAPHIQUES, Éditeurs, VINCENNES

Catalogue illustré contenant la vie des Peintres contre 0 fr. 40 — Catalogue ordinaire, gratis

CONGRÈS MÉDICAL EN TUNISIE

Le XXII^e Congrès

des Médecins aliénistes et neurologistes de France et des pays de langue française

Nous devons à l'obligeance de notre excellent confrère le Dr Antonin Porot, ancien chef de clinique médicale à la Faculté de Lyon, médecin de l'Hôpital civil français de Tunis, d'avoir en communication de notes et documents photographiques sur le récent Congrès des Médecins aliénistes et neurologistes. Les exigences de la mise en pages ne nous ayant pas permis de reproduire en temps utile le compte rendu détaillé de ce Congrès, nous devons tena à en donner ici les aspects. En même temps que le Dr Porot, l'Esculape tient à remercier les membres du Congrès qui ont bien voulu lui confier des questions pris au cours des discussions.

La tentative d'un Congrès médical à Tunis présentait quelque incertitude quand on songe aux difficultés matérielles de l'organisation locale, au transport par mer, aux faibles ressources qu'offre encore la colonie pour la pénétration des grandes caravanes de touristes.

La réussite d'une pareille tentative était pour tant désirable à tous points de vue, ne fût-ce que pour affirmer l'influence intellectuelle et morale de la France en ce pays. Si l'Algérie est terre française, si notre prestige scientifique a pu s'y établir sans obstacle et aboutir à la création d'une Faculté de Médecine, la Tunisie n'est pas un pays de protectorat, et sans protectionnisme médical, où l'exercice de la médecine est ouvert à tous les diplômés, français et étrangers. D'année en année, les médecins français (qui sont

encore la minorité à Tunis) prennent une influence grandissante; presque toutes les œuvres d'assistance sont actuellement entre leurs mains; la venue d'un Congrès médical et l'appui moral qu'il apportait

spécialistes se réunit depuis vingt-deux ans avec une régularité et un succès toujours croissants; il a déjà fait son tour complet de France, a siégé à Bruxelles, Liège, Genève, Lausanne, et a inscrit le Luxembourg à

deux. Le Dr Régis; cette question ne pouvait donc mieux venir à l'ordre du jour, trouver un cadre plus favorable et un terrain de plus opportune actualité.



Dr Mabillet
Médico-Directeur de l'Asile de La Rochelle
Président du XII^e Congrès
des Médecins aliénistes et neurologistes



Dr Semelaigne
Secrétaire Général
du Comité Permanent

ne pouvaient donc qu'être accueillis avec grand enthousiasme.

Aucun groupement médical du reste n'était mieux qualifié que celui des aliénistes et neurologistes pour cette tentative; aucun ne présentait mieux la cohésion et la tradition nécessaires. Elargi de tous les apports de langue française fournis par des pays étrangers, — en particulier la Belgique et la Suisse — ce groupement de

son programme de 1914. Ses méthodes de travail, l'étude systématique des questions d'assistance à l'ordre du jour en matière d'aliénation mentale lui assurent, tout autant que l'attrait de voyages nouveaux, la fidélité de ses membres.

Le Congrès de Tunis avait, entre autres questions à l'étude, celle de l'assistance aux aliénés aux colonies rapportée par le distingué professeur de psychiatrie de Bor-

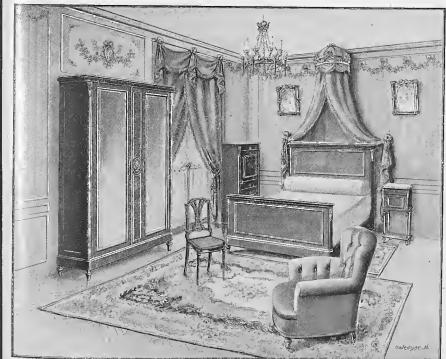
En fait, le Congrès a eu un éclat tout particulier. Contrairement aux prévisions de certains sceptiques qui craignaient que l'éloignement ne raréfieât de façon dangereuse le nombre des adhérents, il y eut près de 350 inscriptions de membres adhérents ou associés, soit un quart en plus du chiffre moyen de ces congrès. 150 congressistes — dont un tiers de dames — franchirent la mer et arrivèrent par bateau spécial — l'Eugène Perrier — le 31 mars au matin.

Le bureau annuel du Congrès avait comme président, le Dr Mabillet, médecin-directeur de l'Asile de La Rochelle; comme vice-président, le Dr Arnaud (de Vanves); comme secrétaire général, le Dr Porot, ancien chef de clinique à la Faculté de Lyon, médecin de l'Hôpital français de Tunis. — M. Gramier, inspecteur général, représentait le ministre de l'Intérieur; le ministre des Colonies, pour montrer l'intérêt qu'il portait aux travaux spéciaux de ce Congrès, avait désigné le médecin inspecteur Grall; les professeurs Simonin, Chavigny, le Dr Cazanove représentaient la Guerre et le médecin principal Gay de Couvallette, la Marine.

On vint de Moscou (Prof. Bagenoff), de Londres (Dr Robert Jones), de Suisse (Prof. Claparède, Prof. Berdez et une dizaine de leurs collègues), de Belgique surtout (Dr Clerfayt, Maere, Ley, Famenne, une vingtaine de Belges), de la Haye (Roosboom). Plusieurs de ces confrères étran-

E. CHATELAIN COMMISSION EXPORTATION

31, Avenue Daumesnil, PARIS (XII^e)
TÉLÉPHONE : 903-56



Visiter Ateliers et Magasins
GRAND CHOIX DE CHAMBRES A COUCHER
SALLES A MANGER ET SALONS
CABINETS POUR DOCTEURS

La Maison se charge de l'exécution de tous Travaux d'Ébénisterie

☪ ☪ ☪ Intrait de
Marron d'Inde

(Varices et Hémorroïdes)

Littérature et Échantillons: Intraits Dausse

4, Rue Aubriot, PARIS

AFFECTIONS BRONCHO-PULMONAIRES
Grippe, Scarlatine, Rachitisme

SOLUTION
PAUTAUBERGE

ou chlorhydro-phosphate de chaux créosoté
LA MIEUX TOLÉRÉE DES PRÉPARATIONS CRÉOSOTÉES

Par l'action antiseptique qu'elle exerce à la fois sur les voies digestives et pulmonaires et par les éléments minéraux qu'elle fournit au système osseux et à la cellule, la SOLUTION PAUTAUBERGE est le médicament de choix de la bronchite chronique et de la tuberculose, et le remède le mieux indiqué pour obtenir la reconstitution physiologique dans les maladies paratuberculeuses.

E. PAUTAUBERGE, Courbevoie-Paris, 41, boulevard

gers étaient porteurs de délégations de leur gouvernement ou de leur ministère.

Du côté français, tous les grands noms de la psychiatrie française et de nombreux médecins d'asiles (Prof. Gilbert Ballet, Régis, Dupré, Vallon, Voisin, Abadie, Anglade, Sémelaigne, Vigouroux, Antheaume, A. Marie, etc...).

Rarement Congrés reçut des autorités locales un accueil plus empressé et plus flatteur. Le distingué résident général de France en Tunisie, M. Alapetite, présida la séance solennelle d'ouverture avec sa haute autorité en matière d'assistance et d'administration; il prononça sur les conditions de l'assistance en Tunisie un remarquable discours, fit l'éloge de nos médecins de colonisation et souhaita la plus cordiale bienvenue à tous.

Le secrétaire général du gouvernement tunisien, M. Blanc, représentait son gouvernement et prit une part active aux travaux du Congrès.

**

De ces travaux, des comptes rendus copieux ont été donnés par la presse médicale. Deux rapports sur les *Permanences instinctives* (Dr Dupré) et sur les *Complications nerveuses et mentales du paludisme* (Dr Chavigny), précédaient le gros et principal rapport du Prof. Régis sur l'*Assistance des aliénés aux Colonies*. Au service de cette cause, doublement intéressante, patriotique et humanitaire, le Maître de Bordeaux mit toute sa compétence de psychiatre averti, son cœur de bon Français et la documentation particulièrement riche que la situation acquise auprès de nos confrères des colonies, ses anciens élèves, mettaient à sa disposition. Des vœux très catégoriques furent adoptés à la suite de la discussion de ce rapport, entre autres

celui de voir cesser d'ici trois ans le transfert des aliénés indigènes dans les asiles de France, puis la création de locaux sur place pour l'assistance de ces malades, la formation de psychiatres colonaux spécialisés, etc.

Devançant ces vœux, la Tunisie, avec

l'emplacement inauguré par le résident général en présence des congressistes.

**

Il faut louer l'empressement que mirent les congressistes à suivre les travaux scientifiques ou les cérémonies officielles du



Dr Anand (de Vauves)
Vice-Président



Dr Porot
Secrétaire Général du Congrès
Médecin de l'Hôpital Français de Tunis

sa part, venait précisément de commencer l'organisation de son assistance aux aliénés. Le Dr Porot avait obtenu sans trop de peine du gouvernement tunisien qui avait saisi l'urgence, la création à l'Hôpital français d'un pavillon de 25 lits, comme première ligne d'assistance pour les aliénés européens. Ce pavillon, construit sur les principes les plus modernes et ouvert depuis le mois d'août 1911, fut solennel-

l'œuvre inaugurée par le résident général en présence des congressistes.

tains vertiges et certains troubles du sens de l'équilibre et de l'orientation. Aurons-nous de ces auto-observations complètes, une nouvelle pathogénie et un nouveau traitement (mal de mer)?

C'est douteux, car l'oubli vient vite et le repos et rien n'est plus reposant, rien n'est plus sédatif que de plonger en plein cœur de l'orientalisme; ces foules calmes, où l'on ne sent aucune nervosité, ces indigènes aux gestes mesurés, sans réactivité dignes et hiératiques, ces souks ombrés et travailleurs, tout donne à celui qui y pénètre une sensation de détente, de sérénité des plus reposantes.

Aussi bien les congressistes eurent-ils vite oublié les incertitudes de ce premier voyage et c'est avec un vif intérêt qu'ils prirent part à toutes les visites organisées pendant quatre jours à Tunis ou ses environs (ville arabe, établissements d'assistance, musée du Barde, musée Lavignerie à Carthage, Sidi-Bou-Said, etc.).

Une course en automobile aux ruines romaines de Dougga ne fut pas sans péripéties: la panne troubla le voyage de plusieurs groupes de congressistes; une partie des vivres arriva trop tard et de mauvillantes ondes achevèrent de gâter dans quelques esprits le souvenir de cette journée.

Une excursion à la station thermale de Korboos fut le plus grand succès et les congressistes y recoururent du président des Compagnies des Eaux et du Dr Gobert le plus aimable accueil.

**

Après la clôture du Congrès, était prévue une excursion dans le Centre et le Sud-Tunisien: Kairouan, Sousse, El-Jem, Sfax, Gabès, l'Afrique romaine historique

FABRICANTS D'INSTRUMENTS DE CHIRURGIE, DE PRÉCISION, APPAREILS ORTHOPÉDIQUES

A. CLAUVERIE, 234, faub. Saint-Martin, Paris.

Le nouveau « MALLIGT CLARANS », ceinture idéale pour affections abdominales. Obésité chez l'homme et chez la femme.

COGIT (E) et Co, boul. St-Michel, 36, Paris; Tél. 01220.

Constructeur d'Instruments et Appareils pour les Sciences.

Fournitures générales pour Bactériologie et Micrographie.

Dépôt pour la France des Microscopes et des Jumelles à prismes E. Leitz.

Soleil fournisseur titulaire de la Faculté de Médecine de Paris. Fournisseur des Hôpitaux et de l'Institut Pasteur.

Correspondants: Buenos-Ayres (Lutz et Schütz); Madrid (Angel Basabe);openhague (Camillus Nyberg); Rio-de-Janeiro (Fernandes Malhin et Co); La Havane (Jorge Fortun); Barcelone (José Clauselles); Moscou (Machin et Co); Budapest (Gary, Samu et Tarsa).

KRAUSS (E.), 16, 18, 20, rue de Naples, Paris; Tél. 54914.

Optique et Mécanique de précision.

Les Centrifugeurs Krauss, nouveaux modèles, sont indispensables pour les analyses de sang, lait, pus, urines, crachats, matières grasses, etc. — A Main (1 et 2 vitesses); à Eau; à Électricité (courant continu, courant alternatif).

Microscopes — Microtomes. Demander la Brochure spéciale gratuite.

LUER F. et Docteur W. WULFING-LUER), boul. Saint-Germain, 104, Paris. Tél. 813-90.

Fabrique d'instruments de Chirurgie et d'appareils de Médecine.

HUIT GRANDS Prix.

Catalogue sur demande: 1° Spécial pour l'Ophtalmologie (1901); 2° Spécial pour l'oto-rhino-laryngologie, l'oto-laryngo-bronchoscopie (1911); 3° pour la Chirurgie générale (1904).

RADIOUET ET MASSIOT, constructeurs d'instruments pour les Sciences, fournisseurs des Hôpitaux et des Hôpitaux de la Guerre et de la Marine; 13 et 15, boul. des Filles-du-Calvaire.

Installations complètes de Radiologie. Hauts Prix: Médaille d'Or, Exposition Universelle de 1904.

Cabinets de docteurs, hôpitaux, dispensaires, cliniques.

Tableaux de distribution fonctionnant sur tous courants.

Papier électrothermique du Dr Guilleminot.

Rectificateurs du potentiel; Transformateurs statiques; Appareils Radiologiques et galvanofaradiques.

Renseignements, Devis et Catalogue sur demande.

THÉRMOTHÉRAPIE, appareils du Dr Miramon de la Roquette, pour la pratique médicale courante.

Air chaud; Lumière.

Heliothermoprotecteur, fournisseur des hôpitaux à Nancy.

WICKHAM, ancien externe des Hôpitaux de Paris, Hors concours. Membre du Jury, 15, rue de la Banque, Paris. H. 270-55.

FABRIQUE DE BANDAGES HERNIAIRES. — Appareils à pièces interchangeables, légers, confortables, d'une robustesse et d'une sécurité absolues. Médecin qui préside à leur construction leur donne une supériorité incontestable.

Contention paraffine, souvent guérison.

GRAND PRIX MEDICUS GRAND PRIX NANCY 1909 TURIN 1911

GUIDE-ANNUAIRE DES ÉTUDIANTS
ET DES PRATICIENS

Le plus pratique, le plus complet, le plus utile

GRAND IN-8° RAISIN DE
1.700 PAGES RELIÉ TOILE 5 fr.

MEDICUS est, sans aucun doute, le plus complet et le plus pratique des annuaires médicaux; il est d'ailleurs plus qu'un annuaire, puisque les Praticiens et les Étudiants y trouvent tous les renseignements législatifs et administratifs nécessaires à l'exercice de la médecine ou aux études médicales. Les qualificatifs de *Boitin Médical*, de *Je sais tout Médical*, etc., qui lui ont été donnés par la presse médicale, indiquent suffisamment les services qu'il rend chaque jour au Corps médical tout entier.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

Aimé ROUZAUD, 41, Rue des Écoles, Paris — Téléphone 830-03

THÉRAPEUTIQUE PAR LES AGENTS PHYSIQUES

Hydrothérapie — Mécanothérapie — Electrothérapie — Massage — Rééducation
Rayons X — Radium — Air chaud — Lumière

ÉTABLISSEMENT HYDROTHÉRAPIQUE d'Anteuil

12, rue Bouteau — Paris (XV)

DOCTEUR J. OBERTHUR, DIRECTEUR

Le plus MODERNE au point de vue du confort et de l'hygiène, le plus COMPLET au point de vue de l'installation physiothérapique

Maladies nerveuses, Affections chroniques de la nutrition (régimes alternatifs variés suivant les cas et non exclusifs). Morphinomaniac.

ÉLECTROTHÉRAPIE. BAINS À LUMIÈRE ÉLECTRIQUE. Système HELLER et GOWING. HYDROTHÉRAPIE au bain et sur l'écran.

BAINS DE SCHENBRUNN (près Zoug, Suisse). Établissement hydrothérapique à 300 m. d'altitude.

Médecin-directeur: Dr C. Hegglin. Demander la brochure spéciale gratuite.

et ses vestiges grandioses, le désert et ses oasis, l'Islam et ses villes religieuses.

Excursion d'une organisation difficile que l'on ne peut bien faire qu'en deux petits groupes, tant les ressources hôtelières y sont modestes. Or, 110 partisans s'étaient inscrits ! Il fallut créer deux séries faisant le circuit en sens inverse. Encore fut-on loin d'avoir toutes ses aises ; mais la bonne humeur générale fit oublier la dureté de bien des lits et la longueur de certaines étapes dans le désert.

Karouan, la ville sainte, est le seul endroit de Tunisie où l'on puisse pénétrer dans les mosquées ; elles y sont du reste remarquables et fort impressionnantes ; la mosquée du Harbiy, la Grande Mosquée surtout révèle à nos yeux cette religion toute de dignité, de calme et de simplicité qui a pénétré l'âme musulmane. Le marché de Karouan avec ses ânes et ses chameaux chargés des produits simples de la terre, de paquets d'herbes, de brins de figuiers en petits fagots, avec ses felahs accroupis face à face et traitant sous leur burnous avec de petits gestes de la main l'échange de leurs produits, tout ce monde de pasteurs, de nomades, faisant le troc primitif nous recule de bien des siècles dans l'histoire des peuples et fait revivre à nos yeux des scènes de l'Ancien Testament.

Le soir, séance d'Aïssouas ; la critique psychiatrique put exposer à loisir son contrôle sur les contorsions de ces extatiques et le tour de force de ces stigmatisés ; « mythomanie d'ordre inférieur, hystérie de sauvages » conclut un élève du Prof. Dupré.

Le jour de Pâques, les congressistes visitèrent Soussa où ils recevaient de M. Gal lier, président de la municipalité, le plus cordial accueil dans un Hôtel de Ville moderne, joli monument de style néo-mauresque. Une visite aux catacombes d'Ha-

druméd évoca pour eux l'ère des premiers chrétiens en Afrique : 10.000 sépul-

Et Dieu ! Vaste, immense amphithéâtre aussi grand que le Colisée de Rome, pou-

vement que de maigres oliviers : au pied de cette imposante ruine, une minuscule fourmilière de maisons arabe basses et à peine sorties de terre.

Puis c'est la continuation de la route sur Sfax, capitale du Sud Tunièen, ville d'une grande activité commerciale, débouché des importants phosphates de Gafsa, centre d'une grandiose reconstitution d'oliviers, véritable forêt qui ramène l'or en ce pays. Sfax enfin terminus de la voie ferrée, de la civilisation, avant-seuil du désert et des oasis.

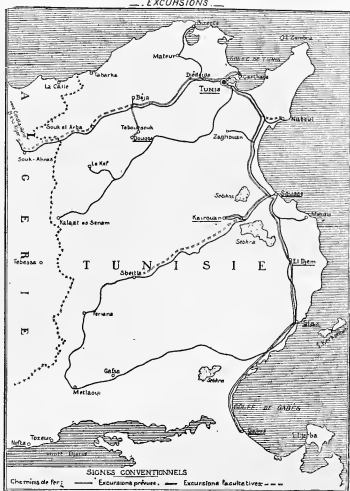
C'est là qu'il fallut s'installer dans d'immenses cas automobiles pour parcourir les 130 kilomètres de route plate, désertique qui conduisent à Gabès, où le groupe arriva fort en retard dans la nuit. L'installation matérielle à Gabès fut des plus délicates, mais des plus gâtées ; tout le monde connaît depuis Myriam Harry et la Divine Chanson, le légendaire hôtelier Marius, ancien chansonnier de la Butte, égaré là avec ses lazis et ses alcools, véritable roi du pays, tenant sa cour dans une salle d'auberge où encore trop de nos militaires et déjà trop d'Arabes viennent revivre ou connaître cette civilisation frelatée dans une gaité de mauvais aloi. Soyons indulgents pour tous ces malheureux exilés, que guette la peur affreuse des misères et le cafard !

Marius fut accueillant et bienveillant pour les congressistes. Vive Marius ! Ceux d'entre nous qu'il ne put loger trouvèrent des lits dans un dortoir de l'hôpital militaire, au milieu d'un camp de disciplinaires ; des aliénistes internés chez des « joyeux » ! Cruelle ironie !

Que dire de cette oasis de Gabès, la plus belle du monde ? Quel réveil féérique le lendemain au bord d'une mer incomparablement bleue, dans ce golfe enchanteur, l'ancienne Syrte, rivage légendaire vers

CARTE DE LA TUNISIE.

— EXCURSIONS —



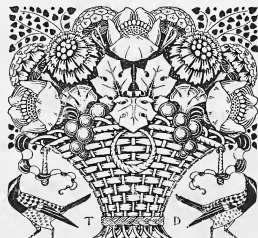
tures chrétiennes sont contenues dans cette nécropole.

contenir plus de 60.000 spectateurs, dans une région que ne peuplent actuelle-

L'ART DÉCORATIF

REVUE DE L'ART ANCIEN & DE LA VIE ARTISTIQUE MODERNE

DIRECTEUR : FERNAND ROCHES



ADMINISTRATION & REDACTION
4, RUE LE GOFF, PARIS (V)
TELEPHONE 209-02

L'ART DÉCORATIF est la plus vivante, la plus complète et la mieux illustrée des revues d'art françaises.

Envoi franco de numéros spécimens
ABONNEMENTS : 22 fr. par an (Voir Nos Primes, p. 1)

SEL de HUNT

Alcalin Type

Spécialement adapté à la Thérapeutique Gastrique
Dyspepsies, Gastralgies
Action sûre, absorption agréable, Innocuité absolue

C'est grâce au Sel de Hunt que la Médication alcaline est devenue vraiment la Clef de voûte de la Thérapeutique Gastrique par sa forme de Sel friable. Il est admirablement adapté à tous les besoins de cette Thérapeutique. Il remplace avec un avantage marqué tous les Alcalins simples ou composés. La Clinique montre qu'il ne peut être remplacé par aucun.

LABORATOIRE ALPH. BRUNOT, 16, rue de Boulainvilliers, Paris

Comoedia Illustré

Revue Parisienne,
Théâtrale,
Littéraire,
Artistique.

Paraissant le 1^{er} et le 15
de chaque mois

Directeur : M. de BRUNOFF, 32, rue Louis-le-Grand, PARIS

Le Numéro : 5 centimes. — Abonnement : 12 francs par an.

levant avaient cinglé les argonautes! Puis c'est la frondaison immense d'une palmerie qui se poursuit sur plusieurs kilomètres dans le désert, on dée d'une éclatante lumière. Et quelle traversée en pénétrant le soir au travers des futales de ces 200.000 palmiers; sous l'épanouissement de leurs palmes entrelacées, des jardins d'une luxuriance inouïe, d'une végétation tropicale; Herbe tendre et verdoyante des céréales, les plants drus du tabac sont semés de bananiers, de pêchers, d'amandiers; aux buissons, de rouges ibisus, des grenadiers rutilants, de la vigne aux panpres audacieux, tout cela irrigué, sillonné d'ornes magnifiques où l'eau coule à pleins bords, rapide et chantante, jaille par endroits de cascades généreuses. Et dans cette oasis surprenante vit une population indigène aisée, bienveillante, pittoresque à l'extrême, à demi enterrée dans ses maisons qui annoncent déjà les troglodytes des Matmata; des nuées d'enfants animent le paysage, sautillent autour des voitures, trônant sur de petits ânes ou plongeant gaiement dans l'océan à la recherche des « soursis » qu'on veut bien leur y jeter.

L'impression d'une journée à Gabès est inoubliable.

À peine rentrés à Tunis, les congressistes repartaient encore au nombre de 40 en Algérie, sous la conduite de l'Agence Lubin qui avait déjà assumé la difficile tâche des excursions tunisiennes.

Constantine et les gorges du Rummel, Timagad et ses immenses ruines, Biskra, la vue de l'Aurès et le panorama du désert,

l'oasis de Sidi-Okba, les gorges d'El Kantara, Séfif, Alger, autant d'étapes qui superposent aux souvenirs de Tunisie des images d'un orientalisme moins puis-

LA CONSERVATION DES BOIS

Le problème de la conservation des bois, qui fait le souci de tous les directeurs de

nos pères? Oui, si on en croit le professeur Roux, directeur de l'Institut Pasteur, qui vient de saisir l'Académie des Sciences de cette question.



DOUGGA. — Le théâtre. Vue générale.

sant mais d'un cachet très original. Tous emportent de ce voyage les plus riches souvenirs, se disant que le XXII^e Congrès des aliénistes n'avait pas menti à ses promesses et que sa place brûlerait avec éclat dans les fastes de leurs annales.

musée comme de tous les antiquaires et le tourment de ceux qui possèdent une œuvre d'art quelconque, serait-il enfin résolu? En d'autres termes, sera-t-il enfin possible de mettre à l'abri des outrages du temps, des insectes et des moisissures les chefs-d'œuvre d'art que nous ont légués

M. Roux rapporte qu'à l'occasion d'une mission dont il a chargé le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, au mois de juillet 1911, pour étudier les procédés scientifiques qui pouvaient être employés pour préserver du *merulius lacrymans*, ce terrible parasite du bois, les œuvres d'art classées parmi les monuments historiques, M. Pinoy a songé à utiliser pour la conservation des ligneux les bichromates et la propriété qu'ils ont d'insolubiliser les gommes et la gélatine à la lumière. Il lui a été facile de constater que des fragments de bois mis à tremper jusqu'à imprégnation complète dans une solution contenant 2 o/o de bichromate et 1 o/o de fluorure de sodium deviennent, après séchage et exposition à la lumière, complètement indestructibles par les moisissures. Si l'on recouvre alors le bois d'une solution contenant : gélatine 5 o/o, bichromate de potasse 2 o/o, fluorure de sodium 1/2 o/o, et qu'on l'expose de nouveau à la lumière, après séchage, on lui communique, en même temps qu'un vernis brillant très solide, une couleur brun acajou imitant le vieux bois.

On sait les ravages que sont susceptibles de causer les champignons qui envahissent le bois.

Le *merulius lacrymans* en particulier peut, ainsi que cela s'est produit à Breslau, en Sibirie, amener de proche en proche l'effondrement des maisons. D'autre part,

QUATAPLASME PANSEMENT ASEPTIQUE COMPLET INSTANTANÉ
 DU DOCTEUR LANGLEBERT

PHLEGMASIES: Anthrax, Abces, Phlegmons, Gergures des Sein, Fibrinoses, Erysipèles, DERMATOSES, Eczéma, Impétigo. AFFECTIONS OCULAIRES: Conjonctivites, Écarraties. DANS TOUTES LES PHARMACIES et 10 Rue Pierre-Buexes, PARIS.

Voir page 1 la Liste de nos Primes

Suc Durham

Véritable
VIANDE LIQUIDE
 inaltérable



préparée à froid
 par un procédé
 nouveau et spécial

Nom et Marque déposés selon la loi

ANÉMIE, TUBERCULOSE, CONVALESCENCE

« Dans l'état actuel de la science, le suc frais de viande cru préparé à froid est à la chair de bœuf ce que l'atmosphère est à la plante, ce que la quinine est au quinquina. » D'UYOCHIN

HUNYADI JÁNOS
 dite EAU de JÁNOS
 Eau Purgative Naturelle



EFFET PROMPT, SÛR ET DOUX
 Pour éviter toutes substitutions
 prière à MM. les Docteurs
 de bien spécifier sur leurs
 ordonnances la MARQUE

HUNYADI JÁNOS
 Andras SAXLEHNER Budapest

Société Générale d'Orthopédie

Lamy, Directeur

BANDAGES CORSETS ÉLÉGANTS
 BAS ÉLASTIQUES, CORSETS aux femmes soufflées
 SOUTIENS-GORGE de confection
 CEINTURES les exigences de la mode
 ARTICLES D'HYGIÈNE et les soucs
 du bien-être physique.

128, Boul^d Haussmann, Paris Téléphone 517-26

les pavages en bois des grandes villes sont presque toujours détruits par les champignons.

Le professeur Roux ne doute pas que l'emploi du procédé au bichromate de potasse ne rende d'importants services. Il peut être employé non seulement pour préserver, mais aussi pour guérir. On a vu, sur des portions de boiseries provenant de l'église de Lillers, presque totalement transformées en une matière spongieuse, que des imprégnations successives dans des bains de gélatine bichromatée de plus en plus concentrés pouvaient, après séchage et exposition du bois à la lumière, le durcir suffisamment pour que des boiseries ainsi atteintes fussent conservées.

Dans ce cas il est nécessaire, pour éviter la dissémination du champignon, de désinfecter les bois sur place avant tout traitement.

Le meilleur désinfectant est celui qui pénètre le mieux. Un mélange d'alcool absolu

dénaturé et de xylol contenant 1 o/o de sublimé donne, dit-on, les meilleurs résultats.

Ce procédé de traitement du bois est également efficace contre l'invasion

des moisissures, contre les rongeurs, et notamment contre les « vrillettes », ces petits insectes qui perforent les vieux bois de petits trous semblables à ceux que l'on ferait avec une petite vrille très fine et

qui, en frappant rapidement et plusieurs fois de suite avec leurs mandibules les parois des galeries où ils sont logés, produisent un petit bruit sec qui ressemble assez au tic-tac d'une horloge, ce qui leur



Les Médecins congressistes en excursion dans le Sot-Tunisien (à Sfax)

MAISONS DE SANTÉ - INSTITUTS MÉDICAUX - CLINIQUES

MAISON DE RÉGIME DU D^r CAUTRU.

Villa Borghèse, 29, boul. Victor-Hugo.

MAISON DU D^r DEFAUT, 50, avenue du Roule (près la porte Maillot).

Tél. 508-30.

Médecine et chirurgie.

VILLA PENTHIÈVRE, à SCEAUX

Maison de santé. Tél. 12.

Affections nerveuses et maladies mentales.

Assistant : D^r Tastevin. Médecin-directeur : D^r Reddon.

(Chemin de fer : Paris-Sceaux (toutes les heures).

SANATORIUM DE BOULOGNE-SUR-SEINE, 145, route de Versailles.

Tél. 694-41.

Maladies nerveuses et Intoxications (Traitement de la morphinomanie).

D^r Paul Sollier et M^{lle} le D^r Alice Sollier.

Hydrothérapie, Electrothérapie, Mécanothérapie, Psychothérapie.

INSTITUT MÉDICAL DES AGENTS PHYSIQUES, 23, rue Blanche.

Tél. 130-59.

MAISON DE SANTÉ DU D^r COUGNON, 88, 90, 92, rue Picpus, Paris.

Tél. 91-86.

Affections nerveuses et Maladies mentales.

Directeur : D^r Hugonin.

VILLA MOLIÈRE, Maisons Médico-chirurgicales d'Auteuil, 57, 61, 63, 65, boulevard Montmorency, Paris.

Tél. 696-52.

Médecine, Chirurgie, Accouchements, Comédologie.

Ouverts tous les médecins et chirurgiens.

Aliénés et contagieux non admis.

ENFANTS ARRIÉRÉS (Institution d'ores), à Eaubonne (Seine-et-Oise). Tél. 23

Maison spéciale d'Éducation et de Traitement.

Directeurs : MM. A. Langlois, ancien professeur de l'Université, et M. de Chabert, ancien interne des Hôpitaux de Lille.

Établissement absolument spécial, fondé en 1847, répondant à toutes les exigences que réclament l'éducation et le traitement des anormaux intellectuels à tous les degrés :

1° Dirigé à la fois par un éducateur et un médecin dont la collaboration est constante, il est médical et pédagogique ;

2° Son organisation est familiale ;

3° Il ne s'adresse qu'à un sexe (garçons) ;

4° Il possède un nombre suffisant de pensionnaires (une centaine), ce qui lui permet de donner à chacun d'eux le milieu le plus favorable à son développement ;

5° Il a été construit entièrement en vue de sa destination dans un magnifique domaine de 10 hectares complètement clos, planté d'arbres séculaires, dominant la vallée de Montmorency et à proximité de la forêt.

MAISON DE SANTÉ DU D^r MEURIOT, fondée par le D^r Blanche, 17, rue Berton, Paris (16^e). Tél. 698-09.

Affections mentales et nerveuses.

CHATEAU DE FONTENAY-SOUS-BOIS (Seine), 23, rue Saint-Germain (Maison de Santé Rivet-Briere de Boismont). Tél. 18.

Établissement médical pour le traitement

des affections nerveuses, des intoxications et des convalescences (château) et des psychoses (pavillons).

Hydrothérapie, électrothérapie, radiographie.

Parc de 25.000 mètres ; altitude 106 mètres. Médecin-directeur : D^r G. Duhamel ; médecin-adjoint : D^r Créty.

Les parents des malades et les visiteurs sont reçus tous les jours de 1 heure à 5 heures.

MAISON DE SANTÉ DE PICPUS, 8 et 10, rue de Picpus, et 138, boulevard Diderot, Paris. Tél. 939-83.

Méd.-dir. : D^r Pottier; Méd.-adj. D^r Salin.

Deux établissements distincts : 1° Établissement spécial (maladies mentales et nerveuses) ; 2° Établissement hydrothérapique du Pavillon Charcot (pensionnaires et externes)

Pension et trait. à partir de 10 francs.

SANATORIUM DE PSYCHOTHÉRAPIE, Château des Buttes, 12, avenue de Ceinture, à Créteil (Seine).

Direction médicale : D^r Berillon, 4, rue Castellane, Paris. — Tél. 224-01.

Direction administrative : M. Quinqué, au Château des Buttes, Créteil. — Tél. 40.

Adultes : Neurasthénies, psychasthénies, alcoolisme. Prix, à partir de 300 fr. p. mois.

Enfants : Arriérés, instables, nerveux. Prix, à partir de 150 fr. par mois.

MAISON DE SANTÉ ET DE CONVALESCENCE DE SAINT-MANDE, 15, rue Jeanne-d'Arc, à Saint-Mandé (Seine). Tél. 934-03.

Directeurs : D^r Hercouët et Marfaing.

Affections nerveuses et Morphinomanie (aliénés non admis) : Cures de régime, isolement, sevrage ; — Hydrothérapie, électrothérapie, psychothérapie.

Site charmant, au bord du bois de Vincennes, à la porte de Paris. Prix très modérés.

INSTITUT MÉDICO-PÉDAGOGIQUE pour le traitement et l'éducation des ENFANTS ANORMAUX DES DEUX SEXES ; 22, rue Saint-Aubin, à Vitry, près Paris. Tél. 339-76.

Fondé par Bourneville, en 1832.

Médecin-chef : D^r Paul-Boncour, ancien interne des Hôpitaux de Paris et de l'Asile-Ecole de Bicêtre. Directeur pédagogique : Joseph Boyer, ancien instituteur de l'Asile-Ecole de Bicêtre.

L'Institut médico-pédagogique est destiné à donner l'éducation physique, intellectuelle et morale aux enfants anormaux.

Il reçoit : 1° les enfants qui ont besoin de méthodes individuelles ; 2° les enfants intelligents mais affectés de tics, ices de la parole, infirmités, déficiences morales ; 3° les enfants à compréhension lente et fatigue rapide ; 4° les enfants instables, arriérés, faibles d'esprit à tous les degrés ; 5° les enfants atteints d'affections nerveuses.

Envoi de la Notice illustrée sur demande.

MAISON DE SANTÉ DE SAINT-VINCENT DE PAUL, 138-144, route de Vienne, Lyon.

Maladies mentales et nerveuses (dames). Médecin-directeur : D^r Carrier.

Vaste parc ; villas, pavillons séparés.

a fait donner le nom vulgaire d' « horloges de la mort ».

Il est, on le sait, ces trous que les fabricants de « vieux meubles imités » ont de nos jours en criblant les panneaux du meuble qu'ils viennent de fabriquer d'une décharge de fine grenaille. L'illusion existe pour l'amateur myope et inexpérimenté. (*Le Temps*.)

LA MAISON DE FLAUBERT A CROISSET

M. Simon Ganfillon nous donne, dans le *Figaro*, une description intéressante du pèlerinage que les amis de Flaubert effectuent religieusement chaque année à Croisset pour honorer, dans une fête intime, la mémoire du romancier normand. Au bord de la route où rapidement nous déposons un navire pris aux quais de Rouen, s'élève un simple pavillon carré du siècle avant-dernier, percé de quatre fenêtres accolées et régulières. Deux s'ouvrent, face à la Seine, sur un balcon muni d'une grille de fer qui orne une touffe de chevreuilles; les deux autres prennent jour par côté sur un jardin accessible à tout visiteur. Dans le fond s'adosse au coteau le chalet du gardien, au-dessus duquel s'étage et s'élève une verte assemblée d'arbres, les arbres de Flaubert — *les orfres*. Car l'Allée des Tilleuls où le bon géant venait se promener après manger et parfois « gaeuler » ses admirables phrases, la fameuse allée n'est plus qu'un alignement chargé d'arbres parallèles, une doucine, sur lesquels on a pris soin de fixer avec des pointes de fillicieuses pancartes rédigées en deux langues et sa liées par la pluie, la poussière... D'ailleurs, elle s'étend jusqu'à la maison, cette allée, et « la maison blanche et la grande mare tapissée de roses » on fait place à une sèche et cubi-

que usine. Disparue aussi, la petite ferme attenante, quand fut vendue et morcelée la propriété; il ne reste, de tous les bâtiments, qu'un pavillon rect, gracieux, blanc, mi à neuf, avec, à l'intérieur, quelques reliques — si présentes, mais en si petit nombre.

De Flaubert, la gardienne ne sait rien

À l'époque, l'île qui divise la Seine en deux bras, juste à cet endroit, n'était pas couverte de chantiers tapageurs. Des vaches paissaient en liberté. Un jour que Flaubert travaillait — et l'on sait par quel intrinsèque sévérité il exigeait et obtenait le silence autour de lui — une d'elle se mit à beugler longuement. L'île le ro-

l'eau, s'y attendait à nager, fier de sa force, de son endurance, apaisé par le fraicheur du fleuve; il y mania une barque avant de céder au désir de sa mère que cet exercice inouï...

« C'était un homme qui avait des idées... » On songe à sa chambre de l'Hôtel-Dieu de Rouen, basse et mal éclairée, où il ébauchait avec Bouilliet des projets d'avenir; au jardin, déféqué lui aussi; à la fenêtre par laquelle, enfant, il regardait son père disséquer les cadavres et satisfaisait déjà son goût de l'analyse et du document médical; à son frère Achille, le chirurgien expert, disert, correct, et qui savait recevoir grandement, toutes qualités pour quoi on a gardé de lui, bien meilleur souvenir que de l'autre : « C'était un homme qui avait des idées... » On se prend à scander quelques phrases de Szalambó, lues tout à l'heure sur un banc près du pavillon, ces phrases muscées, sèches, complètes, d'une incomparable beauté matérielle. Dans un dernier regard, on évoque le maître, ses mains fines et soignées appuyées au balcon de fer, avec ses longs cheveux, ses yeux splendides comme deux poutrelles, ses traits délicats tombantes, le cou puissant dans un col lâche et sortant de la houppelande brune qui masque jusqu'aux pieds son corps vaste et haut; tandis que sur le fleuve — ainsi que le racontent les Compagnons — un grand voilier français salue très bas au passage, en hissant et amenant trois fois son orillame, le solitaire souverain.



Les Médecins congressistes à la station thermale de Karbanz, près Tautz.

quel chose que son petit boniment, cette posticcite et aimable gardienne; elle nous indique, tout près, en face du débarcadère, l'hôtel Colange sur la façade duquel, en dessous du nom, on lit *ex-cuisinier de M. Gustave Flaubert*, l'homme ayant servi quinze ans chez l'écrivain. Il se trouve à la ville; mais sa femme, pressée de questions, dépeint, de son point de vue, son ancien maître, et conte, comme une bizarrerie de son caractère, l'anecdote suivante que je crois inédite :

naïvement à crier avec violence : *Faitez-la laire! Emile! Voulez-vous bien aller la faire laire!* Son domestique ayant répondu que cela était impossible, ce descendant de Peaux-Rouges, pris d'une colère tonitruante, avait lancé à la tête, du haut de ses fenêtres couvertes, des menaces et des injures. « C'était un homme qui avait des idées », conclut l'hôtelière avec un geste de répression.

Le bel après-midi s'achève. Jadis, parfois, à cette heure, Flaubert se glissait dans

LA MESURE DES TRÈS HAUTES TEMPÉRATURES

Le développement de l'électrométrie a rendu courant l'emploi des températures très élevées. Par suite, il est indispensable

STATIONS THERMALES FRANÇAISES

Argèzes-Gazoli (Hautes-Pyrénées)

Eau sulfureuse sodique froide. Eau chaude et résiduée. *Ulcères, plaies; Catarrhes des voies respiratoires.*

Climat ton-sédatif (mal. nerveux, troubles de développement, mal. de la nutrition).

Médecins. — Abadie, Berguignon, Flinquin et Grenier de Cardeilhac, chefs de Clinique à l'Inst. Méd. Bordeaux, directeurs Institut physiothérapique, Pesus, Treliand.

Bagnères-de-Bigorre (H.-P.)

Altitude : 550 mètres. Trois sortes de sources : *sulfatées, calciques, chaudes* (caractérisent la station), sulfure sodique froide (Labbassère), ferrugineuses, froides.

Névroses et neuro-arthritiques (psychiques, hystériques, migraines, choréiques, névralgies, sciatiques).

Neuro-herpétiques (dermatoses irritables, prurits eczémateux).

Hépatites générales avec névralgies auto-sensitives ou troubles nerveux consécutifs, dysménorrhée. Labassère concourt aux catarrhes de nez, gorge, bronches.

Médecins. — Bassot, Cazalis, Chayou, Goumboué, Gandy, Laforgue, de Lagarde, de Larbès, Pélegrin, Porté, de Villeneuve.

Bagnoles-de-l'Orne (Orne)

Altitude : 228 mètres. *Sourdeur* — Eau indifférente au point de vue chimique; les moins minéralisées de France (0,075 p. litre); température 26°; débit 600 litres; 3 sources.

Indications. — Léon de Grande Source est décongestion-

nante (cas vaso-constrictifs très marqués) et régulatrice de la circulation périphérique; action toni-vasculaire manifeste.

a) Principales : « *Convalescences de phlébitis* (les adresses à Bagnoles quand l'infection causale paraît terminée, la température étant redevenue normale depuis au moins 30 jours). L'œdème se résorbe, la peau s'assouplit, les douleurs s'éteignent, les cordons indurés s'effacent, les raideurs articulaires, provoquées par l'immobilisation, se résolvent. Résultats remarquables dans *phlébitis chroniques*, *phlébitis post-typhiques* et post-pneumoniques, *phlébitis encroûteuses* (admission des oséides, des douleurs; action évidente sur eczéma variqueux, ulcère).

b) Secondaires : Certains *prostatites*; certaines *firmes au moment de la ménopause*; *certains asthmes utérines*, à femme molle.

Contre-indications. — Phlébitis aiguës; varicelles.

Médecins. — Censier, Joly, Le Muet, Peyre, Poullain, Quisenre.

Divonne (Ain)

Altitude : 519 mètres. Terre classique de l'hydrothérapie. Divonne possède un des établissements d'Europe les mieux appropriés à leur objet. Et en ce point de la manière dont l'hydrothérapie est pratiquée (hydrothérapie, ce qui caractérise Divonne-les-Bains, c'est que l'eau d'une abondance extrême qui coule ici comme un fleuve,

toujours à la même température, y est comme à l'abri, comme si le nymphe qui régit en ces lieux ne changeait jamais d'humeur (Lan-douze). — Établissement et hôtels au milieu d'un immense parc.

Cares d'air, de terroir, de gymnastique suédoise, de régime, d'isolement.

Névroses.

Médecins. — Ballet, Ballivet, Bonus, Chabert, Rolland.

Engliem (S.-O.)

Altitude 144 mètres. Eau sulfureuse calcique froide. Enfants-asthéniques (hyperthyroïdisme), *angéiopathies*, *rhinopathies*.

Adultes avec *pharyngites* ou *laryngites granuleuses* (chaudes, orales), et *bronchites chroniques*. Femmes lymphatiques avec *métrites chroniques, leucorrhées*.

Cure anti-syphilitique intensive. **Médecins.** — Beyrand, Delarueck, Hemy, Saury, Spire, Thiobout, Well.

Les Fumades (Gard)

Station hydrominérale ouverte toute l'année. Desservie par la gare de Saint-Joules-Les-Fumades. (Autobus à tous les trains; durée du trajet 10 minutes).

Grand-Hôtel. Hôtel Diane-Hôtel Romain (Électricité, Chauffage central). Postes. Téléphone.

Altitude : 130 mètres. Climat provençal. Eau sulfureuse calcique et bitumineuse.

Ces eaux sont les plus sulfureuses de France et sont spécialisées en outre par leur forte teneur en bitume. Elles sont souveraines contre les *Affections de*

la peau et des voies respiratoires. L'Établissement thermal fonctionne toute l'année.

Médecin. — D'Courjeou.

Vichy

Altitude : 260 mètres. Bicarbonatées sodiques fortes. Sources. — Jaillissent sur les deux vers de l'Allier, extrêmement nombreuses, forment un vaste bassin : les vives chaudes (Châtelet 44°, Grande-Grille, Hospital, Lucas), les autres froides (*Châtelet 16°, Larly, Lanouze*); la caractéristique de toutes ces sources est leur forte teneur en bicarbonates (dont le bicarbonate de soude constitue le cinquième) ; débit considérable (de 50,000 à 150,000 et 200,000 litres pour les principales sources).

Indications.

a) Principales : *Hépatopathies*, surtout *lithiasiques*, amélioration considérable ou guérison dans toutes les formes de lithiase (lithiase confirmée); *ictère catarrhal*; *congestion du foie à la suite de dysenterie ou de diarrhée de Cochinchine, congestion post-néonatale* (Grande-Grille).

2° Diabétiques : la plume rentre dans la grande classe des *bépatopathies (glycosurie par diabète)* et vient disparaître polyurie, polydipsie, migraines; le sucre tombe à quelques grammes ou bien est supprimé.

3° Gastropathies : résultats souvent excellents mais variables, ne dépendent exclusivement ni de l'état chimique, ni de la sécrétion ni de l'état de la musculature, ni même des symptômes subjectifs. Amélioration surtout chez les dys-

peptiques hépatiques, dyspeptiques arthritiques (goutte, rhumatisme graveleux). En tous cas, amélioration presque immédiate chez l'hyperpeptique, amélioration plus lente chez l'hyperpeptique.

4° Arthritiques, ostéites, gravelleux, goutteux.

Contre-indications. — Peu nombreuses, sont-elles surtout surveiller la cure chez les hypertendus (artériose et artério-sclérotique).

Médecins. — Aliquier, Aubourg, Bary, Beaudouin, Bertrand, Bouché, Bouché, Elie, Elie Boute (M^e), Besson, Celler, H. Cara-Gorgiades (17, rue de l'Établissement), Chabrol, Chaix (18, rue de l'Établissement), Gagnieu, Gagnieu, Gagnieu, Clermont, Clermont, Coumbert, Corack, Cornic, Corillo, Courant, Deléage, Desout, Desgranges, Desvignes, Dufour, Durand, Fardel, Duranton, Fau, Faucher, Fournier, Fremont (anc. int. lauréat des hôp. de Paris, 3, rue de Valenciennes), Girard, Girard, Girard, Génard (F^r), Génard (R^r), Grelety, Guinard, Houpfenhédér, Hagedes, Hagedes, Jaret, Labassère, Labassère, Labassère, Legon, Lamoignon (agr. de la Fac. de Lyon), Margnat, Marin, Masseret, Mauban, Monod, Nicolas, Jarry, Nierny, Pannetier, Pariset, Fridegrin, Pailletier, Rambert, Raymond, Raynès, Roy, Saiguin, Santelli, Semèn, Serfès, Souchet, Souchet, Thiercelin, Thiercelin, Treille, Vaubert (anc. int. hôp. de Lyon), Vidal (7, rue Strauss), Voilard, Willemain.

Spécialistes : Blancher, Faure, Jarry, Jarry, Nierny, Pannetier, Paris, gorges, oreilles; Brunet, Sabat, bouche et dents; Maire, chirurgien; Rajat, peau et voies urinaires.

de pouvoir les évaluer avec précision; à l'heure actuelle, on dispose de nombreux procédés directs ou indirects: pyromètres optiques, couples thermoelectriques, qui sont basés sur l'application des lois les plus abstraites de la théorie dont ils justifient ainsi l'exactitude et l'utilité. Mais quelle que soit leur commodité d'usage, les indications qu'ils donnent sont encore très incertaines, et les problèmes thermométriques qu'ils soulèvent sont loin d'être résolus.

On sait que l'on a choisi la variation de pression résultant de la dilatation d'un gaz à volume constant pour repérer les températures ordinaires. C'est le thermomètre normal à gaz. Pour les très hautes températures, c'est le seul dont les indications soient exactes, et encore faut-il tenir compte de ce que la dilatation du gaz n'est pas rigoureusement proportionnelle à la quantité de chaleur qu'il reçoit; ici encore le gaz parfait n'existe pas. Cependant l'écart est faible; dans le cas de l'azote, il ne dépasse pas 1 degré à la température de 1.100 degrés, température maximum que l'on n'avait pas dépassé avant de toutes récentes expériences.

Dans l'industrie, on se sert surtout de pyromètres électriques ou optiques qui ne sont guère utilisables qu'au-dessus de 900 degrés, de sorte que leurs indications ne peuvent être comparées à celles du thermomètre normal que dans un petit intervalle de 250 degrés dans lequel la sensibilité des appareils est très faible. Aussi les extrapolations que l'on fait jusqu'à 1.100 degrés et même plus sont-elles pour le moins téméraires.

Pour justifier cette extension, il faudrait faire des mesures avec le thermomètre à gaz au-dessus de 1.100 degrés. Mais de grosses difficultés se présentent: d'abord il faudrait choisir un gaz ne se dissociant

pas à haute température, et surtout trouver, pour construire le thermomètre, une matière convenable, ne fondant pas, se dilatant régulièrement, ne laissant pas filtrer les gaz, ne réagissant pas sur eux, etc.



A Gabès. — Les Médecins congressistes visitent une curieuse maison indigène

On s'est arrêté, après de nombreuses recherches, à l'azote renfermé dans un ballon de platine à 20 0/10 de rhodium. Grâce à cet appareil, les recherches ont été poussées jusqu'à 1.550 degrés.

Voici, d'après les dernières déterminations de Davy et Somain, Fery et Greenwood, les points de fusion et d'ébullition de quelques métaux: le zinc fond à

418 degrés 2, l'argent fond à 660 degrés et bout à 1.955 degrés, l'or fond à 1.664 degrés 2, l'aluminium fond à 658 degrés et bout à 1.800 degrés, le platine fond à 1.755 degrés, le cuivre à 2.310 degrés, le

tantale à 2.708 degrés et le tungstène à 3.590 degrés.

LES RESSOURCES ALIMENTAIRES DE LA MER

Que vaut, au point de vue nutritif, le poisson dont on fait, de nos jours, une si abondante consommation?

C'est ce que la Société d'hygiène alimentaire, que préside M. Armand Gauther, membre de l'Institut, a tenu à établir devant le nombreux auditoire qui fréquente ses conférences dominicales de l'Institut géographique. Elle en avait confié le soin au Dr Paul Portier. Le conférencier a exposé les ressources alimentaires de la mer.

Tout d'abord il a montré qu'en mer les choses se passent à peu près comme sur terre, qu'il y existe des pâturages où viennent se nourrir des animaux herbivores, les vaches marines, par exemple, ou les mollusques, qui sont à leur tour dévorés par des carnivores, comme les requins, que les micro-organismes et la putréfaction se chargent de faire rentrer dans le grand tout.

Les poissons sont beaucoup plus abondants sur ce qu'on appelle la plaine continentale, qui s'étend à partir des côtes sur une distance de 50 à 100 kilomètres et où la mer atteint une profondeur maximum de 400 mètres, précisément parce que dans cette région les algues constitutives de la *prairie marine* sont le plus abondantes. Il faut en effet aux algues, pour vivre, de la lumière qui, comme on le sait, est complètement absorbée ou réfléchie par l'eau de mer avant d'atteindre une très grande profondeur. Par conséquent la faune abyssale — c'est-à-dire des grandes profondeurs — est, comme la faune de la haute mer, très raréfiée; on n'y rencontre que des types dignes de figurer dans des collections zoologiques ou, très exceptionnellement, des bancs de poissons migrants: poissons volants, maquereaux, sardines, etc.

Les mammifères marins comme les baleines ou les phoques ne sont utilisés qu'exceptionnellement comme nourriture par l'homme. Parfois cependant on trouve de

STATIONS CLIMATIQUES DE FRANCE

ARCACHON (Gironde)

Au bord d'une immense baie protégée. Des dunes de sable, couvertes de sapins, l'entourent. L'air est pur, tenant en suspension des principes balsamiques.

Ce qui constitue la suprématie d'Arcachon, c'est d'être à la fois une station *spinoïde* et une station marine...

Climat. — Très doux; très égal. L'état hygrométrique est moyen. Les vents soufflent presque toujours de la mer; ils sont chauds, peu violents.

Action. — La cure est *sédative* par ses éléments forestiers et partie de ses éléments marins, *tonique* par ces derniers seuls.

Indications. — 10 En tant que station de cure marine: *scrofule, tuberculose* (osseuse, ganglionnaire, péritonéale), *raichisme*.

20 En tant que station de cure forestière et station de cure mixte: *débilités* (anémiques, chloro-anémiques, convalescents de longues et graves maladies, etc.), *neurasthénies, surmenés* (plaisirs ou affaires), *frigidités*, *maladies de la tuberculose*.

30 Mais l'indication fondamentale d'Arcachon, se réfère à la *tuberculose pulmonaire*: tuberculose chronique à tous ses stades même *fibreuse*; tuberculose à forme *hémoptique*; *pneumonie* casenne en période *de régression*. La *phlébotomie scrofuleuse* est particulièrement tributaire d'une cure marine intensive. Se trouvera également à souhait la clientèle des *tuberculeux artériels*, *ostéopiques*, *faciles aux congestions*.

Contre-indications. — *Tuberculose miliaire aiguë, pneumonie casienne en activité, tuberculose torpide* des lymphatiques.

Médecins. — Aubert, Bonnal, Bourdier,

Cezabon, Chauveau, Detchamp, Dhourdin, Flicat, Hameau, Lalesque, Paillé, Rouffignac, Meurisse.

ARGELÈS (Hautes-Pyrénées)

Altitude moyenne (450 mètres); dans une vallée très vaste où les nerveux peuvent ignorer cette sensation d'angoisse si fréquente en montagne. Sol très perméable.

Climat. — Semblable à celui de Pau, mais plus frais en été. « On a dit souvent qu'il fait très chaud à Argelès l'été. C'est là un erreur. Assurément, en juillet et août, le thermomètre monte assez haut pendant quelques heures. Mais le soir et le matin, l'atmosphère est délicieuse et fraîche. » (Fraikin et Grenier de Cardenal.)

Action. — Nettement *tonico-sédative*.

Indications. — 10 *Nerveux, hystérie, épilepsie, maladie des tics, neurasthénie, anémie, hémipégie, paralysie, etc.*; intoxications par alcool, *morphine, plomb*, etc. (l'action de la nature est d'ailleurs secondée par un Institut de Physiothérapie).

20 *Maladies générales de la nutrition.*

30 *Troubles de développement chez les enfants et les adolescents.*

Institut de Physiothérapie. — Directeurs: Drs Fraikin et Grenier de Cardenal, ex-chefs de clinique de la Faculté de Bordeaux. Utilise tous les agents physiques (électrothérapie, hydrothérapie, mécanothérapie, etc.) *Maladies nerveuses et digestives; nutrition générale; maladies ostéopiques; troubles de développement (scolioses)*. Maison de Santé (régimes, psychothérapie).

Médecins. — Abadie, Berguant, Fraikin, Grenier de Cardenal, Péro, Trelaun.

CANNES (Alpes-Maritimes)

Cannes s'offre avec une gamme climatique très étendue, grâce à la surface de son territoire médical. Car c'est les deux golfes de la Napoule et du golfe Jouan qui constituent en réalité un seul golfe immense, s'enfonçant dans les terres.

Sur ce territoire se disposent: Cannes, Le Cannet, Vallauris, Juan-les-Pins, Antibes, Théoule, Mandelieu-la-Napoule.

Climat. — Il ne gèle presque jamais. Le climat est relativement humide (soit imperméable). La brise marine est assez régulière; le mistral souffle parfois en février et mars. Elle n'offre pas moins des ressources climatologiques très précieuses.

Indications. — La zone marine a un climat excellent, *tonique, stimulant* (rachi-légiques, lymphatiques, convalescents, tuberculeux torpides, *neurasthéniques, anémies*).

La zone de l'intérieur (Le Cannet) a un climat doux, calmant (*affections respiratoires chroniques, catarrhes, la grippe* dans le cas de tuberculose pulmonaire et en particulier certaines *phlébitis irritables*).

Contre-indications. — *Tuberculose aiguë, nerveux excitable, asthme essentiel*.

Médecins. — Abadie, Ardison, Baradat, Barsdely, Bayle, Bernard-Dubay, Bernard (Marin), Benfant, Blanc (do), rue d'Antibes), Boffart, Georges, Bonnefoy, Bourcart, Bright (Gompey), Carré, Castelbou, Charrasse, Christine, Chauquet, Cocho, Comoy, Courchet, Danillon, Douy, Dupuisje, Duponnois, Ehrmann, Escarraz, Faure, Fournier (43, rue d'Antibes), Galippe (71, rue d'Antibes), Gimbert (Ant. Imp. Hôp. Paris), Ginner, Girard (L.), Guillot, Guiver, Guisot, Hache (Maurice), Hugues-Aumont, Hugues-Antoine, Josserrand, Jouffray, Kent-Gazet, Lai-

rav, Laffère, Lalou, Laurent, Lulluier, Luc, Macquy (Mantoux), Marshall Mary (M^{re}), Mathieu, Oudville, Pascal, Pascau, Picard, Poutou, Reuille, Roque, Rus, Sanders, Sasse, Sauvage, Seytre, Thibouneau, Thomas, Thuret, Vandrucier, Veragat, Verdalle (H.), Vernet, Westerman.

LES FUMADES (Gard)

Les Fumades se trouvent à une altitude moyenne de 150 mètres dans une vallée abritée du mistral par une colline dénommée « Côte Chaude ». C'est le climat provençal avec tous ses avantages (température moyenne de l'hiver: 10°7) sans en avoir les inconvénients dont le principal est le vent du Nord (mistral). Les montagnes sont couvertes de plantes odoriférantes: lavande, thym, sarriette, etc. L'air y est pur et, le panorama est superbe, les hautes montagnes des Cévennes se profilent à l'horizon et comme disait une des célébrités du corps médical anglais, client assidu de la station: « C'est l'Écosse, avec le Climat de Provence. »

Indications. — Le climat est souverain pour la guérison des: 1° *Troubles nerveux* — Nervosisme, neurasthénie, troubles hystériques et intoxications (particulièrement les intoxications produites par le tabac, l'alcool et la morphine).

2° *Maladies générales de la nutrition*. — Troubles de développement chez les enfants et les adolescents, anémie, chlorose.

3° *Cure d'air* — Station de convalescence parfaite pour les personnes fatiguées par suite d'opérations, de blessures, ou séjour aux colonies.

Médecin. — Dr Courréjou.

la viande de marsouin, qui lui aussi est un mammifère, sur le marché de Paris. Ce sont surtout les poissons proprement dits qui constituent une réelle ressource alimentaire. Les soles, les turbots, les maquereaux, les dorades, les raies, les chiens de mer — qui ont exactement le même goût que la raie — les harengs, les sardines, les saumons, les anguilles, etc.

La valeur nutritive des poissons est extrêmement variable. Si on considère qu'un certain poids de pain vaut 60, le même poids de sole vaudra 17, de colin 20, de raie 23, de congre 30, de saumon 42, d'anguille 73. Ce qui fait la valeur nutritive du saumon et surtout de l'anguille, c'est leur teneur en graisse qui les rend d'ailleurs moins faciles à digérer. Les conserves de poissons sont généralement plus nutritives que le poisson frais parce qu'elles ont perdu de l'eau par la cuisson et parce que souvent on y ajoute des graisses.

Si on compare maintenant le prix de revient des poissons à valeur nutritive égale, celui du pain étant pris comme unité, on trouve les chiffres suivants : hareng 4 fr. 35, maquereau 6 fr. 35, sardine 8 fr. 35, anguille 11 francs, raie 14 francs, saumon 27 francs, turbot 28 francs, sole 75 fr. 35.

Quant aux mollusques, moules, huîtres, bigorneaux, etc., ils ne représentent pas une très grande valeur alimentaire. Il en est de même des crustacés et des oursins qui constituent plutôt des condiments que de véritables aliments.

Si on ajoute que les algues servent parfois à nourrir les bestiaux en Norvège, en Islande et dans l'île de Batz, par exemple, soit à falsifier des confitures, on aura un résumé fidèle du bilan des ressources alimentaires qu'offre la mer.

LE SOU MÉDICAL

Ligue de protection et de défense professionnelle

Nous croyons devoir attirer l'attention des lecteurs d'*L'Ésculape*, à l'heure où de toutes parts le corps médical est en butte aux poursuites, risques professionnels, revendications arbitraires de toutes sortes, sur le *Sou Médical*. Tout médecin doit en faire partie.

Le *Sou Médical*, ligue de protection et de défense professionnelle fondée en 1897, est

L'INSPIRATION

CHEZ THEOPHILE GAUTIER

Dans son dernier livre, *Ce que j'étais à dix ans*, M. Maurice Dreyfous donne les détails suivants sur la forme que revêtait l'inspiration chez Théophile Gautier. Sous



Café de M. Fumigat congressistes dans l'Insais de Gabès

la description littéraire du conteur, le clinicien distinguera un processus psychologique qu'il lui sera fort aisé de classer.

De même, dit-il, que Lamarine se sentait le travail pénible lorsqu'il n'avait pas saupoudré son cabinet de tabac à priser — je tiens ce détail de Polydore Millaud — de même que Gœthe se mettait à la besogne les pieds dans l'eau fraîche et les yeux fixés sur une plaque de fonte qui tachait d'un carré noirâtre la maison faisant face à sa table de travail, Gautier, pour travailler sans trop d'efforts, avait la manie d'une promenade

sur l'impériale d'un omnibus. Au fond, c'est là-dessus qu'il préparait sa besogne, et, arrivé devant sa table, il n'avait plus qu'à écrire le mot à mot, comme s'il se le fût dicté à soi-même. Et sa faculté de dédoublement pendant que son travail s'accomplissait en lui était telle, qu'il demeurait

capable d'entendre les gens qui lui adéssaient la parole et capable de leur répondre; nul ne pouvait soupçonner que sa pensée était ailleurs. Cet état d'être en double et qu'il a indiqué inconsciemment dans plusieurs de ses nouvelles était l'un des caractères les plus étonnants de sa personnalité. Il était, comme disent les gens du commun, *contumellement sorti*. Lorsqu'il abandonnait ou relâchait le double effort de la double vie dans son cerveau, il en résultait des incidents passablement comiques. C'était le plus ordinairement à table, en famille, que ce phénomène se produisait.

Mais où la chose devenait d'un comique plutôt étranger, c'est quand il recevait un étranger. Au cours de sa conversation, il se levait du siège où il était assis, le plus souvent à la manière turque. Alors l'étranger se levait à son tour, Gautier, tout en pensant à autre chose, lui faisait, avec toute la clarté possible, les honneurs des tableaux qui garnissaient les murs de son salon. Au bout de peu d'instants, il commençait à avoir dans le regard et dans la voix quelque chose de vague ; sa phrase tombait plus lentement. Puis, avec un loud geste de somnolence, il faisait demi-tour, montrant à l'étranger stupéfait son vaste et large dos, puis, toujours en somnolence, sans bruit, il prenait le bouton de la porte qu'il ouvrait, le refermait si doucement que les chats endormis sur les fauteuils n'en étaient pas même troublés. On entendait alors dans le petit escalier de bois, loud, loud, réguler, un cloc cloc cloc de pantoufles, tout le bruit qui montrait s'éloignant en mesurant.

Au bout d'un temps plus ou moins long, quelquefois très long — on entendait au haut de l'escalier le cloc cloc loud et loud des semelles de pantoufles qui tournaient en rond. Le cloc cloc descendait, le cloc cloc se mêlait au bruit de la porte du salon qu'il ouvrait et Gautier, s'avancant, toujours en somnolence, se trouvait face à face avec l'étranger, dont la stupefaction augmentait lorsqu'il entendait la voix de Gautier reprendre, avec un naturel parfait, la phrase qu'il venait de commencer tout en tournant les talons. Il n'avait pas la moindre notion de sa fugue. Elle l'avait conduit au deuxième étage, en une grande chambre, où il saupoudrait sur une large banquette de bois formée par l'avant-corps d'un placard qui épousait tout le mur du fond de la pièce.

Qu'avait-il fait là-haut ? Rien du tout. Il avait regardé les quatre murs. Il ne s'était même pas aperçu de sa propre présence.

Seulement, quand une heure plus tard, il montrait sur l'impériale d'un omnibus, il y trouvait dans sa tête quelque morceau de chefs-d'œuvre.

destiné à couvrir ses adhérents contre tous les risques professionnels et prend en outre la part la plus active à la défense générale des intérêts médicaux, se propose de traduire par des actes les prédictions du *Concours Médical*.

Pour la protection individuelle de ses membres, il est intervenu dans plus de 10.000 affaires : procès devant toutes les juridictions (y compris la Cour de Cassation), le Conseil d'Etat et le Tribunal des Conflits), litiges, revendications, arbitrages, consultations. Pour les luttes d'intérêt général, il marche d'accord avec le *Concours*,

l'Union des Syndicats, l'Association Générale des Médecins de France, etc.

Récemment, il a été créé une caisse de garantie destinée à garantir ses membres, en outre des frais du procès, jusqu'à concurrence de 2.000 francs contre les dommages-intérêts qui pourraient leur être intentés en raison des faits cliniques et thérapeutiques accomplis dans l'exercice de leur profession, et dès maintenant, cette caisse est dotée de ressources suffisantes pour lui permettre d'envoyer tous les aides.

Faut-il ajouter que tous les avis possibles sont donnés, toutes les démarches sont

faites en vue de rendre des services professionnels ?

Pour être membre du *Sou Médical*, il faut être membre d'un Syndicat ou d'une Association Médicale ou bien être présent par deux contre cinq dans le *Sou Médical*. La cotisation annuelle est de 20 francs, comprise la participation à la caisse de garantie.

Les membres ne sont admis qu'après envoi de leur adhésion et paiement de la cotisation. Envoyer adhésions et demandes de renseignements au *Concours Médical*, 132, faubourg Saint-Denis, Paris.

CARTOUCHE AUTO-PRODUCTRICE D'ALDEHYDE FORMIQUE

AUTORISÉE PAR LE MINISTRE DE LA GUERRE

Sur avis favorable du Conseil Supérieur d'Hygiène Publique de France

pour la

DÉSINFECTION DES LOCAUX APRÈS

MALADIES CONTAGIEUSES.

Procédé simple, discret, économique

rapide, efficace



VENTE AU PUBLIC

Réglementée

FUMIGATOR N°3 2'50 pour 15m²

FUMIGATOR N°4 2'75 pour 20m²

TELEGRAPHE FUMIGATOR-PARIS

FUMIGATOR

FRANCO DE PORT
pour commande de
50 FR. ADRESSÉE A

GONIN Ingénieur-Constructeur
PHARMACIEN DE 1^{ère} CLASSE
60, Rue Daussure PARIS, XVII^e

CONDITIONS SPÉCIALES
à M. les
Médicins & Pharmaciens

TELEPHONE 517-23

le FUMIGATOR
comporte à la fois l'appareil et l'antiseptique.

Avec le FUMIGATOR aucune détérioration n'est à craindre et les locaux soumis à son action sont réhabilités le jour même.

le FUMIGATOR se conserve indéfiniment à l'abri de l'humidité.

Rien ne s'oppose à ce qu'il en soit fait provision.

L'ACIDE CARBONIQUE LIQUIDE

L'utilisation de l'acide carbonique liquide pour les applications industrielles ne date guère que de 1878. Les pressions qu'il est nécessaire de réaliser pour que l'acide carbonique se liquéfie sont de 36 atmosphères à 0 degré et de 50 à 60 atmosphères pour les températures de 20 à 30 degrés centigrades.

Il semble que la première application pratique de l'acide carbonique liquide ait été faite au port de Kiel, le 27 août 1879, pour soulever du fond de l'eau une pierre au moyen d'un procédé imaginé par Raydt, qu'on peut considérer comme l'initiateur de cette industrie. On utilise parfois l'acide carbonique liquide pour obtenir la coagulation des métaux sous pression, mais c'est dans les brasseries, pour le montage de la bière, et dans la préparation des eaux gazeuses qu'il trouve son principal emploi. Environ 95 0/0 de la quantité produite est employée à ces applications. On se sert aussi de ce gaz pour soulever des objets immergés, préparer des bains médicaux, produire des vins moussés, alimenter des extincteurs d'incendie. L'acide carbonique trouve également son emploi dans la peinture par pulvérisation et la transvasement des liquides inflammables.

Après des renseignements extraits de l'Industria, la production va sans cesse en croissant. De 122.000 kilogrammes en 1884, elle passe à 1 million de kilogrammes en 1889, pour arriver à 15 millions en 1909 et à 24 millions en 1910, sur lesquels 11 millions et demi sont fournis par l'Allemagne. La valeur totale de la production est d'environ 8 millions 750.000 francs. Les 45 centimes de l'acide carbonique utilisé sont préparés artificiellement dans

vingt-quatre usines; le reste provient de treize usines alimentées par des sources naturelles.

En relation intime avec le commerce de l'acide carbonique liquide s'est développée la fabrication des bouteilles d'acier servant à le renfermer sous des pressions de 50 à

60 plus, les frais de transport des bouteilles vides et les tarifs élevés appliqués par les Compagnies de chemins de fer aux bouteilles pleines, en raison des dangers d'explosion pendant la manutention, font que la moyenne des bénéfices obtenus dans cette industrie, durant les sept der-



Les Médecins congressistes dans les ruines de Donga

Clôché de D^r Faouzet

60 atmosphères. Le prix des bouteilles de 11 litres de capacité est passé de 81 francs à 17 francs, et leur poids est de 40 kilogrammes environ. Il ne faut pas se dissimuler que l'industrie de l'acide carbonique est lourdement grevée par le très gros capital immobilisé sous forme de bouteilles qui se trouvent chez le consommateur et dont le prix représente six à sept fois la valeur de la marchandise vendue.

nières années, ne dépasse pas 4,7 0/0 du capital engagé.

A PROPOS DE HENRI HEINE

Parmi les nombreuses anecdotes racontées sur Henri Heine, une des plus curieuses est certainement celle que nous empruntons au *Journal des Débats*, et qui a trait aux derniers moments de l'écrivain :

« Pris, au milieu de la nuit, d'une de ces crises menaçantes que, cette fois, on pourrait supposer être la dernière, M. Heine recourut près de lui, pleine d'effroi. Elle saisit sa main, la pressant, la réchauffant, la caressant. Elle pleurait à chaudes larmes et, d'une voix entrecoupée, au travers des sanglots, le malade l'interdisait de parler. — Non, non, Henri, tu ne feras pas cela. Tu ne mourras pas! Tu auras pitié! J'ai déjà perdu mon perroquet ce matin. Si tu mourais je serais trop malheureuse! C'était un ordre, ajouta Heine, j'ai obéi, j'ai continué de vivre. Vous comprenez, mon amie, quand on me donne de bonnes raisons... »

« On a beaucoup écrit sur l'attitude religieuse de Heine. On est allé jusqu'à prétendre que, converti au luthérianisme, il était devenu catholique sur le tard. »

« Ce serait mal comprendre cet impénitent sceptique que de chercher à cet égard quelque preuve positive. »

« Ah! disait-il, Jupiter m'en veut de l'avoir raillé! Voilà qu'il a pris un des crabes de la Bactrachomyomachie et qu'il l'a fixé sur moi. Le monstre me ronge sans cesse et pièce à pièce. Je ne peux plus écrire; je ne peux plus que d'écouter... »

En 1847, un de ses plus grands amis, le poète allemand Laube vint le voir à Paris : — En somme, lui demandai-je, quelle est ta conclusion. Que penses-tu de l'autre vie? Heine répondit après un instant de réflexion : — Demandé-moi ce que deviendra cette bête qui brûle dans la cheminée. La flamme le dévore. Contentons nous d'en récolter la chaleur en attendant que la cendre soit dispersée par le vent. »

D'autre part, il s'écrit, dans une de ses poésies inédites recueillies par Philibert Audebrand et publiées par lui dans ces Petits mémoires du XIX^e siècle : — La gloire! la gloire! je vous dis, que ça ne vaut pas la cendre qui roule d'un cigare de trois sous. Une raie faite sur

49 Année. Le numéro: 20 centimes. MARS 1912

Le Progrès Médical

ADMINISTRATON A. KOTZAU D ^r 41, Rue des Ecoles, PARIS (V) (Téléphone 211) BOUHOUIS 11, Rue de Valenciennes, PARIS JEANNIN 11, Rue de Valenciennes, PARIS PAUL-BONCOUR (G) Médecin de Clinique 11, Rue de Valenciennes, PARIS	DIRECTION SCIENTIFIQUE MARIE LOEFLER, Professeur agrégé, Médecin des Hôpitaux. Rédacteur en chef CHOPOLAKI Médecin des Hôpitaux LENORMANT Médecin des Hôpitaux OPPEHEIM Médecin de la Salpêtrière POULARD Médecin des Hôpitaux RABOND (F) Médecin des Hôpitaux	RÉDACTION SECRÉTAIRE GÉNÉRAL Ch. ESNOUET Médecin consultant à l'Hôtel-Dieu Ancien titulaire des Hôpitaux SECRÉTAIRES DE LA RÉDACTION A. PILIBERT Ancien interne Médecin de Clinique Les bureaux de rédaction sont ouverts de 9 h. à 12 h. et de 2 h. à 6 h.
--	---	---

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
 SECRÉTAIRES DE LA RÉDACTION
 SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION

Sous un format grand in-4° raisin de 24 ou 32 pages, le Progrès Médical publie chaque semaine : Plusieurs articles originaux ou revue générale ; Une clinique médicale ou chirurgicale ; Un article de médecine pratique ; Un bulletin ; Actualité médicales ; Une consultation médicale avec formules ; Les comptes rendus des Sociétés savantes ; Les actes de la Faculté ; Nouvelles, Varia, etc., etc.

23^e Année. - N° 8. Paraissant le 10 et le 25 de chaque mois. 25 AVRIL 1912

REVUE INTERNATIONALE DE MÉDECINE et de CHIRURGIE

BALZER Médecin de Clinique, Médecin de l'Hôtel-Dieu, Paris RENÉ CROUCHET Médecin consultant à l'Hôtel-Dieu Ancien titulaire des Hôpitaux GILBERT Médecin de Clinique, Médecin de l'Hôtel-Dieu, Paris SUYFOT Professeur agrégé à l'École de Médecine de Paris LANDE Professeur agrégé à l'École de Médecine de Paris LAUNOIS Médecin de Clinique, Médecin de l'Hôtel-Dieu, Paris	PERIODE SOUS LA DIRECTION DE M. L. CHAUFFARD Médecin de Clinique, Médecin de l'Hôtel-Dieu, Paris BABY Chirurgien à l'Hôtel-Dieu GAUCHER Médecin de Clinique, Médecin de l'Hôtel-Dieu, Paris GAUSSELL Professeur agrégé à l'École de Médecine de Paris JAOURMONT Médecin de Clinique, Médecin de l'Hôtel-Dieu, Paris HUTINEL Professeur agrégé à l'École de Médecine de Paris LEGUEU Médecin de Clinique, Médecin de l'Hôtel-Dieu, Paris VILLEMEN Médecin de Clinique, Médecin de l'Hôtel-Dieu, Paris WALTHER Médecin de Clinique, Médecin de l'Hôtel-Dieu, Paris
--	---

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
 SECRÉTAIRES DE LA RÉDACTION
 SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION

La Revue Internationale de Médecine et de Chirurgie (23^e année), paraît le 10 et le 25 de chaque mois sur 28 ou 36 pages. Elle publie des articles originaux de clinique médicale ou chirurgicale ; Comptes rendus des Sociétés savantes. Les principaux travaux publiés en France et à l'étranger sont l'objet d'analyses très détaillées évitant de se reporter à l'original. Enfin, une pratique journalière, un Formulaire, Varia, Nouvelles et Bibliographie.

Numeros spécimens SERVICE GRATUIT DE 2 MOIS SUR DEMANDE

PRIME A NOS ABONNÉS

Nous attirons l'attention des lecteurs sur l'importance de la prime offerte aux abonnés du Progrès Médical.

Elle consiste dans l'envoi franco pour la France, l'Algérie et la Tunisie de *MEDICUS*, Guide-Annuaire des Etudiants et des Praticiens, grand in-8° raisin, relié, de 1,700 pages. **Le plus complet, le plus pratique et le plus utile de tous les Annuaires.**

ABONNEMENTS au PROGRÈS MÉDICAL, à la REVUE INTERNATIONALE DE MÉDECINE ET DE CHIRURGIE et MEDICUS, RÉUNIS, pour le PRIX GLOBAL de .. 15 fr.

le sable, une ride sur l'eau, une note jetée au vent qui s'enfonce dans l'immensité de l'éther. Voilà la vie, voilà la gloire... L'homme est un ver de terre et se croit un dieu... On l'entend dire : « Je suis le maître. » Tu n'es le maître que de ta souse, quand tu fis dans le ventre.

« Et le pain tremble toujours.

Albert Vois a raconté les derniers moments de Henri Heine. Ils confirment notre impression :

« Henri Heine se sentait mourir. Il exigea qu'on le laissât seul avec le docteur Gruby, son conseil.

« Docteur, lui dit-il, vous êtes mon ami ! J'exige de vous un dernier service. Dites-moi toute la vérité : c'est fini, n'est-ce pas ?

« Le médecin se fit.

« Merci, ami Henri Heine.

« Avez-vous une dernière prière à m'adresser ? demanda le docteur, ému jusqu'aux larmes.

« Oui, répondit le poète; ma femme dort, ne la réveille pas. Mais prenez sur cette table les fleurs qu'elle a achetées ce matin. J'adore les fleurs ! Merci ! Placez-les sur ma poitrine ! Merci ! Bien en core.

« Je m'enivrait une dernière fois des parfums, lui murmura :

« Des fleurs, des fleurs ! Que la nature est donc belle !

« Ce furent ses dernières paroles.

LA MAGNÉSIE

La magnésie, le carbonate naturel de magnésium, existe dans la nature à l'état amorphe et à l'état cristallisé. Ses usages

industriels sont considérablement répandus depuis 1888, par suite de l'utilisation de ses propriétés réfractaires et basiques dans la métallurgie du fer.

La magnésie se trouve en général au voisinage des gisements de fer. Elle con-

qui exporte environ les quatre cinquièmes de la production totale s'élevant à 50.000 tonnes pour les dix dernières années. La magnésie très pure de l'île d'Ébue vaut, après calcination, de 100 à 125 francs la tonne. Le plus ancien gisement de magnésie

comme la magnésie amorphe ne s'agglomère que vers 200 degrés, on lui ajoute un liant; à Ébue on emploie principalement la serpentine. Celle-ci, utilisée seule au voisinage de gisements de carbonate de fer, donne à l'émail, en la rencontre dans les Alpes autrichiennes, en Hongrie, à Semmering, Breitenau, et surtout à Veitsch, dont les mines fournissent à elles seules 100.000 tonnes par an sur une production totale de 150.000 tonnes.

Pour fabriquer des briques réfractaires de magnésie, on broie le minéral partiellement, par le grain; après avoir réalisé un mélange en proportions convenables, on hante la masse que l'on met en silo pendant quelques semaines en ayant soin de l'aérer pour que l'humidité se répartisse uniformément. On malaxe ensuite la magnésie ainsi hydratée et on moule en briques en la soumettant à des pressions de 200 à 300 kilogrammes par centimètre carré sous des presses hydrauliques. On sèche les briques en les portant à une température de 25 degrés ébullition ensuite jusqu'à 1.500 degrés pendant 2 à 3 heures, et on les laisse refroidir pour les refroidir par éviter les gerçures qui se produiraient, surtout s'il existe de petites quantités de chaux dans le minéral.

Les briques ainsi préparées sont employées dans les fours de Siemens et Martin. L'Allemagne seule en a consommé 41.200 tonnes en 1910 représentant une valeur de 2.358.000 francs. (L. Temp.)



Le départ du Président du Congrès de Neurologie et Psychiatrie à bord du Carthage

tient, à l'état cristallisé, jusqu'à 20 o/o de matières étrangères, en particulier de fer (2 à 5 o/o).

Le gisement le plus important de magnésie amorphe est situé dans l'île d'Ébue,

est celui de Kraubath dans la Haute-Silésie, et il est exploité pour connecter les garnissages des soles de hauts fourneaux.

D'autres gîtes existent en Scandinavie et au Transvaal.

DICTIONNAIRE-FORMULAIRE DES PRINCIPALES SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES

Andiodol — Combinaison synthétique, dans une glycérine spéciale, de triméthanol et d'un dérivé de la série allylique. Solution commerciale au centième.

Antiseptique —

1° Cuillerée dans un litre d'eau pour usage cutané.

Bromures Mure — Plusieurs sirops à base de bromure et d'écorces d'oranges amères.

1° **Sirop Henry Mure au bromure de potassium** — 2° **au bromure de sodium** — 3° **au bromure de strontium** — 4° **polymorphe** (sodium, potassium ammonium).

Pratiquer des sel par cuillerée à soupe.

Epilepsie, Hystérie, Névroses.
A. GAZAGNE, Pont-Saint-Espirit (Gard).

Choléclosole — Extrait spécial de fiel de bœuf, renfermant tous les principes actifs de la bile assés à la Khasse.

Estomac mucromembraneux, constipation, insuffisances biliaire et pancréatique.
Dragées ovoïdes litérales.
1 à 12 par jour prises en 3 doses égales (au déjeuner, au dîner et le soir en se couchant).

Laboratoire Duret et Roussel, Marly-le-Roi (Seine-et-Oise).

Coaltar saponné Le Beuf —

Emulsion de coaltar au goudron. Antiseptique puissant, et même emulsion irritant, cicatrisant des plaies, adhésif dans les brûlures.

Angines couenneuses, anthrax, gangrènes, herpès, leucorrhée, pyriaritis, otites inflammatoires, suppurations (Le médecin l'emploie plus ou moins dilué suivant les besoins).

Hygiène de la toilette : bouche, genoux, cheveux, ablutions journalières (1 à 2 cuillerées à soupe pour un litre d'eau).

Dépôt : 25, rue Réaumur.

Dépilatoire Hospitalier — Dépilatoire scientifique, inefficace

(ne contient ni chaux vive, ni arsenic, ni acétate de thallium). Dissout le poil comme l'eau d'ouïe du mercure.

Ni douleur, ni rougeur, ni irritation cutanée; dissout jusqu'à la racine, en trois minutes.

Applications : 1° **Chirurgicales** (remplace le rasoir); 2° **Médicales** (poils disgracieux du visage ou du corps, moustache féminine, favoris, etc.).

Prix : usage 12 francs (médecins 9 fr. 50); corps 20 francs (médecins 16 francs).

Pharmacie Chantemerle, anc. int. des hôp. de Paris, 8, rue de Constantinople, Paris.

Germose Karyab ou Fluorotermine stabilisée. Ce mercureux spécifique de la *Cocquelcotte* et de la *Toux nerveuse* urinaire invariablement une coquelcotte dans les quinze jours.

Traité agréable au goût. Non toxique.

4 cuillerées à café jusqu'à 1 an; 8 cuillerées à café de 1 à 3 ans; 8 cuillerées à dessert au-dessus de 3 ans.

Dépôt : Pharmacie centrale de France, rue des Nonnains-d'Hyères, 21, Paris.

Hectine — Benzoulole-paraminophénylarsinate de soude.

Traitement de la Syphilis.

Pilules (0.10 d'hectine par pilule) : 1 à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.

Gouttes (20 gouttes = 0.05 d'hectine) : 10 à 100 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.

Amoules B (0.20 d'hectine par ampoule) : injecter une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours (indolore).

Laboratoire de l'Hectine, 12, rue du Chemin-Vert, à Villeneuve-Lareigne (Seine).

Hémosty du D' Roussel — Sérum hémopœtique frais (de

cheval), en comprimés et en ampoules.

Anémies, hémorragies, convalescences, tuberculose, Applications chirurgicales du sérum frais (saisonnements, gyncologie...)

Comprimés : 4 à 8 par jour. Ampoules : 1 ampoule de 10 c.c. (adultes) ou 5 c.c. (enfants), tous les jours, par voie buccale ou rectale.

En ingestion (comprimés ou ampoules), le matin à jeun ou une heure avant les repas.

La boîte de 45 comprimés ou de 6 ampoules : 5 fr. 50.

Preud'homme, pharmac. 15, rue Gallion, Paris. Tél. 316-22.

Huile grise stérilisée et iodurée Vigier — 40 à 111 g. pour 100 cc. (Coex. 1908).

Pour injections intramusculaires. Pour adultes : une injection de 8 centigr. de mercure par semaine, pendant 3 semaines. — Repos.

Faire une 2^e série, etc.

Se servir de préférence de la *Seringue spéciale du Dr Barthélemy* à 12 divisions, chaque division correspond exactement à 1 centigr. de mercure métallique.

Pharmacie Vigier, 12, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris.

Intraits Dausse — Intraits de plantes fraîches stabilisées (procédé Perrot-Gros).

Intrait de Digitale. Produit soluble, contrôlé physiologiquement. Efficace cardiaque rapide, durable.

Lactol du D'Boucard — Comprimés ou ferment lactique pur.

Extrait sabural des voies digestives (langue chargée, selles fétales); **Entérites aiguës et chroniques** (dysenteries, diarrhées); **Entérites** (eczéma, urticaire, herpès, acné); **Hygiène buccale** (pyorrhées, stomatites).

Adultes : 1 à 2 comprimés 3 fois par jour, une heure avant les repas, délayés dans un peu d'eau sucré.

Nourrissons (diarrhées, gastro-entérites) : 1 comprimé 2 ou 3 fois

par jour, délayé dans un peu d'eau bouillie.

La boîte de 45 comprimés : 4 fr. Laboratoire du D' Boucard, 112, rue La Botie, Paris. Tél. 558-28.

Lévrine extractive Cuturieux (Comprimés de)

Enzymes de la levure de bière; 4 gr correspond à 35 gr levure fraîche; les comprimés sont dosés à 0.20 centigr.

ils équivalent à un gros cachet de levure sèche et à une cuillerée de levure fraîche. Très actifs, inaltérables, faciles à prendre.

Paroncles, Anthrax, Acné, Eczéma, Dermatoses, Suppurations, Angines, Gripes, Maladies infectieuses, Entérites, Constipation.

2 à 8 par jour, au début des repas. Laboratoire Cuturieux, 57, avenue d'Anin, Paris.

Maltobacilline — Ferments lactiques, maltosés imputrescibles, bien tolérés. Mal intestinaux, auto-intoxication, 137, r. Alsée, Paris. — 40 comprimés, à fr. 75; 80, 4 fr. 25.

Névroséthine Freyssingue — 10 gouttes = 0.20 centigr. de glycérophosphate de soude, potasse et magnésium (ni chaux, ni sucre, ni alcool).

1 à 20 gouttes à chaque repas. Flacon 3 fr. Freyssingue, 6, rue Abel, Paris.

Nucleotat Robin — Nouvelle composition phosphatée d'acide nucléinique d'origine végétale.

1^{er} GRANULÉ — Rachitisme, cachexie, lymphatisme, bronchite chronique, convalescence, arthralgie, débilité, névroséthine, etc.

à 8 à 6 cuillerées-mesures chez l'adulte par 24 heures, et 2 à 3 pour enfants et vieillards.

2^e INJECTABLE — Exalte la phagocytose. Abaisse la température en quelques heures.

Opérations chirurgicales (préventive). **Déferescence** dans les fièvres infectieuses (puerpérale, typhoïde, scarlatine).

1 ou 2 injections, suivant les cas dans les 24 heures.

Quataplasm du D' Langlet-Bart — Farnesem complet, zinc, fer, iode.

Phlegmasies, eczéma, impétigo, phibéties, brûlures, érysiptèle.

Sirop du D' Bousquet — A la *Dionine-Merc*. Chaque cuillerée contient une entée de la *Dionine-Merc*, 2 gouttes bromures chimiquement pur, 6 gouttes alcoolat de racines d'aconit.

Indiqué dans toutes les affections des voies respiratoires accompagnées de toux opiniâtre, d'asthme, de neurvisme et d'insomnie.

Adultes : 4 à 8 cuillerées à soupe. Pharmacie du D' Bousquet, 140, faubourg St-Honoré, Paris.

Thaloxaline — Laxatif régulier. Agit sur l'estomac et les reins sans produire entièrement végétal, ne détermine aucune irritation, ni accoutumance.

Chaque cuillerée renferme 0.50 centigr. de thaloxaline. Comprimés à 1/8 chaque repas. Laboratoire Duret et Naby, Marly-le-Roi (Seine-et-Oise).

Uraséptine Rogier — Granulé soluble à base d'oxyde de zinc, d'acide chlorhydrique, de chlorure de sodium, de benzoate de soude et de lithine, et dosé à 0.50 centigr. de mélange par cuillerée.

Antiseptique urinaire; dissout et chasse l'acide urique.

Rhumatismes, goutte, gravelle, sciaticite, névroséthine.

4 cuillerées à café par jour, 3 heures au moins avant ou après les repas.

19, avenue de Villiers.

Véronidine — Solution dans un véhicule synergique de diéthylmalonyluréa à la dose de 0.50 centigrammes par cuillerée.

Insomnies, névralgies.

1 à 2 cuillerées à soupe par jour. Laboratoires Albert Baud, 20, boulevard du Montparnasse.

CONSTIPATION

Chronique ou Accidentelle

*Fermentations gastro-intestinales
Intoxications bacillaires
Troubles hépatiques et biliaires*



Produit naturel et complet
à base de Podophyllin et Cascara

Dose: un ou deux grains avant ou au milieu
du repas du soir.

Administration: 64, BOULEVARD PORT-ROYAL, PARIS

ALBUMINATE DE VANADIUM

TANNURGYL

du Docteur LE TANNEUR (de Paris)

ANOREXIE - TROUBLES DIGESTIFS - ADYNAMIE - INSUFFISANCE FONCTIONNELLE DU FOIE

Posologie } **PRESCRIRE UN FLACON** : Adultes, 15 à 20 gouttes dans un peu d'eau à chacun des deux repas ; — Enfants, 2 gouttes par jour et par année d'âge ; — Nourrissons, 4 à 5 gouttes par jour dans eau ou lait.

Échantillons sur demande : TANNURGYL du Docteur LE TANNEUR, 8, Rue de Parme, PARIS

Dépilatoire Hospitalier

DISSOUT LE POIL COMME
L'EAU DISSOUT LE SUCRE

Indications

Poils disgracieux du visage ou du corps (moustache féminine, favoris, etc...).

Remplace le rasoir pour rendre nettes et glabres les régions où doit trancher le bistouri.

Avantages

Seul dépilatoire scientifique.

Inoffensif (ne contient ni chaux vive, ni arsenic, ni acétate de thallium).

Ni douleur, ni rougeur, ni irritation cutanée.

Dissout le cheveu ou le poil en 3 minutes.

Dissout jusqu'à la racine.

Le poil reparait parfaitement après une première application; puis la repousse se fait de plus en plus lente, de plus en plus grêle, de plus en plus pâle à la suite des applications successives ; plus de repousse à la longue (atrophie de la papille pileaire que le Dépilatoire a pénétrée, "mordue", lésée).

Préparé par M. Chantreau, ancien interne des Hôpitaux de Paris, lauréat de l'Assistance Publique (1^{er} prix des Hôpitaux, 1905), pharmacien de 1^{re} classe, 8, rue de Constantinople, Paris.

PRIX FRANCO. — Pour le visage : au Public 12 fr., aux Médecins 9 fr. 50
Pour le corps : — 20 fr., — 16 fr.

Traitement de la **SYPHILIS** sous toutes ses formes

HECTINE

PILULES (0,30 d'Hectine par pilule). — Une à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.
GOUTTES (0,05 d'Hectine par goutte). — Une à 2 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES A (0,10 d'Hectine par ampoule). — Injecter une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES B (0,20 d'Hectine par ampoule). — INJECTIONS INDOLIBRES

HECTARGYRE

(Combinaison d'Hectine et de Mercure).
 Le plus toléré de tous les sels mercuriels.
PILULES (Par goutte Hectine 1 gr. Précipité Hg. 0,05; Ext. 0,001). — Durée du traitement : Une à deux pilules par jour.
GOUTTES (Par 20 gouttes Hectine 0,20; Hg. 0,01; Ext. 0,001). — Une à 15 gouttes par jour.
AMPOULES A (Par ampoule Hectine 0,10; Hg. 0,01). — Une ampoule par jour.
AMPOULES B (Par ampoule Hectine 0,20; Hg. 0,02). — Une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.
 INJECTIONS INDOLIBRES.
 Laboratoires de THECTINE 15, Rue de Chemin-Vert, à Villeueuve-la-Garenne (Seine).

HISTOGÉNOL Naline

Médication arsénio-phosphorée organique à base de Nucharthine, réunissant combinés tous les avantages sans leurs inconvénients de la médication arsénicale et phosphorée organique.
HISTOGÉNOL NALINE est indiqué dans tous les cas où l'organisme débilite, par une cause quelconque, réclame une médication réparatrice et dynamogénique puissante; dans tous les cas où il faut relever l'état général, améliorer la composition du sang, reconstituer les tissus, combattre la cholestérolurie et ramener à la normale les réactions intrazérogéniques. — **PUISSANT STIMULANT PHAGOCYTAIRE**
TUBERCULOSES, BRONCHITES, LYMPHATISME, SCROFULE, ANÉMIE NEURASTHÉNIE, ASTHME, DIABÈTE, AFFECTIONS CUTANÉES FAIBLESSE GÉNÉRALE, CONVALESCENCES DIFFICILES, etc.
FORMES : ELIXIR — EMULSION — GRANULE — AMPOULES
ET DOSES : Elixir : 20ml; 2 cuillères par jour. — Granule : 2 mesures par jour. — Ampoules : 20ml; 2 ampoules à 10ml; 2 ampoules à 5ml; 2 ampoules à 2,5ml par jour.
 Exiger sur toutes les boîtes et flacons la Signature de Garantie : A. NALINE
 Littérature et Échantillons : J. G. A. NALINE, 15, Rue de Villeueuve-la-Garenne, près St-Denis (Sein).

HYPNASE VERGELOT

(Comprimés)

Association des Ferments aux Hypnotiques

RÉGULATEUR TONIQUE DES NERFS
 AFFECTIONS NERVEUSES
 DOULEURS MUSCULAIRES
 NÉURALGIES
 INSOMNIES

ABSENCE TOTALE DE BROMURE

MODE D'EMPLOI : ADULTES : 2 à 4 comprimés par jour (2 en se couchant dans un peu d'eau sucrée, 1 ou 2 au moment de crise ou de douleurs)
 ENFANTS : 1 comprimé par jour maxima

Littérature et échantillons sur demande

E. VERGELOT, Pharmacien de 1^{re} classe, Préparateur, 163, rue de Flandre, 163 — PARIS

LACTOLAXINE FYDAU

CULTURE LAXATIVE de Ferment lactique pur
Supprime immédiatement la CONSTIPATION chronique ou aiguë, les intoxications gastro-intestinales, Fermentations putrides, Perturbations hépatiques et biliaires.
Rétablit la sensibilité de la muqueuse, provoque la péristaltisme sans la moindre irritation intestinale.
 1 à 3 comprimés par jour. — 250 la boîte de 36 comprimés.

Littérature et Échantillons : LABORATOIRES BIOLOGIQUES de A. PÂRIS
 1, Rue de Châteaudun — 55, Rue Lafayette, PARIS. — Téléph. 122-95.

Traitement rationnel de la Constipation

PAR LA RICINOPALMINE LAGOUTTE

à base d'huile de ricin pure désodorisée, édulcorée et parfumée
 Nouveau purgatif doux, prompt et sûr, sans aucune toxicité
 GOUT AGRÉABLE, LE MEILLEUR POUR LES ENFANTS
 Convient à tous, même aux femmes à l'état de grossesse

Échantillons et littérature sur demande :
 Laboratoire de Pharmacologie galénique, 5, boulevard des Brogliez, Lyon
 Le flacon : 3 fr., dose pour 6 purgations ; le flacon d'essai : 1 fr.



ÆSCULAPE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Médecine; — Sciences, Lettres, Arts
** dans leurs rapports avec la Médecine **



SOMMAIRE

Les Velus dans la Peinture et la Céramique (17 illustrations).

Par le Prof. Le Double et le D^r Houssay.

Bibrons antiques (11 illustrations).

Par le D^r Jean Lecaplain.

Sonnets diététiques : Le Homard ; Le Homard à la Coppée (2 illustrations).

Par Ch. Monselet et par le D^r Camuset.

Splendeur et misère Hospitalières en Turquie (4 illustrations).

Par le D^r L. Libert.

Quelques pensionnaires de Saint-Lazare dans le passé (10 illustrations).

Par le D^r P. Laffont.

Le Squelette dans l'Art (20 illustrations).

Par le Prof. Peugniez (d'Amiens).

Abonnement sans Prime.
 12 fr. (Étranger 15 fr.)

A. ROUZAUD, Éditeur

41, Rue des Ecoles, Paris — Téléphone : 830-03

Le Numéro 1 fr. (Étranger 1 fr. 50)

Abonnement avec Prime
 20 fr. (Étranger 25 fr.)



Tableau des Puissances Antiseptiques et Bactéricides de l'ANIODOL

MICROBES	DOSES ANTISEPTIQUES empêchant toute culture dans le milieu essenciel		PUISSANCE ANTISEPTIQUE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL	DOSES BACTÉRICIDES ayant tué au bout de 24 heures une culture dans le milieu de culture		PUISSANCE BACTÉRICIDE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL
	GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000		GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000	
Bacille subtilis	1,90	0,25	7,6	8,5	0,45	18,90
Bacille coli communis	1,35	0,12	11,25	3,1	0,15	20,70
Staphylocoque doré	1,40	0,07	20,00	2,5	0,25	10,00
Streptocoque pyogène	1,90	0,06	21,70	1,35	0,09	14,50
Bacille pyocyanique	0,95	0,10	9,5	3,10	0,20	15,50
Bacille typhique	1,85	0,035	52,85	3,5	0,15	23,40
Bacille diphtérique	0,4	0,065	6,1	1,1	0,1	11,0
Bacille choléra (Cassini)	1,3	0,05	26,0	1,5	0,15	10,0
Bacille anthracis	1,4	0,075	18,7	11,5	0,4	28,75
Bacille lactique	0,6	0,12	5,0	0,8	0,2	3,0

ANTISEPTIQUES	ORGANISME	COEFFICIENT de l'ACIDE PHÉNIQUE
Sublime	Bacille typhique	20,00
Créoline	—	2,50
Lysol	—	2,50
Antiseptique de Pearson	—	2,50
Acide phénique	—	1,00
Formol	—	0,30
Chinosol	—	0,30
Chlorure de zinc	—	0,15
Lysoforme	—	0,10
Listérine	—	0,03
Sulfate de zinc	—	0,02
Santitas	—	0,02
Acide borique	—	Nil

« Ces nombres font voir d'une façon globale que « l'ANIODOL présente une activité en moyenne « vingt fois plus grande que celle du Phénol. « Il est à remarquer que quelques nombres « émergent au-dessus de cette moyenne d'une « façon très notable : Ainsi, celui du Bacille « typhique, 52,85, accuse à la fois la résistance « particulièrement remarquable de ce microbe à « l'acide phénique, et sa délicatesse vis-à-vis de « l'ANIODOL. « La même observation, moins intéressante sans « doute au point de vue pratique, est à relever pour « le Bacille anthracis.

« Signé : E. FOUARD,
« Chimiste à l'Institut Pasteur. »

« Au point de vue du mode d'action des antiseptiques, ces nombres apportent une contribution de

« plus à une connaissance antérieure acquise de la « supériorité des antiseptiques anticoagulants, ayant « ainsi, non une action essentiellement extérieure « sur le corps du microbe, comme les agents coagu- « lateurs, mais une action physiologique interne, « modificative du protoplasma, conséquence d'une « pénétration osmotique à travers la membrane « enveloppe.

Signé : E. FOUARD.

« Chimiste à l'Institut Pasteur. »

Quelle est, d'autre part, la puissance bactéricide des divers antiseptiques ?

Nous empruntons le tableau suivant au journal *Lancet*, du 14 juillet 1906, page 125, qui renvoie, pour plus amples informations, au *Journal of the Royal Sanitary Institute*, vol. xxiv, part. 3, page 424 :

En comparant ces chiffres avec ceux des tableaux précédents, on constate que le pouvoir bactéricide de l'ANIODOL étant de 23,40, et celui du sublimé (le plus puissant antiseptique employé à ce jour) de 20,00 seulement, l'ANIODOL le dépasse de près du sixième, les autres antiseptiques ayant un pouvoir de 10 à 200 fois moindre.

Ainsi s'explique la grande supériorité de l'ANIODOL et la faveur dont il jouit auprès du corps médical qu'il a définitivement conquis et qui sait qu'en faisant usage de l'ANIODOL il est certain d'obtenir d'emblée le maximum d'effet thérapeutique, sans exposer le malade au moindre danger, au plus petit inconvénient, l'ANIODOL n'étant ni caustique ni toxique, à l'inverse du sublimé qui reste toujours un poison violent.

ANIODOL

LE PLUS PUISSANT

Antiseptique Désodorisant

Sans Mercure, ni Cuivre — Ne tache pas — Ni Toxique, ni Caustique

N'ATTAQUE PAS LES MAINS, NI LES INSTRUMENTS

OBSTÉTRIQUE — CHIRURGIE — MALADIES INFECTIEUSES

SOLUTION COMMERCIALE : au 1/400* (Une GRANDE CUILLERÉE dans un LITRE D'EAU pour usage courant).

PUISSANCES } BACTÉRICIDE 23.40 } sur le Bacille typhique
 } ANTISEPTIQUE 52.85 } (établies par M. FOUARD, Ch^e à l'INSTITUT PASTEUR
 Cellules du Phénol étant : 1.85 et du Sublimé : 20.

SAVON BACTÉRICIDE A L'ANIODOL 2%₀

ANTISEPTISIE des MAINS de l'OPÉRATEUR, de la PEAU, des SURFACES

POUDRE D'ANIODOL INSOLUBLE remplace l'IODOFORME

Réalisation de l'ANTISEPTISIE INTERNE par l'ANIODOL pris à l'intérieur. Souverain dans FIÈVRE TYPHOÏDE, DIARRHÉE VERTE DES NOUVEAUX-NÉS, GASTRO-ENTÉRITE, FERMENTATIONS GASTRO-INTESTINALES, etc.

DOSE : Une grande cuillère-à soupe dans un litre d'eau par cuillérées, ou verrees, dans les 24 heures.

Echantillons et Renseignements : Société de l'ANIODOL, 32, Rue des Mathurins, PARIS. — SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

NOS DEUX MODES D'ABONNEMENT

De nombreuses lettres nous sont parvenues de France et de l'Étranger sur le sujet de nos Primes de Remboursement et du Prix de l'Abonnement. D'un autre côté, certains abonnés ont craint de ne pouvoir bénéficier de la prime lors du renouvellement; d'autre part, certains lecteurs, possédant déjà la plupart des numéros offerts, nous ont demandé un prix d'abonnement spécial.

Nous avons crû, pour donner satisfaction à tous les désirs :

1° Des abonnements sans primes à 12 fr. (Étranger 15 fr.).

2° Des abonnements avec primes à 20 fr. (Étranger 25 fr.).

1° Abonnement sans Primes : 12 fr. (Étranger 15 fr.)

Envoyer un mandat de 12 francs (Étranger 15 fr.) à M. Rouzand, 41, rue des Ecoles, Paris. (Depuis le 31 décembre, les abonnements ne peuvent plus porter sur l'année 1911. (Le prix des 12 numéros de 1911 est de 40 francs, sans prime.)

2° Abonnement avec Primes : 20 fr. (Étranger 25 fr.)

L'envoi d'un mandat de 20 fr. (Étranger 25 fr.) à M. Rouzand, éditeur d'Æsculape, 41, rue des Ecoles, Paris, donne droit à un abonnement d'un an et à l'une des primes suivantes, dont la valeur égale celle de l'abonnement et que nous adressons franco. (Désigner deux primes pour le cas où l'une d'elles serait épuisée.)

I. — Instruments de chirurgie, médecine, laboratoire.

- 1° 4 Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Mathieu.
 - 2° 4 Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.
- (Nota. — Le « Bon » sera adressé à l'abonné dès la réception du mandat d'abonnement.

II. — Eaux Minérales (France et médeçins seulement).

- 1° Eau de *Préguys*, Source *Alice* (une caisse de 50 bouteilles).
- 2° Eau de *Vals*, Source *La Reine* (une caisse de 50 bouteilles).

III. — Produits hygiéniques « Innoxa » (France).

- 1° *Bel assortiment de produits hygiéniques et de beauté*, d'une valeur de 25 fr. constitué par : 1 flacon lait « Innoxa » ; 1 grand pot cold-cream « Innoxa » ; 2 boîtes poudre « Innoxa » ; 2 tubes cold-cream « Innoxa ». (Sera très apprécié par la femme du médecin.)

IV. — Instruments médicaux.

- 1° *Seringue du Dr Barthélemy*, modèle Vigier, stérilisable, spéciale pour huile grise à 40 o/o, avec boîte métal et aiguille en platine iridiée de 5 centimètres; accompagnée de 2 seringues de 1 centimètre cube cristal genre Luer (valeur de l'ensemble 21 fr.).
- 2° *Seringue de 20 centimètres cubes* (pour sérum de Roux, etc.) avec tube-raccord caoutchouc, deux aiguilles et boîte métal (valeur 21 fr.).

V. — Livres.

- 1° *Art et la Médecine*, par Paul Richer, membre de l'Académie de médecine; ouvrage de grand luxe, 362 pages, 350 illustrations (valeur 30 fr.).
- 2° *L'Assiette au Beurre*, un beau volume album contenant une cinquantaine de numéros différents, illustrés

par nos meilleurs humoristes (Willette, Abel Faivre, Guillaume, Steinlen, Roubille, Mirande, Ricardo Flores, etc.) (Valeur 25 fr.).

10° *Œuvres de Rabelais*, 4 vol., édition des Bibliophiles, reliure d'amateur, tête dorée (valeur 24 fr.). (Les œuvres de notre vieux et savoureux confrère s'imposent à toute bibliothèque médicale.)

11° *Les Différents et les Malades dans l'Art*, par le Professeur Charcot et Paul Richer; ouvrage de grand luxe, nombreuses illustrations (valeur 20 fr.).

12° *Œuvres d'Alfred de Musset*, édition de la collection artistique Jounaust, 7 volumes (*Premières Poésies, Poésies Nouvelles, Comédies et Proverbes* (2 vol.), *Contes, Nouvelles, etc., Confession d'un Enfant du Siècle*) (valeur 21 fr.).

13° *Quatre volumes à choisir* parmi les 6 volumes suivants de Georges Cain, à 5 fr. l'un, largement illustrés : *Coins de Paris, Promenades dans Paris, Nouvelles Promenades dans Paris, A travers Paris, Pierres de Paris, Embraves de Paris*. (Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.)

14° *Le Cabinet secret de l'Histoire*, par le Dr Cabanès; 4 vol., illustrés, à 5 fr. l'un (valeur 20 fr.).

15° *L'Éducation artistique* par l'Image et l'Anecdote, par Paul Bayard, inspecteur des musées; vol. de grand luxe, 600 pages, 400 illustrations (valeur 30 fr.).

16° *Œuvres complètes de Shakespeare*, traduction publiée il y a deux ans par la Maison Flammarion; 8 beaux volumes illustrés, à 3 fr. 50 (valeur 28 fr.).

17° *Le Nu au Théâtre* (depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours), par les Drs Witkowski et Niss (valeur 20 fr.).

18° *l'Ingl' France de livres à choisir* dans la liste suivante : *Mémoires inédits du Pape*, par Cabanès (3 vol. à 3 fr. 50

AVIS TRÈS IMPORTANT

Collection des 12 Numéros 1911 d'ÆSCULAPE

Depuis le 1^{er} Août 1912, le prix de cette collection est porté à 40 francs net, sans prime

- l'un); — *Les Morts mystérieuses de l'Histoire*, par Cabanès (2 vol. à 2 fr. 50 l'un); — *Les Indiscretions de l'Histoire*, par Cabanès (6 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Les Pauvres Docteurs*, par le Dr Lucien Niss (1 vol. à 3 fr. 50); — *Monsieur l'Aggri*, par L. Niss (1 vol. à 3 fr. 50); — *Curiosités Médico-artisiques*, par L. Niss (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Les Accouchements à la Cour*, par le Dr Witkowski (1 vol. à 10 fr.); — *Théâtre de Molière*, pub. par Jounaust, avec la préface de 1682, toute Bibliothèque médicale doit posséder l'œuvre de Molière (8 vol. à 3 fr. l'un); — *Les Mystères des Dieux (Vénus)*, par Pierre Picoté (valeur 6 fr.); — *Ingres* (d'après une correspondance inédite), par Boyer d'Agen (valeur 25 fr.); — *Les Confessions de* [-] J. Rousseau, édition des Bibliophiles (3 vol. à 3 fr. l'un); — *Marat inconnu*, par le Dr Cabanès (1 vol. à 5 fr.); — *Le Maroc pittoresque*, par J. de Taillies (1 vol. de luxe, largement illustré à 10 fr.); — *Lettres de mon Moulin*, par A. Daudet (1 vol. de luxe, abondamment illustré, à 10 fr.). Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.

- VI. — Abonnements. (Les personnes abonnées déjà directement à l'une des Revues ci-dessous ne peuvent la choisir comme prime.)
- 19° *La Grande Revue*, bi-mensuelle, abonnement d'un an (val. 20 fr., pour la France; 25 fr. pour l'Étranger).
- 20° *La Revue* (directeur : Jean Finot), bi-mensuelle; abonnement d'un an (valeur 24 fr., pour la France; 30 fr. pour l'Étranger).
- 21° *L'Art Décoratif*, bi-mensuelle (Revue de l'Art ancien et de la Vie artistique moderne); nos revues, planches en couleurs susceptibles d'être encadrées; abonnement d'un an (valeur 22 fr., pour la France; 26 fr. pour l'Étranger).
- VII. — *Stylo "Gold Star"*, modèle *Safety*, se portant dans toutes les positions.

NUCLÉATOL ROBIN NUCLÉARSITOL ROBIN

GRANULÉ
Nocléophosphates de Chaux et de Soude d'origine végétale.

RACHITISME, CACHEXIE, LYMPHATISME BRONCHITE CHRONIQUE, CONVALESCENCE SCROFULE, DÉBILITÉ, NEURASTHÉNIE, ETC.
DOSE : 4 à 6 cuillerées-mesures chez l'adulte par 24 heures et 2 à 3 pour Enfants et Vieilles.

INJECTABLE
Nocléophosphate de Soude chimiquement pur

EXALTE LA PHAGOCYTOSE Employé éventuellement dans les opérations chirurgicales.
DÉFÉRESCENCE dans les **FIÈVRES INFECTIEUSES**
PUERPÉRALES, ÉRÉPSYDES, TYPHOÏDES, SCARLATINES, etc.
ABAISSA LA TEMPÉRATURE EN QUELQUES HEURES
DOSE : 1 ou 2 injections suivant les cas dans les 24 heures.

ANTI-TUBERCULEUX, PUISSANT RECONSTITUANT (NUCLÉATOL METHYLLARSINÉ)

COMPRIMÉS
DOSE : 2 à 3 comprimés deux fois par jour aux repas pris avec du lait de 0,01 à 0,06 centigrammes de chlorhydrate sodique par jour.

Médication Nocléophosphatée arsenicale
NUCLÉOPHOSPHATES DE CHAUX et de SOUDE METHYLLARSINÉS

INJECTABLE
DOSE : 1 ou 2 injections suivant les cas, dans les 24 heures.

TUBERCULOSE, FIÈVRES PALUDÉENNES CACHEXIE DES PAYS CHAUDS LYMPHATISME, SCROFULE, ETC.

VENTE EN GROS : 13, RUE DE POISSY, PARIS. — DÉTAIL : Principales Pharmacies.

AU LECTEUR

NOS SUPPLÉMENTS TRIMESTRIELS

Le Supplément trimestriel d'Avril comprenait deux articles illustrés, consacrés aux *Hermaphrodites* : l'un dû à la plume du docteur Nass (*Hermaphrodites devant les tribunaux du Moyen Age*) ; l'autre reproduisant, avec les dessins originaux, une curieuse brochure présentée en l'an X de la République, à l'Académie de Mantoue, sur le sexe d'un individu vivant connu sous le nom de *Jaqueline Foroni*.

Le Supplément trimestriel de Juillet donnait un article du D^r Nass sur la *Bestialité antique* et la belle *Épître Jalote et testamentaire* de Georges Froust.

Notre prochain Supplément trimestriel, consacré au *Bal de l'Internat* (1912), paraîtra encarté dans le n^o de Novembre d'*Escalape*, il sera richement illustré et documenté.

sible sur la santé de l'empereur dans cette journée.

Première note d'Yvan

L'Empereur était très accessible à l'influence atmosphérique. Il fallait chez lui, pour que l'équilibre se conservât, que la peau remplît toujours ses fonctions. Dès que

taille. Le trouble fut assez grand pour donner lieu à de la fièvre, et ce ne fut qu'après quelques jours de repos fait soit à Mojaïsk, soit à Moscou que la toux et l'ischurie cessèrent.

Seconde note d'Yvan

La constitution de l'Empereur était émi-

son pharmacien qui était avec les gros bagages à une lieue de distance. Le déplacement à cheval augmentait ses souffrances. Il lui fournit la preuve en exprimant son mécontentement de des pieds n'étant réglés au général Rapp et plusieurs autres généraux belges.

Note de Mestivier

5 septembre. — L'Empereur m'a fait appeler ce soir. « Eh bien, docteur, m'a-t-il dit, vous le voyez, je me fais vieux, mes jambes enflent, l'urine à peine, c'est sans doute l'humidité de ces bivouacs, car je ne vis que par la peau ».

Nuit du 6 au 7 septembre. — L'Empereur est dans l'état suivant : Tout continué et sèche, respiration difficile et entrecouée ; l'urine ne sortant que goutte à goutte et avec douleur, est bourbeuse et sédimenteuse ; les bas des jambes et des pieds sont extrêmement oedématisés ; le pouls serait, écrit et irrégulier.

Ces symptômes graves font craindre à une disposition à une maladie organique.

Tel est le bulletin de santé de Napoléon, tel que je l'ai retrouvé dans mes papiers.

Je dois ajouter que la dysurie qu'éprouvait Napoléon ne cessa complètement que le second jour de son entrée à Moscou. Il me fit venir ce jour-là, vers 7 heures du matin ; il venait de se réveiller et, me montrant un vase presque rempli d'urine, il me dit qu'il croyait être hors d'affaire après avoir uriné si abondamment et à plein canal ; mais il me témoignait quelque inquiétude sur le sérum qui remplissait un tiers du vase. Je lui répondis que c'était l'effet d'une crise favorable au recouvrement prochain de sa santé. Alors il me fit sa question d'usage :

« Que dites-vous de nouveau ? » (son lit était placé de manière qu'il ne pouvait voir la ville). Je lui répondis qu'un vaste cercle de feu enveloppait le Kremlin. « Ah ! ah ! » reprit-il, « sans doute l'impuissance de quelques soldats qui auront voulu faire du pain ou qui auront établi leurs feux de bivouac trop près des maisons de bois ». Puis, fixant ses yeux au plafond, il garda le silence pendant quelques minutes. Sa phy-



Le Champ des bords, à la sazonsa, le 17 septembre 1812 (d'après un croquis du major Faber du Faur).

son tissu était serré soit par une cause morale ou atmosphérique l'appareil d'irritation se manifestait avec une influence plus ou moins grave, et de là, la toux et l'ischurie se prononçaient avec violence. Tous ces accidents cédèrent au rétablissement des fonctions de la peau. Dans la journée du 5 au 6 septembre 1812, il fut tourmenté par le vent de l'équinoxe, les brouillards, la pluie et le bivaque. Les accidents furent assez graves pour être obligé de le calmer à la faveur d'une potion qu'on alla chercher dans la nuit à une lieue du champ de ba-

nemement nerveuse. Il était soumis aux influences morales et il se spasme se partageait ordinairement entre l'estomac et la vessie. Il éprouvait, lorsque l'irritation se portait sur l'estomac, des toux nerveuses qui épuisaient ses forces morales et physiques au point que l'intelligence n'était plus la même chez lui. Le spasme partageait ordinairement ce spasme, et alors il se trouvait sous l'influence d'une position fâcheuse et fatigante. On éprouvait l'ensemble de ces accidents au point qu'on fut obligé dans la nuit du 6 au 7 d'envoyer faire préparer une potion par

LE MAL

DONT SOUFFRIT NAPOLEON A LA MOSKOVA

On a discuté beaucoup sur le mal dont Napoléon souffrit le 7 septembre. Voici le débat tranché. Les trois notes d'Yvan et du médecin de service Mestivier, que M. Champetier publie dans *La Revue*, nous renseignent aussi complètement que pos-

PHARMACIE CHARLARD-VIGIER, Ph^m de 1^{re} cl. et R. HUERRE, Ph^m de 1^{re} cl., Docteur ès sciences, 12, BOULEVARD BONNE-NOUVELLE, PARIS

TRAITEMENT DE LA SYPHILIS PAR LES INJECTIONS MERCURIELLES INTRA-MUSCULAIRES DE VIGIER

Huile grise stérilisée indolore de Vigier à 40 d'Ig p. 100 cc (Codex 1908). Prix du Racon, 2,25 ; Double Racon, 4,25. Un centimètre cube représente 0 gr. 40 de mercure métallique. Pour injecter l'huile grise, se servir de préférence de la seringue spéciale stérilisable du D^r Barthélémy, nouveau modèle Vigier à 15 divisions, dont chaque division correspond à 1 centig. de mercure.



La seringue avec une aiguille en plaine iridée de 5 centimètres. Prix à la Pharmacie Vigier, 15 francs. Cette seringue sert de la seringue de Pravaz, une division correspond à 0 gr. 02 de mercure.

- Huile au calomel stérilisée indolore de Vigier à 0 gr. 60 (et à 0 gr. 10) par cc. Grâce à la consistance spéciale de cette huile, le calomel est maintenu en suspension.
- Huile au Bi-iodure de Mercure indolore Vigier à 0 gr. 01 par cc.
- Huile au Sublimé indolore Vigier à 0 gr. 01 par cc, la plus active, la plus assimilable, la mieux tolérée de toutes les préparations mercurielles solubles.
- Ampoules au Benzoate de Mercure hypertoniques indolores Vigier. Solution aqueuse saccharosée à 0 gr. 01 et à 0 gr. 02 de Benzoate d'Ig. par cc.
- Ampoules au Bi-iodure de Mercure hypertoniques indolores Vigier. Solution aqueuse saccharosée à 0 gr. 01 et à 0 gr. 02 d'Iodure d'Ig. par cc.

Pour éviter les accidents locaux chez les syphilitiques se servir, tous les jours de SAVON DENTIFRICE VIGIER, le meilleur antisyphilitique, 3fr. Pharmacie, 12, Boulevard Bonne-Nouvelle, Paris

MÉTHODE SOUS-PRÉPUTIALE ET INTRA-VAGINALE (Marques déposées)

- Pour les Hommes : Diques Mercuriels Vigier à 0 gr. 04 et à 0 gr. 06 d'osmium mercuriel.
 - Brindilles Mercurielles Vigier à 0 gr. 02 et à 0 gr. 04 d'osmium mercuriel.
 - Pour les Femmes : Billes Mercurielles Vigier à 0 gr. 04 et 0 gr. 20 d'osmium mercuriel.
- Introduire sans la gravité des cas, dans le prépuce, un dique ou une brindille une ou deux fois par jour dans le vagin, une bille une ou deux fois par jour.

Suppositoires d'Huile grise de Vigier, à 0 gr. 02 et à 0 gr. 04 de mercure ; Ovoides mercuriels de Vigier, à 4 gr. et à 6 gr. d'osmium pour frictions ; Savon mercuriel Vigier, à 33 p. 100 de mercure, remplace les frictions ; Émplatir au Calomel du D^r Quinquand, contre la syphilis de l'enfance.

TRAITEMENT DE

l'Arthritisme et de la Dyspepsie

par l'Eau de



Un Verre le matin à jeun
Un Verre une heure avant le Déjeuner

Un Verre une heure avant le Dîner
Le reste de la bouteille consommé aux Repas

Toutes Pharmacies ou s'adresser à M. CHAMPETIER, à Vals-les-Bains (Ardèche)

sionomie bienveillante jusque-là, prit alors une expression terrible. Il appela ses valets de chambre (Constant et Roustan) et, se jetant précipitamment à bas de son lit, il se leva, se fit habiller promptement, sans dire un mot, et avec des mouvements d'humeur tels que, le mamelek s'étant trompé en lui présentant la botte gauche pour la botte droite, Napoléon le repoussa de son pied et le jeta à la renverse. Comme il ne fit pas le signe de tête accoutumé, par lequel il me congédiait, je restais là près d'une heure. Il entra quelques personnes et Napoléon passa dans une autre pièce.

CAGLIOSTRO MÉCONNU

« Cagliostro était un saint personnage », écrivait Lavater à Goethe, en apprenant la condamnation de son camarade de Bale par le tribunal de l'Inquisition. Le docteur Marc Haven, qui a déjà publié l'Évangile de Cagliostro, vient de reprendre cette thèse dans un livre récent, et il paraît presque sur le point d'avoir gagné la plus difficile des causes.

Que Cagliostro ait été souvent calomnié, écrit à ce sujet le critique du Temps, voit à cet égard assez certain. Et les bruits mis en circulation par les agents secrets de la police de Louis XVI, comme Thévenau de Morande, ont trop contribué à l'établissement d'une légende et à la formation de préjugés qui ne résistent pas à un examen impartial des faits. La plupart des historiens s'y sont laissés prendre et l'on peut bien dire que mettre en doute le bien-fondé de la réputation de Cagliostro n'imposait eût paru jusqu'ici aussi extraordinaire que de discuter la réalité de l'affaire du Collier. Il faut déchanter. On ne peut plus, sans courir au-devant du ridicule historique, soutenir aujourd'hui cette thèse que Cagliostro n'était seulement un sorcier habile. D'autres e-pris,

plus prudents, plus avertis, étaient déjà tenus de considérer le célèbre alchimiste comme un mystique ambitieux d'une haute intelligence, fin psychologue, excellent médecin, bon cosmologiste, un homme de mystère, assez indépendant pour que ce ne soit pas cela non plus. L'auteur du Maître inconnu a pu réunir une documentation assez saisissante pour lui permettre de soutenir sa thèse avec quelque possibilité de vraisemblance.

Cette thèse, la voici. Cagliostro, tel qu'il est donné pour tel à la régénération des « frères ». Toute sa vie, vie de sacrifice et d'honnêteté morale, tend vers ce but. Cagliostro, ce mage par excellence, possède la science surhumaine des forces et le don de pressentir l'au-delà. Le docteur Marc Haven fait observer qu'un grand nombre d'expériences de Cagliostro, taxées de tours de passe-passe par les contemporains du compte, sont prises aujourd'hui au sérieux par la science. Il paraît donc très

possible, sans pousser aussi loin que l'auteur du livre qui nous occupe le socié de se conformer aux doctrines de haute magie, d'estimer que Cagliostro fut un honnête homme, un illuminé d'une des meilleures espèces, une manière de « me-sie » humain dans son siècle, comme Tolstol en fut un en Russie au siècle suivant, et que tous ces actes, pour être jugés avec impartialité, doivent l'être à ce point de vue seulement.

Les arguments de la thèse du docteur Marc Haven ne manquent pas de puissance. Il n'apporte sans doute aucun éclaircissement touchant le problème de la naissance du « comte de Cagliostro ». Aucune raison décisive ne nous empêche de croire que le « maître », qui avouait son nom d'emprunt, ait eu comme il l'a laissé entendre des origines orientales. Certains documents iconographiques encore inédits viennent même à l'appui de ses déclarations. Notre biographe est parvenu du moins à reconstituer d'une manière assez sûre le curriculum des dix

huit dernières années de la vie de Cagliostro (1777-1795).

Après ses séjours à Londres, à Mitau, en Courlande, à Saint-Petersbourg, nous le retrouvons à Strasbourg et c'est dans cette dernière ville que sa réputation commença de devenir européenne. L'appui du cardinal de Rohan, qu'il conquiert dès le premier jour, va lui permettre d'étendre le champ de ses travaux. Il néglige son laboratoire pour mettre en pratique les connaissances médicales qu'il a approfondies en Courlande. Les malades, qu'il soigne avec un dévouement et une habileté remarquables, ont été fait de proclamer ses mérites. Le médecin vrai dire, comme autrui lés le physique, préface l'œuvre de l'initiateur. Le but de la maçonnerie égyptienne, se'on Cagliostro, grand-maître de la secte, c'est de former des hommes libres, ayant recouvré, comme lui-même entendait le donner des preuves, leurs pouvoirs originaux. Tout le mystère de son alchimie est là. In herbis et in verbis, dans les herbes et dans les paroles, tel est le principe de sa médication; il le déclare lui-même à un de ses visiteurs.

Il va sans dire que les médecins en titre n'étaient pas satisfaits de cette concurrence. A Strasbourg, comme partout, la rumeur injurieuse de Cagliostro, son libre allure qui ne s'arrêtait pas aux conventions mondaines lui procuraient bien des ennemis. Cagliostro ne pouvait être apprécié avec modification. Cet homme étrange suscitait des haines féroces ou des affections souvent assez vives pour devenir ridicules. On comprend que, lorsqu'il se décida à quitter Strasbourg, en août 1783, pour aller à Naples soigner son ancien protecteur, le chevalier d'Aquino, le mage philosophe soit parti sans regret.

Il revint pourtant bientôt en France, seul pays où son apostolat pouvait se développer sans contrainte, et le 20 octobre 1784, au 27 janvier 1785 il résida à Lyon. C'est là que naquit et se développa la première loge de maçonnerie égyptienne suivant la conception nouvelle du « maître ». Ces dix-



Cagliostro

Portrait grave par Bollinger, édité par Schumann, à Zwickau

HUNYADI JÁNOS

dite EAU de JÁNOS

Eau Purgative Naturelle



EFFET PROMPT. SÛR ET DOUX

Pour éviter toutes substitutions
prière à MM. les Docteurs
de bien spécifier sur leurs
ordonnances la MARQUE

HUNYADI JÁNOS

Andreas SAXLEHNER Budapest

Société Générale d'Orthopédie

Lamy, Directeur

BANDAGES
BAS ÉLASTIQUES, CORSETS
SOUTIENS-GORGE
CEINTURES
ARTICLES D'HYGIÈNE

CORSETS ÉLÉGANTS
recommandés
aux femmes souffrantes
de conseiller
les exigences de la mode
et du bien-être physique.

128. Boulevard Haussmann, Paris Téléphone 171-76

FARINES MALTEES JAMMET



de la Société d'Alimentation diététique
pour le régime
des MALADES, CONVALESCENTS, VIEILLARDS
et l'ALIMENTATION PROGRESSIVE et VARIÉE des ENFANTS

RIZINE
Crème de Riz Maltée

ARISTOSE
à base de Blé d'Avoine Maltée

CÉRÉALINE
Arrow-Root, Blé, Orge, Maïs

ORGÉOSE
Crème d'Orge Maltée

GRAMENOSE
Avoine, Blé, Maïs, Orge

BLÉOSE
Crème de Blé total Maltée

AVENOSE
Farine d'Avoine Maltée

LENTILOSE
Farine de Lentilles Maltée

CACAO GRANVILLE, Cacao à l'Avenose, à l'Orgéose, etc.
MALT GRANVILLE - MALTS TORRÉFIÉS - MATÉ SANTA-ROSA
Céréales Jammet pour Décotions

USINE et LABORATOIRES à LEVALLOIS-PERRET
BROCHURES et ÉCHANTILLONS SUR DEMANDE

Dépôt général: M^{me} JAMMET, Rue de Miromesnil, 47, Paris

QUATAPLASME

DU DOCTEUR LANGLEBERT

PANSEMENT ASEPTIQUE COMPLET INSTANTANÉ

PHLEGMASIES, Anthrax, Abcès, Phlegmons, Gercures des Sèins,
Fistules, Erysipèles, OMBES, Eczéma, Impétigo,
AFFECTIONS OULAIRES: Conjonctivites, Catarrhes,
DANS TOUTES LES PHARMACIES et 10 Rue Pierre-Ducreux, PARIS.

buis fort brillants furent sans lendemain. Pendant l'absence de Cagliostro, le cardinal de Rohan s'était laissé entraîner, grâce aux intrigues de M^{me} de La Motte, dans la folie de l'affaire du Collier. Le docteur Marc Haven multiplie les preuves qui tendent à établir que Cagliostro demeurait parfaitement étranger aux préparatifs de cette escroquerie.

C'est pourquoi, venu à Paris sur les instances de quelques amis, il put continuer, avec une insouciance qui eût été autrement une sottise, l'enseignement ésotérique général qu'il donnait à Strasbourg. Les succès, on le sait, furent prodigieux. Savants et gens du monde se pressaient dans son salon de la rue Saint-Clément, au Marais. Et Cagliostro pouvait se croire assez fort pour repousser les avances du comte d'Artois.

Cette merveilleuse fortune croula subitement. Le 23 août 1785, sur commission des juges chargés de l'affaire du Collier, Cagliostro est arrêté, jeté à la Bastille. Ses papiers sont saisis, détruits ou dispersés. Sa femme d'elle-même est emprisonnée. Les neuf mois d'angoisses que Cagliostro passa à la Bastille, le laire qu'il soutint à l'instruction contre des magistrats malfaisants et contre les perfides accusations de M^{me} de La Motte passèrent l'avoir profondément ébranlé. Acuité par le parlement avec le cardinal, son protecteur, il dut quitter la France sur un ordre d'exil. Marie-Autoimette se verga, un peu au hasard, de l'insulte que elle avait eue. Le 20 juin 1786, Cagliostro s'embarqua à Boulogne pour l'Angleterre.

Mais les agents du baron de Breteuil, ministre de police, l'attendaient à Londres même. L'« alchimiste » était devenu gênant pour la royauté : on eût bien voulu le faire disparaître. Une première tentative échoua. Cagliostro répondit en publiant sa *Lettre au peuple français* qui prôna si curieusement les principaux faits du débat de la Révolution. Bachelant l'a reproduite dans ses Mémoires. On trouve dans cet écrit, comme dans la *Lettre au peuple anglais* qui suivra, une philosophie attristée qui contraste avec

l'énergie initiale des polémiques de Mitau et de Strasbourg. Le prophète avait-il perdu justement la diabolique chance de mettre la main sur un publiciste taré, Thévénau de Morande. Si on ne pouvait plus restreindre

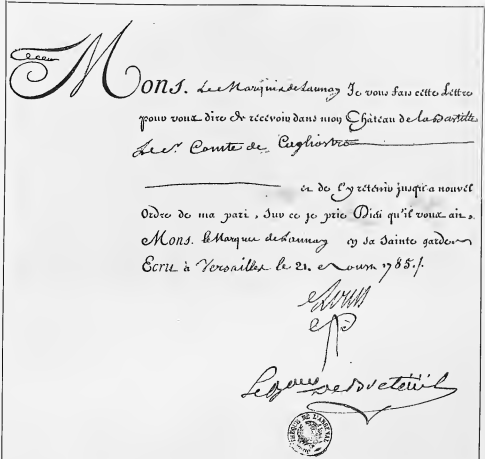
l'énergie de l'homme, on pouvait du moins chercher à le tuer moralement. Le directeur du *Courrier de l'Europe* s'y employa avec toute l'ingéniosité que peut donner une manque de conscience absolue. Cagliostro fit pourtant front devant ces attaques, et il

semble même qu'il ait mis les fleurs de son côté. Mais si grande est la puissance de la calomnie...

... cette époque, l'histoire de Cagliostro devient obscure. Le D^r Marc Haven raconte qu'il quitta l'Angleterre le 30 mars 1787; il ne nous en donne pas de raison immédiate. Et cela nous laisse dans l'incertitude. Notre héros a fait, peu avant son départ, un séjour chez Louterbourg ou Lauterberg, peintre du roi (né en 1740 à Strasbourg) — celui-là même dont Diderot parle dans ses *Salons* et avec qui Cagliostro eut bientôt à Bienne de graves démêlés. Il part, laissant pour la première fois sa femme seule.

Qu'est-il arrivé? Entre beaucoup d'hypothèses, nous pouvons émettre, sans aller aussi loin que l'auteur malveillant de la *Vie de Joseph Balsamo*, celle d'une brouille dans le ménage du philosophe-magicien. Nous pouvons aussi — et cela est plus grave — tenir compte de la lettre longuement inédite, en partie publiée récemment par le *Temps* et dans laquelle Rey de Morande (qu'on ne doit pas confondre avec le directeur du *Courrier de l'Europe*) fait part à son ami Ramond des singularités découvertes faites par lui sur le comte de Cagliostro : « Il est qu'un imposteur et un escroc. » Rey a pu être trompé par des gens intéressés, mais il dit avoir vu M^{me} de Cagliostro, avoir reçu d'elle des confidences. Et sa lettre de Londres, le 30 mars 1787, le jour même du départ de Cagliostro femme timide et d'un caractère très faible — elle devait plus tard trahir son mari sous l'influence de quelques religieux — se fit inconsciemment complice. Tout est possible, en effet. Il faut néanmoins espérer pour la perfection de la thèse qui nous occupe que ce point sera prochainement élucidé.

Établi en Suisse, Cagliostro trouve dans un idyllique retraite de Rochkath, près de Bienne, un repos d'un peu plus de quinze mois au milieu de ses amis des années heu-



Lettre de cachet ordonnant l'arrestation du comte de Cagliostro (publiée dans Cagliostro méconnu; Debon, édité.)

MÉTHARSOL

(Méthylarsinate de Soude)

AMPOULES..... 0,05 de Métharsol par ampoule.
GOUTTES..... 0,02 de Métharsol par 20 gouttes.
PILULES..... 0,02 de Métharsol par pilule.

MÉTHARFER

(Méthylarsinate de Fer)

Actif cytoprotecteur du métabolisme mais au pouvoir hématogène du fer.

AMPOULES..... 0,02 de Métharfer par ampoule.
GOUTTES..... 0,02 de Métharfer par 20 gouttes.
PILULES..... 0,02 de Métharfer par pilule.

SYPHILIS FIEVRES PALUDÉENNES CACHEXIE ANÉMIE

MÉTHARSOLE

(Méthylarsinate de Soude)

AMPOULES..... 0,05 de Métharsol par ampoule.
GOUTTES..... 0,02 de Métharsol par 20 gouttes.

CHLORO- ANÉMIE LEUCÉMIE CACHEXIE

GAIARSOL

(Méthylarsinate de Galco)

AMPOULES..... 0,05 de Gaiarsol par ampoule.
GOUTTES..... 0,05 de Gaiarsol par 20 gouttes.

TUBERCULOSE AFFECTIONS DES VOIES RESPIRATOIRES

GASTROZYMASE

(Succ Gastricq. naturel)

Action digestive immédiate.
Action antiseptique — Action excito-sécrétoire.
De un à 3 comprimés au milieu du repas.

HYPOPEPSIE HYPOCHLORYDRIE

3^{ème} Rue de Dunquerque,
PARIS.

Thermothérapie

AIR CHAUD -- LUMIÈRE
CHALEUR RADIANTE LUMINEUSE

Appareils du Docteur MIRAMOND DE LAROQUETTE pour la pratique médicale courante

Hyperémie, Sudation, Analgésie, Diurèse
Résorption des exsudats, Accidents, Opérés
Maladies chroniques (goutte, rhumatisme, tuberculose)

Radiateur photothermique ouvert

1^{er} Radiateur Photothermique.

Bain local de chaleur et de lumière électrique de 50 à 150°, s'adapte à toutes les régions du corps, se greffe sur tous les courants, peut s'appliquer dans l'appareil léger, peu volumineux, très portable, emploi très commode, technique très simple. — En usage dans les Hôpitaux civils et militaires, les cliniques, les stations thermales. Utilisé et prescrit dans leur clientèle par un très grand nombre de Médecins DU MONDE ENTIER.

2^o Radiateur à Liquides ou à Sable chauds.

Bain local de chaleur obscure et d'air chaud; de même forme que le radiateur photothermique, le remplace à défaut d'électricité.

3^o Douche d'air chaud gradué

A. HELMREICH, Nancy
ÉLECTRICIEN-CONSTRUCTEUR, FOURNISSEUR DES HÔPITAUX

ruis, M^e de Brancou, les Serrasin, Lavater, etc... Une broûle subite — « inexplicable » nous dit encore le docteur Marc Haven — avec Loubherbourg qui l'avait accablé par ses très belles jeunesses, un procès extraordinaire où nous voyons apparaître le nom de Rey de Morande et celui de M^e Thilorier, l'ancien avocat de Cagliostro qui, cette fois, aurait engagé M^e de Cagliostro à séparer ses intérêts de ceux de son mari, voilà la nouvelle aventure qui chasse le philosophe de son ermitage. Elle accentue notre perplexité relativement aux causes véritables de son départ de Londres.

Cagliostro rentre à Rome au mois de mai 1789. Le gouvernement papal, troublé par les événements qui se déroulent alors en France, ne voit pas sans inquiétude un tel homme dans la capitale. Cagliostro semble, du reste, vouloir marquer le péril. Il renouvelle avec une verve et un succès prodigieux ses séances de Strasbourg et de Paris. Le cardinal de Bernis, ambassadeur de France, y assiste ainsi que nombre des représentants les plus éminents de l'aristocratie romaine. On y rencontrait même des moines! L'Inquisition crut prudent d'agir.

Le 27 décembre 1789 Cagliostro est arrêté et jeté dans un cachot du château Saint-Ange. Ce fut le commencement d'horribles persécutions dont ses adversaires apportent eux-mêmes le témoignage saugement naïf. Fortuné, il finit par abandonner à ses bourreaux et signa toutes les professions de foi qu'on lui demanda. Le pape daigna, dans la sentence du 7 avril 1791, commuer la peine de mort (mort exemplaire, bûcher, roue, écartèlement, arrachement des entrailles en prison perpétuelle. Le 21 avril 1790, Cagliostro, qui avait pu connaître la réalisation de ses prophéties révolutionnaires, fut transféré dans la forteresse de San-Leo, bastille papale. On a des raisons de supposer qu'il fut tué dans sa prison à l'annonce des premiers succès des troupes françaises en Italie (26 août 1795). M^e de Cagliostro, arrêtée également, était entrée au couvent. On ne sait ce qu'elle devint.

CHIRURGIENS D'AUTREFOIS
On ne saurait dire avec quelle brutalité naïve opéraient les chirurgiens du « bon vieux temps ».

Le margrave Albert de Brandebourg

tranchant d'une hache sur laquelle son chambrlain frappa trois coups de marteau et détacha ainsi le membre. Le patient ne tarda pas à être délivré de ses douleurs par la mort.

ture envers les grands de ce monde, on se demande ce que l'on pouvait bien faire aux humbles et aux petits.

CONFÉRENCES

DE L'UNIVERSITÉ DES ANNALES

HISTOIRE. La Renaissance. Le Jeudi à 5 heures. 18 novembre. *François I^{er}*, par FUSC-BERTHOUD.

25 novembre. *Marguerite de Valois*, par E. BERTRAND.

LITTÉRATURE FRANÇAISE. La Poésie. Le mardi à 5 heures.

10 novembre. *La Patrie*, par EULIE FAGUET.

20 novembre. *La Nature*, par JOURS LEMAITRE.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE. La Renaissance.

mercredi à 5 heures.

20 novembre. *Shakespeare. Le Roman de sa vie*, par J. BENOIST.

27 novembre. *L'Amour tragique dans Shakespeare*, par J. BENOIST.

LES CONTEMPORAINS. Les Ateliers et leurs ouvriers. Le jeudi à 5 heures.

14 novembre. *L'Impératrice Marie-Louise*, par FÉLIX MASSON.

21 novembre. *La Française*, par E. BESSE.

28 novembre. *Un Coeur de l'Antiquité à l'Anno*, par E. FLORENT.

HISTOIRE DE L'ART. Les Merveilles de la Renaissance. Le vendredi à 5 heures.

23 novembre. *Fountainbleau*, par HENRY ROUPE.

20 novembre. *Cathédrale d'Amiens*, par L. F. GUYOT.

MUSIQUE. Des Fêtes antiques aux fêtes royales. Le samedi à 5 heures.

23 novembre. *Fêtes Antiques*, par NOBLES.

30 novembre. *Fêtes Arabes*, par M^e DE LAURENCE.

Chaque série comprend 15 Conférences.

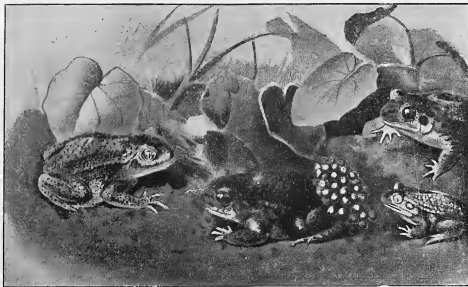
L'abonnement y donnant droit est de 35 francs.

Carte d'abonnement à toutes les Conférences, 150 francs.

LES SOINS DES ŒUFS ET DES LARVES CHEZ LES BATRACIENS

Nous devons à l'obligeance de M^e Michaux, docteur en sciences les intéressants documents qui suivent sur quelques mœurs peu connues des Batraciens.

Les Batraciens, qui semblent si indifférents à qui ne les observe pas, prennent cependant soin de leurs œufs et de leurs larves. Un certain nombre d'entre eux



Le crapaud accoucheur

ayant été atteint d'obésité, les médecins lui ouvrirent tout simplement le ventre, ce qui entraîna un rapide décès (1190).

Le duc Léopold d'Autriche avait été désarçonné au cours d'un tournoi le 26 décembre 1194 et la conséquence fut une fracture compliquée de la jambe. Les médecins pansèrent le blessé, mais ils n'auraient pas. Le lendemain la gangrène s'étant déclarée, les médecins n'osèrent plus tenter l'opération. Le duc plaça sa jambe blessée sur un billot, il appliqua le

Deux siècles plus tard, les procédés opératoires n'étaient pas devenus plus doux. L'archiduc Albert, futur empereur allemand, s'étant cru empoisonné les médecins le pendirent par les pieds et lui crevèrent un œil « pour laisser s'écouler le poison ».

Ce fut déjà un progrès le jour où après une amputation on plongea le moignon sanglant dans de l'huile bouillante pour arrêter l'hémorragie.

Si on opérât avec une telle désinvol-

EAU MINÉRALE NATURELLE
ST-LÉGER POUQUES ALICE
Alcaline, Lithinée, Ferrugineuse, Reconstituante
La plus agréable des Eaux Minérales
C'est le **REMEDE** le plus puissant contre les
DYSPEPSES, GASTRALGIES
C'est la véritable Eau de régime
des **Faibles, des Convalescents et des Neurasthéniques**
La Source ALICE de POUQUES est la seule Eau minérale médicinale ordonnée dans le traitement de la Tuberculose par la Récalcification

CARABANA PURGATIVE, DÉPURATIVE, ANTISEPTIQUE
Le seul qui, outre l'effet purgatif immédiat, exerce une action curative sur les organes malades

Récalcification de l'Organisme
Traitement de la Tuberculose pulmonaire, osséuse, rénale, Périurite, Tuberculose, Scrofalose, Rachitisme, Préthérialose
TRICALCINE
A base de Sels calciques rendus assimilables
Se vend en Poudre et en Comprimés Echantillons et littérature gratuits
Laboratoire des Produits Scientia: 42, rue Blanche, Paris

FORMULATEURS ET STÉRILISATEURS
HÉLIOS
ÉCONOMIE et SIMPLICITÉ
NI PRESSION, NI LIQUIDES
Stérilisateur n° 2 avec un formulateur A. . . 37 fr.
Formulateur B avec 500 pastilles. 17.85

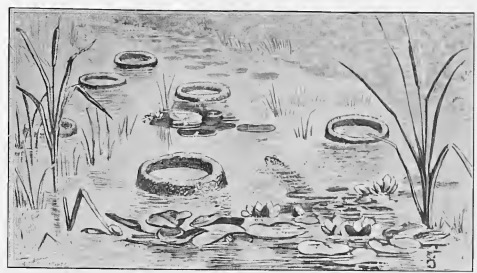
Brochures et Renseignements sur les autres modèles sur demande :
32, Rue de Bondy, PARIS

est vrai, comme les crapauds, les grenouilles, les amyléotomes qui pondent des œufs petits et nombreux, abandonnant ceux-ci aux bons soins du hasard. Toutefois, ils choisissent sérieusement l'endroit qui leur semble le plus favorable à la ponte. Les œufs sont étalés par les parents, entourés et accolés à des plantes aquatiques, qui empêchent d'aller à la dérive le volumineux paquet correspondant à une ponte. Celle-ci ne comprend pas moins de 4 à 6.000 œufs pour les crapauds et peut s'élever à 10.000 pour la grenouille verte. Qui pourrait s'occuper d'une telle famille?

Les œufs éclosent au bout de quelques jours, donnant naissance à de petits têtards très différents de leurs parents et qui subissent toute une série de métamorphoses avant de devenir terrestres. On voit alors à la surface des eaux tranquilles, mares ou étangs, une sorte d'écumoire noiairte formée par la multitude frémissante de ces petites bestioles, qui s'agiteront un beau jour, presques toutes en même temps, pour se répandre sur le sol voisin; (crapaud, grenouille); si l'air est humide la dissémination est rapide; mais si l'est sec les jeunes sujets s'abritent dans les anfractuosités les plus voisines de la rive en attendant que les conditions hygrométriques deviennent meilleures.

Mais quand survient un orage qui submerge leur refuge, ils sourdent de toutes parts, recouvrant le sol comme ils avaient recouvert l'eau; c'est une véritable source de crapauds ou de grenouilles, comme nous en avons observé une il y a trois ans auprès du bassin de la place Valhubert. Les migonnes petites bêtes, dont le service d'herpétologie a recueilli de nombreux exemplaires, ne pressent pas séparément 0,25 centigrammes.

Ces phénomènes, qui s'expliquent naturellement, ont donné lieu à la légende des *pluies de crapauds*; et l'imagination aidant, certaines personnes ont affirmé en avoir reçu sur leur parapluie. Mais, comme le remarquait l'illustre Ray, si quelqu'un peut croire qu'il pleut des grenouilles, il



Neriseries de Hyla faber

peut tout aussi bien croire qu'il pleuvra des veaux.

Si crapauds et grenouilles abandonnent leur famille trop nombreuse, les espèces qui pondent des œufs plus rares et plus gros s'en préoccupent davantage et à des degrés divers.

Parfois, ils se contentent simplement de les surveiller, ou de le changer de place, de les aérer. Ils prennent alors pour les défendre des attitudes intimidantes.

Qu'ils le pondent dans des endroits inaccessibles à leurs ennemis comme le

spelætes bilineatus, qui les colle à la voûte d'une pierre placée au milieu du courant; ou dans une anfractuosité des rives d'un cours d'eau, trou aménagé pour la ponte et d'où les têtards pourrout au moment d'une crue être repris par l'eau, ou y parvenir par reptation.

ment un lieu d'élevage très sûr pour les jeunes.

D'autres rainettes arboricoles font des nids dans les branches les plus basses des arbres, qui surplombent les étangs. Elles agglutinent, par les bords, au moyen d'une gelée, plusieurs feuilles voisines, dont elles forment un cornet qui recouvre la ponte. Les jeunes larves, au moment de leur éclosion, tombent directement dans l'eau, par la liquéfaction du bouchon gélatineux du fond du nid, soit entraînées par la pluie.

À un degré plus élevé encore, le sentiment paternel ou maternel, des œufs pondus sont aussitôt recueillis par l'un des parents qui les promène avec lui et en prend soin jusqu'à leur éclosion. Chez la *Manophryna robusta* de la Nouvelle-Guinée, le chapelet d'œufs est tenu enlacé par les bras sur la face ventrale du corps du mâle, c'est autour des pattes postérieures chez l'Arcté.

Chez d'autres espèces, c'est la femelle. L'Hyla Gaekli porte ses œufs sur le dos où ils sont retenus par un repli de la peau. Les jeunes sortent de l'œuf à l'état parfait, ayant encore petite queue. En se fermant davantage les replis cutanés symétriques se rapprochent vers la région médiane et forment une poche ne communiquant au dehors que par une fente médiane, ou par un orifice. Ce sont des marsupiaux presque au même titre que les sergates.

Chez d'autres, c'est la bouche même qui se ferme de poche incubatrice; c'est le sac vulgaire chez les *Rhinoderma*.

Au lieu d'une cavité commune, c'est une enveloppe spéciale que la peau arrive à former autour de chaque œuf; la vascularisation énorme que le contact de l'œuf détermine soulève la peau, de telle sorte qu'il se forme une logette de laquelle s'échappera le jeune.

LA TOUX

Dans toutes les
AFFECTIONS PULMONAIRES

est IMMÉDIATEMENT CALMÉE par le

SIROP DU DOCTEUR BOUSQUET

A LA DIONINE-MERCK

Chaque cuillerée à bouche renferme:

0 gr. 01 DIONINE-MERCK.

10 gouttes BROMOFORME chimiquement pur.

VI gouttes Alcoolat. de racine d'aconit.

Ce Sirop constitue, sous une forme agréable, la meilleure médication à opposer aux Affections des Voies respiratoires accompagnées de toux opiniâtre, d'épuisement nerveux et d'insomnie, etc.

Dose quotidienne pour les adultes : 4 à 8 cuillerées à potage

PATE DU DOCTEUR BOUSQUET

A LA DIONINE-MERCK

D'un goût très agréable, calme rapidement l'irritation pharyngée et larvée du début des rhumes, rend de grands services à tous ceux qui font usage répété de la parole.

Dans toutes Pharmacies et Drogueries de France et de l'Etranger

DÉPÔT GÉNÉRAL:

Pharmacie du Docteur BOUSQUET, 140, Faubourg Saint-Honoré, Paris

Maladies du Cerveau ÉPILEPSIE — HYSTÉRIE — NÉVROSES

Traités depuis 40 ANS avec succès par les

SIROPS HENRY MURE

1° Au Bromure de Potassium. 2° Polychromé (strontium, sodium, ammonium).
3° Au Bromure de Sodium. 4° Au Bromure à base d'Aluminium (excepté du baryum).

rigoureusement dosés. 5 grammes ou 10 centimètres cubes par cuillerée à potage

Établies avec des sels et des éléments susceptibles de se lier à la protéine la plus abondante, ces préparations ont été expérimentées dans des conditions identiques, la valeur thérapeutique des divers Bromures solubles ou insolubles est la même. 5 fr.

Maison HENRY MURE. A. GAZAGNE, 114 et 116, rue de Valenciennes, Paris.

SOLUTIONS HENRY MURE

Biphosphate de Chaux arsénic — Chlorure-Phosphate de Chaux arsénic
Chlorure-Phosphate de Chaux crocosé et arsénic (LITRE : 5 FR.; DEMI-LITRE : 3 FRANCS)

PHITISIE (1^{re} et 2^{es} périodes) — RACHITISME
ENGORGEMENTS GANGLIONNAIRES ET DES ARTICULATIONS
MALADIES DES OS ET DE LA PEAU
CACHEXIES SCROFULÉES ET PALUDESQUES
ÉPUISEMENT NERVEUX — APPÉTENCE — DIABÈTE

Le Biphosphate et le Chlorure-Phosphate arsénic H. Mure produisent des effets remarquables chez les phisiques atteints de dyspepsie et dans la chlorose. Sous leur influence, la toux et l'oppression diminuent, l'appétit augmente les forces reviennent.

LITRE : 4 FR.; DEMI-LITRE : 2 FR. 50

AVANTAGES PRINCIPAUX
sur les Solutions similaires

1° Emploi d'un Phosphate monoacide cristallisé, d'une pureté absolue, permettant un dosage rigoureux difficile à établir avec les phosphates amorphes ou crasseux, qui doivent leur extrême acuité à un excès d'acide sulfurique toujours nuisible à l'assimilation.
2° Insatérabilité absolue obtenue par un procédé spécial, qui empêche toute altération.
3° Amélioration facile par cuillerées dans un peu d'eau vineuse ou dans le miel de roses.
4° Traitement phosphaté plus sûr et plus efficace contre les affections chroniques. (Chaque cuillerée à bouche contient : 1 gramme de Sels à milligrammes d'Arséniate de Soude et 10 centigrammes de Crésote de Hirtz pur).

Not. — Dans les cas où l'arsénite de soude et la crocosine ne seraient pas indiqués, MM. les Docteurs pourront prescrire les mêmes solutions H. MURE non arséniques. LITRE : 3 FR.

Dépôt général : PH^e H. MURE, à PONT-SAINT-ESPRIT (Gard)
A. GAZAGNE, Gendre et Successeur

Chez les uns, c'est la peau du dos qui remplit ces fonctions; chez d'autres, c'est au contraire la peau du ventre.

Quelques arboricoles en sont encore au temps du bon roi Henri. On a trouvé de ces Batraciens portant sur leur dos leurs jeunes têtards qui se fixent par leur ventouse buccale. On suppose que c'est un moyen pour transporter les têtards d'une mare à une autre.

Au fur et à mesure que les Batraciens s'éloignent de l'eau pour habiter des milieux plus secs, les métamorphoses s'effectuent de plus en plus dans l'œuf, dont l'éclosion met en liberté des jeunes de plus en plus développés jusqu'à ressembler complètement à leurs parents: il en est ainsi chez tous les Hylodides des îles Salomon.

L'œuf peut même éclore dans la mère qui pond alors des larves avancées.

Les Batraciens présentent ainsi tous les modes de reproductions, depuis l'oviparité à œufs petits et nombreux avec métamorphoses complètes des jeunes, et obligation du milieu aquatique pour ceux-ci, jusqu'à la viviparité la plus parfaite en partant par l'ovo-viviparité de la salamandre terrestre. Les anoures arboricoles, doués de la faculté de grimper, ont les doigts et les orteils terminés par des disques souvent très élargis qui leur permettent de se tenir appliqués aux branches les plus verticales des arbres.

L'adhésion se fait par l'aplatissement du coussinet de la face inférieure du disque sur lequel la deuxième phalange, mobile dans le sens vertical, exerce une pression. Elle est facilitée en outre par la sécrétion très visqueuse des glandes cutanées.

Chez d'autres, dont les pelotes digitales sont moins développées, c'est la surface ventrale toute entière qui remplit la même fonction par un autre mécanisme, celui d'une ventouse. La portion centrale dé-

primée et limitée par un bourrelet cutané saillant qui adhère aux arbres à écorce lisse sur lesquels on trouve ces Hylodides.

Notons enfin, puisque tout est à l'hygiène, l'adaptation des palmures interdigitales au vol tombant et oblique chez une singulière grenouille arboricole de Java, le *Rhacophorus dennysi*: sa coloration émeraude est splendide.

La Cour des Grands Jours frappait impitoyablement, aux plus légères fautes, la noblesse auvergnate célèbre pour sa violence, sa débâche, ses délits et ses crimes si longtemps impunis.

Nul culpable ne trouvait grâce devant un Tribunal dont le président eût à cœur, en manière d'introduction au procès, de faire juger, condamner, exécuter un de

Au nombre de celles que l'ori s'étonne un peu d'avoir vu présenter à si haut tribunal, nous mettrons le conflit qui s'éleva entre le corps médical et les garçons baigneurs de Bourbon l'Archambault, et dont Fléclier nous a gardé l'histoire. Voici les faits.

Les garçons baigneurs de Bourbon l'Archambault jugeaient inutile de recourir aux lumières des médecins du lieu et d'observer leurs prescriptions dans l'administration des bains. Les médecins se plaignirent, et tout particulièrement un certain M. Griflet, dont un malade, en prenant le bain, s'était évanouie aux mains du baigneur.

Le baigneur prit tort mal les remarques, il s'échappa en paroles jusqu'à traiter M. Griflet d'âne de médecin. Toute la faculté de Bourbon, scandalisée d'une épithète si cavalière, prit fait et cause pour le confrère et poursuivit le baigneur devant MM. des Grands Jours, « pour l'exemple et pour la satisfaction d'un médecin dont ils peuvent avoir besoin si Dieu réduit leur santé à la nécessité des Eaux de Bourbon », les juges condamnèrent le baigneur à demander pardon, à payer une amende de cent francs, et à être suspendu de ses fonctions durant six mois. — Pour une intempérance de langage, la punition pouvait paraître dure! Mais se rassure. La suspension de six mois portait précisément sur les six mois d'hiver, où l'on ne baigne plus... Fléclier ajoute, avec un malicieux étonnement, que le médecin murmurerait encore et se plaignait qu'on se fût gaussé de lui! Nous sommes devenus moins exigeants!

Ce M. Griflet, qui passait pour être point un homme des plus commodes, avait sous les yeux un illustre exempt en la personne du protecteur, du grand jour-



Le crapaud sauveur

Cliché du P^r Boute

Dennys eut grande difficulté à l'obtenir d'un sujet chinois qui ne le céda qu'au prix de 25 dollars: 135 francs pour une petite émeraude venimeuse semblera un peu excessif.

ses proches parents. Précédent qui fut, depuis, peu suivi.

C'était l'époque du grand redressement des torts. On se pressait d'en profiter, sentant confusément que c'était trop beau pour durer longtemps. Quoiconque dans la province se crut lésé vint clamer sa plainte. Des causes que le recul des temps nous fait paraître d'assez mince importance vinrent faire diversion à de sombres tragédies, à des châtiements terribles.

PETITES HISTOIRES MÉDICALES D'AUTREFOIS... ET DE TOUS TEMPS

L'Auvergne en 1665 se courbait devant la justice royale.



Le Reconstituant MOYNE

(GELÉE STÉRILISÉE)

Prix du Flacon:

1 fr. 25

60 grammes de "Reconstituant Moyne" font un repas

Additionné d'égale quantité d'eau bouillie, **UN CONSOMMÉ SUCCULENT**

TOUT FLACON OUVERT DOIT ÊTRE UTILISÉ DANS LES VINGT-QUATRE HEURES

Aux personnes malades ne pouvant pas prendre d'aliment froid, il est recommandé d'employer le Reconstituant Moyne additionné à un potage.

Le "Reconstituant Moyne" est préparé exclusivement avec de la Volaille, du Jambon d'York et des Légumes frais

La réduction STÉRILISÉE de ces produits, sans aucune addition de gélatine, constitue une gelée nourrissante, fortifiante par excellence, d'une digestion facile et d'un goût très agréable, parfaitement accepté par les enfants, les malades et les convalescents.

Le "Reconstituant Moyne" doit être rafraîchi avant de le servir

En vente chez le Fabricant: M^{re} JEAN MOYNE, 11, Place de la Miséricorde, à LYON. Téléph. 2-49

voyeur des eaux de Bourbon, Charles de Lorme.

Premier médecin d'Henri IV, puis de Louis XIII, Charles de Lorme prétendait que les gens de Bourbon lui devaient une statue et qu'ils eussent dû l'ériger de son vivant sur les puits qu'il avait tant contribué à mettre en valeur. Il se fit faire intendant des eaux, puis il vendit cette charge.

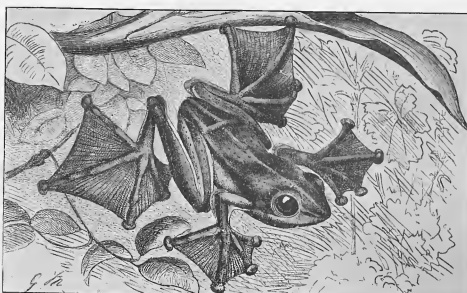
« Mème, dit Tallemand des Réaux, on l'accusa d'avoir reçu pension des habitants pour y faire aller bien du monde, et il y a grande apparence, car sous ce prétexte, il ne voulait jamais payer pour quarante écus de ciseaux et de couteaux qu'il avait pris à Moulins, et trouva fort étrange qu'on les lui demandât, comme si on ne lui devait pas assez redevable à lui qui faisait aller tant de gens à Bourbon et disait à tous que les meilleurs ciseaux et couteaux étaient de Moulins. »

Si les procédés de Charles de Lorme semblent avoir été à la critique au point de vue de la délicatesse professionnelle, ils l'étaient encore plus à désirer au point

de vue de la courtoisie confraternelle. De Lorme racontait lui-même, et sans la moindre vergogne, comment il traita l'un de ses confrères de la faculté à l'occasion d'une maladie du fils de M^{me} de Thémis (depuis la Maréchale d'Estrées). Ce garçon

béton et rosse cet homme qui se sauve. Duret de son côté s'enfuit. On court après lui : « Eh! Monsieur! vous n'ordonner rien pour mon fils!... — Faites-le saigner, Madame, faites-le saigner... »

Jamais on ne put le faire revenir. De



Grenouille volante de Java

Cliché de P. Boudé

étant fort malade, de Lorme demanda du secours. On appela M. Duret et un autre.

Quand ce fut à entrer, Duret, comme le plus vieux, passa. L'autre médecin, comme étant de la faculté de Paris, le suivit, de Lorme en présence du maréchal d'Estrées, qui déjà recherchait la maréchale, prend un

Lorme avait alors quarante-cinq ans : l'on peut juger qu'avec les progrès de l'âge son caractère ne dut guère s'améliorer jusqu'aux quatre-vingt-quatre ans qu'il mourut.

Les meurs se sont adoucies : on ne voit plus maintenant de médecins se rossant à coups de bâton au cours de la consultation ni même avant... ni même après. Et quant

aux conflits qui peuvent s'élever entre les médecins et leurs divers auxiliaires, il est permis d'espérer qu'ils deviendront de plus en plus rares, ou tout au moins de plus en plus dépourvus d'acuité.

Si d'ailleurs il s'en devait encore, l'exemple de ce qui se passait devant le tribunal des Grands Jours pour M. le médecin Griflet et le garçon baigneur de Bourbon-l'Archambault nous apprend qu'une solution conforme à la lettre des lois, aux sentiments du tribunal et du public, saurait intervenir. Soucieux de protéger l'amour-propre du corps médical — à défaut de ses intérêts — peut-être les juges de maintenant traiteraient-ils, par un sensible progrès de leur bienveillance, jusqu'à accorder au médecin plaideur... les deux écailles.

(Le Progrès Médical). — Ch. ESMONET.

A LA FORTUNE DU POT

Avec une nonchalance spirituelle qui lui a déjà permis de réaliser des ouvrages de théâtre charmants, et qui lui fera, peut-être, « rater » le che-d'œuvre — car « le génie n'est qu'une longue patience » — M. Sacha Guitry sapa implacablement dans le *Journal*, le prestige des maîtresses de maison. Il venge ainsi bien des contraintes et bien des indigestions.

Chaque repas que je prends en dehors de chez moi confirme mon opinion sur la déplorable façon accoutumée de recevoir.

Je ne suis ni extrêmement difficile, ni ce qu'on appelle « goinfre », mais, comme il n'y a que deux repas par jour, il m'est désa-

SPLÉNODOSE
RATE - FOIE - THYROÏDE
TUBERCULOSE non traitée sans forme et à toutes les périodes de l'évolution. — A toutes les maladies nerveuses et mentales.
THYROÏDOSE
Arthritisme OVARO-THYROÏDINE Rachitisme
OBESITÉ Inflammations THYROÏDITIS et OVARITIS Troubles de la Menstruation et de la Puissance. RYTHME
PLACENTODOSE
PLACENTA - MAMMAIRE
Influence lactée - Fécundité des seins et de l'utérus Métrorragies - Hémorragies - Prolapsus - Tumeurs.
Diplo - Laboratoire du D^r FRAZEE - 130, Rue d'Amboise, PARIS

COEUR ARTÉRIO-SCLÉROSE
Avec ses bains.
ROYAT
CARBO-GAZÉUX
TROUBLES CARDIO-VASCULAIRES GUÉRIT

PASTILLES DE STOVAÏNE BILLON
CONTRE LES AFFECTIONS DE LA BOUCHE, DE LA GORGE, DU LARYNX, DE L'ESTOMAC
ANESTHÉSIE PARFAITE
DÉPÔT GÉNÉRAL
LES ÉTABLISSEMENTS POULENC FRÈRES
92, Rue Vieille-du-Temple, PARIS

TUBERCULOSES
Bronchites, Catarrhes, Gripes
ÉMULSION MARCHAIS Phospho-Crésotée
de 3 à 6 cuillerées par jour. Calme le TOUX, réveille l'APPÉTIT et CICATRISSE les lésions.
Sans lait, bouillon. Bien tolérée — Par l'asthme.

REVUE INTERNATIONALE ILLUSTRÉE
UN PEU DE TOUT
Revue de grand luxe, la plus belle et la moins chère
Abonnement d'essai de 3 mois. FRANCE : 2 fr. — ÉTRANGER : 3 fr.
Abonnement annuel. FRANCE : 12 fr. — ÉTRANGER : 18 fr.
182, Rue de Rivoli — PARIS

gréable, odieux même, de sacrifier l'un ou l'autre.

Je déteste la bonne franquette et je hais la fortune du pot.

Or, la comédie, ou plus exactement la mode, veut que l'on n'attache plus aucune importance aux aliments et aux boissons que l'on offre.

— Pourvu que ce soit bon et qu'il y en ait assez, disent les maîtresses de maison.

Et elles ajoutent :
— Dailleurs on mange toujours trop!

Mais non, mais non; vous m'avez invité pour me nourrir et non pas pour me soigner.

Et puis, c'est avec des principes pareils qu'il n'y en a jamais assez et ce que ce n'est jamais bon.

Mettez-vous bien dans la tête qu'on ne saute pas un dîner en ajoutant à la dernière minute des bouchées à la reine!

La personne qui vous invite estime qu'elle vous fait un plaisir, et son dérangément se borne à faire mettre un couvert de plus.

Car c'est un dérangement pour elle! C'est inouï!

Mais, madame, lorsque je m'assieds à votre table, je vous donne une marque de confiance dont vous devez vous rendre digne.

Et, croyez-moi, je n'en fais pas uniquement une question de nourriture.

Quand un dîner est mauvais, ça ne prouve pas seulement que le dîner est mauvais. Ça prouve que le café ne sera pas buvable. Ça prouve que les liqueurs seront oubliées, et les cigares omis. Ça prouve que vous ne tenez pas à ce que je revienne. Ça prouve que j'ai eu tort de venir.

Pourquoi ai-je l'impression qu'au-trefois on agissait différemment?

Et à quoi faut-il attribuer cette insouciance des amphitryons?

A leur avarice?

Où, d'abord, bien sûr. Mais aussi, mais surtout, cela tient à la facilité qu'on a d'ouvrir sa porte à n'importe qui, presque.

Il faut estimer ses convives. Or, on s'invite à dîner pour faire connaissance.

On commence tout simplement par la faim.

Ensuite, on se rend l'invitation.

On fait ça trois fois, quatre fois, jusqu'à ce que ça vienne...

Et, le plus souvent, on s'apéroït — trop tard! — que l'amitié ne vient pas en mangeant.

Eh! Oui, trop tard! Vous ne pouvez plus vous décrober. Le plus est pris, c'est l'engrenage. Et puis, on sait que vous avez dîné à plusieurs reprises les uns chez les autres; on croit que vous êtes des intimes et on ne s'explique pas vos sévérités réciproques — car, pour tout le monde, vous êtes des amis, excepté pour vous.

Ainsi vous détruisez l'un des plus grands charmes de la vie. Et, l'ayant méconnu, pour un peu vous le contesteriez.

Et pourtant est-il un plaisir plus sûr, plus agréable que celui d'avoir à sa table deux amis gourmands et gais?

Je dis « deux », parce que pour manger, c'est comme pour ceinturer, il ne faut pas être nombreux.

Moins on est de fous, plus on rit. Car, il faut bien l'avouer, on ne s'amuse jamais lorsqu'on est quinze ou vingt à table ou ailleurs.

Un grand dîner, mais c'est sinistre, un grand dîner!

On n'est jamais placé comme on aurait souhaité l'être. On a toujours trop chaud, on est mal et on mange un petit peu d'un tas de plats compliqués et prévus.

C'est partout la même truite saumonée, le fatal filet jardinière avec quatre petits pois dans une minuscule crustade; c'est la glace à la fraise et c'est le fromage, en carton sans doute, dont tout le monde a envie, mais que personne n'ose demander!

L'ennuyeux, c'est que M. Sac à Guitry ne découragera point les maîtresses de maison de continuer, et leurs invités de se résigner.



Gavarni. — Souper de Carnaval

L'œuvre de Carpentier-Madoux

**ANTISEPTIQUE URINAIRE
PAR EXCELLENCE**

**ARTHRITISME
DIATHÈSE URIQUE**

CRASEPTINE
ROGIER

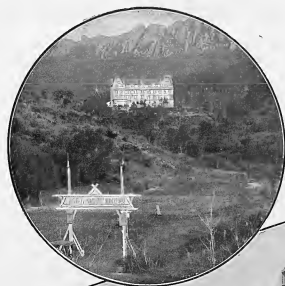
DISSOUT, EXPULSE L'ACIDE URIQUE

Granulé entièrement soluble dans l'eau : 0,60 centigr. de matière active par cuillerée à café. — DOSE : 2 à 6 cuillerées à café par jour

Échantillons et Littérature : HENRY ROGIER, Pharmacien, Anc. Int. des Hôpitaux de Paris, 8 et 5, boul. de Courcelles, PARIS

SÉJOUR D'HIVER

AGAY, près CANNES. HOTEL DES ROCHES ROUGES



Le GRAND HOTEL DES ROCHES ROUGES. Hôtel de premier ordre, confort moderne, construit dans le fastueux décor de la Nouvelle Corniche d'or, au milieu d'un captivant contraste de formes et de couleurs, enfermé dans la luxuriante végétation de l'Estérel, offre à ceux que les rigueurs boréales attirent sur la Côte d'Azur un coin délicieux de calme et de repos, et à ceux que tentent les excursions l'attrait de nombreuses promenades dans l'Estérel.

PRODUITS SPÉCIAUX de la SOCIÉTÉ des BREVETS "LUMIÈRE"

Échantillons et Vente en gros: MARIUS SESTIER, Pharmacien, 9, Cours de la Liberté, LYON

CRYOGÉNINE LUMIÈRE

ANTIPYRÉTIQUE ET ANALGÉSIQUE

Un à deux grammes par jour

Pas de Contre-Indications

PERSODINE LUMIÈRE

DANS TOUS LES CAS D'ANOREXIE ET D'INAPPÉTENCE

HÉMOPLASE "LUMIÈRE"

MÉDICAMENT ÉNERGIQUE DES DÉCHÉANCES ORGANIQUES
FORMES : Ampoules, Dragées, Cachets

NÉOKOLA "LUMIÈRE"

Représente son poids de KOLA FRAICHE

HERMOPHÉNYL "LUMIÈRE"

possède toutes les propriétés des Sels de Mercure NON IRRITANT & PEU TOXIQUE
Ampoules indolores pour injections

SAVON A L'HERMOPHÉNYL "LUMIÈRE"

Toilette et antiseptie de la peau

HISTOGÉNOL

Naline

Médication arsenio-phosphorée organique à base de Nucleuridine, réunissant combinés tous les avantages sans leurs inconvénients de la médication arsenicale et phosphorée organique.

L'HISTOGÉNOL NALINE est indiqué dans tous les cas où l'organisme débilité, par une cause quelconque, réclame une médication réparatrice et dynamisante; dans tous les cas où il faut relever l'état général, améliorer la composition du sang, reminéraliser les tissus, combattre la rhéobasturie et ramener à la normale les réactions humorales. — PUISSANT STIMULANT PHAGOCYTAIRE

TUBERCULOSES, BRONCHITES, LYMPHATISME, SCROFULE, ANÉMIE NEURASTHÉNIE, ASTHME, DIABÈTE, AFFECTIONS CUTANÉES FAIBLESSE GÉNÉRALE, CONVALESCENCES DIFFICILES, etc.

FORMES : ELIXIR — EMULSION — GRANULE — AMPOULES
ET DOSES : À l'usage d'adulte : 2 ampoules par jour. À l'usage d'enfant : 2 demi-ampoules par jour.

Exiger sur toutes les boîtes et flacons la Signature et le Garantie : A. NALINE
Littérature et Échant. 1/4 A. NALINE, 1094, Villeneuve-la-Garenne, yb. St-Denis (50c).

Traitement de la SYPHILIS sous toutes ses formes

HECTINE

PILULES (0.10 d'Hectine par pilule). — Une à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.
GOUTTES (20 gouttes équivalent à 0.10 d'Hectine par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES A (0.10 d'Hectine par ampoule). — Injecter une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES B (0.20 d'Hectine par ampoule). — INJECTIONS INDOLORES

HECTARGYRE

(Combinaison d'Hectine et de Mercure).

Le plus actif, le mieux toléré des sels mercuriels.
PILULES (Per pilule Hectine 0.10; Protochlorure Hg. 0.05; Ex. 0.001). — Durée de traitement : Une à deux pilules par jour.
GOUTTES (Per 20 gouttes Hectine 0.05; Hg. 0.025; Ex. 0.001) et 10 gouttes par jour. — 10 à 15 jours.
AMPOULES A (Per ampoule Hectine 0.10; Hg. 0.05). — Une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES B (Per ampoule Hectine 0.20; Hg. 0.10). — INJECTIONS INDOLORES

Laborelles de l'HECTINE, 15, Rue du Chemin-Vert, à Villeneuve-la-Garenne (Seine).

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Pour assainir la bouche, raffermir les gencives, fortifier les cheveux, pour les ablutions journalières, pour le lavage des nourrissons, etc., etc., il est recommandé de faire usage du

Coaltar Saponiné Le Beuf

qui possède les propriétés DÉTÉRIVANTES et ANTISEPTIQUES INDISPENSABLES aux produits destinés à ces usages, qualités qui lui ont valu son admission dans les HOPITAUX DE PARIS.

Le Coaltar Le Beuf est en effet très efficace en particulier dans les cas d'angines couenneuses, anthrax, gangrènes, herpès, leucorrhées, pityriasis, otites infectieuses, suppurations, etc., mais dans ces circonstances c'est au MÉDECIN qu'il appartient de prescrire ce produit et de régler son mode d'emploi.

Le Coaltar Saponiné Le Beuf étant un liquide qui n'est ni caustique ni vénéneux, peut être laissé entre toutes les mains.

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des imitations qui son succès a fait naître

LES VELUS DANS LA PEINTURE ET LA CÉRAMIQUE

Par le Professeur LE DOUBLE (de Tours)

Associé national de l'Académie de Médecine

Par

et

le Docteur FRANÇOIS HOUSSAY

(de Pont-Levy)

Voici que se terminent, avec ce troisième article, les fécondes investigations du Prof. Le Double et du D^r Houssay dans le domaine de l'Hypertrichose. Nous avons plaisir à annoncer que l'infatigable et érudit chercheur qu'est le Prof. Le Double publiera très prochainement un Bossuet anatomiste et physiologiste. Il sera piquant de rapprocher, sur le même terrain de l'anatomie et de la physiologie, l'aigle hautain de Meaux du truculent curé de Meudon que le même auteur nous présenta naguère dans son Rabelais anatomiste et physiologiste.

I. La Peinture

Dans une curieuse fresque murale de Pompéi (Période chypriote), *Hermaphrodite* est entouré de suivantes dont l'une est barbue.

Un manuscrit du XIII^e siècle de la Bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles, nous montre sur deux miniatures, que parmi les ennemis terribles que rencontre Alexandre dans sa conquête aux Indes on voit des hommes et des femmes sauvages dont le corps est couvert de poils et la tête de longs cheveux et d'une barbe épaisse. Dans le *Spectaculum historiale* de Vincent de Beauvais et la prétendue lettre d'Alexandre à Aristote, qu'on lit dans le *Pseudo-Callisthènes*, il est question des mêmes monstres horribles, couverts d'une épaisse toison.

Cette faune humaine devait alors être commune. Aussi Pline, nous dit-il que dans les contrées arrosées par le Gange, vivaient les *Cynocephales*, homme à tête de chien, ainsi que les *Astomes*, qui n'avaient point de bouche, dont le corps était couvert de poils et qui ne se nourrissaient, — ce que rapporte également Saint Augustin dans la *Cité de Dieu*, — que de la senteur des fleurs, qu'ils odorait par leurs narines.

Pline n'est pas plus étonné de ce genre éthéré de nourriture qu'il n'a mis en doute l'histoire des Cavales de Lybie, fécondées par le vent!

Longperrier cite une peinture du *Roman de la Rose* où l'esprit malin, *Vilain Dangier*, laisse passer sous sa robe de longs poils et porte une barbe touffue, alors que tous les autres personnages masculins du roman sont rasés.

Dans le *Testament de Lucifer*, de Pierre Gringoire, on aperçoit à gauche du *Roides Enfers*, pourvu de trois têtes barbues, dont une est incluse dans sa paroi-basale, un personnage qui semble lui



La femme à barbe de la Chronique de Nuremberg (1493)

servir de greffier et transcrire ses arrêts. Ce dernier est couvert de poils et fait vis-à-vis à

le pauvre, l'artisan, la troisième, l'homme riche. L'homme sauvage est debout à l'entrée d'une caverne tout près d'une source. Sa femme est assise à ses côtés, allaitant son enfant. Les trois personnages sont tout nus; l'enfant est glabre, vu son jeune âge, mais le père et la mère sont couverts de poils, sauf aux mains, aux pieds, aux genoux et aux coudes.

Cette miniature, d'une exécution très fine, est pour nous du plus haut intérêt, en raison des notions scientifiques qu'elle nous permet de déduire. Au début du XVI^e siècle, il était donc admis que l'homme primitif devait être velu comme un singe et habiter des cavernes; l'absence de poils aux mains, aux pieds, aux genoux et coudes, très manifestes sur les sujets masculins et féminins, peints dans l'œuvre en question, indique qu'il marchait occasionnellement à quatre pattes, comme le font les anthropoïdes, ou même en appuyant sur le sol les genoux et les coudes.

On a cru faire une découverte sensationnelle, au cours du XIX^e siècle, en arrivant à des conclusions toutes semblables, au sujet de l'origine de l'homme. A la suite de la découverte de fossiles de Primates, en Provence, vers 1837, et celle d'ossements humains par Schermerling dans la caverne de Chokier, près de Liège, il parut dans une Revue de l'époque une reconstitution de l'Homme des cavernes, prognathe, simiesque et entièrement velu.

Une peinture de Gabriel Max, of-

fer à Hæckel, le principal dé-

fenseur de la descendance simiesque, représente un couple d'anthropoïdes velus. L'espèce zoologique à laquelle ils sont censés appartenir est désignée sous le nom de *Pithecanthropus europæus* (*aldus*). Par cette composition fantaisiste, G. Max a voulu figurer l'être primitif, moitié

sinigé et moitié

sinigé et moitié

fer à Hæckel, le principal dé-

fenseur de la descendance simiesque, représente un couple d'anthropoïdes velus. L'espèce zoologique à laquelle ils sont censés appartenir est désignée sous le nom de *Pithecanthropus europæus* (*aldus*). Par cette composition fantaisiste, G. Max a voulu figurer l'être primitif, moitié



La femme à barbe de la Chronique de Conrad Lycosthenes (1557)

homme, d'où l'humanité est dérivée. Il est vraiment curieux de constater que sa conception ne diffère par rien d'essentiel de celle exprimée par Jean Bourdichon, près de 400 ans auparavant.

Depuis les primitifs, Eve — la première femme — a été souvent dessinée, n'ayant pour unique vêtement que sa longue chevelure ; on sait avec quelle minutie, van Eyck a figolé tous les poils du corps sur le tronc et les membres d'Adam et Ève peints sur les panneaux d'un tryptique du musée de Bruxelles.

Madeleine, Marie l'Égyptienne, Sainte Agnès ont été représentées entièrement velues ou très chevelues.

A Florence, c'est une *Madeleine* du Titien, une *Marie-Madeleine* de l'École Byzantine, convertie de cheveux splendides ; au Musée de Dresde, c'est une autre de F. Batoni, drapée dans sa chevelure et méditant, au fond de sa grotte, sur la mort qui l'attend ; à la Pinacothèque de Munich, c'est le même sujet, interprété par Adrien Van der Werpf ; à la Trinité de Florence, c'est une *Madeleine* de Settignano.

La Madeleine, avec une chevelure plus ou moins longue, figure dans le blason de quelques communautés, de marchands apothicaires et épiciers du Moyen Âge (Ypre, Sille, etc...).

Une pieuse légende rapporte que Sainte Agnès, qui refusait d'adorer les faux dieux, fut, par ordre du préfet romain, conduite dans un lupanar pour y être exposée nue aux yeux de tous, et satisfaisait ainsi la lubricité de ses bourreaux. Mais Agnès implora le souverain maître et sa prière fut exaucée, car elle ne fut pas plutôt dévêtue que ses cheveux poussèrent subitement et, la couvrant entièrement, voilèrent son immaculée nudité aux regards avides qui la convoitaient.

Il existe au Musée de Dresde une *Sainte Agnès* à genoux, œuvre de Ribéra, qui prit comme modèle sa fille Rosa. De nombreuses sculptures et même représentations de Sainte Agnès, entourée comme d'un manteau de ses longs cheveux tantôt blonds, tantôt noirs, et l'on montre encore à Rome à l'église Santa Agnès qui fut édifiée sur le lieu du miracle, les débris de l'antique pavage du lupanar que la seule présence de la vierge suffit dès lors à purifier.

Parmi les œuvres les plus admirées des Primitifs, la



Jean Bourdichon. — Miniatures sur velin. (L'homme sauvage, le pauvre, l'artisan, le riche)

belle *Simonetta Vespucci*, du Musée Condé, à Chantilly, longtemps attribuée à Botticelli et restituée depuis à Antonio Pollajuolo et une chevelure somptueuse dont l'abondance et la longueur auraient suffi, sans artifices, à parer une femme. Les cheveux de la *Vénus Florentine* de Botticelli, du Musée des Offices, dans laquelle on a voulu reconnaître la belle Simonetta, descendraient facilement à ses pieds, si elle ne les retenait de ce geste plein de pudeur qui en augmente encore le charme.

La belle Simonetta ne fut pas la seule maîtresse de pape connue pour ses beaux cheveux et dont les peintres transpirent les traits à la postérité.

A Julia Farnèse, dont les cheveux dénoués tombaient jusqu'à terre, succéda la Vanozza qui la remplaça dans l'affection du sénile et sinistre Alexandre VI, et ne fut ni moins belle ni moins privilégiée sous le rapport de la chevelure. Aussi, un artiste de son temps la peignit-il en Sainte Vierge, et c'est ainsi qu'après avoir ensoleillé la vieillesse du chef de la Papauté, son image fut longtemps vénérée dans une église de France, par la foule prosternée.

Esau et *Nabuchodonosor* sont les seules individualités masculines velues des temps bibliques, dont les vieux imagiers aient eu cure. Les deux Esaus les plus connus, sont celui de la Biblia Sacra dont nous avons fait mention et celui des fresques du Campo-Santo de Pise.

On sait, nous l'avons dit, que la statuette antique supprima généralement les poils pubiens

et seul des peintres de la Renaissance, le Titien ne sacrifia pas à l'habitude.

Certains peintres, du xv^e et du xvi^e siècles, se sont distingués dans la représentation des chevelures masculines.

Samson, endormi sur les genoux de Dalila, de ce profond sommeil qui suit les minutes inoubliables de l'amour, laisse couper son opulente chevelure, par un page florentin. Le vénitien Victor Carpaccio a magistralement traité ce sujet qu'on peut voir au Musée de Florence.

Albert Dürer peignit souvent et merveilleusement son propre portrait très chevelu. De tous ceux qu'on a de lui, le plus connu et le plus caractéristique, est celui de la Pinacothèque de Munich, à l'âge de 34 ans, où il est figuré sous les traits d'un *Christ* au regard radieux et tendre ; on retrouve encore de ces belles chevelures dans plusieurs de ses œuvres.

Dans un tableau du Musée de Cologne, le *Joueur de fifre* et de *tambour*, le joueur de tambour a de longs cheveux qui lui tombent sur les épaules. Dans la *Passion*, le *Christ*, Saint Jean et quelques autres hommes ont des chevelures magnifiques. La plus étonnante de toutes est celle du *Christ* sortant de son tombeau. Une autre fort curieuse est celle du *Christ dans les Limbes*. Non seulement ce dernier se fait remarquer par ses beaux cheveux, mais il tend la main à un homme tout velu, *Cain* peut-être, qu'il aide à sortir des Limbes. Dans un angle de ce tableau, on aperçoit Eve et Adam qui portent une longue barbe.

Le *Christ à la Colonne*, de Rembrandt, au Musée de Dusseldorf, celui de Quentin Massys, ont également de longs cheveux.

Nombreuses sont encore les œuvres où ce remarque chez des hommes de tout âge et de toute position d'admirables chevelures. Tels sont, par exemple, le *Saint Sébastien* de Giovanni Bazzi, celui du Sodoma, et celui du Titien.



A. Dürer. — Le Christ (Pinacothèque de Munich)

jadis à l'église Santa Maria della Salute, de Venise.

De même un *Saint Jean l'Évangéliste*, de Piero de Cosimo, un des Mages de la célèbre *Adoration des Mages* de Luini, du Musée des Offices de Florence et un *Saint Jean l'Évangéliste*, du Musée d'Anvers.

Pan, et un des bergers d'Arcadie, couché à ses pieds, dans le tableau de Luca Signorelli, actuellement au Kaiser Friedrich Museum de Berlin, ont des chevelures ondulées qui dépassent la mesure normale.

Terminons enfin cette série par deux portraits d'hommes. L'un d'eux, qui est celui de *Léonard de Vinci*, d'après un graveur vénitien du xvi^e siècle, montre de longs cheveux bouclés,

qui retombent sur les épaules. L'autre, dû à Hans Memling, est celui du jeune *Martin van Nieuwenhove*, de l'Hôpital Saint-Jean de Bruges, et dont la figure, les mains et les cheveux sont plutôt ceux d'une femme que ceux d'un homme.

Parmi les œuvres du xix^e siècle, nous ne citerons qu'un tableau de Goya : *Le Garrot*, où on voit un homme à longs cheveux attendre le moment fatal. C'est peut-être l'Hypertrichose du menton, chez l'homme, que l'on rencontre le moins dans les œuvres picturales.

Cependant, on cite plusieurs tableaux de Saint Christophe dont la longue barbe symbolique est en raison de la force avec laquelle il porte le Monde sur ses épaules, traditionnelle légende du vieil Atlas roulant le globe terrestre sur ses reins vigoureux.

Saint Nicéphore est aussi connu pour son immense barbe. Une légende grecque en fait mention et un vieux tableau que vit Mandrill, à Beyrouth, représente la figure du saint, de grandeur naturelle, avec une barbe qui descend jusqu'à ses pieds.

Les sourcils, en forme d'*∞*, signe de criminalité pour Lombroso, ont aussi frappé les peintres. Il y a dans une fresque d'Orcagna, peinte sur

les murs du Campo-Santo de Pise, une tête de femme à laquelle on arrache la langue, et dont les sourcils présentent ce type. C'est une damnée. De même, nous l'avons déjà dit, certaines figures du célèbre tableau de l'Ecole Flamande, *la Paix et la Guerre*, doivent leur air terrifiant à une disposition analogue de leurs sourcils.

Quoique ce ne soit qu'un cas d'Hypertrichose relative, car les nains sont généralement glabres et présentent le type infantile, nous devons citer un tableau de Jean Molenaar : *l'Atelier du peintre*, dans lequel on en voit un, vieux et barbu, jouer avec un chien. D'autres nains, également curieux, possèdent soit de la barbe, soit des moustaches.

On a pris quelquefois pour des femmes barbues des hommes auxquels on donnait un déguisement de femme.

La conception de l'hermaphrodisme peut susciter quelques erreurs et faire prendre pour des reproductions de femmes à barbe celles d'individus que leurs vices liraient au mépris et à la risée publique. Le Frontispice d'un Thomas Artus, sire d'Emby, intitulé *Description de l'Isle des Hermaphrodites*, nous montre Henri III orné d'une fraise, coiffé d'un bonnet et vêtu d'une robe de femme.

Dans la *Chronique de Nuremberg*, on trouve le dessin d'une femme nue dont le menton porte une barbe touffue. La *Chronique de Conrad Lycosthènes* éditée 70 ans après, contient celui d'une femme aux seins accentués, à la barbe en pointe et qui marche d'un pas accéléré.

Une nielle fort estimée du Musée de Bâle, d'un célèbre peintre suisse de gravures, Nicolas-Emmanuel Deutsch (1484-1530), représente une femme à barbe, vêtue d'un riche costume de l'époque, tenant fuseau et quenouille, et dont le sexe est indénié, car elle est enceinte. Elle est debout, faisant face à un jeune guerrier avec lequel elle converse et dont le menton imberbe offre un piquant contraste avec le sien.

Sainte Wildgeforth, dont nous avons longuement parlé fut une des femmes à barbe dont les traits furent le plus reproduits, non seulement par les sculpteurs, mais encore par les peintres, tant en France qu'à l'étranger.

Les dessins qu'on en trouve dans les *Icones Sanctorum*, dans le *Martyrologium romanum*, représentent toujours la sainte barbue et crucifiée.

Ainsi en est-il de la Sainte Wildgeforth de l'église d'Eltersdorf, près d'Erlangen, en Bavière, de celle de la collection Nadar, de celle peinte par Leitoff en 1673 et fort vénérée en Suisse, de celle de Beauvais etc., etc. Mais alors qu'elles n'ont ni la chaussure ni le métrier de la légende, celle des *Acta sanctorum*



La toilette d'Hermaphroïte (Fresque du Musée de Pompéii)

Une servante éthiopienne, barbue, tient dans ses mains le miroir dans lequel se reflète l'image d'Hermaphroïte

des Bollandistes a près d'elle son métrier et contrairement à celle du tableau d'Eltersdorf, offre sa sandale au pied gauche.

Quelques représentations de Sainte Wildgeforth, notamment celle de la collection de Nadar, ont les seins volumineux et le ventre proéminent d'une femme enceinte, de sorte que



Marie-Madeleine

Fragment du tableau : *La Trinité adorée par deux saints* (Florence)



La femme barbe et encainte du Musée de Bâle
(Nietze de Nicolas-Emmanuel Deutsch, 1484-1530)

dans divers pays, elle est implorée par les femmes infécondes. A Béthune, on l'appelle Sainte Milleforte, et on lui amène en pèlerinage les enfants de toute la région. Encore un accroc à la légende de la *virgo intacta*, ou à celle du christ androgyne habillé en femme, accepté par quelques hagiographes.

Une autre très ancienne représentation de femme à barbe est celle d'une vieille femme, de modeste origine, dont Antonio Moor, dit Moro, le peintre de Charles-Quint, laissa un portrait qu'on peut à juste titre considérer comme un de ses chefs-d'œuvre et qu'on voit encore au Musée Suermont, d'Aix-la-Chapelle. Cette femme, *Margret Halseber*, était blonde, et, à soixante-quinze ans, elle avait une barbe en fer à cheval qui n'était pas encore devenue entièrement blanche.

Marguerite d'Autriche, fille naturelle de Charles-Quint, qui gouverna les Pays-Bas en 1559, au moment où son frère Philippe II se rendait en Espagne, était barbeue. Une vieille



Madame Hélène Anthonia (Tableau retrouvé par Bartels)

graveure sur bois nous la montre avec une longue barbe dont elle était fière et qu'elle ne voulait jamais couper.

A l'Académie des Beaux-Arts de Madrid, figure une toile où Ribéra s'est peint à côté d'une femme barbeue, *Madeleine Ventura*, allaitant un enfant.

Dans les œuvres d'Ambroise Paré on trouve l'image d'une *Fille velue*, et dans l'*Histoire des Monstres d'Aldrovande*, celle de quelques *Cinnaminiens*, peuplade des frontières de Barbarie et celle des différents personnages de la famille d'Ambras.

Plusieurs peintres s'intéressèrent à l'étude de ces monstres. A Vienne, la galerie particulière de l'Empereur et la collection impériale des



Sainte Wildgeforth et son ménestrier (Prague)

Habsbourg, conservent le portrait de la plus jeune des filles, *Tognina*, par Giacomo Franco, et le groupe de la famille d'Ambras, dû à un peintre d'Anvers, George Höfnagel. Les portraits individuels qui ont été reproduits par Aldrovande, font partie de la collection de Philippine Welser, et sont toujours au château d'Ambras.

C'est à peu près de la même époque que datent le portrait d'*Horatius Gonzalès* et le frontispice des *Histoires Prodigieuses* de Boïastuan (1651). Le portrait d'*Horatius Gonzalès*, un hypertrichosique généralisé qui vivait à Rome à la fin du XVI^e siècle, est dû à un inconnu et appartient à la bibliothèque de la Cour de Vienne.

Il exista longtemps dans le Cabinet des curiosités de Stuttgart, deux tableaux représentant l'un à l'âge de vingt-cinq ans (en 1587), l'autre à un âge plus avancé, une femme à barbe nommée *Bartel Graetge*.

Une des femmes à barbe qui éveilla la plus grande curiosité au XVI^e siècle, fut *M^{lle} Hélène Anthonia*, sur l'histoire de laquelle nous avons de nombreux documents imprimés et une série de portraits différents, dont le premier

fut fait à la demande d'Ernest, duc de Bavière. Une peinture à l'huile de 1622, trouvée par le professeur Bartels, de Berlin, montre une femme en buste, de mise élégante : sur sa poitrine, une chaîne et un médaillon d'or ; ses cheveux sont noirs, enfilés en arrière dans une coiffe d'or. Sur sa lèvre supérieure pousse une moustache étroite et longue ; une barbe forte, pleine, d'un brun noir, à poils fins, descend jusqu'à la quatrième côte.

Une gravure sur cuivre de Dominik Custod, d'Anvers, une estampe de Johannés Löselius, nous confirment ce que nous savions déjà et une légende plutôt libertine, qui accompagne l'estampe, nous apprend que même barbeue, M^{lle} Hélène Anthonia n'en n'était pas moins une amoureuse appréciée.

Hélène Anthonia et *Augustina Urlserin*, dite *Barbara*, sont peut-être les femmes à barbe dont on possède le plus grand nombre de portraits.

Le dessin à la plume qui représente Barbara et qui fut reproduit sur cuivre dans les *Ephémérides des Curieux de la Nature*, appartient à la Galerie d'art de Bâle.

Quelques années plus tard, Isaac Brun, de Presbourg, peignait à Strasbourg les traits de Barbara, en train de jouer du clavecin.

Enfin, Gaywood, profitant du séjour qu'elle fit à Londres, laissa d'elle une œuvre excellente, qui est le plus fidèle des portraits que nous ayons de cette curieuse femme.

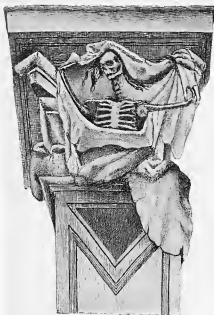
Barbara partageait, sans doute, cette impression, car l'affiche dont elle se faisait précéder, lors de sa tournée en France, était une reproduction sur cuivre, avons-nous vu dans la note qui est aux archives de Beauvais, de tableau de Gaywood. Barbara avait alors vingt-cinq ans (1658).

Parmi les femmes de qualité de la société de M^{lle} de Scudéry qui vécurent dans le siècle de Grand Roi, Tallemant des Réaux, nous en faisons connaître une qui fut une femme à barbe distinguée.

Fille et femme de deux procureurs au Châtelet, *Anne Baudesson*, dame *Pilou*, aussi connue par sa laideur, à la Cour de Louis XIV, où elle avait ses entrées, que par son esprit caustique qui lui valut souvent des épigrammes cinglantes, possédait une barbe épaisse et noire qu'elle rasait, à ce que nous dit un vaudouille du temps, qui parut en même temps qu'elle



La famille velue d'Ambras, en Tyrol
(Tableau d'Höfnagel, XVI^e siècle)



Varenne. — La mort chevelue

gravure de Spirinx, dans la seconde édition des *Historiettes de Talemandes Réaux*.

Bartels a signalé le portrait à l'huile d'un vieillard du Tyrol, *Elisabeth Knechtin*, d'Appenzel.

Dix-huit ans plus

tard, en 1732, mourait à l'hôpital de Dresde, une autre femme à barbe, fille d'un serviteur du grand électeur de Saxe, Jean-Georges III; elle s'appelait *Rosina Margarita Mullerin*. Son portrait, qui parut dans les *Ephémérides des Curieux de la Nature*, est une copie de celui qui, l'année où elle mourut, fut dessiné à la demande de l'Électeur de Saxe et fut conservé dans sa galerie de tableaux.

Les femmes à barbe et les hommes velus deviennent plus fréquents dans le cours du XIX^e siècle, mais ne tentent pas le pinceau des peintres. Seuls, firent exception, le peintre russe Dworczak, qui reproduisit les traits de *Julia Pastrana* et de son fils, et un peintre allemand qui donna à *Charlemagne* une barbe majestueuse « empreinte d'un romantisme dont Victor Hugo lui-même serait fier », dit notre confrère Lucien Nass.

Par contre, on trouvera dans les travaux de Max Bartels, de Neugebauer, d'Ecker, de Beigel et de Bérillon, des gravures que nous n'avons pas reproduites et qui ne manquent pas d'intérêt.

L'hypertrichose des animaux n'a semblé



Le bal des Hommes sauvages
(Tapisserie de l'église de Notre-Dame-de-Nantilly, à Saumur)

frapper qu'un seul peintre, Vélasquez. Le cheval du petit prince *Balthasar Carlos*, fils aîné de Philippe IV d'Espagne, a une crinière longue, épaisse, fournie, et une queue abondante qui, bien que coupée, est descendue jusqu'à terre.

Les humoristes ont eu souvent le crayon heureux; comme le rôle idéal du diable est de suggérer aux pécheurs la forme la plus intense de terreur religieuse, certains artistes ont représenté avec les attributs du démon, des créatures aux apparences féminines, dont les yeux pleins de désir et de volupté, contrastant avec les griffes acérées, qui déchirèrent le pieux jeune homme séduit par les grâces troublantes de la femme, suppôt de Satan. Un



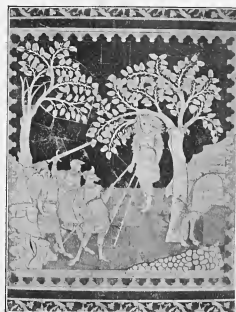
Rosina Margarita Mullerin

manuscrit du Musée Britannique de Londres donne l'image attrayante et terrifiante d'un démon femelle, dont la barbe hirsute amplifie la laideur. Un autre démon femelle, que nous empruntons aux *Histoires prodigieuses* de Bolastau, a une pose encore plus cyniquement expressive. Les poils pubiens sont remplacés par une tête grimaçante, dont les dents empoisonnées mordront cruellement le jouvenceau béjaune, qui aspirera aux folles caresses et ne trouvera là qu'amères et cuisantes déceptions.

Un curieux dessin au fusain dessiné en 1877, pour la salle de garde de l'hôpital de la Pitié, par le D^r Paul Richer, professeur d'anatomie à l'École nationale des Beaux-Arts, nous permet de reconnaître, déguisés en satyres velus ou en clowns, les professeurs Hutinel, Kirmisson, Segond, le professeur agrégé Letulle, etc.

Une charge de Decrais montre que si une belle chevelure est un des charmes de la femme, les somptueux édifices dont elle aime parfois à orner sa tête, n'ont pas trouvé grâce devant lui. Cette critique, due à un crayon spirituel, nous prouve que tout a une mesure, même la dimension des chignons.

Un caricaturiste, Gilray, qui vivait en 1800, donne un contraste saisissant de comique. Prés d'un goutteux ventru, rubicond et ignoble est



Absalon
(Mosaïque de Pietro del Minella)

un famélique émacié, squelettique, véritable cauchemar du trop heureux gouteux, et dont les cheveux hérissés de toutes parts, tombent jusqu'aux pieds du tabouret sur lequel il repose. Sa nudité anguleuse et décharnée contraste avec l'obésité du buveur.

Certains artistes contemporains amateurs de conceptions bizarres, entre autres un Bâlois, Arnold Bœcklin, se sont plus à figurer dans leurs tableaux des faunes ou des dieux marins fort velus. La galerie de peinture de Dresde, et la Nouvelle Pinacothèque de Munich, offrent notamment des œuvres de ce peintre, curieuses, sous ce rapport.

De nombreuses peintures, sculptures ou enluminures manifestent également l'opinion erronée qu'on a eu de tout temps sur la poussée des poils et des cheveux, après la mort.

Il nous suffit de les signaler sans nous y arrêter davantage.

II. La Tapisserie

Nous ne connaissons qu'une seule tapisserie où soient représentés des velus. C'est une tapisserie française appelée : *Bal des Hommes sauvages* qu'on voit dans l'église de Notre-Dame de Nantilly, de Saumur. Elle rappelle la fin tragique des compagnons de Charles VI, morts brûlés dans la fête que l'historio signale sous le nom de *Ballet des Ardents*.

III. La Mosaïque

Sur le pavé de la cathédrale de Sienne, particulièrement remarquable, due à Pietro del Minella et datant du XV^e siècle, on remarque une série de mosaïques; l'une d'elles représente *Absalon suspendu à un arbre* par une chevelure aussi abondante que luxuriante.

Dans une autre du Musée de Berlin, Dyonisos et Ariane président aux jeux de l'*Askoliasmos*, ayant autour d'eux des nymphes et des satyres velus.

IV. La Céramique

Le mythe si populaire de Persée tenta aussi les potiers et leur inspira des chefs-d'œuvre dont un certain nombre a bravé intact les outrages du temps. Une amphore de Nola, de style archaïque, nous montre une *Méduse décapitée*; dans une autre peinture de vase, qui lui est postérieure, près de la même Méduse gisant à terre, on voit *Persée poursuivi par les*

Gorgones. Sur un vase antique de la Collection Campana, une des Gorgones est à l'état naturel, pendant que sa sœur Méduse s'affaisse sur ses genoux. La *Méduse du Plat de Camiros* n'est pas décapitée et tient deux oiseaux par le cou.

Sur un vase étrusque de Chiusi, conservé au Musée Casuccini au milieu de divers personnages, on remarque aussi une *Gorgone barbue*, dont le sexe, affirmé par les seins, est indéniable.

Les Romains, moins outranciers dans la représentation de la laideur ont conçu une Méduse dont la physionomie inspire plutôt la douleur et la pitié, mais dont la longue chevelure seule est terrifiante. Ce type, qui est resté classique dans l'antiquité latine, est figuré sur la *Coupe Farnèse* du Musée de Naples.

Une série de plaques peintes, trouvées à Cervetri nous montrent des guerriers étrusques avec de belles chevelures.

Un *Oreste casqué*, couvert de sa cuirasse, de ses cnémides et dont les cheveux tombent au milieu du dos, est représenté sur un vase peint du Musée de Berlin.

Les Silènes et les Satyres nus et velus ou en possession d'une queue, toujours représentés jeunes, exubérants dans leurs jeux et dans leurs amours, vident des amphores ou lutinent des femmes. L'un d'eux, sur un cratère de Vulci, du Musée du Vatican, reçoit le jeune Dyonisos des mains d'Hermès lui-même. On en voit d'autres dans une scène de vendange, sur la peinture d'un vase grec; sur des vases de Douris,

de Brygos, au British Museum; une coupe du Musée de Wurtzbourg, etc... etc.

* * *

Cette longue floraison artistique prouve l'importance que l'esprit inquiet de l'homme a donné, de tout temps, aux anomalies du système pileux qui l'intéressaient, et dont il s'ingéniait même à chercher la cause. Il n'a évidemment pas obéi à un simple caprice d'artiste, mais à un sentiment d'un ordre plus élevé, le sentiment scientifique. L'homme est « un curieux de la nature », pour lequel la vie reste une profonde énigme, dont seul le labeur incessant lui donnera la solution.

BIBERONS ANTIQUES

Par le Docteur JEAN LECAPLAIN

Chef de Clinique à l'École de Médecine de Rouen

Nos lecteurs parisiens savent que le Musée Carnavalet est rempli de souvenirs de la plus lointaine origine de leur ville : de pots, de vases, de fioles, de bouteilles, tous fabriqués par d'antiques artisans qui habitaient l'île de la Cité. Parmi ces témoins matériels du passé, les plus intéressants pour le médecin sont, sans conteste, les objets provenant des cimetières païens de Saint-Marcel et du faubourg Saint-Jacques. Les tombes se composaient, pour la plupart, de simples fosses creusées en terre, dans lesquelles se trouvaient, avec le squelette du mort, des monnaies pour le tribut de la barque à Caron. Dans les sépultures d'enfants, on a recueilli des colliers, des jouets curieux, des dés, et presque toujours, un biberon.

Le Docteur Lecaplain, dans l'étude que nous avons plaisir à publier, apporte sa contribution personnelle à l'étude des biberons antique, et met sous nos yeux des reproductions curieuses de ces petits vases recueillis dans le sol de la région normande. S'agit-il là de biberons véritables destinés à un usage pratique et accompagnant dans la tombe les jeunes enfants auxquels ils avaient été destinés pendant leur vie, ou simplement de vases funéraires n'ayant qu'une signification symbolique? Les lecteurs d'Æsclape auront en main tous les éléments du procès pour en juger.

Il n'est pas exceptionnel de trouver soit dans les fouilles, soit dans les tombeaux d'enfants de l'époque gallo-romaine, de petits vases considérés généralement comme des *tétines* ou *biberons*.

Le Musée d'antiquités de Rouen possède une riche collection de ces petits biberons, recueillis dans le sol de la région normande, au cours de recherches exécutées à Rouen, Lillebonne, Fécamp, Dieppe, Cany, Lisieux, Evreux, etc. Ils présentent différents caractères que j'ai cru intéressant de signaler ou de reprendre.

assez voisine de celle de nos matras de laboratoire.

M. L. de Vesly, le distingué conservateur du Musée d'antiquités de Rouen, les a classés en

De ces divers biberons, les uns sont en terre grise (fig. 4 et 5), les autres en terre rouge (fig. 1, 2 et 6).

Deux en verre irisé par le temps, sont tout à fait remarquables, et ont été trouvés l'un à Cany, l'autre à Neuville-le-Pollet, près Dieppe (fig. 5).

Ces biberons ont une forme assez spéciale et offrent quelques traits particuliers. Ils se composent d'une panse en forme de sphère plus ou moins arrondie ou aplatie dans le sens de la hauteur; parfois la sphère est étagée en son milieu par un sillon horizontal; quelquefois le petit vase est presque tronconique.

Le goulot est en général court, et un petit bec effilé à direction légèrement ascendante se voit sur la partie latérale de l'objet; très souvent une petite anse existe sur le côté.

Les biberons en verre, au col plus long et plus mince que les biberons en terre, affectent une ligne des plus gracieuses,



Fig. 1. — Biberon en terre rouge, à double renflement, trouvé à Lillebonne.



Fig. 2. — Biberon en terre rouge, à double renflement, trouvé à Lillebonne.

quatre catégories désignées d'après la forme :

1° En matras ;

2° En balustre ;



3° En bulbeux ;

4° A double renflement.



Un biberon trouvé dans le théâtre romain de Lillebonne correspond à ce dernier type ; il est en terre rouge et paraît devoir se ranger parmi les plus anciens (fig. 1 et 2). Voici comment on peut en expliquer la présence en cet endroit : Au moment de l'invasion des Barbares, les habitants de Lillebonne se réfugièrent dans l'amphithéâtre qu'ils fortifièrent de leur mieux. Malgré leurs efforts, ils furent forcés dans leurs derniers retranchements, vaincus et livrés aux flammes. Nous en avons la preuve dans la grande quantité de cendres accumulées en certains points du théâtre, probablement amoncelées là par le vent, ainsi que dans la présence de nombreux objets usuels et de toilette, comme les épingles à cheveux en os que l'on retrouve dans le sol de l'édifice.

Dans les vitrines du Musée municipal de Lillebonne, on peut voir un autre petit biberon en terre blanche recueilli, celui-là, dans un tombeau gallo-romain du cimetière du Mesnil.

Le Musée de l'École de Médecine de Rouen, fondé par le D^r Brunon, en possède un exemplaire en terre rouge.

On a retrouvé des biberons à peu près semblables dans les arènes de Lutèce, dans les fouilles de Carthage, etc.

Le D^r Eifer, dans l'*Avenir médical* du 31 mars 1912, a donné la description de plusieurs vases du même genre. L'un d'eux est particulièrement curieux, car il réalise une expérience

fort rapprochée de celle de Pasteur. Le vase, en effet, ne présente pas de goulot ; seule, une tubulure intérieure partant du fond, permettait le remplissage, le biberon étant retourné. Une fois le biberon plein, il était remis dans sa position normale, en sorte que toute contamination du lait, par la chute des poussières, devenait complètement impossible.

M. le professeur R. Blanchard, dont on connaît la compétence en pareille matière, a vu en Italie, dans un Musée d'antiquités étrusques, deux ou trois biberons conformes à ce type.

La *Chronique médicale*, en 1907, a publié divers travaux relatifs au sujet que nous traitons. Le D^r Billard entre autres, signale des biberons de verre, datant des III^e et IV^e siècles, appartenant au Musée Carnavalet, et provenant des cimetières Saint-Marcel et du Faubourg Saint-Jacques.

L'interprétation qui fait de ces vases des biberons a rencontré des détracteurs, et parmi eux MM. Coulon, Dailliez, Variot refusent à ces récipients la qualité de tétines et les considèrent simplement comme des vases funéraires n'ayant qu'une signification symbolique (1).

À l'appui de sa théorie, le D^r Coulon rapporte, qu'ayant essayé de faire boire un nourrisson dans un de ces biberons, il n'a pu y arriver, le col venant appuyer sur le nez de l'enfant.

Je ne puis souscrire à cette opinion, car ayant moi-même repris l'expérience avec un des biberons du Musée de Rouen, j'ai pu constater que l'enfant pouvait parfaitement téter avec ce petit instrument.

D'autre part, d'après les jaugeages effectués par moi-même sur les biberons du Musée d'antiquités de Rouen, la capacité de ces vases est uniformément de 140 centimètres cubes, ce qui semble indiquer qu'il s'agit bien là de véritables biberons, avis d'ailleurs partagé par la majorité des archéologues et des médecins.

En outre, la présence d'un biberon dans le théâtre romain de Lillebonne, c'est-à-dire dans un endroit qui n'était pas un cimetière, écarte, à mon avis, d'une façon définitive, l'hypothèse qui fait de ces vases des récipients à signification purement

volive, comme les vases à eau illustré, par exemple.

L'abbé Cochet, à propos de ses nombreuses fouilles, a consacré quelques pages importantes à l'étude de ces biberons (2).

« On a longtemps, dit-il, douté de la destina-

(1) *Chronique médicale*, 15 avril, 15 juin, 15 août, 15 octobre 1907.

(2) *La Normandie souterraine, ou notice sur des cimetières romains et des cimetières francs explorés en Normandie*, Rouen, 1854.

tion vraie et précise de ces tétines de terre ou de verre que l'on rencontre dans les cimetières romains des premiers siècles. Plusieurs antiques, comme MM. de Caumont et de Torneville, n'ont pas balancé à en faire des biberons pour l'allaitement des enfants, et accompagnant dans la tombe les jeunes nourrissons auxquels ils avaient été destinés pen-

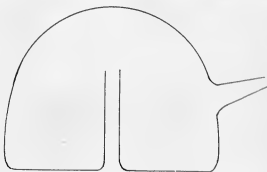


Schéma du Prof. Blanchard montrant une coupe de biberon sans goulot, à tubulure ordinaire.

dant la vie. Quelques hommes éminents dans la science n'ont pas cru devoir partager cette opinion qui est la nôtre. Nous pensons qu'ils seront convaincus par les découvertes de Cany et de Lillebonne, car ici les circonstances sont parlantes et n'admettent pas d'ambiguïté. A Neuville, comme dans tous les cimetières à ustion, il est malaisé de définir et de préciser l'usage de certains objets, attendu que les cendres et les os brûlés ne laissent plus distinguer l'âge, ni le sexe, ni les autres caractères du sujet. On craint de prendre un homme pour une femme, un enfant pour un vieillard ; mais il n'en est pas de même dans l'inhumation (1). Là, les sujets sont conservés dans leur entier, et il est aisé, après deux mille ans, d'apprécier leur forme primitive et de lire, sur leurs débris, le sexe et l'âge. La tombe est un miroir de vérité qui ne sait pas mentir ; c'est une charte qui ne laisse pas altérer son texte ; c'est un livre qui ne supporte pas la contrefaçon. Or à Cany et à Lillebonne, grâce aux médecins et aux anatomistes, nous avons pu reconnaître avec certitude, au sein des tombeaux, des sujets de dix à

(1) Ce n'est que dans la seconde moitié du III^e siècle de notre ère, qu'on commence à voir apparaître l'inhumation, et que l'on découvre quelques squelettes coudoyant les urnes.



Fig. 3. — Biberons en verre, irisés par le temps.



Fig. 4. — Biberons en terre grise

douze mois, des enfants dans les langés, des nourrissons à la mamelle; leurs os tendres et chétifs le proclament beaucoup mieux que le trépas, la marmitte, le hiberon et les joujoux.

« Ce dernier trait d'enfants inhumés avec leur petit mobilier nous conduit à une autre déduction qui est celle-ci : c'est que les vases rencontrés avec les morts sont ceux qui leur ont servi pendant la vie. Pour peu que l'on ait observé les vases des cimetières et qu'on les ait confrontés avec ceux des maisons, on restera convaincu qu'il n'y avait point de différence entre les vases de la vie et ceux de la mort. Les écuelles, les assiettes, les verres trouvés dans les villas d'Étretat, de Bordeaux, de Chateau-Gaillard, de Braquemont, de Sainte-Marguerite, de Brotonne et de Maulévrier, sont exactement les mêmes que ceux qui ont été extraits des cimetières de Dieppe, de Lillebonne, de Cany, de Lisieux, de Tietreville et de Barentin. C'est la même terre, le même vernis, la même forme; ce sont les mêmes noms de potiers et de verriers. Pour le Gallo-Romain, la mort n'était qu'une suite de la vie; il n'y avait de changement que dans la manière d'être; il y avait un démenagement et une transformation. Il croyait vivre dans la tombe comme dans une autre demeure. Aussi lui servait-on à manger dans les mêmes plats et les mêmes assiettes, à boire dans les mêmes cruchons et les mêmes verres; il portait les mêmes ornements et se servait des mêmes monnaies.

« Voilà pourquoi, à Cany, on a rencontré des vases remplis d'une liqueur blanche comme le lait : et ces biberons donnés aux enfants de Dieppe, de Gièvres, de Soing, d'Évreux, de Lillebonne, de Bordeaux, de Lisieux et de Cany, n'est-ce pas la plus forte preuve que la sollicitude maternelle ne se croyait pas quitte par le trépas, et qu'elle se croyait obligée de poursuivre au delà du tombeau l'objet de ses soins et de son amour... »

« ... Dans le cimetière de Lillebonne, où la fouille s'est étendue sur un assez grand espace, j'ai trouvé un nombre considérable d'enfants. Aucun de ces petits corps n'avait été brûlé, tous avaient été inhumés comme le voulait la loi romaine. Des enfants, il s'en trouvait partout. Il y en avait à côté de grandes personnes dont les urnes contenaient les épais ossements. Il est probable que ceux-là avaient été placés près de leurs parents et alors tous avaient un tombeau, soit en pierre, soit en tuile. Ceux, au contraire, qui avaient été déposés sans sépulture de marque étaient dans de petites fosses et une bière en bois. Cette dernière catégorie occupait un quartier spécial, entièrement séparé des urnes et sans aucun contact avec les grandes personnes. Ce quartier ne nous a pas fourni moins de douze petits enfants. Leurs fosses étaient profondes de 60 centimètres à

1 mètre, et longues de 50 centimètres à 1^m50, suivant l'âge des sujets. M. Serres, professeur d'anthropologie au Muséum de Paris, à qui ont été soumis les restes de ces petites créatures, y a reconnu des enfants de deux ans, de trois ans, et de six à sept ans.

noire, soutenue par trois pieds, dans laquelle reposait une *tétine* en terre grise; enfin dans le coffre du huitième, on avait déposé un petit coq en terre cuite, assez semblable à ceux qui surmontent encore nos pains bénits de campagne. Était-ce un joujou ou une offrande à Esculape? Nous ne saurions le dire... »

C'était un usage fort ancien que de déposer des objets dans la sépulture des enfants, et Vitruve nous en a conservé la poétique image dans la fable de l'invention du chapiteau corinthien. Une jeune fille de Corinthe étant morte, sa nourrice déposa dans une corbeille placée sur sa tombe, les joujoux et les objets familiers chers à la petite défunte; l'acanthé vint enrouler ses feuilles autour de la corbeille, puis les laissa retomber en volutes au-dessous de la tuile qui protégeait le cher dépôt.

..

Nous terminerons cet aperçu forcément incomplet, en signalant une particularité relative

à ces biberons, et qui, à ma connaissance tout au moins, n'a jamais été parfaitement élucidée : il s'agit de l'existence de petites rondelles en os, retrouvées dans leur voirie.

En septembre 1908, lors des fouilles opérées dans le théâtre romain de Lillebonne pour établir une rampe d'accès vers le lion du Toupin, les ouvriers, dirigés par M. Léon de Vesly, découvrirent auprès du petit biberon en terre rouge dont nous avons parlé, un disque en os percé d'un trou central et sur lequel on voyait également, aux deux extrémités d'un même diamètre, quatre trous plus petits disposés deux par deux (fig. 1 et 2).

Le petit vase, ainsi que le disque d'os, suggérèrent à M. de Vesly le projet de faire une communication sur les biberons antiques : cette causerie eut lieu le 1^{er} juillet 1910, devant les membres de la Société d'Émulation de Rouen. M. de Vesly expliqua comment, d'après l'abbé Cochet qui avait recueilli au cimetière de Cany un biberon de verre et un disque en os, il croyait que le disque perforé n'était autre chose qu'un *obturateur* au moyen duquel la nourrice permettait l'arrivée plus ou moins abondante du lait dans la bouche de l'enfant, le trou central étant destiné à régler au moyen d'une pression de l'index, l'écoulement du liquide, les trous latéraux servant à passer un lac ou un fil fixant le bouchon au goulot.

De l'existence de ces biberons doit-on conclure que l'allaitement artificiel ait été très généralisé à la période gallo-romaine? Je ne le pense pas.

Il est beaucoup plus vraisemblable de croire que l'allaitement au biberon n'a été qu'un pisaller, assez rarement employé, dans les cas où la femme qui ne pouvait ou ne voulait pas nourrir, se trouvait dans l'impossibilité de payer une nourrice mercenaire.



Fig. 5. — Biberons en terre grise

« Tous ces petits êtres avaient été confiés à la terre dans des coffres de bois fort épais, car les clous que l'on rencontrait abondamment dans les fosses étaient très longs, et quelques-uns de ces enfants ne possédaient absolument que leur coffre; cependant le plus grand nombre était accompagné de quelques objets. L'un avait deux monnaies de bronze (Trajan et Domitien), l'autre un anneau de cuivre avec une médaille percée pour être attachée au cou; le troisième, qui n'avait pas un an, offrait une *tétine* aux pieds; le quatrième avait avec lui



Fig. 6. — Biberons en terre rouge

une belle coupe de verre recouverte de filets à reliefs, imitant assez bien des larmes.

Une coupe, entièrement semblable à celle-là, figure parmi les antiquités romaines découvertes par M. Roach-Smith à Richborough dans le comté de Kent. Avec le cinquième était une cruche blanche à long col, coiffée d'un vase rouge; les pieds du sixième s'appuyaient sur un seau en bois, avec cercles et anse de fer, renfermant une écuelle en terre

SPLENDEURS ET MISÈRES HOSPITALIÈRES

LA PHILANTHROPIE GRECQUE

Par le Docteur LUCIEN LIBERT

En une série d'articles, le D^r Libert a évoqué, pour les lecteurs d'Æsculape, l'Orient du Soleil et des paysages. Notre distingué collaborateur était chargé d'une mission pour l'étude de l'assistance aux aliénés et des maladies mentales. Nul doute que son rapport, trop technique pour être inséré dans cette Revue, ne soit estimé des spécialistes parmi lesquels le D^r Libert a su déjà acquérir un juste renom. Mais notre ami n'a pas négligé de s'intéresser en outre à tout ce qui touche la médecine générale. Il nous fait part ici de ses remarques, et insiste particulièrement sur un des plus nobles côtés de l'âme grecque si fertile en dévouements et en sacrifices. Le présent article, qui nous fut remis il y a quelques mois, est de brûlante actualité.

L'hôpital des Prostituées.

C'EST à Galata, au haut d'une rue infecte, où sur la porte d'immondes bouges les prostituées de toutes races étalent à tous les passants leur impudeur, leur turpitude et leur misère. L'hôpital des femmes se présente de l'extérieur comme un vieux bâtiment, décrépi, en pierre jaune, avec de place en place, dans le mur qui surplombe une ruelle, des soupiraux murés avec de la brique rouge. C'est une très vieille maison qui fut au xv^e siècle le palais d'un riche Arménien, et qui vous séduit dès l'entrée par un charme étrange, le charme de Carnavalet et celui des vieux hôtels de l'île Saint-Louis et du Marais. Un très gros anneau de fer remplit l'office de marteau, et dès que nous avons heurté la porte de fer rouge, une grosse clef grince dans la serrure et de lourds verroux sont tirés; l'huis s'entrebâille avec de grandes précautions. Nous entrons dans un hall immense, dallé de marbre, sur lequel s'ouvrent de véneuses portes avec des rosaces de bois sculpté. La cuisine est dans l'une des pièces du rez-de-chaussée; à côté, dans un réfectoire très clair et très propre, vingt-cinq couverts sont mis.

Au milieu du hall, un petit puits à la margelle de marbre est surmonté d'un tourniquet en fer forgé, qui ferait la joie d'un collectionneur. Mais la merveille de cet hôtel, c'est l'escalier de fer qui monte au premier étage et qui s'agrémente des motifs les plus délicats. Les fenêtres ont de grands volets en fer massif qui servent à défendre la maison contre le double danger de l'incendie et de la révolte. Le plafond est divisé en une multitude de petits carrés de bois, très finement ouvragés. Des portes murées, un escalier dérobé indiquent assez combien le maître du lieu se préoccupait d'échapper, le cas échéant, à ses ennemis; l'escalier communiquait avec un souterrain aujourd'hui comblé.

Au premier étage on trouve un dortoir de huit lits où quelques malheureuses fument pour tromper leur ennui. En face, le bureau de la direction voisine avec la salle d'opérations pleine d'un arsenal chirurgical qui ne sert pas à grand chose. Au second étage il y a deux dortoirs, l'un de 8 et l'autre de 10 lits.

L'hôpital renferme en tout 25 malades et il y a 50 lits, pour lesquels le gouvernement consacre un budget de 25.000 francs. C'est la municipalité qui envoie les malades. Trois médecins sont chargés de visiter deux fois par semaine tous les lupanars et de faire hospita-

liser les femmes contaminées. Le gouvernement projette la construction d'une infirmerie spéciale où les prostituées viendront régulièrement à la visite. Mais Constantinople est la ville où fleurit le plus la prostitution clandestine; Péra surtout est un incroyable foyer de débauche où l'on rencontre toutes les perversions génitales,

qu'un bâtiment aussi ancien conviendrait mieux pour un musée que pour un hôpital; alors mon guide, le docteur de l'établissement, me rappelle, fort à propos, que l'hôpital des prostituées de Galata ne ferait pas mauvaise figure auprès de la bâtisse antédiluvienne qui se dresse, chez nous, au haut du faubourg Saint-Denis.

L'hôpital Persan

La Perse, jusqu'en ces dernières années, était le seul Etat, ayant de gros intérêts moraux en Turquie, qui ne possédait point à Constantinople un hôpital pour recueillir ses nationaux. Sa Majesté impériale le shah de Perse, Muzaffereddin, lors de son passage à Constantinople, en septembre 1901, ordonna la création de cet hôpital.

Jusqu'à cette époque les Persans malades étaient envoyés à l'hôpital des pauvres, à Yeni-Baghtché, ou soignés dans quelques recoins du Validé-Han (1). Un ambassadeur de Perse auprès de la Sublime-Porte avait bien acheté un terrain, à Scutari, auprès du cimetière turc, mais jamais un hôpital n'y fut bâti; le D^r Makris, médecin de l'ambassade de Perse, établit en attendant une clinique chirurgicale persane, qui fonctionna d'abord sur le boulevard des Petits-Champs, fut détruite par un incendie, et réédifiée ensuite sur la Grande Rue de Péra. Enfin, en 1901, l'hôpital actuel fut installé dans le local de l'ancienne école persane « Tabestani Iranian », à Stamboul, sur le versant sud de la première colline, près de la mosquée du sultan Ahmed, d'où la vue s'étend superbe sur la mer de Marmara. C'est un vaste *konak* (2), qui appartient autrefois à un pacha. Bâti en pierres, à deux étages, il est précédé d'un jardin où à l'ombre de quelques arbres fleurissent les yuccas et les œillets. L'établissement peut hospitaliser 40 malades, dont 20 payants. Les Persans seuls sont hospitalisés gratuitement.

La consultation externe est très fréquentée; quant à l'hôpital, il reçoit plus de 300 malades par an, surtout l'hiver, où les broncho-pneumonies sont très fréquentes. Mais ce qui décime la population persane, c'est la tuberculose et surtout la syphilis. La pédrastrie sévit d'une façon courante; on a plus de relations sexuelles avec les jeunes garçons qu'avec les femmes, et j'ai vu plusieurs de ces malheureux



Femme turque de la bourgeoisie

et la tâche du service des mœurs y sera toujours des plus délicates.

L'hôpital des vénériennes a des dortoirs très propres, des chemins de linoléum, et beaucoup des malheureuses qui y sont hospitalisées s'évertuent à donner à leur geôle un air de coquetterie.

Des fenêtres, la vue s'étend par-dessus les minarets sur le Bosphore et la côte d'Asie, et il y a dans cette maison beaucoup de calme et beaucoup de paix.

Je ne puis m'empêcher toutefois de dire

(1) Les hans sont de vastes édifices destinés aux marchands et aux voyageurs, ce sont de grands centres d'affaires et on y voit établis beaucoup de comptoirs.

(2) Konak : palais.

présentant, avec un anus en entonnoir, tous les signes de la pédérastie passive. Pourtant les chancres anaux sont, paraît-il, tout à fait exceptionnels. La paralysie générale est en outre très rare. Les Persans ont une confiance absolue en la médecine; ils se soumettent très volontiers au traitement spécifique; ils viennent couramment se faire opérer, et restent très attachés au médecin qui les a soignés. La salle d'opérations est claire et propre et une salle de stérilisation y atteignant donne sur un balcon fleuri, qui surplombe le jardin. Le service est fait par les sœurs de Saint-Vincent de Paul, dont la supérieure est la très aimable Révérende Mère Angélique, et les Persans, très peu fanatiques, leur ont permis d'avoir une chapelle dans l'hôpital. Sur une toute petite cour, avec quelques arbres, où picorent des poules, on rencontre un modeste pavillon d'isolement pour les malades tuberculeux. Et cet hôpital est bâti en l'un des endroits les plus sains, les plus largement aérés et ensoleillés de l'ancienne Byzance (1).

**

L'hôpital grec de Yédi-Koulé

Le Grec est le roi de l'Orient. Au milieu des populations nonchalantes, immuablement fixées dans des traditions séculaires, lui seul a gardé son activité psychique et dans toutes ses entreprises apporte les qualités d'ordre et de méthode qui sont le propre de sa race. L'hôpital de Yédi-Koulé n'est peut-être pas le plus luxueux de Constantinople; il est certainement le plus intelligemment compris, et celui qui témoigne le plus de la persévérance dans l'effort...

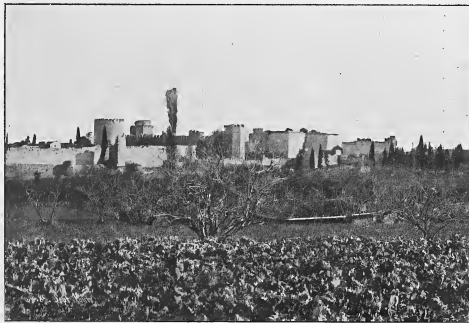
Ce n'est point une sinécure que d'être chef de service à l'hôpital de Yédi-Koulé. Il faut, à cause de la clientèle, demeurer à Péra, et, chaque matin, s'en aller de très bonne heure vers l'hôpital, au delà des longs murs de terre, dans la campagne qui borde les vastes cimetières endormis à l'ombre majestueuse des cyprès. Nous descendons au quai de Galata par le funiculaire crasseux et inconfortable, et nous arrivons au pont, comme il s'en ouvre pour laisser entrer ou sortir les bateaux de la Corne d'Or, car l'administration turque choisit, pour cette opération quotidienne, l'heure où chacun s'empresse de courir à ses affaires; le mieux est de prendre une barque et de se faire conduire à la gare de Sirkeçdi.

Sur la Corne d'Or, c'est parmi les bateaux à vapeur une confusion sans nom de caïques et de canots; et c'est miracle, qu'en l'absence de tout règlement, il n'arrive aucune noyade. Il y a une Providence pour ce pays ! A la gare, un train de banlieue nous emmène par Koum-Kapou, Yeni-Kapou, Psamatia jusqu'à la station de Yédi-Koulé, d'où nous gagnons en voiture l'hôpital, terme de notre course. Mais

avant que de sortir de la ville par la porte de Yédi-Koulé Kapou, nous passons le long du château des Sept-Tours, cette Bastille ottomane dont les ouvrages s'évertuent à retracer les horreurs, avec plus d'à-propos, espérons-le, qu'en ce qui concerne la Bastille du faubourg Saint-Antoine.

Dans la tour de Marbre on emprisonnait les ambassadeurs des puissances étrangères, quand la Turquie déclarait la guerre. Le dernier prisonnier fut Raffino, ambassadeur de France en Turquie, considéré comme le meilleur diplomate d'Orient, et qui fut incarcéré pendant la campagne d'Égypte en août 1798. Il y resta trois ans.

Le sultan Osman II y fut également détenu. Sur l'instigation de sa mère, on essaya trois fois de l'étrangler; enfin on l'enferma avec son grand vizir, son intendant et le chef de la



Le château des Sept-Tours

police Kalenderoglu, qui se chargèrent de le mettre à mort. Osman, jeune et fort, résista longtemps; enfin Tebedji-bachi lui passa la corde au cou; Kalenderoglu lui broya les testicules; Daoud, le grand vizir, lui coupa une oreille, et l'envoya dans une boîte à la mère du sultan Mustapha. Scarlato Byzandios, l'auteur de l'histoire à laquelle j'emprunte ces détails, a écrit à un certain Jacovos Rizos pour lui soumettre le manuscrit de son ouvrage, et ce dernier lui a répondu au sujet de la comparaison du château des Sept-Tours et de la Bastille de Paris : « Vous faites du tort au gouvernement ottoman de l'ancienne époque, en comparant les Sept-Tours à la Bastille. Dans les Sept-Tours on enfermait des vizirs, des gouverneurs, des princes de Valachie, leurs parents et leurs officiers, même les ambassadeurs des puissances chrétiennes, malgré le droit d'asile des ambassadeurs. Mais aucun de ces prisonniers ne portait une chaîne, tous avaient une nourriture saine et suffisante et de l'eau potable et pure. Beaucoup avaient la permission de voir leurs parents et leurs alliés. Pour la plupart de ceux qui étaient enfermés à la Bastille, comparable à l'enfer du Dante, les gélières chuchotaient : *O vos che intrate, lasciate ogni speranza*. A la Bastille étaient enfermés des particuliers, des femmes (Mirabeau, Voltaire, M^{me} de Staël, etc.)... A la Bastille il y avait des trous dont l'ouverture était bouchée après l'entrée des prisonniers, comme s'il s'agissait de

bêtes fauves; il y avait les oubliettes qui étaient malsaines et puantes, et pouvaient à peine contenir le prisonnier et sa chaîne. D'après moi on pourrait comparer cette prison des Sept-Tours au château de Vincennes, où ont été prisonniers de nos jours le dernier ministre de Charles X et ensuite le fils de Louis Napoléon, et le général Montholon. »

Ainsi se propagent et se perpétuent les erreurs historiques; cette Bastille, dont le véritable caractère ne peut plus échapper qu'aux sectaires du dogme de la Révolution intégrale, est pour les Orientaux un objet d'effroi, et les Sept-Tours leur paraissent douces auprès de l'horreur de ses cachots...

Nous errons parmi les ruines, nous montons aux tours envahies par la lierre; de la plate-forme, où poussent les lauriers et les anis, on a une vue incomparable sur tout Stamboul, sur la mer, sur les îles, sur les murs, sur la campagne. Des arbres sont suspendus aux flancs des murs ruinés, ce sont des *tskoutras* dont les fruits prendront à maturité une teinte réséda; les corneilles s'ébattent parmi les éboulis, tombés dans l'herbe où il y a des mauves. Dans la cour centrale, au milieu de beaux arbres, un minaret achevé de s'érouler; et dans une tour le guide nous montre avec horreur un puits de trente mètres de profondeur, aujourd'hui obstrué, où l'on jetait les corps après la pendaison; un fleuve souterrain le entraînaît alors vers la mer de Marmara....

Si l'hôpital se trouve aussi loin de la ville ce n'est pas par raison d'hygiène, c'est par raison politique. Turcs et Grecs vivent en mauvaise intelligence depuis des siècles, et toutes les entreprises des Hellènes se heurtent au mauvais vouloir des Ottomans. L'hôpital n'est pas entièrement terminé. Certaines parties doivent être reconstruites, notamment l'asile d'aliénés, dirigé par mon éminent confrère Zilanakis, et dont je donnerai la description détaillée dans mon rapport de mission.

L'hôpital est administré par un conseil de douze membres, dit éphorie, dont le président est toujours un archevêque, membre du Sair-Synode.

Les bâtiments ont été construits par de riches bienfaiteurs; l'hôpital fonctionne par ses dons; il possède un certain nombre d'immeubles; l'argent recueilli au monastère de Balouci lui est entièrement affecté, les revenus et les dépenses se sont élevés en 1910 à 27.040 livres turques (1).

Dirigé par M. Elie Vitalis, qui possède d'admirables qualités d'administrateur, l'hôpital a un personnel de 300 employés. Il hospitalise 850 malades, dont 90 payants (2). L'hôpital comprend tous les services généraux et spéciaux qu'on peut réclamer d'un hôpital moderne. La pharmacie est installée avec tous les derniers perfectionnements. Elle comprend un laboratoire d'anatomie pathologique et un

(1) Lorsque l'hôpital fut fondé, le médecin-chirurgien en chef était le D^r Makris, assisté de D^r Ritzo. A l'heure actuelle, le directeur, chirurgien en chef, est le D^r Constantin Spanoulis, l'un des chirurgiens réputés de Constantinople; le personnel médical comprend encore : un chirurgien assistant : D^r Athanas Gabrielidis ; un médecin : le D^r Antoine Criticos ; un oculiste : le D^r Jatroponis ; un laryngologue : le D^r Eustathianos. Tous sont Grecs.

(1) La livre turque vaut environ 23 francs.

(2) Les gris sont en 1^{re} classe de 45 piastres en chirurgie et de 25 en médecine; en 2^e classe de 25 en chirurgie et de 12 en médecine.

Les tuberculeux paient 18 piastres.

laboratoire de bactériologie. Il y a une salle pour les préparations galvaniques, une pour la préparation des poudres, une pour le lavage des bouteilles et des flacons. Les infirmes sont logés au premier étage. Le bureau du pharmacien-chef, M. Vasilades, est très confortablement aménagé.

Le Service de radiographie, sous la direction du D^r Savides, est un des plus actifs. Installé depuis trois ans, il est utilisé environ 1.800 fois dans le cours d'une année; il comprend également une bonne installation électrothérapeutique. Mais nous avons surtout remarqué la clinique chirurgicale, qui est peut-être la meilleure de Constantinople et qui le doit certainement à la persévérance et au grand talent scientifique du chirurgien en chef, le D^r Sgourdes. J'ai passé plusieurs matinées dans ce service, et ce m'a été un réel plaisir de voir le D^r Sgourdes, assisté de ses chefs de clinique, les D^r Sotropas et Dracopoulos, pratiquer en ma présence quelques interventions. Tout est remarquablement compris dans cette clinique, et les salles de stérilisation et les salles d'opérations aseptiques ou aseptiques.

Disposée en forme de T, la clinique, à laquelle on accède par un vestibule où une grande fresque représente la Vierge de Balouci, comprend différentes salles fondées par Zervoudakis, Syngros, Zarifi, réparties suivant le prix de pension ou sa gratuité; une clinique gynécologique y est adjointe. Du deuxième étage, la vue est superbe sur la mer et le château des Sept-Tours.

Les pavillons de tuberculeux fondés il y a cinq ans grâce à la libéralité de Théodore Mavrocordat, se dressent dans un grand jardin à droite et en dehors de l'hôpital. On y accède par un escalier de marbre. Chaque pavillon, qui possède l'eau courante et le chauffage central, comprend à droite et à gauche un doroir de quatorze lits, plus de petites chambres.

Une galerie fait le tour de tout le bâtiment et des malades y ont accès pour la cure d'air. Les salles ont double fenêtre du côté du Nord pour se protéger du vent d'hiver. Partout des haies longues; dans chaque doroir il y a six radiateurs, les fenêtres sont divisées en trois pour l'aération, les pieds des lits sont soutenus par des rondelles de verre pour empêcher la dégradation du sol, les tables de nuit ont des tablettes en verre dépoli. Il y a trois pavillons gratuits: deux pour les hommes, un pour les femmes; un pavillon payant mixte. Le cinquième pavillon est réservé à la médecine générale, car il n'y a pas assez de tuberculeux. Chaque pavillon a salle de bain. Un passage couvert réunit entre eux les différents pavillons. Il y a dans ces divers pavillons cent dix lits. Plus loin, tout à fait au bout d'un grand terrain vague, un pavillon de contagieux avec quarante-huit lits, contient des salles en verre rouge pour les fièvres éruptives; le pavillon, avec escaliers d'entrée différents des escaliers de sortie, peut être divisé en plusieurs sections. Tout cela est parfaitement compris et fait le plus grand honneur à l'habile architecte de l'hôpital: M. Periclis Fotiadis.

La philanthropie grecque

Ce qu'il y a de plus admirable dans l'âme grecque, c'est ce sentiment altruiste qui a permis de faire de grandes choses. Le Grec dans son pays ne compte nullement sur le gouvernement. L'Etat n'est point pour lui, comme dans notre conception simpliste, le dispensateur de toutes les places et de tous les profits; à plus forte raison, à l'étranger, n'attend-il rien de l'initiative gouvernementale. La philanthropie pourvoit à cette indifférence de l'Etat. Et la patrie grecque abonde en âmes généreuses qui ont laissé la plus grande partie de leur patrimoine pour des œuvres de bienfaisance. Il suffit de citer des noms comme ceux de Syngros, de Zarifi, de Mavrocordat, de Skylitzios, de Dromocaiti, d'Eginitis et de tant d'autres. Partout les Grecs en terre étrangère sont certains de trouver un

trousseaux, de blouses), soit dans sa blanchisserie. Elle a un dispensaire où accourent les indigents de toute nationalité. Un médecin va en ville visiter les malades alités; la Société fournit aux malades le lait, la viande, le charbon, le pain, les habits, les couvertures, les souliers; elle fait une petite rente aux veuves qui ont des enfants à élever. La Philoptochos est dirigée par un comité de dames grecques, qui se réunissent tous les jeudis dans l'établissement, et dont chacune a l'inspection d'une des sections différentes.

La Société s'est récemment installée à Péra dans un superbe hôtel, qui a coûté 13.000 livres turques. Elle subsiste par les donations, les legs, les souscriptions de ses membres, le produit de son bal annuel et de la vente des articles fabriqués, J'ai parcouru les salles de couture et de repassage. Une division est

réservée aux petites filles de douze ans, qui apprennent à coudre et gagnent une piastre par jour. La Société a aussi une école d'infirmières; lorsque les infirmières éduquées par la Philoptochos vont travailler en ville, elles abandonnent 7 piastres à l'œuvre sur les 27 piastres qu'elles gagnent. Un petit pavillon dans la cour, sert tous les samedis de bureau de bienfaisance.

Le dispensaire comprend, en dehors du bureau de la surveillante en chef, une grande salle d'attente, un cabinet de médecine, un de chirurgie, un de médecine infantile et de laryngologie, un de gynécologie. Des boxes sont réservés aux malades contagieux. Les Turcs apprécient beaucoup ces consultations externes et y viennent en foule. J'ai vu une femme du peuple appeler la bénédiction

d'Allah sur les bons docteurs chrétiens. J'ai assisté à la consultation de médecine infantile, qui dirige avec une compétence éclairée l'excellent D^r Galitsis. Nous étions au début de novembre, et c'était le 1.468^e malade qu'il examinait. Neuf malades nouveaux vinrent réclamer ses soins, et six autres étaient en traitement depuis quelque temps. Il y avait neuf Grecs, cinq Turcs et un Arménien.

Je vis surtout des adonopathies trachéobronchiques, des entérites et quelques malades qui venaient consulter pour des ascaris.

Une autre institution, le « Syssition », a été fondée en 1907 par M. et M^{me} Eustache Eugénidis, en mémoire de leur fils Pandeo, mort à 24 ans. Il a pour but de donner à la classe ouvrière pour une somme modique une nourriture suffisante et hygiénique. Il est construit dans la cour de l'église de la Sainte-Trinité au Taxim. Il fonctionne du mois de septembre au mois de juin, sauf les dimanches et jours de fête. En semaine, il est ouvert de 11 heures du matin à 1 heure de l'après-midi. L'établissement possède une belle salle à manger où l'on peut prendre ses repas, mais on peut aussi venir acheter et emporter son déjeuner. On distribue ainsi actuellement 1.200 portions par jour.

La Société de bienfaisance de Saint-Mina fonctionne depuis 1898: elle a pour but de secourir les écoliers travailleurs et pauvres. Elle



Hôpital grec de Yedi-Koule: la clinique gynécologique

appui moral et pécuniaire; toute la colonie hellène est mue des plus admirables sentiments de solidarité. Tout: établissements d'assistance, bibliothèques, écoles, est l'œuvre de la communauté. A Brousse, « la Société des Amis de l'Instruction » fait vivre l'école grâce à des bals, des loteries, des représentations au théâtre. Chaque jour, pendant une heure, les écoliers font, au bénéfice de l'école, des travaux de dame et des ouvrages de broderie. La famille Zarifi donne vingt-cinq livres turques par an. Un généreux Mécène, Stéfano Zafiropoulos, a laissé une somme assez considérable pour faire établir une carte d'Europe, distribuée à toutes les écoles grecques. A Halki, dans les îles des Princes, s'élève une école de commerce; et l'on y voit également une école de théologie, grand séminaire de l'église orthodoxe, qui détruite par un tremblement de terre a été reconstruite à la fin du XIX^e siècle grâce aux libéralités de Paul Stefanovitch.

Mais c'est surtout à Constantinople que toutes ces œuvres ont pu se développer et prospérer. Il faudrait un volume pour les passer en revue.

L'une des plus anciennes de ces œuvres philanthropiques est la Société *Philoptochos*, fondée en 1860 par les dames grecques de Péra. Elle a pour but de secourir les femmes pauvres en leur donnant du travail, soit dans son ouvroir de couture (lingerie, fabrique de

nourrit un certain nombre d'écoliers indigents des deux sexes (150 par jour). Elle subsiste grâce à des cotisations, à des dons, à des ventes de charité, à des représentations théâtrales, à des quêtes dans les églises le dimanche, à la vente du pain béni le jour de la Sainte-Mina.

En 1904, un certain nombre de dames grecques de Péra se sont réunies en comité et ont fondé l'œuvre « Asile des Mères », dont le but est de venir en aide : 1° aux enfants pauvres, malades ou non, jusqu'à l'âge de sept ans; 2° aux femmes indigentes mariées ayant, pendant leurs couches, besoin d'assistance, soit médicale, soit maternelle ou morale. Le service médical est assuré par deux médecins : le Dr Christos Dallas pour la pédiatrie, et le Dⁿ N. Mertsaris pour les accouchements.

Afin de venir en aide aux enfants bien portants, l'œuvre met en nourrice un certain nombre d'enfants pauvres et de préférence orphelins. Ces enfants sont surveillés par les dames du Comité ainsi que par le médecin pédiatre, qui les visite deux fois par mois, et inscrit sur un registre spécial l'état de leur santé. Lorsque l'enfant a sept ans, on le confie à ses plus proches parents, ou à défaut d'eux à une autre œuvre philanthropique.

L'Asile des Mères a actuellement 30 enfants en nourrice. Pour les enfants malades, il y a chaque jour une consultation avec distribution gratuite de lait et de médicaments. Dans les cas graves, le médecin se rend également à domicile. On admet à cette consultation les en-

fants jusqu'à l'âge de huit ans. Le nombre va chaque année en augmentant. De 660 en 1907, il est passé à 1949 en 1909.

L'Asile n'a pas de clinique proprement dite, et l'examen des femmes enceintes se fait chez

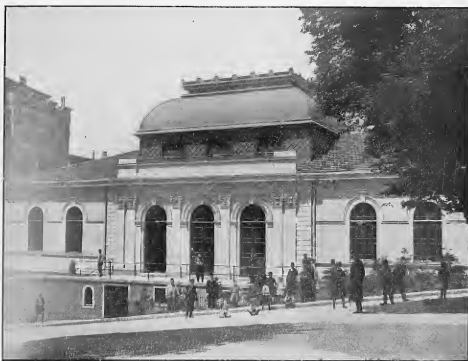
femmes dignes de secours, il faut qu'elle justifie :

1° Qu'elle est indigente;

2° Qu'elle est mariée.

Chaque année une quarantaine de femmes ont recours à l'assistance de l'asile, pendant leur accouchement. On insiste beaucoup sur le fait que les femmes assistées soient mariées et que les pupilles de l'œuvre soient des enfants légitimes. Cela de prime abord choque par son exclusivisme. Mais il existe plusieurs œuvres pour la protection des enfants abandonnés et des filles-mères et il y avait besoin d'une institution pour protéger les familles ouvrières.

La fondation d'une crèche est projetée. Bien que le comité ait été constitué au début uniquement par des dames grecques, il comprend aujourd'hui des dames de toute nationalité. Les enfants qui fréquentent la consultation sont des petits Grecs, Turcs, Arméniens, israélites, catholiques, etc., sans aucune distinction de race ni de religion. Les médecins et les sages-femmes ne sont pas rétribués. Les médecins font fréquemment des conférences relatives à l'hygiène des enfants, à leur éducation, à l'hygiène des femmes, etc. Des brochures sont distribuées aux femmes du peuple. L'œuvre a obtenu l'an dernier le prix de vertu, distribué pour la première fois par Mavrogheni-bey; et ainsi grâce au dévouement de chacun la patrie grecque démembrée se reconstitue, et l'union morale s'affirme dans la charité, malgré les incertitudes et les angoisses de l'état politique actuel.



Le Fourneau Économique du Syssation au Taxim

le Dr Mertsaris; durant l'accouchement on assiste les femmes chez elles. Dès qu'il est informé qu'une femme se trouve en travail, l'asile envoie chez elle une de ses sages-femmes.

L'Asile, sur l'indication du médecin, donne le lait et la viande nécessaires à la femme en couches ainsi que le trousseau de l'enfant. Pour qu'une femme soit inscrite sur la liste des

à leur éducation, à l'hygiène des femmes, etc. Des brochures sont distribuées aux femmes du peuple. L'œuvre a obtenu l'an dernier le prix de vertu, distribué pour la première fois par Mavrogheni-bey; et ainsi grâce au dévouement de chacun la patrie grecque démembrée se reconstitue, et l'union morale s'affirme dans la charité, malgré les incertitudes et les angoisses de l'état politique actuel.

QUELQUES PENSIONNAIRES DE SAINT-LAZARE DANS LE PASSÉ

LE CHEVALIER DES GRIEUX — ANDRÉ CHÉNIER

Par le Docteur PAUL LAFFONT

Ancien interne de Saint-Lazare, Lauréat de la Faculté de Médecine de Paris

Il n'y a guère que soixante-dix ans qu'on annonce la démolition de Saint-Lazare, et Saint-Lazare ne s'en porte pas plus mal! Néanmoins, les spéculations de terrains qui doivent laisser à la nation ou à la ville d'importants bénéfices (?) finiront par avoir raison de la vieille léproserie d'aujourd'hui, de l'hôpital-prison d'aujourd'hui. Avant que ne disparaissent ces vieilles pierres, cette maison que le martyre humain a consacrée, nous avons demandé à notre ami Paul Laffont, ancien interne de Saint-Lazare, de faire revivre ici le souvenir de deux de ses pensionnaires les plus illustres.

APRÈS avoir tenté, dans un précédent article, une trop brève monographie de Saint-Lazare — « hôpital-prison » de la basse prostitution moderne et maison de détention pour prévenues et condamnées de droit commun, — il nous paraît intéressant d'évoquer cette fois, en manière d'illustration et comme en marge de son passé, le séjour que firent sous ses voûtes quelques-uns de ses plus célèbres pensionnaires, dont l'existence légendaire ou réelle, demeure consacrée par la littérature ou par l'histoire. Aussi bien, croyons-nous, cette évocation saura-t-elle rappeler, d'une manière plus suggestive que nous ne l'avons déjà fait, par quelles



Jeauret. — Les Vestales du trottoir conduites à Saint-Lazare, au XVIII^e siècle

vicissitudes innombrables est passé l'ancien convent des Lazaristes, au mystérieux et tragique renom, avant d'être ce qu'il est aujourd'hui.

I

Lorsque fut cédée en 1632, aux frères de la Mission, la léproserie de Saint-Lazare, tombée en ruines, et dont on montre encore quelques pans de murs, vestiges d'une authenticité douteuse, les membres de cette congrégation construisirent le couvent qui n'a guère changé depuis lors, dans sa disposition d'ensemble, et qui, en ce temps-là, devait servir de maison de correction et de prison pour fils prodiges.



Manon Lescaut et le Chevalier des Grieux sont arrêtés pour être conduits l'une à la Salpêtrière, l'autre à Saint-Lazare

Depuis que les missionnaires sont à Saint-Lazare, écrit un contemporain, Sauval, ils reçoivent les enfants viciés et les traitent comme des enfants de bonne maison. Ils ne les remettent point entre les mains de leurs parents qu'en l'état de leur obéir et de mener une vie régulière ; en un mot, ils s'en acquittent si bien qu'on ne les presque plus ailleurs. Les enfants de Paris dont les actions déshonorent leur famille.

Voici venir l'époque où le chevalier des Grieux, l'amant immortel de Manon Lescaut, est enfermé pendant près de trois mois dans le silence de ce cloître, pour avoir obéi trop aveuglément aux caprices de l'inconstante et volage maîtresse. Le héros du roman de l'abbé Prévost nous raconte ainsi son arrestation :

Nous étions encore au lit, lorsqu'un exempt de police entra dans notre chambre, avec une demi-douzaine de gardes. Ils se saisirent d'abord de notre argent, ou plutôt de celui de M. de G. M... (le vieil amant généreux de Manon), et nous ayant fait lever brusquement, ils nous conduisirent à la porte, où nous trouvâmes deux carrosses, dans l'un desquels la pauvre Manon fut enlevée sans explication, et moi traîné dans l'autre à Saint-Lazare.

La séparation, au dire du chevalier des Grieux, ou plutôt de son merveilleux historio-
graphe, fut quelque peu brutale :

Nos gardes eurent la dureté de ne me pas permettre d'embrasser Manon, ni de lui dire une parole. J'ignorai longtemps ce qu'elle était devenue.

Lui-même, du reste, ne connut son destin « qu'à la porte de Saint-Lazare ». Et, en voyant cette maison où on va l'enfermer, il nous dit son désespoir :

J'aurais préféré la mort, dans ce moment, à l'état où je me trouvois. J'aurais eu des terribles idées sur cette maison. Ma frayeur augmenta lorsqu'en entrant, les gardes visitèrent une seconde fois mes

poches, pour s'assurer qu'il ne me restait ni armes, ni moyen de défense.

Puis, c'est la première entrevue avec le supérieur :

Le supérieur parut à l'instant ; il était prévenu de mon arrivée. Il me salua avec beaucoup de douceur. Mon père, lui dis-je, postai d'indignités. Je perdrai mille vies avant que de souffrir une. Non, non, Monsieur, me répondit-il ; vous prendrez une conduite sage, et nous serons contents l'un de l'autre. Il me pria de monter dans une chambre haute. Je le suivis sans résistance. Les archers nous accompagnèrent jusqu'à la porte, et le supérieur y étant entré, leur fit signe de se retirer.

Voilà des Grieux enfermé à Saint-Lazare : pendant les premiers huit jours, la passion dominante de son âme fut « la honte et la confusion ».

Je ne pouvais me consoler d'une humiliation, qu'allait me rendre la fable de toutes les personnes de ma connaissance, et la honte de ma famille... Ma tristesse, ajouta-t-il, parut si excessive au supérieur, qu'en apprenant les suites, il crut devoir me traiter avec beaucoup de douceur et d'indulgence. Il me visitait deux ou trois fois le jour. Il me prenait souvent avec lui pour faire un tour de jardin et son zèle s'exerçait en exhortations et en avis salutaires.

Mais, l'amour, « vainqueur du monde », ne tarde pas à reprendre tous ses droits dans son cœur, et le jette à nouveau dans tous les transports.

Je n'eus pas plus tôt quelque relâche du côté de cet accablement où m'avait jeté la confusion, que je retombai dans les tourments de l'amour. L'absence de Manon, l'incertitude de son sort, la crainte de ne le revoir jamais étaiet l'unique objet de mes tristes méditations.

Sur ces entrefaites, M. de G. M..., à la sollicitation duquel M. le lieutenant général de Police avait fait enlever Des Grieux, vient à Saint-Lazare, et, touché du bien qu'on lui dit du jeune prisonnier, se montre disposé à lui rendre la liberté. Mais, tout se gâte, lorsque Des Grieux, instruit par M. de G. M... que Manon depuis deux mois « apprend la sagesse à l'Hôpital Général » (nom ancien de la Salpêtrière), se jette sur lui avec une rage furieuse, et va l'étrangler, sans l'intervention du supérieur et de plusieurs religieux. A partir de ce moment, Des Grieux ne songe plus qu'à Manon et au moyen de la délivrer :

C'est pour moi un supplice inexplicable de me représenter Manon à l'Hôpital. Outre l'infinie de cette demeure, j'ignorais de quelle manière elle y était traitée ; et le souvenir de quelques particularités, que j'avais entendues de cette maison d'horreur, renouveauit à tous moments mes transports. J'étais tellement résolu de la secourir, à quelque prix et par quelque moyen que ce pût être, que j'aurais mis le feu à Saint-Lazare, si m'en était été impossible d'en sortir autrement.

Et l'idée germe en son esprit de s'en évader. Et c'est par l'in-

termédiaire de son ami Tiberge, un saint ecclésiastique, qui demeurait à Saint-Sulpice, et qu'il fit mander auprès de lui, que Lescaut, frère de Manon, reçut, avant la fin du jour, une lettre de Des Grieux.

Il (Lescaut) me vint voir le lendemain, et il passa heureusement sous le nom de mon frère. Ma joie fut extrême en l'apercevant dans ma chambre. J'en fermai la porte avec soin. Ne perdis pas un moment, lui dis-je, arrangez-vous d'abord des nouvelles de Manon, et donnez-moi ensuite un bon conseil pour rompre mes fers. Il m'assura qu'il n'avait pas vu sa sœur depuis le jour qui avait précédé son emprisonnement ; qu'il n'avait appris son sort et le mien qu'à force d'informations et de soins ; que, s'étant présenté deux ou trois fois à l'Hôpital où lui avait refusé la liberté de lui parler. Malheureux G. M., m'écriai-je, que tu me le paieras cher !

Pour ce qui regarde votre délivrance, continua Lescaut, c'est une entreprise moins facile que vous ne pensez. Nous passerâmes hier la soirée, deux de mes amis et moi, à observer toutes les parties extérieures de cette maison, et nous jugâmes que, vos tentes étant sur une cour entourée de bâtiments, comme vous nous l'aviez marqué, il y aurait bien de la difficulté à vous tirer de là. Vous êtes, d'ailleurs, au troisième étage, et nous ne pouvons introduire ici ni cordes ni échelles. Je ne vois donc nulle ressource du côté du dehors. C'est dans la maison même qu'il faudrait imaginer quelque artifice.

— Non, repris-je, j'ai tout examiné, surtout depuis que ma clôture est un peu moins rigoureuse, par l'indulgence du supérieur. La porte de ma chambre ne se ferme plus avec la clef ; j'ai la liberté de me promener dans les galeries des religieux ; mais tous les escaliers sont bouchés par des portes épaisses, qu'on a soin de tenir fermées la nuit et le jour ; de sorte qu'il est impossible que la seule adresse puisse me sauver.

Le lendemain, Lescaut apporta un pistolet à Des Grieux, qui lui avait demandé, et celui-ci, muni de l'instrument de sa liberté, attendit le temps avec impatience. C'est ainsi qu'il nous raconte son évasion :

Le portier vint à l'heure ordinaire, c'est-à-dire un peu après neuf heures. J'en laissai passer encore une, pour m'assurer que tous les religieux et les domestiques étaient endormis. Je partis enfin avec mon arme et une chandelle allumée. Je frappai d'abord doucement à la porte du père, pour l'éveiller sans bruit. Il m'entendit



Manon Lescaut et le Chevalier des Grieux se retrouvent

au second coup; et, s'imaginant sans doute que c'était quelque religieux qui se trouvait mal et qui avait besoin de secours, il se leva pour m'ouvrir... J'aperçus les clefs qui étaient sur la table. Je les pris et le pria de me suivre en faisant le moins de bruit qu'il pourrait : il fut obligé de s'y résoudre... Enfin, nous arrivâmes à une espèce de barrière, qui est avant la grande porte de la rue. Je me croyais déjà libre, et j'étais derrière le père avec ma chandelle dans une main, et mon pistolet dans l'autre.

Pendant qu'il s'essaimait d'ouvrir, un domestique qui couchait dans une chambre voisine, entendant le bruit de quelques verrous, se lève et met la tête à sa porte. Le bon père le crut apparemment capable de m'arrêter. Il lui ordonna, avec beaucoup d'imprudience, de venir à son secours. C'était un puissant coquin, qui s'élança sur moi sans balancer. Je ne le marchandai point; je lui lâchai le coup au milieu de la poitrine. Voilà de quel vous êtes cause, mon père, dis-je assez fièrement à mon guide. Mais que cela ne vous empêche point d'achever, ajoutai-je, en le poussant vers la dernière porte. Il n'osa résister de l'ouvrir. Je sortis hâtant et échevé, et je trouvai à quatre pas, Lescant, qui m'attendait avec deux amis, suivant sa promesse.

Voilà Des Grieux enfin évadé de Saint-Lazare; son premier souci est de revoir Manon et de chercher tous les expédients pour la secourir. Il fait la connaissance de M. de T..., « jeune homme riche et de bonne famille et dans un certain goût de plaisir », dont l'influence l'aide à revoir Manon.

M. de T... parla à quelques concierges de la Maison (l'Hôpital Général), qui s'empressèrent de lui offrir tout ce qui dépendait d'eux pour sa satisfaction. Il se fit montrer le quartier où Manon avait sa chambre, et l'on nous y conduisit avec une clef d'une grandeur effroyable, qui servit à ouvrir sa porte.. Manon était occupée à coudre du matin au soir, à la réserve de quelques heures qu'elle employait à la lecture... Nous retournaâmes le lendemain matin à l'Hôpital. J'avais avec moi, pour Manon, du linge, des bas, etc. et par-dessus mon justaucorps un surfont qui ne lassait rien voir de trop enté. Nous ne fûmes qu'un moment dans sa chambre. M. de T... lui laissa une de ses deux vestes. Je lui donnai mon justaucorps, le surtout me suffisait pour sortir. Il ne se trouva rien de manque à son ajustement, excepte la culotte, que j'avais malheureusement oubliée...

Je laissai la niéne à Manon... Enfin, la nuit étant venue, nous nous redimés un peu au-dessous de la porte de l'hôpital dans un carrosse. Nous n'y fûmes pas longtemps sans voir Manon paraître avec son conducteur. Notre portière étant ouverte, ils montrèrent tous deux à l'instant. Je reçus ma chère maîtresse dans mes bras. Elle tremblait comme une feuille. Le cocher me demanda où il fallait toucher? Touche au bout du monde, lui répondis-je, et même-moi quelque part où je ne puisse jamais être séparé de Manon.



La mort de Manon Lescaut

Et cette adresse trop imprécise rappelle à Georges Cain la réponse écrite faite aux mêmes ordres par l'automédon du *Petit Faust*, d'Hervé : « Au bout du monde!... Alors, patron, c'est à l'heure! »

La tradition, désireuse de conserver pieusement le souvenir poétique de Manon Lescaut, a donné son nom à une vieille cour de sombre la Salpêtrière, aux environs de ces bâtiments tristes et gris par lesquels la comtesse Jeanne de la Motte-Valois, l'heroïne de l'Affaire du Collier, s'enfuit, déguisée en homme, six mois après son incarcération (juin-novembre 1786).

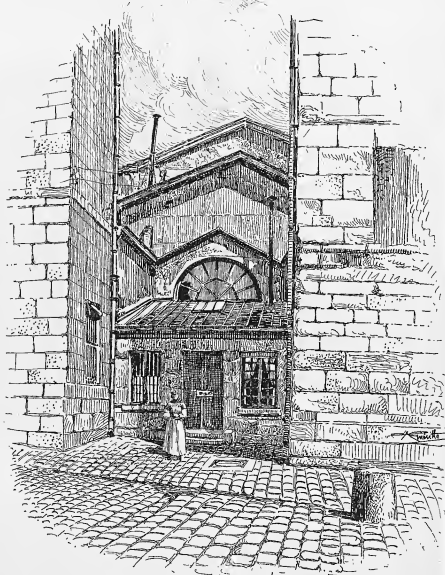
II

Après la légende, après la fiction poétique, sentimentale et jolie, de Manon et de Des Grieux, — voici l'Histoire, dans toute sa véridique et inexorable horreur. Dix-sept cent quatre-vingt-quatorze, l'an de terreur et de mort, frappait horriblement et faisait sa monstrueuse saignée. La « Maison-Lazare », sur le porche de laquelle on voyait, gravée en lettres blanches, l'inscription comme alors à tous les monuments :

Unité, Indivisibilité de la République,
Égalité, Fraternité ou Mort.

avait été barricadée et verrouillée, transformée en une noire geôle, et était devenue une prison pour suspects et condamnés politiques, « l'un des plus abondants garde-manger de la guillotine. »

En 1794, nous dit Alfred de Vigny, dans *Stello*, cette noire Maison-Lazare ressemblait à une grande cage d'animaux féroces. Il n'existait là que le vieux bâtiment qu'on y voit encore, bloc énorme et carré. Quatre étages de prisonniers émissaient l'un sur l'autre. Au dehors, on voyait aux fenêtres des grilles, des barreaux énormes, formant en largeur des anneaux, en hauteur des pliques de fer et entrelaçant de si près la lance et la chaîne que l'air y pouvait à peine pénétrer. Au dedans, trois larges corridors, nous voyait aux fenêtres des grilles, des barreaux énormes, formant en largeur des anneaux, en hauteur des pliques de fer et entrelaçant de si près la lance et la chaîne que l'air y pouvait à peine pénétrer. Au dedans, trois larges corridors, nous voyait aux fenêtres des grilles, des barreaux énormes, formant en largeur des anneaux, en hauteur des pliques de fer et entrelaçant de si près la lance et la chaîne que l'air y pouvait à peine pénétrer. Au dedans, trois larges corridors, nous voyait aux fenêtres des grilles, des barreaux énormes, formant en largeur des anneaux, en hauteur des pliques de fer et entrelaçant de si près la lance et la chaîne que l'air y pouvait à peine pénétrer. Au dedans, trois larges corridors, nous voyait aux fenêtres des grilles, des barreaux énormes, formant en largeur des anneaux, en hauteur des pliques de fer et entrelaçant de si près la lance et la chaîne que l'air y pouvait à peine pénétrer.



Entrée de l'Infirmerie spéciale de Saint-Lazare (2^e section), donnant sur le chemin de ronde (Dessin de A. Guéritte)

petites ouvertures carrées et grillées, que l'on nomme guichets, et que les geôliers ouvrent en dehors pour surprendre et surveiller le prisonnier à toute heure.

C'est à peu près dans les mêmes termes que Roucher dépeignait ces larges corridors sinistres et froids, dans une lettre adressée à sa fille, le 19 pluviôse an II (7 février 1794) :

Parvenus au troisième étage, un long, large et lugubre couloir blanc éclairé, nouvellement blanchi présente à nous. Toutes les chambres sont ouvertes et un chiffre tracé à la craie sur toutes les portes indique le nombre de détenus que chaque logement doit contenir.

Les condamnés se réunissaient d'ordinaire dans une grande salle du rez-de-chaussée servant de réfectoire (1), « éclairée par quatre gros réverbères à fumée noire, et remplie d'un air de cave humide qui faisait tousser en entrant. » La nourriture était, d'ordinaire, aussi malsaine que dégoûtante : du pain abominable, du vin falsifié, des mets frolats, que quelque gargarisme du voisinage vendait à prix d'or, accommodant ses lucratives spéculations à son antipathie démocratique pour des prisonniers qui étaient presque tous gens de qualité. Malgré tout, la plupart supportaient vaillamment leur captivité, ayant pris la mort en plaisanterie, par bravade d'abord, ensuite par habitude, puis n'y pensant plus, et s'étant mis à recommencer la vie, leur vie élégante de gens bien élevés :

(1) Cette salle à conservé depuis la même affectation.

et ce réfectoire, à certaines heures du jour, était un salon.

Un salon, avec ses rivalités, ses coteries, ses lectures, ses futilités, ses prétentions, ses grâces et ses défauts, son élévation et ses petitesse, ses aversions et ses inclinations, s'était formé dans cette prison, comme, sur un marais dont l'eau est croupie et verdâtre, se forme lentement une petite île de fleurs que le moindre vent submergera (1).

On y voyait tour à tour, en petits groupes, suivant leurs affinités, leur âge, leur caractère, bryuants ou réfléchis, M. de Loiserolles, M. de Montalembert, M. de Noailles, le prince de Rohan, le prince de Broglie, le marquis d'Usson, M. de Micault, conseiller au Parlement de Dijon; les deux jeunes Trudaine, le « bon M. de Vergennes », qui avait soixante-seize ans, le poète Roucher, Rougeot de Montrif, garde du corps, M. de Roquelaure, qui avait été colonel du régiment de Beauce, Créquy de Montmorency, le vicomte de Maillé et son fils, âgé de dix-sept ans, M. de Saint-Aignan, — de même que M^{me} de Montmorency, abbesse de Montmartre, âgée de soixante-douze ans, la jolie et douce M^{me} de Saint-Aignan, qui aimait André Chénier, lequel se sentait attiré par la jeunesse si riieuse de M^{me} de Coigny (ou plutôt M^{me} la duchesse de Fleury), alors âgée de vingt-trois ans, qui avait « l'élégance d'une fille d'Athènes », et dont la grâce, insouciant et hautaine, semblait dire, comme dans le vers du poète :

Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux.

(1) A. de Vigny *Stello*.



Chloé Lesne et Oudin
André Chénier à l'âge de 16 ans (Ce cliché et le suivant sont dus à l'obligeance de la Soc. d'Édit. litt. 15, rue de Cléry)

Et, tandis que M^{me} de Talleyrand-Périgord, de Saint-Aignan et d'Arincourt, « se disputaient le fils de Roucher, un bambin de cinq ans, gambadant à travers les cours, les préaux et les corridors, suivi, comme d'un chien, par un



'L'appel des condamnés à Saint-Lazare, par Tony Johannot

lapin que le constituant Chabroud avait pris la peine de dresser » (1), d'autres dames s'exerçaient au clavessin et à la harpe; ou bien s'amusait à mourir avec grâce, et l'on faisait cercle, jeunes hommes et jeunes femmes, pour voir, d'après ce jeu sinistre, avec quelle simplicité, quel courage, quelle grandeur, ceux qui étaient encore épargnés aujourd'hui sauraient mourir demain. Parfois même, la « société » jouait au ballon dans la cour, ainsi que le représente un tableau conservé au Musée Carnavalet et comme le rappellent ces vers d'André Chénier :

L'un pousse et fait bondir sur les toits, sur
les vitres
Un ballon tout gonflé de vent,
Comme sont les discours des sept cents plats
bêlîtres
Dont Barrère est le plus savant.

Malgré la mort menaçante et pro-chaine, la satire ne perd pas ses droits. D'aucuns s'évertuent à pamphléter les événements du jour ; d'autres, le peintre J.-B. Suvée peint le portrait d'André Chénier, le 29 messidor (an II), le peintre Le Roy celui de Roucher, la veille de la mort du poète, le 6 thermidor ; Hubert Robert « se levait à six heures du matin et peignait jusqu'à midi ». Il faisait lui aussi les portraits des prisonniers, voire celui de l'allumeur des réverbères, et lorsque ses panneaux, ses cartons, ses toiles étaient épuisés, bravement il empoignait une assiette de faïence ou d'étaï; l'on voyait bientôt jaillir du fond de l'écolelle un paysage ensoleillé d'Italie, et chacun de s'écrier : « Que c'est beau, ces forêts, ces horizons !... Les reverrons-nous jamais ! » (2)

(1) Georges Cain. Nouvelles promenades dans Paris.
(2) G. Cain, *Loc. cit.*

Mais, chaque jour, les prisonniers entendaient soudain, au milieu de leurs jeux, s'élever du dehors et grandir un bruit confus, rauque et sourd, un roulement fatal qu'ils connaissaient tous, et qui les laissait immobiles, le roulement des chariots, « corbillards roulants », chargés d'emporter vers la place de la Révolution, ou plus tard vers celle de la Barrière-Reversee, « les gagnants à la loterie de la Sainte-Guillotine. » Un porteur d'ordres du Tribunal apparaissait au haut du perron par lequel les victimes descendaient pour être entassés dans les chariots funèbres.

C'était un appel nominal. Dès qu'un nom était prononcé, deux hommes s'avancèrent et enlevèrent de sa place le prisonnier désigné. Il était remis aux gendarmes à cheval au dehors, et on le chargeait sur un des chariots. L'accusation était d'avoir conspiré dans la prison contre le peuple et d'avoir projeté l'assassinat des représentants et du Comité de Salut Public. (A. de Vigny).

Le 6, le 7 et le 8 thermidor, on vida Saint-Lazare et la guillotine lui arracha soixante-seize victimes, en trois fournées ! Et, parmi tous elle arracha à la vie et aux arts, un grand poète et un grand citoyen, qui avait vécu pour le beau, et qui mourut pour le juste, André Chénier. Ce sont les circonstances de son arrestation et de sa mort que nous voulons rappeler en terminant.

Le 14 ventôse de l'an II (7 mars 1794), le Comité de Sûreté générale avait signé un mandat d'arrêt contre la citoyenne Pastoret, née Piscatory. Ce fut le nommé Gennot, agent du Comité, qui se présenta au domicile de M^{me} Pas-



Cliché Lesne et Oudin
André Chénier à l'âge de 32 ans
(D'après le tableau exécuté par Suvée à Saint-Lazare quelques jours avant l'exécution du poète)

toret, à Passy, pour exécuter l'ordre. Il ne trouva que M. Piscatory, M. Pastoret et André Chénier. Il soupçonna aussitôt ce dernier d'avoir averti M^{me} Pastoret et d'avoir favorisé sa fuite. Il est certain qu'il est difficile d'attribuer au hasard d'une visite la présence d'André Chénier dans cette maison.

Il y a, dit E. Faguet, une histoire de dame veuve de Versailles, repartant pour Versailles, et accompagnée au coche par A. Chénier, que Chénier lui-même a racontée aux commissaires dans un premier interrogatoire et qui est restée obscure. Il ne déplairait pas de penser qu'un acte de dévouement envers une femme eût été la première cause occasionnelle de la mort d'André Chénier. Mais, comme cet incident, d'abord est demeuré indistinct et ensuite n'a pas été relevé contre Chénier dans l'acte d'accusation, nous n'y insisterons pas davantage (1).

Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'André fut arrêté comme suspect et conduit au Luxembourg par l'agent Duchesne. Mais, « le concierge de cette maison ayant trouvé quelque chose à reprendre dans la manière dont l'ordre était expédié, refusa de recevoir le prisonnier. » Il fut donc ramené à Gennot qui le fit conduire à Saint-Lazare, où il a été incarcéré et où il devait rester exactement quatre mois et treize jours. L'écrou d'André Chénier est du 19 ventôse (12 mars); il porte le n^o 787. Il est ainsi conçu : (2)

André Chénier, âgé de trente-un ans, natif de Constantinople, citoyen demeurant rue de Cléry, n^o 97. Taille de cinq pieds deux pouces, cheveux et sourcils noirs, front large, yeux gris bleu, nez moyen, bouche moyenne, menton rond, visage carré, amené céans en vertu d'ordre du Comité révolutionnaire de la commune de Passy pour y être détenu par mesure de sûreté générale.

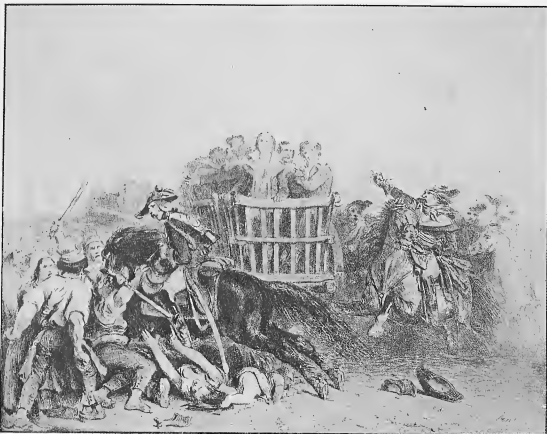
Signé :

Boucherat, Cramoisin, commissaire, et Gennot, porteur d'ordre du Comité de Sûreté générale (3).

André Chénier retrouva à Saint-Lazare, parmi les prisonniers, beaucoup d'anciens amis, de ceux qu'il avait fréquentés aux jours heureux. C'est durant sa détention, personne ne l'ignore, qu'il composa pour M^{me} de Coigny cette *Jeune captive*, dont les vers sont sur toutes les lèvres; — et aussi ses *lambes* vengeurs, lancés contre ces hommes sanguinaires, égoïstes et médiocres qui tenaient le peuple entier sous leur autorité éphémère, et qui, « craignant les regards, fai-

saient luire la hache pour les éblouir et les abaisser à terre. » Et le poète s'écriait :

Allons, étouffe tes clamours;
Souffre, ô cœur gros de haine affamé de justice!
Toi, Vertu, pleure si je meurs!



La dernière charrette. D'après la lithographie de Raffet. (Cabinet des Estampes)

Comme la plupart de ses infortunés compagnons, André Chénier n'avait pas de dossier à Saint-Lazare. Il aurait sans doute échappé à la mort, s'il n'avait pas été enveloppé dans cette prétendue conspiration des prisons (fin de floréal, c'est-à-dire mai 1795). Dans l'interval, Marie-Joseph Chénier, qu'on a accusé d'avoir contribué à la mort de son frère, avait fait, en réalité, cela est certain, tout son possible pour

dureraient pas toujours, se garda bien de faire une démarche au Comité de salut public, où il n'était pas aimé; il en fit une, ou plusieurs, auprès du Comité de Sûreté générale.

Mais la Terreur flottait dans l'air. Le Comité de Salut public ordonna, à la date du 7 messidor, des recherches dans les prisons sur les conspirateurs. L'administrateur de police Faro fut chargé d'une enquête à Saint-Lazare; comme pour les autres prisons, on dressa une liste des suspects parmi les suspects à Saint-Lazare; le nom d'André Chénier était le troisième sur cette liste.

Le 3 thermidor, M. de Chénier père se rendit à Saint-Lazare; mais le nouveau concierge, le nommé Vernay, refusa au malheureux vieillard de lui laisser voir son fils. M. de Chénier, douloureusement affecté, ne put calmer ses angoisses, et le lendemain il se rendit chez Barère. Barère, suivant sa coutume, fut froid et poli; ses réponses aux sollicitations du vieillard étaient vagues et évasives. Mais, M. de Chénier insista, devint pressant et

demanda une solution nette et précise; c'est alors qu'il arracha de Barère ces mots redoutables : « Votre fils sortira dans trois jours. »

Il sortit, en effet, de la maison Lazare, le 6 thermidor, avec tous les autres prévenus

mais ce fut pour être transféré à la Conciergerie

avant son jugement et sa condamnation à mort.

Il fut de la deuxième fournée du 7 thermidor

celle que les pièces du procès désignent sous le

nom d'*Affaire Roucher* et 26 autres. Le 7 au matin, il comparut

devant le tribunal révolutionnaire : il était accusé « de s'être

déclaré ennemi du peuple, en participant à tous les crimes commis

par le tyran, sa femme et sa famille, dans les journées du 28 février 1791, des 20 juin et 10 août

1792, en insultant les patriotes, et approuvant le massacre du Champ

de Mars et les tyrannies exercées sur les patriotes qui avaient

échappé au massacre; en écrivant contre la fête de Châteaueux

contre la liberté et en faveur de la tyrannie; en entretenant des correspondances avec les ennemis

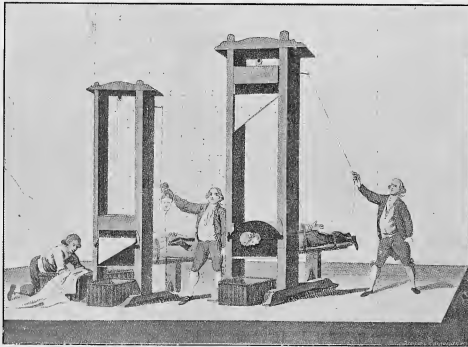
intérieurs et extérieurs de la République, en discréditant les assignats;

enfin en conspirant dans la maison d'arrêt de Saint-Lazare à l'effet de s'évader et de dissoudre,

par le meurtre et l'assassinat, les représentants du peuple, notamment les membres du Comité de Salut public

et de Sûreté générale, le gouvernement républicain et rétablir la royauté en France. »

D'autres griefs qu'on lui imputait et qu'on reconnut concerner son frère Sauveur, inter-



La guillotine à Paris

D'après une estampe hollandaise de l'époque. (Collection du Cabinet des Estampes)

le sauver; il fallait, avant tout, gagner du temps. Marie-Joseph, qui savait bien que la Terreur et le Tribunal révolutionnaire ne

nevel écrou que la constatation d'une modification dans la situation du prisonnier.

(1) E. Faguet, André Chénier, p. 145.

(2) Archives de la police. Régistre d'écrou de la prison de Saint-Lazare.

(3) Il convient d'ajouter que le registre d'écrou porte en marge cette mention : « Voyez le 1^{er}, n^o 1095, où ledit Chénier est réécrou au grand registre à la feuille du 13 prairial. » On ne doit voir très vraisemblablement dans ce

dans une autre prison, furent rayés dans l'acte d'accusation. André Chénier fut condamné sans être entendu, comme tous les autres.

Le 7 au soir, à six heures, il fut exécuté, non pas sur la place de la Révolution, comme l'a cru Alfred de Vigny, mais sur la place de la Barrière-Renversée, ainsi qu'en témoigne le procès-verbal d'exécution de mort :

PROCÈS-VERBAL D'EXÉCUTION DE MORT

Affaire [Roucher] et [25] autres.

L'an Second de la République française, une et indivisible, le [7] thermidor, à la requête du citoyen accusateur public près le tribunal révolutionnaire, établi

au Palais, à Paris, par la loi du 10 mars mil sept cent quatre-vingt-treize, sans aucun recours au tribunal de cassation, lequel fait élection au greffe dudit tribunal séant au Palais; je me suis, huissier-audencier audit tribunal, soussigné, transporté en la maison de justice dudit tribunal, pour l'exécution du jugement rendu par le tribunal de cejourd'hui contre les cy-après nommés [Roucher, Chénier, etc. etc.], qui les condamnne à la peine de mort pour les causes énoncées audit jugement, et de suite je les ai remis à l'exécuteur des jugements criminels et à la gendarmerie qui les ont conduit sur la ci-devant barrière, place de Vincennes, où sur un échafaud dressé sur la dite place lesdits susnommés ont en notre présence subi la peine de mort, et de tout ce que dessus ai fait et rédigé le présent procès-verbal, pour servir et valoir ce que de raison dont acte.

Nom de l'huissier.

Enregistré gratis à Paris, le thermidor de l'an Second de la République, une et indivisible.

Ficquel (?) (1)

Ainsi mourut André Chénier, le 7 thermidor, quarante-cinq heures avant la chute de Robespierre, « et ce qu'il avait là s'enfuit avec le sang ». Sa mort, et celle de tant d'autres de ses amis, constitue un des plus lugubres chapitres dans les Annales de Saint-Lazare.

(1) Cette pièce a été reconstituée d'après celle qui se rapporte à la troisième fournée, affaire Dussan et 21 autres. Le mots entre crochets sont ceux relatifs à l'affaire du 7 thermidor, tout le reste étant imprimé d'avance, par conséquent invariable.

SONNETS DIÉTÉTIQUES

I. — LE HOMARD

*Le homard, compliqué comme une cathédrale,
Sur un lit de persil, monstre rouge, apparaît.
En le voyant ainsi, Janin triompherait,
Car il a revêtu la pourpre cardinale!*

*Et c'est le Borgia des mers. Il a l'attrait
Des scélérats déçus dans leur ruse infernale.
Héraut des grands festins, avec pompe il étale
Son cadavre éventré dans l'office, en secret.*

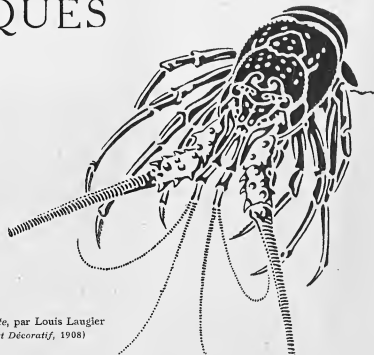
*Jamais plus fier vaincu n'eut plus beau flanc d'albâtre!
Décoratif et noble, il gît sur son théâtre.
Jusques après la mort refusant d'abdiquer.*

*Il se cramponne aux doigts qui veulent l'attaquer,
Et si quelque imprudent cherche à briser sa pince :
« Prends garde, lui dit-il, je suis encore un prince ! »*

CHARLES MONSELET



Homard, par Louis Laugier (L'Art Décoratif, 1908)



Langouste, par Louis Laugier
(L'Art Décoratif, 1908)

II. — LE HOMARD A LA COPPÉE

*C'était un tout petit homard de Batignolle.
Nous l'avions acheté trois francs, place Bréda.
En vain, pour le payer moins cher, on marchandait.
Le fruitier, cœur loyal, n'avait qu'une parole.*

*Nous portions le cabas tous deux, à tour de rôle.
Comme nous arrivions aux remparts, Amanda
Entra dans un débit de vin et demanda
Deux setiers. Le soleil dorait sa tête folle.*

*Puis ce furent des cris, des rires enfantins ;
Elle avait un effroi naïf des intestins
Dont, je dois l'avouer, l'odeur était amère.*

*Nous rentrâmes le soir, peu nourris, mais joyeux,
Et d'un petit homard nous fîmes trois heureux,
Car elle avait gardé les pattes pour sa mère.*

D' GEORGES CAMUSET

LE SQUELETTE DANS L'ART

Par le Docteur PEUGNIEZ

Professeur de Clinique chirurgicale,
 Directeur honoraire de l'École de Médecine d'Amiens

Notre distingué collaborateur le D^r Peugniez a bien voulu confier à Æsculape le primeur du bel article que voici. Il s'agit de paroles adressées à ses élèves de l'École des Beaux-Arts d'Amiens sur un sujet bien digne d'attirer l'attention de nos lecteurs : le Squelette dans l'Art. Par une heureuse coïncidence, nous allons pouvoir donner, dans notre prochain numéro, le début d'un travail très documenté du Professeur Guaiar, de Lyon, qui envisage, dans le même ordre d'idées, la question plus générale du Macabre dans l'Art. Nos lecteurs nous sauront gré de notre désir de n'écarter du programme que nous nous sommes fixé aucun des sujets qui valent d'être offerts à leur méditation. La Rochefoucauld a dit que l'homme ne pouvait regarder fixement ni le soleil ni la mort. Or il est certain qu'il peut sans ennui considérer la mort même ou les sujets macabres sous le prisme de l'œuvre d'art. Pareillement, dans la légende antique, Persée fut capable, sans crainte de se voir transformer en un bloc de pierre, de saisir en sa main la tête horrible de Méduse dont un miroir, présent de Pallas Athéné, lui réfléchissait l'image. D'ailleurs, le lecteur d'Æsculape est aguerri dès longtemps ; Virgile écrivit ces vers à son adresse, il y a dix-neuf siècles.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas ;
 Atque metus omnes, et inexorabile fatum
 Subiecit pedibus, strepitumque Acherontis avanti !

MESSIEURS,
 Les considérations générales que j'ai développées devant vous en ouvrant le cours d'anatomie artistique, tendaient à vous montrer que la science des formes extérieures est indispensable à l'artiste qui veut traduire ces formes et en reproduire les accents dans la variété infinie que leur imposent les différences individuelles et les manifestations de l'activité et de la vie.

Rappelez-vous cette pierre gravée du cabinet de Stock, décrite par Winckelmann et représentant Prométhée modelant un squelette. Il y a là comme un témoignage irrécusable fixant les rapports de l'art et de la réalité. Avant de ravir le feu du ciel, Prométhée s'efforçait d'établir la charpente osseuse de l'homme, de fixer cet élément qui, dans la variété infinie que la nature imprime à la forme du corps, en représente l'unité immuable. En réfléchissant sur ce symbole, non seulement nous concevons que le génie créateur comporte une part de raisonnement, de méthode, de travail obstiné, mais nous saisissons l'ordre dans lequel notre étude doit être conduite.



Prométhée sculptant un squelette.
 (Ch. Blanc ; Grammaire des Éléments du dessin)



Fronton de la Cathédrale d'Orviète : les Juges d'Israël. (Attribué d'ordinaire à Nicolas Pisano)

cette ordonnance dans le travail (Fol. 14, verso). « Dessine d'abord cette épaule avec simplement ses os, et puis dessine-la vis à vis avec ses dits muscles. » écrit-il sur une des feuilles destinées à son Traité d'anatomie artistique. Sur une autre il écrit après avoir dessiné les vertèbres du cou : « Tu dessineras ces os du cou, par trois aspects étant réunis et par trois aspects étant séparés, et puis tu les feras ainsi par deux autres aspects, c'est-à-dire : vis par dessus et par dessous, et tu donneras ainsi la véritable notation de leurs figures, notions que ni les écrivains anciens ni les modernes n'auraient jamais pu donner véritable sans une immense et fastidieuse et confuse longueur de temps. » (Fol. 8, verso). Je vous ai montré les contemporains de Léonard acceptant d'obéir à cette discipline. Elle est restée celle des maîtres modernes.

Rude considérait le squelette comme l'armature intérieure du corps humain, lui donnant sa forme et son mouvement. Il soutenait que la physionomie même dépend surtout de la longueur et de la forme

des os. « Le squelette, ce sont ses propres paroles, est le premier ouvrage de la nature qui, après l'avoir modelé, se mit à le revêtir. » « Lorsque, la nuit, disait-il à ses élèves, vous voyez arriver de loin un de vos amis, vous le reconnaissez sans qu'il vous soit besoin de percevoir les traits de sa physionomie et les détails de son costume. Ça, c'est la charpente, c'est l'anatomie. » Guillaume raconte que Premie visitant un jour l'atelier de Barye, y vit le *Lion assis* qui n'était encore qu'à l'état d'ébauche. La préparation n'était qu'une étude anatomique. Mais ce crâne, la colonne vertébrale, la cage thoracique, le squelette des membres étaient en place et rigoureusement arrêtés dans leurs proportions. Et bien, cette larve de lion, ce spectre vivant et décharné fixait irrésistiblement l'idée du lion rien que par les proportions et par l'ossature indispensable support du reste.

Premie lui-même bénissait la nécessité qui l'avait forcé, pendant trois ou



Vase d'argent faisant partie du Trésor de Boscoreale au Louvre. (Sur cette face sont représentés Epictète et Zénon)

quatre ans, à dessiner au Muséum des ossements, à l'aide du diaphragme, pour l'atlas d'anatomie comparée de De Blainville. « Je considère, disait-il, que ce fut pour moi le meilleur apprentissage du métier d'artiste. Cette nécessité où l'instrument me mettait de serrer de très près la réalité, cette obligation de faire vrai, cette communion intime avec la nature, ont eu certainement la plus grande influence sur toute ma carrière. »

Je connais au musée de Lille un dessin de P. Baudry, une étude pour le *Supplice d'une Vestale*. Parmi les mains qui portent et descendent jusqu'au trou béant, la victime évanouie dont le beau corps se modèle avec une grâce incomparable sous les longs voiles noirs, il en est une qui empaume le bras nu. Baudry a minutieusement cherché le dessin de la ligne qui marque l'action du pouce, dont la première phalange fléchie, appuie sur la chair défailante qu'elle déprime, tandis que la tête de la seconde dessine son profil sur la masse du bras. Plusieurs croquis de ce pouce sont crayonnés à côté de l'ensemble. Aucun n'a satisfait P. Baudry. Enfin, le squelette de cette phalange, avec son extrémité coniforme en poulie articulaire est dessiné à l'intérieur du pouce dans un dernier croquis. La forme est trouvée, cette fois, et reportée sur le dessin définitif. Cette feuille d'album ne résume-t-elle pas tout à la fois et la sensibilité et la sincérité du véritable artiste ?

Elle nous montre encore que c'est le squelette qui donne à la forme son caractère. C'est lui qui la définit. Un de nos grands peintres modernes, Carrière, estimait que, même dans un portrait, c'était l'ossature qu'il fallait construire avant d'animer la tête. Ainsi transparait le caractère permanent de l'image au travers des muscles légers qui varient la physionomie. L'esprit, dit-il, qui poursuit cette logique toute matérielle est frappé de l'expression de vitalité qui s'en dégage. Et, rapidement, le squelette donne l'illusion de la vie et du mouvement disparus. » Et il montrait, dans son enseignement, les solides et puissantes vertèbres du rhinocéros, en modèle de plantes grasses, d'accord avec la terre plantureuse où il régnait, massives comme les cintres trapus de l'architecture romane, en opposition avec les charpentes fortes, mais aériennes, du chameau, fait pour la marche rapide à travers les sables, et dont les os sont souples et allongés, les vertèbres plates et fines, comme aiguës par le vent du désert.

Dans cet ossuaire où la foule ne voit que des laideurs dissimu-

lées dans la parure de la chair, il sent passer le frémissement de la vie; et son œil d'artiste trouvait les lois de la coordination des fonctions, le principe de toute beauté. Sa

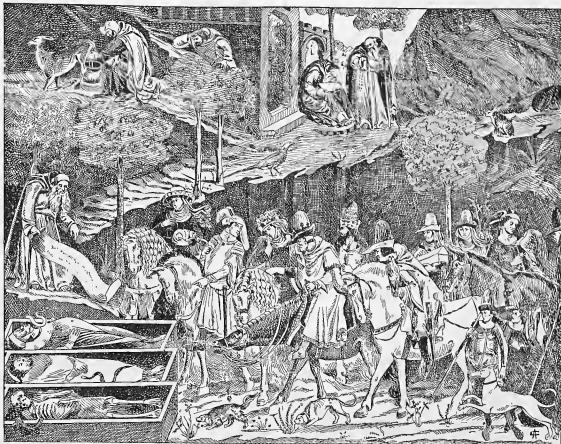
élégante, Hercule, Apollon, Satyre, Bacchante échevelée ou bien austère Pallas, respectant dans la variété individuelle la règle typique, mariant le charme de la vie à la dignité de l'abstraction, conciliait la Nature et l'Idéal.

Étudios donc ce squelette qui définit la forme dans son ensemble. Sa solide structure en bâtit la masse, en modèle les reliefs et les creux. C'est à lui qu'elle doit sa logique. C'est lui qui révèle les lois de son adaptation. C'est sans doute ce que pensait Hippocrate lorsqu'il déposait un squelette d'airain dans le temple de Delphes.

Avant de l'étudier dans sa forme et dans ses proportions, je voudrais vous montrer comment il a été interprété aux différentes époques. Il n'est pas rare qu'il figure dans la composition des œuvres d'art, le plus souvent sous forme allégorique. C'est à l'étude de ces interprétations que je voudrais consacrer le reste de cette leçon.

Cliché du Correspondant Médical.

Le dict des Trois Morts et des Trois Vifs au Campo-Santo de Pise. (Attribué à Orcagna)



technique proclame son religieux respect pour l'élément anatomique qui détermine les plans et la construction du modèle, pour les dessous solides qui préparent et appellent les détails, les accents, les accessoires, j'allais dire, les accidents de la forme individuelle.

Ne voyez-vous pas que ce qui fait la rigueur des canons artistiques, c'est précisément la permanence du squelette. C'est lui qui détermine les longueurs non extensibles, invariables des proportions. Ce sont les lois de sa construction dont l'artiste doit subir les contraintes. C'est lui que l'inspiration va diversifier, grâce aux accents ajoutés aux masses musculaires, au tissu cellulaire sous-cutané, à la peau, pour en faire une figure grêle ou ramassée, massive ou

La pensée de la mort, traduite par les monuments de l'Art, remonte à la plus haute antiquité. Même chez les peuples qui se la figuraient hideuse et repoussante, la mort n'a pas toujours revêtu la forme d'un squelette. Chez les Hindous, le dieu de la Mort et le dieu des Larmes n'évoquent le souvenir de la dépouille humaine que par leurs attributs. Au berceau du monde, les Égyptiens semblent s'être inspirés de la mort dans tous les ouvrages qui sont sortis de leurs mains. Sans cesse préoccupé de la vie future qu'il espérait immuable, ce peuple a déployé dans la demeure de ses morts une magnificence incomparable. Il a conservé ses cadavres plus de 6.000 ans, nous a laissé une foule de monuments funéraires, de temples d'une solennité sépulcrale. Mais, bien qu'ils aient ouvert les cadavres pour les embaumer, le respect religieux qu'ils avaient pour leurs semblables tenait un trop grand place dans le sentiment moral pour leur permettre d'en poursuivre l'étude anatomique ou de symboliser, par l'image réaliste d'un squelette, le mystère de la mort qui n'était pour eux que le prélude d'une existence meilleure. Les murs de leurs tombeaux sont couverts de scènes représentant la vie civile, avec le défunt entouré de richesses variées. Il est rare d'y rencontrer une allusion à la mort. Il faut cependant faire une exception pour l'École d'Alexandrie où, sous les Ptolémées, 300 ans avant notre ère, se poursuivirent pendant quelques années des études anatomiques sur le cadavre, et même sur les criminels vivants que le roi d'Égypte



Le dict des Trois Morts et des Trois Vifs du Sacro Speco, à Subiaco. (École Siennaise)



Le diét des Trois Morts et des Trois Vifs de Saint-Riquier
(D'après la Picardie pittoresque et monumentale)

livrait quelquefois à Hérophile ou à Erasistrate.

Parmi les pièces d'argenterie trouvées par M. Vincenzo Prisco à Bosco-Reale, près de Pompéi, et offertes au musée du Louvre par M. le baron E. de Rothschild, il existe quelques objets dont l'ensemble n'a rien de commun avec un service de table ayant une unité mais constituée comme une collection de choix réunie par un amateur.

Deux vases à boire, en forme de gobelets munis d'une anse, semblent, d'après leur état de conservation, avoir été des pièces déjà anciennes au moment de la catastrophe qui ensevelit Pompéi. Ils remontent vraisemblablement aux dernières années avant l'ère chrétienne, et M. Héron de Villefosse qui en a fait l'étude, y trouve les accents originaux caractérisant l'art de l'Égypte Alexandrine. Sur tous deux se déroulent des scènes où alternent des philosophes, des poètes, des squelettes anonymes auxquels on a donné l'apparence de la vie; elles sont accompagnées de commentaires piquants sur le néant des jouissances et de la gloire humaines. La première porte une légende qu'on peut traduire : « Jouis pendant que tu es en vie, car le lendemain est incertain ». La seconde montre un squelette étendu par terre et semblant symboliser la mort. On lit au-dessous de lui deux mots ironiques signifiant : « Honore seulement les ordures ». Un autre squelette soulève un crâne en accompagnant son examen de cette réflexion philosophique : « C'est là l'homme ! »

Ces squelettes sont d'une facture des plus sommaire et des plus fantaisiste au point de vue anatomique. L'un d'eux est drapé et représente la Parque disposant en maîtresse de la vie humaine. Quelques-uns, reculés à l'arrière-plan, animent la composition, jouent de la lyre, et semblent, par leurs attitudes, suivre le rythme de la musique : mais leurs pieds ne

quittent pas la terre. Il n'y a rien, dans cette manifestation de l'art, qui rappelle la Danse des Morts, dont nous aurons à parler plus loin.

Aux premiers siècles de l'ère chrétienne, le symbole se précise dans les fêtes romaines. Pétrone racontant l'orgie chez Trimalcion dit : « On versait le vin à grands flots : on buvait de même, quand parut un esclave avec un squelette d'argent qu'il posa sur la table. Cette machine avait, comme un être animé, des os et des articulations. » Comme plus tard don Juan devait inviter le Spectre à son souper, ainsi les Romains faisaient paraître, à la fin de leurs orgies, le funèbre mensal. Tandis que Trimalcion récitait des vers, l'esclave en faisait marcher les membres. Et ses mouvements suivaient aussi le

rare sont les artistes qui songèrent à représenter la douleur et la mort. Celle-ci, lorsqu'ils nous en montrent l'image, est toute imprégnée d'une majestueuse pudeur. Les mains jointes, le visage radieux, les morts participent déjà de la vie éternelle. Rarement l'art chrétien dresse un squelette auprès d'un moribond. Cette image durement matérialiste, fait place aux idées de salut, de résurrection. C'est la lutte des mauvais anges pour entraîner les âmes, que symbolisent les démons qu'ils placent au chevet de leurs mourants, comme la radieuse figure de leur sauveur qui veille sur les agonies, évoque l'idée de rédemption. C'est souvent le vainqueur de Satan, saint Michel, barde de fer, mais la tête auréolée d'un limbe lumineux, tandis que leurs démons sont des monstres à tête de veau, à bec de coq, à mufler de chien, images nées de la peur, interprétations de ce que le paysan avait cru voir dans la nuit, aux quatre chemins, le moine sous son lit, la sorcière dans ses hallucinations. Puis, c'est l'idée de la victoire du Christ sur l'empire du mal qui suscite irrésistiblement l'idée du triomphe de la mort. Dès lors, comment ne pas mettre un squelette à côté du sépulcre dont la pierre s'est soulevée pour l'ascension du sauveur? Et la croix dressée sur le Calvaire, n'évoque-t-elle pas des idées analogues? Ne faut-il pas des crânes et des ossements à son pied, au sommet de cette montagne, emblème de la mort vaincue?

Enfin, ces pures et saines croyances s'en font peu à peu sous la tyrannie de la peur qui va venir affoler le Moyen Âge. Ce sont les scènes de tentation, dont nous allons maintenant voir quelques-unes, où le démon apparaît aux solitaires sous forme de squelette. Le symbole n'est plus seulement ici évocateur de la fin dernière, il montre l'œuvre de déchéance et de dégradation de Satan, le dogme inflexible des châtiments et des supplices de l'enfer.

L'idée va pénétrer dans le domaine de



La Danse des Morts de La Chaise-Dieu (Troisième panneau de la fresque)
Huit personnages composent ce tableau. Le Mort, toujours inflexible, entraîne un Danois, qui l'implore, un Moine jacobin, un Troubadour, un Savant qui en laisse tomber son manuscrit, un Paysan résigné, un Capucin coudé et puis c'est le baiser pour rendre un petit enfant qu'elle emporte dans son maillet, et saluât encore la pauvre Mère désolée qui termine ainsi la lugubre Danse des Morts.

rythme des danseuses et des joueuses de flûte.

Ainsi s'ébauchait la Danse des Morts dont les représentations devaient tenir une si grande place dans l'art du Moyen Âge. La coutume venait, du reste, des Égyptiens. Hérodote raconte que, vers la fin de leurs banquets, ils faisaient apporter une figurine de bois peint représentant un mort dans son cercueil. Elle circulait parmi les convives, pour les inviter à boire et à se divertir tant qu'ils en avaient encore le loisir, jusqu'au jour où ils devraient devenir semblables à cette figure.

Avec l'ère chrétienne, l'art s'inspire peu à peu de la sérénité des doctrines du christianisme. La religion nouvelle apparaît aux contemporains si pure, si consolatrice, que bien



Le diét des Trois Morts et des Trois Vifs de Saint-Riquier
(D'après la Picardie pittoresque et monumentale)



La Danse des Morts de Nicolas Manuel (Danse de Berne)

l'art, tout imprégnée de cette terreur superstitieuse. Sur un des plus curieux monuments de l'art gothique, un squelette est sculpté, entouré de personnages bibliques. Le motif est en bas-relief sur un des piliers de la façade de la cathédrale d'Orvieto, dans les vieux états romains. Au milieu des juges d'Israël drapés et tenant à la main la loi de Moïse, un cerceuil ouvert laisse voir un squelette, mais un squelette dont la cage thoracique sans sternum, le bassin, les os des membres sont modelés d'une main naïve, peu soucieuse d'exactitude. Le monument est d'un architecte siennois, Lorenzo Maitani. Et, bien que les bas-reliefs soient généralement attribués à des élèves de l'école pisane, il est à croire qu'un sculpteur siennois, emmené sans doute avec le maître architecte dans l'antique cité papale, a participé à la décoration de ce blason sacré et que le muet fantôme est de sa main. L'ensemble est bien d'une époque de transition entre l'ancien style et celui de la Renaissance pisane. Mais cette note sombre et brutale appartient bien à cette primitive école de Sienne, longtemps sérieuse, terne et raidie dans sa tradition d'austère mysticisme, et qui peuplait les murs du Sacro Speco des légendes terrifiantes des Trois Morts et des Trois Vifs, et du Triomphe de la Mort. — Ce squelette est un dernier témoin des terreurs du Moyen Âge et de son fanatisme. Non loin de lui sourit une jeune madone de Jean de Pise, protégée par des anges, tandis que le puissant animalisme de la Renaissance a échelonné sur l'éclatante façade en mosaïque le bœuf, l'aigle, le lion des Saints Évangélistes. Ainsi sont inscrites sur ce missile de pierre les pieuses émotions des artistes qui l'ont décoré : terreur sacrée pour les uns ; culte de la forme et de la beauté pour les autres.

Plus tard, le sentiment chrétien allant s'affaiblissant, se laisse envahir peu à peu par des idées plus séchement philosophiques : celle de la Mort, de la Mort matérielle sous forme de squelette. Au lieu des mystères

sance. Orcagna l'avait représentée sur les murs du Campo-Santo à Pise dans son « Triomphe de la



La Danse des Morts de Nicolas Manuel (Danse de Berne)

Mort » tout imprégné de la poésie du christianisme primitif. Au milieu de compositions dis-

tinctes et juxtaposées sans transition dans le même cadre, sous une figure terrifiante de la mort vêtue de noir, armée de sa faux, s'abatant sur la terre avec un irrésistible élan, la scène des trois morts et des trois vifs est interprétée sous la forme de trois rois chevauchant avec leurs maîtresses et que saint Marc, un des premiers chrétiens, arrêté pour leur montrer trois sépultures. Les cavaliers penchés sur leurs montures, contemplant en des attitudes variées ces preuves éloquentes

sacrés représentés sur le parvis des églises, ou dans les processions, au lieu des Jugements derniers, des pures visions qui descendent des tympans ou des voussures des cathédrales, les Danses des Morts, succédant aux violentes processions de flagellants qui les avaient sans doute préparées, devinrent le spectacle dont s'amusa la foule agonisante et famélique des contemporains de Charles VI.

Une légende du xiii^e siècle connue sous le titre de « Les trois morts et les trois vifs » lui avait donné nais-

de la vanité des choses d'ici-bas. Or, dans un de ces cerceuil ouvert, on distingue très nettement un squelette, dont le bassin seul est masqué d'un fragment de suaire.

Dans une petite ville, à Subiaco, près de Rome, sur les murs d'une grotte, le Sacro-Speco où, dit-on, médita saint Benoît, et dont elle peuple aujourd'hui la nudité, la même naïve légende se déroule. Les Trois Vifs sont à pied ; deux d'entre eux, le faucon au poing, témoignent par la variété de leurs attitudes de la diversité des sentiments qui les agitent. L'ermite leur montre trois personnages que la mort a couchés au cerceuil : le premier semble dormir ; aucun signe cadavérique n'en altère les traits ; la face du deuxième est envahie par les vers ; le troisième dont le ventre est ouvert n'est déjà plus qu'une sorte de momie donnant l'impression d'un squelette, mais sans qu'aucun détail d'ostéologie soit précisé, sauf pour la tête. La peinture est du xv^e siècle : elle appartient à l'École de Sienne, la vieille cité toscane qui, dégagée avant tout le reste de l'Italie de la barbarie féodale, a été la première, initiatrice et maîtresse en matière de beau. L'œuvre

témoigne d'une main naïve, et ressemble un peu aux peintures de missel, mais certaines figures, surtout celle du personnage endormi dans le premier cerceuil sont déjà singulièrement belles. Lorsque, dans le demi-jour de la grotte, le peuple agenouillé apercevait comme dans une vision lointaine la grave ordonnance de cette scène, il devait éprouver la sublime anxiété, le trouble mystérieux de la foi chrétienne.

Le clergé des xv^e et xvii^e siècles s'empara vite de cette idée qu'il pensait propre à énoûver les foules : il la proposa à ses peintres décorateurs. Le dit « des Trois Morts et des Trois Vifs » décore un grand nombre d'églises. Un des plus riches monuments religieux de notre département en possède une vieille peinture qui date du xvi^e siècle. La voici telle qu'on la voit encore, en deux sujets, sur les lunettes des

deux voûtes de la Trésorerie de Saint-Riquier. Les Trois jeunes seigneurs, comme dans la



La Danse des Morts de Nicolas Manuel (Danse de Berne)

fresque d'Orcagna, sont-à cheval, retour de la chasse et viennent de lâcher le faucon. Sur l'autre panneau, trois squelettes, près d'une croix de cimetière interpellent les cavaliers. Ce sont plutôt des morts momifiés que des squelettes. Deux d'entre eux sont drapés d'un linceul. La paroi du ventre effondrée ou tombant en charnière sur les cuisses laisse voir la cavité abdominale béante et vide. Les os des membres sont encore dissimulés par la peau qui se tend sur eux. L'un porte une lance, l'autre une pelle. La tête du troisième, armé d'une faux, n'est pas une tête de mort. Le visage est impassible, sans le rictus que grimacent les deux compagnons. Les yeux, bien dessinés, regardent le spectateur : la main ouverte vers les cavaliers indique seule que le personnage participe à la scène.

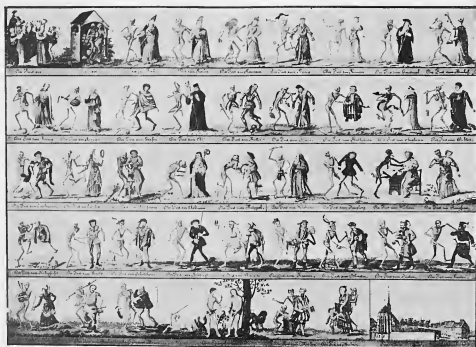
La vision n'a pas encore la violente poésie, le caractère redoutable des premières danses macabres. Les squelettes sont bien là pour frapper de terreur les trois vifs : mais il n'y a pas, comme dans les représentations qui vont suivre, la prise de possession, la main-mise de la mort sur la victime qu'elle doit emporter.



Cliché du Correspondant Melin
Danse des Morts de Holbein :
le Jugement dernier

au cimetière des Innocents fait sculpter en bosse, sur le portail méridional de l'église, la légende de saint Macaire. Celle-ci fit une impression profonde sur le peuple. Désormais, la Danse des Morts va recevoir des artistes les interprétations les plus étranges. Ce fut la vraie fête de l'époque, la comédie naturelle, la Danse des grands et des petits. C'est la formule d'art qui symbolise la suprême consolation des malheureux contemporains de ce siècle où il n'y avait plus que convulsions et vertiges. Les épidémies de danses de Saint-Guy avaient secoué les malades. Sains et malades dansaient sans distinction dans les rues, dans les églises. Au *xiv^e* siècle, au *xv^e*, dans les premières années de 1400, la danse macabre est publiquement dansée aux Saints-Innocents, par des personnages vivants, en présence du duc de Bedford et de Philippe-le-Bon. Sculptée sur le fronton de l'église, elle était peinte sur les murs du cloître voisin. Et ces peintures se multiplient dans les églises, sur les vitraux, ornent les murs des cloîtres, décorent les chapelles des couvents. On en sculpte sur des reliquaires, sur les liseuses. On en peint sur les livres d'heures.

Une des plus curieuses et des plus anciennes est celle de la Chaise-Dieu, en Auvergne. Elle date du *xv^e* siècle. Sur les murs du collatéral



La Danse des Morts de Bâle (1540)

nord de l'église abbatiale, elle déroule sur un fond rouge de 26 mètres de longueur sur 2 mètres de hauteur la fantastique allégorie, répartie sur trois panneaux séparés par des piliers. 23 personnages de tout âge et de toutes conditions sont entraînés par la mort, personifiée par un être grimaçant et décharné, qui donne l'impression d'un squelette. En réalité, quelques accents physiognomiques discrètement répartis sur la tête donnent au visage une expression. Les côtes et quelquefois la colonne vertébrale sont indiqués sur quelques sujets, mais sans netteté, comme s'ils transparaisaient sous le voile aminci des téguments, ou bien recouverts par places de lambeaux musculaires encore adhérents. Les membres sont décharnés, mais on n'y peut lire les détails de l'ossature. La plupart des squelettes sont drapés d'un linceul dont les plis, en s'écartant, permettent d'en distinguer les détails. De vérité anatomique, aucune. Souvent, les côtes descendent jusqu'au bassin. Les arcs costaux se continuent en avant, sans sternum. L'attitude générale du



*Danse des morts de Holbein : Adam et Eve chassés
du Paradis terrestre*

squelette, l'expression de sa physiognomie, ses gestes sont en rapport avec le caractère et le rang du personnage qu'il entraîne. Le pape ouvre la marche sans que le macabre dansant ose porter la main sur lui. Devant la châtelaine qui baisse chaste les yeux, il voile sa hideuse nudité d'un pan de son linceul. La morne physiognomie de l'amoureux le secoue d'un rire inextinguible, tandis que pour ne pas effrayer le petit enfant vers lequel il se baisse pour l'emporter, il dissimule derrière son bras décharné son sinistre visage. L'œuvre est du *xv^e* siècle car les personnages portent en core des souliers à la poulaine qui disparaissent du costume après 1480.

Dans la plupart des autres églises, ces peintures ont malheureusement disparu. Celle qui s'étendait en arrière du chevet de la cathédrale d'Amiens ornait le cloître des Macchabées. Elle devait être de la fin du *xv^e* siècle. Elle fut détruite, avec le cloître, au commencement du *xix^e* siècle.

La Danse de Berne est de Nicolas Manuel. Elle a été peinte dans le cimetière des Dominicains, de 1514 à 1522. Il n'en reste plus que les dessins de cet artiste extraordinaire, tout à la fois soldat, diplomate et poète, qui était allé rafraîchir son inspiration au souffle de la Renaissance italienne et dont le pinceau nuançait d'humour ou d'ironie la plupart de ses œuvres. C'en est fini avec lui de la sèche et double image de la mort entraînant à la tombe l'homme qu'elle emporte avec sa fortune ou sa misère, ses rêves ou ses désespoirs. L'œuvre est malheureusement détruite : par les copistes qui restent, nous sentons une originalité qui est faite surtout de la complexité des personnages symbolisant la mort. La fantaisie s'épanouit ici avec tant de verve que les scènes deviennent presque une farce carnavalesque. Voyez-la, tirant ici le patriarche par les glands de son chapeau, chantant en s'accompagnant du luth pour entraîner l'évêque, dansant devant l'artisan qui, joyeusement lui fait vis-à-vis sur les outils qui jonchent le sol. La voici qui module un air de flûte pour dégoûter l'infirme appliqué sur sa béquille et qu'un éphémériste de la jambe rend impotent, tandis qu'elle rampe, un sablier sur l'échine pour arracher l'appui-main du peintre très richement costumé qui achève de mettre la dernière main à son œuvre. Cette peinture prépare la suivante, celle de Bâle qui date de 1540.

Celle-ci comprend 41 sujets environ. La mort est encore représentée par un cadavre décharné.



Cliché du Correspondant Melin
Danse macabre de Holbein :
la Duchesse

Cependant, dans la scène où elle entraîne le docteur, celui-ci est emmené par un squelette qui présente, pour la première fois, une grande vérité anatomique. Les autres cadavres ont chacun leur individualité, minaudant, font mille grâces. Respectueuse et déférente devant l'Abbesse, la mort est insinuante et persuasive devant la jeune femme en l'honneur de laquelle elle a orné son crâne d'une couronne de fleurs pour lui adoucir l'amertume du lointain voyage ; coquette avec la dame noble, elle s'est drapée, pour la séduire, dans son linceul comme dans une écharpe ; perfidement, elle coupe, sur le bord d'une fosse, le fil qui relie à son chien conducteur, l'aveugle qu'un pas de plus va précipiter ; costumée en folie pour entraîner le bouffon, elle s'est affublée d'une béquille pour entraîner le paralytique.

Et voici, annoncées en quelque sorte par les précédentes, les œuvres des maîtres de la Renaissance : surtout celle d'Holbeïn. Le grand artiste reçoit de ses prédécesseurs la pensée de la mort, mais il la transforme en la revêtant des formes empruntées à l'antiquité. Le titre seul de l'œuvre indique l'esprit nouveau qui l'anime : *Les Simulacres et historées faces de la mort, autant élégamment pourtraictes que artificiellement imaginés*. Le peintre pénètre ici dans le monde réel. La mort, au lieu de s'agiter dans le vide, frappe les personnages en pleine action, surprend les hommes dans le royaume livrés et agité de leur vie, dans les rues, à table, au milieu de la foule, ou dans l'intimité de leurs demeures : l'empereur est frappé au milieu de ses courtisans, l'évêque entouré de ses cardinaux.

Comme dans la danse de Bâle, les légendes bibliques se mêlent aux scènes de la danse macabre : C'est Adam et Ève tentés par le serpent, puis chassés du Paradis terrestre ; et la mort entrant dans le monde par la désobéissance de nos premiers parents, accompagnée

Adam dans les premiers travaux que lui ont imposés sa faute. — Il y a à comme une pensée morale qui se lève dès les premières scènes, faisant de l'œuvre une sorte d'illustration d'un sermon sur la mort que prononce, du reste, le prédicateur représenté sur la première figure,

le décor les accompagne heureusement, les illustrant de riches architectures, d'intérieurs pittoresques, de paysages au lointain harmonieux. — L'image de la mort apparaît, tantôt richement costumée, tantôt couverte d'une armure, drapée d'étoffes, enveloppée d'un linceul.

Quelques fois le symbole est un modèle de nu pas très décharné, mais dont le chef est une tête de mort ; ou bien les bras sont ceux d'un squelette. L'ostéologie est serrée d'assez près : les proportions sont exactes, la forme des grands os assez bien observée. Dans quelques-unes, cependant, le péroné est en dedans du tibia. Les figures du Jugement dernier sont les plus remarquables au point de vue anatomique. Un torse d'homme, vu de dos, au premier plan, est des plus exactement modelé, une véritable étude de nu.

Nous sommes loin des sèches interprétations du xv^e siècle. Celle-ci est vraiment une des dernières grandes œuvres de ce cycle répandu dans toute l'Europe, et auquel travaillèrent

tant d'artistes. L'époque de la décadence est proche. Nous atteignons l'instant qui marque les dernières interprétations des danses macabres. On n'en signale plus guère dans les siècles qui suivent. L'esprit, en s'affinant, régné de plus en plus à ce symbolisme qui s'exprime souvent sans finesse. Il a fallu les sollicitations grossières, familières au monde des politiciens pour faire sortir de l'obscurité, où elle semblait devoir dormir à jamais, la ronde fatale du sinistre baladin. *Le socialisme : Nouvelle danse des morts, composée et dessinée par A. Rethel*, dit le titre. L'artiste, un peintre allemand de la première moitié du xix^e siècle, a symbolisé par l'image de la mort l'éloquence malaisante et bouffonne des réunions publiques et des professions de foi électorales. Il nous la montre, sous forme d'un squelette costumé s'intitulant l'Ami du Peuple et accomplissant son œuvre de mensonge et de ruine. L'ouvrage comprend 6 planches. Dans les premières,

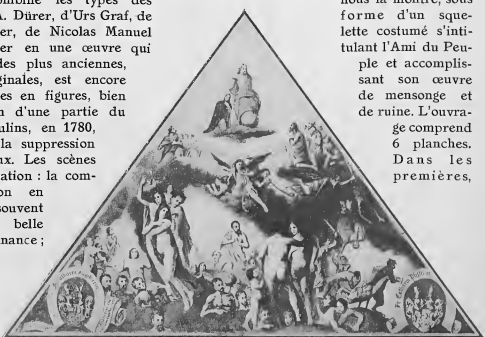


Une des planches de la Danse macabre de Rethel

Cliché du Correspondant Médial

dans sa chaire, entouré de nombreux auditeurs. Et la même morale semble la conclusion de l'œuvre, car les derniers dessins représentent la mort vaincue et le triomphe de la vie éternelle symbolisé par le Jugement dernier.

De l'œuvre d'Holbeïn s'inspira l'artiste qui, vers le milieu du xvii^e siècle, illustra la charpente du vieux pont des Moulins, construit en 1408 à Lucerne. Cette danse des morts commença en 1622 et terminée en 1635 ne comprend pas moins de 67 tableaux. Elle est signée, au-dessous de la scène qui représente le Jugement dernier, du nom de Gaspard Meglinger, élève de Jacques de Wyl tout à une autre danse des morts fut longtemps conservée au musée. Meglinger qui était tout à la fois président de la corporation des peintres et teneur d'auberge, a combiné les types des danses de Holbeïn, d'A. Dürer, d'Urs Graf, de Hans Hug, de Klauber, de Nicolas Manuel et de Rodolphe Meyer en une œuvre qui si elle n'est ni des plus anciennes, ni des plus originales, est encore une des plus riches en figures, bien que la démolition d'une partie du pont des Moulins, en 1780, ait nécessité la suppression de 27 tableaux. Les scènes ont de l'animation : la composition est souvent d'une belle ordonnance ;



Danse des Morts du pont de Lucerne

la Mort reçoit de la Ruse, de la Vanité, du Mensonge, de la Cruauté et de la Folie les attributs qui vont lui permettre d'attirer à elle la foule des naïfs et des crédules qu'elle va duper. Ainsi armé, l'ami du peuple chevauchant par la campagne gagne la ville, entre au cabaret où il excite les cerveaux échauffés par l'alcool, suscite une émeute dans la rue, fait dresser des barricades, et jetant un regard de suprême dédain sur le monceau de cadavres qu'il vient d'accumuler, éclate de rire et, le front ceint de lauriers, s'éloigne en vainqueur.

La plupart des figures symbolisant la mort sont drapées. Lorsque le squelette est visible, on constate que le dessin est une interprétation assez lointaine de la vérité anatomique. La cage thoracique est encore étouffée de quelques muscles qui masquent les côtes. Le dessin des cartilages costaux, du sternum, du rachis est nul. Sur toutes les figures où le squelette de la jambe est visible, le péroné est placé en dedans et s'articule avec la partie postérieure et supérieure de la grande apophyse du calcaneum. Mais la tête où, parfois, le dessin de l'œil est ébauché dans le fond des orbites, a partout une saisissante expression de joie féroce et de méprisante ironie.

Vous le voyez, ce n'est pas seulement les murs des cloîtres, des cimetières, des églises, des chapelles qui se peuplent des personnages de la danse macabre. L'imprimerie est à peine découverte que la ronde fantastique des morts et des vivants sert d'illustration aux premiers livres. Il y a seize ans à peine que la Sor-

ture Vernie. L'œuvre a quelque chose de la roideur hétéroïque des compositions de vitrail. Les procédés de représentation du squelette rappellent ceux de la Chaise-Dieu. Comme en Auvergne, quelques traits inscrits sur la face

de la décomposition qui suit la mort. Plus affreux encore que le squelette, ce cadavre émacié, grimaçant, cette ironie du cadavre, ce rictus qui ouvre les mâchoires édentées, soulève l'imagination par les images

qu'il évoque, tandis que son agitation, ses attitudes et ses gestes lui enlèvent cette majesté que l'immobilité de la mort confère à ceux qu'elle touche. Ce n'est pas « La Mort » c'est « Le mort » tel qu'il sera tout à l'heure. Aussi l'ensemble s'appelle-t-il « Danse des Morts » et non « Danse de la Mort ». Les procédés de l'artiste qui voulait terrifier les spectateurs ont-ils réussi sur les contemporains ? Ils semblent, à notre époque, d'une telle violence et s'imposent avec une telle brutalité, qu'ils nous laissent guère que l'impression de la laideur, au lieu de susciter en nous les pieuses méditations auxquelles nous convie le texte, en vieux français, qui accompagne les gravures et qui, vraisemblablement,

donnent une expression qu'achève le rictus railleur ou féroce dû à l'ouverture des mâchoires. Les détails de l'ossature sont à peine indiqués, et sur le thorax seulement. Les côtes se prolongent souvent jusqu'au bassin ; le sternum manque presque toujours. Le rachis est une indication plus que schématique. Quant aux membres, ce sont ceux d'un cadavre émacié et non pas d'un squelette. De l'abdomen ouvert comme une grenade trop mûre on voit les entrailles saillir ou s'échapper. Peut-être ces incorrections, ces erreurs, sont-elles, en partie, voulues. Ainsi interprété, le sinistre baladin semble étaler les atroces manifestations

comme les gravures elles-mêmes, a été copié sur celui du cimetière des Saints-Innocents. Ces siècles endormis dans leur léthargie de plomb, toujours hésitants devant la nature, au Moyen Âge où la philosophie est prosaïque, la religion étouffée, l'Art devait sans doute parler ce style incorrect et saisissant pour susciter la réflexion sur les graves problèmes de l'existence humaine et de ses destinées.



Je n'ai pu qu'ébaucher devant vous une esquisse fort incomplète de l'histoire du

squelette dans l'Art. Qui qu'il en soit, voyez comme la grande loi de la mort qui pèse si lourdement sur la race humaine, se manifeste partout et en tout temps avec la même constance. A toutes les époques, ces images macabres nous racontent ce que nous connaissons tous. Elles le racontent différemment, suivant les rites, les croyances, les superstitions des peuples qui ont élevé ces monuments de la terreur, de l'ignorance, de la pitié, du souvenir. Mais ces terreurs, ces ignorances, cette pitié, ces regrets nous les ressentons aujourd'hui comme ils les subirent eux-mêmes.

Comme eux, avec les mêmes angoisses nous nous asseyons à ces fêtes du repos sans rêveil.



Une des planches de la Grande Danse macabre de Guyot Marchand : le Clerc, l'Hermitte



Une des planches de la Grande Danse Macabre de Guyot Marchand : le Cardinal, le Roy

CHLORO-CALCION

Solution titrée de Chlorure de Calcium chimiquement pur, stabilisé, exempt d'Hypochlorites et d'HCl libre. — 40 gouttes — 1 gr. de CaCl² pur. (20 à 40 gouttes matin et soir dans un peu d'eau sucrée).

Les potions courantes au Chlorure de Calcium ont un goût désagréable; elles s'altèrent en moins de 24 heures (« javellisation », apparition d'hypochlorites et d'HCl); CHLORO-CALCION est agréable et indécomposable. C'est le plus assimilable des sels de chaux (chaux digérée), donc le meilleur recalcifant. Il possède en outre au plus haut degré les propriétés spéciales et si remarquables du Chlorure de Calcium.

1. Tuberculose, Maladies des Os. (Recalcification)

Les recalcifants usuels sont très peu assimilables. Ils doivent d'abord être transformés par l'HCl du suc gastrique en Chlorure de Calcium. Le mieux est donc d'administrer ce sel. HCl du suc gastrique est en effet utile à la digestion, surtout chez les tuberculeux où il est si souvent en déficit.

Tuberculose, Lymphatisme.
Rachitisme, Croissance.
Fractures (Consolidation rapide).

2. Grossesse Allaitement

La Femme enceinte ou la Nourrice se décalcifie au profit de l'enfant qu'elles portent ou allaitent. La Grossesse est une cause d'auto-intoxication. Or CaCl² recalifie (c'est de la chaux quasi digérée), désintoxique (il supplée la fonction thyroïdienne).

Eclampsie, Vomissements, Albuminurie.
Déminéralisation, Tuberculisation.

3. Hémorragies Maladies du sang

Arthus et Pagès, Carnot, nous ont montré que la présence de CaCl² dans le sang en quantité suffisante est un des facteurs essentiels de la coagulation. CaCl² étant un sel de chaux déjà " digéré " passe directement dans le sang.

Toutes Hémorragies.
Hémophilie, Purpura, Scorbut.
(CaCl² augmente la résistance globulaire).

Chlorose, Anémie.

Il ne suffit pas d'apporter aux globules sanguins du fer, du manganèse... il faut surtout rendre au sérum la chaux qui lui manque pour permettre aux globules la vie et l'activité.

4. Auto-intoxication Neuro-arthritisme

Il y a là bouleversement du métabolisme du Calcium, diminution de la teneur en chaux du sang et des humeurs, " hypocalcémie ".

Urticaire, Accidents sériques (Anaphylaxie).
Asthme, Rhume des foies.
Albuminurie, OEdèmes brightiques.

BIBLIOGRAPHIE

Tout ouvrage envoyé en double exemplaire est analysé dans Æsculape. Les exigences de la mise en pages nous obligent à remettre au prochain numéro nombre d'analyses

MEDICUS. — Guide-annuaire des Étudiants et des Praticiens (Médecine, Chirurgie, Odontologie, Pharmacie), étant grand volume relié pleine toile de 1720 pages, grand in-8^o raisin. Prix : 5 francs. — Aimé Rouzaud, 41, rue des Ecoles, Paris.

Ce guide-annuaire qui vient de paraître est l'heureux continuant des précédents. Les indications innombrables que contient *Medicus* ont été soigneusement vérifiées, corrigées et mises à jour, et l'on peut dire, sans crainte d'être démenti, que cette publication est présentée d'une façon parfaite.

Pour faciliter les recherches, *Medicus* a employé cette année des papiers de couleurs différentes pour séparer les principales parties les unes des autres. En outre, pour joindre l'agréable à l'utile, de nombreuses vues des Hôpitaux et des Facultés françaises y ont été introduites.

Après l'enseignement 1^{er}, 2^e et 3^e parties, où rien n'a été négligé pour la mise à jour, la 4^e et la 5^e partie constituent le véritable *Guide du Praticien* et renferment tous les renseignements d'ordre professionnel indispensables à l'Étudiant, au Médecin et au Pharmacien : lois, décrets, jurisprudence pour la France et les Colonies françaises.

Enfin, avec la 6^e partie, l'annuaire des médecins, officiers de santé, chirurgiens-dentistes et pharmaciens de Paris, Seine et départements avec ses suppléments trimestriels le tenant constamment à jour, et une table des matières très complète facilitant les recherches, il présente cette année à ses lecteurs un ouvrage qui est véritablement le guide-annuaire, le plus pratique, le plus complet et le plus utile et justifié ainsi l'accueil que lui ont déjà fait précédemment le Corps Médical et la presse médicale française et étrangère.

LE SONGE DE LA VIE, par GEMMA de Vasme, drame en 1 acte; librairie Fischbacher, 33, rue de Seine, Paris. Prix : 2 fr. 50.

Nos lecteurs trouveront en une autre partie du Supplément du présent numéro, en matière d'analyse la présentation, par Camille Flammarion, de ce très beau livre.

LA « FUMÉE DIVINE », par G. MIRABEN (*Lulle contre l'opium*), 1 vol. Paris, M. Giard et E. Brière, éditeurs.

Aux ouvrages de législation, d'économie politique, d'hygiène de cette intéressante bibliographie, il a paru utile de joindre une étude sur ce fléau : l'opium. Ouvrage qui continue la lutte contre les poisons divers. L'auteur a vu de ses yeux, en Extrême-Orient, les ravages de la fumée nocive, aussi a-t-il réuni, contre l'adversaire, le plus gros faisceau d'armes défensives. La question paraît traitée dans toute son ampleur en même temps que sous toutes ses faces.

L'histoire de l'opium; la culture; la préparation; le commerce de l'opium; comment on fume l'opium; les pays où on le consomme; la lutte des gouvernements contre l'opium; ses effets et ses ravages sur l'individu et sur la race; la guérison des opiomanes, tels sont quelques-uns des chapitres de cet intéressant volume.

LES CHAINES DU PASSÉ, roman, par AUGUSTE BALLY. 1 vol. 3 fr. 50. Bernard Grasset, édit., 61, rue des Saints-Pères, Paris.

Pour épigraphe de ce nouveau roman, M. Bally a choisi la célèbre réplique d'Antigone à Créon : « Il est des lois surhumaines, qui ne sont pas formulées, et qui s'imposent à nous ». Ces lois peuvent nous aider à vivre, et

même à mourir. Telle est la thèse de ce livre, journal douloureux et passionné d'un homme en l'âme duquel se livre un double drame : le drame intellectuel d'une conscience en proie au doute, le drame sentimental d'un amour torturé. Toute la force d'émotion et d'angoisse que nous avons remarquée déjà dans les *Divins Jongleurs* et les *Prédésinés*, nous la retrouvons ici avec plus de gravité et de profondeur d'inspiration.

LA RÉINCARNATION, *La Métempychose et l'Évolution*, par le Dr PAPUS, un vol. in-16, avec 5 planches hors-texte, Dorbon-Ainé, 19, boulevard Haussmann, Paris. Prix : 3 fr. 50.

Ce volume, qui peut être lu par tous, étudie les bases de la Réincarnation, depuis le retour des cellules physiques dans d'autres corps physiques, jusqu'au retour de l'Esprit immortel en de nouveaux corps.

Plusieurs gravures accompagnent cet ouvrage vraiment original, qui se termine par un appendice reproduisant les lois de Manou (chapitre relatif à la Réincarnation) et une belle communication de Gabriel Delanne sur ce sujet.

QUATRE FRANÇAIS (Pasteur, Chevreul, Brunetière, Vandal), par DENYS COCHIN. 1 volume in-16, broché, 3 fr. 50. Hachette et C^o, Paris.

On trouvera sur l'œuvre de Pasteur, le récit d'un témoin, écrit le soir même des belles journées qu'il avait eu le bonheur de passer au laboratoire de la rue d'Ulm; puis un portrait d'Émile Chevreul, tracé par un élève des Cours du Jardin des Plantes, plein de vénération, ainsi que tous ses camarades, pour le Doyen des étudiants.

Depuis ces temps anciens, vingt-huit années s'étant écoulées quand le même auteur fut invité à raconter, à Besançon, la

notable et prochaine existence de Brunetière, et admis à prononcer, devant l'Académie Française, l'éloge d'Albert Vandal.

Ainsi, des deux parties de ce ouvrage, écrites en des moments de la vie si différents, la première contient le témoignage de la reconnaissance et de l'admiration d'un disciple pour ses maîtres et la seconde l'adieu adressé par un contemporain à ses amis.

LE MIROIR DES PÊCHERESSES, par CHARLES DERENNES. Illustrations et couverture de Fabiani. 1 vol. 3 fr. 50. Louis Michaud, 168, boulevard Saint-Germain, Paris.

Dans son nouveau livre, Charles Derennes nous prodigue toutes les richesses de son talent : une verve étincelante, une ironie légère, cruelle à peine, indulgente presque toujours, une philosophie subtile, souriante, parfois émue et mélancolique, de l'esprit — le plus délicat, le plus français — et les charmes d'un style tout en trouvailles, nu en nuances. Quelles adorables créations il nous présente, pour notre joie, souvent aussi pour notre attendrissement ! Quelle finesse dans l'analyse de leurs caprices, de leurs passions, de leurs trahisons !

Avec *Miroir des Pêcheresses*, le romanier de *La Guenille* se place au premier rang des conteurs actuels.

LES DERNIERS JOURS DE POMÈLE, par BULWER LYTTON. *Collection Nelson* à 1 fr. 25 net le volume. Librairie Nelson, 189, rue Saint-Jacques, Paris.

Grâce à la « Collection Nelson », le public français pourra désormais connaître et apprécier l'œuvre remarquable de Bulwer Lytton. Si ce n'est la *Cité Antique* de Fuste de Coulanges, aucun autre ouvrage ne nous permet de pénétrer aussi complètement les mœurs des anciens.

Tous les Docteurs doivent posséder les remarquables REPRODUCTIONS des

GRANDS MAÎTRES DE LA PEINTURE

Encadrées et toilées, elles donnent l'illusion absolue des Originaux : Coloris, Craquelage, Effets de pâte, etc., etc.

Honorées de nombreuses souscriptions de l'État et de presque tous les Gouvernements Européens

Malgré un degré de perfection remarquable, qui charme et surprend agréablement, les prix invraisemblables de bon marché

20 fr. & 40 fr.

(encadrées et toilées) sont maintenus avec un crédit libéral à Messieurs les Docteurs



LÉONARD DE VINCI



GAINSBOURG

Procédé spécial et unique de Photographie des couleurs

MILLIERS D'ATTESTATIONS ET DE FÉLICITATIONS

Catalogue illustré contenant la vie des Peintres contre 0 fr. 40 — Catalogue ordinaire, gratis

LES ARTS GRAPHIQUES, Éditeurs, VINCENNES

FAUCONNERIE

Les chasseurs, les romantiques et, aussi, les dames qui n'en sont pas à une cravate près, étant habituées à ne douter de rien, goûteront ce sobre et très évocateur récit de M. Marcel Boulenger, d'un « haut vol » de faucon.

Le fauconnier arrive sur la piste, suivi d'un aide qui porte les oiseaux, encapuchonnés et posés sur un perchoir rond, à double bretelle. Tous deux ont un costume sombre, sobre, de longs gants à crêpin. Les faucons sont munis d'un gilet au pied, leurs jambes sont prises en des lanières de cuir, et sur leurs capuchons de cuir tremble un petit panache.

Le fauconnier prend l'un d'eux sur le poing, lui ôte son capuchon, puis lance vers le ciel cet oiseau de proie d'un geste noué, inattendu, celui de Néron lançant la première torche sur Rome, quand l'incendium!

L'oiseau monte, vire, plane, va se perdre, croit-on, puis, à un coup de sifflet, revient, après la plus élégante des courbes, se poser sur le poing de son maître, en battant de l'aile. Ce n'est là que la relance enroulée dans la nue, et, cette fois, lâche un autre oiseau, un ramier, un corbeau, ce que l'on veut. Le faucon le voit descendre vers lui, plus doucement qu'on ne croirait — mais son vol est d'une telle puissance! — l'envolope, paraît se jouer autour, puis remonte et descend encore une fois un peu plus vite, touche l'oiseau, qui vacille... Ah! pourtant, voici qu'il remonte: il l'a manqué. Seconde descente, la proie est à nouveau touchée, et alors elle tombe, morte, d'un seul coup de bec, avec une précision miraculeuse, et presque chorégraphique, le faucon lui a ouvert la gorge. Et déjà le spadassin de la nue est à sa place, sur son butin.

C'est tout. Mais ce qu'il faudrait mentionner, maintenant, ce qu'il faudrait chanter plutôt, ce serait le regard étincelant, dominateur et véritablement insupportable du faucon. Ce serait la poitrine hâlante et tout le corps palpitant et tendu de l'animal de guerre, du pirate ailé, quand on le recueille, son capitaine accompli: à le voir en l'air, léger et délicat comme un scapulaire vivant, on penserait que ce sylète à plumes se promène, qu'il s'amuse, qu'il danse; et



Ansegise, Maire du Palais sous Childéric II, roi d'Austrasie, et son faucon.

A gauche d'Ansegise se trouve Begga, sa femme

puis, après son vol, on s'aperçoit qu'il a donné tout ce qu'il pouvait, ainsi qu'un cheval de pur sang rentrait au pasage après une course. Le « haut vol » — c'est le terme consacré — est un sport vraiment royal.

Il y a bien aussi le « bas vol »: on lâche un autour sur un lièvre ou un lapin. L'autour, sans s'élever, rejoint bien vite la bestiole, s'agrippe à elle par les serres, se laisse trainer, finit par la tuer. Laissons cela, voilà un plaisir sans beauté. C'est de l'assassinat. Autant prendre un fusil. Le bas vol ne s'appelle pas du sport, si donc!



M. MARTIAL PIED

Secrétaire du Syndicat des Pompes funèbres et poète.

M. Martial Pied est inépuisable, écrit un rédacteur du *Gil Blas*, et, vraiment, on le serait à moins. Les journalistes qui s'occupent beaucoup de lui s'obstinent à le présenter au public comme un engouement assouffi de sang et de carnage et dont l'occupation favorite est d'organiser le sabotage des restes de ses contemporains, sous le falcalacieux prétexte que les croque-morts doivent toujours avoir le mot de la fin.

En bien! cette peinture est fautive ou, tout au moins, incomplète. A côté du Pied révolutionnaire et cécigéiste, du Pied qui remue, il y en a un autre qui va très bien, un Pied favori des muses qui, dans le calme et le recueillement promène nonchalamment ses doigts — ses doigts de Pied — sur les cordes vibrantes de la lyre d'Apollon.

« Oui! je suis poète, dit Pied; par la flûte d'Euterpe, il me semble que cela se voit ».

Et réellement, rien qu'à le regarder, on devine que Pied fréquente les muses. Tout en lui et autour de lui révèle un habitant du Parasse.

Dans son bureau de la Bourse du Travail, on trouve, entre un pétition de croque-morts et le devis d'un enterrement de première classe, les

MANGEZ DE LA MAREE FRAICHE VENANT DIRECTEMENT DE MER

DEMANDEZ LE COLIS POSTAL A M. GRISET-BOULOGNE YMER

LE REGAL

— Envoi d'essai 1 KILO net 2^{fr} 50 Franco —

AFFECTIONS BRONCHO-PULMONAIRES
Grippe, Scarlatine, Rachitisme

SOLUTION PAUTAUBERGE

au chlorhydro-phosphate de chaux créosoté

LA MIEUX TOLÉRÉE DES PRÉPARATIONS CRÉOSOTÉES

Par l'action antiseptique qu'elle exerce à la fois sur les voies digestives et pulmonaires et par les éléments minéraux qu'elle fournit au système osseux et à la cellule, la SOLUTION PAUTAUBERGE est le médicament de choix de la bronchite chronique et de la tuberculose, et le remède le mieux indiqué pour obtenir la reconstitution physiologique dans les maladies paratuberculeuses.

L. PAUTAUBERGE, Courbevoie-Paris, et toute Pharmacie

☞ ☞ ☞ **Intrait de Marron d'Inde**

(Varices et Hémorroïdes)

Littérature et Échantillons: Intraits Dausse

4, Rue Aubriot, PARIS

œuvres complètes de nos grands poètes classiques et le catalogue d'une entreprise de pompes funèbres voisine avec les *Métamorphoses* d'Ovide.

Lui-même, avec ses longs cheveux rejetés en arrière, sa barbe en pointe et sa cravate de dentelle blanche — oui, madame, ressemble à la fois à Musset et à Méva, l'homme de la tuture.

Bien que portant le nom de Martial, Pied n'est pas un poète satirique et, quoique ne dédaignant pas de se livrer parfois à la fantaisie, son inspiration l'enferme surtout vers des sujets plus graves, ainsi que le lecteur en pourra juger par les quatrains suivants, extraits d'une pièce intitulée *Les Carillons* :

Il est des carillons frappant l'âme en sommeil
D'un saturaal appel vers un ciel d'ami
Où la conscience va tandis que le sommeil
Fait du cerveau neural un pœvre, abandonné.
Mais il est bien encor près de l'âme indolente
De nos courus assagis brusquement étonnés.
Un petit carillon qui doucement réveille
Qu'il faut faire patience pour être patient.

D'ailleurs, Martial Pied passe, avec la plus grande facilité, à des œuvres qui, pour être d'une inspiration moins élevée n'en sont pas moins pleines de charme :

O chère nuit lassée reste dans l'annuit,
Qu'importe à ton repos nos veilles échantées
A te parler de l'ange d'or de l'infinité
Avec l'âme en regret des minutes comptées.
Le Regard est toujours victorie du Héronet.
L'illusion se cède aux portes du réveil
Qui trame de la vie le hors de sanglot.
O reste encore un peu dans les bras du sommeil.

N'est-ce pas délicieux ? Oh ! je sais qu'il est des grinceux qui disent que ça ne signifie rien. C'est vrai ! mais si cela avait un sens, ce serait parfait, or, la perfection n'est pas de ce monde ni sans doute d'aucun autre.

Pied est du reste un novateur. Il mêle indifféremment les rimes masculines et féminines, sans cependant lorsqu'il supprime tout à fait ces dernières :

Les yeux ont levé leurs prunelles grises
Contre ce regard des yeux éloqués
De couleur noire semblant animés
Contre ces assauts... visant leurs assises.



Le Professeur J. Teissier

Ça paraît que doux et semblait prier
Que cessent tous les jours ses reflets vitreux
De peines tissées... qui les font courber !
Leur gicoulet ouvert tout grands leurs grands yeux.

Comme on peut le remarquer, les vers sont parfois de mesures inégales, mais, vous comprend bien que lorsqu'on s'appelle Pied, on ne regarde pas à un ou deux po de moins.

LE SALON DES ÉTUDIANTS LYONNAIS

Les étudiants lyonnais ont eu leur salon. Paris, Nancy, Lille, les avaient déjà précédés dans cette voie.

Le moins que l'on puisse dire de cette manifestation lyonnaise-nous dans le *Lyon Universitaire*, c'est que ses auteurs ont tenu à rester eux-mêmes, sans souci de coté et surtout de réclame artistique, qu'il est, semble-t-il, le but unique de certains mouvements.

Une série de dessins de M. C. Cornet retient tout d'abord l'attention : ils nous procurent le vif plaisir de contempler la face d'apôtre de M. le Professeur Teissier, de déballer le petit enfant du docteur Cad, attardé, ce qui le semble de torcolis, de numérotier les poches du mandai comin, le docteur R... ou de suivre les reflets impétrés du nez de Sarzonnet. Du même auteur, signalons aussi un boxeur qu'un adversaire vengeur et particulièrement apte à rentrer dedans à complètement noyé.

De Paul Bonnet, notons une charge intéressante. La *Fulguration*, qui met en scène un professeur connu sous prétexte également que le « meilleur stéthoscope » est l'oreille, a Bonnet prend plaisir à nous présenter en un déshabillé intéressant une petite femme qui a couru, par pudeur, ses bas et son chapeau et qu'ausculte avec conscience, à même la « région cardiaque » un homme de l'art dont les cheveux blancs commandent le respect, notons, toujours, dans le même ton la *Femme à la pantin*.

M. Jean Ducloux s'est servi, lui, de marrons (des *Marrons de Lyon*... ou sont les noiges d'été) et il a figuré avec un vrai bonheur certaines têtes pointues, celle de M. Briand, celle de M. Clemenceau et aussi — est-il moins besoin de le dire ? — celle de M. Caillères dont nous retrouvons le large regard dans un véritable coup de chapeau. A côté, quelque chose de moins drôle, la *Mort* et le *Bâcheron*, mais quoi, comme dit le

FABRICANTS D'INSTRUMENTS DE CHIRURGIE, DE PRÉCISION, APPAREILS ORTHOPÉDIQUES

A. CLAVERIE, 234, faub. Saint-Martin, Paris.

Le nouveau « MAILLOT CLARANS », ceinture idéale pour affections abdominales. Obésité chez l'homme et chez la femme.

COGIT (E) et Co, boul. St-Michel, 36, Paris ; Tél. 612-20.

Constructeur d'Instruments et Appareils pour les Sciences.

Fournitures générales pour Bactériologie et Micrographie.

Dépôt pour la France des Microscopes et des Jumelles à prismes E. Leitz.

COLLIN (ex. maison CHARRIÈRE), rue de l'École-de-Médecine, 6 Paris ; Tél. 5-65-15.

Fabricant d'Instruments de Chirurgie, Physiologie, Anthropologie, Orthopédie, Prothèse, bandages et Ceintures, Coutellerie fine.

Seul fournisseur titulaire de la Faculté de Médecine de Paris. Fournisseur des Hôpitaux et de l'Institut Pasteur.

Correspondants : Buenos-Ayres (Lutz et Schulz), Madrid (Angel Basabe) ; Copenhague (Camillus Nyrop) ; Rio-de-Janeiro (Fernandes Malmo et Co) ; La Havane (Jorge Fortun) ; Barcelone (José Clauselles) ; Moscou (Machin et Co) ; Budapest (Garay, Samu et Tarsa).

KRAUSS (E.), 16, 18, 20, rue de Naples, Paris ; Tél. 5-65-15.

Optique et Mécanique de précision. Les Centrifuges Krauss, nouveaux modèles, sont indispensables pour les analyses de sang, lait, pus, urines, crachats, matières grasses, etc. — *A Main* (1 et 2 vitesses) ; *Eau* ; *Électriques* (courant continu, courant alternatif).

Microscopes. — *Microdomes*. — *Donnez la Brochure spéciale gratuite*.

LUER (F. et Docteur W. WULFING-LUER), boul. Saint-Germain, 104, Paris. Tél. 813-90.

Fabrica de Instruments de Chirurgie et d'appareils de Médecine.

HUIT GRANDS PRIX. Catalogue sur demande : 1^o Spécial pour l'ophthalmologie (1901) ; 2^o Spécial pour l'oto-rhino-laryngologie, l'exploropharyngologie, bronchoscopie (1911) ; 3^o pour la Chirurgie générale (1904).

RADIQUET ET MASSIOT, constructeurs d'instruments pour les Sciences, fournisseurs des Hôpitaux, des Ministères de la Guerre et de la Marine ; 13 et 15, boul. des Filles-du-Calvaire.

Installations complètes de Radiologie. *Haute Fréquence*. *Appareils Médicaux* pour cabinets de docteurs, hôpitaux, dispensaires, cliniques.

Tableaux de distribution fonctionnant sur tous courants.

Puître électrothérapeutique du Dr Guilleminot.

Réducteurs de potentiel ; *Transformateurs statiques* ; *Appareils faradiques et galvanofaradiques*.

Renseignements, Devis et Catalogue sur demande.

THERMOTHÉRAPIE, appareils du Dr Miramon de la Roquette, pour la pratique médicale courante.

Air chaud ; *Lumière*. Heinrich, constructeur, fournisseur des hôpitaux à Nancy.

WICKHAM, ancien externe des Hôpitaux de Paris, Hors concours. Membre du Jury, 15, rue de la Banque, Paris. Tél. 270-55.

FABRICAS DE BANDAGES HERNIAIRES. — Appareils à pièces interchangeables, légers, confortables, d'une robustesse et d'une sécurité absolues. Le principe mécanique qui préside à la construction leur donne une supériorité incontestable.

Contention parfaite, souvent guérison.

GRAND PRIX MEDICUS GRAND PRIX

NANCY 1909

TURIN 1911

GUIDE-ANNUAIRE DES ÉTUDIANTS ET DES PRATICIENS

Le plus pratique, le plus complet, le plus utile

GRAND IN-8° RAISON DE 1.700 PAGES RELIÉ TOILE 5 fr.

MEDICUS est, sans aucun doute, le plus complet et le plus pratique des annuaires médicaux ; il est d'ailleurs plus qu'un annuaire, puisque les Praticiens et les Étudiants y trouvent tous les renseignements législatifs et administratifs nécessaires à l'exercice de la médecine ou aux études médicales.

Les qualificatifs de *Botin Médical*, de *Je sais tout Médical*, etc., qui lui ont été donnés par la presse médicale, indiquent suffisamment ses services qu'il rend chaque jour au Corps médical tout entier.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

Aimé ROUZAUD, 41, Rue des Écoles, Paris — Téléphone 830-03

THÉRAPEUTIQUE PAR LES AGENTS PHYSIQUES

Hydrothérapie — Mécanothérapie — Électrothérapie — Massage — Rééducation — Rayons X — Radium — Air chaud — Lumière

ÉTABLISSEMENT HYDROTHÉRAPIQUE D'Auteuil

12, rue Bédouin — Paris (XV^e)

DOCTEUR J. OBERTHUR, DIRECTEUR

Le plus MODERNE au point de vue du confort et de l'hygiène, le plus COMPLET au point de vue de l'installation physiothérapeutique

Maladies nerveuses, Affections chroniques de la nutrition (régimes alimentaires variés suivant les cas et non exclusifs). Morphinométrie

ÉLECTROTHÉRAPIE, BAINS DE LUMIÈRE ÉLECTRIQUE, Système HELIX et DOWNS, HYDROTHERAPIE sous toutes ses formes

BAINS DE SCHENBRUNN (près GUY, Suisse). Établissement hydrothérapique à 700 m. d'altitude.

Médecin-directeur : Dr C. Hegelin. Demander la brochure spéciale gratuite.

le père et la mère Cacahogon, qui voient ce groupe funèbre, il faut bien de tout pour faire un monde...

Il est pourtant un ensemble de petites toiles qu'il convient de mettre hors pair : ce sont les paysages des environs d'Anney que M. Morel a traduits avec une sensibilité et un talent qu'il importe de noter: l'atmosphère y est lumineuse, absorbante. Ces neuf petites toiles méritent certainement, s'il y en avait une, la haute récompense de ce très intéressant Salon.

Mich' connaît la haute bourgeoisie de Givors-Canal: il a un ami qui est caillou dans un grand magasin de la bas et une connaissance qui « fait » des chapoux pour le high life local: c'est donc avec des documents d'une source particulièrement sûre qu'il a illustré le *Mondain* ou plutôt le gommeux de Givors-Canal: Rélicieuses — le bien vivants.

M. F. Coignet possède le genre divers: trois portraits d'un côté, de nombreux croquis d'amphithéâtres de l'autre, dont quelques-uns d'une belle tracéologie; au fait, l'hôtel-Dieu ne se profile-t-il pas en face du siège de l'A. G. et Rabalais, notre Maître à tous, n'en fut-il pas le médecin?

M. Journaud, qui se prénomme Hippolyte (il peine sortons-nous des portes de Trézème...), s'est signalé par des études non sans mérite: *Au Pays noir*, les *Echafaudages de l'Hôtel de Ville*, dont ont déjà parlé

toutes les revues de l'hiver dernier et dont repartiront nos revues lyonnaises toujours à l'affût de l'actualité sont si spirituelles! — toutes les revues de l'hiver prochain.

Du même auteur également, *Les Sables*,

esquisse, portraits où l'on retrouve de bons camarades, pochades, eaux-fortes, à donner à cette manifestation la tenue artistique nécessaire.

M. Servant connaît la Bretagne, je le pense tout au moins: à cela nous devons un

M. Touchagues, en une caricature amusante, se sont attaqués à leur camarade Lamarche. M. Joseph Pognante, à l'imitation de M. Servant, s'est fait son portrait avec un peu plus de discrétion, mais avec beaucoup moins d'avantages. Signalements enfin les paysages, qui attirent l'attention à des titres divers, de MM. Béchard, Chenu, Gardinat, Jacquemin, les scènes de la rue de M. J. Clavel, les pochades et les pittoresques dessins de nu de M. Pelaplat, etc.

Les caricatures que nous reproduisons n'ont pas été exposées au Salon des Etudiants: elles sont dues à la plume du regretté Farge et n'éussent pas déparillé une sensible manifestation artistique. Elles rappelleront à beaucoup de méd. cins le souvenir d'heureuses années et celui d'un des maîtres les plus aimés.



P^e Teissier D^e Pallasse D^e Cade D^e F. Arloing D^e L. Thevenot D^e Chanoz D^e Roubier D^e You D^e Magnanon
Le service du Professeur J. Teissier, de Lyon, par Farge

LE MAL D'AÉROPLANE

Qual du Rhône, et la Pelouse des ébats.
M. Stéphane Lamarche, sérapsin aux cheveux discrètement bouclés, mérite tout d'abord de vifs éloges pour son talent d'organisateur: c'est à lui, en particulier, à ses efforts tenaces, que l'A. G. doit la parfaite réussite du Salon des Etudiants, c'est en outre un peintre habile qui a largement contribué, par la dizaine d'œuvres qu'il a expo-

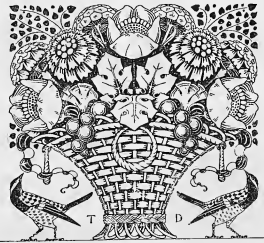
Coucher de soleil à Carnearon, le Port de Québec, un Effort de pluie à Lanvion, etc.
Du même auteur également, un portrait: *Le Christ ou Tolstoï?* Le visage inspiré, les yeux à la beauté, la chemise entrouverte sur la gorge, de longs cheveux blonds bouclés... qui est-ce? Le portrait de l'auteur, nous renseigne le catalogue: le beau gosse! M. Salendre, en un buste intéressant,

à côté du mal des montagnes, dû à la raréfaction de l'air et à l'effort musculaire accompli par les ascensionnistes, et du mal des ballons dont les symptômes sont analogues, mais ne commencent à se manifester qu'à de plus hautes altitudes, l'aéronaute s'élevant sans fatigue dans l'atmosphère, il faut classer des troubles spéciaux à l'ensemble des-

L'ART DÉCORATIF

REVUE DE L'ART ANCIEN & DE LA VIE ARTISTIQUE MODERNE

DIRECTEUR: FERNAND ROCHES



ADMINISTRATION & REDACTION
4, RUE LE GOFF, PARIS (V)
TELEPHONE 205-02

L'ART DÉCORATIF est la plus vivante, la plus complète et la mieux illustrée des revues d'art françaises.

Envoi franco de numéros spécimens
ABONNEMENTS: 23 fr. par an (Voir Nos Primes, p. 1)

SEL de HUNT

Alcalin Type

Spécialement adapté à la Thérapeutique Gastrique
Dyspepsies, Gastralgies
Action sûre, Absorption agréable, Innocuité absolue

C'est grâce au Sel de Hunt que la Médication alcaline est devenue vraiment la Clef de voûte de la Thérapeutique Gastrique par sa forme de Sel friable. Il est admirablement adapté à tous les besoins de cette Thérapeutique. Il remplace avec un avantage marqué tous les Alcalins simples ou composés. La Clinique montre qu'il ne peut être remplacé par aucun.

LABORATOIRE ALPH. BRUNOT, 16, rue de Boulainvilliers, Paris

Comœdia Illustré

Revue Parisienne,
Théâtre, Littéraire,
Artistique.

Paraissant le 1^{er} et le 15
de chaque mois

Directeur: M. de BRUNOFF, 32, rue Louis-le-Grand, PARIS

Le Numéro: 50 centimes. — Abonnement: 12 francs par an.

quels on a donné le nom de *mal des aviateurs*, ou *mal d'aéroplane*, et qui sont dus à la rapidité avec laquelle on atteint l'altitude maximum et à la rapidité plus grande encore de la descente, c'est-à-dire du passage d'un milieu à basse pression à un milieu à pression normale.

M. Berget, dans un intéressant ouvrage à l'usage des aéronautes et des aviateurs (1) où il étudie les lois qui régissent l'atmosphère, sa composition, l'humidité de l'air, les vents réguliers, les tempêtes, leur origine, leur prévision, leur importance au point de vue de la navigation aérienne, consacre à l'influence de la pression atmosphérique sur la vie quelques pages très intéressantes dont nous extrayons les renseignements suivants.

L'altitude de 2.500 à 3.000 mètres dans les ascensions de hauteur des aéroplanes est atteinte entre ou quarante minutes. Les phénomènes auditifs : bourdonnements et claquements d'oreilles sont les mêmes qu'en ballon, mais il n'en est pas de même des phénomènes respiratoires : il y a plus vite de l'essoufflement et l'aviateur éprouve une angoisse particulière.

Pendant la descente, le cœur bat plus fort, mais sans s'accélérer, la rapidité de la chute en vol plané, qui fait parcourir 300 ou 400 mètres à la minute, et même plus, puisque Morane est descendu, au Havre, de 2.600 mètres en 6 minutes, provoque une angoisse particulière ; les bourdonnements d'oreilles tendent à s'accroître. On éprouve au visage une sensation de cuisson, un mal de tête intense se fait sentir et on éprouve une somnolence telle qu'il faut un effort considérable de volonté pour garder les yeux ouverts ; les mouve-

ments sont lents et maladroits. Ces symptômes persistent encore après l'atterrissage et s'accompagnent d'une augmentation considérable de la tension artérielle.

On conçoit donc que l'aviateur ne puisse s'aventurer dans les couches supérieures de l'atmosphère qu'en prenant les plus grandes précautions et qu'il peut y avoir danger réel à négliger à ce sujet les indications du médecin.

DENTISTE POUR ÉLÉPHANT

La carie dentaire, lit-



Frontispice de l'Histoire de Méliure, par Fr. Nadot, publiée à Paris en 1673 (tiré du Songe de la Vie)

domestiques, surtout le chien et le cheval, en souffrent très souvent. Elle n'épargne pas davantage les fauves des ménageries. Le kangourou et l'élephant y sont particulièrement sujets. Et, comme il n'y a pas d'autre remède que l'arrachement de la dent malade, on conçoit que l'opération offre quelque difficulté quand elle s'applique au pachyderme. Le cas s'est présenté récemment au Brésil. Le pensionnaire d'une ménagerie foraine souffrait d'une rage de dent qui le gênait de soulager au point de devenir intenable. Les meilleurs dentistes de Rio-de-Janeiro

déclinèrent toute compétence, les plus forts chefs de Garangoet se fussent biffés dans la tentative! On eut recours à un procédé plus primitif. Le molaire intéressé fut entouré d'un fil de platine lié à une double corde à laquelle s'attachèrent quinze hommes robustes. Il ne fallut pas moins de quatre tractions pour arracher la dent, la pauvre bête s'étant docilement prêtée à l'entreprise. Agenouillée sur le sol, elle semblait avoir compris le but des préparatifs ; et elle ne poussa un cri de douleur qu'après la troisième traction.

LE SONGE DE LA VIE

Nous annonçons par ailleurs la parution du *Songe de la Vie*, le très beau drame symbolique de M^{lle} Gemma de Vesme, fille de notre très aimable confrère le D^r de Vesme. Camille Flammarion a écrit pour cet ouvrage la belle présentation que voici :

La lecture du beau drame *Le Songe de la Vie* a excité dans mon esprit une vif et sincère admiration. Serait-ce parce que cette œuvre générale est due à la plume d'une jeune fille de dix-neuf ans, douée d'une rare et de plus hautes facultés intellectuelles, qui a voulu, dès son début dans la vie, étonner par la hardiesse d'une création originale, élargie au cadre des limites accoutumées du théâtre contemporain? Serait-ce cette réunion rare de la jeunesse et de la science acquise déjà par un long travail? Non, assurément. C'est la valeur intrinsèque de cette curieuse composition littéraire qui se manifeste dès la première lecture. On y coudoie des héros singuliers, on y sent poindre, en certains épisodes, le souffle de Shakespeare et de Victor Hugo ; la nature et l'humanité s'y révèlent dans leurs grands aspects, et plus d'un tableau nous arrête par sa beauté, plus d'une leur

(1) Le temps qui fait, le temps qui brise, par A. Berget. — Delagrave, éditeur.

Pas d'accoutumance. Ni de contre-indication.

Sommeil Bienfaisant

AUX NERASTÉNIQUES - NERVEUX - SURMENÉS - etc.

PROCURÉ PAR LE

Veronidia Buisson

à la dose de 1 à 2 cuillerées à potage le soir au coucher

Inoffensif Gout agréable

20 B^{is} ou MONTPARNASSE, ex officina pharmaceutica.

GRAINS DE SANTÉ

PURGATIFS DOCTEUR FRANK'S DÉPURATIFS

1^{re} 50 la Boîte de 50 Grains

Notice dans chaque boîte. En Vente toutes Pharmacies.

Le Remède de la CONSTIPATION

E. COGIT & C^{ie}

CONSTRUCTEURS D'INSTRUMENTS POUR LES SCIENCES

16, boulevard St-Germain PARIS

Fournitures générales pour Bactériologie et Micrographie.

Dépôt pour la France de

MICROSCOPES et des JUMELLES à PRISMES

E. LEITZ

TELEPHONE : 812-20

Suc Durhan

Véritable **VIANDE LIQUIDE** préparée à froid par un procédé **inaltérable** nouveau et spécial

Nom et Marque déposés selon la loi

ANÉMIE, TUBERCULOSE, CONVALESCENCE

« Dans l'état actuel de la science, le suc frais de viande est préparé à froid est à la chair de bœuf ce que l'alcool est à la plante, ce que la quinine est au quinquina. » D^r GUYOCHIN

par son parfum, plus d'une pensée par son expression lapidaire :

Les trônes et les coeurs sont trop étroits pour deux.

Et ce reprès ces campagnes à la fin des travaux du jour :

Toute la route est vide, et la chaumière est pleine. Tandis que vos des trônes sont trop étroits d'encensoir. La terre donne à Dieu son long baiser du soir.

Mais ce n'est pas la forme qui peut le mie et encore frapper notre attention, c'est le fond, c'est la doctrine inspiratrice du drame, et c'est ce que je voudrais surtout signaler dans cette présentation.

Il s'agit, en effet, de la théorie philosophique — de mieux en mieux étudiée depuis une quinzaine d'années — de ce qu'on appelle « la conscience subliminale ». Presque tous les écrivains par quel que soient les genres, depuis Platon, et surtout par les néo-platoniciens à exandrin du IV^e siècle, cette théorie de la « conscience subliminale » a été établie sur une base d'ordre expérimental par Frédéric Myers dans ses judicieuses analyses des phénomènes télégraphiques.

Une telle hypothèse, notre moi, atome, étielle débranchée de la substance infinie, parcourrait dans son évolution toujours ascendante une série d'avatars s'entraînant vers un progrès éternel. Il subsisterait en nous, à notre naissance terrestre, une conscience latente, gardant l'enlreinte de nos existences antérieures et conservant ce que nous appelons la conscience subliminale est, en général, cachée, voilée, enveloppée sous les impressions de nos sens terrestres, mais elle est douée de facultés intuitives. Intuitives, qu'elle manifeste parfois dans les instants de clairvoyance, de vue à distance, de prémonition, d'hallucinations somnambules. A cet ordre de manifestations appartiendrait le Démon des Évangiles. Par quel que soit le genre, elle être la patrie transcendante et divine de l'âme du philosophe; les voix et les visions de Jeanne d'Arc, ainsi que beaucoup d'autres manifestations de ce genre, qui ont été constatées dans des consciences subliminales, se traduisant, par une hallucination fréquente, à la vue, à l'âme d'un homme, que

nous présente M^{re} de Vesme dans ce *Songe de la Vie*. Le roman qu'elle a imaginé pour son œuvre symbolique est particulièrement bien choisi; il est, en outre, organisé avec une ingéniosité remarquable. L'auteur n'a pas traité la légende bien connue de Méli-

comme une ombre, bercer avec tendresse, pendant la nuit, les petits enfants dans la Maison, la Dame Blanche qui apparaît sur le tour du château, en se lamentant quand un membre de la famille est sur le point de mourir.

enregistré dans son Histoire ces mots, que nous aurons peut-être l'honneur de lire plus tard :

Ah si mon frère est roi, je devrais être Dieu!

C'est sur ce canevas moyennage et pittoresque que M^{re} de Vesme a finement brodé ses symboles, et qu'elle a mis en évidence Geoffroy, en qui elle s'est réincarée, a naturellement cessé de hanter le château, se dévoile graduellement en lui par certaines scènes révélatrices de cette conscience subliminale, notamment dans celle du Sage hindou, où l'on voit apparaître en un bouclier émeauté, comme en un miroir magique, certains épisodes de l'existence antérieure, et des crimes qu'elle doit expier dans sa nouvelle forme humaine. Au moment de mourir, Geoffroy voit Méliandre reprendre la vie que lui pè-re la mort. Aussitôt après la mort de Geoffroy, elle se libère entièrement et reparaît, blanche et lumineuse, sur la tour qui était hanté jadis. Il y a là une belle et curieuse reconstitution artistique et critique d'un système philosophique dont on peut discuter la valeur, mais qui n'en a pas moins un intérêt d'une saveur toute spéciale et que nous ne saurions passer sous silence sans que notre doctrine polygénétique ne peut négliger.

Ce drame, qui touche par divers contacts à l'histoire, à la légende et à la philosophie, est tout à fait scénar et pourrait, assurément, être joué sur un grand théâtre parisien, car la curiosité du public, actuellement préparé à ces interprétations, lui ferait un sympathique accueil. Cependant l'auteur a eu ce devoir le public d'abord en volume. Il n'y a à cela aucun inconvénient, cette œuvre n'étant pas de celles qui perdent de leur valeur l'impression et la critique littéraires. Plus d'une composition théâtrale de notre époque ne supporte pas la lecture et disparaît en quelques années, justement oubliée. L'auteur a donc eu raison de publier d'abord, comme il a fait, en un volume de 200 pages, une œuvre qui a de la vie et de la beauté, car c'est de l'homme resté le même à travers les siècles, c'est de l'âme humaine, de nos sensations. L'auteur n'a pas la *Songes de la Vie* à cet égard, car il a su gracieusement inspiré à toutes les fois n'ont pas disparu de notre séjour subliminaire.

CASILLE FLAMMARION.



Un type ac croisé : Guy de Montléry, le Rouge, qui se distinguait par sa vaillance lors de la première Croisade (1099)

sine, mais n'en est servi pour peindre un épisode des Croisades. Pour lui, Méliandre n'est pas une fée, comme le raconte la légende; elle est un être humain non entièrement évolué, et tenant encore à l'animalité, comme le symbolise son aspect d'ours. Elle est, néanmoins, une âme de sirène. Elle reste, ainsi que dans la légende, la marraine qui vient parfois,

Tout en suivant la légende, M^{re} de Vesme a tenu à respecter également l'histoire en lui empruntant ses principaux personnages: l'incapable et pusillanime Guy de Lusignan, dernier roi de Jérusalem, et ensuite roi de Chypre, sa femme Sibylla, intrigante et ambitieuse veuve de Baudouin, le jeune et preux Geoffroy de Lusignan, supérieur de cent coudées à son frère et dont Gibbon a

MAISONS DE SANTÉ - INSTITUTS MÉDICAUX - CLINIQUES

MAISON DE RÉGIME DU DOCTEUR CAUTRU.

Villa Borghèse, 29, boulevard Victor-Hugo.

MAISON DU "D" DEFAUT, 50, avenue de la Roule (près la porte Maillot).

Tél. 508-30.

Médecine et chirurgie.

VILLA PENTHÈVRE, à SCEAUX

Tél. 604-41.

Affections nerveuses et maladies mentales.

Assistant : Dr Tastevin. Médecin-directeur : Dr Reddon.

Camin de fer : Paris-Sceaux (toutes les demi-heures).

SANATORIUM DE BOULOGNE-SUR-SEINE, 145, route de Versailles.

Tél. 604-41.

Maladies nerveuses et Intoxications (Traitement de la morphinomanie).

Dr Paul Sollier et M^{re} le Dr Alice Sollier.

Hydrothérapie, Electrothérapie, Mécanothérapie, Psychothérapie.

INSTITUT MÉDICAL DES AGENTS PHYSIQUES, 23, rue Blanche. Tél. 130-50.

MAISON DE SANTÉ DU DOCTEUR GOUNOU, 88, 90, 92, rue Picpus, Paris. Tél. 912-86.

Affections nerveuses et Maladies mentales.

Directeur : Dr Hugonin.

VILLA MOLIERE, Maisons Médico-chirurgicales d'Auteuil, 57, 61, 65, boulevard Montmorency, Paris. Tél. 666-52.

Médecine, Chirurgie, Accouchements, Gynécologie.

Ouverts tous les médecins et chirurgiens. Allergiques et contagieux non admis.

ENFANTS ARRIÉRÉS (Institution des), à Bouabonne (Seine-et-Oise). Tél. 23

Maison spéciale d'éducation et de Traitement.

Directeurs : MM. A. Langlois, ancien professeur de l'Université, et M. de Chabert, ancien interne des Hôpitaux de Lille.

Établissement absolument spécial, fondé en 1847, répondant à toutes les exigences que réclament l'éducation et le traitement des anormaux intellectuels à tous les degrés :

1° Dirigé à la fois par un éducateur et un médecin dont la collaboration est constante, il est médical et pédagogique ;

2° Son organisation est familiale ;

3° Il ne s'adresse qu'à un sexe (garçons) ;

4° Il possède un nombre suffisant de pensionnaires (une centaine), ce qui lui permet de donner à chacun d'eux le milieu le plus favorable à son développement ;

5° Il a été construit entièrement en vue de sa destination dans un magnifique domaine de 10 hectares complètement clos, planté d'arbres séculaires, et dominant la vallée de Montmorency et à proximité de la forêt.

MAISON DE SANTÉ DU DOCTEUR MEURIOT, fondée par le Dr Blanche, 17, rue Berton, Paris (16^e). Tél. 608-99.

Affections mentales et nerveuses.

CHATEAU DE FONTENAY-SOUS-BOIS (Seine), 23, rue Saint-Germain (Maison de Santé Rivet-Brière de Boismont). Tél. 18.

Etablissement médical pour le traitement

de affections nerveuses, des intoxications et des convalescences (château) et des psychoses (pavillons).

Hydrothérapie, électrothérapie, radiographie.

Parc de 25.000 mètres : altitude 106 mètres. Médecin-directeur : Dr G. Duhamel ; médecin-adjoint : Dr Créte.

Les parents des malades et les visiteurs sont reçus tous les jours de 1 heure à 5 heures.

MAISON DE SANTÉ DE PICPUS, 8 et 10, rue de Picpus, et 138, boulevard Diderot, Paris. Tél. 939-83.

Médecin-directeur : Dr Potier, Médecin-adj. Dr Salin.

Deux établissements distincts : 1° Etablissement spécial (maladies mentales et nerveuses) ; 2° Etablissement hydrothérapique du Pavillon Charcot (pensionnaires externes)

Pension et trait. à partir de 10 francs.

SANATORIUM DE PSYCHOTÉRAPIE, Château des Buttes, 12, avenue de Ceinture, à Créteil (Seine).

Direction médicale : Dr Berillon, 4, rue Castellane, Paris. — Tél. 224-01.

Direction administrative : M. Quinque, au Château des Buttes, Créteil. — Tél. 49.

Adultes : Neurasthénies, psychasthénies, alcoolisme. Prix, à partir de 300 fr. par mois.

Enfants : Ariétés, instables, nerveux. Prix, à partir de 150 fr. par mois.

MAISON DE SANTÉ ET DE CONVALESCENCE DE SAINT-MANDE, 15, rue Jeanne-d'Arc, à Saint-Mandé (Seine). Tél. 934-03.

Directeurs : D^{rs} Hercoût et Marfaing.

Affections nerveuses et Morphinomanie (allégués non admis) : Cures de régime, isolement, sevrage ; — Hydrothérapie, électrothérapie, psychothérapie.

Site charmant, au bord du bois de Vincennes, à la porte de Paris. Prix très modérés.

INSTITUT MÉDICO-PÉDAGOGIQUE pour le traitement et l'éducation des ENFANTS ANORMAUX DES DEUX SEXES : 23, rue Saint-Aubin, à Vitry, près Paris. Tél. 539-76.

Fondé par Bourneville, en 1893.

Médecin-chef : Dr Paul-Boncour, ancien interne des Hôpitaux de Paris et de l'Asile-Ecole de Bicêtre. Directeur pédagogique : Joseph Boyer, ancien instituteur de l'Asile-Ecole de Bicêtre.

L'Institut Médico-pédagogique est destiné à donner l'éducation physique, intellectuelle et morale aux enfants anormaux.

Il reçoit : 1° les enfants qui ont besoin de méthodes individuelles ; 2° les enfants intelligents mais affectés de tics, vices de la parole, infirmités, déficiences intellectuelles ; 3° les enfants à compréhension lente et faible ; 4° les enfants instables, arriérés, à partir de 5 ans ; 5° les enfants atteints d'affections nerveuses.

Envoi de la Notice illustrée sur demande.

MAISON DE SANTÉ DE SAINT-VINCENT DE PAUL, 138-144, route de Vielle. Lyon.

Maladies mentales et nerveuses (dames). Médecin-directeur : Dr Carrier.

Vaste parc; villas, pavillons séparés.

DE LA BRUTALITÉ
DANS LES SPORTS

Notre ami Boncard doit être félicité hautement pour le bel effort qu'il donne en faveur de l'éducation physique de la jeune génération. Sa belle Revue, La Renaissance physique, publiait récemment ces lignes pleines de justesse et d'intérêt sous la signature de R. Gaudin :

Il est des gens que la brutalité de la boxe indigné, et des événements récents ont mis en lumière leur pur irraisonnée du sang et de la mort. Pour eux, une nation qui trouve quelque plaisir dans le spectacle de jeux violents ou l'animal humain dépense son énergie sans compter et violemment en décadence. On dit qu'à leurs yeux tout sentiment artistique s'abolit chez l'individu du fait qu'il a les bras normalement développés et que ses épaules ne sont plus voûtées.

L'exemple de la Grèce est pourtant là, sensible-là, pour leur démontrer le contraire. Mais jusqu'à ces temps derniers l'athlétisme grec était si mal connu qu'on pouvait y puiser des arguments en faveur de toutes les thèses.

Des citations d'auteurs habilement choisies montraient que, dans ce pays, dont on vient de faire le théâtre de la culture physique, les intellectuels s'élevaient déjà contre les excès sportifs, et les railleries de Lucien contre les boxeurs aux oreilles abîmées étaient rapprochées des imprécations de Kipling contre les "crétins souillés de boue" qui sont les joueurs de football et les "liots vœux de flanelle" qui se livrent aux douceurs du cricket. On en concluait qu'en Grèce, comme de nos jours, les gens de sports avaient été méprisés par les intellectuels. Tout cela avait une cause facile à découvrir, on ne s'explique donc la peine à attribuer l'athlétisme grec, on connaissait seulement l'ère

du professionnalisme et des phénomènes tels que Milton de Crotona. On jugeait d'après les critiques des Pères de l'Église, ou de Cicéron qui n'entendait rien aux sports et l'on en était arrivé à la laide de l'athlète de la belle époque une idée aussi fautive qu'un artiste qui ne connaîtrait que le Laocœon se ferait de la sculpture grecque du v^e siècle.

On ne saurait trop le répéter, il fut une époque en Grèce, au 1^{er} et au v^e siècles,

comme certains veulent bien le dire, ou tout au contraire étaient-ils l'image exacte du combat et par conséquent violents et sanglants? Qu'en on juge.

On laisse de côté la discussion, le lancement du javelot et du disque et même la lutte (à ce propos, il faut rappeler que la lutte antique n'avait rien de commun avec l'exercice dieu gens obèses que l'on nomme la lutte grecco-romaine. C'était une lutte libre où toutes les prises étaient,



COUPE-BERLIN. — Un bel exemple de "prise à la gorge" dans le pancrace. A remarquer la parade du cou et la saignée du nez.

C'est-à-dire à l'appogée de la civilisation hellénique, ou la culture du corps et celle de l'esprit marchaient absolument de pair, où les philosophes reprochaient à un jeune homme d'avoir les membres grêles comme ils le blâment de n'avoir aucune connaissance en mégalphysique. Cette époque de parfait équilibre connut une réglementation complète des sports, et ce fut une période "d'amatourisme" semblable à celle que nous voyons actuellement éclore.

Quel était le caractère des sports pratiqués à cette époque? Étaient-ils bénins

permises, tout à fait le "catch à catch can" que pratiquent les anglo-saxons, il reste deux sports principaux qui furent toujours l'objet de la faveur populaire : la boxe et le pancrace.

La boxe grecque, d'après les dernières études faites par divers professeurs de l'université d'Oxford, ressemblait étrangement à la boxe américaine actuelle. On y frappait des deux mains et principalement à la mâchoire (les coups au corps semblaient être interdits), les gants employés étaient fort légers et plutôt faits

pour protéger les phalanges que pour amortir les chocs, tout comme nos gants de quatre onces. Les combats avaient lieu au "finish", disposition qu'une récente ordonnance vient d'interdire à Paris, et le knock-out n'était pas utilisé. Au v^e siècle même, apparut une nouvelle espèce de gants plus durs et plus lourds dont Platon recommande l'emploi comme donnant à la boxe plus de ressemblance avec un combat véritable. Durant deux siècles, la jeunesse hellénique, et surtout celle de Sport qui dépendait exclusivement de la culture ne la pas empêchée, du moins nous le croyons pas, de produire la plus belle génération d'artistes que le monde ait vue.

Et ces artistes eux-mêmes pouvaient pour un homme par leur inspiration dans ces jeux violents. Sans parler de l'athlète, de la peinture des vases, nous trouvons chez les littérateurs de fort belles pages sur les sports. Non pas seulement chez les poètes épiques et lyriques, et chez Pindare dont l'œuvre entière est consacrée à chanter les exploits des athlètes vainqueurs, mais chez ses poètes-épiques, comme Théocrite.

C'est dans la 2^o idylle de ce poète si admiré que se trouve la plus belle description de combat de boxe que nous possédions. Il en fait mention Amycus et Polydeuces. Le premier était un poids lourd aux membres saillants et en boule comme ceux de l'hercule Farnèse, ses oreilles étaient décollées à la suite de nombreux combats. Polydeuces était poids moyen et célèbre par sa science et sa rapidité. Le début du combat est décrit avec une habileté de tactique et d'adresse. Polydeuces grâce à son rapide travail de jambe, fait en sorte que son adversaire à la soie les yeux, mais Amycus force bientôt l'attaque et attaque par de larges swings de deux bras. Se fait arrêter par un coup à la pointe du menton. Il attaque de nou-

STATIONS THERMALES FRANÇAISES

Argèzes-Gazoli (Hautes-Pyrénées)

Eaux sulfurées sodiques froides. Excitantes et résolutive.

Climat, pluvieux; Catarrhes des voies respiratoires.

Climat non-sédatif (mal. nerveuses, troubles de développement, mal. de la nutrition).

Médecins. — Abadie, Bergnaud, Gaudin, Fraukin et Grenier de Cardenal (anc. chefs de clinique. Fac. Méd. Bordeaux, directeurs Institut physiothérapique), Péras, Trelian.

Bagnères-de-Bigorre (H.-P.)

Altitude : 550 mètres.

Trois sources de sources : sulfatées, calciques, chaulées (caractérisées par leur action). Sulfate sodique froid (Labassère), ferrugineuses. Névropathes et neuro-arthritiques (psychiques, hystériques, migraines, choréiques, névralgiques; sciatique).

Neuro-herpétiques (dermatoses irritables, prurits éczémateux). Secondaires. Certains prostatiques; certaines femmes au moment de la ménopause; certaines utérines, à matrice mobile. Phlébites aiguës; catarrhes.

Médecins. — Bassal, Cazalas, Chayé, Lougoumbe, Gandy, Laforgue, de Lagardé, de Larba, Périspère, Porte, de Villegente.

Bagnères-de-l'Orne (Orne)

Altitude : 225 mètres.

Eaux indifférentes au point de vue chimique; les minérales de France (0,075 p. litre); température 16°; débites 100 litres; radioactivité.

Indications. — Eau de la Grande Source est décongestion-

nante (action vaso-constrictive très marquée) et régulatrice de la circulation périphérique; action tonico-vasculaire manifeste.

a) Principales : 1° Convalescents atteints de phlébites (les adresses à Bagnères quand l'infection locale paraît terminée, la température étant redevenue normale depuis au moins 30 jours). L'œdème se résorbe, la peau s'assouplit, les douleurs s'atténuent, les cordons indurés s'affaiblissent, les raidisseurs articulaires, provoqués par l'immobilité, se résolvent. Résultats remarquables dans phlébites puerpérales, phlébites post-typhiques et post-pneumoniques. Réponses contre-indications. — Phlébites variqueuses.

2° Variéux (diminution des œdèmes, des douleurs; action très sur eczéma variqueux, ulcère).

3° Hémostasiques (cessation des hémorragies, de congestion). Secondaires. Certains prostatiques; certaines femmes au moment de la ménopause; certaines utérines, à matrice mobile. Phlébites aiguës; catarrhes.

Médecins. — Censier, J. P., Le Nuel, Pezre, Poulain, Quisnerne.

Divonne (Ain)

Altitude : 510 mètres.

Terre caractéristique de l'hydrothérapie. Divonne possède un des établissements d'Europe les mieux appropriés à leur objet. Et en dehors de la manière dont s'y pratique l'hydrothérapie, ce qui caractérise Divonne-les-Bains, c'est ce qu'on a d'une abondance extrême qui coule ici comme un fleuve,

toujours à la même température, 7° 4^e comme hiver, comme si le nymphé qui règne en ces lieux n'avait changé jamais d'humour (Landonou). — Établissement et hôtels aux environs d'un immense parc.

Cares d'air, de terreur, de gymnastique suédoise, de régime, d'isolement.

Névropathes. Médecins. — Ballet, Ballivet, Bonnus, Chabert, Rolland.

Enghien (S.-et-O.)

Altitude : 44 mètres.

Eaux sulfatées calciques froides. Enfants scrofuligènes/hypertrophie des amygdales, végétations, rhinopharyngite.

Adultes avec pharyngites ou laryngites granuleuses (chanteurs, orateurs), et bronchites chroniques. Femmes lymphatiques avec métrites chroniques.

Care anti-syphilitique intensive. Médecins. — Beyrand, Delaruelle, Hietry, Saury, Spire, Thibaut, Waill.

Les Fumades (Gard)

Station hydrominérale ouverte toute l'année. Deservie par la gare de Saint-Julien-Les Fumades. (Autobus à tous les trains; durée du trajet : 10 minutes).

Grand-Hôtel. Hôtel Diane-Hôtel Romain (Électricité). Chauffage central. Postes. Téléphone.

Altitude : 150 mètres.

Climat provincial. Eaux sulfatées calciques et bitumineuses. Ces eaux sont les plus sulfhydriques de France et sont spécialisées en outre par leur forte teneur en bitume. Elles sont souveraines contre les Affections de

la peau et des voies respiratoires. 1° Établissement thermal fonctionnant toute l'année.

Médecin. — D^r Courtejon.

Vichy

Altitude : 500 mètres.

Bicarbonatées sodiques fortes. Sources. — Jaillissent sur les deux rives de l'Allier, extrêmement nombreuses, formant un vaste bassin : les unes chargées en bicarbonates (dont le bicarbonate de soude constitue les cinq-quièmes); les autres chargées en sulfates (dont le sulfate de soude constitue les trois quarts).

Indications. 1° Principales : Hépatopathes, surtout lithiques, anémiques, considérable ou guérison dans toutes les formes (lithase larvée, lithase confirmée); ictère catarrhal; congestions du foie à la suite d'asystolie ou de diarrhée de Cochinchine, la congestion paludéenne (Grande-Grille).

2° Diabétiques : la guérison rentrent dans la grande classe des hépatopathes (glycosurie par anhépatie) et vaient disparaître polyurie; polyurie; migraines; le sucre tombe à quelques grammes ou bien est supprimé.

3° Gastropathes : résultats souvent excellents mais variables, ne dépendent exclusivement de l'état chimique de la sécrétion, ni de l'état de la musculature, ni même des symptômes subjectifs. Amélioration surtout chez les dys-

peptiques hépatiques, dyspeptiques arthritiques (gouttes, obèses, diabétiques), et dans les affections non pressée immédiate chez hypopéptiques, amélioration plus ou moins chez hyperpeptiques.

4° Arthritiques, obèses, glaucomes, goutteux.

Contre-indications. — Peu nombreuses; asystoliques surtout; surveiller la cure chez hypertendus (à fortes et très fortes doses).

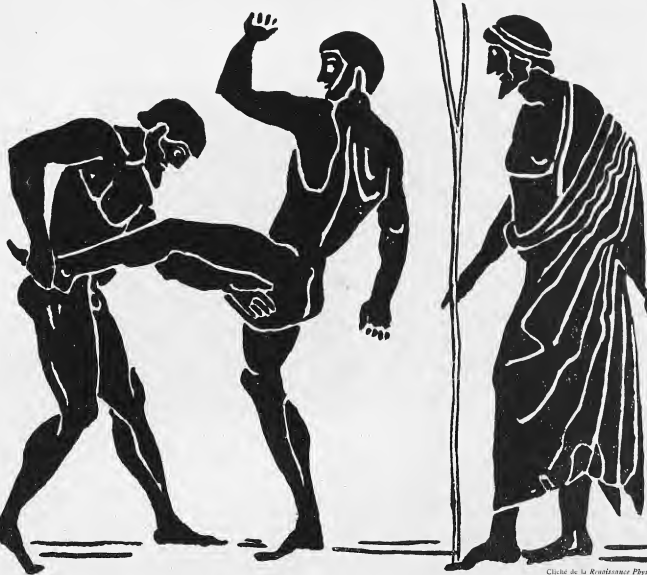
Médecins. — Aliquier, Aubert d'houi, Bary, Beaudoent, Bernard, Bienfait, Bignon, E. Biet, Bozet (M^r), Bousson, Calès, Chabert, Chazotte et André (contre-indications), Chabrol, Champagnat, Charaux, Chevreux, Chopart, Clerc, Clermont, Combès, Goussier, Gournay, Guichard, Lataud, Delaigé, Descout, Desjeignes, Desmaroux, Dufoirt, Duran-Falga, Duranton, Faut, Fichet, Fournier, Fréchet, Gaudin, Liétrac des hôp. de Paris, 5^e (Prunelle), Gandelin, Gannat, Garban, Glénard (F.), Glénard (R.), Grattery, Guinard, Hauran, Huet, Hédès, Huck, Jarray, Labatut (agr.), Lamouche, Legou, Linoist (agr. de la Fac. de Lyon), Margat, Martin, Masset, Maubert, Mouton, Nicolas, Nigay, Nivière, Pannetier, Pariset, Pradignat, Puisseux, Rambert, Raymond, Reynès, Roux, Galland, Electricité, Chauffage central. Postes. Téléphone.

Spécialités : Blancher, Faure, Jacquard, Siems, yeux, nez, gorge, oreilles; Brunet, Sabu, bouche et dents; Maire, chirurgien; Rajat, peau et voies urinaires.

veau, mais le gauche de Polydeuces lui martèle le visage. Bientôt ses yeux emillent et il n'y voit plus. Polydeuces l'expédie à terre d'un direct à la base du nez. Il n'y reste que quelques secondes et le combat reprend, mais les coups d'Amycus, encore étourdi, sont trop courts et mal assurés. Polydeuces continue à le punir sévèrement. Enfin, à bout de force, il saisit la main gauche de Polydeuces, ce qui est contraire à toutes les règles, nous dit le poète, et essaye d'en finir par un terrible swing de droite. Conduisant un poing gauche depuis sa hanche droite, il frappe et Polydeuces esquive, puis riposte à la tempe, mettant toute son épau dans le coup. Amycus essaye de s'accrocher, mais des « jobs » répétés l'envoient à terre définitivement.

N'est-ce pas là l'exacte description d'un combat moderne et quelle déception pour les adversaires de la boxe de trouver une chose pareille chez Théocrite, les doux poètes des idylles!

Quant au pancrace, que les Athéniens, pourtant civilisés, à ce que d'aucuns prétendent, créèrent à la boxe, était un sport beaucoup plus violent encore. Combina-



AMPHORE PANATHÉNAÏQUE, VI^e SIÈCLE. — Torsion de la cheville avec une prise qu'il est curieux de retrouver dans le Jiu-Jitsu. L'arbitre suit attentivement le combat.

son de lutte libre, de boxe et de jiu-jitsu, il admettait à peu près toutes les prises et tous les moyens d'en finir avec l'adversaire, sauf les morsures et le coup que les apaches qualifient de « fourchette », c'est-à-dire l'introduction des doigts dans les yeux! A part cela, tout était permis, même les prises à la gorge, et les textes nous apprennent que c'était la une manière fort usuelle de terminer un combat. Les coups où l'on voit représentés des scènes de pancrace nous offrent des tableaux édifiants à ce sujet: retournement de bras, croc-en-jambe, coup dans les côtes et un nombre infini de saignements de nez.

Donc, il faut le reconnaître, les sports antiques à leur plus belle période, à l'époque où ils étaient considérés comme part intégrante de l'éducation, furent violents, aussi violents et même plus que ceux de l'époque actuelle. Des artistes et des philosophes comme Aristote, Platon et Lucien, tout en s'élevant contre le professionnalisme, comme le fait

Kipling de nos jours en Angleterre, glorifièrent les sports et les déclarèrent nécessaires.

STATIONS CLIMATIQUES DE FRANCE

ARCAÇON (Gironde)

Sur bord d'une sabbie baie protégée. De dunes de la même hauteur de sapins, l'entourent. L'air est pur, tenant en suspension des principes balsamiques.

« Ce qui constitue la suprématie d'Arcachon, c'est d'être à la fois une station saline et une station marine... »

Climat. — Très doux; très égal. L'état hygrométrique est moyen.

Le vent souffle presque toujours de mer; ils sont chauds, peu violents.

Action. — La cure est sédative par ses éléments forestiers et partie de ses éléments marins, tonique par ses derniers sels.

Indications. — 1^o En tant que station de cure marine: scrofule, tuberculose (osseuse, ganglionnaire, péritonéale), rachitisme.

2^o En tant que station de cure forestière et d'halion de cure mixte: débilités (anémiques, chloro-anémiques, convalescentes de longues et graves maladies, etc.), neurasthéniques, surmenés (plaisirs ou affaires), pré-tuberculeux et candidats à la tuberculose.

3^o Mais l'indication fondamentale d'Arcachon se réfère à la tuberculose pulmonaire; tuberculose chronique à tous ses stades, chloro-anémiques, convalescentes à forme kimploïque; pneumonie caséuse en période de trêve. La phthisie scrofuleuse est particulièrement tributaire d'une cure marine intensive. Se trouvera également à souhait la clientèle des tuberculeux arthritiques, arthrosiques, faciles aux congestions.

Contre-indications. — Tuberculose miliaire aiguë, pneumonie caséuse en activité, tuberculose torpide des lymphatiques.

Médecins. — Aubert, Bonnaud, Bourdier,

Caraban, Chauveau, Dechamp, Dhourdin, Festal, Hamou, Lalesque, Paillé, Rouffignac, Meurisse.

ARGELES (Hautes-Pyrénées)

Altitude moyenne (450 mètres); dans une vallée très vaste où les nerveux peuvent ignorer cette sensation d'angoisse si fréquente en montagne. Sol très perméable.

Climat. — Semblable à celui de Pau, mais plus frais en été. « On a dit souvent qu'il fait très chaud à Argeles l'été. C'est une erreur. Assurément, en juillet et août, le thermomètre monte assez haut pendant quelques heures. Mais, le soir et le matin, l'atmosphère est délicieuse et fraîche. » (Frankin et Grenier de Cardenal.)

Action. — Nettement Iodo-salivée.

Indications. — 1^o Nerveux, hystérie, épilepsie, maladie des liex, neurasthénie, ataxie, hémiplegie, paralysie, etc.; intoxications par alcool, morphine, plomb, etc. (L'action de la nature est d'ailleurs secondée par un Institut de Physiothérapie.)

2^o Maladies générales de la nutrition.

3^o Troubles de développement chez les enfants et les adolescents.

Institut de Physiothérapie. — Directeurs: Dr Frankin et Grenier de Cardenal, ex-chefs de clinique de la Faculté de Bordeaux. Utilise tous les agents physiques (électrothérapie, hydrothérapie, mécanothérapie, etc.) Maladies nerveuses et digestives; nutrition générale; maladies orthopédiques; troubles de développement (scolioses). Maison de Santé (régimes, psychopédie).

Médecins. — Abadie, Berguignat, Franklin, Grenier de Cardenal, Pérus, Trelihan.

CANNES (Alpes-Maritimes)

Cannes s'offre avec une gamme climatologique très étendue, grâce à la surface de son territoire méditerranéen. Car « les deux golfes de la Napoule et du golfe Juan constituent en réalité un seul golfe immense, s'enfonçant dans les terres ».

Sur ce territoire se disposent: Cannes, Le Cannet, Vallauris, Juan-les-Pins, Antibes, Théoule, Mandelieu-la-Napoule.

Climat. — Il ne gèle presque jamais. Le climat est relativement humide (sol imperméable). La brise marine est assez régulière; le mistral souffle parfois en février et mars. Elle n'offre pas moins des ressources climatologiques très précieuses.

Indications. — La zone marine a un climat exotique, tonique, stimulant (rachitisme, lymphatiques, convalescents, tuberculeux torpides, neurasthéniques, anémiques).

La zone de l'intérieur (Le Cannet) a un climat doux, calmant (affections respiratoires chroniques, catarrhes, la plupart des cas de tuberculose pulmonaire et en particulier certaines phthisies irritables).

Contre-indications. — Tuberculose aiguë, nerveux excitable, asthme essentiel.

Médecins. — Abadie, Arlison, Barada, Battersby, Bayle, Bernard-Dubar, Bernard (Marius), Bienfait, Blanc (40, rue d'Antibes), Boffart, Bompyre, Boonello, Bourcart, Bright (Georges), Carr, Gasbellou, Garasse, Christine, Chuquet, Cochot, Comoy, Courchet, Danillon, Douy, Dupaigne, Dupuisnois, Ehrmann, Escarvas, Faure, Fournier (45, rue d'Antibes), Galippe 71, rue d'Antibes), Girard (L), Guilloz, Guiter, Guizol, Huche (Maurice), Hugues-Amourette, Hugues-Antoine, Josseland, Jouffray, Kent-Gazet, Lai-

rac, Laffère, Lalou, Laurent, Lhuillier, Luyx, Macquard, Mantoux, Marshall Mary (M^{lle}), Mathieu, Oudalig, Pasquel, Ponsant, Picard, Pouzet, Reville, Roques, Roux, Sanders, Sassani, Sauvage, Seyre, Thibonneau, Thomas, Triaire, Vaudremier, Veragut, Verdalle (H.), Vernet, Westerman.

LES FUMADES (Gard)

Les Fumades se trouvent à une altitude moyenne de 150 mètres dans une vallée abritée du mistral par une colline dénommée « Côte Chaude ». C'est le climat provençal avec tous ses avantages (température moyenne de l'hiver: 10°7) sans en avoir les inconvénients dont le principal est le vent du Nord (mistral). Les montagnes sont couvertes de plantes odoriférantes: lavande, thym, sarriette, etc. L'air y est pur et sec, le panorama est superbe, les hautes montagnes des Cévennes se profilent à l'horizon et comme disant une des célébrités du corps médical anglais, client assidu de la station: C'est l'Écosse, avec le Climat de Provence.

Indications. — Le climat est souverain pour la guérison des:

1^o Troubles nerveux: — Nervosisme, neurasthénie, troubles hystériques et intoxications (particulièrement les intoxications produites par le tabac, l'alcool et la morphine).

2^o Maladies générales de la nutrition. — Troubles du développement chez les enfants et les adolescents, anémie, chlorose.

3^o Cure d'air. — Station de convalescence parfaite pour les personnes fatiguées ou sujettes à des opérations, de blessures, ou séjour aux colonies.

Médecin. — Dr Courréjou.

Or, il ne semble pas que depuis Platon l'homme ait découvert grand chose, du moins dans le domaine de l'éducation et dans celui des arts, et si les sports violents furent bons pour les Grecs du ^{ve} siècle, ils le sont encore pour nous.

Les atténuer, leur enlever leur caractère de virilité brutale, c'est bien là, au contraire, un signe de décadence. Quand un peuple s'éloigne de plus en plus des émotions fortes et saines que procurent le libre jeu des instincts physiques, il tombe dans l'intellectualisme, son art se corrompt et sa fin est proche. Il faut se féliciter du mouvement profond qui pousse toute la jeune génération vers la lutte et l'amour de la force. L'énergie, sous quelque forme que ce soit, est la seule déesse qui subsiste parmi l'éroulement des dieux qui régnèrent sur le monde. Et Zarathoustra n'a-t-il pas dit : « Vivez dangereusement mes frères. »

DEUX FIGURES DE PUTRÉFIÉS

Dans la IX^e fenêtre du côté Sud de l'église Saint-Vincent de Rouen, écrit notre distingué collaborateur le Dr Lecaplain, dans le Bulletin de la Société des Amis des monuments rouennais, on peut remarquer un beau vitrail du xiv^e siècle, connu généralement sous le nom de *Vitrail de la Résurrection*.

Mon intention n'est pas de décrire ici cette verrière, ce qui a déjà été fait par M. Paul Baudry et par M. l'abbé Renaud, mais d'attirer l'attention sur la figure de putréfié que l'on voit dans la partie basse de la composition.

Voici la description qu'on peut en donner : Sur une dalle funéraire, recouverte d'un suaire aux plis parallèles, gît un cadavre d'homme barbu, déjà âgé. Ce corps amalgamé, émacié même, en proie à la décadence cadavérique, ayant déjà subi un

commencement de putréfaction, se présente aux yeux avec un réalisme saisissant. La tête renversée, les yeux enfoncés dans leurs orbites, les tempes creuses, les lèvres amoncies, sont d'une remarquable



La putréfié du vitrail de l'église Saint-Vincent de Rouen

Caricature

vérité anatomique. Les clavicles et les côtes saillantes, le ventre légèrement rétracté, les membres en extension, aux muscles et aux tendons rigides, ne le cèdent en rien à la face comme science et comme exécution. Les mains, rapprochées dans l'attitude de la prière et recourvées dans les organes, sont, ainsi que les pieds, traités avec une très grande précision. En outre, une étoffe masque une

ne fait nullement partie des scènes représentées sur la verrière, mais qu'il n'est autre que le portrait du donateur.

« Rien de plus frappant, dit M. l'abbé Renaud, que l'ex-donc placé en bas, dans toute la longueur de la fenêtre. Justement pénétré de la vanité des richesses et des biens de ce monde, le donateur a voulu être représenté sans titres, sans armes, comme sans nom, il est étendu, sous l'ap-

parence de la mort, et du plus grand dépouillement, avec cette prière écrite sur son cadavre : *Jesus sis mihi Jesus*. »

Dans la chapelle de la Vierge de l'église Saint-Patrice, on peut voir une figure analogue au niveau de la partie inférieure du « Vitrail de l'Annonciation ». La conception est la même : le donateur s'est fait représenter, sur sa pierre tombale, à l'état cadavérique. Cependant, ici, l'intérêt au point de vue anatomique est un peu moindre, toute la moitié inférieure du corps étant recouverte par les plis du suaire. Malgré tout, les parties qui restent visibles sont bien observées : les cheveux épars, les orbites caves, le nez pincé, les lèvres minces, dénotent nettement le début de la putréfaction. Le thorax, mince, amaigri que celui du putréfié de Saint-Vincent, présente des reliefs musculaires justement indiqués. Les bras, qui s'entre-croisent, sont traités d'une façon un peu plus conventionnelle. La rigidité est ici moins accentuée, et l'on ne retrouve plus les vers immenses de l'autre figure.

On pourrait, jusqu'à un certain point, rapprocher de ces peintures sur verre la statue due au ciseau du maître lorrain Ligier Richier, conservée dans l'église Saint-Pierre de Bar-le-Duc, et citée par Paul Richer dans son beau livre *Art et Médecine*. Cette statue fut exécutée par le mauléole de René de Châlons, tué au Saint-Dizier en 1544.

La légende rapporte, dit Paul Richer, que René de Châlons, avant d'exprimer de sa main son vœu, se fit un masque au portraiture fidèle, non comme il était en ce moment, mais comme il serait trois ans après son trépas... L'œuvre de Ligier Richier vient prendre rang, en l'addition, un caractère tout spécial (en effet, le cadavre,

MUTUALITÉ

FAMILIALE ET PROFESSIONNELLE DU CORPS MÉDICAL FRANÇAIS

La Mutualité familiale a été fondée par la fusion de l'Association Amicale des Médecins Français et de la Caisse des Pensions de retraites du Corps Médical Français.

L'Annuaire d'août de 1904, la Caisse des retraites de 1884. Elles ont été réunies pour faciliter l'administration et la gestion des deux caisses, pour permettre au médecin français ou naturalisé français, diplômé d'une faculté française, de pouvoir adhérer plus facilement à une ou plusieurs combinaisons, selon son choix, pour démocratiser entre la Caisse des retraites, et lui permettre de faire des parts de pensions de retraite de 120 francs, pouvant être souscrites en nombre variable jusqu'à 10, qui constituent l'ancienne pension de 1.200 fr.

Veul-on s'assurer contre la maladie et l'accident ?

C'est la combinaison M. A., qui moyennant une prime annuelle invariable, fixée par l'âge d'entrée, garantit contre toutes les maladies ou contre tous les accidents, de quelque nature qu'ils soient.

10 francs par jour sont accordés du 5^e au 05^e jour et, si l'invalidité dépasse 65 jours, 1.200 francs par an, soit 100 francs par mois, quelle que en soit la durée. Par incapacité de travail, on entend l'impossibilité de faire des visites médicales au dehors, le médecin ayant le droit de donner des consultations dans son cabinet. Les médecins qui ne font que la consultation doivent garder la chambre.

Ces avantages ne sont garantis que jusqu'à l'âge de 65 ans. Faculté est donnée de souscrire demi-prime pour recevoir demidémie. Il n'y a pas de droit d'entrée, mais le droit à l'indemnité commence

seulement six mois après l'admission. Un examen médical est exigé à l'entrée.

On peut l'obtenir de droit, par la combinaison P, ou la combinaison R. La première donne la retraite à 60 ans, la seconde à 65 ans et après quinze années de participation. Le part de pension est de 120 fr. par an. On peut souscrire à 1, 2, 3, 10 parts, ce qui permet de s'établir des pensions de retraite de 120, 240, 360, etc. jusqu'à 1.200 francs par an, à 60 ou 65 ans.

La prime annuelle verser est invariable et fixée par l'âge d'entrée. Ces primes pour la retraite peuvent être contre-assurées, c'est-à-dire peuvent être rendues aux héritiers, si le titulaire décède avant l'âge de sa retraite. Les femmes des sociétaires sont admises à entrer, elles-mêmes, dans ces combinaisons.

Veul-on assurer une pension viagère, en cas de décès, pour sa femme ou ses enfants ?

C'est la combinaison V. Moyennant une prime unique, ou une prime annuelle, ou par l'âge d'entrée, ou mari et de la femme, on peut assurer une pension viagère à la femme au cas du décès du mari, pension de 600 francs par an, réversible par parts sur les orphelins de moins de 18 ans, au décès du mari, et, dans tous les cas, à 65 ans. Un examen médical est également exigé à l'entrée.

Ces diverses combinaisons sont indépendantes les unes des autres et ont des comptes séparés. Les sociétaires ont la faculté d'entrer à leur gré dans celle qui leur convient.

La Mutualité familiale est patronnée par l'Association générale, puisqu'il faut que ses adhérents fassent partie de l'A. G. ou de la Caisse des retraites, par l'A. G. ou le contrat lie les deux Sociétés.

Pour renseignements, s'adresser, 132, faubourg Saint-Denis, Paris.

CARTOUCHE AUTO-PRODUCTRICE D'ALDEHYDE FORMIQUE
AUTORISÉE PAR LE MINISTRE DE LA GUERRE

Sur avis favorable du Conseil Supérieur d'Hygiène Publique de France

pour la
DÉSINFECTATION DES LOCAUX APRÈS
MALADIES CONTAGIEUSES.

Procédé simple, discret, économique
rapide, efficace

TELEPHONE 517-22

le FUMIGATOR
comporte à la fois l'appareil et l'antiseptique.

Avec le FUMIGATOR aucune détérioration n'est à craindre et les locaux soumis à son action sont réhabilités le jour même.

le FUMIGATOR se conserve indéfiniment à l'abri de l'humidité. Rien ne s'oppose à ce qu'il en soit fait provision.

VENTE AU PUBLIC
Réglementée

FUMIGATOR N°3 2'30 pour 15 m²
FUMIGATOR N°4 2'75 pour 20 m²

TELEGRAPHE FUMIGATOR-PARIS

FUMIGATOR

FRANCO DE PORT
pour commande de
50 FR. ADRESSE A

GONIN INGÉNIEUR-CONSTRUCTEUR
PHARMACIEN DE 1^{re} CLASSE
60, Rue Saussure PARIS, XVI^e

CONDITIONS SPÉCIALES
à M.M. les
Médicins (Pharmaciens)

rien que dans un état de décomposition avancée, se dresse dans une attitude pleine de vie), dans cette série de statues tombales des xv^e et xvii^e siècles, où l'artiste n'a pas craint de figurer le défunt après sa mort, soit portant les premiers indices de la décomposition, soit en proie déjà à la putréfaction la plus avancée. »

La statue de Louis de Brézé, dans la Cathédrale de Rouen, nous offre de ce type de statues un exemple des plus frappants.

On pourrait en citer d'autres, et en particulier cette bien curieuse statue funéraire de Jeanne de Bourbon, comtesse d'Auvergne, morte en 1511, autrefois aux Cordeliers de Vic-le-Comte (Puy-de-Dôme), aujourd'hui au Musée du Louvre.

De telles représentations ne sont pas faites pour nous étonner. On sait combien le Moyen Âge et la Renaissance se sont complus à ces figurations macabres, à l'image de la mort, du cadavre, du putréfié, du squelette.

Ainsi qu'on l'a déjà fait observer, et comme je le rappellerai moi-même dans un article publié récemment dans la *Presse Médicale* à propos d'une figurine de bronze représentant un putréfié et conservée dans notre Musée départemental d'Antiquités, les anciens, qui n'eurent pour autre idéal que la beauté et la perfection de la forme, n'ont jamais, à part peut-être dans les cas exceptionnels signalés par Hyacinthe Langlois, figuré cet affreux spectacle.

Sur philosophie, leur religion, leurs mœurs les écartaient de telles conceptions; la coutume de l'incinération, l'absence des dissections et des autopsies ne les mettaient jamais face à face avec l'horreur du cadavre, éloigné de leurs pensées aussi bien que de leurs regards.

E. Théophile Gautier n'a-t-il pas exprimé, dans son poème *Bâchers et Tombeaux*, le même jugement?

DE LA VIPÈRE EN THÉRAPEUTIQUE

On sait quelle vogue, durant des siècles, eut la Vipère dans l'ancienne pharmacopée. Dans la *Lierre des Drogues* du sieur Pomet édité en 1785, se trouve un cha-

usent comme d'un fort bon manger, et d'un remède spécifique contre plusieurs sortes de maladies, ainsi que l'on le pourra voir par le Livre qu'en a composé M. Charas, qui a fait toutes les remarques, et a dit tout ce qu'on peut dire au sujet de ces animaux, où le lecteur pourra avoir recours; c'est

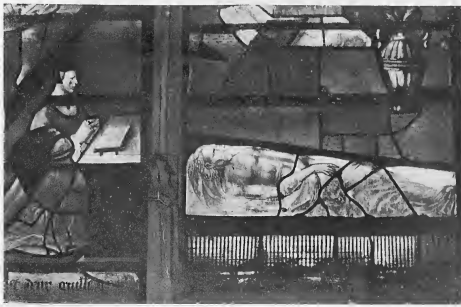
ils ne mangent plus, et ne vivent que de l'air et cependant ils peuvent vivre en cet état pendant six mois; on remarquera aussi de ne les point prendre par le bout de la queue, ou pour mieux faire avec des pincettes, en ce que cet animal se sentant pressé, mord ce qu'il rencontre, et comme la morsure en est extrêmement dangereuse et même mortelle, c'est le sujet pour lequel l'on s'en donnera de garde; l'on les mettra dans des lieux où il n'y ait que ceux qui les savent manier qu'y aillent, prenant garde aussi que ces animaux ne sortent du vaisseau où on les aura mis, en ce que si par malheur ces animaux étoient éparés dans une maison, outre la peine que l'on auroit à les trouver, l'on courroit de grands risques, sur tout où il y a des enfants.

L'usage des Vipères evries sont pour faire des bouillons avec du veau et quelquelques seules pour purifier la masse du sang, pour les malades épileptiques.

Nous faisons venir de Poitiers, quantité de Vipères seches, lesquelles pour être de la qualité requise, doivent être pesantes, grosses, longues, bien seches et les plus nouvelles tuées, qu'il sera possible; car peu de temps après qu'elles sont tuées les vers les mangent d'une telle manière qu'il n'y reste que l'arête; il faut être soigneux aussi que chaque paquet de Vipères, qui est ordinairement d'une douzaine, soit garni de leur cœur et de leur foye, étant la partie la plus noble de l'animal, et du poids de trois onces et demie, car de quatre onces, il s'en rencontre très peu; et qu'il n'y ait point de Vipères mortes d'elles-mêmes, ce qui se pourra connoître facilement, parce qu'elles sont plus noires.

Quelques-uns veulent qu'il y en ait qui vendent des Couleuvres ou des Aspics secs, pour des Vipères; mais le n'ose assurer cela, ne l'ayant jamais vu faire à Poitiers.

Nous faisons venir aussi quantité de poudres de Vipères, mais ceux qui en auront besoin, ne s'attacheron pas au bon marché, en ce qu'il n'y a presque point de drogue plus sujette à être falsifiée; ainsi ils doivent acheter d'honnêtes Marchands, ou la faire eux-



Le putréfié du vitrail de l'église Saint-Patrice de Rouen

Cliche Lafou

pitre fort intéressant consacré à cet agent thérapeutique.

La Vipère est une espèce de Serpent qui se trouve en abondance en plusieurs endroits de la France, mais principalement dans le Poitou, d'où nous faisons venir presque toutes les Vipères que nous vendons à Paris.

Autant que ces animaux ont été en honneur à tout le monde le temps passé, autant sont-ils communs presentement, en ce qu'il y a tort peu de gens de qualité qui n'en

pourquoi que je me contenterai de dire que l'on doit choisir les Vipères grosses, bien vives, et nouvellement prises, et être soigneux de les mettre dans des lieux tempérés, en ce que le grand froid et la grande chaleur leur est fort contraire; on sera aussi soigneux à leur arrivée de les ôter des caisses, et d'en ôter les mortes; comme il ne s'en rencontre que trop souvent; et les mettre dans un tonneau avec du son, ou de la mousse; non pas pour leur servir de nourriture, comme quelques-uns le croient, puisqu'aussitôt que ces animaux sont pris,

MÉDICATION ORGANOTHÉRAPIQUE

Traitement de l'Embonpoint, de **L'OBÉSITÉ** dûs aux Insuffisances Thyroïdiennes.

Traitement des Insuffisances **OVARIENNES**

OXYDOTHYRINE

OXYDOVARINE

PARIS

PARIS

A base d'Iodo-Protéine de la

GLANDE THYROÏDE

associée aux oxydo-diastrases.

Substance non toxique sans action sur le cœur.

DRAGÉES

dosées à 0r10
1 à 2 par 24 heures

Substance renfermant la totalité des principes actifs de

L'OVAIRE

Condition indispensable pour obtenir le maximum d'effets thérapeutiques.

DRAGÉES

dosées à 0r10
4 à 6 par 24 heures

CACHETS

dosés à 0r20
2 à 3

LITTÉRATURE

LABORATOIRES BIOLOGIQUES
André Paris

1, Rue de Châteaudun, Rue Lafayette, 55, Paris.

ÉCHANTILLON

mêmes, cela étant fort facile, puisque ce ne sont que des Vipères sèches, garnies de leur cuir et de leur foie, réduits en poudre et passé par un tamis de soie.

Le foie et le cœur réduits en poudre, sont appelés de quelque-uns Bézars animal, lequel est employé dans la petite verole, les fièvres malignes, et dans toutes les maladies où il est besoin de résister au venin et de pousser les humeurs par transpiration. La dose est depuis huit grains jusqu'à trente, dans des potions cordiales et autres liqueurs appropriées à la maladie.

Les vipères nous fournissent par le moyen de la Chymie nombre d'excellents remèdes; comme l'Extrait distillé des Vipères vivantes, qui est un excellent remède sudorifique.

Nous tirons de plus de Poitiers le Serum volatili et fixe de Vipères, la graisse et l'huile noire tirée par le coréur.

Le Sél volatil est encore un des bons remèdes que nous ayons; on le donne dans les fièvres malignes et intermittentes, dans l'Apoplexie, petite vérole, épilepsie, et les maladies historiques. La dose est depuis six grains jusqu'à seize, dans des liqueurs convenables, potions, bouillons et autres.

Le sel fixe n'a plus d'autre vertu que d'être Alkali, comme tous les autres sels fixes.

L'huile est historique, abat les vapeurs, soulage les paralitiques, en frottant les parties affligées. L'essprit a la même vertu que le sel; la dose est depuis dix jusqu'à trente gouttes.

p. 115

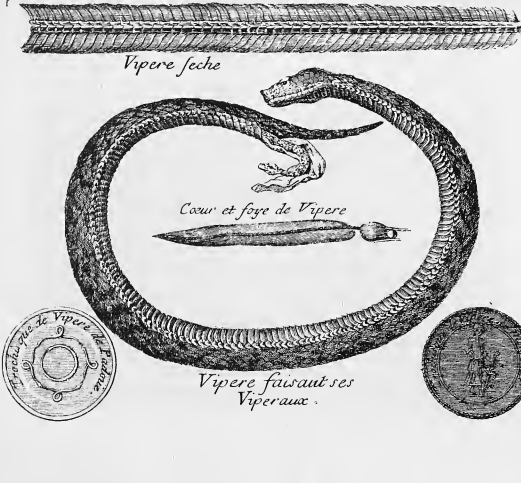


Figure tirée de l'Histoire générale des Drogues du sieur Ponce, marchand apotecaire et droguiste

DICTIONNAIRE-FORMULAIRE DES PRINCIPALES SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES

Antiod — Combinaison synthétique, dans une glycérine spéciale, de trinitrobanol et d'un tiers de la série arsénique. Solution commerciale au centième. **Antiseptique.**

1 cuillerée dans un litre d'eau pour usage courant.

Bromures Mure — Plusieurs sirops à base de bromure et d'écroces d'oranges amères. **1^{er} Sirop Henry Mure au bromure de potassium** — 2 grammes de sodium; — **2^e au bromure de strontium**; — **3^e polybromure** (sodium, potassium ammonium).

2 grammes de sel par cuillerée à soupe.

Epilepsie, Hystérie, Névroses.
A. Gazeign, Pont-Saint-Espirit (Gard).

Cholécine — Extrait spécifique d'un suc, réunissant tous les principes actifs de la bile acide à la Kinase.

Entérocolite mucomembraneuse, constipation, insuffisances biliaire et pancréatique.
Dragées ovales kéranisées — 6 à 12 par jour prises en 3 doses égales (ou 4 déjeuner, 4 dîner et le soir en se couchant).
Laboratoire Duré et Raby, Marly-le-Roi (Seine-et-Oise).

Coaltar saponné Le Bouff — Emulsion de coaltar au proformol, à l'usage externe, qui agit comme un irritant, cicatrisant, des plaies, admis dans les hôpitaux de Paris.

Angines congestives, anthrax, gangrène herpétique, leucocèle, pyriaritis, otites infectieuses, suppurations. (Le médecin l'emploie ici plus ou moins dilué suivant le cas.)

Hygiène de la toilette : boucanciers, cheveux, ablutions journalières (1 à 2 cuillerées à soupe pour litre d'eau).

Dépôt : 25, rue Réaumur.

Dépositaire Hospitalier — Dépôtatoire scientifique, indifférent

(ne contient ni chaux vive, ni arsenic, ni acétate de thallium).
Disout le poil comme l'eau du robinet sur le sucre.

Ni douleur, ni rougeur, ni irritation cutanée; disout jusqu'à la racine, en trois minutes.

Indications : 1^o **Chirurgicales** (remplace le rasoir); 2^o **Médicales** (pour désinfecter du visage ou du corps, moustache féminine, favoris, etc.).

Prix : usage 10 francs (médicins 9 fr. 50); corps 20 francs (médicins 16 francs).

Pharmacie Chantevrière, anc. int. des hôp. de Paris, 8, rue de Constantinople, Paris.

Germose Karyab au Fluoroforine stannose. Ce merveilleux spécifique de la **Cogueluche** et de la **Fièvre nerveuse** agit invariablement une coqueluche dans les quinze jours.

Très agréable au goût. Non toxique.

4 cuillerées à café jusqu'à 1 an;
8 cuillerées à café de 1 à 3 ans;
8 cuillerées à dessert au-dessus de 3 ans.
Dépôt: Pharmacie centrale de France, rue des Nonnains-d'Hyères, 21, Paris.

Hectine — Benzosulfone-para-amino-phénylarsinate de soude.
Traitement de la Syphilis.

Pilules (0,10 d'hectine par pilule) 1 à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.

Gouttes (20 gouttes = 0,05 d'hectine) : 20 à 100 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.

Ampones A (0,10 d'hectine).
Ampones B (0,20 d'hectine par amponne) à injecter une amponne par jour pendant 10 à 15 jours (indolore).

Laboratoire de l'Hectine, 12, rue de Chémis-Vers, 4 Villeneuve-la-Garenne (Seine).

Hémostyl du D^r Roussel — Serum hémopletique (trais de

cheval), en comprimés et en ampoules.

Amémies, hémorragies, convalescences, tuberculose. Applications chirurgicales du sérum frais (pansements, gynécologie...)

Comprimés : 4 à 8 par jour.
Ampoules : 1 ampoule de 10 c.c. (adultes) ou de 5 c.c. (enfants), tous les jours, par voie buccale ou rectale. En injection (comprimés ou ampoules), le matin à jeun ou une heure avant les repas.

La boîte de 45 comprimés ou de 6 ampoules, fr. 50.

Preud'homme, pharm., 15, rue Gaillon, Paris, Tél. 316-22.

Huile ricin stérilisée et iodurée Vigier — 40 cc. 11.8. pour 100 cc. (Toxig 1908).

Pour injections intramusculaires. Pour adultes : une injection de 8 centigr. de mercure par semaine, pendant 7 semaines. — Repos. — Faire une 2^e série, etc.
Se servir de référence de la **Seringue spéciale du Dr Barthélemy** à 15 divisions, chaque division correspond exactement à 1 centigr. de mercure métallique.
Pharmacie Vigier, 12, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris.

Intraits Dausse — Intraits de plantes fraîches stabilisées (protéine Perrot-Gotté).
Extrait de digitale. Produit soluble, contrôlé physiologiquement. Effet cardiaque rapide, durable.

Lactéol du D^r Boucard — Comprimés ou tement lactique pur. **Etat atonural des voies digestives** (langue chargée, selles fétales); **Entérites aiguës et chroniques** (dysenteries, diarrhées); **Dermatoses** (eczéma, urticaire, herpes, acné); **Hygiène buccale** (pyorrhées, stomatites).

Adultes : 1 à 2 comprimés 3 fois par jour, une demi-heure avant les repas, délayés dans un peu d'eau sucrée.

Nourissons (diarrhées, gastro-entérites) : 1 comprimé 2 ou 3 fois

par jour, délayé dans un peu d'eau bouillie.

La boîte de 45 comprimés : 4 fr.

Laboratoire du D^r Boucard, 112, rue La Boétie, Paris, Tél. 558-38.

Leverine extractive Couturier (Comprimés de...)

Enzymes de la levure de bière : 1 gr. correspond à 35 gr. de levure fraîche; les comprimés sont dosés à 0,20 centigr., ils équivalent à un gros cachet de levure sèche et à une cuillerée de levure fraîche. Très actifs, inaltérables, faciles à prendre.

Furoncles, Anthrax, Acné, Eczéma, Dermatoses, Suppurations, Angines, Gripes, Maladies infectieuses, Entérites, Constipation.

2 à 8 par jour, au début des repas. **Laboratoire Couturier**, 57, avenue d'Antin, Paris.

Maltobacilline — Ferments lactiques, maltosés impuretés bien tolérées. Mal intestinalis, auto-intoxication, 137, r. Alsée, Paris. — 40 comprimés, 2 fr. 75; 80, 4 fr. 75.

Névrosthène Freyssinge — 10 gouttes = 0,20 centigr. de glycérophosphate de soude, potasse et magnésium (ni chaux, ni sucre, ni alcool).

10 à 20 gouttes à chaque repas. Flacon 3 fr. Freyssinge, 6, rue Abel, Paris.

Nucleol Robin — Nouvelle combinaison phosphatée d'acide nucléinique d'origine végétale. 1^{er} GRAVEX — Rachitisme, cachexie, Symphtomies, bronchites chroniques, convalescence, scrofule, débilité, névralgie, etc.

à 6 cuillerées-mesures chez l'adulte par 24 heures, et à 2 pour enfants et vieillards.

2^e INJECTABLE — Exalte la phagocytose. Abaisse la température en quelques heures.

Opérations chirurgicales (prévention), **Déferescence** dans les **fièvres infectieuses** (puerpérale, typhoïde, scarlatine).

La graisse de Vipères est sudorifique, résolutive, anodine, on s'en sert intérieurement et extérieurement. La dose en est depuis une goutte jusqu'à six.

Le fiel de la vipère est sudorifique. La dose en est une ou deux gouttes; il est bon aussi pour les caractères des yeux, il detrange et il résout.

Le moyen d'empêcher les Vipères sèches, coeurs et foyes entiers, c'est de les faire sécher dans un peu de poudre, ne soient manger de vers, ne n'aura qu'à les mettre dans des vaisseaux bien clos avec de l'argem vier, ou de l'absinthie.

Outres ces préparations de Vipères mentionnées cy-dessus, nous faisons venir d'Italie, sur ordre de Padoue, ou de Montpellier une composition faite de poudre de Vipères ou de Vipères bouillies dans de l'eau avec de l'Aneth et par le moyen de la racine de Dicamne réduite en poudre, ou de la mie de pain, de l'huile de muscade, ou du Baume de Judée, ou du Perou, on en fait des tablettes extrêmement minces de la grandeur d'une pièce de trente sols, à qui l'on a donné le nom de **Trochisques** ou **Pastilles de Vipères**; lesquelles nous vendons aux Apothicaires, ou autres personnes qui veulent composer le Theriaque avec un des principaux ingrédients. Ces Trochisques, pour être de la qualité requise, doivent être nouveaux et délicatement faits, et ceux qui sont faits avec de la racine de Dicamne, doivent être préférés à ceux qui ont été faits avec de la mie de pain, quoique ne se soit pas le sentiment des anciens. In folio, page 11. Partie.

ou injections, suivant les cas dans les 24 heures.

Quatnaplasme du D^r Langlois — Pansement complet, aseptique, instantané.

Phagocytose — *Actinomyces, phlébitis, brûlures, érysipèle.*

Sirop du D^r Bousquet — A la **Dionine-Merck**. Chaque cuillerée à bouche renferme 0,10 d'iodure de potassium.

Indiqué dans toutes les affections des voies respiratoires; accompagnées de toux opiniâtre, d'oppression nerveux et d'insomnie.

Adultes : 4 à 8 cuillerées à soupe Pharmacie du D^r Bousquet, 140, faubourg St-Honoré, Paris.

Thaloxaline — Laxatif régulier. Agar-Agar et extraits de végétaux. Produit entièrement végétal, ne détermine aucune irritation, ni aucun accident.

Cachets : 1 à 4 à chaque repas. Comprimés : 2 à 4 chaque repas.

Marty — **Urétrite** et **Rhizite**.

Uréosentine Rozier — Granulé soluble à base de pipéridate d'urotropine, d'hémilithol, de benzoates de soude et de lithine et de chlorure de potassium.

4 cuillerées à café par jour, 3 heures au moins avant ou après les repas.

Rhinomatose, gonite, gonorrhée, arthrosclérose.

4 cuillerées à café par jour, 3 heures au moins avant ou après les repas.

Veronidine — Solution dans un véhicule synergique de dithymalonylurée à la dose de 0,25 centigrammes par cuillerée à café.

Insomnies, névralgies.

1 à 2 cuillerées à soupe par jour. **Laboratoire Albert Bousquet**, 10, boulevard du Montparnasse.

Arthritisme, Goutte
Rhumatisme
Gravelle, Diabète

VICHY-CÉLESTINS

Bouteilles
et
Demi-Bouteilles

Antalgot DALLOZ (Quino-Salicylate de Pyramidon)

Névralgies * Migraines * Goutte aiguë ou chronique * Gravelle * * * * *
Lithiase rénale * Rhumatisme chronique * Fièvre de Fatigue * Insomnies, etc.

Adultes : 4 à 8 cuillerées à café, suivant les cas, dissous dans de l'eau

Enfants : 2 à 4 cuillerées à café, suivant les cas, dissous dans de l'eau

LACTOLAXINE FYDAU

CULTURE LAXATIVE de Ferment lactique pur

Supprime immédiatement la CONSTIPATION chronique ou occasionnelle, les intoxications gastro-intestinales, Fermentations putrides, Perturbations hépatiques et biliaires.

Rétablit la sensibilité de la muqueuse, provoque la péristaltique sans la moindre irritation intestinale.

1 à 3 comprimés par jour. — 250 la boîte de 36 comprimés.

Littérature et Echantillons : LABORATOIRES BIOLOGIQUES et A. PÂRIS
1, Rue de Châteaudun — 55, Rue Lafayette, PARIS. — T. 1122. 122-05.

Dépilatoire Hospitalier

DISSOUT LE POIL COMME
L'EAU DISSOUT LE SUCRE

Indications

Poils disgracieux du visage ou du corps (moustache féminine, favoris, etc...).

Remplace le rasoir pour rendre nettes et glabres les régions où doit trancher le bistouri.

Avantages

Seul dépilatoire scientifique.

Inoffensif (ne contient ni chaux vive ni arsenic, ni acétate de thallium).

Ni douleur, ni rougeur, ni irritation cutanée.

Dissout le cheveu ou le poil en 3 minutes.

Dissout jusqu'à la racine.

Le poil repart parfaitement après une première application; puis la repousse se fait de plus en plus lente, de plus en plus grêle, de plus en plus pâle à la suite des applications successives; plus de repousse à la longue (atrophie de la papille pileuse que le Dépilatoire a pénétré, "morue", lésée).

Préparé par M. CHANTEREAU, ancien interne des Hôpitaux de Paris, lauréat de l'Assistance Publique (1^{er} prix des Hôpitaux, 1905) pharmacien de 1^{re} classe, 8, rue de Constantinople, Paris

PRIX FRANCO :

Pour le visage : au Public 12 fr., aux Médecins 9 fr. 50
Pour le corps : 20 fr., — 16 fr.

Traitement rationnel de la Constipation

PAR LA

RICINOPALMINE LAGOUTTE

à base d'huile de ricin pure désodorisée, édulcorée et parfumée

Nouveau purgatif doux, prompt et sûr, sans aucune toxicité

GOUT AGREABLE, LE MEILLEUR POUR LES ENFANTS

Convient à tous, même aux femmes à l'état de grossesse

Echantillons et littérature sur demande :

Laboratoire de Pharmacologie galénique, 5, boulevard des Brotteaux, Lyon

Le flacon : 3 fr., dose pour 6 purgations; le flacon d'essai : 1 fr.

ALBUMINATE DE VANADIUM

TANNURGYL

du Docteur LE TANNEUR (de Paris)

ANOREXIE - TROUBLES DIGESTIFS - ADYNAMIE - INSUFFISANCE FONCTIONNELLE DU FOIE

Posologie { PRESCRIRE UN FLACON : Adultes, 15 à 20 gouttes dans un peu d'eau à chacun des deux repas; — Enfants, 2 gouttes par jour et par année d'âge; — Nourrissons, 4 à 5 gouttes par jour dans eau ou lait.

Echantillons sur demande : TANNURGYL du Docteur LE TANNEUR, 8, Rue de Parme, PARIS



Le PREMIER Produit FRANÇAIS
qui ait appliqué
L'AGAR-AGAR
au traitement de la
CONSTIPATION CHRONIQUE

THAOLAXINE

LAXATIF - RÉGIME
agar-agar et extraits de rhamnées

Posologie

PAILLETES : 1 à 4 cuil. à café à chaque repas
CACHETS : 1 à 4 à chaque repas
COMPRIMÉS : 2 à 8 à chaque repas
GRANULÉ : 1 à 2 cuil. à café à chaque repas
(Spécialement préparé pour les enfants)

*Echantillons & Littérature
sur demande adressée :*

LABORATOIRES

DURET & RABY

Marly-le-Roi (S. & O.)

F. Borremans del.

CHOLÉOKINASE

6 à 8 Ovoides par jour

TRAITEMENT SPÉCIFIQUE
DE L'ENTEROCOLITE
MUCOMEMBRANEUSE

HYPNASE (Comprimés)

VERGELOT

Association des Ferments aux Hypnotiques

RÉGULATEUR TONIQUE DES NERFS
AFFECTIONS NERVEUSES
DOULEURS MUSCULAIRES
NÉURALGIES
INSOMNIES

ABSENCE TOTALE DE BROMURE

MODE D'EMPLOI

ADULTES : 2 à 4 comprimés par jour (2 en se couchant dans un peu d'eau sucrée, 1 ou 2 au moment de crise ou de douleurs)
ENFANTS : 1 comprimé par jour maxima

Littérature et échantillons sur demande

E. VERGELOT, Pharmacien de 1^{re} classe, Préparateur, 163, rue de Flandre, 163 — PARIS



ÆSCULAPE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Médecine; — Sciences, Lettres, Arts
à dans leurs rapports avec la Médecine à



SOMMAIRE

Les Restes de Descartes (7 illustrations).
 Par le D^r Verneau, Professeur d'Anthropologie
 au Muséum d'Histoire Naturelle.

Le Duel au point de vue chirurgical
 (5 illustrations).

Par le D^r Dartigues, Ancien chef de clinique de
 la Faculté de Médecine de Paris.

La Lumière inconnue (6 illustrations).
 Par Tony d'Ulmès.

Comment fonctionne un Laboratoire de
Police (16 illustrations).

Par le D^r Locard, Directeur du Laboratoire de
 Police de Lyon

Saint Mathurin, guérisseur de la folie
 (9 illustrations).

Par P. Saintyves.

Paysages lunaires (6 illustrations).

Par L. Rudaux.

Le Bal de l'Internat en 1912 (24 illustrations).

Le dernier article occupe 8 pages et constitue le Supplément trimestriel d'Æsculape.

Abonnement sans Prime.
 12 fr. (Étranger 15 fr.)

A. ROUZAUD, Éditeur

41, Rue des Ecoles, Paris — Téléphone : 830-03

Le Numéro 1 fr. Étranger 1 fr. 50

Abonnement avec Prime
 20 fr. (Étranger 25 fr.)



G. COLIN DEL. SCULP.

Tableau des Puissances Antiseptiques et Bactéricides de l'ANIODOL

MICROBES	DOSES ANTISEPTIQUES empêchant toute culture dans le milieu ensemencé		PUISSANCE ANTISEPTIQUE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL	DOSES BACTÉRICIDES ayant été au bout de 10 heures les mêmes que la solution de culture		PUISSANCE BACTÉRICIDE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL
	GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000		GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000	
Bacille subtilis	1,90	0,25	7,6	8,5	0,45	18,90
Bacille coli communis	1,35	0,12	11,25	3,1	0,15	20,70
Staphylocoque doré	1,40	0,07	20,00	2,5	0,25	10,00
Streptocoque pyogène	1,30	0,06	21,70	1,35	0,09	14,50
Bacille pyocyanique	0,95	0,10	9,5	3,10	0,20	15,50
Bacille typhique	1,85	0,035	52,85	3,5	3,15	23,40
Bacille diphtérique	0,4	0,065	6,1	1,1	0,1	11,0
Bacille choléra (Cassini)	1,3	0,05	26,0	1,5	0,15	10,0
Bacille anthracis	1,4	0,075	18,7	11,5	0,4	28,75
Bacille lactique	0,6	0,12	5,0	0,8	0,2	3,0

« Ces nombres font voir d'une façon globale que l'ANIODOL présente une activité en moyenne vingt fois plus grande que celle du Phénol. »
 « Il est à remarquer que quelques nombres émergent au-dessus de cette moyenne d'une façon très notable : Ainsi, celui du Bacille typhique, 52,85, accuse à la fois la résistance particulièrement remarquable de ce microbe à l'acide phénique, et sa délicatesse vis-à-vis de l'ANIODOL. »
 « La même observation, moins intéressante sans doute au point de vue pratique, est à relever pour le Bacille anthracis. »

« Signé : E. FOUARD,
 « Chimiste à l'Institut Pasteur. »

« Au point de vue du mode d'action des antiseptiques, ces nombres apportent une contribution de

« plus à une connaissance antérieure acquise de la supériorité des antiseptiques anticoagulants, ayant « ainsi, non une action essentiellement extérieure « sur le corps du microbe, comme les agents coagu- « lateurs, mais une action physiologique interne, « modificative du protoplasma, conséquence d'une « pénétration osmotique à travers la membrane « enveloppe. »

Signé : E. FOUARD,
 « Chimiste à l'Institut Pasteur. »

Quelle est, d'autre part, la puissance bactéricide des divers antiseptiques ?

Nous empruntons le tableau suivant au journal *Lancet*, du 14 juillet 1906, page 125, qui renvoie, pour plus amples informations, au *Journal of the Royal Sanitary Institute*, vol. xxv, part. 3, page 424 :

En comparant ces chiffres avec ceux des tableaux précédents, on constate que le pouvoir bactéricide de l'ANIODOL étant de 23,40, et celui du sublimé (le plus puissant antiseptique employé à ce jour) de 20,00 seulement, l'ANIODOL le dépasse de près du sixième, les autres antiseptiques ayant un pouvoir de 10 à 200 fois moindre.

Ainsi s'explique la grande supériorité de l'ANIODOL et la faveur dont il jouit auprès du corps médical qu'il a définitivement conquis et qui sait qu'en faisant usage de l'ANIODOL il est certain d'obtenir d'emblée le maximum d'effet thérapeutique, sans exposer le malade au moindre danger, au plus petit inconvénient, l'ANIODOL n'étant ni caustique ni toxique, à l'inverse du sublimé qui reste toujours un poison violent.

ANIODOL

LE PLUS PUISSANT
Antiseptique Désodorisant
 Sans Mercure, ni Cuivre — Ne tache pas — Ni Toxique, ni Caustique
 N'ATTAQUE PAS LES MAINS, NI LES INSTRUMENTS

OBSTÉTRIQUE — CHIRURGIE — MALADIES INFECTIEUSES

SOLUTION COMMERCIALE : au 4/100* (Une GRANDE CUILLERÉE dans un LITRE D'EAU pour usage courant).

PUISSANCES } **BACTÉRICIDE 23.40** sur le Bacille typhique
 } **ANTISEPTIQUE 52.85** (établies par M. FOUARD, Ch^e à l'INSTITUT PASTEUR
 Celles du Phénol étant : 1.85 et du Sublimé : 20.

SAVON BACTÉRICIDE A L'ANIODOL 2%

ANTISEPSIE des MAINS de l'OPÉRATEUR, de la PEAU, des SURFACES

POUDRE D'ANIODOL INSOLUBLE remplace l'ODOFORME

Réalisation de l'**ANTISEPSIE INTERNE** par l'**ANIODOL** pris à l'intérieur.
 Souverain dans **FIÈVRE TYPHOÏDE, DIARRHÉE VERTE DES NOUVEAUX-NÉS, GASTRO-ENTÉRITE, FERMENTATIONS GASTRO-INTESTINALES**, etc.

DOSES : Une grande cuillerée de la solution au 1/100* dans un litre d'eau par cuillerées, ou verrees, dans les 24 heures.

Echantillons et Renseignements : Société de l'ANIODOL, 32, Rue des Mathurins, PARIS. — SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

LE BAL DE L'INTERNAT 1912



Nous avons la certitude d'être agréable à tous nos lecteurs en leur permettant de se mêler par la pensée, durant quelques instants, à la folle jeunesse médicale qui vient d'égayer de ses sarabandes, de ses chants et de ses folies, la vaste salle de Bullier. C'est, semble-t-il, un des privilèges du médecin de demeurer jeune d'esprit et de cœur, et d'entourer d'une sympathie dont les ans ne font parfois qu'élargir l'indulgence, les audaces et les excentricités que des esprits chagrins, en d'autres corporations, jugeraient fâcheusement.

Le Bal de l'Internat est une des manifestations les plus expressives des Salles de Garde parisiennes. Il est peu de médecins qui n'y aient assisté comme internes, externes ou roupioux. Il est dû à l'effort commun de peintres et d'internes : rapins et carabins ont de tout temps fait bon ménage; les murs du logis des internes le prouvent. Les ateliers se mettent au service des Salles de Garde pour organiser des défilés somptueux, où l'art le dispute à la fantaisie la plus échevelée, le caractère privé de la réunion autorisant des licences que justifie la recherche de l'exactitude historique.

LE 23 octobre, de neuf heures et demie à minuit, les portes de Bullier sont demeurées ouvertes à la foule bigarrée des invités du corps de l'Internat. Réjouissons-nous de voir

fantile l'une des cartes d'entrée. De jeunes produits de la zone des fortifs, court vêtus, vicieux et canailles, ont lié au poteau de douleur un négillon. Fièrement campé, dans l'atti-

renversés : l'Adam précoce a tenté l'Eve en herbe. Autour des deux protagonistes, des yeux ronds s'écarquillent, des oreilles prolabées s'allongent, des sourires malicieux rétractent les



La Carte d'invitation pour Messieurs au Bal de l'Internat 1912 (Dessinée par Poulbot)

revenue en son quartier d'élection la pittoresque bacchanale.

Les cartés d'invitation

Poulbot a dessiné, avec sa verve coutumière et sa connaissance assurée de la psychologie in-

tude pleine d'aisance d'un David vainqueur, un bambin de dix ans à la chevelure hirsute, tend à une fillette tout à la fois curieuse et craintive, un présent dont le pauvre noir a fait les frais. Le serpent symbolique s'enroule au tronc d'un arbre voisin; mais les rôles bibliques ici sont

commissures de trois petits vous en puissance. C'est toute la cruauté raffinée, la méchanceté sournoise, la perversion instinctive de l'enfance rendues en quelques traits frustes. Mais il y a le sourire... et cela suffit.

Voici la carte pour dames, où domine le

mouvement, l'entrain, la joie spontanée. Avec l'insouciance de leurs vingt ans, de belles filles, vêtues de leurs bas, sont allées quérir dans son tombeau poudreux l'ancêtre Purgon, décédé il y a bien près de trois siècles. Et voilà qu'elles l'entraînent à la folle dyonisie, à ce Bullier de perdition où tant et tant de ses neveux, et petits-neveux, et arrière-petits-neveux sont entrés, pour en sortir en gaie compagnie, oublieux de la réserve du jeune Thomas Diafoirus et riant de sa question naïve : « Baiserai-je, papa? ».

Pauvre et malchanceux Purgon ! Ses vieux, os s'entrechoquent dans la course éphémère, son

Viens sans *Trousseau*, presque nue !
Plus dur que *Dubois*, ton sein
Dannera des ta venue
Saint-Antoine et son *Cochin*.

A Bullier nous serons, blonde,
Tes *Hôte*, et le *Dieu fripon*,
Ivry, y mènera la ronde
Des *Bichats* et des *Beaufons*.

James Richard est l'auteur de la carte. Nos lecteurs verront, par divers croquis semés au hasard de cet article, de premier jet, que la spontanéité, le sens du geste et de l'attitude expressifs caractérisent le talent du jeune artiste. Lui et quelques autres, parmi lesquels

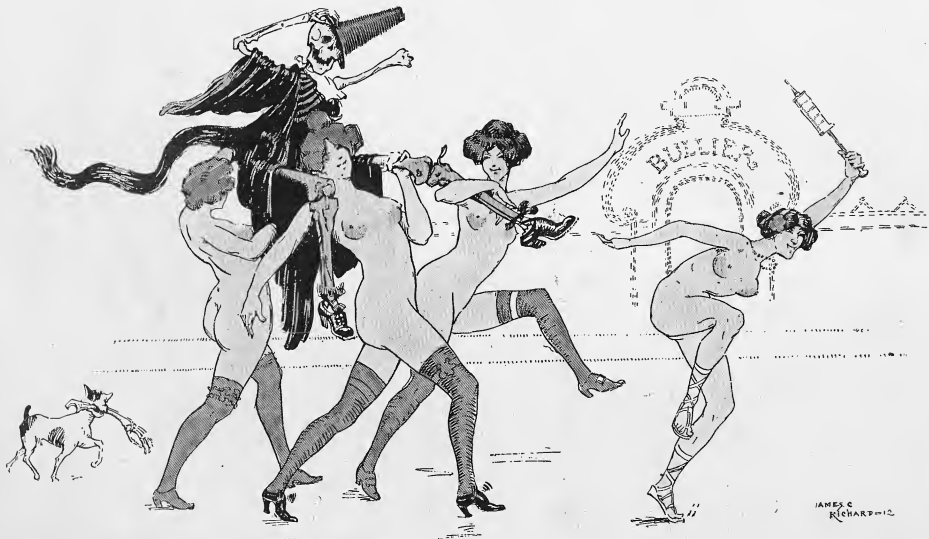
et l'Espérance d'Hamon, le *Sommeil léthargique* d'Isaac d'Hatis, des œuvres nombreuses de Bellery-Desfontaines.

Que la parenthèse ainsi ouverte me soit pardonnée pour l'excellence de l'intention.

Je reviens à mon sujet précis.

La Salle durant le Bal

Les internes d'autrefois prétendent que les premiers bals s'exhibaient des costumes plus ingénieux, plus originaux et plus inatten-



Nous *Tenon* à ta présence
Fais-nous-en la *Charité*.
C'est *Pitié*, lorsqu'on danse,
D'être sans toi, ma *Beauté*.

Sans toi, si beau qu'il *Biêtre*,
Notre bal *Necker* rupin :
Plus d'un ailleux voudrait être
Si tu re *Broussais* chemin.

Viens sans *Trousseau*, presque nue !
Plus dur que *Dubois*, ton sein
Dannera des ta venue
Saint-Antoine et son *Cochin*.

A Bullier nous serons, blonde,
Tes *Hôte*, et le *Dieu fripon*,
Ivry, y mènera la ronde
Des *Bichats* et des *Beaufons*.

La Carte d'invitation pour Dames au Bal de l'Internat 1912, dessinée par James Richard

Monsieur Purgon, exhumé de son cercueil, est conduit au Bal de l'Internat par des jeunes filles vaccinées contre la bradypépie, la dyspépie, l'apepsie, la lentrie, etc.

haut chapeau pointu a peine à tenir en place, son avant-bras gauche est chu : un fox-terrier le tient en gueule, clôturant le cortège ! Que damnées soient ces filles du *xx^e* siècle, folles de leur corps et de celui des autres ! Les soubrettes de son temps étaient plus indulgentes à ses rhumatismes !

Quelques vers ingénieux, dont *G.*, interne à La Pitié s'est rendu responsable, s'adressent à la gracieuse invitée :

Nous *Tenon* à ta présence,
Fais-nous-en la *Charité* ;
C'est *Pitié*, lorsqu'on danse,
D'être sans toi, ma *Beauté*.

Sans toi, si beau qu'il *Biêtre*,
Notre bal *Necker* rupin :
Plus d'un ailleux voudrait être
Si tu re *Broussais* chemin.

nous avons plaisir à citer Pariselle, auteur de plusieurs dessins reproduits également dans ces pages, Van den Berg, Fuchs, Barrère, Trilleau Guy Arnoux, s'efforcent de faire revivre la tradition, qui ne s'est d'ailleurs jamais rompue tout à fait, de l'artiste ami, satellite et commensal des salles de garde parisiennes, transcrivant au murs de la salle à manger commune, de la bibliothèque, en des fresques toujours savoureuses et évocatrices les faits et gestes, les folles ou spirituelles ou comiques aventures survenues au cours de l'année hospitalière. Et je ne parle pas des cas où le pinceau de l'artiste se hausse au pur chef-d'œuvre ! Les fresques de l'ancienne et de la nouvelle salle de garde de la *Charité* possèdent ainsi, à côté de significatives évocations du passé, des peintures dont s'honorait un grand musée : le *Laboratoire* d'Olivier Bon, la *Charité*, la *Foi*

dus qu'à l'époque présente. Peut-être y aurait-il lieu, en effet, de critiquer le peu de souci qu'à la génération actuelle d'« inventer » des costumes. Les greniers du théâtre du Châtelet et les vestiaires de Souplet sont certainement trop mis à contribution. A défaut de pierrots, de lousps, d'habits, et autres costumes « insuffisants », on coudoie vraiment trop de Persans, d'apaches, de mousquetaires, de planteurs mexicains, d'Orientaux de tout poil. Toutefois, reconnaissons-le, l'effet d'ensemble n'a guère à souffrir de cette paresse d'imagination, et le spectacle de la salle du Bal, dès onze heures du soir, est d'une intensité de vie et d'une variété telles que nulles description ne saurait en donner l'impression.

Une foule polychrome, mouvante, gesticulante, tournée, chante, danse, s'éploie en farandoles ou se resserre en houles, entonne des

chants classiques de salle de garde ou des scies du quartier, fait cercle autour d'un éthylique aigu lutant pour le centre de gravité, ou poursuit de ses assiduités audacieuses une belle nymphe égarée en quête d'un sylvain. Toute la faune humaine, dans la multiplicité de ses races et de ses accoutrements est représentée là : voici des guerriers grecs de la belle époque, des centurions romains, des sauvages Indiens et Sioux évadés des romans de Gustave Aymard ou de Fenimore Cooper, des cowboys du Far-west yankee, des gauchos de la Plata, des nègres de Montmartre et des Peaux-Rouges du Quartier-Latin.

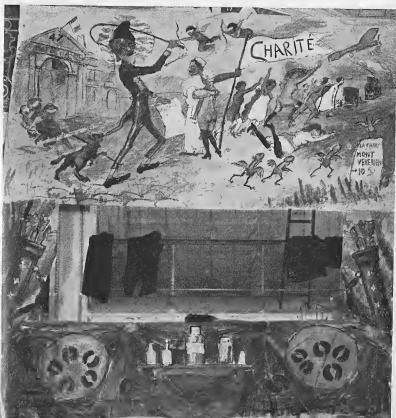


Le dessinateur Poulbot, en troupière de 2^e classe (James Richard)

Voici de belles filles, de tous les climats et de tous les temps, drapées dans les somptueux brocarts de leurs aïeules du temps jadis, voilées à demi dans la gaze légère des almées, ou plus simplement vêtues de bas ajourés et de légers escarpins.

Trois pêcheurs, en caban et suriot, par intermittences, jettent leurs filets et emprisonnent des groupes qu'ils promènent à leur gré par la salle.

Jusqu'à minuit, les cortèges attardés des salles de garde excentriques font leur entrée :



La loge de la Salle de garde de La Charité, avec les belles décorations picturales de Pinard (Ultim-Pinson, consolatrice de l'interna, « Taque »)

des cris, des applaudissements, des gestes les accueillent. L'homogénéité de leurs groupes va se perdre bien vite dans la polychromie universelle. La *Maison-Dubois* fait une entrée triomphale, en une troupe bien ordonnée, précédée de drapeaux, vêtue de costumes de l'époque révolutionnaire, brandissant des piques surmontées de têtes. A une heure tardive, un essaim charmant de gracieuses artistes du Moulin-Rouge, escorté de joyeux compagnons, apparaît : c'est un délire d'acclamations.

Par-ci, par-là, des individualités se distinguent par le caractère inusité du costume ou par la manière dont il est porté. Compliments au rétiaire antique, armé du trident et du poignard, dont la nudité s'est drapée d'un costume léger de minces ficelles enfilées d'innombrables bouchons de champagne ; voilà une bien originale façon de styliser le filet du rétiaire. Compliments aussi au contempteur du cubisme et de la peinture fumiste qui s'est composé un costume avec des cylindres de tôle, des tuyaux de poêle, droits ou courbés suivant la nécessité, et dont le chef se recouvre d'un tube surmonté d'un cône de métal. Compliments encore au vénérable évêque orthodoxe dont une croix grecque orne la mitre : l'Eminence Théнар, — car il s'agit bien d'elle, — prend sous sa protection deux agüichantes almées vêtues de gaze indiscreète et les tient accolées à ses flancs : présage sans doute des pures effusions qui suivront l'entrée des chrétiens à Constantinople.

D'autres seraient à citer encore : Heuyer, de Boucaut, transmué en Vieux-Chinois, et qui à l'heure où j'écris ces lignes, soigne à Sofia les blessés bulgares ; Pernot, de Saint-Antoine, dont le costume, la face, le geste, le compagnon soyeux, font revivre l'ermite Antoine parmi des tentations pires que celles dont l'entoura jamais Téniers ; Poulbot, pittoresque à souhait, en soldat de deuxième classe, « la viscope en arrière et la trombine au vent », la tunique et toute la vêtüre ouverte, plissée, débraillée ; et combien d'autres, enfin, dont le nom a fui ma mémoire ! Je termine par le plus économiquement déguisé, ce sage invité qui sut se contenter : d'un shako à pompon pour couvre-chef, d'une couche de cirage sur la poitrine, d'un caleçon d'un caleçon de bain, d'un parapluie !

Les loges

Mais contempçons un peu les loges qui encadrent la salle si pittoresquement de leur architecture variée et de leurs façades violemment décorées.

Voici la loge de Necker avec sa curieuse frise. Le spectre du Professeur Guyon, qui émerge des nues, à la manière d'un Père Éternel.



Heuyer, interne à Boucaut, en Vieux-Chinois (Jean Parrelle)

nel, assiste au défilé lamentable des infortunes « urinaires » et les guide de l'index vers Necker sauveur et la Clinique de la Terrasse. Toutes les afflictions de l'arbre dépurateur et de ses annexes, du rein au méat, sont traduites hardiment en couleur sur la blancheur du calicot, aux parois et au fronton de la loge.



La loge des Salles de garde de Breteanu et de Bichat (Le Relèvement de l'Homme-malade)

Lariboisère a bâti une mosquée, sans grande dépense de temps ni d'argent, semble-t-il. Rapeno en a décoré la façade. Le directeur de

patron de la salle de garde. Le saint est assis; une douce rêverie réjouit son visage, une jolie fille le provoque au péché, quelques menus démons l'entourent. Dans les lointains se voient des formes imprécises et vaporeuses de femmes. Elles traduisent la crise hallucinatoire qui occupe l'esprit et les sens du vénérable ermite.

La loge de La Charité mérite des compliments. Sa décoration picturale est l'œuvre de Pinard, artiste graveur, et traite de l'expulsion des dames de la salle de garde. Un seul reproche peut lui être fait : elle n'est pas suffisamment conçue pour un but décoratif. Les grandes lignes simples, délimitant nettement de larges plans colorés, s'imposent pour le fronton des édifices éphémères que sont les loges du bal de l'Internat; dans le bruit, la cohue, la lumière artificielle, le souci du détail et du fini n'est nullement apprécié.

Donc, Mesureur, grand maître de l'Assistance publique, coiffé du bonnet phrygien, chasse impitoyablement, — la dextre armée du fouet, la senestre du règlement, — les charmantes consolatrices des internes. D'où course éperdue, en costumes sommaires, prise d'assaut de tous les véhicules pouvant aider à la fugue : tramways, taxi-autos, aéroplanes... Des Amours, cependant, s'efforcent de tempérer l'austérité du grand manitou de l'avenue Victoria en lui décochant de belles dents les pans de sa redingote ; un trio d'Amours sounois tente de perfides crocs-en-jambe. Ces efforts combinés permettent aux fugitives de préserver leurs épidermes des morsures du fouet; des bipèdes aux ailes éployées, semi-batrachiens, semi-oiseaux, profitent également du répit pour gagner des lieux plus hospitaliers.

Parmi cette scène de déroute et de désola-

tion, une créature féminine demeure pourtant, calme, aux bras de l'interne; elle n'a rien à craindre des foudres de l'Assistance, elle sauvera l'interne du marasme et de la neurasthénie : c'est la « petite bleue ».

Il y a dans tout cela du mouvement, du pittoresque, de l'esprit, une verve à la Breughel qui valent de retenir l'attention.

Inutiles donc les suggestions de la plinthe : arrière camphre, bromure, valériane et autres



La loge de La Pitié, décorée par James Richard
(Le Hara-Kiri du Président Fallières)

cet hôpital — intolérant et grincheux, s'il faut en croire la renommée — est cloûé, sous les apparences d'une chauve-souris, au seuil même de la loge; au-dessous se lit cette légende: « L'Homme-Chauve ne sourit plus ». Le chirurgien Picqué sera sensible à l'honneur qui lui est rendu : il est représenté tenant un aéroplane en main; personne ne pouvait oublier en effet que Jules Védrières, le grand aviateur populaire, entré dans son service, mort plus qu'à demi, en était sorti vivant et le crâne rasé.

Saint-Antoine porte à son fronton une fière et forte engageante déclaration : « Cy sont faits enfants beaux et bien conditionnés. » N'allez point croire à de la présomption : la loge est simplement en harmonie avec le cortège, dont nous dirons du bien tout à l'heure, et qui a trait à l'engéné. Ainsi s'explique le caractère très simple de la bâtisse, dont la frise s'orne seulement d'une image de Saint Antoine ermite,



La loge de Bouicaut : pagode chinoise transformée en fumerie d'opium
(Bessonet, architecte; Pariselle décorateur)

« hypotenseurs » ! arrière la crainte du diplôme encapsulé !

Bichat et Bretonneau ont uni leurs efforts. Leur loge commune a pris pour thème de décoration, le « Relèvement de l'homme malade ! » Relèvement? Oui, sans doute, mais bien temporaire; ce sont là dernières flambées d'un feu qui va s'éteindre. Le teint hâve, le visage émacié, le Turc ne pourra jouir longtemps des joies terrestres et du commerce des belles Circassiennes; les alliés balkaniques ont parfaitement compris le mode de mourir qu'il convenait d'offrir à cet embrasé; ils guettent l'heure opportune pour achever, par l'acier ou par les balles, un organisme que Vénus a débilité.

La Pitié a confié à James Richard l'architecture et la décoration de son logis, une maison de thé, qui ne manque point de caractère. Sur son fronton, est écrite la fin tragique de la vie grandiose, épique, tourmentée du moderne Chevalier du Cygne : Armand Fallières ! Au suprême fronton notre Président « cherche à se faire rigoler ». Mais l'heure est venue d'abandonner l'Elysée, le mandat présidentiel va prendre fin, Armand ne peut déchoir, il saura mourir en beauté : le motif décoratif essentiel



Détail de la loge de Bouicaut : Un Chinois fumeur d'opium, réduit à l'état squelettique par l'abus de la « drogue », fume sa dernière pipe (Pariselle)



La loge de la salle de garde de Tenon (Quelques patrons au Jardin des Supplices)

le représente pourfendant sa ligne blanche, du péricrâne à l'appendice xyphoïde; à ses côtés, deux femmes agenouillées se lamentent: « Armand, ne te harakirise pas! » Vaines paroles! Du haut du paradis shintoïste, Nogi appelle notre Président.

D'autres sujets, gaillardement brossés dans l'esprit rabelaisien du bal, nous ramènent à des motifs plus tendres. Leur tort est de siéger à la pinthe et d'échapper presque totalement aux regards.

Vers minuit, une animation singulière règne dans la maison de thé. Les invités ne songent point qu'au fronton un illustre président agonise. Chinois et Japonais s'ébattent parmi de capiteuses mousmées; les costumes sont vraiment riches et beaux; certains, m'a-t-on dit, sont sortis des coffres d'ébène d'authentiques samourais.

Bouicaut, également tenté par l'Orient, s'abrite en une pagode chinoise transformée en « fumerie d'opium ». Bessonnet en fut l'architecte, Pariselle le décorateur.

Deux dragons, puissants et grimaçants, veillent au seuil.

Au premier plan, un Chinois squelettique, victime de la « fée brune », savoure sa pipe à larges bouffées, pour la dernière fois peut-être. Son architecture s'allonge parmi les fleurs et les sommités de pavots. A l'arrière-plan, un Bouddha, dans sa haute sagesse, demeure étranger aux choses de ce monde.

Dominant le toit de la pagode, les têtes de

Lepage, de Letulle, de Demoulin et de leurs internes, œuvres de Beaufour, interne en pharmacie.

Beaujon s'est constitué une sorte de logis de troglodytes; des Sioux, des Aztèques l'habitent.

Tenon a imaginé, pour certains de ses « chefs », présents, passés ou à venir, des châtimens raffinés, renouvelés du Jardin des Supplices. Voici G. soumis au supplice de la charrette et du casse-poitrine, le chirurgien M. au supplice du rat, le médecin M. au supplice du tub; K. est empalé; le bon visage succulent de F. asphyxie sous une cloche à fromage. Sur les piliers latéraux sont peints les médaillons excellents de Gilbert, de Segond, de Thoinot, de Chantemesse, et de quelques autres professeurs.

Nous ignorons l'auteur de ces décorations: il a droit à des compliments. Son œuvre procède d'un esprit très fin, pittoresque; la psychologie en est sûre, l'exécution au-dessus de tout élog.

organes neufs, les organes insuffisants ou usagés.

Voici Saint-Louis, avec à son seuil un arbre étrange dont l'écorce s'entr'ouvre à la manière d'une nature béante.

Les internes de Saint-Louis ont lu Huysmans.

Il nous reste à parler des deux loges primées, et à juste titre: la loge de Cochin et la loge de Laënnec.

Virenque, artiste peintre, frère de l'interno de Jean-Louis Faure, a créé pour Cochin une belle maison arabe, à grandes lignes architecturales simples et d'un haut style. La façade est sobrement décorée, et dans le meilleur goût: un singe et une chimère héraldiques, curieusement stylisés, sur un fond de mosaïque; une fenêtre à moucharabieh surplombe l'ensemble et se trouve être du plus heureux effet décoratif.

A l'heure où l'animation battait son plein dans la grande salle de Bullier, la loge de Cochin nous offrit, sous l'éclat grandiose des feux de Bengale, la surprise de danses lascives d'almées et de charmeuses de serpents. Une femme de couleur, sculpturale et bronzée, s'avança au premier plan, la peau dorée par la lueur des flammes, affirmant la pureté de ses lignes et la noblesse de sa stature sur un fond lumineux. Cependant les almées, par la houle onduleuse des abdomens, l'offrande alternante

des seins, le roulis des hanches, présentaient aux regards toute une vision d'Orient sensuel. Drapés d'oripeaux aux couleurs vives, des indigènes rythmaient les danses en frappant en cadence dans leurs mains.

Laënnec a reconstitué un somptueux lupanar grec. Les frises en sont fort belles et fort décoratives: au fronton, de beaux athlètes, en



M., professeur agrégé et chirurgien des hôpitaux, subit le supplice du rat. Un négriton, pirate d. bananes, l'encoure, e à persévérer

La Maison-Dubois a confié à Guy Arnoux l'édification de sa demeure d'un soir. L'artiste a créé un « Cabaret au temps de la Terreur », avec cette suscription: *Sinecinnatus Dubois, rotisseur-cabaretier de la Nation.*

Les Enfants-Malades nous ont présenté le « Carrel's Institute ». Nous le reproduisons ici; cela nous dispense de longs commentaires. Wilborts, interne à cet hôpital, s'est révélé architecte suffisant et décorateur plein de verve. Il doit être complimenté tant pour ses moulages d'organes exposés à la devanture (seins, fesses, Petits Pulsoconn Pour Personnes Poires) que pour les représentations « Avant » et « Après » de personnages chez qui on a remplacé, par la greffe de beaux



La loge de la salle de garde des Enfants-Malades (Institut Carrel)



La loge de la salle de garde de Cochon représente une maison arabe, avec moucharabieh (Architecture et décoration de Virenque)

pleine vigueur physique, fièrement érigés, musclés et nus ; en bas des couples dansant une audacieuse bacchanale, libérés de toutes étoffes superflues, dans l'ivresse de l'esprit et du corps.

A l'arrière-fond du Inpanar, une large échappée s'ouvre sur une mer lumineuse et bleue ; les rayons du soleil levant doréent le fronton d'un temple ; la barque de Cypris est amarrée au rivage ; un lointain de collines boisées demeure dans la pénombre de nuit finissante. C'est tout le charme reposant d'un paysage d'Agrigente qu'aurait signé René Ménard.

Les cortèges

Minuit ! L'heure du défilé des cortèges. Ils seront sans grand éclat.



Loge de la salle de garde de Laénnes. Reconstitution d'un Inpanar grec à l'époque de Périclès (Primée)

Les internes de l'Hôtel-Dieu, reniant une tradition à laquelle leurs devanciers n'ont jamais manqué, ont cru pouvoir s'abstenir. C'est là un signe fâcheux des temps et une cause de désappointement général. Aussi convient-il de saluer l'effort de quatre protestataires qui ont voulu sauver l'honneur de la salle de garde en improvisant un cortège... quand même !

Voici donc que la foule s'entr'ouvre sous la poussée brutale d'un interne ensanglanté brandissant des mains engainées de gants de Chaput. Deux fils, un municipal prêtent leur concours.

Bientôt les trombones battent, l'orchestre entame une marche triomphale. Le cortège

des quatre protestataires de l'Hôtel-Dieu se met en marche.

Après une lutte pénible pour la sauvegarde des traditions, les survivants pleurent leurs morts. La gaieté française est allongée, morte, sous les aspects d'un beau corps de femme, sur un palanquin, par des enfants de chœur habillés de rouge et de noir. Derrière suivent des pénitents en cagoule, des infirmes, des stropiats.

Le cortège est très acclamé et c'est justice. Honneur aux quatre braves de l'Hôtel-Dieu !

Le cortège est très acclamé et c'est justice. Honneur aux quatre braves de l'Hôtel-Dieu !

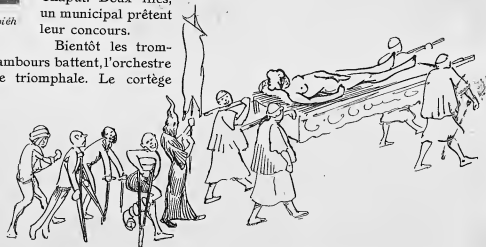
Le cortège de Saint-Antoine s'est inspiré du récent Congrès engénique pour l'amélioration de la race humaine. Van den Berg a présidé à son élaboration ; l'œuvre du sympathique artiste a beaucoup de style.

Les étalons de Saint-Antoine se mettent en marche, précédés de leurs armoiries et de la bannière légendaire où sont figurés Saint Antoine et son cochon (bannière dessinée et peinte cette année par Vuibert).

I. « Quels produits de rebut sont nés de l'unien de cette brute d'Engène et de sa toupie Eugénie ! Ils ont été conçus selon la méthode ancienne des amants enlacés, des pigeons s'aimant d'amour tendre, des nymphes et des satyres. »

Cette première partie du cortège est splendidement traduite par le char de la Fontaine Médicis qui symbolise l'amour avant la période actuelle ou période aseptique. La méthode ancienne, à juger par les tableaux offerts à nos regards, devait avoir du bon. L'infortuné Polyphème se penche sur la vasque de marbre, douloureux et jaloux, et assiste aux ébats amoureux d'Acis et de Galatée. Le jeune couple, dans la figuration présente, est bien vivant et mouvant, et offre à l'admiration de l'assistance deux beaux corps engainés de maillots blancs.

II. « La chambre de Jenny, rendez-vous des ennemis de l'engénie : le bock, le gonocoque, le spirochète..., etc. »



Cortège des quatre protestataires de l'Hôtel-Dieu : La gaieté française, morte, est transportée sur un palanquin à sa dernière demeure (Croquis de James Richard)

III. « Le professeur Vinard, dans son bateau, préside à la technique impeccable de l'acte engénique. »

IV. « Neuf mois après. »

V. « Triomphe de l'amour et du hasard. »

**

Voici le cortège de Cochin.

« Pour transmettre aux générations futures le souvenir d'un événement récent, les internes de Cochin, empruntant aux pays orientaux leurs costumes et leur enthousiasme belliqueux, sont allés dérober à Bruxelles le Manneken-Piss pour l'ériger dans la cour d'honneur du viel hôpital. »

C'est qu'en effet un événement important advint récemment à Cochin. Un interne, certain soir, réintégra sa chambre d'hôpital après une franche lippée et d'abondantes buveries. Son filtre rénal se trouvant parfaitement perméable, le porteur avisa à se libérer du produit de sa distillation. Il aperçut, de sa fenêtre, une forme indéfinie qu'il prit pour un de ces établissements d'utilité publique dont on attribue la

paternité à l'empereur Vespasien. Il en usa, selon la technique coutumière. Il se trouva que le pseudo-éducateur fut un agent de M. Lépine.

plan du nouvel Institut pour les transfusions. Rockefeller a engagé l'American Biograph en témoignage de l'aide que la réclame peut apporter à la science.

« Trois Indiens transportent le projet de façade de l'Institut.

« Des hommes sandwichs portent des bannières où sont traduites par le dessin et par la couleur les principales techniques de la transfusion :

« I. Transfusion de la salive.

« II. Transfusion du lait (amours classiques du trouper et de la nourrice).

« III. Transfusion du sang (triomphe des chirurgiens).

« IV, V, VI. Autres transfusions.

« VII. Apothéose de Carrel. »

Ce cortège, que nous n'avons pu figurer ici, était fort bien compris, bien coordonné, animé. Une foule grouillante, dont l'attitude et les gestes étaient adéquats aux techniques successivement représentées de la transfusion des liquides organiques, lui donna une vie intense.

d'hôpital. Tambours et clairons ont un fier entrain, défilent la jambe tendue, de façon



Cortège de Saint-Louis : le catafalque des amours mortes du vieux médecin ; une pleureuse se lamente (Dessin de Pariselle)

L'interne paya fort cher son erreur. L'érection, dans la cour d'honneur de l'hôpital, du Manneken-Piss dérobé à Bruxelles, perpétuera pour les générations futures, le souvenir de ce calamiteux événement.

Le cortège de Beaujon fut consacré à « La transfusion des liquides organiques ». Il fut amusant, humoristique, malgré que sommaire, en raison de la modestie du budget de la salle de garde. (?)

« Les bons bougres de Beaujon exposent le

Saint-Louis a répondu spirituellement à l'enquête de Hugues Le Roux dans le *Matin* et a envisagé dans son cortège « Le Médecin qui comprend les femmes ».

Les Croisés de Saint-Louis sont précédés de tambours et de clairons jouant des marches guerrières. Il s'agit là de charmantes jeunes filles, habillées en gardes françaises, avec l'habit blanc bordé de rouge. Leurs uniformes ont été imaginés par Trilleau qui, avec une ingéniosité remarquable, a pu accommoder ainsi des blouses



Cortège de Saint-Louis : le commissaire des morts précédant le catafalque des amours mortes. (Dessin de Pariselle)

martiale, et jouent successivement *L'Artilleur de Flandre* :

Trois artilleurs de Flandre
Revenant du Piémont...!

et les *Hussards de la Garde* :

C'était un hussard de la Garde
Qui revenait de garnison...!



Cortège de Saint-Antoine : Polyphème en courroux surprend l'enlacement d'Acis et de Galatée. (Croquis de James Richard)



Le défilé du cortège de Cochin, vu du balcon de la loge de Bonicaud (Dessin de Pariselle)

Le défilé comprend trois chars d'un égal intérêt, symbolisant trois stades de l'amour chez le médecin.

III. Enfin survient le seul médecin qui sache comprendre les femmes. C'est l'interne, chacun l'a deviné. Le voici, campé à califourchon sur un mât symbolique. Une cour féminine assidue sollicite ses faveurs. Il est également goûté dans tous les milieux sociaux.

vante, originale et joyeuse ! Que le Bal de l'Internat, émanation directe de l'esprit des salles de garde, vive !

Que vive aussi la salle de garde. Elle évoque en tant de pensées les belles années de la jeunesse ! Elle rappelle à tant de mémoires une réunion d'esprits jeunes, ardents, en suffisant contact pour que s'éveillent les sympathies, en liberté assez large pour que soient évités les froissements ! Qui pourrait dire les joutes épiques auxquelles ont assisté des générations d'internes, aux heures des repas ? Les systèmes philosophiques les plus abstraits, les problèmes



Dans la loge de la salle de garde de Cochin, vers minuit : danses des armées et des charmeuses de serpents à la lueur des feux de Bengale (Dessin de Pariselle)

I. Le vieux médecin, qui ne peut plus comprendre les femmes, suit le char de ses amours passées. Ces amours gisent en un catafalque sur lequel s'appuie, solitaire mais superbe, une pleureuse drapée de violet. Son ample chevelure dorée croule à flots sur ses épaules ; une tunique de fin linon la drape et laisse se révéler librement ses formes. Précédant le catafalque, François, interne à Saint-Louis, remplit les fonctions délicates et douloureuses de commissaire des morts.

II. Puis voici le médecin qui apprend à connaître les femmes. C'est le jeune roupin qui, en tenue d'alpiniste, l'alpenstock en main, s'initie aux mystères des régions inconnues et s'apprete à faire l'ascension du Venusberg, d'un pas mal assuré.

1912, malgré tout l'intérêt qu'il a présenté, — et que nous nous sommes efforcé de faire valoir, — laisse à ceux qui ont connu les bals de l'époque initiale, de l'époque ou Bellery-Desfontaines dépensait sans compter à la Charité et ailleurs, son temps et sa peine, un regret ! Pareil sentiment repose-t-il sur une opinion vraie, strictement juste, ou tout simplement n'est-ce que nostalgie d'un passé qui, pour n'être guère éloigné encore, s'estompe cependant déjà dans la brume ? Peu importe !

La mentalité des générations évolue avec le temps et bien téméraire serait celui qui voudrait prouver que telle vaut mieux que telle autre. Mais comme il serait bien, pourtant, que la tradition ancienne persistât, transmise, si l'on veut, mais toujours vi-



Cortège de Saint-Louis : Le jeune roupin, ignorant encore des mystères de l'amour, part pour sa première excursion, l'alpenstock en main, vers les régions inconnues et accidentées du Venusberg (Croquis de James Richard)

politiques et économiques les plus brûlants, les paradoxes les plus hasardeux, tout ce qui agite ou passionne les hommes a été exposé, argumenté et discuté là.

Par ailleurs, comme il sied en notre gai pays de France, les repas s'y terminent en joyeux couplets bachiques où sont congrûment célébrés les joies positives de la jeunesse et les éternelles délices de l'amour. « Mimi Pinson, écrit Durand-Fardel dans le *Centenaire de l'Internat*, bravant les foudres administratives, ne craint pas de venir consoler l'interne de garde, et on l'a vu, coiffée de la calotte indigne, lançant au refrain son refrain gaillard ! »

Innombrables sont les chansons écloses dans chaque salle de garde. Toutes spirituelles, gaies, franchement gauloises, elles jalonnent les temps, découvrant sans pitié aux générations ultérieures les péchés de jeunesse de ceux qu'elles ne connaissent que comme de graves et pudiques pro...sieurs !



Cortège de Saint-Louis : de gracieuses jeunes filles, costumées en gardes françaises précèdent le défilé des Croisés ; costumes dessinés et confectionnés par Trilleau. (Croquis de James Richard)



Cortège de Saint-Louis : Voici l'Homme qui comprend les femmes, à califourchon sur le mât symbolique ; une assistance nombreuse et variée sollicite ses faveurs (Croquis de James Richard)

NOS DEUX MODES D'ABONNEMENT

De nombreuses lettres nous sont parvenues de France et de l'Étranger au sujet de nos Primes de Remboursement et du Prix de l'Abonnement. D'une part, certains abonnés ont craint de ne pouvoir bénéficier de la prime lors du renouvellement; d'autre part, certains lecteurs, possédant déjà la plupart des primes offertes, nous ont demandé un prix d'abonnement spécial.

Nous avons créé, pour donner satisfaction à tous les désirs :

1° Des abonnements sans primes à 12 fr. (Étranger 15 fr.).

2° Des abonnements avec primes à 20 fr. (Étranger 25 fr.).

1° Abonnement sans Primes : 12 fr. (Étranger 15 fr.)

Envoyer un mandat de 12 francs (Étranger 15 fr.) à M. Rouzaud, 41, rue des Ecoles, Paris. (Depuis le 31 décembre, les abonnements ne peuvent plus porter sur l'année 1911. (Le prix des 12 numéros de 1911 est de 40 francs, sans prime.)

2° Abonnement avec Primes : 20 fr. (Étranger 25 fr.)

L'envoi d'un mandat de 20 fr. (Étranger 25 fr.) à M. Rouzaud, éditeur d'Escalape, 41, rue des Ecoles, Paris, donne droit à un abonnement d'un an et à l'une des primes suivantes, dont la valeur égale celle de l'abonnement et que nous adressons franco. (Désigner deux primes pour le cas où l'une d'elles serait épuisée.)

Instruments de chirurgie, médecine, laboratoire.
 a) « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Mathieu.
 b) « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.
 (Nota). — Le « Bon » sera adressé à l'abonné dès la réception du mandat d'abonnement.

Eaux Minérales (France et médecins seulement).
 a) Eau de Pougues, Source Alice (une caisse de 10 bouteilles).
 b) Eau de Vals, Source La Reine (une caisse de 50 bouteilles).

Produits hygiéniques "Innoxa" (France).
 a) Bel assortiment de produits hygiéniques et de beauté, d'une valeur de 25 fr. constitué par : 1 flacon lait "Innoxa"; 1 grand pot cold-cream "Innoxa"; 2 boîtes poudre "Innoxa"; 2 tubes cold-cream "Innoxa". (Sera très apprécié par la femme du médecin.)

Instruments médicaux.
 a) Seringue du Dr Barthélemy, modèle Vigier, stérilisable, spéciale pour huile grise à 0/0, avec toute métal et aiguille en platine iridiée de 5 centimètres; accompagnée de 2 seringues de 1 centimètre cube cristal genre Liéur (valeur de l'ensemble 21 fr.).
 b) Seringue de 20 centimètres cubes (pour sérum de Roux, etc.) avec tube-raccord caoutchouc, deux aiguilles et boîte métal (valeur 21 fr.).

Livres.
 a) *L'Art et la Médecine*, par Paul Richer, membre de l'Académie de médecine; ouvrage de grand luxe, 562 pages, 350 illustrations (valeur 30 fr.).
 b) *L'Assise au Beurre*, un beau volume album contenant une cinquantaine de numéros différents, illustrés

par nos meilleurs humoristes (Willette, Abel Faivre, Guillaume, Steinen, Roublie, Mirande, Ricardo Flores, ... etc.) (valeur 24 fr.).

10° *Œuvres de Rabalais*, 4 vol., édition des Bibliophiles, reliure d'amateur, tête dorée (valeur 24 fr.). (Les œuvres de notre vieux et savoureux confrère s'imposent à toute bibliothèque médicale.)

11° *Les Difformes et les Malades dans l'Art*, par le Professeur Charcot et Paul Richer; ouvrage de grand luxe, nombreuses illustrations (valeur 20 fr.).

12° *Œuvres d'Alfred de Musset*, édition de la collection artistique Jouaust, 7 volumes (*Premières Poésies*; *Poésies Nouvelles*, *Comédies et Proverbes* (2 vol.), *Contes, Nouvelles*, etc., *Confession d'un enfant du Siècle*) (valeur 21 fr.).

13° *Quatre volumes à choisir parmi les 6 volumes suivants de Georges Cain*, à 5 fr. l'un, largement illustrés : *Contes de Paris*, *Promenades dans Paris*, *Nouvelles Promenades dans Paris*, *A travers Paris*, *Pierres de Paris*, *Envois de Paris*. (Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.)

14° *Le Cabinet secret de l'Histoire*, par le Dr Cabanès; 4 vol. illustrés, à 5 fr. l'un (valeur 20 fr.).

15° *L'Éducation artistique par l'Image et l'Anecdote*, par Paul Bayard, inspecteur des musées; vol. de grand luxe, 600 pages, 400 illustrations (valeur 30 fr.).

16° *Œuvres complètes de Shakespeare*, traduction publiée il y a deux ans par la Maison Flammarion; 8 beaux volumes illustrés, à 3 fr. 50 (valeur 28 fr.).

17° *Le Nu au théâtre (depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours)*, par les Drs Witkowski et Nass (valeur 20 fr.).

18° *Ping'lang de Flores* à choisir dans la liste suivante : *Mœurs intimes du Passé*, par Cabanès (3 vol. à 3 fr. 50

AVIS TRÈS IMPORTANT

Collection des 12 Numéros 1911 d'ESCALAPE

Depuis le 1^{er} Août 1912, le prix de cette collection est porté à 40 francs net, sans prime

l'un); — *Les Morts mystérieuses de l'Histoire*, par Cabanès (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Les Indiscrets de l'Histoire*, par Cabanès (6 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Pauvres Docteurs*, par le Dr Lucien Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — *Monsieur l'Égroté*, par Le Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — *Curiosités Médico-Artistiques*, par Le Nass (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Les Accouchements à la Cour*, par le Dr Witkowski (1 vol. à 10 fr.); — *Le Théâtre de Molière*, par Jouaust, avec la préface de 1682; toute bibliothèque médicale doit posséder l'œuvre de Molière (8 vol. à 3 fr. l'un); — *Les Mystères des Dieux (Fœtus)*, par Pierre Foké (valeur 6 fr.); — *Figures d'après une correspondance inédite*, par Boyer d'Agén (valeur 25 fr.); — *Les Confesseurs de J.-J. Rousseau*, édition des Bibliophiles (3 vol. à 3 fr. l'un); — *Moral inconnu*, par le Dr Cabanès (1 vol. à 5 fr.); — *Le Maroc pittoresque*, par J. du Taillis (1 vol. de luxe, largement illustré, à 10 fr.); — *Lettres de mon Moulin*, par A. DauDET (1 vol. de luxe, abondamment illustré, à 10 fr.); Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.

VI. — **Abonnements.** (Les personnes abonnées déjà directement à l'une des Revues ci-dessous ne peuvent la choisir comme prime.)

19° *La Grande Revue*, bi-mensuelle, abonnement d'un an (val. 20 fr. pour la France; 25 fr. pour l'étranger).

20° *La Revue* (directeur : Jean Finot), bi-mensuelle; abonnement d'un an (valeur 24 fr. pour la France; 30 fr. pour l'étranger).

21° *L'Art Décoratif*, bi-mensuel (Revue de l'Art ancien et de la Vie artistique moderne); nombreuses planches en couleurs susceptibles d'être encadrées; abonnement d'un an (valeur 22 fr. pour la France; 26 fr. pour l'étranger).

VII. — **Stylo "Gold Star"**, modèle *Safety*, se portant dans toutes les positions.

BROMONE ROBIN

(PEPTONATE DE BROME)

ou
 COMBINAISON de Brome et de Peptone, entièrement assimilable, d'une action avant avantage les Bromures, sans craindre les conséquences du Bromisme.

Contre :

MALADIES NERVEUSES, FATIGUE CÉRÉBRALE
 NEURASTHÉNIE, IRRITABILITÉ NERVEUSE

DES FEMMES ET DES JEUNES FILLES

TROUBLES NÉVROPATHIQUES CHEZ LES ENFANTS

40 à 100 gouttes par jour. — 40 gouttes correspondent au contenu d'un flacon thérapeutique à 1 gr. de Bromure de Potassium.

EN GROS : 13, RUE DE POISSY, PARIS. DÉTAIL : Principales Pharmacies

IODONE ROBIN

(PEPTONATE D'IODE)

ou
 COMBINAISON de Iode et de Peptone, entièrement assimilable, d'une action avant avantage les Iodures, sans craindre les conséquences du Iodisme.

Contre :

ARTÉRIO-SCLÉROSE, ASTHME
 SYPHILIS, RHUMATISMES

Iode organique assimilable, donne des résultats surprenants. Ne donne aucune réaction bleue avec l'empois d'amidon, ce qui prouve qu'il n'y a pas d'iode en liberté.

DOSE : Depuis 5 gouttes jusqu'à 120 gouttes par jour.

20 gouttes correspondent comme effet à 1 gramme d'Iodure de Potassium.

VENTE EN GROS : 13, RUE DE POISSY, PARIS. — DÉTAIL : Principales Pharmacies.

AU LECTEUR

—
—
—
—

NOS SUPPLÉMENTS TRIMESTRIELS

Le Supplément trimestriel d'Avril comprenait deux articles illustrés, consacrés aux *Hermaphrodites*: l'un du à la plume du docteur Nass (*Les Hermaphrodites devant les tribunaux du Moyen Age*); l'autre reproduisant, avec les dessins originaux, une curieuse brochure présentée en l'an X de la République, à l'Académie de Mantoue, sur le sexe d'un individu vivant connu sous le nom de *Jaqueline Foroni*.

Le Supplément trimestriel de Juillet donnait un article de D' Nass sur la *Bestialité antique* et la belle *Épître folote et testamentaire* de Georges Fourest.

Notre Supplément trimestriel, encarté dans le présent numéro d'*Escalpe*, est consacré au *Bal de l'Internat* (1912).

Les suppléments trimestriels ne sont adressés qu'à ceux de nos abonnés qui nous en ont demandé le service.

INTÉRÊT SCIENTIFIQUE ET MÉDICO-PSYCHOLOGUE DES POTERIES ANCIENNES DE LA COLOMBIE

Notre distingué collaborateur, le D^r Bérillon, professeur à l'École de psychologie, publiait l'an dernier nos

Nous puiserons largement, pour cette fin, dans l'étude que vient de publier M. Delachaux dans *L'Art Décoratif* (5 octobre 1911).

M. Delachaux fait remarquer que les travaux scientifiques et archéologiques traitant de la Colombie sont relativement peu nombreux.

dans leurs tombeaux est si spéciale qu'ils ne fournissent guère que des documents sur les croyances religieuses: ce sont des poteries, des bijoux en or, des pierres taillées ou sculptées et parfois des ossements. La présence de l'or dans les sépultures fut connue des Espagnols dès leur arrivée et, dès ce temps, le métier de *guacero* devint à la mode. La chasse aux *guacos*, ou tombes indiennes, était pour les chercheurs d'or des plus fructueuses. Il va sans dire que tous ces trésors en or étaient improductivement jetés au creuset pour être transformés en lingots. Les collectionneurs n'ont commencé à s'occuper de ces objets qu'à une date fort récente; néanmoins quelques belles collections ont encore pu se former, dont la plus célèbre est celle de M. Leocadio Ma Arango, à Medellín, ainsi que plusieurs autres qui ont pris le chemin de musées d'Europe, tels que ceux de Berlin et de Leipzig.

Nous n'aurons ici qu'à nous occuper de poteries; mais nous croyons utile avant tout de rappeler en quelques lignes ce que sont ces sépultures dont on se tire encore de nos jours, ces *guacos*, comme on les nomme dans le pays même.

Le *guacero* doit être un homme habile, car ce n'est pas toujours chose facile de trouver l'emplacement d'une tombe, les Indiens ayant pris les plus grands soins à en dissimuler l'ouverture. Les *guacos* sont de diverses formes; les unes carrées, d'autres rondes ou encore triangulaires. Les parois sont tantôt verticales, tantôt en gradins, quelquefois relevés



Poteries anciennes de la Colombie, rapportées par les Docteurs Fuhrmann et Mayor

colombes un article qui fut remarqué sur la *Pathologie des Actéques d'après leurs ex-votos*. Nous voulons aujourd'hui, dans un même ordre d'idées, attirer l'attention sur la riche moisson que les Docteurs O. Fuhrmann, professeur à l'Université de Neuchâtel (Suisse) et Mayor viennent de rapporter de leur mission scientifique à travers la Colombie.

Nos notions sur la préhistoire de la Colombie sont fort vagues, pour ne pas dire nulles, puisque celle-ci n'a comme seuls appuis que les vestiges épargnés par le temps et les hommes, et ces vestiges se réduisent à fort peu de chose malheureusement, en dehors des sépultures et de quelques lieux de culte. La nature même des objets qui accompagnent les morts

PHARMACIE CHARLARD-VIGIER, Ph^m de 1^{re} cl. et R. HUBERRE, Ph^m de 1^{re} cl., Docteur ès-Sciences, 12, BOULEVARD BONNE-NOUVELLE, PARIS
PRODUITS ORGANIQUES F. VIGIER
CAPSULES OVARIQUES VIGIER

Chlorose. — Troubles de la Ménopause et de la Castration. — Troubles de la puberté. — Aménorrhée. — Dysménorrhée. — Maladies nerveuses, etc.

Capsules Surrénales Vigier à 0 gr. 25 c.

Maladie d'Addison, Diabète insipide, Nécrotite séro-séreuse (rh. card.), Rachitisme

Capsules Hépatiques Vigier à 0 gr. 30 c.

Contre la Cirrhose, Ictère, Hépatyste, Goutte, Diabète, Insuffisance hépatique chez les syphilitiques, etc.

Capsules Pancréatiques Vigier à 0 gr. 30 c.

Contre le Diabète (Calme la soif).

Capsules Spléniques Vigier à 0 gr. 30 c.

Contre Cachexie palustre, Anémie, etc.

Capsules Euepeptiques Vigier à 0 gr. 30 c. de substance.

Contre Affections du Pintesin, Entérites, etc.

Capsules d'Hypophyse Vigier à 0 gr. 30 c. d'hy-

Dans les cas d'Acromégalie, Myxœdème, albugés, Cardiopathies chroniques, Maladies infectieuses, etc.

CAPSULES DE CORPS THYROÏDE VIGIER

Obésité — Myxœdème. — Fibrome. — Métorrhagie. — Arrêt de croissance. — Consolidation des Fractures. — Rhumatismes. — Épilepsie, etc.

Capsules de Thymus Vigier à 0 gr. 30 c.

CHLOROSE, Aménorrhée, Troubles de la croissance, Malade de Basedow, Poléide, Pour développer les seins.

Capsules de Parotite Vigier à 0 gr. 20 c.

Contre Affections ovariennes, Diabète, pour faciliter la Digestion des féculents.

Capsules Prostatiques Vigier à 0 gr. 30 c.

Contre les Maladies de la prostate.

Capsules Orchitiques Vigier à 0 gr. 30 c.

Neurasthénie, Ataxie, Débilité sénile, Impuissance.

Capsules Rénales à 0 gr. 30 c. de rein.

Albuminurie, Néphrite.

Capsules de Moelle osseuse à 0 gr. 30 c.

Contre l'Anémie pernicieuse, Chloro-Anémie, Anémie, Rachitisme, etc.

CAPSULES GALACTOGÈNES à 0 gr. 30 centigr. de placenta.

Pour toutes ces sortes de Capsules la dose est de 2 à 6 par jour.

TRAITEMENT DE
l'Arthritisme et de la Dyspepsie
 par l'Eau de

VALS REINE
 SOURCE

Un Verre le matin
à jeun

Un Verre une heure
avant le Dîner

Un Verre une heure
avant le Dîner

Le reste de la bouteille
consommé aux Repas

Toutes Pharmacies ou s'adresser à M. CHAMPETIER, à Vals-les-Bains (Ardèche)

ties de dalles de pierre. Le fond se trouve à deux mètres, ou plus encore, sous le niveau du sol. Des niches plus ou moins profondes creusées dans les parois recevaient les ossements des morts. Il est très rare de trouver des squelettes ou des os en bon état, et le plus souvent même, ils sont complètement détruits. Les objets en or et les poteries sont placés dans une des niches, mais non mélangés arbitrairement.

Ainsi, chez les Indiens de Chiriqui (Panama) les poteries occupent le centre de la guaca, tandis que les ossements sont distribués au pied des parois et les objets en or dans les interstices des pierres. Les morts subissant probablement une préparation avant d'être inhumés, comme cela était le cas chez les Indiens de Chiriqui. Ceux-ci exposaient leurs morts pendant plusieurs mois dans une sorte de cabane élevée sur des pilotis, puis les ossements étaient recueillis et soigneusement grattés et blanchis avant d'être placés dans la tombe (*Chiriquian Antiquities*, G. Grant Maccurdy, Yale University 1911).

En jetant un coup d'œil rapide sur les poteries figurées ici, on est frappé de leur aspect bizarre de bibelots rares et curieux. Ce n'est pas là le produit d'un potier, mais plutôt celui d'un sculpteur, car toutes ces pièces sont sorties de doigts habiles qui ne se sont point servis du tour.

Si nous nous demandons où nous avons vu leurs pareilles, notre pensée se porte tout naturellement vers quelque cathédrale gothique et il nous semble voir

la faune des chapiteaux et des gargouilles du XII^e siècle.

Il y a dans ces formes tant d'imprévu, une invention si féconde dans la silhouette et dans l'interprétation de la faune employée, avec cela un coup de main si libre et si franc et sans aucune hésitation, que nous avons l'impression de nous trouver

Nous avons déjà parlé de l'aspect de « bibelots » que revêtent la plupart de ces formes. Elles n'ont certainement point été faites pour servir à un usage domestique. Ce ne sont pas des ustensiles de ménage. Il est bien plus probable qu'elles ont fait l'objet d'une industrie spéciale pour le culte des morts. Il est probable

cérémonies religieuses très importantes, avaient lieu au bord de certains lacs, cérémonies pendant lesquelles des trésors ou objets de toute sorte et spécialement en étain jetés dans les flots, par les prêtres, au point qu'il vaut actuellement la peine d'exploiter systématiquement certains de ces lacs en les desséchant. Les Forces de la Nature, sous divers aspects, devaient être l'objet de ces cultes. De là l'inspiration puissante dans une observation profonde de tout ce qui vit. C'est l'homme et les animaux les plus répandus qui sont le prétexte de tout décor. L'ornement le plus géométrique même peut en général être ramené à son origine animale dont il n'est que la représentation schématique ou la stylisation à outrance.

L'absence absolue du décor floral, si répandu chez d'autres peuples, est remarquable dans un pays où la flore est si riche, ne serait-ce que celle des orchidées.

Les animaux les plus divers, sur contre, ont servi à nos artistes, depuis les insectes jusqu'à l'homme, les poissons, les reptiles, les oiseaux, divers mammifères, tout est prétexte à une silhouette amusante. Ils ne s'attachent pas seulement à la forme générale caractéristique et pour ainsi dire schématisée d'un espèce, mais ils l'observent dans ses mouvements et dans des états divers, d'une façon souvent fort réaliste. Ils ont tiré parti de certaines poses typiques pour en créer des formes imprévues, telles ces grenouilles et ces salamandres en rut avec leur dos hautement arqué. Nous sommes en droit de nous



Poteries anciennes de la Colombie, rapportées par les Docteurs Fuhrmann et Mayor

Clôché de l'Art Décoratif

en face de l'œuvre d'un excellent artiste.

La matière, facteur si important dans les arts décoratifs, est belle quoique d'un aspect âpre et un peu grossier. La cassure nous montre cette terre formée d'un sable aggloméré par une substance noire vitrifiée; la surface est d'un noir légèrement lustré, à l'aspect gras.

aussi qu'elles avaient une signification symbolique et religieuse. Mais ici encore les données les plus élémentaires nous manquent sur les idées religieuses de ces civilisations anciennes. Nous savons seulement que des temples fort beaux et fort riches ont été incendiés par les soldats espagnols; nous savons aussi que des

SPLÉNODOSE
RATE - FOIE - THYROÏDE
TUBERCULOSE sous toutes ses formes et à toutes les périodes
MÉTÉORISME - ANÉMIE - ANÉMIE NÉVROTIQUE
Art. thym. OVARO-THYROÏDINE Reconstit. mé.
INSUFFISANCES THYROÏDIENNE ET SPANIQUE
OESITE Troubles de la Menstruation et de l'Utérus - MYXÉDÈME

PLACENTODOSE
PLACENTA - MAMMAIRE
Insuffisance lactée - Prolifération des seins et de l'utérus
MÉTÉORISME - MÈRES - FIBROMA - TUMEURS
Diplo. Laboratoire D'ÉPREUVES - 128, Rue d'Amboise - PARIS

CŒUR ARTÉRIO-SCLÉROSE
Avec ses bains:
ROYAT
CARBO-GAZÉUX
TROUBLES CARDIO-VASCULAIRES
GUÉRIT

MALADIES INFECTIEUSES, PNEUMONIES, GRIPPE, ANGINES, RHUMATISMES, SEPTICÉMIES, TYPHOÏDE, ENTERITES PÉRITONITES, SALPYNGITE, CYSTITES, MÉNINGITES, TUBERCULOSE, PALUDISME, etc.

"LANTOL" COUTURIEUX

Rhodium colloïdal électrique

Procédé LANCIEU (Académie des Sciences, 27 Novembre 1911).

en Ampoules injectables de 3 c. c. et Capsules pour l'usage interne.

DOSES : INJECTIONS sous-cutanée, intra-musculaire ou intra-veineuse : 1 à 3 c. c.
CAPSULES : 2 à 6 par jour.

TRÈS ACTIF

INDOLORE

TRÈS STABLE DIRECTEMENT INJECTABLE

Échantillons et Notices : Laboratoires COUTURIEUX, 57, Avenue d'Antin, PARIS

TRAITEMENT PAR LES



CONSTIPATION
Chronique ou Accidentelle

Fermentations gastro-intestinales
Intoxications bacillaires
Troubles hépatiques et biliaires

Produit naturel et complet
à base de Podophyllin et Cascara

Dose : un ou deux grains avant ou au milieu du repas du soir.

Administration : 64, BOULEVARD PORT-ROYAL, PARIS

demande s'il y a la simple fantaisie d'artiste ou bien une idée symbolique. La grenouille joue un grand rôle dans toute l'ornementation indienne, aussi bien dans l'Amérique du Nord que dans l'Amérique Centrale et celle du Sud; partout nous retrouvons, interprété d'une façon anachronique et dans les matières les plus variées (plumes, vannerie, sculpture, métal, poterie, etc.), le schéma de la grenouille. Il existe même une série de ces schémas passant insensiblement de la figuration de la grenouille à celle de l'homme. Nous devons donc y voir une de ces idées populaires et symboliques remontant à des croyances très primitives et anciennes.

La salamandre se trouve aussi, quoique dans une moindre proportion, mêlée à la figure humaine.

Nos poteries ne sont pas façonnées au tour, mais modelées à la main, ce qui imprime à toutes ces pièces un caractère très spécial et individuel. En effet, lorsqu'on regarde une collection de poteries dont la forme générale de chaque pièce est faite au tour, l'ensemble conserve une unité, je dirais même une uniformité monotone. Ici c'est tout le contraire. Il semble que toute forme régulière soit soigneusement évitée et nous n'avons plus devant nous une collection de pots, mais une foule de petits êtres fantasmagoriques et singulièrement vivants! Nous ne trouvons dans l'histoire des arts nulle part des objets analogues, si ce n'est, avons-nous dit, dans notre Moyen âge, dans les gargouilles et les chapiteaux de nos cathédrales.

Voici la technique du potier indien de nos jours. Il pétrir l'argile dans ses mains, afin de la rendre plus malléable. Puis, il en forme des boullins vermiculaires. Ces boullins sont ensuite enroulés en spirale dans un plan horizontal pour faire le fond du vase; tout la forme du vase se trouve bâtie

ainsi par cet enroulement continu, comme cela se fait pour certaines vanneries.

La surface est aplanie et les parois ramenées à une épaisseur convenable

Cette technique est peut-être la même dont se servaient les ancêtres des Indiens actuels. La terre acquiert par ce traitement la qualité que donne

et est ensuite généralement remplie avec une argile jaunâtre, comme une nierre ou un chambré. La gravure ne sert qu'à une ornementation géométrique, aucune représentation zoomorphe n'est faite par ce procédé. Le modelage, par contre, est le mode principal dans cette ornementation. Tantôt ces procédés se trouvent employés seuls, tantôt, et c'est le cas le plus fréquent, ils se trouvent réunis et se complètent, la gravure servant à remplir des espaces vides ou à indiquer la structure de la peau d'un animal, ou encore à indiquer les ornements, colliers ou vêtements d'une figure. Aucune trace de couleur ou de peinture; toutes les pièces sont uniformément enduites de ce lustre noir.

Toutes les interprétations de la figure humaine se ramènent à un type curieux, qui est la caricature de la race indienne indigène.

Ce sont des yeux fendus en amande et légèrement relevés aux angles, d'un type tout à fait asiatique. Le nez, par contre, est grand et arqué, quelquefois même crochu, parfois percé d'une bouche, ainsi que les oreilles. La bouche se retrouve aussi bien visible sur la plaque représentée ici; les oreilles sont percées d'un trou, et devaient probablement recevoir des boucles en or.

Sur les vases anthropomorphes, le sexe est particulièrement mis en évidence; là aussi nous devons chercher la raison dans un symbolisme religieux.

Ces poteries doivent remonter à une époque précolombienne ou du moins contemporaine de la conquête espagnole. Nous savons que des produits de la poterie des Indiens actuels sont loin d'égalier les produits anciens et qu'elle ne fournit plus que quelques formes grossières d'un usage courant. D'autre part, les Espagnols anéantirent en très peu de temps la culture indigène dont nos pièces paraissent être des vestiges.



Poterie ancienne de la Colombie (Sujet anthroporphe flanqué à gauche d'une salamandre, à droite d'une grenouille).

au moyen d'outils en bois spécialement taillés dans ce but. Les pièces crues sont séchées au soleil et passent ensuite dans un grand feu à ciel ouvert.

aux métaux le laminage ou le filage. Deux procédés suffisent à l'ornementation: la gravure en creux et le modelage. La gravure se fait au moyen d'une pointe

MÉTHARSOL

(Méthylarsinate de Soude)

AMPOULES..... 0,05 de Métharsol par ampoule.
GOUTTES..... 0,02 de Métharsol par 20 gouttes.
PILULES..... 0,02 de Métharsol par pilule.

SYPHILIS
FIÈVRES
PALUDÉENNES
CACHEXIE
ANÉMIE

MÉTHARFER

(Méthylarsinate de Fer)

Action spécifique du méthyarsinate sans au pouvoir hématogène du fer.

AMPOULES..... 0,05 de Métharfer par ampoule.
GOUTTES..... 0,02 de Métharfer par 20 gouttes.
PILULES..... 0,02 de Métharfer par pilule.

CHLORO-
ANÉMIE
LEUCÉMIE
CACHEXIE

GAIARSOL

(Méthylarsinate de Gaïacol)

AMPOULES..... 0,05 de Gaïarsol par ampoule.
GOUTTES..... 0,05 de Gaïarsol par 20 gouttes.

TUBERCULOSE
AFFECTIONS
DES VOIES
RESPIRATOIRES

GASTROZEMASE

(Suc Gastrique naturel)

Action digestive immédiate.

Action antiseptique - Action excito-sécrétoire.

De un à 3 Comprimés au milieu du repas.

HYPOPEPSIE
HYPOCHLORYDIE

SEL GALACTOGÈNE JOLIVET

Granulé à base de GALEGA VERA fraîchement récolté
et de PHOSPHATE de CHAUX assimilable

STIMULE la SÉCRÉTION LACTÉE

En augmentant la quantité } du LAIT
En améliorant la qualité }

TONIFIE

à la fois la NOURRICE et l'ENFANT

DOSE JOURNALIÈRE :

2 à 4 cuillerées à soupe aux repas
dans du vin, de la bière, etc.

Notices et échantillons :

PHARMACIE du Docteur BOUSQUET, 140, Faub. Saint-Honoré, PARIS

LABORATOIRES
BOUTY

3^{ème} Rue de Dunkerque,
PARIS.

AUTOUR DE L'ÂME HUMAINE

I. — L'hôtellerie de l'âme

« L'âme est jetée dans le corps pour y faire un séjour de peu de durée. » Cette pensée de Pascal synthétise la réponse à une toute première question : comment l'homme, à l'état de nature ou à l'aube des civilisations, est-il arrivé à concevoir l'âme distincte du corps ? Il y a plusieurs opinions à cet égard.

L'homme primitif, le sauvage, est un être naïf. Il tremble devant l'inexpliqué. Il s'effraie à la vue d'un compagnon, un instant auparavant actif, expansif et tout à coup ne répondant plus à aucun appel, ne faisant plus aucun geste, inerte comme la pierre. Cette immobilité, le survivant s'en demande la cause. Il se dit qu'il doit y avoir quelque chose ou quelqu'un d'invisible et pourtant réel qui permet ou crée l'activité, la parole, le geste, tout cet ensemble de phénomènes que nous appelons la vie. Et ce quelque chose qui est pour les philosophes l'âme, l'homme primitif le voit échapper à sa curiosité. Vaguement pourtants, dans la confusion de son trouble, de son intelligence éclaircie, il se persuade que ce qui donnait le mouvement donne maintenant l'immobilité. Et il en conclut que le corps n'est probablement qu'un wigwam, un abri, une sorte d'hôtellerie où le voyageur inconnu s'arrête quelque temps pour partir ensuite et aller on ne sait où.

C'est bien la pensée de Pascal. Et c'est une explication qu'on retrouve dans les croyances des Indiens américains des Grands Lacs. Mais il y a d'autres interprétations. Selon pour les peuples primitifs, la mort

est le congé que prend le nomade qui a, pour quelque temps, élu demeure dans l'hôtellerie qu'est le corps, pour d'autres ce voyage n'est que temporaire : l'âme qui s'en va revient au gîte après la fugue.

Cette dernière conception confond simplement la mort avec le sommeil et elle se constate pour la plupart des mythologies. Pour Homère, par exemple, Thanatos (la mort) et Hypnos (le sommeil), sont deux jumeaux et Pausanias conte qu'on les voyait, l'un noir, l'autre blanc, dans les bras de leur mère la Nuit, sculptés sur le fameux coffre de Cypselos, où ce futur tyran de Corinthe fut caché à sa naissance pour le dérober aux Bacchantes qui voulaient le tuer.

Le sommeil ressemble, en effet, à la mort comme celle-ci, il tient l'homme en apparence inanimé. Mais il en diffère, car, pendant qu'il nous enchaîne, les songes qui le peuplent nous présentent des tableaux analogues à ceux de la vie réelle. L'homme primitif va toutefois plus loin : il croit à la réalité de ses songes. Au réveil, il dépeint à ceux qui l'entourent les scènes dont il fut témoin pendant qu'il dormait et dans lesquelles il joua un rôle : « J'ai vu ceci, j'ai fait cela. »

Ceux qui l'écoutent, émerveillés, lui apprennent qu'au cours de ses visions il est resté complètement immobile. Alors, il se pénètre de la certitude qu'il est sorti de son corps pour aller chasser, pêcher, visiter des tribus voisines ou leur livrer des combats.

Le Groenlandais ne doute point de ce genre de voyages et le Kamtchadate soutient que le *kajak* (la barque d'un autre chasseur de phoques lui appartient, parce que celui-ci le lui a donné en rêve.

Bastian rappelle que, selon les Vedas, l'âme, pendant le sommeil, s'absteint du corps et va s'entretenir avec les Devas, dieux créateurs et protecteurs.

Beaucoup de sauvages craignent de réveiller brusquement le dormeur. Les Tagals de Luçon (Philippines) sont, à cet égard, très circonspects. Il en est de même, nous a raconté un explorateur, des anthropophages du

Brésil méridional, qui tiennent captifs les enfants des vaincus massacrés et les élèvent, comme les volailles engraisées dans la mue, jusqu'à un certain âge, pour les faire rôtir lorsqu'ils seront à point. Ces sauvages féroces se garderaient bien de réveiller leurs jeunes prisonniers endormis.



Harpy relevant une âme
Bas-relief du monument de Xanthos
(Musée britannique)

Ils disent que le *niako* (l'âme, le voyageur) est peut-être loin et pourrait ne pas retrouver son chemin, ce qui occasionnerait la mort. Et, comme l'ogre, ils veulent manger de la chair fraîche.

Cette illusion de l'accomplissement de fait revêt hantait également les anciens Grecs et Romains. Le rhéteur Aristide s'en ferma dans le temple d'Asklépios et s'y endormit, pour demander en songe au dieu le remède à une maladie incurable. Le dieu l'écouta pendant son sommeil, mais lui répondit que la guérison n'aurait lieu qu'au bout de treize ans, à la condition de se baigner chaque jour de l'hiver dans l'eau glacée d'un fleuve. Aristide suivit fidèlement la prescription et fut sauvé. Devenu ensuite prêtre d'Esculape, il écrivit, tel un reporter moderne, sans en rien oublier, cette interview divine.

Il y a donc chez les peuples primitifs ou anciens, une croyance en quelque sorte générale à l'hôtellerie prêtée par le corps à l'âme qui, pendant le sommeil, est en rupture de ban. Dormir, mourir, c'est voyager. Seulement, le voyage de la mort est plus long que celui du sommeil.

Les Abipons du Paraguay ne font aucune différence entre l'un et l'autre. Pour eux, le mort n'est que profondément endormi. Il se réveillera si la voix qui le rappelle est assez forte pour qu'il entende. Et s'il tarde à l'entendre, on l'accable de cris et de hurlements. C'est exactement ce que font les vocéristes en Corse et les femmes qui poussent des lamentations aux obsèques dans les églises des Prêtres-Orientales : « Ah ! pauvre, reviens, reviens ! »

Aussi les Abipons tiraient-ils le mort par les jambes et les bras pour le réveiller.

PILULES MARAIN
Laxatif idéal
guérit la **CONSTIPATION** et ses conséquences
1 à 2 pilules au repas du soir
Dépôt chez : **FOURNIER, à Dijon**

PILULES RHÉNOMARTIALES
(Arrhénil et fer assimilable)
Fortifiant énergique et Régénérateur, Spécifique dans Convalescences
Anémies, Grippe, Fièvre générale, Prédiposition à la Tuberculose
2 à 3 pilules par jour. — Le flacon, franco 4 50
Dépôt : **PEPÉ, 20, Faubourg Poissonnière, PARIS**

TUBERCULOSES
Bronchites, Catarrhes, Gripes
L'ÉMULSION MARCHAIS
Calmé la TOUX, révo l'APPÉTIT
et cicatrise les lésions.
dans l'air, l'huile de Foie de Morue.
de 3 à 4 cuillerées par jour.

E. COGIT & C^{IE}
CONSTITUTIONNELS N'ONT RIEN POUR LES SCIERES
16, boulevard, St-Germain
PARIS
Fournitures générales pour Bactériologie et Micrographie.
Dépôt pour la France des MICROSCOPES et des JUMELLES à PRISMES
E. LEITZ
TELEPHONE : 512-20

VO-LÉCTHINE BILLON
RECONSTITUANT par EXCELLENCE
NEURASTHÉNIE, PHOSPHATURIE
ANÉMIE CÉRÉBRALE
SURMENAGE, CONVALESCENCE, ETC.

LES ÉTABLISSEMENTS POULENC FRÈRES
FABRIQUE DE PRODUITS CHIMIQUES - PARIS -
INDICATIONS :
DRAGÉES GRANULÉES AMPOULES
à 0 gr 05 centigr. — Dose : 6 par jour, ou 3 fois, un peu avant les repas. (Enfants : 2 à 4 dragées.)
à 0 gr 10 centigr. par cuillerée à café — Dose : 3 cuillerées à café par jour. (Enfants : 1 à 2 cuillerées à café.)
à 0 gr 05 centigr. par solution sucrée. — Dose : 1 injection intramusculaire tous les deux jours.

VERITABLES GRAINS DE SANTÉ
PURGATIF DOCTEUR FRANCK SUPÉRATIF
150 la Boîte de 50 Grains
Régule dans chaque boîte. En Vente partout.
Le Remède de la **CONSTIPATION**

II. — La couleur de l'âme : âmes rouges et âmes blanches

Le cœur est rouge. D'où, pour beaucoup de sauvages, la couleur de l'âme qui l'habite. L'âme rouge colore elle-même souvent, comme on le verra plus loin, la forme qu'elle prend dans la croyance de certains naturels.

Pour d'autres, l'âme séjourne dans le souffle, et c'est pourquoi elle se manifeste au dehors. Les Papous, de la Malaisie, n'ont du reste qu'un même terme, *rus*, pour exprimer les idées d'âme, de vie, de souffle. La vapeur d'eau bouillante est *rus* dans la vapeur atmosphérique *rus aikand*. Le souffle humain est *rus ilau*, qui s'échappe tout chaud par la bouche et par les narines. La mort est l'émigration du souffle. Les Seminoles de la Floride croient que l'enfant nouveau-né doit, quand il meurt, recevoir son âme à sa bouche expirante avec son dernier souffle et son dernier adieu. C'est dans cette même pensée que le Romain, à son lit de mort, appelle son parent le plus cher, son meilleur ami, le fait approcher, se penche sur lui avant de quitter la vie et lui dit : « Prends mon âme de ma bouche » (*græpi animam ore meo*).

Dans la légende égyptienne de la création de l'homme, Chnum fait une statue d'argile à laquelle il donne une forme humaine, une sorte de maquette; mais il lui manque la vie. Alors, le céramiste divin s'inspire sur son œuvre et lui introduit son souffle par les narines.

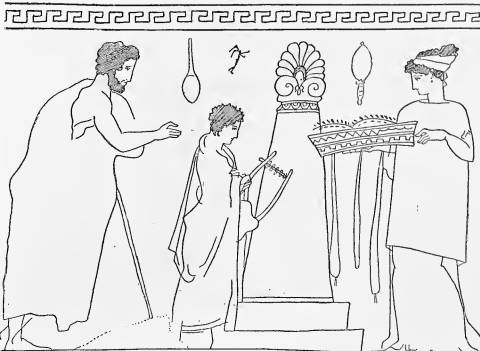
Le souffle étant blanc, l'âme est blanche. Les écrivains religieux, les poètes, se servent de cette expression. Le souffle, dans beaucoup de ces effusions poétiques, est un petit nuage qui se perd dans l'air. La même image se retrouve dans les écrits rituels et le *Nisage messager* (Megha-

dôtu) de Calidasa, ce chef-d'œuvre du lyrisme, n'est qu'un magnifique développement de cette croyance.

Pour les croyances de Transylvanie, quand un homme meurt, c'est le petit nuage, le souffle, l'âme qui s'échappe de

au zénith. Un soldat de faction sur un pont, à ce moment, fit remarquer l'apparition à ceux qui étaient là et dit avec conviction :

— Voyez, là-bas, c'est l'âme de Kant qui monte vers Dieu.



MAR C.

L'Ékhythos (âme du mort) volant près de la stèle (L'Ékhythos à fond blanc du Musée d'Athènes)

ses lèvres. Et à bien regarder cette âme, on voit passer. Un biographe de Kant raconte comment expira le grand penseur de Königsberg. C'était une journée d'une extrême clarté. Le ciel était limpide. Tout à coup, un tout petit nuage léger parut dans l'immensité de l'azur sans tache et flotta lentement vers l'orient en s'élevant

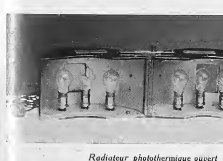
Rouge pour les uns, blanc pour tous les autres, l'âme prend dans d'autres croyances la couleur de feu. Alors, elle est feu follet, *irlich* (lumière errante), comme disent les Allemands. Les Wendes et Tchèques affirment que ces âmes vagabondes prennent parfois la forme humaine et que si l'on s'en approche trop, elles ter-

rasent le téméraire et le tuent. Les Ma gyars s'épouvantent devant les âmes de feu. Ce sont pour eux celles des maléfiteurs qui déplacent les bornes militaires par pure méchanceté. Les paysans flamands sont convaincus que ces âmes errantes tourmentent le passant attardé, le soir, sur les routes, s'accrochent aux roues des chariots, aux chevaux et aux bœufs, s'assoient sur la tête du voiturier et l'obligent à les porter au bout de son bâton jusque devant une chapelle ou un cimetière...

III — L'âme multiple

Pour beaucoup de sauvages ou de peuples primitifs, l'holéologie du corps donne à plusieurs âmes à la fois. Les Esquimaux en comptent deux, les Chinois trois. Une de celles-ci, à la mort, reste dans la sépulture, une seconde va rejoindre le banquet des aïeux, la troisième se rend dans le monde des esprits. Les Malgaches en reconnaissent également trois, dont une ne se sépare jamais du corps et continue à demeurer avec lui dans le tombeau; une autre, qui est la vie, s'écoule dans l'air et la troisième, qui est l'esprit, erre perpétuellement autour du décent. Les naturels du centre de l'Afrique se donnent trois âmes s'identifiant avec le souffle, l'ombre, le cœur. Le souffle (*noso*) vient du vent et y retourne, à l'exception du *noso* du grand chef qui s'insuffle dans son successeur. La seconde âme, l'ombre, quitte le corps et n'y revient plus. Elle va habiter le royaume des morts. La troisième est le *noso-dô* (le cœur). Sans lui l'homme ne sait rien, car c'est le cœur qui sent, pense, conçoit. À la mort, il survit sous la forme d'une araignée, que les survivants doivent mettre pieusement à l'abri des bœcs d'oi-

Thermothérapie



Radiator photothermique ouvert

AIR CHAUD
LUMIÈRE
CHALEUR RADIANTE
LUMINEUSE

Appareil de Docteur
Mironnet de Larocque
pour la
pratique médicale courante

Hypérmisnie, Sudation, Analgésie, Diurèse, Réabsorption des exsudats, Accidentés, Opérés, Maladies chroniques (goutte, rhumatisme, tuberculose)

1. **Radiator photothermique.** Bain local de chaleur et de lumière émise de 50 à 150°; s'adapte à toutes les régions du corps, se grille sur tous les courants, peut s'appliquer à l'entournement du malade; léger, peu volumineux, très portable, technique très simple. En usage dans les Hôpitaux civils et militaires, les cliniques, les stations thermales. Utilisé et recensé dans four mille sur un très grand nombre de Médecins du Monde entier.
2. **Radiator à Liquide ou à Sable chauds.** Bain local de chaleur obscure et d'air chaud; de même forme que le radiator photothermique, le remplace à défaut d'électricité.

3° Douche d'air chaud graduée

A. HELMREICH, Nancy ÉLECTRICIEN-CONSTRUCTEUR
FOURNISSEUR DES HÔPITAUX

ACTOLAXINE F. DAU

CULTURE LAXATIVE de Ferment lactique pur

Supprime immédiatement la CONSTIPATION chronique ou accidentelle, les Infections gastro-intestinales, les Fermentations putrides, Perturbations hépatiques et biliaires.

Rétablit la sensibilité de la muqueuse, provoque la persistance sans la moindre irritation intestinale.

1 à 3 comprimés par jour. — 2500 la boîte de 36 comprimés.

Littérature et Echantillons : LABORATOIRES BIOLOGIQUES de A. PARIS
1, Rue de Châteaudun — 55, Rue Lafayette, PARIS. — Téléph. 122-95.

Maladies du Cerveau
ÉPILEPSIE — HYSTÉRIE — NÉVROSES
Traitées depuis 40 ANS avec succès par les
SIROPS HENRY MURE

1° Au Bromure de Potassium, 3° Polybromure (potassium, sodium, ammonium).
2° Au Bromure de Sodium, 1° Au Bromure de Strontium (exempt de baryte).
Rigoureusement dosées, 2 grammes de sel chimiquement pur par cuillerée à potage et à jeûn, par cuillerées à café de sirop d'acécrose d'orange amères irrispicholite.
Établies avec des soins et des éléments pharmaceutiques de satisfaction le praticien le plus difficile, ces préparations permettent de composer expérimentalement dans des conditions idéales, des médicaments thérapeutiques de divers bromures seuls ou associés. — FLACON : 5 fr.
Maison HENRY MURE, A. GAZAGNE, 104, 110, 112, rue de Valenciennes, Pont-Saint-Espirit (Gard).

SOLUTIONS HENRY MURE

Biphosphate de Chaux arséné — Chlorure-Phosphate de Chaux arséné

Chlorure-Phosphate de Chaux arséné et arséné (LITRE : 5 FR.; DEMI-LITRE : 3 FRANCS)

PHYSIQUE (1^{re} et 2^e périodes) — RACHITISME
ENGORGEMENTS GANGLIONNAIRES ET DES ARTICULATIONS
MALADIES DES OS ET DE LA PEAU
CACHEXIES SCROFULAUSES ET PALUDENNES
ÉPISEPHEMENT NERVEUX — INAPPÉTENCE — DIABÈTE

Le Biphosphate et le Chlorure-Phosphate arséné H. MURE produisent des effets remarquables chez les phthisiques atteints de dyspepsie et dans la chlorose. Sous leur influence, la toux et l'oppression diminuent, l'appétit augmente les forces reviennent.

LITRE : 4 FR.; DEMI-LITRE : 2 FR. 50

AVANTAGES PRINCIPAUX

sur les Solutions similaires

1° Emploi d'un Phosphate monovalent cristallisé, d'une pureté absolue, permettant un dosage rigoureux, difficile à établir avec les Phosphates multiples du commerce, qui doivent leur extrême acidité à un excès d'acide sulfurique toujours sensible à l'assimilation;
2° Les préparations absolues obtenues par un procédé de distillation (une lamouille parfaite);
3° Administration facile par cuillerées dans un peu d'eau vineuse ou sucrée au moment des repas;
4° Traitement phagocyté le plus sûr et le moins coûteux de la chlorose. (Chaque gramme de Crésote de H. Mure).

Conc. — Dans les cas où l'arsénite de soude et la crésote ne seraient pas indiqués, MM. les Docteurs pourront prescrire les mêmes solutions H. MURE non arsénées. LITRE : 3 FR.

Dépôt général : PH^{le} H. MURE, à PONT-SAINT-ESPIRIT (Gard)
A. GAZAGNE, Gendre et Successeur

seaux vivants. Les Dakotas ont quatre âmes, dont l'une reste après la mort dans le village, une autre dans le corps, une troisième se perd dans l'air et une dernière va séjourner parmi les esprits.

Rien de plus intéressant que la pluralité de l'âme égyptienne. Elle se compose de plusieurs éléments rassemblés pendant la vie en une sorte d'entente cordiale que dissocie la mort. La partie la plus importante est le *ka* qui, après la mort, a ses serviteurs, ses prêtres. Le *ka* permet aux survivants, aux amis, de revoir mentalement l'homme défunt ou éloigné, il se trouve en rapport avec le nom et même avec la statue. Le *ka* séjourne pendant la vie dans l'*ib* (le cœur), d'où part toute pensée, toute volonté, tout désir et qui, comme l'expliquent Naville, Pierret, Brugsch, Deveria, Lefébure, est le moteur de tous les actes humains qu'il oriente vers la vérité. L'*ib* n'est jamais coupable. Toute faute commise, même les plus grands crimes, incombe à l'ambiance. Le cœur est et reste toujours pur; il proteste même contre l'impureté du corps, son logis, qu'il abandonne pour le laisser se purifier et n'y revient, au besoin après des siècles, que lorsque la purification est achevée.

Cette pluralité de l'âme se retrouve, en un autre mode de conception, dans la philosophie d'Aristote. Le précepteur d'Alexandre connaît trois âmes : la *végétative* (qui nourrit), la *sensitive* (qui affecte et sent), la *rationnelle* (qui pense), et ces trois âmes sont réunies dans un corps pendant la vie; mais les deux premières appartiennent à la vie physique, sont les causes efficaces du mouvement et s'éteignent avec lui. L'âme rationnelle, au contraire, subsiste après la mort dans l'Élysée, l'être à l'état d'achèvement et de perfection.

IV — La forme de l'âme

Chez beaucoup de peuples primitifs ou sauvages, l'âme est un être ailé. C'est un oiseau, disent les Arabes. Il s'échappe du sang de l'assassiné et vole en faisant entendre un cri plaintif autour de la tombe,

jusqu'à ce que le meurtrier soit vengé. C'est un oiseau-mouche, selon les Aztèques, et en lui s'incarne l'âme du guerrier qui revit ainsi après la bataille où il périt. C'est une tourterelle, affirment les Hurons. C'est une chauve-souris, croient les Caribes.

C'est une abeille pour les Bouriates, qui vivent au bord du lac Baïkal.

Dans beaucoup de récits russes, l'âme a la forme d'un oiseau. Lorsque, au xviii^e siècle, les Rascolniks, partisans du patriarche Nikon, périrent sur le bûcher, le peuple qui assista à leur supplice vit leurs âmes monter au ciel sous la figure de colombes. Dans le gouvernement de Kalouga, pendant les six ou sept semaines qui suivent un décès, on étend sur l'appui de la fenêtre un linges où l'on répand chaque jour des miettes de pain, afin que le mort, dont l'âme s'est métamorphosée en oiseau, ne meure pas une seconde fois de faim. L'âme oiseau est connue de la plupart des Slaves.

Jean Reynaud, l'auteur de *Terret Ciel*, admet la possibilité pour l'âme de retrouver l'impression complète de son existence antérieure. L'être dans lequel elle passe ressent alors tout ce qu'elle éprouva dans sa première vie. C'est pour cette raison, sans doute, que chez beaucoup de peuples primitifs, on trouve la croyance que l'âme reste après la mort dans le même corps humain et peut sortir avec lui de la sépulture. Les négresses des environs de Fachoda en sont tellement sûres qu'elles jettent la dépouille mortelle de leur mari dans le Bahr-el-Abiod, afin que son âme s'y noie avec lui et ne revienne pas obséder la veuve si celle-ci veut se remarier. Les naturels des îles Marshall font de même à l'égard de leurs prisonniers massacrés; ils les submergent et sont alors rassurés, car l'âme noyée est incapable de revenir se venger. Les ancêtres Germains réduisaient les représailles des ennemis morts. Aussi les brûlaient-ils après la bataille et ils avaient soin de disperser les cendres aux quatre vents.

L'âme morte n'a rien oublié de son passé, elle a conscience des secrets de



La pesée des âmes. (Portail de la Cathédrale de Bourges)



Le Reconstituant MOYNE

(GELÉE STÉRILISÉE)

Prix du Flacon:

1 fr. 25

TOUT FLACON OUVERT
DOIT ÊTRE UTILISÉ DANS
LES VINGT-QUATRE
HEURES

Aux personnes malades
ne pouvant pas prendre
d'aliment froid, il est
recommandé d'employer
le Reconstituant Moyne
additionné à un potage.

60 grammes de "Reconstituant Moyne" font un repas

Additionné d'égale quantité d'eau bouillie, **UN CONSOMMÉ SUCCULÉ**

Le "Reconstituant Moyne" est préparé exclusivement avec de la Volaille, du Jambon d'York et des Légumes frais

La réduction STÉRILISÉE de ces produits, sans aucune addition de gélatine, constitue une gelée nourrissante, fortifiante par excellence, d'une digestion facile et d'un goût très agréable, parfaitement accepté par les enfants, les malades et les convalescents.

Le "Reconstituant Moyne" doit être rafraîchi avant de le servir

En vente chez le Fabricant: M^{ME} JEAN MOYNE, 11, Place de la Miséricorde, à LYON. Téléph. 2-49

survivants; car les morts savent tout et vont tout; leur œil sonde les plus intimes replis de l'âme et connaît le présent mieux que ceux qui vivent. De là, la nécessité de ne pas la laisser repaître dans le village, dans la famille, sous sa première forme humaine. Au Groenland, le corps du défunt ne passe point par la porte, mais par une fenêtre que l'on a soin de murer ensuite. Si la mort a lieu pendant l'été, époque où l'on habite sous la tente, on détache un pan de celle-ci par derrière, on fait glisser le corps du défunt par cette ouverture que l'on se hâte de refermer, et une femme, la mère ou la fille du mort, lui crève en brandissant une torche: « Sache que tu n'as plus à remettre les pieds ici! »

départ et sans point d'arrêt. Pour tous, philosophes, visionnaires, illuminés, naturels nafs, l'âme, comme le phénix qui la symbolise dans l'antiquité païenne et même dans la première Église chrétienne, a une forme matérielle visible, humaine ou ani-

tertullien, le puissant Africain, à peine entré dans la secte des montanistes, écrit son traité *De Anima* pour démontrer, comme il s'exprime, la corporalité essentielle de l'âme. Il déclare impossible de concevoir les peines et les souffrances, les

ainsi écrite par les docteurs de l'Église, car elle construira les cercles infernaux où son imagination réunit tous les supplices corporels qui torturent l'âme coupable. Vision idéale dont rien ne surpasse l'éclat grandiose.

Et pourtant n'a-t-elle point, au vrai, son origine dans les naïves croyances des peuples primitifs étrangers aux psychologues, dans l'âme hospitalière par le corps du Papou, dans l'âme double de l'Esquimau, triple du Malgache, quadruple du Dakota, polymorphe de l'Égyptien, dans l'âme abeille du Bouriate?

(G. SAINT-AUBIN, in *La Revue*.)



Giotto. — La mort de Saint François d'Assise entouré de ses frères. (Église de Santa-Croce) Remarque l'attitude expressive et le geste de l'un des frères surveillant l'ascension, vers le ciel, de l'âme du saint

V. — L'âme selon les philosophes, les docteurs de l'Église et les poètes

La vengeance posthume de l'âme est d'autant plus redoutable que, dans la plupart des croyances primitives et populaires, comme nous l'avons vu, où l'âme, au cours de ses migrations dans l'au-delà, revient, en des périodes de réoccupation de l'hôtellerie, vivre diverses existences terrestres nouvelles et successives, ou bien, sous la forme de incarnation qu'elle a choisie, oiseau, animal, insecte, ombre, elle se mêle à la vie des survivants. Les religions de l'Inde professent que ces existences ont été déterminées d'avance. Les prêtres égyptiens s'efforcent d'incorporer à l'âme une série de terminus était atteint.

Platon dit: « La vie vient de la mort et la mort de la vie ». Pour lui, l'âme tourne constamment dans une piste sans point

male. Les bas-reliefs de la cathédrale de Bourges sont, sous ce rapport, singulièrement affirmatifs. Le Christ tient dans son giron un bûcher de petites têtes. Ce sont les âmes des élus qui lui veut soustraire aux regards de convoitise et aux atteintes de Satan.

recompenses et les joies de la vie future si l'âme, après la mort, n'est qu'un pur esprit. Car les flammes de l'enfer ne peuvent rien sur ce qui est incorporel, et ce qui est incorporel ne peut s'absorber, dit-il encore, dans le sein d'Abraham.

C'est sur cette conception de l'âme,

QUESTION DE MARIAGE

Le texte ci-dessous a été copié mot à mot, orthographe respectée, dans les *Münchener Nachrichten*:

Qui voudrait être lié avec des chaînes de roses par une dame veuvage d'irréprochable cri, seule debout, d'âge assis, mais apparence très jeune! Sans moyenne, grande, svelte, ai des cheveux marrons bruns, des yeux plein d'âme et une petite fosse dans la joue gauche. J'ai un caractère noble, courageux, la vraie formation de cœur et très beaucoup de sens pour la nature de tous les arts, comme le montra mon avant-amour pour français. Chaque sport je fais avec. Surtout l'essime pour le ski-courir; et cependant je suis une toute excellente femme de maison, pouvant cuire et fortifier le cœur des messieurs.

Devant la main, ma fortune est assez modérée, mais je possède un héritier-océan avec une souffrance de poumons galopante qui dégradera bientôt.

EAU MINÉRALE NATURELLE
LEGER POUQUES ALICE
 ALCALINE, LITHINÉE, FERRUGINEUSE, RECONSTITUANTE
 La plus agréable des Eaux minérales
 C'est le REMÈDE LE PLUS PUISSANT contre les
DYSPEPSIES, GASTRALGIES
 C'est la véritable Eau de régime des FAIBLES, des CONVALESCENTS et des NEURASTHÉNIQUES
 La Source ALICE de POUQUES est la seule Eau minérale médicamenteuse ordonnée dans le traitement de la Tuberculose par la Récolatification

CARABANA PURGATIVE, DÉPURATIVE, ANTISEPTIQUE
 Le seul qui, outre l'effet purgatif immédiat, exerce son action curative sur les organes malades

Spécialité synthétique
ANTI-DIABÉTIQUE
 DONT CHAQUE UN ÉLÉMENTS A ÉTÉ PRONÉ PAR UNE SOMMÉTÉ MÉDICALE
DIABÉT FUGE
 EXPÉRIMENTÉ AVEC SUCCÈS DANS LES HOPITAUX DE PARIS
AGIT SANS LÉSER AUCUN ORGANE
 15, rue de Valenciennes, 15, Paris

RÉFÉRENCES MÉDICALES

WOLAZER	PETRESCHKY	E. SUPPAN	HANBRAND
LE COFFIN	FRANZ	DIRKMAN	JANET
REICHARDT	LEVISON	G. BALDWIN	ROBERT
WATSON-SMITH	FRANK	G. HALL	LIPOLD LEVY
REUFELT	GORDON KELLY	H. L. HANSEN	A. LAMBERT
LOUIS	A. R. ELZE	W. H. HANSEN	CH. VIDAL
NEUKIRCH	O. BORNHETZ	ENKST	H. VON
KORNFIELD	G. BEHNKE	BEWOLFE	H. VON
OWLSOPE	J. B. MICEE	WATSEF.	GARDIES DE

100 PASTILLES (Comprimés de 50 comprimés)

Urotropine
 SCHERING
 7, Sept. 1891. — MARQUE DÉPOSÉE. — N° 6898

Antiseptique des Véses urinaires
 Traitement en France et Étranger. Exportation dans les autres pays.
 Prophylaxie des Fièvres typhoïdes.

Urotropine Schering
 LE PREMIER DES ANTISEPTIQUES URINAIRES
 LE PREMIER EN DATE ET EN VALEUR
 Prescrire: **COMPRIMÉS D'UROTROPINE SCHERING**
 DOSE : De 2 à 4 comprimés (de 0 gr. 50) par jour, dissous dans un grand verre d'eau à la température de la pièce.
 Échantillons et littérature : 4, Faubourg Poissonnière, 4, PARIS

FLORE ET FAUNE DES OcéANS

Notre distingué confrère, le Dr Jacques Liouville, médecin et naturaliste de l'expédition antarctique française, poursuit actuellement une étude du plus haut intérêt sur l'interprétation artistique, par Léon Laugier, de la flore et de la faune des mers.

Il ne s'agit plus là de la stylisation d'espèces quasi banales tellement elles sont devenues classiques; Léon Laugier a suivi de fort près le grand mouvement scientifique qui a, en quelques années, produit une science nouvelle: l'Océanographie. Ce n'est point ici le lieu d'envisager les déductions d'ordre général, philosophique, qu'on peut tirer des travaux récents en ce domaine. Il importe de savoir que Laugier est à la fois un artiste et un savant, qu'il est un décorateur océanographe.

Il a pu observer de près, avant que la mort ou le contact de l'air aient terni leurs couleurs ou déformé leurs lignes, les animaux les plus rares, les plus singuliers, les plus décoratifs des grandes profondeurs marines. Par ailleurs, dans la paix des laboratoires, il a pu considérer sous les lentilles grossissantes l'intrépidité artistique non moins grand des infiniment petits.

Personne n'ignore aujourd'hui, écrit le Dr Liouville dans *L'Art décoratif*, que les animaux marins sont en nombre bien plus considérable que les animaux vivant à la surface de la terre ou qui s'élèvent dans la couche atmosphérique supposée — à telles enseignes que si presque toutes les classes de la nomenclature zoologique sont

représentées au sein des eaux, des embranchements entiers, tels celui des Echinodermes, celui des Coelentérés et celui des Vermidiens, ne sauraient logiquement, ni physiologiquement, se rencontrer ailleurs que dans le milieu liquide. Des lors, il est compréhensible qu'en faisant de

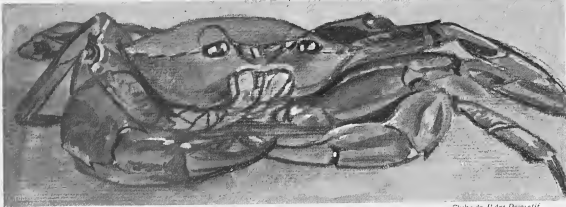
cette Bible de toutes les formes et de toutes les couleurs qu'il a le devoir de feuilleter; mais comme, d'autre part, il n'en peut goûter les images que s'il a présenti les lois d'éternelle logique qui président à l'intelligence de leur complexe beauté, il en découle la nécessité pour

diffère de la peinture proprement dite, est précisément une certaine préoccupation de l'analyse anatomique ou mécanique, un souci de technicité, en un mot, qui conduit le décorateur à décomposer dans leurs éléments exacts les figures qu'il doit représenter, afin d'en réaliser la stylisation.

Faute de cela, on voit des animaux incompréhensibles et qui se croient toutefois spécialistes de la mer, dessiner des polypes à sept tentacules ou réunir les huit bras caractéristiques de ces Céphalopodes par une membrane discoïde — attestant ainsi le plus grave défaut qu'un esprit juste puisse reprocher à celui qui veut styliser la nature: l'avoir inexécutablement représenté.

Les préférences de Laugier pour la représentation des formes animales, doivent être simplement cherchées dans la tournure d'un esprit, malgré tout, cultivé, que captiva toujours le mystère de cette Vie repandue autour de nous sur des êtres si différents les uns

des autres. Ils n'instruisait de leurs mœurs tandis qu'il notait leurs couleurs et qu'il dessinait leur silhouette en tâchant de les grouper harmonieusement pour composer des motifs d'ornementation nouvelle. Il apprit ainsi que les organismes s'enchaînent les uns aux autres, et ces observations de peinture l'aiderent à saisir le lien qui unit aux confins des règnes de la nature le monde des plantes et celui des animaux. Dès lors, il était en possession de la vraie formule qui justifie les passades des savants — ou du moins il était possédé par elle, ce qui revient au même. A son esprit se posait le grand problème



Léon Laugier. — Étude de Crabe Etrille

Dessiné de L.-E. Drouot

celui-ci l'objet de notre étude, nous entreprenons la connaissance des trois quarts de la Zoologie, puisque l'étendue des mers couvre les deux tiers environ de notre planète et que ce vaste espace est occupé par un peuple nombreux de citoyens errants ou de citoyens sédentaires, formes fixes ou libres, adultes ou larvaires, de l'animalité inférieure qui commence aux Protozoaires des grands fonds pour aboutir aux mammifères aquatiques, ces géants du Plancton.

Or, comme tout ce qui est de la nature s'offre au décorateur afin qu'il s'en inspire et qu'elle lui tend, si l'on peut ainsi par-

l'artiste de chercher le fil d'Ariane aux indices duquel il ne perdra pas sa route, et l'obligation pour le savant de l'aider à le trouver. C'est pourquoi la collaboration en matière de décoration, si particulièrement féconde et pourquoi le décorateur a tout intérêt à devenir biologiste lui-même. Le grand mérite de Léon Laugier est de l'avoir très parfaitement compris.

L'on ne conçoit certes pas que la peinture vienne à manquer d'être décorative. Mais l'un des caractères qui donnent à ce qu'on est convenu d'appeler l'art décoratif sa physionomie propre et par lequel il

TUBERCULOSE • LYMPHATISME • ANÉMIE • TUBERCULOSE

TRICALCINE

TRAITEMENT DE LA TUBERCULOSE

LA RÉCALCIFICATION

Ne peut être ASSURÉE
d'une façon CERTAINE
et PRATIQUE

QUE PAR LA TRICALCINE

à BASE DE SELS CALCIQUES RENDUS ASSIMILABLES

EN GACHETS • COMPRIMÉS • POUDRE

LA TRICALCINE EST VENDUE

TRICALCINE PURE

TRICALCINE MÉTHYLARSINÉE

TRICALCINE ADRÉNALINÉE

POUDRE - COMPRIMÉS - GACHETS
4/50 le flacon pour 30 jours de traitement
ou la boîte de 60 gachets

en GACHETS seulement dosés exactement à
0/01 ou 0/02 en MÉTHYLARSINÉE ou soufre chimiquement
pur. 5/1 la boîte de 60 gachets

en GACHETS seulement dosés exactement à
3/1000 en ADRÉNALINÉE ou soufre chimiquement
pur. 6/1 la Boîte de 60 gachets

Echantillons et Littérature sur demande - LABORATOIRE DES PRODUITS SCIENTIFIQUES - PARIS 42, Rue Blanche

• CARIE DENTAIRE • TROUBLES DE DENTITION • DIABÈTE •

CROISSANCE • RACHITISME • SCROPHULOSE

TUBERCULOSE • NERVEUSE • DYSPESIE

dont on ne peut définir les termes sans confesser l'ardente curiosité qu'il suscite. Cette soif d'éclaircir le mystère sous lequel se cache le sens même de la vie est le signe du Démon scientifique.

Il suggère à l'esprit et murmure à l'oreille toutes ces questions que l'on n'oublie jamais une fois qu'on les a entendues : l'adaptation au milieu, la transformation des organismes, la concordance des formes, la corrélation, l'hérédité, l'instinct et, par dessus tout, l'origine des espèces. Les travaux d'aujourd'hui, si riches d'observations et d'hypothèses, ont orienté vers l'étude des habitants de la mer l'inquiétude du monde savant.

La nature ouvre au décorateur le livre inépuisable de ses formes et de ses tons. Mais encore faut-il que l'artiste les comprenne.

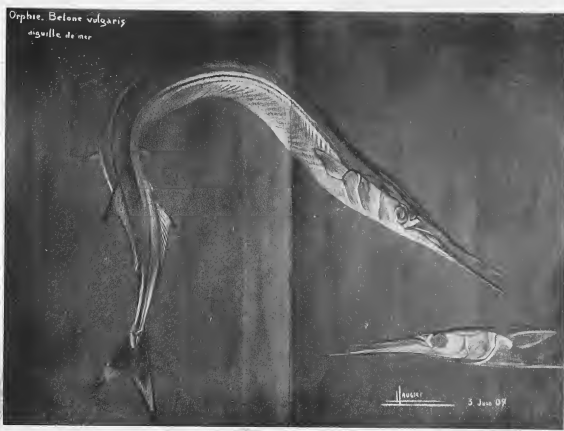
Comprendre c'est saisir l'ensemble des qualités par lesquelles se définit un objet, et, lorsqu'il s'agit d'un spécimen de la vie animale, comprendre sa signification n'est possible que si l'on connaît à l'avance les caractères de l'espèce dont on considère un représentant. Le peintre qui ne verrait dans une Polonouriequ'un boudin violâtre, fût-il bon coloriste et connu-il à merveille son métier, ne saurait prétendre au mérite du modeste décorateur — mais exact — qui le jour où, saisissant le sens rationnel de l'animal, il aurait acquis, sans tout la notion de l'Echinoderme, embarras auquel appartenait encore les Oursins, les Ophiures et les Holothures, toutes bêtes marines à squelette exté-

rieur, sans côté droit, sans côté gauche, mais dont la symétrie est relative à un axe autour duquel leur corps est construit

tistiquement, naîtront de ces connaissances précises et s'appuieront sur la rigueur de ces notions. Cela ne s'invente pas. Lau-

par la pratique assidue du dessin, prit un essai singulier au contact des zoologistes. Puis il voyagea.

Ses travaux reçurent l'approbation du prince de Monaco et lui valurent l'honneur d'une vaste commande pour l'Institut Océanographique.



selon cinq rayons. Alors, seulement, avec l'intelligence morphologique, de nouvelles beautés lui seront révélées et de nombreuses idées, fécondées par l'émotion ar-

gée alla donc l'apprendre dans les laboratoires marins à Roscoff, à Banyuls, à Villefranche, à Wimereux, à Tamaris, à Tatibou et son talent, longtemps mûri

et n'est pas exposé à l'influence de l'atmosphère usuaux qu'il soit versé dans des bouteilles pour être livré aux consommateurs.

LE LAIT SYNTHÉTIQUE

Récemment a eu lieu à Londres la démonstration d'un lait artificiel manufacturé avec des légumes qui, à en croire ses inventeurs, possède tous les éléments du meilleur lait de la vache. Beaucoup d'intérêt était porté à cette démonstration et parmi les personnes présentes figuraient sir William Crookes, des représentants du ministère de l'Intérieur et du Local Government Board.

M. A. J. Faulding, qui a introduit le lait synthétique en Angleterre, a déclaré qu'il était d'une digestion plus facile que le lait ordinaire. Il a prétendu également que sa crème est beaucoup plus nourrissante et peut durer très longtemps. Ce lait peut être employé pour la cuisine, on peut en faire du très bon fromage; mais, il ne peut pas produire du beurre. Le procédé de fabrication est simple et produit toujours le même résultat. Il ne donne lieu à aucune manipulation et n'est pas exposé à l'influence de l'atmosphère usuaux qu'il soit versé dans des bouteilles pour être livré aux consommateurs.

HUNYADI JÁNOS
dite EAU de JÁNOS
Eau Purgative Naturelle



EFFET PROMPT, SÛR ET DOUX
Pour éviter toutes substitutions
prière à MM. les Docteurs
de bien spécifier sur leurs
ordonnances la MARQUE

HUNYADI JÁNOS
Andreas SAXLEHNER Budapest

FARINES MALTÉES JAMMET

de la Société d'Alimentation diététique pour le régime des MALADES, CONVALESCENTS, VIEILLARDS et L'ALIMENTATION PROGRESSIVE ET VARIÉE DES ENFANTS

RIZINE Crème de Riz maltée	GRAMENOSE Avoine, Blé, Maïs, Orge
ARISTOSE à base de Blé et d'Avoine maltée	BLÉOSE Crème de Blé total maltée
CÉRÉALINE Arrow-Root, Blé, Orge, Maïs	AVENOSE Farine d'Avoine maltée
ORGÉOSE Crème d'Orge maltée	LENTILOSE Farine de Lentilles maltée

CACAO GRANVILLE, Cacao à l'Avenose, à l'Orgéose, etc.
MALT GRANVILLE - MALTS TORRIFIÉS - MATÉ SANTA-ROSA
CÉRÉALES JAMMET pour DÉCOCTIONS

USINE et LABORATOIRES à LEVALLOIS-PERRET
BROCHURES et ÉCHANTILLONS SUR DEMANDE

Dépôt général: M^{on} JAMMET, Rue de Miromesnil, 47, Paris



Société Générale d'Orthopédie
Lamy, Directeur

BANDAGES ÉLASTIQUES, CORSETS SOUTIENS-GORGE CEINTURES ARTICLES D'HYGIÈNE	CORSETS ÉLÉGANTS recommandés aux femmes soucieuses de concilier les exigences de la mode et les soucis du bien-être physique.
--	---

28, Bou^{levard} Haussmann, Paris Téléphone 317-26

QUATAPLASME PANSEMENT ASEPTIQUE COMPLET INSTANTANÉ
DU DOCTEUR LANGLEBERT

PHLOGOMERIS AUSTRIAK, Aboies, Phlogomeres, Gargures des Seins, Phobies, Erysipèles, DERMATOSES, Eczéma, Impétigo, AFFECTIÖNS OCULAIRES et Conjunctivites, Écarrées, DANS TOUTES LES PHARMACIES et 12, Rue Pierre-DOCTEUR, PARIS.

HISTOGÉNOL

Naline

Médication arsénio-phosphorée organique à base de Niochlorine, réunissant combinés tous les avantages sans leurs inconvénients de la médication arséniale et phosphorée organique.

L'HISTOGENOL NALINE est indiqué dans tous les cas où l'organisme débilite, par une cause quelconque, réclame une médication réparatrice et dynamogénique puissante; dans tous les cas où il faut relever l'état général, améliorer la composition du sang, reconstituer les tissus, combattre la sténocardie et ramener à la normale les réactions introrganiques. — PUISSANT STIMULANT PHAGOCYTAIRE

TUBERCULOSES, BRONCHITES, LYMPHATISME, SCROFULE, ANÉMIE NEURASTHÉNIQUE, ASTHME, DIABÈTE, AFFECTIONS CUTANÉES FAIBLES GÉNÉRALES, CONVALESCENCES DIFFICILES, etc.

FORMES : ELIXIR - EMULSION (Granulé à ajouter une ampoule par jour.) AMPOULES (1 ampoule 2 mesures par jour.)

Exiger sur toutes les boîtes et flacons la Signature de Garantie : A. NALINE
Littérature et Cochen : 1, rue A. NALINE, 75^e Villeneuve-la-Garenne, près St Denis (Seine).

Traitement de la **SYPHILIS** sous toutes ses formes

HECTINE

PILULES (0,10 d'Hectine par pilule). — Une à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.
GOUTTES (10 gouttes équivalentes à 0,05 d'Hectine) 10 à 100 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES A (0,10 d'Hectine par ampoule). — Une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES B (0,20 d'Hectine par ampoule). — INJECTIONS INDOLORES

HECTARGYRE

(Combinaison d'Hectine et de Mercure).

Le plus actif le mieux toléré des sels mercuriels.
PILULES (Par pilule : Hectine 0,10; Protoiodure Hg. 0,05; Ext. Op. 0,01). — Durée du traitement : Une à deux pilules par jour.
GOUTTES (Par 10 gouttes : Hectine 0,05; Hg. 0,02; Ext. Op. 0,01). — Une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES A (Par ampoule : Hectine 0,10; Hg. 0,05). — Une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES B (Par ampoule : Hectine 0,20; Hg. 0,10). — INJECTIONS INDOLORES

Laboratoires de l'HECTINE, 42, Rue du Chemin-Vert, à Villeneuve-la-Garenne (Seine).

ANTISEPTIQUE URINAIRE PAR EXCELLENCE

ARTHRITISME DIATHÈSE URIQUE

URASEPTINE

ROGIER

DISSOUT, EXPULSE L'ACIDE URIQUE

Granulé entièrement soluble dans l'eau : 0,60 centigr. de matière active par cuillerée à café. — DOSE : 2 à 6 cuillerées à café par jour
Échantillons et Littérature : HENRY ROGIER, Pharmacien, Anc. Int. des Hôpitaux de Paris, 3 et 6, boul. de Courcelles, PARIS

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Pour assainir la bouche, raffermir les gencives, fortifier les cheveux, pour les ablutions journalières, pour le lavage des nourrissons, etc., etc., il est recommandé de faire usage du

Coaltar Saponiné Le Beuf

qui possède les propriétés DÉTERSIVES et ANTISEPTIQUES INDISPENSABLES aux produits destinés à ces usages, qualités qui lui ont valu son admission dans les HÔPITAUX DE PARIS.

Le Coaltar Le Beuf est en effet très efficace en particulier dans les cas d'angines couenneuses, anthrax, gangrènes, herpès, leucorrhées, pityriasis, otites infectieuses, suppurations, etc., mais dans ces circonstances c'est au MÉDECIN qu'il appartient de prescrire ce produit et de régler son mode d'emploi.

Le Coaltar Saponiné Le Beuf étant un liquide qui n'est ni caustique ni vénéneux, peut être laissé entre toutes les mains.

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des imitations que son succès a fait naître

LES RESTES DE DESCARTES

Par le Docteur VERNEAU

Professeur d'Anthropologie au Muséum National d'Histoire Naturelle
Conservateur au Musée d'Ethnographie du Trocadéro

Les grands hommes connaissent rarement la paix du tombeau; on impose à leurs dépouilles de multiples odyssees. On les remue pour les honorer, pour demander à leurs os le secret de leur génie, peut-être aussi, parfois, par une curiosité vaine. Les nombreuses pérégrinations des restes de Descartes depuis le XVII^e siècle en témoignent. Après Richelieu, après Rousseau, voici que le grand philosophe entre à son tour de nouveau dans l'actualité; l'Académie des Sciences contempra dernièrement son crâne, acheté jadis pour 37 fr. 50, avec un respect suspendu par le doute et se demanda si cette coupe noircie par le temps avait abrité les plus hautes pensées ou si elle avait contenu le cerveau obscur de quelque ouvrier brasseur. Le Docteur Verneau, professeur d'Anthropologie au Muséum, a bien voulu, sur notre demande, éclaircir avec l'autorité qui s'attache à son nom, l'énigme de la précieuse relique, qui fait partie des collections confiées à sa sollicitude éclairée.

GRAND émoi, le 23 septembre dernier, à l'Académie des Sciences! Un membre éminent de la savante Compagnie présentait à ses collègues un volume publié sous le patronage de l'Académie royale de Stockholm et contenant la correspondance échangée entre Berzélius et Berthollet de 1809 à 1822; or, parmi ces lettres, si l'en trouve une dans laquelle le célèbre chimiste suédois déclare qu'il a eu en sa possession un crâne qui doit être celui de Descartes et qu'il l'a offert à un académicien français.

Cette lettre n'aurait dû surprendre aucun des membres de l'Académie des Sciences, puisque la précieuse relique offerte par Berzélius à la France avait été présentée, en 1821, à leur Compagnie et que l'un des secrétaires perpétuels d'alors, Delambre, avait rédigé sur elle un rapport qui avait été lu en séance. Ce fut moins, il est vrai, la lettre du savant scandinave qui causa de l'émotion, que l'annonce d'une découverte faite par M. Dehérain; au cours de recherches effectuées à la demande de M. Darboux, le sympathique bibliothécaire de l'Institut avait, en effet, acquis la preuve que le crâne attribué à Descartes avait été confié au Muséum d'Histoire naturelle. Que pouvait bien être devenue cette amoureuse pièce dans un Musée national? Avait-elle été remise au service d'Anthropologie comme quelques-uns opiniaient à le croire, et, dans l'affirmative, ne devait-on pas craindre qu'elle ne fût égarée, sinon irrémédiablement perdue, comme certaines richesses artistiques de nos Musées les mieux gardés? Toutes les hypothèses étaient permises, et maints publicistes s'empresèrent de rédiger des articles sensationnels, où se trouvaient les assertions les plus fantaisistes. Il faut bien, durant la période des vacances, avoir un peu d'imagination pour remplir les colonnes des périodiques.

L'émotion ne fut heureusement pas de longue durée. Le 30 septembre, je confiais à M. Edmond Perrier, directeur du Muséum, pour la mettre sous les yeux de ses collègues de l'Académie des Sciences, la pièce qu'on

déclarait perdue. C'était la première fois que, depuis 1821, elle sortait de nos collections nationales, où elle reprenait place deux heures plus tard. Il y a 91 ans, après avoir été présentée à l'Institut, elle avait bien été remise,

visiteurs, fut-il décidé que, dans les nouvelles galeries, dont l'inauguration eut lieu en 1898, une salle spéciale serait affectée aux personnalités dont le Muséum possède les crânes ou les bustes, salle toujours largement ouverte aux chercheurs. C'est à cela, sans doute, qu'il faut attribuer l'origine de la légende de la disparition du crâne présumé de Descartes.

Maintenant que l'opinion publique est rassurée, il n'est peut-être pas sans intérêt de conter aux lecteurs d'Æsculape l'histoire fort curieuse et peu connue de la fameuse relique (1).

Il est à peine utile de rappeler que Descartes passa une partie de son existence en Hollande, où les savants, les lettrés, les philosophes étaient assurés de trouver un milieu libéral. Plus tard, cédant aux instances de la reine Christine, protectrice des sciences, des lettres et des arts, il gagna la Suède en 1649 et mourut à Stockholm le 11 février 1650. La reine voulait qu'il eût « sa sépulture dans le lieu plus honorable du Royaume, au pied des Rois ses prédécesseurs »; mais les amis du philosophe réclamèrent pour lui une dernière demeure plus en rapport avec ses idées, et Christine consentit à ce qu'il fût enterré dans le cimetière de l'Hôpital des Orphelins.

Bientôt, un ami du défunt, Pierre d'Alibert, trésorier de France, conçut le projet de ramener en France les restes de Descartes et, grâce à l'intervention du Chevalier de Terlon, ambassadeur de France en Suède, il obtint les autorisations nécessaires. L'exhumation eut lieu le 1^{er} mai 1666 et le corps fut conduit dans la chapelle de l'aumônier de M. de Terlon.

Plus de seize ans s'étaient écoulés depuis la mort du philosophe, et son cercueil primitif ne pouvait plus supporter les risques d'un long

en effet, non pas au service d'Anthropologie (la chaire n'existait pas encore), mais à celui d'Anatomie comparée, à la tête duquel se trouvait alors G. Cuvier. Le 11 avril 1878, elle fut versée dans la collection anthropologique et exposée dans une salle des anciennes galeries ouvertes au public. A maintes reprises, mon prédécesseur, le professeur Hamy, et moi-même avons constaté que l'exhibition publique de restes d'hommes célèbres à divers titres présentait de fâcheux inconvénients; aussi, pour mettre fin aux quolibets d'une certaine catégorie de

(1) Pendant que s'imprimait la présente note, mon distingué confrère, le Dr Gabano, a publié, dans la *Gazette médicale de Paris*, un intéressant article sur *Les Tribulations posthumes de Descartes*. J'espère, néanmoins, que, en raison des documents complémentaires qu'il trouvera ici, le lecteur ne jugera pas mon petit travail superflu.



Portrait de Descartes, par Franz Hals
(Musée du Louvre)

voyage. L'ambassadeur avait prévu le cas et, se doutant « que le crâne et les os du défunt seroient détachés et qu'on pourroit les ranger les uns sur les autres sans incidéance (1) », il avait fait faire un cercueil en cuivre long de 2 pieds et demi seulement. Lorsqu'on renferma les restes dans cette caisse, « on ne put refuser à M. le Chevalier de Terlon un des ossements de la main, qui avoit servi d'instrument aux écrits immortels du Défunt... »

Une fois le cercueil scellé et enclâssé dans de fortes barres de fer, il fut embarqué, en juin 1666, pour Copenhague, d'où il devait être acheminé par terre sur Paris. Il était escorté par le sieur de l'Épine, maître d'hôtel de M. de Chassan, et par le sieur du Rocher, valet de chambre du chevalier de Terlon. Le trajet par mer ne se fit pas sans difficultés, les matelots éprouvant une répugnance superstitieuse à transporter un cadavre. À Copenhague, le corps resta trois mois entiers sous la garde de M. de Terlon, qui avait quitté l'ambassade de Suède pour celle du Danemark. Enfin, « le second jour d'octobre de l'an 1666 », de l'Épine et du Rocher se mirent en route pour la France avec leur précieux colis, auquel l'ambassadeur avait donné « la forme d'un balot de ses hardes », afin d'éviter des manifestations en cours de route. Tout alla bien jusqu'à la frontière française. Arrivés à « Péronne en Picardie », les deux convoyeurs furent arrêtés comme contrebandiers et, malgré leurs protestations, ils durent ouvrir la caisse de cuivre, ce « dont ils prirent acte en présence de témoins suffisans. »

Vers le commencement de janvier 1667, le petit cortège atteignit la capitale et les restes de Descartes furent portés chez d'Alibert. Quelques jours après, on les mit en dépôt, sans cérémonie, dans l'église Saint-Paul. Le voyage avait duré huit grands mois.

L'église abbatiale de Sainte-Geneviève fut définitivement choisie comme lieu de sépulture. Les amis, les admirateurs du philosophe préparèrent une grande cérémonie pour la translation de ses restes. Le 24 juin 1667, un imposant cortège partit de Saint-Paul après le coucher du soleil et atteignit l'abbaye Sainte-Geneviève « peu de temps après les matines de la Communauté. » A la dernière heure arriva un ordre du roi, qui interdisait de prononcer l'oraison funèbre du défunt. On se borna à enfermer dans le cercueil les procès-verbaux de la translation et une lame de cuivre sur laquelle étaient inscrits les noms de tous ceux qui s'étaient occupés du transfert des restes. L'inhumation se fit au pied du premier pilier à droite de la nef. Pierre d'Alibert fit élever, au-dessus du tombeau, un monument qui comprenait un médaillon en terre cuite, accompagné de globes, de livres, d'instruments de musique et de mathématiques, et deux plaques de marbre, l'une avec une inscription en vers français, l'autre, avec une inscription latine (2).

Après tant de tribulations, il semble qu'on aurait pu laisser Descartes dormir en paix son dernier sommeil; mais il ne devait pas en être ainsi. Le 2 octobre 1793, un décret de la Con-

vention accorda à René Descartes les honneurs dus aux grands hommes; le 4 octobre, un autre décret ordonnait le transfert de son corps au Panthéon. Ce deuxième décret ne reçut qu'un commencement d'exécution: le corps du philosophe fut enlevé de Sainte-Geneviève et déposé, pour y attendre l'apothèse officielle, dans le « Jardin Élysée des Monuments français », qu'Alexandre Lenoir avait installé dans l'ancien couvent des Petits Augustins. Sa translation au Panthéon n'eut jamais lieu; mais le



Statue de Descartes par Neuberger (Tours).

26 février 1819, à 11 heures du matin, les cendres de Descartes furent extraites « une fois de plus de son tombeau et » recueillies avec une religieuse attention « dans un cercueil de chêne pour être portées à l'église Saint-Germain-des-Près, où elles reposent dans la deuxième chapelle du chevet, au sud, entre celles de Mabilion et celles de Montfaucon. A l'exhumation, assistaient les commissaires du Préfet de la Seine et quelques personnes, parmi lesquelles Alexandre Lenoir et l'astronome Delambre, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences.

J'ai rapporté tous ces détails, empruntés pour une bonne part à l'ouvrage documenté de Charles Adam (1), parce qu'ils sont généralement ignorés et qu'ils m'étaient nécessaires pour examiner la question de l'authenticité du crâne déposé au Muséum.

**

Aucun des documents que je viens de résumer ne mentionne l'enlèvement de la tête de Descartes; seul, un os de la main aurait été conservé par le chevalier de Terlon. Aussi, en 1861,

le D^r Périer, médecin principal des Invalides, déclara-t-il que la soustraction du crâne du philosophe, qui n'aurait pu s'opérer qu'au cours de la translation de ses restes à Paris, n'a pas eu lieu en réalité, car « les récits du temps ne nous apprennent rien de semblable. » Broca, le D^r Aurburtin et bien d'autres ont mis également en doute l'authenticité de la pièce de la collection du Muséum en invoquant simplement, comme raison, l'absence de tout document historique positif. L'argument n'a évidemment qu'une valeur relative: la soustraction de la tête de l'illustre personnage eût sûrement été considérée comme un sacrilège et l'auteur d'un acte jugé aussi répréhensible ne pouvait le faire consigner dans un document officiel.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la famille de Descartes a toujours pensé qu'une partie du corps avait été retenu en Suède. D'après Arckenholtz, un neveu du grand homme « avait intention de faire construire un autre monument à l'endroit où René Descartes fut enterré, et où une partie des cendres et du reste du défunt se trouvait encore. » Quoique les multiples procès-verbaux dressés à l'occasion des diverses exhumations ne mentionnent que l'enlèvement d'un « des ossements de la main » par le chevalier de Terlon, il est à peu près démontré que le corps n'est pas arrivé entier en France. En effet, Delambre déclare formellement que, le 26 février 1819, lorsqu'on ouvrit, en sa présence, la caisse intérieure, on en retira quelques ossements, dont un seul avait une forme reconnaissable: c'était le fémur. Le reste était très fragmenté ou tout à fait réduit en poussière. Et le savant académicien est très affirmatif en ce qui concerne l'absence de la tête: « Je suis sûr, écrit-il, de n'avoir vu aucun os qui ressemblât le moins du monde à un crâne ou à un fragment quelconque de crâne (1). »

Alexandre Lenoir avait constaté que les restes étaient renfermés dans « un cercueil de bois pourri », qui gisait « à très peu de profondeur en terre » et qu'ils se réduisaient à « quelques ossements très frustes (sic) et en très petite quantité, c'est-à-dire une portion du tibia, du fémur, et quelques fragments d'un radius et d'un cubitus. » Il fait remarquer que les os pairs du squelette n'étaient représentés que par des débris d'un os unique, ce qui démontrerait qu'une portion des restes de Descartes avait été soustraite avant leur inhumation aux Petits-Augustins, car il est impossible d'admettre que le fait signalé par Lenoir soit le résultat du hasard. Ces soustractions ne sont naturellement mentionnées dans aucun procès-verbal.

Lenoir déclare encore qu'il a recueilli une petite partie d'un os plat, « si peu spongieuse que j'en ai fait faire plusieurs bagues », dit-il, bagues qu'il distribua à ses amis. Il émet l'idée que cette portion d'os non spongieuse pouvait provenir du frontal, mais il ajoute: « Je n'affirme pas qu'elle soit précisément du crâne » (Lettre à G. Cuvier). Il est bien évident que le défaut de spongioosité d'un petit fragment osseux ne suffit pas pour caractériser la provenance du débris.

Après les réserves faites par Lenoir lui-même, après les affirmations de Delambre, il est avéré, à mon sens, que le crâne de Descartes n'avait pas été déposé dans son avant-

(1) Mém. mus. de M. de Pomponne.

(2) Le médaillon et la plaque avec inscription latine, qui en 1793, avaient été transportés au « Jardin Élysée des Monuments français » et placés, par Lenoir, dans la salle du XVIII^e siècle, se trouvent maintenant au Musée de Versailles où, grâce à la complaisance de M. de Nolhac, j'ai pu les faire photographier.

(1) Vie et Œuvres de Descartes. Etude historique, par Charles Adam. Supplément à l'édition de Descartes publiée sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique. Paris, Léopold Leccr, 1910, in-4^e.

(1) Rapport manuscrit, dont l'original se trouve aux archives de mon laboratoire.

dernière tombe. J'ai fouillé, aux Canaries, un nombre considérable de *caïms* antérieurs au xv^e siècle et renfermant des ossements en fort mauvais état; j'ai pratiqué des fouilles dans plusieurs dolmens de France; j'ai exploré des grottes à sépultures dont certaines ont été utilisées à l'époque quaternaire, et j'ai toujours constaté que la tête avait résisté aussi bien, sinon mieux, aux agents destructeurs que les autres parties du squelette. Si le crâne du philosophe avait été inhumé avec le reste de son corps, on en aurait tout au moins retrouvé des portions parfaitement reconnaissables.

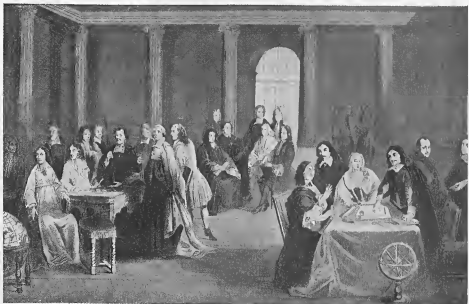
Une nouvelle question se pose : à quelle époque a eu lieu la soustraction? En 1751, dans ses *Mémoires concernant Christine, reine de Suède*, Arckenholtz a publié une lettre de Hof, alors professeur au collège de Skara (Suède méridionale), dans laquelle il est dit que l'officier des gardes de la ville de Stockholm qui fut chargé, en 1666, de faire exhumer les restes de Descartes, « ayant trouvé moyen d'ouvrir la bière, il en ôta le crâne du défunt Descartes, qu'il garda le reste de ses jours fort soigneusement, comme une des plus belles reliques du grand philosophe. » Dans une lettre datée du 11 mars 1750, Hof, qui avait vu la tête, ou savait, tout au moins, où elle se trouvait, avait composé lui-même l'épigramme suivante pour être inscrite sur la voûte crânienne :

Parvula Cartesii fuit hoc calvaria Magni;
Exuvias reliquas gallica busta tegunt,
Sed laus ingenii tota diffunditur orbe
Mistaque coelicolis mens pius semper ovat.

L'officier qui s'était emparé de la relique était Israël Planström, capitaine des Gardes. J'ignore en quelle année il mourut, mais Arckenholtz nous apprend qu'après son décès, le crâne fut vendu par ses créanciers.

Dans le quatrième volume des *Mémoires*, paru en 1760, l'historien confirme que la tête de Descartes a été prise par Planström et il ajoute que celui-ci avait substitué un autre crâne à l'authentique. Il y a là un détail troublant. Pour les raisons que j'ai exposées, j'ai la conviction qu'aucune tête n'avait été renfermée dans le cercueil exhumé, des Petits-Augustins, le 26 février 1819. Si Arckenholtz n'a pas commis un erreur en parlant de substitution, il faut admettre que le crâne apocryphe avait lui-même été l'objet d'un rapt de la part, sans doute, de quelque admirateur du philosophe, qui croyait s'approprier la relique authentique. Le fait n'aurait rien d'impossible, car les restes de Descartes ont changé plusieurs fois de cercueil au cours de leurs péripéties. Le chevalier de Terlon les avait déposés dans une caisse en cuivre de 2 pieds 1/2 de long qui a sûrement été ouverte à Péronne. Au « Jardin Élysée des Monuments français », ils reposaient dans un cercueil « de bois pourri », et ceux qui assistèrent à l'exhumation ne nous disent pas qu'on ait retrouvé des traces de la caisse en cuivre. Je ne parle pas du cercueil en chêne dans lequel ont été recueillies les cendres pour être transportées à Saint-Germain-des-Près.

Infortuné Descartes ! il n'a pu trouver, après sa mort, le repos qui est assuré à la plupart de ceux qui ne sont pas des grands hommes. Sa tête, prise par Planström en 1666, vendue par les créanciers de celui-ci après son décès, devint



La reine Christine de Suède et Descartes (Cabinet des Estampes)

subir bien d'autres tribulations. Nous ne pouvons indiquer avec certitude quel en fut le possesseur après le capitaine des Gardes, mais nous savons que, dans les années qu'on précède 1760, elle était entre les mains d'Hogerflicht, qu'Arckenholtz en acheta une partie (c'est lui-même qui le raconte), l'autre partie continuant à reposer dans le « Cabinet de M. de Hogerflicht ». Ce qui était resté dans ce cabinet, c'était incontestablement la mâchoire inférieure, car on la perd de vue, tandis que — nous allons le montrer — il est possible de retracer les vicissitudes qu'a subies la portion acquise par Arckenholtz.

Je dois noter qu'en 1760, le crâne portait déjà sur le frontal, outre l'épigramme de Hof, la signature de Planström avec une ins-

cription de la même main qui était à peu près indéchiffrable en 1819, mais dans laquelle Berzélius put cependant lire le mot « lagen » qui, en suédois, veut dire « pris », et la date « 1666 ». D'ailleurs, une autre inscription suédoise, encore lisible aujourd'hui, existait à la partie inférieure du front; en voici la traduction : « Crâne de Descartes pris et gardé soigneusement par Israël Planström, en 1666, lors de l'envoi du cadavre en France, et depuis ce temps caché en Suède. » Enfin, sur le pariétal gauche, on voyait la signature d'Hogerflicht, que le temps n'a pas effacé.

Ces détails étaient complètement ignorés chez nous, et presque inconnus en Suède, lorsque, après l'exhumation du 26 février 1819, Delambre annonça à ses collègues de l'Académie des Sciences que le crâne de Descartes n'avait pas été trouvé dans son cercueil. A la séance à laquelle fut faite cette communication assistait Berzélius. Le célèbre chimiste quitta tout ému le palais Mazarin, car il considérait la soustraction de la tête comme un « sacrilège » et il craignait qu'on accusât ses compatriotes de s'en être rendus coupables; il pensait, toutefois, qu'on ne devait pas « le reprocher aux Suédois sans en être bien assuré. » (1)

Après un assez long séjour à Paris (1818-1819), Berzélius regagna sa patrie, et quelle ne fut pas sa surprise, au mois de mars 1821, de lire dans une gazette de Stockholm qu'on venait de vendre à l'encan le crâne de Descartes; il avait été mis aux enchères avec les meubles et la bibliothèque du voyageur Sparrman, récemment décédé. Se rappelant le rapport qu'il avait entendu à l'Académie des Sciences de Paris, le savant se mit à la recherche de l'acquéreur de la précieuse relique; il apprit qu'elle avait été adjugée, pour « la somme de 18 rishdalar et 36 schillingar (= 37 1/2 francs) », à un certain Arngren, « chef d'une maison de jeu secrètement tolérée. » Berzélius alla trouver l'acquéreur et lui demanda de lui céder le crâne « au prix qu'il voudrait bien fixer, afin, écrivait-il à Cuvier, que je puisse l'envoyer à Paris, pour être joint aux autres restes du célèbre philosophe français. M. Arngren eut la complaisance de me dire, que pour un but si louable, il consentait à me céder le crâne au prix qu'il l'avait acheté lui-même. » Le savant versa les 37 francs 50 et, le 4 avril 1821, il envoya la tête à Cuvier par l'entremise du comte de Lowenhjelm, ministre de Suède à Paris. Dans la lettre écrite à ce sujet par Berzélius à notre illustre naturaliste, je note la phrase suivante qui, malgré son inexactitude au point



Médaille en terre cuite de Descartes.

(Musée de Versailles).

Ce médaillon fut exécuté en Suède et a fait partie du monument élevé par d'Alibert en 1667, à l'abbaye de Saint-Généviève, à la mémoire du philosophe.

(1) L'emprunte les détails qui suivent à une lettre de Berzélius, dont une page est reproduite ci-après en fac-similé. L'original de cette lettre, expédiée de Stockholm le 6 avril 1821, est conservé, dans les archives de mon laboratoire, avec une autre lettre que le même savant écrivit, le 15 juillet 1830, à « Monsieur le Baron Cuvier ». La première ne porte pas de suscription, mais l'auteur remercie son correspondant d'un compte-rendu, paru dans le *Journal de Pharmacie*, d'un ouvrage dont il se « hazarda la publication à Paris ». J'ai retrouvé ce compte-rendu dans le *Journal* (T. VI, 1820, p. 330-339) et il est de Cuvier. C'est donc à lui que Berzélius avait également adressé la dernière lettre.

de vue du style, mérite d'être citée : « ... Je vous prie, Monsieur, de lui donner une place auprès des « Exuvia reliqua, quæ Gallicia busta tegit », si vous croyez la probabilité, que ce crâne soit été celui de Descartes, assez grande pour lui mériter cette place. »

Le célèbre chimiste infortuné, naturellement, à son correspondant les raisons qui, à son sens, militaient en faveur de cette probabilité. Il avait relevé, sur le crâne, la signature de Planström et l'inscription en partie effacée qu'il attribuait au capitaine des Gardes, la signature d'Høgerflycht, la deuxième inscription en suédois dont j'ai donné plus haut la traduction l'épigraphie en vers latins de Hof, sans avoir pu, d'ailleurs, en découvrir l'auteur. Il avait, en outre, déchiffré d'autres signatures : celles d'un écrivain réputé de la Suède, Anders Anton von Stjernman (suivie de la date 1751), d'Olaus Celsius, d'Arckenholtz et d'Ahgren. À l'aide de tous ces noms, qui sont ceux des différents possesseurs de la fameuse relique, auxquels on peut ajouter en toute certitude les noms du voyageur Sparrman, du ténancier de la maison de jeu, Arngren, et de Berzélius lui-même, il est permis, dit ce dernier, de suivre presque pas à pas, les pérégrinations de la tête de Descartes depuis le jour où elle a été prise par Planström jusqu'au jour où elle est arrivée à Paris. Toutefois, Berzélius remarque qu'on ne sait pas quel en fut le possesseur après Planström, mais qu'il est avéré que 85 ans plus tard (en 1751) elle était en la possession d'Anders Anton von Stjernman. Or, cette lacune même ne me semble pas exister. Le chimiste suédois attribuait la signature d'Olaus Celsius à Celsius le jeune, évêque de Lund, qui vécut de 1716 à 1794, et pensait que le crâne était passé dans les mains de ce personnage après avoir été la propriété de Stjernman. Il se pourrait fort bien qu'il s'agit d'Olaus Celsius l'ancien, né en 1670 et mort en 1756. Cette hypothèse est d'autant plus vraisemblable que, d'après les déclarations d'Arckenholtz, la relique — propriété, en 1751, de Stjernman, qui a dû la conserver plusieurs années — était passée au pouvoir d'Høgerflycht avant 1760. Il n'y a guère place, entre les deux, pour un nouveau possesseur et, selon toute apparence, O. Celsius a eu le crâne avant Stjernman. Il faudrait alors rétablir ainsi l'ordre des propriétaires successifs :

Planström . . . De 1666 à sa mort.
Olaus Celsius . . . De la date de la mort de Planström à 1751.
Stjernman . . . De 1751 à 175 ?
Høgerflycht . . . De 175 ? à 1759 ou 1760.
Arckenholtz . . . De 1759 ou 1760 à ?
Ahgren . . . ?
Sparrman . . . De ? à 1821.
Arngren . . . Début de mars 1821.
Berzélius . . . Fin mars 1821,

C'est cette même année 1821, qu'après avoir été présenté à l'Académie des Sciences, le crâne est entré au Muséum, d'où il n'est plus sorti.

Berzélius concluait de l'examen d'une partie des documents historiques que je viens de résumer qu'il « est impossible de déter-

miner avec certitude que le crâne en question est en effet celui de Descartes; cependant les probabilités en faveur de cette idée sont très grandes, puisque la plupart des possesseurs y ont signé



Crâne présumé de Descartes, vu de face. (Muséum d'Hist. nat.)
Sur le frontal se lit une inscription en suédois; en haut, l'épigraphie latine de Hof

(sic) leur (sic) noms, de manière qu'on peut presque tracer la succession de l'un à l'autre ». Les quelques documents que j'ai pu ajouter à ceux connus du savant chimiste, rendent les probabilités encore plus grandes.

Est-il permis d'invoquer d'autres arguments à l'appui de l'authenticité du crâne ou contre cette authenticité? assurément oui, et c'est ce qu'ont fait plusieurs hommes de science. Gall,

qui avait pu se procurer une « copie en plâtre d'un crâne qui est déposé au Muséum du Jardin du Roi et qu'on croit être celui de Descartes », avait découvert, sur ce moulage, que « les organes les plus développés sont l'éducabilité, celui des rapports de l'espace, l'organe du calcul; l'organe qui est la source de l'amour-propre a aussi un développement remarquable ». Je donne, bien entendu, cette diagnose à titre de simple curiosité.

Je ne ferai que mentionner un argument dont s'est servi récemment un académicien pour rejeter l'authenticité de la tête. En 1819, a-t-il dit, à l'ouverture du cercueil de Descartes, les ossements étaient très profondément altérés; or, la tête du Muséum est, au contraire, en parfait état de conservation; il est donc impossible d'admettre qu'elle provienne du même sujet que le squelette des Petits-Augustins. Si le squelette est bien celui du philosophe, — ce qui n'est pas contesté, — le crâne est forcément apocryphe. Pour raisonner ainsi, il faut avoir complètement oublié que la tête « fort soigneusement » conservée par Planström d'abord, puis par tous ceux dont j'ai énuméré les noms, a été préservée des chocs et de toutes les causes multiples de destruction qui ont agi sur le reste du corps. Aussi me semble-t-il superflu de m'arrêter à l'objection.

D'autres savants ont voulu établir un rapprochement entre les caractères de la tête si bien conservée et ceux de Descartes, tels

que nous les ont fait connaître les tableaux de Franz Hals et de Sébastien Bourdon, le médaillon aujourd'hui à Versailles (1) et la description qu'en a tracée Adrien Baillet en 1691. Le tableau de Hals, qui possède le Musée du Louvre et dont nous donnons une reproduction photographique, est unanimement considéré comme une œuvre remarquable, qui doit être d'une grande fidélité. Comme l'a écrit Gratiolet, le portrait sorti du pinceau de Hals « qui se grisait volontiers, est une merveille de peintre ivrogne, un chef-d'œuvre naïf ! Or, dans ce portrait inimitable, bien en quelque sorte et qui vaut mieux que mille histoires, le crâne, en égard à la région faciale, est peu élevé, l'ensemble de la tête couverte de cheveux noirs est médiocre, et, si ce n'était celle de Descartes, ce pourrait être celle d'un frère ignorantin ».

D'après ce portrait, Descartes devait avoir, selon Alexandre Lenoir, une face « courte, aplatie (sic), carrée; les os de la pommette, par conséquent, un peu élevés et s'allongeaient vers les temporaux... »

Delambre a noté, sur l'estampe d'Edelinck, « un sillon longitudinal qui monte de la racine du nez vers le haut du front », sillon très visible sur une médaille frappée en Hollande.

Les portraits de Descartes nous



Crâne présumé de Descartes, vu de profil. (Muséum d'Hist. nat.)
On lit sur le pariétal la signature d'Høgerflycht

(1) Je ne cite que les documents iconographiques absolument dignes de confiance, c'est-à-dire ceux que nous devons à des contemporains de Descartes. Augustin Pajon et Nieuwerkerke, pour exécuter leurs célèbres statues du philosophe, s'étant forticement inspirés des œuvres de leurs prédécesseurs.

montrent encore un nez assez gros, fortement busqué, d'une longueur proportionnée à sa grosseur, et un faible développement en hauteur de la lèvre supérieure. Deux caractères très frappants du frontal sont : 1° la hauteur des arcades sourcilières; 2° la fuite du front.

Pour tracer le portrait du philosophe, Baillet s'est entouré des témoignages de tous ceux qui avaient en des relations avec lui. Asa description, j'emprunterai les quelques lignes qui suivent : « Le corps de M. Descartes étoit d'une taille un peu au-dessous de la médiocre; mais assez fine et bien proportionnée... Néanmoins il paraissait avoir la tête un peu grosse par rapport au tronc. Il avoit le front large et un peu avancé, mais —ajoute-t-on— presque en tout tems couvert de cheveux jusqu'aux sourcils... »

Examinons maintenant si la tête conservée au Muséum présente les caractères que je viens d'énumérer.

Privée de sa mandibule, elle a semblé plutôt petite à la plupart de ceux qui en ont parlé; mais comme le remarquaient avec juste raison Broca, ceux qui la déclaraient peu volumineuse ne l'avaient pas mesurée. En 1879, le Dr Gustave Lebon la cuba et lui trouva une capacité de 1700 centimètres cubes. En procédant récemment à un nouveau cubage, j'ai obtenu exactement le même chiffre. Si l'on se rappelle que la moyenne des Parisiens n'est, d'après Broca, que de 1560 centimètres cubes, on comprendra qu'elle dût paraître un peu grosse par rapport au tronc chez un homme qui, comme Descartes, était « d'une taille un peu au-dessous de la médiocre » et plutôt mince que corpulent.

Cette tête semble, au premier abord, peu développée en hauteur. L'indice transverso-vertical du crâne, c'est-à-dire le rapport de son diamètre vertical à son diamètre transverse maximum, atteint cependant 90,9. En d'autres termes, la hauteur du crâne au niveau du bregma est relativement un peu plus grande sur notre pièce que chez la majorité de nos concitoyens actuels. Ce qui est surbaissé, c'est

le front, qui est notablement fuyant, et c'est précisément la seule partie de la région crânienne qu'on distingue avec netteté sur les portraits du philosophe, où le caractère est rendu d'une manière frappante.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur le profil du crâne du Muséum pour se convaincre que

l'estampe d'Edelincx et sur la médaille frappée en Hollande. En raison de la hauteur des arcades sus-orbitaires, on peut affirmer que le personnage auquel a appartenu notre crâne avait des muscles sourciliers très développés, ce qui avait pour résultat d'accroître le sillón situé entre ces deux muscles.

La face est relativement courte et large, avec des pommettes un peu fortes. La charpente du nez, quoique brisée en partie, montre, à quelques millimètres de la racine, un brusque relèvement des os nasaux, qui dénote d'une façon certaine que le nez était fortement busqué. Enfin, la hauteur nasolabiale est faible. Or, tous ces caractères faciaux s'observent sur les portraits de Descartes datant du xvii^e siècle.

Pour me rendre compte des rapports qui existent entre le crâne conservé au Muséum et le portrait du philosophe, j'ai photographié le crâne, dans la position que Hals avait fait prendre à son modèle, en le réduisant à l'échelle de l'épreuve dont j'avais fait l'acquisition au Louvre; j'ai ensuite superposé les deux photographies et j'ai constaté une concordance très remarquable. La même expérience faite avec la photographie du médaillon en terre et celle du crâne est encore plus concluante.

Un détail encore, avant de conclure. Ceux qui ont vu récemment la tête dont je viens d'esquisser les particularités les plus saillantes ont

Notre Musée à Paris, sur le front de l'homme qui gardait l'œil aversé, a eu la complaisance de se charger du transport de cette relique, dont je vous prie, Monsieur, de faire l'usage que vous jugerez convenable.

Il est impossible de déterminer avec certitude qui le crâne en question est en effet celui de Descartes, cependant les particularités en faveur de cette idée sont très grandes, puisque la plupart des particularités y ont figuré leur compte, et me mène qu'on peut presque tracer la physionomie de l'un à l'autre. Sur le milieu de l'os frontal, on trouve un nom presque effacé par le bois, dont ont pu se débiter les

Planfrôm, sous lequel l'écriture est effacée, mais d'où distingue le mot Lager, qui veut dire bois, et le nom Louis 1666. Par une main plus moderne il y a la date ce qui fait en traduction: le crâne de Descartes, pris par M. Planfrôm, l'an 1666, lorsqu'on devoit renvoyer le crâne en France — Sur le front de ce crâne on a écrit ce vers latin: Parvula carthesii fuit fac calvaria magna, Ennius religio gallica basta regit; Sed laus ingenui solo diffunditur orbis, Philoquæ coluclada mens pua fempur erat.

On ne trouve pas que en fait le professeur après Planfrôm, mais on voit qu'85 ans plus tard ce crâne se trouvait dans la possession d'un célèbre médecin suédois, Anders Anton von

après, Monsieur, l'expression de profond effroi et de l'émouvante et d'achèvement, avec lequel j'ai l'honneur de vous adresser, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur

J. G. BERNHARDT

Fac-similé d'une page d'une lettre de Bernhart à G. Cuvier. (Archives du Laboratoire d'Anthropologie du Muséum)

la portion orbitaire est assez proéminente, un peu avancée, suivant l'expression de Baillet. Je noterais aussi la largeur du front qui avait appelé l'attention des contemporains de Descartes; en effet, le diamètre frontal minimum, qui mesure, en moyenne, 95 mm. 7 sur le Parisien d'aujourd'hui, s'élève à 101 mm. sur la tête qui nous occupe. Pour en finir avec le front, je mentionnerai la hauteur des arcades sourcilières, si bien indiquée par une ombre sur le portrait de Hals et très visible sur le médaillon du Musée de Versailles, ainsi que le sillón longitudinal partant de la racine du nez pour se diriger en haut que Delambre a signalé sur

été frappés de l'aspect des sutures crâniennes, toutes largement ouvertes. Par suite du cubage au plomb, les os se sont très légèrement écartés, mais il n'en est pas moins certain qu'en aucun point de la voûte, on n'observe la moindre tendance à l'ossification des sutures. Il ne faudrait pas en conclure que notre sujet fût vraiment jeune, car on ne saurait oublier, comme l'a si bien dit Broca, que la soudure des os du crâne commence à un âge extrêmement variable suivant les individus. « L'observation des sutures ne prouve donc rien quant au nombre des années; mais elle fait connaître l'âge physiologique du crâne et du cerveau... » Or per-

somme n'ignore que Descartes, qui n'avait pas accompli sa 54^e année lors de sa mort, est décédé en pleine activité cérébrale; il n'est donc pas surprenant qu'il ait conservé ses sutures crâniennes ouvertes.

• • •

En somme, la tête attribuée à Descartes

reproduit d'une manière frappante les caractères céphaliques du philosophe, tels qu'on peut les déduire des portraits peints par Franz Hals et Sébastien Bourdon, du médaillon du Musée de Versailles ou tels que les a décrits Baillet. Lorsqu'on rapproche les données anthropologiques des documents historiques que j'ai résumés plus haut, on reste convaincu que le crâne offert à la France par Berzélius est bien celui de notre illustre compatriote. Si la tête dépo-

sée au Muséum national d'Histoire naturelle était apocryphe, il faudrait que le premier auteur de la mystification eût rencontré un crâne tellement semblable à celui de Descartes qu'il en reproduit les traits essentiels. On n'accordera que le fait serait bien extraordinaire et on ne permettra de croire que nous possédons réellement une relique du grand homme qui a été le vrai fondateur de la philosophie moderne.

LE DUEL AU POINT DE VUE CHIRURGICAL

D'après le Docteur LOUIS DARTIGUES

Ancien chef de Clinique de la Faculté de Médecine de Paris

Le duel est plus que jamais à l'ordre du jour. L'intérêt qu'a suscité la série des articles de Rouzier-Dorcères dans Gil Blas, le bruit fait ces jours derniers autour du duel aux conditions particulièrement sévères qui a mis en présence, à la Grande-Roue de Paris, deux personnalités parisiennes bien connues, la fréquence enfin des rencontres en combat singulier, à l'époque actuelle, en sont la preuve. Chacun sait la lourde responsabilité qui incombe au médecin au cours du duel et quel rôle d'humanité il doit remplir là comme ailleurs; la tâche lui est rendue parfois malaisée : au duel de la Grande-Roue, il a fallu l'opposition formelle et consécutive de trois médecins pour mettre fin au combat; or, l'un des adversaires avait le tiers supérieur du sterno-cléido-mastôïdien gauche traversé de part en part, dans la région carotidienne; un hématome en était résulté et une contracture musculaire avec torticolis!

Le docteur Dartigues aura presque exclusivement la parole ici.

L'intérêt de la plaquette qu'il nous adresse sur le *Duel au point de vue chirurgical*, sa valeur, son originalité, ne pourraient que perdre à l'analyse. L'espace nous étant limité, nous nous permettrons seulement les amputations inévitables. Que le lecteur se rassure, nous n'irons pas jusqu'à l'éducalcoration, toute la partie substantielle et significative demeurera.

Quelques lignes préliminaires sont nécessaires pour la présentation d'un des plus personnels parmi les chirurgiens de la génération qui présentement atteint sa plénitude de force. La connaissance des origines, du tempérament, des travaux, de la vie enfiévrée d'action de l'auteur feront mieux comprendre le judicieux, l'esprit de décision et d'opportunité qui caractérisent ses réflexions sur le rôle du chirurgien au cours d'un duel. Ils permettront d'en goûter à bon escient tout le pittoresque et toute la couleur.

• • •

Louis Dartigues, né accidentellement à Paris,

est en réalité originaire de Toulouse où ses pères, depuis des âges lointains, ont vécu. La chose vaut d'être notée : la patrie des belles filles, du cassoulet, des forts ténors a de tout temps marqué ses fils d'une empreinte indélébile. Peu de temps, d'ailleurs, après que ses yeux se furent ouverts à la lumière du jour, le jeune Toulousain regagna les bords de la Garonne ancestrale. Il s'enchantait du fleuve aux belles rives, de la limpidité de l'atmosphère, du

bleu lointain des contreforts pyrénéens, du calme des proches coteaux. Son âme s'ouvrait là, de bonne heure, à la beauté, à l'harmonie des couleurs et des lignes, et — nous pouvons le dire sans crainte de démenti — à l'amour.

Mais pareil homme n'avait point été forgé pour la vie contemplative ni pour le mysticisme stérile. Dès les approches de la vingtième année, enthousiaste, désireux d'action et de

dû à la beauté physique de la femme, aux corps nus qui s'offrent à l'acier du chirurgien.

La numismatique, — clama-t-elle de sa voix chaude et perenne au jubilé du Prof. Pozzi, — a trop longtemps perpétué le souvenir des glorieux sanguinaires, conquérants des races par le sang versé et par la destruction dans l'épouvante et dans les pleurs. Aujourd'hui, le règne inexorable de l'épée des égorgeurs, toujours vermeille, voit sombrer le soleil de sa gloire, et les graveurs de médailles doivent perpétuer le souvenir de conquérants nouveaux : ceux de la Science, dont les cortèges s'avancent, puissamment pacifiques, et dont les victoires s'accomplissent par le sang épargné et par la guérison des êtres dans la joie et la sourire!

... Il ne faut jamais désespérer de la vie d'un malade, ajouta-t-il plus loin, si faible qu'en demeure la manifestation. Il convient, auprès des malades agonisants, de lutter jusqu'au dernier souffle...

... Le souci constant de la beauté, dit-il encore au professeur Pozzi, vous a suivi jusque dans votre œuvre scientifique, et c'est ainsi que vous avez, par des opérations plastiques délicates, par la suture intradermique raménée par vous d'Amérique en France où elle était née, par vos incisions laparotomiques brèves quand il était possible, par vos cicatrices infimes, servi la cause de la beauté vénérienne chez les blessés de l'amour et de la maternité. Vous n'avez oublié jamais la destination gynécologique de la femme ; son rôle d'immortalité qui est fait une suscitée de désirs et une provocatrice de reproduction!

Après un éloge senti et légitime du grand chirurgien Jean-Louis Faure, il écrit ailleurs :

On lui a reproché jadis de se plaire aux grandes opérations sanglantes de la face, aux « gueulectomies », comme on dit en argot chirurgical. Est-ce le vieux cœur des conquistadores batailleurs s'enivrant aux



Hogarth. — Le duel

Cliché du Correspondant Médical

lutte, il ne put résister à la puissante attraction de Paris. Dans la grande cité où bouillonne la vie intellectuelle, son esprit garda ses qualités natives. Tel nous le confia Toulouse il y a vingt ans, tel il demeure.

Il a gardé le culte de la beauté harmonieuse et du lyrisme. Il a dit en termes imagés, dans la belle prose rythmée dont il a le secret, la noblesse de l'acte chirurgical, la splendeur du sang écarlate qui gicle des artères, le respect

plais rouges et ruisselantes qui naît en lui? Est-ce le plaisir esthétique et sans pareil de voir surgir la plus belle couleur de la nature, que le soleil a enclosé dans les chairs vivantes?

Nou, je crois que J.-L. Faure, lorsqu'il opère, voit de blanc immaculé, a aussi l'âme très pure que reflète le pâleur de sa face de grand amoureux ; car il aime éperdument son art qui veut revenir la vie à tout prix contre les attaques les plus formidables de la mort.

De telles paroles sont bien naturelles sous la plume d'un vrai Latin, d'un des descendants de

de nous en féliciter pour le rayonnement intellectuel de notre pays!

Le foyer scientifique de la France, dit-il à l'assemblée constitutive de l'Union franco-ibéro-américaine, a un rayonnement mondial. Nous sommes de ceux qui veulent en entretenir la brillante et chaude flamme.

Quand on parle qu'au delà de certaines frontières, dans des pays certainement instruits mais aveuglés par un immense et obscur orgueil, on fait systématiquement les noms scientifiques les plus glorieux de la terre, on organise la conspiration mesquine du silence autour des plus hautes valeurs cérébrales qui aient contribué au

tempérament — que Dartigues est un sensuel, dans le sens le plus large du terme. C'est un amoureux des belles formes, des lignes et des sons; il est sensible à la chaude couleur du sang artériel, à la violence de certaines nuances d'étoffes; c'est un admirateur averti des beaux corps féminins. A le voir, durant le jour, fiévreusement agissant, on se prend à penser aux dédommagements que lui devra le soir propice.

Il est vrai d'ajouter qu'en son cœur, altruiste

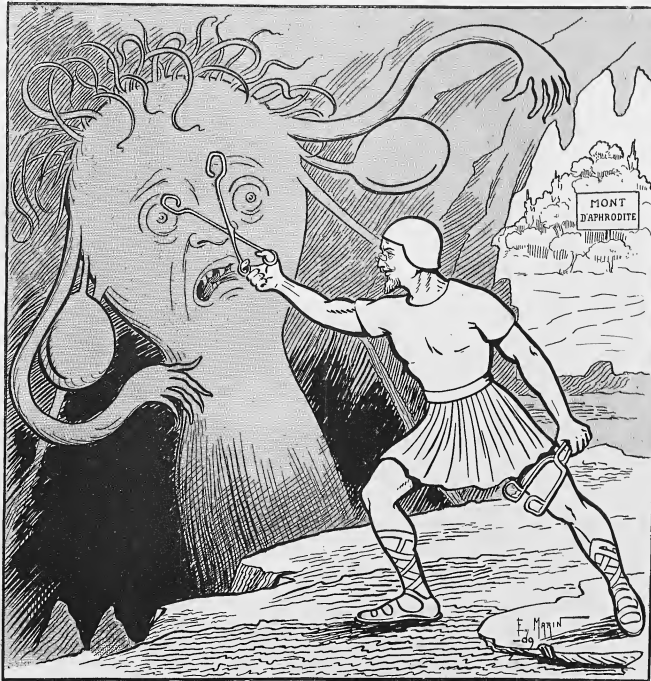
il fait veu pour que même bonheur puisse échoir aux autres. Il écrit d'un de nos plus distingués chirurgiens des hôpitaux et agrégés, dont le souci de l'esthétique chirurgicale est bien connu :

« Son application constante à la chirurgie réparatrice et esthétique me fait entrevoir Moresini comme une sorte de Pygmalion moderne. Le sculpteur grevait la statue, jaillie du marbre rose sous la caresse de son ciseau, s'animer, vivre et descendre de son socle, puis l'enlacer de ses bras frais comme la chair et doux comme la soie; Moresini voit descendre de la table d'opération les créatures qu'à embelles son bistouri... ; je souhaite que les plus belles lui donnent la récompense charnelle et ardente due au désir de son cerveau et à l'habileté de ses mains créatrices de beauté.

Lui aussi, en divers articles et communications, a mené le bon combat pour conserver ou rendre à la femme tout son pouvoir de séduction. Ce n'est point ici le lieu de nous attarder sur pareille question, malgré tout l'intérêt qu'elle présente. Qu'il nous suffise de

reconnaître avec Dartigues que « les causes morales, mentales, psychiques que les littérateurs montrent dans leurs œuvres comme expliquant l'éternel conflit de l'homme et de la femme, sont loin de nous en donner toujours la raison profonde, qui se réduit parfois à une question purement matérielle qui suscite l'abstention masculine. » Un véritable plaidoyer suit en faveur de la pério-graphie et de la myogénie post-opératoire qu'il juge capables de rendre à la femme qui l'a perdu son pouvoir de domination amoureuse.

On comprendra maintenant qu'un homme pour qui vivre est synonyme d'agir, qui ne se



Descendu du Mont d'Aphrodite dans l'arène péloponnèse, le Docteur Dartigues, armé de son laparostat et de son hystérolabe, livre à la matrice un combat acharné, un milieu d'une forêt d'athérences ! (Dessin et légende de M. Marin) Ici encore il s'agit d'une sorte de combat singulier : Persée, pourrions-nous dire, luttant contre Méduse

C'est un vrai chirurgien, parce qu'il est complet : il a la force; c'est un merveilleux musculaire aux myologiques ressorts; qui actionnent une main puissante sans massivement. J'en profite pour dire que je ne crois pas à l'adresse des avant-bras émaciés d'un Saint Dominique ou d'un Ignace de Loyola, pas plus qu'à celle de la main potelée et menue du prélat aile pour les absoutes et les pénitences gènesiques!

Il a l'habileté, le sens du mouvement et le réflexe de l'action; sa main est près de son cerveau et de sa moelle; elle n'est pas un organe égaré recevant des communications tardives.

Homme d'initiative, esprit créateur,

Dartigues est essentiellement une force agissante. Il se dépense dans tous les ordres d'activité. Il invente des instruments nouveaux : l'hystérolabe, le laparostat (nous ne nommons que les mieux baptisés), préconise des techniques opératoires hardies, fonde une grande association de médecins français parlant l'espagnol : l'Union médicale franco-ibéro-américaine. Cette dernière œuvre est une de celles que son cerveau a le mieux mûries, que son cœur a le plus aimées. Dartigues a été de tout temps un apôtre infatigable de la prééminence des races latines, de leur union, de leur entrée triomphale dans la mêlée des peuples. Son prosélytisme a été fécond dans ce sens. Et combien nous

trionphes de l'humanité sur le globe, nous avons le droit sacré et le devoir filial impérieux de faire résonner la grande voix de la justice.

En face de tels procédés, me revient à la mémoire la frémissante parole de Michelet :

« Si l'on voulait entasser ce que chaque matin a dépensé de sang et d'or et d'efforts de toutes sortes pour des choses désintéressées qui ne devaient profiter qu'au monde, la pyramide de la France irait montant jusqu'au ciel! »

Cet amour de l'action, de l'effort, de la lutte, tant dans le domaine intellectuel que dans le domaine physique ne vont point, d'ordinaire, sans un certain degré d'exaltation cérébro-médullaire. Il est certain — et c'est là peut-être une des caractéristiques essentielles de son

désintéresse d'aucun des modes de l'activité intellectuelle et physique ait été de ses premiers et des plus enthousiastes protagonistes du grand mouvement présent en faveur de l'éducation physique. Lui-même est un fervent de tous les sports. Ainsi s'explique qu'il soit fréquemment appelé comme chirurgien « sur le pré » à l'occasion des combats singuliers que l'on nomme duels. Son esprit de décision et de spontanéité le qualifie d'ailleurs pour assumer une telle responsabilité.

Mais laissons-le nous présenter le duel au point de vue chirurgical.

L'étal d'âme du chirurgien dans une rencontre

Il ne faudrait pas croire, dit-il, que le chirurgien assiste à un duel d'un cœur léger, et qu'il ne rêve, — bien qu'il soit l'homme qui, dans la société, à côté des apaches et plus que les militaires, est accoutumé à la vue et au contact du sang, — que plaies rutilantes et bosses bleues.

Non le chirurgien, qui est d'ailleurs souvent appelé à titre d'ami ou de relation, qui le plus souvent ne touche pas d'honneurs pour son dérangement et sa peine, sent au contraire, dès qu'il a été mandé, peser sur lui une lourde responsabilité : un des combattants lui a confié sa vie en danger, et cela suffit.

J'ai assisté, comme chirurgien, à un grand nombre de duels et j'avoue que j'ai eu le plus souvent, à part les rares fois où les adversaires étaient de taille et de défense égales, le sentiment qu'une fatalité stupide menait les gens sur le terrain ; l'humanité n'a presque toujours paru rabaisée à une simiesquerie et, parfois, j'ai eu la sensation de dégoût qu'impose la vue de victimes menées à l'abattoir. Il y a, en effet, des gens qui, pour obéir aux conventions sociales, s'exposent à se faire tuer comme d'innocentes volatiles, et qui vont au petit sentier sablé du combat, comme l'animal expiatorie allait à l'autel du sacrifice.

Je peux affirmer que le chirurgien, avant et pendant le combat, éprouve un sentiment de crainte qui l'étreint et l'angoisse pour le péril couru, même par l'adversaire du camp opposé, car lui seul sait vraiment bien toute la gravité des blessures possibles ; c'est donc le sentiment humain et altruiste qui le possède dans ces instants somnolents. Je m'empresse d'ajouter que cette peur disparaît instantanément dès qu'une blessure est résultée de la rencontre, car il trouve alors toute sa présence d'esprit et tout son calme pour arrêter le sang, panser la plaie, combattre la mort.

La réflexion que se fait *in petto* le chirurgien arrivant sur le terrain, est la suivante : « Il faut que tout ceci se passe sans qu'il y ait de la casse s'il y a moyen, et s'il y a de la casse, il faut que je sois prêt à la réparer. »

Le chirurgien doit assister son client : avant le combat, pendant le combat, après le combat, s'il y a lieu. Le plus souvent, heureusement, cette dernière assistance se fait à une table réconfortante et amicale.

Le rôle du chirurgien avant le combat

Le duel, avant qu'il soit commencé, c'est toute la chirurgie possible en perspective : une sorte de chirurgie

de guerre et de combat qui peut obliger le chirurgien à ouvrir le crâne, le thorax, l'abdomen, à amputer un membre, à suturer le cœur, l'intestin, le foie, la rate, etc. ; le plus souvent, par bonheur, qui se borne à l'arrêt d'une hémorragie ou au pansement

hémorragie, pour faire un pansement provisoire pour ranimer le blessé, il se sera assuré de moyens pour un transport immédiat en un lieu abrité où il pourra agir plus efficacement et surtout pour se transférer à sa clinique. Dans un duel célèbre auquel



Libré de Comodo illustré

Une nuit d'amour qui a eu très peu de veilles et n'aura pas de lendemain (Dessin de Marty).

Il n'est pas d'aventure plus tristement ironique que celle de la jeune Cressida, qui jure sincèrement à Troilus un amour éternel et qui, le soir même, tombe dans les bras du Grec Diomède. C'est cependant, trop souvent, pour de pareilles aïes féminines, inconstantes et veules, que de fiers jeunes hommes acceptent le sacrifice de leur existence, en des combats singuliers.

d'une plaie. Le chirurgien ne doit pas être optimiste sur l'issue du duel et il doit se préparer pour toutes les éventualités les plus difficiles ; ce n'est pas au dernier moment, quand le mal est fait, qu'il devra s'organiser suivant les dégâts constatés ; gagner quelques instants est quelquefois retenir la vie en matière de chirurgie.

Aussi, donne-t-il des ordres à sa clinique, s'il en a une, ce qui est préférable, ou à une maison de santé, pour que la salle d'opérations soit toute prête et chauffée, pour que l'instrumentation soit préparée et stérilisée pour les grandes opérations possibles : rien ne doit être laissé au hasard et aux risques des retards et du temps perdu. Le chirurgien, en pareille circonstance, doit avoir au plus haut degré la notion du temps.

Sur le terrain du duel, il aura eu soin d'apporter tout ce qu'il faut pour assurer une hémostase immédiate, c'est-à-dire le nécessaire pour arrêter une

plaque, de se le concilier. C'est chose facile, car les médecins ont la notion exacte de leur devoir humanitaire et tactiquement s'accordent pour élever plus grave qu'elle n'est une blessure, afin de mettre fin au combat le plus tôt possible et d'éviter des risques nouveaux. Cette entente préalable est très belle et fait honneur au corps médical qui, dans une action en somme barbare, représente l'élément le plus civilisé.

Le chirurgien doit se rendre sympathique aux témoins de la partie opposée et même à l'adversaire. J'ai d'ailleurs toujours remarqué que ce dernier, avant le combat, ne semblait pas hostile au médecin qui n'était pas de son camp, comme s'il avait le juste pressentiment qu'il n'était pas un ennemi et qu'au besoin, il pouvait lui être utile : pour ma part, en effet, il m'est arrivé plusieurs fois d'être le sauveur réel de notre adversaire.

Tout ceci montre que le chirurgien doit être diplomate autant que chirurgien. Le praticien le plus noble, le plus consciencieux, le plus sincère, le plus honnête, doit être pour la circonstance menteur, fustisier, canaille, roublard, sournois, poseur, autoritaire ou souple, avoir en un mot tous les défauts qui font les précieuses qualités du diplomate. Il faut qu'il soit prêt à « rouler » tout le monde, même son propre client que son courage pousse à continuer bien que blessé, même son confrère si celui-ci se laisse intimider par les témoins qui veulent que « ça continue », animés qu'ils sont parfois, au fond, d'un désir de bataille ou parce qu'ils ont épousé la cause de leur client.

Rusé, prévoyant, habile, plein d'initiative, prêt à l'action qui guérit ou qui sauve, consciencieux et pitoyable envers des malheureux qui peuvent « s'estourbir », voilà ce que doit être le chirurgien.

Prêt comme organisateur, prêt comme diplomate subtil, le chirurgien doit être prêt individuellement, c'est-à-dire, jouir de tous ses moyens : il n'aura pas trop veillé, ne sera pas



Hector

Achille

Cité de Comodo illustré

À la veille de s'entretenir, le héros troyen et le héros grec se saluent (Dessin de E. Marty)

Près des belles tentes rayées, sous un ciel incertain, Hector et Achille vont en venir aux mains. Hector s'est débarrassé aux enlacements d'Andromaque, Achille a quitté sa tente, oubliant du dépit que lui causa l'acquisition du rapt de Briséis, sa belle captive.

surmené, n'aura pas même, et il me sourit de noter ce détail, saisi par trop à Vénus, afin d'avoir l'esprit au maximum lucide et la main prompte.

En arrivant sur le terrain, le chirurgien sans en avoir l'air, surveilla l'habitus extérieur de son client, verra s'il est nerveux, pâle ou défaillant. Il aura soin de ne pas le lui faire remarquer pour ne pas accentuer son état.

Il se peut que, bien que courageux, le combattant ait une peur inconsciente. C'est que, tel qui est courageux avec l'un, ne l'est pas avec d'autres. Le fait de se savoir préalablement plus fort, plus habile, plus entraîné, donne de l'assurance, comme d'ailleurs, la croyance en son bon droit ou la haine donnent une confiance et une force incomparables. J'ai vu un de mes amis, absolument nul en escrime, tellement sûr de la justice de sa cause, qu'il alla sans garde à la mort, l'épée haute. Heureusement, la chose s'arrangea avant qu'un meurtre fut consommé. C'était très beau. Ce splendide courage, sans science et sans défense, basé sur la seule foi de l'âme.

J'ai souvent deviné le futur blessé ou tué à la pâleur de la face, fut-il un homme courageux, et au pressentiment plus ou moins avoué. Mon ami Lantier, dans un duel de triste mémoire, savait qu'il allait mourir. J'ai vu, au contraire, de grands insoucians s'en tirer à merveille malgré toute prévision.

Rouzier-Dorcières qui est un peu médecin, puisqu'il fit une partie de ses études, a le juste coup d'œil de l'angoisse plus ou moins avérée du dueliste. Une fois, il me dit :

« Je crois que notre ami est un peu défaillant (!) ; il faut lui donner un tonique sous forme d'apéritif et, afin qu'il ne s'aperçoive de rien, je vais dire quelque chose à un faiblue par l'alcool ! » On fut boire tous ensemble et je passai pour un alcoolique. Mais l'amour-propre (pas le mien) était sauf et le client remonta.

La question de nourriture a son importance. Il ne faut pas que le dueliste ait fait un copieux repas avant le duel. S'il reçoit un coup d'épée ou une balle dans le ventre, ce sera beaucoup plus grave. Un jour, un de mes amis crut bon de nous inviter à déjeuner avant son duel ; il nous fit faire un repas à casser toute la vaisselle et à rouler sous la table. Il fut ensuite, comme dessert, s'exposer à la balle et à l'épée de son adversaire. S'il avait été touché au ventre, quelle péritonite, malgré toute la puissance de la chirurgie !

En été, le chirurgien veillera à ce que le combattant, tellement ce serait un handicap pour lui, n'ait pas le soleil dans les yeux. Il n'y a pas de tirage au sort qui tienne. Aucun des adversaires ne doit être ébloui. Plutôt pas de duel qu'une rencontre acceptée dans ces conditions. Les témoins s'arrangent. Le soleil est le vêtement radieux qui déguise la mort.

En hiver, le chirurgien fera en sorte que son client n'ait pas froid. Il y a de grandes différences à ce sujet entre les individus. Si l'adversaire n'est pas frileux et qu'il voit trembler son ennemi, il est trop enclin à croire que c'est de crainte. Dernièrement, je fis circuler à grands pas un de mes amis,

afin que le froid ne raidit pas ou ne fit pas trembler ses gestes.

Je n'insiste pas sur tant d'autres bons conseils que le chirurgien donnera à son client au point de vue physiologique, cela me mènerait trop loin. Ayant examiné son cœur, ses poumons, sa complexion générale, il saura ce qu'il pourra donner comme souffle et comme effort.

Le rôle du chirurgien pendant le combat

Pendant le combat, le chirurgien se tient en bonne place pour bien voir, et abandonnant sa

acceptèrent incontinent ma proposition de cessation de combat.

Il importe que le chirurgien soit cru des témoins ; car, seul, il peut juger si son client n'est pas inférieur par sa blessure ou l'état de son cœur et de ses poumons. Tel blessé qu'on déclarait pouvoir continuer de par l'insignifiance d'une éraflure, était paralysé quelques instants après. Mon regretté maître et ami, le professeur Segond, m'a raconté avoir vu un homme tellement congestionné et apoplectique, qu'une éraflure infime au visage fit gicler le sang à une grande distance.

Il y a des témoins ou des arbitres qui sont heureux de voir les autres se battre ; il en est même qui rêvent de tenir l'épée à leur tour, et cet est pour cela qu'il n'est pas rare que des duels se greffent les uns sur les autres. Lorsque de tels hommes voient le sang, ils se recueillent en une joie infime et quand, par un fléchissement accusé d'un des adversaires, ils voient l'instant meurtrier approcher, ils ne veulent pas arrêter. Les *aficionados*, dans les *corridos*, quand le taureau est essoufflé à point, le tuent ; en matière de duel il peut y avoir semblable immolation humaine répugnante.

Le chirurgien ne doit pas se laisser intimider par ces sortes de témoins sanguinaires. Il doit résister à leur pression ; il peut se permettre sans crainte à leur égard un langage vigoureux et leur laisser entendre qu'il les tient pour des complices d'assassinat. Il doit les traiter, s'ils insistent indéfiniment, d'ignorants qui croient savoir quelque chose en face d'une vie humaine plus ou moins compromise. Un chirurgien sportif sachant boxer est seul capable de cette énergie et de tenir tête, même physiquement, à ces énergumènes.

Le rôle du chirurgien après le combat

S'il y a eu blessure légère, le chirurgien pourra se contenter d'un pansement immédiat après désinfection de la plaie qu'il surveillera suivant son importance dans les jours suivants.

Si la blessure est grave, le malade sera immédiatement transporté à la maison de santé où tout est prêt d'avance, et opéré, s'il y a lieu, séance tenante.

Le chirurgien, à propos de plaies, peut s'attendre à toutes les bizarreries du hasard. Ainsi, l'an dernier, je présentai à la Société de Médecine de Paris, une balle qui avait pénétré de 12 centimètres dans la cuisse de mon client sans avoir traversé son maillot de soie qui s'était enfoncé dans le membre à la manière d'un doigt de gant. La douce soie des boudoirs avait été, du reste, en partie protectrice pour lui.

Le chirurgien devra assister au procès-verbal, car, s'il y a eu blessure, lui seul peut définir exactement sa nature avec quelque savoir et sans dire d'inepties.



Rouzier-Dorcières L'Esquif assistant Gallon Dr Renaud M. Joseph Renaud Dr Méneche Dr Darligues

Un saisisant instantané du duel De Gallon-Emile Mas au Parc des Princes, en un moment critique de la rencontre. Cette rencontre a lieu le 16 février 1912. Elle comporte deux reprises, dirigées alternativement par M. Joseph Renaud et Rouzier-Dorcières. Le Dr Darligues assista M. Mas ; le Dr Brouardet, M. de Gallon. Le combat fut particulièrement dur. Les épées étaient constamment engagées à fond, et on avait tout à redouter, tant d'ailleurs de la lutte était vive. La photographie fixe ce moment saisisant d'un duel où les témoins et les médecins se demandent avec anxiété si le coup porté est décisif. Remarquez en particulier l'attitude constante de vérité du Dr Darligues, qui craint pour son client ; le défillement en arrière de Rouzier-Dorcières ; l'éloquence réservée d'un geste de Joseph Renaud. Sévère jusqu'au bout, la rencontre se termina par des blessures réciproques ; les adversaires ne se réconcilièrent pas.

curiosité d'amateur, a l'œil fixé sur son client afin de savoir s'il faiblit, de comprendre pourquoi sa physiologie est troublée et, surtout, afin de pouvoir dans le minimum de temps, s'il est blessé, lui porter secours.

À une des reprises, un des adversaires est touché. Immédiatement les médecins doivent s'avancer vers lui pour examiner sa blessure et le secourir. Il doit être de règle, à mon avis, que le médecin qui que soit son âge, sa situation, ses titres, cède le pas, dans cet examen au médecin du blessé. Celui-ci doit en premier lieu être examiné par son docteur, le médecin de la partie adverse faisant ensuite ses constatations personnelles. Il est évident que si la situation est grave, tous deux, hors des questions de présence, s'attachent surtout à être utiles au malade.

Ne croyez pas que le chirurgien ne désire pas voir une blessure donner du sang. Au contraire, le sang est un témoignage évident de blessure devant lequel tout le monde s'incline, et il n'indique pas toujours qu'il y ait gravité. L'absence d'hémorragie extérieure peut coïncider avec une blessure mortelle. La vue du sang est un prétexte de mettre fin au combat. Le chirurgien ne le laisse pas échapper, et parfois même, le recherche. Je me rappelle avoir assisté une fois un monsieur très légèrement piqué à l'avant-bras : m'étant aperçu en un clin d'œil qu'il ne s'agissait de rien de sérieux, je m'occupai, sans avoir l'air, l'avant-bras touché et je fis sourdre du sang en abondance qui, tachant largement la manche, fit impression sur tous les témoins qui

LA LUMIÈRE INCONNUE

Par TONY D'ULMÈS

Les faits de dédoublement du corps humain vivant sont extraordinairement nombreux dans tous les temps comme chez tous les peuples, et leur histoire se confond avec celle des apparitions, des fantômes, des spectres et des revenants. La partie dédoublée porte suivant les temps et les auteurs des noms variables : double, corps astral, fantôme, corps fluïdique, spectre, ombre. M^{me} Tony d'Ulmès a tiré de cette notion une éminente nouvelle qu'elle veut bien offrir à nos lecteurs. Tony d'Ulmès, après s'être révélée un écrivain de talent dans Pension de famille, peinture à la fois pittoresque et pénétrante des étudiantes russes au Quartier Latin, écrit les Demi-Morts, étude véneuse des tuberculeux de la Riviera. Toujours tentée par les sujets médicaux, elle prépare en ce moment un roman dont l'action se déroule dans le milieu des hôpitaux.

ONZE heures sonnaient comme je rentrais chez moi.

Petite, mais très gentille, ma chambre, située au cinquième, dans une rue déserte de la rive gauche. Quelques meubles simples; au mur, des rayons chargés de livres; devant la fenêtre, une table encombrée de papiers, sur laquelle traînait, remarquable en ce logis d'écrivain, un stylet de Tolède — acier incrusté d'or — que j'utilisais en guise de coupe-papier.

Je n'avais point négligé cet embellissement naïf, cher aux humbles des grandes villes. Quelques pots de fleurs placés sur le rebord de ma fenêtre me donnaient l'illusion d'un jardin, tandis que des volubilis, grimpaient tout autour, formaient un cadre de frêle verdure.

Je m'assis à ma table. Où diable trouver mon manuscrit dans ce désordre ? Livres, journaux, prospectus de toutes formes et de toutes couleurs s'entassaient en piles croulantes. Fiers ! cette brochure jaunie dont la bande n'est point déchirée, qu'est-ce ? *La Revue des Sciences occultes*.

J'allais la rejeter, quand un titre du sommaire retint mon attention. « Extériorisation du corps astral », par Charles Bardet. Bardet, un de mes amis, jeune médecin attaché à la Salpêtrière. Voyons son article ! Attirant mon stylet, vite j'eus coupé les feuillets, et je lus : *De notre corps émane une force psychique qui, pour de certains sujets, et dans de certaines circonstances, devient visible sous forme d'effluves lumineux. C'est ce*

que nous appelons le corps astral. Sous une action magnétique, opérée même à distance, le corps astral peut être projeté au dehors du corps matériel, mais de l'un à l'autre subsistent des fils innombrables, si bien que toutes les opérations infligées au corps astral, telles que coups d'épingle, blessures, lacerations, se répercutent sur le corps matériel.

Suivait le récit d'une expérience à laquelle j'avais assisté. Oh ! si troublante ! Et de nouveau elle s'évoqua en mon esprit.

Une chambre sombre. Tassés dans le fond, quelques hommes, ni des sceptiques, ni des convaincus, des hommes de bonne foi attendant de voir pour se prononcer.

Debout, au milieu, le sujet : une femme, toute jeune et charmante. Mince, blonde, le teint pâle, les yeux bleus transparents, et cette grâce morbide dont on se névroses. En face d'elle, mon ami, le docteur Bardet. Sur un ordre mental, les paupières de la jeune fille se fermèrent, ses membres devinrent rigides et elle tomba en état profond d'hypnose.

A lors je distinguai une lueur d'un blanc bleuâtre qui peu à peu se dégageait de ses mains, de son visage, de tout son corps, et l'enveloppait comme un voile lumineux. Puis, brusquement, cette lueur se détacha d'elle, se condensa ; des contours se dessinèrent, elle s'avança de quelques mètres par secousses régulières et s'arrêta, forme spectrale effrayante dans l'obscurité de la pièce.

— Je vous ai dit, Messieurs, prononça Bardet, que toutes les opérations infligées au corps astral étaient perçues par le corps matériel. En voici la preuve.

S'armant d'une longue épingle, il toucha le spectre au bras.

Un cri retentit, si aigu que nous en tressaillâmes tous, et la jeune fille, ouvrant tout à coup des yeux éperdus, tordant son bras blessé, sanglota :

— Je souffre ! oh ! que je souffre !

Il m'avait pénétré jusque dans l'âme, l'éclair de ce regard jailli des ténèbres de l'inconscience ! à tel point que la seule pensée de cette scène me bouleversait encore. Plusieurs fois depuis j'avais revu le sujet, Marguerite Dupuy. C'était, m'avait dit Bardet, une jeune ouvrière passémentière qu'une sensibilité extrême rendait propre à ces dangereuses expériences. Elle s'y prêtait, d'ailleurs, de bonne grâce, fière d'une morbide faculté qui excitait l'intérêt de tant de savants. Sans me connaître, elle avait remarqué mon assiduité aux

séances et me saluait chaque fois d'un gentil signe de tête. Cela mettait comme une familiarité entre nous. Quelque chose d'elle m'aurait infiniment : son sourire, ce sourire délicieux qui prêtait à son visage fatigué une rassurante jeunesse et transfor-



Bas relief égyptien relatif à la naissance d'Aménophis III
L'enfant est accompagné de son Double, figuré derrière lui

maît le pitoyable sujet en une jolie fille faite pour aimer et pour être aimée.

Ce soir, je ne sais pourquoi, son image s'offrait à moi, plus proche et plus désirable. Oh ! l'avoir ici, sa tête blonde inclinée sur mon épaule, me regardant de ses yeux dans lesquels frissonnaient toutes les choses mystérieuses entrevues pendant son étrange sommeil, et que ses lèvres ne savent pas redire !

A cette idée, mon cœur battit plus vite, des désirs ardents m'agitèrent, et, me levant, d'un geste brusque, j'ouvris la fenêtre pour laisser pénétrer la tiédeur calmante de l'air. Puis, avec un effort, je me mis au poème commencé : « Les Voix de l'Astral ».

D'abord l'image de Marguerite dans, vivante, entre les lignes, puis elles s'éloignèrent, disparurent, et enfin me laissa tout entier à ma passionnée besogne.

Ce fut le rêve, l'oubli, l'évasion vers un ailleurs plus beau. Adeptes des doctrines spiritistes, je supposais que, dégagé de mon enveloppe terrestre, je visitais, sous ma forme astrale, les sphères où libérés de leur karma, les désincarnés évoluent, se purifiant toujours davantage, pour atteindre enfin les régions de l'éternelle béatitude.

Et tandis que fuyaient les heures, j'écrivais j'écrivais jusqu'à ce que la plume s'échappât de mes mains lasses.

A lors, je regardai par la fenêtre. Tout était noir. Paris dormait. J'eus la sensation vertigineuse de planer sur cette immensité de ténèbres. Le jour est à la vie méchante, cruelle, implacable ! Si choses que soient vos fenêtres, si déserte votre chambre, on entend, on la devine, on la sent là, qui guette, qui menace. Le jour plaît aux esprits superficiels, aux âmes grossières qui s'étourdissent de bruit, d'agitation, de clarté. Mais la nuit... Oh ! la nuit effrayante et douce ! Je l'aime comme une amante aux ivresses éperdues ! J'aime ses énigmes, ses frissons, ses terreurs, son silence mystérieux, sa farouche obscurité, ses clartés froides et pâles qui vous mettent au cœur d'étranges ébranlements ;



M. Trier et son Double
Photographie obtenue par un photographe spiritiste de Londres
(Extrait du Fantôme des Vivants)

j'aime tout ce qu'elle a de caché, tout ce qu'elle a d'infini !

À cette heure où mon âme s'élançait vers elle, je la devinais en communion plus directe avec moi, et il me semblait que j'allais voir ce que les autres ne voient pas, entendre ce que les autres n'entendent pas...

Mais voici que soudain un fait matériel, m'arrachant à mon extase, me tira sur la terre. C'était une lumière qui venait de surgir dans la nuit. Tache rougeâtre, elle éclairait une lointaine fenêtre en face. Sans doute la lampe de quelque locataire rentré tard... Oh ! le fâcheux ! de me troubler à cette minute exquise, unique peut-être !...

Je voulus reprendre mon travail, mais elle me gênait, cette lumière. On eût dit d'un œil curieux ouvert dans la nuit. Je laissai tomber mes rideaux qui formèrent un écran. Ainsi c'était bien...

A peine avais-je écrit quelques lignes, qu'une brise légère, comme une main furtive, écarta le rideau et sur mon feuillet glissa une raie lumineuse... Cette lumière encore !... Maudite, harcélante lumière !

De méchante humeur, je jetai ma plume, je soufflai ma lampe et je me couchai.

La nuit suivante, ce fut avec un violent déplaisir que je vis la lumière briller à nouveau. Et, cette fois, sans même essayer de travailler, je la survillai. Une heure sonna, une heure et demie, deux heures, trois heures ! Et toujours elle lui-même d'un éclat immobile. Encore une nuit perdue !

Cet obstiné veilleur, qui donc était-ce ? Un malade ? Non, certes. Un malade ne supporterait point une si vive clarté. Sans doute quelque travailleur nocturne comme moi, poète aussi peut-être... Oh ! comme je le déteste ce poète inconnu !

Mais je m'effraye trop tôt ! C'est une cause passagère qui l'oblige à veiller aujourd'hui, et demain tout rentrera dans les ténébreux.

Mon espoir fut déçu. Durant plusieurs nuits, mes yeux ne quittèrent point cette fenêtre, et toujours j'y vis briller la lumière.

À quoi bon être venu chercher la solitude en ce quartier lointain, en cette rue déserte, si c'était pour trouver là un autre écrivain veillant comme moi dans la grande nuit silencieuse, écoutant ces voix mystérieuses, savourant ces ineffables voluptés que j'avais cru miennes ! Il me volait !... Il me volait !

Oh ! si j'avais pu le voir et lui expliquer cela peut-être eût-il pris en pitié ma nervosité douloureuse et consenti à souffler sa lampe. Mais où le rencontrer ? J'essayai bien de distinguer le jour cette fenêtre si flamboyante la nuit. Ce fut en vain. Il y en avait tant et tant ! Échelonnées à toutes les hauteurs, surgissant de tous les points de l'espace, comme les mille alvéoles d'une ruche. Était-ce celle-ci ? Celle-là ? En ce dédale, je me perdis.

Mon imagination s'exagéra dit le médecin. Las de s'exercer dans le vide, elle finit par prêter à cet odieux inconnu une forme matérielle, à l'animer d'une vie factice.

Une nuit, à ma grande surprise, je notai un changement soudain dans la lumière, elle s'étendit, s'allongea, couvrit toute la vitre, devenue blanche, d'un blanc bleuté.

Pourquoi ce changement de forme et de couleur ? Bien simple ! Sans doute il avait posé sur sa lampe un globe qui pâlissait les rayons en les diffusant. Pourtant l'explication ne me suffit pas. Elle m'impressionnait désagréablement cette leur blanche, cette leur malade ; c'était comme si l'œil de flamme qui luisait dans l'obscurité se fût couvert d'une tatie. Et j'en éprouvai un vague malaise.

Le lendemain, ce fut la même chose à La lumière des lampes voilées de globes ne produit point cet effet, est plus transparente.

D'ailleurs, est-ce bien de la lumière, cette opacité blanchâtre qu'on dirait vapeur ou fumée ?

Étrange ! étrange ! Sûrement il se passe là-bas des choses anormales.

Un soir, je sortis et entrai par hasard dans une brasserie de quartier. Semblable à toutes les autres, tables pleines, public d'étudiants et d'artistes, chavirai étourdissant, choc de verres, conversations bruyantes, discussions.

M'asseyant dans un coin, je demandai un bock. À la table voisine, quelques « jeunes » exposaient leurs thèses littéraires.

L'un d'eux, grand diable ciflanqué, très barbu, au fort accent méridional, interrompant un pâle épique qui faisait de grands gestes, lui cria triomphalement :

— Eh là ! mon petit, inutile de nous rebattre les



Fantôme de Lillie Roberts
Dessin d'une matérialisation obtenue en 1908 à une séance de la Société psychique de Nancy
(Extrait de *La Sorcellerie des Campagnes*)

oreilles de ta « poésie psychique », il y a mieux ! L'adolescent se dressa en colère.

— Mieux que ma poésie psychique ! Et qui donc ? Alors le camarade triomphant, jeta ces mots : — « Les Voix de l'Astral ».

« Les Voix de l'Astral » ! Le titre par moi trouvé et tenu si jalousement secret !... Comment avait-il pu le découvrir ?

Le méridional poursuivait :

— Oui, mon bon, c'est comme je te le dis ! « Les Voix de l'Astral » c'est un poème, comme qui dirait la Divine Comédie... spirite. Le corps astral d'un poète, guidé par un corps astral de ses amis, visite successivement toutes les sphères où il paraît que nos corps astraux se balladent avant d'entrer au paradis spirite.

— Très chic ! Et le nom de l'auteur ? — Jacques Dalbrès.

Jacques Dalbrès ! C'est n'était donc pas de moi qu'ils parlaient !... Alors un autre... L'adolescent interromp :

— Tu le connais ? — Vaguement. Il vit comme un ours dans sa tanière quelque part dans ce quartier... rue de la Grande-Chaumière si je ne me trompe.

Jacques Dalbrès ! Un rival ! De rage, le sang me monta brusquement à la tête. J'étouffais et je sortis sur-le-champ.

C'était bien la peine de m'être consumé des nuits et des nuits en un si acharné labeur pour apprendre qu'un autre possédait mon plan, mes idées, jusqu'à mon titre... Oh ! cet autre !...

J'étais arrivé dans mon logis. Malgré l'heure tardive, le gaz brûlait encore dans l'escalier. Dans ma chambre, au contraire, obscurité complète. Comme je cherchais à tâtonner mes allumettes, une bouffée d'air frais me fit tourner les yeux vers la fenêtre.

Là-bas, une lumière brillait. La lumière de ce poète... Le poète !... Ce fut pour moi une soudaine révélation. Ce poète dont ils parlaient tout à l'heure un café, qui vivait solitaire, dans mon quartier, c'était lui sûrement, c'était lui !

Oh ! le sentir si près, savoir qu'il travaillait à me voler cette gloire qui m'est due, que chaque pas qui s'enfuit est pour lui un pas de plus dans le chemin tracé par moi ! Et ne pas pouvoir arrêter sa plume, ne pas pouvoir arracher ses feuillettes !...

Dans ma fureur, mes yeux se dilatèrent sur cette lumière... Mais quoi ? Elle avait encore changé d'aspect ! Elle brillait d'un éclat blanc intense, comme un vile phosphorescent, comme un grand morceau de lune fantastiquement suspendu dans l'espace. Et tandis que je la regardais avec cette curiosité un peu inquiète qui vous saisit, lorsque la raison est incapable d'expliquer ce qu'on voit, elle se ternit comme la nuit précédente, elle prit une apparence de vapeur, et puis tout à coup fut projetée en avant par secousses régulières. Qu'était-ce ? Qu'était-ce ? Je la suivais dans sa marche saccadée, haletant, la gorge si serrée d'émotion que je n'aurais pu prononcer une seule parole.

Bientôt elle fut à quelques mètres de moi. Alors je pus distinguer ses contours. Mince, allongée, se terminant par des pâleurs diffuses, elle présentait un aspect point nouveau pour moi. Oh donc avait-je contemplé une blancheur se détachant ainsi sur un fond noir ? Ah ! je sais ! je sais ! cette séance d'occultisme, Bardet... le corps astral... Le corps astral !... Cette forme blanche serait...

Maintenant je distinguais des contours nets, une tête, des bras, un spectre humain... Effrayant ! Oh ! effrayant !...

Si violente fut ma terreur que je sentis mes genoux fléchir. D'un mouvement instinctif, je reculai. Mes doigts tremblants cherchèrent la table pour s'y cramponner... Mais quel est donc cet objet dont le froid contact me secoue tout entier d'un frisson ?... Rien, le stylet qui traîne toujours là et que j'ai froissé par hasard. Est-ce bien par hasard ? Une pensée terrible surgit en mon esprit... Si je tentais l'expérience redoutable... Non ! non ! je ne sais pas !... Et pourquoi ? Ce corps astral est celui d'un rival, d'un être qui annihile tous mes efforts, qui me vole ma gloire, que je hais !...

Mes yeux se fermèrent devant la tentation, mais une force impérieuse releva mes paupières. Dans l'encadrement de la fenêtre, le spectre était arrêté immobile... Plus d'hésitation ! Je me dressai, le stylet tendu, d'un coup violent je frappai le corps astral au cœur. Et, brusquement, mes doigts lâchèrent l'arme, et comme une masse je m'affaissai sur le sol.

Je fus réveillé par un scintillement qui m'éblouit. Encore cette lumière !... Mais non ! C'était maintenant le soleil, un soleil flamboyant qui mettait des raies d'or sur le tapis.

Dans mon cerveau embrumé perceait un souveneur. Il s'est passé cette nuit un événement étrange, terrifiant... Soudain ma mémoire s'éclaircit et je me dressai avec un cri. Oh ! l'expérience, la dangereuse expérience accomplie sans témoin, dans les ténébreux, moi, l'opérateur, et lui, le sujet, cet être de là-bas attiré jusqu'à moi par un pouvoir occulte.

Mais après, qu'est-il arrivé après ? De nouveau mes pensées se volèrent. J'étais dans un état sin-

gulier. A un profond engourdissement moral se joignait une grande activité physique.

Je sortis, je traversai des rues, des rues, et encore des rues, choisissant celles où la cohue était la plus épaisse.

Je marchai ainsi jusqu'à me sentir près de défaillir. Alors je me souvins que je n'avais rien mangé depuis mon réveil et, avisant un café de brasserie, m'y assis pour déjeuner. Puis, je repris ma course vagabonde. Mon malaise peu à peu se dissipait, mes pensées s'éclaircèrent de nouveau les objets extérieurs me frappèrent avec un relief de réalité. Et, regardant autour de moi, je pus enfin m'orienter.

Le jour avait baissé. A ma gauche, la coupole du Panthéon s'accusait délicatement sur un ciel rose. Devant moi, la fraîche verdure du Luxembourg s'estompaient en douceur. Je me dirigeai de ce côté quand un homme passant d'une rapide allure, me bouscula, criant :

— *La Presse!* vient de paraître *La Presse!* Demandez *La Presse!*

Je hélai l'homme.

— Pst! Ici!

Mon journal à la main, j'entrai dans le jardin du Luxembourg, et, tout en marchant, je parcourus des yeux la première page. *La repopulation, projet de loi sur le divorce, la chirurgie moderne...* Des rengaines. Voyons à la deuxième page. *Séance orageuse à la Chambre, le droit de vote pour les femmes...* Toujours la même chose!... Faits divers : *Suicide d'un enfant... Suicide d'un soldat...* Que de suicides! J'allais plier le journal quand un titre singulier attira mon attention : *Les drames du Spiritisme. — Tous les magnétiseurs viennent de faire une grande perte en la personne d'un de leurs meilleurs sujets. C'était une jeune fille âgée de 22 ans, ouvrière passementière, domiciliée 24, rue de la Grande-Chaumière. Elle se nommait Marguerite Dupuy.*

Marguerite Dupuy! le sujet de mon ami Bardet, cette charmante fille qui tant de fois m'avait souri!

L'émotion précipita les battements de mon cœur. Un bonc s'offrit à moi, je m'y laissai tomber. Marguerite Dupuy! Des yeux si transparents, un rire si jeune, une grâce si séduisante! Non, ce n'était pas possible! Non!... Evidemment je repris ma lecture :

Elle rapportait souvent de l'ouvrage chez elle pour travailler la nuit. Ce matin, la concierge, étonnée de ne pas l'avoir vue sortir, monta dans sa chambre. Elle était assise devant sa table à ouvrage dans l'attitude d'une personne qui travaille. La concierge lui parla. Ne recevant pas de réponse, elle s'approcha et s'aperçut que la jeune fille était inanimée. Le médecin, appelé en hâte, constata que la malheureuse avait succombé à la rupture d'un anévrisme. La mort remontait à plusieurs heures.

Morte! Marguerite morte! Finie, cette ébauche de roman!

Le Luxembourg était maintenant presque désert. Un crépuscule pâle, noyait les choses. Devant moi passaient, d'une démarche alanguie, quelques couples enlacés qui ne me voyaient pas.

Et je sentis une inexprimable navrance m'étreindre. Cette fois, ce n'était plus le sommeil factice dont elle s'éveillait joliment et charmée, mais le grand sommeil définitif. Pauvre enfant! Oh! je voulais la voir encore pour emporter dans mon souvenir son image suprême. Oh donc demandai-elle 724, rue de la Grande-Chaumière, dans un quartier, si près, si près!... Je m'engageai dans la rue, avec la grande-Chaumière. Numéro 24, n'y voyez! Une maison grise, sale, d'apparence pauvre, avec une entrée fort sombre. A droite, la loge du concierge; à gauche, l'escalier étroit, à tournants courts. D'où vint qu'à peine entré une angoisse irraisonnée m'arrêta, la main crispée à la rampe? Présentement? Peut-être lorsque va sonner une heure grave de la vie, quelque chose frémît-il dans les profondeurs obscures de notre âme que l'intelligence ne perçoit pas?

J'allais monter quand un léger atouchement sur l'épaulé me fit sursauter. En même temps une voix jeune s'écriait :

— Diable! es-tu nerveux! Comment va?

Tournant la tête, je vis mon ami Bardet entré derrière moi.

Il reprit :

— Enchanté de te rencontrer! Tu es lu dans les journaux? Parviens-tu? Je m'en attendais pas à cette mort... Rien ne faisait prévoir... Nous la regretterons. Un sujet de premier ordre!... Mais moments!

Il me précéda. L'escalier était obscur, et dans ce gouffre noir s'accroissait mon angoisse. Aux der-

rière chose étrange! Bardet, qui s'était approché, ne parut point frappé par l'atrocité de cette expression.

Haut, d'un ton à peine respectueux, il parlait à la femme.

— Vous dites que tout dans cette chambre est resté tel que ce matin, lors de la constatation du médecin. Je voudrais me rendre compte.

Cette phrase ne s'adressait point à moi, ne me regardait pas, pourquoi donc me causa-t-elle une soudaine terreur? Et pourquoi, à partir de ce moment, suivis-je tous les actes de Bardet avec un intérêt passionné?

Il précéda à une sorte d'inventaire.

— La table là, dans l'embrasure de la fenêtre. A côté, une chaise. Elle coussait... tous les menus objets sont encore éparpillés... son dé... son fil, sa lampe, l'abat-jour orange, singulière nuance! Le corps était droit, la tête renversée, les mains crispées sur le cœur... On n'y voit goutte! Voudrais-tu ouvrir les volets, Marc?

Je ne bougeai pas. Une instinctive répugnance me tenait cloué au sol.

— Ouvrez donc!

Alors je lui obéis. Je fus bien obligé de lui obéir, sa volonté pesait trop fortement sur la mienne. Mes mains tremblantes s'attachaient maladroitement.

Impatient, Bardet, d'un geste sec, ouvrit la fenêtre, rabattit les volets contre le mur. A ce moment, quelque chose parut le surprendre. Se penchant, il regarda au dehors.

— Tiens! s'exclama-t-il, on dirait là-bas... mais oui!... je reconnais les volubilis de la fenêtre.

Il reprit :

— Tu distingues? De chez toi, tu devais apercevoir sa lumière, la nuit!

La lumière! la lumière! oh! je savais bien! Elle est venue l'heure inévitable! Il va le dire, il le dit :

— Je vois très bien ce qui s'est passé. Marguerite assise, gaie, insouciante. Tout à coup elle vous prend sans avertir, une douleur au cœur... comme un coup de poignard.

Comme un coup de poignard! le voilà donc le mot terrible!... Oh! la scène de la nuit dernière! le poignard! mon poignard qui a touché le corps astral au cœur!...

Dans mon âme épouvantée, jaillit la vérité irrefutable. C'est moi qui ai tué Marguerite!... Je suis un meurtrier!...

**



Le Double de M^{me} Lambert
obtenu directement dans l'objectif sur plaque sensible
(Extrait du Fantôme des Vivants)

nières marches, cela devint si violent, que des palpitations m'obligèrent à m'arrêter.

— Eh bien! fit le docteur, viens-tu?

Maintenant nous étions arrivés sur un palier aux carreaux disjointes. A droite s'ouvrait un étroit couloir limité par une raie de lumière filtrant d'une porte entrouverte.

Bardet entra, je le suivis.

Oh! cette première sensation avant même d'avoir vu! Cette épouvante du grand mystère proche et impénétrable.

Dans l'opacité ténébreuse de la chambre scintillaient deux points lumineux, les deux yeux placés au chevet du lit voilé par les rideaux.

D'un coin, une femme surgit et entama aussitôt une conversation animée avec Bardet.

Alors je m'approchai du lit mortuaire.

Ce n'était pas la première fois, hélas! que je me trouvais auprès d'un cadavre, mais jamais je n'avais éprouvé une si douloureuse appréhension.

Pourtant j'osai soulever le rideau et, étendue sur ce lit blanc, toute enveloppée de blanches draperies, je vis une forme longue, mince et rigide.

Mais elle ne semblait point dormir dans l'éternel repos. Ses mains pâles étaient crispées sur son cœur, ses traits convulsés farouchement, ses lèvres serrées comme pour retenir un cri d'agonie; on eût dit que cette morte souffrait encore et se révoltait!

Ce qui suit est confus dans ma mémoire. Je ne retrouvai ma pleine conscience que dans ma chambre, répétant tout haut : Elle est morte et c'est moi qui l'ai tuée! » Et pourquoi? Par une haine imbecille contre un autre qui n'habitait point là, qui n'existait sans doute que dans mon imagination! Comment avoir été assés crédule pour ajouter foi à ces paroles saisies au vol, un soir dans une brasserie? Peut-être était-ce tout simplement moi que ces gens avaient désigné, m'attribuant par erreur ce nom de Jacques Dalbrès.

Comment n'avoir pas réfléchi, interrogé, acquis une certitude, avant de pratiquer la redoutable expérience? Elle voulait vivre, elle avait le droit de vivre, cette malheureuse, qui se privait de sommeil pour gagner son pain. Malade, névropathe, servant de sujet aux médecins, mais femme, mais faite pour aimer, mais aspirante au bonheur comme toute créature humaine. Et je l'avais tuée, brutalement. Horrible! horrible action!

Le surleudemain de sa mort, je sus que son enterrement avait lieu à Notre-Dame-des-Champs.

Je ne voulais pas y assister, je m'en avais pas le droit! Me mêler à ceux qui la pleuraient, moi, moi!

Quelle profanation!

Et pourtant un désir morbide me poussa vers sa maison. Un drap noir tout uni, le drap des pauvres volait la porte, et par l'entrebâillement j'aperçus le cercueil.



Plaie à l'omoplate gauche de M^{me} Lambert, déterminée par l'action d'une force invisible sur son fantôme (Extrait de *La Sorcellerie des Campagnes*)

Si on touche le corps d'un sujet dédoublé, celui-ci n'en a pas conscience, car il est complètement insensible; mais si on touche le double, non seulement le sujet perçoit l'impression de contact, mais il le perçoit avec une très grande énergie; et si le double est heurté avec une certaine violence, le sujet pousse un cri de douleur, et quelques heures après une ecchymose bien limitée marque sur le sujet la place où le double a été frappé (*Le Fantôme des Vivants*, Darville, éditeur, 23, rue Saint-Merr, Paris).

A mon approche, les gens qui stationnaient sur le trottoir s'écartèrent pour me laisser passer. Il me sembla qu'ils me jetaient un regard méfiant. Et pris d'un peur subite, la peur lâche des coupables, je gagnai le trottoir opposé. De là, je suivis les tristes apprêts. Le char funéraire était arrivé. Des porteurs en descendant, et, rudement, chargèrent le cercueil sur leurs épaules.

Alors, j'eus la vision de ce corps frêle, de ces mains crispées, de ce visage tordu, de cette bouche douloureuse.

Cette journée fut atroce. Quand vint la nuit, je sentis que si je ne réussissais pas à vaincre mes torturantes pensées, je deviendrais fou. Allumant donc ma lampe, je m'assis devant ma table, j'ouvris mon manuscrit, mes yeux rencontrèrent un objet scintillant... le stylet qui m'avait servi!... La voilà donc revenue, l'obsession, la torturante obsession!

Comment n'ont-ils pas compris ces médecins stupides, que l'épouvantable souffrance, la souffrance supra-humaine qui grimaçait encore sur le visage du cadavre n'était pas causée par un accident naturel? Comment n'ont-ils pas vu dans cette empreinte l'accusation irréfutable portée contre le meurtrier? Mais non, au plus vite, sans regarder, sans réfléchir, on l'a clouée dans sa bière, et moi, l'assassin, on me laisse vivre sans m'inquiéter. Oh! la criante injustice!

Et elle n'a personne pour la venger, la pauvre victime, personne pour memonter au doigt et dire: « Voilà le lâche meurtrier! » Je passe à côté du châtimant humain, c'est vrai, mais comment m'absoudre moi-même!

Oh! il me rongéait l'âme, ce remords, toutes les heures, toutes les minutes! Même pendant les rares instants où, vaincu par la fatigue, je parvenais à m'assoupir, je le sentais encore tapi au fond de mon cerveau, et tout prêt à me sauter à la gorge au réveil.

Un jour, je rencontrais par hasard le docteur Burd.

— Bonjour, me dit-il, comment vas-tu? Je te trouve maigri, les traits tirés, le regard fiévreux, tu n'es pas malade?

— J'ai souvent des palpitations; ce n'est rien! Nous fimes quelques pas ensemble. Après une légère hésitation, il m'interrogea:

— Tu sais, cette jeune fille... morte dernièrement... Marguerite Dupuy?

— Eh bien?

— Les constatations de décès faites par un médecin ne sont-elles soumises à aucun contrôle?

Il me regarda, surpris, ne saisissant point ma

pensée sous l'apparente incohérence de ces questions.

— Non, le médecin sait ce qu'il fait.

Je poursuivis:

— Marguerite Dupuy est morte de la rupture d'un anévrysme?

— Oui.

— En es-tu bien sûr? Il y a des phénomènes si bizarres...

Il me jeta un regard inquiet. Mes suggestions s'insinuaient-elles dans son esprit? A cette idée, je sentis en moi une sorte de joie. J'eus le vertige du danger, et hardiment, je continuai:

— Te rappelles-tu la fameuse expérience tentée sur le corps astral? Peut-être qu'un autre, un misérable aura voulu l'essayer...

Il s'arrêta, saisit mon bras. Une seconde son regard fouilla le mien, et il ne répondit pas.

Je jugeai inutile de pousser plus loin mes aveux, il les prendrait pour des divagations d'un fou!

Par prudence, je changeai de conversation. Quelques minutes encore, il m'observa du coin de l'œil, puis il parut se rassurer. Nous fimes un assez long chemin, causant de choses et d'autres. Comme nous passions devant un magasin d'enseignes funéraires, il me dit:

— Il faut qu'un de ces jours, j'aille au cimetière Montparnasse voir si l'on a posé une pierre sur la tombe de Marguerite. Elle n'a ni parents ni amis, c'est moi que ce soin regarde.

Alors un désir me mordit avec une étrange violence:

— Veux-tu que j'y aille à ta place?

Il accepta aussitôt.

— Très volontiers, ça m'épargnera une corvée!

Peu après il me quitta. Il faisait jour encore. Je pouvais arriver au cimetière Montparnasse avant la fermeture.

Je pressai le pas, éperonné par un espoir nouveau. Comment n'y avoir pas songé? Si je m'agenouillais sur sa tombe pour crier mon remords, peut-être me pardonnerait-elle, la douce morte qui, si tendrement, me souriait en cette vie!

Bientôt la porte du cimetière m'apparut, comme un trou béant ouvert sur l'éternité. J'y entrai.

Logubre, cette nécropole, aux lugubres blêmes de crêpuscule, avec ses allées fuyant sous les verdûres sombres. Du sol où pourrissaient tant de cadavres s'exhalait une odeur âcre, une odeur de mort. Et l'on devinait aussi la mort planant au ciel épais de brouillard, guettant derrière les tombes, tristesse et invisible, toute prête à vous enlancer.

Un à un je déchiffrai les noms gravés sur les sépultures. Qu'il était nombreux, le peuple des morts! Enfin je lus: Louise-Thérèse-Marguerite Dupuy, décédée le 30 avril à l'âge de 22 ans.

C'était une pierre étroite et longue surélevée de quelques centimètres, dont la blancheur neuve tranchait sur les grisailles des autres tombes plus anciennes. Elle dormait là, et grâce à moi, grâce à moi!...

Alors je m'agenouillai, le front dans mes mains, sanglotant.

Je dus rester longtemps ainsi. Quand, de nouveau je regardai autour de moi, la nuit était venue.

De lourdes ténèbres s'étendaient sur l'espace comme un immense drap noir. Dans ce silence et dans cette obscurité on sentait s'éveiller une vie mystérieuse, la vie des âmes peut-être inconscientes d'une curiosité profane qui les épiait. Une vague angoisse m'étreignit et, pour chercher la protection d'un mort connu, parmi tous ces morts inconnus, je

me serrai plus étroitement contre la tombe. Mais soudain son aspect me frappa comme une chose nouvelle. Tout à l'heure j'avais cru voir une pierre plate et lisse, et maintenant un relief s'accusait: les plis d'une draperie, la forme d'un corps, les mains croisées sur la poitrine. On dirait une statue allongée.

Effet de lumière? Erreur de ma vue? Et si c'était...

Je me passe-t-il la nuit dans ce cimetière clos à tous les regards humains?

Une sueur glacée inonda mes tempes. Et tandis que je regardais de nouveau cette étrange tombe, phénomène terrifiant! son aspect changea encore. La draperie perdit de sa rigidité, devint souple comme de chair, le visage confus jusque-là, s'accusa tout à coup. Le voici donc ce visage qui m'obsédait. Je le vis comme je l'avais vu sur son lit de mort, les traits convulsés, les lèvres serrées. Alors de mon âme jaillit ce cri désespéré: « Ne me poursuis pas avec ce visage. Je ne voudrais pas la mort!... l'expierai... toutes les tortures... ma vie même... mais pardonne! »

Je le savais bien... elle n'était pas inexorable! Document elle descendit de sa tombe et se tint debout devant moi, immobile et blanche. Son visage redevenait tel qu'il était autrefois, suave, les yeux tendres.

Je tendis les bras, elle se pencha vers moi et sur mes lèvres je sentis ses lèvres miséricordieuses...

Retrai-je chez moi la nuit? le matin? Je l'ignore! Cette minute d'effrayant bonheur m'avait pour jamais arraché aux choses de la terre. Un seul désir subsistait en moi, le désir de la revoir.

Quand vint le crépuscule, je me dirigeai vers le cimetière. Hélas! la tombe n'était qu'une pierre. J'attendis. Les ténèbres descendirent, mais la tombe resta vide.

Peut-être viendra-t-elle demain?

Voilà plusieurs nuits que je fais ce pèlerinage en vain. Sûrement c'est une épreuve qu'elle m'inflige. Cette nuit j'y retournerai encore. Oh! je veux le revoir, le sourire de pardon!

Extrait des faits divers : Le gardien du cimetière Montparnasse a trouvé, hier matin, un homme étendu mort sur une tombe, celle de Louise-Thérèse-Marguerite Dupuy. Le malheureux avait succombé à une congestion. C'est un nommé Marc Valtz, âgé de 26 ans, littérateur. Depuis quelques temps, il ne paraissait pas jouir de toutes ses facultés mentales.



Jeunes filles dédoublées Photographie obtenue par le Commandant Darret (Extrait du *Fantôme des Vivants*)

COMMENT FONCTIONNE UN LABORATOIRE DE POLICE

Par le Docteur EDMOND LOCARD

Licencié en Droit

Directeur du Laboratoire de Police de Lyon.

Il est consolant de penser que par ces temps de cambriolage en automobile, d'ouverture de coffres-forts au chalumeau oxyhydrique, de vols sous anesthésiques généraux d'action rapide, on songe à mettre au service de la poursuite des crimes et des délits les modes d'investigation que nous fournissent les progrès des sciences. De toutes parts les grandes villes s'organisent à cet effet, les municipalités fondent des écoles de police avec laboratoires. Ce nous est un grand plaisir d'offrir aujourd'hui à nos lecteurs un article sur le fonctionnement d'un des laboratoires de police moderne les plus justement réputés, celui de Lyon, que dirige avec la compétence que chacun sait notre distingué collaborateur, le D^r Locard. Ses lignes contiendront, pour beaucoup, de véritables révélations.

C'EST un lieu commun de d'affirmer les progrès incessants de l'art du vol. Les malfaiteurs semblent n'ignorer aucune des plus récentes découvertes scientifiques : ils se les approprient et les appliquent le plus congrûment du monde à leur profession. Il eût été déplorable que la police restât désarmée devant les criminels, dont l'outillage et les procédés devenaient chaque jour plus impressionnants : pour lutter à armes égales, il a fallu introduire dans l'enquête criminelle et la recherche des preuves, des méthodes scientifiques, et créer un art nouveau qui est la technique policière. Et tandis que la pègre introduisait dans son arsenal les anesthésiques qui mettent le patient à sa merci, le chalumeau oxyhydrique auquel nul coffre-fort ne résiste, l'automobile qui maintient Pandore à distance, les gants de caoutchouc qui voudraient, sans d'ailleurs y parvenir, supprimer les fâcheuses empreintes, les procédés cryptographiques qui permettent de correspondre à la barbe des

indiscrets, et tant d'autres infailibles recettes, les organismes répressifs des grands centres voyaient éclore les Laboratoires de Police. Ainsi se poursuit la lutte du canon contre la cuirasse. Les foules se passionnent pour ce duel : Sherlock Holmes partage avec Arsène Lupin les faveurs du public. Et il ne faudrait pas croire que le policier de roman soit un inatteignable modèle : le policier en chair et en os peut faire aussi bien et mieux. Je voudrais montrer ici de quelle aide précieuse lui est le laboratoire dans ce combat incessant pour la défense de la société.

Qu'est-ce au juste qu'un laboratoire de Police? C'est le lieu où se pratiquent toutes les recherches relatives aux traces laissées par les malfaiteurs ; c'est là que l'on identifie le criminel par les marques de son passage sur le lieu du crime ; c'est là que l'on administre les preuves physiques, les preuves positives de la culpabilité. Ce n'est ni un laboratoire de médecine légale, bien qu'on y fasse parfois des examens de taches, ni un laboratoire de chimie légale, malgré que la chimie y soit d'un emploi quotidien : c'est un établissement d'une nature particulière et spéciale, où se font tous les travaux que comporte la technique policière : étude des empreintes digitales et des empreintes de pas, relevé des traces d'effraction, expertises des faux de toutes sortes (gratages, surcharges, imitations, décalques), reconstitution de documents incinérés, analyse de la fausse monnaie, déchiffrement des cryptogrammes, rédaction des signalements, identification des récidivistes, etc., etc.

Peu de villes encore sont munies de cet indispensable auxiliaire de l'enquête criminelle : tantôt le laboratoire est universitaire, comme celui de Reiss, professeur de Police scientifique à Lausanne, ou celui de Corin et Stockis à la Faculté de médecine de Liège ; tantôt il est l'annexe d'une Ecole de Police comme à Madrid, ou à Rome ; tantôt enfin il représente l'extension d'un service d'identité judiciaire comme à Paris, à Berlin, à Dresde. Il existe en Amérique du Sud, des laboratoires de police remarquablement aménagés et outillés, comme ceux de Buenos-Aires et de Rio-de-Janeiro, qui pourraient servir de modèles à bien des capitales européennes.

A Lyon, le Laboratoire de Police fonctionne dans des conditions particulièrement favorables, grâce à l'application d'une très sage mesure administrative datant de 1910 et due à

M. Cacaud, alors secrétaire général pour la police : les postes de gardiens de la paix et les commissariats, avertis qu'un délit ou un crime vient d'être découvert, doivent avant tout prévenir le Laboratoire de Police par téléphone, et en même temps empêcher que rien ne soit mané ou dérangé sur le lieu de l'infraction, avant l'arrivée de l'expert ou des agents attachés au Laboratoire. On peut ainsi relever des traces, empreintes ou taches qui, partout ailleurs, risqueraient d'être détruites.

C'est ainsi que l'on peut, après la plupart des vols avec effraction, relever des empreintes digitales provenant du cambrioleur. On sait la valeur indiscutable de cette preuve connue en Chine depuis le 7^e siècle et introduite en France à une époque où l'Argentine, le Bengale, l'Indo-Chine, puis l'Angleterre et l'Allemagne l'appliquaient couramment. Les dessins digitaux ne se modifient en aucun de leurs plus petits détails, depuis le sixième mois de la vie intra-utérine jusqu'à la putréfaction du cadavre : ni

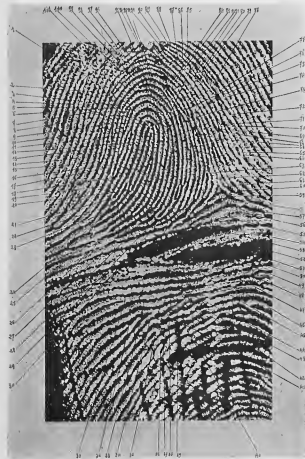


Fig. 1. — Empreinte de l'annulaire gauche de Mayor
(Double assasinat; vol avec effraction)



Fig. 2. — Empreinte trouvée sur une bouteille dans une maison cambriolée. Identification par 101 points caractéristiques avec l'annulaire gauche de Mayor.

les coupures, ni les brûlures superficielles ne les altèrent; enfin ces dessins varient extrêmement d'un sujet à l'autre: il est impossible de trouver deux empreintes pareilles chez deux hommes différents. On admet, d'après les re-



Fig. 3. — Empreinte du nommé S... identifiée avec la trace représentée fig. 4.

cherches de Galton, de Féré, de Schlaginhaufen et de Balthazard que l'on peut affirmer l'identité d'une empreinte trouvée sur le lieu d'un crime avec l'empreinte prise sur l'accusé, pourvu qu'on y trouve un minimum de 12 points de repère identiques. Ces points de repère sont surtout les bifurcations et les arrêts des lignes. Souvent on peut repérer un nombre de points beaucoup plus grand. L'exemple que l'on trouvera ici aux figures 1 et 2 est, je crois, le record de la netteté pour une empreinte utilisée dans une affaire criminelle. Il s'agit d'une trace présentant 101 points de comparaison: elle avait été laissée sur une bouteille par un assassin. J'ai eu de nombreux cas où le repérage portait sur 50 ou 80 points.

Toutes les fois qu'une empreinte digitale est découverte sur les lieux d'un crime, on rapporte au Laboratoire l'objet qui en est porteur. Tantôt ce sont des vitres brisées par les cambrioleurs, tantôt des verres ou des bouteilles dont il s'est servi pour boire; ce peuvent être des papiers qu'il a manipulés, des vases de faïence ou de porcelaine qu'il a déplacés, des pièces d'argenterie qu'il a prises, puis laissées sur le terrain. Si les empreintes ont pour support des objets volumineux, tels qu'un coffre-fort ou une armoire à glace, on colore la trace séance tenante et on la photographie sur place. Parfois même on la détache du substratum en appliquant dessus un papier photographique débromuré, humidifié dans de l'eau à 20°: on obtient ainsi un décalque parfait; c'est ce qu'on appelle la méthode de Stocks. Pour les objets transportés au Laboratoire, les méthodes de

coloration varient extrêmement suivant les cas: on se sert tantôt de céruse, tantôt de plâtre finement pulvérisé, tantôt de noir animal ou de noir de fumée; les vieilles empreintes se colorent par les bains de rouge Soudan; pour les papiers qu'il ne faut pas abîmer, on emploie les vapeurs d'acide iodhydrique dégagées par la combustion de l'iodeforme ou par l'ébullition de la teinture d'iode mélangé d'eau.

L'empreinte, une fois rendue discernable par la coloration, est photographiée. Quelquefois même, son ancienneté ou sa pauvreté en acides gras la rendent insensible à tous les réactifs: il faut dans ce cas la rendre visible par des artifices d'éclairage optique, et la photographier directement. On compare alors les clichés obtenus avec les empreintes que l'on a eu soin de prendre de tous les gens de la maison, maîtres ou domestiques, et des premiers témoins arrivés avant la police. On élimine toutes ces traces: il reste celles des malfaiteurs. Lorsqu'il y a des individus soupçonnés par les plaignants, ou signalés par des témoins, ou dénoncés par des indicateurs, on peut vérifier aussitôt, soit qu'on les arrête, soit que le Laboratoire possède déjà leurs fiches. Très souvent, on obtient ainsi des aveux, ou bien on retrouve les objets volés en la possession des coupables qui ont laissé leurs empreintes. S'il n'y a pas d'aveux, et s'il n'y a pas d'autres preuves que les traces digitales, il reste à convaincre le Tribunal ou le jury. Ce n'est pas toujours chose facile, du moins en France, car en Suisse, en Belgique, en Angleterre, au Danemark, en Amérique du Sud, il y a longtemps que l'on ne discute plus la valeur de la preuve dactyloscopique. En France, la jurisprudence est encore hésitante. Pour la première fois, le 10 novembre 1910, un jury français a condamné sur la preuve unique des empreintes: il s'agissait de deux cambrioleurs, Fabry et Rolin, qui avaient dévalisé la chambre d'une vieille femme; j'avais relevé sur des pots de cuisine des traces digitales très nettes; la Cour d'assises du Rhône,

L'organisation spéciale de la police lyonnaise à ce point de vue, permet un genre d'opérations qui, semble-t-il, n'est guère pratiqué ailleurs. Il arrive cinq à six fois par semaine, en moyenne, que l'on apporte au Labo-

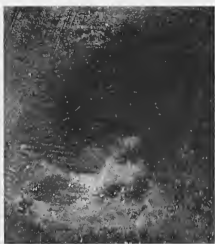


Fig. 4. — Empreinte digitale laissée sur une bouteille par le nommé S... cambrioleur ganté.

rotoire, des empreintes trouvées sur les lieux d'un cambriolage: si la Sûreté ne possède aucune indication, aucun signalement, aucun indice sur l'identité du malfaiteur, on compare l'empreinte trouvée avec celles figurant sur les fiches de criminels qui constituent les archives signalétiques: la recherche est relativement simple, parce que ces fiches sont classées dans l'ordre dactyloscopique, c'est-à-dire par types de dessins digitaux. On peut ainsi, pourvu que le cambrioleur ait déjà passé au Laboratoire, connaître son identité, grâce à une seule empreinte, parfois très fragmentaire, laissée par lui sur une vitre, un meuble ou un papier.

Voici un exemple choisi dans une série déjà nombreuse: Pendant la nuit du 21 au 22 janvier 1912, une villa à ce moment inhabitée était dévalisée, au hameau des Clochettes, dans

la commune de Saint-Fons. Aucun témoignage, aucune indication ne mettaient sur la piste des coupables. Mais ceux-ci avaient bu dans la maison: une bouteille portant de très belles empreintes digitales fut saisie, et l'agent Chevassus, en pratiquant des recherches dans les collections de fiches du Laboratoire, put identifier ces empreintes avec celles d'un nommé Lafargue, Jean-Gabriel, né en 1881, et qui avait été condamné quelque temps auparavant pour outrages aux agents.

Arrêté, Lafargue nia d'abord, puis, lorsqu'on lui eut expliqué qu'on avait ses empreintes, avoua qu'il avait été entraîné à ce vol par les nommés Dellorenzi et Bilon. Il avait eu pour sa part un vieux fusil, qu'il avait vendu 21 francs à un cafetier, et un

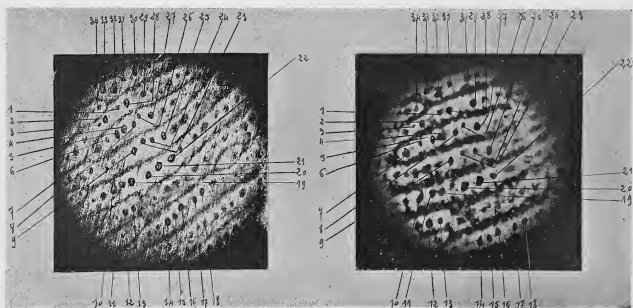


Fig. 5. — Petit fragment d'empreinte digitale trouvé sur un meuble verni, à la suite d'un vol avec effraction.

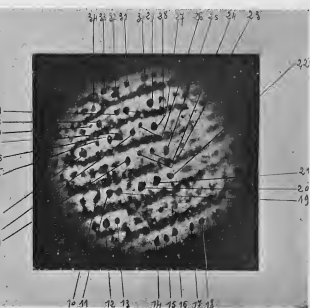


Fig. 6. — Empreinte digitale du nommé Bondet, Zone correspondant à celle représentée par la fig. 5. L'identification est établie par le repérage de 37 orifices sudoripares de même forme et de même position.

les condamnés à cinq et six ans de réclusion. Depuis, nous avons obtenu devant le jury, d'autres condamnations dans des conditions analogues, sans compter les très nombreux cas où il y avait eu des aveux.

tricot qu'il avait vendu à un musicien aveugle et que celui-ci avait d'ailleurs négligé de lui payer. L'expertise établissait l'identification de dix-sept empreintes, dont plusieurs présentaient plus de 30 points de repère. Lafarge fut condamné par les Assises du Rhône à deux ans de prison, ses complices à deux ans et six ans de la même peine.

On imagine souvent que le fait de porter



Fig. 7. — Empreintes dentaires laissées par un cambrioleur dans un gâteau à la crème de marrons.

des gants empêche le malfaiteur d'être reconnu par ses empreintes. C'est une erreur grossière. D'une part, il est très gênant de voler ganté, et nous avons bien souvent, à Lyon, pris, grâce à leurs empreintes, des récidivistes qui n'ignoraient rien de la technique dactyloscopique pour en avoir déjà été victimes. En outre, comme l'a montré Stockis, les gants de peau ou de caoutchouc n'empêchent pas l'empreinte de se former. J'ai pu, il y a quelques mois, découvrir l'identité d'un voleur grâce à ses traces digitales; il avait cependant eu la précaution de s'entourer les doigts de linges avant de saisir les bouteilles qu'il avait vidées. On peut voir par la comparaison des figures 3 et 4 que son empreinte, quoique estompée, était encore parfaitement reconnaissable. L'identification était d'autant plus certaine, que le voleur arrêté fut reconnu par le plaignant.

Parfois l'empreinte digitale est si petite, si fragmentaire, que l'on n'y peut relever que trois ou quatre points de repère : on ne peut, dans ces conditions, affirmer l'identité, et l'expert serait désarmé s'il n'avait la ressource d'une méthode nouvelle, imaginée à Lyon tout récemment et qui a donné déjà à diverses reprises des résultats excellents. Si l'on examine à un grossissement moyen une empreinte digitale, on découvre que les lignes sont semées de petits trous représentant les orifices des glandes sudoripares. Or, ces orifices sont immuables sur un même individu, et, chose curieuse, ne changent pas d'aspect, quelle que soit la position de la main qui produit l'empreinte. En outre, les pores sont très variables de nombre, de forme et de situation réciproque, d'un sujet à un autre. On peut donc sur des photographies agrandies à 45 diamètres (2025 fois en surface) identifier des pores, comme on identifie les lignes d'empreintes. Les figures 5 et 6 représentent un cas de ce genre.

D'ailleurs, même quand l'empreinte digitale ou palmaire est nette et étendue, l'identification par les pores procure un complément de preuve des plus efficaces. Très récemment (31 octobre 1912), deux jeunes bandits passaient aux Assises du Rhône pour répondre d'un vol avec effraction : ils avaient été découverts par l'unique moyen des traces qu'ils avaient laissées en fracturant un secrétaire en bois de rose. Les empreintes étaient magnifiques : un médius offrait 85 points de repère, une paume en présentait 94; il y avait quinze empreintes en tout. Mais surtout les pores étaient aussi évidents et nets que sur des épreuves expérimentales : on en comptait 835 sur une seule phalange, plus de 2.000 dans une paume, et la correspondance entre les pores des accusés et ceux des pièces à conviction était flagrante. Le jury, bien qu'il n'y eût aucune autre preuve, fut convaincu et refusa même les circonstances atténuantes. Les deux coupables eurent chacun six ans de travaux forcés et cinq ans d'interdiction de séjour.

Mais les empreintes digitales ne sont pas les seules dont un policier expert ait à s'occuper. Il y a aussi les empreintes palmaires, et les plantaires. On sait l'histoire de cet Anglais qui, après avoir commis un cambriolage, imprima, par dérision, l'empreinte de son gros orteil sur une glace, avec l'intention de mystifier les dactyloscopes qui croiraient avoir affaire à un pouce. Il fut identifié grâce à cette trace.

D'autres parties du corps, sans fournir des preuves d'identité aussi absolument mathématiques que les dessins papillaires, peuvent apporter cependant d'utiles indices. Telles sont les traces de pas, que l'on moule au plâtre dans la terre, à la paraffine ou au blanc de baleine dans la neige. Ceux qui ont lu les romans de Gabriaud se souviennent sans doute de l'admirable piste suivie par Lecq et qui aboutit à la découverte du duc de Sairmeuse : on y voit le héros mouler des traces de pas à l'aide de plâtre gratté dans le crépi de la muraille. Les policiers de laboratoire possèdent des méthodes plus pratiques. On peut même relever dans la poussière, obstacle autrefois absolu au moulage, les traces les plus détaillées, et l'on voit sur les reproductions au plâtre fin les rayures

preintes digitales trouvées sur une bouteille de sirop procurèrent son identification, que le moulage des incisives confirma. Parfois aussi on trouve des cheveux ou des poils. Les parasites même peuvent servir à confondre un criminel. Tout le monde connaît le cas fameux où le professeur Lacassagne montra, grâce à des oxyures, le rôle joué par un des inculpés dans une affaire d'assassinat. Le principal



Fig. 8. — Moulage des dents médianes du nommé D. traces identiques à celles représentées par la fig. 7.

coupable avait laissé sur le lieu du crime, ce que Reiss appelle élégamment une carte de visite odorante : on y trouva des oxyures. Or un seul des accusés possédait cette sorte de parasites dans son rectum. Dans une autre affaire d'assassinat commis sur une vieille femme d'une épouvantable malpropreté, deux individus étaient soupçonnés ; je trouvai sur l'un et l'autre des poux, mais l'un portait le *pediculus capitis humani*, qu'il tenait effectivement de la victime; l'autre n'avait que le *pediculus vestimenti*. C'est une toute petite preuve qui s'ajoutait à d'autres beaucoup plus indiscutables.

Les vêtements mêmes laissent des traces utilisables. Un voleur franchit le mur d'une ville et tombe sur les genoux : il portait un pantalon de velours à côtes, mais un des côtés était rapiécé avec une étoffe à côtes beaucoup plus serrées. Il laissa grâce à ce détail des traces tout à fait caractéristiques, que l'on trouva reproduites aux figures 9 et 10.

Les Laboratoires ont encore à établir pres que quotidiennement l'identité des traces d'effraction, si délicates, mais si souvent probantes. L'empreinte d'un presson ne ressemble en rien à celle d'un autre presson même de dimension semblables : l'usure du bord tranchant produit des dentelures, souvent très caractéristiques.

C'est ainsi qu'à Lyon on a pu suivre à la trace un couple de malandrins qui avaient la spécialité de piller les tiroirs-caisses des bouchers : ils se servaient pour leurs effractions d'un pied-de-biche dont la trace permit seule, en plus d'un cas, de reconnaître leur passage. Ils avaient ainsi dévalisé plus de cent magasins dans le Sud-Est, mais exclusivement des boucheries et des charcuteries. A Lausanne, Reiss a imaginé de photographier la trace de l'instrument dans le bois, puis de traîner le tranchant de l'outil que l'on suppose avoir servi sur une



Fig. 9. — Empreinte laissée dans la terre par le genou droit d'un cambrioleur. (Comparer avec fig. 10)



Fig. 10. — Empreinte laissée dans la terre par le genou gauche du même cambrioleur. Le pantalon était rapiécé à ce niveau avec un morceau de velours à côtes plus serrées.

des clous ou le plus petit dessin d'une semelle de tennis. Au service d'identité de Paris, on fait des moulages des épreuves galvanoplastiques qui ont l'avantage d'être incassables.

D'autres fois, on découvre des blessures d'ongles ou des marques dentaires. La figure 7 montre des empreintes laissées dans un gâteau à la crème de marrons, par un jeune cambrioleur, qui avait opéré dans une pâtisserie. Ses em-

plaque de verre enduite d'encre noire typographique. On doit retrouver les mêmes stries sur le bois et sur la plaque encrée, si l'identification est positive.

Chose peu connue : la trace d'un chalumeau oxyhydrique est caractéristique de la main qui l'a tenu.

Ainsi, dans l'affaire des fameux bandits en automobile, j'ai eu à étudier deux cambrillages faits par Bonnot, l'un à Vienne, l'autre à Lyon. Dans les deux cas, il s'agissait d'un coffre-fort ouvert au chalumeau. Cet instrument se manie en faisant osciller le bec comburant : il en résulte sur le métal des stries en zigzag. Ces stries sont d'une amplitude constante pour une main donnée. C'est ce que j'ai pu vérifier dans les deux cas dont il s'agit : les deux effractions étaient bien de la même main, ce qui fut vérifié par la suite.

**

La recherche des traces sur le terrain et leur identification est la besogne essentielle du Laboratoire de Police; on s'y occupe aussi de fournir à la Sûreté et aux juges d'instruction les éléments des preuves matérielles contre les accusés. Dans cet ordre d'idées, l'expertise des faux est une opération des plus courantes. On sait les sarcasmes dont on abreuve les malheureux vérificateurs d'écritures, sarcasmes mérités parfois: l'expert peut cependant apporter, même en ces matières, des affirmations précises, tout au moins lorsqu'il s'agit de faux par grattage, par surcharge, par décalque, ou par imitation servile d'un modèle donné. C'est ainsi que la microphotographie put déceler les retouches faites par un faussaire trop consciencieux et qui, sur les conclusions du rapport fut d'ailleurs condamné par les Assises de la Haute-Savoie. On voit à la figure 11, l'image très agrandie d'une lettre à laquelle le criminel a ajouté un trait pour la rendre plus semblable au modèle qu'il copiait.

Le grattage se décèle aisément soit en examinant par transparence, soit en imbibant le papier, soit même en le mesurant en divers points à l'aide du sphéromètre. Si un texte au crayon a été enlevé à la gomme, l'amincissement, quoique moins accentué que dans le grattage, n'en reste pas moins décelable. Il est

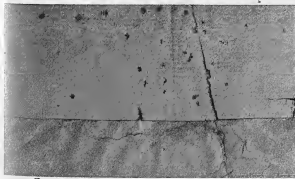


Fig. 12. — Verso d'une traite. Un texte a été gratté au canif, puis surchargé de barres à l'encre violette; on a ensuite caché le grattage en collant un morceau de papier blanc par-dessus.

presque toujours facile de faire réapparaître le texte primitif, soit par la photographie, soit par le tannin ou le sulfhydrate d'ammoniaque. S'il s'agit de mots écrits au crayon, la photographie du verso en chambre noire avec un pinceau de lumière rasant le papier fait apparaître

le relief dû au fouflage par la pointe du crayon avant l'effacement. J'ai pu, récemment, retrouver par ce procédé sur un registre d'une compagnie de chemins de fer, le numéro effacé d'un wagon disparu.

Une autre méthode donne souvent d'excel-



Fig. 11. — Microphotographie d'un faux par imitation. Le faussaire, s'apercevant que son modèle a des traits carrés du haut, a retouché la lettre.

lents résultats, qu'il s'agisse de grattage, de gommage, ou même de déchirure ou d'arrachement d'une feuille : c'est le procédé qui consiste dans l'utilisation de la décharge. On sait que l'encre et le crayon qui ont servi à tracer un texte ou un dessin ont la propriété de céder une part de leur matière à la page, blanche ou non, qui entre en contact avec la feuille où le texte ou le dessin ont été tracés. Il se forme ainsi des images renversées, qui, lorsqu'elles ne sont pas discernables à l'œil, sont décelables par la photographie. On conçoit qu'en cas de grattage, la décharge du texte effacé pourra servir à sa reconstitution.

Dans le cas de surcharge, le texte nouveau peut consister en une simple modification des caractères primitifs ou en une substitution après grattage. Dans le premier cas, le problème est constamment soluble avec l'aide de la microphotographie. En effet, il n'est pas de retouche, si admirablement faite soit-elle, où le microscope ne permette de distinguer le trait primitif du trait surajouté : la différence de teinte des encres, la façon dont les traits se superposent, les reprises du faussaire, l'arrachement des fibres du papier aux points d'attaque ou d'arrêt de la plume rendent ce genre de recherches absolument sûr. Enfin l'analyse chimique de l'encre, manœuvre délicate mais que l'expert en écriture doit posséder d'une façon parfaite, apportera son contingent de preuves. Dans tous les cas, il ne faudra pas hésiter à pratiquer une série de microphotographies de tous les points où aura porté la surcharge. S'il s'agit d'une démonstration à faire devant le jury, il faudra même agrandir les clichés de manière à obtenir une multiplication d'environ vingt diamètres.

La figure 12 montre le verso d'un effet de commerce, tel qu'il fut présenté à l'expert : il s'agissait de déchiffrer une mention ayant

figuré sur ce verso : or, le texte avait été d'abord gratté au canif; on avait ensuite surchargé le grattage par des barres à l'encre violette; on avait enfin collé sur le tout un morceau de papier vergé. Un fort éclairage par transparence supprimait l'obstacle du papier surajouté; la plaque photographique peu sensible au violet permettait de négliger la surcharge; enfin le sulfhydrate d'AzH³ fit réapparaître les traces d'encre du texte gratté, et on put lire : *Reçu en compte sur les mille francs, huit cents francs, et la date.*

Quelquefois les criminels laissent sur le lieu du crime un texte écrit soit sur du papier, soit sur les murs (on en trouvera un exemple amusant à la figure 14); la comparaison des écritures peut alors servir de commencement de preuve. Enfin au Laboratoire de Police ressortit la reconstitution et la lecture des documents incinérés, l'expertise des faux en gravure (titres, billets de banque), l'analyse de la fausse monnaie, soit qu'il s'agisse de comparer la composition chimique d'une pièce avec celle d'un lingot saisi chez le faussaire, soit qu'il y ait à identifier une pièce avec un moule. On verra par exemple à la figure 15, une pièce suisse, que ses bavures permettent d'identifier avec le moule reproduit par la figure 16.

**

Il est enfin un problème tout à fait spécial, et surtout très difficile, que le Laboratoire de Police doit être à même de résoudre à toute heure et d'urgence. C'est le déchiffrement des écritures secrètes. On ne saurait croire à quel point ce mode de correspondance est répandu dans les prisons. Pouvoir lire aussitôt ce que les prévenus s'écrivent est d'une nécessité absolue pour la Sûreté et pour l'Instruction.

Voici un exemple très simple. J'ai eu à lire le texte suivant :

2 g t 894 14	B 2 4 3 4 14 14 3
H 8 t 14 15	d 14 9 2 9 t 14
147	3 u 14
1 2 9 u 14 t	10 2 3 c 2 d 14 t
	2 15 4 c 14
16 2 v 4 16 16 14	3 8 10 2 3 4 9 18

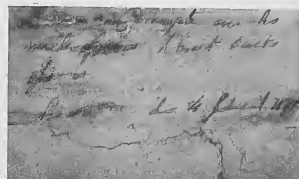


Fig. 13. — Le verso de la traite représentée fig. 12, après réapparition du texte par l'emploi du sulfhydrate d'ammoniaque.

Admettons que chaque caractère garde constamment la même valeur; il est probable que les groupes de chiffres soulignés représentent une seule lettre. Or, le nombre 14 figure onze fois, c'est-à-dire avec une fréquence nettement préminente, il doit donc représenter la lettre e. D'autre part, nous trouvons à la troisième ligne

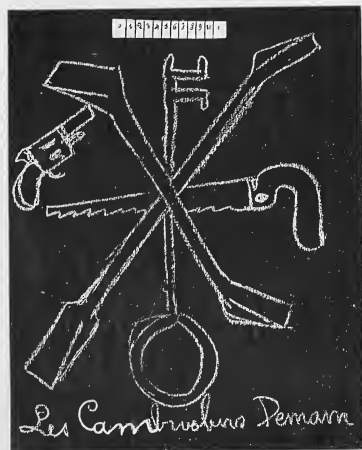


Fig. 14. — Instruments de cambrioleurs et légende annonçant sur le volet d'une maison, un cambriolage, qui fut réellement effectué le lendemain.

le groupement 3 u 14. En admettant que u garde sa valeur alphabétique, on peut penser au mot rue, et $3 = r$.

Si l'on examine alors le dernier mot de la troisième ligne, et en admettant toujours que les lettres gardent leur valeur alphabétique, nous trouvons d'une part le groupement d 14 t qui sera det, d'autre part un groupement 23 c 2 où 3 valant r, 2 précédant et suivant le bigramme re ne peut être qu'une voyelle. Si cette voyelle est a nous avons un mot formé d'une initiale et de arcadet. Le bottin signalant l'existence d'une rue Marcadet, nous en concluons que $10 = m$. On trouve de même que 3 8 10 2 3 4 9 (c'est-à-dire R.mar.) signifie Romarin, ce qui donne :

$$8 = o, 4 = i \text{ et } 9 = n.$$

En plaçant alors dans l'ordre les lettres connues, on a :

. a r i . . . o n m . . . e

Une brève réflexion fait découvrir la clef :

Paris-Lyon-Marseille.

Les procédés employés par les malfaiteurs pour le chiffrement sont parfois d'une perfection extrême. Tantôt il s'agit d'une méthode de transposition, tantôt d'une grille, certains usent de la table carrée de Vigenères; la bande de Bonnot employait la plus délicate des méthodes : le dictionnaire chiffré. Le déchiffrement de ces billets est d'autant plus laborieux que les textes sont plus courts. La lecture se pratique, non en devinant (il n'y a que les imbéciles qui deviennent, disait Arsène Lupin), mais par l'application rigoureuse de théorèmes assez ardu (loi des polygrammes semblables, théorèmes de Kerckhoffs et de Kasiski). Voici un exemple de ce genre d'analyse (1); le texte était :

HCV YLVK NLAITQJ
NAKACAZ QM HA NBBQZY
QD IUXXKCR ZN RA AAXVM
HADYVIFVAY PZPPAC VM
CAYD A CNIFMM DSPEB
ZI EBCAVZ A JEIFMXN
QAFKAP

Le calcul permet d'établir d'abord qu'il s'agit d'un système d'intervention polyalphabétique, et ensuite qu'il y a dix alphabets différents. Le calcul porté ensuite sur chaque

(1) Cf. Edmond Locard, *La Cryptographie en technique policière, étude sur les écritures chiffrées des criminels.*

alphabet fait arriver à une application de la table carrée de Vigenères avec le mot-clef : université. On lit alors :

Mon cher frangin,
J'arrive de la visite du médecin
et je viens d'apprendre l'échec
de Tati a trente jours de
miture. A bientôt
Marcel

Il suffit alors de savoir un peu d'argot pour comprendre clairement.

Je n'ai pu donner que des indications sur le fonctionnement des Laboratoires de Police. Ils ont encore à rédiger les signalements des criminels, et à reconnaître les récidivistes, non par la désuète anthropométrie inapplicable aux mineurs, mais par une des trop nombreuses méthodes dactyloscopiques. Ils ont enfin à faire l'éducation technique des policiers, et celle des magistrats-criminalistes. Il y a



Fig. 15. — Pièce fausse identifiée grâce à ses défauts (notamment entre la hampe et l'effigie pour l'avers, le long de la lettre F pour le revers) avec le moule représenté fig. 16.

là, comme on le voit, un programme de plus étendu qui peut tenter bien des activités. C'est une technique toute neuve encore, qui a fourni déjà abondance de résultats pratiques mais qui appelle encore de longues recherches et d'assidus travaux.

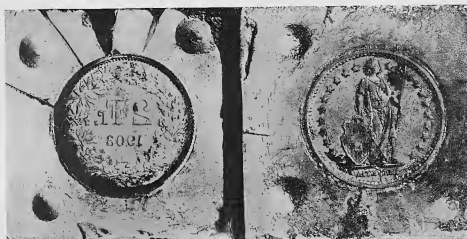


Fig. 16. — Moule ayant servi à couler la pièce fausse représentée fig. 15.

SAINT MATHURIN, GUÉRISSEUR DE LA FOLIE

Par P. SAINTYVES

Après une étude générale sur les Saints guérisseurs de la Folie (Æsculape, septembre), P. Saintyves nous présente ici, avec son souci coutumier de documentation, l'un des plus nettement spécialisés parmi ces saints. Jusqu'au XVIII^e siècle, les maladies nerveuses et mentales étaient tenues pour des cas de possession démoniaque. Le démon est figuré, dans les illustrations de cet article, de la façon conventionnelle bien connue. C'est une sorte de génie, parfois ailé, s'échappant à la suite d'un exorcisme sous de la bouche, soit du crâne de sa victime. En d'autres cas, ses traits sont plus précis : il a des cornes, une queue, des griffes, revêt les formes d'animaux les plus étranges.

PARMI les saints dont la vie a établi le pouvoir sur la possession ou folie, il faut mettre à part Saint Mathurin.

Les parents de Mathurin, Marin et Euphémie, habitaient une terre du Gâtinais du nom de Liricant, aujourd'hui Larchant (Seine-et-Marne), dans le diocèse de Sens. Marin avait accepté des empereurs la charge de poursuivre et d'exterminer les chrétiens. Mathurin, chrétien dans le fond de son cœur, pria pour la conversion de son père et de sa mère. A la suite d'une vision divine, Marin consentit à recevoir le baptême avec sa femme et son fils.

A l'âge de vingt ans, Mathurin fut promu au sacerdoce et reçut en même temps un pouvoir extraordinaire contre les Possessions du démon.

En ce temps vint grand' maladie
A Rome et grant épidémie
Et gens tout pleins d'infections...
Pleins de diables tous enragés,
Même la fille de l'empereur
Maximien, persécuteur
Des chrétiens fut tourmentée,
Du dyable aussi persécutée,
Deviut folle démoniaque ;
Le dyable fut son habitacle
En son corps pour la tourmenter
On l'en cuyda bien hors bouter
Par force d'un enchantement
Mais le dyable dist hautement
Par contrainte que de ce corps
Jamais ne sortirait dehors
Tant qu'un saint homme Mathurin
Ne serait venu de Gaule pour le chasser.
L'empereur l'envoya chercher, il vint :
Lors fut la pucelle amenée...
De l'huile béatost demanda ;
Et ainsi qu'il le commanda :
On lui en apporta a coup,
Non pas qu'il en aist prins beaucoup.
Mais un peu, laquelle il bénit,
Et dedans la bouche luy mit
Luy faisant la croix selement
Fut délivrée de tourment.



Xylographie de la Vie hystorique de Saint Mathurin, de 1489

Après un séjour de trois années à Rome, pendant lesquelles il fit éclater fréquemment



Saint Mathurin (Vitrail du xv^e siècle, dans l'église de Montigny)

son pouvoir contre les démoniaques et les fous furieux, Mathurin mourut en paix en cette ville d'où son corps fut ramené à Larchant (1).

Ce fief de Larchant, où les reliques avaient été déposées, appartenait aux chanoines de Notre-Dame de Paris ainsi que l'aumônerie de Saint-Benoît en la capitale où nous retrouvons une chapelle de Saint Mathurin. Vers la fin du XII^e siècle, cette aumônerie fut mise exclusivement sous le patronage de notre saint et devint la propriété des religieux Trinitaires pour la Rédemption des Captifs qui reçurent peu après le nom de Mathurins.

C'est de ces deux centres que rayonna en France, particulièrement dans le nord-ouest, la dévotion de Saint Mathurin.

Le XV^e siècle fut une période florissante pour

le pèlerinage de Larchant; mais nul texte ne mentionne les fous parmi ses malades. Cependant, les enseignes de pèlerinages que l'on attribue au XV^e siècle, voire au XIV^e, font incontestablement allusion au trait principal de la légende du saint.

Le saint confesseur est représenté debout avec la chasuble, la tête nimée, il tient la main droite levée et ouverte, dans la gauche également levée, un livre; il foule aux pieds une tête monstrueuse. La princesse Theodorà est à genoux à sa droite, l'empereur Maximien à sa gauche. Au-dessus d'eux passe processionnellement la chasse dans laquelle est exposé le corps entier du saint; elle est portée sur des brancards par deux valets vêtus de court. Au-dessous de la chasse, à droite, une sorte de démon semble s'échapper de la malade, à gauche est suspendue, comme ex-voto, une paire de ceps.

Cette représentation prouve seulement que nul n'ignorait le pouvoir du saint sur les démons; mais, étant donné la croyance alors générale que le démon était le principe de toutes les maladies, on en pouvait tout aussi bien déduire que le saint était un guérisseur général. La spécialisation du saint semble s'être opérée assez tardivement. Un curé de Larchant qui, en 1531, ajouta à la Vie hystorique de 1489, quelques relations de miracles, rapporte la guérison d'une fille de Sépotz en Sénonais, qui était possédée du diable.

Comment et pourquoi s'est opérée cette spécialisation? Henry Estienne déclare « qu'on a fait Saint Mathurin le médecin des fols en ayant esgard à ce mot italien *Matto* (venant du grec ματτωσ) qui veut dire fou » (1). Le

(1) Apologie pour Hérodote, Paris, 1735, in-12, II, 241.



Saint Mathurin (Enseigne de pèlerinage trouvée à Anvers vers 1865)

(1) Cette légende n'a aucune valeur historique, elle doit avoir été fabriquée vers le X^e siècle par un moine de Sainte-Colombe ou de Saint-Pierre-le-Vil, de Sens. Sur cette légende Cf. : Eug. Thoison. *Saint Mathurin. Etude historique et Iconographique*, Paris et Orléans, 1889, gr. in-8, pp. 3 à 51, auquel nous emprunterons les figures relatives à Saint Mathurin.

dictionnaire de Trévoux adopta l'hypothèse. « Cette expression, dit-il, vient peut-être de l'italien *matto*, fou, *matturino*, follet, un peu fou, et cette ressemblance de nom fait qu'on s'est adressé à Saint Mathurin pour les accès de folie comme à Saint Clair pour la vue. »

Sans adopter cette opinion, je n'oserais la rejeter. Il est bien certain, en effet, que les guérisons rapportées dans la légende n'avaient pas suffi à faire de Saint Mathurin, pourtant thaumaturge réputé, un guérisseur de la folie et que ce patronage n'apparaît qu'à l'époque des guerres d'Italie. Les soldats de Charles VIII, retour de Naples, purent retentir l'expression *matturino* et s'en servir comme d'un outrage.

Quoi qu'il en soit, dès lors, la spécialisation du saint est accomplie.

Jean d'Auton, dans sa Chronique, relate qu'au début du xv^e siècle (8 octobre 1502), l'organiste du roi, maître Evrard fut frappé de folie pour avoir refusé à l'un de ses serviteurs de se rendre à Larchant pour y accomplir un vœu et ne guérit qu'après s'être rendu au sanctuaire de Larchant et y avoir accompli pieusement la neuvaine obligatoire (1).

Dans un livre d'heures, manuscrit du xv^e siècle provenant de l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen, une oraison qualifie Saint Mathurin de défenseur contre les outrages et les mensonges des esprits malins « contra insultus et fraudes spirituum malignorum defensor ».

M. de Beaurepaire a trouvé dans les registres de l'officialité de Rouen, au xv^e siècle, des gens condamnés pour avoir dit dans la colère aux personnes auxquelles ils en voulaient : « On devrait les conduire à Saint Mathurin. »

M. de Beaurepaire constate qu'au xv^e siècle une des chapelles de Saint-Vivien de Rouen était dédiée à Saint Mathurin et était un lieu de pèlerinage pour la guérison des fous. Le 6 mai 1555, les administrateurs de l'Hôtel-Dieu avaient mandaté le garde de cette chapelle pour y faire mettre Jeanne Quibet ou Quisboust, pauvre fille malade insensée. Le 10 du même mois on la transporta dans la dite chapelle où

L'on disposa un lit pour elle : et on l'y laissa neuf jours durant; après s'être engagé à payer au garde 4 sous par jour de la neuvaine (1).

Brantôme nous est témoin que l'usage de recourir au saint de Larchant est très général

grand prévôt de l'hôtel, de deux archers et d'un fourrier de la Reine. Le 13, c'est un pèlerin d'Evreux qui interroge le démon et le même jour le curé de Chatenoy qui lui parle en breton bretonnant. »

Au xvii^e siècle, on se rend à Larchant de toutes parts pour la guérison de la folie. En voici un témoignage :

Jacques Thiénard, de la paroisse de Noastre, diocèse de Tours, estant sorti de son logis pour suivre le régiment de Saint-Hilaire, étant *extravagué de son esprit le dernier jour de mai 1636*, le dit régiment ayant été contraint de sortir de devant les portes de Larchant où il pensait entrer, le dit Thiénard s'arrêta autour des fossés, faisant tous les actions d'un homme grandement troublé de son esprit, courant au travers des buissons pleins d'épines, ayant jeté son chapeau qu'on ne put depuis trouver, déchiré ses habits et même jusqu'à sa chemise, en sorte qu'il était tout nu; ceux de Larchant le voyant ainsi le laisserent entrer; il courut droit à l'église de Saint-Mathurin. Le nommé Jehan de la Nolle fit commencer une neuvaine pour le dit Thiénard, le jeudi 3 juin, durant laquelle le dit Thiénard était *presque toujours à l'église et le plus souvent endormi sous la chasse de saint Mathurin*; si bien que dans le troisième et quatrième jour de la neuvaine, le dit Thiénard recouvra une parfaite santé de son esprit, de quoi nous avons rendu grâces à Dieu et l'avons fait communier à la fin de la dite neuvaine; et s'en est retourné sain en son pays, cela est notoire à tous ceux du dit Larchant qui le peuvent certifier et entre autres le dit sousigné.

Signé : E. BOYTEUX, curé (1).

Après la guérison de J. Thiénard, l'abbé Boyteux en rapporte encore deux autres : celle du nommé Charton, dont l'esprit avait été fort troublé à la suite d'une grande maladie, guéri en août 1631 et celle de Simon Dury qui avait cherché à se faire brûler avec sa propre maison et fut remis en santé (2) par Saint Mathurin en janvier 1634.

Le sieur de Moulinet en ses *Facécieux devis et plaisans contes* publiés en 1640 nous montre les malades séjournant en nombre dans l'église de Larchant.

Monsieur Roger, procureur général, allant trouver le grand roy François à Fontainebleau, arrive à Saint-

- (1) E. Theison. *Loc. cit.*, p. 87.
(2) E. Theison. *Loc. cit.*, p. 307, 308.

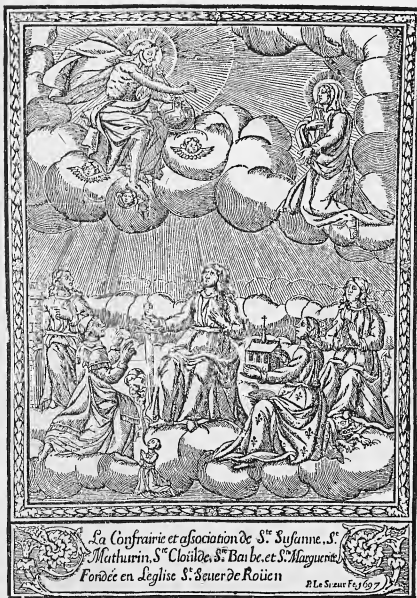


Image de saint Mathurin, appartenant à la Confrérie des Toiliers (Époque Louis XIV)

à la fin du xvi^e siècle : Un homme ayant demandé injurieusement à une femme si elle a jamais fait le chemin de Saint Mathurin, pour se venger elle répond : quelle n'a pu entrer dans l'église à cause qu'elle était pleine de coud dont il était un des principaux (2).

Un procès-verbal du curé Grosbald conservé aux archives nationales (Arch. Nat. L. 462) présente un grand intérêt, non seulement en ce qu'il prouve que la guérison n'allait pas toujours très vite (l'exorcisme commencé le 6 avril 1601 n'était pas encore fini le 15 septembre de la même année), mais par ce qu'il établit que les pèlerins étaient alors nombreux à Larchant. « En effet, le démon est successivement adjuré par Jean Masson, curé d'Ecuelles (près Moret); puis par un cordelier réformé de Limoges; puis par un cordelier de Savoie. Le 10 septembre passent trois pèlerins : deux Écossois et un Espagnol et le démon est interrogé en espagnol et en écossais. Le lendemain 11, l'adjuration a lieu en présence du lieutenant du

(1) Notes sur les premiers registres de l'Hôtel-Dieu de Rouen dans le Procès des Travaux de l'Académie. 1809-1870, p. 402.

(2) Vie des dames galantes dans Evreux, éd. de la Soc. de l'Hist. de France, t. IX, p. 115.



Saint Mathurin

(D'après un livre d'heures du x^e siècle)



Xylographie de la Vie illustrée de Saint Mathurin, de 1489



Saint Mathurin

Statuette ancienne de l'Église de Hogues (Eure)



Saint Mathurin

Statuette en bois dans l'Église du Vieux (Haute-Vienne); xvi^e siècle

on vit arriver à Larchamp, il y a une trentaine d'années, un homme qui était... en proie à une fureur extraordinaire. Parvenus sur les limites de la paroisse de Larchamp, ceux qui le conduisaient à l'église, le virent tout à coup refuser d'avancer et s'arrêter au milieu de la route... *«Huit hommes très forts l'entourèrent, les uns tiraient sur les chaînes dont il était chargé, les autres le poussaient; à peine voyaient-ils une oscillation. Enfin, le malade se décida à aller à l'église; on lui dit la messe, on récita sur lui un évangile, et il s'en retourna sain comme ceux qui l'avaient conduit. Une autre fois, on apporta à saint Mathurin un enfant de deux à trois ans. Il avait horreur de sa mère, la déchirait de ses dents et de ses ongles. Il se pliait également en avant et en arrière comme un petit serpent. Après la messe dite à son intention, l'enfant posé sur un lit s'endormit, resta une heure sans se réveiller, et se leva parfaitement guéri... J'ai vu bon nombre de fous qu'on amenait garottés dans des voitures et qui souvent pendant le voyage brisaient leurs liens et leurs chaînes. À peine la messe était-elle achevée qu'ils recouvraient la tranquillité, devenaient calmes et doux comme des agneaux et s'en retournaient glorifiant le bon saint Mathurin (1).*

Pendant il ne s'agit plus là que d'un patronage populaire. Nombre d'ecclésiastiques ignorait jadis (il y en a beaucoup plus aujourd'hui) que Saint Mathurin est un guérisseur de la folie. A Mandeville, près d'Elbeuf, on raconte qu'un évêque d'Evreux visitant l'église Notre-Dame où se trouve une représentation de Saint Mathu-

rin, demanda au prieur ce que voulait dire le diable expulsé de la tête d'une femme. Celui-ci lui répondit que le saint guérissait les femmes qui avaient le diable au corps et lui conta les origines de ce patronage. L'évêque l'ayant écouté avec attention lui répondit : « Monsieur, si votre saint était mieux connu, votre prieur

(1) E. Thoison. *Loc. cit.*, p. 142-143.

vous rapporterait plus que ne fait mon évêché (1).

Dans cette revue des saints guérisseurs de la folie, on aura sans doute remarqué comment le traitement rituel primitif : séjour ou emprisonnement dans le sanctuaire accompagné de prières solennelles, de neuvaines, d'exorcismes, d'attouchements de reliques, de passages sous la chasse, avait fini par aboutir, du moins en certains lieux, à Saint-Dizier ou à Gheel par exemple, à un véritable progrès médical : la création de colonies rurales d'aliénés. Les habitants de ces pays jadis pauvres, incités sans doute par le gain et soutenus par des sentiments chrétiens, apprirent à traiter les fous avec bienveillance, avec humanité. Aussi le D^r Moreau de Tours, après avoir visité Gheel, écrivait-il dès 1845 :

« Il est évident que le système de colonisation réalisée, et au-delà, les idées théoriques les plus hardies émises par les hommes célèbres dont le nom fait autorité en thérapeutique mentale » (2).

C'est ainsi que de pratiques naïves et crédules, bien souvent guidées par des idées superstitieuses, il est parfois sorti des résultats inattendus. La bonté, les sentiments d'humanité ont devancé parfois les inspirations de la raison au point de réaliser par anticipation des progrès auxquels la science n'a plus qu'à ajouter des améliorations de détail. La pitié de l'homme a peut-être fait plus de miracles que les saints.



Saint Mathurin

(D'après une peinture à la détrempe de 1834, dans l'Église de Vaucelles, Caen; découverte en 1851 et restaurée en 1882)

(1) R. P. Cahier. *Caractéristiques*, II, 703.

(2) *Lettres médicales sur Gheel*, 1845, in-8, p. 38.

Mathurin de l'Archant, pendant que son dîner s'apressait à l'hôtellerie, s'en alla seul à l'église pour y faire ses dévotions, où de cas fortuit, messieurs les fols estoit deschainez, tandis que leurs gouverneurs estoient à banqueter; et ne pouvant s'accorder conclurent que Monsieur Roger, estant à genoux chanteroit pour tous, sur les épaules duquel coups de poing neuvoient dru comme gresle, tant que leur obéissant par force, il s'accoustra en prestre pour dire la messe, et falut bon gré, malgré, qu'il chantoit. Mais ce qui les accusa et découvrit le mistère, furent qu'ils se mirent à tremmer les doctes; au son extraordinaire desquelles on accourut, et furent les fols resserrez, au rang desquels on mettoit Monsieur Roger, nonobstant toutes ses allégations, tant qu'il fut recogneu par ses gens qui estoient accourus au bruit comme les autres. On peut penser comme il fut try par ce bon prince oyant cette advancement (1).

Depuis lors, la vogue du sanctuaire s'est fait que décroître insensiblement. Les maisons d'aliénés reçoivent aujourd'hui les pensionnaires de Saint Mathurin.

Il faut cependant faire exception pour la Normandie.

Le curé de Larchamp, au diocèse de Séez, écrivait en 1880 :

La puissance du bon saint ne se manifeste guère sur les malades de la paroisse et des communes environnantes, leur foi n'est pas assez vive, sans doute; il en est tout autrement pour ceux qui viennent de loin, à grands frais, à grand-peine, souvent de dix lieues et plus... ceux-là sont souvent exaucés d'une manière... vraiment miraculeuse. Ainsi

(1) *Facétieux devis et plaisants Contes*, par le sieur de Moulinet, Paris, Téchener, 1829, II, 29.

PAYSAGES LUNAIRES

Par LUCIEN RUDAUX

M. Lucien Rudaux, qui est, tout à la fois, astronome et artiste dessinateur distingué, nous confie cet article sur les paysages de la lune. Nos lecteurs verront qu'il est allé littéralement s'y promener. Ils apprécieront particulièrement la reconstitution, en de belles planches, des paysages lunaires tels qu'ils doivent être logiquement. Le relief lunaire est comparable au relief terrestre, mais l'absence d'atmosphère autour de la lune fait que les plus petites aspérités de la surface projettent des ombres crues, nettes et fort longues.

Cela a toujours conduit les artistes qui ont voulu dessiner ou peindre des paysages lunaires à représenter des pics très aigus et des cratères à rebords vifs et à parois presque verticales. Pareilles œuvres sont, dit M. L. Rudaux, le résultat d'une fausse interprétation de l'image télescopique.

On se souvient encore du succès qu'eut auprès du public la fameuse nouvelle lancée avant l'Exposition de 1900, annonçant la vision de « la Lune à un mètre » !... Pittoresque façon de parler d'ailleurs, se rapportant à l'emploi d'un gigantesque instrument muni d'un



Fig. 1. — Photographie des régions australes de la Lune

grossissement énorme et devant rapprocher la Lune beaucoup plus qu'on avait pu le faire jusqu'alors.

Malheureusement, pour séduisant que soit un tel programme, il est pratiquement irréalisable. Si théoriquement il est possible de construire un instrument d'optique dont le pouvoir amplificateur soit énorme, colossal, si même on suppose qu'ont été vaincues les difficultés matérielles de la construction et de l'installation d'un tel instrument, il n'en resterait pas moins un obstacle contre lequel nous ne pouvons rien. Cet obstacle n'est autre que l'atmosphère de la terre avec son épaisseur, son absorption et ses troubles. C'est à travers ce voile constamment installé que nous observons les astres; dans de telles conditions on s'aperçoit très vite que les images agrandies perdent tout éclat, et surtout toute utilité; les détails deviennent « flous » et la plupart du temps incertains et très déformés dans leurs contours sous l'influence de l'agitation des couches d'air engendrant des réfractions inégales pour chaque rayon constituant ces images. Au delà d'une certaine limite d'am-

plification, deux mille fois en nombre rond, ce qui rapproche la Lune à 200 kilomètres environ, nous ne voyons rien de plus, utilement du moins. Nous sommes loin encore, on le voit, de la Lune à un mètre ! D'une telle annonce du moins, il faut retenir la faveur marquée avec laquelle l'espèce humaine accueille les tentatives entreprises pour connaître les mondes, et savoir ce qui s'y passe....

De tous temps cette question a passionné les esprits, et nombreux sont les auteurs ayant imaginé, faute de mieux, des récits d'aventures, des voyages extraordinaires dont les héros visitent et décrivent les mondes célestes. Chez les uns, pure imagination; chez les autres, les modernes surtout; nous trouvons des descriptions vraisemblables, basées sur les découvertes astronomiques récentes.

Cependant, dans tous ces essais, « extraterrestre » devient volontiers synonyme de prodigieux ou de fantastique. Et pourtant rien ne vient nous prouver que des différences si profondes existent au point de vue de la structure, entre notre globe et les autres; bien au contraire peut-être, sérieux-nous fort désillusionnés dans la majeure partie des cas... La discussion se précise beaucoup lorsqu'on s'adresse à la Lune.

* * *

Que l'on contemple la Lune à l'aide d'un instrument d'optique, lunette ou télescope même de faible puissance, ou que l'on examine l'aspect de notre satellite reproduit si fidèlement par la photographie, cette vision donne l'impression d'un monde prodigieusement chaotique : chaînes de montagnes, enceintes annulaires et massifs tourmentés se pressent les uns contre les autres, s'entassent en empiaçant sur leurs contours respectifs; certains espaces visibles pour nous comme des plaines grises (et qu'on a improprement dénommés *mers* d'après les hypothèses des premiers observateurs) semblent au contraire d'un nivelé presque parfait sur de vastes étendues, et sont sillonnés çà et là de rides et de crevasses, parsemés d'assez nombreux monticules ou cirques qui surgissent de leur uniformité. Le tout se découpe avec

une netteté parfaite, les accidents du sol s'accompagnant d'ombres portées nettes et considérables qui accentuent ce modelé avec une vigueur singulière.

Tel est, hâtivement décrit, l'aspect caractéristique de notre satellite, le monde céleste le plus voisin dont il soit possible de scruter les mystères. En effet, alors que des millions de lieues nous séparent des planètes les plus proches, la Lune tourne autour de la terre à la minime distance — relativement — de 9.600 lieues en moyenne. Un faible éloignement permet donc de voir le globe lunaire, dont le diamètre est de 3.477 kilomètres, avec la dimension apparente respectable que nous lui connaissons; l'amplification donnée par les instruments d'optique pouvant être de mille ou de deux mille fois, on se rend compte qu'il soit possible de fouiller la surface du globe lunaire. Plus en puisant l'instrument utilisé, plus riche se découvre cette structure tourmentée.

Mais si nous avons reconnu son allure, nous ignorons encore la nature intime du sol lunaire; il nous est impossible d'affirmer s'il se rencontre là des roches de composition identique à celles qui constituent l'ossature du globe terrestre... Mais si l'examen des phénomènes dont la Lune paraît avoir été le siège, on pourra tenter quelques rapprochements et supputer par exemple que les épanchements de matières éruptives ont pris une extension considérable; par contre, les terrains sédimentaires qui jouent un rôle très important dans la physiologie des paysages terrestres semblent faire complètement défaut à la surface de la Lune.

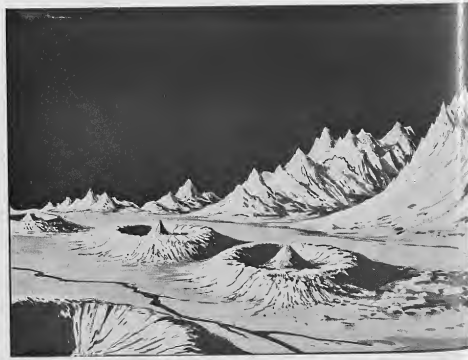


Fig. 2. — Aspect caractéristique généralement donné aux paysages lunaires

Pour l'établissement de telles formations il faut intervenir, prolongée pendant une longue suite de siècles et de millénaires, l'action mécanique et chimique de l'eau; la présence de l'eau et la possibilité d'engendrer des effets de cette nature est intimement liée à l'existence d'une atmosphère. Actuellement une telle enveloppe gazeuse fait défaut, sinon de façon totale en tout cas de manière sensible; mais comme il apparaît bien, d'après M.M. Loevy et Puiseux qu'elle a dû exister dans le passé, et que d'autre part on ne rencontre, du moins en grand, aucune manifestation bien positive de l'action

de l'eau liquide, on peut admettre que cet élément a dû disparaître très vite de la surface lunaire sans avoir le temps d'y imprimer des traces étendues et caractéristiques. L'eau aurait donc agi plutôt de façon interne, jouant un rôle marqué dans les manifestations volcaniques, si nous entendons par là expansions de matières, soulèvements et affaissements fréquemment renouvelés et ayant imprimé au relief lunaire son aspect caractéristique. Si des phénomènes d'érosions ne sont pas venus les retravailler après coup, ces formations ont dû conserver une allure plutôt régulière.

Comme nous le verrons plus loin, nous connaissons parfaitement les dimensions et la disposition des accidents de cette surface; il est donc possible d'en donner une description instructive et de reconstituer avec une suffisante vraisemblance les grandes lignes de ces paysages.

Or, malgré qu'on possède tous les éléments de ce problème on ne paraît pas en avoir tiré souvent tout le parti possible. Là encore l'imagination a pris le dessus, ou du moins, l'imagination aidant, on a surtout synthétisé l'impression générale qui se dégage de l'examen d'ensemble de l'aspect de la Lune.

Contemplons l'astre au télescope, essayons de nous représenter le spectacle offert aux regards des habitants de ce monde. On supposera de suite un entassement d'enceintes cratériques, de montagnes lancées (à en juger par leurs ombres démesurées), en un mot un paysage hirsute dans son aridité et son enchevêtrement; cet ensemble doit être illuminé d'une façon dure et aveuglante, car là, l'absence d'atmosphère fait que rien n'estompe les lointains et le ciel noir laisse apercevoir les étoiles malgré la présence du Soleil. C'est un monde d'oppositions, de taches blanches et noires, sans demi-teintes.

Le décrire ainsi est chose aisée, comme d'en tracer les aspects à l'aide des données précédentes. Ces sortes de dessins sont devenus en quelque sorte classiques (Fig. 2).

Or la réflexion doit arrêter l'essor de cette imagination si prompt à l'exagération; en essayant de résoudre rationnellement le problème à l'aide des données exactes de l'observation, nous perdrons sans doute quelques

échappent à l'investigation; mais, d'autre part, celle-ci s'enrichit de la possibilité de voir certains reliefs avec leur profil réel, mesurable directement (Fig. 3).

On connaît l'opération qui permet de déterminer la dimension vraie d'un objet dont on connaît l'éloignement. Sachant quelle distance nous sépare de la Lune, il est élémentaire, en principe, de calculer la grandeur des objets visibles à sa surface; simple affaire de mesures précises. Et de même qu'on mesure aussi parfaitement les diamètres des cirques lunaires des massifs montagneux, on peut estimer la



Fig. 3. — Les montagnes du Pôle Sud vues directement au bord du disque

illusions sur l'allure fantastique de notre voisine; ce que la solution aura de véridique fera compensation...

Voyons donc comment arriver au but.

Le globe de la Lune s'offre à nos yeux successivement éclairé par le Soleil sous tous les angles possibles. Par un éclairage oblique, à l'instant du lever ou du coucher du Soleil pour un point quelconque de ce globe, les aspérités projettent des ombres portées très étendues — tel un promeneur, par exemple, sur une route, une plage unie, voit son ombre s'allonger démesurément au coucher du Soleil. Notre satellite ayant très peu, ou pas d'atmosphère, rien ne vient altérer la pureté des détails, la netteté des ombres, qu'il est facile de mesurer d'une façon précise. Par suite de notre situation dans l'espace, le sol lunaire est vu comme si nous planions en ballon au-dessus, pour les régions

longueur kilométrique des ombres portées par ces reliefs lorsque le Soleil les éclaire obliquement. Comme d'autre part, il est aisé, d'après le mouvement de la Lune, de savoir la hauteur du Soleil au-dessus de l'horizon des points où se produisent les ombres, on possède les éléments du problème. L'inclinaison des rayons solaires et la longueur de l'ombre permettent de calculer la hauteur du relief.

Répétons encore que la netteté des ombres, permettant leur visibilité sur leur extension maximum, facilite remarquablement la reconnaissance des moindres aspérités du sol.

Donc, par ces méthodes diverses, nous savons que les cirques ont des diamètres variant de quelques kilomètres jusqu'à 200 et plus! Nous savons que les montagnes du pôle sud se dressent à l'altitude de 7 à 8.000 mètres, que les autres chaînes ont couramment 3.000 mètres et davantage, et que les remparts des cirques ont une élévation du même ordre surtout vers l'intérieur, le fond étant à un niveau très inférieur à celui du terrain avoisinant; enfin on a reconnu que les nombreuses crevasses dont la longueur est parfois immense ont plusieurs kilomètres de large, etc., etc.

Or, ce sont ces proportions que l'on a peu respectées jusqu'à présent, en figurant l'étendue de terrain dans le champ normal de vision, comme couverte de cratères entonnoirs, accolés au pied de montagnes aux versants fantastiques (Fig. 2).

Si nous essayons de remettre debout, et en perspective, ces formations vues généralement en plan, mais connues dans leurs dimensions, il sera facile de constater qu'il en est tout autrement. Il y a sûrement de petits cratères dont l'aspect doit rappeler celui des appareils volcaniques terrestres. Mais pour la grande majorité, l'ampleur des cirques interdit leur visibilité totale d'un seul coup d'œil et, même, ils sont pour la plupart tellement vastes, qu'étant placé au centre, un observateur n'apercevrait pas



Fig. 4. — Reconstitution de l'aspect du Mont Pico

centrales; quant aux portions de plus en plus voisines des contours du globe, elles se déforment suivant les lois de la perspective; les enceintes annulaires deviennent des ellipses, les accidents se profilent en se masquant les uns derrière les autres. La confusion est plus grande, la forme et l'étendue des ombres

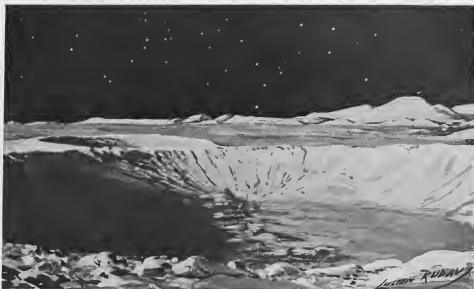


Fig. 5. — Allure générale que doit offrir la surface de la Lune

toujours les remparts limitrophes : il se croirait sur une vaste plaine, au-dessus de l'horizon de laquelle émergeraient çà et là quelques sommets inégalement élevés. A ce propos un point doit nous arrêter, qui intervient pour renforcer encore cette non-visibilité simultanée de l'ensemble d'une formation un peu étendue : c'est qu'en vertu de ses dimensions restreintes la courbure du globe lunaire est très accentuée, et la limite de l'horizon derrière laquelle les objets s'abaissent très vite est beaucoup plus proche que sur notre terre.

Si les cirques perdent leur apparence dessinée classiquement, ou même ne laissent deviner leur allure qu'après une longue randonnée permettant seule d'en reconnaître les contours, la plupart des sommets paraîtront assez peu vertigineux en comparaison de ce que l'on aurait pu supposer.

Sans doute en bien des points pourrait-on rencontrer des parois abruptes, des versants raides, déterminés par le jeu des cassures et des mouvements du sol qui a si fortement accidenté le sol lunaire. Mais pour les raisons énoncées précédemment, et ainsi qu'il est possible de s'en rendre compte « de visu » avec la plus grande facilité, la généralité doit présenter des contours relativement simples.

La figure 3 donne le profil de montagnes vues directement au bord du disque ; toutes celles aperçues ainsi ont cette même allure générale ; et calculées d'après les dimensions, les pentes des remparts annulaires possèdent une valeur analogue. Nous la retrouvons encore, déterminée géométriquement pour le mont Pico, que d'après son isolement et l'aspect de son ombre, on serait tenté d'assimiler à un pain de sucre surgissant de la plaine environnante. Or, ce « pic » a 2.600 mètres de haut, et quelque vingt kilomètres de base, avec une forme plutôt régulière. La reconstitution présentée figure 4 possède donc, tracée à l'aide de ces éléments, une part de vérité suffisante pour nous faire concevoir l'aspect de cette région. Tous ces reliefs n'ont rien de bien prodigieux dans leur silhouette.

Certaines formations, par contre, sont plus propres à nous donner une impression grandiose et franchement caractéristique. Tel est, sur les bords de la « Mer des Nuées », le Mur-Droit, immense et brusque dénivellement, de 300 mètres de hauteur verticale, et se prolongeant sur 100 kilomètres, c'est-à-dire fuyant bien

leur arrangement et leur profil, et qu'il faudrait voir réellement pour les représenter, on doit admettre, je crois, que le monde lunaire n'offre pas l'aspect d'un sol semé de cuvettes et hérissé de cônes aigus et déchiquetés.

Les cassures prodigieuses, dont la profondeur est certainement en harmonie avec leur ouverture, les plaines immenses au milieu desquelles elles semblent se prolonger à l'infini, seraient peut-être les régions les plus aptes à nous impressionner vivement. Quel effroyable désert, quelle désolation que cette morne étendue grise, sans doute de matière lavique figée là pour l'éternité, si du moins, cette description de la nature du sol correspond à la réalité. Car, il est bon de le remarquer, certains observateurs ont cru reconnaître que la couleur de ces régions basses de la surface lunaire offrait des variations de teintes capables d'être attribuées, suivant eux à des modifications dues à l'existence d'une vie végétale ou bien à des phénomènes engendrés par la présence de l'eau, ou de l'humidité du sol, sous l'influence de la température.

Dans ces deux ordres d'idées la question reste ouverte, encore que peu probable, à cause de l'extrême rareté (pour ne pas dire l'absence complète) de l'atmosphère lunaire. Mais ce qu'on ne saurait nier en tout cas à ce dernier point de vue, c'est la conséquence entraînée par un tel état de choses, puisque la Lune, tournant sur elle juste en même temps qu'elle accomplit sa révolution d'un mois il n'y a pour chaque point qu'un seul jour et une seule nuit pendant ce mois ; ainsi donc le soleil brille pendant quinze jours consécutifs, et la nuit qui succède à ce long jour a une durée égale ! Sous la protection atmosphérique les variations de la température atteignent forcément une ampleur considérable.

Pour nos organismes, ces écarts seraient insupportables ; ils ne contribuent pas à améliorer l'impression qui doit se dégager de l'examen de ces contrées extra-terrestres sur lesquelles nous avons encore beaucoup à apprendre.

En attendant, pour rester dans le cadre accessible, il faut admettre que le caractère le plus saillant de ces paysages réside surtout dans l'effet triste et dur. La brutale illumination n'est tamisée par aucun voile atmosphérique sensible, et l'absence des lointains vaporeux qui sont le charme de nos paysages terrestres, devrait dérouter complètement nos yeux ; pas de derniers plans, partout des ombres aussi nettes et aussi vives. Cependant les oppositions évidentes ne sont pas aussi absolues qu'on l'a dit souvent ; car justement à cause de cette illumination si violente que rien n'atténue, les reflets doivent acquiescer à une intensité proportionnée. Ajoutons-y la terre brillant au ciel, faisant fonction d'une lune près de 13 fois plus formidable en surface (comparativement au disque de notre satellite aperçu d'ici), et l'on estimera, dans de telles conditions, que tous les détails du sol se distinguent parfaitement dans les régions ombrées. En fin de compte, quoique net et sec, le modèle doit présenter une finesse vraiment remarquable.

Les dessins accompagnant ces lignes sont inspirés autant que possible des éléments définis ici. Au point de vue détails on peut leur reprocher encore une vaste dose d'imagination puisque la nature, la composition du sol lunaire sont choses inconnues pour nous. Mais les contours, établis géométriquement, nous fixent au moins sur les grandes lignes caractéristiques. Sans doute eût-il été plus scientifique de le reproduire de façon uniquement schématique. L'adjonction des détails dans le modèle répondait à un but esthétique facile à comprendre et si l'on se contente d'en retenir seulement l'esprit on peut admettre que ces vues sont capables de nous faire concevoir les traits généraux du monde lunaire, tout en modifiant quelque peu la conception admise jusqu'à présent et basée sur l'impression que la seule vue d'ensemble de l'astre a tendance à inspirer.

Observatoire de Donville (Manche)



Fig. 6. — Vue des bords d'une des crevasses de la Lune

CHLORO-CALCION

Solution titrée de Chlorure de Calcium chimiquement pur, stabilisé,
exempt d'Hypochlorites et d'HCl libre. — 40 gouttes = 1 gr. de
CaCl² pur. (20 à 40 gouttes matin et soir dans un peu d'eau sucrée).

Les potions courantes au Chlorure de Calcium ont un goût désagréable; elles s'allèrent en moins de 24 heures (« javellisation », apparition d'hypochlorites et d'HCl); CHLORO-CALCION est agréable et indécomposable. C'est le plus assimilable des sels de chaux (chaux digérée); donc le meilleur recalcifient. Il possède en outre au plus haut degré les propriétés spéciales et si remarquables du Chlorure de Calcium.

1. Tuberculose, Maladies des Os. (Recalcification)

Les recalcifients usuels sont très peu assimilables. Ils doivent d'abord être transformés par l'HCl du suc gastrique en Chlorure de Calcium. Le mieux est donc d'administrer ce sel. HCl du suc gastrique est en effet utile à la digestion, surtout chez les tuberculeux où il est si souvent en déficit.

Tuberculose, Lymphatisme.

Rachitisme, Croissance.

Fractures (Consolidation rapide).

2. Grossesse Allaitement

La Femme enceinte ou la Nourrice se décalcifient au profit de l'enfant qu'elles portent ou allaitent. La Grossesse est une cause d'auto-intoxication. Or CaCl² recalcifie (c'est de la chaux quasi digérée), désintoxique (il supplée la fonction thyroïdienne).

Eclampsie, Vomissements, Albuminurie.

Déminéralisation, Tuberculisation.

3. Hémorragies Maladies du sang

Arthus et Pagès, Carnot, nous ont montré que la présence de CaCl² dans le sang en quantité suffisante est un des facteurs essentiels de la coagulation. CaCl² étant un sel de chaux déjà "digéré" passe directement dans le sang.

Toutes Hémorragies.

Hémophilie, Purpura, Scorbut.

(CaCl² augmente la résistance globulaire).

Chlorose, Anémie.

Il ne suffit pas d'apporter aux globules sanguins du fer, du manganèse... il faut surtout rendre au sérum la chaux qui lui manque pour permettre aux globules la vie et l'activité.

4. Auto-intoxication Neuro-arthritisme

Il y a là bouleversement du métabolisme du Calcium, diminution de la teneur en chaux du sang et des humeurs, "hypocalcémie".

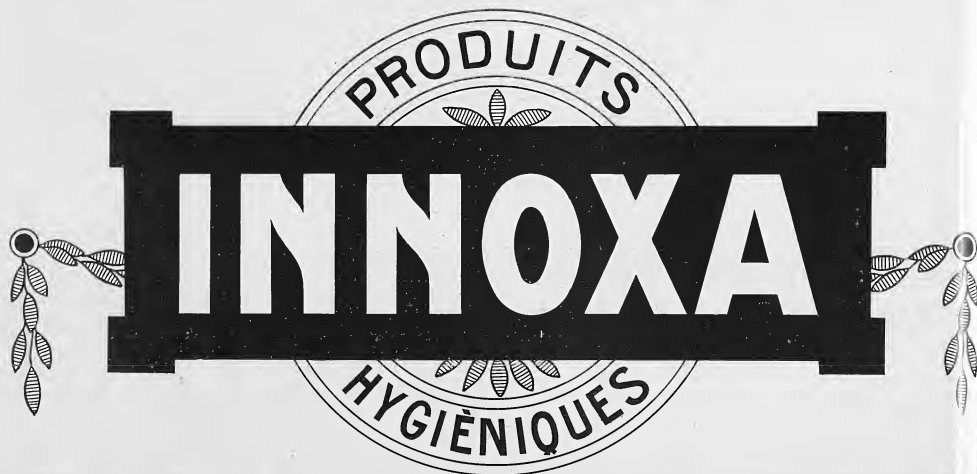
Urticaire, Accidents sériques (Anaphylaxie),

Asthme, Rhume des foies.

Albuminurie, Œdèmes brightiques.

Le Médecin n'avait aucun produit médical véritablement inoffensif à formuler pour la toilette du visage, en particulier dans le cas de dermatoses ou de délicatesse de la peau.

Les Produits INNOXA comblent cette lacune. Ils sont prescrits par tous les dermatologistes.



LAIT

Remplace le savon pour la toilette du visage. Assouplit et blanchit l'épiderme sans l'irriter.

COLD CREAM

Adoucit la peau - Prévient et guérit les dartres, les gerçures et les rides de l'épiderme - Fixe la poudre.

POUDRE

Masque la séborrhée - Prévient le hâle - Veloute agréablement l'épiderme.

LITTÉRATURE ET ÉCHANTILLONS : Pharmacie CHEVRIER, 21, Faubourg Montmartre — PARIS

Les Produits INNOXA ne s'adressent qu'au corps médical

Ils ne se trouvent que dans les pharmacies

Voir notre prime "PRODUITS INNOXA", page 1

LA MORT D'HENRIETTE D'ANGLETERRE

Il y a deux choses que l'on conteste bien souvent aux rois : leur naissance et leur mort. On ne veut pas que l'une soit légitime et l'autre naturelle. Le cas de la mort de M^{me} Henriette justifie pleinement cette phrase de Vigny.

Si mort quasi-soudaine devait, par le fait même de l'ignorance des médecins du xvii^e siècle, paraître assez mystérieuse pour susciter de nombreuses controverses.

De toutes les opinions qui ont été émises sur cette mort, la première en date est justement celle de Madame elle-même : elle se crut empoisonnée et l'on n'a cessé de le répéter depuis. C'est ainsi que Saint-Simon écrivant une relation des curieuses circonstances de la mort de Madame, échafauda un beau drame où d'Effiat, Beuvron, Purnon et Morel de Volonne jouaient, par dévouement au fameux chevalier de Lorraine, les plus romanesques rôles d'empoisonneurs. Chéruel et de Boislisle, se sont attachés à remettre les choses au point. Il n'en est pas moins certain que la seconde femme de Monsieur, les filles d'Henriette et Charles II d'Angleterre, son frère, furent toute leur vie persuadés que Madame avait succombé par le poison. Ce fut aussi le sentiment de Paul Lacroix, de Walckenaer, de Ravasson, de J. Lair, et plus récemment du Dr Legué.

Arthur de Boislisle et Funck-Brentano, en faisant la critique historique des textes, Brouardel et le Dr Legendre en s'appuyant d'une part sur les procès-verbaux d'autopsie et d'autre part sur les investigations expérimentales de la médecine légale, ont définitivement détruit tout soupçon d'empoisonnement criminel ou accidentel, et établi que la mort de Madame est due à une cause naturelle.

Avant eux, Mignet et surtout Littré avaient aussi cette même opinion. D'ailleurs, c'était déjà celle de Guy-Patin et celle aussi qui avait inspiré les rapports officiels des médecins chargés d'assister à l'autopsie du cadavre de Madame. C'est en reprenant ces rapports que Littré, et après lui Anatole France, Funck-Brentano, Brouardel et Legendre, Cabanès, ont essayé de démontrer que Madame était morte d'une péri-



Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, et Monsieur, Duc d'Orléans
Portrait peint par Théodore Netscher, conservé à Chantilly (Musée Condé)

tonite suraiguë par perforation d'un ulcère rond de l'estomac.

Malgré les conclusions de Loiseleur, la réalité d'une perforation siégeant en un point quelconque du tube digestif ne saurait être mise en doute, puisque tous les comptes rendus de l'autopsie signalent la présence dans la cavité abdominale de l'huile qu'on avait

fait prendre à Madame quelques heures avant sa mort. Mais, dit le Dr Fabre, dans un volume récent où il étudie et discute les hypothèses émises et en donne toute personnellement, il ne s'agissait pas d'une perforation gastrique, pas plus que d'une rupture de grossesse extra-utérine comme l'a prétendu le P^r Pozzi. C'était bien plutôt une ulcération duodénale. Et pour étayer une pareille hypothèse, il se base surtout sur les cinq rapports d'autopsie qui sont unanimes à certifier que l'estomac était en bon état à l'exception d'un petit trou que l'opérateur Félix y avait fait par mégarde. Et il conclut que Madame est bien morte d'une infection péritonéale suraiguë consécutive à la perforation d'un ulcère duodénal.

Son hypothèse est séduisante; elle cadre bien avec ce que nous savons sur la fréquence de l'ulcère duodénal. Elle ne clora peut-être pas la discussion. En tout cas, par son étude consciencieuse, le Dr Fabre aura contribué à faciliter les recherches de ceux qui voudront la reprendre.

CONFÉRENCES

DE L'UNIVERSITÉ DES ANNALES

- HISTOIRE. La Renaissance.** Le lundi à 5 heures.
2 déc. *Bayard et les braves de la Renaissance*, par G. CLARKE.
9 déc. *Deux Reines canonises*, par HENRI ROUPOU.
16 déc. *Princesses du XVI^e*, par FUSC-BRENTANO.
LITTÉRATURE FRANÇAISE. La Poesie. Le mardi à 5 heures, répète le lundi suivant à 3 heures 1/4.
3 déc. *L'Amour*, par A. DORCHAIN.
10 déc.-16 déc. *La Jalousie*, par GASTON RAGUOT.
17 déc.-23 déc. *La Beauté*, par MARC VARENE.
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE. La Renaissance. Le mercredi à 5 heures, répète le vendredi suivant à 2 heures 1/2.
4 déc.-6 déc. *Les Grandes Passions. Le roi Lear*, par JEAN RICHIER.
11 déc.-13 déc. *Hamlet*, par JEAN RICHIER.
18 déc.-20 déc. *Les Héros antiques et la Tragedie*, par JEAN RICHIER.
LES CONTEMPORAINS. Les Auteurs et leurs œuvres. Le jeudi à 5 heures.
5 déc. *Le Crime des bouillottes gèes*, par BUREUX.
12 déc. *La Lutte de la femme contre le temps*, par MARCEL PRÉVOIS.
19 déc. *En marge de l'Europe*, par JULES LESMATHIS.
HISTOIRE DE L'ART. Les Merveilles de la Renaissance. Le vendredi à 5 heures.
6 déc. *Une Fille ville : Tours*, par ANDRÉ CAPUS.
13 déc.-14 déc. *Le Château de Blois*, par GUSTAVE HERBERT.
20 déc. *Paris au XVI^e siècle*, par GEORGES CAIN.

PRODUITS SPÉCIAUX de la SOCIÉTÉ des BREVETS "LUMIÈRE"

Échantillons et Vente en gros : Marius SESTIER, Pâtes, 9, Cours de la Liberté, LYON

HÉMOPLASE
AMPOULES, CACHETS
DRAGÉES
LUMIÈRE

Médication énergétique
des
déchéances organiques

PERSODINE
LUMIÈRE

Dans tous les cas d'Anorexie
et d'Inappétence

CRYOGÉNINE "LUMIÈRE"
ANTIPYRÉTIQUE ET ANALGÉSIQUE
PAS DE CONTRE-INDICATION

NÉOKOLA "LUMIÈRE"
Représente son poids de
KOLA FRAICHE

HERMOPHÉNYL "LUMIÈRE"
Possède toutes les propriétés des Sels de Mercure
NON IRRITANT ET PEU TOXIQUE
Ampoules indolores pour injections

SAVON à L'HERMOPHÉNYL "LUMIÈRE"
Toilette et antiseptie de la peau

MUSIQUE. Des Fêtes antiques aux fêtes modernes.
Le samedi à 5 heures.
7^{de} déc. *Fêtes Romaines*, par HENRI CAS.
14 déc. *Fêtes Françaises*, par PAUL OLIVIER.
21 déc. *Fêtes Légendaires*, par LÉONARD LACOUR.
Chaque série comprend 15 Conférences.
L'abonnement y donnant droit est de 35 francs.
Carte d'abonnement à toutes les Conférences, 150 francs.

LE TIR A L'ARC EST UN SPORT

M. Jay, président d'honneur de la Fédération des Compagnies d'Arc de France, montre dans la *Renaissance Physique* que le tir à l'arc doit être considéré comme un précieux exercice sportif. Il appelle et met en action toutes les énergies du corps humain, les subtiles autant que les mécaniques.

Les archers, dit-il, peuvent se réclamer de la plus haute antiquité. Qui ne connaît la flèche infatigable que le Parthe décochait en fuyant? et l'histoire légendaire de cet Astor d'Amphipolis dont Philippe avait dédaigné les services et qui, s'étant enfermé dans Mathone, le trappa d'une flèche sur laquelle il avait écrit : A l'œil droit de Philippe!

Les Gaulois avaient pour l'arc une inclination particulière et les Francs, d'après un capitulaire de Charlemagne s'en servaient également dans les combats.

Pendant de longs siècles, l'arc fut l'arme de guerre préférée et c'est à lui que les Anglais durent la victoire à Crécy, à Poitiers et à Azincourt.

Saint Louis proscrivit toutes sortes de jeux, mais il permit l'arc, le déclarant « utile à divertir le peuple de l'oisiveté, débauche, et jeux dissolus ».

L'importance des archers qui avait été très grande durant tout le Moyen âge diminua avec les premières armes à feu.

Mais la disparition des archers combattants n'apporta pas la dissolution des sociétés urbaines; au contraire, le tir à l'arc devint le « noble jeu de l'arc ». Les confréries d'archers devinrent des associations ayant non seulement pour but le développement de la vigueur physique mais aussi

toutes, les chevaliers de l'arc portaient l'épée et le chapeau à plumes et à cordons; les archers de la Compagnie de Crespy-en-Valois se rendant à la Parade du Bouquet de 1715 « Tous en uniforme de croquet d'Alençon fond gris perle, jaspé de soie blanche, les vestes de bazin, cu-

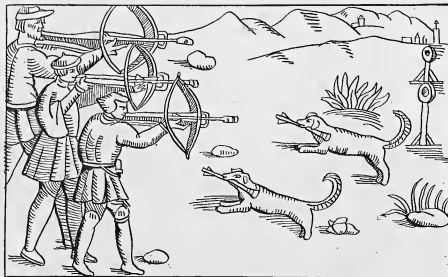
de Charleville : « Les Brûleurs de poix »; de Châteauneuf-Thierry : « Les Nul 57 frotes »; de Compigné : « Les Dorneurs » de Coulommiers : « Les Mangeurs d'agrumes »; de Reims : « Les Mangeurs de Pain d'épice »; de Chauny : « Les Singes »; de la Ferté-Macé : « Les Piemards »; de Melun : « Les Anguilles »; de Senlis : « Les Besariers ».

Par décret du 13 juin 1790, l'Assemblée Législative prononça la dissolution des Compagnies d'Arc, mais ce décret et celui de la Convention ne suffirent pas, beaucoup de régions, pour interrompre l'exercice de l'arc, et dès le commencement du XIX^e siècle, on vit les Compagnies d'arc se reformer. Et chaque année, depuis sa renaissance, la chevalerie de l'arc recrute de nouveaux adeptes, et les « Bouquets provinciaux », les « Flurs cantonales » furent rétablies et réorganisées.

Les Compagnies d'Arc

Une Compagnie d'Arc se compose de chevaliers et d'écuyers. Pour être chevalier, il faut être Français, âgé de 21 ans, d'une moralité reconnue, jouir de ses droits civils et être présenté par deux pairs, membres de la Société et faire un stage réglementaire, après lequel a lieu la réception dans les formes rituelles.

L'ancien formulaire de réception qui présentait, en certaines de ses parties, un caractère quelque peu mystique et un questionnaire désuet, a été corrigé et modifié par mes soins et j'ai fait établir en 1908 un nouveau formulaire réservé aux chevaliers qui, tout en conservant et respectant les bonnes et saines traditions, est mieux adapté à l'organisation moderne des Compagnies actuelles et à l'esprit sportif qui s'y est récemment développé.



Le tir à l'arbalète
D'après une gravure sur bois extraite de Olaf Magnus (17^e siècle)

le respect des traditions, de la morale et de l'honnêteté.

Aux jours de grande parade, à l'occasion des tournois et des « Bouquets provinciaux », à la fête de Saint Sébastien, leur patron, les archers défilent par la ville en grand uniforme, bannières, tambours et fifres en tête. Le costume variait suivant les provinces, mais presque dans

lottes et bas rouges, les chapeaux bordés d'argent garnis de plumet, ayant à leur tête deux tambours, un fife et des marqueurs revestus de la livrée aux couleurs de Son Altesse Royale Monsieur le Régent.

Chaque compagnie était désignée par un dicton presque toujours très d'une industrie, d'une habitude locale, d'une infirmité. En voici quelques-uns : Compagnie

FABRICANTS D'INSTRUMENTS DE CHIRURGIE, DE PRÉCISION, APPAREILS ORTHOPÉDIQUES

A. CLAVÉRIE, 234, faub. Saint-Martin, Paris.

Le nouveau « MAILLOL CLARANS », ceinture idéale pour affections abdominales. Obsolète chez l'homme et chez la femme.

KRAUSS (E.), 16, 18, 20, rue de Naples, Paris. Tél. 540-15.

Les Centrifugeurs Krauss, nouveaux modèles, sont indispensables pour les analyses de sang, lait, pus, urines, crachats, matières grasses, etc. — A Mètre (1 et 2 vitesses) ; à Eau ; Électriques (courant continu, courant alternatif).

Microscopes. Microtomies. Demander la Brochure spéciale gratuite.

WICKHAM, ancien externe des Hôpitaux de Paris, Hors concours. Membre du Jury, 15, rue de la Banque, Paris. Tél. 270-55.

FABRIQUE DE BANDAGES HERNIAIRES. — Appareils à pièces interchangeables, légers, confortables, d'une robustesse et d'une sécurité absolues. Le principe mécanique qui préside à leur construction leur donne une supériorité incontestable.

Coutention partielle, souvent guérison.

COGIT (E.) et C^{ie}, boul. St-Michel, 36, Paris. Tél. 612-20.

Constructeur d'Instruments et Appareils pour les Sciences.

Fourreaux généraux pour Bactériologie et Micrographie.

LUER (F.) et Docteur W. WULFING-LUER), 104, boul. Saint-Germain, Paris. Tél. 8-390.

Fabrique d'instruments de Chirurgie et d'appareils de médecine.

BOUT GRANDS PRIX.

Catalogue sur demande : 1^o Spécial pour l'ophtalmologie (1901); 2^o Spécial pour l'oto-rhino-laryngologie, l'assaphago-trachéobronchoscopie (1911); 3^o pour la Chirurgie générale (1904).

THERMOTHÉRAPIE, appareils de Dr Miramon de la Roquette, pour la pratique médicale courante.

Air chaud ; Lumière. Helmhreich, constructeur, fournisseur des hôpitaux, à Nancy.

THERAPEUTIQUE PAR LES AGENTS PHYSIQUES
Hydrothérapie - Mécanothérapie - Électrothérapie - Massage - Rééducation
Rayons X - Radium - Air chaud - Lumière

ÉTABLISSEMENT HYDROTHERAPIQUE d'Auteuil
12, rue Botton - Paris (XV^e)
DOCTEUR J. OBERKUR, DIRECTEUR

Le plus MODERNE au point de vue du confort et de l'hygiène, le plus COMPLET au point de vue de l'installation physicothérapique

Maladies nerveuses, Affections chroniques de la nutrition (régimes alimentaires, variés suivant les cas et de caractère individualisé). Mésoménisme. ÉLECTROTHERAPIE, BAINS DE LUMIÈRE ÉLECTRIQUE, HYPERHELIX HELLER et DOWNING, HYDROTHERAPIE sous toutes ses formes. BAINS DE SCHENBRUNN (près Zoug, Suisse), Établissement hydrothérapique à 720 m d'altitude. Médecin-directeur : Dr C. Hegglin. Demander la brochure spéciale gratuite

MANGEZ LA MER FRAÎCHE VENANT DIRECTEMENT DE MER

DEMANDEZ LE COLIS POSTAL A M. GRISET-BOULOGNE 3^{ME} MER

LE RÉGAL

— Envoi d'essai 1 KILO net 2^{fr} 50 franco —

PARIS 10, rue de Valenciennes

Une Compagnie d'Arc est administrée par des officiers d'un bureau dont le renouvellement a lieu chaque année le jour de « L'abat de l'Oiseau ». Le Chevalier qui abat l'Oiseau est reconnu Roi de la Compagnie pour l'année et

il ne pas sur les autres chevaliers. Est Empereur de l'Arc celui qui abat l'Oiseau pendant trois années consécutives.

Aussitôt l'Oiseau abattu, les chevaliers se réunissent dans la Salle de Jeu, sous la présidence du nouveau roi et nommé au scrutin : un capitaine, un lieutenant, un sous-lieutenant porteur-trapeau, un secrétaire, un trésorier, un censeur.

On compte en France environ 400 Compagnies d'Arcs sises dans les départements de l'Aisne, de l'Oise, de la Seine, de la Seine-et-Marne, de la Somme où la distance de tir est réglée à 50 mètres et qui ont entre elles des concours. Elles pratiquent le tir sur deux cibles se faisant face et distantes de 50 mètres.

Il y a aussi quelques Compagnies dans la région stéphanoise, à Saint-Étienne et à Lyon. Enfin, on compte dans le Nord et le Pas-de-Calais, environ 500 Sociétés de tir à l'arc à 28 mètres, et l'on pratique aussi beaucoup dans ces départements — comme en Belgique — le « Tir à la Perche » sur oiseaux en bois

placés sur une sorte de chevalat pouvant porter 60 à 100 oiseaux, et fixé au faite d'une perche haute de 30 mètres environ.

Sur les 400 Compagnies dont le tir est réglé à 50 mètres, 250 sont organisées

du Bouquet et un concours doté de prix.

La Fête de la Parade est une coutume charmante léguée par nos ancêtres, qui a toute la saveur d'un renouvel des fêtes

l'Atel élevé en plein air, où la Messe est célébrée, un imposant et pittoresque décor de soie et d'or; c'est enfin et surtout le cortège des jeunes filles de la localité portant et escortant le Bouquet



Apollo tirant de l'arc sur un char (peinture de vase archaïque)

Club de La Renaissance Physique

en « Rondes »; chaque ronde comprend de 20 à 30 Compagnies; chacune des Compagnies de la Ronde, par roulement, rend à son tour de rôle, le *Bouquet Provincial*.

Le Bouquet Provincial

Le Bouquet Provincial comporte une première journée de fêtes, *La Parade*

anciennes de la Chevalerie; c'est le brillant et pittoresque défilé des Compagnies d'Arc, les Champions, les Empereurs, les Rois de l'Arc, les Officiers revêtus des insignes de leurs dignités et de leurs grades; ce sont les drapeaux, les antiques bannières, aux attributs si variés qui viennent, après le défilé, former de chaque côté de

symbolique, accompagnées des demoiselles de la ville où l'année précédente a eu lieu la fête. Elles sont au nombre d'une centaine, toutes vêtues de blanc, la tête parée d'une couronne de fleurs : myosotis, aubépine ou bluets et le corsage ceint d'écharpes en larges rubans roses ou bleus.

Dépilatoire Hospitalier

DISSOUT LE POIL COMME L'EAU DISSOUT LE SUCRE

Indications

Poils disgracieux du visage ou du corps (moustache féminine, favoris, etc.).

Remplace le rasoir pour rendre nettes et glabres les régions où doit trancher le bistouri.

Avantages

Seul dépilatoire scientifique.

Infofens (ne contient ni chaux vive, ni arsenic, ni acétate de thallium).

Ni douleur, ni rougeur, ni irritation cutanée.

Dissout le cheveu ou le poil en 3 minutes.

Dissout jusqu'à la racine.

Le poil repart parfaitement après une première application; puis la repousse se fait de plus en plus lente, de plus en plus grêle, de plus en plus pâle à la suite des applications successives; plus de repousse à la longue (atrophie de la papille pileaire que le Dépilatoire a pénétré, « mordue », lésée).

Préparé par M. CHANTEREAU, ancien Interne des Hôpitaux de Paris, lauréat de l'Assistance Publique (1^{er} prix des Hôpitaux, 1905; pharmacien de 1^{re} classe, 8, rue de Constantinople, Paris

PRIX FRANCO :

Pour le visage : au Public 12 fr., aux Médecins 9 fr. 50
 Pour le corps : 20 fr., — 16 fr.

Lipothérapie

GOLÉANE MAIGNON

CORPS GRAS EMULSIONNÉS
PARTIELLEMENT SAPONIFIÉS

DIABÈTE · DÉNUTRITION · CROISSANCE

ACADÉMIE DES SCIENCES
SOCIÉTÉ DE BIOLOGIE
CONGRES INTERNAT. MÉDECINE DI-
SIBILITÉ NUTRITIONNELLE COURSES PÉ-
RIODIQUES DE SOUTIEN EN 1912-1913

LITTÉRATURE & ÉCHANTILLONS
LABORATOIRES MILLET
8, Rue Richer, PARIS

Comoedia Illustré

Revue Parisienne,
Théâtrale,
Littéraire,
Artistique.

Paraissant le 15^e et le 15
de chaque mois

Directeur : M. de BRUNOFF, 35, rue Louis-le-Grand, PARIS

Le Numéro : 50 centimes. — Abonnement : 12 francs par an.

DESSINS D'ENFANTS

Nous avons publié dans nos colonnes un article du D^r Bouquet sur *L'Art chez les Criminels*, un autre du D^r Fay sur *L'Art chez les Aliénés*. Un article récent de M. Fernand Roches, le distingué directeur de *L'Art Décoratif* nous fournit l'occasion opportune de parler brièvement des *Dessins d'Enfants*. Un jour prochain nous avons l'espoir de donner dans nos colonnes un article inédit sur *L'Art Préhistorique*. Nos lecteurs ont compris tout l'intérêt que se dégage de pareilles études publiées en série. Il n'est pas douteux que le dessin, la peinture, la sculpture, l'écriture sont des modes d'expression qui traduisent de façon très significative l'état d'âme, le tempérament, les qualités intellectuelles et morales de leurs auteurs.

L'article de M. Fernand Roches souligne une fois de plus cette vérité. *Le Moniteur du Dessin* a ouvert un concours entre enfants de cinq à seize ans, garçons et filles, ayant pour objet une *frise décorative pour chambre d'enfant*. Comme il fallait s'y attendre, le jury a primé les projets les plus adroits, les plus corrects, disons le mot, les plus académiques. Combien M. Roches a eu raison de ne retenir et de ne reproduire dans sa belle Revue que ceux qui lui ont paru offrir une fois de plus cette grâce maladroite et primésaire, une fraîcheur de vision naïve et charmante ! Il convient de citer ses paroles :

Pourquoi avons-nous préféré la gauche-rie de tels projets à la perfection de tels

autres? Pourquoi ceux-ci nous ont-ils intéressés et ceux-là ennuyés? Le dessin est un intermédiaire entre la réalité et nous. Il nous fait connaître l'objet qu'il

âme, il parle. Beaucoup sont muets, soit qu'ils n'aient pas réussi à se faire entendre; ne desine pas qui veut. Certes, les quelques dessins qui illustrent cet article ne

ont déjà des réminiscences et des strata-gèmes, ils ont deviné la manière à la mode. Quelques-uns même simulent l'ingénuité pour donner l'impression d'un air enfantin. Ils cherchent à être gauches et amusants et arrivent à ressembler à nos humoristes les plus célèbres; ce sont des enfants prodiges. Nous leur préférons les enfants qui ont simplement un peu de génie naturel.

Plusieurs des projets du Concours du *Moniteur du Dessin* que notre amitié témoignait d'un véritable sens artistique, ils sont pleins de vie et de justesse. Ils indiquent un œil si bien ouvert et un esprit si impressionnable que l'on est forcé de déclarer qu'ils sont d'un artiste, et c'est justice. Cet artiste en herbe ne sera peut-être jamais un artiste professionnel, ce qui n'enlève rien à son tempérament, et s'il devient un artiste professionnel, il n'aura peut-être plus les qualités qu'il avait comme artiste en herbe. Cette éventualité est à craindre; la sensibilité s'érouse, en effrit; pour des raisons multiples et redoutables, et l'on voit des enfants bien doués perdre leur intelligence ou ne sait pourquoi, cependant que d'autres perdent leurs dons à contact des leçons. Donc, le mérite de ces dessins n'est pas d'être uniquement psychologique, ni pédagogique, mais bien d'ordre artistique. N'y a-t-il pas aujourd'hui des peintres et des sculpteurs, et non des moindres, qui s'efforcent de ressembler à des enfants, de se faire l'âme d'enfant, leur horreur de l'académisme les poussant à rechercher les expressions



Dessin de l'enfant (Jeanne Féliot (12 ans))
(École de dessin, Cours Municipal, Palais des Arts. Directrice : M^{lle} G^{ry}, Lyon)

représenté sous un aperçu nouveau et nous révèle, en même temps, la personnalité de son auteur. Il manifeste une vérité (car si la vérité est une, elle n'en est pas moins à tout le monde) et témoigne d'une sensation originale. Un dessin est une forme de langage, il exprime: il a une

son pas des dessins de Maîtres. Mais ce sont de vrais dessins d'enfants: ils sont ingénus et c'est là toute leur force. Ceux, au contraire, qui ont obtenu les faveurs du Jury, donnent raison au poète qui se plaignait qu'il n'y ait plus d'enfants. Leurs jeunes auteurs sont des forts-en-thème, ils

Traitement rationnel de la Constipation

PAR LA

RICINOPALMINE LAGOUTTE

à base d'huile de ricin pure désodorisée, édulcorée et parfumée

Nouveau purg^e-laxatif doux, prompt et sûr, sans aucune toxicité
GOUT AGRÉABLE, LE MEILLEUR POUR LES ENFANTS

Convient à tous, même aux femmes à l'état de grossesse

Echantillons et littérature sur demande :

Laboratoire de Pharmacologie galénique, 5, boulevard des Brotteaux, Lyon

Le flacon : 3 fr., dose pour 6 purgations; le flacon d'essai : 1 fr.

GRAND PRIX
NANCY 1909

MEDICUS

GRAND PRIX
TURIN 1911

GUIDE-ANNUAIRE DES ÉTUDIANTS
ET DES PRATICIENS

Le plus pratique, le plus complet, le plus utile

GRAND IN-8° RAISIN DE
1.700 PAGES RELIÉ TOILE 5 fr.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

Aimé ROUZAUD, 41, Rue des Écoles, Paris — Téléphone 830-03

STATIONS THERMALES FRANÇAISES

Les Fumades (Gard)

Station hydrominérale ouverte toute l'année. Desservie par la gare de Saint-Julien-les-Fumades. (Autobus à tous les trains; durée du trajet : 10 minutes).

Grand-Hôtel. Hôtel Diane-Hôtel Romain (Électricité. Chauffage central). Postes. Téléphone.

Altitude : 150 mètres.

Climat provençal. Eaux sulfhydriques calciques et bitumeuses.

Ces eaux sont les plus sulfhydriques de France et sont spécialisées en outre par leur forte teneur en bitume. Elles sont souveraines contre les *Affections de la peau et des voies respiratoires*.

L'établissement thermal fonctionne toute l'année.

Médecin. — D^r Courréjou.

Vichy

Altitude : 260 mètres
Bicarbonatées sodiques fortes.

Sources. — Jaillissent sur les deux rives de l'Ailier, extrêmement nombreuses, formant un vaste bassin : les usines chaudes (*Closerie 14*), *Grande-Grille*, *Hopital*, *Lucas*, les autres froides (*Célestins*, *Parc*, *Lardy*, *Larbaud*) ; la caractéristique de toutes ces sources est leur forte teneur en bicarbonates (dont le bicarbonate de soude constitue les 4 cinquièmes); débit considérable (de 50.000 à 150.000 et 200.000 litres pour les principales sources).

Indications.

1) *Principales*: Hépatopathes, surtout lithiaques, amélioration considérable ou guérison dans toutes les formes (lithiasie larvée, lithiasie confirmée); icère catarrhal; congestion du foie à la suite de dysenterie ou de diarrhée de Cochinchine, congestion paludéenne (Grande-Grille).

2) *Diabétiques* : la plupart rentrent dans la grande classe des hépatopathes (glycosurie par anhépatie) et voient disparaître

polyurie, polydipsie, migraines; le sucre tombe à quelques grammes ou bien est supprimé.

3) *Gastropathes*: résultats souvent excellents mais variables, ne dépendent exclusivement ni de l'état chimique de la sécrétion, ni de l'état de la musculature, ni même des symptômes subjectifs. Amélioration surtout chez les dyspeptiques hépatiques, dyspeptiques arthritiques (goutteux, obèses, graveleux). En tous cas, amélioration presque immédiate chez *hypopéptiques*, amélioration plus lente chez les *hyperpeptiques*.

4) *Arthritiques, obèses, graveleux, goutteux*.

Contre-indications. — Peu nombreuses : asthéniques surtout; surveiller la crise d'été hypertendus (artériels et artério-sclérotiques).

Médecins.

— Aliquier, Audouin, Barry, Beaudouin, Bernard, Biéniat, Bignon, É. Binet, Bonet (M^{lle}), Boussion, Cahen, H. Caragorgiades (J^r), rue de l'Établissement), Clabro, Champagnat, Charneau, Chevroux, Chopart, Clère, Clermont, Combet, Cornu, Cornil, Cornillon, Cotard, Cédacq, Descout, Desgrosjeans, Desnarou, Dufourt, Durand, Fardel, Duranton, Fau, Faucher, Fournier, Frémont, Gauthier, Gombet, Gornu, Gornil, Gornillon, Granelle, Gaudin, Garnat, Garban, Glénard (F.), Glénard (R.), Gredley, Guinard, Hopenhendier, Hadges, Huck, Jarde, Lalabie (de), Lamouche (Jeg), Lécuyer, Lenoir (agr. de la Fac. Lyon), Margnat, Martin, Masseret, Mauban, Monod, Nicolai, Nigay, Nivière, Pannetier, Pariset, Pradigout, Puisseigne, Rambert, Raymond, Rostaing, Roux, Saligny, Sanel, Semet, Ségret, Sollaud, Sarré, Therre, Tissier, Trélie, Vauthey (anc. int. hosp. Lyon), Vidal (J^r, rue Strauss), Veillard, Willemain.

Spécialistes : Blancher, Faure, Jacquemart, Siems, yeux, nez, gorge, oreilles, Brons, Salvi, bouche et dents, Malra, chirurgie; Rajat, peau et voies urinaires.

premières, les simplifications directes, les signes primitifs. Qui donc ne préfère pas toujours la maladresse sincère à la perfection habile? Qui ne trouve pas une signification bien plus haute dans le rudimentaire dessin d'un chasseur de rennes de la France quaternaire que dans celui d'un Prix de Rome de 1912? Quel accent dans la ligne, quelle vérité dans le mouvement de cet auroch gravé dans un monolithe de la caverne!

Le dessin, décidément, est un don. Il vaut ce que l'on veut. Les programmes scolaires ont peut-être tort d'admettre que tous les enfants l'aiment. Nous avons le souvenir de camarades pour qui, au lieu d'être le dessert à l'école, le dessin était comme un verre d'huile de foie de morue. Et l'heure pour eux se passait à ouvrir leur carton, à en sortir une feuille de papier, à s'installer, à préparer de la mie de pain, à tailler leur crayon et à ronger leur gomme. Le feu sacré leur manquait. Que ne leur eût-on appris plutôt la musique où ils seraient devenus des virtuoses, ou le chant qui en aurait fait des hommes sociables, ou encore un sport quelconque, la danse rythmique, par exemple? Jean-Jacques Rousseau attribuait au dessin une valeur éducative. Cette valeur peut être radicalement perdue pour ceux qui sont sans aptitude aucune, qui ne voient pas. Les méthodes sévères et abrutissantes n'ont évidemment pas manqué; nous nous rappelons avoir copié des lithographies vulgaires et des gravures stupides, termi-

nées notre mesure, où il importait avant tout de bien rendre les ombres, c'est-à-dire d'imiter un réseau de hachures mécani-

pose aux enfants des modèles attrayants, on les fait dessiner d'après nature, on réserve une large place à leur fantaisie, on

aussi remarquables que ceux obtenus par le Concours du *Monteur du Dessin*. Ne fût-ce que pour le plaisir qu'on prend à regarder ces pages charmantes. Elles nous rassurent sur l'existence véritable de l'instinct, peut-être populaire, du dessin. Ces impressions fantaisistes et ces fantaisies adoucies ne sont pas le fruit du hasard. Ce trait physiologique, parfois jusqu'à la caricature, nerveux, ingénieux, vivant, nous fait deviner de petites natures sensibles et multiples. Ces jeux capricieusement ornements, voient avec des visions de contes, ce réalisme à l'allure souvent japonaise évincé les adultes pour qui la vérité n'est pas une étrange. La « problématique de l'art » est parmi ces impressions printanières, exprimées avec cette volonté et cette patience qui n'appartiennent qu'à l'enfant. Jamais il n'hésite; il trouve, et quand il ne le trouve pas, il supplée par quelque fiction peu gênante; sa pensée est pleine d'imprévu, ses raisons sont subtiles et intransigeantes, et dans ses compositions, il aime à répandre une magnificence toujours décorative. Qu'importe la logique: les fleurs seront plus grandes que les maisons, et les poupees plus grandes que les petites filles. Un instinct sensé de la décoration, qui parfois comme les caractères du style, l'inspire comme il inspirait ces chasseurs de rennes de la France quaternaire lorsqu'ils balbutiaient un cerf et un mammoth sur la pierre de leur caverne.



Dessin de l'enfant S. Scriver (12 ans 1/2), élève de M^{me} Baudrand

quals, arbitraires et ridicules. Il y avait de quoi décourager les plus ardents. Aujourd'hui, on emploie une méthode intuitive: on incite l'enfant, on ne cherche plus une conformité routinière de rendu dans les travaux de tous les élèves d'une classe, mais on parle de « dessin libre ». On pro-

discute leurs compositions imaginatives. *A priori*, on les prend au sérieux, dans l'espoir de développer en eux l'avidité de l'art. Les individualités des jeunes maîtres âgés de six ans sont, en somme, hautes et respectées. Felicitons-nous d'avoir déjà des résultats

STATIONS CLIMATIQUES DE FRANCE

AGAY (Var)

Charmante station de repos et d'excursions dans l'Estérel. Vie au grand air. La baie est abondamment boisée d'essences balsamiques et l'air saturé d'ozone. Le climat est très sec grâce à un sol salin et porphyrique et à une abondante végétation de résineux.

Indications. — Climat tonique, stimulant, convient aux surmenés, névrosés, lymphatiques, anémiques, artériosclérotiques.

Contre-indications. — Tuberculose pulmonaire, asthme essentiel.

CANNES (Alpes-Maritimes)

Cannes s'offre avec une gamme climatopéthermique très étendue, grâce à la surface de son territoire médical. Car « les deux golfes de la Napoule et du golfe Jouan constituent en réalité un seul golfe immense, s'enfonçant dans les terres ».

Indications. — La zone marine a un climat excitant, tonique, stimulant (rachi-fiques, lymphatiques, convalescents, tuberculeux torpides, névrosés, anémiques).

Contre-indications. — Tuberculose aiguë, nerfs excitable, asthme essentiel.

Médecins — Abadie, Ardisson, Baradat, Bataillon, Bayle, Bernard-Dubay, Bernard (Maris), Bénéfais, Blanc (40, rue d'Antibes), Boffart, Bompary, Bonnetoy, Bourcart, Bright (Georges), Carr, Castelbou, Charasse, Christine, Chiquet, Cochet, Cormoy, Courty, Danillon, Douy, Dupaigne, Duponnois, Ehrmann, Escrivas, Faure, Fornier (43, rue d'Antibes), Galippe (71, rue d'Antibes), Gibert (Anc. Int. Hôp. Paris), Ginner, Girard (L.), Guillot, Guiter, Guis, Hache (Maurice), Hugues-Amouretti, Hugues-Antoine, Josseland, Jouffray, Kent-Gazet, Lai-

rac, Laffère, Lalou, Laurent, Lhuillier, Lux, Macdougal, Mantoux, Marshall Mary (M^{me}), Mathieu, Ozadille, Pascal, Pascaul, Picard, Pouzet, Revillet, Rogues, Roux, Sanders, Sassani, Sauvage, Seytre, Thibonneau, Thomas, Triaire, Vaudremer, Veragut, Verdalle (H.), Vernet, Westerman.

LES FUMADES (Gard)

Les Fumades se trouvent à une altitude moyenne de 150 mètres dans une vallée abritée du mistral par une colline dénommée « Côte Claude ». C'est le climat provençal avec tous ses avantages (température moyenne de l'hiver : 10°) sans en avoir les inconvénients dont le principal est le vent du Nord (mistral). Les montagnes sont couvertes de plantes odoriférantes: lavande, thym, sarriette, etc. L'air y est pur et sec, le panorama est superbe, les hautes montagnes des Cévennes se profilent à l'horizon et comme disait une des célébrités du corps médical anglais, client assidu de la station : *C'est l'Ecosse, avec le Climat de Provence.*

Indications. — Le climat est souverain pour la guérison des :

1^o Troubles nerveux. — Nervosisme, neurasthénie, troubles hystériques et intoxications (particulièrement les intoxications produites par le tabac, l'alcool et la morphine).

2^o Maladies générales de la nutrition. — Troubles du développement chez les enfants et les adolescents, anémie, chlorose.

3^o Cure d'air. — Station de convalescence parfaite pour les personnes fatiguées par suite d'opérations, de blessures, ou séjour aux colonies.

Médecin. — D^r Courrieu.

AFFECTIONS BRONCHO-PULMONAIRES
Grippe, Scarlatine, Rachitisme

SOLUTION PAUTAUBERGE

au chlorhydro-phosphate de chaux créosoté

LA MÔLE TOLÉRÉE DES PRÉPARATIONS CRÉOSOTÉES

Par l'action antiseptique qu'elle exerce à la fois sur les voies digestives et pulmonaires et par les éléments minéraux qu'elle fournit au système osseux et à la cellule, la SOLUTION PAUTAUBERGE est le médicament de choix de la bronchite chronique et de la tuberculose, et le remède le mieux indiqué pour obtenir la reconstitution physiologique dans les maladies paratuberculeuses.

L. PAUTAUBERGE, Courbevoie-Paris, 11 route de Paris

🌀 🌀 🌀

Intrait de Marron d'Inde

(Varices et Hémorroïdes)

Littérature et Échantillons: **Intraits Dausse**

4, Rue Aubriot, PARIS

LE GYMNASSE GREC

Il faut distinguer dans l'athlétisme grec, écrit Raymond Guasco dans la *Renaissance physique*, trois périodes bien distinctes, que l'on peut rapprocher des trois stades de la sculpture : la période primitive, la période classique, la décadence.

Durant la période primitive, c'est-à-dire jusqu'au début du VII^e siècle, l'entraînement athlétique proprement dit n'existe pas. Les gymnases sont déjà nombreux, mais on y prépare les jeunes gens aux rudes fatigues de la guerre, bien plus qu'on ne cherche à produire des champions. La plus grande partie de la population vit à la campagne, où la chasse et les jeux rendent inutile un entraînement rationnel. Aussi, bien que devenu fort populaire, l'athlétisme garde encore le caractère spontané et joyeux de l'âge homérique.

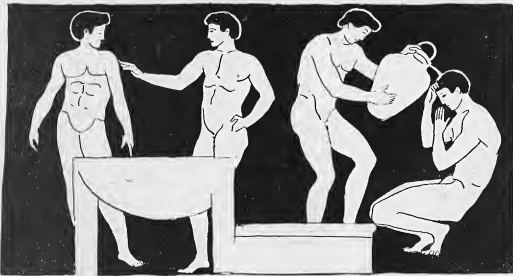
La période classique, c'est-à-dire le VI^e siècle, vit l'organisation de l'athlétisme. Les succès de Sparte dans les sports et dans la guerre ayant montré aux Grecs la valeur de l'entraînement systématique, des gymnases et des palestres furent établis un peu partout. A Athènes, Solon ne crut pas déchoir en légiférant à leur sujet. Ces institutions, qui tout d'abord ne servaient qu'à donner une certaine éducation physique aux jeunes hommes, finirent par se spécialiser de plus en plus dans l'entraînement des concurrents devant participer aux grands jeux.

Sur l'éducation physique donnée dans les gymnases, nous avons de très nombreux documents (1). On y enseignait surtout les exercices traditionnels des jeux publics (course, saut, lutte, boxe) et la

danse, ou plutôt des mouvements d'ensemble accomplis au son de la musique. Cet enseignement était complété par la chasse, la nage et la rame. Nous pouvons suivre pas à pas le jeune homme grec

plus lourd, pour les spécialistes du pancrace. L'autre, plus léger, pour les boxeurs. Après les exercices, on se plongeait dans la piscine et l'on se faisait masser.

Quant à l'entraînement spécial des



Le Bain après les exercices du gymnase

Hydrothérapie peu compliquée. Les athlètes se versent mutuellement des cruches d'eau sur le corps

dans le gymnase. Il se déshabillait dans la salle commune, s'enduisait d'huile et se frottait pour bien s'imprégner la peau, passait dans la palestra faire les exercices d'ensemble, ou dans la pièce où se trouvait le *korykos*. Car les modernes n'ont rien inventé, et le *punch-bag* des athlètes américains ou anglais était connu dès la plus haute antiquité. C'était le *korykos*, sac rempli de farine ou de sable et que l'on suspendait au plafond. Nous savons même qu'il en existait deux espèces, l'un,

athlètes en vue des jeux, nous connaissons malheureusement l'un moins de choses. Nous savons cependant qu'il se forma à cette époque une classe d'entraîneurs professionnels et que ces hommes, qui étaient pour la plupart d'anciens champions, acquirent une réputation considérable et furent grassement payés par les riches particuliers et par les États qui les employaient. Entre leurs mains, l'athlétisme devint scientifique et cessa d'être une récréation. *Pindare* nous apprend que les professeurs

de cet art nouveau, « en plus de la riche moisson qu'ils retiraient de leurs élèves, reçurent des honneurs à peine inférieurs à ceux des vainqueurs eux-mêmes ».

Bien entendu, à cette époque, de nombreux traités furent écrits sur le sport, mais ils sont tous perdus. Il ne nous reste qu'un ouvrage plus récent, celui de *Philostrate* auquel nous avons déjà fait allusion dans un précédent article. On y trouve quelques renseignements fort intéressants.

L'athlète de cette période vivait d'une vie simple et naturelle. Il se baignait beaucoup et dormait en plein air. Son régime d'alimentation était presque exclusivement végétarien. Suivant en cela l'exemple des habitants de la campagne hellénique, il se nourrissait surtout de figues, de fromage de chèvre, de soupe, de gâteaux de farine et rarement de viande. D'ailleurs, ainsi qu'on l'a souvent dit, la loi des jeux Olympiques prescrivait pendant l'entraînement un régime de figues et de fromage blanc. A Delphes, le vin était interdit. Voilà pour l'alimentation.

Il existait aussi, pour le massage et les heures de sommeil, des règles sévères dont quelques-unes nous sont parvenues. Quant à l'entraînement proprement dit, nous connaissons malheureusement moins de choses encore. Les gymnastes d'Olympie et de Delphes possédaient des pistes d'une longueur correspondant à celles des stades, et les pistes d'Olympie avaient des lignes de départ creusées dans le sol. Les coureurs pouvaient ainsi s'entraîner dans les conditions mêmes où devaient se disputer les épreuves, et ils s'accoutumaient à bien partir et à bien prendre les virages. Nous savons aussi que pour acquiescer « du fond », ils couraient dans du sable mou.

(1) *Greek Athletic Sports*, Norman Gardiner.

Ces reproductions sont exactes :
BONNAY
Dessinateur de l'École de Beaux-Arts.



LÉONARD DE VINCI

Tous les Docteurs doivent posséder les remarquables REPRODUCTIONS des

GRANDS MAITRES DE LA PEINTURE

Encadrées et toilées, elles donnent l'illusion absolue des Originaux : Coloris, Craquelage, Effets de pâte, etc., etc.

Honorées de nombreuses souscriptions de l'État et de presque tous les Gouvernements Européens

Malgré un degré de perfection remarquable, qui charme et surprend agréablement, les prix invraisemblables de bon marché

20 fr. & 40 fr.

(encadrées et toilées) sont maintenus avec un crédit libéral à Messieurs les Docteurs



GAINSBOROUGH

Ces reproductions donnent l'illusion des originaux.
CROISSIN DURAN

Procédé spécial et unique de Photographie des couleurs
MILLIERS D'ATTÉSTATIONS ET DE FÉLICITATIONS

Catalogue illustré contenant la vie des Peintres contre 0 fr. 40 — Catalogue ordinaire, gratis

LES ARTS GRAPHIQUES, Éditeurs, VINCENNES

Aristote mentionne également un exercice de païestrie qui consistait à courir sur les genoux. Enfin, Epictète nous dit que l'entraînement du coureur de fond était différent de celui du sprinter, en ce qui concerne l'alimentation et le massage.

Mais, par malheur, il ne nous donne aucun détail. Si l'on ajoute à cela les conseils cités par Philostrate au sujet de l'usage des bras dans l'arrivée des courses de vitesse, nous aurons résumé l'ensemble des règles d'entraînement que nous ont transmises les Grecs de la période classique.

La *décadence*, en matière d'athlétisme, commença avec l'introduction du régime carné dans l'alimentation des champions. Ce changement est attribué à *Dromeus de Silymbôle*, un coureur qui gagna deux fois la course de fond à Olympie, et à *Pylagoras de Samos*, qui entraîna *Eurymènes*, le vainqueur du combat de boxe à la 77^e Olympiade. L'apparition du régime carné créa une distinction profonde entre la vie de l'athlète et la vie de l'homme ordinaire, et c'est là une des causes principales de l'avancement du professionnalisme.

Ce qui se passe en Grèce au ^{ve} siècle rappelle tout à fait ce qui se passe encore

au Japon pour les lutteurs. Les athlètes formèrent bientôt une classe à part, parce que leur manière de vivre était différente de celle des autres citoyens.

A partir de ce moment, l'entraînement demanda de grandes dépenses de temps et d'argent. Seuls les États riches continuèrent à fournir les vainqueurs des

Olympiades. La grande masse du peuple ne s'intéressa plus au sport qu'en tant que spectacle, et la décadence alla grandissant durant la période romaine.



Chêne de La Renaissance physique

Athlètes se faisant masser et se frottant d'huile (Coupe antique, Musée de Berlin).

Longtemps les commentateurs ont voulu voir dans le masser un jeune esclave retirant une épine du pied de son maître.

HYPNASE (Comprimés) VERGELOT

Association des Ferments aux Hypnotiques

RÉGULATEUR TONIQUE DES NERFS
AFFECTIONS NERVEUSES
DOULEURS MUSCULAIRES
NÉVRALGIES
INSOMNIES

ABSENCE TOTALE DE BROMURE

MODE D'EMPLOI { ADULTES : 2 à 4 comprimés par jour (2 en se couchant, dans un peu d'eau sucrée, 1 ou 2 au moment de crise ou de douleurs)
ENFANTS : 1 comprimé par jour maxima

Littérature et échantillons sur demande

E. VERGELOT, Pharmacien de 1^{re} classe, Préparateur, 163, rue de Flandre, 163 - PARIS

LES INSECTES ET LEUR INTERPRÉTATION DÉCORATIVE

M. Joseph Gauthier, professeur à l'École régionale des Beaux-Arts de Nantes, donne à *l'Art Décoratif*, un article du plus haut intérêt sur les trésors infinis que le règne animal garde au décorateur. Nos lecteurs n'ont point oublié les notions acquises au P. C. N., il leur plaira de trouver ici des réflexions moins arides que celles que leur inspira la lecture des livres classiques de zoologie ou la dissection des divers appareils des représentants du règne animal.

La classe des insectes, dit M. J. Gauthier, mérite l'attention toute particulière de l'artiste. Par la variété immense des échantillons qu'elle nous présente, par la beauté de leurs couleurs, par le caprice de leurs formes, cette faune apparaît d'un insupportable intérêt. Tantôt, c'est l'élégance du dessin, depuis la délicate libellule jusqu'à la mouche et jusqu'à l'abeille au fin corset et, tantôt, quand la forme est moins séduisante, ce sont les splendeurs de l'élytre au tons si vifs et si heureusement divers.

Aussi doit-on souhaiter de ne plus voir se limiter à la bijouterie, mais s'étendre chaque jour, au contraire, le champ des applications décoratives de l'insecte.

..

Les interprétations de l'insecte dans les arts ornementaux des civilisations antérieures sont plutôt rares; des peuples de l'antiquité, l'Égypte seule nous montre des exemples. Le plus célèbre est le scarabée sacré.

Au Moyen âge, les insectes abondent dans les enluminures, mais ils sont copiés aussi scrupuleusement que possible avec la patience naïve de ce temps, sans qu'aucune liberté puisse nous faire penser à une interprétation originale.

De tous les peuples, il semble que ce soit les Japonais qui aient le plus heureusement utilisé la faune; de nombreux

objets, bibelots de toute sorte: vases, étuis sont décorés de vols de libellules, grâcles, de curieuses mantes agencées ou d'énormes cigales aux yeux étonnés.

Enfin, notre époque moderne, devenues mantes agencées ou d'énormes cigales aux yeux étonnés. Enfin, notre époque moderne, devenues mantes agencées ou d'énormes cigales aux yeux étonnés. Enfin, notre époque moderne, devenues mantes agencées ou d'énormes cigales aux yeux étonnés.

Envisagée au point de vue strict d'interprétation graphique, nous voyons que cette parure peut donner lieu par ses des-

signs: rayures, stries, zigzags, points, lignes courbes, à des thèmes ornementaux très simples, mais d'un grand caractère; leur répartition géométrique, leur disposition symétrique permet la stylisation et donne au dessin synthétique une physiologie puissamment décorative. Les épines, les aiguillons, les rugosités dont certaines espèces sont couvertes peuvent aussi contribuer à leur parure pittoresque.

Mais ce n'est pas là le seul intérêt, les insectes offrent parfois par leur forme, un rythme agréable, une jolie proportion, une eurythmie capable d'un certain style. La couleur apporte aussi sa contribution à la nature.

Quant à la pompe des vêtements de l'insecte, dit Charles Nodier, rien ne peut en donner une idée à ceux qui n'ont vu que les cours de l'Orient dans leur plus magnifique splendeur. La pourpre et la soie, l'azur et le vermillon, l'émeraude et le rubis ne sont que les fastes de l'homme, je vous montrerais dix mille insectes qui peindraient tout à changer leur toilette contre celle de Cléopâtre. On croirait que la nature, émerveillée de son ouvrage quand elle eut produit les

pièces précieuses, regretta de ne les avoir pas animées, et c'est pour réparer sa distraction qu'elle inventa les insectes.

La famille des « Coléoptères », très importante, présente des variations extrêmes, les formes et les proportions des trois principales parties du corps peuvent subir des modifications profondes et on y trouve toutes les transitions entre la forme linéaire et la forme orbiculaire et sphérique.

Des cornes, des pointes quelquefois d'une longueur considérable rendent méconnaissables ou monstrueux la tête ou le corselet, ainsi le « Goliath Drury » et le « Dynaste Hercule. Mais, le plus souvent le décorateur peut utiliser la riche parure qui s'étend sur les élytres avec toute la gamme des couleurs sobres dans ces régions tempérées et les tons éclatants dans les pays tropicaux. Dans cet ordre des Coléoptères, on peut successivement étudier les « Cicadélidés » ponctués, les « Carabiques » aux élytres décorées de cannelures longitudinales, soit simples, soit ponctuées ou interrompues, les « Lucanes » ou cerfs-volants armés de grandes mandibules; les « Scarabées » qui offrent toutes les formes et toute la magnificence des vêtements, depuis le scarabée sacré ou « boursier » jusqu'aux « Copris » et aux « Géotrupes ».

Toujours dans les Coléoptères on peut étudier les « Gétéines » aux riches parures, les « Stitones rayées », les « Longicornes » dont la beauté réside dans l'élégance et la distinction des formes; leurs antennes si longues et très mobiles sont un gracieux ornement et imprimant à ces insectes un cachet tout particulier, les élytres allongées ont une forme très belle, des taches



Créé de l'Art Décoratif

Compte-gouttes en forme de Mante religieuse (Collection Henri Vever)

ALBUMINATE DE VANADIUM

TANNURGYL

du Docteur LE TANNEUR (de Paris)

ANOREXIE - TROUBLES DIGESTIFS - ADYNAMIE - INSUFFISANCE FONCTIONNELLE DU FOIE

Posologie { PRESCRIRE UN FLACON : Adultes, 15 à 20 gouttes dans un peu d'eau à chacun des deux repas; — Enfants, 2 gouttes par jour et par année d'âge; — Nourrissons, 4 à 5 gouttes par jour dans eau ou lait.

Echantillons sur demande : TANNURGYL du Docteur LE TANNEUR, 8, Rue de Parme, PARIS



VENTE AU PUBLIC Réglementée

FUMIGATOR N°3, 2'30 pour 15"
FUMIGATOR N°4, 2'75 pour 20"

CARTOUCHE AUTO-PRODUCTRICE D'ALDEHYDE FORMIQUE
AUTORISÉE PAR LE MINISTRE DE LA GUERRE

Sur avis favorable du Conseil Supérieur d'Hygiène Public de France

DÉSINFECTION DES LOCAUX APRÈS MALADIES CONTAGIEUSES.

Procédé simple, discret, économique rapide, efficace

FUMIGATOR GONIN
le FUMIGATOR compte à la fois l'appareil et l'antiseptique.
Avec le FUMIGATOR aucune détérioration n'est à craindre et les locaux soumis à son action sont réhabilités le jour même.
le FUMIGATOR se conserve indéfiniment à l'abri de l'humidité.
Rien ne s'oppose à ce qu'il en soit fait provision.

FRANCO DE PORT pour commande de 50 FF. ADRESSEZ A

GONIN Ingénieur-Constructeur
PHARMACIEN DE 1^{re} CLASSE
60, Rue Daussure PARIS, XVII^e

CONDITIONS SPÉCIALES à M.M. les Végétaristes & Pharmaciens

TELEGRAPHE FUMIGATOR - PARIS

ornementales s'y étalent parfois ainsi que sur les antennes et les pattes; les plus belles variétés sont les « Clytes », les « Capricornes », les « Acrocinnes », dont l'Acrocinne aux longs bras ou « Arlequin de Cayenne » a une livrée magnifique; de noir, velouté, rehaussée de bandes et de taches disposées harmonieusement sur les élytres, le corselet et les pattes, les « Cassides », les « Eudomychides » dont l'« Eumorphe marginé » (Java) est un exemple remarquable avec ses élytres circulaires formant bouclier, et marquées de quatre taches claires; enfin les « Coccinelles » avec leurs points et taches colorées.

Dans l'ordre des « Orthoptères » on trouve la curieuse « Mante religieuse », les « Phasmes » ou branches errantes dont les « Cyphocrane » imite à s'y méprendre une tige de bois mort; mais ce sont surtout les sauterelles qui intéressent le décorateur; il y en a de grandes variétés, depuis les « Criquets » jusqu'aux « Édipodes » dont les ailes bordées de noir sont teintées de rouge ou de bleu, depuis le « Truxale » à grand nez jusqu'aux « Grillons ».

Dans l'ordre des « Névroptères », les « Libellulides » ou camouflets, qui abondent au bord des ruisseaux parmi les herbes aquatiques et les roseaux, présentent par leur formes élancées, grêles et élégantes, par leurs ailes souples et argentées, par leurs colorations chatoyantes un élément nouveau dont le décorateur saura bien tirer parti.

Les « Hyménoptères » comprennent les

Abelles, les Bourdons et les Guêpes, ces dernières avec leurs taches jaunes ou blanches à la tête et à l'abdomen, présentent les aspects les plus variés et les formes les plus fragiles et les plus délicates, que ce soit la « Guêpe frelon » au

noir à bouclier dont l'écusson orné recouvre l'abdomen; on peut, dans cette catégorie, citer la « Scutellère rayée » ou punaise rouge à raies noires, la punaise de bois à pattes fauve avec la face supérieure du corps brun-rougâtre présentant

La « Cigale » est l'insecte le plus remarquable des « Homoptères », les poètes de la Grèce ont célébré les chants de cet insecte et, sur certaines monnaies, celles des Lorrains, on voyait l'effigie d'une cigale. La grosse tête, large et courte portée des yeux très saillants, les ailes tachetées ou nuancées de noir se prêtent par un curieux dessin à l'interprétation décorative.

Les « Arachnides » comprennent les « Scorpions » et les « Araignées » dont certaines espèces ont leur abdomen sillonné de zigzags, rayures, croix et motifs géométriques.

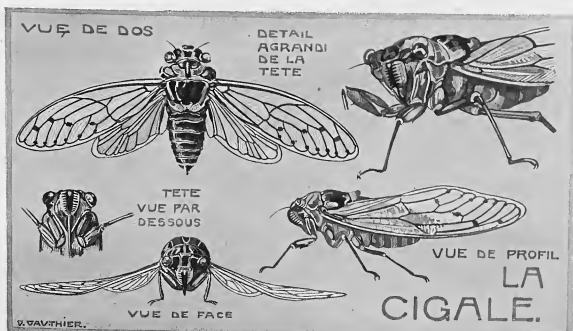
La classe des « Myriapodes » se compose d'articles dont le corps est formé d'un grand nombre d'anneaux portant chacun une ou deux paires de pattes.

Tous ces insectes peuvent, suivant les circonstances trouver place dans le décor; malgré la laideur parfois repoussante de certaines espèces, on peut arriver à en tirer parti: l'araignée tissant sa toile est un curieux motif.

Combien d'autres variétés intéressantes il y aurait encore à signaler, surtout dans les insectes microscopiques qui ont souvent les formes les plus intéressantes et les plus délicates, les couleurs les plus chatoyantes et les plus harmonieuses que

T'on puisse imaginer!

Entre le lourd et majestueux lucane volant au milieu des forêts et l'insecte infiniment petit qui se cache sous les pierres des sentiers, l'artiste peut trouver toutes les formes et tous les décors.



Différentes manières d'interpréter la Cigale de façon artistique

corselet rayé, ou le « Belongaster » à l'abdomen longuement pédicé, ou encore le « Sphex » à raies blanches: cette famille offre à l'artiste une mine inépuisable de formes extrêmement élégantes.

Les Héteroptères comprennent les « Pu-

un pointillé noir, la punaise ensanglantée, la punaise ornée avec élytres rouges ou jaunes et dessins en noir, la punaise à museau de rat et cent autres variétés.

Le décor de ces insectes est particulièrement intéressant à étudier.

MÉDICATION ORGANOTHÉRAPIQUE

Traitement de l'Embonpoint,
de **L'OBÉSITÉ**
dûs aux Insuffisances Thyroïdiennes.

Traitement des Insuffisances
OVARIENNES

OXYDOTHYRINE

PÂRIS

A base d'Iodo-Protéine de la

GLANDE THYROÏDE

associée aux oxydo-diastrases.

Substance non toxique sans action sur le cœur.

DRAGÉES

dosées à 0^{gr}10
1 à 2 par 24 heures

LITTÉRATURE

OXYDOVARINE

PÂRIS

Substance renfermant la totalité des principes actifs de

L'OVAIRE

Condition indispensable pour obtenir le maximum d'effets thérapeutiques.

DRAGÉES

dosées à 0^{gr}10
4 à 6 par 24 heures

CACHETS

dosés à 0^{gr}20
2 à 3

ÉCHANTILLON

LABORATOIRES BIOLOGIQUES
André Pâris

1, Rue de Châteaudun, Rue Lafayetle, 55, Paris.

Culture pure de Ferments lactiques bulgares sur milieu végétal

GINGIVO-STOMATITES

GASTRO-ENTÉRITES des Nourrissons
et de l'Adulte

DIARRHÉES — CONSTIPATIONS

Prophylaxie de la FIÈVRE TYPHOÏDE et du CHOLÉRA

DYSENTERIES

INFECTIONS HÉPATIQUES (d'origine
intestinale)

DERMATOSES — FURONCULOSES

**BOUILLON de Bulgarine**

1 verre à madère ★ 1/2 heure avant chaque repas ★ 2 comprimés

Nourrissons : 1/2 dose

3 fr. 50 (Conservation 2 mois)**COMPRIMÉS de Bulgarine****3 fr. 50** (Conservation indéfinie)

Phosphates et diastases des Céréales germées

ENTÉRITES — DYSPEPSIES salivaires
et pancréatiques

Préparation des BOUILLIES MALTÉES

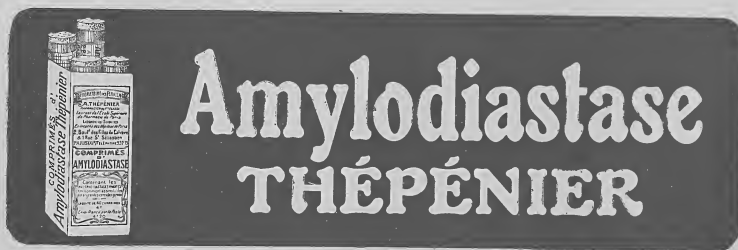
PALPITATIONS d'origine digestive

DIGESTION RAPIDE des FÉCULENTS

TUBERCULOSES — RACHITISMES

NEURASTHÉNIES

SURALIMENTATION

**SIROP d'Amylodiastase**

2 cuillerées à café ★ après chacun des 3 principaux repas ★ 2 comprimés

Nourrissons et enfants : 1 cuillerée à café ou 1 comprimé écrasé dans une bouteille ou un biberon de lait

4 fr. 50 (Conservation indéfinie)**COMPRIMÉS d'Amylodiastase****4 fr.** (Conservation indéfinie)

Préparés par le "Laboratoire des Ferments" A. THÉPÉNIER, 12, rue Clapeyron, 12 — PARIS

SÉJOUR D'HIVER

HOTEL DES ROCHES ROUGES

AGAY, près CANNES



Le Soleil — La Mer — La Forêt — La Montagne

Tandis que les vents humides et froids de l'automne ou que les durs frimas d'hiver viennent jeter leur souffle glacé sur les villes et les plaines du Nord, la Riviera, enfant gâtée de notre belle France, voit accourir tous ceux qui viennent demander à des cieux plus cléments la joie de vivre un éternel printemps.

Les uns, attirés par les fêtes bruyantes des grandes villes, viennent y chercher la continuation d'une vie de plaisirs et de fêtes; les autres, poussés par le désir ou la nécessité de rompre un instant avec le tumulte déprimant de la vie mondaine, viennent chercher sous la caresse d'Apollon la détente que procure une vie saine dans le calme d'une nature toujours jeune et toujours épanouie.

A ces derniers, comme aux fervents des sites grandioses, nous conseillons un séjour entre Saint-Raphaël et Cannes, dans cette délicieuse baie d'Agay orgueil de la nouvelle Corniche d'Or et séjour favori des artistes et des penseurs.

Les avantages climatiques d'Agay ne le cèdent en rien à ses avantages artistiques, surtout en ce qui concerne le domaine du Petit Paradis, où, sous une barre déclinée de porphyre de rubis, parmi les pins, les citronniers, les orangers et les mimosa d'or, contemplant une vue d'une beauté indicible s'élève le magnifique Hôtel des Roches Rouges.

Une exposition en plein midi, à 500 mètres de la plage et à 42 mètres d'altitude, un sol sablonneux et porphyrique, évitent toute humidité de l'ambiance, — l'adossent aux derniers contreforts de l'Estérel protégé l'Hôtel des vents du Nord et la pointe d'Anthéor le met totalement à l'abri des vents d'Est. Intérieurement tout y est compris pour le maximum d'air, de soleil, de vue, de confort. Les excursions rivalisent toutes de charme, d'imprévu, de pittoresque, aussi Agay est-il devenu le grand centre des excursions de l'Estérel.

Telle est en peu de mots cette ravissante retraite, au milieu des bruyères blanches et des grands genêts d'or, en dehors des excitations déprimantes de la vie mondaine, où l'on peut encore goûter le repos moral et physique dans la splendeur d'un des plus beaux coins du monde.



ÆSCULAPE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Médecine ; — Sciences, Lettres, Arts
 * dans leurs rapports avec la Médecine *

SOMMAIRE

Le Macabre dans l'Art (13 illustrations).

Par le Prof. J. Guariet (de Lyon).

Les Dessins de M^{me} Jeanne Bardey (4 illustrations).

Par Camille Maclair.

Notre confrère Marcus Modius Asiaticus
 (1 illustration).

Par le Prof. agrégé Paul Raymond.

Le Baron Percy, chirurgien en chef des
Armées impériales (17 illustrations).

Par le D^r Bonnetie.

Le Cent-Cinquantième de l'Ecole Vétéri-
naire de Lyon (12 illustrations).

Par le Prof. F. Maignon (de Lyon).

Hôpitaux de Constantinople (5 illustrations).

Par le D^r L. Libert.

Abonnement sans Prime
 12 fr. (Étranger 15 fr.)

A. ROUZAUD, Éditeur

41, Rue des Ecoles, Paris — Téléphone : 830-03

Le Numéro 1 fr. (Étranger 1 fr. 50)

Abonnement avec Prime
 20 fr. (Étranger 25 fr.)



Tableau des Puissances Antiseptiques et Bactéricides de l'ANIODOL

MICROBES	DOSES ANTISEPTIQUES empêchant toute culture dans le milieu ensemencé		PUISSANCE ANTISEPTIQUE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL		DOSES BACTÉRICIDES ayant tué au bout de 10 heures les sources dans un milieu de culture		PUISSANCE BACTÉRICIDE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL	
	GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000	GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000	GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000	GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000
Bacille subtilis	1,90	0,25	7,6	8,5	0,45	18,90		
Bacille coli communis	1,35	0,12	11,25	3,1	0,15	20,70		
Staphylocoque doré	1,40	0,07	20,00	2,5	0,25	10,00		
Streptocoque pyogène	1,30	0,06	21,70	1,35	0,09	14,50		
Bacille pyocyanique	0,95	0,10	9,5	3,10	0,20	15,50		
Bacille typhique	1,85	0,035	52,85	3,5	3,15	23,40		
Bacille diphtérie	0,4	0,065	6,1	1,1	0,1	11,0		
Bacille choléra (Cassini)	1,3	0,05	26,0	1,5	0,15	10,0		
Bacille anthracis	1,4	0,075	18,7	11,5	0,4	28,75		
Bacille lactique	0,6	0,12	5,0	0,8	0,2	3,0		

« Ces nombres font voir d'une façon globale que l'ANIODOL présente une activité en moyenne vingt fois plus grande que celle du Phénol. « Il est à remarquer que quelques nombres émergent au-dessus de cette moyenne d'une façon très notable : Ainsi, celui du Bacille typhique, 52,85, accuse à la fois la résistance particulièrement remarquable de ce microbe à l'acide phénique, et sa délicatesse vis-à-vis de l'ANIODOL.

« La même observation, moins intéressante sans doute au point de vue pratique, est à relever pour le Bacille anthracis.

« Signé : E. FOUARD,
« Chimiste à l'Institut Pasteur. »

« Au point de vue du mode d'action des antiseptiques, ces nombres apportent une contribution de

« plus à une connaissance antérieure acquise de la supériorité des antiseptiques anticoagulants, ayant ainsi, non une action essentiellement extérieure sur le corps du microbe, comme les agents coagulants, mais une action physiologique interne, modificative du protoplasma, conséquence d'une pénétration osmotique à travers la membrane enveloppe.

Signé : E. FOUARD,
« Chimiste à l'Institut Pasteur. »

Quelle est, d'autre part, la puissance bactéricide des divers antiseptiques ?

Nous empruntons le tableau suivant au journal *Lancet*, du 14 juillet 1906, page 125, qui renvoie, pour plus amples informations, au *Journal of the Royal Sanitary Institute*, vol. xxiv, part. 3, page 424 :

ANTISEPTIQUES	ORGANISME	COEFFICIENT de l'ACIDE PHÉNIQUE
Sublimé	Bacille typhique	20,00
Créoline	—	2,50
Lysol	—	2,50
Antiseptique de Pearson	—	2,50
Acide phénique	—	1,00
Formol	—	0,30
Chinosol	—	0,30
Chlorure de zinc	—	0,15
Lyoforme	—	0,10
Listérine	—	0,03
Sulfate de zinc	—	0,02
Santias	—	0,02
Acide borique	—	Nil

En comparant ces chiffres avec ceux des tableaux précédents, on constate que le pouvoir bactéricide de l'ANIODOL étant de 23,40, et celui du sublimé (le plus puissant antiseptique employé à ce jour) de 20,00 seulement, l'ANIODOL le dépasse de près du sixième, les autres antiseptiques ayant un pouvoir de 10 à 200 fois moindre.

Ainsi s'explique la grande supériorité de l'ANIODOL et la faveur dont il jouit auprès du corps médical qu'il a définitivement conquis et qui sait qu'en faisant usage de l'ANIODOL il est certain d'obtenir d'emblée le maximum d'effet thérapeutique, sans exposer le malade au moindre danger, au plus petit inconvénient, l'ANIODOL n'étant ni caustique ni toxique, à l'inverse du sublimé qui reste toujours un poison violent.

ANIODOL

LE PLUS PUISSANT

Antiseptique Désodorisant

Sans Mercure, ni Cuivre — Ne tache pas — Ni Toxique, ni Caustique

N'ATTACHE PAS LES MAINS, NI LES INSTRUMENTS

OBSTÉTRIQUE — CHIRURGIE — MALADIES INFECTIEUSES

SOLUTION COMMERCIALE : au 1/100* (Une GRANDE CUILLERÉE dans un LITRE D'EAU pour usage courant).

PUISSANCES } BACTÉRICIDE 23,40 } sur le Bacille typhique
 } ANTISEPTIQUE 52,85 } (établies par M. FOUARD, CH^È à l'INSTITUT PASTEUR
 Celles du Phénol étant : 1.85 et du Sublimé : 20.

SAVON BACTÉRICIDE A L'ANIODOL 2%

ANTI-SEPSIE des MAINS de l'OPÉRATEUR, de la PEAU, des SURFACES

POUDRE D'ANIODOL INSOLUBLE remplace l'IODOFORME

Réalisation de l'ANTI-SEPSIE INTERNE par l'ANIODOL pris à l'intérieur. Souverain dans FIÈVRE TYPHOÏDE, DIARRHÉE VERTE DES NOUVEAUX-NÉS, GASTRO-ENTÉRITE, FERMENTATIONS GASTRO-INTESTINALES, etc.

DOSES : Une grande cuillère de la Solution au 1/100* dans un litre d'eau par cuillérées, ou verres, dans les 24 heures.

Echantillons et Renseignements : Société de l'ANIODOL, 32, Rue des Mathurins, PARIS. — SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

NOS DEUX MODES D'ABONNEMENT

De nombreuses lettres nous sont parvenues de France et de l'Étranger au sujet de nos Primes de Remboursement et du Prix de l'Abonnement. D'une part, certains abonnés ont craint de ne pouvoir bénéficier de la prime lors du renouvellement; d'autre part, certains lecteurs, possédant déjà la plupart des primes offertes, nous ont demandé un prix d'abonnement spécial.

Nous avons créé, pour donner satisfaction à tous les désirs :

1° Des abonnements sans primes à 12 fr. (Étranger 15 fr.).

2° Des abonnements avec primes à 20 fr. (Étranger 25 fr.).

Collection des Années 1911 et 1912 d'ESCALAPE

COLLECTION 1911 : 40 francs net, sans prime.

COLLECTION 1912 : Les abonnements rétroactifs portant sur cette année ne seront reçus que jusqu'au 15 janvier 1913; passé cette date le prix des 12 numéros 1912 sera porté à 20 francs net, sans prime.

1° Abonnement sans Primes : 12 fr. (Étranger 15 fr.)

Envoyer un mandat de 12 francs (Étranger 15 fr.) à M. Rouzaud, 41, rue des Ecoles, Paris. (Depuis le 31 décembre, les abonnements ne peuvent plus porter sur l'année 1911. (Le prix des 12 numéros de 1911 est de 40 francs net, sans prime.)

2° Abonnement avec Primes : 20 fr. (Étranger 25 fr.)

L'envoi d'un mandat de 20 fr. (Étranger 25 fr.) à M. Rouzaud, 41, rue des Ecoles, Paris, donne droit à un abonnement d'un an et à l'une des primes suivantes, dont la valeur égale celle de l'abonnement. (Designier deux primes pour le cas où l'une d'elles serait épuisée.) Passé le 15 janvier 1913, le prix des 12 numéros 1912 sera porté à 20 francs net, sans prime.

I. — Instruments de chirurgie, médecine, laboratoire.

1° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Mathieu.

2° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

(Nota). — Le « Bon » sera adressé à l'abonné dès la réception du mandat d'abonnement.

II. — Eaux Minérales (France et médecins seulement).

3° Eau de Pougues, Source Alice (une caisse de 50 bouteilles).

4° Eau de Vals, Source La Reine (une caisse de 50 bouteilles).

III. — Produits hygiéniques « Innoxa » (France).

5° Bel assortiment de produits hygiéniques et de beauté, d'une valeur de 25 fr. constitué par : 1 flacon lait « Innoxa » ; 1 grand pot cold-cream « Innoxa » ; 2 boîtes poudre « Innoxa » ; 2 tubes cold-cream « Innoxa ». (Sera très apprécié par la femme du médecin.)

IV. — Instruments médicaux.

6° Seringe du D^r Barthélemy, modèle Vigier, stérilisable, spéciale pour huile grise à 40 o/o, avec boîte métal et aiguille en platine iridiée de 5 centimètres; accompagnée de 2 seringues de 1 centimètre cube cristal genre Luer (valeur de l'ensemble 21 fr.).

7° Seringe de 20 centimètres cubes (pour sérum de Roux, etc.) avec tube-raccourc caoutchouc, deux aiguilles et boîte métal (valeur 41 fr.).

V. — Livres.

8° *L'Art et la Médecine*, par Paul Richer, membre de l'Académie de médecine; ouvrage de grand luxe, 502 pages, 350 illustrations (valeur 30 fr.).

9° *L'Assiette au Beurre*, un beau volume album contenant une cinquantaine de numéros différents, illustrés

par nos meilleurs humoristes (Willette, Abel Faivre, Guillaume, Steinen, Roubille, Mirande, Ricardo Florès, ... etc.) (Valeur 25 fr.).

10° *Œuvres de Rabalais*, 4^e vol., édition des Bibliophiles, reliure d'amateur, tête dorée (valeur 24 fr.). (Les œuvres de notre vieux et vaoureux confrère s'imposent à toute bibliothèque médicale.)

11° *Les Différences et les Malades dans l'Art*, par le Professeur Charcot et Paul Richer; ouvrage de grand luxe, nombreuses illustrations (valeur 20 fr.).

12° *Œuvres d'Alfred de Musset*, édition de la collection artistique Jouaust, 7 volumes (*Premières Poésies, Poésies Nouvelles, Comédies et Proverbes* (2 vol.), *Contes, Nouvelles*, etc., *Confession d'un Enfant du Siècle*) (valeur 21 fr.).

13° *Quatre volumes* à choisir parmi les 6 volumes suivants de Georges Cain, à 5 fr. l'un, largement illustrés : *Contes de Paris, Promenades dans Paris, Nouvelles Promenades dans Paris, Contes de Paris, Pierres de Paris, Environs de Paris*. (Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.)

14° *Le Cabinet secret de l'Histoire*, par le D^r Cabanès; 4 vol. illustrés, à 5 fr. l'un (valeur 20 fr.).

15° *L'Éducation artistique* par l'Image et l'Anecdote, illustrés, inspecteur des musées; vol. de grand luxe, 600 pages, 400 illustrations (valeur 30 fr.).

16° *Œuvres complètes de Shakespeare*, traduction publiée il y a deux ans par la Maison Flammarion; 8 beaux volumes illustrés, à 3 fr. 50 (valeur 28 fr.).

17° *Le Nu au théâtre (depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours)*, par les D^r Witkowski et Nass (valeur 20 fr.).

18° *Vingt francs de livres* à choisir dans la liste suivante : *Mœurs intimes du Passé*, par Cabanès (3 vol. à 3 fr. 50

l'un); — *Les Moris mystérieuses de l'Histoire*, par Cabanès (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Les Indiscrets de l'Histoire*, par Cabanès (6 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Panvres Docteurs*, par le D^r Lucien Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — *Monieur F. Aggré*, par L. Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — *Curiosités Médico-artistiques*, par L. Nass (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Les Accouchements à la Cour*, par le D^r Witkowski (1 vol. à 10 fr.); — *Théâtre de Molière*, pub. par Jouaust, avec la préface de 1682; toute bibliothèque médicale doit posséder l'œuvre de Molière (8 vol. à 3 fr. l'un); — *Les Mystères des Dieux (Vénus)*, par Pierre Ploeb (valeur 6 fr.); — *Ingres* (d'après une correspondance inédite), par Boyer d'Agen (valeur 25 fr.); — *Les Confessions* de J.-J. Rousseau, édition des Bibliophiles (3 vol. à 3 fr. l'un); — *Marat inconnu*, par le D^r Cabanès (1 vol. à 5 fr.); — *Le Maroc pittoresque*, par J. du Taillis (1 vol. de luxe, largement illustré à 10 fr.); — *Lettres* (1 vol. de luxe, largement illustré à 10 fr.); — *Lettres* (1 vol. de luxe, largement illustré à 10 fr.). Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.

19° *La Grande Revue*, bi-mensuelle, abonnement d'un an (val. 20 fr. pour la France; 25 fr. pour l'Étranger).

20° *La Revue* (directeur : Jean Finot), bi-mensuelle; abonnement d'un an (valeur 24 fr. pour la France; 30 fr. pour l'Étranger).

21° *L'Art Dissordit*, bi-mensuel (Revue de l'Art ancien et de la Vie artistique moderne); nombreuses planches en couleurs susceptibles d'être encadrées; abonnement d'un an (valeur 22 fr. pour la France; 26 fr. pour l'Étranger).

22° *Le « Gold Star »*, modèle Safety, se portant dans toutes les positions.

VI. — Abonnements. (Les personnes abonnées déjà directement à l'une des Revues ci-dessous ne peuvent la choisir comme prime.)

19° *La Grande Revue*, bi-mensuelle, abonnement d'un an (val. 20 fr. pour la France; 25 fr. pour l'Étranger).

20° *La Revue* (directeur : Jean Finot), bi-mensuelle; abonnement d'un an (valeur 24 fr. pour la France; 30 fr. pour l'Étranger).

21° *L'Art Dissordit*, bi-mensuel (Revue de l'Art ancien et de la Vie artistique moderne); nombreuses planches en couleurs susceptibles d'être encadrées; abonnement d'un an (valeur 22 fr. pour la France; 26 fr. pour l'Étranger).

22° *Le « Gold Star »*, modèle Safety, se portant dans toutes les positions.

NUCLÉOLÉAT ROBIN NUCLÉARSITO ROBIN

GRANULÉ

nucléophosphates de Chaux et de Soude d'origine végétale.

**RACHITISME, CACHEXIE, LYMPHATISME
BRONCHITE CHRONIQUE, CONVALESCENCE
SCROFULE, DÉBILITÉ, NEURASTHÉNIE, etc.**
DOSE : 4 à 8 cuillères-mesures (sur l'adulte) par 24 heures et 2 à 3 pour Enfants et Vieillards.

INJECTABLE

nucléophosphate de Soude (nucléopur)

**EXALTE LA PHAGOCYTOSE Employé préventivement dans les opérations chirurgicales.
DÉFÈRVESCENCE dans les FIÈVRES INFECTIEUSES
PUERPÉRALES, ÉRÉSYPALES, TYPHOÏDES, SCARLATINES, etc.
ABAISSA LA TEMPÉRATURE EN QUELQUES HEURES**
DOSE : 1 ou 2 injections suivant les cas dans les 24 heures.

VENTR EN Gros : 13, RUE DE POISSY, PARIS. — DÉTAIL : Principales Pharmacies.

ANTI-TUBERCULEUX, PUISSANT RECONSTITUANT (NUCLÉOLÉAT METHYLARSINE)

COMPRIMÉS

DOSE : 2 à 3 comprimés deux fois par jour aux deux principaux repas, avec un verre d'eau. (Chaque comprimé contient 0,06 à 0,06 centigrammes de méthylarsinate sodique par jour.)

INJECTABLE

DOSE : 1 ou 2 injections suivant les cas dans 24 heures.

Médication Nucléophosphatée arsenicale

NUCLÉOPHOSPHATES DE CHAUX et de SOUDE METHYLARSINÉS

**TUBERCULOSE, FIÈVRES PALUDÉENNES
CACHEXIE DES PAYS CHAUDS
LYMPHATISME, SCROFULE, etc.**

VENTR EN Gros : 13, RUE DE POISSY, PARIS DÉTAIL : Principales Pharmacies.

AU LECTEUR

LE CAUCHEMAR

Il y a quelques mois, dans un article du *Journal des Débats*, le D^r Raymond Meunier étudiait le cauchemar, ses modes

gisses des âmes en peine, de ces pauvres psychologies que le sommeil ne peut consoler.

Le cauchemar, dit le D^r Raymond Meunier, est dans notre vie onirique un fait assez

mar tout révê à représentations pénibles. Le cauchemar est une entité morbide correspondant à une réalité psychologique. Le confondre avec tout révê à coefficient émotif douloureux, c'est confondre l'halucination terrifiante avec la tristesse, c'est accepter la déformation pathologique d'une émotion quelconque pour cette émotion même. Si nous observons de près, si nous expérimentons, si nous analysons les « mauvais rêves », nous remarquons rapidement qu'il en est parmi eux d'exceptionnels, sur le caractère desquels une introspection rigoureuse ne peut guère se prendre, décelables objectivement par certains troubles concomitants.

Quelles sont donc les caractéristiques du cauchemar? Quels signes le différencient du rêve simplement pénible?

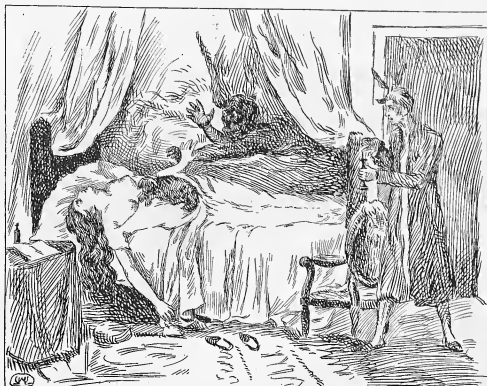
D'après les notes que j'ai recueillies pendant plusieurs années sur la question, il me semble que ces caractéristiques sont :

Objectivement : l'intensité des troubles somatiques décelables par les méthodes graphiques; les accidents vaso-moteurs; la profondeur du sommeil pendant la première période des cauchemars; la persistance des troubles somatiques après le réveil brusque.

Subjectivement : l'intensité et la précision des représentations mentales; l'élevation extraordinaire du coefficient émotif; l'abolition des sens du temps et de l'espace, non complète peut-être, mais certainement plus accentuée que dans d'autres rêves; le réveil «rusque» avec persistance plus ou moins grande de l'angoisse.

Chacune de ces caractéristiques demanderait de longs appendices la justifiant. Mais le cauchemar ainsi posé, nous pouvons dès maintenant le reconnaître parmi la longue et lourde suite des rêves pénibles, fardeaux que l'occlusion des paupières n'épargne point aux âmes.

Fait d'exception, accident pathologique



Le Cauchemar, d'après un dessin de l'Album de Pathologie interne (Cabinet des Estampes)

lités, ses causes. L'intérêt de ses lignes vaut que nous en rapportions ici de larges extraits. Le sujet est captivant pour le psychologue et pour le médecin et l'on ne peut que considérer avec mélancolie l'an-

rare. Le ton affectif de nos rêves habituels oscille, comme toute humaine aperception, entre la douleur et la joie, et c'est bien sans raisons que le grand public, et souvent même les spécialistes, nomment cauchemar

NOS SUPPLÉMENTS TRIMESTRIELS

Le Supplément trimestriel d'Avril comprenait deux articles illustrés, consacrés aux *Hermaphrodites* : l'un dû à la plume du docteur Nass (*Les Hermaphrodites devant les tribunaux du Moyen Age*); l'autre reproduisant, avec les dessins originaux, une curieuse brochure présentée en l'an X de la République, à l'Académie de Mantoue, sur le sexe d'un individu vivant connu sous le nom de *Jaquette Foront*.

Le Supplément trimestriel de Juillet donnait un article du D^r Nass sur la *Bestiaité antique* et la belle *Épître folote et testamentaire* de Georges Fourest.

Le Supplément trimestriel encarté dans le précédent numéro d'*Ésculape* était consacré au *Bal de l'Internat* (1912).

La Table des Matières de l'année 1912 sera encartée dans le numéro de janvier 1913.

PHARMACIE CHARLARD-VIGIER, Phⁿ de 1^{er} cl. et R. HUERRE, Phⁿ de 1^{er} cl., Docteur ès sciences, 12, BOULEVARD BONNE-NOUVELLE, PARIS

SAVONS ANTISEPTIQUES VIGIER HYGIÉNIQUES et MÉDICAMENTEUX

Savon doux ou pur, S. hygiénique, S. surgras au Beurre de cacao, S. à la glycérine (pour le visage, la poitrine, le cou, etc.).

Savon Panama, S. Panama et Goudron, S. Naphthol soufré, S. Goudron et Naphthol (pour les soins de la chevelure, de la barbe, pellicules, séborrhée, alopecie, maladies cutanées).

Savon Sublimé, S. Phéniqué, S. Boriqué, S. Créoline, S. Eucalyptol, S. Eucalyptol, S. Bisoreline, S. Salicylé, S. Salol, S. au Solvôl, S. Thymol (accouchements, anhrax,

rougeole, scarlatine, variole, etc.), S. intime (à base de Sublimé).

Savon à Ichthyol (acné, rougeurs), S. Panama et Ichthyol, S. Sulfureux, S. à l'huile de Cade, S. Goudron, S. Boraté, S. Pétrole, S. Goudron boriqué.

Savon iodé à 5 0/0 d'iode. — S. Mercureli, 33 0/0 de mercure. — S. au Tannolmine (contre les sueurs). — S. au B. du Pérou et Pétrôle (contre gale, parasites). — S. à l'Oxyde de Zinc (Éczémas). — S. à la Formaldehyde (antiseptique), etc.

SAVON DENTIFRICE VIGIER, le meilleur dentifrice antiseptique

Pour l'entretien des dents, des gencives, des muqueuses. — Il prévient les accidents buccaux chez les syphilitiques

Prix de la boîte de porcelaine : 3 francs

Emplâtres et Epithèmes caoutchoutés

VIGIER

à tous médicaments

Antiseptiques, inaltérables, très adhésifs, très souples, remplaçant pour le traitement des maladies de la peau les anciens Emplâtres et les Pomades.

Epithèmes Oxyde de Zinc — Rouge de Vidal — Vigo — Boriqué — Salicylé — Belladone — Gigué — Calomel — Mercureli phéniqué, etc.

Sparadrac caoutchouté simple

stérilisé, très adhésif, remplaçant l'ancien Sparadrac Diachylum.

TRAITEMENT DE

l'Arthritisme et de la Dyspepsie par l'Eau de

Un Verre le matin à jeun

Un Verre une heure avant le Déjeuner

VALS REINE
SOURCE

Un Verre une heure avant le Dîner

Le reste de la bouteille consommé aux Repas

Toutes Pharmacies ou s'adresser à M. CHAMPETIER, à Vals-les-Bains (Ardèche)

dans le monde éphémère du rêve; quelle théorie donner du cauchemar?

Nous pourrions distinguer parmi les opinions des auteurs deux modes d'interprétation: une théorie que je nommerai organique ou périphérique et une théorie psychologique ou centrale.

Le cauchemar, d'après la première théorie, serait toujours dû à un trouble organique. Les troubles des fonctions digestives ont bien souvent été invoqués par la vieille médecine, si souvent que cette opinion est devenue populaire et que l'estomac est généralement considéré comme responsable du mauvais rêve, quel qu'il soit. Les belles recherches de Mouton-Vold peuvent étendre cette conception: la digestion n'est pas tout, mais aussi la position de nos membres, notre état cutanéomoteur. Dormez un bras trop brutalement plié sous le corps et le cauchemar pourra venir. Mais viendra-t-il fatalement? C'est là ce que la théorie ne saurait dire, à mon sens. On pourrait trouver dans le volume des D^r Paul Meunier et Masselon des exemples étendant à l'organisme tout entier et à ses variations fonctionnelles l'origine réelle de tel cauchemar déterminé. Tout cela est bien souvent vrai, mais une théorie doit expliquer les faits dans leur plus grande généralité possible. Celle-ci le fait-elle? Je ne le pense pas.

Reste la théorie centrale, que certains auteurs ont défendue d'une façon nettement spiritualiste. Le cauchemar, et tous ses accidents, serait uniquement l'expression d'un état mental douloureux sous-jacent. Lemoine, dans son beau livre: *Des somnolences*, le dit assez expressément:

Lorsque nous nous réveillons en sursaut, ce n'est pas toujours une cause extérieure

qui ébranle tous nos organes par une brusque secousse: le plus souvent, au contraire, c'est l'âme qui les réveille.

Il est certain qu'à travers l'imprécision des termes, il y a beaucoup de vrai dans cette théorie. Suffit-elle à expliquer le cauchemar dans sa généralité? Je ne le crois pas encore. Elle me semble mieux convenir à l'intelligence des rêves pénibles, de la vie mentale subconsciente, des états

trouvant bien souvent en défaut. L'intoxication est rapide — je prononce peut-être ici le grand mot — et le cauchemar l'accompagne. Cela tient parfois aussi — encore que j'en aie noté personnellement que peu d'exemples — aux contes ou légendes terrifiantes par lesquels on tente inconsciemment d'expliquer aux bêtes étonnées le mystère de la vie et la notion du bien et du mal. Dans ce cas encore n'avons-

assez long temps à noter ses rêves. Son manuscrit achevé, les cauchemars et rêves d'exception s'y trouveront s'y nombreux qu'il dut donner en préface le rondel suivant que je cite comme très significatif de ces visions morbides de la puberté:

Ce sont ici des rêves fous,
Des visions de clair de lune,
De ces récits qu'à la nuit brune
Contraient un meneur de loups.

Accourez, larves aux crins roux,
En vous, stryges de la lagune;
Ce sont ici des rêves fous,
Des visions de clair de lune.

Accourez, du fond de vos trous,
Gnomes aux yeux couleur de prunes,
De bizarre vous serrez saouls:
Ce sont ici des rêves fous.

Cette recrudescence du cauchemar vers l'époque pubère et dans l'état de virginité me paraît n'avoir qu'une origine possible: l'auto-intoxication par sécrétion glandulaire.

Je ne trouve pas dans mes notes de cas de cauchemars chez les vieillards et je ne saurais donc me prononcer sur la question. Mais il me semble à priori qu'ils doivent être très peu fréquents, le sommeil de la vieillesse étant court et léger. Ce qui me semble à peu près certain, c'est que dans l'âge adulte, chez les sujets sains ayant une vie fonctionnelle normale, le cauchemar est rare. L'en trouve la cause dans ce simple fait que l'organisme adulte se défend mieux contre les intoxications.

C'est donc, on le voit, une théorie toxique du cauchemar que je propose. Nous en trouvons une nouvelle confirmation dans ce fait que le cauchemar est habituel chez tous les intoxiqués, quel que soit le toxique, et qu'il précède générale-



Jeanne Bardey. — Etude d'enfant endormi

crépulescences de la pensée, qu'au cauchemar, rêve d'exception, ne l'oublions pas. Cherchons donc, examinons les faits.

Dans le rythme de l'humaine vie, quel est le moment où nous faisons le plus de cauchemars? Incontestablement dans l'enfance. Il y a à un assez grand nombre d'hommes adultes qui ne font pour ainsi dire pas de cauchemars; il n'est point d'enfant qui n'en fasse assez fréquemment. Cela tient le plus souvent à des troubles digestifs, la ration alimentaire de l'enfant étant extrêmement délicate à préciser et l'imprérisse des mères et des nourrices se

nous pas affaire à une auto-intoxication d'origine émotionnelle? C'est ce que certaines expériences sur la toxicité des émotions tendent à me faire croire.

La puberté et la période de virginité qui la suit pendant un temps plus ou moins long est assez marquée par d'assez fréquents cauchemars et par ces autres rêves d'exception, dont j'aurai à reparler, et que psychologues, médecins, occultistes et métapsychistes ont étudiés et décrits sous les noms de rêves prophétiques et de rêves symbolistes. Un jeune poète de ma connaissance s'était plus pendant un

SPLÉNODOSE
RATE - FOIE - THYROÏDE
TUBERCULOSE sous toutes ses formes et à toute la période
PNEUMONIE - ANÉMIE - MALADIES REPRODUCTIVES etc.

THYROIDOSE
Arthritisme OVARO-THYROIDINE Rachitisme
INSUFFISANCES THYROIDIENNE ET OVARIENNE
DÉBILITÉ Troubles de la Ménopause et de la Puberté - MYXÉDÈME

PLACENTODOSE
PLACENTA - MAMMAIRE
Insuffisance lactée - Fissuration des seins et de l'utérus
Météorisme - Hémorrhagies - Épilepsie - Tumeurs
Droit: Laboratoire de F. FRAZÉE, 130, Rue d'Alsace, PARIS

COEUR ARTERIO-SCLÉROSE
Avec ses bains:
ROYAT
CARBO-GAZÉUX
TROUBLES CARDIO-VASCULAIRES
GUÉRIT

Affections Cancéreuses
"SélénioI"
COUTURIEUX
Seul véritable Sélénium A colloïdal électrique
(PROCÉDÉ ANDRÉ LANCIEU)
AYANT FAIT L'OBJET des COMMUNICATIONS des 16 FÉVRIER et 1^{er} MARS 1912
à la SOCIÉTÉ MÉDICALE des HOPITAUX de PARIS
ISOTONIQUE, TRÈS STABLE & TRÈS HOMOGÈNE

Envoi sur demande d'Échantillons pour essais, Littérature et Renseignements
Laboratoires COUTURIEUX, 57, avenue d'Antin, 57, PARIS

Arthritisme, Goutte
Rhumatisme
Gravelle, Diabète

VICHY-CÉLESTINS

Bouteilles
et
Demi-Bouteilles

Un journal du matin, lit-on dans le *Mercure de France*, vient d'entreprendre une campagne en faveur de la bonne cuisine. La nouvelle est réjouie Huysmans et avec lui bon nombre d'écrivains qui, comme Chrysale, ne vécurent pas que de beau langage. Beaucoup de gens de lettres furent, en effet, de grands gourmands. On sait qu'Alexandre Dumas père donnait souvent des rendez-vous à Musset, Balzac et autres littérateurs, au « Café de Paris », afin de se faire préparer, par un excellent cuisinier, des plats à la fois simples et exquis. Le veau à la casserole était surtout en honneur.

La vérité oblige à dire que Balzac, après une longue période de travail, ne se contentait pas toujours — pour réparer ses forces — d'un simple veau à la casserole. On nous a conservé le menu d'un dîner que, dans une de ses fringales, il commanda chez Véry pour lui tout seul : cent huîtres d'Os tendre, douze côlèctes de pré-salé au naturel, un canneton aux navets, une paire de perdreaux rôtis, une sole normale; sans compter les hors-d'œuvre, les fruits et les vins fins. On assure que tout y passa.

Rossini était un enragé gourmand. C'est à lui que l'on doit le « macaroni fourré » qu'il mit à la mode. Muni d'une seringue en or, il se plaisait à remplir lui-même les longs tubes de machis truffé. Lacordaire était fier de ses talents culinaires. Lamennais, chaque fois qu'il soupait chez Béranger, demandait à mouler le café. Il disait que, pour lui conserver son arôme, il fallait un tour de main spécial.

ment chez ces malades les hallucinations dont l'origine toxique est déduite par certains auteurs. Tout le monde connaît la description que donne de ses tortures oniriques Thomas de Quincy, le fumeur d'opium, ce toxique par excellence :

Sous le soleil ardent du tropique, je rassemblais toutes les créatures hideuses... j'étais arrêté, heurté, mortu par des perroquets, des singes; je me frottais sur des pagodes; j'étais fixé pour des siècles dans leur sommet, ou dans leurs chambres secrètes; j'étais l'âme, j'étais le prêtre, j'étais la victime, etc.

Voilà le cauchemar d'un intoxiqué; je dirai plus, voilà le cauchemar avec toutes ses caractéristiques.

Cette théorie toxique que je propose, outre qu'elle me semble la plus vraisemblable sous ses aspects, présente un très grand avantage au point de vue de la compréhension de nos phénomènes mentaux en général: elle est vraie. Elle relie le cauchemar au délire onirique, dont les aliénistes ont reconnu l'origine toxique, et à l'hallucination avec laquelle il a déjà tant d'analogies subjectives. De plus, aux arguments que j'ai pu présenter vient s'ajouter une expérience d'appui: c'est celle que réalisait chaque jour les végétariens, qui ignorent ce que leurs chances d'intoxication sont moindres que celles de l'omnivore.

LES APPLICATIONS PRATIQUES DES RAYONS ULTRA-VIOLETS

On s'est occupé beaucoup, récemment, des rayons ultra-violet. Si on décompose la lumière solaire par un prisme de quartz

et si on reçoit le spectre formé sur une plaque photographique, on constate que ce spectre s'étend beaucoup plus loin dans le violet, sur la plaque, que sur un écran translucide observé à l'œil nu. Le spectre nouveau ainsi décelé a reçu le nom de spectre *ultra-violet ou chinique*, car c'est à lui que sont dues les réactions accomplies par la lumière.

Le spectre ultra-violet a une importance

très grande, notamment la putréfaction de substances qui s'alèrent facilement, comme le beurre.

Les rayons ultra-violet agissent à la manière des hautes températures, ou encore à la manière des ferments, qui, comme on le sait, provoquent des réactions chimiques extrêmement particulières.

L'énergie radiante s'introduit donc dans



Jeanne Barsley. — *Étude d'enfant*

pratique considérable, et M. Daniel Berthelot, professeur à l'École supérieure de pharmacie de Paris, dans une conférence faite aux Ingénieurs civils, en a exposé il y a peu de temps les applications les plus récentes et les plus caractéristiques.

Par suite de leurs propriétés chimiques très intenses, les rayons ultra-violet ont une efficacité thérapeutique qui a été utilisée avec succès dans le traitement de diverses affections cutanées, en particulier du lupus, dont ils sont à l'heure actuelle le meilleur remède.

Ils sont également utilisés pour la stérilisation de l'eau potable, et dans certaines circonstances ils servent à re-

placer les laboratoires à côté de l'énergie *thermique* et de l'énergie *électrique*, et son rôle en chimie semble devoir être considérable. On ne saurait en douter, car cette puissance, que l'homme commence à peine à savoir utiliser, est celle dont se sert la nature pour la transmission de la force à travers les mondes et l'entretien de l'équilibre vital sur notre planète. La science moderne, d'accord avec la tradition, voit dans le soleil la source et le foyer de la vie; or, les rayons ultra-violet mettent à notre disposition une énergie d'une qualité supérieure à celle du soleil. Est-il dès lors téméraire d'espérer qu'ils nous livreront un jour le secret de la formation de la vie?

MÉTHARSOL

(Méthylarsinate de Soude)

AMPOULES..... 0,05 de Métharsol par ampoule.
GOUTTES..... 0,02 de Métharsol par 20 gouttes.
PILULES..... 0,02 de Métharsol par pilule.

SYPHILIS
FIÈVRES
PALUDÉENNES
CACHEXIE
ANÉMIE

MÉTHARFER

(Méthylarsinate de Fer)

AMPOULES..... 0,05 de Métharfer par ampoule.
GOUTTES..... 0,02 de Métharfer par 20 gouttes.
PILULES..... 0,02 de Métharfer par pilule.

CHLORO-
ANÉMIE
LEUCÉMIE
CACHEXIE

GAIARSOL

(Méthylarsinate de Galacéol)

AMPOULES..... 0,05 de Gaiarsol par ampoule.
GOUTTES..... 0,02 de Gaiarsol par 20 gouttes.

TUBERCULOSE
AFFECTIONS
DES VOIES
RESPIRATOIRES

GASTROZYMASE

(Suc Gastric naturel)

Action digestive immédiate.
Action sécrétoire — Action excito-sécrétoire.
De un à 3 Comprimés au milieu du repas.

HYPOPEPSIE
HYPOCHLORURIE

LABORATOIRES
BOUTY

3^{me} Rue de Dunkerque,
PARIS.

LA TOUX

Dans toutes les
AFFECTIONS PULMONAIRES

est IMMÉDIATEMENT CALMÉE par le

SIROP DU D^r BOUSQUET
A LA DIONINE-MERCK

Chaque cuillerée à bouche renferme:
0 gr. 01 DIONINE-MERCK.
Il gouttes BROMOFORME chimiquement pur.
VI gouttes ALCOOLAT de racine d'aconit.

Ce Sirop constitue, sous une forme agréable, la meilleure médication à opposer aux Affections des Voies respiratoires accompagnées de toux opiniâtre, d'épuisement nerveux et d'insomnie, etc.

Dose quotidienne pour les adultes : 4 à 8 cuillerées à potage

PATE DU DOCTEUR BOUSQUET
A LA DIONINE-MERCK

D'un goût très agréable, elle calme rapidement l'irritation pharyngée et laryngée du début des rhumes, rend de grands services à tous ceux qui font usage répété de la parole.

Dans toutes Pharmacies et Drogueries de France et de l'Étranger

DÉPÔT GÉNÉRAL:

Pharmacie du Docteur BOUSQUET, 140, Boulevard Saint-Honoré, Paris

LA DANSE

C'est dans le quartier le plus moderne de Paris, dans l'une des grandes avenues qui avoisinent l'Arc de Triomphe, qu'est située l'école du dernier en date des disciples de Platon. L'abord n'en a rien d'antique : une grande cour consacrée au commerce. Et il faut se rappeler en hâte que la mère d'Euripide vendait des herbes au marché, pour ne pas se laisser aller à un sourire facile. L'escalier qui mène au vaste atelier transformé en gymnase ressemble fort à tous les escaliers et notre besoin de curiosité serait frustré, si la porte du sanctuaire ne s'ornait, comme il sied, d'un dessin grec représentant des danseuses et des joueuses de flûte.

Dans la grande pièce qu'éclaire un vitrage voilé de toile écarlée, des bas-reliefs antiques parlent tout de suite d'eurythmie et vous indiquent que le maître du logis est sensible aux belles attitudes et à la noblesse des draperies. La photographie de l'Acropole et celle de la frise des Pannathénées voisinent avec le masque de Bec-

thoven. Et l'on sent qu'en ce lieu le Rythme divin est le maître.

Qu'il se manifeste par les ondes sonores de la musique, par la proportion harmonieuse des volumes dans une statue, ou par le balancement d'une strophe cadencée, il est toujours le Rythme souverain, l'in-

de jeunes filles vêtues de costumes de bain bleu foncé. Leurs jambes et leurs pieds sont nus. Assis au piano, le maître prélude. Et aussitôt tous les bras s'élèvent, battent l'air dans un mouvement d'ensemble et la ronde commence. Tantôt le rythme des jambes est plus rapide que

ce que durent être jadis dans les théâtres antiques les évolutions des choréutes et la beauté qui s'en dégagait. Tous ces gestes identiques, ce rythme qui semble battre d'une pulsation égale dans tous ces corps, c'est ce qui constitue l'enivrement d'une strophe lyrique, c'est ce qui fait qu'un beau moment en parle à notre sensibilité.

Mais quand on y réfléchit le soir, alors que les jours de la journée se sont atténués et que tout s'idéalise, on comprend la valeur de l'effort tenté. Ce n'est là qu'une ébauche, mais c'est une ébauche esthétique.



Photographies prises à l'Institut Dalcroze

Cliché de La Renaissance Picturale

car nation suprême et l'essence même du Beau. Ici on l'étudie dans sa triple manifestation et c'est en quoi l'effort accompli est admirable.

Après quelques instants de conversation amicale, lorsque M. Jean d'Udine nous a expliqué que la *gymnastique rythmique est l'art de représenter des données musicales par des mouvements, d'associer à chaque valeur sonore une attitude, le travail de ses élèves commence.*

Dans la grande pièce nue aux murs sobrement décorés, pénètrent une vingtaine

celui des bras, tantôt au contraire la ronde se ralentit et les gestes s'accroissent. C'est une transposition du domaine sonore dans le domaine du mouvement; le corps suit le rythme musical et devient plus lourd et plus léger selon que s'alourdit ou s'allège l'accent de la musique. Et la phrase musicale s'inscrit pour ainsi dire en gestes devant nos yeux. Puis simulant la terreur, le groupe des jeunes filles recule, et la coordination des mouvements est si parfaite qu'une émotion nouvelle naît dans l'âme du spectateur; on comprend brusquement

Cet art des attitudes et du rapport cadencé qui les unissent aux sons est complètement oublié de nos jours. Il a fallu un travail acharné et une intuition merveilleuse pour en avoir retrouvé les premiers principes.

Et puis, au point de vue pratique, un point de vue éducatif, quels résultats splendides ont déjà été atteints! Pour ces jeunes filles, c'est une gymnastique merveilleuse, une culture physique idéale. Tous les muscles travaillent, les chevilles trop fines se renforcent, les jambes se

PILULES MARAIN

Laxatif idéal

guérit la CONSTIPATION et ses conséquences

1 à 2 pilules au repas du soir

Dépôt chez : FOURNIER, à Dijon

TUBERCULOSES

Bronchites, Catarrhes, Gripes

l'ÉMULSION MARCHAIS

40 à 80 gouttes café Calme la TOUX, nettoie l'APPÉTIT et GUÉRIT les MALADES dans lait, bouillon. Bien tolérée - Par P. GIBERNE.

E. COGIT & C^{IE}

CONSTRUCTEURS D'INSTRUMENTS POUR LES SCIENCES

36, boul. St-Germain PARIS



Fournitures générales pour Bactériologie et Micrographie.

Dépôt pour la France des MICROSCOPES et des JUMELLES à PRISMES

E. LEITZ

VERITABLES GRAINS de SANTÉ

PURGATIFS DOCTEUR FRANCK DÉPURATIFS

1^{re} 50 la Boîte de 50 Grains

Notice dans chaque boîte. En vente toutes Pharmacies.

Le Remède de la CONSTIPATION

PILULES RHÉNOMARTIALES

(Arrhénal et fer assimilable)

Fortifiant énergique et Régénérateur, Spécifique dans Convalescences Anémies, Grippe, Faiblesse générale, Prédisposition à la Tuberculose

2 à 3 pilules par jour. - Le flacon, franco 4 50

Dépôt : PÉPET, 20, Faubourg Poissonnière, PARIS



PASTILLES

DE

STOVAÏNE BILLON

CONTRE LES AFFECTIONS

DE LA BOUCHE, DE LA GORGE, DU LARYNX, DE L'ESTOMAC

ANESTHÉSIE PARFAITE

DÉPÔT GÉNÉRAL

LES ÉTABLISSEMENTS POULENC FRÈRES

92, Rue Vieille-du-Temple, PARIS

veloppent, la poitrine s'élargit et, de plus, l'habitude des attitudes harmonieuses imprègne pour ainsi dire l'organisme.

Au point de vue physiologique, les résultats obtenus sont non moins remarquables. Le cerveau s'entraîne à commander aux muscles, il obtient une obéissance rapide, presque spontanée. Les élé- vés peuvent, au bout de quelques mois, faire marcher leurs bras et leurs jambes suivant un rythme différent.

Au point de vue psychologique, le résultat qui résulte de cette gymnastique est inappréciable. Cette paix intellectuelle, cette douceur triomphante, cette « sophrosuné » pour tout dire, qui était la première de vertus hellènes, pénètre peu à peu l'esprit des élèves. Enfin, c'est une admirable préparation au sōffrē, c'est même « un sōffrē de tout le corps ».

Dans la salle aux murs lisses que décorent des bas-reliefs antiques, les jeunes filles courent les bras levés au ciel, sur un rythme joyeux et fort.

On regrette la beauté du décor de l'Académie Hellade ou même plus sim-

plement celui de l'Institut d'Hellerau, près de Dresde. Là, dans une construction d'un style sobre, sur un plateau qu'ombrage une forêt, en face d'un paysage serein et calme, se trouve une immense salle de douze mètres de haut. Une lumière diffuse baigne les choses. Et les

toire de la Médecine un sujet d'études privilégié. Qu'il nous soit permis de rapporter ici quelques passages particulièrement évocateurs, tirés de la belle étude du professeur Dupré.

« En fin de mars 1902, le Roi, alors âgé de vingt-quatre ans, fut atteint d'une affection

lippus de Bar post rancos dies defunctus est Rex et ceteri medicorum opes relati sunt.

Monstrelet, de son côté, fait allusion à cette maladie du Roi, qui fut « tant agouisseuse qu'il en perdit les ongles et les cheveux pour la greigneur partie ».

La convalescence fut longue et traînante. « Depuis que il se partit d'Amiens, » observent les médecins, dans Froissart, « il ne fut en si bon état comme il était en devant. » Il avait, dit aussi Juvenal des Ursins, aucune altération et diversité de langage non bien entretenue. »

Quelques mois seulement après cette première atteinte, Charles VI, excité par un sentiment de violente colère, entreprit une expédition pour se venger du duc de Bretagne, qui refusait de lui livrer Pierre de Craon, auteur d'une tentative d'assassinat contre le comtable Olivier de Clisson. Du 1^{er} au 5 août, dès le début de cette chevauchée, le Roi, dit le Religieux, avait commencé à donner des signes d'altération mentale « par des propos insensés et des gestes indignes de la Majesté royale. » Il fut obligé de se reposer plusieurs jours au Mans.



Photographies prises à l'Institut Dalsego

Clélie de la Renaissance Physique

dièves, habillées de tuniques grecques, évoluent suivant les rythmes des plus belles créations des maîtres de la musique.

(R. GUASCO; *La Renaissance physique*).

LA FOLIE DE CHARLES VI

Roi de France.

Par l'importance historique de ses conséquences, par l'intérêt médical de ses symptômes, la folie de Charles VI fournit à la Médecine de l'Histoire comme à l'His-

toire de Froissart à brièvement notée dans ces Chroniques :

« Après que le Parlement eut été à Amiens, le roy de France chey par incidence et par luy mal garder en fièvre et chaude maladie, dont lui fut conseillé à muer s'yr... Environ l'Ascension retourna le roy de France à Paris, en bon point et bon estat.

Le Flamand Jean de Brandon écrit, sur le même sujet :

Post hæc... dominus Philippus de Bar et nullis aliis infirmariis sunt, fœmque fait hils Anglieis occasionem dedisse. Unde... Phi-

AFFECTIONS BRONCHO-PULMONAIRES
Grippe, Scrofule, Rachitisme

SOLUTION PAUTAUBERGE

un chlorhydro-phosphate de chaux créosoté

LA MIEUX TOLÉRÉE DES PRÉPARATIONS CRÉOSOTÉES

Par l'action antiseptique qu'elle exerce à la fois sur les voies digestives et pulmonaires et par les éléments minéraux qu'elle fournit au système osseux et à la cellule, la SOLUTION PAUTAUBERGE est le médicament de choix de la bronchite chronique et de la tuberculose, et le remède le mieux indiqué pour obtenir la reconstitution physiologique dans les maladies paratuberculeuses.

L. PAUTAUBERGE, Courbevoie-Paris (Seine) Pharmacie

Intrait de Marron d'Inde
(Varices et Hémorroïdes)

Littérature et Échantillons: **Intraits Dausse**

4, Rue Aubriot, PARIS

Maladies du Cerveau
EPILEPSIE — HYSTÉRIE — NÉVROSES
Traitées depuis 40 ANS avec succès par les

SIROIS HENRY MURE

1^o Au Bromure de Potassium, 2^o Polybromur (potassium, sodium, ammonium), 3^o Au Bromure de Sodium, 4^o Au Bromure de Strontium (sels de baryte), rigoureusement dosés, 2 grammes de sel chimiquement pur par cuillerée à potage et 50 centigr. par cuillerée à café de sirop d'écrou d'orange amère, liqueur cristalline.

Établies avec des soins et des éléments susceptibles de satisfaire le praticien le plus difficile, ces préparations permettent de composer expérimentalement, dans des conditions identiques, le valeur thérapeutique des divers bromures seuls ou associés. — FLACON : 5 fr. — MALADIE HENRY MURE & GAZAGNE, rue de Valenciennes, 109, Pont-Saint-Espirit (Gard).

SOLUTIONS HENRY MURE

Biphosphate de Chaux arséné — Chloruro-Phosphate de Chaux arséné
Chloruro-Phosphate de Chaux créosoté et arséné (LITRE : 5 FR.; DEMI-LITRE : 3 FRANCS)

PHTISIE (1^{re} et 2^e périodes) — RACHITISME
ENGORGEMENTS GANGLIONNAIRES ET DES ARTICULATIONS
MALADIES DES OS ET DE LA PEAU
CACHEXIES SCROFULÉUSES ET PALUÉENNES
EPUISEMENT NERVEUX — INAPPÉTENCE — DIABÈTE

Le Biphosphate et le Chloruro-Phosphate arséné H. Mure produisent des effets remarquables chez les phisiques atteints de dyspepsie et dans la chlorose. Sous leur influence, la toux et l'oppression diminuent, l'appétit augmente les forces reviennent.

LITRE : 4 FR.; DEMI-LITRE : 2 FR. 50

AVANTAGES PRINCIPAUX
sur les Solutions similaires

1^o Emploi d'un Phosphate monocléique cristallisé, d'une pureté absolue, permettant un dosage rigoureux, difficile à établir avec les phosphates melleux du commerce, qui doivent être extrêmement acidité à un excès d'acide sulfurique toujours nuisible à l'assimilation;
2^o Indivisibilité absolue obtenue par un procédé cristallisation d'une innocuité parfaite;
3^o Administration facile par cuillerées dans un peu d'eau tiède ou sucrée au milieu des repas;
4^o Traitement phosphoré le plus sûr et le moins coûteux dans les affections chroniques. (Chaque cuillerée à bouche contient : 1 gramme de Sel, 1 milligramme d'Arséniate de Soude et 10 centigrammes de Créosote de Hêtre pur).

NOTA. — Dans les cas où l'arséniate de soude et la créosote ne seraient pas indiqués, MM. les Docteurs pourraient prescrire les mêmes solutions H. MURE non arsénées. LITRE : 3 FR.

Dépot général : PH^{ie} H. MURE, à PONT-SAINT-ESPRIT (Gard)
A. GAZAGNE, Gendre et Successeur

Il mangeoit peitement, raconte Froissart, à peine comme riens, et ne faisoit que penser et busier... Mais il s'en alloit de si grant volenté que il disoit qu'il estoit en assez meilleur point qu'il ne l'est. Et pour la grant affection qu'il avoit d'aller en Bretagne, il disoit : « Qui me conseille le contraire, il ne me conseille pas à ma plaisance, et si ne m'ayme pas bien. »

Le 5 août 1392 survint l'épisode classique de la forêt du Mans.

Le Religieux de Saint-Denis qui, à ce moment, « était au camp », raconte la scène en ces termes :

Le 5 du mois, malgré les représentations de ses oncles et de ses parents... Le Roi sortit de la ville, armé de pied en cap, à la tête de ses troupes. Mais à peine était-il arrivé jusqu'à la léproserie, qu'un misérable, couvert de haillons, vint à sa rencontre et lui causa une vive frayeur. Malgré les efforts qu'on fit pour éloigner cet homme par les menaces et la terreur, il suivit le Roi pendant près d'une demi-heure, en criant d'une voix terrible : « Ne va pas loin, noble Roi, car on te trahit ! » L'Imagination du Roi, déjà troublée, lui fit apotuer foi à ces paroles et un soudain incident acheva d'égarer ses esprits. Un des hommes d'armes qui chevauchaient à ses côtés, se trouvant trop pressé dans la foule, laissa tomber à terre son épée. Au bruit du fer, le Roi fut saisi tout à coup d'un accès de fureur; dans son égarement, il tira son épée du fourreau et tua cet homme. En même temps il donna de l'épéron à son cheval et, près d'une heure entière, il fut emporté de côté et d'autre avec une extrême rapidité, en criant : « On veut me livrer à mes ennemis ! » et en frappant ses amis aussi bien que les premiers venus. Tout le monde fuyait devant lui comme devant la foudre. Pendant cet accès de fureur, le Roi tua quatre hommes, entre autres un fameux chevalier de Gascogne, nommé de Polignac, qui était bétard. Il aurait causé de plus grands malheurs encore, si son épée ne se fût

brisée. Alors on l'entoura, on l'attacha sur un chariot et on le ramena au Mans pour lui faire prendre un peu de repos. Ses forces étaient tellement épuisées qu'il resta deux jours sans connaissance et privé de l'usage

Froissart a donné du même événement une description plus imagée : « Il faisoit très aprentud chaud... Le soleil par droiture et nature étoit en sa greigneur force, sur un plain et sablonnis. » Le Roi étoit

mier congelé. » A l'entrée de la forêt, « un homme, plus fol que saige, tête et pieds nus, vêtü d'une belle cote de burel blanc », sort d'un fourré, se cramponne aux rênes du cheval, en criant : « Roy, ne chevauche plus avant, mais retourne, car tu es trahi ! » Les gens d'armes le frappent à coups de plat d'épée, arrivent à lui faire lâcher prise, mais il leur échappe. Quelques minutes plus tard, un page, endormi sur sa monture, laisse glisser la lance qu'il portait. Cette lance tomba sur « un chapel d'acier » d'un autre page et « sonnèrent haut les aciers ». « Le Roy, qui avoit encore en l'imagination les paroles que le fol homme ou le saige lui avoit dites, « tres-saille, s'imagina être entouré d'une foule d'ennemis qui en veulent à sa vie, donna de l'épéron à son cheval, saisit son épée, frappa d'estoc et de taille, criant : « Avant ! avant ! sur les traitres ! » Il cherche à frapper le duc d'Orléans « qui n'étoit pas bien assuré et fuyoit tant que son cheval pouvoit ». « Quand il eut bien lassé le travailleur son cheval, bien saoulé et atrempté de sueur et d'ardeur, un chevalier s'élance sur lui, l'enlace et arrive à le tenir tout court. » On le déshabille « pour le refroidir ». Il fut alors transporté au Mans puis à Creil, sur la rivière de l'Oise. Là, « ses oncles vinrent le voir. Mais, il « avoit perdu la connaissance d'eux, ne lui semblant d'amour ne leur faisoit, et lui tonnoient à la fois les yeux moult merveilleusement en la tête, ne à nul ne parloit... le lendemain, les oncles le trouvèrent moult foible. Il ne se pouvoit prendre au repos. Ils lui demandèrent comment il lui estoit et il ne répondit parole ne mot, mais les regarda très durement et perdit la connaissance d'eux ». Journal des Ursins, de son côté, nous a laissé le récit suivant :



Charles VI (1368-1422). (Cabinet des Estampes.)

de ses membres. Bientôt son état empira; le corps commença à se refroidir; la poitrine seule conserva encore un reste de chaleur et de vie, qu'on distinguait à peine aux légers battements de son cœur; les médecins même déclaraient que le Roi allait mourir.

vêtu d'un noir jacques de veloux, qui moult l'échauffoit, et avoit sur son chef un chapeau de vermeille écarlate et un chapellet de blanches et grosses perles, que la Reine sa femme lui avoit donné au pre-

PRODUITS SPÉCIAUX de la SOCIÉTÉ des BREVETS "LUMIÈRE"

Échantillons et Vente en gros: MARIUS SESTIER, Pharmacien, 9, Cours de la Liberté, LYON

CRYOGÉNINE

ANTIPYRÉTIQUE

ET ANALGÉSIQUE

Un à deux grammes
par jour

LUMIÈRE

Pas de
Contre-Indications

PERSODINE

DANS TOUS LES CAS D'ANOREXIE

ET D'INAPPÉTENCE

LUMIÈRE

HÉMOPLASE "LUMIÈRE"

MÉDICAMENT ÉNERGIQUE
DES DÉCHÉANCES ORGANIQUES
FORMES : Ampoules, Dragées, Cachets

NÉOKOLA "LUMIÈRE"

Représente son poids de
KOLA FRAICHE

HERMOPHÉNYL "LUMIÈRE"

possède toutes les propriétés des Sels de Mercure
NON IRRITANT & PEU TOXIQUE
Ampoules indolores pour injections

SAVON A L'HERMOPHÉNYL "LUMIÈRE"

Toilette et antiseptie de la peau

Au devant de luy vint un meschant homme, mal habillé, pauvre et vile personne, lequel vint au devant du Roy en lui disant : « Roy, où vas-tu ? Ne passe plus plus outre ; car tu es trahi et te doit-on bailler ici à tes adversaires. » Le Roy entra d'ailleurs dans une grande furensie et merueilleuse, et courroit en divers lieux, et frappoit tous ceux qu'il rencontrait, et tua quatre hommes. Lors on fit grande diligence de le prendre, et feut pris et amené en son logis.

Le Roi, pendant sa maladie, après la journée de la forêt du Mans, était non seulement faible et abattu comme le dépeignent les chroniqueurs, mais encore très agité, ainsi que l'atteste le livre des dépenses de la Maison du Roi. En août, septembre et octobre 1302, il n'est question dans ce livre, que de « hannaps d'or despriés », de « bacins d'or à redrecier », de « coupe d'or toute rompue, etc. ». Un jour, Charles VI, dans sa fureur, tenta de se précipiter de la fenêtre de la chambre qu'il occupait à Creil. Pour empêcher le retour de pareils accidents, on fit construire à la fenêtre de cette chambre un balcon en saillie sur la cour d'où on pouvait sans danger voir jouer à la paume dans les fossés du château. Telle est l'origine de la légende de la cage dans laquelle on aurait enfermé le Roi pendant ses accès de fureur.

On fit venir à Creil Guillaume de Harseley, de Laon, ou meilleur médecin de France.

Le maître Guillaume de Harseley, dit Froissart, lequel avait le Roy en cure et en garde, se tenoit tout quois d'ans lui à Creil et moult soigneux en fut et trop grande ment bien s'en acquitta et honneur y acquit e prouffit grant; car, petit à petit, le remit en bon estat. Premièrement, il le osta hors d'une merueilleuse et forte fièvre et de la chaleur, et lui fist avoir goût de boire et de manger et appétit de dormir et reposer, et si lui fist avoir cognoissance de toutes choses; mais il estoit trop faible, et petit à petit pour luy renouveler d'ayr il le fit chevaucher et aller en gibrier et voler de l'espervier aux aloes.

Peu à peu, il reconnut sa femme et ses enfants. Guillaume le rendit à son frère :

« Ouy mercy, le Roy est en bon estat, je vûs le luy voir, et si est hanté. D'ores en avant, on le garde de cour-



Isabeau de Bavière et ses dames d'honneur

En 1288, un moine autançois, nommé Jacques Legrand, dans un sermon devant le Cour, reprocha à la reine Isabeau ses débâches : « La déesse Vénus régne seule à votre Cour; Partout, noble Reine, on parle de vos désordres. » Le Roi témoigna de ce langage beaucoup de satisfaction.

roucier et melancholler. Car encore, n'estoit pas bien ferme de tous ses esprits, mais petit à petit il se afferma, et joies et déduits, oubliances et deports par raison lui sont plus prouffitables qu'autre chose. Mais du moins que vous povés, si le chargés et travaillés, car encore a-t-il et aura toute cette saison le chief faible et tendre et tout ému, et c'est avec raison car il a été basta et fourmené de très dure maladie.

Il sortit de cet état au bout de quatre ou cinq mois, en novembre ou en décembre 1302 : « Et retourna le Roy sur le temps d'hiver en bonne santé. » (Froissart.)

Pendant sa convalescence, le Roi avait appris avec horreur ce qui lui était arrivé. Il demandait pardon à ceux qu'il avait maltraités. Il fit dire une neuvaine à Saint-Julien du Mans et envoya des dons au chapitre. Quant aux médecins de la Cour, les pensèrent que le Roi avait été « encaraudé, empoisonné, ensorcelé », telle était la pathologie invariable de tous les états d'aliénation mentale au moyen âge. Les médecins avancèrent encore que le Roi avait un « épanchement de bile noire et échauffée ».

Pendant près de dix mois, il revint à un état de santé en apparence parfaite.

Conformément au conseil de Guillaume de Harseley, on s'eürça de distraire le Roy, on multiplia les fêtes; ce furent à joies et déduits par raison », et même hors de raison. Ce fut au cours d'une de ces fêtes, le 23 janvier 1303, que Charles VI faillit être victime de l'accident de « Bal des Ardens ». A l'occasion du mariage d'une favorite de la Reine, un bal masqué fut donné à l'Hôtel Saint-Pol. On y vit « cinq hommes sauvages, enchaînés, tout velus, qui dansèrent en faisant des postures aussi sales que les bouquins qu'ils présentaient, jetant des cris horribles et gesticulant des sarrazins ». Le duc d'Orléans laissa tomber par hasard « une bluette de feu » sur l'un de ces satyres, qui s'embrasa aussitôt; en même temps, le feu gagnait ses compagnons. Charles VI se trouvait au nombre de ces satyres; il fut sauvé grâce à la présence d'esprit de la duchesse de Berry, qui se précipita sur le jeune Roi et le « buta dessous sa robe ». dit Froissart.

Charles VI fut à peine ému par cet accident. Pendant

Dépilatoire Hospitalier

DISSOUT LE POIL COMME
L'EAU DISSOUT LE SUCRE

Indications

Poils disgracieux du visage ou du corps (moustache féminine, favoris, etc.)

Remplace le rasoir pour rendre nettes et glabres les régions où doit trancher le bistouri.

Avantages

Seul dépilatoire scientifique.

Inoffensif (ne contient ni chaux vive, ni arsenic, ni acetate de thallium).

Ni douleur, ni rougeur, ni irritation cutanée.

Dissout le cheveu ou le poil en 3 minutes.

Dissout jusqu'à la racine.

Le poil reparait parfaitement après une première application; puis la repousse se fait de plus en plus lente, de plus en plus grêle, de plus en plus pâle à la suite des applications successives; plus de repousse à la longue (atrophie de la papille pileaire que le Dépilatoire a pénétrée, « morcure », lésée).

Préparé par M. CHANTEREAU, ancien Interne des Hôpitaux de Paris, lauréat de l'Assistance Publique (1^{er} prix des Hôpitaux, 1905; pharmacien de 1^{re} classe, 8, rue de Constantinople, Paris

PRIX FRANCO :

Pour le visage : au Public 12 fr., aux Médecins 9 fr. 50
Pour le corps : — 20 fr., — 16 fr.

ACADÉMIE DES SCIENCES
SOCIÉTÉ DE BIOLOGIE
CONGRÈS INTERNAT. MÉDECINE 1910
CONGRÈS INTERNAT. CHIMIE 1911
CONGRÈS INTERNAT. CHIMIE 1912

LITTÉRATURE & ÉCHANTILLONS
LABORATOIRES MILLET
& Rue Richer, PARIS

Lipothérapie

GOLÉANE MAIGNON

CORPS GRAS EMULSIONNÉS
ET
PARTIELLEMENT SAPONIFIÉS

DIABÈTE · DÉNUTRITION · CROISSANCE

Comoedia Illustré

Revue Parisienne,
Théâtrale,
Littéraire,
Artistique.

Paraissant le 1^{er} et le 15
de chaque mois

Directeur : M. de BRUNOFF, 33, rue Louis-le-Grand, PARIS

Le Numéro : 50 centimes. — Abonnement : 12 francs par an.

près de six mois, de janvier à juin, il demeura en bonne santé ».

Malgré l'absence de tout renseignement positif, plussieurs historiens, substituant à la critique des textes les fantaisies de leur imagination, ont affirmé une récurrence de la maladie du Roi à cette date. Michelet, entre autres, ne peut s'empêcher de supposer que les contemporains ont oublié la recrite et lui supplié à ce qui lui paraît être une lacune, imité en cela par M. J. Monod, P. Moreau de Tours, intervertissant l'ordre des événements, place le bal des Sauvages avant la catastrophe de la Forêt du Mans, et, par une double erreur, chronologique et logique, il donne comme cause déterminante à la folie de Charles VI la terreur éprouvée par le Roi pendant l'incendie.

Les médecins assuraient que la santé du Roi était entièrement satisfaisante, quand, subitement, vers le 15 juin 1393, Charles VI « revint en la fureur où il avait été au Mans » (Juvénal des Ursins.)

Tout à coup, dit le Religieux, il commença à donner, comme auparavant, des signes de dévotion et à se livrer à des extravagances tout à fait indignes de la Majesté Royale. Il n'avait point cessé d'abord de reconnaître ses amis, ses familiers et tous les gens de sa maison; il se souvenait même d'eux en leur absence et les nommait par leurs noms. Mais, à la longue, son esprit se couvrit de ténèbres si épaisses, qu'il oublia complètement plusieurs choses que la nature aurait dû lui rappeler. Ainsi, par une bizarrerie étrange et inexplicable, il prétendait n'être pas marié et n'avoir jamais eu d'enfants; il oubliait même sa propre personne et son titre de roi de France, soutenant qu'il ne s'appelait point Charles, qu'il n'avait point pour armes les fleurs de lys.

Lorsqu'Isabeau de Bavière l'approchait, pour lui prodiguer les marques de son chaste amour, le Roi la repoussait, en disant avec

doceur à ses gens : « Quelle est cette femme dont la vue m'obsède? Sachez si elle a besoin de quelque chose, et délivrez-moi comme vous pourrez de ses persécutions et de ses importunités, afin qu'elle ne s'attache pas

jusqu'au mois de janvier, sans que toute la science des médecins pût y apporter aucun remède. Malgré de nombreuses consultations qu'ils eurent à ce sujet, ils ne parvinrent même pas à en découvrir la cause...



Entrée d'Isabeau de Bavière à Paris

ainsi à mes pas. » De toutes les femmes, M^{me} la Duchesse d'Orléans était celle dont la présence lui était le plus agréable; il l'appelait sa seur bien-aimée et allait la voir tous les jours. Bien des gens interprétaient en mal cette prédilection. Cette fatale et déplorable maladie dura

Cependant le Roi recouvra la santé en 1394, après sept mois de maladie.

Vers la fin de cet accès, le duc de Bourbon avait fait venir de Lyon un physicien très excellent, lequel médicina le Roy et lui fit purgation par la tête (inci-

sions du cuir chevelu). Par quoi l'assouage. Dont tout son peuple eut merveilleusement grande joie. » (Chronique des quatre premiers Valois.)

Après la guérison, le Roi ne cessait de vouloir au souvenir des accès passés, il multipliait les pèlerinages, les oraisons, les neuvaines, les dons aux chapitres, etc.

« Il n'en rechuta pas moins merveilleusement » en août 1395. Cet accès a été décrit avec soin par le Religieux de Saint-Denis :

Ce qui causait un juste étonnement, c'est que, dans l'égarement qui couvrait son esprit d'épaves ténebres, il n'oubliait aucun de ses familiers, présents ou absents, tandis qu'il ne reconnaissait pas la Reine ou ses enfants, même lorsqu'ils se présentaient à sa vue. On apercevait ses armes et celles de la Reine, gravées ou peintes sur les vitraux ou sur les murs, il les effaçait en dansant d'un air burlesque ou obscène; il prétendait qu'il s'appelait Georges et que ses armoiries étaient un lion traverse d'une épée. On craignait dans son accès de folie, où il n'avait aucun soupçon de sa dignité, il ne lui arrivait quelque accident, et l'on fit murer toutes les entrées de l'Hôtel Royal de Saint-Pol. Il couvait souvent çà et là dans son palais, jusqu'à ce qu'il eût complètement effacé de ses forces.

Le Roi prétendait aussi qu'il était de verre, se bardait d'atelles de fer, craignait de se briser en tombant, etc. : *Existit nabal nonnquam se vitrum esse, nec longi pallebatur, virque ferreo vestimentis ornatus, multique modis sese armabat ne casus frangeretur. (Pii II Commentarii.)*

Dans un accès de colère, il chassa le plus célèbre de ses médecins, Renaud Frérot.

A la même date, selon Juvénal des Ursins, il y eut une grande consultation des phy-

HUNYADI JÁNOS
ditte EAU de JANOS
Eau Purgative Naturelle



EFFET PROMPT. SÛR et DOUX
Pour éviter toutes substitutions
prière à MM. les Docteurs
de bien spécifier sur leurs
ordonnances la MARQUE

HUNYADI JÁNOS
Andreas SAXLEHNER Budapest

FARINES MALTÉES JAMMET



de la Société d'Alimentation diététique
pour le régime
des MALADES, CONVALESCENTS, VIEILLARDS
L'ALIMENTATION PROGRESSIVE ET VARIÉE
DES ENFANTS

- | | |
|---|--|
| RIZINE
Crème de Riz maltée | GRAMENOSE
Avoine, Blé, Maïs, Orges |
| ARISTOSE
à base de Blé et d'Avoine maltée | BLÉOSE
Crème de Blé total maltée |
| CÉRÉALINE
Arrow-Root, Blé, Orges, Maïs | AVÉNOSE
Farine d'Avoine maltée |
| ORGÉOSE
Crème d'Orges maltée | LENTILOSE
Farine de Lentilles maltée |

CACAO GRANVILLE, Cacao à l'Avenose, à l'Orgéose, etc.
MALT GRANVILLE - MALTS TORRÉFIÉS - MATÉ SANTA-RITA
CÉRÉALES JAMMET pour DÉCOCTIONS

USINE ET LABORATOIRES A LEVALLOIS-PERRET
BROCHURES ET ÉCHANTILLONS SUR DEMANDE

Dépôt général. N^o JAMMET, Rue de Miromesnil, 47, Paris

Société Générale d'Orthopédie

Lamy, Directeur
BANDAGES CORSETS ÉLÉGANTS
BAS ÉLASTIQUES, CORSETS recommandés
SOUTÈNE-GORGE aux femmes soucieuses
CEINTURES ne concilient
ARTICLES D'HYGIÈNE les exigences de la mode
et les soucis
du bien-être physique.
128, Boul^g Haussmann, Paris Téléphone 577-30

OATAPLASME PANSEMENT ASEPTIQUE COMPLET INSTANTANÉ
DU DOCTEUR LANGLEBERT

PHLEGMASIES: Anthrax, Abscess, Phlegmons, Gorgeuses des Gains, Erysipèles, Dermatozies, Impétigo.
AFFECTIONS OÙ LAIRÉS: Conjonctivites, Kératites.
DANS TOUTES LES PHARMACIES et 10 Rue Pierre-Ducreux, PARIS.

ciens de l'Université de Paris et autres, dont il esroit mémoire. Et fut mise la matiere en versets, et spécialement si la maladie qu'il avoit venoit par des causes intrinsèques ou par des accidens extrinsèques. Et y eut divers arguments et insinuations. Et finalement, on ne sceut que conclure, et demeura la matiere indiscusse et sans aucune détermination; dont les seigneurs ne furent pas bien contents.

La Reine, souvent maltraitée par son époux, refusa de partager plus longtemps la couche royale. On mit dans le lit de Charles VI Odette de Champdivers, fille d'un marchand de chevaux, qui fut richement dotée pour sa peine et surnommée *pauvre regina*. Le Religieux de Saint-Denis ajouta ce commentaire : « Cela s'est fait du consentement de la Reine : ce qui semble fort étrange; mais la pensée qu'entre deux inconvénients il vaut mieux choisir le moindre faisait qu'elle se résignait à ce sacrifice. »

« On n'osait plus faire sortir le Roi, on le laissait à l'Hôtel Saint-Pol ou dans la chapelle du Louvre. On lui mettait dans les mains des figures pour l'amuser. Immobiles dans les livres écrits, ces figures prirent mouvement et devinrent des cartes. (Michelet.) C'est à cette époque, et pour distraire Charles VI, que les cartes auraient été inventées par le bouffon du Roi.

« On le menait aux mystères. Le peuple voyait alors le Roi, plus pauvre que lui sur le trône, pauvre d'esprit, pauvre d'ois, délaissé de sa famille, veuf de lui-même et se survivant, riant tristement du regard des fols, vieilli enfant sans père ni mère pour en avoir soin. » (Michelet.)

« L'Hôtel Saint-Pol, son bouffon Hainseau, lui sembla avoir eu surtout recours, pour l'amuser, à des facéties bruyantes et désordonnées. A l'exemple de son maître, le

bouffon déchirait fréquemment sa chemise. Il lui arriva d'user 47 paires de souliers en une seule année. C'était, dit Gazeau, un fou particulièrement agité. » (Cité par

Il semble que, durant la seconde moitié de l'année 1395, la maladie n'ait guère quitté le Roi. Les médecins désespéraient de la guérison, lorsque, tout à coup, au

Dame de Paris, en vêtement d'apparat, et offrit à Dieu des actions de grâces... »

Depuis ce jour jusqu'au vendredi de la semaine suivante, le Roi jouit de son bon sens. Mais, le lendemain, sentant revenir ses accès de démence, il demanda qu'on lui ôtât son manteau et donna ordre au Duc de Bourgogne qu'on en fit autant à tous les gens de la Cour. Il avait éprouvé ce jour-là de telles souffrances, que le lendemain il fit venir ledit duc et d'autres seigneurs, et leur déclara, en pleurant, qu'il préférait la mort à de pareils tourments.

« Il estoit chose bien pitieuse, dit à son tour Juvénal, d'ouïr les regrets qu'il faisoit quand il sentoit qu'il devoit renchoir, et invoquant et réclamant la grâce de Dieu et de Notre-Dame et de plusieurs corps saints. »

Deux moines imaginèrent de faire prendre au Roi de l'eau distillée sur des perles mises en poudre, proposèrent des incisions du cuir chevelu, et ayant, en désespoir de cause, accusé le Duc d'Orléans d'avoir exercé un sortilège sur la personne du prince, ils furent condamnés à être coupés par quartiers. On eut aussi recours inutilement aux propriétés miraculeuses d'un prétendu suaire du Sauveur, que le comte de Sancerre avait fait venir de Bourges.

A partir de l'année 1397, il devient très difficile de suivre la maladie du Roi à travers ses très nombreuses intermittences.

Les accès, à mesure que l'affection se prolonge, semblent devenir plus fréquents et plus persistants, ils durent parfois plus d'une année. Le livre de la maison royale atteste les dégâts commis par la fureur du malade « bouppelands moult gâtées, tentures trouées et desirées ».



Le Bal des Ardents. Le roi Charles VI, dans une crise de démence, aux noces d'une des dames de la reine, met le feu aux vêtements de personnages costumés ou sauvages. (Cabinet des Estampes.)

Cette vieille estampe attribuée à Charles VI lui-même l'incendie

Moreau de Tours, dans : *Fous et Bouffons*.)

Le Religieux de Saint-Denis signale un autre fait intéressant d'interpsychologie morbide : « Pendant les crises du Roi, il y avait, dit-il, dans le Royaume, beaucoup de nobles et de gens du menu peuple qui étaient atteints de la même affection. »

mois de février 1396, le Roi revint à la santé.

Pendant la première moitié de 1397, Charles VI fut atteint d'une nouvelle récurrence. Le 15 juillet, une amélioration s'étant manifestée, le Roi, pour reconnaître ce bienfait, « se rendit en pèlerinage à Notre-

HYPNASE (Comprimés) VERGELOT

Association des Ferments aux Hypnotiques

RÉGULATEUR TONIQUE DES NERFS
AFFECTIONS NERVEUSES
DOULEURS MUSCULAIRES
NÉURALGIES
INSOMNIES

ABSENCE TOTALE DE BROMURE

MODE D'EMPLOI } ADULTES : 2 à 4 comprimés par jour (2 en se couchant, dans un peu d'eau sucrée, 1 ou 2 au moment de crise ou de douleurs)
ENFANTS : 1 comprimé par jour maxima

Littérature et échantillons sur demande

E. VERGELOT, Pharmacien de 1^{re} classe, Préparateur, 163, rue de Flandre, 163 — PARIS

HISTOGÉNOÛ

Naline

Medication arsénio-phosphorée organique à base de Nodostriol, réunissant combinés tous les avantages sans leurs inconvénients de la médication arsenicale et phosphorée organique.

L'HISTOGÉNOÛ NALINE est indiqué dans tous les cas où l'organisme débilité, par une cause quelconque, réclame une médication réparatrice et dynamisante, dans tous les cas où il faut relever l'état général, améliorer la composition du sang, reminéraliser les tissus, combattre le strobositarisme et ramener à la normale les divers micro-organismes. **PUISSANT STIMULANT PHAGOCYTAIRE**

TUBERCULOSE, BRONCHITES, LYMPHATISME, SCROFULE, ANÉMIE NEURASTHÉNIE, ASTHME, DIABÈTE, AFFECTIONS CUTANÉES FAIBLESSE GÉNÉRALE, CONVALESCENCES DIFFICILES, etc.

FORMES : ELIXIR - ÉMULSION - GRANULE - AMPOULES
 ET DOSES : (Elixir) : 20 gouttes 3 ou 4 fois par jour. (Granule) : 10 grains 3 ou 4 fois par jour. (Ampoules) : 1 ampoule 3 ou 4 fois par jour.

Expérimenter toutes les boîtes et flacons la Signature de Garantie : A. NALINE
 Littérature et Colportage : S'us à A. NALINE, 12, rue Villeneuve-la-Garenne, 93 - St-Denis (Seine).

Trattement de la **SYPHILIS** sous toutes ses formes

HECTINE

PILULES (0,10 d'Hectine par pilule). - Une à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.
GOUTTES (0,10 d'Hectine par goutte). - 10 à 15 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES A (0,10 d'Hectine par ampoule). - **Injecter une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.**
AMPOULES B (0,10 d'Hectine par ampoule). - **INJECTIONS INDOLORES**

HECTARGYRE

(Combinaison d'Hectine et de Mercure).

Le plus actif, le mieux toléré des sels mercuriels.

PILULES (Par pilule Hectine 0,05; Protoiodure Hg-0,05; Ext-Op-0,05). - Durée de traitement : Une à deux pilules par jour.
GOUTTES (Par goutte Hectine 0,05; Hg 0,05; Ext-Op 0,05 par jour.) - 10 à 15 jours.
AMPOULES A (Par ampoule Hectine 0,05; Hg 0,05). - Une ampoule par jour.
AMPOULES B (Par ampoule Hectine 0,05; Hg 0,05). - pendant 10 à 15 jours.
INJECTIONS INDOLORES

Laboratoires de l'HECTINE, 12, rue du Chemin-Vert, Villeneuve-la-Garenne (Seine).



Le Reconstituant MOYNE

(GELÉE STÉRILISÉE)

Prix du Flacon :
1 fr. 25

60 grammes de "Reconstituant Moyne" font un repas
 Additionné d'égale quantité d'eau bouillie, **UN CONSOMMÉ SUCCULENT**
 :: :: non salée, il constitue aussi :: ::

TOUT FLACON OUVERT
 DOIT ÊTRE UTILISÉ DANS
 LES VINGT-QUATRE
 HEURES

Aux personnes malades
 ne pouvant pas prendre
 d'aliment froid, il est
 recommandé d'employer
 le Reconstituant Moyne
 additionné à un potage.

Le "Reconstituant Moyne" est préparé exclusivement avec de
 la Volaille, du Jambon d'York et des Légumes frais

La réduction STÉRILISÉE de ces produits, sans aucune addition
 de gélatine, constitue une gelée nourrissante, fortifiante par excellence,
 d'une digestion facile et d'un goût très agréable, parfaitement acceptée
 par les enfants, les malades et les convalescents.

Le "Reconstituant Moyne" doit être rafraîchi avant de le servir

En vente chez le Fabricant : M^{ME} JEAN MOYNE, 11, Place de la Miséricorde, à LYON. Téléph. 2-49

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Pour assainir la bouche, raffermir les gencives, fortifier les cheveux, pour les ablutions journalières, pour le lavage des nourrissons, etc., etc.,
 il est recommandé de faire usage du

Coaltar Saponiné Le Beuf

qui possède les propriétés DÉTERSIVES et ANTISEPTIQUES INDISPENSABLES aux produits destinés à ces usages, qualités qui lui
 ont valu son admission dans les HOPITAUX DE PARIS.

Le Coaltar Le Beuf est en effet très efficace en particulier dans les cas d'angines couenneuses, anthrax, gangrènes, herpès,
 leucorrhées, pityriasis, otites infectieuses, suppurations, etc., mais dans ces circonstances c'est au MÉDECIN qu'il appartient de prescrire
 ce produit et de régler son mode d'emploi.

Le Coaltar Saponiné Le Beuf étant un liquide qui n'est ni caustique ni vénéneux, peut être laissé entre toutes les mains.
DANS LES PHARMACIES

Se méfier des imitations que son succès a fait naître



Hypos et Thanatos emportent l'héroïque dépouille de Mennon à sa dernière demeure (Cratère de la Collection Campana au Musée du Louvre; d'après l'Avenir Médical) (Remarque l'absence de convention des figures)

LE MACABRE DANS L'ART

Par le Docteur JULES GUIART

Professeur à la Faculté de Médecine de Lyon

L'art antique ne représente la Mort que rarement, discrètement, sans figurer jamais les ravages qu'elle laisse derrière elle : il cherche, au contraire, à parer de nouveaux charmes la dépouille d'un être chéri et à transfigurer le cadavre. La belle peinture d'un cratère de la Collection Campana, reproduite en frise de cet article, en témoigne. Mais dès les premiers temps chrétiens, dès la décadence même de l'art antique, les adeptes de la primitive Eglise et les modestes coroplastes de Smyrne ou d'Alexandrie n'hésitent point à représenter les affres de l'agonie et la hideur du cadavre. La Renaissance, plus tard, tout en s'inspirant de l'antiquité, demeure réaliste.

L'ESTHÉTIQUE des Anciens répugnant à représenter un cadavre, la mort fut pendant longtemps figurée sous différentes formes allégoriques ; c'était le plus souvent un enfant dormant (car le sommeil est frère de la mort), un jeune homme portant une torche éteinte, un enfant devant une porte fermée, ou bien encore une femme en deuil. Du reste, la coutume de l'incinération tendait alors à soustraire aux regards le cadavre putréfié aussi bien que le squelette. Et comme leurs artistes n'étudiaient pas l'anatomie du cadavre, pas plus que leurs médecins ne disaient, il en résulte, pour le sujet qui nous occupe, nous ne trouverons guère à glaner dans l'héritage précieux que nous a

légé l'antiquité. La plus ancienne reproduction macabre figure sur un vase grec, qui se trouve dans la collection Schliemann et qui constitue une pièce véritablement unique. C'est un vase à boire sur lequel figure un squelette dans l'attitude de l'ivresse. Ce squelette légèrement stylisé a bien douze côtes, mais les omoplates sont placées en avant, ce qui montre les connaissances anatomiques rudimentaires de l'artiste.

Gori (1) décrit une agathe antique, conservée au musée de Florence, qui représente un squelette dansant devant un vieux pâtre assis, qui joue de la double flûte.

Le chanoine André de Jorio (2), parmi les bas-reliefs d'un sarcophage trouvé à Cumès, en 1809, décrit trois cadavres presque réduits à l'état de squelette et dansant ; il y voit le départ des âmes pour les enfers.

Sur un autre sarcophage antique, Montfaucon (3) observe un crâne placé au-dessus de la tête d'un dieu à longue barbe, représentant le fleuve infernal.

Une pierre gravée antique, décrite par Winkelmann (voir *Æsculape*, octobre 1912, page 234), représente Prométhée sous la forme d'un

sculpteur, qui, ayant à modeler le genre humain, commence par en établir le squelette. C'est évidemment la meilleure figure de squelette que nous ait légué l'antiquité.

Enfin Gori (1) mentionne une autre agathe représentant une tête de mort et un trépied couvert de mets. Entre ces deux objets regne

(1) Gori. *Museum etruscum*, t. III, p. 6.



Vase grec de la collection Schliemann, sur lequel figure un squelette en état d'ébriété



Gobelet faisant partie du Trésor de Bosco Reale (Musée du Louvre) et sur lequel figurent différents squelettes

Une autre face de ce gobelet a été reproduite dans le numéro d'octobre d'*Æsculape*, page 234

(1) Gori. *Museum florentinum*, t. I, pl. XCI, n° 3.
(2) Andrea de Jorio. *Scheletri Cumani*, Napoli, 1810, 72 p. et 4 pl.
(3) Montfaucon. *Antiquité expliquée*, t. V, 1^{re} partie, p. 148.



Clôture du Corrègenton Nélot

Le diét des Trois Morts et des Trois Vifs, fresque du Campo Santo de Pise, exécutée vers 1350.

l'inscription suivante, écrite en grec : « Bois, mange et couronne-toi de fleurs; c'est ainsi que nous serons bientôt. » Cette fois nous arrivons véritablement au macabre, du moins dans l'idée sinon dans la forme. Et cette idée macabre, nous allons la retrouver facilement en étudiant les mœurs des Romains.

C'est dans un but philosophique, que ceux-ci employaient parfois des images de squelette et de squelettes même. C'était au milieu des banquets que ces tristes objets étaient exposés au regards des convives. On prétend que cet étrange usage avait pris naissance en Égypte, pour passer de là en Grèce et à Rome. Il est du moins certain qu'il était très habituel chez les Romains. C'est ainsi que Pétrone parle du petit squelette d'argent, dont un esclave faisait mouvoir les ressorts au banquet de Trimalcion.

Beaucoup de *triclinia* (1) de Pompéi possédaient des mosaïques dont le milieu était occupé par des squelettes ou des têtes de mort (2). Enfin on pourra voir au Louvre le Trésor de *Bosco Reale*, qui se compose d'un certain nombre de vases d'argent ornés de squelettes, comme le vase grec de Schliemann. Ce sont ces vases qui circulaient dans les banquets. Nous représentons l'un d'eux; c'est un gobélet en argent repoussé sur lequel des squelettes, portant les noms de Zénon, Epicure, Sophocle, Moschion, rappellent aux buveurs le néant de la vie et de la gloire, l'égalité de tous devant la mort. Cette exhibition macabre avait, semble-t-il, pour but d'exhorter les convives à faire bonne chère et à profiter du présent. C'était une véritable adaptation à la vie, de l'épigramme bien connue :

Qui voilà la vie; ce n'est pas autre chose, c'est le plaisir, arrière les chagrins! L'existence de l'homme dure si peu! Tout de suite du vin, des danses, des couronnes de fleurs et des femmes! Amusons-nous aujourd'hui, car qui peut compter sur demain!

La venue du christianisme, en entraînant l'habitude d'enterrer les morts, permit aux hommes de se familiariser avec la vue des cadavres et des squelettes. Néanmoins pendant de longs siècles encore, les peintres et les sculpteurs, quand ils représenteront un cadavre, lui donneront le calme et la sérénité de la mort, mais sans le moindre réalisme; ce sera bien plutôt l'image du sommeil que celle de la mort.

Il nous faut arriver jusqu'au xiv^e siècle pour trouver un document artistique véritablement macabre. C'est la célèbre fresque du Campo Santo de Pise, représentant le *Triomphe de la mort*. Nous en reproduisons ici un fragment (1), qui porte comme titre : *Le diét des trois morts et des trois vifs*. En voici la description :

Des flancs de la montagne débouche la brillante chevauchée de seigneurs et de dames rentrant de la chasse. Mais soudain le joyeux cortège s'arrête court à la vue de trois cerceaux blancs, renfermant trois cadavres : l'un vêtu de l'hermine doctorale est déjà livide et gonflé; l'autre portant la couronne royale est en pleine putréfaction; le dernier est presque réduit à l'état de squelette et rempli de vermine. Dans les cerceaux rampent des serpents, allusion sans doute à l'opinion des Romains, adoptée par le Moyen Âge, et suivant laquelle la moelle épinière des cadavres se convertit en serpents (1). Ces corps putréfiés empestent l'air à tel point que l'un des cavaliers, qui semble être le roi, est obligé de se boucher le nez. Pendant ce temps, dans les rochers qui dominent cette scène, de pieux anachorètes vaquent à leurs travaux journaliers, en compagnie des animaux les plus variés de la création, qu'ils ont apprivoisé par leur douceur.

Cette histoire des trois morts et des trois vifs, sera reproduite plus tard à la suite de presque toutes les *Danses Macabres*.

Cette fresque a été attribuée tour à tour aux frères Orcagna (École florentine) et aux frères

Lorenzetti (École de Sienne). On tend à admettre aujourd'hui qu'elle fut tout simplement exécutée par un artiste de Pise, vers 1350; certains même citent le nom de Fr. Traini. Il semble donc qu'elle ait été exécutée au temps de la grande épidémie de peste noire, qui dévasta l'Europe de 1347 à 1366.

On se rendra facilement compte de l'horreur de cette épidémie en songeant qu'en moins de deux ans, 25,000,000 d'habitants périrent sur une population totale de 105,000,000 d'habitants. L'Europe avait dans cette courte période, perdu le quart de ses habitants. Ce n'est plus qu'un vaste cimetière. Les riches se séquestrent dans leurs châteaux ou ils cherchent à s'échapper par l'étranger ou la débâche. Les pauvres habitants des campagnes s'enfuient dans les bois, en abandonnant les villages déserts où ils laissent les mourants sans soins et les morts sans sépultures. Des bandes de loups se chargent de faire disparaître les cadavres. Mais c'est encore dans les villes que le spectacle est le plus lamentable. Ce n'est que tristesse et désolation. Toutes les maisons sont closes, et de place en place une grande croix blanche marque les portes; ce sont les demeures infestées, dont il faut s'éloigner. Souvent même, les rues où éclatent des cas de peste sont barricadées aux deux extrémités et personne ne peut en sortir ou y entrer. Des gardiens établis aux barricades passent de temps en temps des aliments aux malheureux séquestrés et arbusquent sans pitié ceux qui tentent de s'échapper. Des maisons aux volets clos sortent de lamentations ou des cris, et quand une fenêtre s'ouvre, c'est pour permettre à quelque malheureux de réclamer des secours ou des



Pierre tumulaire de Robert Touse (1422), située autrefois dans le cloître de la cathédrale de Rouen.

(D'après une gravure de E.-H. Langlois.)

(1) Salles à manger.

(2) Gusman. *Pompéi*, 1906, p. 339.

(1) *Anguex em medullâ hominis spinale gigni, accipimus a militis. Pleraque occellâ et cocco origine proveniant, etiam in quadrupedum genere. Plin. le jeûne, Hist. nat., X lib. cap. LXVI.*

aliments. Mais si dans les maisons infestées le spectacle est lamentable, il est épouvantable dans les hôpitaux de pestiférés. Sur la même couche gisent pêle-mêle les cadavres et les vivants. Dans tel hôpital de deux cents lits, on entasse jusqu'à six mille personnes. Les couloirs et les cours sont encombrés de malades et on entend de tous côtés des cris de douleurs ou des râles d'agonisants. Quand vient l'hiver, ces malheureux ne savent plus où s'abriter ; on en vit, les planches étai venues à manquer, hier entre eux des cadavres raidis par le froid et construits avec eux de monstrueux abris, sous lesquels ils rendent le dernier soupir. Dans les rues désertes, empestées par l'odeur des cadavres, on ne rencontre guère que des médecins portant des consolations plutôt que des soins aux malades, des religieux portant le viatique aux mourants, des groupes de pénitents transportant sur des civières les malades à l'hôpital des pestiférés, ou l'infâme tombeau dans lequel des brutes, qu'on nomme les *corbeaux*, gens de sac et de corde, entassent les cadavres qu'ils sortent des maisons avec de longs crochets. Sous prétexte d'enlever les morts, ces êtres immondes pènetrent partout pour piller, et souvent ils jettent dans le lugubre chariot, pêle-mêle avec les cadavres, les malades qu'ils

existait autrefois dans l'ancien cloître de la cathédrale de Rouen et dont Langlois (1) nous a laissé une bonne reproduction. Au milieu de la pierre est représenté un cadavre en état de décomposition très avancée et d'où sortent, de toutes parts, ces volumineuses larves d'insectes, connues vulgairement sous le nom de vers. De la bouche s'échappe une banderole sur laquelle on lit : « J'attends la résurrection des morts. » Quant à l'inscription qui court autour de la dalle funéraire, elle est en partie effacée ; toutefois, étant donné que les caractères sont du xv^e siècle, il nous est possible de la compléter : c'est la tombe de Robert Tousé, simple bedeau de la paroisse, mort en 1422.

A Bar-sur-Aube, dans l'église de Saint-Maclou, existe aussi une tombe plate, du xv^e siècle, gravée en creux, présentant de grandes analogies avec celle de Rouen. C'est également un cadavre horriblement éventré, avec les intestins pendants, qui est couché sur la pierre. Des sa bouche s'échappe une banderole, sur laquelle on lit en latin : « Je suis ce tu seras, prie pour moi. »

Du reste, quant l'effigie manquait, l'inscription suffisait à l'évoquer. C'est ainsi que dans un cimetière en Picardie, on a trouvé sur la tombe d'une dame, l'épithaphe suivante :

Ce qu'or' est je la fine
Et vous serez ce qu'or' je sui ;
Priez pour nous.
Celle qui dit ces vers
Est mangée des vers,
Et serez-vous.

Le projet de tombeau que nous représentons maintenant, est un fragment d'un très curieux dessin, conservé au musée du Louvre, et dû à Jacopo Bellini, le père de Gentile et de Giovanni, les fondateurs de l'École vénitienne. C'est un projet de tombeau montrant, étendu sur la pierre tumulaire, un cadavre à demi putréfié. C'est la cadavre d'une femme dont les membres desséchés et le ventre excavé laissent saillir les os du squelette. C'est



Fragment du tombeau du cardinal de Lagrange ; conservé au Musée d'Avignon

un exemple de putréfaction sèche ou mofification, que l'artiste a su représenter avec réalisme.

Parfois, au pied du monument où le défunt était représenté vivant en grand costume d'apparat, le sculpteur plaçait son cadavre tel que la mort l'avait fait. Ces fameux *gisants*, où s'est complie l'École française, avaient pour but de servir d'enseignement aux grands de la terre, en même temps que de consolation aux déshérités de ce monde, en leur montrant l'égalité de tous devant la mort, ce qu'un poète de l'époque traduisit par ces vers :

Et dans ces grands tombeaux, où leurs âmes hautes
Font encore les vaines
Ils sont mangés des vers.

Un de ces gisants existe au musée d'Avignon ; nous en donnons ici la reproduction. C'est un fragment du tombeau du cardinal de Lagrange. Le cadavre du cardinal y est représenté nu, à peu près dans le même état de mofification que le cadavre de Bellini. La rétraction de l'abdomen, les saillies des côtes, des rotules et des tibias, montrent avec quel soin et avec quelle science anatomique l'artiste a su copier la nature.

Nous devons en rapprocher un tombeau de gisant, qui existe sous la tour septentrionale de la cathédrale de Paris, près de la porte de l'escalier. C'est une pierre tombale, scellée dans le mur et provenant de la sépulture d'Etienne Yver, chanoine des églises de Paris



Fragment d'un dessin de Jacopo Bellini, représentant un projet de tombeau (D'après P. Richer)

viennent de dépouiller. On en cite qui purent se dégager à temps et qui survécurent, mais combien sans doute furent enterrés vivants. En même temps on massacre par milliers les juifs, qu'on accuse de produire la peste en empoisonnant les fontaines. Bref, l'horreur est à son comble et on frôle la mort à chaque pas. Comment dans une semblable époque l'art ne serait-il pas devenu macabre ! Habités au danger, les hommes en étaient arrivés à professer un véritable mépris de la mort.

C'est pour bon faire comprendre cet état d'âme, qu'il nous a paru utile de tracer l'esquisse rapide du tableau de la peste noire. On comprendra sans doute mieux maintenant l'origine de la fresque de Pise et surtout cette véritable éclosion de monuments et de danses macabres que nous allons rencontrer partout, au cours des xv^e et xvi^e siècles.

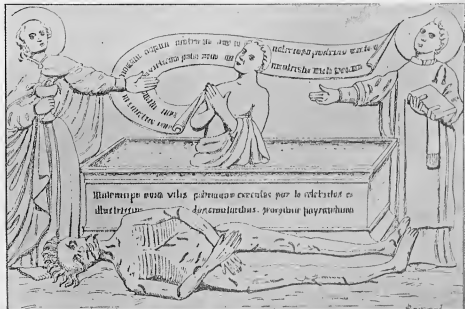


XV^e siècle. — Il semble que ce soit les tombeaux qui aient subi, les premiers, l'influence de cette révolution dans l'art. Ils vont nous montrer la mort sous son aspect le plus macabre et parfois le plus horrible.

Ce sera, comme l'a dit P. Richer (1), la peinture exacte du cadavre nu, depuis les premières heures qui suivent la mort jusqu'aux époques plus éloignées où la dissolution s'opère et où la putréfaction se montre dans toute son horreur.

Voici, par exemple, une pierre tombale qui

(1) E. H. Langlois. *Essai sur les danses des morts*, Rouen, 1852, p. 137, pl. XXXVII.



Fragment du tombeau du chanoine Yver, existant sous l'escalier de la tour septentrionale de Notre-Dame de Paris (D'après Witkowski)

(1) P. Richer. *L'art et la médecine*, p. 503.



Tableau de Nicolas Froment (1461), conservé au Musée des Offices de Florence et représentant la Résurrection de Lazare

et de Rouen, mort en 1467. Avant 1762, ce cénotaphe occupait la chapelle Saint-Nicolas, devenue depuis la chapelle de la pénitence. La partie supérieure, non reproduite ici, représente le jugement dernier. En dessous nous voyons le chanoine qui ressuscite et sort de son tombeau, tandis que, devant le sépulcre, est étendu son cadavre, nu et dévoré par les vers. Ce bas-relief assez naïf et quelque peu trivial, présente cependant assez de vérité pour produire un véritable sentiment de répulsion et d'effroi.

Nous allons maintenant décrire deux tableaux, dus, comme le tombeau du cardinal de Lagrange, aux artistes avignonnais.

L'un existait autrefois à Avignon, où il fut détruit pendant la Révolution. Le président De Brosses, qui l'avait admiré, l'a décrit dans son *Voyage en Italie*. Il existait aux Célestins d'Avignon, dont le roi René était le fondateur. Il lui fut du reste attribué pendant longtemps et la tradition rapportait que le roi René avait voulu peindre sa maîtresse, telle qu'elle lui était apparue dans son tombeau, quelques jours après sa mort. En réalité, De Quatrefages (1), s'appuyant sur un document tiré des archives de Vaucluse, a montré que cette peinture avait bien été faite sur l'ordre du roi René, mais qu'elle serait l'œuvre d'un Italien nommé François. D'après De Brosses, elle représentait :

Un grand squelette debout, coiffé à l'antique, recouvert de son suaire. Les vers mangent le corps d'une manière affreuse; sa bière est ouverte appuyée contre la croix du cimetière et pleine de toiles d'araignées fort bien imitées.

Au milieu du tableau étaient inscrits vingt-quatre vers, attribués aussi au roi René et dont voici les premiers :

Une fois (fut) sur toute [femme] belle,
Mais par la mort suis de- [venue] telle
Ma chaire estoit très belle, [fraîche] et tendre
Or, est-elle toute tournée [en cendre]...

Le second tableau existe à la Galerie des Offices à Florence. Il représente la résurrection de Lazare. C'est la partie centrale d'un triptyque, qui marque une date importante dans l'histoire de la peinture française. Il fut longtemps attribué à l'École allemande, tant qu'on ignorait nos primitifs. Il fut en réalité exécuté

par un peintre avignonnais, Nicolas Froment, en 1461 : il est d'ailleurs signé. Cette peinture est traitée avec un réalisme tout à fait brutal. Le peintre a cherché à atteindre l'horreur, en faisant grimacer la bouche ouverte du cadavre enseveli depuis quatre jours ; ce mort est véritablement horrible : on voit sur l'original des larves d'insectes courir sur la peau, il est déjà décomposé et l'odeur qui s'en dégage se devine aisément, à la physiognomie des personnages les plus voisins. Celui de droite place un lingé devant son nez et le deuxième personnage au-dessus détourne la tête et grimace d'une manière suffisamment caractéristique. L'auteur est resté méridional par les gestes expressifs de ses personnages en même temps que par le robuste coloris de sa composition ; mais la raideur et la minutie de sa peinture, comme sa recherche obstinée de la vérité, même au détriment de la beauté, témoignent qu'il fut aussi le disciple des Flamands et des Hollandais et qu'il fut fait un habile éclectisme parmi les nombreux artistes qui accouraient de toutes parts à la cour des papes.

Nous avons pu remarquer jusqu'ici qu'un cadavre plus ou moins horriblement décomposé tentait, beaucoup plus que le squelette, la verve des artistes à cette époque. C'est que la représentation exacte du squelette était au-dessus des connaissances anatomiques d'alors. Nous en donnons comme exemple, une gravure sur bois, faite par von Zwolle, vers 1480 ; il suffit de jeter un coup d'œil sur cette gravure, pour constater que l'artiste a placé les omoplates en avant, comme l'avait déjà fait l'artiste grec du vase de Schliemann. L'anatomie artistique n'avait pas fait beaucoup de progrès. Le cadavre, au contraire, convenait mieux à la tournure d'esprit des artistes du Moyen Âge. Dans ces corps décharnés, rongés des vers, qu'ils éventraient hideusement pour en laisser pendre les intestins, ils trouvaient, bien mieux que dans la froide représentation d'un squelette, le moyen d'inspirer l'épouvante et l'horreur.

C'est donc aux cadavres qu'ils auront encore recours, quand il s'agira de peindre ou de graver ces fameuses Danses macabres, qui furent tellement en honneur au cours des xv^e et xvi^e siècles et dont il nous faut maintenant dire quelques mots.

On n'est pas encore complètement d'accord sur leur origine. Il semble cependant qu'elles furent, au début, des représentations théâtrales, organisées par les prêtres dans les cimetières pour rappeler aux hommes que la mort était la conséquence du péché originel, il convient sans cesse de s'y préparer. De pareils divertissements macabres eurent lieu à Paris, en 1424, dans le cimetière des Innocents ; à Bruges,



Gravure allemande, gravée par von Zwolle vers 1480 et montrant les connaissances anatomiques rudimentaires des artistes de cette époque (D'après Hollandier)

(1) De Quatrefages. Œuvres du roi René, t. I, p. CL.



La Mort, figure extraite d'une des éditions populaires, faites à Troyes, de la Grande Danse macabre des hommes et des femmes, publiée pour la première fois, à Paris, par Guyot Marchand, à la fin du xv^e siècle.

en 1449; à Besançon, en 1453; ces représentations existaient aussi en Espagne, où Rabbi Santo écrivit la *Danza de la muerte*. En même temps, des peintures de la Danse des morts figurèrent bientôt sur les murs des cloîtres, des cimetières et des églises et vers la fin du xv^e siècle, le burin se mit à propager ces bizarres images. Quant à l'expression de *Danse macabre*, elle vient sans doute d'Espagne, des mots arabes *tanz*, d'*makabiri*, qui signifie farce de cimetière, d'où l'on a fait *danse de Macabre*, *danse de Macabre* (qu'on prit pour un poète inconnu) et enfin *danse macabre*.

La première édition française de la *Danse macabre* fut faite à Paris, en 1485, par Guyot Marchand; elle ne comprenait que la danse des hommes et paraît avoir été la copie, pour le texte comme pour les figures, d'une peinture du Charnier des Innocents. L'année suivante, l'éditeur y adjoignit la danse des femmes, puis, dans des éditions successives, on y ajouta : le *diet des trois morts et des trois vifs*, le *débat du corps et de l'âme* et la *complainte de l'âme damnée*. Puis d'autres éditeurs parisiens publièrent cet ouvrage à succès, et au xv^e siècle, la publication parut en province : à Lyon, à Troyes, à

Rouen et à Genève. Mais les éditions qui semblent avoir eu le plus de succès, sont celles de Troyes, qui continuèrent à se publier jusqu'au xvii^e siècle; les dernières éditions sont malheureusement des éditions populaires, dont les gravures sont très grossières, mais, en raison du prix considérable des premières éditions, ce sont les plus répandues à l'heure actuelle. *Æsculape*, dans son supplément trimestriel de juillet 1912, a déjà publié l'orchestre de musiciens macabres, qui ouvre la *Danse des femmes*; nous donnerons ci-contre une figure, qui clôture la *Danse macabre*. Elle représente un cimetière : un cadavre putréfié et rongé par les vers, à l'abdomen ouvert et rempli lui aussi de larves d'insectes, vient de soulever le couvercle de son cercueil, qu'il tient dans le bras gauche, tandis que le bras droit, levé, semble faire un signe pour attirer l'attention du passant; quelques larves restent encore au fond du cercueil. C'est que les vers jouent en effet un bien grand rôle dans ces *Danses macabres*; les morts aiment à rappeler aux vivants qu'ils seront un jour mangés des vers. Nous pourrions en donner de nombreuses citations; qu'il nous suffise de citer ces quelques vers, qui se trouvent au début de la danse des femmes :

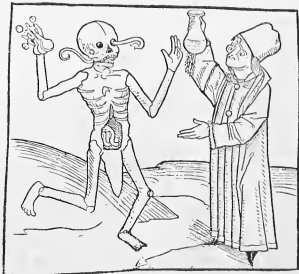
Quoi sont vos corps, je vous demande,
Femmes jolies, tant bien parées,
Ils sont, pour certains, la viande
Qu'un jour sera aux vers donnée.
Des vers sera donc dévorée
Vostre char, qui est fraîche et tendre;
Ja, il n'en demoura goulée,
Vos vers après deviendront cendre.



Danse des Morts de la Chronique de Nuremberg, exécutée vers 1495.

C'était du reste l'époque où les épitaphes des cimetières aimaient à faire ressouvenir les vivants que le mort est donné en pâture aux vers (*vermibus esca datus*), expression qui se retrouve sur une infinité de tombeaux. C'est sans doute ce qui a fait dire à De Maistre, dans ses *Soirées de Saint-Petersbourg*, que le mot *cadaver* viendrait de l'expression *caro data vermibus*. C'est du moins un jeu de mots macabre et à ce titre il a sa place ici.

Comme comparaison nous donnerons maintenant une figure extraite d'une *Danse des morts*, qui fut publiée à Mayence, en 1491; c'est la *Mort et le médecin*. Le médecin offre ceci de particulier qu'il a un binocle sur le nez. Comme tout bon médecin de l'époque, il tient en main un vase d'urine, dans lequel il essaie sans doute de lire le diagnostic de sa maladie,



La Mort et le Médecin. Gravure extraite d'une *Danse des Morts* éditée à Mayence en 1491 (D'après Holland).

quand la mort vient le chercher. Celle-ci dans en jouant des grelots et des castagnettes. Ici encore elle est représentée par un cadavre en état de putréfaction sèche. On ne voit pas de larves d'insectes, mais par contre deux serpents, dont l'un se trouve dans l'abdomen ouvert, tandis que l'autre traverse le crâne de part en part et sort à travers l'orbite gauche,

comme dans la figure de von Zwolle, que nous avons publiée précédemment. Peut-être s'agit-il là d'une reminiscence de l'ancienne légende suivant laquelle la moelle épinière se transforme après la mort en serpent, ou bien les artistes allemands ont peut-être voulu représenter ainsi, d'une manière plus frappante et peut-être moins dégoutante, les animaux mangeurs de cadavres.

Pour terminer l'étude du macabre au xv^e siècle, nous donnerons encore la reproduction d'une gravure allemande. Elle est extraite de la *Chronique de Nuremberg*. Cette étonnante publication, la plus belle qu'ait accompli l'art typographique à la fin du xv^e siècle, fut publiée en 1493, par Antoine Koberger, imprimeur de Nuremberg, avec l'aide de Hartmann Schedel, médecin, qui rédigea le texte et de deux artistes, Michel Wolgemut et Guillaume Pleydenwürff, qui composèrent les figures,

le second passant généralement pour avoir taillé les bois d'après les dessins du premier. Il est bon de noter en passant que Wolgemut fut précisément le maître d'Albert Dürer. La figure que nous reproduisons ici est une *Danse des morts* à cinq personnages. Trois d'entre eux sont à l'état de cadavres presque entièrement putréfiés; l'un d'eux, qu'on reconnaît comme

étant une femme à ses longs cheveux et à sa taille cambrée, dirige la danse, tandis que le second joue d'une sorte de clarinette et que le troisième semble s'éveiller et sortir de sa tombe ouverte pour venir se mêler à ce monstrueux sabbat. La danse proprement dite est menée par deux squelettes, qui occupent le centre de la composition. Ils sont encore bien

grossièrement dessinés: les bassins sont informes et les os ne sont pas à leur place, les côtes sont au nombre de cinq; mais si on examine cette composition au seul point de vue artistique, on ne peut s'empêcher d'admirer l'habileté de l'artiste, qui a su donner tant d'expression à des crânes et animer des cadavres d'une vie aussi intense.

LES DESSINS DE M^{ME} JEANNE BARDEY

Par CAMILLE MAUCLAIR

Le dessin a exercé de tout temps une attirance sur les artistes curieux d'exprimer les troubles de la passion ou les mystères de l'âme. Plus que la peinture, plus que la sculpture, il permet la transcription des détails psychologiques, il les note de façon précise, il les « écrit ». Il s'agit, dans les lignes que voici, d'un des plus remarquablement doués parmi les dessinateurs du temps présent. Merci à M. Fernand Roches, directeur de L'Art Décoratif, qui a eu l'aimable pensée d'offrir à nos lecteurs cet article de sa belle Revue.

ON pourrait peut-être proposer une division logique des dessinateurs en distinguant ceux pour qui le dessin est un motif ornemental et ceux pour lesquels il est une écriture. Si l'on remonte aux temps primitifs, aux époques de la formation des arts, on voit que le dessin conçu par l'homme des cavernes est avant tout destiné à enjoliver par la représentation d'abord réaliste et imitative, puis lentement orientée par la synthèse expressive et l'analogie des formes dans les divers règnes. L'hieroglyphe, par contre (et peut-être le dessin étrusque) est avant tout la figuration d'une idée et de sa traduction verbale par une allusion très rapide et très schématique aux formes générales que le mot définit — une sténographie imagée. Lorsque, plus tard, on se réfère à l'enluminure grecque, byzantine et franque, avant l'apparition de « l'histoire », ou sujet, d'où le portrait-miniature est issu, on remarque que les traces méridionales s'en tiennent à l'ornement linéaire en soi, à la « calligraphie » par les variantes géométriques des traits, au lieu que les enlumineurs septentrionaux s'attachent déjà à la reproduction précise d'animaux, de fleurs régionales, ou d'objets usuels. Ce sont là les origines des deux conceptions du dessin décoratif et du dessin psychologique. L'artiste dont j'ai désir de présenter ici un bref commentaire appartient au second groupe : non qu'elle n'ait,

le sens de l'ornement, mais avant tout elle dessine pour exprimer ses remarques psychologiques. Elle dessine « ce qui est caché dans les êtres ». Elle écrit.

tures mortes et des petits portraits qu'elle n'exposa pas, et où il y a un sens riche et savoureux des colorations sourdes, des nuances discrètes et éteintes, des valeurs fortes dans la pénombre. Un de ses tableaux est au musée de Lyon, parce que le maire de cette ville, M. Herriot, qui est un lettré et un connaisseur d'art de premier ordre, avait vu ce petit cadre, compris à l'instant sa valeur, et tenta à le joindre aux très belles collections qu'il réunissait avec amour dans ce musée. Puis, M^{me} Jeanne Bardey se mit à dessiner selon des principes tout différents, tout nouveaux pour elle, cherchant des contours presque sans modèles intérieurs, les graphiques enveloppant d'un trait une figure, les accents du mouvement les simplifications de geste. Un jour, le hasard la mit en présence de M. Rodin, dont elle connaissait les statues mais dont elle n'avait jamais vu les dessins. Il vit les siens, et il en fut tellement séduit qu'il proposa d'être embauché à cette inconnue de collaborer avec lui aux fresques qu'il doit faire pour le nouveau musée du Luxembourg. Il classa lui-même les croquis de l'artiste, la conseilla, la guida. M^{me} Bardey se mit à étudier la technique de la



Dans ce dessin, M^{me} Jeanne Bardey a reproduit les traits d'un malade atteint de la manie des grands airs

M^{me} Jeanne Bardey est une jeune femme dont on n'a pas encore parlé. Il y a peu à dire sur elle. Lyonnaise, mariée à un professeur d'art décoratif, elle commença naguère à peindre, timidement et presque en se cachant, des na-

fresque, et elle en a montré une maquette récemment au pavillon de Marsan. Elle a aussi réalisé des eaux-fortes en couleurs étonnantes par la fermeté et la sûreté de leur exécution, et enfin, elle sculpte, et j'imagine



Cliché de L'Art Décoratif

Ici sont représentés les traits d'une aliénée atteinte de manie mystique

Les dessins de M^{me} Bardey, faits sans qu'elle soupçonnât ceux de M. Rodin, leur ressemblent par le caractère cursif du contour, par l'adjonction d'un rehaut d'aquarelle, par la hardiesse des faux traits, par la préoccupation violente de consigner l'expression maxima dans un minimum de traits. Ils en diffèrent profondément par l'intention psychologique. M. Rodin cherche des synthèses de formes et des analogies : qu'un être humain évoque brusquement, par une attitude fortuite, un mont, un vase, un branchage, le sculpteur, du fait de quelques tracés, de quelques ellipses, retient cette suggestion décorative. M^{me} Bardey poursuit, crayon au doigt, le rictus, le mouvement de l'œil ou du sourcil, le frémissement de la narine, qui lui livrent le secret de la préoccupation intérieure de l'être qu'elle guette, et lorsque ce signe de la pensée est transcrit graphiquement, le reste du visage est indiqué largement, secondaire-

ce sont ses répertoires, ils ne sont pas « fins pour être montrés », elle ne tient aucunement à avoir l'air habile. Mais si le résultat, pour le spectateur superficiel, semble un croquis, dans le réseau de ces quelques linéaments une âme est prise, et on sait tout d'elle. Il y a ici deux études de folles et une de fou : un aliéniste ne se trompera sur aucune de ces démenées. Il conjecturera la manie des grands chez l'homme, la manie mystique et la manie érotique chez les deux femmes, et il sera renseigné avant de les avoir vus sur la condition sociale, l'éducation, la qualité de ces trois êtres. Ces fiches sont rédigées en quelques lignes essentielles.

**

Au reste, M^{me} Bardey ne s'en tient pas à ces observations morbides; elle s'en repose en étudiant le nu féminin et enfantin, dans la spontanéité charmante de ses gestes, dans le chiffre imprévu des attitudes surprises, et cette catégorie de ses dessins est plus directement conçue par elle comme une contribution à la sculpture. Ce que Rodin apprécie dans son art, c'est la préoccupation qui l'a hanté lui-même de renouveler les combinaisons plastiques que peuvent offrir les quatre membres évoluant autour du torse dont ils sont issus. Cette façon de voir n'a rien d'allégorique et reste réaliste pleinement dans le détail; elle n'en est pas moins symbolique, et ce qu'on a appelé le symbolisme de Rodin, c'est la suggestion de toutes les analogies que la géométrie et l'anatomie humaine peuvent offrir, à l'égard de la faune, de la flore, des éléments. Ce symbolisme na-

me une statue d'elle, qu'elle achève et qu'on verra, suffira à la situer au premier rang des modeleurs actuels, tant elle est souple, vivante et puissante. Jusque'ici, sauf la maquette de fresque, M^{me} Bardey n'a rien exposé et on n'en a rien dit.

**

Ces diverses manifestations d'un travail incessant, acharné, solitaire, méthodique, ne l'ont pas détournée de sa passion du dessin au trait. Elle en accumule de pleins cartons : on en voit ici quelques-uns, mais ils ne donneront qu'une idée infime de l'ensemble. La recherche intensive de l'expression psychologique a déterminé cette artiste à affronter jusqu'à l'horreur des asiles d'aliénés. Elle dessine dans la rue, à l'hôpital, mais elle dessine surtout chez les fous. Elle est attirée par le mystère insondable de ces visages égarés, par l'indicible étrangeté de ces yeux, de ces bouches dont l'expression se dément sans cesse et que la conscience ne contrôle plus : attentive, sérieuse, avec une lucidité que ne trouble ni ne rebute le magnétisme de cette douloureuse et tragique dérouté d'âmes, elle se penche sur ces existences désorbitées, sur ces vertiges de l'instinct et de la raison, et elle note avec une précision de physiologiste. L'étude des fous a d'ailleurs toujours fourni aux analystes de l'expression humaine les indications les plus précieuses, et tous les grands artistes s'y sont intéressés.

ment dans le dessin. L'opération intellectuelle de l'artiste est celle du romancier qui observe : il s'agit bien d'une écriture. Ces dessins sont des hiéroglyphes condensant des pensées, et on les regarderait mal en y cherchant les qualités ordinairement exigibles d'un dessin, la restitution minutieuse, égale, de toutes les parties, comme, par exemple, c'est le fait d'Ingres. Il y a des dessins de M^{me} Bardey qui sont très poussés, très beaux par le talent, aussi achevés que ceux de Ferdinand Gaillard ou d'Aphonse Legros, parce qu'il lui a plu d'aller jusqu'à l'extrême; mais ce mérite ne la préoccupe point. Quelques hachures lui suffisent souvent, ou alors un seul trait assoupli, prolongé, conduit légèrement sur la feuille avec de subtiles inflexions; dès qu'elle a noté l'expression d'où toute la face dépend, elle quitte. Ces dessins sont faits pour elle, c'est



Cliché de L'Art Décoratif

Ce portrait, particulièrement expressif et caractéristique, est celui d'une maniaque érotique

tural est séculaire; le nu n'a été le suprême de l'art ancien qu'à cause de cette croyance profonde que l'organisme humain synthétise les formes essentielles de la nature.

M^{me} Bardey cherche à son tour dans cette voie par le dessin, la statuaire et la fresque. Ces quelques réflexions auront eu surtout pour but de faire entrevoir l'extrême intérêt de telles investigations, poursuivies avec une volonté, une logique et une sincérité constantes par une femme dont la personnalité se présage très attachante, et qu'il faudra suivre.

Le caractère des œuvres de M^{me} Jeanne Bardey, reproduites dans les pages qui précèdent, pourrait donner prétexte à maintes réflexions.



Jeanne Bardey. — Etude d'enfant

Cité de L. Del. Inoué

Il semble bien que, malgré l'appoint de la couleur et du modelé, la peinture et la sculpture soient loin d'offrir à l'artiste inspiré, pressé d'aller droit au but en transcrivant de façon affirmative, les mêmes ressources que la plume et le crayon traçant leur empreinte précise.

Pour l'artiste dont l'œuvre tend à être une manière de parler ou d'écriture, le dessin et l'eau-forte plus encore, sont les modes d'expression artistiques idéaux. Lucas de Leyde, Mantegna, Albert Dürer, Rembrandt, sont là pour prouver que l'œuvre dessinée ou gravée concrète l'émotion à la dernière puissance.

NOTRE CONFRÈRE MARCUS MODIUS ASIATICUS

Par le Docteur PAUL RAYMOND

Professeur agrégé des Facultés de Médecine

Thémison, de Laodicée, après avoir suivi les doctrines atomiques d'Asclépiade le Bithynéen, son maître, leur fit subir de profondes modifications et créa ainsi le "méthodisme", qu'il ne formula d'ailleurs nettement que dans sa vieillesse. Tous les solides, chez les êtres vivants, sont dotés d'une faculté active qui leur permet de se contracter et de se relâcher, c'est la tonicité. Si la tonicité n'est point harmonique partout, la santé se dérange, la maladie se prépare ou apparaît, et se montre sous deux formes : l'exès de ton (strictum) ou sa diminution (laxum).

Voici qu'un de nos confrères méthodiques reçoit la lumière ici par le zèle diligent de notre distingué collaborateur le D^r Raymond. Sa figure est la bienvenue dans nos colonnes après la longue nostalgie de ciel clair que lui imposa un séjour prolongé dans le cabinet des Antiques.

PARMI les richesses du cabinet des Antiques, à la Bibliothèque nationale, se trouve un fort beau buste d'un médecin grec du premier siècle de notre ère, que la grande amabilité des conservateurs, MM. de la Tour et de Villenois, me permet de présenter aujourd'hui aux lecteurs d'*Æsculape*.

En marbre de Paros, ce buste a été trouvé à Smyrne au XVIII^e siècle. Après avoir appartenu au chevalier de Ponchartrain, secrétaire d'Etat de la marine, il fut acheté par le duc de Valentinois qui le légua au Cabinet du Roi. Ponchartrain, qui en avait reconnu la grande valeur artistique, l'avait fait mouler et reproduire en bronze par Girardon.

Ce buste représente un homme jeune encore, à la chevelure abondante, à la barbe fournie, à la physiologie intelligente, au nez quelque

peu aquilin, et dont nous dirions, somme toute, que c'était un beau garçon. De ce confrère, nous ignorons, sinon le nom gravé sur le socle, du moins la naissance et la vie même, et s'il a échappé à l'oubli, Modius le doit non à un client reconnaissant, espèce qui n'existait pas encore de son temps, mais à un élève, un serviteur peut-être qui, sur son tombeau, a érigé le buste en témoignage d'une amitié sincère. Il s'est trouvé que ce buste est vraiment une œuvre de premier ordre, si bien qu'en le signalant en 1764, dans son *Recueil d'antiquités*, Caylus a pu écrire, non sans ironie : « Ce médecin, quelque habile qu'il ait été, ne doit qu'à la sculpture la réputation dont il jouira; cet art l'a mieux traité que sa profession, et si Modius a excellé dans la médecine, on peut dire qu'il a fait choix d'un homme savant dans la sculpture ».

Contrairement à ce qu'on voit dans la salle des pas perdus d'une savante compagnie ou, sur nombre de bustes, il est dès maintenant impossible de mettre un nom, leurs propriétaires ayant cru, sans doute, sur la foi des traités, qu'ils seraient toujours reconnus, l'élève ou l'affranchi de Marcus Modius a eu la bonne idée de faire graver sur le piédoche le nom de son maître : Asiaticus, médecin méthodique, *mon patron*, adieu !

Toi dont le cœur a connu bien des joies.

Toi qui as aussi supporté bien des amertumes.

Mais il était écrit que tout dans Modius devait être mystérieux, et voici qu'on peut lire de deux façons son épitaphe, tant il est vrai qu'en grec comme en français, l'un et l'autre se dit ou se disent :

Modius Asiaticus, chef de l'école méthodique,

adieu ! lisait Caylus, tandis que M. Babelon donne la version qui précède. La différence est de peu d'importance, dira-t-on. D'accord, et que Modius ait compté ou non parmi les coryphées du méthodisme, peu nous importe ; l'essentiel est de savoir qu'il en a été l'un des adeptes.

Tout qui su supporté bien des amertumes, nous dit aussi l'inscription. Des amertumes aux médecines, déjà ! Que de variations sur ce thème connu état pu, sans doute, écrire le docteur Modius et combien intéressantes seraient pour nous ses doléances ! Voilà peut-être qui nous fera comprendre « la douce et mélancolique expression des yeux » que Caylus avait déjà notée chez ce médecin auquel la vie professionnelle avait apporté sa part de déboires et de tristesses et dont le masque avait fini par revêtir cet aspect de sereine indulgence ou de résignation propre à ceux qui ont souffert, témoignage toujours renouvelé de l'influence du moral sur le physique. Plus qu'un autre, peut-être, était-il sensible, celui dont frappe aujourd'hui encore la « personnalité de la physiognomie » pour emprunter à Caylus encore ses expressions mêmes. Le rictus qu'esquisse la bouche, légèrement relevée à droite, dénote-t-il quelque amère pensée que vient corriger le développement de la lèvre supérieure ? N'est-ce pas là un signe de bonté et de franchise, à en croire, du moins, la sagesse des nations lorsqu'elle nous conseille de nous méfier des lèvres minces ?

Si je vous dis, enfin, que notre confrère Modius était dolichocéphale, vous connaîtrez aussi bien que moi son signalement.

Aux hellénistes, je ferai remarquer que l'inscription grecque : « Tu as connu bien des joies et apporté bien des amertumes » est une parodie d'un vers d'Homère, quatrième livre de l'Odyssée, où il est parlé d'un breuvage préparé par la belle Hélène, mais je les préviens modestement que la remarque n'est pas de moi et j'arrive à cette école méthodiste à laquelle se rattachait Modius Asiaticus.

Ici, tous ceux qui ont cherché à se reconnaître dans le fatras de la médecine, comprendront mon embarras. Je voudrais pourtant leur faire partager l'intérêt que j'ai trouvé à lire ce que disent Le Clerc (1729), Bouchut (1873), Puschmann (1902), Neuburger (1906), et aussi Boyer, dans le dictionnaire Dechambre, de la médecine méthodiste où il m'a semblé voir en germe bien des notions qui ont cours actuellement. *Multa renascentur.*

On comptait chez les anciens trois sectes, la dogmatique, l'empirique et la méthodique. Cette dernière devait son existence à Thémisson, de Laodicée, élève d'Asclépiade et dont Galien parle avec éloges. Thessalus de Tralles, sous Néron ; Seranus sous Trajan et Adrien ; Proculus, Endème, Victius Valens, Olympius de Milet,

un diseur de bagatelles, Apollonius de Cypré, comme l'appelle Galien, Dionysius de Samos, Criton, Moschion, Philon comptent parmi les plus célèbres médecins méthodiques. N'oublions pas un Julien qui avait écrit quarante-huit livres contre les aphorismes d'Hippocrate (?) et ajoutons à la liste Marcus Modius.

Et maintenant, voici, en quelques lignes, un aperçu de la doctrine, telle nous l'a fait connaître Coelius Aurelianus :

Les solides de l'économie ont la faculté de se contracter et de se relâcher et cette faculté

l'estomac, par exemple, avec les autres viscères abdominaux et avec le cerveau. Point n'est besoin de rappeler ici les psychoses des dyspeptiques ou leurs troubles cardiaques.

La goutte a son point de départ dans l'estomac et dans une perturbation des fonctions digestives, d'où la prescription des saignées à l'épigastre et d'un régime sévère. Parlerions-nous autrement aux amateurs de bonne chère ?

L'hydropisie se rattache soit au *strictum*, soit au *laxum*. Ne se- ce pas là nos hydropisies par obstacle et par fluxion ?

Les maladies ont trois périodes : augment, stase, déclin. Surveillez la convalescence ; ne vous pressez pas d'administrer les toniques après les états morbides irritatifs. Tout cela est d'observation courante.

Mais ne voilà-t-il pas une donnée de pathologie générale et les méthodistes ne devinent-ils pas le mécanisme de la diapédèse avant Ravuier lorsqu'ils enseignent que le *strictum* prédomine dans les maladies aiguës, et ne sont-ils pas nous maîtres quand ils nous disent qu'il faut alors intervenir par les antiphlogistiques ? Le *taxum* était combattu par les frictions et les toniques. Mais il me semble que lorsque nous envoyons à Bagnoles un variqueux et que nous lui faisons porter un bas élastique, en lui administrant de l'hamamelis, nous nous conformons encore aux prescriptions des méthodistes.

Les maladies chroniques diffèrent des maladies aiguës par la lenteur de leur marche, leur durée, la difficulté de les guérir. Les méthodistes les traitaient par l'hygiène, le régime, les toniques à l'intérieur, les révulsifs. Décidément nous ne dirions pas mieux et les tuberculeux de Marcus Modius n'auraient, vraiment rien à envier à ceux que nous traitons.

Les convalescents de léthargie (?) étaient traités par... l'escarpolette. Le plancher d'une chambre de malade devait être couvert de branches de lentisque, de grenadier, de myrte, de pin, arrosées d'eau fraîche, et il fallait veiller à l'air qu'on respire bien plus qu'à la nourriture, parce que l'air, entrant sans cesse dans le corps et pénétrant dans les plus petits espaces resserre ou relâche plus puissamment que ne le fait la nourriture.

Il faut croire qu'il y avait de bonnes choses dans la méthode, puisque nous voyons, au XVI^e siècle, P. Alpinus, professeur en médecine à Padoue, chercher à faire revivre la doctrine.

Tout cela nous prouve que si les méthodistes étaient des théoriciens, et ce ne sera pas à nous à leur jeter la pierre, ils étaient aussi de bons cliniciens également versés dans l'hygiène et dans la thérapeutique. Nous pouvons donc sans honte nous réclamer de l'un d'eux, et voilà pourquoi il m'a paru que Modius Asiaticus devait être connu de nous autres médecins comme il l'est des archéologues.



Buste de Marcus Modius Asiaticus, médecin grec
(Cabinet des Antiques)

préside à toutes leurs fonctions. Si la tonicité n'est plus à l'état d'équilibre, la maladie survient et elle se montre sous deux formes, le *strictum* qui est la conséquence d'un excès de tonicité et le *taxum* qui résulte, au contraire, de sa diminution.

La maladie est d'abord localisée, puis elle envahit bientôt tout l'organisme. Ce sont les symptômes qui permettent de reconnaître si l'on a affaire au resserrement ou au relâchement.

Le *strictum*, par exemple est caractérisé par la dureté des parties, leur tension, leur roideur, la sécheresse, la diminution ou la suppression des évacuations considérées dans tout le corps ou dans quelques parties. Le *taxum* se reconnaît aux phénomènes opposés. Tout cela, c'est un peu de pathos, mais voici de la clinique et nous n'y ajoutons pas grand'chose aujourd'hui.

Il existe des sympathies morbides, celle de

LE BARON PERCY

CHIRURGIEN EN CHEF DES ARMÉES IMPÉRIALES

(1754-1825)

Par le Docteur BONNETTE

Médecin militaire et lauréat de l'Institut

Au moment où le Val-de-Grâce s'apprête à ériger dans ses jardins le buste du baron Percy, nous avons songé à demander à notre érudit confrère le médecin-major Bonnette, bien connu par ses pages émouvantes sur le Culte des Ancêtres, l'Héroïsme médical en Egypte, en Algérie, en Crimée, en 1870, les causes de la faible célébrité populaire dont jouit de nos jours le chirurgien en chef des Armées Impériales. Voici le beau parallèle qu'il établit entre Percy et Larrey. Pour notre confrère, Percy est le prototype du médecin militaire. Avec Dujardin-Beaumetz, il s'efforce de lui faire restituer la première place, parce que Percy a été à la fois « un grand organisateur, un grand esprit, un grand chirurgien et un grand cœur ».

SURNOMMÉ par ses pairs le *Nestor de la Chirurgie militaire*, par les grognards de l'Empire la *Providence* ou le *Père du soldat*, le baron Percy, dont le nom est gravé sur les piliers de l'Arc de Triomphe, est regardé, par les membres du Corps de Santé, comme la plus haute personification du médecin militaire.

Cette affirmation paraît d'autant plus étrange que le nom de Percy est à peu près inconnu du public et quand on défille, au musée de Versailles, devant le célèbre tableau de Gros (la bataille d'Eylau), personne ne reconnaît dans l'énergique figure du chirurgien qui panse un cavalier blessé, les traits de l'illustre Franc-Comtois.

Pour les profanes, seul Larrey est le chirurgien militaire qui symbolise le service médical de l'Épopée. Tout le monde, en effet, connaît l'éminent chirurgien de la Garde Consulaire, le robuste Pyrénéen trapu, petit, énergique, avec sa grosse tête et ses longs cheveux bouclés, suivant pas à pas le Triomphateur, soignant, amputant sans relâche les grands blessés, depuis les premières heures de la Révolution triomphante jusqu'à la chute des Aigles dans la sombre plaine de Waterloo.

En 1789, Larrey avait 23 ans : avec la fougue de son ardente jeunesse, il épousa tout d'abord les idées généreuses de la Révolution dont il subit le charme évocateur, puis il emboîta le pas derrière le vainqueur des Pyramides, qu'il suivit fidèlement en Italie, en Egypte, en Moravie, en Prusse, à la Sierra-Nevada, au Kremlin, à Montmirail, à Waterloo.

Percy, au contraire, avait 37 ans et était déjà célèbre quand la Révolution éclata. Malgré son admiration pour le Maître de l'heure, notre Franc-Comtois resta l'homme de l'ancien régime, profondément attaché à ses premières convictions. Aussi devine-t-on sa joie, quand, sous la Restauration, l'illustre chirurgien en chef alla saluer Louis XVIII, avec tous les

membres de l'Institut et qu'il lui répéta le mot connu : *Hic ames dici pater atque princeps*. Et plus tard, au cours d'une consultation auprès du Roi goutteux, qui se plaignait de ne plus pouvoir se montrer à cheval à son peuple,

fut donc pas activement mêlé aux prodigieux événements de la fin de l'Empire. Il ne souffrit pas du froid à la retraite de Russie ; il ne risqua pas de perdre la vie dans les eaux glacées de la Bérézina ; il n'était pas à Leipzig, à la bataille des Nations ; il n'assistait pas à l'agonie de 1814. » (Bergouinoux.)

En sa qualité d'inspecteur général et d'organisateur en chef, Percy n'avait plus le temps d'opérer que dans de très rares occasions ; Larrey, au contraire, ne laissa tomber le bistouri ou le couteau que le soir de Waterloo, « à l'ambulance de la ferme du Caillon, au sud-ouest de Plancenoix, où se firent les derniers pansements des derniers blessés de l'Épopée Impériale ».

Enfin, Percy n'avait pas d'enfants, tandis que le chirurgien de la Garde eut le bonheur de voir revivre son œuvre et ses talents opératoires dans la main et l'habilité d'un jeune professeur agrégé Hippolyte Larrey, qui fit tous ses efforts pour se montrer digne de son père. « C'est un bon petit lion nous en ferons quelque chose » avait dit Napoléon en parlant de cet enfant.

En résumé, ces diverses causes peuvent expliquer l'inégalité choquante de la réputation de ces deux éminents chirurgiens, qui s'illustrèrent par tant d'actes héroïques et qui contribuèrent par la dignité de leur vie, l'étendue de leurs talents, à rehausser l'éclat de cette chirurgie d'armée que l'Europe nous enviait et à humaniser la guerre, en secourant promptement, sur la ligne du feu, les pauvres blessés qu'un coup de mousquet avait couchés au revers des fossés.



Le baron Percy. Lithographie de Langléme (Collection Bonnette).
Né à Montigny (Haute-Saône) en 1754, mort à Paris en 1825

Percy lui fit ce compliment flatteur : « *Sire, le torse est bon, la tête excellente et avec le cœur d'un Bourbon, la France est sauvée.* »

De plus, Larrey marcha toute l'Épopée : son cycle est complet. Percy, au contraire, plus âgé, fut obligé de s'arrêter en chemin, à cause d'une ophtalmie grave et d'une lésion cardiaque contractée en Espagne, vers 1808. « Percy ne

Percy est pour nous, médecins militaires, l'idéal, le modèle du chef, qui, conscient de sa haute valeur morale, sait défendre énergiquement l'honneur et la mission du corps de santé,

le zèle et l'amour-propre de ses collaborateurs contre les abus de pouvoir et surtout contre l'arrogance des commissaires de guerre, véreux personnages, qui ne rougissaient pas de réaliser des bénéfices scandaleux sur la nourriture des soldats blessés.

Certains de ces scélérats, dit-il, volaient chaque jour plus d'un demi-livre de viande à chaque malade, sans compter le reste; assassinant lâche, barbare, digne de la mort la plus cruele.

D'ailleurs sa réprobation n'atteignait pas tous les commissaire de guerre, car quelques-uns étaient et restèrent ses amis, les *Daru*, les *Villemazy*. Le 27 thermidor an V, n'écrivit-il pas à son collègue Larrey :

Pourquoi, mon cher camarade, tous les commissaires des guerres ne ressemblent-ils pas au modèle de vertus, de probité, de bonté et de lumières que leur fournit leur ancien et incomparable chef, le C^{te} Villemazy? Nous n'aurions pas la douleur de nous voir forcés de repenser les attaques scandaleuses que quelques-uns ne cessent de nous faire et vous ne recevrez pas de nous les imprimés qu'à regret nous avons publiés contre eux.

Ces attaques redoublèrent surtout quand Percy eut pris la défense publique d'un officier de santé en chef, qui avait été traduit devant un conseil de guerre, pour avoir manqué de respect à un commissaire. Furieux des traits acérés dont il les avait accusés, les commissaires des guerres portèrent plainte au ministre. Ils se flattèrent même de la faire « sauter ».

On me révoquera peut-être, disait-il; je m'y attends sans le désirer, ni le craindre. Et vous, écrivait-il à ses ennemis, vous passerez comme ces insectes éphémères dont vous imitez si bien les pigriétés parce que vous n'avez qu'une existence d'emprunt et nous resterons, nous à qui un talent assure le précieux avantage d'être encore quelque chose, lorsque la paix ou la volonté du gouvernement vous aura réduits à n'être plus rien.

Le ministre de la Guerre lui-même s'en mêla et, pour réfréner le caractère indépendant de Percy, il lui enjoignit d'entretenir une correspondance plus active avec le Conseil de santé.



Buste du baron Percy

Fait en 1817 et expédié par Percy lui-même à Montagny. Est actuellement la propriété de M^{me} Bailly de Villeneuve



Madame Percy, née Anne-Claude Guillemain

Née à Montagny (Haute-Saône) en 1722, décédée au même lieu en 1819; mariée en 1739 à Claude Percy, chirurgien, officine de Paroisse (Urais); mère du baron Percy.

L'illustre chirurgien lui répond que cet avertissement ne l'a ni surpris, ni affecté.

Si vous avez fait une seule campagne de guerre, vous devez savoir que, dans mon état, on n'a point de temps à donner à ces écritures oiseuses dont on se montre si avide et qui font le mérite de tant de gens à Paris.

Harcelé par la horde hurlante de ses ennemis et pour mettre fin à leurs injurieuses observations, Percy écrivit au commissaire-ordonnateur en chef, *Mathieu Favier*, l'énergique réponse que voici. Elle est d'une envolée superbe « et rarement plus fier langage fut tenu à un supérieur par un de ses subordonnés » (Longin).

Citoyen, veuillez apprendre au ministre de la Guerre, à l'insu mais de la part de qui on ne cesse de m'adresser les reproches les plus impertinents, que ce chirurgien en chef de l'armée du Rhin s'appelle Percy, nom que la bassesse ne souilla jamais, que la lâcheté n'atteignit pas encore et que les anodonnations ridicules de quelques commis-sottistes ne parviendront pas à obscurcir. Dites-lui aussi que ce nom, odieux seulement aux méchants, aux pervers, survivra peut-être à bien des noms, auxquels l'intrigue, une faction ou le hasard ont donné une célébrité éphémère. Ne lui laissez pas ignorer que celui qui le porte est au-dessus de toutes les menaces; qu'il n'a besoin ni du ministre, ni de ses bureaux; qu'il a une conscience, une fortune et une réputation qui le rendent indépendant et que si, pour être utile, il supporte avec patience les travaux de la guerre, il est bien décidé à la faire aux sots et aux insolents, qui oseront le régenter ou chercheront à l'avilir.

Pour le bien-être des malades, pour la bonne renommée et l'autonomie du corps de santé, Percy lutta en effet sans relâche. A différentes reprises, il encouragea même ses subordonnés à relever dignement les affronts subis :

Je n'ai pas l'avantage de vous connaître personnellement, citoyen, mais vous ne m'en intéressez pas moins bien vivement et désormais je vous compterai au nombre des chirurgiens-majors qui savent se respecter et défendre la dignité de leur état contre les atteintes injurieuses que certains hommes, trop emorguillés du leur, cherchent à lui porter. Je suppose que vous avez mis dans la querelle dont vous m'avez informé la

modération, la réserve et la décence qui doivent être les premières armes dont nous devons nous servir contre les abus de l'autorité et la morgue du pouvoir... Continuez à vous bien comporter, citoyen et redoublez s'il est possible, de soin, de zèle et de douceur envers les militaires, de la santé et de la vie desquels le gouvernement vous a rendu dépositaire; rendez à vos chefs ce qui est dû à leur place; soumettez-vous aux lois et règlements, mais ne transigez point avec la délicatesse et ne vous laissez ni vexer ni outrager.

Quel plus beau langage dans la bouche d'un chef!

Si Percy a poursuivi de sa haine et de ses sarcasmes les prévaricateurs, les spoliateurs des malheureux blessés dont il se faisait le défenseur, il s'est toujours montré d'une bonté paternelle envers les camarades, les collaborateurs qui, par leur zèle, avaient su gagner sa confiance et son cœur.

Quand l'armée de la Moselle se réunit à celle du Rhin, Percy et Thomassin se trouvèrent à la tête du service de santé de chacune des deux armées. Vivant côte à côte, jamais aucune rivalité ne s'éleva entre eux. D'ailleurs tous les chirurgiens en sous-ordres s'empressèrent de montrer à leur jeune maître « que sa réputation l'avait devancé et qu'ils s'estimaient honorés et heureux de l'avoir pour collègue ».

Jamais la défense de leurs intérêts ne fut en de meilleures mains et sans cesse il quémantait auprès de l'Empereur des décorations, des gratifications ou des promotions pour ses collaborateurs dévoués.

Après chaque bataille, Napoléon aimait à visiter les ambulances et les hôpitaux sédentaires; ses généraux ne tardèrent pas à imiter ce bel exemple de solidarité. Au cours de ces visites, on vit bien souvent de vieux grognards, encore noirs de poudre, se dresser sur leurs moignons et acclamer le jeune César, le petit « Tondou », qui les avait si souvent conduits à la victoire.

Ces visites stimulaient le personnel hospitalier, reconfortaient le moral des blessés et contribuaient beaucoup à leur bien-être.

Content d'avoir félicité ses hommes, mutilés à son service, l'Empereur quittait satisfait les



Madame Wadeux, sœur aînée du baron Percy

Portrait appartenant à la famille Charnot, d'Astrey-les-Grays

ambulances et remerciait de leur dévouement ses braves chirurgiens, qui nuit et jour, durant les combats, s'efforçaient d'atténuer les maux de la guerre. Profitant de ces heureuses dispositions du Maître, Percy ne manquait jamais d'attirer sa bienveillante attention sur « les estimables chirurgiens qui se sont rendus dignes des bontés de Sa Majesté à ses armées ».

Quelle joie il éprouve si ses propositions sont ratifiées ! Ces jours-là sont comptés parmi les plus beaux de sa vie. Son Beaumont, son Guillaume, son Gama accourent tout joyeux et ivres de reconnaissance, à l'annonce de ces bonnes nouvelles « et chacun ouvre de grands yeux et voit en moi un homme influent, tandis qu'il ne devrait voir que les motifs honorables qui ont porté l'Empereur à nous traiter avec tant de bonté ».

« N'est-ce pas le tableau charmant d'une



Maison natale du baron Percy

Cliché de François de Foudrement, auteur d'une monographie sur Percy

aient retrouvés. » Avec quelle malicieuse joie il déplace le sieur Tissot, chirurgien principal, admirablement « embusqué » et « n'ayant pas encore vu brûler une amorce ».

Un jour, sa fureur fut au comble quand il vit se présenter à lui un sous-aide du 44^e régiment d'infanterie accusé d'assassinat sur la personne d'un de ses camarades. Il le reçut à coups de pieds et à coups de poings et lui arracha « son habit brodé », qu'il avait déshonoré.

D'ailleurs, avec l'état permanent de guerre de cette époque, il se faisait sans cesse de grands vides dans les rangs du corps de santé et pour les combler les chefs furent obligés d'accepter des chirurgiens de pacotille, — qui s'engageaient dans les ambulances pour échapper aux rigueurs de la conscription. Aussi Percy et Larrey, qui avaient à cœur l'honorabilité de cette carrière, toute de dévouement, s'efforcèrent-ils, dans les périodes de paix, de réunir ces sous-aides pour leur faire des conférences sur les Plaies d'armes à feu et les exercer, sur le cadavre, aux amputations les plus fréquentes.

Sous l'impulsion féconde de ces deux chefs éminents, ces joyeux carabins ne tardèrent

pas à acquérir ce dévouement, cet amour du blessé, cette dextérité opératoire et cette dignité professionnelle, qui sont et doivent être l'apanage du corps médical.

Grâce à eux, notre chirurgie de bataille pendant l'Épopée fut à la hauteur de sa mission, comme le constate le général Foy dans ses Mémoires sur la Guerre de la Péninsule Ibérique :

Notre chirurgie, écrit-il, dirigée aux armées par des chefs habiles, a conservé sa prééminence en Europe. La Patrie doit une reconnaissance sans bornes aux services modestes des officiers de santé. Placée entre la cupidité des administrateurs et l'ambition des militaires, cette classe respectable de citoyens a donné l'exemple d'un dévouement dont aucun calcul n'altéra la pureté.

Percy fut non seulement un médecin-inspecteur énergique, un excellent camarade pour ses collaborateurs, un médecin plein de sollicitude pour ses ma-



Plaque commémorative érigée par Percy à la mémoire de son père, dans l'église de Montagney

véritable scène de famille, dans laquelle la gaité foncière de l'illustre Inspecteur général se montre à nos yeux sous la forme d'une affectueuse espièglerie. *Mon Beaumont, mon Gama* — comme il en parle en ami, en père des subordonnés qu'il chérit et comme on s'explique la force du respectueux attachement qu'il inspirait à ceux qu'il avait sous ses ordres. » (Bergougnoux).

Mais ce chef si bon était impitoyable pour les fautes ou les négligences commises dans le service, car ces fautes pouvaient nuire aux blessés. Avec quelle indignation il admonestrait de jeunes sous-aides qui, tout mouillés et transis, avaient abandonné les chariots d'un convoi de blessés. « Je les menace de destitution et les force à retourner sur leurs pas jusqu'à ce qu'ils les



Croix érigée, devant le cimetière de Montagney, à la mémoire du baron Percy, par sa famille

lades, mais aussi le plus tendre des fils.

A son père, le D^r Claude Percy, qui s'était retiré des armées très mécontent et qui avait souvent répété qu'il étranglerait plutôt son enfant si le venait à entreprendre la médecine militaire, l'illustre inspecteur général avait voué un véritable culte.

Tous les prix qu'il remporta à l'Académie de chirurgie étaient pour le bon vieillard la source de nombreuses joies et pour le fils un puissant stimulant.

Malheureusement, la mort survint brusquement et enleva, à 73 ans, ce père qui était si fier de son grand garçon.

Voici une lettre inédite que Percy écrit de Strasbourg, le 10 mai 1785, à sa sœur, M^{lle} Wadelleux, à cette occasion :



Eglise de Montagney

Vous savez combien je m'occupais à rendre heureuse, la vieillesse de notre pauvre père et avec quelle attention j'allais au-devant de tout ce qui pouvait lui faire plaisir; les deux médailles que j'obtins l'année dernière, lui ayant causé une si grande joie, je voulus, celle-ci, lui en procurer une plus grande encore, en m'efforçant de remporter le premier prix de l'Académie de chirurgie. Il me semblait qu'ayant le bonheur de réussir au concours, j'allongerais la vie de ce respectable Papa et que la nouvelle de son succès, annoncée dans tous les papiers publics et particulièrement à la tête de mon ouvrage serait pour lui une consolation qui le rendrait pour ainsi dire Immortel. Voilà quelle était mon envie et le vœu que mon cœur se plaisait à former. La Providence a tout cultivé, elle m'a favorisé dans mes travaux mais elle m'a enlevé mon père, en vue de qui je les avais entrepris et la couronne académique a cessé d'avoir des attraits pour moi assisté qu'il ne m'a plus été permis de les parler avec mon cher Papa. Quelle satisfaction c'est été pour le bon vieillard! Que de larmes de joie il eût versées s'il avait pu vivre assez pour être témoin de ma gloire et pour recevoir l'hommage solennel que j'allais lui faire de l'ouvrage que l'Académie a honoré de ses suffrages et d'une récompense brillante. J'aurais dans une préface annoncé à l'univers ses bienfaits, sa tendresse, ma reconnaissance et mon amour; j'aurais peint comme le meilleur de tous les pères et j'aurais publié tout ce qu'il a fait pour nous tous et spécialement pour moi. Je ne puis donner à ce cher homme un pareil témoignage de ma piété filiale, mais j'ai cru devoir adresser à son ombre et offrir à sa mémoire le tribut que je lui avais destiné, s'il est vécu assez.

Mon père n'ayant obtenu la première médaille d'or qui pèse 500 et ayant été imprimé aux frais de l'Académie et la médaille. On me voit plongé dans la douleur et portant sur son front la main gauche, tandis que la droite montre le tombeau sur lequel on remarque la médaille et le laurier.

Percy fit également ériger, dans l'intérieur de l'église de Montagny (Haute-Saône), son village natal, contre un des piliers, en face de la chaire, une plaque commémorative sur laquelle on peut encore lire l'inscription suivante :



Monument Percy, acquis par l'État pour être prochainement érigé dans les jardins du Val-de-Grâce
Œuvre du sculpteur Léonce Dumoulin

CE MONUMENT
ÉRIGÉ PAR L'AMOUR FILIAL
EST CONSACRÉ À LA MÉMOIRE
DE CLAUDE PERCY
CHIRURGIEN EN CE LIEU
IL FUT BON CHRÉTIEN,
BON MARI, BON PÈRE
IL MOURUT ÂGÉ DE 73 ANS LE 14 MARS 1785
DIEU AIT SON ÂME.

Cette plaque fut enlevée pendant la Révolution et replacée par les habitants de la commune, en 1809. Une lettre du baron Percy, datée du 7 janvier 1810, fait allusion à cet acte collectif généreux, qui le toucha profondément et en souvenir duquel il offrit, à la sacristie de la petite église, de magnifiques ornements sacerdotaux qu'il avait rapportés d'Espagne. Ces chasubles sont actuellement la propriété d'une de ses arrière-petites-nièces, M^{me} Bailly de Ville-neuve, qui, avec une grâce parfaite, nous a communiqué, sur le Nestor de la chirurgie militaire, de bien précieux documents, à l'occasion de notre pieux pèlerinage fait à l'occasion.

Après la mort de son père, tout son amour filial se concentra sur sa tendre mère. Dans chacune de ses lettres, il recommanda à sa sœur, à son épouse Charlotte, d'en prendre un soin jaloux.

A l'approche de l'hiver, achetez-lui tout ce qu'il y a de plus chaud et de meilleur, surtout procurez-lui une corvette ou *caïne* noire, à dentelle noire aussi, bien ornée.

Le 7 janvier 1810, il écrit :

Dites à notre mère et rien qu'à elle, que son Pierre-François a de bons *brequillons* (sous) et qu'il est baron de l'Empire, chevalier de la couronne de Bavière, etc... mais que cela ne l'empêchera pas d'être Pierre-François, fils du pauvre Claude Percy.

Le 17 septembre 1813, il répond au curé de Sermonge :

Je reçois de temps en temps des nouvelles de ma bonne mère dont je possède, depuis le jour de ma fête (Saint Pierre, 29 juin), le portrait bien ressemblant. Charlotte s'absente quelquefois: cela m'inquiète et me

tourmente parce qu'elle abandonne notre respectable mère aux soins souvent inexactes, durs et capricieux d'une jeune servante, dont la conduite n'est pas très rassurante. Mais Celui qui nous a conservé jusqu'à ce jour cette vénérable servante du Seigneur, veille sur elle et daignera prolonger sa vie pour le bonheur de la nôtre et pour l'accomplissement de son premier commandement.

Percy était d'ailleurs d'une remarquable simplicité de mœurs. Pendant ses séjours à Montagny, il aimait à interpellier en *patois* les hommes de son âge avec lesquels il avait joué à l'ombre de l'église ou couru sur les bords de l'Ognon.

Le 27 février 1816, il écrivait à sa sœur cadette, M^{me} Clavel :

J'ai été indignement traité.... Je ressemble toutefois à ce coq, qui, déjà dans la gueule du renard, a été sauté par la vigilance des maîtres de la ferme, mais qui a laissé ses plus belles plumes dans cette risée déconvenue. Je suis à la vérité un peu déplumé, mais je n'en aurai pas moins de quoi vivre honnêtement et mon bonheur serait maintenant de vous voir tous au petit Bordeaux (sa maison de campagne), où je me rendrai au premier chant du coq. Là, nous secourrions tous ensemble nos oreilles; les grands nous conteraient leurs aventures et les petits nous amuseraient de leurs jeux. Il y aurait du pain dans la huche pour tous et quelque chose avec... Plût à Dieu que nous puissions un jour nous voir réunis! Quand notre bonne mère aura son siècle révolu, pour peu qu'on soit tranquille et en sûreté, nous célébrerons tous ce jour mémorable et c'est moi qui fixerai le rendez-vous....

Ce vœu malheureusement ne put pas se réaliser: M^{me} Percy mère mourut à Montagny, le 10 septembre 1819, dans sa quatre-vingt-dix-neuvième année.

Enfant du xviii^e siècle, le baron Percy, comme Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, est un admirateur passionné de la nature: Un beau paysage le ravit et, au printemps, il éprouve une véritable joie à épier les premiers frémissements de la terre qui entre en



Chasuble en satin blanc, brodée soie et or, offerte par Percy à l'église de Montagny (Face antérieure)

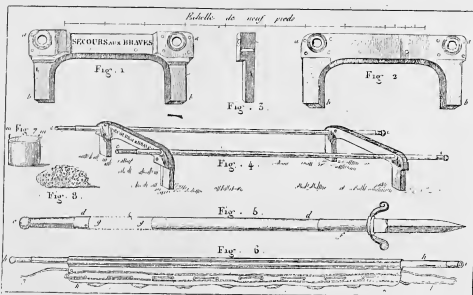


Chasuble en satin blanc, brodée soie et or (Face postérieure)

amour. Aussi, avec son cœur délicat et compatissant, souffre-t-il de voir « les blessés jetés sur des chariots, sans escorte, mourant de faim et de froid, parce qu'on ne leur donne pas de couvertures et qu'ils sont tout nus ou couverts d'habits imprégnés de sang ». Mais qu'un convoi arrive, il se précipite aussitôt vers les blessés « pour les giter le moins mal possible » et ils ont besoin « d'aller à la selle », il n'hésite pas à les tenir suspendus par les bras « pour leur en donner la facilité ».

Heureusement, la vue de tous ces spectacles désolants émousse la sensibilité par une sorte d'accoutumance :

On passe, écrit-il, on va, on vient ; chacun songe à sa sûreté, à ses affaires ; c'est un bonheur



Brancard démonté (Collection du D^r Bonnet).

les autres portés par les chevaux sous-verge. Ces voitures manœuvraient aussi vite que l'artillerie, se portaient partout avec la plus grande célérité et distribuaient les secours sur la ligne, à mesure qu'ils y étaient nécessaires. Ces ambulances volantes, malheureusement trop peu nombreuses, furent toujours très hautement appréciées par les chefs d'armée qui les virent à l'œuvre. Le transport hors du terrain de la lutte, n'est-il pas la première consolation que doit recevoir un blessé? (Percy.)

Après cette heureuse innovation, l'illustre chirurgien chercha à organiser des sections de despotats, mieux connus sous le nom de brancardiers, c'est-à-dire de soldats exclusivement chargés de relever et de transporter les blessés sur le champ de bataille. Cette création était utile pour mettre fin à l'abus choquant des nombreux camarades qui accompagnaient les blessés vers les ambulances, mais ne réparaisaient plus sur la ligne du feu. En outre, il faut avoir acquis une certaine habitude pour retourner, soulever un blessé et le déposer sur un brancard, sans le faire crier ou aggraver ses blessures. Il alla même jusqu'à dessiner l'uniforme de ces brancardiers que le crayon de Duplessis-Bertaux nous a transmis, ainsi que la composition de leur brancard démontable, constitué par deux piques servant de hampes, une toile résistante, mobile, lavable et deux supports avec pieds, servant en même temps d'écarteurs.

Pour le soin des blessés, Percy réclame la main si douce et le cœur si compatissant de la femme, qui, en sa qualité de mère, se dévoue sans compter. *Ubi non est mulier, ingemiscit*

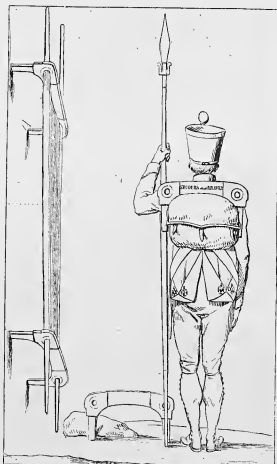


Despotats ou brancardiers en marche transportant un blessé

ager... On a dit avec raison que la femme était doublée d'une sœur de charité. Aussi, pour utiliser ce besoin instinctif de dévouement, a-t-on songé à créer, dans tous les pays, de nombreuses Sociétés de secours aux blessés. Dans nos guerres récentes, ne voit-on pas les dames de la cour, comme les anciennes châtelaines du moyen âge, donner les premières et si magnifiques exemple de solidarité sociale?

Enfin, ce génial précurseur, pour atténuer les malheurs de la guerre, propose au général Moreau le projet de convention suivant, qui ne fut pas accepté par l'ennemi, mais qui contient en substance tous les articles de la Convention de Genève :

I. — Les hôpitaux militaires seront con-



Despotat ou brancardier, avec une pique, vu de dos

sidérés comme autant d'asiles inviolables ;

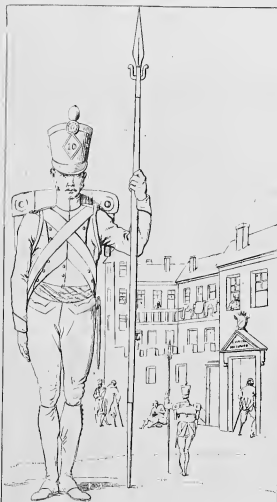
II. — La présence de ces hôpitaux sera indiquée par des écriteaux placés sur les chemins aboutissants ;

III. — Chaque armée restera chargée de l'entretien de ses hôpitaux après avoir perdu le pays où ils existent, comme si ce pays était encore en son pouvoir ;

IV. — Les armées favoriseront réciproquement le service des hôpitaux militaires situés dans les pays qu'elles viendront à occuper.

V. — Les militaires guéris de leurs blessures seront renvoyés à leur armée respective avec une escorte. »

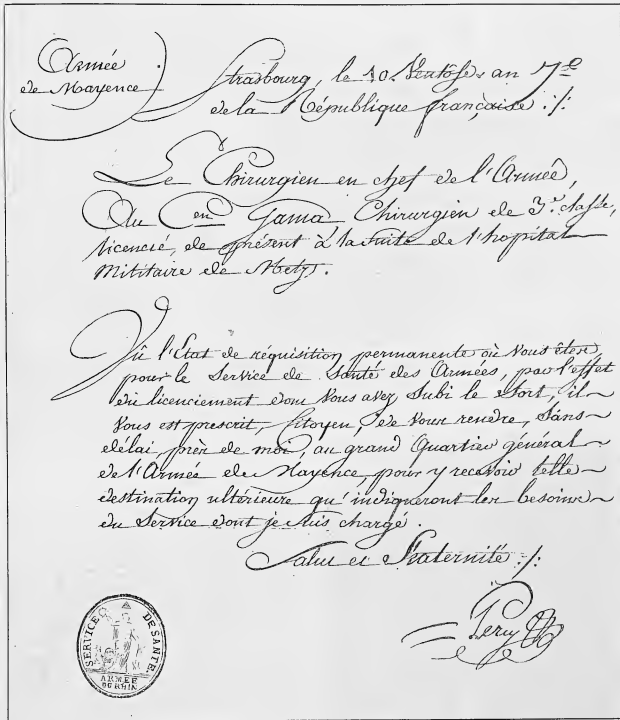
« L'exécution de ces articles est recommandée à la loyauté et à l'humanité de tous les braves et chaque armée promet de faire pu-



Despotat ou brancardier, avec une pique, vu de face

pour le militaire que cette apathie à laquelle toute la philosophie du monde ne conduirait jamais les hommes.

Souffrant de voir souffrir son prochain, Percy chercha à atténuer la douleur des blessés sur le champ de bataille. Le médecin, répétait-il, doit aller au blessé et non le blessé au médecin. Et pour cela, il créa ses fameuses ambulances mobiles, ses « wirtz » (saucisses), composées de longs caissons contenant à l'intérieur 1.200 pansements et sur leur couvercle arrondi en forme de selle étaient montés à califourchon huit chirurgiens sous-aides, ayant avec eux un pareil nombre de servants, dont les uns étaient placés sur les coffres et

Cachet et lettre autographe du baron Percy (Collection du D^r Bonnet).

nir exemplairement quiconque y contrevien-
drait. »

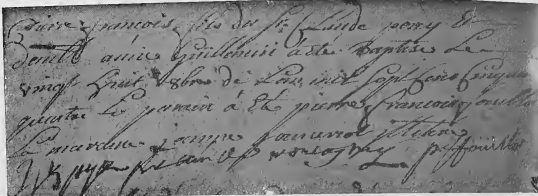
La note dominante de l'œuvre de Percy est
donc la bonté, l'amour du blessé et le souci per-
manent de son bien-être.

Dans les pages émouvantes de son Jour-
nal de campagne, l'il-
lustre chirurgien étale tout
l'envers de la gloire : les
souffrances, les surprises,
les défaites, les défaillances,
les paniques des troupes
en campagne, les actes
d'héroïsme et de lâcheté,
les grandeurs et les fai-
blesses de la bête hu-
maine, qui couche au ha-
sard des bivouacs, qui
mange quand elle peut,
qui houzarde pour se ré-
fociller, qui marche jusqu'à
ce qu'elle tombe.

A maintes reprises, Percy

montre la beauté de notre mission, un soir de
bataille, et met en garde ses jeunes collabora-
teurs contre les écarts de langage ou la dureté
des manières, qui terrorisent les blessés avant
d'être opérés :

Il faut, répète-t-il souvent, qu'un chirurgien se res-
pecte et compatisse aux douleurs des blessés ; il est
le seul ami, le seul consolateur qui leur reste



Acte de naissance du baron Percy, photographié sur les registres paroissiaux de Montagny.
Pierre-François, fils de S^r Claude Percy et dame Anne Guillemin, a été baptisé le vingt-huitième de l'an mil sept cent
cinquante quatre. Le parrain a été Pierre-François Fouillot. La marraine, Jeanne Jeannerot illetrée. J. B. Poyt, p^r curé
de Montagny; p. Fouillot.

sur le champ de bataille ou dans un hô-
pital.

Le baron Percy repose au Père-Lachaise.
Son tombeau, en bordure du rond-point, est
placé derrière le gigantesque monument de
Casimir-Périer et à côté de ceux de P.-V. Ras-
pail, de Gaspard-Monge, de Pinel, de Chaussier
et de Gall. La face antérieure de la pyramide
en grès gris des Vosges, qui le surmonte, porte
cette inscription :

LE BARON

PERCY

P. F.

MEMBRE DE L'INSTITUT

COMMANDEUR

DE L'O. R.

DE LA LÉGION D'HONNEUR

CHEVALIER

DE PLUSIEURS ORDRES

DÉCÉDÉ LE 18 FÉVRIER 1825

DANS SA 71^e ANNÉE

IL FUT LE PÈRE DES

CHIRURGIENS MILITAIRES

Nous devrions considérer comme un pieux
devoir de le couvrir toujours de couronnes. Un
corps s'honore à ne pas oublier de pareils an-
cêtres, écrit M. le médecin inspecteur général
Delorme. Puisse un pareil vœu être entendu, le
jour prochain où le monument de Percy sera
érigé dans les jardins du Val-de-Grâce !

En ce jour de fête, une plaque commémora-
tive devrait être placée sur son tombeau avec
l'inscription suivante :

AU PÈRE DES CHIRURGIENS MILITAIRES
LE CORPS DE SANTE RECONNAISSANT

Sur cette plaque commémorative, il serait
également glorieux de rappeler les sublimes
conseils que Percy donnait aux jeunes chirur-
giens sous-aides de la Grande Armée :

Allez où la Patrie et l'Humanité vous
appellent. Soyez toujours prêts à servir
l'une et l'autre et, s'il le faut, sachez
imiter ceux de vos généreux compagnons
qui, au même poste,
sont morts victimes de ce
dévouement magna-
nime qui est le vé-
ritable acte de foi
des hommes de notre
état.

Un pays s'honore à ho-
norer de pareils ancêtres.
Il affirme ainsi son patrio-
tisme, sa volonté de vivre
et de défendre le patri-
moine de la Gloire.

Souvenons-nous !

LE CENT-CINQUANTENAIRE DE L'ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE DE LYON

Par F. MAIGNON

Professeur de Physiologie à l'École vétérinaire de Lyon

Les fêtes relatives à la célébration du Cent-Cinquantenaire de la fondation de l'École Vétérinaire de Lyon ont revêtu un éclat inaccoutumé. Elles doivent être, pour la belle et savante cité lyonnaise, un motif d'orgueil légitime et une nouvelle consécration du labeur persévérant et fécond de ses fils au cours des temps. Considérées d'un point de vue plus particulier, ces fêtes ont réalisé la manifestation professionnelle la plus grandiose et ont été la glorification de l'enseignement médical vétérinaire et de la profession vétérinaire tout entière. Aussi sommes-nous particulièrement heureux que M. Maignon, le titulaire même de cette chaire de Physiologie qu'illustra Arloing, en soit venu dire ici l'ampleur et l'éclat.

Le 26 octobre 1912, l'École Nationale vétérinaire de Lyon célébrait le cent-cinquantième anniversaire de sa fondation, par Claude Bourgelat, en 1762. Cette fête ne présentait pas seulement un intérêt local; cette date rappelait, en effet, la création de l'enseignement de la médecine des animaux dans le monde. Aussi la manifestation eut-elle un caractère international.

Ces fêtes eurent lieu dans les murs de l'École de Lyon, berceau de l'enseignement vétérinaire, en présence du Ministre de l'Agriculture, de parlementaires, des hautes autorités lyonnaises et des délégués de tous les corps savants, médicaux, et vétérinaires du monde.

Le professeur Chauveau, continuateur de Bourgelat, ancien directeur de l'École de Lyon, présida à toutes ces fêtes et y prit une part si active que M. Herriot, l'éloquent et distingué maire de Lyon, ne put s'empêcher de comparer sa verte vieillesse à celle d'Ambrôise Paré, et d'ajouter qu'il était de ceux qui ne vieillissent jamais.

Une pensée triste, cependant, marqua cette belle journée, pensée évoquée par l'absence du savant et tant regretté directeur, le professeur S. Arloing, élève de Chauveau, qui succéda au Maître à la direction de l'École de Lyon et dans ses deux chaires de physiologie et de pathologie expérimentale, à l'École vétérinaire et à la Faculté de Médecine. Arloing, dont le nom est inséparable de celui de Chauveau et qui a tout fait pour la gloire de son école, avait préparé de longue haleine ces fêtes du Cent-Cinquantenaire, qui se déroulerent ainsi lui.

Le sympathique directeur actuel, le professeur Alfred Faure continua l'œuvre commencée par Arloing et organisa la célébration du Cent-Cinquantenaire pour octobre 1912. Coïncidence curieuse, cette date évoque en même temps le bicentenaire de Bourgelat, qui naquit à Lyon le 11 novembre 1712.

* *

Laissons la parole à S. Arloing, qui narra, en quelques pages délicieuses, l'histoire de l'École de Lyon, dans une brochure intitulée : *Le Berceau de l'enseignement vétérinaire*.

Bourgelat était le plus jeune d'une famille de sept enfants, dont le chef, Pierre Bourgelat, fut échevin de la ville.

Élevé dans une famille qui comptait des négociants et des magistrats, on ignore comment Bourgelat prit le goût du cheval. Néanmoins il se signala dans la connaissance de cet animal et dans l'art de l'équitation, si bien qu'en 1750, sur le rapport favorable qui a été fait de sa

capacité, tant au fait de la cavalerie que des autres exercices qui se montrent dans les académies, le comte d'Armagnac, grand écuyer de France, lui accorda le brevet nécessaire pour tenir l'Académie de Lyon.

A cette époque, les académies étaient des établissements situés au chef-lieu des anciennes provinces, où de jeunes gentilshommes achevaient leur éducation par l'équitation, les armes, la danse et la géographie.

Cette Académie enfanta une École vétérinaire, aussies deux appellations se confondent-elles encore aujourd'hui dans le langage lyonnais, et l'on emploie très fréquemment l'expression « aller à l'Académie » pour « aller à l'École vétérinaire ».

Cette Académie était installée le long du boulevard des Remparts d'Ainay.

Claude Bourgelat avait non seulement des aptitudes pour le cheval, mais il était doué d'une vive intelligence, d'un esprit curieux et novateur.

Il se fit remarquer comme écrivain, entretint des correspondances avec les grands hommes de son époque, et devint l'ami de Voltaire.

En 1740, il publia sous le titre de *Nouveau Newkaste ou Traité de Cavalerie*, un ouvrage où il montra une connaissance étendue de l'organisation du cheval. Dix ans plus tard, il donna ses *Éléments d'hippiatrique ou Nouveaux principes sur la connaissance et sur la Médecine des chevaux* qui eurent un grand retentissement et valurent à l'auteur le titre de correspondant de l'Académie des Sciences de Paris, puis de l'Académie de Berlin.

Reconnaissant l'insuffisance des ouvrages écrits jusqu'à ce jour dans la Médecine des animaux, il conçut dès 1750 l'idée géniale de créer une école où l'on étudierait l'anatomie et les maladies de nos frères inférieurs, fondant ainsi l'enseignement de la médecine vétérinaire.

Bourgelat pressentit tous les services qu'une telle institution pouvait rendre à l'agriculture, à l'hygiène publique et à la science, il comprit que la jeune médecine vétérinaire emprunterait, au début, à sa sœur aînée la Médecine humaine, ses résultats acquis et ses méthodes, mais que plus tard elle lui rendrait cette avance sous forme de découvertes utiles à la fois aux deux médecines, il devina qu'un jour les deux sœurs se prêteraient un mutuel appui.

L'idée fut féconde, elle venait à son heure, elle fut suivie de réalisation grâce à l'autorité et au génie créateur de Bourgelat.

Ce dernier sollicita l'autorisation et le concours de l'État. Le 4 août 1761, Bertin, ancien intendant de la généralité du Lyonnais, qui avait connu Bourgelat pendant son séjour à Lyon, fit signer à Louis XV un arrêt autorisant l'ouverture d'une École Vétérinaire dans la capitale du Lyonnais.

Dans le principe, la nouvelle école devait être annexée à l'Académie d'équitation. Devant l'insuffisance des locaux on abandonna ce projet. Bourgelat installa tout d'abord son



Buste de Claude Bourgelat



Entrée de l'Ecole Vétérinaire de Lyon

école dans le faubourg de la Guillotière, dans les bâtiments d'une hôtellerie ayant pour enseigne *A l'Abondance*.

Il y a peu de temps, une partie des bâtiments subsistait encore à l'angle de la rue de Vendôme et de la grande rue de la Guillotière.

En cette année 1912, qui a vu la célébration du Cent-Cinquantième, la pioche des démolisseurs a fait disparaître les derniers vestiges des locaux de l'Alma mater. A l'heure actuelle, il ne reste plus qu'une plaque commémorative.

C'est dans ces locaux plus que modestes, que s'ouvrait, le 1^{er} janvier 1762, la première école destinée à l'étude des maladies des animaux.

Le *Logis de l'abondance* ne tarda pas à devenir insuffisant; en 1790 l'école fut transportée dans la maison dite des *Deux-Amants*, monastère érigé en 1675 sur les bords de la Saône, près des portes de Vaise, pour les religieuses de Sainte-Elisabeth. Ce local était immédiatement contigu au claustral des *Cordeliers de l'Observance* sur lequel l'école fut bientôt obligée d'empiéter.

C'est dans cet emplacement que la jeune école grandit, multiplia le nombre de ses chaires d'enseignement, créa des laboratoires et vit se former des savants qui portèrent sa renommée aux quatre coins du monde.

Après Bourgelat se succédèrent comme directeurs : l'abbé Rozier, botaniste et agronome distingué, Péan, Flandrin, Louis Bredin, qui sauva l'école à l'époque critique de la Révolution en l'entretenant de ses deniers, Claude-Julien Bredin, le professeur Chauveau, Arloing, et le directeur actuel, le professeur Alfred Faure. Après l'Ecole de Lyon s'ouvrit bientôt, près de Paris, l'Ecole d'Alfort, en 1765, et plus tard celle de Toulouse en 1825. A l'étranger, l'exemple de Bourgelat ne tarda pas à être suivi, et l'on vit naître peu à peu dans les capitales et les grandes villes d'Europe d'abord, et du monde entier ensuite, des écoles dont les maîtres, pour la plupart, étaient des élèves de Lyon.

Les prévisions de Bourgelat furent pleinement réalisées, et l'on ne compte plus aujourd'hui les services rendus par la médecine vétérinaire, à l'agriculture, grâce aux découvertes qui ont permis de lutter efficacement contre les maladies infectieuses du bétail, à l'hygiène publique, en créant des services d'inspection des

viandes, et enfin à la médecine et à la science. Nous nous contenterons de rappeler ici que c'est aux remarquables travaux de MM. Chauveau et Faivre, Chauveau et Marey, sur le cheval, que l'on doit nos connaissances précises sur la physiologie et la pathologie du cœur.

* *

Cela dit, on ne s'étonnera pas que les fêtes du Cent-Cinquantième de la fondation de l'enseignement vétérinaire

aient eu un succès aussi éclatant et aient attiré à Lyon un tel nombre d'étrangers.

Toutes les grandes puissances avaient envoyé des délégués : l'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche, la Belgique, le Danemark, l'Espagne, la Hollande, la Hongrie, l'Italie, le Japon, la Norvège, le Portugal, la République argentine, la Russie, la Roumanie, la Suède, la Suisse, l'Egypte, l'Afrique du Sud.

Tous les corps savants français étaient représentés : l'Académie des Sciences par M. le professeur Chauveau; l'Académie de Médecine par M. le professeur Gariel et par M. Benjamin, vétérinaire à Paris; la Société de Biologie par M. le professeur Lépine; la Société Nationale d'Agriculture par M. le professeur Hennequy; la Société centrale de Médecine vétérinaire par M. Jacoulet. De nombreux Sociétés vétérinaires avaient envoyé des délégués.

L'Université de Lyon était représentée par le recteur de l'Académie, M. Joubin, et les doyens des quatre Facultés : M. Hugonenguc pour la Médecine, M. Depéret pour les Sciences, M. Clédat pour les Lettres et M. Flürer pour le Droit. L'Ecole du Service de santé militaire était représentée par son directeur, M. le médecin inspecteur Polin. Le corps des médecins militaires par M. le directeur du service de santé du 14^e corps, le médecin inspecteur Nimier.

Des vétérinaires praticiens sortis des trois écoles d'Alfort, Lyon et Toulouse étaient venus de soixante-six départements apporter leur tribut de reconnaissance à l'Alma mater.

Des vétérinaires praticiens sortis des trois écoles d'Alfort, Lyon et Toulouse étaient venus de soixante-six départements apporter leur tribut de reconnaissance à l'Alma mater.

La séance solennelle de commémoration eut lieu dans le grand amphithéâtre de l'Ecole en pré-

sence de 650 personnes, sous la présidence de M. Pams, ministre de l'Agriculture.

Assistaient à cette cérémonie, outre les délégués français et étrangers cités précédemment : des parlementaires, députés et sénateurs du Rhône, au nombre desquels M. le professeur Cazeneuve, sénateur du Rhône, président du Conseil général; M.M. Darbot et Viseur, sénateurs, vétérinaires; M. Raçally, député, vétérinaire; M. Rault, préfet du Rhône; M. le sénateur Herriot, maire de Lyon; M. le général Courbebaiss, gouverneur militaire de Lyon, représentant le ministre de la Guerre; M. Roux, directeur des services sanitaires et scientifi-ques et de la répression des fraudes au ministère de l'Agriculture; M. G. Barrier, inspecteur général des Ecoles vétérinaires; M. Chauveau, membre de l'Institut, inspecteur général honoraire des Ecoles vétérinaires; M. Leclainche, inspecteur général des services sanitaires vétérinaires; M. le vétérinaire principal Barrier, chef de la section technique vétérinaire au ministère de la Guerre; les directeurs et professeurs des Ecoles vétérinaires d'Alfort, Toulouse, Lyon.

La séance fut ouverte par un discours très applaudi de M. le Ministre de l'Agriculture, dont nous citerons les principaux passages :

J'ai eu à cœur d'apporter, comme ministre de l'Agriculture, le salut et les remerciements du gouvernement de la République aux vétérinaires, qui, de tous les points du monde, sont accourus à Lyon, en pieux pèlerinage, à l'effet d'y commémorer, dans son berceau, la création de la première Ecole Vétérinaire par l'écyver français Claude Bourgelat.

Il m'a été agréable aussi de donner à l'Ecole Vétérinaire de Lyon une marque non équivoque d'affection et de sollicitude en acceptant la présidence de la belle manifestation professionnelle qu'elle a organisée.

Ne savais-je pas que, nulle part ailleurs, je ne pourrais rendre un hommage plus apprécié à la mémoire du professeur Arloing, son très regretté directeur, qui fut, vous le savez, le promoteur de cette solennité, et aussi, je me plais à le rappeler, le brillant disciple, le savant continuant de votre illustre et vénéré doyen, M. l'inspecteur général Chauveau dont je suis tout particulièrement heureux de saluer la verte vieillesse et la présence ici.

Ne m'était-ce pas encore une occasion exceptionnelle de proclamer devant les corps enseignants des écoles étrangères et françaises en quelle haute estime



Arrivée du Ministre de l'Agriculture M. Pams, à l'Ecole Vétérinaire

on se plaît à admirer la puissance de progrès qu'elle portait en soi, la foi agissante, l'énergie, le talent, l'opiniâtreté du vaillant ouvrier qui voulait, en dépit de tous les obstacles, la mener à bien. A l'heure actuelle, en dehors de l'idée géniale qui les enfants, plus rieurs des méthodes, des procédés, des moyens de la première heure ne subsiste dans nos Ecoles Vétérinaires modernes. C'est qu'autour d'elles, la science a lentement accumulé ses découvertes et qu'attentives à ce qui pouvait leur servir, elles ont, chacune de son côté, ardemment travaillé à leur propre perfectionnement.

En France comme dans la plupart des autres nations, une solide instruction préalable est maintenant exigée des élèves; trente matières distinctes forment l'objet des études dont le cycle est de quatre ans; des maîtres nombreux, soigneusement sélectionnés, disposent de laboratoires bien agencés, bien outillés, qui leur offrent des moyens de démonstration et de recherche satisfaisants; l'enseignement théorique, concourent des applications, est partout doublé d'exercices pratiques étroitement adaptés aux nécessités professionnelles.

Dans le vaste domaine de la biologie, la médecine vétérinaire apporte à la science la riche contribution de ses travaux et marche partout de pair avec la méthode expérimentale, elles mettent en œuvre les mêmes procédés fondamentaux; échantillons échangés leurs découvertes et s'éclairaient mutuellement. Leurs savants se côtoient et collaborent dans les laboratoires, les académies, les Sociétés, les Congrès. Les Gouvernements s'y livrent réciproquement à leurs solennités corporatives, comme si une étroite solidarité les liait, et si tout ce que les uns produisent de beau, de grand, d'utile enrichissait le patrimoine des autres, tant leur champ d'action est proche, bien que leur objet diffère, tant leur but est analogue et parfois identique.

Le ministre parle ensuite du Doctorat en Médecine vétérinaire qui existe déjà dans beaucoup de pays étrangers et qui désirerait voir établir en France. Il reprend :

La corporation vétérinaire, tablant sur les brillants résultats de son passé, peut donc envisager l'avenir avec confiance. Sans elle, on ne saurait rien entreprendre de prospère avec les animaux domestiques, ces facteurs si précieux de la richesse agricole. Peut-on oublier ses magnifiques travaux sur le charbon, la rage, la péripneumonie, la morve, le farcin, le rouget, les affections parasitaires... aujourd'hui vaincues, mais qui, durant des siècles — et hier encore — étaient considérées comme d'inductibles fatatités?

Après le discours ministériel, les délégués de chaque nation viennent apporter à l'Ecole de Lyon leur salut cordial, tandis que la musique militaire exécute les divers hymnes nationaux.

Le recteur de l'Académie de Lyon, M. Jouin, lit une adresse au nom du Conseil de l'Université et salue le professeur Chauveau. Il cite cette phrase de Pasteur : « Si j'étais jeune, ou mieux, à mon âge, si j'étais plus valide, j'irais me constituer élève à l'Ecole d'Alfort. »

Enfin, le directeur Alfred Faure remercie M. le Ministre, d'avoir bien voulu présider cette belle solennité, ainsi que toutes les délégations venues de France et du monde entier pour le couronnement de l'œuvre de Bourgelat. Dans un rapide historique de l'Ecole, il associe à la mémoire de Bourgelat celles de ses continuateurs, les Lecoq, les Rodet, les Chauveau et les Arloing.

La cérémonie terminée, M. Faure conduit ses invités dans les divers laboratoires et locaux de l'Ecole.

Le musée d'anatomie et de tératologie du professeur Lesbère, la collection de moulages d'anatomie pathologique du professeur Cadéac, et le célèbre laboratoire de physiologie, où les professeurs Chauveau et Arloing firent leurs plus belles découvertes, retiennent particulièrement l'attention.

Le titulaire actuel de la chaire de physiologie, le professeur Maignon, élève et disciple d'Arloing, avait préparé une exposition rétrospective des appareils dont M. Chauveau s'était servi dans ses études si remarquables sur la physiologie du cœur.

On y voyait notamment la série des hémodynamographes, le premier dispositif dont le maître s'était servi dans ses expériences de cardiographie, et l'appareil qu'il avait fait construire pour rendre visible cette démonstration à tout un auditoire. Cet appareil permettait de projeter sur un écran, les tracés au cours de leur exécution : expérience mémorable qui fut exécutée dans le grand amphithéâtre de l'Ecole en présence de nombreux savants et en particulier de Pasteur.

Le soir, un banquet officiel de deux cents personnes termine cette belle journée. Il est servi dans le réfectoire de l'Ecole, dont l'austérité toute monacale est adoucie par une décoration du plus bel effet.

La suite des discours est ouverte par M. Raulé, préfet du Rhône, qui remercie le ministre d'être venu donner à l'Ecole de Lyon la consécration de la place prépondérante qu'elle occupe dans le monde scientifique et médical. Il remercie également les délégués étrangers d'être venus participer à cette grande fête vétérinaire et d'en avoir augmenté l'éclat par leur présence.

M. le professeur Gariel parle au nom de l'Académie de Médecine. M. Coignet, au nom du Commerce et de l'Industrie.

M. le D^r Lydtin, le distingué président du Comité permanent des Congrès internationaux de médecine vétérinaire, parle au nom de ce Comité. Il dit combien il est fier d'avoir été convoqué à la fête jubilaire du barreau de l'en-



Portrait de Professeur V. Gallier

Médaille de Louis Bredin, ancien Directeur de l'Ecole

le gouvernement de la République tient leurs travaux et quel prix il attache aux efforts qu'ils tentent de toutes parts pour donner aux étudiants vétérinaires la solide instruction professionnelle qui les distingue et les met à la hauteur de répondre aux besoins de l'agriculture et de l'hygiène modernes?

Quelle évolution parcourue depuis un siècle et demi, Messieurs !

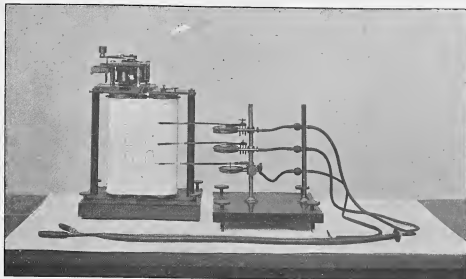
Certes, avant 1762, des tentatives méritoires avaient été faites pour réunir, en de nombreux livres, des notions d'anatomie, des descriptions zoologiques, des recettes et des formules empiriques à l'aide desquelles le charlatanisme le plus grossier exploitait d'ordinaire la crédulité et l'ignorance des cultivateurs. Mais très rares étaient les données basées sur l'observation judicieuse des faits; aucune institution, aucun corps de doctrine systématique n'essayait de les coordonner méthodiquement pour les vulgariser.

Il n'y avait pas de médecine vétérinaire scientifique, parce que l'enseignement technique correspondant, qui a pour objet primordial de répandre des connaissances raisonnées, établies sur des informations certaines, n'existait pas et que nul n'avait eu jusqu'alors le pouvoir de le créer. Les quelques vérités de l'époque étaient submergées dans un fatras de préjugés, de pratiques superstitieuses, d'erreurs, au grand préjudice des cheptels nationaux, mal exploités, décimés par de mauvaises conditions d'hygiène, d'innombrables maladies et de terribles épizooties.

Aussi l'œuvre de Claude Bourgelat vint-elle à l'heure propice; et comme elle répondait à un besoin réel, presque aussitôt elle se propagea dans le monde. Au regard de l'agriculture, la France a donc eu l'incontestable mérite de concevoir et d'organiser l'enseignement vétérinaire. Bourgelat était le contemporain des d'Alembert, des Diderot, des Voltaire, des Montesquieu des Rousseau, en un mot, des Encyclopédistes qui préparèrent la Révolution. Pouvait-il échapper à leur formidable influence novatrice, laisser en friche le champ fécond offert à son génie et qu'il projetait d'exploiter pour la gloire de son pays? Toujours est-il qu'il sut oser et que le succès vint couronner ses efforts.

Tous ces aujourd'hui, Messieurs, les dignes fils des disciples de ce grand Français, qui s'en allèrent partout fonder de nouvelles écoles, répandre et multiplier les bienfaits de l'instruction. L'Alma mater vous accueille avec joie. Ce n'est pas seulement l'Ecole de Lyon, ce sont toutes les écoles françaises qui, loin d'être jalouses, se sentent au contraire très fières de votre prospérité présente et qui vous sont reconnaissantes de l'hommage que vous êtes venus rendre à la plus ancienne d'entre elles.

Bien modestes étaient tout d'abord cette Ecole de Lyon, puis, trois ans après, l'Ecole d'Alfort, qui furent, on le sait, les instruments du fondateur de l'enseignement vétérinaire. Quand on considère avec quelles données techniques, avec quels maîtres, quels élèves, quels locaux, quel outillage Bourgelat entreprit sa tâche,



Premier dispositif de MM. Chauveau et Marey, pour l'inscription de tracés cardiographiques

seignement vétérinaire où sont réunis, sous la haute présidence de M. le Ministre de l'Agriculture de France, les délégués de la grande famille vétérinaire mondiale.

M. le D^r Bang, le savant professeur de Copenhague parle au nom des délégués étrangers.

Le professeur Vallée, directeur de l'École d'Alfort, dans un discours très remarqué, adresse à l'Alma mater, les hommages des Ecoles de Toulouse et d'Alfort. Citons les quelques lignes suivantes :

L'éminent et regretté professeur Arloing, l'initiateur de cette émouvante manifestation, écrivait jadis dans la préface de son intéressante étude sur la maison qui nous accueille : « La comparaison de l'école de la rue de la Guillotière avec celle du quai Pierre-Seize ne peut être qu'un motif d'orgueil pour notre profession et pour la France ».

Si l'essor dans l'organisation, et l'extension dans l'importance, témoignent du mérite d'une institution scientifique, les idées qui y germent, celles qui y fructifient valent mieux pour sa gloire que proportions des locaux et harmonie des aménagements.

Bien plus que était le laboratoire de Claude Bernard; bien sombres et ignorés de la masse, ces caves de la rue d'Ulm d'où jaillirent, sinon les plus géniales conceptions de Pasteur, du moins celles qui devaient rénover la médecine, permettre à la chirurgie contemporaine ses souveraines interventions et ouvrir à la médecine vétérinaire les plus larges horizons.

Bien plus que de son beau domaine, l'École de Lyon doit être fière de son passé scientifique, de ses services, de sa contribution à l'éclat de notre science française. Et cela, Arloing le sentait si bien qu'il écrivit ceci : « Il suffit de jeter les yeux sur le tableau général de notre personnel enseignant pour sentir une œuvre scientifique considérable qu'il serait important et agréable de mettre au jour. » Cette tâche, le porte-parole de Toulouse et d'Alfort aurait voulu l'entreprendre. Mais que de noms à évoquer en cette enceinte ! Saint-Cyr, Toussaint, Cornévin, Gallier, Arloing, parmi les disparus; et, parmi nous, le génial Chauveau, orgueil de la profes-

sion vétérinaire et de la science mondiale tout entière ! »

M. le général Courbebaisse, gouverneur militaire de Lyon, lève son verre en l'honneur des vétérinaires militaires.

M. Herriot, maire de Lyon, dans un toast d'une haute tenue littéraire, après avoir rappelé les relations anciennes de l'École avec la municipalité lyonnaise, adresse des compliments et des remerciements aux organisateurs de cette fête, au directeur Alfred Faure exprime ses hommages au grand Chauveau, salue en des phrases d'une envolée superbe les représentants étrangers et fait un vibrant appel à la paix universelle :

Sans aller jusqu'à croire que la fraternité entre les nations puisse résulter d'une volonté commune, il est bien permis de constater que le rapprochement des élites autour de certaines vérités scientifiques crée des liens de plus en plus nombreux et serrés entre les hommes, une solidarité de bonne volonté. De même que la science pure descend peu à peu jusqu'à ses applications les plus pratiques, ce serait à désespérer de l'humanité, si l'action commune des intelligences ne devait pas avoir peu à peu, mais sûrement, une action sur les volontés troubles de la masse.

M. le sénateur Viseur, vétérinaire, ancien élève de l'École, exprime ses sympathies pour l'École et fait applaudir tour à tour les noms des savants qui lui ont appartenu.

M. le directeur Alfred Faure remercie toutes les personnes présentes et en particulier les parlementaires, d'avoir bien voulu honorer cette fête de leur présence.

M. le Ministre de l'Agriculture, Pams, clôt la série des discours par un éloge de l'École de Lyon. S'adressant ensuite aux étrangers :

Je remercie les délégués des nations étrangères des paroles d'amitié qu'ils ont adressées à la France, ils nous ont compris car ils ont affirmé notre passion de la liberté, en même temps qu'ils rendaient hommage aux efforts quotidiens des enfants de cette nation toujours travailleuse.

Le ministre porte ensuite la santé des gouvernements et des nations représentés avec une si haute distinction.

**

Le lendemain, dimanche, a lieu dans la cour d'honneur de l'École, l'inauguration du buste de Gallier, ancien professeur de l'École, précurseur de Pasteur dans le domaine de la vaccination antirabique.

M. Rabieaux, inspecteur général des services sanitaires vétérinaires au ministère de l'Agriculture, élève et assistant de Gallier pendant huit années dans la chaire des mala-

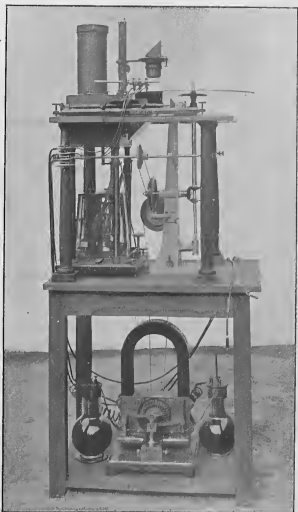


Professeur A. Chauveau, membre de l'Institut; ancien directeur de l'École (1875-1886)

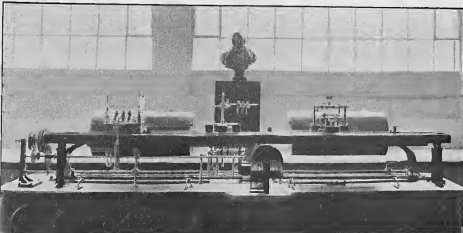
dies contagieuses, lit un discours dans lequel il trace la vie du savant, modèle de modestie et de travail, et signale ses belles découvertes. Parlant de ses travaux sur la rage :

Dès 1879, et le premier, Gallier fait connaître les particularités de l'évolution de la rage inoculée au lapin et montre tout le profit que l'on peut tirer de cet animal réactif, facilement maniable, peu coûteux, d'une entée commode et dont la faible durée de la période d'incubation permet de multiplier les expériences.

En 1881, avant Pasteur, il établit qu'on peut immuniser contre la rage en démontrant que l'injection



Appareil dont s'est servi M. Chauveau pour la projection devant un auditoire des tracés cardiographiques au cours de leur exécution.



Grand enregistreur universel de M. Chauveau, au Laboratoire de Physiologie de l'École

intra-veineuse de salive virulente chez le mouton, non seulement ne donne pas la rage à cet animal, mais le met à l'abri des effets nocifs d'une morsure ou d'une inoculation même préalable.

Cette même année, il étudia les suites de l'inoculation de la morve au chien et montre le rôle que peut jouer cet animal dans le diagnostic expérimental de cette maladie.

Pour juger équitablement la haute importance de ces découvertes, il faut se reporter à l'état de nos connaissances scientifiques lors de la publication. Comme l'a dit Arloing, sans elles, peut-être attendrions-nous encore des conquêtes dont l'humanité bénéficie depuis longtemps.

Ses travaux sur la rage du lapin furent, comme on l'excellamment dit, « la préface de l'étude expérimentale de la rage ». Il servit de point de départ à de multiples recherches, notamment à celles de Pasteur et de ses élèves qui aboutirent quelques années plus tard à la mémorable découverte du traitement antirabique chez l'homme. L'enthousiasme universel que celle-ci souleva, et qui fit plus pour la popularité de Pasteur que tous ses autres travaux, eut pour conséquence de laisser quelque peu dans l'ombre l'œuvre de Gallier. Avec sa nature sensible, il en souffrit cruellement toute sa vie.

A 11 heures, dans le grand amphithéâtre a lieu le couronnement du buste d'Arloing, en attendant l'inauguration du monument, remise à plus tard.

Cette imposante cérémonie avait attiré un très grand nombre de personnes, qui toutes étaient encore sous l'influence du charme qu'exerçait Arloing sur tous ceux qui l'approchaient.

Le maître et grand ami du disparu, le professeur Chauveau, délégué du ministre, donne la parole à M. Lydтин qui prononce en français dans le recueillement le plus complet, les paroles suivantes, et dépose une palme.

Un sort cruel a voulu qu'au lieu de te voir, cher Arloing, aujourd'hui parmi nous, principal acteur de la fête unique que tu as conçue en l'honneur de ton Ecole, nous ne trouvions qu'un buste muet, mais qui nous rappelle les traits si nobles et si sympathiques du maître illustre et du savant fertile qui fut, avec le Pasteur, Rober Koch et Chauveau, le membre d'honneur de nos Congrès internationaux et notre vice-président tant regretté.

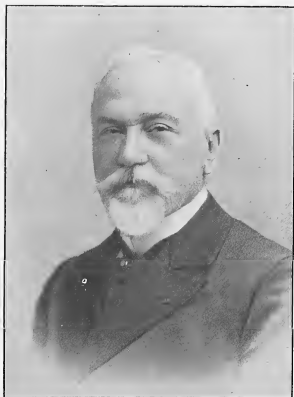
Ton exemple et ton œuvre sont le trésor précieux que nous et ceux qui nous suivent gardérons religieusement à tout jamais!

M. Chauveau prononce ensuite un admirable discours, dont nous extrayons ces beaux passages :

La célébration du tri-cinquenaire de la fondation de l'Ecole vétérinaire de Lyon comportait un hommage solennel à la mémoire d'Arloing, promoteur de cette

belle et grande commémoration. On m'a fait l'honneur de me charger d'écrire cet hommage.

Arloing préparait la réalisation de cette fête depuis des années. Elle devait avoir lieu dans les premiers mois de 1912. Et dès le début de 1911, l'éminent organisateur avait à peu près fini d'en rassembler et d'en



Professeur S. Arloing
Ancien Directeur de l'Ecole (1886-1910)

ordonner les différents éléments et les principaux rouages.

Son avance lui donne pleine et entière confiance. Il ne doute plus que l'idée dont il a été l'ardent et tenace champion, ne soit sûrement réalisée à brève échéance. Et voilà qu'un moment de toucher au but, Arloing s'effondre d'un seul coup, frappé brutalement par le mal imbecille et aveugle, le 23 mars, à 9 heures du matin!

La fête, retardée par les conséquences de ce funeste événement, s'est, hier, déroulée sous son promoteur! Il n'était plus là pour recueillir les chaleureux applaudissements si légitimement dus à sa vigoureuse et intelligente initiative! Nous avons l'immense et cruelle déception de ne pouvoir les adresser qu'à sa mémoire.

M. Chauveau cite quelques passages d'un discours qu'il prononça à Toulouse, à l'occasion de l'inauguration du monument Lulliani.

Arloing, ajoutais-je, était une de nos grandes forces et notre plus brillante assurance. Partout il a su nous servir et nous faire honneur. Il y a toujours réussi, parce que l'homme était à la fois une belle et noble intelligence et un grand cœur, en même temps qu'un très aimable et très sûr caractère. L'étroite intimité qui nous unissait m'avais mis à même d'apprécier, mieux que tout autre, les rares et éminentes qualités d'Arloing. Elles se manifestaient, du reste, en toute circonstance, d'une manière à la fois si éclatante et si naturelle qu'elles n'échappaient à personne. Combien de fois en ai-je rencontré le témoignage dans les mots de condoléances qui m'ont été adressés à propos de la perte du grand ami tant regretté!

Parlant de Bourgelat :

Le savant n'a pas en la prétention de faire une science nouvelle. Il savait très bien qu'il n'y a qu'une seule médecine, dont les deux branches, partant du même tronç, puisent aux mêmes sources les éléments de leur développement.

Pour se mettre en état d'organiser son enseignement de la médecine des animaux, Bourgelat avait largement mis à contribution la médecine humaine; il s'était fait

aider dans son travail d'initiation personnelle par les membres du Collège de Chirurgie de Lyon, et surtout par le célèbre Foutouan, son ami.

Il veut que la médecine vétérinaire rende à la médecine humaine ce que celle-ci a donné à celle-là. « Les portes des Ecoles — c'est Bourgelat qui parle — seront sans cesse ouvertes à tous ceux qui, chargés par état de veiller à la conservation des hommes, auront acquis, par le nom qu'ils se seront fait, le droit d'y venir interroger la nature, chercher des analogies et vérifier des idées dont la confirmation ne peut qu'être utile à l'espèce humaine. »

D'importants résultats ont été obtenus ainsi du temps même de Bourgelat. Il aime à citer, entre autres exemples, les nombreuses expériences faites par l'Ecole de Lyon, sous les yeux de Rast le fils, pour la physiologie du grand Haller.

Ne sont-ce pas là, exposés en quelques lignes, les principes fondamentaux de la méthode expérimentale appliquée à la culture de la pathologie comparée?

« Scientifiquement, il n'y a qu'une médecine », disait l'autre jour à Paris, en terminant son allocution à la séance d'ouverture du premier Congrès de pathologie comparée, M. le ministre de l'Instruction publique Guist'haut.

En citant ainsi ma formule favorite, il se ralliait à la manière de voir de Bourgelat, celle qu'Arloing et son maître immédiat avaient toujours professée.

A midi, ces fêtes se terminent par un grand banquet, réunissant quatre cents personnes.

Le préfet, le maire, le sénateur Cazeneuve, le sénateur Darbot, ancien élève de l'Ecole de Lyon, prennent la parole.

M. l'inspecteur général des Ecoles vétérinaires Gustave Barrier, dans un toast éloquent et très applaudi, s'incline à son tour devant M. Chauveau, le maître respecté, et lui adresse les plus glorieux hommages.

Acclamé partout où il parait, M. l'inspecteur général Chauveau ne pouvait rencontrer d'occasion plus heureuse pour recevoir de la Vétérinaire mondiale, l'hommage sincère de profonde affection et de légitime fierté qu'elle doit à celui des siens qui a porté si loin et si haut le bon renom de la science française.

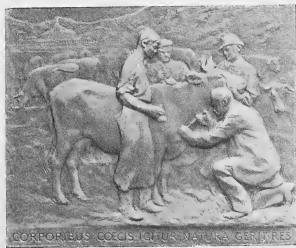
Si Bourgelat fut le fondateur de l'Enseignement vétérinaire, à vous appartient sans conteste la gloire d'en être devenu le rénovateur.

M. Labat, directeur de l'Ecole de Toulouse, puis M. Chauveau clôturèrent la série des discours.

Ainsi se terminèrent ces brillantes fêtes, qui resteront inscrites au livre d'or de la médecine vétérinaire, comme un des souvenirs les plus mémorables de son histoire.



Plaque frappée en l'honneur du Prof. Arloing



Plaque frappée en l'honneur du Prof. Arloing

HOPITAUX DE CONSTANTINOPE

Par le Docteur LUCIEN LIBERT

L'heure est plus que jamais opportune de porter notre attention sur l'organisation hospitalière de la capitale de l'Empire ottoman. En un article antérieur (Æsculape, n° d'octobre), notre collaborateur le D^r Libert a surtout envisagé, en ce domaine, l'effort philanthropique grec. Voici maintenant la contribution des autres nations européennes. A l'instant présent, tous les hôpitaux de Constantinople sont consacrés aux soins à donner aux blessés de la grande guerre balkanique. L'Hôpital Français, en particulier, dont notre ami le D^r de Lacombe est chirurgien en chef, n'a pas failli à sa tâche. Cent cinquante blessés, depuis le commencement de la guerre, ont passé par ses salles. Nous espérons donner prochainement sur le sujet des notes précises et vécutées.

Pour l'Influence Française

L'ORIENT fut très longtemps un admirable champ d'expansion pour l'influence de notre pays, et je me rappelle toujours ma surprise en constatant qu'à Constantinople, comme dans tout l'empire ottoman, le français était universellement compris et universellement parlé. Les efforts de nos missionnaires, et de l'Alliance Israélite universelle ont porté leurs fruits; partout la France reste l'éternelle civilisatrice, partout catholiques et musulmans essaient de se pénétrer de notre génie; et cela n'est pas sans éveiller certaines jalousies.

L'Allemagne, en ces dernières années, a consacré des sommes très importantes à la fondation d'écoles qui concurrencent partout les nôtres, sans grand succès d'ailleurs; il n'est pas jusqu'à l'Italie, notre mauvaise sœur latine, qui ne laisse échapper aucune occasion de nous diminuer un peu. Mais la Turquie, malgré son gouvernement et malgré nos rivaux, nous reste désespérément attachée.

Aussi, pour être plus sûr d'en finir, avons-nous décidé de nous supprimer nous-mêmes. Je ne dirai pas, à nouveau, l'extrême parcimonie de notre gouvernement, quand il s'agit d'attribuer une subvention à une œuvre consacrée à l'influence française; mais il est un point de vue qui ne peut manquer en Orient de frapper tout esprit averti. Le français est la langue internationale; universellement adopté, il est universellement parlé; les administrations turques et allemandes des bateaux et des che-

les Congrès internationaux, où le prince Lichnowsky, ambassadeur d'Allemagne à Londres, reconnaît que la langue française « encore aujourd'hui sert de véhicule à la pensée internationale », mais où malheureusement il doit soutenir des luttes très âpres en Belgique, en Suisse, en Alsace-Lorraine, tandis que la diplomatie de certains pays le rejette, nous nous faisons les promoteurs irréfutés de cette langue barbare qui a nom l'esperanto. Que le représentant d'un pays dont l'influence est très limitée, et dont la langue sans harmonie n'a aucune chance de se propager, qu'un Polonais comme le Docteur Zamenhof soit le champion d'une nouvelle langue universelle, cela n'a rien qui doive nous surprendre; mais ce n'est pas en France que devrait se recruter ses partisans, en cette pauvre France mutilée, qui reste malgré tout le pays du clair langage et des grands semeurs d'idées. Nous devrions être les derniers à oublier qu'en 1783, l'Académie de Berlin mettait au concours la question suivante: « Qu'est-ce qui a rendu la langue française universelle? Pourquoi mérite-t-elle cette prérogative? » Le jour où l'idiome esperantiste aura remplacé le français, ce sera la mort de cette influence, qui à travers les siècles, nous avait donné le droit de parler au monde, et d'en être écouté...

Il est un autre danger. Partout dans l'Orient d'idéale lumière, la médecine vient chercher sa meilleure inspiration dans les traités de nos grands cliniciens, et chacun loue à l'envi nos méthodes toutes d'ordre et de clarté; le moment est sans doute mal choisi pour mener

contre les étrangers, dans nos hôpitaux, l'odieuse campagne que l'on sait. Le jour qui n'est pas loin, peut-être, où tous ces étudiants s'en iront vers les cliniques allemandes, c'est encore un peu de ce qui fut notre grandeur passée qui sera fini à tout jamais.

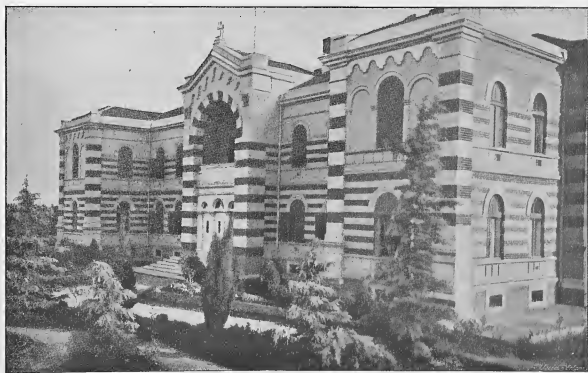
La France, hélas! ici-bas, n'a pas d'ennemie plus redoutable qu'elle-même.

L'Hôpital Bulgare

Bien que l'une des plus nombreuses de Constantinople, la colonie bulgare ne possédait pas d'hôpital jusqu'en ces dernières années. En 1895 se forma une Société de Bienfaisance, « La Fraternité », sous la présidence de Mgr Joseph I^{er}, exarque des Bulgares. On faisait, cette année-là, le 25^e anniversaire de l'exarchat; on acheta des terrains; on ouvrit une liste de souscription. Un riche philanthrope bulgare, Eveloghi Gheorghieff, entreprit la construction de l'hôpital, et demanda qu'il portât son nom. Il mourut malheureusement avant d'avoir parachevé sa tâche; mais M. Ivan Guechoff, l'homme d'Etat bien connu, mena à bonne fin l'œuvre de son compatriote. L'hôpital, qui a coté 400.000 francs a été ouvert le 20 décembre 1901, avec 20 lits; mais la véritable inauguration eut lieu le 25 avril 1902, pour le jubilé de Mgr Joseph.

L'hôpital est situé aux portes de Constantinople, dans le faubourg de Chichli, sur les hauteurs de Férikuey. Après avoir longé le grand cimetière grec, on arrive sur un tertre gazonné où se dresse le monument élevé aux officiers, morts pendant les journées de 1909, pour la défense de la Constitution. Du pied du monument la vue s'étend splendide sur la Corne d'Or, sur Eyaub, et sur la divine vallée des Eaux Douces d'Europe; par les pentes du ravin la route descend vers Therapia, et vers la forêt de Belgrade. Il y a là tout près de Péra et de Stamboul grouillant de vie, un coin de calme et de repos, parmi une nature qu'Allah a ciselée avec un art consommé...

L'hôpital est là tout près, au bord de la route, non loin d'un petit café turc, auprès du grand



Vue générale de l'Hôpital Bulgare de Constantinople

À l'heure où les français est la langue seconde des classes cultivées du monde entier, où le Président de la République Chinoise décrète qu'il sera, désormais, la langue diplomatique, où il est universellement adopté dans



L'Hôpital Français de Constantinople

séminaire bulgare, au fond d'un jardin planté d'ifs et de sapins; et je n'ai qu'à me réclamer d'Esclape, pour qu'un de ses grands amis, le chirurgien Morphow, me fasse parcourir les salles. L'hôpital comprend deux ailes, l'une est réservée à la chirurgie, l'autre à la médecine; au centre se trouve la chapelle. Le budget est de 90.000 francs dont 30.000 sont fournis par des malades payants, auxquels quelques chambres sont réservées; beaucoup viennent de l'intérieur de la Turquie, et font jusqu'à deux ou trois jours de chemin pour recevoir les soins que nécessite leur état. 1.200 malades sont hospitalisés par an; 800 Bulgares, 200 Arméniens, 100 Russes et le reste comprend des Grecs, des Turcs et des Européens. Une consultation externe très active voit défiler près de 4.000 malades, dont la moitié seulement est bulgare. Le service médical comprend un médecin-chef directeur, un chirurgien-chef, un chirurgien-adjoint, un médecin consultant pour les yeux, et un consultant oto-rhino-laryngologiste. Le gouvernement bulgare, contrairement à ce que fait le gouvernement grec, ne se désintéresse pas de l'œuvre de ses compatriotes à l'étranger; il donne 40.000 francs de subvention annuelle à l'hôpital bulgare de Constantinople...

L'hôpital est très bien entretenu; les dortoirs, de six lits au maximum, ont un air très coquet, et, de place en place, ces dortoirs communiquent avec des terrasses. Les malades peuvent aller y prendre l'air, et jouir de l'incomparable panorama sur le ravin de Buyuch-Déré, où paissent dans l'herbe rare de longs troupeaux de moutons... L'aile chirurgicale a fait particulièrement l'objet de tous les soins; elle a une importance considérable si l'on songe qu'il s'y pratique plus de 600 interventions par an. La salle d'opérations, et la salle de stérilisation sont tout à fait modernes. L'hôpital, d'ailleurs, est bien conçu jusque dans ses moindres détails; il produit lui-même son électricité. Lorsque les revenus le permettront, on construira un pavillon chirurgical de 20 lits. Une buanderie mécanique est en voie d'installation...

Un pavillon d'isolement, divisé en deux moitié parfaitement séparables est utilisé pour les contagieux; et il se dresse, derrière l'hôpital, dans un jardin où fleurissent bon nombre de

L'Asile des Petites Sœurs des Pauvres

La France, en Orient plus que partout ailleurs, est restée fidèle à sa grande mission civilisatrice, et elle joue un très noble rôle dans tout ce qui touche à la charité et à la bienfaisance. Il faudrait un article entier pour envisager cette œuvre, pour parler de la Société de Bienfaisance, siégeant au consulat de France; de l'œuvre des Sœurs de Charité, de l'œuvre des Dames de Charité, de l'œuvre des Messieurs. Ce qui m'a le plus touché,

peut-être, dans cette concurrence hospitalière, où tous les pays rivalisent dans la plus noble émulation, c'est l'œuvre des Petites Sœurs des Pauvres. C'est en 1891 qu'elles sont venues s'établir à Constantinople. Elles furent tout d'abord installées, bien à l'étroit, dans une humble maison de Chichli; mais avec le temps l'œuvre a prospéré, et elle possède aujourd'hui la plus belle installation qui se puisse rêver.

Comme tant d'autres installations hospitalières, l'asile se dresse sur cette colline de Péra et de Chichli qui descend en pentes un peu rudes vers la Corne d'Or. Les bâtiments se sont peu à peu agrandis et complétés, à mesure qu'augmentaient les dons, et ils ont maintenant la forme d'un Γ dont les trois branches, à deux étages, enserment un vaste jardin. Il suffit d'être pauvre et d'avoir soixante ans pour être admis; peu importe la nationalité ou la religion; ainsi 220 vieillards peuvent attendre sans trop de douleur l'heure de l'anéantissement final; les plus valides travaillent, vont, viennent dans les ateliers de cordonniers, de tailleurs, de peintres, de menuisiers, ou bien entretiennent le jardin. Pour les malades qui peuvent se lever, des salles de réunion sont aménagées au rez-de-chaussée; le deuxième étage est réservé aux malades alités et aux paralytiques; et je rencontre là quelques aphasiques et quelques déments séniles. La mortalité, étant donné le grand âge de la plupart des assistés, n'a rien qui doive surprendre; elle frappe par an un quart de la population. Tous les dortoirs sont clairs et gais. Ils donnent sur un couloir qui possède de très grandes baies vitrées, et, vu du jardin, l'asile ressemble à une grande serre. Mais ce qui frappe avant tout, c'est la propreté vraiment extraordinaire qui règne partout.

Il y a là 220 vieillards, la plupart infir-

mes et gâteux; je suis allé à l'asile de très bon matin, par une rafale de pluie, comme il y en a parfois à Constantinople, en décembre; et personne n'attendait ma visite. Tout était dans l'ordre le plus parfait; les carreaux des dortoirs ne présentaient pas une seule tache, les lits étaient tous faits avec des draps très blancs; et pour donner des couvertures à tous ces pauvres veuves, on avait cousu, bout à bout, des centaines d'échantillons d'étoffes, tombés au rebut dans les grands magasins de Péra. Pour cette lourde besogne, elles sont vingt sœurs, dont six en permanence s'en vont solliciter les aumônes deux à Péra, deux à Galata, deux à Stamboul; elles reviennent le soir les mains chargées d'offrandes, et ce ne sont pas les Turcs qui donnent le moins. De combien d'heures d'abnégation et de dévouement silencieux, la vie de cet asile est-elle faite? Nul ne le pourra jamais savoir, et les petites sœurs qui sont là ne demandent point qu'on s'occupe d'elles. Recueillir les infortunés, adoucir les souffrances humaines, assister les agonisants est le rôle qu'elles ont choisi ici-bas; et dans ce pays où nul n'est sûr du lendemain, où le fanatisme couve, comme le feu sous la cendre, pour des réveils terribles, leurs cornettes font rayonner dans le ciel, un peu de la lumière des espoirs éternels.

* * *

L'Hôpital Français

En 1700, la Chambre de Commerce de Marseille établit, sous le nom d'Hôpital Saint-Louis, une modeste construction en bois, destinée à abriter les matelots français malades; et les choses restèrent en cet état pendant près de cent cinquante ans. L'arrivée des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, en 1846, donna à l'établissement une activité nouvelle; peu à peu les baraquets s'agrandirent. A la suite de la guerre de Crimée, les médecins français jouirent en Turquie d'une grande réputation. Ils fondèrent la Société Impériale de Médecine.

En 1893, l'ancien hôpital fut démolí, et on édifia sur le même emplacement, en haut de la grande rue de Péra, le nouvel hôpital qui a été inauguré en 1896. Il comprend trois bâtiments parallèles avec annexes transversales, le tout à un étage. Lorsqu'il fut construit, il réunissait tous les progrès de l'hygiène; mais à l'heure actuelle, il est certainement inférieur à



L'Hôpital Allemand de Constantinople

plusieurs des hôpitaux européens. Il doit son succès au renom qu'a conservé la médecine française dans ce pays qui nous reste obstinément fidèle malgré les vicissitudes politiques. Les Français constituent à peine 6 0/0 de la totalité des malades traités. La grande majorité est formée par les Grecs, puis viennent les Arméniens et les Turcs ; on y soigne aussi des Monténégrins, des Allemands, des Italiens, des Autrichiens, des Russes et jusqu'à des Japonais. Tous les malades n'habitent pas Constantinople, surtout depuis la constitution ; beaucoup viennent des provinces : de Brousse, d'Andrinople, de la Syrie, du littoral de la Mer Noire ; les consultations externes sont particulièrement suivies : trente malades viennent en moyenne à chacune d'elle. Le personnel médical comprend :

Un médecin chef : D' Arié.

Un médecin adjoint : D' Nicolaidi.

Un chirurgien chef : D' de La-combe.

Un chirurgien adjoint : D' Ma-naéloglou.

Un oculiste bactériologiste : D' Gabrielidis.

Un oto-rhino-laryngologiste : D' Phiotiades.

Le budget s'élève à 90.000 francs. Le gouvernement français accorde une subvention de 18.000 francs alors que les hôpitaux italien et autrichien touchent chacun 40.000 fr. de leur gouvernement respectif. On conçoit que l'hôpital éprouve quelques difficultés financières. Il est aidé par une société de bienfaisance, alimentée par les cotisations des membres fondateurs, donateurs et adhérents. Enfin, les malades paient tous une certaine somme ; la société de bienfaisance paie le traitement des indigents. L'hôpital possède 95 places. Les chambres de première classe sont particulièrement confortables. Une chambre de quatre lits est réservée pour les marins du stationnaire.

Le D' Ritzo a donné de l'hôpital, en 1900, une description qui est à l'heure actuelle encore exacte :

Le bâtiment gauche comprend le dispensaire, la polyclinique avec petite salle d'opérations et salles spéciales pour les yeux, les oreilles, le larynx, etc., les salles d'attente séparées pour hommes et pour femmes, les chambres des médecins internes du service, et une salle de bains pour les enfants.

Le bâtiment central comprend au sous-sol les cuisines, l'office, les fours, les étuves, les calorifères, la buanderie, le réfectoire du personnel, les caves, la salle d'hydrothérapie, un laboratoire. Le rez-de-chaussée renferme six grandes salles pour malades, chacune avec service de garde, bain, vestiaire et cabinets. Le premier étage comprend huit suites avec services spéciaux, destinées au traitement de malades particuliers.

Le bâtiment droit est de tous points analogue au bâtiment central. L'hôpital possède naturellement le chauffage central et l'électricité.

Et grâce à son personnel d'élite, au dévouement inlassable de ses médecins, il voit, chaque année, sa clientèle augmenter.

Hôpitaux Européens

L'hôpital allemand est situé à Péra même ; et rien n'a été épargné pour en faire un hôpital de tout premier ordre. Ce n'est un secret

pour personne que l'assistance allemande a fait dans le dernier quart du XIX^e siècle des progrès considérables ; mais c'est une vérité que nous n'aimons pas reconnaître, il est beaucoup plus simple de taxer de snobisme les esprits avertis qui dénoncent le péril. Faite à l'étranger, cette constatation est profondément humiliante pour notre amour-propre ; mais elle est préférable cependant à une admiration chauvine, néfaste pour notre influence.

L'hôpital allemand réalise, d'une façon parfaite, le problème de l'assistance gratuite et payante. Pour les malades de première classe, il possède au troisième étage des chambres avec une terrasse superbe, et une vue incomparable sur le Bosphore, la côte d'Asie et les îles des Princes. Tout y est remarquablement

possède un très beau jardin planté de palmiers. Un ascenseur dessert tous les étages, et malgré les vastes proportions de l'édifice, il n'y a de la place que pour 80 malades ; il n'y a pas de malades admis gratuitement ; la commune d'origine paie pour les indigents. Les salles d'opérations sont installées avec un luxe inouï ; les flacons d'alcool, les boîtes à pansement, tout s'ouvre au moyen de pédales ; un cabinet noir contient une installation complète pour la cytoscopie ; quant au service des Rayons X, il est le plus complet de Constantinople. Tout est prévu pour l'électrothérapie, pour la balnéothérapie depuis l'installation de bains payants pour les habitants de Péra jusqu'à la douche périnéale. Un pavillon d'isolement contient six chambres pour la scarlatine et pour la diphtérie.

L'hôpital russe de Saint-Nicolas que dirige l'excellent D' Stchetpotiev me semble une œuvre beaucoup plus méritoire, car il est livré à ses seules ressources, et ne touche aucune subvention du gouvernement. Il se trouve à Chichli, à la bifurcation des routes, un peu plus loin que l'école militaire. C'est une grande maison, peinte en gris-bleu. L'hôpital fut fondé en 1874 sur l'initiative de l'ambassadeur de Russie, et ne fonctionna pas pendant un an et demi, lors de la campagne de 1877. Il a pour but de donner des soins aux malades russes, et aux porteurs de passeports russes. On accepte aussi les Bulgares pauvres et les Monténégrins, qui pour la plupart viennent très malades d'Asie Mineure. Un dispensaire, annexé à l'hôpital, soigne des indigènes, surtout des femmes, qui reçoivent les médicaments gratuitement. On hospitalise 450 malades ; il en vient consulter 15.000.

Le budget est d'environ 35.000 roubles, alimenté par un droit sur les passeports russes, par un impôt proportionnel au tonnage, payé par les bateaux russes traversant le Bosphore, par les rentes d'un capital de 200.000 roubles. Je ne donnerai pas la description des différents dortoirs, ni de l'installation très complète de l'hôpital ; il y a là tout ce qu'il faut pour faire de la bonne besogne, et le D' Stchetpotiev s'y emploie avec un inlassable dévouement. Sa science, très appréciée à Constantinople, n'a d'égale que sa grande bonté.

De nombreux hôpitaux mériteraient encore de retenir notre attention : hôpitaux arméniens, hôpital italien, hôpital anglais, hôpital israélite.

Signalons l'Hôpital international de Saint-Georges pour enfants. Fondé pour soigner les enfants pauvres sans distinction de race ni de nationalité, il subsiste grâce à l'aide précieuse de la Mission de Saint-Georges et des Sœurs. Il est situé rue Felek, à mi-chemin entre Péra et Galata. Un service d'orthopédie y est confié au D' Sarantis Papadopoulos ; il est complété par une salle de gymnastique ; une terrasse permet d'y faire la cure d'air. L'hôpital a été édifié dans une maison laissée par le littérateur Psichari, et qui date de 80 ans ; un terrain appartenant à l'hôpital permettra la construction d'un pavillon de 80 lits. Actuellement



Vue extérieure de l'Hôpital des enfants à Chichli (Ancien Hôpital Hamidié)

prévu ; dans les couloirs recouverts d'un linoleum tout neuf, on rencontre des lavabos à chaque pas ; je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il existe chauffage central, électricité, salle de bains et cuisine à chaque étage, téléphone entre toutes les salles ; et ce n'est pas la colonie allemande qui profite le plus de tout ce confort, puisque sur 120 malades il y a seulement 25 Allemands. Il y a naturellement double salle d'opérations septiques et aseptiques, salle de stérilisation, salle de rayons X, d'électrothérapie et de photothérapie.

Un très joli pavillon avec crèche et salle d'isolement est réservé aux enfants ; à l'hôpital est adjoind un asile de vieillards. On trouve également un pavillon de contagieux et de tuberculeux, une salle pour les marins du stationnaire, qui ont presque tous la syphilis ou la blennorrhagie. J'ai vu dans ce pavillon deux petits Turcs spécifiques ; la plupart de ces malheureux font des formes osseuses, extrêmement graves, et ceux que l'on m'a présentés avaient une perte de substance, intéressant la moitié de la figure.

L'hôpital autrichien peut seul rivaliser avec l'hôpital allemand, qu'il détrône peut-être à cause de sa construction plus récente ; il est situé également à Péra, non loin de la caserne de Medjidji, au bord d'un ravin, où sur les arbres dénudés volent des centaines de corneilles. Il joint aussi d'une vue superbe sur le Bosphore, qu'interrompt seulement un bain turc. Il

un pavillon neuf, à un étage, est construit et contient de belles chambres pour adultes. La destination primitive de l'hôpital a en effet été modifiée; et sur 70 malades hospitalisés il y a 40 adultes et 30 enfants. Le D' Yanni Papadopoulos fait là une consultation oto-rhino-laryngologique, particulièrement suivie.

Un autre hôpital, *Gerémia*, est plutôt une maison de santé privée. Fondé en 1849, dans un local appartenant au pharmacien Gerémia, il fut légué par testament aux prêtres de la mission, dits Pères-Lazaristes. Il a été doté en 1891 d'une nouvelle aile, et en 1899 d'une bonne salle d'opération. Dirigé aujourd'hui par la R. Sœur Augustine Apack, son médecin chef est le D' Narly, son chirurgien en chef le D' Sotopras. Certes, l'hôpital est établi dans une vieille bâtisse, mais il est bien entretenu, il a des spécialistes qui jouissent à Constantinople d'un véritable renom; le titre de chirurgien chef de cet hôpital est l'un des plus enviés, et il assure une clientèle immuablement fidèle.

Hôpitaux Turcs.

Les Turcs ne manquent point d'insister sur ce fait que leurs pères étaient de grands conquérants, et aussi de grands organisateurs dans tous les domaines de l'activité humaine; et ils citent, avec complaisance, les hôpitaux construits à Andrinople par Bajazet II, à Brousse par Bajazet I, à Magnésie par la sultane Bezm' Alem, mère de Selim I.

Le premier hôpital ottoman fut construit à Constantinople par Mahomet II le Conquérant, en l'an 875 de l'hégire, non loin de la mosquée qui porte son nom. Plus tard, en 946, Soliman II éleva un hôpital au nom de sa femme, Hasséki Sultane. Vingt ans plus tard, il fit construire un nouvel hôpital dans le quartier où s'élève actuellement

la célèbre mosquée qui rappelle sa gloire. Dans les temps modernes, le sultan Abdul-Hamid s'est attaché principalement à l'amélioration de l'hygiène et de l'assistance, et la crainte de ce souverain ne saurait faire oublier ses grandes qualités d'administrateur.

Après la chute d'Abdul-Hamid, la Préfecture de la ville créa une administration de l'Assistance Publique, dont la direction fut confiée à Noureddin Bey, qui a étudié en Europe les questions d'assistance.

Sous son active direction, des efforts très louables ont été faits, pour doter Constantinople d'hôpitaux modèles, mais il faut bien le dire, la plupart des constructions avaient été projetées déjà par Abdul-Hamid. Malheureusement, en Turquie, ce qui fait le

plus défaut, c'est l'esprit d'entretien et de conservation; on construit un très bel hôpital ou une très bonne route, mais les budgets suivants ne prévoient qu'une somme très minime pour les réparations nécessaires.

J'ai visité l'*Hôpital Hamidié* (1) pour enfants, qui fut en son temps, de l'avis des techniciens, une merveille hospitalière, et déjà on sent la décrépitude et la ruine prochaines. C'est en

laboratoires: un pour l'analyse des urines, un pour l'anatomie pathologique, un troisième pour la chimie; un pavillon divisé en boxes est réservé aux contagieux; les typiques ont une salle spéciale, et les tuberculeux également.

Dans le bâtiment central, une chambre est destinée au sultan, et un pavillon entier a été destiné à l'hospitalisation des dames du harem impérial. Mais l'hôpital est loin d'être propre: il est beau coup de recoins qui ne sont pas entretenus; de tous côtés, on devine un relâchement dans l'administration et dans la surveillance; deux pavillons de contagieux servent à l'heure actuelle de remise pour le bois de chauffage.

Cette incurie est une caractéristique de l'administration turque; il en est une autre, qui paraît spéciale au régime Jeune-Turc, c'est la mégalo-manie. On veut faire grandiose, « kolossal ». Aussi les emprunts se succèdent-ils avec une rapidité inquiétante.

Une sage réparation des deniers permettrait de soulager bien des infortunes, de remédier à bien des misères. A Stamboul, il n'y a pas de Maternité; l'obstétrique hospitalière n'existe pas, et l'on préfère gaspiller des sommes importantes pour édifier deux pavillons de chirurgie. Les plans comportent des perfectionnements dont l'urgence ne se faisait pas sentir; un étage presque entier de ces pavillons est réservé à un musée d'anatomie pathologique, et l'on entrevoit par avance ces innombrables vitrines avec quelques fibromes que personne ne regardera jamais. Pendant ce temps, de pauvres gens attendent dans la rue que quelques misérables meurent ou guérissent pour prendre leur place!

Si encore les bâtiments ainsi remplacés étaient vraiment hors d'usage; mais j'ai visité l'*Hôpital Hasséki*, où

Hôpital des femmes, qui va bientôt tomber sous les coups des démolisseurs. Il est situé à Stamboul, dans un emplacement admirable. Il est constitué par des baraquements contenant chacun une vingtaine de lits; de grandes fenêtres laissent pénétrer les rayons du soleil. L'hôpital est propre et bien tenu; on eût pu le conserver.

D'autres hôpitaux, plus désuets, rendent d'incomparables services; tel l'*Hôpital du VT cerole*, situé au cœur même de Péra. Il est affecté aux opérations urgentes, et n'a que 35 lits. Fondé en 1856, lors du grand choléra, il reçoit chaque année un millier de malades.

Incurie et fatalisme, d'une part, mégalo-manie, d'autre part, rapprochent la Turquie, chaque jour, de la décomposition finale.



Constantinople. — Un coin du Cimetière d'Eyoub (d'après la Revue Internationaliste Illustrée)

1898 que cet hôpital fut érigé par Sa Majesté Impériale, au nom de Hatidjé Sultane, sur les hauteurs de Chichli; rien ne fut négligé pour en faire un hôpital de tout premier ordre. Des portes ciselées furent envoyées du palais impérial pour clore les pavillons.

Un pavillon de 130 lits est réservé à la tuberculose chirurgicale, un autre sert pour la polyclinique, un troisième pour la radiographie. Le pavillon des maladies de la peau contient un grand nombre de cas de favus. Parmi les malades qui viennent à l'hôpital, 5 0/0 des petites filles sont délorées, et atteintes de syphilis ou de blennorrhagie. La pharmacie contient trois

(1) Les Turcs se gardent bien, à l'heure actuelle de toute appellation pouvant rappeler le sultan déchu; l'Hôpital Hamidié porte aujourd'hui le nom d'Hôpital des enfants.

CHLORO-CALCION

Solution titrée de Chlorure de Calcium chimiquement pur, stabilisé,
exempt d'HyPOCHLORITES et d'HCl libre. — 40 gouttes — 1 gr. de
CaCl² pur. (20 à 40 gouttes matin et soir dans un peu d'eau sucrée).

Les potions courantes au Chlorure de Calcium ont un goût désagréable; elles s'altèrent en moins de 24 heures (« javellisation », apparition d'hyPOCHLORITES et d'HCl); CHLORO-CALCION est agréable et indécroposable. C'est le plus assimilable des sels de chaux (chaux digérée), donc le meilleur recalCIFiant. Il possède en outre au plus haut degré les propriétés spéciales et si remarquables du Chlorure de Calcium.

1. Tuberculose, Maladies des Os. (Recalcification)

Les recalCIFiants usuels sont très peu assimilables. Ils doivent d'abord être transformés par l'HCl du suc gastrique en Chlorure de Calcium. Le mieux est donc d'administrer ce sel. HCl du suc gastrique est en effet utile à la digestion, surtout chez les tuberculeux où il est si souvent en déficit.

Tuberculose, Lymphatisme.
Rachitisme, Croissance.
Fractures (Consolidation rapide).

2. Grossesse Allaitement

La Femme enceinte ou la Nourrice se décalcifie au profit de l'enfant qu'elles portent ou allaitent. La Grossesse est une cause d'auto-intoxication. Or CaCl² recalCIFie (c'est de la chaux quasi digérée), désintoxique (il supplée la fonction thyroïdienne).

Eclampsie, Vomissements, Albuminurie.
Déminéralisation, Tuberculisation.

3. Hémorragies Maladies du sang

Arthus et Pagès, Carnot, nous ont montré que la présence de CaCl² dans le sang en quantité suffisante est un des facteurs essentiels de la coagulation. CaCl² étant un sel de chaux déjà " digéré " passe directement dans le sang.

Toutes Hémorragies.
Hémophilie, Purpura, Scorbut.
(CaCl² augmente la résistance globulaire).

Chlorose, Anémie.

Il ne suffit pas d'apporter aux globules sanguins du fer, du manganèse... il faut surtout rendre au sérum la chaux qui lui manque pour permettre aux globules la vie et l'activité.

4. Auto-intoxication Neuro-arthritisme

Il y a là bouleversement du métabolisme du Calcium, diminution de la teneur en chaux du sang et des humeurs, " hypocalcémie ".

Urticaire, Accidents sériques (Anaphylaxie).
Asthme, Rhume des foies.
Albuminurie, OEdèmes brightiques.

LA REPRÉSENTATION DE L'OBÉSITÉ DANS L'ART PRÉHISTORIQUE

Les femmes dont l'art préhistorique nous a laissés des représentations sont obèses, potiques, mais non stéatopyges, nous dit M. le Dr Félix Regnault dans une intéressante note à la Société d'anthropologie. C'est ainsi que la statuette en ivoire trouvée à Brassempouy représente non pas une femme stéatopyge, mais simplement obèse et potique.

On a retrouvé des figurines d'aspect semblable en Bulgarie, en Chypre, en Grèce aux

à la période de la décadence, qui représentent des femmes aux hanches démesurément élargies, et dont les mains



Statuette néolithique des Cyclades conservée au Musée d'Albion

soutiennent des seins énormes et flasques.

Les représentations de femmes obèses sont également fréquentes chez les sauvages actuels. Comme les préhistoriques, comme les Babyloniens, comme les Turcs, comme les Arabes, les sauvages aiment la Vénus polysarcique et tirent vanité de la possession de femmes aux formes plantureuses, signe d'oisiveté et de suralimentation.



LES AMIS DU LATIN

Le sort en est jeté : les primaires pourvus du brevet supérieur ou du diplôme de conducteur des Ponts et Chaussées, pourront devenir médecins.

La Ligue des Amis du latin vient de publier à un moment opportun, sous la signature de M. Pierre Leguay, auteur

d'un livre remarqué, la *Sorbonne, une Fête histoire parlementaire de la réforme de 1902*. M. Anstoy de France a écrit pour cette ligue une préface qui enfonce en peu de mots les meilleurs arguments en faveur des études latines. On ne saurait trop méditer la page liminaire du docte et délicieux maître :

S'il est certain que le français ne sort pas directement du latin classique, il n'en est pas moins vrai que les deux langues sont parentes et que la connaissance de l'une importe à la connaissance de l'autre.

Les deux langues diffèrent de génie. Sans doute. Et c'est pourquoi l'étude comparative qu'on en fait est utile aux jeunes gens : elle leur révèle le mécanisme du langage et leur enseigne à discerner les nuances les plus fines de la pensée; elle leur inculque l'esprit d'analyse sans lequel toute recherche est impossible, toute intuition fautive.

Mais il ne s'agit pas seulement de la langue latine; il faut considérer aussi la littérature latine. Elle abonde en pensées grandes et fortes, en traits vigoureux et simples très propres à former de jeunes esprits. Comme cette littérature s'est beaucoup inspirée des ouvrages des Grecs, elle offre, par endroits, une image encore ressemblante de ce que l'humanité a produit de plus beau; et puisqu'il est malheureusement inutile de songer à une restauration des études grecques en France, c'est par le latin que l'hellénisme peut pénétrer les intelligences et y inspirer le sentiment de la mesure et de l'harmonie. Nulle langue moderne, enseignée méthodiquement comme le latin, n'aurait la même vertu éducative. Le thème latin, la version latine forment les jeunes gens à penser juste. Et cela est si vrai que M. Henri Poincaré considère que l'étude du latin est une préparation très utile à l'étude des mathématiques.

Lors de la Renaissance, les humanités, instituées et mises en honneur par toute l'Europe ont suscité un élan prodigieux de la science et de la pensée. La fin des humanités serait la mort du génie français.

M. Pierre Leguay ne pouvait offrir au public sa spirituelle étude sous de meilleurs auspices.

CONFÉRENCES

DE L'UNIVERSITÉ DES ANNALES

HISTOIRE. La Renaissance. Lundi à 5 heures.
6 janv. *Montaigne, Rabelais*, par EMILE FAGUET.
13 janv. *Charles-Quint*, par EMMET DAUBET.
20 janv. *Catherine de Médicis*, par FURCK-BERTHAUD.
27 janv. *Soliman et Roxolane*, par GASTON RABATOT.

LITTÉRATURE FRANÇAISE. La Poesie. Mardi à 5 heures, répétée le jeudi suivant à 3 heures (16, 7 janv.-13 janv. *Les Jardins*, par EDOUARD HERBOT.
14 janv.-20 janv. *La terre et le foyer*, par GABRIEL MOORE.

21 janv.-27 janv. *L'héroïsme antique*, par ABEL BONNARD.

28 janv.-30 janv. *L'antité*, par JULES TRUFFIER.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE. La Renaissance. Mercredi à 5 heures, répétée le vendredi suivant à 2 heures 1/2.

8 janv.-10 janv. *Comment j'aurais défendu La Fontaine*, par HENRI ROBERT.

15 janv.-17 janv. *Tragédies nationales*, par JULES RICHARD.

22 janv.-24 janv. *Comédies de caractères. Craince et Jarcas*, par JEAN RICHARD.

29 janv.-31 janv. *Comédies légères. L'esprit et la fantaisie*, par JEAN RICHARD.

LES CONTEMPORAINS. Les Auteurs et leurs œuvres. Jeudi à 5 heures.

9 janv. *Comédie-française en 1870*, par ADOLPHE BASSON.

16 janv. *La grande Catherine*, par PAUL GOSSET.

23 janv. *Le Reine Laurier*, par le Marquis de SÉGUR.

30 janv. *Madame Récamier*, par EDOUARD HERBOT.

HISTOIRE DE L'ART. Les Merveilles de la Renaissance. Vendredi à 5 heures.

10 janv. *Le château d'Azé*, par HENRY ROUPOU.

24 janv. *Château de la Loire*, par AUBÉ DE LASSUS.

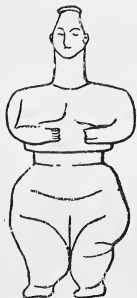
31 janv. *Chémilly*, par HENRY ROUPOU.

MUSIQUE. Des Fêtes antiques aux fêtes royales. Samedi à 5 heures.

11 janv. *Les fêtes de Louvre*, par ERNEST CHARLIER.

18 janv. *Les fêtes à Versailles*, par E. SOREL.

25 janv. *Les fêtes chez la duchesse du Maine*, par G. de LA FOURASSÈRE.



Statuette néolithique dont le moulage est au Musée de Saint-Germain

périodes cycladienne et prémycénienne.

On en trouve aussi de nombreux exemples dans l'art antique, les terres cuites grossières, provenant de Babylone,

INNOVATION

LAIT

DÉPÔT GÉNÉRAL :
Pharmacie CHEVRIER, 21, Faubourg Montmartre - PARIS

POUDRE

COLD-CREAM

LA SIGNIFICATION DES TATOUAGES
CHEZ LES PEUPLES PRIMITIFS

En différents points de la terre et à toutes les époques, un degré identique de développement social correspond à une floraison de sentiments artistiques et religieux. C'est aussi l'expression évidente d'idées et d'actes dépendant d'une même cérébralité, tout à fait caractéristique d'un état fétichique.

La religion primitive, c'est-à-dire l'ensemble des pensées et des actes qui ont rapproché les hommes, est une manifestation de l'instinct conservateur : c'est le sentiment du besoin de protection et d'adoration.

De là le mysticisme et l'indéfectible espérance qui se révèlent par les totems, les caractères idéographiques, les tatouages, des pratiques mythiques.

Aux temps quaternaires, on a montré qu'il était fait usage de matières colorantes rouge, jaune et noir que l'on trouve d'ailleurs dans les sépultures de l'âge du renne; à ce moment, sur les cadavres, on

appliquait des poudres colorées, surtout de charbon; ou bien les corps étaient décorés et les os étaient peints en rouge. A l'époque présolutréenne, on a trouvé

de nombreuses substances colorantes. Celles-ci étaient broyées avec des cailloux dans des blocs présentant des godets, puis appliquées sur la peau avec une sorte

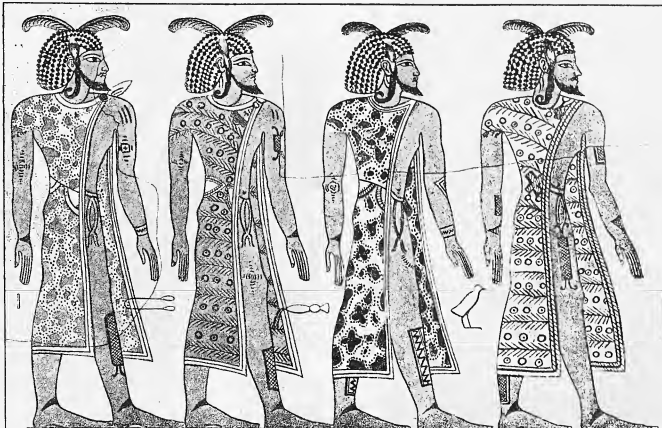
de spatule à bec de flûte, ou conservées dans un tube en canon de renne. Les trouvaux sont encore plus fréquentes dans les sépultures de l'époque magdalénienne.

Il est donc certain que les tribus de l'âge du renne employaient tous les produits de peinture corporelle.

Cette coutume devient encore plus fréquente à l'époque néolithique.

Partout, à côté des os humains, on rencontrait parfois dans des vases des substances colorantes, surtout de l'ocre rouge. Les os étaient souvent colorés avec celle-ci. En Espagne, on a trouvé de l'hématite et du cinabre. A Sgurula, près de Rome, un crâne présentait les os de la face peints avec du cinabre, comme si la coloration des morts avait reproduit celle que présentaient les vivants.

Le Dr Bertholon (de Tunis) a établi les origines néolithique et mycénienne des tatouages des indigènes actuels du Nord de l'Afrique. La pratique des tatouages chez ceux-ci est « un archaïsme prolongé ». Les cinquante-sept figures de son mémoire montrent qu'à plus de trois mille ans de distance, les ta-



Tatouages figurés sur les tombes de Sati Pt. C'étaient des populations de l'époque Lycéenne. Les guerriers représentés sur le tombeau de Sati Pt avaient de nombreux tatouages. Ainsi, sur les bras, des lignes formant une croix, un bracelet près du poignet; deux ou trois lignes parallèles sur l'épaule gauche; le symbole de Neït sur les bras, la jambe ou la cuisse; un tatouage de forme quadrilatère avec damier; des tatouages en triangle à la base supérieure (Mém. de Bertholon, Arch. d'Anthropologie criminelle, 15 oct. 1904).

EAU MINÉRALE NATURELLE
S-LÉGER POUQUES ALICE

ALCALINE, LITHINÉE, FERRUGINEUSE, RECONSTITUANTE

La plus agréable des Eaux minérales

C'est le REMÈDE LE PLUS PUISSANT contre les

DYSPEPSIES, GASTRALGIES

C'est la véritable Eau de régime des FAIBLES, des CONVALESCENTS et des NEURASTHÉNIQUES

La Source ALICE de POUQUES est la seule Eau minérale médicamenteuse ordonnée dans le traitement de la Tuberculose par la Récalcification

CARABANA PURGATIVE, DÉPURATIVE, ANTISÉPTIQUE

La seule qui, outre l'effet purgatif immédiat, assure une action curative sur les organes malades

Spécialité synthétique

ANTI-DIABÉTIQUE

DONT CHACUN DES ÉLÉMENTS A ÉTÉ PRÉPARÉ PAR UNE SOMMITÉ MÉDICALE

• DIABÉTIFUGE •

EXPÉRIMENTÉ AVEC SUCCÈS DANS LES HÔPITAUX DE PARIS

AGIT SANS LÉSER AUCUN ORGANES

5 fr. la boîte de 50 cachets. — Dose : 2 cachets par jour.

Après les premiers cas de Diabète, les suivants :

MÉTRITE, NÉPHRITE, THYROÏDITE, LÉSIONS GÉNÉRALES, BRÛLURES, LŪME, HÉMIPLÉGIE, WEST

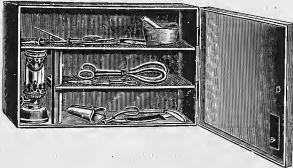
CHAMPELLE, 10, rue de Valenciennes, PARIS

FORMULATEURS ET STÉRILISATEURS

HÉLIOS

ÉCONOMIE et SIMPLICITÉ
NI PRESSION, NI LIQUIDES

Stérilisateur n° 2 avec un formulateur A. . . 37 fr.
Formulateur B avec 500 pastilles. . . . 17.85



Brochures et Renseignements
sur les autres modèles sur demande :

27, Rue des Petits-Hôtels, PARIS



taouages indiqués sur les figurines des tamboues de Nagada se retrouvent de nos jours, avec les mêmes caractères, avec des dessins identiques, sur les mêmes parties du corps chez nos Berbères de l'Afrique du Nord, chez les Kroumirs. Il y a unité d'ornementation sur les deux rives de la Méditerranée. Le tatouage libyen donnant le symbole de Neit, la divinité de Sais, est figuré par une navette: il se trouve sur des Tamboues représentés dans le tamboue de Seti I^{er} (XV^e siècle avant notre ère). Ce tatouage symbolique ou religieux, sous forme d'un quadrilatère allongé, entre dans la plupart des tatouages indigènes modernes. Ainsi, s'est transmis de génération en génération le tatouage libyen. Peu à peu, ce symbole primitif, on a ajouté des ornements simulant bras, jambes et tête, d'où un aspect anthropomorphique. Bertholon a ainsi conclu: « Le tatouage moderne des Tunisiens se relie d'une façon très étroite, comme style et symbolisme, avec ceux des Tamboues de la XIX^e dynastie égyptienne. »

Ces hommes primitifs n'avaient pas une grande variété dans leurs dessins d'ornementation: les mêmes types de lignes et de figures étaient employés dans la céramique, les dessins sur pierre, ou même pour les peintures ou tatouages qu'ils faisaient sur leurs corps.

Les figurines de Tordos (à l'ouest de Broos), celles de Jablanica (en Serbie) montrent des dessins de tatouages représentant, sur les seins et l'abdomen, des triangles, des dents de loup, un dessin en forme de S couché, comme une ébauche de Swastika.

Les figurines de la station néolithique de Coucouteni (Moldavie) représentent comme une peinture de corps: c'est l'orne-



Tatouage de paltrine



Ornementation d'un vase mésoéolien



Tatouage en feigue



Tatouage du bras d'un Tunisien du Sud



Scorpion: a, poterie de Nagada b, tatouage moderne



Fragment d'œuf de Tiriabé (d'après Schliemann)



Andraches d'un vase de Nagada

Tatouages de l'Afrique du Nord (Mémoire de Bertholon)



Tatouage de bras



Tatouage de bras



Andraches d'un vase de Nagada

ment de la céramique de cette époque. Ce sont les lignes croisées concentriques des dolmens de Bretagne et d'Irlande. Hérodote raconte qu'un peuple scythe, les Budins, habitant au nord de la mer Noire, se peignait tout le corps en bleu et en rouge. Virgile, dans ses *Georgiques* (liv. II, v. 115) parlant des climats les plus opposés, cite les Arabes; *Pélasque Gélonas*: les Gélonas étaient une peuplade armée des bords du Danube. Peut-être que ces peintures de tout le corps sont représentées par les statuettes de Coucouteni. Qu'il en soit, on a établi par des fouilles dans les tumuli des Kourgouzes de la vallée du Danube ou du Sud de la Russie que les peuples qui se peignaient ainsi tout le corps avaient la coutume, après déshabillage, de peindre en rouge les os des morts.

Sur les statuettes de l'Archipel, on a trouvé des rivages en terre cuite portant des traces de peinture et des marques de tatouages, datant de l'époque du bronze; c'est-à-dire, jusqu'aux temps homériques; or, il est facile de calculer que de la guerre de Troie à 1912, il s'est écoulé plus de 3,000 ans.

M. Perrot et Chipiez, dans leur *Histoire de l'Art*, ont décrit trois statuettes de femmes nues tatouées provenant de l'île de Chypre, datant de deux mille ans avant notre ère. Comme sur les statuettes de Tordos et de Coucouteni, le tatouage est surtout abdominal, avec des raies parallèles à la partie supérieure des cuisses.

Les communications humaines se font par trois moyens: la mimique, la parole, l'écriture. Les manifestations variées de l'art du dessin qui viennent d'être indiquées sont comme les balbutiements ou

FABRICANTS D'INSTRUMENTS DE CHIRURGIE, DE PRÉCISION, APPAREILS ORTHOPÉDIQUES

A. CLAVERIE, 234, faub. Saint-Martin, Paris.

Le nouveau « MAILLOT CLARANS », ceinture idéale pour affections abdominales. Obésité chez l'homme et chez la femme.

KRAUSS (E.), 16, 18, 20, rue de Naples, Paris. Tél. 546-15.

Optique et Mécanique de précision. Les Centrifugeurs Krauss, nouveaux modèles, sont indispensables pour les analyses de sang, lait, pus, urines, crachats, matières grasses, etc. — À Main (1 et 2 vitesses); à Eau; Electriques (courant continu, courant alternatif).

Microscopes. — Microtomes. Demander la Brochure spéciale gratuite.

WICKHAM, ancien externe des Hôpitaux de Paris, Hors concours. Membre du Jury, 15, rue de la Banque, Paris. Tél. 270-55.

FABRIQUE DE BANDAGES HERNIAIRES. — Appareils à pièces interchangeables, légers, confortables, d'une robustesse et d'une sécurité absolues. Le principe mécanique qui préside à leur construction leur donne une supériorité incontestable.

Contention partielle, souvent guérison.

COGIT (E.) et C^{ie}, boul. St-Michel, 16, Paris. Tél. 612-20.

Constructeur d'Instruments et Appareils pour les Sciences.

Fournitures générales pour Bactériologie et Micrographie.

Dépôt pour la France des Microscopes et des jumelles à prismes E. Leitz.

LUER (F.) et Docteur W. WULFIN (LUER), 104, boul. Saint-Germain, Paris. Tél. 815-30.

Fabrique d'instruments de Chirurgie et d'appareils de Médecine.

HUIT GRANDS PRIX.

Catalogue sur demande: 1^o Spécial pour l'ophthalmologie (1901); 2^o Spécial pour l'oto-rhino-laryngologie, l'asophago-trachéobronchoscopie (1911); 3^o pour la Chirurgie générale (1904).

THERMOTHÉRAPIE, appareils du Dr Miramon de la Roquette, pour la pratique médicale courante.

Air chaud; Lumière. Helmreich, constructeur, fournisseur des hôpitaux, à Nancy.

THERAPEUTIQUE PAR LES AGENTS PHYSIQUES

Hydrothérapie - Mécanothérapie - Electrothérapie - Massage - Rééducation - Rayons X - Radium - Air chaud - Lumière

ÉTABLISSEMENT HYDROTHERAPIQUE d'Auteuil

12, rue Boileau - Paris (XV^e)

DOCTEUR J. OBERTHUR, DIRECTEUR

Le plus MODERNE au point de vue du confort et de l'hygiène, le plus COMPLET au point de vue de l'installation physiothérapeutique

Maladies nerveuses. Affections chroniques de la nutrition (régimes alimentaires variés suivant les cas et les exclusifs). Morphinomane.

ELECTROTHERAPIE BAINS DE LUMIERE ELECTROBIER. Système HELMREICH et BOWEN. HYDROTHERAPIE sous toutes ses formes

BAINS DE SCHENBRUNN (près Zoug, Suisse). Établissement hydrothérapique à 70 m. d'altitude.

Médecin-directeur: J. C. Hegglin. Demander la brochure spéciale gratuite

MANGEZ DE LA MAREE FRAÎCHE VENANT DIRECTEMENT DE LA MER **LE RÉGAL**

DEMANDEZ LE COUS POSTAL A M. GRISET-BOULOGNE-MER

Envoi d'essai 1 KILO net 2^{fr} 50 franco

langage ou les ébauches d'une religion montrant leur nature sociale. Les hommes ont fait alors de longs et patients efforts pour communiquer, s'entendre, se rattacher les uns aux autres. Le langage et des idées communes étaient aussi nécessaires à l'existence de l'individu qu'à la durée de la collectivité.

Auguste Comte (*Pol. Pos.*, t. II, ch. IV, p. 228, 235) a émis une opinion confirmée par les recherches modernes : la sculpture, puis la gravure ont précédé la peinture. En effet, la sculpture imite, la peinture idéalise.

Les Australiens, les Boschimens de l'Afrique du Sud, de nos jours, se livrent exclusivement à la peinture et les parois

ciennes, Solutréenne et Magdalénienne, des manifestations esthétiques d'un art assez avancé se sont montrées sous forme de sculpture en ronde bosse, en bas-relief, de figures incisées ou peintes, de signes plus ou moins géométriques (lignes et points), de graffiti ou de tatouages parietaires.

Nous allons voir qu'aux périodes suivantes on constate la peinture ou la coloration de tout le corps ou d'une partie, d'incisions ou de tatouages sur la face ou dans une région spéciale.

La *Revue Taniisme* (1902 et 1903) a publié les travaux de M. Flamand et du capitaine Maumené. Le premier s'est occupé des pierres écrites de Berbérie (quelques-unes sont préhistoriques et représentent des animaux du Nord de l'Afrique). Le second observateur a décrit des dessins et peintures de rochers, de caractère néolithique, provenant de la région située entre Laghouat et Géryville. « C'est, pendant plus de 100 mètres, une suite ininterrompue de buffes, d'épiéphants et de chevaux. » M. L. Jaquot, en étudiant les *dessins rupestres de Tiont*, signale l'analogie de ces dessins avec des figures semblables au Transval.

Partout sur notre planète, et à tous les âges de l'Histoire, à un premier degré de développement social correspond une floraison artistique, véritable manifestation d'idées, d'acts et de sentiments, dépendant de la cérébralité caractéristique d'un état fétichique.

Les dessins de troglodytes se trouvent dans des cavernes obscures, sur des parois lisses ou rugueuses; tantôt il y a une ou deux figures, d'autres fois celles-ci sont nombreuses, superposées, comme faites par plusieurs générations. Des voûtes sont complètement recouvertes; ainsi, il y

a une trentaine d'animaux sur une coupole d'Altamira que l'on a désignée du nom de « la Chapelle Sixtine de l'art quaternaire ». Ces dessins d'animaux varient dans leurs dimensions : il y a un bison dans les parois de la grotte de Font-de-Gaume (Dordogne), qui a près de 2 m. 70 de long; le plus souvent, les dessins sont plus petits, quelques-uns ont les dimensions d'une miniature.

Ces dessins ou figures peuvent se diviser en trois classes assez nettes : animaux, figures et mains humaines, emblèmes mythiques.

La première, celle des animaux, représente une grande variété : beaucoup de mammifères, mais le chien n'est pas représenté; une seule grotte renferme des images de poissons; aucun oiseau; pas de végétaux. Les espèces les plus anciennes (mammouth, rhinocéros, ours) figurent dans les grottes du Périgord; dans celles des Pyrénées et surtout des Sierras, on trouve des figures de cerfs et de bœufs.

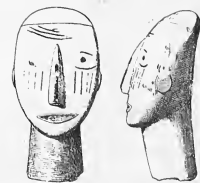
La deuxième catégorie ou des figures humaines sont moins bien dessinées, peu nombreuses (seulement dans huit cavernes). On relève des croquis de têtes mal venues, incomplètes ou grotesques; de même le reste du corps difforme. Les organes génitaux mâles ont tous des dimensions exagérées, un gros phallus est peint en rouge.

Il y a aussi des mains humaines sur les parois ou au plafond : à *Gargas* (Hautes-Pyrénées), on en compte 150.

La troisième classe de ces dessins est constituée par des lignes et des points : ce sont des signes conventionnels ou géométriques, d'après Franck Delagay. Ils sont peu pour la plus haute importance : nous les retrouvons reproduits dans les

tatouages primitifs et ils ont persisté jusqu'à notre époque dans les tatouages de l'Afrique du Nord.

Nous pensons que ces signes représentent des *emblèmes mythiques*. Ce sont des



Tête d'Aurougo

Traces de dessins de couleur rouge et noir; ridés ou cheveux sur le front. Lignes verticales sur les joues et le nez.

groupes de lignes parallèles, des traits rayonnant d'un centre, des triangles en forme de toit, des figures en forme de boucliers, en dents d'un peigne, en échelle incurvée, en massue, en flèches ou harpons, en croix, des entrelacs de lignes parallèles et contournées, puis des groupes de points, gros ou petits, en séries ou en lignes, en bandes, en cercle ou ovale. Comment expliquer ces dessins? On peut croire que ce sont des emblèmes, des symboles, des représentations idéographiques. Ne seraient-ce pas des pratiques magiques en relation avec le totemisme? On ne saurait y voir de la fantaisie, un jeu, une distraction; il est bien plus probable que ces dessins ou ces emblèmes étaient importants et utiles. Ils représen-



Figurins de Tardos

leur des seins un tatouage en forme d'anneau. Sur l'ombilic un triangle avec un S couché; de chaque côté lignes sinuées et un losange. Dans le dos, dessins sur les omoplates; deux lignes parallèles à la ceinture, des dents de loup. Sur les fesses, un losange.

de leurs cavernes sont enluminées de dessins en couleurs, semblables à ceux qu'on a relevés dans les grottes de l'Europe occidentale. Il est établi qu'aux périodes Aurigna-

SEL de HUNT

Alcalin Type

Spécialement adapté à la Thérapeutique Gastrique
Dyspepsies, Gastralgies
Action sère, Absorption agréable, Innocuité absolue

C'est grâce au Sel de Hunt que la Médication alcaline est devenue vraiment la Clef de voûte de la Thérapeutique Gastrique par sa forme de Sel friable. Il est admirablement adapté à tous les besoins de cette Thérapeutique. Il remplace avec un avantage marqué tous les Alcalins simples ou composés. La Clinique montre qu'il ne peut être remplacé par aucun.

LABORATOIRE ALPH. BRUNOT, 16, rue de Boulainvilliers, Paris

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

SOCIÉTÉ ANONYME
 CAPITAL : 500 MILLIONS

SIÈGE SOCIAL : 54 et 56, rue de Provence

SUCCURSALE : 134, rue Rouannais (Place de la Bourse) à PARIS

SUCCURSALE-OPÉRA : 25 à 29, Boul. Haussmann

DÉPÔTS DE FONDS à intérêts en compte ou à échéance fixe; taux des dépôts : de 1 an à 2 ans 2 1/2 % de 4 ans à 5 ans 4 %; net d'impôt et de timbre; — ORDRES DE BOURSE (France et Étranger); — SOUSCRIPTIONS SANS FRAIS; — VENTE AUX QUICHETS DE VALEURS LIVRÉES IMMÉDIATEMENT (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.); — ESCOMPTE ET ENCAISSEMENT D'EFFETS DE COMMERCE ET DE COUPONS Français et Étrangers; — MISE EN RÉGLE & GARDE DE TITRES; — AVANCES SUR TITRES; — GARANTIE CONTRE LE REMBOURSEMENT AU PAIR ET LES RISQUES DE NON-VÉRIFICATION DES TIRAGES; — VIREMENTS ET CHÈQUES sur la France et l'Étranger; — LETTRES & BILLETS DE CRÉDIT CIRCULAIRES; — CHANGE DE MONNAIES ÉTRANGÈRES; — ASSURANCES (Vie, Incendie, Accidents), etc.

SERVICE DE COFFRES-FORTS

(Compartiments depuis 5 fr. par mois; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension)

98 succursales, agences et bureaux à Paris et dans la Banlieue; 889 agences en Province; 3 Agences à l'Étranger (LONDRES, 53, Old Broad Street - Bureau à West-End, 65, 67, Regent Street), et SAINT-SEBASTIEN (Espagne); correspondants sur toutes places de France et de l'Étranger.

CORRESPONDANT EN BELGIQUE

Société Française de Banque et de Dépôts

BRUXELLES, 70, Rue Royale; — ANVERS, 74, Place de Meir
 OSTENDE, 21, Avenue Léopold.

REVUE INTERNATIONALE

ILLUSTRÉE

UN PEU DE TOUT

Revue de grand luxe, la plus belle et la moins chère

Abonnement d'essai de 3 mois, France : 2 fr. — Étranger : 3 fr.

Abonnement annuel, France : 12 fr. — Étranger : 18 fr.

182, Rue de Rivoli — PARIS

taient la descendance ou l'étiquette de la tribu, de la collectivité, ou bien ils signifiaient une sorte d'emprise de tel ou tel animal. Ces cavernes étaient alors comme des sanctuaires et des temples, où, peut-être, se réunissaient les hommes des sociétés totémiques, aux sentiments fétichiques, attachés aux mêmes pratiques cultuelles et religieuses. Et était alors l'ensemble des traditions anciennes.

Sur les parois de ces cavernes est tracée une sorte de « Bible », le livre unique du troglodyte.

Les prémisses de la morphologie sociale se trouvent dans ce *scapulocretum* des temps passés. Mais l'existence collective, passagère ou permanente dans ces grottes indique une organisation morale et religieuse.

Les phénomènes psychiques chez un primitif tiennent à la participation à une même totem : l'animal ou sa représentation sur les parois de la caverne sont une même substance. Les choses se transforment ainsi en idées. Par cette transfiguration, sous une forme idéalisée, ces représentations aident à former les premiers éléments de la morale, d'une religion, du droit. C'est bien de l'idéalisme, et, dans la vie sociale, les facteurs d'ordre psychique sont plus importants que les facteurs d'ordre matériel : la science de la morale est surtout une science sociale.

Chez les peuples primitifs, les phénomènes sociaux se confondent avec les phénomènes moraux et religieux.

L'animal ou le totem est l'emblème, le signe de la collectivité, à la fois symbole religieux et drapeau de la conscience collective. « La religion, dit Durkheim, est une chose éminemment sociale. Les représentations religieuses sont des représentations collectives qui expriment des réa-

lités collectives; les rites sont des manières d'agir qui ne prennent naissance qu'au sein des groupes assemblés et qui sont destinés à susciter, entretenir ou réfaire certains états mentaux de ces groupes ».

Le tatouage de l'homme primitif est de même la marque de l'affiliation, un signe de reconnaissance, l'annulation immuablement attachée à l'individu, le préservatif de tous les maux, le symbole qui se trouve même reproduit sur la stèle de sa tombe.

Suivons les transformations de ces coutumes dans des milieux sociaux différents de l'âge des cavernes.

Quand les hommes se furent construits des demeures, les agglomérations se formèrent : il y eut alors consécration des coutumes précédentes avec transformation et adaptation au nouveau genre de vie.



Figurines Cypriotes



Il résulte des documents dont nous allons parler, qu'à des époques reculées, plus de deux mille ans avant notre ère, dans les civilisations ségimes, égyptiennes, chez les peuples des rivages méditerranéens, l'art de marquer la peau et de la colorer bachelé, le tatouage est répandu que l'art de tailler les cailloux périodes précédentes.

Mais, à tous les moments de l'histoire, le tatouage est un rituel religieux ou un symbole hiératique, une consécration. Nous le verrons avoir une origine totemique, être le préservatif des maux, porte-bonheur ou amulette, et même signe de flétrissure; ou bien encore un tatouage de famille, sorte d'état civil, tatouage de caste et embleme professionnel.

Dans une étude sur « Géta, roi des Édoles » le professeur Perdrizet rapporte une citation d'Artemidore qui, dans sa *Clef des Songes*, prétend que les Thraces de bonne famille ta-

taient leurs enfants; chez les Gètes, seuls les esclaves étaient tatoués.

Hérodote a fait la même constatation pour les Thraces, chez lesquels le tatouage était un signe de noblesse, alors que les gens de basse inférieure n'usaient pas de ces marques.

Les vases antiques du v^e siècle montrent des Ménades ou femmes Thraces tatouées, portant l'image d'un faon sur la jambe, ou plus souvent sur le bras. Le faon était un symbole dionysiaque dans l'origine, mais les Ménades le dépeignaient vivant et le dévoilaient cru. Les hommages aux mêmes mystères avaient une feuille de lierre tatouée sur le front.

Pour les Thraces, le tatouage était, non un simple ornement, mais bien un rituel religieux. Le tatouage chez les primitifs, dit P. Perdrizet, est une consécration; le fidele reçoit sur sa peau la marque indélébile du dieu auquel il est censé appartenir, comme une pièce de bétail reçoit sur sa robe la marque de son propriétaire, ou comme un esclave est marqué au chiffre de son maître, « etc. »

Flaubert, après le désastre du camp d'Autharie, décrit le champ de bataille où tant de mercenaires ont trouvé la mort, et signale l'état des cadavres. Il décrit d'abord la marche de la putréfaction, différente sur les corps des hommes du Nord ou sur ceux des Africains, puis il insiste sur le caractère des signes pouvant établir l'identité de ces cadavres, d'origine si différente, par la variété des tatouages qui représentent des totems ou une marque de tribu:

On reconnaissait les mercenaires aux tatouages de leurs mains: les yeux soldats d'Antiochus portaient un épervier; ceux qui étaient de l'Égypte, un crocodile; ceux d'Éphèse, chez les princes de l'Asie, une hache, une grenade, un marteau; dans les

Traitement rationnel de la Constipation

PAR LA

RICINOPALMINE LAGOUTTE

à base d'huile de ricin pure désodorisée, édulcorée et parfumée

Nouveau purgatif-laxatif doux, prompt et sûr, sans aucune toxicité

GOUT AGREABLE, LE MEILLEUR POUR LES ENFANTS

Convient à tous, même aux femmes à l'état de grossesse

Échantillons et littérature sur demande :

Laboratoire de Pharmacie galénique, 5, boulevard des Broglies, Lyon

Le flacon : 3 fr., dose pour 6 purgations; le flacon d'essai : 1 fr.

STATIONS THERMALES FRANÇAISES

Les Fumades (Gard)

Station hydrominérale ouverte toute l'année. Deservie par la gare de Saint-Julien-les-Fumades (Autobus à tous les trains; durée du trajet 10 minutes).

Grand-Hôtel. Hôtel Diane-Hôtel Romain (Électricité. Chauffage central). Postes. Téléphone.

Altitude : 150 mètres.

Climat provençal. Eaux sulfhydriques calciques et bitumineuses.

Ces eaux sont les plus sulfhydriques de France et sont spécialisées en outre par leur forte teneur en bitume. Elles sont souveraines contre les affections de la peau et des voies respiratoires.

L'établissement thermal fonctionne toute l'année.

Médécine. — Dr Courjeou.

Vichy

Altitude : 260 mètres.

Bicarbonates sodiques fortes.

Sources. — Jaillissent sur des deux rives de l'Allier, extrêmement nombreuses, formant un vaste bassin : les unes chaudes (Chomel 44°, Grande-Grille, Hospital, Lucas), les autres froides (Célestins, Parc, Lardy, Larbade); la caractéristique de toutes ces sources est leur forte teneur en bicarbonates (dont le bicarbonate de soude constitue les 4 cinquièmes); débit considérable (de 20.000 à 50.000 et 200.000 litres pour les principales sources).

Indications.

a) **Principales :** 1° Hépatopathes, surtout lithiasiques, amélioration considérable ou guérison dans toutes les formes (lithiase larvée, lithiase confirmée) ictere catarrhal; congestion du foye à la suite de dysenterie ou de diarrhée de Cochinchine, congestion paludéenne (Grande-Grille).

2° **Diabétiques :** la plupart rentrent dans la grande classe des hypernatés (glycosurie par anhépatie) et voient disparaître

polyurie, polydipsie, migraines; le sucre tombe à quelques grammes ou bien est supprimé.

3° **Gastropathes :** résultats souvent excellents mais variables, ne dépendent exclusivement ni du régime, ni de l'hygiène, ni de l'état de la musculature, ni même de symptômes subjectifs. Amélioration surtout chez les dyspeptiques hépatiques, dyspeptiques arthritiques (goutteux, obèses, gravelleux). En tous cas, amélioration presque immédiate chez *hypopéptiques*, amélioration plus lente chez *hyperpéptiques*.

4° **Arthritiques, obèses, gravelleux, goutteux.**

Contre-indications. — Peu nombreuses: asthéniques (surtout); surveiller la cure chez hypertendus (aortiques et artério-sclérotiques).

Médécine. — Alquier, Audouin, Barget, Beaudonnat, Bernard, Bienfait, Bignon, E. Bine, Bouet (M.), Boussion, Cahen, H. Carrogies (v. r. de l'Établissement), Chabrol, Champagnat, Charneau, Chevruet, Chopart, Clerc, Clermont, Combet, Cormachon, Cornil, Cornillon, Cotard, Deléage, Descoux, Despois, Desmaroux, Defontay, Durand, Fardel, Duranton, Fau, Faucher, Four-nier, Frémont (anc. int. lauréat des hôp. de Paris, 3, rue Prunelle), Gandelin, Gannat, Garnier, Glézet (v. r. de l'Établissement), Gredet, Guinand, Hopenhendier, Hadgès, Huck, Jacq, Letail, Lalaube (de), Lamouche, Legou, Lignossier (agr. de la Fac. de Lyon), Marguin, Martin, Masseret, Marban, Monod, Nicolas, Nigay, Nivière, Panettier, Pariset, Pradignan, Puyssière, Rambert, Raymond, Reynès, Rollat, Saligant, Santelli, Semen, Sérégé, Sollaud, Sureau, Thérèse, Tissier, Vauthier (anc. int. hôp. Lyon), Vidal (v. r. de Strauss), Veillard, Willémien.

Spécialistes : Blancher, Faure, Jacquemart, Siems, yuex, nez, gorge, oreilles; Brunet, Sahut, bouche et dents; Maire, chirurgie; Rajat, peau et voies urinaires.

VIENT DE PARAITRE à la LIBRAIRIE LAROUSSE

13-17, rue Montparnasse, Paris (6^e), et chez tous les Libraires

Ouvrage extrêmement curieux sur les sources minérales et particulièrement sur la plus célèbre d'entre elles, Hélika Keller.

Un volume illustré de 6 grav. hors texte Broché, 3 fr. 50

Envoi franco contre mandat-poste.

Le Miracle des hommes

Helen Keller

Par GÉRARD HARRY

Avec-propos de M^{me} Georgette LEBLANC-MASTERLINER

Républiques grecques, le profil d'une cingelle ou le nom d'un archonte; et on en voyait donc les bras étendus couverts entièrement par ces symboles multiples qui se mêlaient à leurs cicatrices et aux blessures nouvelles.

La Grâce classique, celle des temps homériques, avec son admiration pour la beauté physique, n'adopta pas la pratique du tatouage. Elle l'admettait chez les Barbares et toutau même ses esclaves. Aucun texte n'indique la fréquence des tatouages chez les criminels, comme on le voit de nos jours. Cependant, Cicéron, dans le *De Officiis*, dit que le Sicaire d'Alexandre, tyran de Phères, était tatoué des pieds à la tête (*barbarum et signatum, compunctum notis Thraciis*); mais c'était, dit le texte, un esclave thrace, et Perdrix observe avec raison que ces tatouages révélaient plutôt une origine ethnique.

Dans l'antiquité, il y a eu d'autres sigmates: les tatouages professionnels (soldats, corporation de fabriciens ou de muriers, ouvriers d'ateliers; au v^e siècle, les fontainiers de Constantinople), les tatouages des *adeptes* ou initiés de quelques religions.

Rappelons le *signaculum* de la confirmation et la marque du *miles Christi*, le signe de la Croix et du *Thau*, qu'un ange, d'après Ezéchiel, avait inscrit, T, sur le front de certains fidèles; c'est encore un aigle qui marque les 144.000 esclaves de Dieu entourant l'Agneau de l'*Apocalypse*. Il convient d'insister sur le tatouage

chez les Hébreux et la signification du *Thau*.

Les Israélites se toutauaient. On chapitroue X du *Lévitique*, verset 28, il est dit: « Vous ne ferez point d'incisions sur votre chair en pleurant les morts, et vous

Il est parlé dans deux versets d'Ezéchiel du signe *THAU*:

IX, 4. — Et le Seigneur m'a dit: J'ai traversé la cité de Jérusalem et j'ai mis le signe *THAU* sur le front des hommes qui gémissent

chéologique chrétienne, comme l'indique Locard (*Archives*, le *Tatouage* chez les Hébreux, 1009, t. XXIV, p. 57), le signe d'élection, la marque des prédestinés, le sceau divin. Les objets dédiés au culte de saint Antoine portent le T; il avait de même figuré sur les vêtements des premiers chrétiens et se trouvait comme ornement sur la crose des abbés ou des évêques du rite grec.

Nous avons dans cette étude, grâce au progrès de l'archéologie préhistorique et aux recherches modernes de l'érudition grecque et latine, montré l'importance et le rôle du tatouage aux époques les plus reculées de l'Histoire et dans les civilisations méditerranéennes.

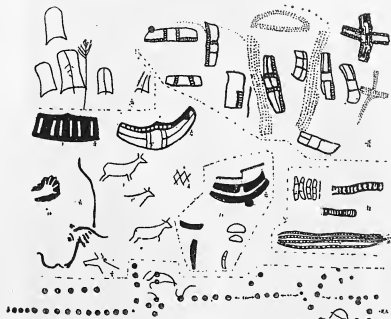
Cette marque est un symbole sociologique. Nous distinguons des tatouages hiératiques ou religieux, des tatouages tolimiques, de famille, de caste, de profession.

Le tatouage représente une arcanne, le signe distinctif d'un clan ou d'une tribu, la preuve de la filiation, d'abord le blason d'une classe élevée et plus tard un signe d'infamie, l'immatriculation dans un service public.

Le tatouage a évolué avec les civilisations et, même de nos jours, il reste la caractéristique des événements importants, reproduisant les faits qui ont eu écho dans les classes populaires.

PROFESSEUR LACASSAGNE.

Les extraits ci-dessus sont tirés du mémoire de nos jours, il reste la caractéristique des événements importants, reproduisant les faits qui ont eu écho dans les classes populaires.



Signes divers et figures d'animaux. Grotte de Castillo (Espagne)

ne ferez aucune figure ni aucune marque sur votre corps. » Ce n'était pas des peintures, mais la pénétration sous la peau de matières colorantes après incision (*incisura* en latin, les *Spharim* ont traduit *grammata sicut*); à la même époque, les Égyptiens pratiquaient le tatouage.

et souffrent de toutes les abominations qui ont eu lieu dans cette ville.

IX, 6. — Mais tous ceux auxquels vous verrez le signe *THAU*, ne les frapper pas et commérez par moi, mon sanctuaire.

Ce graphisme T représente dans l'ar-

STATIONS CLIMATIQUES DE FRANCE

AGAY (Var)

Charmante station de repos et d'excursions dans l'Estérel. Vie au grand air. La baie est abondamment boisée d'essences balsamiques et l'air saturé d'ozone.

Le climat est très sec grâce à un sol siliceux et porphyrique et à une abondante végétation de résineux.

Indications. — Climat tonique, stimulant, convient aux surmenés, neurasthéniques, lymphatiques, anémiques, artériosclérotiques.

Contre-indications. — Tuberculose pulmonaire, asthme essentiel.

CANNES (Alpes-Maritimes)

Cannes s'offre avec une gamme climatologique très étendue, grâce à la surface de son territoire médical. Car à ses deux golfes de la Napoule et du golfe Juan constituent en réalité un seul golfe immense, s'enfonçant dans les terres ».

Indications. — La zone marine a un climat excitant, tonique, stimulant (rachi-tiques, lymphatiques, convalescents, tuberculeux torpides, neurasthéniques, anémies).

Contre-indications. — Tuberculose aiguë, nerveux excitable, asthme essentiel.

Médecins — Abadie, Ardison, Baradat, Buseratry, Bayle, Bernard-Dubay, Bernard (Maris), Bienfait, Blanc (40, rue d'Antibes), Boffart, Bompayne, Bonnefoy, Bourcart, Brigitte (Georges), Carr, Castelbou, Charasse Christine, Chiquet, Cochot, Comoy, Courchet, Duillon, Douty, Dupaigne, Duponnois, Ehrmann, Escarres, Faure, Fournier (43, rue d'Antibes), Galippe (71, rue d'Antibes), Gimbert (*Asc. Int. Hôp. Paris*), Ginnet, Girard (L.), Gailloz, Guiter, Guizot, Hache (Maurice), Hugues-Amouretti, Hugues-Anthony, Jossardet, Jouffray, Kent-Gazet, Lai-

rac, Laferrière, Lalou, Laurent, Lhuillier, Lev, Macdougall, Mantoux, Marshall Mary (M^{rs}), Mathieu, Oudaille, Pascal, Pascual, Picard, Pouzet, Reville, Rogues, Roux, Sanders, Sassani, Sauvage, Seytre, Thiboncau, Thomas, Triaire, Vaudremier, Veragut, Verdalle (H.), Vernet, Westerman.

LES FUMADES (Gard)

Les Fumades se trouvent à une altitude moyenne de 150 mètres dans une vallée abritée du mistral par une colline dénommée « Côte Chaude ». C'est le climat préféré avec tous ses avantages (température moyenne de l'hiver : 10°7) sans en avoir les inconvénients dont le principal est le vent du Nord (mistral). Les montagnes sont couvertes de plantes odoriférantes: lavande, thym, sarriette, etc. L'air y est pur et sec, le panorama est superbe, les hautes montagnes des Cévennes se profilent à l'horizon et comme disait une des célébrités du corps médical anglais, client assidu de la station : C'est l'*Ecosse*, avec le *Climat de Provence*.

Indications. — Le climat est souverain pour la guérison des :

1° Troubles nerveux. — Nervosisme, neurosthénie, troubles hystérorformes et intoxications (particulièrement les intoxications produites par le tabac, l'alcool et la morphine).

2° Maladies générales de la nutrition. — Troubles du développement chez les enfants et les adultes, anémie, chlorose.

3° Carec d'air. — Station de convalescence parfaite pour les personnes fatiguées par suite d'opérations, de blessures, ou séjour aux colonies.

Médecin. — D^r Courtois.

Thermothérapie

1° Radiateur photothermique. Bas lieu de chaleur et lumière électrique de 50 à 150° s'adapte à toutes les régions du corps, se grille sur tous les courants, peut s'appliquer dans l'appareil de malade; léger, peu volumineux, très portatif, employé très simple. En usage dans les Hôpitaux civils et militaires, les cliniques, les stations thermales. Utilisé et prescrit dans leur clientèle par un très grand nombre de Médecins du Monde entier.

2° Radiateur à Liquide ou à Sable chauds. Bas lieu de chaleur obscure et d'air chaud; de même forme que le radiateur photothermique, le remplace à défaut d'électricité.

3° Douche d'air chaud gradué

A. HELMREICH, Nancy ÉLECTRICIEN-CONSTRUCTEUR FOURNISSEUR DES HOPITAUX

Appareils du Docteur Mirmendon de Larouette pour la pratique médicale courante

Hyperrémie, Sudation, Anesthésie, Diurèse, Réabsorption des exsudats, Accidents, Opérés, Maladies chroniques (goutte, rhumatisme, tuberculose)

LACTOLAXINE FYDAU

CULTURE LAXATIVE de Ferment lactique pur

Supprime

immédiatement les intoxications gastro-intestinales, Fermentations putrides, Perturbations haptiques et biliaires.

Rétablit

la sensibilité de la muqueuse, provoque la persistance sans la moindre irritation intestinale.

1 à 3 comprimés par jour. — 250 la boîte de 36 comprimés.

Littérature et Échantillons: LABORATOIRES BIOLOGIQUES de A. P. PARIS
1, Rue de Châteaudun — 65, Rue Lafayette, PARIS. — Triph. 129-95.

LA VIE TERRESTRE D'ADAM ET D'ÈVE

Ce sujet fut cher entre tous aux hommes du moyen âge, ils aimaient à reprendre à leur manière les beaux passages de l'Écriture; ils y trouvaient à leur gré soit une inépuisable matière à leurs spéculations théologiques, soit un conte dramatique, auquel la perte toujours déplorée du paradis terrestre donnait un intérêt qui ne pouvait faiblir. Mais, sur la vie paradisiaque du couple, la Bible laissait peu à inventer; Dieu et les Anges, bons ou mauvais, jouaient de trop grands rôles pour qu'on osât toucher au texte sacré. Seuls, dit M. Albert Pampillet dans un intéressant article publié par la *Revue de Paris*, les théologiens s'y attaquaient pour préciser le dogme. Il n'en était pas de même de la vie terrestre d'Adam et d'Ève. La Bible la rapporte brièvement; l'imagination des conteurs pouvait donc s'y donner carrière.

Dans les récits que le moyen âge a laissés de ce sujet, Adam et Ève ne sont pas les personnes un peu simples que la tradition orthodoxe a finalement consacrées. Depuis longtemps les controverses s'exerçaient sur eux. Les Juifs d'abord, puis le christianisme, l'islam, toutes les confessions issues du judaïsme, tour à tour les transformèrent selon leurs dogmes. Toutes s'accordaient à faire d'Adam un être supérieur à l'ordinaire, humanité, il avait reçu de Dieu les connaissances essentielles à la vie, et représentait ainsi, à lui seul, la foule des demi-dieux et des héros initiateurs que le paganisme plaçait à l'âge d'or de l'humanité. La *Genèse* n'affirmait pas expressément l'omniscience d'Adam, mais elle semblait l'indiquer; Dieu, disait-elle, lui avait appris les noms de toutes choses, et Satan, voulant perdre Adam, n'avait pas osé s'attaquer à lui d'abord. De là naquit la croyance au savoir parfait d'Adam. On se demanda au moyen âge s'il avait été créé avec la science infuse ou s'il l'avait reçue des anges. Des sectes avaient même prétendu qu'il avait mis en écrit son savoir, et saint Epiphane parle de révélations que les gnostiques croyaient lui devoir. Les Sabéens lui attribuaient un livre sur l'agriculture. D'autres pensaient qu'il n'avait fait que transmettre à ses descendants des fragments d'un livre merveilleux

Cliché de *Correspondants médicaux*.Lucien Cramach. — *Adam et Ève au Paradis terrestre*

En ce tableau, plus qu'en aucun autre, Cramach, qui souvent peignait Adam et Ève, s'est révélé un peintre méticuleux et véridique du nu.

que Dieu lui avait prêtée et que les anges venaient lire avec lui, par-dessus son épaule. Gracieuse fiction. Tout en lui était surhumain; les savants ne sont pas d'accord sur sa taille, mais elle était en tout cas gigantesque; il traversait aisément les océans comme des pués. Les animaux, la matière même, lui obéissaient avec respect, et les rochers gardaient l'empreinte de son pas.

N'était-il pas la créature préférée de Dieu, celle qui avait rendu jaloux des anges supérieurs? Et d'avoir vécu dans l'intimité de Dieu et des puissances célestes, Adam gardait aux yeux de sa postérité quelque chose de divin.

Le paradis terrestre, jardin de délices à jamais perdu, semblait l'environner toujours de grandeur et de mystère.

Aussi toutes les religions qui sortirent de l'hébraïque eurent-elles grand soin de s'allier l'éclatant fondateur de l'humanité. L'islam en fit le premier des prophètes, un devancier de Mahomet, et le moyen âge vit en lui un annonciateur du Christ, une de ces vivants allégoriques dont il jalonnait les siècles antérieurs à l'ère chrétienne. L'avenir ne pouvait être resté inconnu à celui qui savait tout. Adam partagea avec le roi Sargon la gloire d'avoir prévu jusqu'à la fin des temps. Mais la rencontre d'Adam et du Christ, du fondateur et du régénérateur, de celui qui avait perdu l'humanité et de celui qui voulait la sauver, avait de quoi séduire particulièrement l'imagination médiévale, curieuse de correspondances et de symboles. De bonne heure se détacha de la légende d'Adam une autre légende, celle de la Croix, qui fut une des plus belles du moyen âge, et fit un peu oublier l'autre.

Praver une série d'aventures merveilleuses, elle fait intervenir les bois de la Croix de l'Arbre de science, à fin de montrer le salut sortant des racines même du péché. Les scribes qui copiaient la vie d'Adam y ajoutèrent en général la légende de la Croix; bientôt ils y virent plus guère dans leur premier texte qu'une sorte de préface au second, un peu longue et qu'ils abrégèrent en plus en plus. Et la figure d'Adam alla passant de copie en copie.

TUBERCULOSE • LYMPHATISME • ANÉMIE • TUBERCULOSE

TRICALCINE

TRAITEMENT DE LA TUBERCULOSE

LA RÉCALCIFICATION

Ne peut être ASSURÉE
d'une façon CERTAINE
et PRATIQUE

QUE PAR LA TRICALCINE
À BASE DE SELS CALCIQUES RENDUS ASSIMILABLES
EN GACHETS • COMPRIMÉS • POUDRE

LA TRICALCINE EST VENDUE

TRICALCINE PURE

TRICALCINE MÉTHYLARSINÉE

TRICALCINE ADRÉNALINÉE



POUDRE • COMPRIMÉS • GACHETS
4/50 le flacon pour 30 jours de traitement
ou 1/10 le flacon de 60 gachets

en GACHETS seulement dosés exactement à
0/50 le flacon pour 30 jours de traitement
ou 1/10 le flacon de 60 gachets

en GACHETS seulement dosés exactement à
3 gouttes de solution d'ADRÉNALINE par milligramme
par gachet. 1/10 le flacon de 60 gachets

Echantillons et Littérature sur demande • LABORATOIRE des PRODUITS SCIENTIA-PARIS 42, Rue Blanche

• CARIE DENTAIRE • TROUBLES DE DENTITION • DIABÈTE •

CROISSANCE • RACHITISME • SCROFULOSE

TUBERCULOSE • DYSPESIE NERVEUSE

Celle d'Ève a toujours paru un peu effacée. Dans quelques textes d'origine incertaine on retrouve en elle comme un reflet de la grandeur d'Adam, de sa connaissance de l'avenir, mais mêlé de beaucoup de faiblesse. Nous savons par saint Épiphanie qu'il exista un évangile apocryphe d'Ève; il est peu probable qu'il ait changé les traits de la Pécheresse; il devait plutôt lui prêter quelques aventures particulières, ou décrire avec plus de complaisance que de coutume son rôle dans celles de son époux.

Si le moyen âge ne craignait pas de compliquer le caractère d'Adam et d'Ève, il apporta en revanche une grande simplicité dans la manière dont il composa leur vie. Il recueillit la plus sombre des aventures que leur prêtèrent les traditions, sans se soucier d'en faire un système.

Mais la vraie invention de nos conteurs, c'est d'avoir donné à Adam et à Ève une véritable nature humaine, ce ne sont plus les créatures abstraites de la Bible, ni les figures purement allégoriques des légendes orientales; ce sont deux pauvres humains, qui, à propos de leurs terribles aventures, ressentent les mêmes émotions que des gens du XIII^e siècle, perdus dans quelque grand malheur. Les clercs même prétaient alors à tous les siècles les mœurs de leur temps. La vie de « Monseigneur Adam et de Madame Ève » prit ainsi le ton d'un chapitre de chronique féodale, et la naïveté des auteurs en accorda ensemble les éléments diversieux que n'eût fait un art plus savant. »

LE MUSCLE FRANÇAIS EST-IL INFÉRIEUR?

La V^e Olympiade, tenue à Stockholm, a mis en évidence l'entraînement sportif merveilleux des races septentrionales et nord-américaines. Il faut convenir que les

couleurs françaises n'ont guère brillé au mist d'honneur. Faut-il désespérer du muscle français, telle est la question que se pose R. Guasco dans la *Renaisance*

C'est tout simplement qu'il manque à la France, une discipline, une méthode et pour tout dire une morale sportive. Qu'est-ce en effet qu'une morale si ce

teur de conscience de l'athlète. Celui-ci doit s'en remettre complètement à lui. Il doit lui ouvrir aveuglément; ce que le manager a déclaré bon est bon, ce qu'il a déclaré mauvais est mauvais. Il se lève à telle heure, il ne mange que des aliments, il court de telle façon parce que son entraîneur lui a indiqué cette méthode.

Ensuite et c'est là la cause primordiale, nous n'avons pas organisé scientifiquement le sport. Toute la partie intellectuelle de la nation s'est désintéressée de ce mouvement énorme qui à l'heure actuelle doit englober plus de 200.000 jeunes gens en France. De même que les sports sont restés laids parce que les artistes ne s'en sont pas occupés, de même les méthodes en sont restées empiriques parce que les hommes de science n'y ont pas collaboré.

Il faut que les médecins, les physiologistes, les spécialistes de toutes sortes viennent apporter à l'athlète le fruit de leurs travaux. Enfin, il faut que le jeune Français se soumette à cette discipline, il faut qu'il accepte certains sacrifices pour que la race, par son intermédiaire, s'améliore et sorte de la médiocrité physique où elle stagne actuellement. Et pour s'y soumettre il faut qu'il ait des exemples sous les yeux, il faut que certains, les champions, se soient assujettis à des règles strictes et que leurs succès lui donnent l'envie de s'y soumettre aussi.

Bien entendu, on nous reprochera d'exagérer, on dira que pour éviter un défaut nous tombons dans un pire, on nous rappellera que Platon interdisait sa République idéale aux poètes, mais qu'il interdisait également aux athlètes.

A cela nous répondons ce que nous avons déjà dit ici: Platon, par poètes voulait dire les intellectuels trop intellectualisés, et par athlètes il entendait les pro-



Cliché de la Renaissance Physique
Vainqueur des Jeux Olympiques. (Coupes antiques)

Physique. Il reconnaît d'abord que nos champions, à part Bouin, n'ont pas excelle.

Faut-il en accuser une infériorité physiologique, raciale pour ainsi dire?

Nullement, puisque certains de nos athlètes se sont montrés supérieurs à leurs rivaux. Alors?

n'est l'ensemble des règles auxquelles on se soumet pour atteindre à un but qui peut être le Beau ou toute autre idée générale. Or c'est cet ensemble de règles qui manque à notre pays.

D'abord nous n'avons pas de véritables entraîneurs. Or, l'entraîneur, c'est le direc-

SOMMAIRES

N° du 20 Septembre

- FERNAND ROCHES : Dessins d'Enfants (25 illustrations).
- MAURICE MAIGNAN : La Maison (4 illustrations).
- E. DE THUBERT : Les Médailles de M^{me} Mérignac (7 illustrations).
- L. BOUTELLE : Les Vieux Décors en papier peint (4 planches).

N° du 20 Octobre. — J. MEIER-GRAEPE : Le Greco (50 illustrations).

N° du 5 Octobre

- THÉODORE DELACHAUX : Poteries anciennes de la Colombie de l'Amérique du Sud (70 illustrations).
- ROBERT LESTRANGE : Les Décors artistiques du Théâtre des Arts (13 illustrations).
- FERNAND ROCHES : La Salle de Musique du Marquis de Polignac (8 illustrations).

L'ART DÉCORATIF est la plus vivante, la plus complète et la mieux illustrée des Revues d'art françaises
Abonnement : 22 fr. par an (Voir NOS PRIMES, p. 1). — N° spécimen franco aux lecteurs d'ÆSCULAPE

L'ART DÉCORATIF
REVUE DE L'ART ANCIEN & DE LA VIE ARTISTIQUE-MODERNE
DIRECTEUR: FERNAND ROCHES

ADMINISTRATION & REDACTION
4, RUE LE GOFF, PARIS (VI)
TELEPHONE 507-92

Voir
Page 1
la Liste de nos Primes

Névralgies, Migraines, Goutte, Gravelle, Rhumatisme, Fièvre de fatigue, Insomnies, etc.

Supprime tout ce qui est douleur

DOSES

Adultes : 4 à 8 cuillerées à café suivant les cas, dissous dans un peu d'eau

Enfants : 2 à 4 cuillerées à café.

professionnels. Il ne faut pas que toute une race soit composée uniquement de professionnels, mais il en faut quelques-uns. Ils sont le levain qui fait germer la pâte.

Si nous voulons une amélioration physique de la race, et c'est là notre but à tous, il faut qu'il y ait des gens qui dépassent la mesure.

Il a fallu des ascètes et des ermites pour que le christianisme fasse la conquête du monde. Il faudra des ascètes du sport, pour que celui-ci triomphe vraiment dans notre pays.

De même qu'on envoie dans les Expositions des choses inutiles au point de vue pratique, mais des choses parfaitement belles et finies, de même il faut envoyer aux Olympiades des jeunes gens parfaits qui gagnent les épreuves et montrent la supériorité de la France. Car enfin, ces athlètes, et on le comprend chaque jour davantage, sont un peu des symboles. De même que nos livres, que notre théâtre représentent pour les nations étrangères l'esprit français, eux ils représentent la Force française. Et il ne faut pas que celle-ci puisse être considérée comme inférieure.

Ce n'est qu'un symbole, nous le savons, mais les symboles sont des choses puissantes dans le monde, et il faut que dans ce domaine, comme dans les autres, nous soyons les premiers.



DU CHEVAL MARIN

Le Nil, le Niger, et autres lieux d'Afrique, écrivait le sieur Pomet, marchand épicer et droguiste, il y a près de trois siècles, nous produisent un animal assez semblable à un Boeuf.

Cet animal ne ressemble point du tout à un Cheval, mais plutôt à un Boeuf, à cause

de sa grandeur, et ses jambes sont semblables à celles d'un Ours; il a treize pieds de long, quatre pieds et demi de large, et trois pieds et demi depuis son ventre, il est plutôt plat que rond, ses jambes ont trois pieds de circuit, et son pied un pied de large, et chaque ongle a trois espèces de doigts, sa tête a deux pieds et demi de large, trois pieds de long, neuf pieds de circuit, et paraît fort grosse, par rapport

demi de profondeur, son museau a quelque conformité avec celui d'une Lionne ou d'une Chate, et est velu, quoiqu'il n'ait point de poil dans tout le reste du corps; il a six dents dans la mâchoire de dessous, et les deux qui sont à l'extrémité ont demi pied de long, deux pouces et demi de large, et un demi pied d'épais de chaque côté; on voit sept dents machelières, courtes, mais épaisses; il en a tout autant

va replonger dans l'eau; pour tromper les paysans, et afin que les chasseurs ne puissent pas découvrir sa piste; il n'est pas moins mal faisant que le crocodile, lorsqu'il est trop chargé de graisse, il se froite contre des roseaux, jusqu'à ce qu'il s'ouvre une veine, et la ferme ensuite avec de la boue, qu'il se fait déchargé d'une quantité suffisante de sang.

Les Ethiopiens mangent sa chair, au rapport de Clavius, qui dit que le Capitaine Vaindey-Hagen l'a vu dans la Guinée, auprès du Cap Lopezgonzalez, et qu'il a trouvé dans la ville de Liberto plusieurs têtes de Chevaux Marins, d'où son monde a arraché des dents d'une prodigieuse grosseur; les Egyptiens en attachent sur leurs corps contre les hémorroïdes, ou portent une bague faite de ses dents. Les Nègres s'en servent encore contre d'autres maladies.

Pierre de Vandebroek dit qu'il a vu quatre Chevaux de Mer paître dans le pays de Lavango, pendant son voyage Danloque, qui ressemblent à de gros Bufiles, leur peau étoit presque aussi luisante que celle des Lapins, leur tête étoit comme celle des Juments, leurs oreilles courtes, leurs narines larges, et ils avoient deux dents crochues dans la gueule comme les sangliers, les jambes courtes, les pieds faits comme des feuilles de pas d'âne, et harnissés comme des chevaux; à la vôte des Matelots ils s'arrêtèrent tout à coup, puis se retirèrent à petits pas dans la mer; quelquefois ils levoient le nez au-dessus de l'eau; mais ils s'y replongeoient dès qu'ils appercevoient les Mariniers, de forte qu'ils n'en purent tuer aucun, quelque rude dont ils se servissent.

De tout cet animal, nous ne voyons en France que ses dents, desquelles, à cause de leur blancheur et dureté, on s'en sert à



au reste du corps, sa gueule est grande d'un pied, son nez charnu et retroussé, ses yeux petits et larges d'un pouce et longs de deux, ses oreilles sont petites et courtes, et n'ont pas plus de trois pouces de longueur, il est fort gros par tout le corps, ses ongles sont fendus en quatre, et ressemblent à ceux d'un Boeuf, et sa queue à celle d'un Pourceau ou d'un Ours; ses narines vont en serpentant, et ont deux pouces et

demis dans la mâchoire de dessus, laquelle il remue de même que le crocodile; ses dents sont aussi dures qu'une pierre à feu, et même il en sort des étincelles quand on les frappe avec un couteau, ce qui rend vrai-semblable le sentiment des Anciens, qui ont cru que cet animal vomissoit du feu en frappant ses dents l'une contre l'autre; souvent il sort du Nil, cour le pays, et après s'y être rempli de grain, se

PHAGOTAXINE

Echantillon et littérature : Pharmacie GOUDAL, 213, rue Saint-Honoré

Solution OXYGÉNOZISÉE obtenue par l'action des Rayons ultra-violetts
ANALGÉSIQUE — BACTÉRICIDE — MICROBICIDE
S'emploie dans toutes les aréolations et les lavages des malades — Dans les Stomatites, les Stomatites, les Stomatites.
Bulvaires profonds, Plaies variqueuses — Dans les Arthropathies et le Rhumatisme adhésif.
COMPRESSES — LAVAGES — LAVÈMENTS — ET À L'INTÉRIEUR

LE SOU MÉDICAL

Ligne de protection et de défense professionnels

Nous croyons devoir attirer l'attention des lecteurs d'Æsculape, à l'heure où de toutes parts le corps médical est en butte aux poursuites, risques professionnels, revendications arbitraires de toutes sortes, sur le Sou Médical. Tout médecin doit en faire partie.

Le Sou Médical, ligne de protection et de défense professionnelles fondée en 1897, est

destiné à couvrir ses adhérents contre tous les risques professionnels et prend en outre la part la plus active à la défense générale des intérêts médicaux, se proposant de traduire par des actes les prédictions du Concours Médical.

Pour la protection individuelle de ses membres, il est intervenu dans plus de 10.000 affaires; procès devant toutes les juridictions (y compris la Cour de Cassation, le Conseil d'Etat et le Tribunal des Conflits), litiges, revendications, arbitrages, consultations, etc. Pour les luttes d'intérêt général, il marche d'accord avec le Concours,

l'Union des Syndicats, l'Association Générale des Médecins de France, etc.

Récemment, il a été créé une caisse de garantie destinée à garantir ses membres, en outre des frais du procès, jusqu'à concurrence de 2.000 francs contre les dommages-intérêts qui pourraient leur être intentés en raison des faits cliniques et thérapeutiques accomplis dans l'exercice de leur profession, et dès maintenant, cette caisse est dotée de ressources suffisantes pour lui permettre d'envisager tous les aléas.

Faut-il ajouter que tous les avis possibles sont donnés, toutes les démarches sont

faites en vue de rendre des services extra-professionnels?

Pour être membre du Sou Médical, il faut être membre d'un Syndicat ou d'une Association Médicale ou bien être présenté par deux confrères déjà membres du Sou Médical.

La cotisation annuelle est de 20 francs, comprise la participation à la caisse de garantie.

Les membres ne sont admis qu'après envoi de leur adresse et paiement de la cotisation. Envoi adhésions et demandes de renseignements au Concours Médical, 132, faubourg Saint-Denis, Paris.

ALBUMINATE DE VANADIUM

TANNURGYL

du Docteur LE TANNEUR (de Paris)

ANOREXIE - TROUBLES DIGESTIFS - ADYNAMIE - INSUFFISANCE FONCTIONNELLE DU FOIE

Posologie { PRESCRIRE UN FLACON : Adultes, 15 à 20 gouttes dans un peu d'eau à chacun des deux repas; — Enfants, 2 gouttes par jour et par année d'âge; — Nourrissons, 4 à 5 gouttes par jour dans eau ou lait.

Echantillons sur demande : TANNURGYL du Docteur LE TANNEUR, 8, Rue de Parme, PARIS

contrefaire les dents que l'on met dans la bouche de ceux à qui il en manque.

Ses dents n'ont point d'autres choix, qu'd'être véritables et bien blanches.

On se sert de ses testicules contre la morsure des serpents. Sa graille est émoulinente et nerveuse; mais elle est très-rare, de même que ses testicules.

DU LAMANTIN

Le Lamantin, *Manati*, ou Vache Marine, au rapport du R. P. du Tertre, est un Poisson tout-à-fait inconnu dans l'Europe: il porte quelquefois jusqu'à quinze à seize pieds de longueur, et sept ou huit de rondeur du corps. Il a le museau d'un Bœuf, et les yeux d'un Chien; il a la vie fort sabbie, et n'a point d'oreilles; mais en leur place il a deux petits pertuis, où à peine pourroit-on fourrer le doigt; il entend si d'air par ses pertuis, que la foiblesse de sa vue est suffisamment supplée par la subtilité de son ouïe. Au défaut de la tête, il a sous le ventre deux petites pattes en forme de mains, ayant chacune quatre doigts fort courts et ongliers; et c'est ce qui lui fait appeler *Manaty* par les Espagnols, comme qui diroit Poisson pourvu de mains: depuis le nombril il recourcit tout à coup, et ce qui reste de son corps depuis cette partie, est ce qui compose sa queue, laquelle a la forme d'une pelle à four.

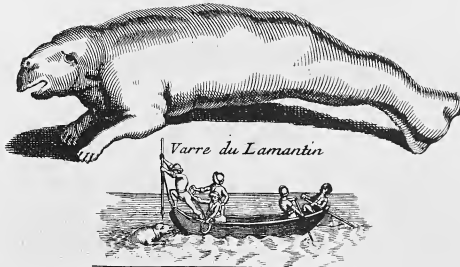
Ce Poisson n'a point d'écaillés comme les autres poissons, mais il est revêtu d'un cuir plus épais que celui d'un Bœuf. Sa peau est de couleur d'ardoise fort brune, et parsemée fort clairement d'un poil de couleur d'ardoise, semblable à celui du Loup marin. Sa chair a le goût de celle du veau, mais elle est beaucoup plus ferme, et cou-

verte en plusieurs endroits de trois ou quatre doigts d'épais de lard, duquel on se sert à larder, et à faire tout ce qu'on fait du lard de Porc. Ce lard est excellent, et plusieurs le fondent et en tirent la graisse, qu'ils mangent sur le pain en guise de beurre.

On trouve dans la tête de cet animal quatre pierres, deux grosses et deux pe-

des prez: et après s'être saoué de cette pâture, il cherche les rivières d'eau douce, d'où il boit et s'abreuve deux fois le jour. Après avoir bien bû et bien mangé, il s'endort le museau à demi hors de l'eau, ce qui le fait comtoire de bien loin par les Pêcheurs, qui ne manquent point de courir sur lui, et l'attraper en la manière suivante.

Lamantin, ou Vache Marine



tes, auxquelles on attribue la force de faire dissoudre la pierre dans la vessie, et de faire jetter le gravier des reins: mais je n'en sçaurais apprécier l'usage, d'autant que ce remède est fort vomitif, et fait de grandes violences à l'estomach.

La nourriture de ce Poisson est une petite herbe qui croît dans la mer, laquelle il paît tout de même que le Bœuf fait celle

ils se mettent trois ou quatre au plus, dans un petit Canot (qui est une petite nasse toute d'une pièce, faite d'un arbre creusé en forme de chaloupe).

Tous gardent un profond silence, car cet animal a l'ouïe si subtile, qu'une seule parole ou le moindre clabottement d'eau contre le Canot, est capable de lui faire prendre la fuite, et frustrer les Pêcheurs de leur espérance.

Lorsque le Canot en est à trois ou quatre pas, le Varreur darde son coup de toute sa force, et lui enfonce l'harpon pour le moins demi-pied dans la chair. La Varre tombe dans l'eau, et l'harpon demeure attaché à la bête, laquelle est à demi prise. Alors cet animal, se sentant si rudement frappé, ramasse toutes ses forces et les employe à se sauver: il bondit comme un cheval échappé, fend les ondes comme l'aigle fend l'air, et fait écumer et blanchir la mer par tous les lieux où il passe. Il croit s'éloigner de son ennemi, mais il le porte par tout après soi; de sorte qu'on prendroit le Varreur pour un Neptune, conduit en triomphe par ce Monstre marin. Enfin, après avoir bien traîné son malheur en queue, et perdu une bonne partie de son sang, les forces lui manquent, l'haleine lui défaut, et comme réduit aux abois, il est contraint de s'arrêter tout court pour prendre un peu de repos: mais il n'est pas plutôt arrêté, que le Varreur tirant sa ligne se rapproche de lui, et lui darde un second coup d'harpon plus violent que le premier, à ce second coup la bête fait encore quelques faibles efforts, mais en peu de temps elle est réduite à l'extrémité, et les Pêcheurs l'emportent aisément à la rive du premier islet, où ils l'embarquent dans leur Canot, s'il est assez grand pour le contenir.

La femelle fait deux petits, qui la suivent partout: elle a sous le ventre deux testins, desquels elle les allait dans la mer, comme une Vache allait son Veau sur la terre. Si on prend la mere, on est assuré d'avoir les petits; car ils sentent leur mere, et ne font que tourner autour du Canot, jusqu'à ce qu'on les ait fait compagnons de son malheur.

MÉDICATION ORGANOTHÉRAPIQUE

Traitement de l'Embonpoint,
de **L'OBÉSITÉ**

dûs aux Insuffisances Thyroïdiennes.

Traitement des Insuffisances
OVARIENNES

OXYDOTHYRINE

PÂRIS

A base d'Iodo-Protéine de la

GLANDE THYROÏDE

associée aux oxydo-diastrases.

Substance non toxique sans action sur le cœur.

DRAGÉES

dosées à 0^{rs}10
1 à 2 par 24 heures

OXYDOVARINE

PÂRIS

Substance renfermant la totalité des principes actifs de

L'OVAIRE

Condition indispensable pour obtenir le maximum d'effets thérapeutiques.

DRAGÉES

dosées à 0^{rs}10
4 à 6 par 24 heures

CACHETS

dosés à 0^{rs}20
2 à 3

LITTÉRATURE

LABORATOIRES BIOLOGIQUES
André Pâris

1, Rue de Châteaudun, Rue Lafayette, 55, Paris.

ÉCHANTILLON

BIBLIOGRAPHIE

Tout ouvrage envoyé en double exemplaire est analysé dans ÉSCULAPE. Les exigences de la mise en pages nous obligent à remettre au prochain numéro nombre d'analyses

PILLERAUD, par MARCEL AUBERT, 1 vol. 3 fr. 50. Bernard Grasset, éditeur, 61, rue des Saints-Pères, Paris.

Roman sensible écrit, dans la manière drue de Guy de Maupassant, et comme en réaction de toute l'héologie contemporaine.

CELLE QUI MANQUA, par MARIE-ANNA HULLET (Préface de Villy), 1 vol. 3 fr. 50. Bernard Grasset, éditeur, 61, rue des Saints-Pères.

Le goût du jour est aux romans « sponsorisés » où une âme se révèle hors l'appât du profit de la littérature et qui nous laisse apercevoir le fond d'un cœur à la façon bergmanienne : « par intuition ». Le roman de M^{lle} Marie-Anna Hullet est de ceux-là.

LA GERBE D'ASPHODELES, par PIERRE D'ELVEGOR, 1 vol. 3 fr. 50. Bernard Grasset, éditeur, 61, rue des Saints-Pères, Paris.

Ce roman est une étude sur le suicide à deux.

ESSAI HISTORIQUE SUR LES ÉPIDÉMIES EN BOURGOGNE, par LE D^r HENRI BON, 1 vol. 3 fr. J. Roussel, éditeur, 1, rue Casimir-Pélagie, Paris.

Pour la première fois, l'historique saillant d'une des plus grandes provinces de France est mise au jour dans son ensemble. Serrant de près son titre, le D^r Henri Bon, avec une documentation très sûre, le plus souvent abondamment illustrée par ses sources des archives tant départementales que com-

munes, a mis en place une très sérieuse étude médicale sur une trame alerte et précise qui fait revivre tout le passé mouvementé de la Bourgogne.

L'auteur nous fait décrire par les témoins oculaires bourgognes, le mal des ardents, la lèpre, les pestes, tousse galant, varioles, rougeoles, dysentériques, miliaires et autres épidémies. Lieux atteints, origine et marche du fléau, mesures de prophylaxie, traitement, désinfection nous sont narrés par les contemporains, ainsi que l'assistance publique et privée, l'organisation administrative et religieuse. Sans parler de l'intérêt de sa lecture, ce livre offre au médecin bien des enseignements, et l'historien y verra décliné tout un aspect nouveau de la vie de son terroir.

LA DÉRSARTICULATION TEMPORAIRE DANS LE TRAITEMENT DES TUBERCULOSES DU PIED, par P. HALLOPRAU, 1 vol. In-8 avec 35 planches, 10 francs (Librairie Félix Alcan).

Ce travail, le premier d'une série qui paraîtra sous la direction du professeur Pierre Delbet, est consacré à la méthode générale employée par celui-ci dans le traitement des tuberculoses du pied.

Une série de fort belles planches est annexée à ce ouvrage et permet de suivre très facilement la description des divers procédés.

TRAITÉ DE L'ASSISTANCE HOSPITALIÈRE, par GABRIEL GROS-MAYREVILLE.

Préface de M. le PAU. Després (Félix Alcan). Tome I : *L'Assistance hospitalière à travers les siècles. Administration géné-*

rale. Le personnel hospitalier; Tome II : *Programme intérieur des établissements hospitaliers*; Tome III : *Droits attribués aux hospices, Gestion des biens, Comptabilité-exploits, Comptabilité-matières. 1912. — 175 volumes grand in-8, 1829 pages, avec 50 gravures dans le texte et 6 planches. Prix Broché, 36 francs. Librairie Berger-Levrault, Paris.*

Ce *Traité de l'Assistance hospitalière* comprend trois gros volumes et divise en cinq parties. Il s'adresse à tous ceux qui, quelque degré, contribuent à assurer le fonctionnement normal de l'établissement hospitalier. Il rendra les plus grands services aux membres du personnel administratif — aux directeurs et aux économistes délégués par ces commissions à la gestion des hôpitaux et hospices — aux médecins ainsi qu'à ceux qui ne peuvent rester indifférents à l'organisation du milieu où s'exerce leur action bienfaisante, et qui, après la lecture du traité de M. Gros-Mayreville, se rendront compte des difficultés de la gestion administrative — aux architectes hospitaliers, aux officiers ministériels et aux avocats qui conseillent les commissions des hospices. En fait, le savant, le chercheur, désireux de connaître les mœurs et les coutumes du passé, le législateur qui ne saurait préparer l'avenir sans une connaissance approfondie des imperfections du présent, trop nombreux, eux aussi, dans ce volume, de quoi donner ample satisfaction à leurs curiosités différentes. En somme, M. Gros-Mayreville a fait une œuvre aussi vaste que puissante et a consacré autant de soins à la clarté de l'exposition qu'à la richesse de la documentation, et ce ne sera pas, pour les lecteurs, la surprise la moins agréable, que de constater la

facilité avec laquelle ils se mettront au courant même de questions hospitalières généralement considérées comme des plus ardues.

HENRI POINCARÉ, par le D^r TOUTOUSE. Enquête médico-psychologique sur l' supériorité intellectuelle. Vol. 3 fr. 50. Flammarion, éditeur, Paris.

L'observation d'Emile Zola, faite précédemment par le même auteur après avoir obtenu des résultats imprévus. Chez lui, l'activité intellectuelle est en somme volontaire, clairement commentée, logique, méthodique, et paraissait faire pour la déduction mathématique : elle enfanta tout un monde nouveau. Celle de Poincaré par contre, était spontanée, plus intuitive, plus proche de la démarche rationnelle et semblait surtout apte aux œuvres de pure imagination, sans subordination à la réalité : c'est le triomphe dans la recherche mathématique. C'est à la vue de surprises qui surgissent des études directes touchant au mécanisme du fond.

LA SIMULATION DU MERVEILLEUX

par P. SANTI-VES, préface de PIERRE JANET, 1 vol. 3 fr. 50. Flammarion, éd., 26, rue Racine, Paris.

Ceux qui liront ce livre le feront avec profit; ils apprendront, en le lisant, à se défendre contre les fraudeurs professionnels et intéressés ou contre les maniques de la mystification. Ils y trouveront des leçons pour apprécier les dénomés merveilleux, clairement analysés et sans admiration, quites à troubler ensuite et à mieux comprendre l'état mental des malades qui revêtent l'apparence des simulateurs.

DICTIONNAIRE-FORMULAIRE DES PRINCIPAUX SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES

Aniodol — Combinaison synthétique, dans une glycérine spéciale, de triméthanol et d'un dérivé de la série allylique. Solution commerciale au centième.

Antiseptique — 1 cuillerée dans un litre d'eau pour un usage courant.

Bromures Mure — Plusieurs sirops à base de bromure et d'écorces d'oranges amères.

Sirup Henry Mure au bromure de potassium; — 2^e au bromure de sodium; — 3^e au bromure de strontium; — 4^e polybromure (sodium, potassium ammonium).

3 grammes de sel par cuillerée à soupe.

Epilepsie, Hystérie, Névroses. — A. Gazezine, Pont-Saint-Espirit (Gard).

Cholécolase — Extrait spécial de la bile, renfermant tous les principes actifs de la bile associés à la Kinase.

Entérocolite muco-membraneuse, constipation, insuffisances biliaire et pancréatique.

Dragées ovales kéralinées — 6 à 12 par jour prises en 3 doses égales (au déjeuner, au dîner et le soir) en se couchant.

Laboratoire Duret et Raby, Marly-le-Roi (Seine-et-Oise).

Conlatr saponné Le Beuf — Emission de contact au goniostat.

Antiseptique puissant, et millement irritant, cicatrisant, des plaies, adhésives dans les hôpitaux de Paris.

Agnes coccineuses, antrax, gangrène, érysipèle, brûlures, pyramides, otite, infections, suppurations, etc. (Le médecin l'emploie ici plus ou moins dilué suivant les besoins.)

Hygiène de la toilette : bouche,

gencives, cheveu, ablations journalières (1 à 2 cuillerées à soupe pour un litre d'eau).

Dépuré; 25, rue Réaumur.

Déplâtre au gallate — Déplâtre ténacitaire, moussant (ne contient ni chaux vive, ni arsenic, ni acétate de thallium).

Dissout le poil comme l'eau dissout le sucre.

Ni douleur, ni rougeur, ni irritation causent; dissout jusqu'à la racine, en trois minutes.

Indications : 1^o *Chloracnéales* (remplace le rasoir); 2^o *Médicales* (pour désinfecter le visage ou du corps, moustache féminine, favoris, etc.).

Prix : visage 12 francs (médecins 9 fr. 50); corps 20 francs (médecins 16 francs).

Pharmacie Chateaufort, av. Int. des hôp. de Paris, 8, rue de Constantinople, Paris.

Germose Karyab ou Fluorotone stabilisée. Ce merveilleux spécifique de la *Coqueluche* et de *Toux nerveuses* enraye invinciblement une coqueluche dans les quinze jours.

Très agréable au goût. Non toxique.

4 cuillerées à café jusqu'à 1 an; 8 cuillerées à café de 1 à 3 ans; 8 cuillerées à dessert au-dessus de 3 ans.

Dépot : Pharmacie centrale de France, rue des Nonnains-d'Hyères, 21, Paris.

Hocline — Benzosulfone-paraméthylarésinate de soude.

Traitement de la Syphilis — *Philes* (0.10 d'arsénate par pilule) : 1 à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.

Gouttes (20 gouttes = 0.05 d'hec-

tine) : 20 à 100 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.

Ampoules 0.10 d'hectine) : 10 ampoules par jour pendant 10 à 15 jours (indoleur).

Laboratoire de l'hectine, 12, rue du Chemin-Vert, à Villeuvel-la-Garenne (Seine).

Hulle grise stérilisée et Indopure Viazur, — chaque fl. 200 cc. (Cistex 1008).

Pour injections intramusculaires.

Pour adultes : une injection de 8 cc. par semaine par semaine, pendant 4 semaines. Repos.

Faire une 2^e série, etc.

Se servir de préférence de la *Seringue spéciale du D^r Barthélemy* à 15 divisions, chaque division correspond exactement à 1 centigr. de mercure métallique.

Pharmacie Vigier, 12, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris.

Intraits Dausse, — Intraits de *Phytolacca* et *Aspidistra* (procédé Perrot-Goris).

Intrait de digitale. Produit soluble, contrôlé physiologiquement. Effet cardiaque rapide, durable.

Levruline extractive Couturieux (Comprimés Doux).

Enzymes de la levure de bière; 1 gr. correspond à 35 gr. de levure fraîche; les comprimés sont dosés à 0.20 centigr., 1/2 comprimé de 1 à 3 ans.

Levruline de levure sèche et à une cuillerée de levure fraîche. Très actifs, inaltérables, faciles à prendre.

Pharmacie Dausse, Av. Ecclésiastique, Derrière, Paris. *Angines, Gripes, Maladies infectieuses, Entérites, Constipation.* 2 à 8 par jour, au début des repas.

Laboratoire Couturieux, 57, avenue d'Antin, Paris.

Maltobailline. — Ferments lactiques, maltosés impuretés bielles tolérées. Mat. intestinal au stéarato-calcium, 157 r. Alesia, Paris.

4 à 5 comprimés, 2 à 7 fr. 50, 4 fr. 75.

Névrosthène Freysseigne. — 10 gouttes = 0.20 centigr. de glycérophosphate de soude, potasse et magnésie (ni chaux, ni sucre, ni alcool).

10 à 20 gouttes à chaque repas. **Pharmacie Fr. Freysseigne**, 6, rue Abel, Paris.

Nucleol Robin. — Nouvelle combinaison phosphate d'acide nucléinique d'origine végétale.

1^o *ONANIS*. — Rachitisme, catarrhe, lymphatisme, bronchite chronique, convalescence, scrofule, débilité, neurasthénie, etc.

4 à 6 cuillerées-mesures chez l'adulte et 2 à 3 cuillerées pour enfants et vieillards.

2^o *INJECTABLE*. — Exalte la température et agit sur le système nerveux.

Opérations chirurgicales (préventive). *Défervecence* dans les fièvres infectieuses (puerpérale, typhoïde, scarlatine, etc.).

1 ou 2 injections, suivant les cas dans les 24 heures.

Outatapsme du D^r Langlet-Duret. — Pansement complet, antiseptique, cicatrisant.

Phlegmasies, eczéma, impétigo, phlébites, brûlures, érysipèle.

Sirup du D^r Bousquet — A la *Dionne-Mercq*. Liqueur cuillerée à bouche 2 à 3 fois par jour.

Dionne-Mercq, 2 gouttes bromoformiques chimiquement pures, 6 gouttes alcool d'acétate de racines d'aconit.

Indiqué dans toutes les affections des voies respiratoires accompagnées de toux opiniâtre, d'épuisement nerveux et d'insomnie.

Atalax. 4 à 8 cuillerées à soupe. **Pharmacie du D^r Bousquet**, 140, faubourg St-Honoré, Paris.

Thaolaxine. — Laxatif régulier. Agar-Agar et extraits de rhumelles. Produit entièrement végétal. Ne détermine aucune irritation, ni accoutumance.

Constipation habituelle se prescrit sous 4 formes :

1^o 1 à 4 cuillerées à chaque repas.

2^o Cachets : 1 à 4 à chaque repas. Comprimés : 2 à 8 à chaque repas.

Pour les enfants, 1 à 2 cuillerées à café à chaque repas.

Laboratoire Duret et Raby, Marly-le-Roi (Seine-et-Oise).

Uraséptine Rogier. — Granulé soluble à usage de piédratant d'utéro-pé, d'hémilithol, de benzoates de soude et de lithine, et dosé à 0.50 centigr. du médicament.

4 cuillerées à café par jour, 2 heures au moins avant ou après les repas.

Rogier, 19, avenue de Villiers.

Véronidine. — Solution d'acétate styracique de diéthylmalonylurée à la dose de 0.25 centigrammes par cuillerée à bouche.

Veronidine névralgiques, 1 à 2 cuillerées à soupe par jour.

Laboratoire Albert Buisson, 20, boulevard du Montparnasse.

Culture pure de Ferments lactiques bulgares sur milieu végétal

GINGIVO-STOMATITES

GASTRO-ENTÉRITES des Nourrissons
et de l'Adulte

DIARRHÉES — CONSTIPATIONS

DYSENTERIES

INFECTIONS HÉPATIQUES (d'origine
intestinale)

DERMATOSES — FURONCULOSES

Prophylaxie de la FIÈVRE TYPHOÏDE et du CHOLÉRA



BULGARINE THÉPÉNIER

BOUILLON de Bulgarine**COMPRIMÉS de Bulgarine**

1 verre à madère ★ 1/2 heure avant chaque repas ★ 2 comprimés

Nourrissons : 1/2 dose

3 fr. 50 (Conservation 2 mois)

3 fr. 50 (Conservation Indéfinie)

Phosphates et diastases des Céréales germées

ENTÉRITES — DYSPEPSIES salvaires
et paracélestiques

Préparation des BOUILLIES MALTÉES

PALPITATIONS d'origine digestive

DIGESTION RAPIDE des FÉCULENTS

TUBERCULOSES — RACHITISMES

NEURASTHÉNIES

SURALIMENTATION



Amylodiastase THÉPÉNIER

SIROP d'Amylodiastase**COMPRIMÉS d'Amylodiastase**

2 cuillerées à café ★ après chacun des 3 principaux repas ★ 2 comprimés

Nourrissons et enfants : 1 cuillerée à café ou 1 comprimé écrasé dans une bouillie ou un biberon de lait

4 fr. 50 (Conservation Indéfinie)

4 fr. (Conservation Indéfinie)

Préparés par le "Laboratoire des Ferments" A. THÉPÉNIER, 12, rue Clapeyron, 12 — PARIS

**ANTISEPTIQUE URINAIRE
PAR EXCELLENCE**

**ARTHRITISME
DIATHÈSE URIQUE**

URASEPTINE ROGIER

DISSOUT, EXPULSE L'ACIDE URIQUE

Granulé entièrement soluble dans l'eau : 0,60 centigr. de matière active par cuillerée à café. — DOSE : 2 à 6 cuillerées à café par jour
Échantillons et Littérature : HENRY ROGIER, Pharmacien, Anc. Int. des Hôpitaux de Paris, 8 et 6, boul. de Courcelles, PARIS



Le **PREMIER** Produit FRANÇAIS
qui ait appliqué
L'AGAR-AGAR
au traitement de la
CONSTIPATION CHRONIQUE

THAOLAXINE

LAXATIF - RÉGIME

agar-agar et extraits de rhamnées

Posologie

PAILLETES : 1 à 4 cuil. à café à chaque repas
CACHETS : 1 à 4 à chaque repas
COMPRIMÉS : 2 à 8 à chaque repas
GRANULÉ : 1 à 2 cuil. à café à chaque repas
(Spécialement préparé pour les enfants)

*Echantillons & Littérature
sur demande adressée :*
LABORATOIRES

DURET & RABY

Marly-le-Roi (S.-&O.)

F. Borremans del.

CHOLÉOKINASE
6 à 8 Ovoides par jour

**TRAITEMENT SPÉCIFIQUE
DE L'ENTEROCOLITE
MUCOMEMBRANEUSE**

